





132
1
28

B. Pro
XIV
537

L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES

DES FAITS HISTORIQUES,

DES CHARTES, DES CHRONIQUES, ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS,

DEPUIS LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Cet Ouvrage se vend aussi dans les Départements et à l'Etranger, savoir :

A Agen, chez *Lebrun* ;
A Aix, chez *G. Mouret* ;
A Anvers, chez *le Poitevin de la Croix* ;
A Besançon, chez *Deis* ;
A Brainers, chez *Pageot* ;
A Elois, chez *Aucher-Eloy* ;
A Bordeaux, chez *Lafite* ;
A Bourges, chez { *de Brie* ;
 { *Gilles* ;
A Bruxelles, chez { *Lecharlier* ;
 { *Stapleaux* ;
A Caen, chez *Manoury* ;
A Cambrai, chez *Hurez* ;
A Coutances, chez *Quessel* ;
A Dijon, chez *Noellat* ;
A Douai, chez *Turlier* ;
A Falaise, chez *Dufour* ;
A Florence, chez *Fiatti* ;

A Genève, chez *Paschoud* ;
A Grenoble, chez *Durand*, père et fils ;
A Hesdin, chez *Thuillies* ;
A Lausanne, chez *Fischer* ;
A Lille, chez *Vanackere* ;
Au Mans, chez *Perche* ;
A Milan, chez *Giegler* ;
A Montpellier, chez *Durville* ;
A Neuchâtel-en-Bray, chez *Mathon* ;
A Périgueux, chez *Jardin et compagnie* ;
A Perpignan, chez *Astieu* ;
A Poitiers, chez *Catoneau* ;
A Rennes, chez *Vatar* ;
A Soissons, chez *Fromentin* ;
A Strasbourg, chez *Levrault* ;
A Troyes, chez *Golelet* ;
A Versailles, chez *Etienne*.

Et chez ARTHUR-BERTHARD, libraire, rue Hautefeuille, à Paris.

280
66652

L'ART DE VÉRIFIER LES DATES

DES FAITS HISTORIQUES,

DES CHARTES, DES CHRONIQUES, ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS,

DEPUIS LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST,

Par le moyen d'une Table Chronologique, où l'on trouve les Olympiades, les Années de Jésus-Christ, de l'Ère Julienne ou de Jules César, des Ères d'Alexandrie et de Constantinople, de l'Ère des Séleucides; de l'Ère Césaréenne d'Antioche, de l'Ère d'Espagne, de l'Ère des Martyrs, de l'Hégire, les Indictions, le Cycle Pascal, les Cycles Solaire et Lunaire, le Terme Pascal, les Pâques, les Épactes, et la Chronologie des Éclipses;

Avec deux Calendriers Perpétuels, le Glossaire des Dates, le Catalogue des Saints; le Calendrier des Juifs; la Chronologie historique du Nouveau Testament; celle des Conciles, des Papes, des quatre Patriarches d'Orient, des Empereurs Romains, Grecs, des Rois des Huns, des Vandales, des Goths, des Lombards, des Bulgares; de Jérusalem, de Chypre; des Princes d'Antioche; des Comtes de Tripoli; des Rois des Parthes, des Perses, d'Arménie; des Califes, des Sultans d'Iconium, d'Alep, de Damas; des Empereurs Ottomans; des Schahs de Perse; des Grands-Maîtres de Malte, du Temple; de tous les Souverains de l'Europe; des Empereurs de la Chine; des Grands Feudataires de France, d'Allemagne et d'Italie; des Républiques de Venise, de Gènes, des Provinces-Unies, etc., etc., etc.

PAR UN RELIGIEUX DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR;

REIMPRIMÉ AVEC DES CORRECTIONS ET ANNOTATIONS, ET CONTINUÉ JUSQU'A NOS JOURS.

PAR M^r. DE SAINT-ALLAIS,

CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES, AUTEUR DE L'HISTOIRE GÉNÉALOGIQUE DES MAISONS SOUVERAINES DE L'EUROPE.

TOME DEUXIEME.



A PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE DE LA VRIILLIÈRE, N^o. 10, PRÈS LA BANQUE DE FRANCE.

VALADE, IMPRINEUR DU ROI ET DE MADAME, RUE COQUILLIÈRE.

1818.

2222

L'ART DE VÉRIFIER LES DATES.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES DUCS DE FRIULI



I. GRASULFE I.

68. **GRASULFE**, neveu d'Alboin, roi des Lombards, fut créé duc de Frioul aussitôt que ce prince en eut fait la conquête. C'est le premier lombard qui ait été décoré de ce titre à l'imitation des Grecs. M. Jaffé prétend que le Frioul formait déjà un duché sous l'empire de ces derniers. Quoi qu'il en soit, Alboin y ajouta, en faveur de son neveu, tout ce qu'il avait conservé de ses anciens domaines au-delà des monts. Grasulfe se maintint dans ses états contre les efforts de ses ennemis. Il travailla aussi beaucoup pour la cause commune de sa nation, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à étendre et affermir la domination des Lombards en Italie. Ce prince mourut l'an 590, dans un âge avancé.

II. GISULFE.

590. **GISULFE**, fils de Grasulfe, associé par son père au gouvernement, devint son successeur après sa mort. L'an 611, il fut tué dans une bataille contre les Abares, qui avaient fait irruption dans le Frioul. C'est la première fois qu'on voit ces peuples en Italie. Gisulfe laissa de sa femme Rosina quatre fils, Tason, Caccon, Rodwald et Grimoald, avec autant de filles. Romilde, après la mort de son époux, s'étant renfermée dans Forojulium, aujourd'hui Crivita di Friuli, avec ses enfants, y fut assiégée par le khan des Abares. Eprise de la figure de ce prince jeune et bienfait, qu'elle aperçut du haut des murs, elle lui fit offrir la place avec sa main. L'offre est acceptée; mais le khan, maître de Forojulium, donne l'essor à sa cruauté, saccage la ville, et emmène Romilde avec ses enfants et les principaux citoyens en captivité. Les quatre jeunes princes s'échappèrent sur la route. Romilde est emparée pour prix de sa trahison. Ses quatre filles mettent leur pudeur en sûreté par un artifice qui fait reculer d'horreur ceux qui osent en approcher.

III. GRASULFE II.

615. **GRASULFE**, frère de Gisulfe, administra le duché de Frioul après la mort de celui-ci, soit comme tuteur de ses neveux, soit en son propre nom, pendant l'espace de dix ans. Enfin il se démit, l'an 621, en leur faveur, par une générosité qui a peu d'exemples dans l'histoire.

IV. TASON ET CACCON.

621. **TASON** et **CACCON**, fils aînés de Gisulfe, se mirent en possession du duché de Frioul après la démission de Grasulfe, leur oncle. Ils étaient ariens l'un et l'autre. Leur union fut si étroite, qu'ils possédèrent ce duché par indivis sans la moindre altération. L'an 625, ils se mirent en devoir de rétablir Adaloald, leur souverain, dépossédé par Ariald, son beau-frère. Mais la mort du premier rendit leurs préparatifs inutiles. L'an 635, de concert avec Dagobert, roi de France, ils entrent sur les terres des Sclaves, battent ces peuples et les rendent tributaires de leurs duchés. La même année ils sont assassinés, l'un et l'autre, dans la ville d'Opiterge, ou d'Oslerzo, par la perfidie du patrice Grégoire, gouverneur de cette ville, et depuis exarque.

GRASULFE II, pour la 2^e fois.

655. **GRASULFE**, après la mort de ses neveux Tason et Caccon, reprit le duché de Frioul, parce que ses deux autres neveux, leurs frères, n'étaient point en âge de gouverner. Il mourut, suivant la conjecture de M. Muratori, l'an 651, plutôt que l'an 661, comme le prétendent Sigonius et le Rossi.

V. AGON.

651. **AGON**, dont on ignore la naissance, fut le successeur de Grasulfe. Il mourut en 665.

VI. LOUP.

665. **LOUP**, dont l'origine est aussi peu connue que celle d'Agon, lui succéda, l'an 665, dans le duché de Frioul. La même année le roi Grimoald, son beau-frère, lui confia la régence de ses états, en allant au secours de son fils assiégé dans Bénévent. Loup s'acquitta mal de cet emploi. Menacé par le monarque, à son retour, il se révolta. Grimoald, ne voulant point armer les Lombards contre les Lombards, engagea le khan des Abares à lui faire raison du rebelle. Loup périt l'an 665, dans une bataille contre ces barbares, après les avoir vaincus dans trois autres combats. Il laissa un fils, nommé Warnefride, et une fille, Théoderade, mariée, l'an 662, à Remoald, duc de Bénévent. (Zanetti.)

VII. VECTARIS.

666. VECTARIS, d'une illustre maison lombarde de Vicence, fut pourvu du duché de Frioul après la mort de Loup. Il eut pour compétiteur Warnefride, fils de ce dernier. Le sort des armes décida la querelle; Warnefride périt dans une bataille qu'il livra à son rival. Paul, diacre, fait l'éloge de la douceur du gouvernement de Vectaris. Il vanta aussi beaucoup sa valeur; mais les traits qu'il en rapporte semblent exagérés. Ce duc mourut l'an 676.

VIII. LAUDARIS.

678. LAUDARIS fut investi du duché de Frioul après la mort de Vectaris. On ne sait pas combien de temps il en jouit, ni quand il mourut.

IX. RODOALD.

RODOALD fut donné pour successeur (on ignore en quelle année) à Laudaris. Ce nouveau duc s'était laissé dépouiller de ses états par Ansfrid, l'an 695, lui rétablit la même année par le roi Cunibert. Mais pour le punir de sa négligence, le roi l'interdit de ses fonctions duciales; en conséquence il nomma Adon ou Aldon, frère de Rodovald, conservateur du Frioul. Ces deux frères moururent, suivant Muratori, l'an 694.

X. FERDULFE.

694 ou 695. FERDULFE, né dans la Ligurie, fut créé duc de Frioul par le roi Cunibert, après la mort de Rodovald et d'Aldon. Paul, diacre, le traite d'homme vain, altier et peu mesuré dans ses discours. L'an 706, il périt dans une bataille contre les Sclaves qu'il avait provoqués sans raison. (Muratori.)

XI. CORYOL.

706. CORYOL ou CORWEL, fut substitué, l'an 706, à Ferdulfe, dans le duché de Frioul. Peu de temps après ayant offensé le roi Aribert, ce prince le fit arrêter, lui fit craver les yeux, et le déposa.

XII. PEMNON.

706. PEMNON, natif de Belluno, fut créé duc de Frioul par Aribert, à la place de Coryol. L'an 723, il marche contre les Sclaves, sur lesquels il remporte trois victoires. L'an 737, il fait enfermer dans un château Caliste, patriarche d'Aquilée, pour une violence qu'il avait faite à Fidentius, évêque de Julie-Carnique, retiré dans Forojulium. Le roi Luitprand traite cet emprisonnement de sacrilège, et en conséquence dépouilla Pemnon de son duché. DE RATHBERG, son épouse, payenne très-virtueuse, Pemnon laissa trois fils, Ratchis, Rathnait et Astolphe. Le premier et le dernier devinrent ducs de Frioul, et ensuite rois de Lombardie.

XIII. RATCHIS.

737. RATCHIS, fils aîné de Pemnon et de Rathberge, fut mis en possession du duché de Frioul par le roi Luitprand, après la destitution de son père. Il aida ce monarque dans la guerre qu'il fit à Thrasimund, duc de Spolète. L'an 744, il lui succéda sur le trône de Lombardie. (Voyez Ratchis, roi des Lombards.)

XIV. ASTOLPHE.

745. ASTOLPHE, troisième fils de Pemnon, succéda à Ratchis, son frère, dans le duché de Frioul. Il le remplaça pacifiquement, en 749, dans le royaume de Lombardie. (Voyez Astolphe, roi des Lombards.)

XV. ANSELME.

749. ANSELME, beau-frère, par sa sœur Giseltrude, d'Astolphe, fut son successeur dans le duché de Frioul. L'an 751, l'amour de la retraite lui fit quitter le monde et ses bouvoirs, pour se retirer au monastère de Panano, dans les montagnes de Modène. Quelque temps après il obtint du roi, son beau-frère, un lieu désert, où il bâtit le monastère de Nonantola. Il y mourut l'an 805, après l'avoir saintement gouverné l'espace de 50 ans.

XVI. PIERRE.

751. PIERRE, fils de Munichis, noble lombard, fut créé duc de Frioul après la retraite d'Anselme. Il avait un frère, nommé Urse, qui fut en même temps fait duc de Cénéda, place située dans le Frioul. On ne sait combien d'années l'un et l'autre tiurent leur duché, ni quand ils moururent.

XVII. RODGAUSE.

RODGAUSE était duc de Frioul lorsque Charlemagne fit la conquête de la Lombardie. En 775, il conspira contre ce prince, pour aider Adalgise, fils de Didier, à recouvrer son royaume. Mais, l'an 776, Charlemagne étant tombé sur le Frioul, au commencement du printemps, livre bataille à Rodgause, qui périt dans l'action. D'autres disent qu'ayant été pris, il fut décapité par ordre de Charlemagne.

XVIII. MARKAIRE.

776. MARKAIRE est mis par Charlemagne à la place de Rodgause. Il était français, et fut le premier des ducs de Frioul chargé de défendre la frontière de Trévise, d'où ses successeurs furent appelés ducs de Frioul, marquis de Trévise. On ignore l'année de sa mort.

XIX. HUNROK I.

HUNROK, ou HUNRI I, dit aussi ERIC, successeur de Markaire, fut constamment attaché à Charlemagne, qu'il servit avec valeur dans ses guerres. Ce monarque, l'an 795, l'envoya contre les Huns de Pannonie, dont il tua, dans une bataille, deux de leurs généraux, Cagan et Jugarre. Ayant pris ensuite leur capitale ou principale forteresse, il en envoya ce fameux trésor des Huns, enrichi sous Attila des dépouilles de toutes les provinces de l'un et l'autre empires, et l'envoya à Charlemagne, qui en fit porter une partie au pape Adrien I, et distribua l'autre aux gens de guerre. Les Huns ayant repris les armes après le départ du duc, il marcha de nouveau contre eux avec le jeune roi Pépin, auquel il servit de lieutenant et de guide dans cette expédition. Elle fut plus pénible, mais non moins heureuse que la précédente. Une troisième, qu'ils firent l'année suivante, acheva d'attacher les Huns, qui envoyèrent faire leurs soumissions à Charlemagne, et demander le baptême. Thendon, l'un de leurs chefs, n'avait point pris part à leurs mouvements, et vivait en paix avec Charlemagne dont il avait même embrassé la religion. Mais voyant la nation des Huns privée de ses principaux capitaines que la guerre lui avait enlevés, l'excitait, l'an 798, à une nouvelle révolte, et l'engagea à le choisir pour roi. Le duc de Frioul fut encore commandé, l'an 799, pour aller réduire les rebelles. Dès qu'il eut atteint l'ennemi, on en vint à une bataille où le duc périt dans les bras de la victoire. Thendon fut pris, et paya sa rébellion de sa tête. Avec lui fut anéanti la monarchie ou république des Huns, après avoir subsisté près de deux siècles et demi (Flouquet, tom. 5, pages 22, 50, 65, 159, 212, 320, 331. M. Gaillard, Histoire de Charlemagne, tom. 2.) Pour revenir à Hunrok, on ne doute pas, dit M. de Saint-Marc, qu'il n'ait été le père de Hunrek, ou Hengri, qui fut père d'Eberard, duc et marquis de Frioul, père de l'empereur Bérenger.

XX. CADALOK.

799. CADALOK succède à Hunrok. C'était un homme sévère, jusqu'à la cruauté. Il mourut l'an 819.

XXI. BALDÉRIC.

819. BALDÉRIC ou BALDRI, substitué par Louis le Débonnaire à Cadalok, fut privé de sa dignité par ce même prince, l'an 828, pour s'être mal conduit avec son armée en présence des Avars, en Carinthie. L'empereur, au lieu de nommer un nouveau duc de Frioul, partagea ce pays en quatre comtés; ce qui dura au moins jusqu'en 846.

XXII. EBERHARD.

846 ou environ. EBERHARD ou EVERARD, fils, à ce qu'on croit, du duc Hunrok ou Henri I, est fait duc de Frioul et marquis de Trévis, dont il était déjà comte, par l'empereur Lothaire, son beau-frère. Il était lombard de naissance, et possédait de grands biens dans la Belgique ou Germanie intérieure. De concert avec GISELE, sa femme, fille de Louis le Débonnaire et de Judith, seconde femme de ce prince (et non d'Hermenegard, sa première femme), il fonda en ce pays une collégiale à Cison pour des clercs, qui devint, en 1129, une abbaye de chanoines réguliers.

Eberhard étant mort, l'an 868 ou 869, à Maniastre, maison de campagne du comte de Trévis, Hunrok, son fils et son successeur, fit transporter son corps à Cison. Il laissa un second fils, appelé Béranger, avec une fille, nommée Hatwige, femme du Ludolphe, duc de Saxe. Claude Hemeré donne à Eberhard deux autres fils; Raoul, et Adclard, comte, selon lui, de Vermandois, abbé de Saint-Quentin, et oncle, par sa femme, d'Hermenegarde, femme de Charles le Chauve. Mais les preuves qu'il apporte ne sont point satisfaisantes.

XXIII. HUNROK II.

868 ou 869. HUNROK ou HENRI II, succède à son père Eberhard. Il mourut sans enfants mâles l'an 874.

XXIV. BÉRANGER.

874. BERNARD, second fils d'Eberhard, remplace Hunrok, son frère, dans le duché de Frioul et le marquisat de Trévis. L'an 888, il fut reconnu roi d'Italie, vers la fin de février, par une partie de la noblesse du pays. Il devint ensuite empereur, et mourut en 924. (Voyez Béranger, empereur). Après sa mort, on ne voit plus de ducs de Frioul. Les patriarches d'Aquilée se mirent à leur place, et devinrent maîtres de presque tout le pays.

CHRONIQUE HISTORIQUE

DES DUCS DE SPOLETTE.

I. FAROALD I.

500. ALBOIN, roi des Lombards, ayant conquis la Toscane et l'Ombrie, érigea ce pays en duché, dont la capitale fut Spolète, qui lui donna son nom. FAROALD, capitaine lombard, en reçut l'investiture des mains d'Alboin l'an 550. Il recula les limites de cet état par les conquêtes qu'il fit sur les Grecs. L'an 580, il leur enleva Classe, qui était le port de Ravenne. Cette place retourna peu après à ses anciens maîtres. On ignore le tems de la mort de Faroald, mais on ne peut la mettre plus tard qu'en 601.

II. ARIULFE.

601 au plus tard. ARIULFE, soldat de fortune, et fameux par divers exploits, remporta Faroald dans le duché de Spolète. Il remporta, près de Cancrio, sur l'arqueval Calabrique, une victoire importante, la même année, suivait Paul, diacre, que les rois français Théodulbert et Thierry battirent Clotaire II, c'est-à-dire l'an 601. Ariulfe ne vécut pas au-delà de l'année suivante. Ce prince était païen.

III. THÉODELAP.

602. Après la mort d'Ariulfe, ses deux fils se disputèrent son duché. Une bataille décida la querelle. THÉODELAP, l'aîné, vainqueur, fut reconnu duc de Spolète. On n'est pas assuré, dit M. Muratori, du tems de sa mort. M. de S. Marc la place en 650 : c'est le plus tard qu'elle puisse être arrivée.

IV. ATTON.

650 au plus tard. ATTON, ou AZZON, fut le successeur immédiat de Théodelap, comme le prouve M. Muratori. On croit qu'il mourut l'an 665.

V. THRASIMOND I.

665. THRASIMOND, duc de Capoue, fut nommé duc de Spolète, par le roi Grimoald, après la mort d'Atton, en récompense des services qu'il lui avait rendus. Il mourut l'an 705, laissant un fils qui lui succéda.

VI. FAROALD II.

705. FAROALD, fils de Thrasimond, fut son successeur dans le duché de Spolète. L'an 716, il s'empara du port de Classe, que les Grecs avaient repris sur Thrasimond ; mais il fut encore obligé de le rendre. L'an 724, Thrasimond, son fils, impatient de commander, se révolta contre lui, et l'obligea d'entrer dans le clergé. Faroald est le fondateur de l'abbaye de Farfe.

VII. THRASIMOND II.

724. THRASIMOND II, fils de Faroald, était en possession du

duché de Spolète dès le mois de mai 724, comme il paraît par une donation qu'il fit alors au monastère de Farfe. Aussi par une donation à son roi qu'il avait été à son père, il se révolta, l'an 740, pour la seconde fois contre Liutprand. Le monarque s'avance à la tête d'une armée pour le réduire. Thrasimond se sauve à Rome, où il est reçu à bras ouverts par le pape, le duc et toute la noblesse. Liutprand le dépose, et somme les Romains de lui livrer ce rebelle. Sur leur refus, il leur enlève quatre places. Le pape Grégoire III implore alors le secours de Charles Martel, duc des Francs. Il n'en reçoit que des paroles, et meurt dans la prison. Zacharie, son successeur, demande grâce pour Thrasimond. Il l'obtient à condition pour le rebelle d'embrasser l'état ecclésiastique. C'était le traitement que ce duc avait fait subir à son père.

VIII. HILDERIC.

740. HILDERIC obtint du roi Liutprand le duché de Spolète après la déposition de Thrasimond ; mais il ne put s'y maintenir. L'an 741, Thrasimond reconquit presque tout son état. Depuis ce tems Hilderic disparut, et l'histoire n'en parle plus.

IX. ANSPRAND.

741. ANSPRAND, ou AGISPRAND, devenu du roi Liutprand, fut créé duc de Spolète, par son oncle, après la retraite d'Hilderic. Thrasimond se mit en devoir de lui résister. Mais apprenant que Liutprand s'avance avec les forces des Romains jointes aux siennes, il vient se jeter aux pieds de ce prince, qui lui accorde son pardon à condition qu'il entrera dans l'état ecclésiastique. L'an 746, Ansprand, comme parent du roi Hildebrand, refusa de reconnaître Ratchis, qui l'avait suppléant. La mort d'Ansprand, arrivée dans la même année, trancha la querelle que ce refus avait occasionnée.

X. LOUP.

746. LOUP, ou LAUPON, fut créé duc de Spolète après la mort d'Ansprand. Il avait épousé HAMATTON, avec laquelle il fonda un monastère de filles à Rieti, par un diplôme donné au mois d'avril, la 11^e année de son règne, induction II ; ce qui revient à l'an 754. Il mourut l'an 757. On trouve quelques diplômes qui font commencer son règne en 745.

XI. ALEOIN.

757. ALEOIN fut élu par la diète du duché de Spolète pour succéder à Loup. Ayant refusé de reconnaître le roi Didier, pour se rendre vassal de Pépin, roi de France, il s'attira les armes du prince lombard. Didier le fit prisonnier. On eut, dans une bataille, et Francon d'un côté, et le duc de Spolète resta vacant un an ou deux.

XII. GISULFE.

759 ou 760. GISULFE fut nommé successeur d'Alboin dans le duché de Spolète, l'an 759, suivant quelques chartes, l'an 760, selon d'autres. Il mourut l'an 765.

XIII. THÉODICE.

765. THÉODICE, nommé THÉONORIC dans la Chronique de Farfe, obtint le duché de Spolète après la mort de Gisulfe. L'an 768, il prèta main-forte, par ordre du Roi Didier, au primicier Christophe et au sacellaire Sergius, pour chasser du saint siège le faux pape Constantin. Théodice mourut l'an 775.

XIV. HILDEBRAND.

775. HILDEBRAND est élu duc de Spolète par la diète générale des Lombards. Il eut part à la conspiration de Rodgase, duc de Frioul, contre Charlemagne; et ce monarque l'en puni, en lui étant le duché de Spolète, et le réduisant au duché de Camerino. Le premier fut donné, l'an 775, à HUNNEWERT, lequel était mort en 778. Hildebrand trouva moyen de regagner les bonnes grâces de Charlemagne, et de se faire rétablir dans tous ses honneurs. L'an 788, ses troupes, jointes à celles du duc de Bénévent, défirent Adalgise, fils de Didier. Il mourut, avec le titre de duc de Spolète, l'an 789.

XV. WINIGISE.

789. WINIGISE, seigneur français, est fait duc de Spolète par Charlemagne. C'est le même qui commandait les troupes des ducs de Spolète et de Bénévent à la bataille qu'ils livrèrent, en 788, au fils du roi Didier. Il mérita, par sa fidélité, la confiance des empereurs et des rois d'Italie. L'an 799, sur la nouvelle que les conjurés s'étaient saisis du pape Léon III, pendant la procession de Saint-Marc, et l'avaient mis en prison, il vint à son secours et l'emmena en son château, d'où il alla trouver Charlemagne à Paderborn. (Voyez Léon III.) L'an 803, obligé, comme vassal, de marcher avec Pépin, roi d'Italie, contre le duc de Bénévent, il fut assiégé par celui-ci dans Nocera, qu'il était chargé de défendre après la conquête que les Français en avaient faite. Mais étant tombé malade pendant le siège, il y fut pris par le duc, qui le traita généreusement, et lui rendit sa liberté. L'an 822, accablé de vieillesse, il embrassa la vie monastique, et mourut peu de temps après.

XVI. SUPPON I.

822. SUPPON I, comte du palais, fait duc par l'empereur Louis le Débonnaire et Lothaire son fils, mourut en 824.

XVII. ADALHARD.

824. ADALHARD, comte du palais, établi en Italie pour y rendre la justice, succède à Suppon au duché de Spolète, qu'il ne conserva que cinq mois, étant mort l'année même de sa installation.

XVIII. MAURINGUE.

824. MAURINGUE, successeur d'Adalhard et commissaire en Italie, mourut peu de jours après avoir appris qu'il était nommé duc. On n'est pas assuré de son successeur immédiat.

XIX. BÉRENGER.

BÉRENGER était duc de Spolète en 856, et l'était encore en 844. Nous en sommes la conjecture de M. de Saint-Marc,

son duché fut partagé en deux parts, dont l'une, qui avait Camerino pour capitale, lui resta; et l'autre, où était la ville de Spolète, fut donnée à Gui, qui suit.

XX. GUI I.

858. GUI I fut créé duc de Spolète par l'empereur Louis le Débonnaire, ou par Lothaire son fils. M. de Saint-Marc le dit français d'origine, sans en donner de preuves. M. Schmidt, au contraire, prétend qu'il était italien de naissance, mais originaire d'Allemagne, descendant, par Lambert son père, seigneur italien, mort en 837, de Werinher, fondateur de l'abbaye d'Illersbach, dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le duché de Deux-Ponts. Il ajoute que Gui est cet époux à qui, suivant les Annales de Fulde, qui ne le nomment pas, l'empereur Lothaire I maria sa fille dans Worms, l'an 841, après la bataille de Fontenoy. Il assure enfin que ce fut en considération de cette alliance, et non auparavant, que Lothaire gratifia Gui d'une portion du duché de Spolète. Tout cela est appuyé de probabilités dont M. Croll, dans ses *Origines Bippiniques*, regarde l'ensemble comme une démonstration. Quoi qu'il en soit, voici les principaux exploits de Gui, que l'histoire nous a transmis. L'an 847, Radelgise, duc de Bénévent, se voyant assiégé dans sa capitale par Sicconelle, beau-frère de Gui, appela ce dernier à son secours. Gui ne voulut pas hasarder une bataille, engagea Sicconelle à se retirer, sous la promesse de lui donner des preuves de la solidité de son amitié. Le duc de Spolète reçut de Radelgise une somme de soixante-dix mille écus pour prix de ce service, et ne fit rien pour Sicconelle. L'an 865, Lambert, son fils, ayant attaqué les Sarasins, comme ils retournaient à Bari, chargés du butin qu'ils avaient fait sur le territoire de Naples, fut battu par ces infidèles, qui firent un grand carnage de ses troupes. Lambert, en 866, accompagna l'empereur Louis au siège de la ville de Capoue, dont les habitants s'étaient attirés le ressentiment du prince par leur infidélité. Il les força de se rendre à discrétion, et les traita avec la dernière rigueur. Le duc Gui, son père, mourut la même année, laissant deux fils, Lambert et Gui; avec deux filles, loto ou Wiothe, femme de Guisamar, prince de Salerne; et Ruthilde, femme d'Adalbert II, marquis de Toscane.

XXI. LAMBERT I.

866. LAMBERT I succède à Gui, son père, dans le duché de Spolète. L'an 867, tandis qu'on sacrail le pape Adrien II, il entre dans Rome avec une troupe de gens armés, et met la ville au pillage. Les grands carthésiens leurs maisons par de grosses sommes. On n'épargne ni les églises ni les monastères. L'empereur Louis II, sur les plaintes qui lui furent portées de ces violences, était disposé à le dépouiller de son duché; mais les conjonctures l'obligèrent à se contenter de la satisfaction qu'il lui fit. Lambert, en 871, ayant encouru de nouveau la disgrâce de l'empereur, abandonna son duché pour se soustraire aux poursuites de ce prince.

XXII. SUPPON II.

871. SUPPON II, premier ministre de l'empereur Louis, fut nommé par ce prince duc de Spolète en la place de Lambert. Louis étant mort en 876, Charles-le-Gros, son successeur, dépouilla Suppon et rétablit Lambert I. En cet envers son bienfaiteur, Lambert se tourna bientôt après du côté de Carloman, qui disputait l'empire à Charles, ou plutôt il cherche à profiter de la division de ces deux princes pour étendre son domaine. Dans cette vue il s'empara de Rome, l'an 877, et y commet de grandes violences, sous prétexte de faire prêter serment au roi Carloman. Le pape Jean VIII excommunia Lambert et ses complices, après quoi il se sauva en France. Cette excommunication fut confirmée l'année suivante, par le concile que Jean usa

à Troyes, en Champagne. On ignore l'impression qu'elle fit sur Lambert : mais il n'y survécut pas long-tems, étant mort en 879 ou 880. Il eut de N., son épouse, fille de Pépin, roi d'Arquaise, un fils, qui suit.

XXIII. GUI II.

879 ou 880. GUI II, fils de Lambert I et son successeur, mourut la même année qu'il fut installé, ou, selon M. Schœnidt, l'an 885.

XXIV. GUI III.

885. GUI III, duc de Camerino, deuxième fils de GUI I et frère de Lambert I, succéda à GUI II son neveu dans le duché de Spolète. Le pape Jean VIII fait de lui un portrait affreux dans ses lettres. Il le traite d'usurpateur, de brigand, d'enragé. GUI méritait ces qualifications. Il envahissait sans scrupule les terres du saint siège qui se trouvaient à sa bienséance, et traitait avec la dernière cruauté ceux qui lui résistaient. Un de ses lieutenants, nommé Lombard, porta la barbarie jusqu'à faire couper les mains à quatre-vingts prisonniers. Cette exécution, qui accense les mœurs du siècle, se fit à Narni. D'autres excès non moins horribles criaient vengeance contre ce duc. Les commissaires de l'empereur Charles-le-Gros le firent citer à Pano, dans la Pentapole; mais GUI refusa d'obéir. L'empereur l'ayant mis au ban de l'empire avec d'autres seigneurs rebelles d'Italie, le fit arrêter et mettre en prison. Mais GUI trouva moyen de rompre ses liens, et alla se joindre aux Sarasins pour dévaster l'Italie. Bénévent, duc de Frisul, chargé de marcher contre lui, se rendit maître d'une partie du duché de Spolète. Il le fit peut-être entièrement conquis, si la peste, qui se mit dans son armée, n'en eût point forcé de s'en retourner. GUI s'étant retiré, l'an 885, auprès de l'empereur en Allemgus, fit sa paix avec lui, et retourna ce qu'on lui avait enlevé. Il mourut empereur l'an 894. (Voyez GUI, empereur).

XXV. LAMBERT II.

891. LAMBERT II, fils de GUI III, porta le titre de duc de Spolète dès l'an 891. Il fut associé au royaume d'Italie et à l'empire en 892, et mourut en 893. (Voyez Lambert, empereur). On voit, en 892, un GUI, duc de Spolète; mais il n'est marqué nulle part de qui il était fils. M. de Saint Marc conjecture que son père était GUI II, neveu de GUI III, et que ce GUI IV ne fut que duc titulaire de Spolète, ou bien qu'il fut duc de Camerino, qui était, comme on l'a dit, un démembrément du duché de Spolète. Quoi qu'il en soit, ce duc, en 893, fit le siège de Bénévent, accompagné de Waimaire I, prince de Salerne, son beau-frère. Il prit la ville, et les Bénéventains le reconnurent pour leur prince. Mais, l'an 896, l'impératrice Agiltrude, mère de Lambert, ôta cette principauté à GUI IV, pour y rétablir Rodolphe, son frère, que l'on en avait chassé depuis environ douze ans. GUI cessa de vivre, ou du moins de porter le titre de duc de Spolète, en 898.

XXVI. AGILTRUDE.

898. AGILTRUDE, femme de l'empereur GUI, resta duchesse de Spolète après la mort de l'empereur Lambert, son fils, en reconnaissant pour son souverain Bénévent, roi d'Italie. On ignore l'année de sa mort : elle vivait encore le 5 septembre de l'an 900.

Le nom du successeur immédiat d'Agiltrude au duché de Spolète, est resté dans l'oubli. Les anciens monuments nous apprennent seulement qu'il fut tué par Albéric, duc de Camerino, sans marquer en quelle année.

XXVII. ALBERIC.

ALBÉRIC, marquis ou duc de Camerino, après s'être défit du

successeur d'Agiltrude au duché de Spolète, se mit à sa place avec l'agrément de l'empereur Bénévent. Il épousa la fameuse Masozza, dame toute puissante à Rome, dont il eut deux fils; le premier nommé comme lui, et Jean, qui fut le pape Jean XI. L'an 924, Albéric s'étant brouillé avec le pape Jean X, fut obligé de sortir de Rome. Il chercha depuis à se venger du pontife; mais l'an 926, Jean X, pour mettre fin à sa tyrannie, le fit, dit-on, assassiner. Albéric, son fils, comme on l'a vu ailleurs, n'eut pas moins de pouvoir que lui à Rome.

XXIX. THÉODEBALD I.

926. THÉODEBALD I est fait duc de Spolète l'année qui suivit la mort d'Albéric, par Hugues, roi d'Italie, dont il avait épousé la sœur. Il marche, l'an 929, au secours de Landulf I, prince de Bénévent, contre les Grecs, et les ayant battus, il fait eunuques, si l'on en croit Luitprand, tous ceux qui tombent entre ses mains, puis les renvoie au général des Grecs, avec ordre de lui dire « que les hommes de cette espèce étant en grande estime à la cour de leurs empereurs, il ne cherchait qu'à satisfaire leur orgueil, et qu'il leur ferait souvent de pareils régals ». Théodebald termina sa carrière en 935; il réunit ce pays aux duchés de Spolète et le marquisat de Camerino, qui ne furent plus désormais séparés.

XXX. ANSCHAIRE.

935. ANSCHAIRE, fils d'Adalbert, marquis d'Ivrée, et frère du marquis Bénévent, depuis roi d'Italie, fut fait duc de Spolète par le roi Hugues, après la mort de Théodebald. Hugues, dans la suite, étant mécontent d'Anschaire, envoya Sarlion, comte du palais, pour lui faire la guerre. Anschaire, quoique très-inférieur en forces, attaqua vigoureusement Sarlion et lui mit en déroute sa première ligne; mais ne pouvant résister à deux autres qui se succédèrent, il fut obligé de fuir, et reversé dans un fossé, par son cheval qui s'abattit, il y mourut, percé de traits et de lances, l'an 940.

XXXI. SARLION.

940. SARLION ou SARILON est fait duc-marquis de Spolète et de Camerino, par le roi Hugues, en récompense de la victoire qu'il avait remportée sur Anschaire. L'an 943, Sarlion étant devenu suspect à Hugues, ce prince marche contre lui et l'assiège dans une ville frontière de la Toscane. Sarlion s'y défendit tant qu'il put; mais se voyant près de succomber, il se revêtit d'un habit monastique, se mit une corde au cou, et, dans cet état, vint se jeter aux pieds de Hugues, qui en eut pitié, lui pardonna, confirma le don de l'abbaye de Farfe, dont il l'avait gratifié, pour la posséder en commende, et le chargea de l'inspection de tous les monastères de la Toscane et de la marche de Camerino. (Saint-Marc.)

XXXII. HUBERT.

943. HUBERT ou HUMBERT, fils naturel du roi Hugues, qui l'avait fait duc et marquis de Toscane en 936, prit comte du palais, fut substitué par ce prince à Sarlion, dans le duché-marquisat de Spolète et de Camerino. L'an 946, il s'en donna en faveur de Boniface, dont il avait épousé la fille, nommée Hilde, et de Théodebald son fils.

XXXIII. BONIFACE I.

946. BONIFACE I et THÉODEBALD II succédèrent à Hubert dans le duché-marquisat de Spolète et de Camerino. Le second était fils d'Udald, qui s'était distingué par sa bravoure sous l'empereur GUI. Udald s'était attaché depuis au roi Rodolphe II, dont il avait

épousé la sœur, WALDRADE, la seule femme dont le easastique Liutprand ne dise point de mal, et lui avait fait remporter une grande victoire, en 925, sur Bérenger. Boniface était mort en 927. Théodebald ne paraît lui avoir survécu que jusqu'en 939.

XXXIV. THRASIMOND III.

959 ou environ. THRASIMOND III succède à Théodebald. Il mourut, ou cessa d'être duc-marquis au plus tard en 977, laissant un fils nommé AZZON, qui, bien que privé du duché de Spolète par l'empereur Otton I, ne laissa pas de se distinguer dans les guerres contre les Sarasins, et remporta, l'an 972, une grande victoire sur ces infidèles.

XXXV. PANDULFE.

967. PANDULFE, dit Tête-de-Fer, prince de Bénévent et de Capoue, obtient de l'empereur Otton I, le duché-marquisat de Spolète et de Camerino. Il mourut l'an 981. Après sa mort le duché de Spolète resta vacant environ un an. (Voyez les princes de Capoue).

XXXVI. THRASIMOND IV.

982. THRASIMOND IV, peut-être le même que Thrasimond III, est fait duc de Spolète et marquis de Camerino. Il ne posséda le duché que jusqu'en 989, et mourut marquis de Camerino en 995.

XXXVII. HUGUES I.

989. HUGUES I, dit le Grand, duc et marquis de Toscane, est nommé duc de Spolète, l'an 989, par l'impératrice Théophanie, régente des états d'Otton II, son fils. Le marquisat de Camerino lui fut conféré l'an 995, après la mort de Thrasimond. Il mourut au plutôt sur la fin de l'an 1001. (Voyez Hugues-le-Grand, duc et marquis de Toscane.)

XXXVIII. BONIFACE II.

1001, au plutôt. BONIFACE II, dit le Jeune, fils du comte Albert, et différent de Boniface, marquis de Toscane, paraît avoir été duc de Spolète et marquis de Camerino après Hugues-le-Grand, jusqu'en 1012.

XXXIX. JEAN.

1012. JEAN, successeur de Boniface, était frère d'un comte nommé Crescentius. On ignore l'année de sa mort.

XL. HUGUES II.

HUGUES II se trouve duc de Spolète et marquis de Camerino, en 1028. On ne peut dire quand il commença ni quand il cessa de l'être. On ne sait rien non plus sur sa vie. Nous finirons par lui la chronologie des ducs-marquis de Spolète et de Camerino, parce que la suite en est extrêmement embrouillée, et que d'ailleurs ces seigneurs n'étaient point propriétaires, mais simplement des gouverneurs amovibles au gré des empereurs et des rois d'Italie.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES DUCS DE BÉNÉVENT.

I. ZOTTON.

571. Le duché de Bénévent, érigé par Narsès lorsqu'il faisait la guerre aux Goths, tomba, l'an 571, sous la puissance des Lombards. Alboin, dès qu'il l'eut conquis, en gratifia Zotton, l'un de ses meilleurs capitaines. Il n'obligea pas au ingrat. Zotton continua, tant qu'il vécut, de servir les rois lombards dans leurs expéditions. Mais il ne fut pas également fidèle aux lois de la justice envers le monastère du Mont Cassin, que son avidité le porta l'an 589 à piller sous le pontificat de Pélagé I, Ce qui obligea les moines, après avoir échappé à sa fureur, d'abandonner cette retraite qui resta déserte jusqu'au pontificat de Grégoire II, qui engagea l'abbé Pithonix à la repeupler. (Gianone *hist. de Naples*, 4, c. 2.) Zotton gouverna son duché, suivant Paul, diacre, pendant l'espace de vingt ans. Cette durée, jointe à la chronologie de ses successeurs, oblige de mettre sa mort en 591.

II. ARIGISE.

591. ARIGISE ou ARCHIS, fut nommé, l'an 591, par le roi Agilulf, pour succéder à Zotton dans le duché de Bénévent. Il était parent de Gisulfe duc de Frioul, et tuteur de ses enfants. La qualité de fils, que S. Grégoire lui donne en lui écrivant, fait croire qu'il était catholique. L'an 596, il prit Crotone en Calabre. De là il alla faire des excursions sur le territoire de Naples, d'où il emmena un nombre de prisonniers que S. Grégoire le Grand racheta. Ce même pape le détourna de porter ses armes en Sicile; mais il ne put l'empêcher de faire le dégât, l'an 605, dans l'exarchat de Ravenne et dans le duché de Rome. L'an 635, il donna retraite aux deux derniers fils de Gisulfe, duc de Frioul. Ces jeunes princes fuyaient les poursuites du patrice Grégoire qui avait fait périr leurs aînés. Arigise fit plus en leur faveur; il les désigna pour ses successeurs, par préférence à son propre fils, avant que de mourir. D'autres prétendent qu'il leur assura seulement son duché au cas que son fils mourût sans enfants. L'année 641 fut la dernière de sa vie. Il avait beaucoup aggrandi ses états.

III. AION.

641. Aion, fils d'Arigise, fut mis à sa place contre son intention. Peu propre au gouvernement, il dut son élévation au respect que l'on conservait pour la mémoire de son père. Il périt, l'an 642, dans une bataille donnée près de Siponte contre les Slaves.

IV. RODOALD.

642. RODOALD, troisième fils de Gisulfe I, duc de Frioul, fut proclamé duc de Bénévent après la mort d'Aion, pour récompense de la victoire qu'il venait de remporter sur les Slaves. Il gouverna sagement, et mourut l'an 647.

V. GRIMOALD I.

647. GRIMOALD I, dernier fils de Gisulfe I, duc de Frioul, fut

nommé pour succéder à Rodoald, son frère. L'an 662, le roi Godebert lui envoya Garibald, duc de Turin, pour l'engager à venir à son aide contre son frère Pertharit. L'ambassadeur trahit son devoir, et détermina Grimoald à profiter de la division des deux frères pour s'emparer de la couronne de Lombardie. Grimoald arriva auprès de Godebert, le poignarda en l'embrassant, et se mit en possession du trône. Toutefois, dans la crainte d'une révolution, il conserva encore cinq ans son duché. L'an 667, Rodoald, son fils, défendit Bénévent contre l'empereur Constant, qui se retira après une espèce de capitulation.

VI. ROMOALD.

667. ROMOALD I, fils de Grimoald, fut créé cette année duc de Bénévent, après avoir administré cinq ans cet état en qualité de lieutenant de son père. Il était arien, et fut converti dans la suite à la foi catholique par S. Borbas, évêque de Bénévent. L'an 688, il conquit sur les Grecs Tarente, Bari, Brindes et la terre d'Otrante. M. Muratori met sa mort en 685. Il laissa de Théodora, son épouse, fille de Loup, duc de Frioul, trois fils, Grimoald, Gisulfe et Arigise. Les deux premiers lui succédèrent.

VII. GRIMOALD II.

685. GRIMOALD succéda cette année à Rodoald, son père. Il ne jouit que trois ans du duché de Bénévent, étant mort l'an 86. Grimoald ne laissa point d'enfants de sa femme WIGILINUS ou WIGILINUS, fille du roi Pertharit et sœur du roi Cunibert. (Zanetti, S. Marc.)

VIII. GISULFE I.

686. GISULFE I, frère de Grimoald II, fut son successeur dans le duché de Bénévent. Sous le pontificat du pape Jean VI, suivant Anastase, c'est-à-dire, l'an 701 au plus tôt; il fit une irruption dans la Campanie romaine, où il prit quelques villes, et fit beaucoup de dégât. Le pape lui envoya des prêtres avec des présents, pour l'engager à se retirer et à rendre les prisonniers qu'il avait faits. Cette négociation réussit. Gisulfe mourut, selon M. de S. Marc, l'an 705. Il laissa de VINIATTE, sa femme, un fils qui lui succéda.

IX. ROMOALD II.

705. ROMOALD II, fils de Gisulfe, fut son successeur au duché de Bénévent. L'an 729, Lâ roi Liutprand entra sur ses terres à la tête d'une armée, pour le punir de ne lui avoir point amené de troupes dans la guerre qu'il faisait alors aux Grecs. Rodoald fut obligé de se soumettre et de donner des otages pour sûreté des conditions auxquelles le prince attacha son pardon. M. de S. Marc pense qu'il mourut la même année. Il laissa de RANCONNE, sa deuxième femme, un fils qui lui succéda. (Muratori, Zanetti, S. Marc.)

X. GISULFE II.

739. GISULFE II, fils de Romoald, fut substitué, quoique enfant, à son père. Des ambitions se prévalurent de la faiblesse de son âge pour conspirer contre ses jours. Mais le coup fut découvert, les coupables punis, et le jeune prince mis en sûreté. (Muratori, S. Marc.)

XI. ANDELAS.

751. ANDELAS, tuteur du jeune duc Gisulfe II, fut pourvu du duché, l'an 751, par les Bénéventains, en attendant que son pupille fût en âge de gouverner. Les choses s'étant faites sous l'aveu du roi Liutprand, ce prince éloigna Andelas et lui substitua un autre duc l'an 755. (Muratori, S. Marc.)

XII. GREGOIRE.

755. GREGOIRE, neveu du roi Liutprand, fut celui que ce prince nomma pour remplacer Andelas dans le duché de Bénévent. Il mourut l'an 740. Sa femme se nommait GISELBERGE.

XIII. GODESCALC.

740. GODESCALC fut proclamé duc de Bénévent, par une faction du peuple, après la mort de Grégoire. Cette élection fut désapprouvée par le roi Liutprand. Le nouveau duc, pour se maintenir, fit alliance avec Thrasimond, duc de Spolette, déjà révolté contre son souverain. Ils s'en trouvèrent mal l'un et l'autre. Liutprand vint fondre sur le duché de Bénévent, prit la capitale, et obligea Godescalc d'aller se renfermer dans Otrante. Le duc se voyant hors d'état de résister, voulut s'enfuir en Grèce; mais il fut tué, l'an 741, sur le point de s'embarquer. ANSE, son épouse, fut plus heureuse; elle monta sur le vaisseau et fit voile vers Constantinople, emportant avec elle les meubles les plus précieux de son palais.

GISULFE II, rétabli.

741. GISULFE, élevé à la cour du roi Liutprand depuis l'expulsion d'Andelas, fut rétabli par ce prince, dans le duché de Bénévent, après la mort de Godescalc. On n'est pas sûr de la durée de son ducal. M. Muratori met sa mort en 747, et Camillo Pellegrino en 749 ou 750.

XIV. LIUTPRAND.

747, 749 ou 750. LIUTPRAND fut créé duc de Bénévent dans l'une de ces trois années. L'an 758, ayant refusé de reconnaître le roi Didier, à l'exemple du duc de Spolette, il s'attira les armes de ce prince. Didier le poussa jusqu'à Otrante, où il ne put néanmoins le forcer; mais il satisfait sa vengeance en le déposant. L'épouse de Liutprand se nommait SCANPERGE.

XV. ARIGISE.

758. ARIGISE, époux d'ANDELAS fille de Didier, roi des Lombards, fut substitué au duc Liutprand. L'an 773, après la destruction du royaume des Lombards, il prit le titre de prince et s'éleva en souverain, et ne voulut en aucune manière relever de Charlemagne, roi de France, vainqueur de sa nation. Il se qualifia prince de Bénévent, se fit sacrer par les évêques de ses états, prit les ornements royaux, et fit mettre son portrait sur ses monnaies. Mais, l'an 787, Charlemagne, étant à Rome avant Pâques, le somma de se reconnaître son vassal, et, sur son refus, se mit en marche pour l'y contraindre. Arigise, le voyant approcher de Bénévent, s'enfuit à Salerne, d'où il lui envoya Grimoald, son second fils, pour lui offrir ses soumissions avec

deux étages, du nombre desquels était sa fille Adalgise. Charlemagne les accepta, et outre un tribut de sept mille sous d'or qu'il imposa au duc, il détacha de son duché Théate (aujourd'hui Chieti), et quelques autres villes dont il fit présent à l'église romaine, après quoi il revint passer les fêtes de Pâques à Rome, emmenant avec lui Grimoald. Mais le monarque eut à peine repris la route de l'Allemagne, qu'Arigise prit des mesures pour se tirer de l'assujettissement où il l'avait réduit. Il négocia à ce sujet avec l'empereur d'Orient, lorsque la mort le surprit le 26 août 787, un mois après avoir perdu son fils aîné, Romoald. (Bouquet, T. V, p. 44; S.-Marc, T. I, p. 414.) Arigise était un prince magnifique. Il fit bâtir deux superbes palais, l'un à Bénévent, l'autre à Salerne, ferma cette dernière ville de murailles et la fortifia de hautes tours. Il était ami et protecteur des gens de lettres. Paul, diacre, historien des Lombards, fit graver son épitaphe sur un beau marbre où ses sujets lui firent élever (Ottavio Rinaldi, *Memorie istor. della città di Capua*, l. 5, c. 7.).

XVI. GRIMOALD III.

787. GRIMOALD III, 2^e fils d'Arigise, était en étage à la cour de Charlemagne lorsque son père mourut. Le monarque français, après lui avoir fait quitter la barbe des Lombards, le déclara successeur de son père, à certaines conditions, dont une portait qu'il serait entreprendre sur ses monnaies le portrait de Charles avec son nom. On voit encore dans le cabinet de l'empereur à Vienne une de ces monnaies où le nom de Charles est d'un côté et celui de Grimoald de l'autre. Ce prince, affermi dans ses états, voulut se rendre indépendant comme ses aïeux. Il fit frapper la monnaie à son coin seul, et mettre son nom à la tête des actes publics. Il envahit même des terres de l'église romaine, qui étaient dans son voisinage. À l'aide du pape et du duc de Sicile, et refusa de les rendre, quelques instances que lui fit là-dessus le pape Adrien I. Charlemagne, à qui le pape eut recours, envoya son fils Louis à Pepin, roi d'Italie, avec ordre aux deux frères de marcher contre le duc de Bénévent. Ils entrèrent dans ce duché, l'an 795, à la tête d'une armée dont tous les efforts se terminèrent à prendre un château de peu d'importance. Pepin revint, l'an 801, contre Grimoald, et après un long siège lui enleva Théate, aujourd'hui Chieti, qu'il livra aux flammes. Pepin voyant la difficulté de réduire Grimoald, lui envoya différents députés pour l'exhorter à lui rendre les mêmes devoirs dont son père Arigise, disait-il, avait été tenu envers le roi Didier. A quoi le duc répondit qu'il était ni libre de père et de mère, et qu'il comptait avec la protection du ciel l'être toujours. Furieux de cette réponse, Pepin reprit la guerre avec une nouvelle ardeur. Grimoald se défendit avec une valeur égale. Le roi d'Italie lui ayant enlevé, l'an 802, la ville de Lucera, aujourd'hui Nocera, dans la Pouille, il le reprit et fit prisonnier dans cette place le duc de Spolette, à qui Pepin en avait confié la garde. Grimoald eut aussi à se défendre contre les Grecs, dont il devint l'ennemi depuis qu'il eut répudié sa femme UVANZIA, nièce de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Il fit face à tous ses ennemis, et mourut libre et indépendant, comme il avait voulu toujours l'être, l'an 806, sans laisser d'enfants. « Sa mort, dit Muratori, fit verser des larmes à tous ses sujets, et l'épithaphe qu'ils gravèrent sur son tombeau, qui se voit à Salerno, dit qu'il remporta des victoires sur les Grecs, et que les Français ne purent jamais le contraindre à plier sous leur joug. »

XVII. GRIMOALD IV.

806. GRIMOALD IV, dit STONDISAIS, trésorier de Grimoald III, lui succéda. Ce fut un prince doux et pacifique, suivant le portrait que fait de lui Erckempert. Sa beauté néanmoins ne le mit

pas à l'abri des traits de la malignité. Une maladie épidémique ayant atténué les horreurs, on accusa ce prince d'avoir empoisonné les patarages; et, à cette occasion, il y eut plusieurs meurtres commis contre ceux qu'on soupçonnait d'avoir répandu le préter du poison. L'illusion enfin se dissipa quand on se fut aperçu que de tous les bestiaux il n'y avait que les bestiaux sur qui était tombée la mortalité. Grimaldo, après avoir été en butte à la haine, devint le victime de l'ambition. Dauser, sur-monté le Bègue, homme d'un caractère turbulent, forma un complot, avec d'autres gens de sa sorte, pour le faire périr dans un voyage qu'il devait faire à Salerne. Grimaldo, instruit des embûches qu'on lui dressait, les prévint et poursuivit les complices à Naples où ils s'étaient réfugiés surpris du duc Théodore, qui commandait en cette ville pour l'empereur Léon l'arménien. On en vint à un combat par mer et par terre devant Naples; et le carnage fut si grand, au rapport d'Erkempert, que la mer demeura teinte de sang plusieurs jours. Dauser ayant eu le bonheur de s'échapper, trouva moyen de se réconcilier avec Grimaldo. Mais le pardon qu'il obtint ne le rendit que plus obstiné dans la haine qu'il portait à ce prince. Deux de ses fils le servirent à souhait en massacrant ce prince l'an 827. (Ottavio Rinaldi, *Mém. istor. della città di Capua*, l. 5, c. 9.)

XVIII. SICON.

827. Sicon, d'une famille noble de Spolète, succéda à Grimaldo, après l'avoir assassiné. Il fut presque toujours en guerre avec les Napolitains, et ayant assiégé leur capitale, il les obligea de lui payer tribut. Il soumit le comte de Capoue à la même loi, et mourut l'an 855, laissant deux fils, Sicard qui suit, et Siconulfe. (Voyez Bon, duc de Naples.)

XIX. SICARD.

855. Sicard, fils de Sicon, fut son successeur en la principauté de Bénévent. Voisin non moins fâcheux pour Naples que son père, il eût assujéti ce duché, s'il n'eût pas eût écarté de l'attirer la colère de l'empereur Lothaire, dont les Napolitains avaient imploré la protection. L'incontinence, l'avarice et la cruauté firent détester ce prince; Erkempert dit qu'il s'engraissait du sang de ses peuples. Antennus, sa femme, aussi méchante que lui, avait un frère nommé Ruffred, qui, par ses batteries et en secondant les goûts du prince, se rendit maître de son esprit; ce fut par les conseils de ce dangereux favori, que Sicard fit assassiner Siconulfe son frère, sous prétexte qu'il aspirait à la souveraineté; qu'il le fit ordonner diacre, et qu'il le tint en prison à Tarente; qu'il força Maïon, un de ses parents, à se faire moine, et qu'il fit périr par le fee et le poison les principaux de la noblesse. (Saint-More.) Vers la fin de 859, Sicard ayant voulu attenter à l'honneur de la femme d'un noble bénéventin nommé Dauserius, l'époux au porta ses plaintes au peuple, qui ayant aussitôt eue aux armes, enfonça le palais et massacra Sicard, dont les états, après sa mort, furent partagés en trois souverainetés; savoir, la principauté de Bénévent, la principauté de Salerne, et le comté de Capoue.

XX. RADELGISE.

860. RADELGISE I, ou RAZZICISE, trésorier du prince Sicard, et différent de Radelgise, assassin de Grimaldo IV, fut élu prince par les habitants de Bénévent; mais ceux de Salerne ne voulurent pas le reconnaître, et s'étant ligues avec ceux d'Amalfi, ils proclamèrent, pour successeur de Sicard, Siconulfe, son frère, qui s'étant échappé de Tarente, où sept ans auparavant il l'avait exilé. Landulfe, comte de Capoue, entra dans cette ligue, et mit les Napolitains dans les intérêts de Siconulfe. Ce fut l'occasion d'une guerre qui dura plusieurs années, et ce fut ainsi que

la principauté de Salerne fut démembrée de celle de Bénévent. Le comte de Capoue en fut de même séparé; mais, durant quelques années, Siconulfe en fut reconnu souverain. Radelgise mourut l'an 851, après que l'empereur Louis II l'eût obligé de partager l'ancien duché de Bénévent avec Siconulfe. Radelgise avait signalé son avènement à la principauté de Bénévent par un testament de férocité qui aurait dû lui aliéner sans retour les cœurs de ses sujets. Il n'était pas encore reconnu par une partie d'entr'eux, lorsque voyant Adalgise, fils de Roffred, beau-frère de Sicard, venir au palais avec une suite nombreuse de jeunes gens, il commanda à ses gardes de le jeter par les fenêtres, sur le soupçon qu'il avait eue de mauvaises intentions. L'ordre ayant été sur-le-champ exécuté, Landulfe, comte de Capoue, qui se trouvait présent, et qu'une amitié secrète unissait à Adalgise, s'échappa clandestinement, monta à cheval et courut à Capoue, d'où il fit savoir à Radelgise qu'il ne le reconnaît plus pour son souverain. « L'aventure d'Adalgise fit » sortir aussi de Bénévent Dauser, beau-père du feu prince Sicard, et ses fils Romuald, Arigie, Maïon, Grimaldo et » Waïfre. Le premier effet de leur mécontentement est de » soulever Salerne. Adelaïre, chargé par Radelgise d'ap- »aiser Dauser et ses fils et de les ramener à leur devoir, » se laisse gagner, et s'insinuant en secret avec eux et les citoyens » de Salerne, il invite Radelgise à se présenter devant la place; » lui faisant espérer qu'il s'en rendra maître aisément. Rad- »elgise, avec peu de troupes, va camper sous les murs de Sa- »lerne; et lorsqu'il y pense le moins, Adelaïre et les fils de » Dauser, avec tout le peuple de la ville, fondent sur son armée, » en tuent beaucoup de monde et mettent le reste en fuite. » (Saint-More.) La jeunesse salernitaine va tirer ensuite, par stratagème, Siconulfe de sa prison de Tarente, et à son arrivée à Salerne, il en est salué prince d'un consentement unanime. (Voyez les princes de Capoue.) Radelgise eut de HARTVARD, son épouse, douze fils, dont l'aîné le remplaça.

XXI. RADELGAIRE.

851. RADELGAIRE, fils aîné de Radelgise I, lui succéda. Sa pitié, sa douceur et ses autres belles qualités le rendirent cher à ses sujets, qui lui élevèrent un magnifique tombeau après sa mort, arrivée l'an 855 ou 854. Ce fut pendant sa régence que les Bénéventains, réunis aux Capouains, députèrent au roi Louis II, pour le prier de venir défendre leur pays dévasté par les Sarrazins de Bari. (Voyez les princes de Capoue.)

XXII. ADELGISE.

855 ou 854. ADELGISE, nommé Tuzobard par les Grecs, second fils de Radelgise I, fut successeur de Radelgaire, son frère. L'an 858 ou environ, il réunit ses troupes à celles d'Admar, prince de Salerne, et se mit à leur tête pour chasser les Sarrazins, qui, de Bari, faisaient des incursions fréquentes sur les territoires de Bénévent et de Salerne. Adalgise mit d'abord les juifs dans la fuite; mais ils eurent bientôt leur revanche, et, étant revenus à la charge, ils contraignirent les Chrétiens de fuir à leur tour, après avoir perdu beaucoup de monde. Cette victoire ouvrit aux Sarrazins l'entrée dans les deux principautés, où ils firent un butin considérable. Ils y revinrent en 862, et obligèrent Adalgise à leur promettre un subside annuel. L'an 865, les nouvelles courses qu'ils firent sur le territoire de Bénévent engraissèrent l'empereur Louis II à passer une partie de l'année dans ce pays. Louis, après avoir emporté Bari sur les Sarrazins, au bout de quatre ans de siège, revint l'an 861 à Bénévent, et y séjourna, tandis que ses troupes font le siège de Tarente. Adalgise, irrité de la conduite incertaine des Français, conçut contre ce prince, dont la faiblesse semblait les avilir, le dessein de se renfermer dans le palais où était l'empereur, il l'obligea à se renfermer dans le donjon avec sa femme et sa fille, et trois jours après les con-

trésin, par famine, à se rendre prisonniers. (Voyez les comtes de Capoue). Mais les Sarrasins s'étant approchés de Salerne, Adalgèse, qui ne se sentait pas assez fort pour les repousser, remit l'empereur en liberté le 17 septembre, après lui avoir fait promettre de ne jamais entrer en armes dans la principauté de Bénévent. L'an 872, Louis étant à Rome pour son couronnement, se plaça dans une assemblée nombreuse de nobles et de prélats, de l'autrout que lui fit Adalgèse, et engagea les assistants à déclarer la guerre. L'impératrice se chargea de collecter elle-même les troupes contre le prince de Bénévent : mais d'autres événements rendirent inutiles ces projets de vengeance. L'an 875, Louis rentra, malgré son serment, dans la principauté de Bénévent, avec une puissante armée, et s'avança jusqu'à Capoue. « Dans ces tems-ci, dit Giannone, on n'avait pas encore presque vu d'exemples de serments violés ; mais les papes, depuis Grégoire II et Zacharie, eurent soin de mettre les souverains à leur aise sur cet article, et trouverent le moyen, par les absolutions, de calmer les consciences sur l'observation des promesses les plus solennellement appuyées sur la foi du serment. Les évêques, à l'imitation des papes, s'arrogeant même l'autorité de donner ces absolutions dans les tribunaux et partout où il en était besou. Cette espèce de licence ne leur était pas non plus inutile. Par là, de même que par les dispenses sur les mariages, ils se rendirent nécessaires et redoutables. Disons en passant, qu'après avoir, les princes eux-mêmes étendu l'usage de donner les permissions ou dispenses pour les mariages, Louis, qui n'avait point osé, au mépris de son serment, rentrer dans Bénévent, se vit heureusement soulagé et emparé par le pape Jean VIII, successeur d'Adrien, lequel déclara qu'un serment qu'on avait indignement arraché par force, ne devait lui faire aucune peine, et qu'il l'absolvait pleinement. Quelques auteurs néanmoins, tels que Sigonius (*de Regibus Italie*), prétendent que, malgré l'absolution, ce prince ne acquiesça d'aucune conscience, et craignait d'être regardé comme un lâche, et se recourut à un expédient, qui fut de ne point venir lui-même à la tête de son armée dans l'île de Bénévent, mais d'en remettre la conduite à une femme, Engilberge, qui ferait la guerre en son nom et sous ses ordres. Il vint à Capoue, et sur sa route il défit plusieurs fois les Sarrasins, qu'il obligea de se retirer à Tarunte. Plus occupé encore du désir de se venger d'Adalgèse, il fit tous ses efforts pour s'emparer de Bénévent. Quelques auteurs disent qu'Adalgèse fut tellement effrayé qu'il s'enfuit dans l'île de Corse : mais soit que cette évasion n'eût pas réussi, comme le dit Erkenpert, soit que plusieurs comtes de ses voisins et le pape même s'eussent pour recommander ce prince avec l'empereur, la paix fut conclue, et Adalgèse avec ceux de son parti rentrèrent dans ses bonnes grâces. »

Les affaires du duché de Bénévent, après le départ de l'empereur, tombèrent dans une extrême décadence. Les Sarrazins ayant repris courage, lorsqu'ils le virent éloigné, se mirent à courir les territoires de Bari et de Cannes, en commettant lespredations ordinaires. Trois fois Adélge se mit en campagne pour leur donner la chasse; mais toujours il fut repoussé avec perte. (Erkemper, *Chron.*, c. 58.) Adélge ne pouvant obtenir de l'empereur Charles-le-Chauve aucun secours contre ces barbares, malgré les pressantes sollicitations du pape Jean VIII, prit la parti de faire la paix avec eux, l'an 877; mais il avait des ennemis domestiques, dont les mauvais desseins lui firent encore plus funestes que ceux des étrangers. L'an 878 ou 879, son gendre et ses neveux, ligués avec d'autres méchants, qui le regardait comme ses amis, le trahirent en trahison. De son mariage il laissa une fille, nommée Agilrade, mariée à Gui, duc de Spolette, qui devint empereur. (Erkemper, *Chron.* c. 60.)

XXIII. GAIDERISE.

878 ou 879. GAZENNE, petit-fils, par sa mère, d'Adelgise, lui succède. Ses parents, le regardant comme un usurpateur, le déposent, l'an 881, et le jettent dans une prison. (Voy. les com'es de Capoue).

XXIV. RADELGISE II.

881. RANGLAISE II, fils aîné de Radelgaire, est fait prince de Bénévent à la place de Gaiderise. Sa mauvaise conduite le fit chasser en 884, après deux ou trois ans de règne. (Voy. les comtes de Capoue).

XXV. AION IL.

834. Auvx II est anobéité à Radegisun son frèrre. Trois ans après, le habitants de Bari, gagnés par ses insinuations, se révoltent contre les Grecs, leurs maîtres, massacrent le garnison et reconnaissent Aion pour leur seigneur. Le patrice Constantin, qui commandait en ce pays, vint assiéger Bari. Aion vint au secours de la place, et fond sur les assiégeants, qu'il met d'abord en déroute; mais Constantin éant survenu avec des troupes fraîches, bat à son tour Aion, et ne lui laisse d'autre ressource que d'aller se renfermer dans le château. Aion, qu'il fut obligé de rendre, finit inutilement demandé du secours au comte de Capoue et même aux Sarrazins. L'an 850. Aion meurt, laissant un fils en bas âge, qui suit. (*Foy. Atéulfe, comte de Capoue*.)

XXVI. URSE.

890. Unse, fils d'Aion, lui succède à l'âge de sept ans. L'an 891, le protopatriarche Simbaticus, envoyé par l'empereur Léon le Philosophe, en Italie, assisge Bénévent, qu'il oblige, le 18 octobre, à capituler. Les Grecs, par là, deviennent les maîtres de toute la principauté, qu'ils conserveront l'espace d'environ quatre ans.

XXVII. GUI.

894. GUI IV^e du nom, comme duc de Spolette, fait la conquête de Bénévent sur les Grecs. Quatre mois après il exile l'évêque Pierre, dont les conseils et les intrigues avaient égaré les Bénéventins à l'appeler à leur secours. Le trait d'ingratitude indigne contre lui ses nouveaux sujets. Gui, reconnaissant sa faute, va trouver l'évêque et la ramène à Bénévent. La suite de son gouvernement ne mérita que des floges. Il cessa d'être prince de Bénévent au commencement de 896.

RADELGISE II.

Sggs. RANZANUS II est rétabli dans la principauté de Bénévient par l'impératrice Agilthere, sa sœur, au mois d'avril. La faiblesse de son esprit ne lui permettant pas de gouverner par lui-même, il donne sa confiance à Viriald, qui soulève tous les esprits par l'atrocité de sa conduite. Plusieurs nobles qu'il avait exilés s'étant réfugiés à Capoue, engagent le prince Aétuulf, l'an 600, à tenter la conquête de Bénévient : elle ne fut pas difficile, Aétuulf s'étant présenté de nuit devant la ville, les portes lui furent ouvertes par les complices de la conjuration que les exilés avaient formée. Au point du jour, le peuple acclamé dépose Radelgis et proclame Aétuulf prince de Bénévient.

XXVIII. ATENULFE I.

300. **ATÉNULE I**, comte de Capoue, devenu prince de Benevento, s'applique à gagner l'amitié de ses nouveaux sujets. Il y réussit, mais non toutefois de manière à captiver tous les cœurs. Des mécontents conspirent pour le déposer et mettre l'évêque Pierre à sa place. Aténule, informé du complot,

revient en diligence à Bénévent, enlève le prélat, et punit plus sévèrement ses complices. L'an 908, s'étant ligué avec le pape Jean XI et les ducs de Naples et d'Amalfi, il députa son fils, Landulfe, à l'empereur de Constantinople pour en obtenir du secours. Le jeune prince revient avec un corps de troupes qu'il avait obtenu. Aténulfe, ainsi renforcé, se met en marche pour attaquer les retranchements des Sarrazins du Garillan. Les troupes des confédérés se laissent surprendre pendant la nuit, et sont mises en fuite, mais ayant repris courage, elles reviennent à la charge et battent les Sarrazins. L'an 910, Aténulfe meurt à Capoue, dans le mois d'avril, laissant de SARRACENS, sa femme, deux fils, qui suivent. (Muratori, St.-Marc.)

XXIX. LANDULFE I ET ATENULFE II.

910. LANDULFE I et ATENULFE II succèdent à leur père Aténulfe I dans ses états, qu'ils posséderont sans les partager : le premier était collègue de son père depuis 901, et le deuxième lui avait été parcellément associé en 910. L'an 929, avec l'aide d'un duc de Spolette, ils battent les Grecs, qui étaient entrés sur leurs terres. L'an 935, Landulfe se donne pour collègue Aténulfe III, son fils aîné ; ces trois princes règnent ensemble jusqu'en 944, qu'Aténulfe II meurt. Landulfe alors s'associe son second fils Landulfe II, et règne avec ses deux fils jusqu'en 953. Il perd l'aîné au commencement de cette année, et ne lui survit que jusqu'au 10 avril suivant.

XXX. LANDULFE II.

945. LANDULFE II^e du nom, prince de Bénévent, et IV^e du nom prince de Capoue, règne, après la mort de Landulfe I, son père, jusqu'en 959, conjointement avec PANDULFE I, son fils aîné, surnommé TÊTE-DE-FER ; alors il prend encore pour collègue son second fils LANDULFE III (cinqième du nom, prince de Capoue), et il règne avec ses deux fils jusqu'en 961, époque de sa mort, arrivée à Capoue.

XXXI. PANDULFE I.

961. PANDULFE I, dit TÊTE-DE-FER, et LANDULFE III succèdent à Landulfe II, leur père, dont ils possèdent les états par indivis. Le premier établit sa résidence à Capoue, et le deuxième à Bénévent. Les deux frères reçoivent, l'an 965, à Capoue, l'empereur Otton I, et se reconnaissent ses vassaux. Pandulfe devient, en 967, duc de Spolette et marquis de Camerino, par la faveur de même empereur Otton. Landulfe III meurt l'année suivante, laissant des fils, que Pandulfe, leur oncle, priva des droits qu'ils avaient aux deux principautés. La même année Pandulfe se donne pour collègue son fils Landulfe IV. Pandulfe étant venu trouver, en 979, l'empereur Otton à Ravenne, obtient de lui des troupes, avec lesquelles il va surprendre Bovino, ville appartenante aux Grecs dans la Calabre ; mais comme il poursuivait la garnison, sortie pour le combattre, le patrice Eginne survient, le fait prisonnier et l'envoie à Constantinople. Il y resta deux ans. L'empereur Taimiscès, en 971, lui rendit la liberté, à la prière d'Otton. L'an 978, Pandulfe est fait prince de Salerne avec Pandulfe son autre fils. Pandulfe I meurt l'an 981, laissant d'ALANDE, sa femme (morte le 4 décembre 992), outre les deux fils qu'on vient de nommer, quatre autres fils ; Aténulfe, qu'on trouve qualifié comte et marquis ; Landulfe, qui fut prince de Capoue ; Gisulfe, qui fut comte de Théano ; et un autre Landulfe, dit de Sainte-Agathe, qui fut aussi prince de Capoue.

XXXII. LANDULFE IV.

981. LANDULFE IV, successeur de Pandulfe Tête-de-Fer, son

père, dans les principautés de Bénévent et de Capoue, après avoir été son collègue, est dépossédé de la première, six mois après la mort de son père, par Pandulfe II, son cousin germain. L'an 982, il perdit celle de Capoue avec la vie, dans la bataille qu'Otton II livra, le 15 juillet, contre les Grecs et les Sarrazins.

XXXIII. PANDULFE II.

982. PANDULFE II, fils aîné de Landulfe III et neveu de Pandulfe Tête-de-Fer, succède à son cousin Landulfe IV. L'an 987, il se donne pour collègue Landulfe V, son fils aîné, avec lequel il règne jusqu'en 1012. Cette année il s'associe encore son petit fils Pandulfe III, né de ce fils. Il fut aussi prince de Capoue avec son neveu Pandulfe, depuis l'an 1009 jusqu'à sa mort, arrivée en 1014. Il eut pour troisième fils Aténulfe, abbé du Mont-Cassin en 1011, et mort en juin 1022.

XXXIV. LANDULFE V.

1012. LANDULFE V, fils aîné de Pandulfe II, collègue de son père depuis 987 jusqu'en 1012, règne ensuite avec son père et son fils PANDULFE III jusqu'en 1014, puis avec son fils seul jusqu'en 1033, qu'il meurt au mois de septembre. Landulfe V avait un autre fils, nommé Aténulfe, que les Normands choisirent pour leur général. Celui-ci est qualifié improprement prince de Bénévent par Guillaume de la Poulle.

XXXV. PANDULFE III.

1035. PANDULFE III, après avoir été collègue de Landulfe V, son père, depuis 1012, règne seul pendant cinq ans, puis s'associe, l'an 1038, Landulfe VI, son fils ; ils règnent ensemble jusqu'en 1053, sont déposés par le pape Léon IX, que l'empereur Henri III avait fait vicaire et seigneur de la ville de Bénévent. (Voyez les princes de Capoue.)

XXXVI. RODOLFE.

1053. RODOLFE, venu d'Allemagne, est fait prince, ou plutôt gouverneur de Bénévent, par Léon IX ; mais il ne garde cette principauté que jusqu'au mois de mars 1054. Pandulfe III et Landulfe VI, après leur expulsion de Bénévent, s'étaient retirés chez les Normands, que Léon IX était venu combattre, lorsqu'il déposséda ces deux princes. Léon ayant été fait prisonnier par les Normands, dans la bataille qu'il leur livra le 8 juin 1055, à Civitella, dans la Capitaute, et conduit cinq jours après, à Bénévent, où il resta prisonnier sur sa parole, s'accemmoda, au mois de mars suivant, avec les vainqueurs. Une des conditions de l'accroissement portait, que les deux princes de Bénévent, qu'il avait destitués, seraient rétablis ; et par là Rodolfe fut lui-même déposé. (St.-Marc.)

PANDULFE III ET LANDULFE VI.

1054. PANDULFE III et LANDULFE VI sont remis en possession de la principauté de Bénévent au mois de mars ; le premier abdique en 1059, et Landulfe VI lui substitue son fils Pandulfe IV. Ils règnent ensemble jusqu'en 1074, que ce dernier est tué dans une bataille contre les Normands. Son père ne lui survécut que jusqu'en 1077 ; et comme il n'avait pas d'autre fils, la race des princes lombards de Bénévent finit avec lui.

Depuis, cette principauté n'eut plus de prince particulier, et fut dès-lors, pour sa plus grande partie, réunie au duché de Pouille et de Calabre.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES ROIS DES BULGARES.

Les BULGARES, Scythes d'origine, demeuraient anciennement dans la Sarmatie asiatique, c'est-à-dire dans les plaines situées à l'occident du Volga; ils y fondèrent la ville de Bulgar (1), encore aujourd'hui subsistante, d'où ils tirent leur nom. Ce ne fut que vers le milieu du VII^e siècle qu'ils commencèrent d'être bien connus. Ils avaient alors pour roi Couant, dont les cinq fils, s'étant divisés après la mort de leur père, allèrent chacun avec différentes bandes, à l'exception de l'aîné qui resta dans le pays, chercher de nouvelles demeures. Une de ces bandes étant passée en Italie, s'établit dans le Bénéventain, avec la permission du duc Grimoald, et y subsiste encore de nos jours, étant facile à reconnaître par son langage et son habillement. Mais la principale, ayant passé le Danube sous la conduite d'Aspame, se fixa dans la basse Mésie, c'est-à-dire la Valachie, la Moldavie, la Hongrie, après avoir mis en fuite l'armée que Constantin Pogonat leur opposa. Ce prince fut même obligé, vers l'an 679, de faire une paix honteuse avec eux, en se soumettant à leur payer un tribut. Justinien II, son fils, ayant voulu rompre cette paix en 687, remporta d'abord quelques avantages sur les Bulgares; mais peu de temps après, s'étant à peine tiré d'une embuscade qu'ils lui avaient dressée, il prit le parti de renouveler, avec ces barbares, le traité de son père. Les Bulgares furent alors paisibles possesseurs des terres qu'ils avaient envahies sur l'empire. On verra dans la Chronologie de leurs Rois les conquêtes qu'ils y ajoutèrent dans la suite, et les différentes révolutions que leur royaume éprouva.

MOCRUS.

Mocrus, suivant l'Alexiade, doit être regardé comme le fondateur du royaume des Bulgares. Ce fut apparemment lui qui força l'empereur Justinien II de renouveler le traité que Pogonat, son père, avait fait avec les Bulgares. La consistance qu'il donna à ses états, fut le fruit de sa valeur et de son habileté. Il mourut vers la fin du VII^e siècle.

TERBELIS, ou TARBAGL.

TERBELIS, ou TARBAGL, régna sur les Bulgares au commencement du VIII^e siècle. L'an 705, il aida Justinien II, supplié par Abimeire, à reprendre Constantinople. L'empereur, par reconnaissance, honora Terbelis du titre de César, le fit assiéger sur un trône à côté de lui, et lui céda la Zagorie, pays de la Thrace antérieur de la ville de Devolto. Ces récompenses ne satisfirent point le prince bulgare. Par une sorte de mépris il coucha par terre son large bouclier, ainsi que le suent dont il se servait à cheval, et ordonna aux officiers de l'empereur de couvrir l'un et l'autre de pièces d'or. Il étendit ensuite sa pique,

et y fit entasser, dans toute sa longueur, des étoffes de soie jusqu'à une hauteur considérable. Il obligea de plus l'empereur d'enrichir tous les soldats bulgares, en leur remplissant la main droite de pièces d'or, et la gauche de pièces d'argent. Les services des Bulgares, payés si chèrement, perdirent leur mérite aux yeux de Justinien. Deux ans après il recommença contre eux la guerre. Elle ne lui fut point avantageuse. Il fut battu près d'Anchiale qui lui servit d'asile, et d'où il s'enfuit par mer au bout de 3 jours. La guerre se termina là. Justinien rechercha de nouveau l'amitié des Bulgares, et lorsqu'il eut appris que Filépique avait pris la pourpre, il ne rougit point de demander du secours à Terbelis, qui lui envoya trois mille hommes. Mais Justinien fut mis à mort avant qu'ils arrivassent. Terbelis seignant, de vouloir venger la mort de ce prince, se jeta sur la Thrace qu'il pillait jusqu'aux portes de Constantinople, et s'en revint avec un butin immense et un nombre infini de prisonniers. L'empereur Anastase, détrôné par Léon l'Isaurien, trouva une retraite chez les Bulgares, et obtint de Terbelis des troupes et de l'argent en 719, pour l'aider à remonter sur le trône. Mais ces barbares ayant appris que les Grecs ne vaudraient point de lui, le livrèrent ensuite à son rival, après l'avoir amené jusqu'aux portes de Constantinople.

CORMÈS, ou COMERS, ou CROMNER.

COMÈS, ou COMERAS, successeur de Terbelis, paraît être le même que celui qui est appelé COMAS par Suidas, et qui, selon Sigebert, régnait en 727. Quoiqu'il en soit, c'est sous l'un de ces deux princes (s'ils sont différents) que les Bulgares firent une nouvelle irruption dans la Thrace, pour obliger Copronyme à leur payer le tribut ordinaire qu'il leur refusait. Les événements de cette guerre sont diversement racontés par les historiens. C'est apparemment Cormès, ou Crime, que les Bulgares mirent à mort l'an 762, ou 765.

TÉLÉSIS, ou TÉLEUTZAS.

765. TÉLÈSIS, ou TÉLEUTZAS, fut le premier roi des Bulgares créé par élection. La couronne eue par lui avait été jusqu'alors héréditaire; mais la tyrannie de leurs derniers rois les obligea de changer cet usage. Télésis avait 30 ans lorsqu'il fut élu. Pour répondre à l'opinion qu'on avait de sa valeur, il fit aussitôt une irruption sur les terres des Romains. Constantin Copronyme marcha contre lui, le défait, et le mit en fuite le 30 juin 765. Les Bulgares, irrités contre leur roi, à cause de sa défaite, le tuèrent la même année dans une sédition.

SABIN.

765. SABIN, gendre de Cormès, fut élu pour succéder à Télésis. Dès qu'il fut sur le trône, il demanda la paix aux Romains, et l'obtint. Mais les Bulgares craignaient qu'on parvienne

(1) Aujourd'hui Bulgar.

soumission ne les rendit esclaves des Romains, s'élevèrent contre leur souverain, et l'obligèrent à prendre la fuite. Sabins se retira avec toute sa famille à la cour de Constantinople.

PAGAN, ou PAGEN.

765 ou 764. PAGAN fut substitué par les Bulgares à Sabins, après sa fuite. On s'attendait qu'il recommencerait la guerre avec les Romains, mais son premier soin fut au contraire de cimenter la paix que Sabins avait faite avec eux. Il envoya pour ce sujet des ambassadeurs à la cour de Constantinople et y vint ensuite lui-même. Copronyme fit semblant de lui accorder sa demande; mais, l'an 765, il entra à main armée sur les terres des Bulgares, où il battit leurs généraux, et fit de grands ravages. L'année suivante, ce prince, étant venu par le Danube en Bulgarie, avec une flotte de 600 voiles, une violente tempête brisa, submergea, dissipa ses vaisseaux, et l'obligea de s'en retourner sans avoir rien fait. Pagan mourut vers l'an 771.

TÉLÉRIC, ou TSÉRIC.

771, ou environ. TÉLÉRIC, ou TSÉRIC succéda, vers l'an 771, à Pagan. L'empereur Copronyme, ayant équipé une nouvelle flotte, revint en Bulgarie. Arrivé à Varua, une frayeur subite le saisit; il était sur le point de fuir lorsque les Bulgares non moins effrayés que ce prince, lui envoyèrent demander la paix. Ils l'obtinrent sans peine, et l'empereur fit aussitôt voile pour Constantinople. Mais l'an 773, ayant appris, vers le mois d'octobre, que Téléric avait rassemblé 12 mille hommes pour enlever les habitants de Berseria, il assembla, de son côté, une grande armée, avec laquelle il foudroya inopinément la Bulgarie. Téléric, se persuadant qu'il était trahi par ses sujets, écrivit l'année suivante à l'empereur que, ne pouvant plus se fier aux siens, il a dessein d'abandonner son royaume, et de se retirer auprès de lui; il le prie en même temps, s'il a quelques amis parmi les Bulgares à qui il puisse découvrir son dessein, il ne manque pas de les lui nommer. L'empereur, ne se doutant point de la fraude, lui envoya la liste de ses correspondants. Le Bulgare l'ayant reçue, les fit tous mourir par différents supplices. A la nouvelle de ces exécutions, Copronyme entra dans un dépit furieux qui avança le terme de ses jours. Mais ce que Téléric feignait alors de vouloir faire, il fut obligé de le réaliser sous Léon, successeur de Copronyme. Car apprenant les embûches de ses sujets, il prit le parti, l'an 776, de se réfugier à la cour de Constantinople, où il fut honoré de la dignité de patrice. Ayant ensuite embrassé la religion chrétienne, il reçut le baptême, et épousa la nièce de l'impératrice Irène. M. le comte du Bust fait de Téléric deux hommes qu'il nomme Téliènes et Tsiérie, et fait régner le premier après le second.

CARDAM, ou CORDANE.

776. CARDAM, ou CORDANE, fut élu pour remplacer le roi Téléric après son départ. L'an 791, et non pas 778, comme le marque du Conge, Constantin, fils de Léon et d'Irène, vint l'attaquer, mais sans succès. Il revint l'année suivante, et fut totalement défait. Mais, l'an 794, il repâra cette défaite par une victoire dont il ne sut pas néanmoins profiter. L'an 806, les Bulgares passent au fil de l'épée un corps de troupes romaines. Il paraît que Cardam mourut cette année.

CREM, ou CRUME, ou CRUMNE.

806, ou environ. CREM, ou CAUME, ou CAUMNE, succéda, vers l'an 806 au roi Cardam. L'an 807, il fit une irruption sur les terres de l'empire, prit Sardique d'assaut, et battit un corps de six mille Grecs. L'an 811, l'empereur Nicéphore entra sur les terres des Bulgares, et intimida Crumne au point qu'il vint lui demander la paix. Nicéphore, l'ayant refusée, envoya dans le

pays, et remporta d'abord quelques avantages, qui engagèrent le roi bulgare à solliciter la paix de nouveau. Ne pouvant encore l'obtenir, il s'arma de son désespoir, ferma les passages à l'armée ennemie avec de grands abatis d'arbres, fonda sur elle le 25 juillet, la taille en pièces, et l'empereur est du nombre des morts. Crumne, s'étant fait apporter la tête de Nicéphore, fit du crâne une coupe à boire, avant l'usage des barbares. Michel Rhagabé, successeur de Nicéphore, voulut réparer l'honneur des armes romaines contre les Bulgares, et n'y réussit pas. L'an 812, étant parti de Constantinople le 17 juillet, sur la nouvelle que Crumne assiégeait Delvli avec une armée de 300 mille hommes, il l'avance jusqu'à Zorlich, en Thrace, et ne peut agir par la dissension des chefs de son armée. Les Bulgares pillent cependant la Thrace et la Macédoine. Crumne fait offrir à l'empereur de renouer l'alliance qui avait été conclue avec Cormes, à deux conditions; la première de rendre les transfuges, tant les Bulgares qui s'étaient réfugiés sur les terres de l'empire, et y avaient reçu le baptême, que les Grecs qui, ayant été faits prisonniers, avaient trouvé moyen de se sauver; la 2^e que les marchands grecs qui venaient commercer en Bulgarie feroient la déclaration de leurs marchandises pour payer la taxe qui leur serait imposée, à peine de confiscation. Sur le refus de l'empereur, il rentre dans la Thrace au mois d'octobre de la même année, prend Delvli, emporte d'assaut Mésimber le 3 novembre, et achève de ruiner cette province. Au mois de février 813, il bat l'empereur, et le 22 juillet suivant, il met son armée en déroute au premier choc, dans la plaine d'Andrinople, par la trahison de Léon l'Arménien, général des troupes impériales. Ces défaites rendirent Michel fort méprisable aux yeux de ses peuples, et furent l'occasion d'une révolte qui entraîna sa disposition. Crumne, fier de ses victoires, s'avance jusqu'aux portes de Constantinople. On voit du haut des murs ce prince idolâtre insulter des hommes et des animaux, et pratiquer d'autres superstitions usitées chez les Bulgares, pour se rendre ses dieux favorables. Léon l'Arménien, nouvel empereur, l'engage dans une conférence où il tâche de le faire périr. Crumne, s'étant déshabillé, non sans quelques blessures, et venge de cette perfidie par le secouragement des environs de Constantinople depuis le Bosphore jusqu'au Pont-Euxin et jusqu'à la Chersonèse de Thrace. En s'en retournant il se rend maître d'Andrinople, que son frère tenait assiégé depuis quelque temps, et emmène de là un grand nombre de prisonniers en Bulgarie. Crumne revient en Thrace dans le cours de l'hiver; et ayant passé le fleuve Rhagias, il attaque Ascadiopolis, ville riche et peuplée sur la rive gauche de ce fleuve, à trente lieues de Constantinople. Il la prend, met aux fers tous ses habitants, et les fait transporter dans ses états avec leurs effets et leurs troupeaux. Cette course n'était que le prélude d'une expédition plus importante. Révêlu de périr ou de prendre Constantinople, et d'assouvir son ressentiment sur la personne même de l'empereur, il met sous les armes tout ce qu'il a de sujets Bulgares, Alabres et Eclavons. (C'est ici la dernière fois qu'il est parlé des Alabres, dont les restes, comme on la voit, avaient subi le joug des Bulgares antérieurs aux Bulgares, et Crumne avait consummé cette grande révolution.) Il était prêt à se mettre en marche avec le plus formidable appareil, lorsqu'un bémorrhagie l'étouffa le 15 avril 814, à quatre heures du matin. Ainsi finit, comme Attila, le héros des Bulgares, qui avait bien d'autres traits de ressemblance avec celui des Huns. La politique de ce prince était de transporter sur la frontière septentrionale de ses états les habitants des villes qu'il prenait sur l'empire romain, et de les remplacer par des colonies des barbares qu'il avait soumis, afin que ces villes ne fussent pas tentées de retourner sous leurs anciens maîtres.

DOUCOM.

814. DOUCOM succéda, l'an 814, à Crumne. L'empereur, persuadé que la mort de Crumne avait découvert les Bulgares,

leur envoi à faire des propositions d'accommodement. D'ailleurs les rejets avag bonte, et déclara qu'il n'était pas moins déterminé à venger son prédécesseur, que Crumne l'avait été à se venger lui-même. Il fallut donc en venir à une guerre qui devait être sanglante. Les deux princes marchèrent avec toutes leurs forces, et se rencontrèrent près de Nicimber. Les Bulgares vainqueurs au premier choc, se débattaient en poursuivant les fuyards. Léon, profitant de ce désordre, tombe avec un corps de réserve sur l'ennemi, le met à son tour en déroute et s'en retourne à Constantinople, traitant avec lui un grand nombre de prisonniers. L'an 815 Douteon ramène ses troupes sur les terres de l'empire. Il ne tarde point à rencontrer l'empereur qui venait en forces au devant de lui. Léon, à la vue des Bulgares, affecte tous les dehors de la peur, et par là il leur inspire la plus grande sécurité. Elle leur devient funeste. Un jour, du grand matin, l'empereur ayant pénétré sans bruit dans leur camp, les surprend dans le sommeil, et on fait un si grand estrange, que pas un seul n'échappe. Le roi Douteon ne fut pas même épargné. Léon se jeta ensuite dans la Bulgarie, et les Grecs rendirent aux Bulgares les cruelles qu'ils en avaient éprouvées.

DITZENG, ou TSOC.

815. DITZENG, ou TSOC, prince féroce et cruel, monta sur le trône de Bulgarie après Douteon. Il fit avec l'empereur Léon l'Arménienne une trêve de 30 ans; et l'on rapporte que, dans le serment par lequel ces deux princes coufirmerent le traité, Léon eut l'impudence de jurer par les dieux de Bulgarie, et exigea de Ditzeng qu'il prit à témoin de sa bonne foi le dieu des Chrétiens. Les Méneux des Grecs font mémoire, au 23 janvier, de Manuel, archevêque d'Andrinople, et de plusieurs chrétiens que Ditzeng fit mettre à mort. Lui-même finit ses jours l'an 820 au plus tard.

MORTAGON, ou MUTRAGON, ou OMORTAG.

821, au plus tard. MORTAGON, ou MUTRAGON, ou OMORTAG, succéda, l'an 821 au plus tard, à Ditzeng. Sa haine pour le Christianisme fit aussi des martyrs. L'an 823, au mois de mars, il vint au secours de Michel le Bègue, contre le rebelle Thomas qui assiégeait Constantinople. Thomas, battu et mis en fuite, se sauva à Andrinople, où il est pris après 5 mois de siège, et mis à mort par les plus cruels tourments. L'an 826, Mortagon fut tué tandis que ses ambassadeurs étaient à la cour de l'empereur Louis le Débonnaire, pour traiter des limites des deux empires.

BALDIMIR ou VLADIMIR.

826. BALDIMIR, ou VLADIMIR, petit-fils de Crumne, par son père, fut le successeur de Mortagon. Il peut avoir régné jusqu'en 844.

BOGORIS.

844, au plus tard. BOGORIS occupait le trône de Bulgarie en 844. Cette année, ayant vainement essayé d'insulder l'impératrice Théodora par des menaces de guerre, il prit le parti de faire la paix avec l'empire. Le sort de Bogoris, devenu captif, à la cour de Constantinople, lui fut rendu, suivant une des conditions du traité. Cette princesse fut, dans l'ordre de la providence, une source de salut pour les Bulgares. Elle avait embrassé le Christianisme à Constantinople. De retour en sa patrie, elle sollicita le roi, son frère, d'imiter son exemple. Bogoris fut ébloui par les discours de sa sœur. Une peinture acheva ce que les raisonnements de la princesse avaient chuchoté. Bogoris avait fait venir à sa cour un moine, nommé Méthodius, peintre habile, pour décorer son palais des ouvrages de son art. Ce prince lui ayant donné ordre de peindre le spectacle qu'il

jugerait le plus terrible, Méthodius, par le conseil de la sœur du roi, lui peignit le jugement dernier, avec ses circonstances les plus épouvantables. Ce tableau fit une telle impression sur Bogoris qu'il n'hésita plus à se déclarer chrétien. L'exemple du monarque entraîna peu à peu toute la nation. L'an 865, Bogoris demanda, par une ambassade solennelle, des évêques et des clercs au pape Nicolas I. Dans le même temps le patriarche de Constantinople envoya un évêque en Bulgarie. Ce prélat conféra le baptême au roi, qui prit, en cette cérémonie, le nom de Michel. [Le P. Pagi se trompe au rapport cet événement à l'an 861.] Les missionnaires, envoyés par le pape, se brouillèrent au bout de quelque temps avec les Grecs. Ceux-ci prétendaient soumettre l'église de Bulgarie à celle de Rome; ceux-ci voulaient la soumettre au patriarche de Constantinople. (Il y avait des raisons pour et contre.) Les derniers l'emportèrent, et firent renvoyer tous les clercs romains. Ce fut un malheur pour les Bulgares, que Photius, dans la suite, cognera dans son schisme. Bogoris fut néanmoins toujours attaché sincèrement au Christianisme, et il en pratiqua exactement les devoirs. Le désir d'une plus grande perfection le porta même à embrasser la vie monastique. En abdiquant, il nomma son fils aîné pour le remplacer. Il se nommait LACOMER, suivant le second continuateur des Annales de Fulde. L'an 887, Arnoul, roi de Germanie, lui envoya des ambassadeurs pour renouveler la paix qui était entre lui et le royaume de Germanie. (Ann. Fuld. contin. altera ad an. 887.) Ce jeune prince ayant voulu rétablir l'ololatrie, Bogoris sort de son cloître, reprend l'habit militaire, se saisit du nouveau roi, lui fait crever les yeux, après l'avoir mis en prison, et nomme à sa place un autre de ses fils; après quoi il retourne dans sa solitude. (Annal. Met.) Bogoris mourut après l'an 890.

PRÉSIAH.

PRÉSIAH vient, dans la liste des rois de Bulgarie, après Bogoris, dont il était vraisemblablement ce deuxième fils qui fut substitué au premier. Il eut une guerre malheureuse avec les Serviens. C'est tout ce qu'on en sait. Il mourut du tana de l'empereur Léon le Philosophe.

MICHEL VORIZE ou BORICH.

MICHEL VORIZE ou BORICH, fils et successeur de Présiah, voulut venir sur les Serviens, les défaites de son père, et n'y réussit pas. Son fils Blastimir, ayant été pris dans une bataille contre ce peuple, il fut obligé de faire la paix pour le racheter. Son règne fut de très-courte durée aussi que celui de son père.

SIMÉON.

SIMÉON, fils, ou plus vraisemblablement petit-fils du roi Baldimir, fut le successeur de Michel. Elevé dans les sciences à Constantinople, il n'était fait moins d'abord; et ayant trouvé depuis l'occasion de monter sur le trône de Bulgarie, il lui saisi aux dépens de sa profession, à laquelle il renonça. Son premier soin, à la tête de l'Etat, fut de confirmer la paix avec les Serviens. L'an 889, il entra à main armée sur les terres de l'empire, pour avoir raison des avanies qu'on faisait, dans les marchés de Thessalonique, aux marchands bulgares qui voulaient commercer. L'armée que l'empereur Léon avait envoyée contre lui est battue sur les frontières de Macédoine. Siméon fait couper le nez à tous les prisonniers, et les renvoie ainsi mutilés à Constantinople. Les Hongrois, appelés par l'empereur, viennent au secours des Grecs. Ils remportent une grande victoire sur les Bulgares, et ravagent leur pays. Siméon fait alors semblant d'accepter la paix que l'empereur lui offrait; mais à peine voit-il le danger reculé, qu'il attaque inopinément les Hongrois, met leur armée en déroute, et pénètre dans leur pays. Les négociations pour la paix se renouent. Siméon, après avoir obtenu

de l'empereur les prisonniers bulgares qu'il redemandait pour préalable, forme de nouvelles prétentions qu'on ne peut lui accorder. La guerre recommence l'an 932. L'armée des Grecs, commandée par Catascalon, est taillée en pièces par les Bulgares. Alors Siméon consent à la paix, dont il dicte lui-même les conditions. Il observa fidèlement durant le règne de Léon. Après la mort de ce prince, l'an 911, Siméon reprend les armes, sur le refus que fit l'empereur Alexandre de renouveler l'alliance des deux nations. L'an 914, il prend Andrinople au mois de septembre, par la trahison du gouverneur, qui se livra corrompu. Il s'avance jusqu'aux portes de Constantinople qu'il tâche en vain de surprendre. L'an 917, le 6 août, il bat le général Léon Phocas dans les plaines d'Andrinople. L'an 925, indication douzième, au mois de septembre, Siméon se met en marche avec toutes ses troupes pour faire le siège de Constantinople. Il traverse, le fer et le flambeau à la main, la Macédoine et la Thrace; et étant arrivé devant la capitale de l'empire, il assied son camp près des Blaquères. Le patriarche Nicolas vient à la tête des grands de la cour pour traiter de la paix avec lui. Le prince bulgare les renvoie en disant qu'il ne sera pas fâché d'avoir une entrevue avec l'un des empereurs romains. Léscapène se rend avec le patriarche au lieu marqué pour la conférence. Il tient à Siméon, suivant Cédraeus, un discours pathétique, sur l'étroitesse de sa conduite, qui le fait rougir. Mais on ne put convenir des articles de la paix; et Siméon se contenta d'abandonner son entreprise après avoir reçu de grands présents de l'empereur. L'an 927, il fit enfin la paix avec l'empire. La même année, Siméon meurt le 27 mai, du chagrin que lui causa la perte d'une grande bataille qu'il avait livrée aux Croates. La domination des Bulgares s'étendit sur la fin de son règne entre la mer Adriatique et la mer Noire, jusqu'en Épire. Il avait eu deux femmes. La première lui donna Michel, qu'il obligea par son testament à se faire moine. De la deuxième, il laissa Pierre qui suit, Jean et Michel, dit aussi Benjamin. (Du Cange, Pagi.)

PIERRE.

927. PIERRE, fils de Siméon, lui succéda l'an 927. Dès qu'il fut en possession du trône, il rompit la paix avec les Romains, et porta le fer et le feu dans la Macédoine. Mais, apprenant que l'empereur romain Léscapène venait au devant de lui, il fit faire des propositions de paix qui furent acceptées. Pierre se rend à Constantinople, où il épousa, le 8 octobre 928, Marie, petite-fille de Léscapène. A son retour, il découvrit une conjuration formée contre lui par Jean, son frère. Elle fut étouffée par l'emprisonnement de Jean, et la mort de ses complices. Michel, autre frère de Pierre, ayant quitté le froc, voulut aussi lui enlever la couronne. Mais il mourut dans l'entreprise. Les Bulgares qui avaient pris son parti, sortirent du royaume; et s'étant jetés sur les terres des Romains, ils s'emparèrent de Nicopolis, où ils s'établirent. L'an 965, Pierre renouvela l'alliance avec l'empereur Nicéphore Phocas, qui venait de succéder à Romain le jeune. L'an 966, les Russes de Podolie, à la sollicitation de l'empereur, mécontent pour lors de Pierre, font une irruption funeste en Bulgarie; ils y reviennent l'année suivante, font de nouveaux ravages, et emmènent parmi les prisonniers Boris et Romain, fils de Pierre. L'an 970, ces Barbares s'étant avancés jusque dans la Thrace, furent défaits par le général Bardas Sclerus. L'année suivante, l'empereur Zimisques marcha contre eux en personne, et reprit d'assaut Peristhève, capitale de Bulgarie, dont ils s'étaient emparés. Pierre était mort peu de temps avant cette expédition.

BORIS ou BURICH.

971. BORIS, ou BURICH, fils de Pierre, était prisonnier avec sa femme et ses enfants à Peristhève, lorsque Zimisques reprit cette place sur les Russes. L'empereur lui fit un bon accueil, et le salua même roi de Bulgarie. Mais l'ayant emmené à Constan-

tinople, il le déposa des marques de la royauté dans l'église de Sainte Sophie. Vers le même temps, il fit ennuoyer Romain, frère de Boris. Les deux frères ayant trouvé moyen de s'évader, le premier fut tué dans une forêt par un bulgare qui le prit pour un grec. Romain s'en retourna de peur à Constantinople. Alors les Bulgares confièrent le gouvernement à quatre frères, David, Moïse, Aaron, et Samuel. Les deux premiers étoient morts peu de temps après en se faisant la guerre, Samuel se défit d'Aaron, et par là se trouva seul à la tête de la Bulgarie.

SAMUEL.

974 ou environ. SAMUEL se fit reconnaître roi de Bulgarie après la mort de ses frères. L'an 977, tandis que l'empereur Basile est occupé à réduire Bardas Sclerus et Bardas Phocas, qui lui disputaient l'empire, Samuel va ravager les terres des Romains, et pénètre jusqu'en Péloponèse. Pendant le cours de dix années, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, la Grèce, demeurèrent en proie à la fureur des Bulgares. L'an 987, Samuel bat, près de Sardique, l'armée romaine commandée par l'empereur. Deux ans après il se rend maître de Thessalonique par stratagème. Mais la même année il est surpris sur les bords du Sperchius, en Thessalie, par le général Urzane, qui taille en pièces son armée. L'an 988, Basile alla en personne dans la Bulgarie, dont il prit la capitale, avec plusieurs autres places fortes. Les vingt-six campagnes suivantes furent presque toutes marquées par des victoires signalées des Romains sur les Bulgares. Le génie de ces victoires ne fit pas honneur à la grandeur de Basile, par la manière dont il en usa. L'an 1014, le 29 juillet, ayant fait quinze mille prisonniers bulgares dans une action, il les divisa par centaines, fit écriver les deux yeux à quatre-vingt dix-neuf, et au seulément au centième, et les renvoya ainsi à leur maître, chaque centaine conduite par un borgne. Samuel fut tellement frappé de ce spectacle qu'il en mourut deux jours après, le 15 septembre, laissant, entre autres enfants, Gabriel qui suit, Catherine, mariée à l'empereur Isaac Comnène, et Cessara, femme de Wladimir, roi de Dalmatie.

GABRIEL, dit RADOMIR et ROMAN.

1014. GABRIEL, dit RADOMIR et ROMAN, succéda, l'an 1014, au roi Samuel, son père. La guerre continua entre les Grecs et les Bulgares. Tandis que l'empereur assiégeait la forteresse de Strumpitza, Théophylacte, son général, battit Nestoritz, qui commandait un corps de bulgares près de Thessalonique. Mais bientôt après, Théophylacte tomba dans une embuscade, où il fut passé au fil de l'épée avec tout son monde. L'année suivante, 1015, Basile était rentré dans la Bulgarie au printemps, Gabriel lui envoya un ambassadeur pour lui offrir de se soumettre à lui. L'empereur, prenant ces offres pour un artifice les rejeta, et continua la guerre avec de nouveaux efforts. Le 24 octobre de cette même année 1015, Gabriel est tué à la chasse par Jean, son cousin, à qui il avait autrefois sauvé la vie.

JEAN LADISLAS.

1015. JEAN LADISLAS, ou BLANISTCLABUS, fils d'Aaron, frère du roi Samuel, se mit en possession du trône de Bulgarie, après l'avoir sommé du sang de Gabriel, son cousin. L'empereur Basile revint au printemps de l'année suivante, en Bulgarie, où il fit de nouveaux dégâts. Achride, la métropole du pays, tomba sous ses loix. Plusieurs autres places se rendirent, on furent prises d'assaut. Jean ne laissa pas de remporter, dans cette campagne, quelques avantages sur les Romains. L'an 1018, au mois de janvier, il périt devant Duraz, qu'il assiégeait, après deux ans cinq mois de règne, laissant de Marie, sa femme, six fils et deux filles. A la nouvelle de ce décès, Basile s'étant rendu promptement en Bulgarie, y reçut les soumissions de la reine et de tous les grands du royaume. Le seul Ibatze se mit en

état de défense. Il assembla des troupes, avec lesquelles il fit tête à l'empereur jusqu'en 1019, qu'il fut pris et privé de la vue. La Bulgarie fut alors réduite en province de l'empire. Boïle, dit-on, transporta les Bulgares au-delà du Danube, et fit venir les Patzinazes, nation turque, à leur place. Ils commençaient à s'accoutumer au joug, lorsqu'un aventurier nommé Délican, qui se disait issu du sang des rois bulgares, vint troubler leur repos, et les exciter à la révolte. Il se fit un parti qui le proclama roi vers l'an 1057; mais peu de temps après un autre parti donna le même titre à Thimour, ou Thémocmire. Délican trouva moyen de se défaire de ce rival; l'ayant attiré auprès de lui, il le fit lapider par le peuple. Délican fit ensuite la guerre aux Romains, gagna sur eux des batailles, se rendit maître de la contrée de Nicopol, et prit d'assaut la ville de Duras. L'an 1040, le patrice Alusian, petit-neveu du roi Samuel, par Aaron, son aïeul, et Gouverneur de Théodosiopol, quitta les Romains, et vint se joindre à Délican. Mais la division s'étant mise entre eux, Alusian surprit Délican et lui fit élever les yeux. Il obtint ensuite sa grâce de l'empereur Michel, lequel était venu sur les lieux, y rétablit la tranquillité. Depuis ce temps la Bulgarie continua d'être gouvernée par des ducs romains, jusqu'au règne de l'empereur Isaac l'Angé.

PIERRE II, ou CALO-PIERRE, 1^{er} ASAN I.

1186. **PIERRE**, dit aussi **CALO-PIERRE**, et **ASAN** son frère, issus du sang royal de Bulgarie, prenant prétexte d'un refus que l'empereur Isaac leur avait fait, excitent les Bulgares, l'an 1186, à secouer le joug des Romains, et parviennent à se faire proclamer rois de Bulgarie. Non seulement ils chassèrent du pays les Romains, mais ils allèrent les chercher chez eux. L'an 1195, ils remportèrent une grande victoire sur le sébastocrator Isaac, envuyé contre eux par l'empereur Alexis l'Angé. Asan fut tué la même année, et non l'an 1189, comme le marque Raoul de Diceto, par Jean, son oncle, après avoir succédé de régné, suivant Nicetas. Pierre vengea la mort de son frère sur l'assassin qu'il défit et chassa du pays; mais il fut tué lui-même peu de temps après. Asan laissa deux fils, Jean et Alexandre.

JOANNICE, ou JEAN I.

1196. **JOANNICE**, ou **JEAN I**, dit aussi **CALO-JEAN**, s'empara du trône de Bulgarie après la mort du roi Pierre, son frère, qu'il avait vaillamment servi dans ses expéditions. C'était une usurpation sur ses neveux. Pour le posséder sous un titre spécieux, il rechercha la protection du saint-siège, lui soumit son royaume, et envoya demander par une ambassade solennelle, la couronne royale au pape Innocent III. Il y eut à ce sujet plusieurs négociations, dont l'issue fut que le pape lui députa, l'an 1204, le cardinal Léon, son légat, qui le couronna roi de Bulgarie et de Valachie, le 8 novembre à Trimove, qui, d'été, fut érigée en primatie. Le légat dans cette cérémonie remit au roi, de la part du pape, l'étendard de l'église. Cependant Joannice, à la faveur des troubles qui agitaient l'empire grec, avait envahi une grande partie de la Thrace. Dans la crainte de perdre ses conquêtes, il envoya, l'an 1204, une ambassade à Baudouin I, nouvel empereur de Constantinople, pour traiter d'alliance avec lui. Baudouin lui fit dire qu'il ne devait attendre aucune paix qu'il n'eût restitué les terres qu'il avait usurpées sur l'empire. Cette réponse imprudente fit un nouvel ennemi à Baudouin, qui n'en avait déjà que trop sur les bras. La plupart des villes grecques s'étaient soulevées contre les Latins. De ce nombre était Andrinople, qui, après avoir secoué leur joug, reçut dans ses murs une garnison bulgare. Baudouin étant venu l'assiéger, fut pris, le 15 avril 1205, dans une bataille, par les Cumains qui faisaient partie de l'armée que Joannice avait envoyée contre lui. Si l'on en croit Nicetas, le prince bulgare ayant l'empereur en son pouvoir, lui fit couper bras et jambes, puis le fit précipiter

dans une fosse pour être dévoré par les oiseaux de proie. Mais Joannice, répondant au pape qui lui avait demandé, l'an 1206, la liberté de Baudouin, assure dans sa lettre, comme on l'a dit ailleurs, qu'il était mort en prison. L'empereur Henri, successeur de Baudouin, son frère, ayant recommencé sur la fin de la même année, le siège d'Andrinople, Joannice, le 25 décembre, remporta sur lui, devant cette place, une nouvelle victoire non moins sanglante que la première. S'étant jeté ensuite sur toutes les villes de Thrace qui tenaient pour les Francs, il les prit sans peine, les démantela, et y exerça des exactions indigees d'un prince chrétien. En voici un exemple. Ayant emporté d'assaut, le samedi-saint 1206, la ville de Varna, il en fit précipiter les habitants dans le fossé, les ensuyvit tout vivants sous la terre dont il le combla, abattit les murailles, et retourna en Bulgarie après cette Pâque sanguinaire. Sa retraite fut de près suivie de la défection des villes qu'il avait conquises. Irrités de sa barbarie, elles retournèrent d'elles-mêmes sous la domination des Francs. La guerre continua entre eux et les Bulgares. L'an 1207, après la mort de Boïfacer, marquis de Montferrat, Joannice voulut envahir son royaume de Thessalie, dont il vint assiéger la capitale. Il périt dans cette expédition, laissant une fille qu'il épousa l'empereur de Constantinople.

VORYLAS, ou PIORORYLAS.

1207. **VORYLAS**, ou **PIORORYLAS**, neveu de Joannice, monta sur le trône de Bulgarie l'an 1207, après la mort de son oncle. Pour s'y maintenir, il épousa Sertina, sa tante, sœur de Joannice. Il eut comme son oncle la guerre avec les Francs, mais il ne la fit pas avec le même bonheur. L'an 1208, il perdit contre eux, le 31 juillet, une grande bataille, après laquelle on vit reparaître en Bulgarie Jean Asan son cousin. Ce prince s'était retiré en Russie lors de l'usurpation des Vorylas. Celui-ci, à son arrivée, alla se renfermer dans Tricrove, ou Jean Asao le prit après sept ans de siège. La peine du vaincu fut la déposition et la prison.

JEAN ASAN II.

1215. ou 1216. **JEAN ASAN II**, fils du roi Asan, fut reconnu roi de Bulgarie l'an 1215, ou 1216, après s'être rendu maître de Tricrove et de la personne du roi Vorylas, son cousin. L'an 1220, il reçut dans ses états Robert de Courtenay à son passage pour aller prendre possession du trône de Constantinople, et l'accompagna jusque vers les terres de l'empire avec Béla et Coloman, tous deux fils du roi de Hongrie, son beau-père, et neveu de Robert par leur mère (Du Gange). L'année suivante, Asan eut la guerre avec Théodore l'Angé, empereur de Thessalonique, qui lui enleva quelques places, après quoi il fit avec la paix qu'ils cimenteraient par un traité d'alliance. Mais le prince grec l'ayant violé dans la suite, Asan marcha contre lui, faisant porter à la tête de son armée ce traité au bout d'une pique; suivant la coutume des Bulgares, lorsqu'on manquait à la foi qu'on leur avait jurée. On en vint, l'an 1229 ou 1230, à une bataille qui fut très-sanglante. Théodore défit tomba entre les mains du vainqueur qui, l'ayant mis en prison, le fit aveugler, et donna sa principauté à Manuel l'Angé, son frère, après l'avoir fait son gendre et lui donnant sa fille en mariage. Théodore et Asan se reconcilièrent néanmoins depuis. Le second, devenu veuf, épousa la fille du premier, et remit sur le trône son beau-père. L'an 1235, le prince bulgare, s'étant allié avec l'empereur Jean Vatace, ils allèrent ensemble faire le siège de Constantinople. Mais, battus deux fois par l'empereur Jean de Brienne, ils furent obligés de se retirer. Jean Asan sa tourna ensuite du côté des Francs; mais comme il était inconstant, il ne tarda pas à se brouiller avec eux; et qui lui attira les armes d'André, roi de Hongrie, son beau-père, à la sollicitation du pape Grégoire IX. Jean Asan mourut au mois de juin 1241. Il avait épousé, 1^{re} Marie fille d'André II roi de Hongrie, morte en 1237, dont il eut Caloman, qui suit, Alexandre et Hélène,

nariée à Théodore Lasceris II, empereur; 2^e Iakna fille de Théodore l'Ange, qui lui donna Michel, depuis roi de Bulgarie, et deux filles.

CALOMAN ou CALAMAN I.

1241. CALOMAN I, fils de Jean Asan et de Marie de Hongrie, succéda à son père, dans le royaume de Bulgarie, en 1241, à l'âge de douze ans. Du Cenge mort sa mort en 1245.

MICHEL.

1245. MICHEL, fils de Jean Asan et d'Irène, monta sur le trône de Bulgarie l'an 1245, après la mort du roi Caloman, son frère. Comme il était fort jeune, l'empereur Jean Vatatzes se prévalut de sa faiblesse pour reprendre la plupart des places que les Bulgares avaient usurpées sur l'empire en Thessalie et en Thrace. Mais après la mort de Vatatzes, Michel attaqua les Grecs à son tour. La paix se fit ensuite entre ce prince et Théodore Lasceris par la médiation d'Urus, duc en Russie, beau-père de Michel. L'an 1258 et non 1257, comme le marque du Cenge, Michel fut tué près de Trineve, par Caloman, son oncle. Sous son règne, les Tartares firent une irruption en Bulgarie.

CALOMAN II.

1258. CALOMAN II, fils d'Alexandre, et petit-fils d'Asan, roi de Bulgarie, après avoir tué Michel, son neveu, épousa sa veuve et s'empara du trône. Il ne jouit pas long-temps de l'un ni de l'autre. Urus, duc de Russie, étant venu sur les lieux, prit d'assaut Trineve, emmena sa fille, et fit poursuivre Caloman, qui fut tué dans sa fuite.

MYTZÈS.

1258 ou 1259. MYTZÈS, beau-frère de Michel, dont il avait épousé la sœur, fut proclamé roi de Bulgarie après la fuite de Caloman II. Son indolence dégoûta bientôt les Bulgares de son gouvernement; ils le déposèrent, et élevèrent sur le trône à sa place, Constantin Tech.

La suite de l'histoire de Bulgarie n'offre plus que des rois détrônés les uns par les autres, sans presque aucune époque cer-

taine de ces révolutions. C'est la raison qui nous engage à passer rapidement sur les rois suivants.

CONSTANTIN TECH périt dans un combat contre LACHANAS, qui le supplanta. Celui-ci, détrôné par JEAN ASAN III, se retira chez Nogai, roi des Tartares, qui le fit assassiner dans un repas. Ce fut sous le règne de Constantin, ou de Jean, qu'Etienne, roi de Hongrie, étant venu au mois de mai 1271 en Bulgarie, soumit ce royaume, et le rendit tributaire de la Hongrie. GEORGE TARTER I, reuevras du trône JEAN ASAN. Il régna en 1291, et prenait le titre d'empereur, comme il parait par une lettre que le pape Nicolas IV lui écrivit cette année, pour l'engager à quitter le schisme des Grecs et à rentrer dans la communion de l'église romaine. Nogai, roi des Tartares chassa Tarter, et lui substitua SWELTAS, qui fut ensuite déposé par TACHAS, fils et successeur de Nogai. SWELTASLAU, fils de Tarter, mis sur le trône de Bulgarie par Tachas, tua son bienfaiteur, épousa TACHONORA, petite fille de l'empereur Andronic II, et mourut vers l'an 1325. GEORGE TARTER II succéda au roi Swelstislav, son père, et fut remplacé, après sa mort, par BOSSILAT, son oncle. Celui-ci fut chassé par MICHEL STRASCIMIR qui, ayant épousé, vers l'an 1324, TACHONORA, veuve de Swelstislav, fut tué dans une bataille contre Michel, roi de Serbie. On mit à sa place NÉNA, sa première femme, qui bientôt après fut chassée. ALEXANDRE, petit-neveu de Michel, roi de Bulgarie, occupa le trône après l'expulsion de NÉNA. Il prit parti pour l'empereur Jean Paléologue, dans les guerres qu'il eut avec Jean Cantacuzène. Sur la fin de son règne il eut une guerre malheureuse avec la Hongrie, dont il fut obligé de se reconnaître vassal et tributaire. Alexandre mourut l'an 1350. STRASCIMIR II, son fils, s'était fait proclamer roi de Bulgarie du vivant de son père, au préjudice d'un autre de ses frères, qu'Alexandre avait nommé pour lui succéder. Louis, roi de Hongrie, sur le refus qu'il fit de lui payer le tribut imposé à son père, vint en Bulgarie, l'an 1352, avec une forte armée, et ayant fait prisonnier STRASCIMIR, il l'emmena en Hongrie; mais 12 jours après il lui rendit la liberté. SUMAN, nommé aussi CRATOVICH et CRATOVICH, entre fils d'Alexandre, était alors en possession du trône de Bulgarie. Tandis que les deux frères se disputent cet héritage, le sultan Amurath entra à main armée dans le pays, dont il subjugué la plus grande partie. Bajazet, son successeur, achève cette conquête l'an 1356, après la bataille de Nicopolis. La Bulgarie devint alors une province de l'empire ottoman.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES ROIS DE JÉRUSALEM.

Le royaume de Jérusalem tire son origine des croisades, dont il fut l'objet et le fruit. Celles-ci eurent pour auteur un prêtre-ermite du diocèse d'Amiens, nommé Pierre, qui auparavant avait porté les armes et vécu dans le mariage. Témoin de la triste situation des chrétiens de Palestine, dans un voyage qu'il y fit, Pierre en rapporta, au pape Urbain II, une lettre de Savaïon, patriarche de Jérusalem, et des autres fidèles, par laquelle ils imploraient le secours des princes chrétiens contre les Musulmans qui les opprimaient. C'étaient alors les Turcs qui étaient maîtres de Jérusalem, depuis la conquête qu'en avait faite sur le calife d'Égypte, en 1066, Asiat, lieutenant du sultan Malek-Schah, fils et successeur d'Alp-Arslan, de la race des Selgionides. (Foyez Moutadi, calife de Bagdad). Les écrivains arabes s'accordent avec les chrétiens à nous les peindre sous les couleurs les plus affreuses. Scélérates à des loupes affamés, ils ne respiraient, disent-ils, que carnage. Nulle compassion en eux, nul sentiment d'humanité. Non contents d'exiger un tribut considérable des pèlerins chrétiens qui venaient visiter les saints lieux, ils leur faisaient essayer toutes sortes d'avanies, et tenaient Jérusalem et la Palestine dans la plus rude captivité. Urbain, touché de la lettre du patriarche et du récit pathétique de l'ermite, publia, dans le concile de Clermont, en 1095, une indulgence pleine en faveur de ceux qui se dévouaient à la délivrance de la Terre-Sainte. Cette entreprise fut nommée croisade, parce qu'on cousait une croix d'étoffe rouge sur l'épaule gauche de tous ceux qui voulaient y prendre part. Pierre, après avoir pris congé du pape, parcourut l'Italie, la France et l'Allemagne, pour engager les princes et les peuples à porter la guerre en Palestine. Ses exhortations, munies de l'autorité pontificale, firent un merveilleux effet. Près d'un million de personnes de tout état, de tout âge, et de l'un et de l'autre sexe, prirent la croix (1). Les principaux chefs de cette milice furent Hugues-le-Grand, frère de Philippe I, roi de France; Godofroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, avec ses deux frères, Baudouin et Estache; Raïmond, comte de Toulouse; Robert, duc de Normandie; Robert II, comte de Flandre; Alain, fils de Malcolme III, roi d'Écosse; sans parler de l'ermite qui se chargea de conduire la première division avec Gautier, dit Sans Armes, car il fallut partager cette multitude en différents corps et les faire partir successivement. Après avoir emporté sur la route divers accidents funestes et bien mérités, les croisés se réunirent au nombre de cent mille cavaliers, et de six cent mille hommes de pied, le 14 mai 1097, devant Nicée, qui se rendit le 20 juin. L'année suivante, le 5 juin, ils emportèrent d'assaut la ville d'Antioche. Enfin, après avoir conquis Edesse, Ptolémaïde, depuis nommée Saint-Jean-

d'Acre, Lidda, autrement Diospolis, Rama ou Rames, Nicopolis, autrefois Emmaüs, et d'autres places de la Palestine, où ils laissèrent des garnisons, ils arrivèrent, le 7 juin 1099, devant Jérusalem, n'ayant plus de gens de service que vingt-et-un mille hommes de pied et quinze cents chevaux. Ils formèrent aussitôt le siège de la place (2), qu'ils forcèrent au bout de cinq semaines, ou trente-neuf jours (3), un vendredi 15 juillet, à trois heures après midi (4), ce qui fut remarqué, comme étant le jour et l'heure de la mort de Jésus-Christ. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est la manière dont les croisés se comportèrent à leur entrée dans la ville sainte. Poussés par un mélange de zèle et de féroce, ils passèrent au fil de l'épée la garnison et les habitants sans distinction. Puis, rassasiés de carnage, ils mettent bas leurs armes ruisselantes de sang, et deviennent d'autres hommes. On les voit nu-pieds, la tête hainée, en chantant des hymnes, s'avancer vers le Saint-Sépulcre, et, les yeux baignés de larmes, se prosterner à la vue de ce monument sacré, l'objet de leur pèrilleuse et périlleuse expédition : tant la nature humaine est inconséquente dans ses affections et passe rapidement, en certaines rencontres, d'une extrémité à l'autre ! On parla ensuite d'élire un roi de Jérusalem ; mais les évêques s'opposèrent à cet avis, disant qu'il ne devait pas y avoir de roi dans un lieu où le Sauveur avait souffert et avait été couronné d'épines, mais qu'il suffisait de créer un avoué pour garder la ville et partager les tributs et les autres revenus qui se percevaient dans le pays, à ceux qui seraient chargés de le défendre : *Non debere ibi eligi regem, ubi Deus passus et coronatus est. . . . sed ceteris aliquis advocatus, qui et civitatem custodiret, et custodibus civitatis tributa regionis divideret et reditus (Raym. de Agiler). On passa par-dessus cette opposition, et on procéda à l'élection d'un roi.*

I. GODEFROI DE BOUILLON.

1099. GODEFROI DE BOUILLON fut élu roi de Jérusalem, au refus du duc de Normandie et du comte de Flandre, dans l'assemblée des seigneurs croisés, tenue huit jours après la conquête de cette place, c'est-à-dire le 35 juillet 1099. Mais avant son élection, les chefs de l'expédition, qui n'entendaient point abandonner au roi tout le fruit de leurs travaux, partage-

(1) Sigebert et Raïmond de Diocèse nous apprennent que dans les huit derniers jours du siège, les croisés, manquant d'eau, faisaient à genoux le tour de la place pour en obtenir.

(2) Pompée, qui avait une armée incomparablement plus forte que celle des croisés, employa trois mois au siège de Jérusalem. Mais Jérusalem au XI^e siècle n'était que l'ombre de ce qu'elle était du temps de Pompée.

(3) Le Trosset (*Memorie della città di Pisa*, p. 25), donne la gloire aux Français d'avoir été les premiers à l'emporter, et d'avoir planté l'étendard de la croix sur la plus forte des tours, qu'on nomme depuis le château de Vise. Ce qui est certain, c'est que les Vénitiens, les Français et les Génois s'en disputèrent pour eux se joindre aux croisés.

(1) Pierre étant revenu en Occident l'an 1100, choïsi Gai, dans le Ligebour, pour le lieu de sa retraite. Il y bâtit une église en l'honneur de la sainte Trinité, et y mourut le 9 juillet de l'an 1115 suivant Sigebert, ou l'an 1117 suivant Gilles d'Orval.

des croisés. L'an 1104, Baudouin, avec le secours d'une flotte grecque de soixante-dix vaisseaux, s'empara de Ptolémaïde, nommée depuis Saint-Jean d'Acre, au mois de mai, après vingt jours (et non vingt nuits) de siège. Il avait échoué l'année précédente devant cette place. L'an 1109, il prit, le 17 mai, Berythe, nommée alors Baruth, qu'il tenait assiégée depuis soixante-quinze jours. L'année suivante, il attaqua Sidon, dit alors Sayette, *Sagertin*, et s'en rendit maître au mois de décembre. L'an 1115, il bâtit le château de Montréal. Enfin, après avoir remporté plusieurs victoires sur les infidèles, Baudouin, étant tombé malade en Egypte au siège de Pharmanis, mourut, en s'en revenant en Palestine, à Loris dans le désert. Ses entrailles furent enterrées dans un lieu qu'on nomme encore aujourd'hui *Harasat Bauduin, le Sépulcre ou la pierre de Bauduin*. Son corps fut porté à Jérusalem pour y être inhumé auprès de Godefroi, son frère. Les historiens arabes en sont d'accord ni entre eux ni avec les latins sur l'année de sa mort. Ben-Kalecan la met en l'an de l'Hégire 504 (de Jesus-Christ 1110). Ben-Schihna en l'an de l'Hégire 514 (de Jesus-Christ 1120). Rousmid de Salerne et Foucher la placent au mois d'avril 1118; l'histoire anonyme de Jérusalem, au mois de mars de la même année. Cette dernière époque est, préférable, s'il est vrai, comme le marque Albert d'Aix (Liv. 12, ch. 19, pag. 570), que le corps de Baudouin entra dans Jérusalem le dimanche des Rameaux de la même année que mourut le patriarche Arnoul. Ce prince n'eut aucun enfant des trois femmes qu'il avait eues. La première, nommée GONVARS, par Albert d'Aix; GERVAISE, par Guillaume de Tyr; et GODEFRIDE, par Orderic, était fille de Ronul II, seigneur de Toroi et de Conches. Elle était séparée de Robert de Beaumont, comte de Meulan, son premier époux, lorsqu'elle donna sa main à Baudouin, qu'elle accompagna à la première croisade; mais elle mourut avant d'arriver à Antioche, et fut enterrée à Maresa. La deuxième femme de Baudouin, dont le nom n'est pas exprimé dans les auteurs, était fille de Taphans, prince d'Arménie, qui lui donna en dot soixante mille besants, et l'instaura héritière de toutes les forteresses qu'il possédait. Baudouin, pour des raisons qu'on ignore, la répudia vers l'an 1125, et la contraignit de prendre le voile au monastère de Sainte-Anne de Jérusalem. Guillaume de Tyr (L. 2, c. 1), dit qu'elle s'évada de cette retraite, et retourna dans sa famille, où elle s'abandonna au libertinage. Baudouin prit en troisièmes noces, l'an 1125, Adèle, fille de Boniface, marquis de Monferrat, femme répudiée, et veuve pour lors de Roger I, comte de Sicile, qui lui apporta de grands trésors, ce fut desquels il contracta cette alliance contre toutes les règles, sa deuxième femme étant encore vivante. Arnoul, patriarche de Jérusalem, sur l'ordre qu'il en avait reçu du pape, rompit ce dernier mariage, après quoi la princesse retourna, l'an 1127, en Sicile, où elle mourut peu de temps après Baudouin. (Albert. *Aq. L. 12, c. 25. Villelm. Tyr. L. 2, c. 15*). Roger, comte, depuis roi de Sicile, fils du premier lit de cette princesse, fut tellement irrité contre Baudouin, du traitement fait à sa mère par ce prince, qu'il devint son ennemi irréconciliable, au point qu'il faisait courir sus à tous les vassaux qui passaient dans les parages de Sicile pour aller en Syrie. (Villelm. Tyr. *ibid. c. 29*).

III. BAUDOUIN II.

1118. BAUDOUIN II, du BOURG, fils aîné de Hugues, comte de Rethel, et parent de Baudouin I, avec lequel il était venu à la Terre-Sainte, et qu'il avait remplacé dans le comté d'Edesse, fut élu par le mariage de Joscelin, comte de Tabbarie, et couronné roi de Jérusalem le jour de Pâques de l'an 1118. Elghazi, roi de Maredia, de la race des Ortnides, ayant défilé, l'an 1119, Roger, prince régent d'Antioche, qui périt dans l'action, Baudouin, avec le comte de Tripoli, marcha contre ce musulman l'an 1120, et lui tailla en pièces quatre mille hommes. L'an 1124 (N. S.) en février, Baudouin fut fait prisonnier par l'ortokide Balak, en voulant délivrer Gaïcar, son parent, et Joscelin, qu'il

avait fait comte d'Edesse, enfermés dans le château de Khorthoret. Pendant sa captivité, le royaume de Jérusalem fut administré par Eustache Garnier, seigneur de Césarée et de Sidon, qui soutint dans ce poste la réputation de sagesse et de valeur qu'il s'était acquise. Ce fut sous sa régence que la ville de Tyr tomba, le 7 juillet 1124, au pouvoir des croisés, malgré le triple mur qui l'environnait, après un siège de près de cinq mois, commencé le 5 février précédent par le patriarche Germond. Baudouin, racheté le 29 août de la même année avec le comte Joscelin, tenta inutilement celui d'Alep. L'an 1125, il chassa, du territoire d'Antioche, Boorski, général du sultan de Perse. Les six années suivantes de sa vie furent employées en différentes expéditions, dont le succès ne répondit pas toujours à sa valeur. Il laissa néanmoins le royaume de Jérusalem fort aggrandi par ses armes. Cet état comprenait, à sa mort, toute la Syrie, à l'exception d'Alep, de Damas, d'Emesse et d'Hama, avec leurs territoires. Baudouin n'avait point d'héritier. Ce prince, l'an 1129, de concert avec le patriarche et les barons du royaume, jeta les yeux sur Foulques le Jeune, comte d'Anjou, pour en faire son gendre et son successeur. Foulques était venu, l'an 1120, à la Terre-Sainte, où, pendant un séjour d'une année, il s'était fait connaître avantageusement. Ce fut Guillaume de Bures, chevalier français, occupé depuis longtemps à la croisade, qui fut mis à la tête de l'ambassade formée pour aller faire la proposition au comte d'Anjou. (*Gesta Genoman. Episc.*) Elle fut très-favorablement accueillie; et Foulques, étant arrivé la même année en grand cortège à la Terre-Sainte, épousa la princesse qui lui était destinée. Baudouin mourut le 21 août 1131, dans la quatorzième année de son règne. Il avait épousé Morpice, fille de Gabriel, prince de Méritue, en Arménie, dont il eut quatre filles; Mélissende, femme de Foulques, dont on vient de parler; Alix, mariée à Boémond II, prince d'Antioche; Hodierna, qui épousa Raimond, comte de Tripoli; et Ivette, qui fut abbesse de Saint-Lazare de Bédiane. Voici le portrait que fait du ce prince Guillaume de Tyr. (Livre 12, c. 4.) « C'était un des hommes les mieux faits de son temps. Il avait la taille avantageuse, le visage agréable, la chevelure blonde, peu épaisse et mêlée de blanc, la barbe claire, descendant néanmoins jusqu'à la poitrine, les couleurs vives et tirant sur la rose, surtout que cette barbe permettait de s'en apercevoir. Habile au maniement des armes et à l'équitation, avant, par une longue expérience, dans l'art militaire, circonspéct dans la conduite des affaires, et habile dans ses expéditions; la piété consacrait tous ces avantages. Il était tendre et compatissant, religieux, pénétré de la crainte de Dieu; tellement assidu à la prière, qu'à force de générations et de prosternements, ses genoux et ses mains en avaient contracté des durillons; d'ailleurs actif, et toujours prêt, malgré son âge avancé, à se porter où l'appelaient les besoins de l'état. »

IV. FOULQUES.

1131. FOULQUES, dit le Jeune, fils et successeur de Foulques le Rechin, au comté d'Anjou, créé comte de Ptolémaïde et de Tyr à son arrivée à la Terre-Sainte; c'est-à-dire l'an 1129, en épousant la fille du roi Baudouin, succéda, l'an 1131, à son beau-père, et fut couronné le 14 septembre de la même année, par le patriarche Geron. Il était alors dans la fleur de la jeunesse, et régna jusqu'en 15 novembre 1144, époque de sa mort, qui fut causée par une chute de cheval qu'il fit en chassant dans la plaine de Ptolémaïde. Guillaume de Tyr, suivi par les modernes, met sa mort en 1142. Mais il y a faute dans son texte, soit de la part du copiste, soit de celle de l'imprimeur. En voici la preuve : cet auteur met le siège d'Edesse, qui fut assez court, et la prise de cette ville dans l'intervalle de la mort du roi Foulques et le commencement de son successeur. Or, il est certain qu'Edesse fut prise la nuit de Noël 1144; de plus, nous avons un acte d'échange

passé entre la reine Méléssende et Raimond du Pui, grand-maitre de l'hôpital, l'an 1149, indication douzième, la cinquième année, dit cette princesse, du règne de mon fils Baudouin : *Regnante filio meo olimo Balduino, rege theosolymorum ; anno quinto regni ejus quinto.* (Sebast. Paoli, *Codice Diplomat.* tom. 1, pag. 29.) Il est donc clair que la mort de Foulques se rapporte à l'an 1144. Pendant son règne, il eut continuellement les armes à la main contre les infidèles. Il défendit aussi la principauté d'Antioche contre les efforts de l'empereur Jean Comnène, qui prétendait qu'elle devait lui revenir en vertu du traité fait par Alexis, son père, avec les croisés. Foulques laissa Méléssende, sa deuxième femme, fille du roi son prédécesseur, deux fils en bas âge, Baudouin et Amauri, ses successeurs. Voici comment Guillaume de Tyr crayonne ce prince (L. 14, c. 1.) « Sa taille était médiocre ; il avait le poil roux comme David, et « contre le naturel de ceux qui sont de cette couleur, il était « doux, affable et plein de bonté. Avant que de parvenir à la « couronne, il avait fait ses preuves dans la connaissance et la « pratique de l'art militaire, dont il avait supporté les fatigues « comme les autres hommes. Les plus remarquables étaient son « manque de mémoire, qui allait au point de ne pouvoir retenir « les noms même de ses domestiques et de ne reconnaître les « visages que d'un très-petit nombre de personnes, surtout qu'un « homme qu'il avait comblé de faveurs et admis à son intimité, « s'il venait se représenter à lui après quelque courte absence, « il le traitait en inconnu, et s'informait soigneusement qui il « était. D'où il arrivait souvent que des personnes qui comptaient « beaucoup sur sa familiarité, tombaient dans la confusion en « voulant employer leur recommandation auprès de lui, tandis « qu'ils avaient eux-mêmes besoin de lui être recommandés ». Mais nous savons si cette ébauche de portrait est bien fidèle. Mais nous sommes assurés que Guillaume de Tyr se trompe en disant que ce prince passait soixante ans, lorsqu'il vint épouser la fille du roi Baudouin, en 1129. Il n'en avait pas même trente-huit, étant né, en 1092, du mariage de Foulques le Rechin et de Bertrade de Montfort, qui ne s'était fait qu'en 1083, suivant Oderic Vital, ou même qu'en 1091, selon la Chronique de Tours. (Voyez les comtes d'Anjou).

V. BAUDOUIN III.

1144. BAUDOUIN III, fils aîné, du deuxième lit de Foulques, né l'an 1131, succéda, l'an 1144, à son père, et fut couronné avec Méléssende, sa mère, le jour de Noël de la même année. Parvenu à l'âge viril, dit un auteur contemporain cité par Albéric, il effraya tous les princes de son temps par sa bonne mine, par la vivacité de son esprit et par la noblesse de son éducation. Ces avantages ne rendirent pas son règne toujours heureux. La même année, Edesse, comme on l'a dit, fut élevée au comte Joscelin par les Turcs, la nuit de Noël. Quelques historiens du temps mettent cet événement en 1145, parce qu'ils commencent l'année à Noël. (Pagé.) La nouvelle de cette perte étant venue en Europe, donna lieu à une nouvelle croisade, qui eut pour chef l'empereur Conrad et Louis le Jeune, roi de France. A l'arrivée de ces deux princes, l'an 1148, en Palestine, Baudouin se joignit à eux avec ses troupes pour faire le siège de l'importante ville de Damas ; entreprise que la jalousie et l'avarice des Francs de Syrie rendit infructueuse. La garnison musulmane d'Ascalon faisait des courses fréquentes et funestes sur les terres des Francs ; Baudouin, pour la contenir, fit relever et fortifier, l'an 1149, l'ancienne ville de Gaza. Ce prince eut dans la suite une petite guerre domestique à soutenir. L'an 1152, Méléssende, qui entretenait des intelligences avec les princes musulmans, s'étant brouillée pour la deuxième fois avec son fils à ce sujet, lui fait fermer les portes de Jérusalem, et veut s'emparer de toute l'antenne. Baudouin rentre par force dans la ville, assiste sa mère dans la citadelle ; et ayant fait la paix ensuite avec elle, il lui

abandonne la ville de Naplouse, au moyen de quoi il demeura maître du reste du royaume. (Nangia.) Baudouin, l'an 1155, prend la ville d'Ascalon, le 19 août, après sept mois de siège, et en fait don à son frère Amauri. Il se rendit maître, l'an 1159, de Césarée, qu'il céda aussitôt à Renaud, prince d'Antiochie. L'an 1162, Baudouin mourut sans enfants le 10 février. (Pagé.) Il avait épousé, l'an 1158, Thékoussa, nièce de l'empereur Manuel Comnène, âgée pour lors seulement de treize ans. Devenue veuve, elle se maria avec Andronic Comnène, son proche parent. La reine Méléssende avait précédé de cinq mois son fils au tombeau, étant morte le 11 septembre 1161. Les historiens font un grand éloge de cette princesse, et de la sagesse avec laquelle elle gouverna le royaume pendant la minorité de son fils. Parmi les lettres de Saint-Bernard, il s'en trouve quatre qu'il lui écrivit, savoir, les trois cent cinquante-quatrième, trois cent cinquante-cinquième, deux cent sixième et deux cent quatre-vingt-neuvième. Mais on voit qu'il y aurait un peu à rabattre des éloges qu'on lui a données, pour les rapprocher de l'exacte vérité.

VI. AMAURI I.

1162. AMAURI I, nommé par les Arabes Méai, comte de Jaffa et d'Ascalon, devint le successeur du roi Baudouin III, son frère, à l'âge de 27 ans, et fut couronné le 18 février 1162. Les affaires des Chrétiens de Palestine étaient pour lors dans un état déplorable, comme on le voit dans une lettre d'Amauri à Louis le Jeune, roi de France. Baudouin III ayant, comme on l'a dit, rebâti Gaza et conquis la ville d'Ascalon, le calife d'Egypte, Elfeis, s'était obligé à lui payer un tribut pour empêcher les courses que les garnisons de ces deux places faisaient sur les terres qui lui restaient en Palestine. Schaour, visir d'Adhed, successeur d'Elfeis, refuse le tribut et vient insulter les frontières des Francs. Amauri se met en marche pour le repousser. Sur ces entrefautes Schaour apprend qu'il est suppléant par Dargan, qui s'est emparé du ministère. A cette nouvelle il quitte la Palestine pour aller donner la chasse à ce rival. Il n'en arriva pas ainsi : Dargan le battit ; et, fier de cet avantage, il voulut suivre les desseins de Schaour contre les Francs. Mais à son approche, Amauri étant tombé sur lui, le mit en fuite, et le poursuivit jusqu'à Belbéis dont il forma le siège. Dargan sauva la place en lâchant les chèvres du Nil, dont les eaux inondant le camp des assiégeants, les obligèrent à se retirer. Schaour, l'an 1164, rentre en Egypte avec une armée que Noradin, sultan de Damas, après lequel il s'était réfugié, lui avait fournie sous le commandement de Sirkouk ou Siracon, son visir, et de Saladin, neveu de ce dernier. Dargan, pour n'avoir pas à la fois deux ennemis sur les bras, fait la paix avec le roi de Jérusalem, en s'engageant à lui payer le même tribut qu'il avait refusé. Bataille entre les deux compétiteurs. Dargan la perd avec la vie. Schaour, établi dans son poste, se hâte de congédier les Syriens. Il revient l'année suivante comme ennemi, sous les mêmes chefs, et remporte une victoire qui est suivie de la prise de Belbéis et d'Alexandrie. Schaour travaille alors à regagner le roi de Jérusalem, en lui promettant un nouveau tribut dont il paie un terme d'avance. Amauri étant rentré en Egypte, reprend, non sans de grands efforts, les deux places conquises par les Syriens. Noradin cependant, pour faire diversion, avait pénétré dans la Palestine ; et après une bataille gagnée le 10 août 1165, où il avait fait plusieurs prisonniers de distinction, s'était rendu maître du château d'Harene et de Panéada, on de Césarée de Philippe. Rappelé par ces échecs en ses états, Amauri fait une sorte de paix avec Sirkouk. Ce visir, et Saladin, son neveu, revenus de leur expédition d'Egypte, vont continuer celle de Noradin en Palestine. Un siège de peu de jours les rend maîtres de l'importante place de Montclair, confiée aux Templiers, que la loi punît de leur lâcheté par la corde. Schaour instruit, l'an 1166, que Sirkouk prépare une nouvelle

découvert en Égypte, renoue son traité d'alliance avec le roi de Jérusalem. Sirkoûk trompe la vigilance de ce prince, qui était allé l'attendre sur la route, et arrive en Égypte sans l'avoir rencontré. Amauri le suit de près, et, s'étant rendu aux environs du Koire, il reçoit deux cent mille besants d'or, (500,000 de nos livres) moitié du nouveau tribut que Schaour s'était engagé à lui payer. Bataille donnée entre l'armée des Francs et celle des Syriens, le samedi avant le dimanche Laitare (18 mars 1167). Les premiers la perdent; mais quelque temps après, ayant reçu des renforts, pour se dédommager, ils vont investir, par mer et par terre, Alexandrie, qui leur est rendue par Saladin au bout de trois mois de défense. Amauri ayant remis à Schaour, reprend la route de ses états, et arrive, le 8 août, à Ascalon. Les Syriens évacuent l'Égypte dans le même temps, et la paix est rendue à ce pays; mais elle ne fut pas de longue durée. L'an 1168, Amauri, sans avoir à se plaindre de Schaour, fidèle observateur du traité fait avec lui, se met en tête de faire la conquête de l'Égypte pour son compte. Il se fait un parti dans lequel il entraîne l'empereur Manuel, qui lui promet une marine, et le maître de l'hôpital, qui s'engage à le suivre avec les siens. Mais le maître du Temple, plus délicat, rejette la proposition qu'il lui en fait, comme une perfidie. Le roi part ou vers d'octobre avec son armée; et Belbein, emportée d'assaut le 3 novembre, devient, après un carnage horrible de ses habitants, la récompense des Hospitaliers. Le Kaïre était menacé du même sort, Schaour trouve moyen d'amuser le roi par des offres séduisantes, tandis que le calife implora le secours de Noradin. Sirkoûk ramène en diligence les troupes syriennes en Égypte. Amauri vent les attaquer en détail avant qu'elles se réunissent; elles évitent adroitement le combat. Vers le même temps, la flotte grecque étant entrée dans un bras du Nil, devient la proie du fen grécois qu'on fait pleuvoir sur elle; ce qui peut regarder la mer est détruit par les tempêtes. Amauri, découragé, part de Belbein le 2 janvier 1169, pour s'en retourner; mais un nouvel événement le rappelle encore cette même année en Égypte. Saladin, après avoir fait mourir Schaour, y était devenu le maître, et se disposait à réunir la Syrie et l'Égypte sous sa domination. Amauri, craignant avec fondement que cette énorme puissance n'écrase le royaume de Jérusalem, prend des mesures pour la traverser. L'empereur Manuel, qu'elle menace également, lui fournit une nouvelle flotte. Les deux armées de terre et de mer s'étaient réunies au port d'Ascalon, elles en partent le 10 octobre, et vont faire ensemble le siège de Damiette, qui est commencé le 27 octobre. Il dure cinquante jours, dont chacun fut marqué par quelque revers pour les assiégeants. Le roi demandant la paix, et n'ayant obtenu qu'une trêve, il en profite pour reprendre la route d'Ascalon, où il arrive avec son armée le 21 décembre. Son retour fut suivi d'horribles tremblements de terre, qui renversèrent, dans le mois de juin 1170, plusieurs villes de Syrie et de Palestine. Au mois de décembre suivant, Saladin, malgré la brave défense des Libériens, leur enlève Gaza et Daroum, deux places regardées comme les deux clefs du royaume de Jérusalem du côté de l'Égypte. Amauri l'embarque le 10 mars 1171, avec un nombre de seigneurs pour Constantinople, dans la vue de conférer avec l'empereur Manuel, sur les moyens d'arrêter les progrès de Saladin. Il en fut honorement accueilli; mais c'est tout ce qu'il remporta de son voyage. L'an 1173, apprenant la mort de Noradin, il se hâte d'aller faire le siège de Pousse. Mais la veuve de Noradin, qui s'y était renfermée, défend la place avec courage. Appelée toutefois ailleurs, elle fait offrir une somme au roi, dont elle connaissait l'avarice, pour obtenir la paix ou une trêve. Amauri, pris par son faible, lève le siège et se retire. A son retour, un ambassadeur du Vieux de la Montagne, ou schéïch des Assassins, vient lui annoncer que son maître et ses sujets sont disposés à embrasser le Christianisme, pourvu qu'on les décharge d'un tribut qu'ils payoient aux Templiers. Cette proposition est ac-

ceptée avec joie par le roi et son conseil; mais les Templiers, dont elle blessait les intérêts, s'y opposent. Un d'entre eux, Gautier du Ménil, assassine l'ambassadeur comme il s'en retournait. Le roi, justement irrité de cette perfidie, fait arrêter le coupable et tout l'ordre des Templiers prend sa défense. Dans le cours du procès, une dysenterie emporte Amauri, le 11 juillet 1173, à l'âge de 58 ans, dans la 12^e année de son règne. (Pagi.) Ce prince avait épousé, 1^o, l'an 1157, Agnès des COUTENTIN, sa parente au quatrième degré, fille de Joscelin le jeune, comte d'Edesse, et veuve de Renaud de Mares, qu'il avait enlevée à Hugues d'Ibelin, seigneur de Ramess ou Ramalh, quand elle était fiancée. Ce mariage se fit malgré l'opposition du patriarche Foucher. Mais lorsque ce prince eut succédé au roi son frère, le patriarche Amauri refusa de le couronner, à moins qu'il ne renvoyât Agnès; ce qu'il fut obligé de faire au mois de février 1162, quoiqu'il eût d'elle un fils qui lui succéda, et une fille nommée Sibylle, mariée, 1^o, à Guillaume Longue-Épée, fils de Guillaume le Vieux, marquis de Montferrat; 2^o, à Gui de Lusignan, laquelle parvint aussi à la couronne. Agnès reprit alors Hugues d'Ibelin. Amauri contracta une seconde alliance, le 29 août 1167, avec MARIE, fille du sebastocrator Isaac Comnène, et petite-fille d'Andronic Comnène, frère de l'empereur Manuel, dont il laissa Isabelle, mariée, 1^o, à Humphrey III, seigneur de Thiboron; 2^o, à Conrad, marquis de Montferrat; 3^o, à Henri, comte de Champagne, qu'elle fit roi de Jérusalem; 4^o, à Amauri de Lusignan, qu'elle éleva à la même dignité. La reine Marie, après la mort du roi, son époux, se remarria, l'an 1176, à Balian II, seigneur d'Ibelin. Amauri joignit à quelques vertus beaucoup de défauts, dont le principal était l'avarice, qui lui fit faire de grandes fautes à la guerre, et fut cause de la plupart des revers qu'il y eut.

VII. BAUDOUIN IV, DIT LE LÉPREUX OU LE MÉZEL.

1175. BAUDOUIN IV, fils d'Amauri et d'Agnès, né l'an 1160, succéda à son père, et fut couronné le 15 juillet 1175. Comme il était mineur, sa tutelle et la régence du royaume furent données à Milon de Plaisi. L'an 1177, le 25 novembre, Baudouin, avec le secours du prince d'Antioche, du comte de Flandre, des chevaliers des deux ordres, de Baudouin, seigneur de Ramess, et d'autres grands du royaume, défit, dans la plaine de Ramess, Saladin qui venait, avec des troupes innombrables, attaquer Jérusalem, et *Dieu donna la victoire*; dit une chronique manuscrite, *aux chrétiens pour ce qu'ils avaient la vraie croix avec eux*. Mais leurs affaires en Palestine n'en devinrent pas meilleures; elles dépréciaient au contraire chaque jour par l'accroissement de la puissance de Saladin. Ce sultan, maître de l'Égypte, de la Syrie et de presque toute la succession de Noradin, surprit, l'an 1178, Baudouin, près de Sidon dans des rochers, le défit, et fut sur le point de le faire prisonnier. Saladin battit encore les croisés le 10 avril 1179, et prit la forteresse du Gûf de Jacob, construite peu de temps auparavant sur les bords du Jourdain. Nicolas Trivet met cette prise en 1180, et peut avoir raison suivant le sceau de l'Église, Plagues était cette année le 30 avril. L'an 1182, Baudouin, au commencement de l'été, remporta une victoire signalée sur Saladin, près de Thérânie. Celui-ci était à la tête de vingt mille hommes, et les Chrétiens n'avaient pas plus de sept cents chevaux avec trois ou quatre mille fantassins. On admira sur tout la valeur du beau-fils de Raimond III, comte de Tripoli. Ce jeune guerrier enfonça jusqu'à trois fois les escadrons des ennemis, et les mit en fuite. (*Willelmus Tyr.*, p. 1028.) L'année suivante, Baudouin, devenu lépreux et incapable d'agir, maria Sibylle, sa sœur, veuve de Guillaume de Montferrat, dit Longue-Épée, à Gui de Lusignan, fils de Hugues le Brun, à qui elle apporta en dot le comté d'Ascalon et de Joppé. Son dessein, en faisant cette alliance, était de donner un régent au royaume, et un tuteur à Baudouin, son

neveu et l'héritier présomptif de sa couronne. Mais Gui ne garda pas long-tems, ni la régence, ni la tutelle. Elles lui furent ôtées, à la demande des barons, qui l'en jugeaient incapable, pour être données, l'une au comte de Tripoli, l'autre au comte d'Edesse; Baudouin voulut même, à la persuasion des ennemis de Lusignan, faire passer son morice, qu'ils lui représentaient comme trop disproportionnée pour la naissance; la sœur d'un roi, disaient-ils, n'était point faite pour épouser un simple gentilhomme. Gui, sensible, comme il devait l'être, à ces affronts, quitta la cour, et se retira avec sa femme à Ascalon. Il n'y resta pas tranquille. Baudouin ayant rassemblé les prélats et les barons, le fait citer à leur tribunal. Lusignan prétendit une maladie pour s'exempter de comparaître. Sur le refus que les barons font de le juger sans l'entendre, le roi, tout indigné qu'il est, marche vers la ville d'Ascalon dont il trouve les portes fermées. Il les frappe plusieurs fois de sa main, tandis qu'on lui crie du haut des murailles de se retirer. Il prit ce parti, et revint à Jérusalem avec la honte d'avoir compromis son autorité. (*Fie* de Saladin, T. I, p. 444.) L'an 1184, Baudouin voyant le triste état du royaume, et les progrès rapides de Saladin, envoya le patriarche de Jérusalem, avec les deux grands-maitres de l'Hôpital et du Temple, en Occident, pour implorer le secours des princes chrétiens. (Pagi.) Pendant leur voyage Baudouin mourut sans enfants, et sans avoir même été marié, le 16 mars de l'an 1186, (Saint-Marc.) dans la vingt-cinquième année de son âge, et la douzième de son règne.

VIII. BAUDOUIN V.

1185. BARNOUIN V, fils de Guillaume ^{de} Montferriat et de Sibylle, sœur de Baudouin IV, remariée depuis l'an 1180 avec Gui, fils de Hugues le Brun, sire de Lusignan, succéda, l'an 1185, au roi son oncle qui l'avait fait couronner à l'âge de cinq ans, le 20 novembre 1185 (*Hist. Tyr.* p. 1041). Le comte de Tripoli continua d'exercer la régence, et Joselin, tuteur du jeune prince, son petit-neveu, s'emmena à Saint-Jean d'Acce pour l'élever. L'année suivante fut une année de stérilité causée par la sécheresse. Le régent, dans la crainte que le pays ne fût déolé par la famine, conclut, de l'avis des barons, un traité de 4 ans avec Saladin; ce qui lui facilita les moyens de faire venir des vivres du dehors en Palestine, et de la sauver par là du fléau qu'elle appréhendait. (*Des. Théaur.*) Mais la même année Baudouin mourut à Saint-Jean d'Acce, vers le commencement de septembre, non sans soupçon de poison, malgré les précautions qu'on avait prises pour mettre ses jours en sûreté.

IX. GUI DE LUSIGNAN.

1186. GUI DE LUSIGNAN, beau-père de Baudouin V, se fit couronner roi de Jérusalem à la mi-septembre 1186, par le crédit de Sibylle, sa femme, mère du roi défunt, et les intrigues des chevaliers du Temple. Ce couronnement irrita la jalousie de Raymond, comte de Tripoli, qui prétendait avoir des droits sur un trône qu'il soutenait depuis trois ans. Plusieurs barons épousèrent sa querelle; et c'est ce qui attira la ruine entière du royaume de Jérusalem. Un autre événement contribua encore à ce malheur. Renaud de Châtillon, prince de Krae, et ci-devant régent d'Antioche, ayant élevé une caravane de musulmans qui passait devant son château pour aller à la Mecque, refusa de rendre les prisonniers dont Saladin demandait la liberté. Le Sultan, irrité de ce refus, entra sur les terres des Chrétiens avec plus de cinquante mille hommes. Afhal, son fils, chef de l'avant-garde, défit, le 1 mai 1187, les deux grands-maitres de l'Hôpital et du Temple; après quoi le père marcha vers Tibériade, emporta d'assaut la ville, et fut arrêté par la brave résistance de la citadelle. Gui de Lusignan, et tous les princes chrétiens, voient au secours de la place. Là, ou plutôt à Hittin, dans le voisinage de Tibériade, se donna un combat qui commença le

3 juillet et dura trois jours. Les Chrétiens accablés par le nombre et abattus par la soif, la faim et la fatigue, furent entièrement défaits. Du nombre des prisonniers furent le roi, le prince d'Antioche, le grand-maitre du Temple; et ce qu'il y eut de plus fâcheux, la vraie croix, non pas toute entière, mais la moitié de ce bois sacré, qu'on avait portée à cette bataille, tomba entre les mains des infidèles, comme autrefois l'Arche entre les mains des Philistins. Omar, neveu de Saladin, en la présentant à ce prince, lui dit: *Il paraît, par la dévotion des Francs, que ce bois n'est pas le moindre fruit de la victoire.* Saladin rentra dans son camp fait amener dans sa tente les prisonniers les plus distingués de l'armée vaincue. Le roi de Jérusalem, à qui l'excès de la soif permettait à peine de respirer, parut à leur tête. Le sultan lui fit incontinent verser à boire, dans la crainte de perdre par sa mort la rançon qu'il espérait de lui. Lusignan, après s'être désaltéré, vint rendre le même office à Renaud de Châtillon, son voisin, en lui présentant la coupe. Saladin s'y oppose, craignant Renaud de reproches sur les pertes qu'il lui avait fait essayer, et finit par le massacrer de sa propre main. Tous les chevaliers de l'Hôpital et du Temple, qui se trouvent présents, subissent ensuite le même sort à ses yeux et par son ordre. Il envoya les autres prisonniers dans les prisons de Damas sous une escorte qui les tourmentait en mille manières sur la route. C'est avec cette modération qu'il usa de sa victoire. Dans la dévotion où la Palestine se trouvait, privée de ses plus braves défenseurs, il lui fut aisé d'y poursuivre ses conquêtes. Après avoir soumis par sa seule présence, ou celle de ses lieutenants, un grand nombre de places, dont la principale fut Ptolémaïde ou Saint-Jean d'Acce, prise le 8 juillet; il conduisit son armée devant l'opulente ville de Tyr, qui osa soutenir un siège. Elle était réduite aux abois et commençait à capituler, lorsque du haut de ses murs, les habitants aperçurent un vaisseau qui cinglait à pleines voiles vers leur port, et qu'ils reconnurent aux signaux pour être monté par des chrétiens. Le courage renaît aussitôt dans la place, et la confiance redouble lorsqu'on voit débarquer Conrad de Montferriat, qui vint cueillir de nouveaux lauriers en Palestine, après avoir délivré l'empereur grec, Isaac l'Ange, d'une sédition prête à lui faire perdre le trône. La valeur de ce capitaine fut telle, qu'il obligea les musulmans de lever le siège. Saladin va se débarrasser sur Ascalon, qui ne se rendit néanmoins, le 4 septembre 1187, qu'après une brave résistance, et moyennant la délivrance de son roi. Saladin, après d'autres conquêtes, assiége son armée devant Jérusalem, dont le commandant Balian d'Ibelin lui ouvrit les portes par capitulation, le 2 octobre 1187, après 14 jours de défense. Il ne resta plus aux Latins que trois places considérables, ou Orient, Antioche, Tyr, et Tripoli. Telle fut la fin du royaume de Jérusalem, qu'on doit regarder comme la juste punition des crimes des Chrétiens, et la suite de leurs divisions. Saladin reconnaissait lui-même que sa victoire était moins le fruit de sa valeur, que l'effet de la vengeance divine sur les têtes coupables de ses ennemis. Lusignan, après avoir perdu le royaume de Jérusalem, en perdit encore le titre par la mort de Sibylle, sa femme, arrivée, avec celle de ses quatre enfants, l'an 1191, comme le marque Albéric, mais l'an 1189. Cette année, ou la précédente, il se fit absoudre du serment qu'il avait fait à Saladin de ne plus porter les armes contre lui. Ainsi dégagé en apparence, il rassemble une petite armée, avec laquelle il ravage la Syrie, et forme le siège d'Acce au mois d'août 1189. Sur ces entre faites, une nouvelle croisade, (c'est la troisième), excitée par la perte de Jérusalem, accourt de toutes les parties de l'Europe, sous la conduite de Philippe Auguste, roi de France, et celle de Richard, roi d'Angleterre, au secours de ce prince. Acce, au bout de deux ans de siège, est prise par capitulation, le samedi 15 juillet (17 de digoumadi el akre, ou li.) de l'an 1191. Les vainqueurs étant entrés dans la place, retirèrent les habitants prisonniers, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le bois de la vraie Croix, comme il était porté par la capitulation. Mais ce bois

ne s'étant point trouvé, le roi d'Angleterre fit faire main-basse sur tous les Musulmans qui étaient en son pouvoir. Le 7 de septembre suivant, les croisés, après le départ du roi de France, gagnent, sous la conduite du roi d'Angleterre, une grande bataille sur les infidèles dans la plaine d'Asiopol ou d'Asur (l'ancienne Antipatride, à ce qu'on croit) à douze milles de Ramlah et sis de Joppé. S'étant rendus maîtres ensuite de Césarée, après une nouvelle victoire remportée près de Ramlah, ils déconcertent absolument les projets de Saladin. La consternation où le jetaient au double déroute et la perte de ses meilleures troupes, semblait inviter les vainqueurs à marcher droit à Jérusalem. C'était à la vérité le dessein du roi d'Angleterre. Mais les partisans du roi de France s'y opposèrent par jalousie. Richard, se voyant ainsi contrarié, prit le parti de conclure non trêve de trois ans avec Saladin. (Voy. Saladin sultan de Damas.)

X. CONRAD ET ISABELLE.

1192. ISABELLE, sœur de Sibylle, reine de Jérusalem, recueillit sa succession qui lui était dévolue de plein droit. Elle était mariée pour lors à Humphroi de Thoron, gentilhomme de Touraine, seigneur de Montréal ou Montreuil, et comte de la royaume de Jérusalem. Conrad de Montferriat, à qui la belle défunte de Tyr avait mérité la seigneurie de cette ville et de ses environs érigés en marquisat, fit casser ce mariage par un jugement ecclésiastique, et épousa la princesse. Son but était d'obtenir, avec sa main, le titre de roi. Mais l'attachement de Conrad au roi Philippe Auguste fit que Richard, roi d'Angleterre, s'opposa à son couronnement. Conrad néanmoins, après le départ du monarque français, trouva moyen de gagner le roi d'Angleterre. L'an 1192, Richard étant à Acalon, dit la chronique « de Sicard, comme il songeait à son retour, et se trouvait embarrassé sur le gouvernement de la Terre-Sainte, s'informa de toute l'armée à qui plus sûrement il pouvait confier le pays acquis et celui qui restait à conquérir. Les avis furent différencés; car quelques-uns préféraient Gui, comme déjà sacré roi, « quelques autres l'invincible marquis, et d'autres le comte de Champagne. Enfin on élut le marquis en présence de toute l'armée, qui confirme son élection. Le roi lui manda donc de venir recevoir le sceptre et les ornements royaux. Les lettres de Richard lui furent présentées les trois des calendes de mai, « (29 avril); et le même jour il fut tué (à Tyr) par des assassins. » (Voyez Conrad, marquis de Montferriat) Gui de Lusignan fut dédommagé de la perte du royaume de Jérusalem par le don que Richard lui fit de celui de Chypre. (Voyez les rois de cette île.)

II. HENRI.

1192. HENRI, petit-fils de Thibaut IV, comte de Champagne, fut choisi, l'an 1192, par Richard, roi d'Angleterre, et les seigneurs, pour gouverner ce qui restait aux Chrétiens en Palestine. Ce prince, uni avec Jaques de Vitry, à l'exemple de Godofroi de Bouillon, mais par un motif différent, ne voulut point recevoir la couronne, ni prendre le titre de roi. L'an 1196, les princes d'Allemagne, excités par le pape Célestin III, armèrent successivement de nouvelles troupes en Palestine. C'est la quatrième croisade. Fiers de ce renfort, les Francs rompent la trêve conclue par le roi d'Angleterre avec Saladin. Les hostilités recommencent de part et d'autre. L'an 1197, Saphadin, frère de Saladin, met le siège devant Jaffa, qu'il réduit, après une longue et vigoureuse défense. Henri, sur ces entrefaites, tomba d'une fenêtre de son palais d'Acre, et se tua, l'an 1197. (Voy. Henri II, comte de Champagne.)

XII. AMAURI II DE LUSIGNAN.

1197. AMAURI DE LUSIGNAN, roi de Chypre, fut couronné roi de Jérusalem l'an 1197, après avoir épousé ISABELLE, II.

veuve de Henri, et fille d'Amalric I. Le lendemain ou le surlendemain de son couronnement, se promenant avec ses chevaliers hors de Tyr, il fut attaqué par deux cavaliers qui le blessèrent dangereusement. Sa blessure guérit, il marcha contre Saphadin qu'il battit, avec le secours des Allemands, entre Tyr et Sidon. De-là il alla se présenter devant Baruth, qu'il assiégea par mer et par terre. S'étant rendu maître de cette place il attaqua Gibelet, et l'emporta par l'adresse d'un charpentier. Thoron, dont il fit ensuite le siège, eût subi le même sort sans la trahison des Templiers qui, d'intelligence, à ce qu'on prétend, avec Saphadin, engagèrent l'armée à renoncer à cette entreprise. D'après assentiment que ce siège eût le même succès que les deux précédents. Ces heureux commencements semblaient promettre à Amauri des conquêtes plus étendues; mais ses espérances bientôt s'évanouirent par le départ des croisés allemands; c'était toute la ressource des Chrétiens en Palestine. Deux choses les engagèrent à retourner chez eux, 1^o la perte de leurs chefs, les ducs de Saxe et d'Autriche; 2^o la perfidie des Francs de Syrie, qui s'entendaient avec Saphadin pour faire échouer leurs entreprises. L'an 1199, la publication d'une nouvelle croisade, (on la compte pour la V^e) releva le courage du roi de Jérusalem. Mais cet armement fut déjoué de sa destination; et au lieu de porter du secours en Palestine, il fut employé à la conquête du Constantinople. Amauri mourut le 3 Jean d'Acre le 1 avril 1205. (Voy. Amauri, roi de Chypre.)

XIII. JEAN DE BRIENNE.

1210. JEAN DE BRIENNE, 2^e fils d'Erard II, comte de Brienne, envoyé par le roi Philippe Auguste sur une députation des barons de Palestine, arriva en grand cortège le 15 septembre 1210 à S. Jean d'Acre. (Albéric met cette arrivée en 1209. Nous suivons Robert de S. Marcien d'Auxerre et Marin Sanut, moins fastueux que lui.) Une ancienne chronique manuscrite de France raconte qu'étant le cadet de sa maison, son père voulut qu'il prit le parti de l'église, et l'envoya pour être moine à Clairvaux; mais que ce jeune homme, ne se sentant point de vocation à cet état, se sauva chez son oncle, le seigneur de Châteaufort, qui le garda chez lui, et lui fit apprendre les exercices de la noblesse; qu'ensuite des gentilhommes passant par là, l'emmenèrent à des tournois où il se signala de manière que sa réputation vint jusqu'en Palestine; ce qui toutefois ne le réconcilia pas avec son père, qui mourut sans lui rien laisser. Mais la providence pourvut à sa fortune. Le lendemain de son arrivée à Acre il épousa MARIE, fille de Conrad, et de la reine Isabelle qui lui avait laissé, par sa mort, le droit au royaume de Jérusalem. Le dimanche après la S. Michel (5 octobre) le roi couronna dans Acre, suivant Bernard le trésorier, et non à Tyr, comme le marque Sanut. Ces deux places faisaient alors presque tout le royaume de Jérusalem. Jean de Brienne, avec trois cents chevaliers, et un petit nombre de croisés, qu'il avait amenés de France, fit quelques tentatives qui lui réussirent. Fortifié ensuite par une nouvelle croisade, dont la publication s'était faite à l'issue du concile de Latran, il porta la guerre en Egypte. Le fruit de cette expédition fut la prise de Damiette le 5 novembre 1219; mais deux ans après il fallut rendre la place aux Musulmans, par la faute du légat Pelage, qui se méloit de diriger toutes les opérations des croisés, métier où il n'entendait rien. L'an 1225, Jean de Brienne passe en France pour solliciter de nouveaux secours. Pendant qu'il y séjourne, l'empereur Frédéric II, ayant épousé une fille de Jean de Brienne et de Marie, se porte pour roi de Jérusalem, et en prend le titre. Le beau-père alors prit le parti de rester en Europe. Il passa de France en Italie l'an 1227, et y commanda les troupes de Grégoire IX contre le duc de Spolète, qui faisait la guerre à ce pape au nom de l'empereur. L'an 1229, il fut appelé par les barons latins de Constantinople pour gouverner l'empire d'Orient pendant la minorité du jeune Baudouin. Jean de Brienne mourut le 25 mars 1257. Il avait

épousé, comme on l'a dit, 1^{re} MARIE fille de Conrad de Montferrat et d'Isabelle, qui lui donna Yolande, femme de l'empereur Frédéric II ; 2^{de} BEATRICE DE CASTILLE, dont il eut trois fils et une fille, Marie, qui épousa l'empereur Baudouin II. Sanut se trompe en mettant la mort de la reine Marie en 1219. Innocent III atteste, dans une de ses lettres (L. XV, ép. 208,) qu'elle mourut en 1212.

L'an 1229, l'empereur Frédéric II, étant arrivé en Palestine, entra dans Jérusalem, et en prit possession le 17 mars, en vertu d'un traité fait avec Méledin, ou Melch-Kamel, sultan d'Égypte. Mais au mois de mai suivant il s'en retourna en Europe, laissant Richard Felingher, son maréchal, pour gouverner le pays. Ce fut un malheur pour la Palestine, suivant Sanut qui accuse cet officier d'avoir semé la discorde parmi les barons et consommé le mal que son maître avait chauché dans la Terre-Sainte. L'an 1239, Raoul, seigneur de Coevres, frère de Jean II, comte de Soissons, ayant épousé la reine Alix, veuve de Hugues, roi de Chypre, demanda le royaume de Jérusalem au nom de sa femme, comme étant petite-fille du roi Amauri. La noblesse du pays se contenta de lui en accorder la garde, sans préjudice des droits de Conrad, fils de Frédéric II. Mais Raoul, se voyant méprisé, abandonna la Palestine et sa femme,

et reprit la route de France. (Martenne, *Ampl. Coll. T. V.*, p. 724.) Par sa retraite, le pays resta dans une espèce d'anarchie, et Jérusalem retomba au pouvoir des Musulmans, qui ruinèrent les nouvelles fortifications que les Francs y avaient faites. (Voy. Nodgemeddin, sultan de Damas.)

L'an 1241, Saleh-Ismaïl, sultan de Damas, enleva aux chrétiens Ascalon, dont la garde avait été confiée par l'empereur aux chevaliers de l'Hôpital. Mais l'année suivante ce même sultan de Damas remit aux Francs cette place avec Jérusalem et Tibériade, afin de les avoir pour alliés dans la guerre qu'il méditait contre le sultan d'Égypte.

L'an 1244, les Kharismiens, ou Khouaresmiens, chassés de leur patrie par les Tartares, se jetèrent sur la Palestine, prirent Jérusalem au mois d'octobre de la même année, et y exercèrent les plus grandes cruautés. Depuis ce temps aucun prince chrétien ne posséda cette ville, quoique quelques-uns aient porté jusqu'à nos jours, le titre de roi de Jérusalem. Enfin les Chrétiens de la Palestine, s'affaiblissant de jour en jour, et perdant d'année à autre les places qu'ils y avaient, ils en furent entièrement chassés après la prise d'Acre, qui fut emportée d'assaut, pillée et brûlée par le sultan Kalil Asraf le 18 mai 1291.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES PRINCÈS LATINS, OU FRANCS D'ANTIOCHE.

La ville d'Antioche, située sur l'Oronte, au pied du Mont Amanus, et capitale de Syrie, fut enlevée aux Romains, l'an 540, par Chosroès, roi de Perse, qui la rendit l'année suivante. Le calife Omar en fit la conquête le 21 août 638, et l'unit au reste de ses vastes états. Abnéd ben Tholon l'arracha des mains des califes, l'an 878, et y établit la dynastie des Tholomides. Ceux-ci furent remplacés par les Hamadaniens, sur lesquels Jean Zimachès, alors général des Grecs, reprit Antioche l'an 919. Elle échappa aux Grecs de nouveau, l'an 1084, ou environ, et tomba sous la puissance des Seldjoukides. Enfin les croisés s'en étant rendus maîtres en 1098, elle devint la capitale d'une principauté qui s'étendait, au septentrion, depuis Tarse jusqu'à l'embouchure du Cydus, et au midi se terminait à la rivière qui coule entre Tortose et Tripoli.

I. MARC BOÉMOND, ou BEYMONT.

1098. MARC BOÉMOND, ou BEYMONT, fils de Robert Guiscard, duc de la Pouille, et d'Alberade, fut celui des princes croisés qui contribua le plus à la prise d'Antioche. Il y avait environ sept mois, à compter du 21 octobre 1097, qu'ils étaient devant cette place sans que le siège fût guère plus avancé que le premier jour, lorsque Boémond ménagea une intelligence avec un des principaux de la ville, qui promit de la lui livrer. Mais avant d'aller plus loin il résolut de prendre ses sûretés pour s'approprier le domaine de cette conquête. Il mit d'abord l'évêque du Poi dans ses intérêts, et lui confia son secret. Le prélat ayant assemblé les généraux, leur fit part du projet de Boémond, et leur déclara qu'il se chargerait de l'exécuter, à condition qu'il demeurerait seul maître de la place. Ils y consentirent non sans peine; le seul Raimond, comte de Toulouse, déclara qu'il ne céderait à personne la part qu'il avait droit de prétendre à la conquête d'Antioche, à moins qu'on ne prit le parti de la remettre aux Grecs, comme on s'y était engagé avec l'empereur Alexis. Cette opposition retarda l'exécution du projet jusqu'à la nouvelle qu'on reçut au camp de l'approche d'une armée formidable d'infidèles, qui venaient au secours de la place. Boémond alors se hâta de mettre à profit l'intelligence qu'il y avait pratiquée. Le succès en fut heureux; et le 3 juin 1098 les Chrétiens entrèrent dans la ville dont Boémond s'attribua dès-lors la propriété. Mais le comte de Toulouse s'étant emparé du palais de l'émir Ducien, gouverneur de la ville, de la porte, du pont et des tours voisines du port de Simon, y mit des troupes pour s'en assurer la possession. Le châteaun avais on vit paraître l'armée des Mahométans sous les ordres de Kerbogha, dit par les nôtres Corbaghan, général du sultan de Perse, qui fit aussitôt ses dispositions pour reprendre la ville. Les Chrétiens, assiégés à leur tour, se virent bientôt réduits à une cruelle famine, qui occasionna beaucoup de défections, et celle, en particulier, de Pierre l'Hermitte, la plus scandaleuse de toutes. Mais des gens envoyés à sa poursuite par Tancred, cousin de Boémond,

l'ayant ramené, on l'obligea de faire serment qu'il n'abandonnerait jamais une entreprise dont il était le premier auteur. Son retour ne rendit pas cependant le courage aux croisés, parce qu'il ne remédiait pas au fléau qui les consumait. Pris à se rendre, un prêtre enfin ranima leur confiance par la découverte qu'ils firent, sur sa prédiction, de la lance qui avait percé le côté de Notre-Seigneur, en fouillant dans l'église de S. Pierre d'Antioche, où elle était enfouie. A la vue de cette relique, vraie ou supposée, qui leur avait été donnée pour signe de leur délivrance, ils ne pensèrent qu'à marcher à l'ennemi. Boémond est le premier à les exciter. Le 28 juin ils sortent, en ordre de bataille, sous le commandement du comte de Toulouse, et tombent sur l'ennemi avec tant de fureur qu'ils le mettent en déroute après en avoir fait un horrible carnage. La perte des infidèles fut de 70 mille hommes, et celle des Chrétiens de 10 mille. L'évêque du Poi fut blessé à mort dans l'action où il combattait comme un soldat. Après cet événement, le gouverneur du château n'espérant plus de secours, demanda le drapeau du comte de Toulouse pour l'arborer sur les tours. Mais Boémond, lorsqu'il fut entré dans la place, le fit ôter, y substitua le sien, chassa les troupes du comte et celles de trois autres princes, des postes dont ils avaient pris possession, et se rendit maître du château. Fier de ce succès qu'il devait moins à sa valeur qu'à la modération des princes, il somma son antagoniste de lui remettre les tours de la ville, qu'il retenait. Raimond se défend, en alléguant le serment qu'il avait fait avec les autres princes à l'empereur de lui rendre les places de l'empire, que les croisés reprendraient sur les infidèles. Cette contestation, qui partagea les croisés, fit retarder d'un an la conquête de Jérusalem. Au lieu de profiter de la consternation des infidèles pour aller droit à cette ville, qui était le principal objet de la croisade, ils se tiennent sur la défensive dans Antioche, ou s'occupèrent à prendre quelques places des environs. La prise de Marra, qu'ils emportèrent d'assaut le 11 décembre, occasionna que nouvelle dispute entre Boémond et le comte de Toulouse. Le premier prétendit garder la partie de la place dont il s'était emparé, à moins que l'autre ne lui remit la portion d'Antioche dont il était possesseur. Rien ne pouvant se terminer, Boémond retourne à Antioche où il chasse les troupes du comte des postes qu'elles y occupaient. Enfin l'armée des croisés se met en marche le 18 mars 1099 pour Jérusalem; Boémond l'accompagne jusqu'à Lodiécie, ville que Raimond, après en avoir fait la conquête pendant le siège d'Antioche, avait remise à l'empereur Alexis, et s'excuse d'aller plus loin, alléguant que sa présence était nécessaire à Antioche, dont la conservation en effet lui tenait plus au cœur que la prise de Jérusalem. Boémond souffrait impatiemment que Lodiécie eût été rendue aux Grecs. Il tenta de la leur enlever, et n'ayant pas réussi dans cette entreprise, il fait une sorte de paix avec le comte de Toulouse. L'an 1101, au mois d'août, un arménien nommé Gabriel, vient trouver Boémond et lui remet la ville de Melitine, dont il était seigneur. Le prince d'Antioche s'achemine aussitôt pour aller prendre possession de la place. Mais il est fait prisonnier

sur la route par Doniman, l'un des émirs de cette contrée. L'empereur Alexis, dont Boémond était le plus redoutable ennemi, offre à l'émir 260 mille besants s'il veut lui livrer ce prince. Kildige-Arslan, sultan d'Iconium, instruit de cette proposition, veut partager la proie. Il mande à l'émir qu'il compte avoir la moitié de la somme, attendu qu'ils ont toujours partagé le butin comme les dangers. Doniman reste long-temps indécis. Boémond enfin le tire lui-même d'embarras en lui assurant pour sa rançon cent trente mille besants, et le secours des croisés contre ses ennemis. Doniman accepte l'offre, et Boémond est remis en liberté après environ deux ans de captivité. En rentrant dans Antioche, l'an 1163, il trouve son état considérablement augmenté par la valeur de Tancrède, son cousin, qui l'avait gouverné pendant son absence. L'empereur lui redemande ses nouvelles conquêtes, et même la ville d'Antioche, suivant le traité que les croisés avaient fait avec lui en passant à Constantinople. Boémond répond que les croisés ayant emporté cette place et les autres sur les infidèles sans le secours des Grecs, l'empereur n'a rien à y prétendre. Cette réponse fait le signal de la guerre. Elle se fit sur terre et sur mer. Boémond n'ayant point de marine employa les vaisseaux des Pisans contre la flotte des Grecs. Celle-ci fut victorieuse dans un combat donné près de Gnidus, où la flotte pisane fut presque entièrement détruite. Boémond, au printemps suivant, obtint des Génois une nouvelle flotte dont tout le succès fut de débarquer des troupes près d'Antioche. Cependant l'armée de terre des Grecs faisait de grands progrès dans les états de Boémond. Ce prince ne se trouvant pas en force pour les arrêter, prend le parti de passer en Occident pour demander du secours. Mais la route de terre lui était fermée, et n'ayant pas assez de vaisseaux pour assurer son passage par mer, il usa d'un stratagème en faisant publier qu'il est mort et qu'on doit transporter son cadavre en Occident. On l'embarqua enfermé dans un cercueil, et l'équipage, jouant le deuil à merveille, passa tranquillement à la vue de la flotte impériale, déjà prévenue de la mort de ce redoutable ennemi des Grecs. Arrivé à Corfou, Boémond fait savoir de là à l'empereur qu'il est ressuscité, et que bientôt il s'en appercevra. Il passe en Italie, d'où il se rend au commencement de l'année suivante, 1166, en France. Il épouse à Chartres, après Pâques de cette année, CONSTANCE, fille du roi Philippe I, et femme séparée de Hugues, comte de Champagne; après quoi il va trouver les rois d'Espagne pour solliciter auprès d'eux un supplément aux secours qu'il avait obtenus en France. Sur sa route il s'arrête à S. Léonard de Noailles pour y faire ses dévotions, et offre au saint des chaînes d'argent du poids de celles de fer qu'il avait portées dans sa prison chez les Sarrazins (*Gaufr. Pios. Chron.*, c. 55.). De retour en Italie, il s'embarque, l'an 1167, pour la Grèce, et va faire le siège de Drinas. Cette expédition l'occupe l'espace de près d'un an. Il y perdit une partie de son armée; et l'autre étant en mauvais état, il est réduit à demander la paix. Elle se fit l'an 1168, au mois de septembre, à des conditions qui humilièrent la fierté de Boémond. Il retourna en Italie pour se reposer, et travailler à rassembler de nouvelles forces capables de réparer le mauvais succès de sa dernière expédition. Mais, l'an 1171, lorsqu'il est près de se rembarquer pour la Grèce, il tombe malade à Cause, et y meurt sur la fin de février. La princesse Anne, dans la Vie de l'empereur Alexis, son père, trace ainsi le portrait de Boémond : « C'était un prince si accompli, que parmi tous ses contemporains il ne le cédait qu'à l'empereur Alexis. Cet, ce monarque était le seul qui le surpassait en éloquence, en sagesse, et en tous les autres dons de la nature. Certes il eût été pleinement enviable, si son âge et son ambition ne l'eussent pas commis avec mon père. » Elle dit ailleurs « qu'il surpassait d'une seconde commun des hommes. » Boémond eut de son épouse, qu'on qualifie du reste comme toutes les filles de France, deux fils; Jean, mort dans l'adolescence avant son père, et Boémond qui suit.

II. BOÉMOND II.

1111. Boémond II, fils de Boémond I, et de Constance, né l'an 1107, succéda à son père sous la tutelle de sa mère et la régence de Tancrède, prince de Galilée, qui gouverna sagement, mais trop peu de tems, l'état de son peuple. Ce régent étant mort le 6 décembre 1112, fut remplacé, dans le même emploi, par son neveu Roger, fils de Richard, sénéchal de la Pouille, et mari d'Hodierne, sœur de Baudouin II, roi de Jérusalem. Roger, l'an 1119, voyant la principauté d'Antioche attaquée par une armée de turcs et d'arabes, sous la conduite de Doldakin, sultan de Damas, à qui le succès de ses armes mérita le surnom de Gasi ou de Conquérant, appela à son secours Baudouin II, roi de Jérusalem, Joscelin de Courtenai, comte d'Edesse, et Pons, comte de Tripoli, avec lesquels il marcha contre ces infidèles. Mais leur ayant livré bataille, il périt en les poursuivant dans une retraite qu'ils avaient feinte. Sa veuve se remarqua avec Herbrand de Herget, dont elle eut un fils nommé Manassés, qui devint comte de Jérusalem. Le jeune Boémond était cependant élevé sous les yeux de sa mère à Tarante, dans la Pouille, dont il tenait la principauté de son père et de son aïeul. Le roi de Jérusalem, voyant alors celui d'Antioche comme vacante, la mit sous sa main, et la réunit à son royaume. Mais Boémond étant venu en âge de puberté, se rendit en Syrie, et réclama la succession de son père. Ce voyage ne peut être antérieur à l'an 1126; car on voit un diplôme de ce prince, daté du mois de janvier de l'an du monde, selon les Grecs, 6654 (1126 de J.-C.), par lequel il donne à Nil, abbé de Carbon, le monastère de Saint-Barthélemi de Tarante, fondé par sa mère, qui n'était plus alors au monde. (*Paul. Emil. Sarter. Hist. Carbon. Mon.*) Le roi de Jérusalem, pour concilier les intérêts de Boémond avec les siens, lui donna sa fille ALIX en mariage, et l'investit de la principauté d'Antioche. Boémond servit son beau-père avec zèle dans toutes les occasions. L'an 1130, la prince d'Antioche, le comte de Tripoli et celui d'Edesse, ayant réuni leurs forces le 7 du mois de décembre, marchent contre Damas, qu'ils avaient dessein de reprendre. Mais leurs gens s'étant débandés pour faire le pillage dans la campagne, ils sont eux-mêmes surpris par le sultan, et mis en fuite avec une perte considérable. L'année suivante fut encore plus funeste à Boémond. Après avoir signalé sa valeur au siège de Caphorla, il engagea témérairement, au mois de février, une bataille contre Rodoum, sultan d'Alep, près d'Albareb, dans un lieu dit *la Pré des Montaux*. Il y périt à l'âge de vingt-quatre ans, après avoir été lâchement abandonné des siens. Cette perte causa des regrets bien mérités. Boémond, en effet, suivant le portrait que trace de lui Guillaume de Tyr (*L. xiii, c. 26*), était un prince accompli pour les qualités du corps et de l'esprit. Son cadavre, selon Ronsard de Salerne, (*apud Murat. Scrip. Ital.*, t. vi, col. 187), fut trouvé sans tête, et inhumé au monastère de Notre-Dame, près du Saint-Sépulchre. Sa veuve, dont il laissa une fille, nommée Constance, voulut prendre la régence de la principauté. Mais elle fut chassée par le roi Baudouin, son père, qui s'empara une seconde fois d'Antioche et de ses dépendances. Alix fit ses efforts pour s'y rétablir. Elle fit alliance pour cet effet avec Pons, comte de Tripoli, et Joscelin le jeune, comte d'Edesse. Mais Fouques d'Anjou, gendre du roi Baudouin et son successeur désigné, ayant défendu le premier, prit possession de la principauté d'Antioche, dont il donna ensuite le gouvernement à Renaud Manasser, seigneur de Margot. Plus équitable toutefois que Baudouin, auquel il succéda la même année, il ne se regarda que comme régent des états de la jeune Constance. Dès qu'elle commença à sortir de l'enfance, il pensa à lui lui rendre et à la marier; ce qu'il exécuta de la manière qui suit.

III. RAIMOND ET CONSTANCE.

L'an 1136, RAIMOND, fils aîné de Guillaume VII, comte de Poitiers, et de Philippe de Toulouse, innadé en Syrie par le roi Foulques, devint prince d'Antioche par son mariage avec la jeune CONSTANCE ; elle n'était cependant pas encore nubile, comme l'a remarqué Guillaume de Tyr (L. xvi, c. 20), étant née vers le commencement de 1127. Raimond était en Angleterre à la cour de Henri I, qui l'avait élevé chevalier, lorsqu'il reçut l'ambassade qui venait lui offrir la main de la princesse qu'on lui destinait, et le souveraineté qui devait être le prix de cette alliance. Mais il avait dans la perenne de Roger, duc de la Pouille, un rival qui prétendait succéder par droit de parenté à Boémond. Informé de la préférence qu'on donnait à Raimond, le duc lui fit tendre des embûches dans toutes les villes maritimes de la Pouille, comptant que, s'il pouvait la prendre, il viendrait à bout, avec la rançon qu'il en tirerait, de gagner des suffrages pour le supplanter. Raimond s'attendait aux pièges que Roger lui préparait. Pour les éviter, il prit le parti de se déguiser en simple pèlerin du dernier ordre, marchant tentôt à pied, tentôt sur un mauvais cheval, et faisant aller par pelotons au loin, devant et derrière lui, les gens de sa suite. Il traversa de la sorte l'Italie sans être reconnu, et aborda sans danger au port d'Antioche, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par ceux qui l'avaient appelé. Mais Alix, veuve de Boémond, qui, après avoir été chassée d'Antioche par le roi Bandouin, s'était retirée à Laodicee, qui faisait partie de son douaire, était rentrée dans cette ville, et y avait pris en main le timon des affaires, dont elle n'était pas d'humeur à se dessaisir. Le patriarche Rual était à la tête de son parti. Raimond, pour le gager, fut obligé de lui prêter serment de fidélité, au moyen de quoi il fut admis dans Antioche et conduit à la cathédrale, où le mariage projeté se fit avec grande solennité. Raimond, dit Guillaume de Tyr (L. xiv, c. 20), que nous abrégons, était un prince de la taille la plus avantageuse, beau de visage, et parfaitement bien pris dans toutes les parties de son corps. Il était, ajoute-t-il, dans l'adolescence, et n'avait encore que le poil follet aux joues : *Adolescens vix primis malis vestitus lanugine*. Comment accorder ces dernières paroles avec l'âge de 37 ans que donne à Raimond l'histoire de Languedoc, prétendant qu'il était né l'an 1099, à Toulouse, lorsque son père était maître de cette ville ? Cependant l'empereur Jean Comnène, qui se regardait comme suzerain d'Antioche, trouvait fort mauvais qu'on eût disposé de cette principauté sans son avis en faveur d'un prince étranger. Après avoir fait des préparatifs de guerre pendant un an, il passa l'Hellepont, l'an 1137, avec une armée formidable, entre dans le Cilicie qu'il subjuguait sans peine, et vint mettre le siège devant Antioche. Après une assez longue résistance, Raimond, par le conseil des seigneurs qui étaient avec lui, va trouver l'empereur dans son camp, lui fait hommage d'Antioche, qu'il promet de lui livrer à grande et à petite force, et s'engage même à la lui abandonner en toute propriété, il peut le rendre maître de Césarée, d'Alep et de leurs dépendances. L'empereur satisfait donne à Raimond l'investiture de sa principauté, fait arborer son pavillon sur la plus haute tour d'Antioche, et ramène son armée en Cilicie pour y passer l'hiver qui était proche. Il revient au printemps suivant, comme il l'avait promis, pour faire le siège de Césarée. Le prince d'Antioche et le comte d'Edesse lui envoient des troupes devant cette place. Mais au lieu de seconder ses efforts, ils passent le tems à jouer et à se divertir. L'empereur, indigné de cette conduite, traite avec les assiégés pour une somme considérable qu'ils lui offrent, lève le siège, et se rend avec ses fils et son armée à Antioche, où il fait son entrée à cheval, accompagné du prince et du comte, qui tiennent, à pied, les rênes de son cheval. Pendant le séjour qu'il y fait, s'étant avisé d'exiger de Raimond qu'il lui livrât le château pour y mettre garnison, il

excite par là une sédition qu'il ne peut apaiser qu'en se désistant de sa demande et en sortant de la ville. Raimond et le comte d'Edesse viennent le trouver dans son camp pour lui faire des excuses qu'il admet, du moins en apparence ; après quoi il reprend la route de Constantinople. L'an 1140, il revient en force dans la Syrie, sur les pressantes sollicitations du prince d'Antioche, dont le pays était ravagé par les Turcs. Il siège, le 25 septembre, ces solitudes dans une ville nommée Guast par Guillaume de Tyr, et lorsqu'il est près de prendre la place, il mande à Raimond qu'à son retour il ait à lui livrer, suivant leurs conventions, sa capitale avec le château. Raimond se tire d'affaire en lui envoyant le patriarche et les principaux de la ville, qui lui déclarent que Raimond, de son propre et privé mouvement, n'a pu lui soumettre une souveraineté qui appartenait à sa femme, et que si les deux époux persistent à maintenir le traité, ils sont disposés à les chasser l'un et l'autre, et à se donner un nouveau maître. L'empereur, sur cette déclaration, ravage les environs d'Antioche ; après quoi il ramène son armée en Cilicie, où il meurt en mois d'avril de l'année suivante. Il eut dans son successeur un vengeur ardent. L'an 1144, l'empereur Manuel Comnène fait partir une flotte avec une armée de terre pour aller punir Raimond des insultes faites à son père devant Antioche. Plusieurs victoires remportées sur les Grecs dans le cours de la même année, le réduisent à se rendre à Constantinople pour demander la paix. Manuel refusa de le voir, qu'il eût été auparavant au tombeau de son père faire une sorte d'embaumement honorable. Il l'edmet ensuite à son audience, et reçoit un serment de fidélité, (Le Beau.) L'an 1148, Raimond vint arriver dans sa capitale Louis la Jeune, roi de France, avec la reine Eléonore, son épouse, et niece de Raimond. La réception fut magnifique ; mais Raimond n'eut pu engager Louis à lui donner du secours pour se rendre maître de Césarée et d'Alep, il se sépara mécontent l'un de l'autre. L'an 1149, Raimond fut tué, le 27 juin, dans une bataille qu'il avait livrée imprudemment contre Noredin, sultan d'Alep. C'est peut-être sans fondement qu'on l'accuse d'avoir été le principal auteur de l'affreuse trahison des Chrétiens de Syrie, qui obligea les croisés de lever le siège de Damas. Il eut de son mariage deux fils et deux filles. Les fils sont Boémond qui suivra, et Bandouin mort dans l'enfance, suivant le P. Sébast. Paoli. D'autres disent qu'il eut passé à la cour de Constantinople, il mourut au service de l'empereur Manuel, en 1174. Les filles sont Marie, nommée None, c'est-à-dire étrange, par Nicetas, et Constance, mais mal, par le sustinstituteur de Siebert, laquelle épousa, l'an 1161, Manuel, empereur de Constantinople ; à Philippe, mariée à l'empereur Andronic Comnène, puis à Humphroi de Thoron, comte de Jérusalem. Raimond était d'une force et d'une habileté dans l'art militaire, qui l'ont fait nommer par Cyprien, auteur grec, un second Hercule.

IV. RENAUD ET LA MÊME CONSTANCE.

1149. CONSTANCE, après la mort de Raimond, son époux, resta en possession de la principauté d'Antioche et comme propriétaire et comme tutrice de Boémond, son fils. N'étant encore alors que 22 ans, elle n'était pas disposée à passer le reste de ses jours dans la vuidité. L'empereur Manuel lui fit demander sa main pour le César Roger, vassal alors de la princesse Marie Comnène, fille aînée de l'empereur Jean. Constance donna la préférence à RENAUD DE CHATILLON, seigneur de Ktaz et de Montréal, dans l'Arabie pétrée, qu'il avait de son premier mariage avec Stéphanie, fille de Philippe de Neplouse, qui fut depuis grand-maître des chevaliers du Temple. Renaud était petit-fils, par leur père, de Gaudier, seigneur de Châtillon-sur-Marne, un diocèse de Soissons, et d'Ermeurde de Chôisy. Sa mère, nommée aussi Ermeurde, fille d'Alberic, dit Payen, seigneur de Montjay, hérita de cette terre, que son époux joignit à

celle de Châtillon. Renaud avait un frère aîné, Gautier II, avec lequel il était venu à la Terre-Sainte en 1147, à la suite du roi Louis le Jeune, et qui fut tué l'année suivante par les Turcs dans les gorges de Ladiécie, sans laisser d'enfants d'Adèle de Rouci, son épouse, fille de Hugues Cholet, comte de Rouci; un autre frère nommé Gervais, qui fut chanoine de Beims, et une sœur, Elisabeth, femme de Thibaut de Crépi, seigneur de Nanteuil-Haudouin. Renaud n'était donc pas un soldat de fortune, comme le prétend M. de Vertot, d'après Guillaume de Tyr. Son mariage avec Constance se fit, non l'an 1160, comme le marque Gilles de Roye, mais sur le fin de l'année 1150, ou dans le commencement de la suivante au plus tard (Schott. Paoli). L'un des premiers soins de Renaud, devenu prince d'Antioche, fut de se concilier les Pisans, qui étaient alors puissants sur mer. De concert avec Constance, il leur donna un terrain près du port de Ladiécie pour y construire une maison vis-à-vis de celle du Temple. Il leur en donna une autre dans Antioche même, avec l'exemption de la moitié des péages dans toutes ses terres. Les lettres expédiées à ce sujet sont du 10 mai 1154. (Ughelli in *Archiep. Pisan.*) Renaud travailla aussi à se ménager l'amitié de l'empereur Manuel, qui l'employa contre Thoros, prince d'Arménie et de Cilicie, qu'il défait. Mais voyant que Manuel éludait la récompense qu'il lui avait promise, il alla, pour se venger, faire une descente en l'île de Chypre, où il fit d'affreux ravages, après avoir battu les troupes impériales. Manuel ne laissa pas impuni cet acte d'hostilité. Il avait levé, lorsqu'il l'apprit, une armée pour entrer dans l'Arménie. Il changea sa destination, et le conduisit dans la principauté d'Antioche. Renaud ne se trouvant pas en force pour résister à un monarque si puissant, vint en devant de lui en Cilicie, dans l'état le plus humilié, la tête et les pieds nus, les bras découverts jusqu'au cou, la corde au cou, suivi du peuple d'Antioche, et par ce moyen il obtint son pardon. Guillaume de Tyr (L. xvii, c. 1) fait entendre que Renaud se trouva nécessaire à cette bassesse par la crainte du patriarche d'Antioche, qui, pour se venger des mauvais traitements que Renaud lui avait fait essuyer quelques temps auparavant, avait promis à l'assesseur de le livrer entre ses mains avec la place. Manuel fit ensuite son entrée dans Antioche, où il fut reçu avec grand appareil. Il en partit après avoir reçu l'hommage de Renaud, qu'il laissa ainsi paisible possesseur de ses états. Mais celui-ci en demeura soumis à l'empire, ne resta pas en pais vis-à-vis des Barbares. Il fit diverses entreprises contre eux, dans la dernière desquelles il fut fait prisonnier le 25 novembre 1160, près de Marasia, par Megidun, gouverneur d'Alep. Sa captivité fut de seize années, au bout desquelles il recouvra sa liberté moyennant une forte rançon. La princesse Constance était morte dans cet intervalle, Renaud, à son retour, se remaria, vers l'an 1176, avec Elienette, princesse de Montréal et de Krac, veuve de Humphroi II, seigneur de Thoros, successeur de Jérusalem. L'an 1185, Saladin, pour se venger des pertes fréquentes qu'il lui faisait essuyer, vint l'assiéger dans le château de Krac, au milieu des fêtes qu'il donnait pour le mariage de Humphroi de Thoros, III^e du nom, son beau-fils, avec Isabelle, sœur cadette de Baudouin, roi de Jérusalem. Krac, l'ancienne Pétra, situé dans l'Arabie Pétrée, sur le Carmel qu'il ne faut pas confondre avec la célèbre montagne de ce nom, était composé d'une ville et d'une citadelle, regardée comme la plus forte place de l'Orient. Saladin emporta la ville, mais il est arrêté sur le pont qui la joint à la citadelle par un seul chevalier (nommé Iven) dont la résistance donna le temps de rompre par derrière lui cette communication. Saladin s'obstina à vouloir faire combler le fossé qui entourait le château pour arriver aux remparts. Pendant ce travail, qui fut long et pénible, arriva un renfort considérable que le roi de Jérusalem envoyait au secours. Saladin est obligé de lever la siège, et quelques temps après les Chrétiens obtiennent de lui une trêve de quatre ans. Mais, au préjudice de ce traité, Renaud, l'an 1186, (Nangia.) surprend une caravane de pèlerins musul-

mans, et la met aux fers. Saladin se venge de la perfidie. Il avait tort, suivant un habile moderne, parce qu'il avait violé le premier, dit-il, la trêve en donnant ordre à ses émissaires d'envoyer paître leur troupeaux sur les terres des Francs, à la veille d'une abondante moisson. (Faciadi, *mem. de Gran-Maestri dell' ord. Jerusol.*, T. II, p. 156.) Mais la critique a oublié de fournir la preuve de ce fait ignoré de tous les modernes, et que nous ne trouvons dans aucun ancien monument. Quoi qu'il en soit, sur le refus que fait Renaud de rendre les prisonniers, la sultan reprend les armes, et jure de ne point les mettre bas qu'il ne se soit rendu maître de Jérusalem. Il tint parole. La victoire de Tibériade, qu'il remporta au mois de juillet 1187, lui assura cette conquête. Renaud, fait prisonnier à cette journée, après avoir fait des prodiges de valeur, est amené au vainqueur avec les plus distingués de ceux qui eurent le même sort. Saladin l'accable de reproches, et lui donne l'option de se faire mahométan ou de périr. Renaud préfère généreusement le dernier parti, et le sultan, d'un coup de cimeterre, lui abat la tête. Albéric dit que de son mariage avec Constance il eut trois filles, dont la première épousa Manuel, empereur de Constantinople, qu'elle fit père d'Alexis; la deuxième, nommée Agnès, devint femme de Bela II, roi de Hongrie; et Alix, la troisième, fut mariée à Aazon VI, marquis d'Est. A l'égard de la première il est certain qu'elle vint du premier mariage de Constance avec Raimond, comme Nicetas (in *Manuel*, L. III, c. 5.) et Guillaume de Tyr (L. xviii, c. 30, 31; L. xix, c. 11,) le disent formellement.

V. BOËMOND III.

1165. Boëmond, surnommé le BARRON ou l'Enfant par les ans, le BARRON ou le Bègue par les autres, fils de Raimond et de Constance, succéda, l'an 1165, à sa mère dans la principauté d'Antioche. L'époux de son intronisation est prouvé par une de ses chartes du l'an 1172, où il compte cette année pour la 7^e de son règne. (Schott. Paoli.) La même année 1165, 2^e du règne d'Amour, suivant Guillaume de Tyr, Boëmond s'était joint au comte de Tripoli, au prince d'Arménie, et à d'autres seigneurs, ils marchèrent ensemble à la tête de leurs troupes au secours du château de Harenc, assiégé par le sultan Noradin. A la vue d'une si belle armée, le sultan qui avait été nouvellement battu dans le comté de Tripoli, prit le parti de lever le siège et de se retirer plutôt que de s'exposer, en combattant, à une nouvelle défaite. Ils attaquèrent en désordre l'ennemi dans sa retraite, et l'ayant obligé de faire volte-face, ils furent bientôt mis en déroute, et devinrent le jouet, dit Guillaume de Tyr, de ceux dont quelques moments auparavant ils avaient été la terreur. Dans ce combat, si l'on peut l'appeler ainsi, Boëmond, le comte de Tripoli, Joscelin, fils du comte d'Edesse, et grand nombre d'autres seigneurs, furent faits prisonniers et conduits au château d'Alep. Ce désastre, arrivé le 10 août, fut suivi de la prise de Harenc et de la plupart des places appartenantes à Boëmond. Ce prince recouvra sa liberté l'année suivante, par les soins du roi de Jérusalem. Boëmond ne se piquait pas d'une rigoureuse probité. L'an 1183 ou environ, ayant attiré dans sa capitale Rupin, prince d'Arménie, sous prétexte d'une entrevue, il l'arrêta prisonnier contre le droit des gens, et exige l'hommage de lui pour prix de sa liberté. Son refus l'entra dans l'Arménie où il se rend maître de plusieurs places. Mais il fut que Livon, frère ou cousin de Rupin, l'ait repoussé à son tour, puisqu'il fut obligé de relâcher ce dernier. L'an 1187, après la prise de Jérusalem, Boëmond et son peuple se désolèrent par un trait de barbarie dont il n'y avait point d'exemple parmi les infidèles. Saladin avait renvoyé un grand nombre de prisonniers à la prière de leurs femmes, qui, privées d'eux, se voyaient exposées à périr de misère avec leurs petits enfants. Conduits par une escorte que leur avait donnée ce prince, sur les terres d'Antioche, au lieu d'y être accueillis charitablement comme des frères, ils trouvèrent les portes de la ville fermées. On fit plus, on les chassa du territoire, on les poursuivait les

armes à la main, on leur enleva jusqu'à leurs habits, et, sans respecter ni l'âge ni le sexe, on laissa nos dans les campagnes les hommes, les femmes et les filles. Une femme se voyait arracher le peu de vivres dont elle nourrissait son enfant qu'elle tenait entre ses bras, le jeta furieuse dans la mer, en accusant de malédiction le comte Boémoud et ses sujets. (*Vie de Saladin*.) L'an 1188, Saladin entre dans le principauté d'Antioche, où il prend jusqu'à 25 villes, sans être néanmoins attaqué la capitale. (*Jama*.) D'autres prétendent qu'il en fit le siège, mais qu'ensuite il le leva moyennant une somme d'argent que le patriarche d'Antioche lui offrit. La mort de l'empereur Frédéric, arrivée en Cilicie le 10 juin 1190, comme il venait au secours de la Terre-Sainte, jeta un grand deuil parmi les Chrétiens de Syrie. Boémoud, sur la nouvelle de cet événement, partit avec le patriarche pour aller trouver Frédéric, fils de ce prince, et l'amena avec son armée dans Antioche, où il fut reçu avec solennité. Frédéric, par son conseil, y séjourna jusqu'à l'arrivée du marquis de Montferrat, qui faisait alors le siège d'Acre. Boémoud s'embarqua l'année suivante avec le roi de Jérusalem pour aller en Chypre au service de Richard I, roi d'Angleterre, qui venait de conquérir cette île sur le despote Isaac Comnène. Richard, après avoir fait tuer Isaac avec des chaînes d'argent, le remit à Boémoud pour la conduire à Tripoli. (*Bened. Petros*.) Boémoud conservait toujours son caractère. L'an 1194, sur quelques démêlés qui s'élevaient entre lui et Livon, prince d'Arménie, il a recours à la même supercherie dont il avait usé envers son prédécesseur, et veut le surprendre dans une conférence qu'il lui avait fait proposer. Mais il fut pris lui-même au piège et conduit prisonnier en Arménie. Sa délivrance lui coûta cher; il ne l'obtint qu'à des conditions dures et humiliantes. Cependant il y eut entre ces deux princes une réconciliation sincère. Car, l'an 1200, après la mort de Raimond, son fils aîné, Boémoud désigna pour son successeur Rapiin, fils de Livon, et lui fit prêter serment par ses sujets. Boémoud, son 2^e fils, et régent de Tripoli, en prit occasion de se révolter, déclara la guerre à son père, et le chassa d'Antioche avec le secours des Templiers et des Hospitaliers. Mais bientôt il est abandonné de ses alliés, et le père rétabli par leurs soins. (*Mansi*.) Cet événement avait été précédé de la mort de Henri, roi de Jérusalem, arrivée l'an 1197. Boémoud l'ayant appris, se rendit en cette capitale avec les autres princes du royaume pour lui donner un successeur. L'élection tomba sur Amari de Laignan, et Boémoud en donna avis à la ville d'Antioche par le moyen d'une enlombre. C'était un usage emprunté des Sarrasins. Car leur coutume est, dit Arnoul de Lubek, (*Chron. Slav. L. v. c. 5*.) lorsqu'ils se mettent en voyage pour quelques affaires, d'emporter avec eux de leur logis des colombes qui ont des œufs ou des petits nouvellement éclos; et, s'il leur arrive on s'ils apprennent dans la route quelque événement dont il importe, soit à leur famille soit à leur patrie, d'être informés promptement, ils le leur mandent par une lettre qu'ils attachent proprement sous le ventre de ces colombes qui, relâchées, ne manquent pas de revoler à tire d'aile vers leurs nids. L'an 1201 fut le terme des jours de Boémoud III. Il avait épousé trois femmes, qu'il répudia successivement; 1^o ORGUEILLEUSE, fille du seigneur de Harene, qui lui donna les deux fils dont on vient de parler; 2^o, l'an 1180, JEUNE ou TULCOONA Comnène, nommée par d'autres EUSE ou ESTINE, nièce de l'empereur Manuel dont il eut une fille, nommée Constance, qu'il relégua, l'an 1181, en Roumanie avec sa mère, pour épouser, 3^o, SYLVE ou ISABELLE, dont il eut Alix, mariée à Gui, seigneur de Gilet. Ce 3^e mariage de Boémoud lui attira une excommunication dont il se vengea sur le patriarche et son clergé qu'il persécuta. A Syhile, Boémoud sobait une concubine, nommée ISABELLE, dont il fit vendre le mari aux Mésopotamiens (*Lépreux*) et qui le fit père de Guillaume, mort sans enfants, et de Boémoud, qui épousa la fille de Phylan, sire de Bontron. M. Expilly donne encore à Boémoud III, une fille nommée Arsinde,

mariée, dit-il, à Guili, sire de Guesidan, en Provence, dont il ne nomme point la mère. (*Voyez Aimeri, patriarche d'Antioche*.)

VI. BOÉMOND IV, dit LE BORGNE.

1201. Boémoud IV, surnommé LE BORGNE pour avoir perdu un œil dans une affaire près du Mont-Liban, fils de Boémoud III et d'Orgueilleuse, régent du comté de Tripoli depuis la mort de Raimond, son aîné, s'empara de la principauté d'Antioche après le décès de son père, au préjudice de Raimond Rapiin, son pupille et son neveu. Non content de cette usurpation, il jougna par une autre le comté de Tripoli à ses états d'Antioche, et par là déposséda entièrement Raimond Rapiin. Ces violences demandaient un vengeur. L'an 1203, Livon, roi d'Arménie, proche parent de Raimond Rapiin, envahit Antioche, le 11 novembre, jour de S. Martin, à Boémoud; mais elle est reprise trois jours après. L'an 1204, Marie, comtesse de Flandre, étant venue à S. Jean d'Acre dans l'espérance d'y joindre Baudouin, son époux, Boémoud vient la trouver pour lui apprendre que Baudouin est empereur de Constantinople, et lui fait hommage de sa principauté, comme d'une dépendance et d'un ancien fief de l'empire. (*Albéric*.) Son dessein était de s'assurer par cet acte de soumission l'appui du nouvel empereur. L'événement ne répondit pas à ses vœux. L'an 1205, Livon, d'intelligence avec le patriarche et les bourgeois d'Antioche, se rend une seconde fois maître de la ville. Raimond Rapiin qui l'accompagnait, est investi de la principauté d'Antioche par le patriarche, après avoir rendu l'hommage-lige à ce prélat. Il reçoit ensuite l'hommage de toute la noblesse du pays. Nous avons la lettre que Livon écrivit au pape Innocent III; pour lui faire part de ces agréables nouvelles. Raimond Rapiin demeura possesseur de la ville d'Antioche l'espace d'environ trois ans. Mais l'an 1208, une sédition excitée par le patriarche qui voulait probablement remettre la place au roi d'Arménie, donna occasion à Boémoud d'y rentrer. Il avait toujours conservé la citadelle. A la faveur du tumulte il entre avec sa garnison dans la ville, vient à bout facilement des bourgeois, arrête le patriarche et le jette dans une prison où il lui fit souffrir plusieurs tourments. Boémoud resta maître d'Antioche jusqu'en 1216, qu'elle fut rendue à Raimond Rapiin par la trahison du général de cette principauté. Mais trois ans après, Boémoud la reprit par les intelligences qu'il avait pratiquées avec Guillaume Farabel, l'un des premiers de la ville. Raimond Rapiin dans sa disgrâce alla trouver Livon, roi d'Arménie, dont il était regardé comme l'héritier présomptif. Mais ce prince moribond alors loin de lui donner aide le chassa de sa présence, et transmit par testament sa succession à sa fille. La mort de Livon suivit de près cet affront. Exclus de deux souverainetés qui lui appartenaient de droit, Raimond Rapiin se rendit auprès du légat Pelage, qui faisait le siège de Damiette à la tête des croisés, pour l'engager à le mettre en possession de celle qui venait de vagner. Pelage lui donna des troupes avec lesquelles il se fit recevoir dans Tharse. Mais Constant, régent d'Arménie, l'ayant surpris, l'enferma dans une prison où il fut ses jours après l'an 1222, laissant d'ailleurs, son épouse, fille d'Amari, roi de Chypre, qu'il avait eue avec, l'an 1210, à Eudes de Dampierre, son mari légitime, deux filles, Eschivo, morte sans alliance, et Marie, femme de Philippe de Montfort, seigneur de Tyr.

Revenons à Boémoud IV. Il se comporta avec tant de hantise et de violence à l'égard des habitants d'Antioche et des Hospitaliers, à qui le légat avait confié la garde du château, qu'il s'attira les censures ecclésiastiques, dont il ne fut about qu'en 1226. (*Raynald. ad hunc an. c. 55, 56*.) On ignore ce qu'il fit depuis jusqu'à sa mort arrivée vers la fin de l'an 1235, suivant Bernard le trésorier, continué de Guillaume de Tyr. Il avait épousé, en premières noces, FLAÏSSANCE DE Gilet, dont il eut quatre fils et deux filles. Les fils sont Raimond qui fut

inc par les Assassins à Tortose, en Phénicie; Boémond, qui suit: Philippe, qui devint roi d'Arménie après la mort de Lévon I dont il avait épousé la fille; et Henri, tige des rois de Chypre. Les deux filles de Boémond moururent en bas âge. MARIAMMA, sa seconde femme, fille d'Amari, roi de Chypre, et d'Isabelle, reine de Jérusalem, lui donna deux filles; Helvis, morte en bas âge; et Marie, femme de Frédéric, bâtard de l'empereur Frédéric II. Cette princesse vendit, l'an 1277, à Charles d'Anjou, roi de Sicile, ses droits sur le royaume de Jérusalem. Boémond épousa en troisième nocces, l'an 1222, ALEX de JÉRUSALEM, veuve de Hugues de Lusignan, roi de Chypre, et fille aînée de Henri, comte de Champagne, et d'Isabelle, reine de Jérusalem. Ce mariage fut cassé, l'an 1228, pour cause de parenté.

VII. BOÉMOND V.

1255. Boémond V succéda dans les états d'Antioche et de Tripoli, à son père Boémond IV. L'an 1244, les Kharisimien, étant venus fonder sur la Syrie, obligèrent Boémond à se rendre tributaire. Il eut ensuite la guerre avec Aïton I, roi d'Arménie. Elle fut longue et vive. S. Louis étant venu en Palestine l'an 1250, enduigea une trêve entre les deux princes. Saïut (p. 220.) met la mort de Boémond en 1251; mais le P. Sebastiano Paoli la recule jusqu'en 1253, se fondant sur une charte de Boémond VI, où il compte l'année 1262 pour la neuvième de son règne. Nous pensons qu'il y a dans le chiffre erreur de copiste, et qu'au lieu de IX on doit lire XI. Ce que nous allons dire sur Boémond VI en fournira la preuve. Boémond V laissa de son épouse LUCIE, fille du comte Pol de Rome, un fils qui fut son successeur, et Plaisance, mariée à Henri I, roi de Chypre. (Sebast. Paoli.)

VIII. BOÉMOND VI.

1251. Boémond VI, après la mort de son père Boémond V, fut reconnu prince d'Antioche, comte de Tripoli et seigneur de Tortose. Comme il n'était alors âgé que de quatorze ans, sa mère se fit adjuger le bail de la principauté: emploi dont elle s'acquitta mal. L'an 1257, Boémond vint avec elle trouver le roi S. Louis à Jaffa ou Joppé. Le roi, dit le sire de Joinville, les reçut honnêtement; et fit le roi chevalier le prince d'Antioche qui n'était que de l'âge de seize ans. Mais onques si sage enfant ne vint de tel âge. Et quand il fut chevalier, il fit une requête au roi: c'est à savoir qu'il parlait à lui de quelque chose qu'il voulait dire en la présence de sa mère, ce qui lui fut octroyé. Et fut sa demande telle, et dict: *Sire, il est bien vrai que* *Madame ma mère, qui cy est présente, me tient en bail,* *et m'y tiendra encore jusqu'à quatre ans. Par quoy elle joit de toutes mes choses, et n'ay puissance encore de rien faire.* *Toutefois si me sçambé il qu'elle ne doit laisser m're perdre ne déchoir ma terre.... car ma eide d'Antioche se pert entre ses mains. Pourant, sire, je vous supplie humblement que* *la lui vueillez remonstrier, et faire tant qu'elle me baïlle deniers si gentis, afin que je aille secourir mes gentis qui* *sont dedans ma cité, ainsi qu'elle le doit bien faire.* Après

que le roy eust entendu la demande que le prince faisoit, il fist et pourchassa tant à sa mère, qu'elle lui bailla grants deniers. Et s'en alla le prince d'Antioche en la cité, là où il fist merveilles. Et dès lors pour l'honneur du roy il escartela ses armes qui sont vermeilles avec les armes de France. On voit par ce récit qu'en 1257 le bail de la principauté d'Antioche était déjà depuis un assez long-temps entre les mains de la veuve de Boémond V, et que par conséquent son époux n'était pas mort cette année, comme le prétend Sebastiano Paoli. Boémond VI ne soutint pas tout à fait les grandes espérances qu'il avait données dans son bas âge. L'an 1257, étant venu à S. Jean d'Acce, avec la reine de Chypre, sa sœur, il prit parti imprudemment pour les Vénitiens contre les Génois. Il entretenait par là des dissensions qui entraînaient la ruine des affaires de la Terre-Sainte. L'an 1268, il perdit Antioche, qui fut emportée d'assaut le 29 mai, suivant Saïut, ou le 12 juin, selon les Arabes, par le sultan Bibars ou Boudochar. On fait état de 100000 captifs que le vainqueur emmena de cette ville, outre 17000 qu'il fit massacrer sur la place. L'an 1274, Boémond fut 300 jours à Tripoli le 20 mars, selon le continuateur de Guillaume de Tyr. Saïut met sa mort l'année suivante. Il avait épousé, l'an 1254, ISABELLE, ou SYBILLE, fille d'Aïton, roi d'Arménie, dont il eut Boémond, son successeur; Isabelle, morte jeune; Marie, femme de Nicolas de Saint-Omer; Lucie, qui épousa, l'an 1280, Nargat ou Najare de Touci, grand amiral de Sicile.

IX. BOÉMOND VII.

1274. Boémond VII succéda, en bas âge, à son père Boémond VI, sous la tutelle de Sybille, et de l'évêque de Tortose, comme le marque une ancienne chronique française. Il établit sa résidence à Tripoli, dont il fit hommage à Charles I, roi de Sicile et de Jérusalem, entre les mains du bailli d'Acce. Son caractère pétulant et indiscret lui attira de grands démêlés avec les Templiers. Il en eut aussi avec l'évêque da Tripoli qu'il obligea d'abandonner la Terre-Sainte. L'an 1287, le 15 avril, Tharantais, général de Kélaoun, sultan d'Egypte, enleva au prince d'Antioche Laodicée, ou Ladikia, nommée Lycie par Saïut, et la rase. Boémond étant mort, le 19 octobre suivant, sans laisser d'enfants, il y eut contestation entre Sybille, sa mère, et Lucie, sa sœur, femme de Najare de Touci, gentilhomme français, touchant la succession au comté de Tripoli. Le sultan Kélaoun trancha ce différend par la prise de Tripoli, qu'il fit brûler le 26 avril 1288. Toutes les autres places de ce comté tombèrent eu même temps sous sa puissance, ainsi que celles de la principauté d'Antioche. Les croisés, par ces pertes, se trouvèrent réduits aux seules villes de S. Jean d'Acce, de Tyr et de Sidon. Boémond avait épousé MARGUERITE de Beaumont, fille de Louis de Brienne, vicomte de Beaumont, au Maine. Devenue veuve, Marguerite revint en France, se retira à Tournai auprès de Marguerite, veuve de Charles I, roi de Sicile, et y mourut le 9 avril 1288. Son épitaphe porte qu'elle fut enterrée à l'abbaye de Mambuisson.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES COMTES LATINS, OU FRANCS DE TRIPOLI.

TARBUS, nommée TARASOLUS par les Tarcs, ville ancienne et encore aujourd'hui considérable de Phénicie, sur la Méditerranée, fut prise sur les Romains, l'an 658, par Youkims, grec renégat, l'un des généraux du calife Omar. Elle passa dans la suite au pouvoir des califes d'Egypte. Les croisés l'enlevèrent à ceux-ci, le 10 juin de l'an 1109, suivant Guillaume de Tyr, après un siège ou blocus de sept ans. Cette expédition, commencée par Raimond de Saint-Gilles, mort le 28 février 1105, au château Pelerin, qu'il avait fait bâtir vis-à-vis de Tripoli, fut achevée par Bertrand, son fils, avec le secours du roi de Jérusalem et des Génois. Tripoli devint alors la capitale d'un comté qui comprenait plusieurs places le long de la mer de Phénicie, depuis Maracée jusqu'au fleuve Lyens, où commençait ce qu'on appelait alors le royaume de Jérusalem.

La campagne de Tripoli, dit un moderne d'après Jacques de Vitri et Sanut, forme un jardin très-agréable, rempli de toutes sortes de fruits. Elle est arrosée de plusieurs rivières et de divers ruisseaux qui descendent du Liban. Lorsque le temps est calme, on aperçoit sur le bord de la mer, et dans la mer même, plusieurs sources d'une eau douce et excellente; et l'on croit que ces sources viennent d'une grande grotte qui ou est à une lieue à l'Est, et qui est remarquable par une source très-abondante qui sort de la terre à gros bouillons, et peu après se perd dans la grotte même. Quand les croisés arrivèrent dans cette campagne, ils y trouvèrent, entre autres choses, des cannes à sucre, que la plupart des historiens appellent des cannes à miel. Cette plante était étrangère à la Phénicie. Les anciens qui ont parlé de ce pays, n'en ont fait aucune mention. Elle y avait été apportée de l'Inde; et ce qui prouve qu'elle n'était point naturelle à la Phénicie, c'est que la culture y exigeait beaucoup de soins et de peines. *Summo laboro agricolarum per singulos excollitur annos*, dit Albert d'Ax. Lorsque ces cannes avaient acquis leur maturité, on les pilait dans un mortier; on pressait le suc qu'elles avaient rendu, et on le metait dans des vases où il se durcissait et devenait aussi blanc, dit-on, que la neige ou le sel blanc; ce que nous avons peine à croire. Si l'on voulait en faire usage, on le rapait pour le mêler avec le pain, ou on le faisait dissoudre dans l'eau. Souvent on prouve que ces cannes, croissant dans l'Inde et dans les îles Fortunées, étaient connues des anciens, mais que la manière de préparer leur suc, pour le conserver, était récente. On les appelait, dans ce pays, *meca*, d'où est formé le nom de sucre que nous leur donnons aujourd'hui. La campagne de Tripoli n'était pas la seule où elles croissent; on en trouvait aussi dans celle de Tyr et auprès de Panées, ou Césarée de Philippe. C'est de Syrie que les cannes à sucre furent transportées en Sicile, et de là en Grenade, puis à Madère, d'où on les porta au Brésil et dans le reste de l'Amérique.

I. BERTRAND.

1109. BERTRAND, fils aîné de Raimond, comte de Saint-Gilles

II.

et de Toulousse, fut nommé comte de Tripoli par les croisés le jour même qu'ils entrèrent dans la place. À ce domaine il ajouta, peu de temps après, les terres que Guillaume Jourdain, comte de Cerdagne, son cousin, mort dans la même année, possédait en Orient, et qu'il tenait de la libéralité du comte Raimond, père de Bertrand. L'an 1110, il aida de roi Baudouin à faire la conquête de Beryte, ou Baruth, qui se rendit le 15 mai. Ces deux princes marchèrent, au mois de juin suivant, au secours de Baudouin du Bourg, comte d'Edesse, qu'une armée de Turcs tenait assiégé dans cette place, à la sollicitation de Tancrède, son oncle. Au bruit de leur marche les infidèles levèrent le siège. Enfin après avoir assiégé, avec Baudouin, la ville de Sidon, qu'il se rendit au mois de décembre de la même année, Bertrand alla faire sa résidence à Tripoli. L'année suivante Tancrède, administrateur de la principauté d'Antioche, après la mort de Boémond I, son cousin, s'étant brouillé avec Tancrède, lui enleva Tortose dont il donna le gouvernement à Guillaume, fils naturel de Robert, duc de Normandie. Bertrand se vengea d'une manière bien chrétienne de cette insulte. Une armée de cent mille Turcs s'étant avancée jusqu'à Césarée de Philippe, à une journée d'Antioche, menaçait de faire le siège de cette dernière ville. Tancrède se voyant hors d'état de résister, implora le secours des princes chrétiens. Baudouin I, roi de Jérusalem, le comte Bertrand, et plusieurs autres seigneurs, se mirent en marche, le joignirent, et attaquèrent avec vingt-six mille hommes, qui composaient toute leur armée, celle des infidèles qui ils mirent en fuite le 20 décembre 1111; ce qui délivra Tancrède d'un grand péril. Bertrand ne put se dispenser l'année suivante de se lier avec l'empereur Alexis contre ce même Tancrède, qu'Alexis envoya sommer de lui rendre la ville d'Antioche en vertu de son serment. Mais, dans le temps des négociations pour cette ligue, Bertrand mourut le 21 avril 1112, à l'âge de quarante six ans, laissant un fils unique, en bas âge, de sa seconde femme HILÈNE ou ALIX, fille d'Endes I, duc de Bourgogne, qu'il avait épousée en 1095. (Devenue veuve, elle se remarqua à Guillaume III, comte d'Alençon.) La première femme de Bertrand, nièce de la célèbre Mathilde, comtesse de Toscane, ne lui donna point d'enfants. C'est à Bertrand, suivant la remarque de D. Vaissette, qu'on doit attribuer la fondation du grand prieuré de S. Gilles, qui est la plus ancienne maison de l'ordre de Malte, en deçà de la mer.

II. PONS.

1112. PONS, fils de Bertrand, comte de Tripoli, lui succéda sous la conduite, à ce que l'on croit, de l'évêque de cette ville. Ce prince est appelé par un ancien *Émule de la gloire de ses aïeux*: titre qu'il justifia par ses belles actions. Il se distingua dans presque toutes les guerres que les croisés eurent de son temps contre les infidèles. Des l'an 1115, au mois de juillet, il marcha vers Tibériade au secours du roi Baudouin I qui, par son imprudence, avait été battu par les infidèles. Il prit la liberté de lui représenter la faute qu'il avait faite, et l'aide à la réparer. L'an 1119, apprenant que Roger, prince d'Antioche, est assailli

par une armée formidable de turcs, il vole à sa délivrance. Mais Roger était péri et son armée défilait avant qu'il arrivât. Pons et Baudouin II, roi de Jérusalem, vengèrent bientôt sa mort par une bataille sanglante qu'ils gagnèrent sur les infidèles. L'an 1129, Pons eut avec ce même monarque, au sujet de l'hommage qu'il refusait de lui rendre, une querelle très-vive dont les barons prévirent les suites par leur médiation. L'an 1124, Pons se signala au siège de Tyr, dont la conquête fut principalement due à sa bravoure et à son habileté. L'an 1127, Pons, en dix-huit jours de siège, soumit, avec le secours du roi de Jérusalem, la ville de Raphania, voisine de ses états du côté du Mont-Liban, dans la province d'Apamée. L'an 1151, après la mort du roi Baudouin, il prit le parti d'Alix, veuve de Baudouin II, prince d'Antioche, qui contestait aux tuteurs de la jeune Constance, sa fille, le gouvernement de cette principauté. Foulques, nouveau roi de Jérusalem, s'étant acheminé vers Antioche pour réduire Alix, Pons lui refusa le passage sur ses terres. Guerre à cette occasion entre les deux princes. Pons est battu dans une bataille que Foulques lui livra, et bientôt après il fait la paix avec lui. Le comte de Tripoli tourne ensuite ses armes contre les infidèles, qui, de leur côté, lui firent une cruelle guerre. Le sultan d'Alep l'ayant poursuivi, l'oblige à se renfermer dans le château de Montferrand, près de Raphania, où il le tient assiégé. Le roi Foulques, à la prière de la comtesse de Tripoli, sa sœur utérine, vient au secours de Pons et oblige les infidèles à lever le siège. Mais il était destiné à périr par les mains des Musulmans. L'an 1157, ayant appelé à son aide les Syriens du Mont-Liban, il est trahi par eux dans un combat donné sous le château du Mont-Felien, dont le prince da Damas, et livré à ce musulman qui lui fait souffrir une mort cruelle. Il avait épousé, l'an 1115, Cécile, veuve de Tancred, et fille de Philippe I, roi de France, dont il eut deux fils, Raimond son successeur, et Philippe. (Vaissette.)

III. RAIMOND I.

1157. RAIMOND, fils de Pons et de Cécile, remplace son père, l'an 1157, dans le comté de Tripoli. En fils bien né, son premier soin fut de venger la mort de son père sur les tuteurs qui l'avaient occasionné. Ayant rassemblé promptement les débris de son armée, il va chercher les coupables sur le Mont-Liban, vient à bout de se rendre maître des principaux d'entre eux, et les ayant amenés à Tripoli, il leur fait subir, à la vue et au contentement du peuple, de longs et rigoureux supplices. Mais bientôt après, Sanguin ou Zenghi, sultan d'Alep, et cruel et puissant ennemi des Chrétiens, instruit de la mort de Pons et du carnage de ses gens, comptant trouver le pays épuisé, vint assiéger la ville de Raphania. Foulques, roi de Jérusalem, sollicité par Raimond, vint à son secours. Ces deux princes, ayant eue leurs forces, marchent vers la ville assiégée. Mais Sanguin étant venu à leur rencontre, leur livre bataille, fait prisonnier le comte de Tripoli, et oblige le roi de Jérusalem à se jeter avec ses troupes dans un château voisin à demi ruiné, sans vivres et sans bagages. La place est aussitôt assiégée. Dans sa détresse, Foulques fait partie en diligence des courriers pour Antioche et pour Jérusalem. On lui amène du secours de l'un et de l'autre côté. Guillaume, patriarche de Jérusalem, avec la croix conduisait les troupes qu'il avait levées dans le royaume. Raimond, prince d'Antioche, marchant à la tête des siennes. Sanguin, apprenant leur marche, fait proposer au roi de lui rendre tous les prisonniers qu'il a faits, s'il veut lui remettre la place. Foulques ne croyant pas le secours qu'on lui amène si proclure da lui, accepte la proposition. Le siège est aussitôt levé. Le roi s'en retourne à Jérusalem, le comte da Tripoli dans sa capitale, et celui d'Antioche dans la sienne aussi assiégée par les Croisés. (Hillélm. Tyr. I. 15.) Raimond jusqu'alors ne s'était fait connaître que par des actions honorables; mais, l'an 1148, il se signala par une perfidie atroce envers Bertrand, fils naturel d'Alfouze Jourdain,

comte da Toulouse, et son proche parent. Bertrand, avec N. sa sœur, avait suivi son père à la Terre-Sainte. L'ayant perdu la soir même de leur débarquement, au peu de jours après, le frère et la sœur s'étaient jetés dans un château du comté de Tripoli. Loins de leur tendre une main secourable dans la désolation où ils se trouvaient, Raimond eut l'inhumaine de les livrer aux Turcs. La sœur, par la suite, devint femme du sultan Noradin; et Bertrand, l'an 1153, fut délivré par les soins da l'empereur Manuel et de Baudouin III, roi de Jérusalem. (Foy. Noradin, sultan d'Alep, et Alfouze Jourdain, comte da Toulouse.) L'an 1149, Raimond se trouva à la bataille de Belinas ou de Pénecée, gagnée contre Noradin; mais celui-ci fut dédommagé de cet échec par la mort du prince d'Antioche qui périt dans l'action. L'an 1151, le comte Raimond eut une fin non moins funeste. Il avait épousé Hodierna, sœur de Mélissende, reine de Jérusalem. Le roi et la reine apprenant qu'ils vivaient fort mal ensemble, se rendirent sur les lieux pour les réconcilier. Mais n'ayant pu y réussir, ils commentèrent Hodierna avec eux. Le comte les reconduisit; et, comme il s'en revenait, il fut massacré, près la porte Tripoli, par les Bathéniens ou Assassins, peuple du voisinage. Il laissa de son mariage un fils nommé comme lui, et une fille, appelée Mélissende, accordée avec l'empereur Manuel qui ensuite la refusa. Parmi les sceaux, publiés par D. Vaissette, on voit celui de Raimond I, comte da Tripoli, tiré d'une charte de l'an 1151. Il y a deux sceaux d'égalé grandeur, dont la première représente ce prince à cheval, tourné vers la gauche, la tête couverte d'un bonnet, et portant un étendard et une bouclier. L'inscription est — RAIMUNDUS COMES TRIPOLIS. Au revers on voit la ville de Tripoli avec cette légende: ET HEC SUA CIVITAS TRIPOLIS.

IV. RAIMOND II.

1151. RAIMOND II, fils de Raimond I et d'Hodierna, succéda, dans sa douzième année à son père, sous la tutelle d'Hodierna, sa mère. L'an 1162, mécontent de l'empereur Manuel qui avait refusé la main de Mélissende, sa sœur, après l'avoir fiancée, il arma plusieurs galères avec lesquelles il ravagea les îles et les côtes de l'empire grec. L'an 1165, le 10 août, étant venu au secours du château de Harenc, entre Antioche et Alep, assiégé par Noradin, il perdit une bataille contre ce prince, qui le fit prisonnier avec le prince d'Antioche, son allié, lui fit essayer une captivité des plus dures, et ne le relâcha qu'en 1171, moyennant une rançon de quatre-vingt mille ducats d'or. Pendant qu'il était dans les fers, Tripoli fut affligée, l'an 1170, par un tremblement de terre si violent que presque tous ses édifices furent renversés, et la plupart des habitants ensevelis sous leurs ruines. Mais peu de temps après cette ville fut rebâtie et mise dans un meilleur état qu'auparavant. Les Chrétiens y établirent des manufactures de soie et de camelots, à la fabrique desquels il y avait plus de quatre mille ouvriers continuellement employés. L'an 1177, après avoir échoué devant Hame, le comte de Tripoli va faire le siège de Harenc, et engage le prince d'Antioche, le comte de Flandre, les grands-maîtres des deux ordres, et d'autres seigneurs, à le secondar dans cette entreprise. Guillaume de Tyrcause les assiégea de beaucoup de négligence, et da s'être plutôt occupé de divertissements que des opérations du siège. Mais ce reproche ne doit pas tomber sur tons indistinctement, puisque, suivant le même auteur, on était à la veille d'empêcher la place, après de longs et pénibles travaux, lorsque le comte de Tripoli, à l'appât d'une somme considérable que le gouvernement de Hamec lui fit offrir secrètement, consentit à se retirer. L'an 1185, la lipre dont était attaqué le roi laudouin, le mettant hors d'état de gouverner, le comte de Tripoli fut chargé de la régence du royaume. Baudouin, étant suc le point de moucir l'an 1185, lui continua le même emploi jusqu'à la majorité da son neveu Baudouin V, qui descendit lui-même au tombeau l'année suivante. Raimond alors disputa le

trône de Jérusalem à Gui de Lusignan ; mais pour le bien de la paix , il se relâcha ensuite de ses prétentions. L'an 1187, tandis que Raimond se tient à Sephoura avec l'armée chrétienne , une femme est assiégée dans Tibériade par Saladin qui se rend maître de la ville le 2 juillet , et la livre aux flammes. Mais il suspend l'attaque du château , où la comtesse s'était retirée , et marche au devant de l'ennemi qui venait à lui. Le 3 du même mois commença la fameuse bataille de Tibériade. Raimond , par un discours digne de Salluste , que Raoul de Coggeshale nous a conservé , avait inutilement conseillé de l'éviter. Entraîné par l'avis contraire , il se chargea du commandement de l'avant-garde. Dans la déroute des Chrétiens , n'ayant pu rejoindre la gros de l'armée , il fut obligé de prendre la fuite avec le petit nombre de siens que l'épée des Musulmans avait épargnés. Vincent de Beauvais et Nangis prétendent qu'il était d'intelligence avec Saladin , et lui imputent le malheur des nôtres en cette bataille. Ils vont jusqu'à dire qu'il s'était fait musulman , et qu'on trouva sur son corps les marques de la circoncision après sa mort : accusations calomnieuses , dont il a été pleinement lavé par l'historien de Languedoc (T. 2 , note 56). Raimond termina ses jours la même année dans sa capitale que Saladin menaçait d'assiéger , après s'être rendu maître du château de Tibériade le lendemain de la bataille. Les uns disent qu'il fut tué en duel , les autres qu'il

mourut de pleurésie. N'ayant point d'enfants d'Esquive , sa femme , dame de Tibériade et veuve en premières noces de Gautier , prince de Galilée , il légua ses états à Raimond , son fils aîné , qui suit.

V. RAIMOND III.

1187. RAIMOND III, fils de Boémond III, prince d'Antioche et d'Orgueilleuse , devint comte de Tripoli après la mort de Raimond II. Bernard le trésorier lui reproche d'avoir refusé l'entrée de sa capitale aux prisonniers que Saladin , après la prise de Jérusalem , avait renvoyés , et de les avoir même pillés. C'est la même barbarie que d'autres imputait à son père. Il tomba par la suite dans un état de démence dont les accès étaient quelquefois si violents qu'on était obligé de le lier. Mais il avait de bons intervalles. Vers l'an 1200 , étant au lit de la mort , il confia ce comté à Boémond , son frère , pendant la minorité de Raimond Rupin , son fils , qu'il avait eu d'Alix , fille de Rupin de la Montagne , prince d'Arménie. Boémond , abusant de la confiance de son frère , réunit , l'année suivante , en sa personne , le comté de Tripoli à la principauté d'Antioche. Quelques-uns prétendent que Raimond lui avait fait une donation de son comté pour l'engager à favoriser Raimond Rupin , à qui la principauté d'Antioche devait revenir après la mort de Boémond III , son aîeul.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES GOUVERNEURS ET ROIS CHRÉTIENS D'ARMÉNIE. (*)

Les géographes du moyen âge divisent l'Arménie en deux parties, dont l'une, appelée la grande Arménie, avoisine la mer Caspienne du côté du Septentrion, et par l'Euphrate est séparée de la petite Arménie qui, de l'autre côté, touche à la Cilicie et à la Méditerranée. *Mélicène*, nommée aujourd'hui Malatya, était la capitale de cette seconde Arménie, qui fut autrefois le siège des peuples nommés *Leuco-Syres*, ou Syriens blancs, au rapport de Procope, ou plutôt des *Mélano-Syres*, ou Syriens noirs, comme le veut Hérodote. Il y avait encore, outre ces deux Arménies, le Thème arménien qui étoit une partie de la Cappadoce, qui avoisine le Pont-Euxin, et étoit ainsi nommé parce qu'il joignait l'Arménie. La principale ville de ce canton étoit *Avanacé*. Mais dans les derniers siècles, le royaume d'Arménie comprenait particulièrement les provinces qui sont aux environs du Mont-Taurus du côté de la Cilicie. Sous les premiers empereurs de Constantinople, l'Arménie, dont nous parlons, étoit gouvernée par des ducs et des comtes jusqu'à l'empereur Justinien I, qui en donna le gouvernement à *Acace*, puis à *Sistas*, persan de nation, à qui il avait fait épouser *Convento*, sœur de sa femme. Ce *Sistas* fut mis à mort par les Arméniens.

Dorothea tint encore ce gouvernement sous Justinien.

Isan Nustan gouvernait l'Arménie sous Maurice. Les troubles qui s'élevèrent dans l'empire sous Phocas, successeur et meurtrier de ce prince, donnèrent occasion à Chosroès de s'emparer de l'Arménie et de la Cappadoce. Héraclius reprit ces deux provinces, lorsqu'il alla faire la guerre en Perse, et y fit même hiverner son armée. Passaguet, patriote des Arméniens, se révolta quelque temps après, sous l'empereur Constantin II à l'aide des Arabes. Mais au bout de deux ans, Abil, chef de ces derniers, fit une irruption dans le pays, et défit *Maurian*, général des Grecs, après quoi il se retira.

Sabarius, aussi persan de nation, fut nommé par le même Constantin au gouvernement de l'Arménie. Quelques sujets de mécontentement le portèrent à se révolter après s'être concerté avec le calife Ali qui lui fournit du secours; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût défait l'an 658. Les Arabes, sous l'empire de *Constantin Pogonat*, firent une nouvelle tentative sur l'Arménie, et vinrent à bout d'en enlever une partie aux Grecs. Justinien II, successeur de Constantin, fit, avec le calife *Abdoulmalek* un traité par lequel il fut arrêté que les Grecs et les Arabes partageraient entre eux les revenus de l'Arménie, de l'île de Chypre et de l'Ibérie. Mais la même année, sans avoir égard à ce traité, Justinien envoya Léonce avec une armée dans l'Arménie, qu'il fit rentrer, ainsi que l'Ibérie et l'Albanie, sous l'obéissance des Grecs. Cette conquête leur échappa, l'an 687, par la lâcheté du patriote *Sablas*, lequel ayant été nommé gouverneur d'Arménie, fut d'abord peu de temps après par les Arabes, qui devinrent maîtres du pays par sa retraite. L'année suivante, ils entrèrent dans la

deuxième Arménie, et l'an quatrième de l'empereur Tibère Apsimare, tout le pays leur fut assujéti. De là ils passèrent en Cilicie; mais ils furent repoussés par Héraclius frère de l'empereur.

Constantin Copronyme, ayant repris la deuxième Arménie, y établit gouverneur *Pacu*, qui fut battu par les Arabes, mais qui sut réparer cet échec et se maintenir dans son gouvernement. C'est cette petite Arménie qui a depuis eu des rois et des princes dont nous allons donner la suite chronologique avec un détail de ce que l'histoire nous a transmis de leurs principales actions. Nous ne liions pas quand elle s'est soustraite à l'obéissance des Grecs; mais il y a lieu de croire que ce fut avant le règne de Basile le macédonien, qui fit la guerre aux Arméniens, et assiégea *Mélicène* qu'il ne put néanmoins emporter. (Constant. Porph. in Basil. C. 28, 29.)

De tout temps il y avait eu de l'opposition entre les Grecs et les Arméniens. Le patriarche de Constantinople avait plusieurs fois tenté de soumettre à sa juridiction le catholicisme d'Arménie, et y avait réussi quelquefois par l'autorité des empereurs. Mais cette soumission forcée n'avait été que passagère. L'aversion des Arméniens pour les Grecs fut peut-être une des causes qui les firent tomber dans l'hérésie des Monophysites. Ce fut leur catholicisme Niersis qui les y entraîna dans le sixième siècle. Ayant assemblé, l'an 556, un concile à Thèbes, il y fit condamner le concile de Calédoine et adopter l'erreur d'Eutychès sur l'unité de nature en J.-C. ce qui fut confirmé par celui de Tiben en 552.

Philasby Brachance est le premier prince de la petite Arménie moderne, qui se montre dans l'histoire. Retraqué dans les places et les lieux qui sont environnés de montagnes, il refusa de reconnaître Michel Ducas; mais après la mort de cet empereur, il se soumit volontairement à son successeur *Nicéphore Botaniote*, qui lui conféra la dignité de eucapatite. Il vivait environ l'an 1080.

Constantin et *Taphiroc*, son frère, appelé par d'autres *Taphine*, parurent ensuite avec le titre de princes d'Arménie. Ils avaient leurs principales forteresses dans les gorges du Mont-Taurus, et ils étoient si puissants en biens, et si forts en troupes, qu'ils étoient estimés comme les rois du pays. (Hill. Tyr., L. X. c. 1. Theoph., c. 119.) Ils sont, ainsi que leurs successeurs, ordinairement surnommés les *Montagnes de Montants*, à cause du pays qu'ils habitaient et où ils commandaient, pays rempli de rochers et de montagnes, ainsi qu'il est décrit par S. Basile (Ep. 342); par Tegenou de Passau et par Willebrand d'Ullenhourg. Le lieu de leur résidence étoit au à une petite journée au nord d'Assarthe, au pied d'une montagne, sur laquelle il y avait un château très-fort qui défendoit la ville. Au reste ils n'étoient pas les vœux souverains de l'Arménie, car ce pays, comme l'a remarqué Guillaume de Tyr

(*) Tirée en grande partie des *Familles d'Ossener* de M. de Coigny.

était divisé en plusieurs principautés, qui s'étaient formées par la faiblesse et l'impuissance des Grecs. L'histoire de ces temps-là nous donne plusieurs de ces petits princes arméniens, tels que GABRIEL, seigneur de Melitène, capitale de la deuxième Arménie, qui donna sa fille à Baudouin II, roi de Jérusalem (*Ab. Aqu.* L. III, c. 17, et L. IV, c. 6.) PANACRE et COVASTIL, frères, (*id.* L. III, c. 18.) et NICETUS qui avaient leurs châteaux du côté de Turbessel (*id.* L. II, c. 4, 44.) USKIN qui avait les siens dans les montagnes voisines d'Antioche, ANTONY et LÉON, son frère, SUSTON (*Geogr.* L. IV, c. 1.) et autres. Abulpharage (p. 245.) fait encore mention de BASILIK, seigneur des détroits d'Arménie, qui fut surnommé le *Larron* à cause des châteaux qu'il enlevait de temps en temps à ses voisins, et dont il met la mort en 1118. Ceux d'Édessa, désiraient se donner à Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, et se désistèrent de leur due, s'appuyèrent de Constantin, prince puissant, dit Albert d'Aix, et Baudouin en ayant été fait seigneur, Tapheus, frère de Constantin, lui donna sa fille en mariage, et le fit son héritier. Il est probable que ces deux frères portèrent le surnom de *Rupin*, ainsi que les deux frères LÉON et THOAS, ou THOMAS, qui commandaient en Arménie sous l'empire d'Alexis Comnène, à qui la princesse Anne Comnène (L. XIII, p. 414) donne ce surnom. Ces deux frères en avaient deux autres, nommés MILON et ETIENNE, avec deux sœurs, dont l'une fut mère de THOMAS, qui posséda l'Arménie après ses oncles, et la deuxième épousa JOSEPH I, prince d'Édessa. Le P. Sebastiani Paoletti prétend que c'est la même femme qui épousa successivement ces deux maris.

LÉON, nommé par les Arméniens *Léon*, ou *LIVON*, d'où les Grecs ont formé le nom qu'ils lui donnent de *Λεωντος*, eut un démêlé avec BOÉMOND II, son oncle, prince d'Antioche, qui porta la guerre dans son pays. LÉON appuya du secours des Turcs qui tuèrent BOÉMOND dans une rencontre, l'an 1131, près du château d'Atarbeh (V. les *princes d'Antioche*). Mais ceux d'Antioche eurent leur revanche incontinent après, ayant fait LÉON prisonnier dans une autre bataille. Sa captivité fut longue. Elle dura encore lorsque Jean Comnène, fils et successeur d'Alexis, vint faire la guerre à Raimond, successeur de BOÉMOND, pour se venger de ce qu'il avait obtenu la main de l'héritière d'Antioche préférentiellement à son fils MAMEL. Sur le bruit de la marche de l'empereur, ceux d'Antioche le mirent en liberté l'an 1135, et firent alliance avec lui. LÉON, fidèle à sa parole, entra sur les terres de l'empire, et mit le siège devant Séleucie; ce qui fit une diversion et attira l'armée de l'empereur de ce côté-là. Le monarque, après avoir fait lever le siège, entra dans la Cilicie, prit les villes d'Adse et de Tarse, puis entra dans l'Arménie, où il emporta le fort château de Barca, qui fut vaillamment défendu par Constantin, l'un des grands seigneurs du pays. C'est tout ce que l'histoire nous apprend de LÉON. L'année de sa mort est incertaine.

THOAS, dit que les Grecs THOMAS, frère de LÉON, lui succéda dans la principauté d'Arménie, ou plutôt continua de la gouverner après lui. C'était un prince ambicieux et guerrier, qui, se trouvant trop resserré dans son pays, tâcha de s'étendre aux dépens de ses voisins. Il entra dans la Cilicie qui était revenue à l'empire depuis que l'empereur Manuel l'avait enlevée au prince d'Antioche, et entreprit d'en faire la conquête. Manuel envoya contre lui son cousin Andronic. Mais THOAS battit ce général en diverses rencontres, et l'obligea de retourner honteusement à Constantinople. L'empereur, occupé ailleurs, chargea Renaud de Châtillon d'arrêter les progrès du prince d'Arménie. Renaud leva des troupes, et poussa THOAS si vivement qu'il le contraignit d'abandonner la Cilicie. Manuel avait promis une récompense à Renaud. Celui-ci, voyant qu'il lui manquait de parole, fit alliance avec ce même THOAS, qui vint avec ses troupes à Antioche. Le roi de Jérusalem, Baudouin III, sur le bruit (faux) qui courait de la mort de NORDIN, poussa alors

à recommencer la guerre contre les Sarrasins. Les deux princes allèrent le joindre l'an 1150, et se trouvèrent au siège qu'il fit de Césarée. THOAS, après la prise de cette place, resta en Cilicie ou il prit Tarse et Anazarbe, les deux principales villes du pays, avec celles de Mamistra, d'Adana et de Sisim. Manuel, extrêmement irrité contre ces deux princes, vint en Cilicie avec une puissante armée, et débuta par le siège de Mamistra. Le roi Baudouin, craignant le contre-poids de la vengeance de l'empereur, se rendit médiateur, et obtint d'abord le pardon de Renaud. Il fit ensuite la paix de THOAS, lequel après avoir rendu les places qu'il avait prises, fit hommage à l'empereur de ses propres états, et s'engagea comme vassal à le suivre dans ses guerres contre les Turcs. Ceci est de l'an 1160, ou environ. (*Nicetas in Mon.* L. III, c. 1. *Will. Tyr.* L. 18, c. 23, 24. *Cinnam.* L. XLIV, c. 202, 216.) Quelques années après, NORDIN étant venu assiéger Harenc, dans la principauté d'Antioche, THOAS accourut au secours des vôtres avec Calaman, cousin de l'empereur qui l'avait fait gouverneur de la Cilicie. Après avoir fait lever le siège à NORDIN, en vint à une bataille que les Chrétiens perdirent au mois d'août 1165, et où Calaman fut fait prisonnier. THOAS, qui n'avait pas été d'avis d'aller combattre l'ennemi, se sauva avec une partie de ses troupes (*Gesta Dei per Fr.* pp. 1179, 1182.) Bientôt un nouveau sujet de mécontentement l'engagea à se révolter contre Manuel. Etienne, son frère, fut mis à mort par des assassins. Il imputa ce meurtre à Euphorbeus, que l'empereur, dont il était cousin, avait nommé pour gouverner la Cilicie, pendant la prison de Calaman. En conséquence THOAS se jeta sur cette province dont il enleva plusieurs places. (*Cinnam.* p. 247.) Ces hostilités ne firent qu'à sa mort arrivée avant l'an 1170. Il ne laissa point de lignée. (*Lign. d'Outremer*, c. 5. *Will. Tyr.* L. XX, c. 27, 28.) THOAS, quoique schismatique, ne refusa pas, comme on vient de le voir, de s'allier avec les Catholiques. Il accorda même aux chevaliers de l'Hôpital et à ceux du Temple, la permission de faire des établissements dans ses états. (Pasciad.)

THOMAS, fils de la sœur de THOAS, lui succéda dans la principauté d'Arménie, à laquelle il fut appelé par les seigneurs du pays. Guillaume de Tyr nous apprend qu'il était latin, c'est-à-dire français de nation par son père, sans néanmoins désigner sa famille. Il ajoute qu'il manquait de reconnaissance envers ceux qui l'avaient élu; qu'un lien de leur faire des libéralités, il ne leur témoignait que de l'indifférence, et que cette ingratitude fut la cause de son malheur. En effet,

MILON, appelé MELICI ou MELIAS, par les Arméniens, frère de THOAS, et templeur apostat, prenant occasion du refroidissement des seigneurs d'Arménie envers THOMAS, son oncle, s'allia, sous certaines conditions, avec NORDIN, amena dans l'Arménie les troupes que ce sultan lui fournit, et s'empara du trône, après avoir obligé THOMAS de prendre la fuite. Aussi fidèle à son alliance qu'infidèle à sa religion, il servit NORDIN avec zèle dans presque toutes les rencontres, déclara la guerre aux Templiers, qu'il chassa des commanderies qu'ils avaient en Arménie, ravagea la Cilicie, et se mit à piller et à voler tous les pèlerins qui passaient leur chemin par ses terres. Amauri, roi de Jérusalem, après avoir inutilement essayé d'adoucir cet esprit féroce, marcha, l'an 1171, contre lui avec le prince d'Antioche. Déjà ils commençaient à le repousser, lorsque Amauri se vit rappelé pour aller secourir le château de Kroc, en Arabie, assiégé par NORDIN. L'empereur Manuel fut encore moins heureux dans la guerre qu'il fit, vers le même temps, à Melier. Trois de ses généraux, Michel URANUS, Andronic et Euphorbeus, furent défaits en Cilicie par l'Arménien, qui resta maître de presque toute cette province. Ces revers l'empêchèrent pas néanmoins que Manuel ne travaillât avec sûreté à ramener de nouveau les Arméniens dans le sein de l'Eglise grecque, et à les soumettre au patriarcat de Constantinople, comme ils l'avaient

été auparavant. Ayant envoyé à cet effet Théodoris à Nersès, leur catholique et non prince, comme le pense Haronius, il l'engagea, si nous en croyons la relation de cette ambassade donnée par cet annaliste, à rentrer dans la communion et l'obéissance de l'église grecque. Il paraît par là que Mélier venait moins les chrétiens de ses états que ceux de son voisinage, et qu'il n'entreprit point de leur ôter l'exercice de leur religion. Il mourut l'an 1180, laissant un fils qui suit, avec une fille nommée Dolet, mariée, suivant le P. Sebastiano Pooli, à Bertrand de Gilet.

1180. RUPIN, fils de Mélier et son successeur dans la principauté d'Arménie, n'héritait point de ses vices. Humain et bienfaisant par caractère, il s'attira l'amour de ses sujets par sa douceur et sa libéralité. Boémond, prince d'Antioche, avait trouvé moyen d'obliger Mélier à lui rendre Tarse, capitale de la Cilicie. Mais voyant qu'il lui serait difficile de conserver cette place, il le vendit à Rupin, l'an 1182, pour une somme considérable d'argent. *(Nal. Tyr., L. xiii, C. 7, 24.)* L'an 1185, on environna, ayant attiré ce prince à Antioche, sous prétexte d'une entrevue, l'épître prisonnier contre le droit des gens, et voulut, pour pris de sa liberté, le contraindre à lui rendre hommage. Sur son refus il le retint et entra dans l'Arménie, où il se rendit maître de plusieurs places. Livon, cousin de Rupin, érécia ses progrès, et le contraignit de relâcher son prisonnier. *(Santus, L. iii, par. 10, c. 8.)* Rupin mourut vers l'an 1189, laissant de son mariage avec ISABELLE, fille d'Ismaphor II, seigneur de Thoron, et d'Etienne, sa femme, deux filles, Alix et Philippine. La première épousa Raimond, fils aîné de Boémond III, prince d'Antioche, qui mourut avant son père, et laissa un fils, nommé Rupin, qui prétendit à la principauté d'Antioche. Philippine épousa Theodore Lascaris I, empereur grec. Brompton, parlant du voyage du roi Philippe Auguste à la Terre-Sainte (p. 1215), dit qu'il se retourna par sa route par l'Arménie, et traversa les terres de Rupin de la Montagne. Il veut dire les terres qu'il avait possédées; car alors c'était Livon qui commandait en ce pays.

LIVON I, ROI D'ARMÉNIE.

1189 on environna. Livon ou Léon, prit en main, après la mort de Rupin, le gouvernement de l'Arménie, comme tuteur de ses deux filles. Presque tous les auteurs le donnent pour frère de ce dernier, et lui-même, parlant du jeune Rupin, fils de Raimond d'Antioche, l'appelle toujours son neveu. Mais une lettre du pape Innocent III (L. ii, p. 556), qualifie Mélier ou Milon, oncle maternel de Livon, *avunculus*; et lui-même, dans une charte du mois d'août 1210, dont l'original, souscrit avec le cinabre et scellé d'un sceau d'or, est conservé dans les archives de la commanderie de Monseigneur, en Provence, se dit fils d'Etienne en ces termes : *Leo, filius Domini Stephani bonae memoriae, Dei et romani imperii gratia, rex*; ce qui justifie qu'il était neveu de Theodor et de Milon; car son père n'était pas différent d'Etienne, qui fut mis à mort par Euphorbeus, gouverneur de la Cilicie sous l'empereur Manuel, comme on l'a remarqué ci-devant. Cette principauté, qu'il n'avait qu'en dépôt, il se l'approprie par droit de bienfaisance, et en priva les véritables héritiers. L'an 1190, apprenant que l'empereur Frédéric I devait passer par ses terres en allant à la Terre-Sainte, il lui envoya des ambassadeurs avec des vivres. *(Hoveden, p. 691.)* Ce prince s'était noyé dans un fleuve de la Cilicie, Livon alla au-devant de Frédéric, duc de Suabe, fils de l'empereur défunt, qui avait pris la commandement de l'armée après le mort de son père, et l'offensa à Mamistra, où il le traita magiquement. Frédéric y tomba malade, et fut visité par le catholique des Arméniens. Il n'attendit pas néanmoins son parfait rétablissement pour continuer sa route. Impatient d'arriver au siège d'Acre, il se fit transporter à Antioche en bateau. L'année suivante, Livon accompagna Gui de Lusignan lorsqu'il alla au-devant de Ri-

chard, roi d'Angleterre, en l'île de Chypre. Boémond III, prince d'Antioche, fut aussi de ce voyage. L'an 1194, il s'éleva une querelle entre ces deux princes, au sujet des limites de leurs états. Boémond fit proposer au prince d'Arménie une conférence pour terminer cette contestation à l'amiable. Livon l'accepta. Mais connaissant, par l'exemple de son prédécesseur, la perfidie de Boémond, il se fit accompagner par deux cents chevaliers, qu'il mit en embuscade près de l'endroit où ils se devaient rencontrer. Boémond, voyant qu'il lui serait difficile de s'accorder avec Livon, fit prié Henri, comte de Champagne, régent du royaume de Jérusalem, de vouloir bien se rendre l'arbitre de leurs différends. Henri se rendit en Arménie, où il fut reçu avec distinction. Par sa médiation, Boémond et Livon firent un traité, par lequel il était dit que l'Arménie serait qu'elle à l'avenir de l'hommage qu'elle devait à la principauté d'Antioche; que Boémond lui-même deviendrait vassal de Livon, et lui abandonnerait les terres qu'il avait prises dans sa principauté; enfin que, pour établir une parfaite concordance entre eux, Raimond, fils aîné de Boémond, épouserait la fille aînée de Rupin. Livon fit demander ensuite au chancelier de l'empereur d'Allemagne, qui était alors à la Terre-Sainte, la permission de prendre le titre de roi, attendu qu'il avait assez de terres pour former un royaume. Il écrivit pour le même objet au pape Célestin III, qui consentit à sa demande, après avoir vu la profession de foi très-orthodoxe que Livon lui envoya de concert avec Georges, catholique d'Arménie. Courard de Wittelsbach, archevêque de Mayence, qui se trouvait en Syrie, fut chargé par les deux puissances de faire la cérémonie du couronnement; ce qui fut exécuté l'an 1197. Quelques critiques, et d'un Cange entre autres, ont douté, contre l'assertion de Baronijs, que le pape eût été même consulté sur cette affaire, attendu, disent-ils, que Livon, dans ses titres, ne fait point mention du saint siège, et se qualifie seulement : *Leo, per Dei et Romani imperii gratiam, rex omnium Armeniarum*. Mais Raynaldi (T. xiii, p. 44.), produit une lettre du même catholique, qu'on vient de nommer, écrite à Innocent III, et tirée du registre de ce pape, dont voici les termes : *Noveritis, Domine, quod ad nos venit nobilis, sapiens et sublimis archiepiscopus Mogunatus, qui nobis attulit ex parte Dei, et ex parte sublimitatis ecclesiae romanae, et ex parte magni imperatoris Romanorum sublimem coronam, et coronavit regem nostrum Leonem*. Vincent de Beauvais dit que Livon envoya depuis au pape et à l'empereur Otton IV, un ambassadeur, pour les prier de trouver bon qu'il leur fit hommage de son royaume; ce qu'ils lui accordèrent, ajoute-t-il, sans le droit de l'héritier présomptif, Rupin, fils de Raimond, comte de Tripoli, et d'Alix, fille de Rupin, prince d'Arménie. L'an 1201, après la mort de Boémond III, prince d'Antioche, Livon prit la défense de Raimond Rupin, que Boémond IV, son oncle, avait dépouillé. Le comte de Tripoli après la mort du comte Raimond, son père, Livon regardait alors, on feignait de regarder Rupin comme son propre héritier, et ce zèle apparent pour les intérêts du jeune prince, fut le prétexte de la longue guerre qu'il eut avec le prince d'Antioche; guerre dont on peut voir les principaux événements à l'article de ce dernier. Mais il parait bien dans la suite que Livon ne l'avait entreprise et ne la faisait que pour son propre intérêt et dans la vue d'agrandir ses états; car après avoir légué, pendant quelques années, Raimond Rupin de l'espérance de lui succéder, il le rejeta ouvertement et le chassa même de son pays. Durant ses guerres avec le prince d'Antioche, Livon eut contre lui les Templiers, qui servirent son adversaire avec zèle. Pour se venger, il ravagea les terres qu'ils avaient en Arménie et dans le voisinage, et leur enleva le château Gaston. Sur les plaintes qu'ils en portèrent au saint siège, l'an 1210, le pape Innocent III commit le patriarche de Jérusalem pour connaître de cette affaire. Livon, cité par le patriarche, refusa de compar-

raître, et en conséquence perdit sa cause, et fut excommunié par le pontife. On ne voit point qu'il ait travaillé à se faire relever de cette sentence. (Sponde.) Ce prince mourut l'an 1219 (et non pas en 1245, comme le marque le P. Mounier), laissant une fille mineure sous la tutelle de Constant, son cousin, l'un des plus puissants seigneurs d'Arménie.

ISABELLE et PHILIPPE.

1219. ISABELLE, fille de LIVON, qui l'avait instituée son héritière, lui succéda en bas âge, sous la tutelle de Constant, son parent, comte d'Arménie. Raimond Rupin lui disputa cette succession, et vint à bout de se faire reconnaître roi d'Arménie à Tharse. Mais peu de temps après, il fut pris par Constant, qui le confina dans une prison, où il mourut, suivant Samt (L. II, par. 3, c. 10). Le *Lignage d'Outremeur* dit qu'il fut tué par les Arméniens. L'an 1221, Constant fit épouser à sa pupille PHILIPPE, troisième fils de Boémond IV, prince d'Antioche. Ce choix ne fut pas heureux. Philippe en peu de temps s'attira par sa conduite le mépris et la haine de ses peuples. Constant, qu'il avait dépouillé de son autorité, le priva lui-même de celle qu'il lui avait procurée. S'étant assuré de sa personne, l'an 1222, il le fit mourir en prison, et se défit en même temps de soixante-dix barons (le P. Mounier, dans sa Lettre sur l'Arménie, n'en compte que vingt-trois), dont l'attachement pour ce prince annuait qu'ils ne laisseraient pas sa mort impunie. Revenu maître alors du gouvernement et de la main d'Isabelle, il lui donna pour nouvel époux AYRON, son fils, sous le nom duquel il exerça le souverain pouvoir, avec le titre de baile et de régent. L'Arménie était alors tributaire du sultan d'Icône, à qui elle était tenue de fournir et d'entretenir chaque année quatre cents lances. Sur le bruit que les Tartares devaient entrer dans la Turquie, le sultan Aladin envoya sa sœur et sa sœur en Arménie pour les garantir des outrages de ces barbares. Mais Constant, au lieu de les accueillir et de les garder en fidèle vassal, les livra entre les mains des Tartares, et fit alliance avec eux. Le sultan, irrité de cette perfidie, vint en Arménie, et mit le siège devant Tharse, qui appartenait alors à ce royaume. Mais il mourut l'an 1237, dans cette expédition. (*Finck. Bellow*, L. XXXI, c. 143, L. XXXII, c. 99.) L'histoire ne marque pas l'année du mort de Constant. Elle nous apprend seulement qu'entre autres il laissa un autre fils, nommé Sembat, ou Sembald, qui lui succéda dans la charge de comte, avec deux filles, Eleanette; femme de Henri, roi de Chypre, et Marie, alliée à Jean d'Ibelin.

AITON ou OTTON.

AYRON ou OTTON n'exerça les droits de la royauté qu'après la mort de son père, sous lequel il avait toujours été en tutelle. L'an 1240, ayant appris l'arrivée du roi saint Louis en Chypre, il envoya des ambassadeurs avec des présents pour lui faire offrir de ses services. Le monarque français les reçut avec distinction, et pour donner à leur maître une marque de la bonté de son affection, il s'engagea pour accommoder ses différends avec le prince d'Antioche, et ménagea entre eux une trêve de dix ans. L'an 1251, Aiton fit partir Sembat, son frère, pour aller résider auprès de Mangou, Khan des Tartares. A son retour, Sembat fit au roi, son frère, un rapport si avantageux des bonnes qualités de Mangou et du traitement honorable qu'il lui avait fait, qu'Aiton résolut d'aller lui-même le trouver. Ce voyage eut tout le succès qu'il s'en était promis. Non-seulement il mit dans ses intérêts le tartare, mais il lui persuada même d'embrasser la religion chrétienne et de se faire baptiser. Le sire de Joinville sembla placer ce voyage d'Aiton avant l'arrivée de saint Louis en Chypre, en disant qu'il obtint alors du Khan un grand secours avec lequel il défait le sultan de Cogne, et s'affranchit du tribut dont il était tenu envers lui; à quoi cet historien ajoute que la

renommée de cette victoire attira en Arménie beaucoup de chrétiens, dont on n'entendit plus de nouvelles. Mais Mangou ne mourut sur le trône qu'en 1251. Ainsi l'historien de saint Louis confond les temps, ou doit être favorablement expliqué. Le tartare, après avoir été baptisé par un évêque arménien avec les principaux de sa cour, envoya son frère Houlagou à la tête d'une armée vers le roi d'Arménie pour faire la guerre avec lui aux Musulmans de son voisinage. Ils commencèrent par les Assensins qu'ils détruisirent; puis étant entrés dans les états du sultan d'Alep, ils y firent de grands progrès qu'ils auraient poussés encore plus loin si le mort de Mangou, arrivée l'an 1259, n'eût rappelé son frère au Tartarie. L'an 1263, le pape Clément IV, voyant la décadence des affaires des chrétiens en Palestine, écrivit au roi d'Arménie pour l'engager à leur donner du secours. On ne voit pas l'effet que produisit alors cette lettre. Mais, deux ans après, Aiton envoya des troupes à la ville d'Antioche menacée d'un siège. Ses propres états ne furent pas à l'abri des incursions des Sarrazins. Car tandis qu'il était avec les forces du royaume chez les Tartares, le sultan d'Egypte, profitant de l'occasion, fit partir un de ses généraux à la tête d'une armée pour faire une irruption dans l'Arménie. Les enfants d'Aiton se mirent en devoir de repousser les infidèles; ayant levé promptement des troupes, ils leur livrèrent un combat dont l'issue ne répondit pas à leur valeur. Les Arméniens furent défaits. Léon, fils aîné d'Aiton, fut fait prisonnier; et l'autre, nommé Thors, périt dans l'action. Cette victoire donna aux infidèles la facilité de courir l'Arménie, où ils firent d'effroyables ravages. Aiton revient en diligence au secours de ses états. Mais n'ayant pu obtenir de secours des Tartares, il est obligé de s'accommoder au tems. Il fait une trêve avec le sultan qui lui rend son fils en échange de quelques places qu'Aiton lui cède. Ceci semble être arrivé vers l'an 1269. Cependant il est raconté par Abulfarrag sous l'an 1265. Ce fut un des derniers événements du règne d'Aiton. Les affaires de ce monde, il abdiqua vers l'an 1270, et se retira dans un monastère où il prit le nom de Moïsire, et finit ses jours l'an 1272, laissant de la reine, sa femme, un fils qui suit, et cinq filles; Sebille, femme de Boémond VI, prince d'Antioche; Euphémie en Fémie, mariée à Julien, sire de Sayète ou Sidon; Biote, femme du sire de la Roche; Marie, aliée à Gui d'Ibelin, fils de Baudouin, sénéchal de Chypre; et Isabelle, morte sans alliance (Samt, L. 12, part. 15, c. 8. *Lignage d'Outremeur*.)

LIVON II.

1270 ou environ. LIVON ou LÉON, fils d'Aiton, monta sur le trône d'Arménie, après l'abdication de son père. Il continua de cultiver l'alliance des Tartares avec le secours desquels il fit ses efforts pour détruire les Sarrazins d'Egypte. Lorsque Abaka eut conquis le royaume des Turcs, ou de Roum, il l'offrit à Livon qui s'excusa de l'accepter, sur la difficulté qu'il aurait à le conserver, attendu qu'il avait toujours sur les bras le sultan d'Egypte, Bondouchar, qui menaçait à tout moment ses états. Bondouchar en effet, l'an 1275, était entré dans le plain de l'Arménie, où il avait massacré plus de vingt mille hommes, fait plus de dix mille captifs, et pillé tout ce qui était tombé sous sa main; désastre qui obligea le roi de se retirer dans les montagnes et les habitants de s'embarquer sur mer, pour se sauver de la rage du sultan. (Samt, L. 5, part. 12, c. 14.) Livon pria seulement le tartare de vouloir bien se joindre à lui pour chasser Bondouchar de la Syrie. Le monarque Aiton (1) (c. 34), dit qu'A-

(1) Ce même Aiton était fils de Sembat, frère du roi Aiton, qu'il mit dans toutes ses expéditions. Il est aussi parti à celles de Léon, jusqu'à ce que voyant les affaires d'Arménie changer, il quitta le métier des armes et se consacra à la vie solitaire. Il mourut en Egypte, où il embrassa la vie religieuse. Ses dépouilles furent envoyées dans le saint en pape Clément V, alors résident à Avignon, pour le prier de seconder sa cause. Ce pontife prit en affection le prince

haka y consenti, et qu'ayant joint ses troupes à celles de Livon, ils remportèrent une victoire sur Bondochar dans la plaine de la Chamelle. Mais Bondochar sut bien réparer cet échec. Pachymère (L. 6, c. 1), dit qu'il maltraita fort le patriarche d'Antioche jusqu'à le faire emprisonner, et qu'il l'est même fait mourir s'il ne se fût sauvé. Le sujet de leur démêlé n'est point connu : mais il y a bien de l'apparence que ce fut ce traitement qui attira à Livon l'excommunication dont il n'était pas encore abattu, suivant le même auteur, en 1282 (L. 7, c. 19.). Ce prince mourut, selon du Caoge, en 1288, ou l'année suivante, laissant six fils et trois filles de sa femme GUJANAZ, fille de Constantin, seigneur de Lamberon, forteresse située entre l'Arménie et la Turquie. Les fils sont Aiton qui suit; Thoros; Sembat; Constant; Nersès; et Ropin. Les filles, Isabelle, femme d'Aimeri ou Amari, fils de Hugues, roi de Chypre; Ricta, mariée à Michel, fils de l'empereur Andronic le Vieux, nommée par les Grecs Marie ou Xène; et Théophane qui épousa Jean l'Ange, fils de Jean, sebastocrator.

AITON II.

1288 ou 1289. Aiton, fils aîné de Livon II et son successeur, embrassa, l'an 1290, la communion de l'église romaine avec son peuple, gagné par les sollicitations du pape Nicolas IV qui lui envoya des frères mineurs pour ce sujet, avec des lettres adressées à lui, à la princesse Marie, sœur de la reine décedée pour lors, à Thoros, frère du roi, et à Livon, comte d'Arménie. En reconnaissance de cette réunion, Nicolas et ensuite Boniface VIII s'intéressèrent vivement pour la défense de l'Arménie contre les infidèles dont les incursions menaçaient ce royaume d'une ruine entière. Aiton, ayant envoyé des ambassadeurs en France pour demander du secours, Nicolas, qu'ils saluèrent en passant à Rome, les chargea de lettres de recommandation très-pressantes pour le roi Philippe le Bel. Mais elles firent peu d'effet, les conjonctures ne permettant point à la France de transporter en Orient des forces dont elle avait besoin pour sa propre défense. Les Sarrasins faisaient cependant de nouveaux progrès en Arménie. Aiton, se voyant hors d'état de leur résister, descendit du trône vers l'an 1295, et prit l'habit de frère mineur, sous le nom de frère Jean.

THOROS.

1294 ou environ. THOROS ou THÉODORE, monta sur le trône d'Arménie, par la démission que son frère Aiton fit en sa faveur. Il était marié avec MARCOLESTE, fille de Hugues III, roi de Chypre; et en faveur de ce mariage Hugues lui avait donné quelques châteaux du royaume de Jérusalem, qui confinaient à l'Arménie, avec cette clause qu'ils ne pourraient être aliénés que du consentement des deux rois. Aiton, en prenant l'habit religieux, n'abandonna pas le soin de l'état. Il partagea le gouvernement en quelque sorte avec son frère. N'espérant point de secours de l'Occident, Thoros et Aiton se rendirent, l'an 1295, à Constantinople pour en solliciter à la cour de l'empereur Andronic Paléologue. Ils y étaient encore au mois de décembre de cette année, et Aiton, malgré sa profession, y était traité avec les honneurs dits au trône qu'il avait quitté; car c'est de lui, sans doute, que Pachymère (L. 9, c. 20) veut parler en disant qu'il était venu à la cour impériale au roi d'Arménie qui demeurait parmi les Frères italiens, c'est-à-dire, les Frères mineurs.

Aiton, il gagna beaucoup les habitants que lui fit ses religieux qui avaient parcouru des pays alors peu connus en Europe. Il fut ordonné d'être ses ministres; et pour lui en donner le loisir, il le gagna d'une abbaye de Prémontrés, située dans la ville de Pontreux. Il paraît que c'est là qu'il écrivit le *Fleur des histoires d'Orient* l'an 1305. Selon toute apparence ce fut d'abord en français; mais l'ouvrage fut traduit en latin dès l'an 1307, par un prêtre nommé Falcois ou Falcon. (*Lectures des liv. franc. vol. 1^{er}*)

SEMBAT.

1296. SEMBAT ou SÉNIALD, frère d'Aiton et de Thoros, prêtre, étant de leur absence, s'empara du royaume d'Arménie, et se fit couronner par le catholique de cette église. Les deux frères à leur retour tentèrent en vain de s'opposer à son usurpation. Ils furent chassés, et passèrent en Chypre d'où ils revinrent à Constantinople pour instruire l'empereur à leur disgrâce. N'ayant pu rien obtenir, ils se rendirent auprès du khan des Tartares. Mais Sembat les avait prévus; et pour gagner l'amitié de ce prince, il avait donné sa main, dit Saout, à une dame tartare, parente du khan. Ce voyage des deux frères, aussi infructueux que les précédents, fut suivi d'un plus grand malheur. Ils furent pris en revenant par des gens de Sembat, qui priva de la vue Aiton, et fit étrangler Thoros avec la corde d'un arc. Les Sarrasins cependant continuèrent leurs courses en Arménie. Aussi impuissant que l'avaient été ses frères pour les repousser, Sembat envoya comme eux, l'an 1298, mendier du secours à Rome, en France et en Angleterre. Mais avant le retour de ses ambassadeurs, Constant, son autre frère, se souleva contre lui, l'arrêta, le mit en prison, et en fit sortir Aiton (Raynald, *ad an.* 1298, n. 16). Saout, L. 3, par. 5, c. 2). Le Ligas d'Outremer ne convint pas que Sembat ait usurpé la couronne; mais il dit au contraire qu'elle lui fut donnée par Aiton, après qu'il l'eût été à Thoros qui en usait mal à son égard. Il y a lieu de douter de la circonstance rapportée par Saout, du mariage de Sembat avec une dame tartare. Car les lettres du pape Boniface VIII nous apprennent qu'il avait pour épouse ISABELLE, fille de Gui comte de Joffa, avec laquelle non-seulement il vivait en 1298, mais dont il avait des enfants qui étaient déjà chevaliers. (Raynald, *ibid.* n. 19, 20.).

CONSTANT.

1298. CONSTANT monta sur le trône d'Arménie après en avoir fait descendre Sembat, son frère. Aiton voulait partager le gouvernement avec lui, comme il avait fait avec Thoros. Le trouvant peu disposé à ce partage, il le fit arrêter, et l'envoya avec Sembat à l'empereur de Constantinople, auquel il en recommanda la garde. C'est ainsi qu'il reconnut la délivrance que Constant lui avait procurée.

LIVON III.

LIVON III, fils de Thoros et de Marguerite de Chypre, fut substitué à Constant sur le trône d'Arménie par Aiton, son oncle, qui exerça la régence pendant sa minorité. Cette dernière circonstance est attestée par une lettre du pape Clément V, adressée, l'an 1306, au roi Livon, à frère Jean de l'ordre des Frères mineurs (c'est Aiton), gouverneur d'Arménie, à Oissim et Alinab, oncles de Livon, par laquelle il leur annonce qu'il doit incessamment leur arriver un secours des princes chrétiens, contre les Sarrasins toujours acharnés à la conquête de l'Arménie. (Raynald, *ad an.* 1306, n. 15. *Wadding, ad lunc an.* n. 26.). Mais il faut reprendre les choses depuis le commencement du règne de Livon. Cassan Khan, successeur de Baidou Khan dans l'empire des Tartares, n'était pas moins ennemi que ses prédécesseurs des Sarrasins. L'an 1299, il fit la guerre à ceux d'Égypte, accompagné des rois d'Arménie et de Géorgie, et gagna sur eux une grande bataille dans un lieu nommé le Cannet (*Aiton, capp.* 41—46. *Saout, L. 3, par. 15, capp.* 18—19. *Nangis, ad an.* 1299). Ces mêmes rois eurent part à d'autres avantages que Cassan remporta sur ces infidèles. Mais après sa retraite le sultan d'Égypte reprit, par la trahison des gouverneurs, la plupart des places que le tartare lui avait eolérées. Colatash, général de ce dernier, vint l'an 1302, pour donner de nouveau la chasse aux Sarrasins; le roi d'Arménie l'accompagna dans cette expédition, et l'aïda à faire rentrer sous la domination des Tartares les places que le

sultan avait recouvrée. Casan s'étant rendu, l'an 1505, à la tête de son armée, les succès varièrent. Après sa mort, arrivée l'année suivante, Livon retourna en Arménie, où les Sarrasins vinrent faire le ravage à leur tour. Les fréquentes irruptions qu'ils y firent obligèrent Aïton de recourir encore aux Tartares, après avoir inutilement sollicité l'assistance des princes chrétiens. Rhodabaud, frère et successeur de Casan, envoya Balargan, l'un de ses gendres, en Arménie, pour en chasser les Musulmans. Il y vint en personne l'an 1507. Mais le régent et le jeune roi n'étant pas venus avec assez de promptitude au devant de lui, ce barbare prit pour une marque de mépris ce retardement. Aïton et Livon étant enfin arrivés à sa tente, il les fait tuer avec toute leur suite, en sorte qu'il ne resta personne pour aller annoncer la nouvelle de ce massacre (*Chron. MSS. Franc. H'alsingham. Bzov.*). Le cavalier Lorédano met sur le compte de Balargan cette atrocité, dont il donne pour motif le refus qu'avait fait Aïton de remettre entre ses mains l'importante forteresse de Navarzar. Il change aussi l'époque et les circonstances de l'action, en disant que ce fut l'an 1509, dans un festin, où il avait invité Livon et son oncle, que la tragédie se passa. Mais il y a lieu de douter de ce récit, attendu que l'historien Aïton parle toujours avantageusement de Balargan qui avait, dit-il, embrassé le Christianisme à la persuasion de sa femme. D'autres prétendent que ce fut à l'instigation des schismatiques qu'Aïton fut mis à mort, pour avoir fait tuer, en 1507, le concile de Sis, où l'église d'Arménie se réunit à l'église romaine (*Foyez les conciles*). Le P. Etienne Languan, dans son Histoire des rois de Chypre, donne pour femme au roi Aïton II, Marie, fille de Hagagis III, roi de Chypre. Mais il est certain qu'elle épousa Jacques II, roi d'Aragon. Wadding, dans les Annales des Mineurs, tombe dans une autre méprise en confondant les deux rois Aïton. Enfin, Lorédano lui-même (*L. 5, p. 253*), commet une autre faute en ne distinguant pas le second de ces deux princes d'Aïton, seigneur de Curco, place forte sur les frontières d'Arménie.

OISSIM.

1507. Oissim, appelé par quelques uns CHOSROÏS, ou plutôt Cusa-Ossim, frère d'Aïton, succéda à Livon, son neveu, dans le royaume d'Arménie, par le choix des barons. Balargan pressait alors le siège de Navarzar, soit de son propre mouvement, soit par ordre de son maître. Mais le défaut de vivres l'obligea d'abandonner l'entreprise, et de s'en retourner en Tartarie. Oissim, dans les divisions du royaume de Chypre, tint le parti d'Amauri, qui était son beau-frère; et celui-ci lui ayant envoyé le roi Houri qu'il avait fait arrêter, Oissim le retint prisonnier dans le château de Landron. L'an 1510, après la mort d'Amauri, le pape Clément V obtint la délivrance de Houri, qui fut échangé avec Isabelle, veuve d'Amauri, que les partisans de Houri avaient récemment fait prisonnier au moment qu'ils seigneurisaient son mari. Mais il resta toujours un levain de discorde entre les deux rois, qui formaient des répétitions l'un sur l'autre. Oissim offrit, l'an 1511, de s'en rapporter sur ses prétentions, au jugement du pape Clément V. (*Raynald, ad hunc an. 77.*) Les Sarrasins ayant recommencé leurs courses en Arménie, l'an 1517, Oissim eut recours aux princes chrétiens dont il ne parut pas qu'il ait tiré de grands secours. On voit que les Sarrasins n'avaient pas encore abandonné ce pays en 1520. (*Raynald, ad an. 1517, n. 35, ad an. 1520, n. 21.*) Oissim dans le même temps était en guerre avec le roi de Sicile et avec le roi de Chypre. Le pape Jean XII mélange une trêve entre eux, et charges, l'an 1520, les Génois de travailler à la convertir en une paix solide. Oissim ne passa point cette année. Il avait épousé JARANS, appelée par quelques-uns LAÏS, fille de Philippe de Sicile, prince de Tarente, de laquelle il eut un fils qui suit, et un autre nommé Georges. Oissim mourut du zèle pour la réunion de l'église d'Arménie à l'église romaine. Ce fut par ses

II.

soins et en sa présence que se tint, l'an 1516, le concile d'Adana, où l'on confirma les décrets du concile de Sis. (*Foyez les conciles*.)

LIVON IV.

1520. Livon, fils d'Oissim, lui succéda, en bas âge, au royaume d'Arménie, sous la tutelle de sa mère. Cette princesse, pour s'appuyer de quelque personne puissante, se remarqua, sans dispense du pape, au seigneur de Layasso, qui était oncle du roi. Les barons d'Arménie, scandalisés de cette alliance, en témoignèrent leur mécontentement; à quoi la reine ne répondit que par une plaisanterie, disant que la première femme qui pecha en fut quitte pour demander pardon. Ce discours ne fit que les irriter. Le sultan d'Egypte, instruit de la division qui régnaient en Arménie, profita de l'occasion pour y faire une nouvelle irruption. Il y entra avec plus de trente mille chevaux et fit un si grand nombre d'esclaves, qu'embarassé de la multitude, il en fit massacrer une partie. Presque toutes les places de la plaine se rendirent à lui sans beaucoup de résistance. Les Arméniens se sauvèrent dans celles de la Montagne, près desquelles s'étant approché, il fut défilé dans les gorges vers le commencement de l'an 1523. Houri, roi de Chypre, qui quoiqu'il mécontent des Arméniens, eut la générosité de leur envoyer en cette occasion du secours. Aboudad, prince des Tartares à la sollicitation du pape Jean XXII, leur amena, de son côté, vingt mille chevaux. Avec ces renforts les Arméniens chassèrent de leurs pays les Sarrasins qui, pour se venger, allèrent faire une descente en Chypre. Livon conclut, l'année suivante (1523) une trêve de quinze ans avec le sultan, moyennant un tribut de cinquante mille florins qu'il s'engagea de lui payer. Il fit aussi vers le même temps un traité de paix avec le roi de Chypre. Mais les Sarrasins rompirent la trêve dès l'année suivante, et recommencèrent leurs courses en Arménie, qu'ils continuèrent jusqu'en 1531. On peut juger de l'extrémité où ils réduisirent ce royaume, par les fréquentes ambassades que Livon envoya aux princes chrétiens pour en tirer du secours. Plusieurs d'entre eux (mais on ne les nomme point) lui amenèrent des troupes avec lesquelles il livra, l'an 1530, une grande bataille aux Sarrasins dans la plaine de Layasso, en Arménie, où Casan, roi de Tharse, demeura sur la place avec cinquante-huit mille des siens, les Chrétiens en ayant seulement perdu sept mille. (*Knighton, p. 253g*). Mais cet avantage n'eut pas de suite. Les Musulmans revinrent en force en Arménie et continuèrent de dévaster ce pays. Livon, poussé à bout, envoya des ambassadeurs en France pour exposer sa détresse au roi Philippe de Valois, dont ils furent bien accueillis. Ce fut alors que ce monarque lui donna une somme de dix mille florins d'or pour servir à la garde de ses châteaux, par des lettres dont l'original se conserve à la chambre des comptes de Paris. Elles méritent d'être mises sous les yeux de nos lecteurs, qui les cherchaient en vain dans les monuments de notre histoire, publiés jusqu'à ce jour. « Philippe par la grâce de Dieu, roy de France, à nos amés et féaux les gens de nos comptes et nos trésoriers à Paris, salut et dilection. Pour ce que nostre très-cher cousin le roy d'Arménie nous a pénétré « que les Sarrasins de par de la le guerroyoient effroiemment, « nous volons li faire aide, pour ce qu'il puisse mieux garder ses « chastiaus et son pays, et résister ausdits Sarrasins, à qui ledict « pays d'Arménie, qui est pays convenable, si comme l'en dit, « a recevoir nous et nos gens, se nous nous y transportons « pour le saint voyage d'Outremer, douquel l'empereur Dieu aydant, « nous avons grant devoiement et dair, soit retenu et ne puisse « estre prius ou grévé par les Sarrasins mecreans, avons donné « audict roy, duntous de grace especial par ces lettres dix mille « florins d'or de Florence, pour estre convertis en la garde des « diets chastiaus et pays, lesquels nous volons que li soient « payés, ou à son certain mandement, en trois ans. Si vous « mandons que les dix mille florins desus dis vous li ayez « sur aucunes de vos receptes, et mandés à vos receveurs sur

G

a. lesquels vous les assenerez, qui les payent au certain-mandement dou dit roy en trois ans prochains, venant à deux termes en l'an, c'est à savoir, à Noël et à la S. Jehan, le premier terme en commençant à Noël prochain venant. Et nous vous lous et nous mandons que iceux dix mille florins ainsi payés a. vus aloés en sommes des dits receveurs qui les payeront, a. en vous rapportant les lettres par quoy vous les y auez assenés, et quittance de ceulx qui les recevroient pour le dit roy, qui auraot de le pouvoir de recevoir. Donné à Paris le 11 jour de juyn, l'an du grace mil ccc treute deux. On prétend que Livon vint lui-même quelque temps après trouver en personne le roi de France. Ce qui est constant, c'est que le pape Jean XXII, pressé par Philippe de Valois, publia une croisade, l'an 1335, en faveur du roi d'Arménie; que non-seulement le roi de France, mais ceux de Bohême, de Navarre, d'Aragon, prirent solennellement la croix; qu'on fit de grands préparatifs en divers lieux pour cette expédition; et qu'enfin le départ des croisés, dont le nombre grossissait de jour en jour, était fixé pour l'année 1336. Mais la mort du pape, arrivée au mois de décembre 1334, fit évanouir ce magnifique projet. Livon, réduit à ses propres forces, se retrancha le mieux qu'il put dans les montagnes, d'où il descendait de temps en temps dans la plaine, lorsque l'occasion était favorable pour donner la chasse aux coureurs des Sarrasins. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour lui, c'est qu'il avait pour ennemis non-seulement ces infidèles, mais ses propres sujets dont il avait encouru la haine, parce qu'il semblait les négliger. On le voyait en effet, par complaisance pour sa femme, préférer des gentilshommes latins, pour les emplois, à la noblesse du pays, et les mœurs et usages de ces étrangers, à ceux des Arméniens. Enfin, cette haine en vint au point qu'ils l'assassinèrent en 1344, selon Villani (L. 12, c. 5). Il avait épousé, l'an 1329, CONSTANCE, dite aussi Éléonore, fille de Frédéric, roi de Sicile, et veuve de Henri II, roi de Chypre. Il ne paraît pas qu'il en ait eu des enfants. Elle mourut avant lui; et il était remarqué, lorsqu'il fut assassiné, avec la fille du prince de Tarente et de Morée, niece de Robert, roi de Naples (Villani, ibid.).

On tint, sous le règne de Livon IV, l'an 1350, un concile à Kherna, auquel présida le P. Barthélemi le Petit, dominicain, évêque de Malaga et légat du saint-siège, en présence du prince Georges, frère du roi. Tout ce que le concile de Sis avait fait en 1307 pour la réunion, y fut confirmé. Mais on ne put vaincre la répugnance des schismatiques. Ils protestèrent contre ce concile, et maltraitèrent ceux qui s'y étaient soumis. Le domicile du patriarche était à Sis, depuis que, vers le milieu du onzième siècle, les incursions des Turcs l'avaient obligé d'abandonner Sebaste, où était auparavant son siège.

GUI DE LUSIGNAN. *

1344. GUI DE LUSIGNAN fut appelé à la couronne d'Arménie par les grands du pays, après l'assassinat du roi Livon. Il était pour lors à la cour de Constantinople, et s'était distingué au service de l'empire, soit à la tête des armées dont il avait eu le commandement, soit à la défense des places dont le gouvernement lui avait été confié. Cantacuzène, qui parle de lui en divers endroits de son Histoire, le nomme sire de Lusignan, et dit formellement qu'il était fils du roi de Chypre, c'est-à-dire, d'Amauri de Lusignan, prince de Tyr, qui s'empara du gouvernement de Chypre sur le roi Henri II, son frère, et dont la femme était fille de Livon II, roi d'Arménie. C'est ce que cet historien fait assez connaître en disant que le sire de Lusignan était cousin germain de l'empereur Andronic le Vieux, dont la mère était pareillement fille de Livon II. Il est probable que les enfants d'Amauri, après la mort de leur père et le rétablissement du roi Henri, ayant été obligés de vendre l'île de Chypre, s'en allèrent passer à la cour de Constantinople. Nicéphore Grégoras (L. 1, c. 21), dit qu'à la mort de l'empereur Andronic le Jeune, Gui, établi depuis

vingt-quatre ans à la cour de Constantinople, était gouverneur de la ville de Serres et des autres petites places jusqu'à Constantinople; qu'il avait été appelé d'Arménie par l'impératrice mère, et qu'il avait épousé la cousine germaine de Jean Cantacuzène, depuis empereur, avec laquelle il vécut long-temps sans avoir eu d'enfants; et qu'après la mort il se remaria avec la fille de Sergientes. Nicéphore ajoute qu'à la cour de Constantinople il conserva les mœurs des Arméniens. L'histoire ne nous a transmis qu'un seul trait de sa réputation dont la durée fut très-courte. Des qu'il eut été couronné, il députa l'archevêque de Trebisonde avec Daniel, frère mineur, et le chevalier Grégoire de Sargis, au pape Clément VI, pour lui prêter obéissance et l'assurer qu'il ferait ses efforts pour extirper les erreurs qui s'étaient glissées depuis long-temps dans l'église d'Arménie; à quoi le pape l'invita par la lettre qu'il remit à ces ambassadeurs; Clément lui envoya même, deux ans après, deux évêques pour coopérer avec lui à cette bonne œuvre. Mais il était mort (l'an 1357). Inscrivons la naissance. On ne lui connaît d'enfants avec certitude qu'une fille qu'il maria, tandis qu'il était à Constantinople, avec Manuel, fils de Jean Cantacuzène, alors grand domestique, depuis empereur.

CONSTANT.

1347. CONSTANT, successeur et peut-être fils de Gui de Lusignan, commença son règne par envoyer en ambassade le chevalier Constant au pape, au roi de France, et à celui d'Angleterre, pour leur exposer l'état déplorable où l'Arménie était réduite par les courses des infidèles, et les engager à lui donner du secours (Hodding, ad an. 1327, n. 5). La France était elle-même dans la situation la plus critique depuis la funeste bataille de Créci, et l'Angleterre n'était occupée qu'à pousser les avantages qu'elle avait sur cette rivalité. Ainsi l'ambassadeur ne dut pas remporter beaucoup de satisfaction de ces deux cours. Celle d'Avignon ne pouvait rien par elle-même et n'avait que des instructions à donner aux Arméniens pour régler et réformer leur créance. Le roi Constant, soit qu'il ait été déposé, soit qu'il soit mort naturellement, on qu'il ait été tué par les Sarrasins, n'était plus sur le trône en 1351.

CONSTANTIN.

1351. CONSTANTIN avait succédé, en 1351, à Constant. Ce fut cette année que le pape Clément VI envoya deux nonces en Arménie avec une lettre au roi Constantin pour l'engager à concourir avec eux à l'extirpation des erreurs qui infectaient l'église de ce royaume. Ce fut de son temps que Pierre, roi de Chypre, envoya Robert de Tolose, chevalier anglais, avec des troupes en Arménie, et que lui-même, avec une armée navale de 50 galères, assista des chevaliers de Rhodes, vint mettre le siège devant Solatie, dont il se rendit maître, et réduisit ensuite tous les petits seigneurs de Cilicie à lui payer tribut; ce que le cavalier l'ordano rapporte à l'an 1360. Quelques temps après, les Turcs étant venus assiéger Carre, le même roi y envoya le prince, son frère, le seigneur de Tyr, et le sénéchal de Chypre, avec dix galères et quatre vaisseaux de guerre, qui obligèrent les Turcs à se retirer; événement que le même auteur fixe à l'an 1366. Constantin n'exista plus en 1372. Marie, sa veuve, se voyant attaquée de tous côtés par les Turcs, eut recours cette année au pape Grégoire XI, et lui envoya Jean, de l'ordre des frères mineurs, archevêque de Sitri, son ambassadeur, pour l'engager à procurer à l'Arménie, par son entremise, les secours des princes d'Occident. Grégoire en écrivit de toute part aux puissances européennes, et même jusqu'en Chypre, en faveur de l'Arménie; et sur la proposition que lui fit l'ambassadeur de Marie, qu'il serait à propos qu'elle prit alliance avec quelque prince puissant de l'Occident, il jeta les yeux sur Othon de Brunswick, cousin de Jean, marquis de Montferrat, dont il avait conduit les troupes, et qui d'ailleurs était allié aux rois

de Chypre. Otton était à la vérité sans duché, n'étant que le cadet de sa maison; mais il était en réputation de valet et de conduite. En épousant la reine d'Arménie, il eût pu rétablir les affaires de ce royaume. Ce mariage néanmoins, par des raisons qu'on ignore, n'eut point lieu, et le prince de Brunswick obtint depuis la main de Jeanne, reine de Naples. Il faut convenir que l'histoire est ici couverte d'un nuage fort épais. Entre les rois Constantin et Livon qui mourut à Paris, il y eut un autre roi d'Arménie dont le nom ne paraît pas avec certitude dans les auteurs. Ce dernier était qualifié dans son épitaphe *Quint Roy Latin*, il fut qu'il y en ait eu quatre qui l'aient précédé, dont le premier fut Gui de Lusignan, le deuxième Constant, le troisième Constantin, et le quatrième qui fut le prédécesseur de Livon V; car tous les autres furent de race arménienne.

N. (peut-être DRAGO.)

N. successeur de Constantin au royaume d'Arménie, était vraisemblablement le fils de ce prince qui l'aura laissé en bas âge sous la tutelle de sa mère. Il est nommé Léon ou Livon, par Etienne de Lusignan et Lordano. Mais celui-ci se trompe visiblement en le confondant avec le dernier roi d'Arménie. Du reste ces deux écrits s'accroissent à dire que ce Livon, après avoir perdu tous ses états qui lui furent enlevés par les Turcs, tomba lui-même entre les mains de ces infidèles, qui le firent mourir avec sa femme et son frère. Lordano ajoute que sa mort fut l'effet du poison qu'ils lui donnèrent pour n'avoir pas voulu embrasser leur religion. D'autres disent qu'ils l'étranglèrent sur l'avis qu'ils eurent qu'il avait traité avec des marchands sarrasins pour l'échapper de leurs mains. Quoi qu'il en soit, il y a très-peu de fond à faire sur le nom de Léon ou de Livon, qu'on donne à ce prince. Il nous paraît beaucoup plus vraisemblable qu'il s'appelait DRAGO. On voit en effet dans le cabinet du roi deux pièces de monnaie d'argent, frappées au nom d'un roi chrétien d'Arménie, qui est nommé DRAGO, et ne peut être que le prédécesseur du dernier roi de ce pays. Sur un des côtés de la première on voit une sainte à demi corps avec l'aigle et cette inscription en lettres gothiques : DRAGO REX ARMEN. L'autre côté de la même pièce est parti de manière qu'on premier est un dauphin en pal, et au second une femme à demi-corps, échevelée, regardant le dauphin, avec ces mots pour devise : MONETA MACI. CMO. La deuxième pièce de monnaie d'un côté représente un buste d'homme sans barbe, tenant un globe d'une main avec cette légende : DRAGO REX ARMEN. AGRI. Le revers est semblable à celui de la première pièce, à l'exception de la tête du dauphin qui ressemble à celle d'une femme. Ce fut vraisemblablement après la mort de ce roi Drago que les seigneurs d'Arménie élurent, en 1568, pour remplir le trône vacant, Pierre I, roi de Chypre. Pierre était alors à Rome; et le prince Jacques, son frère, vint prendre possession du royaume d'Arménie en son nom. Mais cette élection n'eut point d'autre suite. Pierre mourut en Chypre en emmenant de l'année suivante sans avoir mis le pied en Arménie, et sans y avoir fait aucun exercice de son autorité.

LIVON V, ou LIONNET.

LIVON V ou LESTON V, dernier roi d'Arménie, est principalement connu par ses malheurs. Ils furent tels que les Turcs, étant entrés dans ce royaume, en conquièrent rapidement toutes les places qui leur restaient à prendre, excepté celle de Curcio ou Curco, (en latin *Corycus*) en Cilicie, que les Génois, qui en avaient la garde, défendirent long-temps contre ces infidèles. Livon, chassé de ses états, se rendit en Chypre, d'où il passa en Italie, et de-là en Castille, puis vint en France à la cour du roi Charles V, qui lui fit un gracieux accueil, et lui assigna pour sa demeure l'hôtel de Saint-Ouen, près de Saint-Denis. Les teus de son arrivée en ce royaume doit se rapporter à l'an 1578,

et non 1585 comme le marquent certains auteurs. Pendant son séjour en France, Livon fit ses efforts pour intéresser les princes à son rétablissement. Mais les conjonctures ne lui étaient nullement favorables. La guerre qui était entre la France et l'Angleterre ne permettait pas aux souverains de ces deux monarchies de transporter leurs forces en Orient. Livon s'entremisit pour les réconcilier, et passa dans ce dessein, après la mort de Charles V, l'an 1585, en Angleterre, où le roi Richard II le reçut avec distinction. Mais tout ce qu'il put obtenir de ce prince, ce furent des présents avec une pension annuelle de vingt mille marcs dont il le gratifia à l'exemple du roi de France qui lui en faisait 500 de 500 livres par mois, comme le témoigne Froissart (vol. 5, c. 25). D'autres princes qu'il visita lui firent de semblables libéralités; en sorte qu'au rapport de Walsingham (ad an. 1586, p. 521-526), il devint plus riche dans son exil qu'il ne l'avait été sur le trône. Enfin après environ quinze ans de séjour en France, il mourut à Paris l'an 1595, et fut enterré aux Célestins du côté de la ville à côté du grand autel, où il est représenté en marbre blanc, couvert d'un manteau royal, avec la couronne non fermée en tête, le sceptre à la main, couché sur un tombeau de marbre noir, enfoncé dans le mur sous une arcade, avec ces deux inscriptions : *Cy gist Lyon, Roy d'Arménie. Priez Dieu pour lui.* Et plus bas : *Cy gist le très-noble et très-excellent prince Lyon de Lusignan, quint Roy Latin du royaume d'Arménie, qui rendi l'ame à Dieu à Paris le xxix^e jour de Novembre l'an de grace m ccc xcvi.* Ses armes y sont représentées d'Arménie, parties de Jérusalem et tierces de Lusignan. L'Arménie est d'or, au lion couronné de gueules, brisé sur l'épaule d'une croix d'or. L'histoire de Charles VI, remarque qu'en mourant, Livon fit son testament, par lequel il partagea les grands biens qu'il laissait en quatre parts, dont la première fut destinée pour les pauvres et les religieux mendians; la seconde pour Gui, son fils naturel, archiduc de Bré; la troisième pour ses domestiques; la quatrième pour les intendans de sa maison. Elle ajoute que son corps fut porté aux Célestins, revêtu d'ornemens royaux blancs, sur un lit de parade de même couleur, ayant près de sa tête la couronne d'or, accompagné des gens de sa maison, pareillement vêtus en blanc, suivant la coutume d'Arménie. Ce prince, suivant le portrait que nous en ont transmis les écrivains du temps, était fort petit, mais d'une figure agréable, spirituel et plein de raison. Comme il était mort sans postérité légitime, Jacques, roi de Chypre, se prétendant son héritier au troisième degré, se fit couronner roi d'Arménie, de même qu'il s'était déjà fait couronner roi de Jérusalem. Il eut ainsi le titre de roi de trois monarchies, lui qui à peine en possédait réellement une.

Nous terminerons cet article par le tableau suivant de l'état présent de l'Arménie, tracé par le P. Monnier, missionnaire dans ce pays. « On loue en eux (les Arméniens) un sens droit, une prudence, leur habileté dans le commerce, leur application continue et infatigable au travail, un fonds de bonté naturelle qui les lie aisément avec les étrangers, qui exclut d'eux toute querelle, pourvu que l'intérêt ne s'en mêle pas. » Les défauts qu'on leur reproche sont ceux de presque toutes les nations, d'aimer le gain et le vin. Mais il faut dire à leur louange, qu'il n'est peut-être pas un peuple au monde plus susceptible de sentimens de religion et plus constant à les suivre. Ils aiment les discours et les livres de piété, ils n'épargnent rien pour la décoration de leurs églises, qui sont les mieux ornées de tout l'Orient. Le Christianisme qu'ils professent a pour eux de grandes rigueurs; il les blâme à des jeûnes longs et austères, qu'ils observent avec une régularité si scrupuleuse, qu'ils ne s'en dispensent ni pour cause de longs et pénibles voyages où leur commerce les engage, ni même pour cause de maladie : leur fidélité à l'acquiescement de la prière n'est pas moins édifiante. Le commerce ayant fait sortir les Arméniens de leur pays, ils se sont établis par des colonies

- « volontaires dans presque tous les endroits où ils l'ont exercé ,
 » dans la Géorgie et les provinces voisines, dans la Perse, dans
 » la Turquie, dans la petite Tartarie, jusqu'en Pologne, et dans
 » les autres lieux où les guerres qui ravageaient leurs provinces
 » les ont contrainsts de se réfugier.... Les infidèles, qui sont
 » leurs maîtres, exercent sur eux un dur empire. Ils les chargent
 » d'impôts et les exigent avec violence; ce qui entretient dans
 » les esprits de toute la nation une timidité qui passe des pères

» aux enfants. Ils aggravent eux-mêmes leur propre servitude ,
 » faisant éclater au dehors des dissensions et des jalousies mu-
 » tuelles qui servent de prétextes à leurs maîtres pour leur faire
 » des avanies et en tirer de grosses sommes. Il n'y a point de
 » noblesse parmi eux, non plus que parmi les autres peuples de
 » l'Orient.... Une grande partie de la nation est occupée des
 » travaux de la campagne. » (*Novv. Mém. des Miss. de la C.*
d: J. T. III, p. 46-52.)

~~~~~

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES ROIS LATINS, OU FRANCS DE CHYPRE.

L'ILE DE CHYPRE, l'une des plus grandes de la Méditerranée, prise sur les Grecs par les Arabes vers l'an 637, reprise ensuite par ses anciens maîtres, fut long-temps gouvernée par des ducs, sous l'autorité des empereurs de Constantinople. Isaac Comnène s'y étant fait recevoir en cette qualité, l'an 1182, sur de fausses lettres de l'empereur Andronic, s'éleva bientôt en souverain, et en exerça les droits avec la cruauté d'un tyran. L'an 1191, Richard I, roi d'Angleterre, allant par mer à la Terre-Sainte avec une flotte considérable, trouva de ses vaisseaux, séparés des autres par une tempête, viennent échouer au port de Limisso, ville voisine de l'ancienne Amathonte. Isaac, allié du sultan Saladin, y étant accouru, fait saisir au sortir des eaux, dépouiller et jeter dans des cachots ceux qui purent échapper au naufrage. Le vaisseau qui portait la sœur de Richard, et son épouse future, s'étant présenté ensuite devant le port, on lui en refusa l'entrée. Les deux princesses étaient sur le point de périr, lorsque Richard arriva enfin avec une partie de sa flotte. Il les recueillit, et envoya par trois fois redemander ses gens injustement détenus. Sur autant de refus accompagnés de menaces, il ordonna la descente, et sante le premier à terre. Isaac, après un grand carnage des siens, prend la fuite, et sa sœur dans les montagnes voisines, où la nuit qui survient ne permet pas de le poursuivre. L'aurore reparait à peine, qu'il se voit assailli dans son camp par l'armée de Richard. Une fuite précipitée est encore sa ressource. Mais ce qui acheva de le déconcerter, ce fut l'arrivée de Gui de Lusignan, de Geoffroi, son frère, de Livon, prince d'Arménie, de Rodmond, prince d'Antioche et d'autres seigneurs de Palestine, qui tous abordèrent le lendemain en Chypre. Isaac, se voyant abandonné des siens, envoya demander la paix. Elle lui est accordée à des conditions très-dures, dont une portait qu'il se reconnaîtrait vassal de la couronne d'Angleterre. Il se rend au camp de son vainqueur pour signer le traité. Mais s'étant évadé presque aussitôt, il fait dire à Richard, d'un lieu où il se croit en sûreté, qu'il se dédit de toutes les conventions. Cette déclaration remet au monarque anglais les armes à la main. Toute l'île est conquise en peu de jours. Isaac, traité par un de ses officiers, est pris et amené à Richard qu'il supplia de lui épargner la vie et de ne point le mettre dans les fers. « Le roi, par dérision, le fait lier de chaînes d'argent et le donne en garde à Raoul, son chambellan. Après s'être saisi de ses trésors, il établit l'ordre nécessaire pour la conservation de sa conquête, et laisse la garde de l'île à Richard de Camville et à Robert de Turnham, et part pour saint-Jean d'Acre, où Philippe, roi de France, l'attendait pour la prise de cette place fameuse, dont il voulait partager l'honneur avec le roi d'Angleterre, et Richard fait transporter son prisonnier à Tripoli; et Raoul étant mort, il le mit sous la garde du grand-maître des Hospitaliers, qui l'enferma dans le château de Margat. Il en coûta aux seigneurs de Chypre la moitié de tout ce qu'ils possédaient pour obtenir la confirmation de leurs loix et des privilèges dont ils jouissaient avant la tyrannie d'Isaac.

« Celui-ci, quelques années après, ayant corrompu par argent le gardien de sa prison, se mit en liberté. Sa parente Esphrosyne, femme de l'empereur Alexis l'Ange qui régnaît alors, engagea son époux à lui pardonner tous ses forfaits et à le rappeler à sa cour. Isaac refusa cette grâce, disant qu'il avait pris l'habitude de commander, et perdu celle d'obéir. Au bout de quelque temps, comme il cabalait en Asie pour exciter une révolte, il fut empoisonné par son échanson, qu'on croit avoir été payé par l'empereur. Sa fille demeura au pouvoir de Richard. Après avoir été fiancée au duc d'Autriche, qui mourut avant qu'elle fût arrivée (1), elle épousa un seigneur flamand; et celui-ci demanda inutilement la restitution du royaume de Chypre, comme lui appartenant du chef de sa femme. Pendant que le roi d'Angleterre était devant Acre, Richard de Camville mourut, et les Grecs, s'étant révoltés, se donnèrent pour roi un moine, parent d'Isaac Comnène. Robert de Turnham marcha contre eux, les défait dans un combat, prit le moine, et le fit pendre. Richard avait besoin de ses troupes, et a manquant d'argent, il engagea (ou vendit) l'île aux chevaliers du Temple pour la somme de vingt-cinq mille marks. (Le Beau.) Les Cypriotes ne tardèrent pas à se lasser de ces nouveaux maîtres. Presque tous les Latins de l'île pouvaient être exterminés dans une conjuration qu'ils formèrent contre eux. Elle fut dissipée; mais les Templiers, voyant qu'ils s'épuiseraient en voulant conserver cette acquisition, ou ce dépôt, s'en dédirent l'an 1192, entre les mains de Richard. Ce prince donna, la même année, le royaume de Chypre à Gui de Lusignan, qui lui céda en échange les droits qu'il prétendait avoir sur celui de Jérusalem, et s'obligea de plus à rembourser les Templiers. (Bernard le trésorier, Rigord, Loredano, Isaau.)

### I. GUI DE LUSIGNAN.

1192. Gui de Lusignan, appelé Rixart par les Arabes, devenu roi de Chypre, trouva l'île presque déserte, par la fuite des naturels du pays, depuis leur soulevement contre les Latins. L'un de ses premiers soins fut d'envoyer des messagers à tous les Francs de Syrie pour les inviter à venir la repeupler. « Ce fut des chevaliers, dit un ancien écrivain, qui décrits étoient, et à qui les Sarrasins avoient lor terres tolues, et les pucelles, et les Dames veves i allerent. Le roi Gui lor donna terre à grant planté, les orphelins maris, et lor donna grant avoie, tant qu'il fielez ces Chevaliers en la terre, et ce Serjants à cheval, sans les Borjois à qui il donna grant terre. Quant il ot tant donné, il ne lui demora mie, dont il put tenir xx

(1) M. le Beau se trompe à cet égard. Léopold V, dit le Vertueux, qui étoit alors duc d'Autriche, étant mort, des l'an 1174, avec Blaise, fille de Geiza II, roi de Hongrie, laquelle ne mourut qu'en 1199, cinq ans après son époux, décédé l'an 1191, il n'y en a pas de duc d'Autriche.)

« chevaliers de moine ». Telle fut l'indiscrète liberté de ce prince. Il trouva moyen toutefois de réparer les places, d'en augmenter les fortifications, et de construire plusieurs beaux édifices, entr'autres la cathédrale de Nicosie. Ce prince, dès qu'il eut pris possession de l'île, ne manqua pas d'y établir des évêques et des prêtres latins, comme il était d'usage dans tous les lieux dont les Latins se rendoient maîtres. Les Grecs les accusent d'avoir tourmenté et fait mourir dans les supplices, ceux qui restèrent attachés à l'église grecque. Le savant Allatus, grec de naissance et né dans une famille schismatique, mais élevé de l'enfance dans le sein de l'église romaine, loin de désavouer ces procédés inhumains, prétend les justifier, en disant qu'il fut prescrit, massacrer, brûler les hérétiques obstinés, et que telle a toujours été la pratique de l'église : espèce de blaspème, dit M. le Bon, enlaidi dans les siècles barbares et démenti par l'antiquité chrétienne, qui, loin de suivre ces maximes sanguinaires, les a toujours abhorrées comme aussi contraires à l'esprit de l'Evangile que l'indifférence et l'irreligion. Le roi Gui ne jouit pas longtemps de son royaume. Saunt (L. III, par 10, c. 8.), met sa mort en 1194. (Voyez Gui de Lusignan, roi de Jérusalem.)

### II. AMAURI.

1194. AMAURI, connétable de Chypre, succéda, dans ce royaume, à Gui, son frère, mort sans enfants. Avant que de parvenir à cette dignité, il avait passé par toutes les charges de la cour. Dès qu'il fut sur le trône, il se fit rendre par ses sujets une partie des largesses que son prédécesseur leur avait faites. Ce procédé ne manqua pas d'exciter des murmures. Dans la crainte des suites qu'ils pourroient avoir, Amauri, l'an 1196, envoya Renier de Gibelet, en qualité d'ambassadeur, à l'empereur Henri VI, pour obtenir de lui la confirmation du titre de roi. Henri, sur cette demande, fit partir de Sicile, où il était alors, l'évêque d'Hildesheim, qui faisait auprès de lui les fonctions de chancelier, pour aller couronner Amauri. Le prélat, avant de faire la cérémonie, obligea le roi de faire hommage-lige à l'empereur. C'est la Chronique d'Halberstadt qui atteste : *Regem Cyprî, dilecti, Henrico imperatori ligium hominum facientem ex parte ipsius honorifice coronavit, ut et ipse et successores sui in filiis Imperatoris romano-imperatoris iugiter perseverent.* (Apud Leibn. Script. Brunsv. T. II, p. 159.) L'an 1197, Amauri, comme on l'a dit ailleurs, réunit à la couronne de Chypre celle de Jérusalem, par son mariage avec la reine Isabelle. C'est ainsi, dit l'auteur des Assises de Jérusalem, que de pauvre *voilet et gentilhomme*, son mérite l'éleva de degrés en degrés au faite des grandeurs. A la sollicitation de sa femme, il fit sa résidence en Palestine, et confia le gouvernement de Chypre aux chevaliers de l'Hôpital. L'an 1205, il mourut le 1<sup>er</sup> avril à Ptolémaïde, ou Saint-Jean d'Acre. Eusebio ou Esquivus d'Azaz, sa première femme, lui donna trois fils, Hugues, son successeur, Gui et Jean, morts sans enfants; et deux filles, Bourgeoine, mariée, 1<sup>re</sup> à Raimond VI, comte de Toulouse, dont elle fut ensuite séparée; 2<sup>o</sup>, à Gautier de Montbéliard; et Helvis, femme de Rupin, fils de Raimond III, comte de Tripoli. D'Isabelle, sa seconde femme, veuve de Henri de Champagne, roi de Jérusalem, il ne laissa que deux filles, Sibylle, femme de Livon, roi d'Arménie, et Méliandine, mariée à Boémond IV, prince d'Antioche. Son corps fut transporté à Nicosie, pour y être inhumé.

### III. HUGUES I.

1205. HUGUES I, fils aîné d'Amauri et d'Eschive, succéda, l'an 1205, à son père, sous la régence de Gautier de Montbéliard, son beau-frère. Sa minorité devint funeste à l'état, par l'abus que le régent fit de son autorité. L'an 1211, et non 1209 (Jaun.) devenu majeur, il se fit couronner à Nicosie, avec la reine Alix, fille de Henri, roi de Jérusalem, qu'il avait épousée

l'an 1208. Cette princesse, femme de tête, seconda parfaitement les soins qu'il se donna pour rétablir la police dans ses états. L'an 1219, au mois de janvier, Hugues mourut à Tripoli, au retour d'une expédition infructueuse qu'il avait faite de concert avec les rois de Jérusalem, d'Arménie et de Hongrie, pour s'emparer du château de Habor. (Olivier. Scholast. hist. Damiat. p. 159n.) Son corps fut porté à Nicosie, dans l'église de l'Hôpital. Il laissa de son épouse, Henri, son successeur; Marie, femme de Gautier de Brienne; et Isabelle, mariée à Henri, fils de Boémond IV, prince d'Antioche. Le P. Asclime place, mais mal, la mort de Hugues en 1221.

### IV. HENRI I, surn LE GROS.

1219. HENRI I, né le 3 mai 1218, du roi Hugues I, devint son successeur à l'âge de deux mois, sous la régence d'Alix, sa mère, et des seigneurs d'Ibelin, ses oncles. A l'âge de sept ans, il fut couronné roi par l'archevêque de Nicosie. Philippe d'Ibelin, l'un des régentes, était mort l'an 1208, la reine voulut lui substituer Camerlin Barlas. Mais Jean d'Ibelin, frère de Philippe et seigneur de Baruth, ayant prévalu sur ce concurrent par la faveur de la haute-cour, s'empara du gouvernement, et obligea la reine de se retirer à Tripoli, où elle avait épousé, l'an 1223, Boémond IV, prince d'Antioche; mariage qui fut dissout en 1228, peu de temps après son retour en cette principauté. Quelques barons mécontents attachés à cette princesse, appellèrent en Chypre l'empereur Frédéric II, à son passage en la Terre Sainte. Frédéric ayant débarqué à Limisso, donna avis de son arrivée au baile ou régent, qui vint le trouver avec le jeune roi. Il les traita d'abord humainement; puis, faisant éclater le dessein qu'il avait de s'emparer de la régence, il les fit arrêter l'un et l'autre. La qualité de baile n'était pas le seul point qu'il contestât à Jean d'Ibelin; il lui disputait aussi la seigneurie de Baruth. Mais, par l'entremise de quelques grands, il fut convenu que l'article de la régence serait décidé par les barons de Chypre, et celui de Baruth, par les barons de Jérusalem. Toutefois en attendant ces décisions qui ne vinrent point, Frédéric, avant de quitter l'île, en donna le gouvernement à cinq barons; savoir, Camerlin Barlas, Amauri de Bersan, Cavaia le Roux, Guillaume de Rivet et Hugues de Gibelet. Pour affermir leur autorité, l'empereur laissa dans toutes les places des garnisons allemandes qui empêchèrent les soulèvements. Les choses restèrent en cet état l'espace d'environ trois ans. Durant cet intervalle, Richard Felingher, grand-marchal de l'empereur, entra le château de Baruth à Jean d'Ibelin, qui fit de vains efforts pour défendre la place. Mais celui-ci, l'an 1252, ayant équipé une flotte à Saint-Jean d'Acre, mit à la voile avec le roi, son neveu; le jour de la Pentecôte, et vint se faire une descente en Chypre. Felingher, qui l'avait prévu, et s'était rendu maître de l'île, n'osa cependant l'attaquer à Famagoste, où il aborda, et se retira à Nicosie. Il est poursuivi dans cette retraite, obligé d'en sortir, et défait à quelque distance de la par le jeune roi, soutenu de son oncle. La déroute des impériaux fut telle, qu'une partie abandonna l'île pour passer au service du roi d'Arménie; et l'autre alla se retrancher à Gériote, où le maréchal retenu prisonnier la reine Alix, femme du jeune roi, et fille de Guillaume IV, marquis de Montferrat. Les vainqueurs ne tardèrent pas à venir se présenter devant cette place, dont ils ne se rendirent maîtres qu'après Pâques 1255, au bout d'un siège commencé au mois de juillet précédent. La reine Alix, pendant qu'il durait, mourut en couches, et fut portée à Nicosie, pour y être inhumée, suivant Bernard le trésorier, que nous ne laissons qu'abréger. (Martenne, Amplissima Collect. T. V, col. 712-714.) Les impériaux, après la reddition de Cécyne, évacuèrent l'île, et laissèrent Henri paisible possesseur de son royaume. L'an 1256, ce prince est privé de Jean d'Ibelin, ce sage tuteur et le conservateur de sa couronne, qui menait à Baruth, d'une chute de cheval, au retour de la chasse. La reine mère, que ce seigneur avait obligée de demeurer à la camp-

que, pour réprimer son ambition, repartit à la cour dès qu'elle eut appris sa mort, et prétendit y donner la loi. Henri, son fils, eut besoin de toute sa prudence et de toute sa fermeté pour la contenir, sans manquer aux égards qu'il lui devait. Étant repassé, l'an 1250, en Palestine, elle se remarqua à Raoul de Soissons, seigneur de Cavares, qui obtint en son nom la garde du royaume de Jérusalem, et quitta ensuite le pays et sa femme pour retourner en France. (Voyez les rois de Jérusalem.) Cette princesse mourut l'an 1246, peu regretée de son fils, et méritant peu de l'être. L'an 1248, le 28 septembre, Henri reçut dans son île le roi saint Louis avec sa flotte. Ce monarque y ayant passé l'hiver, Henri part avec lui le 15 mai de l'année suivante, pour l'expédition d'Égypte. (Saut.) Les deux rois sont faits prisonniers le 5 avril 1250. Henri délivré retourne en ses états, suivant M. Jauna, passe en Palestine avec saint Louis, selon Lorédano. L'an 1259, il meurt à Nicosie le 8 janvier, laissant un fils en l'âge de PLAISANCE d'Antioche, sa troisième femme, fille de Boémond V, qu'il avait épousée en 1250, après la mort d'Etienne, sa deuxième femme, sœur d'Aïton I, roi d'Arménie, et non sa fille, comme le marque le continuateur de Guillaume de Tyr. Henri Gablet fait un bel éloge du roi Henri. « C'était un prince, dit-il, résolu dans les conseils, instigable dans l'exécution de ses entreprises, hardi dans les combats, zélé pour la religion. Il fut pendant toute sa vie le jouet des caprices de la fortune, qui l'agitérent, mais qui ne le vainquirent pas. »

## V. HUGUES II.

1255. HUGUES II ou HUGUET, né peu de mois avant la mort de Henri, son père, lui succéda l'an 1253, sous la régence de la reine PLAISANCE, sa mère. Cette princesse, quoique ambicieuse, sut manier heureusement les rênes de l'état. L'an 1254, elle passa en Palestine, où elle épousa Balian d'Ibelin, son parent, seigneur d'Asraf. Les deux époux s'étant séparés l'an 1258, PLAISANCE alla फिर, avec son fils, sa demeure à Tripoli, où elle mourut l'an 1268. Hugues, petit-fils, par Henri son père, de Boémond IV, prince d'Antioche, et par Isabelle sa mère, de Hugues I, roi de Chypre, fut déclaré haine du royaume de Chypre après la mort de la reine. Ce fut en cette qualité qu'il conduisit, l'an 1265, une belle armée navale au port d'Acce, contre le sultan Bonedoch. Le jeune prince, son pupille, ramené en Chypre, y mourut l'an 1267, au mois de novembre, à l'âge d'environ quatorze ans. (Saut.)

## VI. HUGUES III, dit LE GRAND.

1267. HUGUES III, baile de Chypre, dont nous venons de marquer la descendance, se mit en possession de ce royaume, par droit d'hérédité, après la mort de Hugues II. Il fut couronné le jour de Noël 1267, par le patriarche de Jérusalem, qui faisait alors ses visites en Chypre. L'an 1269, il prit le titre de roi de Jérusalem, et se fit couronner à Tyr, en cette qualité, le 24 septembre. Ce titre néanmoins lui fut contesté par Marie, fille de Boémond IV, prince d'Antioche, ce qui causa une division dans le royaume. Elle s'empêcha pas néanmoins Hugues de faire contre les infidèles diverses expéditions, dont le succès ne répondit pas à la valeur qu'il y montra. Les affaires tourmentèrent ainsi en Palestine, que l'an 1272, le 21 avril, il fut obligé de conduire, avec le sultan Bonedoch, un traité, par lequel le royaume de Jérusalem se trouva réduit à la place d'Acce et au chemin de Nazareth. L'an 1274, le roi de Chypre, dit une ancienne chronique française, après la mort de son cousin germain, prince (d'Antioche) vint à Triple (Tripoli) avec grande compagnie et belle de gens d'armes pour conseiller et aider l'enfant (Boémond VII) le fil du prince qui estoit meurt (mineur) d'âge, mais l'évêque de Tortouse qui estoit vint avec et avoit ja prins la curie de l'enfant par l'octroi de la princesse, sa mère, destourba le roy que il ne peut accomplir ce pourquoy

il estoit venu; et pour ce se party du Triple et s'en vint à Acce. L'an 1277, Marie d'Antioche, qui disputait toujours à Hugues le royaume presque auant de Jérusalem, passe en Occident, et cède à Charles I, roi de Sicile, ses prétentions. Charles envoie, l'an 1278, une flotte en Palestine, sous les ordres de Roger de Saint-Severin, qui le rend maître d'Acce. Lorédano dit que Hugues recouvra cette place après la mort de Charles. Mais il précède ce prince au tombeau, étant décédé à Tyr, suivant Saut, le 26 mars 1284. ISABELLE, sa femme, fille de Gui d'Ibelin, morte l'an 1277, lui donna cinq fils et quatre filles. Les fils sont, Jean et Henri, qui lui succédèrent; Boémond, décédé avant son père; Amauri, prince titulaire de Tyr; et Gui, connétable de Chypre. Les filles, Marie ou Mariette, femme de Jacques II, roi d'Aragon; Marguerite, épouse de Thoros, prince d'Arménie; Alix, mariée à Balian d'Ibelin, et Helvis. C'est à Hugues III que saint Thomas dédia son livre du Gouvernement des Princes.

## VII. JEAN I.

1284. JEAN I, fils et successeur de Hugues III, fut couronné roi de Chypre le 11 mai 1284, à Nicosie, et roi de Jérusalem à Acce la même année. Il mourut le 30 mai de l'année suivante, (Saut), à l'âge de trente-trois ans. (Janna.)

## VIII. HENRI II.

1285. HENRI II, fils de Hugues III, né l'an 1271, fut substitué au roi Jean, son aïeul, mort sans enfants. L'an 1286, il se fit couronner roi de Jérusalem à S. Jean d'Acce le 27 décembre, suivant Saut, après avoir forcé le château de cette ville défendu par Hugues Pelichin, pour Charles II d'Ajou, roi de Naples. La nouvelle de cet événement étant venue à Naples, le comte d'Artois, régent du royaume pendant la prison du roi, fit saisir tous les biens des Templiers et des Hospitaliers pour avoir aidé le roi de Chypre dans cette expédition. L'an 1291, vers la fin du mars, Henri vint au secours d'Acce assiégée par le sultan d'Égypte, Kalil Asraf; mais le 15 mai suivant, voyant l'ennemi sur le point de donner l'assaut, il s'évade lâchement pendant la nuit avec trois mille hommes de troupes qu'il avait amenées. Trois jours après sa retraite, Acce tomba au pouvoir du sultan. Henri ne se comporta pas avec plus de vigueur en Chypre. L'an 1304, Amauri, son frère, par le conseil des barons du pays, usurpe le gouvernement, ne lui laissant que le titre de roi. Quatre ans se passent sans que l'usurpateur cesse de contredire. Mais, l'an 1308, Henri, excité par ses partisans, se détermine à faire des efforts pour reprendre son autorité, d'après les assurances qu'ils lui donnent de la soutenir. Ils s'assemblent avec lui dans le palais du sénéchal à Nicosie. Instruit du complot, Amauri vient les y attaquer. Henri se défend avec assez de valeur. Mais, abandonné de ses siens, il tombe entre les mains de son frère, qui le garde quelque temps. Voyant ensuite que sa présence commençait à renouveler les soulèvements, il l'envoie, le 1 février 1309, à son beau-frère Ousinn, roi d'Arménie, qui l'enferme dans le château de Lambron. Henri, inconscient après avoir été arrêté, s'étoit plaint par lettres au pape Clément V de l'entrepris de son frère, disant que s'étant arrogé tout le pouvoir il ne lui avait laissé que l'ombre de la royauté. Amauri, de son côté, tâcha de se justifier auprès de sa sainteté, représentant que le roi étant sujet à de grandes infirmités, et d'ailleurs donné à ses plaisirs, il avait été choisi, de son consentement, par les barons et le peuple, pour prendre en main le timon de l'état. Le pape prévoyant que cette division pourrait devenir funeste aux affaires de la religion en Orient, envoya Nicolas, archevêque de Thibich, et Raimond des Pins, son chapelain, en Chypre, pour essayer de rétablir la concorde entre les deux frères. Mais les nouvelles échouèrent dans leur négociation. (Raynald, ad. an. 1308, n. 37.) Amauri, après avoir élargi son frère, se préparait à se faire proclamer roi; mais il fut poignardé l'année suivante (1310), par Simou du Mont-Olympe, son favori. (Saut.) Après ce coup,

Gai, comte de Chypre, et frère aussi de Henri, voulut s'emparer du gouvernement. Mais il fut traversé par la reine mère, qui, s'étant fait en parti considérable, vint à bout de faire revenir le roi, son fils, en l'échangeant avec la veuve du prince Amauri, sœur du roi d'Arménie. Henri, de retour le 30 août, pardonna à tous ses ennemis qui venaient lui demander grâce. Mais le comte, son frère, ayant été le dernier à se présenter, après avoir fait diverses tentatives pour s'échapper, il l'envoya prisonnier à Cérinès; et, l'an 151, ayant découvert une conjuration formée en sa faveur, il le fit mourir avec quelques-uns de ses complices. L'an 152, il meurt lui-même à Strevilo, près de Nicosie, le 31 mars, d'un accès du mal épileptique, sans laisser d'enfants de sa femme Constance, fille de Frédéric, roi de Sicile, qu'il avait épousée l'an 1518. Quoiqu'il eût perdu les restes de son royaume de Jérusalem, il en conserva toujours le titre, et le transmit à ses successeurs, ayant ordonné qu'il se fissent couronner rois de Jérusalem à Famagouste, après avoir reçu la couronne de Chypre à Nicosie. (Lorédano.) Il fut enterré dans l'église de S. François de Nicosie, au milieu des larmes et des cris de son peuple, qui, depuis son retour, jouissait de la plus grande tranquillité. Sa veuve se remaria, l'an 1529, à Lagoulli, roi d'Arménie. (Henri Giblet.)

#### IX. HUGUES IV.

1524. Hugues IV, fils de Gui, frère du roi Henri II, et d'Esquive d'Idelin, fut couronné, après la mort de son oncle, l'an 1524, roi de Chypre à Nicosie, et roi de Jérusalem à Famagouste. L'an 1527, la reine, mère du roi Henri, termina ses jours dans le mois de janvier au château d'Agridi, où elle s'était retirée depuis la mort de ce prince. L'an 1535, Hugues conclut une ligue contre les Turcs, avec le pape Clément VI, les Vénitiens et les chevaliers de S. Jean. Le seul fruit remarquable de cette confédération, fut la prise de Smyrne, qui fut emportée l'an 1534. Hugues, suivant Henri Giblet, abdiqua l'an 1560, en faveur de Pierre, son fils aîné. Outre ce prince, Aiaz, fille de Balua d'Idelin, que le roi Henri, son oncle, lui avait fait épouser en 1519, lui donna quatre autres fils et deux filles. Les fils sont Gui, prince de Galilée et comte de Chypre, qui épousa Marie, fille de Louis I de Bourbon, et mourut l'an 1536; Jacques, qui devint roi de Chypre; Jean, assassiné l'an 1575; Thomas, qui se noya le 15 novembre 1530. Les filles, Isabelle, qui perit avec Thomas; et Esquive, mariée à Ferdinand, infant de Majorque. Le roi Hugues, leur père, finit ses jours en Chypre l'an 1561, à l'âge de soixante-quatre ans. (Lorédano.) M. Janna, d'après Spionde, prétend qu'il mourut à Rome, dont le pape Innocent VI, dit-il, lui avait confié le gouvernement sous le titre de sénateur romain. C'est à Hugues IV que Bonace dédia son livre de la Géologie des Dieux.

#### X. PIERRE. I.

1561. Pierre I, fils de Hugues IV et d'Alix, couronné roi de Chypre l'an 1560, succéda, l'an 1561, à son père, préférablement à Hugues, son neveu, fils de Gui, son frère aîné, décédé, comme on l'a dit, en 1536. La raison de cette préférence est qu'en Chypre la représentation n'avait point lieu. Pierre, dès sa jeunesse, avait juré une haine implacable aux Musulmans; et pour ne pas laisser refroidir ce sentiment, il portait habituellement une épée nue pendue à son cou. Peu de temps après son inauguration, apprenant que le roi d'Arménie est puissamment attaqué par ses ennemis, il lui envoya du secours; puis, avec une armée navale, assista des chevaliers de Rhodes et des Catalans, il va mettre le siège devant Salatie (l'ancienne Attale) dont il se rend maître; et après avoir obligé les petits princes de Cilicie à lui payer

tribut, il fait une entreprise sur Smyrne, qu'il prend et démantèle. Chargé de dépouilles, il revient triomphant, l'an 1562, en Chypre. Tels furent ses premiers succès contre les Musulmans. L'an 1565, il s'embarqua pour l'Occident, accompagné de son fils et de Philippe de Maistris, son chambrier, va trouver le pape Urbain V à Avignon, où il rencontre, dans la semaine sainte, Jean, roi de France, qui se croise avec lui contre les Musulmans; il parcourt ensuite l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre, pour exciter les princes et les peuples à la croisade; revient en France, où il assiste aux funérailles du roi Jean, décédé le 8 avril 1564, puis au couronnement de Charles V; s'en retourne par l'Italie, et arrive, le 28 septembre 1565, en Chypre. Muni des secours qu'il amenait avec lui en hommes et en vaisseaux, il conduit peu de jours après son retour, une flotte en Égypte; fait la descente, le 9 octobre, au port d'Alexandrie; prend d'assaut, le lendemain, la ville ou plutôt une partie de la ville, la jette durant quatre jours, l'abandonne ensuite après y avoir mis le feu, s'étant pas pour s'y maintenir, par la défection des Anglois, et revient en Chypre, emportant un immense butin. Les Égyptiens, irrités de cet événement, saisissent les effets des Chrétiens, et mettent aux fers tous ceux qui se trouvent en Égypte. Les Vénitiens font une perte considérable en cette occasion. Pierre, à leur sollicitation, consent à discontinuer la guerre. On fait un traité de paix, par lequel on convint de rendre les prisonniers de part et d'autre, et que le roi de Chypre aura la moitié des droits que les marchands paient à Tyr, à Baruth, à Seid, à Alexandrie, à Damiette, à Tripoli, à Jérusalem, à Damas; ce droit était le dixième de leur. On convint de plus que tous les Chrétiens, qui auront un passeport du roi de Chypre, ne payeront point les cinq florins de Florence pour entrer dans Jérusalem. Mais ce traité, mal observé par les Musulmans, fut ouvertement rompu au bout de dix-huit mois. L'an 1569, secours des Génois et des Rhodiens, le roi Pierre équipe une nouvelle flotte de cent quarante vaisseaux, avec laquelle il fait voile vers Tripoli, qu'il emporte l'épée à la main; de là il va prendre et brûler Tortose, Ladoicie, Belinas, et autres villes sur la côte du Syrie; après quoi, sa voyant abandonné de ses allies, il fait la paix avec Scabalan, sultan d'Égypte. L'an 1568, pendant qu'il est à Rome pour obtenir de nouveaux secours, les Arméniens, se voyant sans roi, lui défont le trône vacant de leur monarchie réduite presque à rien. Jacques, son frère, en va prendre aussitôt possession pour lui. Pierre quitte Rome, et s'embarque, le 28 septembre de la même année, pour retourner en Chypre. Peu de temps après son arrivée, il y tomba malade sérieusement, et sa maladie dura sept semaines. Pendant sa convalescence, il voulut aller à la chasse, et fit enlever par son fils deux beaux chiens au chevalier Henri Giblet, vicomte de Nicosie, ce qui occasionna une rixe entre le fils de ce dernier et le jeune prince. Le roi prenant le parti de son fils, se vengea non seulement sur celui de Giblet, mais encore sur sa fille. Il condamna le premier à travailler avec ses esclaves à une maison qu'il faisait bâtir, et fit mettre sa sœur à la question en présence de son père, des frères du roi, et d'autres seigneurs; et cela, pour avoir refusé d'épouser un de ses domestiques, auquel il voulait la marier. Les témoins de cette scène (excepté les princes), entrés d'indignation, jurèrent ensemble d'en faire périr l'auteur, et, la nuit suivante, étant entrés dans l'appartement du roi, ils l'assassinèrent de cinquante coups de poignard, dans son lit à côté de la reine. Leur fureur ne se termina point là. Après sa mort, ils mirent sur sa tête une couronne de parement, un sceptre, et une poignée de même parure dans ses mains. L'habilement d'un habit tout troué, le cinquantenaire de vieux souliers tout érotés, et le portèrent en cet état à Sainte-Sophie de Nicosie, et de là, aux Dominicains, sépulture ordinaire des rois de Chypre. Presque tous les historiens mettent la mort du roi Pierre au 18 janvier 1568. Mais le poète Guillaume de Machault, qui écrivait d'après des témoins oculaires, dans le récit qu'il a fait

des principaux événements de la vie de ce prince, place celui-ci au 16 janvier de l'année suivante :

L'an mil trois cent neuf et soixante,  
En temps que froide bise venoit, ...  
Droit de Javair le jour seisonne  
Et enviroz l'heure quinziesme.

(*Mém. de l'Ac. des B. L.*, T. XX, p. 439.)

Ce prince eut d'Éléonore d'Aragon, son épouse, Pierre, son successeur, et trois filles, Esquive, Marie, femme de Jacques de Chypre, seigneur de Baruth; et Marguerite, épouse de Charles Visconti, seigneur de Parme. Pierre termina, par ses débâches et sa cruauté, dans les dernières années de sa vie, la gloire qu'il avait jusqu'alors acquise par ses exploits.

### XI. PIERRE II, dit PETRIN.

1369. PIERRE II, fils de Pierre I, monta sur le trône, l'an 1369, à l'âge de treize ans, sous la régence du prince Jean, son oncle, à l'exclusion de sa mère. Cette même année, à l'occasion de son couronnement, qui se fit le 10 octobre, il y eut contestation par la présence entre les baillies de Venise et les consuls de Gènes. La cour ayant décidé sur le faveur des premiers, les Gênois se vengèrent de cet affront, l'an 1375, par la prise de l'île entière. Il n'y eut que deux places, Famagouste et Cérines, qui firent de la résistance. La première se rendit le 10 octobre, et fut pillée durant trois jours. La deuxième subit le joug de même vers la mi-mars 1374. Le roi Pierre, fait prisonnier, ne recouvra sa liberté que par la cession de Famagouste jusqu'au paiement d'un million de ducats, qu'il promit aux Gênois en leur donnant des otages. L'an 1375, à la sollicitation de sa mère, il fut égaré, en sa présence, Jean, son oncle, pour venger la mort de son père, dont ce prince était le principal auteur. Pierre mourut le 17 octobre 1382, à l'âge de vingt-six ans, sans laisser d'enfants de sa femme Valentine, fille de Bernabo Visconti, seigneur de Milan, qu'il avait épousée par traité du 9 mars 1378 (morte en 1395.) (Giblet, Muratori.)

### XII. JACQUES I.

1382. Jacques I, comte de Chypre, fils de Hugues IV, était en otage à Gènes, lorsque Pierre II, son neveu, mourut. Renvoyé à la demande des Cypriotes, il fut couronné, l'an 1384, roi de Chypre, à Nicosie. L'an 1393, il reçut la couronne de Jérusalem dans la même ville; et, peu de temps après, celle d'Arménie, qui lui échoit par la mort du roi Lionnet, ou Livon V, son cousin. Mais les Turcs étant déjà maîtres de ce royaume, Jacques n'en eut que le titre de souverain, non plus que de celui de Jérusalem. L'an 1398, il mourut, le 20 septembre, à l'âge de soixante-quatre ans, après en avoir régné seize. Les enfants qu'il eut d'Annie, fille d'Etienne d'Algrafe, duc de Bavière, son épouse, sont, Jean, son successeur; Hugues, cardinal-archevêque de Nicosie, mort en 1442; Philippe, comte de Chypre, mort en 1420; Henri, prince de Galatie, ou Mariette, femme de Ladislas, roi de Naples; Isabelle, mariée à Pierre de Chypre; Agnès, morte en 1388; et Cive, morte l'an 1395. (Henri Giblet, du Cange, Etienne de Lusignan, Anselme.)

### XIII. JEAN II.

1398. JEAN II ou JANUS, fils du roi Jacques I, né à Gènes, pendant la captivité de son père, lui succéda dans les royaumes de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie, à l'âge de vingt-quatre ans. L'an 1402, résolu de reprendre la ville de Famagouste, il vint l'assiéger par mer et par terre. Le nouvelle de cette expédition étant venue à Gènes, qui était alors sous la

protection de la France, le maréchal de Boucicaut, gouverneur de cette république, dépêcha l'Hermite du Fay pour aller trouver le roi Janus, et se plaindre de la rupture de la paix. Il équipa cependant une flotte de huit galères, avec laquelle il partit le 3 avril 1403, et fit voile vers Rhodes pour y attendre la réponse du roi. Janus témoignait vouloir suivre son entreprise, Philibert de Naillac, grand-maître de Rhodes, se rendit auprès de lui, et vint à bout de l'engager à conclure un traité de paix, qui fut ensuite ratifié par le maréchal; après quoi Boucicaut vint saluer le prince à Nicosie. Ce fut au retour de ce voyage qu'il alla faire une course sur les côtes de la Terre-Sainte, où il prit et piller les villes de Betroun, de Baruth, de Laddicé, de Tripoli, et autres. Il continua ses incursions les années suivantes, et fit un grand nombre de prisonniers sur les infidèles (*Vie de Boucicaut, deuxième partie, c. 11 et suiv.*). Le roi de Chypre, encouragé par ces succès, tenta de son côté divers descentes en Egypte, d'où il ramena un butin considérable. Il osa même, en 1423, insulter la ville d'Alexandrie. Le sultan Bourhah-Acras-Saïeddin commandait alors en Egypte. Irrité de ces pertes, il fit équiper une flotte qu'il conduisit, l'an 1424, en l'île de Chypre. La prise de Famagouste, qu'il piller durant trois jours et abandonna ensuite, fut le fruit de cette expédition. Étant revenu, l'an 1426, avec de plus grandes forces, il battit le roi dans le mois d'août, le prit et l'emmena prisonnier avec plusieurs des siens en Egypte, après avoir ravagé toute l'île. Le prince de Galatie, frère du roi, et grand nombre de héros perdirent la vie dans cette bataille. L'an 1427, le roi Janus obtint sa délivrance au mois de novembre, moyennant une rançon de douze mille besants, et un tribut annuel qu'il s'engagea de payer au sultan. De retour en Chypre, il déplora les suites de cette irruption le reste de ses jours, qu'il termina le 19 juin de l'an 1452, âgé de cinquante-huit ans. Quoique brave, il fut toujours malheureux à la guerre. Il n'aimait pas à être contredit, et fut souvent la dupe des flatteurs. Il eut de CHARLOTTE DE BOUSSON, sa femme, fille de Jean de Benbon, comte de la Marcho, deux fils, Jean, son successeur; et Jacques, sénéchal de Chypre; avec deux filles, Marie, et Anne, femme de Louis, duc de Savoie.

### XIV. JEAN III.

1452. JEAN III, fils du roi Jean II, lui succéda à l'âge de dix-sept ans, sous la régence de sa mère. Ce prince prit possession, par un serment et même couronnement, des trois royaumes que son père lui avait laissés. L'an 1454, il perdit sa mère, qui mourut le 15 décembre. L'an 1455, après la mort d'Amélie, ou Méné de Montferri, sa première femme, il épousa Hélène, fille de Théodore Paléologue, despote de Morée. Cette princesse ambitieuse, voyant la faiblesse de son époux, l'obliges de la déclarer publiquement régente du royaume. Le gouvernement d'Hélène, gouvernée elle-même par le chambellan Thomas, fils de sa nourrice, causa des soulèvements. Attachée au rit grec, elle ne négligea rien pour abolir le rit latin dans l'île de Chypre. C'est ce fut par ce motif que, l'an 1445, elle empêcha Galesius Meniolis de prendre possession de l'archevêché de Nicosie, auquel il avait été nommé par le pape Eugène IV. Un nonce, envoyé par ce pontife au roi pour ce sujet, fut encore plus mal accueilli : Hélène le fit mettre en prison. Mais le grand-maître de Rhodes, chez qui Montoliis s'était retiré, s'étant rendu en Chypre, détermines le roi, malgré sa femme, à recevoir l'archevêque et à remettre le nonce en liberté (Bonias, *Hist. Rhod.*, L. 6). Hélène étant morte le 11 avril 1458, le roi la suivit au tombeau, à l'âge de quarante-trois ans, le 26 juillet suivant. Il ne laissa d'enfant légitime qu'une fille nommée Charlotte, qui lui succéda.

### XV. CHARLOTTE.

1458. CHARLOTTE, fille de Jean III et d'Hélène, fut couronnée reine de Chypre vers le 5 août 1458. Elle était veuve alors

de Jean de Portugal, qu'Hélène, sa belle-mère, ou, selon d'autres, la nourrice d'Hélène, avait fait empoisonner en 1457. L'année qui suivit son avènement au trône, elle épousa, le 7 octobre, Louis, comte de Genève, deuxième fils de Louis, duc de Savoie, prince de peu de sens, de mauvaise mine, et d'une complexion faible. Cette même année, Jacques, frère naturel de la reine, se rend au Caire, où il obtint du sultan d'Égypte, comme suzerain de Chypre, la couronne de cette île. Le sultan lui fournit même une armée navale avec laquelle il vint débarquer, l'an 1460, en Chypre. La reine et son époux, à l'arrivée de Jacques, se renfermèrent dans Cérines, place maritime qui soutint un siège de quatre ans. Louis, perdant à la fin courage, se retira en Savoie. La reine elle-même, se voyant sans ressource, prend le parti de se réfugier à Rhodes. La place ne fit plus qu'une faible résistance; elle se rendit enfin le 25 août de l'an 1464.

#### XVI. JACQUES II.

1464. JACQUES II, fils naturel du roi Jean III, et de Marie de Patras, à laquelle la reine Hélène avait fait couper le nez, demeura paisible possesseur du royaume de Chypre après le départ de la reine Charlotte et la reddition de Cérines. Il acheva sa conquête par la prise de Famagouste, dont les Génois étaient maîtres

depuis quatre-vingt-dix ans. Il paya mal les services des Mameluks d'Égypte qui l'avaient mis sur le trône. Voyant qu'ils voulaient dominer en Chypre, il les fit tous exterminer en un jour. Son gouvernement ne satisfait pas ses sujets. On trama contre lui des conspirations, dont la dernière le fit périr le 5 juin 1475, à l'âge de trente-trois ans. Il avait épousé, l'an 1471, CATHERINE CORNARO, fille de Marc Cornaro, sénateur vénitien, dont il eut un fils qui lui succéda.

#### XVII. JACQUES III.

1475. JACQUES III, fils posthume de Jacques II, fut proclamé roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie, en venant au monde. Ce prince étant mort l'an 1475, la reine Catherine travailla vivement pour faire valoir ses droits. Les Vénitiens se déclarèrent pour la veuve de Jacques II, et la maintinrent dans la possession de l'île. L'an 1482, le 28 juillet, la reine Charlotte fit cession de ses droits à Charles I, duc de Savoie, et à ses successeurs dans le même duché; après quoi elle se retira à Rome, où elle mourut le 16 juillet 1487. La reine Catherine de son côté, s'étant laissée attirer à Venise l'an 1489, y fit donation du royaume de Chypre à la république. Depuis ce temps, l'île demeura sous la domination des Vénitiens jusqu'en 1571, qu'elle tomba sous la puissance des Turcs.



# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES CALIFES.

Les CALIFES étaient les successeurs de Mahomet. Chefs de la religion et de l'état, ils réunissaient en leur personne les droits du glaive et de l'autel. Tous les autres souverains mahométans relevaient d'eux comme leurs vassaux. Les peuples révéraient dans les califes les vicaires du prétendu prophète, suivant la signification de leur nom. Tout poids, en un mot, parmi les sectateurs de l'Alcoran, sous le poids de leur autorité. Insensiblement cette énorme puissance s'affaiblit par la nonchalance de ceux qui se étaient revêtus, dégénéra en vains titres, et à la fin s'évanouit. Pour en faire voir la naissance, les progrès et la décadence, nous commencerons par Mahomet cette chronologie qui finira au dernier des califes.

### MAHOMET.

L'an 881 de l'ère des Grecs, le 10 du troisième mois, (thiersi II, ou d'us), fête deuxième, suivant Abulféda (1), c'est-à-dire l'an 570 de J. C., le 10 novembre, (et non pas le 5 mai), un lundi, naquit à la Mecque, grande et ancienne ville de l'Arabie heureuse dans la province de Hédja, MAHOMET, ou MOHAMMED, qui signifie, *tout, comble de gloire*; nom qui lui fut donné par Elmontaleb, son aïeul paternel. Abdallah, son père, et Attenah, sa mère, étaient l'un et l'autre de la tribu des Khoréshites, la plus distinguée des familles Arabes, qui toutes étaient idolâtres. Devenu orphelin dans l'enfance, il fut recueilli par Abontaleb, frère utérin de son père, qui le prit et l'éleva dans sa maison. Abontaleb tenait par héritage de ses ancêtres la préfecture du fameux temple de la Mecque, appelé la Caaba, ou maison carrée, fondé, suivant les Arabes, par Ismaël, dont ils prétendaient descendre; mais ce temple était alors souillé par le culte des idoles. Mahomet suivit ses parents dans les guerres qui s'élevèrent entre les Khoréshites et les autres tribus. A l'âge de vingt ans, on le vit chez une riche veuve, nommé Cadice, qui faisait un grand commerce. En peu de tems, il acquit l'estime et la confiance de sa maîtresse. Elle le chargea de la direction de son trafic, et finit par l'épouser. Cadice était alors âgée de quarante ans, et Mahomet n'en avait que vingt-cinq. On ignore ce qu'il fit pendant les quatre années suivantes. Abulféda nous apprend seulement qu'il passait un mois tous les ans dans une grotte de la montagne de Hara par où médior. Ce fut dans cet intervalle qu'il forma le plan d'une nouvelle religion. *L'islamisme, ou religion qui sauve*, fut le beau nom dont il décora le tissu de ses rêveries; mélange monstrueux de Christianisme et de Judaïsme, imaginé pour détruire l'un et l'autre. Au défaut des miracles, qu'il n'osa contrefaire, il feignit des révélations pour accréditer sa doctrine, et suppose des entretiens avec l'ange Gabriel, qui lui révélait, disait-il, tout ce qui est contenu dans

le Coran, (on dit improprement l'Alcoran,) ou *livre de la lecture*; ouvrage distribué par versets qu'il dictait à ses disciples suivant les occurrences, et qui ne furent rassemblés et mis en ordre qu'après sa mort. Pour lui, afin de paraître devoir tout à l'inspiration, il prétendait fausement ne savoir pas même écrire. Cadice fut la première conquête qu'il fit à l'islamisme. La femme séduite entraîna par son exemple toute sa maison. Mahomet commença dès lors à prendre hautement le ton de prophète, et à déclamer publiquement contre l'idolâtrie qui dominait à la Mecque et dans toute l'Arabie. Son éloquence soutenue par une voix agréable, une figure imposante et par la promesse qu'il faisait de tous les plaisirs des sens dans l'autre vie, à ceux qui suivraient sa loi, lui gagna bientôt de nouveaux disciples. Croire un seul Dieu et Mahomet, son prophète, c'est à quoi se réduisait en substance la doctrine qu'il leur enseigna. La circoncision, la prière cinq fois le jour, de fréquentes purifications, la sentenciation du vendredi et le jeûne du mois ramadhan, semblable au jeûne des Chrétiens, l'abstinence du vin, du sang, de la chair de porc, furent les pratiques extérieures qu'il leur recommanda. Le nombre de ses prosélytes devint si grand, que les magistrats de la Mecque, craignant une révolution, prirent le parti de les chasser avec leur maître. C'est à l'époque de cette expulsion, arrivée un vendredi, 16 juillet de l'an de J. C. 622, que les Mahométans ont attaché leur ère, nommée pour cette raison Hégire, ou fuite. Yatrib, appelée Médine, ville de l'Arabie déserte, à 270 milles de la Mecque, fut l'asile où Mahomet se réfugia. Sa doctrine y prit faveur. Les Médinois le reconnurent pour prophète, et lui déferèrent le gouvernement de leur ville. La seconde année de l'hégire, (571 de J. C.), il leva des troupes, avec lesquelles il parcourut le pays pour appuyer ses prédications. La victoire suivit presque toujours ses étendards. Jusqu'alors il avait prêché la tolérance. Mais, devenu le plus fort, il changea de principes. L'épée devint alors, suivant le langage des Mahométans, la clef du ciel. *Tuez les idolâtres*, dit-il aux siens dans l'Alcoran, *par-tout où vous les trouverez; assés-les; n'épargnez rien pour les faire péirir*; et par idolâtres, il entend tous ceux qui n'étaient pas de sa secte. Pour assés le courage de ses disciples, il déclara que la guerre faite aux infidèles était d'un grand mérite aux yeux de Dieu, et que la couronne du martyr servait la récompense de ceux qui perduraient la vie dans ces combats; dogme fécond en victoires, et qui contribua plus que tout autre chose aux progrès de sa secte et à l'établissement de la puissance des Mahométans qu'on nomme aussi Musulmans. Mahomet, ennemi de la religion chrétienne, l'était encore plus de la juive. L'an 8 de l'hégire, après deux combats, il défait entièrement les juifs établis ou Arabie, prend toutes les places qu'ils y possédaient, et traite cette nation avec la dernière rigueur. La même année, (630 de J. C.), la ville de la Mecque, effrayée des progrès de Mahomet, lui ouvre ses portes le 21 de ramsadhan (12 janvier.) Maître de la place, il se rend au temple de la Caaba, le purifie des idoles qu'il renfermait, et y établit le culte de sa religion. L'an 9 de l'hégire, il passe dans la Syrie, où il remporte quelques avantages. De retour à Médine,

(1) Observes qu'Abulféda fait commencer l'ère des Grecs 581 ans avant l'ère chrétienne. Ainsi l'an 881 de la première, commence au mois de septembre 570 de la seconde.

il reçoit diverses déportations de plusieurs tribus arabes, qui demandent à embrasser l'islamisme. Ali, son cousin, est envoyé pour les instruire. Cette année est appelée par les musulmans l'année des Ambascades. L'an 10 de l'hégire, le 25 de saoulcade, (23 février 652 de J. C.) Mahomet fut en grande pompe à la Mecque le voyage appelé par les musulmans le pèlerinage de l'adieu. Il mourut à Médine l'année suivante de l'hégire, à l'âge de 65 ans accomplis, dans la maison d'Aïcha, fille d'Aboubekr, la plus chérie de ses femmes; il en eut à la fois jusqu'à quinze, quoiqu'il n'en accordât que quatre à ses disciples, leur permettant, à la vérité, de prendre pour concubines autant d'esclaves qu'ils jugeaient à propos. L'époque précise de sa mort fait, parmi les savants, une difficulté qu'Abulféda résout en disant qu'il mourut un lundi, treizième jour du mois rabî 1<sup>er</sup>; (*Vit. Mahum.*, p. 158, et *Annal. Arab.*, p. 56.) ce qui revient au 8 juin 652 de J. C. Sa mort fut la suite d'un poison subtil, répandu sur une épaule de monton, qui lui avait été servie trois ans auparavant par une fille juive, sa maîtresse, pour venger son frère qu'il avait fait mourir, et sa nation qu'il avait exterminée. Le corps de cet illustre imposteur fut inhumé dans la chambre où il était mort, et qui depuis a été convertie en mosquée. Un croissant de fer, chargé de pierres, suspendu par un anneau sur son tombeau, a donné lieu de publier que cet anneau soutenait en l'air ce tombeau même. On ne doit pas oublier que son manteau, dont il avait fait présent à la ville d'Aïla, située au fond de la mer Rouge, a passé aux sultans ottomans, qui le conservent, comme une relique précieuse, dans une cassette d'or. Mahomet ne laissa qu'une fille, nommée Fatime, qu'il avait mariée à son cousin Ali. Tous ceux qui sont censés être de la lignée de Mahomet par cette fille sont qualifiés *émirs*, ou *commandants*, et portent le turban vert pour être distingués et respectés. On les appelle en Afrique *schérifs*. (*d'Herbelot.*)

#### ABOUBEKER, PREMIER CALIFE.

11 de l'hégire. (652 de J. C.) Après la mort de Mahomet fut embarrassé sur le choix de son successeur, parce qu'il n'avait fait aucune disposition à ce sujet. Pour trancher les difficultés, Omar, son beau-père, nommé calife Aboubekr, beau-père comme lui de Mahomet, et lui prêtre serment de fidélité sur-le-champ. Son exemple est suivi par les différents partis de Médine. Le seul Ali, gendre du prophète, réclame contre cette élection, faite en son absence. Omar va le trouver, et le contraint d'y accéder. Tout ceci se passa le jour même de la mort de Mahomet. Bientôt on apprend que plusieurs tribus arabes veulent secouer le joug qu'il leur avait imposé. Khaled, général expérimenté, que Mahomet nommait l'écuyer de Dieu, les fait rentrer dans le devoir. Les troubles intérieurs étant pacifiés, le même général est envoyé dans l'Irak, ou la Chaldée, pour en faire la conquête sur les Persans. Il en soutint la meilleure partie. De là il mène son armée en Syrie l'an 15 de l'hégire, (de J. C. 654), pour secourir Abou Obeïdah, fils de Walid, autre général musulman, occupé contre les Grecs. Il bat les troupes de ceux-ci, commandées par le patrice romain, prend Bosra par la trahison du gouverneur, et ensuite Damas après une vigoureuse et assez longue résistance des habitants. Aboubekr meurt par ces entreffaites, à l'âge de 65 ans, le 22 de djoumadi I de l'an 15 de l'hégire, (21 juillet 654 de J. C.), suivant Abulféda, le jour même de la prise de Damas. Ce fut lui qui rassembla et réduisit en un volume les feuilles éparses de l'Alcoran, dont Mahomet, comme on l'a dit plus haut, dictait les versets à mesure que les circonstances le demandaient; ouvrage, où règne la plus grande confusion, rempli de fables, semé de répétitions et de contradictions, mais écrit avec une habile main, et se terminant par les charmes de la diction et les ornements de la poésie, qui couvrent les vices du fond. Aboubekr laissa un testament, d'où les premières paroles sont remarquables. Ceci est le testament d'Aboubekr qu'il a fait sur le point de passer en l'autre monde; dans le sens où les

inéditables commencent à croire, où les simples ne doutent plus, où les menteurs disent la vérité. Il mourut pauvre comme il avait vécu. Sa dépense journalière ne montait qu'à cinquante sages de notre monnaie.

#### OMAR, 11<sup>e</sup> CALIFE.

15 de l'hégire, (654 de J. C.) Omar, beau-père de Mahomet, remplace Aboubekr sur le trône, comme celui-ci l'avait marqué par son testament. On lui donna le titre d'émir al-mouminein, ou de commandant des fidèles, qui passa à tous ses successeurs. Omar ne marcha point à la tête de ses armées, mais elles n'en furent pas moins victorieuses sous les chefs qu'il leur donna, et dont il dirigeait de loin les expéditions. L'an 15, (656 de J. C.), Saïd, ou Saad, l'un d'entr'eux, neuf mois après s'être rendu maître de Madain, capitale de Perse, gagna dans l'Irak persique, sur le roi Isdègerde, la célèbre bataille de Cadèsia, qui dura trois jours avec un acharnement incroyable de part et d'autre. Les musulmans la nomment le jour de l'embrasement, parce que le glorieux succès de cette bataille ébranla la puissance des Perses. Elmacin la met dans la treizième année de l'hégire; les écrivains orientaux la placent dans la quatorzième. Cette année, 15 de l'hégire, est encore mémorable par une autre bataille qui dura pareil nombre de jours entre les Grecs, commandés par le général Manuel, et les musulmans, conduits par Khaled. Elle se donna dans le mois de novembre, près d'Yermone, ville située sur une rivière de ce nom, dans la haute Syrie. Le succès en fut encore heureux pour les infidèles qui n'y perdirent pas cinquante hommes, tandis qu'il y en eut près de cent mille tant tués que prisonniers du côté des Grecs. Jérusalem, la ville sainte, également révérencée des Chrétiens, des Juifs et des musulmans, excitait d'autant plus la convoitise de ces derniers, qu'ils en préjugeaient la conquête facile. L'an 16 de l'hégire, (657 de J. C.) Auron et Serdil, deux de leurs généraux, en firent le siège au printemps. Omar se rend en personne devant cette place, lorsqu'il apprend qu'elle est au pouvoir; elle capitule, suivant Elmacin, vers la fin de la même année, c'est-à-dire au commencement de l'an de J. C. 658, par l'entremise du patriarche Sophron. Théophaus dit néanmoins que ce siège dura deux ans. On ne peut refuser des éloges à la modération du vainqueur. Maître de Jérusalem, il conserve aux habitants leur liberté, leurs biens, leurs églises et se contente de demander la permission d'élever une mosquée dans l'endroit où avait été bâti le temple de Salomon. La conquête de la Palestine achevée, il envoie en Syrie le général Abou Obeïdah qui met le siège devant Antioche, où Constantin, fils et collègue de l'empereur Héraclius, s'était renfermé. La place se rend, après une bataille perdue et la retraite de ce prince, le 12 de schaban de l'an 17 de l'hégire, (21 août 658 de J. C.) L'an 19, (de J. C. 660), après avoir subjugué la Syrie, le général Auron va faire une descente en Egypte par ordre du calife, avec quatre mille hommes seulement de troupes. Ce petit nombre, surmonté par le faustisme, lui suffit pour tuer en pièces l'armée romaine commandée par deux généraux, dont l'un périit dans la mêlée. Mar, ou la Babylone d'Egypte (et non pas Memphis, comme plusieurs la supposent), lui est ensuite livrée, après sept mois de siège, par la trahison du gouverneur. De là il mène son armée devant Alexandrie, qui l'occupe, suivant Elmacin, durant quatre mois. Dans cet intervalle, prise par les Arabes, et reprise par les Grecs, elle retombe eût-elle sous la puissance des premiers. L'an 15 de moharrar, de la 21<sup>e</sup> année de l'hégire, (22 décembre 661 de J. C.) Auron, sur les remontrances de Jean Philopone, dit le Grammaire, veut conserver la riche bibliothèque de cette ville, appelée Sérapion. Il en écrit au calife. Omar répond: «Ce que contiennent les livres dont vous me parlez, s'accorde avec ce que j'ai écrit dans le livre de Dieu, ou ne s'y accorde pas. S'il s'y accorde, alors l'Alcoran suffit, et ces livres sont inutiles. S'il ne s'y accorde pas, il faut les détruire ». Sur cet ordre, dicté par le faustisme, les livres sont distribués dans tous les

quartiers de la ville, où ils servent, pendant six mois, à chauffer quatre mille bains. On impose aux Egyptiens un tribut annuel de deux cents ducats par tête, et à ce prix ils conservèrent leur liberté, leur vie, leurs biens et leur religion. L'an 23 de l'hégire, grande famine à Médine. Omar fait ouvrir, à cette occasion, le canal que les Romains avaient fait creuser du Nil à la mer Rouge, afin de faciliter le convoi des blés pour l'Arabie. L'année suivante (636 de J. C.), ne fut pas moins glorieuse pour les armes des Arabes, par la victoire qu'ils remportèrent sur cent cinquante mille Perses, dont le général Firzen fut tué en fuyant. (Abulféda.) L'an 25 de l'hégire, le 26 de douledjé (5 novembre 644 de J. C.), Omar est poignardé dans la mosquée de Médine par un esclave persan dont il avait refusé d'écouter les plaintes, et meurt trois jours après de sa blessure. Pendant son règne, qui fut de dix ans et sept mois, il avait conquis, si l'on en croit Kondhemir, trente-six mille places, détruit quatre mille temples de chrétiens, de mages et d'idolâtres, et édifié quatre cents mosquées. Mahomet n'a point eu de successeur plus religieux observateur de sa loi, plus frugal, plus éloigné du faste, plus zélé pour la justice, plus fidèle à sa parole. Car fut lui qui bâtit, l'an 56 de J. C., la ville de Basra, ou Basra, au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate, à trois lieues du golfe qui porte son nom, et cela pour égarer aux Persans, qu'il n'avait pas encore soumis, toute communication avec les Indes. Depuis ce temps Basra a toujours été une place très-importante pour le commerce.

Ce fut sous le califat d'Omar que les Arabes inventèrent les points pour leur lire de voyelles, afin de faciliter la manière de lire l'Alcoran.

#### OTHMAN, III<sup>e</sup> CALIFE.

25 de l'hégire, (644 de J. C.) OTHMAN, ou OTHMAN, fut élu le 29 douledjé (6 novembre), pour succéder au calife Omar. Les armées musulmanes firent de nouveaux progrès sous ce règne. L'an 27 de l'hégire, Moavie, l'un des généraux d'Othman, fait une descente dans l'île de Chypre, qu'il rend tributaire. La même année, Abdoullah, frère utérin du calife, et gouverneur d'Egypte à la place d'Amrou, qu'Othman avait révoqué, passe en Afrique par ses ordres. Il gagne, sur le patrice Grégoire, la fameuse bataille d'Acaoubé, dans laquelle ce général grec périt, après plusieurs jours de combat. De là il va faire le siège de Sababé, qu'il emporte d'assaut. Il prend d'autres villes par composition, et revient d'Afrique, au bout de quinze mois, chargé d'un immense butin. Ces succès piquèrent d'émulation Moavie. L'an 33 il envoya aux Grecs la ville de Rhodes, et fit mettre en pièces le fameux colosse de bronze, qui avait été élevé, l'an 280 avant J. C., en l'honneur du soleil, puis renversé, cinquante-six ans après, par un tremblement de terre. Sa hauteur était d'environ cent vingt-huit pieds, et ses jambes, y compris les cuisses, de soixante. Les débris en furent vendus à un juif d'Ébèse, qui en chargea neuf cents chameaux. L'année suivante, 34 de l'hégire, (652), la mort d'Isdegerde, dernier roi de Perse, assure au calife la possession tranquille de ce vaste empire, que ses armes et celles de ses prédécesseurs avaient conquis en détail. Les Musulmans portèrent alors leurs vues sur Constantinople. L'an 35 de l'hégire (655 de J. C.) Moavie équipe une flotte pour aller attaquer cette capitale. L'empereur Constantin vient à sa rencontre avec toutes les forces navales qu'il avait pu rassembler; et l'ayant atteint sur les côtes de Lycie, il engage un combat, dont le général musulman sort victorieux. Peu s'en fallut même que l'empereur ne tombât entre ses mains. Il était pris sans un officier qui l'enleva et lui donna moyen de regagner Constantinople. Moavie ne poursuivait point sa victoire. Il eut fait détourner par la nouvelle de la mort d'Othman. Ce calife, ayant excité contre lui une sédition par la dureté de son gouvernement, fut forcé dans son palais de Médine après un mois de résistance, et assassiné par Mahomet, fils d'Aboubecker. Ce fut l'esprit de vengeance qui inspira cet attentat. Othman avait

voulu faire périr Mahomet, après avoir été contraint de lui donner le gouvernement d'Egypte, à la place d'Abdallah, son frère, dont les Egyptiens étaient fort mécontents. La mort du calife est datée du 28 de douledjé de l'an 35 de l'hégire, (28 juin 656 de J. C.) Othman était âgé pour lors de 82 ans. Un trait d'orgueil, qui scandalisa le plus en lui, fut de s'être assis à la mosquée dans la chaire de Mahomet; un lieu qu'Aboubecker et Omar s'étaient toujours assis au-dessous.

#### ALI, IV<sup>e</sup> CALIFE.

35 de l'hégire (656 de J. C.) ALI, cousin et gendre de Mahomet, est proclamé calife par le peuple le jour même de la mort d'Othman. Aïcha, cette veuve de Mahomet, que les Musulmans appellent la mère des fidèles, désapprouve ce choix. Zobair et Talha, l'amant de cette femme, se joignent à elle, lèvent des troupes, et vont faire le siège de Basra, sous prétexte de venger la mort d'Othman. Bataille donnée sous les murs de cette ville, contre Ali, le 10 de djoumadi I de l'an 36 du l'hégire (4 novembre 656 de J. C.) Les deux chefs des rebelles y périrent. Aïcha, montée dans une espèce de litère sur six chameaux, qui donna le nom à cette action, tombe entre les mains d'Ali. Loïn de la maltraiter, le vainqueur la fait conduire avec honneur à Médine, où elle passa le reste de ses jours, enfermée et servie comme le devait être la femme de Mahomet. Autre soulèvement en Syrie. Moavie et Amrou, tous deux dévoués par Ali, l'un du gouvernement de Syrie, l'autre de celui d'Egypte, qu'Othman lui avait rendu, se liguèrent ensemble et armèrent toute la Syrie contre le calife. L'an 40 de l'hégire (656 de J. C.) Moavie, dans le fort d'une bataille qu'il est parvenu de perdre, s'avise de proposer un arbitrage, qu'Ali est forcé d'accepter. Amrou, l'un des deux arbitres choisis, trompe son collègue, et nomme calife Moavie. Ali et son armée réclament contre la supercherie. Telle est l'origine du schisme qui subsiste encore de nos jours parmi les Musulmans. Trois fanatiques, voulant l'éteindre dès sa naissance, délibérant d'en mettre à mort les chefs. Moavie et Amrou sont manqués. Ali est poignardé dans la mosquée le 16 de ramadân de l'an 40 de l'hégire (25 janvier 661 de J. C.) et meurt de ses blessures trois jours après, à Coufah, sur l'Euphrate. Son corps fut enterré dans cette ville, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau, qui est en grande vénération chez les Persans. Ali laissa de Fatime, son épouse, deux fils, Hasan, qui lui succéda, et Hussein, qui forma la principale branche des Alides.

#### HASAN, V<sup>e</sup> CALIFE.

40 de l'hégire (661 de J. C.) HASAN, élu d'une seule voix pour succéder à son père Ali, n'occupa le trône que six mois. Doux par caractère et ami du repos, il ne put soutenir ni l'indolence de ses sujets, ni le poids de la guerre que Moavie lui déclara. Il prit donc le parti de céder le trône à ce rival. Son abdication se fit solennellement à Coufah l'an 41 de l'hégire au mois de rabîé I, selon les uns, de djoumadi I, suivant les autres, (juillet ou septembre de J. C. 661.) Hasan mourut, empoisonné par une de ses femmes, l'an 49 de l'hégire à Médine, où il s'était retiré. Ce prince, quoiqu'il manquât de courage et de fermeté, n'était pas sans de bons qualités. On lui voit sur-tout sa élévation et sa modération. L'historien en a conservé cet exemple. Un esclave, ayant commis une faute qui semblait mériter la mort, se jeta sous les pieds du calife en récitant ces paroles du l'Alcoran : *Le Paradis est pour ceux qui répriment leur colère.* Je ne suis point en colère, dit-il sans. L'esclave poursuivit : *et pour ceux qui pardonnent les fautes.* Je vous pardonne les vôtres, lui répondit le prince. L'esclave acheva le reste du verset : *Dieu aime sur-tout les hommes qui font du bien à ceux qui les ont offensés.* Puisque cela est ainsi, répondit le calife, je vous donne la liberté avec 400 dragmes d'argent.

MOAVIE, I<sup>er</sup> DU NOM, VI<sup>e</sup> CALIFE.

41 de l'hégire (661 de J. C.) Après l'abdication de Hissan, Moavie I, fils d'Abou Sofian, et arrière-petit-fils d'Oumaiyah, de la tribu des Khazirijites, fut reconnu calife dans tout l'empire des Musulmans. Ses services avaient déterminé son élection : son gouvernement la justifia. L'an 45 (665 de J. C.) il envoya le général Ben Hadjadj pour achever la conquête de l'Afrique. Les Arabes ne firent pas uniquement occupés à détruire ce pays. L'an 50 (670 de J. C.), Ouchba, ou Abé, successeur de Hadjadj, fonda la ville de Kairouan, à 12 lieues de la mer, près du détroit de Baza. Le commerce, les arts et les lettres, la rendirent par la suite l'une des plus florissantes villes du monde. Il ne resta plus aux Grecs en Afrique que la Mauritanie tingitane, avec la côte maritime qui s'étend de Carthage jusqu'au détroit dit aujourd'hui de Gibraltar. Mais Kuscilé, prince maure, ayant rassemblé sous ses étendards les Romains fugitifs et les Berbers (peuple du pays qu'on nomme aujourd'hui Barbarie), en forma une armée nombreuse, avec laquelle il se rendit maître de Kairouan, après une bataille sanglante, gagnée sur Ouchba, qui périt dans la mêlée. Kuscilé ne s'en tint pas à cette conquête. Il envoya aux Musulmans toutes celles qu'ils avaient faites dans la Byzacène. D'un autre côté, Yésid, fils du calife, accompagné du général Sofian, l'an 52 de l'hégire (672 de J. C.) eut une armée navale devant Constantinople, qu'il tint bloquée l'espace de cinq mois, malgré le feu grégeois (nouvelle invention) que les Grecs faisaient pleuvoir sur sa flotte. Repoussé par l'empereur Constantin Pogocat, il revint sept ans de suite attaquer cette capitale, mais toujours sans succès. Enfin, l'an 58 de l'hégire (678 de J. C.), Moavie conclut avec l'empereur une trêve pour 30 ans. L'an 60 de l'hégire, au mois de redjeb (avril ou mai de J. C. 680), il mourut à Damas, où il avait transporté le siège de son empire. C'est par lui que commence la dynastie des Oumayyades, dont on peut dire qu'il fut l'honneur aussi bien que le chef. A l'ambition, « dit M. le Beau, l'avait rendu perfide ; dès qu'il fut satisfait, il ne montra plus que de la bonne foi et de la probité. Aux talents du gouvernement, il joignit la douceur et la clémence. Quoiqu'il ne sût pas même lire, il avait beaucoup de génie ; nulle dureté dans les manières non plus que dans les mœurs ; une clouquance naturelle, qui le rendait maître des esprits ». Il avait vécu 75 ans, et en avait régné 19. Le caractère de son successeur rendit encore sa postérité sensible. La dignité de calife jusqu'alors avait été élective. Aveuglé par la tendresse paternelle, il la rendit héréditaire, et eut le malheur de faire un mauvais choix.

YÉSID, I<sup>er</sup> DU NOM, VII<sup>e</sup> CALIFE.

60 de l'hégire (680 de J. C.) Yésid I, fils de Moavie, associé par son père à l'empire, lui succéda après sa mort. Il eut pour émule Houssein, fils d'Ali, qui lui disputa le trône. Une bataille décisive l'emporta ; elle se donna près de Coughfah. Houssein la perdit avec la vie le 10 de mouharrem de l'an 61 de l'hégire (10 octobre de J. C. 680). Ce rival est presque aussitôt remplacé par Abdallah, fils de Zobéir, qui prend le titre de calife à Médine par le choix des habitants soulevés contre Yésid. L'an 63, Yésid envoie contre Médine une armée, qui prend la ville, passe les habitants au fil de l'épée, et exerce le pillage durant trois jours. La Mecque, qui s'était aussi déclarée pour Abdallah, fut ensuite assiégée par Moavie, général d'Yésid, et se trouvait à la veille de subir le même sort, lorsqu'on apprit la mort de ce prince. Yésid termina ses jours dans la ville de Havarin, au territoire d'Emèse, le 4 de rébi I, selon les uns ; le 14 du même mois, suivant les autres, de l'an 64 de l'hégire (5 octobre, ou 10 novembre de J. C. 685). Il était dans la trente-neuvième année de son âge. Son intempérance, son irrégularité et sa cruauté

rendirent sa mémoire odieuse aux Musulmans, ainsi qu'aux Chrétiens. Il avait fait des conquêtes et des pertes. Schim, son général, l'avait rendu maître de la Bukarie et du Kharisme ; mais un rébelle, nommé Moctar, lui enleva la Perse.

MOAVIE, II<sup>e</sup> DU NOM, VIII<sup>e</sup> CALIFE.

64 de l'hégire (685 de J. C.) Moavie, fils d'Yésid, devint son successeur à l'âge de 20 ans. Il n'occupa le trône que six semaines. Un caissiste lui ayant persuadé que Moavie, son oncle, était un usurpateur, il abdiqua par scrupule, et alla se renfermer dans une chambre, d'où il ne sortit point jusqu'à sa mort, qui suivit de près son abdication. Les Oumayyades, furieux de sa retraite, s'en prirent au caissiste, dont il avait suivi le conseil, et l'enterrèrent tout vif, pour avoir trahi, disaient-ils, le cerveau de leur maître par des pointilleries théologiques.

MERWAN, I<sup>er</sup> DU NOM, IX<sup>e</sup> CALIFE.

64 de l'hégire (685 de J. C.) Merwan fut placé sur le trône, mais non tout de suite, après que Moavie II eut quitté. Son élévation avait été précédée de grands débats, excités par les partisans d'Abdallah. Celui-ci, déjà reconnu calife en Arabie, dans l'Irak et en Egypte, se vit sur le point de l'être à Damas. Mais l'ordre affreux qu'il donna d'exterminer tous les Oumayyades, indisposa contre lui un grand nombre de musulmans. Les Oumayyades, prévoyant du péril dont ils étaient menacés, s'enfuyèrent à Damas, où ils firent une nouvelle élection. Elle tomba sur Merwan, le plus distingué de leur famille. L'inauguration de ce calife est rapportée par Elmacin au mois ramadhan de l'an 64 de l'hégire (avril ou mai 684 de J. C.). L'an 65, Merwan entra en Egypte, d'où il chassa Abdalrhman, qui commandait pour Abdallah dans ce pays. Vers le même temps, les Coufiens se soulevèrent en faveur de la maison d'Ali. Soliman, fils de Sord, se met à leur tête, et marcha en Syrie avec une armée pour détrôner Merwan. Il périt dans un combat. Merwan ne lui survécut pas long-temps, étant mort au mois de ramadhan 65 de l'hégire (avril ou mai 685 de J. C.). On prétend qu'il fut étouffé, pendant qu'il dormait, par sa femme, veuve d'Yésid. Ce prince laissa deux fils, Abdolmalek, son successeur, et Abdolaziz, qui fut gouverneur d'Egypte.

ABDOMALEK, X<sup>e</sup> CALIFE.

65 de l'hégire (685 de J. C.) Abdolmalek, fils aîné de Merwan, lui succéda par le choix des partisans de sa maison. Voyant la Mecque toujours possédée par Abdallah, il prit le parti de transporter le pèlerinage de cette ville à Jérusalem. Pour y réussir, il fit mettre dans la mosquée de Jérusalem la pierre sur laquelle on prétendait que Jacob avait reposé. Ce monument tint lieu de la pierre noire que les Musulmans allaient baiser dévotement à La Mecque. Vers la même tems, il renouvella la paix avec les Grecs, en leur abandonnant les conquêtes des Musulmans en Afrique. Mais cette paix ne fut pas durable. L'an 68 de l'hégire (688 de J. C.) Zobéir passa en Afrique par ordre du calife à la tête d'une puissante armée, et reprit Kairouan à la suite d'une grande bataille livrée aux Grecs, commandés par Kuscilé, qui la perdit avec la vie. Le vainqueur marcha ensuite vers Carthage. Mais une flotte envoyée par l'empereur Justinien II, ayant mis à terre, vers le même tems, une armée considérable au port de cette ville, il fallut en venir à une bataille. Zobéir, inférieure en nombre, y périt avec la plupart des siens, après avoir disputé la victoire avec une valeur héroïque. Les Grecs, n'osant entrer plus avant dans le pays, remontèrent sur leurs vaisseaux, trop contents d'aller montrer à Constantinople les dépouilles des Sarrasins. Abdolmalek fut très sensible à la perte de son général et de son armée. Mais il ne se trouva pas alors en état d'en poursuivre la vengeance. Il avait à soutenir deux guerres meur-

triers, l'une du côté de la Perse contre Mocar, l'autre en Arabie contre Abdallah. Après avoir triomphé du premier, il envoya, l'an 71 de l'hégire son général Hégialah faire le siège de la Mecque. Abdallah périt à la défense de cette place. Ses cadavres ayant été portés en Syrie, sa peau remplie de paille fut attachée à un gheït aux portes de Damas. L'an 76, première monnaie arabique. Elle a pour légende : *ditu et le seigneur*. Les Arabes s'étaient servis jusqu'alors de la monnaie des Grecs et de celle des Persans. L'an 78 (697 de J. C.) Hassan, gouverneur d'Égypte, fait pnr l'ordre du calife, une nouvelle expédition en Afrique. Tout suit-on finit jous devant l'armée formidable qu'il conduisit. Il entra sans résistance dans Kairouan, qu'il trouva déserte. De-là il marcha droit à Carthage dont les habitants, au lieu de sa défendre, se jetèrent dans leurs vaisseaux, et se sauvèrent, les uns en Sicile, les autres en Espagne. Ce qui restait des Romains abandonna les campagnes et les autres villes pour se retirer dans les deux places les plus fortes de la contrée, Safatoura et Hippo-santos, nommées depuis Buerie. Les Barbares, peupla d'Afrique différens des naturels du pays, ennemis des Sarrasins, voyant leurs progrès, accoururent pour sa joindre aux Romains, et formèrent avec eux une nombreuse armée. Mais le nombre succomba sous la valeur de Hassan et de ses soldats. Safatoura et Hippo-santos eurent le sort des vaincus. Hippo, nommée depuis Buerie, fut presque la seule place que les Romains conservèrent dans les provinces de Carthage et de Numidie. L'armée musulmane chargée de dépouilles revint à Kairouan. Cependant l'empereur Léon, au bruit de l'irruption des Musulmans en Afrique, avait mis en mer une flotte considérable sous les ordres du patrice Jean, guerrier expérimenté et plein de valeur. Mais elle n'arriva qu'après la prise de Carthage et la retraite des infidèles. Elle entra dans le port après avoir rompu la chaîne qui le barrant, et le débarquement s'étant fait malgré la garnison ennemie qui bordait la rive, les Romains reprirent Carthage, où leur général victorieux les fit hiverner. Mais l'année suivante, Hassan ayant reçu du calife une flotte égale à celle des Romains vient l'attaquer dans la rade de Carthage, et l'ayant mise en fuite, il rentre dans la ville dont il fait raser les murailles, et abatte les édifices. Ainsi fut anéantie pour jamais cette superbe ville, reine de l'Afrique, rivale de Rome, ainsi fameuse dans l'histoire de l'église que dans les annales des nations. La religion chrétienne se soutint encore quelques temps en Afrique ; mais enfin elle s'y éteignit entièrement, et l'on ne voit point d'évêque de cette partie du monde au VII<sup>e</sup> ni au VIII<sup>e</sup> concile. (Le Beau.) Les révoltes qui s'élevèrent dans les deux années suivantes contre le calife, facilitèrent au général Héracius les moyens de venger en quelque sorte l'empire par les conquêtes, ou plutôt les ravages qu'il fit en Syrie. L'an 86, au milieu du mois-achoul (9 octobre de J. C. 705) Abdolmalek, âgé de 60 ans, meurt à Damas, où il est inhumé. Son avarice et sa cruauté démentirent sur le trône les belles espérances qu'il avait données avant d'y monter. Il laissa 5 fils, dont 4 régnèrent successivement après lui. Les Grecs nomment ce calife Ahimelch.

#### WALID, I DU NOM, XI<sup>e</sup> CALIFE.

86 de l'hégire (705 de J. C.) WALID, fils aîné d'Abdolmalek, monta sur le trône le lendemain de la mort de son père. Son règne fut illustre par les exploits de ses généraux, qui reculèrent fort loin les limites de ses états. L'an 88, Gathab, qu'il avait établi gouverneur du Khorasan, passe le fleuve Gihon, entre dans le Khourisme qu'il soumet ; de-là il pénètre dans la Transoxane, et l'empereur de Samarcande, capitale du pays. La même année, Moslem, frère du calife, conduit une armée sur les terres des Romains, d'où il revient chargé de dépouilles. Il y retourne les années suivantes, et s'avance jusques dans la Galatie, qu'il ravage impunément à la faveur des troubles de l'empire. L'an 89, les Musulmans achèvent la conquête de l'Afrique après les dé-

faits des Berbers. L'an 95 fait une époque encore plus célèbre du califat de Walid. Ce fut au commencement de cette année arabique (vers la fin d'octobre 711 de J. C.) que Tarik, lieutenant de Musa, gouverneur d'Afrique, fit par son ordre une descente en Espagne avec tant de succès, que ce vaste et riche pays devint en 15 mois la proie des armées musulmanes (7<sup>e</sup> les reis visigots d'Espagne). L'an 96, le 15 de djoumadi II. (25 février 715 de J. C.) Walid meurt à l'âge de 38 ans. Zéïd pour sa religion jusqu'à fanatisme, il ne négligea rien pour la faire régner dans toute l'étendue de ses états : ennemi des Grecs, il fit abolir l'usage de leur langue dans les actes publics ; magnifique dans sa dépense, il fit bâtir plusieurs superbes mosquées à Damas, à Médias et ailleurs. C'est lui, dit-on, qui est auteur de ces tours, nommées minarets, d'où, cinq fois par jour, des crieurs publics appellent, chez les Musulmans, le peuple à la prière ; car l'usage des cloches n'est point connu dans le Mahométisme.

#### SOLIMAN, XII<sup>e</sup> CALIFE.

96 de l'hégire (715 de J. C.) SOLIMAN, frère de Walid, le remplaça dans la dignité de calife, à l'âge de 43 ans. L'an 99, (718 de J. C.) un général, du même nom que lui, conduisit par son ordre une flotte de dix-huit cents voiles devant Constantinople, où il arriva le 19 de mouharrem (1 septembre). Il avait été précédé par Moslem, ou Noussina, frère du calife, avec une armée de terre qui parut, le 26 de mouharrem (5 août), dans la Thrace, à la pointe du détroit. Mais les Grecs, à l'aide du fen grégeois, brûlèrent une partie des vaisseaux et dissipèrent le reste. L'intempérie de l'air fit périr l'armée de terre. A la nouvelle d'une perte aussi considérable, le calife, déjà malade, tomba dans un chagrin qui lui causa la mort, à Maré-Dabek, dans le territoire de Kinnasrin, le 21<sup>e</sup> d'effar de la même année (octobre 717 de J. C.). Sur la fin de son règne il fit rebâtir Lida, appelée Diospolis par les Grecs, ville de Palestine au voisinage d'Ascalon, que les guerres avaient presque entièrement détruite, et lui donna le nom de Ramlah, ou Rames. (Hist. Univers.)

#### OMAR, II DU NOM, XIII<sup>e</sup> CALIFE.

99 de l'hégire (717 de J. C.) OMAR, fils d'Abdoulaziz, désigné par Soliman, son cousin, pour son successeur, la devint en effet par le choix de la nation. Ce prince aima la justice au point de lui sacrifier ses intérêts les plus chers. Le trait suivant en est la preuve. Les Oghimides, ses prédécesseurs, avaient établi des malédictions solennelles contre la mémoire d'Ali, du à la rendre exécutable aux peuples. Omar crut devoir les abolir, parce qu'elles lui paraurent injustes. C'était ouvrir la route du trône aux Alides. Sa famille lui fit sur ces déclarations très-vivants. Le trouvant inflexible, elle le fit empoisonner le 25 de redjeb, de l'an 101 de l'hégire (10 février de l'an 720 de J. C.)

#### YÉSID, II DU NOM, XIV<sup>e</sup> CALIFE.

101 de l'hégire (720 de J. C.) YÉSID, fils d'Abdolmalek, succéda, en vertu du testament de Soliman, son frère, au calife Omar. Le commencement de son règne fut agité par des révoltes, dont l'habileté de ses généraux le fit triompher. Prince oisif et voluptueux, il ne fit rien de mémorable par lui-même. Le regret d'avoir perdu la plus chère de ses femmes, lui causa une maladie dont il mourut le 26 de schaban de l'an 105 de l'hégire (28 janvier de l'an 724 de J. C.). Ce prince comptait vivre bien plus long-temps, sur la promesse que le juif Sarana s'écria lui avait faite, l'année précédente, de 50 ans de vie, s'il voulait faire abolir toutes les images des Chrétiens. En conséquence, il avait envoyé dans tous ses états une lettre circulaire, portant ordre d'effacer toutes les peintures qui étaient dans les églises, soit sur des planches de bois, soit en mosaïque sur les murailles,

soit sur les vases sacrés, et ornements d'autel. Les Chrétiens gémèrent mieux s'espérer que d'écouter cet ordre de leurs propres mains. Les émissaires à leurs places employèrent les Arabes et les Juifs, qui s'acquiescèrent avec ardeur de cette odieuse commission.

#### BESCHAM, XV<sup>e</sup> CALIFE.

105 de l'hégire (724 de J. C.) BESCHAM, fils d'Abdolmalek, et frère d'Yésid, fut élu pour succéder à ce dernier. Il régna paisiblement depuis 16 ans, lorsque Zéid, petit-fils de Houssein, et arrière-petit-fils d'Ali, s'avisa de lui disputer le trône. Le rebelle mit dans ses intrigues les Couffis, qui l'abandonnèrent ensuite avec leur légèreté ordinaire. Il périt la même année dans un combat, avec 14 hommes qui lui restaient. L'an 125 de l'hégire le 6 de rabî I. (7 janvier de l'an de J. C. 745, Hescham mourut à Rusaïfa à l'âge de 55 ou 55 ans. C'est lui que les historiens grecs nomment Ism.

#### WALID, II du nom, XVI<sup>e</sup> CALIFE.

125 de l'hégire (745 de J. C.) WALID, neveu de Hescham, lui succéda par le choix que ce prince avait fait de lui, au préjudice de ses propres enfants. Son règne ne fut mémorable que par ses débauches. Le mécontentement qu'elles excitèrent ne tarda pas à éclater. Yésid, son cousin germain, s'étant mis à la tête d'un parti, l'attaqua dans son palais ; et le massacra le 27 de djoumadi II, selon Abulfarage, ou vers le milieu de redjeb, suivant Elmacin, de l'an 126 de l'hégire (le 16 avril, ou dans les premiers jours de mai de l'an de J. C. 744).

#### YÉSID, III du nom, XVII<sup>e</sup> CALIFE.

126 de l'hégire (744 de J. C.) YÉSID, fils de Walid I, s'empara du trône après avoir assassiné Walid II. Pendant son règne, qui fut d'environ 5 mois, il essaya diverses révoltes, qu'il sut apaiser par sa prudence. La peste l'enleva le 20 de douledj de l'an 126 de l'hégire (5 octobre de l'an de J. C. 744.) Yésid était né d'une princesse de l'ancienne famille des rois de Perse, et sur ce fondement, il se glorifiait de compter parmi ses ancêtres maternels le grand Chosroës et le Laghaz des turcs.

#### IBRAHIM, XVIII<sup>e</sup> CALIFE.

126 de l'hégire (744 de J. C.) IBRAHIM, ou ABRADAN, frère d'Yésid III, lui succéda le jour même ou le lendemain de la mort de ce prince. Il ne fit que paraître sur le trône. Au bout de deux mois il en fut renversé par Merwan, gouverneur de Mésopotamie, qui s'était déjà révolté contre Yésid. Cet événement est de la fin de mouharriem, ou du commencement de séfer, de l'an 127 de l'hégire (novembre de l'an de J. C. 744.)

#### MERWAN, II du nom, XIX<sup>e</sup> CALIFE.

127 de l'hégire (744 de J. C.) MERWAN, fils de Mohammed, et arrière-petit-fils de Merwan I, s'empara du trône dont il avait fait descendre Ibrahim. Ses grandes qualités semblaient le destiner à relever la gloire des Ommiades, flétrie par la mauvaise conduite des derniers califes. La providence en décide tout autrement. Son règne fut agité par de continuelles révoltes, qui aboutirent à sa perte et à la ruine de sa maison. L'an de l'hégire 129, un parti considérable reconnut Ibrahim, de la maison des Abbassides, pour imam, ou chef de la religion musulmane. L'an 130, Ibrahim ayant entrepris le pèlerinage de la Mecque, fut attaqué par les partisans de Merwan, près d'Arran, et tombe entre les mains de ses ennemis qui le chargent de chaînes. Dès le lendemain il est empoisonné après avoir désigné pour son successeur Aboul Abbas, son frère. Abdallah, leur oncle, fameux capitaine, se met à la tête des troupes de celui-ci, poursuit

Merwan de ville en ville, l'oblige à fuir en Egypte, où il est mis à mort dans une mosquée, à l'âge de 69 ans, le 27 de djoumadi II, de l'an 132 de l'hégire (10 février de l'an 750 de Jésus-Christ.) En lui finit la dynastie des Ommiades, dont il était le quatorzième calife; elle fut remplacée par celle des Abbassides.

#### ABOUL ABBAS, XX<sup>e</sup> CALIFE.

132 de l'hégire. (750 de J. C.) ABOUL ABBAS, fils de Mohammed, fut proclamé calife à Couffah le 6 redjeb de l'an 132 de l'hégire, (18 février 750 de J. C.) et cinq mois après à Damas, lorsqu'on y eut appris la mort de Merwan. Les Ommiades firent divers efforts, mais tous insuffisants, pour lui arracher le sceptre qu'il avait enlevé à leur maison. L'empereur Constantin Copronyme profita de ces troubles pour se jeter sur les terres des Musulmans. Il prit, dans les années 155 et 156, les villes de Mélitine, de Théodosiopolis et de Jésira dans l'Arménie. Ses généraux firent pour lui d'autres conquêtes dans les provinces voisines. Aboul Abbas se disposait à prendre sa revanche lorsqu'il mourut de la petite vérole à Ambar, dans l'Irak, âgé de 35 ans, le 15 de douledj, 156 de l'hégire, (9 juin 754 de J. C.) Il avait établi sa résidence d'abord à Couffah, d'où il la transporta ensuite à Heschamiah, sur les bords de l'Euphrate, dans l'Irak arabe. Cette dernière ville était son ouvrage; et c'est là qu'on prétend qu'il mourut. Le massacre, qui se fit sous son règne, d'un nombre prodigieux d'Omniades, lui fit donner le surnom de *Saffat* ou Sanginaire. Son caractère mémoins le portait à la douceur; mais il le fit céder à la politique.

#### ABOU GIAFAR ALMANZOR, XXI<sup>e</sup> CALIFE.

156 de l'hégire. (754 de J. C.) ABOU GIAFAR, qui le succéda de ses armes lui donna ALMANZOR, c'est-à-dire le Victorieux, fut proclamé calife à Couffah peu de jours après la mort d'Aboul Abbas, son frère. Abdallah, son oncle, dans le même temps, se fit décerner le califat à Damas. Guerre entre les deux rivaux. Abdallah, vaincu par Abou Moslem, général d'Almanzor, va se cacher à Balasa. Almanzor paye de la plus noire ingratitude celui qui lui avait procuré cette victoire. A peine est-il affermi sur le trône, qu'il fait massacrer Abou Moslem en sa présence. L'un des griefs qu'il avait contre lui, suivant Abulfarage, était qu'en lui écrivant, il avait mis son nom le premier dans la souscription. Mais ses véritables crimes, aux yeux du calife, étaient les immenses richesses qu'il avait acquises par des voies peu légitimes; la magnificence qu'il étalait sur sa table, dans ses meubles, dans le nombre prodigieux de ses domestiques, et la fierté qui lui inspirait le mépris de ses services. Peu de personnes au resto plainquirent le sort de ce général, qui avait immolé plus de six cent mille victimes à la gloire des Abbassides, sans compter tous les malheureux qui avaient trouvé la mort dans les combats qu'il leur avait livrés. Les Ommiades, qui avaient échappé à sa cruauté par la fuite, passèrent en Afrique, et de là en Espagne où ils fondèrent une monarchie absolument indépendante de l'empire des califes. (Poy. les rois de Cordoue.) L'an 145 de l'hégire, (762 de J. C.) Almanzor, après avoir détruit les villes de Gésibon et de Sélicie, bâties vis-à-vis l'une de l'autre sur les bords du Tigre, fait construire en dedans de ce fleuve celle de Bagdad, qui devint le siège des califes abbassides. (Abulfarage.) Almanzor ne se croyait pas assuré du trône tant que vivrait Abdallah, son rival. L'an 157, s'étant par ses promesses, celui-ci quitta sa retraite et va le trouver. Le calife le comble de caresses, l'engage à rester à sa cour, et le fait périr ensuite sous les ruines d'un appartement dont il avait préparé la chute. L'an 158, le 6 de douledj, (7 octobre 775 de J. C.) Almanzor meurt de la dysenterie, près de la Mecque, à l'âge de soixante-trois ans. Ce calife avait de grandes qualités de corps et d'esprit, une taille avantageuse, un port majestueux, une rare prudence, du courage et de la fermeté; mais il était

soupçonneux, vindicatif, et d'une avarice sordide. La philosophie et l'astronomie fleurirent chez les Arabes sous son règne.

#### MOHAMMED MAHADI, XXII<sup>e</sup> CALIFE.

158 de l'hégire. (775 de J. C.) MOHAMMED, surnommé MAHADI, fils d'Almanzor, fut proclamé calife à la Meque le jour même de la mort de son père. La fureur des conquêtes ne lui permit pas de laisser en repos ses voisins. L'an 165 de l'hégire, (780 de J. C.) après la mort de l'empereur Léon Césaire, voyant la trône de Constantinople rempli par un enfant, sous la régence d'une femme, il envoya ses deux fils, Haroun et Othman, sur les terres des Romains. Le premier s'avance jusqu'à la province de Pont, où il assiégea une place forte nommée Samalek, qui ne se rendit qu'au bout de trente-huit jours, après avoir été presque entièrement réduite en poudre par les machines de guerre. Othman, de son côté, marchait à la tête de cinquante mille hommes en Asie; le général grec Lachanodracon courut à sa rencontre, le défait et le tua dans le combat. Haroun, plus heureux, marchait de succès en succès; et, l'an 166 de l'hégire, (782 de J. C.) il arriva jusqu'au Bosphore. L'impératrice Irène lui fit alors demander la paix. Il l'accorda moyennant une somme de soixante-dix mille écus d'or, qu'elle s'engage à lui payer. L'an 167, le 22 de mouharram, (26 août 785 de J. C.) Mahadi, à l'imitation de son père, voulut faire le pèlerinage de la Meque; et ce voyage, dans lequel il étala tout le luxe du faste asiatique, lui coûta six cent soixante-six millions d'écus d'or. Ce prince mourut, suivant Abulféda, dans son camp de la province de Massaderan, ou de Tabristan, d'un Georghan, le 25 de mouharram de l'an 168 (15 août 784 de J. C.) et fut inhumé, par son fils Haroun, sous un royer. Il rendit son règne illustre par sa libéralité, sa douceur et son amour pour la justice. Les deux fils qu'il laissa lui succéderent l'un après l'autre, comme il l'avait réglé par son testament.

#### MUSA-AL-HADI, XXIII<sup>e</sup> CALIFE.

168 de l'hégire, (784 de J. C.) MUSA-AL-HADI, fils aîné de Mahadi, fut proclamé calife par les soins d'Haroun, son frère, à Bagdad, tandis qu'il était au camp de son père dans le Tabristan. Mais dans le même temps Houssein, arrière-petit-fils d'Ali, se faisait déclarer le califat à la Meque. La guerre des deux rivaux ne fut pas longue. Houssein périt dans le premier combat. (Abulféda.) Hadi, se trouvant libre, résolut d'exterminer les Zendiens. C'était une espèce de manichéens qui troublaient le repos public par le danger de leurs maximes et l'absurdité de leurs dogmes. Les supplices qu'il fit subir à ceux qui tombèrent entre ses mains, purgèrent de cette secte l'empire des Musulmans. Parmi ceux qui échappèrent, les uns se répandirent dans les Indes, d'autres en Asie, et de là en Europe. (Khondemir, Théophraste.) L'an 170, le 14 de rabî I (15 septembre 786 de J. C.), le calife est empoisonné par sa mère, à l'âge de vingt-cinq ans. Sa mort prévint celle qu'il préparait à son frère Haroun dans le dessein de faire passer le sceptre à son fils encore en bas âge, contre la loi qui le défendait au prince le plus âgé de la race. (Abulféda.)

#### HAROUN-AL-RASCHID, XXIV<sup>e</sup> CALIFE.

170 de l'hégire (786 de J. C.) HAROUN, ou AASON, surnommé AL-RASCHID, ou le JUSTE, succéda, sans contradiction, à son frère Hadi. Les Alides souffrirent impatiemment l'humiliation où ils étoient réduits. L'an 176, Jahia, fils d'Abdallah, chef de leur maison, usurpa le titre de calife à Dailamah dans le Georghan. Le général Fadil, envoyé contre lui, l'engage à mettre bas les armes, sous la promesse de lui faire obtenir des lettres de pardon. Il les obtint en effet, et dans la meilleure forme; Jahia, sur cette assurance, se rend à la cour; il y est reçu avec honneur

mais par une perfide insigne, il est ensuite jeté dans les fers et mis à mort. (Abulféda.) L'an 185 (799 de J. C.) sur la grande réputation de Charlemagne, roi des Français, Haroun envoya une ambassade à ce prince, chargée d'un présent singulier. C'était une de ces horloges que l'œuf fait mouvoir, et que l'on appelle clepsydres. Douze petites portes composaient le cadran, et formaient la division des heures. Chacune de ces portes s'ouvrait à l'heure qu'elle indiquait, et donnait passage à des boules qui tombaient successivement sur un timbre d'airain, et faisaient l'heure. Chaque porte restait ouverte; et à la douzième heure, douze petits cavaliers sortaient ensemble, finissant le tour du cadran, et refermaient toutes les portes. Une pareille machine doit faire comprendre aux Français que les Musulmans n'étaient pas si barbares qu'ils se l'imaginaient. L'an 184 (de J. C. 800), le gouvernement d'Afrique était vacant, Haroun nomme Ibrahim Ben-Aghlab pour y exercer cet emploi. Ibrahim s'y érigea sous le califat suivant en souverain, et fonda la dynastie des Aglabides dans le pays qui s'étend depuis l'Egypte jusqu'à Tunis. Haroun ne se piquait pas de reconnaissance. L'an 187, il commence à persécuter les Bornéides, famille illustre, dont il avait reçu les plus grands services. Il en fait périr les chefs, et précipite le reste dans l'opprobre et la misère. Cette noire ingratitude excita les murmures de tout l'empire. L'impératrice Irène, menacée par Haroun, avait, comme on l'a dit, sollicité la paix de lui moyennant une somme considérable. Nicéphore, successeur de cette princesse, s'avisa, l'an 805 de J. C. de redemander cet argent par une lettre pleine d'une fierté ridicule. Haroun l'ayant reçue, se met aussitôt en marche avec son armée pour y répondre. Le fruit de cette expédition fut du contraire l'empereur à payer un tribut annuel au calife. L'an 191, le 5 de djoumadi II, (24 mars 809 de J. C.) Haroun mourut à Teus, dans le Khorasan, à l'âge de quarante-sept ans; prince inconcevable par le mélange de ses honneurs et de ses manières qualifiées. Protecteur des lettres, il fit passer chez les Arabes toutes les richesses littéraires des Grecs, par les traductions qu'il fit faire de leurs meilleurs ouvrages; brave, magnifique, libéral, il répandait le terreur chez ses ennemis et les bienfaits sur ses peuples. Mais, perfide, capricieux, ingrat, il sacrifia les droits les plus sacrés de la reconnaissance, de la droiture et de l'humanité, à l'injustice de ses désirs, et à la bizarrerie de ses goûts. Les historiens arabes disent qu'il fit huit à neuf fois le pèlerinage de la Meque; et que les années où il ne pouvait s'y rendre, il y envoyait à sa place trois cents pèlerins qui lui habillaient et auxquels il fournissait les frais du voyage. Il avait tant de confiance en cette dévotion, qu'il avait fait graver sur son casque cette inscription: *Le pèlerin de la Meque ne peut manquer de courage.* Il laissa trois fils, auxquels il partagea ses états avant sa mort; mais de manière que les deux cadets posséderaient leurs parts sous la dépendance de l'aîné. On prétend que c'est sous son règne que les Arabes inventèrent l'algèbre. La ville de Tabriz, que nous appelons Tauris, capitale de l'Aderbidjan, reconnaît pour sa fondatrice Zobaidah, femme d'Haroun.

#### AMIN, XXV<sup>e</sup> CALIFE.

195 de l'hégire (809 de J. C.) AMIN, fils aîné d'Haroun, le remplaça dans le digné de calife. Très différent de son père, il remua les rênes du gouvernement à Fadil, fils de Rabîd, pour se livrer entièrement à ses plaisirs. Ce ministre ennemi de Mamoun, frère du calife et prince du Khorasan, l'obligea, par ses précédés injustes, à se révolter. Le général Taher se mit à la tête des troupes de Mamoun. L'an 197, après plusieurs victoires remportées sur les armées du calife, il va mettre le siège devant Bagdad. La place est emportée l'année suivante. Amin prend la fuite; il est tué à l'âge de vingt-huit ans, comme il allait se remettre entre les mains d'Haribama, lieutenant de Taher, le 25 de mouharram de l'an 198, (25 septembre de l'an 813 de J. C.)

MAMON, XXVI<sup>e</sup> CALIFE.

198 de l'égire (815 de Jésus-Christ). Mamou, second fils d'Haron, est universellement reconnu pour calife après la mort d'Amir, son frère. Le respect que le docteur Fadhel, son précepteur, lui avait inspiré pour la mémoire d'Ali, gendre de Mahomet, influé sur toute la famille des Alides, quoique rivaux de la sienne, et lui fit naître la pensée de la remettre en honneur. Son but était en cela de réunir les deux maisons, et de faire cesser par là le schisme que leur division causait dans la religion musulmane. En conséquence, l'an 201 de l'égire, il déclare son successeur Ali, fils de Musa, chef des Alides, au préjudice de son frère Motassem. Les Abbassides, dont le nombre montait à plus de trente mille, indignés de cette conduite, soulèvent les peuples contre lui. L'an 202 (818 de Jésus-Christ), tandis qu'il est éloigné de Bagdad, ils le déposent, et lui substituent Ibrahim, fils du calife Mahadi. L'an 203, Ibrahim, mis en fuite au retour de Mamou, est obligé de se tenir caché. Ali meurt vers le même tems à Tous dans le Khorasan. L'an 205 (820 de Jésus-Christ), premier démembrement de la monarchie des Arabes en Orient. Taber, ayant obtenu le gouvernement du Khorasan, le convertit en une souveraineté, dont il transmit la possession à ses descendants. C'est ce qu'on nomme la dynastie des Talcidien. Nouvelles conquêtes des Musulmans : l'an 215 (de Jésus-Christ 828), la Sicile tombe sous la domination de ceux d'Afrique, par la trahison d'Euphénius, à l'exception de Palerme et de Syracuse, avec leurs territoires. Mamou, de son côté, l'an 215 (830 de Jésus-Christ), entra sur les terres des Romains à main armée, et n'en sortit qu'en y laissant des traces funestes de son passage. L'occasion de cette guerre est singulière. Le docteur Léon, archevêque de Thessalonique, résidant à Constantinople, n'y était réduit à vivre des leçons qu'il donnait aux esclaves. Mamou voulut l'attirer à Bagdad. L'empereur Théophile s'opposa au départ de cet homme, dont il connaissait si peu le mérite. Le calife, offensé de cette opposition, prit les armes pour s'en venger. L'an 218, le 10 de redgeh (au mois de l'an de Jésus-Christ 833), il mourut près de l'ars, en Cilicie, d'une indigestion de dattes, à l'âge de quarante-neuf ans. Le règne de ce calife, dit M. Marin, est l'époque la plus brillante de l'histoire des Arabes. Mamou rendit sa gloire immortelle, moins par ses exploits que par la protection qu'il accorda aux arts. Il associa les lettres à l'empire, fit venir de Constantinople et traduire en Arabe les livres des philosophes et des poètes grecs, éclaira sa nation, qu'il rendit heureux par ses vertus, attira à sa cour les savants de tous les pays, fit le même accueil aux Chrétiens et aux Mahométans, protégeait les talents, sans persécuter les opinions. Mamou, qu'on peut comparer à Auguste, à Léon X, à Louis XIV, fonda des universités, des académies, des collèges, des hôpitaux, et cultiva lui-même les sciences. Les Tables Astronomiques qui portent son nom, sont un monument éternel de sa gloire.

« C'est au règne de Mamou qu'il faut rapporter l'origine de ces alliances contractées pour un tems, si communes maintenant en Orient, même parmi les Chrétiens, qui les appellent des mariages à la carte. Par une promesse écrite, que le juge autorise, l'homme s'oblige envers la femme qu'il prend, de la garder durant un certain nombre d'années, moyennant une somme dont ils conviennent entre eux. Les fils, qui proviennent de cette union arbitraire, appartenant au mari; la mère est chargée des enfants; elle les élève quand le terme est expiré; et son donateur, que son époux lui rend avec les intérêts, sert à sa subsistance et à l'éducation de ses filles. » Souvent ces hauts matrimoniaux, si l'on peut s'exprimer ainsi, se résistent. L'époux et l'épouse, contents l'un de l'autre, après un essai de plusieurs années, contractent alors une union durable, et d'autant plus solide qu'elle est reserrée par les nœuds de l'amitié et fortifiée par l'habitude. » *Anec. Mus.* A deux ne plaie néanmoins que nous prétendions justifier de pa-

reilles conventions, si formellement opposées à la loi divine, qui déclare le mariage indissoluble de sa nature.

MOTASSEM, XXVII<sup>e</sup> CALIFE.

218 de l'égire (835 de J. C.) Motassem, troisième fils du calife Haron, succéda à son frère Mamou. Il signala les premières années de son règne par une entreprise qui lui assura un rang distingué parmi les bienfaiteurs de l'humanité. L'an 220 de l'égire, il fonda la ville de Samarah ou Semerani, sur le Tigre, à deux lieues de Bagdad. Son caractère le portait à la paix; la vengeance lui mit les armes à la main. L'an 224, il fit irruption sur les terres des Romains, prend et pille plusieurs villes, réduit en cendres celle d'Amorium, et cela en représailles des cruautés inouïes que l'empereur Théophile avait exercées l'année précédente sur les terres des Musulmans. L'an 227, le 18 de rabie I (le 5 janvier de J. C. 842) Motassem, âgé de quarante-neuf ans, meurt à Samarah, qu'il avait fondée, et dont il avait fait la capitale de son empire. Ce fut sous son règne que les Turcs commencèrent à entrer au service des califes. Il acheta, dans le Turquestan, une grande quantité d'esclaves, dont il composa une brillante milice. Ces esclaves s'élevèrent dans la suite contre leurs maîtres, jusqu'à oser leur faire la loi.

WATEK BILLAH, XXVIII<sup>e</sup> CALIFE.

227 de l'égire (842 de J. C.) Watek Billah, fils de Motassem, fut proclamé calife le jour même de la mort de son père. L'attachement qu'il eut pour les Motasides, sectaires qui croyaient l'Alcoran incréé, le rendit persévérant, comme l'avait été ses deux prédécesseurs pour le même sujet. Il fallait penser comme lui sur ce point, à peine d'en courir son indignation. Ahmed, chef du parti contraire, et qui fit l'épreuve. Le calife n'ayant pu le convaincre, lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. Son fanatisme ne le rendit pas moins cruel envers les Chrétiens. Motassem avait fait un grand nombre de prisonniers à la prise d'Amorium. Watek en sépara quarante-deux officiers, qu'il s'efforça, par toutes sortes de voies, d'attirer au Mahométisme. Après les avoir tenus renfermés pendant sept ans, à compter de l'année où ils furent pris, dans un affreux cachot, et les avoir inutilement sollicités par les plus belles promesses d'enrichir sa religion, Watek leur fit trancher la tête sous ses yeux, à Samarah, le 6 mars 845. Étonné de la constance avec laquelle ils avaient souffert le martyre, il fit subir le même supplice le lendemain à l'apostat Boudisse, qu'il avait employé pour les séduire, disant : *Ce traitre, sans doute, aussi mauvais musulman qu'il a été mauvais chrétien, n'est pas digne de leur survivre.* Du reste, Watek fit gloire de marcher sur les traces de Mamou, et réussit comme lui à se faire aimer de ses sujets. Les Arabes disent qu'il excellait en poésie. Son incontinence et sa gourmandise lui causèrent une hydropisie, dont il mourut dans la trente-sixième année de son âge, le 24 de douledjé de l'an 232 de l'égire (11 août de l'an de J. C. 847).

MOTHIAVAKEL, XXIX<sup>e</sup> CALIFE.

232 de l'égire (847 de J. C.) Mothiavakel, autre fils du calife Motassem, parvint au trône après la mort de Watek, son frère. Ennemi des Chrétiens, il fit porter à ceux de ses états, ainsi qu'aux Juifs, de larges ceintures de cuir pour les distinguer des Musulmans. Non moins ennemi des Alides, il fit raser les tombeaux d'Ali et de Hussein. Les partisans de cette famille ne lui pardonneraient pas une telle profanation. L'an 247 de l'égire, ils suscitèrent contre lui son fils Mohtasem, qui le fit assassiner le 4 de schoual (11 décembre de l'an 861 de J. C.). Mothiavakel eut avec les Grecs de fréquentes guerres, dont les succès furent balancés. Ce prince était fantasque et barbare jusque dans ses plaisirs.



MONTASSER, XXX<sup>e</sup> CALIFE.

247 de l'hégire (861 de J. C.) MONTASSER (et non pas Montasser, comme porte l'histoire saracénique) succéda, pour prix de son parricide, à Mothavakel, son père. Sa condition n'en devint pas meilleure. Il porta sur le trône des remords que rien ne put étouffer. L'image de son crime le poursuivait partout, il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau, six mois après la mort de son père, le 25 de rabîé I de l'an 248 (29 mars de l'an de J. C. 862). Il était âgé de vingt-cinq ans. Ce prince avait fait graver sur son sceau l'inscription suivante : *Celui qui s'efforça de bannir la crainte s'y livra*. Cette devise marquait bien l'état de son âme.

MOSTAIN BILLAH, XXXI<sup>e</sup> CALIFE.

248 de l'hégire (862 de J. C.) MOSTAIN, fils de Mohammed, et petit-fils de Motassara, fut proclamé calife le 9 juin (6 de rabîé II) onze jours après la mort de Montasser. Ce prince dut son élévation au crédit des Turcs, qui commençaient à dominer dans l'empire. L'an 251, il fut mourir Bahder, le plus remuant de leurs chefs. Les Turcs, irrités de cette exécution, le déposèrent, tirent de prison Motas, fils de Mothavakel, et le proclamèrent calife. Mostain, abandonné de ses, donc son abdication le 5 de moubarram de l'an 252 (24 janvier de l'an 866 de J. C.). Peu de temps après il fut décapité.

MOTAZ, XXXII<sup>e</sup> CALIFE.

252 de l'hégire (866 de J. C.) MOTAZ, après l'abdication de Mostain, fut reconnu pour calife d'un consentement unanime. Les milices turques se mutinèrent de nouveau sous son règne. L'an 255, elles massacrèrent Wasif, no de leurs chefs, qui avait été cause de la mort de Bahder. L'année suivante Motaz, informé que Buga, leur commandant, veut attenter à sa vie, le prévint en lui faisant trancher la tête. Les Turcs alors ne gardent plus de mesure; ils enfoncent le palais, mettent en pièces le visir, meurtrissent de coups le calife, et l'obligent à donner sa démission le 2 de redjeb de l'an 255 de l'hégire (16 juin 869 de J. C.). Sa mort suivit de près sa déposition.

MOTHADI BILLAH, XXXIII<sup>e</sup> CALIFE.

255 de l'hégire (869 de J. C.) MOTHADI, fils de Wasif, fut proclamé calife le lendemain de la déposition de Motaz. Zèle pour le bon ordre, il entreprit de réformer l'état; mais il échoua contre les milices turques, qui l'assassinèrent le 18 de redjeb de l'an 256 de l'hégire (21 juin de J. C. 870).

MOTHANED BILLAH, XXXIV<sup>e</sup> CALIFE.

256 de l'hégire (870 de J. C.) MOTHANED, fils du calife Mothavakel, fut substitué à Mothadi, par ceux mêmes qui l'avaient assassiné. Dès le commencement de son règne, il désigna pour son successeur Mouaffec, son frère, et lui abandonna le soin de l'état. Mouaffec, prince beaucoup plus digne de régner que son frère, usa sagement de son pouvoir. Il sut réprimer l'insolence des Turcs, et en même temps se les attacher. Ce fut par leur valeur qu'il réussit, après quatorze ans de guerre, à détruire les Zenghiens, peuple de la côte du Zanguebar, qui avaient pénétré jusque dans l'Irak arabe. L'an 259, Mothaned, 5<sup>e</sup> et dernier prince de la dynastie des Tahderiens, est battu et fait prisonnier par Yacoub, fils de Soffar. Le vainqueur fonde alors, dans le Khorasan, une dynastie qui fut appelée des Soffarides. Quelques-uns la font remonter à l'an 250 (864 de J. C.), époque des premiers exploits de son fondateur. Une autre dynastie prit son origine sous le même règne. L'an 265, Ahmed, fils de Tholon, fonda en Egypte, dont il était gouverneur, celle des Tholoniens. L'an 267 de l'hégire (881 de J. C.), les généraux de Mothaned, après avoir reçu divers échecs au Orient et en Italie, se

vengent sur le Péloponèse qu'ils dévastent; et ayant passé de là en Sicile, ils attaquent la ville de Syracuse, dont ils se rendent maîtres le 21 mai, après avoir éprouvé la plus vigoureuse résistance. Un fameux imposteur, nommé Ali, depuis l'an 254 de l'hégire, luttait contre toutes les forces de l'empire. Mothaned, accompagné de Mouaffec, triompha de ce rebelle, l'an 260, dans une bataille qu'il lui livra, et l'ayant fait prisonnier, il le condamna à mort. Sa tête, après avoir été promenée dans les provinces qu'il avait séduites, est envoyée à Bagdad, pour y être exposée. Son parti s'évanouit avec lui. Mouaffec continua de se signaler par des actions de valeur jusqu'à sa mort, arrivée l'an 276 de l'hégire (891 de J. C.). En mourant il transporta ses droits au trône à son fils Mothaded. Le calife, son frère, le suivit de près au tombeau. Mothamed y descendit l'an 279, le 19 de redjeb (15 octobre de l'an de J. C. 892). Il était âgé de cinquante ans. Sa mort fut la suite de ses débauches. Il sacrifiait tout à ses plaisirs, et se reposait sur ses ministres du soin de l'état. Son sceau portait pour devise : *Heureux celui qui s'instruit par l'exemple d'autrui!*

MOTHADED BILLAH, XXXV<sup>e</sup> CALIFE.

279 de l'hégire (892 de J. C.) MOTHADED, fils du prince Mouaffec, fut proclamé calife le jour ou le lendemain de la mort de Mothamed. Ce prince rétablit par des actes de sévérité la discipline militaire qui s'était fort relâchée sous les deux règnes précédents. L'an 286, il commença à faire la guerre aux Karmates, secte de fanatiques qui ravageaient l'Arabie et l'Irak. Abou-Said, leur chef, bat, l'année suivante, le général du calife, le fait prisonnier, et le renvoie à son maître. L'an 289, le 22 de rabîé I (6 mars de l'an de J. C. 902), Mothaded meurt à Bagdad.

MOCTAFI BILLAH, XXXVI<sup>e</sup> CALIFE.

289 de l'hégire (902 de J. C.) MOCTAFI fut proclamé calife à Bagdad, après la mort de Mothaded, son père. Il était alors à Raqqa, dans l'Irak. Son inauguration se fit à son retour, le 8 de djoumadi de la même année. La guerre était alors ouverte avec l'empire. L'an 291 de l'hégire (904 de J. C.), un renégat grec, nommé Léon et surnommé le Tripolite du lieu de sa résidence, la terreur des îles de l'Archipel, qu'il avait dévastées, vient se présenter devant Thessalonique avec une flotte chargée de l'élite des Africains. La place, après la capitale, était la plus importante de l'empire. Le siège, commencé le 20 juillet, fut soutenu avec toute l'industrie et la valeur imaginables. Mais le nombre et les efforts des assiégeants prévalurent, et Thessalonique éprouva toutes les horreurs que les barbares en croyaient permises dans une ville prise d'assaut. Instruit de cette conquête, le calife envoya, l'année suivante, des troupes en Egypte contre le sultan Haroun, petit-fils d'Ahmed. Elles triomphèrent de lui après plusieurs combats, dont peut-être il se fut relevé sans la perte de son oncle, qui le fit assassiner. En lui finit la dynastie des Tholouides. L'an 295, le 13 de droulcaada (14 août de l'an de J. C. 908), le calife meurt à l'âge de 35 ans. Les Karmates durent cesser de l'exercice à ses armes durant tout le cours de son règne.

MOKTADER BILLAH, XXXVII<sup>e</sup> CALIFE.

295 de l'hégire (908 de J. C.) MOKTADER, fils de Moctafi, suivant Eutychius, ou son frère, selon Elmacin, fut placé sur le trône après la mort de ce prince, à l'âge de treize ans. Le visir Abbas, auquel il devait son élévation, ne lui laissa que le titre et les honneurs du califat. Ce ministre, par sa conduite tyrannique, rendit odieux son maître ainsi que lui-même. L'an 296, le 20 de rabîé I, les soldats massacrèrent le visir et déposèrent en même temps le calife; mais le lendemain il remonte sur le trône après la défaite de Moctadi, qu'on lui avait substitué. La même année, Obeïdollah mahadi fonda la dynastie des Fati-

mites, en Afrique. Les Karmates se rendaient toujours redoutables aux califes. L'an 501, Abou Saïd, leur général, est assassiné dans le bain par un de ses domestiques. Saïd, son fils, lui succède. L'an 517, Moktader est une seconde fois déposé. Kahér, mis à sa place, subit, trois jours après, la même sort, et Moktader est de nouveau rétabli. La même année, Abou Taber, général des Karmates, entre dans la Mecque, avec ses troupes, pille le temple de la Caaba, et massacre les pèlerins qui y treuve. Delà il s'avance, l'année suivante, jusques sur le territoire de Bagdad. Le général Abou Sage marche contre lui avec trente mille hommes. Abou Taber, qui n'en avait que mille, le surprend dans son camp, taille en pièces son armée, le fait prisonnier, et l'emmène, dit-on, avec ses chiens. Tel est le récit de M. de Marigny, que nous ne garantissons pas. L'an 520, le général Munès, qui avait sauvé l'Égypte presque entièrement ravagée par les Fatimites d'Afrique, indigné du peu de considération où il était à la cour de Moktader, et de la mollesse de ce prince, lève l'étendard de la révolte, après s'être fait un parti puissant, composé de tous les mécontents du gouvernement. Il marche avec son armée vers Bagdad, dans la résolution de déposer le calife et de lui substituer Kahér, qu'il détenait prisonnier. Moktader sort de Bagdad pour venir en devant de lui. On se livre sous les murs de la ville un combat, où le calife est tué à l'âge de trente-huit ans. Sa tête est apportée au vainqueur qui ne peut lui refuser des armes. Sous le règne de Moktader, fleurirent plusieurs savants arabes, dont le plus célèbre est le médecin Rhazi, ou Rhazes, mort, suivant Abulféda, l'an de l'Hégire 511.

#### KAHÉR-BILLAH, XXXVIII<sup>e</sup> CALIFE.

520 de l'Hégire (952 de J. C.) Kahér, 3<sup>e</sup> fils, ou petit-fils de Mothaded, fut tiré de prison par Munès pour être porté sur le trône après la mort de Moktader, son frère. Son avarice lui fit commettre des cruautés inouïes envers sa mère, ses autres parents, et ceux qu'il crut s'être enrichis sous le règne précédent. Munès, qui l'avait élevé au califat, honteux de son ouvrage, ne songe plus qu'à le détruire. Dans ce dessein il forme une conjuration qui est découverte au moment où elle est près d'éclater. Munès et ses complices, ayant déjà les armes à la main, ne consentent à les mettre bas que sous la promesse qu'on leur fit de leur conserver la vie et les biens. Mais le calife, aussi facile à violer sa parole qu'à l'engager, fait tuer en trahison Munès avec quelques autres chefs de son parti. Leurs têtes, exposées à Bagdad, loin d'inspirer la crainte, n'excitent que de l'indignation contre le calife. L'an 522, le 6 de djoumadi I (25 avril 954) il est surpris dans son palais par une faction qui lui fait crever les yeux, le dépose et le met en prison. Ayant recouvré sa liberté sous le califat suivant, il se vit réduit à une telle pauvreté, qu'il était obligé de mendier à la porte de la grande mosquée. Il continua de vivre ainsi jusqu'à sa mort arrivée le 5 de djoumadi I, de l'an 539 (18 octobre 950 de J. C.)

#### RHADI-BILLAH XXXIX<sup>e</sup> CALIFE.

502 de l'Hégire (954 de J. C.) RAZI, fils du calife Moktader, fut parricide successeur de Kahér. L'amour du repos l'engagea, l'an 524 de l'Hégire, à créer en faveur de Mohammed-ebn-Raïk, la dignité d'émir-ol-omara, équivalente à celle de maître du palais sous nos rois de la première race. C'était presque admettre la puissance temporelle des califes, qui n'étaient plus reconnus qu'à Bagdad et dans quelques provinces voisines. L'Irak arabe obéissait à Ebn-Raïk; la Perse proprement dite était soumise à Amadadoulé, chef alors des Bouïdes; Rucoodaula, son frère, régnait sur la partie montagneuse de la Perse et l'ancien pays des Parthes; le Khorasan et la Transoxiane étaient sous la domination de la dynastie des Séman-des; le Tabaristan, le Georgian et le Mazanderau obéissaient aux Dilémaïtes; Mohammed, fils

de Tagai, donnait des lois à la Syrie et à l'Égypte; les Fatimites avaient envahi l'Afrique, et étendaient leurs conquêtes jusque en Sicile; les Mahométans d'Espagne n'avaient d'autres souverains que les rois de Cordoue; divers émirs s'étaient fait en d'autres provinces des états indépendants. Sous tous ces démembrements de l'empire de Mahomet, il ne restait au calife de Bagdad qu'une ombre d'autorité réduite à l'honneur d'être nommé dans les prières publiques, et de donner aux sultans l'investiture de leur souveraineté; encore faut-il excepter les domaines des Fatimites, qui n'étaient anciennement subordonnés aux califes de Bagdad. Rhadi fit à peu près sur le trône le personnage de nos rois faibles. Une hydropisie termina ses jours dans la trentième année de son âge, et la septième de son règne, le 16 de rabî I, 529 de l'Hégire (19 décembre 950 de J. C.) Sa mort avait été précédée de celle de Mohammed-ebn-Raïk, auquel succéda le ture Iahkem dans la dignité d'émir-ol-omara.

#### MOTAKI-BILLAH, XL<sup>e</sup> CALIFE.

529 de l'Hégire (950 de J. C.) IAHKEM, fils du calife Moktader, succéda à Rhadi, son frère, et prend le nom de Motaki. L'an 531, après la mort d'Iahkem, les Turcs veulent contraindre le calife à conférer à un de leur nation la dignité de co-ministre. Motaki, pour se soustraire à leur violence, se sauva à Mosul auprès de Nasser-Adoulouk qui le reçut avec de grands honneurs, et le ramena à Bagdad, où il rétablit la tranquillité. L'année suivante les Turcs recommencent à remuer, le calife, pour les satisfaire, déclare émir Tossu, leur général. Mais bientôt, fatigué de la tyrannie de ce ministre, il se met en devoir de le détruire. Tossu, indigné de la hardiesse de son maître, le chasse de Bagdad. Motaki va chercher un asile en Égypte, où il est froidement accueilli. De là il fait par lettres sa paix avec l'émir, qui l'engage, sous les plus belles promesses, à revenir. Mais à peine a-t-il en son pouvoir cet infortuné prince, qu'il le dépose, et fait proclamer calife Abul-Cassem-Abdallah, fils de Motaki, sous le nom de Mostakfi. A cette perfidie, Tossu ajouta la cruauté de lui faire crever les yeux. Motaki survécut à son malheur jusqu'au mois de schawal de l'an 547 (décembre 958).

#### MOSTAKFI-BILLAH, XLI<sup>e</sup> CALIFE.

535 de l'Hégire (946 de J. C.) MOSTAKFI, neveu du calife Motaki et son successeur, confirme dans la dignité d'émir, en montant sur le trône, celui qui l'y avait élevé. Mais il sentit bientôt qu'il s'était donné un maître au lieu d'un ministre. Délivré par sa mort de sa tyrannie, l'année suivante, il retombe sous celle du ture Zaïrac, à qui Tossu avait transmis sa dignité. Plus violent et plus impérieux que son prédécesseur, Zaïrac souleva contre lui, par les premiers actes de son gouvernement, les habitants de Bagdad. Mostakfioulah, prince des Bouïdes, qu'ils appelèrent à leurs secours, étant survenu, l'obligea de prendre la fuite avec ses Turcs, et se mit en sa place. Ce fut un nouveau despote qui, ne trouvant pas le calife assez docile, le fit déposer le 22 de djoumadi II de l'an 554 (29 janvier de l'an 966); puis, après lui avoir fait crever les yeux, il le jeta dans une prison, où il finit ses jours l'an de J. C. 928.

#### MOTHI, XLII<sup>e</sup> CALIFE.

534 de l'Hégire (946 de J. C.) MORI ou MOTI-LILLAH, cousin de Mostakfi, lui fut substitué par le crédit de Mostakfioulah. Celui-ci, étant mort l'an 556, fut remplacé par son fils Aszed-doullah, qui exerça le ministère avec le même despotisme que son père. L'an 565, Mothi, calife de nom et sans autorité, et de plus atteint de paralysie, donne son abdication le 15 de doulcadza (5 août de l'an de J. C. 974). Il vécut encore deux mois depuis, et mourut âgé de 65 ans.

#### THAY-LILLAH, XLIII<sup>e</sup> CALIFE.

565 de l'Hégire (974 de J. C.) THAY, fils de Mothi, fut pro-

clamé calife après la démission de son père. Ce fut encore un fantôme de souverain. Toute l'autorité demeura entre les mains de ses émirs-ol-omars, dont le dernier le contraignit de renoncer au trône le 19 de schoual de l'an 581 (29 décembre de l'an 991 de J. C.). Il vécut encore dix ans depuis sa déposition, et fut admis dans la familiarité de son successeur.

#### KADER-BILLAH, XLIV<sup>e</sup> CALIFE.

581 de l'hégire (991 de J. C.). Kader, fils d'Isaac et petit-fils de Moktader, remplacea Thay sur le trône. Ce prince voulut reprendre un peu de l'autorité dont ses derniers prédécesseurs avaient été dépourvus. Mais il manquait de territoire pour l'exercer, n'étant pas maître absolu pour le temporel, même dans Bagdad. L'an 593, le 12 de douléddé (30 novembre de l'an de J. C. 1051), Kader mourut âgé de 86 ans. C'était un prince d'une droiture, d'une douceur et d'une bienfaisance qui le firent adorer de ses sujets. La dynastie des Garmévids s'établit sous son règne dans le Khorsan. Mahmoud Gzani, fils de Scheghegiani, gouverneur de cette province, s'y érigea en souverain. Il étendit ensuite ses conquêtes dans la Perse et les Indes.

#### KAIEM-BAMRILLAH, XLV<sup>e</sup> CALIFE.

422 de l'hégire (1051 de J. C.). Kaiem, surnommé BAMRILLAH, fils de Kader, lui succéda. Il fit sur le trône le même personnage que son père, c'est-à-dire qu'il occupa sans en exercer les devoirs. L'an 426 de l'hégire, Togrul-Begh et Daoud, petits-fils du tarc Selgiouk, commencèrent à s'établir dans le Khorsan. Le sultan Mahmoud, fils de Mahmoud, mort l'an 421, s'efforça en vain de les en chasser; ils s'étendirent de là dans l'Irak persique. Leurs descendants, nommés les Selgioukides, se partagèrent en différentes branches, qui dominèrent sur une partie de la Perse, le Gorgian, la Syrie et l'Asie mineure. Cette dynastie s'éleva sur les ruines de celles des Boubides, que Togrul-Begh détruisit, l'an 449 de l'hégire, par la défaite et l'emprisonnement de Malek Raïm, généralissime des troupes du calife. Kaiem devint l'esclave du vainqueur, qui l'obligea, l'an 459, à le couronner roi ou sultan de Bagdad, au préjudice de l'émir-ol-omars Bassa Siri. Celui-ci se vengea de cet affront, en faisant déposer Kaiem, et proclamer à sa place à Bagdad Mostanser Billah, calife d'Egypte. Bassa Siri entra dans Bagdad, le 8 du mois douléddé de l'an 459, avec les enseignes égyptiennes, et y fit faire la prière publique dans la grande Mosquée le vendredi suivant au nom de Mostanser Billah. Togrul-Begh, l'an 459, après avoir vaincu et mis à mort son frère Ibrahim Neal, qui s'était déclaré contre lui, ramené à Bagdad le calife Kaiem, et le rétablit. Il marcha ensuite contre Bassa Siri, qui périt dans une bataille qu'il lui livra vers la fin de 451. Kaiem, pour reconnaître les services de Togrul-Begh, lui donna Selida, sa fille, en mariage. Le sultan, flatté de cet honneur, se rendit à Hay, son siège royal et capitale de l'Irak persique, où les noces devaient se célébrer. Mais, tandis qu'il faisait travailler aux préparatifs de cette cérémonie, il fut étouffé par une perte de sang le vendredi, 25 de ramadan de l'an 455. Alp Arslan, son neveu, lui succéda. Le calife Kaiem prolongea ses jours jusqu'à l'an 469, et mourut un jeudi, 13 du mois schoual (de J. C. 1 juin 1075). Ce prince aimait le cultiva et protégeait les Lettres. Entre les savants qui fleurirent sous son règne, le plus distingué fut le philosophe-médecin Avicenne, mort, l'an 438, à Hamadan, ville de l'Irak persique.

#### MOCTADI-BAMRILLAH, XLVI<sup>e</sup> CALIFE.

467 de l'hégire (1075 de J. C.). Moctar, fils de Mohammed, et petit-fils de Kaiem, succéda à son aïeul, et règne comme lui sous la dépendance des Selgioukides. L'an 468, Atiaz ou Accis, lieutenant de Malek Schah Dgelaeddin, fils et successeur d'Alp Arslan, calife Damas, la base Syrie et la Palestine au calife

d'Egypte. L'an 485, ce sultan, digne d'une longue vie par ses rares qualités, mourut à l'âge de 88 ans. Protector déclaré des Lettres, Malek Schah fit construire à Bagdad un magnifique collège, dans lequel il rassembla les savants les plus renommés parmi les Arabes, surtout pour l'astronomie. Ce fut par leurs soins et d'après leurs observations que se fit la fameuse réforme du calendrier persan, qu'on a expliquée ci-devant dans ma *Dissertation sur l'Art de vérifier les Dates*, (5 VII.) Mais le caractère humain de Malek Schah, n'influa pas sur les mœurs de sa tribu, qui conserva long-temps la féroce qu'elle avait apportée de la Tartarie. Il eut pour successeur dans ses états, qui étaient immenses, et dans sa dignité, son fils Barkiarok, qui naquit l'an 487, au milieu de mouharraz (4 février de l'an 1094 de J. C.). Le calife Moctadi finit ses jours à l'âge de trente-neuf ans. Ce fut sous son règne que s'éleva la secte des Bahléuïens ou Bathéniens, plus connue sous le nom d'Assasins, qui leur vint de leur fondateur Hassan Sabak. C'étaient des gens qui faisaient métier de tuer de guet apens. Ils formèrent, l'an 485, dans les montagnes de l'Irak, une dynastie, qui subsista cent-dix-sept ans. Nos historiens appellent communément leur chef, le Vieux de la Montagne. Ils ne tenaient à aucune religion.

#### MOSTADHER-BILLAH, XLVII<sup>e</sup> CALIFE.

487 de l'hégire (1094 de J. C.). Mostanser, fils du calife Moctadi, fut placé sur le trône après son père. Il l'occupa sans prendre aucune part aux grandes révolutions qui agitaient l'empire des Arabes sous son règne. Les Francs et les Egyptiens vinrent contre, chacun de leur côté, sur la Syrie, tandis qu'elle était en proie à divers petits sultans, qui cherchaient à empiéter les uns sur les autres. L'an 493, Barkiarok envoya son général Codbuka, nommé Corban, Corboran, Corbagh et Kerbagh par nos historiens, pour reprendre Antioche sur les Francs. Codbuka, quoiqu'assisté des sultans d'Alep et de Damas, ne put y réussir : non victorieux complet, que les croisés remportèrent sur lui le 28 juin, l'obligea de se retirer. L'an 498, Barkiarok est enlevé par maladie à l'âge de trente-quatre ans. Son frère Mohammed envahit les états et la dignité sur Malek Schah II, son neveu. L'an 512, le calife termine le cours de sa vie à l'âge de quarante-deux ans, le 25 de rabîc I (14 juillet de l'an de J. C. 1118). Il avait toutes les qualités nécessaires à un sultan : ferme, doux, libéral, éloquent; il aimait la justice; il protégeait les gens de lettres. C'est été un bon ministre sous un « monarque en état d'agir par lui-même ». (*Anecd. musulm.*)

#### MOSTARCHED-BILLAH, XLVIII<sup>e</sup> CALIFE.

512 de l'hégire (1118 de J. C.). Mostarched, nommé d'abord Arou-Manson, fils aîné de Mostadher, lui succéda, mais non sans opposition. Hassan, son frère, ayant pris les armes, s'empara de Vaset, et se décora du titre de calife, dont il exerça la puissance. Mais les troupes de Mostarched, envoyées contre le rebelle, l'ayant vaincu, l'amenèrent chargé de chaînes au monarque, qui fut la générosité de lui pardonner. Ce triomphe, que Mostarched remporta sur son frère et sur lui-même, n'assura pas la tranquillité de son règne. Il s'élevait alors une nouvelle puissance, sous le nom d'atbak, qui signifie père ou gouverneur. C'étaient les lieutenants des sultans; ils devinrent bientôt leurs égaux. Ceux qui portèrent ce titre, se partagèrent en quatre dynasties; savoir, les atbeks de l'Irak; les atbeks de l'Aderbidjan ou de la Médie; les atbeks du Fars ou de la Perse, et les atbeks du Loristan sur les côtes du golfe Persique. Zenghi atbek de l'Irak et sultan de Mossoul et d'Alep, était celui qui donnait le plus d'ombrage au calife. Fatigué des entre-prenses continuelles qu'il faisait sur son autorité, Mostarched employa la force pour le réprimer. Il assemble une armée nombreuse, avec laquelle il vint l'attaquer, l'an 513 de J. C., sur les bords du Tigre. L'avant-dernière dans une bataille, il fit, l'année suivante le siège de Mossoul, qu'il fut obligé de lever. Zenghi

néanmoins eut devoir lui demander la paix, qu'il obtint à des conditions avantageuses. (*V. Zenghi, sultan d'Alep.*) Cette guerre finie, Mostaderh tourna ses armes contre Masoud, sultan seldjucide du Irak, qu'il avait fait émir-al-oumar, et qu'ensuite il avait privé d'une partie de ses honneurs pour quelque sujet de mécontentement. Masoud, vainqueur et devenu maître de la personne du calife dans une bataille qu'ils se livrèrent, l'an de J. C. 1154, dans les plaines de Bagdad, le fit assassiner, quelques jours après, dans sa tente par quatorze Bathéniens. (*Hist. des Huns, T. III, p. 251.*)

#### RASCHÉD, XLIX<sup>e</sup> CALIFE.

528 de l'hégire, (1154 de J. C.) Raschen, fils de Mostaderh, fut proclamé calife après la mort de son père. Il connut ses droits, et essaya de les faire valoir. Mais le sultan Masoud avait en mains les forces de l'empire, dont il abusait pour tyranniser son maître. S'étant aperçu que Raschéd pensait à le déposer, il lui déclara la guerre, le mit en fuite, et le fit déposer lui-même le 4 de douléddé de l'an 530 (3 septembre de l'an J. C. 1156.) La dynastie des Gaurides prit naissance sous ce calife. Elle s'éleva sur les ruines de celle des Gaznévides. Son nom lui vint de la province de Gaur, partie d'Indostan, où son fondateur Houssein-Souh commença de s'établir.

#### MOCTAFI, II DU NOM, SUUUMMÉ BEAMRILLAH, L<sup>e</sup> CALIFE.

550 de l'hégire, (de J. C. 1156) Moctafi, neveu de Raschéd et fils du calife Mostaderh, reçut l'inauguration califale le 12 de douléddé de l'an 550. Tant que le sultan Masoud vécut, Moctafi n'eut aucune part au gouvernement. L'an 547, la mort l'ayant délivré de ce tyran, il commença à faire usage de son autorité. Aboulfrage dit qu'il fut le premier calife, depuis la création des sultans, qui gouverna par lui-même ses armées et ses sujets. L'an 555, le 3 de rabîé (15 mars de l'an de J. C. 1160), Moctafi mourut à Bagdad âgé de soixante-six ans.

#### MOSTANDÉD, LI<sup>e</sup> CALIFE.

555 de l'hégire (de J. C. 1160.) Mostandorn, fils de Moctafi, lui succéda dans la dignité de calife. Son règne fut de 11 ans, pendant lesquels il gouverna par lui-même, et avec sagesse. Il mourut âgé de cinquante-six ans, le 9 de rabîé I de l'an 566. (20 novembre de l'an 1170 de J. C.) Sa mort, qu'une maladie dangereuse précéda, fut hâtée par la perfidie de son valet et du préfet de son palais, qui, l'ayant enlevé de son appartement, l'enfermèrent dans un bain où il expira. L'histoire ne doit pas oublier un trait remarquable de la justice de ce calife. Il tenait dans un cachot depuis long-temps un délateur, homme riche et qui avait de puissants protecteurs à la cour. Plusieurs émissaires sollicitaient en vain son élargissement. Un d'eux l'ayant offert au monarque une somme considérable pour l'obtenir : « Je vous a promis la même récompense, lui répondit-il, si vous dé couvrez un autre calomniateur. Ce sont des monstres dont je voudrais purger la terre, pour délivrer les honnêtes gens de la crainte qui ne devrait être attachée qu'au crime. »

#### MOSTHADI-BEAMRILLAH, LII<sup>e</sup> CALIFE.

566 de l'hégire, (1170 de J. C.) Mosthadi, c'est ainsi qu'Aboulfrage le nomme, et non Moktedi, comme quelques modernes l'appellent, monta sur le trône après Mostandéd, son père. Malgré son inaction constante, il eut la satisfaction de voir son autorité spirituelle rétablie en Egypte par l'extinction de la dynastie des Fatimites. L'an 575, le 2 de douléddé, (29 avril de l'an 1180 de J. C.), il mourut à Bagdad.

#### NASSER-LÉDINILLAH, LIII<sup>e</sup> CALIFE.

575 de l'hégire, (1180 de J. C.) Nasser fut le successeur du

calife Mosthadi, son père. Il fut comme lui sur le trône un personnage oisif. Son califat ne fut remarquable que par les grands progrès de Saladin en Egypte et en Syrie. L'an 622, la nuit, dit Aboulfrage, de la fête, nommée Alphar, c'est la Plaque des Musulmans, qui suit immédiatement le jeûne de ramadhan, (6 octobre de l'an 1225 J. C.), Nasser mourut âgé de soixante-dix ans.

#### DAHER-BILLAH, LIV<sup>e</sup> CALIFE.

622 de l'hégire (1225 de J. C.) DAHER mis en prison par son père le calife Nasser, en fut tiré pour lui succéder. Il reçut avec indifférence la nouvelle de son élection. Comme il avait alors 50 ans, il dit à ceux qui vinrent la lui annoncer : « Il me semble qu'il n'est guère à propos d'ouvrir la boutique » sur le soir ». Ce calife rétablit la police dans Bagdad. Il formait des projets pour l'embellissement de cette ville, lorsque la mort l'enleva le 14 de redgeb de l'an 625, (11 juillet de l'an de J. C. 1226).

#### MOSTANSER-BILLAH, LV<sup>e</sup> CALIFE.

625 de l'hégire (1226 de J. C.) MOSTANSER, fils du calife Daher, hérita du trône et des vertus de son père. Il embellit Bagdad d'un nouveau pont, sur le modèle que Daher en avait tracé. Il fonda, dit Aboulfrage, dans cette ville un magnifique collège, qui porta son nom. Les lois, les sciences et les arts fleurirent sous son règne. L'an 635 de l'hégire (1236 de J. C.), il repoussa les Tartares qui, depuis plusieurs années, accoururent à ravager les pays musulmans, s'étaient avancés jusqu'aux portes de Bagdad. Mais trois mois après leur retraite, les Mongols, s'étant jetés sur le territoire de cette ville, la menacèrent avec plus de succès. Un débordement du Tigre acheva ce qu'ils avaient commencé. Mostanser était occupé à réparer les dommages que sa capitale avait soufferts, lorsque la mort l'enleva, l'an 640, le 14 de redgeb, (7 janvier de l'an de J. C. 1245.) Son peuple le pleura comme le plus généreux et le plus humain des maîtres.

#### MOSTAZEM-BILLAH, LVI<sup>e</sup> et dernier CALIFE.

640 de l'hégire (1245 de J. C.) MOSTAZEM, fils du calife Mostanser, succéda à la dignité de son père, mais nullement à ses vertus. Son indolence et ses débauches le rendirent odieux à ses sujets, et causèrent la ruine de sa maison. Les Tartares commencèrent sous son règne à pénétrer dans l'Asie méridionale. L'an 654, Houlagou, frère de Mangou khan, voulant exterminer les Assassins, demanda des troupes au calife pour finir dans cette expédition. Mostazem lui fit un refus plein de hauteur. Le megal différa sa vengeance pour suivre son dessein. Il vint à bout de détruire les Assassins avec ses propres forces. Alors il marcha droit à Bagdad. L'an 671, le 15 de moubarram, il met la siège devant cette place, où l'on comptait alors seize cent mille âmes, et commença les attaques le 29 du même mois. Mostazem, trahi par les siens, sort de Bagdad le 4 de sefer, et va se livrer à Houlagou. Les assiégés ouvrent aussitôt leurs portes. Bagdad est pillée durant sept jours, et ensuite livrée aux flammes. Le calife, ayant été pris avec son fils, fut empaqueté dans un coffre, et traîné en cet état par toutes les rues à supplice dans lequel il expira le 14 du même mois de sefer (20 février de l'an de J. C. 1258), à l'âge de 42 ans. Ainsi finit la dynastie des Abbassides, dont la ruine entraîna l'extinction du califat. Nous suivons ici le récit d'Aboulfrage, dont celui de Khondémir diffère en plusieurs circonstances. Mais l'un et l'autre, ainsi que tous les historiens grecs et arabes, conviennent que la dignité de calife fut éteinte alors en Asie par la mort de Mostazem.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES MAHADIS ET CALIFES FATIMITES D'AFRIQUE ET D'ÉGYPTE.

### OBELDOLLAH, I<sup>er</sup> MAHADI.

L'an de l'hégire 296, au mois de ramadhan (mai ou juin de l'an de J. C. 909). ABOU OBELDOLLAH, qui prétendait descendre d'Aliet de Fatime, fut proclamé souverain de l'Afrique, sous le titre de mahadi, ou *Directeur des Fidèles*, à Ségelmess, en Mauritanie. Né dans l'Irak, il avait passé en Afrique, où il avait élevé sa fortune sur la ruine des trois dynasties qui tenaient le pays : celle des Aglabites, maîtres de la Lybie depuis 112 ans ; celle des Madrasides, qui régnaient depuis 150 ans en Mauritanie ; celle des Rostamides, qui possédaient les côtes maritimes depuis Tunis jusqu'au détroit de Gibraltar. L'an 297, il fit une descente en Sicile, où il obligea les Musulmans du pays à lui prêter serment de fidélité. L'an 300, Abassah, l'un de ses Généraux, le rend maître de Barca ; de là il conduisit son armée en Egypte, marcha droit à Alexandrie, défait une armée du calife Moktader, qui couvrait la place, et y entra sans opposition. Battu ensuite par le général Munès, il abandonne cette conquête, et s'en retourne. L'an 323, le 3 de rabî I (10 février de l'an de J. C. 935), Obeldollah meurt âgé de 65 ans à Mahadie, ville qu'il avait bâtie près de Kairoon.

### KAÏEM ABOUL CASEM, II<sup>e</sup> MAHADI.

324 de l'hégire (936 de J. C.) KAÏEM ABOUL CASEM, fils aîné d'Obeldollah, fut reconnu pour mahadi après avoir caché pendant une année, suivant Abulféda, la mort de son père. Il renouela les tentatives qu'il avait déjà faites avant son élévation pour la conquête de l'Egypte. Mais elles furent toujours insuffisantes par la brave résistance des gouverneurs du pays. L'an 353, Yésid chef de finatiques, suivait Abulféda, se révolta contre Kaïem. Il bat ses généraux, lui ôte plusieurs villes, et l'assiége lui-même dans Mahadie. Kaïem y meurt pendant le siège au mois de séfer de l'an 355 (septembre de l'an de J. C. 966).

### ALMANZOR, III<sup>e</sup> MAHADI.

355 de l'hégire (966 de J. C.) IMANEL ABOU TAMER, fils de Kaïem, changea de nom en succédant à son père, et prit celui d'ALMANZOR. Il fit des conquêtes en Egypte, et y fonda la ville de Mansourah, nommée Massoure par les Français. Son règne fut de huit ans. Il mourut à Mahadie l'an 341 à la fin de schoual (19 mars de l'an de J. C. 955).

### MOEZ LÉDINILLAH, IV<sup>e</sup> MAHADI ET I<sup>er</sup> CALIFE FATIMITE.

341 de l'hégire (955 de J. C.) MOEZ LÉDINILLAH, fils d'ALMANZOR, lui succéda. Les Fatimites faisaient dès-lors un commerce considérable sur la Méditerranée. Jaloux de leurs succès, Abdérâme, ou Abdourhaman III, roi de Cordoue, fit atta-

quer leurs vaisseaux par les siens. Moez envoya contre lui une flotte qui l'obligea, après un combat dont elle sortit victorieuse, à demander la paix. D'autres puissances voisines, ayant déclaré la guerre à Moez, curent également à se repentir de s'être voulu mesurer avec lui. Moez, voyant son empire solidement établi, reprit les projets de ses ancêtres sur l'Egypte. L'an 358 (de J. C. 969), il fait entrer dans ce pays une armée, sous la conduite de Giauhar, grec de naissance, et affranchi de son père Almanzor. L'Egypte fut soumise en moins de temps qu'il n'en eût fallu pour la parcourir. Giauhar y entra le 9 de schoual (26 août) ; et le 20 du même mois (6 septembre), il fit proclamer son maître souverain du pays. Moez prit alors le titre de calife. L'Egypte aussitôt cessa de reconnaître le calife de Bagdad, et à son nom substitua celui de Moez dans les prières publiques, et y joignant celui d'Ali, dont il se disait issu. Vers le même temps, Giauhar jeta les fondements de la ville d'Al-Kahira, nommée par les Français le Caire, dont Moez fit la capitale de ses états. La conquête de l'Egypte fut suivie de celle de la Syrie, qui s'opposa pas plus de résistance aux armes des Fatimites. Moez se fit également redouter de ses voisins par sa valeur ; aimer et respecter de ses sujets par la tendresse qu'il leur témoignait, par sa générosité, par sa modération et par sa libéralité. Il régna trop peu de temps au gré de leurs vœux, étant mort au Caire, à l'âge de 46 ans, le 17 de rabî I de l'an 365 (24 novembre de J. C. 975).

### AZIZ-BILLAH, II<sup>e</sup> CALIFE FATIMITE.

365 de l'hégire (975 de J. C.) AZIZ ou ALACHCHID, fils du calife Moez, recueillit toute la riche succession de son père à l'âge de vingt-et-un ans. Le brave Giauhar fut son principal ministre. L'an 368, il envoya ce général, suivant Elmacin, pour faire la guerre à Alféghin, général des milices turques, qui, chassé de Bagdad par la faction de l'émir-el-omara, s'était jeté dans la Syrie avec ses troupes, aux quelles se joignirent les Karmates, et s'était rendu maître de Damas. Giauhar ayant été repoussé, Aziz vint lui-même en Syrie l'année suivante. Il livre bataille au général turc, le fait prisonnier, et l'emmène en Egypte, où il le traita avec honneur. L'an 381, Mangon Békin, autre général d'Aziz, marche contre Abou Fadhl, nouveau sultan d'Alep, encore en bas âge. Il bat les troupes d'Alféghin, renforcées de celles des Grecs ; mais il échoue devant Alep, après treize mois de siège. Poursuivi ensuite par l'empereur Basile, il est obligé de se renfermer dans les murs de Damas. Aziz, instruit de ces fâcheuses nouvelles, se retire à Belbeis. Il y tombe malade, et meurt à l'âge de quarante-trois ans le 28 de ramadhan de l'an 386 (14 octobre de l'an de J. C. 996).

### HAKEM BARRILLAH, III<sup>e</sup> CALIFE FATIMITE.

386 de l'hégire (de J. C. 996) HAKEM, fils d'Aziz, fut reconnu successeur de son père à l'âge de onze ans. Arghuan gouverna

ses états pendant sa minorité. Devenu majeur, il ne se distingua que par des folies et des impiétés. Il voulut que toutes les maisons et les boutiques du Caire fussent ouvertes et éclairées pendant la nuit; que les femmes ne sortissent jamais; défendit aux ouvriers de leur faire aucune chaussure; il exigea que tout ce qu'on avait à leur donner du dehors, on le leur donnât avec des quilliers ou palettes à manche long à travers la porte entrouverte. Sa manie était de vouloir se faire passer pour un Dieu, et il fit un catalogue de seize mille personnes qui le reconnaissaient pour tel. Un imposteur, nommé Damer, chef des Darcariens, que quelques uns prennent pour les Druzes, favorisait ces extravagances. Ces Darcariens se sont multipliés en Egypte et en Syrie, et plusieurs les confondent avec la secte des Assassins. A l'extravagance et à l'impunité, Hakem ajouta la cruauté, et les Arabes rapportent de lui des traits dans ce dernier genre qui l'égalent à Néron. Il eut aussi le sort de ce monstre. L'an 411, le 11 de schawal (28 janvier de l'an de J. C. 1021), il fut tué par ordre, à ce qu'on croit, de sa sœur.

#### DAHER-LEDINILLAH, IV<sup>e</sup> CALIFE FATIMITE.

411 de l'hégire (1021 de J. C.) DAHER ou TAMRA, fils du calife Hakem, lui succéda, quinze jours après sa mort, à l'âge de seize ans. Il fit des conquêtes en Syrie; mais il ne put conserver Alep, qu'il avait enlevée au sultan Saleh. Sa tante, meurtrière de son père, le fit assassiner au Caire le 15 de schawal de l'an 427 (11 août de l'an de J. C. 1036).

#### ABOU-TAMIN-MOSTANER-BILLAH, V<sup>e</sup> CALIFE FATIMITE.

427 de l'hégire (de J. C. 1036). ABOU-TAMIN-MOSTANER, fils de Daher et son successeur, parvint au califat en bas âge. Son ambition, dès qu'il fut en état de former des projets, fut d'être calife universel. L'an 448, les habitants de Couffah et de quelques autres villes d'Arabie, lui déférèrent ce titre. L'an 450, Bassa Siri lui fit décerner le même honneur à Bagdad, après la déposition du calife Kaïem. Mais Kaïem ayant été rétabli l'année suivante, le triomphe de son rival s'évanouit. L'an 468 (1076 de J. C.), Aïsa, lieutenant de Malek Schah, sultan des Turcs ortokides, envahit la plus grande partie de la Syrie au calife d'Egypte, pébtre jusqu'au Caire, revient en Palestine et prend Jérusalem, qu'il livre au pillage. Il y avait dans cette ville un grand nombre de chrétiens à qui les califes d'Egypte avaient permis d'y rester, moyennant un tribut considérable auquel ils étaient assujettis. Aïsa les sépara des Musulmans, avec lesquels ils étaient confondus, et leur assigna pour leur demeure et celle de leur patriarche une quatrième partie de la ville, sous la condition du même tribut. L'an 487, le 18 de douledgé, suivant Elmacin (29 décembre de l'an de J. C. 1094), Mostanser finit ses jours au Caire.

#### ABOU-CASEM-MOSTALI, VI<sup>e</sup> CALIFE FATIMITE.

487 de l'hégire (de Jesus-Christ 1094). MOSTALI, fils cadet de Mostanser, fut mis sur le trône après la mort de son père, au préjudice de Nézar, son aîné. Celui-ci voulut faire valoir ses droits les armes à la main; il fut pris et mourut en prison. L'an 489, suivant Abulféda (de Jesus-Christ 1096), mais peut-être l'an 491 (1098 de Jesus-Christ), Adhal, visir de Mostali, enleva aux Turcs ortokides la ville de Jérusalem. L'an 492 (1099 de Jesus-Christ), les Francs revinrent à leur tour cette conquête aux Egyptiens. (Voyez les rois chrétiens de Jérusalem). La même année, Adhal, ayant amené en Palestine une armée de deux cent mille hommes pour reprendre Jérusalem, est battu, blessé et mis en fuite par le duc de Normandie, à la tête d'un petit nombre de croisés, près d'Ascalon. Mostali finit ses jours

le 17 de séfer de l'an 495 (11 décembre de l'an de Jesus-Christ 1101).

#### ABOU-MANZOR-AMER-KANILLAH, VII<sup>e</sup> CALIFE FATIMITE.

495 de l'hégire (1101 de Jesus-Christ). AMER, MANZOR-AMER, fils de Mostali, fut proclamé calife à l'âge de cinq ans. Sous son règne, qui fut de trente ans, le visir Adhal eut tous les droits de la souveraineté pendant l'espace de vingt ans. L'an 514 de l'hégire (1120 de Jesus-Christ), le visir Adhal, à la fin de l'esclavage où se trouvait, le fit assassiner, dit-on, par deux Bathéniens. Le calife eut, neuf ans après, le même sort. Dix Bathéniens, apostés par les amis d'Adhal, le poignardèrent au retour d'une promenade, à l'âge de trente-cinq ans, le 22 de douledgé de l'an 524, de l'hégire (26 novembre de l'an 1130 de Jesus-Christ). Amer ne fut ni plaint ni regretté de ses sujets. Il avait des talents, mais il manquait de vertus; cruel, orgueilleux, dissimulé, voluptueux et livré aux plus infâmes débauches, il mérita la catastrophe par où il finit.

#### HAPHEDH LEDINILLAH, VIII<sup>e</sup> CALIFE FATIMITE.

524 de l'hégire (1130 de Jesus-Christ). HAPHEDH, cousin du calife Amer, fut élu d'abord non calife, mais régent du royaume, en attendant l'issue des couches de la veuve d'Amer alors enceinte. Cette princesse n'ayant mis au monde qu'une fille, Haphedh fut alors élevé à l'honneur du califat. Il eut un habile visir, nommé Bahraz, qui professait hautement la religion chrétienne. La sagesse du gouvernement de ce ministre contint quelque temps le bas empire des Musulmans fanatiques. Mais excités par l'ambitieux Rédouan qui s'était déclaré leur chef, ils assiégèrent Bahraz dans le palais, et l'obligèrent de prendre la fuite. Rédouan prit sa place, et ne cessa de persécuter les chrétiens d'Egypte; abandonnant au pillage leurs maisons, leurs églises, leurs monastères; les assujettissant à des taxes exorbitantes, et leur refusant toute justice contre leurs adversaires. Leur patience à la fin étant épuisée, ils formèrent un puissant parti contre ce tyran, qui fut contraint, pour se dérober à leur vengeance, de se réfugier en Syrie. Depuis ce temps, Haphedh se passa de visir, et gouverna par lui-même avec modération. Sa mort arriva l'an 544 (1149 ou 1150 de Jesus-Christ), à l'âge de soixante-dix-sept ans.

#### DIHAFER BARRILLAH, IX<sup>e</sup> CALIFE FATIMITE.

544 de l'hégire (1149 ou 1150 de J. C.) DIHAFER, fils d'Haphedh, fut proclamé calife à l'âge de 17 ans. Naimoddin, qu'il se donna pour visir, ne put se maintenir contre l'ambition d'Ali-ebn-Sélar, émir d'Alexandrie. Celui-ci, ayant rassemblé des forces considérables, vint se présenter devant le Caire, qui lui ouvrit ses portes après que Naimoddin eut prié la fuite. Maître de la personne du calife, il le força de le déclarer son collègue. Les Chrétiens eurent en lui un implacable ennemi. Mais tandis qu'il formait contre eux des desseins les plus cruels, Rast, fils d'Al-Abbas, gouverneur de Belbeis, ou Péluse, le tua, l'an 546 de l'hégire, et fit donner la charge de visir à son père. Le calife, sous ce nouveau ministre, perdit, l'an 548 de l'hégire (1155 de J. C.) l'importante place d'Ascalon, qui lui fut enlevée par Baudouin, roi de Jérusalem. Il eût également perdu Damas quatre ans auparavant, si les croisés et les chrétiens de Syrie s'étaient entendus. Dihafer n'était occupé que de plaisirs infâmes. L'an 550 de l'hégire, au mois de moularram (mars ou avril de l'an 1155 de J. C.), il fut assassiné par des courtisans, à la tête desquels étaient le visir et son fils, dans un repas où ils l'avaient invité. Son corps fut jeté dans un puits.

FAYEZ-BEN-NASRILLAH, X<sup>e</sup> CALIFE FATIMITE.

550 de l'hégire (1155 de J. C.). FAYEZ, nommé EL-FAYZ par les Francs, fut donné pour successeur à Dhafer, son père, à l'âge de cinq ans. Le visir Al-Abbas, pour cacher au public la part qu'il avait au meurtre de Dhafer, charges de ce crime deux des frères de ce monarque, et les fit exécuter à mort sous les yeux du jeune calife. Ce spectacle fit une telle impression sur le cerveau de cet enfant, qu'il n'eut jamais depuis le libre exercice de sa raison. La tyrannie, qu'exerça le visir sur tous les ordres de l'état, donna lieu de faire de nouvelles perquisitions sur les véritables auteurs de la mort de Dhafer. Elles aboutirent à convaincre qu'il n'en fallait point chercher d'autres que lui-même et son fils. Un cri général s'éleva contre eux. Poursuivis, ils se sauvèrent en Palestine, où ils sont arrêtés par des croisés à la demande de la sœur de Dhafer. Le père est tué en se défendant, et le fils est envoyé à cette princesse, qui le fait expirer dans d'horribles tourments. Le calife Fayez tomba sous la conduite d'un autre visir, mais plus sage et plus modéré. Ce fut ce ministre qui, voyant Baudouin III, roi de Jérusalem, après s'être rendu maître de Gaza, fortifier cette place et celle d'Ascalon, s'obligea au nom de son maître, à lui payer un tribut, pour empêcher les garnisons de ces deux places de faire des courses sur les terres qui restaient aux Egyptiens en Palestine. Fayez survécut peu à ce traité. Ce jeune prince fut emporté par une maladie, l'an 555 de l'hégire (1160 de J. C.), à l'âge de 11 ans. Le temps qu'il occupa le trône fut proprement un interrègne.

ADHED-LEDINILLAH, XI<sup>e</sup> ET DERNIER CALIFE FATIMITE.

555 de l'hégire (1160 de J. C.). ADHED, ou ANHAN, petit-fils du calife Haphedh, fut donné pour successeur à Fayez. Ce fut, comme ses derniers prédécesseurs, un fantôme de souverain, dont toute l'autorité résidait entre les mains du visir. Schaur, ou Schaur, après avoir chassé le visir, s'était revêtu de cette dignité. Ce ministre non seulement refusa de payer aux Francs l'espèce de tribut auquel Fayez s'était soumis; il osa même conduire une armée sur les frontières de la Palestine pour les attaquer. Mais les troubles, qui s'élevèrent en Egypte pendant son absence, l'obligèrent à revenir sur ses pas. L'an 558 (de J. C. 1163), battu par Dargan, ou Dargham, qui l'avait sup-

planté dans le ministère, il passe en Syrie pour implorer le secours de Nonreddin, sultan de Damas, contre son rival. Le sultan se rend à sa prière. L'an 559, il envoie l'émir Schirkoub, nommé Syracon par nos historiens, avec Saladin, neveu de celui-ci, pour le rétablir. Schaur, ayant recouvré son poste, eut des ennemis dans ses bienfaiteurs. Les Francs, provoqués par Dargham, avaient pénétré dans l'Egypte. Schaur se ligue avec eux pour en chasser les Syriens. Schirkoub, de retour à Damas, revole en Egypte à cette nouvelle. Il se rend maître de Belbeis et d'Alexandrie, menace d'autres villes, et oblige Schaur d'acheter la paix de lui à grands frais. Rappelé dans ce pays, l'an 564 de l'hégire (1168 de J. C.), par une nouvelle période du visir, il marche droit au Caire, où il entre sans obstacle. Schaur est arrêté par ses ordres. Le calife lui-même envoie lui demander la tête de ce ministre; il est satisfait sur l'heure. Schirkoub reçoit pour récompense la robe et la patente du visir. Il meurt dans la même année le 23 de djoumadi II (23 mars de l'an de J. C. 1169). Son neveu Saladin le remplace. L'an 565 (1171 de J. C.), ce nouveau ministre oblige les Francs d'évacuer l'Egypte. Leur départ est suivi d'une révolution à laquelle on ne s'attendait pas. Ennemis des Fatimites par religion, Saladin fait supprimer le nom d'Adhed dans les prières publiques, pour y substituer celui du calife de Bagdad, et met fin par là au schisme qui divisait les Abbassides et les Fatimites. Adhed survécut peu à cet affront. Il mourut le 10 de mouharram de l'an 567 (15 septembre de l'an de J. C. 1171), sans avoir la douleur d'apprendre qu'on eût cessé de faire la prière en son nom. En lui finit la dynastie des Fatimites. Les souverains, qui régneront depuis en Egypte, renoncèrent au titre de calife, et ne prirent que celui de sultan (Voy. ces sultans ci-après). Adhed laissa des enfants. Saladin, loin de les faire mourir, donna des ordres pour leur entretien, et se contenta de les faire renfermer dans des sécréta avec leurs concubines; après quoi il alla se loger dans le Caire, au palais des Fatimites, où il trouva des richesses immenses, et surtout une très nombreuse bibliothèque. Saladin, en laissant à Nonreddin le titre de sultan d'Egypte, s'en réserva toute l'autorité dans ce pays. Nonreddin ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'avait travaillé que pour son propre compte. C'est donc pour lui, s'écriait-il, que j'ai conquis l'Egypte! Je lui apprendrai à respecter son maître. Mais Saladin, conseillé par Ayoub, son père, qui était avec lui, trouva moyen de se maintenir et d'éluder les ordres qui le rappelaient à Damas, sans paraître manquer à la soumission qu'il devait au sultan (Voy. son article.).

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES SULTANS TURCS D'ICONIUM, OU DE ROUM.

**LES TURCS**, nation descendue des Huns, et originaire de la Grande-Tartarie, se divisèrent anciennement en neuf classes. 1°. Les Euthalites, ou Huns blancs, qui vinrent de la Tartarie orientale s'établir dans le Maourennahar, ou la Transoxiane, à l'orient de la mer Caspienne. 2°. Les Turcs Zena, ou Asena, qui commencèrent à se rendre formidables dans la Tartarie orientale vers l'an 552 de J. C. 3°. Les Turcs Onigours, ou Hongrois, établis au nord des Palus Méotides, entre le Tanais et le Volga (C'est une partie de cette classe qui fit la conquête de la Pannonie). 4°. Les Turcs Horikes, qui détruisirent, l'an 126 de l'égire (744 de J. C.) la puissance des Turcs Asena, et fondèrent une nouvelle monarchie sur leur ruine (Ils furent détruits à leur tour par le fameux Genghiskan). 5°. Les Tholoniens, ainsi nommés de Tholon, esclave du calife Mamon, et père d'Ahmed, qui de gouverneur de Syrie, puis d'Egypte, se rendit souverain, l'an 265 de l'égire (111 de J. C.) dans l'une et l'autre contrées, où trois de ses descendants régnerent après lui. 6°. Les Ischidites, dont le chef, Aboubr-Mouhammad, établit en Egypte, l'an 533 de l'égire (915 de J. C.) une dynastie qui subsista jusqu'à la quatrième génération. 7°. Les Garnevids, qui conquirent le Khorasan, l'Indoustan, le Turkestan, et presque toute la Perse, vers la fin du 8°. siècle de J. C. sous la conduite de Mahmoud, fils de Selengteghin, et petit-fils du roi de Gaana. (Cette dynastie dura près de deux siècles.) 8°. Les Khourasmiens, ou Khacimiens, dont le chef Gouthbeddin, de gouverneur du Khourasane, entre le Jazarie et l'Oxus, en devint le souverain vers le commencement du 13°. siècle de J. C. 9°. Les Seldgiouides, divisés en quatre branches, qui reconnaissaient en commun le turc Seldgiouk pour leur ancêtre et leur chef. Ces branches sont celle de Kerman, celle de l'Iran, ou de la Perse, celle de Syrie, et celle d'Iconium, ou de Koniah. Ces deux dernières eurent l'objet principal de cet article.

### SULTANS D'ICONIUM.

#### I. SOLIMAN.

L'an 467 de l'égire (1074 de J. C.) **SOLIMAN**, fils de Koutoulmisch, et arrière-petit-fils de Seldgiouk par son aïeul Israhil, passa dans l'Asie mineure à la tête d'une armée de turcs, et à l'aide du grec Mélassine, révolté contre l'empereur Nicéphore Botaniote, il poussa ses conquêtes jusqu'à Nicée, où il établit sa résidence. L'an 474 de l'égire (1081 ou 1082 de J. C.), battu par l'empereur Alexis Comnène, il fait avec lui un traité de paix, qu'il ne tarda pas à violer. Tout le reste de l'Asie mineure tombe ensuite sous ses lois, à l'exception de Trébizonde et de quelques autres villes. C'est depuis ce temps que l'Asie mineure est connue sous le nom de Turquie. Les Arabes l'appellent le pays de Roum, c'est-à-dire pays des Romains. On lui donna encore le nom de monarchie d'Iconium, ou de Cogni, parce que les sultans firent de cette capitale de Lyconie celle de leurs états. L'an 477 (1084 ou 1085 de J. C.), Soliman conduisit son armée en Syrie, où il prit sur les Grecs Antioche, Lodiécée, et quelques autres

places. Scharfeddinlet, émir d'Alep, exigea de ce conquérant le même tribut auquel Philarcète, dernier gouverneur d'Antioche, s'était assujéti envers lui. Le fier Soliman ne répond à cette demande que par les armes. Il entre sur les terres de l'émir, qu'il ravage. Le vainqueur va faire ensuite le siège d'Alep. Toutouseh, frère de Malek-Schah, sultan de Perse, appelé par le gouverneur, vient au secours de la place, attaque Soliman et taille en pièces son armée. Obligé de fuir pour la première fois, Soliman de désespoir se donne la mort dans sa retraite, plutôt que de venir faire une soumission à Toutouseh, comme il y était invité.

#### INTERREGNE.

478 de l'égire (1085 de Jesus-Christ). Après la mort de Soliman, les émirs, qu'il avait établis en différentes provinces, affectèrent l'indépendance, et s'y maintinrent l'espace de sept ans. Cette anarchie finit l'an 485 (1092 de Jesus-Christ) par la mort d'Aboulcasim, émir de Bithynie, que Malek-Schah, sultan de Perse, après l'avoir vaincu, fit étrangler.

#### II. KILIDGE ARSLAN I.

485 de l'égire (1092 de Jesus-Christ). **KILIDGE ARSLAN**, nommé aussi Soliman le Jeune, fils aîné du sultan Soliman, fut placé sur le trône d'Iconium après la mort de l'émir Aboulcasim. Il étendit ses états par diverses conquêtes qu'il fit sur les Grecs, dans les îles de l'Archipel et en Terre-ferme. L'an 499 (1097 de Jesus-Christ), les Francs commencèrent à venir fondre sur l'Asie mineure, afin de s'ouvrir le passage de la Terre-Sainte. Kilidge reçut sans effroi la première division de leur armée, quoique prodigieuse en nombre; il la tua si mal, qu'il vint à bout de la détruire. Une seconde, qui succéda, sous la conduite de Godefroi de Bouillon, fut plus heureuse. Étant entrée dans l'Asie, elle mit le siège devant Nicée le 25 mai. Kilidge Arslan, qui était allé chercher du secours chez ses voisins, livra deux fois bataille aux assiégés, et fut deux fois battu. Enfin, après trente-cinq jours de siège, la ville se rendit le 30 juin, non pas aux croisés, comme le disent quelques chroniqueurs, mais à l'empereur Alexis, par les intrigues de Boutmiste, son général, qu'il avait envoyé avec des troupes pour secourir cette expédition. Privés par là du butin, dont l'empereur avait soutenu leur courage, peu s'en fallut que les croisés ne recommencent le siège de Nicée sur les Grecs. Mais leurs chefs, gagnés par les caresses et les présents de l'empereur, consentirent à le laisser maître de la place, et l'armée continua sa route en marchant sur le ventre à l'ennemi. On lui mentionna de trois nouvelles victoires qu'elle remporta en traversant l'Asie mineure, la première le 1 juillet dans les plaines de Dorylée, en Phrygie, où le sultan vint l'attaquer à la tête de cent cinquante mille chevaux et de deux cent mille hommes de pied, les deux autres dans la Pisidie et la Lycanie. Mais dans la suite Kilidge Arslan eut sa revanche. L'an 499, au mois de ramadhan (juillet 1101), il détruisit successivement trois nouvelles armées de croisés, qui traversaient l'Asie, l'une sous la conduite des comtes de Toulouse et de Blais;



la seconde, sous les ordres du duc d'Aquitaine et du comte de Vermandois, auxquels s'était joint Welfe, duc de Bavière; et la troisième commandée par le comte de Nevers. L'an 500 de l'égire, la 30 de douléada (15 juillet 1107 de Jesus-Christ), il périt dans une bataille contre Ali-Jawelli, sultan de Roha ou d'Edesse. Aboulfrage dit, qu'abandonné des siens dans la mêlée il se jeta dans un gué de la rivière de Chabul, où il se défendit jusqu'à ce que son cheval s'étant abattu, il tomba dans l'eau et se noya.

## III. SAISAN.

500 de l'égire (1107 de Jesus-Christ). SAISAN, ainsi nommé par les Grecs, fils aîné de Kilidge Arslan, fut son successeur. Le règne de celui-ci fut un enchaînement de malheurs. Les émirs usurperent une partie de ses états. L'empereur Alexis Comnène entreprit de lui enlever l'autre pendant une guerre de neuf ans qu'il lui fit. Elle finit l'an 510 (1116 de Jesus-Christ), par un traité de paix. Saisan s'étant rendu à la cour de Constantinople pour le conclure, y fut averti qu'il avait une conjuration formée dans ses états contre lui. Il part sans délai pour étouffer le mal dans sa naissance. Mais il ne rencontre par-tout que des traitres. Enfin, l'an 511 (1117 de Jesus-Christ), trahi par ses émirs, il est livré entre les mains de Masoud, son frère, qui le fait aveugler au moyen d'un fer ardent qu'on lui fit passer devant les yeux. Masoud apprenant depuis qu'il n'avait pas entièrement perdu la vue, le fait mourir l'an 512 (1118 ou 1119 de Jesus-Christ).

## IV. MASOUD I.

511 de l'égire (1117 de Jesus-Christ). MASOUD I, second fils de Kilidge Arslan, se plaça sur le trône, après avoir renversé Saisan, son frère. L'an 1145 de Jesus-Christ, il termina, par un traité de paix avec l'empereur Manuel, une guerre de vingt-trois ans, qu'il avait soutenue contre les Grecs avec des succès très-variés. Cette pacification ne fut point durable. L'an 1145, les courses que les Turcs faisaient en Asurie, engagèrent Manuel à recommencer la guerre. Il la fit heureusement pendant trois campagnes, et conclut, l'an 1147, une paix avantageuse et solide avec le sultan d'Iconium. Ces deux princes, cette même année, se ligèrent ensemble, suivant les historiens latins, pour faire périr deux nouvelles armées de croisés qui devaient passer sur leurs terres. Manuel emploie la fourberie, et Masoud la force ouverte pour l'exécution de ce complot. Les guides que le premier avait donnés à Conrad, empereur d'Allemagne, et à son armée pour les conduire à Iconium, les ayant engagés dans les déserts de la Cappadoce, au lieu de les mener par les plaines fertiles de Lycanie, la soif et la fatigue causée par la nécessité de grimper et de descendre continuellement des rochers escarpés, réduisirent hommes et chevaux à un tel épuisement qu'ils ne pouvaient-ils se soutenir. Dans cet état, le général de Masoud, que l'auteur des Gestes de Louis VII nomme Parmond, vient fondre sur eux avec son armée, et en fait un si grand carnage, que de soixante-dix mille cavaliers dont était composée l'armée de Conrad, à peine en resta-t-il la dixième partie. Conrad lui-même n'échappa qu'avec peine; et tandis que les Turcs pillaient son camp plein de richesses, il revint sur ses pas et regagna comme il put, avec les débris de son armée, le bras de Saint Georges, où il était embarqué pour entrer en Asie. Peu de temps après l'armée de Masoud ayant attaqué celle des Français sur les bords du Méandre, fut battue à son tour et obligée de prendre la fuite. Mais les Turcs, à quelques jours de là, prirent leur revanche dans les défilés de Laodécée, où ils mirent en déroute leur arrière-garde (*Gesta Lud. VII.*). L'an 550 (1155 de Jesus-Christ), Masoud, au retour d'une expédition qu'il avait faite contre les Chrétiens en Syrie, termine le cours de sa vie, après avoir partagé ses états entre ses fils Kilidge Arslan, son gendre Yaghi Arslan, et Dheulou, fils de Mohan-

med, roi de Cappadoce (*Foyez l'empereur Conrad III, et Louis VII, roi de France.*).

## V. KILIDGE ARSLAN II.

550 de l'égire (1155 de Jesus-Christ). KILIDGE ARSLAN, surnommé *Azizem*, héritier de Masoud, son père, la partie de Roum, dont Iconium était la capitale. Ce prince était estropié de tous ses membres et obligé de se faire traîner sur un char dans tous les lieux qui demandaient sa présence. Mais son activité et sa vigilance, entretenues par une ambition démesurée, réparèrent en lui ces infirmités. La fortune néanmoins ne seconda pas toujours ses projets. L'an 554 (1159 de Jesus-Christ), il est battu par l'empereur Manuel, qu'il avait attaqué sur son passage, à son retour d'Antioche. Manuel revient, l'année suivante, sur ses terres, et l'oblige à demander la paix. L'an 559 (1164 de Jesus-Christ) Kilidge recouvre, par la mort d'Yaghi et la défaite de Dheulou, les portions des états de Roum, dont son père les avait gratifiés. L'an 572 (1176 de Jesus-Christ), il recommence la guerre contre les Grecs. L'armée de Manuel, surprise dans les défilés, est sur le point d'être entièrement détruite. Kilidge, dans une conjoncture aussi favorable, a la générosité d'offrir la paix à ce prince. Elle se fait, mais elle est rompue l'année suivante. L'atabek d'Iconium porte le fer et le feu jusques sur les bords de l'Hellespont. Les généraux de l'empereur lui proposent la retraite. Il périt, dans une bataille qu'ils lui livrèrent, avec la plus grande partie de ses troupes. Les deux princes conclurent alors une paix solide. Kilidge reprit les armes après la mort de Manuel, et fit de nouveaux progrès sur les terres de l'empire. Ces prospérités furent contrebalancées par un revers domestique qu'il éprouva au retour de ses expéditions. L'an 585 (de Jesus-Christ 1187), Cuthaddin, son fils, le fait arrêter dans Iconium, et le force à le déclarer son successeur. Ses autres fils, voulant avoir chacun leur part dans ses états, ne le traitèrent pas avec plus de ménagement. L'an 586 (1190 de Jesus-Christ), l'empereur Frédéric I, à son passage par la Terre-Sainte, lui enlève Iconium, qu'il lui rend ensuite par un traité de paix, l'an 588 (1192 de J. C.). Kilidge termine ses jours le 17 de schaban (28 août). Pendant les dernières années de sa vie, il fut le jouet de ses enfants qui le réduisirent à mener une vie errante, et le laissèrent manquer de tout.

## VI. GAIATHEDDIN-KAIKOSROU I.

588 de l'égire (1192 de Jesus-Christ). GAIATHEDDIN-KAIKOSROU, dit par les Grecs *JAKATHINE*, maître d'Iconium dans les dernières années de son père, s'y installa après sa mort. Mais l'an 596 (1200 de Jesus-Christ), il est dépouillé par Rokneddin, son frère. Dans sa disgrâce, il va trouver l'empereur Alexis l'Angé qui le reçoit avec bienveillance, le fait baptiser et l'adopte pour son fils. Alexis s'étant sauvé de Constantinople l'an 1204, tandis que les croisés entraient victorieux dans cette ville, Gaiatheddin l'accompagna dans sa fuite. L'année suivante, Rokneddin meurt le 6 juillet 1205 (le 25 schawal 602 de l'égire). Gaiatheddin, à la nouvelle de cet événement, marche vers Lamin, d'où il chasse le jeune Kilidge Arslan, fils et successeur du défunt. L'an 1211 (607 de l'égire), il s'empare d'Attale, dont il traite les habitants avec cruauté. Le vieux Alexis l'Angé, qui l'avait si bien accueilli à Constantinople, s'étant échappé des mains du marquis de Montferrat, vient le trouver en cette ville, et s'oppose pas en lui un ingrat. Gaiatheddin somme par lettre Théodore Lascaris, empereur de Nicée et gendre d'Alexis, de remettre la trône à son beau-père. Sur son refus, il se met en campagne avec Alexis pour aller attaquer Lascaris, qui lui épargne une partie du chemin. Les deux armées se rencontrent près d'Antioche, sur le Méandre, et se livrent un combat où Gaiatheddin périt de la main de Lascaris, après l'avoir renversé de cheval. Sa tête, mise au bout d'une

piqué, consterne les Turcs et cause leur déroute. Alexis l'Ange tombe entre les mains du vainqueur qui l'emmène à Nicée, et l'enferme dans un monastère. (Sur l'identité de Gaiatheddin et de Kaikossrou, dont quelques modernes, d'après les historiens Grecs, font deux hommes différents, voyez les auteurs de l'Histoire Universelle, t. XVII, in-4°, p. 204.)

#### VII. AZZEDDIN-KAIKAOUS I.

607 de l'égire (1210 de Jesus-Christ). AZZEDDIN-KAIKAOUS, fils de Gaiatheddin, lui succéda. Il eut des guerres à soutenir contre son oncle Toghrul-Schah, sultan d'Erzeroum, et Kaikobad, son frère, qui voulaient l'un et l'autre le dépouiller. Ayant pris le premier, il le fit mourir l'an 610 (1215 de Jesus-Christ); il fit grâce au second, qui tomba, vers le même temps, entre ses mains. Kaikossrou mourut l'an 616 (1219 de Jesus-Christ) suivant Abulfarage.

#### VIII. ALAEDDIN-KAIKOBAD.

616 de l'égire (1219 de Jesus-Christ). ALAEDDIN-KAIKOBAD, frère de Kaikossrou, monta sur le trône après lui. Ce fut le plus grand prince de sa famille. Il recula les limites de ses états, par les conquêtes qu'il fit en Géorgie, en Arménie et en Misopotamie. Il publia de sages lois qu'il eut soin de faire observer. Ce prince mourut d'un flux de sang au mois de schoual 651 de l'égire (mai ou juin de l'an 1257 de Jesus-Christ), pendant le siège qu'il faisoit de la ville de Tarse, appartenante alors au royaume d'Arménie. On a rapporté ci-devant (article d'Isabelle, fille de Livon, roi d'Arménie), le motif de cette expédition. M. d'Arville se trompe en fixant la mort de ce sultan à l'an 1255. C'est celui qu'Odoric Raynaldi nomme Alatin, d'autres Azatin, et auquel le pape Grégoire IX écrivit en 1255 pour l'inviter à se faire chrétien; ce qui fut sans effet, quoique ce sultan ne fut pas éloigné du christianisme.

#### IX. GAIATHEDDIN-KAIKOSROU II.

634 de l'égire (1237 de Jesus-Christ). GAIATHEDDIN-KAIKOSROU, fils de Kaikobad, lui succéda dans ses états. L'an 639 de l'égire (1241 de Jesus-Christ), les Mongols ayant pénétré dans l'Arménie, lui eurent une victoire remportée sur le sultan. L'an 642 de l'égire, il obtint d'eux la paix, moyennant un tribut auquel il s'obligea. Il mourut la même année (1244 ou 1245 de Jesus-Christ). Il avait rétabli la ville de Césarée en Cappadoce, qui était tombée en ruine, et l'avait rebâtie à un quart de lieue au nord de son ancien emplacement (d'Herbelot). Ce prince d'ailleurs était débauché et menait une vie peu conforme à sa dignité. On voit par une médaille, ou pièce de monnaie qu'il avait fait battre, et que l'on conserve au cabinet du roi, qu'il prenoit le titre de *très-grand sultan, l'appui du monde et de la religion*.

#### X. AZZEDDIN-KAIKAOUS II.

642 de l'égire (1244 ou 1245 de Jesus-Christ). AZZEDDIN-KAIKAOUS, fils aîné de Kaikossrou, fut proclamé sultan après la

mort de son père. L'an 645 (1247 de J. C.), Gaioux, grand khan des Mongols, sur le refus qu'il fit de venir lui rendre hommage en personne, le déposa, et mit son frère Rokneddin à sa place. Les deux frères s'accablèrent depuis, en partageant le royaume entre eux. Mais leur réconciliation ne fut point durable. L'an 652 (1254 de Jesus-Christ), ils se brouillèrent et en vinrent à une guerre ouverte. Kaikossrou bat Rokneddin, le fait prisonnier, et rentre dans la possession de toute la Turquie. Mais l'année suivante Rokneddin est rétabli par Batou, général d'Houlagou, frère de Hanguou, grand khan des Tartares Mongols; ce qui occasionna une guerre longue et cruelle entre Kaikossrou et Rokneddin. L'an 659 (1261 de Jesus-Christ), Kaikossrou, las de la tyrannie des Tartares, maîtres de la Turquie, se retira auprès de l'empereur Michel Paléologue. Il n'y trouva pas la sûreté qu'il était venu chercher. Ce prince le livra aux Mongols qui l'emmènerent dans le Caucase, où il mourut, suivant M. de Guignes, l'an 677 (1278 de Jesus-Christ). Les historiens grecs le nomment ALATINE. Le sire de Joinville, parlant de lui, dit : « Ce Souldan étoit le plus puissant roy de toute payennie, et fist faire une chose merveilleuse; car il fist fonder une partie de son or, et en fist faire de grands vaisseaux en façon de pots de terre, là où on mit le vin. Et tenoit bien chascun de ces pots trois ou quatre muids de vin, et puis après il fist rompre les pots, et en esloient les pièces à découvrir en ung sien chasteau..... et disoit-on qu'il avoit bien six ou sept de ces grands pots d'or. Sa grand richesse apparut bien en ung pavillon que le roy d'Arménie envoya au roy de France qui estoit en Chypre. Le pavillon estoit estimé valoir cinq cents livres. Et lui manda le roy d'Arménie que l'un des Serrais du Souldan de Connie lui avoit donné. »

#### XI. ROKNEDDIN.

659 de l'égire (1261 de Jesus-Christ). ROKNEDDIN, dit RUCAATIN par les Grecs, devint, par la retraite de Kaikossrou, son frère, sultan de toute la Turquie, sous la dépendance des Mongols. L'an 666 (1267 de Jesus-Christ), il est étranglé par ordre de Moineddin Soliman, gouverneur du pays pour les Mongols (de Guignes). L'Histoire Universelle met sa mort deux ans plutôt.

#### XII. GAIATHEDDIN-KAIKOSROU III.

666 de l'égire (1267 de Jesus-Christ). GAIATHEDDIN-KAIKOSROU, fils de Rokneddin, lui fut substitué par les Mongols à l'âge de quatre ans. Il n'eut qu'un titre sans autorité. Ahmed khan le fit mourir l'an 682 (1283 de Jesus-Christ). Histoire Universelle, M. de Guignes, Histoire des Huns.

#### XIII. GAIATHEDDIN-MASOUD II.

682 de l'égire (1283 de Jesus-Christ). GAIATHEDDIN-MASOUD II, fils de Kaikossrou, fut proclamé sultan après la mort de Kaikossrou. Il fit des efforts pour rétablir l'empire des Seldgiouides en Asie; mais ses ennemis ne lui en donnèrent pas le loisir. Il fut tué l'an 693 (de Jesus-Christ 1294) dans une bataille contre un de ses émirs. Avec lui périt, dit M. de Guignes, l'empire des Seldgiouides d'Iconium.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES SULTANS SELDGIUCIDES D'ALEP ET DE DAMAS.

### TOUTOUSCH.

L'an 471 de l'hégire (1078 de J. C.) **TOUTOUSCH**, ou **TAUSCH**, frère de Malek Schah, sultan de Perse et 2<sup>e</sup> fils d'Alp Arslan, dont le père, Daoud ou David, était né du Mikail, ou Michel, fils Seldgiouk, forme le siège d'Alep, nommée autrefois Berée, ville alors possédée par l'émir Scharfoddoulct. Tandis qu'il est devant cette place, Atsiz, sultan de Damas, implore son secours contre les Egyptiens qui assiégeaient sa capitale. L'outousch interrompt le siège d'Alep, marche à Damas, délivre Atsiz; mais peu après il se joint de sa personne, le fait mourir et s'empare de ses états. L'an 478 (1085 de J. C.), après la mort de Scharfoddoulct, tué dans un combat contre Soliman, il vient au secours d'Alep, assiégée par ce dernier, qu'il défait entièrement dans une bataille. Pour récompense de ce service il veut ensuite se rendre maître lui-même de la place. Le gouverneur informe de ce dessein Malek Schah, qui, par jalousie contre son frère, lui ordonne de se retirer. Toutousch n'osa répliquer et obéit. Mais l'an 487 (1094) étant revenu devant Alep, il en fit enfin la conquête, qui fut suivie de celle de tout le pays qui dépendait de cette capitale. L'an 488, au mois sefer (février) ou mars de l'an de J. C. 1095, il périt dans une bataille contre Barkiarok, son neveu. Ses états d'Alep et de Damas furent partagés de force entre ses deux fils, Rédouan et Dékak.

### SULTANS D'ALEP.

#### RÉDOUAN.

488 de l'hégire (1095 de J. C.). **RÉDOUAN**, ou **RODOAN**, fils aîné de Toutousch, fut d'abord reconnu par ses frères et les émirs pour successeur de son père dans tous ses états. Mais la même année Dékak lui enleva Damas, qu'il s'efforça vainement de reconquérir. L'an 491 de l'hégire (1098 de J. C.), étant venu avec une armée de quinze mille hommes au secours des Turcs assiégés dans Antioche, il fut battu et mis en fuite par les princes chrétiens, qui n'avaient aimé avec eux que 700 chevaux avec un petit nombre de gens de pied (*Spécif.*, T. VII, p. 132). L'an 498 de l'hégire (1105 de J. C.), il fut encore défait, près d'Artéas, par l'aucrède,

### SULTANS DE DAMAS.

#### DÉKAK.

488 de l'hégire, (1095 de J. C.). **DÉKAK**, second fils de Toutousch, après avoir reconnu pour son souverain Rédouan, son frère, s'empare de Damas, nommée Demesk par les Orientaux, et y prend le titre de sultan. L'an 489 (1096 de J. C.), bataille entre les deux frères, près de Kennasarin ou Kinnasrin, où Dékak est battu. L'an 1098 de J. C., il amène des troupes à Codbuka, général du calife Mostader, pour l'aider à reprendre Antioche sur les croisés (Albérie). L'an 495 (1100 de J. C.), il attaque Bandonin, comte d'Edesse, comme il allait prendre possession du trône de Jérusalem. Bandonin sort victorieux de ce choc, et continue

### SULTANS D'ALEP.

prince régent d'Antioche, avec lequel il fit ensuite la paix. L'an 508, le 14 djoumadi II (15 novembre 1114 de J. C.), Rédouan meurt à Alep. C'est celui qu'Albert d'Aix appelle Brodoan. Il s'était attiré la haine de ses sujets par son avarice, par sa cruauté, et par la paix qu'il avait faite avec les Francs. En montant sur le trône il fit périr deux de ses frères, Bahram et Aboutaleb.

#### ALP-ARSLAN.

508 de l'hégire (1114 de J. C.). **ALP-ARSLAN**, surnommé Taggedoulct, fils aîné de Rédouan, lui succéda à l'âge de seize ans. Il fut tué l'année suivante par ses propres officiers.

#### SULTAN-SCHAIL.

509 de l'hégire (1115 de J. C.). **SULTAN-SCHAIL**, second fils de Rédouan, fut substitué à son frère dans le royaume d'Alep. Un esclave, nommé Loulan, régna sous son nom et s'attira la haine publique par l'abus qu'il fit de son autorité. On ne tarda pas à se débarrasser de ce vil ministre par un assassinat. Mais il en fallut un autre au sultan, et il manqua de discernement pour faire un bon choix. L'an 511 (1117 de J. C.) ses sujets, voyant qu'il était incapable de gouverner, l'abandonnèrent pour se soumettre à Ilghazi, roi de Marécin.

#### ILGHIAZI.

511 de l'hégire (1117 de J. C.). **ILGHIAZI**, fils d'Ortok, et roi de Marécin, devenu maître d'Alep, par le choix des habitants, don-

### SULTANS DE DAMAS.

sa route. Dékak mourut au mois de monbarhan de l'an 497 de l'hégire, (octobre 1105 de J. C.) Il laissa un fils âgé d'un an dont on ignore le nom.

#### TOGHTEGHIN.

499 de l'hégire (1105 de J. C.). **TOGHTEGHIN**, appelé par les autres DOLOUSCHIN, et surnommé GHASIOUL, Conquérant, s'empara du gouvernement après la mort de Dékak, dont il était ministre, laissant au fils de ce prince le simple nom de sultan, qu'il prit lui-même l'année suivante. Il le méritait par sa valeur. L'an 499 (1106 de J. C.), il battit et fit prisonnier Hugues de Tibériade, qui était venu faire le défilé, à la tête d'un parti de Francs, dans la plaine de Damas. Gervais, successeur de Hugues, eut le même sort l'année suivante. La passion de s'agrandir aveugla Toghteghin au point de faire assassiner, l'an 509 de l'hégire, Masoudou, roi de Mosul, le plus redoutable ennemi des Francs. Il le remplaça bien à cet égard. L'an 515 (1119 de J. C.), il fit irruption avec une armée d'Arabes et de Turcs dans la principauté d'Antioche. Le roi de Jérusalem, le régent d'Antioche et le comte d'Edesse, ayant réuni leurs forces, vinrent à sa rencontre, et lui livrèrent une bataille où il sortit victorieux par un stratagème, et où le regent perdit la vie (*For. Boémond II*, prince d'Antioche). Il ne fut pas également heureux dans les efforts qu'il fit, l'an 518 de l'hégire (1124 de J. C.), pour délivrer Tyr assiégée par les Francs. Il vint trois fois au secours de la place, et trois fois il fut repous-

## SULTANS D'ALEP.

na le gouvernement de cette place à son fils Timourtasch. L'an 515, le 13 de rabî I (24 juin de J. C. 1129), assisté de Toghteghin, son beau-père, sultan de Damas, Ilghazi défait, dans une grande bataille, les Francs commandés par Baudouin, roi de Jérusalem, et Roger, prince régent d'Antioche. L'année suivante le roi de Jérusalem lui rendit la pareille le 17 de djoumadi I (14 août 1130 de J. C.). L'an 515 (1121 de J. C.) il meurt d'une maladie violente.

## SOLIMAN.

515 de l'hégire (1121 de J. C.). SOLIMAN, neveu d'Ilghazi, fut reconnu pour son successeur au royaume d'Alep. L'an 517 (1123 de J. C.) Balak, son oncle, lui enlève sa capitale, dans la crainte qu'il ne sût pas défendre cette place alors menacée par les Francs. Soliman se retira à Miasarchin, qui était aussi de son domaine.

## BALAK.

517 de l'hégire (1123 de J. C.). BALAK, devenu maître d'Alep, alla peu de temps après faire le siège de Manbedge, l'ancienne Hiérapolis des Grecs. Il y périt, au mois de rabî I, 518 (avril ou mai 1124 de J. C.), dans une bataille contre Joscelyn le Jeune, comte d'Edesse, dont Manbedge avait été les états.

## TIMOURTASCH.

518 de l'hégire (1124 de J. C.). TIMOURTASCH, fils d'Ilghazi et roi de Mardin, se mit en possession d'Alep après la mort de Balak. L'an 519, le roi de Jérusalem met le siège devant Alep en l'absence de Timourtasch. Les habitants ne recevant point de secours, se donnent à Bourki, roi de Mossul, qui vient les délivrer. C'est ainsi que cette place et ses dépendances échappèrent aux Ortokides. Timourtasch resta maître du royaume de Mardin et de celui de Miasarchin, qu'il venait d'acquiescer par la mort de Soliman, son frère. Il mourut lui-même l'an de J. C. 1152.

## SULTANS DE DAMAS.

sé, après quoi elle tomba au pouvoir des assiégeants. Deux ans après (l'an 520 de l'hégire) il fut battu par le roi de Jérusalem; mais il fut presque aussitôt vengé par les Turcomans. L'an 521 de l'hégire il meurt le 18 de doucadana (25 novembre de l'an 1127 de Jésus-Christ.).

## TADGE - EL - MOULOUK BOURI.

521 de l'hégire (1127 de J. C.). TADGE-EL-MOULOUK BOURI, fils de Toghteghin, lui succéda au royaume de Damas. Il n'avait pas dégoûté de la valeur de son père, et il en fit preuve en différentes occasions. L'an 524 de l'hégire (1130 de J. C.), il découvrit une conspiration formée entre son visir et les Bathéniens, pour livrer Damas aux Francs qui s'en étaient approchés. Le ministre eut la tête tranchée; les Bathéniens furent massacrés; et les Francs, qui s'attendaient à être introduits dans la ville un vendredi pendant la prière, n'eurent pas assez sur leurs gardes, furent battus et mis en fuite (Foy. Baudouin II, roi de Jérusalem, et Boémond II, prince d'Antioche). Les Bathéniens ne pardonnèrent pas au sultan le massacre des leurs. D'entre eux, l'an 526 de l'hégire (1132 de J. C.), lui porta deux coups de conteau dont il mourut deux jours après (6 juin de la même année).

## ISMAIL-SCHAMS-EL-MOULOUK.

526 de l'hégire (1132 de J. C.). ISMAIL-SCHAMS-EL-MOULOUK, fils aîné de Bourki, lui succéda au royaume de Damas. L'an 1135 de J. C. il reprit sur les Francs la ville de Paréut, ou Césarée de Philippe, dont ils s'étaient rendus maîtres l'an 1130. Il alla piller ensuite celle de Naplouse. L'an 529, le 14 de rabî II (11 février 1135 de J. C.) il fut assassiné par ses domestiques dont il était détesté.

## SCHERABEDDIN-MAHMOUD.

529 de l'hégire (1135 de J. C.).

## SULTANS D'ALEP.

## AC-SANCAR-BOURSKI.

529 de l'hégire (1135 de J. C.). AC-SANCAR-BOURSKI, devenu maître d'Alep par la choix libre des habitants, obligea le roi de Jérusalem à lever la siegée de cette place. L'an 521 (1127 de J. C.) il fut mis à mort par un Bathénien on Assosien.

## MASOUD.

521 de l'hégire (1127 de J. C.). MASOUD, fils d'Ac-Sancar Bourski, fut proclamé sultan d'Alep après la mort de son père. L'an 1128 de J. C., les Alepins s'étaient révoltés contre leur gouverneur, Zenghi profita de la conjoncture pour s'emparer d'Alep, où il fut reçu dans le mois de moharrar 522 (Janvier 1128 de J. C.).

## EMADEDDIN-ZENGHI I.

522 de l'hégire (1128 de J. C.). EMADEDDIN-ZENGHI, fils d'Ac-Sancar Casim I d'Antioche, joignit le royaume d'Alep à celui de Mossul dont il était en possession depuis un an sous le titre d'atabek et sous la dépendance du sultan de Perse. C'est celui que nos historiens appellent SANCAR et dont ils font un si affreux portrait. Ce fut en effet l'un des plus redoutables ennemis des Francs. L'an 525 (1131 de J. C.), il prend et rase le château d'Atharès à la suite d'une victoire remportée sur Boémond II, prince d'Antioche, qui périt dans l'action. L'an 531 (1137 de J. C.), il bat Fouques, roi de Jérusalem, et Raimond, comte de Tripoli, fait le dernier prisonnier, et prend ensuite le château de Montferriat ou Montferriand. L'an 539 (1144 de J. C.), il emporte d'assaut la ville de Hama, ou d'Edesse, la nuit du 26 au 27 de djoumadi II (la nuit même de Noël), après 28 jours de siège. La ville fut livrée au pillage, et tout fut égorgé, hommes, femmes et enfants. Zenghi fit réparer les fortifications de cette place, s'empara de quelques autres sur les Francs, et ne suspendit ni les cours de ses conquêtes que pour aller s'attaquer à Mossul les troubles qu'y avait excités la

## SULTANS DE DAMAS.

SCHERABEDDIN MAHMOUD fut proclamé en bas âge sultan de Damas après la mort d'Ismaïl, son frère. Moïse-Eldin-Aïm, on Aïm, nommé par les notres Aïmud Meheddia, fut chargé de la régence qu'il exerça avec beaucoup de prudence et d'habileté. S'étant rendu maître d'Emèse, il l'échangea avec les Francs, en leur cédant la ville de Tadmor ou de Palmyre. Son dessein était de vivre en paix avec eux. Mais séduit par un officier sulfiteux du sultan, qui promit de leur livrer la ville de Bosra, dépendante du royaume de Damas, ils s'attacèrent pour cette conquête, et contrainquirent le roi de Jérusalem (Fouques) et non Baudouin à marcher à leur tête. Mais ayant pénétré, non sans beaucoup de peine, jusqu'à Bosra, ils trouvèrent une armée de Turcs qui les avaient prévénus, et les obliges de rebrousser chemin en les harcelant sans cesse dans leur marche. La perte considérable qu'ils firent, et la disette où ils se trouvèrent réduits, ébranlèrent l'âme généreuse d'Aïm qui leur fit offrir de vivre. L'intérêt les reconcilia dans la suite avec ce ministre. L'an 533 de l'hégire, il fit alliance avec eux contre Emadeddin Zenghi, sultan d'Alep, qui portait ses vues ambitieuses sur Mossul, et s'était déjà mis en marche avec une armée considérable pour les remplir. Cette même année le sultan Scherabeddin Mahammad fut trouvé assassiné dans son lit au mois de schawal (juin 1139 de J. C.), dans la quatrième année de son règne. Sa veuve épousa un aïeul des neveux ce même Zenghi dont on vient de parler.

## MODGIR-EDDIN.

535 de l'hégire (1139 de J. C.). MOROS-ENNIS, fils de Djemal-eddin, fut placé sur le trône de Damas par le ministre Aïm. Cette ville était alors assiégée par Zenghi, sur le refus que la mère de Modgir-Eddin avait fait de lui céder cette place. Modgir-Eddin et son ministre l'obligèrent à lever le siège; mais ils se dédommèrent sur Baalbek et d'autres places qu'il leur enleva. L'an 543 (1148 de J. C.), nouveau siège de Damas, com-

## SULTANS D'ALEP.

mort de Nasir-Eddin, son lieutenant. Sa présence y ayant rétabli le calme, il reprit ses conquêtes, et en fit encore quelques-unes sur les Francs. Mais une troupe d'esclaves s'éleva soulevée contre lui, l'assassina dans sa tente, le 5 de rabî II (25 septembre 1145), devant le château de Calat-Diabier, ou Calgambur, qu'il assiégeait. Zenghi est regardé comme l'un des plus grands princes de son siècle par les écrivains orientaux, bien différents en cela des Francs qui n'ont rien oublié pour rendre sa mémoire odieuse à la postérité. On étage de part et d'autre. Il y avait en lui un mélange de bonnes et de mauvaises qualités, qui prêtait indistinctement à la louange et à la satire. Son fils aîné, Seïfeddin, lui succéda dans le royaume de Mossul, et Noureddin, le second, dans celui d'Alep. Deux de ses autres fils, Cothbeddin et Nansra-teddin, eurent des états en Mésopotamie.

## SULTANS DE DAMAS.

mené le 18 de rabî I, (6 août) par les armées combinées de Bandonin, roi de Jérusalem, de Conrad, empereur d'Allemagne, et de Louis le Jeune, roi de France. Anar, par son adresse, fait échouer l'entreprise, en semant la division entre les Francs de Syrie et ceux d'Occident. L'an 544 (1149 de J. C.), Anar meurt, et laisse Modgir-Eddin, prince faible et sans esprit, dans l'impuissance de se soutenir. L'an 549 (1154 de J. C.), Noureddin se rend maître de Damas, après lui avoir enlevé toutes ses autres places. Par où, ce royaume passa entièrement sous la puissance des sultans de Syrie. Modgir-Eddin mourut à Bagdad, ou, selon d'autres, à Damas, dans l'état de simple particulier l'an 563 (1168 de J. C.). *Fig.* Noureddin.

varance de tous les prisonniers chrétiens que le sultan avait entre les mains. C'étaient plus de six mille hommes, la plupart français ou allemands, malheureux restes de la deuxième croisade. De ce nombre étaient Bertrand, fils du comte de Saint-Gilles, et le grand-maître du Temple. Manuel accepte la condition, reçoit les prisonniers et abandonne l'entreprise. M. le Beau rapporte ceci à l'an de J. C. 1156. Nous préférons D. Vaissette pour la date qu'il appuie sur l'autorité de Guillaume de Tyr. L'année suivante (1160 de J. C.), Megedin, ou Dgmesaladdin, ministre de Noureddin, délivra par la capture qu'il fit près de Maréïse, le 25 novembre, du fameux Renaud de Châtillon. Le sultan le retint 16 ans dans ses liens, et ne lui rendit ensuite la liberté qu'en tirant 1600 livres fortes rançon. Mais l'année de l'hégire 567 (1172 de J. C.) mit le comble à la fortune de Noureddin en le rendant maître de l'Égypte par la mort d'Adhèr, dernier calife fatimite. Sirkouk, un Syrien, vassal de Noureddin, avait préparé cette conquête en débauchant de son autorité le calife, sous prétexte de la défense contre les entreprises des Francs. (*Fig.* Anasar, roi de Jérusalem.) Il est vrai que Saladin, neveu de Sirkouk, en usa dans l'Égypte envers Noureddin comme avait fait son oncle à l'égard du calife. Le sultan fit de vains efforts pour rappeler cet usurpateur en Syrie. Ses ordres et ses menaces furent toujours éludés. Enfin il se disposait à passer en Égypte pour le réduire, lorsqu'une épidémie termina ses jours le 11 du schawal 568 (26 mai 1173). Il avait épousé, suivant Robert du Mont, une fille naturelle d'Alfonse Jourdain, comte de S.-Gilles, que Raymond, comte de Tripoli, lui avait livrée avec Bertrand, son frère, dont on vient de parler. De ce mariage il eut un fils qui suit. Les vertus morales et guerrières de Noureddin lui ont acquis la réputation d'un saint et d'un héros parmi les Musulmans et celle d'un grand homme parmi toutes les nations qui savent rendre justice au mérite. Il rétablit des villes, fonda des mosquées, des collèges et des hôpitaux, et traita ses peuples avec douceur et sagesse. Il ne fut injuste et cruel qu'envers les Chrétiens, auxquels il défendit même d'aller à cheval (*Fig.* Les rois de Jérusalem et les princes d'Antioche eurent pitié de Noureddin).

## SULTANS D'ALEP, DE DAMAS ET D'ÉGYPTE.

## NOUREDIN - MAIMOD.

540 de l'hégire (1145 de J. C.). NOUREDIN, ou NORADIN, fils de Zenghi, né le 28 de schawal 512 (21 février 1118 de J. C.), fut proclamé sultan d'Alep après la mort de son père. Les progrès rapides qu'il fit sur les Francs occasionnèrent une nouvelle croisade qui fut publiée l'an 1146 de J. C., et dont les deux principaux chefs furent l'empereur Conrad III et le roi de France Louis le Jeune. Elle était capable, par le nombre prodigieux de ceux qui s'y enrôlèrent, de rétablir entièrement les affaires des Chrétiens en Orient. Le défaut de discipline produisit un effet tout contraire; et cette masse énorme de forces, qui devait écraser la puissance de Noureddin, ne servit qu'à l'affaiblir. L'empereur et le monarque français s'en retournèrent avec des débris de leurs armées, l'an 1149 de J. C., sans avoir fait sur lui aucune conquête, et lui laissèrent le champ libre pour en faire de nouvelles. A peine étaient-ils partis qu'il entre sur les terres d'Antioche, et livre bataille au prince Raymond qui périt dans la mêlée. Il ne fut pas également heureux l'année suivante (1150 de J. C.) devant Telt-Bachar, dont Jocelin le Jeune, comte d'Essex, l'obligea de lever le siège après l'avoir battu. Mais peu de temps après il surprend Jocelin, le met dans les fers, et se rend maître du comté d'Essex, dont il avait déjà la capitale. L'année 549 de l'hégire (1154 de J. C.) fut une époque plus remarquable de son aggrandissement par la réunion qu'il fit du royaume de Damas à celui d'Alep. L'empereur Manuel, jaloux de sa prospérité, dont il craignait les suites pour lui-même, se mit en marche, l'an 554 de l'hégire (1159 de J. C.), pour lui enlever ce dernier état. Noureddin, apprenant qu'il approchait, lui envoya des ambassadeurs qui le rencontrèrent au lieu dit le *gud de la Baletine*. Ils étaient chargés de lui offrir la déli-

## SULTANS D'ALEP, DE DAMAS, ET D'ÉGYPTE.

## MALEK-ES-SALEH ISMAIL,

sultan d'Alep et de Damas.

568 de l'hégire (1173 de J. C.). MALEK-ES-SALEH-ISMAIL, nommée par Guillaume de Tyr, MELICH-SALAH, fils de Noureddin, lui succéda aux royaumes d'Alep et de Damas à l'âge de onze ans. A peine est-il sur le trône, que Saladin, reconnu dans le même temps sultan d'Égypte, passe en Syrie pour le déposséder. Il y réussit. Le 29 de rabî II, 569 (7 décembre 1173), il se rend maître de Damas. Les autres villes du royaume se soumettent, pour la plupart, à ses ordres. Malek-es-Saleh meurt, presque entièrement dépossédé, le 25 regeb 577 (4 décembre 1181).

## SULTANS DE DAMAS, D'ALEP ET D'ÉGYPTE.

## SALADIN.

568 de l'hégire (1173 de J. C.). SALADIN ou SALAH-ED-DIN YOUSOUF, fils de Nougmeddin-Ayoub, Curde de nation, prend, après la mort de Noureddin, le titre de sultan d'Égypte dont il exerçait déjà les droits. Non content de ce royaume usurpé par la faiblesse de Noureddin, il veut encore la déposséder desults qu'elle possède en Syrie. Taudis qu'il y travaille, les Francs, sous la conduite de Renaud de Châtillon, prince de Krac, la surprennent et le battent près de Ramlah, le 24 djoomadi I de l'an 573 (18 novembre 1177 de J. C.). Le nouveau état de son armée l'oblige à retourner en Égypte; mais il continue d'agiter la Syrie par ses incursions et ses généraux. L'an 578 (1182 de J. C.),

SULTANS D'ALEP  
ET DE DAMAS.

## AZZEDDIN-MASOUD,

sultan d'Alep.

577 de l'hégire (1181 de J. C.). MASOUD, frère de Seïfeddin, sultan de Mossul et son successeur, en 576 (1180 de J. C.), fut proclamé sultan d'Alep après la mort de Saleh. L'an 578, le 15 de mouharram (19 mai 1182 de J. C.), Emaïeddin Zenghi, son autre frère, le força à lui céder Alep.

## EMAEDEDDIN ZENGHI II,

sultan d'Alep.

578 de l'hégire (1182 de J. C.). Emaïeddin Zenghi prit possession d'Alep qu'il ne put garder qu'un an. Voyant que Saladin, après avoir conquis Amide, capitale de la Mésopotamie, et toutes les places qui en dépendaient, avait repassé l'Euphrate, et était entré dans la Cèle-Syrie pour venir une seconde fois attaquer Alep; considérant d'ailleurs que son frère, qui était plus puissant que lui, avait été obligé d'abandonner Mossul à ce conquérant, il fait avec lui, le 5 juin, un traité secret par lequel il lui cède Alep avec ses dépendances, sous la condition que Saladin lui rendra Senar et d'autres places dont n'ai pas retenu les noms, dit p. 1035, Guillaume de Tyr que nous copions. Zenghi était de la famille de Neureddin.

signe de notre salut et les avoir lavés avec de l'eau rose, il empêcha le massacre et le pillage; il permit même aux Syriens et aux Grecs de demeurer dans Jérusalem, et leur céda l'église du Saint-Sépulcre. A l'égard des Européens, non seulement il renvoya sans rançon ceux qui étaient bérés d'être payés; il leur fit encore des présents et leur donna une escorte pour les conduire sur les terres d'Antioche, où ils éprouvèrent, de la part de leurs frères, un traitement bien différent (Foy. Boëmond la Basse, prince d'Antioche). Le 1 novembre suivant, Saladin vient se présenter devant Tyr, où le marquis Conrad était préparé à le recevoir. Il commence le siège de cette place; et après les plus grands efforts pour s'en rendre maître, il est obligé d'abandonner son entreprise et de se retirer à la fin de l'année. Cet échec fut compensé par des avantages considérables et eu grand nombre qu'il remporta les deux années suivantes sur les Francs. L'an 585, le 15 de redjeb (27 août 1189) ceux-ci commencèrent le mémorable siège de Ptolémaïs, ou d'Acre. La place soutint leurs efforts l'espace d'environ deux ans, pendant lequel Saladin mit tout en œuvre pour la dégager, enfin, réduite

SULTANS DE DAMAS,  
D'ALEP ET D'EGYPTE.

il se rend à Damas dont il était maître depuis huit ans. De là il va faire la conquête de Rehan d'Edesse, de Racca et de Neïben; mais il échoue devant Alep et Mossul. L'an 579, il emporta d'assaut Amide, en Mésopotamie, le 1 de mouharram (26 avril 1183 de J. C.). Il marche ensuite de nouveau contre Alep, l'attaque, et force le sultan Zenghi II à capituler au milieu de sécher de la même année. L'an 581 (1185 de J. C.), il accorde aux Francs une trêve de quatre ans. Renaud de Châtillon la viole, en pillant et maltraitant une caravane qui allait à la Mecque. Saladin, irrité de cette perfidie, recommence la guerre. L'an 583, le 26 de raïab II (5 juillet 1187), il gagne, sur les Francs, la fameuse bataille de Hittin, près de Tibériade. Cette victoire fut suivie de la prise de presque toutes les villes que les Francs possédaient en Syrie. Jérusalem fut de ce nombre. Saladin l'ayant assiégée le 15 de redjeb, s'en rendit maître le 27 du même mois (3 octobre 1187 de J. C.), un vendredi, le même jour de la semaine que les croisés avaient pris cette ville, quatre-vingt-huit ans auparavant. La conduite qu'il tint envers les habitants de cette ville fut le contraste de celle qu'ils avaient tenue lorsqu'ils l'emportèrent sur les Musulmans. Content de rendre les mosquées à leur première destination, après en avoir ôté le

aux abois, elle fut obligée de se rendre le 18 de djoumadi II, de l'an 587 (15 juillet 1191 de J. C.). Par la capitulation Saladin devait donner en trois paiements une somme convenue pour la liberté des habitants d'Acre. Lorsque le terme du premier fut arrivé, Saladin demanda qu'on le délivrant on lui garantît, par des otages, la sûreté des prisonniers, ou qu'en les lui rendit, offrât lui-même des otages pour ce qu'il devait encore. Les Chrétiens avaient bien mérité qu'il prit ces précautions à leur égard; mais Richard, roi d'Angleterre, que cette méfiance offensa, et la cruauté de faire égorger aux portes de la ville, cinq mille prisonniers. Saladin usa de représailles sur quelques Chrétiens, maudissant des barbares qui le forçaient à cette inhumanité. Cependant, l'an 588, le 23 de schaban (2 septembre 1192), Saladin conclut, avec Richard, une trêve dont les conditions portaient que les villes d'Acre, de Jaffa, d'Arsaf et d'Acca, demeureraient aux Francs avec leurs dépendances. Ce fut à quoi se réduisit le royaume de Jérusalem. L'an 589, le 27 de séfer (4 mars 1195 de J. C.), Saladin âgé de cinquante sept ans, mourut à Damas, après avoir régné environ vingt-quatre ans en Syrie, et près de dix-sept en Egypte. Il était né l'an 552 de l'hégire à Tétrin, en Mésopotamie, dont son père était gouverneur. Sa mort causa un deuil universel dans ses états. Il les avait acquis aux dépens de la reconnaissance, de la justice et de l'humanité; il les conserva par sa valeur et son habileté, et les gouverna avec toute la prudence, la sagesse et l'équité qu'on pouvait désirer. Pendant sa dernière maladie il fit porter dans les rues le linceul qui devait l'ensevelir, avec ordre à celui qui tenait cet étendard de la mort, de crier: *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, remporta de ses conquêtes.* Il était libéral jusqu'à la profusion. Chrétiens, Juifs, Musulmans, tous avaient part à ses libéralités et à ses aumônes. Quand il s'agissait de secourir un malheureux, il ne s'informait pas de quelle religion il était, mais de ce qu'il souffrait. Ce prince laissa seize fils et une fille (Foyez Gui de Lusignan roi de Jérusalem).

## Suite DE LA CHRONOLOGIE

## DES SULTANS D'ALEP.

## GAIATHEDDIN-GHAZI.

589 de l'hégire (1195 de J. C.). MALEK-EN-DIAHER GAIATHEDDIN-GHAZI, fils de Saladin, s'empara d'Alep, dont il était déjà gouverneur, de Harenc, de Tellbascher, et d'autres places, après la mort de son père. Il mourut le 20 de djoumadi I de l'an 613 (14 septembre de l'an de J. C. 1216), à l'âge de quarante-cinq ans.

## AZIZ-GAIATHEDDIN.

613 de l'hégire (1216 de J. C.). MALEK-EL-AZIZ GAIATHEDDIN, fils de Ghazi, lui succéda dans le royaume d'Alep, à l'âge de treis ans. Il mourut au mois de rabî II de l'an 634 de l'hégire (décembre 1236 de J. C.).

## MALEK-EL-NASER-YOUSOUF.

634 de l'hégire (1236 de J. C.). NASER-YOUSOUF, fils d'Aziz Gaiatbeddin, le remplaça sur le trône, à l'âge de sept ans, sous la régence de Saïfa Khateun, son oncle. L'an 1244 de J. C. les Khazars, classés de leur pays par les Tartares, étant venus fondre sous la conduite de Barka Khao, leur chef, sur la Palestine, il se joint à Gautier de Brienne, comte de Jaffa, et aux chevaliers de l'hôpital, pour les repousser. Battu dans un pro-

mier combat, de manière que de deux mille hommes il ne lui en resta qu'environ quatre-vingts, à force lui fut, dit Joinville, à soy retirer ou chasteil de la Chamelle. Et voyant l'empereur de Persa, » (c'est ainsi que Joinville qualifie le chef des Kharismiens), » a qu'il avoit eu vieillesse, print en lui conseil qu'il yroit assiéger le souldan jusques en son chasteau de la Chamelle. Mais saichez que iceluy souldan, comme a bien advisé et conseillé, ses gens appela et leur remonstra » et dist : Seigneurs, si nous nous laissons assiéger, nous sommes perdus. Pourtant il vult mieulx que nous allions » courir sur eulx. Et de fait, il envoya ses gens, ceulx qui estoient mal armés par derrière une vallée couverte leur » frapper en l'ost de l'empereur. Ce qu'ils firent, et se prirent » à tuer femmes et enfans. Et quant l'empereur, qui marchoit » toujours devant, ouit la clameur de sou ost, il se tourna » arrière pour les vouloir déconvenir. Et quant il fut tourné le » dos, le souldan de la Chamelle, avecques ce qu'il avoit » de gens d'armes, se gecta sur eulx. Et aduint que des deux » constez l'empereur fut si durement assailli, que de bien » a 25,000 hommes qu'il avoit, ne lui demoura homme ne femme, » a que tous ne fussent tués et livrés à mort. C'est ainsi que Yousof se délivra des Kharismiens. L'an 1250 de J. C., après la mort de Turan Schah, il devint sultan de Damas, par le choix des habitants soulés contre les Mameluks. L'an 651 (1253 de J. C.), voyant le sceptre d'Égypte entre les mains d'un enfant, il offrit aux croisés de faire alliance avec eux pour conquérir ce royaume. S. Louis, qui était pour lors en Palestine, n'accepta pas ne rejeta ces offres. Mais la crainte qu'il ne prit le premier parti, déterminas les emirs mameluks du Caire à lui faire raison de plusieurs infractions par eux faites à la trêve qu'ils avaient conclue avec lui. Yousof, apprenant la confirmation de cette trêve, se jette à main armée sur la Palestine, et de là passe en Égypte, où il livre aux emirs une sanglante bataille qu'il perd, après avoir longtemps disputé la victoire. » Et par ce, dit le sire de Joinville, s'en » revint arrière à Gades de souldan da Damas, bien navré et a blessé en la teste et aux autres lieux. Et durant qu'il se tint à a Gades, les admirals envoyèrent en ambassade devers lui, et » lui firent paix et accord entre eulx; et par ce demorastes » moquées d'une part et d'autre. Car dès lors en avant nens » n'eumes ne paix ne trêve ne en sonidan ne aux admirals. » Par le traité de paix conclu avec ces derniers, Yousof leur abandonna toute la Syrie au-delà du Jourdain. L'an 652 de l'hégire, il recommence la guerre contre les Mameluks, et conclut un nouveau traité de paix avec eux. Mais il eut ensuite affaire à d'autres ennemis plus redoutables. L'an 656 (1258 de J. C.), les Mogols lui envient Damas. L'an 658, ils se rendent maîtres d'Alep, dont ils dégoûtent les habitants. Naser, après avoir pris la fuite, vint se rendre à Houlagou, khan, auprès duquel il resta. Mais les Mogols ayant été défaits dans la Syrie, Houlagou le fit mourir. Ainsi finirent les royaumes d'Alep et de Damas.

## SULTANS DE DAMAS ET D'ÉGYPTÉ.

## SULTANS DE DAMAS.

## MALEK-EL-AFDHAL.

589 de l'hégire (1193 de J. C.). MALEK - EL - AFDHAL NOTARDOUS - ALI, fils aîné de Saladin, s'établit, après la mort de son père, à Damas, à Jérusalem, à Baalbek, à Botsra, et autres places de Syrie. Lou 592

II.

## SULTANS D'ÉGYPTÉ.

## MALEK-EL-AZIZ-OTMAN.

589 de l'hégire (1193 de J. C.). MALEK - EL - AZIZ - OTMAN, second fils de Saladin, lui succéda en royaume d'Égypte, dont il était gouverneur du vivant de son père. L'an 592 (1196 de J. C.), il enlève Damas à son

## SULTANS DE DAMAS.

(1196 de J. C.). MALEK-el-Adel Scieiddin Aboubeccr, son oncle, sultan da Kraz, et Aziz, sultan d'Égypte, son frère, lui culerent Damas, et l'obligèrent de se contenter de la principauté de Samosate.

## MALEK-EL-ADEL-SEIFED-DIN-ABOUBECCR.

592 de l'hégire (1196 de J. C.). MALEK - EL - ADEL - SEIFEDDIN-ABOUBECCR, nommé SAPHAGIS par des historiens, prit possession de Damas après en avoir chassé Afdhal, son neveu. L'an 595 (1199 de J. C.), il entre en Égypte, se rend maître du Caire, et usurpe la régence de royaume, dont il se fit déclarer souverain l'année suivante (Voyez les sultans d'Égypte). Il mourut en Syrie le 7 de djoumadi II de l'an 615 (5) août 1218 de J. C.), à l'âge de 75 ans.

## MALEK-AL-MOADHAM-SCHARFERDIN.

615 de l'hégire (1218 de J. C.). MALEK - AL - MOADHAM-SCHARFERDIN, nommé par les Francs CORAN, deuxième fils de Scieiddin, devint son successeur au royaume de Damas. Il fit aussitôt fortifier le Thabor; puis, s'étant transporté à Jérusalem, il en fit démolir les tours, afin que les croisés ne puissent y prendre poste. L'année suivante, après s'être rendu maître de Césarée que les Francs avaient reprise sur Saladin, il marcha au secours de Damiette assiégée par les croisés, attaque leurs lignes le jour de Raméoua, et les eut forcés sans la brave résistance des Templiers et des Allemands commandés par le duc d'Antriche. L'an 624, vers la fin de dhoulcanda (novembre de l'an de J. C. 1227), il meurt à Damas, âgé de quarante-huit ans.

## MALEK-EL-NASER-SALAHEDDIN-DAOUD.

624 de l'hégire (1227 de J. C.). MALEK-EL-NASER-SALAHEDDIN-DAOUD, nommé par Saut MIZAC-EL-NASER, remplace, dans

## SULTANS D'ÉGYPTÉ.

frère Afdhal, et l'oblige à se contenter du royaume de Samosate. L'an 595, le 25 de mouharrem (27 novembre de l'an 1198 de J. C.), Malick el-Aziz meurt à l'âge de 53 ans. Scieiddin lui succède et son avarice le rendit odieux à ses sujets.

## MALEK-EL-MANSOUR.

595 de l'hégire (1198 de J. C.). MALEK-EL-MANSOUR, fils de Malick el-Aziz, succéda à son père à l'âge de 23 ans. Son oncle, Afdhal, prince de Samosate, fut appelé, par les emirs, pour gouverner le royaume, sous le titre de atabek, pendant sa minorité. L'an 596, Adel Scieiddin Aboubeccr, frère de Saladin, entre en Égypte à main armée, dépouille Afdhal de la régence, dont il s'empare, et travaille ensuite à déposséder son rival. Il y réussit en faisant déposer Mansour au mois de schoual 597, (juillet ou août de l'an 1200 de J. C.).

## MALEK-EL-ADEL-SEIFED-DIN-ABOUBECCR.

597 de l'hégire (1200 de J. C.). MALEK - EL - ADEL - SEIFEDDIN-ABOUBECCR, connu dans nos histoires sous le nom de SAPHAGIS, frère de Saladin, sultan de Kraz et de Damas, monte sur le trône d'Égypte après en avoir fait descendre son petit-neveu Mansour. Les Francs ayant violé, l'an 604, la trêve qu'il avait faite avec eux, en faisant qu'il n'eût sur tous les Sarrasins qu'ils rencontraient, il osa de représailles, et alla faire le siège de Jaffa, ou Joppé, dont il se rendit maître. Mais bientôt après une armée de croisés allemands, nouvellement arrivés sous la conduite de l'évêque de Wurtzbourg, étant venue l'attaquer entre Tyr et Sidon, le mit en déroute avec perte d'un grand nombre de gens. Cette victoire fut suivie de la réduction d'une assez grande quantité de villes dont les Sarrasins s'étaient emparés, entr'autres de Sidon, de Lodiécie, de Gibleet et de Jaffa. L'année suivante, les croisés étant sur le point de prendre Thoron, Sa-

## SULTANS DE DAMAS.

un âge tendre Scharferdin, son père, sur le trône de Damas. Il ne la posséda pas long-temps. L'an 636, Kamel, sultan d'Égypte, et Malek-el-Ascrif, son frère, assiégèrent Damas qu'ils prirent au mois de schaban de la même année (juin ou juillet de l'an 1239 de J. C.), déposèrent Naser, et lui donnèrent en dédommagement la principauté de Krac.

## MALEK-EL-ASCRAF.

636 de l'hégire (1239 de J. C.). MALEK-EL-ASCRAF, appelé MALEK-ESSARIF par Samut, fut reconnu sultan de Damas après la déposition de Naser Salaheddin Damsi. Il fit la guerre avec succès contre les princes ses voisins, et mourut, âgé de 60 ans, à Damas, le 27 août de l'an 1237 (4 mouharram 635 de l'hégire).

## MALEK-ES-SALEH-ISMAIL ET KAMEL.

635 de l'hégire (1237 de J. C.). MALEK-ES-SALEH-ISMAIL, frère de Malek-el-Ascrif, lui succéda dans le royaume de Damas. Mais la même année, ou mois de novembere, Kamel, sultan d'Égypte, l'obligea de lui céder Damas et de prendre l'indemnité en échange. Kamel mourut à Damas vers la fin de redjeb 635 ou vers 1238 de J. C., à l'âge de 70 ans.

## MALEK-MODHAFFER-YOUSOUF.

635 de l'hégire (1238 de J. C.). MALEK-MODHAFFER-YOUSOUF, fils de Maudoud, petit-fils de Seïfeddin, frère de Saladin et sultan d'Égypte, prit possession de Damas après la mort de Kamel. Mais l'année suivante, au mois de djoumadi II (janvier ou février 1239 de J. C.), il céda ce royaume à Nodgedmeddin Ayoub pour celui de Sandjar.

## MALEK-ES-SALEH-NODGEDMEDDIN-AYOUB.

636 de l'hégire (1239 de J. C.). MALEK-ES-SALEH-NODGEDMEDDIN-AYOUB, fils de Kamel, sul-

## SULTANS D'ÉGYPTÉ.

phadin, à ce qu'on prétend, corrompant par argent les Templiers, et par leur trahison obligeant l'armée chrétienne à lever le siège. Cet échec ne tarda guère à être réparé. L'an 606 (1209 de J. C.), tandis que Saphadin était occupé à réprimer une révolte en Mésopotamie, les Francs pénétrèrent en Égypte, d'où ils emportèrent un butin considérable. L'an 615, le 2 de rabî I (29 mai de l'an 1218 de J. C.), les Francs étant rentrés en Égypte, assiégèrent la tour du phare dont ils se rendent maîtres, ainsi que du port de Damiette, le 1 de djoumadi II (25 août). Seïfeddin était cependant en Syrie. Il y mourut dans ces entrefaites le 7 de djoumadi II (31 août 1218); à l'âge de 75 ans. Avant sa mort il partagea ses états à six des quinze fils qu'il avait, ne laissant aux neuf autres que de simples revenus, sans qu'ils en eussent de la jalousie. Voici ce qu'on lit de Saphadin dans une ancienne chronique française manuscrite du tenz. « Saphadin quand il se chevaqua, si a son chief se convert d'un sauit verueil... » Selon les costumes de ses auteurs (il ne veut pas mourir son viage par dix fois en l'air. Quant aucuns rois ou prince de terre envoient à li son message, si le reçoit l'on le premier jour au se cond étage de son palais. Li se sejourne armé bien deux ceints tarces. Au second jour si a li Sires son dragement (interprète) appareilli devant li qui li demande que li querit. Li qui le veult dire; et li message li dict li chose de se voye et que li veult dire; li dragement le raconte a son seigneur; car devant un tiers jours ne peut nus ap-procher de lui. » (Siener, *Catal. codd. MSS. Bibl. Bern.* T. II, p. 348.)

## MALEK-EL-KAMEL.

615 de l'hégire (1218 de J. C.). MALEK-EL-KAMEL, nommé par nos historiens MELIKAN et MELEK ELQUEMEL par Maria Samut, succéda au sultan Seïfeddin, dont il était le fils aîné, dans le royaume d'Égypte. Dès qu'il,

## SULTANS DE DAMAS.

tan d'Égypte, devenu sultan de Damas, livre bataille peu après aux croisés, près de Gaza, et les met en déroute. De là, il s'enchemine vers l'Égypte pour en valoirce royaume sur Adel, son frère. Pendant son absence, Saleh-Ismaïl, ci-devant sultan de Damas, lui enlève cette place avec le secours du prince d'Emèse. Nodgedmeddin, à cette nouvelle, revient sur ses pas. Après un combat douteux, il est obligé de faire avec eux, au mois de scîr 637 (septembre 1239 de J. C.), un traité de partage, par lequel on lui assigne l'Égypte. Ces trois princes vont ensuite faire le siège de Jérusalem. La place est emportée en peu de jours. Nodgedmeddin prend alors la route de l'Égypte, où il est reçu sans opposition.

## MALEK-ES-SALEH-ISMAIL, rétabli.

637 de l'hégire (1239 de J. C.). MALEK-ES-SALEH-ISMAIL rétabli sur le trône de Damas au mois de mouharram (août de l'an de J. C. 1239), conclut, l'année suivante, une trêve avec les croisés, au moyen de laquelle il leur rendit Jérusalem et d'autres places. Mais à peine en furent-ils en jouissance, qu'ils furent contraints de les abandonner. L'an 640, les Kharismiens, ou Khouarsmians, venus des bords de la mer Caspienne, inondent la Syrie, où ils commettent d'horribles dégâts. Nodgedmeddin, secondé par ces barbares, prend d'assaut, l'an 642, Jérusalem, où tout est mis à feu et à sang. Ses progrès s'étendent plus loin. L'an 647, le 12 de djoumadi I (5 octobre 1245 de J. C.), il se rend maître de Damas après une victoire remportée sur Ismaïl. Il meurt le 14 schaban 649 de l'hégire (22 novembre 1249 de J. C.). Voyez Nodgedmeddin Ayoub, sultan d'Égypte.

## MALEK-AL-MODHAMTURAN-SCHAH.

649 de l'hégire (1249 de J. C.). TURAN-SCHAH, fils de Nodgedmeddin Ayoub, lui succéda au royaume de Damas, ainsi qu'en celui d'Égypte, par le crédit de

## SULTANS D'ÉGYPTÉ.

fat sur le trône, il fit ses efforts pour arrêter les progrès des croisés dans ses états. Le 16 de redjeb (8 octobre) il attaque le camp des Templiers, qui le reçoivent avec courage, et l'obligent à se retirer avec perte. Le 18 du même mois, il surprit avec aussi peu de succès la flotte des croisés. Ces avantages encourageaient les Francs à former le siège de l'importante place de Damiette. Ils s'étaient déjà rendus maîtres, comme on l'a dit, de la tour du phare, dont les Sarrasins avaient confié la garde aux plus braves de leurs guerriers. C'est ce qu'il fallut nécessairement reprendre un peu plus en détail. Après bien des attaques inutiles, les Frisons et les Allemands, qui avaient alors pour chef Adolphe, comte de Berg, s'avisèrent de construire un château mouvant porté sur deux vaisseaux, d'où l'on pouvait passer dans la tour au moyen d'un pont. Cette machine énorme, qui coûtait deux mille mares, eut tout l'effet désiré. Le pont était abattu sur le mur de la tour, un gentilhomme ligeois passa le premier par ce danger-reux chemin, et fut tué. Un jeune frison prit sa place; il était armé, dit Mathieu Paris, d'un fiau garni de fer, dont il abattit le Sarrasin qui portait le drapeau, et le lui arracha. La tour fut prise le 25 août 1218. Malgré cette perte, Damiette se défendit l'espace de 15 mois, et ne se rendit que le 9 novembre 1219. Mais les croisés ne surent pas conserver cette conquête. Le 19 redjeb 618 (8 septembre de J. C. 1221), ils furent obligés de la rendre et d'évacuer l'Égypte. Nous suivons ici par préférence aux Arabes les auteurs latins, et surtout Olivier, témoin oculaire, dans son Histoire de Damiette (*apud Eccard. Corp. Hist. med. æv. T. II.*). Kamel avait délivré son pays des croisés, passe en Syrie, où il s'empara de Jérusalem et de plusieurs autres places sur les princes du pays. A son retour il bâtit au-dessus de Damiette une nouvelle ville à l'endroit où le Nil se sépare en deux, et la nomma Mansourah. L'arrivée de l'empereur Frédéric II en Palestine l'obligea de reprendre les armées.



## SULTANS DE DAMAS.

Schadgereddor, sa belle-mère. L'an 648 (1250 de J. C.), il eut assassiné le 2 mai, suivant le continuateur de Guillaume de Tyr (*l'éc. Turan Schah*, sultan d'Égypte). Après sa mort les habitants de Damas se donnèrent au sultan d'Alep le 8 de rabii II de l'an 648 (10 juillet de l'an de J. C. 1250).

Damas, qu'il abandonna ensuite à son frère Aseraf. L'an 650 de l'hégire (1253 de J. C.) Alaeddin Kalkobad lui enleva la ville de Hoha ou d'Edesse, qu'il reprit quatre mois après. C'est ce qu'avance M. d'Herbelot, d'après quelques Arabes sans doute; mais il est certain, par les auteurs latins, qu'Edesse, conquise sur les Musulmans dès le commencement des croisades, ne fut reprise par eux qu'en 1244. L'an 655, au mois de rabii II, Malek-el-Kamel, après la mort d'Aseraf, se remet en possession de Damas, d'où il chassa Malek-Saleh, son autre frère, qu'Aseraf avait désigné son héritier. Kamel y mourut la même année, à l'âge de 70 ans, vers la fin de redjeb (mars de l'an de J. C. 1258). On peut juger du progrès que les arts avaient fait en Égypte sous la règne de ce prince, par le présent qu'il fit à l'empereur Frédéric II. C'était une tente à plusieurs appartements, dans l'un desquels le plafond représentait le ciel et les mouvements des astres, exécutés par des ressorts cachés; ouvrage qui supposait une assez grande connaissance de l'astronomie et de la mécanique. Voici quelques traits qui montrent la douceur et l'équité de Kamel. Un moine de S. Marthe avait enlaidé le minuscule pour obtenir une place de secrétaire à la cour. Touché ensuite de repentir, il pria le sultan de lui permettre de retourner à sa laïque ou de le condamner au supplice. Kamel le renvoya avec des lettres de sauvegarde. Lorsque le siège patriarcal des Jacobites devint vacant, par la mort de Jean VI, patriarche jacobite, un parti qui portait au nommé David, lui ayant offert deux mille besants d'or pour approuver son élection, il eut la générosité de les refuser.

## MALEK-ADEL-SEIFEDDIN-ABOUBEK II.

655 de l'hégire (1258 de J. C.). MALEK ADEL, appelé SARHANIX II par les auteurs, viceroi d'Égypte, fut proclamé sultan du pays après la mort de Kamel, son père, au préjudice de Nodgemeddin, son frère aîné. L'an 657, ce dernier, appelé par tous les ordres de l'état indignés de la vie dissolue du sultan, arriva de Syrie en Égypte, entra dans le Caire sans résistance le 7 de dhouledjé (29 juin de l'an de J. C. 1259), fait déposer son frère le même jour, et se mit en possession du trône, après l'avoir confiné dans une prison. D'autres prétendent que Malek Adel avait été mis à mort avant l'arrivée de son frère, et placent au 9 de schoual (3 mai) l'entrée de celui-ci au Caire.

## MALEK-SALEH-NODGEMEDDIN-AYOUB.

657 de l'hégire (1260 de J. C.). MALEK SALEH-NODGEMEDDIN-AYOUB, appelé dans nos Chroniques MAREK-SALA, après avoir perdu le royaume de Damas, obtint celui d'Égypte par la déposition de son frère. L'an 659 (1261 de J. C.) il battit, près de Gara, les armées des Français et des Musulmans de Syrie, prêtes à faire irruption en Égypte. L'an 665, le 12 de djeumadi I (5 octobre de l'an de J. C. 1267), son général Mainoudin, avec le secours de Khairoun, le rendit maître de Damas, dont il déposséda le sultan Malek Ismaél. L'an 667, il va faire le siège de Hama ou Emèse, dans la haute Syrie, appartenant au sultan d'Alep. Mais

## SULTANS D'ÉGYPTE.

pour défendre les conquêtes qu'il y avait faites. L'an 666 (1269 de J. C.), il eut, par un traité de paix, à ce prince-ci assisté avec Bethléem, Nazareth et Sidon. L'empereur fit son entrée dans Jérusalem le 19 de rabii II, 666 (17 mars de l'an de J. C. 1269). La même année, au mois de schaban, Kamel usurpa sur Salaheddin Dand la ville de

une maladie dont il est attaqué dans cette expédition, l'oblige de l'abandonner. Le sire de Joinville dit que ce fut l'effet d'un poison que son ennemi fit répandre sur une soie où il couchait, et qui lui convenait une plaie qu'il avait à la jambe. Quoi qu'il en soit, à peine fut-il de retour que S. Louis, résolu de porter la guerre en Égypte, lui envoya de Limoux, en Chypre, où il était alors, un brûlot pour le défer, suivait les règles de la chevalerie. Le sultan, quoique fort malade, reçut le cartel avec fierté. Il assemble une flotte considérable à l'une des embouchures du Nil par où l'on montait à Damiette, et range sur les deux côtés du fleuve, le long de la mer, une multitude innombrable d'infanterie et de cavalerie. Il paraissait lui-même à la tête de son armée couverte d'une armure d'or fin, qui le rendait, suivant Joinville, brillant comme le soleil. Mais la force de son mal, qui empirait, l'obligea de se retirer la veille de la descente des croisés. Elle se fit le 20 asser (4 juin) à la vue des Sarrasins, malgré ses efforts qu'ils firent pour l'empêcher. Ces infidèles, après deux rudes combats, ayant pris la fuite, S. Louis entra le 5 juin, dans Damiette qu'il trouva abandonnée par la garnison et les habitants, après y avoir mis le feu. Le 12 schaban suivant, l'armée chrétienne se met en marche pour le Caire, où le sultan s'était fait transporter. Il y mourut le 14 du même mois à l'âge de 44 ans, après avoir chargé Fakardin, nommé Steccardin par Joinville, du gouvernement de l'Égypte jusqu'à son retour de son fils qui était en Orient. Fakardin, dit le même historien, « était un seigneur distingué par sa sagesse, le plus vaillant » et prouvé de toute payenne, qui portait dans ses bannières. Les armées de l'empereur (Frédéric) qui l'avaient fait chevalier dans son voyage de Palestine. Il prouva bien aux croisés sa valeur et son habileté par les échecs furieux et multipliés qu'il leur fit assayer dans leur marche. Nodgemeddin ayant séché des Tartares on certain nombre d'esclaves turcs de Kapitchag, en avait composé sa garde. « Ces jeunes gens, dit Joinville, pouvaient les armes du soudan, qu'estoient d'or pur et fin, sauf que par derrière on y mettoit des barres vernies, roses, oiseaux, griffons, » on quelque autre différence à leur plaisir, et tels gens estoient appelés les gens de la haulte, comme vous diriez les arches: » de la garde du roy, et estoient toujours près du soudan, gardant son corps. La façon et manière de faire du soudan estoit que quand aucuns de ses chevaliers de sa haulte par ses promesses » avait gagné du bien tant que ils se pouvoient passer de luy, de » pour que il avoit que ils ne le disoient et tussent, il les » faisoit prendre et mourir en ses prisons, et prenoit tout le bien » que leurs femmes et leurs enfants avoient: et ceste chose fut » éprouvée d'aucun que fimes au pays de par de là. » Telle fut l'institution d'une milice des Mameluks, qui, dans la suite, eurent le trône d'Égypte.

## MALEK-EL-MOABHAM-TURAN-SCHAH.

667 de l'hégire (1269 de J. C.). MALEK-EL-MOABHAM-TURAN-SCHAH, appelé par les auteurs TURQUERHAN, fils de Malek-Saleh Nodgemeddin, fut proclamé sultan d'Égypte après la mort de son père. Il était alors relégué par ordre du sultan défunt dans un château du Diarbek, où il était retenu comme prisonnier. Son arrivée en Égypte releva le courage des Musulmans. La même année, le 4 de dhouleccada (8 février de J. C. 1269), les Français ayant passé le Tunis par un gué qu'un Bedouin leur avait indiqué, surprennent son camp, égorgent les premiers cavaliers, et portent la terreur et la mort par-tout. Fakardin, qui était alors au bain, monte précipitamment à cheval presque nu, et reçoit un coup de lance qui le renverse mort, en voulant rallier ses gens. Le corps d'Artes fut mis à la poursuite des fuyards, et fut le lendemain dans Mansourah. Un plus grand d'astre mourut encore les croisés. L'an 668, le 1 de monbarraz (5 avril de J. C. 1269), les Musulmans font prisonnier le roi de France avec son armée composée de 20 mille hommes. La

position des Français, retranchés entre deux bras du Nil, dans le temps qu'il commençait à déborder, rendit ce malheur inévitable. Le sultan fait proposer au monarque et aux seigneurs de sa suite de rendre pour prix de leur liberté les places et les châteaux qu'ils occupaient en Egypte et en Syrie. Sur son refus, on menace Louis de le mettre en *beraïcès*, c'est-à-dire de lui faire souffrir un supplice horrible, dans lequel, si on ne perdait pas la vie, on était sûr au moins d'être brisé, disloqué, estropié le reste de ses jours. Les Sarrazins étonnés de sa fermeté, se réduisent à lui demander la restitution de Damiette, avec une grosse rançon sur laquelle on croyait qu'il chercherait à marchander. Mais le monarque, aussi généreux lorsqu'il ne s'agissait que d'argent, qu'il était ferme et inflexible pour les intérêts de la religion, n'hésita pas à promettre un million de besants d'or qu'on lui demandait avec la reddition de Damiette. Joinville dit que deux besants ne valaient qu'un liou ou franc d'argent monnayé. Ainsi toute la rançon demandée à Louis ne montait qu'à cinq cent mille livres. Mais le sultan eut la générosité de lui remettre deux cent mille besants; de sorte que la rançon du monarque, sur le pied, dit le Blanc, ne fut aujourd'hui (1690) le marc d'or, monte à 5 millions 875 mille 309 liv. 7 sols 6 deniers de notre monnaie actuelle. Mais lorsqu'on était prêt à transporter le roi et ses chevaliers à Damiette, le sultan fit assassiner le 27 de mouharram (1 mai) par les Mameluks irrités du despotisme de son gouvernement. Le prince mahometan était logé dans une tour peu éloignée de celle que Joinville appelle l'hébergement, c'est-à-dire la maison de bois où l'on avait placé les prisonniers. Les conjurés jetèrent d'abord le feu grégeois sur la tour qui, n'étant que de bois, s'enflamma aussitôt. Le sultan essaya de s'enfuir; mais un des factieux lui ayant porté un coup mortel, l'étrémité de terre en ses complots achevèrent de lui ôter la vie. Un d'entre eux lui fendit l'estomac, lui arracha le cœur; et courant aussitôt vers la galerie où était le roi, tenant ce cœur dans ses mains ensanglantées, il aborda ce monarque, en lui disant : *Que me donneras-tu pour ce que je t'apporte? C'est le cœur de ton ennemi, que tu il est venu, tu en ferais mourir toi et ta gent, avant que tu fusses rendu à Damiette.* Le bon roi ne répondit pas un seul mot à cet exécrationnel propos. Bernard le trésorier met la massacre de ce sultan au 11 mai (7 de sefer) de la même année 1250 de J. C.

#### SCHADGEREDDOR.

648 de l'hégire (1250 de J. C.). SCHADGEREDDOR, belle-mère de Turan Schah, fut élue par les Mameluks pour succéder à ce prince. On lui donna pour atabek le mameuk Azzeddin-Moez-Ibegh, qu'elle épousa. La même année, les Mameluks déposèrent la reine pour quelque mécontentement, et donnèrent le titre de sultan à Ibegh le 29 de rabî II (31 juillet de l'an de J. C. 1250). Cette milice inconstante change presque aussitôt de sentiment. Elle dépose Ibegh, 5 jours après son élévation, pour rétablir la dynastie des Aïoubites.

#### MALEK-EL-ASCRAF-MUSA.

648 de l'hégire (1250 de J. C.). MALEK-EL-ASCRAF-MUSA, fils d'Youssef, roi d'Yemen, et arrière-petit-fils du sultan Kamel, fut porté sur le trône le 5 de djoumadi I (5 août) par les Mameluks, à l'âge de 6 ans. Ibegh, sous son règne, conserva toute l'autorité, ne lui laissant que le titre de souverain. C'était encore trop à son gré. L'an 652 (de J. C. 1254), il réussit à le faire déposer (Fey. Youssef, sultan d'Alep.).

#### AZZEDDIN-MOEZ-IBEGH.

652 de l'hégire (1254 de J. C.). AZZEDDIN-MOEZ-IBEGH, nommé par quelques Français ATREX, et par d'autres ELMAKIK, reprit le titre de sultan, après en avoir déposé Malek-el-Ascraf-Musa. Ce fut le premier souverain de la dynastie des Ma-

méluks Baharites, ou Marins, ainsi nommés parce qu'ils habitaient les côtes maritimes de l'Egypte. Sa femme, Schadgereddor, près de se voir répudiée, le fit assassiner ou étouffer dans le bain le 23 de rabî I, de l'an 655 (10 avril de J. C. 1257). Une première femme d'Ibegh, sœur de son successeur, vengea, peu après, le mort de son époux sur Schadgereddor qu'elle fit périr à son tour.

#### NOUREDDIN-ALI.

655 de l'hégire (1257 de J. C.). NOUREDDIN-ALI, nommé par Guillaume de Tripoli ELMAWDA, fils du sultan Ibegh et d'une autre femme que Schadgereddor, fut reconnu par une partie des Mameluks pour successeur de son père, à l'âge de 15 ans. Cette élévation fut vivement combattue par d'autres Mameluks qui voulaient un souverain de la maison des Aïoubites. Ils n'y réussirent point, malgré les troubles dont ils resuscitèrent le royaume à cette occasion. Le calme était à peine rétabli, que l'Egypte fut agitée de nouveau par la crainte d'une irruption prochaine des Mongols. Ils avaient déjà pénétré dans la Syrie, où ils faisaient de rapides progrès. L'émir Kontouz, qui aspirait au trône, profita de la conjoncture pour en faire descendre le sultan. Il assembla les principaux émirs, leur fit entendre que ce prince est trop jeune et trop faible pour soutenir le poids de la guerre dont on est menacé. En conséquence, Noureddin est déposé au commencement de doulcad de l'an 657 (octobre de J. C. 1259). Kontouz le fit ensuite renfermer dans le serral.

#### KOUTOUZ.

657 de l'hégire (1259 de J. C.). KOUTOUZ, appelé MEL-CHENAR et SEIRUTIN COCOB par Guillaume de Tripoli, fut substitué le 17 de doulcad de l'an 657 (5 novembre de J. C. 1259), au sultan Noureddin. En montant sur le trône, il prit le nom de Malek-el-Mothasser-Seïfeddin. L'an 658, il marche contre les Mongols en Syrie, bat, le 25 de ramadha, leur général Ketbagha, dans une action où celui-ci perdit la vie, s'avance jusqu'à Damas, et fait rentrer la plupart des villes de Syrie sous la domination des Musulmans. L'émir Bibars, suivant Guillaume de Tripoli, lui conseilla et le pressa de tourner ses armes contre les Chrétiens et d'aller faire le siège d'Acre. Mais Kontouz le refuse, alléguant le traité de paix fait avec les Français. La même année, de retour en Egypte, il est tué à la chasse par Bibars le 17 de doulcad de 1260 (4 octobre de l'an de J. C. 1260).

#### BIBARS I.

658 de l'hégire (1260 de J. C.). BIBARS, surnommé par Sonnet BONDORCHAR, succède à son maître qu'il venait d'assassiner. La même année, il envoie des troupes en Syrie pour faire la guerre aux Mongols, aux Chrétiens et aux émirs du pays qui s'étaient élevés en sultans. L'an 659, le 11 de sefer (15 janvier 1261), elles font la conquête de Damas sur le sultan Imeddin Saoudgar, que Kontouz y avait placé. La plupart des autres villes de Syrie se soumettent ensuite à Bibars. Les places des Chrétiens sont presque les seules qui lui résistent. L'an 665, il échoue en personne devant Ptolémaïs, ou S. Jean d'Acre, dont il avait formé le siège. Il se venge sur le territoire de cette ville qu'il dévaste, ainsi que ceux de Tyr, de Tripoli, et du château de Krac ou des Karkès. Il détruit même entièrement Tyr. Marchant toujours de conquête en conquête, l'an 664 (1266 de J. C.), il enlève aux Français Césarée, Arsouf, Kerkissia, Saphad, la plus forte de leurs places, soutient un long siège. Réduite aux abois, elle capitule enfin le 19 de ramadha (23 juin) de la même année. Le vainqueur, à son entrée dans Saphad, veut en forcer les habitants d'embrasser le Mahométisme. Six cents le refusent; Bibars leur fait trancher la tête, et fait écorcher vifs deux frères mineurs, Jacques Dupuy et Jérémie, qui les avaient portés à cette généreuse résolution.

De là il passa en Arménie, et gagna une grande bataille sur les enfants du roi qui était absent ( *F. Aïton, roi d'Arménie* ). L'an 666, le 22 de djoumadi II (9 mars de J. C. 1268), il surprend Jaffa, on Joppé, La même année, le 15 de ramadhan, selon les uns, le 29 suivant les autres (29 mai, ou 10 juin), il emporta d'assaut la ville d'Antioche, qu'il livre ensuite au pillage. Ses progrès, l'an 669, sont arrêtés par Edouard, prince royal d'Angleterre, qui était arrivé en Palestine avec 300 chevaliers. Bihars fait assassiner ce prince par un de ses émissaires qui feignait de trahir son maître. Mais l'émir est lui-même sur-le-champ par le chevalier Latimer; et Edouard en est quitte pour une blessure au bras dont il ne tarda pas à guérir. Les conjonctures ne permirent pas à Edouard de tirer de cette perfidie du sultan la vengeance qu'il méritait. Bihars s'étant approché, l'an 670 de l'hégire, de Ptolémaïs, fait, le 6 de redgeb, (7 février de J. C. 1272), une trêve avec ce prince et Hugues de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, pour 10 ans, 10 mois et 10 jours. L'an 674 (1275 de J. C.) « il corut, dit une ancienne chronique, à manœuvre. Le plain d'Ermeine (d'Arménie), et mist à l'espée tout ce qu'il trouva, et fu le nombre des morts, si comme on a dit, plus de quatre cent mille personnes, et euzmes de prisonniers que garches, que garchons, 10,000 ou plus, et gagna que chevaux, que autres bestes plus de trois cent mille, et le roy se retraint es montaignes avec les gens qu'il avoit, et les gens qui estoient assis en Ermeine; ceuls qui eurent le loisir se recueillirent en mer, et grant partie des marchands et d'autres gens qui estoient échappés des Sarrasins, et s'en alloient par a mer; mais il échourent es biols de corsaires et des robours a (Sinner, *Catal. Mss. Cod. Bibl. Bern.*, T. II. p. 578). L'an 676, Bihars remporte une grande victoire sur les Mongols, près d'Emse, ou près de Damas. La même année, à l'occasion d'une éclipse de lune, on prétendit qu'un grand prince devait mourir. Bihars, pour faire tomber ce malheur sur lui-même, fait empoisonner un prince de la maison de Saladin. Le vase dans lequel on avait mis le poison, fut laissé par oubli dans l'appartement du sultan; il s'en sert pour boire, et sur-le-champ il est attaqué d'une fièvre violente et d'un dévoiement. On le transporte au château de Damas, où il mourut, selon M. de Guignes, le 29 de monharram (4 juillet de l'an de J. C. 1277). Bernard le trésorier, auteur contemporain, met sa mort le 25 mai 1275. La chronique française, qu'on vient de citer, place la 22 du même mois et évidemment. Bihars, l'un des princes les plus actifs, les plus habiles et les plus intrépides, passait continuellement d'Egypte en Syrie, et de Syrie en Egypte. Il triompha des Francs, des Syriens et des Mongols. Ce fut lui qui donna une forme stable à l'empire des Mameluks. Au commencement de son règne, un homme vêtu de noir, nommé Ahmed, qui se disait de la maison des Abbassides, étant venu en Egypte, Bihars le reconnut, et le fit reconnaître dans le pays pour calife, mais sans aucun domaine temporel. Il reçut même de ses mains l'investiture, pour imposer davantage aux peuples. Ce calife eut des successeurs en Egypte, comme on le verra par la suite. Guillaume de Tripoli, auteur contemporain, compare Bihars à César pour la valeur, et à Néron pour la méchanceté. Il dit qu'il régna par la terreur, et qu'en quatre fois il fit mourir 280 émirs, soupçonnés d'avoir voulu attenter à sa vie. A Pour ce qu'il soit crint de tous, a ajoute-t-il, il court par divers lieux en habit mufti (déguisé) a avec pon de gent, cinq ou sept; et quand on cuido qu'il soit en Egypte, il court par Aise (Aïse) ou par ailleurs, si que pou de gent ou mal ne peult savoir où il set en sa compagnie, fors que lui sien, et se il est venu ou cogue, il ne veut pas que on dy e que c'est le souden, ne que en lamente, mais se laise et tiegne a les yeuls clos tant qu'il soit passé. Me n'ose dire, c'est a le souden, ne on il est. Car il fait necire un meureux pour ce a qu'il estoit descendu de son cheval et l'avoit honnouré et genou a fléchir et chieffechiné, qui cognoissoit que c'estoit le souden qui a s'ensui aloit a pon de gent.... Si se appareilloit une fois occultement pour aller en pelerinage ou sepulture de Mahomet à Me-

che (la Mecque) son grand admiral son privé amy vint à luy a en révérence, luy prant que il le print a sa suite en si grant pelerinage; et le souden respondit: Dont es tu (d'où sais-tu) que je vais en pelerinage? Et luy meschant respondit: Sire, j'ai a entendu que tolle voye vous voutles faire. Et tantost par a le commandement du tyrant, il fut mené au marche où estoit a la plus grant assemblée du peuple, et luy fist couper le tête a devant tous; et fut cryé, de telle poeie est digne qui conquiert a les secrets du souden. Cest souden dont vous voutelles sa foy et a jure et promet, et ne luy chaullt de garder tant comme il luy a plaist. Vérié vault trouver es autres, et n'a honte de faulxeté a estre en luy. Il se glorifie en renommée, en puissance, et se a delite à survalloir tous autres et estre renommé de valoir sur a tous.... Il despie nostre chevalerie et nostre puissance, et dit: a Le roy de France est venu econtre nous, le roy d'Angleterre et a de Normandie, et l'empereur de Rome; mais ils sont peus a comme les nues mues par le vent. Vienne le roy Charles a et le Grun (Grec) et le Tartarin; nous nous enricurirons du loer, a et aorons gloire en bataille comme vainqueurs. A Le même a historien dit que Bihars était favorable aux Chrétiens ses sujets, et même aux religieux du Mont-Sinaï et d'autres lieux de son empire ( *F. Hugues de Revel, Gr. M. de l'Hôpital.* ).

## BÉRÉKÉ-KHAN-SAID-NASER-EDDIN.

676 de l'hégire (1277 de J. C.) BÉRÉKÉ-KHAN-SAID-NASER-EDDIN, nommé par nos historiens Esalân, fils du Bihars, déclaré sultan du vivant de son père, fut reconnu pour son successeur après sa mort, à l'âge de dix-neuf ans. L'an 678, s'étant brouillé avec ses émirs, il fut déposé le 17 de rabî II (27 août de l'an de J. C. 1279-). On lui assigna pour retraite le château de Krac, où il mourut dans le mois de dzooulcade de la même année (mars 1280).

## SÉLAMESCH.

678 de l'hégire (1279 de J. C.) SÉLAMESCH, fils du Bihars, remplace Béréké Khan, son frère, sur le trône, à l'âge de sept ans. Il est pour successeur Atabek Kelaoon, qui le fit déposer au mois de redgeb suivant (novembre 1279-). On le fit partir ensuite pour aller faire compagnie à son frère au château de Krac.

## KÉLAOUN-MALEK-EL-MANSOUR.

678 de l'hégire (1279 de J. C.) KÉLAOUN-MALEK-EL-MANSOUR, appelé Mélék Mrazon par Sanut, monta sur le trône d'Egypte le 21 de redgeb (29 novembre de J. C. 1279). Dans le même temps l'émir Sancar se fit proclamer sultan à Damas. Kelaoon triompha de ce rival par une victoire remportée sur lui, près de Damas, le 12 asfer de l'an 679 (15 juin 1280 de J. C.). Le bouclier l'accompagna dans toutes ses expéditions. L'an 680, le 24 de schaban (8 décembre 1280), il gagna sur les Mongols, près d'Emse, une bataille qui les oblige de vider le pays. L'an 685, le 19 de rabî I (15 juin 1284 de J. C.), il envia aux Hospitaliers la place importante de Margat, après un siège long et meurtrier. Sanut met cette prise dix jours plutôt. L'an 687, le 11 de rabî I (15 avril 1288), il emporta d'assaut la ville de Tripoli, qu'il livra aux Flamands après en avoir tiré de grandes richesses. Il la fit ensuite rebâtir dans l'état où elle est aujourd'hui: on la nomme présentement *Arabalou* ou *Tarabalou*. L'an 689, le 6 de dzooulcade (10 novembre), Kelaoon étant parti du Caire, à la tête de ses troupes, pour aller faire le siège d'Acce, meurt sur la route, empoisonné par un de ses émirs. En mourant, il recommanda à son fils de ne point entreprendre son corps qu'il ne se fût rendu maître d'Acce; et cela pour se venger des habitants de cette ville, parce que, contre la foi des traités, ils avaient fait pendre dix-neuf marchands musulmans, et avaient refusé de lui donner à ce sujet la satisfaction qu'il leur avait demandée.

## KALIL-ASCRAF.

689 de l'hégire (1290 de J. C.). KALIL-ASCRAF, nommé Sérap par Samt, fils de Kélaoun, fut proclamé sultan après la mort de son père. L'an 690, le 15 de rabî II (18 mars 1291), il emporta d'assaut Ptolémaïs ou Acre, après environ cinq semaines de siège. Les Templiers et les chevaliers teutoniques se défendirent encore quelque temps dans la maison du temple, qui était au milieu de la ville. S'étant enfin rendus, ils furent tous égorgés, on fit prisonniers, sans égard pour la capitulation. Le vainqueur fit mettre ensuite le feu aux quatre coins de la ville, et jamais depuis elle n'a été rebâtie (Foy, les Templiers). Pendant le reste de l'année Kalil acheva la conquête des places qui restaient aux Francs en Syrie, et les chassa entièrement du pays. L'an 693, le 24 de mouharram (25 décembre 1293), étant à la chasse près du Caire, il fut tué par deux de ses émirs.

## NASER-MOHAMMED.

693 de l'hégire (1295 de J. C.). NASER-MOHAMMED, nommé par son historien MÊLÈZ-NASRA, deuxième fils du sultan Kélaoun, fut élu pour succéder au sultan Kalil, à l'âge de neuf ans. C'est lui que Samt appelle CLAUDUS. Kethoghla, son atabek ou gouverneur, le fit déposer le 12 de mouharram de l'an 694 (2 décembre de l'an de J. C. 1294).

## KETBOGHIA.

694 de l'hégire (1295 de J. C.). KETHOGHIA, mogol de naissance, et admis dans la classe des Mameluks Baharites, s'empara du trône après la déposition de Naser-Mohammed. Le 10 de séfer de l'an 696 de l'hégire (8 décembre 1296), l'émir Ladgin le fit déposer à son tour. Pour dédommagement on lui donna le gouvernement de Sarkhad, et ensuite celui de Damas qu'il garda jusqu'à sa mort.

## LADGIN.

696 de l'hégire (1296 de J. C.). LADGIN fut reconnu sultan au Caire le même jour de la déposition de Kethoghla. On prétend qu'il était allemand de naissance, et qu'avant d'abjurer le Christianisme, il avait servi en Livonie sous les chevaliers teutoniques. Ce fut là, dit-on, qu'il connut Henri III, duc de Mecklenbourg, qui combattait avec les chevaliers contre les Livoniens. A son avènement au trône d'Égypte, ayant trouvé ce prince captif au Caire depuis vingt-six ans, il se ressouvint de lui et le remit en liberté sans rançon. (Mallet, *Hist. de Danemark*). Ladgin fit des conquêtes en Arménie; mais sa confiance excessive dans un de ses émirs souleva contre lui tous les autres qui le firent assassiner le 10 de rabî II de l'an 698 (15 janvier 1299 de J. C.).

## NASER-MOHAMMED, rétabli.

698 de l'hégire (1299 de J. C.). NASER-MOHAMMED, confiné au château de Krac depuis sa déposition, fut rappelé pour succéder à Ladgin. Il arriva au Caire le 4 de djoumadi I (7 février 1299 de J. C.), et fut rétabli sur le trône le même jour. Bientôt après il marcha en Syrie contre les Mogols. Cette expédition ne fut pas heureuse. Le sultan, battu presque à son arrivée, se vit obligé de reprendre la route d'Égypte en fuyant. Il repéra ce malheur par la suite. L'an 702, le 4 ramadhan (22 avril 1303 de J. C.), il remporta, sur les Mogols près de Damas, une victoire qui ne mit pas fin à leurs courses. L'an 708, le 2 de étre le jouet de ses deux émirs, Bibars et Sélar, il retourna au château de Krac, d'où il renvoya, dans le mois de schoual (mars 1309 de Jésus-Christ), les lazizis royaux au Caire pour marque de son abdication.

Malgré les troubles dont l'Égypte était alors agitée, le commerce avec les Européens y était si florissant et si utile pour le souverain, que de trois vaisseaux marchands qui y abordaient, un était employé tout entier pour les droits, et qu'on ne tirait le profit que de deux (Balun, *P'tia pap. aven.* T. II, p. 176).

## BIBARS II, DIT MODHAFFER-ROKNEDDIN.

708 de l'hégire (1309 de J. C.). BIBARS, cirensien de nation, inséré dans la classe des Mameluks Baharites, fut placé sur le trône après l'abdication de Mohammed. Celui-ci, mécontent des procédés de Bibars à son égard, manœuvra peu après pour se faire rétablir; il y réussit. Bibars, abandonné de tous les émirs, vint se rendre à Mohamoud dans le palais du Caire. L'accueil ne fut pas tel qu'il l'avait espéré. Mohamoud, après lui avoir détaillé tous les sujets de plainte qu'il avait contre lui, le fit étrangler en sa présence, et cela avec tant de cruauté, que lorsqu'on eut serré le cordon, il se fit relâcher pour lui faire de nouveaux reproches, après lesquels on l'acheva. Cette exécution se fit le 17 de doulcade de l'an 709 (18 avril de l'an de Jésus-Christ 1310).

## NASER-MOHAMMED, rétabli une seconde fois.

709 de l'hégire (1310 de J. C.). NASER-MOHAMMED fut de nouveau reconnu sultan à Damas le 21 de schaban (24 janvier), et au Caire le 1 de doulcade (24 avril). Pour s'affermir cette fois sur le trône, il commença par se défaire des émirs qui lui étaient suspects. Il resserra ensuite, dans de justes bornes, l'autorité de ceux qui lui étaient demeurés fidèles. Autant il était peu favorable aux grands, autant il s'appliquait à soulager le peuple. On murmurait de la multitude et de l'exces des impôts; il en abolit quelques uns et diminua les autres. Les Chrétiens de ses états furent les seuls qui eurent à se plaindre de lui: il les persécuta, sur ce que plusieurs d'entre eux, par un faux zèle, avaient tenté de mettre le feu au Caire. Cependant nous voyons qu'à la demande de Philippe de Valois, roi de France, il l'accorda, l'an 1330, la garde du Saint-Sépulchre aux Cordeliers qui l'ont conservé jusqu'à nos jours. (Du Puyrat, *antiq. de la chap. de nos rois*, p. 668). Ce prince mourut le 21 de doulcade de l'an 741 (7 juin de J. C. 1341). L'Égypte reprit une nouvelle face sous son règne, par la protection qu'il accorda à l'agriculture et aux arts, et par les travaux qu'il fit faire pour mettre en valeur les terres incultes. Il laissa un grand nombre d'enfants, dont plusieurs lui succédèrent (Foy, *Livon IV*, roi d'Arménie, les guerres qu'il eut avec ce sultan).

## ABOUBEK-MANSOUR-SÉFEDDIN.

741 de l'hégire (1341 de J. C.). ABOUBEK, fils de Mohammed qui l'avait déclaré son successeur, lui succéda réellement. Il ne remplit pas le trône deux ans entiers. Sa mauvaise conduite le fit déposer le 10 de séfer, 742 de l'hégire (26 juillet de J. C. 1341). On lui assigna pour sa retraite le château de Cous, où quelque temps après il fut mis à mort.

## KOUTCHOU-ASCRAF.

42 de l'hégire (1341 de J. C.). KOUTCHOU, fils de Mohammed et frère d'Aboubek, fut proclamé sultan à l'âge de sept ans. Il ne régna qu'environ 6 mois, et fut déposé le 2 de schaban (11 janvier de J. C. 1342).

## AHMED-NASER-SCHÉABEDDIN.

742 de l'hégire (1342 de J. C.). AHMED, souverain de Krac et fils de Mohammed, remplaça Koutchou, son frère, sur le trône d'Égypte. Il eut le même sort que lui. Pendant un voyage

qu'il fit à Kراع, on le déposa au Caire le 21 de moubarram de l'an de l'hégire 743, (26 juin de l'an de J. C. 1342.).

## ISMAIL-ES-SALEH-EMADEDDIN.

745 de l'hégire (de J. C. 1342). ISMAIL, fils de Mohammed, fut mis sur le trône après la déposition d'Ahmed, son frère. Celui-ci menaçant de revenir en Egypte, Ismail envoya des troupes pour l'assiéger dans son château de Kراع. Ahmed s'y défendit près de deux ans. Enfin la place ayant été emportée d'assaut le 22 de séfer de l'an 745 (5 juillet 1344 de J. C.), il fut pris et amené au Caire, où son frère le fit étrangler. Ismail mourut lui-même à l'âge de vingt ans, le 4 de rabî II de la même année (15 août de J. C. 1344.).

## SCHABAN-KAMEL.

745 de l'hégire (de J. C. 1344). SCHABAN, fils de Mohammed et frère d'Ismaïl, fut élu pour lui succéder. Le dérèglement de ses mœurs le fit déposer le 29 de djoumadi I de l'an 747 (17 septembre de l'an de J. C. 1346). Schaban fut tué dans le mois suivant.

## HADGI.

747 de l'hégire (1346 de J. C.). HADGI, fils de Mohammed et frère de Schaban, fut mis sur le trône le même jour que celui-ci fut obligé d'en descendre. Sa mauvaise conduite lui attira le même traitement que son frère avait éprouvé. Il fut déposé au commencement de ramadhan 748 (décembre 1347 de J. C.).

## HASSAN-NASER-SÉIFEDDIN.

748 de l'hégire (1347 de J. C.). HASSAN, fils de Mohammed fut donné pour successeur à son frère Hadgi. Son règne ne fut remarquable que par une peste horrible qui désola l'Egypte dans l'année 749 de l'hégire (vers la fin de l'an 1348 de J. C.). Ce fléau passa dans les autres états, et parcourut successivement toute la surface de notre hémisphère. L'an 752, le 17 de djoumadi II (11 août de l'an de J. C. 1351), il abdiqua pour satisfaire les émirs soulevés contre lui.

## MALEK-ES-SALEH.

752 de l'hégire (1351 de J. C.). SALEH, autre fils de Mohammed, fut mis, par les émirs, à la place de son frère. Il ne fut pas plus heureux que lui sur le trône. Après avoir essuyé bien des révoltes, il fut déposé dans la dernière, le 2 de schawal de l'an 755 (20 octobre de J. C. 1351). Confiné ensuite dans une prison, il y mourut l'an 763 (1361 de J. C.).

## HASSAN-NASER, rétabli.

755 de l'hégire (1354 de J. C.). HASSAN, après la déposition de Saleh fut tiré de la prison où celui-ci l'avait fait mettre, pour être replacé sur le trône. Son second règne se termina par une nouvelle catastrophe. Il fut tué dans une sédition au commencement de djoumadi I de l'an 762 (mars 1361 de J. C.), à l'âge de 50 ans.

## MOHAMMED-MANSOUR-ABOULMAALI-NASER EDDIN.

762 de l'hégire (1361 de J. C.). MOHAMMED-MANSOUR, fils du sultan Hadgi, fut proclamé sultan le 9 de djoumadi I de l'an 762 (17 mars de l'an de J. C. 1361). L'exemple de ses prédécesseurs ne le corrigea point. Il fut débanché comme eux, et comme eux il laissa la patience de ses sujets qui le déposèrent

au mois de schawal de l'an 764 (août ou septembre 1363 de J. C.). Il mourut en prison le 9 de moubarram 801 (21 septembre de J. C. 1398.).

## SCHABAN-ASCRAF.

764 de l'hégire (1363 de J. C.). SCHABAN, fils de Houssain et petit-fils du sultan Mohammed, devint le successeur de Mohammed Mansour à l'âge de dix ans. L'an 767, le 25 de moubarram (10 octobre de J. C. 1365), Alexandrie lui fut enlevée par Pierre de Lusignan, roi de Chypre; mais le défaut de vivres et de munitions obligea bientôt le conquérant d'abandonner sa proie (Voy. les rois de Chypre). L'an 776 (1344 de J. C.), les armées de Schaban firent la conquête de la petite Arménie, dont le roi fut amené au Caire. L'an 779 (1377 de J. C.), les émirs s'étant révoltés contre le sultan pendant son absence, le déposèrent. Schaban à son retour fut pris et étranglé l'an 779, au commencement de doulcaada (mars de l'an de J. C. 1378). Ce prince était bienfaisant, équitable, et protégeait les arts et les sciences. Ce fut lui qui, le premier, ordonna que les schérifs ou parents de Mahomet, portaient un turban vert.

## ALI-MANSOUR-ALAEDDIN.

779 de l'hégire (1377 de Jesus-Christ.). ALI, fils de Schaban, fut mis tumultueusement sur le trône, après la déposition de son père, à l'âge de sept ans. Son règne fut agité par les factions des émirs, qui se disputèrent la régence pendant sa minorité. Il mourut au milieu de ces mouvements le 25 séfer de l'an 785 (19 mai de Jesus-Christ 1383.).

## HADGI-SALEH.

785 de l'hégire (1381 de Jesus-Christ.). HADGI SALEH, fils de Schaban, fut substitué à son frère Ali. Il n'avait alors que neuf ans. L'atabek Barkok le fit déposer le 19 ramadhan 784 (26 novembre 1382.).

## BARKOK-DAHER.

784 de l'hégire (1382 de Jesus-Christ.). BARKOK, circassien de nation et inscrit dans la classe des Mameluks Borgites, remplaça son pupille qu'il avait fait déposer. Plusieurs émirs, indignés de sa perdition et jaloux de sa fortune, se soulevèrent à cette occasion. Barkok en peu de temps vint à bout de les réduire. L'an 789 (de Jesus-Christ 1387), Tamerlan fit une irruption dans la Syrie. Barkok alla au devant de lui, et remporta sur les Mongols deux victoires qui les obligèrent d'abandonner le pays. L'an 791, Ilboghla, gouverneur d'Alep, arbora l'étendard de la révolte. Deux batailles, où il fut défait par les généraux du sultan, ne purent le réprimer. Il triompha dans une troisième par la trahison des émirs. Barkok, après cet échec, n'eut plus d'armée à opposer au rebelle. Il travailla à se fortifier dans le Caire. Mais à l'approche d'Ilboghla, il lui envoya le sabre impérial, en signe de son abdication, le 5 da djoumadi 2 de l'an 791 (1 juin de Jesus-Christ 1389.).

## HADGI-SALEH, rétabli.

791 de l'hégire (1389 de Jesus-Christ.). HADGI SALEH sultan déposé, fut rappelé pour remplir le trône, au refus de l'émir Ilboghla. Celui-ci se contenta de la régence du royaume. L'émir Mantasch lui envia en poste, et vint à bout de le supplanter. Le nouveau régent, par sa conduite, indisposa les esprits contre lui, et contre son maître. Barkok profita de la conjoncture pour travailler à remonter sur le trône. Il y réussit à la suite d'une bataille où Hadgi fut fait prisonnier et Mantasch mis en fuite. Cette action se passa près de Damas le 7 de moubarram de l'an 792 (26 décembre de l'an de Jesus-Christ 1389.).

**BARKOK, rétabli.**

792 de l'hégire (1389 de Jésus-Christ). BARKOK, maître de la personne de Hadji, la fut en même temps du trône, que son prisonnier ne fit aucune difficulté de lui céder. Mantach cependant continua de lui donner de l'exercice jusques vers le milieu de l'an 795, qu'il fut pris et mis à mort. Barkok termina ses jours à l'âge de soixante ans, le 15 de schawal de l'an 801 (20 juin de l'an de Jésus-Christ 1399).

**PHARADGE.**

801 de l'hégire (1399 de Jésus-Christ). PHARADGE, nommé par les Latins MICHELA et MILETILLA, fils de Barkok, lui fut donné pour successeur à l'âge de dix ans. Sa minorité fut orageuse par les divisions qu'elle excita entre les gaouds. L'an 802 (de Jésus-Christ 1400), les parisi se réunirent pour repousser Tamerlan, qui était entré dans la Syrie, où il commettait les plus horribles dégâts. L'an 803, les Tartares étaient retirés de la Syrie, les factions recommencèrent au Caire. Pharadge en devint la victime, ayant été déposé le 25 de rabî I de l'an 808 (20 septembre de l'an 1405 de Jésus-Christ).

**ABDOLAZIZ-MALEK-EL-MANSOUR.**

808 de l'hégire (1405 de Jésus-Christ). ABDOLAZIZ, second fils de Barkok, fut proclamé sultan le lendemain de la déposition de Pharadge, son frère. Il ne régna que deux mois et dix jours. Une révolution, qui se fit en faveur de Pharadge, le renversa du trône, et y rétablit celui qu'il y avait remplacé.

**PHARADGE, rétabli.**

808 de l'hégire (1405 de Jésus-Christ). PHARADGE, était rétabli sur le trône, envoys son frère Abdolaziz aux Ibrahim, son autre frère, à Alexandrie, où ils furent empoisonnés par ses ordres. Pendant toute la suite de son règne les révoltes se succédèrent et ne lui laissèrent aucun repos. Les chefs de la dernière, l'ayant forcé dans le château de Damas, où il s'était retiré, le firent déposer par Mostain, enfils d'Égypte, le 25 de mouharram de l'an 815 (7 mai de l'an de Jésus-Christ 1412). Le 16 sèfer suivant (28 mai), il fut mis à mort.

**MOSTAIN.**

815 de l'hégire (1412 de Jésus-Christ), le calife MOSTAIN fut proclamé sultan après avoir déposé Pharadge. Il n'occupa le trône que sept mois lunaires. Scheik Mahmondi, qui disposait de toutes les places, le fit déposer à son tour le 1 schaban (6 novembre de Jésus-Christ 1412).

**SCHIEK-MAHMOUDI.**

815 de l'hégire (1412 de Jésus-Christ). SCHIEK-MAHMOUDI, par ses intrigues, fut donné pour successeur à Mostain. Comme ses prédécesseurs, il fut presque toujours les armes à la main, pour étouffer les révoltes. Les Cypriotes profitèrent de ces troubles pour piller les côtes de Syrie. Le sultan n'a de représailles, et envoya, l'an 816, des troupes en Chypre, où elles firent de grands dégâts. Ces hostilités réciproques durèrent l'espace de quatorze ans. (Loredano). L'an 824, Scheik Mahmondi mourut au Caire le 19 de mouharram (24 janvier 1421). Loredano appelle ce prince MICHELLE.

**AIIMED.**

824 de l'hégire (1421 de Jésus-Christ). AIIMED, fils du sultan Scheik-Mahmondi, lui succéda sous la régence de l'atabek Thathar, que son père avait désigné pour cet emploi. Thathar usa

perfidement de son ministère pour supplanter son pupille. Ahmed fut déposé par ses intrigues le 29 de schaban (29 août) de la même année.

**THATHAR-DAHIER-SÉIFEDDIN.**

824 de l'hégire (1421 de Jésus-Christ). THATHAR fut proclamé sultan à Damas au même temps qu'il fit déposer Ahmed. Il mourut en Égypte le 4 de douledjé (30 novembre 1421).

**MOHAMMED-SALEH-NASER-EDDIN.**

824 de l'hégire (1421 de Jésus-Christ). MOHAMMED, fils de Thathar, fut mis sur le trône à l'âge de dix ans. L'émir Boursbai le fit déposer le 7 de rabî II de l'an 825 (51 mars de l'an de Jésus-Christ 1422).

**BOURSBAL-ASCRAF-SÉIFEDDIN.**

825 de l'hégire (1422 de Jésus-Christ). BOURSBAL monta sur le trône, dont il avait fait descendre Mohammed. L'an 828, au mois de mouharram (novembre ou décembre 1424), il envoys en Chypre une flotte qui prit Famagouste, la pillant pendant trois jours, et ensuite l'abandonna. L'an 829, ses troupes ayant fait une nouvelle descente en cette île, emportèrent la ville de Lémisso le 26 de schaban (5 juillet 1425), et battirent dans le mois suivant le roi Jean II, qui fut pris et emmené prisonnier avec la principale noblesse du pays. La prise de Nicosie et le ravage de toute l'île firent les suites de cette victoire. Boursbai mourut au mois de mouharram 832 (juin ou juillet 1428). M. de Vertot nomme ce prince, mais mal à propos, AL-NASER-AL-DAHIER.

L'histoire n'offre presque plus rien d'intéressant sur les sultans d'Égypte jusqu'à la ruine de leur empire : aussi nous nous contenterons, pour la suite, de donner, sur la plûpart de ces princes, les dates du commencement et de la fin de leur règne.

832 de l'hégire (1428 de Jésus-Christ). DNI WALKEDIN-YOUCOUF remplaça Boursbai sur le trône, et fut déposé le 19 de rabî I de la même année (9 septembre de l'an de Jésus-Christ 1438).

832 de l'hégire (1428 de Jésus-Christ). ABDUL-ILAK-JACMAC prit la place de Dégmeledin, qu'il remplit l'espace de quatorze ans dix mois. L'an 1436, de concert avec Amurath, empereur des Turcs, il envoya contre Rhodes une flotte qui parut devant la capitale le 25 septembre. Ayant échoué dans cette entreprise, la flotte alla faire une descente en Chypre, où elle fit quelques ravages. L'an de Jésus-Christ 1434, une nouvelle tentative, que fit Jacmac sur Rhodes, n'eut pas un meilleur succès. Il mourut le 3 sèfer 837 (13 février 1455).

837 de l'hégire (1455 de Jésus-Christ). PHAKREDDIN-OTHMAN, successeur de Jacmac, fut déposé au commencement de rabî I de la même année (mars 1455).

837 de l'hégire (1455 de Jésus-Christ). ABDUL-NAIR-ILAK, substitué à Phakreddin, mourut le 15 de djoumadi I de l'an 865 (26 février 1461) de Jésus-Christ). Loredano appelle ce prince MELAC-BACRIZA, et dit qu'il mourut l'an 1458 de Jésus-Christ.

865 de l'hégire (1461 de Jésus-Christ). ABDULFATIM-AMMEN, élevé sur le trône après la mort d'Inal, fut déposé le 18 de ramadhan de la même année (27 juin 1461). Loredano, qui nomme ce prince MELAC-ASFERAH, met son avènement au trône en 1458 de Jésus-Christ. Le même historien dit que Jean III, roi de Chypre, lui envoys quatre cent vingt pièces de camelot, qui était le tribut que l'île de Chypre payait à l'Égypte. Loredano ajoute que Jean lui renouvela, comme vassal, le serment de fidélité. L'an de Jésus-Christ 1459, Jacques, fils naturel du roi Jean III, vint implorer la protection du sultan contre le roi Charles, son oncle. Il fut bien accueilli, et revint d'Égypte avec la couronne de Chypre et des troupes, pour le mettre en possession du trône, l'année

865 de l'hégire (1461 de Jésus-Christ). ABOU-AL-KHOSSER-KADAM, installé à la place d'Ahmed, mourut, après un règne de six ans et demi, le 10 rabî I de l'an 872 (9 octobre 1467 de Jésus-Christ).

872 de l'hégire (1467 de Jésus-Christ). ABOU-AL-BALAH, successeur de Khoschkadam, fut déposé le 7 de djoumadi I de la même année (4 décembre 1467).

872 de l'hégire (1467 de Jésus-Christ). ABOU-AL-TAMARBOGA, substitué à Balah, fut, comme lui, déposé le 6 de redjeb de la même année (31 janvier 1468).

872 de l'hégire (1468 de Jésus-Christ). ASERAF-KAIBAI, donné pour successeur à Tamarboga, régna près de vingt-neuf ans. L'un de Jésus-Christ 1483 (de l'hégire 893), il fit passer des secours aux Circassiens contre un petit prince d'Asie, nommé Alardoullet, qui, sous la protection des Ottomans, voulait envahir leur pays, dont il avait déjà conquis plusieurs places. On sait que les Mameluks étaient originaires de la Circassie, qui fournissait tous les ans de nouvelles recrues à l'Egypte. C'était une raison pour les Ottomans d'appuyer ce prince, qui promettait de rendre la Circassie, après l'avoir subjuguée, tributaire de la Porte. La victoire se déclara tantôt pour les Circassiens, tantôt pour leurs ennemis, dans les combats qu'ils se livrèrent. L'année suivante, l'empereur des Ottomans, Bajazet II, envoya une flotte nombreuse et fit marcher une puissante armée contre le sultan d'Egypte. Celui-ci vint au devant des Turcs, et les ayant joints en Cilicie, leur livra une bataille qui dura deux jours, avec une perte considérable des deux côtés. Bajazet fit une pais simulée avec Kaibai. Mais quelque temps après il va fonder, à la tête de ses troupes, sur la Circassie qu'il poursuit en conquérant, et d'où il emmène un nombre infini de captifs. Les historiens turcs mettent cette expédition en l'an 889 de l'hégire. Nous suivons les auteurs chrétiens qui la mettent cinq ans plus tard. Bajazet, avant de quitter la Circassie, ferme de forts châteaux les gorges des montagnes qui l'environnent, pour empêcher les émigrations des habitants. L'an 893 de l'hégire, Bajazet et Kaibai se disputent l'Aderbidjan après la mort du sultan Yacoub. La guerre qu'ils se firent dans ce pays dura l'espace de six ans, et finit à l'avantage des Turcs. Elle recommença l'année suivante en Circassie. Les conquêtes qu'y firent les Turcs et les désastres qui en furent les suites, causèrent tant de chagrin au sultan d'Egypte, qu'il en mourut le 22 de doulcaada 901 (2 août de l'an 1496 de J. C.).

901 de l'hégire (1496 de J. C.). ABOU-AL-ADAT-MOHAMMED, successeur de Kaibai, fut déposé au bout de quelques mois.

901 de l'hégire (1496 de J. C.). KANSOU-KHAMMIAH ne régna que peu de jours.

901 de l'hégire (1496 de J. C.). ABOU-AL-ADAT-MOHAMMED remonta sur le trône après Khammiah. Il mourut l'an 904 (1498 de J. C.).

904 de l'hégire (1498 de J. C.). ABOU-AL-KANSOU, installé le 16 de rabî, mourut le 29 de doulcaada de la même année, (8 juillet 1499).

904 de l'hégire (1498 de J. C.). ABOU-AL-NAIR-DOJANBALATH, successeur de Kansou, fut déposé le 18 de djoumadi II de l'an 906 (9 janvier 1501).

906 de l'hégire (1501 de J. C.). SIÏFEDDIN-TOUMANSI, substitué à Djanbalath, fut déposé sur la fin de ramadhan (avril) et tué au mois de doulcaada (juin de la même année.).

906 de l'hégire (1501 de J. C.). KANSOU-ALGOURI, nommé par nos historiens, CANSOU-GOURI, monta sur le trône après la mort de Tournansi. Il gouverna avec une prudence admirable, fut l'arbitre de l'Orient, et balança la puissance de deux grands monarques, Selim I, empereur des turcs, et Ismaël, sultan de Perse. Mais la perfidie à la fin triompha de sa valeur. L'an 922 de l'hégire (1516 de J. C.), Selim lui ayant déclaré la guerre, gagna sur lui, près d'Alep, une grande bataille, où Kansou, trahi par deux de ses généraux, périt (le 24 août) après avoir tué quarante hommes de sa main. Cette victoire de Selim fut suivie de la conquête de presque toute la Syrie.

922 de l'hégire (1516 de J. C.). TOUMANSI, appelé par nos historiens TOMOART, fut élu par les Mameluks pour succéder au sultan Kansou-Algouri. L'an 923, le 1<sup>er</sup> de mouharrem (24 janvier 1517 de J. C.), il perdit à Rodanie, près du Caire, une grande bataille contre les troupes ottomanes. Après cet échec, il se sauva en Arabie, d'où il revint en diligence au Caire. Les ennemis étant entrés d'assaut dans cette capitale, il se défendit au milieu de la place durant six jours, au bout desquels il fut obligé de se retirer. Il retourna ensuite à l'ennemi, auquel il livra un nouveau combat avec un succès aussi malheureux, malgré son extrême bravoure. Récidant encore à prendre la fuite, il se vit atteint par ceux qui le poursuivaient, pris et amené à Selim, qui le fit pendre à une des portes du Caire le 1<sup>er</sup> de rabî 1923 (25 avril de l'an de J. C. 1517). Ainsi finit le royaume d'Egypte, qui devint une province de l'empire ottoman.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES MOGOLS GENGHIZKHANIDES.

Les **Mogols** ou **Mongols** qu'on est accoutumé depuis long-temps à confondre, par une erreur singulière, avec les Tartares ou Tatars qu'ils ont subjugués, étaient originellement une nation turque, qui habitait dans cette partie du Turkestan, qu'on nommait autrefois la Transcasane, et qu'on a depuis appelée le **Mawarannahr**, pays habité aujourd'hui par les Tartares **Usbeks**, et dont la capitale est **Samarcande**. **Yesoukai Behadour**, chef, ou khan de cette horde, commença à lui donner de l'illustration vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Il fit des conquêtes dont on ignore le détail. Mais la gloire de son nom fut éclipsée par celle de son successeur, qui ne lui laissa que l'honneur de lui avoir donné le jour.

### I. GENGHIZKHAN.

L'an 1162 de l'ère (1166 de J. C.). **Témoudjig**, surnommé **GENGHIZKHAN**, fils aîné d'**Yesoukai Behadour** et d'**Oulan Kha**, né, suivant **Abulghasi**, qui nous sert de guide en cet article, l'an 1162 de l'ère (1166 de J. C.), à **Diloun** dans le pays appelé **Blunjuddoc**, succéda à son père. Plusieurs hordes qu'**Yesoukai** avait soumises, se révoltèrent après sa mort. **Genghizkhan**, tout jeune qu'il était (il n'avait que treize ans), marcha contre elles à la tête des treize hordes qui lui étaient restées soumises, et fit des prodiges de valeur, mais sans un succès décisif. Obligé de se retirer, il resta quelques années dans une sorte d'inaction, jusqu'à ce qu'il eût atteint un âge plus avancé. Ayant ensuite rassemblé ses fidèles sujets, il vint attaquer de nouveau les rebelles; et les ayant vaincus dans une grande bataille, il fit jeter leurs chefs dans soixante-dix chaudières d'eau bouillante. D'autres exploits semblables rendirent son nom célèbre et redoutable en peu de temps. Le khan des Tartares **Khérites** ayant été chassé par ses sujets, **Genghizkhan**, dont il implora le secours, le rétablit. Ce prince, nommé **Togrol Ouk-Khan**, était chrétien de la secte de **Nestorius** et prêtre; c'est ce prêtre **Jean**, si fameux dans nos histoires). **Ouk-Kan** se brouilla dans la suite avec son bienfaiteur. L'an 1225 de l'ère (1229 de J. C.), vaincu par **Genghizkhan**, il fut massacré dans sa fuite par deux chefs des Tartares **Naimans**, chez lesquels il voulait se retirer. L'an 1211 de J. C., après avoir subjugué presque toutes les hordes des Tartares septentrionaux, **Genghizkhan** tourna ses armes contre les Tartares **Nin-tché**. C'étaient les maîtres de la Tartarie orientale et des provinces septentrionales de la Chine; les Mogols eux-mêmes leur étaient soumis. **Genghizkhan** triompha par-tout où il se présenta. Les villes qu'il attaquait se rendent, ou sont emportées d'assaut; **Yen-kiog**, capitale de cet empire, qu'on peut regarder, dit **M. de Guignes**, comme **Pé-king** d'aujourd'hui ouvre ses portes, l'an 1215, après un long siège, au général **Maagan**. De grands soulèvements rappellent **Genghizkhan** en Tartarie. Il est vainqueur par-tout où il se présente. Les armées qu'on lui oppose sont taillées en pièces, on mises en fuite. L'an 1218 de J. C., il quitte ce vaste pays, pour aller faire la conquête de l'Asie occidentale. Le **Kharisme**, l'**Aderbidjane**,

le **Khorasan**, le pays de **Gazna**, la **Transcasane**, l'**Irak persique**, le **Kapichaq**, tombent sous ses lois dans le cours de six années de guerre. L'an 1224 de J. C., il retourne à **Paracout**, dans le pays des **Khérites**, dont il avait fait sa capitale depuis la défaite d'**Ouk-Khan**. L'an 1225, il passe, à la tête d'une armée, dans le royaume de **Tangut**. Quelques victoires lui assujétissent entièrement ce pays. Ses généraux continuent la guerre chez les Tartares **Nin-tché**. **Genghizkhan** va les rejoindre. Il était sur le point d'achever la ruine de cette puissante monarchie, lorsqu'une maladie violente arrête le cours de ses exploits. Elle l'emporte le 24 août de l'an 1227 (10 ramadhan 624 de l'ère), dans la cinquante-troisième année de son règne, à l'âge de soixante-six ans. Ce prince, fondateur de l'empire le plus étendu qui ait jamais été, regna sur des ruines, et n'édifia ou ne répara presque rien (**Bokara**, au pays des **Usbeks**, est la seule ville qu'il ait fondée). Il laissa les Mogols aussi grossiers et aussi ennemis des arts et des sciences qu'il les avait trouvés. Ils continuèrent, sous son règne, de se vêtir à la manière de leurs ancêtres, de se nourrir comme eux du lait et de la chair de leurs troupeaux, et d'habiter sous des tentes. Ils leur avait néanmoins donné des lois pour la discipline militaire et quelques-unes pour la vie civile, qu'il fit rigoureusement observer, mais qui s'adoucirent point la férocité de leurs mœurs. On ignore de quelle religion il fut, et si même il en eut une. Pour les Tartares, ils étaient idolâtres; ils avaient des temples tournés vers le Nord, et dont la principale entrée regardait le midi. Leurs prêtres, vivant dans une espèce de communauté, avaient un supérieur général nommé le grand lama, qui jouissait d'une grande considération. De cinq cents femmes qu'eut **Genghizkhan**, il laissa neuf fils, dont les quatre principaux furent, **Touschi**, **Zagatai**, **Oukai** et **Touli**, tous quatre nés de **Bortaxucan**, sa première femme. Ils eurent part au gouvernement sous leur père, et contribuèrent beaucoup à ses victoires. Le troisième fut son principal héritier. **Touschi** lui succéda de son vivant dans le Turkestan, la **Bactriane**, l'**Astracan** et le pays des **Usbeks**. Celui-ci laissa trois fils, **Batou**, **Mangon**, **Baidar**, dont l'aîné fut la souche des princes de **Crémée** et des khans **Usbeks**. **Zagatai** régna dans la **Transcasane**, dans l'Inde septentrionale et le **Tibet**. Le partage de **Touli** fut le **Khorasan** avec une partie de l'Inde (P. dans l'histoire générale des Huns, T. IV, pp. 1 et seq., la description des mœurs des Mogols, que nous nommerons désormais Tartares pour nous conformer à l'usage).

### II. OKTAI-KHAN.

626 de l'ère (1230 de J. C.). **OKTAI** ou **Ogotai**, que **Genghizkhan**, son père avait nommé son successeur, ne fut proclamé que l'an 1229 de J. C., à son retour de la Chine, où il était occupé à faire la guerre depuis quatre ans. **Touli**, son frère, avait gouverné, pendant l'interregne, en qualité de régent. Ce prince mourut l'an 1252 de J. C. et fut extrêmement regretté d'**Oktaï** qu'il avait toujours servi avec beaucoup de zèle, de



valet et de fidélité. L'an 650 de l'hégire (1253 de J. C.), Sudai Behadour, son général, le rend maître de Kas-Fong-Fou, la plus forte place de Niu-tché, qu'il tenait assiégée depuis plusieurs années. Ce général, homme féroce, voulait que son maître fit égorger tous les habitants; mais Hs-Tchaltai, ministre du khan, s'opposa à ce conseil barbare, et obtint qu'on se bornât à faire mourir les princes du sang. Il sauva la vie par là à un million quatre cent mille familles. L'empereur du Niu-tché s'était retiré à Jouing-Fou, place très-bien fortifiée, mais après s'y être défendu pendant deux ans, il se brêla dans une maison, où il avait fait mettre le feu. Ainsi fut l'empire des Niu-tché dans la Chine. Oktai, maître de la plus grande partie de l'Asie, tourna ses armes du côté de l'Europe. L'an 651 de l'hégire (1255 de J. C.), il envoya son fils Gaiouk, avec ses neveux, Batou, Mangou, Baidar dans les pays situés au-delà de la mer Caspienne. Ils pénétrèrent dans la Russie, de-là dans dans la Pologne, puis en Hongrie, portant la désolation par-tout, ravaillant les villes, dévastant les campagnes, massacrant toutes les personnes qui tombaient entre leurs mains, sans distinction, ni d'âge, ni de sexe, ni de condition. Pendant que les Mongols désolaient ainsi l'Europe, d'autres corps de ces barbares étaient venus fondre sur la Syrie et les contrées voisines. Oktai, de son côté, poursuivait, avec non moins de cruauté, ses conquêtes à la Chine. La mort le surprit au milieu de ces funestes expéditions, l'an 653 de l'hégire (1251 de J. C.), à l'âge de cinquante-six ans. En mourant il ordonna que son petit-fils, Schiramous, lui succédât.

## TOURAKINA-KHATOUN, AÏEULE.

653 de l'hégire (1251 de J. C.). TOURAKINA-KHATOUN, femme d'Oktai, l'empara des rênes de l'empire après la mort de son époux, sans égard pour ses derniers ordres. Elle se contenta du titre de régente, n'ayant en vue que de faire tomber la couronne à son fils Gaiouk, qui était alors en Hongrie. Elle y réussit. L'an 654 de l'hégire (1256 de J. C.), au retour de ce prince, elle tint une grande assemblée, où il fut reconnu pour successeur de son père au préjudice de Schiramous.

## III. GAIOUK.

654 de l'hégire (1256 de J. C.). GAIOUK, fils d'Oktai, fut proclamé grand khan de la Mongolie le 24 août 1256. Plusieurs subalternes (trangers), et notamment frère Jean de Plaiscamps, nonce du pape auprès des Mongols, assistèrent à cette cérémonie. Gaiouk, lorsqu'il fut sur le trône, forma de grands projets sur l'Europe; mais la mort ne lui donna pas le loisir de les exécuter. Le 6 de rabî 1, 657 de l'hégire (21 juin 1257 de J. C.), suivant Abulfazl, fut le terme de ses jours. Il était alors dans sa quarante-troisième année.

## OGOLGANMISCH, RÉGENTE.

657 de l'hégire (1259 de J. C.). OGOLGANMISCH, femme de Gaiouk, prit le gouvernement de l'empire après la mort de son époux, jusqu'à ce que le trône fût rempli par le choix des grands de la nation. L'an 658 de l'hégire (1259 de J. C.), elle fit sa démission dans une grande assemblée, où l'on élit un nouveau souverain.

## IV. MANGOU-KHAN.

658 de l'hégire (1259 de J. C.). MANGOU, fils de Toulé et neveu d'Oktai, fut proclamé grand khan des Mongols au commencement de l'an 1259. La même année il nomma le général Houbai pour aller soumettre le Thibet. Tout ce pays fut conquis; ses villes et ses châteaux rasés. L'an 1252 de J. C., à la sollicitation du roi d'Arménie, Mangou prend le parti d'embrasser le Christianisme, et d'unir ses forces à celles des Chrétiens, pour exter-

miner les Musulmans de la Terre-Sainte. Houlagou, son frère, part, à la tête d'une puissante armée, pour l'exécution de ce dessein, mais avec ordre de commencer par détruire les Bathéniens ou Assassins de Perse. L'an 1255 de J. C., arrive à la cour de Mangou Guillaume de Rubruquis, frère mineur, avec le P. André dominicain, de la part de S. Louis, pour demander au khan la permission de demeurer dans ses états, et d'y prêcher l'Evangile. Rubruquis fut témoin du christianisme de Mangou et des autres Mongols. C'étaient des chrétiens de nom, qui ne savaient pas distinguer la vraie religion des fausses. Cette ambassade n'eut aucun succès, parce qu'elle fut un mal-entendu perpétuel. Les diacres des ambassadeurs qui parlaient latin, et les réponses des Tartares qui parlaient leur langue, étaient, dit un homme de beaucoup d'esprit, de vraie coq-l'âne. Rubruquis et son confrère proposèrent au khan de se faire chrétien, lui montrèrent la croix et l'image de la sainte Vierge, qu'ils encensèrent en sa présence; ils étaient revêtus de belles éphes, et chantaient le *Salve Regina*. L'empereur tartare, fâché d'un bon interprète, prit tout cela pour des hommages qui étaient rendus à sa personne au nom et de la part de S. Louis. Il en parut fort content, fit boire aux ambassadeurs du *cosmor*, c'est-à-dire du lait de jument aigri (c'était la boisson enivrante du pays), et les renvoya avec quelques présents, entre autres plusieurs bœufs et beaux chevaux, et une lettre à S. Louis dans laquelle il prenait le titre de *filz de Dieu* et de *souverain des seigneurs de la terre*, et ordonnait à ce monarque de se conformer exactement à la créance et aux lois du grand Genghizkhan, lui voulant obtenir son amitié et mériter ses bontés. Tel fut le succès de la mission de Rubruquis et de son compagnon. L'an 654 de l'hégire (1256 de J. C.), Rokneddin Gourschah, huitième et dernier roi des Bathéniens, se remet entre les mains d'Houlagou, déjà maître de tout son pays, et obtient son pardon grâce de la vie, mais des hérauts considérables. L'an 1258, le 25 janvier (15 de moisarrah 656 de l'hégire), Houlagou paraît avec son armée devant Bagdad. Il commence l'attaque de la place le 29 du même mois; Bagdad lui ouvre ses portes le 10 février suivant, après que le calife Moulaïem eut été se remettre entre ses mains. Ainsi finit, dit M. de Guignes, l'empire des califes, qui « avait fait trembler autrefois toute l'Asie. Il passa tout entier sous la domination des Mongols. Houlagou porta la guerre dans la Syrie, devint maître de l'Asie mineure, jusqu'au détroit de Constantinople. Son général Baijou Novian disposa à son gré du trône d'Iconium; et tous ces pays furent ravagés. Il ne restait presque plus aux Mongols, pour avoir soumis toute l'Asie, que de détruire la dynastie des Song, qui régnaient dans la partie méridionale de la Chine. » Kublaï, frère d'Houlagou, fut chargé de cette expédition. Mangou-Khan vint lui-même à son secours; mais il périt à l'assaut d'une place du Se-tchun le 9 août 1259 (17 schabân 657 de l'hégire), à l'âge de cinquante-deux ans. Cet événement obligea tous les grands de la nation mongole à retourner en Tartarie pour l'élection d'un nouvel empereur. Elle tomba sur Kublaï. Mais ce prince abandonna les parties occidentales de son empire à Houlagou. Nous nous contenterons de marquer les successeurs de ce dernier, réservant pour l'article de la Chine la Chronologie des empereurs des Tartares orientaux.

## V. HOULAGOU-KHAN.

657 de l'hégire (1259 de J. C.). HOULAGOU, fils de Toulé et frère de Mangou-Khan, demeura en possession des conquêtes qu'il avait faites dans l'Asie occidentale, par la concession de Kublaï Khan, son frère. Bahar, sultan d'Egypte, reprit sur lui la plupart des villes de Syrie. Houlagou mourut l'an 658 de l'hégire (1259 de J. C.), à Maragha, dans le tems qu'il se disposait à marcher contre Bilarz. Ce prince aimait les sciences, et protégeait ceux qui les cultivent, principalement les astronomes, pour lesquels il avait fait bâtir un observatoire à

Maragha. Il traita toujours les Chrétiens avec beaucoup de considération.

Vnici le dénombrement des états que possédait Houlagou. Le Khorasan (l'ancienne Bactriane, dont Nichebourg est la capitale), l'Irak persique (pays des Perthes, dont la capitale est Ispahan), l'Itak arabeque, ou babylonienne, qui comprenait l'Assyrie ou le Kurdistan et la Chaldée, dont Bagdad était la capitale; l'Aderbidjane (la Médie), dont la capitale était Tauris; le Pars, ou la Perse, qui avait pour capitale Schiraz; le Kurrastan (l'ancienne Susiane, dont la capitale était Shuster, autrefois dite Suse), le Diarbeck, qui comprenait une partie du Kurdistan; l'Al-Jazireh, ou la Mésopotamie, ayant pour capitale Mossul, bâtie près de l'ancienne Ninive; enfin le pays de Roum. (*Hist. univ.*)

#### VI. ABAKA-KHAN.

<sup>1261</sup>/<sub>1261</sub> de l'hégire (1265 de J. C.). ABAKA-KHAN, fils d'Houlagou, lui succéda par le consentement des princes mogols. Il enfantait presque entièrement l'empire des Turcs en Asie. Mais il ne fut pas également heureux contre les Sarrasins. Sous son règne, Bibars continua ses progrès en Syrie sur les Mogols et sur les Francs, leurs alliés. Il leur enleva plusieurs villes, et les défait en plusieurs combats (*Foy.* Bibars I, sultan d'Egypte). L'an 1274, Abaka envoya au concile de Lyon des ambassadeurs chargés de faire un traité d'alliance avec le pape et les princes chrétiens. Cela ne l'empêcha pas d'être battu, l'an 1277, par Bibars, près d'Emese, ou près de Damas. L'an <sup>1282</sup>/<sub>1282</sub> de l'hégire (1285 de J. C.), Mango Timour, son frère, défait en bataille rangée par Kélaou, successeur de Bibars, en meurt de décepçion. L'an 1289 de J. C., Abaka, ayant échoué devant Roha, ou Edesse, dont il avait formé le siège, se retire à Hamadan, où il célèbre la fête de Plagues avec les Chrétiens. Il ment le survenant, 30 mars, (18 d'août de 680 de l'hégire), à la suite d'un repas, où il avait été invité par son valet, qui fut soupçonné de l'avoir empoisonné. Il laissa deux fils, Argoun et Kandiagou.

#### VII. NIKOUDAR, dit AHMED-KHAN.

680 de l'hégire (1282 de J. C.). NIKOUDAR, frère d'Abaka Khan, lui succéda au préjudice de ses neveux. Il avait été baptisé dans sa jeunesse sous le nom de Nicolas; à peine fut-il sur le trône qu'il embrassa le Mahométisme, et prit le nom d'A Ahmed-Khan. Dès lors il devint l'ennemi des Chrétiens, les hantait de ses états, et renversa leurs églises. Ses parents, quoiqu'ils ne fussent pas chrétiens, eurent en horreur son apostasie. L'an <sup>1287</sup>/<sub>1287</sub> de l'hégire (1285 de J. C.), Argoun, son neveu, se révolta contre lui. Argoun est battu par Al-Inak, général d'A Ahmed, et tombe entre les mains de son oncle, qui le fait garder dans une étroite prison. L'an 1284 de J. C., l'émir Bogha, chargé de le faire mourir, le délivra par haine contre le Khan, dont la vie molle et les débauches avaient soulevé tous ses sujets. Argoun, à la tête d'une troupe de soldats déterminés, attaque le Khan, le met en fuite, l'atteint peu après et le livre à sa belle-mère, qui le fait mettre à mort.

#### VIII. ARGOUN-KAN.

<sup>1287</sup>/<sub>1287</sub> de l'hégire (1284 de J. C.). ARGOUN, fils d'Abaka-Khan, fut proclamé Khan après la mort d'A Ahmed; mais il ne voulut prendre ce titre qu'après avoir reçu l'investiture du grand Khan de Tartarie, dont il se regardait comme vassal. Il donna la charge de venir à Bogha; celui-ci ayant au-dessous de lui Samoudin Said, chef du divan, dont le mérite et le crédit l'effrayaient, vint à bout de le faire périr par ses calomnies. Bogha ne mettait plus alors de bornes à son ambition, entreprit de supplanter son maître. Il n'y réussit pas, et fut tué par ordre du Khan l'an 686 de l'hégire (1287 de J. C.). Un médecin juif eut alors la confiance d'Argoun. Les Mahométans perdirent

à ce choix, et furent exclus, par les conseils du juif, des charges de judicature et de finance; mais les Chrétiens y gagnèrent. Argoun fit même alliance avec les Francs, et se proposait de les mettre en possession de la Terre-Sainte. Mais tandis qu'il se préparait à l'exécution de ce projet, il est étiqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau l'an 689 de l'hégire (1290 de J. C.).

#### IX. KANDIAGOU-KHAN.

689 de l'hégire (1290 de J. C.). KANDIAGOU, fils d'Abaka-Khan, et frère d'Argoun-Khan, fut élu pour succéder à ce dernier. Ses débauches, sa perfidie, et son impiété, le firent détester de ses sujets et mépriser des étrangers. L'an 695 de l'hégire (1294 de J. C.), Baidou, son cousin, à la sollicitation des grands, se révolta contre lui, le vainquit dans une bataille, le prit et le fit étrangler.

#### X. BAIDOU-KAN.

695 de l'hégire (1294 de J. C.). BAIDOU, petit-fils d'Houlagou, prit possession du trône après la mort de Kandiagou-Khan; mais il ne put s'y maintenir. Casan, fils d'Argoun-Khan, et gouverneur du Khorasan, lui déclara aussitôt la guerre, pour venger, disait-il, la mort de son oncle. On en vint à une bataille, où Baidou, trahi par ses vassaux, fut entièrement défait. Il fut arrêté dans sa fuite, et mis à mort par ordre du vainqueur, après 8 mois de règne.

#### XI. CASAN-KHAN, dit MOHAMMED.

694 de l'hégire (1295 de J. C.). CASAN, ou GASAN, fils d'Argoun Khan, s'empara du trône, que la mort de Baidou laissait vacant. Il avait embrassé, pour y parvenir, le Mahométisme, par le conseil de Neurma, son atabek, seld musulman. Ce prince conserva néanmoins toujours un fonds d'inclination pour les Chrétiens. L'an 1299 de J. C., accompagné des rois d'Arménie et de Géorgie, il fit irruption en Syrie. Naser, sultan d'Egypte, vint à sa rencontre. Casan tailla en pièces son armée près d'Emese, et l'obligea de retourner en Egypte avec sept cavaliers. L'an 1303, le sultan réjura ce malheur par une victoire complète, qu'il remporta sur Koutlouk, ou Koutlouk, général des Mogols, près de Damas. Cet échec obligea ces derniers de retourner en Perse. Mais Casan eut vu se mettre l'année suivante à la tête de son armée contre le sultan, les succès virent entre les deux princes. L'an 1304, le 31 mai (25 de schawal 703 de l'hégire), Casan mourut à Scham Casen, près de Rai, dans la onzième année de son règne. Ce prince aimait les lettres et les arts.

#### XII. ALDGIAPTOU, dit KHODABANDEH.

705 de l'hégire (1304 de J. C.). ALDGIAPTOU, frère de Casan, vint du Khorasan, dont il était gouverneur, pour lui succéder. Il se fit mahométan, à son exemple, dès qu'il fut sur le trône. Il n'en fut pas cependant moins opposé que lui aux Sarrasins. L'an 1305 de J. C., il prit la défense d'Atton III, roi d'Arménie, contre les incursions qu'ils avaient faites dans ce pays, et envoya Balargan, son général, pour les en chasser. Il y vint en personne l'an 1307. Mais sur ce que Livon, roi, régent d'Arménie, avait trop tardé de venir guder de lui, il les fit mettre à mort. Son règne du reste fut tranquille et florissant. Il mourut l'an 1317 de J. C. (717 de l'hégire), âgé de 36 ans, à Soltaie, qu'il avait fondée (*Foy.* Livon III, roi d'Arménie).

#### XIII. ABOUSAID.

<sup>717</sup>/<sub>717</sub> de l'hégire (1317 de J. C.). ABOUSAID, surnommé BARANOUR, remplace son père Aldgiaptou sur le trône, à l'âge de 12 ans. Son règne fut agité par fréquentes révoltes des émirs.

Il mourut dans le Schirvan, l'an 1555 (1161 de l'hégire), à l'âge de 50 ans. Ce prince fut, à quelque sorte, le dernier khan genghizkhanide de Perse. Après sa mort, les provinces de cet empire furent envahies par les grands, et ses successeurs restèrent sans autorité. Cet état de confusion subsista jusqu'au tems de Timur-Beg, qui renversa toutes ces monarchies naissantes, et changea la face de l'empire persan. Nous passerons tout de suite à ces fameux conquérants, par où finira notre chronique des empereurs mogols de Perse.

## TIMUR-BEG, ou TAMERLAN.

<sup>1161</sup> de l'hégire (1560 de J. C.). TIMUR-BEG, nommé par nos historiens TİMURLENG et TAMERLAN, naquit le 25 de schaban de l'an 756 de l'hégire (1357 de J. C.), à Khoundgê-Ilgar, dans la province de Kesch, capitale d'un petit état, faisant partie de l'ancienne Sogdiane, dont Targai Nébian, son père, était émir ou prince. Celui-ci était mort l'an 1560, Timur-Beg lui succéda; mais sa fortune ne se borna point là. L'an 1570 de J. C., au mois de mars ou d'avril (ramadhan 771 de l'hégire), sa valeur, éprouvée en diverses rencontres, lui mérita le trône impérial du Zagataï, où il fut élevé par le suffrage des émirs. Presque tout le cours de son règne fut un enchaînement de victoires et de conquêtes. L'an 1571 de J. C., il subjuguait les Gètes, établis à l'orient du Kaptchaq. L'an 1579, il acheva la conquête du Kharisme. L'an 1580, il tourna ses armes contre le Khorasan, qu'il réduisit sous ses lois dans l'espace de trois ans. L'an 1585, il marche contre les princes ilkaniens, maîtres de l'Aderbidgiane, s'empare de Solhanie et de Tauris leurs capitales, et les dépouille, l'année suivante, du reste de leurs états. L'an 1586, il passe dans la Géorgie, force Tethi, capitale du pays, fait prisonnier Mispé Bagrat, roi de Géorgie, et ne lui rend la liberté qu'après l'avoir obligé d'abjurer le Christianisme. Chassé de la Syrie, l'an 1587, par le sultan Barkok, après avoir été battu deux fois, il porta la guerre dans le Tarquestan. La conquête de ce royaume fut l'ouvrage pour lui de quelques mois. Il entre, la même année, dans la Perse. Isfahan lui ouvre d'abord ses portes, se révolta ensuite, soutint un siège, fut emportée d'assaut, et expia sa résistance par la perte de soixante-dix mille de ses habitants, que le vainqueur fut égorger. Scliraz le reçut dans ses murs, dès qu'il se présente, le 12 décembre de la même année. L'an 1595, il porta la guerre sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Il pétra, cinq ans après, dans l'Indostan, arrive aux environs de Delhi le 5 janvier 1599, prend cette place à la suite d'une victoire remportée sur les Indiens, s'avance jusqu'au Gange, portant partout la désolation et le ravage, reprend ensuite le chemin de Samarcande, où il arrive le 16 mai de la même année. L'an 1600, sollicité par l'empereur de Constantinople, il fait irruption sur les terres de l'empire ottoman, prend d'assaut et saccage, au bout de dix-huit jours, la ville de Siouan, ou Sébasté, qu'il avait inutilement sommée de se rendre. Après avoir exercé sur elle une vengeance

terrible, il repasse en Syrie, dont il enlève la plupart des places au sultan d'Egypte, quitte ce pays pour aller achever la conquête de l'Irak babylonienne, se rend maître de Bagdad le 9 août 1601 (28 de doulcadgê 805 de l'hégire), et livre cette ville au pillage et au glaive. Elle fut entièrement détruite; mais les villes de ces contrées étaient aisément rasées, et se rebâtissaient de même: elles n'étaient que de briques séchées au soleil. Tamerlan da la retourner dans l'Asie mineure. L'an 804 de l'hégire, le 29 de doulcadgê (30 juin 1402 de J. C.), suivant les historiens arabes, le 28 juillet 1402, suivant les Grecs, il gagne, près d'Angourî, ou Ancyre, sur Bajazet I, empereur ottoman, une célèbre bataille, où ce dernier est fait prisonnier avec son fils Musa. Tamerlan usa de cette victoire avec une modération qui ne lui était pas ordinaire. Étant entré dans le camp ennemi, et s'étant logé dans la tente du monarque ottoman, il en demandait des nouvelles, lorsqu'on l'amena les mains liées. Il ordonna sur-le-champ qu'on le délie, et qu'après lui avoir donné le tems de se délasser un peu de la fatigue d'une si cruelle journée, on le lui présente dans un état conforme à sa dignité. Bajazet, le plus orgueilleux des hommes, parut devant son vainqueur avec plus de fierté que de douleur. Tamerlan l'ayant considéré un moment, et voyant qu'il était borgne, ne put s'empêcher de sourire: *Il n'est pas d'un grand cœur, lui dit Bajazet, d'insulter un malheureux. Je n'insulte pas à ton état, lui répondit le Tartare; mais je ris de ce que la fortune a partagé l'empire du monde entre un borgne comme toi, et un boiteux comme moi.* Tamerlan était effectivement resté fort incommode d'une blessure au pied, qu'il avait autrefois reçue dans un combat. *Tu aurais pu, ajouta-t-il, éviter ton malheur par un peu de condescendance. — Profite de ta fortune, répliqua le superbe ottoman, et ne te mêle point de me donner des leçons.* Malgré cette fierté déplacée et en quelque sorte outragée, Tamerlan lui prodigua les bons traitemens, et n'eut rien pour la consoler dans son malheur; il était même sur le point de lui rendre la liberté, lorsque Bajazet mourut (*Voyez Bajazet I, empereur ottoman*). La conquête de la Natolie suivit la bataille d'Angourî. Pruse fut réduite en cendres, Nicée pillée, et tout le pays jusqu'au Bosphore de Thrace dévasté. L'an 1604, Tamerlan retourne à Samarcande, d'où, après quelque séjour, il part pour faire la conquête de la China. Mais la mort le surprit à Oïcar, dans le Tarquestan, le 1 avril 1605 (30 de ramadhan 807 de l'hégire), à l'âge de soixante-onze ans. Ce prince infatigable était non-seulement boiteux, comme on l'a dit, mais encore manchot du côté droit. Il n'eut d'autre règle que son ambition, et se crut tout permis pour arriver à la monarchie universelle où il aspirait. Le P. Catrou (*Hist. gén. de l'emp. du Mogol*, t. 1, p. 7) voudrait persuader qu'il avait du penchant pour le Christianisme. Mais d'Herbelot (p. 888) pense, avec plus de raison, que ce prince favorisait du préférence le Mahométisme. Nous ne suivrons pas plus loin les empereurs tartares, dont les affaires n'eurent dans la suite presque plus de rapport avec celles de l'Europe.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES EMPEREURS OTTOMANS.

« Après que les sultans selgiouicides, dit M. de Guignes, eurent été entièrement détruits par les Mogols, leur empire se trouva divisé en différentes petites principautés, et une quantité d'émirs selgiouicides et turkomanes, qui étaient établis dans l'Asie mineure, se rendirent souverains chacun dans leur province. Ils s'étaient d'abord retirés dans les montagnes, pendant que les Mogols étaient maîtres des plaines. Toutes ces petites principautés sont en nombre de onze. Une était possédée par l'émir Thamas, ou Altman, ancêtre des Turcs Othmanides (ou Othmanas). Tout ce qui précède le règne de ce prince, dans les historiens turcs, ne contient que des fables inventées pour relever la gloire de cette famille. Othman et Orkan ne furent que de simples émirs selgiouicides, qui profitèrent du malheur de leurs maîtres. Ils soulevèrent dans la suite plusieurs émirs de leurs voisins; et sous les princes postérieurs, ces Turcs se rendirent maîtres de l'Asie mineure entière... Les conquêtes, que ces princes firent ensuite sur les Chrétiens et sur les Musulmans, ne dirent entreprendre un des plus puissants de l'Asie. Ils tiennent à présent leur cour à Constantinople ». Telle est l'origine la plus certaine de la monarchie des Ottomans.

### I. OTHMAN.

L'AN 698 de l'égire (1309 de J. C.). OTHMAN ou ATTHMAN, commandant appelé OTTHMAN, fils, à ce qu'on prétend, d'Ortogral, était, comme on l'a dit, l'un des émirs de Gaiathbeddin Massoud, dernier sultan d'Iconium. Voyant cette monarchie détruite, il forma le projet d'en éléver une nouvelle sur ses ruines. Plusieurs émirs se joignirent à lui; il se soumit d'autres par la force des armes. Il enleva aux Grecs et aux Tartares plusieurs villes, dont la plus considérable est celle d'Iconium qu'il prit sur les derniers. Enfin il eut pour ses conquêtes par celle de Pruse, ou Bursa, en Bithynie, dont son fils Orkan se rendit maître après un long siège, l'an de l'égire 726. Il était convenu par la capitulation que les habitants devaient sortir de la place avec tous leurs effets. Mais Orkan, par une perfidie adroite, commença par retenir les enfants, disant qu'il n'était pas juste de les enlever à leur patrie sans prendre leur consentement; et que, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de pouvoir le donner, ils resteraient dans la ville. Par une semblable ruse, il retint ensuite les effets comme un héritage dont on se pouvait les priver; ce qui fit qu'aucun des habitants ne voulut s'expatrier. Othman était alors malade. Il mourut le 10 de ramadan de la même année (10 août de l'an de J. C. 1326), à l'âge de 69 ans (*Hist. Univers.*). Othman ne prit jamais le titre d'empereur ni de sultan, et se contenta de celui d'émir. Mais son gouvernement n'en fut pas moins despotique. Il avait su persuader à ses sujets que l'autorité du souverain doit être absolue parce qu'il est, disait-il, l'image de la divinité qui ne peut être bornée dans

ses décrets. Quelque heureux et quelque rapide qu'ait été le succès de ses armes, il vit s'élever à côté de lui une puissance qui contraindrait la sienne, et qu'il n'osa pas attaquer par respect pour la loi qui défend aux Musulmans de faire la guerre à leurs frères. Cette puissance fut celle de Karameh, chef des Turcomans, déjà établis en Asie avant lui. Ce prince, voyant la dynastie des Selgiouicides déclinée, s'empara de la Cappadoce, avec d'autres pays voisins, et y forma un état considérable, qui subsista pendant plus de trois siècles. Ottoman fut un souverain si bienfaisant envers ses peuples, qu'encore aujourd'hui, à l'avènement des sultans au trône, les Turcs leur souhaitent la bonté d'Ottoman.

### II. ORKAN.

726 de l'égire (1326 de J. C.). ORKAN, fils d'Othman, lui succéda. Il prit le titre de sultan, et établit sa résidence à Pruse. Ce prince, à la faveur de la méintelligence qui renaquit parmi les Grecs, recula considérablement les bornes de l'état que son père avait fondé. L'an 727 de l'égire, il se rendit maître de Nicomédie, que le gouverneur Calo-Jean abandonna lâchement à son approche. L'an 735 (de J. C. 1333), il prit Nicée par composition, au bout d'un siège aussi sanglant qu'opératoire, après avoir battu l'empereur Andronic le jeune. Orkan eut d'étroites liaisons avec l'empereur Jean Cantacuzène, qu'il défendit contre ses rivaux, et dont il épousa la fille Théodora. Mais il trompa son beau-père en différentes occasions, et lui fit payer cher les secours qu'il lui donna. L'an 760 (1359 de J. C.), Soliman, son fils aîné l'Helléspont sur des radeaux, prend Gallipoli, la clef de l'Europe, et pénètre fort avant dans la Thrace. L'année suivante ce jeune prince poursuivait ses conquêtes en Europe, aidé de son frère Amrath, neurt d'une chute de cheval. Orkan fut si sensible à cette perte, qu'elle lui causa la mort à lui-même, à mois après celle de son fils, l'an de l'égire 761 (de J. C. 1360), dans la 55<sup>e</sup> année de son règne et la 70<sup>e</sup> de son âge (*Hist. Univers.*). La fourberie et la violence firent toute la politique d'Orkan. Il dépouilla plusieurs émirs de Natolie sous divers prétextes; il ne garda les traités avec les Chrétiens qu'autant que ses intérêts le demandèrent; il usa de ses victoires avec une cruauté qui lui assujettit d'avance les places qu'il menaçait, par la terreur qu'elle leur inspira. Il fut dit néanmoins, à la louange d'Orkan, qu'il établit dans son état plus d'ordre qu'on n'en devait attendre d'un prince injuste et cruel. Ce fut lui qui institua dans chaque ville un eodî; juge qui devait répondre au pacha ou gouverneur de la province. Il assigna une solde journalière aux troupes, accoutumées jusqu'alors à ne vivre que de pillages, et donna à chaque corps militaire un uniforme. Il fonda des hôpitaux, bâtit des mosquées, fournira les lettres, et érigea des collèges pour les cultiver. C'est à lui qu'on doit rapporter l'institution de la fameuse milice des Janissaires, que son fils Amrath, à qui on l'attribue ordinairement, ne fit que perfectionner. Orkan retenu un

grand nombre de Chrétiens dans les fers. Il étoit entre eux les jeunes gens les mieux faits, dont il compose différentes classes. sous des capitaines expérimentés, pour les former au métier des armes. Amurath, son fils, qui en eut le commandement général, s'en servit utilement contre les Chrétiens eux-mêmes (*Anecd. Orient.*).

### III. AMURATH I.

761 de l'hégire (1360 de J. C.). AMURATH, ou MORAD, nommé par les Occidentaux LAMORABOQUIN, fils d'Orkhan, devint son successeur à l'âge de 41 ans. Après s'être rendu maître d'Ancyre et de plusieurs châteaux voisins, il envoya Schabin, son grand visir, en Thrace, pour achever la conquête de cette province. Andrinople, après une longue et vigoureuse résistance, est prise par stratagème et saccagée; d'autres places des mêmes quartiers se rendent presque sans résistance. Froissard, raconte, d'après le roi d'Arménie qu'il avait vu en France, qu'Amurath se proposait de faire la conquête de la Servie en envoyant des ambassadeurs au despot de ce pays avec un mulet chargé d'un sac de millet, voulant lui faire savoir par là qu'il ferait entrer sur ses terres une armée aussi nombreuse que les grains de millet qui étaient dans ce sac. Le despot ayant demandé trois jours aux ambassadeurs pour leur répondre, fit jeter pendant ce temps toute la volaille de sa basse-cour; et le troisième jour, il fit verser devant elle le sac de millet qui, en moins d'une demi-heure fut avalé. Alors, adressant la parole aux ambassadeurs qui étaient présents: *Heure seigneurs, leur dit-il, avez-vous vu comment le millet, que vous m'avez apporté de par votre maître en moy menaçant, est dévoré et mis en néant par celle poulailler? et encore en mangeraient-ils bien plus largement, s'ils en avoient... Lamorabouquin* (c'est ainsi qu'il appelle Amurath) *me munde que si je n'obéis à lui, il mettra dedans mon terre gens d'armes sans nombre. Si dites-lui, de par moy, que je les attends; mais il ne s'y en saura si tant venir s'ils ne soient tous dévorés, comme le millet a été dévoré par cette poulailler.* Et de fait, Amurath ayant envoyé une armée de six mille hommes en Servie, le despot trouva moyen d'en enfermer l'avant-garde dans une embuscade où elle fut tuée en pièces. *Bien en y avoient aucuns qui se croyoient: sauver, mais non fient; car ils furent chassés et versés par terre tous morts, d'occupes un tout tel en leur sava. Or retournaient ceux de l'arrière-garde devant Lamorabouquin, et lui contèrent le grand meschaf qui estoit arrivé à ses gens.* Voilà ce que le roi d'Arménie racontait à la cour de France. Si l'anecdote est vraie, il faut ajouter qu'Amurath prit bien sa revanche dans la suite; car, l'an 791 de l'hégire, étant passé en Europe, il livra bataille, dans la plaine de Casovie, à l'armée des Chrétiens, composée de Serbiens, de Bulgares et de Hongrois, la mit en fuite, et fit prisonnier le roi de Servie, nommé Lazzare. Il ne jout pas, à la vérité, du fruit de sa victoire; car après l'écouler, comme il visitait le champ de bataille, un soldat trébucha; qui se mourant, ramenant ses forces à la vue de cet ennemi, lui porta un coup de dague, dont il mourut le même jour, en commencement de ramadhan selon M. de Guignes (sout en septembre de l'an de J. C. 1381), dans le 30<sup>e</sup> année de son règne, et la 71<sup>e</sup> de son âge (*Hist. Univ.*). Les Annales turques mettent la mort d'Amurath en 765 (de J. C. 1363). Amurath I réunissait des qualités opposées, qu'il rarement se trouvent rassemblées dans la même personne. Il avait une force prodigieuse et des maladies violentes; il fut également doux et cruel, insatiable du sang humain et everté de celui de ses sujets; ils inspirait la terreur et se fit des amis; il vieillit et conserve son agilité jusqu'à la fin de ses jours. Ce fut lui qui créa le charge de cadilaker, ou juge d'ermée, pour connaître de toutes les affaires qui concernent les troupes en paix comme en guerre, et maintenir la discipline dans toute sa vigueur. Pour

s'attacher ses soldats, Amurath distribuait aux principaux d'entre eux des terres conquises, à la charge de fournir un cheval et des soldats à proportion de la valeur du fonds; en quoi il a été imité par ses successeurs. Ces bénéfices militaires, appelés timars, sont tellement dans la main du prince, qu'un timarier craint de perdre l'héritage qu'il tient de son père, ou du sultan, comme il craindrait de perdre une paye journalière, que le moindre mécontentement ou caprice pourroit lui faire ôter.

### IV. BAJAZET I.

791 de l'hégire (1389 de J. C.). BAJAZET, ou BAYERIM, 2<sup>e</sup> fils d'Amurath, fut substitué à son père le même jour que ce prince mourut. On le surnomma par la suite LADIMAN, ou l'éclair, à cause de la rapidité de ses conquêtes. Le premier exercice, qu'il fit du pouvoir souverain, fut de faire étrangler, par le conseil des grands, Jacob, son frère cadet, qui voulait soulever l'armée contre lui. Affirmé sur le trône par ce fratricide, Bajazet ne pensa qu'à étendre de plus en plus les vastes domaines que son père lui avait laissés. Il attaqua indifféremment les princes chrétiens et les princes musulmans, dont les états pouvaient entrer dans l'arrondissement des siens. Sa première expédition fut contre Jerhan Oglu, prince de Phrygie, dont il avait épousé la fille. Etant entré subitement dans ce pays, il le soumit entièrement dans l'espace de deux mois. Il passa, l'année suivante, en Europe, pour faire la guerre à Etienne, prince de Moldavie, qui, deux ans auparavant, avait battu les généraux d'Amurath. Etienne vint au devant de lui; et le combat s'étant engagé, il fut d'abord obligé de fuir; mais ramené par les reproches de sa mère, il revint à la charge, et fit un grand carnage des Turcs. Bajazet était alors maître de la Valachie. Apprenant que ce pays était dévasté par Sigismund, roi de Hongrie, il envoya des troupes, l'an 795 (de J. C. 1395), contre lui. L'armée hongroise est taillée en pièces près de Nicopoli, en Bulgarie. L'an 798, le 24 de douledjé (28 septembre de l'an de J. C. 1398), nouvelle victoire de ce prince sur les Chrétiens, près de la même ville. Le combat fut terrible; et la fleur de la noblesse française, conduite par le connétable de France, Philippe d'Artois, et Jean, comte de Nevers, y fut moissonnée. Du reste, la perte des vainqueurs fut dix fois plus grande que celle des vaincus. Bajazet, apprenant que les Chrétiens avoient égorgé leurs prisonniers, fit égorger les siens en présence du comte de Nevers, qu'il épargna que par bravade, et en l'exhortant à prendre sa revanche. Ces Années turques placent cet événement en 799 (1398). L'ennemi le met en l'an de J. C. 1393. Mais il paraît confondre cette seconde bataille de Nicopoli avec la première (l'an 791, Sigismund, roi de Hongrie). Enfin de ces événements, l'insatiable Bajazet porta ses vues sur Constantinople, où déjà il avait acquis une assez grande autorité. Pour les faire réussir, il s'allia avec Jean Paléologue, qui disputait la trône à l'empereur Manuel, son oncle, et s'engagea à le rendre maître de cette capitale, sous la promesse que celui-ci lui ferait de l'échenger avec lui contre la Morée. En conséquence le sultan lui envoya un corps de dix mille hommes, avec lequel il va bloquer Constantinople. Manuel, étonné mieux vu crouler le trône impérial sous un autre que sous lui, le cède à son neveu, et se retire. Bajazet somme alors le nouvel empereur de tenir sa parole; et sur son refus, il se dispose à l'y contraindre par la force. C'en était fait pour lors de l'empire grec; si la providence n'eût opposé dans le même temps à Bajazet un conquérant aussi redoutable que lui. Nous parlons du fameux Tamerlan. Sollicité par les émirs que le sultan avait dépouillés, il l'envoya sommer de les rétablir. L'ambassade est reçue avec une hauteur qui devient une déclaration de guerre. Tamerlan part et entre, le 1<sup>er</sup> de moullarrem (22 août de J. C. 1400), dans l'Asie mineure à la tête d'une armée prodigieuse. Il prend, après dix-huit jours de siège, la ville de Shouana,

ou de Schaste, que Bajazet venait d'emporter. Le prince ottoman lui fait demander la paix. Tamerlan y consent, mais à des conditions que Bajazet rejette (La principauté était qu'il rétablirait les princes musulmans dans les états dont il les avait dépouillés). L'an 804, le 29 de dzoulcassa (30 juin 1402 de J.-C.), bataille furieuse, près d'Ancyre, ou Angouri, après deux conquérants. Elle dura trois jours. Bajazet, entre des prodiges de valeur, est pris en fuyant, et amené à Tamerlan, qui le reçoit avec distinction, le comble de caresses, malgré la fierté insultante de ses discours, et lui rend, à la liberté près, tout ce qu'exigeait sa dignité. Il continua d'en user de même, suivant les historiens les plus accrédités, eussent-ils été prisonniers, jusqu'à la mort de celui-ci, arrivée le 14 d'achaban de l'an 805 (9 mars de J.-C. 1405). Il faut donc mettre au rang des fables renouvelées, d'après les Grecs et quelques écrivains turcs, cette cage de fer, où l'on dit que Bajazet fut renfermé par ordre de Tamerlan, ainsi que la mort violente qu'on prétend qu'il s'y donna (*Foyez* Tamerlan). Il avait régné quarante ans et trois mois, et vécu cinquante-huit ans. Malgré sa passion pour la guerre, Bajazet ne négligea pas les travaux de la paix. Outre la ville de Guizelissar qu'il bâtit vis-à-vis de Constantinople pour fermer aux empereurs grecs l'entrée de l'Asie, il orna presque toutes les grandes villes de son empire de mosquées, d'écoles publiques, d'hôpitaux, enfin de toutes les fondations utiles au peuple, faites pour immortaliser la magnificence d'un monarque (M. l'Abbe Millot, *Hist. des Turcs*). Depuis Bajazet I, par une loi publique, les sultans n'épousent jamais de femmes et n'ont que des concubines.

#### V. SOLIMAN I.

805 de l'hégire (de J. C. 1402). SOLIMAN I, appelé MESULMAN, par les Tartares, et CALPIN, ou ÇELIZAN, par les Chrétiens, fils de Bajazet, s'étant sauvé de la bataille d'Ancyre, fut proclamé sultan à Andrinople par le petit nombre des troupes ottomanes, qui étaient restées en Europe. Musa, son frère, que Tamerlan, après l'avoir fait prisonnier, avait non seulement remis en liberté, mais encore décoré du titre impérial, prétendit en exercer les droits, et établit son siège à Pruse. Guerre entre les deux frères. Musa, poursuivi par Soliman, est obligé d'aller chercher une retraite chez les Valaques, dont il est bien accueilli. Soliman, pour n'avoir pas à combattre à la fois les Tartares et les Grecs, s'accorde, suivant Ducas, avec l'empereur Manuel, en lui cédant toutes les conquêtes de son père en Europe, à la réserve de la Thrace et de quelques autres provinces voisines. Il porta, depuis, ses armes en Asie, dont il recouvra la meilleure partie du vivant même de Tamerlan. La prospérité le précipita dans la débauche. Musa, son frère, en prit occasion de recommencer la guerre. Obligé de se sauver d'Andrinople, où Musa était venu le surprendre, Soliman est tué sur la route de Constantinople, l'an 1410 de J.-C., par trois assassins, qui portèrent son corps à Musa dans l'espoir d'une grande récompense. Il se trompèrent; Musa les fit brûler vifs, et rendit au cadavre de son frère tous les honneurs dûs à un empereur ottoman. Son règne dura sept ans et dix mois (M. de Geignes et *Hist. Univ.*).

#### VI. MUSA CHÉLÉMI.

815 de l'hégire (de J. C. 1410). MUSA, ou MOYSE, surnommé ÇHÉLÉMI, fils de Bajazet, fut reconnu sultan par toute l'armée de l'Europe après la mort de Soliman. Il partagea l'empire avec son frère Mahomet, que l'armée d'Asie avait aussi proclamé sultan. L'an 815 (de J. C. 1412), il remporta sur l'empereur Sigismund une victoire si complète près de Sémendria, qu'à peine échappa-t-il un seul homme pour porter la nouvelle de ce désastre. La même année, Ormus-Beg, l'un de ses généraux, à Kirkan-Mooliak, son vizir, voyant qu'il se livrait à la débauche, invita Mahomet à se rendre maître de

tout l'empire. Bataille entre les deux frères. Musa, trahi par les siens, la perdit et se sauva en Serbie. L'année suivante (de Jésus-Christ 1413), Musa, de retour à Andrinople, est attaqué de nouveau par son frère; il prend la fuite; mais un cavalier l'atteint, et le même à Mahomet, qui le fait mourir sur-le-champ, après un règne de trois ans et demi. Tel est en substance le récit des écrivains turcs; les historiens grecs racontent les choses autrement; mais on doit, ce semble, la préférence aux premiers. Les historiens turcs ne comptent ni Soliman ni Musa parmi les empereurs, parce que ni l'un ni l'autre n'ont régné sur tous les états qui avaient appartenu à Bajazet.

#### VII. MAHOMET I.

816 de l'hégire (de J. C. 1413.). MAHOMET, troisième fils de Bajazet, fut proclamé sultan, ou empereur de tous les Ottomans, immédiatement après la mort de Musa. Il était âgé pour lors de 39 ans. Mahomet se fit respecter de tous ses voisins, et vécut en paix avec l'empereur Manuel. Il rendit à celui-ci les places du Pont-Euxin, de la Propontide et de la Thessalie, quo ses prédécesseurs lui avaient enlevées. L'an 830 (de J. C. 1418), Mustapha, le plus jeune des fils de Bajazet, parut en Valachie, où il forma un parti pour détrôner Mahomet. Étant passé de là en Thessalie avec des forces considérables, il y est poursuivi par le sultan qui l'oblige de se renfermer dans Thessalonique, ville appartenante à l'empereur Manuel. Mahomet demanda que la rébelle lui fût livrée; mais l'empereur s'en excusa, et l'on convint qu'il le retiendrait prisonnier jusqu'à la mort du sultan. Les historiens turcs prétendent que Mustapha était un imposteur, disant que celui dont il prenait le nom et les qualités fut tué à la bataille d'Ancyre. Ducas le donne pour un vrai fils de Bajazet, et les auteurs de l'Histoire Universelle pensent de même. L'an 846 (de J. C. 1421), Mahomet porta la guerre chez les Valaques, pour les punir d'avoir reconnu Mustapha. Il mourut d'un flux de sang, en revenant de cette expédition, à l'âge de quarante-sept ans, après avoir régné huit ans et dix mois. Par sa postérité et sa valeur, il avait rétabli l'empire ottoman, ébranlé par de longues guerres civiles.

#### VIII. AMURATH II.

854 de l'hégire (1421 de J. C.). AMURATH, fils aîné de Mahomet, fut reconnu pour son successeur, quarante jours après sa mort, à l'âge de dix-huit ans. Pendant cet intervalle, la justice se rendit au nom de Mahomet, comme s'il eût été vivant. Le premier soin d'Amurath fut de faire inhumer son père dans la mosquée de Pruse, qu'il avait fondée. Mustapha, son oncle, sorti de sa prison, se mit en devoir de lui disputer l'empire avec le secours des Grecs. Gallipoli fut sa première conquête. Il se rendit maître ensuite d'Andrinople et de presque toute la Turquie européenne, après avoir débauché l'armée qu'Amurath avait envoyée contre lui. Démétrius Lascaris, que l'empereur Manuel lui avait donné pour général, le somma alors de rendre Gallipoli à l'empire grec, comme il s'y était engagé. Il le refusa; et Lascaris, indigné de sa mauvaise foi, se retira avec ses troupes. Ses autres généraux, voyant qu'il se livrait à la mollesse, l'abandonnèrent de même. Obligé de fuir, il se poursuivit, et tombe entre les mains d'Amurath, qui le fait pendre. L'an 825 de l'hégire, Amurath, pour se venger du secours que les Grecs avaient donné à son oncle, va ravager, avec une armée de cent cinquante mille hommes, la Thrace, la Thessalie et la Macédoine. Mais pendant qu'il est occupé à cette expédition, l'empereur Manuel persuadé par lettres un certain Ilélias, gouverneur de Chélébi-Mustapha, frère d'Amurath, de mettre sur le trône ce jeune prince, qui n'avait que neuf ans, et de régner sous son nom. La ville de Nicée se laisse gagner, et reçoit l'usurpateur. Amurath, à cette nouvelle, revole en Asie. Sa présence fait reculer Nicée dans le devoir; les conjurés sont arrêtés, et mis à mort impa-

toyalement. Amurath n'épargne ni Mustapha ni ses autres frères, qu'il fait élarger en sa présence. Délivré de cette guerre intestine, Amurath tourne ses armes contre les Chrétiens. L'an 1430 de J. C., il prend sur les Vénitiens, au mois d'avril, la ville de Thessalonique, que les Grecs leur avaient cédée. Il y eut moins de carnage dans cette ville qu'on n'en voit ordinairement dans une place emportée d'assaut, parce qu'Amurath avait abandonné à ses soldats tous les esclaves qu'ils y feraient. L'an 1435 de J. C., une intrigue du sérail détermine Amurath à déclencher la guerre au despotisme de Serbie, dont il avait épousé la sœur. Semendrie, capitale de cet état, tombe sous les lois du sultan, après un vigoureux siège. Le despotisme fut à la cour de Ladislus, roi de Pologne et de Hongrie, et se hâta de mettre l'importante place de Belgrade sous la protection des Hongrois. Assistée bientôt après par Amurath, elle est défendue par Jean Corvin Huniade, vaivode de Transylvanie, avec tant de valeur et d'habileté, qu'au bout de six mois, les Turcs sont obligés de se retirer. Ce fut à ce siège qu'ils éprouvèrent, pour la première fois, l'effet du canon, qui leur causa beaucoup de surprise et d'effroi. Huniade remporta encore sur eux, dans le cours de cette année et des suivantes, d'autres avantages si considérables, qu'Amurath est obligé de conclure avec la Hongrie, l'an de J. C. 1441, une trêve de dix ans (Sponde); mais elle est presque aussitôt violée par les Chrétiens. Amurath, irrité de cette perfidie, va chercher le roi Ladislus à Varne, où il était campé, et lui livre bataille le 10 novembre de J. C. 1444. La victoire demeure long-temps incertaine; mais Ladislus ayant été tué dans la mêlée, elle se déclare pour les Turcs. On ne fit aucun prisonnier, parce que les vainqueurs ne firent aucun quartier, soit qu'on mit bas les armes ou non. La tête de Ladislus fut apportée au sultan, qui, dès le lendemain de la bataille, fit élever sur la place une pyramide chargée d'inscriptions fastueuses, à côté d'un trophée composé des armes des vaincus. L'an 1445 de J. C., Amurath, par un caprice qu'on a peine à concevoir, remet les rênes du gouvernement à son fils Mahomet, qu'il fait proclamer sultan à l'âge de quinze ans; après quoi, il se retire à Magnésie, pour s'y livrer entièrement au plaisir. Mahomet choisit Andrinople pour le siège de son empire. Mais ses ministres, abusant de sa jeunesse et ses troupes le méprisant, plongèrent l'état dans la plus grande confusion, les uns par leurs rapines, les autres par leur licence. Quatre mois s'étaient à peine écoulés depuis l'abdication d'Amurath, qu'il renoua sur le trône pour remédier au désordre, et oblige son fils d'en descendre. L'an 851 (de J. C. 1447), Amurath marche en Albanie, pour réduire le célèbre Georges Castriot, autrement dit Scanderberg; c'était un élève des Turcs, qui était entré dans ce pays, dont le sultan avait dépouillé Jean Castriot, son père. Une armée de cent mille hommes assiége Croje, sa capitale. Quatre mille hommes de garnison, que Scanderberg y avait mis, suffisent pour repousser les assiégeants; tandis que ce héros, avec une armée de quarante mille hommes soudoyés par les Vénitiens, harcèle continuellement celle des Turcs. Amurath est obligé de se retirer: il revient l'année suivante, et essuie les mêmes affronts. L'an 853 de l'hégire, le 7 de mouharrem (9 février de l'an de J. C. 1451), Amurath meurt près d'Andrinople, à l'âge de quarante-neuf ans, après un règne de trente ans six mois et huit jours.

## IX. MAHOMET II.

855 de l'hégire (1451 de J. C.). MAHOMET II, fils d'Amurath II, fut proclamé sultan une seconde fois, trois jours après la mort de son père, à l'âge de vingt ans. Ce prince, le terreur de l'Europe, renversa deux empires, conquit douze royaumes, et prit sur les Chrétiens plus de deux cents villes. Il avait reçu de la nature d'excellentes qualités, un corps robuste, un esprit fécond en ressources et propre aux sciences; mais jamais prince ne manqua plus des qualités que font l'honnête homme. Il n'avait ni foi ni loi, comptant la probité pour rien, et se sou-

quait de toutes les religions, sans excepter celle de son prophète. L'an de l'hégire 857, le 22 de rabie I (2 avril 1453 de J. C.), il mit le siège, avec une armée de trois cent mille hommes, devant Constantinople, qu'il emporta d'assaut le 29 de muharrem (29 mai), après cinquante-huit jours de trancher ouverte. On a parlé en-devant (*Voyez les empereurs grecs*) de l'espérance qu'il imaginait pour faire entrer ses vaisseaux dans le port de cette ville, fermé par une double chaîne de fer. Malheureusement le succès de cette entreprise étonnante, il fut plusieurs fois sur le point de lever honteusement le siège, tant il était réduit de la vigoureuse résistance des assiégés, et de la diligence avec laquelle ils réparaient dans la nuit les brèches qu'il avait faites durant la jour à leurs murs. Enfin, par un dernier effort de rage et de cruauté, il prit le parti de faire un pont des corps de ses propres soldats. La dernière attaque commença par les plus faibles et les plus timides, qu'on contraignait, à coups de bâton et de cimeterre, d'aller à une mort certaine; et lorsque les foyers furent comblés des cadavres de ces malheureux, il fit sonner le charge et fit avancer ses meilleures troupes. Les Chrétiens, fatigués du carnage, ne purent tenir long-temps contre leurs efforts; et la mort de l'empereur grec, qui se fit tuer en affrontant le danger, acheva de le déconcerter. Le combat ayant alors cessé, la ville fut en un instant remplie de Turcs. Les soldats effrénés pillent, violent, massacrent et continuent ces horreurs pendant trois jours. Enfin, Mahomet arrive et fait cesser le carnage, il rend même aux prisonniers la liberté, et fait faire à l'empereur des obseques dignes de son rang. Il accorde aux vaincus le libre exercice de leur religion, donne l'investiture à leur patriarche suivant l'ancienne coutume des empereurs grecs, et lui assigne l'église des Douze-Apôtres, à la place de celle de Sainte-Sophie, qu'il convertit en mosquée. Enfin de cette conquête, il envoya ses troupes victorieuses dans la Thrace et la Macédoine, où elles éprouvèrent presque aucune résistance. En moins d'une année, plus de quarante places fortes de ces deux provinces subirent le joug. De là elles passèrent en Albanie, où elles n'eurent pas le même succès. Scanderberg les arrêta, et les défait en plusieurs rencontres. L'an de J. C. 1456, Mahomet vient assiéger Belgrade, au mois de juillet. Huniade vole au secours de la place, bat la flotte du sultan avec la sienne sur le Danube, débarque ses troupes dans la ville, et force Mahomet, le 22 du même mois de juillet (et non le 6 août), de lever le siège, après avoir perdu quarante mille hommes. Huniade meurt le 10 septembre suivant. Mahomet, en apprenant cette nouvelle, se plait de n'avoir plus de tête assez célèbre sur laquelle il puisse venger l'affront qu'il a reçu devant Belgrade. L'an 1458 de J. C., Mahomet fait de grands progrès dans la Morée, prend Corinthe, Athènes, et rend tout le pays tributaire. L'an 1461 de J. C., il marche à la conquête de l'empire de Trébisonde, que la maison des Comnènes possédait depuis l'an 1204. David Comnène, qui en jouissait alors, rend la capitale après trente jours de siège et à la veille d'essuyer un assaut. Le vainqueur l'emmena à Constantinople; et quelque temps après, le fit mourir avec ses enfants, sur une accusation d'intelligence avec Usman-Casan, souverain de Perse. L'an 1462, Mahomet s'empare de File de Lesbos, par la trahison de Lucio Catillus, gouverneur de Mytilène, capitale de l'île, qu'il fait étranger, quelque temps après, sous un fausse prétexte. L'an 1463 de J. C., après la mort de Caraman Oghli, prince de Carmanne, il profite de la division de ses enfants pour envahir cet état qu'ils se disputaient. L'an 1467 de J. C., le 17 février (12 de redjeb de l'an 871 de l'hégire), Scanderberg meurt, âgé de soixante-trois ans, à Lisse, sur la côte de Dalmatie, avec la gloire de s'être toujours maintenu contre les Turcs, et d'avoir gagné sur eux jusqu'à vingt-deux batailles, et tué de sa main près de deux mille Turcs, sans en avoir jamais reçu d'autre mal qu'une blessure légère. Sa force était si extraordinaire, que Mahomet, touché des coups prodigieux qu'il portait, lui fit demander son innébre, s'imaginant qu'il y avait quelque chose de surnaturel. Mais il le renvoya bientôt, comme une arme inutile entre les

maïns de ses généraux, sur quoi Scanderberg lui fit dire qu'en lui envoyant son cimelière, il avait gardé le bras qui savait s'en servir. Son fils Jean Castriot lui succéda; mais il n'eut pas les mêmes avantages. L'an 1469 de J. C., Mahomet, irrité des actes d'hostilité commis par une flotte vénitienne contre les Turcs, fait vœu d'exterminer les Chrétiens. L'année suivante, il attaque l'île de Négrepont, la plus grande de celles de la mer Egée, et forme le siège de Chalcis, qui en était la capitale. Le provveditor Arezzo, qui la défendait pour les Vénitiens, est contraint par la famine, après une vigoureuse résistance, de capituler. Il demande la vie sauve pour lui et pour les siens. Mahomet répond de la tête des Vénitiens sur la sicure. Mais dès qu'il est entre dans la place, il fait scier par le milieu du corps le provveditor et ses principaux officiers, disant qu'il avait garanti leurs têtes, mais non pas leurs flancs. Les succès de Mahomet excitent la jalousie de Uzun-Cassan, conquérant de la Perse. S'étant allié avec les Vénitiens et les Rhodiens, il entra à main armée dans la Caramanie. Mustapha, fils au sultan et gouverneur de la province, gagne sur lui deux sanglantes batailles sous les yeux de son père. Mahomet prend ombrage de la gloire de son fils, la ramène à Constantinople, et, quelque temps après, il le fait étrangler, pour avoir outragé la femme de son visir qu'il lui avait sollicité pour continuer la guerre. Toujours avide de conquêtes, il envoie, l'an 1475 de J. C., son général Soliman contre Etienne, vaivode de Moldavie. Etienne le reçoit sans s'effrayer, et lui taille en pièces une armée, dit-on, de cent vingt mille hommes. Mahomet répara ce revers l'année suivante, étant venu en personne avec toutes ses forces dans la Moldavie, qu'il devasta sans éprouver de résistance. La même année, le pacha Gyedik Ahmed enlève aux Génois la ville de Caffa (l'ancienne Théodosie), capitale de la Tartarie crimée (l'ancienne Chersonèse turque). Il y trouva Mengli Gieray, de la race des princes du Kapchag, qui, après avoir été long-temps en guerre avec son frère, s'était joint entre les bras des Génois. Mahomet le nomma khan de Crimée, et lui donna une armée pour se mettre en possession du pays. Mengli monte sur le trône après avoir tué son frère dans une bataille. C'est le premier khan des Tartares de Crimée de la création des Turcs. Sa postérité régnera encore aujourd'hui dans ce pays; et c'est l'opinion des Turcs, que la famille du khan des Tartares succéderait au trône de Constantinople, si la race ottomane venait à manquer de mâles. Après l'expédition de Crimée, Mahomet fonda sur l'Albanie avec une armée de cent cinquante mille hommes, qui mit tout à feu et à sang. C'étaient les Vénitiens qui avaient la garde de ce pays, comme tuteurs de Jean Castriot. Croyez, défendue par François Cotarini, se rendit après au siége à Scutari (*Scodra*) fit encore une plus belle défense. Mahomet, après sept assauts, convertit le siége en blocus, et se retira. Mais enfin les Vénitiens se déterminèrent à céder cette place aux Turcs, par un traité de paix conclu l'an 1478. Mahomet dès-lors méditait une conquête qui devait lui assurer la jouissance tranquille de toutes celles qu'il avait faites. C'était celle de l'île de Rhodes, possédée par les chevaliers de Saint-Jean, ennemis irréconciliables des Turcs, dont ils étaient le plus terrible fléau. Après avoir préparé cette expédition en silence, il envoya, pour l'exécuter, le pacha Pâleologue Nischia, grec renégat, avec cent soixante vaisseaux de haut bord et cent mille hommes de débarquement. La flotte ottomane arriva, le 25 mai 1480, devant la capitale de l'île, dont le siége est le même jour commencé. Rien n'est comparable aux efforts que firent les Turcs pour se rendre maîtres de la place, et à la brave résistance des Rhodiens, commandés par le grand-maître d'Aubusson, qui les obligea enfin à lever le siége le 17 août de la même année, et non de la suivante, comme le marque un moderne (*Foy*, les grands maîtres de Saint-Jean de Jérusalem). Quatre jours après (le 21 août), le pacha Gyedik Ahmed fait une descente sur les côtes de la Pouille, et s'empare de la ville d'Otrante; c'était la clé de l'Italie du côté du Levant. Cette conquête fit trembler l'Europe, et l'Italie en particulier.

Heureusement pour les Chrétiens, un accès de colique enleva Mahomet dans une bourgade de Bithynie, le 5 digoumadi I de l'année suivante (2 juillet 1481), dans la cinquante-troisième année de son âge, suivant la plupart des historiens mahométistes. Les auteurs chrétiens mettent sa mort le 3 mai de la même année. Mais deux écrivains turcs, contemporains de Mahomet, cités par M. de Fiennes (*Journ. de Verd.*, octob. 1766, p. 285), avancent cet événement de dix ans, et le placent au 9 de redgè 875 (1 janvier 1491); ce qu'il est impossible de concilier avec la suite des événements de son règne. C'est depuis la conquête de Constantinople que la cour ottomane a pris le nom de Porte; dénomination dont la véritable raison n'est pas bien certaine.

## X. BAJAZET II.

886 de l'hégire (1481 de J. C.). BAJAZET II, surnommé LAMORABOUQUIN par les Français, fils aîné de Mahomet II, était en Egypte au retour d'un pèlerinage de la Mecque, lorsqu'il apprit la mort de son père. A cette nouvelle, il revole à Constantinople pour se mettre en possession du trône. Il avait un frère, nommé Jem, ou Zem, par les Turcs, et Zizim par les Chrétiens, prince ambitieux et intrigant, dont il ne pouvait trop se hâter de prévenir les desseins. Zizim en effet gagna les troupes d'Asie, et vint à bout de se faire proclamer empereur à Prusse. Guerre entre les deux frères. Zizim, battu par Ahmed pacha, se retire en Egypte. Il revient l'année suivante, et lève une nouvelle armée, qui est encore mise en déroute. Alors il passe à Rhodes, d'où, après trois mois de séjour, il est envoyé par le grand-maître en France, où il le fait garder à vue par ses chevaliers. L'an 1489 de J. C., livré aux députés du pape Innocent VIII, il est conduit à Rome. Dans le même temps, Bajazet faisait la guerre en Syrie contre les Egyptiens, maîtres alors du pays. Après des succès variés, il fait la paix avec eux l'année suivante. L'an de J. C. 1495, l'infortuné Zizim est remis par le pape Alexandre VI entre les mains des officiers du Charles VIII, roi de France. Il meurt subitement peu de jours après son départ de Rome (1). L'an de J. C. 1499, les Turcs, sollicités par Sforza, duc de Milan, font une descente en Italie, et ravagent le Frioul. Cet acte d'hostilité fut suivi d'une guerre de cinq ans entre Venise et le sultan (*Foy*, les doges de Venise). L'an 1511 de J. C. ou environ, Bajazet fait étrangler Atiaz, l'un de ses fils, pour une déobéissance que l'histoire ne détaille pas. Mahomet, un autre de ses fils, lui étant devenu suspect à raison du grand desir qu'il marquait de s'insubir, il le fit empoisonner secrètement par un secretaire, et fait jeter ensuite l'assassin à la mer dans un sac de cuir. La même année, sortant de son palais pour aller à la mosquée, un fanatique lui porte un coup de poignard dans le sein, comme il se baignait pour lui donner l'aumône qu'il demandait. La blessure ne fut point mortelle. Mais depuis cet événement, tout ce qui n'est ni membre du divan, ni officier du sérail, n'approche jamais de l'empereur des Turcs, quoique deux chapeaux ne lui tiennent les bras. L'an de J. C. 1511, Bajazet, succombant aux douleurs de la goutte, veut abdiquer en faveur d'Ahmed, son fils aîné. Selim, son second fils, se révolte à cette occasion. Bataille entre le père et le fils, donnée au mois de digoumadi II de l'an 917 de l'hégire (août ou septembre de l'an de J. C. 1511). Selim la perd, et prend la fuite. Mais l'année suivante, il est rappelé par les jussuissaires

(1) C'est évidemment que la plupart des historiens européens accusent le père de l'avoir fait empoisonner. Tous les historiens turcs s'accordent à dire que le poison dont il mourut, lui fut donné par les émissaires du sultan son frère. Il n'avait alors que vingt-huit ans. Les pascas à Rhodes il avait remis son homme et son fils à la garde du valide d'Egypte. Le fils d'Atiaz mortifiaient sous embargo le Christianisme à Rhodes, on l'avait exilé, son frère fils et deux filles. Selim III n'avait résolu ni d'être de Rhodes, le fit mourir avec ses fils, sur le refus qu'il faisait d'abandonner le Christianisme. (Toudet, p.)



qu'il avait gagnés. Bajazet alors prend le parti de lui remettre l'empire. Il sort de Constantinople, le 18 de sèfer 918 de l'hégire (5 mai de J. C. 1512), pour se retirer à Didymoteque sur l'Ébèbre en Thrace; mais il meurt sur la route, empoisonné, dit-on, par les mains d'un médecin juif. Bajazet fut un prince voluptueux, faible, superstitieux et cruel. Les Persans profitèrent de son indolence pour reculer leurs limites en resserrant celles de l'empire ottoman.

## XI. SÉLIM I.

918 de l'hégire (1512 de J. C.). SÉLIM I., second fils de Bajazet II, monte sur le trône par l'abdication forcée de son père, à l'âge de 46 ans. Ahmed, son aîné, soutient ses droits les armes à la main. Il est pris dans un combat, et étranglé sur-le-champ. Sélim se défait, par la même voie, de son autre frère Korkud, homme paisible et ami des lettres. L'an 920. (de J. C. 1514), il marche contre Ismael, roi de Perse, le bat le 26 août dans la plaine de Chaldoran, et lui enlève Tauris. La guerre continua entre ces deux souverains jusqu'en 922 de l'hégire (1516 de J. C.). Cette année, Sélim tourne ses armes contre Kanson, sultan d'Égypte. Invité par les gouverneurs de Damas et d'Alap, qui trahissaient leur maître, il entre dans la Syrie, livre bataille aux Égyptiens (le 24 août), près d'Alap, et remporte une victoire long-temps disputée par Kanson, qui périt dans le combat. L'année suivante, il gagne, près du Caire, une bataille sur Tounbouai, successeur de Kanson. S'étant emparé de cette capitale, il fait rechercher tous les Mameluks; il s'en trouva 50 mille; l'impitoyable Sélim les fit égorger sur les bords du Nil. Une troisième bataille, gagnée aux portes du Caire, le 11 rabio II 923 (15 avril 1517), le rend maître de la personne de Tounbouai, qu'il fait pendre, et du royaume d'Égypte, qui devint une province de l'empire ottoman. L'année suivante, il marche contre les Perses, et leur enlève plusieurs places. Sélim, enlûé de ses succès, se proposait de retourner en Perse et de détruire cette monarchie, puis d'étendre ses conquêtes en Europe. Mais la mort fit échouer ces ambitieux projets. Il termina ses jours, à l'âge de 54 ans, dans le village de Snuastid, sur la route d'Audrinople, dans l'endroit même où il avait livré bataille à son père, le 9 de schawal 926 (22 septembre de l'an de J. C. 1520.). Ce prince avait du talent et du goût pour les lettres; il était courageux, sobre, infatigable et libéral; mais il n'en fut pas moins un mauvais fils, un mauvais frère et un vainqueur inhumain.

## XII. SOLIMAN II.

926 de l'hégire (1520 de J. C.). SOLIMAN II, fils unique de Sélim, monta sur le trône après la mort de son père. Au commencement de son règne, il eut à dompter Garot-Beg, gouverneur de Damas, qui voulait s'ériger en souverain. Le pacha Ferhad, envoyé contre ce rebelle, triompha de lui le 27 sèfer de l'an 927, et met fin par sa mort à la rébellion. Les troubles de Syrie assoupis, Soliman tourna ses armes contre les Chrétiens. Belgrade était leur boulevard, et Mahomet II avait échoué devant cette place avec quatre cent mille hommes. Soliman la fit assiéger par ses généraux, et l'emporta lui-même en personne, le 5 de ramadhan 927 (9 août 1521 de J. C.). après environ six semaines de siège. Les historiens chrétiens mettent la prise de cette ville au 20 août 1521. Soliman courut ensuite tout le pays, dont il fit un théâtre de guerre. L'an 928 de l'hégire, dans les premiers jours de redgeb (fin de mai 1522), il envoya une nombreuse flotte, commandée par le visir Mustafa pacha, pour attaquer l'île de Rhodes; il arriva lui-même devant la place le 5 de schawal (le 28 août). Elle est obligée de capituler, après cinq mois et demi de siège, le 5 de sèfer de l'année suivante (23 décembre 1522). Soliman y fit son entrée le jour de aed (Fey. Phil. de Villiers l'Isle Adam, parmi

les gr. mm. de l'ordre de Saint-Jean de Jérus.). L'an 931 (1525), Soliman dispense les Français établis dans ses états du tribut qu'il avait imposé à tous ses autres sujets chrétiens, pour avoir le libre exercice de leur religion. Ce privilège fut confirmé, l'an de J. C. 1675, par Mahomet IV. L'an 932, le 21 de doulcaada (29 août de l'an de J. C. 1526), Soliman gagne sur Louis, roi de Hongrie, la célèbre bataille de Mohatz, où ce prince périt. Après cette victoire, Soliman marche droit à Bu le, qui lui ouvre ses portes le 3 de doulcaad (10 septembre 1527). Il y fait mettre le feu qui en consume la plus grande partie, et surtout une bibliothèque riche en manuscrits recueillis par le roi Mathias Corvin. Ferdinand, successeur de Louis, reprend cette place l'année suivante. Elle retombe au pouvoir de Soliman dans le printemps de l'an 1529 de J. C. (936 de l'hégire). C'était alors comme allié de Jean Zapolski, ennemi de Ferdinand pour le royaume de Hongrie, que Soliman était entré dans ce pays. Mais il s'y comporta en ennemi déclaré. Par la capitulation de lude, la garnison avait en permission de sortir; Soliman la fit massacrer dans sa retraite. Altenbourg, qu'il assiégea ensuite, ayant été emportée d'assaut, tout y fut égorgé par son ordre, sans distinction d'âge, de sexe ni de qualité. Le 26 septembre de la même année, après s'être emparé de plusieurs villes, le sultan va mettre le siège devant Vienne avec une armée de deux cent cinquante mille hommes. La place, défendue par Frédéric, prince Palatin, soutint vingt assauts pendant l'espace de vingt jours. Soliman, rebuté par la brave résistance des assiégés, se retire, le 14 octobre, avec une perte de quatre-vingt mille hommes. En s'en retournant, il traverse encore la Hongrie, où il laisse de nouvelles traces de sa cruauté. De vingt mille esclaves qu'il ramène après lui, il fait assommer impitoyablement tous ceux qui n'ont pas la force de le suivre. L'an 941 de l'hégire (1554 de J. C.), il passe en Orient, et prend sur les Persans Tauris sans opposition; mais il perd aussitôt une bataille contre le schah Tahmasp. A son retour, il sacrifie à la baine de sa maîtresse Roxelane son visir Ibrahim, la meilleure tête du divan et le plus habile de ses généraux, qu'il fait étrangler. La même année, le fameux Chaireddin, surnommé Barberousse qu'il avait créé son amiral, de pirate qu'il était, joint la Méditerranée avec cent galères, détruit plusieurs villes des Chrétiens; puis, s'étant jeté sur l'Afrique, il classe Muley Hassan de son royaume de Tunis. Cette conquête ne fut point durable. L'an 942 de l'hégire (1555 de J. C.), l'empereur Charles-Quint lève une puissante armée contre Barberousse, prend la Goulette et Tunis, et rétablit Muley Hassan dans ses états. Barberousse dans la suite dédommage amplement son maître de ce revers. L'an 945 de l'hégire (1558 de J. C.), envoyé par le sultan dans les mers d'Orient, il soumet à l'empire ottoman le royaume d'Yemen et toutes les provinces voisines. Soliman éprouva toujours l'occasion de se rendre maître de la Hongrie. L'an 947 de l'hégire (1540 de J. C.), il rentre dans ce royaume après la mort du roi Jean Zapolski, sous prétexte de défendre le fils de ce prince, contre Ferdinand, son compétiteur (Fey. Ferdinand I., roi de Hongrie). L'Italie, quelques années après, devint l'objet de l'ambition du sultan. L'an 950 de l'hégire (1545 de J. C.), en vertu d'un traité d'alliance fait l'année précédente entre François I., roi de France, et Soliman, contre Charles-Quint, Barberousse entre dans le phare de Messine, s'empare de la ville de Rhège, conduit de là sa flotte à l'embouchure du Tibre, vient ensuite faire le siège de Nice, qu'il est obligé de lever par la résistance du châtillon; ravage à son retour les îles de Gigin, d'Ischia, de Lipari, et rentre dans le port de Constantinople avec sept mille prisonniers. Ce fut sa dernière expédition. Il mourut le 5 de djoumadi 1953 (4 juillet 1566). L'an 955 de l'hégire (1548 de J. C.), Soliman reprend ses lances sur la Hongrie. Le pacha Mehmet, qu'il envoie dans ce royaume, le rend maître de la ville et de tout le banat de Temeswar. Depuis la perte de Rhodes, les chevaliers de saint-

don s'étaient établis dans l'île de Malte, dont ils avaient fait le boulevard de la chrétienté contre les entreprises des infidèles. L'an 922, le 25 de schoual (25 mai 1565), le pacha Mustopha fit une descente dans cette île, dont il assiégea la capitale avec des forces capables de la réduire en poudre. Mais la valeur du grand-maître Jean de la Valette et de ses chevaliers surmonta les efforts obstinés des Turcs. Le 15 de sèfer de l'an 925 (11 septembre 1565), ils sont obligés de se retirer honteusement avec une perte considérable, après environ quatre mois de siège. Outre de colere et de dépit à la nouvelle de cet échec, Soliman cherche à se venger d'offenseurs de l'affront qu'il vint de recevoir. L'an 924, il rentre en Hongrie, précédé d'une armée considérable, qu'il avait fait partir d'Andrinople, sous la conduite de Pertu pachin. Mais étant arrivé devant Sigeth pour en faire le siège, il est attaqué d'une fièvre maligne, qui l'emporta le 15 sèfer de la même année (30 août 1566), à l'âge de 76 ans, et dans la 66<sup>e</sup> année de son règne. Les historiens chrétiens mettent sa mort au 14 septembre. Soliman passe pour le plus grand empereur qu'aient eu les Ottomans. Mais on a trop exagéré ses vertus, dont la plupart n'étoient que d'heureux efforts que sa politique faisoit sur la férocité de son caractère. Sa mort fut tenue secrète pendant quatre jours. On attendait l'arrivée de son successeur, Sigeth fut emportée d'assaut le 18 de sèfer (4 septembre); et Giale, assiégée par une autre armée de Turcs, eut, dans le même tems, un semblable sort.

### XIII. SÉLIM II.

924 de l'hégire (1566 de J. C.). *SULTAN II*, fils de Soliman II, ayant appris la mort de son père à Magnésie, se rendit à Constantinople le 9 de rabî I, et de là au camp de Sigeth, où il fut reconnu souverain aux acclamations de toute l'armée. L'an 925, au mois de redjeb (janvier 1568), il conclut avec l'empereur Maximilien une trêve pour huit ans. Vers le même tems, il confirma le traité de paix que son père avait fait avec les Vénitiens. Mais l'an 928, au mépris de sa parole, il envoya Mustapha pour faire sur eus la conquête de l'île de Chypre. Fanagouste, après un siège de trois mois, est forcée de se rendre le 10 de rabî I 929 (2 août 1571). La prise de la capitale entraîne celle de toute l'île (7<sup>e</sup> octobre 1571). La même année, le 17 de djoumadi I (7 octobre 1571), la flotte des chrétiens, commandée par don Juan d'Autriche, âgé pour lors de vingt-quatre ans, gagne sur les Turcs la célèbre bataille de Lépante. On fut étonné de trois mille cinq cents infidèles qui périrent dans le combat, de trois mille cinq cents prisonniers et de cent soixante et une galères, prises ou coulées à fond, avec soixante autres bâtimens. Mais cette victoire fut stérile, parce qu'on ne put pas en tirer les avantages qu'elle devoit produire. Ce ne fut point la suite de don Juan. Il voulut aller droit à Constantinople. C'était le seul parti qu'il avoit à prendre; mais son conseil s'y opposa. Dans la consternation où étoient les Musulmans, on pouvoit non seulement se rendre maître de la capitale de leur empire, mais encore, les chasser de la Thrace et de la Grèce. Le grand-visir, apprenant une si grande perte, fait venir le haïle de Venise, qu'il retenait prisonnier contre le droit des gens; *Sachez, lui dit-il, ce que la république verra bientôt, que les forces de l'empire ottoman sont toujours renouvelées. Nous avons coupé un bras à Froise en lui enlevant l'île de Chypre. Nous tuer des hommes et nous enlever des vaisseaux, comme vous avez fait, c'est nous couper la barbe; elle en croîtra plus touffue.* L'an 932, le 28 de schabou (15 décembre 1574), Sélime meurt d'apoplexie à l'âge de cinquante-deux ans, dans la neuvième année de son règne. On le surnomma *Mest*, c'est-à-dire ivrogne, parce qu'il étoit adonné au vin. Il avoit bien d'autres vices qu'il ne compensa par aucune vertu royale. Les grandes choses qui se firent sous son règne, furent l'ouvrage de ses ministres, et il n'y contribua que par son consentement. (1. *yez* Vuesse).

### XIV. AMURATH III.

932 de l'hégire (1574 de J. C.). *AMURATH III*, fils aîné de Sélime, succéda à son père, et commença son règne par le massacre de ses frères, au nombre de cinq, suivant la barbare coutume des Ottomans. Cette exécution se fit sous ses yeux et en présence des sultanes mères de ces enfans, dont une se poignarda de désespoir. L'an 936 (1578 de J. C.), sur la prédiction d'un fanatique, ou d'un fourbe, qui lui avoit dit avoir vu en songe une main divine graver sur la porte du divan ces mots: *Tu vainqueur de la Perse*, il porta la guerre dans ce pays. L'île fut longue et sanglante, et finit, l'an 937 (1589 de J. C.), par un traité de paix, où les Persans cédèrent aux Ottomans trois provinces, que ces derniers avoient conquises sur eux. Dans le cours de cette guerre, Ibrahim, pacha du Caire, subjugué les Marocains qui habitoient le Mont-Liban et les environs: entreprise dans laquelle avoit échoué le sultan Sélime II neuf ans auparavant. L'an 939 (1585 de J. C.), Amurath conclut avec l'empereur Rodolphe une trêve de neuf ans que ses généraux ne se firent nul scrupule de violer toutes les fois que l'occasion favorable s'en présenta (1. *yez* Rodolphe II, *roi de Hongrie*). L'an 1000 de l'hégire (1590 de J. C.), pour occuper par ailleurs ses janissaires, milice inquiète et remuante, Amurath déclara la guerre à l'empereur. Le pacha de Bosnie entre, par ses ordres, en Croatie, à la tête de cinquante mille hommes, et prend Whitis, capitale du pays. L'année suivante, les Chrétiens remportèrent deux victoires sur les Turcs en Hongrie. L'archiduc Mathias se rendit maître de Novigrad au mois de redjeb 1002 (mars 1594). Au mois de djoumadi (août de la même année), le grand-visir Suan Bassa oblige la forte place de Raab, ou Javarin, à se rendre le 17 septembre, après avoir soutenu divers assauts. L'an 1003, Amurath meurt le 6 de djoumadi I (17 janvier 1595), dans la cinquante-neuvième année de son âge, et la vingt-neuvième de son règne. Le débanché, l'abus excessif du vin, usèrent ses organes et hâtèrent sa vieillesse. Il étoit, à l'empire au, dans une décadence complète. Ce prince fut plus haï qu'aimé de ses peuples, parce qu'il étoit moins sanguinaire qu'eux. Son extrême aversion en fut la principale cause. Ce prince aima la guerre et n'y alla jamais. Il avoit ordonné du congrès. Les janissaires s'élevèrent dans une sédition où ils demandoient la tête du défendeur, ou grand-trésorier, s'accusant d'avoir altéré la monnaie dont on payait leur solde. Amurath, n'ayant pu les appaiser, foudroya sur eux le sabre à la main, en tua plusieurs et fit trembler les autres.

### XV. MAHOMET III.

1005 de l'hégire (1595 de J. C.). *MAHOMET III*, fils aîné d'Amurath III et son successeur, commença son règne par faite étranger en sa présence dix-neuf de ses frères, et jeter à sa mère douze concubines de son père, qui étoient enceintes. L'an 1004, il lui noia sept fils dans le même mois (Calvis). Ce prince étoit belliqueux. L'an 1005, vers le milieu de mouharrem (septembre 1596 de J. C.), il entre en Hongrie à la tête de 200,000 hommes, va camper devant Agria, et prend cette place par composition le 1 rabî I (octobre 1596). La garnison ayant été massacrée par les janissaires en sortant de la ville, Mahomet, indigné de cette perfidie, fait trancher la tête à leur aga qui l'avait permis. L'archiduc Massinilien marche contre lui, prend son artillerie et lui taille en pièces douze mille hommes. Mais le sultan averti par un renégat italien que les vainqueurs étoient aux prises entre eux pour le pillage, revient à la charge, et leur arrache la victoire le 26 octobre. L'an 1006 (1598 de J. C.), la prise de Javarin ou Raab, enlevée aux Turcs par les Impériaux, le 29 mars, excite une sédition à Constantinople. A la tête des rebelles étoit Selim, frère du sultan dont il avait trompé la

évanéit dans le massacre de ses frères, par l'adresse du visir. Mahomet, l'ayant attiré auprès de lui, l'interroge, et des qu'il le reconnait pour son frère, il lui fait subir la peine du fatal cordon. L'an 1009 de l'hégire, Ibrahim, poète de Belgique, naïssie Canis avec une armée de deux cent mille hommes; l'empereur Rodolphe II lui en oppose une de quarante mille, commandée par le duc du Mercure, qu'il avait fait venir de France à son secours. Le duc, après une bataille, dont le succès fut incertain, est obligé de se retirer par le défaut de vivres. Sa retraite, la plus belle qu'on eût vue depuis long-temps, met la place dans la nécessité de se rendre le 25 de rabî II (22 octobre 1606). Vers la fin de la même année (au printemps de 1607), le duc reprend sur les Turcs Albe Royale; elle fut reconquise par Hassan pachia, la 11 de rabî I de l'an 1011 (19 août 1602 de J. C.). L'année suivante, le 27 de redgeh (21 décembre 1603), Mahomet termine ses jours à Constantinople dans la treute-septième année de son âge, aecablé des infirmités que ses débâcles lui avaient causées (Foyez Rodolphe roi de Hongrie).

#### XVI. AHMED, ou ACHMET I.

1052 de l'hégire (1665 de J. C.). AHMET ou ACHMET, fils aîné de Mahomet III, monta sur le trône le lendemain de la mort de son père, à l'âge de quinze ans. Tout jeune qu'il était, il s'occupa sérieusement à réparer les fautes de son prédécesseur. L'an 1015, le 18 de redgeh (9 novembre 1606), il conquit, par ses ministres, à Sitouatore, près du Comore, une trêve avec l'empereur Rodolphe pour vingt ans. Dans la même tems, il continuait la guerre contre les Persans, mais avec très-peu de succès. Murad, son grand-visir, assiége en vain Révan. Schah Abbas, à la tête de ses troupes, recouvre tout ce que les Ottomans avaient enlevé à la Perse, et jette la terreur dans leurs provinces. Cette guerre finit l'an 1020 (1611 de J. C.), par un traité de paix qui assura aux Persans la ville de Tauris, avec les autres conquêtes qu'ils avaient faites. Mais ce traité fut mal observé par les Persans. La guerre ayant recommencé l'an de J. C. 1616, le soubat, près de Balsora, les Turcs quoique fort supérieurs en nombre. Achmet était près d'entrer en campagne pour la première fois lorsqu'une maladie violente termina sa vie à l'âge de trente ans, le 16 de dzooulcade de l'an 1026 (15 novembre 1617 de J. C.). « Ce prince, dit M. l'abbé Millot, fut celui de tous les empereurs ottomans qui se montra le plus avare du sang des hommes, et qui sut mieux faire respecter sa puissance. Dans un âge à tendre, il choisissait ses ministres, et gouvernait avec eux. Il fut tout à la fois libéral et économe, aimant la magnificence, et sur-tout la justice qu'il fit rendre à ses sujets sans jamais proscrire que des têtes criminelles ». Il accomplit, le premier de tous les empereurs ottomans, ce précepte de l'Aleoran, qui enjoit à tout homme de travailler de ses mains pour gagner sa vie. Il apprit à faire des anneaux de corne propres à boucher les ares; il les faisait vendre, et le produit en était employé dans sa cuisine.

#### XVII. MUSTAPHA I.

1026 de l'hégire (1617 de J. C.). MUSTAPHA, frère cadet d'Achmet, qui l'avait épargné dans le massacre de ses frères, le remplaça sur le trône des Ottomans. Le premier usage qu'il fit de son autorité, fut de faire arrêter le baron de Sanci, ambassadeur de France, soupçonné d'avoir favorisé l'évasion du prince Koreaki, fait prisonnier dans les guerres de Moldavie. Mustapha lui-même, après quatre mois de règne, fut arrêté à son tour par les grands visirs, déposé, comme incapable de régner, et confiné dans une prison le 30 de rabî I de l'an 1027 (17 mars 1618 de J. C.).

#### XVIII. OSMAN I, ou OTHMAN II.

1027 de l'hégire, (1618 de J. C.). OSMAN ou OTHMAN, fils d'A-

chmet, fut élevé sur le trône à l'âge de huit ans, suivant le prince Continir, qui de 12 ans, selon d'autres historiens. L'année même de son élévation, il envoya une ambassade au roi de France, pour lui faire excuse de l'insulte faite à son ambassadeur sous le règne de Mustapha. Tout jeune homme qu'il était, Osman avait l'âme guerrière, et désirait de signaler son règne par des conquêtes. L'an 1028 de l'hégire, le visir Ali pachia entre, par son ordre, en Perse à la tête d'une armée formidable, met tout à feu et à sang, jusqu'à Tauris, que le général persan abandonne à son approche; s'avance vers Ardévil, et oblige le roi de Perse, l'an 1029, à demander la paix; elle lui est accordée, et Osman ensuite la ratifie; mais ce ne fut point pour rester en repos. L'an 1030, au printemps, Osman, accompagné du visir, porte la guerre en Pologne avec une armée de 500 mille hommes, pour se venger, disait-il, des courses que les Cosaques faisaient sur ses terres. Mais ayant échoué devant Cloucin, en Moldavie, et assiége inutilement le camp du grand chancelier de la république, il fait la paix avec les Polonais au mois de dzooulgedj 1030 (octobre 1621 de J. C.). On compte qu'il perdit 80 mille hommes dans cette guerre, outre 100 mille chevaux, et les Polonais 20 mille. L'an 1031, le 18 de redgeh (19 mai 1622), les jamaissaires, qu'il se proposait de casser pour leur substituer une milice arabe, s'étant révoltés, tirent d'un puits Mustapha et le replacent sur le trône, après quoi s'étant saisi du malheureux Osman, ils le promènent avec dérision dans le tombeau des criminels par les rues de Constantinople, couvert d'une simple toile blanche. Conduit ensuite au château des sept tours, il y est assésé étrangle par six muets. Ce fut Daoud, que Mustapha, quelques heures auparavant avait fait visir, qui présida à cette cruelle catastrophe.

#### MUSTAPHA, rétabli.

1031 de l'hégire (1622 de J. C.). Mustapha en remontant sur le trône, y porta les mêmes vices qui l'en avaient fait descendre. Sa première disgrâce ne l'avait point corrigé. Au bout de seize mois, les grands, excédés de ses folies et de ses cruautés, le déposèrent de nouveau le 25 de dzooulcade 1032 (10 septembre 1623). On le reconduisit ensuite, monté sur un âne, à sa maison des insultes de la populace, dans sa prison, où peu de jours après il fut étranglé.

#### XIX. AMURATH IV.

1032 de l'hégire (1625 de J. C.). AMURATH IV, frère d'Osman, fut substitué à Mustapha, son oncle, à l'âge de quinze ans. Les commencements de son règne furent violemment agités par les troubles qui s'élevèrent en Crimée, par la guerre que les Turcs firent en Transylvanie pour soutenir Betlem Gabor, par les incursions des Cosaques qui s'avançèrent jusqu'au port de Constantinople, et par les révoltes de plusieurs pachas en Asie. L'an 1035 de l'hégire, Amurath fait partir une armée considérable pour reprendre la Babylone qui s'était rentrée sous la domination des Persans. Bagdad est assiégée pendant cinq mois, et fait une si belle défense qu'elle force les Turcs à se retirer. Nouveau siège de cette place en 1050 de l'hégire, aussi malheureux que le premier. Amurath ne se pignait pas d'être fidèle observateur de la loi de son prophète. Il osa même, l'an 1045 de l'hégire, donner un édit portant permission de vendre publiquement du vin, et à tout musulman d'en boire à discrétion; mais le scandale qu'excita cet édit l'obligea, deux ans après, de le révoquer. L'an 1045 de l'hégire il reprend les armes contre la Perse, et va faire en personne le siège d'Erivan, capitale de l'Arménie persique. La prise de cette place fit tout le fruit de son expédition. L'an 1047 de l'hégire, il vient se présenter, avec toutes les forces de son empire, devant Bagdad qui est emportée le jour de Noël 1658, après avoir osé pendant cinqante jours les plus violents assauts. Amurath goûte la gloire de cette conquête par le massacre de trente mille Persans qui avaient sous les armes, et par l'ordre d'arrêter

qu'il donna de faire main-basse sur tout ce qui restait dans la place, sans distinction d'âge ni de sexe. Ce prince, à mesure qu'il avançait en âge, était de plus en plus adonné au vin. L'an 1049, s'étant enivré à la fête du Bairan (c'est la Pâque des Turcs, qui vient à la suite du Bamhadan qui est leur Carême), une fièvre violente le saisit et l'emporta le 25 de schawal (8 février 1649), à l'âge de trente et un ans (Risalat). Ses talents précieusement, dit-on, moderne, pénétrèrent à travers tous ses vices. Il savait récom-penser et punir, il gouvernait par lui-même et voyait tout de ses yeux. Persuadé que, pour gouverner les hommes, il faut les les connaître, il se mêlait parmi le peuple, et permettait l'accès de son trône à tous ceux que quelques raisons valables pouvaient y attirer. Lui-même donnait à ses soldats l'exemple des travaux militaires et à ses ministres celui d'un travail assidu.

C'est depuis Amourath IV que les sultans ont dans l'usage d'aller régulièrement tous les vendredis à la mosque pour se faire voir au peuple, qui sans cela eût eu à voir plus de chagrin.

#### XX. IBRAHIM.

1049 de l'hégire (1640 de J. C.). IBRAHIM, après la mort de son frère Amourath, fut tiré d'une prison obscure, où il languissait depuis quatre ans, pour être placé sur le trône. L'an 1051 de l'hégire il eut aux Cosaques la ville d'Azof, à l'embouchure du Don ou Tanais : par là il les mit hors d'état de troubler, comme ils faisaient, la navigation de Constantinople. L'an 1055, (1645) à l'occasion de quelques vaisseaux pris sur les Turcs par les Malins et conduits au port de Céphalonie, Ibrahim déclara la guerre aux Vénitiens. Il envoya une armée contre l'île de Candie. Ses troupes y abordèrent le 21 de rabiat II. Le lendemain elles investirent la Canée, qui se rend le 22 de djoumadi II (5 août 1645). D'Avrigny met la prise de la Canée au 22 août. Retimo tomba, l'année suivante, sous la puissance des Turcs; mais la capitale de l'île leur résista. L'an 1059, les débauches et les cruautés d'Ibrahim soulevèrent contre lui les grands de l'état, le moulti à la tête. On le dépose, et ensuite on l'étrangla le 28 de redjeb (28 juillet 1649). Récus et les auteurs de l'*Hist. Univ.* mettent la mort d'Ibrahim au 17 août 1648. Nous suivons le prince Cantimir et les historiens turcs.

#### XXI. MAHOMET IV.

1059 de l'hégire (1649 de J. C.). MAHOMET IV, fils aîné d'Ibrahim, lui succéda à l'âge de sept ans. La minorité de ce prince fut agitée de pléniers bourrasques; et le calme ne fut rétabli dans l'intérieur de l'état, qu'après qu'on eut conféré le vizirat à Djechemet Kioprili, ou Cuprogli, nom efféminé dans les fastes ottomans. Ce ministre eut continuellement les armes à la main contre les Chrétiens. L'an 1070, il enlève aux Vénitiens les îles de Mételin et de Lemnos, et prend aux Impériaux Peter Waradin, le 1<sup>er</sup> moharram (27 août 1660). L'année suivante Ali pacha remporta sur les Impériaux deux victoires. Mehemet Cuprogli meurt le 5 rabiat I, 1072 (19 octobre 1661). Son fils Ahmed Cuprogli, qui lui fut substitué, marcha sur ses traces et le surpassa. L'an 1075, il mène le sultan en Hongrie à la tête d'une belle armée, bat le général Forgatz, et prend Neuhauzel le 5 rabiat I 1074 (27 septembre 1663), après 36 jours de siège. Il est à son tour battu à S. Gothard, l'an 1075, le 18 moharram (1 août 1664) par le général Montécuculli; ce qui l'engage à conclure la paix avec l'empire. L'an 1080, le 29 de rabiat II (16 septembre 1669), il se rend maître de Caodic, après un blocus de 30 ans, et un siège opiniâtre de 20 mois, qui coûta 200 mille hommes aux vainqueurs (d'Avrigny). Le P. Griffet met la prise de Candie au 30 août, au Muratius au 6 septembre. L'an 1085 (1672), Mahomet déclare la guerre aux Polonais, pour défendre les Cosaques qui les avaient abandonnés, et s'étaient soumis à la

Porte. Il prend en personne Kaminiack le 8 djoumadi I (22 août) de la même année, et s'accorde la paix à la Pologne qu'en lui imposant un tribut de 20 mille den. Jean Sobieski, grand maréchal, et depuis roi de Pologne, prêté contre un traité si honteux; et l'année suivante, au même mois, il venge sa nation par la défaite des ennemis sur environs de Chocim. Les Ottomans, battus à diverses reprises par ce grand homme, furent contraints d'accorder à la Pologne une paix moins désavantageuse que la première en 1676. Deux ans après (l'an de J. C. 1678), l'empire ottoman fait une perte irréparable dans la personne du vizir Ahmed Cuprogli, le plus grand ministre que l'empire ottoman ait eu. Kara Mustapha, homme inquiet et turbulent, lui succède et ne tarde pas à le faire regretter. Il rompt la trêve conclue par son prédécesseur avec l'empire; et l'an 1094 (1685), il passe en Hongrie avec une armée de 200 mille hommes, investit Javarin; pm. laissant la conduite de ce siège à Hussein Bassa, il marche droit à Vienne. Il ouvre la tranchée devant cette place, suivant les historiens turcs, le 1<sup>er</sup> de schaban (16 juillet) le 14 juillet, selon les relations des Chrétiens. Le 29 de ramadhan (11 septembre), Jean Sobieski, alors roi de Pologne, survient à la tête de 20 mille hommes. Le lendemain il attaque le camp des infidèles. La frayeur s'empare de l'armée ottomane. Après une faible résistance, elle abandonne ses retranchements, son artillerie, ses tentes, et se sauve honteusement à Javarin. Cette victoire, dit un écrivain exact, fut d'autant plus singulière, qu'elle coûta très-peu de sang. Il ne resta pas plus de sept ou huit cents indolents sur la place, et il n'y eut guère que des chrétiens de tués. La plupart ne virent point l'ennemi, parce qu'on ne fit point pousser, et que les premières lignes ne laissèrent rien à faire aux secourus. Kara Mustapha paya de sa tête la déroute de son armée, et le levé du sirge de Vienne. L'an 1095, le 16 de moharram (25 décembre 1685), il fut étranglé à Belgrade par ordre du sultan. Les armes des Chrétiens continuèrent de prospérer contre les Turcs au moyen d'un traité de guerre offensive et défensive, conclu, l'an 1084 de J. C., entre l'empereur, le roi de Pologne et les Vénitiens. L'année suivante le duc de Lorraine, général des armées impériales, se rend maître de Neuhauzel, après une victoire remportée sur les Turcs. Un grand nombre d'autres villes de Hongrie sont prises par différents généraux de l'empire, tandis que les Vénitiens s'emparent de plusieurs places dans la Morée. L'an 1097, le 21 de schawal (31 août 1686), le duc de Lorraine emporte d'assaut Bude, après un siège de 77 jours. Il met en déroute, l'année suivante, l'armée des Turcs, forte de 80 mille hommes, à Mohatz près de la Drave, le 15 schawal (14 août). Les Vénitiens, de leur côté, font de nouvelles conquêtes en Grèce et en Dalmatie. Cette succession de succès excite les murmures du peuple et de l'armée. On s'en prend d'abord aux ministres, qui sont sacrifiés; on en vient ensuite au sultan. Il est déposé le 15 moharram 1099 (9 novembre 1687), après un règne de treize-huit ans. Mahomet vécut encore cinq ans renfermé dans son appartement, et mourut au mois de djoumadi I de l'an 1104 (janvier 1695). On ne peut refuser à ce prince de la valeur, de la capacité pour les affaires et de l'humanité; mais on veut le rendre garant des malheurs qui arrivèrent dans les dernières années de son règne; il faut avouer qu'ils furent en partie les suites de sa négligence, et de son penchant pour les vains amusements (l'oyez Léopold, empereur et roi de Hongrie, et Jean Sobieski, roi de Pologne).

#### XXII. SOLIMAN III.

1099 de l'hégire (1687 de J. C.). SOLIMAN III, fils d'Ibrahim, fut placé sur le trône après la déposition de Mahomet IV, à l'âge de 48 ans. Le commencement de son règne fut marqué par des révoltes dont les Impériaux profitèrent pour faire de nouveaux progrès en Hongrie. Agria se rend au duc de Bavière, le 2 de scier 1099 (28 novembre 1687). Hongatz, de-

fendu par la princesse Tekeli, ouvre ses portes, après une vigoureuse résistance, au comte Metei le 25 rabî I (17 janvier 1686). Albe Royale est prise le 28 de redgeb suivant (19 mai). Lipka, Peter-Varadin, et autres places, subissent le même sort; Belgrade est emportée par l'électeur de Bavière, le 20 d'zoncadsa (6 septembre 1688). Les affaires des Turcs en Hongrie se rétablissent l'année suivante, sous la conduite de Mustapha-Caprogli, nouveau visir. Il reprend Nissa, Widdin, Semendria, Essek, Orsova et Belgrade. La campagne du 1101 fut moins glorieuse pour les Turcs. Les opérations de celle de 1102 furent interrompues par la mort de Soliman, arrivée le 5 de sebnal (22 juin 1691). Prince indolent, superstitieux et presque imbécille, suivant le prince Costumir, il dut toute la gloire de son règne à l'habileté de son ministre. Il mourut d'hydropisie dans le tems qu'on pensait à le déposer (Voyez Joseph, *roi de Hongrie*).

## XXIII. ACHMET II.

1102 de l'hégire (1691 de J. C.). ACHMET ou AHKEM, fils d'Ibrahim, fut substitué à Soliman par le crédit du visir Mustapha-Caprogli. Ce ministre eut lui le 4 de d'zoncadsa de la même année (19 août 1691 de J. C.), à la bataille de Salenkemen, en Hongrie. L'an 1106 le 21 de d'gonmadi II (27 janvier 1695 de J. C.), le sultan meurt d'une fluxion de poitrine à l'âge de 50 ans. Ricant la donne pour un prince spirituel et bienfaisant. Le prince Cantimir le peint des mêmes couleurs que Soliman, son frère.

## XXIV. MUSTAPHA II.

1106 de l'hégire (1695 de J. C.). MUSTAPHA II, fils de Mahomet IV, fut reconnu sultan après la mort d'Achmet. Dès qu'il eut pris possession du trône, il déclara qu'il voulait régner par lui-même, et commander ses troupes en personne. Il fit en effet toutes les campagnes en Hongrie jusqu'à la paix. L'an 1109, le 24 de sefer (1 septembre 1697 de J. C.), il est battu par la prince Eugène près de Zenta, sur la Teisse. Le grand visir Elmaz resta sur la place avec 17 pachas et plus de 20 mille soldats, sans compter 10 mille qui se noyèrent en fuyant, et plus de 5 mille prisonniers. Parmi le butin, qui fut immense, on trouva plusieurs charriots chargés de chaînes et de menottes destinées aux prisonniers que les Turcs s'étaient promis de faire pendant le cours de cette campagne. L'an 1110, le 4 de schaban (26 janvier 1699 de J. C.), paix signée à Carlowitz entre les Turcs, l'empereur, les Vénitiens, la Pologne et la Russie. Par ce traité, la Transylvanie est cédée aux Impériaux, Kaminnick aux Polonois, la Morée aux Vénitiens, et Asof aux Russes. Les troubles domestiques succèdent à la paix du dehors. Les troupes, s'étant révoltées à Constantinople, marchent de là à Andrinople, où résidait pour lors Mustapha. Après avoir massacré le grand mufti, elles déposent le sultan le 19 de d'gonmadi I de l'an 1115 (20 septembre de l'an de J. C. 1705). Mustapha mourut de mélancolie l'année suivante.

## XXV. ACHMET III.

1115 de l'hégire (1705 de J. C.). ACHMET III, frère de Mustapha, est tiré de son appartement pour lui succéder. Les premières années de son règne n'offrent rien de remarquable que les fréquents changements qui se firent dans le ministère, et la vengeance qu'il tira de ceux qui avaient contribué à la déposition de son frère. L'an 1121 (1709 de J. C.), Charles XII, roi de Suède, battu à Fultawa par les Moscovites, se sauva sur les terres ottomanes, et obtint du grand seigneur une retraite à Bender (Voyez Charles XII). L'an 1122 (1710 de J. C.), Achmet élève à la dignité de prince de Moldavie Démétrius Cantimir, qui abandonne presque aussitôt les in-

tiérêts de la Porte, pour s'attacher aux Moscovites. Ce prince, dans son Histoire ottomane, tâche de justifier sa conduite. Nous y renvoyons le lecteur, pour connaître et apprécier ses raisons. L'an 1125 (1711 de J. C.), le grand-visir Baltagi Méhéméd, en voyant contre les Moscovites, à la tête de 150 mille hommes, fait la paix avec le czar, dont l'armée, envahie de toutes parts, ne pouvait lui échapper (Voy. le czar Pierre Aleksiowitch). L'an 1127 (1715 de J. C.), Achmet déclare la guerre aux Vénitiens; l'empereur la déclare à la Porte l'année suivante. Le 26 schaban de cette année (5 août 1716 de J. C.), le prince Eugène met en déroute l'armée des Turcs à Peter-Varadin. Le 6 de d'zoncadsa (14 octobre), il se rend maître de Temeswar. Les Impériaux remportent d'autres avantages en Hongrie l'année suivante (Voy. Charles, roi de Hongrie). L'an 1130, le 4 de ramadhan (21 juillet 1718 de J. C.), paix signée entre l'empereur, la Porte et les Vénitiens, à Passarowitz. L'an 1133 (1721), Achmet tourne ses armes contre la Perse. Ses troupes assiègent en même tems Hamadan et Tauris. Les Turcs sont battus devant cette dernière place, quoique ruinée tout récemment par un tremblement de terre. Ils ont leur revanche, pen de jours après, sous les murs d'Ismidjan. L'an 1137 (1725), ils forcent Tauris, où ils égorgent, durant cinq jours, tout ce qui tombe sous leurs mains. Les campagnes des deux années suivantes en Perse ne leur furent point avantageuses. L'an 1140 (1727), paix conclue au mois de rabî I (octobre), entre la Porte et la Perse. Le Turcs y gagnèrent tout le pays qui est depuis Erivan jusqu'à Tauris, et de là jusqu'à Hamadan. Leur empereur fut de plus reconnu pour le légitime successeur des califes, et le Kothath, ou prière publique, fut fait en son nom dans toute la Perse. L'an 1145, la guerre se renouvella entre ces deux puissances. Achmet et son visir se mettent en devoir de partir pour la Perse. Tandis qu'ils sont campés à Sentari, en attendant que tout soit prêt pour continuer leur marche, trois hommes de méant excitent une sédition à Constantinople. Le prêtre et les milices, mécontents du gouvernement, se déclarent pour les rebelles. On demanda la déposition du sultan, après l'avoir obligé de sacrifier ses principaux ministres. Achmet prévint de bonna grice ce qu'il ne pouvait éviter. Au commencement de rabî II (octobre 1730), il va tirer de prison Mahmoud, son neveu (c'était celui qu'on voulait lui substituer), le place lui-même sur le trône, et lui rend hommage le premier. Il se retire ensuite dans un appartement particulier, où il mourut paisiblement le 25 juin 1736.

## XXVI. MAHMOUD I.

1145 de l'hégire (1730 de J. C.). MAHMOUD, fils de Mustapha II, né l'an 1696, reçut l'inauguration le 14 de rabî II 1143 (16 octobre 1730). Cette cérémonie consista à cirer le cimetièrre d'Othman au sultan proclamé par le mufti, l'émèa (les gens de loi) et la milice. Les affaires des Turcs ayant mal tourné en Perse cette année, se rétablirent dans la suivante. Enfin Mahmoud conclut un traité de paix avec Schah-Thamas dans les derniers jours de redgeb 1144 (janvier 1732). Koulilhen, général des Persans, si fameux dans l'histoire de ce siècle, désapprouve le traité, publie un manifeste contre la paix, fait déposer Schah-Thamas, et recommence la guerre en qualité de régent du royaume. Une bataille qu'il gagna sur les Turcs, après en avoir perdu trois, lui fit recouvrer presque tout ce qu'ils avaient conquis sur les Persans depuis la décadence des selds. Ce fut après cela qu'il se fit proclamer souverain à Ispahan, sous le nom de Schah-Nadir. L'an 1149 (1736), il accorda la paix aux Turcs, qui le reconnurent pour légitime souverain, et lui abandonnèrent les villes d'Erivan, de Tauris, avec les provinces de Géorgie et de l'Arménie persane. La même année l'impératrice de Russie déclare la guerre aux Turcs; l'empereur Charles VI en fait de même l'année suivante. Les Turcs et les Tartares, leurs alliés, sont mal

mendus par les Russes qui leur prennent, entre autres, l'importante place d'Oczacow, d'où ils enlèvent un butin immense, après avoir fait prisonnière la garnison qui était de vingt mille hommes et le seraskier qui y commandait. Les Turcs se dédommagent en Hongrie par les avantages qu'ils y remportent. L'an 1152 (1759), traité de paix entre l'empire et la Porte. Les préliminaires sont signés le 26 djoumadi II (22 septembre). Belgrade, Orsova sont abandonnées aux Turcs, avec les parties de la Serbie et de la Valachie, cédées aux Impériaux par le traité de Passarowitz. La Russie accède à ce traité. Elle rend Avof et Oczacow, après en avoir fait néanmoins démolir les fortifications (7<sup>or</sup> Charles, roi de Hongrie, et Anne, impératrice de Russie). L'an 1156 (1753), la guerre recommence contre la Perse. Elle fut encore désastreuse aux Turcs, qui furent obligés de faire la paix avec Thamas Kouli-Khan au commencement de l'an 1159 (janvier 1756). L'an 1161, le 8 de rabî I (13 décembre 1754), le sultan meurt, au retour de la mosquée, à l'âge de cinquante-huit ans deux mois et vingt-cinq jours, dans la vingt-cinquième année de son règne.

### XXVII. OTHMAN III, ou OSMAN II.

1668 de l'hégire (1754 de J.-C.). OTHMAN ou OSMAN, fils de Mustapha II, fut élevé sur le trône des Ottomans immédiatement après la mort de Mahmoud, son frère, à l'âge de 50 ans. A son inauguration, qui se fit le 23 décembre de J.-C. 1754, il renouvela, sous des peines graves, la défense aux Musulmans de boire du vin. Le règne de ce prince fut paisible, il mourut la nuit du 28 au 29 octobre 1757 (25 au 26 sefer 1171 de l'hégire).

« Ce prince avait donné toute sa confiance au Kisler Aga, » au chef des eunuques, celui-ci à un jeune Turc nommé » Soliman, et ce dernier s'était livré à Yacoub, banquier ar- » ménien. Ce triumvirat s'était occupé qu'à exciter et servir les » plaisirs du sultan. Ce moyen qui fournissait à l'avidité des » favoris, assurait aussi leur crédit. Ils gouvernèrent l'empire, » toutes les charges étaient vendues au plus offrant, leurs sous- » ordres disposaient du moindre emploi. Parvenus à ce degré » d'insolence, qui se révèle contre le moindre obstacle, un de » leurs gens osa menacer de son fouet le juge de Scutari. » Celui-ci leva la voix, et fit parler la justice. Sa maison fut » abattue pendant la nuit, et cette manière d'étouffer la plainte » produisit un tel incognito que chaque jour il se rassem- » blait par quelque nouvel incendie; moyens non moins étra- » nges pour se faire écouter du souverain. Cependant il eut assez » de sagesse pour déterminer le grand seigneur à faire couper » la tête à ses trois favoris; et comme il était accoutumé par » son luxe à varier ses plaisirs, il assista à l'exécution du jeune So- » liman et de Yacoub. Celle du Kisler Aga se passa dans l'im- » portance de la tour de Lélendze. (Mém. du Baron de Tott. » Disc. prélim. p. xxxix).

### XXVIII. MUSTAPHA III.

1171 de l'hégire (de J.-C. 1757). MUSTAPHA III, né le 20 août 1716, du sultan Achmet, déposé en 1750, parvint à l'empire après la mort d'Osman II, et fut inauguré le 5 novembre 1757. Au mois suivant, il fit revivre les lois somptuaires portées autrefois contre le luxe des Grecs et des Arméniens; et ces mêmes lois furent encore renouvelées deux ans après, mais elles ne s'étendirent point aux Français. L'an 1760, le pacha Méhémet, allant lever les tributs dans les îles de l'Archipel, se rendit vers le 1<sup>er</sup> septembre à Stancio, et y débarqua avec la plus grande partie de l'équipage. Tandis qu'il est absent, les esclaves chrétiens se rendent maîtres du vaisseau, qui était du premier rang et richement chargé, coupent les câbles et font voile vers Malte, où ils abordent le 6 octobre, au nombre

de soixante-treize, après dix-huit jours de navigation. Ils donnent à la Religion le vaisseau dont elle leur distribue généreusement la cargaison. Le grand seigneur, irrité de cette perte, prépare, l'année suivante, un armement considérable pour en tirer vengeance. L'ordre de Malte se met en état de défense. La sagesse du roi de France prévint les suites de cette affaire. M. de Fleuri, bailli de l'ordre, s'étant rendu de sa part à Malte, s'acheta, au nom de sa majesté T. C. le vaisseau pour en faire présent à sa hauteurs, à qui il fut expédié le 10 décembre 1761. L'an de l'hégire 1178 (de J.-C. 1765), la Porte fait un exemple sévère de cette justice prompte et expéditive qui lui est particulière, dont la personne du grand-vizir Mustapha. Ce vizir faisait un abus odieux de son crédit, et surtout exerçait des exactions criantes dans l'île de Chypre. Le grand seigneur, sur les plaintes qui lui furent portées, le fait étranger au mois de doulenda (avril ou mai) dans l'île de Metelin où il l'avait exilé. Même supplice décerné par sa hauteurs contre Stephanissa Rakowitz, palatin de Valachie, pour de semblables excès, et exécuté le 28 août au village d'Arasout-Kend, sur le canal de la mer Noire. L'an 1178 (1182 de l'hégire), le 6 octobre (5 de djoumadi II), la Porte, sollicitée par la république de Pologne de prendre sa défense contre la Russie, publie un manifeste par lequel elle déclare la guerre à cette dernière puissance. Ce prince, livré à la mollesse et aux plaisirs de son sérail, incapable de tenir les rênes de son empire, les confia à des ministres qui firent des fautes et des injustices au son nom. L'histoire lui reproche encore une extrême avarice; elle était telle qu'il laissa 60 millions de piastres dans son trésor. Il mourut le 21 janvier 1774 (19 de doulenda de l'hégire 1187), avant d'avoir vu la fin de la guerre funeste qu'il avait commencée avec la Russie, laissant un fils unique, à peine âgé de sept ans, qui parvint à l'empire après Abdül-Hamid, son oncle. Voici le portrait, que Catherine II, impératrice de Russie, a tracé de Mustapha III, à Voltaire. « Aucun ministre » ne voit le sultan que dans des audiences publiques. Mus- » tapha ne sait que le turc, et il est douteux qu'il sache lire » et écrire. Ce prince est d'un naturel farouche et sanguinaire. » On prétend qu'il est né avec de l'esprit, cela se peut; mais » je lui dispute la prudence; je n'en ai point marqué dans cette » guerre..... Mustapha avait une sœur qui était la terreur de » tous les pachas; elle avait, avant la guerre, au-delà de » soixante ans. Elle avait été mariée quinze fois; et lorsqu'elle » manquait de mari, le sultan, qui l'aimait beaucoup, lui » donnait le choix de tous les pachas de son empire. Or, quand » une princesse de la maison ottomane épouse un pacha, celui- » ci est forcé de renvoyer toutes ses autres femmes. Cette » sultane, outre son âge, était méchante, jalouse, capri- » cieuse et intrigante. Son crédit chez son frère était sans » bornes ».

### XXIX. ABDUL-HAMID.

1774. ABDUL-HAMID, frère du grand seigneur Mustapha III, né le 20 mars 1725, fut tiré de prison pour lui succéder, et couronné solennellement le 25 janvier dans la mosquée d'Ayoub (cérémonie qui consiste à ceindre le cimier au sultan). La même année la paix fut conclue entre la Porte et la Russie à Koutouchouk Knyrnardgi, le 21 juillet, par le grand-vizir, et ratifiée le 26 du même mois (28 djoumadi I de l'an 1188). Le 7 mai 1776, la Porte abandonne à l'Autriche la Bukowine, comme était un ancien domaine de la Transylvanie. Ginkas, prince de Moldavie, qui voulait s'opposer à cette cession, fut mis à mort par ordre d'Hamid. Il reconut l'indépendance de la Crimée, par une convention qu'il fit, le 21 mars 1779, à l'issue de quelques hostilités avec les Russes. En 1787, une flotte ottomane, sous les ordres du pacha d'Orzackoff, se dirige sur Liburn, forteresse de Russie sur le lac Limano, défendue par le général

Souwarow ; les Russes détruisent six mille hommes que le pacha avait débarqués pour surprendre la place. Abdul-Hamid mourut subitement le 7 avril 1789. Son neveu, Selim III, lui succéda.

## SELIM III.

1789. SELIM III, né le 25 décembre 1761, fils de Mustapha III, fut proclamé empereur le 7 avril 1789. Le 21 juillet de la même année, les Russes, sous le commandement du général Souwarow, firent les Turcs à Fockan. Ce général et le prince de Cobourg, à la tête des Autrichiens, remportèrent une victoire signalée sur les armées ottomanes, fortes de cent mille hommes, à Martinestie, sur les bords du Binnik. La ville d'Ismaïlow, qui résistait depuis sept mois, et avait forcé le général Sudowitsch de se retirer, fut emportée d'assaut en trois jours par Souwarow, qui fait passer tout au fil de l'épée. Quarante mille Turcs périrent en ce jour funeste, qui fit donner au général russe le nom de *Muley-Ismaël*, l'homme le plus sanguinaire qui ait donné des lois à Maroc. La perte de cette place fut suivie de celle de toute la Moldavie. Le 8 octobre Belgrade tombe au pouvoir des Autrichiens. La paix est signée le 4 août 1791, à Sistowa, en Bulgarie, avec l'Autriche, qui restitue à la Porte Belgrade et toutes les conquêtes qu'elle a faites sur les Turcs : en 1792, la paix est également faite à Yassi avec la Russie. Le pacha Pazvant-Oglou, révolté contre le grand seigneur, s'empare de Belgrade le 25 décembre 1797, d'où il fut chassé quelques temps après ; mais ce rebelle balança longtemps le succès des armées qu'on envoya pour le détruire. Le célèbre Hussein, capitain-pacha, qui avait transporté sur lui des avantages considérables échoua, devant Widdin, dont il avait formé le siège. Pazvant-Oglou, après avoir longtemps harcelé l'armée du grand-seigneur par ses sorties, la mit enfin en déroute et en fit un massacre épouvantable. Cependant Pazvant se soumit, mais à des conditions avantageuses. Le 12 septembre 1798, la Porte déclara la guerre à la France à cause de l'invasion de

l'Egypte par les armées françaises. Alexandrie, le Caire, Gaza, Jaffa tombent en leur pouvoir ; mais l'an 1801, abandonnés de leur général en chef depuis près de deux ans, et ne recevant point de secours d'Europe, les Français sont contraints d'évacuer l'Egypte. Selim III, fit la paix avec la France, qui fut signée à Paris, le 9 octobre de la même année. En 1802, Germin-Géorges, chef des Serviens révoltés contre la Porte, obtint divers avantages sur les Turcs aux environs de Belgrade et les bat à Nissa le 2 avril. Le 29 mai 1807, une révolte éclate à Constantinople ; Selim est forcé par les janissaires à donner sa démission, et il est relégué dans l'intérieur du sérail. Un grand nombre de ministres et de chefs opposés à cette révolution, sont sacrifiés à la fureur populaire.

## XXXI. MUSTAPHA IV.

1807. MUSTAPHA IV, cousin du précédent, et fils d'Ab-ul-Hamid, né le 7 septembre 1779, est élevé sur le trône en 1807 ; le 14 juillet il fit un armistice avec les insurgés Serviens, et le 24 août un autre avec la Russie. Le 22 septembre le pacha du Caire bat les Anglais en Egypte, et les oblige à lui remettre Alexandrie, où il fit son entrée le 24. Mustapha fut déposé et assassiné en 1808.

## XXXII. MAHMOUD II.

1808. MAHMOUD II, frère de MUSTAPHA IV, né en 1785, est parvenu à l'empire le 11 août 1808.

On peut consulter sur les règnes de Selim III, Mustapha IV et Mahmoud II, aujourd'hui régnant, les *Promenades pittoresques dans Constantinople*, par M. Ferville, attaché à l'ambassade de France près la sublime Porte Ottomane, et l'*Histoire de l'empire Ottoman*, par M. de Salaberry. Dans la seconde partie de l'Art de vérifier les Dates, nous donnerons l'histoire de ces trois règnes.

## EXPLICATION DE QUELQUES NOMS TURCS

## POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE DE L'HISTOIRE.

## A.

*Abdest*, purification ordonnée par la loi, ablution des pieds, des mains, du la tête.

*Aga*, chef ou officier en général. Il se met à la fin. *Yegnitchar aga*, aga des Janissaires, *Mimar aga*, premier architecte, etc.

*Alay*, ordre de bataille, ou marche solennelle du sultan.

*Alem*, grand étendard qui, au lieu d'une pointe, a au bout un croissant. *Alem-dar*, porte-étendard.

## II.

*Armahzar*, requête présentée au nom d'une armée ou d'une province.

*Arsadasi*, la chaire d'audience.

*Arazhal*, requête des particuliers, placet présenté au vizir. *Arazhatchi*, écrivains publics employés pour le style usité dans ces requêtes.

*Ateki*, sultane favorite, (mère d'un prince), qui a mis au monde un fils.

*Aspre*, ou *Actché*, monnaie turque qui revient à un sou.

*Atmeydan*, (place aux chevaux), l'ancienne place de l'Hippodrome, à Constantinople.

*Azemoglan*, enfant d'honneur on page du sultan.

## B.

*Bacha* ou *Pacha*, haut officier d'armée. Il y a des *bachas* à deux et à trois queues, c'est-à-dire qui font porter deux et trois queues de cheval devant eux. *Bachi* ou *Pachi*, ehef en général. *Berber Bachi*, premier barbier.

*Bairam*, fête que les Turcs célèbrent après le jeûne du ramadhan. Il y en a deux; le grand *Bairam* qui suit immédiatement le jeûne, et le petit *Bairam* qui ne vient que 70 jours après.

*Baltagi*, esclave qui coupe le bois pour l'usage des princes du sang et des sultans.

*Baltaji*, valets de pied du sultan. *Baltaji-lar Kichalati*, leur chef.

*Beg*, prince ou seigneur. *Beglerbeg*; c'est ainsi qu'on nomme les grands gouverneurs.

*Bostanji*, garde du sultan. *Bostanji Bachi*, c'est le chef de ce corps, qui est très-nombreux.

*Bourse*, somme de cinq cents *dolars* ou écus, environ 1,400 fr. argent de France; mais aujourd'hui, vu la dépréciation de la monnaie turque, la *Bourse* ne vaut pas plus de 500 fr.

*Bulak-ogalari*, colonel tant des janissaires que des spahis.

## C.

*Cadi*, juge d'une moyenne ville. *Cadilesker*, grand-juge des armées.

*Caimmcan*, lieutenant du visir en son absence. C'est aussi le nom qu'on donne aux gouverneurs de Constantinople, et à celui d'Audriouple.

*Calavet*, turban des *Cadilekers*. Il est rond et le double des autres. *Calevi*, turban des visirs; il est triangulaire.

*Calem*, nom des bureaux de la trésorerie.

*Capigis*, portiers du sérail. Ils sont partagés en deux troupes, l'une de trois cents sous un chef appelé *Capigi Bachi*; l'autre de deux cents appelée *Cuccia-Pigis*, et leur chef *Caccia-Pigi-Bachi*.

*Capitan bacha*, amiral des mers.

*Capudamreis*, pilote royal.

*Capuji bachi*, les huissiers ou écuyers. *Capujilar Kichodasi*, le premier d'entre eux.

*Charakaji* (*icharcadjy*), l'avant-garde de l'armée.

*Clayb* ou *Katyb*, c'est le nom de celui qui fait la lecture des prières publiques.

*Chaticherif*, lettres-patentes, mandats impériaux.

*Chasné*, le trésor. *Dischhasné*, le trésor public. *It-Chéhasné*, le trésor privé de l'empereur.

*Chiaooux*, messager d'état, héraut.

*Chicadar* ou *Chiouadar*, porte-manteau du prince.

*Choecadar*, maître de la garde-robe.

*Chocadar aga*, c'est comme le grand-chambellan.

*Chubéd*, c'est la prière publique qu'on fait dans les mosquées pour l'empereur nommé.

*Chylaat*, robe de différentes couleurs dont le sultan fait présent aux grands.

*Cadaiher*, grand-juge d'armée.

*Coluk-visir*, visir de la manche. Il y en a six appelés *Coluk-visirleri*, qui ont seuls le privilège de toucher le sultan.

*Cubbe* ou *Kubbe*, dôme ou coupole; c'est un monument que les Turcs bâtissent sur les tombeaux de leurs parents ou amis.

*Cubbe visirs*, ce sont les conseillers d'état.

*Cacca* ou *Kacca*, sigrette du turban.

*Cuschchi*, fauconnier du sultan.

## D.

Le *D* et le *T* se prononcent souvent l'un pour l'autre: on dit *Morad* et *Morat*, *Bagdad* et *Bagdat*, *Defterdar* et *Defterdar*, grand trésorier.

*Dervisch*, qu'on prononce *Dervis*, moine turc.

*Dio Alay*, le corps de l'armée.

*Divan*, conseil. Chaque visir a son divan. *Divan Galibé* est le conseil du sultan même. Il y est caebé dans une tribune derrière un rideau.

*Diulbend aga*, celui qui met le turban sur la tête du sultan.

*Donauima*, réjouissances publiques.

*Dondar*, arrière-garde ou la queue.

## E.

*Effendi*, en général signifie noble, distingué; c'est un nom appellatif mis après la dignité du sujet. Ce sera notre *monseigneur*, le *docteur*, le *révérend*.

*Emir*, princes arabes qui prétendent descendre de Mahomet. Ils portent le turban vert.

*Emirahor*, maître des écuries, écuyer.

## F.

*Falanga*, hache dont on se sert pour couper la tête. De-là *Falangaji*, les bourreaux.

*Ferman*, ordre sur lequel le nom de prince est appliqué. Le visir donne son *ferman*, etc.

*Fetva* ou *Fetwah*, sentence ou décision du mufti.

*Filari*, monnaie d'or qui vaut un ducat de Venise.

## G.

*Gionialli*, corps de milice à cheval; leur commandant est *Gionialli aga*.

## H.

*Haraf*, tribut qu'on paie au sultan quand on professe une autre religion que la mahométane.

*Harem*, appartement des femmes, l'enclous qui les renferme; il ne faut pas le confondre avec le sérail, qui ne veut dire que palais. Tous les Turcs ont un harem, le visir même n'a point de sérail. Les ambassadeurs des couronnes ont un sérail et n'ont point de harem. Le grand seigneur a l'un et l'autre, (le baron de Tott.)

*Haski*, ce sont les concubines que le grand-seigneur déclare sultanes en leur mettant une couronne sur la tête.

*Hasmadar aga*, trésorier du sérail.

*Hekim Effendi*, premier médecin.



J.

*Jami*, mosquée privilégiée pour les prières du vendredi.  
*İcoglan*, page du sultan.  
*Janisari*, milice assez connue, divisée en cent onze compagnies appelées *Oda* ou chambrées de Janissaires.  
*İman*, chapelain ou desservant d'une mosquée.  
*İmmret*, hôpital bâti proche des *Jamis* pour les pauvres et les voyageurs.

K.

*Kitcha*, bonnet de janissaire en forme de manche pendante.  
*Kıstar Aga*, chef des eunuques. C'est toujours un eunuque noir.  
*Kıral*, petit roi.

L.

*Lala*, terme de respect et de reconnaissance. Le sultan s'en sert envers le visir.

M.

*Maderris*, étudiants de la loi.  
*Medressé*, académie, école.  
*Mekhienne*, cour de plaidoirie.  
*Mimar aga*, le premier architecte.  
*Minar* ou *Minaret*, tour d'une mosquée.  
*Mir-alem aga*, porte-guidon du sultan.  
*Mulla*, homme de loi ou de religion.  
*Mufiti*, le chef de la religion mahométane chez les Turcs.

N.

*Nazıb*, garde de l'étendard de Mahomet.  
*Namesh*, lettre; de-là *Ahdanmes*, lettre de créance du sultan, ratification d'un traité.  
*Namesken*, loi qui défend aux filles nobles et aux femmes de laisser voir leur visage à d'autres qu'à leur mari.  
*Nikahlu*, femme légitime. Le Koran en permettait quatre.  
*Nikah*, contrat de mariage.

O.

*Oda*, compagnie ou chambrée de janissaires; de-là vient *Odasi*, chambellan du sultan.  
*Odaliq* ou *Odaliq*, maîtresse du grand-seigneur.

*Ojak*, régiment de janissaires; de-là vient *Ojak Agalari*, tous les commandants des régiments.  
*Orta Jani*, oratoire domestique des janissaires.

P.

*Pachi* ou *Bachi*, se dit des officiers d'un rang inférieur, et signifie quo celui à qui on le donne est tiré.  
*Padizelah*, empereur. Les Turcs donnent ce titre au roi de France.  
*Paiki*, gardes du sultan.

R.

*Reis effendi*, le chancelier.  
*Reis*, capitaine de galère.

S.

*Sah*, sire, certain; c'est ainsi que le visir répond aux placets: *Fait ut petitur*.  
*Salahor*, sous-écuyer.  
*Sandjak Scheriff*, étendard du prophète.  
*Sanjak*, étendard.  
*Scheikh*, prélat chez les Turcs.  
*Seliciar aga*, porte-épée du sultan.  
*Sérail*, voyez Harém.  
*Seraskier*, commandant avec plein pouvoir.  
*Silhad*, garde; de-là *Silhagar aga*, capitaine des gardes du sultan.  
*Solakes*, gardes du palais.  
*Spahi*, cavalier ottoman.  
*Spahi agasi*, aga, ou commandant des spahis.  
*Stambol Effendissi*, lieutenant de police.

T.

*Talkhyreh*, mémorial écrit du visir au sultan sur quelque affaire.  
*Tarpus*, bonnet des femmes turques.  
*Tefsiri Koran*, les interprètes de l'Alcoran.  
*Tekke*, monastère turc.  
*Terjiman*, interprète de la cour, truchement.  
*Timar* ou *Timariots*, gentilshommes qui ont des villages assignés pour leur entretien, et sont obligés de servir à la guerre.

V.

*Valide*, nom de la mère du sultan régnant.  
*Vilcan*, corps de gens de loi; c'est le clergé turc.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES SCHAHS, OU ROIS MODERNES DE PERSE.

Les *Catars*, étant devenus maîtres de la Perse l'an 52 de l'hégire (652 de J. C.), jouirent paisiblement de cette belle conquête l'espace d'environ deux siècles. Mais dans la suite, plusieurs princes, tartares d'origine pour le pluspart, envahirent la Perse, et se enlevèrent aux Arabes différentes provinces, où ils établirent des dynasties particulières. La première est celle des *Tabérides*, fondée dans le Khorasan par *Taber*, sous le califat de *Mamon*, l'an 205 de l'hégire (820 de J. C.). Elle fut détruite, l'an 254 (872 de J. C.), par *Yacoub*, fils de *Leïli* *Soffar*, et fondateur de la dynastie des *Soffarides*. Au Khorasan, *Yacoub* ajouta le *Ségistan* et le *Thahoresan*; ses successeurs y joignirent le *Fars*, ou la Perse proprement dite. La dynastie des *Somanides* parut vers le même tems. Elle régna d'abord dans la *Transoxane*, et ensuite, vers l'an 290, dans les états des *Soffarides*, dont elle s'empara. L'an 315 de l'hégire (927 de J. C.), *Waschoudan* fonda la dynastie des *Dilémites*, dans le *Dilem*; ses successeurs conquirent le *Djorgian*, le *Thabarestan* et presque toute la Perse. Les *Boulhides*, issus de *Boulhak*, s'élevèrent sur les ruines des *Dilémites*, qu'ils commencèrent à dépouiller l'an 325 de l'hégire (937 de J. C.). Ils formèrent dans la suite plusieurs branches, régnèrent dans *Bagdad*, et enlevèrent aux califes toute leur autorité. Les *Gaznévides*, dont le fondateur est *Sébekteghin*, mort en 387 de l'hégire (997 de J. C.), régnèrent dans le pays de *Gazna*, voisin du Khorasan, et ensuite dans le Khorasan même et le *Fars*. Les *Seldjoukides*, sous la conduite de *Thogroul-Beg*, petit-fils de *Seldjouk*, enlevèrent aux *Gaznévides*, vers l'an 461 de l'hégire (1065 de J. C.), le Khorasan, et s'étendirent ensuite dans la Perse, l'*Aderbidjane*, la *Georgie* et l'*Arménie*. Cette famille se partagea en plusieurs branches, qui donnèrent des rois, comme on l'a dit ailleurs, à la *Syrie* et à l'*Asie mineure*. Les *Kharismiens*, établis dans le *Kharisme*, l'an 490 de l'hégire (1097 de J. C.), par *Colcheb* ou *Mohammed*, tirc de naissance, conquirent le *Turkistan*, la *Boukarie*, l'*Aderbidjane*, le *Fars* ou la Perse proprement dite, le *Kherman*, et tous les pays situés entre l'*Afghanistan* et la mer Caspienne. Cette redoutable puissance, qui vécût les *Seldjoukides* en Orient, succomba elle-même sous celle des *Mongols*. L'an 637 de l'hégire (1230 de J. C.), les *Ghourides*, établis dans le pays de *Ghour*, sur les frontières de l'Inde, fondèrent, vers le milieu du 12<sup>e</sup> siècle, une autre puissante dynastie, qui fut éteinte par les *Kharismiens* l'an 1208 de J. C. De ces derniers, il se forma différentes principautés, qui furent principalement occupées pendant près de deux siècles à s'entre-détruire. Les *Mongols*, introduits dans l'empire persan par *Genghizkhan*, firent cesser deux nouvelles dynasties, dont l'une régna dans la Perse proprement dite, et l'autre dans la *Transoxane* et le *Turkistan*. La première eut pour chef *Houlagou*, qui réunît à la Perse la *Chaldée*, la *Syrie*, la *Natalie*. La seconde, fondée par *Zaghat*, qui donna son nom au pays de sa domination, tomba, vers l'an 765 de l'hégire (1365 de J. C.), sous la puissance de *Tamerlan*, et fut absolu-

ment éteinte au commencement du 15<sup>e</sup> siècle. Les *Modhaffériens*, qui reconnaissent pour chef de leur famille *Mohammed Modhaffar*, régnèrent dans une partie de la Perse depuis l'an 718 de l'hégire (1328 de J. C.), jusqu'en 789 (1387 de J. C.), qu'ils furent dépouillés par *Tamerlan*. La *Chaldée* et l'*Aderbidjane* furent conquises, l'an 757 de l'hégire (1366 de J. C.), par les *Ilkaniens*, dont la dynastie fut éteinte et remplacée, l'an 843 (1440 de J. C.), par les *Turcomans* du monton noir, ainsi nommés, parce qu'ils avaient un monton noir dans leurs drapeaux. A ceux-ci succédèrent les *Turcomans* du monton blanc l'an 873 (1468 de J. C.). *Azemlek*, plus connu sous le nom d'*Uzun-Hassan*, ou *Cassan*, fondateur de ces derniers, subjuguait non seulement la *Chaldée* et l'*Aderbidjane*, mais aussi la Perse proprement dite. *Alvand*, son 4<sup>e</sup> successeur, fut détruit, l'an 907 de l'hégire (1501 de J. C.), par *Ismael Sophi*, dont la famille s'est maintenue sur le trône de Perse jusqu'à notre siècle. C'est par lui que nous commencerons la chronologie des rois modernes de Perse.

### I. SCHAH ISMAEL SOPHI I.

L'an 907 de l'hégire (1501 de J. C.), *SCHAH ISMAEL SOPHI*, fils de *Shah Kaïdar*, et arrière-petit-fils de *Sophi*, ou *Sophi*, le restaurateur de la secte d'*Ali* en Perse, ayant rassemblé sous ses drapeaux, à l'âge de 14 ans, un grand nombre d'*Alides*, s'empara de *Tauris* sur *Alvand*, 4<sup>e</sup> successeur d'*Uzun Cassan*, l'obligea d'enfuir dans le *Diarbek*, où il mourut l'an 908 (1502 de J. C.), se rend maître de *Bagdad* l'an 916 (1510 de J. C.), met en fuite *Morad-Beg*, fils d'*Alvand*, et fit l'année suivante la conquête du *Khuzistan*, du Khorasan et du *Maourennaïr*, où régnèrent des princes tartares de la famille de *Tamerlan*. La fortune ne lui fut pas aussi favorable dans les guerres qu'il eut contre les *Turcs* que dans ses autres expéditions. L'an 920 (1514 de J. C.), *Selim I*, empereur des *Ottomans*, étant venu l'attaquer, lui livra bataille dans les plaines de *Chaldéron*, le défait, le met en fuite, et prend la ville de *Tauris*, capitale de l'*Aderbidjane*. L'an 924 (1518 de J. C.), nouveaux progrès de *Selim* en Perse. Il s'empara du *Diarbek*, et de plusieurs places que *Sophi* avait conquises en *Syrie* et ailleurs. L'an 930 (1523 de J. C.), *Sophi* meurt à l'âge de 58 ans. Ce prince emporta dans le tombeau les regrets de ses sujets qu'il avait toujours gouvernés avec beaucoup de douceur et d'équité. Il établit dans ses états la doctrine des *Shiïtes*, qui n'est autre que celle des *Alides*, perfectionnée par *Haïdar*, et opposée à celle des *Sonnites* ou *Traditionnaires*, suivie par les *Turcs*. De là le schisme qui règne entre les *Turcs* et les *Persans*. Pour distinguer ceux-ci, *Sophi* leur fit prendre une étoile rouge autour de leur turban, et qui les a fait appeler par les *Turcs* *Kouïbaschs* ou *têtes rouges*.

### II. SCHAH THAMAS, ou THAMASP.

950 de l'hégire (1523 de J. C.). *THAMAS*, ou *THAMASP*, fils aîné d'*Ismael Sophi*, lui succéda. Il eut plusieurs guerres dans le

Khorasan contre les Usbecks. Soliman, empereur des Ottomans, lui enleva, l'an 941 (1554 de J. C.), la ville de Tauris que Sophi avait reprise, Sultanie, Bagdad, et d'autres places. Mais Thamas le défit l'année suivante, dans une bataille livrée à la suite d'un grand orage qui avait fait un dégât affreux dans le camp des Turcs. L'an 955 de l'hégire (1548 de J. C.), la guerre se renouvella entre ces deux puissances, et se termina la même année par une victoire remportée par les Turcs près de Van, dans l'Arménie. L'an 985 (1575 de J. C.), Thamas meurt empoisonné par une de ses femmes. Grand guerrier, bon politique, il tenait l'éclat de ses talents, dit un moderne, par un penchant horrible à la cruauté et par une avidité insatiable du bien de ses sujets.

### III. SHAH ISMAEL II.

985 de l'hégire (1575 de J. C.). ISMAEL II, second fils de Thamas, fut tiré de la prison où il était retenu depuis vingt-trois ans, par ordre de son père, et placé sur le trône préférentiellement au prince Haïdar, son frère puîné, qu'Ismaël avait désigné pour son successeur. Haïdar n'en fut pas quitte pour être privé du trône. Ismaël le fit mourir dès qu'il y fut assis. Cette exécution ayant indisposé la plupart des grands contre lui, Ismaël feignit une maladie dangereuse, et fit courir, peu de temps après, le bruit de sa mort. Ayant reconnu ceux qui lui étaient contraires par les marques de joie qu'ils donnaient à cette nouvelle, il en immola à sa vengeance autant qu'il en put saisir, et poursuivit ceux qui avaient pris la fuite, jusque dans les cours étrangères. Cependant Ismaël faisait des préparatifs pour entrer en guerre avec les Turcs. Mais les grands, comme il était près de se mettre en campagne, l'étranglèrent l'an 985 (de J. C. 1577).

### IV. SHAH MOHAMMED KHODABENDEH.

985 de l'hégire (1577 de J. C.). MOHAMMED KHODABENDEH, fils aîné de Thamas, succéda à son frère Ismaël, et fut proclamé souverain à Casvin. L'an 986, son général Tokmak battit les Turcs dans la plaine de Chaldere. La même année, Aras-Beg, un autre de ses généraux, fut défait, pris et pendu à Schamach par les Tartares, mais bientôt cet affront fut vengé par une victoire que l'émir Hamzeh Mian, fils du monarque, remporta sur eux. La guerre avec les Turcs continua pendant tout le règne de Khodabende, dont la mort arriva l'an 995 (1585 de J. C.).

### V. SHAH HAMZEH.

991 de l'hégire (1585 de J. C.). HAMZEH, qui s'était distingué dans la guerre contre les Turcs, succéda à Khodabende, son père, dont il était le fils aîné. Une dernière victoire, qu'il avait remportée sur les Turcs peu de jours avant la mort de Khodabende, lui fit naître, lorsqu'il fut sur le trône, le dessein de reprendre Tauris. La ville fut aisément conquise. Mais la garnison s'étant jetée dans la citadelle, s'y défendit avec la résolution de l'écraser sous ses ruines. Plus de soixante assauts furent donnés à la place sans qu'on se rebutât de part ni d'autre. Une armée de Turcs était en marche pour la secourir, lorsque Hamzeh fut assassiné par son eunuque, qu'Ismaël, frère de ce prince, avait gagné. Cet événement, qui fut suivi de la levée du siège, est de l'an 995 de l'hégire (1585 de J. C.).

### VI. SHAH ISMAEL III.

995 de l'hégire (1585 de J. C.). ISMAEL III, second fils de Khodabende, monta sur le trône après l'assassinat de son frère Hamzeh. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Après huit mois de règne, il fut lui-même assassiné par un de ses domestiques, que le gouverneur de son frère puîné qui suit,

avait gagné pour prévenir un pareil sort qu'il préparait à ce jeune prince.

### VII. SHAH ABBAS, surnommé LE GRAND.

994 de l'hégire (1586 de J. C.). SHAH ABBAS, troisième fils de Khodabende, fut proclamé souverain de Perse après la mort d'Ismaël, son frère, qui avait tenté de l'immoler à sa sûreté. Tout le cours de son règne fut un enchaînement de prospérités qu'il dut à sa vigilance, à sa valeur et à son habileté. Il débuta par déclarer la guerre aux Usbecks, et reprit sur eux le Khorasan, dont ils avaient dépouillé ses prédécesseurs. Les hostilités continuèrent toujours entre les Persans et les Turcs. Abbas les termina, l'an 997 de l'hégire (1589 de J. C.), en cédant aux Turcs, suivant les historiens de cette nation, trois provinces, qu'ils avaient enlevées à la Perse. De ce nombre était l'Arménie. Mais avant que de s'en dessaisir, se voulant laisser aux Turcs qu'un pays désert, il en enleva plus de vingt-deux mille familles, qu'il divisa en plusieurs colonies et dispersa dans les différentes provinces de ses états. Ce prince avait encore une autre vue plus relevée en transportant les Arméniens en Perse. Connaissant l'industrie et l'activité de ce peuple, il le jugea propre à mettre à profit les richesses naturelles de ses états, négligées par les Persans, que leur caractère indolent et inappliqué rendait incapables des opérations laborieuses et compliquées du commerce. Ses espérances ne furent point vaines. Les Arméniens transplantés, se livrèrent au goût qu'ils avaient apporté de leur patrie; et depuis ce temps, ils ont porté par-tout le monde le commerce de la Perse. Un des premiers fruits qu'ils en retirèrent, fut de se bâtir, près d'Ispahan, une ville, qu'il surnommait Sultu, ou Julfa; elle est aujourd'hui considérable, et se gouverne par ses propres lois sous la direction d'un kalender; terme qui répond à celui de maire ou juge de police. L'an 998 de l'hégire (de J. C. 1590), Schah Abbas fit sa résidence à Ispahan, dont il fit la capitale de ses états. Cette ville, dont le cercle est aujourd'hui de dix lieues, lui doit ses premiers embellissements. Il commença le vaste et superbe palais, que ses successeurs ont achevé, dans le Meidan ou Marché, l'une des plus grandes et des plus belles places de l'univers. L'an 1025 (1614 de J. C.), avec le secours des Anglais, il chassa de Bender-Abassi les Portugais, qui s'en étaient emparés deux ans auparavant, et y avaient déjà bâti deux forts. L'an 1051, le dix-neuf de djoumadi II (1 mai 1622), aidé par les mêmes alliés, il chassa encore les Portugais de l'île d'Ormuz, où ils faisaient un commerce considérable. Ce prince, par les conquêtes qu'il fit sur les Mogols et sur d'autres peuples, recula fort loin les limites de ses états. Il mourut, vers la fin de l'année II de l'an 1058 (décembre 1628 de J. C.), à Casvin. La valeur d'Abbas, sa magnificence, le soin qu'il prit du faire fleurir les arts et le commerce dans ses états, la police exacte qu'il y établit, lui firent donner le surnom de grand. Mais à ces belles qualités, il réunissait de grands vices, qui en ternissaient l'éclat. Impitoyable, fourbe, cruel, jaloux de la gloire de ses sujets et avide de leurs biens, il immola ses quatre fils à d'inutiles soupçons; il persécuta ceux de ses officiers qui lui avaient rendu les plus grands services; il mettait à contribution tous ceux qui l'approchaient, et imaginait sans cesse de nouveaux moyens pour tirer l'argent de ses peuples; il dépouilla les princes, ses voisins, et les fit mourir dans le temps qu'il leur témoignait le plus d'amitié. Voulut empêcher ses sujets d'importer l'argent de son royaume chez les Ottomans, et les détourner du pèlerinage de la Mecque, il imagina de leur imposer de la dévotion pour Imam-Reza, l'un des douze saints de Perse, dont le tombeau est à Meshed. Il rendit ce lieu célèbre par un grand nombre de faux miracles qu'il fit opérer; d'où gens apostés, feignant d'être aveugles, ouvraient les yeux aux approches du tombeau de Reza, et criaient aussitôt miracle. Cette imposture y attira une foule de monde si prodigieuse, que les plus grands seigneurs de l'enn

ne sont fait un honneur d'être inhumés dans la mosquée de Mesched, et y ont enterrés les plus riches présents (Pey. Les empereurs turcs de son temps).

#### VIII. SHAH SOPHI II, ou SEFI I.

1038 de l'hégire (1628 de J. C.). SORU II, nommé d'abord ZAÏN MIAZA, fils de Seft et petit-fils d'Abbas, fut proclamé roi de Perse à l'âge de quinze ans, trois jours après la mort de son aïeul. Ce fut le Néron des Persans. Il versa le sang des princes seigneurs de Perse, aveugla son frère unique, fit massacrer deux de ses oncles, et enterrer toute vive sa mère, avec quarante femmes du sérail, accusées d'avoir trépané dans une conspiration contre lui. Il eut néanmoins de la valeur, et remporta quatre grandes victoires sur les Turcs. Mais s'étant livré dans la suite à la débauche, il perdit le fruit de ces premiers succès. L'an 1058 de J. C., l'empereur Amurath IV reconquit Bagdad et toute la Babylonie, que le grand Abbas avait conquises quatorze ans auparavant sur les Turcs. Les Mogols, de leur côté, reprirent la province de Candahar, dont Abbas les avait également dépouillés. Mais Sophi conserva Erivan, place forte d'Arménie, qu'il avait euevée aux Turcs l'an 1075, quoiqu'il défendue par une garnison de vingt-deux mille hommes. Sophi mourut l'an 1052 de l'hégire (1642 de J. C.), dans la quatorzième année de son règne. On croit que sa vie fut abrégée par le poison.

#### IX. SHAH ABBAS II.

1052 de l'hégire (1642 de J. C.). ABBAS, fils de Sophi II, lui succéda à l'âge de treize ans. Il imita la magnificence de son bisaiel, et, si l'on en croit Koemfer, il ne lui céda pas en valeur. On ne connaît toutefois qu'une seule expédition où il se soit trouvé : c'est la conquête du Candahar, que les Mogols avaient recouvré, comme on l'a dit, sous le règne de Sophi II; encore cette conquête, qu'il fit en 1079 (1660 de J. C.), fut-elle moins due à la supériorité de ses armes, qu'à l'adresse de sa politique. Il aimait les arts et les artistes, et était très-affable envers les Français; qualités qu'il tenait encore du grand Abbas. Il fit l'honneur au célèbre Tavernier de boire avec lui de son vin de Schiraz. La volupté, à laquelle il se livra sans retenue, avança le terme de ses jours. Ce prince mourut le 5 de rabî II de l'an 1077 (25 septembre de l'an 1666 de J. C.), dans le Masenderan, à cent quarante lieues d'Ispahan, la vingt-quatrième année de son règne. Il fut regretté des Chrétiens auxquels il avait été favorable, malgré l'opposition des chefs de sa religion. « Mais on ne peut trop blâmer ce prince, dit Tavernier, de s'être souvent à laissé emporter à la colère (ce qui lui fit commettre bien des actes de cruauté), et d'avoir trop aimé le vin. »

#### X. SHAH SOLIMAN.

1077 de l'hégire (1666 de J. C.). SÉPRÉ MINZA, surnommé SOLIMAN, lui-même d'Abbas II, lui fut donné pour successeur à l'âge de vingt ans. Ce fut un monarque pacifique par indolence. Il mourut, sans avoir rien fait de mémorable, sinon des actes de cruauté, au milieu des fumées du vin, auquel il était fort adonné, le 16 d'adoulé de l'an 1105 (30 juillet 1694), à l'âge de quarante-huit ans, dans la vingt-huitième année de son règne.

#### XI. SHAH HUSSEIN.

1105 de l'hégire (1694 de J. C.). HUSSEIN, second fils de Soliman, lui fut substitué par les grands préférablement à son frère Mirza Abbas II, qui avait alors vingt-cinq ans, suivant Gemelli. Les ennemis du palais eurent, sous son règne, un pouvoir excessif, qu'ils exercèrent aux dépens de ses sujets, et dont il devint lui-même la victime. Les Afghans ou Aghuans, peuple du Candahar, excédés de leur tyrannie, se révoltèrent sous la conduite de

Mir-Wéis. Ou eutra contre ces rebelles des armées qu'ils défirent. Mir-Wéis, en 1125 (1715 de J. C.), fut proclamé souverain du Candahar. Non content d'avoir enlevé cette province à la Perse, il entreprit de détruire Hussein. L'exécution de ce dessein était fort avancée par les conquêtes qu'il avait faites, lorsque la mort le surprit en 1129 (1715 de J. C.). Ses enfants étant trop jeunes pour lui succéder, les Aghuans défirent le commandement à Mir-Abdallah, son frère, homme aussi pacifique et aussi timide que Mir-Wéis était violent et hardi. L'an 1177 de J. C., les d'une autorité usurpée qu'il n'était pas en état de conserver, Abdallah prêta l'oreille aux propositions que les ministres du roi de Perse lui faisaient de rendre Candahar; et déjà il était prêt d'entrer en négociation avec eux. Mahmoud, son frère, informé de ses dispositions, le poignarda pour en prévenir l'effet, et fut aussitôt élu pour le remplacer, à l'âge de dix-huit ans. L'an 1155, au mois de djoumadi II (avril 1721 de J. C.), Mahmoud, après quatre batailles gagnées, parut devant Ispahan, dont il forma le blocus, qu'il convertit en siège au mois de schaban (juin) suivant. Le 14 séfer de l'an 1154 (25 novembre 1721), Schah Hussein, voyant la place aux abois, va se remettre entre les mains de Mahmoud, auquel il cède le trône et sa fille en mariage. Les auteurs de l'histoire universelle placent cette révolution en l'an 1722. Sous le règne de Hussein, le 2 avril de l'an de J. C. 1721, une grande partie de la ville de Tauris fut engloutie par un tremblement de terre, avec deux cent cinquante mille habitants, si l'on s'en rapporte aux papiers publics du temps.

#### XII. SULTAN MAHMOUD.

1154 de l'hégire (1721 de J. C.). MAHMOUD, frère de Mir-Wéis et d'Abdallah, fit son entrée dans Ispahan avec l'appareil le plus pompeux; et s'étant rendu au palais, il y fut salué roi de Perse par les malheureux Hussein, en présence de toute la cour; après quoi il reçut le serment de fidélité de tous les ordres de l'état. Il prit alors le titre de sultan, au lieu de celui de schah. Il est cependant un rival dans la personne de Thamas, troisième fils de Hussein. Thamas fut reconnu souverain dans plusieurs provinces. Mahmoud ayant marché contre ce prince, lui enleva la ville de Casvin où il faisait sa résidence, Schiraz qui soutint un siège de dix mois, et un grand nombre d'autres places. Mais au printemps de l'an de J. C. 1724, il fut battu sur les frontières de l'Arabie. Cet échec lui causa un chagrin qui dégénéra en frénésie. Les Aghuans le voyant hors d'état de gouverner, et même sur le point d'expirer, au lieu d'attendre le moment de sa mort, prirent le parti de le déposer le 19 schaban 1157 (22 avril de l'an de J. C. 1725). Mahmoud était plus hardi à entreprendre qu'habile à exécuter; c'était d'ailleurs un prince sanguinaire, qui ne faisait nul état de la vie de ses sujets. On ne peut compter le nombre des seigneurs persans qu'il immola à sa sûreté. (Voyez à l'article de Pierre-le-Grand, empereur de Moscovie, et à celui d'Achmet III, empereur des Turcs, les conquêtes que ces deux puissances firent sur les Persans sous le règne de Mahmoud.)

#### XIII. SHAH ASHRAF.

1157 de l'hégire (1725 de J. C.). ASHRAF, fils du prince qui avait succédé à Mir-Wéis, fut proclamé souverain le jour de la déposition de Mahmoud. Dès qu'il fut sur le trône, il envoya couper la tête à Mahmoud expirant, pour venger la mort de son père, que celui-ci avait assassiné. Mahmoud était alors dans la vingt-septième année de son âge. Les Turcs avaient profité des troubles de la Perse pour attaquer ses frontières. Ashraf, à son avènement au trône, leur ayant inutilement demandé la paix, leur déclara lui-même la guerre. Ce prince, après deux campagnes, où il eut des succès variés, fit la paix avec la Porte l'an 1140 de l'hégire (1727 de J. C.). Cependant le prince Thamas continuait de régner dans une partie de la Perse. Ses troupes,

commandées par le fameux Kouli-Khan, conquérant, dans les années 1140 et 1141 (1728 de J. C.), le Khorasan. L'an 1141 (1729 de J. C.), il remporta sur Ashraf une victoire qui le rendit maître d'Ispahan. Ashraf fut tué l'année suivante, vers la fin de djoumadi II (janvier 1730 de J. C.), dans un combat contre les troupes de Kouli-Khan. Ainsi finit en Perse l'usurpation des Aghasans.

#### XIV. SCHAH THAMAS II.

1142 de l'hégire (1730 de J. C.). THAMAS II, fils de Schah Hussein, fut reconnu souverain de toute la Perse, après la mort d'Ashraf. Le général Kouli-Khan devient tout-puissant sous ce nouveau règne : pour affermir son autorité, il commença par destituer tous les grands officiers qui lui sont suspects, et les remplace par ses créatures. L'an 1145 (1731 de l'hégire), il conduisit son armée vers Hamadan, où les Turcs avaient leurs quartiers. Les ayant défaits dans une sanglante bataille, il vint à la rencontre du général Kuprogli, qui était en route pour défendre Tauris menacée par les Persans. Non-seulement il le devança, il le bat encore et l'oblige de gagner Erivan. Mais le pacha Rusnan, étant sorti de cette place avec sa garnison, tombe sur les Persans et les met en déroute. Encouragé par ce succès, Rustan, quelque temps après, va chercher les Persans à vingt-quatre lieues d'Erivan, et gagne sur eux une nouvelle bataille. Malgré ces avantages, le grand-visir ottoman fit proposer la paix à la Perse. Elle fut conclue à Casrin au mois de redjeb (janvier 1732 de J. C.), et la Perse y gagna Tauris qui lui fut abandonnée, en cédant aux Turcs la Géorgie. Kouli-Khan, indigné de ce traité qui s'était fait en son absence, osa écrire au nom de son maître pour le désavouer, et publia un manifeste par lequel il déclara de nouveau la guerre aux Turcs. Schah Thamas, à son tour, par d'autres dépêches, désavoua son ministre. Celui-ci cependant s'avancait vers Ispahan à la tête de soixante-dix mille hommes. Arrivé aux portes de la ville, il invita le monarque à une revue, après laquelle il lui donna un grand festin. Schah Thamas s'y étant enivré, fut conduit, sous une forte garde, dans un appartement des jardins du palais; et le lendemain, vers la mi-août 1732, Kouli-Khan le fit déposer par les grands-officiers, comme incapable de régner.

#### XV. SCHAH ABBAS III.

1145 de l'hégire (1732 de J. C.). ABBAS MIRZA, fils de Schah Thamas, lui fut substitué à l'âge de six semaines. Kouli-Khan, auteur de cette élection, se fit adjoindre la régence. L'année suivante il recommença la guerre contre les Turcs, et va faire le siège de Bagdad. Mais à peine a-t-il assis son camp devant cette place, qu'il est obligé d'aller au devant de Topol Osman, pacha de Teflis, qui venait à lui avec une armée de cent cinquante mille hommes. Bataille entre les deux généraux. Kouli-Khan le perd et se retire avec une blessure assez considérable, laissant trente-cinq mille morts sur la place. Le 22 octobre suivant, nouvelle victoire du même pacha, remportée sur Kouli-Khan à la vue de Kermand. Tandis que celui-ci fuit, après avoir perdu dix mille hommes, dont sept tués et trois mille prisonniers, le vainqueur le poursuit, et l'ayant atteint à Kailan, ville à six lieues de Kermand, sous laquelle il rassemblait ses fuyards, il attaque ses retranchements déjà formés, et à la gloire de le battre pour la troisième fois. La fortune n'avait pas cependant abandonné sans retour le gé-

néral persan. L'an 1154, Topol Osman, l'ayant attaqué avec des forces inférieures, est tué dans le combat, et son armée battue est repoussée jusque par-delà Tauris. Ce revers jette la consternation dans Constantinople. Deux mois après, le pacha de Bagdad, nommé plénipotentiaire pour traiter de la paix avec Kouli-Khan, la conclut à des conditions qui sont désavantageuses sur le divan. Les hostilités se renouvellent. L'an 1158 de l'hégire, vers le mois de ramadan (janvier 1756), Shah Abbas meurt, non sans soupçon de poison donné par le régent.

#### XVI. SCHAH NADIR, OU THAMAS KOULI-KHAN.

1148 de l'hégire (1736 de J. C.). NADIR plus connu sous le nom de THAMAS KOULI-KHAN, fut proclamé roi de Perse dans l'assemblée des grands de l'état, le 7 doulcadan 1148, premier jour de l'année persane (10 mars 1736 de J. C.). Il était né dans le Khorasan, et vraisemblablement au château de Kalat, dont le gouvernement était héréditaire dans sa famille. Privé de l'héritage de ses pères par son oncle, il se fit chef de brigands. L'an 1150 de J. C., il entra au service du prince Thamas avec environ trois mille hommes qui composaient sa troupe. Bientôt ses exploits lui méritèrent le commandement des armées de ce prince. Devant roi de Perse, comme on vient de le voir, il fit, le 20 septembre 1736, une paix avantageuse avec les Turcs, qui lui rendirent Tauris, Erivan, avec la Géorgie et l'Arménie persique. Il tourna ses armes ensuite contre l'Indostan. L'an 1159, le 9 février, il se rend maître de l'empire et de la personne de l'empereur des Mogols. Le 4 avril suivant, après s'être emparé des trésors immenses de ce monarque, il lui rend la couronne à la charge d'un tribut de soixante-dix millions, et en retenait pour lui-même les provinces de l'Indostan, les plus voisines de la Perse. L'an 1165, la guerre se renouvelle entre les Persans et les Turcs. Kouli-Khan marche à Van, dans l'Arménie, vers les sources de l'Euphrate, avec une partie de son armée, tandis que l'autre va faire le siège de Mossul, dans le Diarbek. Il échoue des deux côtés. La guerre traîne en longueur; plusieurs des provinces qu'il s'était fait céder par le Mogol, se révoltent en son absence. Il fait la paix vers la fin de janvier 1746 avec les Turcs. Cette paix lui rassure du côté de la famille qu'il avait détruite. Aussitôt après la conclusion du traité, le grand-seigneur fit retenir, dans la citadelle de Kars, en Arménie, le dernier prince de la maison des Sophis, qui avait fait proclamer roi de Perse au commencement de la guerre. De retour en ses états, Kouli-Khan exerça de grandes cruautés sur ceux dont la fidélité lui était suspecte. Les conspirations se forment; il est obligé d'abandonner Ispahan pour se réfugier dans son camp près de la ville de Mached, dans le Khorasan; il y est assassiné par les chefs de l'armée, du nombre desquels était, dit-on, son neveu, le 20 juin de l'an 1167, à l'âge de cinquante-neuf ans. Thamas Kouli-Khan était le plus bel homme de ses états. Sa taille était au-dessus de six pieds. Il avait l'air majestueux, le regard étincelant et terrible, suivant les circonstances. On ne peut lui disputer, ni la bravoure, ni la science militaire; mais il manquait des qualités qui font l'honnête homme, et méritait de commander à des bandes de voleurs plutôt qu'à des peuples policés.

*Nous ne sommes pas assez instruits des affaires de Perse depuis la mort de Thamas Kouli-Khan, pour donner la chronologie historique de ses successeurs.*

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES GRANDS-MAÎTRES

DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM, DITS AUJOURD'HUI DE MALTE.

Il en est de l'ordre des chevaliers, appelés d'abord de S. Jean de Jérusalem, ensuite de Rhodes, et aujourd'hui de Malte, comme de la plupart des anciens établissements qui ont de la célébrité. Son origine est enveloppée d'un nuage épais et presque impénétrable à l'œil perçant de la plus clairvoyante critique.

Si l'on s'en rapporte à Guillaume de Tyr, auteur qui, au jugement de l'abbé de Vertot, doit passer pour original en ce qui concerne les hospitaliers de S. Jean, c'est dans l'ordre de S. Benoît que cet établissement a pris naissance. Des marchands d'Amalfi, dit-il (L. XVIII, pp. 935-935), qui trafiquaient dans la Palestine, ayant à cœur de visiter les lieux saints, obtinrent du calife d'Égypte une place dans la ville de Jérusalem. Sur ce terrain ils construisirent un hospice pour la commodité de leur nation; et en face de l'église de la Résurrection, ils en érigèrent un, sous l'invocation de la Sainte Vierge, pour des religieux bénédictins, qu'ils firent venir de leur pays avec un abbé. Les fondateurs étant latins et le service se faisant selon leur rite, le monastère en prit le nom de *monasterium de Latinis* (1). Guillaume de Tyr ajoute que les Amalfitains établirent aussi dans la même ville un monastère de religieux, sous le titre de Sainte-Marie Madeleine, pour les femmes qui venaient visiter les saints lieux, et nomme Agnès l'abbesse qui le gouvernait lorsque Jérusalem tomba au pouvoir des Francs. La charité, poursuit-il, engagea les religieux du monastère latin à former un hospice, dédié à S. Jean l'annoncier, pour les pèlerins, tant malades qu'en santé, tous réduits à une extrême misère par les mauvais traitements qu'ils éprouvaient de la part des infidèles; et ces pieux établissements étaient soutenus par des sommes que les Amalfitains faisaient passer annuellement à Jérusalem.

Ni cet historien, ni Jacques de Vitry, qui le copie en ceci, ne nous apprennent quel fut proprement l'état des personnes qui desservaient l'hospice des pèlerins sous les ordres de l'abbé de Sainte Marie. Mais Iperius, dans sa Chronique, assure positivement que c'étaient des oblats, ou frères laïques, de l'ordre de S. Benoît, et que telle est l'origine des chevaliers hospitaliers de S. Jean. *Fratres S. Johannis in Jerusalem*, dit-il, qui alio nomine dicuntur hospitalarii, primo fuerunt fratres Laici sub Abbate B. Marie de Latinis ordinis S. Benedicti professi.

De ces autorités et d'autres semblables, on a inféré que ces hospitaliers ne furent point militaires dans leur institution, et qu'ils ne le devinrent dans la suite que par la nécessité où l'abbé de Sainte Marie se trouva de les armer pour aller escorter les pèlerins que les Arabes attaquaient sur les chemins. Alors, dit-on, ayant un capitaine à leur tête pour les commander en campagne, ils ne voulurent bientôt plus reconnaître d'autre supérieur dans l'hospice, et se couvrant tellement le joug de l'abbé et des moines, qu'ils quittèrent même la règle de S. Benoît pour prendre celle de S. Augustin, comme plus conforme à leur état.

Mais tout ce récit, adopté par D. Mabillon (*Ann. B. L.* 69, n° 10), est fortement combattu par P. Antonio Paoli dans un savant ouvrage, publié nouvellement à Rome, sur l'origine et l'institut primitif de l'illustre établissement dont nous parlons (1). Suivant cet auteur, le monastère de Sainte Marie et l'hospice établi pour les pèlerins, n'ont jamais rien eu de commun. Il n'y a pas de preuve, dit-il, que le premier ait existé avant la conquête de Jérusalem par les Francs; et la fondation du second, qui n'a jamais eu d'autre patron que S. Jean-Baptiste, paraît concourir avec cette époque. Ce ne fut point du monastère, ajoute-t-il, que furent tirés ceux qui desservaient cet hospice; et jamais ils n'ont professé d'autre règle que celle de S. Augustin, en s'obligeant aux trois vœux monastiques qu'elle prescrit. Il est porté même à croire qu'ils furent militaires, aussi bien qu'hospitaliers, par leur première institution. Les bornes étroites où nous sommes obligés de nous renfermer, ne nous permettent pas de discuter les preuves dont l'auteur appuie son opinion. Il nous suffira de dire qu'étant presque toutes négatives, elles n'opèrent pas, malgré la grande érudition dont est semé l'ouvrage, une entière conviction.

(1) Ce n'était pas le premier établissement religieux du rite latin qui eût été fait à Jérusalem depuis l'invasion des Musulmans. Dès le commencement du neuvième siècle, lorsque le calife Haroun eut envoyé les clés du S. Sepulchre à Charlemagne, on avait bâti en cette ville, par ordre du monastère français, une église en l'honneur de la sainte Vierge, avec un hospice pour les pèlerins qui venaient d'Occident visiter les lieux saints. Le moine Bezançon, qui vivait au commencement du dixième siècle, dans la relation qu'il fait de son voyage à la Terre-Sainte, dit : *Ibi (Jerusalem) habetur hospitale in quo suscipiuntur amice qui veniunt devotissime illam adire locum hanc loquuntur romanis, cui adiacet ecclesia in honore sancte Mariæ, nobilissimum habens bibliothecam studii proutque imperatoris* (Cours, Mémoires). Il ajoute que depuis cet hospice il y avait un marché pour les Francs et généraux, *forum re quo suscipiuntur mercatores advenientes illi qui dicitur proventus (Acta Sanctorum, Jul. N. B., T. IV, pag. 445-474)*. Mais cet établissement ne subsistait plus dans la troisième siècle.

(1) Dell'origine ed Instituto del sacro Militare Ordine di S. Giovanni Battista Gerusalemmitano, detto poi di Rodi, oggi di Malta, Dissertazione di Paolo Antonio Paoli, della Congregazione della Madre di Dio... Roma, 1781, in-8°.

Laissons donc au lecteur à décider la question touchant l'origine et le premier état de l'ordre militaire et hospitalier de S. Jean, nous nous bornerons à donner la suite de ses grands-maîtres avec les principaux traits de leur gouvernement; sur quoi nous prévenons que notre principal guide pour la chronologie sera le père Sebastiano Paoli dans son excellent ouvrage qui a pour titre *Codice diplomatico del socio ordine militare Gerosolimitano, oggi di Malta*. Ainsi quand nous citerons des chartes pour appuyer nos époques, c'est à ce recueil que nous renverrons, à moins que nous n'indiquions d'autres sources.

Mais avant que d'entamer ce dénombrement, il est à propos de tracer une idée succincte de la constitution de l'ordre, tel qu'il existait avant la révolution. On distingue dans l'ordre de Malte, cinq classes : 1<sup>re</sup> les chevaliers de justice, qui doivent faire preuve de seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels ; 2<sup>de</sup> les chapelains conventuels ; 3<sup>de</sup> les servants d'armes ; 4<sup>de</sup> les prêtres frères d'obédience ; 5<sup>de</sup> les *donati*, qui ne portent que la croix à trois branches. Les trois premières classes forment ce qu'on appelle le *Triumvirat*. Elles concourent à l'élection du grand-maître. Ce sont ces trois classes qui composent les assemblées des langues à Malte, et des chapitres provinciaux dans les grands prieurés respectifs. Les prêtres d'obédience étaient attachés à l'ordre, et faisaient leurs vœux pour posséder les bénéfices auxquels ils avaient été nommés. La *demi-croix* de donat se conférait à des personnes laïques, que le grand-maître voulait récompenser pour services rendus à la religion.

Les chevaliers, les chapelains conventuels, les servants d'armes sont reçus de *minorité* (bas âge), ce qui ne peut se faire sans dispense du pape; ou de *majorité*, c'est-à-dire à seize ans accomplis, suivant l'âge de leur réception. La dot ou *passage*, à payer au trésor, est plus ou moins considérable. Dans le rang des chevaliers, il faut distinguer celui des pages du grand-maître, qui en avait vingt-quatre, destinés à son service. Ils y étaient admis depuis douze ans jusqu'à quinze ans, après avoir préalablement fait leurs preuves. Celles des chapelains conventuels et des servants d'armes consistaient à établir cinq générations de la bourgeoisie la plus honorable. Quant aux frères d'obédience, les statuts n'exigeaient que la légitimité.

Pour éviter la confusion que la multiplication pouvait occasionner, on partagea le corps en huit langues ou nations. savoir : La française, qui en a toujours eu trois, celle de Provence, celle d'Auvergne et celle de France proprement dite; l'italienne, l'aragonaise, l'allemande, la castillane et l'anglaise, qui était la sixième. Celle-ci était devenue nulle depuis que le schisme a séparé de l'église le royaume d'Angleterre, on lui a substitué, en 1784, sous le magistère d'Emmanuel de Rohau, la langue bavaroise, dite anglo-bavaroise, ce qui fait en tout huit langues. L'hérésie a fait essuyer de grandes pertes à l'ordre en Allemagne, telles que celles du grand prieuré de Hongrie, dont les Jésuites avaient envahi les revenus, des baillages de Brandebourg et de Saint-Joseph, sous parler des grands prieurés de Suède et de Danemarck.

Les principales charges de l'ordre sont les grand-croix, baillis capitulaires qui composent le conseil du grand-maître. Les voies par ordre l'évêque de Malte, le prieur de l'église, les chefs (autrefois dits les *pilliers*) des huit langues, savoir : 1<sup>er</sup> le grand commandeur de la langue de Provence, il faisait les fonctions de président de la chambre du trésor, celui de Sainte Jean de Malte était sous inspection; il gouvernait l'artillerie et la partie des approvisionnements; 2<sup>o</sup> le *maréchal*, qui se prenait dans la langue d'Auvergne; il avait le commandement des troupes de la ville *Falca* dans l'absence du grand-maître; c'est sous sa garde que l'étendard de la religion était conservé dans l'*auberge* (hôtel de sa langue); 3<sup>o</sup> le grand-

hospitalier pour la langue de France, dont la charge est de veiller au soin des malades; il nommait aux places du commandeur et du prieur de l'infirmerie; ce dernier présidait les douze prêtres frères d'obédience chargés du spirituel, dans l'intérieur de l'hôpital; 4<sup>o</sup> l'*amiral* de la langue d'Italie; il était le président de ses tribunaux de la marine, et surveillait les arsenaux des galères et des vaisseaux; par sa prééminence, il mettait en possession le général et les capitaines des galères, quoique ces emplois fussent à la nomination du grand-maître; 5<sup>o</sup> le grand-conservateur pour la langue d'Aragon. Ses fonctions étaient de signer les bulles de solde, et d'inspecter l'argenterie de l'hôpital; 6<sup>o</sup> le *ricopoliier*, dans la langue anglo-bavaroise, qui commandait la cavalerie légère, et veillait aux gardes dans la campagne; 7<sup>o</sup> le *grand-bailli* pris dans la langue d'Allemagne. Il avait l'inspection sur les forteresses de Tripoli, en Barbarie, et avant la révolution, sur celles du Gêze; 8<sup>o</sup> le *grand-chancelier*, pour la langue de Castille, élu alternativement par le grand-prieur de ce nom et par celui de Portugal. Sa prérogative était de surveiller les affaires de la chancellerie, et de nommer le vice-chancelier.

Outre les deux prélats, les piliers des huit langues et les baillis capitulaires, ceux de grâce, tels que le *général des galères*, composaient aussi le conseil. Les langues contenaient respectivement plus ou moins de prieurs. La langue de Provence était composée des deux grands-prieurs de Saint-Gilles, du Toulouse, et du baillage de Manosque; la langue d'Auvergne, du seul grand-prieur de ce nom et du baillage de Bourganeuf; la langue de France, des grands-prieurs de France, d'Aquitaine, de Champagne; des grands-baillages de Saint-Jean de Latran, dit de la *Morre*, et de la trésorerie des Corbiers; la langue d'Italie, de sept grands-prieurs de Rome, Lombardie, Venise, Fies, Barlette, Messine, Capoue; des baillages de St.-Euphémie, de Naples, Saint-Sébastien, la Rocella, Venise et Crémone; la langue d'Aragon, de la grande castellanerie (prieuré) d'Emposte; des grands-prieurs de Catalogne, de Navarre; des baillages de Majorque, de Nîmes, et de Caprie; la langue anglo-bavaroise, du grand-prieur de Bavière, d'un baillage effectif des trois dignités *in partibus* de grand-prieur d'Angleterre, des baillis de l'Aigle et d'Arménie (le saut s'ice s'était réservé la nomination de ces trois titres); la langue d'Allemagne, du grand-prieur de ce nom, de celui de Bohême, de celui de Pologne, institué en 1776, du grand-prieur de Hongrie; des baillages de Brandebourg et de Saint-Joseph; la langue de Castille, des deux grands-prieurs de Castille, de Portugal, des baillages de Léze et d'Acre.

L'évêque de Malte et le prieur de l'église se prenaient toujours dans le rang des chapelains conventuels, et étaient grand-croix. Ce dernier était un prélat ou dignité, élu par le grand maître et le conseil. Il présidait le corps des chapelains conventuels dans l'église majeure de Saint-Jean. Seul, il gouvernait le spirituel de l'ordre, et par ses vicaires-généraux dans tous les grands prieurés. L'évêque n'avait de juridiction que sur le clergé des deux îles de Malte et du Gêze.

Dans les grands-prieurés sont comprises les commanderies, auxquelles les chevaliers parvenaient suivant leur rang d'ancienneté. Cette élection, appelée *émulation*, se faisait à Malte, dans les assemblées des langues respectives. Les chapelains conventuels et les servants d'armes avaient des commanderies qui leur étaient affectées, et pour lesquelles ils concouraient également les uns et les autres. Le grand-maître, à compter du jour de son élection, conférait tous les cinq ans une commanderie *de grâce* dans chacun des grands prieurés. Les grands-prieurs jouissaient de cette prérogative; mais ce n'était qu'autant qu'ils avaient rempli toutes leurs obligations, surtout celle de faire par eux-mêmes ou de faire faire tous les cinq ans, la visite des dignités, commanderies et bénéfices de leur district.

Le chapitre général est le tribunal suprême qui se convoque rarement. Il a seul le pouvoir de faire des changements dans les statuts, d'imposer des taxes, qu'on appelle *responsions*.

Nous ne pouvons rien assurer de positif sur leur premier habilement. On prétend que la croix de toile blanche à huit points, qu'ils portent sur leur habit devant la poitrine, est de l'institution primitive. La croix d'or, pendue au cou, n'est, dit-on, que pour l'ornement. Cependant Guilbert de Nogent (*Gesta Dei*, L. v, p. 468), nous apprend qu'au siège d'Antioche, en 1098, les croisés, pour se mieux distinguer des infidèles, commencèrent à porter au cou des croix d'argent ou d'autre métal, suivant leurs facultés; et il n'est pas vraisemblable que les Hospitaliers ne les eussent pas imités en ce point. Ainsi la croix d'or paraît aussi ancienne parmi eux que la croix de toile. A la guerre contre les infidèles ils portaient une soutèveste rouge, en forme de dalmatique, avec une croix blanche sans pointes par devant et par derrière. Nous en verrons ci-après l'origine.

Nous observerons enfin que l'ordre dont il s'agit est composé des deux sexes. Des la fondation de l'hôpital de S. Jean, on s'aperçut qu'il fallait pourvoir aux besoins des femmes comme à ceux des hommes. C'est ce qui donna lieu à un second établissement, à la tête duquel on mit une dame romaine, que Guillaume de Tyr, comme on l'a déjà dit, nomme Agnès; ce qui est confirmé par un ancien manuscrit de la reine de Suède. Agnès fit observer la même règle que celle des Hospitaliers dans son monastère, qu'elle soumit au chef de l'ordre. Cet institut se répandit en divers lieux, et subsistait encore avant la révolution.

## I. GÉRARD.

GÉRARD, que les modernes, par une méprise assez singulière, ont surnommé *Ten* ou *Tenc*, pour avoir la date quelques anciennes chroniques, où il est parlé de lui : *Gerardus tunc*, ou *Gerardus tunc*, faisant ainsi d'un adjectif un surnom, étoit natif d'Amalfi, suivant le P. Sébastien Paoli; de S. Genes, aujourd'hui Martignes, en Provence, selon Bouche; du château d'Avènes, en Hainaut, dont son père étoit châtelain en même temps que seigneur de Leuze, si l'on s'en rapporte au père Antonio Paoli. Ce critique en effet prétend qu'il est le même que ce Gérard d'Avènes, dont Albert d'Aix raconte (L. VII, p. 295), qu'étant en otage dans la ville d'Assur ou d'Arisid, en Palestine, tandis qu'elle étoit assiégée par Godefroi de Bouillon après la conquête de Jérusalem, les Musulmans l'attachèrent avec des cordes à une croix au-dessus d'un grand mur qu'ils plaçaient sur leurs remparts à la vue des assiégés : supplie qui ne fit point discontinuer le siège, et auquel le patient survécut par une espèce de miracle. Albert d'Aix ne dit pas combien de temps il resta dans cette situation, ni comment il fut descendu de la croix. Mais il nous apprend que la place ayant été rendue l'année suivante (1100), Gérard fut remis vivant au siens, mais fort affaibli par le tourment qu'il avoit souffert, et dont il se ressentit le reste de ses jours. Tel est donc, au jugement du père Antonio, le patriarche des Hospitaliers de Saint-Jean. Mais cette opinion souffre de grandes difficultés qu'il serait trop long de détailler. Quoiqu'il en soit, Gérard, chef de l'hôpital de Jérusalem, le gouverna sous le titre de prévôt ou de gardien; et les bulles des papes ne lui donnent point d'autre qualité, non plus qu'à son successeur, comme en convient le père Antonio. L'ordre, sous son administration, fit de grands progrès dans la vertu, se propagea, et fit des acquisitions considérables par les pieuses libéralités des fidèles. A la tête des preuves justificatives de sa dissertation, le critique produit (n° 1) une charte de Guazelin, comte de Schwerin, et de Henri, son frère, datée de l'an 1100, par laquelle ils donnent aux frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, *fratribus hospitalibus S. Johannis in Hierosolima*,

le village de Godin, avec ses dépendances, et tout ce qui faisoit la dotation de l'église d'Ekelon. Ces fonds étant situés en Allemagne, il faut supposer que les donateurs étoient alors à la Terre-Sainte : car il n'est pas vraisemblable que la réputation de l'ordre, en le supposant aussi récent que le prétend le dissertateur, eût dès-lors pénétré jusqu'au fond de l'Occident. Il faut être donc tantôt d'un seigneur anglais, nommé Jourdain, qui, la même année, donna aux Hospitaliers une acre de terre pour leur tenir lieu d'une reute de treize deniers, qu'il leur avoit, dit-il, promise auparavant (*Ibid.* n° II). Ce fut vers le même temps aussi que Godefroi de Bouillon fit don à Gérard et à son hôpital, de la terre de Monthoire, dans le Brabant (Vredius, *hist. Com. Fland.*, L. 11). Roger, comte de Sicile, fit, l'année suivante, une fondation non moins importante en faveur de l'ordre dans le territoire de Messine; ce qui fut confirmé, l'an 1156, par le roi Roger, son fils (A. Paoli, *App.* n° 111). Arnoul, patriarche de Jérusalem, donna des marques effectives de son estime, l'an 1112, aux Hospitaliers de Saint-Jean par un diplôme qui exemptait de la dime toutes les terres qu'ils possédaient et fussaient valoir dans son patriarcat (*Ibid.* n° IV). Jusque-là cet établissement n'avoit pas encore eu la sanction du saint siège. Gérard l'obtint de Pascal II, l'an 1115, par une bulle, datée du 15 février, où ce pontife approuve et confirme l'établissement de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, et toutes les donations qui lui ont été faites; affranchit du paiement des dîmes toutes les terres qui lui appartiennent et qu'il fera valoir; statue qu'après la mort de Gérard, ou ne lui donnera point d'autre successeur que celui qui aura été élu par le commun consentement des frères; ordonne que les hôpitaux, déjà établis à Saint-Gilles, à Asti, à Pise, à Bari, à Otrante, à Tarente, à Messine, sur le modèle de Jérusalem, lui demeurent soumis comme les membres à leurs chefs (*Ibid.* n° V). Pareille bulle fut accordée à Gérard, au mois de mai de l'an 1120, par Calixte II (*Ibid.* n° VIII). Gérard mourut cette année ou plutôt, et ne passa point l'année 1121. Ses vertus l'ont fait mettre, par la voix publique, au rang des Bienheureux. Si l'on en croit Bouche, son corps fut transféré, l'an 1554, en Provence, et inhumé dans la chapelle de la commanderie de Maaucque. Gérard avoit sous lui, pour supérieur local de l'hôpital de Jérusalem, frère Roger Boyant, ou Broyant, qualifié dans quelques chartes, maître de l'hôpital, ce qui a fait croire faussement qu'il avoit été chef de tout l'ordre après Gérard.

## II. RAIMOND DU PUY.

1121 au plus tard. RAIMOND DU PUY ou DEL PUË (*del Podio*), gentilhomme de la maison de Puy-Monbrun en Dauphiné, suivant M. de Valbonnais, ou languedocien, selon D. Vaissette, remplaça Gérard dans la préfecture de l'hôpital, l'an 1121 au plus tard, comme le prouvent les lettres qu'il écrivit cette année à tous les fidèles pour demander les secours de leur charité; lettres que le pape Calixte II accompagna d'une bulle adressée à tout le clergé de l'Europe (Anton. Paoli, *Append.* n° 9, 10). Ce fut lui qui recueillit les différents statuts de l'ordre et en fit un corps de législation, qui fut confirmé, dit-on, dans un chapitre général; ce qui est fort douteux. Dans ces statuts on ne voit que deux classes des frères, celle des clercs et celle des laïques. La distinction des chevaliers d'armes et des servants ne fut établie que dans la suite et après le pontificat d'Anastase IV, quoi qu'en disent M. de Vertot et le P. Antouin. On ne trouve en effet dans la bulle de ce pape aux Hospitaliers de Saint-Jean, ni en termes exprès, ni équivalents, ces paroles que lui prête l'historien de Malte : *Poss pouras augre recevoir des laïques, de condition libre, pour le service des pauvres*; et quand même elles s'y rencontreraient, ce serait une preuve bien faible, pour la distinction des chevaliers du premier et du deuxième ordre. Mais cette même bulle, datée du XII<sup>e</sup> des calendes de novembre 1154, occasionna une grande querelle entre les Hospitaliers et



le clergé, en ce qu'elle les tirait de la juridiction du patriarche, et exemptait de dîmes leurs terres. Raimond aguala sa valeur et son habileté dans l'art militaire, à la tête de ses chevaliers, dans un très-grand nombre de rencontres. A peine était-il en possession du magistère, qu'il marcha avec sa troupe au secours de la principauté d'Antioche, que Doldéquin, dit il-Ghaz, roi de Maredin, dévastait impudemment après la victoire qu'il avait remportée, l'an 1119, sur Roger, prince-régent du pays, qui périt dans l'action. Raimond mit en déroute les infidèles, et amena le roi Baudouin triomphant à Antioche. Mais ce brillant succès fut suivi de revers qui le firent oublier. Joscelin, comte d'Edesse, fut fait prisonnier, l'an 1125, dans une embuscade que lui tendit Balah, aga des Qrtokides; et le roi Baudouin eut le même sort au commencement de l'année suivante en voulant sauver la Phénicie du Liban, que la prise de Joscelin exposait à la merci des infidèles. Eustache Garnier, régent du royaume de Jérusalem, voyant qu'ils avaient formé le siège de Jafà, engagea Raimond à voler, avec sa troupe, au secours de la place. Raimond disposa si bien ses gens et les anima tellement par son exemple, que, quoique très-inférieurs en nombre, ils forcèrent les assiégeants, déjà battus sur mer par les Vénitiens, à lever le siège. Les croisés faisaient alors celui de Tyr. Raimond, étant allé la joindre, eut part à l'heureuse issue de cette expédition; ajouta Tyr aux conquêtes des croisés. On ne peut qu'indiquer à la hâte les autres exploits de Raimond. Il arrêta les courses de Borséquin qui, des bords du golfe Persique, était venu ravager la Célé-Syrie et le pays d'Antioche; il fit prisonnier un corps de Turcs qui allaient renforcer la garnison de Damas; il emporta le fort de Berekah, qu'on nomma depuis Gibelet; il contrainquit le sultan Kilidje-Arslan à quitter la Phénicie, où il était venu faire le dégât; il contribua enfin à la prise d'Ascalon qui fut emportée, l'an 1155, malgré la longue et brave défense du commandant de la place. L'année de la mort de Raimond n'est pas certaine. Il vivait encore en 1158 et ne passa pas, suivant D. Vaissette, l'an 1160.

L'an 1150, le pape Innocent III ordonna que la bannière de l'ordre serait une croix blanche sur un champ de gueules, qui sout encore aujourd'hui ses armes.

### III. AUGER DE BALBEN.

1160. AUGER DE BALBEN, nommé OCTOGÈNE dans un diplôme du roi Baudouin III, fut élu pour succéder au grand-maître Raimond du Fay. On prétend qu'il était né en Dauphiné. « Il n'a naître, dit Naberat, d'autre mémoire de soi que son nom ». Le P. Sébast. Paoli dit néanmoins qu'il est assez célèbre dans les fastes de l'ordre, pour avoir soutenu le parti d'Alexandre III contre l'antipape Victor. Quoiqu'il en soit, son magistère a dû expirer en 1161.

### IV. GERBERT D'ASSALY.

1161. GERBERT, ou GERBERT D'ASSALY, natif de Tyr, comme il le déclare lui-même dans un de ses diplômes (T. I, n. xxvi), et non Arnaud de Comps, grand-maître imaginaire, quoi qu'en disent tous les historiens modernes de Malte, excepté le P. Paicandi, fut le successeur immédiat d'Auger de Balben. D. Vaissette le distingue de Gauscelme, ou Gauscelin d'Avellan, qu'il place avant lui. Mais la preuve de leur identité est évidente. La voici : l'historien du Languedoc, pour prouver le magistère de Gauscelin d'Avellan, rapporte (T. II, p. 645) deux chartes, l'une du mois de novembre 1161, où il est nommé prieur de l'hôpital de Jérusalem, l'autre du 4 octobre 1165 où il est qualifié maître du même hôpital. Mais le P. Sebastiano Paoli (T. I, p. 39) en rapporte une troisième du mois de janvier 1165, indiction XI, où Gilbert Assaly est aussi appelé maître de l'hôpital de Jérusalem. C'est donc par conséquent le même

grand-maître à qui l'on a donné, tantôt le nom de Gauscelin d'Avellan, tantôt celui de Gerbert, ou Gerbert d'Assaly.

Par les deux chartes de don Vaissette, il paraît que le grand-maître dont il s'agit était en Languedoc lorsqu'il fut élu, et qu'il y revint, l'an 1165, apparemment pour les affaires de la Terre-Sainte, ou celles de son ordre. L'an 1168, il accompagna, avec les siens, le roi de Jérusalem dans la guerre qu'il porta en Egypte, au préjudice de la trêve qu'il avait conclue avec le calife, et se trouva au siège de Belbeis (Peluse selon les uns, Léontopolis suivant les autres). Les croisés emportèrent la place d'assaut le 5 novembre. Le roi, suivant le traité qu'il avait fait avec les Hospitaliers, les mit en possession de la place. Mais bientôt après ils furent contraincts de l'abandonner, et d'aller rejoindre l'armée chrétienne, que Schirkooh, lieutenant de Noradin, avait obligée d'évacuer l'Egypte. L'ordre resta effetté de 200 mille ducats qu'il avait empruntés à la banque de Florence pour cette injuste expédition. Les reproches que le grand-maître eut à essuyer, à cette occasion, le déterminèrent à donner sa démission l'an 1169. Gerbert, s'étant retiré en Normandie, se noya, dans le trajet de Dieppe en Angleterre, le 19 septembre de l'an 1183, suivant Roger de Hoveden, qui le qualifie grand-maître, *magnus magister*.

### V. CASTUS.

1169. CASTUS, trésorier de l'ordre, succéda au grand-maître Gerbert d'Assaly. On ne connaît ni sa naissance, ni sa patrie. Son gouvernement, qui fut, non pas d'environ 4 ans, comme on le suppose, mais d'un an et quelques mois, expira l'an 1170, par mort ou par démission.

### VI. JOUBERT DE SYRIE.

1170. JOUBERT, ou JOBERT, né dans la Palestine, fut le successeur du grand-maître Castus. Il était, dit M. de Vortot, aussi habile dans le gouvernement que grand capitaine. L'an 1172, le roi Amauri, partant pour aller demander à l'empereur de Constantinople, son beau-père, du secours contre Saladin, confia la tutelle de son fils Baudouin et la régence du royaume de Jérusalem au grand-maître Joubert, qui s'acquitta parfaitement de ce double emploi. Melier, templier apostat, qui s'était échappé de l'Arménie après la mort de Thores, son frère, faisoit des courses sur la Palestine. Joubert, obligé de se mettre en garde contre Saladin qui menaçait d'un autre côté le royaume de Jérusalem, charges le commandeur de Provence d'aller repousser les Arméniens. Il fut servi à souhait, et le commandeur, avec ses chevaliers, reconna Melier dans ses montagnes; où il était plus difficile de l'atteindre que de le vaincre. Amauri à son retour n'eut qu'à se féliciter de l'administration de Joubert, et lui en fit son remerciement. L'an 1177, Raimond II, comte du Tripoli, voulant reconquérir le château de Hareuc, Joubert avec ses chevaliers l'accompagna au siège de cette place. Mais sur le point de l'emporter, après de longs et pénibles efforts des assiégés, le comte, séduit par l'or qui lui fut offert, consentit à se retirer. Ce dénouement imprévu consterna toute l'armée, et Joubert en fut singulièrement affecté. L'abbé de Vertot place sa mort en 1179, et la revêt de circonstances que la chronologie dément. Des chartes, rapportées par le P. Sébast. Paoli montrent que ce grand-maître avait cessé de vivre au mois d'octobre 1177. Ce fut de son temps, si l'on en croit les auteurs de l'histoire Universelle, que l'ordre acquit d'un seigneur nommé Renand, le château de Margat, ou Mercad, situé sur un rocher escarpé entre la Phénicie et la Judée, près de la ville de Valania. Les fortifications que les chevaliers y ajoutèrent, rendirent cette place si respectable que Saladin n'osa même l'attaquer.

### VII. ROGER DE MOULINS.

1177. ROGER DE MOULINS fut élu grand-maître après la mort

de Joubert. Cependant on voit des diplômes de l'an 1175, et même une bulle d'Alexandre III, où il est qualifié maître dès l'an 1175. Le P. Sebast. Paoli conjecture qu'alors il exerçait par *interim* les fonctions du magistère durant l'intervalle qui s'écoula entre la mort, ou l'abdication de Castus et l'élection de Joubert. Quoi qu'il en soit, il paraît constant qu'il ne fut pourvu de la dignité de grand-maître qu'en 1177. Roger était d'une ancienne maison de Normandie, qui porta d'abord le nom de Lyman, auquel elle substitua dans la suite celui de Moulins, lorsqu'elle eut acquis le château de ce nom. (Ant. Paoli, p. 433, n° 7.). Depuis quelques années l'évaluation des deux ordres s'était tournée en jalousie, et se portait, de part et d'autre, aux plus fâcheuses extrémités. L'an 1179, au mois de février, ils font un traité de paix par le commandement du pape et l'entremise des deux grands-maîtres : mais cette paix ne fut ni durable, ni sincère. Il régnaît dans le même temps une grande division entre le clergé et les deux ordres. Les évêques accusaient les chevaliers d'abuser de leurs privilèges pour secouer le joug de l'autorité épiscopale. Les chevaliers, de leur côté, reprochaient aux prélats de porter la dureté envers les lépreux, jusqu'à leur permettre pas d'avoir des églises particulières, quoiqu'ils ne fussent pas admis dans les églises publiques. Ces plaintes respectives ayant été portées au concile général de Latran tenu au mois de mars 1179, l'assemblée y fit droit, en ordonnant que les chevaliers se renfermaient dans les bornes de leurs privilèges sans manquer à l'obéissance qu'ils devaient aux évêques, et que ceux-ci accordaient une église, un prêtre, et une cimetière particulier aux lépreux qui vivaient en communauté (Vetrol, T. I, p. 229-231). Saladin cependant, poursuivant ses conquêtes en Palestine. L'an 1184, les grands-maîtres des deux ordres sont associés au patriarche Héracius pour aller solliciter de nouveaux secours en Occident. L'an 1187, ces mêmes grands-maîtres, envoyés par le roi de Jérusalem au comte de Tripoli, pour négocier un traité entre eux, arrivent le 30 avril à Nazareth. Une lettre qui les reçoit du comte, les avertit d'éviter la rencontre du prince Adhaïd, fils de Saladin, qui doit le lendemain faire une course sur les terres des Franks, avec promesse de n'attaquer personne. Au lieu de suivre cet avis, ils écrivirent en diligence à tous les chevaliers répandus dans les forteresses voisines, de venir les joindre immédiatement, et en ayant rassemblé cinq cents, ils vont le lendemain provoquer le prince musulman dont la troupe était de sept mille cavaliers. Le combat fut le plus acharné de tous ceux qui s'étaient donnés depuis le commencement des croisades. Presque tous les chevaliers restèrent sur la place avec le grand-maître des Hospitaliers. Celui du temple trouva son salut dans la fuite. Après la bataille les Hospitaliers cherchèrent le corps de leur chef, et le découvrirent sous un tas de Turcomans et de Sarrazins qui avaient passé par là tranchant de son épée, ou que les chevaliers, après sa mort, avaient immolés à leur ressentiment. Il fut porté à Jérusalem pour y recevoir les honneurs funèbres. C'est Roger de Moulins qu'on voit le premier qualifié grand-maître dans les chartes.

### VIII. GARNIER.

1187. GARNIER, natif de Naples (l'ancienne Sicile) ou voisine de cette ville, profès du l'hôpital établi dans sa patrie. L'an 1100 parle bienheureux Gérard, nommé, l'an 1175, par le roi Foulques, commandant du château de Gibelet, ou Dgebil, près d'Ascalon, fait précepteur ou commandeur de l'hôpital de Jérusalem en 1177, et différent, comme la P. Paciaudi le prouve, de frère Garnier qui gouvernait alors l'hôpital fondé sur la fin du XI<sup>e</sup> siècle en Angleterre par le baron Brisset, fut donné pour aïeul au grand-maître de Moulins. Peu de temps après son élection se donna la funeste bataille de Tibériade, où périt un grand nombre de chevaliers des deux ordres. Garnier, suivant les historiens des Hospitaliers, s'étant

échappé du combat, tout percé de coups, gagna la ville d'Ascalon, où il mourut, dit-on, le lendemain 6 juillet de l'an 1187. Mais dans une charte de Gui, roi de Jérusalem, on le voit encore vivant et grand-maître le 1<sup>er</sup> février de l'an 1191 (T. I, p. 85). Ainsi ce fut sous son gouvernement qu'arriva la perte de Jérusalem, et que se firent les deux exploits des Hospitaliers jusqu'au siège d'Acre dont l'heureux succès fut principalement dû à leur valeur. Garnier mourut vraisemblablement dans le cours de cette expédition.

### IX. ERMENGARD DAPS.

1191. ERMENGARD DAPS fut donné malgré lui, dit-on, pour successeur au grand-maître Garnier. Il ne fit que paraître dans le magistère, la mort l'ayant enlevé très-peu de temps après son élection. Les modernes se trompent, comme on va le voir, en le faisant vivre jusqu'en 1193.

### X. GODEFROI DE DUISON.

1191. GODEFROI DE DUISON, ou GAUSFER DE DONTEM, (Vaisette) successeur du grand-maître Ermengard, se trouva aux batailles d'Asaph et de Ramlab, données l'une et l'autre en 1191, et s'y distingua par sa valeur et son habileté (Paciaudi). La plupart des modernes ne lui donnent que deux ans de gouvernement. Mais une charte (T. I, p. 91), prouve qu'il était encore en fonction au mois de mai de l'an 1201. Ce fut par conséquent sous son magistère qu'arriva la grande querelle des Hospitaliers et des Templiers. Les premiers avaient infidèlement un noble guerrier, nommé Robert Seguin, quelques terres avec un château dont on ignore le nom, dans le voisinage de Margat, résidence de l'ordre, depuis la perte de Jérusalem. Les Templiers prétendant que ces objets leur appartenaient, prirent les armes et chassèrent Seguin du château, dont ils s'emparèrent ainsi que des terres qui en relevaient. Cet acte de violence ne resta pas impuni. Les Hospitaliers vinrent assiéger le château, et obligèrent les Templiers de l'abandonner. Ce fut le commencement d'une guerre très-vive entre les deux ordres. Comme il n'y avait alors aucune autorité en Palestine capable de la faire cesser, on eut recours au pape Innocent III qui venait de monter sur le S. siège. Le pape donna gain de cause, mais avec quelque tempérament, aux Hospitaliers, et la querelle fut assoupie (Paciaudi).

### XI. ALPHONSE DE PORTUGAL.

1202. ALPHONSE DE PORTUGAL, qu'on croit issu, mais en ligne indirecte, des princes de Portugal, ne succéda que l'an 1202 au plutôt, et non pas dès l'an 1191, comme on le croit communément, à Godefroi de Duison. Son règne pour la réforme, et la hauteur avec laquelle il l'exerça, lui attirèrent des contradictions, qui l'obligèrent à se démettre l'an 1204. Il retourna ensuite dans sa patrie, où l'on prétend qu'il périt long-temps après dans les guerres civiles qui s'y élevèrent. Ce qui paraît certain, c'est qu'il y mourut, suivant son épitaphe, le premier mars 1245.

### XII. GEOFFROI LE RATH.

1204. GEOFFROI LE RATH, ou LE RAT, originaire, à ce qu'on croit, de Tournai, fut substitué, l'an 1204, au grand-maître Alphonse. C'était un homme vénérable par son âge et par la douceur de son caractère. Au commencement de son magistère, il se joignit au patriarche de Jérusalem pour recommander les différents du prince d'Antioche et du roi d'Arménie en quoi il réussit. Il mourut l'an 1207, après le mois de

## XIII. GUÉRIN DE MONTAIGU.

1208. GUÉRIN DE MONTAIGU, français, de la province d'Auvergne, maréchal de l'ordre, fut élevé, l'an 1208, à la dignité de grand-maître après la mort de Geoffroi. La seule expédition où l'on voit qu'il ait signalé sa bravoure, est le siège de Damiette, entrepris par les croisés en 1218, et heureusement terminé au mois de novembre de l'année suivante. Olivier, témoin oculaire, dit que les Hospitaliers et les Templiers y distinguèrent du valet (*Apud Eccard. Corp. hist. med. aev. T. II, pp. 1405-1408*). André, roi de Hongrie, qui eut part à ce siège, passant à S. Jean d'Acre, fut si édifié de la charité qu'exerçaient les Hospitaliers, que non-seulement il leur donna diverses terres avec sept cents mares à prendre annuellement sur les salines de Saloch, en Hongrie, mais il voulut même être associé à l'ordre. Le pape Honorius III confirma ces donations, et y ajouta divers privilèges. L'an 1222, Guérin vint solliciter en Europe du secours pour la Terre-Sainte. Pendant son absence, Boémond IV, prince d'Antioche, maltraita les Hospitaliers de ses états en diverses manières. Le grand-maître, à son retour, entra à main armée sur les terres de ce prince, pour avoir raison de ces mauvais traitements. L'an 1228, de concert avec le grand-maître des Templiers, il refusa de prendre les ordres de l'empereur Frédéric II dans la guerre qu'il avait voulu faire aux infidèles. Le motif de ce refus était l'excommunication dont le prince était frappé. Frédéric se vengea de cet affront, en pillant les terres des chevaliers. L'an 1250, Guérin de Montaignu mourut en Palestine.

Mathieu Paris (*ad an. 1214*) dit que les Hospitaliers (sous le magistère de Montaignu) possédaient dans l'étendue de la chrétienté jusqu'à 19 mille manoirs, outre plusieurs autres revenus; tandis que les Templiers n'avaient que neuf mille de ces manoirs; origine de la jalousie secrète des deux ordres.

## XIV. BERTRAND DE TEXIS.

1250. BERTRAND DE TEXIS remplaça le grand-maître de Montaignu. Il ne jouit de cette dignité que peu de tems, étant mort au mois d'octobre de l'an 1251 au plus tard.

## XV. GUÉRIN.

1251. GUÉRIN, ou GÉRIN, dont on ignore la patrie, était en possession du magistère, suivant une charte (Seb. Paoli, T. I, p. 121), le 26 octobre de l'an 1251. Ce fut à lui, et non pas à son successeur, comme le dit l'abbé de Vertot, que le pape Grégoire IX recommanda les intérêts de l'empereur Frédéric II, avec lequel il s'était réconcilié. Guérin prit en mai 1252 de Coucy, fils du prince et d'Yolande de Brienne, contre Alix, veuve de Hugues, roi de Chypre, laquelle, au qualité de fille d'Isabelle, reine de Jérusalem, prétendait régner en la Terre-Sainte. Guérin était encore grand-maître au mois de mai 1256; mais il avait cessé de vivre au mois de septembre suivant (*ibid.*, T. I, p. 220, 229). M. de Vertot fait mourir Guérin avec 26 des siens, et un plus grand nombre de templiers, dans une bataille donnée contre les Kharismiens. Mais on verra ci-après que ces barbares n'entrèrent en Palestine que l'an 1244.

## XVI. BERTRAND DE COMPS.

1256. BERTRAND DE COMPS, dauphinois, d'une maison distinguée, prieur de S. Gilles, jouissait de cette dignité le 20 septembre 1250 (Seb. Paoli, T. I, p. 229). Elevé au magistère, après la mort de Guérin, il gouverna, l'an 1257, une élection aux chevaliers d'Angleterre, pour venir remplacer leurs confrères qui étaient morts au service de la Terre-Sainte. Le P. Sébastien

Paoli met sa mort en 1241. On conserve de ce grand-maître une lettre datée du commencement de l'an 1259, en réponse à celle que Robert de Villeneuve, ministre du comte de Provence, lui avait écrite pour l'informer qu'il faisait équiper un vaisseau pour le secours de la Terre-Sainte. « Munissez-vous, lui dit le grand-maître, de provisions pour un an, embarkes les chevaux et les mulets qui vous sont nécessaires; car tout cela est d'un prix excessif en ce pays-ci. Vous en sortez surtout à un point apporter de joyaux, excepté des chapeaux bordés. » Ces avis et d'autres semblables, que renferme cette lettre, prouvent le mauvais état des affaires de la Terre-Sainte (Papou, *hist. de Prov.*, T. II, p. 353). Sur la fin du magistère de Bertrand de Comps, on comptait suivant Albéric, jusqu'à trois mille cinq cents chapelles appartenantes à son ordre.

## XVII. PIERRE DE VILLEBRIDE.

1241. PIERRE DE VILLEBRIDE succéda au grand-maître Bertrand de Comps, non en 1248, comme l'abbé de Vertot l'assure, mais en 1241. Le P. Sébastien Paoli (T. I, p. 220), met sa mort vers la fin du mois de mai 1245 d'après une charte de son successeur, datée de cette année et de ce mois. Mais il y a sûrement erreur dans la date de cette pièce, quoique l'éditeur la donne pour originale. En voici la preuve. L'an 1244, les Kharismiens, peuple féroce, étant entrés, à la sollicitation de Nodjmeddin, sultan d'Égypte, en Palestine, dirigèrent leur marche vers Jérusalem. Les habitants, à leur approche, prirent la fuite, et allèrent pour la plupart se réfugier à Jaffa. Ceux qui ne purent les suivre, se cachèrent dans les cavernes aux environs de la ville. Les barbares, furieux de la trouver déserte et y entrant, imaginèrent un stratagème pour y rappeler les habitants et se procurer le plaisir affreux du carnage. Leurs courriers ayant enlevé quelques enseignes des Chrétiens, ils les arborèrent sur les tours pour faire entendre que la ville avait été reprise par les Francs. Beaucoup de ces infortunés descendirent dans le piège, et revinrent à Jérusalem. Mais à leur arrivée on fit main-basse sur eux, et on en compte plus de sept mille de tout âge qui furent massacrés. De là s'étant répandus dans le pays, les Kharismiens y mettaient tout à feu et à sang. Les chevaliers de l'Hôpital et du Temple ne furent pas spectateurs tranquilles de ces horreurs. S'étant joints au reste des Francs, ils marchèrent à l'ennemi, et lui livrèrent une bataille qui dura depuis le matin jusqu'à la nuit. Elle fut très-meurtrière de part et d'autre, mais les infidèles y perdirent le quadruple des Chrétiens. Le jour de S. Luc, 18 octobre de la même année 1244, nouveau combat qui ne fut ni moins long ni moins acharné que le précédent. Les Chrétiens y furent scabellés par le nombre qui surpassait de dix fois le leur. Presque tous nos gens de guerre y furent pris ou tués. Du nombre de ces derniers furent les deux grands-maîtres de l'Hôpital et du Temple: Cideranquo magister militum templi et magister hospitalis, et de leurs chevaliers il n'échappa que dix-huit templiers et seize hospitaliers. Voilà ce que mandait au seigneur de Mervais le grand-maître Guillaume de Châteaufort, qui suit, dans une lettre rapportée par Mathieu Paris (p. 420). C'est donc au 18 octobre 1244 qu'il faut fixer la mort de Pierre de Villebride.

## XVIII. GUILLAUME DE CHATEAUNEUF.

1244. GUILLAUME DE CHATEAUNEUF, français de nation et maréchal de l'ordre, fut élu dans le mois d'octobre 1244 au plus tôt, pour remplacer le grand-maître de Villebride. L'an 1249, il alla joindre, avec ses chevaliers, le roi S. Louis devant Damiette, avec le patriarche de Jérusalem. Il lui fut fait prisonnier le 5 avril 1250 à la journée de la Massoure, et l'on eut d'abord parmi les siens qu'il avait été tué. Lorsqu'on sut qu'il était captif, on suspendit, suivant l'usage, dit Mathieu Paris, la bulle de

plomb de l'hôpital, jusqu'à ce qu'on fût assuré de sa délivrance : *Pro quo bulla hospitalis, quae plumbea est, digne constaret de illius liberatione, iuxta consuetudinem hospitalis, est suspensa* (ad an. 1251, p. 543, col. 1). Il resta près de 18 mois dans les fers, d'où il ne sortit qu'au moyen d'une très-forte ancre. Remis en liberté il alla rejoindre ses frères en Palestine et arriva le 17 octobre 1251 à S. Jean d'Acre (ibid. *Additamentum*, p. 119, col. 1). Peu de temps après son retour une nouvelle irruption des Khariemites en Palestine sous la conduite de Barka-Khân, que Joinville qualifie empereur des Perses, jeta de nouveau la consternation dans le pays. Le grand-maître Guillaume releva le courage des Français, et les engagea à se défendre. Il inspira la même résolution au sultan d'Alep; et ayant fait alliance ensemble, ils se joignirent à Gautier de Brienne, comte de Jaffa, et marchèrent, de concert, chacun à la tête de ses troupes, contre ces barbares. Les ayant atteints, ils en vinrent à une bataille où le corps commandé par le sultan d'Alep fut taillé en pièces. Gautier, abandonné de ses gens qui prirent la fuite, et dont plusieurs, dit Joinville, par désespoir s'en allèrent jeter dans la mer, fut pris avec le grand-maître de l'hôpital et un grand nombre de ses chevaliers, et emmené à Halyloce. Le brave Gautier paya pour tous. Les marchands de cette ville l'ayant demandé au sultan, le mirent en prison pour se venger des dommages qu'il leur avait causés par ses courtes. On fit grâce aux autres prisonniers, et ils recouvrèrent même à peu de frais leur liberté (Joinville, p. 100). Pendant le magistère de Guillaume, les querelles des Hospitaliers avec les Templiers se renouvelèrent. L'an 1250, combat entre les deux ordres. On s'y bat à outrance; les Hospitaliers en sortent vainqueurs. A peine resta-t-il un Templier pour porter dans les places de son ordre la nouvelle de cette défaite. Guillaume de Châteaufort mourut la même année avant le 24 octobre. Jusqu'à ce grand-maître il n'y avait point eu pour l'hôpital aucune distinction entre les chevaliers de l'hôpital et les frères servants, ce qui détournait plusieurs gentilshommes d'y entrer, pour ne pas se voir confondus avec des roturiers. Sur les représentations qui lui furent faites à ce sujet, le pape Alexandre IV, par sa bulle du III desides d'août 1259, adressée d'Anagni au maître et aux frères de l'hôpital de S. Jean de Jérusalem, ordonne que les chevaliers, pour les distinguer des jeunes frères de l'ordre, porteront des manteaux noirs, *clamydes nigras*, et que lorsqu'ils iront à la guerre, ils auront des juponcs rouges avec les autres ornements militaires de même couleur, sur lesquels, ainsi que sur leurs drapeaux, sera cousue une croix d'étoffe blanche (Sebast. Paoli, T. 1, p. 278). Nous ne pouvons dire si ce fut Guillaume de Châteaufort ou son successeur qui reçut cette bulle.

#### XIX. HUGUES DE REVEL.

1259. HUGUES DE REVEL, d'une maison illustre en Anvergne, parvint au magistère après la mort de Châteaufort. Il était en exercice de cette charge, suivant une charte (t. 1, p. 162), le 26 octobre 1259. Les Hospitaliers illustrèrent son magistère par de nouvelles preuves de leur valeur. L'an 1265, quatre-vingt-dix hospitaliers se font tuer l'un après l'autre en défendant le château d'Assur contre Ikkar, ou Bonodoch, sultan d'Égypte. Ces pertes, et d'autres semblables qui succédèrent, menaçaient le Christianisme d'une extinction totale en Palestine. L'an 1269, les chevaliers soutinrent pendant deux mois le siège de Krase, formé par Bonodoch, et tous ceux qui s'y trouveraient périraient jusqu'au dernier. La perte de cette importante place et de ses braves défenseurs, affaiblit encore beaucoup les forces des Chrétiens en Palestine. L'an 1275, Revel passe en Occident, avec le grand-maître du Temple, pour solliciter de nouveaux secours. Ils assistèrent l'année suivante au concile de Lyon, où ils eurent rang au-dessus des ambassadeurs et des pairs de France. Dans les éditions de ce concile, dit le P. Seb. Paoli, on a changé le

nom du grand-maître Hugues en celui de Guillaume; ce qui l'a fait confondre avec son prédécesseur. L'an 1278, Hugues de Revel termine ses jours en Palestine. Dans un chapitre général qu'il tint à Césarée, il fit régler, comme il l'avait déjà été précédemment, mais assez mal observé, que pour subvenir aux frais d'une guerre continuelle que l'ordre avait à soutenir, chaque maison serait taxée à une certaine somme qu'elle ferait passer annuellement au trésor de l'hôpital; et parce que dans les lettres de commission qui s'expédiaient aux chevaliers chargés du recouvrement de ces deniers, et de l'administration des biens de l'ordre, il était dit : Nous vous recommandons tel domaine, *commendamus*, l'abbé de Vertot en conclut que c'est de-là que vient le titre de commandeur et celui de commandier. Mais ces titres sont plus anciens, et l'on a une charte de Henri, comte de Champagne, donné le 4 janvier 1194, où se voit parmi les témoins, *Frater Robertus Anglicus tunc Commandator Domus Hospitalis Aconensis* (Sebast. Paoli, t. 1, p. 67). Il est vrai qu'autrefois on appelait plus communément précepteurs ceux qu'on nomme aujourd'hui commandeurs, et leurs bénéfices préceptories. Jusqu'à Hugues de Revel le chef des Hospitaliers n'avait été qualifié que maître de l'ordre par les papes. Clément IV fut le premier qui le qualifia grand-maître par son bref du 18 novembre 1267.

#### XX. NICOLAS LORGUE.

1278. NICOLAS LORGUE fut élu grand-maître après la mort de Revel. La Palestine était alors ravagée par les garnisons des places que les Chrétiens conservaient dans le pays, sans distinction d'amis et d'ennemis. Maintes fois, sultan d'Égypte, ayant en vain demandé qu'on fit cesser leurs brigandages, résolut de se faire justice par lui-même. L'an 1284, il assiége le château de Margat, appartenant aux Hospitaliers. La place est contrainte de se rendre après la plus vigoureuse défense des assiégés. Affligé de cette perte, le grand-maître va demander du secours en Europe. Il meurt à son retour l'an 1289, n'ayant presque remporté de son voyage que des marques stériles de compassion et beaucoup de fatigues.

#### XI. JEAN DE VILLIERS.

1289. JEAN DE VILLIERS, français de nation, d'une famille distinguée du Beauvaisis, fut élu l'an 1289, avant le 22 août, (Seb. Paoli, t. 1, p. 269), pour succéder au grand-maître Lorgue. Ascalon, ou Seral, sultan d'Égypte, ayant entrepris, l'an 1291, le siège d'Acre, Jean de Villiers et les siens unis aux Templiers et aux Trutoniques, défendirent la place avec toute la valeur imaginable, et l'eussent vraisemblablement sauvée, s'ils eussent été mieux secondés par leurs alliés (Voy. les grands maîtres teutoniques). Obligés de l'évacuer, les Hospitaliers et les Templiers passèrent en Chypre, où le roi Henri III leur assigna Limisso pour leur retraite. Le premier soin de Jean de Villiers fut d'y convoquer un chapitre général. Il fut très-nombreux. Les chevaliers y accoururent de toutes les nations. Il y fut délibéré qu'on fortifierait Limisso, réduite alors à un gros bourg couvert de tous côtés, et qu'on armerait pour la défense des pèlerins, qui feraient le voyage de la Terre-Sainte, les vaisseaux qui avaient servi à passer les chevaliers, soit de la Palestine, soit de l'Europe. Rien n'eût sorti des différents ports de l'île plusieurs bâtiments de diverses grandeurs, qui, au moyen de piques considérables qu'ils firent sur les corsaires infidèles, augmentèrent insensiblement les armements de l'ordre. Les rois d'Angleterre et de Portugal, voyant les chevaliers chassés de la Terre-Sainte, regardèrent leur institut comme aboli par le fait, et comme sur le point de s'éteindre par le droit. En conséquence ils n'eurent en sequestre leurs revenus. De son côté le roi de Chypre, jaloux de l'indépendance que les chevaliers affectaient dans son royaume, déclara qu'il ne pouvait y souffrir des sujets de la

puissance pontificale entièrement effraoché de la sienne. Les chevaliers, dans leur détresse, eurent recours au pape Boniface VIII qui prit leur défense avec la hauteur qui lui était ordinaire. Ses menaces firent leur effort en Portugal et en Angleterre, où les seigneurs furent levés. Mais en Chypre, malgré le bref fulminant du pape, les chevaliers demeurèrent assujettis à la capitulation dont le roi les avait chargés. L'an 1297, Jean de Villiers était encore en vie au mois de septembre (Sib. Paoli, t. 1, p. 9). C'est la dernière époque connue de son existence. Ce fut lui, dit M. de Vertot, qui établit la forme de l'élection du grand-maître comme elle s'est toujours observée depuis.

## XXII. ODON DE PINS.

1297. Odon de Pins, issu d'une maison illustre en Catalogne, fut substitué, dans un âge avancé, au grand-maître Jean de Villiers. Uniquement appliqué à la prière, selon les historiens de l'ordre, il négligea les armements, qui faisaient alors toute la ressource des Hospitaliers. L'an 1300, le pape Boniface VIII, sur les plaintes qu'on lui fit de sa conduite, le cita à Rome. Odon mourut sur la route la même année.

## XXIII. GUILLAUME DE VILLARET.

1300. GUILLAUME DE VILLARET, grand-prieur de S. Gilles, en Languedoc, fut élu en son absence pour succéder au grand-maître Odon de Pins. Les mauvais procédés de Henri de Lusignan, roi de Chypre, à l'égard de l'ordre, déterminèrent ce grand-maître à chercher son aide où il serait indépendant. Rien ne lui parut plus conforme à ce dessein que la conquête de l'île de Rhodes, alors occupée par des grecs révoltés et des corsaires musulmans. Mais les infirmités ne lui permirent pas d'exécuter son projet. Elles se terminèrent par la mort au commencement de l'an 1307.

## XXIV. FOULQUES DE VILLARET.

1307. FOULQUES DE VILLARET, frère de Guillaume, le remplaça dans la dignité de grand-maître. Son premier objet fut l'exécution du dessein de son devancier pour la conquête de Rhodes. À l'aide d'une croisade qu'il obtint du pape Clément V, il se rendit maître par assaut de la capitale de l'île, le 15 août de l'an 1310. Bientôt après le reste du pays, avec les îles adjacentes, tomba sous la domination des chevaliers. Rhodes devint alors le chef-lieu de l'ordre, et lui donna son nom. L'an 1312, la suppression des Templiers procura aux Hospitaliers les biens de cette chevalerie qui lui sont adjugés. Othman, sultan des Turcs, ne vit point sans jalousie et sans crainte ces progrès d'un ordre dont la prospérité formait nécessairement un obstacle à la sienne. L'an 1315, il vint avec une armée formidable assiéger Rhodes. Les chevaliers, secourus par André V, comte de Savoie, l'obligèrent à se retirer. Villaret soutint mal, depuis ce temps, la réputation que ses beaux exploits lui avaient acquise. Les chevaliers, indignés de son luxe, de sa mollesse et de son despotisme, s'assemblèrent en chapitre, le déposèrent, et nommèrent à sa place Maurice de Pagnac. Villaret s'étant pourvu à Rome contre cette déposition, le pape nomma Gérard de Pins, vicaire-général de l'ordre, en attendant le jugement du procès. L'an 1319 et non 1321 comme le marque M. de Vertot, Villaret ne voyant point de jour à pouvoir regagner les esprits, donna volontairement sa démission entre les mains du pape. On lui assigna pour dédommagement le prieuré de Capoue. Il n'alla pas néanmoins y résider; mais il passa en France auprès de sa sœur, dame du château de Tiran en Languedoc, où il mourut le premier septembre de l'an 1329. Son corps fut inhumé dans l'église de S. Jean à Montpellier.

## XXV. HÉLION DE VILLENEUVE.

1319. HÉLION, ou HÉLIE DE VILLENEUVE, de la maison des

barons de Venée, qui subsiste encore aujourd'hui, fut nommé à la cour du pape dans le mois de juin, au plus tard, pour succéder au grand-maître de Villaret. Il était absent, et nous avons le bref que Jean XXII lui écrivit le 18 juin de cette année, pour lui notifier son élection. Dès qu'il fut en charge, il tint un chapitre général à Montpelier, dans lequel on divisa le corps de la Religion par langues. Étant revenu en France, l'an 1318, pour les besoins de l'ordre, il commanda le troisième bataillon français avec le sire de Beaujeu à la bataille de Montcassel, donnée le 25 ou le 26 août de cette année (Froissard, Sévère, Ascelme). L'an 1344, selon Spoude, les chevaliers, sous la conduite de Jean de Biandra, grand-prieur de Lombardie, firent une tentative sur la ville de Smyrne. Ils s'emparèrent du château qui commandait le port, et s'y maintinrent malgré les efforts des Turcs. L'an 1346, Hélon de Villeneuve termina ses jours vers le mois de juin; prince recommandable par son économie, dit l'historien de Malte, et qui, pendant son magistère, acquitta toutes les dettes du royaume, augmenta les fortifications nécessaires pour la défense de Rhodes, et signala sa piété par de pieux établissements.

## XXVI. DIEU-DONNÉ DE GOZON.

1346. DIEU-DONNÉ DE GOZON, natif de Milhan, en Rouergue, ou plutôt du château de Gozon, à six lieues de Milhan, l'un des électeurs choisis pour nommer le successeur du grand-maître Villeneuve, se donna lui-même sa voix qui entraînera celle des autres. C'est ainsi que les historiens de l'ordre racontent son élection. Mais le bref que Clément VI lui écrivit le 28 juin 1346, pour la confirmer, atteste au contraire que, loin d'avoir recherché le magistère, il ne l'accepta qu'à regret. L'année qui suivit son élection il envoya les troupes de la Religion au secours du roi d'Arménie contre les Sarrasins d'Égypte. Elles triomphèrent de ces infidèles, et acquirent le roi en possession des villes qu'ils lui avaient enlevées. L'an 1353, Gozon se trouvant par son âge et ses infirmités hors d'état de gouverner, demanda au pape la permission d'abdiquer, qui lui fut refusée. Il insista, et enfin il est exaucé. Mais avant que la nouvelle réponse du pape arrivât, il mourut au mois de décembre de la même année. On a déduit sur ce grand-maître que, n'étant que simple chevalier, il avait délivré l'île de Rhodes d'un énorme dragon qui l'infestait par son souffle et le dévoutait par sa voracité. Ce conte est représenté sur de vieilles tapisseries, où l'on voit aussi les hauts faits non moins romanesques de l'archevêque Turpin.

## XXVII. PIERRE DE CORNILLAN.

1354. PIERRE DE CORNILLAN, ou DE CORNELLAN, de la langue de Provence, fut le successeur du grand-maître Gozon. Son magistère ne fut que de dix-huit mois, pendant lesquels il eut à se défendre contre le pape Innocent VI, qui, par une fausse politique, voulait obliger les chevaliers à quitter l'île de Rhodes pour s'établir en terre ferme dans l'Europe, afin d'être plus à portée, disait-il, d'arrêter les progrès des Turcs qui menaçaient l'Italie. Le grand-maître se disposait à convoquer un chapitre général sur cette contestation, lorsque la mort l'enleva vers le milieu de l'an 1355, suivant tous les historiens de l'ordre.

## XXVIII. ROGER DE PINS.

1355. ROGER DE PINS, né dans le Languedoc, et parent du grand-maître Odon de Pins, fut promu à la dignité de grand-maître, après la mort de Pierre de Cornillan. Le pape insistait toujours sur l'exécution de son hâzard projet, fit tenir à Avignon le chapitre général de l'ordre, où les chevaliers, pour gagner du temps, consentirent à s'établir dans la Morée, après avoir obtenu le consentement des princes latins qui

avaient des prétentions sur cette principauté. Innocent VI mourut avant que les difficultés fussent levées, et son projet s'évanouit avec lui. Roger de Pins, vers l'an 1364, tint à Rhodes un nouveau chapitre général, où l'on reforma divers abus. Entre autres règlements, on y défendit de donner la croix aux frères servants; on y établit des receveurs dans chaque prieuré pour les responsions ou contributions que chaque commanderie devait fournir à l'ordre. Roger de Pins mourut le 28 mai de l'an 1365. L'ordre, dit M. de Vertot, perdit en sa personne un chef plein de sèle pour la maintenance de la discipline, et les pauvres de l'île un père charitable.

### XXIX. RAIMOND BERENGER.

1365. RAIMOND BERENGER, dauphinois ou provençal de naissance, commandeur de Castelsarrasin, succéda, l'an 1365, au grand-maître Roger de Pins. La même année les vaisseaux de la Religion, réunis, sous la conduite de Raimond Berenger, à ceux de Pierre I, roi de Chypre, font une descente en Egypte. La prise et le pillage d'Alexandrie, qu'il fallut abandonner au bout de quatre jours, fut le fruit de cette expédition. Les Rhodiens eurent aussi quelque part aux expéditions de Pierre en Syrie. L'an 1374 et non 1373, comme le dit M. de Vertot, l'ordre tint à Avignon une grande assemblée, où le grand maître, à raison de son âge et de ses infirmités, ne put se rendre. Fernandès de Hérédia, son lieutenant, y tint sa place, et fit faire la première collection des statuts de l'ordre. Raimond Berenger mourut la même année au mois de novembre (Sch. Pauli, Paciadoni.).

### XXX. ROBERT DE JUILLAC.

1374. ROBERT DE JUILLAC, grand-prieur de France, fut élu en son absence, pour remplir la dignité de grand-maître. Il alla le pape en passant à Avignon, d'où il alla s'embarquer à Marseille sur les galères de l'ordre, qui le conduisirent à Rhodes. Son magistère fut environ de deux ans. Il mourut en 1376, non le 29 juin, comme le dit Bosio, mais après le 10 août, date d'une de ses bulles magistérales, insérée dans un bref de Grégoire XI (Sch. Pauli, t. 2, p. 93.).

### XXXI. JEAN FERNANDÈS DE HÉRÉDIA;

1376. JEAN FERNANDÈS DE HÉRÉDIA, grand-prieur d'Aragon, de S. Gilles et de Castille, fut élu grand-maître tandis qu'il était à la cour d'Avignon. Il y résidait depuis long-temps, et y avait obtenu, par ses intrigues et contre le gré de l'ordre, les bénéfices importants dont il jouissait. L'an 1377, au mois de janvier, il ramène par mer à Rome le pape Grégoire XI, et de-là il fait voile pour Rhodes. Sur la route ayant rencontré une flotte vénitienne, il se joint à elle pour aller faire le siège de Patras. La place est emportée l'épée à la main. Flatté de ce succès, il se laisse engager, par le général vénitien, à tenter la conquête de la Morée. Il est surpris dans une embuscade par les Turcs qui le font prisonnier. Racheté par sa famille, l'an 1381, il arrive enfin à Rhodes. Il s'agissait alors pour lui de se décider entre les obédiences d'Urban VI et de Clément VII, qui se disputaient la papauté. Le grand-maître se déclare pour le dernier. Urban le destitue, l'an 1381, et nomme à sa place Richard Caraccioli, qui est reconnu par les langues d'Italie et d'Angleterre. L'an 1396, le grand-maître de Hérédia meurt à Avignon au mois de mars, après un gouvernement de dix ans et huit mois. Caraccioli, son complice, était mort à Rome le 26 mai de l'année précédente.

### XXXII. PHILIBERT DE NAILLAC.

1396. PHILIBERT DE NAILLAC, grand-prieur d'Aquitaine,

succède au grand-maître de Hérédia. A peine est-il en jouissance, qu'il se voit engagé dans la ligue des princes chrétiens contre Bajazet. Il combat à la funeste journée de Nicopolé à la tête de ses chevaliers, dont la plupart sont tués en pièces. De retour à Rhodes, il achète le Morée de Thomas Paléologue qui en était despote. Mais le marché ne put tenir par l'aversion des Grecs contre les Latins. L'an 1401, Tamerlan emporte Smyrne d'assaut, malgré la brave défense des chevaliers. L'an 1409, le grand-maître assiste au concile de Pise, d'où il est envoyé, par le pape Alexandre V, aux rois de France et d'Angleterre, pour les engager à réunir leur force contre les Turcs; ambassade infructueuse par l'acharnement de l'Angleterre contre la France. Naillac passe environ dix ans en Europe, occupé des affaires de l'Eglise et de celles de son ordre. L'an 1419, il revient à Rhodes où il mourut l'an 1421, universellement estimé et regretté.

### XXXIII. ANTOINE FLUVIAN.

1421. ANTOINE FLUVIAN, OR DE LA RIVIÈRE, catalan, grand-prieur de Chypre, devint le successeur du grand-maître de Naillac dont il avait été le lieutenant. L'an 1426, il fut le médiateur de la paix entre Bourbaki, sultan d'Egypte, et Janus, roi de Chypre, son prisonnier. L'an 1428, il tint un chapitre général, où l'on fit d'utiles règlements pour la maintenance de la discipline régulière et militaire. L'an 1437, Fluvian mourut; le 26 octobre, eu vrai religieux, comme il avait vécu.

### XXXIV. JEAN DE LASTIC.

1437. JEAN DE LASTIC, grand-prieur d'Auvergne, fut élu, par compromis, en son absence, pour succéder au grand-maître Fluvian. L'an 1440, Aboussid Jacmaï, sultan d'Egypte, envoya une flotte pour attaquer l'île de Rhodes. Elle parut le 25 septembre devant la capitale. Le maréchal de l'ordre la poursuit, l'atteint, et lui tue sept cents hommes sans en avoir perdu plus de soixante. L'an 1444, nouvelle tentative des Egyptiens sur l'île. Dix-huit mille hommes y débarquent au mois d'août et forment le siège de la capitale. Après plusieurs assauts donnés pendant quarante jours, le général est obligé de se rembarquer avec les débris de son armée, dont la plus grande partie avait péri sous les murs de la place. L'an 1454, sommé par Mahomet II, empereur des Turcs de se reconnaître son vassal, et de lui payer tribut, le grand-maître député à tous les princes chrétiens pour implorer leur secours. Ce fut la dernière action de son magistère. Il mourut le 19 mai de la même année. Ce fut sous le magistère de Lastic, suivant le P. Antonio Paoli, que le titre de grand-maître devint un titre d'étiquette pour le chef des chevaliers de S. Jean.

### XXXV. JACQUES DE MILLI.

1454. JACQUES DE MILLI, grand-prieur d'Auvergne, fut élevé à la dignité de grand-maître le 1<sup>er</sup> juin 1454, tandis qu'il était dans son prieuré. A la nouvelle de son élection il part en diligence, et arrive à Rhodes, le 20 août. L'an 1459, dans le même mois, les Turcs font une descente infructueuse dans l'île de Lango, ou de Cos, appartenant à la religion. Ils se dédoutaient sur l'île de Rhodes, dont ils pillent un bourg, et d'où ils emmenèrent plusieurs captifs. L'an 1461, le 17 août, suivant Bosio, le grand-maître Jacques de Milli meurt à Rhodes, laissant l'ordre agité de discussions qu'il avait inutilement tâché d'éteindre.

### XXXVI. PIERRE-RAIMOND ZACOSTA.

1461. PIERRE-RAIMOND ZACOSTA, castillan de naissance et châtellain d'Emposte, fut élu pour succéder au grand-maître de Milli. Il

appaiss les troubles de l'ordre, et mit l'île de Rhodes en état de défense contre les entreprises de Mahomet II. L'an 1467, étant venu à Rome pour le chapitre général qui devait s'y tenir, il y mourut le 21 février. Le pape le fit inhumer avec pompe dans l'église de S. Pierre.

## XXXVII. JEAN-BAPTISTE DES URSINS.

1467. JEAN-BAPTISTE DES URSINS, prieur de Rome, et d'une maison illustre, fut élu dans le chapitre qui se tenait alors sous les yeux du pape, pour remplir la dignité de grand-maître. L'an 1470, il envoya du secours aux Vénitiens attaqués par les Turcs dans l'île de Négrepont. L'an 1476, il mourut le 8 juin, dans un âge avancé.

## XXXVIII. PIERRE D'AUBUSSON.

1476. PIERRE D'AUBUSSON, grand-prieur d'Auvergne, issu des anciens comtes de la Marche, déjà célèbre par plusieurs actions d'éclat et par des traits d'une rare prudence, fut donné pour successeur au grand-maître des Ursins. L'an 1480, le 25 mai, le pacha Mischia Paldologue, chrétien renégat, assiége Rhodes avec une flotte de 160 vaisseaux et une armée de terre composée de 100 mille hommes. Ce siège, l'un des plus mémorables, fut poussé et soutenu avec toute la valeur et tout l'art qu'on peut imaginer. La place fut entièrement démantelée par l'effet de l'artillerie des Turcs. Les chevaliers se défendirent alors sur les ruines de leurs remparts; plusieurs y périrent; le grand-maître y reçut cinq blessures considérables. Malgré ces avantages, les Turcs sont mis en fuite, et obligés de se rembarquer le 19 août, laissant neuf mille morts, et emmenant quinze mille blessés. Telle fut l'issue de ce fameux siège qui dura quatre-vingt-neuf jours. Guillet, dans la Vie de Mahomet II, nous apprend une anecdote de cette expédition, qu'il est à propos de rapporter. « Les Turcs, dit-il, avaient élevé une batterie de 16 gros canons ou gros canons, dont le calibre énorme excédait celui des pièces employées au siège de Scutari. Les Chrétiens y opposèrent avec grand succès une contre-batterie d'une invention nouvelle. Un de leurs ingénieurs, aidé des vifs des gens de marine les plus habiles, et de quelques charpentiers de la ville, fit une machine propre à jeter des quartiers de pierre d'une grosseur effroyable. Son exécution empêcha l'ennemi de pousser le travail de ses approches, se renversa ses épaulements, ouvrit les sapes, tua la plupart de ses travailleurs, et remplit de carnage les troupes qui se trouvaient sous sa portée. Les assiégés la nommèrent par raillerie le tribut pour faire allusion au tribut que Mahomet avait demandé, et l'inventeur qu'ils lui en faisaient le paiement à leur manière... L'effet (de ce tribut) était si grand, ajoute-t-il, que la pesanteur des pierres ouvrait les terres dont le dessous était creusé par les mineurs, et qu'elles allaient chercher ceux qui creusaient et qui préparaient des fournaux sous les dehors de la place. » L'an 1482, le grand-maître reçoit à Rhodes le prince Zaim, frère et rival de Bajazet II, successeur de Mahomet II. Au bout de trois mois il le fait passer en France, pour le soustraire aux embûches de son frère. Le prince est gardé à vue par des chevaliers dans la commanderie de Bourg-neuf, en Poitou. Plusieurs souverains le demandent pour le mettre à la tête de leurs armées contre Bajazet. L'an 1489, il se rendit par préférence entre les mains des agents du pape Innocent VIII (Foy. Bajazet II). En reconnaissance de ce service, le pape envoya le chapeau de cardinal à d'Aubusson, par un bref du 14 mars de la même année. L'an 1505, le 3 juillet, le grand-maître finit ses jours à l'âge de 80 ans. L'ordre n'avait point eu de chef plus accompli depuis son établissement.

On voyait encore à Rhodes, au dernier siècle, sur la porte de l'auberge de France, trois fleurs de lys, et aux tours qui sont vers la marine, cette inscription : *Reverendus dominus Frater*

*Petrus d'Aubusson Rhodiensium Equitum Magister has turres edificavit.* C'est ce que témoigne l'auteur d'un voyage fait au Levant en 1621 par ordre du roi de France.

## XXXIX. EMERI D'AMBOISE.

1505. EMERI D'AMBOISE, grand-prieur de France, frère du cardinal Georges d'Amboise, était à la cour de France lorsqu'il fut élu pour remplacer le grand-maître d'Aubusson. Durant son magistère la marine de l'ordre remporta plusieurs avantages sur celle de Campion Gouffé, sultan d'Egypte. Emeri d'Amboise mourut le 8 novembre 1512, à l'âge de 78 ans; prince sage, dit M. de Vertot, habile dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises, qui enrichit son ordre des dépouilles des infidèles, sans s'enrichir lui-même, qui mourut pauvre, et n'en laissa point dans l'île.

## XL. GUI DE BLANCHFORT.

1512. GUI DE BLANCHFORT, grand prieur d'Auvergne, neveu du grand-maître d'Aubusson et fils de Gui de Blanchfort, sénéchal de Lyon et chambellan de Charles VII, fut élu, en son absence, pour succéder à Emeri d'Amboise. Il était malade alors dans son priuré. L'an 1513, vers la fin d'octobre, il l'embarqua avec ses infirmes l'ayant obligé de prendre terre à l'île de Rodane, près de celle de Zante, et y mourut le 24 novembre de la même année.

## XLI. FABRICE CARRETTO.

1513. FABRICE CARRETTO, de la langue d'Italie, et de la maison des marquis de Final, amiral, distingué par plusieurs exploits brillants, fut élu grand-maître vers le 15 décembre 1513. L'année suivante il fit un traité d'alliance contre le Turc avec l'empereur, roi de Perse. L'an 1520, il envoya du secours à Gazele, gouverneur de Syrie, révolté contre l'empereur Soliman II. Dans le même tems il fait fortifier Rhodes, menacée par les Turcs. L'an 1521, il mourut le 10 janvier, avec la réputation d'un prince libéral et charitable, d'un capitaine expérimenté, et d'un homme versé dans la connaissance des langues mortes et vivantes.

## XLII. PHILIPPE DE VILLIERS DE L'ILE-ADAM.

1511. PHILIPPE DE VILLIERS DE L'ILE-ADAM, natif de Beauvais, grand-prieur de France, fut élu le 22 janvier 1521, pour remplir la dignité de grand-maître. Il était alors en France. Son mérite seul détermina les suffrages en sa faveur. Arrivé à Rhodes, il donna tous ses soins pour approvisionner l'île de toutes munitions de guerre et de bouche, pour avancer les travaux commencés par son prédécesseur, et pour se procurer le secours des princes chrétiens. Il fut mal secondé en ce dernier point. Les princes chrétiens, occupés à défendre leurs états les uns contre les autres, ne purent faire passer des secours à Rhodes. Le pape lui-même (Adrien VI), n'offrit aux chevaliers que des prières et des bénédictions. L'an 1522, le 26 juin, la flotte de Soliman, composée de 400 bâtiments, parut à la vue de Rhodes. Elle portait 150 mille hommes, qui débarquèrent et prirent terre sans opposition. Le 9 juillet la tranchée s'ouvrit devant la capitale. Le 28 août, Soliman arrive dans le camp, pour ranimer le courage de ses troupes, abattu par l'insupportable résistance des chevaliers. Quelques jours après il échoue dans un des plus violents assauts, qu'il fait donner à la place. Le 30 octobre, Damaral, grand-prieur de Castille et chancelier de l'ordre, accusé par son conseil d'intelligence avec l'ennemi, est arrêté et condamné à perdre la tête. Le 22 décembre, le grand-maître, par l'avis de son conseil, et contre le vœu propre, rend la place à des conditions honorables, que Soliman lui avait proposées. Le 25 du même mois, le vainqueur fait son entrée dans Rhodes,

et témoin de l'île-Adam son admiration de la belle défense qu'il vient de faire. Le grand-maître sort de la place le 1<sup>er</sup> janvier 1553, s'embarque avec 4 à 5 mille hommes, et fait voile vers l'île de Candie. C'est ainsi que l'ordre perdit l'île de Rhodes, où il régna avec tant de gloire depuis près de 200 ans. De Candie le grand-maître se rend avec ses chevaliers, sur la fin d'avril, à Messine, en Sicile, d'où la peste les contraind bientôt de sortir. De là ils passent à Bayes, où ils abordent le 7 juillet. Après y être resté environ un mois, le grand-maître se rembarqua pour aller conférer avec le pape sur un lieu propre à fixer la vicarante qu'il était obligé de mener avec les siens. C'était toujours Adrien VI qui occupait le S. Siège. Ce pontife étant mort le 24 septembre 1553, Clément VII, son successeur, accorda au grand-maître la ville de Viterbe pour y établir la résidence de son ordre, en attendant un domicile plus voisin des Turcs. La contagion l'obligea encore d'abandonner cet asile. Les chevaliers se dispersèrent, puis se rassemblèrent encore à Messine; tandis que leur chef négocia, par ses commissaires, avec l'empereur Charles-Quint, pour avoir dans ses états l'établissement qu'il cherchait. Enfin l'île-Adam, après bien des difficultés surmontées, obtint de ce prince, en toute propriété, pour son ordre, l'île de Malte avec celle de Goze, auxquelles on joint la ville de Tripoli, en Afrique, que non seulement il n'avait pas demandée, mais dont il avait toujours craint de se charger, comme devant être plus onéreuse qu'utile à son ordre. L'acte de concession est daté de Castel-Franco, près de Bologne, le 24 mars 1556, et celui d'acceptation le 25 avril suivant. Il y avait à Malte un évêché. Charles-Quint, toujours attentif à ses intérêts, se réserva, pour lui, ses successeurs au royaume de Sicile, la nomination de l'un des trois sujets que l'ordre présenterait pour remplir le siège. Les choses étant ainsi arrangées, le grand-maître s'embarqua, et arriva à Malte le 26 octobre de la même année. L'ordre le suit et se transporte sur ce rocher aride que couvre à peine dans quelques endroits une légère superficie de terre. La ville de Malte, et quelques maisons répandues dans l'île, tout est à rebâtir. Le grand-maître se rendit contre les difficultés, et tout en commençant le séjour délicieux, les terres fertiles de Rhodes avec ce nouveau séjour, travaille à le fortifier. Peu de temps après, de nouveaux négats, l'étant venus trouver, s'engagèrent à le rendre maître de l'importante place de Modon, dans la Morée. Il accepte leurs offres, et fait pour cette conquête un grand armement qui n'aboutit qu'à un pillage de Modon, qui lui fallut aussitôt abandonner. Tandis qu'il se livrait entièrement au bien de son ordre, la discorde y éleva une querelle qui fut poussée aux dernières extrémités. Ce fut la mort d'un chevalier français, tué l'an 1553 par un gentilhomme florentin, domestique de Salvati, prieur de Rome, qui l'occasionna. Les confrères nationaux du mort prirent les armes pour venger ce meurtre. Ceux des langues d'Italie, d'Espagne, d'Aragon et de Castille se déclarèrent pour Salvati. Il y eut divers combats entre les deux parties. Le grand-maître eut besoin de toute sa prudence et de sa fermeté pour calmer cet orage et faire rentrer les séditieux dans le devoir. Il ne survécut guère au rétablissement de la paix. L'an 1554, il mourut le 25 août, chargé d'années et couvert de gloire. On grava sur son tombeau ce peu de mots, qui renferment un éloge complet : *C'est ici que repose la Vierge victorieuse de la Fortune*. Sa maison dans la suite tomba dans l'indigence, et l'on a vu dans ce siècle, vers 1750, un gentilhomme qui en était, réduit à voter de la pierre aux cuivriers de Troyes, en Champagne, pour faire subsister son père.

#### XLIII. PIERRIN DU PONT.

1534. PIERRIN, ou PIERRE DU PONT, bailli de Sainte-Euphémie, issu des seigneurs de Lombrias et de Castel-Gros, en Piémont, fut élu, en son absence, pour succéder au grand-maître l'île-Adam. A son arrivée à Malte, il envoya du secours à la ville de Tripoli, menacée par le fameux Barberousse. L'an 1555, la

flotte de Charles-Quint, à l'aide des galères de la religion, fait la conquête de la Goulette et de Tunis. La même année, le grand-maître finit ses jours le 12 novembre.

#### XLIV. DIDIER DE S. JAILLE.

1555. DIDIER DE S. JAILLE, dit THOLON, prieur de Toulouse, fut élevé, en son absence, à la dignité de grand-maître. Son grand âge ne lui permit pas d'arriver jusqu'à Malte. Il mourut à Montpellier le 26 septembre 1556. Sous son magistrature, Airadin, prince de Tagiora, fit une entreprise sur Tripoli, dans laquelle il échoua. Botigilla, général des galères de l'ordre, enleva à ce prince la tour d'Alcaide, qu'il avait fait construire vis-à-vis de cette place, pour la tenir en bride.

#### XLV. JEAN D'OMÈDES.

1536. JEAN D'OMÈDES, aragonais, bailli du Capse, fut élevé au magistrat, en son absence, par une cabale, le 11 octobre, de l'an 1536. Il n'arriva que le 21 janvier 1538 à Malte. La même année, il envoya du secours à Mulai-Hasem, roi de Tunis, son allié, pour l'aider à conquérir Suse, place maritime à neuf lieues de Tunis; la fourberie d'un religieux fait échouer l'entreprise. L'an 1541, les galères de la religion, combinées avec celles du prince Doria, remportèrent plusieurs avantages sur les Turcs. L'an 1546, l'empereur Charles-Quint, dans la diète de Ratisbonne, accorde le rang de prince d'empire au grand-prieur de l'ordre de Malte en Allemagne. L'an 1551, le pacha Sinan et le fameux Dragout font une descente à Malte, dont ils assiègent la capitale. Forcés de lever le siège, ils se dédoublèrent sur l'île de Goze, dont le château se rend par la lâcheté du gouverneur nommé Galatin de Scisse. Il en fut bien puni; Sinan fit commencer le pillage par son logement même, dont on lui chargea les meubles sur ses propres épaules pour les porter aux vaisseaux des corsaires; après quoi il fut mis aux fers et embarqué sur leur flotte avec tous les habitants. De là Sinan alla faire, au mois d'août, le siège de Tripoli, qui fut défendue avec beaucoup de valeur par Gaspard Valier, maréchal de l'ordre. Mais une partie de la garnison l'étant soulevée contre ce gouverneur, l'obligea de rendre la place par capitulation. Le grand-maître, en considération de Valier, le fit arrêter, et entreprit de lui faire son procès. Déjà une partie des juges était corrompue, et c'en était fait de l'honneur et de la vie de ce brave homme sans Villageignon et quelques autres chevaliers qui se réunirent contre l'iniquité de la procédure et les trames secrètes du grand-maître. D'Omèdes n'avait pas moins d'aversion pour Strozzi, prieur de Capoue et général des galères. Dans la vue de le perdre, il l'engagea, quelque temps après, à tenter la conquête de Zoara, ville maritime de la province de Tripoli. Strozzi trouva moyen de s'introduire dans la place avec sa troupe. Mais obligé ensuite de l'abandonner après avoir reçu des blessures considérables, il fit sa retraite avec toute l'habileté qu'on pouvait désirer. S'étant rembarqué avant même que ses plaies fussent entièrement fermées, il courut la Méditerranée, et devint la terreur des corsaires et des vaisseaux marchands. Des flottes entières tombèrent en sa puissance, il les conduisit dans les ports de Malte; et avec ces prises il ramena l'abondance dans l'île. D'Omèdes, témoin de ces succès qu'il ne vit point être point sans jalousie, finit ses jours le 6 de septembre 1555. Botta l'accuse d'avoir enrichi sa famille aux dépens de l'ordre.

#### XLVI. CLAUDE DE LA SANGLE.

1555. CLAUDE DE LA SANGLE, natif du Beauvaisis, de la maison de Montcharville, près de Beaumont-sur-Oise, fut élu grand-maître tandis qu'il était en ambassade à Rome. L'an 1555 et l'an 1556, les galères de la Religion, secondées par celles du prince Doria, firent plusieurs prises sur celles du corsaire



Dragut, François de Lorraine, grand-prieur de France et général des premières, en attaque un jour six des Turcs devant l'île de Rhodes, n'en ayant que quatre. Il en mit trois au faite, en coula deux à fond, en prit une, et revint à Malte couvert de blessures et de gloire. Mais ce qu'on ne doit point oublier, c'est la manière dont une de ces galères turques périt. Un chevalier gascon, animé par l'exemple de son général et par sa propre bravoure, s'éleva dans ce bâtiment, mit le feu aux poudres, et le fit sauter avec lui. L'an 1557, qui est celui da cet exploit tiré de Brantôme, le grand-maître meurt le 17 août d'un catarrhe qui le suffoque.

#### XLVII. JEAN DE LA VALETTE.

1557. JEAN DE LA VALETTE-Parisot, prieur de S. Gilles, fut élevé à la dignité de grand-maître le 21 août 1557. Son mérite parla seul en sa faveur dans cette élection qui fut unanime. Il avait passé par toutes les dignités de l'ordre, et s'était signalé dans toutes les occasions par sa vertu, sa prudence et son courage. Ces grandes qualités ne dégénéraient point depuis sa promotion. On fait état de 50 vaisseaux qu'il prit aux Turcs en moins de 5 ans. Irrité de ces succès, Soliman II entreprend, l'an 1565, de se rendre maître de Malte. Sa flotte, composée de 159 vaisseaux, et chargée de 50 mille hommes du débarquement, paraît à la vue de l'île le 18 mai. La descente se fait le 20; la tranchée s'ouvre devant le fort S. Elme le 24 du même mois. Les chevaliers, au nombre de 150, s'y défendent avec un courage dont il y a peu d'exemples. La place fut enfin emportée le 25 juin, lorsque le dernier fut hors de combat. Les Turcs attaquent les autres places de l'île. Elles font la même résistance, mais avec plus de succès. Le 7 septembre, le général Mustapha fait rembarquer ses troupes, effrayé d'un renfort de 6000 hommes amené par le viceroi de Sicile. Mais à peine est-il en mer qu'il se repent du parti qu'il a pris. Il remet ses troupes à terre. Elles sont défilées le 13 septembre et obligées de regagner en désordre leurs vaisseaux. Soliman, outré de cet échec, se prépare à revenir en personne l'année suivante (1566) contre Malte. Il fait construire une nouvelle flotte pendant l'hiver. Le grand-maître trouve le moyen de faire mettre le feu à l'arsenal et aux chantiers du grand seigneur. L'an 1566, il fait relever le fort S. Elme presque entièrement ruiné par Soliman, et construit auprès une nouvelle ville à laquelle il donne son nom. C'est aujourd'hui l'une des places les plus fortes de l'Europe et le chef-lieu de l'ordre. Le pape Pie V, administrateur, comme il devait l'être, du mérite de la Valette, lui écrit plusieurs brefs remplis de témoignages les plus éclatants de son estime et de sa reconnaissance. Le grand-maître, dans une de ses réponses, prit la liberté de lui représenter le tort que les papes faisaient depuis quelque tems à l'ordre en s'attribuant, contre ses prérogatives, la disposition du grand prieuré de Rome. Pie, dans un nouveau bref, l'assura qu'à la première vacance il laisserait l'ordre dans la jouissance de ses droits. Cependant le prieuré, quelque tems après, étant venu à vaquer, Pie, au mépris de sa parole, y nomma le cardinal Alexandrin, son vœu, sans même l'assujettir au paiement des responsions imposées sur ce bénéfice. La Valette, piqué de cette double injustice, s'en plaignit amèrement à sa sainteté par une lettre dont Cambiano, son ambassadeur, eut l'indiscrétion de répandre des copies. Le pontife, blessé de ce manque de respect, fit défense à l'ambassadeur de paraître devant lui. Ce ministre, n'osant retourner à Malte, se retira dans ses terres en Piémont. Tout cela jeta le grand-maître dans une mélancolie qui le suivit jusqu'au tombeau. Il y descendit le 21 août 1568, après une maladie de 53 jours, causée par un coup de soleil qu'il avait reçu à la chaise.

#### XLVIII. PIERRE DEL MONTE.

1568. PIERRE DEL MONTE, ou DU MONT, grand-prieur de

Capone, fut élu le 25 août pour succéder au grand-maître la Valette. Son vrai nom était Guidalotti; mais comme il était petit-neveu du pape Jules III par les femmes, il avait pris le nom de la maison de ce pape. L'an 1571, il acheva la construction de la nouvelle cité de la Valette, du nom de son fondateur, et y transféra le convent. Ce prince mourut le 26 janvier de l'an 1572, à l'âge de soixante-deux ans.

#### XLIX. JEAN L'ÉVÊQUE DE LA CASSIÈRE.

1572. JEAN L'ÉVÊQUE DE LA CASSIÈRE, de la langue d'Auvergne, et maréchal de l'ordre, fut élu grand-maître vers la fin du janvier 1572. Sous son gouvernement, divers princes s'attribuèrent, à l'exemple des papes, le droit de nommer aux grands-prieurés de leurs états. Dans son propre royaume, plusieurs chevaliers, dont il voulait réprimer la licence, se révoltèrent contre lui. L'an 1581, les chutes en vinrent au point, qu'ils résolurent de le déposer. Romégas, général des galères, grand homme de guerre, mais esprit brouillon et mauvais politique, était le chef muet de la conjuration. Il réussit à y faire entrer le conseil. Décret de ce tribunal, en vertu duquel Romégas, qui s'était fait nommer lieutenant-général, conduisit le grand-maître au château Saint-Ange. Le pape, instruit de cet attentat, ordonna que les parties se rendent à Rome. Le grand-maître, à la tête de huit cents chevaliers, y est reçu comme en triomphe. On lui rend pleine justice contre ses accusateurs. Il était près de s'en retourner, lorsque la mort le surprit, le 21 décembre 1581, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Son corps fut reporté à Malte, et son cœur déposé à Rome, dans l'église de Saint-Louis.

#### L. HUGUES DE LOUBENS DE VERDALLE.

1582. HUGUES DE LOUBENS DE VERDALLE, chevalier, d'une maison distinguée en Languedoc, au diocèse de Lorient, et qui subsiste encore de nos jours, et grand-commandeur, fut élu pour grand-maître, le 12 janvier 1582, sur trois sujets que le pape proposa. L'an 1587, l'esprit de sédition qui continuait dans le convent, oblige Verdalle à se rendre à Rome. Le pape, pour imposer silence aux mutins, le renvoya à Malte, revêtu de la dignité de cardinal. La pourpree ne fit point l'effet que le pontife avait espéré. Les mécontentements, loin de cesser, allèrent même toujours en augmentant. L'an 1595, le grand-maître, fatigué de murmures et de plaintes qui ne finissaient point, prend le parti de retourner à Rome. Il y meurt de chagrin le 4 mai de la même année.

#### LI. MARTIN GARZEZ.

1596. MARTIN GARZEZ, de la langue d'Aragon, châtelain d'Emposse, fut élu grand-maître le 7 février de l'an 1596, à l'âge de 75 ans; prince sans favoris, sans partialité, dit l'historien de Malte, et dont le gouvernement fut agréable aux chevaliers et au peuple. Il mourut le 7 février 1601.

#### LII. ALOF DE WIGNACOURT.

1601. ALOF DE WIGNACOURT, d'une maison très-ancienne de Picardie, grand-croix et grand-hospitalier de France, fut donné pour successeur, le 10 février 1601, au grand-maître Garzez. Ce fut son mérite qui éleva à cette dignité. Nous n'avons guère de maîtres plus célèbres que le sien, dit M. de Vertot, soit qu'il fasse attention à sa durée, soit que l'on considère les divers événements qui arrivèrent dans l'ordre pendant son administration. L'an 1602, les galères de la religion s'emparent, sur les côtes d'Afrique, de la ville de Mahomette. L'an 1604, elles ravagèrent l'île de Langou. L'an 1611, elles prennent et pillent Corinthe. L'an 1616, le grand-maître fait construire un magnifique apudé de quatre milles de long, pour conduire de l'eau dans la nouvelle cité; ce qui a fait dire que la Valette avait fait le corps de la ville,

mais que Wignacourt lui avait donné la vie. L'an 1620, Alfonso de Castel S. Pierre, général des galères, fait une entreprise sur Castel-Tornize, le magasin de la Morée. Il entre dans la place, et se retire avec un riche butin et nombre de prisonniers. L'an 1622, le grand-maître Wignacourt meurt à la chasse, d'un coup de soleil, le 14 septembre.

#### LIII. LOUIS MENDEZ DE VASCONCELLOS.

1622. LOUIS MENDEZ DE VASCONCELLOS, portugais, bailli d'Acre, fut élu pour succéder au grand-maître Wignacourt. Il mourut le 7 mars 1623, à l'âge de 80 ans.

#### LIV. ANTOINE DE PAULE.

1623. ANTOINE DE PAULE, prieur de S. Gilles, remplace, le 30 mars 1623, le grand-maître Vasconcellos. L'an 1624, il se justifie de plusieurs crimes dont il est accusé au tribunal du pape. L'an 1625, il adresse ses plaintes à différents souverains de l'Europe, contre la liberté que se donnait le pape Urbain VIII de disposer de toutes les commanderies d'Italie en faveur de ses parents. Il fait au pape lui-même des remontrances à ce sujet, mais inutilement. Urbain continua de dépouiller l'ordre pour enrichir sa famille. L'an 1631, le 11 mai, chapitre général de l'ordre. L'inquisiteur de Malte y présida par commandement du pape. On y fit des statuts qui s'observent encore aujourd'hui. L'an 1636, le 7 de juin, mort du grand-maître, âgé de plus de 80 ans.

#### LV. PAUL LASCARIS DU CASTELLAR.

1636. PAUL LASCARIS DU CASTELLAR, bailli de Manosque, issu des comtes de Vitimille et de l'ancienne maison des empereurs de Constantinople, fut élu, le 15 juin 1636, pour successeur du grand-maître Antoine de Paule. L'an 1634, le 28 septembre, les chevaliers enlèvent la caravane qui allait de Constantinople au Caire, composée de trois sultanes et de plusieurs petits bâtiments. Avec cette prise, qui montait à plus de deux millions, ils vont mouiller à Céphalonie, appartenante aux Vénitiens. Irrité d'une perte si considérable, Ibrahim déclare la guerre au grand-maître et à l'ordre. A cette nouvelle, Louis, vicomte d'Arpajon, l'un des plus grands seigneurs de France, arme tous ses vaisseaux, lève deux mille hommes à ses dépens, charge plusieurs vaisseaux de munitions de guerre et de bouche, et, accompagné de plusieurs de ses parents et amis, met à la voile, se rend à Malte, et présente au grand-maître ce secours digne d'un souverain. Il se trouva que la guerre dont le Turc menaçait Malte, n'était qu'une fausse alarme. Le grand-maître, pour reconnaître le généreux secours que le vicomte lui avait conduit, lui donna la permission, pour lui, pour son fils aîné, et les chefs de sa maison, à perpétuité, de porter la croix d'or de l'ordre. Nous voyons aujourd'hui l'héritière de cette illustre maison décorée de cet ornement. Malte, délivrée des efforts de la puissance ottomane, envoya son escadre au secours de la Canée, que cette puissance assiégeait. Dans les années suivantes, jusqu'à sa mort, le grand-maître ne cessa point d'envoyer son escadre au secours de Candie, dont la guerre était proprement celle de Malte. L'an 1657, il mourut le 14 août dans la 95<sup>e</sup> année de son âge.

#### LVI. MARTIN DE REDIN.

1657. MARTIN DE REDIN, prieur de Navarre et viceroy de Sicile, fut élu grand-maître après la mort de Lascaris du Castellar. Son premier soin fut de faire construire, de distance en distance, des tours le long des côtes de Malte, pour mettre l'île à l'abri des descentes des infidèles. Il mourut le 6 février de l'an 1660, à l'âge de 70 ans.

#### LVII. ANNET DE CLERMONT.

1660. ANNET DE CLERMONT DE CHATTE-GRISAN, bailli de Lyon, fut unanimement élu grand-maître au mois de février 1660. Il fut redevable de son élévation moins à sa naissance qu'à ses vertus chrétiennes, militaires et civiles. Malheureusement il ne jouit de sa dignité que trois mois, étant mort le 2 juin 1660, à l'âge de 73 ans.

#### LVIII. RAPHAEL COTONER.

1660. RAPHAEL COTONER, bailli de Majorque, fut élu grand-maître le 6 juin 1660. Le blocus de Candie, que faisaient alors les Turcs, fut le grand objet de ses sollicitudes. Il ne cessa, pendant son magistère, d'envoyer les galères de la religion au secours de la place. Il mourut, au grand regret de l'ordre, le 20 octobre de l'an 1665, à l'âge de 65 ans.

#### LIX. NICOLAS COTONER.

1663. NICOLAS COTONER, bailli de Négrepont, frère du précédent grand-maître, fut élu d'une voix unanime pour lui succéder. Les Turcs continuèrent toujours de bloquer la ville de Candie. L'an 1667, ils convertirent ce blocus en siège. La France envoya du secours aux assiégés l'an 1669, sous la conduite du duc de Beaufort. Il fut inutile ; le duc ayant péri avec une partie de ses gens dans une sortie qu'il fit le 25 juin, peu de jours après son arrivée ; les Turcs se rendirent enfin maîtres de la place, le 16 septembre suivant, après 20 ans de blocus et 29 mois de siège. Ainsi fut perdue l'île entière de Candie pour la chrétienté. L'an 1672, le chevalier de Téméricourt, attaqué par 5 gros vaisseaux de Tripoli, en démit deux, et force les autres d'abandonner le combat. Peu après, ayant été jeté par une tempête sur les côtes de Barbarie, où son vaisseau fut brisé, il tomba entre les mains des Maures, qui le conduisirent à Tripoli, et delà à Andrinople où était alors Mahomet IV. Le grand-seigneur, charmé de sa valeur, tenta de l'engager à son service, et de lui faire changer de religion. N'ayant pu y réussir, ni par les caresses ni par les tourments, il lui fit trancher la tête. Ce chevalier n'avait que 22 ans. L'an 1680, le 29 avril, mort du grand-maître, âgé de 75 ans.

Le grand-maître Nicolas Cotoner, illustra son magistère par de nouvelles fortifications qu'il fit à Malte, et qui rendent cette île imprenable.

#### LX. GRÉGOIRE CARAFE.

1680. GRÉGOIRE CARAFE, napolitain, prieur de la Roccella, son royaume de Naples, fut élu grand-maître le 2 mai 1680. Sous son magistère, les chevaliers se distinguèrent dans les expéditions des Vénitiens en Dalmatie et dans la Morée. Carafe mourut le 21 juillet 1660, âgé de 76 ans.

#### LXI. ADRIEN DE WIGNACOURT.

1690. ADRIEN DE WIGNACOURT, neveu du grand-maître Alaf de Wignacourt, et grand-trésorier de l'ordre, fut élu pour succéder à Grégoire Carafe. Un tremblement de terre ayant ruiné, l'an 1693, plusieurs maisons et fortifications de l'île, il eut soin de les faire réparer. L'ordre manquait d'un arsenal convenable pour les galères ; le grand-maître en fit construire un grand et magnifique. Il mourut le 4 février de l'an 1697, à l'âge de 79 ans. L'épiscopat que les chevaliers firent graver sur son tombeau, atteste qu'il remplissait parfaitement tous les devoirs de son état et de sa place.

## LXII. RAIMOND PÉRELLOS.

1609. RAIMOND PÉRELLOS DE ROCAVILL, aragonnais, bailli de Nègre-pont, fut élu grand-maître au mois de février 1607. Depuis longtemps la religion, contenue d'entretenir une escadre de galères, avait cessé d'avoir des vaisseaux de guerre. Le nouveau grand-maître donna ses soins pour en faire construire. Le chevalier de S. Pierre, de Normandie, capitaine d'un vaisseau du roi de France, fut chargé de présider à l'exécution de cette entreprise. Cette augmentation de marine rendit la religion beaucoup plus redoutable aux corsaires. L'an 1720, en janvier, le grand-maître fut ses jours dans un état avancé, regretté de toute l'île, dit le P. Sch. Paoli, pour sa libéralité envers les malheureux.

## LXIII. MARC-ANTOINE ZONDODARI.

1710. MARC-ANTOINE ZONDODARI, sicilien, d'une maison féconde en personnages illustres, succéda au grand-maître Péréllus. Il mourut le 16 juillet 1732, dans sa 64<sup>e</sup> année.

## LXIV. ANTOINE-MANUEL VILLIÈNA.

1732. ANTOINE-MANUEL VILLIÈNA, portugais, devint grand-maître, le 10 juillet 1732, après avoir passé par toutes les charges de la religion. Il mourut le 13 décembre 1736, âgé de 74 ans, 6 mois et 14 jours. Le Journal de Louis XV met sa mort au 20 février 1737, et le tombeau.

## LXV. RAIMOND DESPUIG.

1736. RAIMOND DESPUIG MONTAUDOU, d'une famille des plus illustres de l'île de Majorque, succéda au grand-maître Villiéna le 16 décembre 1736. Son mérite l'avait élevé successivement aux premières dignités de l'ordre. Il était sénchal et bailli de Majorque lorsqu'il parvint à la dignité de grand-maître. Sa mort arriva le 15 janvier 1741, à Malte.

## LXVI. ENMANUEL PINTO.

1741. ENMANUEL PINTO DE FERRICA, portugais, vice-chancelier et bailli de Gênes, fut élu grand-maître le 18 janvier 1741. L'an 1749, le 25 juin, on découvre à Malte une dangereuse conspiration contre l'ordre, le grand-maître et le gouvernement, formée et conduite par plusieurs prisonniers turcs, parmi lesquels était un pacha, un gouverneur de Rhodes, nommé Ouzun. Deux jours, quatre grecs, étaient du complot, avec la capitaine de la frigate Naupolis. Les soupçons que l'on fit subir aux coupables, et les mesures que l'on prit pour écarter dans la suite la conduite des esclaves, ont mis le gouvernement à l'abri de pareils attentats (Poyas Musapha III, pour l'affaire du vaisseau qui fut envoyé aux Turcs par des esclaves, et amena à Malte en 1760). Le grand-maître Pinto fut heureux dans toutes ses entreprises, et trouva plus d'empressement qu'aucun de ses prédécesseurs. Malte lui fut redevable de plusieurs beaux édifices. L'an 1753, il mourut le 23 janvier, à l'âge de 61 ans 7 mois. Pinto est le premier grand-maître qui ait porté la couronne fermée.

## LXVII. FRANÇOIS XIMENÈS DE TÉXADA.

1753. DON FRANÇOIS XIMENÈS DE TÉXADA, navarrois, originaire d'une ancienne maison d'Aragon, descendant de Garcia-Ximénès, roi de Soborbe et comte d'Argon, au 12<sup>e</sup> siècle, et dont la branche saine subsiste encore à Paredale, bailli de Gênes, sénchal, puis grand-prieur de Navarre, fut élu

grand-maître le 23 janvier 1753, et mourut le 9 novembre 1775, âgé de 72 ans.

## LXVIII. EMMANUEL DE ROHAN.

1775. JEAN-EMMANUEL-MARIE-DE ROHAN DE ROHAN-POLIGNAC, de la langue de France, bailli de l'ordre, général des galères en 1757, parvint au magistrat, par une décision unanime, le 19 novembre 1775. L'année suivante, il conserva un évêché général jusqu'à la fin de sa vie. C'est sous son magistrat que s'est continuée la réunion de l'ordre de S. Antoine à celui de Malte, et qu'une nouvelle langue, sous le nom de Basile, a été créée l'an 1781. Il est mort le 9 juillet 1797.

## LXIX. FERDINAND DE HOMSPECH.

1797. FERDINAND DE HOMSPECH, fut élu grand-maître le 13 juillet 1797. C'est sous son règne que l'île fut rendue à l'armée française, le 12 juin 1798 ; mais sous son règne ne pouvant tenir la place inventée par les Anglais, elle le fut bientôt le 25 septembre 1800.

## LXX. JEAN TOMASSI.

1803. JEAN TOMASSI, fut nommé grand-maître par le pape en 1803. Il mourut le 13 juin 1805, et désigna pour son lieutenant le bailli de Guivani, qui fut confirmé, après le mort du grand-maître, en qualité de lieutenant du magistrat, par le pape et par le sacré conseil de l'ordre, résident à Catane, en Sicile; il exerça cette fonction jusqu'à sa mort, arrivée le 25 avril 1814.

Le sacré conseil nomma alors, pour lieutenant du magistrat, le bailli de GIOVANNI VENTURA, confirmé, en cette qualité, par le pape, en date du 10 juin 1814. Le lieutenant du magistrat est investi de la plénitude des pouvoirs de grand-maître, et jouit des honneurs et prérogatives attachés à cette dignité, à l'exception de la haute justice et d'avoir des pages.

Le lieutenant du magistrat nomme les ministres, ambassadeurs et autres agents de l'ordre. En vertu de ce pouvoir, M. le bailli de Giovanni a nommé pour ministres près des puissances ci-après désignées :

## MM.

Le bailli BORGOGNA, . . . . . à Rome;  
Le maréchal ou COLLOREDO, grand-prieur de  
Bavière, ambassadeur, . . . . . à Vienne;  
Le bailli MIKSI, ministre plénipotentiaire, . . . . . à Paris;  
Le bailli de FERRATTA, . . . . . à Madrid;  
Le duc de SERRA CAPRIOLA, . . . . . à Saint-Petersbourg;  
Le commandeur PAYS, . . . . . à Madrid;  
Le commandeur CROCE, . . . . . à Naples;  
Le bailli de CARVALHO, . . . . . en Portugal;  
Le commandeur de TRISTE, chargé d'affaires, . . . . . à Londres.

Les langues françaises sont représentées par une commission nommée en 1814 par les grands-croix, commandeurs et chevaliers des trois langues, confirmée par le lieutenant du magistrat, le sacré conseil, et par celle de sa mission du 10 août de la même année.

Cette commission a été successivement présidée par M. le bailli de CLUGNY, grand-venezir de l'ordre, mort en février 1816; M. le bailli prince Camille de ROHAN, grand-prieur d'Aquitaine, mort au mois de mai suivant.

Elle est actuellement composée de

## MM.

Le bailli de LAUTHIER de SAILLANT, grand-prieur d'Autvergne, président;  
Le commandeur de BATAILLE, représentant la langue de France;  
Le commandeur PAYS de CHATELAIN, représentant la langue de Provence;  
Le commandeur de DIERNE, représentant la langue d'Auvergne.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES GRANDS-MAITRES DU TEMPLE.

L'AN 1118 est la véritable époque à laquelle on doit rapporter l'institution de la chevalerie du Temple. La conservation des lieux saints dont les Francs s'étaient rendus maîtres, la nécessité de défendre contre les Turcs ce grand nombre de pèlerins qui abordaient alors de toute part en Syrie, sont les motifs qui donnaient lieu à cet établissement. Quelques gentilshommes, du nombre de ceux qui avaient suivi Godefroi de Bouillon, en furent les auteurs et les premiers membres. Ils étaient au nombre de neuf, dont les principaux furent Hugues des Payens et Geoffroi de Saint-Omer. Aux trois vœux de religion, qu'ils prononcèrent entre les mains du patriarche de Jérusalem, ils en ajoutèrent un quatrième qui les engageait à porter les armes contre les infidèles. Cet ordre est donc militaire dans son origine, à la différence des Hospitaliers de S.-Jean de Jérusalem, qui ne le devinrent, suivant l'opinion commune, que par accident. La croix des Templiers était d'étoffe rouge comme celle des croisés français. Leur étendard était parti de noir et de blanc, et s'appelait le Beauceau ou Beaucant.

Nous n'avons jusqu'ici aucune liste exacte des grands-maîtres du Temple. Celle que du Gange en a donnée dans son glossaire, est copiée d'après le président de Boissieu. L'examen, que nous en avons fait, nous a convaincus que, de trente-deux chefs consécutifs qu'il donne à cette milice, on doit en retrancher dix, dont il n'est pas possible de prouver le magistrat. D'autres listes, qui nous ont passé sous les yeux quoique plus anciennes, ne nous ont point paru mériter plus de croyance. Elles ne s'accordent ni entre elles, ni avec les écrivains et les monuments authentiques du tiers. Dans toutes on a pris des supérieurs généraux de provinces pour des grands-maîtres, parce que les uns et les autres étaient qualifiés également maîtres du Temple. Nous avons évité cette méprise avec soin. Ainsi nous espérons que les lecteurs judicieux et éclairés seront satisfaits de la liste que nous allons leur présenter.

### I. HUGUES DES PAYENS.

1118. HUGUES DES PAYENS (*de Paganis*), et non de PAINS, comme porte l'ancienne édition, ainsi nommé de la terre des Payens, en Champagne, située entre Méry-sur-Seine et Troyes, chevalier issu de la maison des comtes de Champagne, étant en Palestine, forma, avec d'autres gentilshommes, le dessein d'établir un nouvel ordre de religieux militaires, consacré à la défense de la Terre-Sainte. Le patriarche Gormond, en recevant leurs vœux, les obligea spécialement à pourvoir à la sûreté des chemins, et à mettre les pèlerins à l'abri des insultes des brigands. Intéressé à favoriser cette société naissante, le roi Baudouin II leur accorda pour un tems le quartier méridional de son palais, d'où ils furent appelés *Frères de la Milice du Temple*, les *Chevaliers du Temple*, les *Templiers*. L'an 1127, Hugues passe en Occident, pour obtenir du saint siège la confirmation de son institut. Il est renvoyé au concile de Troyes,

qui s'ouvrit le 15 janvier de l'année suivante. Hugues s'y présente avec cinq de ses chevaliers. Le concile approuve leur résolution; ordonne qu'ils porteront l'habit blanc, et charge un nommé Jean de Saint-Michel, au refus de saint Bernard, de leur dresser une règle par écrit. Elle a été imprimée plusieurs fois; et en dernier lieu, l'an 1705, par Nicolas Gurtler dans son *Histoire des Templiers*. Hugues parcourt ensuite une partie de la France, et de la passe en Angleterre, en Espagne et en Italie. Outre les annuées abondantes qu'il ramassa dans ces contrées pour les besoins de la Terre-Sainte, il y fit un grand nombre de prosélytes, qu'il amena avec lui, pour les engager dans sa nouvelle milice; elle ne fut pas long-tems concentrée dans la Palestine. En 1129, l'ordre avait déjà des établissements dans les Pays-Bas. En 1131, Alfonso, roi d'Aragon et de Navarre, institua, par un testament authentique, les chevaliers du Temple et ceux de S.-Jean de Jérusalem, héritiers de ses états. Ce testament, quoique confirmé par ce prince l'an 1133, peu de tems avant sa mort, n'est cependant point lié; mais on promit aux chevaliers de respecter les intentions du testateur autant que les circonstances et la raison le permettraient. L'an 1135, au plus tard, saint Bernard adressa aux Templiers cette belle exhortation, que le tems nous a conservée; elle contient des avis très-salutaires et des règles admirables de conduite. L'an 1156 est l'époque, suivant D. Vaissette, de la plus ancienne maison de l'ordre en Languedoc. Elle fut fondée dans un lieu nommé la Nogerade, et depuis Valledieu, au comté de Foix, par le comte Roger III. Hugues des Payens mourut cette même année, regretté de tout ce qu'il y avait de chrétiens zélés en Palestine. Il avait été marié, et eut un fils, nommé Thibaut, qui fut abbé de Ste.-Colombe de Sens, et mourut, l'an 1147, en allant avec le roi Louis le Jeune à la Terre-Sainte.

Dans les commencemens de leur institut, les chevaliers du Temple étaient si pauvres qu'ils n'avaient qu'un cheval pour deux. Ce fut pour perpétuer la mémoire de cette pauvreté qu'ils firent mettre sur le sceau de l'ordre, un cheval monté par deux cavaliers (Matthieu Paris).

### II. ROBERT LE BOURGIGNON.

1156. ROBERT, fils de Renaud, sire de Craon, et d'Ennagen de Vitry, surnommé le BOURGIGNON, comme son aïeul paternel Robert, troisième fils de Renaud I, comte de Nevers, et mari d'Avoise, dame de Sablé, fut le successeur de Hugues dans le magistrat du Temple. Il était le cadet de trois frères, et avait été s'établir en Aquitaine, où Vulgrin II, comte d'Angoulême, l'avait fiancé avec la fille et l'héritière de Jourdain Esquivat, seigneur de Coufolens et de Chabannes. Mais Aymar, seigneur de la Rochefoucauld, réclamant cet héritage, Guillaume IX, duc d'Aquitaine, l'en mit en possession par la voie des armes. Le duc étant mort, l'an 1126, Vulgrin et Robert reprirent les deux terres sur Aymar. Cependant le mariage de Robert n'était par encore accompli. Quelque tems après, il céda sa fiancée avec

au dot à Guillaume de Mottes, et passa à la Terre-Sainte, où il entra dans l'ordre des Templiers (Meuque, *Hist. de Sable*, pp. 52, 204 et 418). La valeur et la pitié du chevalier Robert, firent toute sa recommandation auprès de ceux qui l'élèverent, et en 1156, à la première dignité de l'ordre, il justifia ce choix par sa bonne conduite. A peine est-il élu, qu'il tombe, à la tête des chevaliers, sur Assoard, gouverneur d'Alap, qui dévastait la Palestine, le bat et le met en fuite. Assoard revient à la charge, tandis que les vainqueurs s'amuseaient au pillage, et tailla en pièces un grand nombre de chevaliers; mais il n'est pas vrai que Robert périt à cette journée, comme le prétend l'historien de l'église de Paris. L'an 1159, en Portugal, les Templiers, réunis à l'armée de Lisbonne, monie sur soixante-dix vaisseaux, mettent le siège devant Lisbonne. Ils échouent dans cette entreprise, et sont ainsi en déroute. Robert n'était point de cette expédition, étant alors en Palestine, où les infidèles lui donnaient trop d'exercice pour lui permettre de s'absenter. L'an 1140, il se trouva au combat de Téné, où ils défirent les Chrétiens, et dans lequel Eudae de Montfaucon, l'un des plus vaillants chevaliers du Temple, perdit la vie. L'an 1141, de concert avec le grand-maitre de l'hôpital, Robert député à Raimond, prince d'Aragon, et à Garcia-Ramirez, roi de Navarre, pour revendiquer ces deux royaumes, en vertu du testament d'Alfonse I. Le Navarrois ne veut entendre à aucun accommodement. Raimond consent qu'au cas qu'il meure sans enfants, l'Aragon passe sous la domination des chevaliers, et que cependant il sera accordé aux deux ordres plusieurs fiefs dans ses états. Ce traité, signé par les parties, fut ratifié à Jérusalem par le patriarche et les chevaliers. Le roi Baudouin III, lorsqu'il fit la conquête de Gaza, trouva cette place ruinée et presque entièrement déserte. Lysantrebé, et il en confia la garde, l'an 1145, aux Templiers (Blond, *Décad.* 11, l. v.). L'an 1146 commença en Espagne cette fameuse expédition contre les Maures, qui dura l'espace de dix ans. Les chevaliers du Temple, ainsi que ceux de l'hôpital, y eurent beaucoup de part. L'année suivante, les premiers s'assemblèrent en chapitre à Paris, le 25 avril, au nombre de cent-trente, le pape Eugène III, à leur tête, pour les affaires de la Terre-Sainte. Le roi Louis le Jeune honora aussi cette assemblée de sa présence, avec plusieurs prélats et seigneurs; c'est tout ce qu'on en sait (*Monast. Angl.*, t. 11, p. 524). Robert était mort quelque temps avant qu'elle se tint. Guillaume de Tyr atteste qu'il ne fut pas moins illustre par la pureté de ses mœurs et sa bravoure, que par l'éclat de sa naissance. Mais il se trompe, ainsi que l'auteur des Gestes de Louis le Jeune, en prolongeant son magistère jusqu'à la grande assemblée que l'empereur Conrad tint à Acre l'an 1148, à laquelle ils disent l'un et l'autre que le grand-maitre Robert assista. On verra dans un moment la preuve du contraire. Ce ne fut que son magistère de Robert et le pontificat d'Eugène III, suivant un manuscrit de la reine de Suède, que les Templiers commencèrent à porter une croix d'acier rouge sur la poitrine.

### III. ÉVRARD DES BARRES.

1147. ÉVRARD DES BARRES fut élu, par le chapitre des Templiers, pour succéder à Robert le Bourguignon. Il était français et précepteur, ou maître particulier de son ordre en France dès l'an 1145. Pierre le Vénéérable, abbé de Cluni, lui écrivit pour le féliciter sur sa promotion à la dignité de grand-maitre. (*L. vi, ep. 26*). La même année qu'il fut élu, il vint à Constantinople au-devant de l'empereur Conrad et du roi Louis le Jeune. Odon de Deuil, qui se trouvait sur les lieux à la suite du monarque français, et qui écrivit cette même année la relation du voyage de ce prince, lui donne expressément le titre de maître du Temple: *Magister Templi Domnus Evaradus de Baris* (*L. vi, p. 35*). Évrard ayant quitté le monarque français pour s'en retourner, vint le rejoindre l'année suivante à la tête des siens en Pamphylie. Louis avait besoin de ce renfort. Son armée,

batue au mois de janvier, et continuellement harcelée dans un labyrinthe de défilés qu'elle ne connaissait pas, courait risque d'être anéantie par les Turcs. Évrard la tira de ces dangers, et lui servit de guide pour continuer sa route (*ibid.* p. 67). Durant le séjour que Louis fit en Syrie, les Templiers lui rendirent d'autres services importants. Les lettres qu'il écrivit de ce pays à Roger, son ministre, en font foi. Dans une de celles-ci (c'est la cinquième dans du Chêne) Évrard est qualifié maître du Temple; nouvelle preuve de la méprise de ceux qui prolongent le magistère de Robert jusqu'en 1149. Évrard, cette année, accompagna la roi de France à son retour. Étant venu à Clairvaux, il y embrassa la vie monastique, et envoya son abbication en Palestine, et persévéra dans sa nouvelle vocation, malgré les instances que lui firent les Templiers pour l'engager à revenir. L'abbaye de Clairvaux fut témoin, pendant 24 ans, de sa vie exemplaire, qu'il termina par une mort non moins édifiante vers l'an 1174. Le météologue de Clitons fait mention de lui au 25 novembre.

### IV. BERNARD DE TRAMELAI.

1149. BERNARD DE TRAMELAI, ou DEAMELAI, qu'on écrit aussi DEAMELAI, château de la baronnie d'Arinthod, au comté de Bourgogne, dans la partie qui est aujourd'hui du diocèse de St. Claude, fils de Humbert, sire de Tramelai, nommé dans un acte de l'an 1151, passé avec Guéris de Coligny (*Hist. de Coligny*, pr. p. 37), fut substitué, vers la fin de l'an 1149, au grand-maitre des Barres. Son premier soin fut de rebâtir et fortifier la ville de Gaza, où les Templiers firent des courses sur les Sarrazins, et incommodèrent beaucoup, entre autres, la ville d'Ascalon (Nangis). L'an 1150, il marcha à la tête de ses chevaliers, sous les ordres du roi Baudouin, pour s'opposer aux progrès de Noradin. S'étant présentés devant le château de Harein, ils sont obligés de se retirer après quelques jours d'attaque. L'an 1152, les chevaliers des deux ordres, secondés par les habitants de Jérusalem, repoussent les Musulmans qui s'étaient avancés jusqu'au mont des Oliviers. L'an 1153, ils se rendent au siège d'Ascalon entrepris par Baudouin III, roi de Jérusalem. La place était serrée depuis 6 mois du côté de la terre, lorsque la ville fut ravitaillée par mer et reçut un secours d'Égyptiens, aussi nombreux que l'armée qui l'assiégeait. Le roi ne se rebuta point. Profitant de l'avis des Templiers, il fit approcher de la place une grosse tour de bois; mais pendant la nuit du 14 août les assiégés jetèrent dans l'espace qui la séparait des murs une grande quantité de matières combustibles qu'ils allumèrent. Heureusement le vent poussa les flammes contre les murs qu'elles calcinèrent et firent tomber. Le grand-maitre averti de la brèche que cette chute avait faite, y vint avec 40 de ses chevaliers, entre dans la place, met en fuite, par sa présence inattendue, la garnison et les habitants qui se hâtaient de fuir la mer. Mais bientôt, s'étant aperçu que cette poignée d'hommes n'était point suivie du gros de l'armée, ils reviennent sur eux, les chargent et les massacrent tous. Sans avoir réparé la brèche en diligence, ils leur coupent à chacun la tête pour l'envoyer au sultan, et suspendent leurs cadavres aux murs, à la vue des assiégés. Guillaume de Tyr (*L. xvii, n. 28-27*), impute ce funeste succès à l'avarice du grand-maitre qui, volant que son ordre seul, dit-il, recueillit les dépouilles de cette opulente ville, se tint sur la brèche pour empêcher le reste de l'armée d'entrer, tandis que sa troupe s'occupait à piller. Mais Guillaume de Tyr, outre qu'il était fort mal disposé envers les chevaliers de Palestine, comme toute son histoire le témoigne, ne parle ici que d'après des ouï-dire: *fama ait*, dit-il. Les ouï-dire ont plus d'une fois trompé cet historien d'ailleurs très-estimable; et l'on sait, comme le remarque P. Pagi, qu'il mérite beaucoup moins de confiance sur les événements qui l'ont précédé que sur ceux qui sont arrivés de son temps. Du Canga, sur celui qui nous occupe, fait une faute, en disant

que le grand-maitre Bernard de Tramelai y survécut plusieurs années. Anselme de Gemblours, auteur contemporain, qui ne racontait de la Palestine que ce qu'il en avait appris de témoins oculaires, comme il l'atteste lui-même, dit formellement que le grand-maitre fut tué dans Acalon avec tous les chevaliers qui l'avaient accompagné : *Primus propositus et Dux illius exercitus cum omni turba suorum obruitur* (Chron. an. 1155). Ce revers au reste ne fit que retarder de quelques jours la prise d'Acalon, qui fut emportée par un nouvel assaut le 19 du même mois d'août (Pagi).

#### V. BERTRAND DE BLANQUEFORT.

1155. BERTRAND DE BLANQUEFORT (et non pas Arnaud de Montecot, comme le suppose D. Vaissette) succéda, dans le magistère, à Bernard de Tramelai. Il était fils de Godfroi, seigneur de Blanquefort, en Guienne. L'an 1155, les Templiers avec lui s'emparèrent, dans sa suite, le meurtrier de Dafer, enlève d'Égypte, lui enlevèrent les trésors qu'il emportait, et livrent son fils aux Égyptiens. L'an 1156, le 19 juin, Bertrand, surpris lui-même dans un défilé par Noradin, est fait prisonnier avec 87 des siens. Enlève de ce succès, le sultan va faire le siège de Pandas; mais les Templiers, conduits par le roi Baudouin l'obligeant à le lever. Bertrand, l'an 1159, recouvra la liberté avec ses compagnons prisonniers, et six mille autres captifs, par les soins de l'empereur de Constantinople. L'an 1165, Geoffroi Martel, frère du comte d'Angoulême et Hugues le Brun, sire de Lusignan, étant arrivés avec des troupes en Palestine, frère Gilbert de Laci, précepteur du Temple, les engage, avec d'autres capitaines Français, à marcher sous sa bannière contre Noradin qui campait dans le comté de Tripoli avec une sécurité dont il était facile de tirer avantage. Ils se rallièrent en route, surprennent le camp des Musulmans dont ils font un grand carnage, et obligent Noradin de se sauver à demi nu. Mais il eut sa revanche le 22 août de la même année, près du château de Harenc, par la trahison des Français qui l'attirent en désordre dans sa retraite (voy. Bertrand III, *prince d'Antioche*). De 60 chevaliers du Temple qui se trouvent à cette action, il n'en échappa que sept. Le grand-maitre Bertrand était alors en Égypte où il faisait la guerre avec le roi Amauri. De retour sur le fin de l'année, ce monarque fait pendre douze chevaliers du Temple pour avoir rendu lâchement à Siracou ou Selirkouk le château de la caverne qu'il avait confié à leur garde (*Hist. Tyr.*, t. xix, c. 12). L'an 1166, Bertrand fut une députation au roi de France, avec une lettre où il expose pathétiquement la désolation de la Terre-Sainte. Mais l'année suivante il refuse de porter de nouveau les armes en Égypte, à cause du traité de paix dont le procureur-général de l'ordre avait été le principal extrêmeur. L'an 1168, Bertrand meurt avec la réputation d'un religieux édifiant et d'un capitaine très-vérus dans le métier de la guerre. De son temps le pape Alexandre III accorda aux Templiers plusieurs privilèges qui sont compris dans sa bulle du 18 juin 1165.

Sous le magistère de Bertrand vivait André de Monthard, oncle maternel de S. Bernard. L'abbé Godfroi l'appelle maître du Temple, et le plus ferme appui du royaume de Jérusalem, dans la vie de ce saint. Sur ce fondement on l'a fait grand-maitre de l'ordre, faute de savoir distinguer le grand-maitre des autres particuliers. Chiffet et D. Mabillon n'ont pas donné dans cette erreur.

#### VI. PHILIPPE DE NAPLOUSE.

1168. PHILIPPE, né à Naplouse, en Syrie, fut le successeur immédiat du grand-maitre Bertrand. Il était originaire de Picardie, fils aîné de Gui de Nilli et de Stéphanie, dame flamande. Philippe fut d'abord seigneur de Naplouse, et se trouva au siège

de Damas en 1148. Il avait été marié avec une dame qui lui apporta en dot les villes de Krae et de Montréal, dans l'Arabie pétrée. Des deux filles qu'il eut de cette alliance, l'aînée, appelée Stéphanie, épousa en premières noces Humphroi II de Thoron, fils de Humphroi I, comte de Jérusalem, qu'elle fit père de Humphroi III, à qui le roi Baudouin IV donna en mariage, l'an 1181, au mois d'octobre, sa sœur Isabelle, par les soins de Renaud de Châtillon, troisième époux de Stéphanie (*Hist. Tyr.*, p. 1019). Philippe, après la mort de sa femme, se fit templier. La conduite qu'il tint dans l'ordre lui en mérita la première place. Il ne la conserva que peu de temps, puisqu'il y avait déjà renoncé avant Pâques de l'an 1191. Sur la fin de 1178, Saladin ayant assiégé Daroun, près de Gaza, les chevaliers vinrent l'attaquer pour le forcer à lever le siège. Le sultan gagna la bataille suivant M. de Guignes, la perdit selon M. Jaurès. Ce qui est certain, c'est qu'il vint aussitôt se présenter devant Gaza, place qui appartenait aux Templiers; elle fut dévastée de manière à lui faire comprendre qu'il perdait son temps à l'assiéger. Étouffé de cette résistance, il décharge sa colère sur les faubourgs et la campagne, où il met tout à feu et à sang.

#### VII. ODON DE S. AMAND.

1173. ODON DE S. AMAND, chevalier français, né de parents sans distinction par leur piété que par leur aubaine, mercenaire, puis bouteiller du royaume de Jérusalem avant de se faire templier, fut d'abord pour succéder au grand-maitre Philippe de Naplouse. Presque aussitôt il eut le chagrin de voir assiéger le templier Melior ou Milton, frère du prince d'Arménie, dont il usurpa les états sur son neveu. Ce périlleux, non content de ravager les terres de ses confrères, poussa la barbarie jusqu'à vendre aux infidèles ceux qui eurent le malheur de tomber entre ses mains (*Hist. Tyr.*, t. x, c. 1). Vers le même temps Gantier du Ménil, chevalier du même ordre, massacra le député du prince des Assassins, qui venait à Jérusalem pour traiter de la conversion de son oncle; il fut nouveau sujet de mortification pour S. Amand. Le roi Amauri, craignant les suites de cet attentat, demanda que le coupable lui soit livré. Le grand-maitre le refuse, alléguant les privilèges de l'ordre, qui l'exemptaient de la justice séculière; ce refus occasionna de fâcheuses altercations. Amauri, suivant Guillaume de Tyr, vint à bout de faire culer du Ménil et de le faire emprisonner à Tyr; mais il mourut, ajoute Guillaume de Tyr, avant de pouvoir le faire juger par son conseil. Cependant la perfidie de ce particulier fit tomber l'ordre dans un grand discrédit; tout il est important dans un corps de ne point laisser impunies les fautes d'éclat. L'an 1177, les chevaliers s'étant joints au comte de Flandre, ravagèrent les environs de Césarée, et de-là se viennent présenter devant le château de Harenc; mais ils poussent le siège avec tant de lenteur, qu'il fallut l'abandonner l'année suivante, après 6 mois de travaux inutiles (*Hist. Tyr.*, t. xxi). Durant cette expédition, S. Amand se trouva, le 18 novembre 1177, avec 80 de ses chevaliers, à la bataille de Ramlah donnée contre Saladin. Les Chrétiens la gagnèrent, mais le sultan eut sa revanche l'année suivante. Tandis que les Templiers sont occupés à construire un fort au gué de Jacob, près de Pandas, il vient les attaquer le 26 mai. Le roi Baudouin vole inutilement à leur secours. Les Français sont battus; le grand-maitre et plusieurs de ses chevaliers sont pris dans la mêlée. On envoya les plus distingués à Damas; les autres sont envoyés par le milieu du corps aux champs de bataille. On propose à S. Amand un échange de sa personne contre un émir, prisonnier de l'ordre. Il la générosité de le refuser. *Je ne veux point, dit-il, autoriser, par mon exemple, la lâcheté de ceux de mes religieux qui se laisseraient prendre dans la voie d'être rachetés. Un templier doit vaincre ou mourir, et ne peut donner pour sa*

rançon que son poignard ou sa ceinture. Il mourut dans les fers après quelques mois de captivité, c'est-à-dire vers 1179. Malgré ce beau trait de la grandeur d'âme de ce grand-maître, Guillaume de Tyr ne laisse pas de l'outrager à l'occasion de cette journée. *Odon, maître de la milice du Temple, dit-il, homme méchant, superbe et arrogant, ne respirant que la fureur, sans crainte de Dieu et sans égard pour les hommes, passe pour avoir été celui qui occasionna ce désastre à jamais honteux pour la chrétienté. Aussi dit-on qu'avant d'être pris et jeté dans les fers, il nourrit de misère sans en porter les regrets de personne* (L. xxi, c. 29, p. 1015). Il est bon de se rappeler que cet historien est en général peu favorable aux deux ordres militaires.

## VIII. ARNAUD DE TOROGE.

1179. ARNAUD DE TOROGE (*de Turri Ruben*) après avoir rempli les premières places de l'ordre en-deçà des mers, fut élu pour succéder au grand-maître S. Arnaud. C'était un homme de cœur et d'honneur. Mais les conjonctures critiques où il se trouva ne lui permirent pas toujours de soutenir ce caractère. L'an 1180, Arnaud et le grand-maître des Hospitaliers signent, par contrainte, une pais déshonorante avec Saladin. L'année suivante, ils furent envoyés par le roi Baudouin IV avec Renaud de Châtillon, prince de Montréal, à Antioche pour tâcher d'apaiser les troubles qui s'y étaient élevés à l'occasion du divorce que le prince Baudouin avait fait avec sa femme légitime pour en épouser une autre. Les affaires de Palestine allaient toujours en décadence. Les deux mêmes grand-maîtres s'embarquèrent, l'an 1184, avec le patriarche Héraclius, pour aller chercher du secours en Occident. Ayant abordé sur les côtes d'Italie, ils se rendirent à Vérone, où le pape était en conférence avec l'empereur. Arnaud mourut en cette ville, et non pas à Paris, comme quelques-uns l'ont prétendu.

## IX. TERRIC.

1184. TERRIC, ou THIENRI, ou TIÉRENCE, dont le pays et la famille sont inconnus, fut élevé à la dignité de grand-maître après la mort d'Arnaud de Toroge. Sa tendresse fut la cause des plus grands revers. L'an 1187, de concert avec le grand-maître de l'Hôpital, il attaqua, près de Nazareth, le prince Aïdhal, fils de Saladin, au retour d'une course qu'il avait faite sur les terres des Fraues. La partie n'était pas égale. Cinq cents chrétiens combattirent contre sept mille cavaliers musulmans. Presque tous les chevaliers, qui se trouvèrent à ce combat, y périrent après avoir fait des prodiges de valeur. On admira sur-tout la bravoure de Jacquelin de Maille, que les Musulmans prirent pour Saint-Georges, patron des armées chrétiennes. Cette action est du 1<sup>er</sup> mai. Le grand-maître des Hospitaliers fut du nombre des morts; mais celui du Temple échappa par la fuite (Foy. Roger de Moulins, *grand-maître des Hospitaliers*). Le 5 juillet suivant se donna la fameuse bataille de Tibériade par les conseils de Terric, et contre l'avis du comte de Tripoli, quoiqu'il s'agit de délivrer sa femme et ses enfants assiégés dans la tour de Tibériade après la prise de la ville. Les Templiers, à la suite du grand-maître, perçurent les premiers escadrons et les renversèrent sur les vivants, mais abandonnés du reste de l'armée, bientôt ils se trouvèrent investis et encerclés par la multitude. Nul d'eux n'échappa; ils furent tous tués ou faits prisonniers. Saladin, après la bataille, fait trancher la tête à ses derniers pour avoir préféré la mort au Malheur qu'il leur proposait d'embrasser. Le grand-maître seul fut réservé. La prise de Jérusalem fut la suite de la journée de Tibériade. Les Templiers qui, lors de la bataille, étaient restés en cette ville pour la défendre, donnèrent en quittant, pour aller s'établir à Margat, une preuve éclatante de leur charité. Outre la rançon de quantité de pauvres, qu'ils payèrent, ils se chargèrent encore de les mettre en lieu de sûreté. Les Hospitaliers en firent autant de leur côté. Quelques uns

après cet événement, Terric obtint sa liberté. Mais obligé par le serment qu'il avait fait à Saladin de ne jamais porter les armes contre lui, il donna sa démission, se regardant comme incapable par cet engagement, de continuer à gouverner l'ordre. Il n'abandonna point cependant la Terre-Sainte ni ses intérêts. Bénédict de Peterborough nous a conservé, dans la Vie de Henri II, roi d'Angleterre, une lettre circulaire de Terric à ses frères, où il leur fait la peinture du déplorable état de la Palestine, pour les exciter à venir à son secours. Ce fut pendant le siège de Tyr qu'il l'écrivit; siège mémorable par la brave défense du marquis Conrad, qui triompha de toutes les forces et de tous les efforts de Saladin. Dans cette lettre il prend le nom de Terrénc. Il en écrivit une autre sur le même sujet l'année suivante au roi d'Angleterre (*Ibid.*).

## X. GÉRARD DE RIDERFORT.

1188. GÉRARD DE RIDERFORT ou DE RIDERFORT (il y avait en Flandre et en Angleterre plusieurs familles de ce nom), fut substitué au grand-maître Terric. L'an 1189, il commanda le corps de réserve à la bataille qui se donna le 4 octobre contre Saladin. L'aile droite des ennemis fut culbutée au premier choc; mais tandis que les Franks s'amusent au pillage, Saladin revient sur eux, et il en eût fait un horrible carnage sans la brave résistance des Templiers. Le grand-maître périt dans l'action avec plusieurs de ses siens; heureux, dit un contemporain, de terminer tout de beaux exploits par une mort aussi glorieuse. L'histoire ne parle point des autres occasions où ce grand capitaine se signala. Cornille Zaufst, écrivain du quinzième siècle, place la mort de Riderfort dans une autre circonstance. Après sa mort le magistère vagna dix-huit mois. Durant cette vacance, les Chrétiens firent le fameux siège de St-Jean d'Acre, où les chevaliers du Temple signalèrent leur valeur.

## XI. ROBERT DE SABLÉ.

1191. ROBERT, seigneur de SABLÉ, III<sup>e</sup> de son nom, fils aîné de Robert II de Sablé et d'Herseude, fut élu grand-maître du Temple après l'arrivée du roi d'Angleterre en Palestine. Il avait commandé la flotte qui avait amené ce prince, et s'était fait templeier à son arrivée devant Acre. Les grands exploits par où il s'était distingué en Espagne, en Sicile et ailleurs, lui tirent lieu de probation. A peine eut-il été admis, qu'il se vit à la tête de l'ordre. Sa conduite dans le magistère justifia ce choix. Peu de tems après son élection, les Templiers, sous la conduite du roi d'Angleterre, gagnent, au mois de juillet, une bataille contre Saladin dans la plaine d'Arsof. A la faveur de cette victoire ils se trouvent en état de réparer les places maritimes, objet auquel ils donèrent tous leurs soins. Ce fut encore sur le fin de cette même année que Richard, roi d'Angleterre vendit ou engagea pour la somme de vingt-cinq mille marcs d'argent aux Templiers, l'île de Chypre, qu'il voulait de conquérir, en faisant route pour la Palestine, sur le tyran Isaac Comnène. Le grand-maître y envoya cent de ses chevaliers pour en prendre possession et la garder. Mais bientôt ces nouveaux maîtres furent avertis que les Grecs, qui ne bavaient pas moins les Latins qu'ils avaient haï le tyran, avaient formé une conjuration dans toute l'étendue de l'île pour les massacrer. Sur cet avis les Templiers s'enfermèrent dans le château de Nicosie, capitale de l'île. Les Grecs vinrent en grand nombre les y assiéger. Ces braves guerriers voyant qu'ils ne pouvaient tenir long-tems sans mourir de faim, résolurent de prir en gens de cœur. Le jour de Pâques (1192), après avoir participé aux saints mystères, ils font une sortie et tombent l'épée à la main sur les assaillants. Ils ne cherchaient qu'une mort honorable, ils trouvèrent une victoire qu'ils n'attendaient pas. Cette multitude prit aussitôt la fuite. Ils en firent un carnage qui dura tout le jour, et ne s'arrêtèrent qu'à Nicosie ni hommes ni femmes. Leurs confrères (de Palestine) instruits de cette révolution, déclarèrent au roi d'An-

a gîte que'ils ne voulaient pas être les gardiens de cette île, a habitée par un peuple aussi perdue que liebe. Richard on « donna le domaine à Gai de Lusignan » (Le Beau). En Espagne, l'an 1194, les deux ordres militaires du Temple et de l'Hôpital, sont battus par le miramolin d'Afrique. L'an 1195 un plus tard, Robert de Sablé fut ses jours. Avant d'entrer en religion il avait épousé, 1°. MARQUETTE DE CHARTRES, 2°. CLAUDE DE MAYENNE. De l'un de ces deux mariages sortirent Geoffroi de Cornille, le dernier mâle de sa maison, et deux filles. Geoffroi de Cornille, dans une charte, atteste lui-même que son père avait été grand-maître des Templiers, ce qui lève le doute de la Cange sur l'identité du grand-maître Robert et de Robert, seigneur de Sablé; *Ego Gofridus Dominus de Cornilleto, filius Domini Roberti de Ego Sabolio qui scilicet Robertus magister templi Hierosolymis tunc temporis habebatur* (Menage, *Hist. de Sablé*, p. 175).

## XII. GILBERT HORAL.

1196. GILBERT HORAL, ou ERAL, précepteur de France, était pourvu du magistère en 1196. Cela est prouvé par une donation d'Alfonse, roi d'Aragon, faite cette année en faveur du couvent militaire d'Alhambra (*Hisp. Illustr.*, T. III, p. 59). La valeur ebe les chevaliers n'étaient point alors une passion effrénée; ils avaient, lorsque la justice l'exigeait, l'enchaîner et la faire plier à des engagements plus sacrés. L'an 1197, ceux de Palestine refusèrent de joindre leurs armes à celles des infidèles contre les Musulmans. L'honneur et la religion du serment furent les motifs de ce refus. Ils avaient signé et juré la trêve conclue par le roi d'Angleterre avec l'ennemi. L'an 1199, grande querelle entre les Templiers et les Hospitaliers: on en vint aux mains. Terric, ci-devant grand-maître de Temple, et Villaplane, son confrère, sont députés au pape Innocent III sur ce différend. Le pape, après avoir blâmé les deux partis, renvoya l'affaire aux évêques d'Orient qui condamnaient les Templiers. L'évêque de Sidon alla même jusqu'à fulminer une sentence d'excommunication contre le grand-maître du temple, contre les sujets de l'ordre, et contre tous leurs amis et protecteurs en général. Cette insubordination fut blâmée hautement par le pape qui, dans une lettre, accusa d'ignorance et de malice ce prélat, et le suspendit de ses fonctions (*Innocent*, L. II, *Epist.* 259). L'an 1200, les Templiers d'Allemagne jetèrent les fondements du château de Mongberg, dans la marche de Brandebourg. On ignore l'année de la mort du grand-maître Gilbert Horal; mais il ne passa pas l'an 1201.

## XIII. PHILIPPE DU PLESSIEZ.

1201. PHILIPPE DU PLESSIEZ, né d'une famille illustre d'Anjou, était en possession du magistère, selon la Cange, en 1201. La même année, le roi d'Arménie enleva aux Templiers le fort Gaston, situé dans la principauté d'Antioche. Le grand-maître, l'an 1202, fait déployer le Beaucourt (l'étendard de l'ordre), pour obliger ce prince à restituer la place. On convint ensuite d'une suspension d'armes jusqu'à l'arrivée des légats. Cette convention eut l'effet d'une impuissance réciproque. Le roi, dans l'intervalle, ebauche tous les Templiers de son royaume, et fait saisir tous les biens qu'ils y possédaient. Ce différend fut terminé, l'an 1213, à l'avantage de l'ordre. Il y avait cependant des plaintes portées en cour de Rome contre les Templiers. L'an 1208, le pape Innocent III leur écrivit une lettre très-forte sur leur débaucherie envers les évêques et même les légats. Les grandes richesses de l'ordre avaient produit cet esprit d'indocilité. Elles augmentèrent dans la suite, et ne rendirent pas ces chevaliers plus sages. L'an 1210, Pierre II, roi d'Aragon, fit donation à ces chevaliers du fort d'Azuado et de la ville de Tortosa. En 1213 se donna la fameuse bataille d'Ubeda, que les Chrétiens gagnèrent sur les Maures d'Espagne. Entre les Templiers qui s'y distinguèrent, on remarque Gomes Ramirez, précepteur de Castille, qu'on a fait mal-à-propos grand-maître de l'ordre. L'an

1217 est mémorable dans les fastes d'Espagne par la victoire que les Chrétiens remportèrent sur les Maures après la prise d'Alcazar. On fut redoublé en grande partie de ces avantages à la valeur des chevaliers. Du Plessiez mourut cette année. Du Lange lui fut succéder Déodat de Bernier, qui n'est qualifié nulle part grand-maître, pas même dans les endroits cités par cet auteur.

## XIV. GUILLAUME DE CHARTRES.

1217. GUILLAUME DE CHARTRES, français de nation, fut le successeur immédiat du grand-maître du Plessiez. On le confond mal-à-propos avec Guillaume de Montedon. Ces deux personnages sont différents, et le dernier ne parvint jamais à la dignité de grand-maître. Le premier était fils de Melon IV, comte de Bar-sur-Seine, avec lequel il se trouva, l'an 1218, au siège de Damiette, comme l'atteste dans l'histoire de cette expédition, Olivier qui s'y rencontrait aussi. *Finit etiam... Comes Barri et filius ejus frater Willelmi de Carnoto magister militum templi* (*Apud Ecard, Corp. hist. med. ævi*, T. II, p. 1406). Les Templiers commencèrent alors à construire le fameux château des Poliers sur la pointe d'un rocher, entre Dora et Césarée; entreprise très-dispendieuse, mais également utile. Ce fort seul causa plus de mal aux infidèles que toute une armée en campagne. L'an 1218, il fut vainement insulté par l'ennemi dans l'absence des chevaliers, occupés au siège de Damiette où ils firent des merveilles. L'an 1219, Guillaume de Chartres mourut devant Damiette d'une maladie épidémique causée par l'inondation du Nil (*Foyez ci-dessus*, Scherferdin, *sultan de Damas*). Ce fut à lui que le pape Honorius III écrivit, l'an 1218, pour le prier de veiller à la conservation du royaume de Chypre après la mort du roi Hugues I. Rubec, dans l'histoire de Ravenne (L. VI, p. 886), nous a conservé une réponse de ce grand-maître au même pape pour l'informer de l'état de la Terre-Sainte. *Foyez* les comtes de Bar-sur-Seine.

## XV. PIERRE (ET NON THOMAS) DE MONTAIGU.

1219. PIERRE DE MONTAIGU, d'une famille des plus réputées en France, et seconde en grands honneurs, fut donné pour successeur, devant Damiette, à Guillaume de Chartres. La bravoure et l'habileté qu'il fit paraître à ce siège, l'ont fait comparer par les historiens du tems à Gédéon. Mais son entêtement à rejeter les offres avantageuses du sultan d'Egypte, obscurcit beaucoup la gloire qu'il acquit dans cette expédition. Ce prince, pour engager les croisés à lever le siège, offrait de rendre la vraie croix avec le royaume de Jérusalem, et tous les prisonniers qu'il avait faits; il s'obligeait de plus à fournir les sommes nécessaires pour rebâtir les murs de Jérusalem, qu'il venait de détruire. Tous les chefs de l'armée donnaient les mains à des propositions si avantageuses. Il n'y eut que le légat et les Templiers qui s'y opposèrent. La place à la vérité fut prise le 5 (et non le 9) novembre 1219; mais il fallut la rendre deux ans après (*Foyez*, Scherferdin, *sultan d'Egypte*). Les Templiers qui repassèrent après cette perte en Europe, n'y restèrent pas oisifs. L'an 1224, les Castillans, secondés par ces chevaliers, remportèrent de grands avantages sur les Maures. L'année suivante, ils prirent la défense du jeune roi d'Aragon, don Jayme, contre l'ambitieux Moncade, qui avait entrepris de le détruire. Le dévouement qu'ils marquèrent en 1227 pour les intérêts du pape dans ses différends avec l'empereur Frédéric II, leur attira l'inimitié de ce prince. Ils en ressentirent les funestes effets en Sicile, où ils possédaient de grands biens, que Frédéric mit sous sa main. Cependant au devant lui à son arrivée en Palestine, et lui rendent tous les honneurs dus à la majesté impériale. Mais ils en demeurèrent fi. Frédéric veut les obliger à marcher en corps avec lui contre l'ennemi. Le grand maître le refuse, alléguant la défense du pape qui ne lui permet pas de prendre les ordres d'un prince



excommunié. L'an 1229, à l'exemple du patriarche de Jérusalem, il ne veut point souscrire le traité que Frédéric avait fait avec le sultan d'Égypte; nouveau sujet de broiilleries. L'empereur charge d'injures le grand-maître, en quittant la Palestine. De retour en Europe, Frédéric continua de vexer les Templiers en Sicile. Dans le cours de la même année, cent d'Aragone font la conquête des îles Baléares, sous les ordres du roi don Jayme. Ce prince avait déclaré, l'an 1255, Alfonso, son fils, héritier de ses états, lui désigna, pour gouverneurs, les maîtres du Temple et de l'Hôpital en Aragon. Montaigne n'était plus alors grand-maître, ou du moins cessa de l'être cette année, par mort ou par démission. Ce fut, suivant la conjecture de du Cange, sous le magistère de Pierre da Montigni que les Templiers obtinrent des bulles de Rome pour être exempts de la juridiction du patriarche de Jérusalem.

#### XVI. ARMAND, ou HERMAN DE PÉRIGORD.

1255. ARMAND DE PÉRIGORD, ou DE PÉRAYGOS, de l'ancienne maison, à ce qu'on croit, des comtes de Périgord, remplaça, l'an 1255, au grand-maître de Montaigne. Ruffin le prouve par un traité passé cette année entre les Marseillais et les Templiers de Palestine. Armand avait été auparavant précepteur de Calabre et de Sicile. L'an 1257, après l'expulsion des tréves conclues avec le sultan d'Alep, les Templiers se laissèrent engager par Guillaume de Montferret, précepteur d'Antioche, à faire le siège d'un château des infidèles, voisin de cette ville. Mais les Turcs, étant venus soudre sur eux inopinément au mois de juin, en firent un grand carnage. Dans cette action le Beaucastel était porté par un chevalier anglais, nommé Philippe d'Argeoton, que ent les bras et les jambes coapés avant que de rendre l'étendard (*Math. Paris*). Richard, comte de Cornouailles, le même qui, dans la suite, fit empereur d'Allemagne, étant venu, l'an 1240, en Palestine, s'y distingua par des exploits qui n'arrêtent pas les suites heureuses qu'on devait en attendre, par les traverses que la jalousie des seigneurs du pays lui suscita. Avant son départ il conclut, l'an 1241, ne pouvant mieux faire, une trêve pour la Terre-Sainte avec tous les princes du voisinage, et donna ses soins pour étouffer toute semence de discorde entre les ordres militaires. Mais les Templiers, qui s'étaient moqués de lui pendant qu'il était avec eux, jusqu'à l'appeler son garçon, *garçonnet*, ne tinrent compte de ses trêves, et maltraitèrent les Hospitaliers qui se faisaient un scrupule de les violer. Ils méseagèrent encore moins les chevaliers Teutoniques qui pensaient de même, et les ayant chassés de leur couvent de Notre-Dame d'Acre, ils les contrainquirent de passer en Europe où ils firent retentir toutes les cours de leurs plaintes (*Mat. Paris*). L'an 1244, le grand-maître Armand combattit à la tête de ses chevaliers, dans les deux sanglantes batailles livrées par les Français aux Khariemites, et périt avec un grand nombre des siens dans la dernière donnée le jour de S. Luc, 18 octobre, suivant la lettre de Guillaume de Châteaufort, grand maître de l'Hôpital, rapportée à l'article de Pierre de Villebride, son prédécesseur. On fut néanmoins plus d'un mois après cet événement sans savoir qu'était devenu le grand-maître du Temple, parce que les ennemis étaient restés maîtres du champ de bataille. Les uns disaient qu'il avait été tué dans la mêlée, les autres qu'il avait été fait prisonnier. Dans cette incertitude, le claspire général nomma vicegèrent Guillaume de Roquefort, qui exerça cette commission l'espace d'environ trois ans.

#### XVII. GUILLAUME DE SONNAK.

1247. GUILLAUME DE SONNAK, ou DE SÉNAT, d'une famille distinguée en Languedoc, fut élu en 1247, pour remplir la dignité de grand-maître. On s'occupait alors sérieusement en France des affaires de la Terre-Sainte. L'an 1248, S. Louis arrive en Chypre le 28 septembre, suivi de plusieurs templiers français.

Sonnaak va joindre ce prince devant Damiette, et se distingue au siège de cette place qui tomba au pouvoir des croisés. Le monarque français témoin de sa valeur, de sa prudence et de son habileté, lui confia, l'an 1250, l'avant-garde de son armée, avec ordre au comte d'Artois de le suivre. Le comte, pour avoir désobéi et méprisé les avis de Sonnaak, est cause de la déroute des Français à Masionrah, où lui-même périt le 5 avril; Sonnaak y perdit un oeil. Trois jours après il fut tué dans une nouvelle action, qui entraîna la ruine de l'armée et la captivité du saint roi. Mathieu Paris qualifie Sonnaak, sans le nommer, d'homme prudent, circonspect et très-vert dans l'art militaire.

#### XVIII. RENAUD DE VICHIER.

1250. RENAUD DE VICHIER, grand-marchal de l'ordre, et auparavant précepteur de France, champenois de naissance, fut élu, après le retour des chevaliers en Palestine, pour succéder au grand-maître Sonnaak. Ce fut lui qui, par ses remontrances, engagea S. Louis à prolonger son séjour en Syrie. Peu de temps après son élection il apprit la nouvelle de la mort de l'empereur Frédéric II, et du testament par lequel il ordonnait la restitution des biens qu'il avait enlevés aux Templiers. De Vichier mourut en 1256, suivant Beroard le trésorier (*Markone, Amp. Coll., T. V, col. 756*).

#### XIX. THOMAS BÉRAUT.

1256. THOMAS BÉRAUT, ou BARAIL, succéda au grand-maître de Vichier, et non pas cet Amauri qui se trouve dans la liste de du Cange. L'endroit cité par cet auteur prouve bien qu'Amauri fut demandé pour précepteur de France par le pape et le roi S. Louis, mais comment qu'il ait été postulé pour grand-maître. D'ailleurs Bernard le trésorier met Thomas Béraut après Renaud de Vichier. Mourut, dit-il, frère Renaud de Vichier, maître du Temple. Après lui fut maître frère Thomas Béraut. Les peines que S. Louis, pendant son séjour en Palestine, s'était données pour recueillir tous les esprits et les faire concourir au bien de la cause commune, n'avaient eu qu'un effet très-passager. Bientôt après son départ on vit les factions se renouveler. Les Hospitaliers et les Templiers ayant pris des partis opposés dans celles des Génois et des Pisans, se trouvaient continuellement dans un état de guerre entre eux. L'an 1259, ils en vinrent à une bataille si sanglante, qu'il n'en échappa qu'un seul chevalier du Temple (*Mat. Paris*). La nouvelle de ce désastre étant arrivée en France, les précepteurs des Templiers y assemblèrent au chapitre général pour aviser aux moyens de réparer la perte qu'ils avaient faite. Plusieurs membres de l'ordre, en conséquence de la délibération qu'on avait prise, s'embarquèrent pour la Palestine, et l'on préjugea bien qu'ils n'y portèrent pas des dispositions pacifiques envers les Hospitaliers. Mais à leur arrivée en ce pays, ils y trouvèrent des affaires qui les obligèrent de suspendre leurs initiatives. Les Tereuans étaient entrés dans la Terre-Sainte qu'ils ravagèrent. Les Templiers s'étant joints aux troupes de pays, livrèrent inconsidérément une bataille à ces barbares qui les mirent en déroute, et firent un grand nombre de prisonniers (*Gartier, Hist. Templar., p. 322*). Cet orage passé, on entre lui succéda. L'an 1263, Bihars ou Boudochar, sultan d'Égypte, vint à la tête de trente mille chevaux, le 14 avril 1263, se présenter devant S. Jean d'Acre. Mais la valeur des Templiers et des Hospitaliers l'obligea de se retirer après avoir fait le dégât autour de la place (Saint). L'année suivante, le pape Urbain IV, indisposé contre Etienne de Sissi, grand-marchal des Templiers, le priva de sa charge; entreprit inouïe jusqu'alors. De Sissi fut à ce sujet de très-humbles remontrances au pape qui, pour toute réponse, l'excommunia comme un rebelle. L'ordre pread le parti du grand-marchal. Urbain mourut sur ces entrefaites. Clément IV, son successeur, absout de Sissi, après avoir repréhensé ses supérieurs. L'an 1266, les Templiers, assiégés dans Saphad, par Boudochar, sont obligés de

se rendre après quarante-deux jours de siège. Cette place, située entre Acre et Damas, venait à peine d'être achevée, après avoir coûté plus de douze cent mille besants pour sa construction. Ce fut par la trahison du chevalier Livon, syrien de naissance, qui en était châtelain, que les Chrétiens la perdirent. Car au lieu d'encourager les assiégés à faire une bonne et vigoureuse défense, ce traître, qui s'entendait avec le sultan, rouspait toutes les mesures que l'amour du devoir leur inspirait, et ne cessait de les porter au découragement en les menaçant des plus grands maux, s'ils s'obstinaient à se défendre. La Chronique de S. Martin de Limoges date la prise de Saphad du jour de Saint-Christophe (25 juillet). Bondonchar, contre un des articles de la capitulation, proposa aux habitants l'alternative du changement de religion, ou de la mort, et ne leur donna que jusqu'au lendemain pour se décider. Le prieur du temple de Saphad, assisté de quatre franciscains, passa le nuit à exhorter la garnison et les bourgeois au martyre. Dieu hérit les efforts de son zèle. De trois mille hommes qu'ils étaient (M. de Guignes, dit environ six cents), il n'y en eut que huit à la tête desquels était le châtelain Livon, qui apostasierent; tous les autres eurent la tête tranchée. L'an 1268, Bondonchar enleva aux Templiers le château de Beaufort, et la plupart des places qu'ils avaient sur les confins de l'Arménie. Les succès éclatants de ce prince occasionnèrent, l'an 1270, une nouvelle croisade. Quantité de chevaliers italiens, français et siciliens, suivis d'un grand nombre d'autres personnes, accoururent en Palestine. Malgré ce renfort, la Terre-Sainte, en 1271, se trouve bientôt sans autre secours que celui des chevaliers. L'an 1275, le grand-maître Bérant meurt le 25 mars, laissant Bernard le trésorier. Il est qualifié d'homme sage dans une lettre des Orientaux au roi de Navarre. C'est à lui néanmoins qu'on impute, lors de la condamnation des Templiers, sous Philippe le Bel, d'avoir introduit dans l'ordre la coutume de renier J. C., quand on voulait y entrer, et cela, disait-on, parce qu'il avait été fait prisonnier, à la prise de Saphad, il n'avait obtenu sa liberté qu'à cette condition (*Du Puy, Hist. des Templ.*, p. 20).

### XX. GUILLAUME, ou GUICHARD DE BEAUJEU.

1275. GUILLAUME, ou GUICHARD, dit aussi GUILLARD DE BEAUJEU, d'une maison illustre qui tirait son nom du château de Beaujeu, près de Grail, sur la Saône (Dunod.), commandeur de la Poëlle, fut élu grand-maître en son absence le 15 mai 1275, suivant Bernard le trésorier. Il fut donc rayé du catalogue des grands-maîtres Robert et Guiffrei, dont on place les magistratures entre Bérant et Beaujeu. L'an 1274, il assista au concile de Lyon. S'étant embarqué la même année, il arriva, le 29 septembre, dans la Palestine, qu'il trouva désolée. Les chevaliers, harcelés par les infidèles, étaient retranchés sur une montagne avec le roi Hugues de Lusignan. Le grand-maître du Temple vint à bout de les délivrer. L'année suivante, « mut ung » contents à Triple (Tripoli), entre les chevaliers et les gens de la cité, pour ce que les Romains qui avaient tout le pouvoir de la cour au temps de l'autre prince avaient fait moult de déplaisirs et d'ennuis aux seigneurs de la terre, et fu toz Jean-Pierre et deux autres Romains avec lui, et par ce que l'Evesque de Triple maintenait les Romains comme cil qui étoit natif de Rome des Persiers et oncle du prince, et l'Evesque de Tourneuse qui le prince et tout le fait de Triple en sa main maintenait les chevaliers de la terre; par quoi a sourdy grant hayne et grant riote entre ces deux Evesques, qui fut rachée et commencement de la grant guerre qui fu puis entre le prince et le Temple, dont moult de maux virent... et le seigneur de Gibelet pour ce qu'il fist paix à l'Evesque de Triple par l'attrait du Temple, en cui gardé l'Evesque de Triple estoit et loy et ses choses, chut en la hayne du prince par le porche de l'Evesque de Tourneuse, dont la guerre enforsa, et moult de gens en furent domagés et destruits a (Sinner,

*Catal. cod. mss. Bibl. Bern. T. II, p. 181.*). Sinner ajoute que le grand-maître du Temple, ne pouvant obtenir justice de Boémond VII, prince d'Antioche, touchant les outrages que ses gens faisaient aux Templiers, équipa sept galères au port d'Acre et les fit partir avec des troupes de débarquement pour aller faire le siège de Nephry, place voisine de Gibelet. Mais cette expédition, dit notre auteur, n'eut point de succès, parce qu'elle avait été entreprise contre la volonté de Dieu. L'an 1279, les Templiers eurent une autre querelle, dont on ignore le sujet, avec Alloune, roi de Portugal. Ce prince les ayant dépouillés d'une partie de ce que ses ancêtres leur avaient donné, et en portèrent leurs plaintes au pape qui le contraignit, par les censures, à rendre à l'ordre ce qu'il lui avait pris. En Chypre, l'an 1285, semblables démêlés des Templiers avec le roi Hugues III, et semblable traitement de sa part. Le pape intervint encore dans ce différend, et réussit à mettre d'accord les parties. Les affaires des chevaliers en Palestine allèrent toujours depuis en empirant. Il ne leur restait plus, en 1289, que Sayctte ou Sidon, avec le château des Felerins. Les Français eux-mêmes, depuis la perte de Lodiécie, n'avaient plus que trois places, Tyr, Acre et Baruth. Le roi de Chypre et les chevaliers demandent en vain la paix; ils ne peuvent obtenir qu'une trêve de deux ans; elle ne dura pas même ce temps. Des aventuriers, nouvellement débarqués au port d'Acre, la vident l'année suivante de la manière la plus perdue. Le sultan Kalil sort alors du Caire, dans la résolution d'exterminer tout ce qui restait de Français en Syrie. L'an 1291, Acre est assiégée par terre le 5 avril. La garnison choisit Beaujeu pour commander dans la place. Après avoir vu succomber le plus grand nombre des siens, ce grand capitaine fut blessé sous l'assaut d'une flèche empoisonnée, et mourut quelques moments après. M. Donod, ou son imprimeur, met par erreur la mort de Guillaume de Beaujeu en 1297. Dans l'information faite contre les Templiers, sous Philippe le Bel, il est dit que ce grand-maître, durant les trêves qui furent accordées par l'entremise du roi d'Angleterre, entre les Chrétiens et les Sarrasins, servit dans les armées du sultan, ce qu'il fit, lui fait-on dire, pour s'acquiescer l'amitié de ce prince infidèle et s'assurer, par ce moyen, la conservation des places qu'il tenait dans la Terre-Sainte. Ce qui est certain, c'est que les Templiers et les Teutoniques s'étaient rendus après s'être vaillamment défendus dans la bataille dont on vient de parler, furent tous égorgés malgré la capitulation (*Joy. Ascrat, sultan d'Egypte*, p. 491).

### XXI. LE MOINE GAUDINI.

1291. LE MOINE GAUDINI, et non Gossier de Salvaing qui avait été lieutenant de Guillaume de Beaujeu, lui fut donné pour successeur immédiatement après sa mort. L'ennemi était entré dans Acre le 18 mai 1291, Gaudini se retrancha, avec les siens, dans le quartier du Temple, et s'y défendit tout le jour suivant. On leur offrit des conditions honorables qu'ils acceptèrent: elles sont presque aussitôt violées. Les chevaliers reprennent les armes, soutiennent un nouvel assaut, et périssent presque tous sous les ruines d'une tour qu'on avait minée. Le 20 mai, le grand-maître s'embarqua avec les trésors de l'ordre, accompagné de six chevaliers, restés de cinq cents qui étaient dans Acre. Il passa en Chypre, ainsi que le grand-maître de l'Hôpital. L'un et l'autre établissent le chef-lieu de leur ordre dans la ville de Limisso, sous la protection du roi Henri II. Gaudini mourut dans cette retraite l'an 1298 au plus tard.

### XXII. JACQUES DE MOLAY, DERNIER GRAND-MAÎTRE.

1298. JACQUES DE MOLAY parut pour la première fois, l'an 1298, en qualité de grand-maître. Il était de la maison des sires de Longvic et de Rou, dans le comté de Bourgogne. Molay est une terre du doyenné de Neublans, au diocèse de Beaune.

Jacques de Molay s'était fait connaître à la cour de France, où il avait eu l'honneur de tenir sur les fonts de baptême un des enfants du roi Philippe le Bel. Les historiens ne rapportent que des traits honorables de sa conduite en Orient. L'an 1099, le fameux Cassin, roi des Tartares Mogols, était accouru au secours des Arméniens, les Templiers, le grand-maître à leur tête, se joignent à lui, contribuent à la défaite des Musulmans, et reçoivent plusieurs places, entr'autres Jérusalem, où ils restent en garnison : mais ce ne fut pas pour long-tems. L'an 1200, la ville sainte retombe sous la domination des Musulmans, qui achèvent d'en raser les fortifications. Ce malheur n'abat point le courage du grand-maître. Retiré dans l'île d'Arade, il incommoda les infidèles au point d'obliger le gouverneur de Phénicie à demander du secours pour le reconquérir. L'an 1301, un émir étant venu l'attaquer, la victoire se déclare pour le Musulman. Cent vingt chevaliers sont faits prisonniers et conduits au Caire. L'an 1303, les troupes du Temple et de l'Hôpital, réunies pour la seconde fois à celles du Cassin, font de nouveaux efforts contre le Musulmans. Mais elles furent si maltraitées en deux rencontres que les chevaliers prirent le parti de retourner en Chyvre. La même année, les Templiers de France prennent le parti du roi Philippe le Bel dans ses démêlés avec le pape Boniface VIII. Ils en furent bien récompensés par la suite !

L'an 1305, de Molay, ses hauts officiers, et tous les sujets de l'ordre en général, sont représentés au pape Clément V comme des apostats, des hérétiques, des abominables. Le pape mande en France le grand-maître du Temple avec celui de l'Hôpital, pour ôter tout sujet de soupçon au premier. L'an 1306, de Molay arrive, avec soixante chevaliers, à la cour d'Avignon. Le pape l'amène jusqu'à la conférence de Poitiers. Elle se tint l'année suivante entre ce pontife et le roi de France. On y concerta les mesures convenables pour supprimer la chevalerie du Temple. Le grand-maître et les précepteurs instruits de ce qui se transitoit entre eux, vont se jeter aux pieds du pape, le suppliant d'informer sur les faits dont on les accuse. On informe, et de quelle manière? Deux scélérats renfermés pour leurs crimes,

l'un templier, et l'autre bourgeois de Béziers, sont reçus dénonciateurs contre tout l'ordre. Le 15 octobre de l'an 1307, soixante chevaliers, avec le grand-maître, sont arrêtés à Paris. Le secret fut si bien gardé, que tous furent saisis à la même heure par toute la France. Le 22 novembre, le pape mande à tous les souverains de l'Europe de sévir contre les Templiers. Le roi d'Angleterre prend leur défense. Depuis ce tems de Molay passa des prisons de Paris en celles de Corbeil; de-là il fut conduit à Chinon, et enfin ramené à Paris, où l'on acheva son procès, après lui avoir fait subir la question. L'an 1314 (N. S.) le lundi après la fête de S. Grégoire le Grand, suivant Guill. de Nangis, c'est-à-dire le 18 mars, il fut condamné au feu pour n'avoir pas voulu confirmer les aveux qu'il avait faits dans la torture, et les avoir même publiquement rétractés. L'exécution se fit dans ce qu'on nomme aujourd'hui la place Dauphine. Le grand-maître eut pour compagnon de son supplice Gui, frère de Robert III, dauphin d'Auvergne. Tous deux protestèrent de leur innocence en mourant. On a parlé sur les conciles de Paris et de Sens, touts en 1519, de l'exécution de plusieurs autres Templiers qui firent les mêmes protestations. Le grand-maître avait survécu à son ordre. Clément V étant au concile de Vienne, le supprima dans un consistoire secret tenu le mercredi saint, 22 mars, de l'an 1312; suppression qu'il publia le 5 avril suivant, dans la deuxième session du concile, et non le 22 mai, comme le marque D. Félibien et l'abbé de Vertot. Il est remarquable que la bulle qu'il donna le 2 mai suivant, vi nous fait, porte que cette suppression n'est point ordonnée par jugement définitif; mais par sentence provisionnelle; et cependant elle dispose des biens des Templiers en faveur des chevaliers de S. Jean de Jérusalem. Le parlement de Paris, en conséquence de cette décision, rendit son arrêt le mercredi après l'Annunciation 1312 (V. S.), pour mettre frère Léonard de Tibertis, *procureur-général du maître et des frères de l'ordre hospitalier*, en possession des biens des Templiers. Mais il adjugea au roi sur ces biens deux cent mille livres, somme alors immense, pour les frais de procédures. Ainsi finit la chevalerie du Temple, 194 ans après son établissement.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES ROIS DE FRANCE

LA MONARCHIE FRANÇAISE, l'une des plus anciennes de l'Europe, et sans contredit la plus florissante, a pour fondateur un peuple dont l'origine fait depuis long-temps un sujet de controverse parmi les savants. On est à la vérité revenu aujourd'hui de l'opinion de l'épitomateur de Grégoire de Tours, suivie par l'ancien auteur des Gestes des rois Francs, et par la foule des chroniqueurs, qui fait venir Priam, Antenor et Francs de la Phrygie, sur les bords du Danube, et de là sur les rives du Rhin, pour y établir la domination des Francs. Mais les suffrages ne sont pas encore réduits en faveur de ceux qui font naître en Germanie la nation des Francs, ni de ceux qui les donnent pour des colonies de Scythes et de Vandales qui viroient s'établir dans ce pays.

Si l'on juge de l'origine des Francs, comme on le doit, par la religion et les mœurs qu'ils apportèrent dans les Gaules lors de leur invasion, on les trouve, suivant la description qu'en fait Grégoire de Tours (L. II.), si conformes à celles des anciens Gaulois, et si différentes de celles des Germains, telles que Tacite les décrit, qu'on sera presque forcé de reconnaître qu'ils sont rentrés dans leur première patrie en faisant la conquête des Gaules. Mais en quel temps l'avaient-ils abandonnée, et quel avait été le sujet de leur émigration? C'est sur quoi l'on ne peut donner que des conjectures. On sait que vers l'an 150 de Rome, du temps de Tarquin le Vieux, deux capitaines gaulois, Bellovèse et Sigovèse, animés par l'esprit de conquête, sortirent du pays des Bituriges, dont Ambigat était roi pour lors, à la tête d'un parti considérable, et prirent en se séparant des routes opposées; que tandis que Bellovèse conduisit sa troupe vers l'Italie, Sigovèse, avec la sienne, tourna vers la forêt Hercynie, où il s'enfonça de manière qu'on n'eut plus de nouvelles ni de lui ni de ses compagnons. Quel inconvénient y aurait-il à dire que ces Gaulois, ainsi germanisés, devinrent les pères de ceux à qui on donna depuis le nom de Francs?

À l'égard de ce nom, parmi les différentes étymologies qu'on en a données, la plus accréditée est celle qui le fait dériver de l'amour de la liberté et de l'indépendance. Mais quelle antilogie a, dans son origine, le terme du franc avec ceux de libre et d'indépendant? Ne vaudrait-il pas mieux s'en rapporter au sophiste Libanius, écrivain du IV<sup>e</sup> siècle, qui, dans sa 3<sup>e</sup> oraison ou basilique, nous apprend que de son temps il y avait le long du Rhin, jusque vers l'Océan, une nation presque innombrable de Celtes si exercés à la guerre et si vaillants, que leurs exploits leur avaient mérité le nom de *φραγκοί*, c'est-à-dire manés et fortifiés de toute part, nom que le peuple a changé, dit-il, par corruption en celui de *φραγκοί*, (Francs). (\*)

(\*) Ἐν τῇ τριτῇ Κληρονομίᾳ ἐπὶ τῶν περὶ αὐτοὺς ἀνδρῶν καὶ τῶν αὐτῶν ἐπὶ τῶν αὐτῶν ἀνδρῶν, ἀπὸ τῆς ἀρχαίας ἐκείνης, ἀπὸ τῆς ἀρχαίας ἐκείνης, ἀπὸ τῆς ἀρχαίας ἐκείνης. Οἱ δὲ τῶν τῶν αὐτῶν ἀνδρῶν, ἀπὸ τῆς ἀρχαίας ἐκείνης, ἀπὸ τῆς ἀρχαίας ἐκείνης, ἀπὸ τῆς ἀρχαίας ἐκείνης.

Les historiens latins, sous le nom de Francs, comprennent souvent les Atanarcs, les Bructères, les Chamaves, les Salens, les Frisons, les Cauques, les Ambivarcs, les Siambrs. Tous ces peuples s'appelaient *Franci*; ils l'étaient en effet; et ces différentes dénominations ne marquaient que les différentes tribus de la même nation.

Le premier établissement des Francs en Germanie paraît avoir été sur les bords de la Vistule. De là, poussés par d'autres peuples qui étaient derrière eux, tels que les Vandales, les Alains, les Suèves, les Bourguignons, ils s'avancèrent par degrés jusqu'aux contrées voisines du Rhin, où nous venons de voir qu'ils étaient placés au IV<sup>e</sup> siècle.

Les Gaules, lorsqu'ils y pénétrèrent, étaient partagées en 17 provinces, savoir: quatre lyonnaises, dont les métropoles étaient Lyon, Rouen, Tours et Sens; 2 belgiques sous les métropoles de Trèves et de Reims; 2 germaniques, la supérieure qui avait Mayence pour métropole, et l'inférieure qui ressortissait à Cologne; la séquanais, dont la capitale était Besançon, (dans quelques notices elle porte le nom de 3<sup>e</sup> Germanie); les Alpes grecques, relevantes de Moustier en Tarentaise; la viennoise, qui tirait son nom de Vienne (celle-ci a toujours été unique dans l'ordre civil: mais comme l'église d'Arles disputait le titre de métropole à celle de Vienne, le pape S. Léon, vers l'an 450, partagea le diocèse entre les évêques de ces deux églises, en attribuant à chacun le droit de métropolitain sur un certain nombre de diocèses: de là l'origine des 2 viennoises ecclésiastiques); les 2 aquitaines, dont les métropoles étaient Bourges et Bordeaux; la Novempopulanie, ayant pour capitale Eauze; les 2 narbonnaises sous les villes de Narbonne et d'Aix; et enfin les Alpes maritimes qui relevaient d'Embrun. Telle était, suivant la notice publiée par le P. Sirmond, qui passe pour la plus exacte, la division des Gaules, lorsque les Francs vinrent s'y établir. Elle n'avait pas toujours été la même. Partagées d'abord en trois parties seulement, la Belgique, la Celtique et l'Aquitaine, les Gaules, sous les empereurs romains, éprouvèrent successivement différentes subdivisions jusqu'à celle que nous venons de marquer: elle fut la dernière, et on l'attribue à Honorius.

Ces 17 provinces, indépendantes les unes des autres, ne reconnaissaient pour chef commun que le préfet des Gaules, dont le siège, établi d'abord à Trèves, fut ensuite transféré dans la ville d'Arles. Elles avaient chacune leur gouverneur, qui prenait tantôt le titre de propriétaire, quelquefois celui de consulaire, d'autres fois ceux de procureur, de recteur, de président. Parmi ces titres, celui de consulaire était le plus noble, et le gouverneur qui le portait avait la prééminence, mais sans juridiction, sur les autres. Originellement, on désignait par-là un homme qui avait été consul. Mais sous les empereurs, le titre de consulaire se donnait par codicille à des hommes qui n'avaient jamais été consuls, ni ordinaires, ni subrogés.

Quoique toutes ces provinces n'eussent entre elles aucune subordination, cependant les sept dernières, qu'on désignait ordi-

nairement par la dénomination générale des *Sept provinces*, formaient comme un corps et un état particulier qui se gouvernaient autrement que le reste des Gaules, et dont la ville d'Arles était le centre commun. C'est là que s'assemblaient chaque année leurs magistrats et leurs députés pour y tenir des espèces d'états généraux de toute la Gaule méridionale.

Au reste, chacune de ces 17 provinces était partagée en différentes cités qui avaient à leur tête des comtes sous la dépendance des gouverneurs. C'est sur ce modèle que se sont formés les provinces et les diocèses ecclésiastiques.

## EXPÉDITIONS DES FRANCS

### AVANT CLOVIS.

Dès le milieu du III<sup>e</sup> siècle de J. C., et même auparavant, les Francs étaient connus dans l'empire romain. Yopisque est le premier, suivant la remarque de M. de Tillemont, qui en ait parlé. C'est à l'endroit où il rapporte une victoire qu'Aurélien, alors tribun d'une légion, et depuis empereur, remporta sur eux près de Mayence un peu avant la guerre de Perse, ce qui revient à l'an 241. La chanson mérovinge qu'il dit avoir été composée à cette occasion, avait pour refrain : *Mille Sarmatas semel, semel occidimus, mille, mille Persas querimus*.

L'an 264, les Francs, après avoir ravagé les Gaules, fondent sur l'Italie, sur l'Espagne et sur d'autres provinces de l'empire.

L'an 277, les Francs obtiennent de l'empereur Probus des établissements dans les Gaules. Une partie se révolte, irritée par les exactions des officiers fiscaux de l'empire, et pénètre dans la Grèce, la Sicile et l'Afrique (Zozime). Quelques prisonniers francs, après avoir brisé leurs fers en Asie, abondent aux rivages de la Lybie, reviennent en Sicile, et prennent Syracuse (Eusèbe).

L'an 288, Athée et Gennobaud, rois ou chefs des Francs, font des courses sur les terres de l'empire. L'empereur Maximien Hercule marche contre eux, et les oblige à demander la paix qu'il leur accorde (Mamertin).

L'an 291, ce prince donne aux Francs, à mettre en valeur, les champs incultes des Nerviens, des Trévirois, des cités de Langres, de Beauvais et d'Amiens, à la charge du service militaire. Ces terres furent appelées *leudes*, et ceux qui les cultivaient *Lètes* (*Leti*), à cause du bénéfice dont ils jouissaient. D'autres peuples obtinrent dans la suite une semblable faveur dans le Gamble, et la Notie de l'empire nous fait voir, sous l'empereur Constance Chlore, des Lètes Bataves, Teutois, Suèves, etc. L'Armorique fut si peuplée de Lètes, suivant Cambeden, qu'elle en prit le nom de *Létoria*.

L'an 293, les Francs sont chassés de la Batavie (aujourd'hui la Hollande), qu'ils avaient envahie, par Constance, qui en fait passer au fil de l'épée plusieurs milliers. Ce prince, la même année, transporte différentes hordes des Francs dans les terres des Gaules, qui avaient besoin de bras pour les cultiver.

L'an 306, les Francs sont défaits par Constantin qui était venu trouver l'empereur Constance, son père, à Bologne. Leurs rois, Ascarie et Bagat, faits prisonniers, sont conduits, par ordre du vainqueur, à Trèves, où ils sont exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre, après avoir eu la tête rasée (Eutrope). Le sophiste Eusèbe, dans son panégyrique de Constantin, a la bassesse de louer cet acte de cruauté.

L'an 314, Constant, fils du grand Constantin, fait la guerre aux Francs avec des succès variés.

Les Francs, dans la suite, se divisèrent, et plusieurs d'entra-

irent à s'attacher à l'empire. On voit en effet, l'an 355, plusieurs officiers francs à la cour de Constance. Tel est ce franc qui, ayant pris le nom de Silvain, devint général de la cavalerie et de l'infanterie romaine, à la tête desquelles il fut envoyé dans les Gaules pour faire cesser les massacres, les pillages et les incendies qui les désolaient. Silvain, dans la suite, étant accusé par Arbogaste et sa cabale auprès de l'empereur Constance, du vouloir se révolter, Malariès et Laniogène, autres officiers francs, prirent sa défense, et réussirent à le justifier. Mais Silvain ne persista point dans la fidélité qu'il avait vouée à l'empereur. Son ambition prévalut sur son devoir, il prit la pourpre, fut salué auguste par ses troupes, et peu de temps après fut mis à mort dans Cologne avec plusieurs officiers francs. Pour venger ce massacre, les Francs prennent et détruisent Cologne, après avoir pillé 50 autres villes sur le Rhin. Le César Julien, l'année suivante, rentre dans Cologne, et fait la paix avec les rois des Francs.

L'an 358, les Saliens, chassés de la Batavie par les Quades, étant venus s'établir dans la Transdanie, comprise aujourd'hui dans le Brabant, Julien leur permet d'y rester. Mais il marche contre les Chamaves, qui voulaient de force usurper les terres de l'empire, taille en pièces les uns, fait prisonniers les autres, et recorde la paix sur le reste. La même année, dans une autre occasion, il contraint par la famine un corps de mille Francs à se rendre, et les envoie liés à Constance, qui les inscrit dans ses troupes, les regardant, dit Libanius, comme des tours qu'il mêlait parmi ses soldats.

L'an 378, Arbogaste, seigneur franc, retiré à la cour impériale, est employé avec le comte Banton dans la guerre que Gratien fait aux Allemands. Ces deux capitaines, voyant l'année suivante contre les Huns et les Goths, réinsistent à les chasser de la Macédoine et de la Thrace, qu'ils avaient envahies. Gratien deux ans après les charge d'aller défendre les bords du Rhin qui servait de barrière à l'empire.

Les services qu'Arbogaste rendait à l'empire, lui méritaient, sous Théodose, la charge de maître de la milice. Il en était déjà revêtu, lorsqu'après s'être défilé de Maxime, l'an 388, Théodose le fit partir avec un corps de troupes pour les Gaules, afin de se saisir de Victor, fils de ce tyran. Victor est arrêté sans peine et mis à mort au mois de septembre de la même année. Arbogaste, usant de son autorité, destitua de leurs emplois les généraux Nannien et Quentin pour s'être laissés battre par Gennobaud, Marcomer et Sunnon, chefs des Francs, qui avaient passé le Rhin et fait de grands dégâts aux environs du Cologne.

Théodose jugeant Arbogaste aussi propre à gouverner l'état qu'à commander les armées, le donna pour principal ministre au jeune Valentinien. Il se trouva dans ce choix. La dureté du caractère d'Arbogaste, et le ton impérieux qu'il prit avec son maître lui aliénèrent bientôt l'esprit de ce prince. Un jour que Valentinien était assis sur son trône, Arbogaste s'étant présenté devant lui, l'empereur lui remit un papier par lequel il le déclarait privé de ses emplois. « Ce n'est pas vous, lui dit-il, brutalement Arbogaste, qui me les avez donnés, et ce n'est pas à vous à me les ôter; et pour comble d'insolence, il déchira le papier. Le jeune prince, hors d'état de se venger d'un ministre qui avait dans ses intérêts tous les gens de guerre, prend le parti de dissimuler. Arbogaste s'enhardit de la faiblesse de son maître, et osa demander qu'il lui livre un certain nombre de personnes dont il croyait avoir lieu de se défier. « A Dieu ne plaise, lui répond l'empereur, que je vous abandonne des innocents. Je me croirais moi-même digne de la mort si je rachetais ma vie par celle de mes plus fidèles amis. Au reste, si vous êtes si altéré de sang, répandez celui de votre maître, a Valentinien pressentant ce qui devait lui arriver. Dans sa détresse il désirait ardemment de voir S. Ambroise, évêque de Milan, et lui envoyait courrier sur courrier pour hâter son arrivée afin de recevoir le

baptême des mains de ce prélat. Mais avant qu'il eût la consolation de jouir de sa présence, Arbobert le fit étrangler le 15 mai 522 par ses eunuques, sous les murs de Vienné. Engène, qu'il lui substituait, fut défilé par Théodème, et paya de sa tête, le 6 septembre de l'an 524, sa rébellion. Deux jours après, Arbobert se tua de désespoir, laissant un fils, nommé Arigius, qui fut père d'Arbobert II. Anaspice, évêque de Toul, félicite celui-ci, dans une lettre qu'il lui écrivit, de l'avantage qu'il a sur son aïeul de professer la vraie religion. On voit par la même lettre qu'il était comte de Trèves (*Sidon. Apol. in. L. II, ep. 17*).

L'an 525, Sulléon fait la paix avec les Sarambres et les autres Francs.

L'an 527, des traités parviennent les Francs, gagnés par Stilicon, lui livrent leur roi Marcomer, qu'il fait mettre en prison, et relégué ensuite, par ordre d'Honorius, en Etrurie. Sunnon, frère de Marcomer, se dispose à venger cette perfidie. Le général romain vient à bout de le faire périr dans une conjuration des princes et des grands de sa nation. (Bouquet, T. I, p. 773).

L'an 506, les Vandales, les Alains, les Suèves, passent le Rhin le 31 décembre et entrent dans les Gaules, qui, depuis cette année jusqu'en 416, furent dévolées par les ravages de ces barbares. On place vers l'an 418 le commencement de l'empire des Francs dans les Gaules. Divisés jusqu'alors en différents peuples, et gouvernés par des rois particuliers, ils se réunirent pour se plus former qu'une nation sous un même chef, et élurent Théodème, fils de Ricimer, ou Richomer, qui fut consul en 584. Grégoire de Tours dit, sans marquer l'année, qu'il fut tué avec sa mère Aschala. Ce roi d'ailleurs est peu connu ainsi que ses trois successeurs, jusqu'à Clovis; c'est ce qui a porté quelques historiens modernes à fixer l'époque de l'établissement de la monarchie française au règne de Clovis, sous la conduite duquel les Francs, après avoir passé le Rhin, commencèrent, selon eux, à avoir une demeure fixe dans les Gaules, et à y former un royaume. Avant ce règne, les expéditions des Francs n'avaient presque été, si on les en croit, que des ravages et des saccheggiements, après lesquels, contents du butin qu'ils avaient fait, ou repoussés par les armées romaines, ils se retiraient dans leurs pays. « Système, dit M. Fréret, nouvellement inventé, et contraire à toute l'antiquité; système formellement opposé à Grégoire de Tours, et au sentiment de tous les auteurs qui ont parlé de l'établissement des Francs; système enfin qui, sans aucun fondement valable, enlève près de 300 ans d'ancienneté à cette nation, pour en faire une troupe de tartares, et qui n'a d'autre mérite que la nouveauté. »

### CLODIVI.

427. Clovis était, non pas fils de Théodème, comme porte l'épilogue de Grégoire de Tours, mais de la même famille que ce prince auquel il succéda l'an 427 ou environ. La chronique de Tiro Prosper et l'auteur des Gestes des Rois Français, mettent entre ces deux rois, Pharamond inconnu à Grégoire de Tours dont le silence à cet égard semble devoir prévaloir sur leur témoignage. L'an 432, les Francs, ayant passé le Rhin, furent défaits par Aéc, qui, après les avoir vaincus, leur accorda la paix. Elle fut rompue l'an 438, et Clovis enleva Bavaï aux Romains, avec plusieurs autres places voisines. L'an 447, il se rend maître de Tournai, de Cambrai, pousse ses conquêtes jusqu'à la Somme, et entre dans Amiens, où il établit, selon quelques auteurs, le siège de son empire. L'an 451, il vint fondre sur les terres des Atrebat; mais ses conquêtes furent arrêtées par Majorien et le général Aéc, qui lui eurent vaincu son camp. Clovis mourut l'an 458, après un règne de 20 ans. Grégoire de Tours l'appelle *très-noble et très-vailant*. Si Clovis est ce roi des Francs dont parle le rhéteur Prisque, et dont il met la mort en 450, il laissa deux fils, qui se disputèrent la couronne. Le cadet, que quelques-uns croient être Mérovée, vint en am-

bassade l'an 452 (et non 450) à Rome, où Prisque le vit *legationem obvenit*. Il y fut bien accueilli de l'empereur Valentinien III, et eut la faveur du général Aéc, qui le jugea propre à servir utilement l'empire. L'abbé du Bos, suivi par D. Bouquet, se trompe en disant que les Francs, dont parle Prisque, étaient ceux qui habitaient les bords du Neere, et qui suivaient Attila.

« Clovis fils (prétendu) de Pharamond, disent Adon et Sigebert, porta les cheveux longs sur le trône, et c'est par lui que les Francs ont commencé d'avoir des rois à longue chevelure : *Clovis filius Pharamundi rex crinitus regnavit super Francos. Ex hoc Franci crinitos reges habere coeperunt*. » Cet usage, à ce qu'il paraît, dura tout le tems de la 1<sup>re</sup> race de nos rois. Les Francs l'avaient apporté de Germanie, et le regardaient comme une marque d'indépendance, la coutume en tout pays étant de couper les cheveux aux esclaves.

### MÉROVÉE, CHEF DE LA PREMIÈRE RACE.

448. Mérovée, fils, ou du moins proche parent de Clovis, lui succéda l'an 448. On croit que c'est ce roi des Francs qui se trouva en 451 à la fameuse bataille qu'Aéc gagna contre Attila le 20 septembre, dans la plaine de Méridor-Scène, à six lieues au-dessous de Troyes, appelée par les anciens la plaine de Châlons, *campi Catalaunici*, et par d'autres *campus Mauriacus*, où il y eut, dit-on, de part et d'autre cent mille hommes de tués. Mérovée s'étendit ensuite, et affermit son empire dans les Gaules. C'est aussi de lui que la première race des rois de France est appelée Mérovingienne. Il mourut, suivant Sigebert, l'an 458, ayant régné dix ans.

### CHILDERIC I.

458. Childéric I succéda, l'an 458, à Mérovée, son père. L'année suivante, il fut contraint de descendre du trône pour sa mauvaise conduite, et se retira en Thuringe. Le gouvernement fut confié à un seigneur, appelé Egdist, ou Gilon, jusqu'à l'an 465 ou 466, que Childéric fut rappelé. M. Dubos traite de fable cette retraite contre l'autorité formelle de Grégoire de Tours; Mais M. Fréret en prouve très-bien la réalité. Gilon survécut peu au retour de Childéric, une maladie épidémique l'ayant enlevé au mois d'octobre 464. Mais les Francs s'accordèrent avec les Romains pour substituer à ce général, son fils Sigarius. D'un autre côté Adovacre, ou Odoacre, roi des Saxons, fait une descente dans les Gaules par l'embouchure de la Loire, et remonte sur ses vaisseaux après avoir fait quelque butin. Étant revenu sept ans après, il s'avance jusqu'aux portes d'Angers dont il forme le siège. Le comte Paul, avec ses Romains et les Francs de Sigarius, marche contre lui pour faire échouer cette entreprise. Adovacre accepte le combat qu'ils lui livrent, tue de sa propre main le comte Paul, et entre victorieux dans Angers (Ceux qui prétendent que ce fut Childéric qui tua Paul, se fondent sur un texte mal entendu de Grégoire de Tours, comme le prouve son dernier éditeur). Childéric arrive le lendemain de la bataille, et fait un traité d'alliance avec Adovacre. Ils marchent ensemble contre les Allemands qui, après avoir ravagé l'Italie, étaient entrés dans les Gaules, et les subjuguèrent (*Grég. Tur. hist. l. 2*). Basine, femme de Basin, roi de Thuringe, avait suivi Childéric à son retour. Ce prince l'épousa et eut d'elle Clovis qui suit, Albofride, ou Ansfride, mariée, vers l'an 497, à Théodoric, roi des Ostrogoths, et Landilde. Childéric mourut l'an 481, après un règne d'environ vingt-trois ans, et fut enterré près de Tournai, où il faisait sa résidence. On découvrit en 1655 son tombeau, et l'empereur Léopold fit présent à Louis XIV des armes, des médailles et des autres antiquités qui s'y trouvèrent.

## CLOVIS I.

481. Clovis I, né l'an 465, succéda, l'an 481, à Childéric, son père. Pendant un règne d'environ trente ans, il acheva d'enlever aux Romains ce qui leur restait dans les Gaules. L'an 486, il gagna la bataille de Soissons contre Sigisfris, fils de Gilon, qualifié, par Grégoire de Tours, *Romanorum Rex*; ce qui veut dire souverain, et non pas, comme le prétendent quelques-uns, simple gouverneur des provinces romaines dans les Gaules. Sigisfris s'était réfugié chez Alaric, roi des Visigoths, fut renvoyé par ce prince à Clovis, qui le redemandait avec menaces, et peu de temps après mis à mort par le commandement secret de son vainqueur. Mais avant de s'en défaire, Clovis eut l'adresse de l'engager à lui remettre, pour les garnisons romaines qui occupaient encore des places considérables dans les Gaules, des ordres de lui obéir; artifice qui hâta ses conquêtes et l'extinction de la puissance romaine en deçà des Alpes. Basin, roi de Thuringe, n'avait pas oublié l'effronté que Childéric lui avait fait en lui enlevant Basine, sa femme, et l'épousant. L'an 493, voyant Clovis éloigné du Rhin avec ses meilleures troupes, il fit une irruption subite sur les terres des Francs situées au-delà de ce fleuve, et ravagea une grande étendue de pays. On lui demanda la paix, qu'il fit d'accorder en recevant des otages, dont il fait ensuite un horrible massacre. Mais il ne tarda pas à subir la peine d'une si cruelle pénétration. Clovis ayant rassemblé promptement son armée, la conduisit en Thuringe, et réduisit ce pays entier sous ses lois. Cependant, soit de force, soit par accommodement, Basin y rentra, et s'en remit en possession. On ne peut en douter, puisqu'on voit ses enfants régner en Thuringe sous les successeurs de Clovis. Il manquait à ce dernier une femme légitime. L'an 495, il fit demander à Gondebaud, roi des Bourguignons, Clotilde, sa nièce, fille du roi Childebert dont il était le créancier. Elle lui est accordée moins par inclination que par la crainte des suites fâcheuses d'un refus. Cette princesse, qui était chrétienne, disposa peu à peu son époux à renouer ses antipathies du Paganisme. Il était encore flottant, lorsqu'en 496 il marcha contre les Allemands, nation belliqueuse qui s'était jetée dans les Gaules pour y faire un établissement. En étant venu aux mains avec eux, il s'avisa, comme il était pris de succomber dans le fort de la mêlée, d'invoquer le Dieu que Clotilde adorait. Il se le fit pas en vain; une victoire complète fut le fruit de sa prière. C'est à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, entre Bonn et Juliers, à dix lieues du Rhin, que la plupart des modernes placent cette bataille. Mais les pères Henschenius, Bertholet, la Guille et Barre sont d'avis qu'elle se donna près de Strasbourg; et ce sentiment est adopté par M. l'abbé Grandidier qui l'appuie de solides raisons. Ces Allemands au reste sur lesquels elle fut gagnée, étaient les peuples qui habitent la Franconie, la Saxe, l'Helvétie et la Rhétie. Les Boïens, ou Bavaïens, qui s'étendaient jusqu'au Rhin, craignant que Clovis n'entrât sur leurs territoires, vinrent lui faire leurs submissions, mais à condition d'être maintenus dans leurs loix et coutumes sous le gouvernement d'un duc. Pénétré de reconnaissance envers le ciel, Clovis se fait instruire de la religion chrétienne, et reçoit le baptême le jour de Noël 496 par les mains de S. Remi. Allothilde et Lanthilde, sœurs de Clovis, et 3000 Français furent en même-temps baptisés. Clovis vint ensuite mettre le siège devant la ville de Verdun qui s'était révoltée, bien résolu d'en faire un exemple de sévérité. Mais, sur le point de s'en rendre maître, il se laisse fléchir par les prières du prêtre Eusèbe que les habitants lui avaient député. Il entre en procession dans la ville, procède du clergé et aux acclamations du peuple. Eusèbe et Maximin, ou Mesmin, neveu d'Eusèbe, suivent ce prince à Orléans, où il fonde, sur les bords de la Loire, le monastère de Nici, dit aujourd'hui de S. Mesmin. Ce fut encore cette année qu'il confirma et augmenta par de nouveaux dons la fondation du monastère de Réôme, à deux lieues au-

dessous de Sémur, en considération de l'abbé Jean. Le diplôme, qu'il fit expédier à ce sujet, est daté de la première année de son christianisme, *primo nostro susceptæ Christianitatis anno*, la 29 décembre, indiction V (*Voy. les lettres à M. Millet pour la défense de ce diplôme*). Vers le même temps fut faite, à ce qu'on croit, la première rédaction par écrit de la loi salique que les Francs avaient suivie jusqu'alors par tradition. Nous en parlerons plus amplement ci-après. L'an 497, les Francs invitent les cités armoriques à s'unir à eux, pour ne faire qu'une même nation. L'Armorique, *Armoricanus tractus*, comprenait alors toute la côte de la Gaule occidentale. « Mais à cette domination générale, dit M. Duvalle, paraît avoir été appliquée plus particulièrement aux peuples situés depuis à les bords de la Seine jusqu'à la Loire. Dans la suite, le nom s'est d'Armorique, ajoute-t-il, s'est renfermé dans la Bretagne, » après que les Bretons d'outremer, fuyant le joug des Saxons et des Anglais, s'y furent établis ». Les Armoricaux qui, depuis l'an 499, s'étaient formés en république pour se soustraire aux vexations des officiers romains, se rendirent aux invitations des Francs, et ne firent aucune difficulté de s'incorporer à cette nation, dont les mœurs, suivant le témoignage des historiens les plus équitables, étaient incomparablement plus douces que celles des autres barbares. L'an 500, maître des provinces romaines, depuis le Rhin jusqu'aux confins du royaume de Bourgogne, Clovis se joint à Godegisèle pour faire la guerre à Gondebaud, son frère, roi des Bourguignons. Gondebaud, mis en fuite, entre dans Avignon, où il est assiégé par Clovis, mais étant près de le forcer dans cette place, Clovis lui rend son royaume, et se contente de lui imposer un tribut, sous la promesse qu'il tira de lui de faire cesser la persécution qu'il faisait aux Catholiques. Cette promesse fut le prétexte qu'allégué Clovis à Godegisèle pour se justifier, disant que l'intérêt de la religion, qui lui avait fait entreprendre cette guerre, ne subsistait plus, il était juste de rétablir Gondebaud dans son premier état. Mais dans le vrai ce prince aimait mieux voir les deux frères s'entre-détruire, que d'en laisser un seul jouir paisiblement de la Bourgogne. La politique de Clovis se démasqua, lorsque Gondebaud se fut défilé de Godegisèle. Alors il s'allie avec Théodoric, roi d'Italie, pour le dépouiller et partager ensuite entre eux ses états. Théodoric le laisse combattre et vaincre seul, Clovis, malgré ce trait de mauvaise foi, n'hésite point à lui abandonner la part de la conquête qui lui revient. Mais bientôt après, craignant d'avoir un dangereux voisin dans un prince si puissant, il remet à Gondebaud la portion de la Bourgogne qui lui était échue, et persuade à Théodoric d'en faire autant de la sienne. Il fit sagement, car il avait sujet d'appréhender que, maître d'une partie de la Bourgogne, Théodoric n'employât le secours d'Alaric, son gendre, roi des Visigoths, pour envahir l'autre. Clovis et ce dernier, trop puissants et trop voisins pour s'entre-souffrir, s'observaient avec une jalousie et une défiance mutuelles. Le monarque français, plus entreprenant que son rival, fit à la fin éclater ses desseins ambitieux contre lui. La religion fut encore le prétexte de la guerre qu'il lui déclara. L'an 507, ayant assemblé les grands de son royaume : « C'est une honte, leur dit-il, qu'un prince arien, tel que cet Alaric, » roi des Visigoths, possède la meilleure partie des Gaules ». Tous en même temps lèvent les mains, et protestent qu'aucun d'eux ne se fera la barbe, qu'ils n'aient vaincu et chassé Alaric. On se met en campagne, et Clovis, la même année (507), gagne sur Alaric une grande bataille à Vouillé, près de Champagny-Saint-Hilaire, sur la Clain, à 10 mille de Poitiers (les auteurs du temps disent *in campo ou campania Focladensi*) ; il tue ce roi de sa main ; et ayant ensuite divisé son armée, il en donne une partie à Thierry, son fils, pour aller se rendre maître de l'Albigeois, du Rouergue, du Quercy et de l'Auvergne, à quoi il réussit, tandis que lui-même va faire la conquête du Poitou, de la Saintonge et du Bordelais, où il passa l'hiver. Au printemps suivant, après avoir soumis la Novempopulania, il prit de-

vant Toulouse, qui lui ouvre ses portes sans résistance. Il en tire le reste des trésors d'Alarie, que Gésaire, son successeur, n'avait pu emporter en se retirant à Carcassonne, et le fait transporter à Paris. Résolu de chasser entièrement les Visigoths des Gaules, il marche vers Carcassonne, dont il fait le siège. Son fils Thierry, auquel s'était joint Gondebaud, roi de Bourgogne, faisait cependant ses efforts pour s'emparer de la ville d'Arles. Mais il est battu et mis en fuite par le général libas, que Théodoric, roi d'Italie, avait envoyé au secours de la place. Sur l'avis de cette défaite, Clovis lève le siège de Carcassonne, et repasse en Aquitaine, où il assiège la ville d'Angoulême qui se rend après avoir vu tomber comme par miracle une partie de ses murs. De-là il se rend à Tours, où il trouve les ambassadeurs de l'empereur Anastase, qui lui présentent, au nom de ce prince, le brevet du patriciat et du consulat honoraire, dont il prit les ornements dans l'église de S. Martin. Il avait fait porter la chape de ce saint à la bataille où il vainquit Alarie, et lui avait fait un vœu dont il s'acquitta sur son tombeau par de riches offrandes. Sur quoi l'on rapporte qu'il lui échappa de dire : *S. Martin serais bien ses amis ; mais il leur fait prier ses services un peu cher*. De Tours il arrive à Paris dont il fait le siège de son empire. L'année 509 répand de grandes taches sur la mémoire de Clovis. Après avoir combattu jusqu'alors pour l'intérêt des Francs, son ambition se porte sur les princes de sa nation et de son sang. Voulant envahir les états de Cararic, roi des Morins, suivant Malbrancq, il lui déclare la guerre, sous prétexte qu'étant avec lui à la bataille de Soissons, donnée 25 ans auparavant, contre Siagrius, il avait attendu l'événement sans combattre. La victoire couronna cette entreprise injuste. Clovis, dans le même dessein, engage Clodéric, fils de Sigebert, roi de Cologne ou des Ripuaires, à tuer son père, et venge ensuite ce parricide en faisant assassiner Clodéric lui-même par ses domestiques dans une chaise, après quoi il s'empare de son royaume. Rignacaire, roi de Cambrai, et Rignomer, roi du Mans, furent également les victimes de son ambition, et, en succombant à sa perfidie, ils le laissèrent maître de leurs domaines. Remarquons bien que tous ces petits rois étaient des parents de Clovis, et c'était par cette raison même qu'il cherchait à s'en défaire, de crainte qu'après sa mort ils ne prétendissent avoir la préférence sur sa postérité ; car la couronne de France n'était point encore alors héréditaire, et ne le fut que long-temps après, à la primogéniture. L'an 510, les Francs et les Bourguignons reviennent devant Arles, dont ils forment le siège. Mais ils sont battus par Marobaudus, gouverneur de Marseille pour le roi Théodoric, et poursuivis jusqu'à de-là de la Durancie. L'an 511, Clovis meurt à Paris au palais des Thermes, où il faisait sa résidence, le 27 novembre, âgé de 45 ans, et dans la 50<sup>e</sup> année de son règne. Le lieu de sa sépulture fut l'église de saint Pierre et saint Paul (aujourd'hui sainte Geneviève), bâtie par Clotilde, sa femme, qui lui survécut. Ce prince laissa quatre fils qui suivent, nés de son mariage, à l'exception du premier, et une fille nommée Clotilde comme sa mère et mariée, l'an 526, avec Amalaric, roi d'Espagne. Quelques-uns donnent à Clovis, pour deuxième fille, Amalberge, femme d'Hermenfrid, duc de Thuringe, ce qui paraît fort douteux.

Clovis et ses successeurs permirent aux nations qu'ils subjuguèrent de vivre conformément aux lois qu'ils trouvèrent établies parmi elles. Ainsi les Gaulois continuèrent à suivre les lois romaines ; les Visigoths, les Bourguignons, les Allemands, les Bavarois leur code national, et furent jugés suivant ce code dans les tribunaux. La distribution des provinces gauloises demeura la même, dans l'ordre ecclésiastique, qu'elle avait été dressée par les empereurs. Mais dans l'ordre civil le royaume fut partagé en comtés et en duchés. Chaque cité, divisée en cantons (*Pagi*), ayant à leur tête un couteur, était gouver-

née par un comte, et un nombre de cités formait un duché, ce qui n'était cependant pas néanmoins uniforme ; car il y avait des duchés qui n'étaient composés que d'une cité, et des comtés qui n'étaient composés que d'un duché. Quelquefois aussi le duc était inférieur au comte, et de-là vient qu'on ne faisait pas difficulté de quitter le premier titre pour prendre le second. Le duc de Toulouse devenu comte en est une preuve.

On a vu ci-devant que l'une des réformes que fit Constantin fut de séparer l'exercice du pouvoir militaire de celui du pouvoir civil. Clovis les réunit, et par un mélange de la coutume des Francs avec les coutumes romaines, il rassembla la puissance des lois et celle des armes dans la personne des ducs et des comtes. A l'égard des impositions, il les laissa anéantir sur le pied qu'elles avaient été établies par les Romains, parce que son intérêt ne lui permettait pas d'agir autrement. Les Francs ne se connaissaient guère en finance, et les Romains avaient porté cette science à sa perfection.

Les terres saliques étaient exemptes de toute imposition, et leurs possesseurs ne faient tenus qu'un service militaire. La personne même du franc ne fut point dispensée des devoirs que la nation faisait annuellement aux rois dans les assemblées solennelles, et que l'usage avait convertis en redevances.

La justice fut sommaire chez les Francs jusqu'au treizième siècle. *Mallum* est le nom qu'on donnait au tribunal où elle se rendait ; ceux qui le composaient avec le comte ou le viconte s'appelaient *Rachimburgues* sous la première race de nos rois, et *Scabini* ou *Scavini* sous la deuxième, et bien avant sous la troisième ; et *Placitum* s'employait pour désigner chacune de leurs séances ainsi que le jugement qui en résuait.

On a prétendu que dans l'origine de la monarchie, il n'y avait point de noblesse héréditaire : à ce sont les emplois et les titres qui ne l'étaient pas. On ne devenait pas duc, comte, à vie, seigneur, seigneur, centenaire par héritage ; mais il y avait une classe où l'on naissait avec le pouvoir de parvenir à tous ces offices, et cette classe était celle des ingénus, qui formaient dans l'état celle de la noblesse (M. Ladrage). Tout ce qui n'était pas du nombre des ingénus était serf. Mais il y avait trois différentes sortes de servitudes : les serfs, proprement dits ou les esclaves, étaient dans une dépendance absolue de leurs maîtres, qui pouvaient disposer de leur fortune et même, en cas d'insubordination et d'infidélité, de leur vie. C'était le servitude de corps. Les serfs attachés à la glèbe, *servi adscripti glebe*, c'est-à-dire, attachés à un fonds de terre pour le cultiver, étaient des espèces de fermiers perpétuels, qui cultivaient pour leur compte moyennant une certaine rétribution qu'ils payaient au propriétaire. Ils faisaient partie de la terre confiée à leurs soins, de manière qu'ils ne pouvaient la quitter et qu'ils étaient vécus avec le fonds comme les bestiaux employés à le mettre en valeur. Enfin, il y avait les fiscals, qui étaient de deux espèces ; les uns étaient serfs proprement dits du fisc royal ; les autres avaient la propriété de certains fonds dont ils pouvaient disposer sous le bon plaisir du roi (*Fig. le Glos. de du Gange au mot Fiscus*).

Clovis et ses successeurs mérovingiens dataient communément leurs diplômes des années de leur règne, du jour, du mois, du lieu où ils les expédiaient ; à quoi ils ajoutaient quelquefois, mais très-rarement, l'indiction. Souvent aussi leurs diplômes n'avaient aucune date. Nous remarquons encore que ces diplômes sont écrits pour la plupart sur papier d'Égypte. Clovis à la tête des siens, se qualifiait *l'ri inlusier*, en quoi ses successeurs de la première race l'ont imité.



THEODORIC I., or THIERRY.

Not on METL.

517. THIERRY, né de Clotilde et d'un concubine avant le mariage de Clotilde avec Clotaire, comtesse, par le choix des Femmes, à signer à Metz au mois de novembre 517. Il posséda, outre les provinces d'au-delà du Rhin, et les vallis situées entre le Rhin et la Meuse, Reims, Châlons-sur-Marne, Troyes, et dans l'Aquitaine première, Clermont, Rodez, Cahors, Albi, avec l'Alsace dans la Gaule neobourgeoise.

**CLODOMIS**

2014 年 12 月 15 日

511. CLODOMIR, né, l'an 495, de Clovis et de Clotilde, succéda à son père dans une partie de ses états en novembre 511. Il eut dans son partage Orléans, Tours, le Bourbonnais, la partie du Berry, qui confine à l'Auvergne. Bourges la Sologne, une partie de la Bretagne, Nevers, l'Auxerrois, une partie du Secondain, à l'exception de la ville de Sens, le Tonnerrais, l'Angoumois, la Bretagne orientale et la Gascogne.

CHILDEBERT.

編者 白駒 宇大源和郎。

511. CHILDEBERT, 3<sup>e</sup> fils de Clovis et 3<sup>e</sup> de Childe, successeur de son père dans une portion de la France, est dans son lot, Meaux, Paris, Senlis, Bourges, et tout ce qui s'étendait vers l'Océan, la Lyonnaise seconde en entier, Bennes, Nantes, Vannes, la Bretagne, et quelques villes de l'Aquitaine.

Childebert, après la mort du roi Clovis, fit construire une église à Châlons—Laon en Gaules, sur le tombeau de S. Severin (Bouquet, T. III).

CLOTAIRE I.

圖 10-13 配筋率  $\rho$  對受拉鋼筋應力  $\sigma_s$  的影響

511. Clovisan, 4<sup>e</sup> fils de Clovis et 3<sup>e</sup> de Clotilde, né l'an 497, commença, l'an 511, à régner et joind de Lana, de Soissons, de St. Quentin, d'Amiens, de tout le pays d'a'n-delà de la Somme, entre la Meuse et l'Océan, et d'une partie de l'Acquitanie.

Telle est, selon le père le Comte et le père Pagi, la division du royaume de Cloriv, faite entre ses enfants après sa mort. Mais il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de marquer l'étendue et de fixer les bornes de chacun de ces royaumes, parce que plusieurs des provinces et des villes qui composaient un royaume n'étaient pas contiguës, et étaient au contraire très-déjàgées les uns des autres : d'ailleurs la même province était partagée quelquefois entre deux souverains. Nous voyons même des villes ainsi partagées. Childebert II répétait sur son oncle Gootran la moitié de la ville de Marseille. Paris appartenait par indivis aux quatre frères, de manière qu'aucun ne pouvait y entrer sans la permission des autres : De plus, lorsque quelcun d'eux se voyait envahi par un ennemi, il était obligé de partager avec ses frères, et ces nouveaux passages donnaient une nouvelle gloire. On peut voir la dissertation de M. de Fontenay (L. VIII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*) sur l'étendue du royaume de France sous la première race.

L'an 515, et non 520, Thierry envoie son fils Théodebert contre les Danois qui étaient venus par la Meuse fondre sur les Gaules : ce jeune prince était en pièces aux barbares, tue leur roi Clochimé, et revient triomphant. Un moderne nous donne cet événement pour la première expédition navale des Français. Les anciens chroniqueurs disent néanmoins que ce fut une affaire qui se passa sur terre, et ne font aucune mention de vaisseaux sur lesquels Thierry ou Théodebert eussent fait embarquer leurs troupes (l'oy. Bouquet, T. V, pp. 45, 178, 520, 558).

L'enfant, Thierry aide Hermenfoir à dépouiller son frère Balderic de la partie de la Thuringe qu'il possédait. Hermenfoir, lorsqu'il n'est plus besoin de Thierry, lui manque de parole et refuse de partager avec lui, comme ils en étaient convenus, la portion de Balderic.

L'on 543, Clodomir, excité par Clovis, son frère, à venger la mort de Chilperic, son oncle maternel, entre en guerre armée dans la Bourgogne, et défait le roi Sigismond, soutenu de Godefrui, son frère. Sigismond est livré à Clodomir, qui le fait jeter dans un puits avec sa femme et ses enfants.

Lien 522, le reine Cécilde, mère de Childbert, fait bâtir une église sur le tombeau de S. Germain d'Auxerre (Bouquet, 1).

L'an 523 Chillicbert et Clotaire se joignent à Clodomir contre Sigismond, le roi de Gaudeland, coupable de la mort du père et de la mère de Clotaire. Ils défont Sigismond, et en démantèment la

L'en 565, Thierry se joint à Clodomir, son frère, contre Godemar, roi des Bourguignons, et se trouve à la bataille de Véronne, à 2 lieues de Vienne, vers l'Orient.

Clermont d'eux résolu, Thierry,  
L'en 545, va mettre le siège devant cette  
ville. L'évêque S. Quinçien, après  
avoir engagé les habitants à se sou-  
mettre, soupçonne le roi de la trahison  
et d'en dérober les murs comme il  
l'avait résolu.

Thibetzi n'avait pas oublié la macarille payée en son Clousure, son frère, l'entraîne après un grand ennuie des siens. Il le Thuringe avec lui. Clousure s'aperçoit par subtilité. Cette espèce de présents

L'on 534, Clodomir retourne en Bavière, contre les Burgundions. C'est un spectacle, et se retirent dans leur pays de Thibault, Gontraine et Clodomir.

L'un s'ad, univers Aumou et d'au  
lui propose de deux choses l'une, o  
de la royauté), ou de s'attacher à les v  
des représentations de Childilbert, ses  
la cruauté de son oncle par les soins d  
nous le nom de S. Cloud. M. de Velout  
pourra cette horrible exécution - parties

foi dans Hermenfrois, roi de Thuringie  
 et roi de Thuringe dont le cas  
 marche ensuite à faire périr Clotaire  
 de son dencet et se met en garde. This  
 est alors à la mode.

...qu'après, où il est allé dans un moulin creusé dans la Vézère, près de  
là où les eaux courent le long, le moulin des Français, qui pendant l'épave  
du 3 (selon lui) dans le Gironde, son épouse, trois fils en bas âge, Théo-  
phile.

Il y avait cent ans, Châtelier et Clotaire vont trouver Clotaire, leur mari, et  
ont dû ordonner que les trois fils de Clotaire soient tracés (ce qui était les enfants  
de leur mari à mort, Clotaire peut le pousser par Clotaire furtive, aussi,  
de leur mari, Clotaire et Clotaire. Mais Clotaire, le troisième, échappe  
de son domestique. Il est rare, et il se sanctifier dans la suture. L'homme  
est en train de se sanctifier dans le Gironde en 525, Châtelier et Clotaire,  
à leur tour, dans le Gironde.

THIERRY.

表 2 主 成分 1 的 變異 解釋 率

L'an 530, Thibaut s'est acharné de subjuguer la nation des Thuringiens, se fit assener l'effronterie, qui est précipité, par son ordre, sa pesanteur par lui-même, du haut des murailles de Tolbiac, ou Zulpich. Amalberge, épouse d'Hermoufroi, femme turbulente et ambigüe, qui avait excité la guerre civile entre lui et Boleoric, se venge avec ses enfants en Italie chez Théodat, son frère, qui fut depuis roi des Ostrogoths.

L'an 532, Thierry, levé par ses frères à la

CHILDREBERT.

**Antibiotic resistance**

L'en 530, pensait que Thierry est occupé dans la Thuringe, Childbert tente de se saisir de l'Austrasie.

L'an 531, Childebert, pour venger les outrages  
faits à sa sœur Clotilde, maltraitée par Avastaric,  
son époux, roi des Visigoths, fait la guerre à ce  
prince, et le déloge près de Narbonne. Avastaric  
vaincu, s'enfuit à Barcelonne, où il en égorga par  
son soldat. Childebert, chargé de butin, revient  
à sa sœur qui mourut en chemin : elle est ap-  
portée à Paris, et enterrée auprès de Clovis, son père.

L'an 532. Childebert et Clotaire font une ex-  
pédition en Espagne, et s'en retournent à Paris.

### CLOTAIRE I

DOI: 10.1002/for

L'an 528, Coisire accompagnée Thierri dans son expédition contre les Thuringiens. Ils marchent en déroute l'ennemi que le roi Harmaulf leur oppose, et peignent à lui-même la grande victoire. Coisire, le poétique, lui fait grand des poisselles, Coisire, a dit au roi Radinge, elle, le cultivateur, Harmaulf, son frère, avait vaincu. Il s'agit d'un verbiage, avec lui cette prisonnière, après pour lors de dire, et l'envoie dans la ville d'Althien en Vermandois, tout y être élevé. Coisire, jaloux de la gloire, que Thierri acquiert par ses conquêtes, et, après pendant ses emphytes, s'agit contre lui avec l'au-

## THIERRI.

accompagner dans leur expédition de Bourgogne, le roi, et profita d'aller en Auvergne, où il repartit l'été suivant que Childbert se soit enlevé sans qu'on le lui eût vu s'en être rendu de sa mort, et disparu le jour.

L'an 532, Thierri, pour se prémunir contre le pressentiment de Clotaire, fait alliance avec ce même prince en territoire.

Un nombre de cent de Childbert, était Anse, neveu de S. Grégoire, évêque de Langres, qui fut enlevé à Trèves, et mis au service d'un bourgeois de cette ville qui le fit son valet d'écurie. Mais Leon, cuisinier de S. Grégoire, s'étant rendu à Trèves, vint à bout de délivrer Anse par adresse, et de le ramener à son oncle (Greg. Turon.).

Thiéobald, fils de Thierri, déjà oisif par son âge, entreprit une expédition contre les Visigoths, et rencontra sur eux le Bourguois, le Cavadon, le Vela et l'Albigeois, qu'ils avaient enlevés.

L'an 534, Thierri meurt, après un règne de vingt-trois ans ou environ, et laisse ses états à son fils Thiéobert. Il avait épousé en secondes noces, l'an 529, BRANGETTE, fille de Sigismund, roi de Bourgogne. Ceux qui lui donnèrent pour seconde femme Thiéobert se trompent; elle était sa fille, et fonda à Sens le monastère de S. Pierre-le-Vif (de *Pico*), après avoir été répudiée par Radigis, roi des Varas, son second époux, dont elle était en même temps belle-mère par son premier mariage avec Herraiguel, père de ce prince. Ce fut sous le roi Thierri que fut rédigée à Châlons la loi des Épiques, semblable en plusieurs points à la loi salique dont elle diffère en d'autres. On appela Ripuaires, selon du Cange, les Francs qui habitaient entre le Rhin et la Meuse, tels que les Gueldrois, les Luxembourgeois, etc.

## THIÉOBERT, ROI DE METZ.

L'an 534, THIÉOBERT, successeur de Thierri, son père, est établi sur son trône par ses vassaux, malgré l'opposition de son oncle. Il se pencha cependant à eux dans leur seconde expédition en Bourgogne et est par là parvenu qu'il fit de ce royaume (Foy et Godefrid, roi de Bourgogne.).

L'an 535, l'empereur Justinien envoya une ambassade aux rois des Français, avec de grands présents, pour les engager à se joindre à lui contre les Ostrogoths; ce qu'ils lui promirent.

L'an 536, Vitigès, successeur de Théodat, roi des Ostrogoths, exécute le traité que Théodat avait fait l'année précédente avec les rois des Français; il leur envoya deux mille livres pesant d'or, et leur céda tout ce que les Ostrogoths possédaient dans les Gaules, c'est-à-dire, la Narbonnaise seconde, la moitié de la Viennoise, et presque toute la province des Alpes maritimes; par ce moyen les Français furent maîtres de toutes les Gaules, à la réserve de la Septimanie, qui resta aux Visigoths jusqu'en VIII<sup>e</sup> siècle.

L'intérêt était le seul lien qui unissait entre eux les princes français, et l'ambition souvent les divisait.

L'an 537, Childbert et Thiéobert armèrent contre Clotaire, qui faisait le ravage dans les états du premier. Trop engagé pour reculer, Clotaire est forcé de se retrancher dans une forêt, d'où il lui est impossible, suivant les apparences, de s'échapper. Un orage qui survient et qu'on attribue aux prières de sainte Clotilde, épouvante ses ennemis. Ils lui envoient faire des propositions de paix qu'il n'a garde de refuser.

## THIÉOBERT, ROI DE METZ.

L'an 538, Thiéobert donna dix mille hommes de troupes auxiliaires, non de France, mais de Bourgogne, à Vitigès, roi des Ostrogoths, qui, avec ce secours, s'en alla prendre Milan. La garnison de cette grande ville se fit prisonnière, 300 mille hommes de la bourgeoisie sont égorgés, et les femmes données aux Bourgognes pour prix de leurs services.

L'an 539, Thiéobert, à la tête d'une armée de Français, entre en Italie où il s'y fit attendre au lieu d'empêcher par l'armée d'Italie par celle de Vitigès, campé près de Turin, le peu de distance l'une de l'autre, et disposées à se livrer bataille. Mais les troupes éprouvèrent leurs espérances. Étant venus d'abord sur les Ostrogoths, il eurent leur camp et les met en déroute; après quoi il en vint aux mains avec les Français, qui l'obligèrent de se retirer en Turin, contre la Ligurie et l'Émilie; pillé et brûlé Gènes, et restant d'Italie chargé de déprédations. Les historiens ajoutent que le plus grande partie de son armée y perdit de maladie.

L'an 546, Baselin, général de Thiéobert, passe en Italie avec un corps d'armée, d'empêcher de plusieurs citadelles en ce pays, et par suite l'armée vaincue en Sicile, où il fut de grande prudence. Tout le sud des Goths, d'un monde la paix à Thiéobert, en se offrant des conditions avantageuses, qu'il accepta.

## CHILDBERT.

Childbert en Bourgogne, amiguet Anse, son neveu, tenu le Bourgogne, après avoir été en fuite Godefrid, et le parvint entre eux deux seulement Godefrid, après leur départ, restant dans son état.

Childbert; mais bientôt il se broillait, et les deux, donnés de part et d'autre, sont

## CLOTAIRE.

debert. Tous deux trahissent de concert à faire sonner les Auvergnats, après de Thierri, apprenant ainsi aux peuples à manquer de confiance à leurs souverains.

L'an 535, Childbert et Clotaire voyant Thierri, leur frère, à l'extrémité, se concertent pour le démentir ses vœux après sa mort, tandis que Thiéobert, son fils, s'annonce en Auvergne. Thiéobert, qui avait les espérances d'écarter leur dessein.

Childbert et Clotaire, avec Thiéobert, leur neveu, attaquent Godefrid, roi des Bourgognes, le défont, se rendent maîtres de toute la Bourgogne, qu'ils prièrent entre eux, et étaient entièrement en royauté. Les auteurs valent beaucoup sur le sujet des expéditions des rois francs en Bourgogne.

## CHILDBERT, ROI DE PARIS.

L'an 538, Childbert règne dans la ville d'Arles. Il donne le fief de Narbonne, dans le Châtillon, à S. Marcel, qui bâtit un monastère en ce lieu. Le fief n'était pas encore indécis, et ne le fut que très-long temps après.

L'an 539, Childbert règne dans la ville d'Arles. Il donne le fief de Narbonne, dans le Châtillon, à S. Marcel, qui bâtit un monastère en ce lieu. Le fief n'était pas encore indécis, et ne le fut que très-long temps après.

L'an 540, Childbert et Clotaire réunissent leurs troupes et les envoient en Espagne contre les Visigoths. Après avoir pris Pampelune, Calabre, et quelques autres villes, ils amiguet. Surmontant ainsi par respect pour S. Vincent, dans leur donne l'Église, ils levent la sainte. Cependant Théodis, roi des Visigoths, envoya contre eux Teudégiste avec des troupes. Ce général céda la rumeur aux rois des Français, et détruisit une partie de leur armée. Childbert passa à son retour par Mécon et par Châlons, portant le reliquaire de S. Vincent que ces deux églises prirent alors pour trésor et pour patron.

Childbert commença, environ l'an 543, l'église de S. Vincent à Paris, pour y placer l'Église de ce saint qui avait été opprimé d'Espagne.

L'an 545, (selon d'autres 543 ou 544), Clotaire meurt à Tours, où elle avait depuis longtemps la capitale. Son corps fut transporté à Paris, et fut dans la capitale.

## CLOTAIRE, ROI DE SOISSONS.

L'an 538, Clotaire épousa RADGODE, en espère, plus qu'il ne se laissa que de se servir.

L'an 539, Clotaire (ne se mit par quel motif) fut interrompu sur les termes de Childbert. Mais se trouvant à force égale, ils font bientôt la paix.

L'an 544, Radegonde se retire de Clotaire, et se consacre entièrement à Dieu dans un monastère qu'elle lui fit bâtir à Poitiers. Deux choses la déterminèrent à prendre ce parti, la vie dissolue de Clotaire et la mort de son frère que le prince avait fait mourir. Ce fut S. Méchal, évêque de Bayeux, qui donna le

THÉODÈRE.

Ce dernier prouva alors à ses voisins de Jaminien, qui avait en l'audace de se donner le titre de Francique, comme s'il eût vaincu les Français. Pour le contre-carrer, il prit, à l'exemple de Clévin, son aîné, la qualité d'écuyer, qu'il se vanta d'avoir eue jadis le jour où il était d'aller assiéger Combaix la chaise en couronnant un taureau sauvage. Non contents de Boile, indication 24, selon Marins d'Arves de sa sœur, VIOLETTE, fille de Warcon, roi des Lomel et d'une illustre famille romaine. Il se signala d'ailleurs à l'île, Revonne et Baginette. Après la mort éternelle qu'il avait levée sur eux.

## CHILDERT

et inhumé à côté de Cloris, son épouse, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, aujourd'hui sainte Geneviève.

**CLOTAIRE**

voile à l'indépendance sans le consentement de son époux. Voyez les difficultés qu'on trouve là-dessus dans *Hollander* (T. III, d'août, p. 51).

THÉODEBALDE, ou THIBAUD, ROI DE METZ.

L'an 548, *THEODOBALDE*, fils de Théodebert et de Deuteria, succède à son père. Cette même année l'empereur Justinien confirme au roi des Français la cession que les Ostrogoths leur avaient faite des terres qu'ils possédaient dans les Gaules, à condition qu'ils n'en font pas plus loin (Laccari). Ceux qui mettant cette confirmation en 540 avec l'abbé Dabos, ignorent ou ne font pas attention qu'Auzanais, promu l'an 543 à l'évêché d'Arles, ayant demandé le *pallium* au pape Vigile, ce pontife répondit qu'il ne pouvait le faire sans avoir prévenu l'empereur, et que l'année suivante il le lui envoya à la réquisition du roi Childebert et du consentement de l'empereur Justinien (Saxi, *Hist. prim. Eccl. Arlat.*, p. 110).

L'an 551, Justinien députa Innocence vers Théodébalde, pour le prier de joindre ses forces aux siennes contre Totila et les Ostrogoths, et pour lui redemander les places dont Théodébert, son père, s'était emparé. Théodébalde renvoya Léonce, et députa, vers Justinien, Enilaud, avec trois autres, qui, étant arrivés à Constantinople, terminent l'affaire pour laquelle ils étaient venus, et conviennent d'une trêve. L'an 552, Théodébalde est sollicité par Téias, roi des Ostrogoths, de se joindre à lui; mais les Français voulaient se rendre maîtres de l'Italie, sans s'engager dans aucune alliance. Buccelin et Lentharis, son frère, partent de nouveau pour l'Italie à la tête de soixante-dix mille hommes. Le patrice Narès oppose en vain des troupes à leur passage; ils marchent vers Rome, en faisant par-tout le dégât. Arrivés dans le *Sammium*, ils se séparent. Buccelin pénètre par la Campanie jusqu'au détroit de Messine, tandis que Lentharis ravage la Lucanie et l'Abruzze. Celui-ci, maltraité par la garnison de Pézaro, reprend la route d'Allemagne par où il était venu. Son armée est arrêtée sur les bords du lac de Garde, entre Vêrone et Trente, par une maladie contagieuse qui l'enlève avec une partie des siens. Buccelin, vers le même temps, revient sur ses pas, est attaqué par Narès sur les bords du Salurne, ou du Salsin, près de Capoue. Son armée est taillée en pièces, et les Français se retirent dans leur pays. L'an 555, Théodébalde est mort. Il avait régné dix-neuf ans, et avait eu pendant quelques mois. Il avait épousé Waldrade, sœur de Wisigarde, première femme du roi Théodébert, son père, toutes deux filles de Wacon, roi des Lombards, et par conséquent le père et le fils étaient en même temps beaux-frères. Les états de Théodébalde passent à Clotaire, son grand-oncle.

CHILDEBERT, ROI DE PARIS.

L'an 555, Childebert donna retraite à Cramno, fils rebelle de Clotaire, et fait un traité avec lui, après l'avoir fait jurer sur le tombeau des martyrs que jamais il ne se reconcilierait avec son père.

L'an 556, Childebert entre dans la Champagne rémoise, et la pille entièrement, tandis que Clotaire fait la guerre aux Saxons.

Childebert et Clotaire vers ce temps donnent une édition authentique de la loi salique, qui était proprement la loi des Francs. Il est douteux si c'est ici la première rédaction ou la réformation de cette loi. Ce qui est certain, c'est que les Francs, avant qu'ils eussent passé le Rhin, avaient une espèce de droit coutumier, puisqu'il est dit dans la préface de la loi salique, qu'on y abolit tout ce qui ressemblait le paganisme dans les anciennes coutumes des Francs. Cette loi est intitulée, *Pactum Legis Salicæ*, ce qui montre qu'elle fut publiée avec le consentement exprès de la nation.

L'an 558, le roi Chilbert termine le cours de sa vie le 25 décembre après un règne de quarante-huit ans, et a sa sépulture dans l'église de S. Vincent, qu'il avait fondée. Ce prince ne laissa que deux filles de la reine UTHROGOTTE, sa femme. Chilbert avait de l'humanité, du courage, de la religion, mais peu de talents et encore moins de politique.

Il faut distinguer trois commencements de règne dans Chil-  
debert : le premier à Paris l'an 511; le second à Orléans en 526;  
le troisième en Bourgogne l'an 531.

## CLOTAIRE, ROI DE SOISSONS.

L'an 555, contraint par ses soldats, Clotaire livre bataille aux Saxons; il est défait et demande la paix.

Il envoie ses fils, Caribert et Gontran, contre Cramme, leur frère, qui, ayant levé l'étendard de la révolte, dévastait, avec des troupes qu'il avait rassemblées, les états de son père. Cramme assiège et prend Châlons-sur-Saône.

L'an 538, Clotaire s'empare des états et des terres de Childébert, son frère, mort sans enfants mâles, et envoie en exil Ulrogrothe, sa veuve, avec ses deux filles, Crothberge et Crotsinde. Ces états lui appartenant par une loi fondamentale de la monarchie française. Agathias, auteur grec du VI<sup>e</sup> siècle, dit, après avoir rapporté la mort de Childébert : *Clotaire hérita seul de toute la monarchie, à l'exclusion de ses nièces, la coutume étant parmi les Francs que les femmes ne succèdent point au trône.*

Childebert et Clotaire sont les premiers rois de France qui aient fait battre de la monnaie d'or. L'empereur Justinien conseillait qu'elle fût reçue par tout l'empire dans le commerce, comme celle qui était frappée à son image.

## CLOTAIRE I, SEUL MAÎTRE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE.

L'an 558, Clotaire, devenu maître de toute la monarchie française après la mort de Childébert, vient d'habiter sa résidence à Paris. L'an 559, Cramme se révolte une seconde fois contre son père, et s'enfuit auprès de Conobert, comte de Bretagne.

L'an 560, Clotaire fait marcher des troupes contre Cramme et Conobert. Ce dernier est tué dans le combat. Cramme, ayant été pris après la bataille, est condamné à mort par son père. Des soldats, exécuteurs de ce jugement, l'attachent sur un banc, et après l'avoir étranglé mettent le feu à la maison où cette scène affreuse s'était passée. La femme et les filles de l'infortuné prince, qu'elles n'avaient point quitté, sont surprises par les flammes, tandis qu'elles baignent son corps de leurs larmes, et réduites en cendres avec lui (Greg. Tur., L. IV, c. 20).

L'an 561, Clotaire vient à Tours au tombeau de S. Martin. La fièvre, à son retour, lui prend dans la forêt de Guise en chassant; de là il vient à Compiègne, où il meurt après le 10 novembre. En mourant il dit : Ah ! combien est donc grand en moi le ciel qui dispose ainsi de la vie des plus grands rois ! *Uiva uva ! quam magnus est Rex ille carissus qui sic humiliter sublimis terræ Reges (Aimoin Flor. de Gest. Franc., L. 2) !* Cet homme, dit M. Guillard, se faisait une assez haute idée d'un roi de Soissons ou de Paris. Il avait régné 50 ans. Son corps fut porté à Soissons, et enterré dans l'église de S. Médard, qu'il avait commencée et que Sigebert, son fils, acheva. Clotaire laissa quatre fils qui suivirent, et une fille. Les quatre fils de Clotaire partagèrent entre eux ses états, à peu près comme avaient fait les enfants de Clovis. Il eut six femmes, selon les uns, ou seulement cinq, suivant les autres : Gonnegonde, veuve de Clodomir ; Rangone, morte l'an 589, le 15 août ; Ingone, mère de Chérebert, de Gontran, de Sigebert et de Clodovinsinthe, femme d'Alboin, roi des Lombards (M. de Sainte-Marthe prétendait qu'Ingone est la même que Gonnegonde) ; Argonne, sœur d'Ingone et mère de Chilpéric et de Chunsine morte avant son père ; Uxasine, ou Gonsine, mère de Cramme, de Bichilde et de Clotinde; et Waldrade, fille de Wacon, roi des Lombards, et mère d'Ingone et d'Ingeltrude, qui ne survécurent pas à leur père.

CARIBERT, ou CHÉREBERT,  
ROI DE PARIS.

L'an 561, CARIBERT, après la mort de Clotaire, son père, eut en héritage tout ce qui restait à Paris. Ses frères, héritiers de ce pouvoir, le chassèrent. Il fut au point avec eux, et obtint son rappel. Ce prince a dans son partage le royaume de Paris, tel qu'on avait pu d'abord son oncle Childébert, avec le Querci, l'Auvergne, et la partie de la Provence comprise entre la Durance et la rive.

le trouver, accompagné des grands du palais, et lui porter le bras en son, il lui annonce que le roi et la nation l'ont élu comte du palais, *Comitem Domus Regis*. Tous les moments se passent à ce noble choix, et au profond Gogon maître du palais, *Majorem Domus Regis* (Frodoz, p. 27). Comte et maître du palais étaient donc alors la même chose. Le maître du palais, dans son origine, n'était que l'assistant de la maison royale, et il y en avait autant que nos rois avaient de palais. Le premier domestique du roi, le maître devint premier officier du royaume.)

GONTRAN,  
ROI D'ORLÉANS ET D'ACQUOIGNON.

L'an 561, GONTRAN, devenu par son lot, roi d'Orléans et de Bourgogne, fait sa résidence tantôt à Châlons-sur-Saône, tantôt à Lyon. Ses états étaient composés de l'ancien royaume d'Orléans, tel que Clodomir l'avait possédé, de royaume de Bourgogne, du Viverra, et des pays situés entre le Rhône et la Durance.

## L'an 565, Gontran épouse AUSTAS-OLLE, ou BASILE.

L'an 566, ou, selon d'autres, 570, Gontran défit Sigebert, qui lui avait enlevé la ville d'Arles. Il lui enleva en son tour la ville d'Avignon, qu'il lui rendit ensuite par un traité de paix.

L'an 567, Caribert meurt après avoir régné environ six ans. Aimoin, et l'auteur des Gestes des Français, notent sa mort et le signale à Bloys. Grégoire de Tours, plus digne de foi, place l'avis et l'enterrement de Caribert à Paris. Caribert laissa seulement trois filles qu'il eut de sa reine Ingone, morte en 563, morte Bertha, ou Edithberge, qui épousa le roi de Kent, en Anglesie, Berthefide et Crodolide, religieuses, l'une à Tours, l'autre à Poitiers. Il avait répudié l'impératrice pour épouser successivement les deux filles qui le servaient, Manopave et Manonide, que Dieu en-

SIGEBERT I,  
ROI DE METZ.

L'an 561, SIGEBERT I commence à régner à Metz, et conserva le premier de son règne par le conseil de S. Nizier, évêque de Trèves, que Clotaire, son père, avait envoyé en exil.

Les Austrasiens s'élevèrent contre l'élévation d'un maître du palais, se réunirent au service du duc Chlodin, homme de cœur, et chassèrent Sigebert son refus et par son conseil lui résistèrent Gogon. Le ducendous Chlodin vi-

en son, il lui annonce que le roi et la nation l'ont élu comte du palais, *Comitem Domus Regis*. Tous les moments se passent à ce noble choix, et au profond Gogon maître du palais, *Majorem Domus Regis* (Frodoz, p. 27). Comte et maître du palais étaient donc alors la même chose. Le maître du palais, dans son origine, n'était que l'assistant de la maison royale, et il y en avait autant que nos rois avaient de palais. Le premier domestique du roi, le maître devint premier officier du royaume.)

L'an 566, Sigebert s'efforça de vaincre les Abas, horda de Huns, qui avaient fait une irruption dans les Gaules.

L'an 567, Sigebert se mit de Saisse, prend Childébert, fils de Chilpéric, dutait en chaise Chilpéric lui-même, et recouvre les villes qui lui avaient été enlevées.

L'an 568, il épousa RAUCHBERT, et célèbre dans l'histoire de France, qu'il avait envoyé chercher en Espagne par Gogon, son oncle, maître du palais d'Astoria. Elle était fille palme d'Athensgilde, roi des Visigoths.

L'an 569, vers le de Valmarie et de Firmin, qui avaient été depuis l'année précédente à l'empereur Justin par Sigebert.

L'an 568, les Abas, soutenus de Thourgion, s'élevèrent contre le nouveau roi le Rois et la France, Sigebert accourut avec son armée pour le repousser. Abandonné des siens, il se battit et pris dans une bataille par le duc des Abas. Le vainqueur, chargé de la honte glorieuse et de la terreur de son prisonnier, lui rend, avec la liberté, ses équipages, et lui offrit la paix avec son

CHILPÉRIC,  
ROI DE SOISSONS.

CHILPÉRIC commence à régner, l'an 561, à Soissons. Il avait voulu avoir Paris; ses frères s'y étaient opposés. Il imposa de grands tribus, qui réduisirent le plus part de ses sujets, et les obligèrent à abandonner leurs possessions.

L'an 566, tandis que Sigebert se occupait à repousser les Abas, Chilpéric se jeta sur ses états, et lui enleva Reims, avec d'autres villes.

L'an 567, Chilpéric est battu et mis en fuite par Sigebert, qui reprend ensuite les villes que ce prince lui avait prises. Mais il a la générosité de lui rendre Soissons, après s'en être emparé. Par complaisance pour Frédigonde, se concubine, Chilpéric répudia sa femme légitime, après avoir eu, dont il avait en trois fils et une fille.

L'an 568, Chilpéric épousa GATASBERT, fille aînée d'Athensgilde. Frédigonde accusa ce mariage, et fut punie.

L'an 568, Galieniste est trouvée morte dans son lit; Frédigonde est accusée de l'avoir fait étrangler. Chilpéric confirme ce soupçon, en épousant l'assassin.

## CARIBERT.

Iers pen de tous après, avec un fils, le seul fruit de ces deux mariages. Il prit ensuite pour quatrième femme Thérèse, ou Thérèse, que Gontran enleva dans un monastère d'Arles, après lui avoir enlevé ses biens.

L'an 573, grande victoire remportée par le pape Grégoire sur les Lombards qui avaient pénétré dans le royaume appelé aujourd'hui la Savoie et le Dauphiné (F. les rois et ducs de Bourgogne.).

## GONTRAN.

GONTRAN,  
ROI D'ORLÉANS ET DE BOURGOGNE.

L'an 573, Gontran assembla les évêques à Paris, pour appaiser les dissentiments qui existaient entre Sigebert et Chilpéric, mais sans succès. Ces prélats revinrent avec une lettre synodale à Sigebert, pour le détourner de prendre la défense de Brunehaut, que Gilles, évêque de Reims, avait ordonné évêque de Châlons.

L'an 575, Gontran, après avoir fait un traité de paix avec Sigebert, le rompit pour envoyer du secours à Chilpéric.

amir. Pen de jours après, Sigebert lui envoya un reconquêteur par un grand convoi de vivres dont les Abbes avaient un bon nombre.

## SIGEBERT.

SIGEBERT I,  
ROI DE METZ.

L'an 571, Sigebert arma contre Chilpéric à la sollicitation de Brunehaut, sa femme, pour venger la mort de Galasie, sa sœur.

L'an 574, S. Germain, évêque de Paris, exhorta, mais en vain, Brunehaut à dissuader Sigebert de faire la guerre à Chilpéric. Sigebert fit venir à son secours des troupes d'au-delà du Rhin, si bien qu'il eut un traité avec Chilpéric et Gontran, qui avait voulu d'abord l'opposer à ces troupes.

L'an 575, la guerre civile recommença entre Sigebert et Chilpéric; les évêques sont plus diligents, dit Grégoire de Tours, que sous la persécution de Dioclétien. Sigebert envoya les ducs Godegisile et Gontran au-delà de la Loire contre Thébaut, fils de Chilpéric. Il vint lui-même faire le siège jusqu'aux portes de Paris, en chassant Chilpéric et le poursuivant jusqu'à Tournai. Tandis qu'il assiégeait cette place, il est reconnu roi par tous les Neustriens, qui abandonnèrent Chilpéric. Mais c'est tout à fait sur la Seine, entre Paris et Orléans, pour y recevoir les Neustriens, que l'on se battit, et que l'on vainquit. L'un des rois fut tué, par deux domestiques de Frédégonde, l'un des fils, qui soit, avec deux fils, l'apostrophe, l'an 580, au prince Hermengilde, fils de Leodegisile, roi des Visigoths, et Clotaire. Sigebert était dans le quatorzième année de son règne, et le quatorzième de son âge. Son corps, inhumé d'abord au village de Laucelle, vint de Paris, fut depuis transporté à S. Méloin de Soissons, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau.

## CHILDEBERT, ROI DE METZ, OU D'AUTRICHE.

575. CHILDEBERT, né l'an 570 de Sigebert et de Brunehaut, était à Paris avec sa mère et ses sœurs, lorsqu'on y apprit la mort de son père. On y vit bientôt arriver Chilpéric, que le désir d'arrêter toute la famille de Sigebert y attirait. Il en voulait surtout à l'héritier de ce prince. Mais le duc Auslois, ou Gondoul, eut l'adresse d'enlever furtivement Childebert et de le transporter à Metz. Il y fut solennellement proclamé roi du consentement, dit Grégoire de Tours, des nations sur lesquelles Sigebert avait régné. On établit un conseil composé des principaux seigneurs d'Austrasie, pour gouverner pendant la minorité de ce prince.

## GONTRAN,

## ROI D'ORLÉANS ET DE BOURGOGNE.

L'an 576, les Lombards, conduits par trois de leurs ducs, font irruption dans les Gaules, et descendent la province d'Arles. Le général Monnaie vient à leur rencontre, les taille en pièces dans deux batailles, et oblige ceux qui s'étaient déjoints à s'en retourner.

L'an 577, Gontran ayant perdu ses deux fils, Clotaire et Clotaire, et n'ayant plus que deux filles, Chilpéric et Clotaire, adopta son neveu Chilpéric et le fit assiéger sur son trône, ce lui donna : Que nos intérêts soient communs, que le même bouclier nous couvre, que le même lance nous défende à l'aventure. Gontran avoit son gendre Neustrie pour soutenir ce jeune prince. Clotaire, fils de Chilpéric, et le général Didier, sont tués par Monnaie près de Limoges.

## CHILPÉRIC.

L'an 573, Chilpéric envoya Clotaire, son fils, avec le duc Didier, pour taire le siège sur les terres de Gontran. Mais ils sont tués et tués en fuite par le pape Grégoire.

CHILPÉRIC,  
ROI DE BOURGOGNE.

L'an 573, Thébaut, deuxième fils de Chilpéric, envoyé par son père contre Sigebert, se rend maître de plusieurs villes de Neustrie, et met sous contribution la Touraine, la Poitou, le Limousin, le Quercy, le pays d'Aquitaine, et pille tous monastères (Bouquet t. III, pp. 71-72.).

L'an 574, conférence, menée par des personnes sages, entre les trois monarques, Gontran, Chilpéric et Sigebert, dans l'église de S. Louis de Troyes. Ils s'entre-tiennent dans la main en signe de réconciliation. Mais peu de temps après Chilpéric et Sigebert forment le dessein de tuer Gontran (Chron. F. d'au.).

L'an 575, Chilpéric, de nouveau brouillé avec Sigebert, envoya son fils Thébaut ravager les états de ce prince, ainsi au-delà de la Loire, tandis que lui-même va faire le siège dans la Champagne. Thébaut engage sérieusement une bataille où il périt avec une partie de son armée. Son corps est levé par le duc Auslois, qui le porta à Angoulême où il est inhumé. Chilpéric cependant, poursuivi par Sigebert, est contraint à s'enfuir en direction de Tournai. Il est assésé, et il n'est pas sûr que lorsque il apprend que son neveu, après avoir été tué, l'on délivre de Sigebert.

Chilpéric, après l'assassinat de Sigebert, vint à Metz, le cœur rempli d'une joie malicieuse de fuir. Il fit élever la première de ces deux poissies au milieu des larmes qui les Austrasiens versèrent sur le bon maître qu'ils venaient de perdre. Il immola à la sainte Eglise, l'un des favoris de Sigebert. Nous ignorons au secret la nuit de supplier souvent qu'il lui soit subit. De Metz, il vint vers Paris, il envoya le reine Brunehaut prisonnière à Rouen, et reçut les deux filles de cette princesse à Nevers ; mais le fils de Sigebert lui échappa par l'adresse d'un gentil serviteur qui l'emmena furtivement dans une cachette.

CHILPÉRIC,  
ROI DE BOURGOGNE.

L'an 576, Mérovée, envoyé par Chilpéric, son père, en Poitou pour conquérir cette province sur Childebert, arrive à Tours, d'où, après avoir conquis ses troupes, il s'en va vers le Maine pour voir Auslois, sa mère, confinée dans un château de cette ville, et de là se rend à Rouen, où il dépense le reste de son argent, et se retire à Paris. Chilpéric à cette nouvelle vint à Rouen, et il y revint son fils avec lui, laissant dans cette ville Brunehaut, son bonnet de nuit, ainsi que ses sœurs, et il ramena ses Austrasiens qui le trahissaient avec menace. Brunehaut en fut très-aise pour éviter Frédégonde, avec sa



## GONTAUN.

## CHILDREBERT.

## CLOTAIRE II.

façon, arbrait en progrès. *Amis* dont Gontaut par Louvigny, le premier de son clivage, livré à ses ennemis et mit à mort. Gontaut fait par Mammole les mêmes avec Sagittaire et d'autres complices de sa révolte. Dans la disposition de Mammole il se trouva trois cent quarante mules de vaisselle d'argent. Gontaut le fait briser pour en faire des ardoises, et ne se réserve que deux plats, dont ce n'est assez pour le service de sa table. Gontaut voulait venger la mort de b. Hermengilde et d'Ingouise, sa femme, morts tous deux pour la foi l'an 555. Hermengilde par le fer, Ingouise par les cruels traitements et par l'air en Alsace, avaient une ardeur en Espagne contre le roi Louvigny, auteur de ces cruautés. Ses généraux n'ayant pas bien fait leur devoir, il les rappelle, et envoie pour le remplacer, l'an 556, le duc Louvigny avec Nicétius, duc d'Avignon. Au bruit de l'approche de ces deux grands capitaines, Romeuse se retire, et Louvigny envoie des ambassadeurs à Gontaut pour lui demander la paix. Ce prince les congédie sans leur rien promettre. Louvigny envoie une seconde ambassade qui se fut par leurs sollicitations.

roi, où il avait été appelé sous prétexte de l'entretenir de quelques affaires importantes; Union attaquée dans un vieux château où il était réfugié, mort et n'y défendant les armes à la main; Bertulde est assassiné dans l'église de Verdun où il se tenait renfermé; comme dans sa suite inviolable. Giffus, évêque de Ratis, prisonnier, était sous du complot; mais il vivait à bout, par ses complaisances, d'éviter le châtiment qu'il méritait. *Grégoire, Turpin, de v. 29.*

L'an 556, il suit au roi Childrebert en lieu qui est tenu sur les fonts par le S. évêque de Trèves, Maguerite, et comme Thierobert. A l'occasion de la naissance de son fils Childrebert reçoit une ambassade du roi Gontaut, avec de riches présents.

L'an 556 (et non 559) Frédégonde fait assassiner, le jour de Pâques (14 avril), Boitard, évêque de Rouen. Le crime de ce prélat, sous prétexte de Frédégonde, était d'avoir donné la bénédiction nuptiale à Mérovée et Brunehaut. Childrebert avait fait déposer pour ce sujet au comte de Paris *de v. 29*. Mais Frédégonde le voyait depuis établi sur son siège, prit cela pour un affront qu'elle leva dans son sang.

L'an 557, Frédégonde envoie des ambassadeurs à Gontaut pour le ruer. Un homme, après avoir pour taise le coup dans l'égout, lorsque le roi vint d'arriver à main, est surpris et avoue le complot. Les ambassadeurs sont envoyés en exil.

L'an 557, Gontaut repète une troisième ambassade auprès du Ricécide, successeur de Louvigny. Ce nouveau roi, qui avait endossé la foi catholique, ne s'endort pas à un pareil refus. Il croyait, non sans raison, qu'un roi pieux comme Gontaut se ferait un devoir d'écarter son ennemi à sa prière. Longin, l'empereur de la république, et qui était son ami, lui fit la profession d'une même foi. Les mêmes ambassadeurs vont trouver Childrebert, et font alliance avec lui au nom de leur maître.

L'an 558, il suit à Childrebert un second fils qui le S. évêque de Cassillon, Veranus, tient sur les fonts mêmes, et auquel il donne le nom de Thierobert, ou Thierobert. Childrebert reçoit à ce sujet une nouvelle ambassade de la part du roi Gontaut, qui lui donne un rendez-vous à Childrebert, le duc de Longin, à l'extrémité de la Bourgogne. Les deux rois, s'y étant rendus avec la reine Brunehaut, se donnent réciproquement toutes les marques de l'amitié la plus sincère, reconvoquent et confirment leurs anciennes conventions, et font un nouveau traité de

des articles de ce traité, il fut convenu que les sujets respectifs des deux princes jouiront de la même liberté de conscience jusqu'à la mort du roi Clotaire I, et que ceux qui en avaient été privés y seraient rétablis: De ce quod per munificentiam procedentem Regem uniuscuiusque usque ad transiitum gloriosorum memorum Chlotarii. Regis proutque, cum servitute proutque, et quod exinde fidelibus personis ablatum est, de proutque respectu *(Grégoire Turpin, l. ix, c. 45)*. On a vu de ces deux que les bénéfices des deux furent déclarés perpétuels et irrévocables. Cela est si peu vrai que cinq jours après les paroles citées il est dit: *His itaque ad placitum positis, ut si qui postea proutque aut quocunque caliditate, tempore quoque transiitum, unum beneficium, non repromissum, quous in presentem excolat, amittat.* Il faut cependant convenir que par ce même traité les rois Brunehaut, mère de Childrebert, Fastruc, sa femme, et Chlotaric, sœur de ce prince, sont non seulement maintenues dans la possession de leurs possessions, mais encore autorisées à disposer en faveur de qui bon leur semble, d'une partie des terres données de leur main, en ce quod, de la manière que ces conditions demeurent liées et solidaires perpétuelles, sans que jamais on puisse y donner atteinte: *Ut si quid de gratia fidelium vel operum... pro arbitrio sui voluntate facere aut causam conferre voluerint, fidei soliditate in perpetuum continetur, nec a quocunque transiitum illorum alio tempore convellatur.* On voit par là le pouvoir qu'avaient alors nos rois d'allouer, quand ils le jugeaient à propos, leur domaine à perpétuité. Mais ils ne prétendaient point l'exercer en donnant des terres au laïque.

L'an 558, Gontaut, plaignant contre Childrebert de ce qu'il avait reçu l'ambassade de Ricécide, et fait alliance avec ce prince, est sur le point de rompre avec lui, mais il est arrêté par Grégoire de Tours, qui s'était fait lire le traité d'Andely, il promet, avec serment, de l'observer inviolablement: il n'y eut pas, depuis cette union, aucune rupture entre Gontaut et Childrebert; au contraire, ils vécurent toujours depuis dans une étroite union, à quelques exceptions près de la part de Gontaut, mais qui ne durèrent pas.

L'an 558, Auribach, roi des Lombards, envoie demander à Childrebert, sa sœur, Clotowinda en mariage, et l'obtient; mais comme dans le même temps le service des ambassadeurs de Ricécide, roi d'Espagne, pour faire la demande de la même princesse, il envia sa parole. Apprenant ensuite que Gontaut est irrité contre lui de l'alliance qu'il avait faite avec l'Espagne, il lui envoie Grégoire, évêque de Tours, pour l'appaiser. Le mariage de Clotowinda, avec Ricécide, fut rompu.

L'an 559, Childrebert, entre, pour la troisième fois, en Italie, ne lui est complètement battu par le roi Auribach.

Flotentin, maître de la maison de Childrebert, vient de la part de son maître avec d'autres officiers en Poitou, pour travailler à un nouveau ordonnance. Après avoir sondé le peuple, qui se trouvait le fardeau de l'imposition trop inégalement réparti, les commissaires établissent, à leur profit, sur les terres, pas le droit de leur maître, ceux de l'immense de l'immense. Mais l'évêque et les habitants de Tours s'y opposent, alléguant les franchises que l'évêque et Childrebert leur ont concédées par respect pour S. Martin.

La même année, Childrebert envoie trois ambassadeurs à l'empereur Maurice, qui était alors à Corinthe. Un de ces domestiques vint au rendez-vous de la ville, et le tue. Le peuple se jette sur les ambassadeurs qui sont mis en pièces. L'empereur Maurice fit satisfaction, l'année suivante, au roi d'Austrasie, sur sa mort.

L'an 559, Clotowinda, fille du roi Childrebert, et Basine, fille de Chliric, toutes deux religieuses, à Sainte-Croix de Fontenay, se révoltent contre leur abbaye, l'abbaye, sortent de leur monastère, et vont trouver les fils de leur père. Cette affaire eut des suites (Voyez les conciles de Poitiers et de Metz, tenus en 560).

L'an 559, Gontaut envoie une armée dans la Septimanie contre les Goths; elle est vaincue en partie et périt par la mauvaise conduite de Gontaut-Bosco, qui la commandait.

Le roi Gontaut, chassé dans la forêt de Yonge, s'appuyait qu'en y a eu un bailli. Le grand-duc, nommé Clotowind, chassé dans la prison, s'était fait le comte. Gontaut oblige Clotowind à se justifier par la duel. Le lieutenant et le champion du châtiment s'entre-tuent. Clotowind, par la mort de son champion d'écrit comble, se venge le prince de son attentat à son poteau à l'épée; basine et violation manifeste de la loi laïque qui se condamnait qu'à une composition pour le cas où Clotowind était tombé.

L'an 560, Gontaut fait marcher une armée contre

L'an 560, Childrebert, pour réparer le mauvais

## GONTRAN.

les Bretons, qui dérobèrent les pays Nantais et Bretons. Il se donna un combat entre les Bretons et les Franks, où le capitaine Bepollon fut tué par les Bretons.

L'an 501, Gontran, invité par Frédégonde de venir à Paris tenir sur les fonts de baptême Clovis II, s'y rend, et présente l'enfant qui est baptisé.

L'an 503, Gontran meurt le 28 mars, âgé d'environ 60 ans, après un règne de 33 ans (Voy. les rois de Bourgogne). Ses femmes furent VÉNÉDICTE, qu'on tient n'avoir été que concubine, MARCATHÈRE, qu'il répudia, et AUSTÉRIQUE. Ce prince était maître de six sujets qui ne dépendaient que de lui sous son nom. Quand il arrivait à Orléans, le peuple allait au devant de lui avec des lanternes, en criant VIVE LE ROI. Il lui fut donné le titre de saint, d'après quelques martyrologes, il fut suppose qu'il a été tué par une grande pierre sur les fonts baptismaux que l'histoire lui reproche.

## CHILDEBERT.

Succès de la précédente campagne, envoi contre les Lombards deux corps d'armée, dont l'un, commandé par le duc Andolme, n'osa ni faire de siège ni livrer de bataille; l'autre, commandé par Culin, prit quelques places dans le Trentin et se retira avec quelques dépouilles; ce qui se compensa pas les pertes que les miliciens lui avaient occasionnées.

Le même année, Gilles, évêque de Reims, obéissant le pape qui Childébert lui avait accordé, complaisamment avec le comte de Saint-Quentin, le grand trésorier de Galles, et Suppinne, gouverneur des enfants de ce monarque, pour l'engager à répudier la reine Falthebe, sa femme, et choisir la reine Brunehaut; avec la résolution de l'emprisonner lui-même si l'un ne pouvait obtenir de lui ces deux articles. Il y a tout lieu de croire que Frédégonde avait parti à cette intrigue bien digne d'elle. Quoi qu'il en soit, le secret ayant été éventé, le comte et le trésorier furent privés de leurs charges et leurs biens; le gouverneur et le trésorier d'ailleurs d'être fait son successeur; l'un d'un paillard qui elle proposait au roi, en montrant d'un fer rouge au front, et l'autre d'un conseil de Metz qui le déposa.

L'an 503, Childébert succède à Gontran, son oncle et son père d'adoption, dans les royaumes d'Orléans et de Bourgogne et dans une partie de Paris. Non content de cette riche succession, il ajouta le duché de Vintzen, avec Gornouille, pour s'emparer des états de Clovis, son cousin. Bataille de Drunoy, dont le Saisonnais, où Vintzen est défilé par un armée de Landri, sire du palais de l'histoire. Tassillon est élu roi de Bavière par Childébert.

L'an 503, les Varnes, dont le duc de la mer Germanique, vers l'ancienne embouchure du Rhin, excités par les démons de Frédégonde, font irruption sur le territoire d'Autriche. Childébert marche contre eux, les bat, et leur fait couler une grande perte, que depuis cette époque ils ne figurent plus dans l'histoire.

L'an 505, ordonnance de Childébert, publiant le champ de Mars, près de Cologne, le 20<sup>e</sup> année de ce prince, le 28 février. Elle est comprise en quinze articles, dont le premier porte que quiconque aura fait un autre mariage et sans raison, soit par de mort, sans qu'il puisse se racheter par aucune composition (selon Caput, T. I, col. 18). C'est qu'ordinairement, suivant le loi des Franks, le meurtrier rachetait sa vie en composition pour une somme avec les parents de celui qu'il avait tué. Or, Brunehaut place cette ordonnance en 505, et l'attribue à Childébert I. Mais ce prince n'était point maître de Cologne d'où elle est datée, et n'était point en Allemagne en 505.

Le décret de Childébert, daté de l'an 505, est composé de plusieurs lois faites en différentes années au champ de Mars. La première est du champ de Mars tenu à Andernach en 505; la 2<sup>e</sup> est de celui de Mactricht en 505; la 3<sup>e</sup> est de l'an 501. Les suivantes sont du champ de Mars tenu à Cologne en 505. Celle qui réforme la loi de l'Évêché de Cologne ou du duc de Cologne, doit être de l'an 503 ou 504, et elle n'est pas du champ de Mars tenu à Cologne en 505, dans lequel fut rédigé le décret avec son préambule.

L'an 505, Childébert meurt empoisonné, comme l'on croit, dans le 20<sup>e</sup> année de son âge, et le 20<sup>e</sup> de son règne. Il laissa de la reine FALTHEBE ou FALDEBRIDE, son épouse, morte, dit-on, le même jour que lui, deux fils qui sont mis en possession de ses états, et une fille nommée Thérèse.

## THIÉRI II, ou THEODORIC, ROI D'ORLÉANS ET DE BOURGOGNE.

501. THIÉRI, ou THEODORIC, second fils de Childébert, âgé de neuf ans, succède à son père l'an 501, et a le royaume de Gontran, c'est-à-dire d'Orléans et de Bourgogne. Il choisit Orléans pour sa demeure.

Brunehaut administre les deux royaumes en qualité de régente pendant la minorité de son petit-fils. Cette princesse et Frédégonde n'ont plus personne au-dessus d'elle pour les contenir, déplaçant sans leur initiative réciproque et cherchant à enlever l'une sur l'autre. Le régime de Brunehaut ayant fait ses prémisses assés après la mort de Childébert, se jeta à la tête de ses troupes dans le Peris, où elle s'empara de plusieurs places qui appartenait à la couronne d'Autriche. Brunehaut vint à la tête une armée de : laquelle elle marcha, accompagnée de son petit-fils, contre sa rivale et son oncle. On vint au milieu dans la plaine de l'ère dit Lufen (en latin Lufen) près de Charny, entre Leun et Saisonnais. La bataille fut sanglante, et la victoire se donna pour Clovis.

## THEODERET II, ROI D'ALSTRAHE.

501. THEODERET, l'un des fils de Childébert, âgé de 10 ans, succède à son père, et pour son partage le royaume d'Autriche, et fait sa résidence à Metz.

L'an 505, Brunehaut fait partir le duc Vintzen, père de sainte Glominde.

L'an 505, Childébert, par le conseil des grands d'Autriche, chasse la reine Brunehaut, son oncle. Elle fut tellement abondamment, dit un ancien, qu'elle fut trouvée seule au milieu de la campagne, elle s'enfuit au lieu que devint son oncle par une pauvre femme qui le reconduisit, et la conduisit à la cour de Thiéri.

L'an 505, on, selon le P. Pagi, l'an 505, Frédégonde vint à Paris, princesse inépuisable à Paris par ses vices et par son génie historique. Une preuve de son habileté dans l'art de régner, c'est que, toute dévotion qu'elle eût pour ses rois et son caractère, puisqu'il se lève de méditation contre elle pendant son gouvernement. Elle fut la cause de l'effacement de S. Vincent, surpasseur de S. Germain-des-Près, depuis de son époque.

L'an 600, Clovis est déposé par les rois Théodébert et Thiéri, dont le Gaius, et d'échappe pour la suite. Il se sauva d'abord à Paris, et de là dans le forêt d'Ardenne, jusqu'à l'abbaye de Fontenay. Enfin épuisé de son pègre, il fut avec Thiéri et Théodébert un traité par lequel il céda sa première femme et qu'il possédait entre la Seine, la Loire et l'Yonne.

L'an 509, Thiéri donne retraite à la reine Brunehaut, son oncle, chassée d'Autriche. Cette princesse lui personne que Thiéri n'est pas son caractère, mais, après l'avoir prié, Thiéri se livre avec elle, et lui en conseil, et lui en conseil beaucoup de mal.

L'an 600, Thiéri et Théodébert taillent en pièces l'armée de Clovis sur la rivière d'Orsanne, près du village de Dormelles; à deux lieues de Meus, s'emparaient ennemi de la partie du Gaius qui longe la Seine, et s'arrêtaient à Meus.

L'an 602, Thiéri et Théodébert subjuguèrent les Gauxois, et les rendent tributaires.



## THIÉRI II.

L'an 664, Thiéri, comte Berthoude, maître du palais, pour lever des impôts il est inquiété par Miron, fils de Clotaire, et le maître Landri, qui l'obligent à se retirer dans Orléans ou la Frégné. Thiéri marche contre Miron et Landri; on en vient aux mains près de ruisseau d'Empes. Berthoude, qui était sorti d'Orléans pour secourir l'armée de Bourgogne, est tué dans l'action, Miron pris, et Landri mis en fuite. Thiéri entre ensuite victorieux dans Paris. Il ne passa pas plus loin son royaume, et consentit à la paix que Clotaire lui demanda.

L'an 665, Protade, établi maître du palais par Thiéri, suivait les intentions de Brunehaut dont il était l'ami, marche avec ce prince contre Thiodobert, son frère, qui lui disputait l'Alsace. Les grands de Bourgogne, arrivés en Austrasie, se joignent l'un contre le maître qu'ils haïssaient. Des soldats faisaient le pillage et le pillage dans la capitale du roi. Ce massacre ne resta pas impuni. Mais il procura une réconciliation ou du moins une suspension d'armes entre les deux frères. Protade fut remplacé par Claude, gendre de son oncle Thiéri, le digne associé de son règne, suivant Atton, par dit et depuis d'après M. Boulet, fut lapidé S. Didier, évêque de Vienne, à l'invitation de Brunehaut qui se croyait notée dans les remontrances qu'il faisait à ce prince sur les excès de sa vie.

L'an 668, Thiéri recevait à Viterbe, ou Bette-rie, roi d'Espagne, sa fille Ermenberg, qu'il avait demandée en mariage, et qui lui avait été envoyée l'année précédente. Viterbe, prince de cet affinité, en vint avec lui, et s'éleva d'obtenir à son parti les rois Clotaire et Thiodobert, avec Agé, un Agilolph, roi des Lombards, pour faire la guerre à Thiéri.

L'an 669, Thiéri, excité par le roi Brunehaut, chassé de son monastère de Luxeuil, S. Colomban, pour le point des remontrances qu'il ne cessait de lui faire sur le dérèglement de sa conduite. Le libéré avec laquelle ce saint parait au roi et à son conseil, trouvaient peu d'approuvateurs auprès lui, et moins encore d'imitateurs.

L'an 670, Thiodobert, qui ne cessait de réclamer l'Alsace, se jette dans cette province, et, les armes à la main, demande à Thiéri d'en payer par la cession des seigneurs. Thiéri, par le conseil de Brunehaut, y consent. On attaque le château de Solothurn, aujourd'hui Seltz, entre Strasbourg et Séverac, pour le lieu de la conférence, et les deux princes y ont de si nombreux soldats qu'ils ont pu enlever à Thiéri, qui ne se sentait pas de se défendre, de se retirer dans la ville de Bâle, où il se réfugia. Thiéri ne fut pas plus tôt en sûreté qu'il se vit environné d'une armée innombrable d'Allemands. L'Alsace ne fut plus alors un sujet de dispute. Thiéri pour se tirer du mauvais pas où il s'était engagé, le cède à son frère sans aucune difficulté.

Thiéri, de retour chez lui, la rage dans le cœur, apprend avec accablé de dégoût que les Allemands voisins du Rhin viennent de faire irruption dans la Bourgogne transjurane. Il envoie contre eux les comtes Herpin et Abbelin, qui sont défaits.

L'an 671, Thiéri, qui depuis l'abandon forcé qu'il avait fait de l'Alsace à son frère s'occupait des moyens de la recouvrer, déclare de nouveau la guerre à Thiodobert. Les deux armées s'étant rencontrées dans le plain de Toul, on en vint à une bataille, où Thiéri vainqueur, après un grand carnage des Austrasiens, s'en fait son frère qu'il pourait enlever à Colonne. Après son déshonneur, Thiodobert se rendit pour s'enlever une autre source de saux et de thionville, avec laquelle il vint camper à Toul. Thiéri, qui l'y attendait de pied ferme, gagna la bataille qu'il lui présente. Mais la victoire fut long-temps disputée, et la nuit dura plusieurs heures sans qu'un reculé de part ni d'autre. Finalement, et après la déroute, on voyait des bataillons entiers de corps morts gisant en terre sang, et à terre les uns contre les autres, que plusieurs étaient debout comme s'ils avaient encore vivants. Le vainqueur s'étant mis aux trousses des fuyards, jucha de leurs cadavres le comte de Toul jusqu'à Colonne, où il s'en vint pour piller les trésors de son frère. Des émissaires envoyés par Brunehaut après ce prince qu'il avait accompagné au-delà du Rhin, lui firent savoir et amenèrent à Thiéri, qui, après l'arriver d'empêcher de se remuer, le fit conduire à Châlons-sur-Saône, où la reine Brunehaut lui fit d'abord couvrir les cheveux en signe de dégratation, et peu de jours après lui fit mourir à l'âge de vingt-sept ans. Il avait eu de son deux femmes quatre fils, dont l'aîné, nommé Sigebert, est regardé par quelques-uns comme le type de l'ancienne maison de Habsbourg. On ignore la date des deux suivants, Gondebert et Lothaire. Miron, le 3<sup>e</sup>, est la seule brisée contre une pierre par ordre de Thiéri, suivant Frédégaire (Ch. 2, p. 28).

## THIÉROBERT II.

L'an 664, Thiodobert se joint à son frère Thiéri contre Clotaire, il se donne une bataille où il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre. Thiodobert fut à l'empêchement un traité de paix avec Clotaire; il se maria en mariage sa fille à Adalabert, qui est nommé un royaume des Lombards. Les Français et les Lombards se jurèrent une paix éternelle.

L'an 665, Thiodobert demanda à son frère l'Alsace, le Sauton et la Torgue, qui avaient fait partie antérieure du royaume d'Austrasie, et que Childebert en avait dévolus pour les princes du royaume de Bourgogne. Ils se mettaient en campagne, choisis de leur côté, et sont près d'en venir aux mains; mais la mère de Protade, maître de Thiéri, et le principal instigateur de la guerre, et la passion de ses courtisans, suspendent pour quelque temps les hostilités.

conséquent l'an 667 (et non pas 668, comme on l'a dit), Thiodobert recevait les ambassadeurs de Clotaire et de Viterbe, roi d'Espagne, et envoyait son ambassadeur particulier avec eux vers Agé, un Agilolph, roi des Lombards, pour conclure ensemble une quadruple alliance contre Thiéri. Mais ce grand projet n'eut aucune suite.

L'an 668, Thiodobert recevait les ambassadeurs de Clotaire et de Viterbe, roi d'Espagne, et envoyait son ambassadeur particulier avec eux vers Agé, un Agilolph, roi des Lombards, pour conclure ensemble une quadruple alliance contre Thiéri. Mais ce grand projet n'eut aucune suite.

L'an 669, Thiéri, excité par le roi Brunehaut, chassé de son monastère de Luxeuil, S. Colomban, pour le point des remontrances qu'il ne cessait de lui faire sur le dérèglement de sa conduite. Le libéré avec laquelle ce saint parait au roi et à son conseil, trouvaient peu d'approuvateurs auprès lui, et moins encore d'imitateurs.

L'an 670, Thiodobert, qui ne cessait de réclamer l'Alsace, se jette dans cette province, et, les armes à la main, demande à Thiéri d'en payer par la cession des seigneurs. Thiéri, par le conseil de Brunehaut, y consent. On attaque le château de Solothurn, aujourd'hui Seltz, entre Strasbourg et Séverac, pour le lieu de la conférence, et les deux princes y ont de si nombreux soldats qu'ils ont pu enlever à Thiéri, qui ne se sentait pas de se défendre, de se retirer dans la ville de Bâle, où il se réfugia. Thiéri ne fut pas plus tôt en sûreté qu'il se vit environné d'une armée innombrable d'Allemands. L'Alsace ne fut plus alors un sujet de dispute. Thiéri pour se tirer du mauvais pas où il s'était engagé, le cède à son frère sans aucune difficulté.

Thiodobert, de retour chez lui, la rage dans le cœur, apprend avec accablé de dégoût que les Allemands voisins du Rhin viennent de faire irruption dans la Bourgogne transjurane. Il envoie contre eux les comtes Herpin et Abbelin, qui sont défaits.

L'an 671, Thiéri, qui depuis l'abandon forcé qu'il avait fait de l'Alsace à son frère s'occupait des moyens de la recouvrer, déclare de nouveau la guerre à Thiodobert. Les deux armées s'étant rencontrées dans le plain de Toul, on en vint à une bataille, où Thiéri vainqueur, après un grand carnage des Austrasiens, s'en fait son frère qu'il pourait enlever à Colonne. Après son déshonneur, Thiodobert se rendit pour s'enlever une autre source de saux et de thionville, avec laquelle il vint camper à Toul. Thiéri, qui l'y attendait de pied ferme, gagna la bataille qu'il lui présente. Mais la victoire fut long-temps disputée, et la nuit dura plusieurs heures sans qu'un reculé de part ni d'autre. Finalement, et après la déroute, on voyait des bataillons entiers de corps morts gisant en terre sang, et à terre les uns contre les autres, que plusieurs étaient debout comme s'ils avaient encore vivants. Le vainqueur s'étant mis aux trousses des fuyards, jucha de leurs cadavres le comte de Toul jusqu'à Colonne, où il s'en vint pour piller les trésors de son frère. Des émissaires envoyés par Brunehaut après ce prince qu'il avait accompagné au-delà du Rhin, lui firent savoir et amenèrent à Thiéri, qui, après l'arriver d'empêcher de se remuer, le fit conduire à Châlons-sur-Saône, où la reine Brunehaut lui fit d'abord couvrir les cheveux en signe de dégratation, et peu de jours après lui fit mourir à l'âge de vingt-sept ans. Il avait eu de son deux femmes quatre fils, dont l'aîné, nommé Sigebert, est regardé par quelques-uns comme le type de l'ancienne maison de Habsbourg. On ignore la date des deux suivants, Gondebert et Lothaire. Miron, le 3<sup>e</sup>, est la seule brisée contre une pierre par ordre de Thiéri, suivant Frédégaire (Ch. 2, p. 28).

## CLOTAIRE II.

et un second le duc de Neuchâtel, situé entre la Seine, l'Oise, l'Aisne et l'Océan.

L'an 664, Clotaire envoie son fils Miron, et Landri, maître du palais, avec une armée, contre Berthoude, maître du palais de Thiéri, et envahit une partie de son royaume. Thiéri marche en l'année suivante, et l'ayant rencontré près d'Empes, la charge avec tant de vigueur, que Landri tombe honteusement la tête, laissant Miron sans pouvoir de son oncle. Thiéri le rend comme à son père, avec lequel il fait la paix.

L'an 665, Protade, établi maître du palais par Thiéri, suivait les intentions de Brunehaut dont il était l'ami, marche avec ce prince contre Thiodobert, son frère, qui lui disputait l'Alsace. Les grands de Bourgogne, arrivés en Austrasie, se joignent l'un contre le maître qu'ils haïssaient. Des soldats faisaient le pillage et le pillage dans la capitale du roi. Ce massacre ne resta pas impuni. Mais il procura une réconciliation ou du moins une suspension d'armes entre les deux frères. Protade fut remplacé par Claude, gendre de son oncle Thiéri, le digne associé de son règne, suivant Atton, par dit et depuis d'après M. Boulet, fut lapidé S. Didier, évêque de Vienne, à l'invitation de Brunehaut qui se croyait notée dans les remontrances qu'il faisait à ce prince sur les excès de sa vie.

L'an 668, Thiéri recevait à Viterbe, ou Bette-rie, roi d'Espagne, sa fille Ermenberg, qu'il avait demandée en mariage, et qui lui avait été envoyée l'année précédente. Viterbe, prince de cet affinité, en vint avec lui, et s'éleva d'obtenir à son parti les rois Clotaire et Thiodobert, avec Agé, un Agilolph, roi des Lombards, pour faire la guerre à Thiéri.

L'an 669, Thiéri, excité par le roi Brunehaut, chassé de son monastère de Luxeuil, S. Colomban, pour le point des remontrances qu'il ne cessait de lui faire sur le dérèglement de sa conduite. Le libéré avec laquelle ce saint parait au roi et à son conseil, trouvaient peu d'approuvateurs auprès lui, et moins encore d'imitateurs.

L'an 670, Thiodobert, qui ne cessait de réclamer l'Alsace, se jette dans cette province, et, les armes à la main, demande à Thiéri d'en payer par la cession des seigneurs. Thiéri, par le conseil de Brunehaut, y consent. On attaque le château de Solothurn, aujourd'hui Seltz, entre Strasbourg et Séverac, pour le lieu de la conférence, et les deux princes y ont de si nombreux soldats qu'ils ont pu enlever à Thiéri, qui ne se sentait pas de se défendre, de se retirer dans la ville de Bâle, où il se réfugia. Thiéri ne fut pas plus tôt en sûreté qu'il se vit environné d'une armée innombrable d'Allemands. L'Alsace ne fut plus alors un sujet de dispute. Thiéri pour se tirer du mauvais pas où il s'était engagé, le cède à son frère sans aucune difficulté.

Thiéri, de retour chez lui, la rage dans le cœur, apprend avec accablé de dégoût que les Allemands voisins du Rhin viennent de faire irruption dans la Bourgogne transjurane. Il envoie contre eux les comtes Herpin et Abbelin, qui sont défaits.

L'an 671, Thiéri, qui depuis l'abandon forcé qu'il avait fait de l'Alsace à son frère s'occupait des moyens de la recouvrer, déclare de nouveau la guerre à Thiodobert. Les deux armées s'étant rencontrées dans le plain de Toul, on en vint à une bataille, où Thiéri vainqueur, après un grand carnage des Austrasiens, s'en fait son frère qu'il pourait enlever à Colonne. Après son déshonneur, Thiodobert se rendit pour s'enlever une autre source de saux et de thionville, avec laquelle il vint camper à Toul. Thiéri, qui l'y attendait de pied ferme, gagna la bataille qu'il lui présente. Mais la victoire fut long-temps disputée, et la nuit dura plusieurs heures sans qu'un reculé de part ni d'autre. Finalement, et après la déroute, on voyait des bataillons entiers de corps morts gisant en terre sang, et à terre les uns contre les autres, que plusieurs étaient debout comme s'ils avaient encore vivants. Le vainqueur s'étant mis aux trousses des fuyards, jucha de leurs cadavres le comte de Toul jusqu'à Colonne, où il s'en vint pour piller les trésors de son frère. Des émissaires envoyés par Brunehaut après ce prince qu'il avait accompagné au-delà du Rhin, lui firent savoir et amenèrent à Thiéri, qui, après l'arriver d'empêcher de se remuer, le fit conduire à Châlons-sur-Saône, où la reine Brunehaut lui fit d'abord couvrir les cheveux en signe de dégratation, et peu de jours après lui fit mourir à l'âge de vingt-sept ans. Il avait eu de son deux femmes quatre fils, dont l'aîné, nommé Sigebert, est regardé par quelques-uns comme le type de l'ancienne maison de Habsbourg. On ignore la date des deux suivants, Gondebert et Lothaire. Miron, le 3<sup>e</sup>, est la seule brisée contre une pierre par ordre de Thiéri, suivant Frédégaire (Ch. 2, p. 28).

L'an 672, Clotaire, voyant Thiéri et Thiodobert de Thiodobert, se remet en possession du duché de Brême, conformément au traité que Thiéri avait fait avec lui l'année précédente, pour l'empêcher de ne point se mêler de la guerre qu'il voulait faire à son frère.

L'an 673, Clotaire, voyant Thiéri et Thiodobert de Thiodobert, se remet en possession du duché de Brême, conformément au traité que Thiéri avait fait avec lui l'année précédente, pour l'empêcher de ne point se mêler de la guerre qu'il voulait faire à son frère.

THIERRI I, ROI DE BOURGOGNE  
ET D'AUTRACHE.

L'an 612, Thierry ayant en son pouvoir la personne de Théodébert, son frère, se rend maître sans difficulté du royaume d'Austrasie, qu'il réunit à celui de Bourgogne. Parmi les enfants de Théodébert, qui lui furent amenés, se trouvait une fille dont il devint, dit-on, amoureux et qu'il voulut épouser. Bruneaut tâcha de l'en détourner, en lui disant qu'il ne peut épouser sa nièce. *Méchante femme, s'écria ce prince, détestée de Dieu et des hommes, ne m'avis- tu pas dit que le père de cette fille n'était pas mon frère ? Tu m'as donc fait commettre un fratricide, et tirais ton épée si tu veux l'en percer ; mais on la dérobe à sa fureur. C'est ce que raconte, d'après l'auteur du *Gesta Reg. Fr.*, Aimoin, l. 5, c. 9. Remarques néanmoins que Théodébert était mort à l'âge tout au plus de 27 ans, sa fille ne pouvait avoir alors guère plus de neuf à dix ans. Quel qu'il en soit, Thierry, maître des états de son frère, croyant n'avoir plus rien à craindre de la part de Clotaire, redemanda le duc de Denelien, qu'il lui avait cédé, et, sur son refus, il fit marcher son armée contre lui. Mais lorsqu'il se disposait à livrer bataille, il mourut à Metz d'un flux de ventre, ou, selon d'autres, du poison que Bruneaut lui avait fait donner. Aussitôt son armée se retira des états de Clotaire. *Ce prince était naturellement bienfaisant, dit D. Flacher ; il avait un esprit droit, un cœur tendre et doux de l'honneur, du courage, de la religion, du goût pour la vertu ; mais il eut le malheur de ne pouvoir profiter de ses avantages, parce qu'il se laissa dominer par son aïeul. Ce portrait est-il bien ressemblant ? le lecteur en jugera. Thierry laissa de ses concubines (car Bruneaut l'empêcha toujours de se marier) quatre fils, Sigebert, Childébert, Corbe et Mérovée. Aucun de ces enfants illégitimes, selon la prédiction de S. Colomban, ne succéda au royaume de leur père, et**

CLOTAIRE II, ROI DE  
SOISSONS.

L'an 613, après la mort de Thierry, les seigneurs d'Austrasie et ceux de Bourgogne, craignant également de retomber sous la tyrannie de Bruneaut, députèrent à Clotaire pour l'inviter à se rendre complètement dans les deux royaumes pour en prendre possession. Flatté de cette invitation, il entre à la tête d'une armée dans l'Austrasie où il trouve les esprits disposés à la reconnaître pour souverain. Bruneaut lui envoie, de Worms, où elle s'était retirée, des ambassadeurs pour l'engager à laisser aux enfants de Thierry les états de leur père. Il répond qu'il s'en rapporte au jugement des seigneurs français et qu'il le suivra quel qu'il puisse être. La guerre est alors déclarée entre Clotaire et Bruneaut qui n'était pas disposé à mettre en compromis les droits de ses petits-fils. Clotaire va se présenter avec son armée devant celle de Sigebert, l'aîné des enfants de Thierry, qui campait dans les plaines de Claisons-sur-Marne : le signal du combat se donne ; mais tout était concerté avec Warnacaire ou Garnier, maire du palais d'Austrasie, et les autres chefs de l'armée de Sigebert : son armée tourne le dos, et s'en retourne tranquillement ; celle de Clotaire la suit pas à pas, sans la presser ni la harceler, jusqu'en Bourgogne, où Sigebert était abandonné des siens, livré à Clotaire, avec deux de ses frères, Corbe et Mérovée, et condamné à mort avec Corbe seulement. Mérovée fut épargné, parce que Clotaire était son parrain ; Childébert, son autre frère, avait disparu. Bruneaut fut elle-même arrêtée par le comtable Hugou, son confidant, au village d'Orville, près de Selouge, entre Dijon et Langres, où elle s'était sauvée avec l'enclume sa petite-fille. Clotaire se faisant à mener, lui fit de sanglants reproches, l'accusant d'avoir fait mourir dix rois des Français, et prononça contre elle son arrêt de mort. Par ce jugement il la condam-

## THIERRI II.

n'eut le titre de roi, malgré les efforts que fit Bruneaut, après la mort de Thierry pour placer sur le trône Sigebert, l'aîné des fils de ce prince. Clotaire se rendit maître de tout, et réunit en sa personne les trois royaumes de France et celui de Bourgogne.

et Corbe dont elle était bisainvèle. Cette affreuse exécution se fit au village de Renive, sur la rivière de Vingeanne, en Bourgogne. On voit le tombeau de Bruneaut dans l'église du monastère de S. Martin d'Autun, qu'elle avait fondé en 569. Nous avons des lettres de S. Grégoire le Grand, adressées à cette princesse, dans lesquelles il la comble d'éloges, et l'exhorte à donner une bonne éducation aux jeunes princes. Quelques modernes, d'après ces lettres, ont entrepris de purger la mémoire de Bruneaut ; mais les faits parlent plus haut contre elle, que tous les compliments qu'elle a reçus de son vivant ne sont en sa faveur. Nous ne nierons pas cependant qu'elle n'ait fait de grandes choses qui lui ont mérité de justes louanges. De ce nombre sont ces belles châtellenies qu'elle fit construire ou réparer pour la facilité du commerce et qui portent encore son nom. La mort de cette princesse éteignit le feu de la discorde, qu'elle n'avait cessé d'attiser, tant que les rênes du gouvernement furent entre ses mains.

## CLOTAIRE II, SEUL.

L'an 615, Clotaire, qui régnait depuis 584 dans la Neustrie, commença à régner sur toute la France, et fut unanimement reconnu pour monarque par les Bourgognons et les Austrasiens. Mais ils firent auparavant leurs conditions avec lui, et exigèrent que la Bourgogne et l'Austrasie conservassent chacune le titre de royaume, et auraient l'une et l'autre leur maire particulier. Clotaire, de leur consentement, créa maires du palais, Goraire, dans la Bourgogne, Radon dans l'Austrasie, et établit Herpon duc dans le pays d'au-delà du Mont-Jura. Herpon ne jouit pas long-temps de cette dignité. Comme il aimait le bon ordre et la justice, il voulait les faire régner dans les terres de son gouvernement ; il s'attira par là l'imitation de plusieurs grands, qui, excités par le patricien Alébé, et par Leudemonde, évêque de Sens, le massacrèrent. Clotaire vengea sa mort, en faisant couper la tête à Alébé ; mais il fit grâce à Leudemonde, à la sollicitation d'Eustase, abbé de Laune, chez qui ce prélat s'était réfugié.

L'an 615, Clotaire donne le 18 octobre un édit pour confirmer les canons du concile tenu le même jour à Paris, et les règlements que les seigneurs y avaient faits en même temps. « C'est alors, dit M. de Condillac, qu'il fut décidé irrévocablement que les bénéfices seraient héréditaires dans les familles, et que les seigneurs jouiraient dans leur terre de « tous les droits qu'ils avaient acquis ». L'édit porte : *Quidquid parentes nostri antea principes vel nos per institutionem visum concessimus et confirmavimus, in omnibus debeat confirmari*. Mais ceci, comme le veut d'Andolet, de l'an 587, ne signifie autre chose, sinon que le roi confirme dans la jouissance des bénéfices ceux à qui lui ou ses prédécesseurs les ont accordés. Conclure de là avec M. de Condillac que les bénéfices des- lors furent déclarés héréditaires, c'est faire violence au texte et contre l'histoire qui nous apprend, comme on le verra ci-après, que les bénéfices accordés par nos rois sur le fief, étaient ceuz révoquables en 812.

L'an 616, Clotaire voulant ôter tout sujet de plainte aux seigneurs de Bourgogne, qui prétendaient n'avoir pas été assez récompensés de leurs services, les fait tous venir, avec Garnier, à Bonneuil-sur-Marne; là ils les écoute avec bonté. Il leur accorde tout ce qu'ils demandent de juste, et leur fait expédier des lettres de toutes les grâces qu'ils ont obtenues.

L'an 617, Clotaire reçoit favorablement les ambassadeurs des Lombards, leur accorde l'exception qu'ils demandaient de 120000 sous dont ils étaient redevables chaque année au fief de Bourgogne, par traité fait avec le roi Gontran, et conclut une alliance avec eux.

L'an 622, Clotaire associe au royaume son fils Dagobert, et lui donne le royaume d'Austrasie, à l'exception des cantons des Ardennes et des Vosges. Dagobert part avec le maire Pepin, et S. Arnoul, évêque de Metz, pour aller prendre possession de ses nouveaux états (Frédégaire, c. 47). Le commencement du règne de ce prince se prend de la fin de cette année.

L'an 625, Dagobert épouse à Clichy, en présence du roi son père, GOMATRUDE, sœur de la reine Schilde, sa belle-mère. Mais la cérémonie fut à peine achevée, que le jeune prince demanda hautement la restitution de tout ce qui avait été détaché du royaume d'Austrasie. Clotaire dissimula la malcontentement que lui causa une pareille demande. On convint de choisir, pour terminer ce différend, douze seigneurs, du nombre desquels furent S. Arnoul, et d'autres prélats. Ces arbitres, dit Frédégaire (c. 53), mécongruent si bien l'esprit du roi père, qu'il ne retint du royaume d'Austrasie que ce qui était au-delà de la Loire et dans la Provence, *reddensque ei solitudinem quod expectabat ad regnum Austroromanum, hoc tantum exinde quod citra Liguriam, vel in Provençia partibus situm erat, suae ditioni retinuit.*

L'an 626, Clotaire fait assembler à Troyes les grands de Bourgogne, pour élire un maire du palais à la place de Waruacaire, ou Garuier, qui était mort; les grands refusèrent d'en élire un, et prièrent le roi de ne point leur donner d'autre maître que lui-même; ce qu'il leur accorda volontiers.

L'an 628, Clotaire meurt, dans la quarante-cinquième année de son règne, en Neustrie, et la quinzième en Bourgogne. Il est enterré dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés. Il avait épousé 1° HALDRUDE, qui le fit père de Mérovée, tué par ordre de Brunehaut, l'an 634, après la bataille d'Étaampes, où il fut pris, et de Dagobert; 2° BRATRUE, morte en 618, dont il eut Charibert, qui suit; 3° la même année SIEMLOU, de laquelle on ignore s'il eut des enfants.

Le royaume de Clotaire, lorsqu'il eut réuni sous sa puissance toute la monarchie française, était d'une étendue immense. Depuis l'Est jusqu'au Sud-Est il avait pour bornes les montagnes occidentales de la Bohême, la rive gauche de l'Elbe, le mont Melibœe au Melibœe, la Lippe et le Rhin depuis la confluent qu'il forme avec cette rivière jusqu'à son embouchure, l'Océan germanique et le britannique, les frontières orientales de la Bretagne et l'Océan aquitanique; il s'étendait au Sud-Ouest jusqu'aux montagnes méridionales des Pyrénées, et avait pour bornes jusqu'au sud les frontières septentrionales et orientales de la Septimanie; depuis le Sud jusqu'au Sud-Est il était borné par la Méditerranée et par les Alpes maritimes et pennines; et depuis le Sud-Est jusqu'à l'Est par les Alpes et par une partie du Danube jusqu'à la rivière d'Ill. Outre cela Clotaire avait du côté de l'Est et du Sud-Est les Bavarois et les Lombards pour tributaires, et presque tous les peuples du Nord depuis la Lippe jusqu'à la Chersonèse cimbrique (Longueur, *Dissert.* — le Moine, *Antiq. de Soissons*). Cependant avec cette grande étendue de domination, Clotaire eut moins d'autorité que ses prédécesseurs. Les grands, las de gémir sous la tyrannie, rentrèrent dans leurs droits, et ne permirent pas au prince de régler sans

leur participation les affaires de l'état. Il fut obligé d'obéir aux lois, parce qu'il n'eût pu les violer impunément, et de se relâcher même de la prérogative royale, parce qu'il était dangereux pour lui de la faire trop valoir. Du reste, à travers la modération affectée de Clotaire, on vit percer de temps en temps le génie féroce de ses ancêtres.

## DAGOBERT I.

628. DAGOBERT I. (en latin *DAGOBERTUS*), né vers l'an 600, de Clotaire II et d'Haldrude, roi d'Austrasie depuis l'an 622, succède seul à son père l'an 628, à l'exclusion de Charibert, son frère. Les grands de Bourgogne viennent trouver Dagobert à Soissons, le reconnaissent pour leur roi, et lui prêtent serment de fidélité au nom de la nation. Pepin le Vieux, maire du palais d'Austrasie, Charibert, évêque de Cologne, et Arnoul, évêque de Metz, sont mis à la tête des affaires; choix heureux qui rendit le royaume florissant tant qu'il fut gouverné par ces sages et habiles ministres. L'an 629, Dagobert entre en Bourgogne, vient à Langres, à Dijon, à S. Jean-de-Laône, etc. Partout il donne audience à tout le monde, aux grands et aux petits, rend justice à chacun, réprime les violences, arrête les vexations, établit le bon ordre. Il donna toute fois lui-même l'exemple d'une grande injustice, par l'ordre qu'il expédia, étant à S. Jean-de-Laône, de faire mourir Bernulf, oncle maternel de son frère Charibert, dont il soutenait les droits. Arrivé à Paris, il épouse NANTUE, et repudia, sous prétexte de stérilité, la reine Gomatrude, qu'il avait laissée à Renilly. L'évêque S. Amand reprend le roi de cette conduite, mais en vain; il est chassé hors du royaume. Cette même année, Samon, maraud français, étant venu trafiquer chez les Slaves ou Esclavons-Vindes, les engage à secouer le joug des Abares, qui, les ayant rendus tributaires, les traitaient avec insolence et dureté. Il se met à leur tête, et leur fait remporter sur leurs tyrans une victoire qui les rétablit dans leur première indépendance. Les Esclavons, en reconnaissance, l'élisent pour leur roi.

L'an 630, Dagobert passe en Austrasie, et met au nom-

## CHARIBERT II.

CHARIBERT II, ou ACHIBERT, fils de Clotaire II, et de Bertrude, et frère consanguin de Dagobert, voulut d'abord s'emparer de la succession de son père. Mais Dagobert, plus habile que lui, et mieux secondé, vint à bout de lui priver entièrement, après avoir fait assassiner Bernulf, oncle maternel de Charibert, dont il réclamait les droits. Toutefois les grandes qualités de Charibert qui attirèrent sur lui tous les regards, obligèrent Dagobert à lui céder par un traité, fait sur la fin d'avril 630, le Toulousain, le Quercy, l'Angoumois, le Périgord, et à peu-pris tout ce qui composait l'ancien royaume des Visigoths, mais plutôt comme une espèce d'apanage que comme un démembrement de la monarchie. Charibert se retire à Toulouse aussitôt après ce traité, et y fixe le siège de son royaume. Ce prince avait hérité de la valeur de ses ancêtres. Cette même année, il défait les Gascons, et réduit leur pays sous sa domination. Il vient à Orléans, et tient Sigebert, fils de Dagobert, sur les fonts du baptême. Mais, au retour de ce voyage, il meurt, l'an 631, à Blaye, âgé de 25 ans. Il avait épousé GISELLE, fille d'Amand, duc de Gascogne, qui lui apporta en dot le comté de Bigorre, et la seigneurie de Béarn, qu'elle tenait d'Alamantia, sa mère. De ce mariage il eut trois fils, Childéric, qu'il fit reconnaître pour son successeur, mais qui lui survécut très peu de temps (le bruit courut que Dagobert avait fait empoisonner le père et le fils), Boggis et Bertrand, à qui le roi, leur oncle, donna le duché de Toulouse en fief héréditaire. Bertrand mourut sans lignée. Nous parlerons de celui de Boggis sous les ducs d'Aquitaine.

bre de ses femmes Raoutraud, dont il a dans l'année un fils, nommé Sigebert. De retour en Neustrie, il se propose d'y faire sa résidence ordinaire, se livre entièrement à la débauche, et fait de grands maux à l'église et à ses sujets, auxquels il devient odieux.

Servat et Paterno, qui avaient été députés par ce prince à l'empereur Héraclius, reviennent cette année. Dagobert publie avec des corrections et augmentations les lois des Francs, les lois des Ripuaires, les lois des Allemands et celles des Bavarois. Le titre xxi de la première eschut formellement les femmes de la succession aux terres saliques. *De terra... salien in muliere nulla portio hereditatis transit, sed hoc virilis sexus nequit, hoc est, filii in ipsa hereditate succedunt.* A quoi elle ajoute : *Sed ubi inter nepotes et proneptes post longum tempus de aloda terre contentio suscitatur, non per stirpes, sed per capita dividantur* (Bouquet, T. IV, p. 156-157). Mais la loi des Ripuaires dit clairement qu'au défaut des mâles les filles étaient admises à succéder aux terres saliques. Un père néanmoins, comme on le voit par la dixième formule du deuxième livre de Marculfe, pouvait déroger à la loi salique par une disposition particulière en faveur de ses filles. On appelait terres saliques celles qui provenaient du partage que faisaient les Francs entre eux, après la conquête des Gaules. On leur donnait aussi le nom d'alléuds, c'est-à-dire terres obtenues par le sort, ou terres franches, parce qu'elles étaient franches de toutes charges, à l'exception de service militaire. Cette dénomination, dans la suite, fut commune à toutes les terres possédées en pleine et franche propriété, soit par héritage, soit par acquisition. A l'égard des autres terres, le même droit admet les filles à les partager avec les mâles. Tous les crimes, à l'exception du crime de haute trahison, se rachetaient, suivant la même loi, par des compositions pécuniaires, qui se réglèrent selon la qualité de la personne lésée. Le meurtrier d'un Franc y est apprécié au double de celui d'un Gaulois ou Romain. « La loi salique, dit l'abbé du Bos, a eu la destinée de tous les codes nationaux, c'est-à-dire que de nos jours en tous lieux y a fait quelques changements ».

L'an 631, Dagobert remet à son obéissance tout le royaume de son frère Charibert, après sa mort. Les Bulgares, chassés de la Pannonie par les Huns, s'étaient retirés chez les Bavarois au nombre de neuf à dix mille familles. Dagobert les y fait nourrir pendant un hiver. Mais ensuite craignant qu'ils ne se rendent maîtres du pays, il donne ordre de les dégorger tous en une nuit ; ce qui fut inhumainement exécuté ; il n'en échappa que sept cents. Frédégaire appelle cet ordre barbare de Dagobert un trait d'angeasse. Quelle idée avait-il donc de la vertu ?

La même année (631), Dagobert envoie Sicaire, un de ses officiers, à Samon, roi des Vinides, ou Esclavons, pour demander justice des massacres et des pillages que ceux de ses sujets, établis dans le Tyrol, avaient exercés contre des marchands français qui étaient venus trafiquer dans leur pays. Samon était devenu païen comme son peuple. Nullement sûr de se faire obéir en pareil cas, il prie l'ambassadeur de faire en sorte qu'un accident malheureux ne prive pas les Esclavons de l'amitié de son maître. *Quelle amitié, s'écrie imprudemment Sicaire, pouvez-vous avoir entre des chrétiens serviteurs de dieu, et des chiens ?* Samon qui connaissait les décrets de la cour de France, lui répond : *Puisque vous m'affamez par vos crimes le Dieu que vous servez, il nous est permis, à nous qui sommes païens, de vous mordre.* Dagobert, irrité de cette réponse, fit attaquer les Esclavons par Chrodobert, duc des Allemands, tandis que Tison et Caccon, ducs de Friesland, entrèrent d'un autre côté sur leurs terres. Les deux armées s'étant jointes, mettent en déroute les Esclavons, et font beaucoup de prisonniers. Mais ceux-ci, dans la suite, prirent leur revanche et battirent à leur

tour les Français. C'est tout ce que Frédégaire nous apprend de ce sujet. D. Plancher et Ferréas placent en 630 la déclaration de guerre faite par Dagobert aux Esclavons.

L'an 632, Dagobert remet aux Saxons le tribut de 500 bœufs qu'ils lui devaient, à condition qu'ils s'opposeraient aux Esclavons qui ravageaient la Thuringe. La condition est acceptée, et les Esclavons sont réprimés.

L'an 632, ou 633, selon D. Plancher, ou 634 selon M. de Longueville, Dagobert établit son fils Sigebert roi d'Anstrasio, et confie le gouvernement du royaume à l'évêque Conaire et au duc Adalgis. Il naît à Dagobert un fils, nommé Clovis II, de Nantilde, sa seconde épouse. Dès qu'il fut né, Dagobert craignant que Sigebert, après sa mort, ne voulût régner seul, fit le partage de son royaume entre ses deux fils ; donna l'Austrasie et ses dépendances à Sigebert ; la Neustrie, la Bourgogne et le duché de Deutelle à Clovis.

L'an 635, ou 636, Dagobert envoie une armée de Bourguignons, sous la conduite du référendaire Chadoin, ancien officier du roi Thierri, avec dix ducs, contre les Gascons soulevés en faveur des enfants de Charibert. Ils sont vaincus et obligés de se soumettre au roi.

Dagobert, résidant à Clébi, envoie des députés en Bretagne pour faire cesser les ravages des Bretons, et les engager à le reconnaître pour souverain. Judoc, roi des Bretons, vient trouver Dagobert à la persuasion de S. Eloi, se soumet à lui, et s'en retourne récompensé comme il le méritait. Dagobert tient des assises générales au palais de Garges, ou Garches, où il fait son testament. Il accorde 8000 livres de plombs pour couvrir l'église de S. Denis.

L'an 638, Dagobert tombe malade à Epini, d'où n'étant fait porter à l'église de S. Denis, il finit venir les seigneurs, et leur recommande en particulier Ega, maire du palais de Neustrie, la reine Nantilde, et son fils Clovis II ; il meurt le 19 janvier, après avoir régné 16 ans, 6 du vivant de son père, 10 après sa mort. Son corps est inhumé dans l'église de Saint-Denis dont il est regardé comme le fondateur, à cause des grandes libéralités qu'il lui a faites. Ce prince avait en pour femmes, outre GOMATRUDE, NANTILDE, morte en 631 et inhumée à Saint-Denis, RAOUTRAUD, que nous avons déjà nommée, WETTRAGODA et BERTHILDE. La lubricité, le luxe et l'avarice, sont les vices que tous les bons historiens, anciens et modernes, s'accordent à lui reprocher. Outre les cinq femmes que nous venons de nommer, il eut un nombre bien plus grand de concubines. Il porta le luxe jusqu'à se donner un trône d'or massif dont la matière provenait du commerce extérieur qui prit quelque vigueur sous son règne, et la façon était l'ouvrage des habiles orfèvres qui se formèrent sous S. Eloi, depuis évêque de Noyon. Mais l'avarice son peuple d'impôts pour fournir à ses dépenses, et appauvrit ses provinces pour enrichir sa cour. Il fait néanmoins lui rendre justice ; il revint de ses égarements dans les dernières années de sa vie, et ce fut alors qu'il donna les soins pour étendre le culte divin, construire et doter des églises. Depuis la mort de Dagobert les maires du palais se rendirent maîtres presque absolus du gouvernement, et les rois d'en eurent guère plus que le nom. Chacun des trois royaumes, de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie, soit qu'ils fussent réunis sur une même tête, soit qu'ils fussent divisés entre plusieurs souverains, eut son maître particulier, qui était élu, non par le roi, mais par les grands du royaume qu'il devait gouverner. C'étaient proprement des vicerois d'autant plus indépendants qu'ils ne tenaient point du roi leur institution, et qu'il n'était point en son pouvoir de les destituer. Tel fut l'état de ces officiers jusqu'à l'an 750, époque de leur abolition par l'élévation du maire l'épui à la royauté.

SIGEBERT II,  
ROI D'AUSTRIASIE.

658. SIGEBERT II, fils de Dagobert et de Ragnetrude, âgé de 8 ans environ, établi par son père roi d'Austrasie depuis l'an 653, ou 653, lui succéda dans ce royaume avec ses dépendances en 658, au mois de janvier. Ce prince, dirigé par les conseillers que son père avait mis auprès de lui, gouverna sagement et se fit aimer de ses sujets. Pepin et Camibert, deux de ses ministres, étant venus à Compiègne après la mort de Dagobert, partagèrent, entre Sigebert, Clovis, et la reine Nantilde, les trésors de Dagobert, et transportèrent à Metz la part de Sigebert, leur maître.

L'an 659, Pepin, dit le Vieux, que Dagobert avait retenu auprès de lui tant qu'il vécut, et à qui le moine Adalgise remit sa place après la mort de ce prince, mourut extrêmement regretté des Austrasiens, à cause de ses excellentes qualités qui lui ont mérité d'être révéré comme saint à Nivelles, en Brabant, où il est enterré. Un saint à la cour est rare, dit le P. Daniel; un ministre saint l'est encore plus; et ce qui est beaucoup plus surprenant, deux collègues dans le ministère pareillement saints, Arnoul, évêque de Metz, et Camibert, évêque de Cologne. Pepin laissa d'Ilte, ou Idéberge, sa femme, sœur de S. Modould, évêque de Trèves, deux filles que la voix publique a canonisées, Beghe, femme d'Ansigis, fils de S. Arnoul dont on vient de parler, et Gertrude, abbesse de Nivelles, monastère fondé par sa mère avec un fils Grimoald, à qui la charge de maire fut donnée en considération des services de son père. Otton, fils de Berou, prétendait lui mériter à plus juste titre, ayant été gouverneur de Sigebert. Piqué de cette préférence, il ne cessait d'en marquer son ressentiment à Grimoald en toute occasion. Celui-ci s'étant lié avec l'évêque Camibert, tous deux travaillèrent, mais en vain, à la faire chasser de la cour.

L'an 660, Sigebert fait marcher des troupes contre Radulf, duc de Thuringe, qui s'était révolté, passe le Rhin, et entre dans la Thuringe, où son armée est défaite. Sigebert, après cet échec, ayant fait la paix avec Radulf, s'en retourne, et passe le reste de ses jours uniquement occupé à rendre ses sujets heureux, et à remplir les devoirs d'un bon roi jusqu'à sa mort.

L'an 662, ou 665, l'entière, due des Allemands, gagnée par Grimoald, se charge de le défaire d'Otton, son rival, et le tue. (Aimoin, de Gest. Franc. L. IV, c. 23).

Lui, il forma le dessein de faire périr Villibaud, patrice de la Bourgogne transjurane, dessein qu'il exécuta à Autun; mais il mourut lui-même 11 jours après.

L'an 651, et non 656, Sigebert fonde le monastère de Staville, dans les Ardennes, dont S. Rémiace, qui devint évêque

CLOVIS II, ROI DE NEUSTRIE  
ET DE BOURGOGNE.

L'an 658, et non 644, comme le disent quelques modernes, Clovis II, fils de Dagobert et de la reine Nantilde, succéda à son père dans les royaumes de Neustrie et de Bourgogne, étant à peine âgé de 5 ans. La reine Nantilde, femme d'une vertu éclairée, gouverne le royaume avec Ega, maire du palais de Neustrie, homme sage, prudent, riche et d'une probité reconnue.

L'an 655, ce prince ayant assemblé à Clichy les grands et les évêques de son royaume, accorde, en leur présence, à l'église de S. Denis, un privilège qui l'exempte de la juridiction épiscopale, du consentement de Landri, évêque de Paris. Les églises, ainsi exemptes, ne relevaient pas alors immédiatement du saint siège, mais du concile provincial.

L'an 660, selon D. Bouquet, ou 661, suivant D. Plancher, Ega meurt à Clichy; Erchinoald, ou Arehambaud, homme d'excellentes mœurs, est mis à sa place.

L'an 661, (D. Bouquet), ou l'an 662 (D. Plancher), la reine Nantilde convoque à Orléans les seigneurs de Bourgogne, et s'y rend avec Clovis. On y élit maire du palais Flacat, et la reine lui donne en mariage sa nièce Ragnoberte. Nantilde meurt cette année; elle est enterrée à S. Denis auprès de Dagobert, dans le même tombeau.

Aussitôt que Flacat fut pourvu de la dignité de maire du palais, il se fit un grand tumulte parmi le peuple, parce que l'on disait qu'il avait voulu tuer le roi. Clovis fut donc obligé de se retirer à Autun, où il mourut peu de temps après.

L'an 651, Clovis fit donner aux pauvres, dans une grande famine, l'argent dont Dagobert avait couvert le clergé de l'église

## SIGEBERT II.

de Maistrich l'année suivante, prend le gouvernement. S. Rémiace était auparavant évêque réginnaire, comme on le voit par la charte de cette fondation, où il est qualifié *Episcopus et Abbas*.

de cette distribution. Cela veut-il dire, comme le suppose M. Velly, que les moines de S. Denis taxaient d'atteinte sacrilège cette libéralité de Clovis?

L'an 655, ce prince ayant assemblé à Clichy les grands et les évêques de son royaume, accorde, en leur présence, à l'église de S. Denis, un privilège qui l'exempte de la juridiction épiscopale, du consentement de Landri, évêque de Paris. Les églises, ainsi exemptes, ne relevaient pas alors immédiatement du saint siège, mais du concile provincial.

L'an 656, Sigebert meurt le 1<sup>er</sup> février, après 18 ans environ de règne; il est enterré dans le monastère de S. Martin, qu'il avait bâti près de Metz, sur la Moselle. Ce prince, aimé, par sa piété, d'être mis au nombre des saints. Ses reliques furent transportées de Metz dans l'église primatiale de Nancy, l'an 1552. Sigebert laissa d'Erchinoald, sa femme, qui lui survécut, un fils, nommé Dagobert, âgé d'environ 4 ans. Grimoald, maire du palais, enlève ce jeune prince, le fait raser et conduire en Ecosse par Didon, évêque de Postiers, qui n'eut pas honte, quoique du sang royal, de se charger de cette infâme commission. Grimoald, après ce coup, à l'insolence de placer son propre fils Childéric sur le trône d'Austrasie. Mais les Français indignés chassent le fils qui ne régna que 7 mois, et le père, et l'envoient au roi Clovis Paris, où il meurt en prison (Longueur, *Annal. Franc. Schoepflin, Atlas, illust. T. 1*).

## CHILDÉRIC II.

L'an 660, Childéric II, second fils de Clovis et de la reine Batilde, âgé de 7 à 8 ans, est proclamé roi d'Austrasie par les soins de sa mère, et va prendre possession de son royaume avec le duc Valfoade. On lui demande qu'il ordonne aux juges de suivre les lois et coutumes du pays de chaque particulier, comme il se pratiquait anciennement, ce qu'il accorde volontiers. Inamovible, veuve de Sigebert, devient régente, et donne à S. Lé-

## CLOVIS II.

de S. Denis. *Quorundam suasionis et consilio*, dit le moine de S. Denis, *ipsam argentum de superpredicta abbas pauperibus Christi et egenis alique peregrinis, erogari precepit*. Il ajoute que ce fut l'abbé même de S. Denis que le marquis chargea de cette distribution.

Cela veut-il dire, comme le suppose M. Velly, que les moines de S. Denis taxaient d'atteinte sacrilège cette libéralité de Clovis?

L'an 656, Clovis meurt après le 5 septembre, âgé de 35 ans, dans la 10<sup>e</sup> année de son règne. Il avait épousé, l'an 649, Baran, ou des pirates anglais avaient vendue à Erchinoald, maire du palais de Neustrie, la femme de cette princesse, qui lui survécut, trois fils, Clovis, Childéric et Thierry. Clovis est enterré dans l'église de S. Denis. D. Plancher place sa mort l'an 655; M. de Longueur croit qu'on serait plus fondé à la placer en 657, ou peu avant le mois de novembre. La chronique de S. Benigne de Dijon porte que ce prince s'appelait aussi Clovis. L'auteur des Gestes des Rois de France (*Apud D. Bouquet, T. II, p. 519*), que les savants qualifient de *Fabulator anonymus*, maltraite fort la mémoire de ce prince, non pour avoir décompté le chevet de l'église de Saint-Denis, comme l'avance M. Velly, mais pour avoir eu l'air en bras de ce saint; chose fort extraordinaire en ce temps-là.

CLOTAIRE III, ROI DE NEUSTRIE  
ET DE BOURGOGNE.

L'an 656, sur la fin, Clotaire III, fils aîné de Clovis II, à peine âgé de 4 ans, commence à régner en Neustrie et en Bourgogne; peu de temps après il est reconnu, sans coup férir, souverain dans les états de son oncle Sigebert (dont le fils, Dagobert, transporté en Ecosse, passait pour mort), et régnait seul jusqu'en 660, jusqu'à la mort de la reine Batilde.

L'an 659, Erchinoald, maire du palais, et aussi, Ebroin lui

## CHILDERIC II.

ger, évêque d'Autun, beaucoup de part au gouvernement.

L'an 668, ou 669, Childéric épouse BAUDUIN, fille de Sigebert et d'Himnechilde.

« qu'une chose à dire, c'est que S. Ouen fut son ami. Mais il se perdit avec d'autres saints » (M. Gaillard). L'abbé Velly se trompe en avançant de trois ans l'élection de ce maire.

L'an 664, Sigebert, évêque de Paris, que la reine Batilde honorait de sa confiance, est mis à mort par les grands, que son arrogance avait soulevés. Batilde, à cette occasion, quitte la cour, non pas à la sollicitation des grands, comme le dit M. Velly, mais de son propre mouvement, et se retire à l'abbaye de Chelles, qu'elle avait fondée; elle y passa saintement le reste de ses jours. Cette princesse mourut l'an 680, peut-être le 30 janvier, jour de sa fête.

L'an 670, Childéric II, sur l'invitation des Neustriens, qui lui envoient une ambassade, après avoir détrôné Thierry, vient d'Austrasie avec le duc Vulfoad qui le fait proclamer, de concert avec S. Léger, roi de toute la France l'an 671, selon M. de Longuemare. Ce savant observe, d'après la Vie de S. Léger, que Childéric ne fut d'abord invité que par une partie des Neustriens, et que Thierry, son frère, avait un parti pour lui, qui put le maintenir sur le trône environ trois mois. Mais en consentant de le reconnaître pour unique monarque, on lui fit jurer qu'il y aurait un maire de la nation dans chacun des trois royaumes, serment qu'il ne remplit pas. Vulfoad resta seul en possession de la mairie pendant son règne.

que ce roi fut inhumé à Chelles, où sa figure représentée sur une pierre, quoique la plupart des modernes prétendent qu'il est enterré à S. Denis.

CHILDERIC II,  
ROI D'AUSTRASIE.

## CLOTAIRE III.

succède. « Guerrier violent, mis à nistre perfide, despoir cruel, » en l'honneur duquel, malgré les éloges qui lui ont été prodigués par quelques écrivains de son parti, on ne trouve

aucune. « Guerrier violent, mis à nistre perfide, despoir cruel, » en l'honneur duquel, malgré les éloges qui lui ont été prodigués par quelques écrivains de son parti, on ne trouve

aucune. « Guerrier violent, mis à nistre perfide, despoir cruel, » en l'honneur duquel, malgré les éloges qui lui ont été prodigués par quelques écrivains de son parti, on ne trouve

L'an 670, Clotaire III, meurt sans enfants dans le mois de juillet au plutôt (Longueur), après 14 ans d'un règne, qui ne fournit aucun événement mémorable. M. de Longuemare lui donne 16 ans de règne, et place sa mort l'an 671. On ignore, dit M. Velly, s'il avait été marié. Cependant l'auteur de la Vie de Batilde, mère de ce prince, l'atteste bien positivement, lorsqu'il dit que cette princesse dans sa retraite exhortait l'abbesse de Chelles à envoyer de tems en tems des eulogies au roi son fils et à la reine son épouse. L'entreprise d'Ebroun, qui osa supposer à Clotaire, après sa mort, un fils capable de lui succéder, est une nouvelle preuve que ce monarque n'avait pas toujours vécu dans le célibat; autrement la semblerie eût été sans vraisemblance. D. Bonquet croit que ce roi fut inhumé à Chelles, où sa figure représentée sur une pierre, quoique la plupart des modernes prétendent qu'il est enterré à S. Denis.

THIERRI III, ROI DE NEUSTRIE  
ET DE BOURGOGNE.

L'an 670, THIERRI III, 3<sup>e</sup> fils de Clovis II, est élevé sur le trône de Neustrie et de Bourgogne après la mort de Clotaire III. son frère, qui n'avait point laissé d'enfants. Mais peu de tems après les seigneurs ne pouvant souffrir la conduite arrogante et cruelle d'Ebroun, maire du palais, fun une ligue se révoltent. Ebroun est arrêté, tué et confiné au monastère de Luxeu. La ligue qu'on portait à ce ministre, se jallit sur le prince. Thierry fut détrôné, ramené et enfermé dans le monastère de S. Denis.

## CHILDERIC II.

L'an 675, Childéric s'étant laissé prévenir contre S. Léger, prend la résolution de le tuer, et le relegue dans le monastère de Luxeu, après d'Ebroun qui feint de se réconcilier avec lui. Privé de ses conseils de ce prélat, Childéric se livre sans retenue à ses passions, et souleva tous les grands par l'atrocité de sa conduite. Le plus irrité d'entre eux fut Bodilon, jeune seigneur, qu'il avait fait fouetter comme un esclave, pour avoir osé, dit M. Velly, lui représenter le danger d'un impitoyant excessif qu'il méditait d'établir. Les anciens n'en disent pas tant, et se contentent de raconter le fait sans en expliquer la cause. Quel qu'il en soit, Bodilon, pour venger l'affront qu'il a reçu, tend une embuscade à Childéric, et le tue dans la forêt de Livri, ou de Clamout, en Veru, selon M. de Longuemare, au commencement de septembre 675 et de là, court au palais assassiner sa femme BAZILISE, qui était enceinte. Childéric était âgé d'environ 24 ans, et en avait régné 14. Il fut enterré dans l'église de S. Vincent de Paris. L'auteur de la Vie de S. Léger place la mort de Childéric en 674, avant le mois d'avril.

Ce prince laissa un fils, nommé Baudet, qui monta sur le trône de ses ancêtres l'an 715. Plusieurs anciens, suivis par le P. Foulon, donnent encore pour fille à Childéric II, Ode, femme de Bagon, duc d'Aquitaine. Cela peut être vrai. Mais M. Bullet se trompe certainement en disant que S. Rieul archevêque de Reims, avait épousé, avant son épiscopat, une fille du roi Childéric. Il est prouvé que Childéric, beau-père de S. Rieul était l'un des quatre frères de S. Nivard, prédécesseur de ce prélat sur le siège de Reims (Voyez Gall. Christ., T. IX, col. 22). Le maire Vulfoad, au bruit de la mort de Childéric, s'enfuit en Austrasie, sa patrie.

DAGOBERT II,  
ROI D'AUSTRASIE.

L'an 674, DAGOBERT II, fils de Sigebert, qui avait disparu par la perfidie de Grimoald, étant revenu d'Angleterre, où S. Wilfrid, archevêque d'York, l'avait fait venir d'Irlande, monte sur le trône d'Austrasie avant le mois d'août, et règne en Alsace et sur quelques autres provinces au-delà et eu-deçà du Rhin.

Le maire Vulfoad fait une ligue avec Ebroun et lui fournit des secours, afin que les troubles de la Neustrie, dit M. Gaillard, laissât subsister son autorité.

## THIERRI II.

L'an 675, Thierry est tiré du monastère de S. Denis; il n'est cependant pas proclamé roi immédiatement après la mort de son frère, quoiqu'il ait compté les années de son règne du jour de cette mort. Il établit sa cour à Nogent (aujourd'hui Saint-Cloud), à deux lieues au-dessous de Paris. Ebroun, ayant appris la mort de Childéric, sort aussitôt du monastère de Luxeu, et revient en France, faisant d'abord semblant d'être attaché au roi Thierry; il part incontinent pour aller trouver, et vient à Autun avec l'évêque Léger; puis abandonnant tout d'un coup ceux qui allaient joindre ce prince, il va en Austrasie, se déclare son ennemi, prend les armes contre lui, et donne le titre de roi à un prétendu fils de Clotaire III, qu'il fait proclamer, en cette qualité, sous le nom de Clovis. Didier, évêque de Châlons-sur-Saône, et Bolen, évêque de Valence, déposés l'un et l'autre pour leurs crimes, appuient cette faction, dans laquelle ils font entrer un grand nombre de français.

L'an 674, Ebroun se trouvant à la tête d'une armée, marche avec son nouveau roi vers Paris, où peu s'en fallut qu'il ne surprit le roi Thierry. Il ravage les environs de cette capitale, et livre à ses troupes les dépouilles des églises ainsi que les biens de ceux qui refusaient d'entrer dans son parti.

Thierry et Leudiste, son maire du palais, fils d'Erchinoald, s'étant sauvés à l'arrivée d'Ebroun, laissent le trésor royal qu'ils emportaient, à Parisien, en Picardie, afin d'accélérer leur

## DAGOBERT II.

L'an 677, Dagobert entre en guerre avec Thierri; les églises sont pillées, les tombes des saints profanées, les campagnes ravagées, après quoi ils font la paix.

L'an 678, Ansigis, fils de S. Arnoul, et d'Austrasie, est tué à la chasse par Godwinc, son fils, laissant un fils nommé Pepin. Beggie, sa femme, qui lui survécut, fonda, l'an 693, le monastère d'Audenoe entre Namur et lui.

L'an 679, Dagobert meurt, âgé d'environ 26 ou 27 ans, après avoir régné 4 ans. Il périt par un assassinat, probablement le 25 décembre. Dagobert avait épousé, dans son exil, une Saxonne, appelée Mercurius, dont il eut saute Hermine, ou Irmine, abbesse d'Oeren (Horewen), dans la ville du Trèves. Henschenius lui en a 4 autres, enfants sur des preuves assez peu solides. Plusieurs prétendent qu'il est le même que S. Dagobert, qui eut honneur à Senei. L'abbé de Longueur, D. Brunet et d'autres savants, ne sont point de cet avis. Après la mort de ce prince le royaume d'Austrasie demeura vacant.

ger. Le duc Waimer, qui l'y avait amené, touché de compassion, vient l'en retirer, le transporte dans sa maison; et de là dans un monastère qui n'est point connu.

L'an 675, Ebroin, devenant de plus en plus redoutable à Thierri, l'oblige à s'accommoder avec lui et à le rétablir dans sa charge de maire du palais, après quoi il abandonne son fantôme de roi, qu'il n'avait produit que pour en venir à ce point. Cet objet principal de son ambition étant rempli, Ebroin s'applique à la recherche des assassins d'un roi Childéric; et sous ce prétexte il fait périr une grande partie des seigneurs qui pouvaient le traverser ou qui lui étaient suspects. De ce nombre fut Guérin, frère de S. Léger, qu'il fit lapider en 676. Il tourmenta cruellement S. Léger lui-même qu'il avait fait venir devant le roi, et l'envoya au monastère de Fécamp. Enfin, au mois d'octobre 678, il assouvait sa fureur contre lui en le faisant mettre à mort. Le tyranne qu'Ebroin exerçait sous le nom de Thierri, déterminé de duc Adelin, en 676, à quitter ce monarque, son légitime souverain, et à se liguier avec les Austrasiens pour le détruire, à quoi ils ne purent réussir. Thierri punit Adelin de sa félonie en le dépouillant de ses bénéfices, et donna la terre de Fécamp, de Fieca-Felais, qui en faisait partie, à Waldalme, frère de ce duc et abbé du monastère de Brze, qui jouit encore aujourd'hui (1787). Le diplôme de cette concession est daté du 4 septembre de la 4<sup>e</sup> année du règne de Thierri; et qui revient à l'an 676, en prenant pour la première année du règne de ce prince celle de son rétablissement sur le trône après sa sortie de S. Denis. Ces paroles par où l'acte déteste, sont remarquables; *Mérito beneficii quæ possident amittere videntur, qui non solum largi-*

## THIERRI III.

fuite. Ebroin, qui s'était mis à leur poursuite, se saisit de ce trésor. Il vient ensuite à Grèce, d'où il invite Lœdise à venir couffer avec lui, sous promesse de ne lui faire aucun mal. Mais à peine l'a-t-il en son pouvoir, qu'il l'assassine.

L'ambition étouffe la reconnaissance. Ebroin devait la vie à S. Léger qui avait empêché Childéric par ses remontrances de le mettre à mort. Mais le crédit que ses vertus et la sagesse de ses conseils lui avaient acquis à la cour, faisait ombrage à ce tyran qui voulait réunir en lui toute l'autorité. Résolu de le perdre, il charge Didon, évêque de Châlons, et Waimer, duc de Champagne, d'aller avec un corps de troupes le prendre dans son église d'Autun, où il s'était retiré quelques jours auparavant. La ville est assiégée, le S. prélat ne voulant point exposer ses oncles à la fureur de ses ennemis, prend congé d'eux par un discours attendrissant, sort de la ville et va s'offrir de lui-même à ceux qui le cherchaient. On se saisit de lui, et après lui avoir arraché les yeux, on le conduit dans un bois, où il reste plusieurs jours sans manger.

Le duc Waimer, qui l'y avait amené, touché de compassion, vient l'en retirer, le transporte dans sa maison; et de là dans un monastère qui n'est point connu.

toribus ipsorum beneficiorum ingrati existunt, verum etiam infideles eis esse comprobantur (Bouquet, T. IV, p. 657.).

## LES DUCS MARTIN ET PEPIN, MAÎTRES DE L'AUSTRASIE.

L'an 680, les ducs MARTIN, fils, à ce qu'on croit, du maire Vulfoad, et PEPIN de Héristal (village du Liégeois) dit le Forestier et le Gros, fils d'Ansigis et de Beggie, fille de Pepin de Lauden, se rendent maîtres de l'Austrasie après la mort du duc de Vulfoad, et y dominent. Ils se biffent contre le roi Thierri et Ebroin à Laufen, et sont défaits. Martin se retire à Laufen, et en étant sorti, sur la parole d'Ebroin, pour le venir trouver, il est mis à mort à Eschberg, en Laonais.

L'an 685, Pepin frère, près de Namur, une sanglante bataille Gislemar, fils de Varaton, maire de Neustrie, et remporte la victoire.

L'an 686, Pepin envoie des députés au roi Thierri pour le prier de donner, à ceux qu'Ebroin avait chassés de leurs pays, la liberté d'y revenir.

L'an 689, piqué du mauvais accueil que Thierri, par le conseil de Berthaire, avait fait à ses députés, Pepin se détermine à lui déclarer la guerre. On se met en campagne de part et d'autre. Les deux armées s'étaient rencontrées en automne, à Testri, sur le Daumignou, dans le Vermandois, Pepin fait offrir la paix à Thierri qui la refuse. On en vient aux mains. Pep n'est et met en fuite Thierri et Berthaire, s'empara de leur camp; distribua la butin à ses soldats, et poursuivit Thierri jusqu'à Paris, dont les bourgeois lui ouvrirent les portes. Maître de la personne de ce prince qu'ils lui livrèrent, il commença dès-lors à régner souverainement sur toute la France, sans toutefois prendre le titre de roi. C'est donc ici proprement l'époque de l'extinction de la domination mérovingienne en France et le commencement d'une nouvelle monarchie.

L'an 688, Pepin, après avoir réglé toutes choses dans le royaume d'Occident, revient tout-gloireux en Austrasie. Il épouse vers ce même temps Adeline, qui le fit père de Charles-Marie, et répudia PASTACAN, fille d'Hugobert, sa femme légitime.

L'an 689, Pepin marche contre Radbod, duc des Frisons, qui est défait, et forcé de demander la paix, et de payer tribut. Les Frisons, d'abord renfermés dans le pays maritimes entre le Rhin et l'Esne, s'étendirent ensuite le long de la mer jusqu'à l'Eyder.

## THIERRI III, ROI DE NEUSTRIE ET DE SOUBOIGNY.

L'an 680, Thierri gagne la bataille de Laufen, dans le Laonais, contre les ducs Martin et Pepin qui s'étaient rendus maîtres de l'Austrasie.

L'an 691, Ebroin, après avoir tyrannisé long-temps la France, éprouve le sort ordinaire aux hommes de son caractère; il est assassiné par un seigneur français, nommé Ermenfride (Chr. S. Medard). Varaton est élu à sa place maire du palais.

L'an 683, Varaton est dépouillé de son emploi par son fils Gislemar, lequel étant mort l'an 684, Varaton rentre dans sa dignité, et meurt l'an 686. On lui substitue Berthaire; mais les seigneurs, auxquels ce nouveau maire était odieux, aiment contre lui le duc Pepin dont ils s'étaient assuré l'amitié en lui envoyant des otages.

Pepin fait une députation à Thierri pour le prier de rendre justice à ceux qu'Ebroin avait dépouillés de leurs biens, et à ceux que Berthaire, à son exemple, maltraita injustement.

Le duc Waimer, qui l'y avait amené, touché de compassion, vient l'en retirer, le transporte dans sa maison; et de là dans un monastère qui n'est point connu.

L'an 688, Berthaire, dont l'imprudence et la hauteur avaient occasionné la bataille de Testri, est mis à mort par ses gens, à la persuasion d'Ansigis, à sa belle-mère, veuve de Varaton. Pepin lui substitue Norbert dans la charge de maire du palais. Norbert est moins le ministre du roi que celui de Pepin; mais ils concourent ensemble à remettre l'ordre dans l'état et à y rétablir la tranquillité. Pepin s'attire l'amour et l'admiration des peuples par sa modération, sa vigilance et la sagesse de son gouvernement. Il conserve à Thierri les bon-

## PEPIN.

neurs de la royauté dont il s'approprie le pouvoir, et le sort suivant son goût en lui fournissant une bonne table, et quelques vains amusements. Sa puissance était ainsi affermie en Neustrie, il retourne en Austrasie.

L'an 690, Pepin envoi le prêtre Willibrord en Frise pour y prêcher l'Evangile. Ordonne depuis évêque par le pape Sergius, Willibrord établit son siège à Utrecht.

TULDE, ou CLOTILDE, sa première femme, il laissa Clovis qui suit et Childbert, successeur de son frère. Dona, deuxième femme de Thierry, mourut sans enfants et fut inhumée auprès de son époux auquel elle survécut.

On a compté quelque fois les années du règne de Thierry de celle où il fut tué de S. Denis pour être remplacé sur le trône, c'est-à-dire de l'an 675. C'est ainsi que le P. Mabillon prouve que l'année 4 de son règne, dans laquelle fut tenu le concile de l'Évêque, est l'année 676, et que la même quatrième année coïncidait avec la dix-septième de l'épiscopat de S. Léger.

## CLOVIS III.

L'an 691, CLOVIS III, dit aussi CLOTHAIRE, fils de Thierry III, succède à son père, et porte comme lui le titre de roi, sans en avoir l'autorité.

L'an 695, ce prince meurt vers le mois de mars. Norbert, maire du palais, créature de Pepin, finit ses jours la même année.

## CHILDEBERT III.

L'an 695, CHILDEBERT III, frère de Clovis III, devient son successeur avant le 25 mars. Pepin lui donne pour maire du palais, Grimoald, le plus jeune de ses deux fils, et établit Drogou, son aîné, duc de Champagne.

L'an 711, Childbert meurt le 14 d'avril, et sa sépulture à Choisy-au-Bac, à une lieue de Compiègne, dans l'église de S. Eutrupe. De sa femme, dont on ignore le nom, il laissa un fils qui suit.

## DAGOBERT III.

L'an 711, DAGOBERT III, fils de Childbert III, lui succède au mois d'avril, à l'âge de 12 ans.

L'an 714, Théodald, petit-

## THIERRI III.

## PEPIN.

Pepin, allant lui rendre visite à Jopli, sur la Meuse, près de Lège, où il était malade, est assassiné par Rantgaire, dans l'église de S. Lambert, en avril, laissant de sa femme Thieutwinde, fille de Radbod, duc ou roi de Frise, un fils en bas âge, nommé Théodald. Pepin meurt peu de jours après cette visite, le 16 décembre 714, laissant deux fils naturels, Charles-Martel, et Childeraad; ce dernier fut la tige de la race capétienne et de plusieurs autres branches (Voy. la Table généalogique de la 5<sup>e</sup> race de nos rois.). Pepin était maître de l'Austrasie depuis 54 ans, et domina souverainement dans tout le royaume de France pendant plus de 27 ans, sous quatre rois. Ce prince ayant toujours les armes à la main et l'esprit occupé de projets de guerre, trouva néanmoins du loisir pour entretenir dans le plus grand détail de la police de l'état, veiller au maintien de la religion et faciliter ses progrès. Il la fit prêcher avec succès aux Frisons et à d'autres peuples voisins. Ce fut un mot le plus modéré des sujets ambitieux, et le tyran (si on peut le qualifier ainsi,) qui fit le meilleur usage de l'autorité suprême qu'il avait usurpée. Après la mort de Pepin, FLEETRAUD, sa femme, fait enfermer à Cologne Charles-Martel, âgé pour lors de 30 ans. Il naît à Charles, la même année, un fils, nommé Pepin.

## CHARLES, DUC D'AUSTRASIE.

L'an 715, CHARLES, échappé de prison, serend maître du gouvernement et de la souveraine autorité dans toute la monarchie française; il est choisi et proclamé duc d'Austrasie par les Austrasiens.

L'an 716, Charles est battu par Radbod, duc des Frisons. Les Saxons, dans la même année, font irruption sur les terres de France.

La même année, Charles surprend, à Ambief, dans le pays de Cologne, l'armée de Chilperic, la met en fuite et pille le camp.

L'an 717, Charles remporte, le 21 mars, à Vincieu, ou la cense de Vincieu, dans le Cambésis, une

## DAGOBERT III.

fils de Pepin, remplace Grimoald, son père, dans la dignité de maire du palais, à l'âge de 6 ans, et devient par là le tuteur de Dagobert encore plus jeune que lui. C'était, dit M. de Montesquieu, mettre un fantôme sur un autre fantôme. Le dessein de Pepin en élevait son petit-fils à cette place malgré l'inconvénient de son âge, était de la rendre héréditaire dans sa maison. Plectrude, femme de Pepin, s'empara du gouvernement près la mort de son mari, et l'exerça avec Théodald.

L'an 715, les Français, souffrant avec peine d'être gouvernés par une femme et un enfant, se soulèvent, attaquent, dans la forêt de Cunse, Théodald, qui prend la fuite, choisissent Ragenfrois, ou Reginfrois, pour maire du palais, font alliance avec Radbod, duc des Frisons, et délivrent Charles-Martel, que Plectrude retenait prisonnier. La même année, Dagobert meurt le 25 juin, et laisse un fils nommé Thierry, auquel les Français préfèrent le fils de Childéric II, roi d'Austrasie.

## CHILPERIC II, ROI DE NEUSTRIE.

L'an 715, CHILPERIC II, appelé auparavant Daniel, fils de Childéric II, assassiné l'an 675 ou 674, ayant été tiré par Ragenfrois d'un monastère où il vivait en habit clercal, est préféré, par les Français à Thierry, fils de Dagobert III, et placé sur le trône vers le mois de juillet. Selon la Chronique de Fontenelle, Chilperic ne commença de régner qu'après le 2<sup>e</sup> de septembre. « Il ne faut point le confondre », dit M. Velly, parmi les 45 ans lorsqu'il monta sur le trône. Il eut presque toujours les armes à la main pour en soutenir les droits.

L'an 716, Chilperic et Ragenfrois sont vaincus à Ambief, et mis en fuite par Charles-Martel. L'an 717, nouvelle victoire de Charles sur Chilperic et Ragenfrois. Ce dernier se retire de



## CHARLES.

deuxième victoire sur Chilpéric et Ragenfroi. Il poursuit Chilpéric jusqu'à Paris, revient ensuite à Cologne, dont il se rend maître, s'empare des trésors du son père, et se fait un roi, nommé Clotaire, dont on ignore le père mais qu'on croit issu de la race mérovingienne.

L'an 718, Charles désolé entièrement la Saxe, pénètre jusqu'au Weser, et subjugué tout le pays.

L'an 719, Charles marche hardiment à la rencontre de Chilpéric, de Ragenfroi, et d'Eudes duc d'Aquitaine, qui viennent l'attaquer, et les met en fuite. Le roi Clotaire meurt, et a sa sépulture à Choisy-au-Bac. Charles victorieux se rend maître de Paris. Mais tandis qu'il triomphe au-delà de la Loire, les Sarrasins se rendent maîtres de Narbonne.

L'an 720, Charles fait la paix avec Eudes, qui lui remet le roi Chilpéric.

Charles, après la mort de Chilpéric, continue à disposer de tout sous Thierry IV, son successeur, et sa rend célèbre par de fréquentes victoires.

## CHILPÉRIC II.

son maître et va chercher une retraite dans la ville d'Angers.

L'an 719, Chilpéric et Ragenfroi demandent du secours à Eudes, duc d'Aquitaine. Il vient les joindre avec un corps de troupes, et tous trois ils marchent contre Charles. Mais dès que celui-ci parait, Eudes prend l'épouvante, et s'enfuit, emmenant avec lui Chilpéric.

L'an 720, Chilpéric est remis par le duc d'Aquitaine à Charles, et meurt peu de temps après, au mois de décembre, à Attigny, d'où il est transporté à Nogent pour y être inhumé. Il eut, dit M. Velly, toutes les qualités d'un grand roi, sage, bon, vaillant, actif, prudent. Ce portrait tient un peu de l'imagination. Chilpéric laissa de N. sa femme un fils qui vintra ci-après.

THIÉRI IV,  
DIT DE CHELLES, ROI DE  
NEUSTRIE, DE BOURGOGNE  
ET D'AUSTRASIE.

L'an 720, THIÉRI IV dit de CHLLES, du lieu où il fut élevé, fils de Dagobert III, fut substitué à Chilpéric à l'âge de sept à huit ans. Deux chartes de ce prince, citées par le P. Daniel, données l'une à Héribert, l'autre à Zulpich, montrent qu'il fut roi non seulement de Bourgogne et de Neustrie, mais encore d'Austrasie. Dès la première année du règne de Thierry, les Sarrasins se rendirent maîtres de la Gaule narbonnaise. Zama, leur chef, assiégea et prit Narbonne, et y mit garnison. L'an 721, il vint, en combattant, jusqu'à Toulouse, et en fait la siège; il est attaqué, défait et tué, avec une partie de son armée, par Eudes, qui chasse les Sarrasins d'Aquitaine.

L'an 723, les Sarrasins re-

## CHARLES.

tiennent le joug qu'il leur avait imposé.

L'an 729, tandis que Charles est occupé à faire la guerre au-delà du Rhin, les Sarrasins ravagent la Provence. Eudes, duc d'Aquitaine, rompt, l'année suivante, le traité qu'il avait fait avec Charles. Ce dernier, l'an 731, passe la Loire pour aller tirer vengeance de sa perfidie, la bat et ravage son pays.

L'an 732, les Sarrasins, conduits par leur roi Abdérame, viennent à Bordeaux, qu'ils pillent, mettent en déroute le duc d'Aquitaine, avancent dans le pays, et menacent d'envahir la France. Charles, accompagné de Guildebrand, son frère, marche au devant d'eux, les rencontre au-delà de la Loire, et taille en pièces leur armée au mois d'octobre. Abdérame fut du nombre des morts. Les historiens varient beaucoup sur le lieu de cette bataille, qui mérita le surnom de *Mariel* à Charles (1). Les uns la placent auprès de Poitiers; et les autres dans le voisinage de Tours. Mais tous sont d'accord à dire que jamais victoire ne fut plus complète, quoiqu'ils ne conviennent pas du nombre des morts qu'il y eut de part et d'autre. Ceux qui les font monter à trois cent soixante-quinze mille du côté des Sarrasins, et à quinze cents seulement du côté des Français, ont aujourd'hui perdu toute créance (Voy. Eudes, parmi les rois de Toulouse).

L'an 733, Charles pénètre en Bourgogne, et soumet à son obéissance Lyon, et plusieurs autres villes. Il porte ensuite la guerre au Frise, par mer et par terre, défait entièrement les Frisons en divers combats, et tua Poppo, leur chef.

L'an 734, nouvelle expédition de Charles contre les Frisons, qui sont entièrement défaites.

L'an 735, Charles, après la mort du duc Eudes, se rend maître de l'Aquitaine jusqu'à la Garonne, et la Gascogne.

L'an 736, Charles donne à Hnald, fils d'Eudes, le duché d'Aquitaine, à la charge de l'hommage envers lui et ses deux fils, Carloman et Pepin, sans faire mention de Thierry.

L'an 737, Guildebrand est envoyé par Charles, son frère, pour reprendre Aragon sur les Sarrasins qui s'en étaient emparés sous la conduite de Manronte, gouverneur de Marseille, et d'autres seigneurs provinciaux, dont le dessein était de se rendre indépendants. Charles vient joindre son frère devant cette place avec toutes les machines nécessaires pour un siège. L'ayant emporté d'assaut, ils le livrent aux flammes, après avoir passé au fil de l'épée la plupart des habitants. De là Charles renforce par un corps de troupes, que Liutbrand, roi des Lombards, lui avait envoyé, va faire le siège de Narbonne où commandait Authime, général des Sarrasins. Amor vient d'Espagne au secours des

## THIÉRI IV.

viennent en France, et y font de grands ravages. Authime, leur roi, assiégé avec une nombreuse armée et prend Carcassonne, s'empare de Nîmes, et en transporte les otages à Barcelonne. Ces infidèles pillent et détruisent Autun.

Inter règne de 5 ans, depuis l'an 737, jusqu'à l'an 742.

L'an 724, Charles perd Rouen, sa première forteresse, qu'il avait rendu père de Carloman et de Pepin. Il fait marcher ses troupes contre Ragenfroi, et l'enferme dans la ville d'Angers, où il s'était de nouveau retiré. Par accommodement, Charles lui donne le comté d'Angers, sa vie durant, et emmène son fils en otage. Ragenfroi mourut l'an 731.

L'an 725, Charles, ayant passé le Rhin, parcourt l'Allemagne, range tout sous son obéissance, dompte les Bavarois, et revient chargé de trésors, emmenant Biltude avec sa suite Soucheide, qu'il épousa.

L'an 728, Charles remporte différentes victoires sur les Bavarois qui supportaient impa-

(1) « Les modernes, dit l'abbé de Longuerre, se sont imaginé que la bataille d'Authime donnée en Touraine, à Saint-Martin-le-Bec, mais ils se trompent. Le comte de Frédegar, et les chroniqueurs, disent positivement, que c'était près de Poitiers; et le P. Le Coz a fort bien réfuté cette imagination » (Longuerre, p. 27.)

assiégés avec une armée de la même nation. Charles, étant allé à sa rencontre, lui livre bataille sur les bords de la Berre, et revient triomphant après avoir taillé en pièces une grande partie de ces infidèles avec leur chef. Cette victoire toutefois ne le rendit pas maître de Narbonne. Le siège continue; Charles y laisse une partie de ses troupes, et va se saisir de Nîmes, de Beziers, d'Agde et des autres places fortes du pays.

L'an 758, Charles dompte les Saxons, situés au-dessous du confluent de la Lippe et du Rhin, et se les rend tributaires.

L'an 759, Charles et Childébrand achèvent la réduction de la Provence par la prise de Marseille, d'où Mauroute s'enfuit pour ne plus paraître dans le pays.

L'an 761, Charles reçoit deux nouvelles du pape Grégoire III, (ce sont les premières qu'on vit en France) qui lui apportaient les clés du sépulchre de S. Pierre, avec d'autres présents considérables. Ils lui remirent en même temps une lettre de Grégoire, par laquelle ce pontife le conjurait de venir au secours des Romains, menacés par le roi Luitprand, en lui promettant de leur part de le servir comme roi, c'est-à-dire patrice de Rome, et de se soumettre à l'obéissance de l'empereur, pour se soumettre à lui. L'Annaliste de Metz dit même que Grégoire avait joint à sa lettre le décret des Romains qui réalisait ces promesses. Charles, après avoir fait un accueil très honorable à ces nouvelles, les fait accompagner, à leur retour, par Grimoald, abbé de Corbie, et Sigebert, recteur de S. Denis, chargés de riches présents pour le pape. Vers le même temps, Charles sentant approcher sa fin, assemble les seigneurs français au palais de Verberie, et de leur consentement, il partage la monarchie de France entre ses deux fils, Carloman et Pepin. Il donne au premier l'Austrasie, la Saxe et la Thuringe; au second, la Bourgogne, la Neustrie et la Provence. Il n'y eut aucune disposition faite en faveur de Grignon, son troisième fils, et la raison qui le fit exclure de la succession paternelle n'est pas aisée à deviner. Mais Soncheilda, mère de ce prince, fit tant par ses larmes auprès de son époux, qu'ayant sur le point de mourir, il détacha une petite portion de ses états, en l'absence de Carloman et de Pepin, pour faire un lot à leur frère. Loin d'acquiescer à ce démembrement, ils s'en plaignirent hautement à leur retour, et le taxèrent de malice, sous prétexte qu'il avait été fait sans l'aveu des grands de la nation. Charles mourut, dans ces entrefaites, au palais de Quierzy-sur-Oise, le 22 octobre 761, à l'âge de cinquante-deux ans, après avoir gouverné pendant l'espace de plus de vingt-cinq ans la monarchie française en souverain, et s'être acquis une réputation qui ne finira jamais, par une infinité d'expéditions éclatantes. Le corps de Charles Martel fut transporté à S. Denis. Les historiens l'appellent tantôt duc des Français, tantôt prince des Français, comte, patrice. Son épithète lui donne même le titre de roi; mais il ne le prit jamais, et dans les actes publics, il ne se qualifiait que maître du palais, et homme illustre, qualité que nos monarques de la première race joignaient à celle de roi. Les guerres continuelles qu'il eut à soutenir, le mirent dans une espèce de nécessité d'enrichir, au défaut du fief, les biens des églises pour les distribuer aux gens de guerre et les attacher à son service. Il est vrai qu'il le fit sans retenue et au grand détriment de la discipline ecclésiastique et régulière. On vit des militaires posséder en fief, non-seulement des maladreries des églises, mais des abbayes même, et s'y établir avec leurs familles; ce qui souvent y faisait cesser le culte divin. Nous ne prétendons nullement justifier là-dessus Charles Martel. Mais si l'on se rappelle que la religion chrétienne lui est redevable de sa conservation dans les Gaules, et que, sans la valeur de ce prince, elle y eût fait place au Mahométisme, on sera plus porté à lui pardonner les moyens injustes et violents qu'il employa pour la défendre et la maintenir. Outre les enfants qu'on vient de nommer, Charles Martel laissa trois fils naturels. 1° Reni, archevêque de Rouen; 2° le comte Bernard, père d'Adelard, de Vala et de Bernard; tous trois moines

de Corbie, dont les deux premiers en devinrent abbés; 3° Jérôme, père de Fulrad, abbé de S. Denis, et de Folcuin, évêque de Terrouenne. Charles eut encore une fille, Chiltrude, femme d'Odilon, duc de Bavière, et mère de Tassillon, mort l'an 754. La petite chronique de S. Gal dit que Théodold fut tué la même année que mourut Charles Martel, sans marquer que ce fût le même, comme l'assurent D. Mahillon et D. Bouquet, que le fils de Grimoald, dont on a ci-devant parlé.

#### CARLOMAN ET PEPIN, DUCS DES FRANÇAIS.

L'an 761, Carloman et Pepin, fils de Charles Martel et de Rotrude, morte en 754, succèdent à leur père, le premier en Austrasie, l'autre en Neustrie; et aussitôt ayant levé une armée, ils défont entièrement Grignon s'étant enfermé avec sa mère. Grignon se rend à ses frères, qui l'envoient en prison à Neuchâtel.

L'an 763, Carloman et Pepin font plusieurs expéditions en Aquitaine, où ils domptent les Gascons rebelles, et poursuivent Hunald, fils d'Endres; en Allemagne, où ils défont entièrement les Allemands. Ces deux princes partagent entre eux le royaume de France, dans le lieu appelé *Vieux - Poitiers*; c'est-à-dire, selon D. Bouquet, qu'ils dépouillent leur frère Grignon de la portion qui lui avait donné Charles peu avant sa mort, et qu'ils la partagent entre eux.

Allez sous la date des années de son règne (M. Granddieu, *Hist. de l'Égl. de Strasbourg*, T. I, p. 272). Il est cependant vrai que Carloman, dans la préface du capitulaire qu'il publia, l'an 765, à Leptines, dit y avoir assoupli les évêques et les grands de son royaume, *in regno meo*. Mais le terme *regnum* semble devoir s'entendre ici d'un gouvernement absolu à la vérité, plutôt que d'un royaume proprement dit.

#### CARLOMAN ET PEPIN.

L'an 765, Carloman et Pepin font une expédition contre Odilon, duc de Bavière. Un prêtre, nommé Sergius, vient de la part du pape leur interdire toute guerre avec ce prince. On lui répondit que la Bavière et ses habitants appartiennent à l'empire français; *Regnum Francorum ad Francorum Imperium pertinet*. Odilon, mis en déroute, s'enfuit honteusement. Carloman entre en Saxe, pénètre jusqu'à la source de la Hase, qu'il jette dans l'Elbe, prend le château d'Osnabrück, et bat Théodoric, duc des Saxons. L'an 765, Carloman et Pepin soumettent Hunald, duc d'Aquitaine, font la paix avec Odilon, duc de Bavière, conduisent une armée en Saxe, battent et prennent une deuxième fois Théodoric, duc des Saxons, qu'ils amènent en France avec eux. L'an 765, nouvelle victoire de Carloman sur les Saxons, dont plusieurs reçoivent le baptême. L'année suivante, il se rend maître de l'armée des Allemands à Canstadi, et de-là passe en Aquitaine. Ce fut là où se terminèrent ses exploits militaires. L'an 767, il renonce au monde, remet son

#### CHILDERIC III, ROI DE NEUSTRIE, DE BOURGOGNE ET D'AUSTRIE.

L'an 762, Childéric III, fils de Chilperic II, est placé sur le trône, et commence à porter le nom de roi. Ce prince fut créé roi, non pas de tout l'empire français, si l'on en croit le père Daniel, mais seulement de cette partie que Pepin gouvernait, et même de l'Austrasie, qui, des la tems de Pepin, père de Charles Martel, fut une principauté séparée. Mais la preuve que Childéric fut aussi reconnu pour souverain, au moins de nom, dans l'Austrasie, se tire de plusieurs actes expédiés en

royaume et son fils Drogon entre les mains de Pepin, son frère, part pour Rome, où il se fait couper les cheveux, prend l'habit cléricale des mains du pape, et ensuite va se faire moine au Mont-Cassin. Pepin retire Grippon, son frère, de la prison de Neuchâtel, où l'avait mis Carloman, et ne tarde pas d'avoir sujet de s'en repentir. Grippon, à peine s'il recouvre la liberté, qu'il s'enfuit chez les Saxons, et les salue comme Pepin. L'an 748, Pepin meurt en Saxe, où plusieurs seigneurs fréonçais avaient suivi Grippon; il sonnet les Saxons, et prend Théodoric, leur duc, pour la troisième fois. Grippon se retire en Bavière, et enlève le duc à Tassillon, fils et successeur d'Odilon, mort cette année 748 (Pagi). L'an 749, Pepin marche en Bavière, défait les Bavarois, rétablit Tassillon, prend Grippon, l'amène en France, et lui donne pour partage la ville de Bâle. Mais, avec douze cents, nombre compté telors pour faire un ducé. Mais, l'an 751, Grippon, toujours inquiet, va chercher une retraite auprès de Waïfre, duc d'Aquitaine. Pepin ne jugea pas à propos de le poursuivre, il rouloit dans sa tête une affaire plus intéressante. Souverain dans le fait il lui manquait le titre de roi, titre important pour le multitude, qui se décide moins par les choses que par les noms. Pour l'obtenir il s'y prit si adroitement qu'il sembla prêt à le refuser lorsque, à la sollicitation de ses émissaires, il lui fut offert par les grands de son royaume, un feignit de vouloir s'en rapporter là-dessus au souverain pontife. En conséquence Burchard, évêque de Wurzburg, et Fulrad, abbé de S. Denis, sont députés à Rome pour consulter l'oracle, alors sûr de son fait, assemble, au mois de mars de l'an 752, un parlement à Soissons, où il est proclamé roi. Childéric, en même temps, fut déposé, rasé et enfermé dans le monastère de Sithin (aujourd'hui de S. Bertin, à S. Omer), où il mourut l'an 755. Il laissa un fils nommé Thierry, qui fut envoyé au monastère de Fontenelle (à présent S. Vendrille), et élevé dans l'obscurité. Telle fut la fin de l'illustre dynastie de la race de Clovis, après plus de deux cent soixante-dix ans de règne dans les Gaules.

Tant que Charles Martel vécut, malgré l'autorité suprême dont il jouissait, tout se faisait au nom du roi dans les plaids et assemblées des Français. Nous voyons, par exemple, un privilège accordé au monastère de S. Denis par Thierri IV, à la prière de Charles, maire de son palais. Cette prière, à la vérité, était en ordre par la dépendance où les maires du palais tenaient les rois; mais Pepin et Carloman ne laisseront pas même à Childéric les droits honorifiques de la royauté. Ils faisaient et réglaient presque tout en leurs propres noms. De là vient qu'on se trouve nul diplôme original qui porte en tête le nom de Childéric III. Souvent même dans les couilles et les actes publics, les notaires omettaient les années du règne de ce prince. On voit dans Goldast (*Reg. Allemann.* T. II, n. 35), une charte datée *anno xxx, post obitum Dacoberti regis*, c'est-à-dire de Dagobert III, mort en 715; une autre (*ibid.*, n. 58), datée du 20 novembre, *regnante Carolomanno duxe et Bobone comite*. Childéric I et Childéric III sont les seuls rois de la première race dont les sceaux ne soient pas de figure ronde.

On s'est servi en France, pendant la première race, du sou, du demi-sou et du tiers de sou, lesquels étaient d'or. Ces monnaies étaient en usage chez les Romains dès le temps de Constantin; et il n'y a point de doute que les Français, qui s'emparèrent de la Gaule, n'aient imité les Romains dans la fabrication des monnaies. La conformité qu'il y a pour le poids entre nos sous, demi-sous, tiers de sous, et ceux des empereurs romains, ne permet pas d'en douter. Leur sou d'or et le nôtre pesaient également 85 grains; les demi et tiers de sou à proportion. Cela se justifie par quantité de monnaies qui nous restent des uns et des autres. Il parait, par plusieurs passages de la loi salique, que le sou d'or des Français valait quarante deniers. Ces deniers étaient d'argent fin et pesaient chacun environ 21 grains. Le demi-sou valait 20 deniers et le tiers de sou 13 deniers; tiers

Ces trois espèces d'or avaient ordinairement sur le revers de leurs obvers la tête ou le buste de quelqu'un de nos rois, et sur l'autre une croix, avec le nom du lieu où la pièce avait été fabriquée.

La livre d'or se divisait en 72 sous, et le sou en 40 deniers. Cette livre de poids qui était la romaine, pesait 6144 grains, ou dix onces à tiers, poids de marc; ainsi elle vaudrait aujourd'hui 1104 l. 16 s., le marc d'or fin ayant été fixé, suivant la déclaration du 21 novembre 1785, à 828 l. 12 s.

Le sou des Romains et celui des rois de la première race, comme nous l'avons déjà dit, était d'or fin et pesait 85 grains à tiers, poids de marc; donc sa valeur serait actuellement de 15 liv. 6 s. 10 den. à tiers.

Le denier était d'argent fin pesant 21 grains, poids de marc; et comme la livre d'or contenait 2880 deniers, il s'en suit qu'en multipliant cette dernière quantité par 21, on aura 60480 grains d'argent, qui était la représentatif d'une livre d'or, et par conséquent, la proportion était presque dixième. Mais l'argent, à 12 deniers de fin, ne vaut, suivant la déclaration déjà citée, que 55 l. 9 s. 2 d.; ainsi, la valeur actuelle du denier ne serait que de 4 s. 11 d. Cependant, le denier était le quarantième du sou d'or, qui vaut 15 liv. 6 sous 10 deniers deux tiers, il est évident que le denier devait représenter 7 sous 8 deniers un quinzième de notre monnaie courante.

Sous cette même race, il y eut aussi un sou d'argent qui ne valait que 12 deniers d'argent, duquel on s'est servi pendant la seconde race, et dans le commencement de la troisième. Il est difficile de marquer quel était le poids de ce sou, et la quantité qui composait la livre; mais il est certain qu'on en taillait plus de 22 dans une livre d'argent, puisque Pepin ordonna qu'on n'en taillât que ce nombre; ce qui prouve au moins que, sous la première race, elle en contenait davantage (*Le Blau, Traité historique des monnaies*).

*Que l'établissement de la Monarchie française dans les Gaules ne causa aucun changement dans l'état civil des naturels du pays.*

(Article de M. Auzias).

Si l'on en croit quelques écrivains modernes, Clovis conquît les Gaules comme les Turcs ont envahi la Grèce. Tous les naturels du pays gémissent dans l'oppression. Il serait moins facile de refuser cette opinion écartée, s'il en eût été de toute la monarchie comme du Suissonnais; mais si l'on en excepte ce petit pays, on voit que l'empire de Clovis se forma successivement par l'accession volontaire des peuples qui s'y soumettent.

N'ayant subjugué les confédérés émigrés, réunis depuis soixante ans, Clovis fit avec eux un traité d'alliance (*Procop.* de Bell. Goth., lib. 1, cap. 12). Ces peuples, excédés de la fiscalité romaine, s'en étaient effrayés les armes à la main, (*Zozim.* de Gall. ad ann. Christi. 408). Supérieurs aux événements, ils se gouvernaient par eux-mêmes et avaient inspiré assez d'estime on de crainte à leurs anciens oppresseurs pour les empêcher par eux de qualité d'auxiliaires (*Procop.* *ib.* *sup.*).

Les légions romaines, cantonnées dans le voisinage, s'étaient volontairement alliées aux Germains et aux Arméniens (*Procop.* de Bell. Goth., l. 1, c. 12). Les autres tribus des Francs étaient soumises à des rois que Clovis avait fait périr, mais ce fut par leur vœu commun qu'il obtint de régner sur elles (*Greg. Tur.*, lib. 1, cap. 40).

La Gaule septentrionale n'offre donc que le Suissonnais dont Clovis se sent éparé par une conquête violente. Il y a même lieu de penser qu'elle n'eut cet effet qu'à l'égard de Sugrius; témoin les relations établies entre les deux peuples (*Sid. Apoll.*, *Epist.* lib. v, *Bouq.* t. 1, p. 794). La sécurité que montrèrent les cités environnantes, et les ordres donnés par Clovis pour les garantir du pillage (*Hiem.*, *Vit. S. Remig.*—*Fleodoard.*, *Hist. Eccl. Rem.*, lib. 1, cap. 15, p. 66).

La victoire de Vouglé facilita sans doute à ce prince la soumission de l'Aquitaine (*Greg. Tur., lib. 1, cap. 57*). Mais s'il lui dut aux Francs et aux Gaulois réunis sous ses ordres après le consentement que la nation, assemblée en 505, avait donné à la guerre contre les Visigoths, il eut de grandes obligations à la disposition des peuples (*Greg. Tur., ibid., Fredeg., Epit., c. 25*). Elle était si connue que, suivant Grégoire de Tours, la réputation de gloire et de bonheur, dont jouissaient les sujets de Clovis, faisait désirer ardemment sa domination dans la Gaule méridionale (*Greg. Tur., l. 2, cap. 25*).

Ces monuments, et la lettre de ce prince aux préfets d'Aquitaine, permettent-ils de douter qu'en passant sous son empire, les habitants du pays n'eussent conservé leur état, leurs lois, et leurs coutumes? Libres sous les Romains (*Hist. de Long., t. 1*), ils le furent aussi sous les rois Visigoths (*Lex Visigoth., lib. tit. 1, lib. 4, tit. 2. Leg. 1 et 2. lib. 6, tit. 1, lib. 2*).

L'établissement de ces peuples dans la Gaule méridionale ne fut point une conquête suivant l'idée qu'on y attache. Appelés en 418 par l'empereur Honorius, ils parvinrent, par des traités, à dominer sur les provinces situées entre la Loire, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan (*Hist. de Long., t. 1, p. 176 et 206*) ; mais ils furent bien moins leurs progrès à leurs armées qu'à leur politique. On régla qu'un certain canton ils auraient les deux tiers des terres ; et ce partage se fit entre eux et les officiers de l'empire pour le lieu commun des deux peuples (*Esp. des Lois, liv. 30, chap. 7 et 8. — Chron. de Marins sur l'art. 56*).

On suivit le même plan à l'égard des Bourguignons (*Hist. de Long., t. 1, p. 226*). Après différentes excursions en-deçà du Rhin, et quelque séjour dans la cité de Mayence, ils s'établirent, en 443, entre le Rhine et les Alpes, par la cession que Valentinien III leur fit de cette contrée. Genève fut d'abord la capitale de ce nouveau royaume, qui s'étendit ensuite sur ce qu'on a nommé depuis la Savoie ; mais l'empereur Authème, ayant besoin de leurs secours contre les Visigoths, leur donna, en 460, la ville de Lyon, où ils établirent le siège de leur empire. Ils obtinrent par ce traité les diocèses de Vivienne, de Valence, et de Viviers. Vaison devint frontière de leurs états du côté de la Provence.

Le partage des terres, entre les Bourguignons et les Gaulois-Romains, fut fait par convention, comme l'avait été celui des Visigoths. Chaque romain reçut chaque barbare, et fut lésé le moins possible. Les Visigoths et les Bourguignons, guerriers, chasseurs, et pasteurs, prirent des friches, et le Romain garda les terres les plus propres à la culture (*Esp. des Lois, liv. 30, ch. 9*).

Bien loin que les Bourguignons aient porté atteinte à la liberté des Gaulois-Romains, leurs lois distinguent nettement dans les deux nations, les nobles, les ingénus et les serfs.

La composition légale des grands bourguignons et des nobles romains, était de trois cents sols (*Lex Burg., tit. 26, § 1*).

Celle des ingénus médiocres, de l'une et de l'autre nation, fut fixée à deux cents (*Lex Burg., lib. 30*).

Tout est d'ailleurs romain dans la classification de la loi Gombette, qui n'est point le code primitif des Bourguignons. Gombaud ne la fit rédiger que pour mettre fin aux débordements de ses compatriotes et des Romains. Elle se vit, ainsi que celles des Visigoths, de l'affaiblissement de ces peuples, et du besoin qu'ils eurent de ménager les empereurs et les sujets de l'empire. (*Lex Burg.*).

Au reste ces lois des barbares furent toutes personnelles (*Esp. des Lois, tit. 28, ch. 2*) ; chaque peuple était jugé par sa sienne ; chacun pouvait poursuivre la loi qu'il voulait ; la constitution de Lothaire exigea seulement que ce choix fût rendu public.

Ainsi, d'après ce coup-d'œil sur les lois des divers pays dont la réunion forme aujourd'hui la monarchie française, il est évident que l'établissement des Barbares ne changea rien à l'état civil des Gaulois. Ces peuples n'y formèrent que de petites tribus en comparaison des anciens habitants. La preuve pour les Francs

se trouve dans saint Jérôme et dans la loi salique (*S. Hieronim. in vit. Sancti Hilarii. Lex Sal.*).

On voit dans Salvien, dans Sidoine Apollinaire, et dans Grégoire de Tours, le régime des cités subsistant, des envoyés de leur part traitant avec des rois barbares, leurs citoyens belliqueux autorisés par Valentinien III à se défendre et à attaquer les ennemis sous leurs propres auspices (*Cod. Théod., novell. 20*), les cités de Narbonne et d'Auvergne, obtenir, sans aucun secours étranger, des capitulations honorables.

Les ornements d'architecture dont on décorait les tombeaux, étaient inconnus aux Barbares avant leur passage du Rhin. La loi salique, qui en fait mention, prouve qu'elle fut rédigée dans les Gaules, pour les Gaulois, et que les Francs avaient respecté leurs usages (*Lex Sal., tit. 57*).

Les habitants libres des Gaules ne furent donc point opprimés par Clovis, comme M. de Montesquieu tâche de le prouver (*Esp. des Lois, liv. 30, chap. 23*).

Interprète trop littéral du texte de la loi salique, cet illustre écrivain a cru que les Francs ou Barbares avaient exclusivement deux cents sols de composition, suivant le chapitre 1, du tit. 43.

Les naturels du pays lui ont par conséquent vu le nom de Romains possesseurs, et leur composition réduite par le chap. 7, à la moitié de celle des hommes libres.

Cette composition de cent sols était aussi celle des *Lides*, espèce de colons dépendants toujours de leurs maîtres (*Lex Sal., tit. 30, § 4, 57 et 58*). M. de Montesquieu, jugeant d'après ce tarif, n'a vu, parmi les citoyens gaulois, qu'un peuple innuilié, gémissant sous le joug, et dont le sang n'était apprécié qu'à la moitié de celui des vasquignans.

Forcé de convenir que les Francs ne réduisaient point les Gaulois en servitude (*Esp. des Lois, liv. 3, chap. 10 et 11*), et que la différence des conditions n'était vue dans les compositions (*ibid., liv. 28, ch. 4, et liv. 30, chap. 10*), il ravala les hommes libres à la classe des affranchis, et tombe ainsi dans des contradictions frappantes.

Excédé de nos monuments, il s'écrie qu'il lui a fallu les dévorer, comme la fable dit que Saturne dévorait les pierres. Ne serait-il pas permis d'en conclure qu'il les a mal digérés?

Si en classant les sujets de Clovis par le code salique, cet homme de génie eût voulu descendre à la plus simple combinaison des événements de ce régime avec l'esprit de cette loi, il en aurait conclu que la principale clause des traités que ce prince fit avec les hommes libres des Gaules, dut être de leur accorder une composition égale à celle des Francs de même condition. Il les aurait reconnus dans ce chapitre 1, du titre 43, dans la disposition comprend, entre la fraude et le barbare, l'homme vivant sous la loi salique.

Comment imaginer que des peuples qui lui avaient résisté ouvertement, que cette considération amènerait qui se maintenaient depuis soixante ans contre les forces de l'empire, eussent consenti à subir volontairement les chaînes de la servitude?

Bien loin d'assimiler toute la nation au romain possesseur, il fallait conclure que l'homme de cette condition, étant comparé par la loi au lide, s'était en curial, ou même un affranchi, tel que ces colons attachés servilement à leur corporation, mais cependant propriétaires ; ces citadins qu'on retrouvait sous le titre de *Cives* appartenant dans plusieurs lois romaines et le code des Visigoths, qui, ne pouvant échapper au fief, même en changeant de domicile, avaient la faculté de tester en faveur de leurs parents, et même, avec certaines restrictions, au profit de l'église ; tel enfin que ces hommes, dont parle Grégoire de Tours (*Hist., liv. 8, et passim*), qu'il appelle inférieurs et quelquefois citoyens, lorsqu'on les appelle improprement les villes du nom de cité, qui, dans son origine, désignait une peuplade entière.

Il fallait se souvenir, d'après Salvien, que le nom romain, jadis si redouté, si ambicionado des rois mérovingiens, était devenu une qualification de haine et de mépris (*Salvian., de Gub. Dei, lib. 1, — Esay. t. 1, p. 779*) ; que si l'on excepte les provinces où les

Bourguignons et les Visigoths furent établis par les empereurs, il n'exista dans les Gaules de libres que les barbares et les hommes qui par état purent en prendre les mœurs; que les Armoriens et les autres bagaudes de la Belgique voulurent être barbares, et que tout ce qui resta de vil fut romain.

M. l'abbé Dubos, après avoir prouvé l'alliance de Clovis avec les Armoriens, et développé la politique de ce prince d'une manière lumineuse, tombe ensuite dans les contradictions que nous venons de relever dans l'*Esprit des Loix*: il applique le chapitre VII du titre 45 de la loi salique aux hommes libres, et les ramène à la condition du romain possesseur.

Quand le chapitre VII dit que le Romain possesseur était celui qui possédait des biens propres dans son pays, il annonce l'espèce de cette tenure; sa propriété devait être imparfaite comme son ingénuité.

On sait que les lois des barbares s'interprètent mutuellement, s'il n'y a pas de dispositions contraires. Suivant la loi des Ripuaires, l'esclave du roi n'avait que cent sols de composition (*Lex Rip., tit. 17*).

Pour un autre article de la loi ripuaire, si un tabulaire, ou romain, ou un homme royal, épousait une ripuaire libre d'origine, ou si une femme tabulaire, ou romaine, ou royale, épousait un ripuaire, leur postérité était dégradée à la plus basse condition (*Lex Rip., tit. 58*).

Le romain possesseur était donc l'égal du libre, de l'esclave, du roi et du tabulaire, du curial inférieur, ou plébéien.

M. de Montesquieu tire avantage de ce que ce romain pouvait devenir concube du roi; mais l'esclave du roi ne devenait-il pas grafon et sagibaron? La loi salique le dit expressément (*Lex Sal., tit. 57*); elle fixait leur composition à trois cents sols comme celle de l'infirmité l'était à six cents: ce triplement, qui n'était qu'une prérogative personnelle, ne changeait rien au droit de la naissance. On avait vu, sous l'empire romain, des collégiats, c'est-à-dire des artisans ou des marchands incorporés dans les collèges des cités, parvenir au sénat, aux honneurs de la cour, et obtenir d'être admis à la table de l'empereur.

Si M. l'abbé Dubos, qui a fait tant de recherches utiles à notre histoire; si M. de Montesquieu, qui a reculé les bornes de l'esprit humain, se sont égarés dans nos monuments, n'est-il pas téméraire de les approfondir après eux avec tant de disproportion dans les moyens? Cette réflexion est sans doute effrayante; mais nous prions d'observer que si nous relevons quelques erreurs dans les ouvrages de ces hommes célèbres, c'est à l'aide de leurs lumières.

En effet si, comme ils en conviennent, les Gaulois conservèrent leur liberté sous la domination de Clovis, il est impossible que les citoyens libres n'aient eu qu'une composition égale à celle du romain possesseur.

Il est donc constant que les hommes libres, Francs, Gaulois, ou Romains d'origine, qui vivaient sous la loi salique, conservèrent, après l'établissement de la monarchie, les droits et les prérogatives qu'ils jouissaient avant cette révolution.

Quelques monuments relatifs aux premiers successeurs de Clovis paraissent rendre cette preuve irrévocable. Le roi Childéric I., donnant une partie de sa terre d'Issy pour la fondation de l'abbaye de Saint-Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Près, déclara, dans sa chartre, que c'était du consentement des Francs et des Neustriens (*Dom Bouquet, tom. IV, p. 622*). Cette dernière dénomination fut jamais donnée qu'aux habitants de l'Armorique (*Fales, Not. Gall., p. 44*); est-il possible de croire que dans cet acte solennel Childéric eût pris le conseil de ces hommes évidemment dégradés, si on les suppose réduits à l'état de romains possesseurs?

Les Neustriens, qui occupaient le pays situé entre la Seine, la Loire et l'Océan, vécurent donc comme les Francs, sous la loi salique, dont l'empire s'étendait depuis la forêt Charbonnière jusqu'à la Loire (*Lex Sal., tit. 49*). Ils firent donc, ces hommes

libres, désignés, dans ce code, *égaux aux Francs ou Barbares*, et jouissant des mêmes droits (*Lex Sal., tit. 45*)?

Cloaire I., dans sa constitution donnée vers l'an 560, dit que son père et son aïeul ayant accordé des immunités à quelques églises et aux clercs, il veut que la forme du droit ancien soit observée dans toutes les causes (*Bal. cap. 2, T. I, col.*).

Childéric et Clovis surent donc se plier aux mœurs et se soumettre aux lois qu'ils firent respecter.

Le roi Théodoric épousa Deutérie gauloise d'origine (1) (*Greg. Tur., Hist. I, 3, cap. 17*). Le femme de Constantin II, père de saint Rigobert, était de la nation des Francs (*Vit. S. Rigob. Duct., T. I, p. 788*), et saint Médard, troisième évêque de Noyon, avait pour père un franc nommé Astur, et une mère romaine (*Vit. S. Med., Specul., T. II, p. 70*). Les écrivains du temps, qui parlent de ces mariages contractés sous les enfants de Clovis, attestent l'origine des familles gauloises qui firent ces alliances.

#### PEPIN, DIT LE BREF, CHEF DE LA II<sup>e</sup> RACE.

752. PEPIN, dit le BREF, à raison de sa taille, né l'an 714, maire du palais de Neustrie et de Bourgogne, depuis l'an 741, et de toute la monarchie francienne, depuis l'an 747, proclamé roi des Français, dans l'assemblée tenue à Soissons, au mois de mars 752, fut sacré dans le même lieu, peu de jours après son élection, par saint Boniface, archevêque de Mayence. C'est le premier sacre de roi (de France), dit le P. Daniel, qui soit marqué dans notre histoire par des écrivains dignes de foi. Il est cependant à remarquer, que nul des historiens du temps (nous les avons tous consultés) ne parle de cette cérémonie comme d'une chose nouvelle en France. Quelques-uns même semblent le donner pour un ancien usage: *Pipianus secundum morem Francorum, electus est ad Regem et unctus*, dit un ancien annaliste, qui a servi de guide à Regnaud (Bonquet, T. V, p. 55.). Pepin, après son couronnement, marcha contre les Saxons, qui s'étaient révoltés, et les obligea, après les avoir défaits, à lui fournir trois cents chevaux chaque année, par forme de tribut. De retour en France, il poursuivit Grippon, son frère, qui s'était réfugié, comme on l'a dit, auprès du duc d'Aquitaine, traverse ce duché, s'empare de la Septimanie, qui lui fut livrée par le goth Assenand, et réunit cette province à la couronne. Grippon, l'an 755, fuyant chez les Lombards, est atteint dans la vallée de Blaurenne, par Théodann, comte de Vienne, et par Frédéric, comte de la Bourgogne transjurane; il périt, ainsi que les deux comtes, dans le combat qu'ils lui livrèrent.

L'an 754, Pepin est sacré une seconde fois, dans l'église de Saint-Deus, avec ses deux fils, Charles et Carloman, le 28 juillet, par le pape Etienne II. Avant la cérémonie, ce pontife releva Pepin, et toute la noblesse française, du serment de fidélité, qu'ils avaient fait au roi Childéric. Il prononça ensuite, du consentement de l'assemblée, une sentence d'excommunication contre les seigneurs qui entreprendraient à l'avenir d'élever sur le trône une autre famille. Enfin, il déclara Pepin et ses successeurs patrices du Rome. En reconnaissance, Pepin s'engagea, envers le pape, à marcher contre Astolphe, roi des Lombards, qui avait envahi l'exarchat de Ravenne, avec cette partie du Pécamun, nommée la Pentapole, depuis Rimini jusqu'à Gubio, c'est-à-dire ce qu'on nomme aujourd'hui la Romagne et la duché d'Urbain, et portait ses vases sur Rome. Astolphe, redoutant la puissance du monarque français, oblige Carloman, frère de Pepin, à passer en France pour détourner l'orage dont il était menacé. Carloman n'eut rien, et mourut au retour à Vicenza. Pepin, après deux ambassades inutilement envoyées au roi des Lombards, pour l'inviter à satisfaire le pape, pensa les moins, déclara Astolphe, et se mit le siège devant Pavie, où il s'était renfermé. Astolphe promet alors avec

(1) C'est en conséquence par erreur, qu'on l'a dit de son prince Deutérie ou d'un illustre famille romaine. Note de l'Éditeur.

sèment de rendre Ravenne, avec toutes les places dont il n'était emparé. La paix se fit à cette condition; Pepin fut alors dénommé de sa conquête, c'est à-dire de l'exterminé de Ravenne avec le Pentapole au saint siège après quoi il fait conduire le pape à Rome, par l'abbé Falard, avec un corps de troupes, commandé par Jérôme, fils naturel de Charles Martel, et ensuite il repasse en France. Mais, l'an 756, Astolphe, loin de tenir parole, ne met en campagne au printemps, ravage les environs de Rome, et assiège la ville. Pepin, à cette nouvelle, revole en Italie, accompagné de ses deux fils et de Tasillon, duc de Bavière. Astolphe, à l'approche des Français, vint de nouveau se renfermer dans Pavie; il y est encore assiégé. La place étant sur le point d'être forcée, il demande la paix; mais, pour l'obtenir, il faut qu'il rende, outre les places qu'il avait prises, Commachio, dont les Lombards étaient en possession depuis long-temps, et paie une grosse somme pour les frais de la guerre. Tout étant concerté, Pepin renouvelle et confirme la donation qu'il avait faite à l'église romaine. *C'est là proprement*, dit le P. Daniel, *le commencement de la domination temporelle des papes, qui ajouta un grand relief à leur pontificat. Jusqu'au temps du grand Constantin, l'apanage le plus ordinaire des successeurs de saint Pierre, étaient les persécutions, souvent le martyre. Le gouvernement de l'empire fut donné à l'arévêque de Ravenne, qui prit le titre d'exarque (Voy. le pape Etienne II.).*

L'an 757, l'empereur Copronyme envoie à Pepin les premières orgues à plusieurs jeux, qui nient paru en France. Pepin les fit mettre dans sa chapelle de Compiègne, où il était alors, et non pas, comme le dit M. Velly, dans l'église du Saint-Corneille du même lieu, qui ne fut bâtie que par Charles le Chauve. La même année, Tasillon fait hommage de la Bavière à Pepin. Un nouveau soulèvement des Saxons rappelle Pepin dans leur pays. Il revient triomphant sans avoir compté leur férocité. L'an 759, les Goths, renfermés dans Narbonne, sous la dépendance des Sarrazins, livrent cette place aux Français, qui la tiennent bloquée depuis sept ans. Pepin chasse ensuite ces infidèles de toute la Gothie. La guerre contre Waïfre, duc d'Aquitaine, occupait Pepin pendant les huit dernières années de son règne. Enfin, la mort le délivra de cet ennemi, qui fut tué le 2 juin 768, par ses gens, et, comme l'on croit, par le conseil de Pepin, qui devint ainsi maître de l'Aquitaine. Pepin avait reçu l'année précédente une ambassade solennelle de l'empereur Constantin Copronyme, dont l'objet était de demander sa fille Gisèle, pour le fils aîné de l'empereur, avec offre de l'archevêché de Ravenne, pour la dot de la princesse. C'était une ruse des Grecs, pour retirer ce domaine des mains des papes, et le faire retourner à ses anciens maîtres. Mais l'hérésie des Iconoclastes, dont les Grecs étaient entachés, faisait un obstacle au succès de l'ambassade. Les ecclésiastiques, que l'empereur y avait joints, n'osèrent de justifier cette doctrine, et accusèrent les Latins à leur tour d'innovation sur la procession du Saint-Esprit. Pepin renvoya cette question au concile de Gentilly, où les Grecs furent réfutés par les légats du pape, qui s'y trouvèrent. Ainsi, les ambassadeurs n'en retournèrent, sans avoir rien obtenu.

L'an 768, Pepin tombe malade à Saintes, et vient à Saint-Martin de Tours; de là, il se rend avec sa femme et ses enfants au monastère de Saint-Denis, où il meurt d'hydropisie, le 24 septembre, dans la cinquante-quatrième année de son âge, la vingt-septième de son règne, depuis la mort de son père, le dix-septième depuis qu'il fut élevé à la royauté. Il fut enterré au même lieu, devant le portail de l'église, comme il l'avait ordonné, le visage contre terre, et dans la situation d'un pénitent. La reine BATHIE, ou BRATHNE, dite au grand-pied, sa femme, était fille de Caribert, comte de Laon, suivant la plus probable opinion; elle mourut le 12 juillet 783, après lui avoir donné Charles et Carloman, qui suivent; Pepin, mort en bas âge; Gisèle, dont on vint de parler, qui devint abbesse de Chelles;

Rothas et Adalard, mortes dans le célibat. M. le président Hénaud donne à Pepin un troisième fils, nommé Gilles, que nous n'avons rencontré dans aucun ancien monument. Ce prince réunissait, dans sa personne, toutes les qualités du cœur et de l'esprit, qui font les grands rois, et peuvent légitimer en quelque sorte, dans un usurpateur, l'exercice du pouvoir souverain. Il gouverna le royaume avec une sagesse et une circonspection, qui ne paraissent à aucun factieux (il y en avait un bon nombre alors) de s'élever contre son autorité; il le défendit avec une valeur qui fit triompher ses armes, de tous ceux qui osèrent l'attaquer; il contribua aux progrès de la religion, en favorisant les missionnaires; il fut le protecteur du saint siège, et le créateur de sa puissance temporelle, en déplaçant un prince ambitieux, qui voulait le réduire en servitude. La force de son corps, dans sa courte jeunesse, répondait à la vigueur de son âme. Son bras nerveux n'avait point d'égal parmi ses sujets. Le moine de Saint-Gild (L. 2, c. 25) raconte, qu'informé des railleries secrètes, que certains courtisans, au commencement de son règne, venaient faites sur la petitesse de sa taille, il voulut établir son autorité par quelque coup extraordinaire; que, dans ce dessein, il donna un jour, à l'abbaye de Ferrières, en Gâtinais, le spectacle du combat d'un taureau avec un lion. D'jà, dit-il, le lion, ayant saisi le taureau par le cou, l'avait terrassé, et commençait à l'étrangler, lorsque Pepin, se tournant vers les seigneurs, leur dit: *Qui de vous autres aura osé de courage pour aller séparer ou tuer ces deux animaux? Chacun se tut d'effroi. Ce sera donc moi,* répondit froidement le monarque. Il tira à l'instant son sabre, sauta dans l'arène, va droit au lion, lui coupe la gorge, et sans perdre de temps, décharge un si rude coup sur la bourse, qu'il lui clôt la tête; puis, revenant froidement à sa place, il dit à ceux dont il voulait être entendu: *David était petit, et terrassa Goliath; Alexandre était petit, et surpassa sa force et son courage des capitaines beaucoup plus hauts de taille que lui.*

On a plusieurs diplômes de Pepin qui datent le commencement de son règne de l'année 750, qui est celle de son élection. Mais il y en a d'autres, comme le prouve Schumacher, qui fixent cette époque à la consécration que ce prince reçut des mains du pape, c'est à-dire au 28 juillet 754. On voit aussi des chartes, comme l'observe M. Schoepflin, qui font au contraire remonter le commencement du règne de Pepin à l'an 750, et même à 749, étant datées de la dix-huitième année de son règne. Mais ces notes supposent que Pepin était véritablement roi avant son élection, parce qu'il exerçait tous les droits de la royauté. Pepin est le premier roi de France qui ait employé, dans ses diplômes, la formule *par la grâce de Dieu*; ce qu'il fit, soit pour imiter les empereurs d'Orient, qui prenaient le titre de *basileus christianissimus*, couronnés de Dieu, soit pour avoir été élu roi par une grâce de Dieu toute particulière. Cependant, lui et Carloman, son deuxième fils, ne s'attachèrent pas constamment à cette formule; mais Charlemagne l'employa communément.

Des modernes l'ont regardée, mal à propos, comme une marque de souveraineté. Non-seulement des princes, mais des évêques, des abbés, et de simples prêtres, s'en sont servis sans autre dessein que d'exprimer leur reconnaissance envers Dieu.

Pepin, l'an 755, transféra, du mois de mars au mois de mai, les assemblées générales de la nation, qu'on avait nommées jusqu'alors le *champ de mars*, et qu'on nomma depuis le *champ de mai*. L'usage de la cavalerie, qui n'était introduit dans les armées, fut la cause de ce changement (Annal. Petav.). Les évêques commencèrent alors à être admis dans ces assemblées.

Dans le parlement tenu à Verneuil, l'an 755, Pepin ordonna que les sous d'argent ne seraient plus taillés que de 23 li. en livre de poids, et que, de ces 22 pièces, le maître de la monnaie en retiendrait une, et rendrait les autres à celui qui avait fourni l'argent. Cette livre de poids, comme nous l'avons déjà dit, qui était la romaine, ne pesait que 614 grains, ou 10 onces deux tiers, poids de marc. Sur ce pied-là, le sou d'argent, dont il

est porté dans cette ordonnance, devait peser 299 grains trois onces, et le denier, qui est la douzième partie du sou, 23 grains trois onzièmes (Le Blanc.). Ainsi, ce sou d'argent valait aujourd'hui un peu plus de 3 l. 4 s. 8 d., et le denier 5 s. 4. d. des tiers.

#### CHARLES. DIT CHARLEMAGNE.

768. CHARLES, fils aîné de Pépin, né l'an 742, dans un lieu qu'Eginhard, son biographe, et son contemporain, avouent lui-même ne pas connaître, exilé à Saint Denis, par le pape Etienne II, le 28 juillet 754, et nommé patrice de Rome, ayant partagé les états de son père, l'an 768, avec son frère Carloman, à pour sa part la Neustrie, la Bourgogne et la Provence, et commença à régner vers la fin de septembre 768. Charles qu'on fait sacrer une seconde fois à Noyon, le 9 octobre suivant, c'est-à-dire, le même jour que Carloman, son frère, le fut à Soissons, si l'on en croit les auteurs cités à l'article de ce dernier. Mais il y a bien de l'apparence qu'ils ont pris pour sacrer une simple inauguration. (Voyez Carloman.)

L'an 769, expédition de Charles, en Aquitaine. Hunald, après avoir cédé le duché à son fils, depuis plus de 25 ans, pour embrasser la vie monastique, était sorti de sa retraite, voyant son fils mort, pour remonter sur le trône. Mais Charles, s'étant montré dans la province, tout se soumit à lui. Hunald s'enfuit dans la Gascogne et les Pyrénées, où Loup l'commandait en qualité de duc. Mais ce seigneur, intimidé des menaces de Charles, se vit obligé de lui livrer Hunald, avec sa femme, et de lui promettre lui-même obéissance. Ce duc s'échappa l'an 771, et alla chercher une retraite à Rome; delà, s'étant enfui chez les Lombards; il fut lapidé à Pavie, par le peuple, parce qu'il s'opposait à la reddition de cette place, assiégée par Charles, et réduite à l'extrémité, par la famine et la maladie. (Voyez Hunald, duc d'Aquitaine.)

L'an 769 ou 770, lettre du pape Etienne III, à Charles et à Carloman, sur le bruit qui courait, que l'un d'eux devait épouser la fille de Didier, roi de Lombardie. Ce pontife emploie toutes sortes de raisons pour les en détourner; il va même jusqu'à dire

#### CARLOMAN.

768. CARLOMAN, fils de Pépin, né l'an 751, sacré à S. Denis, par le pape Etienne II, le 28 juillet 754, nommé patrice de Rome, succéda à Pépin, son père, le 21 septembre 768, avec son frère Charles, et à pour son partage ce qu'avait possédé son oncle Carloman; savoir, l'Austrasie, etc. Carloman se fit sacrer une deuxième fois, à Soissons, le 9 octobre de cette année, le même jour que Charles, son frère, le fut à Noyon, suivant le continuateur de Frédégaire, l'Annaliste de Petau, le Chroniqueur anonyme, qui écrivait en 810, et l'auteur de la petite Chronique de Saint-Gal. Mais Eginhard, le chroniqueur de Saint-Denis, l'auteur d'une suite de Flodoard, Adon de Vienne, les Annales de Tillet, celles qu'on nomme de Loyse, et Sigebert, rapportent simplement que les deux frères reçurent en même jour les ornements de la royauté, *insignia regni suscepimus*; qu'ils furent couronnés, ou enchu qu'ils furent élevés sur le trône, *in regnum Francorum elevati sunt*, sans parler du sacré, ni du ministère des évêques. Le silence de ces écrivains, dont l'autorité s'empare sur celle des précédents, mérite ici d'autant plus de considération, qu'il est hors de vraisemblance, que des évêques se soient avisés de sacrer des princes, qui l'avaient déjà été par le pontife romain. Il est donc très-probable que les anciens, qui avancent ce fait, auront confondu le sacré avec l'inauguration. Carloman se joignit à son frère, pour la guerre d'Aquitaine, le quelle ensuite, et s'en revint en France, brouillé avec lui. Les deux frères se réconcilièrent peu de temps après.

L'an 770, il naît un fils à Carloman; le pape Etienne III le nomme à ce prince, et obtient l'honneur de tenir sur les fonts de baptême, cet enfant, qui fut nommé Pépin.

L'an 770, il naît un fils à Carloman; le pape Etienne III le nomme à ce prince, et obtient l'honneur de tenir sur les fonts de baptême, cet enfant, qui fut nommé Pépin.

qu'ils doivent s'abstenir de cette alliance, en vertu de l'obésance qu'ils doivent au siège apostolique. Ce qu'il ajoute, pour rendre odieuse la union des Lombards, est si faux et si absurde, que Muratori, et quelques autres, ont cru qu'il s'agit d'une pièce supposée. Nous la regardons de même, si elle ne se trouvait dans le *Racueil des Carolines*, fait par ordre de Charlemagne. Cette pièce peut être proposée comme un exemple fameux des excès dont une forte prévention est capable dans les places les plus éminentes. L'an 770, Charles épouse cette princesse, qui lui est donnée d'Italie, par le reine Bertrade, sa mère, qui avait cette alliance fort à cœur. Charles congédia sa concubine Himiltrude, fille d'un seigneur français.

#### CHARLES

L'an 771, Charles vient à Carbonac, où il tient un parlement avec les comtes et les seigneurs, qui avaient été attachés à Carloman. Ce prince répudia la même année Déodérate, pour une raison qu'on ignore, dit Eginhard, la renvoie à son père, et épouse Hilticardus, qui descendait, suivant Thégau, de Godefroi, duc des Allemands. On le regarda long-temps comme femme illégitime. Paschase Radbert, dans la Vie de saint Adalard, dit qu'il abandonna la cour, scandalisé de ce mariage, et alla se faire moine à Corbe, dont il devint par la suite abbé. (Voyez ci-après Pépin, roi d'Italie.)

#### CARLOMAN.

L'an 771, Carloman meurt à Samouci, en Lœonais, le 4 décembre, âgé d'environ 20 ans, dans la quatrième année de son règne, et à sa sépulture à Saint-Berni de Reims, d'où, apparemment, il fut dans la suite transféré à Saint-Denis; c'est ce que donne lieu de croire un tombeau de pierre, qu'on voit dans cette église, sur lequel est écrit: *Carolomannus Rex, filius Pipini. G. annos, sa femme, qu'il avait épousée en 768, se réfugia avec ses enfants, Pépin et Sigard, auprès de Didier, des Lombards, qui n'oublia rien pour faire placer l'ainé sur le trône de son père, et lâcha d'engager, l'an 772, le pape Adrien I, à le sacrer roi; mais ses efforts furent inutiles.*

#### CHARLEMAGNE, succ.

L'an 772, Charles, maître de toute la monarchie, depuis la mort de Carloman, son frère, tient une assemblée à Worms, où la guerre, contre les Saxons, nouvellement révoltés, fut résolue. Il entre en Saxe à la tête d'une armée, et gagne, sur les Saxons, commandés par Witkind, la bataille nommée du *Torren*. Ce nom lui vint d'un torrent qui traversait le lieu où elle se donna, et qui, étant à sec alors, roulait des eaux abondantes subitement, et fort à propos pour les Français, qu'une soif ardente consumait et faisait déjà penser à la retraite. Il prend ensuite le château d'Héresbourg, aujourd'hui Sudberg, en Westphalie, et détruit le vaste temple d'Irmensul. C'était comme la divinité tutélaire des Saxons, et la destruction de son temple a fait le sujet d'une fable, qui se célèbre encore tous les ans, la veille du dimanche *Lactare*, à Hildesheim, où la colonne, qui soutenait l'idole, fut transportée, sous le règne de Louis le Débonnaire. Les Saxons, poussés à bout, demandent la paix avec instance, et l'obtiennent en donnant des otages.

Charles n'était pas moins dévoué que l'avait été Pépin, son père, au saint siège. L'an 775, à la prière du pape Adrien I, il porta ses armes en Italie, contre le roi Didier, qui avait enlevé plusieurs places à l'église romaine. Didier, n'osant tenir la campagne devant l'armée française, se renferma dans Pavie, à l'exemple d'Astolphe, son devancier. La place est investie, et tient huit mois entiers, pendant lesquels Charles, laissant le soin du siège au blocus, à son oncle Bernard, va prendre Véronne, défendue par Adalgise, fils de Didier. De-là il se rend à Rome, où il est reçu, le 2 avril 774, avec les mêmes honneurs qu'on rendait aux exarques. Il y confirme au pape la donation

de Pépin, et y ajoute les patrimoines de l'église de Rome, dans les duchés de Spolète et de Bénévent, dans la Toscane, dans la Campanie, et ailleurs. Mais les provinces, où ces patrimoines étaient situés, restèrent attachées au royaume de Lombardie, et Charles se réserva même, sur tout ce qu'il avait cédé au saint-siège, le droit de souveraineté. De retour devant Pavie, il force la ville à se rendre sur la fin de mai. Didier, sa femme et ses filles, tombent entre les mains du vainqueur, qui les fait conduire en France, avec la femme et les deux enfants de Carloman, qu'il avait pris dans Véronne. Pépin, l'aîné des deux, mourut fort jeune : on dit que le second, nommé Siagre, devint évêque de Nice, et finit saintement ses jours, le 1<sup>er</sup> juin 797. C'est une méprise du P. Anselme, adopté par l'abbé Velly. L'évêque de Nice, nommé Siagre, était en possession de ce siège dès l'an 777, après avoir été abbé de Saint-Pons, au voisinage de cette ville; et Siagre, s'il était fils de Carloman, n'était né au plus tôt qu'en 770 (Gall., Chr., T. III. col. 1274). Charles, après la prise de Pavie, fut proclamé roi d'Italie, et commença dès-lors à se qualifier *roi des Français et des Lombards*, ajoutant à ces titres celui de *patrice*, qui lui fut conféré par le sénat et le peuple romain. Ce n'était plus un simple titre d'honneur, comme celui que Pépin et ses enfants avaient reçu du pape Étienne II. Le patriciat, accordé à Charlemagne, lui donnait droit de commandement; puisqu'Adrien datait de cette époque ses lettres, que les Romains juraient fidélité à ce prince, et qu'il exerça le pouvoir souverain dans Rome avant d'être empereur. Après l'extinction du royaume de Lombardie, il ne resta aux empereurs grecs, en Italie, que les duchés de Naples, de Melphé et de Gaète, dont ils firent une nouvelle province, sous le nom du Thème de Lombardie. Ils conservèrent encore la pointe de l'ancienne Calabre, où sont Gallipoli et Otrante, et la nouvelle Calabre, depuis Cosenza jusqu'à Bénévent. La Sicile et la Sardaigne demeurèrent en leur puissance, jusqu'à ce qu'elles furent envahies par les Sarrasins. Les deux Calabres furent réunies sous le gouvernement du patrice de Sicile; et c'est de là qu'est venue la dénomination des deux Siciles, l'une en deçà, l'autre au-delà du Faro. (Le Beau.)

Les Saxons, tandis que Charles était au-delà des monts, avaient secoué le joug de la France. Charles, à son retour, envoya quatre armées pour les réduire. L'an 775, s'étant avancé lui-même sur le Weser, et déjà étant arrivé sur l'Ocker, il reçut le serment de fidélité et les otages des Saxons ostphales. Les Saxons angariens, ou angviriens, dont il traverse les terres en revenant de cette expédition, et les Saxons westphales, qu'il rencontre ensuite sur sa marche, lui donnent de pareilles assurances de leur soumission.

Adalgie retira à la cour de Constantinople n'y demeurant pas longtemps. Charles, instruit des intelligences qu'il entretenait avec les

seigneurs lombards, repassa en Italie, l'an 776, au milieu de l'hiver, pour réprimer les mouvements des factieux, dont le plus dangereux était le duc de Frioul. Le monarque, après l'avoir fait prisonnier dans une bataille, lui fit trancher la tête. Les Saxons profitèrent de l'éloignement de Charles pour arborer une 3<sup>e</sup> fois l'étendard de la révolte. Ce prince était revenu promptement à Worms, y tint une grande assemblée, dans laquelle il reçut les soumissions de ces peuples qui prourent d'embrasser le Christianisme. Il fit amener les principaux auteurs d'une conjuration formée contre lui en Thuringe. Un d'eux eut, interrogé sur les desseins qu'il avait eus, un répons fierement au roi lui-même : *Sachez que si j'avais été cru, vous n'auriez jamais repassé le Rhin*. Ils furent envoyés en exil en des lieux fort éloignés, après qu'on leur eut prudemment fait prêter serment de fidélité sur différentes reliques de saints. La conduite des Saxons donna lieu de croire qu'ils agissaient cette fois sincèrement. L'an 777, dans un parlement que Charles tint à Paderborn, ils viennent de toutes parts se soumettre, et reçoivent le baptême. Le fier Witkind fut le seul de leurs chefs qui ne se trouva pas à cette assemblée. Il s'était retiré à l'arrivée de Charles à *parishus Normannus*, ce qui peut s'entendre de la Saxe au nord de l'Elbe, appelée Nordalbinge. Ebn-el-Arabi et Abulhar, gouverneurs Sarrasins, l'un de Saragosse, l'autre d'Alcaes, s'étaient aussi rendus à cette assemblée. Par le traité qu'ils firent avec Charles, ce prince s'engagea à les rétablir dans leurs gouvernements, dont Adalbéarn les avait dépouillés. Le fruit de cette expédition, entreprise l'année suivante, fut pour Charles la conquête de la Navarre et d'une partie de l'Aragon jusqu'à l'Ebre; mais en revenant, l'arrière-garde de son armée fut surprise et taillée en pièces par les Gascons dans la vallée de Roncevaux. Roland, son neveu, si célèbre dans nos anciens romans, fils du Milan, comte d'Angers, et de Berte, sœur de Charles, périt en cette rencontre. L'amour de l'indépendance reprenait toujours le dessus dans le cœur des Saxons. L'an 780, quatrième révolte de ces peuples. Charles, après les avoir vaincus de nouveau, distribue leur pays aux prêtres et aux abbés, pour les instruire et les baptiser. Huit ou dix ans après, pour appuyer l'ouvrage de ses missionnaires, il publie des lois pénales et même capitales contre ceux qui refuseraient de recevoir le baptême, et qui violeraient les lois de l'église, comme, par exemple, celle de l'abstinence en certains jours. C'était le vrai moyen de faire beaucoup d'hypocrites, ce qui ne manquait pas d'arriver. Toutefois, la même année, il y eut deux peuplades ou hordes de Saxons qui reçurent le baptême.

L'an 781, les bromilleries de la cour de Constantinople avec le pape Adrien, et les pratiques sourdes de quelques séditions, rappellent Charlemagne en Italie. Il y amène ses deux fils, Carloman et Louis, fait baptiser la veille de Pâques l'année par le pape

## ROIS CARLOVINGIENS D'ITALIE.

### PEPIN.

781. **PEPIN**, nommé **CARLOMAN** à sa naissance, fils de Charlemagne et de Hildegarde, né l'an 777, fut sacré roi d'Italie, par le pape Adrien I, à Rome, le lendemain de son baptême, jour de Pâques, 15 avril de l'an 781. Charlemagne informé, l'an 788, que les Abares faisaient des mouvements pour entrer en Italie, y envoya Pépin avec le comte Bérenger, qu'il lui donna pour commander l'armée sous lui. Pépin livre à ces barbares plusieurs combats, et les chasse enfin du Frioul où ils avaient pénétré. L'an 793, aidé de Louis, son frère, que Charlemagne lui avait envoyé, il fait une incursion sur les terres de Grimoald, duc de Bénévent, qui affectait l'indépendance envers le royaume d'Italie, et lui enlève un château de peu d'importance. Ce fait tout le fruit de cette expédition, parce qu'une épidémie de famine, qui régnait

### Rois Carolingiens d'Italie.

alors, ne permit pas de tenir plus long-temps la campagne. L'an 796, tandis que Charlemagne est occupé à réduire les Saxons, Pépin conduit une armée d'Italiens et de bavarois en Pannonie contre les Abares, et pénètre jusqu'à l'embouchure de la Drave dans le Danube. Il revient au commencement de l'hiver trouver son père, avec un butin immense qu'il lui présente. L'an 797 on '98, Charlemagne, voyant que le royaume de Pépin est mal gouverné, lui donne pour premier ministre Adalard ou Adalhard, abbé de Corbie et petit-fils de Charles Martel. L'événement prouva la sagesse de ce choix. Adalard rendit on fit rendre la justice avec la plus grande exactitude, réforma divers abus énormes, et s'attacha surtout à protéger les pauvres et les faibles. Quand il eut substitué par-tout la justice à la violence, il se rendit à Rome, et gagna si bien la confiance de Léon III, que ce pape disait que « s'il arrivait qu'Adalhard le trompât, il



qui lui donne le nom de Pépin, et sacré le lendemain l'un et l'autre, le premier roi d'Italie, et le second roi d'Aquitaine.

Charles consentit, à la prière du pape, à rendre ses bonnes grâces à Tasillon, duc de Bavière, qui, déterminé à cette démarche par les légats du S. père, vint prêter serment de fidélité au roi, dans une assemblée tenue à Worms, sur la fin de la même année.

L'an 782, se révolta des Saxons, excitée par Witkind. Ils mettaient devant les Français au pied du Mont-Sontal, presdu Weser. Charles, à la nouvelle de cette révolte, accourut en hâte, et ne trouvant point Witkind, qui avait pris la fuite et s'était retiré à la cour de Sigefroi, roi des Danois ou Normands, son allié ordinaire, il fit couper la tête à 4,500 de ses partisans, au lieu nommé Terdi, sur la rivière d'Alre. Ce massacre ne servit qu'à causer un soulèvement général parmi les Saxons. Charles était revenu, l'an 785, les vainquit en deux grandes batailles. L'an 785, Witkind et Albion, son compagnon d'armes, las de la guerre, sollicités par les envoyés de Charles, et après avoir reçu des otages à leur choix, pour leur sûreté, viennent trouver Charles au palais d'Attigni, se soumettent, et reçoivent le baptême. Leur conversion et leur conversion firent aussi sincères, qu'elles étaient tardives. Witkind ne-tout devint un sujet fidèle de la France, et un protecteur zélé du Christianisme. Mais l'exemple de ces deux chefs n'entraîna pas à beaucoup près toute la nation.

L'an 787, étant à Rome, Charles apprend qu'Arigize, duc de Bénévent, médite une révolte. Il marche contre lui, l'oblige à se soumettre, et revient célébrer la Pâque à Rome. De là il revient en France des chaires, des grammairiens, des calculateurs, etc., pour y rétablir les études. Ce fut à quoi il s'appliqua sérieusement à son retour et il écrivit à ce sujet une très-belle lettre circulaire aux évêques et aux abbés. Tasillon, duc de Bavière, excité par sa femme, était entré dans les mauvais dessein du duc de Bénévent, son beau-frère, Charles, d'autant plus piqué contre lui qu'il était son cousin-germain, le fait comparaître, l'an 788, aux évêques d'Ugheheim pour répondre de sa conduite. Ce duc y est convaincu de perfidie, et condamné à mort. Le roi lui fait grâce, et le rélève dans un monastère avec Théodon, son fils. Lutherge, sa femme, fille de Didier, roi des Lombards, et ses deux filles, sont pareillement cloîtrées. La Bavière fut ainsi réunie à la couronne de France; Charles la divisa en plusieurs comtés. Tandis qu'il est au-delà du Rhin, l'impératrice Irène attaque l'Italie, pour au venger du refus que Charles avait fait de marier sa fille Rotrude au jeune Constantin, empereur. L'armée des Grecs, commandée par le fils du roi Didier, est entièrement défit par les généraux de Charles. Adalgise est pris et mis à mort, ou péri, selon d'autres, sur le champ de bataille.

Au milieu des occupations que lui donnent les opérations militaires, Charlemagne porte encore son attention sur la jurisprudence. Cette même année, il fait écrire le Code Théodosien avant l'édition d'Alarie, roi des Visigoths; et c'est, dit M. Fleury, de cette édition d'Alarie et de Charlemagne que nous avons tout le Code Théodosien, ou plutôt l'abrégé de tout ce qu'il contenait: car nous n'en avons, ajoute-t-il, que la moitié suivant l'édition de Théodose même, qui était beaucoup plus ample. Le Nord, mal assujéti, demeurait toujours de l'exercice à Charlemagne. L'an 789, il s'avance jusqu'à l'Elbe, sur lequel il construisit deux ponts, passe dans l'Esclavonie, subjugué les Wlachs, peuple cantonné vers l'embouchure de l'Elbe, et prend leur roi Dragavit, avec des otages. L'an 791, il porte la guerre en Pamonie, bat les Abares, et les repousse jusqu'à la fin du Raab, dont les rives deviennent les limites de l'empire des Francs. De nouvelles conquêtes que fit Pépin, son fils, sur ces peuples, dans les années suivantes (1), reculerent ces limites jusqu'à la Save.

L'an 791, Charles, tenant une diète à Ratisbonne dans les fêtes de Pâques, découvrit une conjuration formée contre ses jours par Pépin, dit le Bas, son fils naturel, qu'il avait en d'humilité, sa concubine. Cet attentat ne resta pas impuni. Le nouvel Abalon est relégué au monastère de Prayn, en Ardennes, après avoir été rasé: les principaux de ses complices sont condamnés à mort, et Farulf, leur dénonciateur, a pour sa récompense l'abbaye de S. Denis (Bouquet, T. V, pp. 48-97-154.). Le 6 juillet de la même année, les Saxons, regrettant leur liberté et leur ancienne religion, font menbasse sur les Français près de l'embouchure de l'Elbe, chassent leurs missionnaires, brûlent les églises et retournent au paganisme (Ibid. pp. 29-38.). Cette révolte était trop atroce pour ne pas exciter la vengeance de Charles; mais l'histoire ne dit point comment il châta les rebelles. Ce prince, l'année suivante, fit une entreprise qui répondait à la grandeur de son génie. Ce fut de joindre l'Océan germanique au Pont-Euxin. Il dressa lui-même le plan des travaux, et fit commencer, sous ses yeux, un canal qu'il devait conduire de la rivière du Rhodan, qui tombe dans le Mein au-dessous de Bamberg, jusqu'à l'Altmühl qui se jette dans le Danube près de Kelheim, en Bavière. Ce canal fut ouvert l'espace de deux mille pas sur une largeur de trois cents pieds. Mais les pluies qui survinrent, et le défaut de machines, y empêchèrent par d'achever ce monument, le plus beau que Charlemagne pût ériger à sa gloire, puisqu'il

(1) La lettre de Charles à la reine Irène, prouve sa victoire, que les conquêtes de Pépin devaient la victoire de Charles sur les Abares. (Fleury hist., T. II, p. 158.) Note de l'Éditeur.

#### Rois Carolingiens d'Italie.

« ne croirait jamais ce qu'aucun français lui dirait (Pach. Radb. vii. S. Adalard). L'an 801, Pépin reprend les armes contre le duc de Bénévent. Il lui enlève cette année Théate, aujourd'hui Chieti, avec les places voisines; et l'année suivante Orton, dans l'Abruzz, et Lucera, aujourd'hui Nocera, dans la Pouille. Mais à peine fut-il parti, que le duc reprit cette dernière place. L'an 804, Pépin chasse les Sarrazins de l'île de Corse dont ils s'étaient rendus maîtres. L'an 810, ayant équipé une flotte nombreuse, il s'empara des principales îles des Vénitiens; mais il ne put faire la conquête de Rialto, où ces républicains s'étaient retirés. Après cette expédition, Pépin retourne à Ravenne; et de là s'étant rendu à Milan, il y meurt le 8 juillet 810, à l'âge d'environ 54 ans. « Si ce prince eût vécu plus longtemps, a dit Sigoum, il eût, par la grandeur de son courage, égalé la gloire de son père et de son aïeul. » Pépin n'ayant laissé qu'un

#### Rois Carolingiens d'Italie.

fils naturel nommé Bernard, avec cinq filles, l'Italie, après sa mort retourne à Charlemagne, dont il n'était, dans le fait, que le viceroy. Eginhard dit que l'empereur fit venir les filles de Pépin en France, après la mort de leur père, pour être élevées sous ses yeux.

#### BERNARD.

812. BERNARD, fils naturel de Pépin, roi d'Italie, fut pourvu des états de son père par Charlemagne, l'an 812 au mois d'octobre, et mort 815, comme l'assure le P. Pagi, lorsque ce monarque l'envoya en l'année afin d'arrêter les courses des Sarrazins. Pour diriger sa jeunesse, il mit auprès de lui l'homme de la cour qui avait le plus de mérite. C'était le comte Walafrid d'Adelard, qui faisait les fonctions de régent en Italie depuis la mort de Pépin jusqu'à l'avènement de Bernard au trône. Après

eut été le plus utile à ses peuples. On en trouve encore des vestiges près de Weissenbourg, en Franconie. (Bouquet, *ibid.* pp. 74-750, Barre, Fleffel.) Ces travaux ne concernent point de destruction à Charlemagne sur les troubles qui agitaient l'église gallicane. Ce fut pour les pacifier qu'il assembla, l'an 794, le grand concile de Francfort, auquel il présida et dont il confirma les décrets qu'il fit ensuite publier : *Congregatis nobis in unum conventum*, disent les pères de cette assemblée dans leur lettre aux évêques d'Espagne, *precipiente ac presidente piissimo et gloriosissimo Domino nostro Carolo* (voy. les conciles). De Francfort, Charles, excéda par une nouvelle levée de bouillottes des Saxons, marcha contre eux, avec une partie de son armée, dont il avait donné l'autre à Louis, son fils. Ces mutins, à son arrivée, promirent de revenir au Christianisme et d'être fidèles au roi. Mais ils ne tinrent compte de cet engagement, et l'année suivante, ils massacrèrent, dans une embuscade, Witan, roi des Abodrites, avec un corps de troupes qu'il menait à Charles pour faire la guerre aux Huos. Le digne chef l'armée française, en rentrant dans la Saxe, eut le courage des rebelles. Ils tombent au pied du monarque irrité, lui demandant pardon, et donnent des otages pour garants de leur fidélité. Toutefois à peine l'armée française a-t-elle disparu, que les Saxons désavouent leurs soumissions. Charles repartit en Saxe, l'an 796, dévasta le pays, et réduisit les mutins à venir encore implorer la clémence. Mais ils ne purent cette fois le fléchir qu'en faisant le sacrifice de leurs principales familles que Charles, à l'exemple des empereurs Romains, dispersa dans les différentes provinces de ses états. (Bouquet, *ibid.*)

Le pape Adrien I, fléchit ami de Charlemagne, étant mort sur la fin de 795, Léon III, son successeur, envoya, l'année suivante, à ce prince, les clefs de la confession de Saint-Pierre, avec la bannière de la ville de Rome, le priant de députer quelqu'un pour recevoir le serment de fidélité des Romains. Charles émit alors occupé à construire la basilique d'Aix-la-Chapelle, pour la décoration de laquelle il employa les plus beaux marbres, et dont le dôme était surmonté d'un globe d'or massif. Près de cette église, il éleva un magnifique palais dont les vastes portiques pouvaient contenir une armée.

L'année 795 est encore marquée par un soulèvement des Saxons qui fut suivi d'un nouveau sacrement de leur pays. Charles, après avoir détruit leurs châteaux, campa dans le mois de novembre sur les bords du Weser, où il jeta les fondements d'une ville qu'il fit appeler Héristal; elle subsistait encore de nos jours, et on la nomme Héristal-Saxon, pour le distinguer d'Héristal, près de Liège. Il y célébra Pâques l'année suivante, et de là s'étant rendu à Aix-la-Chapelle, il y reçut les ambassadeurs des Huos de la Pannonie, que son fils Pépin avait subjugués en trois campagnes. Étant à Paderborn, l'an 799, il y

vit arriver le pape Léon qui, s'étant échappé de la prison où ses ennemis l'avaient jeté, venait implorer sa protection. Charles, en attendant qu'il pût connaître de son affaire sur les lieux, le renvoya sous bonne escorte à Rome, et le fit rétablir sur son siège. Les Sarrasins venaient alors de se rendre maîtres des îles Baléares, aujourd'hui Majorque, Minorque et Ivica. Charles envoya promptement des troupes qui les en chassèrent. Par reconnaissance, se donnant à ce prince. L'an 800, il partit de Mayence pour l'Italie. Le pape vint le trouver à Lambhans; Charles arriva, le 24 novembre, à Rome, où il fut reçu comme en 774. Léon, sept jours après, le purge par serment devant lui, des crimes dont les Romains l'accusaient, et Charles se contenta de cette espèce de justification. Quelques années auparavant, Charles avait envoyé le prêtre Zacharie porter à Jérusalem des présents pour l'église du S. Sépulture. Zacharie, cette année, vers la fin du novembre, revient le trouver à Rome, accompagné de deux moines de Palestine qui lui présentent les clefs du S. Sépulture de la part du patriarche, et l'étendard de Jérusalem de la part du calife Haroun, en signe de la cession qu'il lui fait de cette ville et du territoire, c'est-à-dire du pouvoir qu'il lui donnait d'y régler toutes les affaires concernant les Chrétiens. Haroun, comme on l'a dit ailleurs, entretenait une étroite correspondance avec Charles, dont, au rapport d'Eginhard, il estimait l'amitié plus que celle de tout autre prince du monde.

#### CHARLEMAGNE, COURONNÉ EMPEREUR.

L'événement le plus célèbre de l'an 800, et du règne de Charles, est le rétablissement de la dignité impériale en Occident. Ce fut dans la personne de ce prince que les Romains la firent revivre. Charles fut proclamé et couronné empereur à Rome le 25 décembre. (F. les empereurs.)

L'an 802, concile ou parlement d'Aix-la-Chapelle, où Charles réforme la justice, rédige les lois des différents peuples qui lui étaient soumis, et y ajoute de nouveaux règlements. Des prélats et les comtes sont envoyés par tout l'empire, sous le titre de *Missi Dominici*, pour faire rendre la justice aux églises, aux veuves, aux pupilles et à tout le peuple; cet usage fut suivi par les successeurs de Charles. L'an 803, traité conclu avec les Grecs, par lequel on règle les limites des deux empires. On ajoute, cette année, quelques articles à la loi salique, et à la loi des Ripuaires. Charles, à la demande du peuple, dispense les évêques et les abbés de l'obligation où ils étaient auparavant de conduire eux-mêmes à la guerre les troupes qu'ils devaient fournir à l'état. Dernière révolte des Saxons. Charles la punit en transplantant dans la Flandre, pays alors couvert de bois, dix mille familles

#### Rois Carolingiens d'Italie.

la mort de Charlemagne, le roi Bernard fut traduit auprès de Louis le Débonnaire, nouvel empereur, comme ayant formé contre lui de mauvais desseins. Mandé par ce prince, l'an 814, il obéit, se purge par serment des soupçons injustes qu'on lui avait donnés de sa fidélité, et s'en retourna après s'être reconnu son vassal. L'an 815, les chefs d'une faction opposée au pape Léon III, ayant été judiciairement mis à mort, l'empereur Charles Bernard d'aller informer sur les lieux de cette exécution. Bernard s'acquitta de cette commission, et dressa son rapport qu'il envoya à l'empereur. L'an 816, il accompagne, par ordre de ce prince, le pape Etienne IV, qui venait en France. L'an 817, Bernard devient réellement coupable des mauvaises intentions que la calomnie lui avait ci-devant prêtées. Voyant Lothaire, fils aîné de l'empereur, élevé à l'empire, il en conçoit un tel dépit, qu'il se dispose à la révolte. L'empereur, informé

#### Rois Carolingiens d'Italie.

de ce dessein, marche aussitôt vers l'Italie à la tête d'une puissante armée. Bernard sentit alors toute la témérité de son entrepris. Des flatteurs l'y avaient engagé. D'autres séducteurs, envoyés par l'impératrice Hermengarde, qui voulait avoir l'Italie pour un de ses fils, le firent tomber dans un nouveau piège. Ces émissaires lui persuadèrent de passer en France, au lieu d'aller avec serment toute sûreté pour sa personne. Bernard, suivi de ses complices, vint trouver l'empereur à Châlons-sur-Saône. Tous se prosternèrent à ses pieds, et lui demandant pardon. Interrogés juridiquement, ils découvrirent toutes les circonstances du complot. On les conduisit ensuite à Aix-la-Chapelle, où l'on achève leur procès. Les laïques sont condamnés à mort, et les ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvait Anselme, évêque de Milan, sont déposés et confinés en des monastères. Louis commue la peine des séculiers en celle d'être privés de la vue. L'impératrice, sans

saxons dont il donne les terres aux Obodrites, peuple vaudale du Mecklenbourg.

Diets de Selts, ancien palais au pays de Wartsbourg, fameuse par la capitulation générale faite avec les Saxons, qui restèrent dans le pays. Charles leur conserva leurs droits, leurs immunités et leurs lois, mais à condition de se faire baptiser, de payer la dime au clergé, et d'obéir aux juges qui seraient envoyés par l'empereur. Pour affermir parmi eux le Christianisme, Charles, comme il avait déjà fait par son édit sanglant de l'an 780, érige de nouveaux préceptes de l'église en lois de l'état, et décerne des peines très-sévères contre les transgresseurs. Ce prince était trop éclairé pour ne pas s'apercevoir qu'il ferait par là plus d'hypocrites que de vrais chrétiens ; mais ses vues partaient sur les siècles futurs, qui, nées dans une religion que leurs pères n'auraient embrassée que par force, y demeureraient attachées par habitude et par inclination. L'événement justifia sa prévoyance. C'est néanmoins à tort qu'on rapporte à ce prince l'établissement d'un tribunal aussi irrégulier dans sa manière de procéder que terrible dans les jugements qu'en émanait. Nous voulons parler de la cour wéhemique ou justice de Westphalie, ainsi nommée parce que son principal siège fut établi à Dortmund, dans cette province, d'où elle étendait ses rameaux dans toute la Germanie. Le célèbre M. Fieffé, que nous avons consulté par lettre sur l'origine de cette cour, nous a convaincus par une savante réponse, dont un habile homme a donné nouvellement le précis dans un excellent ouvrage, qu'elle ne remonte pas au-delà du 13<sup>e</sup> siècle. Ce tribunal était ordinairement composé du conseil du prince, qui nommait le coupable dont il faisait instruire le procès en son absence ou à son effet. Il y avait au milieu des juges une corde que touchaient tous ceux qui jugeaient l'accusé digne du gibet. Lorsque le nombre des attachements était complet, le coupable, vrai ou prétendu, était censé condamné par cette seule formalité. La signification de ce jugement se faisait en cette manière : les juges ou les émissaires allaient trouver le coupable, et, en l'abordant, ils lui disaient ces mots : *On mange ailleurs d'aussi bon pain qu'ici ! L'ait alihi, ita bonum comeditur panis ut hic.* A ces paroles fatales ils se saisissaient de lui et l'immolaient sans pitié. Ce tribunal qui réunissait tous les caractères de l'inquisition la plus inhumaine, a subsisté néanmoins plusieurs siècles, et n'a été aboli que sous le règne de Charles-Quint.

L'an 804, deuxième voyage du pape Léon en France. L'empereur envoie son fils Charles à Saint-Maurice, au-devant de lui ; il va lui-même à Reims pour le recevoir. Ils célèbrent ensemble la fête de Pâques à Quierzy, et celle de Noël suivant à Aix-la-Chapelle, d'où Charles renvoie le pape chargé de présents. L'an 806, Charlemagne, au commencement de janvier,

tient une diète à Thionville, dans laquelle il fait le partage de sa monarchie entre ses trois fils. L'acte qu'il fit dresser à ce sujet, en forme de testament, porte que les querelles qui surviendront entre ces princes, pour les limites de leurs états, seront décidées par le jugement de la crois (c'est-à-dire que celle des parties qui tiendra plus longtemps les bras levés devant la crois aura gain de cause.). Un autre article du même acte (c'est la cinquième), permet aux peuples de se choisir un maître après la mort des princes, pourvu qu'il soit du sang royal : *Quod si totis filius civitatis istorum trium frostrum natus fuerit, quomodo populus eligere velit ut patri suo succedat in regno hereditate, volumus ut hoc consentiant patrum ipsius pueri.* Le dix-huitième article de ce testament renferme une précaution qui dut paraître bien superflue lorsqu'il fut dressé, mais dont l'événement prouva la sagesse après la mort du testateur : c'est une défense à ses fils de faire mourir ses petits-fils nés ou à naître, de les mutiler, de leur faire crever les yeux, de les faire tondre, sous quelque prétexte que ce puisse être : *Placuit nobis precipere ut nullus (filiorum nostrorum) quemlibet ex filiis predictorum filiorum nostrorum... aut occideret, aut membrum amoveret aut occideret, aut castrum tondere faciat.* De Thionville, d'où il envoya ses deux fils, Pépin et Louis, chacun dans le royaume qui lui était assigné, l'empereur, s'étant rendu par la Moselle à Nimègue, y tint, pendant le Carême, un parlement, dans lequel il publia un capitulaire compris en dix-neuf articles, dont le plus remarquable (c'est le huitième) a pour objet la réforme d'un abus fort commun alors, et très-préjudiciable au bien de l'état ; c'était de dévaster les terres saignées données en bénéfice, espèce de don révoquant (comme on l'a dit plusieurs fois) à la volonté du prince, et de les couvrir en allemand. Pour cet effet, ceux qui en étaient pourvus les vendaient à d'autres, sans en spécifier la nature, et les rebaient d'eux ensuite à titre de biens allodiaux. Le domaine de la couronne par là diminuait de jour en jour, et l'état se trouvait privé du service militaire attaché aux bénéfices. C'est donc cette fraude que Charlemagne entreprend d'abolir. Mais la mal avait jeté de si profondes racines, que la loi fut impuissante pour l'extirper.

L'an 808, première descente des Normands, ou hommes du Nord, en France, sous la conduite de Godefrid. L'empereur envoya son fils Charles pour leur donner la chasse. Charlemagne prévint les ravages que ces barbares feroient un jour en France, et prit des mesures pour les prévenir. Il visita ses ports, il fit construire des vaisseaux, qui resteraient toujours armés et équipés. Ce qui paraît incroyable, dit M. Hénaut, il en avait depuis l'embouchure du Tibre jusqu'en Germanie. Ce fut à Boulogne qu'il établit le principal arsenal de sa marine. Il y fit relever un ancien phare, ouvrage de Caligula (c'est ce qu'on nomme aujourd'hui le Tour d'Ordre), et ordonna d'y allumer des feux toutes les nuits. L'an 815, étant à Aix-la-Chapelle, il associe

### Rois Carolingiens d'Italie.

attendre l'ordre, lui faire l'opération sur Bernard avec tant de violence, que trois jours après il en meurt, le 17 avril 818, à l'âge de 19 ans. Ce prince avait épousé Cunigonde, dont il eut un fils nommé Pépin, qui fut père de Bernard, de Pépin et d'Hérilbert, ou Herbert, tige des comtes de Vermandois. (Anselme, S. Marc.) Sigonius et Muratori ont publié l'épithaphe de Bernard, tirée de l'église ambrosienne du Milan, où il fut inhumé. Elle porte qu'il mourut le 4<sup>e</sup> année de son règne. C'est une faute, ou bien ce monument donne au règne de ce prince un autre commencement que les historiens et les chartes.

### LOTHAIRE.

L'an 820, LOTHAIRE, fils aîné de l'empereur Louis le Débon-

### Rois Carolingiens d'Italie.

naire, fut nommé roi d'Italie par son père. Il y fut envoyé, l'an 822, avec Wala et Gérung, que l'empereur lui avait donnés pour conseillers, et revint l'année suivante. Il y retourna, l'an 829, après l'assemblée de Worms. Etant repassé en France l'an 830, les troubles qu'il y excita déterminèrent son père à le dépouiller du titre d'empereur, et à le réduire à la simple qualité de roi d'Italie. L'an 855, après le rétablissement de son père, qu'il avait fait déposer, il obtint son pardon, à condition de se retirer en Italie, et de n'en plus sortir du vivant de ce prince. L'an 850, il succéda à l'empire. L'an 854, il déclara roi d'Italie son fils Louis II, et le fit couronner, le 15 juin, par le pape Sergius. Les Italiens comptent les années du règne de Lothaire de l'an 820, et les Romains de l'an 817. (Voy. parmi les empereurs Lothaire I et Louis II, et leurs successeurs au royaume d'Italie, dans le même article.)

rent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir, les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables réglemens; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'Europe. On voit, dans les lois de ce prince, une espèce de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficultés avec promptitude. Il paraissait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts; il les foissait de toutes parts. Jamais prince ne sut si mieux braver les dangers; jamais prince ne sut si mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, de ceux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses mœurs simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre de ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses Capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai qu'un mot, il voulait qu'on vendît les crus des basses cours de ses domaines, et les herbes inutiles de ses jardins; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Hans, qui avaient dépeuplé l'univers (*Esprit des Lois*).

Les diplômes de Charlemagne sont datés de son règne en France, du son règne en Italie, et de son empire. Il n'y a aucune difficulté pour la date des années de son empire, si ce n'est que le commencement en est placé en 800, par ceux qui commencent l'année au premier janvier; et en 801, par ceux qui la commencent à Noël. Mais par rapport à son règne d'Italie, il faut en distinguer deux commencemens, et même un troisième, avec D. Bouquet: le premier, au mois de mars ou d'avril 774, avant la prise de Pavie; le deuxième, entre le 25 mai et le 15 juin, après la reddition de Pavie et l'enlèvement de Didier; et le troisième, un commencement de l'an 774. Enfin, quant au règne de Charlemagne en France, pour lever quelques difficultés qui se rencontrent dans les chartes, on peut lui donner trois, et même quatre commencemens: le premier, au 24 septembre 768, jour de la mort de Pépin; le deuxième, au 9 d'octobre de la même année, jour de son sacre à Noyon; le troisième, au 4 décembre 771, lorsqu'il commença à régner seul, par la mort de Carloman. M. Schannat prouve, par les actes de la dédicace de l'église de Lauresheim, que le commencement de ce règne se prend aussi de l'an 773. Quelquefois, Charlemagne date des années de son règne en France, et de son règne en Lombardie dans un même diplôme, comme dans celui-ci: *Datus vi kal. jul. anno vii et vii regni nostri*; mais le plus souvent il omet les années du règne de Lombardie. Charlemagne supprime aussi quelquefois le jour du mois dans ses dates. Celles de l'indiction et de l'incarnation, se trouvent dans quelques-uns de ses diplômes, même antérieurs à son empire. Charlemagne supprima les ducs devenus trop puissants, et les remplaça par des comtes et des marquis. Il scellaient quelquefois ses diplômes du pomeau de son épée: *Je les soutiens*, disait-il, *avec la pointe*.

Des modernes ont avancé que ce prince ne savait pas écrire, fondés sur un passage d'Eginhard, qui, dans la vie de ce prince, dit qu'il *écrivait*, et *écrivait* mettre des tablettes sous le chevet de son lit; mais qu'il fit peu de progrès dans cet art, qu'il commença trop tard d'apprendre. Cela veut-il dire, comme en conclut l'abbé Velly, qu'il ne savait pas même écrire son nom? Il en savait bien davantage, puisqu'on rapporte du

avant Lambecius, on conserve, à la Bibliothèque impériale, l'exemplaire d'une explication de l'Épître aux Romains, corrigée de sa main.

Charlemagne partagea ses états en différentes légations, dont chacune embrassait plusieurs districts, qu'on nomma comtés; chaque légation était soumise à des envoyés royaux, choisis dans l'ordre de la noblesse et de la prélature; on les appela *missi dominici*. Ils étaient tenus de faire, à des temps prescrits, la visite de leur département, et d'y tenir des états particuliers, qui étaient, pour chaque légation, ce qu'étaient les assemblées nationales pour l'état entier. (*M. Lavesque*).

Les armes des guerriers du temps de Charlemagne étaient d'un tout autre poids que celles des militaires de nos jours. On voit encore aujourd'hui, dit le P. Daniel, dans l'abbaye de Roncevaux, les massues de Roland et d'Olivier, son contemporain. Cette espèce d'arme est un bâton gros comme le bras d'un homme ordinaire; il est long de deux pieds et demi. Il a un gros anneau à un bout pour y attacher un chaînon ou un cordon fort, afin que cette arme n'échappe pas de la main; et à l'autre bout du bâton, sont trois chaînons, auxquels est attachée une boule. La boule d'une de ces massues est de fer et ronde; l'autre est d'un autre métal, un peu oblongue et cannelée, c'est-à-dire, qu'elle a la figure d'un melon. Chacune est du poids d'un boulet de 8 livres, avec ce qu'on pouvait certainement assommer un homme armé; mais portait le coup était puissant. Il n'y a point d'homme de ces temps assez fort pour manier une telle arme; c'est qu'alors on exerçait, dès la plus tendre jeunesse, les enfans à porter à la main des poids fort pesants; ce qui leur fortifiait le bras; et par l'habitude, ils acquéraient une force extraordinaire; ce qu'on ne fait plus depuis plusieurs siècles. (*Hist. de la Milice Française*, T. I, p. 433.).

L'an 779, la livre numéraire ou de compte était une livre effective de 12 onces, poids de marc, contenant 612 grains. Elle se divisait en 20 sous, le sou en 12 den. l'un et l'autre étaient d'argent fin; le premier pesait 545 grains, poids de marc, et le second 28 grains  $\frac{1}{2}$  (Leblanc). Cette livre, qui eut cours pendant tout le reste du règne de Charlemagne et durant celui de son successeur, vaudrait aujourd'hui 80 l. 5 s. 9 d.  $\frac{1}{2}$  le sou 4 l. 0 s. 2 d.  $\frac{1}{2}$ ; et le denier 6 s. 8 d.  $\frac{1}{4}$ .

#### LOUIS LE DÉBONNAIRE.

814. LOUIS, à qui sa honte et sa facilité à pardonner ont fait donner le surnom de DÉBONNAIRE, né, l'an 778, au palais de Caseneuve en Agénois (avec un jeune qui mourut presque aussitôt) de Charlemagne et d'Hildegarde, avant Piquet, nommé roi d'Aquitaine à sa naissance, sacra l'an 781, le jour de Piquet, à Rome, par le pape Adrien I, associé à l'empire dans le parlement tenu à Aix-la-Chapelle au mois d'août 813, succéda, le 28 janvier 814, à son père. Louis était marié depuis l'an 798, avec HENRIETTE, fille d'Ingemar, duc de Habsbourg, et avait d'elle trois fils, Lothaire, Pépin et Louis. Trente jours après la mort de Charles, le nouvel empereur se rendit, de Dour, vers les confins de l'Aijon, palais des ducs d'Aquitaine, à Aix-la-Chapelle; il commença son règne par faire exécuter le testament de son père et ses dispositions en faveur des pauvres et des églises. Vouant établir la dévotion à sa cour, il congédia ses seigneurs et ses nièces, dont la vie était peu régulière, et les obligea de se retirer dans des monastères (Nithard). Il envoya son fils aîné Lothaire en Bavière, Pépin, le deuxième, en Aquitaine, et retint Louis, qui était le plus jeune, auprès de lui. Les Saxons étant venus lui faire leurs soumissions, il leur rendit le droit de succéder, dont Charlemagne les avait privés, et par là il réussit à se les concilier. Il recut aussi les hommages des Esclavons et des autres peuples du Nord, tributaires de la France. Le pape

Etienne IV, aussitôt après sa consécration, lui fit prêter, au mois de juin 816, le serment de fidélité par les Romains. Ce pontife, soit qu'il fût mandé par l'empereur, comme le suppose Ernould Nigellus, soit de son propre mouvement, vint en France dans le mois d'août suivant, accompagné de Bernard, roi d'Italie, et arriva à Reims, où la cour s'était rendue pour le recevoir. L'empereur, qui avait été un mille au devant de lui, se prosterna trois fois à ses pieds de toute l'étendue de son corps, *toto corpore*, dit Thégan, en l'abordant. Louis fut couronné de la main d'Etienne, dans la même ville, avec l'impératrice Hermengarde, sa femme. Ce monarque, après le départ du pape, assembla, au mois d'octobre de la même année, un concile à Aix-la-Chapelle, pour la réforme du clergé. Il en célébra un autre dans la même lieu, au mois de juin, l'année suivante, pour établir l'uniformité dans l'ordre monastique, qu'on soumit universellement à la règle de S. Benoît. Cette assemblée, étant mixte, Louis, du consentement des seigneurs, y associa son fils aîné Lothaire à l'empire. Il fit au même temps le partage de ses états entre ses trois fils, et engagea les grands à prouver cette association, et en prêt occasion de se révolter, prétendant que l'empire devait lui revenir, comme étant fils du premier né de Charlemagne. Obligé de se soumettre, on lui érige, l'année suivante, les yeux, supplice dont il mourut trois jours après (*V. Bernard, roi d'Italie*). Louis entre alors en défiance de tous ses proches. Il bannit de sa cour ses frères naturels, Drogon, Hugues et Thiéri, les fait raser et les confine dans des cloîtres. Le repentir suivit ces actes de sévérité. L'an 822, dans la diète d'Attigni, tenue au mois d'août, l'empereur fait une pénitence publique, pour expier la mort de son neveu Bernard, et se réconcilie avec ses proches qu'il avait obligés de se faire moines. Il y publie aussi un capitulaire dont le deuxième article est très-important, en ce qu'il rend aux églises la liberté des élections. Il fit partir ensuite pour l'Italie Lothaire, qui fut couronné, le jour de Pâques 825, à Rome par le pape.

L'an 825, le zèle de Louis pour l'administration de la justice le porte à publier, au mois de juin, dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, un ample capitulaire sur les obligations des commissaires nommés *missi dominici*, que la cour, des le temps de Charlemagne et peut-être auparavant, avait coutume d'envoyer tous les ans dans les différentes parties du royaume. Il y en avait deux en chaque province, un évêque et un comte, auxquels on joignait quelquefois un ou plusieurs abbés; leur devoir était de veiller sur la conduite des évêques, des comtes et des moindres officiers, d'écouter les plaintes, de terminer sur les lieux, autant qu'il était possible, les affaires, et de rapporter les autres à l'empereur. Leurs assises se tenaient quatre fois l'année, dans les quatre saisons.

L'an 826, Hériolt, ou Harald, roi de Danemarck, chassé de ses états, vient, pour la troisième fois, en France, fait hommage de son royaume à l'empereur, et reçoit le baptême à Mayence. Mais ce prince, de retour en Danemarck, abjura le Christianisme et la suzeraineté de la France. (Bouquet T. VI, p. 62 n.)

Depuis le partage que Louis avait fait de ses états entre ses trois fils, il lui en était né, l'an 825, un quatrième de Judith, sa deuxième femme. Wantant faire à cet enfant, nommé Charles, un état, Louis, après s'être assuré du consentement de Lothaire, assembla, l'an 829, à la mi-août, une diète à Worms, dans laquelle il lui assigna pour sa part l'Allemagne, la Rhétie, avec une partie de la Bourgogne. Ses autres fils, dans les départements desquels se trouvaient ces provinces, marmement du tort qui leur est fait. Ils réclament le partage de Bîr, solennellement juré par les chefs de la nation, et confirmé par l'assemblée de Nimègue en 821. La plupart des grands et plusieurs prélats eurent dans leur mécontentement. Ils députèrent à l'empereur l'abbé Wala, son parent, pour lui faire des remontrances sur la re-

ligion du serment qu'il veut les engager à violer; mais Wala n'est point écouté. L'an 830, la révolte éclate. L'empereur, abandonné de son armée, est obligé de se livrer, avec son fils Charles, à la discrétion de ses trois autres fils. L'impératrice Judith, accusée d'un commerce criminel avec le duc Bernard, chambellan, est renfermée par Pepin qui, le premier, avait levé l'étendard de la révolte, dans le monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers, et forcée d'y prendre le voile. L'empereur, abandonné de tous, convoque une assemblée à Compiègne. Il y paraît avec un air consterné, loue le zèle de ceux qui veulent l'obliger à corriger ses fautes, et en fait un aveu plus humble que digne de la majesté royale. Touchée de son état, la divine le force d'asseoir sur le trône, ce qu'il avait d'abord refusé. Mais l'arrivée de Lothaire change tout-à-coup la disposition des esprits. A l'instigation de ce prince, on veut contraindre l'empereur à se faire moine, et on l'enloure de gens propres à l'y disposer. Il eût succombé à leurs insinuations, sans la cécité du moine Gombaut, qui le tira de ce mauvais pas, en semant la division entre les trois princes. Diète de Nimègue au mois d'octobre de la même année, où l'empereur reprend toute son autorité. Lothaire vient s'y jeter aux pieds de son père, qui déclare publiquement qu'il lui pardonne. On instruit le procès des chefs de la conjuration dans une autre diète (et non pas dans celle de Nimègue) tenue le premier février 831 à Aix-la-Chapelle. Déclarés coupables du crime de lèse-majesté, ils sont condamnés à mort. Mais l'empereur leur conserve la vie, et se contente de les reléguer, laques et ecclésiastiques, en divers monastères. L'impératrice Judith, ramenée de Poitiers, s'y purge, par le serment, des crimes dont elle est accusée, et la Wala, abbé de Corbie, son adversaire, sur le refus qu'il fait de se rétracter, est relégué dans un château sur les bords du lac de Genève. Lothaire, privé de son association à l'empire, est réduit à son royaume d'Italie. Les trois frères sont renvoyés dans leurs états. Mais les troubles ne tardent pas à recommencer. Pepin, de retour en Aquitaine, concerta une nouvelle révolte avec le duc Bernard. L'empereur, instruit de son dessein, se rend, l'an 832, en Aquitaine, fait arrêter Pepin, et l'envoie prisonnier à Trèves; mais sur la route, il est enlevé par ses gens. Pour le punir, l'an 833, l'Aquitaine lui est ôtée et donnée à Charles. Nouveau soulèvement des trois princes à ce sujet. L'empereur apprend à Worms qu'ils viennent lui faire la guerre, assemblée avec eux le pape Grégoire IV. Il va au-devant d'eux avec des troupes. Les deux armées se rencontrent dans un lieu nommé alors Rotfeld, depuis Lügdenfeld, ou le champ du menton, et maintenant Rotteln, entre Brionne et la rivière d'Ille. Le 24 juin, tandis que l'empereur confère avec le pape, son armée se laisse débaucher par les princes. On l'arrête avec sa femme et son fils Charles; Judith est envoyée à Tortone, Charles à l'abbaye de Prüm, et l'empereur conduit à S. Médard de Soissons et renfermé dans une cellule, d'où le premier octobre, un l'amené à la diète de Compiègne. Dans cette assemblée, digne de l'horreur de tous les siècles, il est obligé de lire publiquement ses prétendus crimes dans un écrit dressé par les évêques, après quoi il est dépouillé de ses habits royaux et de ses armes, déposé, revêtu d'un habit gris et mis en pénitence par Ebbon, archevêque de Reims. Il est à remarquer que cette détestable scène, où l'on jura la religion, ne fut que commencée à Compiègne, et s'acheva la veille de S. Martin à S. Médard. Lothaire emmène son père à Aix-la-Chapelle, où il lui fit passer l'hiver en prison. Ce traitement barbare indispose ses frères; et la hauteur, dont il use à leur égard, achève de les soulever. Lothaire, poursuivi par ces princes, arrive à Paris avec son père, le laisse à S. Denis, et se retire du côté de Vienne. Assemblée de S. Denis, tenue le premier mars 835. L'empereur y est réconcilié avec les évêques, et rétabli par les grands. Il retourne, accompagné de Louis, son fils, à Aix-la-Chapelle, où sa femme et Charles, son fils, lui sont rendus. Il en part quelques mois après pour aller réduire Lothaire, qu'il force à venir lui demander pardon auprès du

château de Blois. Lothaire obtient sa grâce, après avoir juré de repasser en Italie, et de n'en point sortir jusqu'à nouvel ordre. L'an 855, tout ce qui avait été fait contre l'empereur est déclaré nul dans la diète de Thionville, tenue au mois de février. L'an 857, assemblée d'Aix-la-Chapelle, au mois de décembre, où l'empereur donne à Charles la meilleure partie de la France, à l'instigation de Judith.

Début des guerres intestines. Louis vit ses états attaqués par des ennemis étrangers. L'an 858, descente des Danois ou Normands en France, par la Loire, sous la conduite d'Hasting. C'était un français né au village nommé *Tranquille* par Raoul Glaber, à trois milles de Troyes, qui, s'étant délaissé fort jeune de la maison paternelle, s'était mis au service des Danois qui dévastaient les mers de France, et était parvenu par sa valeur et son habileté aux premiers grades militaires parmi eux. Après avoir dévasté tout ce qui est entre la Loire et le Cher, ces barbares vont se présenter devant Tours, dont ils forment et poussent le siège avec la plus grande ardeur. Mais les assiégés ayant apporté le corps de S. Martin dans une sortie, le mur, dit un ancien auteur, *salva les vivants*; et les Normands, battus et mis en déroute, sont obligés de lever le siège. Le lieu, où cette victoire fut remportée, s'appela depuis S. Martin le Beau, *Sanctus Martinus de Bello*, du nom d'une chapelle qu'on y érigea en l'honneur du saint. Une autre troupe de ces pirates, l'année précédente, avait pillé la Frise et s'était retirée avec son butin. Sur la nouvelle que l'empereur s'était transporté à Nimègue pour leur donner la chasse, les Sarrasins, d'une autre côté, l'an 858, ayant surpris Mayence, saquegèrent la ville, d'où ils emmenèrent les religieux et les clercs avec les trésors des églises.

L'an 859, l'empereur étant à Worms, à la fin de mai, partage ses états entre Lothaire et Charles, laissant seulement la Bavière à Louis (Pépin roi d'Aquitaine, était mort alors, et l'empereur avait privé ses deux fils de la succession de leur père). Louis prend occasion de ce partage pour se révolter. L'empereur marche contre lui, l'an 860, le met en fuite, après l'épique, tombe malade de chagrin, et pendant six semaines ne prend d'autre nourriture que le corps de Notre-Seigneur, bien persuadé qu'il ne relèverait point de sa maladie; car il avait vu cette année deux comètes et une éclipse de soleil, signes réputés certains alors de la mort d'un grand prince. Il travaillait lui-même, comme on le voit, à vérifier la prédiction. Il mourut enfin le 20 juin, avec de grands sentiments de piété, dans une île du Rhin, au-dessous de Mayence, vis-à-vis du château d'Ingelheim. Son corps fut porté à Metz et inhumé dans l'église de S. Arnoul, auprès d'Hildegarde, sa mère. On prétend que ces deux corps furent transportés vers l'an 853 à l'abbaye de Kempten, en Suabe; et le P. Longueval, d'après les Bollandistes, favorise cette opinion. Mais elle est combattue victorieusement dans la nouvelle Histoire de Metz (T. I, p. 560 et seqq.). Louis le Débonnaire, avait régné 26 ans et cinq mois moins huit jours depuis la mort de son père, et était dans la soixante-troisième année de son âge. On a dit de ce prince qu'il eût été l'un des plus heureux monarques, s'il n'eût jamais été père. On peut ajouter avec un moderne, qu'il eût fait les délices et le bonheur de ses peuples, s'il avait su joindre à la bonté, à la bravoure, à la piété, et à mille autres belles qualités qui brillaient en lui, plus d'étendue de génie, plus de fermeté d'âme, plus de force d'esprit à plus d'action et de politique. Outre ses trois fils, Lothaire, Pépin et Louis, il avait eu d'Hildegard, sa première femme, morte le 3 octobre 818; Alpaïde, femme de Bérge, comte de Paris; et Hildegarde mariée au comte Thierri Juvart, sa deuxième femme, fille de Welfe, comte de Bavière, et d'Helgilwich, depuis abbé de Chelles, lui donna Charles, qui suit, avec Gisèle, femme d'Erard, duc de Fribourg, et mourut à Tours le 19 avril 845. La chronique de Moïsses (Buquet, T. IV, p. 172-4) donne aussi à Louis le Débonnaire un fils naturel, nommé Arnoul,

qu'il fit, dit-elle, comte de Sens. Voici le portrait que Thégan fait de Louis le Débonnaire. « Ce prince, dit-il, était d'une taille médiocre. Il avait l'œil gros et vif, le visage haut en couleur, le nez long et droit, les lèvres ni trop épaisses, ni trop minces, la voix mâle, la poitrine forte, les épaules larges, les bras si nerveux, qu'il n'y avait personne qui l'égalât à manier l'arc, ou à lancer le javail, les mains longues, les jambes neuves et, pour la grandeur, proportionnées au buste. Il entendait le grec et parlait facilement le latin. Il était versé dans la connaissance des divers sens de l'écriture sainte. Mais pour les poésies profanes, après les avoir lues dans sa jeunesse, il ne voulut plus dans la suite ni les lire, ni même en entendre la lecture. Son caractère était le doux, il était lent à se fâcher, et prompt à pardonner. En entrant à l'église, il se prosternait sur le pavé, priant long-temps à cette posture, et quelquefois avec larmes. Il était si libéral, qu'il donna à perpétuité plusieurs terres royales, que ses ancêtres lui avaient transmises, à ceux de ses fidèles qui l'avaient le mieux servi. Rien de plus simple que ses vêtements, hors les jours de grandes solennités. Alors il paraissait en public avec des bottines d'or, le baudrier et l'épée de même matière, la chaîne de tissu d'or, la couronne en tête, et le sceptre à la main. Jamais il ne se mettait à table, qu'il n'eût fait distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes. Il faisait tout avec circonspection. Mais il faut avouer qu'il donna trop de confiance à ses conseillers. Du lui reproche aussi d'avoir suivi la mauvaise coutume de ses prédécesseurs d'élever au-dessus de l'épiscopat. Car de tels gens, comme l'expérience a fait voir, oubliant leur première condition, devenant orgueilleux, médisants, querelleurs, insolents, ne cherchant qu'à se faire craindre, et n'estimant que ceux qui ont la bassesse de les flatter. (*De Gestis Ludovici imperat.*)

Sous Louis le Débonnaire, de même que sous Charlemagne, l'étiquette de la cour était que les seigneurs, en abordant le monarque, lui baissaient les pieds. Quelques-uns néanmoins des plus distingués avaient le privilège de lui baiser seulement les genoux, comme les cardinaux le font aujourd'hui à l'égard du pape. Les reines elles-mêmes baissaient les genoux de leurs maris. Les ducs et les comtes portaient alors des couronnes sur la tête, mais différentes de celles des rois. L'épreuve de l'eau froide s'établait du temps de Louis le Débonnaire; et si l'on s'en rapporte à deux monuments anciens cités par D. Mabillon, ce fut le pape Eugène II qui l'institua. Louis le Débonnaire, pins sage, la défendit par son capitulaire de 828. *Examen*, dit-il §. 7, c. 12, *aque frigida quod hactenus faciebant, a Missis nostris interdicatur*. L'épreuve, malgré cette défense, ne laissa pas de subsister; et l'on voit même qu'Hincmar, archevêque de Reims, entreprit de la justifier. Ce fut Louis le Débonnaire qui donna (l'an 817) la ville et le duché de Rome aux papes; mais il en retint la souveraineté, comme le prouvent différentes monnaies de ce prince (Le Blanc, p. 102), et les actes d'autorité suprême que lui et ses successeurs firent à Rome.

Ce même historien fait un mérite à Louis le Débonnaire, d'un genre de magnificence dont il n'y avait pas d'exemple avant lui, et qui tourna à la ruine de ses successeurs en l'imitant. Ce fut d'avoir distribué à ses fidèles, pour en jouir à perpétuité, les terres que ses ancêtres lui avaient transmises: *In tantum largus*, dit-il, *ut antea nec in antiquis libris nec in modernis auditum est, ut villas regias que erant sub avi et triviro, fidelibus suis tradiderit in possessionem sempiternam*. C'eût ravi à ses successeurs, suivant la remarque de M. Lévassier, le moyen, de récompenser les services, ou les forcer à se retenir, puisqu'ils ne pourraient accorder de nouvelles récompenses sans prendre encore sur le domaine, des fonds qui n'y rentreraient jamais. Il fit plus mal encore, ajoute le même auteur, il abandonna aux comtes les bénéfices royaux situés

« dans l'étendue de leurs comtés; c'était, en se dépouillant, renouer à la reconnaissance qui devait être le prix de ses services. Ceux qui recevaient ces grâces ne voyaient que la main qui les distribuait, sans remonter à leur source. On reconnut que, pour avoir part aux bienfaits du prince, il fallait servir ses officiers même contre lui, et ses largesses ne servaient plus qu'à faire aux comtes des créatures. » (*Hist. des Falois, Introd., p. 70*).

Il y a trois époques à observer dans les ébantes de Louis le Débonnaire; la première, du commencement de son règne d'Aquitaine, qui se prend du jour de son sacre à Rome, par le pape Adrien I, le 15 avril 781; la deuxième, de son association à l'empire, faite au mois d'août 815 (c'est la moins suivie); et la troisième de la fin de janvier 814, où il commença de régner seul. Louis et ses enfants ont été indifféremment de l'indiction qui commence au premier septembre, et de celle qui commence au premier janvier (Vaissette). D. Mabillon (*Diplom. suppl.*, p. 51), pense que ce fut sous le règne de ce prince que l'on commença à se servir de plumes pour écrire au lieu de roseaux.

#### CHARLES LE CHAUVÉ.

840. CHARLES, surnommé LE CHAUVÉ, parce qu'il était réellement, né à Francfort le 15 mai 825, de Louis le Débonnaire et de Judith, nommé roi d'Aquitaine par son père, l'an 838, après la mort de Pepin, son frère, succéda, le 20 juin 840, au royaume de France. L'an 841, le 25 juin, s'étant joint à son frère Louis de Bavière, il gagna sur l'empereur Lothaire et Pepin, leur neveu, la mémorable bataille de Fontenoy en Poitou. Le carnage fut horrible de part et d'autre; on compte quarante mille hommes de tués du côté de Lothaire et de Pepin. Tandis que les Français se font la guerre, les Normands entrent par la Seine le 12 mai, pillent et sacagent tout ce qu'ils rencontrent; brûlent Rouen le 14 du même mois, l'abbaye de St. Germer le 25, et se rembarquent le 31 chargé de butin.

L'an 842, entrevue célèbre de Charles et de Louis à Strasbourg, où ils donnent des jeux publics fort approchant, suivant la description qu'on nous en a transmise, des tournois et des carrousels. Les deux princes y font contre Lothaire un traité d'alliance que Charles prononce en langue tudesque et Louis en langue romaine ou latin corrompu. Ils passent la Moselle peu de temps après pour aller attaquer Lothaire sur le refus qu'il fait d'entendre à aucun accommodement. Lothaire n'osant les attendre, quitte promptement Aix-la-Chapelle, et se retire du côté des Alpes. Arrivés à Aix-la-Chapelle, Charles et Louis, par le conseil et l'ordre même des évêques, partagent entre eux les états que leur frère a honteusement abandonnés (*Foy. les conciles*). Charles passe la Meuse et se rend en Aquitaine pour en chasser le jeune Pepin (*Foy. les rois d'Aquitaine*). Il lève le siège de Toulouse au mois de juin 845 pour aller à Verdun où les trois frères étaient convenus de se trouver au mois d'août suivant. L'assemblée se tient, et ils y partagent entre eux pacifiquement la monarchie française. Charles, par ce traité, conserva la France occidentale, c'est-à-dire tout ce qui est en deçà du Rhin, de la Saône, de la Meuse, du Rhin et de l'Escaut. Il fut néanmoins excepter le Lommois et les territoires d'Uzés et du Vivarais qu'on voit dans la suite compris dans la part de Lothaire (*Foy. les parts de Lothaire et de Louis le Germanique à leurs articles*). Charles, assuré de son lot, tourne ses armes contre Nomséon, qui s'était fait roi de Bretagne, et contre Pepin, qui se maintenait dans l'Aquitaine dont Louis le Débonnaire l'avait privé après la mort du roi Pepin son père (*Foy. les rois d'Aquitaine*).

L'attention de Charles, lorsque ses autres occupations le lui permettent, se porta sur la législation. L'an 846, il rendit une ordonnance, dont le douzième article commet chaque évêque pour faire la fonction d'envoyé royal dans son diocèse. Les comtes s'opposent à ce règlement, et dès-lors chaque seigneur

commença à rendre sa justice souveraine, et à ne permettre pas même que ses jugements fussent portés par appel à la justice du roi.

L'an 849, en février, assemblée générale de toute la monarchie à Mersen, près de Maestricht, où les trois monarques s'étaient donné un nouveau rendez-vous. Parmi les articles qu'on y arrêta, nous remarquons le deuxième et le cinquième qui portèrent une atteinte funeste à la puissance royale. Par l'un (c'est le deuxième), il est dit que tout homme libre pourra choisir du roi ou de ses vassaux qui bon lui semblera pour son seigneur. *Folomus ut unusquisque liber homo in nostro regno seniore, qualem voluerit in nobis et in nostris senioribus, occipiat.* Il est vrai qu'avant ce traité l'homme libre pouvait se recommander pour sa bief, qu'il pouvait même dénaturer son alléu et le soumettre au roi. Mais depuis ce traité, il lui fut permis de le soumettre, à son choix, au roi, ou à un seigneur; et dans ce dernier cas, il ne relevait que médiatement du roi. Ce fut celui où bientôt se trouvèrent la plupart des hommes libres qui devinrent les vassaux les uns des autres; et la souveraineté recula de plusieurs degrés. Par l'autre article (c'est le cinquième), les trois rois, pour cimenter l'union entre eux, statuèrent qu'aucun vassal du roi ne serait plus obligé de le suivre à la guerre, que lorsqu'elle serait générale, et qu'elle aurait pour objet la défense de l'état, contre une invasion étrangère. Cette dispense, accordée aux vassaux de fournir au souverain des secours en certains cas, relâcha les liens de la subordination, et avilit une autorité à laquelle il était permis quelquefois de résister.

L'an 848, Charles, à l'invitation des seigneurs aquitains mécontents de la conduite de Pepin, se rend à Limoges, où il est couronné roi d'Aquitaine. Mais bientôt ceux qui l'avaient appelé changèrent de dispositions à son égard (*Foyez Pepin II, parmi les rois de ce pays*). Nomséon, roi de Bretagne, se maintenait toujours dans son indépendance. Cette même année, Charles fut de nouveaux efforts pour le réduire, mais il n'y réussit pas (*Foyez les ducs de Bretagne*). L'an 849, Charles et Louis, pour se mettre en garde contre les entreprises de Lothaire, se lièrent ensemble d'une amitié si étroite que se donnant publiquement des bâtons l'un à l'autre, ils recommandèrent leurs femmes et leurs enfants au survivant (*Annal. Bertin*). Les Normands cependant continuaient de désole la France. Nantes, Nantes et Bordeaux éprouvèrent leur fureur en 843; ils y vinrent en 845, jusqu'aux portes de Paris, et pillèrent l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; ils ravagèrent le Limousin et l'île de Mornonier en 846, prirent par la trahison des Juifs, et brûlèrent Bordeaux en 847, ravagèrent Tours, et réduisirent en cendres l'église de Saint-Martin en 853; l'année suivante, ils livrèrent aux Sarrasins Angers, pour la deuxième fois. Mais l'an 855, ils sont tués en pièces devant Poitiers par les Aquitains. Ils se vengent, l'an 856, sur Orléans qu'ils prennent le 18 avril, et où ils font un riche butin. L'an 857, le 18 décembre, ils remontent la Seine jusqu'à Paris, mettent le feu à l'église de Sainte-Geneviève, et à d'autres, en épargnant quelques-unes pour de grosses sommes qu'ils reçoivent, et enlevant prisonnier Louis, abbé de Saint-Benoît. La nouvelle que Charles montre vis-à-vis de ces barbares, le fait tomber dans le mépris. L'an 858, les grands du royaume, s'étant soulevés contre lui, députent à Louis, roi de Germanie, pour l'inviter à venir se mettre à leur tête, et défendre l'état contre les Normands. Louis arrive, et il est joint aussitôt par les mécontents; mais l'année suivante, Charles l'oblige à retourner en son royaume.

L'an 863 est inscristible par un accident funeste arrivé à lui-même de Charles le Chauve. Ce jeune prince, nommé Charles, après avoir été le jouet de l'incertitude et de l'ambition des seigneurs aquitains, qui, plusieurs fois, l'avaient fait et défait roi de leur pays, vivait tranquillement à la cour de France. Revêtu un soir de la chasse, il voulut, avec quelques jeunes seigneurs de sa suite, faire peur à un courtois de même âge, nommé Albuin. Tous ensemble fondent l'épée à la main sur

lui, criant d'une voix menaçante, *tue, tue*. Albin, qui les prend pour des voleurs, se met en défense, et déclare, sur la tête du prince Charles, un coup de sabre qui le renverse par terre. Il mourut deux ans après de cet accident, le 29 septembre 865, au château de Busaçois, en Liégeois, et fut inhumé à Saint-Sulpice de Bourges.

L'an 864, vers le mois de mars, assemblée générale de Pistes, où l'on régla un édit qui est l'époque de la distinction de France coutumière et de France régie par le droit écrit. Dans l'addition qu'on y fit, le prince ordonna la démolition des châteaux que les seigneurs avaient bâtis, attendu, dit-il, que ces lieux sont devenus des retraites de voleurs, qui commettent des désordres dans le voisinage. Cet article fut mal exécuté.

Il y avait alors un capitaine célèbre par ses exploits contre les Normands, et capable de les chasser du royaume sans retour, s'il eût vécu plus long-temps et eût été mieux secondé. C'était Robert le Fort, duc de France. L'an 866, apprenant qu'une de leurs troupes vient de prendre et de piller la ville du Mans, il vole à leur poursuite, et les ayant atteints à Briastec, il les force dans leurs retranchements, et passe au fil de l'épée tout ce qui ne put se sauver dans l'église voisine. Mais le lendemain ayant attaqué ce poste sans précaution, il est tué devant la porte, et deux de ses généraux sont blessés mortellement à ses côtés (*Foyes les ducs de France*). Charles le Chauve, tout incapable qu'il était de défendre ses états héréditaires, n'était pas moins avide d'en acquiescer de nouveaux. L'an 869, Lothaire, roi de Lorraine, étant mort, le 8 août, en Italie, il le rend à Metz, et s'empara de son royaume, au préjudice de l'empereur Louis II, frère de Lothaire, Louis de Germanie, son frère, lui dispute cette proie; ils la partagent en deux parts égales, au mois d'août 870, à Mersen, près de Maastricht. Il restait encore des états de Lothaire la portion du royaume de Provence qui lui était échue par le partage fait en 865 avec l'empereur Louis II, après la mort du roi Charles leur frère. Charles le Chauve veut l'envahir également, et marche l'an 870 contre Gérard de Roussillon, comte de Provence, qui défendait ce royaume au nom de l'empereur. Il assiégea Vienne, où Berthe, femme de Gérard s'était enfermée, tandis que son époux était campé ailleurs, et près de prendre la place par les intelligences qu'il y avait pratiquées, il oblige Gérard, qui s'était rendu à son camp, de la lui remettre et de lui abandonner tout le pays. Maître ainsi du royaume de Provence, il fait son entrée dans Vienne la veille de Noël. La même année 870, Charles priva de ses abbayes et reliques à Sens, pour crime de révolte, Carloman, son fils, qu'il avait forcé d'entrer dans la cléricature en 851. L'ayant ensuite élargi, à la prière des légats du pape, comme il apprit qu'il recommençait à bouillir, il le fit arrêter de nouveau l'an 873, puis l'ayant fait dégrader, il lui fit couvrir les yeux, et l'enferma dans le monastère de Corbie. Carloman, s'étant échappé de sa prison, se sauva auprès de Louis le Germanique, qui lui donna l'abbaye d'Épernay, où il mourut en 886.

La mort de l'empereur Louis II, arrivée l'an 875, fournit une nouvelle ouverture à l'insatiable avidité de Charles le Chauve. Sur la nouvelle de cet événement, il s'achemine en diligence vers Rome, où il reçoit la couronne impériale des mains du pape Jean VIII le jour de Noël. L'an 876, autre occasion pour lui de s'agrandir. Louis le Germanique, son frère, meurt le 28 août de cette année, et aussitôt Charles marche avec une grande armée pour s'emparer de ses états, au préjudice des trois fils de ce prince. Louis, le plus voisin d'entre eux, pour lui prouver l'injustice de son procédé, lui envoya trente hommes, dont dix firent l'épreuve de l'eau froide, dix celle de l'eau bouillante, et dix l'épreuve du fer ardent (tous en sa présence, et sans être endormis). Charles, d'abord effrayé de ce prodige, accorda une suspension d'armes, qu'il confirma avec serment; il ne laisse pas néanmoins de continuer sa marche; son dessein était, suivant l'historien qui nous sert de guide, de surprendre son neveu, et de le priver de la vue. Louis averti, vient

au devant de lui, et met en déroute son armée, le 8 octobre, à Meyenfel, près d'Andernac (*Annal. Fald.*). Presqu'au moment de la perte de cette bataille, Charles reçoit la nouvelle de la prise de Rouen par les Normands. Déconcerté par ce double revers, il abandonne ses projets de conquête, et pense à renvoyer, selon sa coutume, les Normands avec de l'argent. Il vint à bout de s'en procurer en établissant une contribution qui fut répartie entre tous les membres de ses états. Tandis que ses ministres sont occupés à la lever, il lui vient des lettres du pape, qui le pressent de se rendre en Italie pour s'appuyer sur Sarrazins. Le voyage est décidé; mais avant de l'entreprendre, Charles tient à Quierzy-sur-Oise, le 14 et le 16 juin 877, une grande assemblée pour assurer la tranquillité du royaume pendant son absence. Ce fut là qu'il publia ce fameux capitulaire, où nos historiens modernes ont cru trouver l'origine de l'hérédité des fiefs. Pour nous, après avoir bien examiné, nous nous dire que nous n'y avons aperçu que la survivance accordée pour les fiefs et gouvernements de leurs pères à la jeune noblesse qui accompagnerait l'empereur dans son expédition. Charles, après la tenue de ce parlement, se met en marche pour aller secourir le pape contre les Sarrazins; il passe les monts, et rencontra à Pavie le pontife qui était venu au devant de lui. Mais pendant qu'ils conférèrent ensemble, ils apprennent que Carloman, roi de Bavière, s'approche, à la tête d'une armée considérable, pour réclamer ses droits sur l'Italie. A cette nouvelle ils se séparent. Charles reprend la route de la France, où il ne put arriver. La mort le surprit, le 6 octobre 877, à Brios, village situé au-delà du Mont-Cenis, à l'âge de cinquante-quatre ans, quatre mois et sept jours, après avoir régné trente-six ans, trois mois et seize jours, comme roi de France. On prétend qu'il fut empoisonné par le jui Sédécias, son médecin. Ce jui avait donc perdu l'esprit. Qu'y avait-il en effet à gagner pour lui en commettant ce crime, ou plutôt qu'il n'y avait-il pas à perdre? Quoi qu'il en soit, le corps de Charles fut inhumé à Nantua, dans le diocèse de Lyon, d'où, huit ans après, ses os furent transférés à Saint-Denis qu'il avait désigné pour être le lieu de sa sépulture, parce qu'il en avait été abbé. Ce prince, que les gens de lettres dont il était le bienfaiteur, ont surnommé le Grand, n'avait rien qui répondît à ce titre que son amilition. Toutes ses bonnes qualités étaient au-dessous du médiocre, et ses défauts les surpassaient. Il ne sut ni se faire aimer du peuple, qu'il surchargea d'impôts, ni se faire craindre des grands, qui se prévalurent de sa faiblesse pour lui faire la loi, ni se faire respecter des évêques, devant lesquels il avilit la majesté royale en concevant qu'il tenait la couronne de leurs mains, et qu'ils avaient le pouvoir de la lui retirer s'il abusait de son autorité. Les moyens qu'il employa pour réussir dans ses entreprises, déclarent la petitesse de son esprit et le peu de droiture de son cœur. Il voulut tout envahir, et plus d'une fois il couvrit de sang et de ruine par ses fausses démarches de tout perdre. Il avait épousé, le 14 décembre 842, Hlmentrude, fille d'Endes, comte d'Orléans, morte le 6 octobre 869; 2<sup>e</sup>, le 23 janvier 870, Richilde, sœur de Richard, duc de Bourgogne, et de Bosoul, depuis roi de Provence. Du premier lit, il eut Louis le Bègue, qui suit; Charles, roi d'Aquitaine, mort le 29 septembre 865; Lothaire, dit le Boiteux, abbé de Moutier-Saint-Jean, mort en 866, et inhumé à Saint-Germain d'Auxerre; Carloman, dont on a parlé ci-dessus; et trois filles, Judith, femme, 1<sup>re</sup> d'Ethelwelf, roi d'Angleterre; 2<sup>e</sup> d'Ethelred, fils de ce premier mari, avec lequel elle n'avait point consommé son mariage; 3<sup>e</sup> de Bauhin, comte de Flandre, qui l'enleva; Rotrude et Ermentrude, abbesse. Du deuxième lit, sortirent quatre fils et une fille, tous morts en bas âge (*Voyez les empereurs, les rois d'Aquitaine et les vifs de Lorraine*).

Il faut distinguer six époques du règne de ce prince. La première est de l'an 837, lorsque son père lui donna le royaume d'Neustrie; la deuxième de 858, lorsqu'il fut roi d'Aquitaine après la mort de Pepin; la troisième de 879, lorsqu'il reçut le serment



des seigneurs d'Aquitaine, après avoir été sacré roi de France le 7 juin de cette année, comme il le déclare dans un de ses diplômes (Bouquet, volume 8, page 524); la quatrième de 850, lorsqu'il succéda à son père; la cinquième du 9 septembre 870, lorsqu'il fut couronné à Metz, roi de Lotharinge; la sixième du 25 décembre 875, lorsqu'il reçut la couronne impériale à Rome. Charles, d'abord après la mort de Lothaire, son neveu, joignit les années de son règne en France à celles de son règne dans le royaume de Lothaire. Celles-ci se comptent tantôt du mois d'août 869, tantôt du mois de septembre 870. Ce prince ajoute à la date de quelques-uns de ses diplômes, lorsque nous assiégerons Toulouse, l'an 859. Charles le Chauve est surnommé le Gnanu, comme on l'a dit, dans quelques anciens monuments; ce qui l'a fait confondre par d'habiles gens avec Charlemagne. Ce qui distingue ses diplômes de ceux de son aïeul, c'est l'invocation de la Trinité, qui est à la tête de ceux-là; usage que Charles le Chauve transmittait à ses successeurs. Il commençait souvent l'indiction à Noël avec l'année.

Dans le parlement tenu à Pistres, la vii des calendes de juillet (25 juin) de l'an 864, Charles le Chauve ordonne que les deniers doivent être d'argent fin et de poids; mais ce poids n'est point exprimé. De plus, il ordonne que dans tout le royaume la livre d'or ne sera vendue que douze livres d'argent en deniers de nouvelle fabrique. L'or qui sera allié, mais non pas jusqu'à un point qu'il puisse servir à dorer, ne sera vendu que dix livres d'argent des deniers nouvellement fabriqués.

Presque tous les deniers qui nous restent de ce prince pèsent trente-deux grains ou environ. Sur ce pied le sou devait peser trois cent quatre-vingt-quatre grains, et il n'y en devait avoir que dix-huit à la livre de poids; de sorte que, suivant la proportion douzième établie par ce capitulaire entre l'or et l'argent, la livre d'or fin valait dix livres seize sous; celui qui n'était qu'à vingt cents valait neuf livres; et la livre d'argent fin valait dix-huit sous (Le Blanc, *ibid.*). Ainsi le sou d'argent de ce temps-là valait aujourd'hui quatre livres neuf sous un denier un sixième, et le denier sept sous cinq deniers sept-douzièmes.

#### LOUIS II, DIT LE BÈGUE.

877. LOUIS II, dit le Bègue, de l'empêchement de sa langue, fils de Charles le Chauve et d'Hermetrude, né le 1<sup>er</sup> novembre 846, couronné roi d'Aquitaine l'an 867, succéda, le 6 octobre 877, à son père, et fut couronné le 8 décembre suivant à Compiègne, par Hincmar, archevêque de Reims; cérémonie qui fut renouvelée, le 7 septembre 878, au concile de Troyes, par le pape Jean VIII. La distribution qu'il fit des trésors de son père en montant sur le trône, excita de grands murmures parmi les seigneurs qui n'y eurent point de part, l'impératrice Richilde, sa belle-mère, à leur tête. Pour les apaiser, Louis fut obligé de leur donner quantité de fiefs à titre héréditaire; ce qui appauvrit le fisc. Il était marié dès-lors pour la dixième fois, ayant épousé en premières noces, l'an 862, AVGARNE, sœur d'Odou, comte en Bourgogne et père de Bernon, premier abbé de Cluni, alliance que le roi, son père, à l'insu duquel elle s'était contractée, l'obligea de rompre au bout de quelques années, pour lui faire prendre Adélaïde ou Judith, dont on ignore la naissance. Cette seconde union fut regardée assez généralement comme illégitime. Le pape Jean VIII n'en pensait pas plus avantageusement; et c'est la véritable raison, suivant le père Mabillon, pourquoi ce pontife, après le concile de Troyes, où il avait présidé, refusa de consacrer Adélaïde, quoique Louis l'en eût prié. Le règne de ce prince, dont les Annales de Metz célèbrent la douceur et l'équité, fut très-court. Il était en marche pour aller châtier la révolte de Bernard, marquis de Septimanie, lorsqu'une maladie subite l'obligea de se faire transporter à Compiègne. Il y mourut l'an 879, le 10 avril, jour du vendredi saint, et y fut inhumé. Angarde lui donna deux fils, Louis et Carloman qui suivent. Il laissa Adélaïde eueuche d'un autre

fils nommé Charles, que nous verrons régner après ses deux frères.

Louis le Bègue ne fut pas reconnu roi en Languedoc, aussitôt que dans le reste de la France. On voit des actes de cette province, datés de la dixième année après la mort de Charles le Chauve.

#### LOUIS ET CARLOMAN.

879. LOUIS et CARLOMAN, fils de Louis le Bègue, lui succédèrent après de grandes contestations agitées entre les seigneurs sur ce sujet. Le premier avait été déclaré seul héritier du trône par son père qui, dans sa dernière maladie, lui avait envoyé la couronne, le sceptre et l'épée royale à Autun, où il s'était transporté par son ordre avec Bernard, comte d'Auvergne, pour suivre son expédition contre le marquis de Septimanie (*Annal. Bertin*). Le gros de la nation s'étant enfin réuni en faveur des deux frères, par les soins du duc Boson, beau-père de Carloman, ils furent sacrés par Auzégis, archevêque de Sens, à l'abbaye de Ferrières, en Gâtinais. Cependant Louis, roi de Saxe, appelé par l'abbé Goslen, le comte Conrad, et d'autres seigneurs qui ne les reconnaissaient pas pour fils légitimes de Louis le Bègue, s'avancant en France pour s'emparer de ce royaume. L'abbé Hugues, Bernard, comte d'Auvergne, Boson et Thierry, lui députèrent à Metz, où il avait amené son armée, Wautier, évêque d'Orléans, pour lui offrir la partie du royaume de Lothaire, dont Charles-le-Chauve et Louis le Bègue avaient joui, et l'engager, moyennant cet abandon, à se retirer. Louis accepte l'offre et reprend la route de Saxe. Peu de temps après, Louis et Carloman, apprenant que Charles le Gros est en marche pour aller prendre possession du royaume de Lombardie, vont à sa rencontre, et le joignent au bourg d'Orbe, comme il allait passer le Mont-Jon. Charles leur promet son amitié, qu'ils eussent venus demander. A leur retour, ils marchent contre les Normands de la Loire, les atteignent vers l'embouchure de la Vienne dans ce fleuve, et les tuent en pièces le 30 novembre 879. Au commencement de l'année suivante, Louis de Saxe, ivré par des mécontents, s'achemine de nouveau pour s'emparer de la France. L'abbé Hugues, accompagné des deux princes, va au-devant de lui avec une armée, et le rencontre à Ribemont-sur-Oise. Louis, se trouvant le plus faible, fait alliance avec les fils de Louis le Bègue, et s'en retourne. Au mois de mars suivant, Louis et Carloman, s'étant rendus à Amiens, partagent entre eux la monarchie (*Chroniq. Floriac.*). Mais leur union fut si constante, qu'ils semblent avoir régné par indivis, et tous les historiens les associent comme s'ils eussent occupé eu commun le même trône.

#### LOUIS III.

880. LOUIS III, par son lot, régit sur tout ce qui dépendait de la Neustrie et de l'ancien royaume d'Austrasie, au-delà de la Meuse. Peu de temps après ce partage, il se trouve au parlement de Gondreville, où il fait un traité avec Charles le Gros et les agents de Louis de Saxe. Il marche ensuite contre l'Angus, bâtard de Lothaire et de Valdrade, qui revendiquait la Lorraine à main armée, et met en déroute ses troupes, commandées par Thibaut, son beau-frère. Louis, après cette expédition, tourne ses armes contre Boson, qui s'était fait roi de

#### CARLOMAN.

880. CARLOMAN a pour son partage les royaumes de Bourgogne, d'Aquitaine, le marquisat de Toulouse, le Septimanie, et enfin toute la partie du royaume de Lothaire, que Boson avait usurpée, et dont Louis et Carloman résolurent de le dépouiller. Carloman se trouve avec Louis et les députés de l'empereur Charles le Gros à l'assemblée tenue dans le mois de juin 880 à Gondreville, où ces princes conviennent de s'entraider contre les ennemis de l'État et de la maison royale, et particulièrement contre Boson et contre les Normands. Il fut

## LOUIS III.

Provence, prend Mâcon, et met le siège devant Vienne, avec son frère et Charles le Gros, roi d'Italie et depuis empereur. Tout cela se passa depuis le mois d'avril 880, jusqu'à la fin de cette année. Au commencement de 881, Louis fut obligé de quitter le siège de Vienne pour aller s'opposer aux courses des Normands. Il gagna, sur eux, au mois de juillet, une grande bataille à Saucourt, dans le Vimeux; on fit sur cette victoire une chanson tudesque, qui s'est conservée jusqu'à nous (Bouquet, t. IX, p. 99). L'an 882, Louis poursuivit une autre bande de Normands qui étaient venus par la Loire, et les chassa du royaume. Ce fut le terme de ses exploits. Ce prince, digne d'un long règne, mourut à Saint-Denis, lieu de sa sépulture, le 3 ou le 5 août de la même année, d'une rupture causée par les efforts qu'il avait faits dans la dernière action contre ces pirates. D'autres, d'après les Annales de Saint-Waast, donnent une cause moins honorable de sa mort. Ce prince n'ayant point laissé d'enfants, ses états retournerent à son frère.

On voit dans les Capitulaires de Baluze, t. II, p. 1515, un acte daté *sub die decimo sexto calendis junii, anno tertio quod obiit Ludovicus rex*, c'est-à-dire, le 17 juin 884, suivant l'éditeur. Cette manière de dater de la mort d'un roi, sous le règne de son successeur, n'est pas unique, comme on l'a déjà vu. Nous en donnerons encore d'autres exemples.

seul est capable d'immortaliser sa valeur, son activité et son application aux affaires. Il fut inhumé à Saint-Denis. Carloman avait été chargé, dans le concile tenu, l'an 878, à Troyes, avec le grand évêque, fils de Boson, laquelle épousa ensuite Guillaume le Pieux, comte d'Auvergne. Après la mort de Carloman, Charles, son frère, nommé depuis le Simple, devait naturellement lui succéder; mais comme il n'était âgé que de cinq ans, et que la France avait un extrême besoin d'un prince capable de faire face aux Normands, et de gouverner par lui-même, les grands offrirent la couronne à Charles le Gros, qui l'accepta. Le jeune Charles resta particulier sous la tutelle de l'abbé Hugues.

Nous avons un diplôme de Carloman, daté du mois de janvier, indication xiv, anno in Carlomanno gloriosus regis. L'indiction xiv marque l'an 881; car c'était point la troisième année de Carloman depuis la mort de Louis le Begue. Pour lever cette difficulté, il faut en mettre anno 11, ou commencer les années du règne de Carloman avec le mois de janvier, quoiqu'elle

## CARLOMAN.

part ensuite à la bataille contre Hugues le Bâtard, à la prise de Mâcon et au siège de Vienne, qui dura près de deux ans, par la vigoureuse résistance d'Hermengarde, femme de Boson. Il est remarquable qu'aucun des trois rois qui commencèrent le siège de Vienne, ne se trouva à la prise de cette ville, lorsque la duette contraignit Hermengarde, au mois de septembre 882, de se rendre à Richard, son beau-frère. Charles le Gros était repassé en Italie dès 880; Louis quitta ensuite le siège pour aller s'opposer aux Normands; enfin Carloman, après l'avoir aussi quitté, comme on le voit par plusieurs de ses diplômes, y retourna à la vérité, et y était occupé, lorsque Louis, son frère, mourut; mais à la nouvelle de cet événement, il chargea le duc Richard, frère de Boson, de continuer le siège, et vint recueillir la succession de son frère. Les irruptions continuées des Normands ne permirent pas à Carloman de continuer la guerre contre Boson; il fut enfin obligé d'acheter la paix de ces pirates à prix d'argent. Ce prince mourut le 6 décembre 884, d'une blessure qu'il avait reçue en poursuivant un sanglier à la chasse dans la forêt de Baisien. L'annaliste de Metz dit que ce fut un de ses gardes qui eut le malheur de le blesser; ou voulant percer le sanglier.

Il ajoute que Carloman lui-même courut le bruit qu'il avait été blessé par l'animal furieux, de peur qu'on ne vengât sa mort sur son domestique mal-à-propos, mais innocent. Ce trait adroit, mais innocent. Ce trait adroit, mais innocent. Ce trait adroit, mais innocent.

## CHARLES LE GROS.

884. CHARLES LE GROS, fils de Louis le Germanique, et petit-fils de Louis le Debonnaire, roi de Suabe en 876, roi d'Italie en 879, couronné empereur au mois de janvier ou de février 881 (et non pas à Noël 880, comme on le croit communément), arriva d'Italie en France sur la fin de janvier 885, y est reconnu pour souverain par tous les grands, et repassa aussitôt en Allemagne. Pendant son absence, les Normands de Frise font une nouvelle descente en France par la Seine, sous la conduite de Sigefroi et de Sinrich, pour venger la mort de Godefroi, leur duc, que Charles avait fait assassiner la même année dans l'île de Betau. Après avoir pris de force Rouen et Pontoise, et remporté sur les Français une grande victoire, ils viennent mettre le siège, vers la fin d'octobre 885, devant Paris. Cette ville alors renfermée dans ce qu'on nomme aujourd'hui l'île du Palais, tenait à la terre par deux ponts de bois, dont l'entrée était défendue de chaque côté par une tour (Ces deux tours étaient, ou furent ensuite le grand et le petit Châtelet abattus depuis la révolution). On connaît peu de sièges qui aient été poussés avec plus de vigueur et d'acharnement que celui-là. Les Parisiens, Gosselin, leur évêque, et le comte Eudes, à leur tête, le soutinrent avec un courage inébranlable. L'an 885, Charles, sollicité, pressé de venir à leur secours, parut enfin vers les derniers jours d'octobre, avec une armée, au pied de Montmartre. Mais n'osant risquer une bataille, il fait, le 30 novembre, une paix honteuse avec les Normands, et s'en retourne. Ainsi le siège de Paris dura tout au plus treize mois, et non dix ans, comme le marquent presque tous les modernes (Vaissette, t. II, p. 527). Cette expédition couvre d'ignominie Charles et la nation française. L'an 887, les grands, indignés d'avoir à leur tête un prince aussi impuissant, le déposent solennellement le 11 novembre à la diète de Tribur, et lui substituent Arnoul, son neveu, dans le royaume de Germanie (Voyez les empereurs). On voit par des chartes de Languebec, que Charles le Gros n'était pas encore reconnu dans cette province en 886. La postérité ne l'a regardé que comme un roi précaire, ou un administrateur de la France. C'est pour cela qu'il n'a point de rang numérique parmi ceux de nos rois qui ont porté le nom de Charles (Voyez les empereurs d'Occident).

## EUDES.

L'an 887, Eudes ou Odon, comte de Paris, fils du fameux Robert le Fort, est élu roi de France, du vivant de Charles le Gros, et après le retour de celui-ci en Allemagne, par les principaux seigneurs; Vaissette. On ignore le jour précis et le lieu de son election, quoiqu'on prétende qu'elle fut faite à Compiègne, et qu'il y fut couronné par Wantier, archevêque de Sens. Eudes eut plusieurs concurrents, mais aucun ne réussit à lui enlever la couronne. Arnoul, roi de Geranie, fit citer Eudes dans une diète qu'il tint à Worms, et contint de ses soumissions, il le laissa paisible possesseur du royaume de France.

L'an 889, Eudes attaque les Normands, qui étaient venus de

## CONCURRENTS DU ROI EUDES.

Tous les Français ne réunirent pas leurs suffrages en faveur du comte Eudes; plusieurs d'entre eux se déclarèrent pour d'autres seigneurs qui furent ses concurrents, et se mirent en état de lui disputer la couronne, ou du moins de se rendre maîtres de quelques parties de la monarchie.

Gui, duc de Spolette, qui descendait, par les femmes, de Charlemagne, aussitôt qu'il eut appris la mort de Charles le Gros, passa les Alpes, attiré par un parti que Fouques, archevêque de Reims, son parent, lui avait formé, et s'avance jusqu'à Langres, où il fut couronné roi de France par Geiha, évêque de cette ville (Annal. Fedast.).

## EUDES.

nouveau faire le siège de Paris, les chasse, les poursuit et les ayant atteints, le 24 juin, dans la forêt du Montlucien, en Argonne, leur tue dix-neuf mille hommes. Mais il est mis en déroute l'année suivante, par un autre corps de troupes de cette nation, qu'Arnoul venait de battre près de Louvain. La prise et le sacageage de Troyes, de Toul et de Verdun, furent les suites de cette défaite.

La fureur de plusieurs seigneurs de Neustrie ne pouvait s'accoutumer à plier sous le joug d'un homme qui avait été si longtemps leur égal. L'an 862, au mois de juin, le comte Walgaire, neveu d'Eudes, forme un parti contre lui et se rend maître de Laon, Eudes n'ouït donne pas le temps de s'y fortifier. Etant venu promptement l'assiéger dans cette place, il le prend, et pour faire un exemple, il lui fait sur-le-champ trancher la tête. Da là il vole en Aquitaine, pour réduire un autre parti, à la tête duquel était le duc Rainulf, Gauzbert, son frère, et Ebbles, abbé de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Denis; celui-ci s'était signalé au siège de Paris, en 886, contre les Normands; l'annaliste de Metz dit qu'il fut tué, le 10 octobre 893, d'un coup de pierre, qu'il reçut au siège d'un château.

L'an 895, Eudes, étant en Aquitaine, y apprend ce qui se passait au sujet de Charles le Simple que les conjurés avaient rappelé d'Angleterre, où il s'était retiré. Il revient promptement, marche à sa rencontre, et s'oblige d'aller chercher une retraite en Germanie; mais Charles rendra bientôt en France, pour soutenir ses droits. A la fin, il contraignit Eudes d'en venir à un traité par lequel il partagea la monarchie avec lui et le reconnut pour son seigneur; cette paix fut conclue vers le milieu de l'an 896. Les pays, situés entre la Seine et la Méditerranée, échurent à Eudes. Il mourut à la fin de l'an 898, à l'âge de quarante ans (*Ann. Fédali.*). Un auteur du onzième siècle donne à ce prince un fils, nommé Arnoul, qui prit, dit-il, après sa

## CONCURRENTS DU ROI EUDES.

Mais s'apercevant ensuite que la partie n'était pas égale entre lui et le roi Eudes, et que, ni le nombre, ni le zèle de ses partisans, ne répondaient à son attente, il prit le parti de s'en retourner.

Raoul, ou Rodolphe, fils de Conrad le Jeune, comte d'Anvers, fut plus heureux. Il se rendit maître de la Bourgogne transjurane, dont il était gouverneur, et s'en étant fait reconnaître roi à St.-Maurice, en Valais, il forma un nouveau royaume, dont il jouit paisiblement.

Rainulf II, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, résolut d'envaloir les pays qui sont entre la Loire et les Pyrénées, et s'en fit proclamer roi (*Voyez les Empereurs, les comtes de Poitiers, et les rois de Bourgogne.*).

## CHARLES III, DIT LE SIMPLE.

895. CHARLES III, surnommé LE SIMPLE, né posthume, l'an 879, du roi Louis-le-Bègue, et d'Adélaïde, sa seconde femme, le 17 septembre, fille de Saint-Lambert, comme il le déclare lui-même dans un des diplômes, exclu du trône jusqu'en 893, tant à cause de son extrême jeunesse, qu'à raison de l'équivoque de sa naissance, fut enfin reconnu roi de France au commencement de cette année par une partie des seigneurs Français, à la tête desquels était Fouques, archevêque de Reims, qui le couronna sans différer, le 28 (et non le 7) janvier. Mais à l'approche d'Eudes, Charles se retira auprès d'Arnoul en Germanie. L'an 896, Charles, par la négociation de l'archevêque de Reims, fait avec Eudes un traité, par lequel il devient maître des pays situés entre la Seine et le Rhin. Mais le roi d'Eudes arrive deux ans après, lui ouvre la voie pour se mettre en possession du reste de la France. L'an 898, il est reconnu seul et unique souverain de cette monarchie par ses seigneurs assemblés à Reims, et couronné une deuxième fois par l'archevêque. Une charte, rapportée par Catel (*Mém. de Lang. p. 775*), nous le montre à Turin l'année suivante. Mais aucun historien ne nous apprend

## EUDES.

mort le titre de roi d'Aquitaine, mais qui lui survécut peu. On le fait perc aussi d'une fille, nommée Oda, qui épousa, dit-on, Zuentibold, roi de Lorraine, fils naturel d'Arnoul. Le pere Pagi se trompe, lorsqu'il donne pour fils, au roi Eudes, Hugues le Grand, père de Hugues-Capet. Hugues le Grand était fils, non du roi Eudes, mais de Robert, son frère. La femme d'Eudes se nommait Théodora, suivant un diplôme de ce prince, donné en l'an de l'abbaye de Saint-Waast d'Arras (*Bouquet, t. IX, p. 452*).

Il faut reconnaître dans les diplômes, avec dom Vaissette, dom Bouquet, deux commencement du règne d'Eudes, l'un de l'an 887, l'autre de 888; ce qui vient de ce qu'il s'était reconnu plus tard en certains endroits qu'en d'autres.

## ROBERT I.

L'an 922, Rostart, duc de France, frère du roi Eudes, est élu par les factieux, et couronné dans l'église de Saint-Remi le 29 juin, par Wautier, archevêque de Sens, pendant la maladie d'Hervé, archevêque de Reims, qui mourut trois jours après cette cérémonie (*Chron. Andegav.*). Robert ne joint pas une année entière de la couronne qu'il avait usurpée, ayant été tué, par son rival, le 15 juin 925, dans une bataille près de Soissons. De BÉATRIX, son épouse, fille d'Herbert, comte de Vermandois, il laissa un fils et une fille, qui suivent. Après la mort de Robert, Hugues le Grand, son fils, et Raoul, beau-frère de Hugues, prétendirent la couronne. Hugues consulta Emma, sa sœur, femme de Raoul, lequel des deux, de lui, ou de Raoul, elle se choisissait pour roi. Emma ayant répondu qu'elle aimerait mieux basser les genoux de son mari, que ceux de son frère, Hugues, sur sa réponse, cède le royaume à Raoul (*Radolf. Glaber, l. I, c. 2*).

## RAOUL ou RODOLPHE.

925. RAOUL, duc de Bourgogne, fils de Richard-le-Justicier, est élu roi par les intrigues de

## CONCURRENTS DU ROI EUDES.

ni l'objet, ni les circonstances de ce voyage. Les Normands continuent de désoler la France. Ce n'est plus à des pillages et à des courses passagères qu'ils veulent s'en tenir; leur dessein est d'envalir le royaume, et de s'y former un établissement considérable. Forcé d'entrer en composition avec eux, dans l'impuissance où l'on est de leur résister, Charles, de l'avis des grands, se détermine, l'an 911, à céder au duc de Rollon, chef de ces barbares, par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, une partie de la Neustrie, qui prit depuis le nom de Normandie. Il lui donne de plus sa fille Gisèle, ou Gisèle, en mariage, à condition qu'il embrassera le Christianisme. Rollon reçoit le baptême l'an 912; depuis ce temps la France fut moins exposée aux ravages des Normands (*Voyez les ducs de Normandie*).

## CHARLES III.

L'an 912, ou sur la fin de 911, Charles est reconnu pour souverain par les Lorrains, après la mort de Lothar, roi de Germanie, le dernier de la race de Charlemagne au-delà du Rhin, dont toute la succession aurait dû lui revenir. Cette nouvelle acquisition lui donna occasion de dater ses chartes de cet événement. Charles continue de régner, mais avec peu d'autorité, et encore moins de puissance. Les seigneurs, se prévalant de la faiblesse de son gouvernement, s'érigent presque en souverains. Ils en viennent à une conjuration ouverte, et jusqu'à refuser de le tenir pour roi légitime. Cette résolution fut prise dans une assemblée tenue à Soissons, l'an 920. Mais au contraire, nommé Hugues, qui survint un moment après, suspendit l'effet de la délibération. Qu'étaient ses remontrances, ceux qui composaient l'assemblée, consentirent de rester soumis à Charles encore l'espace d'un an, sur la promesse qu'il leur fit, au nom de ce prince, de changer de conduite et de congédier son ministre Haganoon, leur étatsicien. Les Lorrains n'avaient pas été si patients, et les de son gouvernement, ils étaient rentrés sous celui du roi de Germanie. Cette même année 920, Charles meurt

## RAOUL ou RODOLPHE.

Hugues le Grand, ou Beaufrère, après la mort de Robert et couronné à Soissons avec Etnne, sa femme, le 13 (et non le 23) juillet 925, par Wantier, archevêque de Sens (Bonquet, t. VIII, p. 522). Dès qu'il fut sur le trône, il déclara contre la cession que Charles venait de faire de la Lorraine au roi de Germanie. Mais il ne put en recouvrer qu'une partie qui même lui fut enlevée l'an 925 par ce dernier. L'an 928, Raoul pour s'affirmer sur le trône, fit un traité avec Charles-le-Simple, à qui il imposa telles conditions qu'il lui plut, étant maître de sa personne; l'une de ces conditions sans doute était qu'il lui céderait la couronne. Les historiens, en parlant de ce traité, nous disent seulement que Raoul fit sa paix avec Charles, lui rendit le palais d'Attigny, et lui fit divers présents (Frodoard et Chron. Firdan). Charles alors était hors de prison, d'où le comte Herbert l'avait tiré sur la fin de l'année précédente pour effrayer Raoul dont il était content. Il y fut remis aussitôt après ce traité. L'an 930, Raoul passe en Aquitaine pour soumettre à sa domination le pays, qui refusait de le reconnaître; il rencontre les Normands dans le Limousin, et les défait entièrement, ce qui le couvrit de gloire, et disposa les Aquitains à se soumettre à lui. Il bat, vers le même temps, les Hongrois, et les éloigna des frontières.

Le Languedoc, tant que Charles vécut, lui demeura fidèle, et persista encore trois ans après sa mort à refuser l'obéissance à Raoul. Mais enfin, l'an 932, voyant que toute la France lui était soumise, cette province consentit à lui obéir comme à son roi légitime. Depuis ce temps, on y voit les actes des années de ce prince; mais on ne les compte que depuis la mort de Charles le Simple, ou quelques jours depuis la soumission de Raimond-Pons, marquis de Gothie. Raoul mourut de la maladie qu'on nomme pediculaire, le 14, ou selon d'autres, le 15 janvier 936, à Auxerre, suivait M. le fleur, sans laisser d'enfants mâles d'Emme son épouse, sa femme, fille du pré-

## CHARLES III.

che en Alsace, et oblige cette province, ainsi que les autres parties du royaume de Lorraine de revenir sous obéissance. Mais trahi par les deux Giselbert, il est presque aussitôt contraint d'abandonner une partie de sa conquête.

L'an 921, le 4 novembre, entrevue de Charles et de Henri, roi de Germanie, à Roum, dans laquelle ils font le traité communément appelé *Pactum Bononense*, qui parait n'être que la ratification d'une convention précédemment arrêtée par les plénipotentiaires des deux princes, rien d'étant articulé dans ce traité, sinon un engagement réciproque de vivre en bonne intelligence. Quelques-uns prétendent que Charles fit alors cession de la Lorraine au roi de Germanie. C'est précisément le contraire, comme le prouve M. Fieffel sur l'an 921. Ce ne fut que deux ans après, ainsi qu'on le voit sur Henri l'Oiseleur, que Charles, dans sa détresse, lui fit cet abandon.

L'an 922, les grands, irrités du règne d'Hugonin, que Charles avait rappelé, se gardent plus aucune mesure. Ils s'assemblent de nouveau, et élisent pour roi, Robert, duc de France, frère du feu roi Eudes.

L'an 925, Charles livre bataille, le 15 juin, près de Soissons, à Robert, et le tue de sa propre main; mais ce prince n'est pas plus affirmé sur le trône par la mort de ce compétiteur. Hugues, fils de Robert, ramène le courage des soldats à la vue du cadavre de son père, et pousse si vivement Charles, qu'il l'oblige à prendre la fuite. Charles se s'en va au-delà de la Meuse, et revient ensuite auprès d'Herbert, comte de Vermandois, qui se saisit de sa personne, et le retient enfermé à Châteaui-Thierry, d'où il fut transféré à Peronne. On dit communément que Charles ne recouvra jamais sa liberté. C'est en vrai dans un sens. Cependant il est certain qu'Herbert le tira de sa prison l'an 927 pour l'opposer à Raoul, dont il était alors mécontent, et qu'ayant ensuite fait son accommodement avec ce dernier, il renvoya Charles à l'étranger l'année suivante. Ce malheureux prince y

## RAOUL ou RODOLPHE.

tendra roi Robert (morte l'an 935), et fut enterré à Sainte-Colombe de Sens. Raoul, suivant les historiens, fut un prince brave, actif, libéral, digne de commander dans des meilleurs temps, et de porter une couronne légitimement acquise. Il y eut après sa mort un interrègne en France jusqu'au retour de Louis, fils de Charles le Simple, que les principaux seigneurs rappellèrent. Pendant ce temps on dit, depuis la mort de Raoul J. C. régnant, et dans l'attente d'un roi. Raoul, pour se concilier les seigneurs français et les retenir dans son parti, se vit obligé de leur abandonner la plus grande partie des terres du fief, en sorte que le domaine immédiat du roi se trouva réduit à très-peu de chose.

Nous trouvons trois époques dans les chartes de Charles le Simple; la première, du 28 janvier 893, lorsqu'il commença de régner; la seconde, du 5 janvier 898, lorsqu'il réunit toute la monarchie par la mort du roi Eudes. Cette époque est exprimée par *anno redintegrante, ou plenier regnante, ou enfin in successione Odonis*. La troisième est du 21 janvier 912, ou de la fin de 911, saugant D. Bouquet, lorsque Charles devint maître de la Lorraine, par la mort de Louis, roi de Germanie. Cette époque est ordinairement exprimée par *a largiori, ou amplius hereditate inderta*. Ces trois dates se trouvent souvent réunies ensemble, chacune depuis le commencement qui lui est propre. Elles se rencontrent sur-tout dans les chartes de Bonn, dont on a parlé plus haut, et combinées avec celles de Bonn, du mois et de la semaine qui s'y trouvent jointes, elles servent à corriger celle de l'année qui est 926 au lieu de 921, dans les éditions d'Aubert le Mire (*Cod. dom. piar.* p. 115), et de Du-mont (*Corps Dipl.* T. 1, p. 209). A ces trois époques on peut en ajouter une quatrième qui commence l'an 900, lorsque Charles fut reconnu d'un côté l'Aquitaine et la Septimanie. D. Vaissette cite plusieurs diplômes de Charles qui prouvent cette date; ils font voir aussi, selon la remarque de cet habile historien, que Charles ne fut pas reconnu roi dans ces pays aussitôt après la mort d'Eudes, et qu'il ne fut pas reconnu dans toute leur étendue au même temps. Il en est de même pour la Bourgogne, où, suivant quelques chartes, il ne fut reconnu qu'en 899.

C'est au règne de Charles le Simple que finissent les capitulaires de nos rois.

## LOUIS IV, surnommé D'OUTREMER.

936. LOUIS IV, né l'an 921, de Charles le Simple et d'Odive, surnommé D'OUTREMER à cause du séjour qu'il fit en Angleterre pendant environ treize ans, est rappelé par les seigneurs après la mort de Raoul, et ramené par Guillaume, archevêque de Sens, qu'ils avaient député au roi d'Angleterre pour le redemander. Arrivé en France, il est couronné à Laon le 19 juin 936, à l'âge de seize ans par ce même Guillaume, puis une seconde fois à Reims par l'archevêque Artand (Bonquet, T. IX, p. 65 et 209). La ville de Laon faisait alors le séjour le plus ordinaire de nos rois. L'an 977, Louis prend en main les rênes de l'état,

## CHARLES III.

finît ses jours le 7 octobre 929, à l'âge d'environ cinquante ans, et fut enterré à l'abbaye de Saint-Fourci. Charles laissa de la reine Odive, ou Onive, dite aussi Onovve, sa troisième femme, un fils, nommé Louis, âgé de neuf ans, que sa mère avait mené en Angleterre, après que son mari eut été détrôné, pour y chercher un asile auprès du roi Aldestan, son frère. Odive, longtemps après la mort de Charles, se remarqua à Herbert, comte de Troyes, fils de celui qui avait en prisonné son époux. On ignore le nom de la première femme de Charles qui le fit père de Giselbert, mariée, comme on l'a dit, au duc de Normandie. Faut-il dire, sa deuxième femme, qu'il épousa le 15 avril 907, dans la ville d'Attigny, mourut le 10 février 917.

et trouve la France désolée par les courses des Hongrois qui avoient pénétré jusqu'en Berry. A ce fléau se joignit la famine. Pour comble de maux, l'an 958, plusieurs seigneurs, à la tête desquels fut Hugues le Grand, font une ligue contre Louis. D'un autre côté les seigneurs normands révoltés contre le roi Otton, se donnent à Louis. Pour assurer ses droits sur la Lorraine, il épouse GRATIEUX, veuve du duc Gisclbert et sœur d'Otton. Etant ensuite entré dans ce pays à main armée, il péneutre jusque dans l'Alsace qu'il envahit. Mais bientôt après il est chassé par Otton. La confédération, formée en France l'année précédente, s'enhardit de ce revers. L'an 959, les rebelles se saisissent de Reims, dont Louis avait donné cette même année le comté à l'archevêque. L'année suivante, Louis est défait par Hugues le Grand et Herbert, devant la ville de Laon, et mis en fuite, après avoir perdu la moitié de son armée. N'ayant plus de ville propre, il se retire en Bourgogne, dont les peuples lui demeurent fidèles; de-là il se rend à Vienne, où il est reçu par Charles Constantin qui en était comte. Les principaux seigneurs aquitains viennent lui rendre leurs hommages en cette ville, les uns en personne, les autres par députés. De Vienne Louis passe en Aquitaine: il était à Poitiers le 5 janvier 962, comme on le voit par une charte qu'il y donna en faveur de l'abbaye de Saint Hilaire. Louis reprit ensuite la route de France, où, par la soumission de Hugues le Grand et d'Herbert, chefs des rebelles, on vit enfin cesser les troubles qui agitaient depuis plusieurs années, ce royaume. L'autorité du pape Etienne VIII, auquel Louis avait en reconnaissance, et les bons offices de Guillaume I, duc de Normandie, contribuèrent beaucoup à cette paix: mais elle ne fut pas de longue durée. Après la mort de Guillaume, Louis voulut s'emparer de ses états; mais il fut adroitement joué par le comte Bernard, tuteur du jeune Richard, qui fit venir secrètement un secours Aigrold, roi de Danemarck. Les Danois ayant demandé à Louis une conférence au lieu depuis nommé le Gué d'Herlain, sur la Dive, ce prince y consent. Mais tandis qu'elle se tient, les gens d'Aigrold se jettent sur les Français de la compagnie du roi dont ils massacrèrent dix-neuf des principaux. Le roi se sauve avec peine à Rouen où il est fait prisonnier par les habitants sur l'attachement desquels il comptait. Les Normands consentirent de rendre la liberté à ce prince, pourvu qu'il donne un de ses fils en otage, et quelques autres seigneurs, jusqu'à rétablissement du jeune Richard. A ces conditions Louis est remis entre les mains de Hugues le Grand, qui le retint comme prisonnier encore quelque temps, sous la garde de Thibaud I, comte de Blois (Voy. *Hugues le Grand, duc de France*).

L'an 966, Louis, ayant recouvré la liberté, fait une ligue avec Otton, roi de Germanie, et Arnould, comte de Flandre, contre Hugues le Grand et Richard I, duc de Normandie. Les trois princes, ainsi ligés, commencent par s'emparer de Reims, et rétablissent l'archevêque Artaud, que Hugues, fils d'Herbert, avait supplanti: ils marchent ensuite à Senlis, dont ils levèrent le siège après quelques jours d'attaque, entrent en Normandie, et sont repoussés devant Rouen, puis se retirent honteusement, et perdent beaucoup de monde dans leur retraite. Poussé à bout, l'an 968, Louis se rendit, le 7 juin, avec Otton, roi de Germanie, au comte d'Angoulême, et y fit de grandes plaintes contre les persécutions qu'il souffrait de la part de Hugues le Grand. L'excommunication, dont ce dernier fut frappé, s'y refusa de se soumettre à son souverain, ne l'empêcha pas de persévérer dans sa révolte jusqu'à l'an 969, qu'il fit un traité avec le roi.

L'an 967, Louis marche en Auvergne avec une armée, pour réduire les seigneurs du pays révoltés contre Guillaume Tête-d'Étouppe, qu'il leur avait donné pour comte. L'an 964, Louis, allant de Laon à Reims, où il comptait faire sa résidence, rencontre un loup, le pourrait, est renversé de son cheval, et meurt à Reims de cette chute le 10 septembre (Vaissette). Telle fut la fin d'une vie d'environ trente-trois ans, et d'un règne de

dix-huit ans et de trois mois moins neuf jours, mêlé de mille traverses. Louis avait épousé, comme on l'a dit, l'an 959, GRATIEUX, qui lui survécut au moins jusqu'en 968, et fut inhumée auprès de lui à Reims de Reims. Il laissa de son mariage deux fils, Lothaire et Charles, qui lui restèrent de cinq qu'il avait eus de cette princesse. Lothaire succéda seul à son père; Charles ne partagea point avec lui, contre la coutume de ce temps, tant à cause de son bas âge, que parce qu'il ne restait plus alors, au roi de France, presque aucune ville en propre, que Reims et Laon. Louis laissa aussi trois filles, Mathilde, femme de Conrad, roi d'Alsace; Gerberge, femme d'Albert, comte de Vermandois, et Alfrède, mariée à Renaud, comte de Rouci.

Les années du règne de Louis d'Outremer se comptent ordinairement dans les diplômes, du 19 juin 926, jour de son couronnement. Il se trouve aussi des chartes où le commencement de son règne est pris du jour de la mort de son père, c'est-à-dire du 7 octobre 929, et d'autres, où on le fixe à la mort du roi Raoul. Plusieurs chartes du Maconnais ne le prennent que de l'an 958; mais d'autres du même pays le placent en 956. Ce prince commença l'année dans ses diplômes au 25 mars, on bien à Pâques; témoin cette date d'un privilège accordé par ce prince à l'église de Saint Merri de Paris: *Actum Lugduni Calvi Cal. february anno Dom. Incarn. D. CCC. XXXVI. .... anno vero primo Ludovico Rege (Gall. Chr., T. VII, pp. cni. 18)*. Louis d'Outremer n'ayant commencé à régner qu'au mois de juin 956, ce n'est qu'en 957 que le mois de février a pu se rencontrer dans la première année de son règne.

### LOTHAIRE.

951. LOTHAIRE, fils de Louis d'Outremer et de Gerberge, sœur d'Otton I, né l'an 911, associé à son père, l'an 952, avec le consentement de la nation, marié par Hugues le Grand, fut couronné par l'archevêque Artaud le 12 novembre 954, à Saint-Remi de Reims, où il fut salué des principaux seigneurs français, bourguignons et aquitains. Charles, son frère, contre l'usage, n'eut, comme on l'a dit, aucune part dans le royaume, et des lors commença à s'établir la loi qui adjuge la couronne à un seul prince du sang royal. Lothaire disposa des duchés de Bourgogne et d'Aquitaine en faveur de Hugues le Grand, à qui il eut royaume de la royauté, par les soins qu'il se donna pour lui concilier les suffrages.

L'an 965, dit la chron. de Tours, Lothaire, roi de France, étant parti pour Rome, y fut honorablement accueilli par les Romains qui l'élevèrent à la dignité impériale. Cette anecdote, inconnue des historiens modernes, paraît d'autant incroyable, d'autant plus que Jean XII, qui tenait alors le saint siège, avait couronné empereur Otton le Grand le 4 février de l'année précédente. Mais en réfléchissant sur le caractère perfide de ce pontife, on ne doit pas être surpris de la conduite que lui prête la chronique de Tours, et voici comment la chose s'explique. Après le départ d'Otton, le pape Jean XII offrit d'abord à Bérenger, roi d'Italie, de le couronner empereur. Mais celui-ci n'ayant osé accepter cet honneur (car on ne voit pas qu'il ait effectivement été couronné), Jean, pour opposer les Français aux Saxons, appela le roi Lothaire qui, flatte de l'offre, vint en diligence recevoir la couronne impériale. Mais il parut qu'Otton l'engageait peu de temps après, soit da gré, soit de force, à renoncer à cette dignité.

L'an 966, Lothaire épouse la princesse Emma, fille de Lothaire, roi d'Italie, et de la reine Adelaide, mariée en secondes noces à l'empereur Otton. L'an 968, Lothaire associé à la couronne Louis, son fils, âgé seulement de dix ans; et cela dans la crainte que Charles, son frère, étant lié avec Otton-II, qui l'avait créé duc de Lorraine l'année précédente, ne fût quelque jour devenus préjudiciables à la monarchie française. La cérémonie du couronnement de Louis se fit à Compiègne le 8 juin, suivant

une charte-pancarte donnée par ce prince en faveur de l'église d'Orléans à Compiègne, anno Incarn. Dom. MCCC LXXVII, secundo regis ordinacionis die, vi idus Junii, (Archiv. de l'église d'Orléans.)

Lothaire, indigné que son frère se soit rendu le vassal du roi de Germanie, se remet en marche avec son armée vers la haute Lorraine, où il entre à l'improvise, va droit à Aix-la-Chapelle avec tant de promptitude, qu'Otton, qui était dans cette ville, et près de se mettre à table, est à peine le temps de monter à cheval pour s'enfuir: cette surprise est des environs du S. Jean. D'Aix, Lothaire arrive à Metz, où il reçoit le serment de fidélité des Lorrains (Bouquet, T. X, p. 140). Otton ne tarda pas à prendre sa revanche. Au mois d'octobre suivant, il fait une irruption en France à la tête de soixante mille hommes, porte le fer et le feu jusqu'aux portes de Paris; mais bientôt il est obligé de se retirer. Lothaire et Hugues Capet le poursuivent jusqu'à Soissons; il perd, dans sa retraite, la plus grande partie de son arrière-garde, qui est taillée en pièces, ou se voit au passage de la rivière d'Aisne. Lothaire ne sait point profiter de ses avantages. L'an 980, il fait à Reims (et non pas sur la rivière du Rhin, qui sépare la Lorraine du Luxembourg), un traité avec Otton, par lequel il lui cède la Lorraine, pour la tenir en fief de la couronne de France; ainsi la souveraineté du royaume de Lorraine demeurant à Lothaire, et le ducé de la basse Lorraine, qui avait été donné, l'an 976, à Charles, son frère, retournait à sa disposition; il le cède aussi à Charles. Voilà ce que dit Guillaume de Nangis; en quoi il ne s'accorde point avec Sigebert. Selon ce dernier, Lothaire, par le traité qu'il conclut, renoua absolument à la Lorraine à Rex Lotharingum abjunctis; d'où il s'ensuit que ce fut Otton II qui confirma Charles dans le ducé de Lorraine. Mais pour décider entre ces deux écrivains, il faudrait avoir le traité, et il n'en reste aucun fragment.

L'an 982, Lothaire se rencontrait en Auvergne, comme on le voit par la date de deux chartes. Le mariage du jeune prince Louis, son fils, qui alors épousa Blanche, fille d'un seigneur d'Auvergne, semble avoir été l'objet de ce voyage.

La paix conclue entre la France et la Germanie n'était rien moins que solide. L'an 984, à la faveur des troubles que la minorité du roi Otton III avait fait naître en Allemagne, Lothaire entre une seconde fois à main armée dans la Lorraine à dessein de la reconquérir. Il fait le siège de Verdun, que le comte Godefroid l'ancien l'oblige de lever. Mais il bat ensuite ce comte, qui s'était mis à sa poursuite, et le fait prisonnier avec Sigebert, son oncle, et d'autres seigneurs. Verdun, alors privé de son chef, ouvre ses portes au vainqueur (Voy. les comtes de Verdun). L'an 985, Lothaire passe la Loire, soit pour secourir Borel, comte de Barcelonne, contre les Sarrasins, soit pour ramener son fils que Blanche, son épouse, qui ne l'aimait point, avait engagé d'aller avec elle voir ses parents, et qu'elle avait ensuite abandonné sur la route pour se retirer chez eux. Lothaire meurt peu de temps après son retour en France, le 2 mars 986, dans la trente-deuxième année de son règne depuis la mort de son père, et dans la quarante-cinquième de son âge. Il est enterré à S. Romi de Reims. Ce prince recommanda en mourant son fils Louis à Hugues Capet: c'était le seul qui lui restât de son mariage; il avait perdu deux autres fils, Otton, dont il s'est fait mention dans le psautier de la reine sa mère, et Hugues dont on voit la signature à la suite du roi, son père, dans un diplôme daté de la 1<sup>re</sup> année de ce monarque (964 de J.-C.), par lequel il donne à l'abbaye de S.-Cyrien de Poitiers le village de Salignes, dans la viguerie de Brion (Archiv. de S. Cyrien). Si ce fils était légitime, ce que nous ne pouvons assurer, il faudrait avancer de plusieurs années le mariage de Lothaire, que le P. Ainslie place en 960. Nous sommes plus certains de l'illégitimité d'Arnoul, fils de Lothaire, qui devint archevêque de Reims. On croit que ce monarque fut empoisonné par la reine,

sa femme. Cette princesse, du vivant de son mari, s'était déshonorée par ses privautés avec Adalberon, évêque de Laon. Lothaire avait de la bravoure, de l'activité, de l'adresse à manier les esprits, de grandes vues, de la suite et de la méthode dans ses desseins. Mais il manqua d'exactitude à tenir sa parole; et par une circonstance naturelle, il acquiesça mal ce qu'il avait sagement entrepris.

Le commencement du règne de Lothaire est marqué de quatre et même de cinq manières différentes dans les chartes. Le plus grand nombre le rapportent au 12 novembre 954, qui est le jour de son couronnement; quelques-unes le fixent au 10 septembre de la même année. Plusieurs, et sur-tout celles qui ont été dressées au Languedoc, le font concourir avec le commencement de 955; d'autres l'avancent sur celles-ci d'une année entière. On en voit enfin, qui le lient avec l'expédition du père du Lothaire dans l'Auvergne en 951. Louis d'Outremer, à ce qu'on croit, étant alors tombé dangereusement malade, ordonna que son fils fut couronné. On voit même des chartes du Mécomais qui lui donnent jusqu'à trente-six années de règne, et qui par conséquent font commencer son association à l'an 950. Lothaire prend le titre d'Auguste dans plusieurs de ses diplômes. Il est le premier de nos rois de la 11<sup>e</sup> race dont le sceau soit de figure ronde. Ceux de ses prédécesseurs, depuis Pépin, étaient de figure ovale.

#### LOUIS V, dit LE FAINEANT.

986. Louis V, fils de Lothaire qui se l'était associé, comme on l'a dit, le 8 juin 978, lui succéda le 2 mars 986, et mourut sans enfants l'an 987, le 21 mai (Bouquet, T. VIII, p. 250, n. 3), âgé d'environ vingt ans, dans la deuxième année commencée de son règne, ce qui fait que quelques auteurs lui donnent deux ans de règne; d'autres même lui en donnent neuf, en les comptant depuis l'an 978, qu'il fut associé par son père. La jeunesse de ce roi, la brièveté de son règne, et la valeur qu'il fit paraître durant le siège de la ville de Reims, dont il se rendit maître, font assez voir que c'est à tort que quelques-uns de nos historiens lui ont donné le nom de FAINEANT: c'est la judicieuse réflexion que fait D. Vaissète. Cet historien ajoute, qu'on voit d'auteurs, que Louis se mit en état de marcher à la tête d'une armée au secours de Borel, comte de Barcelonne, dans la guerre que ce dernier soutenait contre les Sarrasins. Les nouvelles brochures de Louis avec la reine Blanche, qu'il reprit après en avoir été abandonné, comme on l'a dit, na contribuèrent pas peu à abrégier ses jours; et on prétend qu'elle l'empoisonna. Ce prince est le dernier roi de la race de Charlemagne, laquelle a régné deux cent trente-six ans en France. Il est enterré à Compiègne.

Louis V était mort sans enfants, le royaume de France appartenait de droit à Charles, duc de la Basse-Lorraine, fils de Louis d'Outremer. Mais comme ce prince s'était rendu odieux aux Français par sa conduite, et spécialement par son traité avec Otton II, roi de Germanie (Voy. Charles, duc de la Basse-Lorraine), les seigneurs le regardant comme un transfuge et un déserteur de l'état, l'exclurent de la succession, et préférèrent la couronne à Hugues Capet, duc de France, et le prince le plus puissant du royaume. Le sceptre avait déjà été deux fois dans la maison des comtes de Paris. Eudes et Robert, l'un et l'autre fils de Robert le Fort, comte d'Anjou, l'avaient porté, sans pouvoir alors le conserver à leurs descendants. Hugues Capet, chef de la 11<sup>e</sup> race de nos rois, fit entrer, pour la troisième fois, la couronne dans cette illustre famille, qui la possède depuis plus de huit cents ans, et qui semble, dans les desseins de Dieu, destinée non seulement à remplir le trône de France jusques dans les siècles les plus reculés, mais encore à donner des monarques aux autres nations de l'Europe. L'histoire ne nous fournit aucun exemple de maison souveraine qui ait conservé le sceptre pendant tant de siècles, et qui ait produit un si

grand nombre de rois. Ajoutons qu'il n'y en a point qui ait une origine aussi ancienne, aussi noble, et mieux prouvée. Après bien des systèmes vainement imaginés sur ce sujet, il est enfin démontré que Hugues Capet descendait en ligne directe et masculine de Childbrand, frère de Charles Martel, comme on le verra, au commencement de son article, dans la généalogie et les preuves qui en dépendent, détaillées autant que la brièveté de cet ouvrage le permet.

« Vers la fin de la seconde race, un nouveau genre de possession s'établit sous le nom de *seign*. Les ducs ou gouverneurs des provinces, les comtes ou gouverneurs des villes, les officiers d'un ordre inférieur, profitant de l'affaiblissement de l'autorité royale, rendirent héréditaires dans leur maison des titres que jusqu'alors ils n'avaient possédés qu'à vie, et ayant usurpé également les terres et la justice, s'élevèrent eux-mêmes en seigneurs propriétaires des lieux dont ils s'étaient emparés; que les magistrats, soit civils, soit militaires, soit tous les deux ensemble. Par là fut introduit un nouveau genre d'autorité dans l'état, auquel on donna le nom de *suzzeraineté*; et moi, dit Lyséus, qui est aussi étrange que cette espèce de seigneurie est absurde.

« La noblesse (proprement dite) ignorée en France jusqu'au temps des seigneurs, commença avec cette nouvelle seigneurie; en sorte que ce fut la possession des terres qui fit les nobles, parce qu'elle leur donna des espèces de sujets nommés *vassaux*, qui s'en donnèrent à leur tour par des sous-inféodations; et ce droit des seigneurs fut tel, que les vassaux étaient obligés; dans de certains cas, de les suivre à la guerre contre le roi même. Le service militaire fut encore une autre source de la noblesse » (Le P. Hénaut).

#### HUGUES CAPET, CHEF DE LA III<sup>e</sup> RACE.

987. Hugues, surnommé Capet, en latin *Capito*, soit de la grosseur de sa tête, soit à cause d'une espèce de chaperon qu'il porta le premier, duc de France, comte de Paris et d'Orléans, alché de S.-Martin de Tours, de S.-Denis et de S.-Germain des Prés, fils de Hugues le Grand, dont il tenait ses titres par héritage, et de Hattin ou Hattive, fille de Henri l'Obscur, roi de Germanie, descendant en ligne masculine et directe de Childbrand, frère de Charles Martel, duc des Français (\*), fut élu, ou se fit élire sur la fin de mai 987, dans une assemblée, non de la nation comme on le dit communément, mais de ses vassaux et de quelques seigneurs de ses amis, vassaux de ses domaines, à Reims, et sacré le 3 juillet suivant à Reims par l'archevêque Adalbert. Cet intervalle, comme l'ouvrage M. de Condillac, ne suffisait certainement pas pour assembler tous les grands du

royaume, sur-tout dans des tems de troubles où personne ne pouvait les convoquer. Le nouveau monarque, à l'exemple de Clovis, établit sa résidence à Paris, mais il ne fut pas sitôt paisible possesseur de son royaume. Charles, frère de Lothaire et duc de Lozraire, revendiquant ses droits et priant les armes pour les faire valoir. Il fut appuyé de plusieurs seigneurs, dont les plus puissants étaient Guillaume IV, duc d'Aquitaine, et Eudes, comte de Tours et de Blois, qui n'avaient ni assisté ni donné leur consentement à son élection. Mais sa valeur le soutint sur la trône où son mérite l'avait élevé. Pour l'assurer à ses descendants, et la conserver dans sa maison, il associa son fils Robert à la royauté et le fit sacrer à Orléans, le premier janvier 998 (N. S.). Mais cette association, initiée par ses successeurs jusqu'à Philippe Auguste, n'obligeait pas le père à partager l'autorité souveraine avec son fils; c'était une sorte d'investiture éventuelle du royaume. La noblesse et le clergé, dans cette circonstance, promettaient au prince régnant de se reconnaître, après sa mort, d'autre successeur que celui qui s'il avait fait couronner. Dans l'état de la même année, Charles se rend maître de Laon, où il prend la reine mère et l'évêque Adalbert, ou Avellin, l'une et l'autre ses deux ennemis les plus déclarés. Hugues Capet étant venu s'y assiéger, il se défend en héros pendant deux mois, au bout desquels il met l'ennemi en fuite après avoir tué en pièces son armée dans une sortie. Nouveau succès de Charles; il surprend la ville de Reims par la trahison d'Arnoul, fils naturel de Lothaire, à qui Hugues avait donné cet archevêché pour le mettre dans son parti. Mais Charles est trahi lui-même ensuite par l'évêque de Laon, qui, tandis que ce prince est dans cette ville, en livre une des portes aux troupes de Hugues avec lequel il était d'intelligence. Il est pris dans son palais avec sa femme et Arnoul, archevêque de Reims, la nuit du 2 avril 991. Tous trois sont conduits à Orléans, et mis dans une étroite prison. La guerre était ainsi terminée. Hugues Capet demeure maître du trône sans contradiction. Il meurt le 24 octobre 996, comme le prouve D. Mabillon, dans la 10<sup>e</sup> année de son règne, et, si l'on s'en rapporte aux modernes, environ la 55<sup>e</sup> de son âge; ce que nous n'avons rencontré dans aucun ancien monument. Son corps est inhumé à St.-Denis. « Prince, dit M. Velly, aussi consommé dans la politique que dans la guerre; qui songea à tout le roi plutôt par adresse et par prudence que par force et par empire. Sa modération, ajoute-t-il, sa douceur, sa habileté, l'élevèrent sur le trône; son courage et sa sagesse surent l'y maintenir. Il y plaça sa postérité qui l'occupa » aujourd'hui avec tant de gloire. » Hugues Capet laissa de sa femme ADELIA, dont on a pu jusqu'à présent découvrir l'origine, Robert, qui lui succéda; Hadwige, mariée à Raïner, comte de Hainaut, puis à Hugues III, comte de Dagsbourg; et Gisèle, femme de Hugues, avoué de St.-Riquier, dans le Ponthieu. M. le président Henaut donne encore à Hugues Capet une autre

#### (\*) PREUVES DE LA GÉNÉALOGIE DE HUGUES CAPET.

##### I. SAINT ARNOUL, mort en 640.

SAINT ARNOUL, suivant l'auteur contemporain de sa Vie, était de race noble parmi les Français, et très-riche de patrimoine: *Prosapia gentis Francorum altis satitis et nobilitate parentibus nique opulentissimis in rebus sæculi fuit* (Bouquet, T. III, p. 507).

##### II. ANSIGISE.

ANSIGISE était fils de saint Arnoul, suivant Herman le Contract: *Hic temporibus Beata Viri Gertrudis, filio Pipino... Hujus soror Begea, et ipsa femina religiosa, Ansigis S. Arnolfi filio nuptis; cui etiam Pipinum juniorem peperit* (Bouquet, T. III, p. 528).

##### III. PEPIN LE GROS.

PEPIN LE GROS était fils d'Ansige, suivant le second continuateur de Frédégaire, *instatur quoque, mortuo l'ulfoaldo dux, Martinus dux, et Pipinus filius Ansigisli quondam Franci nobilis, dominabantur* (Bouquet, T. II, p. 451).

##### IV. CHILDEBRAND I.

Faustmann, dans la troisième partie de sa chronique, parle ainsi à l'an 757: *At contra vir egregius Carolus dux germanum suum vivum instaurandum Childbrandum ducem cum reliquis duobus et comitibus illis partibus cum apparatu gentili dirigit* (Bouquet, T. II, p. 456). Charles Martel, frère germain de Childbrand, était fils de Pepin le Gros et d'Alpaide, suivant Frédégaire: *Ignit prafatus Pipinus aliam duxit uxorem, nobilem et elegantem, nomine Alpeidam, ex qua genuit*

filie nommée Adélaïde, dont le P. Anselme, dit-il, ne fait pas mention. et qui eut pour époux, selon lui, Renaud I, comte de Nevers. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à l'article du roi Robert, il met cette même Adélaïde, épouse de Renaud, parmi les enfants de ce monarque. Hugues en avait un fils naturel nommé Gauslin, qui fut abbé de St-Benoît-sur-Loire, puis archevêque de Bourges; deux autres, surtout la dernière, dont il ne put se mettre en possession sans essuyer de grandes oppositions, à raison du défaut de sa naissance. Hugues Capet réunit à la couronne le duché de France, et les comtés de Paris et d'Orléans. On nomma, pour représenter le comte de Paris dans l'exercice de la magistrature, qui était l'une de ses fonctions, un officier qui s'appela *prévôt*, *procurator*; c'est ce que nous appelons avant la révolution le prévôt des Paris (Voy. les ducs de France.).

Sous la fin de la seconde race, dit Mestrai, le royaume était tenu selon les Rois des fiefs, et se gouvernait comme un grand fief platibé qui comme une monarchie. Aussi le même auteur appelle-t-il la troisième race le tems des grandes poëses. « C'est en effet sous la troisième race, suivant la remarque du président Hénaut, que nos rois ont recouvré l'autorité qui était presque anéantie sous la deuxième. Il est vrai que c'est à cette diminution d'autorité que Hugues Capet put redonner le changement qui se fit en sa faveur à l'exclusion des légitimes héritiers; mais dès qu'une fois il fut devenu le maître, lui et ses successeurs animés du même esprit, et par une suite de prudence dont ils ne s'écarterent jamais, regagnèrent insensiblement tout ce qui avait été usurpé par les seigneurs, ne firent pas une démarche qui ne tendit à ce but, et se ressaisirent enfin des plus précieux droits de la couronne. »

Dans les diplômes, les années du règne de Hugues Capet se comptent du 5 juillet 987; mais il ne fut pas reconnu d'abord dans l'Aquitaine et dans le Langue doc. On ne le regarda pas encore comme roi dans une partie de ces provinces en 993, pendant qu'on le reconnaissait pour tel dans une autre. Comme il associa au trône, Robert son fils, dès l'an 988, la plupart de ses diplômes sont datés et signés de l'un et de l'autre, et leurs règnes concourent quelquefois dans les dates. L'indiction est prouvée du mois de septembre dans les diplômes de Hugues Capet. Plusieurs portent la date de l'Incarnation. Quelques-uns n'en ont aucune, si ce n'est à-peu-près celle du lieu » (Nouveau Traité de Diplomat., T. V, pp. 749, 750.).

Hugues Capet fit de son palais, dit-on, une église qui est aujourd'hui celle de St. Bartolomé à Paris.

On conserve au sceau de ce prince, où l'on voit pour la première fois ce qu'on appelle la main de justice. Il tient ce

bâton de la main droite et un globe de la gauche. Il a sur la tête une couronne fleuronnée, les cheveux courts et une assez longue barbe. On lit autour du sceau cette inscription : *Hugo Dei misericordia Francorum rex*. Le P. Hardouin fait de vains efforts pour rendre ce sceau assés, ainsi que la pièce à laquelle il est attaché. Il faut néanmoins avouer que la main de justice ne reparait plus jusqu'à Louis X.

La première horloge a été inventée sous le règne de Hugues Capet par le célèbre Gerbert. Elle était à balancier, et l'on s'est servi de ce mobile en France jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Hugues alors substitua le pendule au balancier. Gerbert parvint aussi pour avoir introduit en France l'usage des chiffres qu'on nomme improprement arabes, parce qu'il les emprunta des Arabes établis en Espagne, qui les tenaient des Grecs acenutiques à s'en servir dans leurs supputations domestiques. Des Grecs, l'usage en avait passé aux Romains pour leurs livres de compte, avant qu'ils fussent employés par les Arabes. Mais depuis la chute de l'empire d'Occident ils tombèrent en désuétude parmi les Latins, et ne commencèrent à reparaître que vers le milieu du treizième siècle. Jean de Sacroboscus est le premier auteur des livres dans les écrits duquel se rencontrent ces sortes de caractères, qui ne sont autre chose que des signes, ou lettres semblables aux notes turques.

### ROBERT II.

966. ROBERT, né, vers l'an 970, à Orléans, de Hugues Capet et d'Adélaïde, élevé par le fameux Gerbert dans l'école de Reims, couronné, l'an 985, à Orléans le 1er janvier 986; 2<sup>e</sup>, l'an 991, à Reims, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine, succéda, l'an 996, à son père. Il était marié depuis l'an 995, avec BEATRICE, veuve d'Éudes, comte de Blois. Berthe était sa cousine issue de germain, étant fille de Conrad, roi de Bourgogne, et de Mathilde, sœur de Lothaire, roi de France, dont le frère, Gerberge, était sœur d'Elisabeth, sœur de Robert. Ce prince avait de plus contracté une affinité spirituelle avec Berthe, dont il avait tenu un des enfants sur les fonts de baptême. Ces deux raisons, suivant la discipline du tems, s'opposaient à leur mariage. M. de S. Marc prétend que Robert ayant assemblé les évêques de son royaume, pour les consulter sur cette difficulté, tous furent d'avis de lui accorder la dispense dont il avait besoin; de dispensé d'autant plus légitime, dit cet écrivain, qu'elle était fondée sur la raison d'état, attendu que les enfants qui naîtraient de ce mariage pourraient succéder au royaume de Bourgogne, Rodolphe le fainant, oncle de la princesse, n'en ayant point. Mais on n'aperçoit dans l'histoire aucune trace de cette assemblée, ni de cette prétendue dispense. D'ailleurs Éudes avait eu de Berthe quatre fils, et trois encore vivants, avaient très-légitimement disputé la suc-

### VI. THEOTBERT.

THEOTBERT était fils de Nivelon I, en même le prouve un diplôme de Pepin I, roi d'Aquitaine, donné l'an 856, en faveur de l'église de Saint-Julien de Brioude; il y est dit : *Filius dicti clericis sub pretextu nostrorum donationum ac pro merito animarum Hermengardæ quondam regine gentiliticus nostræ*, Theoberti ac Nebelongi comitum, patre et avo ejusdem Ingeltrude et prole regine atque libentis Dei misericordiam delectet implorare (Bouquet, T. VI, p. 674.).

Théobert, suivant Nithard, Enginard, et l'auteur de la Vie de Louis le Débonnaire, était comte de Madrie.

Childerbrand II était également fils de Nivelon I, et frère de Théobert; Ego inquit nomine Childerbrandus eximus credimus, quidquid in vicaria Ysodro (Iseux) in fessum habere et de genitore meo Dilectulo comite quondam à leg-

*filium, vocavitque nomen ejus lingua propria Carlum, crevitque puer elegans, atque egregius effectus est* (Bouquet, T. II, p. 455.). Il n'est pas vrai que Charles Martel fut né, comme l'épave Flouard, du commerce de Pepin avec une servante, et s'éleva au trône.

### V. NIVELON, ou NEBELONG I.

NIVELON I était fils de Childerbrand I, suivant Frédégaire (ad ann. 752.). Usque nunc indubiter vir Childerbrandus comitumque predicti regis Pippini, hanc historiam vol Gesta Francorum diligenter scribi procuravit. Abbat ab illustre viro Nivelongo filio luvius Childerbrandi, stemmate comitis, successit auctoritas (Bouquet, T. II, p. 460.). Remarquez que le terme *ma-culus*, dans la basse latinité, se prenait indifféremment pour l'oeil paternel, et pour l'oeil maternel.



cession de Rodolphe, leur grand-oncle, aux enfants de Robert et de Berthe (Voy. les comtes de Blois.). Il est vrai qu'Abbon, abbé de Fleury, fut le seul en France qui osa se déclarer ouvertement contre cette alliance. Sur ses plaintes, elle fut déclarée nulle, dans un concile que le pape Grégoire V tint à Rome l'an 998. Robert, ayant refusé de déferer au décret de cette assemblée, fut excommunié par le pape, et son vovoyage mis en interdit : on n'avait encore rien vu de semblable en France; l'excommunication fit un tel effet, que Robert se vit abandonné de tout le monde. Deux sens domestiques, suivant Pierre de Damien, auteur, à la vérité, peu sûr, lui restèrent; mais ils avaient son, dit-il, de purifier par le feu tout ce qu'il avait touché. Robert effrayé de cette défection, prit enfin le parti de recevoir Berthe, la même année, ainsi que le prouve D. Vaissette, et non pas au bout de trois ans, comme le marquent la plupart des modernes. Peu de temps après, il épousa en 998 (Voy. T. II, p. 925.), CONSTANCE, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, la plus belle, et l'une des plus méchantes femmes de son siècle (Vaissette.). L'arrivée de cette princesse introduisit en France des mœurs étrangères, qui n'y étaient point connues jusqu'alors. A l'entrée du roi Robert, dit un ancien chroniqueur, ont pris pour femme en Aquitaine, la reine Constance, on vit la France et la Bourgogne inondées d'une nouvelle espèce de gens, les plus vains et les plus légers de tous les hommes. Leur façon de vivre, leur habillement, leur armure, les harnais de leurs chevaux, étaient également bizarres; vrais histtories, dont le menton rasé, les hauts-de-chamises, les bottines ridicules, et tout l'extérieur mal composé annonçant le dérèglement de leur âme; hommes sans foi, sans loi, sans pitié, dont les contagieux exemples corrompirent la nation française autrefois si décente, et la précipitèrent dans toute sorte de débâches et de méchanceté (Radulp. Glaber.).

L'an 1002 fut le commencement d'une longue guerre que Robert eut avec Otle Guillaume, pour le duché de Bourgogne, auquel ils prétendirent l'un et l'autre, après la mort du duc Henri le Grand. Robert à la fin resta maître, l'an 1015, de ce duché, dont il investit Henri, son deuxième fils (Voy. les ducs de Bourgogne.). La raison d'état obligea Robert, l'an 1006, de marcher avec Richard, duc de Normandie, au secours de Baudouin le Barbe, comte de Flandre, son vassal, attaqué par Henri II, roi de Germaine, qu'ils contrainquirent de se retirer (Voy. Baudouin le Barbe.). Robert et Henri s'estimaient réciproquement. L'an 1007, le second étant venu à Paris, fait la paix avec le roi de France, par la médiation de Nuthier, évêque de Liège. (Voy. les évêques de Liège.) L'an 1019, et non 1021, Robert se met en marche pour Rome (Vaissette.). On ignore l'objet de ce voyage; mais comme

Berthe, sa première femme, le suivit de près, quelques-uns soupçonnent qu'ils étaient convenus de se rendre ensemble auprès du pape Benoît VIII, pour faire réhabiliter leur mariage, et casser le second, dont Robert n'avait pas lieu d'être content. Cette conjecture a d'autant moins de vraisemblance, que deux ans auparavant (l'an 1017), Robert, à l'instigation de la reine Constance, et contre l'avis des grands du royaume, avait associé au trône Hugues, son fils aîné, qui n'avait encore que 10 ans, et l'avait fait couronner à Compiègne le 9 juin, fête de la Pentecôte (Hind. Glab.).

Le Manichéisme, prosaïque de l'Orient par les édits sanglants des empereurs grecs, s'était répandu sourdement en différentes contrées de l'Occident. L'an 1022, tandis que la cour de France s'occupait à Orléans, en découvrit des personnes, de l'un et de l'autre sexe, infectées de cette hérésie, à la tête desquelles était le confesseur de la reine. Robert, ayant aussitôt assemblé, dans cette ville, un concile, fait condamner au feu les chefs de ces sectaires; premier exemple de la peine de mort décrétée en France pour crime d'hérésie (Voy. les Conciles.).

L'an 1025, tout était paisible au dedans et au dehors du royaume. Henri II, pour lors empereur, et Robert, pour prévenir tout sujet de rupture, convinrent d'une entrevue sur les bords de la Meuse à Joudru ou le Chiers se jette dans cette rivière, près d'Yvetot dans le Luxembourg. C'était dans des bateaux qui partaient en même temps des rives opposées, qu'on devait s'aboucher. L'empereur franchit les difficultés du cérémonial en passant tout-à-coup du côté du monarque français qu'il alla surprendre agréablement dans sa tente. Ils renouvelèrent leur traité d'alliance, et se quittèrent après s'être mutuellement donné toutes les marques de l'estime et de l'amitié la plus sincère. Robert, à son retour, éprouva un désagrément domestique, qui lui fut d'autant plus sensible qu'il aimait plus tendrement sa famille. Le jeune roi Hugues, irrité des mauvais traitements de sa mère, se déroba secrètement de la cour, et s'étant joint à des seigneurs de son âge, il alla faire le dégât sur les terres du domaine royal, et sur celles qui l'avoisinaient. Guillaume Talvas, comte du Perche, l'ayant surpris sur ses siennes, le fit prisonnier, et le renvoya au roi, son père, qui le reçut en grâce, sur les marques de repentir qu'il donna. Cet écart est la seule faute que l'histoire reproche à ce jeune prince, qu'elle représente d'ailleurs comme un modèle de sagesse et de vertu. Ce fut la réputation de ses belles qualités qui lui fit offrir, l'année suivante (1024), la couronne d'Italie, par les seigneurs du pays. Mais le roi son père, ne lui permit pas de l'accepter, par considération pour l'empereur Henri. Il était de la descendance de ce jeune prince du ne pas même jouir de celle que lui assurait son sacre prématuré. Il fut élevé par une mala-

*ima hereditate pervenit ad me... totum ad integrum Yasdro... ad abbatem religiosorum credo et transfundo pro remedio animae meae et chorae sorugis Nomane atque in elemosyna Froldi, Fridolani, Frederici filiorum germani fratris mei Tetheri (Charte donnée en l'an 817 ou 823, pour l'abbaye d'Isleure. Gall. Chr. T. IV, p. l'ed. 46. n°. 7.).*

#### VII. ROBERT L'ANGEVIN.

ROBERT LE FORT ET ROBERT L'ANGEVIN était le même homme. Robert avait porté d'abord la cour de Fort, à cause de sa valeur. Ce fut, suivant Albéric de Truiis Fontaine, la raison qui lui fit donner la commission de défendre les bords de la Loire contre les Normands, *tantum viro fortis*. Il fut nommé l'Angévin, à cause du gouvernement de l'Anjou, qui lui fut donné l'an 864. Ceux qui veulent distinguer l'Angévin et le Fort, sont obligés de convenir que le Fort périt à la bataille de Brissart, l'an 860,

qui est celle où fut tué l'Angévin. La chronique de Strozzi n'en fait qu'un seul et même homme, qui fut père des rois Eudes et Robert : *Hi duo fratres, scilicet Odo et Robertus fuerunt filii Roberti Fortis, marchionis, comitis Andegavorum, qui fuit Saxonicus generis, quem supra memoravimus occisum à Normannis* (Bouquet, T. X, p. 275.).

Robert était un prince de race royale. Des auteurs graves l'annoncent clairement. L'auteur de la vie et de la translation de Saint-Genoul, en parlant du mariage de Robert avec Agnès, dit : *qui Robertus ad suae nobilitatis excellentiam regalis etiam stemmatis per sororem adeptus erat consortia : quem isdem Dominus Pippinus uxorem duxit* (Bouquet, T. VI, p. 330.).

Agnès fut sa première femme; la seconde fut Adélaïde, fille de l'empereur Louis-le-Debonnaire, et veuve de Conrad I, comte d'Auterre (Bouquet, T. VII, p. 245.).

die, le 17 septembre 1025, et porté à Saint Cornicille de Compiègne, pour y être inhumé. Après ce funeste événement qui plongea la France dans le deuil, *Robert eximius*, dit Raoul Glaber, lequel des trois fils qui lui restèrent, était le plus capable de lui succéder, et son choix se fixa sur Henri, qui suivait Hugues dans l'ordre de naissance. Le trône n'était donc pas encore dévolu de plein droit à l'aine de la ligne régnante. La reine, qui n'aimait pas Henri, conjura le roi de laisser cette affaire indécise, espérant qu'après la mort de son époux le crédit qu'elle s'était acquis l'emporterait pour le choix de son successeur. Mais le monarque, soutenu des grands, fait couronner Henri, le 14 mai, jour de la Pentecôte, à Reims (Mabil.).

Robert était abbé, comme l'avait été le roi, son père, de Saint-Aignan d'Orléans. Ayant fait relayer de fond en comble les édifices de ce monastère, il assista, l'an 1029, à la dédicace de l'église et à la bénédiction des cloches. Cette bénédiction s'appela de lors baptême, et on y observait les mêmes cérémonies qu'aujourd'hui (Bouquet, T. X, p. 211.).

L'an 1030, nouveaux troubles dans la famille royale; les deux fils du monarque, Henri et Robert, excédés par les mauvais traitements de la reine Constance, leur mère, quittèrent la cour, et se retirèrent, le premier à Dreux dont il s'empara, et d'où il fit des courses sur les terres appartenantes à son père; le second en Bourgogne, où il se fit beaucoup de partisans. Henri, par les soins du duc de Normandie, ne tarda pas à se reconcilier avec son père. Mais le monarque fut obligé de conduire une armée en Bourgogne, pour réduire les Bourgignons rebelles. Les ayant fait rentrer dans le devoir par la prise d'Avallon, de Beaune et de Mirbeau, il leur accorda la paix, et revint à Paris en 1035. Cette même année, et non 1033, il mourut à Melun, le 20 juillet, un mardi. Son corps fut enterré à Saint-Denis, au milieu des larmes de ses peuples, qui rendaient ce glorieux témoignage à sa mémoire, et faisaient pour lui ces souhaits : *Tandis que Robert a été roi, tandis qu'il nous a gouvernés, nous avons vécu en sûreté, nous n'avons craint personne. Daigne le Seigneur accorder le salut éternel à ce père si bon, à ce père du sénat, et de tous les gens de bien ! qu'il daigne le faire monter promptement au ciel, et le faire asseoir éternellement avec J. C. le père des rois (Hélgauld) !* Robert était sincèrement pieux; jamais prince ne fut plus assidu aux offices divins. Ceux qui jugent des mœurs anciennes par les nôtres, regardent comme un avilissement dans ce prince l'usage où il était de chanter avec le chœur, et de porter chape, la couronne en tête, et le sceptre à la main. Sa charité n'avait point de bornes. Il mourrait par jour le plus souvent jusqu'à mille pauvres. Le jeudi-saint, il leur lavait les pieds, et les servait à genoux, couvert d'un cilice. Dieu lui accorda le don de guérir leurs maladies en les touchant et faisant sur eux le signe de la croix. Voilà apparemment d'où vient à nos rois l'usage de toucher les écrou-

elles, et celui de laver les pieds aux pauvres le jeudi-saint. A la piété, Robert joignait le savoir. Ce prince composa des hymnes, des répons et des séquences; mais on lui attribue mal à propos la prose *Veni Sancte Spiritus* ! elle est de Hérmann la Contract (et non du pape Innocent III, comme porte la dernière édition.), moine de Richenau, en Suisse, au 15<sup>e</sup> siècle. En faisant ainsi l'éloge de la piété de Robert, on ne prétend pas le purger de toute espèce de superstition. Hélgauld nous apprend qu'il avait fait faire un reliquaire de cristal, orné d'or, mais sans reliques, sur lequel il faisait graver les nobles, et un autre d'argent, renfermant au dedans de jussion, sur lequel il faisait graver les gens du commun, et tout cela dans la vue d'écarter le faux serment, comme si, pour commettre le crime, l'intention ne suffisait pas. *Mais alors, dit le président Hénaut, on n'aurait pu pas mieux que cela.*

Outre les trois enfants que nous avons nommés, Robert eut encore de Constance, Eudes, dont il sera parlé, sous le règne suivant; Harvise, ou Adélaïde, femme de Renaud I, comte de Nevers; et Adèle, femme de Richard III, duc de Normandie, puis de Raoul IV, comte de Flandre. L'auteur de la Vie de Saint Bertin donne à Robert, pour première femme, Roazlie, veuve d'Arnoul II, comte de Flandre, mort en 989, mais ce mariage est pour le moins fort douteux.

On remarque dans les diplômes quatre commencements du règne de Robert. Le premier concorde avec celui de 988, qui est l'année, où il fut sacré à Orléans; le deuxième se prend du l'an 989, sans qu'on en sache la raison; le troisième et le plus commun, est fixé au 24 octobre 995, jour de la mort de Hugues Capet; le quatrième se rapporte à l'an 991, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine. Les annes de l'indiction ne sont pas toujours faciles à concilier avec celles de l'incarnation dans les chartes du temps de Robert, soit qu'on ait mal compté celles-là, soit qu'on n'ait pas suivi la plus commune des quatre époques qu'on donne à l'indiction.

Le roi Robert ne possédait au propre que les duchés de France et de Bourgogne avec le comté de Paris. Le revenu de la couronne consistait dans le produit des terres domaniales, ceux des prévôts, la guerre, le cens, les droits d'entrée et de sortie, la monnaie, le droit de gîte, les taxes des Juifs. Du temps du roi Robert, on ne distinguait point encore en France la noblesse de l'ingénuité. En effet, Adalberon, évêque de Laon, dans son poème adressé à ce prince, n'admet que deux conditions en ce royaume, celle des nobles ou ingénus, parmi lesquels les uns, dont les armes faisaient le principal exercice, étaient plus qualifiés que les autres; et celle des serfs, dans lesquels il comprend les marchands et les artisans. Ce prélat comptait par là trois ordres en France, y compris le clergé (Hist. de Langue. T. II, p. 112). Robert était qualifié le *Pieux* des premières années de son règne, comme on le voit par une charte de Guillelme le Grand, duc d'Aquitaine, datée de l'an 999, regnante

Celui qui a écrit la vie de Saint-Jacques l'ermite, dit formellement que Robert était de race royale : *Robertus siquidem Sarraceni (Saisseau) vici et circumiacentis regionis dominus, vir potens et nobilis, ex regum Francorum genere ortus erat* (Bouquet, T. VII, p. 382.).

Robert était frère d'Ingeltrude et beau-frère de Pépin I, roi d'Aquitaine. 1<sup>o</sup> Suivant l'auteur cité de la vie de Saint-Genoul, Pépin avait épousé la sœur de Robert : *Regalis etiam stemmatis per sororem odepus erat consortia, quam idem Dominus Pippinus uxorem duxit.* 2<sup>o</sup> Tous les historiens s'accordent à dire que Robert occupa les premières dignités à la cour de Pépin, son beau-frère, et qu'il soutint le parti de Pépin II, son neveu, contre le roi Charles-le-Chauve.

Robert était donc fils de Théobert. En effet, si Robert était de race royale, comme le dit l'auteur de la vie de Saint-Jacques,

s'il était frère de la reine Ingeltrude, comme il est prouvé par l'histoire de la translation de Saint-Genoul, s'il était beau-frère du Roi Pépin I, et qu'il ait pris la défense de Pépin II, son neveu, contre le roi Charles le Chauve; il était nécessairement fils de Théobert, comte de Madrid.

#### VIII. ROBERT, QUI FUT ROI.

ROBERT, qui fut élu roi de France, en 922, était fils de Robert l'Auvergn, et lui succéda dans la dignité d'abbé laïc de Saint-Martin de Tours. Il était en même-temps frère d'Eudes, qui fut roi de France avant lui. C'est ainsi que Robert s'explique, dans une charte de l'an 897, en faveur de ladite église de Saint-Martin : *In qua mercede gloriamur et à Deo electum Regem dominum et seniorum ac germanum nostrum Odolnem parti-*

*Robertus rex theosophus* (Bélli, *Hist. des C. de Poitou*, p. 268). Ce prince est le seul roi de la troisième race dont le sceau ait été de figure ovale. Nous avons deux de ses diplômes on il est qualifié *rex Francorum semper augustus* (Bouquet, T. IX, colonnes 787, et T. X, p. 575.).

## HENRI I.

1031. HENRI I, né, l'an 1005, de Robert et de Constance, sacré à Reims, le 14 mai 1027, du vivant de son père, lui succéda le 20 juillet 1031. Il était pour lors à Langres, où son père l'avait envoyé pour mettre en possession de cette église, l'évêque Hugues qu'il y avait nommé. Ce fut là qu'il apprit la mort du roi (*Chron. S. Benigni diorion.*). La reine Constance, sa mère, profita de son éloignement pour former une conspiration contre lui en faveur de Robert, son frère puîné, qu'elle voulait élever sur le trône. Cette princesse mit dans ses intérêts le plupart des grands, à la tête desquels était Eudes II, comte de Blois et de Champagne, et Basconin, comte de Flandre. Henri, obligé de quitter Paris, se retira, lui d'abord, à Fécamp, auprès de Robert, duc de Normandie. Avec le secours que lui fournit ce duc, et ceux qu'il tira de ses vassaux fidèles, il emporta les châteaux de Poissy et du Puget, qui tenaient pour les rebelles, battit Robert, son frère, dans la plaine de Villeneuve-Saint-Georges, et le contraignit, ainsi que leur mère, à lui demander la paix. Constance, qui qu'en dit un moderne, lui resta depuis fidèle, comme le témoigne un auteur du tems, et ne travailla plus à lui nuire (*Foy. Robert II, duc de Normandie.*). Il est vrai que la mort ne lui donna guère le tems de remuer ses intrigues, si elle en eût eue, étant décédée à Melun le 25 juillet 1059. Cette princesse, violente, avara, fière, cruelle, avait été le supplice de son époux, comme elle fut le fléau de ses deux fils aînés, Hugues et Henri. Le roi Robert était obligé de se cacher d'elle pour faire du bien, et lorsqu'il récompensait ses services, il leur disait toujours : *prenez garde que Constance ne le sache.* Il faut néanmoins dire à la louange de cette reine qu'elle allaissa tous ses enfants (Bouquet, T. X, p. 65). La même année qu'elle mourut, il y eut en France une horrible famine, qui durait encore l'année suivante, selon Glaher. En se réconciliant avec sa mère, Henri fit aussi grâce à Robert, son frère, et eut même la générosité de lui donner le duché de Bourgogne; il témoigna dans le même tems sa reconnaissance au duc de Normandie, par la cession qu'il lui fit du Vexis français, libéralité que la politique désavouait, et dont il ne tarda guère à se repentir. Le comte de Blois et de Champagne, qui avait été l'un des partisans de Constance, les plus acharnés contre lui, persistait encore dans sa révolte. Henri marcha et lui culvra d'embûche le château de Gournai. Il se rendit ensuite maître de la ville de Sens, que Renaud tenait sous la protection et la suzerai-

neté du comte de Champagne. Mais Eudes y étant rentré, le monarque, après deux assauts donnés à la place d'une année à l'autre, fut obligé de composer avec lui, l'an 1034, pour la moitié de ce comté, qu'il lui céda. La clémence dont Henri avait usé envers Robert, son frère, enhardit, l'an 1041, Eudes, son autre frère, à lui demander une part dans la succession paternelle. Sa partie était liée avec Thibaut, comte de Blois, Raoul, comte de Valois, Valeran, comte de Meulenc, et Etienne, comte de Champagne, pour contraindre le monarque à lui faire raison sur ce point, et même le détruire; mais l'activité de Henri prévint les effets du complot. Il va subitement attaquer Eudes dans le château où il s'était retiré, le fait prisonnier, et l'envoie sous bonne garde dans celui d'Orléans, où il resta long-tems renfermé. Henri tourna ensuite ses armes contre les complices de la révolte de son frère, fit prisonnier le comte de Valois, décapilla Valeran de son comté, et battit les comtes de Blois et de Champagne.

L'art des succédans, sous le règne de Henri, trouva un nouvel exercice dans une maladie épidémique qui se déclara, l'an 1045, et fit d'effroyables ravages dans le royaume durant l'espace de près de deux siècles. C'était une espèce de charbon pestilentiel, qu'on nommait le *mal des ardents*. On fonda des hôpitaux pour les pauvres qui en étaient atteints; on fit des vœux et des offrandes pour faire cesser ce fléau.

L'an 1053, Henri fournit des troupes à Guillaume, comte d'Arques, contre Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, que ce monarque avait jusqu'alors défendu. Mais il a la déplaisance d'apprendre qu'elles ont été défaits au Val des Dunes. S'étant ligé contre ce même duc avec Geoffroi Martel, comte d'Anjou, il entre en Normandie par le comté d'Evreux, tandis qu'Eudes, son frère, qu'il avait tiré de prison, conduit une partie de ses troupes, pour y pénétrer par le Beauvaisis. Les Normands, commandés par Roger de Mortemer, et Robert, comte d'Eu, surprennent à Mortemer, l'an 1054, avoat le Carême, l'armée d'Eudes, plongée dans la débâche, et lui livrent un combat, où le comte de Ponthieu est fait prisonnier, et l'armée mise en déroute. Henri, à la nouvelle de cet échec, que le duc lui manda lui-même pour l'effrayer, se retire avec précipitation (Bouquet, T. XI, p. 461). Le prince Eudes finit ses jours quelque tems après, sans autre qualité que celle de frère du roi : *Nullius dignitatis fastigio sublimatus* (*Ibid.*, p. 485). Raoul Tortaire dit que sa mort fut la punition du pillage qu'il avait fait dans une terre de la dépendance de Saint-Benoît-sur-Loire, métier, ajoute-t-il, auquel il se livrait pour satisfaire à son indigence (*Ibid.*). Philippe, fils aîné de Henri, était celui auquel ce prince destinait le trône qu'il pouvait également transmettre à son autre fils. Pour lui assurer cette préférence, il le fit sacrer à Reims le jour de la Pentecôte (25 mai) 1059, époque d'une nouvelle famine qui dura sept ans, et qu'on compara à celle d'Egypte sous le gouvernement du patriarche Joseph.

*cipem volumus adesse; quatenus pro his et aliis beneficiis quaque quidam ad regni fidelibus administrant, presentem vitam gloriosius futuramque facilius obtinere mereantur... Insuper et ejusdem muneris beneficio simulque consorte volumus esse gloriari et gentium nostrorum gloriosum Robertum, dum vixit hic terris, comitem et ejusdem loci abbatem* (Martenne, *Thes. Nov. T. I*, p. 56.). Il est encore prouvé, par la chronique de Strozzi, et un grand nombre d'autres, que Robert, qui fut roi en 922, était fils de Robert l'Anglais, ou le Fort, et frère du roi Eudes.

## IX. HUGUES LE GRAND.

HUGUES, surnommé LE GRAND et LE BLANC, était fils de Robert qui fut roi en 922. La charte de Robert II, en faveur de Saint-Magloire, prouve que Hugues le Grand, mené de Robert II, était fils de Robert dont nous parlons : *quem dedit diva memoria*

*Hugo avus noster a quo vicique nostri Roberti regis filius* (Martenne, *Thesau. Nov. T. I*, p. 507.).

## X. HUGUES CAPET.

HUGUES CAPET était fils d'Hugues le Grand, et père de Robert II, comme on le voit par la même charte : *Pecimus presentem firmitatem de rebus quas pater noster heredi memorie Hugo Rex nosse pie continemus monachis sancti Martini Christi auctissimamque Magloire* (*Ib.*).

Le roi Robert II, confirmant les donations faites par les rois, ses prédécesseurs et autres personnes, à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, dit : *Novit... fidelem industria... Abbatem Helidivum... percipit quiddam... ab avo nostro Hugone magno... nostrae serenitati detulisse* (Bouquet, T. X, p. 579.).

Henri n'en vit pas le fin, étant mort à Vitri dans la forêt de Bière, aujourd'hui de Fontainebleau, le 29 août 1060, dans la trentième année de son règne depuis la mort de son père. Ordérik Vital dit qu'il usurpait d'une médecine qui lui fut donnée à contre-temps par son physicien (c'est ainsi qu'alors on nommait les médecins), Jean le Sourd, natif de Chartres. Il avait d'abord été fiancé à Mathilde, fille de l'empereur Conrad le Salique, morte l'an 1054, ou selon d'autres l'an 1044, avant son mariage; puis il avait épousé, à Reims, l'an 1051, (et non 1044) Anne, fille de Jaroslav, duc de Russie, dont il laissa deux fils, Philippe, qui suit, et Hugues qui devint comte de Vermandois, par son mariage avec Adélaïde, fille du comte Herbert; Anne, après la mort de Henri, se remaria, l'an 1062, à Raoul, comte de Valois. Henri est enterré à Saint Denis (Voy. les ducs de Bourgogne).

Guibert de Nogent (*de vita sua*, c. 2), accuse ce prince d'avoir considérablement augmenté son trésor par la vente des bénéfices ecclésiastiques. Mais comment accorder cette conduite avec l'édit sévère que Henri, suivant Raoul Glaber (*Hist.*, L. V, c. ult.), publia contre la simonie, et avec le discours que cet historien lui met dans la bouche, en parlant à des évêques coupables de ce vice? Comme le Seigneur, lui fait-il dire, m'a donné gratuitement et par sa seule miséricorde la couronne royale, de même j'ai disposé gratuitement des choses qui concernent la religion, et j'entends que vous vous comportiez de même.

Ce prince faisait si grand cas de son vin de Rebrechien, (*de area Barchi*) vignoble de l'Orléanais, qu'il en faisait porter à sa suite, quand il allait à la guerre, afin qu'armé par son feu, il eût avec plus de force au combat. C'est ce que nous apprend l'abbé Baldeur dans un poème, où, après avoir exalté les vins de Troyes par dessus tous les autres, il dit :

Barchien non similis generis Frisco necetis;

Imb nec ille locus qui dignus est Barchi,

Ubi vicinus quous dicitur Auribus,

Talis vinu bibi, nec talis vinu refectis.

Qui flex hinc vinctus semper ubi vinctus, semper in in pugna animosus fiet et erit.

(Mabill., *Annal.*, T. IV, p. 536.)

Louis le Jeune n'eût pas d'autre vin, comme il paraît par une lettre où il mande de Palestine à Suger et Raoul, comte de Vermandois, régents du royaume, de donner à Arnoul, évêque de Lisieux, 60 muids de son bon vin d'Orléans (Du Cbois, *Strip.*, T. IV, p. 511).

Ce fut Henri qui supprima la charge de comte du palais, dont il partagea les fonctions entre quatre officiers, savoir, le chambrier, qui avait juridiction sur tous les officiers de la chambre; le bouteiller, qui commandait à tous les officiers de la bouche; le comestable, qui avait l'intendance de l'écurie du roi, et la grand panetier, auquel ressoissaient les officiers de la paneterie, les boulangers, pâtisseries, etc.

Le règne de Henri I commence dans les chartes tantôt au 14 mai 1027, tantôt au 20 juillet 1031.

## PHILIPPE I.

1060. PHILIPPE I, né l'an 1055 (N. S.), succéda, l'an 1060, au roi Henri, son père, qui l'avait fait sacrer le 25 mai de l'année précédente, à Reims. Un auteur contemporain (*apud Bouquet*, T. XI, p. 52) remarque qu'à cette cérémonie, Philippe, quoiqu'il n'eût pas encore sept ans, fit lui-même la lecture du serment qui précède le sacre, et le souscrivit de sa main. Le jeune prince gouverna d'abord sous la tutelle et la régence de la reine, sa mère; puis après la retraite de cette princesse, arriva l'an 1061 (N. S.), sous celles de Baudouin V, comte de Flandre, qui exerça ce double emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 1 septembre 1067 (Voy. les comtes de Flandre). M. Velly, d'après

le P. Daniel, prête à Baudouin, au commencement de sa régence, une expédition contre les Gascons, qui n'a pas le moindre fondement dans l'histoire. Qu'avait eu effet à débiter avec les Gascons le roi de France? Ils formaient un duché particulier, qui ne relevait que très-imparfaitement de la couronne. Bernard II, comte d'Armagne, les gouvernait alors en paix, comme étant issu de l'ancienne maison des ducs de ce pays. M. Velly s'était apparemment figuré la monarchie française sous les premiers rois capétiens telle qu'elle était au temps de Charlemagne, cherchant le même autorité d'un bout du royaume à l'autre. Les temps étaient bien changés. Philippe à la mort de Baudouin, n'était que dans sa quinzième année, et la majorité de nos rois était alors communément fixée à vingt et un ans. Baudouin cependant n'eut point de successeur dans la régence, et Philippe commença dès lors à gouverner par lui-même, et à faire exécuter les actes en son nom. Car il est à remarquer qu'autrefois les rois prenaient absolument la place des rois, leurs pupilles, mettaient leurs propres noms à la tête de toutes les actes émanés de l'autorité souveraine, et les scellaient de leurs sceaux. La régence de Baudouin n'eût mérité que des éloges, s'il se fut opposé, comme la politique semblait l'exiger, à la conquête que Guillaume, duc de Normandie, fit de l'Angleterre en 1066 (Voy. les comtes de Flandre).

L'an 1068, fut l'époque d'une augmentation du domaine de la couronne. Feoulques le Rechin, comte d'Anjou, pour détourner Philippe d'assister Geoffroi le Barbu, son frère, avec lequel il était en guerre, lui éda le Gâtinais, et il lui jura bonnement, dit une chronique manuscrite, qu'il tiendrait la terre aux us et coutumes qu'elle avait été tenue : car autrement on voudrait l'homme du pays fero hommage (*Simer, Catal. mss. codd.*, Bern. T. II, p. 67). A cette acquisition il ajouta depuis le Vexin français et la vicomté de Bourges. M. n'est donc pas vrai que « Philippe, comme l'avance un moderne, » laissa le domaine restreint dans les mêmes bornes où il l'avait » trouvé à son avènement au trône ».

Robert, dit le Frison, comte de Hollande, qu'on nommait alors la Frise, ayant envahi, l'an 1070, le comté de Flandre sur Arnoul III, petit-fils de Baudouin V, le jeune comte vint avec Richilde, sa mère, implorer le secours de Philippe, son suzerain, contre l'usurpateur. Philippe vint au secours de son vassal, et fait alors ses premières armes. Elles ne furent point heureuses. Robert lui ayant livré bataille près de Montcaisel, le 20 février (dimanche de la Septuagésime) de l'an 1071 (et non 1072, comme quelques-uns le marquent), il eut mis en déroute, et le malheureux Arnoul périt dans la mêlée. Malgré la honte de ce revers, il fit la paix avec Robert peu de temps après, et se laissa engager à épouser, l'an 1072, BEATRICE, sa belle-fille, née du premier mariage de sa femme Gertrude avec Florent I, comte de Hollande (Voy. les comtes de Flandre). Philippe fut plus heureux dans l'expédition qu'il fit l'an 1075 (et non 1076), à la prière du duc de Bretagne, contre Guillaume le Conquérant, qui assiégeait la ville de Dolé. L'ayant obligé de lever le siège, il le chargea dans sa retraite, et lui tua beaucoup de monde. (*Foy* Hoel V, *duc de Bretagne*). Une raillerie que Philippe lança contre Guillaume fut vengée, l'an 1087, par le ravage du Vexin français et par l'incendie de la ville de Mantz; mais Guillaume expia lui-même sa cruelle vengeance par sa mort dont elle fut cause (Voy. les ducs de Normandie).

Robert, fils aîné de Guillaume le Conquérant, lui ayant succédé au duché de Normandie, Philippe, prit sa défense, l'an 1090, contre Guillaume le Roux, son frère, roi d'Angleterre, qui cherchait à le dépouiller. Ils font ensemble le siège d'un château de Normandie, qui avait reçu garnison anglaise. Mais Philippe, s'étant laissé corrompre par l'argent que le roi d'Angleterre lui fit passer en secret, abandonna lâchement son vassal, et se retira (*Roger d'Hoveden*).

Philippe était naturellement indolent, et ennemi du travail. L'oisiveté le plongea dans la crapule et la volupé, et il s'y

l'aura sans retenue. L'an 1093, dégnité de la reine, son épouse, il s'en fait séparé sous prétexte de parenté, la relégué à Montreuil-sur-Mer, qu'il avait assigné pour sa dot, et donne sa main à Bevaux, après l'avoir euevée le 4 juin de la même année (et non de la suivante), à Fouques le Rechin, comte d'Anjou, son mari. L'archevêque de Rouen, assisté des évêques de Bayeux et de Senlis (ou ce dernier seul, suivant une lettre du pape Urbain II, écrite le 27 octobre de cette année à l'archevêque de Reims), ose dénier cette union scandaleuse. Yves, évêque de Chartres, l'ayant condamnée hautement, Philippe le fait mettre en prison par le vicomte de Chartres. Il voulut ensuite le faire déposer au concile de Reims, qu'il assembla le 17 septembre de l'an 1094, dans la vue d'y faire approuver son mariage; chose qui lui paraissoit d'autant plus facile que Berthe était morte depuis peu. Mais il fut excommunié lui-même, le 16 octobre suivant, au concile d'Autun, par Hugues de Die, légat du pape Urbain II. Ce pontife, étant venu chercher un asile en Figueux, renouvella cet anathème, en 1095, au concile de Clermont. Philippe, craignant l'effet des censures sur l'esprit des peuples, demanda et obtint un délai pendant lequel il lui fut permis d'user de la couronne (la coutume était en ce temps-là que les rois aux grandes solennités parussent en habits royaux, et la couronne en tête, qui leur était imposée par un évêque). Tousjours menacé, il se détermine enfin, l'an 1097, vers le mois de janvier, à renvoyer Berthe, et en conséquence, il est absout. Mais il rappelle quelque temps après cet objet de sa passion, et par-là s'attire une seconde excommunication prononcée l'an 1100, au concile de Poitiers. L'endurcissement qu'opposa le monarque à ces nouveaux foudres de l'église, ainsi qu'aux remontrances de plusieurs prélats, fut puni, dit Ordéric Vital, par plusieurs infirmités que le ciel lui envoya. Quoi qu'il en soit, l'an 1104, le 2 décembre, l'évêque d'Arras, commissaire du pape, l'an 1104, le rétablit dans la communion, sous la promesse qu'il fit de ne plus voir Berthe. Philippe ne fut point fidèle à sa parole; car on voit qu'il se rendit avec cette princesse, au mois d'août 1106, à la cour du comte d'Anjou, le même qu'elle avait abandonné. La cour de Rome cessa néanmoins de le poursuivre, et l'histoire nous apprend, qu'en 1107, Pascal était venu en France, ne fit pas difficulté de communiquer avec ce prince, dont il fut reçu avec des honneurs extraordinaires à Paris, ce qui donne lieu de croire que ce pontife lui accorda à la fin la dispense qu'Yves de Chartres, réconcilié avec Philippe, avait plusieurs fois sollicitée pour lui (Pascal, suivant l'abbé d'Usserg, revint de France à Rome, dans l'automne de l'an 1107). L'an 1108, Philippe meurt à Melun le 29 juillet, après quarante-huit ans de règne; son corps fut porté à S. Benoît-sur-Loire. Gribert de Nogent l'appelle : *hominem in rebus Dei aversissimum*. On a vu qu'il avait été injustement le même reproche au père de ce monarque. Mais il paraît qu'il était ici mieux fondé. En effet les autres écrivains du temps attestent que Philippe ne se faisait nul scrupule de vendre les bénéfices. Ils rapportent en preuve divers exemples d'élection qu'il extorqua des chapitres pour des sujets indignes, dont il avait reçu de l'argent. Il fut témoin de plusieurs grands événements auxquels il ne prit point de part : telles sont les croisades, qui prirent naissance, sous son règne, en France; la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, et ses enfants qu'il eut avec Berthe, soit Louis, son successeur; Henri, mort jeune; Charles, en mémoire duquel Louis, son frère, fonda l'abbaye de Charleux en 1156; et Constance mariée, 1<sup>re</sup> à Hugues, comte de Champagne, 2<sup>de</sup> à Boémund, prince d'Antioche. Berthe lui donna Philippe, comte de Mantes; Fleuri, ou Flore, qui épousa l'héritière de Nangis; et Grégle, femme, 1<sup>re</sup> de Tancred, prince de Galilée, cousin de Boémund, 2<sup>de</sup> de Pons, comte du Tripoli. L'abbé Velly, d'après le président Hénaut, ajoute à ces enfants de Philippe et de Berthe, une fille qu'il nomme Eustache, mariée, dit-il, à Jean, comte d'Etampes. Mais nul ancien monument ne fait mention de cette

filie, et d'ailleurs Etampes n'avait point encore de comte alors. (Voy. les *comtes d'Etampes*). Berthe, plusieurs années après la mort de Philippe, se fit religieuse à Hautebruyère, prieuré de l'ordre de Fontevrault, qu'elle avait fondé en 1116; on ignore l'année de sa mort. Une anecdote qui a échappé à tous les modernes, c'est que Philippe, quelques années avant sa mort (vers l'an 1106), avait témoigné à saint Hugues, abbé de Cluni, vouloir finir ses jours dans cette maison. Une seule chose l'embarrassait, savoir s'il y avait des exemples de rois qui s'étaient faits moines. Saint Hugues lui répondit qu'oui, et lui alléguait l'exemple du roi Gontran; en quoi il ne fit pas preuve de savoir; car Gontran, roi de Bourgogne, n'a jamais été moine. Il voulait peut-être dire Carleman, frère du roi Pepin. Quoi qu'il en soit, saint Hugues, après la mort de l'empereur Henri IV, écrivit à Philippe, pour le presser d'exécuter son dessein, lui remontrant le bras armé qu'il avait de changer de vie, et de faire une éclatante pénitence, *quon penitentiam*, lui dit-il, *vel conversionem nec facilius, ut credimus, nec ceteris viis potest approperare, quam quod multum volumus et optamus monachicam professionem* (Sueil. T. II, p. 401, 402). Cette lettre, à laquelle on ne manquera pas de prêter des vues intéressées, fut sans effet. Mais elle prouve que Philippe I<sup>er</sup>, dans les dernières années de sa vie, faisoit des retours sur lui-même, et qu'il n'était pas inaccessible aux remontrances des gens de bien.

On compte au moins cinq époques du règne de Philippe I<sup>er</sup> dans les chartes. La première est fixée au 25 mai 1059, la 2<sup>de</sup> au 29 août 1060, jour de la mort du roi Henri; la 3<sup>de</sup> en l'an 1061; la 4<sup>de</sup> tombe en 1065; la 5<sup>de</sup> se prend de la mort du comte régent Baudouin, arrivée le 1 septembre 1067. Depuis 1068 on 1099, on joignait ordinairement aux années de son règne celles du règne de Louis, son fils. Il s'en trouve même quelques-unes où l'on ne fait mention du vivant de Philippe, que du règne de son fils; ce qui ne veut pas dire que Philippe n'était plus regardé comme roi, parce qu'il était excommunié, puisqu'on voit d'autres chartes du même temps, où les années de son règne sont exprimées. Ses diplômes sont quelquefois sans signatures et sans dates. Philippe n'employait qu'une croix pour signature. Ce prince n'est pas le premier, comme on le dit, qui ait fait signer ses diplômes et lettres-patentes par ses grands officiers. Henri I<sup>er</sup> l'avait fait quelquefois avant lui. Ces grands officiers étaient le sénéchal, le chambrier, le connétable, la bouteiller, l'échanson, le maréchal, le chancelier, le maître de la chapelle. On comptait encore parmi ces grands officiers le gouverneur du roi, *Amyrator Regis* et son précepteur, *Pædagogus*, ou *Magister Regis*.

Il est faux, comme le prouve Blondel, que pendant l'excommunication de ce prince on ait cessé d'employer dans les actes la formule *regnante Philippo*, et qu'on y ait substitué celle de *regnante Christo*. On trouve à la vérité dans quelques-uns de ces tems *Christo regem spectante*, c'est-à-dire *protegente* et non pas *expectante*, ce qui n'a pas de sens.

On place mal à propos, sous le règne de ce prince, l'origine des armoiries, inventées, dit-on, par les premiers croisés, pour se distinguer sous leurs casques qui leur cachaient le visage. M. de Fontenagne a prouvé (*Acad. des Bel. Lett. T. XVIII*) qu'elles remontent jusqu'aux tournois institués l'an 954, comme on la fera voir ailleurs, par Henri I<sup>er</sup>, roi de Germanie. Cependant il faut avouer que l'usage n'en devint universel parmi les nobles qu'au tems des croisades.

On rapporte avec plus de vérité au règne de ce prince l'établissement de quatre ordres monastiques célèbres dans l'église, celui de Grammont, fondé en 1078 par S. Etienne, celui des Chartreux, par S. Bruno en 1084, celui de Cîteaux par saint Robert en 1098, et celui de Fontevrault par Robert d'Arbrisselles en 1106.

C'est au règne de Philippe I<sup>er</sup> qu'on fut l'époque de la première diminution des espèces monnayées. Ce monarque fit frapper des

espèces d'argent, altérées par un tiers d'alliage en cuivre. L'altération fut poussée, sous les règnes suivants, jusqu'à moitié. Dès-lors le nom de livre devint hieil, aussi bien que celui de sou. En insérant un tiers de cuivre dans une livre de douze onces de métal, il ne devait plus y entrer que huit onces d'argent pur. Aussi fut-ce sous ce même Philippe qu'on quitta la livre de douze onces pour prendre le marc de huit onces, parce que effectivement une livre d'argent monnayé ne contenait plus que huit onces d'argent pur. Les redevances foncières en argent souffrirent beaucoup des révolutions survenues dans les valeurs numériques des espèces, et furent enfin réduites presque à rien, lorsqu'avec la dix-huitième partie d'un marc d'argent on acquittait une rente qui dans l'origine était la totalité d'un marc.

### LOUIS VI, dit LE GROS.

1108. LOUIS VI, surnommé TRISTAN et LE GROS, qualifié aussi le BATAILLER, fils de Philippe I, et de la reine Berthe, né l'an 1077 ou 1078 (et non pas l'an 1081, comme il est marqué dans la Vie de saint Arnoul, évêque de Soissons), créé comte du Vexin par son père en 1093 (et non pas en 1112, comme le marque Grégoire Vital), associé à la royauté l'an 1098 ou 1099, succéda, l'an 1108, à son père et fut sacré le 5 août à Orléans par Daimbert, archevêque de Sens, au retour des funérailles de son père auxquelles il avait assisté. La ville de Reims était pour Louis divisée par un schisme. Le parti qui avait élu Raoul le Vert pour archevêque, et qui était le plus fort, envoya à Orléans former opposition au sacre du roi; mais la cérémonie était achevée lorsque les députés arrivèrent. Bertrade, mère de Louis, qu'elle avait persécuté du vivant du roi son père, jusqu'à l'obliger d'aller chercher un asile à Londres en l'an 1100, et jusqu'à lui faire donner, à son retour, un poison dont il ne guérit jamais parfaitement, renouvela contre lui ses fureurs, lorsqu'elle le vit élevé sur le trône. Elle lui suscita pour concurrent Philippe de Mantes, son fils, et mit dans les intérêts de celui-ci plusieurs seigneurs des environs de Paris. Ces conjurés s'étant révoltés presque tous à la fois, donnèrent pendant près de dix ans de l'exercice à la valeur de Louis, et furent tous à la fin terrassés (Voy. les comtes de Blois, les sires de Montfort, de Beaugency, de Monthéry, de Couci, et les comtes de Corbeil). Dans le cours de ces guerres, Henri I, roi d'Angleterre, toujours attentif à profiter des occasions de s'agrandir, retira le château de Gisors des mains du chevalier Payen, à qui les deux monarques l'avaient remis en séquestre, et y fit ajouter de nouvelles fortifications. Louis, offensé de cette mauvaise foi, somma, l'an 1109, le roi d'Angleterre de faire démolir la place, et sur son refus, il marcha contre lui. Les deux armées étant en présence à Néanfle, des deux côtés de la rivière d'Épte, Louis fit proposer à Henri de vider leur différend par un combat singulier de roi à roi, pour épargner le sang de leurs sujets. L'anglais, loin d'accepter la défi, n'y répond que par une raillerie. On en vient à une bataille, où il est défait, et obligé de prendre la fuite. L'an 1111, les Français entrent en Normandie, et y font la guerre avec différents succès. Elle continue avec beaucoup d'acharnement pendant l'espace d'environ huit ans, et n'est guère interrompue que par une paix momentanée, conclue à Gisors l'an 1113, qui donne à peine aux peuples fatigués le temps de reprendre haleine.

Louis le Gros avait été fiancé, l'an 1104, par son père, à Lucienne, fille de Gui le Rouge, sire de Rochefort, avant qu'elle fût noble, *antio nobiles amos*, dit Suger. Mais les grands, ajoute-t-il, jugeant cette alliance trop disproportionnée, la firent dissoudre (l'an 1107) au concile de Troyes. Louis ne se bâta pas d'en contracter une autre; il attendit plusieurs années, sans raison qu'on ignore, pour s'y déterminer. Enfin, par les princesses qui lui furent proposées, il choisit ALIX ou ANSAINE, fille de Humbert II, comte de Maurienne ou de Savoie, et de Gisèle de Bourgogne, et l'épousa. L'époque de ce mariage est fixée par une charte de Louis, donnée l'an 1120, la treizi-

sième année de son règne, et la sixième de la reine Adélaïde (Gall. Christ. T. XII; pr. coll. t. 25, 24. chart. xii.). Cette princesse a donc commencé à devenir reine l'an 1115, puisque la sixième année de son règne se trouve jointe à la treizième du règne de son époux, commencé au 5 août 1108, ou, si l'on veut, au 29 juillet précédent. On trouve encore, dans plusieurs autres chartes, les années du commencement du règne d'Adélaïde, jointes à celles du roi Louis; ce qui n'avait point été pratiqué par les rois ses prédécesseurs.

L'an 1116, la guerre se rallume entre les rois Louis et Henri, qui font de part et d'autre de grands ravages. S'étant rencontrés, l'an 1119, près du château de Nuyon, dans le Vexin, ils en viennent aux mains, le 20 août, dans la plaine de Breteuil. Les Français, après avoir au d'abord l'avantage, sont mis en déroute; mais la perte fut très-peu considérable. Il n'y eut, des deux côtés, suivant Ordéric Vital, que trois chevaliers de tués, sur 900 qu'ils étaient en tout; ce qui n'est pas, au reste, surprenant. Couverts de fer de la tête aux pieds, ces guerriers étaient comme autant de citadelles mouvantes, impénétrables aux traits. D'ailleurs, comme l'observa le même écrivain, les lances qui étaient entre les chevaliers de l'un et de l'autre partis, faisaient qu'ils s'éparquillaient réciproquement, et visaient moins à s'entre-tuer, qu'à faire des prisonniers, afin d'en obtenir de fortes rançons. Il y eut, dit Ordéric, 140 de pris par les Normands, et un seul par les Français. On assure, dit une ancienne chronique, que Louis le Gros courut risque lui-même d'être fait prisonnier par un soldat anglais; lequel, ayant saisi la bride de son cheval, s'écria : *Le roi est pris*. Mais Louis, ajoute-t-on, lui déchargea en même-temps un coup de cimeterre sur la tête, l'étendit à ses pieds, en disant : *Apprends qu'on ne prend jamais le roi, pas même aux échecs*. Cette aventure, dit Meserai, fut le sujet d'une médaille qu'on fit graver, avec cette inscription tirée de Virgile : *Nec capiti tuere capi*. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que Louis, s'étant égaré dans une forêt en fuyant, fut obligé de se confier à un paysan, qui le ramena, sans le connaître, à Andeli, dont Eoguerand de Chaumont avait fait, quelque temps auparavant, la conquête pour ce monarque. Suger dit que la défaite des Français, à Breteuil, n'empêcha pas Louis d'assiéger la forte place d'Yvry, qu'il emporta; mais, pour l'accorder avec Ordéric Vital, il faut ajouter que ce fut avec une nouvelle armée qu'il fit venir en diligence, et qui, étant composée de paysans, fut amenée par les cures de chaque paroisse avec leurs bannières. D'Yvry, le roi vint se présenter devant Breteuil. Mais Raoul le Breton, qui commandait dans la place, loin de s'effrayer, en fit ouvrir toutes les portes; et marcha hardiment à l'ennemi. On combattit à la fois aux trois portes, où les Français furent également repoussés (Ordéric, p. 856.). Les hostilités cessèrent au mois de novembre de la même année, par les soins du pape Caliste II, qui, de Reims, après le concile qu'il y avait tenu, s'était rendu en Normandie. Mais la paix qu'il rétablit ne fut point durable. Deux ans après la guerre recommença Henri fait le dégit sur les terres de France, pour se venger de Louis, qui soutenait les seigneurs ligés en faveur du prince Guillaume Cliton, fils de Robert et neveu de Henri; Guillaume revendiquait le duché de Normandie, dont son père avait été dépossédé par Henri, qui le retenait prisonnier depuis plusieurs années. Louis, vers l'an 1125, déposséda avec plus de justice, les armes à la main, Philippe, son frère consanguin, du comté de Mantes, qu'il avait mérité de perdre, par une nouvelle révolte. Après l'avoir gardé l'espace de quarante ans, Louis le donna en dot à la sœur de la reine Adélaïde, et au mariant à Guillaume Cliton.

L'an 1124, le roi d'Angleterre, attentif à susciter des ennemis à la France, engage l'empereur Henri V à venger, sur la ville de Reims, l'affront qu'il y avait reçu en 1119, dans le concile qui l'avait excommunié. Le monarque allemand, dans ce des-

son, conduit son armée vers les frontières de la Champagne. Mais les grands vassaux du royaume, au bruit de la marche des Impériaux, s'étant rassemblés promptement avec leurs troupes, un nombre de plus de deux cent mille hommes, autour du roi, se volent à l'ennemi dans le mois d'août de la même année, et l'obligent à rebrousser chemin avec plus de diligence qu'il n'était venu. C'est à l'occasion de cette expédition, qu'on voit, pour la première fois, dans notre histoire, le roi de France aller prendre, sur l'autel de Saint-Denis, l'étendard appelé oriflamme; espèce de bannière de couleur rouge, fendue par le bas, et suspendue au bout d'une lance dorée. Les comtes du Vexin, comme avoués de l'abbaye, le portaient à la guerre; et ce fut en cette qualité que Louis le porta, comme étant au leur place, depuis l'acquisition ou la conquête que le roi, son père, avait faite de ce comté. La retraite honteuse de l'empereur déterminait le roi d'Angleterre à faire de nouveau la paix avec le roi de France (Il l'avait rompue pendant l'élèvement de Louis, dont il avait profité pour tenter, mais sans succès, l'invasion du Vexin français). L'an 1121, Louis passa en Auvergne avec une armée, pour venger l'évêque de Clermont, vexé par le comte Guillaume VI. C'était la deuxième fois qu'il marchait pour le même sujet contre ce comte, qui se soumit enfin, et promit, avec le duc d'Aquitaine, son protecteur et son suzerain, d'en payer par le jugement de la cour du roi (Voy. Guillaume IX, duc d'Aquitaine).

L'an 1127, Louis prit le parti des chanoines de la cathédrale de Paris, contre leur évêque, Etienne de Senlis, au sujet d'une prébende de leur église, que ce prélat voulait unir, sans leur consentement, à l'abbaye de Saint-Victor. Etienne persistait dans son dessein, le roi le punit de sa résistance, par la saisie de son temporel. L'évêque, par représailles, jette un interdit sur les terres du roi, et prend la fuite. Tandis qu'il interviendrait dans sa querelle son archevêque et ses comprouvains, tandis qu'il emploie pour sa défense la plume eloquente de saint Bernard, le roi travaille à mettre de son côté le pape Honorius II, et son successeur Innocent II. Le premier le censurait fulminé par l'évêque de Paris; et le second, après quatre ans de troubles, l'affaire par un tempérament digne de la sagesse de ce pontife, en demandant lui-même au chapitre de l'église de Paris, la prébende pour les Victorins. Elle fut accordée avec le consentement tacite du monarque; et de cette manière, Innocent sauva en même-temps l'honneur de la majesté royale, et les libertés ecclésiastiques, que l'on croyait violées, par l'opposition de Louis à la collation du prélat (Hist. Litt. de la Fr. T. XI, p. 615). Charles le Bon étant mort tragiquement dans ces entrefaites (le 22 mars 1127), sans laisser de postérité, Louis se transporta sur les lieux pour venger cet attentat, dont il punît sévèrement les auteurs et les complices, et exerça son droit de suzerain sur le comté vacant, en l'adjugeant à Guillaume Cliton, pour le dédommager de la perte de la Normandie (Voy. les comtes de Flandre.).

La France, de tous immémorial, était l'asile le plus ordinaire et le plus sûr des papes persécutés. L'an 1130, Innocent II, chassé de Rome par Anaclet, son compétiteur, vint se jeter entre les bras de Louis. Le monarque, à son arrivée, convoqua, dans le mois d'avril, une assemblée à Etampes, pour décider lequel des deux contendants était le véritable chef de l'église. saint Bernard se déclara pour Innocent; et son avis ayant prévalu, Louis envoya de sa part l'abbé Suger, complimenteur ce pontife, qui attendait sa décision à Clugny, et va lui-même ensuite, accompagné du jeune Philippe, le trouver à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, où il s'était transporté. Pendant le séjour qu'Innocent fit en France, Louis perdit, le 13 octobre 1131, par un accident foudroyant, Philippe, son fils aîné, qu'il avait fait sacrer à Reims, le jour de Pâques (14 avril) de l'an 1129, à l'âge de 13 ans; il était né le 29 août 1116. Pour remplir le vide qu'il laissait par sa mort, le monarque, 12 jours après cet

événement, fit couronner, par le pape, Louis, son second fils ou concile de Reims.

Des plaintes fréquentes, portées au pied du trône, contre les brigandages qu'exerçait autour de son château le seigneur de Saint-Brisson-sur-Loire, déterminèrent Louis le Gros, l'an 1135, à venir l'assiéger dans cette place. L'ayant emporté d'assaut, non sans de grands efforts, il le réduisit en cendres, pour assurer la tranquillité du pays. Mais les fatigues qu'il eussent dans cette expédition, lui causèrent une dysenterie à son retour. Cette maladie l'ayant conduit aux portes de la mort, il remit les rênes du gouvernement à Louis, son fils, pour se plus s'occuper que de l'élévation. Il en revint cependant, contre toute espérance; mais ce fut pour languir l'espace d'environ deux ans, pendant lesquels il partagea ses soins entre les affaires publiques, qu'il n'avait pas entièrement abandonnées, et celles de sa conscience. Enfin, le mal s'étant renouvelé, il y succomba, le 1<sup>er</sup> août de l'an 1137. Rien de plus édifiant que les circonstances de sa mort, racontées par Suger. De tous les rois de France, il n'en est peut-être point dont la vie ait été plus active que la sienne. « Louis le Gros, dit le P. d'Orléans, était presque tous les jours en campagne, ou pour réprimer la révolte de quelque prince, ou pour punir l'insolence de quelque particulier. » Il laissa en mourant, à Adelaïde, six fils et une fille; Louis, qui lui succéda; Henri, moine de Chauray, ensuite évêque de Beauvais, et enfin archevêque de Reims; Robert, chef de la descendance royale de Dreux; Pierre de Courtenay, qui a eu des descendants mâles jusqu'à notre temps; Philippe, marié d'abord à une des filles de l'induit, comte de Champagne (on ne dit pas laquelle), puis séparé d'elle, l'an 1140, au plutôt par Simon, archevêque de Reims, pour cause de parenté; archidiacre ensuite de l'église de Paris, qui en fut la générosité de céder à Pierre Lombard, Pêvêché de Paris, auquel il avait été nommé, et mourut doyen du Tours, en 1161; Hugues, dont l'histoire ne nous apprend rien, et qui fut vraisemblablement ce fils que Louis et son épouse consacrerent à Dieu, dans l'abbaye de Aron (Hist. Litt. de la Fr. T. XI, p. 665); et Constance, qui épousa, 1<sup>o</sup>, l'an 1140, Eustache, comte de Boulogne, fils d'Etienne, roi d'Angleterre; 2<sup>o</sup>, Raimond V, comte de Toulouse, duc de Narbonne. Louis le Gros, outre ces enfants, eut encore une fille, nommée Isabelle, qui, dès l'an 1119, était mariée à Guillaume, seigneur de Chamont, en Vexin, puis à l'Ordre Vital (p. 857), parlant de lui sur cette année, le qualifie gendre du roi: *Tunc Guillelmus de Calvo-monte, dicitur, gener regis*, etc. Mais la difficulté est de savoir quelle était la mère d'Isabelle. Ce ne pouvait être la reine Adelaïde, puisque Louis ne l'avait épousée qu'en 1115? Serait-ce Lucienne de Rochefort? Mais en 1104, lors de ses fiançailles avec Louis, elle n'était point encore mariée, comme l'atteste Suger; et l'an 1107, cette alliance imparfaite fut rompue, sans qu'il paraisse que Louis eût auparavant eu commerce avec Lucienne. Quoi qu'il en soit, Isabelle vivait encore en 1125; nous en avons la preuve dans la charte d'une fondation qu'elle fit cette année à l'abbaye de Saint-Père en Vallée de Chartres: *Pro animâ, et illâ, Margareta patris mei, regis senioris Francorum... et pro salute filiorum meorum*. De ces enfants, l'un s'appelait Louis, qui signa cet acte avec sa mère (*Cognit. de Saint-Père en Falles*, p. 193, à la Bibl. du Roi.). La reine Adelaïde se remarqua à Mathieu de Montmorency, comte de Flandre. Elle mourut en 1134, et fut inhumée à l'abbaye de Montmartre, qu'elle avait fondée en 1113, et où elle passa les dernières années de sa vie.

Les années du règne de Louis le Gros sont comptées dans les chartes, tantôt de l'an 1099, ou de la fin de 1098, tantôt du 5 août 1208. Depuis l'an 1115, il joignait avec souvent, comme on l'a dit, aux années de son règne celles du règne de sa femme. Il y ajouta celles de ses deux fils, Philippe et Louis, lorsqu'il les eut fait sacrer.

C'est à ce prince qu'on rapporte l'établissement des communes,

c'est-à-dire des associations de bourgeois d'une même ville ou d'un même bourg ou corps de communauté sous un maire et des échevins qu'ils se choisissaient pour défendre la liberté qu'ils avaient achetée de leurs seigneurs, dont ils étaient auparavant les serfs, juger les différends qu'ils avaient entr'eux, et maintenir la police dont ils étaient convenus. Chaque paroisse ainsi affranchie sous certaines réserves marchait à la guerre pour le service du roi sous la bannière de son seigneur.

Une autre institution de Louis le Gros, qui ne servit pas moins à étendre l'autorité royale et à restreindre celle des barons, ce furent les bourgeoisies. Ceux à qui le roi les accordait, ne formaient pas entre eux dans la même ville un corps municipal; mais affranchis de la justice de leurs seigneurs, ils ressortissaient néanmoins à celle des officiers royaux tout au civil qu'un criminel.

On connaît point de plus anciennes lettres de *Committimus*, que celles que Louis le Gros donna le 12 avril 1120, en faveur de l'abbaye de Tiron. On a vainement soupçonné cette pièce de supposition; elle existe en original, dans le sceau royal, et revêtue de tous les autres caractères qui peuvent en assurer l'authenticité. On peut en voir la copie dans le *Gallia Christiana* (T. VIII, pr. p. 530).

Sous le règne de ce monarque, les Français portaient des habits traillants, écrits par le corps, avec de larges manches qui couvraient les bras; leurs souliers, nommés *Picaces*, et depuis soutiers à la postérieure, finissaient en pointes longues d'un et de deux picots, tantôt directes, tantôt recourbées. Cette mode, inventée par Fouques le Bèchu, comte d'Anjou, subsista jusqu'à Charles V. Les langes portaient les cheveux longs, usage contre lequel plusieurs évêques, fondés sur S. Paul mal entendu, s'élevèrent, jusqu'à le traiter de péché contre nature.

Des écrivains modernes reprochent à Louis le Gros d'avoir manqué de politique. Cependant il est le premier de nos rois qui ait connu le vrai système de la royauté. Ceux de ses successeurs qui ont eu des laquiers n'ont fait que marcher sur la route qu'il leur a tracée. Ils n'ont fait que suivre son plan pour la réunion des grands fiefs à la couronne, et l'extension de l'autorité royale pour l'administration de la justice.

Ce monarque était persuadé que l'hommage envers ses sujets, pour les fiefs qu'il tenait dans leur mouvance, était incompatible avec la dignité du trône. Lorsqu'il alla prendre Forlannme à S. Denis, il déclara, dit Suger, en plein chapitre, qu'il tenait de cette abbaye le Vexin, et qu'en qualité de son porte-étendard il lui devait l'hommage, s'il n'était pas roi; *in pleno capitulo professus est ab eo habere (Fiscatum) et iure signifiari, si rex non esset, hominum ei debere*. Nos rois ont été moins délicats par la suite, et n'ont pas fait difficulté de faire rendre l'hommage pour eux par un de leurs officiers en semblable occasion, ou bien ils ont racheté ce droit et les services auxquels il engageait, par une indemnité.

Un écrivain peu facile à se laisser éblouir, atteste, d'après le témoignage de ses yeux, que Louis le Gros avait le don de guérir miraculeusement des écorneilles. Voici ses paroles: *Parlous maintenant du prodige que notre roi Louis est dans l'usage d'opérer. J'ai vu moi-même ceux qui étaient affligés des écorneilles, soit à la gorge, soit en d'autres parties de leur corps, s'attrouper autour de lui, pour qu'il daignât les toucher et faire sur eux le signe de la croix. J'étais alors à ses côtés, et je voulais les repousser. Mais ce prince, les recevant d'un air de bonté, s'avancit vers eux pour les toucher, et faisait sur eux doucement le signe de la croix. Il en résultait un miracle étonnant, vertu que le roi Philippe avait aussi exercée, mais dont il fut ensuite privé pour je ne sais quels péchés. Je me dispenserai de dire comment les autres rois se comportent en pareille occasion. Mais ce que je sais certainement, c'est que les rois d'Angleterre n'ont jamais été siégeant de semblable (Guib. de Norw. de Sacris Pignor. Liv. 1, c. 1).* Ils l'ont cependant

osé dans la suite, après s'être attribué le titre et les armes des rois de France.

Au commencement du règne de Louis le Gros, l'abstinence du samedi n'était pas encore de précepte en France. On le voit par un règlement de Ponce, abbé de Cluny, portant que dans toutes les maisons de l'ordre, on feroit, le 3 du mois de novembre, l'office des morts pour tous les frères défunts et leurs parents, et que le lendemain on donnerait aux pauvres un repas gras, à moins que ce jour ne tombe un vendredi, auquel cas il sera remis au samedi. Mais du temps de Pierre le Vénéral, successeur immédiat de Ponce, l'abstinence du samedi était déjà si scrupuleusement observée, que les bouillottes même et les lustrions ne s'en dispensaient pas (*Abbill. Annal. T. V. p. 147*).

Les horloges à roues, inventées sous le règne de Hugues-Capet, étaient encore bien imparfaites sous celui de Louis le Gros, comme on le voit par les *Us* de Clitons, compilés vers l'an 1120. Alors, et longtemps même depuis, le royaume du moment celui de la sonnerie n'avait l'un et l'autre que deux roues au lieu de cinq qu'ils ont à présent. Les deux roues leur suffisaient, mais il fallait remonter les horloges à fois par jour.

#### LOUIS VII, dit LE JEUNE.

1137. Louis VII, dit la Jeune, fils de Louis le Gros, né l'an 1120, élevé dans le cloître de Notre-Dame de Paris, comme son père l'avait été dans celui de S. Denis, sacré à Reims, le 25 octobre 1131, par le pape Innocent II, succéda à son père le premier août 1137, étant âgé d'environ 18 ans. Il était pour lors absent et prêt à s'en revenir de Bordeaux, où il avait épousé la dimanche précédent Edmunde, fille et héritière de Guillaume X, duc d'Aquitaine. Arrivé à Poitiers, il y fut couronné duc d'Aquitaine, le 8 août. La nouvelle qu'il y reçut de la mort de son père, lui fit hâter son retour à Paris. A Noël suivant, il est couronné roi de France à Bourges, et y reçoit les hommages des seigneurs français. Ordéric Vital met ce couronnement à pareil jour de l'an 1138, sous l'indiction I, parce qu'il commence l'année et l'indiction à Noël. L'an 1141, Louis, comme duc d'Aquitaine, veut s'emparer du comté de Toulouse, et fait dans ce pays une expédition qui ne lui réussit pas (*J. G. Afnise-Jourdain, comte de Toulouse*).

L'an 1142, brouillerie entre Louis et le pape Innocent II, au sujet de Pierre Escheu de la Châtre, que ce pontife avait nommé et sacré archevêque de Bourges, contre la volonté du roi qui voulait procurer ce siège à Calrice, son chapelain. Les choses en vinrent au point qu'Innocent mit le royaume en interdit, pour contraindre le monarque à reconnaître la Châtre. Louis s'en prend à Thibaut le Grand, comte de Champagne, qui avait donné retraite à ce prélat, et excitait sous main le pape à tenir ferme. Il entre à main armée sur les terres du comte, et marche droit à Vitry, qu'il prend et sacage d'une manière barbare; 1300 personnes y furent brûlées ou étouffées dans une église à laquelle il avait fait mettre le feu. Le repentir suivit de près la fureur. L'an 1143, Louis fait demander à Celsestin II, successeur d'Innocent, la levée de l'interdit, et l'obtient sur promettant de ne plus inquiéter l'archevêque de Bourges. Il fait la paix, l'année suivante, avec le comte de Champagne. Mais pour espier le sacage de Vitry, le monarque prend la résolution d'aller à la Terre-Sainte (*Robert de Mont.*). Suger abbé de S. Denis, son principal ministre, n'est pas d'avis de ce voyage; mais saint Bernard l'approuve, après avoir consulté le pape Eugène, et le prédicateur l'empêche sur l'homme d'état. L'an 1145, aux fêtes de Noël, Louis tint à Bourges une cour plénière, où l'évêque de Langres fit un discours pathétique sur l'état déplorable des affaires des chrétiens en Orient, et diapoie par ses exhortations les seigneurs français à leur porter du secours. (*Orderic Vital*). L'année suivante, Louis, avec un nombre presque infini de gentilshommes



et d'autres personnes, reçoit la croix en pleine campagne, à Vézelay, des mains du saint abbé de Clairvaux, le jour de Pâques, 51 mars. Il part le 11 juin de l'année 1147, à la tête de plus de deux cent mille hommes, avec la reine Éléonore, laissant le soin de l'état à Suger et à Raoul, comte de Vermandois, nommés régents, le 16 février précédent, au parlement d'Étampes. Louis passe au mois d'octobre à Constantinople, où l'empereur Manuel le reçoit avec plus d'honnêteté que de franchise. Il perd, en traversant l'Asie, une grande partie de son arrière-garde dans les différentes attaques que les Turcs lui livrent, et arrive à Antioche le 19 mars 1148. De là, s'étant rendu à Jérusalem, il joint ses troupes à celles de l'empereur Conrad, pour aller faire le siège de Damas. Cette entreprise ayant mal réussi par la trahison des Francs de Syrie, Louis reprend la route de la France, au mois d'avril de l'année suivante. Il est pris sur mer par des Grecs, et ensuite délivré par l'amiral de Roger, roi de Sicile. Arrivé en France sur la fin de la même année 1149, il part pour la Normandie, dont il met en possession Geoffroi Plantagenet, et son fils Henri, depuis roi d'Angleterre; après quoi il reçoit de celui-ci l'hommage-lige pour ce duché que son père lui avait cédé. L'ao 1152, il perd, le 15 janvier, Suger, son ministre, et verse des larmes à ses obseques auxquelles il assiste. Ce grand homme, que la nation décora du titre de *père de la patrie*, honneur qui n'a jamais été accordé à aucun autre ministre, ne fut point remplacé. Avant qu'il eût rendu l'esprit, Louis était parti avec la reine Éléonore pour l'Aquitaine, avait retiré des places de ce duché les garnisons qu'il y avait mises. Geoffroi du Vigeois (*cap.* 53) remarque qu'ils arrivèrent à Limoges dans la semaine de Noël. De retour à Paris, le monarque pense à consommer le divorce qu'il méditait, et dont ce voyage était le préliminaire. Dans cette vue, ayant amené, le 18 mars suivant, la reine à Beaugency, il y fait déclarer, en plein conseil, leur mariage nul, quoiqu'ils en eussent deux filles, et renvoie cette princesse avec sa dot. La conduite licencieuse d'Éléonore fut la cause de cette séparation, et la parait, comme il était ordinaire, en fournir le prétexte. Un moderne accuse sans fondement Suger d'avoir engagé Louis le Jeune d'eu venir à cette extrémité. La chronique d'Anchin, suivant le manuscrit original, ne rejette le blâme sur S. Bernard; et Guillaume, auteur de la Vie de Suger, en décharge formellement ce ministre. Les préliminaires de ce divorce, il est vrai, précédèrent sa mort. Mais il faut convenir, si l'on est équitable, que, loin d'avoir été l'effet de ses conseils, ils furent la suite de l'état de langueur et d'inaction où dès-lors sa maladie l'avait réduit. Deux mois précisément après le concile de Beaugency, le 18 mai, Henri, duc de Normandie, moins délicat que le roi de France, donna sa main à Éléonore. L'intérêt fut le motif de cette alliance. La princesse porta en dot à son nouvel époux les trois plus belles provinces de France; ce qui rendit ce vassal, avec celles qu'il y possédait de son chef, aussi puissant dans le royaume que le roi même, son suzerain. Les politiques machivéliques n'ont pas manqué de dire que Louis aurait dû renvoyer sa femme et garder la dot. Mais on ne connaît point de loi divine ni humaine qui autorise à retenir le bien d'autrui.

L'an 1154, Louis épousa à Orléans CONSTANCE, fille d'Alfonse VIII, roi de Castille. Sur la fin de l'année suivante, il entreprend le pèlerinage de Saint-Jacques avec son épouse, et de là ils vont rendre visite au roi de Castille, père de Constance, qui les reçoit magnifiquement à Tolède. Peu de temps après leur retour, il arrive à Louis une aventure singulière. Etant en voyage aux environs de Paris, comme il s'en revenait dans sa capitale, la nuit le surprend à Créteil. Il s'y arrête, et se fait défrayer par les habitants, serfs de l'église de Paris. La nouvelle en étant venue promptement aux chanoines, ils cessent aussitôt le service divin, résolus de ne le reprendre qu'après que le monarque aura restitué à leurs *serfs de corps*, dit Étienne de Paris, la dépense qu'il leur a occasionnée. Arrivé à Paris, Louis vient le même jour à la cathédrale pour y assister à l'office. Il est étouffé d'en trouver les portes fermées, et demande la raison de cette sin-

gularité. On la lui dit; mais loin de s'en offenser, il fait ses excuses, et promet réparation en présence de l'évêque et de ses chanoines, qu'il avait fait rappeler. Les portes de l'église alors lui sont ouvertes, il y entre, et, après avoir fait sa prière, il s'offre à dédommager les habitants de Créteil des frais qu'il leur a causés. L'évêque se rend cautions pour le monarque, et engage à l'instant au chapitre deux chandeliers d'argent pour les garder jusqu'à l'accomplissement de sa promesse. L'acte de cette réparation fut gravé sur une verge (on ne dit pas de quelle matière elle était), que l'église de Paris a long-temps conservée en mémoire de ses libertés. (Bouquet, T. XII, p. 98.) Pour apprécier avec équité ce trait, il faut se transporter au siècle où il est arrivé.

L'an 1159, suivant Radewic, auteur contemporain, Louis s'avance jusqu'à Dijon pour une entrevue avec l'empereur Frédéric, qui était alors à Beaunçon. Mais apprenant, dit cet historien, que l'empereur s'en retourrait en Allemagne, il n'alla pas plus loin. Les deux princes néanmoins, ajoute-t-il, s'envoyèrent réciproquement saluer par leurs ambassadeurs, à savoir l'empereur par son chancelier Renaud, et par Ulric, comte de la Lenzbourg; et le roi de France par le chancelier Albéric. Or je tiens, poursuit Radewic, du vénérable Henri, évêque de Troyes, que Louis, ayant appris que l'autorité de Frédéric s'avait prévalu dans ces contrées (de la Bourgogne), fut saisi de crainte, et qu'il ne s'attendait plus à une conférence, mais à des hostilités, il avait disposé secrètement, dans les villes voisines, de ses troupes assez considérables, et même en si grand nombre, à qu'il rapport de ce prélat, neuf évêques de sa suite avaient logé une nuit dans Troyes, chacun avec leurs milices particulières; et comme tout ce pays fut dans le trouble et l'agitation, et sa peur nous tint lieu de victoire. Vois un voyage de Louis en Bourgogne dont nul autre écrivain du temps n'a fait mention. Car il n'est guère vraisemblable que Radewic le confonde avec celui que ce monarque fit en 1162, à l'invitation de Frédéric, et qu'il pousse jusqu'à Longwy-sur-Saône pour conférer avec cet empereur, touchant le schisme qui divisait alors l'église romaine. Nous rendrons compte ailleurs de ce dernier (*voyez* Henri, comte de Champagne).

L'an 1158, Louis reçoit à Paris le roi d'Angleterre, auquel il cède son palais, et va loger au cloître Notre-Dame (*Radulfus de Diceto*). Ceci montre que Louis le Jeune n'avait qu'un seul palais dans sa capitale, et qu'il n'y était pas même logé fort au large.

L'ao 1160, et non pas 1163, mort de Pierre Lombard, évêque de Paris, plus connu sous le nom de *Maître des Sentences*. Les suffrages ne s'accordant point, pour l'élection de son successeur, on nomme trois compromissaires. L'archidiacre Maurice de Sully, l'un d'entre eux, bien assuré de n'être point démenti par ses deux collègues, se proclame lui-même, disant qu'il ne connaissait personne plus propre ni plus disposé que lui à bien remplir le siège vacant; et toute l'assemblée acquiesce à cette étonnante proclamation (*Cæsar. Histobac*). Quel contraste! Philippe de France, fils de Louis le Gros, et archidiacre de Paris, nommé canoniquement à l'évêché de Paris, après la mort de l'évêque Thibaut, avait par modestie cédé la place à Pierre Lombard; et Maurice de Sully, de la lie du peuple (car son surnom lui venait, non de sa famille, mais de son lieu natal), ose se préférer à tous ceux qui étaient sur les rangs pour le même objet! On peut néanmoins dire à son avantage, qu'il répara la vicié de son élection par la sagesse de son gouvernement. Ce fut lui qui bâtit l'église de Notre-Dame, dont le pape Alexandre III posa la première pierre vers l'an 1165. Ce pontife, chassé par la faction d'Octavien, son complice, se retira en France l'an 1162. Louis vint, de compagnie avec le roi d'Angleterre, au devant de lui jusqu'à Toucy-sur-Loire, où, l'ayant salué dans la campagne, les deux monarques le conduisirent à sa tente, marchant à côté de lui, et tenant à droite et à gauche la bride de son cheval. (Robert du Mont.)

L'an 1164, Louis ouvre un asile dans ses états à un autre pontife persécuté. C'était saint Thomas, archevêque de Cantorbéri, qui fuyait la colère injuste du roi d'Angleterre. Des ambassadeurs de ce monarque étant venus témoigner à Louis son mécontentement de cet accueil : « Si votre maître, leur dit-il, » est si jaloux des coutumes de son royaume, qui sont le sujet » de la querelle, il ne doit pas trouver étrange, que je garde » aussi celle que j'ai reçue des rois, mes ancêtres, comme un » droit héréditaire, qui est de protéger les personnes affligées, » surtout lorsqu'elles souffrent persécution pour la justice. » Louis donna retraite, l'an 1175, à un second fugitif d'Angleterre, dont la cause était bien différente de celle du saint prélat. Nous voulons parler du jeune Henri, dit au *Cour-Mantel*, révolté contre le roi, son père. Non content de le recevoir dans ses états et à sa cour, Louis s'engagea à réunir tous ses efforts aux siens pour le mettre en possession de la Normandie. Ils eurent ensemble dans cette province, à la tête d'une armée, prennent diverses places, et échouent devant d'autres. Richard et Geoffroi, frères du jeune prince, l'imitent dans sa révolte, et trouvent la même ressource dans le roi de France, qui leur fournit troupes et argent pour accabler leur père infortuné ( *Voyez* Henri II, *roi d'Angleterre*). L'an 1176 ou 1177, la guerre de l'Angleterre avec la France, qui n'avait été interrompue que par des trêves assez courtes, est terminée par l'entremise du cardinal Pierre de Saint-Chrisogone, légat du pape. L'an 1179, le 21 août, Louis se rend au tombeau de saint Thomas de Cantorbéri, pour demander à Dieu, par l'intercession de ce saint, la guérison de Philippe, son fils, dangereusement malade. Il obtient, se rembarquant à Douvres le 26 août, et arrive en vingt-quatre heures au port de Vieux dans la Boulonnais. Roger de Hoveden, qui rapporta ce voyage, dit que c'est la première fois qu'on vit au roi de France en Angleterre. Louis le Jeune, quelques temps après son retour, fut frappé d'apoplexie à Saint-Denis, où il était allé rendre à Dieu ses actions de grâces, et demeura paralysé de la moitié du corps. Cet accident lui fit bâmer le couronnement de son fils, dont le jour fut fixé à la Toussaint suivante 1179. Malgré son infirmité, il en ordonna lui-même tous les préparatifs. « On prétend qu'à cette occasion, » il régla le nombre et le rang des pairs qui devaient y figurer. » Il est certain que la roi d'Angleterre (Henri le Jeune, beau-frère de Philippe), comme duc de Normandie, y porta la couronne, et le comte de Flandre l'épée royale, et que plusieurs grands seigneurs marchaient devant et après le jeune prince, faisant les fonctions pour lesquelles ils étaient destinés. Mais nous ne voyons pas que les six pairs ecclésiastiques y aient eu aucune distinction sur les autres prélats du royaume. L'archevêque de Reims, Guillaume de Champagne, frère de la reine, fut le ministre de la cérémonie. Il profita de la puissance et du grand crédit que lui donnait son alliance avec la maison royale, pour obtenir un édit qui assurait à perpétuité aux archevêques de Reims le privilège de pouvoir seuls sacrer les rois de France; et cet édit, confirmé par une bulle d'Alexandre III, termina enfin une question qui avait paru jusqu'à la naxer indéfinie (Oroux, *Hist. Eccl. de la Cour*, t. 1, p. 258).

L'an 1180, Louis donne, pour épouse à son fils, ISABELLE, fille de Baldwin V, comte de Hainaut. La princesse fut amenée à l'abbaye d'Arouaise, où le mariage fut célébré le 28 avril, par Roger, évêque de Laon, et de la conduite à Bapaume où les réjouissances des noces se firent. Le 18 septembre suivant, Louis mourut à Paris, âgé de soixante ans, après quarante-trois ans au moins et dix-huit jours de règne depuis la mort de son père. Son corps fut porté à l'abbaye de Barleux, au-dessus de Meun, qu'il avait fondée en 1147, et où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau couvert de lames d'argent au milieu du cloître. Les historiens du temps ont donné quelquelfois à Louis le Jeune, le surnom de *Pieux*, qu'il méritait à plusieurs égards. Fidèle aux pratiques de la religion, jusqu'au scrupule, il observait trois

Carêmes, s'abstenait de vin et de poisson tous les vendredis, assistait régulièrement aux offices divins, et respectait les ministres de l'autel au point que dans les processions, il faisait passer devant lui jusqu'au moindre clerc. Ce monarque néanmoins si religieux ne craignit point d'entraver la nature, en s'occupant, appuyant, et même causant la révolte des trois fils du roi d'Angleterre contre leur père. Du reste, la douceur et l'équité de son gouvernement furent très-avantageuses à la France. L'agriculture, suivant le témoignage des mêmes écrivains, n'y fut jamais plus florissante que sous son règne. On vit de tous côtés les forêts se convertir en terres labourables; et comme la population suit les progrès de l'agriculture, les villes, les bourgs et les villages se trouvèrent trop étroits et en trop petit nombre, pour contenir la multitude des habitants. On bâtit par tout de nouveaux édifices; on releva les anciens; on élargit les anciennes des villes; on les embellit de temples superbes, et on y ajouta de nouvelles fortifications. Ces constructions attirèrent en France des ouvriers étrangers, et surtout des Arabes d'Espagne. Ce sont eux qui nous apportèrent cette manière élégante et hardie de bâtir, qu'on appelle improprement la *gothique moderne*, et qu'on devrait plutôt nommer l'*arabesque*. L'église cathédrale de Paris, commencée, ainsi qu'on l'a dit, vers l'an 1163, est un des plus anciens monuments de cette espèce d'architecture, et peut-être le plus beau, par son étendue et sa délicatesse. Louis le Jeune eut d'Eleonora deux filles, comme on l'a dit, Marie, femme de Henri I, comte de Champagne, et Alix, mariée à Thibaut le Bon, comte de Blois. De Constance, sa deuxième femme, décédée en 1160, le 4 octobre, il laissa Marguerite, femme, 1<sup>re</sup> du jeune Henri, dit au *Cour-Mantel*, sacré roi d'Angleterre; 2<sup>de</sup> de Béla III, roi de Hongrie; et Alix, accordée à Richard, roi d'Angleterre, puis mariée, en 1195, à Guillaume III, comte de Poonthieu. En donnant à Constance cette seconde fille, que les modernes attribuent à la troisième femme de Louis, nous suivons les auteurs contemporains, qui s'accordent tous sur ce point. Louis épousa en troisièmes noces, le 13 novembre 1160, ALIX, fille du Thibaut le Grand, comte de Champagne, morte le 4 juin 1206, et enterrée à Pontigny. Il n'eut de ce dernier mariage, comme le dit positivement Geoffroi du Vigouais, qu'un fils et une fille, savoir, Philippe, et Agnès, consécutivement femme des empereurs grecs, Alexis le Jeune, et Andronic Comnène, puis mariée en troisièmes nocces à Théodore Branas.

Le commencement du règne de Louis le Jeune, se calcule de quatre manières dans les chartes. Il se prend, 1<sup>re</sup> de l'an 1151, époque de son association au trône; 2<sup>de</sup> de l'an 1155, après le mois de juillet, ou de l'an 1154 avant ce mois (on ne sait point la raison de cela-ci); 3<sup>de</sup> de l'an 1155, lorsque son père, dans une maladie dont il n'espérait pas de revenir, lui résigna le gouvernement, et lui remit, ainsi qu'on l'a dit, l'anneau royal, en signe d'investiture; 4<sup>de</sup> de la mort de son père, premier août 1157. On voit aussi des diplômes où ce prince date de la naissance de son fils. Il est remarquable que dans une ordonnance de Louis le Gros, datée de Paris, et dans une autre donnée par Louis le Jeune à Bordeaux, sous la même date, les mêmes témoins sont nommés et dans le même ordre. C'est que comme les actes étaient souvent signés par des absents, ils étaient aussi attestés par des personnes qui n'étaient point sur les lieux où ils étaient passés. Or, à de Louis le Jeune, un diplôme de l'an 1171, où il prend le titre de roi de France; au lieu de roi des Français, comme s'étaient qualifiés ses prédécesseurs ( *Ordern. du Louv.*, tom. 4, p. 206).

Le mois de régna commença d'être en usage sous le règne de Louis le Jeune, pour marquer le droit qu'a le roi de percevoir les fruits des abbayes et évêchés vacants. Les systèmes varient sur l'origine de la chose. Il est le premier roi de la troisième race qui ait imposé des taxes au clergé. Prêt à partir pour la Terre-Sainte, il taxa l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire à mille marcs d'argent, somme qui fut réduite par composition à trois

cents mares. Il est fait mention aussi de la tag de l'abbaye de Terrèves, et de celle du chapitre de Brioude pour le même sujet (Du Chesne, *Script. France*, tom. 4, p. 425, 552. Patru, *Truité des décimes*).

Louis le Jeune est aussi le premier roi de France, sur le sceau duquel on voit une véritable fleur de lys (*N. Tr. de Dipl.*, t. 4, p. 360.). Ce fut encore lui qui introduisit l'usage du petit sceau ou cachet pour contre-sceller les diplômes.

Le marc d'argent, ou 1144, valait quarante sols; et en 1158, il était porté à cinquante-trois sous quatre deniers tournois (Le Blanc, p. 165).

#### PHILIPPE II, surnommé AUGUSTE.

1180. PHILIPPE, né de Louis VII et d'Alix l'an 1165, le 21 (et non le 11) du mois d'août (1), ce qui le fit surnommer *AUGUSTE*, sacré le premier novembre 1179 à Reims, eut pour une deuxième fois à Saint-Denis, avec la reine ISABELLE, sa femme, le 29 mai 1180, succéda, le 18 septembre suivant, à son père, sous la régence de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, et la conduite de Robert-Clément de Metz, maréchal de France, que son père lui avait donné pour gouverneur. Dès le commencement de son premier enrouement, il était regardé comme le seul monarque en France; et afin que Louis le Jeune, dit Raoul de *Diceto*, ne statua rien à l'insu de son fils, on le priva de son sceau. Philippe, dès lors se brouilla, par les intrigues de ses ministres, avec la reine sa mère, au point de lui retirer les châteaux qui lui avaient été donnés pour sa dot. Mais le roi d'Angleterre, après lequel elle s'était retirée en Normandie, étant rendu médiateur entre la mère et le fils, les réconcilia, l'an 1180 le 28 juin 1180 (*Idem*). Peu de temps après la mort de son père, Philippe fut élargi contre lui une conspiration de la plupart des grands vassaux, qui voulaient se priver de sa jeunesse pour se rendre indépendants. Philippe, apprenant leurs premiers mouvements, dit sans s'émouvoir en présence de sa cour, au rapport d'une ancienne chronique manuscrite : *J'allois ce chose que il fuesc orendroit (dorenavant) lor forces; et loir grant outraiges et grant vilouies, si me les convient à souffrir, se à Dieu plect, ils offublieroient et envieilleroient, et je croistrat, se Dieu plect, en force et en pouvoir : si en serai en totes (à mon tour) reagie à mon talent. Il prit aussitôt les armes, et en moins de deux ans, il mit tous les rebelles à la raison. Ayant rendu la paix au royaume, il entreprit une œuvre, qu'il jugea très-propre à le faire resplendir. L'an 1182, par un édit du mois d'avril, qui fut exécuté au mois de juillet suivant, il ordonna à tous les Juifs de sortir de ses états, confisqua leurs immeubles, et déchargea leurs créanciers de toutes dettes envers eux. Rigord, les Juifs criant qu'ils exagèrent, les sacrilèges, et les autres horreurs, dont ils étaient accusés, firent les motifs de cette expulsion. On avait surtout persuadé à ce prince, dès son enfance, que tous les ans à Pâques ils crucifiaient un enfant pris d'entre les Chrétiens. C'était le même reproche que les Paucos avaient calomnieusement fait aux Chrétiens des premiers siècles. Le comte de Flandre n'exerçait plus la régence alors; mais il jouissait toujours d'un grand crédit à la cour et comme oncle de la jeune reine et comme parrain du roi. La mort d'Isabelle, sa femme, arrivée le 27 mars 1185, le fit totalement déchoir de la faveur. Cette princesse qui, de son chef, était comtesse de Vermandois, n'ayant point laissé d'enfants, le roi, comme plus proche héritier, répéta ce comté. Mais Isabelle en ayant fait donation à son époux, celui-ci refusa de s'en dessaisir. La guerre fut alors déclarée entre le roi et le comte; elle dura deux ans, et finit par un accommodement qui assura au roi la propriété du Vermandois, et au comte l'usufruit de quelques places qui en dépendaient (Voyez les comtes de Flandre et les comtes de Vermandois).*

Des brigands, en ce temps-là, réunis en corps d'armée, désolaient plusieurs contrées de la France. On les appelait *Brabançons*, parce que la plupart d'entre eux étaient sortis du Brabant. Les habitants du Berry, où ils exerçaient les plus grandes cruautés, eurent recours au roi, l'an 1184. Il envoya contre eux des troupes qui, s'étant jointes à celles que les seigneurs du pays avaient rassemblées, en tuèrent sept mille cinq cents dans un combat. La noblesse d'Auvergne en passa au fil de l'épée trois mille dans une autre occasion. Ce carnage, dit le P. Daniel, les réduisit à un très-petit nombre et les dissipa. Nous voyons cependant que des phruges, dans la suite, en prirent des bandes à leur solde.

Jusqu'à Philippe Auguste, la ville de Paris n'était point pavée. Ce prince, ayant ordonné, l'an 1185, qu'elle le fût, un financier nommé Gérard de Pussé, dont le nom a mérité de passer à la postérité, contribua grandement à cette dépense, et donna onze mille marcs d'argent (Sainte-Foix). Le monarque, vers le même temps, fit entourer de murs le parc de Vincennes. Nous verrons d'autres embellissements qu'il fit à Paris. Autant il était porté vers les entreprises utiles, autant il méprisait les vaines amusements. L'an 1186, il chassa de sa cour les jongleurs et les bouffons qui bécotaient les délices de la noblesse oisive, et transporta aux pauvres les présents qu'on avait coutume de leur faire (*Joan. a. S. Vict. Chr.*).

Henri le Jeune, dit au *Court-Montel*, fils de Henri II, roi d'Angleterre, était mort, l'an 1185, sans laisser d'enfants de sa femme de France, sa femme, les terres qui avaient été données en dot à la princesse, devaient revenir à la France. Mais le vieux Henri n'était pas d'humeur à s'en dessaisir. Pour être fondé à les retenir, il imagina l'expédient de les demander pour la dot d'Alix, autre sœur de Philippe, qui avait été fiancée l'an 1167, à l'âge de six ans, au prince Richard, son second fils, et qui lui avait été remise dix-huit jours qu'il était né. Philippe y consentit; mais Henri élargit toujours la conclusion du mariage sous divers prétextes. Là-dessus des défaites, Philippe, l'an 1187, pour le contraindre à se décider, entra à main armée dans le Berry, prit laoudun avec quelques fortifications, et met le siège devant Châteaufort. Henri vient au secours de la place. Les légats du pape s'entretenaient pour faire la paix entre les deux rois, et remissaient à leur être conclure avec l'aveu de deux ans. Elle n'eut pas cette durée. L'année suivante, sur les tristes nouvelles apportées de Palestine par Guillaume, archevêque de Tyr, les deux rois, Philippe et Henri, le vingt et au janvier, firent une conférence entre Gisors et Trie, dans laquelle ils se concertent pour aller s'opposer aux progrès de Saladin sur les Chrétiens. Un grand nombre de seigneurs français et anglais, qui s'étaient rendus à cette entrevue, s'obligèrent à suivre leurs autres respects dans cette expédition, et le lieu, où se tint l'assemblée, fut appelé le *Champ-Sacré*. Le comte de Flandre, qui s'y trouvait aussi, prit le même engagement avec tous les nobles de sa suite; et il fut convenu, dit Raoul de *Diceto*, que les Français porteraient la croix de couleur rouge, les Anglais de couleur blanche, et les Flamands de couleur verte. Philippe tint à Paris, le 27 mars suivant, une grande assemblée, où l'on ordonna un subside pour la Terre-Sainte, qui fut nommé la *dime saladin*. Mais la même année Philippe est obligé de s'arrêter au secours d'Alfonse, comte de Toulouse, que Richard, fils de Henri II, avait entrepris de déposséder. On fait une trêve de deux mois le 18 novembre à Homoullin. Richard, changeant d'intérêt, se retire à la cour de Philippe. La guerre recommence avec Henri II. Philippe le poursuit de château en château, et l'oblige enfin de consentir à une nouvelle conférence pour la paix. Elle se tint à Coumiers, près de Villandri sur le Cher, le 4 juillet 1189, et le monarque anglais y eut toutes les conditions que Philippe et Richard souffrirent lui imposer.

Dégagé des embarras qui avaient retardé son voyage de la Terre-Sainte, Philippe, l'an 1191, va prendre l'Ordre à Saint-Denis le 24 juin, et de retour à Paris, il fait son testament,

(1) Le samedi dans l'octave de l'Assomption, suivant les auteurs cités.

par lequel il établit régent du royaume, en son absence, la reine Alix, sa mère (il était veuf depuis le 15 mars de cette année), et Guillaume, son oncle, cardinal et archevêque de Reims. C'est dans cet acte, compris en 29 articles, qu'on trouve la première institution des baillis royaux, comme juges établis au-dessus des prévôts. Le monarque se met en marche le lendemain, et arrive le 4 juillet à Vézelay, où était le rendez-vous, avec Richard, devenu, roi d'Angleterre; de là il prend la route de Gènes, où il s'embarque. Ayant relâché le 16 septembre en Sicile, il y passe l'hiver avec Richard, non sans avoir beaucoup à souffrir de l'humour impétueuse et violente de ce prince. Il part, le 30 mars 1191, du port de Messine, et aborde enfin le 15 avril suivant, veille de Pâques, devant Acre, assiégée depuis deux ans par les croisés. La ville se rendit le 15 juillet suivant. Philippe, après cette expédition, remet à la voile (le 3 août) pour recevoir en France, où il arrive aux fêtes de Noël (Gilbert de Mons dit au mois de janvier). Deux choses le déterminèrent à prendre ce parti, le dérangement de sa santé et la conduite turbulente et impérieuse du roi d'Angleterre en Palestine. A son retour, il trouve les Parisiens occupés à bâtir, comme il l'avait ordonné avant son départ, les tours de clôture et les portes de leur ville. L'ouvrage, commencé en 1190, ne fut achevé que vers l'an 1201, mais il est bon de remarquer qu'on ne fit alors que des murailles sans fossés. Rigord dit, qu'à l'exemple de la capitale, plusieurs villes et bourgs se fortifièrent par l'ordre du prince.

L'an 1192, Philippe, sur un faux avis que le vieux de la Montagne devait envoyer des assassins pour le tuer, institue une compagnie de milites, tous gentilshommes, armés d'une masse d'airain et d'un carquois, pour la garde de sa personne. Ainsi ce n'est pas saint Louis, comme le marque M. Brunel, qui, le premier de nos rois, mit en ses gardes. Il est certain d'ailleurs que les rois mérovingiens en avaient sous le titre de domestiques.

Il fallait une nouvelle épouse à Philippe. L'an 1193 (et non pas 1192, comme le marque le P. Daniel), il donne sa main, le 1<sup>er</sup> août dans la cathédrale d'Amiens, à Isorens, ou Isorensier, comme elle se nomme elle-même dans les actes qu'on a de cette princesse, sœur de Canut VI, roi de Danemark, qui lui avait été annoncée par son ambassadeur, Etienne, évêque de Noyon, et le lendemain il la fait couronner en sa présence. Mais, au milieu de la cérémonie, il conçoit pour elle une si grande aversion, qu'il ne peut l'approcher sans une sorte d'horreur. Cependant la princesse, selon tous les historiens, était digne à tous égards de son affection. Le 4 novembre suivant, Philippe tient à Compiègne une grande assemblée de prélats et de seigneurs, où il fait passer son mariage, sous le prétexte très commun en ce temps-là de parenté, après qu'il l'éloigne de sa présence. (Elle appela au pape, et se retira à Gisors, abbaye de chanoines réguliers au diocèse de Tournai), où, selon le témoignage d'Etienne, évêque de cette ville, elle vécut dans les exercices de piété, manquant d'ailleurs du nécessaire, et obligée de vendre ses effets pour subsister.)

Le roi d'Angleterre était alors retenu prisonnier en Allemagne. Philippe profite de la conjoncture pour soulever contre ce prince les barons d'Aquitaine, et faire lui-même irruption sur les terres de Normandie. C'était, disent les historiens anglais, une violation manifeste de la promesse que Philippe, en partant pour la Terre-Sainte, avait faite à Richard, de ne point commettre d'hostilités sur ses terres avant son retour. Les Français ont émis leur subtilité pour justifier ce qui est point leur souverain. Quoi qu'il en soit, Richard ayant recouvré sa liberté, l'an 1194, prend aussitôt les armes pour repousser son ennemi. Philippe, surpris, le 5 juillet, par les Anglais, entre Blois et Fretelval, perd tout son bagage, dont les titres de la couronne faisaient partie. C'était l'usage de nos rois, en ce temps-là, de les faire porter à leur suite, comme le pratique encore aujourd'hui le grand seigneur. Pour réparer cette perte, le roi fit faire des perquisitions exactes de toutes droites. On transcrivit, par ses ordres, dans

trois registres, tout ce qu'une recherche laborieuse put découvrir; et dans la crainte d'un malheur semblable à celui qu'on venait d'éprouver, Philippe régla, 1<sup>o</sup> que les originaux, tant des actes qu'il avait recouvrés et recouvrerait, que de ceux qu'il posséderait dans la suite, seraient mis dans un dépôt, d'où ils ne sortiraient plus (c'est ce qu'on nomme aujourd'hui le *Treasury des Chartes*); 2<sup>o</sup> que les registres où les actes seraient portés seraient foi comme les originaux.

Les deux rois également fatigués de la guerre, parce qu'ils étaient à peu près d'égal force, se rendent, le 7 mai 1195, au Gât d'Amour, entre Issoudun et Chateaux, pour traiter de leurs différends (Rymur, T. I, p. 29). Tandis qu'ils confèrent ensemble à la vue de leurs armées, un serpent énorme sort du pied d'un arbre et vient à eux, levant la tête et sifflant contre l'un et l'autre comme pour les attaquer. Ils mirent chacun aussitôt l'épée à la main pour le tuer, mais il disparut. Cependant leurs armées, s'imaginant qu'ils voulaient se battre, commencent à s'ébranler pour venir à leur secours. Ils s'en aperçoivent, et allèrent chacun à leurs gens pour les arrêter. La paix ne fut signée que le 15 janvier suivant, près de Lamoignon. Philippe y gagna Gisors, Vernon, Rouffie, Paci, Longueville, Yvetot, etc. qui lui furent cédés par Richard, à condition qu'il ne donnerait aucun secours au comte de Toulouse, que Richard était résolu d'opprimer.

Philippe ayant fait autoriser, l'an 1195, par des commissaires du saint siège, son divorce avec Isorens, le pape Célestin III cassa, l'année suivante, ce jugement, enjoignant au roi de reprendre celle qu'il avait quittée. Aveuglé par sa passion, Philippe méprisa cet ordre et épousa, dans le mois de juin 1195, Alexis, fille de Berthold IV, duc de Méranie. Le pape déclara ce mariage nul, et menaça le roi d'un interdit qui fut réellement jeté sur le royaume, l'an 1200, par un légat d'Innocent III, son successeur (Voy. les conciles de Paris 1195, de Dijon 1196, et de Tournai 1200). Le roi termina lui-même cette affaire en reprenant Isorens; mais ce fut pour l'envoyer quelque temps après à Elanques, d'où elle ne fut rappelée qu'au bout de onze ans. La guerre cependant s'était rallumée entre les deux rois. L'an 1197, ils se rencontrèrent fortuitement près de Gisors à la tête de leurs gens. Philippe n'avait avec lui que deux cents hommes, et Richard en avait mille cinq cents de troupes réglées, outre une multitude de Bretons. On conseilla à Philippe de reculer; il rejette cet avis, et va fièrement à l'ennemi, l'enfonce, marche sur le ventre à tout ce qui se présente devant lui, et gague Gisors par une des plus heureuses témérités. L'année suivante, le prince Jean, frère de Richard, fait le siège du Mûli, en Beaumont. Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, vint au secours de la place. Il est pris dans une embuscade par le fameux partisan Marcellin, et conduit au monarque anglais, qui l'envoie prisonnier au château de Rouen, puis à Châteaufort où eut lieu sa captivité. Le comte de Flandre, allié du roi d'Angleterre, assiégeait cependant le château d'Arras. Le roi Philippe y étant accouru, mit l'ennemi en fuite, s'étant mis à la poursuite, son armée se trouva enfoncée tout-à-coup par les ruses des échecs que le comte avait lâchées. Pour sortir de là il est réduit à promettre de rendre, tant au comte qu'au roi d'Angleterre, toutes les places qu'il leur a prises, et de conclure la paix avec eux dans le mois de septembre suivant. Mais, dit Mathieu Paris, de retour chez lui, son conseil lui demanda qu'il n'était pas lié par un engagement que la nécessité lui avait extorqué. Dans le vrai ce ne fut qu'une suspension d'armes. On les reprit dès l'année suivante. Philippe se voit alors abandonné de la plupart de ses grands vassaux, qui se joignent à Richard. Dans l'embaras de cette désertion le pape, il accorde aux Juifs, moyennant des annuités considérables qu'ils lui font offrir, leur retour en France. Ce fut de Gisors, le 28 septembre, contre l'Anglais, ou Philippe, entraîné par les Rois, court risque de la vie, étant tombé dans la rivière par la rupture du pont sur lequel il passait (Hoveden).

Quelques modernes, et même des anciens, confondent ce combat avec celui de 1197.

L'année 1205 fut l'époque du fameux différend de Philippe Auguste et de Jean, roi d'Angleterre, successeur de Richard; différend qui fit perdre à ce dernier la meilleure partie des terres qu'il possédait en France. Les Bretons avaient délégué à Philippe, le roi Jean, comme ayant fait mourir Artur, son neveu, leur duc, le jeudi-saint, 5 avril, à Rothen. Philippe en conséquence le fait écarter, comme son vassal, le 30 du même mois, à la cour des pairs de France, pour répondre sur le crime dont il est accusé. Jean n'ayant point comparu, la cour, par arrêt le déclare convaincu de paricide, et confisque toutes les terres mouvantes de la couronne (1). Philippe aussitôt se met en devoir d'exécuter ce jugement. Dans le cours de deux campagnes il s'empare de la Normandie, porte ensuite ses armes victorieuses dans le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, et remet ces provinces, comme elles étaient anciennement, sous l'autorité immédiate de la couronne. Il ne resta que la Guienne à l'Anglais dans le ressort de la France.

L'an 1209, le premier mai, Philippe, du concert avec plusieurs grands du royaume, fit à Villeneuve, près de Sens, une constitution, portait que « lorsque l'on fera le démembrement d'une terre noble par la voie du partage entre les cohéritiers, ou par telle autre voie que ce puisse être, tous ceux qui se trouveront avoir des portions de cette terre, les tiendront immédiatement en fief du seigneur du chef-lieu, comme un seul tenant de lui » la totalité de cette terre, avant que le démembrement en eût été fait ». Il est bon de remarquer, avec de Laurière, que cette ordonnance ne fut faite que pour avoir lieu dans les domaines du roi, et dans les domaines de ceux qui la souscrivaient. Car alors, dit ce jurisconsulte, les seigneurs barons faisaient des ordonnances dans leurs domaines, et qui étaient un attentat contre l'autorité royale, qui depuis a été réprimée.

Le roi Jean n'en fut pas quitte pour la perte des provinces que Philippe lui avait enlevées en France. Ce dernier, l'an 1215, se rendit encore exécuteur d'un autre jugement qui achevait de dépouiller son rival : c'était une bulle, par laquelle Innocent III excommuniait le roi Jean, et le privait de son royaume. Philippe, à la sollicitation du légat Pandolfe, équipe une flotte de dix-sept cents voiles (c'est la première que nos rois de la troisième race aient eue), et leve la plus belle armée qu'on eût vue en France, pour aller se mettre en possession de l'Angleterre. Pendant qu'on prépare cet armement formidable, le roi Jean passe en Angleterre, et persuade au roi Jean de céder ce royaume au pape, pour le tenir ensuite de lui. La chose faite, il repasse en France, et dénonce au roi que l'Angleterre étant devenue un fief de l'église romaine, il ne pouvait plus toucher ni à ce royaume, ni à la personne du roi Jean, sans encourir l'excommunication. Philippe alors tourne contre la Flandre les forces qu'il avait préparées contre l'Angleterre, Ferrand, comte de Flandre, avait formé contre la France une ligue de plusieurs princes, à la tête de laquelle était l'empereur Otton IV. Mais tandis que Philippe soumet la plupart des villes de Flandre, une flotte de cinq cents voiles, partie des côtes d'Angleterre, sous la conduite des comtes de Boulogne et de Salisbury, et renforcée sur la route par celle de Flandre surprend la flotte française, lui enlève trois cents navires, en brûle ou submerge cent autres, et poursuit le reste dans le port de Dam, qu'elle tient bloqué. Philippe, dans la crainte que ceux-ci ne tombent encore au pouvoir de l'ennemi, y fait mettre le feu, et pour se dédommager, il fait brûler la ville de Dam, afin que l'ennemi partage ses pertes.

L'an 1214, Philippe part de Péronne, le 25 juillet, pour rentrer en Flandre à la tête de cinquante mille hommes : les ennemis en avaient cent quarante mille, dont les principaux chefs étaient

l'empereur Otton, et les comtes de Flandre et de Boulogne. Bataille donnée le 27 du même mois (un dimanche, à Bouvines, entre Lille et Tournai, près de Gisors. Ce fut le chancelier Guérin, chevalier de l'ordre du Temple, et depuis évêque de Sens, qui forma les dispositions de l'armée française à cette journée. Philippe y remporta une double victoire, après avoir couru le plus grand danger. On sait que, renversé par le comte de Boulogne, foulé aux pieds des chevaux, blessé à la gorge, il allait périr, sans les efforts sur naturels que firent ses chevaliers et ses sergents d'armes. Il dut son salut principalement à un seigneur de la maison d'Estaing, et ce fut cet événement qui valut à l'illustre race de ce brave, l'honneur de porter les armes de France. On sait aussi que Galou de Montigni, qui portait la bannière royale, la haussait et la baissait sans cesse, pour avertir toute l'armée du danger où était le roi, tandis que de l'autre main il écartait à grands coups de sabre la foule des ennemis dont le monarque était assailli. Du nombre des prisonniers furent les comtes de Flandre et de Boulogne (Voyez ces articles.). Un mois précisément avant ou après cette bataille (nous ne pouvons dire lequel des deux), le prince Louis, fils de Philippe, remporta de son côté un avantage considérable sur le roi d'Angleterre. Ce dernier ayant pénétré par le Poitou dans l'Anjou, avait passé la Loire; mais la peur causée la lui fit repasser, à l'appareil de Louis, avec tant de précipitation et de désordre, qu'il laissa sur l'autre bord du fleuve ses tentes, son bagage, ses machines de guerre, une partie même de ses troupes, qui furent taillées en pièces ou noyées. Cette affaire est connue sous le nom du combat de la Roche-aux-Moines. Après ces deux victoires, il semblait qu'il ne manquait plus à Philippe Auguste, pour couronner ses succès, que d'aller investir le roi d'Angleterre dans Parthenay, où ce faible prince s'abandonnait au désespoir, n'osant ni fuir, ni paraître en campagne; mais au grand étonnement des Français, il se laissa désarmer tout-à-coup, et à l'appât de 60,000 livres sterling qui lui furent offertes, ou, selon d'autres, par déférence pour la cour de Rome qui intercédait pour le roi Jean, il consentit à une trêve de cinq ans. Elle n'eut pas cette durée : l'an 1216, tandis que le prince Louis est occupé à faire la guerre aux Albigeois, les barons d'Angleterre, révoltés contre le roi Jean, offrent la couronne à Philippe Auguste pour son fils, par une députation solennelle qu'ils lui font. Louis, ayant, ainsi que son père, accepté l'offre, s'embarque et arrive à Londres, où il est couronné dans le mois de juin de la même année. Le pape excommunia le nouveau monarque, élu au préjudice de son vassal; ce fut en pure perte : les foudres de Rome ne ralentirent ni l'ardeur ni les progrès de Louis, mais la mort du roi Jean, arrivée le 18 octobre 1216, changea les dispositions des Anglais à son égard. Louis, abandonné des barons, fut obligé de renoncer à la couronne d'Angleterre. Nous avons le traité qu'il fit à Lameth, le 20 septembre 1217, avec le roi Henri III, fils de Jean. Par cet acte, il renoua à toutes ses prétentions sur l'Angleterre, à condition que Henri acquittera les dettes que Louis a faites en Angleterre, rendra la liberté à tous les prisonniers français, et rétablira dans leurs domaines les Anglais qui ont suivi le parti de la France (*Spicil.*, T. XI, p. 171.). De retour en sa patrie, Louis alla continuer la guerre contre les Albigeois. Il assiégea Toulouse, l'an 1219, lorsque son père le rappela prudemment auprès de lui. Ce monarque, l'an 1225, mourut à Mantes le 14 juillet, dans la 58<sup>e</sup> année de son âge, et la 45<sup>e</sup> de son règne. Son corps fut inhumé à Saint-Denis. A sa qu'il y eut de singulier dans la cérémonie de son funèbre (de ce prince), fut de voir le légat et l'archevêque de Reims chanter ensemble la messe solennelle de deux autels différents, et les autres évêques, le clergé et les moines, leur répondre comme à un seul officiant. (Félibien.) Philippe Auguste ne laissa de sa première femme Isabelle, que Louis, qui suit. INCERTAIN, sa seconde femme, qu'il avait reprise en 1213, mourut à Corbeil le 29 juillet 1236, sans avoir été mère. D'AGNES DE MÉRANIE, sa troisième femme (morte de chagrin à

(1) C'est ici le premier jugement connu de la cour des pairs de France en la troisième race.

Poiss l'an 1201), il laissa Philippe, duc d'Harfleur, comte de Bologne, de Nortain, de Danmartri et autres lieux; et Marie, fiancée d'abord, l'an 1202, au jeune Artur, duc de Bretagne, puis mariée, l'année suivante, à Philippe, comte de Namur; 2° à Henri, duc de Brabant. Le roi, leur père, les fit légitimer avant sa mort, par le pape Innocent III. Philippe Auguste eut de plus un fils naturel, nommé Pierre Chartotte, ou Charlot, qui, ayant été élevé par Guillaume le Breton, aïeul de la Philippe qui d'il lui donna, fut trésorier de St.-Martin de Tours, et mourut, en 1249, évêque de Noyon.

L'histoire nous représente Philippe Auguste comme un prince doué de toutes les qualités de corps et d'esprit nécessaires pour régner avec gloire, brave, prudent, actif, laborieux, équitable, ferme sans entêtement, magnifique sans ostentation, et libéral sans prodigalité. C'est de tous les rois de la troisième race, celui qui a la plus étendue le domaine royal. Il réunît à la couronne la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Berry, le Poitou, l'Auvergne, la Vermandois, l'Artois et plusieurs autres comtés.

Il y a trois époques du règne de Philippe Auguste, marquées dans les anciens monuments, 1° celle de son sacre à Reims, premier novembre 1179; 2° celle de son couronnement à Saint-Denis, 29 mai 1180; 3° celle de la mort de son père, 18 septembre suivant. Quelques diplômes de ce prince sont sans date de mois ni de jour, d'autres avec la date du mois sans celle du jour. Depuis l'an 1201, le grand-sénéchal ne paraît plus dans les diplômes parmi les grands-officiers, parce que cette charge fut éteinte par la mort de Thibaut V, comte de Blois, qui en avait été pourvu l'an 1164. Le comte de Blois fut la suite le commandement des armées; mais cela ne commença qu'en 1218. Henri Clément, maréchal de France, avait commandé sous les ordres du monarque dans l'expédition de Normandie, contre le roi Jean. Philippe Auguste est le premier des rois capétiens qui n'ait fait, ni sacrer, ni désigner son fils. L'an 1190, Philippe, avant son départ pour la Terre-Sainte, donna pour armoiries à la ville de Paris, un écu, dont le champ était de gueules, à la nef d'argent; au chef d'azur, semé de fleurs de lys d'or. La ville de Paris, suite de grands chemins, faisait alors son plus grand commerce par eau.

Philippe Auguste, par ses lettres de l'an 1210, ordonna que les portuaires des seigneuries données par les aînés à leurs vassaux ou cadets, ne seraient plus tenus *ligement* des aînés, mais des seigneurs des aînés.

Il est parlé pour la première fois sous Philippe Auguste d'une milice, qui avait beaucoup de rapport à nos grenadiers et à nos dragons. On les nommait *Ribauds*, et leur chef était qualifié roi; mais la licence attribuée à laquelle ils se portaient dans la suite, les fit supprimer. La mauvaise idée attachée à leur nom subsiste encore de nos jours.

Ce fut encore sous la régence de ce prince que l'on commença en France à connaître la boussole. Le roman de Gaiet de Provins, écrit vers l'an 1200, est le premier ouvrage où il en soit parlé. Elle y est nommée *Marinette*, parce qu'elle servait principalement pour la marine.

Quelle estelle ne le sait,  
Un serf son qui n'en a point,  
Par verté de la Marinette,  
Une pierre l'ide et noirete.  
Ou le fer volentiers se joint,  
Peleque l'aignille l'a touché.  
En l'un la motent son plus,  
Et li foute li tien d'ame.

C'est enfin sous le règne de Philippe Auguste, que furent fondés en France les premiers hôpitaux pour ceux qui étaient

infectés de la lèpre, maladie que les croisés avaient rapportée d'Orient. On nommait ces établissements *léproseries*, *ladreries* et *maladreries*, et ceux qu'on y retirait, *lépreux*, *ladres*, *maladres*. Ces hôpitaux furent réunis à l'ordre de Saint-Laazare et du Mont-Carmel, par édit du mois d'avril 1664.

Le marc d'argent ne paraît pas avoir été porté, sous Philippe Auguste, au-delà de 50 sous. Les lettres-de-change étaient déjà en usage du tems de ce prince.

## LOUIS VIII, MIT LE LION.

1225. LOUIS VIII, que sa valeur fit surnommer *le Lion*, né, la nuit du 4 au 5 septembre 1187, de Philippe Auguste et d'Isabelle de Hainaut, succéda, le 14 juillet 1225, au roi son père. Le 6 ou le 8 août suivant, il fut sacré à Reims avec la reine Blanche, sa femme. C'est le premier roi de la troisième race dont le sacre n'ait pas devancé la mort de son père. Henri III, roi d'Angleterre, ne fut d'assister à cette cérémonie comme il le devait, en qualité de duc de Guierne et de pair de France, envoya sonner Louis de lui rendre la Normandie. Louis, pour toute réponse, fit publier la confiscation que son père avait faite de tous les fiefs de la couronne de France, possédés par les Anglais. L'année suivante, il se met en marche pour les dépouiller de ce qui leur restait dans son royaume. Il assemble son armée à Tours vers la Saint-Jean, passe la Loire, assiège et prend Niort, s'empare de Saint-Jean-d'Angeli, vers la mi-juliet, oblige la Rochelle à se rendre au commencement d'août, soumet ensuite le Limousin, puis le Périgord, et généralement tout ce qui appartenait aux Anglais en-deçà de la Garonne. Il ne restait plus qu'à les chasser de Bordeaux et de la Gascogne, lorsque malheureusement, à la prière du pape et des seigneurs, il abandonna son projet pour tourner ses armes contre les Albigeois. L'an 1225, au mois de janvier, il fait une trêve de trois ans avec l'Angleterre, moyennant trente mille marcs d'argent que le roi Henri lui donna. Dans une assemblée que Louis tint à Paris la 28 janvier de l'année suivante, le légat du pape, après avoir excommunié le comte de Toulouse, confirma au roi de France la possession des domaines de ce prince, sur lesquels Amauri de Montfort, et Gui, son oncle, lui avaient cédé leurs droits en 1224, cession qu'ils renouvelèrent alors l'un et l'autre. Louis s'achemina au mois de mai vers le Rhône, à la tête d'une armée de 200 mille hommes; pose son camp devant Avignon, le 7 juin, commence le siège de cette ville le 10, sur le refus que les habitants firent, de livrer passage à son armée, et s'en rend maître le 12 septembre. De là il se passa dans le Languedoc, où il ne trouva que des villes somnolentes d'avance, on prêtes à se soumettre. Mais la maladie s'étant mise dans ses troupes, il en est retenu lui-même à Montpensier en Auvergne, et meurt le 8 novembre 1226, dans la trente-neuvième année de son âge, après un règne de 5 ans 4 mois, moins 6 jours. Ainsi fut accompli ce qu'avait prédit Philippe Auguste. « Les gens d'église, disait ce prince, engageront mon fils à faire la guerre aux hérétiques albigeois; il ruinera sa santé à cette expédition; il y mourra, et par là la royauté demeurera à entre les mains d'une femme et d'un enfant. » On devinait du tems (Guillaume de Puylaurent), suivi de la plupart des modernes, rapporte qu'il n'eût tenu qu'à ce prince de recouvrer la santé dans sa dernière maladie, s'il eût voulu se rendre à l'avis des médecins, qui la regardaient comme l'effet d'une trop longue continence, occasionnée par l'éloignement de la reine; mais qu'il rejeta condescendant le remède qu'on lui conseillait, en disant : *J'aime mieux mourir, que de sauver ma vie par un adultère*. Jean Brompton raconte (col. 1034) la même chose de Louis le Jeune, avec cette différence, néanmoins, que celui-ci obtint sa guérison, en se résignant à la providence. Ces deux récits, calqués l'un sur l'autre, nous paraissent également suspects, n'étant tous deux fondés que sur l'autorité d'un seul garant. Une chose plus certaine, c'est que Louis, étant à l'extrémité,

fit jurer à douze, tant prélats que seigneurs, qu'ils reconnaîtraient pour roi son fils aîné, et procureraient, le plutôt qu'il serait possible, son couronnement. Louis avait épousé, le 25 mai 1200, à Pirmor, en Normandie, Blanche, fille d'Alfonse IX, roi de Castille, dont il laissa cinq fils, Louis qui suit; Robert, comte d'Artois; Alfonse, comte de Poitou; Charles, comte d'Anjou; Jean, mort peu de jours après son père, et une fille, Isabelle, qui devint célèbre par sa sainteté. Ce monarque avait encore de son mariage deux autres fils, nommés Philippe l'un et l'autre, dont le premier, né l'an 1209, avait été accordé, l'an 1215, avec Agnès, fille d'Hervé IV, seigneur de Donai, et mourut avant le mois de juillet 1218. Le second fut enlevé au berceau. Louis VIII se rendit également recommandable par ses exploits et par ses vertus. Au courage d'un lion dans les combats, il joignait la douceur d'un agneau dans le commerce de la vie; ce qui le fit appeler le *Lion pacifique*. Il aima sincèrement la religion; mais il eut trop de défiance pour les ecclésiastiques. Sécuit par leurs conseils, il entreprit une guerre injuste dans son principe, et dont la saine politique aurait dû le détourner. Ses conquêtes augmentèrent leur autorité temporelle, déjà trop grande dans ses états; et les fatigues qu'elles lui causèrent, le conduisirent, comme l'avait prédit son père, au tombeau à la fleur de son âge.

Les chartes de ce prince sont datées seulement de l'année et du mois de l'Incarnation, mais non de son règne, à l'exception de celle qu'il donna, l'an 1224, pour réformer les mauvaises coutumes de Bourges. Lorsqu'il assiégeait la Rochelle, il ajoutait à ses dates : *In obsidione Rupellæ*.

On comptait en France, sous le règne de ce prince, jusqu'à deux mille léproseries, à chacune desquelles il donna, par son testament, la somme de cent sous (88 livres).

Ce fut sous le règne de Louis VIII, que Guérin, évêque de Sens, porta à son comble la dignité de chancelier de France, dont il était revêtu, en faisant ordonner que ce magistrat aurait séance parmi les pairs. Depuis ce temps, le chancelier est le chef de la justice; c'est dans ses mains que nos rois la déposent toute entière, pour la rendre à leurs sujets, avec la même autorité, la même puissance, que s'ils la rendaient au personnel.

#### S. LOUIS, IX<sup>e</sup> DU NOM.

1226. Louis IX, né le 25 avril 1215, à Poissy, qualifié aîné de son vivant, succéda, le 8 novembre 1226, à son père, Louis VIII, sous la régence et la tutelle de la reine Blanche, sa mère. Cette princesse fut la première qui réunit ces deux titres, qui l'on distinguait toujours, mais que l'on ne sépara jamais depuis Charles V. Le 29 novembre suivant, Louis fut sacré à Reims, par Jacques de Basoches, évêque de Soissons; le siège de Reims étant vacant. Plusieurs des grands vassaux, mécontents du gouvernement précédent, ou feignant de l'être, s'absentèrent de cette cérémonie, et excitèrent des troubles sous la minorité de ce prince. Mais la prudence et la fermeté de la régente respirèrent leurs menaces, et empêchèrent l'effet de leurs mauvais dessein. Raymond VII, comte de Toulouse, l'un d'entre eux, se trouva le plus embarrassé, par l'absolue ou son père le laissa. Sa révolte lui coûta la plus grande partie de ses domaines, qu'il fut obligé de céder au roi, par traité fait le 12 avril de l'an 1229. (Voy. les *comtes de Toulouse*.) Pierre Mauclerc, comte de Bretagne, ne fut pas aussi aisé à réduire. Le roi marcha plusieurs fois contre lui, et contre le roi d'Angleterre Henri III, dont il était appuyé. Louis cependant contraignit ce dernier, en 1251, de conclure une trêve de trois ans avec la France; ce qui obligea le comte, son allié, de prendre le parti de la soumission. (V. les *ducs de Bretagne*.) M. Velli reverse l'ordre chronologique, en mettant cet événement avant le précédent. Il fait une autre faute, dans le même genre, en rapportant à l'an 1227, un autre évènement fameux

de ce règne, qui n'arriva que l'an 1229. Nous voulons parler du soulèvement de l'université de Paris, excitée à l'occasion d'une querelle qui s'était élevée entre les écoliers et les bourgeois. Quelques-uns d'entre les premiers, ayant été tués par les soldats envoyés pour les réprimer, l'université demanda justice de leur mort à la régente; et, n'ayant pu l'obtenir, alla cesser ses leçons, et se dispersa, de manière que ses professeurs se retirèrent, les uns à Angers, d'autres à Reims, et plusieurs en pays étranger, sur-tout en Angleterre, où le roi Henri III les avait appelés. Les Dominicains les remplaçant jusqu'en 1231, que l'université fut rétablie par le roi et la régente, à la demande du pape Grégoire IX.

L'an 1254, sur la fin de mai, Louis épousa à Sens Marguerite, fille de Raimond-Béranger, comte de Provence. Cette union fut celle de toutes les vertus. La dot de la princesse fut de 20 mille livres, ce qui peut revenir à quatre cent mille livres d'aujourd'hui. L'an 1255, Marguerite est couronnée dans la même ville, le 28 mai. Quelque temps après, le roi tint à Saint-Denis une assemblée des grands du royaume, pour aviser aux moyens de réprimer les entreprises du clergé, sur la justice séculière. Elles étaient telles, que les officiales envahissaient la connaissance de la plupart des affaires temporelles, et josaient beaucoup plus de causes que les tribunaux laïques. L'assemblée écrivit à ce sujet une lettre également forte et respectueuse, au pape Grégoire IX. dont elle reçut une réponse, où il prenait, avec sa bonté ordinaire, la défense du clergé.

Le mariage du jeune monarque n'avait pas mis le terme à sa minorité. Enfin, le 25 avril de l'an 1256, il se déclara majeur, ayant alors 21 ans accomplis, âge fixé anciennement, mais non sans exception, pour la majorité de nos rois, ainsi que pour celle de leurs sujets. Mais la reine-mère conserva toujours son influence dans les opérations du gouvernement. A Orléans, dont l'école était fréquentée par des élèves d'un rang très-distingué, la scène de l'université de Paris se renouvela six ans après, comme le marque un roi de Navarre, à la comte de Bretagne, 7 perdurent chacun un neveu; et d'autres personnes puissantes; quelques-uns de leurs parents. Irrités de ces pertes, ceux qui étaient le plus à portée de les venger, entrèrent dans la ville, et y mettaient le feu. L'évêque, de son côté, prenant aussi le parti des écoliers, la mit en interdit. La sédition ne finit que par l'autorité royale que saint Louis interposa.

Le religieux monarque avait un grand désir d'obtenir la couronne d'épines de Notre-Seigneur. Les Latins de Constantinople l'avaient engagée pour diverses sommes empruntées aux Vénitiens. saint Louis, avec le consentement de l'empereur Baudouin, l'ayant rachetée de leurs mains, l'an 1258, alla recevoir cette précieuse relique, à cinq lieues de Sens, l'accompagna jusqu'à Paris, la porta lui-même depuis la barbe de Vincennes, tête et pieds nus, jusqu'à Notre-Dame, assisté des princes, ses frères, et de la chapelle, dans l'ancienne chapelle qu'il fit abattre, et à la place de laquelle on éleva celle qu'on voit aujourd'hui. Quelques années après, saint Louis retira encore des Vénitiens un morceau de la vraie croix, et quelques autres reliques, qu'il reçut avec le même respect.

Grégoire IX, entre Hildebrand, déterminé à déposer l'empereur Frédéric II, après l'avoir excommunié pour une affaire purement temporelle, fit offrir, l'an 1259, la couronne impériale au roi de France, pour le comte d'Artois, son frère. Le monarque et son conseil la refusèrent, mais non pas dans les termes offensants que Mathieu Paris leur met dans la bouche à cette occasion. La sagesse et la modération qui formaient le caractère de saint Louis, ne lui permettaient pas de rejeter avec vanité une offre de cette nature. Il est cependant vrai, que ne voulant donner aucun sujet de plainte à l'empereur, il arrêta les desirs que Grégoire faisait lever en France, pour lui faire la guerre. Ce n'est pas la seule mortification que donna Louis à l'

papa. Grégoire s'était déjà plaiot, mais inutilement, de l'ordonnance qu'il avait publiée en 1225, pour réprimer, par la saisie de leur temporel, les évêques qui troublaient les juges séculiers, dans l'exercice de leurs fonctions. Ce prince connaissait les limites des deux puissances, que Grégoire s'appliquait à confondre.

L'an 1241, le 24 juin, Louis tient à Saumur une cour plénière, qui fut nommée la *nonpareille*, à raison de sa magnificence. Il y donna la centaine militaire à son frère Alphonse, et l'investit du comté de Poitou, de celui d'Auvergne, et des terres de l'Albigerois, cédées en 1239 par la comtesse de Toulouse. Le roi conduisit ensuite son frère à Poitiers, où il reçut les hommages de ses vassaux. Hugues X, d'au Languais, comte de la Marche, ayant refusé de rendre ce devoir à son nouveau suzerain, s'attira, l'année suivante, les armes du roi. Près de succomber, il appela le roi d'Angleterre à son secours. Henri III, ayant débarqué à Royans, sur la Garonne, crut devoir déclarer la guerre au roi de France, et s'avance avec une boue armée sur les bords de la Charente. Louis marche à l'ennemi campé sous Taillebourg, l'attaque le 21 juillet, le met en fuite, et le poursuit jusqu'à Saintes, où le lendemain, il le défait entièrement, dans une sanglante bataille. Henri s'enfuit jusqu'à Blaye. La comtesse de la Marche, se voyant alors sans ressource, vient l'humilier au camp, près de Fous, devant le roi, qui à la bonté de lui pardonner. (Voy. Hugues X, comte de la Marche.) Louis fit grâce de même au comte de Toulouse, qui avait pris les armes contre lui. L'an 1245, ce monarque, pour arriver à ses fins contre les Anglais, arriva à Blaye. La contagion se mit dans son armée; il tomba malade lui-même. Henri, profitant de ces conjonctures, lui fit demander une trêve de cinq ans, à laquelle il consentit, aux conditions qu'il garderait ses conquêtes, et que l'Angleterre lui paiera cinq mille livres sterling, pour le dédommager des frais de la guerre. Le traité fut signé à Bordeaux, le 7 avril. (Rymser.) Louis, alors devenu plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs, donna ses soins pour abolir un usage qui pouvait occasionner, et occasionnait réellement de grands troubles. Plusieurs seigneurs possédaient, en même-temps, des fiefs en France et des fiefs en Angleterre, ou dans les terres du monarque anglais, situées en deçà de la mer; ce qui les rendait à la fois vassaux des deux couronnes. Lors donc qu'elles étaient en guerre, ils se croyaient libres d'embrasser le parti de celle dont ils espéraient plus d'avantage, en remettant néanmoins à l'autre les fiefs qu'ils tenaient d'elle, pour les garder tout le temps que la guerre devait durer. De là, il arrivait que le roi ne pouvait compter sur la fidélité de ses vassaux; ni les empêcher d'entretenir des intelligences avec son ennemi. Pour extirper cet abus, Louis les ayant rassemblés, leur ordonna de renoncer aux fiefs qu'ils avaient en France, ou à ceux qu'ils avaient en Angleterre, déclarant qu'il ne voulait pas que ses vassaux eussent d'autres seigneurs que lui; et tous se soumettent à cette loi.

L'an 1244, au mois de décembre, nouvelle maladie de Louis à Pontotie; elle le conduisit aux portes de la mort. Dans cet état, il fit vœu d'aller à la Terre-Sainte, reçut la croix des mains de l'évêque de Paris, et ordonna de prêcher la croisade. Pour engager les seigneurs de sa cour à le suivre, il se servit d'une pieuse adresse. C'était une ancienne coutume de nos rois, de faire, la veille de Noël, des *livrées* à leurs courtisans, c'est-à-dire, de leur livrer des capes fourrées, dont ils se couvraient sur-le-champ, pour aller à la messe, qui se disait avant le jour. Le saint roi, cette année, fit broder secrètement des croix sur toutes les livrées; et afin que, dans la distribution, les courtisans ne s'en aperçussent pas, on eut soin de n'éclairer les appartements qu'autant qu'il fallût pour conduire. Mais, en entrant dans l'église, chacun fut bien surpris de se voir croisé. On se prit aux vœux du monarque, et on l'appela un *adroit pécheur d'hommes*. L'an 1248, après avoir été prendre congé, comme on parlait alors, des SS. Martyrs, le 12 juin, à Saint-Denis, il se met en route, accompagné des deux reines et de ses frères,

Robert, comte d'Artois, et Charles, comte d'Anjou, pour accomplir son vœu. Sa mère la quitte à Châlons. En passant à Lyon, il a un long entretien avec le pape Innocent IV, sur la déposition de l'empereur, qu'il désapprouvait, se confesse à lui, et reçoit sa bénédiction. S'étant embarqué à Aigues-Mortes, le 25 août, il va passer l'hiver en Chypre, arrive devant Damiette, la clef de l'Égypte, le 4 juin 1249, met sa suite les indécises le lendemain, et entre dans la place, qu'ils avaient abandonnée après y avoir mis le feu. La contenance où se trouvaient les Sarrasins demandait qu'on marchât droit au Caire, dont la conquête aurait entraîné celle de toute l'Égypte sans tirer l'épée. On aimait mieux, contre l'avis du monarque, rester en repos sur le territoire de Damiette, en attendant un renfort considérable, qu'Alphonse, comte de Poitiers et frère du roi, devait amener de France. Cette inaction fut la perte des troupes. L'abondance et l'oisiveté les précipitèrent dans le désordre et la débauche. Il y avait, suivant Joinville, des lieux de prostitution *jusqu'à l'entour du pavillon royal, qui étoient tenus par les gens du roi*. Le comte de Poitiers, étant enfin arrivé avec le convoi qu'on espérait, l'armée se mit en marche le 30 novembre, pour le Caire. Mais des combats, dont elle sortit victorieuse, et d'autres obstacles qu'elle surmonta, non sans de grandes peines, retardèrent sa marche. L'année suivante (1250), le 8 février, jour des Cendres, son avant-garde, commandée par la comtesse d'Artois, taillée en pièces au corps de Sarrasins, au passage du Nil. Fier de cet avantage, le comte poursuit les Sarrasins, entre avec eux dans la Massore, et y est mis à mort par l'ennemi, qui s'était rallié. Le captivité du roi fut la suite de cette affaire. Il est pris le 5 avril suivant à Charnass, chargé de fers et mis en prison à la Massore. La reine, sa femme, apprenant cette nouvelle à Damiette, accouche trois jours après d'un fils qu'elle nomma Jean Tristan (Voy. les *Sultans d'Égypte*). Le 5 mai de la même année, Louis obtient sa délivrance, en donnant pour sa rançon Damiette, et 400 mille livres (1) pour celle des autres prisonniers. Revenu à Damiette avec ses frères, il examina da lui en Palestine les débris de son armée, réduite à 6 mille combattants, da plus de 55 mille qu'il avait amenés de France, et va descendre au port da Saint-Jean-d'Acre, où il est reçu avec de grandes réjouissances. D là il renvoie en France ses deux frères, Alphonse et Charles, rérolin de rester quelque temps dans la pays, pour mettre au état de défense les places qu'y conservaient les chrétiens, comme aussi pour satisfaire sa dévotion, en visitant les saints lieux.

L'an 1255, Louis apprend à Jaffa, et non à Sidon, comme le marque Joinville, la mort de la reine Blanche, sa mère, décedée le premier décembre 1252 à Paris, à l'abbaye de Manhuison qu'elle avait fondée en 1236. Cette princesse, vnie héroïne, avait elle-même formé le roi, son fils, à la vertu et au gouvernement. Louis fut très-sensible à cette perte. L'an 1254, il part du port le 24 avril, veille du St. Marc, pour son retour. Il aborde en Provence le 11 juillet, parcourt le bas Languedoc, et arrive le 7 septembre à Paris. Au mois da décembre suivant, il reçoit au cette ville le roi d'Angleterre avec que magnificence vraiment royale. L'an 1259, dans une assemblée des états du royaume, tenue à Abbervilla, il fut avec ce prince, le 28 mars, non traité par lequel il lui rend, outre ce qui lui restait au-delà de la Garonne, le Quercy, le Limosin, l'Agenois, et la partie de la Saintonge, au-delà de la Charente, à la charge d'en faire hommage-lige, et de renoncer à toutes les autres provinces que ses ancêtres avaient possédées en France. Ce traité, quoi qu'en disent certains politiques, est un monument illustre da la modération et da la sagesse de S. Louis. Je sais bien, dit-il, au rapport de Joinville, que les devanciers au roi

(1) Le Blanc ayant fait l'évaluation de cette somme de 400 mille livres, la monnaie de son temps, trouve qu'elle étoit 3 millions 597 mille 363 livres 7 sous 6 deniers, ce qui revient à plus de 7 millions de nos jours.



*d'Angleterre ont perdu tout par droit la conquête que je tiens; et la terre que je lui donne, donne-je pas pour chose que je sois tenu à lui à ses loirs, mès pour mettre amour entre mes enfans et les siens, qui sont cousins germains; et me semble que ce que je lui donne employe-je bien, parce qu'il n'était pas mon homme, si en entre mon hommage. Cependant à la restitution que fit S. Louis ne lui vint pas l'ambas du roi d'Angleterre, comme il s'en était flâté; mais elle lui soumit ce prince. Henri reconnut les appels; cet exemple en imposa à la vanité de la nation; et aucun seigneur n'osa affecter une indépendance pendant qu'un aussi puissant vassal que Henri III ne se joignait pas dans ses domaines » (M. de Mably). L'avantage tendit-ils égalité à la perte?*

Depuis l'établissement de la monarchie française le duel judiciaire faisait partie de la législation, et suppléait au défaut de preuves dans les affaires portées devant les tribunaux. Le juge ne pouvant démêler le droit des parties, leur ordonnait en dernier analyse de se battre. Celle qui succombait en matière civile était condamnée à l'amende; de là le proverbe : *La batta paie l'amende*. Mais en matière criminelle le vaincu était pendu mort ou vif. L'an 1261 (N. S.), Louis frappé de l'absurdité de cette loi, tint à la Chancellerie un parlement dans lequel il l'abrogea par une ordonnance qui n'est à la vérité bien que dans ses domaines; ce que y fut-elle mal observée après sa mort. On trouve encore des exemples du duel judiciaire au xiv<sup>e</sup> siècle. S. Louis fit d'autres réformes importantes dans l'administration de la justice. Il établit le premier la justice du ressort; et les peuples opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronnies, eurent la faculté de porter leurs plaintes à quatre grands bailliages royaux créés pour les écouter. Il fit entrer des gens d'étude dans ces tribunaux aussi qu'à ses séances de ses parlements, où des chevaliers, qui rarement savaient lire, décidaient de la fortune des citoyens. Le religieux monarque se faisait un devoir de rendre lui-même au peuple la justice; et rien n'était plus touchant que de le voir assis au pied d'un arbre dans le parc de Vincennes, au milieu d'une troupe de plaideurs dont l'état demandait une prompte justice, prêtant une oreille attentive à l'exposé de leurs causes, pesant leurs moyens respectifs, et les expédiant sans délai par un jugement équitable. Ce fut la réputation de sa sagesse et de son intégrité qui déterminait le roi d'Angleterre et ses barons à remettre entre ses mains la décision de leurs différends. Louis, après un mûr examen, rendit à Amiens, le 25 janvier 1261 (N. S.), sa sentence arbitrale. Elle fut rejetée par les barons qui la trouvaient trop favorable à leur souverain; vraisemblablement ils s'y seraient opposés s'ils n'avaient pas eu le séduisant comte de Leicester à leur tête.

Dieu souvent fait céder la justice à la miséricorde envers les coupables, parce que lui seul a le pouvoir de les convertir et de tirer le bien du mal. Il n'en est pas de même des princes de la terre. Ils ont pour règle invariable de leurs jugemens les lois de la justice éternelle dont le salut de leurs états dépend et auxquelles ils doivent sacrifier les sentimens les plus louables de la compassion naturelle. Telle fut l'une des maximes de S. Louis dans le gouvernement de son royaume. Le pieux monarque avait coutume de lire le psaume tout entier le vendredi-saint. Comme il était occupé à cette lecture, les parents et les amis d'un criminel détenu aux prisons du Châtelet, vinrent le trouver avec le fils et les frères du roi pour lui demander grâce. S. Louis les voyant, met le doigt sur l'endroit du livre, où il en était, et les écoute. « Sire, lui dit celui qui était chargé de porter la parole, c'est aujourd'hui un jour de grâce, jour auquel notre seigneur nous rachète, auquel il pardonne sur la croix au voleur et au meurtrier pour ceux qui le crucifiaient. Et vous, sire, vous nous voyez à genoux devant vous pour vous supplier humblement d'ôter l'exemple de notre digne modèle, et d'avoir pitié de ce pauvre gentilhomme qui est dans les prisons de votre Cha-

teau ». Le roi les ayant ouïs avec un air de bonté, leva le doigt de dessus le verset où il s'était arrêté. C'était celui-ci : *beati qui custodiunt judicium, et faciunt justitiam in omni tempore*. Heureux ceux qui gardent les règles de la justice, et qui font en tout temps ce qui est juste (Isaï. 105 v. 5). Avant ensuite un peu délibéré il appela ses gens, et leur dit de faire venir le prévôt de Paris et continua sa lecture. Le prévôt étant promptement arrivé, le roi le somma de lui dire sans déguisement le cas du prisonnier, s'il en était instruit. L'officier alors lui dévoila des faits énormes dont il était informé. Sur ce à saint Louis, sans égard pour la solennité du jour, lui ordonna de conduire sur-le-champ le coupable au gibet pour y être pendu. (*Regidit de multis chron. m. 11, Flandris. Bibl. reg. n° 6271.*)

Depuis son retour de la Terre-Sainte Louis méditait une nouvelle expédition contre les infidèles. Il s'ouvrit de ce dessein, l'an 1267, dans un parlement qu'il assembla à Paris dans les fêtes de la Pentecôte, et où il reçut la croix des mains du pape. Chacun s'empressa de s'enrôler sous ses étendards; mais le départ fut encore retardé de trois ans, pendant lesquels le roi fit ses préparatifs et prit des mesures pour assurer pendant son absence la tranquillité de l'état. L'an 1269 (N. S.), au mois de mars, il publia sa Pragmatique Sanction, ordonnance célèbre par laquelle il rend aux églises cathédrales et aux abbayes la liberté d'élire leurs prélats, réprime les entreprises du clergé sur l'autorité séculière, et restreint aux monastères certaines impositions que la cour de Rome pouvait mettre sur les églises de France. M. Velly nous paraît avoir dissipé les doutes qu'on a élevés sur l'authenticité de cette pièce. L'an 1270 (N. S.), au mois de février, Louis fit son testament qui contient un nombre prodigieux de legs pieux. Il nomme ensuite régent du royaume, Mathieu de Vendôme, abbé de S. Denis, et Simon, sire de Neale, à l'exclusion tacite de la reine, quoiqu'elle ne dût pas être de la nouvelle croisade. Ce fut vers le même temps que parut son corps de législation, connu sous le titre d'*établissements*. Bien que très-précis à fixer la jurisprudence universelle du royaume, ces établissemens ne furent point publiés comme des lois générales, mais seulement comme un code complet destiné à servir de règle dans les domaines de la couronne. La sagesse, l'équité et l'ordre qui les distinguent, les firent recevoir favorablement, non pas tout d'un coup, mais peu à peu dans tout le royaume. On pourrait néanmoins être surpris du cinquantième article, où il est dit que si le roi révoit le jugement de sa cour, c'est-à-dire refusait de faire juger un différend entre quelques-uns de ses vassaux, la partie qui se croirait lésée par ce refus, aurait la faculté de poursuivre son droit par les armes, et même de contraindre ses arrière-vassaux de se joindre à lui contre le roi. Mais cet abus tenait à la constitution de la monarchie française, qui, depuis Hugues Capet, ainsi qu'on l'a dit, se gouvernait comme un grand fief. D'autres articles annoncent une sévérité outrée, tels que celui qui décerne la peine du feu contre les femmes qui tiendraient aciemment compagnie aux homériques et aux larrons; et celui encore qui condamnait à la potence quiconque force sa prison, fût-il innocent du délit pour lequel il y a été mis. Mais une législation parfaite pouvait-elle tout d'un coup mettre au sein de la barbarie? Louis enfin, après avoir été faire sa prière à S. Denis, se mit en route le premier mars 1270, passa par Melun, Sens, Auxerre, Verzel, célébra la Pentecôte à S. Gilles, arriva à Aigues-Mortes au plus tard le 24 juin, s'embarqua au port de cette ville le premier juillet avec ses tris fils et 60 mille hommes de troupes, relâcha en l'île de Sardaigne, de la cinquième ville de France, et aborde, le 17 du même mois, au port de Tunis, dont il forme aussitôt le siège. Huit jours après il emporta le château; mais la maladie s'étant mise dans son camp, il en est attaqué lui-même, et meurt, aussi misérablement qu'il avait vécu le 25 août, à l'âge de 55 ans, après en avoir régné près de 44. Ses ossements, rapportés en France, furent transférés de Paris

en pompe, sur les épaules de son fils aîné, à S. Denis, le 22 mai 1271. S. Louis a réuni toutes les vertus d'un grand saint et les qualités d'un grand roi. C'est le plus parfait modèle que l'histoire fournisse aux princes qui veulent régner selon Dieu et pour le bonheur de leurs sujets. Le pape Bouclaire VIII le mit au rang des saints par sa bulle du 11 août 1297. Pour juger combien la population en France augmenta sous son règne, il suffit de lire et de peser ces paroles de Joinville dans sa Vie : « Finablement, dit-il, le royaume se multiplia tellement par la bonne ordonnance qu'on y voyoit régner, que le domaine, censive, rente et revenu du roi, croissoient tous les ans de moitié ». MARGUERITE sa femme lui avait donné onze enfants : Louis, mort au mois de janvier 1260 (N. S.), à l'âge de 16 ans, et inhumé à l'abbaye de Royaumont (Nangis dit que le corps ayant été déposé d'abord à S. Denis, le roi d'Angleterre, qui s'y trouva pour lors, l'accompagna de là jusqu'au lieu de la sépulture, et le porta même quelque temps sur ses épaules pendant la route avec les autres barons) Philippe qui suit ; Jean, décédé le 10 de mars 1268 ; Jean Tristan, comte de Nevers, mort devant Tonis le 5 août 1270 ; Pierre, comte d'Alençon, mort à Salerne en 1284 ; Robert, comte de Clermont, marié à Béatrix, héritière d'Agnès de Bourbon, et mort en février 1317 (c'est la tige de la maison régnante de France) ; Isabelle, mariée à Thibaut le jeune, roi de Navarre ; Blanche, morte en bas âge l'an 1243 ; une autre Blanche, née en Palestine, femme de Ferdinand de la Cerda, fils d'Alphonse X, roi de Castille ; Marguerite, femme de Jean I, duc de Brabant ; et Agnès, mariée à Robert II, duc de Bourgogne. Leur mère finit ses jours le 26 décembre 1295, aux Cordeliers du faubourg S. Marcel, qu'elle avait fondée, et fut inhumée à S. Denis. Cette princesse, qui ne manquait pas d'ambition, avait pris du vivant du roi, son mari, et long-temps même avant qu'il mourût, des mesures assez singulières pour assurer la régence du royaume après le décès de son monarque. Elle avait engagé Philippe, l'aîné de ses fils, à lui promettre avec serment, 1<sup>o</sup> de demeurer sous sa tutelle jusqu'à l'âge de 30 ans, 2<sup>o</sup> de ne prendre aucun conseiller sans la volonté de sa mère, 3<sup>o</sup> de lui révéler tous les desseins qui se formeraient contre elle, 4<sup>o</sup> de ne faire aucun traité avec Charles, son oncle, 5<sup>o</sup> de ne découvrir à personne le serment qu'il avait fait. Ces mesures furent inutiles. Philippe se fit relever de son engagement par Urbain IV en 1263. (L'acte que Marguerite fit signer à son fils se trouve, dit le P. Griffet, au trésor des chartes.)

S. Louis commença l'année à Pâques dans ses diplômes. Guérin, chancelier de France, étant mort l'an 1227, ce monarque laissa vaquer cette dignité tout le reste de son règne. C'est à S. Louis que remonte l'institution des notaires royaux ; il en créa soixante en titre d'office, l'an 1270. On lui rapporte aussi l'érection des charges de maîtres des requêtes. Ils ne furent d'abord que trois ; ils furent portés dans la suite à quatre-vingts. Par une de ses ordonnances, datée de S. Gilles en juillet 1251, on voit que l'usage était alors dans Languedoc d'assembler les trois états du pays, lorsqu'il s'agissait des intérêts du peuple. Du temps de S. Louis, le nombre des pairs de France était bien déterminé au nombre de douze. Voici l'ordre dans lequel Mathieu Paris (*ad. an.* 1257, p. 634), les nomme : 1<sup>o</sup> l'archevêque de Reims, dit-il, qui a sacre le roi d'un crême céleste, ce qui l'élève au dessus des autres rois, est le premier des pairs et le plus digne. Après lui vient l'évêque de Noyon qui est comte palatin, l'évêque de Beauvais qui est comte palatin, l'évêque de Châlons, l'évêque de Laon qui est comte palatin, le duc de Bourgogne, le comte de Flandre, le comte de Champagne et le comte de Toulouse. Avait saint Louis, la monnaie du roi n'avait cours que dans ses domaines, et dans ceux de ses vassaux qui voulaient bien l'admettre. Il est le premier qui ait donné atteinte aux droits des vassaux seigneurs à cet égard, en ordonnant que ses monnaies eussent cours dans tout le royaume ; et pour assurer l'exécution de cette ordonnance, il se fit attribuer, dans un parlement de 1265, la connaissance exclusive des contraventions qui y seraient faites, et les amendes ; mais avec la précaution d'engager les barons à lui promettre qu'il n'éprouverait là-dessus aucune opposition de leur part (Brusel, p. 203.) Il est aussi le premier de nos rois qui ait eu un principal officier de marine avec le titre d'amiral, emprunté des Arabes. L'opinion commune attribue la fondation du célèbre collège de Sorbonne à Robert de Sorbonne, ainsi surnommé du lieu de sa naissance au diocèse de Sens. Mais S. Louis y contribua beaucoup plus que lui. Ce fut ce monarque qui donna les maisons et l'emplacement qui servirent à cette fondation. C'est à S. Louis aussi que se rapporte celle de l'hôpital des quinze-vingts, qui fut commencé l'an 1260. On l'auteur des *Portraits des Rois de France*, a-t-il trouvé les deux édités de S. Louis, qu'il cite T. II, p. 149 ? « Louis, dit-il, ... se fit un édit dans une assemblée générale, par lequel il leur était défendu (aux seigneurs français) d'épouser des filles étrangères sans la permission du souverain ». ... « par un autre édit, ajoute-t-il, il fut statué que ceux qui avaient des fiefs en France et en Angleterre, choisissent auquel des deux rois ils voulaient rendre hommage, et qu'ils ne pourraient plus les conserver en même temps ? Les édités eussent-ils bien à désirer du temps de S. Louis ; mais nous ne connaissons aucune assemblée où ils aient été rendus, aucun écrivain du temps qui en ait parlé.

S. Louis est le premier qui fit frapper des agnels. Ils étaient d'or fin et avaient cours pour 12 sous bréviens ; leur taille était de 59<sup>l</sup>, au marc ; (le Blanc, *ibid.*) par conséquent le marc d'or fin devait être, du temps de ce prince, à 561. 19 sous 7 deniers, et l'aguel vaudrait aujourd'hui 141. 0 sous 1 d. 77. Le marc d'argent fin valait 51 sous 7 d., et le marc d'argent monnayé 58 sous, son titre étant à 11 deniers 12 grains (*ibid.*). Ainsi les 400 mille livres qu'on donna pour la rançon de ce prince font 157931 marcs 2 gros 15 grains, à raison de 51 l. 4 sous 7 deniers  $\frac{7}{8}$ , et équivalent à 7,066,551 l. 8 sous 4 deniers de notre monnaie actuelle.

#### PHILIPPE III, DIT LE HARDI.

1270. PHILIPPE III, surnommé LE HARDI, et aussi CŒUR DE LION, (Coru. Zandriet.) fils aîné de S. Louis, né au mois de mai 1245, fut proclamé roi dans le camp devant Tunis, le 25 août 1270, aussitôt après la mort de son père, et le 27 du même mois, il reçut les hommages des princes et des seigneurs de l'armée. L'un de ses premiers actes fut d'envoyer, au mois de septembre, des lettres à Mathieu de Vendôme, abbé de S. Denis, et à Simon de Neule, chanceliers du royaume par le roi saint Louis, pour les confirmer dans cet emploi. Au mois d'octobre suivant, il rend une ordonnance en forme de testament, par laquelle il statue qu'en cas qu'il vienne à mourir avant que l'un de ses fils ait achevé sa quatorzième année, Pierre d'Alençon, frère de sa majesté, aura la régence jusqu'à ce que ce prince ait atteint l'âge de quatorze ans accomplis. (Pomtierne, *Hist. des archevêques de Rouen*, p. 481.) Philippe, quoique malade, continuait cependant le siège de Tunis, avec Charles, roi de Sicile, son oncle, arrivé au moment de la mort de S. Louis. Mais après avoir tenu trois mois devant cette place, et remporté une victoire sur les infidèles, il condat une trêve de dix ans avec le roi de Tunis, se rembarqua le 28 novembre, et aborde, le 30 du même mois, non sans peine, en Sicile, ayant essuyé, dans la traversée, une horrible tempête, qui submergera une partie de ses vaisseaux, avec perte de quatre à cinq mille personnes, et de tout l'argent qu'il avait tiré des Sarrasins, pour la trêve qu'il leur avait accordée. (*Musée. Ann.*) L'année suivante, il arrive à Paris le 31 mai, porte le corps de son père, le lendemain, à S. Denis, se rend ensuite à Reims, où il est

sacré le 15 août, selon Nangis, le 31, suivant Corn. Zandriet, par l'évêque de Soissons, le siège de Reims étant vacant, par Alfonso, comte de Toulouse, et Jeanne, sa femme, étant morts sans enfants, au mois d'août 1271, le roi Philippe, neveu d'Alfonse, se porte pour hériter de ce comté, de ses dépendances et de tout ce qu'Alfonse tenait de la couronne de France. Ses commissaires, en conséquence, prirent possession, en son nom, de cette riche succession, et reçurent le serment de fidélité des principales villes dont elle était composée. Mais dans cet acte, elles eurent soin d'insérer la réserve de leurs libertés ou privilèges, comme firent aussi les nobles de la province. L'Agénois ayant été compris dans cette prise de possession, Henri III, roi d'Angleterre, écrivit à Philippe pour lui demander la restitution de ce pays conformément au traité de paix qu'il avait conclu avec le sen roi. Philippe ne se pressa pas de satisfaire sur ce point le roi d'Angleterre, et ce ne fut qu'aux instances d'Edouard, fils et successeur de Henri, qu'il se dessina de l'Agénois par le traité de paix qu'ils conclurent ensemble, le 25 mai 1279, dans la ville d'Amiens. Philippe, étant parti de Paris au commencement de février 1272, arriva à Toulouse, le 25 mai, suivi d'une armée nombreuse, qu'il emmena pour châtier la révolte de Roger-Bernard, comte de Foix. Etant entré sur les terres de ce rebelle, il le réduisit à veur se remettre entre ses mains, et l'emmena lié et garotté à Carcassonne, où il le fit enfermer dans une des tours de la cité. (P. Bernard III, comte de Foix.)

Dans la succession d'Alfonse, le pape Grégoire X réclamait le comté Venaissin, que Raïmond VII, comte de Toulouse, avait cédé, l'an 1229, à l'église de Rome pour obtenir son abolition, et qu'elle lui avait restitué quelques années après pour éviter le reproche de cupidité. Philippe, l'an 1274, après avoir tenu le parlement de la Chancellerie, se rendit à Lyon auprès du pontife, et le mit en possession, avant la fin d'avril, de cette belle portion du patrimoine des comtes de Toulouse, dont l'église romaine a toujours joui depuis sans contradiction (1). Le roi se réserva seulement la moitié de la ville d'Avignon, que son successeur échangea 16 ans après avec Charles II, comte de Provence et roi de Sicile (Vassière).

L'an 1275, ordonnance de Philippe, rendue au parlement de Noël, portant défenses aux officiers de justice d'inquiéter les églises, touchant les acquisitions qu'elles avaient jusqu'alors faites dans les terres de ceux des barons qui, par la longue patience des rois, *per longam patientiam*, sont dans la possession, tant de leur chef que de celui de leurs prédécesseurs, d'annoncer publiquement et ouvertement des biens fondés aux églises, et de leur accorder qu'elles puissent garder leurs acquêts, sans avoir demandé le consentement du roi, et sans que le roi ou ses prédécesseurs aient réclamé contre les acquisitions ainsi faites dans les terres desdits barons ou de leurs prédécesseurs (Brusset, p. 660.) C'est que, dans la règle ordinaire, les seigneurs ne pouvaient démembrer ni diminuer leurs fiefs, sans la permission du suzerain.

L'an 1276, le roi perd Louis son fils aîné. Pierre de la Brosse, qui de barbier de S. Louis était devenu grand chambellan de France, accuse la reine Marie, belle-mère de ce jeune prince, de l'avoir empoisonné. Une bégaine de Rivel, consultée là-dessus déclare la reine innocente, et une lettre interceptée dont on n'a jamais tu le contenu, complète la justification de la reine et la ruine de la Brosse, dans l'esprit du roi. Il est mis en prison, et pendu peu de jours après à la vue et à la grande satisfaction de ceux dont le grand crédit de ce favori avait irrité la jalousie. Le monarque dans la suite témoigna, dit-on, un vif regret de cette exécution.

L'an 1284, autre ordonnance de Philippe, datée de la veille de S. Simon et S. Jude, qui fait encore loi de nos jours. Elle porte que les avocats des justices royales jureront tous les ans qu'ils ne soutiendront que des causes justes, qu'ils les défendront avec autant de zèle que de fidélité, et qu'ils les abandonneront, dès qu'ils verront qu'elles sont fondées sur l'ébriété et la méchanceté. Heureux les peuples si l'esprit de cette ordonnance était aussi bien observé que la lettre ! L'an 1285, Philippe se met en marche, au mois de mars, pour aller faire la guerre à Pierre III, roi d'Aragon, dont le pape avait donné les états, après l'avoir excommunié, à Charles deuxième fils de Philippe. Pierre s'était attiré les foudres de Rome pour avoir usurpé le royaume de Sicile sur Charles I, après le cruel massacre des Français, nommé les *vêpres Siciliennes*, dont on le croyait l'un des auteurs (P. Charles I, roi de Sicile). Philippe entre dans Perpignan, qu'il trouve abandonné, prend d'assaut et ruine de fond en comble la ville d'Elne, le 25 mai, passe ensuite les Pyrénées par le col Mañica, assiège Gironne, qu'il force à se rendre, après une résistance de sept mois, repasse les Pyrénées avec de grandes difficultés, revient malade à Perpignan, et y meurt, le cinq octobre 1285, à l'âge de quarante ans, après un règne de quinze ans un mois et onze jours. Ses ossements furent portés à Saint-Denis. Ce prince, à qui sa simplicité et son peu de défiance méritent dans les entrecités qu'il fit au dehors, se fit aimer et respecter de ses sujets par sa bonté, sa libéralité, et son amour pour la justice et la religion. Sans prendre le ton ni l'air impérieux, il se maintint dans la jouissance de tous les droits qui sous ses prédécesseurs étaient devenus des prérogatives de la couronne, et il se les confirmait tous les jours par l'usage. A l'exercice du droit de ressort sur les justices des plus grands vassaux, il avait seul celui d'établir de nouveaux marcs chés dans les bourgs et des communes dans les villes; il réglait à sa seule autorité ce qui concernait les ponts, les chaussées, et à tout ce qui intéressait le public, en un mot il avait la police générale du royaume. (Coudillac.) Par sa piété il se montra digne fils de saint Louis. Il était d'une fragilité si grande, et si fidèle observateur des jeûnes prescrits par l'église, qu'en cela, dit Guillaume de Nangis, il ressemblait plutôt à un moine, qu'à un chevalier et à un monarque. Il avait épousé le 28 mai 1262, à Clermont, en Auvergne, Isabelle, fille de Jacques I, roi d'Aragon, morte d'une chute de cheval à Cosence, en Calabre, au retour d'Afrique, le 28 janvier 1271, à l'âge de vingt-quatre ans, après lui avoir donné Louis, décédé l'an 1276, Philippin le Bel, qui suit, Charles de Valois, qui forma la première branche collatérale de nos rois; et Robert, mort en bas âge. A Marie, fille de Henri III, duc de Brabant. Cette princesse, qu'il épousa au mois d'août 1274, le fit père de Louis, comte d'Evreux, souché des comtes d'Evreux, rois de Navarre; de Marguerite, femme d'Edouard I, roi d'Angleterre; et de Blanche, mariée à Rodolphe, duc d'Autriche, fils de l'empereur Albert. La reine Marie décéda le 14 janvier 1301 (V. S.) à Muret, près de Meulens, et fut enterrée aux cordeliers de Paris.

On place sous ce règne les premières lettres d'abolissement. Elles furent accordées en 1272 à Raoul, argentier du roi, originaire de Crépi. Mais il faut observer qu'anparavant, et dès l'établissement de la monarchie, deux choses conféraient de droit le noblesse au roturier: l'acquisition d'un fief, parce qu'il engageait au service militaire, et le mariage avec une gentille-femme (1). Ce n'est qu'en 1579 que la possession d'un fief a cessé d'être un titre de noblesse, et cela en vertu de l'ordonnance de Blois (M. de Mahli.).

(1) Avignon et le comtat Venaissin ont été réunis à la France le 14 septembre 1791. (Note de l'éditeur.)

(1) Cette manière d'acquiescer le noblesse par les femmes n'était en usage qu'en Champagne et en Brice, et ce privilège n'appartenait qu'aux enfants du comte et à leurs descendants. Mais dans les autres provinces, les enfants d'un noble noble et d'un père plébéien étaient roturiers. (Note de l'éditeur.)

• Le nom de chancellerie, dit Miraumont, (*Traité de la Chancellerie*, fol. 10 et 57.) a été quelque temps hors d'usage en France, et presque comme supprimé et aboli, savoir du temps des rois Philippe Auguste, Louis VIII, Louis IX, et Philippe le Hardi, comme il appert par les titres et lettres-patentes ex-pédies de leur temps, en fin desquelles se trouvent ces mots : *Data vacante cancellaria*, nous toutefois qu'il n'y eût alors d'officiers qui fissent la charge de chancelier, mais ils n'étaient pas aussi qualifiés, ainsi porteurs du grand scel du roi seulement. Le premier exemple que nous ayons de trois fleurs de lys seules dans l'écu de France, est tiré du contre-scel que Philippe le Hardi laissa aux régents du royaume, en partant, l'an 1285, pour la guerre d'Aragon.

Le marc d'argent valait, sous ce règne, deux livres seise sous.

#### PHILIPPE IV, dit LE BEL.

1285. PHILIPPE IV, surnommé LE BEL, né l'an 1268, de Philippe la Hardi, et d'Isabelle d'Aragon, à Fontainebleau, roi de Navarre du chef de sa femme, fut proclamé roi de France le 6 octobre 1285, à Perpignan. Il ramena l'armée en France, et se fit sacrer, le 6 janvier 1286, (N. S.) avec la reine son épouse, à Reims. De retour à Paris, il fut harangué, au nom de l'université, par Gilles Colonne, appelé vulgairement Gilles Romain, qui avait été son précepteur. Le même année, dans la semaine de la Pentecôte, Philippe reçoit à Paris l'hommage qu'Edouard I, roi d'Angleterre, lui rendit en personne des domaines qu'il possédait en France, par lequel ce dernier renonça au Quercy, moyennant une rente de 5000 livres tournois, que Philippe s'engagea à lui payer (Rymer). Une rixe qui s'éleva, l'an 1299, à Bayonne, entre deux metelots, l'un anglais, l'autre normand, et où le second perdit la vie, rompit la bonne intelligence qui régnait entre les deux souverains et devint une querelle de nation à nation. Les Normands, pour venger leur compatriote, coururent les mers, attaquant, insultant les vaisseaux anglais. On leur rendit la pareille avec nuire. Les Anglais, enhardis par l'avantage qu'ils avaient eu sur leurs ennemis dans un combat, surprirent la Rochelle qu'ils pillèrent, et rentrèrent dans leurs ports chargés d'un butin considérable. L'an 1295, Philippe, après avoir inutilement demandé justice de ces hostilités à Edouard, le fait citer à la cour des pairs, pour y répondre à l'accusation de félonie par lui commise contre le roi, son seigneur. La citation, qui lui assignait pour terme le vingtième jour après Noël, fut faite, suivant le président Hénaut, par deux évêques. Le P. Daniel, suivi par l'abbé Velly, dit qu'elle fut publiée par le seigneur d'Arablai, sénéchal de Périgord, et affichée, par son ordre et en sa présence, aux portes de Libourne qui était de la domination anglaise. Edouard, alors occupé à la guerre d'Ecosse, envoya le comte Edmond, son frère, pour faire ses excuses au roi de France. On amusa à la cour de celui-ci, le prince anglais par des propositions de mariage de la sœur de Philippe le Bel avec Edouard; et cependant on fait partir le comte de Neale pour se saisir de tous les domaines des Anglais en deçà de la mer. Cette commission s'exécuta sans peine, les Anglais ayant dit-on, livré de eux-mêmes les places. Dans le parlement tenu après Pâques, nouvelle citation faite à Edouard, le mercredi après le mois de Pâques (5 mai), et nouveau définit. Il est déclaré contumace et déchu de toutes les terres qu'il avait en France. Edouard, irrité d'un pareil jugement, déclare la guerre à Philippe. Il engage en même temps, à force d'argent, l'empereur Adolphe à lui faire une pareille déclaration. Philippe reçoit de ce dernier une lettre datée de Nuremberg le deux des calendes de septembre, (3) août, par laquelle il lui redemande l'ancien royaume d'Arles, et surtout le comté de Bourgogne, avec menace de poursuivre ses prétentions par la voie des armes, en cas de refus. Surpris de ce défi, le roi de France mande à l'empereur qu'il lui eût été des

ambassadeurs, pour savoir s'il est vraiment de lui, l'emprunt d'ailleurs que, dans le cas où il viendrait l'attaquer, il le trouvera toujours prêt à se défendre. On conserva au trésor des chartes en original la lettre d'Adolphe, et un double de celle de Philippe le Bel, avec le sceau royal. (*Mss. de Fontaineau*, vol. 50.) C'est donc une erreur dans Mézerai, le P. Daniel, et l'abbé Velly, d'avoir avancé que Philippe, choqué des expressions hautes de la lettre d'Adolphe, lui envoya pour tout réponse, dans une feuille de papier blanc cachetée, ces quatre mots : *cela est trop allemand*. Ils se trompent également lorsqu'ils disent que ce défi fut sans effet. Il est certain qu'il y eut des hostilités réciproques en Franche-Comté, où les efforts du l'empereur échouèrent. Edouard cependant envoyait un corps de troupes en Guienne, sous les ordres de son neveu, Jean de Bretagne, comte de Richemont, accompagné de Jean de S. Jean, et d'autres officiers expérimentés. La descente des Anglais se fit à l'embouchure de la Gironde vers le fin de décembre 1294. Après s'être rendus maîtres de Blaye, de Bourg, de Rions, et de la Réole, ils s'emparèrent de Bayonne le premier janvier 1295, puis de Sordes, et ensuite, le sept avril, de S. Sever-Cap. Mais la plupart de ces places sont repues la même année, par Charles de Valois, frère du roi. L'an 1296, Robert, comte d'Artois, envoyé par Philippe à la place de Charles de Valois, défait les Anglais, qui, depuis ce temps, n'osèrent tenir la campagne en ce pays-là. L'année suivante, Philippe porte la guerre en Flandre, pour punir le comte Gui de son alliance avec l'Angleterre. Le comte d'Artois, qui avait quitté la Gascogne, bat les Flamands à Furnes le 15 août. Les villes de Flandre se rendent en foule aux Français. Philippe accorde une trêve de deux ans à Edouard et au comte de Flandre. Ce monarque, pour reconnaître les services qu'il avait reçus des peuples des sénéchaussées de Toulouse et d'Albigois, et la fidélité constante qu'ils lui avaient marquée, leur accorde divers privilèges, par une ordonnance datée du mois d'avril 1298. Il abolit, entre autres choses, dans le pays, toute servitude de corps ou de censales, qu'il changea en un cens annuel de 12 deniers tournois par chaque *seigneurie* de terre; il accorda en un mot à tous ses sujets immédiats, qui habitaient dans ces sénéchaussées, une pleine liberté; et telle est, suivant D. Vaissette, l'époque de l'abolition de la servitude dans cette partie du Languedoc (T. IV, p. 98).

Le terme de la trêve étant expiré, la guerre recommença, l'an 1299, avec la Flandre. Le comte Gui, poussé à bout, vient se remettre, eu mois de juin de l'an 1300, par le conseil du comte de Valois, à la discrétion du roi, qui le retient prisonnier avec ses deux fils, et se rend maître de la Flandre, qu'il réunit à la couronne, déclarant que le comte Gui avait mérité par sa félonie la confiscation de son domaine. La prudence demandait sans doute qu'on ménageât de nouveaux sujets et qu'on leur fit goûter par de bons traitements le joug auquel ils étaient forcément assujettis. Le contraire arriva. Les Flamands, irrités de la conduite tyrannique de Jacques de Châtillon, comte de S. Pol, leur gouverneur, se révoltèrent, l'an 1302, et ayant pris les armes, ils remportèrent, à Courtrai, le 11 juillet, une victoire éclatante, où le comte d'Artois perit avec plus de 20000 hommes. De ce nombre furent, le comte de la chancellerie, les deux maréchaux de France, le comte de Dreux, seigneur du sang, les comtes d'Eu, d'Anjou, d'Angoulême, de Dammarin, et plus de 4000 chevaliers, dont les vainqueurs emportèrent les dépouilles sanglantes dans l'église de Courtrai. (Poy. Gui du Dauphine, comte de Flandre.) A la nouvelle de cette défaite, Philippe assemble le ban et l'arrière-ban, impose le cinquième sur tous les revenus de ses sujets, et augmente le prix des monnaies. Le roi d'Angleterre soutenait toujours les Flamands. L'an 1305, par traité du 20 mai, avec la France, ils les abandonnent et s'accrochent avec Philippe, qui rend la Guienne. Nous ne parlons pas ici du fameux défilé de Philippe le Bel avec la pape Boniface VIII. On peut en voir les principales circonstances dans la chronologie des comètes,

et à l'artifice de ce pape. Il nous suffira d'observer ici que l'assemblée nationale, qui se tint, à ce sujet, à Paris le 10 avril 1502, (N. S.) fut la première, sous la troisième race, où les députés du tiers-état furent admis. Les précédentes n'étaient composées que des prélats et des barons. On a depuis nommé ces assemblées des trois ordres, les *états généraux*. L'année suivante, ordonnance fameuse, pour la réformation des abus qui régnaient alors dans l'administration de l'état. Elle est datée du *lundi d'après la mi-Carême*, 18 mars de l'an 1502. (N. S.). Par le soixante-deuxième article, le roi dit qu'il se propose d'ordonner qu'on tienne deux fois l'an, pour durer chaque fois l'espace de deux mois, le parlement à Paris, l'écliquier à Rouen, et les parlements à Troyes. Mais ce projet ne s'exécuta, suivant Pasquier, que l'an 1504, ou 1505; et depuis ce terme, le parlement devint sédentaire à Paris. Le roi chaque fois nommait ceux qui devaient le composer. Outre les pairs qui seuls y entraient de plein droit, deux sortes de personnes y étaient appelées, les gentilshommes et les gens de loi qu'on choisissait parmi les élores et les bourgeois qui s'adonnaient à la jurisprudence. Lorsque le duel judiciaire, suivant la remarque d'un habile homme, était reçu dans les tribunaux, le plus ignorant magistrat était un juge compétent, puisqu'il suffisait de donner gain de cause au champion qui était vainqueur. Mais depuis que saint Louis eut pros crit cette manière absurde de rendre la justice, alors on fut obligé de consulter les lois, de s'instruire des coutumes, d'examiner les titres pour décider les affaires contentieuses en connaissance de cause; genre de travail dont étaient incapables les seigneurs, ignorants pour la plupart jusqu'à savoir à peine signer leur nom. Pour les diriger dans leurs fonctions, il fallut donc leur associer des légistes chargés de leur faire rapport des affaires sur lesquelles ils devaient prononcer. On les nomma *conseillers-rapporteurs*, et les nobles eurent le titre de *conseillers-juges*. Mais bientôt ceux-ci se retirèrent, dégoûtés d'une profession également pénible et sérieuse, pour se livrer aux exercices militaires et aux plaisirs. Il y eut alors deux sortes de noblesse, celle d'épée et celle de robe.

L'an 1503, Philippe, étant parti de Paris pour la Flandre, le premier juillet, se met à la tête de son armée, et gagne sur les Flamands, le 18 août, la bataille de Mons-en-Puelle, après y avoir couru les plus grands risques. Les vaincus osant offrir au roi, en l'alternative d'une nouvelle bataille, ou d'un pair honnorable, le roi préféra la paix, dont les articles furent réglés l'année suivante. Philippe, de retour à Paris, entre dans l'église cathédrale avec les mêmes armes, et monté sur le même cheval qu'il avait à la bataille, et les offre à la vierge. C'est ce que représente la statue équestre qu'on voit dans la nef de cette église, courée en des piliers à droite. L'an 1506, l'altération des monnaies, autorisée par un édit du roi, cause à Paris une sédition violente, qu'il appaise en dissimulant, et dont il se venge ensuite en faisant pendre vingt-huit de ceux qui l'avaient excitée. Pour donner un cours exclusif à ses monnaies, Philippe, l'an 1507, rend une ordonnance, qui suspend l'exercice du droit qu'avaient les hauts seigneurs d'en faire battre. Se voyant ainsi gênés, ils consentirent l'un après l'autre à lui vendre une prérogative dont ils ne pouvaient plus faire usage.

Philippe, la même année, fait commencer les procédures contre l'ordre des Templiers, accusés des crimes les plus énormes et les plus difficiles à croire. Elles aboutirent à l'extinction de l'ordre, et au supplice du grand-maître et des principaux chevaliers du Temple. (Voyez Jacques de Molay, les conciles de Paris et de Sens, tenus en 1310, et le concile général de Vienne, célébré en 1311 et 1312.)

L'archevêque de Lyon, Pierre de Savoie, depuis qu'il était sur son siège, refusait de reconnaître le roi de France pour son souverain. L'an 1510, Philippe envoie Louis, son fils aîné, roi de Navarre, contre ce prélat rebelle qui avait fait ses préparatifs pour soutenir un siège. Mais l'armée française parut à peine aux portes de Lyon, que l'archevêque, reconnaissant la témérité de

sa conduite, vint se remettre entre les mains du comte de Savoie, son parent, qui s'était joint au roi de Navarre. Pour faire sa paix avec le roi de France, il fut amené, le 21 juillet, comme prisonnier, à Paris, où il obtint grâce, à la recommandation de deux cardinaux envoyés par le pape. Le roi de Navarre établit un gouverneur dans Lyon pour le roi de France, après avoir reçu des Lyonnais le serment de fidélité. (Voyez les comtes de Lyonnais et de Forés)

L'an 1512, les tergiversations qu'emploie Robert, comte de Flandre, pour eluder la demande que le roi lui avait faite de la démolition des places fortes de son comté, déterminent le monarque à l'y contraindre par la voie des armes. Enguerrand de Marigni, à l'occasion de cette guerre, lève de grandes sommes d'argent. On slicre, par le conseil de deux florentins, les monnaies au point qu'elles n'ont plus que le septième de leur valeur intrinsèque, et on les fait prendre sur le pied où elles étaient sous saint Louis; ce qui excita dans Paris une nouvelle sédition, qu'il fut difficile d'apaiser. Le peuple, que ruinait cette variation continuelle des monnaies, appelait basement le roi *faux monnayeur*. S'il ne l'était pas, sa conduite en produisant un grand nombre, qui, trouvant un gain considérable à contrefaire ces monnaies faibles, remplirent la France de mauvaises espèces et en enlèvement les bonnes. Philippe eut recours au pape pour les réprimer par la voie de l'excommunication. Mais pouvait-il se flatter qu'on respecterait des censures qu'il méprisait lui-même? Il continua donc d'y avoir des faux monnayeurs, et tout eoncourut à la ruine du royaume.

Le roi part l'an 1515, au mois de septembre, à la tête d'une grande armée pour l'expédition de Flandre, accompagné de ses fils. Il fait peu de progrès dans ce pays, et la même année il accorde aux trêves d'un an aux Flamands, par le conseil de Marigni et la médiation du cardinal Josceraud. (Voyez Robert de Bethune, comte de Flandre) Philippe revient à Paris, et de là se rend à Fontainebleau. Il y mourut, le 29 novembre 1517, des suites d'une chute de cheval qu'il fit en chassant un sanglier, suivant Villani, Ferroti de Viennce, et Guillaume Ventura, tous trois auteurs contemporains. Boeace et Meyer assurent la même chose. Philippe était alors dans sa quarante-sixième année, et avait régné vingt-neuf ans et cinquante-cinq jours. Son corps fut porté à Saint-Denis et son cœur à Poissi. Il avait épousé, le 16 août de l'an 1504, JEANNE, reine de Navarre, morte le 2 avril 1505, (N. S.) après lui avoir donné quatre fils et trois filles. Les fils sont Louis, qui suit; Philippe, dit le Long, comte de Poitiers; Charles, comte de la Marche; et Robert, mort au mois d'août 1508, et inhumé, suivant une ancienne chronique, à Poissi. Les filles sont Isabelle, mariée, à Edouard II, roi d'Angleterre; Marguerite, promise, l'an 1514, à Ferdinand, roi de Castille, ce qui n'eut pas d'effet; et Jeanne, morte jeune. Philippe le Bel, par son mariage, réunit dans sa main, le royaume de Navarre, avec les comtés du Champagne et de Bris. Ce prince était le plus bel homme de son temps, brave, généreux, magnifique, avide d'argent et nullement scrupuleux sur les moyens de s'en procurer, libéral en même temps jusqu'à la prodigalité, dur envers son peuple qu'il accablait de taxes et d'impôts, jaloux de son autorité qu'il chercha toujours à étendre, implacable dans sa haine, chérissant sa famille dans laquelle il semblait avoir concentré toute son affection, bon père, bon et fidèle époux, bon frère, aimant et cultivant les lettres, dont il avait reçu une bonne teinture sous la direction du célèbre Gilles de Rome, son précepteur, de l'ordre de Saint-Augustin, qu'il fit, par reconnaissance, archevêque de Bourges. C'est celui qu'on nomme dans l'école le *docteur très-froid*, titre que lui ont mérité ses traités de théologie, où il prouve que Jésus-Christ n'a pas donné de domaine temporel à son église, que le roi de France ne tient que de Dieu son autorité temporelle, et ne reconnaît de supérieur sur terre que dans le spirituel.

Philippe le Bel ne fut point heureux en bras, comme on le verra aux articles de ses trois fils. On se contentera de dire ici

que Philippe et Gautier d'Aonai, convaincus de commerce criminel avec Marguerite et Blanche, épouses des princes Louis et Charles, furent écorchés vifs en 1514.

Philippe le Bel est le dernier roi de France qui ait fait usage du monogramme dans ses diplômes. On voit encore dans quelques-uns de ceux-ci les noms des grands-officiers de la couronne. On a aussi des lettres de Philippe le Bel, où se trouve la formule : *Por la plénitude de la puissance royale*. C'est peut-être le premier de nos rois qui s'en soit servi. On est redevable à Philippe le Bel de la légende de nos monnaies, *SIT NOMEN DOMINI EXERCITURUM*. Il la fit mettre sur la monnaie qu'il fit frapper le 4 août 1289. Le marc d'argent était monté, en 1505, à huit livres dix sous; et en 1513, il était revenu par degrés à deux livres quatre sous sept deniers. Le commerce souffrit beaucoup de cette variation.

Ce n'est que sous Philippe le Bel que l'inaliénabilité du domaine royal commença à s'établir, encore n'était-ce que pour les choses qui étaient du domaine-lige.

Dans le cartulaire de ce prince (note 26), on voit des lettres du 10 juillet, par lesquelles il accorde au cardinal Pierre Colonne, tous les biens mal acquis de son royaume, par qui que ce soit, et de quelque manière qu'il les eussent possédés (*Sine proprio, sine possessorio, aut executorio, sine alio nomine*). Nous ne nous souvenons point d'avoir rien vu de semblable dans toute notre histoire.

Les grands seigneurs, en dérivant à nos rois, scellaient leurs lettres en or ou en argent. Philippe Auguste avait accordé à l'abbaye de la Saussaye tous les sceaux d'or de celles qui lui seraient adressées. Philippe le Bel y ajouta les sceaux d'argent des seigneurs. (*Foyez du Cange, Suppl. t. 2, col. 797*)

Ce prince permit le duel en matière criminelle; mais Louis l'avait défendu en toute matière. Ce fut sous son règne, dit-on, que la cavalerie commença à quitter le haubert et la cotte de mailles, composée de petits anneaux de fer, et la jaque d'armes, espèce de soubrveste, pour prendre l'armure complète de fer. Philippe le Bel est le premier de nos rois qui ait restreint les apages aux seuls hoirs mâles. Il étendit sur tout le royaume la juridiction de ses baillis, restreinte jusqu'alors aux domaines du roi. Il y avait, sous son règne, ou bailli à Paris; nous en avons la preuve dans des lettres de ce prince, adressées à cet officier, par lesquelles sa majesté lui déclare, qu'étant informé que plusieurs personnes, sous prétexte de pauvreté ou de retour de la guerre de Flandre, exercent quantité de vols, de pillages et de meurtres, elle lui ordonne de donner tous ses soins pour arrêter de tels désordres par la punition des coupables, et d'enjoindre aux juges et prévôts qui lui sont soumis, de tenir la main à l'exécution de cette ordonnance, sous peine de sévère punition. Ces lettres sont ainsi datées. *Actum Parisiis, die mercurii post festum omnium sanctorum, anno domini millesimo trecentesimo tertio*. (*Registres des Chartes cote 55, vol. 50. Recueil de Lemaire, p. 399* v<sup>o</sup>.)

M. Robertson (*Vie de Charles-Quint, Introd. p. 317, in-4<sup>o</sup>*) dit que ce prince fixa, par son ordonnance de juillet 1511, l'intérêt de l'argent à vingt pour cent. Cela est vrai; mais il faut observer que cette ordonnance existe en latin et en français. Le latin diffère du style du parlement, porte, *quintus quatuor libras, per centum libras*. Mais dans le texte français qui paraît être l'original, il y a cinquante sous pour cent livres; c'est-à-dire deux et demi pour cent, non pour l'année entière, mais pour les termes de foire en foire, qui étaient chacun de deux mois. Hors des foires la même ordonnance fixe l'intérêt à un denier la livre par semaine, quatre deniers par mois, et quatre sous pour l'année, ce qui revient à vingt pour cent par an. (*Ordonn. du Louvre, t. 1, p. 484.*)

Ce fut sous Philippe le Bel et ses enfants, que s'établit la chambre des comptes de Paris. Les nouvelles formes de procédures ayant allongé et multiplié les affaires au parlement, on en tira une chambre qui ne fut occupée qu'à faire rendre compte

des deniers royaux, tant pour la recette que pour la dépense de la maison du roi. Cette chambre fut d'abord regardée comme faisant partie du parlement; mais elle en fut tenue d'indépendance et érigée en encre séparée, dont les jugements, d'abord soumis à l'appel au parlement, se sont ensuite rendus en dernier ressort. (*Duquesne, l'origine des parlements.*)

D. Martenno (*Thes. Anec. t. 1, p. 1165*) a publié une ordonnance curieuse, de Philippe le Bel, donnée au mois de janvier 1291 (V. S.) pour régler l'état de sa maison. Le monarque y entre dans un grand détail de tous les officiers, et marque les appointements qui conviennent à chacun en particulier. On y voit qu'il avait dix conseillers d'état nommés alors *electi* du conseil. *Tous ceux nommés*, dit-il, *ne mangent point à court, et prendront chacun cinq sols de gages quand ils seront à court ou au parlement; ou leurs manteaux quand ils y seront aux fêtes*. Au reste manger en cour, ce n'était pas être grand-chambre, comme on peut le juger par l'article de la fruterie, où il est dit : *L'on servira à la table du roy et de ses frères, du fruit ainsi comme il a été accoutumé, et autres tables, des noix tant seulement, fors que au Carême, on les servira de noix, figues et raisins*. Le fruit était rare alors en France, parce qu'on ne s'y était pas encore appliqué à la culture des arbres.

Philippe le Bel est le premier roi de France qui ait eu des troupes étrangères à sa solde.

#### LOUIS X, DIT HUTIN, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

1514. LOUIS X, surnommé HUTIN, né le 4 octobre 1289 (1), succéda, le 29 novembre 1514, à Philippe le Bel, son père. Il était déjà roi de Navarre depuis l'an 1504, époque de la mort de Jeanne, sa mère, héritière de ce royaume, et s'était fait sacrer, l'an 1509, à Pamploune. Louis avait épousé, l'an 1505, MARGUERITE, fille de Robert II, duc de Bourgogne. La conduite de cette princesse ne fut rien moins que régulière. Ayant été convaincue, comme on l'a dit, d'un commerce criminel avec Philippe d'Anjou, elle fut renfermée, en 1514, au Château-Gaillard, et, au mois d'août de l'année suivante, étranglée avec une serviette. Louis XI, vers le même temps, la dignité de chancelier à Pierre de Latilli, évêque de Sens, accusé de divers crimes, dont il se purgea néanmoins au concile de Sens en 1518. Enguerrand de Marigny, administrateur des finances, fut aussi destitué de son emploi; mais on ne s'en tint pas là à son égard; Charles de Valois, oncle du roi, l'accusa de péculat, et le vint à bout de le faire condamner à être pendu. L'arrêt fut exécuté, suivant la *Miroir historial*, la veille du Saint-Sacrement, 21 juin 1515, aux fourches patibulaires de Montfaucon, qu'Enguerrand avait fait élever. Il est peu d'auteurs, anciens et modernes, qui ne justifient la mémoire de ce ministre. Le roi, qui n'avait acquis que par faiblesse sa condamnation, ne tarda pas d'en reconnaître l'injustice et de travailler à la réparer autant qu'il fut en son pouvoir. Charles, son oncle, imita cet exemple dans les derniers moments de sa vie. (*Voyez les comtes de Fois*) La même année 1515, Louis, par ses lettres du 17 mai, données à Vincennes, ordonne une enquête des privilèges des nobles et des communes, pour appaier le soulèvement qui avaient excité l'année précédente les impositions que Philippe le Bel avait mises sur les uns et sur les autres dans toute l'étendue de son royaume. Le 5 juillet suivant, pour remédier à l'épuisement des finances, Louis donne des lettres d'affranchissement à tous les serfs de ses domaines, moyennant une récompensation des évènements, dit-il, qui desdits serfs devaient poindre

(1) Selon un compte de l'abbaye de St. Denis en France, commencé en la Malédiction 1290, et finissant à pareil jour de l'année suivante. Il porte: *monie qui assitit monies p<sup>re</sup>mogenit regis XVI L B.*

*venir à nous et nos successeurs. Les seigneurs, avides d'argent, mirent en vente, à son exemple, la liberté de leurs serfs. Mais la misère était si grande alors par la dérangement des saisons, que les peuples ne s'occupèrent pas à profiter de l'espèce de grâce qui leur était offerte. Louis, dans les mêmes vues, imagina un autre expédient. Son père avait banni les Juifs. Le 26 du même mois de juillet, il donna un édit pour les rappeler et leur permettre de rester en France l'espace de douze ans, moyennant une somme considérable dont il était convenu avec eux. Trois jours après, il épousa Clémence, fille de Charles-Martel, roi de Hongrie, avec laquelle il fut sacré, le 5 août suivant, à Reims. (Nogit Cont.) Louis cependant, malgré le séau qui desolait la France, faisait des préparatifs pour aller dompter les Flamands nouvellement révoltés. Il part à la fin du même mois à la tête d'une armée formidable qu'il conduisit droit à Marquette, alors assiégée par les rebelles. À son approche, ils fuirent et vont se renfermer dans Courtrai, où bientôt ils sont investis et vivement pressés. Mais les pluies qui tombaient sans discontinuer, obligèrent en peu de jours les Français, qu'elles inondaient dans leur camp, de lever hâtivement le siège. Pressés d'ailleurs par la disette de vivres, ils reprirent, comme ils purent, la route de France par des chemins rompus, laissant dans la boue leurs bagages dont ils brûlerent même une partie. Quoique cette expédition n'eût point réussi, les Flamands obligèrent leur ennemi de faire sa paix avec le roi de France, effrayés par la menace qu'il faisait de reconquer l'été suivant. Il atteignit à peine cette saison, étant mort de pleurésie l'an 1516, le 5 juin, suivant Bernard de la Guicône, ou le 8 selon D. Vaissette.*

On ne voit pas la raison pourquoi ce prince fut surnommé Hutin, qui veut dire malin en vieux langage. Loin d'avoir ce défaut, il en eut de tout contraires, était volage, inappliqué, et facile à gouverner. Il avait de bonnes intentions; et comme parle un auteur du temps, *il étoit volentier, mais n'étoit pas bien ententif en ce qu'il avoit au royaume il falloit*. Il laissa de sa première femme une fille nommée Jeanne, née le 28 janvier 1511, qui fut reine de Navarre du chef de son père, épousa Philippe, comte d'Erreux. Clémence, sa deuxième femme, était encainté lorsqu'il mourut. La douleur qu'elle eut de la perte de son époux, nuisit beaucoup à sa grossesse.

Les diplômes de Louis X sont datés du lion, du jour, du mois et de l'année. On ne voit ni signature, ni monogramme dans ses lettres. Son sceau, comme chez les anciens rois de Perse, tenait lieu de l'un et de l'autre. C'est sur le sceau de ce prince qu'on aperçoit, pour la première fois, une main de justice depuis Hugues Capet.

Le marc d'or sous ce règne fut remis à vingt-huit livres, et le marc d'argent à cinquante-quatre suls.

### JEAN I.

1516. JEAN I, fils de Louis X et de Clémence, naît le 15 novembre 1516, et meurt le 19 du même mois. *C'est sans raison, dit le P. Daniel, que quelques-uns se le mettent point au nombre des rois de France. Il acquit ce titre en naissant, et il le porte en quelques pièces du trésor des chartes. La reine, sa mère, mourut le 15 octobre 1518.*

### PHILIPPE V, dit LE LONG.

1516. PHILIPPE V, surnommé LE LONG à cause de sa taille, comte de Poitiers, deuxième fils de Philippe le Bel, né l'an 1294, était à Lyon pour presser l'élection d'un pape, lorsqu'il apprit la mort du roi Louis, son frère. S'étant rendu vers le milieu de juillet à Paris, il y tint, dans son palais, une assemblée des douze pairs et d'autres seigneurs, dans laquelle il fut déclaré régent du royaume de Navarre; et quant à la France, dit Vignier, les barons ordonnèrent que si la reine accouchait d'un fils, elle serait gouvernée par Philippe le Long, jusqu'à ce que le

jeune prince eût atteint l'âge de vingt-quatre ans; (d'autres disent dix-huit ans, et une ancienne chronique française seulement quatorze ans) mais que si la reine accouchait d'une fille, Philippe le Long jouirait du trône sur le champ. Le prince que Clémence mit au monde étant mort cinq jours après, Philippe alla se faire couronner à Reims avec sa femme le 6 janvier 1517 (N. S.). On vit Mahaut, comtesse d'Artois, faire les fonctions de pair à cette cérémonie, et soutenir en cette qualité la couronne avec les autres pairs. Deux princes du sang, Charles, comte de la Marche, et Eudes IV, duc de Bourgogne, affectèrent de ne s'y point trouver. Ils s'étaient l'un et l'autre opposés, par des ressentiments personnels, à l'élévation de Philippe, prétendant que Jeanne, fille de Louis Hutin, était l'héritière légitime de la couronne de France. Philippe, à son retour, assemble à ce sujet, le 2 février, les trois ordres de l'état. D'une voix unanime ils déclarèrent solennellement que les lois et la coutume, inviolablement observées parmi les Français, excluaient les filles de la couronne. Pendant son règne, Philippe fut presque toujours occupé de projets et de préparatifs de guerre contre la Flandre qui ne tenait aucun des traités; mais il n'en résulta aucune expédition considérable.

L'an 1518 (N. S.), Philippe donna des lettres royaux du 25 janvier, portant confirmation de celles que Louis Hutin avait données pour l'affranchissement des serfs de ses domaines. Nous considérons, y est-il dit, que notre royaume est dit et nommé le royaume des Francs, et voulions que la chose en vérité soit accordante au nom, et que la condition des gens anobli de nous, en la venue de notre nouvel gouvernement.... Ordonnons que généralement par tout notre royaume, de tout comme il puet appartenir à nous et à nos successeurs, telles servitudes soient remises à franchise à tous ceux qui du aïeul, ou ancienneté, ont ou nouvel par moriage, ou par résidence des lieux de la servitude, sont inheurs ou pourroient incheir en lieu de servitude, et diverses conditions, franchises soient données ou (à) bonnes et convenables conditions.

Les Albigeois, les Vaudais, les Bégaris, appelés aussi Fratricelles et Apostoliques, furent vivement poursuivis sous ce règne par les inquisiteurs en Languedoc. On en brûla plusieurs dans l'année 1519 et suivantes. On sévit avec la même rigueur en 1521 contre les ladres ou lépreux, et les Juifs, accusés d'avoir conspiré ensemble pour empoisonner les Français. Il se forma contre ces misérables, sous prétexte de venger la nation, des compagnies de pasteurs, qui commirent de grands dégâts en différentes provinces, et furent enfin dissipés aux environs de Carcassonne.

L'an 1520, dit une chronique manuscrite, Henri Tappereel, de Picardie, prévost de Paris, tenoit un prisonnier riche homme coupable de mort. Le jour vint qu'on devoit pendre ce riche homme; mais le prévost fut corrompu par argent qu'on lui donna, et prit un pour homme en Châtelet, auquel il imposa le nom du riche homme, et le fit pendre au lieu du riche homme. Et pour ce que ce fut si bien, le prévost lui pendu (au lieu d'autre de la même année). Philippe, le 2 mai précédent, avait terminé la guerre de Flandre par un traité qui le maintenait dans la possession des villes d'Orchiès, Lille et Douai.

L'an 1522 (N. S.) Philippe meurt la nuit du 2 au 3 janvier, d'une fièvre quarte, dont il avait langué plusieurs mois, à l'âge d'environ vingt-huit ans, après en avoir régné cinq mois cinq jours. Par son testament, fait le 26 août 1521, il avait assigné certaines sommes d'argent pour être distribuées aux voisins de ses forêts, en compensation des dommages à eux faits par les bêtes roussees et noires (du tillet). Ce prince avait formé le projet d'établir l'unité de monnaie, de poids et de mesure dans tout le royaume; mais il y rencontra des difficultés que la courte durée de son règne ne lui permit pas de surmonter. Il avait épousé, en janvier 1507, JEANNE, fille d'Otton IV, comte de Bourgogne, et de Mahaut, comtesse d'Artois. Elle fut accusée

d'adultère comme Marguerite, sa belle-sœur. Mais Philippe, moins emporté et plus humain que Louis X, se contenta de la reléguer à Dourdan, d'où après un an il la fit revenir. Ils vécurent depuis en bonne intelligence. Jeanne fut mère de Louis, mort enfant, et de quatre filles, Jeanne, comtesse de Bourgogne et d'Artois, et femme d'Édouard IV, duc de Bourgogne; Marguerite, mariée à Louis de Crèti, comte de Flandre; Isabelle, femme de Goigues VIII, dauphin de Viennois; et Blanche, religieuse de Longchamp. La reine Jeanne mourut à Roye le 21 janvier 1509. Elle eut fondatrice du collège de Bourgogne à Paris; mais cette fondation n'eut lieu que trois ans après sa mort. L'hôpital de Saint Jacques de Paris lui dut aussi son établissement, qui fut fait au mois de janvier 1520. (N. S.)

Philippe-le-Long dut de l'aide, du jour du mois, et du heu, en ajoutant, lorsqu'il était à propos, la formule *devant Pâques*.

Ce prince fit, en 1517, à Lorin en Gâtinais, une ordonnance pour son hôtel, à laquelle il fit une *crense* ou addition le 10 juillet 1519. « Premièrement, y est-il dit, en l'hôtel le roy n'aura que » six chambres seulement: c'est-à-savoir le chancelier, le con- » seiller, le sous-maître, les chapelains, les maîtres de l'hôtel, » et la chambre aux deniers; et seront ces six chambres habi- » tées par les fourriers du roy.... Item le roy aura trois cham- » bres; c'est-à-savoir monseigneur Adam d'Urcourt, monsei- » gneur Robert de Bonnes-Mars et le Bourge de Ceriz; et pren- » dra ledit monseigneur Adam quatre poudres d'avoine, fer » et clous, et cinq sols de gaiges par jour pour foie et les gaiges » de ses varlets, .... mangera en sa chambre, et les autres en » salle, et sera servi le sire de la viande de la bouche, et n'en » aura qu'un ou deux au plus à court.... Item le roy aura toujours » à court quatre varlets de chambre, et non plus, le barbier, » l'espécier, le tailleur, et ung autre mangant à court..... » Item une guette, un cordonneur, qui mangent à court, et » prendront chacun une poudree d'avoine, et dix deniers » de gaiges pour leurs varlets, qui ne mangeront pas à court.... » Item six sommeliers de l'hôtel le roy, qui auront sa chambre, » ses armoires et ses joyaux, mangeront en salle, et auront cha- » cun cent sols pour robes et quarante sols pour chaufferies.... » Notaires suivant le roy, ung Secrétaire et deux autres.... le » confesseur le roy mangera en sa chambre, et aura livraison » pour soy et son compaignon et sa gent: c'est à savoir potage » et deux paires de mets, et au jour qu'il jenera, des haren- » ces avec le potage et deux soulées de pain; et au jour qu'il ne » jenera, trois soulées de pain, et pour lui toujours deux pains » de bouche, et aura sept quartes de vin le jour, et sera quatre » chevaux qui seront en l'escurie.... le sous-maître sera toujours à » court, et doit manger à l'uis de la salle, et sera servi au jour » de chair d'une piece de bouillie, et une de rost, et au jour de » poisson aussi, sans rien d'autre.... Physicians, dont il y aura » ung à court.... Housiers d'armes, trois.... dont il y aura tou- » jours deux à court, et mangera en salle, et aura les gaiges » de cinq sols trois deniers. Les sergents d'armes mangeront à » court six qui y seront etc. (Martoune *Thes. Assoc. T. I, col.* » 1552-1565) ».

#### CHARLES IV, DIT LE BEL.

1522. CHARLES IV, comte de la Marche, troisième fils de Philippe le Bel, succéda le trois janvier 1522, (N. S.) à Philippe le Long, son frère, dans les royaumes de France et de Navarre, et fut sacré le vingt-un février suivant à Reims. Au commen- » cement du règne précédent, il s'était mis à la tête du parti formé en faveur de la princesse Jeanne, fille du roi Louis Hutin, pour la succession à la couronne. Mais, après la décision solennelle du deux février 1517, il se soumit au roi, son frère, et l'événement lui prouva depuis qu'en cela il avait fait aussi bien pour son intérêt personnel, que pour celui de l'état. Parvenu au trône, son premier soin fut la recherche des financiers,

nommés alors *lombards*, parce qu'ils étaient venus presque tous d'Italie pour piller la France. On confisqua leurs biens, et on les renvoya dans leurs pays aussi pauvres qu'ils en étaient venus. La réforme des monnaies, fort altérées sous les règnes précédents, fut un autre objet de l'attention de Charles. Mais bientôt il les affaiblit par le conseil de gens pernicieux; d'où il résulta des maux infinis. Il envoya, dans le même temps, des commis-saires intégres dans les provinces pour éluder les mauvais juges et réprimer par des exemples effrayants les entreprises de la noblesse qui s'emparait impunément du bien des particuliers. Jourdain de l'Île, seigneur de Cassançon, et neveu, par sa femme, du pape Jean XXII, était l'un des barons de Gascoigne, dont les déportements étaient le plus digne d'animadversion. Fier de son alliance, il se signalait par des atrocités au tout genre. Charles, après lui avoir pardonné plusieurs fois, à la prière du pape, le livra enfin au parlement, qui le conduisit, l'an 1525, à être attaché à la queue d'un cheval, puis à être pendu; l'exécution fut exécutée la veille de la Trinité. Le lendemain de l'exécution, le curé de Saint-Merri écrivit en latin, au pape, la lettre suivante: *Tres-Saint-Pere, des que je eus que le mari de votre niece alloit être exécuté, j'assemblai mon chapitre, et je représentai qu'il convenait de profiter de cette occasion, pour vous marquer notre tres-respectueux attachement, & notre profonde vénération. A peine votre vœu était rendu, qu'avec grand luminaire, nous allâmes le prendre à la potence, et nous le fîmes porter dans notre église, où nous l'avons enterré honorablement et gratis. Saint-Pere, nous continuons de vous demander votre sainte et paternelle bénédiction.* J. TROIS CHRETIENS. On doit moins faire attention à la simplicité ridicule de cette lettre, tirée des manuscrits de Fontaine (vol. 67.), qu'à la juste sévérité de la Pape. La protection ne servait point les criminels, sous le règne de Charles le Bel; « car les grands » exemples, disait-il, sont les plus nécessaires. A la même année, il fit sommer Édouard II, roi d'Angleterre, de venir lui rendre hommage en la ville d'Amiens, outre la Chancelerie et Pâques prochain (1524). Édouard, effrayé de cette sommation, envoya, dans le mois de novembre, des ambassadeurs en France, pour demander un plus long délai. Ils étaient chargés en même temps de faire des représentations sur les entreprises des Français dans l'Agénais et la Saintonge. Charles, en effet, depuis son avènement au trône, avait fait continuer quelques procédures commencées dès le règne de Louis Hutin, pour mettre en sa main divers territoires enclavés dans ces provinces. De ce nombre était le prieuré de Saint-Sacerdus ou Sardos, dépendant de l'abbaye de Sarlat, laquelle ne relevant du roi d'Angleterre ni dans le chef, ni dans les menues, avait donné son territoire en partage au roi de France. Tandis qu'un uégue, Charles apprend que les Anglais sont venus piller et brûler la Bastide du prieuré, et qu'ils ont poussé l'insulte jusqu'à faire pendre son procureur à côté du poteau où il avait fait ériger les armes de France. Charles fait citer les coupables de cet attentat au parlement de Toulouse. Plus de quarante seigneurs d'entre eux viennent demander grâce; les autres sont condamnés par contumace au banissement, avec confiscation de leurs biens. En conséquence, le roi défend d'obéir à Raoul Basset, sénéchal de Guenne, qui avait présidé à l'exécution de son procureur, et ordonne la saisie du château de Montpeut, dont le seigneur avait recélé les effets emportés dans le pillage. Le grand-maître des arbalétriers, chargé de cette commission, est arrêté par le sénéchal de Guenne, qui, l'ayant d'abord voulu mettre à mort, mieux conseillé le reconvoque, après en avoir tiré une grosse rançon. Outre de cet affront, Charles mande au sénéchal de Périgord d'assembler des troupes pour entrer en Guenne. Elles devaient se mettre en marche sous l'octave de la Pentecôte. Les ambassadeurs d'Édouard obtinrent une suspension d'armes, en consentant et promettant même de concourir à la saisie du château de Montpeut, à la punition des coupables qui étaient arrêtés, et à la poursuite de ceux qui étaient en fuite. Mais



Edouard les ayant déshonorés, le roi de France fait partir Charles, comte de Valois, son oncle, avec une armée pour se saisir de la Guienne, où il entre le 5 août. En moins de sept semaines, ce prince se rend maître d'une grande partie de l'Agénois et de la Guienne. Le comte de Kent, en capitulant pour la Reine, le 21 septembre, conclut un armistice jusqu'au 21 avril suivant, durant lequel espace de temps chacun gardera ses possessions. Edouard refuse de ratifier ce traité; il en propose un autre qui est rejeté, et il emploie, mais en vain, la médiation du pape, pour le faire accepter. Enfin, après bien des négociations inutiles, la guerre étant sur le point de recommencer, Isabelle, femme d'Edouard, et sœur de Charles le Bel, passe en France, pour concilier les deux couronnes; elle y réussit par un traité de paix, qui fut signé le 51 mai 1325. Le 14 septembre de la même année, le prince héritier d'Angleterre, fils d'Isabelle, qui était venu la joindre, rend au roi hommage de la Guienne et du Ponthieu, que son père lui avait cédés. Ce fut alors que Charles accorda la main levée de la Guienne, qui avait été saisie et gouvernée par ses officiers, depuis le traité de paix, suivant une de ses clauses. La nouvelle paix fut bientôt suivie d'une nouvelle rupture de la France avec l'Angleterre. La reine Isabelle différait son retour en Angleterre, malgré les ordres pressants que le roi, son époux, lui envoyait de le hâter. Charles, trompé par les prières que lui adressait sa sœur, favorisait son retardement. Irrité de cette connivence, Edouard déclare la guerre au roi de France. Les hostilités recommencent et la Guienne avec plus de fureur que jamais. A la fin, Charles, gagné par l'or des ministres anglais, par les prières d'Edouard, et par les sollicitations du pape, fait dire à sa sœur de se retirer. Elle part, l'an 1326, après avoir assisté le jour de la Pentecôte au couronnement de la reine Jeanne, et passe dans les Pays-Bas. La paix entre les deux couronnes ne fut point rétablie par là. Cette même année 1326, plusieurs bâtards, de la principale noblesse de Gascogne, ayant pris les armes, attaquent, de concert avec les Anglais, les châteaux et villes du domaine de la France. Ce fut l'occasion d'une guerre, appelée *la guerre des bâtards*. Alfonso d'Espagne, attaché à la France, eut ordre de passer au Languedoc, et le roi y envoya ensuite le maréchal de Briquerec, qui tailla en pièces les bâtards et les Anglais.

L'an 1327, Charles le Bel tombe malade la veille du Noël. Il meurt à Vincennes le 1<sup>er</sup> février suivant, à l'âge de 54 ans. Son corps fut inhumé à S. Denis. Charles avait épousé, 1<sup>o</sup>, avant l'an 1307, *Blanche*, 2<sup>e</sup> fille d'Otton IV, comte de Bourgogne, qu'il fit enfermer vers 1315, pour crime d'adultère, au château Gaillard d'Andely, et dont il se fit séparer pour cause de parenté, par sentence du pape, rendue le 19 mai 1322. Blanche mourut religieuse à Maubuisson, en 1326. Charles épousa, 2<sup>e</sup>, le 21 septembre 1322, *Marie*, fille de l'empereur Henri VII, décédée au mois de février 1329 (N. S.) à Issoudun; des suites d'une fausse couche, en revenant de Toulouse avec son époux, et enterrée aux Jacobins de Montargis; 3<sup>e</sup>, le 5 juillet 1324, suivant une chronique du temps, *Jeanne*, fille de Louis de France, comte d'Evreux, dont il eut Jeanne, morte en enfance, Marie, décédée sous alliance le 6 octobre 1341, et Blanche, née après la mort de son père le 1<sup>er</sup> avril 1328, et mariée le 18 janvier 1345 (N. S.) à Philippe de France, duc d'Orléans, qui la perdit le 8 février suivant. La mère de ces filles mourut à Brice-Cote-Robert le 4 mars 1371, (N. S.) et fut enterrée à S. Denis.

Charles le Bel omet souvent dans ses diplômes la date du jour. De son temps, et peut-être auparavant, la coiffure des femmes était en pain de sucre, d'une hauteur extraordinaire, chargée de dentelles qui flottaient en l'air. Cette mode a duré en France près de 200 ans. Les sortilèges et les maléfices furent très-communs, sous le règne de ce prince; ce qui donna beaucoup d'exercice à l'inquisition (Montfaucon.). Ce fut sous le règne de ce prince que commença l'usage de faire payer au roi par les roturiers une finance pour les siefs qu'ils acquiescèrent.

## BRANCHE COLLATÉRALE DES VALOIS.

### PHILIPPE VI, dit DE VALOIS.

1328. *Philippe VI*, né l'an 1303, premier roi de la branche collatérale des Valois, né de Charles, comte de Valois, 3<sup>e</sup> fils du roi Philippe le Hardi, fut, d'abord après la mort de Charles IV, son cousin, déclaré régent du royaume, en attendant les couches de la reine, à l'exclusion d'Edouard III, roi d'Angleterre. Edouard prétendait à cet honneur, comme veuve du roi défunt, étant petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle, sœur du roi Charles IV. Au bout de deux mois, la reine étant accouchée, le premier avril, d'une fille qui fut nommée *Blanche*, Philippe monta sur le trône, et fut reconnu roi par les états, sans nulle opposition. Le 29 mai suivant, il fut sacré à Reims avec la reine son épouse, par l'archevêque Guillaume de Tria. Cette cérémonie, tout elle causa d'allégresse, fut suivie d'une fête qui dura 15 jours. Philippe ne demeura point oisif sur le trône. Environ deux mois après y être monté, il va faire la guerre aux Flamands révoltés contre Louis, leur comte, son parent, et remporte sur eux, le 25 ou le 24 août, non sans avoir couru risque d'être pris, une grande victoire à Cassel. (Voy. les comtes de Flandre.)

L'an 1329, le roi d'Angleterre, sommé de venir rendre hommage de la Guienne à Philippe, s'acquiesce de ce devoir, après quelques délais, le 6 juin, dans l'église cathédrale d'Amiens, au milieu d'une pompe qui humiliait autant le vassal qu'elle élevait le suzerain. Les rois de Bohême, de Navarre et de Majorque honorèrent cet acte de leur présence, avec les ducs de Bourgogne, de Bourbon, de Lorraine, les comtes de Flandre, d'Alençon, de Beaumont-le-Roger, les grands officiers de la couronne, et un grand nombre de prélats, tous dévot, à côté d'un superbe trône, où le roi de France était assis, vêtu d'une longue robe de velours violet, ceint de fleurs de lis d'or, couronné d'un diadème enrichi de pierres et tenant en main un sceptre d'or. Edouard y parut aussi avec un nombreux cortège, vêtu d'une longue robe de velours cramoisi, semée de léopards d'or, ayant la couronne en tête, l'épée au côté, et les éperons dorés. Mais lorsqu'il se fut approché du trône, le grand-chambellan lui commanda d'ôter sa couronne, son épée et ses éperons, et de se mettre à genoux devant le roi sur un carreau qu'on lui avait préparé. Il obéit non sans dépit. Puis le même officier lui dit: *Sire, vous devenez, comme duc de Guienne, homme-lige du roi monseigneur qui ci est, et lui promettez foi et loyauté porter.* Edouard incidents sur le terme *lige*, prétendant qu'il ne devait que l'hommage simple. Il demanda du temps pour consulter là-dessus ses archives, avec promesse d'envoyer ses lettres scellées de son grand sceau, qui expliqueraient quelle sorte d'hommage il devait. On y consentit. Alors Philippe baissa en la bouche le *dit* roi d'Angleterre, dont il tenoit les mains entre ses stannets. Ainsi finit cette superbe cérémonie, qui mit la rage dans le cœur d'Edouard, et lui fit jurer une haute implacable contre le prince qui le traitait avec tant de hauteur.

Les entreprises journalières des juges ecclésiastiques sur la puissance temporelle, irritèrent de plus en plus les officiers royaux. Philippe de Valois, sur les plaintes de ceux-ci, convoqua, la même année 1329, au mois de décembre, une grande assemblée pour entendre les parties et fixer en connaissance de cause les limites des deux juridictions. Le chevalier Pierre de Nogères, faisant la fonction d'avocat-général, parla pour la défense de l'autorité séculière. Pierre Roger, nommé à l'archevêché de Rouen, et depuis pape, sous le nom de Clément VI, secondé par Bertrand, évêque d'Autun, soutint l'autorité du clergé. Rien ne fut décidé sur le fond de cette dispute, parce qu'on raisonna de part et d'autre sur des faux principes; mais il en résulta la forme d'appel comme d'abus, nommée alors *la voie de recours au saint-siège*.

Depuis le règne de Philippe le Bel, Robert d'Artois, comte de

Beaumont-le-Roger, ne cessait de réclamer le comté d'Artois comme un bien qui devait lui revenir par le droit de sa naissance. Débouté de sa demande par divers jugemens, il revint à la charge, sous le règne de Philippe de Valois dont il était beau-frère, se flattant, qu'à la faveur de cette alliance, il obtiendrait infailliblement gain de cause. Il se trompa dans son attente. Philippe ayant assemblé les pairs, Robert fut convoqué à ce tribunal d'avoir fabriqué de faux titres pour soutenir sa prétention, et en conséquence, par l'arrêt qui intervint, il fut banni du royaume avec confiscation de ses biens. Le comte, désespéré de cette condamnation, se retira en Hainaut, et de là en Angleterre, où, dans la suite, il devint le fléau de sa patrie. (Voy. les comtes d'Artois.)

Le goût des croisades, malgré la longue et fâcheuse expérience qu'on avait faite de leur danger et de leur inutilité, n'était pas encore alors absolument passé. L'an 1336, Philippe de Valois, s'étant rendu avec les rois de Bohême et de Navarre et grand nombre de seigneurs, à la cour d'Avignon, pour y saluer le pape Benoît XII, et le dissuader de retourner à Rome, se laissa engager avec sa compagnie à prendre la croix des mains de ce pontife, pour aller au secours de la Terre-Sainte. A son retour, il ramassa de grandes sommes, au moyen des dévotions que Benoît lui avait accordées, pour remplir cet engagement pris avec trop de légèreté. Mais bientôt une nouvelle guerre, à laquelle il aurait dû s'attendre, l'obligea d'oublier la Palestine, et d'employer toutes ses forces à la défense de ses états. « Nous entrâmes, dit M. Bouquet à l'occasion de cette guerre et de ses suites, dans les tems les plus périlleux de la monarchie, où la France pensa être reconquise par les Anglais, qu'elle avait presque toujours battus jusque-là; maintenant nous allions leur forcer nos places, ravager le pays et envahir nos provinces, défaire plusieurs armées royales, tuer nos chefs les plus vaillants, prendre même des rois prisonniers, et enfin faire couronner un de leurs rois dans Paris même. Ensuite tout d'un coup, par une espèce de miracle, nous les verrons chassés et renfermés dans leur île, ayant à peine pu conserver une seule place dans toute la France. » Philippe et Edouard, qui avaient depuis long-temps des sujets de plainte l'un contre l'autre, en virent cette année à une rupture ouverte. Les actes d'hostilité commencèrent à la fois en Guicenne et en Flandre, et la guerre continua les années suivantes par mer et par terre, avec différents succès. L'an 1339, Edouard, par le conseil de Jacques d'Artevelle, chef des rebelles de Flandre, prend le titre de roi de France, pour engager les Flamands dans son parti.

« Vuill, dit M. de Saint-Foix, l'époque de la jonction des fleurs de lis et des lions dans les armoiries d'Angleterre. » Edouard fait le siège de Calvéri, qu'il est obligé de lever. Le 24 juin de l'année suivante, il est vainqueur de notre flotte qui était de 120 gros vaisseaux, vis-à-vis de l'Écluse, après deux jours de combat, par la médiocrité de nos deux amiraux, Kicet et Baluchet, qui les portait à se contraindre sans cesse dans toutes leurs manœuvres. Edouard tenait cette victoire en faisant perdre Baluchet au maître de son vaisseau. Il ne fut pas également heureux sur terre. Ayant débarqué sur les côtes de Flandre avec une armée de 150,000 hommes, il en donna le tiers à Robert d'Artois, qui pénétra jusqu'à S. Omer, et ravagea la fronsière pendant près d'un mois. Mais Edouard IV, duc de Bourgogne, étant venu, avec Philippe, son fils, et le comte d'Armagnac à la rencontre de Robert, l'attaqua le 26 juillet, le battit, et le poursuivit jusqu'à Mont-Cassel. Edouard cependant de son côté faisant le siège de Tournai, avec des efforts impuissants. Dans son désespoir, il envoya, le 22 juillet, un cartel au roi de France qu'il qualifiait seulement *Philippe de Flandre*, pour lui offrir de vider leur querelle, ou par le duel, ou par le combat de cent hommes choisis dans chacune des armées, ou par une bataille générale. Philippe répondit par ses lettres du 30 juillet que les lois féodales ne permettaient point à un vassal de provoquer son suzerain; qu'Edouard lui ayant fait hommage-lige, eût une légitime roi de France, il lui devait l'obéissance, *telle qu'on la doit à son*

*droit seigneur*, qu'en surplus il espérait triompher de sa révolte, et le chasser du royaume qu'il voulait lui enlever. Telle est en substance la réponse du roi, trop amplifiée par le P. Daniel, aux dépens de la vérité. On s'attendait de part et d'autre à une bataille. On s'y préparait, et divers seigneurs des deux partis accoururent pour y prendre part. Jeanne de Valois, mère du comte de Hainaut, sœur de Philippe, et belle-mère d'Edouard, sortit alors du couvent de Fontenelles, où elle s'était retirée, vint trouver les deux princes, et négocia une trêve entre eux, depuis le 20 septembre 1340, jusqu'à la St. Jean de l'année suivante. Le terme expiré, la guerre recommença. La Bretagne en devint le théâtre. Ce duché était alors disputé entre Charles de Blois que Philippe protégeait, et Jean de Montfort appuyé par Edouard. L'an 1342, Robert d'Artois s'empara de Vannes, qui est bientôt repris par les Bretons. Ce général est blessé à mort en se défendant, et va expirer en Angleterre. Edouard vint lui-même pour venger sa mort, et s'y réussit peu. Il assiége Vannes, Nantes et Rennes, et échoue devant ces trois places, dont il est obligé de lever le siège. Nouvelle trêve conclue en février 1343 (N. S.) par la médiation des légats du St. Siège. La même année, Geoffroi du Harcourt ayant pris querelle avec le maréchal de Briquemont au sujet d'un mariage, ils s'oublièrent l'un et l'autre au point de mettre l'épée à la main devant le roi. Les duels au reste n'étaient pas alors ce qu'ils sont à présent, puisque nos rois les honoraient quelquefois de leur présence. Sa majesté fit citer les parties au parlement, pour régler leur différend. Geoffroi refusa d'y comparaitre, et voulant se faire justice par les armes, il assiége un château de l'évêque de Bayeux, frère du maréchal. Le monarque indigné donna un arrêt à St. Christophe de Halaute dans la forêt de Senlis le 19 juillet, par lequel Geoffroi, après quatre défauts, est banni, et ses biens confisqués. Il sort du royaume, et embrasse le parti du roi d'Angleterre, qui le fait maréchal de ses armées.

L'an 1344, en janvier, Philippe, dans un tournoi qu'il célébra à Paris, fut arrêté Olivier Clisson, père de celui qui devint conciliable, avec dix autres gentilshommes Bretons, sur des preuves d'intelligences secrètes avec l'Angleterre; et quelques jours après, il fut décapité le premier aux halles, sans forme de procès. Les autres subirent le même supplice le 29 novembre suivant. Mais entre ces deux exécutions, il s'en fit, le 25 avril, une semblable de trois chevaliers normands au même lieu, *parce qu'ils avoient entrepris, dit une chronique manuscrite* (bibi. de St. Germain, n. 567), *à faire duc de Normandie Messire Godefroi du Harcourt, et d'un ducé ledit Godefroi avoit fait hommage au roi d'Angleterre, si comme on disoit.* Geoffroi de Malesroit, l'un de ces trois chevaliers, avait un frère, Henri, qui, s'étant sauvé en Angleterre à la mort de Clisson, et ayant en l'imprudence de recevoir quelque temps après en Bretagne, y fut pris et amené aux prisons du Temple. Mais comme il était cher, il fut rendu à la justice de l'évêque de Paris, par la sentence duquel, dit la même chronique, *il fut mis en un tonnel sur un ais de trais en cote sans chaperon, enfermé par le col, les pieds et mains, et fut mis par trois fois en l'eschele en parvis Notre-Dame, et assez tôt après mourut en obédite. Depuis fut mis mort ouïdit parvis, et après porté à la porte du palais, si que chacun le peut voir.* Ces supplices irritèrent Edouard, qui pensa se croit personnellement offensé. Il rompt la trêve, l'an 1345, par le conseil de Geoffroi du Harcourt. Henri de Lancastre, comte de Derby, débarque à Bayonne, au mois de juin 1345, avec un gros corps de troupes, prend Bergerac, s'empara d'Angoulême et de quelques autres places. Le duc de Normandie envoyé contre lui, l'oblige de se réfugier à Bordeaux. Les places entières par les Anglais sont reprises. Notre armée forme le siège d'Angoulême au comte de Lot et de la Garonne. Il fut long; et il durait encore lorsque Edouard fit lui-même une descente en Normandie au mois de juillet 1346. La province se trouvant, comme il l'avait prévu, dépourvue de troupes, il ne rencontra presque de résistance que dans la ville de Caen, dont il se rendit maître après un combat dans lequel il fit prisonnier le

comte d'Eu, connétable de France, et le comte de Tancarville. De là il s'avance en conquérant jusqu'aux portes de Paris, portant partout le fer et le feu. De haut des tours de Notre-Dame, les Parisiens voient Poissi, S. Germain-en-Laye, Nanterre, S. Cloud, Bourg-la-Reine, en proie aux flammes. Mais aussitôt qu'Edouard apprend que Philippe a rassemblé assez de troupes pour paraître en campagne, il se retire de la plaine de Poissi, où il était campé, et marche vers Beauvais, dont il surprend les faubourgs, et où ses troupes brûlent à son insu l'abbaye de S. Lucien. Edouard en fut si indigné, qu'il fit pendre le soldat qui le premier y avait mis le feu. Mais s'étant mis en devoir de prendre la ville, il est vigoureusement repoussé. Semblable échec à Péquigni et à Pont-de-Réni, où il tente le passage de la Somme. Il la passe enfin au gué de Blanquetaque, par la trahison ou la lâcheté de Godemar du Fay, qui s'enfuit à son approche. Le 26 août, un samedi, Philippe, qui poursuivait Edouard à grandes journées, l'atteint à Creci dans le Ponthieu, où il avait posé son camp. Entraîné par son frère le comte d'Alençon, qui emmenait l'avant-garde, il engage incontinent le combat, contre l'avis des plus sages de son chef, qui lui conseillaient de remettre la partie au lendemain. L'événement lui tel qu'ils l'avaient prévu. Edouard, avec 30 mille hommes reposés et bien aguerris, défait totalement une armée de près de cent mille Français, la plupart sans discipline, épuisés d'ailleurs par les fatigues d'une longue marche, et qui ce jour-là même avaient fait six heures par un soleil ardent, suivi d'une grosse pluie. Il périt en cette fatale journée 25 à 30 mille hommes de l'armée française : *car nul n'étoit prêt à rancun à un merci, dit Froissard, et ainsi l'armée se perdit sans qu'il y eût de pitié.* Parmi ces morts on compte le roi de Bohême, le comte d'Alençon, le duc de Lorraine, les comtes de Flandre, de Blois, de S. Pol, Louis d'Harcourt, frère de Geoffroi, et grand nombre de gentilshommes. Philippe fut du nombre, mais le dernier, des fuyards, après avoir reçu deux blessures, l'une au cou, l'autre à la cuisse. Il était enfoncé sur le champ de bataille, lorsqu'il vit paraître et tomber à ses pieds, la corde au cou, le perfide Geoffroi d'Harcourt, à qui la vue du cadavre de Louis, son frère, avait inspiré les plus vifs remords. Ce spectacle fut une consolation pour le roi dans son malheur. Il pardonna sans peine aux coupables. *Lors chevauchant le roi, dit encore Froissard, qu'il arriva au château de l'Arbre-sec. Le roi dit au chancelier : ouvrez, ouvrez, c'est l'infortuné roi de France (1).* Le lendemain de la bataille, si l'on en croit le même historien, les Français, en différentes rencontres, perdirent encore plus de monde que le jour même. Après cette grande victoire, Edouard alla faire le siège de Calais, où commandait Jean de Vienne. Prévoyant bien que ce brave homme ferait une longue résistance, il fit bâtir, dit Froissard, *et ordonner entre la ville, la rivière et le pont de Calais, hostels, maisons, et icelles chapepter de gros merisiers ; se estoient assises par rues, et les fit couvrir de chanvre et de gesez ; et avoit en cette ville du roi d'Angleterre toutes choses nécessaires à un ost, et plus encore place pour tenir marché le mercredi et le samedi, et là estoient merceries, boucheries, halles de drap, de pain, et de toutes choses nécessaires, et venoient d'Angleterre et de Flandre ; et reconvoit-on pour son argent au paiement de tout. La durée de ce siège fut d'un an presque entier. A la fin, le manque total de vivres obligea le commandant à demander à capituler. Edouard exige pour condition que six des notables de Calais lui soient remis, en chemise et la corde au cou, pour être exécutés à mort (2). Eustache de S. Pierre, et cinq autres*

Colaisiens se dévouèrent d'eux-mêmes pour la patrie, et viennent présenter leurs têtes au vainqueur. Le bourreau obtint déjà grâce pour l'exécution, lorsque la reine d'Angleterre obtint leur grâce à force de prières et de larmes. L'usurpateur d'Edouard : cette faveur l'homme de confiance et le pensionnaire d'Edouard : cette faveur a fait une tache à sa mémoire. Edouard entra dans Calais, le 4 août, de l'an 1347. Les habitants de cette ville ayant été contraincts d'espérer, le roi Philippe de Valois rendit, le 8 septembre, une ordonnance portant que les forfaits qui lui échoueraient dans son royaume leur seraient attribués, à quoi il ajouta la concession de tous les bénéfices (seculars) qui vauquaient ou vauqueraient à sa nomination, avec pouvoir de les vendre ou de les faire exercer par d'autres. Il y en eut 50, dit D. Vaissette, qui furent nommés pour posséder les offices vacants de la sénéchaussée de Carcassonne. Peu s'en fallut néanmoins que Calais ne retournât l'année suivante à la France par la trahison du gouverneur italien, Aimery de Pavie, qu'Edouard y avait mis. Ce monarque instruit qu'il devait livrer la place aux Français moyennant 20 mille écus que Charny, gouverneur de S. Omer, lui avait promis, le fait venir, et, après lui avoir reproché sa perfidie, lui promet le pardon, à condition qu'il l'aidera à tromper l'ennemi. Les Français s'approchent de la place avec sécurité : on reçoit leur argent. Mais à l'instant le roi d'Angleterre fond sur eux, et en tue ou prend le plus grand nombre. Un chevalier, nommé Ralsmout, après l'avoir renversé deux fois de cheval sans le connaître, est obligé de lui rendre les armes. Edouard, loin de le punir, le combla d'éloges dans un repas qu'il donna aux prisonniers, lui fit présent d'un cordon de perles pour mettre à son chapeau, et le renvoya sans lui demander de rançon.

Les Anglais, dans le même tems, continuoient à faire de grands progrès au-delà de la Loire. Sur la fin de septembre, Philippe et Edouard, par les soins du pape Clément VI, convinrent d'une trêve de 9 mois : ou la prorogea ensuite jusqu'à la Pentecôte 1350, puis jusqu'au 1 avril 1351 ; mais elle fut mal observée. Tous les deux s'élançaient alors la terre. Une peste, la plus terrible dont l'histoire ait conservé la mémoire, fit, dit-on, le tour du globe, et s'arrêta plus particulièrement sur l'Angleterre et la France, où la guerre favorisait ses ravages. La famine l'avait précédée et la suivit. Les historiens racontent des circonstances de ce fléau qui tiennent du merveilleux, et qu'ils rendent néanmoins croyable par l'uniformité de leurs témoignages, telles que cette vapeur de feu qui consuma plus de 200 lieues de terrain, dévora les arbres, et jusqu'aux pierres ; telles que cette fourmillement de serpenteaux et d'autres insectes vénimeux, dont l'air était sensiblement infecté ; telles enfin que cette contagion si rapide qui se communiquait par la seule vue (Gaillard). « Tonte fois c'est une chose étrange, dit Mézeray, que ni le fléau de la guerre, ni celui de la peste, ne corrigèrent point notre nation. Les danses, les pouspés, les jeux et les tournois continuaient toujours ; les Français dansaient, pour ainsi dire, sur le corps de leurs parents. Ils semblaient témoigner de la réjouissance de l'embarcadere de leurs maisons, et de la mort de leurs amis. Il faut convenir cependant que ces désastres réveillèrent la pitié dans plusieurs personnes ; mais en même tems ils donèrent naissance à la secte fanatique des flagellants.

La peste avait emporté, le 12 décembre 1350 (chronique de Saint-Denis) la reine JEANNE, fille de Robert II, duc de Bourgogne, première femme de Philippe, qui lui avait donné sa main au mois de juillet 1345. L'an 1349 (V. S.) le prince épousa sa seconde femme, le 29 janvier, BLANQUE, fille de Philippe d'Evreux, roi de Navarre. Cette même année eut encore mémorable par deux importantes acquisitions que le roi fit. La première fut celle du Dauphiné, que le dauphin Humbert céda à la France, par traité du 30 mars, sous la condition que celui des enfants de France qui en jouirait, prendrait le nom de Dauphin avec les armes du Dauphiné, écartelées de celles de France, et que ce pays ne pourrait jamais être incorporé au royaume, qu'en

(1) Telle est la leçon du manuscrit de Berne. Nous la jugeons préférable à celle de l'imprimé, qui porte : *Lors chevaucha vers le roi, qu'il arriva au château de la Rive et au. Le roi dit au chancelier : Ouvrez, ouvrez, c'est le roi de France.*

(2) Ceci est une fable fabriquée par N. de Beaupré, dans le T. XXXIV des mémoires de l'académie de belles lettres. On peut voir aussi M. Levesque, dans l'histoire des cinq premiers rois Valois, T. I, pp. 517 et 525.

cas que l'Empire et la France fassent réunis sous le même chef (Voyez les *Dauphins de Viennois*). Depuis ce temps les fils aînés de France ont porté le titre de Dauphin. La seconde acquisition est celle de la seigneurie de Montpellier, que D. Jaime, roi de Majorque, vendit à la France, par contrat élu à Ville-Neuve d'Avignon, le 28 avril, pour cent vingt mille écus d'or.

L'an 1350, Philippe, après avoir prêté pour trois ans la trêve avec l'Angleterre, tombe malade à Nogent-le-Roi, près de Chartres; et peu de jours après y meurt le 22 août, et non le 28, comme le porte son epitaphe, dans la cinquante-septième année de son âge, et la vingt-troisième de son règne, laissant sa seconde femme enceinte. Il avait eu de sa première femme cinq fils et une fille, Jean qui suit, et Philippe, duc d'Orléans, avec trois autres, morts jeunes, et Marie, femme de Jean de Brabant, duc de Limbourg. Blanche, deuxième femme de Philippe, termina ses jours le 5 octobre 1368, n'ayant eu de son mariage qu'une fille née posthume, da même nom qu'elle, morte en bas âge. Ses qualités respectables lui méritèrent le surnom de la *Belle-Sagesse*. Le corps de Philippe de Valois fut porté à Saint-Denis, ses entrailles aux Dominicains de Saint-Jacques, et son cœur aux Chartreux de Bourg-Fontaine en Valois. « Philippe de Valois, dit Mazarin, n'eut aucun bonheur que la victoire de Cassel. Car, comme si la fortune se fût toujours imprévue pour traverser ses desseins, elle semblait rendre imprévisibles les moindres places qu'il assiégeait, et affaiblir ses meilleures villes... Sa vertu ni son grand courage ne lui servaient de rien. Les mêmes capitaines qui s'étaient signalés en prenant les armes contre lui, essayaient de combattre quand il était question de le défendre. Ses desseins les plus cachés étaient découverts dès leur naissance; ceux de son ennemi lui paraissaient que quand ils étaient exécutés. Philippe voulait combattre, mais ses gens ne le voulaient pas; et si son prince ne le voulait pas, ses troupes donnaient la bataille à contre-temps. Enfin, par mer et par terre, par soi et par ses lieutenants, ce monarque trouva toujours la fortune contraire, et traita inégalement par la plupart des siens, et peu aimé des autres ».

Philippe da Valois omet quelquefois le jour du mois dans ses diplômes. On a de ses lettres qui finissent ainsi : *Par le roi à la relation de son grant conseil où vous êtes*; d'autres dans lesquelles on lit, *ad relationem domini ou ad relationem vestram*. Ces mots, *où vous êtes*, s'adressent au chancelier; et ceux-ci *ad relationem vestram, ad relationem domini*, témoignent que ces lettres ont été rendues sur le rapport du chancelier.

C'est à Philippe de Valois qu'on rapporte l'établissement des greniers à sel et de la gabelle; les uns le placent en 1351, les autres en 1346. Philippe le Bel avait déjà mis une imposition sur le sel en 1286; et Philippe la Loog l'avait augmentée par son édit du 25 février 1318; mais Philippe de Valois fit le premier qui força les peuples, en 1344, à prendre le sel dans ses greniers; ce qui le fit appeler le *roi de la loi salique*, par Edouard, qu'il appelait par réproches le *marchand de laines*, parce que par le commerce des laines, il entreteint l'amitié des Flamands.

Les Français ne connaissaient pas encore, ou du moins connaissaient peu l'usage du canon en 1346. Les Anglois, à la bataille de Crécy, si l'on en croit Villain, en firent jouer six pièces, qui causèrent plus de peur par la nouveauté, qu'elles ne firent effectivement de mal. La poudre, inventée vers l'an 1300, suivant la plus commune opinion, était encore alors bien informée, et le canon n'était composé que de planches de cuivre assemblées en rond, et liées avec des cercles de fer. Leur force comme s'élevait depuis la culasse jusqu'à la bouche. Ce mot canon vient de l'italien *canone* augmenté da came, à cause que le canon est long comme une came.

Les Français étaient bien éloignés alors de se servir d'un pareil instrument à la guerre, eux qui regardaient comme indigne d'eux l'usage de l'arbalète, introduit dès la fin du douzième siècle eu

Angleterre. Avec cette arme perfide, disaient-ils, un poltron peut user sans risque le plus vaillant homme. Nous ne voulons vaincre qu'avec nos épées et nos lances. Les archers anglais mettaient cependant le désordre dans nos lignes par des grêles de traits qu'ils décochaient avec autant d'adresse que da force. Il fallut donc employer contre eux les mêmes armes. Mais on aimait mieux soudoyer des étrangers habiles à les manier, quoique d'ailleurs presque toujours mauvais soldats, que de s'en servir soi-même.

Philippe de Valois est le premier roi de France qui ait employé deux anges pour support de ses armes.

Enfin, on voit sous ce règne le premier arrêt qui déclare la régence ouverte aux bénéfices d'un prêtre français promu au cardinalat. Il fut rendu, le 17 février 1338 (V. S.), à l'occasion de Pierre Roger, archevêque da Rouen (depuis le pape Clément VI), que le pape Eugène IV avait nommé cardinal le 19 décembre précédent. On supposait alors que les cardinaux étaient obligés de résider à Rome, pour y desservir leurs titres, ne pouvant en même temps posséder ailleurs un autre bénéfice qui demandât leur présence. Depuis ce temps les prélats élevés au cardinalat ont obtenu dispense du Saint-Siège pour posséder en commende leurs évêchés; mais nos rois ont toujours exigé d'eux un nouveau serment de fidélité.

## JEAN II, DIT LE BON.

1350. JEAN II, duc de Normandie, né le 26 avril 1319, au château du Gué-de-Maulai, près du Mans, succéda, le 22 août 1350, au roi Philippe de Valois, son père, et fut sacré à Reims le 26 septembre suivant. Les hostilités continuèrent entre la France et l'Angleterre, malgré la trêve conclue sous le règne précédent. Jean signala le commencement de son règne par un trait de despotisme plus digne d'un empereur Turc que d'un roi de France. Le 16 novembre 1350, il fit arrêter le cométable Raimond, comte d'Eu et de Guines, soupçonné de trahison; et la nuit du 19, il lui fit trancher la tête devant l'hôtel de Nesle, sous forme de procès. La charge de cométable fut donnée à Charles d'Espagne, connu sous le nom de la Cerdà. (Voyez les *comtes de Cerdà*.)

L'an 1351, Jean institua la chevalerie de l'Etoile, pour l'opposer à celle de la Jarretière qu'Edouard III venait d'établir en Angleterre. La cérémonie s'en fit au mois d'octobre à Saint-Ouen, entre Paris et Saint-Denis. Cette institution d'un ordre particulier de chevaliers séculiers, et non d'une simple confrérie, comme le prétend un moderne, est la première dont notre histoire fasse mention. Elle a servi de modèle dans la suite aux établissements de même espèce; et cependant l'ordre de l'Etoile fut avili dès son origine, parce qu'il ne distinguait personne. Le monarque ayant créé d'abord cinq cents chevaliers. On était d'ailleurs dans un temps peu propre à donner des fêtes. La famine était si grande que le seigneur de blé se vendait huit livres parisis, et qui revient à cinquante livres de notre monnaie actuelle. Nos armées n'avaient aucun succès contre les Anglois. Cette même année, ils se rendirent maîtres de Guines au mois de septembre, par la trahison de Beaucourroy, lieutenant de la place, qui expia ce crime par une mort honnête. Aimeri de Pavie, commandant de Calais, qui avait séduit Beaucourroy, voulut surprendre, l'année suivante, Saint-Omer, où commandait Charni. Il est pris lui-même dans une embuscade, et Charni le fait écarteler. Le roi d'Angleterre n'avait pas ainsi traité Charni, comme on l'a vu, lorsqu'il avait engagé, l'an 1348, ce même Aimeri à lui livrer Calais, il fut enpris au moment où il allait s'emparer de la place. Edouard lui ayant pardonné généreusement, Charni, par reconnaissance, devait user envers Aimeri de la même générosité.

L'an 1354 (N. S.) le cométable la Cerdà est assassiné dans son lit à Laigle le 6 janvier, par ordre de Charles, dit le Mauvais, roi de Navarre, jaloux de son crédit avec tous les grands,

et personnellement irrité contre lui pour avoir obtenu à son préjudice le comté d'Angoulême, sur lequel il avait hypothéqué. Le roi, beau-père du coupable, est obligé de pardonner ce meurtre dans l'impuissance où il est de le punir. Mais cette grâce, accordée à la nécessité, ne réconcilie pas ces deux princes. (Voyez les comtes d'Evreux et les rois de Navarre)

L'an 1555 (N. S.), le soir du mardi-gras, les Anglais surprennent par escalade le château de Nantes; mais la nuit même il est repris par Gui de Rochefort, qui fait tacher en pièces les Anglais, pour avoir violé la trêve. Au mois d'octobre suivant, le prince de Galles, ayant débarqué à Bordeaux, se met à la tête de ses troupes, et ravage tout le pays, jusqu'aux portes de Toulouse, tandis que le roi, son père, après avoir débarqué à Calais, fait les mêmes dégâts en Picardie et en Artois. Les ressources pour soutenir le poids de la guerre étant épuisées, le roi Jean convoque les états-généraux pour obtenir des subsides. Avant que de rien entreprendre, on y règle que toute proposition se serait adressée sans le concours des trois ordres; ce qui donna au tiers-état la même autorité à peu près qu'avaient les communes en Angleterre; l'assemblée fut paisible, et le monarque en confirma les délibérations par son ordonnance du 28 décembre, qui en reforme le résultat. On y ordonna la levée de trente mille lances ou hommes d'armes, dont chacun devait avoir quatre combattants à ses ordres; on y réduisit toutes les impositions à deux, l'une sur les gabelles, l'autre de huit deniers pour livre sur tout ce qui serait vendu, à l'exception des héritages seulement. On y reforma aussi plusieurs abus, entre autres celui de la pourvoirie, qui consistait en ce que les officiers du roi prenaient sur le peuple, pour le service de sa majesté, vivres, charrettes et chevaux, sans rien payer; l'ordre des juridictions y fut réglé, le service militaire ôté, la tyrannie de la chasse et de la pêche réprimée, le commerce encouragé.

Le monarque avait suspendu jusqu'alors la vengeance d'une conjuration que le roi de Navarre avait formée pour le faire enfermer et mettre à sa place le dauphin, qu'il avait fait entrer dans ses vases. Le jeune prince ayant bientôt reconnu sa faute, et avant d'avoir découvert secrètement le complot au roi, son père, tous deux se concertèrent pour tendre un piège à son auteur et à ses complices, et voici comme ils réussirent. L'an 1526, le dauphin, apprenant que le roi de Navarre doit donner un grand repas, le 5 avril, dans le château de Rouen, s'y rend comme furtivement avec un petit nombre de ses partisans. Le roi, son père, vient après lui, accompagné de cent hommes d'armes, par une route détournée, et nuitamment. Il entre subitement dans le château, comme on se mettait à table, et lançant un regard terrible sur la compagnie, défend que personne ne remue sous peine de mort. Alors s'approchant du roi de Navarre, il le saisit lui-même, et fait arrêter les autres. Cinq d'entre eux, dont le plus remarquable était le comte d'Alarcourt, sont décapités en sa présence. Le même jour, dans le champ qu'on nommait alors *du pardon*. Le roi de Navarre, et dont de ses complices sont punis au châtelet de Paris, d'où le premier est ensuite envoyé au château d'Arles en Cambrésis.

Les Anglais cependant, sous la conduite du prince de Galles, s'avancèrent toujours en Aquitaine et avaient déjà pénétré dans le Berri. Le roi Jean quitte la Normandie, et passe la Loire, pour s'opposer à leurs progrès. A la nouvelle de sa marche, ils retournent sur leurs pas en diligence, et notre armée enfin les atteint à Maupey, à deux lieues de Poitiers. Là se trouvant serrés de manière que toute retraite leur était coupée, ils prirent le parti de se retrancher. Le poste qu'ils choisirent était avantageux; mais leur perte n'en était pas moins inévitable par le défaut de vivres. Déjà le prince de Galles offrait d'abandonner les conquêtes qu'il avait faites en cette campagne, et de relâcher tous les prisonniers, avec promesse pour lui et les siens de ne porter de sept ans les armes contre la France. Il était naturel de rejeter ses offres, et d'exiger qu'il se rendît prisonnier avec son armée. Mais au lieu d'attendre que la faim les y contraignît, ce qui de-

vait arriver sous trois jours, le malheur de la France voulut que la roi se déterminât pour une bataille. Elle se livra le 19 septembre 1556; ce fut une répétition de celle de Créci. Douze mille Anglais, ayant l'avantage du terrain, et commandés par un chef expérimenté, triomphèrent d'une armée de quarante mille Français, combattant sans ordre, et dans des défilés, où la supériorité du nombre devenait un obstacle même à la victoire. La principale noblesse de France périt dans l'action, ou fut faite prisonnière. Le roi Jean tomba lui-même, avec Philippe, son fils, entre les mains du vainqueur, qui les fit conduire à Bordeaux, puis, au mois d'avril de l'année suivante, à Londres. Dans la consternation où se fit éternellement jeta la France, presque toutes nos provinces demeurèrent ouvertes aux Anglais, aux Navarrois, et à des troupes de brigands, appelés *Routiers*, qui les dévotaient. Le dauphin échappa heureusement du combat; on prétend que ce fut par la fuite, et qu'il en donna l'exemple le premier. Que cela soit ou non, de son salut dépendait celui de la France. S'étant rendu à Paris, il prend en main les rênes du gouvernement, sous le nom de lieutenant du royaume; c'était celui que, par un présentiment de l'avenir, lui avait donné le roi, son père, quelque temps avant la bataille de Poitiers. Le 1<sup>er</sup> octobre, il convoque les états-généraux de la langue d'oïl, ou de la France septentrionale; mais ils se séparent au bout de huit jours, sans qu'ils eussent pris aucune résolution, et cela parce que les factieux y dominaient, et que leurs demandes tendaient à anéantir son autorité. Marcel, prévôt des marchands, excité à cette occasion une sédition dans Paris, et oblige le dauphin à faire une nouvelle convocation des états. Ils s'assemblent le 5 février 1557, destituent les principaux magistrats, nomment un conseil de régence, et établissent des officiers pour la levée des deniers. Le 25 mars, le roi Jean conclut à Bordeaux une trêve avec l'Angleterre pour deux ans. Elle ne rétablit pas le calme dans la France, la sédition continuait toujours à Paris; cela redoubla vers la fin de l'année, à l'arrivée du roi de Navarre qui s'était échappé de sa prison le 8 novembre, on qui, selon d'autres, avait été délivré, de l'ordre du dauphin, à la demande des états assemblés. Marcel leva alors l'étendard de la révolte, et donna aux séditiens, pour les distinguer, un chapeau mi-parti de vert et de rouge; les rues sont barrées par des chaînes qui leur servent de retranchements, invention singulière, dont l'usage était ignoré avant ce temps. Paris devint alors son théâtre d'horreur et de carnage. Plusieurs assassins poursuivis, trouvent des sauvegardes aux pieds des autels; quelques-uns toutefois n'y restent point à l'abri de la justice. Au mois de janvier 1558, Perrin Macé, bourgeois de Paris, assassiné dans les rues en plein jour, Jean Baillet, trésorier du dauphin, et se sauve dans l'église de Saint-Jacques de la Boucherie, qui jouissait du droit d'asyle. Il n'y trouve point la sûreté qu'il espérait. Robert du Clermont, maréchal de Normandie, va, par ordre du dauphin, l'arracher de ce lieu privilégié, et la fait pendre sur-le-champ. Cette exécution irrita l'évêque de Paris, Jean de Meaulen, qui cria à l'impie sur ce qu'on a violé les immunités ecclésiastiques. Il fait détacher du gibet le corps du malheureux et le fait enterrer avec cérémonie, le 26 janvier, dans l'église où il avait été pris. Sa mort ne tarda pas d'être vengée. Au mois suivant, Marcel était entré, avec une escorte, dans la chambre du dauphin, logé à l'hôtel de Saint-Paul, fait assassiner aux yeux de ce prince le même Robert de Clermont, dont on vint de parler, et Jean de Coullans, maréchal de Champagne. L'évêque de Paris défendit d'enterrer le premier en terre sainte, parce qu'il avait, disait-il, encouru l'excommunication par l'enlèvement du criminel Macé.

Le dauphin, craignant pour sa vie, sort de Paris. Mais les désordres n'étaient pas moindres dans les provinces que dans la capitale. En Picardie, une multitude de paysans s'étaient assemblée, avait formé une espèce de confédération appelée la *Jaquerie*. Leur dessein était d'exterminer la noblesse pour se venger des mauvais traitements qu'ils en avaient reçus. Ils égorgeaient

tous les gentils hommes qui tombaient entre leurs mains, outrageaient leurs femmes, et pillaient leurs maisons. Les Anglais, les Navarrois, couraient le royaume, et laissaient partout des traces funestes de leur passage.

Le dauphin était cependant arrivé au terme de sa minorité, fixé alors à l'âge de 21 ans. Ayant assemblé les états à Compiègne le 14 mars, il s'y fit déclarer majeur et reçut le titre de régent de France, titre que le roi, son père, lui avait donné avant de partir pour l'Angleterre en lui confirmant celui de lieutenant du royaume, mais dont il n'avait pu faire usage avant sa majorité. Tout change alors de face. L'autorité, méconnue ou méprisée jusque-là dans celui qui ne l'exerçait que comme lieutenant-général du royaume, reprend ses droits dans le même prince, revêtu d'un titre que les peuples sont plus disposés à respecter, parce qu'il touche de plus près à celui de souverain. Le régent s'approche de Paris, d'où le roi de Navarre avait été obligé de sortir à son tour, et l'investit. Marcel, voyant les Parisiens disposés à le recevoir, et redoutant sa vengeance, fait le complot de livrer, le premier août, Paris aux Anglais et au roi de Navarre, et de mettre ce dernier sur le trône de France. Jean Maillard et Pepin des Escuris, instruits de la trahison, se mettent en devoir de la prévenir; ils arrêtent Marcel à la porte saint Antoine, la nuit du 51 juillet, comme il allait l'ouvrir aux Navarrois, lui reprochent sa perfidie, et le massacrent avec les gens de sa suite. Le lendemain, on fait main-basse sur ses complices. Robert le Coq, évêque de Laon, l'un de leurs chefs, et l'homme le plus dangereux après Marcel, eut le bonheur d'échapper par la fuite. Les Parisiens, délivrés de leurs tyrans, font une députation au dauphin, pour l'engager à revenir. Il part de Charenton, et rentre dans Paris le 4 août. Le roi de Navarre, déterminé à venger la mort de Marcel, s'unit aux Anglais et déclare la guerre en forme au régent; mais il ne put l'empêcher de reprendre plusieurs villes.

Les compagnons, nommés les *Brigants*, continuent leurs ravages dans les provinces: ce nom leur venait d'une sorte d'épée appelée brigantine, dont ils se servaient. A Eustache d'Aubercoart, l'un de leurs chefs, le dauphin oppose Brocard de Fluétrange, capitaine d'aventuriers lorrains, qui, l'ayant défilé et blessé dangereusement dans un combat, le fit prisonnier, et s'en vint son parti. Cependant la paix se négociait à Londres entre les rois de France et d'Angleterre, et fut enfin conclue à des conditions assez dures pour le monarque prisonnier que hostesses pour sa nation. En voici le précis. Le roi Jean cédait en toute souveraineté au roi d'Angleterre, 1° le Poitou, y compris la terre de Belleville et le fief de Thonars, la Saintonge, l'Agénois, le Périgord, le Limousin, le Quercy, la ville et le pays de Tarbes, l'Angoumois, le Rouergue; 2° la ville de Montreuil et ses dépendances; 3° le Ponthieu; 4° Calais et les seigneuries de Merle, Sangatte, Colonge, Valk, Oye et leurs dépendances; 5° le comté de Guines; 6° les lieux adjacents au pays suzerain; 7° le roi de France s'obligeait à payer au roi d'Angleterre, à divers termes, la somme de trois millions d'écus d'or. (Martenne *Ampul* col. T. 1, par. I. col. 186.) Ce traité ayant été apporté en France par le duc de Bourbon, les états assemblés le 29 mai 1359, refusèrent de le ratifier. Édouard, piqué de ce refus, fut enflammer le roi Jean et son fils dans la tour de Londres, passe la mer, et débarque à Calais le 28 octobre, avec une armée de près de cent mille hommes. Il parcourt diverses contrées, le fer et la torche à la main, sans pouvoir néanmoins faire aucune conquête. Arrivé devant cette ville, dont les habitants l'obligent à se retirer. Enfin la paix est conclue par les plénipotentiaires des deux couronnes, le 8 mai 1360, à Brétigny, près de Chartres. L'Angleterre y gagne l'ancien duché d'Aquitaine, pour le posséder en toute souveraineté, avec le Ponthieu, et la ville de Calais. Le régent confirma deux jours après le traité à Paris. Le roi Jean, délivré de prison, débarque le 8 juillet à Calais, où, le 24 octobre, il ratifie le même traité. Le lendemain en-

pleine liberté, il arriva à Paris le 13 décembre. On veut lui persuader que les engagements contractés en prison n'obligent à rien. Il rejette cette frauduleuse délate: *(Quand la bonne foi, dit-il, et la vérité auraient disparu de la terre, elles devraient se retrouver dans la bouche et le cœur du roi.)* Cette paix ne délivra pas la France des fléaux qui la ravageaient. Les troupes anglaises, après avoir évacuée les places qu'elles occupaient, se formèrent en différents corps, auxquels on donna les noms de *Grande Compagnie*, de *Malandrin*, de *Tard-venus*. N'ayant d'autres ressources pour subsister que le pillage, ils l'exercèrent avec encore plus de féroce qu'ils n'avaient fait pendant la guerre. Une partie de ces bandes étant descendu le long du Rhône, surprit le pont St. Esprit et menaçaient Avignon. Le pape fit publier une croisade contre eux, et le roi, de son côté, fit monter à cheval sa noblesse au nombre de dix mille hommes, sous la conduite de Jacques de Bourbon, comte de la Marche. L'armée française les ayant rencontrés près de Brignais, à trois lieues au-dessous de Lyon, fut mise en déroute, plusieurs seigneurs restèrent sur la place, et le général et son fils y furent blessés mortellement. Ce funeste échec eut du vendredi après Pâques (2 avril 1361.). A Telle était, dit « le P. Daniel, la destinée du prince régnant de voir chaque année de son règne marquée par quelque inique malheur ». Fiers de leurs victoires, les Tard-venus se croyaient en état de tout entreprendre et s'y disposaient. Heureusement le marquis de Montferrant, appelé par le pape, les engagea de passer en Italie; mais avant leur départ, ils obligèrent le S. Père de leur donner l'absolution de leurs forfaits (*Voy. le pape Innocent VI.*). Ce fut durant ces troubles qu'on vit un nommé Jean Gouge, natif de Sens, porter l'audace jusqu'à se faire proclamer roi de France. Il assemble des troupes, et l'homme, pour son lieutenant-général, Jean de Vernois, gentilhomme anglais, banni du pays pour crimes. Après avoir fait le défilé vers le Rhône, lui et l'autre furent pris; mais on ne trouve nulle part ce qu'ils devinrent (la dignité).

La dignité de chancelier ne donnait point encore la noblesse. On conserve à la chambre des comptes de Paris des lettres du mois d'octobre 1354, par lesquelles le roi Jean anoblit Pierre de la Forêt, chancelier de France.

L'an 1364, le roi voyant que le duc d'Anjou, son fils, s'en était revenu furtivement à Paris, de Londres où il était prisonnier, au mépris de sa parole d'honneur, il passe lui-même au mois de janvier en Angleterre, pour effacer cette tache injurieuse au nom français et au sang royal, résolu d'y rester jusqu'à ce que l'entière exécution du traité de Brétigny eût rendu la liberté aux otages. C'est la seule raison plausible de toutes celles qu'on a données de ce voyage, qui a causé tant d'étonnement. Il tombe malade à Londres, peu de temps après son arrivée, et meurt le 8 avril, âgé de 45 ans moins 18 jours, dans la 14<sup>e</sup> année de son règne; le jour même que Bertrand du Guesclin se rend maître de Nantes. Son corps fut rapporté en France, et inhumé à St. Denis le 7 mai suivant, après avoir été porté d'abord en cette église, suivant la coutume, par les officiers du parlement. Ce prince avait peu de qualités vraiment royales, et presque toutes celles qui ont le parait honnête homme. On prétend que le malheur de la bataille de Maudreuil avait opéré un grand changement en bien dans son caractère, dont l'impuissance, dit-on, l'emportait souvent au-delà des bornes de la modération et même quelquefois de la justice. Mais la nécessité des conjonctures où il se trouva, dont lui servit d'exercice pour les actes de sagesse qu'il exerça, sans observer les formalités de la justice, contre des coupables puissants, dont il eût été dangereux pour l'état de différer la punition. On doit lui pardonner également sa précipitation inconsidérée dans les opérations militaires. C'était alors le défaut commun de la chevalerie française. Les taches que ces imperfections ont répandues sur sa vie, n'ont pas empêché ses contemporains de lui décerner le titre de Bon, que la postérité a consacré par son suffrage. Il avait épousé 1<sup>re</sup> dans le mois de

mai 1352, Bonne, fille de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, décédée le 11 septembre 1359, à Maubuisson, où elle est inhumée, 2<sup>e</sup> le 19 février 1359, Jeanne, fille de Guillaume XII, comte d'Auvergne, morte sans enfants, le 29 septembre 1360. Il lui a eu du premier lit Charles qui suit; Louis, l'un de la 2<sup>e</sup> branche d'Anjou; Jean, duc de Berry; Philippe, dit le Hardi, duc de Bourgogne; Jeanne, mariée à Charles le Mauvais, roi de Navarre; Marie, femme du Robert I, duc de Bar; et Isabelle, femme de Jean Galéas Visconti, duc de Milan. (Voy. Edouard III, roi d'Angleterre.)

Le roi Jean II eut quelquefois le jour du mois dans ses dates. Il supprima aussi quelquefois le millénaire et le centenaire de l'ère chrétienne, et l'année de son règne. C'est sous ce prince qu'on rencontre le premier acte d'homologation. Etant sur la point d'être emmené prisonnier en Angleterre, après la bataille de Poitiers, il institua, comme on l'a dit, son lieutenant et régent du royaume, en son absence, Charles, son fils aîné, par lettres-patentes, au bas desquelles on lit, dans le registre du parlement marqué C et D, *Loca et presentata in camerâ parlamenti*, 3 martii anni. 1356.

L'an 1361, le roi Jean, par un édit de la fin de novembre, unit à la couronne les duchés de Bourgogne et de Normandie, ainsi que les comtés de Toulouse et de Champagne.

Ce fut sous ce règne, et pendant les ravages que les Anglais firent en France, que l'usage cessa, dans les chapitres, de chauffer matras à minuit. Celui de l'église de Paris fut obligé de le recueillir par un arrêt du parlement de 1359.

Les monnaies, sous ce règne, subirent aussi de grandes variations; et comme le taux de l'argent est le pouls de l'état, il faut dire que la France fut alors dans une espèce de fièvre continue, qui déranger beaucoup sa constitution. Les choses en vinrent au point que le roi fut obligé de payer ce qu'il achetait pour sa maison, avec une monnaie de cuivre qui avait au milieu un petit clou d'argent. Cependant, chose étonnante, le luxe ne fut jamais poussé plus loin que dans ce tems là parmi les grands.

L'embellissement de la cour des aides à pour époque la captivité de ce prince. Elle fut composée de personnes notables, élus par les états généraux, afin d'imposer l'aide nécessaire pour la rançon du roi et les autres nécessités du royaume. Après la mort de ces premiers élus, le roi en subrogea d'autres, auxquels fut attribuée une juridiction contentieuse; moyennant quoi ils furent créés officiers du roi en titre de *cour des généraux des aides*.

#### CHARLES V, dit LE SAGE.

1364. CHARLES V, fils aîné du roi Jean, duc de Normandie, et premier dauphin de France, né à Vincennes, le 21 janvier 1337 (N. S.), sacré, le 8 avril 1364, à son père, et fut sacré le 19 mai suivant, fête de la Trinité, à Reims. Trois jours auparavant (le jeudi 16 du même mois), Bertrand du Guesclin avait défait, à Cocherel, sur la rivière d'Eure, entre Evreux et Vernon, les Anglais et les Navarrois, commandés par le capitaine de Buch, Jean de Grailly, qui fut fait prisonnier. C'était une capture que du Guesclin avait promise à Charles, pour ces trébuchets, dit Froissard, de sa noble royauté. Mais ce grand capitaine eut fait prisonnier, le 30 septembre suivant, à la bataille d'Auray, par Jean Chandos, le plus grand homme de guerre que les Anglais eussent alors. La France, l'année suivante, commença à respirer, par le traité de Guérande, conclu, le 12 avril, avec Jean de Montfort, pour le duché de Bretagne, qui lui fut abandonné après 23 ans de guerre (Voyez les ducs de Bretagne.). La paix ayant été faite vers le même tems avec le roi de Navarre, il ne restait plus, pour rétablir le calme dans l'intérieur du royaume, qu'à se débarrasser des grandes compagnies, dont le marquis de Montferrant avait déjà transporté une partie au-delà des Alpes. Du Guesclin, remis en liberté moyennant une rançon de cent mille livres que Chandos caïges, délivra la France du

reste de ces bandits, en les emmenant avec lui au service de Henri de Transtamare, qui disputait le trône de Castille à Pierre le Cruel. Le prince de Galles appuyait ce dernier. Epuisé par les secours qu'il lui avait fournis, il accabla d'impôts les peuples d'Aquitaine, pour rétablir ses finances. Plusieurs seigneurs, prélats, chapitres et communautés de Gascogne et de Guienne, portèrent plaintes de ces exactions au roi de France. Charles, par ses lettres du 25 janvier 1367 (V. S.), fait séjourner, par un chevalier et le juge criminel de Toulouse, le prince de Galles à la cour des pairs, pour y rendre raison de sa conduite. L'acte d'ajournement est daté du 25 janvier 1368 (V. S.). Le prince répond à ceux qui le lui signifient : *Nous irons volontiers à Paris, puisque mandé nous est du Roy de France; mais ce sera le bacin en tête, et soixante mille hommes en ma compagnie*. Cette réponse, à laquelle on devait s'attendre, est le signal de la guerre. On prend les armes de part et d'autre. Au mois de mai suivant, Charles envoya déclarer la guerre en forme au roi d'Angleterre. Un simple valet de l'hôtel fut chargé d'aller porter ce défi; et l'on en usa de la sorte, parce que le prince de Galles avait fait emprisonner les deux personnes caractéristiques qui lui avaient signifié son ajournement. (Le Songe du Verger, Juvénal des Ursins, et quelques autres, disent même qu'il les fit mourir.) Jamais, même, au reste, ne fut suivie d'un si prompt effet. A peine le messageur eut-il de retour, que le comte de Saint-Pol et le sire de Châtillon, entrèrent à main armée dans le Ponthieu. Abbeville, dont ils s'approchèrent, leur ouvrit aussitôt ses portes. Ils font prisonniers les Anglais qui s'y trouvent, ainsi que Louvain, gouverneur du Ponthieu pour Edouard. Saint-Valeri se rend en même tems. La plupart des autres places se soumettent d'elles-mêmes. La forteresse de Pont-de-Breni, fut presque la seule qui soutint avec terreur; elle fut emportée d'assaut; et la réduction du Ponthieu se fit avec une célérité qui ne donna pas aux ennemis le tems de se reconnaître. Dans l'Aquitaine, les armes françaises faisaient des progrès également rapides, sous la conduite du duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc. Une partie du Quercy, du Rouergue, du Limousin, se soumettent volontairement le joug des Anglais. Montauban et plusieurs autres villes, après quelque résistance, furent obligées de se rendre aux Français. Le duc de Lancastre cependant fait une descente à Calais, et ravage la Picardie. Le duc de Bourgogne, envoyé contre lui, se contente de l'observer et de le tenir en échec. Il eût souhaité, ainsi bien que son armée, d'en venir à une bataille; mais son impuissance naturelle eût retenu par les ordres du roi, son frère, qui voulait apprendre aux Français à vaincre sans combattre. L'an 1370, du Guesclin, rappelé d'Espagne, va joindre l'armée du duc d'Anjou. La présence de ce capitaine, déjà si renommé par ses exploits, remplit les troupes d'une confiance qu'elles n'avaient point encore éprouvée. Tout pleut de gré ou de force sous les armes françaises. Le duc de Berry se rend maître de Limoges, moins à la vérité par sa valeur, que par la bonne volonté du Pérégé et des bourgeois; mais la place est bientôt reprise par le prince de Galles, qui exerce une cruelle vengeance sur ses malheureux habitants. Ce fut sa dernière expédition. Il était malade alors, et il retourna en Angleterre, où il ne fit plus que languir. Robert Knolles, à la tête de trente-cinq mille Anglais, faisait dans le même tems de grands dégâts en deçà de la Seine. Après avoir ravagé la Picardie et la Champagne, il était venu jusqu'aux portes de Paris, d'où il dirigea sa route vers le Maine. Le roi fit revenir du Guesclin, et lui remit en main, le 3 octobre, l'épée de comte de Flandre, qu'il s'encre de recevoir, en disant : « Il a été vérité que je suis un pauvre homme, et de si basse venue » en l'office de comte de Flandre, qui est si grand et si noble, qu'il convient qu'il bien le veut exercer et s'en acquitter, qu'il commande et exploite moult avant, et plus sur les grands que sur les petits. Or venez-ci messeigneurs vos frères, vos neveux et vos cousins, qui auront charges de gens d'armes en soit et chevachées; et comment oserai-je commander sur eux ? »

« Lors répondit le roi, et dit : Messire Bertrand, ne vous en excesses point par cette voye ; car je n'ai ni frère, cousin, ni neveu, ni cunite, ni barnon en mon royaume, qui n'ouïe bête à vous, et se nul en estoit au contraire, il me courrouceroit. » (Froissard, vol. I, ch. 29.) Après cette réponse, il se rend, et le roi l'envoie à la poursuite de Kaolles. Du Guesclin attaquait une partie de son armée à Pont-Vallan, et la tuait en pièces ; il marche ensuite vers les autres quartiers des ennemis, qu'il enlève avec le même bonheur. Ce fut dans cette expédition qu'il fit, à Pontorson, le 28 octobre, une alliance, ou fraternité d'armes, avec son compatriote Olivier Clisson, l'ennemi le plus implacable des Anglais. La fortune ne fut pas plus favorable sur mer à ceux-ci que sur terre. L'an 1371, le 22 et le 23 juin, la flotte castillane, sous la conduite de Boccagnia, bat leur flotte commandée par le comte de Pembroke, à la hauteur de la Rochelle ; elle la poursuit jusqu'à la vue de Bordeaux, où elle fait échouer une partie de ses vaisseaux, et en coula l'autre à fond ; Pembroke, avec grand nombre des siens, est pris et emmené prisonnier en Castille. Cet échec, dit Mézerai, fit la ruine entière du parti anglais. L'an 1372, du Guesclin ayant sous ses ordres le duc de Bourgogne, le comte d'Alençon, et l'éclat de la noblesse française, passa la Loire à la tête d'une armée de plus de trois mille laques. Malgré la bravoure et l'expérience du capitaine de Buch, qui avait reconquis sa liberté par la paix faite avec le roi de Navarre, et remplaçant le prince de Galles, les villes d'Aquitaine, pour la plupart, ou se rendirent d'elles-mêmes, ou ne firent qu'une faible résistance ; celle de Poitiers fut du nombre des premières ; le château soutint son siège, et fut emporté d'avant. Mais ce qui valut la conquête d'une province, le capitaine fut pris devant Soubise, par Yvain, issu des anciens princes de Galles, et amené à Paris. Le roi le fit enfermer dans la tour du Temple, et refusa constamment de le rendre. Il mourut cinq ans après dans sa prison. La réduction de Soubise fut suivie de celle de Saint-Jean-d'Angély d'Angoulême, de Taillebourg et de Saintes. La Rochelle, dont la porte était bloquée par la flotte castillane, avec laquelle, par le moyen d'Yvain de Galles, elle était d'intelligence, surprit elle-même, le 8 septembre, la citadelle qui la commandait, et reprit de plein pied sous la domination de la France. Il n'en fut pas de même de Thouars, où les seigneurs poitevins, attachés à l'Angleterre, s'étaient renfermés. Il fallut en faire le siège. La garnison, près de succomber, promit de se rendre, si dans la Saint-Michel prochaine (ou était alors au mois de juin), il ne venait point de secours. Le roi d'Angleterre, instruit de la situation des assiégés, monte sur une flotte pour venir les déloger. Mais les vents contraires l'empêchant d'aborder sur les côtes de France, il est obligé de s'en retourner. Le terme expiré, Thouars exécute la capitulation, et ouvre ses portes aux Français.

Le roi Charles V fit vers la même tems un voyage en Bourgogne, dont les historiens ne parlent point. Etant venu à Cluni, sur la bonne renommée de ce monastère, il fit expédier sur les lieux des lettres datées du 5 janvier 1371, (V. S.) par lesquelles il déclara qu'ayant considéré l'estât des choses Religieuses avecques grand diligence et advis, il a veu et trouvé véritablement la renommée estre vraie, et les faits surmonter la renommée. En conséquence, Nous, dit-il, en l'honneur et révérence de la sainte Trinité, etc. voulons d'oresnavant estre frères et fils des religieux et de l'abbaye, et des maintenant nous y tenons et à toujours mais nous et les nôtres protecteurs, deffendeurs et aideurs d'iceux Religieux et abbaye, tant en chef comme en membres. (Archives de Cluni.)

Les affaires des Anglais en France allaient toujours en déclinant. L'an 1373, le comte de Bretagne s'étant rendu maître de presque tout ce qui leur restait de forteresses en Poitou, passe en Bretagne. Chassés de toutes parts les Anglais trouvaient encore dans ce pays un asile par la faveur du duc qui leur était dévoué. Mais l'approche de l'armée française, toutes les villes se soumettent,

excepté, dit Nicole Gilles, Brest, Aers et Derval. Du Guesclin était occupé au siège de Brest lorsqu'il fut rappelé de Bretagne pour aller s'opposer au duc de Lancastre, qui venait de débarquer, le 20 juillet, avec 30,000 hommes à Calais. Le comte de Bretagne rencontre cette armée auprès de Troyes ; il la suit en la harcelant sans cesse jusqu'en Guienne, et le maltraita si fort, qu'en arrivant à Bordeaux elle se trouva réduite à 6,000 hommes.

Les papes avaient souvent travaillé, mais sans succès, à la réconciliation des deux couronnes. Grégoire XI fit lui-même plusieurs fois favorablement écouté. L'an 1375, à sa prière, il y eut une trêve enclue à Bruges le 17 juin, pour un an et trois jours, par les plénipotentiaires de France et d'Angleterre. Les auteurs varient sur l'époque précise de cette trêve. Mais ils s'accordent tous à dire qu'elle fut prolongée jusqu'en 1377. Elle venait d'expirer, lorsque Édouard III mourut le 21 ou 23 juin de cette année. Charles V ne négligea point une circonstance aussi favorable à la France. Il avait toute prête une flotte composée de trente-cinq vaisseaux de ligne, et d'une infinité d'autres bâtiments. Il la fit partir incontinent pour l'Angleterre, sous les ordres de l'amiral Jean de Vienne, neveu du brave défenseur de Calais. Elle fit sa descente dans le comté de Kent quatre jours après la mort d'Édouard, surprit et brûla la ville de Rye ; puis s'étant remise en mer, elle côtoya l'île et y répandit la déolation. Froissard prétend que les Français n'étaient pas encore informés de la mort d'Édouard ; mais ils savaient du moins qu'il était hors d'état d'agir. Dans le même tems le duc de Bourgogne s'avancant, à la tête d'une armée, sur les frontières de Picardie. D'un autre côté le duc d'Anjou, accompagné du comte de Flandre, porta ses armes en Guienne. Elles y firent des progrès si rapides, que dans le cours de trois mois elles réduisirent cent trente-quatre villes en places fortifiées. (Il faut se souvenir que tout alors était fortifié, ou les villes fermées.) La plus considérable de ces conquêtes fut celle de Bergerac, qui voutint quinze jours de siège. Thomas Palleton, gouverneur de Bordeaux, étant accouru pour le faire lever, fut battu et fait prisonnier. Enfin Olivier Clisson, envoyé dans la Bretagne avec une autre armée (c'était la 5<sup>e</sup>), soumit tout ce duché, à l'exception de Brest qui demeura investi par les Français.

L'an 1378 (N. S.) l'empereur Charles IV vint à Paris avec son fils Venceslas, roi des Romains, pour voir le roi, son neveu, et accomplir un vœu de pèlerinage à St. Maur des Fossés. Le roi le reçut avec de grands honneurs. La première entrevue de ces deux princes se fit le 4 janvier, près la Chapelle, entre St. Denis et Paris. *A leur assemblée*, dit une ancienne chronique, l'empereur ota armure et chaperon tous jz ; et le roi ota son chapel tant seulement. L'empereur reprit la route d'Allemagne le 16 du même mois, laissant à Paris son chancelier, avec ordre de présenter au duplein des lettres de vicair-général de l'empire dans le royaume d'Arles, qu'il avait fait expédier secrètement pour ce prince durant son séjour, et qui furent reçues avec acclamations de grâces. On voit par là que ce qu'on appelait le royaume d'Arles était encore regardé comme unan de l'empire. Pen de tems après le départ de l'empereur, on découvrit l'horrible projet du roi de Navarre, qui voulait faire empoisonner le roi de France. Jacques de Rue, chancelier de ce républicide, fut arrêté, convaincu, et puni de mort le 21 juin de la même année. Le duc de Bourgogne et le comte de Flandre envoyés en même tems pour se saisir des places qui appartenaient au roi de Navarre en Normandie. Cherbourg, défendue par les Anglais à qui ce prince l'avait cédée, fut la seule place qu'ils ne purent enlever. Dans ces entrefaites on vit éclater le grand schisme d'Occident, qui, d'antipape en antipape, fut prolongé, l'espace de quarante ans avec des scandales infinis. Le roi Charles V, après la délibération unanime d'une nonbreuse assemblée tenue à Vincennes, donna, le 16 du mois de novembre 1378, une déclaration par laquelle il adressait au pape Clément VII, contre Urbain VI, son compétiteur. L'université fut plus tenue



à se déterminer : elle n'embrassa l'obédience de Clément que sur la fin de 1582. (du Boulai.)

Dans le tems que Charles embrassa l'obédience de Clément VII, l'Angleterre, par anticipation pour la France, se déclara pour Urbain VI. Le duc de Bretagne, réfugié depuis quatre ans dans ce royaume, ne manqua pas de suivre cet exemple. Ce fut un nouveau grief du roi de France contre lui. Charles, résolu de pousser à bout ce vassal obstiné dans sa révolte, convoqua, au mois de décembre 1578, l'Assemblée des pairs; et par l'arrêt, qu'il fit dresser en sa présence, conquis à son profit le duché de Bretagne. Du Guesclin, envoyé sur les lieux pour mettre à exécution ce jugement, se comporta avec la modération qui convenait envers ses compatriotes. (Voy. *les ducs de Bretagne*.) Bureau de la Rivière, habile courtisan, jette à cette occasion des soupçons dans l'esprit du roi sur le comestible, comme s'il eût favorisé le duc de Bretagne. Charles écrit à du Guesclin une lettre de reproches, à laquelle ce héros fut si sensible, qu'il renvoya l'épée de comestible. Le roi ne tarda pas à reconnaître son erreur; les ducs d'Anjou et de Bourbon étant venus de sa part trouver du Guesclin, l'engagement, après quelque résistance, à revenir à la cour. Charles, l'an 1580, le chargea d'une expédition dans les provinces méridionales où les Anglais se montraient encore. Ce grand capitaine tombe malade devant le château de Randan, en Gévaudan, qu'il assiégeait, et meurt le 15 juillet, à l'âge de soixante-six ans, peu de moments après avoir reçu les clefs de la place (Daniel, N. Ed.). Son corps, par ordre du roi, fut porté à S. Denis pour y être mis à côté du tombeau que ce prince s'était fait élever à lui même (1). En disant adieu aux vives capitaines qui l'avaient suivi depuis quarante ans : *Nobles gens, leur dit-il, ce que je vous ai répété mille fois, qu'en quelque pays que vous fussiez la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfans et le menu peuple ne sont point vos ennemis.* On dit que sa coutume était, avant d'aller au combat, de manger trois soupes au vin en l'honneur de la Trinité. Nous lisons la même chose des anciens peuples dans le roman de Perceval. Du Guesclin ne laissa qu'un fils naturel, quoiqu'il eût été marié deux fois. Le roi Charles ne lui survécut que deux mois. Ce prince mourut au château de Beauté-sur-Marne le 16 septembre 1580, des suites du poison que le roi de Navarre lui avait donné vingt ans auparavant. Il était dans la quarante-quatrième année de son âge, et la dix-septième de son règne. Son inhumation fut retardée jusqu'au 4 octobre, par l'absence de ses frères, et du duc de Bourbon, son beau-frère, qu'on crut devoir attendre pour cette cérémonie. Le corps, pendant cet intervalle, resta huit jours en dépôt dans l'abbaye de S. Antoine-des-Champs. Par son testament, il avait ordonné qu'il fût inhumé auprès de sa mère, dans la chapelle qu'il avait fondée, et qu'à ses pieds serait mis Bureau de la Rivière, son chambellan, lorsqu'il serait décédé. Charles avait épousé, le 8 août 1559, Jeanne, fille de Pierre I, duc de Bourbon. Cette princesse, que son époux appelait la *soleil de son royaume*, et que lui-même se lit par les qualités du corps, de l'esprit et du cœur, mourut au couchant le 6 février 1578. (N. S.) Elle fut mère de neuf enfans, dont trois survécurent à leur père, savoir Charles, qui suit; Louis duc d'Orléans, tige de la branche royale de ce nom, et de celle qui, commençant à François Ier, a pris le nom de Valois, ou d'Orléans-Valois; et Catherine, dont la naissance causa la mort de sa mère. Jesu da Berri,

comte de Montpensier, épousa Catherine, qui mourut au mois d'octobre 1588. Charles V acquit par sa piété sincère, et par son habileté dans le gouvernement, le surnom de Sage, que la postérité lui a donné. En montant sur le trône, il avait trouvé les affaires du royaume presque désespérées; il les releva par sa prudence, et les mit dans un état de prospérité qui fit l'admiration de l'Europe. Sans sortir de son cabinet, il repart sur les Anglais tous les pays que ses prédécesseurs avaient perdus à la tête des armées les plus nombreuses. Edouard III, ce fier et redoutable ennemi de la France, disoit avec contentement en voyant les progrès de Charles, *qu'il n'y eut onc Roy qui si peu armât, et qui tant lui donnât d'affaires.* Malgré les guerres continuelles qu'il eut à soutenir, il laissa, dit-on, dans ses coffres à sa mort, douze mille écus d'or.

Ce fut ce prince qui fixa à quatorze ans commencés, la majorité de nos rois, par son ordonnance dressée à Vincennes, dans le mois d'août 1574, et enregistrée au parlement le 20 mai de l'année suivante.

Charles V amant les lettres et les protégées. La bibliothèque royale lui doit son origine; il l'enrichit de neuf cents volumes. Nicolas Oursme, grand-maitre du collège de Navarre, et ensuite évêque de Laon, traduisit par ses ordres la Bible en français. Charles la lisait en entier tous les ans. Raulou de Presles, maitre des requêtes de l'hôtel, fut aussi chargé par ce prince, de la traduction française des vingt-deux livres de la *Cité de Dieu* de Saint-Augustin; travail pour lequel il lui fut adjugé quatre mille francs d'or par chancun an. Ce fut ce prince qui fit construire la forteresse de la Bastille, dont Hugues Aubriot, prévôt de Paris, natif de Dijon, posa la première pierre, le 25 avril 1370, et qui fut achevée en 1382. Ce fut aussi sous son règne que le même prévôt construisit, ou plutôt augmenta le petit Châtelet, résida le grand pont, aujourd'hui le pont au Change, que les débordemens de la Seine avaient ruiné, et inventa les premiers égouts souterrains, pour débarrasser la capitale des immondices et des excreta inutiles. Ce magistrat, qui alliait à l'amour du bien public, des mœurs, des corrompues, fut enfermé, au commencement du règne suivant, comme juif et hérétique, pour avoir réprimé des étudiants de l'université, qui se livraient aux plus grands excès. Mais les Parisiens, dans une révolte qui s'éleva peu de tems après, l'ayant tiré de prison pour le mettre à leur tête, il profita de la faveur du sort pour se retirer secrètement, et ne reparut plus dans la capitale.

Charles V, malgré son bon esprit, avait le faible de croire à l'astrologie. Il eut en grande recommandation, dit un ancien auteur, les astrologues, et se gouverna par eux; et spécialement maître Gervais Chrétien, grand et profond astrologue, en faveur duquel il fonda, l'an 1376, un collège d'astronomie et de médecine à Paris. C'est le collège dit maître Gervais.

Ce monarque, à qui l'on a donné le nom si bien mérité de Sage, avait néanmoins un son stultité pour le divertir. Tous ses successeurs en eurent depuis jusqu'à Louis XIV, qui bientôt se dégoûta de ce ridicule officier.

Charles V, tantôt exprime, tantôt supprime le jour du mois dans les dates de ses diplômes. Le règlement qu'il fit touchant le domaine dephinal, est signé de sa propre main : ses autres actes sont ordinairement signés par des secrétaires. Pendant la prison du roi Jean, les sceaux de France étaient en Angleterre. Charles, dans cet espace de tems, se servit d'abord du sceau du Châtelet, tant qu'il ne fut que lieutenant du roi, et ensuite du grand sceau de Normandie, lorsqu'il eut pris le titre de régent. (N. Tr. de Diplom.)

Sous Charles V, on imagina les habits mi-partis, semblables à ceux de nos bedeaux. A la réception de l'empereur Charles IV, le prévôt des marchands, les échevins, et les plus notables bourgeois de Paris, étaient vêtus de robes mi-parties de blanc et de violet; deux rouleaux partageaient également les robes des officiers de la maison du roi. Les maitres-d'hôtel portaient velours.

(1) Cependant on voit dans l'Eglise des Dominicains du Puy un tombeau sur lequel est représenté un chevalier armé de son épée, de son bouclier et de sa cuirasse, avec cette légende gravée autour de ce monument : *Cy gist MONSIEUR DE VALENTIN MESSIRE BERTHARD CLERIK, COMTE DE LOUVOIS, JARDIN COMESTIBLE DE FRANCE, QUI TRÉPASSA L'AN DE CECLIVRE, LE XXII JOURS DE JUILLET.* Ce monument se trouve dans la chapelle de du Guesclin, ou quelque autre endroit par où de son corps que ce tombeau recouvrait.

inde et tanné; les hussiers, camocas bleu et rouge; les panetiers, échanson et valets tranchants, satin blanc et tanné; les valets-de-chambre, gris-blanc et noir, etc. Le roi était vêtu par-dessous son manteau royal, d'une cotte-hardie d'écarlate vermeille, dont la forme ressemblait assez aux fourreaux des enfants. Cet habillement était commun aux hommes et aux femmes, et avait une queue traînante plus ou moins, suivant la qualité des personnes. Ce fut aussi sous ce règne que les nobles des deux sexes commencèrent à porter les armoiries de leur maison, brodées sur leurs habits. Ajoutons, avec une ancienne chronique manuscrite, que *en ce tems, la coutume des hommes estoit qu'ils s'armoient de boimes à camail à un pointe aigue et à un gros arçon sur les espaulles, et chascun avoit sa hache attachée à sa ceinture.*

Charles V accorda, par édit de 1371, la noblesse à tous les bourgeois de Paris; ce qui fut confirmé par Charles VI, Louis XI, François I<sup>er</sup>, et Henri II. Mais Henri III restreignit ce privilège en 1577, aux seuls prévôt et échevins.

Le marc d'or, sous le règne de Charles V, était à soixante-trois livres dix-sept sous six deniers, et celui d'argent à cinq livres seize sous; d'où il suit que la somme de dix mille livres que ce prince avait assignée pour la dot de chacune de ses filles, revenait environ à quatre-vingt-dix mille livres de notre monnaie.

#### CHARLES VI, dit LE BIEN-AIMÉ.

1380. CHARLES VI, né le 5 décembre 1368, succéda, le 16 septembre 1380, à Charles V, son père. Les premiers jours de son règne furent agités par les contestations de ses trois oncles, le duc d'Anjou, le duc de Berry et le duc de Bourgogne, qui se disputaient la régence. Pour les accorder, il fut conclu, dans une assemblée des grands du royaume, tenue le 3 octobre, que le jeune prince serait évincé; et déclaré majeur, quoiqu'il n'eût que douze ans, à condition qu'il gouvernerait le royaume par l'avis et le conseil de ses oncles. Le duc d'Anjou, qui s'était déjà emparé de la régence, s'en démit alors. Le 1<sup>er</sup> novembre suivant, Charles arrive à Reims, où il est sacré le 4 par l'archevêque Richard Picque, surnommé aussi de Besançon. Au festin qui suivit la cérémonie, les grands-barons servirent les plats, montes, dit Froissard, *sur haux destriers* (chevaux) *trois envers et parés de drap d'or*. Le cardinal de la Grange, principal ministre du feu roi, fut alors congédié. Ce prélat, bénédictin de profession, puis évêque d'Auxerre, avait indigné contre lui, sous le règne précédent, l'héritier de la couronne, par le peu de ménagement qu'il avait eu pour lui. On rapporte qu'à la mort de son père, ce prince avait dit à Pierre de Savoie, son chambellan : *Dieu merci, nous voilà délivrés de la tyrannie de ce chapelain*. Les peuples lui imputaient aussi les impôts considérables que Charles V avait mis sur eux, et l'accusaient d'en avoir divertie la meilleure partie à son profit. Ce qui est certain, c'est qu'il se retira, chargé de richesses et de la haine publique, à la cour pontificale d'Avignon. Le duc d'Anjou, qui prit en main le gouvernement des finances après lui, fit bientôt oublier les vices de son administration. Non content d'avoir pillé le trésor royal à la mort du roi son frère, il ne s'occupait qu'à verser les deniers publics dans ses coffres, pour se mettre au état d'aller prendre possession du royaume de Naples, que la reine Jeanne I<sup>re</sup> lui avait légué par son testament du 25 juin 1380. Ce prince, en effet, se rendit en Italie, l'an 1382, avec des trésors immenses, pour faire valoir ses prétentions; mais il échoua dans son entreprise, et mourut pauvre à Bisella, près de Bâle le 20 septembre 1384. Avant son départ, il avait fait, le 15 janvier de l'an 1381, la paix du duc de Bretagne avec la France, à des conditions avantageuses pour cette couronne. On doit aussi lui savoir gré de l'édit ou de la déclaration du 5 avril 1381, qui abolit l'usage ancien où l'on était de confiscuer les biens des Juifs, quand ils embrassaient la religion chrétienne. Le prétexte sur lequel on appuyait cette coutume barbare, était que la liberté qu'acquerrait le juif en se convertis-

sant, dépouillait son seigneur de la propriété qu'il avait auparavant de sa personne. Il arrivait de là que ces juifs convertis, se voyant dénués du tout, et réduits à la mendicité, retournaient au Judaïsme. Philippe le Bel, avant Charles VI, avait senti cette conséquence dangereuse, et tâché de la détruire dans le principe, par son édit du 4 avril 1302; mais la force de l'usage avait prévalu.

Charles, dans l'âge des amusements, ne respirait que les combats. L'an 1383, la comte de Flandre, chassé par les Gantois, ayant imploré le secours de la France, le jeune monarque saisit avec empressement cette occasion de signaler sa valeur. Il part sur la fin d'octobre avec les ducs ses oncles, suivi d'une florissante armée, conduite par Olivier Clisson, qu'il avait nommé connétable, suivant les dernières volontés du roi, son père. Bataille de Rosebecq, entre Deinsé et Harlebecq, gagnée par les Français, le 27 novembre (un jeudi), sur les rebelles, dont vingt-cinq mille (d'autres disent quarante mille), restèrent sur la place avec Philippe d'Artevelle, leur chef. Boucicaut, depuis maréchal de France, combattit à cette journée, étant encore fort jeune. Un chevalier flamand, qui abattait à coups de sabre tout ce qui se rencontrait devant lui, le voyait approcher la hache levée, lui déchargea un coup, dont il la fait tomber de ses mains, en lui disant, d'un ton de mépris : *Eufant, vas tetter*; et ne daignant pas achever, il tourne d'un autre côté. Boucicaut, outré de dépit, tire son épée et la lui passe au travers du corps (Foy. Louis, *comte de Flandre*). Pendant l'absence de Charles, les Parisiens se soulevèrent à l'occasion du relâchement des impôts; c'était la troisième révolte de ce peuple, sous le nouveau règne, pour le même sujet. Elle fut appelée des *Muillottes*, à cause des muillottes que les addressez étaient allés prendre, les uns dans l'hôtel-de-Ville, les autres à l'arsenal, pour assommer les fermiers des aides et des gabelles. Laisser leurs bureaux, enfoncer les portes des prisons, etc. Charles, étant revenu triomphant dans sa capitale, le 10 janvier 1382 (V. S.), tire une vengeance éclatante de ces révoltes. Mais des innocents furent confondus avec les coupables, qu'il fit exécuter à mort. Du nombre des premiers, fut l'avocat du roi, Jean Desmarets, magistrat respectable, dont tout le crime était d'avoir encouru, par son intégrité, la haine des ducs de Berry et de Bourgogne. Arrivé au lieu du supplice, on le pressa de demander pardon au roi. *Maitre Jean*, lui disait-on, *citez merci au Roi, afin qu'il vous pardonne*. A quoi il répondit : *J'ai servi au Roi Philippe son grand ayeul, au Roi Jean et au Roi Charles son père, bien et loyalement; et oncques ces trois ne me surent que demander : et aussi ne feront ce qui, il avoit dge et connaissance d'homme. A Dieu seul veuil exier merci*. Cette exécution tira les larmes des yeux de tous les assistants. La cour n'en demeura pas là. Le 27 du même mois de janvier, le roi, par un édit, abolit l'échevinage de Paris, et supprima la charge de prévôt des marchands, dont les fonctions furent réunies à celles du prévôt de Paris, qui, le même jour, alla prendre possession de l'hôtel-de-Ville. Le claquement des Parisiens fit rentrer dans le devoir les villes de province qui avaient suivi leur exemple.

La victoire que Charles avait remportée sur les Flamands, n'avait pas changé les dispositions séditieuses des Gantois. Étant informé qu'ils avaient appelé les Anglais, et les avaient aidés à s'emparer de plusieurs places de Flandre, il assemble une nouvelle armée pour retourner en ce pays. Mais avant que de la suivre, la noblesse, qu'il avait convoquée, obtint de lui que les procédures intentées contre elle, seraient suspendues pendant le cours de la campagne; premier exemple de ce qu'on nomme *lettres d'Étât*. Nos rois n'en ont jamais accordé depuis du si amples. (Daniel.) Les croisés, au reste, sous la protection des papes, avaient joui de quelque privilège à peu près semblable. Tous les préparatifs étaient faits avec une diligence incroyable, le roi se met en marche, le 5 août 1385, à la tête de deux cent mille hommes, accompagné du duc de Bourgogne,

qui devait, comme héritier présomptif de la Flandre, recueillir tout le fruit de cette expédition. Elle fut heureuse; les Anglais, commandés par l'évêque de Norwich, furent obligés d'évacuer la Flandre; et les rebelles, contraints de rentrer sous l'obéissance de leur comte. Après avoir ainsi pacifié le pays, Charles en sortit le 22 septembre, et revint triomphant à Paris. (Meyer.) On pensa pour lors à le marier, et son choix se fixa sur Isabelle, fille d'Etienne, duc de Bavière-Ingolstadt, qu'il épousa, le 17 juillet 1385, dans la cathédrale d'Amiens.

L'Angleterre était toujours en état de guerre avec la France. L'an 1386, Charles, résolu d'aller attaquer les Anglais dans leur île, fait équiper la flotte la plus considérable que nous eussions eue dans nos ports depuis Charlemaigne. Elle était composée de douze cent quatre-vingt-sept vaisseaux; et il y en avait aussi, dit Froissard, pour faire un pont de Calais à Douvres. Charles se rend à l'Ecluse, d'où cette flotte devait partir, dans le dessein de se mettre à la tête de cette expédition; mais l'entreprise fut rompue par les retards affectés du duc de Berri, qui se fit attendre jusqu'au 14 septembre, temps auquel la mer n'était plus tenable. L'affaire fut remise au printemps de l'année suivante; mais pendant l'hiver une partie de la flotte fut brûlée, et l'autre enlevée par les Anglais.

Le célèbre édit de saint Louis, qui proscrivait le duel judiciaire, était alors presque entièrement oublié, même dans les domaines du roi. Le 22 décembre 1386, le parlement ordonna, par son arrêt, un de ces combats, qui fut exécuté sous les murs de Saint-Martin des Champs à Paris, le roi présent avec sa cour, entre le chevalier Jean Carouge, et Jacques le Gris, écuyer, et favori de Pierre II, comte d'Alençon. La femme du premier accusant le second d'être venu chez elle, pendant que son mari était à la Terre-Sainte, et de lui avoir fait violence, ce qu'il niait, et ce qu'elle ne pouvait prouver par témoins. Carouge, dans le combat, reçut d'abord une blessure à la cuisse; mais la colère dont il était animé redoublant son courage et sa force, il reverse son adversaire, et lui plonge son épée dans le corps. Le vaincu fut réputé coupable, suivant le préjugé du temps, et son corps en conséquence, livré au bourreau, fut traîné sur la claie. Cependant il était innocent; et quelque temps après un criminel, près d'être exécuté pour d'autres crimes, avoua qu'il avait commis celui dont le Gris avait été injustement accusé.

L'an 1388, à la demande de Jean de Follevilla, prévôt de Paris, le roi distrait de cette charge celle de prévôt des marchands, qu'il conféra à Jean Juvénal des Ursins, père de l'historien du même nom, qui devint archevêque de Reims. L'hôtel-de-ville fut en même temps rendu à la juridiction municipale, et le nouveau prévôt des marchands vint s'y loger.

L'an 1389, après une trêve conclue pour trois ans avec l'Angleterre, Charles fait célébrer à Saint-Denis, le 4 mai, un service solennel pour le comte de la Guesclin. Quatre chevaux de l'écurie du roi, richement enharnachés, furent présentés à l'offrande par quatre princes. L'évêque d'Auxerre officiant monta en chaire après l'offertoire, et fit un discours pathétique à la louange du défunt. C'est la première oraison funèbre, à ce qu'on prétend, qui fut prononcée en France. On se trompe: Gilbert, évêque d'Evreux, avait prononcé celle de Guillaume le Conquérant, en 1087, aux funérailles de ce prince, suivant Ordéne Vital. Mais aucune jusqu'ici n'a peut-être fait plus d'effet que celle du Guesclin, si l'on s'en rapporte à ce récit d'un poète du temps :

Les peuples fondirent en larmes,  
Des mots que l'évêque montra;  
Car il disait : Pleurez, gens d'Evreux,  
Bressant qui tremont sous siécles.  
On doit regretter les loix d'armes  
Qu'il porta sur vous qu'il vint.  
Dix ans plus sur toutes toits  
De la sienne, car bonne estoit.

Le 20 juin de la même année, suivant Froissard, on plébait le 22 août, selon deux registres du parlement, autre pompe d'un genre tout différent. Ce fut l'entrée solennelle de la reine Isabelle à Paris. Cette fête, l'annus des plus brillantes qu'on eût encore vues, mais exécutée dans le goût peu délicat du siècle, se trouve amplement détaillée dans les chroniqueurs de Froissard.

En Languedoc, dont le duc de Berri était gouverneur, et dans quelques autres parties de la France méridionale, l'administration était si encombrée, qu'elle souleva les peuples et excita des plaintes qui furent portées au pied du trône. Le roi jugeant qu'il était de son devoir d'y faire droit, part en grand cortège le 2 septembre 1389, dix jours après la fête dont on vient de parler, pour les aller visiter sur les lieux. Il salua le pape Clément VII le 50 novembre, en passant par Avignon, y assista le lendemain au sacre de Louis II, roi de Naples, et en part le 4 décembre, après avoir obtenu de sa sainteté la nomination des évêchés de Chartres et d'Auxerre, avec celle de sept cent cinquante autres bénéfices à son choix; c'est une ébauche du concordat. Arrivé à Béliers, il y fait instruire le procès du Jean Bessac, secrétaire du duc de Berri Convoqué de concussions et d'impies par son propre avarice, Bessac fut brûlé le 22 décembre, sous les yeux du monarque. Le comte de Foix, que Charles alla visiter ensuite, reconnut cet honneur par la plus simple réception (*Foyez Gaston-Phébus, comte de Foix*). De retour à Paris, au mois d'avril 1390, le roi ôta le gouvernement du Languedoc au duc, son oncle, pour ses malversations; mais trois ans après, il le lui rendit.

Charles VI était sincèrement aimé de son peuple. Il dut s'en apercevoir aux réjouissances extraordinaires qu'occasionna sa convalescence en 1392, après une maladie où l'on avait couru risque de le perdre. Elles furent malheureusement troublées par un événement qui eut les suites les plus funestes et pour la monarchie et pour l'état. Le 15 juin, le comte de Clisson, sortant du bal à minuit, fut attaqué, dans la rue Culture Sainte-Catherine à Paris, par des assassins, à la tête desquels était Pierre de Craon, seigneur puissant et débauché. Quoique laissés pour morts, les blessures ne se trouvèrent pas dangereuses. Le roi, irrité de cet attentat, ordonna l'arrestation du duc de Bretagne, chez lequel il s'était, dit-on, retiré. Le duc ayant déclaré qu'il ignorait la retraite du coupable, Charles, sur cette réponse qu'il prit pour une défaite, se détermina à porter la guerre en Bretagne. Il part dans le mois de juillet pour le Mans, où étant le rendez-vous des troupes; et en étant sorti le 5 août à leur tête, il dirigea sa route vers le but de son expédition. Mais comme il traversait une forêt le même jour, un homme nu et de fort mauvaise mine paraissant tout-à-coup, prend la bride du cheval du roi, et l'arrête en disant : noble roi, ne passe pas outre, retournes sur tes pas, tu es trahi. Cette étrange aventure, jointe à la grande chaleur du jour, fait une telle impression sur le roi, qu'il tombe en frénésie, tire son épée, et blesse quelques-uns de sa suite. On le saisit avec peine, et on le ramène au Mans sur une charrette à bœufs. De là on le transporte au château de Creil-sur-Oise, toujours avec la même aliénation d'esprit. On fit des vœux par tout le royaume pour le rétablissement de la santé du monarque; et à la fin un médecin de Lanou, nommé Guillaume Harseli, vint à bout de le guérir. Mais ce ne fut qu'une guérison passagère, et Charles eut dans la suite des rechutes fréquentes, ce qui plongea la France dans des malheurs infinis. Des premiers accès du mal, les ducs de Berri et de Bourgogne prirent en main les rênes de l'état. Leur premier soin fut de destituer les anciens ministres, et d'y substituer leurs créatures. Clisson, qu'ils haïssaient souverainement, s'enfuit en Bretagne. On lui fit son procès, et par arrêt il fut dépossédé de la charge de comte, qui fut donnée, le 19 novembre 1393, à Philippe d'Artois, comte d'En, genre du duc de Berri.

La santé du roi commençant à se rétablir, et l'on espérait bientôt le revoir à la tête des affaires. Mais, l'an 1395, le 31 janvier, il retombe malheureusement en démence, à l'occasion d'une

mascarade où il courtait risque d'être brûlé. Ce prince, déguisé en sauvage, avec quatre autres seigneurs qu'il tenait enchaînés avec lui, et vêtu comme eux d'une robe de toile sur laquelle étaient attachées des étoupes avec de la poix-résine, s'était rendu au bal en cet équipage. Comme il arrivait, le duc d'Orléans approcha un flambeau de l'un de ces sauvages. Le feu prit à l'habit et se communiqua aux autres seigneurs, qui ne purent se séparer à cause de leurs chaînes. La duchesse de Berry eut la présence d'esprit d'envelopper le roi dans la queue de sa robe et d'éteindre le feu. Ce prince fut le seul qui échappa. Mais sa tête fut démontée de cet accident. On prétend que ce fut alors que l'on inventa, pour l'amuser, le jeu de cartes, ou, selon d'autres, qu'en le renouvela : quelques-uns mettent néanmoins cette invention sous Charles VII. Le roi fait cette année et la suivante divers pèlerinages pour obtenir du ciel quelque remède à son mal. L'état déplorable du monarque n'empêche pas dix jeunes seigneurs attachés à la cour de publier, le 15 septembre 1393, le fameux tournoi, connu sous le nom du *Pas de Sandricourt*, parce que ce fut près de ce château, voisin de Pontoise, que le pas d'armes fut indiqué. L'affluence des braves et des dames qui s'y rendirent fut grande, et tous furent somptueusement régalez par Louis de Melouville, seigneur du château, que cette fête militaire ruina entièrement. (Voyez la description, *Lecture des livres français*, part. 2, pp. 51—40.)

L'an 1394, édit du 17 septembre, qui bannit de France les Juifs à perpétuité. C'est ici le dernier exil de cette nation malheureuse, dont elle n'a jamais pu obtenir la révocation.

L'an 1395, traité signé le 9 mars entre les rois d'Angleterre et de France, par lequel on convint d'une trêve jusqu'à la Saint-Michel 1406. Les ministres anglais épousent le même jour, au nom du roi Richard II, leur maître, Isabelle, fille du roi de France.

L'an 1396, la république de Gênes, agitée par des factions intestines, prend le parti de se donner à la France. Les conditions auxquelles elle se soumettait à cette couronne, furent signées à Gênes le 25 octobre par les commissaires de Charles VI. Le 27 novembre suivant, le doge Antoine Adorne quitta sa résidence les ornements du dogat, et reçut d'eux, au nom du roi, le titre de gouverneur de Gênes. (M. de Bréquigny. *Révolutions de Gênes*.) La France perdit cette même année la fleur de sa noblesse à la journée de Nicopol, en Hongrie, où le sultan Bajazet I battit l'armée des Chrétiens le 28 septembre. Dix mille hommes d'armes avaient suivi le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, dans cette expédition. Tous, après avoir fait des prodiges de valeur, restèrent morts sur le champ de bataille, à l'exception de trois cents qui furent amenés prisonniers aux pieds du vainqueur. Mais Bajazet les fit égorger en sa présence, et n'en réserva que vingt-cinq des plus qualifiés, dans l'espérance d'une forte rançon. L'amiral Jean de Vienne, neveu de celui qui défendit Calais en 1356, fut du nombre de ceux qui périrent les armes à la main. Le connétable d'Eu, qui avait engagé témérairement l'action, mourut dans les fers. (Foy. Bajazet I, Sigismund I, roi de Hongrie, et Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.)

Jusqu'à Charles VI, on avait refusé dans le parlement de Paris, et dans plusieurs autres, des confesseurs aux criminels condamnés à mort. Le roi, comptant au sort de ces malheureux, rendit, le 12 février 1397 (N. S.), une ordonnance par laquelle il leur accordait cette grâce, dont les cordeliers furent les ministres gagés pour cet effet, suivant Micerai.

Malgré la trêve qui subsistait entre les couronnes de France et d'Angleterre, l'antipathie, ou l'émulation, si l'on veut, de deux nations, ne laissait guère échapper l'occasion de se produire. Rien n'était plus commun que les combats particuliers de français et d'anglais. L'an 1402, sept français, *Arbrazan* à leur tête, et sept anglais, s'étant donné un défi, convinrent d'un lieu, entre Montendre et Blaye, pour le champ de bataille, et la victoire se déclara pour les premiers. Un anneau d'or garni d'un

diamant, fut le prix de chacun des vainqueurs, comme on en était convenu.

L'an 1405, les briganderies des maisons d'Orléans et de Bourgogne commencèrent à éclater. Jean, depuis surnommé *Sans peur*, chef de la dernière depuis la mort du duc Philippe le Hardi, son père, arriva l'an 1404, prend place au conseil, et blâme hautement l'administration du duc d'Orléans, qui gouvernait l'état avec la reine pendant la maladie du roi. Le 51 août de la même année, il marie sa fille Marguerite au duc d'Anjou Louis; ce qui lui donne un nouveau degré d'importance. L'an 1405, la maladie du roi empire au point de lui faire méconnaître tous ceux qui l'environnent, et de le rendre en quelque sorte méconnaissable lui-même à toute sa cour. Cet accès dura cinq mois et plus, durant lesquels (on frémit en le rapportant) il resta sans se coucher, sans changer de vêtements, ni même de linge, et sans que sa femme et le duc d'Orléans, comblés de ses bienfaits, et jouissant de tout en son nom, fissent la moindre attention à un si affreux état. Les Parisiens, indignés des profusions énormes et des liaisons scandaleuses de cette princesse et du duc, son beau-frère, se déclarent hautement pour le duc de Bourgogne, arrivé nouvellement des Pays-Bas avec un corps de troupes. Effrayés du ton d'autorité qu'il prend dans cette capitale, la reine et le duc d'Orléans se retirent à Melun, au mois de juillet; mais pour avoir en main des otages précieux, ils chargent Louis de Bavière, frère de la reine, de leur amener le dauphin et la dauphine. Le duc de Bourgogne, averti de l'entreprise, redouble de diligence, atteint à Joinville le dauphin, son gendre, et l'ayant tiré des mains du ravisseur, le ramène à Paris. On arme des deux côtés, et tout se dispose à une guerre civile. Les ducs de Berry et de Bourbon, oncles des deux princes ennemis, s'entremettent pour les réconcilier. Ils y réussissent en apparence; mais la haine subsista toujours dans le cœur du duc de Bourgogne, et ne s'éteignit que dans le sang de son rival. L'an 1407, il fait assassiner le duc d'Orléans, la nuit du 25 au 26 novembre, comme il sortait d'auprès de la reine, logée alors à l'hôtel Barbette. La duchesse d'Orléans, à la nouvelle du meurtre de son époux, arrive de Blois, où elle demeurait, et demande justice au roi de cet attentat. Le duc de Bourgogne qui, peu de jours après l'avoir commis, s'était retiré de peur en Flandre, revient plein de confiance à Paris, où le peuple le reçoit avec des transports de joie, en criant *Noël*, comme on faisait à l'entrée du roi. Alors, loin de désavouer son crime, il en fait gloire. Le docteur Jean Petit, cordelier suivant les modernes, prêtre séculier selon Jean Juvénal des Ursins, parle pour sa défense dans une audience publique qui lui est accordée le 8 mars 1408. Jamais apologie ne fut plus impudente et plus scandaleuse. L'orateur, après avoir accusé le duc d'Orléans des crimes les plus atroces, conclut, par cette horrible maxime, qu'il est permis de tuer les princes qu'on croit être tyrans. Nouvelle audience du 12 septembre suivant, où Thomas, abbé de Cerni, et non Philippe de Villette, abbé de Saint-Denis, comme on eroit communément, justifie la mémoire du duc d'Orléans, par ordre de la duchesse, sa veuve, et répond aux accusations de Jean Petit. Le duc de Bourgogne est déclaré; par le jugement qui intervient, ennemi du roi et de l'état. Ce prince était alors occupé à réduire les Ligeois. Vainqueur de ce peuple, il revient triomphant à Paris. A son approche le roi et la reine se retirent à Tours, et le laissent maître de la capitale. Peu de jours après son arrivée, il y fut témoin et promoteur (le 18 mai) d'un convoi funèbre, dont la pompe bizarre fut le triomphe de l'université. Guillaume de Tignonville, prévôt de Paris, avait fait pendre, le 26 octobre de l'année précédente, deux clercs étudiants, convaincus d'homicide et de vol sur les grands chemins. L'université, soutenue de l'évêque de Paris et du duc de Bourgogne, ennemi de Tignonville, réclamait ses privilèges, et eussent les leçons jusqu'à ce qu'on lui eût donné satisfaction. Elle l'obtint ainsi simple, qu'elle aurait pu l'espérer dans une meilleure cause. Elle prévint,

non-seulement fut dépouillé de son charge, dont le duc fit pour-  
voir Pierre des Essarts; ou l'obligea même, dit Guaguin, de  
se transporter aux fourches patibulaires, où les deux criminels  
étaient exposés, de les hisser à la bouche, de les dépouiller de  
ses propres habits, et de les exécuter jusqu'au Mathurin, où  
ils furent transportés dans un chariot de dent, conduit par le  
bourreau, recouvert d'un surplis. Mais il y a lieu de douter que  
l'université ait obtenu une satisfaction si humiliante pour un  
des premiers magistrats de la capitale. Ce qui est certain, c'est  
que les deux peudus furent enterrés honorablement, comme  
porte leur épitaphe, et que Tignoville fit dans la suite honorer  
de la charge de premier président de la chambre des comptes la  
magistrature éminente, à laquelle il ne serait point vraisemblable-  
ment parvenu, s'il eût subi la fétidité dont on vient de  
parler.

Charles de Savoisi, gentilhomme bourguignon, grand trésorier  
de France, et premier chambellan du roi, avait éprouvé,  
quatre ans auparavant, des efforts plus certains du crédit énorme  
et de la vengeance de l'université. Pour une querelle entre des  
écoliers et ses pages, qu'il avait soutenus, il fut banni du  
royaume, excommunié publiquement, et son hôtel démolit, à  
l'exception des galeries, qui furent conservées à cause de la  
beauté des peintures. On l'obligea même à fonder cinq chapelles  
à la nomination du recteur; sa maison ne fut relâchée qu'en 1508.  
Dans sa disgrâce, il arma cinq galeries à ses dépens, et fit des  
cours sur les côtes d'Alrique, d'où il revint couvert de gloire  
et chargé de butin. A son retour il employa les prisonniers qu'il  
avait faits, à bâtir le château de Seignen, dans l'Auxerrois. Ce  
seigneur mourut en 1420. (*Paradin, hist. de Bourg.*)

Le duc de Bourgogne, détesté à la cour autant qu'il était  
chéri du peuple, se joignait bien que la politique exigeait de lui,  
pour obtenir du roi sa grâce, quelques concessions avec la  
maison d'Orléans. La cour, instruite de ses dispositions à la  
paix, se rendit, l'an 1409 (N. S.), à Chartres, et là, dans  
l'église cathédrale, le 9 mars, en présence du roi, de la reine  
et de tous les grands qui les environnaient, le duc fit une espèce  
de satisfaction aux enfants du prince qu'il avait fait assassiner.  
Ayant affermi par là son pouvoir, il le déploya contre un  
favori du roi et de la fortune, que nul autre que lui n'eût osé  
attaquer. Jean de Montagu (c'était son nom), surintendant des  
finances et grand-maître de la maison du roi, égalait par son  
luxu et sa magnificence, les maisons des princes, et semblait  
les provoquer par son arrogance. Le duc de Bourgogne, après  
s'être assuré du consentement des princes les plus accrédités,  
le fit arrêter, le 7 octobre, par le prévôt de Paris, Pierre des  
Essarts, et dix jours après le fit décapiter aux halles, par sen-  
tence d'une commission établie pour le juger (1). Le roi, qui était

malade pour lors, se plaignit amèrement de cette exécution,  
lorsqu'il fut revenu en santé.

La France, dans le mois précédent, avait essuyé un revers  
fâcheux par le soulèvement des Gènes, qui, profitant de l'ab-  
sence du maréchal de Boucicaut, qu'elle leur avait donné pour  
gouverneur, chassèrent tous les Français établis chez eux, et  
nommèrent le marquis du Moufferrat espagnole-général de la  
république. (*Voy. Gènes.*)

La haine du duc de Bourgogne et le despotisme qu'il  
exerçait dans toutes les parties du gouvernement, ne tardèrent  
pas à irriter les autres princes contre lui. L'an 1410, les ducs  
de Berry et de Bourbon, s'étant retirés de la cour, se rendirent à  
Gien, où les ducs d'Orléans et de Bretagne, et les comtes d'A-  
lençon, de Clermont et d'Armagne, vinrent les joindre. Là  
ils firent ensemble, le 15 avril, un traité contre le duc de Bour-  
gogne. Ce prince, informé de l'orage qui le menaçait, prit  
des mesures pour le détourner. On arma des deux côtés. Toutes  
les villes du royaume se partagèrent entre les princes confédérés  
et le duc. Les premiers se nommaient les Orléans, ou les Ar-  
magnacs, à cause du comté d'Armagne, leur chef, beau-père  
du jeune duc d'Orléans. On les nommait aussi les *Bandeis*, parce  
qu'ils portaient blancs le chaperon et la bande qui étaient la  
marque de leur faction. On appelait Bourguignons, ceux de  
la part du duc de Bourgogne, et leur chaperon était *pers* (bleu)  
avec la croix rouge de Saint-André. Le capitaine se trouva  
déclaré par les deux factions. Après quelques hostilités réci-  
proques, les princes et le duc, par la médiation de la cour,  
font sur la fin de l'année un accommodement plâtré au château  
de Bièlre. On reprit les armes de part et d'autre l'année sui-  
vante. Le comte de Saint-Pol, nommé gouverneur de Paris,  
à la demande des Parisiens, n'oublia rien pour les mettre dans  
les intérêts du duc de Bourgogne. Il y réussit après avoir gagné  
les bouchers, dont il forma un corps de cinq cents hommes,  
sous le nom de *milice royale*. Trois fils de l'un des principaux  
d'entre eux, nommé le Goix, en furent les capitaines. Cette  
troupe s'accrut de tous ceux qui cherchaient à se défaire de leurs  
ennemis personnels. Pour dévouer un homme à la mort, il  
suffisait de l'appeler armagnac. Les débiteurs de mauvaise foi  
donnaient ce nom à leurs créanciers, et les vindiectifs à ceux  
qui les avaient offensés. Paris devint alors un théâtre d'horreurs,  
où les vols, les meurtres, les sacrilèges, se commirent impuné-  
ment. Cette fureur épidémique se communiqua dans les pro-  
vinces; bientôt il n'y eut plus de sûreté dans le royaume.  
Les princes attachés tous au duc d'Orléans, ayant vu leurs forces,  
dévastèrent la Picardie, et de là-marchant vers la Seine, et  
s'emparant de Saint-Cloud, et de tous les lieux comme bloqués la ca-  
pitale. Le duc de Bourgogne, retiré en Flandre, vint au secours  
des Parisiens avec une armée, dans laquelle se trouvaient huit  
cents hommes d'armes armés, commandés par le comte d'A-  
rouel. Il entra dans la ville, dont il força l'ennemi à s'éloigner.  
Le comte d'Armagne se dévoua au duc et échua par Saint-  
Denis, d'où il fut enlever le trésor que la reine avait mis en  
dépot dans l'abbaye. Mais ses troupes sont délogées de Saint-  
Cloud sur la fin de l'automne 1411. D'autres avantages remportés  
sur les Orléans par les Bourguignons, déterminèrent plusieurs  
seigneurs et plusieurs villes à quitter le parti des premiers pour  
passer dans celui des seconds. Les princes alors ne rougirent  
pas de recourir au roi d'Angleterre, l'ami naturel de la  
France, pour en obtenir du secours, à l'exemple du duc de  
Bourgogne. Mais ils vont plus loin que lui. Car, moyennant la  
promesse qu'il leur fit, de leur fournir un corps de troupes,  
ils s'engagèrent à le remettre en possession des terres qui lui  
avaient été cédées par le traité de Brétigny, et de se reconnaître  
dès-lors ses vassaux, pour les fiefs qui lui étaient en Avignon.  
Les négociateurs de ces ignominieuses conventions arrêtées sur  
la fin de mai 1412, furent un religieux de Saint-Denis et un  
augustin, nommé Jacques le Grand, que les princes avaient  
députés à Londres. La cour de France, instruite de l'objet de

(1) Montagu fut conlaint au supplice dans une chaire, sous d'une hampide  
de partie de rouge et de blanc, les épées dorées aux talons. On prit la tête, après  
l'exécution, fut portée à Montlaur pour y tenir exposée. Les Gènes de  
Montenot, dont ce ministre avait fourni le content, s'agréèrent alors leur  
reconnaissance envers lui. Pour être en état de poursuivre la réhabilitation de  
son nom, il vendit deux images d'or mal, ornées du portrait et de  
perles fines. Ayant en cela obtenu, par art de l'an 1411, la permission d'en-  
voyer les cadavres, les l'embarsant dans leur cage, se sont en comble qu'on y  
aurait mis les (1412). Dans le siècle suivant, le Bon François II, à la fin de  
ce monument, plaça le sort de Montagu qu'il s'agissait d'avoir de l'impor-  
tance considérable. Il se, lui dit son exécution, il n'a pas été jugé par justice,  
à une par commémoration; par ce qui l'ont une si l'impression sur le monument,  
qu'il par, mais la mort est l'ind, de ne pas se permettre qu'on lui  
soit qu'on se par jugement cause d'une commémoration.

Montenot (T. I, p. 19), dit que Montagu était né à Paris de maître  
Gérard de Montagu et d'une femme de son nom. D'un bon conseil  
ainsi que de celui, 1500 établissements de S. Louis, et du chap. 15 des con-  
temporains de Bouvart par Bouvart, que a noblesse de par les naves avait bien  
à Paris comme dans plusieurs provinces du royaume. On peut aussi se l'indiquer  
Paris, 1500 de plusieurs d'ind, de S. Michel etc., et l'an 1500, que le noble  
de par les mœurs et en 1500 et 1500 etc., qui par ce que se de la  
part d'abord un privilège particulier à la Champagne, comme l'indiquent et d'autres  
écrits de se le roi Jean, 1500.

leur mission avant qu'il fût rempli, déclare les princes ennemis de l'état. Le roi marche aussitôt contre eux, et vient les assiéger le 10 juin, dans Bourges, où ils s'étaient enfermés. L'attaque fut vive, et la défense vigoureuse. Mais la contagion s'étant mise dans l'armée du roi, la paix se fit par l'entremise du dauphin, et fut signée à Auxerre le 15 juillet, dans une entrevue des ducs de Bourgogne, d'Orléans, de Berri et de Bourbon. On vit alors les deux premiers se promener par la ville, montés sur un même cheval. Mais les habits de deuil que le duc d'Orléans affectait de porter encore, ne démentaient que trop ces vaines apparences de réconciliation. Le monarque lui-même et son conseil firent si peu de fonds sur cette paix, qu'ils en différèrent de deux mois la publication. Elle fut enfin publiée, avec défense, sur peine de vie, d'appeler personne *armagnac* ou *bourguignon*. Ce qu'on avait prévu ne tarda pas à arriver. Le duc de Bourgogne, persuadé que les princes n'avaient point changé de dispositions à son égard, continua de fomenter les troubles. L'an 1415, le 21 avril, ses partisans excitent tout à coup une nouvelle sédition dans Paris. Le boucher Simon Caboche, devenu le chef des séditieux, qu'on appela depuis *Cabochiens*, et Jean de Troyes, chirurgien, étaient à leur tête. Ils marchèrent droit à l'hôtel du dauphin, d'où ils enlevèrent le duc de Bar et plusieurs officiers du dauphin, qui furent conduits prisonniers, d'abord à l'hôtel d'Artois, appartenant au duc de Bourgogne, et de là à la tour du Louvre. Le dauphin lui-même resta prisonnier dès ce moment à son hôtel, et n'eut plus la liberté d'en sortir. On imagine de donner aux confédérés un chaperon blanc pour signe de ralliement, et de Troyes e l'insolence d'en présenter et d'en faire accepter au roi. Tous ceux qui n'ont pas cette marque de considération, deviennent les objets de la fureur des séditieux. Étant revenus le 2e mai à l'hôtel du dauphin, ils en tirent Louis de Bavière, frère de la reine, qu'ils enferment au Louvre; ils se saisissent ensuite de plusieurs autres seigneurs, et même des dames les plus qualifiées de la cour; et, les ayant traités à la consergerie, ils demandent qu'on instruisse leur procès. L'avocat du roi, Juvenal des Ursins, est du nombre de prisonniers; on destine le chancelier Arnould de Corbeil, et le duc de Berri est obligé de se cacher. Les exécutions commencent alors. La plus remarquable fut celle de Pierre des Essarts, prévôt de Paris, grand bouteiller de France, et gouverneur-général des finances, le même qui avait fait faire l'exécution du surintendant Montagu. Le dauphin et le duc de Bourgogne lui avaient confié le garde de la Bastille. Investi dans cette place par les séditieux, dont il voulait réprimer les mouvements, il se rendit au duc de Bourgogne, qui le fit conduire au Châtelet. Le 11 juillet il fut tiré de cette prison, et traîné sur une chaise jusqu'aux halles, où il fut décapité. Deux eus auparavant, le duc de Brabant, frère du duc de Bourgogne, lui avait prédit ce malheur. *Mon ami, lui avait-il dit, Montagu a été vingt-deux ans à se faire pendre; mais au train dont tu y vas, cela ne sera pas si long.* Antoine, son frère, chambellan du roi, n'échappa qu'avec peine au supplice, et fit ériger en action de grâces la statue colossale de saint Christophe, qu'on voyait à Notre-Dame de Paris. Ce monument attestait encore plus la frayeur dont il avait été saisi, que sa reconnaissance envers le ciel. Le roi, la reine et le dauphin étoient cependant retenus comme prisonniers dans l'hôtel de Saint-Pol, où les chefs de la sédition venaient chaque jour braver l'héritier du trône, et l'accabler de réprimandes et de reproches. (Il les méritait par la vie dissolue qu'il menait à l'exemple de sa mère, et ses dépenses superflues qui épuisèrent les revenus de l'état; mais ce n'étaient pas des hommes de néant à les lui faire). Les ducs d'Orléans et de Bourbon, craignant pour la vie de ce prince, s'en entreprenaient de le délivrer par la force, demandant une conférence au duc de Bourgogne; elle se tint à Pontoise. La paix y eut de nouveau signée le 31 juillet 1415, et rendue publique à Paris le 3 août suivant, après qu'on eut délivré les seigneurs enfermés au Louvre. Les principaux factieux, attaqués

par le dauphin à la tête de trente mille parisiens, s'éloignèrent de la capitale. Mais il y resta toujours un levain de discorde, que le duc de Bourgogne eut soin d'entretenir. L'an 1416, ce prince s'approche de Paris à la tête de deux mille hommes d'armes. Le roi donne, le 10 février, une déclaration contre lui, l'oblige ensuite, à force navrée, de se retirer, le poursuit en Picardie, et le réunit à demander la paix, qui lui fut accordée au commencement de septembre, au camp devant Arras, que le roi tenait assiéger depuis six semaines. Ce fut à ce siège qu'on fit usage, pour la première fois, des arquebuses, que l'on nommait alors canons à main. Les gros canons étaient inventés long-temps auparavant. (Dau.)

L'an 1415 fut l'époque de la plus grande révolution que la monarchie française eût éprouvée depuis son établissement. Henri V, roi d'Angleterre, profitant des troubles de la France, envoya demander au roi Charles VI les provinces qui avaient été cédées à l'Angleterre par le traité de Brétigny, et la princesse Catherine, fille de ce monarque, pour son épouse, avec un million d'écus d'or en dot. Elle était la dresse où se trouvait la France, qu'on lui de rejeter une telle demande avec le mépris qu'elle méritait, on nomme des commissaires pour rentrer en négociation avec ceux d'Angleterre. Les conférences s'étant ouvertes, le 15 mars, à Paris, on en vint jusqu'à offrir aux Anglais dix de nos provinces méridionales, avec six cent mille écus pour la dot de Madame Catherine. La providence ne permit pas que ces offres, qu'un français ne peut lire sans frémir d'indignation, fussent acceptées. On se sépara sans rien conclure, mais sans sens dessus du côté de la France du renouer les négociations. On envoya effectivement différentes ambassades à la cour de Londres pour ce sujet. Nous remarquerons celle qui était composée de l'archevêque de Bourges, de l'évêque de Lisieux, du comte de Vendôme, et d'autres personnages de poids. Ces plénipotentiaires, s'étant assemblés, le 27 juillet 1415, à Winchester avec les Anglais, y firent de nouvelles propositions, qui furent rejetées de la part de Henri V. Ce Monarque osa prendre, dans la réponse qu'il fit faire, les titres de roi de France et d'Angleterre, ne donna à Charles VI que celui de *sérénissime prince de France, son parent*. Ce fut alors que toute l'ambition de Henri se montra à découvert. Résolu de la satisfaire, il rompit la trêve, et descend avec cinquante mille hommes, le 21 août, à trois lieues d'Harfleur dont il commença aussitôt le siège. Les habitants se défendirent pendant trente-six jours, avec toute la valeur possible, et ne se rendirent, le 22 septembre suivant, qu'après avoir perdu toute espérance d'être secourus. Quelques-uns disent que la place fut emportée d'assaut, puis livrée au pillage, et tous ses habitants passés au fil de l'épée. Henri ne comptait point faire cette année de nouvelles entreprises, (le mauvais état de son armée ne le permettait pas) tâche de gagner Calais, pour se rembarquer; mais l'armée française commandée par le comtable d'Albret, l'arrêta sur la route, et l'obligea d'en venir malgré lui à une bataille. Elle se donna le 25 octobre, près d'Azuicourt, dans le comté de S. Pol. Les Français y combattirent avec la même précipitation et le même désordre qu'à Crécy et à Poitiers, et y eurent le même sort. Un officier galleis, nommé David Gault, que le roi d'Angleterre avait envoyé pour reconnaître l'armée française, et en observer la disposition, l'avait prédit. Henri lui demandant combien d'hommes à pen près il croyait que cette armée pût monter: *Sire, lui répondit froidement ce capitaine, je ne me suis pas trop amusé à les compter; tout ce que j'ai cru voir en général, c'est que, quand nous en aurons tant beaucoup, et fait beaucoup de prisonniers, la déroute sera encore très-forte*: prédiction qui s'accomplit à la lettre. Pris de dix mille Français, dont il y avait plus de huit mille gentilshommes, restèrent morts sur le champ de bataille. Le comtable, les ducs d'Alençon, de Bar et Brabant, le comte de Nevers, Louis de Bourbon-Préaux, et l'archevêque de Sens, Jean de Montagu,

fuient de ce nombre. On regretta peu ce dernier, parce qu'un archevêque est si déplacé dans une bataille, qu'il ne peut être plaint quand il y est tué. Le maréchal de Boucicaut mourut quelques jours après de ses blessures. Les Anglais emmenèrent quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent les ducs d'Orléans et de Bourbon, les comtes d'Eu et de Vermandois. Ils en avaient fait bien davantage; mais le monarque victorieux, sur un faux avis que les vaincus allaient recourir à la charge, ordonna de passer au fil de l'épée tous les prisonniers, de peur que, le combat recommençant, ils ne causassent de l'embarras à ses soldats, et qu'ils se rejoignent à leurs gens. L'ordre ne fut exécuté qu'en partie, ceux qui en étoient chargés, plus humains que leur maître, ayant épargné d'épargner du sang froid des hommes déarmés. Le 18 décembre, le dauphin Louis meurt à Paris, peu regretté, dit-on moderne, et méritant peu de l'être. Il était, par Marguerite, sa femme, gendre du duc de Bourgogne, dont il fut alternativement le partisan et l'ennemi. Son frère Jean, duc de Touraine, le remplaça; il était alors chez le comte de Hainaut, son beau-père, d'où il refusa de revenir à la cour de France. L'épée de comte fut donnée, le 30 du même mois, au comte d'Armagnac. On n'en demeura point là à son égard; l'an 1416, le 12 février, il est fait surintendant des finances, et gouverneur général de toutes les places fortifiées du royaume. Pour affermir son autorité, il met dans tous les postes considérables, des personnes dont il est sûr, et chasse de Paris tous ceux qu'il juge capable de brouiller en faveur du duc de Bourgogne. Le premier mois suivant, l'empereur Sigismond arrive à Paris. Il veut, ou feint de vouloir se rendre médiateur entre la France et l'Angleterre; le comteable s'oppose aux vues de conciliation qu'il ouvre. Le 3 avril, tandis que celui-ci est en Normandie, on découvre à Paris une horrible conjuration, trépanée par les emissaires du duc de Bourgogne, contre le roi et le duc de Berri, le roi et la reine du Sicile, le chancelier de Marie et d'autres seigneurs attachés à la maison d'Orléans. Les coupables sont exécutés à mort, excepté Guillaume d'Orléans, chanoine de Paris, fils du chancelier de ce nom. Son évêque l'ayant réclamé, il fut condamné par l'official à être mis à mort, préché publiquement, renfermé pour le reste de ses jours et restreint au pain et à l'eau. Le 15 juin suivant, mort du duc de Berri, à l'âge de soixante-seize ans; prince ambitieux, inconstant, avare et prodigue à la fois, pillant sans scrupule, et donnant sans discernement. Dans la même tems, le comteable forme le siège d'Harfleur, pour lequel il avait fait de grands préparatifs. Il se croyait assuré du succès; mais deux flottes, qui devoient le seconder, ayant été dissipées par les Anglais, et lui-même ayant été battu par le duc de Bedford, il fut obligé de se retirer.

Le dauphin Jean était toujours à la cour du comte de Hainaut, son beau-père. Le roi et la reine désiraient également son retour. Le comte, pressé là-dessus par les messages qu'ils lui envoyèrent, amena son gendre à Compiègne, et de-là se rendit seul à Paris pour conférer avec le roi sur les conditions auxquelles il consentait de lui ramener le dauphin. Mais s'étant aperçu qu'on avait dessein de l'arrêter, il revint en diligence à Compiègne où il trouva le jeune prince à l'extrémité. Sa maladie était un abcès à la tête, qui l'emporta le 5 avril 1417 (N. S.). Quelques-uns néanmoins, d'après Monstrelet, prétendent qu'il fut empoisonné, et imputent ce crime au roi de Sicile, beau-père de Charles, comte de Ponthieu, frère du dauphin auquel il succéda.

Les galanteries de la reine l'avaient depuis longtemps rendue méprisable aux yeux du peuple qui l'appelait indigne de la grande Garde, dénomination outrageante dont nous nous abstentions de donner l'interprétation. Le roi, son époux, s'était long-tems aveuglé sur sa conduite. Ce fut le comteable qui, l'an 1417, lui dissuula les yeux. Transporté de colère, au récit qu'il lui fit, il vint à Vincennes où la reine était avec ceux qui

passaient pour ses amants. Sur la route il rencontre le chevalier de Bois-Bourdon, maître-d'hôtel de la princesse, qui venait de la quitter. L'ayant laissé passer, il ordonne au prévôt Tannequi du Châtel, qui l'accompagnait, de courir après lui et de l'arrêter. Bois-Bourdon est mis au Châtelet, appliqué à la question, puis, sur ses aveux, coulé dans un sac de cuir et jeté la nuit dans la Seine avec cette inscription sur la sautoire : *Leistre passer la justice d'ail. Le reine elle-même est enlevée; conduite à Blois, de-là à Tours où, sous être prisonnière, elle est gardée à vue. Pour comble de disgrâce, le dauphin son fils se voit des sommes d'argent et des bijoux, fruits de sa rapacité, qu'elle avait déposés en différents lieux. Cet état achève de tout perdre. Les affaires du royaume se trouvent bientôt dans la plus déplorable situation. D'un côté le roi d'Angleterre, ayant fait sur descente à Touques, en Normandie, se rend maître de cette place le 9 août, oblige Caen à lui ouvrir ses portes dans le mois suivant, et soumet sans efforts la plus grande partie de la province. D'un autre côté le duc de Bourgogne, ayant élevé la reine de sa captivité, l'amène à Troyes où elle établit sa cour et prend le titre de régente du royaume pendant l'occupation du roi. Elle avait déjà créé sur sa route, au mois de novembre, en passant par Chartres, une chambre souveraine à Amiens, pour les baillages d'Amiens, de Tournai, de Vermandois et de Senlis. A Troyes, elle créa, le 16 février suivant, un nouveau parlement avec une nouvelle chambre des comptes, et fit un nouveau chancelier du royaume dans la personne d'Eustache de Laistre. L'an 1418, le nuit du 28 au 29 mai, l'Élé-Adam, Gui de Bar, bailli d'Auxois, et le sire de Chateaufort, partisans du duc de Bourgogne, sont introduits par le quartier Perrier dans Paris, avec huit cents hommes d'armes. Appuyés par la populace, ils assurent de la ville, s'emparent de la personne du roi, et arrêtent le comteable et le chancelier, avec grand nombre d'autres seigneurs et de bourgeois attachés au dauphin. Tannequi du Châtel fut heureusement évadé ce prince; tremblant pour ses jours, il court à son hôtel, où il dormait profondément, l'enlève de son lit, et l'emporte enveloppé dans un de ses draps à la Bastille, d'où le lendemain il le conduit à Melun. Le 12 juin, jour à jamais indélébile, le peuple se livre à la plus barbare fureur contre les Armagnacs ou Orléanais; il assomme les femmes, les vieillards, les enfants, il enfonce les portes des prisons, en tire ceux qu'il y avait renfermés; la cour du palais regorge du sang des plus notables bourgeois, du comteable, du chancelier, de six évêques, d'un grand nombre de magistrats. Ceux qui étaient renfermés au grand Châtelet, ayant opposé quelque résistance, éprouvèrent encore moins de pitié; on les obligeait de se précipiter eux-mêmes sur des piques que l'on tenait en ha pour les recevoir. De-là ces forcées se répandent en différents quartiers où ils massacrent chacun leurs ennemis personnels de quelque parti qu'ils fussent. On compte plus de trois mille cinq cents personnes qui perdirent la vie pendant les trois jours que dura le plus grand feu de cette émeute. On les incinait sur les dards en forme de bandes, dit un écrivain du tems, en haïne du parti des Armagnacs, qu'on nommait aussi, comme nous l'avons dit, les bandes. Le 14 juillet suivant, la reine et le duc de Bourgogne arrivent à Paris, où ils sont reçus, comme en triomphe. Le 16 du même mois, lettres-patentes du roi, par lesquelles, de l'avis, dit-il, de notre conseil le Royne, ayant à ce de nous pouvoir et auctorité, il révoque et met en sa main tous dons tant d'offices et d'écarts, comme de Torres, Seigneuries et autres biens, faits par lui, par la reine, ou par autres en son nom. Le 22 du même mois, entre lettres de ce prince, portant en substance; qu'attendu que tous les offices de son royaume sont vacants, en vertu des lettres-patentes dessus, de l'avis, dit-il, de notre chancière et très aimé compaign le Royne, de nostre tres chier et très aimé cousin le Duc de Bourgogne, de plusieurs autres de nostre sang et lignage,*

et autres de nostre Grand-Conseil, il élit, crée, ordonne, constitue et établit Philippe de Morvillier premier président, et tous les autres magistrats qui doivent composer le nouveau parlement. C'était la reine et le duc de Bourgogne qui passaient réellement dans ces lettres sous le nom du roi. Ils renouvellent non-seulement le parlement, mais la chambre des comptes et la maison du roi, et s'attachent à ne laisser en place aucun des parvenus de la faction proscrite. Les troupes bourguignonnes, qui résidaient autour de Paris, empêchaient capotement les vivres d'y entrer. La famine ne tarda pas à s'y faire sentir. On trouva le moyen de persuader au peuple que les Armagnacs étaient les auteurs de ce fléau. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler sa fureur. Les massacres recommencèrent, et les prisons regorgèrent encore du sang des malheureux, qu'on y tenait renfermés. C'était le bourgeois Capeluche qui commandait cette populace effrénée; il ordonnait les exécutions; il dictait ses lois, et ne trouvait point de contradicteurs. Les prisons de Paris étant ainsi vidées, le peuple, dont la rage n'était pas encore assouvie, demande les prisonniers qui étaient à Vincennes. On les livre, sous promesse qu'ils seront conduits au Châtelet. Mais avant qu'ils y arrivent, ils sont mis en pièces. Ce fut dans le cours de ces troubles, qu'un soldat du duc de Bourgogne, sortant d'un cabaret de la rue aux Ours, où il avait perdu son argent, frappa plusieurs coups de dague une image de la Vierge. Le sacrilège fut saisi, et puni du dernier supplice. Pour conserver la mémoire de cet événement, l'usage s'est perpétué de brûler tous les ans, le 3 juillet, dans cette rue, la représentation d'un homme armé d'un poignard.

Tandis que la capitale est en proie aux horreurs de la famine et de la sédition, tandis que les Anglais continuent leurs conquêtes en Normandie, le dauphin Charles, retiré au-delà de la Loire, où grand nombre de gentilshommes l'avaient suivi, n'abandonne pas le soin de l'état. Pour accroître son autorité dans l'opinion publique, il substitue le titre de régent du royaume à celui de lieutenant-général, que son père lui avait donné. Et cette qualité il établit par lettres patentes, données le 2 septembre à Niort, une cour souveraine à Poitiers pour l'opposer au nouveau parlement de Paris. Cette cour fut composée en partie des magistrats de l'ancien parlement, qui avaient échappé au carnage, et de ceux de la faction bourguignonne avant déclinée. Il accueillit même les membres fugitifs de l'université de Paris, et les employa pour former celle de Poitiers, qui acquit de la célébrité.

Le siège du Ronan était alors commencé depuis le 26 août par le roi d'Angleterre, Henri V, et se passait avec toute l'ardeur imaginable. Les habitants, quoique trahis par Gui Bottellier, le duc de Bourgogne leur avait donné pour gouverneur, firent la plus vigoureuse défense pendant cinq mois. A la fin, réduits à la dernière extrémité, ils capitulèrent le 15 janvier 1419 (N. S.), et rendirent la place six jours après. Le vainqueur, par la capitulation, s'était réservé un petit nombre de citoyens, pour en disposer à son gré. De ce nombre fut Alain Blanchard, maire de la ville. Lui seul paya pour tous; Henri eut la cruauté de faire trancher la tête à ce brave homme. Après cette exécution, il fait son entrée dans Rouen, précédé d'un page, qui portait au bout d'une lance une queue de renard. C'était, dit-on, l'emblème de la trahison de Gui Bottellier, qui donnait avis au roi d'Angleterre de tout ce qui se passait. Le 29 mai suivant, entravée du roi d'Angleterre avec la reine et le duc de Bourgogne, dans le parc de Neuillet elle dura trois semaines. On y traita du mariage du dauphin Charles avec la princesse Catherine, et en apparence des conditions de la paix; mais dans le secret, si l'un en croit M. de Saint-Fois, Henri et le duc de Bourgogne y concertèrent des mesures pour perdre le dauphin, et la priver de son droit à la couronne. Au mois de juillet, le dauphin et le duc de Bourgogne se voient près du château de Poilly la Fort, entre Corbeil et Melun, sur le ponton qui est à une lieue de Melun, en droit chemin de Paris, près de Poilly-le-Fort,

disent les actes passés à cette entrevue, qui dura au moins huit jours, puisque l'un de ses actes est du mardi 4 juillet, et un autre du mardi suivant. Là, ces deux princes se furent (autre les mains du légat) de s'aimer comme frères, et de résister au commun à la damnable entreprise des Anglais. Ils se donnent rendez-vous pour une autre entrevue à Montreuil. Elle se fit le 10 septembre (et non le 18 août) sur le pont de la ville entre deux barrières, chacun étant accompagné de dix personnes. Le duc de Bourgogne y fut tout par les gens du dauphin. Ce mourir, qu'on raconte différemment (1), et qui fut rejeté par l'opinion commune sur le dauphin, mit le comble aux maux de la France. Le dauphin se rend d'abord à Gien; de là il passe à Bourges, où il assemble un corps de troupes, pour être en état de résister aux efforts d'une mère déshonorée, qui veut l'écarter du trône. Il parcourt ensuite la France méridionale, pour y affermir son autorité. Le roi cependant, gouverné par sa vindictive et cruelle épousa, donne une déclaration, portant ordre à ses sujets de se retirer du service de Charles, son fils, infraction d'une paix deux fois consacrée par ses propres serments. Pour rendre plus terribles et plus inévitables les effets de sa haine, Isabella sollicite le nouveau duc de Bourgogne, Philippe, d'offrir au dauphin leurs ressentiments communs, et ne rougit pas d'implorer l'assistance des Anglais. Rien ne lui fut plus aisé que de faire entrer ces deux puissances dans ses vues. Tout étant convenu dans un congrès tenu le 17 octobre à Arras, le roi Charles VI est amené, l'an 1420, à Troyes, où, le 21 mai, il fait avec le roi d'Angleterre, Henri V, le traité le plus infâme et le plus funeste à la France, traité qui fut enregistré le 30 du même mois au parlement séant à Paris, et juré par les quatre facultés. Deux articles au serment l'essencier. Par le premier, Charles donne au monarque anglais sa fille Catherine en mariage; par le second, il le déclare régent du royaume et héritier de la couronne de France à l'exclusion de toute autre personne de la famille royale. C'est ainsi que Philippe, duc de Bourgogne, petit-fils du roi Jean, sacrifiait les droits de sa naissance à l'esprit de vengeance, dont il était animé. Mais son exemple ne séduisit pas les bons français, et la seconde des deux dispositions qu'il avait suggérées au roi Charles, leur parut trop contraire aux lois fondamentales de la monarchie pour l'adopter. Il était d'ailleurs visiblement déraisonnable qu'un prince fût capable de donner au royaume qu'il était hors d'état de gouverner. Le roi d'Angleterre, aveuglé par son ambition, n'en fut pas moins ardent à poursuivre l'exécution de ce traité. Le 2 juin de la même année, il l'épouse à Troyes la princesse Catherine. Les deux rois, ayant joint ensuite leurs forces, prennent au dauphin, Sens, Montreuil, Mehun, et arrivent le premier dimanche de l'Avent à Paris, où ils tiennent séparément leur cour. Le roi d'Angleterre se fait remettre le Louvre, la Bastille et le château de Vincennes, ôte le gouvernement de Paris au comte de S. Pol, et le donne au duc de Clarence. Le 25 décembre, le dauphin, cité à la table de marbre, y est condamné par contumace, banni à perpétuité, et déclaré par arrêt du parlement indigne et incapable de succéder à la couronne. Ce fait, quoique attesté par Monstrelet et par tous les historiens, en paraît néanmoins pas constant. D'ailleurs il faut se ressouvenir que les Bourguignons avaient composé le parlement de gens de leur faction, après avoir destiné au mariage la plupart des anciens membres de cette compagnie. Le dauphin, toujours occupé à maintenir sa domination dans les provinces d'outre-Loire, apprend sa condamnation sans se déconcerter. Il en appelle, dit un ancien, à Dieu et à son épée.

L'an 1421, Henri V, ayant vaincu son armée par ses complices, repasse en Angleterre, pour faire de nouvelles levées. Pendant son absence, le dauphin reçoit d'Ecosse un secours de sept mille

(1) Ce meurtre, dit M. de Comillan, est raconté si différemment, qu'on ne peut assurer que le dauphin en ait été coupable; mais il paraît encore plus difficile de prouver qu'il ne l'a point été.



hommes, commandés par le comte de Buchan, fils du duc d'Albanie, régent, ou plutôt tyran de l'Ecosse. Ce général s'étant joint avec ses troupes au maréchal de la Fayette, ils marchèrent à l'ennemi, et défait, le 22 mars, à Bang, dans l'Anjou, le duc de Clarence, qui périt dans la mêlée. Le dauphin, pour attacher les Ecosais à son service, choisit parmi eux un certain nombre de braves, dont il forma une compagnie d'ordonnance, à laquelle il confia la garde de sa personne. La première conjuguée des gardes du roi en a retenu le nom de garde écossaise. Henri da retour en France, le 10 juin, avec vingt-huit mille hommes, poursuivit le dauphin dans la Beauce et l'Orléannois, et de-là il passa dans la Brie. Au mois d'octobre, il met le siège devant Meaux, qui ne se rendit qu'un mois du mai l'année suivante. Le bâtard de Vaurus, qui avait défendu avec tant de valeur cette place dont il était gouverneur, se pendit par ses ordres au même arbre où il avait fait faucher tous les Anglais et les Bourguignons qui étaient tombés entre ses mains (On appelait cet arbre *forme de l'aurus*). Henri tombé malade au commencement d'août de la même année, et mourut le 5 de ce mois à Vincennes, âgé seulement de trente-quatre ans. Il était à la veille de recueillir le fruit de sa valeur et de ses travaux. Car s'il eût vécu quelques années de plus, il eût infiniment imposé que la France ne passât toute entière sous sa domination. Mais quelle domination ! On peut la préjuger par le trait suivant. Le maréchal de l'ile-Adam, s'étant un jour présenté, *revêtu d'une robe de blanc-gris*, devant ce prince, *voilà la robe d'un maréchal de France* lui dit Henri. *Tres cher seigneur*, répondit le maréchal, *je l'ai fait faire pour venir depuis sous jusqu'ici*, et en parlant il regardait le roi avec cet air de liberté si naturel à la nation. — Comment, dit le roi, vous osez regarder un prince au visage ! — *Tres redouté seigneur*, repartit l'ile-Adam, *c'est le guic de France, et si aucun n'ose regarder celui à qui il parle, on le tient pour mauvais homme et traitre* eh, pour Dieu ne vous en déplaise. — Oh bien ce n'est pas votre guic, interrompit brusquement le monarque anglais. Peu de temps après l'ile-Adam, sous un faux prétexte de trahison, fut conduit à la Bastille, d'où il ne sortit qu'après la mort de Henri ; encore fut-il heureux qu'il ne lui arrivât pas plus grand mal : car Henri voulait lui faire couper la tête, et le duc de Bourgogne cut bien de la peine à le sauver à force de sollicitations. (Juvénal des Ursins) La mort de ce monarque fut de près suivie de celle du roi Charles VI, arrivée le 22 octobre (Duclos) au palais de Saint-Pol. Ce dernier était dans la quarante-troisième année de son règne, et la cinquante-quatrième de son âge. Après son inhumation faite à Saint-Denis, le duc de Bedford, oncle et tuteur du jeune Henri VI, roi d'Angleterre, fit crier par un hérault : *Five Henri de Lancastre, roi d'Angleterre et de France* ! Charles eut Isabelle, entr'aidée en France, Louis, dauphin, duc de Guienne, né le 22 janvier 1366 (N. S.), mort sans enfants le 18 décembre 1415 ; Jean, dauphin après son frère, né le 51 août 1368, mort sans enfants le 4 avril 1417 (N. S.) ; Charles, qui n'eut Isabelle mariée, 1<sup>er</sup> à Richard II, roi d'Angleterre, 2<sup>o</sup> à Charles, comte d'Angoulême, puis duc d'Orléans ; Jeanne, femme de Jean VI, duc de Bretagne ; Marie, religieuse à Foix ; Michelle mariée à Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; Catherine, femme de Henri V, roi d'Angleterre, puis d'Owen Tudor, qu'elle fit père du comte de Richmond, dont le fils Henri devint roi d'Angleterre, et fut le VIII<sup>e</sup> du nom. Malgré la corruption qui s'introduisit en France sous le règne de Charles VI, ce qui fit appeler ce royaume depuis l'époque de la démence de ce prince, il ne laissa pas d'être chéri du peuple qui lui conféra à ses funérailles le titre de *bien-aimé*, qu'il lui avait donné lorsqu'il monta sur le trône, tant la honte et la générosité de son cœur étaient connues, et tant on était persuadé qu'il n'était que l'occasion et non la cause des malheurs publics.

Charles VI supprime quelque fois le jour du mois dans les dates

de ses diplômes. Les formules finales de ses lettres-patentes font souvent mention des princes et des seigneurs présents au conseil. Après que la France eut été soustraite à l'obédience de Benoît XIII, il ordonna par ses lettres du 23 août 1368, aux notaires apostoliques de dater leurs actes, *ab electione Domini ultimâ in Papam electi*, etc., et non pas, *anno Pontificatus Domini* etc. Depuis le traité de Troyes, fait entre Charles VI et Henri V, le 21 mai 1420, jusqu'au décès du premier, le chancelier le Clerc faisaient mettre au-dessous des lettres qui s'appelaient à la chancellerie, ces mots : *Per le roi, à la relation du roi d'Angleterre, héritier et régent du royaume de France* (N. Tr. de Dipl.).

Avant ce règne, le nombre des secrétaires d'état qu'on nommait *notaires secrets*, ou *notaires du secret*, n'était pas réglé. Charles VI le fixa à douze, et leur donna des commissions pour signer en finance.

Les troubles que les Anglais excitèrent en France dans les dernières années de Charles VI et les premières de son successeur, ont influé sur l'histoire de ce temps-là, et y ont répandu de grandes obscurités. Il sera toujours difficile de démêler lequel était le véritable grand-chancelier, le véritable grand-chambellan, le véritable comestable, tant que l'on trouvera des actes de différentes personnes qui prennent ces titres en même temps. Charles VI avait ses officiers, dont la plupart suivaient le parti de l'anglais. Le dauphin, s'étant déclaré régent du royaume, nomma des grands-officiers parmi les seigneurs qui lui étaient attachés, et leur conserva toujours les mêmes charges et dignités à son avènement à la couronne. Alors le duc de Bedford ayant fait proclamer, comme on l'a dit, Henri VI roi de France, remplit les mêmes places d'anglais ou de français qui lui étaient affectionnés. On compte jusqu'à six grands-chambellans en 1427.

On voit, sous le règne de Charles VI, le premier exemple de la taille réelle, dont le système a été si souvent renouvelé. Jusqu'à ce règne, le parlement que Philippe le Bel avait rendu sédentaire, ne s'assemblait que deux fois l'an. *La finitude du cerveau du roi* (Charles VI), et les portués des princes, dit Pasquier, furent cause qu'on eut leurs esprits bandés ailleurs, on ne se souvint plus d'envoyer nouveaux rôles de conseillers, et par ce moyen le parlement fut continué.

On peut juger de la rareté des livres au commencement du quinzième siècle, par la difficulté que les pauvres clercs avaient à se procurer celui qui était pour eux de l'usage le plus indispensable. Ce fut en leur faveur que Henri Beza, prêtre de Saint-Jacques de la Boncherie à Paris, légua, l'an 1406, au mourant, son bréviaire écrit sur velin, à cette église, pour être enfermé dans une cage de fer scellée contre le pilier le plus clair et le plus visible de la nef. Cette cage était pour empêcher que le bréviaire ne fût volé, et on pouvait passer la main et le bras à travers le treillis, pour tonner les feuillettes. On fit le même chose, l'an 1415, à Saint-Severin. A Bordeaux, à Senlis, à Laon, et dans d'autres églises, il y avait pareillement des bréviaires enfermés dans des cages treillissées, pour l'usage des ecclésiastiques qui n'avaient pas le moyen de s'en procurer.

Avant le règne de Charles VI c'était un crime de disséquer les cadavres pour connaître la formation du corps humain et les causes de ses infirmités. Ce ne fut qu'en 1369 qu'il fut enjoint aux magistrats de Montpellier, par ordonnance de ce prince, de délivrer tous les ans à l'école de médecine le corps d'un criminel condamné à mort.

Sous le règne de Charles VI une fille sauva la vie à un criminel condamné à mort, en s'offrant de l'épouser. Lettres de grâce de l'an 1584 : *Henneguy Dostert a été condamné par nos hommes-liges jureurs en nostre cour à Péronne... à estre trayné et pendu. Pour lequel jugement extérieur, il a esté trayné et mené en une charrette par le pondeur jusqu'au gibet, lui fut mis la horte au col ; et alors vint illec, Jehannetto Monchon, dit Reboude, jeune fille née de la ville de Lamoignon, en suppliunt et requerant audit Prévost ou son lieutenant*

que ledit Douair elle peut avoir en mariage, en cas qu'il nous plairait; pourquoi il fut ramené et remis esdites prisons.... Par la tenor de ces lettres, remontois, pardonnons et quittons le fait en cas dessus dict. On voit de pareilles lettres accordées par Charles V en 1576. (Du Cange, Suppl. verbo matrimonium.)

Pendant les premières années du règne de Charles VI, le maré d'or et le maré d'argent firent au même prix où les a vu sous le règne précédent. Mais la guerre qu'on eut à soutenir contre les Anglais, obliges d'affaiblir les monnaies à différentes reprises, de sorte qu'en 1420 le maré d'or valait cent soixante-onze livres treize sous quatre deniers, et le maré d'argent vingt-huit livres.

Sous Charles VI, les troupes quittèrent le haubert ou l'habit maille, pour reprendre l'armure de fer battu, qui, pour faire un armement complet, consistait en un casque et une cuirasse, à laquelle se joignaient les brassards, les cuissards et les gèves. Eut-on savoir comment les troupes se comportaient au quatorzième siècle en traversant un pays qu'il fallait protéger? Froissart va nous l'apprendre dans son style naïf et vrai. C'en est parlant du passage de l'armée que Charles VI conduisit en Flandre pour aller, l'an 1586, faire une descente en Angleterre. Adonc, dit-il, vint le roi de France à Bayonne, à Arras, à Lille, et toujours avoient gens de tout côté si grandement, que tout le pays en estoit mangé. On prenoit portois sans rien payer. Les pauvres laboureurs, qui avoient rempli et recueilli leurs grains, n'en avoient que la paille, et s'ils en parloient, ils estoient battus ou tués; les vignerons estoient pêchés, les maisons abonnées pour faire du feu. Ne les Anglais, s'ils furent arrivés en France, ne pussent point faire plus grand exil que les troupes de France y faisoient. Là les mendiants avoient les portes gentes... mais les mendiants entre les dents, disant: O ralles en Angleterre, que jamais n'en puisse-t'il revenir pièce!

#### CHARLES VII, DIT LE VICTORIEUX.

1402. CHARLES VII, dauphin de France, né le 22 février 1403 (N. S.), ayant appris à Espali, près du Puy, le 27 octobre 1402, la mort de Charles VI, son père, prend le deuil en noir, et le lendemain, s'étant revêtu de la pourpre, il se rend à la chapelle du château, où les courtisans, ayant déployé le grand étendard de la France, armé de fleurs de lys d'or, le proclament en s'écriant: *Vive le roi!* De là il marche en diligence à Poitiers, d'où il est couronné avec plus d'appareil. Dans le même tems le duc de Bedford, unanime régent de France par les Anglais, observait toutes les formalités pour faire reconnaître roi de France son neveu Henri VI, âgé d'environ dix mois. Tel était l'état d'avilissement où la capitale était réduite, que tous les ordres qui la composaient prêtèrent serment de fidélité au monarque anglais, sous égard pour le légitime héritier du trône. On commença le 9 novembre à la chancellerie du palais à sceller au public de ce jeune prince, et on met à la tête de tous les actes publics: *Henri, par la grâce du dieu, roi de France et d'Angleterre.*

Edouard III avait déjà pris ce titre; mais c'est ici proprement l'époque de la prétention chimérique des rois d'Angleterre, sollicitant rois de France. La détresse où Charles se trouve le met sur le point d'être accablé par son rival. Réduit aux seules provinces du Dauphiné, du Languedoc, du Bourbonnais, de l'Anvergne, du Berry, du Poitou, de la Saintonge, de la Touraine, de l'Orléanais, il voit le reste du royaume entre les mains de l'anglais ou du bourguignon, son trop fidèle allié. On pourrait toutefois excepter la Bretagne, dont le duc dans les commencements, ainsi que le comte de Richemont, son frère, gardaient une espèce de neutralité. Mais bientôt, séduits par les ducs de Bedford et de Bourgogne, ils se liguent l'un et l'autre avec eux par traité signé le 27 avril 1423. L'usurpateur ne l'emportait pas seulement par l'étendue de ses provinces sur le souverain légi-

time, il lui était encore supérieur par la bonne discipline qui régnoit dans ses troupes et l'habileté de leurs chefs. Charles n'avait que des braves à la tête des siennes, et pas un général. Les soldats ne savaient ni obéir ni se former en bataille, parce que personne ne savait les commander. A ces avantages de l'anglais, jointes la générosité, la concorde, la dévotion de ses ministres, l'activité du régent, opposés à l'avarice, à la dévotion, à la hauteur des ministres du monarque français, et à son insolence naturelle. Telle était la position de Charles au commencement de son règne. Qui eût prédit que les succès de ce prince, lui vaudraient un jour le titre de *Victorieux*? Venons au détail des événements. Le 31 juillet 1425, bataille de Crévy dans l'Auxerrois, gagnée par les Anglais et les Bourguignons réunis, sur les Français et les Ecossais, commandés par Jean Stuart, comte d'Essex, et le seigneur d'Estac. Cette victoire causa tant de joie aux chanoines d'Auxerre, seigneurs de Crévy, que pour en conserver le souvenir, ils établirent, à perpétuité, dans leur église une messe annuelle d'actions de grâces, appelée la messe de la Victoire. Ils firent plus, ils accordèrent au sire de Châtellus, qui, après avoir défendu Crévy, le leur avait remis, une prébende canoniale, qui depuis ce tems fut héréditaire dans sa famille. La ville de Paris, non moins sensible à cet événement, le célébra le 6 août par une procession générale, à laquelle assista le parlement en corps. (La Beuf.) La même année, combat de Gravelle, dans le Maine, où le comte d'Aumale, à la tête des Royalistes, défit les Anglais, et leur tua seize cents hommes. Ces derniers eurent leur revanche l'année suivante à la bataille de Verneuil, donnée le 17 août. Le vicomte de Narbonne, qui l'avait engagée témérairement, y périt avec plusieurs seigneurs, et plus de cinq mille hommes des meilleures troupes du roi. La prise de Verneuil fut la suite de cette affaire: Les Anglais y trouvèrent tous les équipages de l'armée française, et l'argent destiné au paiement des troupes. De là ils s'avancèrent dans le Maine, dont la conquête ne leur coûta que la peine du voyage. Ce fut alors qu'effrayés de tant de succès, et voyant Charles VII réduit à quelques provinces d'outre-Loire, ils lui donnèrent par dérision le nom de *roi de Bourges*. C'en était peut-être fait de la monarchie française, sans la guerre qui survint entre le duc de Gloucester et Jean, duc de Brabant: guerre où le duc de Bourgogne, en prenant le parti du second, son parent, fit une heureuse diversion pour Charles VII. (Foy. Jean IV, duc de Brabant.) Charles fait, l'an 1425, une acquisition importante dans la personne d'Arthur, comte de Richemont, qui revient à lui par antipathie pour les Anglais. Ce monarque, par reconnaissance, le fit comteable au mois de novembre suivant, à la place du comte de Boulen, tué à la bataille de Verneuil. Le duc de Bretagne suit l'exemple d'Arthur, son frère, et fait son traité avec Charles, le 25 octobre 1426, à Samur. Le feu de la guerre se rallentit cette année et la suivante. Au mois de janvier 1427 (N. S.), le comteable, secondé du grand-chambellan (Georges de la Tremouille), et du sire d'Albret, enlève dans le château d'Issoudun, où le roi était alors, Giac, chancelier de France et premier ministre, qui abusait insolemment de la faveur de son maître, et le fait noyer, selon les uns, décapiter, selon les autres, à Dun-le-Roi. Personne ne plaignit le sort de ce misérable, qui, dans son interrogatoire (car on lui fit son procès devant les juges des lieux), s'avoua coupable des plus grandes horreurs. Mais on fut étonné de voir quelque tems après Georges de la Tremouille épouser sa veuve. (C'était le même Giac qui avait déterminé Jean, duc de Bourgogne, à se trouver à la funeste conférence du pont de Montereau.) Le ministre déchu fut remplacé par le Comte de Beaulieu, que son exemple ne rendit pas plus sage. Indigné de ses premiers déportements, le comteable, la cour étant à Poitiers, le fit assassiner au retour de la chaise, presque à la vue du château. Charles, dans l'impuissance de punir cet attentat, dévora son ressentiment, et demanda au comteable qui donc il veut lui donner pour ministre. La Trémouille, répond

celui-ci, et il insiste beaucoup sur ce choix. *Beau cousin*, repart le roi, *vous me le baillez, mais vous vous en repentez : car je le connais mieux que vous. Et surtout*, ajoute l'historien de Richemont, *demeura la Trémouille, qui ne fit pas le rommenteur ; car il fit le pis qu'il put au combleable*. Durant ces révolutions de cour, le siège de Montargis est entrepris par le comte de Suffolk et le sire de la Pole, auxquels vint se joindre le comte de Warwick. La place, après s'être défendue l'espace de trois mois, était près de se rendre, faute de vivres. Seize cents hommes, emmenés par le bâtard d'Orléans, Jean, comte de Dunois (1), fils naturel du feu duc d'Orléans, âgé pour lors de vingt-quatre ans, et le brave Etienne de Vignoles, plus connu sous le nom de la Hire, arrivent avec un convoi. Ils attaquent les ennemis dans leurs retranchements le 4 septembre 1427, les mettent en fuite, et font lever le siège. Charles VII recorda deux fûtes franches et d'autres privilèges aux habitants, pour récompense de leur fidélité. Le duc de Bedford entre cette même année en Bretagne, ravage le pays, contrainant le duc d'abandonner le parti du roi, et l'abbaye de plus à signer, le 8 septembre, le traité de Troyes : formalité qu'il avait éludée jusqu'alors.

On vit cette année paraître, pour la première fois, en France cette espèce de vagabonds, qui sous la conduite d'un chef, courent toute l'Europe en mendiant, prétendant devenir le sort des hommes par les linceulins de la main. Ils furent nommés Bohémiens, parce qu'ils vinrent de Bohême en France. En Espagne, où ils persécutèrent ensuite, ils se dirent Égyptiens, origine que le déluge du leur peau ne démentait point. Mais leur pays natal était les montagnes situées entre la Hongrie, la Moldavie et la Valachie, où les édis des princes, en les haïssant de leurs états, les ont forcés de retourner, et d'où ils ne sortent plus.

Les Anglais n'avaient point encore entamé nos provinces méridionales. Le duc de Bedford, voulant y pénétrer, se détermine, l'an 1428, à tenter auparavant la conquête d'Orléans. Le comte de Salisbury, qu'il charge de cette expédition, paraît devant la place avec son armée, un mardi 12 octobre, et commence aussitôt le siège. Ce fut un des plus mémorables par la brave et longue résistance de la garnison et des habitants de l'un et de l'autre sexes ; car les femmes s'y distinguèrent et disputèrent de valeur avec les hommes. L'an 1429, le 18 février, vendredi des Quatre-Temps, Fastol, chevalier anglais, emmenant aux assiégés un convoi de harengs, (les troupes alors observaient le Carême) est attaqué près de Rouvray, en Beauce, par le comte de Clermont à la tête de trois mille hommes, et les met en déroute. Ce combat fut appelé la journée des harengs. Orléans, malgré la belle défense des assiégés, aurait enfin succombé aux efforts des Anglais, si Dieu ne l'eût préservé par un des coups les plus extraordinaires. Ceux que le seul nom de miracle effaroucha, dit judicieusement le P. Daniel, ne semblent devoir être bien embarrassés à imaginer un système bien juste pour trouver d'autres causes d'une suite d'événements aussi singuliers et en aussi grand nombre que ceux qu'on va voir. Jeanne d'Arc, appelée depuis la pucelle d'Orléans, née l'an 1412, de pauvres, mais bonnes parents, à Dom-Remi, près de Vaucouleurs, fut l'instrument dont Dieu se servit pour délivrer Orléans. Cette fille, envoyée à l'âge de 16 ans par Robert de Baudricourt, commandant de Vaucouleurs, vient trouver le roi vers la fin de fé-

vrier à Chinon ; elle lui annonce que Dieu l'a destinée à faire lever le siège d'Orléans, et à le conduire à Reims, pour y être sacré. Mais comme elle ne devait point être crue sur sa simple parole, elle lui découvre, pour preuve de sa mission, des secrets qui n'étaient connus que de lui seul. Charles, après l'avoir fait examiner par des théologiens et d'autres habiles gens, ne doute point que ce ne soit un secours envoyé du ciel, et se détermine à en profiter. Jeanne d'Arc, se rend à Blois, d'où elle part le 28 avril, avec deux hommes qui escortaient un convoi pour Orléans. Arrivée le lendemain à la vue de cette ville, elle y fait entrer son convoi, et y entre elle-même, à la prière du comte de Dunois, qui communique dans la place, et des habitants. Le 4 mai suivant, elle y introduit un nouveau convoi sans opposition ; et le même jour elle emporte la bastille de S. Loup : tous les anglais qui défendaient ce fort sont tués ou faits prisonniers. Le 6, elle s'empare de la bastille des Augustins. Enfin le 8 mai, cette héroïne oblige les Anglais à lever le siège, après en avoir fait périr plus de 6 mille, sans y avoir perdu 100 Français. (Il est remarquable que non moins busuquois que vaillante, elle abhorrait le sang : ainsi s'exposant aux coups elle n'en portait point, et qu'elle ne faisait jamais usage de son épée. « Je veux chasser les ennemis du roi, disait-elle, mais je ne veux tuer personne. » En effet il ne paraît pas qu'elle ait jamais donné la mort. Elle courait partout dans les rangs ennemis, toujours la première au combat, la dernière à le retraite. Non ardeur, son audace, sa certitude de vaincre, son d'étendard qu'on croyait magique, sa grâce dans les exercices, sa sérénité dans le péril, vout, dit M. Gaillard, le prestige qui consternait et dissipait ses ennemis. Elle quitte Orléans le 13 mai, et met à la tête de l'armée commandée par le duc d'Alençon, prend d'assaut Gergeau, où le comte de Suffolk est fait prisonnier, se saisit du pont de Meun, et se rend maîtresse de Beaugency. Le 18 mai, elle combat à la bataille de Patzi, en Beauce, où Falbot, général des Anglais, après avoir perdu deux mille hommes, est pris avec plusieurs autres chefs. Le roi qui, par son conseil, était resté jusqu'alors au-delà de la Loire, vient à Gien, prend le commandement de ses troupes, dirige sa route vers Reims à la sollicitation de la pucelle ; passe par la Champagne, s'empare de Troyes, de Châlons-sur-Marne, fait son entrée à Reims le 16 juillet, et y est couronné le lendemain par l'archevêque Renaud de Chartres. La pucelle ayant rempli le dernier point de sa mission par cette cérémonie, demanda au roi la permission de se retirer ; mais Charles la retient. Aussitôt après le sacre du roi, Laon, Soissons, Provins, et plusieurs autres villes de la Champagne et de Picardie se soumettent à lui. Le duc de Bedford, alarmé de ces progrès, quitte Paris sur la fin d'août pour se rendre dans la haute-Normandie. Le roi s'avance vers la capitale, force la barrière de la porte Saint-Honoré, et met en fuite les Anglais et les Bourguignons qui la défendaient. Mais ne pouvant faire subsister ses troupes faute d'argent, il abandonne cette entreprise. L'an 1430, Sens et Melun, rentrent sous l'obéissance du roi. Compiègne ayant été assiégé dans le mois de mai, par les comtes de Suffolk et d'Arundel, la pucelle s'y jette, fait une ancre, le soir du 25 mai, sur les ennemis, et tombe entre les mains de Lyonnell, bâtard de Vendôme ; ce lui-ci la remit aux comtes de Ligny-Luxembourg, qui la vendit aux Anglais. Ce fut pour eux un si grand sujet de triomphe, qu'ils en firent chanter un Te Deum à Paris. Le comte de Vendôme étant venu le 11 novembre au secours de Compiègne, force les Anglais de lever le siège. Bataille de la Croisette, près de Châlons-sur-Marne, vers la fin de cette année. Arnaud Guillaume de Barbazan, dit le Chevalier sans reproche, avec 500 hommes y défait 8000, tant anglais que bourguignons. Ce grand capitaine fut blessé mortellement l'année suivante à la bataille de Beaugency, donnée le 4 juillet, entre le comte de Vendôme et René d'Anjou. On voit son tombeau

(1) Marie d'Anjou, femme d'Arthur de Cois, chevalier picard, et chambellan du duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, tomba au lit de la mort et ayant appelé étant couchée qu'elle avait pour lui donner sa dernière bénédiction, leur dit que un d'entre eux, c'est lui du duc d'Orléans, mais qu'elle croyait ne devoir pas le nommer. Tous étaient également avoués de consoler celui qui s'était en que leur demi-frère. La mort leur dit que c'était Jean, que le prince, en effet, reconnaissant pour son fils. C'est ce même Jean qui mérita par ses belles actions le rang et la dignité de prince sous le nom de comte de Dunois, surnom de la machine de Longueville, qui combattit par un grand homme et finit par son linceul. (Pistes sacrées, T. IV, p. 373)

en bronze à côté de celui de Charles V à S. Denis, où le roi Charles VII voulut qu'il fût enterré avec les mêmes honneurs et cérémonies qui s'observent aux obsèques de nos rois. Ce fut ce monarque qui lui donna le titre de *Chevalier sans reproche*, avec la permission de porter trois fleurs de lys sans hennir dans ses armoiries; privilège dont jouit la maison de Faudous, qui descend d'un de ses vœux qu'il avait fait son héritier.

Maîtres de la personne de Jeanne d'Arc, Belfort et les Anglais ne sa contentèrent pas de la retenir en captivité. L'an 1431, pour venger la honte de tant d'échecs et de pertes qu'elle leur avait fait essuyer, ils font instruire son procès par des juges qui leur étoient vendus. Elle est condamnée à être brûlée vive comme magicienne, et pour s'être travestie en homme; ce qui fut exécuté le 30 mai (et non pas le 14 juin, comme le marque le Pr. Henaut) au vieux marché de Rouen. Mais 24 ans après, le pape ayant fait révoquer le procès, la déclara innocente à la honte éternelle des auteurs et des promoteurs de sa condamnation.

La guerre continue avec la même ardeur et avec de nouveaux succès pour les Français. Au mois de septembre, Ambrise Loré défait à S. Caléris, entre Alençon et Beaumont, un corps de troupes anglaises. Le jeune Henri VI, qui Belfort avait fait venir en France pour relever la part des Anglais, arrive de Rouen à Paris, où il est sacré, le 17 décembre, à Notre-Dame. Il y passa les fêtes de Noël, et reprit ensuite la route de Rouen. L'an 1435, Chartres est surpris, le 21 avril, par les Français.

Ce que Charles VII avait prédit au comte de Richemont, en recevant de sa main Georges de la Tremoille pour premier ministre, se vérifia l'an 1437. Le nouveau favori supplanta l'ancien et le fit éloigner de la cour. Cette disgrâce dura l'espace d'environ 6 ans, au bout desquels le comte, ayant trouvé l'occasion de se venger, ne la manqua pas. L'an 1438, au mois d'octobre, la cour étant à Chinon, il fait enlever tout-à-coup la Tremoille dans son lit par trois signeurs bien escortés, mécontents, ainsi que beaucoup d'autres, des hauteurs de ce ministre. Le roi fit d'abord éclater sa juste indignation d'un pareil attentat commis dans son palais et presque sous ses yeux; mais comme il commençait à se lasser de la Tremoille, il s'apaisa bientôt, et le comte, étant rentré en grâce, continua de rendre des services importants à l'état. Depuis quelque temps il travaillait à détacher le duc de Bourgogne du parti des Anglais. L'an 1435, il réussit à lui faire accepter des conférences dans l'église de S. Wast d'Arras. Elles s'ouvrirent le 6 d'août, ce fut la plus auguste assemblée qu'on eût vue de puis long-temps. Tous les princes de la chrétienté y avaient leurs ambassadeurs, le pape et le comte de Bâle chacun leur légat. Les plénipotentiaires des Anglais s'y trouvèrent aussi; mais ils firent des propositions si déraisonnables qu'on rompit toute négociation avec eux. On traita, malgré leurs intrigues, avec le duc de Bourgogne, auquel on accorda bien des choses qu'on n'aurait point passées dans des temps moins faibles. La paix fut enfin conclue avec ce prince et signée de part et d'autre le 21 sept. (Foy. Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre). Les Anglais, invités à prendre part à ce traité, n'opposent à l'offre qu'on leur fait de la Normandie pour la tenir en fief de la France et à d'autres propositions avantageuses, qu'un refus désagréable dont ils eurent bientôt lieu de se repentir. Le 30 du même mois, tandis que le maréchal de Ricus leur enlève la Haute-Normandie, la reine Isabelle meurt à Paris, détestée des Français et méprisée des Anglais. Son corps fut porté par eau, pour éviter les frais, à S. Denis; n'ayant pour tout convoi que quatre personnes. Ce fut l'abbé qui l'inhuma, mais un évêque ne s'étant présenté pour faire ses obsèques. Cette princesse, presque aussi décriée pour ses dissolutions que par sa haine contre son fils, avait établi chez elle, du vivant de son père, un parlement d'amour, composé d'hommes et de femmes. On y voyait un chancelier, des présidents, des procureurs, des conseillers, des conseillers, des avocats, des

greffiers, etc. C'était dans ce tribunal ridicule et scandaleux qu'on discutait et qu'on décidait tous les points concernant l'amour, et Dieu sait l'ouïe on s'en tenait à la simple théorie. La mort de la reine fut suivie de celle du comte d'Arrouel, général anglais, qui, ayant été battu et pris devant Gerbois par la Hire et Saintesilles, périt, comme Accille, d'une blessure qu'il avait reçue au talon dans le combat.

Paris était toujours au pouvoir des Anglais. L'an 1436, le comte de la Roche de Danou, après divers avantages remportés sur eux, s'approcha de cette capitale, où ils entrèrent, le 15 avril, à l'aide des bourgeois, qui firent main-basse sur les Anglais. Ceux qui échappèrent, s'étant retirés, avec Wilbi, leur commandant, à la Bastille ils y furent aussitôt investis par le comte de la Roche. On les reçut à composition, et ils passèrent à Rouen, avec l'évêque de Téroence, leur soldat partisan. Charles, ayant appris à Vienne la réduction de Paris, se rend à Tours, où il eut, sur la fin de juin, les noces du dauphin Louis, son fils, avec Marguerite d'Écosse. Au mois d'août suivant, Charles donna un édit par lequel, après avoir dit qu'il avait institué sa cour de parlement à Poitiers, et qu'il est dans l'intention de la transférer à Paris, où de toute ancienneté elle avait accoutumé d'être, il accorde en dédommagement certains privilèges à la ville de Poitiers. (Joli, des Offices, vol. I, p. 11.)

La fortune n'était pas toujours contraire aux armes des Français en France. Ils avaient perdu Pontoise, l'an 1435, par l'indiscrétion de leur commandant. L'an 1437 (N. S.), ils le reprennent par un stratagème le jour de Carnaval. Il faisait un froid extrême, et toute la campagne était couverte de neige. Talbot, chef de l'entreprise, ayant fait prendre à ses gens des habits de toile blanche, les avait dispersés çà et là autour de la place, avec ordre d'avancer au son de la sonnette sur la ventre jusqu'à l'entrée de la nuit. On les prit pour des moines convertis de neige. S'étant avancés pendant les ténèbres, ils posèrent sans bruit leurs échelles dans le fossé qui était glacé, et, ayant escaladé les murs sans opposition, ils se répandirent dans la place, qui leur fut abandonnée, par la suite précipitée de ceux qui étaient chargés de la défendre. La Hire ne fut pas aussi heureux que Talbot, dans une tentative qu'il voulut faire sur Rouen, au moyen des intelligences qu'il y avait pratiquées.

Charles, depuis qu'il était sur le trône, n'avait point encore reçu sa capitale. Instruit des grands préparatifs qu'elle faisait pour le recevoir, il voulut mériter ces honneurs par quelque action signalée. Ce fut dans ce dessein qu'il chargea le comte de la Roche de faire le siège de Montreuil-Fant-Yonne, auquel il se rendit en personne. La ville, après une vigoureuse défense, fut emportée d'assaut, après que le château se rendit par composition, dans le mois d'octobre 1437. De là Charles vint à S. Denis, d'où était parti le 8, ou, selon d'autres, le 13 novembre, il fit son entrée solennelle à Paris, accompagné du dauphin, de plusieurs princes et d'un grand nombre de seigneurs. Toutes les rues, sur son passage, étaient garnies de théâtres, où l'on jouait les mystères, suivant l'usage du temps. Le combat des sept péchés capitaux contre les trois vertus théologiques et les quatre cardinales, fut le spectacle qui parut le plus original. C'était alors le temps de la grande querelle des pères de Bâle avec le pape Eugène IV. Le concile ayant envoyé au roi de France plusieurs articles aussi opposés aux prétentions ultramontaines, que conformes à l'ancienne doctrine de l'église gallicane, il tint à Bourges, dans la Sainte-Chapelle, le 7 juillet 1438, une grande assemblée, où l'on établit la *Pragmatic Sanction*, que le parlement enregistra le 13 juillet de l'année suivante. On sait, dit un savant moderne, que cette loi, « célèbre par la contradiction qu'elle a éprouvée, et à laquelle on a long-temps donné le nom de *Palladium de la France*, » rétablissait les élections ecclésiastiques, et abolissait les réserves, les expectatives et les annates.

Charles VII avait été malheureux sur son père; il la fut

encore par ses fils, le dauphin Louis, qui lui donna divers chagrins, dont le premier en date fut sa révolte, qui éclata en 1430. Le principal instigateur de cette levée de boucliers, fut le sire de la Trémoille, auquel se joignirent les ducs de Bourbon et d'Alençon, les comtes de Vendôme et de Dunois, le bâtard de Bourbon, et d'autres seigneurs que le comte avait iadis disposés. On donna le nom de *Praguerie* à cette faction, par allusion à la guerre cruelle que les Hussites de Prague faisaient alors aux Catholiques; guerre dont on craignait en France de voir retracer l'image dans celle dont on était menacé. Le roi, pour étouffer cet incendie dans sa naissance, se mit en marche avec le connétable, l'an 1430, pour le Poitou, où il pourchassa son fils, qui avait pris la fuite, en Angoumois, en Limousin et en Auvergne, où il l'atteignit au mois de septembre. Le dauphin et ses complices viennent se jeter aux pieds du monarque, qui leur pardonna. Mais il fallut, dit Jean Chartier, qu'ils eussent tous grâce et rémission (en forme), et en prissent lettres scellées de son grand sceau en cire verte. Le bâtard de Bourbon fut la seule victime de cette conjuration. Plus fameux encore par ses brigandages, que par les services qu'il avait rendus à l'état dans la dernière guerre, odieux d'ailleurs à Charles par les efforts qu'il avait faits pour ranimer la ligue des princes, lorsqu'elle était aux aïeux, il fut arrêté à Bar-sur-Aube, où il était venu plein de confiance trouver le monarque, puis jugé, condamné, renfermé dans un sac, et précipité dans l'eau. Cette même année, le duc d'Orléans, prisonnier en Angleterre depuis vingt-cinq ans, obtint sa liberté, moyennant une rançon de trente six mille livres sterling, dont une partie fut généreusement payée par le duc de Bourgogne.

Encouragé par le succès des premiers essais de sa valeur contre les Anglais, le roi Charles VII ne crut pas devoir en demeurer là. Il les déloga, au mois de mai l'an 1441, de Craill, place importante sur l'Oise, après douze jours de siège. Puis, lorsque, qu'il attaqua ensuite, se défendit pendant trois mois, et cédant enfin, le 17 juillet suivant, à un assaut où il monta l'un des premiers l'épée à la main. L'an 1442, accompagné du dauphin, il porta la guerre en Gascogne et en Lanquedoc, où il envahit plusieurs villes aux Anglais. Mais tandis qu'il est occupé à terminer les ennemis de la France, le duc d'Orléans, mécontent de n'avoir point de part au gouvernement, excita les princes, et forme une nouvelle cabale. Le duc de Bourgogne, qui avait refusé de prendre part à la précédente, donne tête baissée dans celle-ci. Les conjurés s'assemblent à Nevers, et y publient un manifeste, dans lequel ils allèguent, pour prétexte, la nécessité de réformer les abus, laissant entrevoir les motifs d'intérêt personnel qui les font agir. La sagesse du monarque prévint les suites de cette confédération, en promettant aux princes les égards qu'ils peuvent légitimement prétendre. (Voy. les *Ducs de Valois*.) Cet orage dissipé, le roi et le dauphin continuèrent leurs conquêtes au-delà de la Garonne. Mais, ayant transporté avec eux les principales forces du royaume (on comptait dans leur armée jusqu'à quatre-vingt mille chevaux), ils avaient laissé la France septentrionale exposée aux insultes de l'ennemi. Talbot, général anglais, profita de la conjoncture pour investir Dieppe, au mois de novembre 1442, avec une armée de dix mille hommes. Trop faible pour tenir la campagne, tout ce que put faire le comte de Dunois fut de se jeter dans la place. Elle aurait néanmoins succombé, malgré la plus belle défense, si l'on ne fût venu à son secours. Le dauphin accourut, et la délivra dans le mois d'août 1443, après environ neuf mois de siège. Le roi, dans le même temps, s'était rapproché de la Loire. Etant à Saumur, il rendit, le 11 octobre, un édit par lequel il instituait un parlement à Toulouse, pour juger sommairement toutes les affaires de Lanquedoc et du duché de Guienne. C'est le premier démembrement qui ait été fait du parlement de Paris. Sa majesté, dans la suite, déclara par ses lettres, du 14 novembre 1454, que les *conseillers et les présidents*, institués en chacun lieu (de Paris et de Tou-

louse), doivent être réputés unis, comme faisant un même parlement, sans souffrir, pour cause de limites d'iceux, avoir entre eux aucune différence... et voulons, ajoute-t-il, que toutes et quantes fois que aucuns de nos présidents et conseillers de notre parlement de Toulouse se trouveront en notre ville de Paris, pour leurs affaires ou autrement, et se présenteront en notre parlement de Paris, pour y être reçus aux lieux dits offices, que ceux de notre dit parlement de Paris soient tenus de les y recevoir, et leur bailler lieu entre eux, selonc le tems de leur institution faite à Toulouse. (Hist. de Langue-d'oc, T. V, pr. p. 14.)

La France et l'Angleterre, avec des succès fort différents, avaient presque également besoin, pour se refaire, d'une suspension des hostilités. En conséquence, l'an 1444, elles conclurent à Tours, le 1<sup>er</sup> juin, une trêve jusqu'au 23 avril 1445; on convint ensuite de la prolonger jusqu'en 1449. Pendant ce temps de calme, les princes et les seigneurs français s'occupèrent de joutes et d'autres ébats de cette espèce, pour entretenir l'esprit militaire, et ne point laisser dépérir leur valeur par l'oisiveté. On parle surtout d'un pas d'armes que quatre gentilshommes firent entre Razi et Limon, dans la Touraine, et qu'ils entreprirent de défendre contre tous venants, suivant le mode de ces joutes-là. Au milieu d'un carrefour, était une colonne sur laquelle il y avait une figure de dragon, qui gardait les armes des quatre chevaliers tenants. On avait posé pour condition de l'entreprise qu'il ne passerait aucune dame ou demoiselle qu'elle ne fût accompagnée d'un chevalier, qui serait tenu de rompre une lance pour l'amour d'elle; que si quelque-une voulait à passer seule, elle laisserait un gage que les gentilshommes ne seraient point obligés de lui rendre, qu'elle n'eût amené un chevalier pour le racheter par la joute. (Carreza, Hist. manuscrite de Tours.) Le dauphin, de son côté, à la prière de l'empereur Frédéric III, alla faire la guerre aux Suisses, qu'il obligea de lever le siège de Zurich, après une sanglante bataille gagnée sur eux à Bottemer, près de Bâle, le 26 d'août. Les troupes françaises, après cette expédition, se répandirent en Alsace, où elles furent très-maltraitées; de là elles vinrent joindre l'armée du roi, qui faisait alors, en personne, le siège de Metz pour le duc de Lorraine. Cette place résista pendant sept mois, au bout desquels elle se rendit moyennant trois cent mille florins. Le roi, étant à Nancy, donna, le 17 avril, des lettres-patentes, par lesquelles il supprimait, comme très-indécoute et très-scandaleuse, conformément aux décrets du concile de Bâle, la fête des *Four*, qui, de temps immémorial, se célébrait le jour des Innocents et le jour de la Circumcision, en diverses églises du royaume, et surtout dans la cathédrale et les deux collèges de Troyes, qu'il nomme dans ces lettres. Cette année 1444 est aussi l'époque de l'établissement de la taille annuelle et perpétuelle, différente des impositions désignées par le même nom, en ce qu'elle était particulièrement et spécialement affectée au paiement et à l'entretien des troupes. C'est ici le chef-d'œuvre de la politique de Charles VII, qui s'affranchit par là de la dépendance de ses grands feudataires, en tenant continuellement sur pied une armée capable de les réprimer. Charles, dans le même tems, fit une réforme dans ses troupes, qui réduisit la cavalerie à quinze compagnies, chacune desquelles était composée de cent hommes d'armes. Or, chaque homme d'armes, ou gendarme, avait cinq personnes avec lui: trois archers, un coutelier, ainsi nommé d'une espèce de battonnette qu'il portait, et un page. Ces six personnes formaient ce qu'on appelait une lance garnie. Ainsi, les quinze compagnies faisaient ensemble neuf mille hommes, sans y comprendre les volontaires qui s'empressaient de s'agréger à ce corps, tout composé de noblesse, dans l'espérance d'y obtenir, avec le tems, une place de gendarme. Parallele institution pour l'infanterie, sous le titre de francs-archers; on les nommait ainsi, parce qu'ils étaient exemptés de tout subside. Une partie servait à pied, et l'autre faisait les fonctions de la cavalerie légère. Dès-lors on

vit eoster, dans nos armées, l'usage des Bannières et panons, avec les grandes distinctions des hanteries et des autres chevaliers, parce que la chevalerie ne donna plus de commandement.

L'an 1458, les Anglais violent la trêve le 24 mars, par la prise de Fougères, en Bretagne. Le cour de France demanda satisfaction de cette entreprise, et ne peut l'obtenir ni le feu de la guerre se rallume; la plupart des villes de Normandie, l'année suivante, se soumettent aux Français, les uns par force, les autres par intelligence ou par composition. Les habitants de Rouen reprirent ceux-ci dans la ville, le 20 octobre, on attaqua les Anglais, qui s'étaient retirés dans les forts, qu'ils sont obligés de rendre le 4 novembre suivant. Le roi fait, le 10, son entrée dans Rouen, « armé de toutes pièces, monté sur une cousture » couvert jusqu'aux pieds de velours aurore, semé de fleurs de lys d'or de broche. En sa teste, un chapeau de velours vert » suéil, et avoit une houpe de fit d'or; et après lui, ses poiges » vestus de vermeil, leurs manches toutes couvertes d'orfèvrerie » blanche, portant ses harnois de teste couverts de fin or de » diverses façons d'orfèvrerie, et de plume d'autruche de plusieurs couleurs. » (Alain Chartier.) De là, il va faire le siège d'Harfleur, la première place que Henri V avait prise en Normandie l'an 1415 : elle fut environ six semaines, et capitula le 1<sup>er</sup> janvier 1450. Le 15, on le 18 avril suivant, bataille de Formigny, entre Carentan et Bayeux, gagnée par le connétable, à la tête de trois mille hommes, sur Thomas Kiriel, qui en avait près de six mille, dont trois mille sept cent soixante-quatorze restèrent sur la place, et mille quatre cents furent faits prisonniers avec leur général. Cette victoire décisive ne coûta, si l'on en croit Jean Chartier, que huit hommes aux Français. Enfin, après s'être rendu maître de Caen le 1<sup>er</sup> juillet, de Falaise le 22, le roi termine la conquête de la Normandie par la prise de Cherbourg, qui lui fut remis le 12 août : c'est ainsi que, dans l'espace d'un an et six jours, les Anglais perdirent une bella province, qui leur avait été offerte, comme on l'a vu, pour condition de la paix. La Normandie, la roi conduisit son année victorieuse au Guenne : elle y fait les mêmes progrès. Bergerac, en Périgord, assiégé dans le mois de septembre, par le vicomte de Limoges, ouvre ses portes aux Français, dans le mois suivant. Le jour de la Toussaint, neuf mille anglais et bordelais ayant attaqué le sire d'Orval, qui faisait des courses sur le territoire de Bordeaux, avec sept cents chevaux, sont battus, avec perte de mille huit cents hommes, dont trois mille sept cent soixante-quatorze restèrent sur la place, et de mille deux cents, qui furent faits prisonniers. Cet échec des Anglais détermine plusieurs villes à reprendre le joug de la France. L'an 1451, au mois d'avril, le comte de Dunois, étant parti de Tours avec le titre de lieutenant et capitaine-général pour le roi, passe au Guenne, pour achever la réduction de cette province. Tout pèse sous l'effort de ses armes. La reddition de Bordeaux et celle de Bayonne couronnèrent cette expédition. La première de ces deux villes se rendit au mois de juin, et l'autre au mois d'août suivant. Le Héraut de Berri (*Hist. Chronol. de Charles VII.*), parlant du siège de Bayonne, raconte un trait singulier, que nous ne pouvons omettre, sans néanmoins le garantir. « Un jour, dit-il, peu après le soleil levé » vint, que le jour étoit beau et clair, et faisoit fort beau » tems, se démonstra et fut vue au ciel par ceux qui tenoient » ledit siège, par les habitants de ladite cité, et par tous ceux » généralement qui la voulaient voir, une croix blanche, paroissant être droitement posée sur ladite cité, et cela dura » l'espace d'une demi-heure; et lors les habitants ôterent leurs » harnois et pennons à croix rouges, disant qu'il plaisoit à » Dieu qu'ils fussent Français, et portassent la croix blanche; » et ils se rendirent. » La croix blanche étoit, de toute ancienneté, l'enseigne des Français, comme la rouge étoit celle des Anglais.

La France, en 1455, fut témoin de la chute d'un favori de

la fortune, également envié des uns et estimé des autres. Ce fut Jacques Cœur, argenteur du roi, qu'on arrêta, prononcé le 29 mai, précipité, du comble de l'opulence, dans l'ignominie et la pauvreté. Il avait servi, dit un habile moderne, aussi bien le roi dans les finances, que ses meilleurs capitaines par les armes. Ses richesses, qu'il avait amassées par un commerce qui s'étendait aux quatre parties du monde, firent tout son crime, ajoute le même écrivain, aux yeux des courtisans avides. On prononça contre lui la peine de mort, que le roi se contenta de commuer en un bannissement perpétuel. Cet arrêt, néanmoins, fit-il aussi injuste, et l'innocence de l'accusé fut-elle aussi évidente que le prétend M. Boussai (*M. de l'Acad. des B. L. T. XX, p. 540.*), c'est ce que nous n'entreprendrions pas de décider. On peut voir les doutes qu'oppose, sur ce point, M. Villaret (*Hist. de France, T. VIII, liv. 4, p. 240.*), aux assertions de l'illustre académicien. Jacques Cœur s'était retiré à Rome, le pape Calixte III lui donna le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turcs. Il mourut en arrivant à l'île de Chio, l'an 1455.

Les Anglais, qui, l'an 1452, avaient repris, par intelligence, quelques places en Aquitaine, en sont chassés de nouveau, l'an 1455, par les Français, le roi à leur tête. Les deux places qui firent la plus de résistance, furent celles de Castillon, en Périgord, devant laquelle le général Talbot, qui était venu au secours des assiégés, fut tué le 17 juillet, et Bordeaux, qui, ayant capitulé le 14 octobre, se rendit le 19 du même mois. Le roi fit alors construire deux forts dans cette ville, pour tenir les habitants en respect.

L'an 1454 (N. S.), au mois d'avril, ordonnance de Montiliviers-Tours, en cent vingt-cinq articles, dont le cent vingt-troisième porte que, de là en avant, toutes les coutumes du royaume seront écrites et accordées par les praticiens de chaque pays, puis examinées et autorisées par le grand-conseil et le parlement, pour être, dans la suite, observées comme lois, sans qu'on puisse en alléguer d'autres. Mais cette rédaction n'eut point lieu pour lors, et ne fut entamée que sous le règne du petit-fils de Charles VII.

Le dauphin, en 1456, avait obtenu du roi, son père, la permission de faire un voyage en Dauphiné, pour voir cette principauté, qu'il regardait comme son apanage, quoique le monarque en conservât le titre, et en écartail les armes avec celles de France. Mais l'amour de l'indépendance, et la haine qu'il portait aux favoris du roi, et surtout à Brezé, son premier ministre, le déterminèrent à s'y fixer. L'an 1456, sollicité de revenir, et voyant Clabennes, sur son refus, arriver avec une armée en Dauphiné, pour l'y contraindre, il prit le parti de se réfugier en Brabant, sous la protection du duc de Bourgogne. Le roi dit à cette occasion : *Le duc de Bourgogne ne connaît pas le dauphin : il nourrit un renard qui, dans la suite, mangera ses poules.* Pendant cette retraite, qui dura jusqu'à la mort du roi, nous voyons le dauphin résider tantôt à Genap, sur la Dyle (et son pas, comme le dit un moderne, à Genep, en Bourgogne), tantôt à Namur.

Les Français, après avoir chassé les Anglais de presque toutes les places qu'ils possédaient en France, s'embarquèrent à les aller relancer jusque dans leur île. L'an 1457, ayant fait, le 28 août, une descente au port de Sandwich, ils pillèrent cette ville, et s'en revinrent chargés d'un riche butin. Tous les princes du sang n'avaient pas néanmoins alors le cœur français. On avait découvert, en 1456, des correspondances de Jean II, duc d'Alençon, avec les Anglais, pour les engager à rentrer en Normandie, et leur en faciliter les moyens. Le duc ayant été arrêté, le roi fit travailler à l'instruction de son procès, qui fut longue, et aboutit, le 10 octobre 1458, à un arrêt de la cour des pairs, qui le condamna à perdre la tête; mais le roi commua cette peine en une prison perpétuelle, qui ne dura toutefois qu'autant que la vie du monarque. (*Voy. les Ducs d'Alençon.*)

Quoique dans un âge où l'on conserve encore de la vigueur, Char-

les VII commençait dès lors à sentir une diminution considérable de ses forces. Elle alla toujours depuis en croissant. Etant à Mehun-sur-Yèvre, en 1461, il y tomba malade, et y mourut le 22 juillet de cette année, après avoir passé sept jours sans boire ni manger, dans la crainte d'être empoisonné, comme on bruit vrai ou faux l'en menaçait. Cette circonstance, sur laquelle des modernes ont répandu des doutes, est attestée par la continuation de Monstrelet et le chroniqueur de Saint-Denis, deux auteurs contemporains. Charles était dans la cinquante-neuvième année de son âge et la trente-neuvième de son règne. A la mort de ce prince, le brave Dunois dit : *Nous avons perdu notre maître, que chacun songe à se pourvoir*. Chacun n'y songeait que trop. « Taudis que le peuple, qui ne sait rien dissimuler, pleurerait son père et son ami, personne à la cour n'osait plus se vanter d'avoir aimé Charles VII. La crainte de déplaire au nouveau monarque, dont on commençait l'esprit ombrageux, avait glacé tous les cœurs. On n'osait pas même rendre au roi des éloges les derniers devoirs. On négligeait jusqu'au soin de sa pompe funèbre. Du Châtel seul, neveu du fameux Taconguy (du Châtel), indigné de ce lâche abandon, se chargea de tout, et fit les obsèques à ses frais. » (M. Gaillard.) Le corps fut transporté à Saint-Denis. Les excellentes qualités de Charles VII, quoique mérites de quelques défauts, lui assurent un rang parmi les grands princes; et au titre de *Victorieux* il eût pu joindre celui de *Heureux*, s'il eût eu une autre mère et un autre fils. On rapporte un mot de lui, qui fait voir combien ce prince aimait la vérité, et combien il souffrait de ne pas la rencontrer dans la bouche de ceux qui approchaient de sa personne. *Qu'est-elle devenue, cette vérité, disoit-il ? il faut qu'elle soit morte, et morte sans trouver de confesseur*. Charles avait épousé, l'an 1422 (et non 1416), Marie, fille de Louis II d'Anjou, roi de Sicile, morte le 29 novembre 1463, à l'âge de 59 ans. Cette princesse, la plus respectable de sonivers, le modèle des reines et des épouses, qui fit père de douze enfants, dont les premiers sont Louis, qui suit; Charles, duc de Berry, mort duc de Guienne, le 28 mai 1472, sans postérité; Catherine, première femme de Charles, comte de Charolais; Yolande, mariée à Anedette IX, duc de Savoie; Jeanne, duchesse de Bourbon; Madeleine, femme de Gaston de Foix, prince de Vienne. Charles VII, qui n'avait point sa femme malgré ses grandes qualités, eut pour maîtresse la fameuse Agnès Sorel. Celle-ci, qui aimait l'état autant que le roi, retira son amant de l'indolence où il languissait, en lui inspirant les vertus guerrières qu'il fit briller à la tête des armées, ainsi que le siècle qu'il montra pour la réforme des abus qui régnaient dans les différentes parties du gouvernement. Elle mourut en couches à l'abbaye de Jumièges, où elle était venue trouver le roi après le siège d'Houdouleur, le 6 février 1450. (N. S.) Agnès, outre l'enfant qu'elle mit au monde en mourant, et qui ne vécut que six mois, lui donna trois filles, Charlotte, mariée à Jacques de Bréte, seigneur de Nonnoand, qui, ayant surpris un soldat à Romieu-lès-Dourdan, le poignarda sur-le-champ avec l'épée de la Vergne, son amant; Marguerite, femme d'Olivier de Coetivi; et Jeanne, femme d'Antoine de Beuil, comte de Sancerre.

Charles VII, à son avènement au trône, trouva le marc d'argent porté jusqu'à 80 livres; il le réduisit, en mois de novembre 1422, à 8 livres; il moula ensuite, dans l'année 1426, à 9 et à onze liv. L'an 1437, Charles établit une cour des aides pour le Languedoc, le Rouergue, le Quercy et la Guienne, par une ordonnance donnée à Montpellier, le 20 avril. Charles VII est le premier de nos rois qui ait imposé de nouveaux tributs sans le concours des états-généraux. Il est aussi le premier qui ait fait fabriquer des jetons d'or et d'argent, pour servir à son officiers des comptes dans leurs calculs. Les diamants n'ont commencé d'être bien connus que sous Charles VII. On prétend qu'Agnès Sorel en a porté la première. Ils étaient bruts auparavant, parce qu'on ne savait pas l'art de les tailler, et on ne les

employait dans cet état que pour orner les couronnes des rois et les reliquaires des saints. Ceux qui restent sur ces monuments jettent si peu d'éclat, qu'on les prendrait pour des morceaux de cristal. On ne connaissait point encore sous ce règne les dentelles en France, et les chemises étaient de serge. On remarque comme une singularité que la reise avait deux chemises de toile. La dot des filles de France, sous ce règne, était fixée à cent mille écus d'or, dont le titre, en 1459, était à 25 karats, et leur taille de 70  $\frac{1}{2}$  au marc; par conséquent 100 mille écus font 1418 marcs  $\frac{1}{2}$ , lesquels, à raison de 708 liv. 8 s. 6 den. 2, que valait le marc d'or avant la révolution, produisent 1,152,455 liv. 12 s. 10 d.  $\frac{1}{4}$ . Les tailles, sous ce règne, étaient à 1,700,000 livres.

Une lettre de l'empereur Frédéric III à Charles VII montre qu'ils se traitaient réciproquement de sérénité. (*N. Traité de Diplom.*, tom. VI, pag. 81.)

Jusqu'à Charles VII, le latin était la seule langue dont on donnât des leçons publiques dans l'université de Paris. L'an 1458, Grégoire de Tipherno, disciple d'Emmanuel Chrysolor, obtint la permission d'y enseigner le grec. « Il est le premier maître, dit M. Crevier, par lequel la littérature grecque se soit communiquée à nos contrées lors de la renaissance des lettres. » L'université, sous le règne de Charles, était composée de 25 mille écoliers; ou en comptait 40 mille dans celle de Prague.

Ce fut sous le règne de Charles VII que les manières blanches furent apportées en Provence; mais un siècle s'écoula sans qu'on les employât à nourrir de leurs feuilles les vers à soie.

Charles VII ayant les jambes trop courtes par rapport à sa taille qui n'était cependant que médiocre, reprit, pour chaque cette difformité, l'habit long tel qu'on le portait sous Philippe de Valois.

## LOUIS XI.

1461. Louis XI, né le 5 juillet 1423, à Bourges, succéda, le 22 juillet 1461, au roi Charles VII, son père. Avant de monter sur le trône, Louis s'était distingué par plusieurs expéditions. Il avait fait diverses campagnes avec son père, et s'était trouvé à différents sièges. Mais la caractère inquiet, ambitieux, dissimulé de ce prince, donna beaucoup de chagrin à Charles VII, et avança le terme de ses jours. Nous avons parlé ci-dessus de ses révoltes. S'étant retiré, en 1456, dans les états du duc de Bourgogne, il refusa opiniâtement de revenir à la cour, malgré les vives et tendres sollicitations de son père. Ayant appris sa mort à Genap, en Brabant, il se rendit à Avesnes, où il fit célébrer un service solennel des morts, auquel il assista, *vêtu de noir*. Mais d'abord après il se vêtit de pourpre, qui est la coutume de France, dit Monstrelet, *pour ce rituel comme le roi est mort, son fils plus prochain se vêt de pourpre*. Arrivé en France, Louis est sacré à Reims le 15 août 1461, par l'archevêque Juvenal des Ursins. Au milieu de la cérémonie, le duc de Bourgogne s'étant jeté aux pieds du roi, le supplia de pardonner à ceux qui l'avaient offensé. Louis le promit, mais il en excepta sept sans les nommer, se réservant ainsi le choix de ses victimes. Arrivé à Paris le 31 août, il commença par destituer tous les officiers du royaume. Le mécontentement général et les troubles que cette réforme excita, occasionnèrent des remontrances du parlement, sur lesquelles il décerna un édit, qui régla qu'à l'avenir nul état ne requerrait, si ce n'était par mort, résignation et forfaiture. Jusqu'alors il fallait, à chaque changement de règne, que les officiers obtinssent du nouveau monarque des lettres de confirmation. Louis porta dans le même tems les tailles jusqu'à trois millions, et punit sévèrement les séditieux que cette augmentation excita. Le 27 novembre, les sollicitations du pape Pie II, et les intrigues de Jean Jouffroi, évêque d'Arras, l'engagèrent à supprimer la Pragmatique-Sanction, que les gens de bien du royaume, dit le grand Bossuet, re-

gardaient comme le fondement de la discipline de l'église gallicane. L'évêque d'Arras remit au pape, dans le mois du mars suivant, l'original de la Pragmatique, et reçut, dans la même audience, le chapeau de cardinal. Mais il oublia par affectation deux objets essentiels de sa mission, l'un d'engager le pape à favoriser les droits de René d'Anjou sur le royaume de Naples; l'autre de lui demander un légat en France, pour nommer aux bénéfices, afin d'empêcher l'argent de sortir du royaume; deux points que le pape avait fait espérer. Louis, voyant qu'il avait été trompé, ne se mit pas en peine de faire publier et enregistrer l'édit de révocation de la Pragmatique, da sorte que les choses restèrent à peu près dans le même état qu'elles étaient auparavant. Le 13 avril 1462, étant à Bordeaux, Louis prêta une somme de 500 mille écus à Jean II, roi d'Aragon, suzerain du royaume de Navarre, pour l'aider à se maintenir contre les Navarrois, appuyés du roi de Castille. Jean lui céda pour cette somme le Roussillon et la Cerdagne, eu se réservant la faculté du rachat. Au mois de juin suivant, Louis institua le parlement de Bordeaux par lettres données à Clisson. Ces lettres portent, *tant qu'il plaira à notre volonté*. Jean Tudert, maître des requêtes, fut nommé premier président de cette cour souveraine.

L'an 1465, vers le fin d'avril, Louis a une entrevue sur la rivière de Bidassoa avec Henri IV, roi de Castille, qui l'avait pris pour arbitre de ses différends avec le roi d'Aragon. Elle fut inutile; les deux rois, au bout d'un quart-d'heure, se séparèrent contents l'un de l'autre. Louis avait choqué le castillan par son extérieur plus que négligé; car il se mettoit si mal, dit Commines, que *pis ne pouvoit*; et Henri s'était attiré le mépris du monarque français par sa physionomie ignoble et son peu d'esprit. De retour à Paris, Louis retire des mains du duc de Bourgogne, pour une somme de 400 mille écus d'or, les villes de l'icardie qui lui avaient été cédées par le traité d'Arras.

L'an 1465 (N. S.), le 4 janvier, mort de Charles, duc d'Orléans, à Amboise. Elle fut occasionnée par les reproches sanglants que le roi lui avait faits quelques jours auparavant, dans une assemblée de seigneurs à Tours, pour y avoir pris la défense du duc de Bretagne. Louis soupçonnait avec fondement ce dernier de tramer avec d'autres princes une conspiration contre lui. Elle éclata effectivement la même année 1465, et produisit la guerre du bien public, ainsi nommée, parce que le soulèvement des peuples en était le prétexte. Les ducs de Calabre, de Bourbon, de Bretagne, celui de Berri même, Charles, frère du roi, le duc de Nemours, les comtes de Charolais, de Dunois, d'Armagnac, de Dammartin, et le maréchal de Lohéac, avec d'autres seigneurs que Louis avait dépouillés de leurs emplois, firent les chefs de la ligue. Louis, apprenant à Poitiers qu'ils étaient en armes, se met à la tête d'environ quatre mille hommes, autre dans le Berry, ramène à l'obéissance la plus grande partie de cette province, et ainsi soumette le Bourbonnais et l'Auvergne. De là il retourne en diligence vers Paris, pour empêcher la jonction du comte de Charolais et du duc de Bretagne. Peu de jours après son retour, on fit, par son ordre, un règlement nuis pour la sûreté de la ville. *Le mercredi 4 juillet, fut publié et fait savoir par les carrefours de Paris que en chascun hôtel d'icelle ville y eut (sur la fenêtre) une lanterne et une chandelle ardente durant la nuit; que chascun ménage qui avoit chien, l'enfermast en sa maison, et sur peine de la harte.* (Chron. Scand.) Depuis ce temps, chaque bourgeois de Paris était obligé d'allumer sa croisée, jusqu'à l'établissement des lanternes publiques. Le mardi 16 juillet, l'armée du comte de Charolais et celle du roi se rencontrent près de Montlheri, et en viennent aux mains: le combat fut long et sanglant, et le succès douteux; mais le champ de bataille resta aux Bourguignons. Dans le vrai, la victoire ne fut à personne, et cette journée ne décida de rien. L'effroi fut si grand parmi les fuyards de l'un et de l'autre partis, que, du côté de Louis, un officier de marque s'enfuit jusqu'à Lusignan sans repaire, et du côté

de Charles, un autre courut à bride abattue jusqu'en Quennois. Ces deux, dit Commines, n'eurent garde de se moirer. Les troupes des princes ligés se recrutaient, pendant que le roi est occupé en Normandie à ramasser des secours. Elles s'avancent vers Paris au nombre de 50 mille hommes, parmi lesquels se trouvent 500 Suisses, que le duc de Calabre avait amenés. (Ce sont les premiers qui soient passés en France.) Le 17 août, les princes s'emparent du pont de Charenton. Le 24, Louis rentre dans Paris avec une grande quantité de vivres, que, pendant un siège ou blocus d'environ trois mois que la ville eut à soutenir, elle eut manqué de rien. Traité de Coullans du 5 octobre, et de Saint-Maur, du 29, qui mirent fin à la guerre du bien public. Par ces traités, dit Commines, les princes bâillèrent le monarque et le mirent au pillage. Comme le peuple y fut oublié, on appela ligue des princes la ligue du mal public. Le roi se conformant aux conseils de Sforza, duc de Milan, accorda, en composant avec les rebelles, tout ce que l'on voulait, sauf à tenir ses engagements ou à les violer, selon l'état des affaires. Il eut tardé point à se tirer des entraves qu'il s'était données. L'an 1466 (N. S.), au mois de janvier et février, il reprend à main-armée, en six semaines, la Normandie, qu'il s'avait cédée que malgré lui à son frère.

Le cour de Rome pressait toujours la publication de l'édit qu'elle avait obtenu du roi. En ce tems (1466), au mois de septembre, le roi bailla ses lettres à un légat venu de Rome de par le pape pour la rompre de la Pragmatique Sanction; lesquelles furent lues au Chastel à Paris, sans y faire aucun contentieux ou opposition. Et le premier octobre ensuivant, maître Jean de la Balue fut à la salle du Palais Royal à Paris, la cour du parlement vacant, pour illec aussi faire publier lesdites lettres, où il trouva maître Jean de Saint-Romain, procureur-général du roi nostre sire, qui formellement s'opposa à l'effet et exécution desdites lettres, dont ledit Balue fut fort desplaisant; et pour cette cause, fit audit de Saint-Romain plusieurs menaces, en lui disant que la roy n'en seroit point content, et qu'il le déshonorerait de son office; de quoi ledit Saint-Romain ne tint pas grand compte; mais lui dit et respondi, que le roy lui avoit baillé et donné ladite office, laquelle il tiendrait et exercerait jusques au bon plaisir du roy, et que quand son plaisir seroit de la lui oster, que finira le pourroit; mais qu'il estoit de tant délibéré et bien résolu de tout perdre avant de faire chose qui fust contre son dme, ne dommage au royaume de France, et à la chose publique; et dit audit Balue qu'il devoit avoir grand honte de poursuivre ladite expédition. (Chron. de Louis XI, p. 156.)

Charles de France, lors de l'invasion faite de la Normandie par le roi, son frère, s'était retiré auprès du duc de Bretagne. Ce dernier, s'étant dévoué aux intérêts du jeune prince, fut irrumpu l'an 1467, dans la Basse-Normandie, qu'il soumettait entière, à l'exception de Saint-Lô, dont les habitants, excités par les exhortations et l'exemple d'une femme, firent la plus belle et la plus lieueuse défense. Louis vole sur les lieux et chassa le duc de la plupart des places qu'il avait prises. Pour imposer silence à son frère, il assembla, l'an 1468, les états-généraux à Tours, au mois d'avril. Il y fut arrêté que la Normandie, étant inséparablement unie au domaine, ne pouvait en être séparée sous quelque prétexte que ce fût. Charles de Melun, seigneur de Nantouillet, grand-maître de France, et fut alors assemblée au Château-Gaillard, près d'Andely, par ordre du roi, dont il avait été le favori. Le 30 août suivant, il eut la tête tranchée, par arrêt de la cour, pour crime de trahison et de lèse-majesté. Dans les aveux que lui arracha la torture, il avait beaucoup chargé le duc de Bretagne. Louis continua d'agir contre ce prince, et l'obligea à faire la paix, qui fut signée le 10 septembre à Ancenis. Le traité qui en renfermait les conditions, déput fort au nouveau duc de Bourgogne, Charles, ci-devant comte de Charolais. Ce prince était déjà irrité contre le monar-



que, à l'occasion des traités de Conflans et de Saint-Maur, qu'il refusait d'accepter. Louis, pour l'apaiser, se détermina, par le conseil du cardinal Baluz, son ministre, à l'aller trouver, le 3 octobre, à Péronne. Mais, à peine est-il arrivé, qu'on apprend, qu'à son instigation, les Liégeois se sont révoltés, ont surpris Tongres, arrêté leur évêque, et commis de grandes cruautés. Le duc en fureur fait enfermer le roi vis-à-vis de cette ma me tour où Charles le Simple avait fini ses jours; il hésita même s'il ne porterait pas sa vengeance plus loin. Louis, pour se tirer de cette extrémité, signe, le 14, un traité, par lequel il s'engage à donner la Champagne et la Brie à son frère. Le duc l'obliga de plus à se joindre à lui contre les Liégeois. Le dimanche 30 octobre, Liège est prise, abandonnée au pillage, et réduite en cendres; le tout à la vue du roi, qui a la bassesse d'applaudir au désastre de ses alliés, et de donner les plus grandes louanges à la valeur du duc. Remis en liberté, Louis se rend à Senlis, où il mande le parlement et la chambre des comptes, pour leur faire part du traité de Péronne. A son retour dans la capitale, il entend tous les perroquets et autres oiseaux lubillards, qui répètent, *Péronne*. Ce mot leur avait été appris par les Parisiens, dont le roi n'était pas aimé, pour se moquer du mauvais succès de ses fesses. L'ique de cette raillerie, il eût voulu venger par l'ordonnance ridicule de faire mourir tous ces animaux. La France perd la même année le célèbre comte de Dunois, mort le 28 novembre, et enterré à Cléry. Sa postérité s'est conservée sous le nom de Longueville, jusqu'en 1673, époque de la mort du dernier duc de ce nom, tué au fameux passage du Rhin.

L'an 1460, Louis ouvre enfin les yeux sur les infidélités de deux prélats qui abusaient également de sa confiance, le cardinal Baluz, et Louis de Haracourt, évêque de Verdun. Tous deux, arrêtés au commencement de mai, par ses ordres, sont convaincus de trahison. Le roi fit enfermer l'évêque à la Bastille, dans une cage longue et large de huit pieds, dont ce prélat était l'inventeur. Plusieurs, dit Commynes, l'ont maudì depuis (de cette invention), et moi aussi en ai tâté. Le cardinal qui, dit un historien, réunissait tous les vices, excepté l'hypocrisie, fut transféré en diverses prisons, dont la dernière, suivant l'opinion commune, fut le château de Loches. Ils restèrent prisonniers, l'un deux, l'autre quatorze ans. La division, qui était entretenue par ces deux hommes dangereux, cesse alors dans la famille royale, et Charles de France accepte la Guienne pour son apasage, au lieu de la Champagne et de la Brie qu'il avait demandées. Le premier août, Louis institue, dans le château d'Amboise, l'ordre ou chevalerie de Saint-Michel pour trente-six chevaliers, gentilshommes du nom et d'armes, sans reproche, dont nous serons l'un, dit le roi, chef et souverain en votre vie, et après, nos successeurs rois de France; et lesquels frères et compagnons de l'ordre à l'entrée d'iceley, seront tenus de l'insister tout autre ordre. La première promotion, faite en l'église des Cordeliers de cette ville, fut de quinze, au nombre desquels étaient Jean et Louis de Bourbon, André et Louis de Laval, Georges de la Trémoille, Charles de Crausol, Antoine et Gilbert de Chabannes. Cet ordre, dit le P. Honoré de Sainte-Marie, fut célébré sous quatre rois; mais étant devenu vénéral et trop commun sous le règne de Henri II, les seigneurs ne voulurent plus y entrer.

La guerre, l'an 1471, se ralluma entre le roi et le duc de Bourgogne. Louis avait conquis, des années précédentes, par une déclaration du 3 décembre, les terres du duc, en punition des nouveautés qu'il se donnait pour exciter de nouveaux troubles. Cette guerre, dont le théâtre était en Picardie, ne fut qu'une guerre de chienne, et se termina par une trêve de trois mois, que le roi fit ensuite prolonger, en cédant quelques terres au duc.

L'an 1473, le duc de Guienne termine ses jours à Bordeaux, le 28 mai. La plupart des modernes assurent qu'il mourut d'une pêche empoisonnée que lui présenta l'abbé de Saint-Jean d'An-

geli, son surnommé, et une partie d'entre eux ajoute que ce fut à l'instigation du roi. Mais on pourrait douter, dit le nouvel historien de Languedoc, s'il y avait alors des pêches en France. Quoi qu'il en soit, l'abbé fut arrêté comme coupable de la mort du prince, et mis dans les prisons de Nantes. On instruisit son procès; mais il fut trouvé mort la veille de son jugement; ce qui confirma les soupçons du public, et contre le monarque et contre lui. Dès que Louis fut informé de la mort de son frère, il s'avança dans la Guienne qu'il réunît à la couronne. Ce fut alors qu'il rétablit à Bordeaux le parlement qu'il avait transféré à Poitiers, lorsqu'il céda la Guienne à son frère. De là, il passe avec cinquante mille hommes en Bretagne, pour détacher le duc de son alliance avec le duc de Bourgogne. Ce dernier, outré du colère, entre à main armée en Picardie, prend et brûle Neale, s'empare de Roye, et le 27 juin, d'emportée d'embellée Beauvais; mais des femmes, à la tête desquelles était Jeanne Hachette, dont le vrai nom est Jeane Laine, s'étant jointes à la garnison, obligèrent ce prince à lever le siège, la 10 juillet, après deux assauts. Louis, voulant reconnaître la valeur de ces amazones, ordonna qu'on frât, à Beauvais, tous les ans, à pareil jour, une procession à laquelle les femmes auraient le pas sur les hommes, ainsi qu'à l'offertoire, et marcheraient immédiatement après le clergé, parce qu'en très-grande audace, constance et vertu de force largement, outre estimation de sexe féminin, elles mirent la main à la besogne, à l'imitation des hommes, et leur furent en aide. Le roi, de plus, maria Jeanne Laine (elle était fille alors) à Colin Pilon, et exempta de taille ses descendants; mais il ne paraît point qu'elle ait eu. Louis XI accorda aussi divers privilèges à la ville de Beauvais.

Pendant que ce monarque et le duc de Bourgogne continuent de se faire la guerre en Normandie, en Champagne et en Bourgogne, le roi d'Aragon se rend maître de Perpignan et du comté d'Armagnac, et s'empare de Lectoure, au moyen d'une trahison. Louis venait da conclure une trêve fort courtois avec le duc de Bourgogne, lorsqu'il apprit ces nouvelles. Estant venu à bout de la proroger, il fit partir, l'an 1473, le cardinal Jouffroi, devenu évêque d'Albi, afin d'assembler les milices des provinces méridionales, pour recouvrer l'importante place de Lectoure. La ville est investie; le comte d'Armagnac, qui s'y était enfermé, permet au cardinal d'y entrer, pour traiter d'accommodement avec lui. On conclut un traité de paix avantageux au comte. Mais, le surlendemain, les troupes du roi étant entrées dans la ville, le comte, par ordre et en présence de Montfaucon, l'un de leurs chefs, est poignardé entre les bras de sa femme; les habitants sont massacrés, la ville pillée et livrée aux flammes. Cet horrible événement est du 5 mars. L'armée française alla faire ensuite le siège de Perpignan. Louis s'y rendit en personne; mais la place fut si bien défendue par le roi d'Aragon, quoique âgé de soixante-seize ans, que les assiégeants furent obligés de se retirer. Les deux rois firent ensuite un accommodement; mais à peine est-il conclu, que les brouilleries du Louis et du duc de Bourgogne se renouvellent. Le roi prit alors un parti fort étrange: ce fut d'engager le légat André de Viterbe à fulminer, le 15 octobre, une bulle d'excommunication contre celui des deux princes qui refuserait la paix. Le parlement s'opposa fortement à l'enregistrement de cette bulle, en représentant les dangereuses conséquences qui résulteraient pour l'autorité du roi et les lois du royaume, de pareils moyens employés pour procurer la paix. Le 10 novembre, Louis ratifie, en présence des ambassadeurs d'Aragon, le traité de Perpignan; cet acte portait qu'il s'obligeait à rendre au roi d'Aragon le Roussillon et la Cerdagne, des qu'il aurait reçu les sommes pour lesquelles ils avaient été engagés à la France. L'intention de Louis n'était que de tromper le roi d'Aragon. Il finissait, dans le même tems qu'il traitait avec ce prince, des préparatifs secrets pour porter la guerre en Roussillon. Mais tandis qu'il est occupé de ce dessein, il découvre une conspi-

ration formée contre ses jours. Hardi, facteur d'ethier, riche marchand, établi en Bourgogne, s'était chargé de l'empoisonner, moyennant une somme de cinquante mille écus, que son maître lui avait promise. Mais il fut déferé par deux fidèles domestiques de Louis, qu'il avait voulu mettre de la partie pour l'exécution de son crime. On l'arrêta, et il fut exécuté par arrêt du 20 mars 1474. Comme le salafre, dont l'opprobre l'avait souillé, excédait les feuillets d'un particulier, on soupçonna le duc de Bourgogne d'être l'auteur de cette abominable intrigue. Mais on ne demeura là.

Louis, environ quatre mois après la découverte de cette conspiration, fut informé, par le roi d'Ecosse, d'une autre, formée, le 25 juillet, par le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, pour le déshonorer. Sur cet avis, il travaille à se mettre en état de défense, et pour leur en débiter le duc de Bourgogne, il conclut, le 26 octobre suivant, une alliance perpétuelle et une ligue offensive et défensive contre lui avec les huit cantons suisses. (Ils n'étaient pas en plus grand nombre alors.) Ce traité a servi de base à tous ceux que les rois de France ont faits depuis avec les Suisses. Pour mieux duper néanmoins le duc, et lui inspirer plus de sécurité, la monarchie française renferma dans lui même la haine qu'il lui portait, durant l'armistice dont ils étaient convenus.

Les querelles interminables des Nouvains et des Réaux (les mêmes que celles des Thomistes et des Scotistes) fussent alors un tel vacarme dans l'école de Paris, qu'elles dégénéraient presque en schisme. Louis, appréhendant cette extrémité, ne déclara contre les premiers, et rendit, le premier mars 1475 (N. S.), une ordonnance par laquelle il défendait la lecture de leurs écrits. Il fit plus; afin d'assurer l'exécution de ce règlement, il fit closer et enchaîner dans les bibliothèques les écrits de ces subtils dialecticiens. Mais sept ans après (l'an 1481), il les fit déchaîner, et laissa le champ libre à la dispute.

Louis XI, dans le même temps, faisant filer des troupes dans le Roussillon, pour en chasser entièrement les Aragonais. Le 15 mars 1475, Perpignan se rend aux Français, après s'être défendu jusqu'à l'extrémité. Les autres places de Roussillon se soumettent à l'exemple de la capitale. Louis, ayant appris cette nouvelle, fait savoir au cardinal d'Albi qu'il peut prendre pour lui les bénéfices de la province qui lui conviendront, lui recommandant de donner à des Français ceux qu'il ne prendra pas, et s'il y a, ajoute-t-il, quelque mauvais bénéfice par deçà, qu'il le promette (aux naturels du pays), et puis qu'il n'en tiennne rien, si qu'on laisse faire le roi, lequel y remédiera bien.

La nouvelle trêve que Louis et le duc de Bourgogne avaient faite étant expirée, le roi s'avance en Picardie, et enlève au duc toutes les places qui lui appartenaient sur la Somme, tandis qu'il est occupé au siège de Nuits. De là, s'étant rendu à Amiens, il engage, le 10 juin, Guillaume de Châlons, qui était alors son prisonnier, à lui céder la souveraineté d'Orange pour sa rançon, en retenant les autres droits de cette principauté.

Le roi d'Angleterre n'avait pas oublié son alliance avec le duc de Bourgogne. Ayant fait débarquer ses troupes à Calais dans les mois de juin et de juillet, il vient se mettre à leur tête, et étale sur le rivage la plus belle armée que jamais les Anglais eussent fait passer en France. Mais le duc de Bourgogne, toujours occupé au siège de Nuits, lui ayant manqué de parole, il suit avec Louis, le 29 août, par ses députés, une trêve de neuf ans, moyennant la somme de soixante-douze mille écus, et une pension de cinquante mille, que le roi de France s'engage à lui payer. Les deux rois se virent le même jour et conférèrent ensemble sur le point de Péquigny, dans une loge partagée par deux treillis de bois, comme les ouvriers étaient assis aux grandes pour passer le bras, dont l'un fait, dit l'histoire, aux cages des lions. La Chronique Scandaleuse, faisant le récit de cette entrevue, dit que le monarque anglais mit trois fois le genou en terre au bordant la roi de France, qui le fit benigne-ment re-

lever; circonstance remarquable. Le duc de Bourgogne n'ayant plus d'espérance d'être soutenu des Anglais, songe alors à faire son accommodement avec le roi qui n'en était pas éloigné. Ces deux princes s'étant rendus à Soleure, en Luxembourg, y feint un traité par lequel ils se sacrèrent réciproquement et indifféremment leurs amis et leurs ennemis. Le comte de S. Pol, odieux au roi depuis long-temps pour ses trahisons, devint une des victimes de ce traité. Il fut livré au monarque par le duc, auprès duquel il s'était réfugié. Maître de sa personne, Louis jura *Parques-Dieu* (c'était son serment) qu'il le ferait mourir, jusqu'à ce qu'il soit arrivé, et il tint parole. Le comte fut conduit à la Bastille le 27 novembre. On instruit son procès; et par arrêt du parlement il fut décapité le 29 décembre 1475; digne punition d'une vie qui n'avait été qu'un tissu de fourberies et de noirs intrigues. (Voyez Louis, comte de Saint-Pol.) Dans l'intervalle d'un an et un peu plus, la mort délivra Louis d'un ennemi bien plus puissant et plus dangereux que le comte de Bourgogne, lui le 5 janvier 1477 au siège de Nancy. Louis, à la nouvelle de cet événement, se met en devoir de s'emparer de toute la succession de ce prince. Il commence par le duché de Bourgogne. L'évêque de Langres et deux conseillers au parlement sont envoyés avec une armée de sept cents lances, pour aller prendre possession de cette province en son nom. La chose souleva peu de difficulté, parce que c'était une loi établie en France depuis long-temps que les apanages étaient réversibles à la couronne, au défaut d'enfants mâles de ceux qui les possédaient, (la Bourgogne cependant ne paraît pas avoir été donnée sur ce pied à Philippe le Hardi.) On donna seulement quelques jours en Bourgogne de la mort de Charles. Enfin, le 29 janvier, les états assemblés promirent et jurèrent obéissance au roi. Louis cependant, à la tête d'une armée armée, faisait rentrer sous son obéissance les villes de Picardie qui avaient appartenu au duc. De là il s'avance dans l'Artois, que les députés de Marie, fille et héritière de Charles, lui avaient déjà cédé, sur l'espérance qu'il leur donna de marier cette princesse avec le dauphin. Etant à Arras, il établit, par lettres du 18 mars, un parlement dans les deux Bourgognes, dont les séances devaient être alternativement à Dijon, pour le duché, et à Dole, pour le comté. Mais les conjonctures firent suspendre l'exécution de ce projet jusqu'en 1480. Le roi Charles VIII réunit en 1485 ce parlement à celui de Paris, et le rétablit en 1486, à la demande des états. Mais, l'an 1489, après le traité fait avec l'archiduc Maximilien, il en restreignit le ressort au duché de Bourgogne.

Reprenons les guerres de Louis XI dans les Pays-Bas. Maître de l'Artois, il tourna vers Cambrai, qui lui ouvrit ses portes, tandis qu'Olivier le Dain, son barbier et son favori, qu'il avait fait comte de Meulan, le mettait en possession de Tournai. Cette conquête fut l'effet d'une surprise concertée par le Dain avec les principaux bourgeois. Le Hanaut subit ensuite les lois du monarque. Les Flamands, alarmés des progrès des armes françaises, cherchent les moyens de les arrêter. Ils appellent à leur secours Adolphe, duc de Gueldre, avec promesse de lui faire épouser leur souveraine, s'il peut chasser les Français de Tournai. Mais Adolphe ne fut pas heureux; il fut battu, et perdit dans un combat que Mouy, général français, lui livra le 28 juin. Deux jours après Mouy gagna une nouvelle bataille sur les Flamands. La mort d'Adolphe toutefois ne favorisait pas les vues du roi de France. Ce fut au contraire un obstacle de moins pour le mariage projeté par l'empereur Frédéric III, entre son fils Maximilien, et l'héritière de Bourgogne. Louis fit d'inutiles efforts pour empêcher cette alliance. Elle fut conclue malgré lui, et Maximilien épousa la duchesse Marie, le 18 août 1477, dans la ville de Gand. Louis, l'avait effrayé par un de ces exemples de sévérité que les circonstances peuvent rendre nécessaires, mais dont l'effet est toujours douloureux et terrible.

Ce fut le supplice de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours et comte de la Marche, qu'il fit décapiter le 4 août, par arrêt du parlement, comme coupable du crime de lèse-majesté (Voyez les comtes de la Marche.).

Le mariage de Marie de Bourgogne ayant trompé la politique du ce monarque, ne le découragea point. Pour donner une apparence de justice à l'usurpation qu'il avait faite d'une partie de l'héritage de cette princesse, et à celle qu'il se proposait d'en faire encore par la suite, il fit commencer, le 11 mai 1476, des procédures juridiques contre le mémoire du feu duc de Bourgogne, afin, qu'étant convaincu de félonie et de lèse-majesté, sa succession pût être légitimement confisquée au profit de la couronne. Pendant la cours de cet étrange procès, il continue ses conquêtes en personne et par ses généraux. Mais bientôt il les interrompit, et s'en dessaisit même par une trêve d'un an, faite à Bouvines, dans le mois de juin, avec Maximilien. La guerre se ralluma, au mois d'avril 1479, entre ces deux princes. Châumont d'Amboise, envoyé par Louis dans le comté de Bourgogne avec une armée, soumit toute la province dans une campagne. Maximilien, pour faire diversion, assida vers la fin de juillet Térouenne, à la tête de vingt-huit mille hommes. Des Querdes, gouverneur de Picardie, marche au secours de la place. Les deux armées en viennent à une bataille, le 4 août, au pied de la montagne de Guinegâte. Des Querdes défait et poursuit la cavalerie flamande jusqu'aux fossés d'Aire; mais son infanterie, qu'il avait imprudemment abandonnée, fut attaquée dans le même temps, et mise en déroute par Maximilien. Ce prince ne put néanmoins continuer le siège de Térouenne. L'an 1480, trêve conclue entre Louis et Maximilien, pendant le cours de laquelle on tient à Arras et à Lille des conférences pour la paix, où l'on chuchote de part et d'autre à se tromper. *Ils vous mentent bien*, mandait Louis à ses plénipotentiaires, *mentes bien aussi*. Voici quelques autres événements remarquables de la même année. Le dauphin étant tombé dangereusement malade au château d'Amboise, où il était élevé, Louis établit une poste sur la route de cette ville, pour avoir promptement et régulièrement des nouvelles de son fils, et bientôt après il en établit sur toutes les grandes routes du royaume. Mais elles ne servirent, jusqu'en 1650, que pour les affaires du roi et celles du pape. Depuis cette époque, chargées des lettres des rois de France, elles sont devenues une des principales branches des revenus de la couronne, au lieu qu'auparavant elles étaient une charge pour l'état. Louis réunit, au mois d'octobre, le duc d'Anjou à la couronne. Il transféra de Blois à Salins le parlement du comté de Bourgogne, et établit à Dijon au hôtel des monnaies. Le cardinal Baluc et l'évêque de Verdun étaient toujours en prison. Le légat Julien, nœve de Sixte IV, fut inspiré au roi des scrupules sur cette double détention. Le cardinal, quoique le plus coupable des deux, fut délivré ensuite, et envoyé au pape, qui le reçut honorablement. Mais l'évêque n'obtint sa liberté que deux ans après, encore fut-ce à condition qu'il permuterait son évêché contre celui de Vienne (Roussel, *Hist. de l'Egl. de Verdun*).

Jusqu'en 1481, Louis avait joué d'une bonne santé. Mais cette année, au retour d'un voyage de Normandie, il eut, à Plessis-les-Tours, une attaque d'apoplexie (d'autres disent d'épilepsie), qui le jeta dans un état de langueur dont il ne put se bien rétablir. A mesure qu'il sentait diminuer ses forces, il devint ombrageux, craignant qu'on ne prit prétexte de l'affaiblissement de sa tête pour lui ôter le gouvernement. Il prouva néanmoins cette année qu'il était encore capable de suivre des affaires épineuses, par les conquêtes qu'il fit en Artois, et par l'adresse qu'il eut d'engager Charles III, comte de Provence et du Maine, à l'instaurer son héritier universel. (Voyez les comtes de Provence et du Maine.)

Dans le temps qu'il tomba malade à Tours, du Bouchage et Communes avaient fait venir pour lui d'aller en pèlerinage à Saint-Claude. L'an 1482, il se met en route pour acquiescer l'en-

gagement qu'ils avaient pris en son nom. Marie de Bourgogne, était morte pendant ce voyage, les Gantois se saisirent de Marguerite et de Philippe, ses enfants, au mépris de Maximilien, leur père. Ayant contraint ce prince à négocier la paix avec la France, ils arrêtèrent avec les plénipotentiaires des deux puissances, le mariage de Marguerite, qui n'avait que trois ans, et du dauphin, qui en avait douze, par le traité d'Arras, signé le 23 décembre, et ratifié par Louis le 23 janvier suivant. Tous les princes et les grands du royaume scellèrent de leur sceau cet acte, avec un serment affreux, par lequel ils s'engageaient à ne plus reconnaître l'autorité du souverain, et à cesser de lui obéir, s'il en violait les conditions. Marguerite fut amenée en France, et fiancée au château d'Amboise, le 25 juin. Elle eut pour sa dot les comtes de Bourgogne, d'Artois, d'Auvergne, de Maconnais et de Charolais; le mariage toutefois, comme on le verra par la suite, n'eut pas lieu. Louis, n'ayant rapporté de son pèlerinage aucun soulagement corporel, avait fait venir de Calabre un saint ermite, nommé François de Paule (1), dans l'espérance de recouvrer la santé par ses prières. Arrivé, le 25 avril 1482, au château du Plessis-les-Tours, où demeurait le roi, l'honnête de Dieu mit son principal soin à l'exhorter de mettre ordre aux affaires de sa conscience. Louis profita peu des avis qu'il lui donna. Le dérèglement continué de sa santé le rendait de plus en plus soupçonneux et débauché. Pour se rendre inaccessible, il fit poser des pieux de fer sur les murs et des grilles aux fenêtres du château, mais en même temps, pour faire sentir sa présence à ses ennemis, ou à ceux qu'il jugeait tels, il fit planter à l'entour des gibets et des carcans, où il faisait attacher chaque jour des malheureux sur les moindres soupçons, par le bourgeois Tristan l'Hermite, qu'il appelait son compère. Cependant, tourné alternativement par l'esprit de défiance, de haine et de vengeance, et par les remords de sa conscience, il entretenait ses ordres sanguinaires de prières adressées aux saints, dont il avait fait venir des reliques de toute part. Mais pourquoi les invoquait-il? Un jour son ambassadeur lui récitait une oraison par laquelle on demandait la santé de l'âme et du corps. *Il ne faut pas*, lui dit-il, *demander tant de choses à la fois. Bornons-nous à la santé du corps; un viendra après l'autre. Voilà d'objet exclusif de ses prières. Tel était aussi celui des offrandes sans nombre qu'il envoyait dans toutes les églises où il avait ou dire qu'on obtenait la guérison des malades. Ayant obtenu du pape le *Corporal* sur lequel chantaient monseigneur saint Pierre, et lui céda en reconnaissance les comtés de Die et de Valence, sur lesquels l'église romaine réclamait d'anciennes prétentions. (Communes.) chose néanmoins remarquable, sa raillerie du trouble dont on l'âme était agitée, il ne perdit point de vue les intérêts de l'état. Il prévint les désordres que pourrait occasionner la minorité de son successeur, et il y pourvut, en tant que la prudence humaine pouvait le permettre. Enfin, il mourut, le 30 août 1483, dans la soixantième année de son âge, et le vingt-troisième de son règne. Son corps, comme il l'avait décidé, fut transporté à Notre-Dame de Lérins. L'année qui précéda celle de sa mort, étant allé vers le dauphin, qu'il tenait désigné de sa présence, et comme s'écartant du commerce des hommes, au château d'Amboise, il lui donna une ample instruction, écrite de sa main, sur les devoirs des princes. Pour la préserver de l'injure du temps, il en eut soin de la faire enregistrer au parlement; c'est pourquoi la seule attention qu'il ait donnée à l'éducation de ce prince, « Le naturel, dit M. de Rochemont, avait formé Louis pour être un tyran. En quelques a termes que le sort l'eût fait monter sur le trône, il eût signalé*

(1) François de Paule avait une sœur nommée Brigide, dont le fils, André d'Alençon, se fit un mariage avec Anne de d'Alençon, gentilhomme mouché, accompagné son orbe en France où il s'établit, et devint le sign de ses malins d'Alençon, de Châtillon, d'Enghien, d'Orléans, de Courcelles, etc. qui ont souvent été distingués par de grandes charges, surtout dans la robe. Elles font encore gloire aujourd'hui d'appartenir à la maison de S. François de Paule.

» son règne par des projets pour opprimer son peuple, et se rendre absolu. Rusé, cruel, dépourvu de sensibilité, étranger à tout principe de justice, sans aucune idée de déconce, il méprisait toutes les contrainctes que le sentiment de l'honneur, ou le désir de la gloire impose même aux hommes ambitieux. Habile en même temps à démentir son véritable intérêt, et n'étant guidé que par ce seul objet, il était capable de la poursuite avec une ardeur opiniâtre, et de s'y attacher avec un esprit systématique que rien ne pouvait distraire. » « aucun péril ne pouvait arrêter. » Il faut néanmoins lui rendre la justice de dire qu'il avait d'excellentes vues politiques. Il est en effet le premier de nos rois, depuis Charlemagne, qui ait jugé la commerce et l'industrie dignes de son attention. Voyant que les manufactures étrangères attiraient l'argent du royaume sans retour, il appela des ouvriers de Grèce et d'Italie en France, pour y fabriquer des étoffes précieuses; et pour les y fixer et les encourager au travail, il les exempta de tous droits et impôts, ainsi que les Français qui se formeront sous eux. Il assura la tranquillité publique par la sévérité avec laquelle il punait les voleurs et les brigands. En humiliant les grands, il tira le peuple de l'esclavage où ils le tenaient, et se délivra lui-même des entraves que leurs aucteurs avaient données à ses prédécesseurs; ce qui a fait dire qu'il avait mis les rois hors de page. Il avait pris pour devise cette maxime de l'empereur Tibère : *Qui novit dissimulare, nascitur regnare*. Il l'avait converti à la bouche, et il ne voulait pas que l'on apprît à son fils d'autre latin que ces cinq mots. Mais à force de la répéter, comme le marque Ducloux, il pouvait en perdre le fruit. On rapporte de lui une autre maxime plus honnête, qu'on peut dire précieuse, et que les particuliers, ainsi que les rois, ne doivent jamais oublier. *Quand orgueil, disait-il, chemine devant, honte et dommage suivent de près*. Qu'enfin il ne fit pas grand cas de l'érudition, les lettres néanmoins ne lui étaient nullement étrangères. Il est même assez généralement regardé comme l'auteur de deux ouvrages, qui ont eu dans leur temps une célébrité qu'ils n'ont pas entièrement perdue dans le nôtre. Le premier, qu'il composa étant docteur, pendant sa retraite aux Pays-Bas, est un recueil de contes, intitulé : *Les Contes Nouvelles*, fait à l'imitation du *Décameron* de Boccace, et plusieurs fois réimprimé; sur quel nous renvoyons à la Bibliothèque des Romans, juillet 1795. Le second est le *Rois des Guerres*, ouvrage composé en 1570, et divisé en deux parties, dont on peut voir une notice aussi agréable qu'instructive dans le volume E. pp. 22 et 23, des *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*. Louis XI avait épousé, 1<sup>o</sup>, le 24 juin 1456, Marguerite, fille de Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Ecosse, morte sans enfants, le 16 août 1444, princesse digne d'un meilleur époux. Il la rendit si malheureuse, qu'à l'âge de vingt-six ans, déjà lassé de vivre, elle dit en mourant : *Pis de la vie, qu'on ne m'en parle plus*. Son corps fut découvert à Thours, en 1775, dans l'église de l'abbaye de Saint-Laon, enfoncé dans un cercueil de plomb; 2<sup>o</sup>, Louis se remaria en mars 1451, avec Charlotte, fille de Louis, duc de Savoie, dont il eut trois fils et trois filles; Charles, qui suit; Anne, mariée à Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu; et Jeanne, femme de Louis, duc d'Orléans, depuis roi de France, sont les seuls qui lui survécurent. La reine Charlotte, leur mère, décéda le premier décembre 1483, au château d'Amboise, à l'âge de treize-huit ans, et fut inhumée à Notre-Dame de Cléry.

Quoique plusieurs rois de France, prédécesseurs de Louis XI, eussent été appelés du nom de *Très-Christien* par les papes et le clergé de France, c'est néanmoins dans la personne de ce prince, et sous le pontificat de Paul II, comme on l'a dit à l'article de ce pape, que le titre de *Très-Christien* est devenu une expression de formule dans les lettres apostoliques, et la qualification propre de nos rois. Ce fut aussi du temps de Louis XI que l'on commença à donner aux rois le titre de majesté, peu connu jusqu'alors. Ce prince avait une superstition singulière : il ne

voulait pas prêter serment sur la croix de Saint-Lô d'Angers, parce que du son temps, avant une vieille croyance, ceux qui violaient ce serment, mouraient misérablement dans l'année. Ses conseillers profitèrent d'une fois de la bavarre de cette opinion, et découvrirent par là ce qu'il avait de plus caché dans l'âme. On n'avait qu'à exiger de lui qu'il jurât par la croix de Saint-Lô; s'il le refusait, ses propositions et ses offres n'étaient pas sincères. Au commencement de son règne, les hommes, dit Monstrelet, se prenaient à sa voir plus court qu'ils n'eurent coutume fait, tellement que l'on voyait la faison de leurs corps... et si faisoient les manches feindre de leurs robes et de leurs pourpoints, pour montrer leurs chemises défilées, larges et blanches; portaient sous leurs cheveux si longs, qu'ils leur cachaient le visage, et sur leurs têtes portaient bonnets de drap hauts et longs d'un quartier ou plus... et qui étoit lui court vêtu, et étoit le lendemain vêtu jusqu'à terre.

L'imprimerie s'établit en France sous le règne de Louis XI. Vers l'an 1470, Ulric Gering, Martin Krantz et Michel Friburger, imprimeurs de Mayence, vinrent exercer leur art à Paris, attirés par Guillaume Ficher et Jean de la Pierre, docteurs en théologie. Ils se logèrent dans le collège de Sorbonne, où ils formèrent leur premier établissement. Les livres étaient si rares alors, que, Louis XI, empruntant de la faculté de médecine à Paris, les œuvres de Basile, médecin arabe, non seulement déposait en gage une quotité considérable de vaisselle d'argent, mais encore fut obligé de donner pour caution un seigneur, dans l'acte par lequel il s'engageait à rendre ce livre à la faculté.

C'est aussi sous le règne de ce prince qu'on vit les premières manufactures de soieries en France. Elles furent établies à Tours l'an 1470, sous la conduite de quelques ouvriers qu'on appela de Venise, de Gènes et de Florence.

Louis XI, en 1472, ordonna qu'on sonnât tous les jours la cloche à midi, qu'alors tout le monde mit un genou en terre et recitât trois fois *Ave Maria*.

Le marc d'argent étoit sous ce règne à dix livres. Jusqu'au règne de Louis XI, l'art d'extraire du corps humain la pierre qui s'engendre dans les reins, étoit inconnu en France, quoiqu'on ait des preuves qu'au dixième siècle il était pratiqué dans les Pays-Bas, comme nous le ferons voir à l'article d'Arnoul le Mauvais, comte de Flandre. L'an 1474, un archer originaire de Meudon, travaillé de cette maladie, fut condamné pour plusieurs vols à être pendu au gibet de Montfaucon. Les médecins et les chirurgiens de Paris représentèrent au roi qu'un grand nombre de personnes de tous états, et spécialement M. du Bouchage, étant tourmentés de la même maladie que cet archer, il serait expédient de tenter sur un homme déjà condamné à mort, une expérience qui tournerait au profit de la société. Le roi accorda la requête; l'opération fut si heureuse, qu'au bout de quinze jours l'archer se trouva parfaitement guéri. Le roi lui accorda non seulement sa grâce, mais il lui donna une gratification s. (M. l'abbé Garnier, *Histoire de France*.)

#### CHARLES VIII.

1483. CHARLES VIII, né, le 30 juin 1470, au château d'Amboise, succéda, le 50 août 1483, à Louis XI, son père. Anne de Beaujeu, sa sœur, avait été chargée par Louis XI de sa tutelle et du gouvernement de l'état. Elle eut pour concurrent Louis, duc d'Orléans, qui prétendit que cet emploi le regardait, comme premier prince du sang. Anne promit de se soumettre au jugement des états sur une affaire d'aussi grande importance, et demeura en jouissance par provision. Le 9 octobre de la même année, pour apaiser le duc d'Orléans, elle lui fit expédier d'Amboise, où la cour resta environ six semaines, des lettres-patentes de gouverneur et lieutenant-général de Paris, de la ville de France, de Champagne, de Brice, etc., avec d'amples pouvoirs. Le 25 du même mois, la cour étant à Blois, l'épée de comte de

donnée au duc de Bourbon, frère aîné du sire de Beaujeu. Trois favoris du feu roi, qui avaient insolemment abusé de leur crédit, sont arrêtés, à l'instigation des princes, par ordre du parlement. Le premier était Olivier le Daim, qui, de barbier de Louis XI, était devenu gentilhomme de sa chambre, capitaine du château de Loches, et gouverneur du Dauphin de la lie du peuple, et dont la haute huyse, sorti comme le Dauphin de la lie du peuple, et dont la haute huyse était le fruit de ses débauches; le troisième, Jacques Cottier, médecin de Louis XI, auquel il avait fait acheter à grands frais ses soins et son application à lui prolonger la vie. Le Daim, condamné à être pendu, fut exécuté aux halles. Doyne, après avoir été fustigé dans les carrefours de Paris, eut la langue percée, et une oreille coupée, supplice dont une partie fut recommencée à Montferrand, sa patrie, où il fut renvoyé. Le médecin en fut quitte pour une amende de cent cinquante mille livres. On dit que, content de se voir échappé du naufrage, il fit sculpter sur la porte de sa maison un abrégé avec cette devise : *A l'abricator*. Le régent avait promis au duc d'Orléans d'assculer les états; elle tint parole. L'an 1484, ils s'ouvrent à Tours le 15 janvier, et durent jusqu'au 14 mars, jour de leur clôture. Le roi Charles y est déclaré majeur; on nomme douze personnes pour composer son conseil. Le 30 mai suivant, Charles est sacré à Reims par l'archevêque Pierre de Laval. Le cérémonial français dit qu'à cette cérémonie les pairs seules étaient vêtus de manteaux ou socques de Pairie, renversés sur les épaules, comme un épithyme ou chappe de docteur, et fourrés d'hermines, ayant sur leurs testes des cercles d'or, les ducs à deux fleurons, et les comtes tout simples (T. I, p. 195). Les mécontentements, causés par la jalousie du pouvoir, ne tardèrent pas à éclater. L'an 1485, le duc d'Orléans et le comte de Dunois prennent les armes contre la dame de Beaujeu qui continuait d'attirer à elle toute l'autorité. Le roi marche à Besençon, où le duc d'Orléans était renfermé. Les deux princes se soumettent; la paix se fait au commencement d'octobre; mais elle ne fut pas durable. Le duc d'Orléans, se voyant sans considération à la cour, se retire en Bretagne, dont le duc se ligue avec lui et l'archiduc Maximilien. Plusieurs princes et seigneurs français viennent joindre la prince infidèle avec des troupes. D'un autre côté, les comtes d'Anjou et de Dunois (celui-ci tenu le fils du fameux comte de ce nom; possédant dans le même temps en Guyenne, où ils soulèvent une partie de la province. Charles part de Tours accompagné de la dame de Beaujeu, vers la mi-janvier 1486, à la tête d'une armée, pour la Guyenne. Sa présence, en moins de deux mois, y rétablit le calme et la subordination. De-là il se rend en Anjou sur la fin de mars. Les barons de Bretagne, intimidés par son voisinage, se divisent. On découvre à la cour des esprits mal intentionnés. Georges d'Amboise, évêque de Montauban, Geoffroi de Pompadour, évêque du Puy, et Philippe de Commauès, célèbre par ses mémoires, étaient de ce nombre; ils furent arrêtés et punis; quelques-uns subit une prison de huit mois dans une cage de fer. Les deux évêques, après avoir été enfermés pendant deux ans, furent élargis par la médiation du pape. Le roi passe en Picardie pour arrêter les progrès de Maximilien, qui s'était déjà rendu maître de Têronne.

Le duc de Bretagne retient toujours le duc d'Orléans chez lui. Charles, l'an 1487, pour se venger de la retraite qu'il donnait à ce prince rebelle, fait entrer trois corps d'armée en Bretagne par trois endroits différents, et se rend lui-même à Châteaugontier. L'un de ces corps assiege Ploeruel, qu'il emporte d'assaut; le deuxième s'empare sans effort de Vannes, d'où le duc de Bretagne s'enfuit à l'approche des troupes du roi; le troisième assiege Nantes, où se trouvaient alors les ducs de Bretagne et d'Orléans, le prince d'Orange, et plusieurs autres seigneurs. Le siège commença le 19 juin, et fut levé sur la fin du mois suivant par la brave résistance des assiégés. Ce désavantage ne rebuta point les troupes du roi; elles n'en devinrent que plus animées à effacer, par de nouvelles conquêtes, l'affront

qu'elles avaient reçu devant la première place de la Bretagne. Cependant des querelles, gouverneur de Picardie et lieutenant-général des armées du roi, faisant des progrès rapides en Flandre. Le 28 août, il se rend maître de Saint-Omer, par un stratagème, avec 600 hommes. Au mois d'octobre suivant, il reprend Térouenne de la même manière et avec la même célérité. Deux jours après il met en fuite Raveston, qui voulait surprendre Bethune, et taille en pièces son infanterie, commandée par le duc de Gueldre et le comte de Nassau, qu'il fait prisonniers l'un et l'autre. Le roi se trouvant maître à la mi-octobre de plusieurs places de Bretagne, revient par la Normandie à Paris sur la fin de décembre. L'an 1488, nouvelle expédition en Bretagne. Le roi étant à Tours au mois de mars, y assemble une armée qu'il envoie dans ce duché sous le commandement de Louis II de la Trémouille, que Guichard appelle le plus grand capitaine du monde. Ce général s'étant mis en marche au mois d'avril, prend Châteaubriant par composition, après neuf jours de siège; réduit Avenis après quatre jours de tranchée; et s'en empare que huit pour obliger Fougères à capituler. Étonnés de ces progrès, les princes s'avancent vers Saint-Aubin du Cormier, pour en venir à une bataille. Elle se donne le 28 juillet, et les princes y sont entièrement défaits; le duc d'Orléans, fait prisonnier avec la prince d'Orange, est conduit d'abord au château de Lusignan, puis amené à la grosse tour de Bourges. Après cette victoire, Dunois, Saint-Malo, et cinq ou six autres places ouvrent leurs portes aux troupes du roi. Le duc de Bretagne, consterné de ces pertes, demande humblement la paix, et l'obtient, le 21 août, par un traité qui n'eut point d'effet, parce que ce prince mourut trois semaines après. Anne, sa fille aînée, lui ayant succédé, obtint du roi d'Angleterre des secours avec lesquels elle soutint la guerre. L'an 1491, le roi, sans consulter la dame de Beaujeu, rend la liberté au duc d'Orléans. Cette délivrance entraînait dans le dessein qu'avait le roi d'épouser Anne, duchesse de Bretagne. Le duc d'Orléans était aîné de cette princesse, et lui seul pouvait la déterminer à donner sa main au roi Charles qu'elle n'aimait pas. Il est la gouverneur d'accepter cette commission, et s'en acquitta avec tant de sèle, qu'il réussit. La paix à cette condition fut accordée à la Bretagne, et le mariage d'Anne avec Charles fut célébré le 6 décembre à Lorient en Touraine. Maximilien, irrité du double affront que lui faisait le roi Charles, en donna sa main à la princesse qu'il avait épousée lui-même par procureur, et en congédia Marguerite, sa fille, qui était élevée en France pour ce mariage, remplit toute l'Europe de ses plaintes. Henri VII, roi d'Angleterre, entre dans son ressentiment par politique, et se ligue avec lui contre la France. L'an 1492, la princesse ayant fait descente à Calais, assiége inutilement Boulogne. Charles, au moyen d'une somme d'argent qu'il lui offre, l'engage à repasser dans son île, après avoir fait avec lui, le 5 novembre, un traité de paix à Etaples. Maximilien surprit Arras et Saint-Omer par intelligence, fait de nuit la même tentative sur Amiens, d'où il est repoussé d'après l'aveu donné par Catherine de Lize, sa fille d'argent, contre une trêve d'un an.

Charles avait à cœur de faire valoir les droits que la maison d'Anjou lui avait transmis sur le royaume de Naples. Dans ce dessein, il conclut la paix avec Ferdinand, roi de Castille, et Maximilien, alors roi des Romains, afin de n'être point traversé par ses voisins dans l'expédition qu'il méditait. Par le traité fait avec le premier à Narbonne le 18 janvier 1495 (N. S.), il lui rend le Roussillon et la Cerdagne; par celui de Senlis, conclu le 25 mai avec le roi des Romains, il lui cède les comtés de Bourgogne, de Charolais et d'Artois. C'était la dot qui avait été stipulée pour le mariage de l'archiduchesse Marguerite avec le roi de France. La princesse fut après cela recueillie au Flaudre, où dans la suite elle épousa l'infant de Castille. On ne fera point de réflexion sur deux traités aussi étouffés que ceux-ci; elles se présentent d'elles-mêmes à l'esprit de tout lecteur sincère.

L'an 1494, Charles, exilé par Ludovic XI, régent du

Milansais, se met en marche pour l'Italie au mois de septembre à la tête de vingt-cinq à trente mille hommes, sans argent et sans munitions de guerre, laissant le gouvernement de l'état à la reine, au duc de Bourgogne et à l'amiral de Graville. Tous les trois désapprouvaient cette expédition, et Graville avait même fait ses efforts pour en détourner le roi. Mais Etienne de Vesc, chambellan, et Guillaume Brignonet, évêque de Saint-Malo, qui lui avaient inspiré ce dessein, rendirent inutiles les remontrances de l'amiral. La reine accompagna le roi jusqu'à Lyon, et s'y établit pour être plus à portée de lui faire passer du secours au besoin. Charles, en partant de Lyon, y laissa malade le maréchal des Querdes, emmenant avec lui le duc d'Orléans et les maréchaux de Gif et de Rieux. Des Querdes mourut peu de jours après le départ du roi, qui perdit en lui un grand capitaine et un conseiller également sage. Si cet excellent homme eût vécu, le crédit qu'il avait sur l'esprit de son maître, aurait fait prévenir l'avis de ses officiers les plus judicieux, qui étaient de faire la conquête du Milanais et de Gênes, plutôt que d'aller à l'extrémité de l'Italie et par la rigueur de l'hiver, sans argent et sans vivres, chercher un royaume dont on ne pouvait conserver la propriété, si l'on n'était instruit de Gênes et de Milan, dont il ne laissait que le titre à son neveu, cousin du Charles VIII. Ce tyran, après que le roi fut relevé de la petite vérole qui l'avait rattrapé dans Aiti, vint le recevoir à Vigevano; et, pour le détourner de prendre ses quartiers dans le Milanais, il lui donna une somme d'argent pour la subsistance de ses troupes, et le conduisit jusqu'à Plaisance ( *Voyez les ducs de Milan*). Charles continue sa route par la Lombardie, et arriva en Toscane, où il prend en trois jours Sarazane, la plus forte place des Florentins. De-là il se rend à Pise, et ensuite, le 17 du mois de novembre, à Florence, où il entre en conquérant, armé de toutes pièces, la lance sur la cuisse et ses troupes en bataille. Après avoir fait un traité avec les Florentins, il prend la route de Rome qui lui ouvre ses portes, le 31 décembre, dès qu'il paraît. Il fit son entrée en cette ville à la lueur des flambeaux, dans le même équipage qu'à Florence; et l'assistance qu'il y déploya, au milieu point de celle qu'il aurait eue dans Paris. Le pape Alexandre VI, à son approche, s'était retiré dans le château de Saint-Ange. Plusieurs cardinaux consiliaient au roi de concourir avec eux pour déposer ce pape, comme simoniaque et déréglé dans ses mœurs. Mais il fut détourné de ce dessein par Guillaume Brignonet, à qui Alexandre avait promis le chapeau de cardinal. Charles fait avec le pape, le 16 janvier 1495, un traité par lequel Alexandre s'engage à lui remettre quelques places avec le prince Zisim, frère du sultan Bajazet II, dont le monarque prétendait se servir pour faire la guerre aux Turcs. Mais Zisim lui fut livré presque moribond d'un poison lent, dit-on, qu'Alexandre lui avait fait donner. Charles sort de Rome, le 27 janvier, pour la conquête de Naples. Après être resté maître de plusieurs places, il arrive à Capoue, où il est reçu, le 18 février, avec acclamation. Le 22 ou le 24, il entre sans pompe dans Naples, trois jours après que le nouveau roi Ferdinand en fut sorti. Mais, le 15 mars suivant, il fit dans cette ville une entrée triomphale avec les ornements impériaux, vêtus d'un grand manteau d'écaille, avec son grand collier renversé, fourré de fines hermines mouchetées, tenant la pomme d'or en sa main droite, et dans l'autre le sceptre impérial, portant sur sa tête une riche couronne d'or, fermée à l'impériale et garnie des plus rares pierres. La raison qui porta Charles VIII à contrefaire ainsi l'empereur d'Orient, est que, par traité du 6 septembre précédent, dont la moitié a passé du Capitole à la Bibliothèque du Roi, ce monarque avait acquis d'André Paléologue, neveu et héritier de Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople, tous ses droits sur l'empire grec.

L'arrivée de Charles à Naples répand le terreur dans tout le pays. Presque toutes les villes s'empressement de lui rendre hommage; et ce prince, qui avait parcouru en quatre mois et demi toute l'Italie, conquiert en quinze jours le royaume de

II.

Naples, à l'exception de Brindes; ce qui fit dire au pape Alexandre VI, que les Français étaient venus prendre Naples la crasse à la main comme des fourriers. Des progrès si rapides portèrent l'effroi jusqu'à Constantinople. Les souverains de l'Europe ne les virent pas eux-mêmes sans jalousie et sans crainte.

Tandis que Charles jouissait à Naples du fruit de sa conquête, le pape, l'empereur, les Vénitiens, le roi de Castille, et le duc de Milan, conclurent à Venise, le 31 mars, une ligue pour attaquer ce prince à son retour. Les Napolitains, de leur côté, par un effet de leur inconstance, commençaient à détester ces mêmes Français qu'ils avaient reçus avec les marques de la joie la plus vive. Les barons surtout étaient les plus irrités, parce que le roi donnait aux premiers la préférence pour les dignités du royaume. Charles, ennuyé du séjour de Naples, en part le 30 mai 1495, pour recevoir en France avec son armée réduite à neuf mille hommes. Celles des puissances liguées, forte de quarante mille, était campée au pied de l'Apennin, sous la conduite du marquis de Mantoue. Le roi la rencontre, le 5 juillet, près du village de Fornovo sur le Tar, dans une vallée à neuf milles au-delà de Plaisance. Le lendemain il fallut en venir aux mains. Après un combat d'une heure, le roi, monté sur un cheval borgne âgé de trente ans, mais fort et vigoureux, mit en fuite les ennemis dont la perte approcha de quatre mille hommes; celle des Français ne fut que de deux cents. Le duc d'Orléans restait cependant assiégé dans Novare, dont il s'était rendu maître environ six mois auparavant. Charles le délivra par un traité fait, le 18 octobre, avec le duc de Milan, et continue sa route. Philippe de Commines, parlant de cette expédition, *faut convenir, dit-il, que ce voyage fut conduit de Dieu, tant à l'aller qu'à retourner; car le chef et les conducteurs ne servirent de guerres.* Après le départ du roi de France, Ferdinand, aide du grand capitaine Gonzalve, ne tarda pas à reconquérir son royaume de Naples. Charles y avait laissé, en qualité de vice roi, Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, avec quatre mille français, et un corps de amistes et d'italiens. Mais, faute d'argent, ce vice-roi ne put rien entreprendre de considérable. La division se mit parmi les chefs de son armée, dont une partie déserta. Enfin, après avoir été bloqué dans Atella pendant un mois, il fut obligé de faire, vers la mi-nuit, une capitulation, que Commines appelle un *vain appointement*, et qu'il compare à celle que les deux consuls romains firent avec les Samnites aux fourches caudines. Elle portait, entre autres conditions, que les Français évacueraient toutes les places qu'ils possédaient encore dans ce royaume. Le comte de Montpensier mourut quelque temps après à Poussol. Dans le même tems, Charles occupait une armée dans le Languedoc, à défendre ce pays contre Ferdinand, roi de Castille, qui menaçait de faire le siège de Narbonne. Charles s'était avancé lui-même jusqu'à Avignon dans le mois de mai. D'Albon, comte de S. André, entra par ses ordres dans la Roussillon. On ne connaît qu'un trait remarquable de cette expédition; d'Albon emporta d'assaut la ville de Salies, le 8 octobre, après dix heures d'attaque, à la vue d'une armée d'espagnols, fort supérieure à la sienne.

Le peu de fruit que Charles avait retiré de son expédition en royaume de Naples, et en lui avait pas fait perdre l'envie d'en entreprendre une nouvelle. Mais ayant épuisé ses fonds dans la première, il lui fallait en attendre d'autres pour une seconde; et le cardinal Brignonet, son premier ministre, à qui elle déplaisait, ne se pressait pas de les amasser. Durant ces délais affectés, Charles s'occupait utilement de l'administration intérieure du royaume. L'ordonnance rendue, au mois d'avril 1494, par Charles VII, pour faire rédiger par écrit les coutumes propres à chaque province, était demeurée, comme on l'a dit, sans exécution. Charles VIII, sur les plaintes qui lui furent portées à ce sujet, ordonna, l'an 1497, aux diffé-

29



renti, ducs de Milan, ses frères, morts sans enfants, avait des droits certains sur ce duché. Parvenu au trône, il se mit en devoir de les faire valoir par la voie des armes. Après s'être accommodé avec tous les princes qui pouvaient traverser l'expédition qu'il méditait, il fit partir, l'an 1499, une armée pour l'Italie, sous le commandement du Louis de Luxembourg, comte de Ligny, de Robert Stuart, seigneur d'Aubigni, et de Jacques Trivulce, milanais; lui-même se rend à Lyon, pour être à portée de le soutenir. La conquête du Milanais, pour lors occupé par le duc Ludovic Sforza, qui avait pris la fuite à l'approche des Français, fut l'affaire de vingt jours. Le roi l'ayant apprise à Lyon, passe les Alpes, et fait son entrée, le 6 octobre, dans Milan. Pendant le séjour de Louis dans cette ville, l'état de Gênes lui envoie des députés pour lui jurer obéissance. Il quitte Milan au commencement de décembre pour revenir en France, et laisse à Trivulce le gouvernement de ce duché. La révolte des Milanais contre les Français, suivit de près le départ du roi. Ladovic, qui s'était sauvé en Allemagne, revient dans ses états, et rentre au commencement de février 1500, dans Milan, où il est reçu avec autant de joie qu'un l'aurait vu partir cinq mois auparavant. Louis apprend à Loches cette révolution, et aussitôt il envoie une nouvelle armée en Italie, sous la conduite de Louis de la Trémoille. Cet habile général se saisit de Ludovic le 10 avril, et remet la Milanais sous l'obédience du roi. Le duc de Milan est enlevé en France, et enfermé dans le château de Loches, où il mourut en 1510. (*Voyez les ducs de Milan.*)

La facilité de la conquête du Milanais inspira au monarque français la résolution d'entreprendre celle du royaume de Naples. Mais Ferdinand, roi d'Aragon et de Castille, avait, sur ce pays, des prétentions dont il n'était pas d'humeur à se désister. Louis, au lieu d'un rival, s'en fit un allié en le mettant du moitié dans son expédition. Frédéric, roi de Naples, menacé par le roi de France, n'était nullement en garde contre la roi de Castille, qui était son parent. Celui-ci, pour le mieux tromper, feint de vouloir le secourir contre les Français; et, sous ce prétexte, il lui envoie Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, avec des troupes, que le trop crédule napolitain reçoit comme une sauve-garde. Il porte même la confiance jusqu'à leur ouvrir quelques-unes de ses places que Ferdinand lui avait demandées. Mais à l'arrivée des troupes françaises (c'étaient deux armées, l'une de mer, l'autre de terre), les Espagnols lèvent le masque, rendent le traité public, et commencent les hostilités. Frédéric, revenu trop tard de son erreur, ne voit point du meilleur parti à prendre que de se remettre à la discrétion du roi de France, dont il connaissait la bonté et la franchise. Tandis que, par leurs généraux, les deux puissances alliées partagent entre elles ses états, il passe en France, où il subit dans la condition de particulier, avec une pension de trente mille écus, qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1504. Le discord n'attendit pas ce terme pour désunir ceux qui l'avaient dénoué. L'an 1502, les Espagnols se plaignirent que les Français outrepassaient les limites de leur portage, et, des plaintes, en venaient à une guerre ouverte. Louis, apprenant que Ferdinand travaillait à former une ligue avec le pape, l'empereur et les Vénitiens, pour l'aider à chasser les Français de Naples, se rend à Milan, où le duc de Valentinois vient le trouver de la part du pape Alexandre VI, son père. Le duc réussit à lui persuader que cette ligue est une chimère, et l'engage à faire un traité avec le pape. Assuré d'ailleurs que ses affaires prospèrent à Naples, il ne va pas plus loin, et repasse les monts. L'an 1503, étant à Lyon, il fait, le 5 avril, avec l'archiduc Philippe, gendre de Ferdinand, un autre traité par lequel ils arrêtent le mariage de Claude, fille aînée de Louis, avec Charles de Luxembourg. (depuis l'empereur Charles-Quint), fils de l'archiduc. A raison de cette alliance, il fut convenu que les deux rois se désaisiraient chacun de leur portion du royaume de Naples en faveur

du jeune prince et de la jeune princesse. Conformément à ce traité, le roi de France envoya ordre à ses généraux de rester dans l'inaction. Ferdinand mande au contraire à Gonzalve de n'y avoir aucun égard. Les Espagnols continuent la guerre. Hugues de Cardonne et Antoine de Lève amènent du secours à Gonzalve. Bataille de Scutari, dans le Calabre, gagnée par de Lève, le 21 avril, sur d'Aubigni, général des Français, au même lieu où, huit ans auparavant, il avait été vainqueur. Le 28 du même mois, Gonzalve remporte une nouvelle victoire sur les Français à Cérignole dans le Pouille. Louis d'Armagnac, duc de Nemours, vice-roi de Naples, y fut tué au commencement de l'action. La perte de ces deux batailles entraîna celle de toutes les places que les Français possédaient au royaume de Naples, qui demoura tout entier à la maison d'Aragon; passa ensuite à la maison d'Autriche, et dans ces derniers tems est revenu à la maison de Bourbon.

La perte du royaume de Naples, et la crainte qu'elle n'entraînât celle du Milanais, affectèrent si vivement l'esprit de Louis XII, qu'elles lui causèrent une maladie qui fit trembler pour ses jours. Le reine Anne de Bretagne, son épouse, dans ce danger, crut devoir se précautionner elle-même contre un avenir fâcheux. Déterminée à retourner en Bretagne dès que le monarque aurait les yeux fermés, elle fait embaquer sur la Loire ses pierres et ses meubles les plus précieux pour être transportés à Nantes. Mais le maréchal de Gié, (Pierre de Rohan) gouverneur du jeune comte d'Angoulême, héritier présomptif de la couronne, qui le reine avait fait reléguer avec sa mère Louise de Savoie, qu'elle haïssait mortellement, au château d'Amboise, fait arrêter les ballots à Saumur. Le rétablissement de la santé du roi rendit ces préparatifs inutiles. Mais le reine ne put pardonner au maréchal une démarche que le devoir de sa charge et l'amour de la patrie lui avaient dictée. A force d'importunités, elle obtint du roi qu'on fit le procès au criminel à ce seigneur. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la comtesse d'Angoulême se jura à la reine, sa rivale, contre lui. Louise de Savoie avait eu de fréquentes altercations avec le maréchal pour l'éducation de son fils. Voilà ce qui lui attira le haine de cette princesse. L'affaire, liée d'abord au grand-conseil, fut ensuite renvoyée au Parlement de Toulouse. Par Paré, qui rendit cette cause le 9 février 1505, (V. S.) Pierre de Rohan fut condamné à perdre l'état et le titre de gouverneur du comte d'Angoulême, les gouvernements d'Amboise et d'Angers, sa compagnie de cent lances, à être privé pendant cinq ans, de toutes les fonctions de son office de maréchal de France, et à se tenir, durant ce terme, éloigné de la cour au moins de dix lieues. Le maréchal dut s'estimer heureux d'avoir soustrait sa tête au ressentiment de ses parties aussi puissantes que vindicatives.

La perte, dont Ferdinand avait usé envers Louis XII, n'avait pas rompu la marche projetée de Claude de France avec Charles de Luxembourg. L'empereur Maximilien, aïeul de Charles, et l'archiduc Philippe, reprirent l'an 1504, cette affaire qu'ils avaient extrêmement à cœur, et mirent dans leurs intérêts le pape Jules II. Les ministres de ces trois puissances, s'étant rendus à Blois, y conclurent, avec le roi de France un traité qui assurait la main de la princesse à Charles, avec les duchés de Bretagne, de Bourgogne et de Milan, pour sa dot, en cas que la roi mourût sans enfants mâles. Un tel démembrement eût été pour la France une plaie mortelle. Mais la reine, dans la crainte que sa fille n'épousât le fils de la comtesse d'Angoulême, sa rivale, avait, par ses sollicitations, aveuglé le roi sur les suites funestes de son traité. Dès qu'il fut devenu public, tous les bons Français en furent alarmés. Louis, ayant convoqué, l'an 1506, au mois de mai, les états généraux à Tours, cette assemblée, après lui avoir défilé le titre de *Père du Peuple*, lui représenta qu'il avait violé la loi fondamentale de l'état en consentant à l'édification d'une portion considérable du domaine de la couronne. Louis, tou-



ché de ces remontrances, révoqua les engagements qu'il avait témérairement pris, et conclut le mariage de sa fille avec François, comte d'Angoulême.

Ce changement des dispositions de Louis, n'empêcha pas l'ennemi, et, quelque mécontent qu'il en fut, de s'associer avec lui dans la ligue que le pape Jules II forma l'an 1508, contre les Vénitiens. Elle fut signée le 10 décembre de cette année à Cambrai, qui lui donna son nom, par la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche, au nom de l'empereur son père, et du roi d'Espagne, et par le cardinal d'Amboise, au nom du premier ministre du roi, et comme chargé des pouvoirs du pape. L'objet que se proposaient les confédérés était d'envahir et de partager entre eux les domaines considérables que les Vénitiens possédaient en terre ferme.

Louis parut le premier sur les terres de la république. Ayant passé les Alpes, au mois d'avril 1509, il traversa le Milanais, et gagna sur les Vénitiens, le 14 mai, la bataille d'Agnadell, dans laquelle ils perdirent 14 mille hommes, et les Français tout au plus cinq cents. Le roi, dans l'action, se porta toujours dans les endroits où il y avait le plus de péril. Quelques courtisans, que l'honneur obligeait de le suivre, criaient pour eux-mêmes, lui représentaient qu'il s'exposait à périr : *Quiconque a peur, dit-il, se mette derrière moi.* Le roi s'enfonça ensuite, dans l'espace de 17 jours, toutes les places qui faisaient le sujet de la guerre par rapport à lui. Vérone, Padoue, Vicence, lui envoient leurs clés; il les refuse par une générosité vraiment royale, et renvoie les députés de ces villes aux ambassadeurs de l'empereur, à qui, par le traité de Cambrai, elles devaient appartenir. Louis ne pousse pas plus loin ses conquêtes; il fait une entrée triomphante à Milan, et, après avoir conclu à Bolognosa un traité avec le pape, il revient en France au commencement d'août.

L'an 1510, la guerre continue contre les Vénitiens; mais ce n'est plus de concert avec le pape et la roi d'Espagne. L'un et l'autre, ayant obtenu des Vénitiens à peu près ce qu'ils demandaient, s'étaient retirés de la ligue, et le pape n'avait plus d'autre crainte que de voir les Français en Italie. Pour mieux réussir à les éloigner, il détacha les Suisses de l'alliance de la France, ce qui ne lui fut pas difficile. Ils étaient irrités du refus que Louis avait fait d'augmenter leurs pensions, et de quelques paroles qui lui étaient échappées, dans un mouvement de colère, à cette occasion. *Il est étonnant, avait-il dit, que de misérables montagnards, à qui l'or et l'argent étaient inconnus avant que mes prédécesseurs leur en donnassent, osent faire la loi à un roi de France.* Cette indiscretion lui coûta cher. Louis n'avait plus d'alliés en Italie que Maximilien qui lui resta fidèle par intérêt, et le duc de Ferrare, persécuté par le pape. Il ne laissa pas néanmoins de se maintenir encore quelque temps avec gloire. Le maréchal de Chaumont prend les places du Polcin, et d'autres; il oblige douze mille suisses, qui voulaient faire irruption dans le Milanais, de s'en retourner. Le cardinal d'Amboise, dans ces entre-faites, meurt à Lyon le 25 mai. A ce ministre, dit un moderne, aimait sincèrement le bien, il le procura souvent; mais plus souvent encore il s'égarait dans ses vues. Sa politique était peu sûre. La plupart de ses opérations échouèrent. Les traités, les guerres, dont sa main d'Amboise, eurent une issue malheureuse. Il fut presque toujours, ainsi que Louis, digne d'être une bonne foi, et victime de la fourberie des autres, principalement de celle du cardinal de la Rovere, depuis Jules II, dont il fut le concurrent pour la papauté. On a pardonné tout au ministre, en faveur de sa bienfaisance et de son désintéressement. On l'a comblé d'éloges pour s'être contenté d'un bénéfice, tandis qu'il eût pu en procurer. L'an 1511, le roi, voyant le pape Jules ligé avec les rois d'Espagne et d'Angleterre contre lui, se détermine à faire la guerre à ce pontife. Ce dessein est approuvé dans une assemblée de prélats et de docteurs, tenue à Tours. Chaumont reçoit ordre

de marcher au secours d'Alphonse, duc de Ferrare, que le pape travaillait à dépouiller. Il tombe malade au milieu de ses expéditions, et meurt le 10 mars. Ce maréchal, sans approcher de la mort, est effrayé de l'excommunication prononcée contre les adhérents du duc de Ferrare; il envoie demander l'absolution au pape et l'obtient. *C'est ce qu'on de fâcheux, dit M. Bousset, les guerres qu'on n'a soutenues contre l'Église. Elles font naître des scrupules, non seulement dans les esprits faibles, mais même certains moments dans les forts.* Trivulce prend la place de Chaumont. Journée de la Bastille dans la Romagne, où Bayard défait les troupes des confédérés. Cette victoire sauva Ferrare qui menaçait, et qui sans cela ne leur eût point échappé. Trivulce prend Concordia, puis s'avance vers Bologne, qui lui ouvre ses portes le 21 mai, et quelques jours après il défait l'armée du pape. (Muratori.) Il ne tenait qu'à ce général, après cet avantage, de se rendre maître du tout l'état ecclésiastique, et du Rome même, mais Louis ne se proposant d'autre fruit de sa victoire que d'obliger le pape à faire la paix avec lui, donna ordre à Trivulce de ramener son armée en Lombardie. Il n'y gagna rien; ses engagements ne servirent qu'à rendre Jules plus inflexible, et à plus ennemi des Français. L'an 1512, Gaston de Foix, duc de Nemours, et gouverneur du Milanais, fait lever le siège de Bologne, le 7 février, à Pierre Navarre, général de Ferdinand. De là il court à Bresse, que les Vénitiens avaient surprise le 5 février, défait en chemin Jean-Paul Baglione, qui commandait une partie de l'armée vénitienne; puis entrant dans la ville par la citadelle, il force les retranchements dont elle s'était emparée, jette les rues de huit mille morts, et en chasse le reste des ennemis; cette expédition est du 19 février. Le 13 avril suivant, jour de Pâques, bataille du Ravennat; elle dura huit heures, et l'armée des confédérés y fut partie taillée en pièces, partie mise en fuite par les Français. Pierre Navarre tomba entre les mains des vainqueurs, qui le firent prisonnier; mais la victoire leur coûta cher, par la mort du duc de Nemours, âgé de 25 ans, et d'un grand nombre de braves officiers. Le roi témoigna un grand regret de leur perte : *Plût à Dieu, dit-il, que mes ennemis eussent gagné une pareille bataille! Ils seraient bientôt perdus sans ressource.* Ravenna, et la plupart des villes de la Romagne, envoient leurs clés aux Français. Venise et Rome tremblent pour elles-mêmes; mais l'irruption subite des Suisses, que le pape et les princes ligés avaient appelés en Italie, changea bientôt la face des affaires. Maximilien retire alors les troupes qu'il avait jointes à l'armée de France. La défection devient générale pour les Français; toutes les villes qu'ils avaient conquises, s'empresrent de se rendre aux confédérés. Une bulle du 21 juillet, par laquelle Jules II excommunia le roi de France et met son royaume au interdit, achève de soulever toute l'Italie contre les Français. Louis, ayant appris ces nouvelles, ordonne à ses généraux de se replier sur le Milanais, dont les Suisses voulaient mettre en possession Maximilien Sforza; mais il n'y eut pas moyen de sauver ce duché. Louis eut la mortification d'avoir établi dans Milan, par les Suisses, le fils du duc qui devait tout prisonnier dans ses états. Gênes, vers le même temps, se révolte, comme elle avait déjà fait, mais à son grand désavantage, en 1506, et élit pour Doge Jean Frégoso. Il ne reste plus aux Français en Italie que les châteaux de Milan, de Novarre et de Gremona. L'an 1513, Louis, résolu de reconquérir le Milanais et la ville de Gênes, fait partir une nouvelle armée sous le commandement de Louis de la Trémoille. La guerre commence par d'heureux succès, comme la plupart de celles des Français en Italie. Le maréchal Trivulce prend Asti, Alexandrie, etc.; la flotte française surprend Gênes, et la remet sous la domination du roi. Mais les Suisses, ayant gagné, le 6 juin, la bataille de Novarre, Milan, et toutes les autres villes ouvrent leurs portes aux vainqueurs.

En août de juillet, Henri VIII, roi d'Angleterre, ligé avec

le pape, fait une descente à Calais, avec une armée de trente mille hommes, à laquelle vint se joindre l'empereur Maximilien, avec vingt-trois mille hommes de troupes que Henri soudainement ainsi que leur malheur. Il débuta par le siège de Téroüenne. De Picquart, gouverneur de la Picardie, assemble des troupes, pour jeter des vivres et des munitions dans la place, et il y réussit. Mais au retour son armée est surprise par les ennemis à Guingamp près de Téroüenne, et mise en déroute. On appela ce combat la journée des éperons, parce que les Français y firent plus d'usage de leurs éperons que de leurs armes. La duc de Longueville et le chevalier Bayard, qui ne voulaient pas suivre les fuyards, furent faits prisonniers. Cette affaire entraîna la perte de Téroüenne qui capitula le 25 août. Les Suisses, au nombre d'environ trente mille hommes, ayant à leur tête Jacques de Watteville, accompagnés de la cavalerie allemande, commandée par le duc de Wurtemberg et le comte de Furstemberg, des troupes de France-Comté, sous les ordres du maréchal de Vergi, et entraînés après eux la grosse artillerie de l'empereur, arrivèrent le 7 de septembre devant Dijon, dont ils firent aussitôt le siège. Cette place était alors presque sans défense; mais la Trémoille y commandait. La résolution et la prudence de ce grand général sauvèrent la ville et peut-être même le royaume; car il était en danger, attaqué d'un côté par l'empereur et le roi d'Angleterre et de l'autre par les Suisses, que rien ne pouvait empêcher de venir à Paris, après la prise de Dijon. La Trémoille fit, le 25 septembre, un traité avec ceux-ci, et les engage à lever le siège moyennant une somme de 40 mille écus, qu'il s'obligea à leur payer. On voulut lui faire un crime de ce traité, mais on reconnut par la suite qu'il n'avait fait qu'un coup de politique très-bien entendu. Le 15 septembre, suivant Thoiras, le roi d'Angleterre s'avance pour faire le siège de Tonnai. Cette ville qui avait toujours un, par la valeur de ses habitants, se maintient dans la dépendance immédiate de la France, malgré les efforts des derniers ducs de Bourgogne pour la subjuguier, montra d'abord, en cette occasion, la plus grande fierté qu'elle démentait bientôt après par une égale pusillanimité. Prévenue par le comte d'Alençon du danger qui la menaçait, elle refusa dédaigneusement les secours de troupes et de munitions que ce prince lui offrait, disant que *Journal n'avait jamais tourné, et qu'encore ne tournerait*. Cependant à peine cut-elle essuyé huit jours de siège, qu'elle commença à parlementer. On vint d'une somme de 40 mille ducats qu'elle payerait pour se racheter du pillage, et conserver ses privilèges; après quoi elle ouvrit ses portes.

L'an 1514, (N. S.) la reine Anne meurt de la gravelle, le 9 janvier, à Blois, âgée de 37 ans, emportant dans le tombeau l'estime de toute l'Europe, avec les regrets de la France et de la Bretagne. C'est à elle que les roines de France sont redevables de plusieurs prérogatives, comme d'avoir leurs gardes, de donner audience aux ambassadeurs, aux députés, etc. prérogatives qui lui furent attribuées du consentement du roi, moins peut-être en qualité de reine que comme duchesse de Bretagne. Le roi, contre l'usage, porta le deuil de cette princesse, en noir, comme elle l'avait porté elle-même à la mort de son premier époux. Le mariage du François, comte d'Angoulême, avec la princesse Claude, se fit, le 18 mai, à S. Germain-en-Laye. La reine Anne l'avait empêché tant qu'elle vécut, par baine; mais on l'a dit contre la mère du comte.

Louis conclut le paix avec le roi d'Angleterre, le 14 septembre, et épouse, à Abbeville, le 9 octobre, Marie, sœur de ce monarque, laquelle avait été fiancée, l'an 1503, à Charles d'Autriche, depuis empereur. Ce fut le duc de Longueville, prisonnier en Angleterre, qui négocia ce mariage; et c'est ici le seul exemple d'une princesse anglaise devenue reine de France sous la troisième race. Louis de recevoir une dot de cette épouse, il en coûta à Louis, un million d'écus pour obtenir

sa main; encore fut-ce pour se venger des perfidies du roi Ferdinand, son beau-père, que Henri consentit à cette alliance.

Les deux monarques, de France et d'Angleterre, firent une ligne offensive et défensive qui mettait le premier en état de réparer ses malheurs. Mais son nouveau mariage fut un obstacle à l'exécution de ses projets. Obligé de changer de régime, pour complaire à sa jeune épouse, il altéra son tempérament et avança le terme de ses jours. *Le bon roi, dit l'historien de Bayard, à cause de sa femme avoit changé de tout sa manière de vivre; car où il souloit dîner à huit heures, il convenoit qu'il dinast à midi, où il souloit se coucher à dix heures du soir, souvent il se couchoit à minuit. Une maladie violente, dont il fut attaqué à Paris, l'emporta, le premier janvier 1515, (N. S.) dans la cinquante-troisième année de son âge, et la dix-septième de son règne. D'Anne de Bretagne il ne laissa que deux filles, Claude, dont on vient de parler, et Renée, femme d'Hercule II, duc de Ferrare. Marie, sa deuxième femme, veuve à l'âge de 18 ans, se remaria, le 31 mars 1515, à Charles Brandon, duc de Suffolk, elle parut le 16 avril suivant avec lui pour l'Angleterre, et mourut le 25 juin 1533. Peu de rois ont été plus aimés et plus regrettés que Louis XII, et aimèrent plus tendrement et plus affectivement leurs sujets. Il les regardait et les traitait comme ses enfants, et c'est ce qui lui a mérité le beau surnom de *Père du Peuple*, que les écrivains de Tours lui avoient décerné, comme on l'a dit plus haut, dès l'an 1506, et qui lui fut confirmé, à son de trompe, au milieu de ses funérailles. Ce prince, d'une franchise dont il fut souvent la victime, semblerait n'être pas né pour son siècle, où tout l'art de la politique consistait à tout promettre pour ne rien tenir. Économe par la crainte de grever son peuple, il disait souvent : *J'aime mieux voir rire mes courtisans de mes égarées, que de voir pleurer mon peuple de mes dépenses*. Il avait pour devin un roi des abeilles, entouré de son essaim avec ces mots : *non utitur aculeo rex eul paremus*.*

L'an 1498, Louis XII rendit un édit portant que tous les bail-lis et sénéchaux seraient gradués. L'année suivante, le 20 mars, il érigea en parlement la cour souveraine de Normandie, dite l'échiquier. L'an 1501, par édit de juillet, donné à Lyon, il créa le parlement d'Aix. Louis XII, à l'exemple de Charles VIII, défendit la vacance de tous les offices de judicature. Mais il contrainvint lui-même à cette défense en quelques occasions. Dès avant S. Louis, les offices de juridictions inférieures étaient vénaux, et continuèrent de l'être sous son règne. On trouve quelques traces de vénalité sous Louis Hutin, et encore depuis. Charles VII réforma cet abus, qui se renouvèle sous Louis XI.

C'est sous Louis XII que nous avons commencé d'avoir une infanterie nationale. Le préjugé avait tellement avili parmi nous l'infanterie, qu'on ne la regardait que comme un asile contre la misère, et qu'un gentilhomme ne croyait pas y acquiescer de l'honneur. Ce ne fut que par déférence pour ses volontés, et à condition de conserver leur premier état, que plusieurs gentilshommes consentirent à commander les troupes de pied que Louis avait levées dans son royaume, et surtout dans la Gascogne. Mais les services importants que rendit cette infanterie dans les guerres d'Italie, la réputation éclatante des espagnols qui se chargèrent de la discipliner, échaoururent peu à peu les idées à cet égard. (M. l'abbé Garnier.)

Jusqu'au règne de Louis XII on ne voit pas d'autre magistrat que le chancelier qui ait en la garde du sceau royal. Ce prince la donna le 6 janvier 1515 à Etienne Porcher Locque, de Paris, qui ne la conserva que deux ans. (Gall. Chr. t. 7, col. 158.) Sous le règne suivant les sceaux furent souvent en d'autres mains que celles du chancelier. Enfin le roi Henri II, par son édit de l'an 1551, créa en titre d'office un garde des sceaux.

La ville de Paris est redevable à Louis XII du pont au Change

et du pont Saint-Michel, tous deux construits sous la direction de Jean Giocordo, dominicain, né à Véroue : sur lequel le poète Sannazar fit l'épigramme suivante.

*Quocuius geminam impositi tibi septena pontem,  
Hinc la jure potes dicere possitorem.*

Le mare d'argent était, sous la fin du règne de Louis XII, à 12 livres 15 sous, et le marc d'or à 150 livres 5 sous 4 deniers.

## FRANÇOIS I<sup>er</sup>, DIT LE PÈRE DES LETTRES.

### BRANCHE COLLATÉRALE D'ANGOULÊME.

1515. François I<sup>er</sup>, comte d'Angoulême, et duc de Valois, arrière-petit fils de Louis d'Orléans, et de Valentine Visconti, et fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, né le 22 septembre 1494 à Cognac, parvint à la couronne de France, le premier janvier 1515, et fut sacré le 25, à Reims, par l'archevêque de Léanecourt. A peine eût-il sur le trône qu'il s'occupa du recouvrement du Milanais. Pour fournir aux frais de cette expédition, il rend vénéral, par le conseil de chancelier du Prat, les charges de judicature, mais sans faire aucune loi expresse à ce sujet. Il fait alliance en même temps avec les Vénitiens. Au mois de juillet, il part, après avoir nommé régente sa mère, qu'il avait créée, peu de jours auparavant, duchesse d'Angoulême. Il passe les Alpes au mois d'août, et entre dans le Milanais, qui n'était défendu que par les Suisses. Excités par le cardinal de Sion, ennemi juré de la France, les Suisses attaquent l'armée française près de Marignano, le 14 septembre, veille de la fête de l'exaltation, sur les deux heures après midi, contre la foi d'un traité fait nouvellement avec eux. On connaît peu de combats plus furieux et plus opiniâtres que celui-ci : la nuit seule l'interrompt sous le terminer. Le roi passa cette nuit sur un affût de canon, et à son réveil il vit qu'il avait dormi à 50 pas d'un bataillon suisse. Le lendemain le combat recommence avec la même valeur et le même acharnement de part et d'autre ; mais enfin les Suisses, obligés de plier, abandonnent le champ de bataille, couvert de 15000 de leurs morts. Dans leur retraite, qu'ils firent en bon ordre, les uns allèrent renforcer la garnison de Milan, les autres reprirent la route de leur pays. Le fruit de cette mémorable victoire fut la conquête du Milanais, dont le roi se trouva maître en moins d'un mois. Le 23 octobre, il fit son entrée dans la capitale. Au mois de décembre suivant, le pape et le roi se rendirent à Bologne, pour conférer ensemble. Ce fut là qu'ils signèrent, le 14 de ce mois, le fameux concordat, ouvrage du chancelier du Prat, et de deux cardinaux, par lequel, après avoir aboli la Pragmatique Sanction, le monarque accorde au pape les annates, et obtient de lui en échange le droit de nommer aux évêchés et abbayes de son royaume. Il est remarquable que la péssion des annates n'est pas exprimée dans le concordat, quoique ce soit une condition qui ait toujours été fidèlement observée. Le clergé, les parlements, les universités, s'opposèrent formellement à cet accord. Mais le roi, l'ayant envoyé muni de lettres-patentes du 18 mai 1517, au parlement de Paris, cette compagnie, après des instances plusieurs fois répétées, consentit enfin, le 22 mars 1518, à l'acceptation en déclarant toutefois que c'était par le commandement absolu du roi et par force, qu'elle s'entendait nullement approuver le concordat, et qu'elle continuerait de juger les procès, en matière bénéficiale, suivant la Pragmatique Sanction.

L'an 1516, conférences de Noyon entre les plénipotentiaires de François I<sup>er</sup> et ceux de Charles d'Autriche, devenu roi d'Espagne. Elles durèrent depuis le premier août jusqu'au 15. La restitution de la Navarre en fut le principal objet ; elle fut promise, et cependant elle n'eut pas lieu, non plus que le mariage, projeté alors, de madame Louise, fille de François I<sup>er</sup>, avec le roi Charles. C'était la troisième princesse de France qui lui

avait été promise. François I<sup>er</sup> fit à Fribourg, le 29 novembre, un traité plus solide avec les Suisses. On lui donna le nom de *pax perpétuelle*, et il le mérita, puisqu'en effet les Suisses, depuis ce temps-là, n'ont cessé d'être fidèles à la France. Le roi, cette même année, fonda la ville et le port du Havre de Grâce à l'embouchure de la Seine. Ce fut M. Chillon, vice-amiral, qui en posa la première pierre. Les auteurs latins l'appellent *Franciscopoli*, du nom de son fondateur. Le nom français de Havre de Grâce lui vient d'une chapelle qui, avant sa fondation, existait au même lieu sous le nom de Notre Dame de Grâce. Tournaï, depuis la conquête que Henri VIII en avait faite en 1513, était toujours entre les mains des Anglais. François I<sup>er</sup>, l'an 1518, en obtint la restitution, par le crédit du cardinal Wolsey, ministre toutpuissant à la cour d'Angleterre, moyennant la somme de 400 mille écus. Un autre objet plus important vint s'offrir l'année suivante à l'ambition de ce prince : c'était l'empire, vacant par la mort de Maximilien. Il envoya l'amiral Bonnavent, frère de Gouffier de Boissy, son gouverneur, à Bruchfort pour briguer en son nom, cette dignité. Mais Charles, son concurrent, que nous nommerons dans la suite Charles-Quint, emporta les suffrages des électeurs. François I<sup>er</sup> ne put jamais lui pardonner cette préférence, et son ressentiment fut le principe de toutes les guerres dont son règne fut dans la suite agité.

Pour se fortifier contre le nouvel empereur, le premier soin de François I<sup>er</sup> fut de s'attacher le roi d'Angleterre, et de s'en faire un allié en cas de besoin. Les deux monarques, accompagnés de leurs cours, eurent à ce sujet une entrevue, l'an 1520, entre Ardres et Guines. La magnificence de cette assemblée, qui dura depuis le 7 juin jusqu'au 24, fit nommer ce lieu le *Camp du drapeau d'or*, parce que le roi de France avait une tente de drap d'or, et que les courtisans firent tous leurs efforts pour approcher de son luxe. L'émulation fut telle que plusieurs, dit Martin du Bellay, *portèrent leurs moutons, leurs forêts, et leurs prés sur leurs épaules*. Tout se passa en fêtes, et les affaires politiques y eurent peu de part. On raconte que le roi d'Angleterre prit un jour le roi de France au collet, et lui proposa de lutter. Le défi accepté, Henri VIII donna à François I<sup>er</sup> deux crocs-en-jambes : François les esquiva, et mit l'Anglais par terre, en lui disant, dit Fleurbaey, *un merveilleux saut*.

L'an 1521, la guerre recommence dans les Pays-Bas entre François I<sup>er</sup> et Charles-Quint. Robert de la Marck, duc de Bouillon, qui avait osé déserter l'empereur, en fut l'occasion. Le comte de Nassau étant venu fonder sur les terres du duc avec une armée d'impériaux, le roi, qui craignait une irruption de ce côté-là sur ses frontières, les mit en état de défense. La précaution fut sage : les impériaux commirent les premières hostilités contre la France, par la prise de Saint-Amand, qui fut suivie de celle de Mortagne et de Mouchon. Le comte de Nassau vint se présenter ensuite devant Mézières, où commandait le chevalier Bayard. Sommé par un héraut, Bayard répond qu'ayant rompu le pont de la Meuse, il n'en a point d'autre pour sortir que celui qu'il fera avec les corps des assiégés. Enfin, après un siège des plus opiniâtres et des plus meurtriers, le comte est obligé de se retirer. Ce fut à l'attaque de cette place qu'on employa, dit-on, pour la première fois les mortiers et les bombes. Le roi s'avance alors avec une puissante armée, passe l'Escaut, et manque l'occasion, qu'il ne retrouva jamais, de battre l'empereur. Elle était si belle, que Charles-Quint, à son approche, s'enfuit pendant la nuit, avec cent chevaux, en Flandre, laissant là son armée.

Nos affaires, cette année, vont très-mal en Italie par la mauvaise conduite de Lautrec, les intrigues du pape, qui s'était ligué avec l'empereur, et l'inaction des Suisses, qui refusèrent le service faute de paiement. Milan, et la plupart des autres places du Milanais, tombèrent au pouvoir des Impériaux.

L'an 1522, les Français prennent d'assaut Novarre. La place est brisée au pillage ; châtiment bien mérité par les habitants,

qui avaient porté la férocity jusqu'à arracher le cœur à des français pour le manger, et à fendre le ventre à d'autres, pour y faire manger l'avoue à leurs chevaux. Lautrec, abandonné lâchement par les Suisses, perd, le 22 avril, la bataille de la Bicoque, entre Mouza et Milan. (Muratori.) Cette victoire des impériaux, quo le P. Daniel place mal-à-propos en 1523, mais non du château, de Crémone, ils tombent ensuite sur Gênes, qu'ils emportent d'assaut le 30 mai. Le sacagement de cette opulente ville fut la récompense du soldat qui l'avait prise. Henri VIII, que Charles-Quint et François I<sup>er</sup> avaient choisi pour arbitre de leurs différends, déclare la guerre au dernier pour ne s'être pas soumis à la décision partielle du cardinal Wolsey, que l'empereur avait gagné. Le comte de Surry, amiral d'Angleterre, se met en mer, et va ravager les côtes de Normandie. Il fait ensuite une descente en Bretagne, où il pille et brûle Morlaix; revient, l'an 1523, après ces excursions, plus humilié que vainqueur pour la France, à Calais; et s'étant joint aux troupes commandées par le comte de Bureu, il pénètre en Picardie; mais la sage conduite du duc de Vendôme, gouverneur de cette province, l'empêche de prendre aucune place considérable, et l'oblige enfin à se retirer.

L'an 1525, Lautrec, de retour en France avec notre armée d'Italie, vient se présenter devant le roi, qui lui fait de vifs reproches sur la perte du Milanais; Lautrec répond avec fermeté, que sa majesté doit s'en prendre à elle-même du ce malheur, et qu'il ne vient que de ce qu'elle ne lui avait pas fait passer les fonds qu'il avait demandés pour faire subsister ses troupes et pousser la guerre avec vigueur. Ce discours étouffe d'autant plus le roi, qu'il avait chargé le surintendant des finances, Jacques de Beaune - Semblancai, de faire passer en Italie une somme de 400 mille écus. Le ministre interrogé, déclare que malade d'Angoulême, mère du roi, alors duchesse, l'a forcé de lui remettre cet argent, et s'offre d'en fournir la preuve. Mais la duchesse, appuyée du chancelier du Prêt, ennemi du surintendant, éluda ce moyen de défense, et l'obscurcit de manière qu'après avoir langué cinq ans en prison, Semblancai fut condamné, le 9 avril 1527, par des commissaires nommés pour le juger, à être pendu comme coupable du crime de péculat; ce qui fut exécuté le 13 du même mois à Montfaucon. On prétend que Gentil, premier commis de l'épargne, avait trahi son maître en remettant à la duchesse les quittances d'elle-même qui faisaient sa justification. Gentil; ajute-t-on, fut pendu à son tour quelques années après. (*Mémoires d'Amelot de la Houssaye.*)

Semblancai ne fut pas la seule victime des artifices et du crédit de la duchesse d'Angoulême; le comte de Bourbon ayant désigné l'offre qu'elle lui avait faite de sa main, elle se vengea de cet affront en lui suscitant un procès dont l'issue fut la perte des biens immenses de la branche aînée de sa maison, qui semblaient lui être dévolus. Cette injustice criante (il regardait ainsi le jugement obtenu contre lui) le jette dans le désespoir, et le détermine, l'an 1523, à passer au service de l'empereur, dans le tems que François I<sup>er</sup> se préparait à rentrer en Italie pour recouvrer le Milanais. Ce monarque, s'étant mis en route pour cette expédition, apprend à Lyon le dessein du comte de Savoie, et prend des mesures pour s'assurer de sa personne; mais il échappe à toutes les recherches, et vient à bout de joindre les généraux de Charles-Quint à Plaisance. (*Foy. Charles de Bourbon, d'auvergne.*) Sa défection retarda les opérations de François en Italie. Bonivet, qui les commandait, après s'être emparé d'une partie du Milanais, forme le blocus de Milan, prend Mouza, et d'autres places aux environs de la capitale. Bayard, vers le même tems, s'étant rendu maître de Lodi, marche au secours du château de Crémone, assiégé depuis six mois, et défendu seulement par huit soldats, résolu de mourir plutôt que de se rendre. Il ravitailla la place et renforce la garnison.

La guerre alors était de nouveau déclarée entre la France et l'Angleterre, en conséquence d'une ligue que Charles-Quint avait formée avec le roi Henri VIII, François-Marie Sforza, gouverneur de Milan, les Florentins, les Vénitiens et les Génois. Le comte de Suffolk, mari de la veuve du roi Louis XII, avait été envoyé par le roi d'Angleterre avec une nouvelle armée en Picardie. Suffolk fit plusieurs tentatives, que la valeur du duc de Vendôme, des comtes de Guise et de Saint-Pol, et du brave Crique de Pontormo, sous le commandement du général la Tremouille, rendit inutiles, comme l'avaient été l'année précédente, celles du comte de Sorre. Cette campagne de la Tremouille fut une des plus savantes et des plus utiles qu'on eut jamais vues.

L'an 1524, au mois de janvier, Fontenay, qui s'était défendu pendant presque tout le cours de l'année précédente contre les Espagnols, leur est rendue par le commandant Franquet, trahi par D. Pedro de Navarre, son adjoint, que le comte de Castille, son oncle, avait séduit. Franquet, qui s'était distingué par mille actions de courage, est arrêté au sortir de la place par Lautrec, conduit à Lyon, et condamné, comme l'auteur et le traître, par le conseil de guerre, à subir, sur un échafaud dressé sur la grande place publique, la plus honteuse dégradation. Les historiens de l'écu placeant la reddition de Fontenay en 1523, parce qu'alors l'issue commençait encore à Pâques. Ce revers ne fut pas le seul que nos armes éprouvèrent cette année; la campagne d'Italie fut des plus malheureuses pour les Français. Les Impériaux dégageant entièrement la ville de Milan, par la prise de Monza et de Biagrasso. Bonivet, poursuivi dans sa retraite par le comte de Savoie et le marquis de Pesaire, reçoit une blessure au bras, et cède le commandement à Bayard. Ce brave officier est blessé mortellement lui-même dans une attaque, au mois d'avril, d'un coup de mousquet, sorte d'armes dont on se servait alors pour la première fois. Le comte de Bourbon, instruit de son accident, accourt aussitôt pour lui en témoigner sa douleur. Ce n'est pas moi qui l'ai fait plaindre, lui dit Bayard, mais vous-même qui portez les armes contre votre patrie. Il expira quelques moments après, au pied d'un arbre, en héros chrétien, à l'âge de quarante-huit ans, après s'être confessé à son maître d'hôtel, au défaut de prêtre, suivant un ancien usage qui régnait encore en ce tems-là. Son corps fut porté à Grenoble, sa patrie, il reçut de grands honneurs sur la route, et fut inhumé avec pompe dans l'église des Minimes. (Le P. Daniel se trompe en plaçant la mort de ce grand général sous l'an 1525.) Le comte de Saint-Pol repasse les Alpes avec les débris de l'armée française. Les Impériaux étant entrés dans la Provence au mois de juillet, prennent différentes places, et, le 7 août, mettent le siège devant Marseille. Le comte de Savoie avait promis que trois coups de canon suffiraient pour réduire cette place; mais la belle défense des Marseillais lui apprit à les mieux connaître (1). Après quarante jours d'attaques non interrompues, il fut contraint de lever honteusement le siège. Cet échec eût été suivi de la perte entière de son armée, s'il n'eût prévenu, par une prompte retraite, l'armée du roi, qui s'avancait pour lui fermer le retour en Italie. François I<sup>er</sup>, voyant l'ennemi hors de ses états, s'enfonça dans le Milanais. Il est reçu dans Milan à la mi-octobre, et le 28 il commence le siège de Pavie. Occupé en même tems de la conquête de Naples, il détache dix mille hommes de son armée pour cette expédition.

L'an 1525, Pavie toujours assiégée et serrée de plus en plus, est à la veille de se voir forcée à se rendre ou d'être emportée d'assaut; mais le sort d'une bataille la délivre. Le 24 février, comme les Impériaux passaient devant la tête du camp français,

(1) Le marquis de Pesaire l'accompagna à ce siège. Un boulet de canon tua au jour quelques hommes dans la tente même de son camp. Le comte de Savoie accourt au bruit de son accident et demande ce qui s'est. Ce sont, lui dit Bonivet, les comtes de Marseille qui nous espionnent les et fi de la ville.

pour aller à Mirabel, le roi sort avec son armée, contre l'avis des plus meilleurs officiers, pour les attaquer. Son artillerie seule pouvait lui assurer la victoire; mais son imprudence fut telle, qu'il rendit inutile cette artillerie, en se mettant entre elle et l'ennemi. Les prodiges de valeur qu'il fit ne réparèrent point cette faute: il fut battu et fait prisonnier avec perte de huit mille hommes. A cette funeste journée périt, à l'âge de soixante-quinze ans, le brave la Trémoille, ce grand capitaine qui avait servi avec gloire sous quatre de nos rois. Bouinivet, cause de tous les malheurs par ses pernicieux conseils, eut le même sort, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs. Le roi, conduit d'abord à Pizzighione, fut transféré ensuite à Madrid, où il eut le château pour prison. Dès qu'on eut appris ce malheur en France, madame d'Angoulême, mère du roi, fut déclarée régente, et le comte d'Alençon, Charles de Bourbon, grand-père de Henri IV, établi chef du conseil de régence. Ce fut le roi lui-même qui annonça l'issue de la bataille à sa mère: *Tout est perdu, madame, lui mandait-il, fors l'honneur.* Le 30 août, la régente fait avec l'Angleterre un traité de ligue offensive et défensive. Ce monarque, jaloux des succès de l'empereur, tint alors la balance entre les deux princes rivaux, et fut le gardien, dit un illustre moderne, de la liberté de l'Europe.

Le roi captif était cependant traité par son vainqueur, non avec les égards qu'il devait à un prince malheureux, son égal, mais avec la dureté d'un corsaire envers un esclave opulent. Enfin, le 14 janvier 1526, François I<sup>er</sup> fait dans sa prison avec l'empereur, un traité par lequel il lui cède le duché de Bourgogne, le comté de Charolais, les seigneuries de Noyers, et de Châtel-Chinon, et renonce à ses prétentions sur Milan, Naples, Gênes, etc. A ces conditions, le 21 février, on lui rend sa liberté. Il part de Madrid, et le 21 mars il est échangé sur la rivière d'Audoye, avec le dauphin et le duc d'Orléans, ses fils, qui furent détenus en otages, pour la sûreté de l'exécution du traité. En traversant ses états, François I<sup>er</sup> conclut à Cognac, le 29 mars, une ligue avec le pape, les Vénitiens, le roi d'Angleterre, les Suisses et les Florentins pour la sûreté et la liberté de l'Italie. Cette ligue fut nommée la *ligue sainte*, parce que le pape était à la tête. Ce fut celui qui eut le plus à se repentir d'y être entré.

L'an 1527, la nouvelle arrive en France que les Impériaux, s'étant rendus maîtres de Rome par escalade, tiennent le pape prisonnier au château de Saint-Ange. Lautrec, l'âme de la ligue sainte, arrive dans le mois de juin en Lombardie, dont il soumet une partie, et de-là marche à la conquête du royaume de Naples. Le 9 avril 1528, il entame le siège au blocus de la capitale, après s'être rendu maître de toutes les autres places. Tandis qu'il serre Naples par terre, Philipppin Doria, le 6 mai, bat la flotte espagnole qui était venue pour délivrer la place, et Moncade est tué dans le combat. Mais deux mois après, Philipppin abandonne le parti de la France, et passe au service de l'empereur, à l'exception et à l'instigation d'André, son oncle, irrité de n'avoir pu obtenir de François I<sup>er</sup> la liberté de Gênes, sa patrie. Dans le même tems la contagion se met dans l'armée de Lautrec, il en est attaqué lui-même et meurt devant Naples le 15 août 1528. Son corps, pendant douze ans, fut tenu caché par un soldat qui espérait en tirer de l'argent, et fut enfin inhumé dans l'église de Sainte-Marie de Naples, où l'on voit son épitaphe que fit mettre sur son tombeau, long-tems après, Ferdinand Gonsalve, viceroy de Naples, petit-fils du grand Gonsalve. (Elle est rapportée dans le voyage d'Italie du marquis de Montesson.) Cette expédition fut, comme toutes celles des Français en Italie, brillante au commencement, malheureuse à la fin.

Nos affaires eurent à peu près les mêmes succès dans le duché de Milan. L'an 1528, le comte de Saint-Pol, ayant reçu de France un renfort de mille lances et de douze mille hommes de Suisse, se concerta avec le duc d'Urbain, général des Vénitiens, pour faire le siège de Pavie. La ville, attaquée, le 9 septembre,

est emportée d'assaut le 19, et impitoyablement saccagée, suivant Muratori. Le château, quelques jours après, ajoute-t-il, fit une capitulation honorable et utile à la garnison. Mais Pavie l'année suivante, fut reprise, le 30 août, par Antoine de Lève, après une bataille gagnée sur le comte de Saint-Pol. Les troupes françaises, après ce revers, désertèrent par bandes, et bientôt il n'y eut plus dans le Milanais. Elles y étaient au reste utiles; la paix était vigée dès le 3 août entre les puissances belligérantes, et vraisemblablement la nouvelle n'en était pas encore venue en Italie, lorsque Pavie fut reprise. Deux princesses avaient fait les fonctions de plénipotentiaires, la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche, au nom de l'empereur, et la duchesse d'Angoulême, au nom du roi, son fils. Après des conférences entamées au mois de mai, dans la ville de Cambrai, il avait été convenu et arrêté que l'empereur se désisterait de ses poursuites sur la Bourgogne, et que le roi de France renoncerait à l'hommage de la Flandre et de l'Artois, et payerait deux millions d'écus d'or au soleil pour la rançon de ses enfants détenus en otage à Madrid. On appela ce traité la *paix des Dames*.

François I<sup>er</sup> ayant épuisé ses finances autant par les plaisirs que par la guerre, ce fut Henri VIII qui lui fournit l'argent qu'il avait promis à l'empereur. S'étant acquitté de cette dette (1), il part au mois de juin 1550 pour aller au devant de ses deux fils que les Espagnols rassemblent au même lieu où ils leur avaient été livrés en 1526. Eléonore, sœur de l'empereur, et veuve d'Emmanuel, roi de Portugal, les accompagnait pour accomplir son mariage avec François I<sup>er</sup>, à qui elle avait été fiancée par le traité de Madrid. Le roi les reçoit le 5 juillet, et le lendemain il épouse Eléonore dans l'abbaye de Verceil, entre Capujins et Roquetaillat de Marsan. A son retour il travaille à rétablir aux dépens d'une longue guerre avait occasionnée. Il s'applique aussi à faire recueillir les lettres, et fonde dans l'université, malgré l'opposition de la Sorbonne, deux chaires de langues savantes, ce qui a donné l'origine au collège royal. Jean Vatable ou Vatable fut le premier qui occupa la chaire d'hébreu, et Pierre Danès, depuis évêque du Lavur, celle de grec. L'imprimerie royale qui ne se cède à aucune de celles de l'Europe, et qui peut-être aucune n'égale, d'où sont sortis tant d'importantes éditions d'ouvrages anciens qui sans elle demeureraient encore ensevelis dans la poussière, est un autre établissement de la même année, dont les lettres sont redevables à François I<sup>er</sup>. Ce prince, l'année suivante (et non pas l'an 1552 comme le marque le nouvel éditeur du P. Daniel), fit une perte dont le public ne partagea pas le deuil avec lui. Ce fut celle de Louise de Savoie, sa mère, duchesse d'Angoulême, morte le 22 septembre, à la suite d'une longue maladie, dans le village du Gres, en Gâtinais, en se faisant transporter au château de Romorantin. L'ambition, l'avarice et le caractère vindicatif de cette princesse, furent les principales causes des malheurs de France. A sa mort, elle laissa une somme de quinze cent mille écus d'or. Le roi, son fils, à qui cette somme eût suffi pour sa rançon et pour celle de ses enfants, en détacha le tiers pour retirer des mains de Charles-Quint les terres de la maison de Vendôme, situées dans les Pays-Bas, et rentrer lui-même dans celles qu'il avait été obligé de céder en échange. A cette occasion, il publia une ordonnance pour réunir à la couronne tous les domaines aliénés, à la réserve des appanages. (V. l'abbé Guizot.)

L'année 1553 est sur-tout mémorable par le mariage de Henri, duc d'Orléans, deuxième fils de François I<sup>er</sup>, avec Catherine, fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbain. Tandis que le pape Clément VII, oncle de la princesse, l'amenait en France, le roi part de Fontainebleau dans le mois d'avril, accompagné du la reine et de ses fils, pour aller au devant du pontife, et prend sa

(1) Le chancelier du Pape avait fait frapper les deux millions d'écus au-dessous du Pape dont ils devaient être. Les Espagnols, d'où sortis tant d'importantes éditions, obligèrent le Pape de payer une indemnité.



but deux grands verres d'eau fraîche, qui lui furent présentés par Sébastien Montécuculi, son échanson. La fièvre le saisit aussitôt et le conduisit, au bout de quatre jours, au tombeau. Montécuculi fut accusé de l'avoir empoisonné. Le roi l'ayant fait arrêter et amener à Lyon, fit instruire son procès par son grand-cousin, qui était redevenu ambassadeur. Montécuculi fut déclaré convaincu du crime dont il était accusé, et condamné à conséquence à être tiré à quatre chevaux. Ce qu'il y eut de plus fort contre lui, c'est un livre manuscrit sur la manière de préparer les poisons, qui fut trouvé parmi ses papiers. La guerre se faisait dans le même temps en Picardie. Après s'être rendus maîtres de Guise, les Impériaux assiégèrent, au mois d'août, Péronne. Le maréchal de Fleuranges, enfermé dans la place, souffrit deux assauts, dans lesquels il fit périr les meilleures troupes des ennemis. Cet échec les obligea de se retirer. Jacques V, roi d'Ecosse, passa la mer dans la même année avec des troupes, pour venir au secours de la France, sans même en avoir été prié. Il est resté à Paris avec de grands honneurs, et y épousa, le 1<sup>er</sup> janvier de l'année suivante, la princesse Madeleine, fille de François I<sup>er</sup>.

L'en 1557, les hostilités continuent avec une nouvelle ardeur entre les deux princes rivaux. Le roi s'était mis en campagne au printemps, se rend maître de Hesdin, de Saint-Pol, de Saint-Venant, et de quelques autres places. Les Impériaux reprennent une partie de ce que les Français leur avaient enlevé. Trêve de six mois, conclue le 10 juillet pour la Picardie et les Pays-Bas seulement. Le roi tourne ses armes du côté du Piémont. Le maréchal Anne de Montmorency, qui le précédait, force la passe de Suze au mois d'octobre. Le 16 novembre, l'empereur consent à une trêve générale de trois mois, par la terreur qu'inspirait le fameux corsaire Barberousse, avec qui François I<sup>er</sup> avait fait un traité.

La charge de comestable était vacante depuis la mort, ou plutôt depuis la défection de Charles de Bourbon. Le maréchal Anne de Montmorency en fut pourvu, l'an 1558, par lettres données le 10 février à Montlins. L'empereur et François I<sup>er</sup> s'étaient rendus la même année, le premier à Villefranche, le second à Nice, deux villes à la distance d'une lieue l'une de l'autre, conclurent, le 18 juin, par la médiation du pape Paul III, sans néanmoins se voir, une trêve de six ans. Ils se virent ensuite à Agues-Mortes, depuis le 14 jusqu'au 17 juillet, et se séparèrent comme s'ils n'avaient jamais eu de guerre ensemble.

On introduisit également en France, l'an 1556, une nouveauté qui opéra la ruine du plus grand nombre des particuliers dont elle anéantit la cupidité. Au mois de mai, le roi, étant à Châteauneuf, donna un édit par lequel il permit d'établir des loteries dans toutes les villes du royaume, et accorda au nommé Jean Laurent le privilège d'en faire à Paris avant qu'il voudrait, en payant au roi chaque année la somme de deux mille livres tournois. C'est le premier exemple de cette sorte de jeu de hasard, autorisée par le souverain en France. Une ordonnance plus judiciaire fut celle de Villers-Coterets, du 10 août suivant, portant que dorénavant tous arrêts..... soient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties en langage maternel, français et non autrement. Il ne faut pas croire néanmoins qu'avant cette ordonnance, appelée Guillelmine, du nouveau chancelier Guillaume Poyet, son auteur, tous les jugements aient été rendus en latin. On a des exemples contraires pour le paiement de Poëis et pour les justices seigneuriales; il est certain que longtemps avant François I<sup>er</sup> les actes et les sentences s'y dressaient en langue vulgaire. L'ordonnance dont nous parlons est encore remarquable par les limitations qu'elle met à la juridiction ecclésiastique (1). L'article 51 porte qu'il sera fait registre au

forme de preuve de baptêmes, et qu'on y marquera le temps et l'heure de la naissance des enfants. Une révolte, qui s'éleva le même année à Gand, exigeant, pour être réprimée, la présence de l'empereur, il fut demandé au roi la permission de traverser la France pour s'y rendre. François I<sup>er</sup> l'accorda (2); mais il lui fit en même temps promettre, par Granvelle, son chancelier, de donner l'investiture du Milanais à celui de ses enfants qu'il voudrait. Sur cette parole, il envoya ses fils au devant de lui jusqu'à Bayonne, et va lui-même le recevoir à Châtelleraut.

L'empereur arriva, le 1<sup>er</sup> janvier 1560, à Paris, où il est reçu avec une pompe telle qu'on n'en avait point encore vue d'aussi magnifique à l'entrée solennelle de nos rois. Pendant son séjour, qui se passa en tournois, en danses, et en toutes sortes de divertissements, le roi fut vivement sollicité de profiter de l'occasion pour le contraindre à révoquer le traité de Madrid. Mais sa générosité ne lui permit pas de suivre ce conseil. Les princes ne furent pas si délicats. Le dauphin, le roi de Navarre et le duc de Vendôme, formèrent le complot de l'arrêter en leur nom à Chantilly, où il s'était rendu pour voir son ami le comestable, et de l'y retenu prisonnier jusqu'à ce qu'il eût restitué au premier le duché de Milan, au second le royaume de Navarre, au troisième quelques seigneuries situées aux Pays-Bas. Le dauphin, à leur arrivée, s'étant ouvert à Montmorency de cet important secret, « Monsieur, lui répondit-il, cette maison est à vous, et à vous y pouvez tout. Mais puisque vous me demandez mon avis, trouvez bon que je vous dise que l'on ne prend pas les auteurs par les cornes, ni les rois par la violence. Le roi, » votre père, a donné sa parole à l'empereur, et ne souffrira pas que personne dans son royaume le fasse passer dans l'oubli pour un prince infidèle et parjure. » Le dauphin resta confus et abandonna son projet. Charles, s'étant remis en route, le 18 janvier, pour les Pays-Bas, fut accompagné par le roi et toute sa cour jusqu'à Saint-Quentin, et par les princes et le comestable jusqu'à Valenciennes.

Arrivé en Flandre, Charles-Quint est sommé par le roi de tenir sa parole pour le Milanais. Il répond hardiment qu'il n'a rien promis. Le roi voyant alors qu'il est dupe de sa crédulité, s'en prend au comestable qui lui avait conseillé de se fier à la parole de l'empereur, et l'éloigne de la cour.

L'empereur donna au roi l'année suivante une preuve bien plus élatante de sa mauvaise foi. Pregore et Rinçon, deux ambassadeurs que François I<sup>er</sup> envoyait, l'un à Venise, l'autre à la Porte, sont assassinés dans un bateau sur le Po par ordre du marquis du Gout; ce qui ne se fit certainement pas sans l'aveu de Charles-Quint. Le roi écrivit dans toutes les cours pour se plaindre de cet attentat.

On faisait alors en France la recherche de ceux qui s'étaient enrichis aux dépens de l'état. L'amiral Philippe Chabot, sur une réponse trop fière qu'il fit au roi qui voulait l'intimider à ce sujet, est mis au nombre des accusés. On établit une commission pour lui faire son procès. Le chancelier Poyet, homme vendu à la cour, qui de simple avocat était parvenu par degrés, l'an 1558, à cette dignité, vient à bout de le trouver coupable. Le comestable, qui jusqu'alors avait été l'ami de Chabot, presse le jugement. Il est déposé de toutes ses charges avec confiscation de ses biens, et condamné au bannissement. Mais la duchesse d'Etampes, qui ne le haïssait pas, le fait rétablir par arrêt du

jusqu'à trente prisonniers bien employés dans l'officiellité de Sens, pendant qu'on n'a compté que cinq ou six au bailliage, quoique ce fût une dixième partie des plus érudits; il ne se trouva bientôt plus que cinq ou six recenseurs insuffisants à l'officiellité, et l'on en vit plus de trente au bailliage (Lévesque, *Journal des Officiers*).

(2) A cette occasion Triboulet, le foin de la cour, écrivit sur ses tablettes: Si l'empereur s'espère à passer par la France, il est plus fort que moi. Mais, lui dit le roi, si je le fais passer sans lui rien faire, que diras-tu? Cela est bien dit, reprit Triboulet, j'effacerai ses noms, et j'y mettrai de vilains. A la fois les deux personnes seules présentes restant se font, mais lui seul avait le privilège de tout dire.

(1) Cette ordonnance porta un coup mortel aux tribunaux ecclésiastiques, en abolissant leur compétence sur les matières des sacrements et sur la punition personnelle des délits commis aux ordres ecclésiastiques. La révolution qu'elle opéra, fut telle, au rapport d'un célèbre jurisconsulte, qu'en dix ans il n'y avait eu qu'un seul

précipité dans son honneur et ses biens, et par le roi dans ses emplois. Lorsqu'il reparut à la cour, *Adieu*, lui dit le roi, *vantez-vous encore votre innocence ?* *Sire*, répondit humblement l'assassin *j'ai trop appris que nul n'est innocent devant son dieu et devant son roi.* Le chancelier ne tarda pas d'avoir son tour. Il avait irrité contre lui la reine de Navarre et la duchesse d'Etampes, pour n'avoir pas voulu se prêter à leurs vœux ou des choses qu'il croyait injustes. Le roi, gagné par sa maîtresse, l'avait fait arrêter le 2 août de cette même année 1541, nomma des juges, tira de différencés cours, pour instruire son procès qui dura près de quatre ans. Enfin après s'être défendu avec beaucoup de subtilité, mais peu de noblesse, il fut déclaré, par arrêt du 15 avril 1545, attentif et convaincu de diverses malversations, en conséquence dégradé de sa charge et condamné à cent mille livres d'amende. Poyet mourut fort âgé au mois d'avril 1548, dans le mépris, mais non pas dans la misère, comme plusieurs écrivains l'ont avancé, puisqu'il avait dix mille livres de rente outre deux abbayes. De quelques reproches au reste qu'on ait chargé sa mémoire, il est certain que le crédit de ses adversaires eut encore plus de part à sa disgrâce que ses malversations. C'était lui qui avait été choisi par la mère du roi pour plaider et appuyer ses prétentions sur la succession de la maison de Bourbon, commination dont le succès lui valut la charge d'avocat-général.

François I<sup>er</sup> faisant cependant ses préparatifs pour tirer vengeance de l'assassinat du ses deux ambassadeurs. Après avoir fait avec Gustave Vasa, roi de Suède, la première alliance que les rois de France aient faite avec les puissances du Nord, il attaque, l'an 1542, l'empereur en même temps par deux côtés opposés. Le dauphin accompagné du maréchal d'Ancre, entre dans le Roussillon, et investit, vers la mi-août, Perpignan dont il lève le siège sur la fin de septembre par ordre du roi qui était venu, le 25 de ce mois, à Salles. Le duc d'Orléans, ayant ouï dire qu'il y aurait une bataille en Roussillon, abandonne mal-à-propos les conquêtes qu'il faisait au Luxembourg, pour venir prendre part à cette action qui n'eut point lieu. Le roi part de Brétiers le 21 octobre, pour aller châtier les Rochelais, qui s'étaient révoltés. Sa présence les fit rentrer dans le devoir; ils demandèrent pardon et l'obtinrent. Le 7 décembre étant à Cognac, le roi publie un édit qui a donné l'origine au bureau des trésoriers de France.

François I<sup>er</sup>, l'an 1545, voit croître le nombre de ses ennemis par les traités que l'empereur fait avec plusieurs princes d'Allemagne, et par l'alliance qu'il conclut avec le roi d'Angleterre malgré les anxiétés graves de mécontentement qu'ils s'étaient réciproquement données. La guerre se fait de toutes parts, dans le Luxembourg, en Brabant, en Picardie, dans le Picmont. Pour être en état de fournir aux frais d'une campagne si dispendieuse, le roi s'avise de créer et de mettre en vente de nouvelles charges de judicature. L'expédient n'était pas aussi pour lui. Dès l'an 1545 il avait mis en œuvre par le conseil du chancelier du Prat, malgré les remontrances du parlement. Martin de Bellai-Langeu prend Landrecies, dont les habitants s'étaient saisis après y avoir mis le feu. Nos armées prospèrent dans les Pays-Bas. Le roi s'était mis en campagne, y arrive dans le mois de juin, et ordonne que Landrecies soit réparé et fortifié. Le dauphin se rend maître du château d'Aimerne sur la Sambre, de Maubeuge et de Barlemaux, sur la même rivière. L'empereur, après avoir soumis le duc de Clèves, qui s'était déclaré pour nous, vient assiéger Landrecies vers la fin de septembre, et avec l'aide de dix mille anglais qui s'étaient venus joindre à lui, il forme trois camps autour de la place défendue par le brave Lalande. Le roi vient au secours des assiégés, et sur la fin de novembre, l'empereur est obligé de se retirer, emportant la honte d'avoir échoué devant une bicoque avec des forces capables de subjuguier une grande province. Il se console quelques jours après de cet affront par la prise de Cambrai dont l'empereur mérité par violence, moitié par per-

suasion. Mais cette conquête ne le dédommagea pas de la perte du Luxembourg, qu'il fit dans le même temps. Le duc d'Orléans était revenu dans ce duché pour réparer la faute de l'année précédente, le subjugua rapidement, ayant sous lui d'Annebault, fait assiéger le 5 février. Les succès du comte d'Enghien ne furent pas cette année aussi brillants en Picmont. Ayant assiégé Nice de concert avec le faïxoux turc Barberousse, il prit la ville, mais il fut contraint de lever le siège du château; c'était la seule place qui restait en Picmont au duc de Savoie. Le marquis du Guast reprit Maignan et quelques autres places. Le comte d'Enghien revint, l'an 1544, en Picmont dans la résolution d'y faire une campagne glorieuse. Ses espérances ne furent point trompées. Il gagna, le 15 avril, sur du Guast, la célèbre bataille de Cériseles, près de Cargnaso. (Ce fut Gastard de Tavanais, depuis maréchal de France, qui, sur les représentations de Blaise de Montluc, détermina l'action avant que les ennemis eussent le temps de se mettre en disposition de combattre.) Plus de dix mille hommes des Impériaux y périrent, outre trois mille hommes prisonniers que les Français y firent, sans avoir perdu plus de deux cents des leurs. Du Guast, plein de confiance, avait fait provision, pour les prisonniers qu'il comptait faire, de plus de quatre mille menottes qu'on trouva dans le bagage qui fut pris. Il avait de plus ordonné, en passant, à ceux d'Asi de lui fermer les portes, s'il ne revenait pas victorieux; il fut mieux obéi qu'il ne voulait, au retour. Le roi d'Angleterre, fidèle à l'alliance qu'il avait faite, l'année précédente, avec l'empereur, descend à Calais, et vient mettre le siège devant Boulogne. La place lui est rendue le 14 septembre, après avoir été défendue pendant 7 semaines par Jacques de Conel, seigneur de Vervins. (On lit, sous le règne suivant, le procès à ce commandant; qu'on accusa d'avoir livré la place par trahison; sur la déposition des témoins, il fut condamné à perdre la tête au mois de juin, 1549, ce qui fut exécuté.) François de Lorraine, alors appelé M. d'Almale, depuis duc de Guise, étant venu au secours de la place, reçut en chargeant, une blessure des plus dangereuses, dont il ne guérit que par une espèce de miracle. Le fer, long d'un demi-pied, et deux doigts du bois de la lance dont il fut frappé entre le nez et l'œil droit, restèrent dans la plaie. Il fallut, pour les arracher, que le chirurgien (Anthonie Paré) lui mit les pieds sur le visage; opération, dit M. du Bellai, témoin oculaire, qui fut suivie avec la même tranquillité que si on n'eût fait que lui arracher un cheveu. La cure fut si heureuse, qu'il ne lui en resta pas la moindre difformité.

L'empereur, après avoir pris Luxembourg, Lagni en Barrois, et Saint-Dizier, et pénétré jusqu'à Soissons, fait la paix avec le roi, le 17 septembre, à Grépi, ou Laonnois, pour être en état de faire face aux princes protestants d'Allemagne ligués contre lui. Le dauphin se déclare contre ce traité, prétendant que les traités de Vient y étaient sacrifiés en faveur du duc d'Orléans, soutient, que le roi voulait marier à une fille de l'empereur. Il y avait alors deux cabales à la cour, l'une appuyée par Diane de Poitiers, maîtresse du dauphin, l'autre par le duc d'Etampes, maîtresse du roi; deux sangues de l'éclat.

Dans nos guerres avec les Anglais, nous ne nous étions pas encore mesurés avec eux sur mer. L'an 1545, l'assaut d'Annebault, s'étant mis à la tête d'une flotte, attaque, le 6 juillet, le duc d'Angleterre; près de l'île de Wight, la mer est siuite, l'embarcadore de l'île, et venant triomphant au Havre, dans le mois d'août. Le 8 septembre, le duc d'Orléans, deuxième fils du roi, meurt, dans sa vingt-quatrième année, à Forest-Montier, de la peste qu'il avait été braver dans les maisons qui en étaient infectées. L'antipathie qui régna entre lui et le dauphin, donna lieu de dire qu'il avait été empoisonné par les gens de ce prince.

En Provence, le faux état occasionne une scène des plus horribles. Armée d'un arrêt du parlement d'Aix, rendu le 18 novembre 1549, contre les Vandois, une soldatesque effrénée livra aux flammes, cinq ans après, Méridol, Cabrières, et vingt



autres villages, où ces hérétiques vivaient paisiblement, passe les habitants au fil de l'épée, et réduit ceux qui échappent à sa fureur à chercher un asile dans les bois et les rochers. Cette affaire fut recherchée depuis : le premier président d'Oppède, avec le baron de la Garde, furent mis en prison ; mais ils obtinrent ensuite leur clargissement, et le seul Guérin, avocat du roi, fut puni, l'an 1554, du dernier supplice, qu'il avait mérité pour d'autres crimes.

Le 25 février 1565 est mis au nombre des jours funestes dans les fastes de la nation française. Ce fut l'époque de la mort tragique du comte d'Enguien. Etant à la Roche-Guion, il y fut écrasé, à l'âge de vingt-six ans, par un coq jeté d'une fenêtre, comme il se reposait au bas d'une maison qu'il voulait de défendre contre le dauphin et les autres princes, qui en avaient fait le siège par manière de jeu. Il était frère du roi de Navarre et du prince de Condé. Toute la France pleura la perte du vainqueur de Cériseles, en qui les talents militaires étaient accompagnés de mille autres belles qualités, qui ornent fait de lui, avec le tems, le héros le plus accompli. Mais personnel alors ne s'avisa de regarder cet événement comme un quel-à-peu, un assassinat couvert par le dauphin et François de Lorraine, depuis duc de Guise. Cette accusation calomnieuse était réservée aux auteurs passionnés qui écrivirent au milieu des troubles arrivés sous les règnes de François II et de Charles IX. Il est fâcheux que MM. de Thou et Huet aient préféré de pareilles autorités à celles de Martin du Bellai et de Jean du Tillet, qui ne donnent cet accident que pour l'effet d'une pure étourderie.

Ce point historique a été traité à fond par D. Poiret, dans son mémoire lu à l'académie des belles lettres, le 24 avril 1777.

Le 7 juil., la paix se fait près d'Arras, entre la France et l'Angleterre. Henri VIII promet de rendre Boulogne dans huit ans, moyennant huit cent mille écus ; mais il mourut le 28 janvier 1547. Le roi fait fuir, le 21 mars suivant, un servier magnifique dans l'église de Notre-Dame à ce prince, suivant l'usage établi par les rois, dit M. de Thou ; mais cet historien n'ajoute pas que le bruit courait alors, comme le prétend un moderne, que Henri s'était converti à la mort, et qu'il avait ordonné qu'on élevât son fils dans la religion catholique. François I<sup>er</sup> le suivit de près au tombeau, étant décédé le 31 du même mois à Rambouillet, dans la cinquante-troisième année de son âge, et la treizième-troisième de son règne. Un accès dans les parties secrètes, fruit de son incontinence, fut la cause de sa mort. Son corps, déposé pendant quelques jours dans l'abbaye de Hautes-Bruyères, fut apporté à Saint-Cloud, dans la maison de l'évêque de Paris, où l'on dressa la pompe funèbre. Lorsque la convoi traversa Paris pour aller à Saint-Denis, les crieurs annonçaient à l'entrée de chaque rue : *Priez Dieu pour l'âme de très-haut, très-puissant et très-magnifique François, par la grâce de Dieu, roi de France très-chrétien... prince chrétien, père des arts et des lettres.* L'évêque de Meaux, dans l'oraison funèbre de ce prince, ne laissa pas d'assurer que son âme était allée droit en paradis, sans passer par le purgatoire, ce qui fit naître une querelle avec la Sorbonne. François I<sup>er</sup> avait épousé, le 18 mai 1514, à Saint-Germain-en-Laye, Cléopâtre, fille aînée de Louis XII, qui lui avait été solennellement promise, comme on l'a dit, aux états de Tours, en 1506. Elle était maigre, pourvue des grâces extérieures ; mais un excellent caractère, orné de tous surnaturels, surtout d'une charité compatissante pour les malheureux, lui avait concilié l'estime de son époux et le respect de la nation. Cette princesse, décédée à Blois, le 20 juillet 1544, à l'âge de vingt-cinq ans, eut, de son mariage, François, mort le 12 août 1546 ; Henri, qui suit ; Charles, duc d'Orléans, mort le 8 septembre 1545 ; Madeleine, femme de Jacques V, roi d'Ecosse ; Marguerite, duchesse de Savoie ; et deux autres filles, mortes jeunes. Etienne d'Artaud, que François épousa en secondes noces, finit ses jours, le 18 février 1538, en Espagne, sans lui avoir donné d'enfant.

L'ambition des conquêtes et l'amour des plaisirs, deux pas-

sions qui paraissent incompatibles, dominèrent presque également le cœur de François I<sup>er</sup> dans sa jeunesse. Les faits ne prouvent que trop qu'avant la fureur de conquérir, il avait mille les qualités d'un conquérant que les vertus guerrières d'un chevalier, qui met toute sa gloire à chercher les périls, ou bien à les affronter, et traite de pusillanimité la prudence qui sait les éviter et les écarter. Il faut néanmoins lui rendre justice. Son règne, quoique marqué par de grands désastres, doit être regardé comme l'un des plus illustres de notre monarchie, parce qu'il est l'époque de plusieurs révolutions heureuses qui se firent dans l'esprit et les mœurs des Français, et dont la plus remarquable est le rétablissement des lettres. Ce monarque se trouva précisément dans le tems, qu'échappées aux ravages de la Grèce, elles étaient venues chercher un asile en Occident. A l'exemple et à l'envi des Médiéus, il les appela dans ses états, les y fixa par des établissements solides et des récompenses proportionnées au mérite de ceux qui les cultivoient. Les arts, et surtout l'architecture, reprit, en France, sous son règne, une nouvelle naissance. Les palais de Fontainebleau, de Saint-Germain-en-Laye, de Chambord ; les châteaux de Madrid, au bois de Boulogne, et de Villers-Coterets, et le commencement du Louvre, à Paris, sont des monuments de sa magnificence et de son goût. Malgré les dépenses que ces ouvrages occasionnèrent, malgré les guerres presque continuelles qu'il eut à soutenir, et les dissipation qu'on lui reproche, il laissa dans ses coffres, à sa mort, outre le quart de ses revenus, qui lui était dû, quatre cent mille écus d'or, qui font douze cent mille livres numéraires, et trois livres l'écu d'or, somme considérable pour ce tems-là. En effet, toutes les fortunes, dit l'auteur des mémoires de M. de Beauvais de Nangis, avaient toujours été médiocres jusqu'au règne de François I<sup>er</sup> ; car les maisons d'Armagnac, de Foix, d'Albret, de Rohan, de Laval, de Luxembourg, et autres grandes, quoiqu'elles eussent possédé de grandes charges, étaient minuscules et élevées par les alliances, et non par les grands bienfaits des rois, parce que les rois ne levait pas de grands impôts sur leurs sujets, avaient avec de peine à subvenir aux charges du royaume, et ne pouvaient faire de grands biens à leurs favoris.

Bodin assure que, depuis 1515 jusqu'en 1568, il se trouva en France plus d'or et d'argent qu'on n'en aurait pu recueillir en deux cents ans. L'industrie des artistes, l'activité des commerçants, l'établissement des rentes constituées sur l'hôtel-de-ville, et celle d'une banque ouverte à Lyon, à huit pour cent, furent les principales causes de cette abondance.

Les lansquenets, ou bandes noires, ainsi nommées de la couleur de leurs étendards, qui formaient un corps de six mille hommes tirés d'Allemagne, ayant été détruits à la bataille de Pavie, François I<sup>er</sup>, pour réparer cette perte, forma, neuf ans après, sept légions, composées chacune de six mille hommes, et portant le nom d'une province. Mais bientôt après, il fut obligé d'en renvoyer un tiers, comme corps d'infanterie de six ou sept cents hommes. (*Galerie Philosoph.*)

Depuis Louis le Jeune, les Français laissent croître leurs cheveux et se rasant la barbe, François I<sup>er</sup> introduisit la mode contraire, de porter les cheveux courts et la barbe longue. L'occasion de ce changement fut une blessure qu'il reçut à la tête, le surlendemain des Rois 1521 ; à Ramorenion, d'un tison que lui jeta le capitaine de Lorze, sieur de Montgommery, en soldatant avec ce prince. Les clercs néanmoins et les magistrats continuèrent de se raser la barbe, et ne la laissent croître que lorsque les courtisans commencèrent à se dégoûter de cette mode. François I<sup>er</sup> changea aussi la manière de se vêtir ; et l'habit long, qui était en usage sous Louis XII, il substitua l'habit court, assez ressemblant, sur la fin de son règne, à celui de nos courtisans, au moins au près qu'on mettait par-dessus ; ce qui dura jusqu'à Louis XIII. Avant le règne de François I<sup>er</sup>, l'état de maréchal de France n'était qu'une commission, et il n'y en avait que deux, excepté sous Charles VII qu'en en voit quatre à la

fois. François I<sup>er</sup> les créa à vie, et en porta le nombre à quatre. Le nombre n'en fut plus fixé par la suite. Ils avaient chacun leur département. (Le Prém. Héaust.)

Ce fut lui qui honora du titre de *cousin* les cardinaux et les maréchaux de France. Ce prince avait mis façon singulière de témoigner son refroidissement. Aussitôt qu'il traitait quelqu'un de *père*, de *fils*, ou d'*ami*, ou *ami* était le précurseur de la disgrâce. La duchesse d'Uzès, qu'il avait appelée *ma fille* en causant avec elle, se mit à faire semblant de pleurer après son départ. On lui en demanda la raison. *Hélas ! j'ai grand peur*, dit-elle, *qu'il ne m'en fasse comme à Sembolancq qu'il appelait tant son père.* (Brantôme.)

François I<sup>er</sup> avait pour devise une salamandre dans le feu avec ces mots : *Nutrisco et exungo*, dont on a donné diverses explications. On la voit sur tous les édifices qu'il a fait construire, et sur quelques-unes de ses monnaies, qu'on nomme pour cette raison les *écus à la salamandre*. Paradin prétend que François I<sup>er</sup> tenait ce symbole de Charles, comte d'Angoulême, son père, et dit avoir vu une médaille de ce prince, où la salamandre était représentée avec ces mots italiens : *Nutrisco il buono, e spingo il reo. Je suis libéral envers les bons, et je punis les méchants.*

L'union de la Bretagne à la couronne se fit en 1552, à la demande des états qui la jugèrent nécessaire pour la tranquillité de la province, malgré le desir qu'ils avaient d'avoir un duc chez eux.

Jusqu'à François I<sup>er</sup>, depuis le commencement du XII<sup>e</sup> siècle, le sceau dans les actes tenait lieu de signature, et était d'autant plus nécessaire que la plus grande partie de la noblesse ne pouvait autoriser ses simples actes, faute de savoir écrire et signer, que par les sceaux sur lesquels étaient figurées leurs armoiries. Depuis 1515 que la noblesse, et même le commun du peuple, ont cultivé davantage les sciences par la protection que les rois et les princes leur ont accordées, l'usage des sceaux a diminué, et présentement il est réduit aux provisions de charges, aux certificats, aux actes publics, et aux simples eschets des lettres. Mais tous les autres actes, et particulièrement les acquits de guerre, qui étaient sans nombre aussi bien qu'à présent, et qui étaient tous scellés, ne sont plus autorisés que par des signatures. (Merc. de Fr., 1<sup>re</sup> 20, p. 8 et 9.)

Sous le règne de François I<sup>er</sup>, la septième s'administrail encore en France par la triple immersion. Les statuts synodaux de Guillaumic du Prat, évêque de Clermont, publiés en 1537, portent : *Primo immergitur fit cum dicitur in nomine PATRIS; secundo cum dicitur et FILII; tertia cum dicitur et SPIRITUS SANCTI.* Un chronologiste moderne a donc grand tort de dire que cet usage n'a subsisté que peu de tems en Occident.

François I<sup>er</sup> aimait si fort les lettres et les sciences qu'il fit marcher à Toulouse le recteur de l'université à son côté a préférentiellement à tous les autres ; et par ses lettres patentes du mois d'août 1553, il donna le droit de élever aux professeurs de cette même université. L'un d'eux appelé Blaise d'Auried, regat (quoique prêtre) l'année d'or, l'épée et les éperons dorés. Les professeurs se font encore enterrer avec ces marques d'honneur a. (Mém. de M. de Bérulle, Intend.)

Sous le même règne, il y avait des conseillers du roi *linguivoyeurs des pourvoyeurs*, dont l'exercice consistait à examiner les langues des cochons, pour vérifier s'ils n'étaient pas ladres. Les registres du parlement de l'an 1549 en font foi.

François I<sup>er</sup> est l'auteur de la formule *Car tel est notre bon plaisir*, qui s'emploie dans la plupart des édits ou lettres-royaux.

Le marc d'or fut porté sous ce règne à 165 livres 7 sols 6 den. et celui d'argent à 14 livres 10 sols.

Les tailles, sous ce règne, augmentèrent de plus de neuf

millions, et les états ne furent jamais assemblés, perdue des progrès qu'avait faits l'autorité royale. On doit néanmoins dire à la décharge de François I<sup>er</sup> que les conjonctures où il se trouva rendirent indispensables les impôts dont il surchargea ses peuples. Depuis l'accroissement prodigieux et subit de la maison d'Autriche, les dépenses nécessaires pour la sûreté de l'état, s'étaient accrues du double et du triple. « Car au lieu de mille cinq cents lances, et de la milice des francs archers, qui étaient aux frais des paroisses, ou de celle des avoués, on ne levait que pour trois ou quatre mois, » François avait entreteuu jusqu'à trois mille lances, cinq ou six mille hommes de cavalerie légère, cinquante mille d'infanterie permanente, auxquels on joignait encore dans le besoin douze à quinze mille, soit suisses, soit lansquenets. « La disproportion n'était pas moins forte par rapport aux ambassades. Sous les règnes précédents on se contentait d'envoyer six ou sept évêques, abbés ou magistrats, résider dans les principales cours de l'Europe, avec lesquelles on avait des intérêts à déceler : sous le règne de François I<sup>er</sup>, et lorsque Charles-Quint eut commencé à se rendre redoutable, on multiplia les ambassadeurs tant ordinaires qu'extraordinaires, on en envoya pour la première fois à Constantinople, en Hongrie, en Danemarck, en Suède, à presque toutes les diètes de l'empire, et même dans les cours du second ordre. » (M. l'abbé Garnier.)

Il y avait avant François I<sup>er</sup> dans tout le royaume qu'un grand-maître des eaux et forêts, dont l'office fut supprimé en 1525 : on en eut en même tems six dont les charges furent suspendues en 1669 jusqu'en 1670, qu'elles furent établies sur le pied de l'édit de 1575 ; en il fut créé dans la suite dix-huit qui eurent chacun un département. Dans les dix-huit grandes maîtrises il y a cent quarante-cinq maîtrises partielles et environ trente-six grueries.

## HENRI II.

1547. HENRI II, fils de François I<sup>er</sup> et de la reine Claude, né, le 31 mars 1519, à S. Germain-en-Laye, succéda, le 5<sup>e</sup> mars 1547, à son père, et fut sacré, le 26 ou 28 juillet de la même année, à Reims, par le cardinal-archevêque, Charles de Lorraine. On remarque qu'à cette cérémonie Henri porta des bas de soie, inconnus jusqu'alors en France. Un des premiers actes d'autorité que fit ce prince, fut de rappeler le comte de Montmorency, retiré dans ses terres, et d'élever le cardinal de Tournon et l'amiral d'Annebaut. C'était aller directement contre les dernières intentions de son père, qui lui avait recommandé en mourant de laisser le premier dans la disgrâce, et de prendre les avis des deux autres. Henri n'en demeura point là ; il reforma toute la vieille cour, et de tous les grands officiers il ne conserva que le chancelier, Olivier de L'Évêque ; encore les sceaux lui furent-ils ôtés dans la suite. Ceux qui eurent le principal crédit sous ce règne, furent le cardinal de Lorraine, François de Guise, son frère, deux hommes dont François I<sup>er</sup> avait avoué son fils de sa défection, (il avait tort à l'égard du second) le comte de la maréchal de S. André, et Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois. Le 10 juillet, étant à S. Germain-en-Laye, Henri donna un étrange spectacle à la cour. On lui fit les lois divines et humaines, comme par le comte de Montmorency, et de Chabot de Jarnac. Celui-ci terrassa son adversaire en lui donnant inopinément sur le jarret un coup dont il ne put se relever (1). Delà vient le proverbe, un

(1) Chabot, après le combat, se mit à genoux, levant les yeux et les mains au ciel, pour le supplier de se venger ; et, se frappant de tems en tems le poignet, avec son gantelet de fer, il disait : *Donnez-moi mon dueño.* (Giffet.)

*coup de Jarnac, pour marquer un coup fourré. L'ambassadeur du sultan Soliman, qui était présent, s'étonna fort, dit Brantôme, veuve de la Châtelaine, et trouva fort étrange ce combat de gentil-homme français à gentil-homme français, et surtout d'un favori du roi à un autre. Les Mohomédiens, ajoutait-il, ne font point cela, et mettent leur point d'honneur à bien servir leur prince, et soutenir et prendre sa querelle en guerre. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que Jarnac, après le duel, fut conduit par les héritiers à l'église de N. D., où, ayant rendu grâces à Dieu, il fit apprendre ses armes. (La Colombarie.)*

Le ministre royal, à la tête duquel était, sous le titre de protecteur du royaume, le duc de Somerset, oncle et tuteur du roi Edouard VI âgé de quelques mois seulement, travaillait alors à procurer la réunion de l'Ecosse à l'Angleterre, en assurant à son pupille la main de Marie Stuart, reine d'Ecosse, dont l'âge était à peine de six ans. La voie des négociations n'ayant point réussi, il eut recours à celle des armes pour arracher la reine des mains de la régence, sa mère, et l'emener auprès du jeune roi qui lui était destiné pour époux. Il eut, prévoyant la danger du projet des Anglais menaçait la France, fait partir, en 1548, le regneur d'Esc avec six mille hommes, pour aller au secours des Ecossois. Tandis que ce général est occupé en Ecosse à reprendre les places dont les Anglais s'étaient emparés, il fait adroitement conduire la jeune reine en France, où elle fut depuis élevée jusqu'à son mariage avec le dauphin.

Au mois de juillet de la même année l'insurrection de la gabelle cause en Guienne un grand soulèvement. Les Bordelais en viennent au point qu'ils massacrent, le 25 août, Tristan de Mornac, lieutenant du roi dans la province, et gouverneur des châteaux de Bordeaux. Le comblable est envoyé avec des troupes sur les lieux pour châtier les rebelles. Le 8 octobre, comme il s'avancait, le capitaine de la ville, accompagné des principaux habitants, vint au-devant de lui à deux journées, pour lui présenter les clefs. *Allez, allez, avec vos clefs, lui dit le comblable, je n'en ai que faire. J'en ai d'autres que je mène avec moi (ses canons) qui me feront toutes ouvertes que les vôtres. Je vous ferai tout pendre. Je vous apprendrai à vous rebeller contre le roi, et à tuer son gouverneur et son lieutenant. A qui il ne faillit, dit Brantôme, et en fit une punition exemplaire, mais non si rigoureuse que le cas le méritait.*

Jusqu'au seize juin 1549 le roi ne s'était point encore montré dans sa capitale. Ce jour il y fit son entrée solennelle, qui, deux jours après, fut suivie de celle de la reine dont le couronnement venait de se faire à Saint-Denis. Des tournois commencèrent le lendemain, et remplirent, sous différentes formes, le reste du mois. Le 2 juillet, le roi tint son lit de justice au parlement, et le 5 du même mois, à l'issue d'une procession générale, à laquelle il avait assisté, plusieurs calvinistes furent tirés durs prisons où ils étaient détenus, et brûlés en cinq places différentes de Paris. Le roi lui-même fut spectateur de leur supplice en s'en retournant au palais des Tournelles. On prétend que ce fut Diane de Poitiers, sa maîtresse, qui l'aurait conduit en cet endroit; mais les principes d'intolérance dont il était imbu ne lui permettaient pas de les ménager.

La restitution du Bouionnais promise à François I<sup>er</sup> par Henri VIII n'était pas encore effectuée. Henri II, profitant des troubles qui régnaient en Angleterre, se met en état de faire le recouvrement par la voie des armes. Ayant fait marcher promptement des troupes vers la frontière de la Picardie, il va rejoindre vers la fin août 1549, et dans le cours d'environ six semaines il se rend maître de toutes les places que les Anglais possédaient autour de Boulogne. Il avait même commencé le siège de cette ville; mais les pluies continuelles de l'automne l'obligèrent d'attendre la campagne suivante pour achever son expédition. Le comte de Warwick, nouveau ministre d'Angleterre, prévoyant l'impossibilité de conserver Boulogne, fait proposer au roi de France de mettre l'affaire en négociation. Le

comblable de Montmorency, qui l'avait mis dans ses intérêts, appuie cette proposition dans le conseil, et son avis l'emporte. Des plénipotentiaires, nommés de part et d'autre, s'étant assemblés à Boulogne, le résultat de leurs conférences fut que Boulogne serait rendue à la France sans delai, moyennant la somme de quatre cent mille écus qu'elle paierait à l'Angleterre, au lieu de deux millions que François I<sup>er</sup> avait promis. Il fut de plus stipulé que les Anglais, contre lesquels Paule de Termes, général français, combattait avec succès en Ecosse, évacueraient toutes les places qui leur restaient dans ce royaume, et qu'enfin madame Elisabeth de France serait donnée pour épouse au roi d'Angleterre, lorsqu'elle aurait atteint l'âge de douze ans. En conséquence de ce traité, signé le 24 mai 1550, le roi s'était rendu en Picardie, fit son entrée à Boulogne le 15 mai suivant.

Où va ci-devant que Jacques de Verrins avait subi par srrêt la peine de mort en 1549, pour avoir livré cette place aux Anglais en 1547. Le maréchal de Bies, son beau-père, arrêté avec lui en 1548, comme complice du même crime, ne fut pas aussi promptement jugé. Ce ne fut que le 5 août 1551 qu'il fut condamné à perdre la tête comme son genre. Mais le roi suspendit l'exécution du jugement et fit conduire le maréchal au château de Loches. Ayant obtenu, quelque temps après, sa liberté, le maréchal vint mourir de chagrin à Paris vers le mois de juin 1555, laissant une jeune fille qui fut réhabilitée, ainsi que celle de Verrins, par lettres-patentes du roi Henri III, données au mois de septembre 1575.

L'année 1552 (N. 8.) s'ouvrit par deux édits, l'un pour l'établissement des sièges présidents, et l'autre pour l'érection de la chambre des monnaies en cour souveraine. Le roi, hâgé avec les princes d'Allemagne par traité fait le 5 octobre de l'année précédente, et ratifié le 5 janvier suivant à Chambord, déclare la guerre à l'empereur, et fait frapper des médailles sur lesquelles se donne le titre de *vengueur de la liberté germanique*. Après avoir laissé la régence à la reine son épouse, il se met en marche le 15 mars, précédé par le comblable, pour aller joindre les princes de la ligue au Allemagne, et sur sa route il s'assure de la Lorraine, dont le jeune duc fut amené en France. Il se rend maître ensuite de Metz, Toul et Verdun. Ces villes faisaient alors partie de l'empire; mais la France avait sur elles des droits très-anciens et très-bien établis. Arrivé en Alsace, le roi y apprend d'une part que les princes se sont accommodés avec l'empereur par la pacification de Passau; de l'autre que le gouverneur des Pays-Bas ravage les frontières de la Picardie. A ces nouvelles il revient sur ses pas vers la fin de juillet. La désertion de ses alliés faisait retomber sur lui seul tout le poids de la guerre avec l'empereur. Pour être en état de le soutenir, il aliène une partie de son domaine, met un impôt de vingt-cinq livres sur chaque clocher, et un autre sur l'argenterie des églises. Le parlement éclaircit cependant la conduite des hérétiques. Arrêt du 6 août, par lequel il défend les écoles buissonnières; c'étaient des écoles que les Luthériens tenaient dans la campagne, pour n'être pas découverts par le chœur de l'église de Paris, qui présidait aux écoles (le pr. Hénaut). L'empereur ayant pacifié l'Allemagne, vient avec une armée de cent mille hommes se présenter devant Metz. Le siège commence le 31 octobre; mais la ville, quoique mal fortifiée, fut si bien défendue par le duc de Guise, que l'empereur, vers la fin de janvier suivant, fut obligé de se retirer avec une perte de plus de treize mille hommes.

Arrêt de l'assaut qui l'avait reçu devant Metz, Charles-Quint prend l'épouse le 20 juin 1555, et fait raser cette ville qui n'a jamais été rebâtie depuis. La prise de Hedin sur celle de Téroocone. La guerre, commencée en Picardie dès 1551, continue sans aucun succès décisif; le maréchal de Brissac s'attire l'estime des Picardais par l'exacte discipline qu'il fait observer à ses troupes. Paule de Termes se signale contre les luthériens dans le pays de Sienné, et soumet une partie de la Corse avec

le secours du corsaire Dragut-Rais. Mais après le départ des Français, André Doris reprit toutes les places qu'ils avaient conquises dans cette île, à l'exception de Bonifacio.

La destruction de Tétouane, opération plus digne d'un despote ottoman que d'un empereur chrétien, affectait vivement le roi de France. Résolu d'en tirer vengeance, il partage son armée en trois corps, qu'il fait entrer, l'an 1554, par trois différents étroits dans les Pays-Bas. Le Cambesien, le Hainaut et le Brabant, sont ravagés en même temps par les Français. Le roi vient lui-même, accompagné du duc de Guise, se mettre à la tête de son armée, et assiège le château de Bentli, qui incommodait le Boulonnais. L'empereur vint au secours de la place. Gaspard de Tavanne va au devant de son prince, le 15 août, lui taille en pièces deux mille hommes, et revient triomphant au camp. Le roi l'embrasse, et s'ôta du cou le collier de l'ordre, pour en honorer ce brave homme. Henri, malgré cette victoire, fut obligé de lever le siège de Bentli faite de vivres. Nous essayâmes cette année 1554 quelques revers en Italie. Le maréchal Strozzi, commandant les troupes françaises, fut défait la 3 août à Marciano, dans la Toscane, par le marquis de Mari-gnan, général des Espagnols, qui fut ensuite la siège de Siennae la place ne se rendit que le 31 avril de l'année suivante, et eût aux ennemis plus de la moitié de leur armée, par la brave défense de Montluc. Le roi crut cette année le parlement de Bretagne, par édit du mois de mars, avant Pâques. Les états de la province tenaient auparavant leurs de parlement, en portaient le nom et en faisaient les fonctions.

Le maréchal de Brissac, quoique négligé et contredit par le cour, ne laissait pas d'avancer en Piémont, et d'y prendre des places. On pensait à transporter le théâtre de la guerre plus loin. Le 15 décembre 1555, les cardinaux de Lorraine et de Tournon, s'étant rendus à Rome, y conclurent, avec le pape Paul IV, au nom du roi de France, une ligue offensive et défensive contre les Espagnols. L'objet de cette alliance, formée par les intrigues des princes lorrains et des Caraffes, neveu du pape, était la conquête du royaume de Naples, que le pape et le roi devaient partager, lorsqu'il l'aurait fait en commun. Les plus sages du conseil de Henri désapprouvèrent ce projet ; mais le crédit de ceux qui l'avaient suggéré au monarque, étouffa leur voix, et ne leur permit pas de librement leur avis. Peu s'en fallut que cette année, ou la précédente, Metz ne retombât sous les lois de l'empire, à la faveur d'un stratagème. Des soldats impériaux, déguisés en cordeliers, entrèrent en grand nombre dans la ville, sous prétexte d'un chapitre général que ces religieux devaient y tenir. Mais avant qu'ils pussent mettre le feu à la ville, la vigilance du gouverneur découvrit la fraude, et en empêcha l'effet.

L'an 1556, le roi, malgré la ligue qu'il venait de faire avec le pape, convint avec l'empereur, le 5 février, d'une trêve de 5 ans, à Vaucelles. Le pape s'en plaignit ; et le cardinal Camille, s'étant fait nommer légat au France, vint à bout de la faire rompre. Mais Charles-Quint, dès le lendemain de la signature du traité, s'était démis de ses royaumes en faveur de Philippe, son fils, et le 7 septembre suivant, il abdiqua l'empire en faveur de Ferdinand, son frère. Ce fut donc contre Philippe II, roi d'Espagne, marié dès l'an 1554, avec Marie, reine d'Angleterre, que la guerre continua. L'an 1557, le duc de Guise part pour l'Italie au mois de janvier, avec l'élite des troupes et de la noblesse française. Il y fit peu de progrès. Le duc d'Albe, s'étant jeté sur l'état ecclésiastique, il fut obligé de venir au secours du pape, et bientôt après il fut rappelé en France. La guerre est déclarée vers le même temps à la France par le reine d'Angleterre, femme de Philippe II. Siège de St. Quentin en Picardie, par Emmanuel Philibert, duc de Savoie, à la tête de l'armée espagnole. L'airail de Coligni s'y était renfermé avec d'Andelot, son frère. Les Français, commandés par le comte de Montmorency, tentent de jeter du secours dans la place : ils réussissent à y introduire quelques troupes ; mais ils sont tel-

lement défaits en se retirant, qu'il n'en reste rien de l'infanterie que quatre-vingts hommes. Le comte de Montmorency et presque tous les officiers-généraux, furent faits prisonniers, le duc d'Enguier blessé à mort, la fleur de la noblesse détruite. Au bruit de ce funeste événement, arrivé le 10 août, Paris tremble, et la France se croit à la veille de sa perte. Charles-Quint, en ayant appris la nouvelle dans sa retraite, demanda si son fils était à Paris. Le duc de Savoie et tous les chefs de l'armée ennemie, étaient effectivement d'avis de marcher droit à cette capitale ; mais ils manquèrent l'occasion. Philippe, qui avait été occupé à prier Dieu dans sa tente avec deux cordeliers pendant la bataille, n'ayant pas voulu laisser St. Quentin derrière lui. Coligni continua de s'y défendre, et la place ne fut emportée qu'au onzième assaut donné le 27 août. Après cette expédition, les Espagnols prennent le Catelet, Noyon par surprise, et Chauni, tandis que les Anglais se rendent maîtres de Hom. Le duc de Guise, rappelé d'Italie, chasse de Bresee le baron de Polleville, campé auprès de Bourg avec plus de vingt mille hommes, et fait échouer ses desseins sur Lyon. Il semble que la France attendait le retour de ce prince pour réparer ses pertes. A son arrivée à la cour, il fut créé lieutenant-général des armées, titre équivalent alors à celui de généralissime ; il ne tarda pas à s'en montrer digne par un exploit éclatant. L'an 1558, étant venu camper inopinément le 1 janvier devant Calais, il emporta d'assaut la citadelle, et oblige le gouverneur à rendre la ville par capitulation le 6 ou le 10 du même mois. C'est le plus bel exemple de surprise de place qu'il y ait en dans tout le cours du seizième siècle. Guines, peu de jours après, subit le même sort avec tout le pays d'Oie, par la valeur de Gaspard de Tavanne. Tous les bourgeois de même que la garnison furent mis hors de l'une et de l'autre places. C'est ainsi que les Anglais maîtres de Calais depuis 1357, furent entièrement chassés de la France, sans qu'il leur y restât un seul pouce de terre. La jeune reine d'Ecosse et le dauphin étaient parvenus alors l'un et l'autre à l'âge d'accomplir leur mariage. Il fut célébré le 24 avril 1558, et c'est à raison de cette alliance que le prince fut appelé, du vivant de son père, le roi dauphin. Le 25 juin, le duc de Guise prend Thionville après dix-sept jours d'un siège qui coûta la vie au maréchal Strozzi. Lorsque le courrier, chargé d'apporter au roi la nouvelle de cette prise, arriva, « sa majesté se » faisait lire les présages de Nostradamus, et en était à ceux » du jour de devant il y avait pour le lendemain ville rendue. » Ou dira (avec raison) que se sont des rêveries, dit Montluc ; » mais si ay-je vu plusieurs telles choses de cet homme ». Le bâton de Strozzi fut donné, quatre jours après, à Paule de Termes. Le nouveau maréchal investit Dunkerque le 2 juillet, et l'emporta d'assaut le quatrième jour. Il se rend maître ensuite de Bergues-Saint-Vinox, et court jusqu'à Nieuport. Le comte d'Egmont lui livre bataille, près de Gravelines, le 15 juillet. Un événement imprévu décida du sort de cette journée. Tandis que les deux armées combattaient avec un courage et un avantage égal, deux navires anglais croisaient sur la côte. Au bruit du canon et à la faveur de la marée, ils entrèrent dans la rivière, et emmenèrent aussitôt les Français : les rangs s'ouvrent, tout pite, le maréchal est fait prisonnier. (Pinar. Chr. MLL.) Au mois d'août, les deux armées de France et d'Espagne étant campées dans le voisinage l'une de l'autre, le duc de Nemours, qui était logé à péquignin avec la cavalerie légère, part de nuit, s'avance en silence vers le camp de l'ennemi, tue les sentinelles, pénètre jusqu'au parc de l'artillerie, renverse les tentes, après en avoir coupé les cordes, et ayant mis le désordre et jeté l'épouvante dans toute l'avant-garde il revient heureusement à son quartier.

Le comte de Montmorency retenu prisonnier chez les Espagnols. Au commencement d'octobre 1558, il est remis en liberté sur sa parole, et vient trouver le roi, qu'il dispose à la paix après lui avoir concerté les principaux articles avec l'Espagne. Marie, reine d'Angleterre, lui défilait aussi. Les conférences

sur cet objet, s'ouvrent le 15 du même mois, à l'abbaye de Cernamp, près de Hesdin. Les plénipotentiaires des puissances belligérantes se rassemblent, sur la fin de janvier 1559, à Catena-Cambrésis. Le paix y est signée le 2 avril, avec l'Angleterre, et le lendemain avec l'Espagne, aux conditions suivantes : la reine d'Angleterre cède, pour huit ans, Calais à la France, qui la toujours gardé ; Henri et Philippe se rendent mutuellement toutes les villes prises de part et d'autre. Les Guises, ennemis du comtable, lui reprocheront, non sans fondement, d'avoir fait perdre au roi, par ce dernier traité, ce que les armées espagnoles n'auraient pu lui enlever après trente ans de succès. On rendit aussi au duc de Savoie une partie de ses états. Par le même traité de paix, furent conclus les mariages d'Elisabeth, fille du roi de France, avec Philippe II, et de Marguerite, sœur du premier, avec le duc de Savoie. Les fêtes que Henri donna à l'occasion du premier de ces deux mariages, qui fut célébré le 26 juin par le ministre du cardinal du Bourbon, le duc d'Albe représentant le roi d'Espagne, devinrent funestes à la France. Le 29 du même mois, à l'issue d'un magnifique tournoi dressé par son ordre dans la rue de Saint-Antoine, et dans lequel il emporta, par son habileté, sur les autres tenants, il voulut rompre encore une lance avec Montgomeri, capitaine des gardes écossais. Cet officier, forcé d'accepter le combat, eut le malheur de blesser le roi un peu au dessus de l'œil gauche. Henri mourut de cette blessure, le 10 juillet, au palais des Tournelles, à l'âge du quarante ans, trois mois et onze jours, après un règne de douze ans, trois mois et onze jours (1). Son corps fut porté à Saint-Denis. Un mois avant sa mort, il avait donné un édit à Ecouen contre les Luthériens, qui fut enregistré, sans délai, dans les sept parlements. (Il n'y en avait pas alors davantage.) S'étant émue transporté lui-même au parlement de Paris, il avait fait arrêter cinq conseillers suspects d'hérésie, et ordonné qu'on instruisit leur procès. Sa mort suspendit le jugement. Ce prince avait une force et une adresse surprenantes pour les exercices du corps ; il était doué pareillement d'excellentes qualités de cœur et d'esprit ; mais elles furent obscurcies par l'ascendant que prit sur lui Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, sous laquelle tout était obligé de plier. Les dépenses excessives que cette favorite, et ceux qu'elle protégeait, lui firent faire, l'obligèrent à surcharger le royaume d'impôts qui ne servirent qu'à le enrichir. Sa prodigalité fut telle, qu'à sa mort, la couronne se trouva endettée de quarante-deux millions. Le goût de la bonne littérature se perdit sous son règne, et fit place à l'esprit de galanterie, qui na produisit que des romans et des poésies lascives. Henri laissa de Catherine de Médicis, qu'il avait épousée, comme on l'a dit, en 1553, François qui suit ; Charles-Maximilien (depuis Charles IX) ; Edouard-Alexandre, qui fut Henri III ; Hercule (nommé depuis François), duc d'Alençon, né le 18 mars 1554 ; Elisabeth, née le 13 avril 1555, et mariée à Philippe II, roi d'Espagne ; Claude, née le 12 novembre 1557, mariée à Charles II, duc de Lorraine ; et Marguerite, duchesse de Valentinois, née le 14 mai 1552, mariée à Henri, roi de Navarre, depuis Henri IV, roi de France. Henri eut encore deux

enfants naturels, Diane d'Angoulême, mariée à Horace Farnèse, duc de Castro, puis à François de Montmorency, fils du comtable ; et Henri, grand-prieur de France, gouverneur de Provence, et amiral, tué par le comte Altoviti, le 2 juin 1586.

Henri II réduisit à quatre les secrétaires d'état, qui étaient au nombre de douze depuis le règne de Charles VI, et leur attribua séparément un certain nombre de provinces, dont chacun en particulier expédiait toutes les affaires. Ce règlement, qui eut du 1<sup>er</sup> avril 1547, leur donna le titre de *secrétaires des commandements et finances*.

Le 8 août 1548, Henri II donna un édit portant que l'effigie du roi sera désormais effrayée sur la monnaie, au lieu de la croix, trop facile à contrefaire par les faux monnayeurs. Ce fut sous le même règne que Nicolas Bliot, tailleur général des monnaies, inventa le balancier pour la perfection de son art ; mais cette invention ne prit pas faveur en France, et l'Angleterre seule en profita. Les Français demeurèrent attachés à l'ancien mode de frapper la monnaie jusqu'au commencement du règne de Louis XIV, et le chancelier Seguier eut alors besoin de toute son autorité pour faire recevoir la pratique du balancier. Un autre usage relatif à la monnaie s'introduisit plus facilement sous le règne de Henri II : ce fut celui de mettre sur chaque pièce l'année de sa fabrication, et le rang que le roi, dont elle portait l'empreinte, tenait parmi ceux de son nom. On voit cependant, sous les règnes précédents, quelques monnaies en la millésime sans être marquées. Le marc d'or valait 172 livres, et le marc d'argent 15 livres, du temps d'Henri II.

En 1555, l'évêque de Paris, autorisé par une bulle de Jules III, ayant voulu permettre l'usage des crûs en carême, le parlement s'en scandalisa, et, sur la requisition des gens du roi, empêcha l'exécution de la bulle du pape et du mandement de l'évêque. (*Lect. des Liv. Fr. de M. le marq. de Paulmi.*)

Cette même année est l'époque de la formation des églises prétendues réformées en France, et ce fut à Paris que la première fut établie. Sur le modèle de celle-ci, il s'en forma d'autres presque incontinent, à Meaux, à Poitiers, à Angers et à l'île d'Alvert, en Saintonge. La contagion gagna si rapidement qu'au bout de deux ans on comptait déjà cinq ou six de ces églises dans l'Orléanais.

Deux édits, qui ont encore aujourd'hui loi dans l'état, datent de l'an 1556 ; le premier est contre les mariages clandestins, qu'il déclare nuls ; le second contre les filles et les femmes qui détruisent leur fruit : la peine de mort est décernée contre ces mères dénaturées.

La magistrature entra pour la première fois dans l'assemblée des états-généraux, à l'occasion de ceux qui se tinrent en 1558, au parlement, afin d'obtenir un subside extraordinaire. Elle n'y a jamais reparu depuis.

Ce fut Henri II qui se réserva le privilège exclusif de la ven de du sol, qu'il mit en ferme.

L'université de Reims rapporta à la deuxième année du règne de ce prince sa fondation, dont elle est redevable au siège du cardinal de Lorraine.

L'établissement des banquiers expéditionnaires en cour de Rome, remonte à l'an 1550. Il est énoncé dans l'édit que le roi donna cette année contre les petites dates.

« La communauté des clercs du parlement de Paris, établie en 1503, et connue sous le nom de Basochie, s'était offerte au roi Henri II, en 1548, au nombre de six mille, pour servir dans l'armée qu'il envoyait contre les révoltés de Gênes, et sous les ordres du comtable de Montmorency, ce seigneur, pour la récompenser de sa fidélité, obtint du monarque, pour la Basochie, le droit de faire couper dans les bois du roi tel arbre qu'il le voudrait, pour servir à la cérémonie du plant de mai dans la grande cour du Palais. La Basochie put encore de ce privilège, » (M. le marquis de Paulmi, *Fic privée des Français.*)

(1) Brantôme (*Vie des Hommes Ill.*, T. 7, p. 57), rapporte que au milieu d'un dîner fait avec un banquet en présence du comtable Anne de Montmorency, en lui disant qu'il serait roi en deux, il ajoute que le roi se tourna vers Montmorency, lui dit : voyez nous comble, quelle mort m'est poignée... Ah sire ! lui répondit le comtable d'un esprit noble et solide, voulez-vous avoir ces mortels qui se sentent mourir et boudent ? Veillez-vous jurer cela au feu... Pourquoi, repart le roi, ils disent quelque fois vrai ; d'autres, l'imagination est enroulée de ce genre de mort que d'un autre, pourvu que je meure de la main d'un brave homme. En même temps, sans avoir regard au comtable, il ordonna à M. de Paulmi, secrétaire d'état, de couvrir cet horoscope. Le comtable en traitait avec lui après la fin de la journée dans il avait été étonné, envoya prier l'archevêque de lui rapporter cette prediction. *Hélas ! dit-il* l'homme en paroles avait l'œil tué, voilà le duc qui il devait mourir ; c'en est fait, il est mort.

## FRANÇOIS II, ROI DE FRANCE ET D'ECOSSE.

1559. FRANÇOIS II, né, le 19 ou 20 janvier 1544 (N. S.), au château de Fontainebleau, succéda, le 10 juillet 1559, à Henri II, son père, et fut sacré, le 18 septembre suivant, à Reims. Il était déjà roi d'Ecosse, comme on l'a dit, par son mariage avec Marie, fille de Jacques V, roi d'Ecosse, et de Marie de Lorraine, sœur des Guise. Des les premiers jours de son règne, le jeune monarque se déchargea du gouvernement sur la reine sa mère et les Guise ; il donna au duc de Guise le commandement des armées, et fit le cardinal de Lorraine premier ministre d'état. Le connétable de Montmorency fut laissé à l'écart. Les princes du sang furent pareillement exclus de l'administration des affaires, à laquelle ils n'avaient dans le fond aucun droit ; mais ils continuèrent d'être admis au conseil, suivant le privilège qu'alors on croyait attaché à leur naissance. Nul d'entre eux ne fit d'abord éclater son mécontentement, et les Guise, au commencement, n'éprouvèrent de leur part aucune contradiction. Le cardinal, en entrant dans le ministère, trouva l'état chargé de quarante-deux millions de dettes, somme exorbitante pour ce temps-là. Dans le dessein de l'acquitter, l'un de ses premières opérations fut de suspendre le paiement des pensions ; et comme il se vit bientôt obéï d'une foule de solliciteurs, pour s'en défendre, il fit publier, à son de trompe, un ordre du roi qui leur enjoignait de s'éloigner de la cour dans vingt-quatre heures, sous peine de la vie ; expédient ridicule, qui ne les obligea point à désespérer. La due de Guise réussit mieux à les conduire, en les assurant que des que les affaires seraient éclaircies, on persisterait à les satisfaire. Le ministre en effet s'appliqua sérieusement à libérer l'état ; et le fruit de son économie fut tel, que dès le mois de mars suivant, on fit une diminution considérable sur les tailles. Mais l'ardeur avec laquelle il suivit le plan du feu roi pour l'extinction du Protestantisme en France, lui fit un grand nombre d'ennemis, et occasionna une multitude de libelles, où la calomnie distillait son venin sur sa personne et sur celle du duc, son frère, avec profusion. C'est néanmoins dans ces sources impures que les écrivains des règnes suivants ont puisé ce qu'ils ont dit à leur désavantage. Echauffés par ces écrits, les littérateurs s'acharnaient et se multipliaient, malgré les édits qui les proscrirent, et la recherche qu'on fit d'eux à Paris et dans les provinces. On leur imputa l'assassinat du président Minard, zélé catholique, et l'un des juges chargés d'instruire la procès des cinq conseillers arrêtés, sous le règne précédent, comme suspects d'hérésie. Cet attentat, commis le 15 décembre de cette année (1), ne fit qu'accélérer le jugement des cinq magistrats détenus. Quatre d'entre eux ayant rétracté leurs erreurs, furent renvoyés ; Anne du Bourg, le cinquième, persévérant dans la profession du Calvinisme, après avoir été dégradé par la juges ecclésiastiques (car il était diacre), fut condamné à être pendu et brûlé ; ce qui fut exécuté, le 25 décembre, en place da Grève. On plaignit son malheur ; il était de mœurs irréprochables, et neveu d'Antoine du Bourg, chancelier de France sous François I<sup>er</sup>.

L'an 1560 (N. S.), au mois de mars, les Calvinistes font l'essai de leur révolte, par la conjuration d'Amboise, dont l'objet était d'enlever le roi et de massacrer les Guise. Un gentilhomme périgourdin, nommé Jean du Barri, sieur de la Renaudie, homme adroit et prêt à tout entreprendre, en fut le conducteur. Dieu permit qu'elle fut découverte par un avocat protestant, à qui la Renaudie en avait fait confidence. Les conjurés s'étaient mis en route de toute part pour Amboise, où la

cour était alors, tombèrent, le 15 mars, dans une embuscade qui leur avait été dressée dans le bois par où ils devaient passer. Un grand nombre, et le Renaudie en particulier, furent tués en se défendant. Plusieurs furent pris et amenés à Amboise, où l'on pendit les uns aux créneaux du château, et l'on noya les autres dans la Loire. Il en parut deux jours après une autre bande qui fut traitée de même. On fit état de plus de deux cents personnes qui périrent dans ces diverses exécutions. Le duc de Guise surviva néanmoins la vie à plusieurs, d'autant plus dignes de compassion, qu'ils ne savaient pas mieux pourquoi on les avait amenés. Ainsi fut dissipée cette conjuration, dont on regardait à la cour le prince de Condé comme chef mortel. Sensible à cette incrimination, le prince, que l'on faisait observer par des gardes, entreprend de se justifier en pleine audience, et fût par jeter son gant, pour défier quiconque osera se porter pour son accusateur. Le duc de Guise, que ce défi regardait, en la générosité de parler pour la défense du prince, et s'offrir même à lui servir de second, si l'on admettait la preuve du duel. On n'osa pas aller plus avant. Dès que le prince se voit libre, il quitte la cour pour retourner vers le roi de Navarre. Il avait paru jusqu'alors catholique ; mais à son arrivée en Béarn, il fit hautement profession du Calvinisme. Fiers de ce changement, qui leur assurait un puissant protecteur, les Huguenots (c'est ainsi qu'on commença, vers ce temps, à nommer les sectateurs de Luther et de Calvin) excitent des soulèvements en diverses provinces. La cour envoie des ordres aux gouverneurs pour les contenir. Editi de Montmorency, donné au mois de mai, pour attribuer la connaissance du crime d'hérésie aux évêques ; et l'interdire aux parlements. Michel de l'Hôpital, qui, le 50 juin suivant, remplace le chancelier Olivier, mort de douleur, à la vue des troubles, le 30 mars précédent, en fut l'auteur, et ne le dresse, dit-on, que pour éviter l'établissement de l'inquisition. Il porte défense aux Calvinistes de tenir des assemblées, et crée dans chaque parlement une chambre qui na doit connaître que de ces cas-là ; ou la nomma la *chambre ordinaire*. Le roi tient à Fontainebleau, le 21 août et jours suivants, un conseil extraordinaire pour chercher des remèdes aux divisions intestines. Il fut très-nombreux, et dura trois jours. Les avis y furent fort partagés. L'airail de Coligny s'y étant rendu, présente une requête en faveur des Calvinistes, et l'appuya par un discours très-véhicé. Jeno de Montloc, évêque de Valence et conseiller d'état, ne parla pas avec plus de ménagement contre les désordres du haut clergé de France, quoique peu réglé lui-même dans sa conduite. Il fut soutenu par Charles de Marillac, archevêque de Vienne, qui insista principalement sur les abus de la cour de Rome. Le cardinal de Lorraine prit la parole à son tour. Après avoir rendu compte de son administration, il s'opposa fortement à la demande d'un concile national, ainsi qu'à celle des états, et conclut pour la tolérance des Protestants paisibles, contre l'avis du cardinal de Tournon, qui voulait qu'on les traitât suivant la rigueur des édits. Le résultat fut qu'on assemblerait les états-généraux à Orléans. Tandis qu'on s'y préparait, les Huguenots tentent, la 5 septembre, de s'emparer de Lyon, et échouent dans leur entreprise, par la prudence et l'habileté de l'abbé d'Achon, qui commandait dans la ville en l'absence du maréchal de Saint-Audré, son oncle.

Le roi fait son entrée, le 18 octobre, à Orléans. La prince de Condé s'y étant rendu le 5, du même mois avec le roi de Navarre, est arrêté au sortir du cabinet de la reine-mère. On nomme des commissaires tirés du parlement pour lui faire son procès ; il est condamné à mort. L'arrêt, suivant M. de Thou, ne fut point signé ; Castelau prétend qu'il le fut, et ajoute que le comte de Sancerre, l'un des juges, protesta qu'il donnerait plutôt sa vie que sa signature. Quoi qu'il en soit, il y a bien de l'apparence que la cour n'avait pas dessein de faire exécuter son jugement, et qu'on ne voulait par là qu'intimider le prince et son parti. Le roi était tombé malade dans ces entrefaites, mourut un abcès à la tête, la 5 décembre, à l'âge de près de 17 ans,

(1) Minard fut assailli d'un coup de pistolet, écarta son bras en sauto, comme il revenait du palais, entre cinq et six heures du soir. Ce fut à l'occasion de ce meurtre, dit M. de Thou, qu'il fut donné au roi le pouvoir que la cour se réservait dès lors un conseil de quatre heures du jour à depuis la St-Martin jusqu'à Pâques.

après seize mois et vingt-quatre jours de règne. On remarque, dit M. Boissier, que le cardinal de Lorraine, qui l'assistait à la mort, lui recommandait hautement de prier Dieu qu'il lui pardonnât ses fautes, et ne lui imputât pas celles de ses ministres. C'est en effet ce que devait craindre un prince qui n'avait jamais agi de son mouvement. Une chose à remarquer, et qui dément les descriptions passionnées du temps, ainsi que les modernes qui les ont aveuglément copiées, c'est que les Guise ne parurent à aucun des conseils où les arrêts, soit d'emprisonnement, soit de condamnation du prince de Condé, furent rendus. Brantôme, auteur contemporain et impartial, atteste même formellement que François de Guise fut très-opposé à l'un et à l'autre. Le roi François II n'eut point d'enfants de Marie STUART, son épouse, qui quitta la France, l'année suivante, à grand regret, pour retourner en Ecosse, où elle arriva le 21 août. (Voyez les rois d'Ecosse.) François II avait eu pour précepteur le savant Amyot, évêque de Bellesme, et depuis évêque d'Auxerre. Il profita si bien des leçons de son maître, que Michel de l'Hôpital lui ayant présenté son poème latin sur le sacre de ce prince, il en remarqua les plus beaux endroits, et les apprit de mémoire. Ses domestiques l'appelaient le roi sans vices. Les Protestants ont ajouté qu'on pouvait de même l'appeler le roi sans vertus. A Dieu ne plaise que nous prétendions justifier les édités sanguinaires que ce monarque rendit contre eux. Mais sa manière de penser et d'agir en matière d'hérésie ne lui était point particulière. C'était depuis long-temps celle de tous les princes catholiques, et spécialement celle de tous les rois de France, à remonter jusqu'au roi Robert. On voit l'exécution qu'il fit faire, l'un tous, à Orléans, d'un nombre de manichéens, vint on prétend, qu'on y avait découverts. Depuis ce temps l'hérésie, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'histoire, avait toujours été regardée et traitée en France comme un crime d'état. Ce n'est donc point par l'attachement de François II à une maxime consacrée par ses prédécesseurs, mais parce que les historiens les moins suspects racontent de son bon naturel, de sa douceur, de sa pitié, de son courage et de sa fermeté dans le danger, qu'on doit juger s'il fut également dépourvu de vices et de vertus. Ce prince, depuis la conjuration d'Amboise, avait pris pour devise un pilier enflammé au milieu d'un usage obscur, avec ces mots : *Lumen rectis*.

#### CHARLES IX.

1560. CHARLES IX, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né, le 27 juin 1550, à Saint-Germain-en-Laye, succéda le 5 décembre 1560, à François II, son frère. On prétend que le fameux Nostradamus, ayant fait son horoscope, prédit que sa domination serait sanglante et malheureuse; ce que l'événement ne vérifia que trop. (Le Laboureur.) A son baptême il eut pour parrain l'archiduc Maximilien, depuis empereur, deuxième du nom; ce qui le fit appeler d'abord Maximilien; mais à la confirmation on lui donna le nom de Charles, qui fit oublier le premier. Comme il était mineur à la mort de son frère, la reine-mère eut l'administration du royaume, et le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, en fut déclaré lieutenant-général. On avait voulu persuader au duc de Guise de prendre ses mesures pour se procurer la première autorité dans le gouvernement pendant cette minorité, sous prétexte de l'intérêt de la religion. Il rejeta ce conseil, disant qu'il n'était ni de Dieu ni de la raison d'usurper le droit et l'autorité d'autrui. (Brantôme.) Le premier acte du nouveau gouvernement fut de mettre en liberté le prince de Condé. Les états d'Orléans, convoqués par le feu roi, s'ouvrirent le 15 décembre. L'exemple de la fin tragique du roi Henri II n'avait point étanché la fureur des tourments parmi la noblesse française. On crut devoir égarer le sérieux des états par un de ces jeux dangereux (1). L'usage en

fut encore funeste. Henri de Bourbon, marquis de Beauvieux, prince de la Roche-sur-Yon, y fut jeté par terre, son cheval ayant heurté contre celui du comte de Maulevrier, et fut si grièvement blessé, qu'il expira peu de temps après, à l'âge de 24 ans. Les états se terminèrent avec l'année 1560. Ce qui en résulta de plus remarquable, fut l'ordonnance qu'on y rendit au sujet des matières ecclésiastiques, et sur le fait de la justice. Par un des articles de cette ordonnance, on ôta aux baillis et sénéchaux l'administration de la justice, en ordonnant qu'ils seraient désormais de robe courte, au moyen de quoi l'exercice de la justice est resté à leurs lieutenants; ce qui a achevé la distinction de la robe courte et de la robe longue, c'est-à-dire de l'épée et de la robe. La cour, l'année suivante, quitta Orléans, le 5 février, pour se rendre à Paris. Le roi de Navarre commença à se déclarer hautement le protecteur des Calvinistes. Le comtable alors voyant le péril de la religion catholique, se réconcilia, par le conseil de la reine, avec le duc de Guise et le maréchal de Saint-André. L'union étroite qui se forma entre ces trois seigneurs, fut appelée, par les Huguenots, le nouveau triumvirat.

Le 15 mai, le roi Charles est sacré à Reims par le cardinal de Lorraine. A cette cérémonie, le comte de Champagne fut le premier des comtes-pairs, et celui de Toulouse le deuxième. L'édit de juillet, donné à Saint-Germain-en-Laye, et publié le 31 de ce mois en parlement, contenait défenses de faire des prêches, à peine de bannissement. Les Calvinistes, surtout en Languedoc, refusent de s'y soumettre. Après avoir tenu leur première synode national à Sainte-Foi, dans l'Agenois, ils prennent les armes, s'emparent des églises, et même de quelques villes. Leurs chefs demandent à la cour une conférence publique avec les Catholiques : elle est accordée par le conseil du cardinal de Lorraine, qui comptait y faire briller son éloquence, et contre l'avis du cardinal de Tournon, qui en prévoyait les inconvénients. C'est le fameux colloque de Poissy, dont l'ouverture se fit le 9 septembre (et non pas au mois d'août), dans le réfectoire de l'abbaye, en présence du roi, de la reine, des princes du sang, de quantité de seigneurs, de six cardinaux et de quatre évêques, dont le nombre augmenta ensuite jusqu'à quarante. Claude d'Espence, Claude de Xaintrie, et quelques autres docteurs de Paris, y assistèrent pour le parti catholique; Théodore de Bèze, élève de Calvin, y porta la parole pour les Huguenots, et le cardinal de Lorraine lui répondit par un discours aussi éloquent que solide. Brantôme dit que « ces deux antagonistes (le cardinal et de Bèze) qui étaient de qualité, et d'état et de religion différents, restant chacun dans leur opinion, se firent cependant de grands compliments sur leur science et éloquence respectives, comme, ajoute-t-il, deux beaux chevaux qui s'entre-regardent l'un et l'autre, et non pas deux ânes, comme on disait alors ». Le 16 septembre on tint une seconde séance, qui fut suivie de deux conférences particulières entre cinq docteurs catholiques et cinq ministres calvinistes. Ceux-ci présentèrent une longue confession de foi, pleine de grands mots et de phrases ampoulées; elle fut jugée insuffisante, captieuse et hérétique. Les Catholiques leur opposèrent une déclaration de leur foi, aussi parfaite et aussi précise que la première était défectueuse et enveloppée. On proposa ensuite aux ministres de signer le dixième article de la confession d'Ausbourg, et ils la refusèrent. Ainsi finit le colloque de Poissy. Les prélats, après la retraite des ministres, firent plusieurs règlements de discipline; et Laynez, général des jésuites, qui avait assisté au colloque, profita de l'occasion pour faire éprouver à quelques égarés son institut. Le roi de Navarre, témoin du peu de bonté que les ministres avaient fait paraître dans ces conférences, se déchaîna du parti des Huguenots, renoua à leurs erreurs, se réconcilia avec les Guise, et se joignit au triumvirat.

L'an 1562, les ravages que les calvinistes ne cessent d'exercer dans les provinces et à Paris même, depuis les conférences de Poissy, déterminèrent le conseil du roi à convoquer une assem-

(1) A la honte des Chrétiens, sous le règne de Charles VII, un envoyé de la Peste, prouté à un de ces combats, en pages plus innocentes qu'aux. Et c'est un jeu, dit-il, c'est trop; si c'est tout de bon, ce n'est pas dans.





exécuté sur les plans de Philibert de Lorme et de Jean Bullian, les deux plus habiles architectes qu'il y eût alors en France. Le roi part de Fontainebleau dans le mois d'avril accompagné de cette princesse pour visiter son royaume, en commençant par la Champagne. A son entrée en Bourgogne, Gaspard de Tavaux, commandant de la province, lui fit cette harangue militaire également noble et laconique : *Sire, lui dit-il en mettant la main sur son cœur, ceci est à vous ; puis la portant sur la garde de son épée, et voici ce dont je me sers pour le prouver.* Arrivé à Lyon dans le mois de juillet, le monarque y fit peu de séjour, parer que la peste y était, ainsi que dans plusieurs villes du royaume ; de-là il vint au château de Roussillon, sur le Rhône. Ce fut en ce lieu qu'il rendit, le 4 (et non pas le 9 août) une ordonnance par laquelle il finit le commencement de l'année au premier janvier. Charles donna au même lieu, cinq jours après, son édit pour modifier les avantages qu'il avait accordés aux Huguenots par l'édit de pacification. On croyait qu'ils n'étaient plus alors à redouter, depuis la paix qu'on venait de conclure avec l'Angleterre ; mais la politique demandait qu'on satisfît le prince de Condé, et qu'on l'attachât à la cour, en lui tenant la promesse qu'on lui avait faite de lui donner la lieutenance générale, comme l'avait que le roi, son frère. On lui manqua de parole, et on eut bien sujet dans la suite de s'en repentir.

L'an 1565, le roi continuant son voyage, fit, le premier février, son entrée solennelle à Toulouse, où il était arrivé la veille incognito. Le 5, il y tint son lit de justice. Le 18 mars, le duc d'Anjou, son frère, y reçut la confirmation par les mains du cardinal d'Armagnac, et change, par ordre du roi, son nom d'Edouard-Alexandre en celui de Henri. Le roi voulut aussi que le duc d'Alençon, son autre frère, appelé *Hercule*, prît le nom de François. De Toulouse, Charles se rend à Bordeaux, où il entre le 9 avril. De là il passe, dans le mois suivant, à Bayonne, où il a une entrevue avec Elisabeth, reine d'Espagne, sa sœur. Il y vit aussi le duc d'Alba qui accompagnait la reine d'Espagne, et eut, ainsi que sa sœur, des conférences avec lui. Il eut vite ensuite à Blois, il en sortit sur la fin de l'année pour aller à Moulins. Pendant le voyage du monarque, l'affaire de l'université de Paris et des Jésuites fut plaidée au parlement avec la plus grande chaleur, par les deux plus célèbres avocats, Etienne Pasquier, pour l'université, et Jean Versorion pour les Jésuites. Les conclusions du procureur-général furent contraires aux derniers ; mais le parlement, ne voulant point juger définitivement, ajourna l'affaire.

Charles étant à Moulins en 1566, y tint, au mois de février, une assemblée de notables, dans laquelle il donna un édit, composé de 86 articles, dont une partie était pour confirmer l'édit de Roussillon, et l'autre pour réformer la justice ; mais le principal objet qui occupait la reine dans cette assemblée, était la réconciliation des deux partis, à quoi elle ne réussit qu'en apparence. Les Pays-Bas étaient alors violemment agités par la révolte des habitants, irrités de la suppression de leurs privilèges, et effrayés de la menace que faisait le roi d'Espagne d'établir chez eux l'inquisition. Le duc d'Albe étant arrivé, l'an 1567, pour réprimer les rebelles, on eut lieu de craindre quelque entreprise de sa part sur nos frontières. Ce fut pour le roi un motif, qui lui fit suggérer même par le prince de Condé et l'amiral, de lever des troupes pour se mettre en garde contre la surprise ; mais bientôt cet armement inspira de la défiance à ceux mêmes qui l'avaient conseillé. S'étant persuadé, sur quelques indices, qu'il était contre eux, ils se concertèrent pour éléver le roi, dans la vue de se rendre par là maîtres du gouvernement. La cour, informée du complot, se retira du château de Monceaux où elle était alors, à Meaux, d'où les Suisses, au nombre de six mille, commandés par le brave colonel Pflüzer de Lucerne, ramènèrent le roi et la reine placés en amitié d'eux. Le 29 septembre, à Paris, marchant toujours en ordre de bataille, et toujours repoussant Gondi et Coligni, qui voulaient se saisir du monarque. Le prince et l'amiral y ont marqué leur

comp, n'en devenant que plus animés à la révolte. Ils envoient de toute part des émissaires, pour exciter les Huguenots à prendre les armes ; ils appellent à leur secours les princes allemands de leur secte ; et bientôt la France est replongée dans les horreurs d'une deuxième guerre. Ce fut alors que les partisans du prince de Condé (d'autres disent ses ennemis pour le rendre odieux) firent frapper une médaille, ou jeton, où l'on voyait d'un côté la tête du prince, et de l'autre les armes de France, avec cette inscription, *Au roi des Fidèles* (Secousse, *Mém. de l'Acad. des belles-Lettres*, tom. XVII, pag. 107.) Jean Casimir, fils de l'électeur Palatin, amène au prince de Condé un secours de huit à neuf mille hommes, qui devaient, à leur arrivée en France, recevoir une somme de cent mille écus ; mais Condé se trouve hors d'état de satisfaire à sa promesse.

Tous les officiers et les soldats de son armée, et jusqu'aux gendarmes, apprenant son embarras, se cotisent d'eux-mêmes, et rassemblent une bonne partie de la somme promise. « Il arriva pour lors, dit Mézerai, ce qu'on n'avait jamais vu... une armée en paye une autre. » Par l'édit de pacification de 1565, la ville d'Orléans avait été remise entre les mains du roi. Le 28 septembre 1567, elle est surprise par les Huguenots, sous la conduite du capitaine la Noue. Ils achèvent d'y ruiner les églises, et entrent dans la cathédrale, qu'ils avaient épargnée dans les premiers troubles. (*Ess. hist. sur Orlé.*) Le 25 octobre, le prince de Condé s'approche de Paris, à dessein de l'affamer. Le 10 novembre, le comte de Montmorency lui livre bataille dans la plaine de Saint-Denis (1) ; cette action ne dura que trois quarts d'heure, et chaque parti, en se retirant, s'attribua la victoire. Le comte de Montmorency fut blessé mortellement, dont la dernière fut l'effet d'un coup de pistolet que Robert Stuart, écossais (le même qu'on soupçonna d'avoir tué le président Mianard en 1559), lui tira dans les reins ; cependant, il eut encore la force de briser la mâchoire à ce dernier du poignement de son épée, qu'il avait rompu dans le corps d'un cavalier. Avant de sortir du combat, il vit ses quatre fils arracher à l'ennemi les lauriers dont ils couvraient son tombeau. Il mourut le lendemain dans les sentiments d'un héros chrétien, à l'âge de 74 (et non de 80) ans. Il s'était trouvé à huit batailles, et dans quatre il avait eu le commandement souverain, avec plus de gloire que de fortune. La reine-mère, qui ne l'aimait pas, dit, en apprenant le détail du combat : *En ce jour j'ai deux grandes obligations au ciel, l'une que le comte aient vengé le roi de ses ennemis, l'autre que les ennemis du roi fissent le duc de comte.* Elle ne laissa pas néanmoins d'honorer publiquement sa mémoire ; on lui fit, par ses ordres, des funérailles presque royales, car on porta son effigie à son enterrement, et les cours souveraines assistèrent à son service. Après sa mort, le roi laissa vacante la place de comte, que la reine-mère demanda en vain pour le duc d'Anjou. *Tout jeune que je suis, dit ce monarque, je me sens assez fort pour porter mon épée.* La charge de lieutenant-général du royaume fut donnée, vers le même temps, au duc d'Anjou, pour le dédommager de celle qui lui avait été refusée. Cette année, au mois de septembre, il se tint à Paris une assemblée générale du clergé de France ; on y régla, pour la première fois, qu'il s'en tiendrait une semblable tous les cinq ans. Nicolas de Pellevé, archevêque de Sens, y protesta que cette assemblée n'était pas en forme de synode, ou concile provincial ou national.

Les Protestants de France n'avaient point d'allié plus fidèle et plus zélé que l'électeur palatin. L'an 1568, il fait passer, au mois de février, un nouveau corps de troupes au prince de

(1) Le maréchal de la Visitation, évêque d'Autun, fut tué par un des Huguenots, au lieu de son roi, en partie de cette bataille. Ce n'est pas une objection qu'on peut faire à cette bataille, ni le prince de Condé. — Et qui donc, reprit Charles IX ? le roi d'Espagne, dit le maréchal. C'était en effet un profit de l'Espagne que tout cela ; les bons et les mauvais succès de nos guerres civiles.

Condé sous la conduite de Wolfgang, duc de Deux-Ponts. Ce corps consistait en sept mille hommes de cavalerie, appelés *Reiter*, et six mille hommes de pied, nommés *Lansquenets*. C'était, dit Brantôme parlant du palais, un *jeune homme très-courageux et très-ambitieux*. Le pillage des lieux où il passa, fut tout le fruit de son expédition. Les Huguenots, fermement, le 12 mars une association entre les Huguenots, sous le nom de croisade, et prenaient pour devise ces paroles : *Eamus nus, moriamur, cum Christa*. Ils avaient d'un fait quel que chose de semblable en 1565 ; et cela servit de modèle, dit M. Bossuet, à la grande ligue qui poussa à réformer l'état. (Voy. les *élect. palat.* et les *ducs de Deux-Ponts*) La paix se fut cependant avec les Huguenots, le 27 mars, à Longjumeau : elle fut nommée la *paix fourrée*, parce qu'elle se fit tout-à-coup dans le temps qu'on croyait les affaires désespérées, et la *petite paix*, parce qu'elle ne dura que six mois. Au mois de septembre, le prince de Condé, évertu par le maréchal de Tavannes que la reine veut le faire arrêter, reprend les armes, et entre le 19 dans la Rochelle, où Jeanne d'Albret, reine de Navarre, vient le joindre avec ses enfants. Le 25 du même mois, édit par lequel le roi déclare qu'il ne veut qu'une religion en France, et ordonne à tous les ministres de sortir du royaume. Ce fut le signal du renouvellement de la guerre. Les Huguenots, encouragés par les secours qu'ils venaient de recevoir d'Angleterre, joints à ceux qui leur avaient été envoyés d'Allemagne, se croyaient également en état d'attaquer et de se défendre. Bataille de Jarnac sur la Charente, gagnée, le 13 mars 1579, par le duc d'Anjou, sous la conduite de Gaspard de Tavannes, que la reine méritait lui avoir donné pour guide. Le prince de Condé, après y avoir combattu en héros, ayant un bras et l'écharpe et la jambe cassée d'un coup de pied de cheval, est fait prisonnier par d'Argence, et tué de sang froid, à l'âge de 39 ans, par Montespion, capitaine des gardes du duc d'Anjou. Les Catholiques établirent en plusieurs lieux une procession annuelle en action de grâce de cet événement. Henri III la supprima par l'édit de pacification de 1577. La reine de Navarre relève la courage des rebelles, et leur donne pour chef Henri, son fils, prince de Béarn, âgé de 15 ans. L'amiral de Coligni prend le commandement de leur armée, et a tout l'avantage au combat de la Roche-Abeille, au Limousin, donné le 25 juin. Ce fut là que le prince de Béarn fit ses premières armes. Les vassaux ne firent presque aucun quartier, et égorgèrent même les prisonniers qu'ils avaient faits. Un mois après, l'amiral, contre l'avis du prince de Béarn, fait la siège de Poitiers, qu'il est obligé de lever le 7 septembre, avec perte de 2000 hommes. Le 3 octobre, il est défait par le duc d'Anjou, toujours guidé par Tavannes à la bataille de Moncontour; elle dura bien moins, et fut beaucoup plus sanglante que celle de Jarnac. On compta du côté des Huguenots dix à douze mille hommes de tués, suivant la lettre du roi au parlement de Toulouse. L'amiral était perdu si on l'eût poursuivi; mais le duc d'Anjou le laisse aller, et va faire le siège de St. Jean d'Angély, qui lui coûta beaucoup de monde. La place à la fin se rendit, le 2 décembre, au roi, qui était venu à ce siège, le 26 octobre, avec la reine-mère.

L'amiral était prompt à réparer ses pertes. L'an 1570, après avoir désolé plusieurs provinces, il entre en Bourgogne, et se saisit du poste d'Arnauld-Duc, dans le dessein de porter la guerre aux environs de Paris. Le maréchal de Cossé vint, au mois de juin, pour le déloger, et ne peut y réussir. Troisième paix faite le 15 août, à St. Germain-en-Laye. La nécessité en dicta les conditions qui furent très-avantageuses aux Huguenots. Non-seulement on leur accorda l'entrée dans toutes les églises, mais ils obtinrent de plus quatre places de sûreté; savoir, la Rochelle, Monteban, Cognac et la Charité. Cette paix fut appelée la *paix boiteuse et mal assurée*, parce qu'elle avait été conclue, au nom du roi, par les sieurs de Biran et de d'Esme, dont le premier était boiteux, et l'autre portait le

nom de sa seigneurie de Meussiau. (Daniel) On pensait alors à marier le roi. Le 26 novembre il épousa, à Mézières, ELIZABETH, fille de l'empereur Maximilien II.

L'an 1571, Charles, désirant élever la nouvelle paix, rappelle auprès de lui, par ses invitations, la reine de Navarre et l'amiral de Coligni. L'une et l'autre se défiant des dispositions de la cour, s'étaient retirées, le reine dans ses états, et l'amiral à la Rochelle. Pour les engager à revenir, le roi fait proposer à la reine de Navarre le mariage de Marguerite, sa sœur, avec le prince de Béarn, et fait dire à l'amiral qu'il veut conférer avec lui sur le genre qu'il eût dessein de porter en Flandre. Tous deux, après s'être assurés de la sincérité des intentions du monarque, défèrent à l'invitation. La cour se rend à Blois pour recevoir la reine de Navarre. On réalisa la proposition qu'on avait faite à cette princesse, et les articles du mariage de son fils avec la sœur du roi, furent signés le 11 avril. L'amiral étant arrivé vers le même temps, fut encore mieux accueilli qu'il ne l'avait espéré. Je vous tiens, lui dit le roi, et vous ne nous quitterez pas quand vous voudrez. *Faict*, ajouta-t-il, le jour le plus heureux de ma vie. On traça avec lui de Pobiet pour lequel il avait été appelé. Il y eut des mémoires pour et contre la guerre de Flandre. Le roi les lut et en conféra avec l'amiral. La guerre fut résolue sur ses avis, et le roi lui en fit espérer le commandement. Charles acheva par là de gagner la confiance de Coligni.

L'an 1572, la reine de Navarre, tandis qu'elle travaillait elle-même aux préparatifs du mariage de son fils, est attaquée d'une fièvre dont elle meurt à Paris le 10 juin. Le prince de Béarn prend alors le titre de roi de Navarre. Il arrive à Paris avec le prince de Condé, son cousin, et épouse, le 18 août, Marguerite, sœur du roi Charles, malgré la répugnance de cette princesse, qui, dit-on, ne prononça jamais le mot *épousa*. (Voy. les *rois de Navarre*) La noblesse huguenote était écœurée de toute part aux noces de son chef. Le roi cependant avait de fréquents entretiens avec l'emiral, qui ne cessait de lui représenter qu'étant arrivé à l'âge de vingt-deux ans, il était tenu pour lui de prendre les rênes de l'état, et de rompre les entraves où le retenait le reine, sa mère, exerçant toujours les fonctions de la régence sans en avoir le titre, et ne lui laissant que celui de roi. Charles goûta ces remontrances, et commença à le faire sentir, par son refroidissement, à la reine, sa mère, et au duc d'Anjou, son frère, qu'elle s'était tenue comme associé dans le gouvernement. La perte de Coligni fut dès-lors arrêtée entre la princesse et le duc, son fils, comme le seul moyen de conserver leur autorité. Mais avant que d'en venir à l'exécution, ils crurent devoir faire part du complot à la duchesse de Nemours, Anne d'Est, qui, malgré sa réconciliation apparente avec l'emiral, le regardait toujours comme l'instigateur de la mort de François de Guise, son premier époux, dont elle désirait ardemment d'être vengée. Ce fut par elle que le duc Henri de Guise, son fils, qu'elle avait élevé dans ces dispositions, fut instruit du secret. On choisit pour faire le coup un gentilhomme nommé Maurevert, et non pas Maurevel, connu pour un homme déterminé; il avait fait ses preuves, il accepta volontiers la commission. S'étant donc posté dans la maison d'un chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, attaché à la maison de Guise, il attendit le retour de l'emiral qui était allé au Louvre; et comme il repassait devant le logis du chanoine, le vendredi 23 août, sur les onze heures du matin, pour retourner à son hôtel, rue de Béthun, il lui tira, d'une fenêtre, un coup d'arquebuse, chargée de deux balles, dont l'une lui cassa un doigt de la main droite, l'autre le blessa considérablement au bras gauche. Le roi, instruit de cet attentat, jura publiquement d'en tirer vengeance, à trouver l'amiral, et d'oublier rien pour le consolider. *Mon père*, lui dit-il, la blessure est pour vous, et la douleur pour moi. La reine-mère et le duc d'Anjou, qui avaient accompagné le roi dans cette visite, firent très-vite d'une conversation secrète qu'il

eut ensuite avec l'amiral qui l'avait demandée. De retour au Louvre, ils prirent le roi, à plusieurs reprises, de vouloir bien leur en dire le sujet. Charles, cédant enfin à leur importunité, leur dit brusquement à M. D., ce que me disait l'amiral est bien vrai, que les rois ne se reconnaissent en France, qu'autant qu'ils ont de puissance de bien du mal à faire à leurs sujets et serviteurs, et que cette puissance et manquement d'offices de tout état, s'étoient écoulés de mes mains, que cela me pourroit être quelque jour grandement préjudiciable, et à tout mon royaume, et que je devois y prendre garde, dont il m'avoit bien voulu avertir, comme l'un de mes meilleurs et plus fidèles sujets, avant que de mourir. Hé bien, M. D., puisque vous l'avez voulu savoir, c'est ce que me disait l'amiral. Ce discours, et l'émotion qu'il fit paraître en le tenant, consternèrent la reine et le duc, son fils, au point qu'ils passèrent le reste du jour sans avoir à quoi se résoudre. Mais le lendemain matin, samedi, 25 août, ayant conféré ensemble de nouveau, ils conclurent à faire achever l'amiral, et à y employer la force ouverte, n'y ayant plus d'expérience d'y réussir par la ruse et l'adresse. Là dessus s'étant transportés l'après-midi dans le cabinet du roi, ils y firent appeler M. de Nevers, le maréchal de Tavannes (1), M. de Retz, depuis maréchal, et le grand-prieur, frère naturel du roi. La reine-mère, prenant la parole, commença par effrayer le roi en lui montrant sous les yeux l'image d'une nouvelle guerre civile plus furieuse que les précédentes, et tout pris d'éclater. Elle accusa l'amiral d'en avoir formé le projet dont elle fit le détail. Déjà il a obtenu, disait-elle, des princes protestants d'Allemagne dix mille reitres et six mille hommes de la Suisse, qui sont en marche pour venir se joindre aux levées que les capitaines font dans les différentes provinces de France. Les Catholiques, témoins de ces mouvements, et voyant l'insurrection du roi, pensent à former une ligue entre eux et à se donner un chef indépendant, ce qui anéantirait l'autorité royale, et va plonger le royaume dans une horrible confusion. Pour détourner les malheurs dont on est menacé, l'unique et infaillible expédient serait de tuer l'amiral, chef et auteur de toutes les guerres civiles. Les desseins des Huguenots mouraient avec lui, et les Catholiques, satisfaits et contents du sacrifice d'un, de deux ou de trois hommes, demeureraient toujours dans l'obéissance du roi. La reine-mère ajouta beaucoup d'autres considérations, et fut appuyée par le duc d'Angou et les autres membres du comité secret. Il n'y eut que M. de Retz qui fut d'un avis contraire. Il combattit par les plus fortes raisons de politique celui de faire assassiner l'amiral. Mais on lui répliqua avec tout de vigueur qu'on lui ferme la bouche. Il se fit alors un changement subit dans l'esprit du roi, et il se surpris, que non content d'embrasser l'opinion du comité, il la dépassa de beaucoup et bien plus criminellement. Car se levant, il dit avec fureur : M. D. puisque vous trouvez bon qu'on tue l'amiral, je le veux, mais aussi tous les Huguenots de France, afin qu'il n'en demeure pas un qui puisse me le reprocher après, et donnez-y ordre promptement. Il sortit en disant ces mots, et laissa la compagnie dans le cabinet, où l'on délibéra sur les moyens d'exécuter l'entreprise. Le reste du jour et une partie de la nuit furent employés aux préparatifs de la scène effroyable qui devait se jouer. On assura d'avance des marchands, des capitaines de quartier, et des autres personnes qu'on jugeait les plus capables de présider à l'exécution. On s'imagine bien que le duc de Guise ne fut point oublié. Le dimanche 24 août, fête de S. Barthélemy, sur les deux heures du matin, il marcha droit, avec une escorte d'assassins, à l'hôtel de l'amiral, où

l'un d'eux, étant entré des premiers dans sa chambre, le blessa à mort d'un coup de pistolet. Au bruit de ce coup, qui retentit au Louvre, la reine mère, et le duc son fils, effrayés, descendirent un gentilhomme au duc de Guise pour lui défendre d'attenter à la vie de l'amiral. C'était revenir sur ses pas et déjouer tout ce qui avait été arrêté. Il n'en était plus temps. La mort de l'amiral fut le signal du massacre des Huguenots dans tous les quartiers de Paris (1). On poursuivit jusque dans le Louvre ceux qui s'y réfugièrent ; et on les égorga sous les yeux du roi de Navarre et du prince de Condé, qui s'élevèrent la mort qu'on abjurait le Calvinisme. Pendant deux jours, dans le carnage, on compta plus de dix mille personnes (2) qui périrent, parmi lesquelles il y eut vingt seigneurs de marque, et environ six cents gentilhommes. Plusieurs catholiques furent enveloppés dans ce déluge de sang. C'était être huguenot, dit un moderne, que d'avoir de l'argent, une charge enviable, un bénéfice considérable, des ennemis vindicatifs, ou des héritiers affamés. Des courriers avaient été envoyés dans le même tems à tous les gouverneurs des provinces, pour leur ordonner de faire main-basse sur les Huguenots. Plusieurs obéirent ; mais d'autres plus sages répondirent qu'ils ne croyaient point que le roi commandât un massacre aussi général, et suspendirent l'exécution jusqu'à nouvel ordre. Il ne prit qu'un seul homme en Bourgogne, par les sages précautions que prit le comte de Chabot. Le comte de Guise sauva la Provence ; messieurs de S. Herem, l'Auvergne ; Tonneguy le Veneur, la Haute-Normandie ; Jacques de Maitignen, lieutenant de roi en Basse-Normandie, les villes de S. Lô et d'Alençon, etc. (3) Bientôt même (4) la cour dépêcha de nouveaux courriers pour faire cesser cette boucherie, laquelle, après avoir été considérée de sang froid, fut blâmée et détestée de tout le

(1) Les circonstances que l'on a rapportées jusqu'ici des causes de l'assassinat de l'amiral de Coligny et du massacre des Huguenots, sont tirées des discours que le duc d'Angou lui-même, devenu roi de Hongrie, fit à Miran, son premier aîné, deux jours après son arrivée à Cracovie. La jalousie de la S. Barthélemy l'avait rendu entièrement culiva à ceux de son nouveau royaume qui s'étoient pas de la religion catholique. D'ailleurs on traversait l'Allemagne pour se rendre en Pologne, il avait envoyé dans plusieurs endroits beaucoup de déshagréments. On avait exposé sous son yeux des tableaux de la tragédie éternelle, appartenant de l'ame, et il s'était entêté à reprocher publiquement, par des sermons et des oraisons, le sang répandu à Paris et dans les meilleures villes des provinces. Ainsi il n'était pas possible qu'il n'attirât de son aspect l'impulsion de ce massacre. Voilà pourquoi une nuit qu'il se trouva agité par ces fléaux universels, il envoya chercher, vers les trois heures du matin, Miran, qui logeait près de sa chambre, et lui dit : « de vous si vain venir ici » pour vous faire part de une inquiétude et agitations de cette nuit, qui ont troublé mon repos, en repensant à l'exécution de la S. Barthélemy, dont je possible n'avez-vous pas vu la vérité telle que personnellement je veux vous la dire ». Il lui raconta ensuite l'excution, les motifs, la cause de cette terrible catastrophe, telles que nous venons de les rapporter en abrégé, et finit en disant : « Voilà, Miran, la triste histoire de la S. Barthélemy, qui m'a troublé » cette nuit l'entendement ».

Mais il ne certain s'aperçut que le massacre de la S. Barthélemy était un coup principal long-temps auparavant ; que dès l'an 1565, il avait été concerté avec les confédérés suisses à Bayonne, entre le roi-Cardinal de Médicis, le roi Charles IX, son fils et le duc d'Albe, et que le roi de France, alors duc d'Angou, n'avait pu l'ignorer ; mais qu'il était de son intérêt de le celer, pour ne pas effrayer les Protestants, ses nouveaux sujets, à qui Montcalm, ambassadeur de France, s'était efforcé de persuader que ce prince n'avait point eu connaissance avant l'exécution, d'où il ne que M. de Guise avait mis en évidence dans une savante dissertation qui doit paraître à son rang dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

(2) Hieron dit que le chancelier de l'Hôpital, au prétexte des enfants au berceau.

(3) Le Vivant d'Orléans écrit de Bayonne au roi : « J'ai commandé le commandement de V. Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre du la » garnison : je n'y ai trouvé que bons citoyens et fermes soldats, mais pas un » bourgeois. Ces pauvres, sans motif, supplient très-humblement V. Majesté » de vouloir employer en choses possibles, qu'ils haïssent qu'ils aient, » non bras et non cils ».

(4) Trois jours au moins s'étaient écoulés après cette sanglante exécution. Car le 26 août le roi s'était rendu au parlement, y déclara qu'il n'était point par son ordre.

(1) Le maréchal de Tavannes n'est dans ses Mémoires qu'il invita fortement pour dire excepter du massacre le roi de Navarre et le prince de Condé, et que son avis prévint. Le duc de Nevers en dit autant de lui-même. Ces deux propositions peuvent être également vraies, et sans s'empêcher d'y ajouter foi.

monde. Des moyens aussi violents n'étaient guère propres à détruire l'hérésie, comme on s'en était vainement flatté. Il renaissait à cette hydre autant de têtes qu'on lui en coupait. Ceux qui échappaient à la rage du fustigisme, s'emparaient des plus fortes places du Berry, de l'Anjou, du Poitou, du Vivarais, des Cévennes, du Languedoc, etc. ; et à mesure du désespoir, ils se défendirent mieux que jamais. Ainsi au lieu d'une paix solide qu'on s'était proposée, on vit commencer une quatrième guerre civile.

Quelle que fût la détermination d'Anjou fait au mois de mars le siège de la Rochelle. Le 15-75, le duc d'Anjou fit dire au roi de France, par le Rochelais, commandant la brave la Moue; cette ville était la place d'armes des Huguenots, et se gouvernait en forme de république. Après avoir soutenu neuf assauts, où les assiégés perdirent beaucoup de monde, elle consentit, le 24 juin, à traiter avec le duc; mais les conditions du traité furent telles que les Rochelais restèrent les plus forts dans leur ville. Au milieu de la confusion qui régnait dans l'État, arriva, le 15 mars, la mort du chancelier Miellet de l'Hôpital. C'est à lui qu'on est redevable, suivant la remarque de M. le président Hénaux, de nos plus anciennes lois, et des ordonnances les plus salutaires à l'ordre public. Mais il est singulièrement malheureux pour la nation et pour lui, d'être un homme d'esprit, que toutes les inventions modernes du fisc, même celles qu'on a été obligé d'abandonner comme les plus absurdes, les plus vexatoires, les plus préjudiciables au souverain et à la nation, aient toujours été épouffées de quelques ordonnances de son temps. A l'égard de la religion, il passait pour huguenot dans l'âme, quoiqu'il fût catholique au dehors. On sait ce proverbe qui courait de son temps : Dieu nous garde des païens du comestible, de la messe du chancelier, et du curé d'un fainéant (7). Le 6 juillet, le roi donne un quatrième édit de pacification, auquel plusieurs villes huguenotes refusèrent de se soumettre. Celle de Saumur fut de ce nombre; elle était assiégée depuis six mois, et continua de se défendre avec une obstination qui tenait du désespoir; enfin réduite aux abois, elle se rendit à la Châtre le 19 août, après avoir retranché, pendant le siège, qui eût duré quarante mille hommes à la France, toutes les troupes qui étoient destinées à la conquête de l'étranger (8 août) des ambassadeurs de Pologne arrivèrent à Paris pour annoncer au duc d'Anjou que leur république l'avait élu roi (2). Ce fut la baronne de Retz (Catherine de Clermont) qui répondit en latin pour la reine-mère à leur compliment. La reine de Navarre, qu'ils allèrent ensuite haranguer sans qu'elle s'y attendit, leur fit une réponse encore plus élégante dans la même langue. A l'égard des seigneurs français, ils entendirent si peu le latin, qu'il ne se trouva que deux qui pussent s'entretenir avec ces étrangers; encore les avait-on mandés exprès pour soutenir en ce point l'honneur de la noblesse française. Le prince se met en marche, le 28 septembre, pour aller prendre possession du trône qui lui était offert. Il fut accompagné par le roi et la reine jusqu'à Vitry. (Voyez Henri, roi de Pologne.)

Les deux partis étaient toujours en guerre dans le Languedoc. Il s'en forma, vers ce temps, un troisième qu'on nomma des *Mécontents* et des *Politiques*, à la tête duquel étaient le duc d'Alençon et les Montmorency. Plusieurs religieux se joignirent à eux. La reine-mère, avertie, l'an 1574, que les Politiques veulent enlever le duc d'Alençon à Saint Germain-en-Laye, de concert avec lui-même, le fait venir le mardi gras avec la roi de Navarre, et lui ramène à Vincennes, où elle les

tint si serrés, dit Brantôme, qu'ils ne purent sortir; et de là à quelque temps après, les ayant transférés à Paris, au Louvre, *lui grilla pour un matin leurs fenêtres, aux mêmes celles du roi de Navarre qui étoit tout le plus bas.* Les marchands de Montmorenci et de la Coëst sont arrêtés pareillement le samedi-matin, pour avoir voulu délivrer les princes, *et enfermés à la Bastille.* Thord et Méru, frères du premier, se retirent à Strasbourg avec le prince de Condé. Le 50 avril, la Mole et l'Acousin, deux des principaux conjurés, ont été lâchés brève. « L'amour et la jalousie, dit un Mémoire du temps, firent périr ces deux gentilhommes. Ils étoient aimés de deux princesses, qui portaient leur affection si ayant, qu'après leur mort elles firent embauer leurs têtes, et chacune garda la sienne parmi les autres marques de leur amour. » Le maréchal de Damville, gouverneur du Languedoc, prend ses sûretés. Montgommery, après avoir ravagé la Normandie avec une armée composée de religieux militaires anglais et anglais, est assiéger, par Matignon, commandant de la province, dans la ville de Domfront, jura et amoné, par ordre de la reine-mère, à Paris. Le parlement le condamna à perdre la tête (1), et le 26 juin il fut exécuté. C'est ainsi que Catherine de Médicis venge la mort de son époux, et en faisant périr celui qui en étoit malheureusement l'auteur. Penchant ces expéditions, le roi termina, le 50 mai, jour de la Pentecôte, à Vincennes, une vie de vingt-quatre ans moins vingt-huit jours, et au règne de treize ans et demi, qu'on peut véritablement appeler un règne de sang. Son âge néanmoins demande quelque indulgence, et ne permet pas de le juger à la rigueur. Si l'on est de grands défauts, on vit briller, à côté, de grandes qualités, qui, développées avec le temps, et fortifiées par l'expérience, eussent vraisemblablement fait disparaître ces taches. Il avait en effet reçu de la nature un excellent esprit et de rares qualités, d'un brave, intrépide, doué d'une pénétration merveilleuse, d'une conduite sage, d'un jugement sûr; il s'exprimait avec une noble facilité, il avait même du goût pour les lettres, et faisoit beaucoup de vers. Sa passion dominante étoit la chasse, et il composa sur celle-ci certains vers, dans lesquels il faisoit l'éloge; mais la séduction; quand il étoit environné d'un peuple naïvement amoureux. La reine-mère le forma elle-même dans l'art de feindre et de dissimuler. Le maréchal de Retz, Albert de Gondy, petits-fils d'un meubier de Florence, le persuada de tout, dit Brantôme, et lui fit oublier et laisser la belle nourritrice, qui lui avoit donné le brave Cyprien et Carnavalet. Ce favori pernicieux lui apprit surtout à jurer, à blasphémer et se parer d'autres, par leurs conseils sanguinaires, tournèrent l'impétuosité de son caractère à la cruauté.

Charles était insupportable d'amitié. Il le prouva par l'attachement qu'il eut jusqu'à la fin pour sa nourrice, quoiqu'elle fût calviniste; il le prouva par sa tendresse pour ses frères. On vut ci-dessus devant la lettre qu'il écrivit au duc d'Anjou sur sa promotion au trône de Pologne. Cette lettre si touchante ne fut pas l'effet d'un mouvement passager. Quelques jours avant sa mort, Charles, contemplant le portrait de Henri, vers des larmes, et dit avec les accents de la douleur : « Image précieuse d'un frère » chéri, « prêt au ciel que vous ne m'enfiez jamais quitter! » (*Gat. Phil.*). Son affectueux pour son peuple se manifesta, l'an 1567, par la diminution qu'il fit d'un tiers des tailles. Il était disposé à lui donner bien d'autres marques de sa bienveillance, s'il eût joui d'une plus longue vie. Voici comme un écrivain du temps parle de sa figure : « Il était grand de taille, mais un peu voûté, » « avait le visage pâle, les yeux jaunâtres, bilieux et incarnaçants, » « ne respirait et eût col un peu de travers. » (*Mém. de Castelnau*, F. III, p. 25). Charles ne passa d'ailleurs légitime qu'une fille, une

(1) Le comestible dans son expédition de Golconda, disait froidement, en riant son chapelet : *Pendez celui-ci, narez celui-là*. Toute la famille du chancelier était huguenote. L'amiral, en se curant les dents, avait toujours l'eau de méditer quelque entreprise.

(S) Le duc d'Angouleme venait au roi, son frere, pour lui faire part de son serment, voici la réponse qu'il en reçut: « Mon frere, Dieu nous a fait la grace que vous êtes le roi de Pologne; j'en suis si sûr que je ne suis que roi à nombler. Je hais Dieu de bon cœur; pardonnez-moi, j'ai su me perdre d'arriver. Je ne me suis que dit, Mon frere, j'ai reçu votre lettre; je suis votre bon bon et frere et ami ». Que de plus mordant que le d'ordre de cette lettre! Qu'il serait à souhaiter que les rois, en usant ainsi souvent de courtoisie, *Quel Phalaris*

(1) il avait onze enfants, neuf garçons et deux filles, qui furent déclarés, par l'arrêt de sa condamnation, *illégitimes, incestueux et incapables de posséder aucun office dans le royaume*. Lorsqu'on lui fit son jugement, il dit : *Faire savoir à mes enfants que s'ils n'ont la vertu des nobles pour se relever de cet état, je consens à leur exécution*.

le 27 octobre 1572, qui mourut à cinq ans et demi. A la naissance de cette princesse, Charles fit inviter, par une ambassade extraordinaire, Elisabeth, reine d'Angleterre, d'en être la marraine. Le baron de Worcester, qu'elle nomma pour la représenter à cette cérémonie, apporta une cruche à baptiser, d'or massif. (Saint-Foix.) La veuve de Charles s'étant retirée à Vienna, y mourut dans un manoir de St-Clair, qu'elle avait fait bâtir l'an 1569, âgée seulement de treize-huit ans. Cette princesse, qui n'avait paru qu'un instant à la cour de France, s'y était conclue tous les coeurs. On disait d'elle que dans la plus grande jeunesse, elle avait toutes les vertus de l'ancienneté : *Præci moris vel juvenitatis ætate fœmina*. (De Thou) Le roi Charles eut aussi de Marie Touchet un fils naturel, nommé comme lui, qui fut grand-père de France, comte d'Avrignon et duc d'Angoulême. (V. les comtes d'Avr.) Les obèques de ce monarque furent aussi tumultueuses que l'avait été son règne. Il s'éleva tant de disputes entre les différents corps qui y assistèrent, que le cortège se trouva réduit à cinq gentilshommes. Ce fut M. de Vitri, capitaine des gardes, qui présenta le corps aux religieux de Saint-Denis (1).

Charles IX est le premier de nos rois qui ait autorisé les secrétaires d'état à signer pour lui en certaines occasions. Un jour qu'il allait jouer à la paume, le secrétaire d'état Villeroi lui ayant présenté plusieurs dépêches à signer, *signez mon père, lui dit-il. Signez, pour moi. Hé bien ! mon maître, reprit Villeroi, puisque vous me le commandez, je signerai.*

Le marc d'or était sur la fin du règne de ce prince, à 200 livres, et le marc d'argent à 17. L'intérêt de l'argent fut porté, sous ce règne, à 20 pour 100, du moins c'est à ce dernier taux que le roi faisait ses emprunts. Un des amusements de la cour et de la ville, sous le règne de Charles IX, était une espèce de loterie établie sous le nom de *Blanche*. Elle fut ouverte en 1565, et en 1564, dans le cloître de S. Germain l'Auxerrois. Le billet du jeune prince de Navarre (depuis notre grand roi Henri IV) fut lui plusieurs fois, et remporta plusieurs fois ; et y avait mis pour devise ces mots grecs : *Η ΝΙΚΑΝ Η ΑΠΟΘΑΝΕΙΝ* (vaincre ou mourir). La reine Catherine voulut savoir de lui-même ce que cela signifiait ; mais quoique enfant il ne le voulut jamais dire : elle le sut d'ailleurs, et défendit qu'on lui enseignât désormais de pareilles sentences, plus propres, disait-elle, à le rendre opiniâtre qu'à régler ses mœurs.

On se servit encore, pendant le commencement de ce règne, des coins da Henri II ; c'est pourquoi l'on trouve des espèces d'or et d'argent frappées en 1561, qui portent le nom et l'image de ce prince, quoiqu'il soit mort l'an 1559. Si ces monnaies de Henri II, frappées pendant les règnes de François II et de Charles IX, passent à la postérité, elles pourront faire naître des difficultés entre les chronologistes pour l'année de la mort de Henri II. (Le Blanc.)

### HENRI III.

1574. HENRI III, (Edouard-Alexandra) troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né le 19 septembre 1551, duc d'Anjou, puis roi de Pologne, est proclamé roi de France, le 30 mai 1574, en son absence, après la mort de Charles IX, son frère. A cette nouvelle il s'envole, lui quatorzième, de la Pologne, le 18 juin, pour retourner en France. Ayant dirigé sa route par l'Autriche et l'Italie, il reçoit de

grands honneurs à Vienne, à Venise et à Turin. Le 5 septembre il arriva à Pont-Beauvoisin, où la reine-mère, qui exerçait la régence depuis la mort de Charles IX, et conformément à ses dernières volontés, était venue au devant de lui avec le roi de Navarre et le duc d'Alençon. S'étant rendu le lendemain à Lyon, il y tint un grand conseil, où l'on décida contre l'avis des plus sages, que l'on continuerait la guerre contre les Huguenots. De Lyon il descendit à Arignon, pour aller contre, par sa présence, les rebelles de Languedoc, commandés par le maréchal de Damville ; en quoi il ne réussit pas. Ce fut dans cette ville que mourut, le 26 décembre, à l'âge de cinquante ans, le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims, plus célèbre par ses talents que par ses vertus (2).

L'adolescence de ce prince, suivant le témoignage de la reine Marguerite, sa sœur, n'avait pu éviter l'impression de la malheureuse huguenoterie. Sans cesse il me criait, dit-elle, de changer de religion, jettant souvent mes heures dans le feu, et au lieu me donnant des palmes et prières huguenotes, lesquelles soudain que je les avais, je les baillais à madame de Courton, ma gouvernante, que Dieu m'avait fait la grâce de conserver catholique, laquelle me menait souvent chez le bon homme, M. le cardinal de Tournon, qui me conseilait et fortifiait à souffrir toutes choses pour maintenir ma religion, et me redonnait des heures et des chapelets au lieu de ceux que m'avait brûlés mon frère d'Anjou.... La reine, ma mère, ne savait point l'erreur où il était tombé, et soudain qu'elle le sut, le tongo fort lui et ses gouverneurs, et les faisait instruire les contraignant de reprendre la vraie, sainte et ancienne religion de nos pères, de laquelle elle ne s'étoit jamais départie.

D'Arignon, Henri était revenu à Lyon en part au mois de janvier 1575, pour aller se faire sacrer à Reims. Sur la route il découvre une conspiration formée contre sa personne par le duc d'Alençon, ou ses partisans qui voulaient l'élever sur le trône. Le duc obtient son pardon en protestant qu'il n'avait jamais consenti à ce complot. (Mablieu.) Arrivé à Reims, Henri y est sacré le 13 ou le 15 février par le cardinal de Guise, évêque de Metz. On remarque trois circonstances à cette cérémonie, qui furent prises en mauvais augure : la couronne tomba deux fois de dessus la tête du roi ; l'on oublia le baiser de la paix ; et le *Te Deum* ne fut point chanté. Une quatrième singularité, c'est qu'au rebours de ce qui s'était fait au sacre de Charles IX, le comte de Toulouze fut à celui-ci le premier des comtes-pairs et le comte de Champagne le dernier : (de Thou, l. 27.) ce qui s'est observé aux sacres suivants. Le lendemain, ou deux jours après, Henri épouse la princesse Louise, fille de Nicolas, comte de Vaudemont. Le 27 du même mois, il fait son entrée à Paris. Sur la fin de juillet, Montbrun, chef des Huguenots en Dauphiné, ayant été pris dans un combat près de Die, le roi ordonne au parlement de Grenoble de lui faire son procès. Henri avait contre lui des griefs personnels ; il avait en l'audace de piller ses équipages au sortir de Pont-Beauvoisin, et il ajoutait que les armes et le jour rendent les hommes égaux. Montbrun fut condamné à mort, et exécuté le 12 août. Le 15 septembre, le duc d'Alençon s'échappe de la cour pour aller joindre les confédérés. Le prince de Condé rentre en France vers le même temps, avec des troupes étrangères. Un corps de citrines, qu'il eut avec détaché pour l'en-

(1) On fait ainsi parer Vitri à cette occasion dans les vers suivants :

Prenez, Monsieur de S. Denis,  
Le corps de roi qui fut jadis  
Le plus grand prince de la terre.  
Et qui je sois homme de guerre,  
Faisant ne vous étonnez pas  
Si le remuez entre vos bras,  
L'évêque qui l'avait en garde,  
S'en va même à la roulotte.

(2) Le roi, pour gagner l'amitié des Italiens qui étaient en grand nombre dans Arignon, y fit tirer des pensionnaires auxquelles il avoit avec toute sa cour un habit de pèlerin. Le cardinal de Lorraine s'étant mis à la tête des pèlerins bien, et marchant comme eux les pieds nus, y ajouta de faire avec une flûte de pèlerin qui l'accompagna. En traversant le Vainqueur, il dit au roi, qui était pèlerin, *Sire, je prie Dieu qu'il vous vienne à l'indice, et qu'en peu d'heures sera mon juge, que je n'ai jamais en dessein contraire au bien de votre état. Je fais des vœux qui n'ont et ne peuvent avoir d'autre intention que celle que mon frère leur recommanda en mourant, et je les dévoue à de tout d'autre pensée.*

voyer au duc d'Alençon, est rencontré près de Château-Thierry par le duc de Guise qui l'attaque et le défait. Mais dans l'action le duc reçut un coup d'arquebuse à la joue, dont il lui resta une cicatrice qui lui fit donner le surnom de *Balafré*. Au mois de novembre la reine — mère tire de prison les maréchaux de Montmorency et de Cossé. Elle se sert du premier pour engager le duc d'Alençon à venir la trouver au château de Châmpigny. Le fruit de cette entrevue fut une trêve de six mois, commencée au 22 novembre. Elle ne dura pas même ce court espace de temps. Au mois de mars suivant le duc d'Alençon s'étant mis à la tête des Huguenots, se rend à Moulins, où il reçoit un renfort de huit mille allemands, tant cités que Insignes (1), que le prince de Condé lui amène sous la conduite du palatin Jean Casimir. A la nouvelle de leur arrivée, le roi de Navarre quitte furtivement la cour, va se joindre à eux et fait de nouveau profession du Calvinisme. La reine, voyant alors trois princes du sang à la tête des rebelles, pense sérieusement à la paix. Elle se fit par le canal du duc d'Alençon, que l'on gagna d'autant plus aisément, qu'il se voyait peu considéré des Huguenots. On lui accorda une augmentation d'appanage, dont l'Anjou faisait partie, et depuis ce temps il s'appela duc d'Anjou. Les Huguenots obtinrent le libre exercice de leur religion, des chaires mi-parties dans les hauts parlements, et des places de sûreté. Pour congédier le palatin, à il fallut, dit Brantôme, « donner des pensions et appointements exorbitants, jusqu'à lui donner le duché d'Etampes. Au partir de là, continue cet historien, il resta en Allemagne, et s'y fit faire un triomphe ni plus ni moins qu'à la mode des anciens consuls romains, à jusques-là, comme je l'ai vu dire, qu'en son triomphe furent menés et conduits une infinité de bonnets qui avoient été pris ensemble, caparaçonnés et accommodés ni plus ni moins qu'étoient ceux desdits Romains, menés tant en leurs triomphe, qu'en leurs victimes et sacrifices. Il n'avait pas eu de grandes peines à conquies ces bonnets; car ils étoient en proie à un chacun. Si est-ce que de lui ni des siens pouit cette fois il n'y eut du trop grands coups reçus.... Il pouvoit pourtant dire que les bagues et joyaux, les buffets, la vaisselle d'argent, les chaînes d'or, surtout les beaux écos au soleil, le pillage et la dépouille que lui et les siens avoient faits en France, pouvoient beaucoup servir au sujet de son triomphe.... Tant y a que par ses vœux en France, il y avoit bien fait du mal ». L'édit de pacification (il est compte pour le cinquième), fut porté le 14 mai, par le roi lui-même, au parlement, et enregistré en sa présence. Mais il n'eut pas l'effet qu'on s'en étoit promis. Les Catholiques en furent très mécontents. A Pérouse, les habitants, excités par Jacques d'Humières, leur gouverneur, refusèrent de recevoir les troupes du prince de Condé, à qui cette ville avoit été donnée pour une des places de sûreté. Des seigneurs du voisinage, anciens du même esprit, firent avec eux une association pour le maintien de la religion catholique; elle fut signée à Pérouse, le 15 février 1577. Cet exemple fut bientôt suivi par un grand nombre de villes du royaume. Ainsi se forma la ligue que l'on qualifia d'*Union sainte*, et qui devint si funeste à la religion et à l'état. *Les vœux catholiques en furent les instruments; les nouveaux religieux, les paronymes et les trompettes; les grands du royaume, les auteurs et les chefs. La mollesse du roi lui laissa prendre accroissement; et la reine mère y donna les mains, non par aucun zèle de religion, mais par la haine mortelle qu'elle portait aux Huguenots. (Métel.)* Les premiers mouvements de la ligue firent sentir à ces derniers ce qu'ils avoient à craindre. Ils se plaignent hautement de cette confédération, comme s'ils n'en avoient pas eux-mêmes donné l'exemple dans les différentes associations qu'ils avoient faites entre eux. Pour la réprimer, ils demandèrent avec instance l'assemblée des états: elle leur fut ac-

dée. Le roi en fit l'ouverture à Blois le 6 décembre. Mais les Huguenots n'y trouvèrent pas les avantages qu'ils avoient espérés. L'assemblée, dont tous les membres étoient catholiques, révoqua leurs privilèges, décida qu'on leur ferait la guerre, autorisa la ligue, et obligea le roi de la signer. Ce prince fit plus, il se déclara chef de cette association: politique sage, quoique blâmée par quelques écrivains, et que l'événement aurait justifiée, si ce prince eût montré dans sa conduite autant de fermeté qu'il avoit fait paraître de valeur à la tête des armées sous le dernier règne.

L'an 1577, les états de Blois sont terminés au commencement de mars. En conséquence de la résolution qu'on y avait prise, la guerre recommença entre les Catholiques et les Huguenots. Le roi mit à la tête d'une armée le duc d'Anjou, qui se rend maître de la Charité-sur-Loire au mois d'avril, puis d'Issoudun en Auvergne. Danville, réconcilié avec la cour, par traité du 21 mai, tourne ses armes contre le parti qu'il avoit jusqu'alors soutenu. Il envoya plusieurs places aux Religieux, et met le siège devant Montpellier. Tandis qu'il le presse, le roi, dans la crainte que les rebelles n'appellent des troupes étrangères en France, leur accorde une nouvelle paix. Elle fut signée le 17 septembre à Bergerac, ratifiée par le roi, le 5 octobre, à Paris, et suivie d'un sixième édit de pacification, moins favorable que le dernier. La nouvelle qu'en reçut le prince de Condé pendant la nuit à la Rochelle, lui causa tant de joie qu'il la fit publier sur le champ aux flambeaux. Montpellier fut une des places de sûreté accordées aux Huguenots; mais bientôt les hostilités se renouvelèrent en Languedoc et en Guienne.

La fureur des duels, excités pour l'ordinaire par des intrigues amoureuses, régnaît alors plus qu'jamais en France. L'an 1578, le 27 avril, combat de Caylus (Levis), Mangiron et Lavarot, trois mignons ou jeunes favoris de Henri III, contre Balzac d'Entragues, d'Adieu de Ribera et Schomberg, attachés aux Guise. Mangiron fut tué sur la place, Caylus mourut vingt-huit jours après de ses blessures. Le 21 juillet, Saint-Maigrin, autre mignon de Henri, fut assassiné par ordre du duc de Guise, ou du duc de Mayenne, son frère, pour s'être vanté d'être dans les bonnes grâces de madame de Guise. Le roi lui fit enterrer tous les traits avec pompe dans l'église de Saint-Paul, et fit placer la statue de chacun d'eux sur leur tombeau. Ces mignons étoient très-diffamés pour leurs mœurs, ils mélangent, à l'exemple du souverain, la superstition à la débauche, et iudicia qu'ils se donnaient en spectacle avec lui dans des processions de pénitents, ils menaient la vie la plus licencieuse à la cour. Le peuple cependant gémissait sous le poids des impôts dont le roi les accablait pour s'en servir au luxe de sa cour, et satisfaire l'insatiable avidité de ses favoris. Il envoya, le 9 septembre, jusqu'à vingt-deux édits bursaux au parlement qui n'en voulut enregistrer que deux. Il fit une chose plus louable, au mois de décembre suivant, en instituant l'ordre des chevaliers du Saint-Esprit, sur le modèle et sous le même titre que celui de Louis d'Anjou, roi de Naples, avait institué en 1552, à la Pentecôte, jour de son couronnement. (Voyez les rois de Naples). La cérémonie s'en fit aux Augustins, le 31 de ce mois, et les deux jours suivants. Cet établissement, où l'on n'admettait que la haute noblesse, fit tomber celui de Saint-Michel, dont l'entrée fut depuis ouverte au mérite personnel sans naissance distinguée. Il semblerait, (et c'étoit l'intention du roi) devoir aussi ramener du Calvinisme les principaux seigneurs, parce que la profession de la foi catholique étoit une des conditions pour y entrer. Les Ligueurs par conséquent n'avoient rien à y reprendre. Mais telle étoit leur haine contre le roi qui pensa qu'il dînait avec ces chevaliers aux Augustins, ils attachèrent à la porte de l'église un placard insultant, où ils faisoient une mauvaise application du premier chapitre d'Isaïe à la cérémonie, en ces termes: *Ecoutez la voix du seigneur, tyrans de son peuple, princes qui imitez les rois de Sodome; je hais vos solennités, etc.* On vit même des écoliers se promener par les rues avec des fraises de papier semblables à celles que portait le

(1) Les Balafrés étoient les cavaliers des Allemands, et les Longuepieds les foots.

le roi et les courtisans, criant, à la fraise au connoi le veum.  
Le roi les fit mettre en prison, et ce fut une nouvelle grief contre lui. La reine-mère, plus occupée que le roi, son fils, des affaires de l'état, avait quitté la cour au mois de juillet précédent, pour aller trouver le roi de Navarre en Guienne, et traiter avec lui des moyens de faire observer les derniers édits de pacification. Elle venait avec elle la reine Marguerite, qui jusque-là n'avait pu obtenir du roi, son frère, la permission d'aller rejoindre son époux. La marche fut lente, parce qu'elles allaient à petites journées et qu'elles s'arrêtèrent en divers lieux.

L'an 1579, la reine-mère ayant fait avec le roi de Navarre un traité dans le mois de février, à Néac engage ce prince à revenir à la cour. Elle parcourent ensuite le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, la Bourgogne, et arrive, sur la fin de l'année, à Paris. Pendant l'absence de la reine, sa mère, Henri III rendit, au mois de mai, la fauconne ordonnance de Blois. Quoique dressée et publiée à Paris, on l'appelle de Blois, parce qu'elle a été rendue en conséquence des cahiers présentés par les états de Blois en 1576. Elle contient 365 articles, dont plusieurs concernent la discipline ecclésiastique de France. Jean de Montluc, évêque de Valence, l'un des prélats les plus suspects en matière de religion, et des négociateurs les plus habiles, était mort, le 15 avril précédent, à Toulouse. Son génie se déploya en seize ambassades dont il fut chargé pour les pays étrangers; ce qui l'engagea de prendre pour sa devise ce vers de Virgile :

*Quæ regis in terris nostri non plena laboris?*

On vit éclater en 1580 une nouvelle guerre qu'on appela des *Amoureux*, parce que des intrigues de galanterie y donnèrent occasion. Le roi de Navarre la fit résoudre dans une assemblée de religionnaires tenue à Montauban. Tandis que se commencent les premières hostilités, le duc d'Anjou passe à Loudres dans la vue d'épouser la reine Elizabeth, et revient avec de vaines espérances. Le roi de Navarre prend Calors le 5 mai. Ce fut au siège de cette place qu'on fit usage, pour la première fois, du pétard. Le maréchal de Biran, beaucoup plus fort que le roi de Navarre, l'empêcha de faire aucun progrès en Guienne. Sur la fin de juin, le maréchal de Matignon, à la tête d'une armée de royalistes, assailla la Fère, et s'en rend maître le 12 septembre. Les boulets rouges, suivant la conjecture du P. Daniel, furent employés à ce siège pour la première fois. Le duc d'Anjou persistait toujours dans le dessein d'obtenir la main d'Elizabeth. Il avait de plus formé le projet de se faire souverain des Pays-Bas, ou le roi d'Espagne avait perdu toute son autorité. Pour se rendre favorable le roi de Navarre et le faire entrer dans ses vues, il va le trouver, et l'engage à faire la paix. Elle est signée, le 26 novembre, à Fleix, près de Sainte-Foi. Mais cette paix, au lieu de rétablir l'ordre dans le royaume, y met la confusion par les dérangements, les dissensions et les folles dépenses ou les faveurs irritent le roi.

La fermentation du esprit était toujours grande dans la Guienne. Pour la calmer, le roi, dans le mois de janvier 1581, donne un réquisitoire édit de pacification. Mais il n'eut pas son effet aussi prompt et aussi général qu'on l'avait espéré. Le prince de Condé en suspendit l'acceptation dans le Languedoc, où il s'était rendu. Les Huguenots de cette province s'y soulevèrent enfin dans les derniers jours d'octobre. Vers le même temps, le duc d'Anjou quitta furtivement la cour, où il était sans considération, et vint tenter l'établissement qu'il projetait dans les Pays-Bas. Il ne fut point trompé dans ses espérances. Les états de Hollande lui firent la souveraineté par le conseil de Guilhem, prince d'Orange. Etant passé de-là en Angleterre, au mois de novembre, il y resta trois mois, eussent-il été par la reine Elizabeth, sans pouvoir néanmoins obtenir la main de cette princesse, qui était l'objet de son voyage. De retour dans les Pays-Bas au mois de février 1581, il y est couronné, le 19 de ce mois, d'ic de Brabant dans Anvers. Il fut couronné comme

comte de l'Andre. Mais sa conduite ne soutint pas ces heureux commencements.

En France, Anne de Joyeuse, éréd duc et pair, au mois d'avril 1581, voulut se prévaloir de la faveur du roi pour enlever au duc de Montmorency le gouvernement de Languedoc. La division qui éclata entre ces deux seigneurs, l'an 1581, à cette occasion, fut très-funeste à la province. Des brigands en profitèrent pour y commettre impunément les plus grands excès. Le roi, sur les plaintes qui lui en furent portées, employa son autorité pour réconcilier les deux maisons, et y réussit. La tranquillité fut alors rétablie en Languedoc. (Vaissette, T. V.)

Il eût été à souhaiter que Henri III donnât la même attention aux divers abus qui régnaient dans le gouvernement; mais réservant toute sa tendresse pour ses favoris, il ne montrait que de l'indifférence pour les besoins de son peuple, et souffrait qu'on le vexât et qu'on l'opprimât pour les enrichir. Sa grande occupation avec eux était d'inventer de nouvelles pratiques de dévotion et d'en faire parade aux yeux du public pour servir de voile à ses infâmes débauches. L'an 1585, il institua une confrérie de pénitents en l'honneur de l'Assommoir, et s'y fit inscrire. On le vit, le 25 mars, couvert d'un sac de toile blanche, marcher en procession à la tête des confrères. Une grosse pluie, qui les accueillit dans la marche, fit rire les spectateurs et donna lieu au quatrain suivant :

Après avoir pillé la France  
Et tout son peuple dépouillé,  
N'est-ce pas belle penitence  
De se couvrir d'un sac mouillé?

Les aventures de François, duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, finirent, l'an 1585, par une maladie qui l'enleva, le 10 juin, à Châteauneuf-Thierry, dans la trentième année de son âge. Il avait été obligé, l'année précédente, de quitter les Pays-Bas pour s'être brouillé mal adroitement avec le prince d'Orange. (Voy. les ducs d'Alençon.) Sa mort rapprocha le roi de Navarre du trône de France, dont elle le rendit l'héritier présomptif. Ce fut alors que les Ligueurs commencèrent à déployer tout leur fanatisme. Ils avaient à leur tête le duc de Guise et son frère le cardinal, qui, se parant du rôle de mainteneur la foi catholique en France, cachaient, sous ces dehors imposants, l'ambition d'y régner souverainement. Excités par ces deux chefs, les prédicateurs invectivaient dans les chaires contre le prince qu'on leur destinait pour maître, et les confesseurs les secondaient dans le tribunal de la pénitence (1). Les Guise firent entrer dans leurs vues le pape Grégoire XIII, et plus facilement encore Philippe II, roi d'Espagne : ils levinèrent des troupes. Il fallait pour élouir la multitude, opposer au roi de Navarre un concurrent dans les prétentions paraissent aussi bien fondées à peu près que les siennes. On le trouva dans le cardinal Charles de Bourbon, son oncle (2). L'an 1585, s'éleva par le duc de Guise, Charles public, le 31 mars, un manifeste daté de Péronne, dans lequel il insinue que la couronne de France, le roi venant à décéder sans enfants mâles, doit lui appartenir préférablement au roi de Navarre, son neveu, déclare entre les abus qui s'étaient introduits dans le gouvernement, et déclare avoir juré de tenir la main forte et armée à ce que l'église soit réintégrée en sa dignité et en la vraie seule religion catholique; que la noblesse jouisse de ses honneurs et privilèges, que le peuple soit soulagé, les nouveaux impôts, établis depuis le roi

(1) La ligue commença, dès le mois d'octobre 1585, à se déclarer. Les prédicateurs de l'aveu s'élevèrent ce temps. L'attitude du Messie était attendue, l'approbation de celle du roi de Navarre, furent au champ ouvert aux auditeurs. Cette année se termina par le traité de Jouxville. Le roi d'Espagne y prit le prétexte de procéder du royaume; le cardinal de Bourbon, de sa prudence prince du sang; les Guise, de leurs de peuple. (Gail. Phalar.)

(2) Le cardinal de Bourbon était alors âgé de 63 ans. Il quitta l'habit ecclésiastique pour endosser la crosse de évêque.

*Charles IX, abolis, les parlements maintenus dans leurs prérogatives, et les états, quand ils seront assemblés, dans leur autorité.* Cette déclaration, à la tête de laquelle on avait mis une liste de princes tant nationaux qu'étrangers, qui s'étaient engagés à l'appuyer, produisit une commotion générale dans le royaume. Le roi de Navarre et le roi de France firent en cette occasion deux personnages bien différents. Le premier, de concert avec le duc de Montmorency, dressa le 10 juin, à Bergerac, un manifeste, pour répondre aux prétentions de son oncle et aux imputations de la ligue. Le second dévoila ses craintes et son découragement dans une apologie où il s'avoua coupable, et où il conjura les factieux de mettre bas les armes. Il fut plus, il s'unit à eux par un traité, signé, le 7 juillet, à Nemours, et donna en conséquence un édit pour révoquer tous les privilèges des Protestants et accorder aux chefs de la ligue des places de sûreté, comme ceux-là en avaient eu devant obtenu. Le feu de la guerre alors est allumé dans toutes les provinces. Le duc de Mercœur (Philippe-Emmanuel de Lorraine) en Bretagne, combat pour la ligue; Leudiguères, en Dauphiné, pour les Huguenots; le duc de Montmorency pour les Royalistes; et le duc (Anne) de Joyeuse contre ceux-ci en Languedoc. Grégoire XIII étant mort sans ces entrefaites, Sixte-Quint, qui le remplaça, signala son exaltation par une bulle du 10 septembre, contre le roi de Navarre et le prince de Condé, qu'il traite de race batarde, sur la supposition que Jeanne d'Albret, leur mère, était mariée au duc de Clèves avant d'épouser Antoine de Bourbon, les déclarant de plus hérétiques, relaps, excommuniés, déchus de tous leurs domaines, et incapables de succéder au trône de France. Les deux princes répondirent, le 6 novembre, à cette bulle par une protestation qu'ils vinrent à bout de faire afficher aux portes du Vatican. Ce coup de vigueur leur attira l'estime du pape, qui, dans le fond, condamna la ligue, comme une cabale préjudiciable à l'autorité des rois et aux intérêts de la religion. Mais la bulle de Sixte ne laissait pas de favoriser les Ligueurs ou excluait du trône de France le roi de Navarre, qui était le prince qui leur tenait le plus au cœur. Ce fut alors que se forma parmi ceux du Paris une ligue particulière qu'on nomma la *Ligue des Seigneurs*, non du nombre de ceux qui la composaient, car ils n'étaient, à ce qu'on prétend, que dix (1); mais de celui des quartiers de Paris, qu'ils s'étaient distribués et avaient partagés entre eux pour l'administration des affaires publiques. Quoique tous eussent le duc de Guise, leur association se forma néanmoins à son insu. Elle fit de grands progrès en peu de temps. L'impression de la bulle de Sixte V fut son premier ouvrage.

On vit en 1586 trois princes du nom de Henri, armés, avec leurs partisans, les uns contre les autres; savoir, le roi de France, le roi de Navarre et le duc de Guise; le premier à la tête des Royalistes, le second à la tête de Huguenots, et le troisième chef des Ligueurs: c'est ce qu'on nomma la *guerre des trois Henri*. Elle ne produisit aucun événement remarquable; mais elle nourrit et fortifia la haine réciproque dans les partis. Celle des Seigneurs, contre Henri III, était la plus envenimée et la plus foudroyante. L'an 1587, ils formèrent une entreprise pour enlever à ce monarque la couronne et la liberté. Il en fut averti, et ne prit aucune mesure sur cet avis. Mais le duc d'Épernon (2) arrêta les desseins des factieux, en se rendant maître de la Bastille et de l'Arsenal. Le duc de Mayenne, frère du duc de Guise, sort alors de Paris, ne s'y croyant plus en sûreté. Il se

répand des libelles séditions contre le roi. Le 20 octobre, le duc de Joyeuse perd la bataille de Coutras, en Guenec, contre le roi de Navarre, son frère cadet. Quelques-uns prétendent que l'ailé fut tué de sang-froid. Le roi de Navarre, avant le combat, si l'on en croit les mémoires de Sully, avait dit au prince de Condé et au comte de Soissons: *Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons; et vive Dieu, je vous ferai voir que je suis votre aïeul.* Et nous, répondirent-ils, nous vous ferons voir que nous sommes de bons cadets. Il avait aussi dit à ses soldats en montrant le duc de Joyeuse: « Amis, voici un nouveau marié dont la dot est encore toute entière dans ses coffres. C'est à vous de l'y chercher. » Le mariage du duc n'eût pas si réussi, avant d'être fait dès le 24 septembre 1587, avec Marguerite de Lorraine, sœur de la reine de France. Henri du Bouclage, son frère puîné, s'étant fait capter le 5 septembre précédent, sous le nom de frère Ange, Seipion, son quatrième frère, grand-prieur de Toulouse, hérita de son duché. Le vainqueur de Coutras ne remporta, par sa fuite, qu'une gloire stérile. Au lieu de profiter de sa victoire pour abattre la ligue, il retourna en Béarn, où l'amour de la comtesse de Guiche le rappela. Henri III, près d'être accablé par ses ennemis, sort enfin de l'engourdissement où le tenait Villequier, son favori. Il se met en campagne au mois d'octobre, et arrête, sur les bords de la Loire près de la Charité, une armée de suisses et d'allemands, qui allaient joindre le roi de Navarre. Obligés d'embrasser chacun, il sont surpris et battus de nuit, le 27 du même mois, à Vimori, près de Montargis, par le duc de Guise, que le baron de Donau, leur général, appela, pour cette attaque nocturne, le *prince des ténérailles*. Mais Guise lui fit voir qu'il savait le battre aussi bien le jour que la nuit; car l'ayant atteint le 24 novembre, à Auneau, dans la Beauce, il le tailla en pièces la plus grande partie de ses troupes, et l'obligea d'enfuir avec peu de monde. Enfin après avoir perdu beaucoup de leurs divers rencontres, ces étrangers obtinrent du roi, le 8 décembre, la liberté de retourner chez eux à des conditions honteuses. Cette épouvante glorieuse ne fit pas mieux accueillir Henri III des Parisiens à son retour. Les partisans des Guise ne cessèrent de le décrier en particulier et en public, dans leurs écrits et dans leurs sermons. Les plus notables d'entre eux s'étaient rendus auprès de leur chef à Nancy, dressèrent avec lui, en cette ville, au mois de février 1588, un mémoire sédition pour être présenté au roi. Il contenait onze articles de demande, dont les principaux avaient pour objet la publication du concile de Trente, l'établissement de l'inquisition, le changement du gouvernement. Les hardiesse de cet écrit fit prendre au roi des mesures pour tenir le duc de Guise éloigné de Paris. Henri, prince du Condé, tombe malade dans ces entrefaites, et meurt à St. Jean d'Angeli, le 5 mars, âgé de trente-cinq ans. Il était brave, et sans la jalousie qu'il avait contre le roi de Navarre, il eût servi utilement son parti. Charlotte de la Trémoille, sa femme, qu'il laissa enceinte de trois mois, mit au monde, le 1 septembre suivant, comme le marquis M. de Thou, un fils qui fut Henri II, père du grand Condé. C'est donc une fausseté de dire avec les gens du peuple qu'elle n'accoucha qu'un bout de treize mois de veuvage. Ce trait n'est pas le seul que la calomnie lança contre elle. On l'accusa de l'empoisonnement de son époux; et le roi de Navarre, l'ayant fait arrêter, chargea les juges de St. Jean d'Angeli d'instruire son procès. Mais par arrêt du parlement de Paris, rendu le 24 juillet 1596, elle fut pleinement déchargée

(1) Le quatrain suivant, qu'on fit sur cette fiction, semblerait néanmoins annoncer que son chef n'était au nombre de seize.

A chacun le sien c'est justice  
A Paris seize Quartiers.

A Montmorency seize piliers;  
C'est à chacun son bastion.

(2) Jean Louis de Nogaret, fait duc d'Épernon et pair de France au mois de novembre 1581.

(3) Peut-être à commencer la bataille, le roi de Navarre et ceux de la religion se promirent en brece pour leur Dieu. Le duc de Joyeuse, les repoussant, leur dit: « Vous n'avez que des hommes et des soldats, moi j'ai M. de Lorraine; il est tout à moi; voyez-vous que comme ils sont si dévoués et dévoués à moi, le comte de Guise, se sentira que de moi. — Ne le prenez pas là, répondit Lorraine, je les connais mieux que vous font bien les deux et les châteaux, mais que de vous à la charge, vous les trouverez diables et lions, et vous semez que je vous ai dit. »



de cette accusation, et déclarée pure et innocente des cas à elle imputés.

Le 9 mai, dans le timon qu'on s'y attend le moins, arrive de Soissons à Paris, le duc de Guise, contre la défense du roi, qu'il protesta depuis ne lui être point parvenue. Le peuple, transporté d'une joie fanatique, le reçoit comme en triomphe. On annonce au monarque qu'il doit venir se présenter devant lui; irrité de cette hardiesse, il jette trois ou quatre fois les yeux sur un épéon qui était toujours, suivant un ancien usage, au chevet du lit de nos rois, passe dans son cabinet, y reste près d'un quart d'heure, revient toujours fort agité, regardant encore l'écudon où devait être l'épéon, et ne le voyant plus, demande qui l'a été; moy, et jay cru vous servir, répond Villiquier, premier gentilhomme de sa chambre. Le duc parait, et le roi, qui voulait le poignarder un moment auparavant, n'a pas le courage de s'assurer de sa personne. Ce monarque ne se trouvant plus le maître à Paris, y fait entrer, le 12 mai, (ce qu'il aurait dû faire trois jours plus tôt) six mille hommes de troupes pour sa sûreté. Les Ligueurs, excités par Crœul, procureur au Châtelet, l'un des plus violents des Seize, se soulèvent à cette occasion, tendent les chaînes, et barricadent les rues, après les avoir déparées; d'où vient à ce jour le nom de *Journée des Barricades*. Les troupes du roi, enfermées de toutes parts, se trouvent exposées, sans pouvoir se défendre, aux menottes des fenêtres, et aux pavés dont chaque maison s'était fournie. Le duc de Guise, mené au Louvre pour faire essai de sa mort, répond qu'il n'y peut rien, et se retire. Il prouva bientôt après le contraire; car, étant sorti de son hôtel sans autres armes que son épée, il appaisa le peuple par sa seule présence, et allant de barricade en barricade, il délivra les pauvres soldats dont environ vingt avaient déjà été tués, et un plus grand nombre blessés, et les fit mener au Louvre. Effrayé de cette émeute, le roi sort de Paris le 13, et se rend à Chartres, puis à Rouen, où il passe tout l'été. Son départ consterna les Parisiens, et leur fait appréhender une vengeance proportionnée aux outrages qu'ils lui ont faits. Pour obtenir leur pardon et son retour, ils lui font une députation à la tête de laquelle ils mettent le frère Ange, capucin (auparavant Henri de Joyeuse, l'un des seigneurs du roi). Accompagné de ses confrères, et d'un nombre de personnes chargées de représenter la passion du Sauveur, frère Ange part et arrive à Chartres, le corps nu jusqu'à la ceinture, une grosse croix de bois sur ses épaules, ayant à ses côtés deux capucins qui le frappent à grands coups de discipline. Dans cet état il va se jeter aux pieds du roi qui entendait vœux à la cathédrale. Henri, touché autant que surpris de ce spectacle, donne une réponse favorable. Mais au lieu de retourner à Paris, il passe à Rouen. Ce fut là que la paix se fit le 21 juillet, par l'Édit de rémission, qui porte entre autres choses, qu'avec la mort du roi sans enfants mâles, ou ne lui donnera pour successeur aucun prince hérétique, ou fauteur d'hérésie. Le roi part, sur la fin de septembre, pour les états de Blois, dont la première séance se tint le 16 octobre. Le duc de Guise ne manqua pas de s'y rendre; son but était d'y faire déposer le roi, ou de le réduire à l'état des rois finissants de la première race, sous les mains du palais. C'est ce que le duc de Mayenne, son frère, brouillé alors avec lui ainsi qu'avec le cardinal de Guise, son autre frère, fit dire à ce monarque, par Alfonso Orsano, vers le commencement de décembre. Henri III reçoit d'autre part de semblables avis, qui ne sont que trop confirmés par la conduite que le duc de Guise tient dans les états. L'audace qu'il y étale, et les demandes insolentes des députés, qui n'agissent que par son inspiration, ne permettent plus à Henri III d'en douter. Ce prince enfuit pendant la résolution de le faire périr pour prévenir son propre malheur. Le duc est averti, par différents bulletins, du sort qu'on lui prépare. On n'ose rien, écrit-il sur quelques-uns, tant sa présomption l'aveuglait. Enfin le 25 décembre, il est

poignardé sur les huit heures du matin, par des assassins apostés (1), comme il entrait dans le cabinet du roi qui l'avait fait appeler. (Voy. les *Sires de Joinville*.) On arrête dans le même temps le cardinal, son frère, le cardinal de Bourbon, d'Épône, archevêque de Lyon, le prince de Joinville, fils du duc de Guise, avec quelques autres chefs de la ligue. Le cardinal de Guise et d'Épône, enfermés dans une même chambre, se confessent réciproquement, s'attendant l'un et l'autre, à la mort. Le premier est percé de coups le lendemain, dans un passage obscur où on l'avait fait entrer en le tirant de sa chambre (2); le second, sauvé par le crédit de son neveu, le baron de Lux, est transféré, avec les autres prisonniers, au château d'Amboise, où il obtint de le Guast, auquel il avait été remis, sa liberté, moyennant une rançon de treute mille livres. (*Mœurs de l'Isle Barbe*, T. II, p. 59.) Le duc de Savoie, profitant de la confusion qui règne en France, s'empare, au mois d'octobre, du marquisat de Saluces, sous prétexte d'empêcher l'hérésie d'y pénétrer.

Le sang des Guise ramena le feu de la guerre civile, loin de s'éteindre. Furieux de la mort de leurs chefs, les ligueurs résolurent de tout mettre en œuvre pour la venger. Les Parisiens éclatèrent par dessus tous. Ce peuple qui, par sa révolte, avait forcé le roi de s'éloigner de lui, et qui presque aussitôt touché de regret, lui avait député, jusqu'à deux fois, pour l'engager à revenir, reprend ses premiers sentiments, dès qu'il apprend que l'auteur des troubles n'est plus; il les exalte dans ses discours, dans des libelles, dans des sermons par la bouche des prédicateurs, dans le tribunal de la péni- tence par la ministère des confesseurs, qui refusent l'absolution à ceux qui reconnaissent Henri III pour roi légitime. Le curé de Saint-Barthélemy, prêchant le jour de l'An, 1589, ose exiger de ses auditeurs un serment de venger la mort des Guise, et leur fait lever la main en signe d'acquiescement. Achille de Harlai, premier-président, était assis à l'OEAUVRE. *Levez la main, lui dit-il, M. le premier-président, et levez la bien haut, afin que tout le monde le verra.* Le magistrat obéit dans la crainte d'être mis en pièces par la populace à qui l'on avait fait avertir qu'ayant été consulté sur la mort du duc de Guise, il y avait consenti. La Sorbonne elle-même approuva ces attentats par des décisions contre lesquelles un très-petit nombre eut le courage de réclamer. La reine-mère, retirée à Blois, termina dans ces entreffaites, la carrière de sa vie le 5 janvier. Elle était dans la soixante-dixième année de son âge, étant née le 25 avril 1519. La mort de cette princesse, qui avait tenu-peu d'impression sur les esprits, et ne changea presque rien à l'état des affaires. Son corps resta à Blois, et ne fut porté que vingt et un ans après à Saint-Denis (3).

(1) On croit qu'il y en eut au nombre de 45, choisis parmi les gardes. Le *bonze Crillon*, à qui le roi avait proposé de faire le coup, s'en était excusé en disant qu'il se battrait volontiers en duel avec le duc, et promettait de le renverser mort; mais que le métier de bourreau ne lui convenait point. « Après ce discours, dit le Fr. Hémet, le roi fit deux lances qui lui eussent tout le fruit qu'il pouvait en retirer; de s'en servir point fait arriver à Lyon le duc de Mayenne, frère du duc Henri, et de s'être point venu à Paris trouver les principaux chefs de la ligue ».

(2) Le roi fit brûler le corps du cardinal et celui du duc son frère, et jeter leurs cendres au vent, de peur que leurs prétendues reliques ne deviennent un objet de culte pour les Ligueurs et s'engendrent leur fanatisme.

(3) On a publié, dit l'Étoile, contre le mémoire de Catherine plusieurs vers dont voici les meilleurs, faits pour lui servir d'épilogue ».

La reine qui est-elle, ou sans diable et un ange ?  
Toute pleine de blâme, et pleine de louange.  
Elle souloit être, et l'est mit à bas.  
Elle fit justice corrompue, et par moi de débris.  
Elle enfanta trois rois et cinq guerres civiles,  
Fit haïr des clercs et tuer des évêques.  
Fit bien de bonnes lois et de mauvais décrets.  
Souffrait-elle, pleurant, enfer et paradis.

Bossu le Clerc, qui, de procureur, avait été fait gouverneur de la Bastille, par le duc de Guise, entre à main armée, le 16 janvier, au palais, d'où il amène Achille de Harlay, premier président, avec cinquante autres magistrats, à la Bastille, où il les fit traiter avec une dureté qui le fit appeler le grand pénitencier du parlement. Il créa ensuite un parlement nouveau, ou plutôt il oblige les cent vingt-six magistrats qui restaient à continuer leurs fonctions, après les avoir fait jurer sur le crucifix de ne jamais se départir de la ligne. L'audience est tenue le lendemain par le président Barabé Brisson, qui, voulant se ménager entre les deux partis, proteste au secret, devant deux notaires, qu'il cède à la violence. Le 12 février, arrivé du duc de Mayenne, frère cadet du duc de Guise, à Paris. Il est nommé, par la faction des Seize, lieutenant-général de l'état royal et couronné de France. L'esprit des Parisiens se communique, par une espèce de contagion, aux provinces. A Toulouse, le premier président Duranti, étanché à la religion et au roi, est mis à mort, le 30 février, par les Ligueurs. Édit du roi, pour transférer le parlement de Paris à Tours. Il passe lui-même en cette ville avec sa cour, ne se trouvant plus en sûreté à Blois. Qui le croirait? Henri III, menacé de tous côtés, n'avait point encore d'armée. La nécessité l'oblige d'avoir recours au roi de Navarre, son vainqueur. Ce prince lui-même son armée; et, avant qu'elle arrive, il a une entrevue avec lui le 30 avril. Les deux rois, après avoir fait de grands progrès du côté de la Loire, s'avancent vers Paris pour en faire le siège. Sur leur route, ils sont joints, le 26 juillet, par Nicolas de Harlay, baron de Sancerre, qui amenait à son maître un corps de dix mille suisses, qu'il avait levé à ses propres dépens. Ce fut à cette occasion qu'il cogea ce beau diamant, qui a pesé depuis au roi d'Angleterre, et qu'on nomme le Sancerre. (Le Laboureur, Pincerd.) Le 51 juillet, Henri III établit son quartier à Saint-Cloud. Le jour suivant, il est frappé au bas-ventre d'un coup de poignard par un fauconnier, infecté du venin de la ligue, nommé Jacques Clément. Il meurt, le lendemain, de sa blessure, dans de grands sentiments de pénitence, à l'âge de trente-sept ans, dix mois et quarante jours, après un règne de quatorze ans, cinq mois et vingt jours, depuis son sacre. On porta son corps à Saint-Corneille de Compiègne, d'où il fut rapporté, en 1610, à Saint-Denis (1). Loret ne va pas sans sa femme, princesse vertueuse, morte à Moulins, le 29 janvier 1601, ne lui donna point d'enfants. Ainsi fut éteinte l'illustre branche des Valois, qui avait régné deux cent soixante et un ans, pendant lesquels elle donna treize rois à la France. La conduite de Henri III fut un mélange inconcevable de grandeur d'âme et de petitesse d'esprit, de vigueur et de mollesse, d'activité et d'indolence, de tendresse et d'insensibilité, de libertinage et de superstition. Nul prince ne représentait avec plus de dignité que lui dans les occasions importantes. A la figure la plus noble et

la plus prévenante, il joignait une éloquence naturelle et majestueuse; mais ce même roi s'avilissait aux yeux de ses sujets, par des amusements puérils, par une vie molle et efféminée, et par un mélange de libertinage et de dévotion. Au retour d'une procession, on le voyait danser à un bal, son chapelet à têtes de mort pendu à son côté, ou se livrer à des divertissements encore moins permis. Idolâtre de sa personne comme une femme, il couchait avec des gants pour conserver la blancheur de ses belles mains, ayant sur son visage une pâte préparée avec un masque par-dessus. Oblisant ce qu'il devait à sa dignité, il conduisit des audiences une corbeille pleine de petits chiens pendus à son côté, et il se rougisait pas de se promener dans Paris un bilboquet à la main. Par ses propos inducteurs, il déshonora l'honneur de presque toutes les femmes de sa cour.

Quoique neuf mois après que Henri se fut évadé de la Pologne, cette république eût déclaré le trône vacant, et procédé en conséquence à l'élection d'un nouveau roi, ce prince ne laisse pas de conserver toute sa vie le titre de roi de Pologne. Le luxe et la passion du jeu furent portés à leur comble sous son règne. On employa dans la fabrication des étoffes tant de matières d'or et d'argent, que les hôtels des monnaies en manquèrent. Le marc d'or était alors à deux cent vingt-deux livres, et le marc d'argent à dix-neuf.

Per les remontrances de la cour des monnaies présentées au roi, et aux états-généraux assemblés à Blois le 13 décembre 1576, il parait que l'intérêt de l'argent était alors au dernier degré, c'est-à-dire, à huit un tiers pour cent; puisque par ces remontrances il est dit, « que celui qui a prêté ou baillé à rente quatre cent quatre-vingts écus à cinquante sols pièce, pour feire cent livres de rente, revenant son sol principal trois ou quatre ans après que l'écu aura été surbaissé de cinq sols sur pièce, » porte diminution de son principal de quarante-quatre écus ou environ ». (Le Blond).

C'est sous le règne de Henri III que l'on introduisit à la cour les fauteuils pour la personne du roi et des plaignants pour sa suite. Dans un ouvrage de ce temps-là, on représente Henri assis, ainsi que deux de ses mignons, dans des chaises (fauteuils) de velours, faites d'une façon qu'ils appelaient brisées; le reste de la compagnie avait des sièges qui s'ouvraient et se fermaient comme un gausfier pris à rebours.

L'an 1578, le roi posa à Paris, le 31 mai, la première pierre du Pont-Neuf, qui fut entrepris sur les dessins de Jacques Androuet du Cerceau.

Henri III créa, le 31 janvier 1586, la charge de grand-maître des cérémonies, annexée jusqu'alors à celle de grand-maître de l'hôtel. Ce fut Guillaume Pot de Rhodes qui en fut le premier revêtu.

Aux chapeaux, dont l'usage, inventé sous Charles VI, avait été renouvelé sous François I<sup>er</sup>, Henri III préféra la toque italienne qui donnait à sa figure un air plus efféminé. Il le portait de velours, ornée de pierres, penchée sur une oreille, laissant à découvert l'autre à laquelle pendait un diamant.

(1) Rome ayant refusé de faire des obsèques pour Henri III, on a causé à Paris de les faire pour les papes. (Puces Antic. T. 1, p. 112.)

## FRANCHE DE BOURBON. (\*)

## HENRI IV, DIT LE GRAND.

1589. HENRI IV, roi de Navarre, né le 15 décembre 1553, au château de Pau, en Béarn, d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre et duc de Vendôme, et de Jeanne d'Albret, descendant, par son père, de Robert de France, comte de Clermont, sixième fils de saint Louis, succéda, le 2 août, au roi Henri III, comme le plus proche héritier de la couronne de France. Le 4

du même mois, il reçut, de la plupart des seigneurs qui étaient dans l'armée royale, le serment de fidélité, après avoir promis solennellement de maintenir la religion catholique, de s'en faire instruire, et de ne permettre l'exercice de la prétendue-réforme, que suivant les édits du feu roi. Le duc d'Épernon, Vitry, et quelques autres seigneurs, n'ayant pas voulu prêter le serment, se retirèrent, emmenant avec eux leurs troupes. Cette désertion laissa dans l'armée un vide qui empêcha de continuer le siège de Paris. Le roi gagna la Normandie pour s'approcher des secours qu'il attendait de la reine d'Angleterre. Les Ligueurs le plus en plus éloignés de vouloir le reconnaître pour leur

## (\*) GÉNÉALOGIE DES VALOIS ET DES BOURBON.

LOUIS IX (SAINT), Roi de France.

|                                 |                               |                                |                                |                                                                          |
|---------------------------------|-------------------------------|--------------------------------|--------------------------------|--------------------------------------------------------------------------|
| PHILIPPE III,<br>Roi de France. |                               |                                |                                | ROBERT,<br>Comte de Clermont.                                            |
| PHILIPPE IV,<br>Roi de France.  |                               |                                | CHARLES,<br>Comte de Valois.   | LOUIS,<br>Duc de Bourbon.                                                |
| LOUIS X,<br>Roi de France.      | PHILIPPE V,<br>Roi de France. | CHARLES IV,<br>Roi de France.  | PHILIPPE IV,<br>Roi de France. | JACQUES I <sup>er</sup> ,<br>Comte de la Marche,<br>2 <sup>e</sup> fils. |
|                                 |                               |                                | JEAN II,<br>Roi de France.     | JEAN,<br>Comte de la Marche.                                             |
|                                 |                               |                                | CHARLES V,<br>Roi de France.   | LOUIS,<br>Comte de Vendôme,<br>2 <sup>e</sup> fils.                      |
| CHARLES VI,<br>Roi de France.   | LOUIS,<br>Duc d'Orléans.      |                                |                                | JEAN,<br>Comte de Vendôme.                                               |
| CHARLES VII,<br>Roi de France.  | CHARLES,<br>Duc d'Orléans.    | JEAN,<br>Comte d'Angoulême.    |                                | FRANÇOIS,<br>Comte de Vendôme.                                           |
| LOUIS XI,<br>Roi de France.     | LOUIS XII,<br>Roi de France.  | CHARLES,<br>Comte d'Angoulême. |                                | CHARLES,<br><sup>crécé</sup><br>Duc de Vendôme.                          |
| CHARLES VIII,<br>Roi de France. |                               | FRANÇOIS I,<br>Roi de France.  |                                | ANTOINE,<br>Duc de Vendôme<br>et Roi de Navarre.                         |
|                                 |                               | HENRI II,<br>Roi de France.    |                                | HENRI IV,<br>Roi de France.<br>et de Navarre.                            |
| FRANÇOIS II,<br>Roi de France.  | CHARLES IX,<br>Roi de France. | HENRI III,<br>Roi de France.   |                                |                                                                          |

souverain, rejeté avec indignation l'accablement que ce prince leur fait proposer. Leur fureur était montée à son comble. La détestable doctrine du rigéisme s'enseignait et se prêchait publiquement, et le monstre qui venait de tremper ses mains sacrilèges dans le sang du souverain, était qualifié de martyr. Le duc de Mayenne marche vers Dieppe, que le commandant de cette place avait livrée au roi, il est défait, le 21 septembre, près d'Arques (1). quoique l'armée royale fut trois fois moindre que la sienne. Après le combat, le roi, qui s'était battu en soldat, écrivit à son cher Crillon : *Prends-toi, brave Crillon ! nous avons combattu à Arques, et tu n'y étois pas.* Sur la fin d'octobre, Henri IV revint devant Paris, dont il emporta d'assaut les faubourgs, le premier novembre, à minuit. L'arrivée du duc de Mayenne l'engage à se retirer. Il traverse la Beauce, prend, chemin faisant, plusieurs places, et arrive à Tours, où il fait son entrée le 21 novembre. Ce même jour, le duc de Mayenne fait proclamer roi, dans le parlement de Paris, sous le nom de Charles X, le cardinal de Bourbon, qui était prisonnier à Fontenay-le-Comte, et se fait consacrer, par cette assemblée, le titre de lieutenant-général du royaume pour le temps que durerait la prison du prétendu roi. On fit battre de la monnaie au nom de ce dernier, et l'on fabriquait une médaille où ce cardinal était représenté avec la couronne royale et cette légende : *Carolus X Dei gratia Francorum Rex.*

Rome, alarmée des troubles qui agitent la France, envoie le cardinal Cajetan, avec la qualité de légat, pour examiner l'état des choses, et en suivre les progrès sur les lieux. Il arrive, dans les premiers jours de janvier 1590, à Paris. Le pape (Sixte V) lui avait ordonné de rester neutre, supposé que la convocation du roi ne lui parût désespérée. Il fut le contraire et débuta par s'unir aux Ligueurs. S'étant rendu, le 15 janvier, au parlement, il s'attacha de vouloir se mettre dans le coin au-dessous d'un dais uniquement destiné pour la personne du roi. Le premier président le précéda doucement par la main, et le fit asseoir au-dessous de lui. (*Journal de Henri IV.*) Les armées du roi cependant continuent de prospérer. Le 16 mars, il gagne la bataille d'Ivry, au diocèse d'Evreux, contre le duc de Mayenne, dont toute l'armée est taillée en pièces, ou mise en fuite. Plein de confiance, Henri avait dit à ses troupes avant l'action : *Si vous perdez nos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc; vous les trouverez toujours dans le chemin de l'honneur et de la gloire.* Il tint parole, paya de sa personne comme un simple soldat, et donna à chaque coup qu'il portait : *Le roi te touche, Dieu te bénisse.* Un accident néanmoins pensa faire perdre la bataille. Henri Pot de Rhodes portait la cornette blanche du roi. Un blessure qu'il reçut dans les yeux l'avait aveuglé, son cheval, dont la bride se rompit dans le même temps, l'emporta hors des rangs. On crut que le roi se retirait de la mêlée, et cela d'autant plus vraisemblablement qu'on le vit seigneur, dont le panache ressemblait à celui du roi, suivait la courtoise. Averti de ce désordre, le roi sortit de rang en rang pour y remédier. Dès qu'on le vit, le courage se ralluma, et tous firent de si grands efforts qu'ils rompirent entièrement les ennemis. Le marquis de Courten s'échappa, le même jour, pour le roi, d'Issoudun et de l'Auvergne. Le 7 mai, le roi, maître des environs de Paris, forme le siège, ou blocus, de cette capitale, à dessein de l'affamer. Le 9 du même mois, un vain simulacre de royauté s'évanouit par la mort du cardinal de Bourbon, arrivée dans sa prison, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Plusieurs écrivains ont dit qu'il n'avait accepté la couronne que pour en frustrer Henri IV, son neveu. C'est précisément le contraire : dès qu'il eut appris qu'on l'avait proclamé roi, il écrivit à Henri IV une lettre, par

laquelle il lui déclarait qu'il le reconnaissait pour son légitime souverain.

Les Ligueurs, ayant perdu leur prétendu roi, sont embarrassés pour lui donner un successeur. Philippe II, roi d'Espagne, demandait la couronne pour l'infante, sa fille. Le duc de Lorraine la sollicitait pour son fils. Chacun avait son parti dans la ligue ; mais l'état présent des affaires ne permit pas alors de rien décider. Le siège de Paris continue : les assiégés, animés par la duchesse de Montpensier, par le duc de Nemours, gouverneur de la ville, par le légat, par le cardinal Pellevé, par Bernardin de Mendoza, ambassadeur d'Espagne, se déterminent à tout souffrir plutôt que de se rendre. Le 14 mai (et non le 5 juin), le duc de la ligue enfante une scène extravagante et grotesque que notre siècle aurait peine à imaginer. Nous parlerons de cette fautive procession ou parade de Paris, composée de prêtres, de moines, dont les habits étaient retournés, et d'écoliers au nombre de treize cents, ayant tous la crosse en tête, la crosse sur le dos, le moussquet sur l'épaule, la pique à la main, le sabre au côté, l'évêque de Sens, le prieur des Chartreux et le curé de Saint-Côme ouvrant la marche. Le légat la fit défilé, accompagné du jésuite Bellarmin, depuis cardinal, et d'autres italiens ; mais son secrétaire avait été tué, à la portière de son carrosse, d'un coup de fusil lâché par un des champions, qui ne le croyait pas chargé à halle, il se retira promptement, après avoir béni la troupe. Cette farce, où l'on ne vit ni brédictees, ni ecclésiastiques, ni victorins, ni génévains, fit rire les Parisiens, et fut nommée la *Drôlerie* (1). Le 27 juillet, tous les faubourgs de Paris sont attaqués et emportés par l'armée du roi. La ville se trouve alors réduite à la plus affreuse disette. Elle fut telle, que le 16 août, on en vint jusqu'à faire du pain avec des os de morts réduits en farine. On appela ce fâcheux aliment, dont moururent tous ceux qui en usèrent, *le pain de madame de Montpensier*, parce qu'elle en avait loué l'invention. La chair humaine devint ensuite la nourriture des obtins Parisiens. On alla à la chasse aux enfants ; plusieurs furent dévorés par ces faméliques, et on vit des mères se nourrir des cadavres de leurs propres fruits. Heu ! à pitié de ces forcés, et permet que les assiégés nourrissent les assiégés. *J'aimerais autant, dit-il, n'avoir point de Paris que de l'avoir tout ruiné et tout défilé par la mort de tant de personnes.* Le 30 août, il leve le siège pour aller à la rencontre du duc de Parme (Alexandre Farnèse) qui venait avec une armée espagnole au secours de Paris. Le duc écrivit le combat, se rend maître de Lagui, le 6 septembre, de Corbeil, le 24, jette des vivres dans la capitale, et reprend la route des Pays-Bas au mois suivant. Le roi le poursuit et le harcèle en telle et en telle que sur les frontières. Paris et ses environs n'étaient pas le seul théâtre de la guerre civile : elle s'était au moins continuée ni moins vive dans la plupart des provinces. Le duc (Antoine) de Joyeuse, et le duc de Mercœur combattaient pour la ligue ; le premier en Languedoc, le second en Bretagne, depuis la levée du siège de Paris ; Lesdiguières en Dauphiné repoussait et les efforts de cette faction, et ceux du duc de Savoie, qui voulait profiter des troubles pour s'emparer de cette province. Ce dernier réussit mieux en Provence : au moyen des intelligences qu'il avait dans la ville d'Aix, il y fit une entrée solennelle le 11 novembre, et cinq jours après, il fut déclaré par le parlement gouverneur et lieutenant-général de Provence, sous la couronne de France. Mais l'année suivante, Lesdiguières et la Vallette firent évanouir ce vain titre par les avantages qu'ils remportèrent sur le duc. Le 22 décembre 1590, Grenoble, après un siège de quatre semaines et un blocus d'un an, est réduit avec toute la province par Lesdiguières, qui envoya aussitôt Saint-Julien, son secrétaire, au roi pour lui en demander le gouverne-

(1) Le duc de Mayenne s'était laissé de prendre à cette bataille Henri prisonnier. Il avait écrit au pape et au roi d'Espagne qu'il ne permit pas d'échapper à moins de s'en donner dans la mer. Les barbares de la rue Saint-Hippolyte firent fusiller écartement pour voir passer le héros à pied et sans lui, gonflé Mayenne, revenant vainqueur, le roi son entrée dans Paris. (*Portraits des Rois de France.*)

(1) Quelques-uns prétendent que cette scène est une fiction de Jacques Gillot, dreyen des conseillers-clercs du parlement et l'un des auteurs de la satire Montaigne.

Le sort des armes n'étant pas assez favorable aux vues ambitieuses du duc de Mayenne, il prit le parti de convoquer à Paris, le 5 janvier 1593, les états-généraux, afin de procéder à l'élection d'un nouveau roi. L'ouverture s'en fit le 20 du même mois. Le duc de Feria, ambassadeur d'Espagne, admis dans cette assemblée le 2 avril, osa y proposer d'abolir la loi salique, et de déclarer reine de France l'infante d'Espagne Isabelle, petite-fille, par sa mère Elisabeth, du roi Henri II. Cette proposition révolta ceux d'entre les députés qui avaient encore le cœur et le sang français. Ross, lui-même, évêque de Senlis, et pasteur du meurtre de Henri III, la rejeta avec indignation, et le combat avec force. Le duc de Mayenne, qui se voit dupé par les Espagnols, engage les états à consentir à des conférences que le roi avait proposées entre les deux partis : elles s'ouvrent à Surêne, le 29 avril, et finissent le 17 mai. Renaud de Beaulieu, archevêque de Bourges, était à la tête des députés du roi, et l'archevêque de Lyon, le chef de ceux de la ligue. Les conférences étant terminées, le premier annonça aux états la conversion du roi ; mais cette nouvelle ne rendit pas les Ligueurs plus disposés à se soumettre à ce prince. Les Espagnols, ayant vu le mauvais effet que leur proposition avait produit, voulurent revenir à leurs fins par un détour, en demandant qu'on élût roi le jeune duc de Guise, à condition qu'il épouserait l'infante. L'argent qu'ils répandraient dans l'assemblée, et les promesses magnifiques qu'ils joignaient à leurs dons, séduisirent un grand nombre de députés. Mais les événements qui suivirent de près firent revivre en eux de leur illusion. Le 7 juin, le roi va faire le siège de Dreux, qui était l'entrepôt de Paris, et emporte la place le 18. Les Parisiens, craignant un nouveau siège, demandent la paix. Le président le Maître fait rendre, le 25 juin, un arrêt du parlement, contre les prétentions chimériques des Espagnols. Ce coup de vigueur les déconcerte, et leur culvra beaucoup de partisans. On tient à Saint-Denis, le 25 juillet, des conférences nû l'archevêque de Bourges, et d'autres prélats, acceptent de lever les doutes du roi sur la religion. Le 25 du même mois, ce prince fait solennellement abjuration à Saint-Denis, se confesse et entend la messe. Les Parisiens étaient accourus en foule à cette auguste cérémonie, malgré les défenses du légat et du duc de Mayenne. Tous les bons français en font échoier leur joie ; mais les Ligueurs n'en deviennent que plus envenimés contre leur souverain légitime. Un jeune bachelier de la Loire, nommé Pierre Barrière, eudocrite par quelques-uns d'entre eux, forme le dessein d'attenter à la vie du roi. Il est découvert sur la révélation d'un jacobin de Lyon, auquel il s'en était ouvert en confession, ainsi au co pû, et tiré à quatre chevaux, le 31 août, par arrêt du parlement. Le duc de Nemours, gouverneur de Lyon, avait conçu dans le même temps le projet de s'établir souverain de cette ville. L'archevêque de Lyon, Pierre d'Epine, le même qui avait été arrêté, avec le cardinal de Guise, aux états de Blois, pria entièrement dévoué au duc de Mayenne, rompt ses mesures, le 19 août, en le faisant enfermer, par artifice, au château de Pierre-Eucise (1). Pour sa récompense, le duc de Mayenne lui donna la place de celui dont il avait réprimé l'ambition. Le fanatisme commençait alors à se dissiper. Un écart ingénieux ne contribua pas peu à ramener les esprits. Nous parlons de la *Suitre Méniptée*, ouvrage où l'on tournait finement en ridicule les derniers états de la ligue, et les manœuvres des chefs de cette faction. Une déclaration, que le roi donna le 27 décembre, ne produisit pas un moindre effet. Elle portait amnistie pour tous ceux qui quitteraient le parti de la ligue ; mais le gouverneur de Meaux, avait, deux jours auparavant, engagé cette ville, jusqu'alors rebelle, à rentrer dans le devoir. Lyon, par le conseil des meilleurs citoyens, et malgré l'opposition de son archevêque, toujours attaché au duc de Mayenne, abandonna la

partie de la ligue au commencement de février. Orléans, Bourges, et d'autres villes, suivent cet exemple ; mais les Ligueurs continuent à dominer et se défendre en quelques provinces, surtout en Laugandoc et en Bretagne. Il n'aurait pas à la royauté de Henri IV une formalité que le préjugé faisait regarder comme essentielle ; c'était celle du sacre. Pour la remplir, on choisit la ville de Chartres, attendu que Reims tenait encore pour la ligue ; et à la sainte amonition de saint Remi, on substitua celle de saint Martin, qu'on fit venir de Marmoutier. Ce fut Nicolas de Thou, évêque de Chartres, qui fit la cérémonie un dimanche 27 février 1594 (1). Du Peirat (*Antiquité de la chapelle de nos rois*, p. 729), rapporte qu'il la messie le roi communia sous les deux espèces du pain et du vin. Paris alors, vint au roi couronné et sacré, commença à prendre d'autres sentiments pour lui. Le comte de Brizac, à qui le duc de Mayenne en avait confié le gouvernement, se détache de son patron, et travaille efficacement à faire revivre les esprits à l'obéissance du roi. Pour contenir ce qui restait de Ligueurs obstinés, il fait venir soudainement des troupes, qu'il place, le 23 mars, dans les postes les plus importants. Ayant informé le roi de ces dispositions, il va le trouver au Louvre, où s'il était déjà rendu (2), et lui présente, en l'abandonnant, une belle écharpe blanche ornée de broderie. Henri, après l'avoir embrassé, lui donne la sienne, et la crée sur-le-champ maréchal de France. Le monarque fait, le même jour, son entrée dans Paris, qu'il traverse jusqu'à Notre-Dame, au milieu d'un peuple innombrable, qui ne cesse de crier viva le roi ! Je vois bien, dit ce pauvre peuple en tyrannisé (3) : La garnison espagnole, à son arrivée, s'était rangée en bataille aux environs du Temple, dans la crainte d'être attaquée. Le roi fait avec le duc de Feria une capitulation, moyennant laquelle on lui permet de se retirer avec ses troupes. Le roi les voyant défilier devant lui, leur dit en riant : *Recommandez-moi à votre maître ; mais n'y revenez plus. La mémoire de la réduction de Paris fut consacrée, le 29 mars, par une procession du clergé des églises que cette ville contenait alors, et des religieux mendiants, à laquelle assistèrent le roi, les cours souveraines, le Châtelet et le corps de ville. (Elle se renouvelait tous les ans le 29 mars.) On rappelle le parlement de Tours ; et on le ramène à celui de Paris. Mais comme ce dernier était l'ouvrage de la ligue, on l'oblige à prêter au roi serment de fidélité ; ce qu'un vœux pas de l'autre. Tous les corps et les ordres religieux font de même, exceptés l'apostolique et les Jésuites, qui déclarent ne pouvoir le faire sans la permission du pape. Quelques jours après, la Bastille et le château de Vincennes sont rendus au roi (le 27 mars.) Villars-Brezeux, après une contestation épineuse, conduite par Rosai, remet la ville de Rouen à ce prince, qui lui donne en récompense, comme il l'avait exigé, la charge d'amiral, avec les gouvernements de Rouen et du Havre, douze mille livres argent comptant, et un brevet de soixante mille livres de pension. Henri achète ainsi la plupart des places qui se donnaient à lui (4). Le duc de Guise, qui tenait la Champagne, fait son accommodement à des conditions qui ne lui furent guère moins avantageuses. Le duc de Mayenne, son neveu, ne l'abandonne point, et fait ses efforts pour retener la Picardie dans son parti. Mais Laon, assiégé par le maréchal de*

(1) Le duc de Nemours, s'étant depuis échappé de sa prison, alla assister au mariage d'Henri avec la reine-mère le 12 juillet 1593.

(2) A cette cérémonie les trois ducs et pairs ecclésiastiques furent représentés, savoir, l'archevêque de Reims par l'évêque de Chartres, celui de Laon par l'évêque de Nîmes, celui de Langres par l'évêque de Uzés.

(3) Henri, dit qu'il se vit au Louvre, dit à un chancelier : *Deux-je bien vu que je suis roi ? Plus j'y pense, moins je le conçois. Il n'y a rien de l'homme en tant ceci ; c'est l'ouvrage du ciel.*

(4) Le roi, étant venu camper à l'Hôtel-de-Ville, dit en regardant son peuple, comme il se voyait si noble : *Je me suis bien senti en ce moment à Paris ; mais je n'ai pas pu me le faire.*

(5) Un de ses courtisans lui dit un jour qu'on avait rendu à Genes ce qui appartenait à Genes. *Entre-tout-à-gen, répondit-il, on ne m'a pas rendu, mais rendu Paris. Il en pouvait dire autant des autres villes principales.*

Biron, se soumet au roi qui était présent, le 2 août, et Amicus chasse le duc d'Anjou. Le duc d'Anjou pressa vivement la Bretagne le duc de Mercœur.

Le 12 mai (même année 1564), l'université de Paris reprit le procès qu'elle avait contre les Jésuites. L'occasion était favorable : les Jésuites étaient les seuls religieux, avec les Capucins, qui refusaient de reconnaître le roi. Les curés de Paris se joignirent à l'université. L'affaire fut plaidée de nouveau. Antoine Arnaud parla pour l'université, Dolé pour les curés, et Duret pour les Jésuites, qui furent encore maintenus dans leurs fonctions ordinaires. Un nouvel orage se forma bientôt contre eux. Le 27 décembre, Jesu Chistel, fils d'un marchand drapier de Paris, jeune homme de dix-neuf ans, qui avait étudié dans leur collège, frappa le roi d'un coup de couteau, qui, heureusement, ne lui rompit qu'une dent. Le coupable arrêté, déclara dans son interrogatoire que ses maîtres lui avaient appris qu'il était permis et même méritoire de tuer le roi, quoique nul d'eux ne l'eût incité directement à cet attentat. L'arrêt du parlement qui condamna, le 29, ce forcené à la peine des régicides, enjoignit en même temps aux Jésuites de sortir de Paris dans trois jours, et du royaume sous quinze jours, comme corrupteurs de la jeunesse, et auteurs du roi et de l'état. Le P. Gauguier, chez lequel on trouva des papiers séditieux, fut pendu. Les parlements de Rouen et de Dijon bannirent pareillement les Jésuites de leurs ressorts; mais ceux de Toulouse et de Bordeaux les retiennent. Le royaume fut délivré d'un insigne déprédateur, au mois d'octobre, par la mort de François d'O, surintendant des finances, ayant, dit un historien du temps, le corps et l'âme également gâtés de toutes sortes de vices. Il laissa l'état endetté de huit cent dix millions de notre monnaie actuelle, et une succession de quatre millions à ses héritiers. *S'il faut, disait Crillon, que chacun rende ses comptes là-haut, comme l'on dit, le pauvre d'O sera bien empêché à fournir de bons acquits pour ses vices.* Le roi supprima la charge de surintendant, et créa, contre l'avis de Rosni, un conseil des finances, composé de huit personnes. Ce furent huit concussionnaires à brevet. Les dissipations et les vols continuèrent avec plus de fureur qu'auparavant.

Le roi d'Espagne, malgré la retraite forcée de ses troupes, n'avait pas renoncé à ses vœux sur la France, et entretenait toujours, par ses émissaires, le fanatisme des Ligueurs. Le prince Ernest, gouverneur des Pays-Bas, s'était même permis des excursions nouvelles sur nos frontières. Henri, croyant ne devoir plus user de ménagement envers Philippe II, lui déclara la guerre par un manifeste du 17 janvier 1565, à quoi Philippe répondit par un semblable écrit publié à Bruxelles le 7 mars suivant. Henri se prépara en même temps à poursuivre le duc de Mayenne dans la Bourgogne, dont il était gouverneur. Le maréchal de Biron, envoyé dans cette province, engagea plusieurs villes à secouer le joug de la ligue. Au mois de mai, le roi part de Paris pour aller à la rencontre de Ferdinand Velasco, comte de Castille, qui voulait pénétrer en Bourgogne par la Franche-Comté. Le duc de Mayenne l'accompagnait par la Flandre. Le roi, très-inférieur en forces, les attaquait avec plus de bonheur que de prudence, dans la plaine de Fontenoy-Française. Aussi manda-t-il à sa sœur, la duchesse de Lorraine : *Peu s'en est fallu que vous n'ayez été mon héritière.* Il eut tout l'avantage de cette journée, que le P. du Londel et le président Hénauld mettaient au 5 juin, et Mézerai au 30. On rapporte que ce prince, dans l'action, voyant fuir une partie de ses gens, commanda à Antoine de Roquelaure, depuis maréchal de France, de courir après pour les ramener. *Je m'en garderais bien,* répondit ce brave homme, *on croirait que je fuirais comme eux : je ne vous quitte point, et je combattrai à vos côtés.* Le roi parcourut ensuite la Bourgogne, et, le 4 septembre, il fait son entrée solennelle à Lynn. Il en partit dans le mois suivant, pour aller au secours de Cambrai, assiégé par le comte de Focotes. Mais il apprit à Beauvais la réduction de la place, qui se rendit le 9 octobre, par la haine qu'on portait à Balagni, à qui le roi l'avait

donnée en souveraineté. Cette conquête des Espagnols avait été précédée de celle de la Capella, du Catelet et de Douriens, où ils avaient commis des cruautés inouïes.

Henri IV reçut enfin la nouvelle de son absolution, prononcée à Rome, le 17 septembre, en cérémonie, par la pape Clément VIII, après avoir été long-temps traversée par les Espagnols. Arnaud d'Osat et du Perrou, évêque d'Evreux, tous deux cardinaux depuis, furent les négociateurs de cette affaire. Mais à leur retour à la cour, on leur fit de sanglants reproches d'avoir reçu, de la main du pape, des coups de housine sur le dos pendant la cérémonie de l'absolution. C'était, disait-on, avilir la majesté royale. Mais le roi dissimula sagement cette espèce d'humiliation, qui n'était que uoc, d'ailleurs, qu'aux yeux de ceux qui ne savaient ni l'origine ni l'esprit de cette cérémonie. (Voy. la pape Clément VIII.)

Le duc de Mayenne, voyant Henri IV parfaitement réconcilié avec l'Église, et les peuples las de la guerre se tourner ouvertement vers ce prince, crut devoir mettre bas les armes, et commença par demander une trêve au roi, qui ne l'accorda que pour trois mois. Dans cet intervalle, il négocia sa paix, qui fut conclue au château de Folembray, dans la forêt de Coucy, et publiée en forme d'édit, au mois de janvier 1566. On lui accorda trois places de sûreté, à savoir, à ce qui est bien remarquable, Henri se chargea d'acquiescer toutes les dettes que Mayenne avait contractées, tant au dedans qu'au dehors du royaume, pour soutenir la guerre contre lui (1). Le duc de Joyeuse fut aussi dans le même lieu son accommodement, qui lui valut le bâton de maréchal de France, avec le lieutenant-général de Languedoc. L'exemple et les sollicitations des princes de sa maison ne purent vaincre l'obstination du duc de Mercœur, ni le faire renoncer aux idées chimériques qui l'attachaient à la ligue. Il continua de protéger et de défendre, dans son gouvernement de Bretagne, cette faction qui n'avait presque plus d'autre aile. *Est-ce que vous songez à vous faire duc de Bretagne?* lui demandait un jour un conseiller du parlement de Rennes. *Je ne sais si c'est un songe,* répondit-il; *mais il y en a dix ans qu'il dure.*

Un des plus furieux Ligueurs, et l'un en même temps des plus savants hommes du royaume, Gilbert Génébrard, archevêque d'Aix, attisé par ses discours et par ses écrits le feu de la révolte en Provence. Pour le punir de son fanatisme, le parlement d'Aix le bannit du royaume, par arrêt du 26 janvier 1566, avec défense d'y rentrer sous peine de la vie. On lui permit cependant de se retirer dans son prieuré de Semur, en Auxois, où il limit ses jours l'année suivante.

Deux hommes moins dangereux, Charles Casau et Louis d'Aix, tyrannisaient, depuis sept ans, la ville de Marseille, et l'empêchaient, par l'ascendant qu'ils y avaient pris, de se soumettre au roi. Un corsic, nommé Libertat, vint à bout, par son adresse, le 17 février 1566, de la faire rentrer dans le devoir. Henri IV, apprenant qu'elle était à lui, s'écria dans un transport de joie : *C'est maintenant que je suis roi.* Il restait néanmoins pour réduire la Provence entière, à gagner le duc d'Épernon, qui était gouverneur. Ce fut l'ouvrage de M. de Roquelaure, qui engagea le duc, par ses remontrances, à mettre bas les armes, et lui fit recouvrer les grades qu'il perdait. Les affaires de Henri n'allèrent pas aussi bien en Picardie. Les Espagnols lui enlevèrent Calais au mois d'avril 1566, et Ardres le 25 mai suivant. Le roi néanmoins, la veille de la perte d'Ardres, avait remporté un grand avantage par la conquête de la Fère, après un assez long siège. Ca qui le fit prolonger, ce fut la disette d'argent où se trouvait ce monarque. Son conseil des finances, occupé à s'enrichir et à faire bonne chère, le laissait manquer de tout. *Ja vous veux bien dire,* mandait-il à Rosni (le 14 avril),

(1) Le duc de Mayenne était fort espiègle. Ayant obtenu du roi la permission de venir lui boire la santé, il vint le trouver à Blois. Ce monarque le fit promener jusqu'à lui faire suer et lui faire perdre haleine, après quoi il lui dit : *Mon cousin, voilà la seule vengeance que je veux tirer de vous.*

*T'étais où je me trouve réduit, qui est tel que je suis fort proche des ennemis, et n'oi quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un homme complet que je puisse enlister : mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude, ma marnie souvent renversée, et depuis deux jours je dine et je soupe chez les uns et les autres : mes pourvoyeurs distant n'avoient plus moyen de rien fournir pour ma table, d'autant qu'il y a plus de six mois qu'ils n'ont reçu d'argent ; partant j'uge si je mérito d'être ainsi traité, et si je dois plus longtemps souffrir que les financiers et trésoriers me fassent mourir de faim, et qu'eux tiennent des tables frondes et bien servies, que ma maison soit pleine de nécessités, et les leurs de richesses et d'opulence, et si vous n'êtes pas obligé de me venir assister loyalement, comme je vous en prie. Le duc de Rois dans cette lettre était d'engager Rois à se charger des finances.*

Au mois de juillet, le cardinal Alexandre de Médicis arrive en qualité de légat en France ; le roi, dont il avait menagé l'absolution, lui fit rendre partout de grands honneurs. Il prend lui-même la poste pour aller lui rendre visite à Chartres, et mène avec lui le duc de Mayenne, en lui disant : *Allons, mon cousin, voir le légat ; car vous avez aussi bon besoin que moi d'une absolution.*

Les besoins du roi et les désordres introduits dans le royaume par les guerres civiles, demandaient l'assemblée des notables pour y pourvoir. Le roi, l'ayant convoquée à Rouen, fit son entrée dans cette ville le 16 octobre, et ouvrit l'assemblée le 4 novembre par le discours suivant : *Messieurs, comme j'aspire plus aux titres de libérateur et de restaurateur de la France, qu'à celui de grand orateur, je vous apporte aussi plus de bonne volonté que de belles paroles. Je ne vous ai point opposés ici pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés, comme j'ai fait mes prédécesseurs ; je vous ai rassemblés pour recevoir vos conseils, pour les suivre, et pour me mettre en telle entre vos mains. C'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises, et aux victorieux ; mais l'amour que j'ai pour mes sujets, et l'extrême désir que j'ai rétablir l'état, me fait trouver tout facile et tout honorable. Gabrielle d'Estées, sa maîtresse, qui avait eu ce discours derrière une tapisserie, en fut étonnée : elle fit des reproches au roi de ce qu'il avait osé de se mettre en telle. Cela est vrai, répondit-il, mais j'ai entendu avec mon épée au côté. L'assemblée témoigna beaucoup de zèle, et fit peu de chose, parce que les moyens qu'il proposa pour remédier aux maux n'étaient point praticables.*

Les Espagnols firent, le 11 mars de l'an 1597, une conquête importante par la surprise d'Amiens. La nouvelle de cet événement consterna Henri IV. *Quoi malheur ! dit-il à Rois. Amiens est pris. Les Espagnols s'en sont saisis par la porte, au plein jour, pendant que ces malheureux habitants s'amusaient à se chauffer, à boire et à ramasser des noix, que des soldats déguisés répandaient autour du corps-de-garde. Rois tâche de le consoler. Pensez-vous, répliqua le roi, reprendre si tôt une ville si grande, si forte et si bien munie ? Puis après avoir rêvé un moment : C'est assez faire, ajouta-t-il, le roi de France, il est temps de faire le roi du Navarre. Henri monta à cheval quelques jours après, et conduisit son armée en Picardie. Au mois de mai, la ville d'Amiens est assiégée par le maréchal de Biron, et se rend par capitulation le 25 septembre suivant (1). C'est à ce siège que les soldats furent employés, pour la première fois, aux travaux de la tranchée. Ils regardaient auparavant comme indignes d'eux de remuer la terre. Henri IV ayant remarqué que les paysans qu'on y employait prenaient aisément l'alarme pendant les sorties, paya les soldats à la toise, et fit partager entre ceux qui n'avaient pas été tués*

en travaillant, toute la somme destinée aux travailleurs. Les armes de la France prospéraient dans le même tems du côté des Alpes. Lesdiguières, que le duc de Savoie appelait le *renard de Dauphiné*, fit une campagne glorieuse contre ce prince, dont il dissipait tous les projets, et défit les troupes en toutes rencontres. Il restait encore à dompter la fierté du duc de Mercœur, et à lui enlever la Bretagne. L'an 1598, le roi part, dans ce dessein, le 18 février. Le duc, à son approche, seut s'évanouir ce beau rêve de la souveraineté de Bretagne, dont son ambition se repaissait depuis si long-tems. Il envoya sa belle-mère et sa femme au-devant du monarque à Angers, pour y ménager son pardon. Gabrielle d'Estées à la satisfaction de voir à ses genoux, fondant en larmes, ces deux dames, si fières et si hautes, qui l'avaient méprisée jusqu'alors, lui offrit la main de mademoiselle de Mercœur, la plus riche héritière du royaume, pour César de Vendôme, l'un des fils qu'elle avait eus du roi. L'offre est acceptée comme par grâce, et le gouvernement de la Bretagne fut à celui qui voulait s'approprier ce duché. Le traité qui en suivit cet accommodement, fut le tombeau de la ligue. N'espérant plus d'emploi ni de considération en France, le duc de Mercœur alla exercer sa valeur en Hongrie contre les Turcs ; il y mourut en 1602. Le roi s'étant rendu à Nantes, y donna, au mois d'avril, le fameux édit de ce nom, par lequel il accorde forcément aux Huguenots assemblés à Châtellerauld, le libre exercice de leur religion, et l'entrée dans toutes les charges de judicature et de finance. Le parlement fit des remontrances à ce sujet. Après les avoir entendues et examinées, le roi dit aux députés de cette compagnie, entr'autres choses : *J'ai reçu vos supplications et remontrances tout de bouche de par écrit ; je recevrai toujours celles que vous me ferez, de bonne part, comme gens affectionnés à mon service ; je prends bien les avis de mes serviteurs : lorsqu'on m'en donne du bon, je les embrasse. Il n'y a pas un de vous qui quand il voudra venir me trouver et me dire, sire, vous faites telle chose qui est injuste à toute raison, que je ne l'écoute volontiers. Il ne faut plus faire de distinction du catholique et de huguenot, il faut que tous soient bons Français, et que les Catholiques convertissent les Huguenots par l'exemple de leur bonne vie. Je suis le roi berger, qui au vœux répandra le sang des bons brebis ; mais je veux les rassembler avec douceur, etc. Enfin, la paix est rétablie au dehors comme au dedans par le traité signé, le 3 mai, à Vervins, entre la France et l'Espagne, et dont voici les principales conditions : Le comté de Charolais demeurera aux Espagnols, sous la suzeraineté de la France ; Calais, Arden, la Capelle, le Catelat et Blavet, en Bretagne, seront remis aux Français. Ce fut cette année que le roi fonda deux nouvelles chaires de théologie au Sorbonne.*

L'an 1599 fut l'époque d'une grande révolution dans les finances ; par la nomination que le roi fit de Maximilien de Béthune, marquis de Rois, et depuis duc de Solli, à la surintendance de cette partie de l'administration, sur la démission forcée du baron de Sanci, qui en avait été pourvu en 1596. Ce n'est pas, si l'on se rappelle, que la conduite de Sanci dans ce poste fut irrépréhensible ; mais sa trop grande franchise lui avait attiré l'animosité de Gabrielle d'Estées, qui avait grand pouvoir sur l'esprit du roi. Le laboureur, en parlant de sa gestion, dit : *Il ne faut point d'autre marque d'une intégrité sans exemple, pendant trois années dans cet emploi, sinon qu'il n'acheta pas un pouce de terre, et qu'il ne paya pas pour un sol de dîmes ; et atteste, pour cette vérité, toute la France, qui vit avec compassion vendre tous ses biens pour satisfaire à ce qu'il avait emprunté pour cette année de dix mille suisses, qu'il leva et souleva à ses dépens.*

Le maréchal Henri de Joyeuse semblait avoir entièrement oublié l'état religieux qu'il avait quitté ; une raillerie du roi lui rappela efficacement le souvenir, et le porta à se retirer chez les Capucins de Saint-Honoré de Paris, où, le 8 mars 1599, il reprit l'habit de son ordre, et redevint le frère

(1) Le duc de Mayenne se distingua à ce siège sous les ordres de celui qu'il avait élu son point de départ.





cor quam infensos. L'édit ne fut enregistré au parlement de Paris que le 1<sup>er</sup> janvier suivant à cause des oppositions du premier président de Harlai, de l'avocat-général Servin et de plusieurs autres membres de cette compagnie. L'édit portait qu'il y aurait toujours un jésuite, à la suite de la cour pour répondre de la conduite de ses confrères. Cette condition humiliante tourna à la gloire de la société. Elle avait donné pour otage de sa fidélité le P. Cotton. Le roi le nomma son confesseur, et depuis ce temps, jusqu'à l'entière destruction du corps, il n'y eut intervalle près, un jésuite à toujours exercé cette redoutable fonction, ou porté ce titre à la cour de nos rois. On sait les avantages qu'en a retirés la société.

Le pardon que le comte d'Avignon avait obtenu du roi ne fit qu'un ingrat. On le voit, l'an 1604, impliqué dans une nouvelle conspiration formée contre ce prince et contre l'état. Balzac d'Entragues, Heuriette, marquise de Verneuil, sa fille, maîtresse du roi, Thomas Morgan, ses complices, sont arrêtés avec lui. Les complices furent jugés et condamnés, par arrêt du premier février 1605, à différentes peines dont la clémence du roi les déchargea ensuite. (Voy. les comtes d'Avignon).

Henri affectionnait la république de Venise; il lui en donna des preuves effectives, l'an 1607, en se rendant médiateur dans le grand démêlé qu'elle avait avec le saint siège. Le cardinal de Joyeuse, qu'il employa pour négocier la paix entre ces deux puissances, y réussit à leur commune satisfaction ainsi qu'à celle de son maître.

Deux ans après, l'an 1609, le président Jeannin fut employé par le monarque avec la même succès, pour assurer la constance et la tranquillité des Provinces-Unies, au moyen d'une trêve de douze ans, qu'il engagea l'Espagne de conclure avec elle. Le traité fut conçu de manière que l'indépendance et la souveraineté des états de Hollande y fut établie et reconnue par les Espagnols.

Le roi, l'an 1610, faisait de grands préparatifs pour quelque dessein extraordinaire qu'on n'a jamais bien pénétré. Avant que de se mettre en campagne, il fait couronner la reine à Saint-Denis, le 13 mai, par le cardinal de Joyeuse, et exige de la reine Marguerite qu'elle assiste à cette cérémonie. Le lendemain 14, ce grand prince, qui faisait l'admiration de l'Europe et le bonheur de la France, est assassiné dans son carrosse, sur les quatre heures du soir, par un monstre exécrable nommé François Ravaille, natif d'Angoulême, qui lui porta deux coups de couteau, dont il mourut sur-le-champ. Ce fut à l'entrée de la rue de la Fréronnerie du côté des Innocents, tandis que le roi lisait un papier au duc d'Épernon, que cet horrible parricide se commit. Son cœur fut porté aux Jésuites de la Plèche, le 4 juin suivant, et son corps, le 29 du même mois, à Saint-Denis. Henri était âgé de cinquante-six ans cinq mois et un jour, dans la trentehuitième année de son règne au Navarre, et dans la vingt-neuvième de son règne en France. Sa taille était médiocre, mais bien proportionnée; son visage agréable et majestueux. Il avait le teint vermeil, le nez aquilin, les yeux vifs, le front large, les cheveux châtains, mais qui, dès l'âge de trente-trois ans, avaient commencé à grisonner. Il ne laissa pas d'enfants de MARGUERITE, sa première femme, fille de Henri II, morte le 27 mars 1615. DE MARIE DE MÉDICIS, sa deuxième femme, il eut trois fils et trois filles; Louis, qui suit; N., mort en 1611; J.-B. Gaston, duc d'Orléans, né le 25 mars 1608; Elisabeth, née le 23 novembre 1609, femme de Philippe IV, roi d'Espagne; Christine, mariée à Victor-Amédée, duc de Savoie; et Henriette Marie, née le 25 novembre 1609, et femme de Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. Il eut plusieurs enfants naturels de ses différentes maîtresses, 1<sup>o</sup> de Gabrielle d'Estrees, duchesse de Bouffort, César, duc de Vendôme, né au mois de juin 1591; Alexandre de Vendôme, grand prince de France, né au mois d'avril 1583; et Catherine-Henriette, mariée au duc d'Elbeuf, 2<sup>o</sup> d'Henriette d'Entragues, qu'il fit marquise de Verneuil, Henri, duc de Verneuil, et Gabrielle; 3<sup>o</sup> de Jacqueline de Lestil, Antoine de Bourbon, comte de Moret, né en 1607; et mort, en 1632, au combat de Castelnuovo;

dari; 4<sup>o</sup> de Charlotte des Essarts, dame de Romorentin, Jeanne abbesse de Fontevroul, et Henriette, abbesse de Chelles. Ce prince ne souffrait pas que ses enfants l'appelaient sire, en lui parlant. Je vous, disait-il, qu'il m'appellent leur père. Ils ne sauraient prononcer ce nom sans se souvenir en même temps de l'abaissement qu'ils ne doivent. Sa tendresse, au reste, pour ses enfants ne l'aveuglait point sur leurs défauts. Il s'était aperçu que le dauphin était épiotaire, et il avait fait tout ce qu'il avait pu pour rompre cette inflexibilité de caractère. « J'ous avais pleuré, » disait-il un jour à la reine, de ce que je ferois tous vos fils avec un peu de sévérité; mais quelque jour vous pleurez beaucoup plus du mal qu'il aura, et de celui que vous aurez vous même... D'une chose plus je vous assure; c'est qu'étant de l'humeur que je vous connois, et prévoyant celle de votre fils, vous eussiez, pour ne pas dire même, Madame, et lui eussiez, vous eussiez estiguement maillé à partir ensemble. (Histoire de la mère et du fils). Ne dirait-on pas que Henri IV lisait dans l'avenir?

Une observation historique trop peu faite sur Henri IV, c'est que jamais roi de France n'avait réuni tant de belles terres au domaine de la couronne, comme fit ce grand et glorieux monarque qui en apporta plus, lui seul, que n'avaient fait Philippe de Valois, Louis XII et François I<sup>er</sup>, qui, comme lui, étaient venus à la couronne de ligne collatérale. Il unit au royaume la partie qui lui restait de celui de Navarre, la souveraineté du Béarn; les duchés d'Alençon, de Vendôme, d'Albret, de Beaumont-le-Vicomte; beaucoup de riches comtés, Foix, Armagnac, Bigorre, Rouergue, Périgord, La Fère, Marle, Soissons, Limoges, Tarsac, et tant d'autres terres que le d'auventement en écrit enuyeux.

« Il était si noble et si généreux qu'il voulait que Vitri, capitaine de ses gardes-du-corps, reçût en sa compagnie celui qui l'avait blessé à la journée d'Amale. Le maréchal d'Estrees étant un jour dans son carrosse, et le garde-marchant à la portière, il le lui montra en lui disant: *Poils le soldat qui me blessa à la journée d'Amale*. (La Place, Pièces Intéressantes, tom. 2, pag. 356).

Henri IV mérita le surnom de Grand, non-seulement par ses exploits militaires, mais par son habileté dans toutes les parties du gouvernement. Il réforma la justice, rétablit l'ordre dans les finances, ranima le commerce, protégea les arts et les sciences; il établit des manufactures de tapisserie de haute-lisse en laine et en soie, rehaussée d'or et d'argent. C'est à lui qu'on doit les vers à soie en France, et les plantations de mûriers. Ou commença, sous son règne, à faire de petites glaces dans le goût de celles de Venise: il acheva la galerie du Louvre, la façade de l'Hôtel-de-Ville de Paris, et le Pont-Neuf; redonna une nouvelle face à cette capitale, par le soin qu'il prit de la réparer et de l'embellir, et y attira quantité de savants et d'artistes, dont plusieurs reçurent des marques de sa libéralité. Tout ce qu'il fit au reste n'était encore rien en comparaison de tout ce qu'il se proposait de faire pour la gloire de son règne et le bonheur de ses peuples, si Dieu lui eût accordé de plus longs jours. N'oublions pas enfin de mettre parmi les traits qui caractérisent ce grand prince, le discernement qu'il fit paraître dans le choix de ses ministres et des personnes qu'il employait aux affaires d'état. Tels sont le chancelier Sillery, le premier Jeannin, MM. de Bellière, Villeroi, de Sully; noms qui rappellent de grands talents et de grands vertus.

Nous tirons le rideau sur la vie privée de ce prince. Elle offre des taches en grand nombre, qu'on ne peut envisager qu'à regret. Deux passions les produisirent, celle des femmes et celle du jeu. La première fit sa honte et son supplice par les affronts et les chagrins qu'elle lui attira.

La poudre pour les cheveux fut inventée sous le règne de ce prince. Marguerite de Valois, sa femme, ne la connoissait pas dans sa première jeunesse, elle qui, selon Brantôme, recourait à tant d'artifices pour tempérer la noirceur de ses cheveux. Mais cette invention devait être commune en 1593, puisqu'au rapport

de Fénille on vit cette année des religieuses se promener frisées et poudrées dans Paris.

Le marc d'or était, sous le règne de Henri IV, à 240 liv. 10 s., et le marc d'argent à 20 liv. 5 s. 4 den.

Les rentes, par édit du juillet 1601, furent réduites à 16 pour 100.

### LOUIS XIII, DIT LE JUSTE.

1610. Louis XIII, fils de Henri IV et de Marie de Médicis, né à Fontainebleau le 27 septembre 1601, succéda, le 14 mai 1610, à son père, sous la tutelle de la reine, sa mère. Le duc d'Epemon, escorté des gardes-françaises et des gardes-suisses, s'étant transporté ce même jour au parlement, y fit sur-le-champ déclarer la reine régente, sans permettre de délibérer (1) ; ce qui fut confirmé le lendemain par le roi dans un lit de justice. C'est la première fois que cette compagnie ait défilé la régence ; et depuis elle s'est maintenue dans cette possession. La reine, dans la crainte de faire des mécontents, admit dans le conseil de régence presque tous ceux qui prétendaient avoir droit d'y entrer par leur naissance ou par leurs dignités. Mais la multitude des opinants et la diversité de leurs avis, fit dégénérer en colère cette assemblée. Aussi ne la tenait-on que pour la forme. La reine avait un conseil secret auquel assistait le nonce du pape, le P. Cotton, etc. C'était là que se décidaient les affaires importantes. Celui qui avait le plus d'influence dans les opérations du ministère était Concino, que la reine avait amené de Florence, et marié avec Léonore Galigai, fille de sa nourrice. Ce couple sans naissance et sans mérite eut toute sa confiance ; et le mari, sans avoir jamais tiré l'épée, fut créé maréchal de France en 1617.

Les Calvinistes, alarmés par la mort de Henri IV, effrayèrent le gouvernement à leur tour par les mesures qu'ils prirent pour se défendre en cas d'attaque. Ce fut le motif qui porta la reine à confirmer l'édit de Nantes par une déclaration du 22 mai 1610, afin de les contenir pendant la minorité du roi. Le 27 du même mois l'affreux Ravaillac fut exécuté par arrêt du parlement. Personne n'ignore le genre de son supplice ; mais on n'a ni l'original de son procès, qui a disparu des registres du parlement, si jamais il y a été, ni la copie de son testament de mort, que le greffier écrivit de main morte qu'il est impossible de le déchiffrer. (Griffet).

Henri IV avait pris parti contre l'empereur dans la querelle de plusieurs concurrents pour la succession vacante des duchés de Berg et de Juliers. En conséquence de cet engagement, le maréchal de la Châtre est envoyé avec douze mille hommes pour se joindre au prince Maurice de Nassau, qui faisait le siège de Juliers. La place s'étant rendue par capitulation, le 1 septembre 1610, les deux généraux la remettent au marquis de Brodebourg et au duc de Neubourg, suivant le traité fait avec eux par le feu roi. Le 17 octobre, Louis est sacré à Reims par le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen, au défaut de l'archevêque de Reims (Louis de Guise, fils de Henri le Balafré), qui n'était enoqué que sous-diacre. A cette cérémonie Henri II, prince de Condé, revenu des Pays-Bas où, sur la fin du dernier règne, une sorte de prescription l'avait obligé de se retirer, fit les fonctions de premier pair. La reine change le système politique ; elle renonce au traité de Brusil fait, le 25 avril précédent, par Henri IV avec le duc de Savoie, contre l'Espagne, et recherche l'alliance de cette dernière puissance. Les Huguenots, ne doutant point qu'une pareille alliance n'ait pour objet leur ruine, sollicitent la permission de s'assembler à Saumur pour la nomination des députés qu'ils tenaient à la cour. L'ayant obtenu, ils prennent de là occasion de faire beaucoup de demandes et de plaintes. Pour les apaiser, la reine, par une nouvelle déclaration du 25 juillet 1611, leur laisse encore pour cinq ans les places de sûreté

qu'on leur avait accordées. Le duc de Sully, las de se voir obligé et contredit, se retire et laisse les finances dans l'état le plus florissant. Sa administration tint en quelque sorte du miracle. En 1599, on levait 150 millions sur les peuples, pour en faire entrer 50 dans les coffres du roi. Devenu intendant des finances, Sully mit un si bel ordre dans les affaires de son maître en dix ans, et mit en réserve 14 à 15 millions d'autres (dixent-ils), d'argent comptant dans la Bastille. Les courtisans et les maîtres de Henri IV, dont l'insatiable avidité s'irritait de son austère économie, avaient souvent travaillé à le desservir dans l'espoir de son maître, et y avaient quelquefois réussi. Mais son mot d'explication entre le roi et son ministre avait toujours dissipé le usage et resserré plus fortement les nœuds de leur intimité. La reconnaissance de Henri envers ce zélé et incorruptible serviteur, qui, pour ses intérêts et ceux de l'état, avait bravé tous les orages de cour, ne s'était pas bornée à de stériles démonstrations. Il avait accumulé sur lui toutes les récompenses qui étaient à sa disposition. Nommé secrétaire d'état en 1591, membre du conseil des finances en 1593, grand-voyer de France en 1598, surintendant des finances, comme on l'a dit, en 1599, grand-maître de l'artillerie en 1601, gouverneur de la Bastille et surintendant des fortifications en 1602, duc de Sully et pair de France en 1606, et enfin principal ministre ; il ne lui manquait, pour réunir en sa personne tous les titres, que le bâton de maréchal de France. Il l'eût sans doute obtenu de Henri IV, si ce prince eût plus long-temps vécu, comme le prix de ses exploits militaires, qui rapprochaient des plus grands capitaines de son temps. Il n'en fut pas frustré néanmoins, et le successeur de Henri l'en décora en 1654.

Reprenons la suite des événements du règne de Louis XIII. Le 5 octobre 1611, Charles de Lorraine, duc de Mayenne, si célèbre dans l'histoire de la ligue, termina ses jours, à Soissons, où il était retiré depuis long-temps. On prétend qu'il demanda que l'endroit où il serait inhumé dans la cathédrale de cette ville fût secret, et en effet il le fut. On ne le découvrit, dit Piquault, qu'au mois de décembre 1738. La reine, croyant n'avoir plus à redouter les Protestants, garde moins de ménagements avec eux. L'an 1612, le 15 décembre, elle donne une déclaration portant défense à eux de tenir des assemblées sans permission expresse de sa majesté. Il devait s'en tenir une à la Rochelle, dans laquelle, entre autres choses, on se proposait de demander au roi la nomination de celui qui était chargé de percevoir les deniers destinés à l'entretien de leurs ministres et de leurs garnisons. La fureur des duels faisait alors d'horribles ravages parmi la noblesse. L'an 1613, le 28 janvier, le roi renouvella les édits portés contre ces sortes de combats non moins absurdes que féroces. La mort du baron de Lué, tué dans la rue Saint-Honoré par le chevalier de Guise, qui l'avait forcé de mettre l'épée à la main, fut l'occasion de ce nouvel édit. Plusieurs quartiers de Paris manquaient d'une eau potable et salubre ; la reine y pourvut cette année, en faisant commencer l'aqueduc d'Arcueil.

La tranquillité de la cour fut altérée au commencement de 1614 par la trahison et le soulèvement du prince de Condé, des ducs de Nevers, de Longueville, de Vendôme, et de plusieurs seigneurs mécontents des ministres. Le prince de Condé publie un manifeste auquel la reine répondit. Le duc de Vendôme travailla à se faire un parti dans le Bretagne dont il était gouverneur. Les autres princes firent les mêmes tentatives dans les lieux où ils avaient du pouvoir. Mais bientôt ils rentrent dans l'obéissance par un traité fait à Sainte-Nemondie le 15 mai suivant. Le 25 août la statue équestre de Henri IV, envoyée par Cosme II, grand duc de Toscane, est élevée au milieu du Pont-Neuf qu'il avait achevé en 1604. Pour montrer aux peuples le maître auquel ils doivent obéir, la reine fait voyager le roi en Anjou, en Poitou et en Bretagne. Il revient le 21 septembre, à Paris. Le 3 octobre suivant, il se rend au parlement, où il est déclaré majeur, étant dans sa quatorzième année. Les cardinaux, eu

(1) Elle est encore dans le fourreau, dit le duc en montrant son épée : mais il foudra qu'elle en sorte si on n'accorde pas dans l'instant à la reine un titre qui lui ait été selon l'ordre de la nature et de la justice.

cette cérémonie, obtinrent la préférence sur les pairs ecclésiastiques, qui s'abstenirent pour ne pas préjudicier à leurs droits. L'assemblée des états, si promue par le traité de Sainte-Ménéhould, s'ouvre à Paris le 27 du même mois : elle fut précédée d'un jeûne public de trois jours, et commença par une procession solennelle. On y agit beaucoup de choses, et rien ne fut décidé, par la méintelligence des trois ordres. Le tiers-état y ayant demandé avec instance la publication d'une loi pour mettre en sûreté la vie des nos rois et rendre leur couronne indépendante du pape, le cardinal du Perron s'y opposa avec menaces d'excommunication ceux qui s'absteniraient à soutenir que l'église n'a pas le pouvoir de déposer les rois. Il eut même le front d'ajouter que la puissance du pape était pleine, plénissime, directe au spirituel, et indirecte au temporel, et ni le clergé, ni la noblesse n'osèrent contredire un discours aussi révoltant. Ces états sont les derniers qu'on ait tenus.

L'an 1615, la reine, Marie de Médicis, fait commencer le palais du Luxembourg sur les dessins de Jacques du Brusse, excellent architecte. Le 27 mars, Marguerite de Valois, reine de Navarre, meurt à Paris, âgée de soixante-trois ans. Elle a laissé la réputation d'une princesse très-spirituelle, mais très-peu réglée dans ses mœurs. Ce fut sa mauvaise conduite qui porta Henri IV à faire casser son mariage avec elle. La princesse de Condé souffrait impatiemment d'être à la cour sans autorité et sans emploi. Il demandait deux choses, la présidence au conseil et l'administration des finances. L'une et l'autre lui ayant été refusées, il quitte la cour au mois de juillet, et le 9 août suivant il publie un sanglant manifeste contre les principaux membres du conseil, et surtout contre le maréchal d'Ancre. Le roi étant parti de Paris le 17 du même mois, donne à Poitiers, le 10 septembre, une déclaration par laquelle il prive ce prince et ses adhérents de tous biens et honneurs, comme criminels de lèse-majesté. Il arriva à Bordeaux le 7 octobre, et y épousa, le 25, Anna d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne, dans le même temps que ce dernier reçoit la main d'Élisabeth, sœur de Louis. Au mois de novembre, le prince de Condé profite de l'éloignement de la cour pour se liquer avec les Réformés qu'il n'aima jamais, et commence des hostilités. Le roi part de Bordeaux le 17 décembre, toujours accompagné de son armée, comme il était venu, pour se rendre à Loudun, où l'on devait traiter d'accordement avec le prince de Condé. On y tint sur ce sujet des conférences qui commencèrent le 30 février 1616, et aboutirent à un édit de pacification qui fut dressé à Blois dans le mois suivant, et scellé à Paris le 2 mai, jour du l'arrivée du roi et de la jeune reine en cette capitale. La tranquillité que cet édit promettait fut de très-courte durée, un plutôt elle fut nulle. Le premier septembre la reine, apprenant que le prince de Condé continue à cabaler, le fait arrêter par Thémines, qui eut pour sa récompense le bâton de maréchal. Condé fut conduit à la Bastille, puis à Vincennes. Les ducs de Vendôme, de Guise, de Mayenne, de Nevers, de la Trémouille, etc. craignant pour eux-mêmes, se retirèrent de la cour. Le principal motif de leur mécontentement était, comme pour le prince de Condé, la fortune rapide du maréchal d'Ancre, et le pouvoir presque absolu qu'il avait sur l'esprit de la reine-mère et dans l'état. Le roi, lui-même, irrité par Albert de Luynes, son favori (1), et toute la cour, souffraient impatiemment de voir cet étranger maître du gouvernement. Il se furieux une conspiration contre lui. Le 24 avril

1617, il est arrêté, sur le pont-levis du Louvre, par Vitri, capitaine des gardes, et tué à coups de pistolet (2). Le roi, au moment après, se présentant à la fenêtre, crie à la troupe de Vitri : *Grand merci, grand merci à vous, à cette heure je suis roi* (3). Mais la reine-mère fut bien différemment affectée de cet événement. Elle dit en l'apprenant : *J'ai régné sept ans ; il ne faut plus penser à d'autre couronne qu'à celle du ciel*. Cette princesse, se voyant méprisée, obtint du roi la permission de se retirer à Blois, et part le 3 mai. L'évêque de Luçon, Armand du Plessis de Richelieu, secrétaire d'état, la suit dans sa retraite. Bientôt on se trouve captive au château de Blois, où le roi la tient enfermée sous bonne garde. Les princes et les seigneurs mécontents posent les armes, et reviennent à la cour, excepté le prince de Condé qui reste toujours en prison. Le 8 juillet, la veuve du maréchal d'Ancre a la tête tranchée par arrêt du parlement (3). De Luynes, auteur de toute cette révélation, demeura maître de l'esprit du roi. Au mois de novembre, Gaston, frère du monarque, périt, n'ayant encore que neuf ans, à une assemblée de notables qui se tint à Rouen : elle fut cougédique, le 26 décembre, sans avoir presque rien ennuhi.

L'an 1618 s'offre d'époque remarquable que la mort du cardinal Jacques Davy du Perron, évêque d'Evreux, puis archevêque de Sens, arrivée le 5 (et non le 3) septembre. L'église gallicane n'eut point, de son temps, de prélat plus éloquent que lui, de controversiste plus habile, ni en même temps d'ennemi plus déclaré de ses libertés.

La reine-mère s'ennuyait étrangement dans sa captivité. L'an 1619, elle s'échappa du château de Blois, la nuit du 31 au 22 février, et le duc d'Epemont, l'oyant jointe près de Loches, l'emmena dans ses terres de l'Angoumois. Cette évasion alarma la cour. L'évêque de Luçon, que de Luynes avait fait relâquer, le 7 avril 1618, à Avignon, est appelé pour aller trouver la reine et l'engager à un accommodement. Elle y consent, quitte Angoulême le 29 août, pour se rendre à Tours, et le 6 septembre, une autre vue à Coutras, près de cette ville, avec le roi. De là elle passe à Angers, dont le gouvernement lui avait été donné. Le prince de Condé sort de prison le 20 octobre ; et le 9 novembre, il obtient du roi une déclaration qui le justifie, en blâmant ceux qui avaient gouverné pendant la minorité, ce qui pique vivement la reine-mère. Luynes, à qui ce prince est redevable de sa délivrance, s'en fait un appui contre ses jaloux, et, par ce moyen, parvient à sa faire croire due et par le 14 novembre 1619. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver. L'an 1620, la faveur dont il jouit excite la jalousie de plusieurs seigneurs, qui se retirent de la cour. La reine-mère se déclare pour les mécontents, et prend des liaisons avec eux. Le roi, par les sages conseils du prince de Condé, marche en Normandie au mois de juillet, et dissipe le parti du duc de Longueville, leur chef, gouverneur de cette province. Il porte ensuite ses armes en Anjou ; c'était là où était la source du mal. Il attaque le pont de Cé le 7 août, met en fuite les troupes de la reine, et l'oblige à demander la paix, après l'avoir vaincue. La reine et le roi se réconcilient le 15, dans une entrevue à Brissac. Les ducs d'Epemont et de Mayenne songent alors à faire leur accommodement, et tout rentre dans le calme. Le roi passe en Guicenne, puis en Béarn, où il unit à la couronne ce pays avec la Navarre, par un édit du mois d'octobre, et les met sous la

(1) Charles d'Albert de Luynes, né à Mornay, dans le Comtat Venaissin, en 1578, descendant des Albert de Furenco qui plénoie, exerce par leur crédit et leur opulence, obligés d'abandonner dans une révolution, pour se retirer en Provence. Devint gentilhomme ordinaire de Louis XIII, et gagna ses bonnes grâces en demandant des pensions à prendre des comarques. Ce fut lui qui engagea ce prince à se faire du prince d'Ancre qui lui avait procuré le gouvernement d'Albanie ; et il n'eut point honte, après la mort honte de son bienfaiteur, de se faire donner la comitologie de ses biens. Il fut le commencement de sa fortune.

(2) Le prix de cet assassinat fut le bâton de maréchal de France, qui fut donné à Vitri, comme Thémines l'avait obtenu pour avoir fait l'office de sergent en arrêtant le prince de Condé.

(3) Le corps de Condé, qui avait été enterré secrètement à St-Germain-l'Auxerrois, fut déterré par la populace, traîné par les rues, mis en pièces, et enfin les membres se firent brûler en différents quartiers de la ville.

(4) Dans mon interrogatoire on lui demanda de quel sortilège elle s'était servie pour se rendre maîtresse de l'esprit de la reine. « Je n'en ai point employé d'autre, répondit-elle, que l'audace qu'on a dans les âmes fortes sur les âmes faibles ».

ressort d'un parlement à Paris. La restitution des biens ecclésiastiques usurpés en Béarn, par les Huguenots, fut ordonnée par le même édit; et ce fut l'insurrection de la guerre de religion qui s'éleva l'année suivante. Retour du roi, le 7 novembre, à Paris, où il trouve la reine-mère.

Depuis 1614, la charge de comte de la Rochelle était vacante par la mort de Henri, duc de Montpensier. L'opinion commune à la cour était que le roi, après avoir hésité long-temps s'il ne la supprimerait pas, la destinait au duc de Luyne. En vain le duc de Mayenne soutenait-il que cette dignité n'était pas faite pour un homme qui ne savait pas ce que pesait une épée. L'événement lui prouva que la qualité de favori supplée à tout; et, le 2 avril 1621, de Luyne obtint l'épée de comte de la Rochelle (1). Ce seigneur n'était point ami des Religioneux. Une assemblée qu'ils tinrent à la Rochelle, contre la défense du roi, lui donna occasion d'irriter ce monarque contre eux. Ce n'était pas, au reste, le premier acte de soulèvement qu'ils eussent fait depuis le dernier traité. Des le 8 février, ils s'étaient rendus maîtres de Privas, et avaient ensuite envahi quelques autres places. Le roi, pour les contenir, se met en marche le 29 avril, accompagné de M. le prince, du comte de la Rochelle, et de plusieurs autres seigneurs; il arrive à Saumur, dont il ôte à du Plessis-Mornai le gouvernement, et de la conduit son armée au Poitou. A son approche, l'assemblée de la Rochelle enfume, le 10 mai, la division des provinces, qu'elle avait déjà faite, en huit cercles ou départements, nomme des chefs pour chaque cercle, et ordonne à tous les Religioneux de prendre les armes: eûnt ces rebelles levé entièrement le masque, et font connaître le dessein qu'ils avaient de s'élever en république; projet plus chimérique que jamais, parce qu'ils n'avaient jamais été moins unis. Le duc de Bouillon, établi généralissime par l'assemblée, et la plupart des seigneurs nommés pour commander dans les provinces, refusent cet honneur dangereux. Mais le duc de Rohan accepte le commandement de la haute Guienne et du haut Languedoc. Le roi, s'étant assuré du Poitou, fut assiéger, le 3 juin, Saint-Jean-d'Angély, où commandait M. de Soubise, frère du duc de Rohan. La place fut rendue, le 25 juin, par capitulation. Le 4 juin, Bernard de Nogaret d'Espéron, duc de la Valette, est nommé lieutenant-général des armées du roi. C'est le premier, au dix-septième siècle, qui ait été élevé à ce grade. En Guéenne, Nérac se rend au duc de Mayenne le 7 juillet, après un assez long siège. Le roi prend Clerac en Agénais, le 4 août. Plusieurs villes huguenotes des environs lui apportent leurs clefs. Le 17 août, il fait investir Montauban: le siège de cette place, défendue par le marquis de la Force, dura près de trois mois, et fut très-meurtrier. On fut enfin obligé de le lever le 17 novembre, par la méintelligence des généraux, après y avoir perdu huit mille hommes et plusieurs officiers de distinction: le duc de Mayenne fut de ce nombre. Le 15 décembre, une fièvre pourprée envahit, au camp de Longueville, près de Montebour, le comte de Luyne, à l'âge de quarante-trois ans. Si l'on en croit le P. d'Avrigny, en quatre ans il mit plus de biens et de charges dans sa maison, que le maréchal d'Ancre, auquel on avait tant crié, s'en avait mis dans la sienne pendant sa plus grande faveur. L'an 1622, le roi arrive, le 25 janvier, à Paris; il se remet en campagne, le 21 mars, pour continuer la guerre contre les Huguenots. Le 16 avril, il passe à la tête de ses gardes, vers le milieu de la nuit, dans l'île de Rie, en Poitou (et non pas de Rhé), où il chasse M. de Soubise, après lui avoir fait perdre près de quatre mille hommes. Le 4

mai, le duc d'Elbeuf et le maréchal de Thémines prennent Tonnais, sur la Charente, au bout de quarante jours de siège, et réduisent la place en cendres. Royan soutint quinze jours d'attaque, et se rendit à discrétion le 11 du même mois. Ce fut à ce siège que le roi alla pour la première fois visiter la tranchée. Le 24, le comte de la Force, s'étant détaché du parti des Huguenots, ouvrit à ce prince les portes de Sainte-Foi. Il reçut le même jour, pour sa récompense, le bâton de maréchal. Le 10 juin, Nègrepelisse, en Quercy, est emporté d'assaut le deuxième jour de siège, et assésage pour avoir érigé, au milieu d'août, quatre cents hommes des troupes du roi. Ce prince force, le 22, Saint-Antoine à se soumettre. Le 16 juillet, il déclare la conversion du maréchal de Lerdiguieres, âgé pour lors de quatre-vingts ans, et lui envoie, en Diaphné, le brevet de comte de la Rochelle. Le 2 septembre, il fait ouvrir la tranchée devant Montpellier. Ce siège, très-meurtrier de part et d'autre, dura jusqu'au dix-neuf octobre, et se termina par un traité de paix qui mit fin à une guerre civile des plus cruelles. Le roi confirma, par ce traité, l'édit de Nantes, et accorda aux Religioneux, pour places de sûreté, Montauban et la Rochelle. Dans ces entrefaites, l'évêque de Luçon, Richelieu, est nommé cardinal, le 5 septembre, à la recommandation de la reine-mère. Le roi lui donna la barrette à Lyon, le 8 décembre, dans la salle de l'archevêché; et, à cette occasion, Richelieu fit un discours qui fut admiré; puis mettant son bonnet aux pieds de la reine-mère, qui était présente, madame, lui dit-il, cette pourpre, dont je suis revêtu, à votre majesté, me fera souvenir de vous que j'ai fait de répondre moi-même pour son service. On verra par la suite comment il tint parole. L'église de Paris reçut une nouvelle illustration le 30 octobre de cette année, par l'élection qui se fit de son siègeiscopal en archevêque. L'éclat fit une perte, le 31 octobre de la même année, par la mort du président Jeannin. De simple avocat au parlement de Dijon, il était devenu conseiller, président, puis ministre d'état sous le roi Henri IV, après avoir été quelque temps attaché à la ligue, par une illusion dont son bon sens le fit bientôt revenir. La reine-mère, après la mort de Henri IV, se reposa sur lui des plus grandes affaires de l'état, et lui confia l'administration des finances. Le peu de bien qu'il laissa en mourant fit la preuve de la fidélité avec laquelle il avait les deniers publics. Henri IV, qui se reprochait de ne lui avoir pas fait assez de bien, dit en plusieurs rencontres, qu'il devrait quelques-uns de ses sujets pour acheter leur malice; mais que pour le président Jeannin, il en disait du bien sans lui en faire (1).

Paris, le 10 janvier 1625, revint son roi avec les deux teintes qui l'avaient accompagné. Il y signa, dans le même mois, une ligue avec la république de Venise et le duc de Savoie, pour le recouvrement de la Valteline, dont les Espagnols s'étaient emparés. Il était d'un intérêt presque égal pour ces trois puissances de les chasser de ce pays, à l'entrée duquel ils avaient bûti la fort de Fuentes, dont Henri IV disait que par-là ils s'en allaient d'un même nord la gorge à l'Italie et les pieds aux Grisons. Le cardinal de Richelieu, attaché à la cour, accompagna en peu de temps le comte de Luyne dans l'esprit de Louis XIII. Mais ce fut moins par un manège de courtoisie que par un intérêt reconnu qu'il obtint la faveur de ce prince. L'an 1624, au mois d'avril, il commença d'entrer au conseil (2), et dix-huit jours après, il se proposa trois objets qu'il ne perdit point de vue: d'abolir les grandes, de mettre les Huguenots hors d'état de se soulever, et d'humilier la maison d'Autriche. L'Espagne ne tarda pas à ressentir les effets de son influence dans le gouvernement. Le marquis de Cuavres, envoyé dans la Valteline, se rendit maître

(1) La cérémonie de son installation fut prompte. Elle se fit dans la galerie des peintures en présence de toute la cour. Après un discours de chacune des deux levées de comte de la Rochelle, le roi présenta lui-même au duc de Luyne une épée nue dont la garde et le bouton étaient garnis de diamants et de pierres fines. L'on donna ensuite trente mille écus. Le duc d'Angoulême, frère du roi, lui mit un ruban, et parut ensuite en chape de roi; mais un président qui la plupart du temps se tenait en arrière (Lutèce).

(2) Ce prince en tout se plaignait à ses ministres qu'ils n'en avaient rien fait. Le conseil, dit, en présence de Fr. Jeannin, par la main de la reine-mère pour le cardinal: c'est à vous autres à vous en occuper.

(3) Ce fut cette même année, 1625, qu'il se donna de son évêché de Luçon. (Gal. Univ., T. II, col. 141.)

de la plus grande partie du pays, sans effusion de sang, et fit repasser les habitants sous la souveraineté des ligueurs grises. Les ligueurs, toujours inquiets, se plaignaient de l'insuccès de l'expédition prétendue du dernier traité de paix. L'an 1625, exécutés par les deux frères, Rohan et Soubise, ils recommencèrent, sous ce prétexte, à faire des mouvements. Soubise, le 16 janvier, se saisit du port de Blavet, ou Port-Louis, en Bretagne. Obligé de se retirer par mer, il se prit de l'île de Rhé et d'Oléron. (d'Avrigny.) Le P. Griffet met l'entreprise sur Port-Louis, après la prise de ces deux îles. Le duc de Rohan se disposait, de son côté, à faire plusieurs tentatives en Languedoc et en Dauphiné; mais ses desseins furent découverts et arrêtés. Le 20 mai, le maréchal de Thémines est chargé, par commission du roi, de poursuivre les rebelles en Languedoc. Il force et brûle, le 25 juin, le château de Bonnac. Un seul des religieux qui s'y trouvaient eut la vie sauve, à condition qu'il prendrait tous les autres, du nombre desquels fut son père. Lequel était le plus habile, de celui qui commandait ou de celui qui exécutait? Le 15 septembre, le comte de la Rochefoucauld, Saint-Luc et Toiras, soutenus par six vaisseaux du duc de Montmorency, font une descente dans l'île de Rhé; M. de Soubise, après une légère résistance, se sauve avec ses troupes dans le fort Saint-Martin. Le lendemain, les Rochelais vinrent attaquer la flotte du roi. Le combat fut très-vif, et la victoire se déclara pour le duc de Montmorency. Le 17, le fort Saint-Martin se rend par capitulation. La flotte victorieuse ayant fait voile vers l'île d'Oléron, y mit à terre les troupes du roi; elles s'emparèrent, le 20, d'un fort où les ligueurs avaient une garnison de sept cents hommes. M. de Soubise, qui avait passé dans cette île, ne les avait pas attendues; dès la veille il s'était jeté dans une chaloupe, pour se retirer en Angleterre. Il y trouva un asile assuré auprès du roi Charles I<sup>er</sup>. Ce prince, néanmoins, quoique zélé protestant, avait épousé, le 11 mai de cette année, par procureur, madama Henriette, sœur de Louis XIII, et le mariage avait été célébré par le ministre du cardinal de la Rochefoucauld, dans l'église du N. D. de Paris. En Italie, d'un côté les Espagnols chassaient et qui leur restait dans la Valteline, de l'autre, les troupes françaises font des conquêtes dans l'état de Gènes; mais elles les perdirent aussi promptement qu'elles les avaient faites.

L'an 1626, nouveaux succès des armes françaises. Les Religieuses, battus partout, demandent la paix; elle est conclue le 5 février, et en conséquence, le roi donne un édit de pacification, qui est enregistré le 6 avril. L'affaire de la Valteline est terminée, le 5 mars, par le traité de Mençon, en Aragon, qui en laisse maîtres les Grisons. Le 19 du même mois, Louis Servin, avocat-général depuis treize-sept ans, mérita des efforts qu'il avait faits deux heures auparavant dans un lit de justice, pour faire entendre sa voix contre des édits barbares que le roi venait de faire enregistrer; sur quoi Bouquier, conseiller de grand-chambre, fit le distique suivant :

*Servinum una dies pro libertate loquentem  
Fidit, et oppressa pro libertate cadentem.*

Le 4 mai, le maréchal d'Ornano, décoré du bâton au mois de janvier précédent, suivant Bassompierre, est arrêté et conduit à Vincennes, où il mourut le 4 septembre suivant. Le crime dont on l'accusait était d'avoir voulu braver Monsieur avec le roi son frère. On négociait alors le mariage de ce prince, qui prit en ce temps le titre de duc d'Orléans, avec mademoiselle de Montpensier. Ce mariage, noué par le cardinal de Richelieu, et manqué, donna naissance aux cabales qui se continuèrent d'agiter la cour pendant toute la suite du règne de Louis XIII. On conspire contre la vie du cardinal. Le comte de Chalais, maître de la garde-robe de Monsieur, convaincu d'avoir trahi dans le complot, est décapité, le 19 août, à Nantes, où le com-

plot s'était rendue, pour prévenir les troubles de la Bretagne; d'autres complots, du nombre desquels était le comte de Soissons, prirent la fuite. Le cardinal se fait donner une compagnie de gardes pour sa sûreté. Le comte de Lesdiguières meurt le 28 septembre, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Sa réputation était si grande en Europe, que la reine Elisabeth désirait qu'il y avait des Lesdiguières en France, elle en demanderait un à Henri IV.

L'an 1627, les charges de connétable et de grand-amiral sont supprimées par édit du mois de janvier. Celle de surintendant-général du commerce et de la navigation, est créée en faveur du cardinal de Richelieu; l'édit en est vérifié le 18 mars. La guerre civile de religion se renouvelle. Les ducs de Rohan et de Soubise, chefs des rebelles, obtiennent du secours de l'Angleterre. Le 23 juillet, le duc de Buckingham, commandant une flotte armée de cent cinquante vaisseaux, descendant dans l'île de Rhé, d'où il est chassé, le 8 novembre, par le maréchal de Schomberg. Le 10 août, le siège de la Rochelle, l'un des plus fameux dont l'histoire fasse mention, est commencé par le duc d'Angoulême. Le roi y vient en personne, et arrive sur camp le 22 octobre, accompagné des princes et du cardinal de Richelieu. Le 28 novembre, le cardinal, pour barrer le port de la Rochelle du côté de la mer, fait construire une digue de cinq cents pieds de long, dont on attribue l'invention à Louis Métezeau et à Jean Tiriou, mais qui fut achevée au mois de mai suivant par Pompee Targou, le plus habile ingénieur de son temps. Les derniers édits n'avaient point réprimé la fureur des duels parmi la noblesse. Elle continuait de s'y livrer sans cause et uniquement pour faire preuve de sa valeur et de son habileté dans le manège des armes. François de Bouteville-Montmorency, père du célèbre maréchal de Luxembourg, et Rosmadec, comte des Chapelles, son cousin, passaient pour les plus redoutables dans ce genre d'escrime; réputation qu'ils s'étaient acquise par la mort d'un grand nombre de leurs semblables. A la faveur de leurs noms, ils se croyaient sûrs de l'impunité. Le roi les défrappa. Le 23 juin, par arrêt du parlement, ils furent exécutés en place de Grève. Cette sévérité, dit M. le président Hénaut, fit plus d'impression sur les esprits que tous les édits rendus à ce sujet.

L'an 1628, le duc de Rohan, voulant surprendre Montpelier, est vivement repoussé le 19 janvier. Le 10 mars, le prince de Condé force la ville de Pamiers à se rendre à discrétion. Le duc de Montmorency soumet plusieurs places dans le Vivarais et le Bas-Languedoc. Cependant le duc de Soubise (1) ne cessait de solliciter du secours en Angleterre pour la Rochelle. Le duc de Buckingham y envoie une flotte qui n'est pas assez considérable, et qui revient le 18 mai, sans succès. Une nouvelle flotte anglaise, composée de cent quarante voiles, est envoyée sous le commandement du comte de Lindsei. Elle paraît, le 2 octobre, à la vue de la Rochelle, fait, le 5 et le 4, des tentatives inutiles pour forcer la digue, envoie de loin notre flotte, sans oser en approcher, et s'en retourne enfin moins forte de vingt-huit vaisseaux, après avoir été spectatrice de la réduction de la Rochelle, qui se soumit au roi le 28 octobre. La famine y avait été si grande, pendant un an que dura la siège, qu'elle avait emporté douze mille personnes. Le roi y fit son entrée le 1<sup>er</sup> novembre. Les fortifications furent démolies, l'échavineage aboli, l'exercice de la religion catholique rétabli. Ce fut l'événement le plus glorieux et le plus utile du ministère de Richelieu, et le coup le plus fureste pour l'hérésie, qui jamais n'a pu s'en relever. Le roi revient à Paris, où y fait deux entrées triomphantes le 25 décembre. Cet honneur lui était dû

(1) Il avait été fait duc, par lettres datées de Nantes, au mois de juillet 1626, qui ne furent jamais enregistrées; ce qui n'a pas empêché le duc de Rohan de lui donner cette qualité dans ses mémoires (Griffet).

pour la bravoure avec laquelle il s'était exposé dans le siège de La Rochelle.

Le duc de Mantoue était élu, l'an 1697, par droit d'hérédité, à Charles de Genoaque, duc de Nevers. Le duc de Savoie et le duc de Guastalle lui contestèrent cette succession, appuyés par la maison d'Autriche, à qui son intérêt ne permettait pas de souffrir qu'un duché, situé au centre de la Lombardie, fût entre les mains d'un prince attaché à la France. Louis XIII, par un motif opposé, prend la défense de Charles. Il part, le 16 janvier 1697, pour aller le secourir, traverse les Alpes à la faveur des ténèbres, malgré les neiges et les glaces; et, le 6 mars, il force en personne les trois barricades du Pas de Suse, défendues par le duc de Savoie, qui s'enfuit à toute bride. Étant à Suse, il fait un traité, le 11 mars, avec ce duc, par lequel celui-ci s'engage à lui fournir du secours, pour contraindre les Espagnols à lever le siège de Casal. Ce secours fut inutile, parce que le siège fut levé sur la nouvelle de l'approche des Français. (Voy. les Ducs de Mantoue.) Après cette expédition, Louis repasse les monts pour aller à la poursuite du duc de Rohan, qui continuait la guerre en Languedoc. Le 14 mai, il fait investir, par le maréchal de Schomberg, la ville de Privas, regardée comme la plus forte place des Religionnaires, et la prend, le 27, avec le château de Toulon. La ville fut livrée au pillage; cent des principaux furent pendus, et cent condamnés aux galères. La plupart des villes rebelles des Cévennes et du Bas-Languedoc, intimidées par cette sévérité, se soumettent au roi. Le 9 juin, Louis assiège Alais, dans les Cévennes, qui capitule le 16. La prise de cette place jette une nouvelle consternation dans le parti. Le duc de Rohan, ayant alors tenu une assemblée générale des rebelles à Anduze, député en roi pour lui demander la paix; elle est conclue, le 27 juin, dans Alais. Le duc de Rohan obtient du roi la permission de se retirer à Venise, où il demeura jusqu'à ce que la nécessité des temps et l'estime générale où il était, lui procurèrent le commandement de ses troupes dans la Valteline. Enfin, le 14 juillet, le roi donne, à Nîmes, un édit de pacification, portant abolition de tout le passé. Il part le lendemain pour Paris, laissant en Languedoc le cardinal de Richelieu, pour faire démanteler toutes les places des Huguenots. Le 28, les députés de Montauban déclarent à ce ministre qu'ils ne veulent point de la paix sans la conservation de leurs fortifications; mais l'approche de l'armée commandée par le maréchal de Bassompierre leur fit changer de langage. Le cardinal entra, le 20 août, dans Montauban, d'où il reprit la route de Fontainebleau. Ainsi finit le troisième guerre de religion, et la dernière qu'on ait vue en France. L'audace des Huguenots, dit un moderne, tomba avec leurs places de sûreté, et ils devinrent bons Français lorsqu'ils furent hors d'état de devenir rebelles. Le 1<sup>er</sup> novembre, le cardinal de Richelieu est déclaré principal ministre. Le 29 décembre, accompagné du cardinal de la Valette, du duc de Montmorency et des maréchaux de Schomberg, de Bassompierre et de la Force, il se met en marche, avec le titre de lieutenant-général représentant le roi, pour secourir Casal, assiégé de nouveau, et le duc de Mantoue, contre l'empereur et les Espagnols. Le duc de Savoie était d'intelligence avec eux, mais en secret, feignant toujours de ne vouloir point s'écarter du traité de Suse. Le cardinal ayant décelé ses artifices, lui déclare la guerre, et fait attaquer Pignerol, le 30 mars 1697, par le maréchal de Créqui, qui s'en rend maître le 32. La citadelle fut prise le 29. Au mois de mai, le roi vient à Lyon avec les reines et toute la cour. Il entre dans la Savoie, et la soumet en peu de temps. Le 10 juillet, Doris, général espagnol, est battu et fait prisonnier par le duc de Montmorency au Pont de Veillane. La conquête de la ville et du marquisat de Saluces, suivit de près cette expédition, la ville s'étant rendue le 20, et le château le 21. Rével, Villefranche, Pontcarrière, Carignen, eurent ensuite le même sort. Les Espagnols, cependant, continuèrent le siège du château de Casal, où Torras faisait une vi-

goureuse défense. Le 2 septembre, Jules Mazarini, italien, mais une trêve jusqu'au 15 octobre, entre ce commandant et Spinola, général espagnol. Ce dernier meurt, le 25 septembre, dans le château de Scrive, où il s'était fait transporter. Le roi lui-même tombe dangereusement malade à Lyon, le 22 du même mois. Les ennemis du cardinal, pendant cette maladie, formèrent divers projets que la convalescence du roi fit évanouir. La reine-mère était à leur tête, ayant entièrement changé de disposition envers le cardinal, dont la reconnaissance ne répondait pas assez à ses vues et à ses desirs. Elle vint à bout, par ses importunités et par ses larmes, de déterminer le roi à congédier son ministre à la fin de la campagne. L'armée française arrive cependant le 26 octobre devant Casal, et le siège est immédiatement levé. La France et l'empire avaient déjà fait à Ratisbonne, le 13 du même mois, un traité pour maintenir le duc de Nevers dans le duché de Mantoue. Toutes les armées évacuent le Montferrat sur la fin de novembre, et Casal est remis au duc de Mantoue par les Français. Le roi était arrivé à Paris au commencement de ce mois. Le 11, le cardinal de Richelieu, qu'on croyait disgracié sans retour, triomphe de ses ennemis dans l'esprit du roi, qui le reçoit à Versailles avec toutes les marques d'estime et de confiance. *Continuez à me servir comme vous avez fait, lui dit ce monarque, et je vous maintiendrai contre toutes les intrigues de vos ennemis. Ce jour fut appelé la journée des dignes.*

Gustave-Adolphe, roi de Suède, faisait la guerre alors à l'empereur Ferdinand II, pour la défense de la liberté germanique que celui-ci menaçait d'opprimer sous prétexte de venger la religion catholique des entreprises des princes protestants. C'était une occasion pour la France de rabaisser la maison d'Autriche, en joignant ses armes avec celles du Suédois. Le cardinal ne manqua point d'en profiter. En conséquence le baron de Charnacé signa, le 25 janvier 1657, au camp de Bernwiller en Brandebourg, un traité de ligue entre la France et la Suède pour le rétablissement des princes de l'empire, que Ferdinand avait dépouillés de leurs états. Le pape Urbain VIII fit au cardinal de grands reproches de cette alliance. Mais il justifia en prouvant qu'il avait pris, en traitant avec le roi de Suède, toutes les précautions nécessaires pour mettre en sûreté la religion catholique en Allemagne. La reine-mère avait dit au cardinal, lorsqu'il lui demandait à genoux ses bonnes grâces : *Je me donnerais plutôt au diable que de ne pas me venger. Ce ministre n'eut pas besoin d'en venir jusque-là pour la paix de se haine obstinée. Le 25 février, elle est retenue prisonnière à Compiègne, d'où elle s'échappe le 18 juillet, pour se retirer à Bruxelles. Monsieur (Gaston, frère du roi), brouillé pareillement avec le cardinal, avait quitté la cour le 30 janvier précédent, et pris la route d'Orléans. Il en sort le 15 mars, et passe en Lorraine, où il conclut aussitôt son mariage (il était veuf depuis 1637), avec la princesse Marguerite, sœur du duc; mais le crainte d'en courir la vengeance du roi et de son implacable ministre, fit suspendre la célébration de ce mariage. Le roi, par édit du 14 juin, établit une chambre de justice à Arceville, pour faire le procès aux partisans de la reine et du duc d'Orléans; il déclare la guerre au duc de Lorraine, pour être entré dans le complot de Monsieur, et envoie dans ce duché les maréchaux de la Force, et de Schomberg, qui s'emparent de plusieurs places. Louis se rend à Metz avec son ministre, le duc de Lorraine vient l'y trouver le 26 décembre, et signe, le 6 janvier 1657, à Vio, un traité qui porte, 1<sup>o</sup> qu'il remettra la ville de Marsal entre les mains du roi; 2<sup>o</sup> qu'il obligera Gaston et ses partisans à sortir de la Lorraine. Il tint parole sur l'un et l'autre point. Gaston avait enfin épousé, le 5 (et non le 31) du même mois, dans la chapelle du prieuré de Saint-Romain à Nanzi, Marguerite, sœur du duc, avec la bénédiction de D. Albain Teller, assisté de deux de ses confrères, en présence de Catherine de Lorraine, abbesse de Remiremont, du duc d'Elbour et de deux autres témoins. Gaston quitta Nanzi, et se retire à Bruxelles, où il arrive le 28*

janvier 1652. Le cardinal triomphait également des ennemis du royaume et des siens. Le 5 mai, il oblige le duc de Savoie à signer à Saint-Germain-en-Laye un traité par lequel il cède à la France à perpétuité Pignerol, qu'elle avait déjà en dépôt par le traité de Quiercas, du 51 mars de l'année précédente. Le 12 mai, le maréchal Louis de Marillac, arrêté deux ans auparavant en Italie, au milieu de l'armée qu'il commandait, est décapité en Grèce, comme coupable de picolat, concussion, fustigations, folles et oppressives faites sur les sujets du roi. Mais son plus grand crime, aux yeux du cardinal, et le seul qui lui attira la mort, était de s'être déclaré pour la reine et pour le duc d'Orléans (1). Le cardinal qui l'avait fait condamner par une commission formée à son gré, se moqua, dit-on, lui-même des juges, lorsqu'ils vinrent lui faire part de l'arrêt. *Il faut avouer, leur dit-il, que Dieu donne aux juges des lumières qu'il ne donne pas aux autres hommes, puisque vous avez trouvé de quoi condamner à mort le maréchal de Marillac, lorsque je ne croyais pas qu'il y eût de quoi fausser un page (2).*

Le duc d'Orléans, abandonné du duc de Lorraine par le traité de Vic, s'était retiré dans les Pays-Bas, où il concertait avec la reine, sa mère, les moyens d'exciter des mouvements dans le royaume. Assuré de quelques partisans, il entre en Champagne, le 15 juin 1652, à la tête de deux mille espagnols, traverse la Bourgogne, et va joindre en Languedoc le maréchal de Montmorency. Le duc de Lorraine ayant repris dans le même tems les intérêts de ce prince, lera fait marcher contre lui les maréchaux de la Force et d'Effiat, qui s'emparent de Pont-à-Mousson, Bar-le-Duc et Saint-Mihiel. Louis part lui-même, le 25 juin, pour aller investir Nancy. Le duc le prévient par ses submissions, et conclut, le 26 juin, à Liverdon, un traité par lequel il vend au roi, Clermont, et lui cède Janets et Sierai, pour quatre ans. Louis se met aussitôt en marche pour aller à la poursuite de son frère en Languedoc. Le 23 juillet, les états de Languedoc, assemblés à Pézenas, se déclarent pour Monseigneur, à la sollicitation de plusieurs évêques de la province, et sur-tout du maréchal de Montmorency, qui en était gouverneur. Le premier septembre, se donna le combat de Castelnaudri, où ce dernier fut fait prisonnier par le maréchal de Sombourg. Le comte de Morel, fils naturel du Henri IV, reçut dans ce combat une blessure dont il mourut, dit-on, deux heures après. D'autres prétendent qu'il se sauva en Portugal déguisé en ermite, qu'en suite il revint en France, et qu'il se cacha dans un ermitage de l'Anjou, sous le nom de *frère Jean-Baptiste*. Les preuves qu'on donne de cette assertion ne sont ni méprisables ni pleinement convaincantes. Le roi, ayant appris à Lyon le succès de cette expédition, part le 9 novembre pour aller pacifier le Languedoc. Il fait grâce à Monseigneur qui, de Besiers, où il s'était retiré, le fit assurer de son repentir avec promesse de lui être fidèle par la suite, et d'aimer le cardinal. Il espérait obtenir par ces vaines submissions le pardon du duc de Montmorency; mais le roi, naturellement sévère, fut inflexible à l'égard de ce seigneur, par le conseil du ministre qui voulait effrayer les grands par une éclatante punition. Livré au parlement de Toulouse, Montmorency fut condamné à mort par arrêt du 30 octobre 1652, et exécuté le même jour dans l'Hôtel-de-Ville à l'âge de trente-sept ans. Ce seigneur, plus malheureux que coupable, et aussi recommandable par ses qualités personnelles que par sa naissance, subit la rigueur de son sort comme héros chrétien, et fut

universellement regretté (Voy. les barons et ducs de Montmorency). Le duc d'Orléans, irrité de sa mort, écrivit au roi pour s'en plaindre et sort une trouée dans le royaume. La reine-mère, qu'il avait intention d'aller joindre à Bruxelles, en était partie avant qu'il arrivât, piquée de ce qu'il n'avait rien fait pour elle en traitant de paix avec le roi. De Malines, où elle s'était rendue, elle passa à Gand, puis à Anvers, de là en Hollande, d'où elle alla se réfugier auprès de la reine, sa fille, à Londres.

La province des Trois Evêchés se trouvait grevée d'être obligée de porter ses affaires en dernier ressort au parlement de Paris. Le roi, par son édit du mois de janvier 1653, érigea pour le parlement à Metz. Par un autre édit du mois de mars suivant, il calma les frayeurs de ceux qui avaient suivi le parti de son frère, en leur accordant une abolition générale. Il excepta néanmoins de cette grâce quelques-uns des instigateurs de la rébellion, et entraînèrent cinq évêques, savoir : ceux d'Albi, d'Uzès, de Lodève, d'Allet et de S. Pons. Déterminés à les faire déposer, il autorisa, par des lettres-patentes du 16 mars, le bref du pape qui nommait des commissaires pour faire le procès à ces prélats. Le clergé protesta, en 1650, contre cette dérogation.

La mort de Gustave-Adolphe, tué, le 16 novembre 1655, à la bataille de Lutzen, en Saxe, n'avait point rompu l'alliance de la France avec la Suède contre la maison d'Autriche. Elle fut renouvelée au mois de mars 1655 par le marquis de Feuquières, ambassadeur de France, et Oxeusier, chancelier de Suède, d'ins la dicte des princes protestants, tenue à Hailbron. Le cardinal se vit assés par là d'avoir mis la maison d'Autriche hors d'état de croiser les desseins qu'il avait de réduire le duc d'Orléans, et de se venger de Charles, duc de Lorraine. Il en voulait au dernier point avoir permis à sa sœur de suivre le premier dans les Pays-Bas, loiu de consentir à faire déclarer nul leur mariage. Les délais affectés que Charles apportait à rendre hommage à la France, du duc de Bar, furent un motif pour le cardinal de l'en faire déclarer déchu et de le réunir à la couronne par arrêt du parlement, rendu le 30 juillet. Le roi, s'étant acheminé avec son armée pour faire exécuter ce jugement, pendant qu'il faisait le siège de Nancy, conclut avec le duc, le 30 septembre, le traité de Charmes, par lequel il lui cède cette ville pour en jouir jusqu'à ce qu'il ait remis la princesse Marguerite, sa sœur, entre les mains de sa majesté. Rien n'était moins sincère de la part du duc que ce traité. Pour avoir un prétexte d'en éluder l'exécution, il se démit par collusion, l'ao 1654, de son duché en faveur du cardinal François, son frère, et va joindre les armées de l'empereur. Le maréchal de la Force, envoyé contre le nouveau duc, le fait prisonnier dans Lunéville avec la duchesse Claude, sa femme. Il va se présenter ensuite devant la Motte dont il ne se rendit maître qu'après un siège de cinq mois. Un événement singulier occasionna la longue résistance de cette bicoque dont la garnison n'était que de quatre cents hommes. Lâche, qui commandait dans la place, ayant été tué, son frère, qui était capucin, prit sa place, parut tout-à-coup soldat et capitaine, commença à tout le monde l'enthousiasme dont il était saisi, hasarda des sorties tout-à-fait heureuses, et se disposa à soutenir l'assaut avec la plus grande fermeté. Un coup de feu qui lui cassa le bras sur la brèche, lorsqu'il aimait les Lorrains par ses discours et par son exemple, à se sacrifier pour la patrie, termina ses exploits guerriers et la défense de la place. On prétend que c'est à ce siège que la France employa, pour la première fois, des bombes. (Voy. les ducs de Lorraine.) Le sort des armes ne fut pas aussi favorable cette année aux succès contre l'empereur. Ils prirent à la vérité Philipsbourg, le 15 janvier, après un long blocus; mais ils perdirent, le 6 septembre, la bataille de Nordlingen, où leur armée fut taillée en pièces. Cet événement changea tout-à-coup la situation des affaires en Allemagne. Le chagrin qu'il causa au cardinal ne lui fit pas néan-

(1) La sentence du maréchal fut prononcée dans la maison de campagne du cardinal. On murmura et par les bornes de l'assemblée de son procès, qui fut lu au nombre de ses juges un acte notaire d'une sanglante malice contre les Marillac.

(2) Marillac, après la lecture qu'en lui fit de son arrêt, dit lui-même : C'est une chose bien étrange qu'on m'ait poursuivi comme on a fait. Il ne s'agit dans mon procès que de paille, de bois, de pierres et de char : si n'y a pas de quoi faire fausser un loquet. Un homme de son qualité osant de précéder!

moins abandonner ses projets. Le parlement avait déclaré nul, le 5 septembre, conformément à ses vœux, le mariage du duc d'Orléans (1). C'était un préliminaire pour retirer des mains des Espagnols, ce prince, héritier présomptif de la couronne, le roi, souffrant, n'ayant point d'enfants. Le cardinal se servit pour y réussir de Puy-Laurent, favori de Gaston, et l'engagea, sous les plus belles promesses, à travailler au retour de son maître en France. L'affaire eut le succès qu'il espérait. Gaston étant parti clandestinement de Bruxelles, arriva, le 21 octobre, à Saint-Germain-en-Laye, où le roi lui fit un accueil vraiment fraternel. Puy-Laurent reçut les récompenses qui lui avaient été promises. Il épousa une des nièces du cardinal, et huit jours après il fut nommé duc et pair. Mais, enivré de sa haute fortune, il ne tarda pas à se mécommoder, et mérita, par son insolence, d'être enlevé à la Bastille, où en peu de temps il finit ses jours.

Nos alliés, au commencement de l'an 1655, essayèrent des revers. La nuit du 25 au 26 janvier, le duc de Fernandouze, à la tête de six mille autrichiens, surprit Philibourg à la faveur des glaces. Le 26, les Espagnols surprirent Treves de même, et emmenèrent prisonnier l'électeur attaché à la France; ce qui alluma une longue et cruelle guerre entre la France et l'Espagne. Le 8 février, traité fameux de la France avec la Hollande, pour partager ensemble les Pays-Bas espagnols, après qu'elles en auraient fait la coquette en commun. Le 13 avril, du Landé se rend maître, pour les Français, de tous les passages de la Valteline. Le duc de Rohan qui, peu après, y arrive, travaille à les faire fortifier. Le 20 mai, bataille d'Arven, dans le Luxembourg, où les marchands de Châtillon et de Brezé défont les Espagnols commandés par le prince Thomas de Savoie, qui voulait empêcher la jonction de nos troupes avec celles des Etats-Généraux. Le 6 juin, les Français et les Hollandais forcent Tullemon et y commencent des descentes infinies. Ils s'emparent ensuite de Drest et d'Archont de là ils tournent à Louvain qu'ils investissent, et dont ils sont obligés de lever le siège le 5 juillet. Ligue offensue et défensive conclue le 11 du même mois à Rivoli, entre la France, la Savoie et le duc de Parme. Le 24, le cardinal de la Valette ravaille Mayence, dont les Impériaux, sous Mansfeld, tenaient la garnison suédoise bloquée depuis quelques mois; il force ensuite Galas à lever le siège de Deux-Ponts. Le 31 octobre, le duc de Rohan défait les Impériaux et les chasse de la Valteline; il empêche ensuite les Espagnols d'y pénétrer. L'an 1656 traité de confédération conclu, le 20 mars, entre Louis XIII et Christine, reine de Suède. Au mois de mai, le prince de Condé (Heur II) entre dans la Franche-Comté, et met le siège devant la ville de Dôle. Les habitants, sommés de rendre la place, le somment lui-même de lever le siège. Un trompette vient de leur part lui déclarer que, s'il veut se retirer, ils lui accorderont six jours francs pour s'en aller en sûreté avec son armée. Condé fait tous ses efforts pour se venger de cette insulte. Mais après avoir épuisé toutes ses ressources, et perdu trois mille hommes devant Dôle, il est obligé, le 15 août, de prendre le parti de la retraite. En Picardie, le 9 juillet, le baron du Bec rend la Capelle au prince Thomas, et S. Léger le Catelet sur la fin du même mois. Quoique ces deux places fussent dépourvues d'hommes et de munitions, le cardinal ne

laisa pas de faire condamner les deux gouverneurs à être écartelés comme traîtres. Il fit prononcer la même peine contre le marquis de Soyecourt, pour avoir laissé prendre aux Espagnols Corbie, dont la garnison était très-faible, le 15 août, et le huitième jour du siège. Ces arrêtés furent exécutés en effigie. La prise de Corbie jeta la consternation dans Paris. Le cardinal de Richelieu lui-même en fut si effrayé qu'il pensait à quitter le ministère; et il l'eût fait, si Bullion, surintendant, et le père Joseph, espagnol (1), ne l'eussent rassuré. Corbie fut repris le 14 novembre, après huit jours de tranchée ouverte, par Monsieur et le comte de Soissons. Le cardinal était dans Amiens; et le roi, logé dans un village entre Amiens et Corbie, allait tous les jours voir les travaux. Pendant ce siège, les deux généraux, également irrités contre le cardinal, complotèrent de le faire assassiner. Mais l'horreur qu'eut Monsieur d'un assassinat, fit manquer le coup au moment qu'il allait s'exécuter. Le complot était venu à la connaissance du ministre, les deux princes s'enfuirent, l'un à Elms, l'autre à Sedan. En Bourgogne, Charles IV, duc de Lorraine, et le général Galas, font une irruption dans cette province le 22 septembre, et y répandent la terreur. Ils assiègent, le 25 octobre, la petite ville de Saint-Jean-de-Lône avec une armée de quatre-vingt mille hommes. La place était presque sans fortifications; la famine et la peste y étaient leurs ravages; la garnison était réduite à cent cinquante hommes, et le nombre des bourgeois en état de porter les armes d'allait pas à quatre cents. L'artillerie des ennemis ayant fait à la muraille une brèche de trois toises quarante pieds, ils montent à l'assaut le premier novembre, et sont vigoureusement repoussés. Femmes, vieillards, enfants, tout fit la fonction de soldat en cette occasion de la part des habitants. Le lendemain, nouvel assaut où les ennemis essuient le même affront. Une heure après, arrive le comte de Rantzau, depuis maréchal de France, avec un corps de troupes, et le siège de cette bicoque est honteusement levé le lendemain (5 novembre) par la nombreuse armée des Impériaux. Le cardinal de la Valette, fils du fameux duc d'Epemon, et le duc de Saxe-Weimar, les suivent en queue, et leur tuent huit mille hommes avant qu'ils aient regagné le Rhin. Du côté des Pyrénées, l'amiral d'Aragon surprend, au mois d'octobre, la ville de Saint-Jean-de-Luz. En Italie, le duc de Rohan bat les Espagnols, le 18 avril, sur les bords du lac de Côme, et le maréchal de Toiras est tué d'un coup de mousquet, le 14 juin, en attaquant le château de Fontenette, dans le Milanais. On peut juger de l'estime qu'il s'en était acquise par le trait suivant. Après qu'il eut expiré, les soldats trempaient leurs anneaux dans le sang de sa plaie, disant que tant qu'ils les porteraient sur eux, ils vaincraient leurs ennemis. Le 25 du même mois, le duc de Savoie et le maréchal de Créquy défont le marquis de Léganes, sur le Tésin.

Le duc de Rohan, quoique négligé par le cardinal, n'était longtemps maintenu dans la Valteline contre les efforts des Espagnols. Mais le manque d'argent lui fit enfin perdre le fruit de ses travaux. L'an 1637, les Grisons, aux quels il avait prêté la France, un million, las d'attendre en vain leur paiement, l'obligèrent, le 26 mars, à signer un traité par lequel il s'engageait à leur remettre toutes les

(1) Le clergé de France appuya cette décision de son suffrage, comme il parait par le procès-verbal de son assemblée de l'année suivante. La Sorbonne en fit de même. Mais la faculté de Louvain fut d'un avis contraire, et le pape Urbain VIII, malgré les pressantes sollicitations du marquis de Créquy, outre-banissable, ne put jamais se déterminer à enlever un mariage fait selon les lois établies par le concile de Trente. Le célèbre abbé de St-Jean, qui avait été consulté sur ce sujet par le cardinal, ayant opiné comme les docteurs de Louvain, s'éloigna par la vengeance de se retirer. Il fut enlevé par son ordre, sous un prétexte, à Vincennes, d'où il ne sortit qu'après la mort de son protecteur.

(1) Le P. Joseph persuada au cardinal, pour rassurer les Français qui croyaient l'ennemi si près des portes de la capitale, de se montrer dans les principales rues de Paris sans armes, avec un air tranquille, comme s'il n'avait pas de ressources toutes prêtes pour repousser la perte qui eût été tant de frayeur. L'événement justifia ce conseil. Le cardinal flatta le peuple, et s'en reçut avec des bénédictions. Mais, lui dit le capitaine à son retour, ne vous avais-je pas bien dit que vous n'auriez qu'une pseudo-moitié, et qu'une ou deux de comage et de forme vous établiraient les affaires?

Le soin de famille de ce cardinal, théologien, controversateur, misanthrope, politique, négociateur, était le Clero da Tronchi. Le cardinal était de lui: Il n'y a ni plénipotentiaire, ni ministre en Europe qui puisse faire la bouche d'un capitaine, et pourtant il y a belle prise.



places qu'il occupait, et à sortir du pays avec ses troues avant le 5 mai; ce qui lui échappa. Le duc, craignant le ressentiment du cardinal, se retira en Suisse, et de là, va se joindre à l'armée de Weimar, en Alsace. Au mois suivant, le duc d'Harcourt fait une descente en Sardaigne, et se retire, après avoir pillé la ville d'Oristano. Il recouvre ensuite, le 12 et le 14 mai, les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat, dont les Espagnols s'étaient rendus maîtres en 1635. *En Roussillon*, les Espagnols investissent, le 3 septembre, Leucate, que Bourcier de Barri, commandant de la place, défend, avec quatre-vingts soldats, jusqu'au 28. Sur le soir du même jour, le duc d'Halwin attaque les Espagnols, les force dans leurs retranchements, et leur enlève bagages, munitions et artillerie. Cette action, l'une des plus périlleuses et des plus héroïques dont l'histoire fasse mention, méritait le bâton de maréchal au duc d'Halwin, qui prend alors le nom de Schomberg. *En Picardie*, le cardinal de la Valette prend Landrecies, le 26 juillet, après quatorze jours de siège, et recouvre, le 21 septembre, la Capelle. Du Hallier, six jours auparavant, avait repris le Catelet. Il ne reste plus rien aux Espagnols en cette province. Nous pénétrâmes ensuite dans le Hainaut, où nous fîmes la conquête de Maubeuge et de Bavai. Notre armée s'était alors divisée pour attaquer plusieurs places en même temps. Le maréchal de Châtillon, après avoir pris divers forts dans le Luxembourg, se rendit maître d'Yvoi et de Drevillers; vingt et un jours après, le prince d'Orange envoya des troupes aux Espagnols (le 6 octobre) au bout de deux mois de siège. Le cardinal de Richelieu, au milieu des occupations militaires, ne perdit pas de vue l'intérêt des lettres. Il le prouva cette année par l'établissement de l'Académie Française, que Louis XIII autorisa par un édit du 24 août de juillet.

La guerre, l'an 1638, est vivement poussée en Allemagne entre les Impériaux et nos alliés. Le 28 (et non 22) février, Jean de Wert, général des premiers, force un quartier de l'armée du duc de Weimar, et lui fait lever le siège de Rhinsfeld, après lui avoir tué quinze cents hommes, et lui en avoir pris douze cents. Le duc de Rohan, qui avait voulu servir en cette occasion, quoique sans titre, y fut blessé à mort, et alla mourir, le 15 avril, à l'hôtel de Koenigsfelden, dans le canton de Berne. Son corps fut porté à Genève, et ses armes envoyées aux Vénitiens, qui reçurent avec reconnaissance le don qu'il leur en avait fait. Weimar eut bientôt sa revanche. Les Impériaux s'étant arrêtés assez près de Rhinsfeld après leur victoire, ce général les attaque le 5 mars, et non le 25, leur tue douze cents hommes, et en prend huit cents. Le reste se dissipa, tous les généraux ayant été faits prisonniers. Jean de Wert fut envoyé en France, et ensuite échangé avec le maréchal Horn, suédois, qui avait été pris à la bataille de Nordlingen. Le 24 mars, Rhinsfeld se rend à Weimar le dix-huitième jour du siège. Trois jours après il s'empare de Fribourg, et de là va bloquer Brisach, qu'il assiège ensuite dans les règles. Les Impériaux s'y défendent avec une opiniâtreté qui n'a point d'exemple. Ils ne se rendent que le 19 décembre, après avoir tenté les plus horribles ressources qu'on eût eues sans succès. Les choses furent poussées jusqu'à qu'on vit des généraux manger leurs propres enfants, et que le gouverneur fut obligé de mettre des gardes aux cimetières afin d'empêcher les habitants de dérober les corps pour s'en nourrir. La prise de Brisach fut suivie de la réduction de tout le Brisgau et de plusieurs villes de Suabe. Le prince de Condé porta la guerre en Espagne sur la fin de juin. L'archevêque de Bordeaux (Sondis), brûlé ou coulé à fond, le 22 août, la flotte espagnole de quatorze galions et quatre frégates, à la vue de Galtari. Le 7 septembre, l'amirante et le marquis de Mortara, glorieux espagnols, attaquent les retranchements du prince de Condé, et l'obligent à lever le siège de Fontarabie, qui durait depuis deux mois. Le cardinal de Richelieu, qui n'avait pas le duc de la Valette, s'en prit à lui, et nomma des commissaires qui le condamneront à avoir la tête tranchée en effigie. La Valette se fit rétablir après la mort du cardinal. Le 5 septembre, la naissance du dauphin,

Louis, répandit en France, une joie égale à l'impatience avec laquelle il était attendu. Le 14 décembre, le P. Joseph meurt d'apoplexie à Ruel, dans la 61<sup>e</sup> année de son âge, lorsqu'il était sur le point d'être nommé cardinal, dignité qu'il avait fort ambitionnée et que le pape avait long-temps différé de lui accorder, par haine pour Richelieu, et parce qu'il y avait déjà trois franciscains dans le sacré collège. Les courtisans l'avaient nommé par anticipation *l'éminence grise*. Richelieu, présent à son agonie, lui était pour le réveiller : *Courage, père Joseph, Brisach est à nous*. Après sa mort, le cardinal dit : *Je perds ma consolation, mon unique secours, mon confident et mon ami*. Ce qu'il fit de plus conforme à son état, c'est l'établissement de la Congrégation des Bénédictines du Calvaire.

La France avait alors six armées sous pied. L'an 1639, M. de Peuquères, général de l'une de ces armées, est battu, le 7 juin, devant Thionville, qu'il assiégeait, et fait prisonnier par Piccolomini. Celui-ci, fier de sa victoire, va mettre le siège devant Mouszon; mais le maréchal de Châtillon l'oblige, le 21 juin, à lever le siège. Le 30 juin, Hedin se rend au roi, qui donne sur la brèche le bâton de maréchal à M. de la Meilleraie. (C'est celui qui dans la suite épousa Hortense Mancini, nièce du cardinal Mazarin, qui lui fit prendre son nom avec le titre de duc. L'évêque de Fréjus avait négocié cette alliance sous la promesse que le maréchal lui avait faite de quinze mille écus s'il réussissait. Le mariage fait, il lui refusa la somme, alléguant une consultation de docteurs, qui jugeaient que le mariage était un sacrement, et il aurait simonné sa fiancée.) *En Allemagne*, le duc de Weimar était mort le 18 juillet, les officiers de ce fameux général font, à Brisach, le 9 octobre, au nom de l'armée, un traité avec le roi, par lequel ils s'engagent à le servir eussent-ils contre tous. En conséquence, le duc de Longueville est reconnu général des deux armées d'Allemagne, avec lesquelles il s'empare de plusieurs places du Palatinat. *En Piémont*, le prince Thomas et le cardinal, son frère, disparent à la duchesse douairière, leur belle-sœur, la régence de ses fils, les armes à la main. Le marquis de Léganes se joint à eux, au nom de l'Espagne, pour contre-carrier la France, qui appuyait la duchesse. Le 27 août, et non le 15, ils emparent la ville de Turin; les Français n'ont que le temps de se retirer dans la citadelle. Le 28 septembre, le cardinal de la Valette, général de l'armée française de Piémont, meurt à Rivoli, âgé de quatre-vingt-sept ans. Ce prélat, chargé de l'archevêché de Toulouse, sacrifia le soin de son diocèse à sa passion pour la profession des armes. Le pape Urbain VIII l'avait menacé de le déposséder du cardinalat, s'il ne renonçait à ce métier de sang : son père lui-même, le duc d'Epemont, l'exhorta souvent à quitter le casque et l'épée pour reprendre la mitre et la crosse ; il fut insensible à tout. Le pape, après la mort de ce prélat guerrier, défendit, à une congrégation dont il était membre, de faire pour lui un service suivant l'usage. Le comte d'Harcourt, ayant pris le commandement de l'armée après lui, détacha la Motte-Houdancourt, qui se rendit maître de Quierques, le 24 octobre, et fit ensuite ravitailler Casal, dont les Espagnols faisaient le siège. *En Normandie*, il s'éleva une sédition, appelée des *Nut-pieds*. Le colonel de Gassion s'en vint pour la réprimer. Il arriva à Caen, le 24 novembre, et de là dans le diocèse d'Arranches, où il attaqua et divisa les séditions. *À Paris*, le 27 septembre, le cardinal de Richelieu signala sa reconnaissance envers Louis XIII, en lui faisant élever une statue équestre au milieu de la place royale, qu'il avait lui-même fait construire.

Le parlement de Normandie ne s'était pas opposé avec autant de fermeté qu'il aurait dû à la sédition dont on s'agitait de parler. Pour le punir de sa négligence, le chancelier Séguier, l'étant rendu, le 2 janvier 1640, à Rouen, signa à cette compagnie un interdit de ses fonctions; éditement qui dura l'espace d'un an. On vit paraître, dans ce même tems en France, les premiers tois d'or qui furent frappés par ordre du surintendant de Luçon. *En Flandre*, les maréchaux de Chaulnes, de Clie-

tion et de la Meillerie, se rendent maîtres, le 10 août, d'Arras, assiégé depuis le 15 juin (1). En Italie, le comte d'Harcourt ouvre la tranchée devant Turin, le 16 mai, et y entre victorieux le 24 septembre. Jamais siège ne fut plus singulier que celui-ci. On vit en même temps la citadelle assiégée par le prince Thomas, maître de la ville; la ville assiégée par le comte d'Harcourt, et ce comte assiégé dans son camp par le marquis de Légance. Le vicomte de Turenne, si célèbre depuis, signala sa valeur à ce siège, qui couvrit de gloire le général. Jean de Wert, en ayant appris les circonstances, dit qu'il aimait mieux être général Harcourt qu'empereur.

Les Catalans, peuple extrêmement jaloux de ses privilèges, s'étant plaints inutilement des atteintes que le ministre d'Espagne y donnait, prirent le parti de secouer le joug qui les opprimait, et, le 20 février 1661, ils se mirent sous la protection de la France. Le cardinal qui avait préparé cette révolution, ne prévoyait pas que la France était elle-même à la veille d'une guerre civile. Ce fut le mécontentement du comte de Soissons qui l'occasionna. Mais la mort de ce prince, tué le 6 juillet à la bataille de la Marée, près de Sedan, entre des bras de la victoire, arrêta les suites de la rébellion. Cette mort, dit le P. Daniel, est un mystère qu'on n'a jamais bien pénétré. (Voyez Charles de Bourbon, comte de Soissons.) Charles IV, duc de Lorraine, las de mener une vie errante, se détermina enfin à faire sa paix avec la France. Étant venu à Saint-Germain-en-Laye, il y conclut, le 2 avril, un traité, au moyen duquel il recouvra ses états, après avoir fait hommage du duché de Bar, le 10 du même mois. Mais à peine fut-il de retour en Lorraine, qu'il pensa à rompre ses engagements. Le roi, informé de son changement, envoya M. de Gracqui, qui lui offrit de nouveaux son pays. En Allemagne, le comte de Guébriant gagna, le 25 juin, la bataille de Wolfenbützel, contre l'archiduc Léopold et Piccolomini. Dans les Pays-Bas, Aix, assiégée depuis deux mois par le maréchal de la Meillerie, capitula le 26 juillet. Le cardinal infusa se montre presque aussitôt devant cette place pour la recouvrer. Le maréchal, craignant d'être assiégé, décampe la nuit du 9 août. Sa retraite n'empêcha point qu'Aix ne se défendit jusqu'au 9 septembre, qu'elle fut reprise. Pendant cet intervalle, les Français, commandés par le maréchal de la Meillerie, s'emparèrent de la Basée, de Lens et de Bapaume, trois places qui les dédommagèrent de la conquête qui leur avait échappé. Comme la garnison de Bapaume était en route pour Douai, conduite par un trompette, Saint-Preuil, gouverneur d'Arras, tomba sur elle sans la connaître, et la pilla. Le maréchal de la Meillerie, avec lequel il était brouillé, lui fit un crime de ce coup de main auprès du cardinal, son parent, qui avait d'autres griefs contre Saint-Preuil. Il est arrêté, mis dans les prisons d'Amiens, et condamné à perdre la tête pour concussion, vols et exactions commis sur les sujets du roi; jugement qu'il subit le 9 du mois de novembre, à l'âge de quarante ans. Tel fut le sort de ce brave homme, à qui le ministre, enchaîné de ses belles actions, avait antérieurement dit: « Si je n'étais pas Richelieu, je voudrais être Saint-Preuil (2). » Du côté de l'Espagne, le prince de Condé se rend maître d'Elne, le 27 juillet, après dix jours de siège. La Mothe-Houdancourt, envoyé au secours des Catalans, fait le blocus de

Tarragone. Avant cette expédition, l'archevêque de Bordeaux (Sourdun) avait enlevé, le 27 mars, cinq vaisseaux aux Espagnols dans la baie de Roses; mais, le 30 août, il laisse passer le secours que l'Espagne envoyait à Tarragone, ce qui obligea la Mothe à lever le siège de cette place. Le cardinal, irrité de cette faute, révoqua l'archevêque à Carpenas, lieu plus convenable, après tout, à un prélat, dit un moderne, que la mer et un vaisseau de guerre.

Le cardinal ne trouvant point le parlement assez docile à ses volontés, lui fit sentir cette année tout le poids du despotisme par une déclaration que le roi, par son conseil, rendit en lui de justice. Elle portait, 1<sup>re</sup> défense à toutes ses cours de prendre connaissance des affaires d'état, à moins que S. M. ne leur en donnât le commandement et le pouvoir spécial par lettres patentes; 2<sup>e</sup> ordre d'enregistrer les édits qui concernaient le gouvernement de l'état, sans aucune délibération; 3<sup>e</sup> pour les édits qui regardaient les finances, ordre de les vérifier tels qu'ils seraient envoyés, lorsqu'après avoir entendu les remontrances, le roi jugerait à propos d'ordonner l'enregistrement.

La rigueur de l'hiver ne suspendit point en Allemagne les hostilités. Le 17 janvier 1662, le comte de Guébriant, à la tête des troupes de France et du Hesse, force Lamboi et Merzi dans leurs retranchements à Kempen. Il y eut deux mille des Impériaux de tués et cinq mille faits prisonniers, du nombre desquels furent les deux généraux, qui furent envoyés en France et enfermés au château de Vincennes. Cette victoire nous rendit maîtres de l'électorat de Cologne, et valut à celui qui l'avait remportée le bâton de maréchal. Le roi, lorsqu'il en reçut la nouvelle, se disposait à faire un voyage en Catalogne, pour se montrer à ses nouveaux sujets. Il partit de Paris, le 25 janvier, suivi du cardinal, qui le rejoignait tous les soirs dans la route. Le cardinal était tombé malade à Narbonne, le roi continue sa marche, et entre avec son armée dans le Roussillon, dont il soumit plusieurs places. Tandis qu'il est devant Perpignan, on découvre un traité du duc d'Orléans avec l'Espagne, signé, le 15 mars, à Madrid, par le comte-duc d'Olivarès, au nom du roi d'Espagne, et par Fautrailles, au nom de Monsieur, traité qui tendait à bouleverser l'état et à perdre le cardinal. Le duc de Bouillon et le marquis d'Effiat de Cinq-Mars y étaient nommés. Le roi s'était rendu à Narbonne pour en conférer avec le cardinal, Cinq-Mars eut l'imprudence de l'y accompagner. Il est arrêté le 15 juin, et le 25 du même mois, le duc de Bouillon est aussi arrêté dans Casal, au milieu de l'armée qu'il commandait en Italie. Monsieur crut se tirer d'affaire en accusant, comme il avait coutume, ses complices, et en s'humiliant; mais il lui en coûta, les honneurs dus à sa naissance, qui furent supprimés, sa garde qu'on lui ôta, ses principaux domaines dont on le dépouilla, et de sanglants affronts qui furent suivis d'un exil. Le duc de Bouillon en fut quitte pour sa principauté de Sedan, qu'il céda au roi, dont il reçut en échange des terres d'un revenu plus considérable. Le cardinal fut inflexible à l'égard de Cinq-Mars, qui lui devait sa fortune, et qu'il regardait comme le premier auteur de la conjuration formée contre ses jours. Mais ce qui est étonnant, c'était le roi lui-même qui, d'un accès de mécontentement contre le cardinal, en avait fait naître la première idée à Cinq-Mars. Il eut la tête tranchée à Lyon, le 12 septembre, à l'âge de 22 ans. François-Auguste de Thou subit la même peine avec lui, à l'âge de 37 ans, pour n'avoir pas révélé le traité de Madrid dont Cinq-Mars qui était son ami lui avait fait confidence, et qu'il avait désapprouvé (3). Le jour de cette double exécution, le

(1) Les habitants avaient en ce jour-là cette ville imprenable, même l'insurrection qu'ils avaient mise sur son dos portait. Quand les Français prirent Arras, les soldats mangèrent les cloches. Un Français, Payen lui après la prise de la ville, dit qu'il prendrait si n'y avait que la première lettre à enlever.

(2) Le cardinal avait plusieurs fois chargé de dispositions envers S.-Preuil. C'était lui qui avait fait prisonnier le maréchal de Montmorency au combat de Courtrai. Mais il perdit le maître de cette capture aux yeux du ministre, en sollicitant trop vivement la grâce du coupable. Richelieu lui dit alors, S.-Preuil, si la loi vous rendait justice, vous auriez la tête ou vous auriez les pieds.

(3) Le cardinal s'était embarqué sur le Rhône, le 17 août, à Tournon, pour se rendre à Lyon, et il était à la suite de Thou quand il fut un autre lettre au roi à la prise de la ville. J'avais le moment délicat de se méprendre me montrant plus manifestement que dans le procès de ce prince criminel. Les moyens de dilatoire employés par de Thou étaient vicieux. Pour révéler la

roi, qui était à Saint-Germain, et qui savait à-peu-près l'heure où elle devait se faire, dit sur la terrasse, en regardant à sa montre : *Dans une heure monvra le grand écuyer posera mal son tems.* Tels furent les regrets de ce prince pour celui de ses favoris auquel il avait paru le plus attaché (1). Nous eûmes du désavantage cette année dans les Pays-Bas. Don Francisco Mello, le 26 mai, surprit et força le maréchal de Grammont à Honecourt, lui tua deux mille hommes, et en prit deux cents, avec l'artillerie, le bagage et la caisse militaire. *De côté de l'Espagne, le 29 août, la garnison de Perpignan capitula, avec les marchands de Schomburg et de la Meillerie, au bout de trois mois et plus de tranchée ouverte; les trompes françaises y entrèrent le 9 septembre. Le cardinal en ayant reçu la nouvelle, écrivit au roi : Sire, vos ennemis sont morts, et vos armes sont dans Perpignan.* Le 7 octobre, le maréchal de la Mothe, qui avait reçu le bâton le 2 avril précédent, gagna la bataille de Lérida contre le marquis de Léganes. Celui-ci, vrai redoutement, osa mander à Philippe IV, roi d'Espagne, qu'il avait chassé les Français de leur poste, et pris leur canon. Philippe, détrempé, le relégua dans sa maison de Madrid, avec défense d'en sortir. La reine-mère, Marie de Médicis, n'existait plus alors. Elle avait terminé ses jours à l'âge de soixante-huit ans, le 5 juillet de cette année, dans la misère, à Cologne, où elle était venue d'Angleterre depuis neuf à dix mois. Son corps fut apporté à Saint-Denis le 6 mars de l'année suivante. Trop peu de proportion entre le génie de cette princesse et son ambition, fut la cause de ses malheurs. Paris lui est redevable de ses premiers séjours, du palais de Luxembourg, et de la promenade appelée le *Cours de la Reine*. Le cardinal, son persécuteur, ne lui survécut que cinq mois, étant mort le 4 décembre à l'âge de cinquante-huit ans, au Palais-Cardinal (aujourd'hui le Palais-Royal) qui était son ouvrage. Ou se connaît point de ministre qui ait fait de plus grandes choses que lui, et surmonté plus d'obstacles pour les faire. A trois objets (comme on l'a déjà dit) l'occupèrent particulièrement, et l'on peut dire qu'il en fit les perdus point de vue pendant son ministère, les grands du royaume, les Huguenots et la maison d'Autriche. Il s'appliqua à rendre les uns plus soumis, les autres moins formidables. Il enleva aux grands la meilleure partie de leurs privilèges réels ou usurpés; aux Huguenots leurs places de sûreté; à la maison d'Autriche des provinces entières; et par là il contribua également à la puissance du roi et à celle du royaume a. (d'Arvigny). Mais que penser des moyens qu'il mit en œuvre pour parvenir à ses fins? Qui oserait entreprendre de les justifier tous sans exception? Qui serait pareillement assez bardi pour se rendre l'apologiste de son geste qui éclipait celui de son maître, de son orgueil qu'il portait jusqu'à prendre le pas même au-dessus des princes du sang; des intrigues qu'il employa pour soulever des peuples contre leurs souverains légitimes; de son ambition qui lui fit

rechercher et rassembler sur sa tête les dignités d'évêque, de cardinal, de principal ministre, de généralissime des armées, de surintendant du commerce et de la marine, de duc et pair; etc.; des violences qu'il exerça envers tous ceux qui s'opposaient ou semblaient vouloir s'opposer à ses vues; de cette basse jalousie qu'il porta à des écrivains célèbres dont il ne pouvait égaler le mérite ni s'approprier les travaux? Louis XIII lui-même, qu'il subjuguait en le persuadant, ne se dissimulait point une partie de ces défauts et les désapprouvait. Ce monarque, au lui abandonnant les rênes du gouvernement, ne lui donna jamais son affection (1). De là vient qu'apprenant qu'il venait d'expirer, il se contenta de dire froidement : *Fait à grand politique mort.* Son corps fut inhumé dans l'église de la Sorbonne, dont il avait relevé les édifices avec une magnificence vraiment royale. Sur son mausolée, chef-d'œuvre de Girardon, des plaissants ont prétendu qu'il aurait fallu graver ces trois mots pour épitaphe : *Magnum disputandi argumentum*, par allusion au bien et au mal qu'on a dit de lui et qu'on ne cessera d'en dire. Le Bas-tille, après sa mort, rendit à la société les victimes de ses soupçons et de sa vengeance, dont elle était pleine. De ce nombre était le maréchal de Boscompiro, qu'une captivité de douze ans, méritée par la causticité de sa langue, avait rendu fort replet faute d'exercice. La reina, lorsqu'il reparut devant elle, lui ayant demandé quand il accoucherait, quand j'aurai trouvé une sage-femme, répondit-il.

L'abbé Mazarini, italien (2), prit la place de Richelieu dans le conseil, à la 16 décembre de la même année, fut créé cardinal.

L'an 1645, le roi, dont la santé déperissait depuis long-tems, mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 14 mai, dans le quarante-deuxième année de son âge, après avoir régné 55 ans accomplis. Ce prince laissa d'Anne d'Autriche, son épouse, deux fils, Louis, qui suit, et Philippe, né le 30 septembre 1646. (Auteur de la branche de ducs d'Orléans, rapportée à la suite des rois de France.) Louis XIII, vers de la valeur, des talents et des vertus, eut un défaut qui n'est point ordinaire aux princes; ce fut une défiance excessive de ses lumières et de ses forces. De-là le besoin qu'il avait d'un ministre absolu. On disait de lui : *Il ne dit pas tout ce qu'il pense, il ne fait pas tout ce qu'il veut, il ne veut pas tout ce qu'il peut.* Il est cependant vrai que dans les conjonctures épineuses où il se trouva, la royauté eût été un fardeau trop lourd pour lui sans les secours d'un génie aussi vigoureux, aussi vaste, aussi fécond en ressources que celui de Richelieu. Il était capable de juger sainement d'un grand projet, mais nullement de l'exécuter et de parer aux contre-tems imprévus qui pouvaient le traverser dans l'exécution. Il manquait d'ailleurs de cette douceur de caractère et de cette affabilité qui est si nécessaire aux rois pour s'attacher les cœurs de leurs sujets. Naturellement sec et mélanco lique, il se marquait de tendresse qu'il se favorisait, sorte de courtoisie dont il ne pouvait se passer et qu'il quittait néanmoins sans regret pour leur en substituer d'autres.

Pendant le séjour que le chancelier Séguier fit en Normandie dans le cours de 1639, les arrêts rendus à Paris au conseil des

a. *Traité de Madrid, il s'en fallut, disait-il, ne rendre le détenteur d'un ceintre d'un côté contre le tiers, unique du roi, contre le duc de Beuvion, contre le grand-écuyer, et d'un autre côté il ne pouvait laisser le moindre prêtre.* Le chancelier Séguier lui laissa de ce côté; mais Richelieu était déterminé à tout prix de Thon. M. le chancelier a beau dire, si tant que de Thon meurt, dit son homme impitoyable. Il voulait se venger par là il n'est pas l'abbé président, père de François-Angélique de Thon, avait hérité de son histoire comme Antoine de Flevis-Richelieu, l'un des grands oncles du cardinal, en parlant de la conjuration d'Amboise. *Même apostat, disait-il, de lui, et ennemi de toute sorte de rois.* Ce trait d'écrit jadis servi de la mémoire du poète-mécan. De Thon le père, disait-il à son neveu non dans son histoire; je n'aurais voulu de son fils dans la même. On doit admettre la gravité d'écrit de ce dernier, en ce qu'il avait vu le traité de Madrid de la bouche de la reine; il ne se compréhendait jamais dans ses réponses.

(1) De Valence, le cardinal, dont la faiblesse allait toujours en augmentant, s'était fait porter à Lyon sur les épaules de son gendre dans une espèce de chaire, couché dans une lit, ayant assis à côté de lui deux hommes pour le soutenir. Il fit dans la même voiture et par le même chemin de Lyon à Fontainebleau, où il mourut, le 12 octobre, en arrivant, le roi qui était venu au-devant de lui.

(1) Louis XIII voulait avec chagrin la supériorité que son ministre prenait sur lui. Le cardinal au soir le reconduisant, le roi lui dit, en passant d'une porte: *Passes, mazarin, sous des de main.* Richelieu prend aussitôt le ton d'un pape qui précède, et lui dit: *Je n'obéis qu'à votre majesté qui ne fait que l'effroi de son très-humble serviteur.*

(2) Jules Mazarini, né, l'an 1602, d'une famille noble à Parme, dans l'abbaye, s'était fait connaître au cardinal de Richelieu, l'an 1631, par la poéti qu'il avait habilement procurée entre les Français et les Espagnols, au moment que les premiers s'acharnaient pour forcer les serments dont leurs attachement devant Canal qu'il négocierait. C'était, au moment de la mort d'Escure, l'année où il vint à Rome, d'homme de grande plus agréable. Il avait fait s'élever les hommes et de sa forte figure, par une à qui le fortifie le souvenir. (Mémoires de Mazarini.)

finances, auxquels le grand sceau devait être apposé, étaient datés du lieu où était monsieur le chancelier.

Le marc d'or était, sur la fin de ce règne, à trois cent quatre-vingt-quatre livres, et le marc d'argent à vingt-neuf livres dix sous.

#### LOUIS XIV, surnommé LE GRAND.

1645. **LOUIS XIV**, fils de Louis XIII et d'Aune d'Autriche, né à Saint-Germain-en-Laye le 5 septembre 1638, surnommé *Dieu-Donné* à sa naissance, succède à la couronne le 14 mai 1645. Le 18 du même mois, s'étant rendu au parlement, il y tient un lit de justice, où la régence est dévolue purement et sans restriction à la reine (1). Le lendemain, 19 mai, le duc d'Enghein, âgé de vingt et un ans, et si célèbre depuis sous le nom de *grand Condé*, gagna la bataille de Rocroi sur les Espagnols qui assiégeaient cette place sous le commandement de don Francisco de Mello. Huit mille d'entre eux, du nombre desquels était le comte de Furetes, l'un des généraux, restèrent sur le champ de bataille, et sept mille furent faits prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon et le bagage, retournèrent vainqueurs (2). Jamais les Espagnols ne se relevèrent de cette perte. Elle fut suivie de la prise de Thionville, dont le prince se rendit maître le 10 août. *En Allemagne*, le maréchal de Guébriant prend Rotwiil le 19 novembre, et meurt, le 24, des blessures qu'il avait reçues au siège de cette place. Le lendemain 25, la duchesse de Lorraine, Jean de Wert et Mercy, surprennent l'armée française, dont ils envahissent les principaux quartiers, aux environs de Tülingen. Tous les officiers généraux furent pris, avec près de six mille soldats, le canon et le bagage. On rejeta cet échec sur la négligence de Rantzau, qui avait pris le commandement de l'armée après la blessure de Guébriant. Rotwiil rentre, quelques jours après, sous la domination de l'empereur. On repoussa d'Italie le vicomte de Turenne, pour le mettre à la tête de l'armée d'Allemagne. Ce prince et M. de Gassion reprennent le 17 novembre le bâton de maréchal. Le premier s'était alors que trente-six ans. *Sur mer*, les Espagnols sont battus le 5 septembre par le duc de Brétel. *A Paris*, édit du même mois, qui crée les avocats du conseil en titre d'office. Au mois de décembre, la reine nomme le cardinal Mazarin premier ministre; et qui ne manqua pas d'exciter la jalousie des grands.

Nos succès varièrent en 1644. *Dans la Catalogne*, le maréchal de la Mothe est battu par don Philippe de Selva, en voulant jeter du secours dans Lérida. Il réussit néanmoins à y faire entrer des troupes sur la fin du combat; ce qui n'empêcha pas la place d'être reprise le 15 juillet. Le cardinal Mazarin le fait arrêter et fait travailler à son procès. Mais le maréchal, après avoir été traité à divers tribunaux, sortit de Pierre-Enclos, l'an 1648, pleinement justifié par le parlement de Grenoble. *En Allemagne*, le général Mercy prend Fribourg le 28 juillet. Le duc d'Enghein, ayant sous lui les maréchaux de Grammont et de Turenne, gagna, au mois d'août, contre ce même général, la bataille de Fribourg; cet avantage fut le résultat de deux actions différentes : à peine avoir attaqué, le 3 août, Mercy retranché dans un camp presque inaccessible, le duc le força, le met en fuite, le poursuivit le 5, et s'empara du canon et du bagage. Le 9 septembre, il se rend maître de Philisbourg le onzième jour du siège. Le 17 septembre, Mayence lui ouvre ses portes. *Dans les Pays-Bas*, le duc d'Orléans prend Gravelines le 28 juillet, après quarante-huit jours de siège et quatre assauts, qui nous coûtèrent bien du monde. Le 7 septembre, le prince d'Orange

force le Sas du Gand à lui ouvrir ses portes, au bout de six semaines de tranchée ouverte. Cette prise donna aux Hollandais le moyen de s'établir dans le Brabant.

Le duc d'Enghein, qui avait fait la campagne de 1644 avec M. de Turenne, étant parti, les troupes, mal entretenues et mal payées, se débandèrent, et le maréchal eut peine à se retirer avec partie par ses bienfaits. C'est avec ces troupes qu'il s'avance, non sans d'extrêmes fatigues, jusqu'au Necker, pour empêcher le général Mercy d'entrer en Francoie. Mais il se laissa surprendre, le 5 mai 1645, par celui-ci dont les forces étaient bien supérieures aux siennes. Il vint cependant à bout d'enfoncer la cavalerie des Impériaux, d'enclouer leur canon, et de leur enlever douze drapeaux. Mais son infanterie, commandée par Rosen, ayant pris l'épouvante, il est obligé d'abandonner le camp de bataille, et se retire en bon ordre. Le duc d'Enghein, étant venu le rejoindre, livre aux Impériaux, le 3 août, la bataille de Nördlingen, où le général Mercy perdit la vie. Sa mort nous assura la victoire qui fut long-temps disputée : quatre mille hommes des ennemis restèrent sur la place, et le nombre des prisonniers fut si grand, qu'on fut obligé d'en renvoyer une partie; d'autres cependant ne comptent que deux mille prisonniers. M. de Turenne, qui se distinguait à cette journée, termina la campagne du Rhin, le 19 novembre, par la prise de Tüvier, où il rétablit l'électeur. *Dans les Pays-Bas*, le duc d'Orléans fait la guerre avec succès, ayant sous ses ordres le maréchal de Gassion et Rantzau. Ce dernier, créé maréchal le 30 juin, reçut son état du Monsieur, le 16 juillet, et fit abjuration du luthéranisme le 15 août de la même année. *En Catalogne*, Roses se rend au comte du Plessis-Praslin par capitulation, le 26 mai, et non le 31, après quarante-neuf jours de tranchée ouverte. Du Plessis fut fait maréchal le 20 juin suivant. Le comte d'Harcourt gagna la bataille de Llorens, le 22 juin, contre don André Castelnau. Le 19 octobre, il prend Balaguer. *A Paris*, la reine-mère commença l'église du Val-de-Grâce sur le plan du célèbre Mansard. Le roi en posa la première pierre le premier avril.

Le duc d'Orléans se distingue, l'an 1646, dans les Pays-Bas. Il prend Contrai le 28 juin, et fait éprouver le même sort à Mardik le 24 août. Le duc d'Enghein de son côté, force Dunkerque, cette place si importante au royaume, à lui ouvrir ses portes le 10 octobre. La maréchal de Gassion ferme, par la défaite d'un corps d'ennemis, la campagne de Flandre comme il l'avait ouverte. *Sur les côtes de Toscane*, tandis que les Français, commandés par le prince Thomas de Savoie, assiègent par terre Orbiteello, la flotte espagnole, venant au secours de la place, est attaquée, le 14 juin, par le duc de Brétel, et sur le point d'être entièrement défaite, lorsqu'un coup de canon emporte le duc à l'âge de vingt-sept ans. Ce même coup attrache la victoire aux Français, et délivre Orbiteello. Les maréchaux de la Meillerie et du Plessis-Praslin repèrent cet échec par la prise de Piombino le 9 octobre, et de Portofino le 29. *En Catalogne*, l'habileté du comte d'Harcourt échoue devant Lérida dont il est obligé de lever le siège, le 21 novembre, avec perte d'une partie de son bagage et de son canon. Le 26 décembre, mort de Henri II, prince de Condé : Louis, son fils, duc d'Enghein, prend son surnom.

L'archiduc Léopold s'étant mis à la tête des troupes impériales dans les Pays-Bas en 1647, s'empara d'Arras le 25 mai, et de Landriche le 18 juillet. Mais le maréchal de Gassion, le lendemain, se rend maître de la Bassée; le 24 septembre il assiège Lens, et le 27 il reçoit devant cette place un coup de mousquet en s'efforçant d'arracher un pieu de la palissade qui défend le chemin couvert : occupation plus digne d'un grenadier que d'un général. Il meurt de sa blessure, le 2 octobre, à l'âge de trente-huit ans. Lens fut pris le lendemain de sa mort. Gassion, fils d'un président de Pau, et calviniste de religion, avait fait son apprentissage sous le duc de Rohan, puis sous le grand Gustave, qui, l'un et l'autre, honoraient d'une estime

(1) Le roi, par son testament, avait établi un conseil de régence, qui fut abol par le pouvoir que donna le parlement à la reine d'en établir un à son choix.

(2) On a remarqué que ce prince, ayant tout réglé la veille de la bataille, dormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour le donner.

singulière son mérite. Il n'avait pas voulu se marier, disant qu'il faisait trop peu de cas de la vie pour la communiquer à personne. Pour remplacer ce grand général, M. de Turcotte est rappelé d'Allemagne, où il avait pris Aschaffembourg et plusieurs autres places. Il arriva bientôt les progrès des ennemis en Flandre, et retourna dans le Bas-Palatinat pour secourir Worms, dont il lui fallut lever le siège sans succès. En Catalogne, le 28 mai, le prince de Condé fut ouvrir la tranchée devant Lérida au son des violons, suivant l'usage du pays; mais, le 17 juin, il est obligé de se retirer à Balaguer. Il semble que Lérida, dit un historien, fut le terme fatal de nos conquêtes en Catalogne, et l'éclat de nos plus grands capitaines. En Italie, au mois d'octobre, le peuple de Naples, révolté pour la deuxième fois cette année contre le gouvernement espagnol, se met sous la protection de la France; il écrivit au duc Henri de Guise, qui se trouvait pour lors à Rome, afin de l'engager à venir se mettre à sa tête. Le duc s'embarqua à Fiumicino sur une chaloupe, passa à travers la flotte espagnole, et arriva, le 15 novembre, à Naples, qu'il trouva bloquée par les troupes espagnoles, et réduite à une grande disette. Le 25 décembre, combat, à la hauteur de Castellane, entre la flotte d'Espagne et celle de France commandée par le duc de Richelieu, évacué au secours de Naples. Après s'être caenné pendant 6 heures, on se sépara. Le duc de Guise ne reçut à Naples ni les vivres, ni les munitions qu'on lui avait fait espérer de France, et ne lassa pas de se soulever. Mais ses affaires tournèrent fort mal l'année suivante. Don Jean d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, entra dans Naples, le 6 avril, à la faveur des intelligences qu'il avait dans la ville, dont il se rendit maître sans succès résistante. Le duc de Guise était alors absent; il fit des efforts inutiles pour rentrer dans Naples. Obligé de se retirer, il tomba dans une embuscade, où il est pris après s'être vaillamment défendu. Il fut conduit en Espagne, et on recouvra sa liberté qu'en 1652. En Allemagne, M. de Turcotte, joint aux Suédois, gagna la bataille de Zornhausen le 10 et 10 novembre, puis plusieurs places en Bavière, et força l'électeur de Bavière, qui s'était tourné du côté de l'empereur, à sortir de Munich. Dans les Pays-Bas, l'armée des Espagnols, contre leur coutume, se met à bonne heure en campagne. Leur succès est tel que dans la gazette d'Anvers ils font mettre par décision qu'ils vont faire jeter un monitoire pour savoir ce qu'est devenue l'armée française, l'ayant cherchée par-tout où elle devoit être sans avoir pu la trouver. L'archiduc Léopold surprend et emporte Courtrai le 19 avril. Ypres se rend au prince de Condé le 28 mai; Lens à l'archiduc le 19 août. Bataille donnée le lendemain devant Lens, entre l'archiduc et le prince de Condé. Le premier y est défilé avec perte de plus de 9 mille hommes, tant tués que prisonniers. Après cette journée, qui fut aussi glorieuse au prince de Condé que celles de Rocroi et de Nordlingen, Lens se rend aux Français, et Furnes le 10 septembre. En Espagne, le maréchal de Schomberg emporte d'assaut Tortose le 12 juin. En Italie, le maréchal du Plessis-Passant gagne, le 30 mai, la bataille de Crémone sur les Espagnols. La paix, qui se négociait depuis le 10 juillet 1643, est enfin conclue le 24 octobre 1648, par le traité de Münster en Westphalie, entre la France, l'empereur, la Suède et leurs alliés. Ce traité, auquel l'Espagne refusa d'accéder, assure à la France la souveraineté sur les trois évêchés de Metz, Tout et Verdun, et sur Figeac, avec la propriété de l'Alsace et de Brisach. (Voy. l'empereur Ferdinand III et Christine, reine de Suède.) Mais à la guerre que nous avions avec l'empire, succédèrent des troubles domestiques qui avaient même commencé avant qu'elle eût cessé. Quelques états burlesques, odieux au peuple et à la magistrature, portés au parlement pour y être vérifiés, occasionnèrent de la diversité dans les avis, et de cette diversité naquirent les factions. Les magistrats se partagèrent en trois partis, celui des *Frondeurs*, aussi appelés, parce qu'ils étaient opposés aux résolutions de la cour; celui des *Mazarins*, dévoués aux volontés du cardinal; et celui des *Mitigés*, qui tenaient le

milieu entre les deux partis. Les premiers ayant prévalu, le parlement rendit deux arrêts d'unanimité avec les parlements et autres compagnies souveraines du royaume, l'un du 15 mai, l'autre du 15 juin. Le peuple, accablé par les impôts, applaudit à ces arrêts. Mazarin crut apaiser les esprits en sacrifiant le surintendant des finances, Encrier, sa créature (1), et en mettant à sa place le maréchal de la Meillerie. Ce moyen n'ayant pas suffi, la reine fut enlever le président Pottier de Blanc-Mesnil et M. Broussel, conseiller de grand-chambre, et les deux esprits les plus éclairés de cette compagnie. Cet enlèvement fut le jaur qu'on chantait le *Te Deum* pour la victoire de Lens, met en fureur le peuple qui regardait ces deux magistrats comme ses protecteurs. Il courut aux armes, et tend les chaînes dans les rues le 26 août; c'est ce qu'on nomma la *journée des Barricades*. La reine, pour calmer la sédition, fut obligée de relâcher les deux prisonniers. Mais il resta dans les esprits un levain d'agression qui se communiqua dans les provinces, et eut de fâcheuses suites. La cour essaya de le détruire par un édit qui semblait devoir produire cet effet. Il portait une diminution de dix millions sur les tailles, et de deux millions sur les entrées de Paris. Sa majesté consentait de plus à ne faire désormais instruire les procès que par les voies de la justice ordinaire, et à ne plus inquiéter les officiers des cours souveraines dans l'exercice de leurs charges. L'édit fut vérifié le 24 octobre. On l'accueillit avec indifférence, et bientôt après, les troubles recommencèrent. Un homme, chargé par son état de veiller au maintien de la paix, fut celui qui attisa le feu de la discorde. Nous parlons de François-Paul de Retz, coadjuteur de Paris. Ce prélat, né pour l'instruire et les factions, et aussi bien génie qu'esprit turbulent, se mit à la tête des Frondeurs pour le seul plaisir d'être chef d'un parti.

La cour, dans la crainte d'une nouvelle émeute, s'enfuit précipitamment de Paris le 6 janvier 1649, et se transporte à Saint-Germain-en-Laye. Elle y masqua de tout au point que les seigneurs et les dames couchèrent sur la paille. Il n'y eut de lit que pour le roi et la régente. Les pages de la chambre furent congédiés faute d'avoir de quoi les nourrir. C'était une nécessité par conséquent de retourner à Paris; mais pour y rentrer il fallait en faire le siège. Condé, le seul des princes qui eût suivi la cour, fut chargé de cette expédition. Cependant la capitale levait des troupes pour sa défense. Le coadjuteur lui-même au régiment qu'on appela le régiment des *Corinthiens*, parce qu'il était arçhevêque titulaire de Corinthe. Pour couvrir leur révolte, les Parisiens déclarent qu'ils n'ont en vue que les intérêts du roi et sa débauchure, et mettent sur leurs drapeaux cette devise : *Regem nostrum quærimus*. Les principaux de leurs chefs étaient le duc de Beaufort, nouvellement échappé du château de Vincennes, où il était renfermé depuis cinq ans, le prince de Conti, la duchesse de Longueville, sa sœur, le duc de Beuilion, le maréchal de Turenne. Le 8 février, le prince de Condé emporte le pont de Charenton avec les troupes du roi. Le régiment qu'il avait levé le coadjuteur, s'avisa de faire une sortie sur les Royalistes; ils se battirent, et en rentrant dans la ville il est reçu avec des lances. On appela cet échec la *première ou Corinthiens*. Tel était l'esprit de la fronde. C'était une espèce de tragédie-comédie. Le sarrasin se mêlant à l'emportement, et à la guerre se faisait

(1) Encrier, fils d'un paysan du Nivernois, avait été amené en France par Mazarin, qui, trouvant en lui un esprit simple et délié, le fit parvenir, du poste en poste, à la charge de surintendant des finances qu'il remplit au gré du son protecteur en se chargeant de toutes les vues de son insatiable cupidité. « Il » trouva, dit un homme d'esprit, des moyens aussi odieux que l'idée même » avoir de l'argent. Il crut des charges de coadjuteurs de la reine, de prêtres » vendeurs de bois, de sous-secrétaires de la reine, etc. Il vendit des bois du » royaume; il créa des nouveaux magistrats; il rançonna les anciens. » Après sa » destitution il se retira dans sa belle terre de Pontil, en Bourgogne, où il étoit, » de grand de ses concubines, les superbes châteaux qu'on admire encore de nos » jours.

autant et plus à coups de langue et de plume qu'à coups d'épée. Après divers avantages du dernier genre remportés par les Royalistes sur les Frondeurs, la paix se négocie, et se conclut, le 11 mars, à Rueil, par une amnistie générale, vérifiée au parlement le 1 avril.

Le roi et la cour reviennent à Paris le 18 août. Cependant les Espagnols profitant des troubles de la France, prirent S. Venant et Ypres dans les Pays-Bas, et s'emparèrent de quelques places en Catalogne, par l'impuissance on se trouvait la France d'y envoyer du secours. Le cardinal, délivré de la guerre civile, met une armée sur pied, qu'il envoie en Flandre, sous le commandement du comte d'Harcourt. Le 25 août, ce général prend en deux jours la forte place de Condé. Cette conquête irrite la jalousie de M. le prince, piqué contre la cour de s'être point employé dans cette campagne. Animé par la duchesse de Longueville, il travaille à exciter de nouveaux troubles.

La reine, l'an 1650, fit un coup de vigueur en faisant arrêter, le 18 janvier, les princes de Condé et de Couli, et le duc de Longueville. Conduits d'abord au château de Vincennes, ils n'y trouvèrent point de lit en arrivant, et passeront la nuit à jouer. De-là ils furent transportés à Marcoussy; puis, le 15 novembre, au Havre de Grâce. Le maréchal de Turenne, craignant le même sort, se retire à Stenai, où il se joint aux Espagnols. Le roi se rend, au mois de février, en Normandie, où la duchesse de Longueville, après l'emprisonnement de son époux et de son frère, avait disposé les esprits à un soulèvement, et par-tout il y est reçu avec des marques de dévouement et des cris de joie. La duchesse, frustrée de son attente, va joindre à Stenai le maréchal de Turenne qui lui était asservi. La Normandie étant pacifiée, le roi passe en Bourgogne, dont était gouverneur le prince de Condé. Il y trouve tout soumis, à l'exception de Bellegarde, qui ose soutenir un siège, et se rend en peu de jours. De retour à Paris, le roi se met en marche au commencement de juillet, vers la Guinée; c'était là que se faisaient les plus grands mouvements en faveur des princes. La ville de Bordeaux s'était jetée dans leur parti, et avait reçu la princesse de Condé avec son fils, à la sollicitation des ducs de la Rochefoucauld et de Bouillon. Le roi se disposa à faire le siège de cette ville; mais le duc d'Epemon, gouverneur de la Guinée, et la cour, ayant gagné une partie du parlement, les rebelles demandent la paix, qui fut conclue à Bourg. Les Espagnols, pendant ces divisions, avaient pris le Catlet, la Capelle, Rethel et Mouzon. Le maréchal du Plessis-Praslin reprend, le 14 décembre; Rethel; et le lendemain il défait entièrement les Espagnols, commandés par don Estevan de Gamare et par M. de Turenne, qui eut de la peine à se sauver lui dix-septième. Cette année mourut à Stockholm, après un séjour d'environ cinq mois, le 31 février, à l'âge de cinquante-quatre ans, René Descartes, le père de la philosophie moderne (1).

L'orage grossissait toujours sur la tête du cardinal. Le duc

d'Orléans, gagné par le coadjuteur, le parlement, les Frondeurs, la plupart des grands seigneurs, se déclarèrent pour les princes détenus au Havre. Tous parlèrent si haut, et avec des menaces si grandes, que Mazarin jugea qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui à rester en France. Il sortit de Paris le soir du 11 février 1651; et, le 15 du même mois, en passant par la Havre, il se fit un mérite d'annoncer leur délivrance aux princes qu'il y avait fait renfermer. Il dîna avec ce jour-là, dirige ensuite sa marche vers Sedan, et de là se rend à Cologne, où il établit sa résidence dans le château de Brull, que l'électeur, son ami, lui prêta. Les princes rentrent dans Paris, comme en triomphe, le 16 février, étant accompagnés du duc d'Orléans. Le peuple célébra leur retour par des feux de joie, comme il avait célébré leur enlèvement. Le parlement donne, le 11 mars, un arrêt portant qu'il serait informé des déprédations que le cardinal avait faites dans les finances; et le roi, le 18 avril, rendit une déclaration qui interdisait l'entrée du conseil aux étrangers, et même aux cardinaux français, comme attachés par serment à un autre prince que le roi. Cette déclaration lui eutrigée le lendemain au parlement, malgré les oppositions du clergé. Le 2 mai, le maréchal de Turenne revint à la cour; il y est reçu avec honneur, et il en éprouve les intérêts de manière que rien, dans la suite, ne put l'en détacher.

Le 6 juillet, le prince de Condé, mécontent de la reine et des ministres, se retire à Saint-Maur, où bientôt une foule de noblesse vient se joindre à lui. Le duc d'Orléans va le trouver, et l'engage à revenir. Il assiste à plusieurs assemblées du parlement, pour se justifier; il y accuse le coadjuteur présent d'un écrit publié contre lui, et de vifs démêlés avec ce prélat. On vit alors trois partis : celui de la reine, qui avait pour elle M. de Bouillon et de Turenne; celui de M. le prince, que les ducs de la Rochefoucauld et de Nemours avaient suivi; et celui des Frondeurs, qui avaient à leur tête le duc d'Orléans et le coadjuteur. Le 7 septembre, le roi, étant curé dans sa quatorzième année, tint, au parlement, un lit de justice, où il se déclara majeur (2). Le prince de Condé se retire en son gouvernement de Guinée, où il se prépare à une nouvelle guerre civile. Le roi part de Fontainebleau vers la fin d'octobre, et se rend dans le Berry, que le prince de Conti avait soulevé. Bourges n'eut besoin que de la présence du monarque pour rentrer dans le devoir. De là il arrive le 31 à Poitiers, d'où il envoie le maréchal d'Harcourt pour faire lever, au prince de Condé, le siège de Cognac, la seule place de Saintonge qui avait refusé de se déclarer pour lui. Le prince est obligé de se retirer. Le 29 décembre, le parlement ayant appris que le cardinal était revenu à Sedan, prêt à rentrer dans le royaume, donne un arrêt qui ordonne de lui courir sus, et de vrindre tous les meubles de son hôtel, sur le prix desquels il sera prélevé, dit l'arrêt, une somme de cent cinquante mille livres, pour être délivrés à celui qui représentera l'indignité d'un mort ou vivant, et de quelque crime dont soit coupable celui qui le représentera, il aura sa grâce. C'est ainsi qu'on poursuivait, connue on l'a remarqué dans la suite, et qu'on réduisait à l'état du plus scélérat d'entre les corsaires et les brigands publics, un homme qui n'était coupable que d'avoir su plaire à son maître, et à qui ses plus grands ennemis ne pouvaient reprocher la moindre cruauté. La vente de ses meubles s'effectua. Bidal, qui faisait les com-

(1) Ce fut sans pitié que l'empereur le neuvième jour de son exil. Il n'avait aucune connaissance dans les nouvelles, et il s'était fait à lui-même un régime de vivre qui lui avait conservé jusqu'à la mort sans aucune souffrance à ses souffrances. Il prit même le plaisir de la reine lui envoyer de sa poche plusieurs fois l'homme de monde le plus méchant et qu'il ne méritait le plus souvent que des honneurs, il regardait la chose comme une punition méritée, disant qu'il était digne de l'empereur l'estime. Il n'apprenait pas que plus la science, et il différait d'y avoir recours, malgré les sollicitations de M. Charot, pour en faire pour de son exil. Il espéra le lendemain entre les mains de P. Vigier, agent de son maître de l'ambassadeur, auquel il se confessa ostensiblement. On remarqua qu'il avait communiqué le jour de la purification, quoiqu'il ne se sentit encore aucun mal. Il fut enterré à Stockholm dans un cimetière où on lui donna une espèce de sépulture. Son corps y demeura jusqu'en 1667, que son corps le firent transporter à Paris. On lui fit un service magnifique dans l'église de Saint-Gervais où il est inhumé. On lui avait préparé une oraison funèbre, mais le cœur de l'indigne qu'elle fut prononcée ou publiée. (Daniel.) La Reine, en Touraine était la partie de ce philosophe.

(2) Louis XIV fut très-mal élevé. Son précepteur, Hardouin de Beaumont du Perreux, gentilhomme poitevin, évêque de Rodez, puis archevêque de Paris en 1661, ne lui apprit absolument rien. A peine avait-il l'âge de 15 ans, soit il exécutait des leçons par les exercices du corps, le maniement des armes, la danse et l'équitation. Par son soin de sa mauvaise éducation, il fut toute sa vie, comme le roi son père, une extrême aversion pour la lecture. A quel bon tant lire? disait-il à son parent de Dauphin, l'un des gentilshommes de son temps qui avait appris à lire. A dessein, lui répondit ce prince, j'ai mon état et que mon plaisir finit à mes jours. Son usage ne fut ni d'ailleurs point de s'instruire. Plus tard, malgré ce dédain de culture, Louis XIV devint un grand roi, la nation fit tout pour lui.

missions de Christine, reine de Suède, à Paris, voyant qu'on donnait des choses précieuses à vil prix, acheta pour elle quelques antiques d'un rare beauté, et quantité d'anciens manuscrits. Mais Christine l'ayant appris, desvova en cela son commissionnaire. Elle lui fit écrire par Chanut, résident de France à Stockholm, de garder le tout pour le remettre à la personne de confiance que le cardinal lui indiquerait. Bidal s'était déjà pressé d'envoyer les manuscrits. La reine les renvoya : ils sont aujourd'hui à la Bibliothèque du Roi.

Malgré sa proscription, le cardinal part de Cologne au commencement de 1652, et rentre en France par Sedan, escorté par six mille hommes, que le roi lui avait envoyés sous les ordres des maréchaux d'Illoquincoourt et de Grancey. Le parlement nomme deux conseillers pour aller lui enjoindre de s'en retourner et d'observer son ban. L'un d'eux, homme Reiaud, arrêté par un parti, tandis que son collègue prend la fuite, est amené à d'Illoquincoourt, qui l'interroge sur son état et ses fonctions. *Je ne veux parler ni, répondit-il avec fermeté, que lorsque je vous verrai sur la sellette.* Le cardinal arrive le 28 février à Poitiers, où la cour était alors, et prend sa place au conseil. Le roi reprend la résolution de pousser à bout les rebelles. Au mois de mars, le maréchal d'Illoquincoourt soumet Angers, et ensuite le Pont de Cé, deux places qui étaient dans leur parti. Le prince de Condé quitte Agen et la Guienne, le 24 mars, accompagné de six personnes seulement, du nombre desquelles étaient le duc de la Rochefoucauld et Gourville, et s'avance, à travers mille dangers, vers son armée, qu'il atteint au bout de huit jours, près de la forêt d'Orléans ou elle était campée, aux environs de Liori. Le 6 (et non le 2) avril, il la mène devant Montargis, dont il se rend maître en une heure. De-là il va fonder, par une nuit obscure, sur les quartiers du maréchal d'Illoquincoourt, qui les avait distribués autour de Bleneau, près Gien ; il en eût eue cinq, et aurait pu aller plus loin sa victoire, si M. de Turenne ne l'eût arrêtée. La prudence et la valeur de ce grand général sauvèrent l'armée, et le roi lui-même, qui était à Gien, de l'un des plus grands dangers. Le 31 juillet, journée du faubourg Saint-Antoine, dont le roi fut apportateur des hauteurs de Charonne, et où la bravoure et l'impétuosité du prince de Condé échouent contre la sagesse de Turenne. Le prince était perdu, si les bourgeois de Paris ne lui eussent ouvert leurs portes. Ce fut Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, qui les détermina à rendre au prince cet important service. Elle eut même la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille ; sur quoi Mazarin dit : *Elle a tué son mari, faisant entendre par-là que le roi, qu'elle espérait épouser, ne lui pardonnerait jamais cette insulte.* Condé, reçu dans Paris, obéit, quelques jours après, au parlement, un arrêt qui déclare le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, sans égard pour la majorité du roi, nouvellement reconnue. Sa majesté, qui était pour lors à Pontoise, y transfère, le 6 août, le parlement pour le puer. Si peu de magistrats s'y rendirent, que Benserade disait en plaisantant avoir recouvert à la promenade tout le parlement dans un carrosse coupé ; mais c'étaient les meilleures têtes. Ces magistrats vinrent à bout, le 9 août, d'engager le roi à consentir à l'éloignement de son ministre. La politique de Mazarin le fit céder au tems ; il sortit une deuxième fois, le 19 août, du royaume, et se retira à Sedan, d'où il continua de gouverner l'état. Le roi, déchi par les prières des Parisiens, rentre, le 21 octobre, dans sa capitale, et le lendemain, il accorde une amnistie générale à ses sujets. M. le prince était sorti de Paris trois jours avant l'arrivée du roi, pour aller se jeter dans les bras des Espagnols, qui le déclarent généralissime de leur armée. Monseigneur se retire à Blois, et Mademoiselle (sa fille) dans ses terres. Le 19 décembre, le lieutenant-général, que la reconnaissance du roi avait fait cardinal le 19 février précédent, est arrêté au Louvre par ordre de S. M. et mis à Vincennes ; il l'avait bien mérité. Les troubles civils de la France donnaient cependant aux Espagnols de grands

avantages. Le 13 octobre, ils reprirent Barcelonne, après 15 mois de siège. Dans les Pays-Bas, ils s'emparèrent, le 18 mai, de Gravelines, et le 16 septembre de Dunkerque.

Le cardinal Mazarin attendait son rappel sur la frontière, et la cour y préparait les esprits. Enfin, le 3 février 1653, il rentre triomphant à Paris, accompagné de Turenne : le roi était venu au-devant de lui jusqu'à six lieues. Les princes, les ambassadeurs, le parlement, les bourgeois, tout s'empresse à lui faire la cour. Le calme régnait dans la capitale ; mais il n'était pas rétabli dans les provinces. Les ordres sont donnés pour soumettre les villes rebelles. Le 8 juillet, Bellegarde, en Bourgogne, se rend au duc d'Eproun, Retiel à M. de Turenne, le 9, Mieux au 28 septembre. Le roi fut présent à ce siège, ainsi qu'à celui de Sainte-Menehould, qui fut prise le 26 novembre, par le maréchal du Plessis-Praslin. En Guienne, le duc de Vendôme assiège Bordeaux, où s'étaient renfermés le prince de Conti, les duchesses de Condé et de Longueville, et le comte de Marsin. Deux factions partageaient cette ville, celle des *Orléanistes*, composée du petit peuple, et celle des *Chapeaux rouges*, formée des riches bourgeois. La dernière prévalut, et força l'autre à rentrer dans l'obéissance, par un traité signé le 31 juillet. Entre les conditions que le roi imposa aux Bordelais, l'une des principales fut qu'ils rebâtiraient le Château-Trompette et celui de Ha, pour les tenir en bride. Le prince et la duchesse sortirent de la ville, dont la réduction entraînerait celle de plusieurs autres. Le comte de Marsin, lieutenant de marine, passa au service de l'Espagne. En Catalogne, le maréchal d'Illoquincoourt vint, sur la fin de novembre, le siège de Gironne, et venge cette disgrâce par la déroute des Espagnols, qui l'avaient attaqué dans sa retraite. « C'est depuis cette année » (1653) que les intendans des provinces ont commencé à » exercer leur autorité. On en avait envoyé, en 1654, qui n' » se mélaient que des finances : ils furent rappelés en 1648, sur » les plaintes des parlements, qui les trouvaient encore trop » puissants, et qui, peut-être, dans ces tems malheureux, l'é- » taient trop eux-mêmes. Mais, en 1655, on en renvoya avec » le titre d'intendant de justice, de police et finance : c'est l'état » actuel. » (Hénaut.) ( *Avant la révolution.* )

Le prince de Conti était rentré, l'an 1654, dans les bonnes grâces du roi, se reconcilie avec le cardinal Mazarin, dont il épouse, le 22 février, la nièce, Marie Martinuzzi. Mais le roi, de plus en plus irrité contre le prince de Condé, s'étant rendu, le 28 avril, au parlement, le déclare solennellement criminel de lèse-majesté. Le 7 juin, ce monarque est sacré à Reims par l'évêque de Soissons, Henri de Savoie, nommé à l'archevêché de Reims, s'étant pavencore prêtre. Cet événement est daté du 3 dans la médaille qu'on fit frapper d'avance pour en enlever le souvenir. Mais un contre-temps obligea de différer la cérémonie de quatre jours. Il est remarquable que tous les pairs ecclésiastiques y furent représentés par d'autres. Le roi se rend ensuite à Sedan, pour être à portée du siège de Stenai. M. de Turenne, après l'avoir commencé, en laisse la conduite à Fabert, pour aller au secours d'Arras, assiégé par le prince de Condé, ayant avec lui l'archevêque et le comte de Fuenaladagne. Il force les ennemis dans leurs lignes, le 25 août ; cette affaire leur coûta plus de huit mille hommes, tant tués que prisonniers, avec tout le canon et le bagage : M. le prince eut le reste de l'armée espagnole, par une retraite qui fut admirée. Le roi d'Espagne lui écrivit : *Mon cousin, j'ai appris que tout était perdu, et que votre altesse n'est sauvée.* Louis XIV, qui s'était rendu de Sedan au siège de Stenai, prit la place le 6 août, et se fut sa première campagne. Le 6 septembre, M. de Turenne s'étant présenté devant le Queux, y entra sans résistance. *De côté des Pyrénées*, les armées de France ne sont pas moins heureuses : M. le prince de Conti s'empara de Villefranche, le 5 juillet, de Poyeorda, le 21 octobre, et de plusieurs autres places. Cette année, l'archevêque de Paris, François de Gondi, était mort

le 21 mars, le cardinal de Retz, son neveu et son coadjuteur, toujours détenu à Vincennes, prend possession de l'archevêché par procureur, le même jour; la cour s'y oppose : le cardinal, ennuagé de sa prison, donne sa démission le 28 ; il est transféré au château de Nantes, d'où s'étant enfui le 28 août, il se retire sur les terres d'Espagne, et adresse au chapitre de Notre-Dame une révocation de sa démission. D'Espagne s'étant rendu à Rouen, le 28 novembre, il fut très-bien reçu du pape Innocent X, qui lui donna le chapeau en plein consistoire, dans le tems que la France s'y attendait le moins. C'est ainsi qu'Innocent se vengeait du cardinal Mazarin dont il était l'ennemi déclaré.

L'an 1655, dans les *Pays-Bas*, M. de Turenne ouvre, le 26 juin, la tranchée devant Landrécy, en présence du roi, et s'en rend maître par composition, le 14 juillet; il prend ensuite Condé, le 18 août, et Saut-à-Guilain le 25 : le roi fut à ce siège. En Italie, le prince Thomas de Savoie, envoyé par le roi au secours du duc de Modène, fait lever le siège de Reggio aux Espagnols, le 23 mars, et leva lui-même celui de Pavie le 14 septembre. En Catalogne, le duc de Vendôme bat, le 29 septembre, la flotte d'Espagne à la hauteur de Barcelonne. Le prince François de Lorraine passe dans les troupes de France. A Paris, Pierre Gassendi, prévôt de l'église de Digne, né l'an 1591, meurt le 24 octobre avec la réputation du plus grand philosophe de son tems, après Descartes. *Proximus illi, sed longo proximus intervallo.*

De bons et de mauvais succès partagèrent la campagne de 1656. Dans les *Pays-Bas*, M. de Turenne ayant investi Valenciennes, vers le milieu de juin, le prince de Condé et don Juan d'Autriche viennent au secours de la place, le 16 juillet, et attaquent le quartier du maréchal de la place, le 16 juillet, au point d'être secouru par M. de Turenne, parce que la campagne était inondée par les écluses, est forcé et fait prisonnier, avec grand nombre de siens. M. de Turenne fait une belle retraite avec son corps d'armée et les débris de celui de M. de la Ferté, qu'il put recueillir. Les Espagnols reprennent Condé, le 18 août; M. de Turenne s'empare de la Capelle le 27 septembre, et déconcerte les desseins du prince de Condé. En Italie, Valence, sur le Pô, se rend, le 15 septembre, aux ducs de Modène et de Mercœur, le soixante-dix-neuvième jour de tranchée ouverte. A Paris, dans le mois d'avril, établissement de l'Hôpital-général; le 7 du même mois, mort de Jérôme Bigon, avocat-général, que le cardinal de Retz appelloit le *Coron de son siècle*. Christine, reine de Suède, qui venoit d'abdicquer à l'âge de 27 ans, fait son entrée dans cette capitale, le 8 septembre, et y est reçue avec de grands honneurs.

Chaque campagne que Condé et Turenne faisoient l'un contre l'autre, augmentaient leur réputation. Le 22 mars 1657, le premier se rend maître de Saint-Guilain. M. de Turenne forme le dessein d'assiéger Cambrai; mais le prince de Condé s'étant jeté dedans avec un secours considérable, il abandonne cette entreprise. Le maréchal de la Ferté assiége Blois, l'une des plus fortes places du Luxembourg; le roi vient au camp, et la place se rend le 6 août. M. de Turenne emporte Saint-Venant, le 27 août, en trois jours de tranchée ouverte, oblige le prince de Condé à lever le siège d'Adres, et prend, en quatre jours, le 5 octobre, le fort de Mardick, près de Dunkerque.

La campagne de Flandre, en 1658, fut un enchaînement d'heureux succès pour la France. Le 25 mai, M. de Turenne assiége Dunkerque; le prince de Condé et don Juan d'Autriche, commandant l'armée espagnole, viennent dans le mois de juin au secours de la place, et sont défaits, le 14, à la bataille des Dunes. M. le prince, voyant la faiblesse des Espagnols et le vico des secours qu'ils prenoient malgré lui, s'était bien attendu à cet échec. *Ar vult dies-voti jamis trowe à aucune bataille*, dit-il au duc d'York, depuis roi d'Angleterre, avant que celle-

ci commençât? Non, répondit le duc. *Mé bien dans une demi-heure vous allez voir comme on se perd vite.* Néanmoins Dunkerque continue de se défendre; mais, le gouverneur étant mort, la ville se rend le 25, et est remise aux Anglais, conformément au traité fait avec Cromwell. Les heureux succès suivirent en foule cette expédition à Berg-Saint-Vincent se rend à discrétion le 2 juillet, après cinq jours de tranchée; Furnes le 5, Dixmude le 4, selon Busin-Rabutin qui l'investit, Gravelines le 30 août, Oudenarde le 3 septembre. Ménil le 17, l'y pres le 26. La campagne d'Italie n'est pas moins avantageuse que celle des Pays-Bas. Les ducs de Modène et de Navailles battent les ennemis sur l'Adda, passent le Trésin, et prennent Mortara le 5 août. Cette année, le roi tomba malade à Mardick dans le mois de juillet, et fut à l'extrémité; il en revint par le secours d'un médecin d'Albeville, qui lui fit prendre l'émétique; remède alors peu connu. La joie que son témoignage de son rétablissement fut égale aux alarmes que son malade avait causées.

La France et l'Espagne, fatiguées l'une et l'autre d'une guerre de vingt-cinq ans, commencent, vers le milieu de l'an 1659, à traiter sérieusement de la paix : elle est enfin conclue, le 7 novembre, dans l'île des Faisans, sur la rivière de Bidassoa, par le cardinal Mazarin et don Louis de Haro, plénipotentiaires, l'un de France et l'autre d'Espagne, après vingt-quatre conférences, dont la première avait commencé le 13 août; c'est ce qu'on appelle la paix des Pyrénées. Le traité contient cent-vingt-quatre articles. Par le vingt-troisième il est stipulé que S. M. T. C. épousera l'infante MARIE THÉRÈSE, fille aînée de S. M. C., mais à condition que l'infante renoncera, comme avait fait Anne d'Autriche, à la couronne d'Espagne. Le prince de Condé, dont on avait ménagé les intérêts dans ce traité, quitta les Pays-Bas à la fin de cette année, et se rend, dans le mois de janvier suivant, à Aix en Provence, où la cour était pour lors. Le roi lui fit l'accueil le plus gracieux, et l'assura qu'il avait oublié le passé.

Le roi part au commencement de janvier 1660, pour la cérémonie de son mariage qui se fait, le 5 juin, à Saint-Jean-de-Los. Dans cet intervalle, Gaston, duc d'Orléans, oucle du roi, meurt à Blois, le 2 février, à l'âge de 53 ans. Il laissa de son premier mariage une fille unique, Mademoiselle (Louise de Montpensier), qui fut destinée à tant de titres couronnées, et finit par épouser en secret Lauzun, colonel-général des dragons. De son deuxième mariage avec la princesse de Lorraine, qui fut à la fin ratifié par Louis XIII, il eut trois filles, dont la première épousa Cosme III, grand-duc de Florence; la deuxième, Louis-Joseph, duc de Guise; la troisième, Charles-Emmanuel II, duc de Savoie. Gaston entra par faiblesse et par légèreté dans tous les partis, et en sortit presque toujours avec honte et aux dépens de ceux qui l'avaient entraîné, ou qui l'y avaient suivi. M. de Turenne est fait, le 5 du mois d'avril, maréchal-général des camps et armées du roi. Le 26 août, le roi et la reine font leur entrée à Paris.

La mort, au commencement de l'an 1661, s'approchant à pas lents du cardinal Mazarin. Le dépitement journalier de sa santé l'annonçoit à ceux qui l'environnaient, malgré le soin qu'il prenoit de déguiser son état. Enfin il expira, le 9 mars, à Vincennes, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Il laissa pour héritier de son nom et de ses biens immenses, le marquis de la Meillerie, qui avait épousé sa niece Hortense Mancini. Il avait quatre autres nièces (Laure, Victoire, Marie-Olympe et Marie-Aumaine), dont l'avant-dernière avait été passionnément aimée du roi. Il avait de plus un neveu (Philippe-Julien Mancini Mazarin), qui fut duc de Nevers. Le cardinal Mazarin fut le contraste et l'opposé de Richelieu. Presque partout où celui-ci mit de la hauteur, de la force et de la violence, l'autre employa la douceur, la finesse et la pitié, et parvint également à ses fins. Mais il est moins d'élevation d'esprit que son prédécesseur, moins de yu, moins de générosité. En un mot, Richelieu fut



un grand ministre, et Mazarin un ministre habile (1). Il était tenu que ce dernier mourût à la mort, qui ne le conservait dans son poste que par mégarde, était impatient de gouverner par lui-même. Aussitôt après la mort de ce ministre, il déclara qu'il voulait prendre en main les rênes de l'état, et bientôt il vérifia ce que Mazarin avait dit de sa prudence, en confiance, au maréchal de Gramont : *Il y a de l'étoffe en lui pour faire quatre rois et un honnête homme*. Le premier avril, Monsieur, frère unique du roi, épouse Henriette d'Angleterre, fille de Charles I, roi d'Angleterre, détrônée par Cromwell. Le 25 juillet, le roi supprime la charge de colonel-général de l'infanterie, après la mort du duc d'Epemont. Au mois d'août, le roi fait un voyage en Bretagne, et le 5 septembre, il fait arrêter, à Nantes, Fouquet, surintendant des finances (2). Il supprime cette charge, et donne la direction des finances à Colbert, sous le titre de contrôleur-général. Le premier novembre, naissance de M. le dauphin.

L'an 1662, le premier janvier, le roi fait une nombreuse promotion de chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, à la tête desquels il met les princes de Condé et de Conti. Le maréchal Fabert refusa cet honneur, par un rare exemple de modestie et de religion, ne voulant point faire de fausses preuves de noblesse, au défaut de vraies qui lui manquaient : il était fils d'un libraire de Metz. Le 30 août, le duc de Créquy, ambassadeur de France, est insulté à Rome par la garde Corse, qui tue un de ses pages. Cet outrage ne resta pas impuni. Le 27 novembre, le roi retire Dunkerque des mains des Anglais, moyennant 5 millions. Ce prince y fit son entrée le 2 décembre. Par le même traité, Mardick et tous les autres postes que les Anglais possédaient sur les côtes de Flandre, lui furent remis. Le 19 août, mort de Blaise Pascal, à l'âge de trente-neuf ans. Son nom fait son éloge.

En représailles de l'insulte faite dans Rome au duc de Créquy, Avignon et le comtat Venaissin furent réunis à la couronne. L'an 1665, par arrêt du parlement d'Aix, rendu le 26 juillet. La guerre continue en Lorraine. Le roi se rend en personne au siège de Marsal, où il entre le 4 septembre. Le duc de Beaufort, envoyé avec une flotte pour réprimer les Algériens qui infestaient les côtes d'Italie et de Provence, défait ces pirates le 10 septembre, et les met pour quelque temps hors d'état de réparaître. Le 25 décembre, le roi se rend au parlement, et y déclare quatorze ducs et pairs. Premier établissement de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

La rupture entre le pape et le roi cessa l'an 1661, par un traité signé le 12 février à Paris. En exécution de cet accommodement, le cardinal Chigi, neveu du pape Alexandre VII, vint en France, pour faire satisfaction au roi, et fait son entrée à Paris le 9 août. Le cardinal impérial demanda pardon en personne au roi ; et toutes les conditions du traité, qui devaient paraître fort dures aux Romains, furent exécutées. (Daniel). Le roi, cette année, voulut, à la sollicitation de Colbert, remettre en vigueur le commerce de la France, fait partir de la Rochelle une colonie française, pour aller peupler l'île de Cayenne, dans l'Amérique méridionale; une autre est envoyée au Canada, dans l'Amérique septentrionale. Pour assurer ces colonies, la France construisit des vaisseaux et équipa de puissantes flottes, qui

disputent bientôt l'empire de la mer aux Anglais et aux Hollandais. Le duc de Beaufort l'empara de Gigeri, en Afrique le 22 juillet, et l'abandonna le 30 octobre. Le roi envoya 600 hommes à l'empereur, contre les Turcs qui étaient entrés en Hongrie. *Ce secours, qui valut la paix à l'empereur*, comme l'assure le continuateur de Mézerai, le mit en défiance de la France, par la jalousie qu'il conçut du son pouvoir. L'électeur de Mayence se recourut au roi pour réduire la ville d'Erfort, qui s'était révoltée, et contraignit, le 15 octobre, les rebelles de se soumettre. L'académie de peinture et de sculpture est établie, par les soins de Colbert. Le canal de Languedoc, pour la communication des deux mers, est commencé au mois de novembre. (Cette entreprise avait été proposée dès le règne de Charles IX.) La noblesse de Languedoc en réitéra la demande sous Louis XIII, dans un des articles présentés aux états-généraux de 1614, et pria le roi d'envoyer un commissaire sur les lieux, pour la jonction des deux mers. L'an 1618, Bernard Arbal proposa, de la part du roi, sous états de Languedoc, tenus à Pézenas, d'entreprendre un canal depuis Toulouse jusqu'à Narbonne, n'étant pas à faire les avances nécessaires, et de ne rien demander à la province que son travail ne fût fini.)

Le duc de Beaufort, dévoué à la guerre contre les pirates d'Afrique, se couvrit de nouveaux lauriers, en 1665, par les avantages qu'il remporta sur eux. Il les battit, au mois d'avril, à la hauteur de Tunis, et le 24 août à la hauteur d'Alger. Cette année est remarquable par l'établissement du Journal des Savants dont le premier auteur fut Denis de Salo, conseiller au parlement de Paris, par celui de plusieurs manufactures, dont on fut redevable aux soins de Colbert, et par la réduction de l'intérêt au denier 20. Henri IV, en 1601, l'avait réduit de 16 pour 100 à 12 et à 10, et Louis XIII, en 1634, au denier 18.

L'an 1666, établissement de l'Académie des Sciences ; construction du port de Cette dans la Méditerranée, priés de Frontignan, dans le Bas Languedoc. Anne d'Autriche, mère du roi, meurt le 20 janvier, âgée de soixante-quatre ans. Cette princesse, après avoir pacifié les troubles du royaume, son milieu desquels elle montra beaucoup de fermeté, se livra toute entière aux exercices de pitié. Le roi fit preuve de son bon naturel dans la dernière maladie de sa mère, par son assiduité auprès d'elle ; et par les soins pénibles et humiliauts (s'il en est du dernier genre quelquefois d'un fils envers sa mère) qu'il ne cessa de lui rendre. Du jour de la mort de cette princesse, le roi passa presque toute sa vie à la campagne.

La paix, qui se négociait entre la France, l'Angleterre et la Danemarck, fut signée, le 26 janvier 1667, à Breda ; mais jusqu'à ce que la nouvelle du traité fut arrivée dans les îles, les troupes de ces puissances y continuèrent les hostilités. Le 9 mai, M. de la Barre défait la flotte anglaise qui tenait l'île Saint-Christophe bloquée. La mort de Philippe IV, roi d'Espagne, arrivée le 24 du même mois, ralluma le feu de la guerre dans les Pays-Bas. Le roi s'y transporta à la tête d'une armée de trente-cinq mille hommes, pour faire valoir les droits de la reine, son épouse, sur la succession du monarque défunt, son beau-père. Tout près devant cette armée ; Charleroi se rend le 3 juin. Bierge Saint-Vincent le 6, Furnes le 12, Ath le 18, Tournai le 26, Douai et le fort de l'Esclapart le 6 juillet, Courtrai le 18, Oudenarde le 31, Alst le premier d'août, Lille le 27. Enfin cette campagne, qui est moins une expédition qu'un voyage, se termine par la défaite du comte de Marsin et du prince de Ligne, qui, étant venus au secours de Lille, furent battus la 31. On prit sur eux plus de mille cinq cents chevaux, quantité de drapeaux et de prisonniers. Les affaires particulières de cette année sont la construction de l'Observatoire de Paris pour les astronomes, et l'édit enregistré le 15 mars portant création de la charge de lieutenant-général de police à Paris. M. de la Reynie en fut le premier revêtu. A sa réception, M. le premier président lui recommanda, dit-on, trois choses dans l'exercice de sa charge :

(1) Entre les vices qu'on reproche à Mazarin, son aversion est le plus remarquable. « Il gouverna les finances, dit un homme d'état, comme l'intendant d'un seigneur riche. Il donna plus de six millions par des moyens non seulement indignes d'un ministre, mais d'un honnête homme. Il parageait, à dit-on, avec les amateurs les profits de ses courses ; il traitait en son nom ou à son profit, des transactions des princes ; il imposait par des lettres de cachet, des sommes exorbitantes sur les géométriciens ».

(2) Les principaux adversaires de Fouquet étaient Colbert et le Tellier. Fouquet s'était fait représenter avec eux à un festin d'un dîner entre Louis XIV et son valet, faisant allusion aux ministres de chacun d'eux, avec cette devise : *Quid me vertum mecum*.

notetée, clarté et sûreté. M. de la Reynie signala la commencement de sa magistrature par l'établissement des lanternes dans toutes les rues de Paris; les bourgeois étaient obligés, auparavant, de mettre des lumières sur leurs fenêtres, pour éclairer la ville. Cet établissement, cent ans après, a été perfectionné (l'an 1767) sous la magistrature de M. de Sartine, au moyen des lanternes à reverber, dont on avait fait des essais dès 1713. Ordonnance civile, publiée au mois d'avril. C'est l'ouvrage de M. Pussort, conseiller d'état; mais M. de Lamoignon, Talon et Bignon y mirent la dernière main. Le roi accorde au pape Clément IX, successeur d'Alexandre VII, la démolition de la pyramide élevée à Rome à l'occasion de l'insulte faite à M. de Crequi, son ambassadeur, sous le précédent pontificat.

Le théâtre de la guerre contre l'Espagne fut transporté, l'an 1668, dans le comté de Bourgogne, où le roi se rendit en plein hiver. Le prince de Condé s'étant présenté, le 3 février, devant Besançon, en reçoit les clefs le 7. Solus se soumet le même jour. Le roi vient en personne, le 10, visiter Dole, et le prend le 15; Gray, les châteaux de Joux et de Sainte-Anne se rendent quelques jours après; ainsi, en moins de dix-sept jours, toute la Franche-Comté fut subjuguée. La cour d'Espagne, étonnée et indignée du peu de résistance des Flandres-Coutais, écrit au gouverneur que le roi de France aurait dû envoyer ses vassaux de pied prendre possession de la province, au lieu d'y venir lui-même. Le 2 mai, la France et l'Espagne conclurent, à Aix-la-Chapelle, un traité par lequel le roi rend la Franche-Comté à l'Espagne, et conserve ses conquêtes de Flandre. La paix étant faite, grand nombre de seigneurs français vont au secours des Vénitiens, et abondent, le 29 octobre, à Candie, qui est assiégée par les Turcs. Le 25 de ce mois, M. de Turenne embrasse la religion catholique. Ce fut pour lui que le grand Bossuet composa le livre de l'Exposition de la Foi; celui de la Perpétuité avait aussi beaucoup contribué à sa conversion. Le 3 octobre, arrêt du conseil pour ramener la paix de Clément IX, touchant les disputes du formulaire. On avait promis des lettres-patentes pour rendre cette paix plus solennelle; mais ceux à qui elle déplaisait empêchèrent l'effet de la promesse.

Candie, assiégée par les Turcs depuis environ vingt-neuf mois, après un horreur de près de dix-huit ans, était réduite aux abois en 1669. Le roi, sollicité par le pape et les Vénitiens, envoie le duc de Beaufort, avec un corps de plus de six mille hommes, au secours de la place; l'embarquement se fait le 5 juin, et le duc, étant arrivé le 19 à Candie, périt le 25 dans une sortie, sans qu'on sache bien comment il fut tué. Mais on sait, dit le marquis de Saint-André-Montrou, qui commandait pour lors à Candie, que le grand vizir envoya sa tête à Constantinople, où elle fut portée, pendant trois jours, par les rues, au bout d'une pique, comme une marque de la défaite des Chrétiens. Le 10 septembre, Marie-Henriette, reine d'Angleterre, et fille de notre roi Henri IV, et veuve de Charles I<sup>er</sup>, retirée en France depuis vingt-cinq ans, termine ses jours à Colimbe, près de Paris. Camille, roi de Pologne, étant descendu du trône au mois de novembre, vient établir sa demeure en France; le roi lui donne l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

De nouvelles pirateries des Algériens, exercées sur les Français, déterminèrent le roi à prendre des mesures efficaces pour les mettre hors d'état de troubler notre navigation. L'an 1670, alarmés des préparatifs qu'on faisait contre eux en France, ils envoient des députés au roi, et concluent un traité de paix, en s'obligeant de mettre en liberté tous les esclaves français. Le roi, informé de quelques intrigues du duc de Lorraine, fait marcher contre lui, au mois de septembre, le maréchal de Créquy, qui, en moins d'un mois, le dépouille de ses états. Madame la duchesse d'Orléans, sœur de Charles II, roi d'Au-

gleterre, meurt à Saint-Cloud, le 30 juin. Ordonnance criminelle, publiée au mois d'août.

Le roi, l'an 1671, au mois de mai, part pour les Pays-Bas; il fait le voyage en carrosse; jusqu'alors, il n'avait été à la guerre qu'à cheval. Les rhaïnes de poste n'étaient pas encore inventées. Il va à Dunkerque, dont les fortifications sont mises dans leur perfection. A son retour, il établit une académie d'architecture, qui est logée dans un appartement du Louvre. Le 30 novembre, il fait consommer l'hôpital des Invalides, l'un des plus beaux édifices de Paris, l'établissement le plus utile, et qui fait le plus d'honneur à ce grand roi.

La prospérité de la Hollande semblait lui avoir fait oublier les obligations qu'elle avait à la France. Des traits satiriques, lancés par ses gazetiers contre la personne du roi, des médailles injurieuses à ce monarque, frappées chez elle, la jalousie qu'elle témoignait de ses succès, et le préjudice qu'elle affectait de montrer pour ses ennemis (1), furent les principaux motifs qui le portèrent à déclarer la guerre, en 1672, à cette république, par un manifeste du 6 avril. Au mois de mai suivant, le roi se met en marche pour les Pays-Bas, à la tête de tant mille hommes, divisés en plusieurs corps, sous les ordres de Monsieur, de M. le prince, de M. de Turenne et de M. de Luxembourg (2). Les conquêtes furent rapides. Orsoi se rend au roi le 3 juin; Burick, à M. de Turenne, le même jour; Wesel, à M. le prince, le 4. Plusieurs autres places ouvrent leurs portes, Rimbregue, Emmerik, etc. Le 12 juin, les Français passent le Rhin à la nage vers Tollus, à la vue des ennemis, qui lâchent le pied, après avoir disputé faiblement le passage; ils demandent quartier et l'obtiennent: mais le duc de Lougueville, ayant imprudemment tiré un coup de pistolet sur eux, occasionne une action, dans laquelle il perd la vie; le prince de Condé y est blessé, et les ennemis sont tous passés au fil de l'épée. Arnheim se rend à M. de Turenne le 15 juin, le fort de Kootenbourg ou de Nieuwege, le 16; le fort Skeuk, le 19; Dordrecht, avec la garnison de quatre mille hommes, se rend au roi le 21. Quarante d'autres villes subissent la loi du vainqueur. La ville et la province d'Utrecht envoient des députés pour faire leur soumission, et se soumettent dans la ville le 30. Pendant qu'il y est, les députés des états de Hollande arrivent, pour lui demander la paix. Ils font des propositions, qui sont rejetées par le conseil de M. de Louvois, ministre de la guerre; on leur en fait d'autres, que le prince d'Orange engage les états pareillement à rejeter. Les deux frères Corneille et Jean de Witt, dont le deuxième était conseiller-pensionnaire de la république, étaient d'avis de s'y soumettre. Le prince d'Orange, dont ils étaient ennemis, leur en fait un crime. Le peuple se tourne contre eux, les accusant d'être d'intelligence avec la France. Ils sont massacrés dans une éditon, le 22 août, suivant M. le président Hénaut; le 3 juillet, selon d'Arvigny, qui nous paraît trop avancer cet événement. Le 9 juillet, M. de Turenne prend Nuaigue; Naerden se rend le 12, Grave le 14, le fort de Grèvecœur le 19, Fife et la ville de Bommel le 26 septembre. Le 12 octobre, le duc de Luxembourg, à la tête de trois mille hommes, attaque le prince d'Orange, qui assiégeait Voerden; ce quatorze mille hommes, et lui fait lever le siège. La ville d'Amsterdam lâche ses écluses (3), et inonde tout son terri-

(1) Dans le tome qu'on appela le dernier traité avec l'Espagne, un de nos ministres ayant demandé à Van-Duyn, ambassadeur de la république, s'il ne fallait à la paix du roi; il ignore, avait répondu celui-ci, ce qu'il veut de moi, je ne sais ce qu'il m'en fait.

(2) Le maréchal des Flandres-Frédéric, que son grand âge empêchait de faire la campagne, n'ayant eu son régiment ni dans les armées les plus enragées. Mon nom, lui dit le maréchal, on ne te souvient que pour reprocher de la réputation que vous avez acquise. Il est bon de se repaître après tout de réputation.

(3) Louis XIV était aux portes d'Amsterdam, qui dans ce moment,



du côté de Bèfort, chassa les ennemis de quartiers en quartiers, les attaque, le 29, à Mulhausen, et les défait; il investit, le 30, un régiment de huit cents hommes, qui se rend à discrétion; enfin, ayant battu les ennemis une troisième fois près de Turckheim, le 5 janvier 1675, il les oblige d'abandonner l'Alsace, et de repasser le Rhin, ayant à peine vingt mille hommes.

Nous étions encore sur pied, l'an 1675, trois armées de terre que la gloire des campagnes précédentes invitait à de nouveaux succès. Dans les *Pays-Bas*, la citadelle de Liège se rend, le 25 mars, au comte d'Essex; le 29 mai, au roi, sous les ordres duquel le maréchal de Créquy dirigeait les opérations du siège de cette place. La ville et le château d'Uit ont ouvert leurs portes, le 6 juin, au marquis de Rochefort; Limbourg, le 21, au duc d'Enghien. Dans la *Catalogne*, le comte de Schomberg prend Figueras, Baschans, le Fort-Joui, Ampurias, et quelques autres places; et après avoir battu le duc de Saint-Germain, général des Espagnols, il emporte Bellaguarda en cinq jours de tranchée. En *Allemagne*, M. de Turénne passe le Rhin, malgré la vigilance de Montécuculli, s'empare de plusieurs places, et par différentes marches et contre-marches qui durent près de trois mois, il réduit les ennemis, au point qu'ils ne peuvent lui échapper. Mais la Providence en ordonne autrement; un coup de canon enlève, le 27 juillet, à l'âge du soixante-quatre ans, ce grand homme, dont le nom seul fait l'éloge le plus parfait (1). Le talent singulier de M. de Turénne, à la tête des armées, était d'agir sans inquiétude, et de prévoir tous les desseins de l'ennemi, sans faire faire au soldat un seul pas inutile. Après sa mort, l'armée française repasse le Rhin, le 2 août, et fait sa retraite en bon ordre sous M. de Lorges. Le prince de Condé, envoyé en Allemagne pour commander, fait lever à Montécuculli le siège d'Hagenau le 22 août, puis celui de Saverne, et l'oblige à repasser le Rhin; les princes de Lunbourg-Zell assiègent cependant Trèves. Le maréchal de Créquy, étant venu au secours de la place, fut défait, le 11 août, à Conserbruck, et trouva moyen dans sa déroute de se jeter dans Trèves qu'il défendit jusqu'au 6 septembre. Ce jour-là, Boisjourdan, capitaine au régiment de Navarre, traite avec l'ennemi, l'insu de ce général, et arrête une capitulation que Créquy ensuite dévoue au péril de sa liberté qu'il perd; s'étant fait volontairement prisonnier. Le traité Boisjourdan, ayant été depuis réparé en France, expia son crime sur un échafaud, le 20 octobre, à Metz.

Le roi d'Angleterre, ami de toutes les puissances belligérantes, ayant offert sa médiation pour les pacifier, on ouvrit sur ce sujet des conférences à Nimègue. Tandis qu'elles se tenaient, les hostilités continuèrent. Le roi, l'an 1676, étant parti de Saint-Germain-en-Laye, arrive, le 21 avril, au camp devant Condé, qui se rend le 26. Monsieur, frère du roi, prend Bouchain le 11 mai. Le duc d'Humières s'empare d'Aire le 31 juillet. Le prince d'Orange, qui avait investi Maestricht dès le 8 juillet, leve le siège, le 27 août, à l'approche du comte de Schomberg, fait maréchal de France l'année précédente. Le 17 septembre (et non le 29), M. du Fai rend Philipsbourg au prince Charles de Lorraine, le soixante-dixième jour de tranchée ouverte. La nécessité l'y contraignit; il n'y avait plus de poudre sous la place. Cette perte ne fit point de tort à du Fai dans l'esprit du roi, qui disait encore depuis qu'il y avait quatre hommes que ses ennemis respecteraient dans ses places, Montal, Chamilly, Calvo et du Fai. Sur Mer, le duc de Quésne entre dans le port de Messine, le 8 janvier, après un rude combat, dans lequel il fut reculer Ruyter, et maltraita fort son vaisseau; l'avant-garde et l'arrière-garde

hollandaises ne furent pas moins endommagées par le marquis de Preaill et M. Galbrét. Le 22 avril, M. du Quesne va au secours d'Agosute avec sa flotte, et livre une seconde bataille à Ruyter à qui elle coûta la vie, étant mort quelques jours après de ses blessures; M. d'Alméida, commandant l'avant-garde française, fut emporté d'un coup de canon. Enfin, le 2 juin, la flotte française, commandée par le maréchal de Vivonne et M. du Quesne, attaque la flotte des ennemis, près de Palerme; *Les alliés*, dit un historien qui leur est très-favorable, furent les plus maltraités; douze de leurs vaisseaux périrent avec six galères, sept mille hommes et sept cents pièces de canon. Le 30 décembre, le comte d'Estées reprend l'île de Cayenne sur les Hollandais.

Les conférences de Nimègue continuaient toujours, mais sans apparence de succès. Le roi n'attendit pas la fin de l'hiver pour se remettre en campagne. On vit avec étonnement, le 30 février 1677, le même jour qu'il était parti de Saint-Germain-en-Laye, les troupes investir Valenciennes qu'elles emportèrent d'assaut le 12 du mois suivant. Jusque-là, par un usage qui n'avait jamais été interrompu, le sort des places forcées de la sorte était d'être pillées, c'est-à-dire, exposées à toute l'avidité des vainqueurs. Le soldat s'attendait à traiter de même Valenciennes, et déjà quelques compagnies commençaient à se jeter dans les maisons. Mais Louis avait commandé de cesser le pillage, chacun fit sa retraite, abandonnant ce qu'il avait pris; prodige de discipline dont toute l'histoire ancienne et la moderne n'avaient point encore fourni d'exemple. Le 5 avril, le roi met encore la ville de Cambrai sous ses lois. Le 11 du même mois le prince d'Orange, voulant secourir Saint-Omer, dont le duc d'Orléans faisait le siège, perd la bataille de Cassel, qui coûte sept mille hommes aux alliés, tant tués que prisonniers. La citadelle de Cambrai se rend le 17, et Saint-Omer le 20 avril. Le 14 août, le prince d'Orange lève, pour la seconde fois, le siège de Charleroi. Un seigneur anglais dit à cette occasion: *Le prince d'Orange peut se vanter d'une chose; c'est qu'il n'y a point de général qui, à son âge, ait levé plus de sièges et perdu plus de batailles que lui.* (Bayle.) En *Allemagne*, le prince Charles de Lorraine passe le Rhin, à la tête d'une nombreuse armée, et s'avance vers Metz, se flattant de chasser les Français de la Lorraine, et de reconquer ses états; mais le maréchal de Créquy déconcerte ses projets, et le fatigue tellement par ses marches et contre-marches, battant ses partis, enlevant ses convois et ses bagages, qu'il est obligé de repasser le Rhin avec les débris de son armée. Le corps, commandé par le duc de Saxe, qui était resté en Alsace, fut encore plus maltraité; le duc, pour repasser le Rhin, eut besoin d'un passeport que M. de Créquy voulut bien lui accorder. Le 7 octobre, bataille de Cokesberg, près de Strasbourg, gagnée par M. de Créquy. Ce général assiège ensuite Fribourg, capitale du Brisgau, dont il se rend maître en huit jours de tranchée. Sur les frontières d'Espagne, au mois de juillet, le maréchal de Navailles repousse plusieurs fois les Espagnols, met leur armée en déroute, et leur taille en pièces quatre ou cinq mille hommes. Sur mer, le comte d'Estées fait une entreprise sur Tahago, l'une des Antilles, appartenante aux Hollandais, et brûle quatorze vaisseaux des ennemis, dans un des plus furieux combats qui se soient donnés sur mer; il repasse en France, revient, au mois de décembre, à Tahago, et soumet toute l'île à l'obéissance du roi.

Ce fut encore le roi qui ouvrit la campagne de 1678. Etant parti le 7 février, il commence en personne, le 4 mars, le siège de Gand, qui se rend le 9; la citadelle capitule le 12. Ypres ouvre ses portes le 25. Enfin, le 10 août, contre l'attente du public, la paix est conclue et signée à Nimègue, entre la France et la Hollande, qui reconquer Maestricht par ce traité. Le 14 du même mois le prince d'Orange, ignorant cette paix, mais ne pouvant douter qu'elle ne fût prochaine, attaque M. de Luxembourg qui lui fait subir, quoique surpris, une nouvelle dé-

(1) Le même brava qui renversa Turénne, emporta le bras au marquis de Bois-Bellière, lieutenant-général. Le fils de celui-ci étant secouru à son tour, éprouva le même sort, lui dit-il, ce n'est pas moi qui l'ai fait pleurer, mais un grand homme.

faite (1). Les Anglais, qui s'étaient déclarés contre nous, périrent en cette action deux mille hommes de leurs meilleures troupes, et les Hollandais firent une perte encore plus considérable. Le 17 septembre, l'Espagne accède au traité de paix, qui assure à la France la Franche-Comté, Valenciennes, Cambrai, Ypres, Saint-Omer, et quelques autres places. En Allemagne, M. de Créquy poursuit la guerre avec succès, prend plusieurs places, défait les Impériaux à Gretingen, les bat le 6 juillet au pont de Rhinfield, et en fait un si grand carnage, que les corps morts, dont le pont était couvert, empêchèrent les Français d'entrer dans la ville; il taille en pièces six mille hommes commandés par le prince Charles, et s'empare, le 27, du Fort de Kell, qu'il démolit.

Privé du secours de la Hollande et de l'Espagne, l'empereur ne tarde guère à sentir l'insuffisance de ses forces vis-à-vis de la France. Ce fut donc une nécessité pour lui de s'accommoder avec cette couronne. La paix qu'ils signèrent ensemble, le 5 février 1679, à Nimègue, au moyen de la cession que l'empereur fit de Fribourg dont Créquy s'était emparé, devint générale par les traités particuliers faits, dans le courant de l'année, entre les différents princes d'Allemagne, et se conclut sur le plan que le roi avait proposé aux alliés : ainsi ce moussouge ou fut l'arbitre, et leur fit la loi; ce qui dès lors lui fit donner le surnom de *Grand*. Le 24 août, mort du cardinal de Retz à Paris, où il était revenu en 1661, après avoir donné sa démission de l'archevêché, dans la forme que le cœur souhaitait. Heureux s'il espia dans sa longue ratrique l'abus énorme qu'il avait fait de ses grands talents pour exciter des troubles et bouleverser l'état !

Les empoisonnements étaient devenus fréquents en France, le roi établit à Paris un tribunal en janvier 1680 pour en rechercher les auteurs. Plusieurs personnes du premier rang furent inquiétées à ce sujet. Le dauphin étant dans sa vingtième année, épousa, le 7 mars, à Châlons-sur-Marne, Anne-Marie-Christine-Victoire, fille de Ferdinand-Marie, électeur de Bavière. Le traité de Nimègue semblait avoir assuré la tranquillité de l'Europe. Mais Louvois, ministre de la guerre, dont la paix diminuait le crédit, jette tout-à-coup l'alarme parmi les princes d'Allemagne, par l'exécution qu'il fit de deux châmbres, l'une à Metz, l'autre à Briisach, pour réunir à la couronne les fiefs démembrés des trois Evêchés et de l'Alsace. Ceux que les jugements émanés de ces deux tribunaux dépouillèrent des terres dont ils étaient en jouissance paisible, firent en vain retentir leurs plaintes; on n'en procéda pas avec moins de rigueur à l'exécution. Le roi, dans le même tems, rendit contre les Calvinistes deux édits qui réveillèrent le zèle des missionnaires pour leur conversion. Mais les insultes que ces ministres évangéliques essayèrent en diverses rencontres, déterminèrent la cour à leur prêter main-forte : c'est ce qu'on a nommé la *Dragonnade*.

Le carnal de Languedoc, commencé, l'an 1664, sous la direction de M. Riquet, fut enfin achevé et devint navigable le 19 mai 1681. Les corsaires de Tripoli avaient fait plusieurs insultes à nos vaisseaux, M. du Quesne les poursuivit, avec une escadre de six vaisseaux, jusque dans le port de Chio, où ils s'étaient retirés. Le gouverneur de la place avait refusé de les faire sortir du port, du Quesne les y foudroie le 25 juillet. Cette affaire fit grand bruit à la Porte, et le divan était d'avis de faire massacrer en représailles tous les Français établis en Turquie. Mais la prudence et la fermeté de Guilleragues, notre ambassadeur à Constantinople, empêchèrent le grand-seigneur et son vizir. Du Quesne va bombarder ensuite, le 25 juillet, Alger, dont une partie est réduite en cendres. Le 30 septembre, Strasbourg, surpris par les troupes françaises, se soumet au roi, et le reconnaît pour son

souverain, par capitulation signée de M. de Louvois et du Baron de Mootclark, commandant en Alsace. Cette ville se gouvernait par ses lois, et l'on prétend que nous ne fumes que prévenir l'empereur qui voulait, dit-on, s'en emparer. Le roi y fit son entrée le 25 octobre. Le 9 novembre, ouverture de l'assemblée générale du clergé, convoquée par le roi à l'occasion des brouilleries survenues entre ce prince et le pape Innocent XI, touchant l'édit de 1673 pour l'extinction de la régle.

L'assemblée du clergé continue en 1682, et signe, le 5 février, l'acte de consentement à l'extension de la régle aux églises qui en étaient exemptes; mais le roi en modère l'usage. Le 15 avril, bref du pape, qui casse et annule tout ce que l'assemblée avait touché de la régle. M. Bossuet, évêque de Meaux, dresse quatre articles sur la puissance ecclésiastique, qui sont unanimement approuvés, le 19 mars, par tous les membres de l'assemblée, puis confirmés par un édit du même mois. Ces quatre articles portent en substance, 1<sup>o</sup> que le pape n'a aucune autorité sur le temporel des rois; 2<sup>o</sup> que le concile général est au-dessus du pape; 3<sup>o</sup> que l'usage de la puissance apostolique doit être réglé par les canons, sauf les libertés de l'église gallicane; 4<sup>o</sup> que les décisions du pape ne sont irréformables qu'autant qu'elles sont acceptées par l'église. Le 6 août, naissance de M. le duc de Bourgogne, fils de M. le dauphin. Le 30 du même mois, le roi fait bombarder Alger par M. du Quesne, pour venger les cruautés que les Algériens exercent envers les captifs français. Cette année, M. de Ville, intendant, donne le dessin de la célèbre machine de Marly, et on commence l'exécution.

La vengeance du roi sur Alger n'était point encore satisfaite, cette ville est de nouveau bombardée le 26 et le 27 juin 1683, par du Quesne. Le désespoir des Algériens, à ce second bombardement, fut tel, qu'ils attaquèrent aux bouches de leurs canons les esclaves français, et envoyèrent leurs membres épars à la flotte ennemie (2). Mais réduits enfin à demander la paix, ils consentirent, pour préliminaire, de renvoyer sans rançon tous les chrétiens français et autres qu'ils tenaient dans les fers. Six cents captifs délivrés par là, allèrent en différentes contrées, et même chez nos ennemis, publier la bienveillance de Louis XIV. En Flandre, le 6 août, M. d'Honnin se rend maître des ville et citadelle de Courtrai, on repréhens des actes d'hostilité commis par le gouverneur des Pays-Bas espagnols. Le 50 juillet, Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de Louis le Grand, meurt âgée de quarante-cinq ans. Le roi la regretta sincèrement, et dit : *J'ai perdu une femme admirable, qui ne m'a jamais donné d'autre chagrin que celui de sa mort*. La royauté fit encore une grande perte, le 6 septembre, par la mort de Jean-Baptiste Colbert, âgé de soixante-quatre ans, l'un des plus grands ministres que la France ait eus. Marine, commerce, manufactures, beaux-arts, sciences, tout, hormis peut-être l'agriculture, fut soigné par ses soins, et tout fut porté à ce degré de perfection qui a rendu le règne de Louis XIV le plus beau de la monarchie française. Croirait-on qu'aujourd'hui que le peuple fut aussi aveugle et aussi ingrat pour vouloir détester à Saint-Eustache le corps de cet homme, à qui l'antiquité païenne aurait dressé des autels ? Le 20 novembre, Louis, comte de Vermandois, amiral de France, fils naturel du roi et de Louise-Françoise de la Basse de la Vallière, né le 2 octobre 1679, meurt à Courtrai, et, par ordre du roi, est enterré à la cathé-

(1) C'est à tort que plusieurs historiens ont avancé que le prince d'Orange était insensé du traité de paix lorsqu'il attaquait M. de Luttrebourg. (F. G. la presse du contraire dans la nouvelle édition de F. D'aulé, T. XVI, p. 170.)

(2) Notre ennemi fit du nombre de ces infamies victimes de la rage des Algériens. M. de Châteaufort, après leur prise, alla subir le même sort. Un algérien, qui avait été pris, souffrit par le chevalier de Théri, sur le bord duquel était M. de Châteaufort, se reconnoissant du bon traitement que celui-ci lui avait fait, demanda sa grâce, et ne pouvant l'obtenir, il embrassa courageusement le seigneur, en disant au commandant : *Adieu ! puisque je ne puis le sauver, j'en ai de moins la consolation de mourir avec lui*. Le chef, prévenu à cette action, fut étonné et fit grâce au prisonnier.

dule d'Arras (1). Le 19 décembre, naissance de Philippe, duc d'Anjou, deuxième fils de M. le dauphin, et depuis roi d'Espagne.

Le roi, prétendant avoir reçu des Gênois divers sujets de mécontentement, envoya contre eux, l'an 1684, une escadre commandée par le sieur du Quesne, qui bombarder Gênes au mois de mai. Dans les Pays-Bas, Luxembourg, investi le 28 avril par le maréchal de Luxembourg, se rend le 4 juin, après vingt-six jours de tranchée ouverte : le roi couvrit le siège. Le 20, le maréchal de Créquy oblige la ville de Trèves à lever ses fortifications. Le 4 juillet, un ambassadeur d'Alger demande pardon au roi des hostilités que les Algériens avaient commises contre les Français; sa majesté approuve le traité de paix que M. de Tourville avait conclu, le 25 avril, avec le divan. Le 16 août, trêve de vingt ans entre l'empire et la France, signée à Ratisbonne. Les suisses pleurent cette année la mort du Sophocle français, Pierre Corneille, arrivée le 17 février.

Les Gênois, accablés du poids de la puissance de Louis XIV, obtiennent la paix, l'an 1685, par un traité du 12 février, en exécution duquel le doge vient à Paris, accompagné de quatre sénateurs, et fait ses soumissions au roi le 15 mai. Stuppa, nouvellement fait colonel du régiment des Gardes-Suisses, sollicite auprès du roi les appointements des officiers suisses, qui, depuis long-temps, n'avaient point été payés. « *Sire*, dit Louvois, si votre majesté avait tout l'argent qu'elle et ses prédécesseurs ont donné aux Suisses, on pourrait payer d'argent une chaussée de Paris à Bâle. Cela pourrait être, répondit Stuppa, mais aussi si votre majesté avait tout le sang que les Suisses ont répandu pour le service de la France, on pourrait faire un fleuve de sang de Paris jusqu'à Bâle. Le roi, frappé de cette réponse, fait payer les Suisses. Le 22 juin, le maréchal d'Estée bombarde Tripoli, et oblige les corsaires à demander la paix; ils l'obtiennent, en rendant les vaisseaux qu'ils avaient pris, et plus de deux cents esclaves chrétiens. Les corsaires de Tunis se soumettent aux mêmes conditions, le 30 août. Le 22 octobre, édit portant révocation de l'édit de Nantes, donné par Henri IV, l'an 1598, en faveur du Calvinisme. Le chancelier le Tellier le signa dans son lit, où il était malade à la mort, en disant le *Nunc dimittis*. Christine, reine de Suède, ne pensait pas de même. Écrivant de Rome sur ce sujet au chancelier Tercion : *Je considère*, disait-elle, *la France comme un pauvre molosse à qui l'on a coupé bras et jambes, pour le guérir d'un mal qu'un peu de patience et de douceur aurait entièrement dissipé*. Bien des ecclésiastiques éclairés et judicieux étaient de cet avis. Ce qu'il y a de certain, c'est que la révocation de l'édit de Nantes nous a privés d'un grand nombre de commerçants et d'artisans, qui ont transporté chez l'étranger nos richesses et notre industrie.

Les princes protestants, en recevant ces fugitifs dans leurs états, adoptèrent leur sentiment. Celui qui mourut le plus de zèle pour les venger, fut Guillaume, prince d'Orange. Mais il employa d'autres prétextes que celui de la religion pour attirer dans son parti les Catholiques. Par ses intrigues, l'empereur, les rois d'Espagne et de Suède, les électeurs de Saxe et de Bavière, les cercles de Suabe et de Franconie, auxquels se joignirent dans la suite les électeurs palatin et de Brandebourg, et le duc de

Savoie, signent, le 9 juillet 1686, la fameuse ligue d'Ausbourg. L'objet principal de cette alliance était de maintenir et de faire observer, dans toute leur étendue, les traités de Munster, de Nimègue et de Ratisbonne. On couvrit l'assemblée d'Ausbourg du prétexte de la guerre contre les Turcs; mais la France ne prit point le change. En août, trois mandarins, envoyés par le roi du Siam, font leur entrée à Paris. M. le duc de Berry, troisième fils du dauphin, vient au monde le 30 août. Le roi tombe dangereusement malade, ce qui cause une consternation générale dans le royaume. Le 11 décembre, le prince de Condé couronne une vie héroïque, par une mort très-chrétienne, à l'âge de soixante-cinq ans. En mourant, il dit ces paroles remarquables à ses enfants : *Souvenez-vous que vous ne serez de grands hommes qu'autant que vous serez fidèles à Dieu et au roi*. Egal à Turenne dans l'art militaire, il différait de lui dans le manière de commander. « *Condé*, dit Saint-Evremond, donnait toujours « ses ordres à ses lieutenants par écrit, et leur imposait la loi « de les suivre. Turenne disait aux siens ce qu'il convenait « de faire, et leur rapportait sa prudence. Il est arrivé « à la que l'un de ces deux grands capitaines a eu beaucoup « d'illustres élèves, et que l'autre n'en a point formé, on n'en « a formé que peu. » Une autre différence entre eux, est que le premier ménageait le sang des soldats autant que le second en était prodigue. Cette année est remarquable encore par l'établissement de la maison de Saint-Cyr, pour l'éducation de deux cent cinquante demoiselles.

Les franchises dont jouissaient à Rome les hôtels des ambassadeurs des différentes couronnes, dérobaient souvent les malintendeurs à la sévérité des lois. Innocent XI, pontife vertueux, ferme et sévère pour le bon ordre, abolit ces privilèges abusifs, l'an 1687, par une bulle portant menace d'excommunication contre tous ceux qui refuseraient de s'y conformer. Le fier de Louis XIV fut blessé de cette réforme. M. d'Estées, notre ambassadeur à Rome, étant mort peu de temps après, le marquis de Lavardin fut envoyé pour le remplacer, avec ordre de maintenir les franchises dont ses prédécesseurs avaient joui. Il fit son entrée dans Rome, le 16 novembre, avec un nombreux cortège, et notifia, en prenant possession de son palais, les ordres dont il était chargé. Innocent, en conséquence, refusa de l'admettre à son audience, comme ayant encouru l'excommunication. L'ambassadeur, pour le braver, affecta, le jour du Noël, de communier dans l'église de Saint-Louis, qui fut interdite le lendemain. La cour de Louis XIV habitait alors le château superbe de Versailles, qui venait d'être achevé; et ne s'était auparavant qu'une maison de chasse dont Louis XIII avait acquis le local.

La nouvelle de ce qui se passait à Rome étant arrivée en France, le procureur-général du parlement appelle comme d'abus, le 22 janvier 1688, de la bulle du pape au sujet des franchises. Le 7 octobre suivant, le roi se saisit du comté d'Avignon. Il prend, dans le même temps, ses précautions contre la ligue d'Ausbourg, et envoie des troupes au-delà du Rhin. M. de Boufflers soumet Kayserlautern le 20 septembre, et s'empare ensuite de Croutzenach et d'Oppenheim. On se saisit d'Halbron le 15 octobre, d'Heidelberg et de Mayence le 25. Philibourg ouvre ses portes le 29 à M. le dauphin, après 19 jours de tranchée (1); Mannheim est pris le 11 novembre, Freudenfeld le 18; Neustadt, Spire, Trèves, Worms se rendent aussi. Le 5 décembre, le roi déclare la guerre à la Hollande, pour avoir favorisé

(1) On se pénétra dans ces derniers temps que ce prince n'était pas mort libre, qu'on lui avait substitué un autre cadavre, et qu'il était en prisonnier au manoir de fer, ou plutôt de volours, qui mourut le 19 de novembre 1703, et fut enterré à St. Paul sous le nom de Mithridate, après avoir été renfermé, 16 dans la citadelle de Pignerol, 20 dans celle des Suis-Suisses Marguerite, d'où il fut transféré l'an 1698. La raison qu'on appoite de l'empoisonnement de ce prince est un soufflet qu'il avait donné, dit-on, au dauphin; mais ce soufflet n'est appuyé d'aucune preuve, et l'homme au manoir de fer, sur lequel on se fonde d'autre conjectures, sera toujours vraisemblablement un problème insoluble.

(2) A l'occasion de cette conquête le duc de Montmaur, gouverneur du dauphin, lui écrivit : « Mamanquière, je ne vous fais point de compliments « sur la prise de Philibourg : vous m'avez une bonne tenue, des bouliers, du canon et Vauban. Je ne vous en fais point moi non ce que vous êtes brave « c'est une vertu héréditaire dans votre maison : mais je me réjouis avec vous « de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, et laissez valoir les services « de ceux qui font bien ».

le prince d'Orange qui avait fait une invasion en Angleterre le 15 novembre, à la tête de quinze mille hommes. Sur mer, le 1 juillet, le maréchal d'Estrees jeta plus de dix mille bombes dans Alger, et coula à fond cinq vaisseaux des Algériens, pour punir ces corsaires de leurs nouvelles pirateries.

La France a été de tout temps facile des princes malheureux. L'an 1689, le 7 janvier, Jacques II, roi d'Angleterre, chassé de ses états par le prince d'Orange, et trahi par ses sujets, arrive à Saint-Germain-en-Laye. (La reine, sa femme, et la princesse de Galles y étaient arrivées la veille.) Louis XIV le reçoit en roi, lui cède sa maison de Saint-Germain, l'y entretient avec magnificence, et emploie ses finances et ses troupes pour le rétablir. Il lui donne une flotte, commandée par M. Gaharet, sur laquelle il passe, au mois de mars, en Irlande, que le comte de Tyrconnel contenait dans l'obéissance. Louis, en le quittant, lui dit : *Le meilleur souhait que je puisse vous faire, c'est de ne jamais vous revoir.* Ce souhait ne fut pas accompli. Au commencement de mai, le comte de Châteauneuf-Renaud conduisit en Irlande un grand convoi de vivres, de munitions, et un secours de trois mille hommes; il fut heureusement son débarquement, but, le 12 mai, la flotte anglaise, prend à son retour sept vaisseaux hollandais, richement chargés, et arrive à Brest le 18 mai, n'ayant employé que dix ou douze jours à cette expédition. Le 25 juin, le roi déclara la guerre aux Anglais rebelles. L'Allemagne, la diète de Ratisbonne déclare ennemis de l'empire la France et le cardinal Furstemberg, qui disputait l'archevêché de Cologne au prince de Bavière, appuyé par l'empereur. Au mois de février, les généraux français, en vertu d'un ordre du roi, agissent à tous les habitants du Palatinat qu'il faut quitter leurs demeures, et qu'on va les détruire par le fer et par les flammes. L'ordre fut exécuté à la rigueur. C'était un ministre, dont la politique avait endurci l'âme, qui l'avait suggéré au roi pour faire, disait-il, une barrière entre la France et ses ennemis. L'Europe eut horreur de cette exécution. Louis, revenu de la surprise qui lui avait été faite, ne la pardonna point à celui qui en était l'auteur. Les confédérés d'Ausbourg comprirent alors qu'ils ne pouvaient plus rester dans l'inaction. Ils se mettent en mouvement, et ouvrent la campagne par le siège de Kayserwert, dont ils s'emparèrent le 28 juin. Le 26 août, le marquis de Boufflers emporta d'assaut Kochem, sur la Moselle. Le 8 septembre, le marquis d'Uxelles, après sept semaines de tranchée ouverte, rend, par capitulation, Mayence au prince Charles de Lorraine, faute de poudre et de munitions. Les écrivains allemands couvrirent qu'ils ont fait peu de sièges plus meurtriers. Les assiégés faisaient quelquefois deux ou trois sorties en un jour, à deux heures l'une de l'autre. Dans une seule il resta neuf cents impériaux sur le carreau. Le roi, voyant d'Uxelles à son retour honteux de repartir devant lui, *marquis*, lui dit-il, *vous avez défendu la place en homme de cœur, et vous avez capitulé en homme d'esprit.* Le baron d'Asfeld, après avoir défendu Bonn, pendant quatre-vingt-dix-sept jours, avec une valeur extraordinaire, fit, le 12 octobre, une capitulation honorable avec l'électeur de Brandebourg. D'Asfeld méritait les mêmes éloges que d'Uxelles. Mais il ne jouit pas longtemps de sa gloire. Blessé mortellement au dernier assaut que donna le duc de Bavière avec ses seules troupes, il alla mourir à Aix-la-Chapelle dans le mois suivant, à l'âge de trente-cinq ans. En Flandre, le 27 août, le maréchal d'Humières s'étant opposé à vouloir forcer un détachement des ennemis dans Valenciennes, perdit environ douze cents hommes, et est obligé de se retirer.

La campagne de 1690 fut une des plus fécondes pour nous en heureux succès. Sur mer, le 10 juillet, le comte de Tourville détruisit les flottes d'Angleterre et de Hollande, et se rend maître de la mer. Au mois d'août suivant, il fait une descente à Tugmouth, et brûle plusieurs vaisseaux ennemis. Les Anglais attaquent, au mois d'octobre, Québec, dans le Canada, et se retirent après avoir perdu beaucoup de monde. Ils réussissent

mieux à l'île Saint-Christophe, et enlèvent aux Français, dans le mois de décembre, la partie qu'ils y possédaient. Dans les Pays-Bas, le maréchal de Luxembourg, ayant passé la Sambre le 30 juin, attaque les ennemis, commandés par le prince de Waldeck. Le premier juillet, et remporte sur eux une pleine victoire à Fleurus, près de Charleroi. Plus de six mille hommes des ennemis restent sur le champ de bataille, et un plus grand nombre est fait prisonnier. « Cette bataille, heureusement gagnée, dit le marquis de la Fare, a été la source de tous les autres bons succès que la France a eus pendant que dura cette guerre. » Le fils du marquis de Villareaux fut du nombre des officiers français qui touchèrent entre les mains des ennemis. Nouvellement créé chevalier du Saint-Esprit, il montre, à ceux qui l'ont pris, le cordon de son ordre, dans l'espérance d'un meilleur traitement. Les anglais se le disputent, et ne pouvant s'accorder, ils le massacrent. En Italie, M. de Catinat force l'armée du duc de Savoie, dans un poste très-avantageux, et la défait entièrement à Staffarde, près de Saluces, le 18 août. Le premier fruit de cette victoire fut la prise de Saluces, le 19; plusieurs villes du Piémont se soumettent ensuite. Le 12 novembre, M. de Catinat force les retranchements des ennemis du côté de Suze, s'empare du fort de Jalesse, et se rend maître de Suze et de la citadelle. Ce fut néanmoins après une campagne si glorieuse, que Louvois, irrité de sa modération, lui écrivit ces paroles, que son maître ne lui avait sûrement pas dictées, et que nous laissons au lecteur le soin de qualifier : *Quoique vous ayez fort mal servi le roi cette campagne, sa majesté veut bien vous conserver votre gratification ordinaire.* Tandis que ce glorieux triomphe dans le Piémont, M. de Saint-Ruth étend nos conquêtes par la réduction de la Savoie. Madame la duchesse meurt, le 30 avril, des suites des couches du duc de Berry. Se sentant proche de sa fin, elle se fit apporter cet enfant, et lui dit en la baisant : *C'est de son cœur, quoique tu me codes bien cher.* Le roi voulait la voir expirer, et dit à l'évêque de Meaux, qui lui conseillait de se retirer : *Il est bon que je voie comment meurent mes parents.* Cette princesse fut moins regrettable qu'elle ne le méritait. Elle avait de l'esprit, aimait les arts, s'y connaissait et les protégeait. Elle avait surtout la répartie très-heureuse. Louis XIV, lui disant un jour : *Faut-il m'avoir pas dit, madame, que la duchesse de Toscane, votre sœur, était extrêmement belle.* Puis-je me ressouvenir, répondit-elle, que ma sœur avait toute la beauté de la famille, tandis que j'en ai tout le bonheur? Mais le goût qu'elle marquait pour la vie retirée, déplaît et refroidit les cœurs à son égard. Le roi d'Angleterre ayant perdu, le 11 juillet, la bataille de la Boyne, en Irlande, est obligé de repasser en France.

L'an 1691, M. de Catinat prend, le 21 mars, Villefranche avec son château, les forts de Montalban et de Saint-Oupin. Nice et son château, le 2 avril, Veillane le 30 mai, Carmagnole le 9 juin (les ennemis la reprirent), et finit la campagne par la prise de Montefian, qui se rend le 21 décembre, après trente trois jours de tranchée, et plus d'un an de blocus. Un lieutenant-général, chargé du siège de Coni, l'ayant levé par trop de précipitation, est arrêté et enfermé dans la citadelle de Pignerol. Dans les Pays-Bas, le roi vient en personne faire le siège de Mons, qui se rend le 9 avril. Ce fut à ce siège que le roi donna le rang de colonels aux capitaines des gardes françaises et des gardes suisses. Le 18 septembre, M. de Luxembourg signe, contre le prince de Waldeck, le combat de Leuze, où vingt-huit escadrons de la maison du roi et de la gendarmerie, défilent écarcadés de la maison du roi et de la gendarmerie. En Irlande, M. de Saint-Ruth, lieutenant-général des troupes de France, ayant été tué, le 21 juillet, à la bataille de Kilkenny, sa mort entraîna la perte de la bataille et de toute l'Irlande, pour le roi Jacques. M. de Châteauneuf-Renaud passe en Irlande avec une escadre, et ramène, au mois de décembre, toutes les Français, seize mille hommes de troupes irlandaises, et plusieurs familles

fidèles à leur prince, qui aiment mieux quitter leur patrie que de reconnaître un usurpateur.

M. de Louvois, ministre secrétaire d'état au département de la guerre, meurt subitement, le 16 juillet 1691, à l'âge de cinquante et un ans. Il contribua, par son habileté, à rendre le roi terrible à ses ennemis; mais l'humanité souffrit plus d'une fois des moyens qu'il employa pour le faire triompher. Du reste on le regarde, avec raison, comme le restaurateur de la discipline militaire. C'est à lui que les troupes doivent les uniformes qui distinguent les régiments, les états qui leur fournissent la subsistance dans leurs marches, les magasins qui préviennent la disette dans les camps, et l'hôtel des chevaliers, où le soldat venait trouver, dans un bonnet d'entree, la récompense de ses services. Le uniqueness de Barbezieux, son fils, le remplaça. Aussi livré à ses plaisirs que son père l'était au travail, il ne tarda pas à mécontenter le roi par sa négligence.

L'an 1693, première institution de la milice des bourgeois en France. Le bâtard du Cornberg, allemand, qui en fut nommé colonel, se comporta si mal, que l'année suivante il fut mis à la Bastille, d'où il ne sortit qu'à la paix de Ryswick. On le conduisit à la sur la frontière, avec ordre de quitter le royaume, et défendu d'y rentrer. Le roi fait en personne le siège de Namur; la ville se rend le 5 juin, après huit jours de tranchée, le château après 22 à la vue du prince d'Orange et du duc de Bavière, qui étaient venus au secours, à la tête de cent mille hommes. Coborn, qui avait fortifié la place, défendait son ouvrage contre Vauban, son rival, qui l'attaqua. Le 2 août, le roi quitte la campagne et reprend la route de Versailles. Ce départ précipité lui fait manquer l'occasion d'acquiescer un nouveau degré de gloire. Le lendemain, en effet, le maréchal de Luxembourg bat, à Steinkerke, le prince d'Orange, qui, sans un faux avis qu'il lui avait fait donner, s'était flatté de le surprendre. La victoire sembla d'abord se déclarer pour les ennemis; mais l'habileté du général français et la valeur de ses troupes la firent bientôt revenir sous leurs drapeaux. « Nous possédons les ennemis, dit M. de Barwick, qui était à cette bataille, un grand quart de lieue, jusques hors du bois, avec un prodigieux escarmouche. Notre troupe d'élite, composée de M. le duc d'Orléans, de MM. les ducs de Bourbon, prince de Conti, duc de Vendôme, grand-prieur, et nombre d'autres, fut pendant toute l'action avec M. de Luxembourg, exposée au plus grand feu. » Les ennemis du maréchal voulurent diminuer, auprès du roi, la gloire de cette journée, en répétant sans cesse qu'il s'était laissé surprendre, ce qui était faux, puisqu'il avait fait ses dispositions long-temps avant l'ennemi. Eh! qu'aurait-il fait de plus, s'il n'avait pas été surpris, répondit le monarque? Du côté des Alpes, M. de Catinat, avec une armée fort inférieure à celle du duc de Savoie, découvrit tous les projets de ce prince, qui, ayant tourné vers le Dauphiné, entre dans Embrun le 17 août, et dans Gap; puis se retire, après avoir brûlé cette dernière place, et quelques villages des environs. En Allemagne, le maréchal de Lorges remporte deux avantages considérables; le premier, à Spirebach, sur les environs de Strasbourg, au commencement de septembre; le deuxième, le 17 de ce mois, près de Fortcheim, dont il venait de s'emparer; ce fut là qu'il battit le duc administrateur de Wurtemberg, le fit prisonnier, et lui enleva toute sa vaisselle d'argent. Sur mer, le 29 mai, M. de Tourville, attaqué par la flotte ennemie, composée de quatre vingt-dix vaisseaux, n'en ayant que quarante-quatre, se bat avec avantage, et fait une belle retraite; mais la marée lui ayant manqué, il perd quatorze vaisseaux, qui sont brûlés ou coulés bas à Cherbourg et à la Hogue (1).

Nous prévenons les ennemis par notre diligence dans les Pays-Bas en 1693. M. de Bonfiers emporte, le 6 janvier, en quinze heures de tranchée ouverte, Furnes, qui était défendue par une garnison de plus de trois mille anglais et hollandais. Le 29 juillet, le duc de Luxembourg fut victorieux à la sanglante journée de Narvins, près de la Guette, à quelques lieues de Bruxelles; le prince d'Orange y laissa près de douze mille hommes sur le champ de bataille. Cette victoire, qui chancela long-temps, coûta plus de sept mille hommes à la France; c'est à cette occasion qu'on dit qu'il fallait chanter plus de *De profundis* que *Te Deum*. Le 11 octobre, Charlevoix se rend aux Français. En Allemagne, le 8 janvier, les Français levèrent le siège de Rhinfeld. Le 21 mai, le maréchal de Lorges emporte Heidelberg l'épée à la main, et le château deux jours après; il y eut là beaucoup de cruautés commises, et les tombeaux des électeurs palatins ne furent pas respectés. Le 5 juin, le maréchal canonne le camp du prince de Hade; le 8, il l'attaque, et est repoussé; il entre ensuite dans le Wurtemberg. M. le dauphin étant venu joindre l'armée du maréchal, s'approche du camp des Allemands sur le Neckar à Halbron, et ne peut les engager à un combat. En Italie, le duc de Savoie bombarde Pignerol depuis le 25 septembre jusqu'au premier octobre, et se retire avec précipitation, sur la nouvelle que M. de Catinat vient à lui. Ce général ne tarde pas à se montrer; il arrive le 5 octobre à la Marsaille, près de Pignerol, où l'armée du duc était campée, et le lendemain il la taille en pièces; près de huit mille hommes restent sur le champ de bataille, trente-quatre pièces de canon, cent dix tant drapeaux qu'étendards, et beaucoup de prisonniers de distinction, allemands, espagnols et italiens, demeurent au pouvoir du vainqueur. Le duc de Vendôme et son frère, le grand-prieur, eurent grande part au gain de la bataille. Le fruit de cette victoire fut la désolation du territoire de Turin, qui avait été précédé de l'incendie de la Vénétie, en représailles des ravages commis dans le Dauphiné. Sur mer, les Anglais font une tentative, le 5 avril, sur la Martinique, et se retirent avec perte. Le 17 juin, M. de Tourville attaque la flotte des Anglais et des Hollandais, qui venaient de Smyrne sous l'escorte de vingt vaisseaux de guerre; il leur enlève deux vaisseaux de guerre, vingt-sept vaisseaux marchands, et en fait périr plus de soixante; ce qui fait pour les ennemis une perte de vingt millions. Les Anglais voulant se venger des Malouins, qui les délaissent sur mer, entreprennent de détruire Saint-Malo; ils se servent pour cela d'une machine infernale, qui n'eut d'autre effet, lorsqu'elle la firent jouer sur la fin de novembre, que de casser les vitres des maisons, et d'anéantir les toiles et les ardoises. (L'inventeur et directeur de cette machine était un réfugié français, nommé Fournier.) Cette année le roi fait, le 27 mars, une création de sept maréchaux de France, MM. de Choiseul, Villeroi, Joyeuse, Tourville, Noailles, Boufflers et Catinat. Le 10 mai, il institue l'ordre militaire de Saint-Louis. Mort de mademoiselle de Montpensier, Anne-Marie-Louise, fille unique de Gaston, duc d'Orléans, le 5 avril, à l'âge de soixante-trois ans. Après avoir passé le commencement de sa vie dans les plaisirs et les intrigues, le milieu dans les amours et les chagrins, elle en passa la fin dans la retraite et la piété.

M. le dauphin fit la campagne des Pays-Bas en 1694, ayant sous ses ordres le maréchal de Luxembourg. Le projet du prince d'Orange était d'empêcher du pont d'Esperieres, pour entrer en France. So voyant arrêté par le dauphin, il assiége Huil, qu'il prend par capitulation, le 28 septembre. La plus glorieuse campagne de cette année, est celle de Catalogne; le maréchal

la Hogue, en firent frapper une médaille à leur tour, on l'on voyait Neptune terrifié, pourvoyant les vaincus français, avec cette légende tirée de Virgile:

MATURATI FUDAM, BEQUIS HEC DICIT VATEO,  
NON ILLE INFERIUM PELAGI...

(1) Une médaille, prodigieusement frappée à l'honneur du roi, portait cette inscription latine: IMPERIUM PELAGI. Les Hollandais, après la victoire de



de Noailles passe le Teck à la vue des Espagnols, qui étaient retranchés sur le bord de cette rivière, et les défait à plate-couture. le 27 mai; cinq mille hommes restant sur le champ de bataille, et plus de trois mille sont faits prisonniers. Par une suite de cette victoire, qui naît à nos Français que cinq cents hommes, la ville de Palamos est emportée l'épée à la main, le 7 juin, la citadelle se rend à discrétion le 12; Gironne ne résiste que cinq jours, et capitule le 29; la ville d'Ostalic ouvre d'elle-même ses portes; le château, défendu par sept retranchements, et situé sur un roc presque inaccessible, est emporté d'assaut le 30 juillet; Castelfol se soumet le 8 septembre. Sur mer, les Anglais font une tentative sur le port de Brest, où ils échouent le 18 juin, avec perte de près de deux mille hommes, du nombre desquels fut le général Talmach, qui avait fait la descente. Le 19 du même mois, le fameux Jean Bart, n'ayant que six vaisseaux et deux flûtes, attaque, à la hauteur du Texel, huit vaisseaux de guerre hollandais, qui emmenaient un convoi de blé de cent voiles qu'ils avaient enlevé aux Français; il prend trois vaisseaux ennemis, et délivre tout le convoi, qu'il fait entrer dans nos ports. Le 22 juillet, les Anglais bombardent Dieppe, et le Havre de Grâce, le 26; cette place souffrit peu, mais la première fut presque entièrement consumée par les bombes. Le 21 septembre, les bombardiers Dunkerque, mais sans succès. Le 8 août, l'illustre Antoine Arnaud, docteur de Sorbonne, l'une des grandes lumières de son siècle, meurt à Bruxelles; *Scientiarum optimorumque institutorum omnium fax*, dit, en parlant de lui le célèbre Gravius. Il n'avait rien de relevé dans la figure, et lorsqu'après la paix de Clément IX, il fut présenté à Louis XIV, ce monarque ne put s'empêcher de dire : *Eh quoi? c'est là le grand Arnaud!* On en disait autant de Socrate et d'Aristote.

La France perdit, le 4 janvier de l'an 1695, le maréchal de Luxembourg, le plus grand général qu'il y eût alors en Europe. Sa mort fut le terme des grands succès de Louis XIV; Voyez les barons et ducs de Montmorency. Dans les Pays-Bas, le roi fit faire de nouvelles lignes entre la Lys et l'Escaut. M. de Montal prend Dixmude en vingt-six heures, le 28 juin, et Deuine le 29. M. de Villeroi surprend, le 14 juillet, le prince de Vaudemont, qui fait une belle retraite, n'ayant perdu que deux régiments de son arrière-garde. Le 4 août, Nismes se rend au prince d'Orange qui avait investi cette place le 1 juillet. Le maréchal de Boufflers défend le château jusqu'au 2 septembre, et fait une capitulation honorable; mais le prince d'Orange la vint, et fait arrêter ce général. Surpris d'un procédé si injuste, Boufflers en demanda la raison, on lui répondit que c'est par représailles de la garnison de Dixmude et de celle de Deuine, que les Français ont retenues malgré les capitulations. *Si cela est*, dit Boufflers, *c'est une garnison qu'on doit arrêter, et non pas moi.* Monsieur, lui répliqua-t-on, *en vous estimez vous seul plus que dix mille hommes.* Pendant le siège de Namur, M. de Villeroi bombarde Bruxelles vers la mi août, par ordre du roi, sur le rasfua que font les alliés de cesser de bombarder nos villes maritimes. En Italie, le 11 juillet, le marquis de Créneau rend Casal aux ducs de Savoie, à condition que les fortifications seront rasées, et que la place, ainsi démantelée, sera remise au duc de Mantoue. En Catalogne, M. de Vendôme fait lever le siège de Palamos au marquis de Castanaga le 25 août. Sur mer, les Anglais jettent le 15 et le 16 juillet, neuf croisières dans le détroit de Malo, et brûlent dix ou douze missions: ils font avancer contre le fort de la Couleuvre deux machines infernales qui ne produisent aucun effet. Ils bombardent Dunkerque et Calais au mois d'août: la première place n'en reçoit aucun dommage, et la seconde en souffrit peu. Le 10 septembre, une flotte anglaise, richement chargée, venant des Indes orientales, sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre, est capturée par le marquis de Nesmond. *Affaires ecclésiastiques.* Les ouvrages de madame Guyon sur la vie mystique ayant été remis, en 1694, à M. Bossuet, évêque de Meaux, pour les examiner, ce prélat,

après huit mois de conférences tenues sur ce sujet avec M. de Noailles, alors évêque de Châlons-sur-Marne, et M. Tronson, supérieur-général de S. Sulpice, arrêta trente-quatre articles qui sont signés à Paris, le 10 mars 1695, par les examinateurs et par l'abbé de Fénelon, depuis archevêque de Cambrai, qui s'était d'abord montré favorable à M<sup>re</sup> Guyon. Au mois d'avril, édit touchant la juridiction contentieuse des ecclésiastiques, enregistré à la grand-chambre le 14 mai suivant. Le 19 août, Antoine de Noailles, évêque de Châlons, est nommé à l'archevêché de Paris, vacant par la mort de M. de Harlai, arrivée le 6 du même mois.

L'année 1695 ne fournit aucun événement bien considérable à tout se passa de part et d'autre en expéditions de peu de conséquence. En Italie, le comte de Tessé détache de la ligne le duc de Savoie qui fait sa paix avec la France le 4 juillet; elle ne fut publiée que le 10 septembre. Un des articles du traité fut le mariage de la princesse Marie-Adélaïde, sa fille aînée, avec M. le duc de Bourgogne. La princesse part pour la France, et est reçue par le roi, le 5 novembre, à Montargis. Tous les efforts des Anglais, avec une armée navale de près de cent vaisseaux, se terminent au bombardement de Calais et à celui du fort S. Martin dans l'île de Rhé; l'un et l'autre sans beaucoup de succès. Le 28 juillet, mort de M. de Colbert de Croissy, ministre et secrétaire d'état, l'un des plus habiles négociateurs de son temps. Il trompait les ministres étrangers avec lesquels il traitait, en s'étudiant à ne leur dire que la vérité. M. de Torci, son fils, lui succéda.

Des exploits de terre et de mer signalèrent la valeur française en 1697. Dans les Pays-Bas, M. de Catinaud prend, le 5 juin, la ville d'Aib en quatorze jours de tranchée. Dans la Catalogne, M. de Vendôme assiège Barcelonne, et oblige le prince de Darmstadt à rendre cette place par capitulation le 10 août, après cinquante-deux jours de tranchée. Sur mer, M. du Guesclin enlève, le 25 avril, la flotte hollandaise venant de Bilhan. M. de Pointis prend, le 5 mai, sur les Espagnols, dans l'Amérique méridionale, Carthagène dont il fait raser toutes les fortifications; il part, le 28, avec une prise de plus de 10 millions, pour revenir en France, et arrive, le 29 août, au port de Brest. Le 20 du même mois, le marquis de Nesmond se rend maître de trois vaisseaux anglais, qui venaient des îles richement chargées. Enfin après une si longue et si cruelle guerre, la paix est conclue à Riewick, près de la Haye, le 20 septembre, par la médiation de Charles XII, roi de Suède, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande. L'empereur fait son traité particulier le 30 octobre. Le duc de Lorraine, par son traité, rentre dans ses états. Le 7 décembre, la cérémonie du mariage de M. le duc de Bourgogne, âgé de quatorze ans, avec la princesse de Savoie, qui en avait douze, se célébra à Versailles.

La France, après la paix de Riewick, afin de tenir toujours en respect ses ennemis, ne jugea point à propos de désarmer. Le roi, pour occuper ses troupes, ordonne, l'an 1698, un des plus beaux camps qu'on eût jamais vus, près de Compiègne, et s'y rend sur la fin du mois d'août. Le prince d'Orange, dans le même temps, à l'insu de Louis XIV, et pour traverser les vœux d'ambition qu'il lui supposait, l'occupa d'un projet de partage des états du roi d'Espagne, qui est agréé par la plupart des puissances, et signé à la Haye le 11 du mois d'octobre. Mais la mort du prince électoral de Bavière, arrivée le 6 février de l'an 1699, dérangea ce projet, suivant lequel ce prince devait avoir, pour sa portion, la couronne d'Espagne. Au mois de septembre, le roi fit bâtir au Alsace le Neuf-Brisach, chef-d'œuvre d'architecture militaire. Jean Racine, l'élève du grand Corneille, termine ses jours à Paris le 23 avril, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Il avait renoncé aux saines profanes dès l'âge de trente-huit ans, et voulait être enterré à Port-Royal, où il avait été élevé.

L'an 1700, en terminant le 17<sup>e</sup> siècle, donna ouverture à une révolution qui changea presque entièrement la face d'une grande partie de l'Europe. Philippe, duc d'Anjou, deuxième fils de M. le dauphin, est institué héritier de toute la monarchie d'Espagne, le 2 octobre, par le testament de Charles II, qui meurt le 1 novembre suivant. Louis XIV accepte, le 6, le testament pour son petit-fils, qui est salué roi d'Espagne par toute la cour, et par l'ambassadeur d'Espagne, et proclame, le 24, à Madrid. Le roi, son aïeul, en lui annonçant cette nouvelle, *mon fils*, lui dit-il, *il n'y a plus de Pyrénées*. Il part le 4 décembre, accompagné du duc de Bourgogne et du duc de Berri, qui, l'ayant conduit jusqu'aux frontières d'Espagne, reprennent la route de France. Au mois de décembre, le roi donne des lettres-patentes par lesquelles il conserve au roi d'Espagne et à ses descendants le droit de succéder à la couronne de France : ces lettres furent enregistrées le 5 février suivant au parlement. Le 26 octobre, mort de dom Jean-Armand Boutillier de Rancé, abbé et réformateur de la Trappe. Cette illustre réforme, où l'on a fait revivre le premier institut de Cîteaux dans toute sa rigueur, fut commencée en 1663, et se soutint, pendant plus d'un siècle, avec la même ferveur.

L'année 1701 fut le commencement d'une nouvelle et longue guerre où nous eûmes pour ennemis presque tous les potentats de l'Europe. L'empereur Léopold, mécontent de voir un prince de France sur le trône d'Espagne, se déclare le premier contre le testament de Charles II, et fait passer en Italie une armée de 5000 hommes, commandée par le prince Eugène (1) ; bientôt l'Europe se trouve plongée dans une nouvelle guerre, par les intrigues de cet empereur qui engage les Anglais, gouvernés par leur roi Guillaume III, prince d'Orange, et les Hollandais, à secourir ses vues. Ces trois puissances d'unissent ensemble contre la France et l'Espagne par un traité appelé la *grande alliance*, qui est signé à la Haye le 7 septembre. Le roi du Portugal s'allie avec la France et l'Espagne. Le duc de Bavière, que Charles II avait nommé gouverneur des Pays-Bas, épouse les intérêts de Philippe V, et fait entrer des troupes françaises dans les places de son gouvernement, où il y avait garnison hollandaise. Le duc de Savoie, dont la deuxième fille épousa le roi d'Espagne le 11 septembre, offre aux deux couronnes sa personne et ses troupes. La guerre commença en Italie. Le 9 juillet, combat de Carpi sur l'Adige, où le prince Eugène de Savoie met en fuite quelques régiments français, commandés par M. de S. Frémond. Le maréchal de Catinat, général de l'armée des deux couronnes, reçoit successivement plusieurs petits ébats qu'il ne peut attribuer à la seule habileté du prince Eugène. Il soupçonne le duc de Savoie de s'entendre avec l'ennemi, et fait parer ses soupçons à la cour. On les rejette, et le maréchal de Villeroi est nommé pour le relever. En recevant le commandement à ce rival, M. de Catinat entend de lui donner des conseils que sa sagesse et son amour patriotique lui dictent. Le nouveau général les reçoit avec une ironie méprisante. *Le sens de la prudence, dit-il, est passé ; et je ne me pique pas d'être circonspect*. Il ne tarda pas à le prouver. Le 1 septembre, combat de Chiari, près de l'Oglio, engagé par le duc de Savoie et M. de Villeroi, contre l'avis de M. de Catinat. Ce grand homme eut la générosité de combattre à cette action

dont il avait prédit la funeste issue, et fut du nombre des blessés. Nous y perdîmes 2000 hommes, et il fallut battre la retraite (2). Retour de Catinat en France. Le soldat, dont il était adoré, regretta long-temps le *père la Pensée* : c'était ainsi qu'on le nommait. Le 16 septembre, Jacques II, roi d'Angleterre, meurt à St. Germain-en-Laye, âgé de soixante-huit ans : le roi reconnaît, contre l'avis de son conseil, Jacques III, fils de ce prince, pour roi d'Angleterre. Philippe, duc d'Orléans, frère du roi, meurt, le 9 juin, à l'âge de soixante et un ans. Ce prince cessa d'avoir le commandement des armées depuis qu'il eut gagné, en 1677, la bataille de Cassel, et précisément parce qu'il l'avait gagnée, si l'on en croit les ennemis domestiques de Louis XIV. Les officiers le regretteront : car il était, « dit le marquis de la Fare, naturellement intérieurement et affable sans bassesse ; il aimait l'ordre, était capable d'arrangement et de suivre au bon conseil. Il avait assez de défiance, ajouta-t-il, pour qu'on soit obligé en conscience de rendre justice à ses bonnes qualités ». Au mois de décembre, était portant que la ville de Paris sera divisée en vingt quartiers. On n'en comptait que quatre au dixième siècle, et lui sont le règne de Philippe Auguste ; on y en ajouta huit autres sous Charles V et Charles VI, et sous Henri III, qui fit le dix-septième (Jaillot).

La campagne d'Italie s'ouvrit, l'an 1702, par un stratagème du général des Impériaux assez bien concerté. Le prince Eugène, ayant fait entrer trois cents hommes dans Crémone, par un égout, surprit cette place le premier février, et contraignit le maréchal de Villeroi qui s'était vanté de lui faire danser le rigodon, ainsi qu'aux deux princes de Commercy et de Vaudemont pendant le carnaval de Venise ; mais les officiers et les soldats de la garnison dont la plupart étaient ecclésiastiques, ayant couru aux armes, taillèrent en pièces près de deux mille Impériaux, et chassèrent le reste de la ville. Les Hollandais déclarèrent la guerre à la France et à l'Espagne le 8 mai. Anne Stuart, fille du roi Jacques II, reconnue reine d'Angleterre aussitôt après la mort du prince d'Orange, arrivée le 19 mars, le déclare le 15 du même mois ; enfin l'empereur la déclare le 3 juillet. Le roi d'Espagne, étant passé dans le royaume de Naples, se met à la tête de l'armée. Le 26 juillet, le duc de Vendôme, détaché par le roi pour attaquer Annibal Visconti, campé à Saeta-Vittoria, défait ce général : après avoir emporté quelques places, et obligé le duc de Modène de livrer sa capitale, il fait lever, le premier août, le blocus que le prince Eugène avait mis devant Mantoue, dont le duc avait reçu garnison française. Le 15 du même mois, le prince Eugène attaque inopinément l'armée des deux couronnes à Luxara ; cette journée, également meurtrière de part et d'autre, valut le champ de bataille, non au général de l'empereur, mais au duc de Vendôme, commandant sous les ordres de Philippe V (3). Le 9 septembre, Gustavus se rend à ce monarque après six jours de tranchée ouverte. Dans les *Pays-Bas*, le duc de Bourgogne bat, le 10 juin, la cavalerie ennemie près de Nimègue. Les alliés se rendent maîtres de Venlo, dans la Gueldre, le 25 septembre, de Ruremonde le 7 octobre, de la citadelle de Liège le 25. En Allemagne, le 15 juin, Kayserswert se rend, par une capitulation honorable aux alliés qui avaient employé à ce siège cinquante-neuf jours de tranchée, et perdu plus de sept mille hommes. Le 8 septembre, le duc

(1) François-Eugène de Savoie, fils d'Eugène-Maurice de Savoie, comte de Salaparuta, comte d'abord sous le nom d'abbé de Carignan, quitta l'état ecclésiastique auquel il avait été voué, sur le refus que le roi lui fit d'une abbaye, ayant pris ensuite le parti des armes, il demanda un régiment qui lui fut paisiblement refusé par le comte de Louvois. Ému de ce refus méprisant, il alla servir en Allemagne contre les Turcs, avec les prisonniers de Gotti, désignés comme talis, et causa au service de l'empereur, qui rendit plus de justice à son mérite en lui donnant un régiment de dragons. Louis XIV, apprenant qu'il ne devait point revenir, que vous en sentez ? dit-il à un courtisan, n'est-ce pas pour une grande perte ? L'événement lui fit voir qu'il avait dit mieux qu'il ne pensait.

(2) Catinat, après une charge infructueuse, ralliait encore les troupes. Un officier lui dit : *Qu'en voulez-vous que nous faisons ? à la mort ! il est mort*. Il se venge, répond Catinat, la mort est devant nous ; mais la haine est derrière.

(3) Un officier espagnol, appelé à Versailles pour y porter la nouvelle de cette bataille, fit élever du riez le dachseu de Bourgogne par la manière embarrassée dont il fit son roi son récit. L'ent finit, il se jeta vers le dachseu en lui dis gravement : *Croyez-vous, madame, qu'il est aussi aisé de raconter une bataille qu'à M. de Vendôme de la gagner ?*

de Bavière débute par la surprise d'Ulm, capitale de Suabe, et s'empare de quelques autres places. Le 10, Landau, que le prince de Bade assiégeait depuis plusieurs mois, se rend au roi des Romains. Le marquis de Villars, détaché par M. de Catinat, ayant passé le Rhin à la vue des Impériaux, et pris Neubourg, gagne, par un mouvement habile, le 14 octobre, la bataille de Fridlingen sur le prince de Bade; les soldats la proclament maréchal du France sur le champ de bataille, et le roi, quinze jours après, confirme le titre que la voix de l'armée lui avait donné. Le comte de Tallard prend Trèves le 25 octobre, la ville et le château de Trarbach le 6 novembre. Le 5 octobre, Frédéric de Brandebourg lève le siège du Rhinberg défendu par le marquis de Gramont, pour l'électeur de Cologne, alors allié de la France. Le 5 décembre, les Français entrent dans Naos, pour empêcher les Impériaux de pénétrer dans la Lorraine. Sur mer, les flottes d'Angleterre et de Hollande font une entreprise sur Cadix au mois de septembre, et sont obligés de se retirer, avec perte de près de 3,000 hommes. Le 22 octobre, la flotte d'Espagne, revenue des Indes, richement chargée, est attaquée dans le port de Vigo par les alliés qui prennent cinq vaisseaux de guerre, et autant de galiotes. Les capitaines des vaisseaux et des galiotes brûlent, par ordre de M. de Châteaurenault, sept vaisseaux avec quinze galiotes, et font échouer quatre vaisseaux, quatre galiotes et quatre frégates, après en avoir retiré les équipages. Le célèbre Jean Barr, que son infirmité seul éleva au grade de chef d'escadre, n'existait plus alors, une pleurésie l'avait enlevé, le 2 avril 1703, à l'âge de cinquante-deux ans. Il fut inhumé dans la grande église de Dunkerque, sa patrie. A la guerre que nous avions avec une partie de l'Europe, se joignirent cette année des troubles intestins ouverts par les Huguenots des Cévennes, à l'occasion des rôtes de la capitation dans lesquels ils se prétendaient lésés. Animés par de fausses prophéties et par de fausses prophétesses, ils firent main-basse sur les receveurs des deniers publics et sur les gens d'église. Point d'impôt; liberté de conscience! telle était la devise qu'ils mirent sur leurs étendards.

Malgré quelques revers, nous soutenons avec gloire les efforts des alliés durant le cours de l'année 1705. En Allemagne, le marquis de Gramont rend, le 9 février, par une capitulation honorable, la ville de Rhinberg. Le 25, les ennemis lèvent le siège de Trarbach. Le maréchal de Villars, ayant passé le Rhin, et chassé les alliés de plusieurs postes, assiège le fort de Kell qu'il prend le 9 mars. Le 11, l'électeur de Bavière défait les Impériaux près de Passau, taille en pièces trois mille hommes, fait grand nombre de prisonniers, enlève toute l'artillerie et le bagage, prend Burgleisdorf le 28, et s'empare de Ratisbonne le 8 avril. Le 15 mai, Bonn est rendue au duc de Marlborough. Le duc de Bavière marche vers le Tyrol, force la ville et le château de Gastein le 18 juin, prend le 26 Innsbruck, capitale du pays, et s'empare de plusieurs places. Il était près d'exécuter une grande entreprise, lorsque la nouvelle de la défection du duc de Savoie qui s'était déclaré pour l'empereur, l'oblige de revenir sur ses pas. Le 50 juillet, M. de Légal défait, près de Munderkingen, un détachement de l'armée impériale; le duc de Brunswick-Lunebourg qui la commandait, est tué dans le combat, avec 1,400 cavaliers. Le 7 septembre, le duc de Bologne force Brisach à se rendre au treize jours de tranchée. L'empereur, surpris d'une si prompte capitulation, nomme des juges pour faire le procès au comte d'Arén, chargé de défendre la place, et un célèbre ingénieur Marigny qu'il avait sous ses ordres. La sentence condamna le premier à perdre la tête, le second à être décapité de ses honneurs et dignités avec la rupture de son épée. Le public n'applaudit pas à ce jugement cruel. On le regarda avec généralement comme l'effet de la politique du conseil impérial qui voulait sauver l'honneur du prince de Bade, commandant en chef. Louis XIV, ayant depuis rencontré Marigny sans épée, lui donna

la sienne pour marque de son estime. Le 30 du même mois de septembre, le duc de Bavière et le maréchal de Villars attendent, à Hochstedt, près de Donawert, l'armée impériale, commandée par le comte de Styrum; près de 4,000 hommes restent sur le champ de bataille du côté des ennemis, outre 4500 prisonniers; il y eut seulement 200 du côté des Français (1). Le 15 novembre, M. de Tallard gagne la bataille de Spire sur le prince de Hesse-Cassel, général des Impériaux, qui perd plus de 900 hommes, tant tués que prisonniers; tout son canon, vingt-huit drapeaux, et trente-trois étendards. L'armée victorieuse écrit sur le champ de bataille au roi: *Sire, votre armée a pris plus d'étendards et de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.* Le lendemain la ville de Landau, devant laquelle la tranchée était ouverte depuis le 18 octobre, se rend aux Français. Le 14 décembre, Ausbourg est pris par le duc de Bavière. Dans les Pays-Bas, le 10 mai, M. de Villeroi se rend maître de Tongres. Lui, le 26 juin, ouvre ses portes au duc de Marlborough. Le 30, le maréchal de Bonfils et le marquis de Bedmar livrent bataille près d'Ekero, dans le Hainaut, au baron d'Opdam, général des alliés. Il ne paraît nullement par les circonstances, que qu'un des deux historiens, *quo c'est aux alliés qu'est dû le gain de la bataille.* Le 27 septembre, Limbourg tombe au pouvoir des ennemis. Le 12 décembre, ils s'emparent de Gueldre, après un bombardement et un blocus de quarante mois. En Italie, Berceuil se rend au duc de Vendôme le 27 juillet. Le 19 août, il désarçonne, par ordre du roi, les troupes du duc de Savoie. Le 25 octobre, il surprend à San-Sebastiano 1500 cavaliers, conduits par Visconti, dont il n'échappa que 500. Sur mer, les Anglais font, le 18 mai, une descente à la Gadeloupe, et sont repoussés. Le 27, le marquis du Coëtlogon, ayant cinq vaisseaux de guerre, en attaque cinq qui escortaient une flotte anglaise et hollandaise, s'empare de quatre et coule le cinquième à fond. Les Anglais font, sur les côtes de Bretagne, diverses tentatives, où ils échouent. Dans l'intérieur de la France, le roi fait, le 14 janvier, dix maréchaux de France. Les troubles des Cévennes continuent. Le maréchal de Moursvel, envoyé contre les rebelles de ce pays, nommé Camisards, emploie inutilement la force et la rigueur des châtimens pour les réduire; il avait affaire à des fanatiques que les supplices ne faussent qu'irriter. On abolit généralement cette année l'usage des piques dans notre infanterie pour y substituer la baïonnette au bout du fusil. Ce changement n'a pas réuni les suffrages de tous les maîtres dans l'art militaire. Le maréchal de Saxe regretta les piques. (Saint-Foix.)

Ce fut en 1704, que les ennemis de la France commencèrent à prendre sur elle une supériorité marquée, mais nous pas telle néanmoins qu'elle n'ait souvent repoussée. Du côté de l'Italie, cette même année la campagne que nous fîmes eut d'honnêtes succès. Le duc de la Feuillade était entré, au mois de janvier, sur les terres du duc de Savoie, s'empare de tout ce qu'il possédait en deçà des Alpes. Les alliés envoyèrent en vain au duc un secours considérable, alors la conduite du général Staremberg. M. de Vendôme, s'étant mis à ses trousses, défait et prend en trois occasions près de quatre mille hommes, et enlève environ mille chariots. Le 12 juin, le duc de la Feuillade prend la ville et le château de Buzze; le 21 juillet, le duc de Vendôme se rend maître de Verceil, où près de six mille hommes sont faits prisonniers de guerre; le château d'Yverdy éprouve la même sort le 30 septembre. En Allemagne, le duc de Bavière prend Passau le 9 janvier. Le 15 août, se donne la fameuse bataille d'Hochstedt, dans les mêmes plaines où nous avions été vainqueurs l'année précédente. Mais la différence des chefs fit le sort différent des deux actions. Le duc de Ba-

(1) Le duc de Bavière n'aurait pas voulu d'abord combattre, disait qu'il voulait combattre avec ses généraux et avec ses ministres. C'est moi, lui dit Villars, qui suis votre général et votre ministre. Vous ferez d'abord savoir que moi quand il s'agit de donner bataille?

vire et M. de Tallard et de Marsin, nos généraux, avaient en tête le prince Eugène et le duc de Marlborough. M. de Marsin, à la tête de notre aile gauche, eut d'abord un avantage considérable sur l'aile droite des ennemis; mais ceux-ci, ayant passé un marais qu'on croyait impraticable, fondent sur l'aile droite, commandée par M. de Tallard, pénétrèrent jusqu'au centre; et enfoncèrent la cavalerie, ce qui causa la déroute de l'armée: M. de Tallard reçut une blessure et fut pris, comme il allait retirer vingt-sept bataillons et quatre régiments de dragons qui étaient dans le village de Blenheim. Ce corps, se trouvant enveloppé, fut contraint de se rendre. Le duc de Bavière et M. de Marsin se retirèrent en assez bon ordre. Quarante mille prisonniers des nôtres (1), outre environ douze mille morts, tout le canon, une quantité prodigieuse de drapeaux et d'étendards, douze cents officiers et le général, qui tombèrent au pouvoir des vainqueurs, signalèrent cette journée, qui changea entièrement la face des affaires (2). Nous perdîmes quatre-vingt lieues de pays, et des bords du Danube, il nous fallut revenir sur le Rhin. Les ennemis s'emparèrent de Landau, le 26 novembre, après soixante-sept jours de siège, et le 29, de Trarbach, qui soutint plus de deux mois de tranchée ouverte. D'Avrigny prit la prise de Landau, le 23 novembre, et celle de Trarbach, le 10 décembre. En Espagne, l'archiduc Charles, ayant pris le titre de roi d'Espagne, se rend à La-hoche, le 9 mars, sur une flotte d'Angleterre. Le roi de Portugal, imitant le duc de Savoie, avait abandonné la France pour se joindre à ses ennemis. Philippe V fut cependant de grands progrès en Espagne. Mais le 4 août, l'importante place de Gibraltar, qu'on avait dirigée au point de n'y laisser que cent hommes de garnison, tombe au pouvoir des Anglais, qui avaient à leur tête le prince de Darmstadt et l'amiral Rook. Le 24, Rook, enorgueilli de sa succès, attaque la flotte française, commandée par le comte de Toulouse, et se retire, laissant aux Français l'honneur de la bataille. Le maréchal du Villars, envoyé dans les Cévennes pour remédier aux désordres, réussit par adresse et par force à les faire cesser. Cavalier, l'un des chefs des rebelles, fut saisi, et quitta le pays: Rolland, autre chef, est tué d'un coup de fusil par un dragon. Ravenet, qui restait encore à la tête de trois cents camarades, ayant été défilé, implore la clémence du roi, et obtient un passe-port pour Genève, où plusieurs autres chefs subalternes se retirèrent avec leurs troupes; ainsi la tranquillité parut entièrement rétablie. Le feu néanmoins couvrait tout le royaume, et s'étant rallumé l'année suivante, il fallut encore envoyer M. de Barwick pour l'éteindre. Le 12 avril, mort du grand Bossuet, évêque de Meaux, la lumière et la gloire de l'église de France. Le 15 mai, mort du P. Bourdaloue, jésuite, le plus célèbre prédicateur de son temps, et que nul peut-être depuis n'a surpassé. Le 25 juin, naissance de M. le duc de Bretagne, fils du duc de Bourgogne.

Le roi, l'an 1705, ayant destiné M. de Villars pour commander sur la Moselle, envoie M. de Barwick en Languedoc pour le remplacer. Barwick déclare, en arrivant, qu'il ne vient ni comme persécuteur, ni comme missionnaire, mais dans la résolution de rendre justice également à tout le monde, de protéger tous ceux qui se comporteront en fidèles sujets du roi, et de punir, avec la dernière rigueur, ceux qui oseraient y contrevenir. Le fanatisme indomptable des rebelles et les horreurs auxquelles ils se portèrent le contraignirent d'en venir à ce dernier parti: à se saisir, dit-il dans ses Mémoires, d'un beaucoup de

pays l'on a voulu noircir tout ce que nous avons fait, M. de la Bayville, intendant, et moi, contre ces gens-là. Mais je puis protester en homme d'honneur qu'il n'y a sortes de crimes dont les Camarades ne fussent coupables. Ils joignirent à la révolte, aux sacrilèges, aux meurtres, aux vols, et aux débordements, des cruautés inouïes, jusqu'à faire griller des prêtres, élever des femmes grognées et rôti des enfants. En Italie, le grand-prince de France enlève, le 2 février, tous les quartiers des ennemis le long du lac de Grèce et de l'Adige. Le 7 mars, le duc de la Feuillade prend d'assaut Villefranche, s'empara du château le 3 avril, ensuite de Montauban, de Nice le 9, Vérone, assiégée par le duc de Vendôme, des le 22 octobre de l'année précédente, se rend le 10 avril. La Mirandole est prise à discrétion, le 13 mai, par M. de Lamoignon, ingénieur et lieutenant-général, après vingt-deux jours de trêve. Le 16 août, le duc de Vendôme défait le prince Eugène à la journée de Cassano, où les Français et les Espagnols achèvent le champ de bataille par des ruses de sang. Le 23 octobre, il se rend maître de Suona. En Allemagne, l'empereur Léopold meurt le 6 mai; Joseph, son fils lui succède. M. de Villars, avec une armée fort inférieure à celle de Marlborough, arrête les projets des alliés, qui ne menaçaient de rien moins que d'emporter Thionville, de s'emparer des trois Evêchés, et de pénétrer jusqu'en Champagne avec cent mille hommes. Le maréchal prend même plusieurs petits châteaux, et nettoie, le 4 juillet, les lignes de Weissenbourg. En Espagne, le baron de Pointis, chef d'escadre, chargé d'attaquer Gibraltar avec treize vaisseaux, tandis que le maréchal de Tessé l'assiége par terre, est battu le 21 mars, par l'amiral Leake. Une partie de ses vaisseaux fut dissipée par la tempête, une autre prise à l'abordage, après une résistance admirable, et le reste alla échouer sur les côtes d'Espagne. Le 25 avril, le siège de Gibraltar est levé. L'archiduc prend, le 9 octobre, Barcelonne. Le 16, le maréchal de Tessé obtient le marquis de Las-Minas à lever le siège de Badajoz. Sur Mer, le 31 octobre, la flotte anglaise, escortée par trois vaisseaux de guerre, est enlevée par le sieur de Bar, tandis que le chevalier de Saint-Paul attaque et force les vaisseaux de l'escorte; mais ce brave chevalier perd la vie dans le combat. Le 15 avril, M. le duc de Bretagne meurt à Versailles.

D'heureux événements, par où s'ouvrit pour nous l'année 1706, furent entièrement effacés par les malheurs qui suivirent. En Italie, le 4 janvier, la ville et la citadelle de Nice, défendues par le marquis de Carail, se rendirent à M. de Barwick après vingt-six jours de siège. Le marquis, suivant d'Avrigny, aurait fait une plus longue défense, si la garnison, forte de plus de neuf cents hommes, n'eût fort de capituler en menaçant de désertir. M. de Barwick se contenta de dire « que le marquis de Carail, ne jugeant pas à propos d'exposer à être emporté, fit « battre la chamade ». La place fut rasée, et tout le comté de Nice se soumit (Mém. T. I, p. 508). Au mois suivant, M. de Barwick fut fait maréchal de France, et reçut ordre en même temps de passer en Espagne pour y commander notre armée contre le Portugal. Le duc de Vendôme, qui le remplaça en Italie, taille en pièces, le 19 avril, l'armée des ennemis à Calcinato, mais bientôt après il fut rappelé d'Italie pour aller commander dans les Pays-Bas. Le 15 mai, M. de la Feuillade, son successeur, investit Turin avec une armée de soixante mille hommes, et le nuit du 5 au 4 juin il ouvre la tranchée. Le 7 septembre, la duc de Savoie et le prince Eugène battent l'armée des Français, commandée par M. le duc d'Orléans et le maréchal de Marsin, et font lever le siège de Turin; le maréchal de Marsin, blessé mortellement à la cuisse dans l'action, fut fait prisonnier, et le duc d'Orléans y reçut une blessure considérable au bras, qui l'obligea de se retirer pour aller se faire panser. Ce fut pendant son absence que l'on perdit la bataille. Ce prince avait été d'avis qu'on allât à l'ennemi, au lieu de l'attendre dans nos lignes, où nous étions trop resserrés; et c'était l'unique parti qu'il y eût à prendre. Mais les ordres de la cour, dont était chargé le ma-

(1) Parmi ces prisonniers, Marlborough reconnut au moins qu'il avait vaincu pendant l'action, et lui dit: si les quatre-vingt bataillons de soldats ennemis ont, il serait invincible. — Ce ne sont point des soldats ennemis mais des camarades, répondit-il en riant; mais ce sont des généraux ennemis.

(2) Villars ayant appris dans les Cévennes les dispositions faites par son général, avait prévu que nous serions battus.

réchal, y étant contraires, il fallut les suivre. Cent quarante pièces de canon, les provisions, le bagage, la caisse militaire, tout resta au pouvoir de l'ennemi. Nous ne perdîmes à la vérité que deux mille hommes; mais la conservation fut telle, qu'au lieu de se retirer sous Cassal pour couvrir le Milanais, on régagna Figuerol, sans irréparable qui nous fit perdre en peu de temps le Milanais, le Mantouan, le Piémont, et enfin le royaume de Naples. Le comte de Médavi-Grancei était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes; il battit, le 9 septembre, à Castiglione, les Impériaux, commandés par le langrave de Hesse, depuis roi de Suède; mais il ne remporta qu'une victoire inutile, quoiqua complète. Dans les Pays-Bas, la campagne est également finie pour les Français. Le 23 mai, jour de la Pentecôte, l'electeur de Bavière et le maréchal du Villeroi sont battus à Ramillies, sur la Méhaigne par le duc de Marlborough, et le duc de Wurtemberg, qu'ils avaient provoqués. Ce fut une déroute totale. L'action se dura qu'une demi-heure, et nous y perdîmes environ quatre mille hommes; mais notre perte fut beaucoup plus grande dans la retraite qui se fit dans le plus grand désordre (1). Les vainqueurs devinrent les maîtres du Brabant, et de la plupart des villes qui avaient appartenu aux Espagnols, telles que Bruxelles, Louvain, Bruges, Gand, Ostende, Menin, Ath, etc.; enfin nous reculémes jusqu'à Lille. En Allemagne, nos armes sont plus heureuses. Le 1 mai, le maréchal de Villars fait lever le blocus du Fort-Louis au prince de Bade, après l'avoir chassé de ses retranchements de Drusenheim. Le 10, le duc de Perri se rend maître d'Huguenau, dont il fait la garnison prisonnière; elle était de deux mille cinq cents hommes. M. de Villars va camper à Spire, met tout le Palatinat à contribution, et s'empare, le 30 juillet, de l'île du Marquisat, vis-à-vis du Fort-Louis. Il eût fait davantage, s'il n'eût pas été obligé de détacher une partie de son armée pour l'envoyer en Flandre. En Espagne, les succès furent variés. Le 14 avril, et non pas le 16, comme le marque d'Avrigny, milord Galloway, général des troupes portugaises, prend Alcantara par la lâcheté du gouverneur Gasen, maréchal de camp, qui n'attendit pas même qu'il eût breché à la place pour la rendre. D'Avrigny l'accuse de l'avoir vendue à l'ennemi avec la garnison. M. de Barwick, qui était alors à quatre lieues d'Alcantara, ne le charge point de ce crime. (Mém. T. I, p. 314.) Le 19 mai, Philippe V. ayant sous ses ordres le maréchal de Tessé, lève le siège de Barcelonne, après trente-sept jours de tranchée, sur une terreur panique que l'animal Leske répandit parmi les assiégés en abordant avec sa flotte dans le port de cette ville. Ne pouvant regagner la Castille par l'Aragon qui s'était révolté, Philippe est obligé de passer par le Roussillon, et de faire le tour des Pyrénées pour se rendre en Navarre. Le 16 juin, le lord Galloway, et le marquis de Las-Minas ontrent sans résistance dans Madrid, où ils vont proclamer l'archiduc Charles roi d'Espagne; le plus grande partie du peuple criant néanmoins: *Vive Philippe V. notre roi légitime*. L'armée des alliés abandonne les environs de Madrid le 1 août; elle est jointe le 6 à Guadalajara par l'archiduc. Philippe s'étant mis à la tête des troupes du maréchal de Barwick, et ayant reçu celles qui lui venaient de France, marche aux ennemis qui évitent toujours la bataille. Le 4 octobre il entre dans Madrid. Le 18 du même mois (Griffet), Carthagène, dont les alliés s'étaient emparés le 15 juin, se rend à M. de Barwick. Le 15 décembre le marquis de Bay reprend Alcantara par escalade. La garnison portugaise, qui était nombreuse, fut en partie passée au fil de l'épée. Sur mer, la comte de Chavagne fait, le 21 février, une descente dans l'île de Saint-Christophe, et la pille jusqu'à 2

toars. (Griffet.) Le 1 avril il fait une autre descente avec M. d'Herville, dans l'île de Niéves, appartenante aux Anglais, et s'empare de vingt-deux navires, tout de guerre que marchands.

La fortune en 1707 nous donna plusieurs gages de son retour. En Espagne, bataille d'Almazan dans la nouvelle Castille, pleinement gagnée le 25 avril par M. de Barwick, contre les alliés, commandés par milord Galloway. On vit alors une singularité dont il n'y avait pas d'exemple; les Anglais, sous les ordres d'un général français, battus par un général anglais à la tête d'une armée française. Cette victoire enleva les royaumes de Valence et d'Aragon aux alliés, comme celles d'Hochstedt, de Ramillies et de Turin, leur avaient donné la Bavière, la Flandre et le Milanais. Requena se rendit le 3 mai, Valence le 8, Saragosse le 24, et Serpa, en Portugal, le 26, Alcida le 18 juin, Méquiença le 7 juillet, Monçon le 7 août, Puyecorda le 12 septembre, Ciudad-Rodrigo le 14 octobre. La ville de Lérida fut prise le 15 octobre par le duc d'Orléans; et le château, devant lequel avaient échoué nos plus grands capitaines, le 11 du mois suivant. Morella, enfin, subit le même sort le 12 décembre. En Italie, les troupes françaises et espagnoles, par capitulation du 15 mars, remettent aux alliés les places qui leur restaient en Lombardie, et évacuent ce pays. Les Napolitains se déclarent pour l'empereur le 7 juillet; Gaète est prise, par intelligence, le 30 septembre, Suze se rend au duc de Savoie le 3 octobre. En Allemagne, le 22 mai, le maréchal de Villars s'empare des lignes de Bihel, on de Stollhofen, regardés comme le rempart de l'Allemagne; il y trouve cent soixante pièces de canon, et quantité de munitions et de provisions de bouche; il pousse ses progrès plus loin, lève des contributions dans le Wurtemberg, dans la Franconie, etc. enfin il chasse les Impériaux de poste en poste, et remporte différents avantages sur eux, pendant les mois de juin et de juillet. En Provence, le duc de Savoie passe le Var, le 11 juillet, à la tête d'une nombreuse armée, soumet quelques petites villes de Provence (1), et entreprend, avec le prince Eugène, le siège de Toulon par terre, tandis que les flottes anglaise et hollandaise la côtoient pour seconder ses opérations; mais la sage conduite du maréchal du Tessé fait avorter les projets du duc, qui désampe le 22 août, et part la nuit à petit bruit avec le général de l'empereur pour retourner en Piémont; la flotte ennemie servit à transporter environ quatre mille hommes, tant blessés que malades; ce fut tout le fruit que les alliés remportèrent de leur expédition. Sur mer, le 5 janvier, le comte de Villars reprend l'île de Minorque et la ville de Mahon. Le 15 mai, le chevalier de Forbin, avec huit frégates, enlève aux Anglais deux vaisseaux de guerre et vingt navires marchands qu'il conduit à Dunkerque. Au mois de juillet, l'empereur de quarante vaisseaux des flottes anglaise et hollandaise. Affaires particulières. Le 8 janvier, la duchesse de Bourgogne accorde d'un prince qui est nommé par le roi duc de Bretagne. Le 30 mars, mort de Sébastien le Prestre de Vauban, maréchal de France depuis le 4 janvier 1705. L'art des fortifications et des sièges lui doit sa perfection. Il avait travaillé à trois cents places anciennes, en avait construit trente-trois nouvelles, et s'était trouvé à cent quarante actions de vigueur. La duchesse de Nemours étant morte le 16 juin, plusieurs princes, à la tête desquels était le roi de France, se disputent la principauté de Neuchâtel, qu'elle laissait vacante. Le régence de Neuchâtel l'adjuge au roi de Prusse, l'un des prétendants, et

(1) Quelqu'un consultant le maréchal de Villeroi, sur la perte de cette bataille, lui demanda qu'il en avait fait à Dieu le maréchal au duc de Villeroi ou au roi. C'est assez pour moi, répondit-elle, en n'en pas assez pour eux.

(2) Du nombre de ces villes était Prijs. Le duc proposa à Hercule de Flore, qui en était évêque, de lui prêter serment de fidélité. Votre altesse royale, répondit le prélat, est bien persuadée que je ne manquerai jamais à ce que je dois à Louis le Grand, mon législateur et mon roi. D'ailleurs je ne saurais pas le prêter de reconnaissance morte alors pour le peu de temps qu'elle a à séjourner en Provence. Ce trait d'attachement prouvé adroitement à Louis XIV. fit le mobile de la haute fortune à laquelle nous verrons Fleury parvenu dans la suite.

l'en investit le 5 novembre. Cette possession fut confirmée par la paix d'Utrecht. (Voy. les *vires de Neuchâtel*). A Paris, le 27 décembre, mort du duc Jean Mahillon, bénédictin de S. Maur, à l'âge de 75 ans. La modestie était de pair en lui avec la profonde érudition.

Le Dauphiné étant menacé par le duc de Savoie, le maréchal de Villars fut envoyé, l'an 1708, pour y commander. L'habile général remplit toutes les mesures du duc, et fit échouer tous ses desseins. *Il faut*, dit un jour ce prince, que le maréchal de Villars soit sorcier pour savoir tout ce que je dois faire. *Jamais homme ne m'a donné plus de peine ni plus de chagrin*. Dans les *Pays-Bas*, M. le duc de Bourgogne commande l'armée, ayant sous ses ordres le duc de Vendôme. Mais ce dernier, toujours contraire par les contraires qui entourent le prince, fit des fautes qui eût été évitées s'il eût conduit en pleine liberté les opérations de la campagne. Le 5 juillet, les Français surprennent Gend ; Bruges se rend le jour même. Le 11, le prince Eugène et Marlborough ont l'avantage sur les Français à la bataille d'Oudenarde, qui ne fut terminée que par la nuit. La retraite fut plus fatale que la combat où il n'y eut qu'une tête de nos troupes qui donna. L'épouvante fit ce que le carnage n'avait point fait. Nos régiments allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même quelque mille hommes qui furent pris en chemin par les ennemis, à quatre milles du champ de bataille. Le 19 août, Lille est investi par les alliés ; la ville se rend le 23 octobre, et la citadelle le 8 décembre, l'une et l'autre par une capitulation honorable. Le maréchal de Boufflers, qui commandait dans Lille, mérita, par sa belle et sage défense, l'estime des ennemis, les courages des citoyens et les récompenses du roi. Le prince Eugène lui dit après la capitulation : *Je suis fort glorieux d'avoir pris Lille ; mais j'aimerais encore mieux l'avoir défendue comme vous*. Pendant ce siège le comte de la Mothe est battu, le 28 septembre, à Wyndendaele, et deux heures de Duxmède, en voulant couper un convoi qui venait aux assiégés ; le 5 décembre, Gand est rendu par le même aux alliés. Il ne reste plus à l'Espagne que Nîmes-Bas que Nîmes, Mons et Luxembourg. En Espagne, le 11 juillet, la ville et la citadelle de Tortose ouvrent leurs portes au duc d'Orléans ; le 13 novembre, Dévis est emporté d'assaut par le chevalier d'Asfeld, qui prend le château cinq jours après, et oblige, le 5 décembre, la ville d'Alcazar de capituler. Sur mer, le roi fait armer, au mois de mars, une nombreuse flotte pour mener le prétendant en Ecosse ; mais les vents contraires et l'activité des Anglais font échouer cette entreprise ; le chevalier de Forbin sans besoin de toute son habileté pour ramener notre flotte, sans autre perte que celle d'un vaisseau. Au mois d'août, l'amiral Leake fait une descente dans la Sardaigne, et la soumet au parti autrichien. Le 29 septembre, les Anglais se rendent maîtres de Port-Mahon. *En Italie*, l'empereur traite l'état de l'église en pays de conquête, afin de contraindre le pape à reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne.

La mémoire du grand hiver de 1709 se conserva longtemps en France. Il commença le 5 janvier, fit périr presque tous les fruits de la terre, et produisit une famine et une désolation universelles. Le 22 février, mort de François-Louis de Bourbon, prince de Conti, surnommé le *Grand* ; titre qui mérita par l'étendue de son génie, la grandeur de son courage, la bonté de son cœur et son extrême libéralité. Il était dans sa quarante-cinquième année, étant né le 30 avril 1665. Dans les *Pays-Bas*, les divisions du duc de Bourgogne et du duc de Vendôme ayant eu des suites très-fâcheuses pour la France, le commandement fut confié au seul maréchal de Villars. Sa finance veut le dispenser de se charger d'un fardeau si pesant. Villars rejette ce conseil timide. *Si j'ai le malheur, dit-il, d'être battu, j'aurai cela de commun avec les généraux qui ont commandé ayant moi en Flandre. Si je reviens vainqueur, ce sera une gloire que je ne partagerai avec personne*. Toutain investi par le prince Eugène et Marlborough le 27 juin, se rend par capi-

tulation le 29 juillet, et la citadelle, le 5 septembre ; M. de Beauvaux, évêque de Tournai, refuse de faire chasser le *Te Deum*. Les vainqueurs marchent ensuite pour investir Mons. Villars s'avance pour les en empêcher ; il avait avec lui le maréchal de Boufflers, qui, par un rare exemple de générosité, lui déféra, quoique son ancien, le commandement. Les deux armées se rencontrent, le 9 septembre, près du bois de Blangies et du village de Malplaquet, entre Mons et Baval. On se vint aux mains le 11. Les Anglais portèrent les premiers coups, et sont vigoureusement repoussés par les Français qui jetèrent, sûrement, pour se battre, le pain qu'ils viennent de recevoir, et dont ils ont manqué produire un jour entier. Nulle bataille n'a été, dans cette guerre, plus longue et plus meurtrière. M. de Villars y reçut une blessure au genou, et le nuit hors de combat (1) et ce fut un contre-tremblement. Notre centre ayant été enfoncé, et nos deux ailes coupées, nous nous retirâmes en bon ordre, laissant aux ennemis le champ de bataille, couvert de quinze mille des leurs, tant tués que blessés. Le 25 septembre, les alliés font le siège de Mons, qui se rend le 20 octobre, par une capitulation honorable. En Allemagne, le comte du Bourg, depuis maréchal, défait, le 26 août, près de Bunselsheim en Alsace, un corps de neuf mille allemands, commandé par le général Merzi, qui se proposait d'aller joindre le duc de Savoie pour entrer en Hongrie avec lui. En Espagne, le château d'Alcázar, bloqué depuis l'année précédente, se rend, le 17 avril, au chevalier d'Asfeld, qui eut la gloire d'enlever aux ennemis la dernière place qui leur restait dans le royaume de Valence ; il en fut récompensé par la permission qui lui donna le roi de mettre les armes de Valence dans son écusson. Le 7 mai, le marquis de Bay défait milord Gellown, général de l'armée portugaise, sur le bord de la Caye, dans la campagne de la Guinée ; et le 1 juin, il prend aux Portugais le château d'Alconchel. Le 9 août, le duc de Noailles défait entièrement deux régiments des ennemis qui sortaient de Figueiras. Sur mer, le 17 mars, M. du Gues-Trouin ravale cinq navires aux ennemis. Le 29, M. Cassart, commandant le vaisseau l'*Éclair*, se défend contre quatre vaisseaux de guerre anglais, et se retire après en avoir détruit deux, et fait naufrager plusieurs autres. Le 2 juillet, le capitaine l'*Aigle*, commandant le Phéon, attaqué par trois vaisseaux anglais, les prend l'un après l'autre. Cette année le pape Clément XI fait, le 15 janvier, son accommodement avec l'empereur, et consent à reconnaître pour roi d'Espagne l'archiduc Charles. *Affaires ecclésiastiques*. Le 30 janvier, mort du jésuite François de la Chaise, depuis trente-cinq ans confesseur du roi, sur l'esprit duquel, en ce qui concerne la religion, il avait acquis le même pouvoir que ce monarque exerçait dans les matières civiles et politiques (2). Il était à la veille de voir accomplir le souhait qu'il avait fait de ne point mourir qu'il n'eût vu Port-Royal-des-Champs détruit. Michel le Tellier, son confrère et son successeur (3), eut le satisfaction de voir cette œuvre consommée le

(1) On rapporte que le libreur de M. de Villars, s'étant trouvé sans doute pressé pour payer l'administration des deniers septennaires, en lui proposa de lui en donner en termes. Non, dit-il, puisque l'année n'a pu voir mourir l'édit en force, il est bon que elle soit morte en chemin.

(2) « Le P. de la Chaise, dit un écrivain qui ne pique d'impartialité, n'était ni le bon ni le plus grand qu'il ne conviendrait à un religieux, et même au confesseur du roi. Les anecdotes les plus curieuses sur son caractère, ses intrigues, ses vices, ses fautes, les choses qu'il répétait sur sa famille, le Marquis de Marignan, ses autres des Jésuites, qu'on n'a vu ni dans les Jésuites, ni dans les autres long-temps la fin du XVIII. C'est dans le travail d'un bon et bon trop fort, et il n'a (dit-il) dans une lettre au cardinal de Noailles : *peu de talent pour le mal que pour le bon, et cela pendant deux années, quand les intentions ne sont pas déviées*... Il fait de grandes doléances au roi... Il s'oppose au bon par de tels discours, et dans une autre lettre : *Le P. de la Chaise, dit-il, n'est venu voir, et il était prêt, à se faire sa mort ; la suite avait plus l'air d'une insulte que d'une humble prière*.

(3) Le P. le Tellier, nous le même dérivé, n'était ni bon ni mauvais

11 juillet de la même année, par le décret du cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui inapprouva le monastère et le réunit au Port-Royal de Paris.

Toutes nos ressources semblaient épuisées en 1710 (1), et les ministres se trouvaient dans le plus grand embarras pour fournir aux frais de la guerre. La générosité des commerçants de Saint-Malo vint au secours de l'état par le prêt d'une somme de trente-trois millions. Elle servit à suppléer les nouveaux revers que nous essayâmes cette année. *Dont les Pays-Bas*, le prince Eugène, à la tête des alliés, passe la Scarpe la nuit de Pâques (30 avril). Un officier, transporté de joie, lui dit : *Monseigneur, je compte que dans peu nous serons à Bayonne*. Lui, monseigneur, répondit le prince, il n'y a seulement qu'à demander un passe-pour aller et pour revenir. Deux jours après, les alliés investissent Douai. M. Albignotti défend la place avec toute la valeur et l'intelligence qu'on pouvait attendre. Mais le maréchal de Villars ayant eu vain tenté de forcer les retranchements des ennemis pour lui porter du secours, il est contraint de se rendre le 25 juin, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte. Le 25 juillet, fin des conférences de Gertrudeberg, près de Bréda, pour la paix. Elles s'étaient ouvertes au mois de mars. Le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, plénipotentiaires de France, y posèrent l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détenir Philippe V. On ne le put point détenir. On exigea que le roi se chargeât lui-même d'être la caution à son petit-fils par la voie des armes, et cela dans deux mois. Cette demande absurde fut dite au roi : *Puisqu'il faut que je fasse la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants*. Les conférences alors furent rompues, et la guerre continua. C'est ce que désiraient le prince Eugène, Marlborough et le pensionnaire Hainaut, malgré le besoin que les puissances belligères avaient également de la paix. Le 26 août, les alliés se rendent maîtres de Bâle par capitulation, après trente-

deux jours de siège. Le 19 septembre, M. de Ravignan défait un corps considérable des alliés, qui conduisit un convoi sur la Lys; le comte d'Alton, qui commandait le convoi, est fait prisonnier avec neuf cents hommes. Les alliés prennent, le 29 septembre, Saint-Venant. M. de Guebriant rend la ville d'Aire le 9 novembre, et le cinquante-unième jour de siège. En Espagne, le 27 juillet, combat d'Almôra; les alliés, commandés par Stanhope, y eurent l'avantage sur l'armée espagnole qui se retira en bon ordre. Le 15 août, les ennemis, ayant attaqué à Penulva l'arrière-garde du roi, sont repoussés. Le 20 août, le comte de Staremberg gagne la bataille de Saragosse contre le marquis de Bay, ce qui oblige la cour de quitter Madrid, le 5 septembre, pour se retirer à Valladolid; l'archiduc Charles est reçu dans Madrid, où il assiege tous les dégâts immenses (2). Personne ne veut le voir; les habitants s'éloignent dans leurs maisons; on ne daigne pas ramasser l'argent qu'il fait jeter dans les rues. Ayant fait dire au marquis de Stanhope, président du conseil de l'armée, un vieillard plus que centenaire, de venir lui baiser la main, il reçoit pour réponse : « Je n'ai qu'une foi et un roi qui est Philippe V, auquel j'ai prêté serment de fidélité. Je reconnais l'archiduc pour un grand prince, mais non pour mon souverain. J'ai vécu cent ans sans avoir rien fait contre mes devoirs. » Pour le peu de jours qui me restent à vivre, je ne veux pas me déshonorer. L'archiduc arrive vers l'ennemi la ville au pillage. Le général Stanhope s'oppose à cette vengeance aussi cruelle que peu politique. « Eh bien, dit Charles, puisque nous ne pouvons la piller, abandonnons-la. » L'approche du duc de Vendôme rendait cette retraite nécessaire. Ce grand général, depuis ses défaits avec le duc de Bourgogne, était resté dans l'inaction et la disgrâce. Il en fut tiré après la journée de Saragosse, et envoyé au secours de Philippe V. Ayant joint ce prince, il le ramène à Madrid, où il entre, le 5 décembre, aux acclamations de tout le peuple. L'ennemi se retire vers le Portugal. Le duc le poursuit, passe le Tage à la nage, fait prisonnier le 9, dans Brihaga, le général Stanhope avec cinq mille anglais, atteint le même jour le général Staremberg à Villavieja, et le lendemain lui livre la bataille qui porte le nom de ce lieu, Philippe V, qui n'avait pas encore combattu avec ses autres généraux, se met à la tête de l'aile droite de notre armée, dont le duc de Vendôme prend la gauche. Il remporte une victoire complète sur le général ennemi, qui fit une très-belle retraite. On prétend qu'après la bataille, le roi n'avait point de lit, le duc de Vendôme lui dit : *Je vais vous faire un très beau lit sur lequel jamais trouverai-je couché; et il fit faire un matelas dans étendards et dans drapeaux pris sur les ennemis. Cette victoire eut les plus heureuses suites, et affermit pour toujours la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe V (3). Sur mer, les Anglais descendent, le 25 juillet, au port de Cádiz, dans la Languedoc, et sont chassés le 30 par le duc de Noailles, qui était au Boulou, sur le Tech, en*

■ purs et sévères, mais ardent, inflexible, emporté ses vices sous un  
■ Bigne apparent, mais accablé à chaque occasion de sa faiblesse. Il  
■ fut toujours le monarque des Français en attendant qu'il en devint le  
■ persécution. C'est à lui qu'on attribue la première idée de la fourberie de  
■ Noailles, à remembrance à une perfidie. Un confesseur du roi, il fit  
■ apostrophe, tout le mal qu'il pouvait faire dans cette place, ou il vit trop  
■ que les hommes vicieux, ou faiblement sages, d'inspire, ou qu'il veut se  
■ de perdre ses ennemis.

(1) Dès le commencement de la guerre on lui recourut à des expédients  
■ momentanés qui consistaient à faire de la monnaie d'or et de d'argent, et  
■ dans l'impudence d'en tirer, sans se craindre plus en plus. On avait  
■ remis la capitulation : on donna des billets bancaires, on les multiplia. C'était  
■ presque tous les jours des émissions d'écus, de centes, de nouveaux écus, etc.  
■ On fit une réforme des monnaies, et le marc d'argent, qui, en 1709, valait  
■ 32 livres 12 sous, fut porté à 32 livres 4 sous en 1709. Enfin on songea  
■ aux monnaies qui pouvaient être d'une grande ressource à l'état, et on en  
■ mit avec modération, mais il devait servir le royaume des finances et on en  
■ abusa, et on en abusa bientôt. On introduisit des billets pour suppléer  
■ dans le commerce au défaut de l'espèce. Il fut d'abord d'abord sous le sceau  
■ de la poste de public. Il importait d'entretenir cette confiance. Il  
■ fallait donc les réprimer avec mesure, et les proportionner à une somme  
■ qu'on pouvait bien à part, se trouver toujours en état d'en rembourser une  
■ grande partie. M. le duc de Noailles, qui fut en 1709, et de 1710, et  
■ toutes les dépenses au delà du papier, que le gouvernement s'abstint point  
■ cette proposition. Il y eut bientôt beaucoup de billets dans la circulation.  
■ et on en prit d'argent dans le crédit. Les papiers perdirent leur crédit, le gou-  
■ vernement fit banqueroute, et les banquiers ruinèrent dans le plus grand  
■ désordre. Appelés à en être, les banquiers continuèrent de débaucher, et  
■ y eut une nouvelle réforme en 1709. On donna les espèces successivement en  
■ 1706, en 1706, en 1708 et au commencement de 1709, et dans cette  
■ dernière année, on les donna tout à coup, en sorte que le marc d'argent  
■ fut porté à quarante livres. (2) Confidit. C'était à Madrid de Chavalerie  
■ qu'on comptait principalement nos malheurs. De connaître au parlement, et  
■ malgré la conviction on était si faible et de son incertitude, montrant  
■ général en 1699, et ministre de la guerre en 1707, un mal de ces emplois  
■ était capable de l'écraser, et les deux, venant sur sa tête, mettaient le royaume  
■ dans des dangers de sa part. Les deux du public le firent de décrire, en  
■ 1708, et il était si second l'année suivante; l'année d'ailleurs,  
■ qui n'était point en d'égale avec les talents de Colbert et de Louvois.

(1) Les sergents-majors dont les hérauts qui accompagnèrent l'archiduc, soulèrent le marquis, étaient ce qui soulevait le plus les Espagnols  
■ contre lui. Dans la suite d'une maison où il avait été logé, on trouva, dit le  
■ marquis de Saint-Philippe, un litte dans lequel ils avaient couché  
■ quelques heures qui marquaient de sang ce litte en son endroit, et y en  
■ avait la figure de six bestes très-bien imprimées. Ce litte, quoique lavé  
■ plusieurs fois, n'y parvint de cette très impudique. Dans l'année, les  
■ sergents-majors, à l'instigation respectueusement de son propre litte. Depuis  
■ il a été en de même de plusieurs qui étaient en l'année et le roi; et  
■ le duc de Montcalm le lit l'été une fois en sa province, une qu'il perdît  
■ jamais la très impudique de ce sang divin. Les sergents, présents à l'archiduc  
■ de l'année, de l'année, ont aussi, avec l'année qu'il en vitait en sa  
■ de l'année en 1709. (2) M. de Noailles, le marquis de Saint-Philippe, T. II, p. 266.

(3) Vendôme eut, pour prix de ses victoires, les honneurs de prince du sang.  
■ Philippe lui dit : de vous être la couronne. Vendôme, qui avait des jalousies  
■ quelquefois le fit de prison, répondit : *Pour moi je n'ai voulu que la couronne*  
■ j'ai voulu les honneurs. Louis XIV. à la nouvelle de cette victoire, s'écriait  
■ *Puisse ce que c'est qu'un homme de plus, j'ai fait à l'union à ce qu'une grande*  
■ prisonnière avec moi avec d'écus en voyant Vendôme partir pour l'Espagne; Ce  
■ sera un homme de plus.

Roussillon, avec son armée, lorsqu'il apprit cette nouvelle. Le peuple de Paris, lui manda madame de Maintenon, dit que si vous étiez orlévé le jour qu'on marque, le diable vous a porté.

Que la Providence ait bien su jouer, lorsqu'il lui plaît, des systèmes politiques les mieux combinés. Celui qu'avait formé les alliés et pour lequel ils ne cessèrent de combattre depuis dix ans, s'évanouit par la mort de l'empereur Joseph, arrivée le 17 avril 1711. Dès lors il ne fut plus de son intérêt ni de celui de l'Europe entière, dont ils prétendaient maintenir l'équilibre, de contribuer à mettre la couronne d'Espagne sur la tête de l'archiduc Charles, depuis qu'il était devenu l'héritier et le successeur de l'empereur Joseph, son frère. N'eût-ce pas été en effet détruire la balance et faire revivre la puissance énorme de Charles-Quint, que de réunir toute la succession de ce prince dans la main d'un seul ? Mais la vieille haine contre le nom de Louis XIV, prévalut sur ces considérations, et fut l'unique motif qui fit continuer la guerre. En Espagne, le 4 janvier, Philippe V entre triomphant dans Saragosse, que Stremberg avait abandonnée quelques jours auparavant. Plusieurs autres villes lui envoient leurs clés. Le duc de Noailles (depuis maréchal en 1736), prend d'assaut la ville basse de Girone le 25 janvier, et la ville haute se rend le 25 par capitulation : le gouverneur, n'ayant point été secouru, évacue les forts de la montagne des Capucins le 31. La prise de cette ville obligea les habitants de la viguerie de Vic, par où avait commencé la révolte au Catalogne, à donner des quartiers de rafraîchissement aux troupes françaises. Le 25 février, les alliés abandonnent Blaguer, sur la Segre, et à l'approche d'un détachement de l'armée espagnole. Le marquis d'Arpajon achève la conquête de l'Aragon le 16 septembre, par la prise du château de Vuesque. Le comte de Muret emporte la ville de Cardone le 17 novembre, et attaque ensuite le château dont il leva le siège le 24 décembre. Dans les Pays-Bas, le 28 mai, le comte de Villars ruine les écluses de Harlebach, sur la Lys. Le 12 juillet, le comte de Gassion défait un corps considérable des ennemis entre Arleux et Donni. Le 25, le maréchal de Montespau emporte d'assaut, en six heures, le fort d'Arleux. Le 15 septembre, les alliés s'emparent de Boucliau ; Marlborough termine, par cette conquête, sa dernière campagne. (Il fut rappelé par la cour d'Angleterre, dont les vives se rapprochaient autant de la paix que les siennes en étaient éloignées.) Pendant le siège de Boucliau le maréchal de Villars harcèle les ennemis, remporta divers avantages sur eux par les détachements qu'il envoya, et leur enleva trois généraux, le général d'Erbach, le major-général Houk, et le major Vassener. Il ne se passa rien de considérable cette année en Allemagne, ni du côté de la Savoie. Sur mer, M. de Soult enlève aux Anglais, le 16 janvier, presque toute la flotte de Virginie. Au mois de septembre, M. du Guai-Trouin fait une descente à Rio-Janeiro, dans le Brésil, appartenant aux Portugais ; il s'empare de la ville et des forts le 25 septembre, après onze jours de siège, et oblige le gouverneur de lui payer six cent dix mille ransades pour racheter la ville. Cette expédition coûta vingt-cinq millions aux Portugais. La mort de plusieurs grands couvrit de deuil, cette année, toutes les cours, mais surtout celle de France, par la perte qu'elle fit de M. le dauphin. Ce prince, dont le caractère excellent était perfectionné par la réforme qu'il avait faite depuis quelques années dans sa conduite, mourut de la petite-vérole à Meudon, le 14 avril, et le quatorzième jour de sa maladie, dans sa cinquantième année, laissant de Marie Anne de Bavière, son épouse, trois princesses, M. le duc de Bourgogne, Philippe V, roi d'Espagne, et M. le duc de Berry. L'aîné de ces enfants prit, après la mort de son père, la qualité de dauphin de France au lieu de celle de dauphin de Viennois, que ses prédécesseurs avaient eue.

Il n'en joignit pas long-tems. L'an 1712, une même maladie (la rougeole) après lui avoir enlevé la dauphine, son épouse, le 12 février, le mit lui-même au tombeau le 18 de ce mois, et ravit, le 6 de mars suivant, le duc de Bretagne, leur fils, à

l'âge de cinq ans. La vie de leur autre fils, Louis, duc d'Anjou, fut aussi pour lors en danger. Louis XIV, familiarisé depuis plusieurs années avec l'adversité, soutint ces pertes avec sa grandeur d'âme ordinaire. On remarque que chaque jour qu'elles arrivèrent, il ne manqua pas d'aller à la chasse pour dissiper le chagrin qu'elles lui causaient. La mort, tandis qu'elle moissonne la famille royale, emporte, le 25 février, le maréchal de Catinau, dans sa soixante-quatorzième année, à sa terre de S. Gratien, où il vivait retiré depuis 1709. On a dit de lui qu'il eût été bon ministre, bon chancelier, comme il était bon général. C'était un génie universel sous un extérieur très-simple (1). Des jours sereins commencent à briller sur la France après la longue tempête qu'elle avait essuyée. Dès l'année précédente elle entreprenait avec l'Angleterre une correspondance secrète qui rapprochait insensiblement ces deux puissances, et préparait des conférences pour la paix générale, qui s'ouvrirent à Utrecht le 29 janvier 1713. Mais elles ne succédèrent pas les hostilités. Le 3 mars, les ennemis s'emparent d'un faubourg d'Arras, et en sont chassés. Le 30, le comte de Broglie, envoyé par le maréchal de Montespau, se rend maître du poste de l'Écluse, sur la Senné, près d'Arles. Le 4 juillet, les ennemis prennent le Quesnoi. Le 17, le duc d'Ormonde, général des Anglais, se sépare de l'armée des alliés, et fait publier une suspension d'armes avec la France, pour deux mois. Le 19, la ville et les forts de Dunkerque sont consignés aux Anglais, conformément au traité fait avec la reine Anne. Le 24, M. de Villars, ayant fait prendre le change au prince Eugène, tombe inopinément sur dix-sept bataillons retranchés à Dénain. A peine échappé-t-il quatre cents hommes de cette attaque ; tout le reste fut pris, tué ou noyé ; le comte d'Albemar fut du nombre des prisonniers, et le comte de Dhona périt dans l'Éscaut. Le prince Eugène arrive à la fin du combat, perd quatre bataillons à l'attaque de la redoute qui couvrait le pont de Prouvi, et se voit obligé de renoncer à cette entreprise qui aurait fait périr le reste de son armée. Les suites de l'heureuse affaire de Dénain, que le chevalier Folard appelle l'ornement et la couronne du maréchal de Villars, furent la prise de Mortagne et de S. Amand par le comte Albergotti, le 26 juillet ; celle de Marchiennes, où étaient les magasins des ennemis, le 30, la levée du siège de Landrecies, que le prince Eugène fut obligé d'abandonner le 3 août. M. de Villars, continuant de profiter de sa victoire, investit Douai au commencement d'août ; il se rend maître, le 26 du fort de Scarpe, et de corps de la place, le 8 septembre. Le 4 octobre, il oblige la garnison du Quesnoi de se rendre à discrétion ; enfin, il termine par la prise de Bonchain, le 19 octobre, sa glorieuse campagne, qui fit perdre aux alliés toutes les avantages qu'ils avaient remportés les six années précédentes. Les Hollandais, voyant par ces succès de la France leurs espérances dissipées, reconnaissent enfin qu'ils ne peuvent soutenir la guerre sans le secours de la Grande-Bretagne. Ils veulent renouer avec la France les conférences qu'ils avaient interrompues depuis long-tems, et leurs plénipotentiaires viennent supplier ceux de la reine Anne d'employer leurs bons offices à cet effet. Nous prenons la figure qu'avaient à Gertruidenberg les Hollandais, et ils prennent la nôtre, venant

(1) Il était si modeste et si dévot, qu'il n'employa jamais l'ustrigap pour parvenir aux récompenses qu'il obtint. Le roi, l'ayant demandé dans la promotion qu'il fit de maréchaux de France en 1713, dit, en lui en montrant dans la liste qu'on lui apportait : C'est bien le *féru* couronné, et ainsi c'est dit, en lui montrant. Étant cité ensuite à la cour, il y accut comme au roi des opérations de sa campagne et de ses succès, pour la soutenir. C'est ainsi qu'il ne parla de ses efforts, lui dit le monarque après l'excès long-tems attendus, comment ont les vôtres ? Fut le n. *Sire*, répondit-il, grâce aux bontés de votre majesté. *Féru*, s'écria le roi en se tournant vers la cour, de première de mon qu'il n'est rien de si facile. En 1705, le roi le nomma pour être de ses conseils, mais il refusa ces honneurs. Son silence s'était même à lui de ce refus ; *Éh bien*, leur dit-il, effrayez-moi de votre gé-



l'abbé de Polignac, c'est une pleine revanche. Le comte de Salsendorf sent bien vivement sa décadence. En Allemagne, il ne se passe rien de considérable. En Espagne, la mort enlève au roi Philippe un de ses plus grands appuis, Louis-Joseph, duc de Vendôme. Ce prince mourut d'une indigestion, le 11 juin, à Vignarod, dans le royaume de Valence, à l'âge de cinquante-huit ans. Arrière-petit-fils de Henri IV, il se montra digne de son origine par ses talents éminents pour la guerre, par son courage, et par la bonté de son cœur. Malgré cette perte, le roi Philippe V conserve sa supériorité sur le parti de son rival, qui s'affaiblit de jour en jour. Le 5 novembre, il signe un acte de renouement à la couronne de France, pour lui et pour ses descendants. Par cet acte, et au défaut d'enfants nées dans la maison de Bourbon, celle de Savoie est appelée au trône d'Espagne.

Enfin, l'an 1715, la France conclut sa paix, par différents traités signés à Utrecht, le 11 avril; 1<sup>o</sup> avec la Grande-Bretagne, à trois heures après midi; 2<sup>o</sup> avec le duc de Savoie, à quatre heures; 3<sup>o</sup> avec le roi de Portugal, à huit heures; 4<sup>o</sup> avec le roi de Prusse, à minuit; 5<sup>o</sup> avec les états-généraux, à une heure et un quart. Chacun de ces traités renfermait des conditions particulières. L'empereur, et quelques princes de l'empire, ayant refusé d'accepter le plan général de la pacification, la guerre continue en Allemagne. Le maréchal de Villars commanda l'armée de France, et le prince Eugène celle de l'empereur. Le 22 juin, le maréchal de Bezons investit Landau, et ouvre la tranchée la nuit du 25 au 26; la place, défendue par le duc de Wurttemberg, se rend le 20 août. Le 20 septembre, le général Vaubonne est forcé dans ses retranchements, par le maréchal de Villars, qui forme ensuite l'investissement de Fribourg: la ville est prise à discrétion le premier novembre; le château et les trois forts se rendent le 16 du même mois. En Espagne, l'impératrice sort de Barcelonne, et s'embarque, le 18 mars, pour venir en Allemagne. Le 10 juillet, le comte de Staremberg, avec le reste des troupes allemandes, quitte l'Espagne: ainsi le roi Philippe n'a plus de concurrent qui lui dispute sa couronne, et il demeure maître de son royaume, malgré les efforts qu'on avait faits pour le lui enlever: mais les Barcelonnais, qui s'étaient soulevés en sa faveur contre l'impératrice, dans le tems même qu'elle était encore à Barcelonne, se soulevèrent contre lui, après le départ de cette princesse et celui du comte de Staremberg, et déclarèrent la guerre à la France et au roi Philippe. *Affaires ecclésiastiques.* Le roi, sollicité, pressé par son confesseur, demanda au pape Clément XI une bulle pour flétrir le livre des *Reflexions morales sur le Nouveau Testament*; ouvrage muni de l'approbation du cardinal de Noailles, dans les différentes éditions qui en avaient paru. Clément, administrateur, dit on, de ce livre, avant son pontificat, en pensant depuis comme les Jésuites, et l'avait même déjà proscrit en 1708, par un décret que le parlement supprima. Craignant pour la nouvelle bulle, qu'on lui demandait, un semblable accueil, il hésita quelque tems à l'accorder. Mais sur l'assurance que le roi lui donna d'employer toute son autorité pour faire exécuter son jugement, il publia, le 8 septembre, la fameuse constitution *Ingenitum*, par laquelle il condamnait cent et une propositions tirées du livre dont il s'agit, avec vingt qualifications indéterminées. Un courrier l'ayant apportée en France le 24 du même mois, sa majesté assemblée, le 16 octobre suivant, les évêques qui se trouvaient à Paris, au nombre de quarante, pour la faire recevoir. Les séances de l'assemblée durèrent jusqu'au 5 février suivant. Il en résulta une acceptation, accompagnée d'une instruction qui renferme des explications: c'est ce qu'on nomme l'instruction des XL. Le cardinal de Noailles, président de l'assemblée, et huit évêques, refusèrent de prendre part à cette délibération. Leur avis était de prier le pape d'expliquer lui-même sa bulle avant que de la recevoir. Sa majesté leur ordonna de se retirer dans leurs diocèses.

Le roi, déterminé à subjuguier tous les opposants à la bulle

*Unigenitus*, donne, l'an 1714, des lettres-patentes pour la faire accepter dans tout le royaume. Elles sont enregistrées le 15 février, avec des modifications pour les propositions qui regardent la matière de l'excommunication. Cet acte alors que le père le Tellier déploya toute l'impunité de son caractère, pour faire exécuter les volontés qu'il avait inspirées au roi. Pourvu de la feuille des brevets, et muni de lettres de cachet qu'il avait à discrétion, il grossit aisément son parti, par l'appât des récompenses et la terreur des châtimens. Les refractaires furent punis par l'exil ou l'emprisonnement, et le nombre en devint considérable. La France perdit le 4 mai de cette année, un de ses princes, Charles, duc de Berry, qui mourut dans la vingtième année de son âge. Le 2 août, le roi fit enregistrer, au parlement, un édit par lequel la duc de Maine et le comte de Toulouse, ses fils légitimes, et leurs descendants, sont appelés à la couronne de France, en cas que tous les princes légitimes viennent à manquer. Le même jour, à la sollicitation de ces princes et d'autres personnes accréditées, qui redoutaient le duc d'Orléans, le roi fit son testament, et l'envoya cacheté au parlement, avec un édit portant défense de l'ouvrir avant sa mort. L'édit est enregistré le 29 août, et le testament déposé au greffe. Le roi n'y faisait pas grand fonds. On a voulu absolument que *je le fiste*, dit-il à la reine d'Angleterre, qui était venue lui en faire compliment, mais *dis que je serai mort, il n'en sera ni plus ni moins.* (Mém. de Barwick, T. II, p. 244.) Pour remplacer le port de Dunkerque, que le roi, par le traité d'Utrecht, s'était obligé de démolir, on en faisait construire un autre à Mardick. L'ambassadeur d'Angleterre fut à ce sujet au roi des plaintes, accompagnées de menaces, dans une audience particulière qu'il avait obtenue. Monsieur l'ambassadeur, lui répond, à ce qu'on prétend, le monarque, après l'avoir écouté tranquillement, *j'ai toujours dit le maître chez moi, quel qu'il soit chez les autres, ne m'en faites pas souvenir.* En Allemagne, le traité de paix entre le roi et l'empereur, est signé le 6 mars à Rastadt, par M. de Villars (1) et le prince Eugène, ennemi à Bade, en Suisse, le 7 septembre, et la paix publiée à Paris le 8 novembre. En Espagne, la révolte continue en Catalogne, et les rebelles font beaucoup de ravages. On ne vit jamais de plus grands efforts que ceux que firent les Barcelonnais pour se défendre; mais enfin, après un long siège, et la plus opiniâtre résistance, se voyant forcés dans tous leurs postes, ils se rendent à discrétion, le 12 septembre, au maréchal de Barwick. Il ne reste plus de rebelles à soumettre que les Majorquins; ils furent domptés, l'année suivante, par le chevalier d'Asfeld. Ce général, ayant débarqué à l'île le 16 juin, se hâta de la réduire le 2 juillet 1715, par la prise de Palma, la capitale.

On vit arriver en France, l'an 1715, un ambassadeur du roi de Perse, qui eut son audience du roi le 10 février. L'alliance avec les cantons catholiques de Suisse, et le Vallais, fut renouvelée, le 9 mai suivant. La santé du roi commençait dès lors à se déranger, et ses forces, diminuant de jour en jour, annonçaient une fin prochaine. Elle arriva le premier septembre, au château de Versailles; ce monarque étant âgé de soixante-dix-sept ans moins trois jours. Ce prince mourut dans ses derniers momens beaucoup de douleur d'âme et de résignation, et donna de très-bons conseils à l'héritier du trône. Mais il est fâcheux qu'il ait suivi jusqu'au tombeau ceux du père le Tellier, et que, par de France pour ce fongueux directeur, il ait refusé, contre sa propre inclination, de voir son archevêque, le cardinal de Noailles, qu'il tenait éloigné de la cour (2).

(1) Villars dit au prince Eugène, dans leur premier entretien: *Monsieur, nous ne sommes plus ennemis. Vos ennemis sont à Vienne, et les miens à Versailles.* Il avait antérieurement dit au roi quelque chose de semblable en partant pour l'armée d'Italie, *Je suis ennemi de vos ennemis, et je vous aime au milieu de mes ennemis.* Plus le roi se rapprocha de la fin, plus il était en courtoisie avec la multitude, moins il se rapprocha de la fin de sa vie.

(2) Le monarque, si adroitement, fut presque abandonné de sa dernière

Nous entreprendre le portrait de ce monarque, nous nous bornerons à cette esquisse légère. La nature venait lui avoir formé Louis XIV pour le trône, et s'être plu à lui prodiguer les qualités qui constituent le grand roi. C'était l'un des plus beaux hommes de son royaume, et celui dont le port était plus de majesté. Pour le distinguer parmi la foule des courtisans qui l'environnaient, un étranger n'avait pas besoin qu'il lui fût indiqué. Tout annonçait le roi dans sa personne au premier coup-d'œil. La prééminence qu'il avait sur ses sujets, par la figure, était soutenue par d'autres talents plus réels. Personne ne le surpassait en adresse pour les exercices du corps, et n'y déployait plus de grâces. Dans le commerce, il était l'homme le plus poli de sa cour, celui qui parlait le plus à propos et le plus correctement. On a dit de lui qu'il ne pouvait pas plus souffrir un mot hors de sa place, qu'un soldat lors de son rang. Ennemi de la raillerie, qu'il regardait comme un poison dans la bouche d'un roi, il ne se la permettait jamais dans ses discours, qu'il assaisonnait d'ailleurs de la plus fine urbanité. Sans étude, il avait le goût sûr pour les arts libéraux, et ne confondait jamais le grotesque avec l'imitation de la belle nature. *Qu'on m'en cite ces maigres*, dit-il un jour en voyant une tapisserie de Teniers, qu'on avait mise en son absence dans son appartement. A la tête du conseil, son avis était ordinairement le plus judicieux et celui qui entraînait les autres, moins par déférence que par conviction. Rarement il fut trompé dans le choix de ses ministres et de ses généraux. Qu'il avait-il donc à désirer en lui, depuis qu'il était revenu des écarts de la jeunesse, pour en faire un monarque accompli? moins d'amour pour le faste et la vaine gloire, moins de hauteur envers ses voisins, plus de tendresse pour ses peuples, une confiance moins aveugle en des hommes intrigants, qui se paraient faussement du sêre du des religions, pour jeter le trouble dans l'égise et l'état. On a donné son nom au siècle où il a régné; distinction bien méritée par les progrès étonnants que les sciences, les arts et le commerce firent sous la protection qu'il leur accorda. Il eut de la reine, son épouse, trois princesses et trois princesses, auxquelles il survécut; Louis, ducphin de France, né le premier novembre 1661, mort le 14 avril 1711; Philippe de France, duc d'Anjou, né le 2 août 1668, mort le 18 juillet 1671; Louis-François de France, duc d'Anjou, né le 14 juin 1672, mort le 4 novembre suivant; Anne-Elisabeth de France, née le 10 novembre 1662, morte le 30 décembre suivant; Marie-Anne de France, née le 16 novembre 1664, morte le 26 décembre suivant; Marie-Thérèse de France, née le 2 janvier 1667, morte le premier mars 1672. Louis XIV fut père de plusieurs enfants naturels, dont les principaux sont Louis, comte de Vermandois, mort en 1685; Marie-Anne, dite mademoiselle de Blois, mariée au prince de Conti, et morte en 1739. (Ces deux enfants eurent pour mère la duchesse de la Vallière, qui se fit carmélite en 1675 et mourut en 1710.) Louis-Auguste, duc du Maine, mort en 1756; Louis-César, comte du Vexin, abbé de Saint-Denis et duc de Saint-Germain-des-Prés, mort en 1685; Louis-Alexandre, comte de Tonlouse, mort en 1737; Louis-Françoise, dite mademoiselle de Nantes, mariée à Louis III, duc de Bourbon-Gondé, morte en 1743; Louise-Marie, dite mademoiselle de Tours, morte en 1681; Françoise-Marie, dite mademoiselle de Blois, mariée à Philippe II, duc d'Orléans, et régent de France, morte en 1749.

Ce fut en 1656 que fut établie, au château de Madrid, dans le bois de Boulogne, la première manufacture de bas au métier.

Jusqu'en 1663, il n'existait en France aucune manufacture de glaces. C'est par la concession d'un privilège de vingt ans, faite par lettres-patentes du mois d'octobre de cette année, depuis continuellement renouvelé, que Colbert détermina les ouvriers venant à s'expatrier, sous la conduite de Nicolas du Royer. C'est à ce privilège que nous devons cette manufacture de glaces établie à Saint-Gobin, dans la forêt de Compi, dont les ouvrages l'emportent beaucoup pour la grandeur et la beauté sur ceux de Venise.

En novembre 1674, premier bail de la ferme du tabac; il fut affermé, avec le droit sur l'étain, pour six ans, à Jean Bignon, les deux premières années, cinq cent mille livres; les quatre dernières, deux cent mille livres de plus. Elle fut cédée, en 1720, à la compagnie des Indes, pour quinze cent mille livres; et elle était, en 1771, à vingt-sept millions.

Le marc d'or monnayé valait, à la fin du règne de Louis le Grand, quatre cent vingt livres, et le marc d'argent vingt-huit livres. Le marc d'or fin était à quatre cent cinquante-huit livres trois sous sept deniers, et le marc d'argent à treize livres dix sous dix deniers, après avoir été à quarante livres.

#### LOUIS XV, dit LE BIEN-AIMÉ.

1715. Louis XV, troisième fils de Louis de France, duc de Bourgogne, puis dauphin, et de Marie-Azéclaire de Savoie, né à Versailles, le 15 février 1710, à huit heures du matin, succéda, le premier septembre 1715, à Louis XIV, son aïeul. Ce monarque, par son testament, avait établi un conseil de régence, à la tête duquel il se contentait de mettre son neveu, Philippe, duc d'Orléans, premier prince du sang. Le duc s'était transporté le 2 septembre au parlement, s'y fut déclaré, purement et simplement, régent du royaume, suivant le droit de naissance, ce qui est confirmé, au même mois, par le roi, dans un lit de justice, où le chancelier fit lecture de l'arrêt des régence. Le 15, le roi, par sa première déclaration, rétablit le parlement dans son ancien droit, dont il était privé depuis quarante-deux ans, de pouvoir faire des remontrances avant l'enregistrement des lettres, édits et déclarations qui lui seraient envoyés. Pendant la minorité de Louis XV, la France a eu le rare avantage d'en avoir un grand calme, et d'être exempte de ces lueuses divisions, qui ont tant de fois agité le royaume sous divers rois mineurs.

Le régent trouva les finances dans le plus grand désordre, et l'état presque ruiné. Par un mémoire qu'il rendit public, la dette nationale, à la mort du roi, montait à deux milliards six cent dix millions en capital, portant quatre-vingt-dix millions d'intérêt. Le maréchal de Noailles avare, dans ses Mémoires, qu'un lieu de onze cent millions d'espèces que l'on devait avoir, il eût été difficile d'en trouver six cents, tant l'exportation avait été énorme, et tant le commerce en avait souffert.

Les malversations commises dans les finances étaient trop criantes, pour ne pas exiger qu'on en recherchât les auteurs. L'an 1716, le roi, par édit du 12 mars, établit pour cette recherche une chambre, qui fut supprimée le 22 mars 1717, après qu'on eut fait regorger quelques-unes des banques de l'état. Le 2 et 20 mai 1716, édit portant établissement d'une banque générale par tout le royaume, sous le nom du sieur Law, écossais de naissance, et compatriote. Il était libre à toute personne de porter son argent à la banque, qui devait donner en échange des billets payables à vue. Le commerce du Mississippi, du Sénégal et des Indes, devint la base du système de Law (1).

1. *malicie, dis qu'elle fut jugée mortelle. Le P. le Tellier même les livres en sa main, lorsque on jura n'en plus rien à prétendre pour lui et sa société, n'ayant d'être fait connaître seulement au sous-précepteur du roi futur. Il se vint que Louis XIV avait refusé de donner au bénéfice vacante au P. le Tellier, que le Tellier le pressait de donner avant sa mort.*

(Pièces Intéressées, t. 1, p. 91.)

(1) Le commerce de luxe, dont Colbert doit être regardé comme le créateur en France, est celui que Louis XIV, dont il flattera la vanité, protégea spécialement, par préférence à l'agriculture, qu'il jugea peu digne de son attention, et qui par son mépris, il en dépendant aujourd'hui si dénué que l'a-

Le roi, l'an 1717, ayant atteint, le 15 février, l'âge de sept ans, passa des mains de la duchesse de Ventadour, sa gouvernante, en celles du maréchal de Villeroy, nommé son gouverneur. L'ancien évêque du Frejus, Herrère de Fleury, lui est donné pour précepteur, et le célèbre abbé Claude Fleury, pour confesseur. Le 6 mai, le czar Pierre le Grand arrive de Hollande à Paris, d'où il partit le 20 juin suivant, pour retourner en Russie, après avoir entièrement satisfait sa curiosité. (Voyez son article.) *Affaires ecclésiastiques.* Le premier mars, les évêques de Nîmes (la Broue), de Séurs (Soanen), de Montpellier (Colbert), de Besogne (de Langle), appellent de la constitution l'union au futur concile général. Le 5, ces quatre prélats s'étant rendus en Sorbonne, y font leur appel dans une assemblée nombreuse de la faculté de théologie, à laquelle y adhère solennellement. Le 12, pareille assemblée de la faculté des arts. Celles du droit et de médecine firent de même l'année suivante. Les facultés de théologie de Reims et de Nantes, un nombre très-grand d'ecclésiastiques séculiers et réguliers, beaucoup de chapitres et de communautés, se pourvurent par la même voie contre la constitution. Les quatre évêques eurent aussi quelques imitateurs parmi leurs confrères; de ce nombre fut le cardinal de Noailles.

Les mouvements que se donna le cardinal Albéroni, ministre d'Espagne, pour enlever à l'empereur ses possessions d'Italie, pour faire déposer Georges I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, et pour exciter des troubles en France, déterminent ces trois puissances à s'unir ensemble contre l'Espagne, par un traité qui fut signé, le 2 août 1718, à Londres, et auquel accédèrent depuis les états généraux; c'est ce qu'on a nommé la *quadruple alliance*. Le 26 de même mois, le roi, dans un lit de justice qu'il tint au palais des Tuileries, fait enregistrer divers édicts et déclarations, concernant le parlement et les princes légitimes de France, qui sont privés des prérogatives que Louis XIV leur avait accordées, et réduits au rang de leurs duchés-pairies seulement. Le cardinal Albéroni, toujours ferme dans ses projets, trame une conspiration pour ôter le règne au duc d'Orléans, et la donner au roi Philippe V, son maître, afin de gouverner tout à la fois lui-même la France et l'Espagne. L'abbé Porto-Carrero, agent secret de ce ministre en France, est arrêté, le 2 décembre, à Poitiers. On le trouve chargé de lettres du prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, au cardinal Albéroni, qui renfermaient tout le plan de la conjuration. C'était par l'enlèvement du régent, pour le conduire en Espagne, qu'elle devait éclater. Cellamare est arrêté le 9 dans son hôtel, et ses papiers saisis. Le 29, le duc du Maine, soupçonné d'avoir eu part à la conjuration, est en prison traité-mais; il est ensuite conduit au château de Douvres, tandis que la duchesse du Maine est transportée à celui de Dijon. Le cardinal de Polignac, et quelques autres seigneurs, furent aussi exilés pour le même sujet. Le 7 avril de cette année, la reine, veuve de Jacques II, roi d'Angleterre, mourut à Saint-Germain-en-Laye. *Affaires de finances.* Le 3 mai, édit qui ordonne une reloute générale et une augmentation considérable des monnaies. Il n'y eut que la cour des monnaies qui l'enregistra. Le parlement, la chambre des comptes et la cour des aides, firent

d'inutiles remontrances à ce sujet. Le 4 décembre, la banque générale est déclarée banque royale, et le sieur Law en est nommé directeur. Le 27, arrêt du conseil, qui défend de faire des paiements en argent au-dessus de six cents livres; ce qui rendit nécessaires les billets de la banque royale, et obligea d'en créer une multitude innombrable. Cat arrêté, le plus funeste qui soit émané de l'autorité souveraine, fut l'époque et la cause d'une révolution étonnante dans les mœurs de la nation. L'incertitude, accrue par l'espérance qu'il lui présentait, étouffa la voix de la nature et de l'équité. On se sacrifia mutuellement, comme dans un naufrage ou un incendie. La fièvre fut trahi par la fièvre, et le père par le fils. L'homme secourable fut écrasé par celui dont il avait prévenu la ruine, et périt par son bienfait. On vit des vœux respectables enfanter, des vœux vils ou flétris prendre leurs places.

L'Espagne ayant refusé de souscrire aux propositions de paix qui lui avaient été faites, le roi lui déclara la guerre le 2 janvier 1719, et nomme le maréchal de Berwick pour commander l'armée qu'il envoie dans la Flandre. Le 15 avril suivant, madame de Montespan fut ses jours à Saint-Cyr, où elle s'était retirée après le décès de Louis XIV. Veuve du poète Scarron, mort en 1660, on sait la haute faveur où elle parvint depuis à la cour, par sa beauté, son esprit et sa vertu. Notre armée cependant fait des progrès en Espagne. M. de Berwick prend, le 16 juin, Fontarabie, après vingt et un jours de tranchée ouverte; il s'empare de Saint-Sebastien le premier août, et du château le 19. Étant ensuite entré dans la Gerdagne, il se rend maître d'Urgel et de son château, appelé la Seu, qui capitule le 11 octobre. Le 25 du même mois, il se présente devant Roses, pour en faire le siège, et renonce à cette entreprise le 17 novembre. Telle fut la fin de la campagne, qui fut suivie d'une suspension d'armes, puis de la paix. Cette année commença les démêlés de la Hollande avec l'empereur au sujet d'une compagnie de commerce établie à Ostende, sous l'autorité impériale. En peu d'années, elle était devenue assez puissante pour avoir plusieurs vaisseaux armés et pour faire ombrage aux Hollandais. La France, l'Espagne et l'Angleterre entrèrent dans cette querelle, et firent tomber la compagnie. *Affaires de finances.* Le 25 septembre, arrêt du conseil, portant une diminution considérable sur les espèces monnayées. Le 11 décembre, défenses faites de faire des paiements en argent au-dessus de dix livres, et en or, au-dessus de trois cents livres; ce qui, joint aux variations, faites, ou annoncées, des espèces monnayées, obligea les particuliers à porter leur or et leur argent à la banque, et à les échanger contre les billets (1).

Des marchandises, apportées du Levant à Marseille en 1720, y répandant la peste (2), qui s'étend dans presque toute la pro-

gritisme, dont Sully faisoit son objet capital, l'exporte de beaucoup, par son utilité, sur le genre de commerce dont nous parlons. En effet, comme l'écrivait M. Thibaut (*Esprit de suite*, p. 211) : « nous qui voyons que le » livre des gens à Paris nous fait toucher les loyers, que l'abaissement des » loyers a porté sur le nombre des troupes; que le diminution des troupes » a porté sur le nombre de la féodalité; que nous voyons que l'agriculture en » France ne rend aujourd'hui qu'un sixième de ce qu'elle rendoit alors, et » que, pour gagner quelques millions, le fabriqueur et le maître de belles soies, » nous avons perdus des millions sur le produit de nos terres; nous enfin » nous voyons que des millions de cultivateurs peuvent à peine subsister » de production, au lieu que trois millions d'arabes ne produisent à l'Égypte » que sept cents millions de marchandises d'exportation, nous-nous nous dou- » ne serions pas si prompts à condamner un grand-bonheur. » (Sully.)

(1) « Le bruit qu'on fit répandre, dit un historien, qu'on avait trouvé » dans un coffre à la Louisiane, la richesse de l'argent, la confiance du » public dans le papier, toutes ces circonstances réunies et réunies en con- » séquence à faire évoluer les nouvelles actions, à donner des regrets à ceux qui » n'en avaient eues, à les engager à offrir du gain à ceux qui les avaient eues » sans en avoir, que chacun les achetait avec empressement et à l'envi; et alors » montèrent à dix fois cent mille... Il se trouva, au 1<sup>er</sup> décembre 1719, pour » six cent quarante millions de billets de banque dans le public, et un million » de mai 1720, on prétend qu'il y en avait pour plus de six milliards, c'est-à- » dire, qu'il y avait de plus de deux tiers toutes les espèces et matières » d'or et d'argent qui pouvaient être dans le royaume. »

(2) C'était le vingt-huitième jour de novembre qu'il y eut, à Marseille, quelque » fait qu'on y craignait le peste, par suite aux maladies épidémiques. Mais le » commerce qu'elle a fait dans tous les temps avec le Levant et le Midi, l'a sou- » vent exposée à la contagion qui s'élève en ces climats. Avant d'arriver aux » l'Égypte, et c'est ainsi qu'il se passe, pour éviter ce malheur, de manière à » l'Égypte l'époque d'une année au moins, qui, pour s'élever à la mi- » se d'été à la mort. Ce temps expiré, on ne permet pas dans les rues de la » ville couronné de fleurs et même d'arabes ornés; puis, après l'arrêt » d'inspections, comme le bon Anselme dit (2) prieur, et le bon Anselme » des Juifs, ou le précepteur dans la rue.

vinces. Mais par les sages précautions que prit le gouvernement, elle ne pénétra point dans les autres provinces. La far niente du parlement de Paris lui attire une disgrâce. Par une déclaration du 21 juillet, il est transféré à Pontouze, pour s'être opposé à quelques projets de déclarations, proposées par le régent, en faveur du système. *Affaires ecclésiastiques.* L'abbé Dubois, depuis cardinal, l'honneur le moins propre à traiter les matières de religion, entreprend de faire révoquer au cardinal de Noailles son appel, et il y réussit. Le cardinal ayant présenté au régent un corps de doctrine relatif aux objets de la constitution *Unigenitus*, environ quarante évêques assemblés, le 15 mars, au Palais-Royal, l'approuvent, après l'avoir retouché; il fut porté ensuite dans les différents diocèses du royaume, où un grand nombre de prélats le souscrivirent; c'est ce qu'on appelle l'accommodement de 1720. La cour regarde alors les disputes comme finies. En conséquence, le 4 août, déclaration du roi qui ordonne l'exécution et l'enregistrement de la bulle *Unigenitus*, avec défense d'en appeler. Elle est enregistrée, le 25 septembre, au grand conseil, en présence du régent. Le 4 décembre, le parlement, étant à Pontoise, l'enregistre pareillement, mais avec des modifications. Il est rappelé le 16 décembre, et reprend ses séances le 21. L'accommodement ne fut point du goût des quatre évêques appelants; pour la contredire, ils recoururent, le 10 septembre, leur appel. Cet exemple fut suivi de plusieurs ecclésiastiques du deuxième ordre. *Affaires de finances.* Le 5 janvier, le sieur Law est nommé contrôleur-général, après avoir fait abjuration de la religion protestante entre les mains de l'abbé de Tencin, depuis archevêque et cardinal. Le 21 mai, édit pour la réduction graduelle, de mois en mois, des billets de banque et des actions de la compagnie des Indes. Ce fut l'époque de la chute du système de Law. En vain on révoqua cet édit six jours après, sur la réclamation générale de la nation et les remontrances du parlement; les actions et les billets perdirent la confiance du public sans retour. Chargé de leur masse entière, le gouvernement se retrouva par là au premier pas, et, semblable, dit un homme d'esprit, à un voyageur qui s'égarait, et revient, après une longue fatigue, au point d'où il était parti. Le 29 mai, le conseil donne un arrêt qui remet en circulation les espèces d'or et d'argent. Le 30 juillet, édit qui porte le marc d'argent à cent vingt livres, et celui d'or à dix-huit cents livres. Cette augmentation ne dura que jusqu'au 1 septembre, et depuis ce jour jusqu'au 16 octobre, les espèces diminuèrent d'un huitième de quinzaine en quinzaine. Le 10 décembre, le sieur Law sort de Paris, où il n'était pas en sûreté, et se retire à Bruxelles, d'où il passe à Venise où il mourut le 21 mars 1723, avec les faibles débris d'une fortune immense.

L'année 1721 n'offre point d'autre événement remarquable que l'ambassade de Mehemet Effendi, envoyé par le sultan Achmet III, pour féliciter le roi sur son avènement à la couronne. Il fut admis, le 21 mars, à l'audience de sa majesté, et prit congé d'elle le 12 juillet suivant.

On vit arriver à Paris, le 29 janvier 1722, Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne, née le 51 mars 1718, dont le mariage avec le roi avait été conclu l'année précédente. Le roi, qui faisait sa résidence à Paris depuis le mois de décembre 1715, en part le 15 juillet pour aller demeurer à Versailles. Le 22 août Dubois, fait cardinal en 1721, est nommé premier ministre. Le 25 octobre, le roi est acré à Reims par l'archevêque, Armand-Jules de Rohan-Gueucenne.

La roi était parvenu à sa quatorzième année, le 15 février 1723, vient à Paris le 20, et tient, le 25, son lit de justice au parlement, pour la déclaration de sa majorité. Le 10 août, mort du cardinal Dubois. Le 2 décembre, Philippe, duc d'Orléans, et ci-devant régent de France, meurt subitement à Versailles dans la cinquantième année de son âge.

On avait indigné à Cambrai, dès le mois de juillet 1720 un congrès dont l'objet principal était de terminer les différends de

l'empereur et de l'Angleterre avec l'Espagne. Il ne s'ouvrit que le 26 janvier 1724.

L'année suivante (1725) le roi jurant, par l'avis de son conseil, qu'il est du bien de l'état de se procurer incessamment des successeurs, fait reconduire l'infante en Espagne, à raison de sa trop grande jeunesse. La princesse étant partie de Valenciennes le 5 avril, est renvoyée le 17 mai, à Saint-Jean-Pied-de-Port, entre les mains des personnes chargées de la recevoir par la cour d'Espagne (elle a épousé depuis le roi de Portugal). Le roi d'Espagne, mécontent de ce procédé, rappelle de Cambrai son plénipotentiaire. Les congrès par là fut rompu. Le 30, la reine Louise-Elisabeth d'Orléans, veuve de Louis I<sup>er</sup>, roi d'Espagne, arrive à Vincennes, où elle est reçue avec les honneurs dûs à une tête couronnée; elle s'en va demeurer en France, et y retourna plus en Espagne. Le 27 du même mois, le roi déclare son mariage avec Marie-Charlotte-Sophie-Félicité Lezinski, née le 25 juin 1703, fille unique lors de son mariage, de Nicolas-Stanislas Lezinski, duc de Pologne le 12 juillet 1704, et de Catherine, comtesse de Brin-Opalinski. Le 15 août, M. le duc d'Orléans épouse la princesse à Strasbourg, au nom du roi. La cérémonie se fait par le cardinal de Rohan. Le 4 septembre suivant, le roi et la reine reçoivent, à Fontainebleau, la bénédiction nuptiale du même cardinal.

Il y eut dans les monnaies, en 1726, un changement considérable qui fait époque dans notre histoire. Le 26 mai, par arrêt du conseil, le louis d'or fut porté de vingt livres à vingt-quatre livres, et l'écu de cinq livres à six livres. Par un autre arrêt du 15 juin suivant, le prix du marc d'or fut fixé à sept cent quarante livres neuf sous un denier, et celui de l'argent fin à cinquante une livre trois sous trois deniers. C'est depuis cette fixation que les monnaies sont stables en France. Néanmoins il a été depuis ajouté successivement au prix des matières une attribution jusqu'à huit deniers pour livre en sus de leur valeur, au moyen de quoi, sans qu'il paraisse qu'il y ait eu de changement à la loi, le roi lui paye aujourd'hui (1788), dans les hôtels des monnaies, le marc d'or fin sept cent soixante-cinq livres deux sous sept deniers trois-quatre, et le marc d'argent fin cinquante-deux livres dix sous quatre deniers un cinquième. Le roi voulant gouverner par lui-même, supprime, le 11 juin, le titre de premier ministre. Sa majesté fait en même temps principal ministre d'état M. de Flauri, ancien évêque de Frejus. Le 14 septembre, ce prélat est élevé au cardinalat sur la nomination du roi.

L'an 1727, le 31 mai, les préliminaires de la paix générale sont signés à Paris. Le 14 août, la reine accouche de deux princesses, Louise-Elisabeth, depuis duchesse de Parme, et Anne-Henriette. Le 16 du même mois, ouverture du concile d'Embrun. Treize évêques, ayant à leur tête Louis Guérin de Tencin, archevêque d'Embrun, y condamnèrent, le 20 septembre, Jean Soanen, évêque de Senez, et le suspendirent de ses fonctions, à cause de ses sentiments opposés au formulaire et à la bulle *Unigenitus*. L'évêque de Senez appelle de ce jugement, le 22 septembre, au futur conseil général. Le 11 octobre il est relégué, par ordre du roi, à l'abbaye de la Chaise-Dieu, où il est mort le 20 décembre 1730, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Le 30 octobre, consultation de cinquante avocats de Paris, contre le jugement du concile d'Embrun; elle fut supprimée, le 5 juillet de l'année suivante, par arrêt du conseil.

Le cardinal de Noailles et onze évêques, auxquels se joignirent un grand nombre d'ecclésiastiques, prirent hautement la défense de l'évêque de Senez en 1728; et par une lettre écrite au roi le 17 mars, ces prélats se plaignent avec force du jugement de l'assemblée d'Embrun. Ce fut un des derniers actes du cardinal. Il mourut le 4 mai suivant, à l'âge de soixante-dix-huit ans. La destruction de Port-Royal, qui semblait devoir lui attacher irrévocablement les Jésuites, fut, par un singulier effet de la Providence, l'époque des persécutions qu'ils lui suscitèrent dans

rant toute la suite de son épiscopat. A ces ennemis déclarés se joignirent des traites qui abuserent de sa confiance pour traverser les mesures qu'il prenait pour le rétablissement de la paix. Malgré ces contradictions, jamais le clergé de Paris ne fut plus florissant que sous son gouvernement. *Affaires politiques.* Le 24 juin, ouverture du congrès de Soissons touchant les différends qui étaient entre les souverains de l'Europe. On se sépara, au mois de juin de l'année suivante, sans avoir rien conclu. Le 19 juillet, M. de Grandpré arrive, avec une escadre, devant Tripoli, qu'il bombarde, sur le refus que fait la régence de donner satisfaction au roi des infractions des traités, commises par les Tripolitains. Une partie de la ville fut ruinée par les bombes. L'année suivante les Tripolitains envoyèrent demander pardon au roi. Au mois d'octobre 1738, le roi est attaqué de la petite vérole, qui s'eut point de suite fâcheuse (1).

La France, après la naissance de plusieurs filles de Louis XV, attendait avec impatience celle d'un dauphin, et redoublait ses vœux pour l'obtenir. Enfin, le 4 septembre 1739, la reine mit au monde ce fils si désiré, et comble par là le royaume d'une joie inexprimable. Les réjouissances furent, le cardinal de Fleury, déterminé à faire accepter la constitution *Unigenitus* par la faculté de théologie de Paris, fait assembler les docteurs le 24 octobre, et, à la pluralité des voix, obtient un décret qui enjoint la signature de la bulle à tous les membres de cette compagnie. Cent docteurs, qui s'opposent à ce décret, en sont exclus, et présentent vainement une requête au parlement pour se faire établir. Le 15 décembre suivant, nouveau décret de la faculté pour faire signer la bulle à tous les candidats.

Le cardinal, encouragé par ce succès, fait rendre, le 24 mars 1750, une déclaration au roi, qui renouvelle l'exécution de la signature pure et simple du formulaire, et ordonne que la constitution soit regardée comme loi de l'église et de l'état. S. M. s'étant rendue le 5 avril au parlement, y fait enregistrer cette loi. Dans le même mois commença le soulèvement des habitants de l'île de Corse, contre la république de Gênes, à l'occasion des impôts dont on les chargeait, et de la préférence qu'on donnait aux étrangers sur les naturels du pays, pour les charges et les emplois. Cette affaire, comme on le verra par la suite, n'eut pas d'étranger à la France.

Le roi, l'an 1750, ayant réglé, par une déclaration du 18 août, la manière dont il veut que les affaires publiques soient désormais traitées au parlement, la fait enregistrer, le 5 septembre suivant, dans un lit de justice tenu à Versailles. Elle ordonne, entre autres choses, que les appels comme d'abus seront portés à la grand chambre seule, et non aux chambres assemblées. Le lendemain, protestation contre cet enregistrement, suivie, le 7 du même mois, des exils des magistrats des enquêtes et des enquêtes. Le 28 novembre suivant, rappel des exils.

La guerre s'allume de nouveau, l'an 1755, entre l'empereur Charles VI et le roi de France, à l'occasion de la couronne de Pologne. Elle avait été dévolue au roi Stanislas, après la mort d'Auguste II, par une élection libre et unanime, faite le 12 septembre. L'empereur, ayant formé un parti en Pologne, fit faire une nouvelle élection en faveur de l'électeur de Saxe. Le roi de France se met en devoir de venger, sur l'empereur, l'injustice faite à son beau-père; il envoie deux armées, l'une en Allemagne, sous la conduite du maréchal de Barwick, l'autre en Italie, qui devait être commandée par le maréchal de Villars, sous les ordres du roi de Sardaigne. Le 25 juin, le village de Pardines,

en Auvergne, fut englouti par la terre; les habitants eurent le bonheur de se sauver. En Hollande, le marquis de Fœulon, ambassadeur de France, détermine les états généraux à signer à la Haye, le 24 novembre, un traité de neutralité pendant la présente guerre. Ce traité a été regardé comme un chef-d'œuvre de politique. En Allemagne, l'armée française passe le Rhin le 12 octobre. Le 19, la tranchée est ouverte devant le fort de Kell, qui se rend le 28. Les Français, après s'être assurés des trois passages du Rhin, au fort de Kell, à l'île du Marquisat, et au pont d'Iluninge, commencent, le 15 novembre, à repasser ce fleuve. En Italie, les troupes du roi ayant franchi les Alpes au mois d'octobre, s'assemblent sous Varcel, Mortara et Alagnadric, avec celles du roi de Sardaigne. Ce prince part de Turin, le 29 du même mois, pour se mettre à leur tête. Il passe le Tenn sans obstacle, reçoit les élefs de la ville et du château de Pavie, où il entre le 4 novembre. Lodi et plusieurs autres places sans défense ouvrent leurs portes. Gerra-d'Adda est reçue à capitulation, sous la condition que l'investiture se rendra le 9 décembre. Le roi de Sardaigne y étant entré un jour marqué, fait ensuite avancer l'armée vers Milan, pour faire le siège du château qui capitule le 30; le comte Visconti, gouverneur de la place, sort avec les honneurs de la guerre, et se retire à Mantoue.

Les marquis de Maillebois et de Coigny se distinguent parfaitement les vus du maréchal de Villars en Italie. L'an 1754, le premier s'empare, le 5 janvier, du château de Serravallo, sur les frontières de Gênes, et fait la garnison prisonnière. La nuit du 5 au 6 du même mois, la tranchée est ouverte, par le second, devant Novarre qui capitule le 7. M. de Maillebois investit, le 26, Tortone, la dernière place du Milanais qui restait à prendre; la ville se rend le 28, et le château capitule le 5 février. Le maréchal de Villars, dont le grand âge n'était plus propre à soutenir les fatigues d'une campagne, quitte l'armée le 27 mai, et reprend le route de France; mais une maladie l'arrête à Turin, et il y meurt le 27 juin, dans sa quatre-vingt-troisième année. C'est une faute, dans la dernière édition de la Ragois, d'avoir mis cet événement au 6 juin. Le prince Eugène, en apprenant le mort de ce général, dit : *La France vient de faire une grande perte, qu'elle ne réparera point de long-temps.* Villars disait souvent qu'il n'avait eu que deux plaisirs bien vifs en sa vie, celui de remporter un prix au collège, et celui de gagner une bataille. Le 29 juin, M. de Coigny remporte la victoire à l'armée sous les Impériaux, qui perdent près de neuf mille hommes, avec leur général Merri. Le 19 septembre, le roi de Sardaigne défait l'armée des Impériaux à Guastalla; les maréchaux de Coigny et de Broglie eurent beaucoup de part à cette journée. Du côté des Français, la petite suite de douze cents hommes, outre plus de deux mille blessés. Les ennemis laissèrent sur le champ de bataille plus de deux mille morts, du nombre desquels furent les princes de Wurtemberg, de Saxe-Gotha, et plusieurs autres officiers de distinction, sept mille blessés, une partie de leur canon, avec plusieurs timbales et étendards. En Allemagne, l'armée, commandée par le maréchal de Barwick, se met en mouvement le 8 avril. Le comte de Belle-Isle passe la Sarre à la tête d'un corps de troupes, s'empare de Trèves, et met l'électorat à contribution. Le 2 mai, le fort de Tauback se rend par capitulation, après huit jours de tranchée; le 4, l'armée passe le Rhin; le même jour, le duc de Noailles chasse les ennemis de leurs lignes d'Ellingen; le 25, le marquis d'Asfeld investit Philisbourg; le 5 juin, il ouvre la tranchée; elle est bientôt inondée; le soldat y marche dans l'eau plus qu'à mi-corps. Un très-jeune officier, à qui son âge ne permettait pas d'y marcher de même, s'y laissa porter de main en main. Un grenadier le présentait à son camarade, afin qu'il le prit dans ses bras : *Mets-le sur mon dos, dit celui-ci; du moins s'il y a un coup de fusil à recevoir je le lui épargnerai.* Le 12 juin, le maréchal de Barwick est tué à ce siège, d'un coup de canon; le 14, le duc de Noailles et le marquis d'Asfeld sont faits maréchaux de France. Le 18 juillet, le commandant de Philisbourg rend la place par capitulation. Le prince Eugène,

(1) Dans le cours de cette maladie, le courier de France ayant manqué au jour en Espagne, Philippe V suppose que le roi, son oncle, était mort. Dans ce préjugé, il fit aussitôt assembler la junte, et déclara qu'il allait passer en France, avec le secours de son fils, lui-même la couronne d'Espagne au prince des Asturies, qui fit, dans la chapelle, sa reconnaissance en forme de celle de France. Ses autres vœux furent, par parler le lendemain, mais le courier apporta la nouvelle de la convalescence.

général des Impériaux, dont le nom est si célèbre par tant de belles campagnes, à le chagrin de voir dans celle-ci prendre la plus importante place de l'empire, sans pouvoir la secourir, quoiqu'à la tête d'une nombreuse armée. Néanmoins cette campagne, la dernière de ce grand général, ne laisse pas d'être une des plus glorieuses qu'il ait faites.

La guerre, qui continuait faiblement en Italie et en Allemagne, est suspendue l'an 1755 par des négociations de paix entre la France et l'empire. Les préliminaires, conclus en sept articles, sont signés à Vienne, le 5 octobre, entre le roi et l'empereur. Par le premier article, le roi Stanislas abdique la couronne de Pologne en faveur du roi Auguste, et conserve seulement les titres et honneurs de roi de Pologne et de grand-duc de Lithuanie ; les biens de ce prince et ceux de la reine, son épouse, lui sont restitués. Le roi de France censure que le roi, son beau-père, soit mis en possession des duchés de Bar et de Lorraine, avec leurs dépendances ; lesquels duchés, après la mort du roi Stanislas, seront remis en pleine souveraineté, et pour toujours, à la couronne de France ; par le deuxième article, la maison de Lorraine doit posséder le grand duché de Toscane, pour l'indemniser des duchés de Bar et de Lorraine ; le troisième article maintient D. Carlos en possession des royaumes de Naples et de Sicile ; le quatrième réunit, aux états du roi de Sardaigne, suivant le choix de ce prince, ou le Novarrès et le Vigevanasco, ou le Novarrès et la Tortone, ou la Tortone et le Vigevanasco ; par le cinquième, tous les autres états, que l'empereur possédait en Italie avant la présente guerre, lui sont rendus ; et les duchés de Parme et de Plaisance lui sont cédés en toute propriété ; par le sixième, le roi s'engage à garantir la pragmatique-sanction de l'empereur pour la succession de ses biens héréditaires ; le septième ordonne, qu'il sera nommé des commissaires pour régler les limites de l'Alsace et des Pays-Bas.

Les articles préliminaires de la paix ayant été proposés aux puissances intéressées, ensuite communiqués au roi d'Angleterre et aux états-généraux des Provinces-Unies, sont universellement approuvés l'an 1756, et tout est réglé sur la fin d'août. Les troubles cependant continuent en Corse. Le baron de Neuhoff, allemand de nation, mais élevé en France, vient y attirer le feu de la révolte. Il aborde dans l'île vers le 15 mars, sur un vaisseau anglais parti de Tunis, avec un secours considérable d'armes et de munitions qu'il avait obtenu des Tunisiens. Les rebelles le reçoivent avec empressement ; il se met à leur tête, et par ses largesses, ses belles promesses et sa bonne mine, il les charme au point, qu'ils le proclament roi le 15 avril, sous le nom de Théodore I. Les Corsais sont aussitôt rétablis dans leurs privilèges, par le nouveau roi, les sujets de la république proscrits, et leurs biens confisqués. Pour donner une idée de sa valeur, Théodore va mettre le siège devant la Bastie, d'où il fut repoussé ; mais il fut déçu d'un coup de tête, par divers avantages qu'il remporta. Les fonds cependant étant venus à lui manquer, il imagine une ressource pour en faire : et fut d'aller former en Hollande une compagnie de marchands, qui serait intéressée à sa royauté. Le 14 novembre, il part de Corse pour l'exécution de son projet. Tous les chefs, en le conduisant au port, prièrent de lui être fidèles durant son absence.

L'an 1757, le 5 janvier, l'échange des actes de cession et de garantie que l'empereur, le roi d'Espagne et le roi des Deux-Siciles, doivent se remettre réciproquement, est fait par les deux commissaires, le comte de Marau et le baron de Wachtendonck. Le 8 février, le baron de Meelich prend possession du duché de Bar au nom du roi de Pologne, et le même jour M. de la Galisnière en prend possession éventuelle au nom du roi de France. Le 21 mars, le baron de Meelich prend possession du duché de Lorraine.

Ces préliminaires exécutés, le traité de paix définitif entre l'empereur et la France semblait en devoir plus souffrir de difficulté. Il ne fut néanmoins signé à Vienne que le 18 novembre

1738. Ce fut cette année que la France commença à prendre part aux affaires de Corse. Les Génois, occupés depuis huit ans à vouloir réduire les rebelles de cette île, ont recouru au roi de France, et lui demandent du secours. S. M. ayant égard aux prières de la république, fait partir, sous les ordres de M. de Boissieux, six bataillons, qui débarquent, le 5 février, en Corse. La présence des troupes françaises impose aux rebelles. Le 18 mars, ils défont à M. de Boissieux, pour l'assurer qu'ils sont disposés à se soumettre à tout ce qu'il plaira au roi d'ordonner, persuadés qu'il n'exigera rien de contraire à leurs privilèges. Le 24 mai, ils acceptent les articles d'accordement proposés par ce commandant. Le baron de Neuhoff avait cependant réussi à former en Hollande une compagnie de négociants pour le soutenir. Il arrive en Corse, au port de Sorrauco le 15 septembre, avec des armes et des munitions ; mais il était trop tard ; les dispositions des Corses étaient changées à son égard. Il se retire à Naples, où le gouvernement le fait arrêter le 5 décembre, et mettre en prison ; mais peu de temps après il fut élargi. Les hostilités n'étaient toutefois que suspendues en Corse, et l'on attendait, pour les terminer absolument, le projet de pacification que la France avait promis. Ce projet arrive dans le mois de novembre ; une partie des rebelles y acquiesce, l'autre le rejette, et se déclare de nouveau pour Théodore I.

La facilité des arts de Paris persistait toujours dans son appel interjeté l'an 1717 de la bulle *Unigenitus*. L'an 1759 l'abbé de Ventadour ayant été, à l'âge de dix-huit ans, élu recteur de l'université, tient, le 31 mai, une assemblée générale des quatre nations, où l'on dresse, à la pluralité des voix, un décret portant révocation de l'appel de la faculté, et acceptation de la bulle. Le syndic (Balthazar Gibert), qui s'était opposé à cet acte, avec le célèbre Rollin et près de cent suppôts, fut exilé. Le 25 mai, statut de la même faculté, qui ordonne l'adhésion au décret du 11, pour être homologué. En Corse, le 1 février, M. de Boissieux meurt à la Bastie. Le marquis de Maillebois arrive, le 20 mars, pour le remplacer. Il dompte les rebelles en dixuit ; mais ce fut l'ouvrage de dix-huit mois. Le baron de Droat, venu de Théodore, qui était à la tête des partisans de son oncle, se défendait avec une valeur, ou si l'on veut, une opiniâtreté dont il y a peu d'exemples. Enfin, n'ayant plus d'espérance de continuer les troubles, il sortit de l'île vers le mois d'octobre 1740, et se rendit à Livourne. (M. de Brequegné, *Revol. de Génois*.)

La mort de l'empereur Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740, produisit une révolution générale dans l'Europe. L'archiduchesse Marie-Thérèse, sa fille aînée, se porta pour son héritière universelle, en vertu de la pragmatique-sanction de ce prince. Plusieurs souverains, et spécialement l'électeur de Bavière, Charles-Albert, prétendaient à cette succession ; et qui ralluma le feu de la guerre.

Le roi s'étant déclaré pour l'électeur de Bavière, lui envoya l'an 1741 une armée de quarante mille hommes, dont il le nomma généralissime, par lettres-patentes du 20 août. (L'archiduchesse avait déjà pris possession de l'Autriche, et s'était fait couronner reine de Hongrie le 25 juin.) Les troupes auxiliaires de France passent le Rhin sur la fin d'août, et se rendent à Donawert, d'où elles s'embarquent sur le Danube, pour se rendre à Passau, dont l'électeur s'était emparé le 31 août. Au commencement de novembre, le duc de Bavière, à la tête d'une partie des troupes françaises et bavaresiennes, passe le Danube, entre en Bavière, et marche vers Prague. Le 19, il arrive au camp indiqué près de cette ville : il y est joint par le reste de l'armée, et par les troupes du roi de France ; ce prince avait commencé la guerre contre la reine de Hongrie, et venait d'achever la conquête de la Silésie, le 31 octobre, par la réduction de Neiss. Le 25 novembre, la tranchée est ouverte devant Prague. Le grand duc arrive le même jour à cinq lieues de la place, et le lendemain il apprend qu'elle a été emportée d'assaut pendant la nuit. Ce fut le fameux Chevert, alors lieutenant-colonel du régiment de

Beauce, l'homme de toute l'armée le plus capable d'exécuter un coup de main, qui fut chargé de conduire les troupes. *Écoute bien*, dit-il à un sergent qu'il envoyait teuler le premier l'escalade, *tu monteras par là* (l'angle rentrant d'un bastion); *en approchant, du haut du rempart on te criera : qui vive ? tu ne répondras rien. On te criera la même chose une seconde fois, tu ne répondras rien encore, non plus qu'un troisième cri. On tirera sur toi, on te menquera; tu égorgeras la sentinelle, et farries là pour te secourir.* Tout fut punctuellement exécuté, et la ville fut prise. L'électeur de Bavière entra dans Prague le même jour, et le 19 décembre, il est reconnu roi de Bohême par les états du royaume, dont il reçoit l'hommage. Il retourne à Munich, laissant le commandement de l'armée au maréchal de Broglie. Le 31 décembre, le comte de Kévenhüller, commandant un corps de troupes autrichiennes, entra dans la Haute-Autriche, et oblige les troupes françaises, répandues sur la rivière d'Enns, à se retirer dans Lintz.

Le comte de Ségur, assiéger dans cette place, est obligé de capituler le 25 janvier 1745. Le lendemain de la capitulation, le duc de Bavière est obligé de céder. Le 26, le comte de Kévenhüller détache un corps de troupes, qui s'empare de la ville de Passau. Le 27, le château capitule; le comte se rend maître ensuite de Braunau et de Munich. Le 2 avril, le comte de Saxe assiège la ville d'Egra, bloquée depuis le mois de septembre de l'année précédente, et la force de capituler le 19. Le roi de Prusse, après avoir fait des progrès considérables, tant dans la Moravie que dans la Bohême, fait tout-à-coup sa paix avec le roi de Hongrie, et s'engage à garder la neutralité par deux traités signés, l'un à Breslau, le 11 juin, et l'autre à Berlin, le 28 juillet. Les rois d'Angleterre, de Pologne, de Danemarck, la cour et les Hollandais, sont compris dans ces traités : ainsi tout le poids de la guerre tombe sur les Français. Le maréchal de Broglie, se voyant abandonné, pense à sauver l'armée française, et y réussit par la sagesse de sa conduite et la valeur de ses troupes. Il gagne une marche sur les ennemis, retourne dans son camp de Passau, d'où il se retire ensuite sous le caeu de Prague, à la vue d'une armée fort supérieure à la sienne; et enfin il entre dans la ville, où il est bientôt assailli avec le maréchal de Belle-Isle. Ces deux habiles généraux prennent de concert les mesures nécessaires pour se défendre, et rendent, par leur belle résistance, le siège de Prague l'un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention. Le prince Charles fait ouvrir la tranchée la nuit du 16 au 17 août, et après cinquante-huit jours de siège, et la porte de plus de quinze mille hommes, tués devant la place, il abandonne son entreprise le 13 septembre, pour aller disputer au maréchal de Malletbach l'entrée de la Bohême. Ce maréchal passe le Danube vers Stambhoff le 7 novembre et les jours suivants, ayant laissé quatre mille hommes près de Raishonne, pour y attendre le maréchal de Broglie, qui s'y rend le 16, et joint l'armée, dont il prend le commandement. Le 9 décembre, M. de Broglie arrive au secours de Braunau, dont le baron de Bércklau faisait le siège, qu'il est obligé de lever. La nuit du 16 au 17 décembre, le maréchal de Belle-Isle sort de Prague avec l'armée française, et se rend à Egra, le 26, par une des plus belles retraites, malgré la rigueur de la saison, et les attaques continuelles des bûchers ennemis. Le 16 juin, mort de la reine douairière d'Espagne, au palais de Luxembourg, à l'âge de treute-deux ans.

Celle du cardinal de Fleury, principal ministre, arriva le 20 janvier 1743, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans et sept mois. Il mourut, jusqu'à ses derniers moments, toute saine, libre et capable d'affaires. Son dévouement lui a mérité des éloges; l'économie qu'il mit dans l'administration publique; et la raison qu'il fit, ou prépara, du la Lorraine à la France, sont les traits le plus remarquables de son ministère. S'il accéda que promotion trop marquée aux financiers, dit-on écrivain qui ne pique d'impartialité, n'il fit trop d'attention aux querelles du

Jansénisme, on doit moins s'en prendre à lui qu'à quelques personnes qui l'approchaient. Il était pas porté de lui-même à faire de la peine; il n'aurait pas à troubler la tranquillité des autres ni qu'un trouble la sienne. Mais une fois égaré qu'on ne peut lui pardonner, c'est d'avoir négligé notre marine qui se trouva réduite, lorsqu'il mourut, à trente-cinq vaisseaux de ligne, tandis que les Anglais en avaient des leurs l'Océan et la Méditerranée. En Allemagne, le 2 janvier, la garnison française, que M. de Belle-Isle avait laissée dans Prague, en sort par une capitulation honorable. Le roi de Hongrie se rend dans cette ville, et s'y fait couronner le 11 mai. Les Autrichiens font une nouvelle invasion en Bavière, s'emparent de toutes les places, et entrent, pour la troisième fois, au commencement de juin, dans Munich, sous la conduite de Bércklau. Dans ces conjonctures, l'empereur convient d'une suspension d'armes avec la reine de Hongrie. En conséquence, le roi donne ordre aux troupes françaises d'évacuer la Bavière et le Haut-Palatinat, et de retourner vers le Rhin. Le 26 juillet, M. de la Noue, ministre de sa majesté, mit à la tête de l'empire que le roi, étant informé de la résolution où étaient les états d'Allemagne d'employer leur médiation pour faire cesser la guerre, et des négociations de l'empereur avec la reine de Hongrie, avait donné ordre aux troupes françaises de se retirer sur les frontières de son royaume, attendu qu'elles n'étaient entrées en Allemagne qu'à titre d'auxiliaires, et comme elles étaient appelées par le chef de l'empire. Le maréchal de Broglie obéissant aux ordres du roi, ramène l'armée française en-deçà du Rhin. Mais la reine de Hongrie, fière du succès de ses armes dans la Bavière, et s'en promettant encore de plus grands, rejette la médiation de l'empereur, et fait évanouir les espérances de la paix. Le prince Charles, à la tête d'une nombreuse armée, suit les troupes françaises, marche vers le Rhin, et fait des tentatives inutiles pour passer ce fleuve. Le maréchal de Coigny, qui avait pris le commandement des troupes ramenées de Bohême par le maréchal de Broglie, ebasé du fils de Reigau un détachement de l'armée du prince Charles, qui s'y était établi la nuit du 3 au 4 septembre, à dessein de passer le Rhin. Le même tems, le marquis de Balacour tuille en pierres un autre détachement de trois mille hommes, qui avait passé ce fleuve près de Nuffern; presque aucun n'échappa, tous ayant été tués, ou noyés, ou faits prisonniers. Le 7 septembre, la garnison d'Egra est obligée de se rendre au comte de Collowrath, après s'être défendue jusqu'à la dernière extrémité. Sur le Mein, le 27 juin, l'armée des Anglais, composée de quarante mille hommes, et commandée par le roi d'Angleterre en personne, échappe au maréchal de Noailles, qui l'avait enfermée entre Aschaffenburg et Ettingen sur la rive droite du Mein, de manière qu'elle devait périr ou se rendre. Ce qui fit manquer le coup, fut la témérité d'un corps de nos troupes, lequel, ayant attaqué l'ennemi contre la défense du général, fut repoussé vigoureusement, et par sa retraite ouvrit le passage d'Ettingen, qu'il était chargé de garder. En Corse, nouveaux mouvements. Les rhellies tiennent une assemblée générale, dans laquelle ils se choisissent des chefs.

Le roi, l'an 1744, met quatre armées sur pied, une en Provence, deux en Flandre, et une quatrième sur le Rhin; la première est commandée par le prince de Conti; la deuxième par le maréchal de Noailles; la troisième par le comte de Saxe, et le maréchal de 26 de cette année; la quatrième par le maréchal de Coigny. Le 27 avril, la déclaration de guerre contre le roi de Hongrie, est publiée à Paris. Dans les Pays-Bas, le roi, étant parti de Versailles le 3 mai, pour aller commander en personne l'armée de Flandre, arrive le 12 à Lille. De là il se rend au camp d'Albion, où il fait, le 15, la revue de l'armée. Le 17, il retourne à Lille; Meims est investi par ses ordres le 18, et la tranchée ouverte le 28 en sa présence. Le 4 juin, les assiégés arborent le pavillon blanc, et le 7, le roi entre dans la place. On avait dit à ce prince, qu'en risquant une attaque, on pourrait

prendre la ville quatre jours plutôt; *Hé bien, dit-il, prenons-la quatre jours plus tard; j'ai mieux les perdre ces quatre jours, devant une place, qu'un seul de mes sujets.* Le 17, il arrive au camp devant Ypres, qui capitule le 27; le fort de Kenque est pris de même le 29, et Furnes le 10 juillet. Le roi quitte la Flandre le 5, et prend la route de l'Alsace, pour aller s'opposer au prince Charles, qui avait passé le Rhin, comme on l'a dit, à la tête d'une armée. Il arrive à Metz le 4 août, et y tombe dangereusement malade. Le 14, ce prince est à l'extrémité. Se croyant près de mourir, il dit au comte d'Argenson: *Écrivez de ma part au maréchal de Noailles que, pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le prince de Condé gagna un bataillon.* Toute la France cependant, apprenant l'accident de son roi, tombe dans une consternation qu'il est impossible d'exprimer. Ce fut alors que les Français, d'une commune voix, et comme de concert, donèrent à Louis XV le surnom de *Bien-Aimé*. Le 15 du même mois d'août, jour consacré au triomphe de la virginité, il commence à douner quelque lieu d'espérance. Depuis cette heureuse époque la maladie du roi diminue, et le 19, il est entièrement hors de danger. Le comte de Saxe, que le roi avait laissé en Flandre à la tête d'une armée fort supérieure en nombre à celle des ennemis, les arrête pendant toute la campagne, et les empêche de faire aucune expédition. Cette campagne n'est pas moins glorieuse à ce grand capitaine que les suivantes, dans lesquelles il a battu tant de fois les ennemis, et forcé un si grand nombre de places. *Sur le Rhin*, le 20 juin, cinq cents hommes de l'armée du prince Charles, pandours et croates, passent le Rhin, et les deux jours suivants le reste de l'armée fait de même, par la négligence du comte de Seckendorff, général de l'empereur. Le maréchal de Coigny, en étant informé, marche aux ennemis, qui déjà s'étaient emparés des lignes de Lauterren, de Lauterbourg, de Weissenbourg, et du village d'Altstet. Le 5, vers les cinq heures du soir, le maréchal les attaque dans ces trois postes, et les en chasse, avec perte de trois mille hommes de leur côté; le 7, il abandonne les lignes, et se retire à Haguenau, où il établit son camp. Le 17 août, le duc d'Harcourt tombe sur ce corps de dix à douze mille hommes autrichiens, qui s'étaient postés à Saverne, et les en chasse; mais Bérénklaw étant venu au secours de Nadasti, leur chef, avec toute l'ail droite de l'armée autrichienne, le duc d'Harcourt se retire. La jonction des troupes venues de Flandre, avec l'armée d'Alsace, engage le prince Charles à penser à la retraite. Le 15, à dix heures du soir, Bérénklaw abandonne Saverne, et le lendemain le duc d'Harcourt fait occuper cette place. Le 25, les ennemis sont chassés de différents postes; enfin, la nuit du 24, le prince Charles repasse le Rhin avec précipitation, sans autre fruit de son entreprise, que d'avoir pillé Saverne avec quelques villages, et perdu beaucoup de monde. Il vole au secours de la Bohême, attaquée par le roi de Prusse, en exécution d'un traité fait avec l'empereur et le roi de Suède; mais avant qu'il arrive, ce prince se rend maître de Prague le 16 septembre, après six jours de tranchée ouverte et fait prisonnier la garnison, forte de dix-huit mille hommes. Le roi de Prusse s'empare ensuite de Pisseck, de Frawenberg, de Bindweis, de Tabor, etc. Le prince Charles ne laisse pas de le fatiguer par ses mouvements et ses marches, et le force à la fin de retirer sa garnison de Pregar le 27 novembre. L'empereur profite de la diversion que fait le roi de Prusse, pour reconquer ses états. À mesure que les Impériaux avancent dans la Bavière, les Autrichiens se retirent et évacuent les places; enfin, l'empereur rentre, le 23 novembre, dans sa capitale. Le 19 septembre, le maréchal de Coigny investit Fribourg, et ouvre la tranchée le 30. Le roi, se trouvant rétabli, part de Metz le 20 septembre, pour se rendre au camp devant Fribourg, et y arrive le 10 octobre. Le 24 novembre, le gouverneur rend la ville par capitulation; ce qui signé chez le roi. Le 7, la ville est remise aux Français, avec l'artillerie et les munitions de guerre et de bouche. Le lendemain de la reddition de Fribourg, le roi part

pour Paris, où il arrive le 15 novembre. Le 25, les châteaux de Fribourg capitulent; la garnison, s'étant rendue prisonnière de guerre, en sort le 28, et les deux jours suivants. *En Piémont*, l'enfant D. Philippe, après s'être emparé de la Savoie, joint les troupes françaises, commandées par le prince de Conti, et vient camper sur les bords du Var. Le 11 avril, il fait passer cette rivière à deux débâchements. Le 2, sept députés du parlement de Nice viennent assurer l'enfant de leurs soumissions. Le 5, il reçoit, dans son camp, le serment du parlement et du corps-de-ville. Le 20, les ennemis perdent près de trois mille hommes à l'attaque générale de leurs retranchements, et les abandonnent le comte de Suse et cinq régiments sont faits prisonniers. Le 21, D. Philippe fait occuper les retranchements abandonnés, et marche vers Villefranche. Le 25, on commence à battre le fort de Montalban, dont le gouverneur se rend prisonnier de guerre avec la garnison. Le 25, la citadelle du Villefranche capitule. Après la conquête du comté de Nice, les deux princes tournent vers Onelle, que les Piémontais abandonnent; mais différentes circonstances les obligent à changer de plan, et à prendre la route de Briançon. Le 15 juillet, l'armée est rassemblée sous cette place. Le 18 et le 19, les princes forcent les retranchements des vallées de Suze et du château Dauphin, taillent en pièces les troupes qui les défendaient, emportent le château Dauphin, et s'ouvrent un passage dans le plain de Piémont. Le 19, le bailli de Givri force, en plein jour, une gorge effroyable, bordée de canons, et défendue par deux mille hommes; cinq batails ennemis y sont mis en pièces à la vue du roi de Sardaigne, et un sixième, envoyé à leur secours, est précipité du haut des rochers; mais le bailli de Givri reçoit, dans cette expédition, une blessure, dont il meurt quelques jours après. Le 16 août, le prince de Conti fait attaquer le fort de Demont. Cette place pouvait se défendre longtemps, mais le 19, un boulet rouge, ayant mis le feu à un magasin de mèches, donne une si grande alarme au gouverneur, qu'il se rend prisonnier de guerre, avec la garnison. La nuit du 12 au 13 septembre, la tranchée est ouverte devant Conti. Le roi de Sardaigne vient au secours de la place; D. Philippe et le prince de Conti marchent à sa rencontre, lui livrent bataille le 30, et le défont. Après cette victoire, les princes reprennent les travaux du siège; mais la saison trop avancée les détermine à le lever; ils décampent le 25 octobre, et ramènent l'armée en Dauphiné. *Sur mer*, l'amiral Mathews, commandant la flotte anglaise, attaque, le 22 février, dans la Méditerranée, les flottes de France et d'Espagne, commandées par M. de Court et D. Navarro. Ces derniers eurent l'avantage, et maltraitèrent fort la flotte ennemie. Après le combat néanmoins ils se plaignirent réciproquement l'un de l'autre.

À la tête des événements de l'an 1745, se présente le mariage du dauphin et de Marie-Thérèse, infante d'Espagne, célébré, le 25 janvier, à Versailles. La cour apprend que, dans ce même mois, le reine de Hongrie, le roi d'Angleterre, le roi de Pologne, l'électeur de Saxe, et la Hollande, ont signé, à Varsovie, un traité d'union entre le roi de France et le roi de Prusse. L'ambassadeur de Hollande ayant rencontré le maréchal-comte de Saxe, dans la galerie de Versailles, lui demanda ce qu'il pensait de ce traité. *Cela est fort indifférent à la France,* répond le comte, *mais si le roi, mon maître, veut me donner carte blanche, j'en irai lire, à la Haye, l'original avant que l'année soit passée.* En Flandre, ce comte, usant de général de l'armée des Pays-Bas, arrive à demi-mort, et pourvu à peine sa santé (il était hydropique). Il ouvre la campagne par le siège de Tournai, qu'il investit le 23 avril. Le roi part de Versailles, accompagné du dauphin, et arrive au camp le 8 mai. Trois jours après, l'abbé du général lui fait gagner la bataille de Fontenoi sur l'armée des alliés, commandée par le duc de Cumberland, dont la nuit était de faire lever le siège de Tournai. Les Anglais firent à cette journée des prodiges de va-



leus; une colonne impénétrable de leur infanterie rendit le succès douteux pendant quelques heures, et ce ne fut qu'à l'aide du canon que le roi fit amener, qu'on vint à bout de le renverser. La déroute de ce corps détermina la victoire la plus complète. Les ennemis abandonnèrent le champ de bataille, couvert de quinze mille de leurs morts et de leurs blessés, laissant en vainqueur une partie de leur canon. Le roi, frappé de l'effroyable spectacle des morts et des blessés étendus sur le champ de bataille; *Qu'on ait soin, dit-il, des Français blessés comme de nos enfants, qu'on ait même soin des ennemis.* Les fatigues de cette journée, où la santé du général semblait devoir succomber, firent en lui au contraire une heureuse révolution. Il commença dès lors à se mieux porter. Le roi le félicitait depuis son rétablissement. *M. le comte de Saxe*, dit le maréchal de Noailles, qui était présent, *est le premier général que la gloire ait désigné.* Le 22, la ville Tourna se rend après 25 jours de tranchée; le garnison entre, le 24, dans la citadelle, et capitale le 19 juin. Le 10 juillet, affaire de Melle, où MM. du Chayla, de Gravelle et de Sourv, battent un corps de six mille hommes des alliés. Le 11, le marquis de Chélya et le comte de Lowendal emportent Gand l'épée à la main, et obligent la garnison à se retirer dans le château, où elle est faite, le 15, prisonnière de guerre. Le 18, le marquis de Sourv se présente devant Bruges, dont les portes lui sont ouvertes par les habitants. La nuit suivante, le comte de Lowendal ouvre la tranchée devant Oudenarde; le 21, les assiégés abandonnent pavillon blanc, et la garnison se rend prisonnière. Le 25, le roi part du camp de Bost, arrive à Oudenarde, y voit défilé la garnison, et entre dans la ville. Le 11 août, le duc d'Alençon assiège Dermonde, qui capitule le 12. Ostende, qui avait antérieurement soutenu un siège de trois ans contre les Espagnols, et en outre de près de six mois sous Louis XIV, se rend le 25 août au comte de Lowendal, après cinq ou six jours seulement de tranchée; le roi y entre le 3 septembre, et revient à Ostende, où il fait son entrée triomphante le 7. Après la prise d'Ostende, le comte de Lowendal assiège Nieuport, dont le gouverneur est fait prisonnier, avec la garnison, le 5 septembre. Le 8 octobre, Aiti se rend au comte de Clermont-Gallerande. *En Italie*, au mois de mai, la république de Gènes s'arrange avec les rois de France et d'Espagne, et s'engage à leur fournir un corps de dix mille hommes, avec un train considérable d'artillerie. L'enfant don Philippe et le maréchal de Melibon, après s'être rendus maîtres de la vallée d'Onelle, arrivent, le 25 juin, à Final, et de-là à Savone. Le duc de Modène, à la tête de l'armée combinée d'Espagne et de Naples, déloge de Novi le comte de Schellembourg, général des Autrichiens, et fait entrer, le 5 juillet, trois mille cinq cents hommes dans cette place; il prend Tortone le 14 août, et oblige le château, le 3 septembre, à capituler. Le 9, le marquis de la Vieville emporte la ville de Plaisance par escalade; la citadelle se rend trois jours après. Les Autrichiens, à cette nouvelle, évacuent Parme, et se retirent avec précipitation. La nuit du 21 au 22, le duc de Modène entre dans Parme par son aqueduc, et s'en rend maître. Le 27, le maréchal de Maillobat bat les Piémontais à Bassignu sur le bas Teno, et remporte une victoire complète. Le 10 octobre, le comte de Luttre défile un détachement des ennemis, et s'empare de leur camp. Le 12, la ville d'Alexandrie se rend à don Philippe. Le 30, la garnison de Valence évacue la place, après onze jours de tranchée, et le bourgeois descend à capituler pour le château. Le 4 novembre, la garnison de Casal abandonne la ville à l'épée des Français et des Espagnols, et se retire dans le château, qui fait sa capitulation le 29. Le 8 décembre, M. de Chevert s'empare de la ville d'Asi; le 17, le château se rend. Le comte de Gages marche vers Milan, qui ouvre ses portes le 10 décembre. Le château est investi le même jour.

En 1746, le 19 juillet, madame la dauphine échappe à Versailles d'une princesse, et meurt le 23, des suites de cette

couche. Dans les *Pays-Bas*, le comte de Saxe investit, le 30 janvier, Bruxelles, où grand nombre d'officiers généraux des ennemis étaient, avec une garnison de dix huit bataillons et de neuf escadrons. Le 7 février, la tranchée est ouverte; le 20, la place se rend, et la garnison est faite prisonnière. On aurait peine à trouver dans l'histoire des exemples d'un projet aussi bête et aussi bien exécuté. Le 3 mai, le roi part de Versailles, et arrive le 4 à Bruxelles. Le 6, MM. de Lowendal et d'Armentières marchent vers Louvain, que les ennemis venaient d'abandonner. Les Français s'emparent successivement de plusieurs places entre Malines et Anvers. Les magistrats de cette dernière place envoient le 19, des députés, pour se soumettre au roi, qui, le 21, fait partir un détachement pour prendre poste dans Anvers. La nuit du 25 au 26, la tranchée est ouverte devant la citadelle, qui capitule le 31. Le 4 juin, le roi fait son entrée dans Anvers; le 10, il part pour Versailles. Le prince de Conti, détaché de l'armée pour faire le siège de Mons, ouvre, le 24 au 25 juin, la tranchée devant cette place, où il entre victorieux le 10 juillet. Le 16, il assiège Charleroi, et s'en rend maître, le 2 août, par composition. Saint-Guislain se rend dans le même temps au marquis de la Fare. Le maréchal de Saxe vient trouver le prince de Conti, afin de concerter avec lui sur les moyens de déposter les ennemis du camp de Maastricht dans l'histoire. Vouant couper aux ennemis la communication des vivres par le Meuse, le maréchal détache M. de Lowendal pour s'emparer de Heus, où il entre le 21. Les ennemis, ayant été contrainct de quitter les environs de Namur, son allié. M. le comte de Clermont, chargé de faire le siège de cette importante place, l'investit le 5 septembre, ouvre la tranchée le 20 du 12 au 15, prend le 19, et le château le 30; toutes les troupes de la garnison se rendent prisonnières. Le maréchal-comte de Saxe termine cette glorieuse campagne par la défaite des ennemis à la bataille de Raucourt, donnée le 11 octobre; les alliés y perdent douze mille hommes, tués ou blessés, et trois mille prisonniers, cinquante pièces de canon et neuf drapeaux. Si le jour n'eût manqué, la victoire eût été plus complète; mais le jour qui survint, et des incidents singuliers, firent les avantages aux Français, et ouvrirent le reste de l'armée alliée, dont une partie se retire dans le camp des Romains, sur la montagne de Saint-Pierre, et l'autre passa la Meuse dans la plus grande confusion. Les Anglais, les Hanovriens, les Hessois, les Hollandais et les Bavaurois, arrivés depuis deux jours à l'armée du prince Charles, firent les seuls sur qui tombe toute la perte. *En Italie*, le campagne est bien différente de celle de Flandre. Pendant que don Philippe fait le siège du château de Milan, le roi de Sardaigne marche vers Asti, qu'il investit le 5 mars. M. de Moutal, qui y commandait, n'étant point secouru, est obligé de se rendre prisonnier avec la garnison. Ce revers engage don Philippe à sortir de Milan le 19, pour se retirer à Pavie. Les crues autrichiennes commencent à reprendre le dessus. Le 27 du même mois, Guastalla se soumet au prince de Lichtenstein. Les Autrichiens se rendent ensuite maîtres de Casale, et assiègent Valence. Le général Brouin investit Parme, d'où le marquis de Castellor sort, le 20 au 21 avril, à la tête de cinq mille hommes, et s'ouvrant un passage à travers les ennemis, il fait la plus belle retraite, et joint l'armée espagnole, commandée par le comte de Gages. Le 23 avril, Parme capitule. Le 3 mai, Valence se rend en général Leutrum. Le 16 juin, don Philippe attaque, près de Plaisance, les ennemis, qui l'obligent à se retirer. Après s'être emparés de Stravalle et de Gavi, les Autrichiens marchent vers Gênes, et forcent plusieurs d'elles, entre autres celle de la Rocchetta. Don Philippe tient, le 26 août, un conseil de guerre à Gênes, en conséquence duquel il prend la route d'Antibes, et les troupes de France et d'Espagne défilent vers Nice. Le 6 septembre, Gênes se rend au marquis de Bolta, général de l'armée autrichienne. D'un autre côté, le roi de Sardaigne s'empare de Savone et de Final avec ses châteaux.

il investit la citadelle de Savone, qui se défend jusqu'au 18 décembre. Après ces expéditions, les troupes autrichiennes et piémontaises, s'étant jointes, marchent vers le comté de Nice, où elles entrent le 16 octobre. Don Philippe se retire; de l'avis de ses lieutenants-généraux, laissant des garnisons dans la citadelle de Villefranche et dans le château de Montilban; il fait repasser le Var à son armée le 18, et se rend à Antibes avec le duc de Modène. Quelques jours après, la roi de Sardaigne arrive à Nice; un détachement de sept cents hommes pose le Var par ses ordres; il est enveloppé par le marquis de Crussol, et parait taillé en pièces, parait fait prisonnier. Le 25, la garnison du château de Vintimille est obligée de capituler, après une vigoureuse résistance; la citadelle de Villefranche éprouve le même sort. La nuit du 29 au 30 novembre, les ennemis passent le Var, entrent en Provence, s'avancent jusqu'à la ville de Grasse, brûlent le bourg de Saint-Laurent et deux autres villages, et vont camper, le 3 décembre, sous Antibes, dont ils font le blocus. Le maréchal de Belle-Isle, envoyé pour remplacer le maréchal de Maillebois, se rend, le premier décembre, à l'armée de Provence; il arrête les progrès des ennemis qui, malgré leur supériorité, ne peuvent s'établir en-deçà de l'Argens, ni s'emparer d'aucun poste important. La révolution; arrivée à Gènes dans ces circonstances, fait une mauvaise diversion. Les Génois, supportant impatiemment la pesanteur du joug des Allemands, se révoltent à l'occasion d'un coup de canne donné mal à propos, prennent les armes le 5 décembre, font main-basse sur tous les Autrichiens qu'ils rencontrent, les chassent, le 10, de plusieurs postes, le 15 de celui de la Bochetta, et enfin se rendent tellement maîtres, que le calme est rétabli dans Gènes, et les boutiques y sont ouvertes le 16. Cette révolution coûta plus de cinq mille hommes aux Allemands. Sur mer, M. de la Bourdonnais, gouverneur de l'île Bourbon, après avoir battu et dispersé la flotte anglaise, fait une descente près la ville de Madras, dont il s'empare le 21 septembre, et convient avec le gouverneur d'un rançonnement montant à treize ou quatorze millions de notre monnaie. Le gouverneur de Pondichéry refuse de tenir cette convention, et garde la ville jusqu'à la paix. L'escadre de l'amiral Lestock mouille, le premier octobre, dans la baie de Pondichéry, sur les côtes du Brétagne; M. de Saint-Claire, commandant les troupes de débarquement, commence la même jour à faire débarquer cinq mille hommes, qui s'emparent du château de Coudor; le lendemain, il fait débarquer le reste, consistant en deux mille hommes; le 3, il s'empare du bourg du Guidel; le 4, il s'approche de Lorient, et envoie sommer la ville de se rendre; le 7 au soir, il se retire après avoir attaqué, tout le jour, la ville avec un feu très-vif; le 8, assis d'une terreur panique, il se rembarque avec précipitation, sans remporter d'autre fruit que cette descente, que le ridicule d'une entreprise vaine et mal concertée.

Il fallait au duc d'Anguine une nouvelle femme après la mort de la première, pour continuer la suite des héritiers de la couronne. Le 9 février 1747, Marie-Joséph, fille du roi de Pologne, sœur de Saxe, arrive à Versailles, et il l'épouse le même jour. En Provence, les Autrichiens et Piémontais, qui semblaient vouloir envahir toute la Provence et la Dauphiné, sont chassés l'épée à la main de poste en poste, et enfin obligés, le 5 février, de repasser le Var avec précipitation. Le 25 mai, le comte de Belle-Isle, frère du maréchal, se rend maître du fort Saint-Honorat, et le 26 de celui de Sainte-Marguerite. Le 5 juin, le maréchal de Belle-Isle passe le Var; le 4, il fait ouvrir la tranchée devant Montilban, dont la garnison se rend prisonnière le 5. Villefranche capitule le 11. Le 19 juillet, le comte de Belle-Isle attaque les retranchements que le roi de Sardaigne avait fait construire sur le plateau du col de l'Assiette, pour couvrir Exilles et Fenestrelles. Ces retranchements étaient profonds, palissadés, garnis d'artillerie et défendus par vingt et un bataillons. Le comte gravit pour y arriver, avec vingt-huit batail-

lons, à travers un feu plongeant de mousqueterie et de canon et une grêle de grosses pierres. Trois fois repoussé avec une perte considérable, trois fois il revient à la charge. A la fin il tomba percé de vingt blessures à côté de quatre mille morts et de deux mille blessés. Ceux-ci, ramenus à Brioni, y éprouvèrent la générosité de M. d'Andiffet, lieutenant du roi, et de son épouse. Le mari vendit sa vaisselle d'argent pour les secourir, et la dame, près d'accoucher prit elle-même le soin de panser leurs blessures de ses mains. Elle mourut en s'acquittant de ce pieux office, dont son état actuel semblait la dispenser. Le 16 octobre, l'infant D. Philippe fait attaquer divers postes des environs de Vintimille, occupés par les ennemis; ils en sont chassés en trois jours avec une perte considérable. A Gènes, le marquis de Flotta, au désespoir de son expulsion de Gènes, fait différentes tentatives pour y rentrer, sans autres succès que de perdre beaucoup de monde. Il est ensuite rappelé. Le comte de Schullenburg, qui le remplace, est attaqué, le 14 avril, dans le poste de la montagne du Diamant, dont il s'était emparé, et battu par les Génois, secondés par les troupes auxiliaires de France et d'Espagne; ce grand général a la jambe cassée d'une chute de cheval dans l'action. Le 7 mai, le duc de Boufflers arrive à Gènes pour commander les troupes destinées au secours de la république; après s'être signalé en différentes occasions, et avoir remporté de grandes avantages sur les Autrichiens, il tombe malade de la petite vérole, et meurt le 2 juillet, âgé de quarante-deux ans, généralement regretté de la noblesse et du peuple. En reconnaissance des services qu'il a rendus à Gènes, le grand-conseil a l'onté à sa famille parmi celles de la première noblesse de la république. Le comte de Schullenburg voyant son armée extrêmement affaiblie et diminuée par tant de tentatives inutiles sur Gènes, lève le blocus et se retire entièrement le 6. Le 9, les Génois font chanter la Te Deum en actions de grâces, et établissent à perpétuité une procession générale pour le jour de la Conception de la Sainte-Vierge. Le 15, le marquis de Brissac arrive à Gènes avec un nouveau convoi, et prend le commandement de l'armée. Il est remplacé, le 14 juin de septembre, par le duc de Richelieu, qui a son audience publique du duc le 2 octobre; et le 15 du même mois, il se met à la tête des troupes de la république. Cette puissance, par délibération d'un grand conseil, tenu le 18 octobre 1748, s'accorde au duc de Richelieu les mêmes honneurs qu'à M. de Boufflers, en inscrivant son nom à celui du duc de Fronsac, son fils; dans le Livre d'Or, les déclarant nobles génois, eux et leurs descendants; dans le même tome le duc de Richelieu a été honoré du bâton de maréchal du France par le roi (Voy. Gènes). Dans les Pays-Bas, le maréchal de Saxe arrive à Bruxelles le 31 mars 1747, et règle les dispositions des sièges qui doivent servir cette campagne, dont le but était la conquête de la Flandre hollandaise. Le 17 avril, le régiment de la Moitry s'empare des deux redoutes de Boncouteven et de Zuydick. Le 22, M. de Lowendal se rend maître du fort du l'Ecluse, et le 24 d'Hiendick. Le fort de la Perle se soumet le même jour, et celui de Gickenshoek le 25. La nuit du 30 avril au 1er mai, la garnison du Sas-de-Gaand est forcée de se rendre prisonnière. Le 6 mai, le commandant du fort Philippe capitule, Hulst se rend le 11; Axel ouvre ses portes le 16. Pendant l'espace d'un mois, tout ce qui est entre l'Escaut et la mer se trouve réduit sous l'obéissance du roi, et la conquête de la Flandre hollandaise est achevée par MM. de Lowendal et de Contades, quoiqu'il y eût plusieurs places qui n'avaient point été attaquées dans la guerre dernière, étant jugées imprégnables, et d'autres qui avaient vu échouer devant elles la sémenle du plus grand ingénieur qu'ait eu la France. La prise de l'Ecluse ayant jeté l'alarme dans la Zelande, cette province nomme de son chef la prince d'Orange stadhouder; d'ailleurs qui est suivie par les autres provinces, de sorte que le 4 mai ce prince est reconnu, en cette qualité, par les états-généraux, lesquels déclarent le Stadhouder héréditaire, non seulement en faveur des males,

comme on l'avait fait en 1674, mais même en faveur des princes de la maison d'Orange. Ce qui cause le plus d'inquiétude à la province de Zeelande, c'est un amas de deux cents bâtiments plats, suffisants pour le transport de vingt mille hommes rassemblés au Sas-de-Gand, sous la direction de M. de Lage, officier de grande réputation. Le 29 mai, la roi part de Versailles, et arrive le 31 à Bruxelles, d'où il se rend, le 32 juin, à l'abbaye du Parc. Le 4 juillet, la roi ayant sous son commandement le maréchal-comte de Saxe, gague, sur les alliés, la bataille de Lawfeldt; vingt-neuf pièces de canon, deux paires de timbales, sept drapeaux, sept étendards pris sur les ennemis, près de dix mille hommes d'élite de troupes anglaises, hanoïennes et hessoises, tués, huit cents prisonniers, dont plusieurs de distinction, entre autres M. Ligonier, général; enfin la retraite des ennemis au-delà de la Meuse, caractérisent assez leur défaite et la victoire des Français qui perdirent de leur côté au mille hommes, tant tués que blessés; le comte de Bavière fut du nombre des premiers. Le comte de Clermont, et tous les officiers-généraux et particuliers se signalèrent par des actions au-dessus de tout éloge. Le roi s'étant rendu sur le champ de bataille, ne put retenir ses larmes en voyant jonché de morts et de mourants. Saxe, lui dit le maréchal de Saxe, tant de canonnage ne vous donnera pas un pouce de terre; si vous foudroyez d'un amper demain. Après cette victoire, le siège de Berg-op-Zoom est résolu. M. de Lowendael, chargé de cette périlleuse entreprise, y arrive le 12 juillet, le 15 septembre, au grand étonnement de toute l'Europe, et surtout des Hollandais, une place soutenu d'une puissante armée, et ravitaillée sans cesse en tout genre, par mer et par terre; place devant laquelle avaient autrefois échoué les plus grands généraux, le duc de Parme en 1586, et le marquis de Symola en 1622. Après la prise de la ville, tous les forts capitulent, et les garnisons se rendent prisonnières. Cette journée coûte plus de quatre mille hommes aux alliés. On ne put empêcher le pillage, parce que la place fut prise de nuit. Les troupes firent un butin considérable. On trouva dans le port dix-sept bâtiments chargés de provisions, avec cette inscription sur chaque barque: *À l'invincible garnison de Berg-op-Zoom*. Le roi apprend la nouvelle de la prise de Berg-op-Zoom le 17, et nomme sur-le-champ M. de Lowendael maréchal de France. La campagne paraissant finie par ce dernier siège, le roi fixe son départ au 25, et se rend à Versailles le 26. Sa majesté avait nommé, sur le point de partir, M. le maréchal de Saxe commandant-général des Pays-Bas. La nuit du 28 au 29, la tranchée est ouverte devant le fort Frédéric, qui capitule le 3 octobre; Lille se rend le 12, et ensuite le fort de la Croix. L'armée se sépare le 25 jusqu'au 26, et le 1 novembre, toutes les troupes destinées à hiverner dans les Pays-Bas, sont rendues dans leurs quartiers. Tel fut pour la France le succès d'une campagne dans laquelle les ennemis, fiers des avantages qu'ils avaient remportés dans l'Italie l'année précédente, semblaient devoir tout envahir, et se flattaient de nous réduire à la défensive. Sur mer, nous n'eûmes pas les mêmes succès. Le 14 juin, l'escadre du marquis de Joussier, composée de quatre vaisseaux et de cinq frégates, est capturée, près du cap Finistère, par la flotte anglaise de l'amiral Anson, forte de seize vaisseaux de ligne. Le 25 octobre, combat, à la hauteur du même cap, entre l'escadre française de M. l'Étendard, consistant en huit vaisseaux, et la flotte anglaise de vingt vaisseaux de la première force, commandée par le vice-amiral Hawke. Ces deux combats, très-égaux, dans le dernier desquels il n'échappa que deux vaisseaux français, achevèrent de détruire notre marine, qui avait été fort négligée depuis la mort de Louis le Grand.

L'année 1718, en Flandre, le 12 avril, Maastricht est investi par la plus belle manœuvre de guerre qui ait été faite depuis longtemps. Elle avait été concertée par le maréchal de Saxe, qui l'exécuta, et par deux hommes peut-être inconnus chacun en leur genre, M. de Camille, maréchal-des-logis de Parme, et M. du

Varney, aussi célèbre dans l'art des subsistances que le premier dans l'ordonnance des marches. Cette manœuvre était telle que les ennemis également inquiets pour Luxembourg, Maastricht et Breda, divisèrent leurs troupes, et facilitèrent ainsi l'investissement de Maastricht. On ouvrit la tranchée le 15 devant la place. Le maréchal l'avait souvent dit: *La paix est dans Maastricht*; et l'événement vérifia cette espèce de prédiction. Les alliés alarmés de voir les Français déjà maîtres d'une partie de leurs barrières, près de faire les autres et d'envahir la Hollande, sont enfin obligés d'avoir recours à la négociation, et de demander eux-mêmes la paix, après l'avoir refusée tant de fois. Le roi par une générosité plus grande que celle qu'on a tant admirée dans Scipion à l'égard d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, veut bien accorder la paix à ses ennemis vaincus, aux mêmes conditions qu'il la leur avait offerte avant que de battre leurs armées et de forcer leurs barrières. Le 6 mai, le gouverneur de Maastricht arbore le pavillon blanc; le 7, la capitulation est signée; le 10, la garnison sort avec les honneurs de la guerre. Le 11 du même mois, la cessation des actes d'hostilité est publiée à Bruxelles et dans les deux armées. Enfin la paix définitive de paix est signée à Aix-la-Chapelle le 18 octobre, par les plénipotentiaires des rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, de la reine de Hongrie, du roi de Sardaigne, des états-généraux, du duc de Modène et de la république de Gènes. Ce traité de paix estant exemple, et sera à jamais mémorable, par la modération d'un roi victorieux qui n'ajoute au milieu de ses victoires, et par le dévouement avec lequel il sacrifie ses conquêtes, tandis qu'il peut faire la loi à des ennemis vaincus, et contraints d'implorer sa clémence. Dans les Indes orientales, les anglais ignorant l'armistice publié en Europe, font une descente, sous la conduite des amiraux Boscawen et Griffin, au port de Gondolou, à cinq lieues de Pondichéry; et, le 28 août, ils mettent le siège devant cette ville, pour lequel ils avaient fait des préparatifs formidables. La place est défendue par M. Duplex avec toute la valeur et l'intelligence qu'on pouvait désirer. Le siège est levé le 19 octobre.

La paix reçut le sceau de l'authenticité par la publication qui s'en fit le 12 février 1749 à Paris. La multiplicité des degrés de juridiction fut diminuée au mois d'avril par l'édit qui réunît les prévôts et vicomtes aux baillies et sénéchaussées. Les 5 juillet, les Anglais, en conséquence du traité d'Aix-la-Chapelle, évacuent l'île Royale, au Cap-Breton, et le fort de Louisbourg, qu'ils remettent aux troupes du roi. Cependant ils ne cessent, depuis la paix, d'inquiéter nos colonies, voisines de l'Acadie, ou nouvelle Écosse, dont ils cherchent à étendre les limites au dépens du Canada. La cour de France, dès le mois de juin, en avait porté ses plaintes à celle de Londres, et lui avait proposé d'envoyer, de part et d'autre, des commissaires pour régler à l'amiable les limites des colonies anglaises et françaises. En conséquence le roi d'Angleterre chargea MM. Shirley et Midway, de traiter cette affaire à Paris avec MM. de la Galissonnière et de Silhouette, que le roi de France avait nommés de son côté. Au mois d'août, édit portant défranchement à tous gens de main-morte l'acquisition, ou de recevoir annuels fonds, rentes, ou maisons, sans avoir obtenu des lettres-patentes, lesquelles ne seront enregistrées qu'après une information faite de l'utilité et de l'innocuité. Dans les Indes orientales, le 5 août, les Français, établis à Pondichéry, remportent, sur le prince d'Arcata, une grande victoire qui leur procura la cession de nouvelles terres avec la ville de Masulipatan.

Les commissaires des cours de Versailles et de Londres s'occupaient cependant à déterminer les limites qui sépareraient l'Acadie du Canada. Ayant achevé leur travail, ils se rappelaient leurs mémoires respectifs la 21 septembre 1750. MM. de la Galissonnière et de Silhouette prétendaient dans la leur que l'Acadie, telle qu'elle, a été cédée aux Anglais par le traité d'Utrecht, c'est-à-dire, suivant ses anciennes limites, commençant à l'extrémité de la baie française, depuis le cap Sainte-Barbe,

ou le cap Fourchu, qu'elle s'étend le long des côtes, et se termine au cap Canseau. MM. Shirlar et Malmien soutiennent, au contraire, qu'elle s'étend depuis la rivière de Kinebeki jusqu'au golfe de Saint-Laurent, et du fleuve Saint-Laurent, par le nord, jusqu'à l'Océan; ce qui allait à rendre les Anglais maîtres de la rive gauche du fleuve Saint-Laurent, depuis Québec jusqu'à son embouchure, et de toutes les côtes, depuis le cap des Rosiers jusqu'à l'isthme; par-là se trouvait coupée la communication du Canada avec la Louisiane. Il y eut des réponses et des répliques qui exercèrent les commissaires pendant plus de quatre ans, et où l'on prodigua l'érudition en pure perte. Rien ne fut décidé; les Anglais voulaient la guerre, et les hostilités continuèrent du côté de l'Acadie et du P.O.Y. Le 11<sup>e</sup> novembre, édit pour l'établissement d'une noblesse militaire. Jusqu'alors, la profession des armes n'avait point la vertu d'aspirer, même dans les premiers grades, en sorte qu'un officier du service, quelque gloire qu'il y eût acquise. Le roi, par son édit, accorda des droits et privilèges de la noblesse, tant eux et leurs descendants, à tous ceux qui le servaient dans ses troupes, au moins en qualité de capitaines, et dont le père et l'aïeul l'auraient servi dans la même qualité (1). Le 27 novembre, M. d'Aguesseau remet entre les mains du roi la dignité de chancelier dont il était pourvu depuis le 2 février 1717, et les sceaux. Sa majesté nomme chancelier M. de Lamoignon de Blauc-Mesnil, premier président de la cour des aides, et donne les sceaux à M. de Machault, contrôleur-général des finances. Le 30, M. le maréchal comte de Saxe meurt au château de Chambord, âgé de cinquante-quatre ans; son corps, porté à Strasbourg, y a été inhumé dans le temple luthérien de Saint-Thomas, où le roi lui a fait ériger un superbe mausolée, pour servir de monument aux services inestimables que ce grand homme a rendus à la France (2).

La noblesse indigente manquait de ressources pour faire élever ses enfants d'une manière conforme à leur naissance et utile à l'état. Le roi, l'an 1751, pourvut à cet inconvénient, en fondant, au mois de janvier, une école militaire. Cet établissement, imaginé par M. d'Argenson, l'emporte incomparablement sur celui de Saint-Cyr, fondé, par Louis XIV, pour deux cent cinquante demoiselles. Le 9 février, mort du chancelier d'Aguesseau. Ses lois eussent été perdues, on les eût retrouvées dans la mémoire de cet illustre chef de la magistrature. Il n'était étranger dans aucune faculté des sciences; mais il possédait parfaitement la jurisprudence et les belles-lettres; ses vertus répondaient à ses talents. Le 15 septembre, madame la dauphine accouche, à Versailles, d'un fils que le roi nomme duc de Bourgogne. Cette naissance cause des transports de joie dans toute la France. Sa majesté donne ordre à l'hôtel-de-ville d'employer, à marier six cents filles, les hommes qu'il destinait à être employés, à cette occasion, en fêtes et en réjouissances publiques. Cet exemple eut des imitateurs à la cour et au province.

Le France perd, l'an 1753, un grand modèle de vertu dans

la personne de M. le duc d'Orléans, mort, le 4 février, à Sainte-Geneviève de Paris. Depuis plusieurs années, il était retiré dans cette maison, uniquement occupé de l'étude des livres saints, où il fit de grands progrès, et de la pratique des vertus chrétiennes, dont il devint un excellent modèle. Le 10, madame Henriette de France meurt à l'âge de vingt-quatre ans. Elle emporta dans le tombeau l'amour, l'estime et les regrets de la cour, qu'elle avait mérités par sa douceur et sa piété. Le 18 avril, arrêt du parlement, en forme de règlement, portant défense de faire aucuns actes tendants au schisme, et aucuns refus de sacrements, sous prétexte de défaut de représentation de billets de confession et de non-acceptation de la bulle UNIGENITUS. Ces refus étaient devenus communs depuis quelques années à Paris et ailleurs. L'arrêt ne les fit point cesser. Les prélats qui les autorisaient, contestèrent au parlement sa compétence, en ce qui concerne l'administration, même publique, des sacrements. Le parlement tint son arrêt, et sévit contre les contrevenants. Édit du mois d'août, qui fixa le nombre des maîtres des requêtes à quatre-vingts. (En 1502, lorsque Philippe le Bel rendit le parlement séculaire, ils s'élevaient à six, dont deux suivaient le roi, et les quatre autres furent attachés au parlement. De là vint que les maîtres des requêtes ne pouvaient y avoir voix qu'un nombre de quatre. Ils y ont rang et séance après les présidents à mortiers.)

La contradiction paraissait augmenter le nombre des refus de sacrements, loin de le diminuer, la loi, par lettres-patentes du 22 février 1753, enjoignit au parlement de surseoir à toutes poursuites et procédures concernant cette matière, jusqu'à ce qu'elle en ait autrement ordonné. Le parlement après qu'il se fut fait des remontrances sur ces lettres. Sa majesté, instruite des objets de ces remontrances, refusa de les recevoir. Le 5 mai, nouvelles lettres-patentes en forme de jussion, pour l'entrepiement de celles du 22 février. Le 7, arrêté du parlement, par lequel il déclare ne pouvoir, sans manquer à son devoir et à son serment, obtempérer auxdites lettres en forme de jussion. Le 9, les magistrats qui composent les enquêtes et les requêtes sont exilés en différentes villes du ressort, et quatre d'entre eux constitués prisonniers. Le 11, la grand'chambre est transférée à Pontoise. Le 8 septembre, madame la dauphine accouche d'un prince à qui le roi donne le nom de duc d'Aquitaine; ce prince mourut le 22 février suivant. Le 7 et le 8 novembre, la grand'chambre est exilée à Soissons. Le 11, lettres-patentes pour l'établissement d'une chambre royale à Paris, destinée à rendre la justice à la place du parlement. M. le chancelier fait l'ouverture de ce tribunal, le 15, aux Grands-Augustins.

Les Anglais qui depuis le dernier traité de paix méditaient une nouvelle guerre contre nous, se déclarèrent enfin, l'an 1754, par la construction qu'ils font d'un fort en Amérique, sur nos terres voisines de l'Acadie. M. de Contrecoeur, commandant du Canada, leur députa M. de Jarnisson, chargé d'une lettre par laquelle ils étaient invités à ne point troubler la paix, et à se retirer des terres appartenantes à la France. Le député est indignement assassiné, le 24 mai, par ceux à qui la lettre était adressée, et son escorte, composée de trente hommes, fait prisonnier. Le 3 juillet, M. de Villiers, frère de M. de Jarnisson, pour venger cette perfidie, marche, par ordre du commandant, contre les Anglais, attaque et leur enlève la fort de la Nécessité; mais loin de faire subir aux assiégés la peine du talion, qu'ils méritaient pour la mort de son frère, il se contente d'exiger qu'ils rendent les trente prisonniers qu'ils avaient faits au massacre; condition qui, toute modérée et équitable qu'elle était, fut très-mal exécutée. En France, madame la dauphine met au monde, le 23 août, à Versailles, le duc de Berry. Le 2 septembre, le roi donna une déclaration célèbre, qui impose un silence absolu sur les disputes qui troublent l'église de France, et charge ses parlements d'y tenir la main. Le 4, celui de Paris est rétabli dans ses fonctions; et, le lendemain, il enregistre la déclaration.

Cette loi ne calma point la fermentation qui agitant le clergé,

(1) Mais Louis XVI, par un édit du 24 mai 1781, a révoqué cette disposition, non-seulement en déclarant l'abolition pour le futur à l'égard des officiers qui ne sont que nobles de quatre générations, mais encore en interdisant les grades militaires à tous les officiers roturiers. Les fils des chevaliers de S. Louis sont exceptés, à la vérité, de cette exclusion; mais cette faveur est nécessairement bornée, car plusieurs des officiers d'aujourd'hui, militaires, peuvent même être roturiers, sans avoir obtenu le droit. A Dieu ne plaise, ne soit, que nous privions jamais de ce droit. Nous soumettons au conseil de trêve, pour l'approbation victorieuse que nous en faisons en homme de génie contre certains fraudes aristocratiques et abusives.

(Voy. *Annales Polit.* 1781, 15 sept. pp. 75-81.)

(2) Deux généraux, visitant un jour un temple, s'arrêtèrent au tombeau du maréchal, le regardant en silence, puis tirant leurs sabres, les posèrent sur ce monument, comme pour en signifier le trépas, après quoi ils se retirèrent, l'un d'eux sur la terre, sans proférer un seul mot. Que d'illusions dans ces songes mortels!

L'an 1755, le 28 mai, il ouvrit sa grande assemblée, dans laquelle on discuta principalement trois questions relatives aux troubles présents de l'église, la dignité de respect dû à la bulle, la noémiété du droit et du fait, et la compétence en matière de sacrements. Les prélats de l'assemblée sont divisés, seize contre dix-sept, sur ces trois points. Ne pouvant s'accorder, ils conviennent d'écrire une lettre en common au pape, pour avoir son sentiment. Le 17 novembre, madame la dauphine accoucha à Versailles, d'un prince que le roi nomma comte de Provence.

En Amérique, l'anglais Boscowen, à la tête de treize vaisseaux de guerre anglais, s'empara, au mois de juin, de deux vaisseaux français qu'il rencontra sur le lac du Terre-Neuve. Cet acte d'hostilité eut lieu sur l'anglais d'une déclaration de guerre. Le roi de France, en étant instruit, rappela de Londres son ambassadeur; il ordonna en même temps de faire tous les préparatifs nécessaires pour avoir raison de cette insulte faite à son pavillon et à sa couronne. Le 6 juillet, combat sur l'Oyo, près le fort du Queven, entre les Français et les Anglais. Ceux-ci furent complètement battus; Braddock, leur général, périt avec presque tous les officiers dans l'action. On trouva parmi ses papiers le projet formé par le ministre anglais d'enlever aux Français la plus grande partie de leurs possessions en Amérique. Le 1<sup>er</sup> septembre, nouvel échec pour les Anglais; un corps de mille cinq cents hommes de leurs troupes, commandé par le colonel Williams, est défait près du lac Georges, en Canada, par M. Dieulieu, qui tomba entre les mains des ennemis en les poursuivant.

Le roi, déterminé à mettre en œuvre toutes ses forces de terre et de mer contre les Anglais, donne ordre, au mois de janvier 1756, d'armer trois fortes escadres, dont l'une est destinée pour l'Amérique, et les deux autres doivent rester dans les mers de Brest et de Toulon, prêtes à se porter où le besoin exigera. Sa majesté nomme, dans la même mois, le maréchal de Belle-Isle généralissime des côtes de l'Océan, et le maréchal de Richelieu généralissime des côtes de la Méditerranée. Le 15 avril, ce dernier part des îles d'Hyères, à la tête de douze mille hommes, sur une escadre conduite par M. de la Galissonnière. La conquête de l'île de Minorque était l'objet de cet armement. Le 17, l'escadre aborde à l'île, et le débarquement se fit sans obstacle. Deux jours après, le maréchal de Richelieu se rend maître de la ville de Ciudadella; de là, il marcha à la ville de Port-Mahon, dont il trouve les portes ouvertes. Les Anglais l'avaient abandonnée pour se retirer dans le fort Saint-Philippe, où ils avaient rassemblé toutes leurs forces. Cette place, par l'avantage de son assiette et la bonté de ses fortifications, était regardée en Angleterre comme imprenable. M. de Richelieu n'en jugea pas de même; le 8 mai, il commença à l'attaquer avec son artillerie, qu'il avait placée sur le mont des Sigaux. Le 20, M. de la Galissonnière, qui courait le large avec son escadre, livra bataille à l'escadre anglaise, qui venait, sous les ordres de l'amiral Boscawen, porter du secours aux assiégés. Il remporta sur elle une pleine victoire qui coûta aux Anglais en nombre de vaisseaux, et l'obligea à se retirer en désordre à Gibraltar, sans avoir pu remplir son objet. Le malheureux Boscawen, de retour en Angleterre, paya de sa tête cet échec l'année suivante. Le siège cependant allait lentement, par l'impossibilité où l'on était de faire des tranchées, faute de terre. Enfin, la nuit du 27 au 28 juin, M. de Richelieu ayant fait faire une attaque générale des cinq forts qui soutenaient la place, on emporta trois, et effrayé tellement les assiégés par cette entreprise, également heureuse et hardie, qu'il les détermina à capituler. On leur accorda les honneurs de la guerre, avec promesse d'être conduits à Gibraltar, et, le 29, ils remirent les forts. Le général victorieux s'embarqua, le 8 juillet, pour retourner en France, laissant le comte de Laonion pour gouverneur de l'île, avec une forte garnison. La guerre était alors déclarée en forme par la roi de France, dès le 20 juin, à l'Angleterre; et le 1<sup>er</sup> mai précédent, ce monarque avait fait un traité méconnaissable d'alliance avec l'Amé-

ricaine ruina de Hongrie. Au mois d'octobre, sa majesté, instruite de l'invasion de la Saxe faite par le roi de Prusse, et de l'entrée de ce prince dans la Bohême, donna ordre de faire marcher vers l'Allemagne une armée de vingt-quatre mille hommes, sous le commandement du prince de Soubise; c'était le secours stipulé, avec le roi de Hongrie, par le traité du 1<sup>er</sup> mai. Le 17 novembre, le parlement supprime le bref du N. S. P. le pape, du 10 octobre, en réponse aux évêques de France. Les troubles continuant toujours à l'occasion de la bulle, le roi donne, le 10 décembre, une déclaration par laquelle sa majesté ordonne que tous ses sujets aient, pour ludit constitution, la respect et la soumission qui lui sont dus, sans néanmoins qu'on puisse lui attribuer la dévotion, le caractère, ni les effets de règle de foi, prescrit de nouveau le silence sur cette matière, renvoie aux juges ecclésiastiques la connaissance du refus des sacrements, permet cependant aux magistrats de punir les auteurs de ces refus, et accorde une amnistie générale pour le passé. Le 15, sa majesté s'étant rendue au parlement, y tint un lit de justice, dans lequel elle fit enregistrer cette déclaration, avec une autre sur la police du parlement, et un édit portant suppression des deux chambres et des précédents des enquêtes. Ce coup d'autorité mit la consternation dans le parlement. Les présidents et conseillers-dec enquêtes et requêtes, croyant leur état changé et altéré par la deuxième déclaration, prièrent la parli, avec plusieurs conseillers de la grand'chambre, de donner à M. le chancelier la démission de leurs charges. En Canada, le marquis de Montcalm, arrivé de France au mois de mai, avec un renfort considérable, enleva aux Anglais, le 13 août, le fort Ontario, situé près du lac de ce nom, et, le lendemain, celui de Chouegant de Georges. Dans ces trois places, que les Anglais avaient dévotées sur un terrain par eux occupé durant le pacte, le vainqueur fit mille six cents prisonniers, s'empara d'environ deux cents grosses-pièces d'artillerie, et d'une grande quantité de boulets et de munitions de toutes espèces. Cette conquête, qui ne coûta que cinq ou six hommes à M. de Montcalm, déconcerta les projets des Anglais sur nos colonies du Canada et de la Louisiane. Les trois forts, aussitôt après leur prise, furent démolis par les Français.

Le 5 janvier 1757, est un de ces jours funestes dont nul bon français ne peut se rappeler le souvenir sans horreur. Le roi, sur les six heures du soir, montant en carrosse pour aller souper à Trionon; est frappé d'un coup de couteau au côté droit entre les côtes, par un forend de la lie du peuple, nommé Robert-François Damiens, que la justice poursuivait alors pour crime de vol. Heureusement la blessure de sa majesté ne fut point mortelle. Le scélérat fut arrêté sur-le-champ; les magistrats, qui étaient restés à la grand'chambre, assistés des princes et des pairs, le condamnèrent, le 20 mars, à la peine des récidives, et le 28 il fut exécuté. Le 9 janvier, mort de Bernard de Bovier de Fontenelle, le Nestor des gens de lettres. Il était âgé de cent ans moins un mois. Le 1<sup>er</sup> septembre, sa majesté rétablit le parlement de Paris dans ses fonctions, après avoir donné ordre au chancelier de rendre les démissions aux membres de cette compagnie, qui les avaient données. Elle remet en même temps aux gens du roi une déclaration, interprétative de l'édit du mois de décembre dernier, laquelle fut enregistrée, le lendemain, à l'assemblée des chambres. Le 9 octobre, madame la dauphine met au monde un fils que le roi nomme comte d'Artois. Elle était d'Artois dévouée à sa majesté pour le remercer de l'honneur qu'elle a fait à leur province de donner son nom au jeune prince. L'appel des évêques exilés pour cause de refus des sacrements. Le 25 octobre, mort de dom Augustin Calmet, abbé de Senones, célèbre par le nombre et le mérite de ses ouvrages dont le plus considérable est son Commentaire littéral sur toute l'Écriture Sainte (1). En Allemagne, le roi ne jugea point suffisant le

(1) Dans l'original, son neveu et son accoucheur, à Sébastien, 1757, 1758, 1759.

accours de vingt-quatre mille hommes qu'il avoit envoyé, l'automne précédent, sur les frontières d'Allemagne, pour faire une diversion en faveur de l'impératrice-reine et du roi de Pologne, fait partir, au commencement du printemps de cette année, une armée de cent mille hommes pour la Westphalie. M. le prince de Soubise prend le commandement de cette armée jusqu'à l'arrivée du maréchal d'Estées, que le roi en avoit nommé général. Le 6 avr. 1, un détachement des troupes de la reine de Hongrie, qui s'étoient jointes aux nôtres, enlève au roi de Prusse la ville de Cleyes. Le 8, un autre détachement des mêmes troupes prend Wesel; et dans l'espace de huit jours, la roi de Prusse est dépouillé de ses états de Cleyes et de Guedler, à l'exception de la ville de Guedler, qu'on se contenta d'investir, et qui se rendit ensuite sans coup-faire. Le 17 avr. 1, Lipstadt est pris par le comte de Saint-Germain. Toutes ces expéditions se firent par les ordres du prince de Soubise, qui renvoya le commandement de l'armée au maréchal d'Estées, arrivé à Wesel sur la fin d'avril. Les premières opérations du maréchal se tournèrent contre le duc de Cumberland, qui étoit campé à Bielefeld avec l'armée anglaise. Par ses différentes marches et contre-marches, il l'inquiéta de manière que, craignant d'être enfermé dans son camp, il l'abandonna et repassa le Weser pour défendre l'électorat d'Hanovre. Le 5 juillet, le marquis d'Auver s'empara d'Embsen et de l'Oost-Frise; cette province appartenant au roi de Prusse depuis 1744 qu'il en étoit devenu maître par l'extinction de la maison d'Oost-Frise. Le 6, bataille d'Hastinbeck, près d'Hamelen, gagnée par le maréchal d'Estées, contre le duc de Cumberland qui bientoit été obligé d'abandonner aux Français l'électorat d'Hanovre avec tous les états de la maison de Brunswick. Vers le même temps le maréchal de Richelieu, qui commandait sur le Rhin, recevoit ordre d'aller joindre l'armée de Westphalie; il arriva le 5 août au quartier général d'Oldendorp; et, comme l'ancien du maréchal d'Estées, il prend le commandement de l'armée. Le nouveau général poursuit le duc de Cumberland; ce prince, au lieu de diriger sa retraite par la droite pour se rapprocher du côté de Magdebourg et donner la main au roi de Prusse, prend par la gauche, et entre par le duché de Werden. Il n'y resta pas long-temps. Le maréchal de Richelieu, toujours à ses trousses, l'oblige à se retirer auprès de Stade. Là il se trouve tellement accablé par l'armée française, qu'il ne peut éviter de se rendre prisonnier de guerre avec toute son armée, ou de subir telle autre loi que le vainqueur voudra lui imposer. Dans cette extrémité, il emploie la médiation du roi de Danemarck pour obtenir une armistice, avec la liberté d'évacuer le pays. La médiation est acceptée, et en conséquence, le 10 septembre, on fait la fautive convention du camp de Closter-Severn, par laquelle, sous le garant de S. M. danoise, le prince anglais s'engage à renvoyer ses troupes auxiliaires, à passer l'Elbe avec la partie de son armée qu'il ne pourra placer dans la ville de Stade ni six environs, à ne point permettre à la garnison de cette ville de faire aucun acte d'hostilité, ni de franchir les limites qui lui seront marquées, et enfin à laisser les troupes françaises en pos-

session de Bremen et de Werden jusqu'à la paix. Rien ne fut moins solide, comme on pouvoit s'y attendre, que ce traité. Le duc de Cumberland ayant été appelé en Angleterre, la cour de Londres se crut affranchie des engagements qu'il avoit pris. Cette infidélité fit le salut du roi de Prusse, sur qui alloit retomber, sans cela, tout le poids de la guerre en Allemagne. Le 25 décembre, le maréchal de Richelieu, ayant repassé l'Aller, oblige les Hanovriens, qui avoient repris les armes malgré la convention de Closter-Severn, à se retirer à Lünebourg, avec perte de cinq à six cents hommes. *Dans les Indes orientales*, le 23 mars, les Anglais enlèvent à la compagnie française des Indes le comptoir de Chandernagor, à l'embouchure du Gange. En Canada, les Français remportent sur les Anglais divers avantages, dont le principal est la prise du fort Georges, ou Guillauma-Henri, sur le lac du Saint-Sacrement, que M. de Montcalm leur enleva le 9 août.

Jusqu'en 1758, il n'y avoit en France aucune règle fixe pour la promotion des officiers dans les régiments. Souvent, au sortir du collège, un écolier, tout-à-coup, se trouvoit à la tête d'une compagnie, et souvent un lieutenant, après un an de service, passoit au grade de colonel. Frappé d'un abus si contraire à la bonne discipline, le roi, le 29 mars de cette année, y remédia par un règlement solennel qui porte qu'à l'avenir aucun officier ne sera promu d'un régiment qu'il n'ait auparavant servi pendant sept ans, dont cinq en qualité de capitaine, et qu'on ne pourra pareillement être grade capitaine sans avoir également été deux ans cornette, enseigne, ou lieutenant. (*Journal de Louis XV.*) Sur les côtes de France, une flotte anglaise ayant mouillé, le 5 juin, à la baie de Cancale, près de Saint-Malo, y débarqua le lendemain quatorze à quinze mille hommes, qui marchèrent vers cette ville pour en faire le siège. Mais apprenant qu'on accouroit de toutes parts pour les repousser, ils retournèrent en grande hâte à leurs vaisseaux, dans lesquels ils se rembarquèrent les 11, 12 et 15 du même mois. Le 7 août, dernière descente des Anglais sur les côtes de France. Ils entrèrent dans la ville de Cherbourg, en Basse-Normandie, dont ils emportèrent les cloches avec quelques canons, et se rembarquèrent, le 15, avec précipitation. Le 4 septembre, ils font une troisième descente, au nombre de treize mille hommes, à Saint-Brieux en Bretagne. Le duc d'Aiguillon marche contre eux en diligence, les atteint à Saint-Cast, et les force à regagner, en désordre, leurs vaisseaux. Dans cette déroute, ils perdirent plus de trois mille hommes, tant tués que noyés, outre sept cents prisonniers qu'on leur fit. *Et l'est-phalie*, les Hanovriens s'étant mis en marche pour s'emparer de Bremen, et, par-là, couper la communication de notre armée avec l'Oost-Frise, le duc de Broglie, par ordre du maréchal de Richelieu, les prévient, entre, le 16 janvier, dans Bremen, et s'y établit au nom de sa majesté impériale. Le 14 mars, le prince Ferdinand de Brunswick se rend maître de Minden, après huit jours de tranchée ouverte. Le 23 juin, ce prince attaque, à Crevelt sur le Rhin, l'armée française, commandée par son oncle le comte de Clermont. Il n'y eut que notre aile gauche qui combattit sous les ordres du comte de Saint-Germain; elle le fit avec beaucoup de valeur; et, après avoir résisté vigoureusement à l'ennemi, elle se replia en bon ordre sur Nuits, où le reste de l'armée s'étoit porté. Le comte de Gisors, fils du maréchal de Belle-Isle, jeune officier qui donnoit les plus belles espérances, périt dans cette affaire. Le 25 juillet, combat de Souderhausen près de Cassel. Le duc de Broglie, à la tête de sept mille hommes de l'armée du prince de Soubise, y défait huit mille Hanovriens, commandés par le prince d'Isenbourg, qui courut risque d'être pris en fuyant. Le 24 août, le marquis de Contades, à qui le comte de Clermont avoit remis, le 8 juillet, le commandement de l'armée de Westphalie, recevoit le bâton de maréchal de France. Le 10 octobre, le prince de Soubise gagne la bataille de Lutzelberg, au pays de Cassel, sur l'armée des Anglais, Hanovriens et Hessois; le bâton de maréchal de France, dont le roi Tho-

des vers pour être mis en bas de son portrait à M. de Voltaire, se reçut la réponse suivante: « Il seroit difficile, Monsieur, de faire une inscription digne de l'écrite et du sergent au d'écrite de l'écrite, je vous offre ce que me dicte mon âme. »

Dat onces merite que Dieu digne nous rendre,  
Son travail soutient par l'obscure;  
Il fit plus, il les eut avec simplicité,  
Et fut par son vertus digne de les entendre.

« Il me semble ne pas que je rende justice au sergent, à la fois, à la modestie, à la vertu de son D. Calmet; mais je ne pourrai jamais célébrer, ainsi que je le voudrais, un méritier, qui ne sera jamais célébré. »

« Condamné, rendu à la religion et à la vertu, dat reconnaissable sous la plume d'un homme qui a le souvent couronné l'une et l'autre de vœux et de prières. »

mors le 19, fut le prix de cette victoire. *En Canada*, le 8 juillet, le marquis de Montcalm, à la tête de trois mille deux cent cinquante français, remporta une victoire complète sur l'armée des Anglais, composée d'environ vingt mille hommes, sous les ordres du général Abercrombie; près de quatre mille des ennemis périrent dans l'action. Cet échec ne les empêcha pas de nous enlever Louisbourg le 27 du même mois.

L'ordre militaire de Saint-Louis n'admettait que des catholiques, les officiers protestants de nos troupes s'en trouvaient exclus, et rien n'y suppléait pour annoncer, par une marque distinctive, la durée et la bonté de leur service. Pour les indemniser, Louis XV institua en leur faveur, le 11 juillet 1759, l'ordre du Mérite, dont la marque de distinction est une croix d'or, sur l'un des côtés de laquelle il y a une épée en pal avec ces mots : *Pro virtute bellica*, et, sur le revers, une couronne de laurier avec cette légende : *Ludovicus XV instituit 1759*. *En Westphalie*, le 15 avril, le prince Ferdinand de Brunswick, à la tête de quarante mille hommes, attaqua le village de Bergen; à deux lieues de Fraunfort, dans lequel il y avait plusieurs brigades de notre infanterie, sous les ordres de M. de Broglie; il est repoussé trois fois, et, enfin, forcé de se retirer, après avoir fait une perte de près de dix mille hommes; du nombre desquels étoit le prince d'Isenbourg. Le 9 juillet, le duc de Broglie prend, l'épée à la main, la ville de Minden, sur le Weser; la troupe de Fischer fit des prodiges de valeur sur cette occasion, et ce fut elle qui emporta l'ouvrage qui couvrait la tête du pont de Minden. Le 1<sup>er</sup> août, bataille de Minden, gagnée par le prince Ferdinand de Brunswick, contre le maréchal de Contades, qui est obligé de se retirer à Cassel. *En Amérique*, les Anglais envahissent aux Français, le 3 mai, l'île de la Guadeloupe. Le 18 septembre, ils se rendent maîtres de Québec, après un siège du soixante-quatre jours. Sur mer, combat naval à la côte de Lagos, le 17 août, entre quatorze vaisseaux anglais et sept vaisseaux français, commandés par M. de la Clue, qui en perdit cinq, et se retire avec les deux autres. Le 10 septembre, l'escadre anglaise, sous les ordres de l'amiral Pokok, attaque, à la hauteur du Comorandell, l'escadre française; commandée par M. d'Aché. Après un combat de deux heures, les agresseurs sont obligés de se retirer, et l'escadre française va mouiller le 15 à Poudichéry, avec la secours de troupes et de munitions de guerre qu'elle y portait. Le 20 novembre, combat à la hauteur de Belle-Ile, entre l'escadre française, composée de 21 vaisseaux de ligne et de 6 frégates, sous les ordres du maréchal de Conflans, et l'escadre de l'amiral Hawke, renforcée de tous les vaisseaux que les Anglais avaient à la côte de Bretagne. Nos flûtes battus, et nos vaisseaux qui étaient en beaucoup moindre nombre que ceux de l'escadre ennemie, furent dispersés.

M. le duc de Broglie, créé maréchal de France le 18 décembre 1756, répondit à cet honneur le 30 juillet 1760, par le gain de la bataille de Corbach, en Vétérin, contre le prince héréditaire de Brunswick qui étoit à la tête de 30000 hanovriens. Le prince y reçut un coup de foudre dans les reins, et le combat de bataille nous resta. Le 2 octobre, un corps de 3000 hanovriens s'empara du château de Clèves, et fait prisonnier la garnison qui ne consistait qu'en un bataillon de milices. Le 16 octobre, combat près du Rhinberg, sur le Bas-Rhin, où 15000 hanovriens, commandés par le prince héréditaire de Brunswick, sont mis en fuite par un détachement de l'armée française, sous les ordres du marquis de Castries qui, la veille, avait emporté Rhinberg l'épée à la main. *En Canada*, le 3 septembre, les Anglais se rendent maîtres de Montréal et de toute le Canada.

Tra mort du duc de Bourgogne, arrivée le 22 mars 1761, dans sa dixième année, roovrit de deuil la cour. Ce jeune prince étoit un fruit précocé, il avait une maturité de jugement, des sentiments, et des connaissances au-dessus de son âge. Le 8 avril, les Anglais font une descente à Belle-Ile, et sont repoussés. Ils y

reviennent au commencement de juin, et malgré la belle défense de M. le chevalier de Sainte-Croix, ils se rendent maîtres, le 7 juin, de la citadelle, dont la garnison sort libre et avec les honneurs de la guerre. Le 15 août, traité, ou pacte de famille, conclu entre le roi du France et le roi d'Espagne, tant pour eux que pour le roi des Deux-Siciles et l'infant duc de Parme, par lequel ils promettent de se garantir mutuellement leurs états, et de les défendre envers et contre tous. Par ce même traité, les sujets de l'une de ces puissances qui passeront dans les états de l'autre, doivent y jouir des mêmes droits que les nationaux. Les 18 et 19 octobre, les économistes du baptême sont suppléés au duc de Berry, au comte de Provence, au comte d'Artois et à Madame. Le daphnin, leur père, s'étoit fait apporter le registre baptismal: *Voilà, leur dit-il, votre nom placé à la suite de celui du pauvre et de l'indigent; la religion et la nature mettent tous les hommes de niveau; la vertu seule met entre eux quelque différence, et peut-être que celui qui vous précède sera plus grand aux yeux de Dieu, que vous ne le serez jamais aux yeux des peuples*. *En Allemagne*, le 15 février, le prince Ferdinand fait une irruption subite dans la Hesse, dont il assiège la capitale, après avoir remporté divers avantages sur les Français. Le 21 mars, le maréchal de Broglie met en déroute, près de Grünberg, un corps de troupes, commandé par le prince héréditaire de Brunswick, fait prisonniers 2000 hommes des ennemis, et leur enlève treize pièces de canon, avec dix-neuf drapeaux. Le comte de Stainville, sous les ordres duquel le combat s'est donné, les poursuit dans leur retraite, qu'ils firent en désordre, et où ils essayèrent de nouvelles parties. Les suites de cette affaire furent la levée du siège de Cassel et l'évacuation de la Hesse. Le 18 juillet, le maréchal de Broglie ayant été joint aux environs du Sœst par le prince de Soubise, arrive du Bas-Rhin avec l'armée qu'il y commandait, attaque, sans succès, les alliés, commandés par le prince Ferdinand de Brunswick. Le combat recommença le lendemain près du village de Fillinghausen, où les Français avaient passé la nuit, et fut par le retrait du maréchal de Broglie. Nous perdîmes dans cette affaire 2400 hommes, du nombre desquels furent le duc d'Havré, et le marquis de Rougé. Le marquis de Vercas, gendre du duc d'Havré, eut le bras cassé du même coup de canon qui blessa mortellement son beau-père et le marquis de Rougé avec lesquels il se trouva réuni pour le moment. Le 25 septembre, le marquis de Conflans, détaché de l'armée du prince de Soubise, qui s'étoit séparée, vers la mi-août, de celle du maréchal de Broglie, s'empara d'Embsen occupée par les Anglais, et fait la garnison prisonnière de guerre. Vers le même temps, le marquis de Vioménil, avec un détachement de la même armée, fait la conquête du comté de Diepholz. Le 3 octobre, le prince de Condé, pareillement détaché de l'armée de Soubise, s'empara de la ville de Meppen, après quatre jours de tranchée ouverte, et fait prisonnier de guerre la garnison. Le 10, le comte de Laussey, à la tête d'un corps de saxons, se rend maître de la ville de Wolfenbützel, dont la garnison éprouve le même traitement. *Dans les Indes*, le 15 janvier, la ville de Pondichéry, que les Anglais tenaient bloquée par mer depuis neuf mois, et par terre depuis la mois de novembre, se rend enfin toute de subsistances. Le 10 février, un détachement de la compagnie anglaise des Indes, enlève à celle de France, le comptoir de Mahé, sur la côte de Malabar. *Affaires ecclésiastiques*. Cette année commença la grande affaire de la destruction des Jésuites en France. Le 17 avril, M. l'abbé Chauvelin, conseiller-clerc du parlement de Paris, dénonça aux chambres assemblées les constitutions de la société, comme renfermant plusieurs choses contraires au bon ordre, à la discipline de l'église et aux maximes du royaume. Le même jour, arrêt qui ordonne aux Jésuites d'apporter, dans trois jours, au greffe civil de la cour, un exemplaire imprimé de leurs constitutions; ce qui, le lendemain, est exécuté. Le 8 juillet, d'après le compte rendu par les gens du roi, de l'examen par eux fait des constitutions des Jésuites, arrêt qui ordonne qu'il sera



nommés des commissaires pour examiner tant lesdites constitutions, que le contenu audit compte rendu. Cet arrêt est immédiatement suivi d'un nouveau discours de M. l'abbé Chauvelli, par lequel il dénonce à la cour les opinions pernicieuses, dans le dogme de la morale, de plusieurs théologiens jésuites, tant anciens que modernes, d'où il résulte, selon lui, que tel est l'enseignement constant et non interrompu de la société. Le roi cependant avait nommé de son côté des commissaires du conseil, pour examiner les constitutions des Jésuites. Sur leur rapport, le 2 août, sa majesté rend une déclaration, par laquelle il est joint aux supérieurs de chaque maison de la société, de remettre, dans six mois, au greffe du conseil, les titres de leur établissement en France. Le 6, elle est enregistrée au parlement, lequel, par arrêt du même jour, reçoit le procureur-général appelant comme d'abus de plusieurs bulles, ou brefs concernant le régime de la société. Autre arrêt du même jour, qui condamne au feu divers ouvrages de ladite société, et pour statuer définitivement sur ce qui regarde lesdits livres, et du récit fait à la cour, le 8 juillet, au sujet de l'enseignement constant et non interrompu de ladite doctrine dans ladite société, ainsi que de l'insinuation de toutes déclarations, désaveux et rétractations faites à ce sujet.... joint la délibération à l'appel comme d'abus, interjeté par le procureur-général.... et cependant, par provision, fait défenses à tous sujets du roi.... d'interdire dans ladite société, et aux membres d'icelle de les recevoir, et de continuer leurs leçons publiques. Le 10 octobre, sur la demande des commissaires du conseil, chargés de rendre compte au roi des constitutions des Jésuites, sa majesté convoque une assemblée d'évêques, pour avoir leur avis sur les quatre points suivants : 1<sup>o</sup> de quelle utilité peuvent être les Jésuites en France, et les avantages ou inconvénients qui peuvent résulter des différentes fonctions qui leur sont confiées ; 2<sup>o</sup> de quelle manière les Jésuites se comportent dans l'enseignement et dans leur conduite sur les opinions contraires à la sûreté de la personne des souverains, les opinions ultramontaines, les libertés gallicanes et les quatre fameux articles du clergé ; 3<sup>o</sup> quelle est leur conduite sur la subordination qui est due aux évêques, et s'ils n'entreprennent rien sur les droits et fonctions des pasteurs ; 4<sup>o</sup> quelle tempestivité on pourrait apporter en France à l'autorité du général des Jésuites, telle qu'elle s'y exerce. L'assemblée des évêques s'ouvre, le 30 novembre, chez M. le cardinal de Luynes, et continue ses séances pendant tout le mois suivant. Elle n'était d'abord composée que de trente-sept prélats ; mais à la dernière séance, qui a eu le 30 décembre, il s'en trouva cinquante et un, dont quarante-cinq furent entièrement favorables aux Jésuites, et les six autres furent d'un avis contraire.

L'Angleterre, dans le mois de janvier 1762, ayant déclaré la guerre à l'Espagne, celle-ci, de concert avec la France, la déclara le 20 juin suivant au Portugal pour empêcher les Anglais de pénétrer par ce royaume dans ses terres. En France, le 6 août, arrêt du parlement de Paris, qui juge l'appel comme d'abus des bulles, brefs, constitutions et règlements de la société des Jésuites ; déclare qu'il y a abus, dissout cette société, fait défenses aux jésuites d'en porter l'habit, de vivre sous l'obéissance du général et des autres supérieurs, d'entretenir aucune correspondance directe ou indirecte, avec eux ; leur ordonne de vider les maisons dépendantes de la société, avec défenses de vivre en commun entre eux ; les déclare incapables de posséder aucuns bénéfices, d'exercer aucune employé ecclésiastiques, ou monastiques, qu'ils n'aient préalablement prêté le serment porté audit arrêt ; réserve de procurer à chacun d'eux, sur leur requête, la pension alimentaire dont ils auront besoin. Les autres parlements du royaume, à l'exception de deux, prononçant de même, dans le cours de cette année et de la suivante, la dissolution du corps des Jésuites dans l'étendue de leurs ressorts ; mais aucun ne le fit avec la même unanimité que celui de Paris. Le 30 août, le parlement de Dombes enregistre la déclaration

du roi, portant union de la principauté de Dombes à la couronne. Le comte d'Eu avait cédé à sa majesté, le 26 mars, cette principauté, et avait reçu en échange le comté de Gisors, avec d'autres terres. En Allemagne, le 24 juin, les marchands d'Estres et de Soubise, ayant quitté leur camp de Grévenstein pour se rapprocher de Cassel, dont les ennemis voulaient s'emparer, furent attaqués dans leur marche par les Anglais : plusieurs corps de l'armée française furent maltraités ; mais elle arriva au terme et empêcha l'ennemi de s'emparer de Cassel. Le 30 août, bataille de Johannenberg, près de Friedberg, gagnée par les marchands d'Estres et de Soubise sur la prince héréditaire de Brunswick. Le prince de Condé eut grande part à cette victoire. Le 22 septembre, le château d'Aménbourg, attaqué par les troupes du roi, se rend par capitulation. La garnison, composée d'anglais et d'hanoïviens, est faite prisonnière de guerre. Le 1<sup>er</sup> novembre, les alliés forcent Cassel à capituler ; la garnison sort libre et avec les honneurs de la guerre. La paix cependant se négociait depuis environ six semaines. Le 10 septembre, le duc de Belfort était arrivé à Paris en qualité de plénipotentiaire de la cour de Londres, et le duc du Nemours s'était rendu le 15 à Londres, avec le même titre, de la part du roi de France. Enfin, le 5 novembre, les articles préliminaires de la paix, entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, sont signés à Fontainebleau, par le duc de Praslin, le duc de Belfort et la marquise de Grimaldi. Ils sont compris en vingt-six articles, dont voici les principaux. Le roi de France cède à l'Angleterre l'Acadie, le Canada, le cap Breton, la Grenade et les Grenadins, et consent au partage des îles neutres ; savoir, Sainte-Lucie pour la France, Saint-Vincent, Saint-Dominique et Tabago pour l'Angleterre. Cette dernière puissance confirme à la France la pêche et la schérie de la morue sur les côtes de Terre-Neuve, et même dans le golfe de Saint-Laurent ; elle lui restitue la Guedoupe, Marie-Galante, la Désirade, la Martinique, avec les îles de Saint-Pierre et de Miquelon, pour servir d'abord aux pêcheurs français, l'île de Gorée en Afrique, et Belle-Ile. La France rend le Sénégal à l'Angleterre, lui rend l'île du Minorque, et restitue à l'électeur d'Hanovre et au landgrave de Hesse, toutes les places qu'elle leur avait enlevées. Les deux puissances se restituent mutuellement toutes les conquêtes qu'elles eussent faites l'une sur l'autre dans les Indes orientales. La même jour que la paix est signée à Fontainebleau, la France conclut avec l'Espagne un traité, par lequel elle lui cède la Louisiane.

Ce fut en 1765 que l'ouvrage de la pacification générale des puissances fut conduit à sa perfection et reçut le caractère d'authenticité. Les mêmes ministres qui avaient arrêté les articles préliminaires du traité de paix définitive entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, le signèrent le 10 février à Paris, sans y rien changer. Le roi de Portugal y accéda le même jour par un traité particulier signé de don Mello, son ambassadeur et plénipotentiaire. Le 15 du même mois, les plénipotentiaires de la reine de Hongrie et ceux du roi de Prusse, signèrent pareillement leur traité à Ulmshausen, en Saxe ; et le même jour, le roi de Pologne, électeur de Saxe, signe le sien avec le roi de Prusse. Le calme est par là rétabli dans l'Europe entière. Les affaires des Jésuites allaient cependant toujours en décadence. Le 5 février, le parlement de Paris enregistre, 1<sup>o</sup> un édit, par lequel sa majesté soumet aux ordonnances, pour le spirituel, les collèges ci-devant possédés par les Jésuites, et pour le temporel, aux cours des juges des lieux ; 2<sup>o</sup> des lettres-patentes pour l'administration des biens ecclésiastiques, possédés ci-devant par les Jésuites ; 3<sup>o</sup> des lettres-patentes pour l'abréviation des procédures dans la discussion des biens de ladite société.

L'an 1765, le 16 juin, la compagnie des Indes rétrocède au roi le port de Loriet, les côtes d'Afrique et les îles de France et de Bourbonnais. De sa part, le roi lui remet toutes les actions et les billets d'emprunt, dont il était possesseur, et lui laisse pleine liberté de prendre tels arrangements qu'elle jugera convenables pour le rétablissement de son commerce. Par là, devint libre,



elle nomma des syndics, et arrêta le plan d'administration qu'elle entend suivre (*Journ. de Louis XV.*). Le 6 septembre, le roi posa la première pierre de la nouvelle église Sainte-Genève. Au mois de novembre, édit envoyé à tous les parlements, qui supprime la société des Jésuites dans toute l'étendue du royaume, permettant néanmoins à ceux qui la composaient, de vivre en particuliers dans les états du roi, en se conformant aux lois du royaume. Cet édit est enregistré au parlement de Paris le 1<sup>er</sup> décembre, mais avec la restriction que les ci-devant jésuites ne pourront approcher de la ville de Paris de dix lieues. Le 17 décembre, enregistré au parlement d'un édit fort ample, du même mois, pour la libération des dettes de l'état.

Rome avait jusque-là gardé le silence sur la conduite qu'on tenait en France envers la société. Clément XIII, la voyant, légalement abolie dans ce royaume, fit effort pour la relever, et donna dans ce dessein une constitution par laquelle de sa pleine puissance et autorité suprême, il confirmait l'institut des Jésuites. Cette bulle, datée du 7 des ides de janvier 1763, suivant le style florentin (ce qui revient au 7 janvier de notre année 1765), fut supprimée par le parlement de Paris, le 11 février suivant. La santé du dauphin commença dans l'automne de cette année à déclin. Les alarmes et les vœux des bons Français pour son rétablissement redoublèrent à mesure qu'on vit le mal empirer. Il y succomba enfin à l'âge de 36 ans, le 20 décembre, au château de Fontainebleau, par une mort très-édifiante, et fut inhumé le 29, comme il l'avait désiré, dans l'église cathédrale de Sens. La pitié constante de ce prince, ses talents et ses loix-mêmes lui ont mérités les vifs regrets de toute la France. Il a laissé de Louis-Joseph de Saxe, sa deuxième femme, trois princes, Louis-Auguste, duc de Berry (depuis Louis XVI), Louis Stanislas-Xavier, comte de Provence (aujourd'hui sa majesté Louis XVIII), et Charles-Philippe, comte d'Artois, (voyez l'article de ce prince à la fin de cette chronologie), avec deux princesses, madame Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière, née le 25 septembre 1757, mariée, le 21 août 1775, au prince de Piémont, (depuis Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne.) Elle est morte en 1803; et madame Elisabeth-Philippine-Marie-Hélène, née le 5 mai 1764, morte victime du tribunal révolutionnaire, le 10 mai 1794.

Depuis trois ans la discorde agitant la république de Genève et soulevait la bourgeoisie contre le magistrat, à l'occasion de quelques articles de leur loi fondamentale, qu'on interprétait différemment de part et d'autre. Les parties lasses du contester ou pure perte, supplièrent, l'an 1766, le roi de France, par une députation, et les cantons de Berne et de Zurich par une autre, d'interposer leur médiation pour les accorder. Sa majesté, eu conséquence, nomma le chevalier de Beauteville son ministre plénipotentiaire auprès de la république. Le 25 mars, ce seigneur à son audience publique dans le conseil de Genève, où il prononce un discours éloquent et pathétique sur l'objet du sa mission. Mais son habileté et celle des plénipotentiaires de Berne et de Zurich, avec lesquels il travailla de concert, échouèrent contre l'obstination des Genevois. Le 15 décembre, le plan de pacification qu'ils avaient dressé, est rejeté par le conseil-général de la république, après avoir été approuvé du grand et du petit conseils.

Madame la dauphine, après avoir altéré sa santé auprès de son auguste époux par l'assiduité de ses soins pendant la longue maladie de ce prince, achève de la détruire par les larmes qu'elle se cassa de verser après l'avoir perdu. Le 25 mars 1767, elle alla le rejoindre en l'autre vie dans sa trente-sixième année, étant venue au monde le 4 novembre 1751. Elle fut ainsi réunie le 25 mars dans le même tombeau. Le 15 mai, traité de la république de Gênes avec le roi de France, par lequel elle cède à ce monarque la Corse, en satisfaction des dépenses que la France a faites et doit faire pour la réduction de cette île (*Voyez Gênes*).

L'an 1768, le grand-conseil, dont les membres avaient donné leurs démissions le 29 avril 1765, et qui depuis ce temps était vacant, rentre le 4 janvier, en vertu des lettres-patentes que le roi lui avait adressées le 2 de ce mois. Le même jour, il enregistre un édit portant règlement pour la police et la discipline intérieures de la compagnie, et ordonne entr'autres dispositions, que la justice y sera rendue gratuitement, comme elle l'est au conseil de sa majesté. Le 26 février, arrêt du parlement de Paris, qui supprime les lettres, en forme de bref, du pape Clément XIII, rendues au mois de janvier précédent, par lesquelles sa sainteté casse et annule certains édits de l'intant duc de Parme, comme contraires aux libertés, immunités et juridiction ecclésiastiques (*Voy. D. Ferdinand, duc de Parme*). Au mois de mars, édit, par lequel sa majesté ordonne, qu'à compter du 1<sup>er</sup> avril 1769, aucun de ses sujets ne pourra s'engager par la profession monastique ou régulière, s'il n'a atteint, à l'égard des hommes, l'âge de vingt et un ans accomplis, et à l'égard des femmes, celui de dix-huit ans aussi accomplis; sa majesté se réservant, après le terme de dix années, d'expliquer de nouvelles ses intentions à cet égard. Par le même édit, il est défendu d'admettre à la profession aucun étranger non-naturalisé, ni de l'aggraver ou affilier à aucun ordre, à aucune maison religieuse, dans le royaume. Le 11 mars, les troubles de Genève sont enfin pacifiés, par un plan d'arrangement et de conciliation, qui fut concerté par le grand et le petit conseils, et accepté par le conseil-général de la république. Le 15 mai, le parlement enregistre un édit du même mois, lequel porte, qu'à commencer du 1<sup>er</sup> janvier 1769, la portion congrue des curés sera fixée à perpétuité à la valeur en argent de vingt setiers de froment, mesure de Paris, et celle des vicaires à la valeur en argent de dix setiers; lesquelles valeurs sa majesté fixe, pour le présent, à cinq cents livres pour les curés, et à deux-cents livres pour les vicaires. Les curés, par le même édit, sont adjugés aux gros décimateurs. Le 9 juin, arrêt du parlement de Provence, par lequel la ville d'Avignon et le comté Vénétien sont déclarés réunis au domaine de la couronne. Deux huisseries de la même cour venaient signifier cet arrêt, le 11, aux consuls d'Avignon, tandis que le marquis de Rochecourant, commandant de Provence, entre dans cette ville, à la tête d'un détachement de cent dragons, pour notifier à M. Vincentini, vice-légat, l'ordre qu'il a reçu du roi, de prendre possession d'Avignon, et du comtat, au nom de sa majesté. Le premier président, avec les commissaires du parlement, arrive une demi-heure après, et ayant fait publier l'arrêt à son de trompe, il enjoint aux habitants de reconnaître le roi pour leur souverain; ce qui est accepté avec de grandes acclamations. Le 24 juin, la reine meurt à Versailles, âgée de soixante-cinq ans et un jour, étant née le 25 juin 1703. Peu de princesses ont mieux connu qu'elle la vanité des grandeurs humaines, et ont honoré le trône par une vertu plus saine et plus sincère. Elle avait en de son mariage avec le roi deux princesses et huit princesses, entr'autres mesdames Adélaïde, Victoire et Louise, décédées dans l'émigration. Le 29 juin, mort d'Hélène de Courtenai, veuve du marquis de Bonfremont, la dernière du nom et de la branche de l'illustre maison de Courtenai. Le dernier prince de cette maison était mort le 7 mai 1750. Aux mois d'août, lettres patentes en forme d'édit, qui accordent la noblesse aux officiers du Châtelet, après quarante ans de service. Le 17 septembre, M. de Lamoignon, chancelier de France, et M. de Maupeou, vice-chancelier et garde des sceaux, ayant donné leurs démissions, le roi nomme chancelier et garde des sceaux M. de Maupeou, fils du vice-chancelier, et premier président du parlement de Paris. Cette dernière place est donnée à M. le président d'Aligre. Le 25 octobre, sa majesté reçoit à Fontainebleau le roi de Danemark, qui voyageait sous le nom de comte de Travendall. Ce monarque, après avoir visité dans Paris tout ce qu'il y avait de plus rare, après y avoir été splendidement traité par les princes, et surtout par le duc d'Orléans, le prince

de Condé et le prince de Soubise, quitta cette capitale le 9 décembre pour retourner en ses états, laissant la cour et la ville dans l'admiration de ses grandes qualités.

Parcal Paoli, chef des rebelles de Corse, voyant son parti diminuer de jour en jour, abandonne cette île le 15 juin 1769, avec ses compagnons ; sa retraite achève la réduction de la Corse. (V. *Gènes*.) Le 20 août, lettres-patentes du roi, portant confirmation de la convention faite entre sa majesté et l'impératrice-consort, qui règle les limites des possessions respectives de ces deux puissances au Pays-Bas.

Les affaires de la compagnie des Indes étant dans une décadence à ne pouvoir se relever, le roi, par un arrêt du 8 avril 1770, accepte la cession qu'elle lui fait des biens et des droits à elle appartenants, se charge de payer ses rentes, et d'acquiescer ses dettes ; la compagnie par-la demeurée éteinte. Madame Louise, dernière fille du roi, déterminée depuis long-temps à se consacrer à Dieu par la profession religieuse, se rend, le 11 avril, aux Carmélites de Saint-Denis en France, avec la permission de sa majesté. Cette éclatante et généreuse démarche est un sujet de joie pour l'église, d'édification pour les fidèles et de triomphe contre les ennemis de la religion. Le roi lui-même monseigneur le dauphin épouse à Versailles l'archiduchesse Marie-Autoine-Joseph-Jeanne, née le 2 novembre 1755, sœur de l'empereur Joseph II, fille du roi empereur François I, de Lorraine, et de Marie-Thérèse d'Autriche, impératrice-consort, reine de Hongrie et de Bohême.

Louis XV fut enlevé à son peuple, par le petit vérole, le 10 mai 1774, dans la 65<sup>e</sup> année de son âge, après avoir rempli le trône 58 ans, 8 mois et 10 jours. La docteur faisait son caractère. Il était affable, humain, prévenant. Jamais personne ne sortit mécontent de sa présence. Il avait un attachement tendre pour sa famille dont il éprouvait un juste retour, et il était aimé de ceux qui le servaient comme le meilleur des maîtres. Les personnes qu'il approchait ont toujours été persuadées que le mal qui se faisait par ses ordres, (et il en fait beaucoup) était une surprise faite à sa religion et à son cœur. Aucun des rois des précédentes ne l'a surpassé pour l'étendue et la variété des connaissances. Il avait composé, au sortir de l'enfance, sous la direction d'un célèbre géographe de Lille, un traité du cours des principales rivières de l'Europe, qui a vu le jour en 1718. Les progrès que firent en France le physique expérimental, l'astronomie, la géographie, la chimie, et la plupart des arts libéraux, par la protection éclairée qu'il leur accorda et les libéralités dont il combla ceux qui les cultivaient avec succès, rendront mémorable à jamais son règne. La postérité le plus reculée se souviendra des voyages entrepris de son temps, aux frais du gouvernement, par Mazarin au pôle arctique, par le Comte de La Pérouse, et par d'autres savants à la Californie, aux Philippines, en Sibérie, etc. pour enrichir l'histoire naturelle et perfectionner la navigation. Le commerce lui doit aussi beaucoup plus qu'on ne pense, à raison des grands chemins, des ponts et chaussées qu'il fit construire dans toutes les provinces. Le quintal avant lui valait de port Bordeaux de Paris à Bordeaux ; il coûte aujourd'hui (1787) 8 livres. Son exemple, à cet égard, a servi de modèle à presque toute l'Europe.

#### LOUIS XVI.

1774. Louis XVI, né à Versailles, le 25 août 1754, de Louis, dauphin de France, et de Marie-Joséph de Saxe, sa seconde femme, fille de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne, parvint à la couronne le 10 mai 1774. La naissance de cet infortuné monarque fut marquée par des circonstances qui semblaient présager sa fin déplorable. Toute la cour était à Choisy au moment où il vit le jour, et la dauphine étant restée presque seule à Versailles, aucun prince du sang n'assistait, contre l'usage, aux couches de cette princesse ; ainsi, Louis commença, tous

écrit, et dans une sorte d'abandon, une vie qui devait terminer la plus funeste catastrophe. Le courrier qui fut chargé de porter à la cour la nouvelle de sa naissance fit une chute dont il mourut sur-le-champ, sans pouvoir remplir sa mission. Le premier à lit de son régime fut un bienfait ; au mois de juin, il dispensa les peuples du paiement du droit connu sous le nom de *joyeux avènement* ; le second fut un acte de justice à l'égard des nombreux créanciers de l'état, et promit d'acquiescer la dette publique. Les parlements, dont tous les membres avaient été ordés, furent rappelés à leurs fonctions, le 12 novembre 1774. Bientôt après, le crédit national commença de renaître, et faussait concevoir l'espoir d'une prospérité durable. On remboursa vingt-quatre millions de la dette exigible, cinquante de la dette constituée, vingt-huit des anticipations ; l'intérêt des créances sur les biens du clergé tomba à quatre pour cent ; les actions de la compagnie des Indes et les billets des fermes générales s'élevèrent à un taux plus considérable. On supprima les pensions abusives, on diminua celles qui étaient peu méritées. L'économie du monarque servit d'exemple. Le premier février 1775, le roi fit une déclaration relative à l'éducation des élèves de la Flèche, et ott atteint l'âge de huit à quatorze ans, seront distribués au nombre de cinquante ou soixante dans dix maisons ou collèges, tenus par des religieux ; savoir : chez les Bénédictins, dans les maisons de Sorèze, à Tournai, Reims, Beaumont et Pont-le-Voyé ; chez les Oratoriens, dans leurs maisons de Vendôme, d'Étampes et de Tournai ; chez les Minimes, dans leur maison de Brienne, et chez les Chanoines réguliers de Pont-aux-Mousses. La confection et l'entretien des grandes routes avaient nécessité des corvées qui arrêtaient l'agriculture à des occupations plus pressantes ; le roi, par un édit du 12 mars 1775, supprima ces corvées, et les convertit en un impôt pécuniaire auquel doivent contribuer tous les citoyens. Le 2 juillet 1777, M. Necker succéda à M. Turgot, dans l'administration des finances. Pour soulager l'indigence et borner les exactions de l'usure, un Mont-de-Piété fut établi dans la capitale, au profit des pauvres de l'hôpital général, par lettres du 9 décembre 1777. Le 6 février 1778, l'armée d'alliance et de commerce faite avec les États-Unis d'Amérique, la notification de ce traité, fait à l'Angleterre, le 15 mars, est le signal de la guerre entre la France et la Grande-Bretagne. Cette année est remarquable par la mort de deux hommes extraordinaires : Voltaire, génie brillant, universel et incomparable, décédé à Paris, le 30 mai, et J. J. Rousseau, philosophe et écrivain inimitable, mort à Ermenouville, le 2 juillet. Le comte d'Orvilliers ayant sous son commandement une escadre de trente-deux vaisseaux, rencontre, à la hauteur d'Ouessant, sur les côtes de Bretagne, une escadre anglaise, commandée par l'amiral Keppel. Les Français eurent l'avantage, mais les avantages manœuvres de l'ennemi empêchèrent de rendre l'action décisive, ce qui fit dire à M. de Ker-saint que, dans ce combat, les Français battirent les Anglais, et le général anglais battit le général français. Le 7 septembre, M. de Bouille, gouverneur de la Martinique, forcé d'une expédition et l'empara de la Dominique ; mais les Anglais prennent lent revanche, s'emparant des îles de Saint-Pierre et de Miquelon, le 24 septembre, de Pondichéry, dans l'Inde, le 16 octobre, et de l'île de Saint-Lucie, le 12 décembre. Le comte d'Estaing tenta vainement de reprendre cette dernière en 1779. Du 25 au 30 janvier de cette année, le marquis de Vaudreuil, second du chevalier du Châteaufort, s'empara des établissements anglais au Sénégal. Convention faite, le 12 avril, avec les Espagnols, qui s'engagent à prendre part à la guerre d'Amérique contre les Anglais, et, le 16 juin, la cour de Madrid, d'après les stipulations du pape de famille fait entre toutes les branches souveraines de la maison de Bourbon, déclare la guerre à l'Angleterre. Le comte d'Estaing, secondé des vainqueurs de Vaudreuil, de Grasse et de la Mithe-Piquet, s'empara de l'île de Saint-Vincent, au mois de juin, enjoint, de vive force,

la Grenade, le 2 juillet, et, le 6, bat l'escadre anglaise sous les ordres de l'amiral Byron, qui est forcé de se retirer à Saint-Christophe. En Europe, la flotte de Brest met à la voile le 5 juin; elle est commandée par les amiraux d'Orvilliers, de Guichen et de la Touche-Tréville, et se réunit à la flotte d'Espagne, le 25 juin. L'armée combinée, forte de soixante-six vaisseaux de ligne, fait voile vers la Manche. Les côtes de la Bretagne et de la Normandie présentent l'appareil formidable d'une invasion. Soixante mille hommes s'y trouvent rassemblés, et trois cents navires sont prêts pour leur transport. L'alarme fut générale en Angleterre, mais les vents contraires rendirent ces préparatifs inutiles. En Amérique, M. le comte d'Estaing, réuni au général Lincoln, donne, le 9 octobre 1779, un assaut infructueux à la ville de Savannah. M. de Rochambeau s'empare de Rhode-Island, le 10 juillet 1780. Les Anglais, qui convoient depuis long-temps la possession du cap de Bonne-Espérance, expédient le commodore Johnston pour s'en rendre maître; mais il est prévenu par le bailli du Soffren, qui, parti de Brest avec une escadre supérieure à celle des Anglais, attaque le commodore, le 16 avril 1781, à la hauteur de San-Yago, l'une des îles du Cap-Vert. Les Anglais sont si maltraités dans le combat, qu'ils emploient seize jours à réparer leurs vaisseaux. L'amiral français continue sa route, et débarque des troupes au cap de Bonne-Espérance. Le 2 juin, le comte de Grasse s'empare de Tabago par capitulation, après deux jours de siège. Depuis la défaite des Anglais à King-Mountain, le lord Cornwallis s'était tenu sur la défensive dans Charles-Town; ayant reçu de New-York des renforts que lui fit passer le général Clinton, il s'empara de la Caroline septentrionale; mais Washington, Rochambeau et la Fayette réunissent leurs forces dans la Virginie; le comte de Grasse aborde dans la baie de Chesapeake, et débarque trois mille hommes commandés par le marquis de Saint-Simon. Attaqué de toutes parts par des forces si supérieures, lord Cornwallis est contraint de capituler le 18 octobre, il se rend prisonnier de guerre avec toute son armée, au nombre de six mille hommes. Cette perte des Anglais raffermirait pour toujours l'indépendance de l'Amérique; elle fut suivie de la prise des îles de Saint-Eustache, de Saint-Martin, de Saint-Christophe et de Montserrat. Le 6 avril 1783, le bailli de Suffren s'empare de Goudeleur, place importante dans l'Inde pour les Français. Le 12 avril, l'escadre française, commandée par le comte de Grasse, est battue par l'amiral Rodney. Un accident survint au vaisseau le *Zélé*, qui, désemparé de son choc, tombait sous le vent, occasionna la perte de l'escadre. Le comte de Grasse au lieu de sacrifier ce vaisseau à la sûreté de sa marche, fait signal à son armée d'arriver sur les Anglais. Le *Zélé* fut dégraté par cette manœuvre, mais les Français furent contraints d'accepter un combat qu'ils devaient éviter. L'ennemi s'empare du *Glorieux*, de l'*Ardent*, du *César*, de l'*Hector*, de la *Fille de Paris*, le plus beau vaisseau qu'on eût encore vu. Ce dernier, monté par le comte de Grasse, fut défendu jusqu'à la dernière extrémité, et il était dans un si mauvais état lorsqu'il s'enfonça, qu'il coula bas, ainsi que le *Glorieux*, en revenant en Europe. Le même jour, M. de Suffren et l'amiral Hughes se livrent un combat dans la mer des Indes, où les deux escadres sont également maltraitées. En Europe. Le blocus de Gibraltar est converti en un siège dans les fornes. L'Espagne avait rassemblé les moyens les plus formidables pour réduire cette forteresse. Le duc de Crillon, qui commande l'armée combinée de France et d'Espagne, en pousse le siège avec la plus grande activité. Toutes les machines que le génie de la destruction avait jusqu'alors inventées pour la réduction des places, ne pouvaient guère être employées avec succès contre un rocher de mille pieds d'élevation, quoique l'art et la nature avaient rendu inexpugnable. On imagina des batteries flottantes. Cette nouvelle invention de M. d'Arçon, ingénieur français, donna aux assiégés une grande confiance dans ses résultats. Qu'on se figure des carcasses de gros navires,

renforcées, d'un côté, de six pieds d'épaisseur de bois, pour les rendre impénétrables aux boulets, recouvertes d'une charpente que les bombes ne pouvaient pénétrer, arrosées de tout sens par des caans d'eau courante, pour ôter l'embrasement; et portant depuis maint jusqu'à vingt-quatre bouches à feu, on eut une idée de ces flammeaux batteries, destinées à battre les deux mûles, et successivement les autres fortifications de la place. Ces batteries, au nombre de dix, vicaient s'embrasser au centre des fortifications de Gibraltar, et ouvrent leur feu le 15 septembre, à dix heures du matin. Cent quatre-vingt-treize bouches à feu, que le duc de Crillon avait fait monter, battaient en même temps tous les ouvrages des Anglais sur la montagne. Mais outre que la fausse attaque de terre cessa trop tôt, le général Elliot, gouverneur de la place, fit diriger non si effroyable grêle de bombes, d'obus et de boulets rouges d'une nouvelle invention sur les batteries flottantes, qu'elles devinrent en peu de temps la proie des flammes. Cette tentative infructueuse, qui coûta des sommes immenses et bien des hommes, détermina les Espagnols à convertir du nouveau le siège en blocus.

Le 5 septembre 1783, la paix est signée à Versailles entre la France, l'Angleterre, les Etats-Unis d'Amérique et l'Espagne. L'invention des aérostats ou ballons, date de cette année. Mais les accidents qui suivirent le succès des premières expériences aérostatiques, découragèrent bientôt les inventeurs, et détruisirent l'illusion qu'on s'était faite de cette navigation dangereuse. Le 30 mai 1784, la paix est signée à Paris, entre l'Angleterre et la Hollande. Le 25 août, l'infanterie la Pérouse s'embarque à Brest, et en part avec les deux vaisseaux l'*Autrefois* et le *Bonhomme*, montés par un grand nombre d'avants, pour faire des découvertes dans les mers du Nord, et en reconnaître les côtes. Le 10 novembre, la France et la Hollande signent, à Fontainebleau, un traité d'alliance.

Dès l'an 1774, le roi Louis XV avait commandé au collier de diamants de la plus grande richesse, qu'il destinait à une femme que la dissolution des mœurs avait introduite à la cour. Le monarque était mort tandis qu'on travaillait au collier, et Monon du Barri, à qui il était destiné, ayant été reléguée dans un monastère, ce riche bijou, estimé deux millions, resta entre les mains des joailliers de la cour. Quoique la vaine d'un objet aussi cher fut difficile, ils ne voulaient cependant point le dupier, parce qu'une partie de sa valeur consistait dans l'art avec lequel les diamants étaient symétrisés. Une intrigante, qui se prétendait issue de la maison de Valois, et se faisait appeler dans le monde comtesse de la Mothe-Falots, persuada au cardinal de Rohan que la reine venait faire, à l'insu du roi, l'acquisition du collier; lui fait voir des lettres de la reine, dont l'écriture était contrefaite, qui le chargent de cette complotte. Le cardinal, persuadé que la route du ministère s'avertirait devant lui, se hâta de répondre à la confiance qu'on lui témoignait; il fit l'acquisition du collier au nom de la princesse, pour le prix de un million six cent mille livres, et le remit lui-même dans les mains de l'entrepreneuse. Au bout de six mois, le cardinal observant que la reine n'avait pas encore porté le collier, éprouve quelque inquiétude; il engage les joailliers à écrire à la reine, non pour hâter le paiement, mais pour exprimer leur reconnaissance. Quelques jours après, le cardinal est arrêté et mis à la Bastille; mais l'instruction du procès, qui dure six mois, prouve qu'il était de bonne foi. L'intrigante est condamnée, le 14 juin 1786, à la décapitation, et à passer le reste de ses jours à la Salpêtrière.

Le 26 septembre 1786, traité de navigation et de commerce fait entre la France et l'Angleterre. Le 22 février 1787, la première assemblée des notables fut convoquée à Versailles, afin d'aviser aux moyens de combler le déficit des finances du royaume, montant à cette époque à cent dix millions. Le premier mai, le roi forme un conseil de finances, dont M. Loménie de Brienne, archevêque de Sens, est nommé le

chef. Le 22 juin, édit du roi, portant création d'*assemblées provinciales*. Le 15 août, le parlement de Paris est exilé à Troyes, pour avoir protesté contre l'enregistrement d'un nouvel impôt sur le timbre; il est rappelé le 30 septembre 1787. Le 19 novembre, le roi tient un lit de justice, pour la création d'un emprunt de quatre cent vingt millions; quatre conseillers de grand-councils opposent à cet emprunt; le duc d'Orléans appuie cette opinion; ce prince est confiné au Raincy, le 21, et deux conseillers sont exilés. Le 25 août 1788, M. de Brienne donne sa démission, convaincu que les circonstances ne lui permettent pas de faire tout le bien qu'il désire, et conseille au roi de rappeler M. Necker. Le 27, à la nouvelle de la démission de ce ministre, les Parisiens brûlent son effigie sur le Pont-Neuf aux pieds de la statue de Henri IV; mais la classe du bas-peuple ne borne point là les démonstrations de sa haine; elle se porte à la maison du frère de l'ex-ministre, dans le dessein d'y mettre le feu; la force armée ne parvient à la dissiper, qu'après en avoir tué un grand nombre. Cette première émeute est suivie d'une seconde, dont le but est d'incendier la maison du commandant même de la force armée, qui, disait-on, avait tiré sur le peuple. Les auteurs de ces différents délits sont punis; mais dans cette panopie, le gouvernement manifeste quelque condescendance pour cette partie du peuple, qui ne voit dans l'impunité de ses départements qu'un encouragement à se porter à de nouveaux excès : fatale expérience, qu'on devait bientôt acquiescer. L'effervescence va toujours en croissant. Le 5 mai 1789, le roi prononce, dans la première séance des états-généraux tenus à Versailles, un discours qui fut universellement applaudi. Le 17 juin finit un des jours les plus mémorables de cette fineste révolution, qui devait bientôt éclater; les états-généraux, sur la motion de l'abbé Sieyès, se constituent en *assemblée nationale*. Les premiers actes de cette assemblée alarment la cour; le monarque, pour en prévenir les conséquences, fait annoncer qu'il tiendra une séance royale, motivée sur les innovations que se permettent les états-généraux; et sous prétexte des préparatifs nécessaires à cette cérémonie, on ferme la salle des séances de l'assemblée. Le 20 juin, les députés se présentent à la porte de cette salle, et y trouvent des gardes qui les en repoussent; Bailly, président de l'assemblée, arrive, et après un moment de délibération, il les conduit dans un jeu de paume, où, après avoir posé en principe que, dans quelques lieux que les députés soient forcés de s'établir, là sera l'*assemblée nationale*; le président et les membres font le serment de ne point se séparer que la constitution du royaume et la régénération publique ne soient établies et affermisses. Séance royale tenue le 25 juin, et déclaration du roi, qui annule la délibération du 17 juin, par laquelle les états-généraux ont pris la dénomination d'*assemblée nationale*. A la suite de cette déclaration, le roi prononce un discours où il prescrit aux députés les objets sur lesquels ils doivent délibérer; il termine la séance en ordonnant aux députés de se séparer sur-le-champ, et de se rendre le lendemain dans les chambres affectées à chaque ordre. Cette fermeté du monarque, étonne, ébranle un moment le tiers; mais l'un d'eux ayant fait observer aux autres que Necker n'avait point assisté à cette séance, ils en conclurent qu'elle s'est tenue contre son avis; aussitôt l'espoir succède à la consternation; les communes, au lieu de se retirer, vont s'installer dans la salle qu'on leur ordonne d'évacuer; c'est en vain qu'un nom du roi, le grand-maître des cérémonies vient les sommer de se dissoudre, Mirabeau répond qu'il n'y a que la force et la violence qui puissent les en faire sortir; ils en décrètent que les députés sont inviolables. Le 5 juillet, des troupes entrent à Versailles, et s'y établissent; ces dispositions alarment le peuple et l'exaspèrent; le renvoi de ces troupes est demandé au roi par l'assemblée nationale. Le 9 juillet; et malgré le discours rassurant que le roi fait à ce sujet, la fermentation devient chaque jour plus grande. M. Necker, l'espoir et l'idole du peuple, re-

gardé par la cour comme la cause de l'embarras où elle se trouvait, après avoir reçu les plus grands reproches de la famille royale, est ordonné, le 11 juillet, de sortir de France dans les vingt-quatre heures. Cette disgrâce procède en partie des résultats fâcheux que son absence avait occasionnés à la séance royale du 25 juin. Cette nouvelle arrive le 12 à Paris, et y répand le trouble et la consternation dans les esprits. Les bustes de Necker et du duc d'Orléans, couverts d'un cèpe en signe de deuil, sont promeneurs dans les rues de Paris. Le prince de Lambesc, à la tête d'un régiment allemand, chargé cet atout-pour à la place Louis XV, et poursuit les fuyards jusque dans les Tuileries. Le malheur veut que de paisibles citoyens qui s'y promenaient, soient confondus avec la multitude, et maltraités ou blessés. Dès-lors la fureur populaire s'ent plus de bornes; un cri de vengeance retentit de toutes parts; le 13, on enlève treute mille fusils aux Invalides, avec les canons qui s'y trouvent. Des furieux se portent aux barrières, et les incendient; le pillage a lieu dans beaucoup d'endroits, et le tocin porte partout la consternation. Le 14 juillet, des députés de l'assemblée électorale se réunissent à l'Hôtel-de-Ville, pour aviser aux moyens d'apaiser les troubles; mais tandis qu'ils délibèrent, le peuple se porte en foule sur la Bastille qu'il enlève d'un coup de main, et égorge M. de Launay, le gouverneur, qui demandait à être conduit à l'Hôtel-de-Ville. Co triomphe du peuple fut suivi de plusieurs autres actes de barbarie. Le privé des marchands est tué d'un coup de pistolet sur les marches de l'Hôtel-de-Ville, et quelques particuliers, devenus l'objet de la haine du peuple, sont aussi sacrifiés dans cette journée. Le 15, la nouvelle de la prise de la Bastille a été portée la consternation à la cour, le roi se détermine à venir à Paris, à l'effet d'y rétablir l'ordre. Le 16, Bailly est nommé maire de Paris, et la Fayette, commandant-général de la garde nationale. Le comte d'Artois, frère du roi, le prince de Condé, et une foule de grands, se retirent à Coblenz. Leur départ est le signal de l'émigration, qui devient bientôt générale.

Le roi arriva à Paris le 17 juillet. Fatigué des mouvements qui l'entouraient, des meurtres populaires dont la capitale venait d'être le théâtre, ne cessant que son cœur et le désir d'apaiser les esprits, ce monarque se rend à l'assemblée à pied, sans armes et presque sans gardes. Là, au milieu de la salle, et debout, il conjura les députés de ramener la tranquillité publique. A Jo saiz, leur dit-il, qu'on cherche à élever contre moi d'injustes préventions, je sais qu'on a osé publier que vos personnes n'étaient pas en sûreté. Des récits aussi coupables ne sont-ils pas démentis d'avance par mon caractère connu? Eli bieu, c'est moi qui me lie à vous! Ce courage, cet abandon font taire pour un moment les factions. L'enthousiasme fait extrême, et le plus grand nombre des députés voulurent servir en armes de gardes au monarque pour le reconduire au château, et au roi reçut du balcon de son appartement les témoignages réitérés de l'affection publique. M. Necker, dont le roi avait promis le rappel dans cette assemblée, revient triomphant à Paris le 28 juillet. Dans la nuit du 4 au 5 août, l'assemblée nationale décrète l'abolition des droits féodaux et des prérogatives dont jouissaient les classes privilégiées. La liberté de la presse est décrétée le 24 août, mais jamais l'opinion individuelle ne fut moins libre. A Versailles, le 2 octobre, les gardes-du-corps donnent une fête aux officiers du régiment de Flandre; ce banquet, où l'on manifesta, sous des termes équivoques, non déguement sans bornes l'autorité royale, et où l'on fit éclater le mépris qu'on inspirait aux innovations subversives du nouveau système, alarma aussitôt les scélérats de la liberté. Le 5 novembre, une foule de femmes de la plus vile espèce, auxquelles se joint une multitude d'hommes sans aveu, s'armant de fous, de piques et de toute espèce d'armes et marchent sur Versailles. Les insurgés pénètrent dans les appartements du château, égorgeant les gardes-du-corps qui s'opposent à leur violence, et ramènent le roi à Paris; le même jour se forme dans cette ville la

club des amis de la constitution, appelé ensuite le club des Jacobins, qui s'est acquis depuis une influence et une célébrité si funestes. Le 21 octobre, la cour de Rome consent à la suppression des *annates* en France. Le 19 décembre, l'Assemblée nationale crée un papier-monnaie sous le nom d'*assignats territoriaux*, qui, bientôt exécutant par leur nombre la valeur de leur hypothèque, deviennent plus funestes au crédit et aux affaires particulières, que ne l'avait été le système de Law. Le 15 janvier 1790, division du royaume en quatre-vingt-trois départements, subdivisés en districts et cantons. Le 15 février, l'Assemblée nationale supprime tous les titres, les ordres, les livrées, les armoiries, et toute espèce de distinction féodale; le 21, insurrection sérieuse au fort Saint-Pierre de la Martinique. La constitution civile du clergé est décrétée le 12 juillet; le 14, anniversaire de la prise de la Bastille; quatre cent mille Français réunis au camp de Mars y jurent d'être fidèles à la nation, à la loi et au roi, et de défendre jusqu'à la mort la constitution qui s'élevait. Jaurès serment ne fut plus solennel et plutôt oublié. Le 6 août, le droit d'aubaine est supprimé. Le duc d'Orléans, qui était parti pour Londres, le 14 octobre 1789, en revient le 7 août 1790; mais son parti était considérablement diminué. Le 31 août, les détails sur l'affaire de Nancy parviennent à Paris. Cette affaire sanglante eut lieu entre les régiments du Roi et de Château-Vieux (suisse), d'une part, et la garde nationale de l'autre. L'histoire doit consacrer le trait d'héroïsme de Desilles, officier des chasseurs du régiment du roi. Le marquis de Bouille s'approchant de Nancy pour y rétablir l'ordre parmi les troupes insurgées, on se prépara à repousser ce général. Desilles, voulant empêcher l'effusion du sang, s'attache à la boucle d'un enson auquel les soldats du roi couraient mettre le feu, et ne s'abandonne qu'après avoir été percé par les rebelles de plusieurs balles, dont il mourut le 22 octobre.

M. Necker, dont l'influence diminuait chaque jour, donne sa démission le 4 septembre; il fut remplacé par M. Valdec de Lessart, assassiné à Versailles au mois de septembre 1791. Le 20 octobre 1791, les tentes du roi passent à l'étranger; le 22, un décret supprime définitivement les distinctions seigneuriales; Mirabeau, membre de l'Assemblée nationale, homme extraordinaire par ses talents et son génie, meurt le 2 avril 1791. L'Assemblée nationale ordonne un deuil de huit jours en sa mémoire. Ce célèbre orateur, dans l'un des derniers discours qu'il avait prononcés à la tribune, avait pris l'engagement solennel d'y combattre les factieux, de quelque côté qu'ils fussent. Il mourut, et ils triomphèrent: le 4 avril, l'église de Saint-Geneviève est destinée à recevoir les cendres des grands hommes, sous la dénomination de *Panthéon*. Celles de Voltaire y sont transportées la même année dans le plus grand appareil, d'après un décret du 30 mai, qui lui décerne ces honneurs. Sur la question si la peine de mort doit être abrogée, l'Assemblée décrète le premier juin qu'elle sera maintenue dans le code pénal, mais qu'elle se réduira à la privation de la vie sans torture, et que tout condamné à la peine capitale aura la tête tranchée. Le 21 juin, à deux heures du matin, le roi, avec sa femme, ses deux enfants et sa sœur, sort fortivement des Tuileries et se dirige vers les frontières; mais le 21, il est arrêté à Varennes par la maître de poste de St.-Menehould. Le roi et la famille royale rentrent dans Paris le 25 juin à sept heures du soir. Le 27 août, déclaration de Pillnitz, signée entre l'empereur et le roi de Prusse, par laquelle ces princes promettent aux émigrés Français l'appui des puissances de l'Allemagne, si la situation des affaires en France continue à l'exiger.

*Assemblée constituante.* La constitution des états généraux en Assemblée nationale, fut une mesure décisive contre les ministres et la cour. Les députés eurent depuis un crédit et un pouvoir dont l'empire, bien dirigé, pouvait sauver la monarchie et l'état; mais quelques intérêts particuliers, et plus encore

l'effervescence qui agitait alors toutes les têtes, ouvrirent un chemin trop vaste à la malheureuse révolution qui dévota depuis notre patrie.

Cette assemblée supprima les vœux monastiques, les illumes ecclésiastiques, déclara la constitution civile du clergé, exclut les ecclésiastiques de toute fonction publique, comme incompatible avec leur ministère, engea d'un an serment qui causa un grand schisme politique en France; et déclara que l'élection des évêques et des curés serait désormais faite par le peuple, et à la pluralité des suffrages. Elle fit porter aux hôtels des monnaies l'argenterie de toutes les églises reconnues inutiles ou exilées.

Elle abolit la noblesse héréditaire, et les titres de ducs, comtes, barons et marquis, ainsi que toutes autres distinctions honorifiques de supériorité ou de puissance, résultant du régime féodal.

Elle supprima les parlements, les cours des aides, les chambres des comptes, et toutes autres cours souveraines et supérieures.

Elle déclara qu'à la nation seule appartenait le droit de faire la guerre et la paix.

Elle mit en vente les biens nationaux et ecclésiastiques, et porta la liste civile à vingt-cinq millions, et le douaire de la reine à quatre millions.

Elle créa pour douze cent millions d'assignats.

L'abolition des jurandes et maîtrises, celle des droits d'entrées aux barrières, ainsi que la suppression de tout ordre de chevalerie, corporation, décoration ou signe qui pouvait supposer des distinctions de naissance ou de prérogatives, furent encore l'ouvrage de cette assemblée.

Elle déclara une constitution qui avait pour base la monarchie héréditaire, dont le pouvoir législatif était confié à une assemblée de représentants élus par la nation, et le pouvoir exécutif attribué au monarque, dont la personne était déclarée inviolable et sacrée. Le roi vint, le 14 septembre 1791, au sein de cette assemblée, jurer une acceptation solennelle de cette constitution, et le 30 du même mois il termina les séances de l'Assemblée constituante, qui avait déclaré qu'aucun de ses membres ne pourrait être réélu pour l'Assemblée législative qui devait succéder.

*Assemblée législative.* Le 1<sup>er</sup> octobre 1791, l'Assemblée législative succède à la constituante, et commence sa session. L'esprit révolutionnaire continue ses ravages. Le 20 juin 1792, la populace se porte au château des Tuileries, pénètre dans les appartements du roi, et veut forcer le prince à sanctionner les décrets de l'Assemblée sur lesquels il avait apposé son veto. Les partisans de la monarchie se montrent dans la Vendée, forment des armées et établissent des camps. Dans toutes les parties de la France les citoyens sont agités, et les serments de la révolution éclatent. Enfin arrive la funeste époque du 10 août 1792. Dans la nuit du 9 au 10, le peuple se fait matreder, ou bat le général. Les Marseillais et les citoyens des faubourgs Saint-Marceau et Saint-Antoine sont les plus armés. Le château des Tuileries est investi, les gardes suisses égarés, le château forcé, et le pouvoir exécutif suspendu. Le 12, le roi et la famille royale sont transportés au Temple, et bientôt ils sont enfermés étroitement dans la tour. Nous abandonnerons ici le cours des événements funestes de la révolution, dont le souvenir glace encore d'horreur et d'effroi tous les esprits, pour consacrer le peu d'espace que nous laisse le plan de cet ouvrage aux derniers moments du plus infortuné monarque, qui fut moins le roi que le pere de son peuple.

Ce prince, sur le trône, souvent irrésolu dans ses dessein, faible dans l'exécution de ses volontés, devint dans le malheur un modèle de courage et de fermeté; calme au milieu des outrages de toute espèce, la grandeur, la sérénité de son âme ne tardèrent point à pousser à bout le crime; un des geoliers, indigné de sa tranquillité, voulut le faire approcher d'une croisée ou

où lui présentait la tête sanglante du madame de Lamballe, princesse dont le nom sans tache fut respecté des libelles révolutionnaires, et dont les assassins même n'osèrent flétrir la mémoire; mais un commissaire empêcha le roi d'avancer. Quelques jours après, on lui demanda le nom du premier, à je l'ignore, répondit-il vivement, je n'avais pas besoin de le savoir; mais je me rappellerai toujours le nom de celui qui s'est généreusement opposé à ce qu'on me présentât de trop près cet affreux spectacle. A traduit inopinément à la barre de la convention, sans conseil, sans secours, il répondit avec autant de sang froid et de simplicité que de modération sur trente-quatre chefs d'accusation qui n'avaient de rapport entre eux que l'absurdité la plus grossière et la plus révoltante. On lui reprocha jusqu'à ses aumônes et ses bienfaits, comme autant de moyens d'intéresser le peuple à son parti. Sur cette singulière inculpation, le roi répondit : « Moi plus grand plaisir fut de faire le bien; mais en général je ne me rappelle pas les dons que j'ai faits ». MM. de Malherbes, Tronchet et Lescœur, chargés par le roi de sa défense, ne purent garantir ce prince infortuné de l'arrêt fatal qu'il subit le 21 janvier 1793. Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud, il prononça ces dernières paroles : « Français, je meurs innocent; je pardonne à mes ennemis, et souhaite que ma mort soit à utile au peuple. La France... » Alors un roulement de tambours couvrit sa voix et l'empêcha de terminer; il présenta lui-même sa tête au bourreau, et sa mort fut ainsi consommée. L'impartialité qui donne à ce prince toutes les vertus privées dont un homme puisse s'honorer, lui reproche la confiance aveugle qu'il eut en ses ministres, lesquels, en abusant de leur autorité, entravèrent souvent les intentions du monarque. Louis XVI eut le même sort qu'Agis, roi de Lacédémone, et mérita le même reproche. La mort de ce dernier lui dit : « O mon fils, tu fus bon, clément et vertueux; mais trop de faiblesse a perdu l'état et toi-même ».

De tout ce qu'on a écrit de ce prince, rien selon nous ne l'a mieux caractérisé que le distique suivant :

- « Son cœur au roi qu'il aime, pardonne et mourir ;  
« Il eût su signer s'il avait eu pouvoir ».

Louis XVI avait épousé, comme on l'a dit plus haut, le 16 mai 1770, Marie-Antoinette-Joséphine-Jeanne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, qui subit le même sort que son auguste époux, le 16 octobre 1793. Ils eurent entre autres enfants :

- 1° Louis-Joseph-Xavier-François, dauphin de France, né à Versailles le 22 octobre 1781, mort à Mendon le 4 juin 1789 ;
- 2° Charles-Louis, dont l'article suit ;
- 3° Marie-Thérèse-Charlotte, de France, Madame, née le 16 décembre 1778, mariée, le 10 juin 1793, à Louis-Antoine, duc d'Angoulême.

## LOUIS XVII.

1793. Louis XVII, né à Versailles, le 27 mars 1785, nommé duc de Normandie, jusqu'à la mort de son frère, époque à laquelle il lui succéda dans le titre de dauphin; roi de France le 21 janvier 1793, par droit d'hérédité; prince dont l'esprit, l'affabilité et le courage, donnaient les plus belles espérances, mourut en minorité, captif dans les prisons du Temple, non sans de forts soupçons qu'il fut empoisonné, le 8 juin 1795. Sans doute le poison a pu abrégier les jours de cet infortuné prince; mais les mauvais traitements qu'on lui fit éprouver, suffisaient seuls pour les terminer. « Ce malheureux enfant, dit l'Annotateur de Delille, avait une figure céleste; mais il avait le dos courbé, comme accablé du fardeau de la vie. Il avait perdu presque toutes ses facultés morales; le seul sentiment qui lui restait, c'était la reconnaissance, non pas pour le bien qu'on lui faisait, mais pour le mal qu'on ne lui faisait pas... »

## LOUIS XVIII.

1814. Louis XVIII, roi de France, par droit d'hérédité, le 8 juin 1795, frère de Louis XVI, naquit à Versailles, le 17 novembre 1755. Ce prince, après une absence de vingt-cinq ans, et par suite des événements militaires qui ont renversé le gouvernement de Napoléon Bonaparte, est remonté sur le trône le 31 mars 1814. Ne pouvant analyser les faits de ce règne, sans anticiper sur l'avenir, nous laissons à la postérité le soin d'en porter un jugement équitable. Louis XVIII a épousé, le 14 mai 1773, Marie-Joséphine-Louise de Savoie, née le 2 septembre 1755, fille de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne. Cette princesse est morte sans enfants, le 13 novembre 1810.

## FRÈRE DE S. M. LOUIS XVIII.

Charles-Philippe de France, Monsieur, comte d'Artois, né à Versailles le 9 octobre 1757, a épousé le 16 novembre 1775, Marie-Thérèse de Savoie, morte en 1805, fille de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, et sœur de la précédente. De ce mariage, sont issus :

- 1° Louis-Antoine d'Artois, duc d'Angoulême, fils de France, né à Versailles le 6 août 1775, marié, le 10 juin 1799, à Marie-Thérèse-Charlotte de France, Madame, fille de Louis XVI ;
- 2° Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, fils de France, né à Versailles le 24 janvier 1778, marié, le 17 juin 1816, à Caroline-Ferdinand-Louise, princesse des Deux-Siciles.

## DUCS D'ORLÉANS \*.

PHILIPPE I<sup>er</sup>.

1660. Philippe de France, Monsieur, duc d'Orléans, de Valois, de Chartres, de Nemours et de Montpensier, second fils du roi Louis XIII, et d'Anne d'Autriche, naquit au vieux château de Saint-Germain-en-Laye, le 21 septembre (et non le 20) 1640,

un vendredi fête de Saint-Mathieu. Il porta le titre de duc d'Angoulême jusqu'à la mort de son oncle Gaston, duc d'Orléans, mort le 2 février 1610, qu'il prit celui de duc d'Orléans, ce duc lui ayant été donné en appanage avec ceux de Valois et de Chartres, et la seigneurie de Montargis. Le duc de Nemours lui fut accordé au mois d'avril 1672, et celui de Montpensier le

\* Cette branche, qui manquait à l'édition des *Biographies*, a été dressée d'après l'histoire des Grands-Officiers de la Couronne, par l'auteur de cette nouvelle édition.

fut légué par Anne-Marie-Louise d'Orléans, sa cousine, morte en 1690, par son testament du 27 février 1685. Il fut reçu chevalier des ordres du roi le 8 juin 1654. En 1661 et 1668 il contribua aux conquêtes de Flandre et de la Franche-Comté. En 1672, il commanda une armée en Hollande avec laquelle il assiégea et prit Oran, Zutphen et autres places ; commanda son quartier de celle du roi au siège de Maestricht en 1673, accompagna S. M. aux sièges de Besançon et de Dôle en 1674, de Limbourg et de Condé en 1675, résida en 1676, Bouchain, à l'obéissance du roi. Le 11 avril 1677, il gagna sur le prince d'Orange la bataille de Cassel, où il chargea avec une valeur et une présence d'esprit admirables : une fuite du prince d'Orange, et un mouvement habile du maréchal de Luxembourg, qui commandait sous les ordres du duc, décidèrent du gain de cette bataille. Il s'empara de Saint-Omer ; se trouva la campagne suivante à la conquête de Gaad, d'Ypres ; à la prise de Mene en 1691, et de Namur en 1693. Ce prince fut presque toujours présent aux glorieuses actions de Louis XIV, et ne le quitta que pour commander des armées séparées. Il mourut en son château de Saint-Cloud le 9 juin 1701, d'apoplexie, et son corps fut porté à Saint-Denis le 20 juin, où il fut inhumé le 25 juillet suivant. Quelques historiens le peignent comme un prince efféminé et livré aux plaisirs. Ce reproche peut avoir quelque fondement ; mais il n'atténue point les qualités guerrières de ce prince, son humanité et sa charité envers les pauvres, qui le firent généralement regretter. Son mérite fut assez éminent pour que la méchanceté prétendit que Louis XIV fut jaloux de sa gloire. Il cultiva les lettres. L'abbé le Vayer fit imprimer, en 1670, la traduction de Floris, que ce prince avait faite. Il avait épousé, le 31 mars 1661, HELENETTE-ANNE, princesse d'Angleterre, fille de Charles I<sup>er</sup>, roi de la Grande-Bretagne, morte le 30 juin 1670 ; et le 16 novembre 1671 ELIZABETH-CHARLOTTE DE BAVIÈRE, fille de Charles-Louis de Bavière, comte palatin du Rhin, morte le 8 décembre 1722. Ses enfants furent :

*Du premier lit :*

- 1<sup>o</sup>. Philippe-Charles, duc de Valois, né le 16 juillet 1661, mort le 8 décembre 1686 ;
- 2<sup>o</sup>. Marie-Louise, dite *mademoiselle d'Orléans*, née le 27 mars 1662, mariée par procureur, le 31 août 1679, à Charles II, roi d'Espagne, morte à Madrid la 12 février 1689 ;
- 3<sup>o</sup>. Anne-Marie, *mademoiselle de Valois*, née le 27 août 1665, mariée le 10 avril 1684, à Victor-Amédée II, roi de Sardaigne, morte en 1728.

*Du second lit :*

- 4<sup>o</sup>. Alexandre-Louis, duc de Valois, né le 2 juin 1673, mort le 15 mars 1691 ;
- 5<sup>o</sup>. Philippe II, dont l'article suit ;
- 6<sup>o</sup>. Elisabeth-Charlotte, *mademoiselle de Chartres*, née le 15 septembre 1676, mariée le 13 octobre 1693, à Léopold-Charles, duc de Lorraine et de Bar, morte le 15 novembre 1744.

PHILIPPE II.

1701. Philippe II, petit-fils de France, duc d'Orléans, de Valois, de Chartres, de Nemours et de Montpensier, chevalier des ordres du roi, naquit à Saint-Cloud le 2 août 1674. Il porta le titre de duc de Chartres jusqu'à la mort de son père, qu'il prit le titre de duc d'Orléans. Ce prince, dès sa plus tendre jeunesse, marqua un génie supérieur et universel. La littérature, les arts, la politique, la guerre, l'occupèrent tour-à-tour. Il commença sa carrière militaire au siège de Mene et au combat de Loure, en 1691, et se trouva à la prise de Namur en 1693. Il commanda un corps de réserve au combat de Steinkerke, où il fut blessé à l'épaule le 3 août. En 1693, le 27 juillet, il

se signala à la bataille de Nerwiude, où il faillit être pris, étant demeuré cinq fois au milieu des ennemis. Le roi d'Espagne le nomma chevalier de la Toison-d'Or, et il en reçut le collier le 7 août 1701. Pendant la paix, ce prince se livra à son penchant pour les sciences et les arts ; géométrie, chimie, peinture, sculpture, musique, poésie, tout était de son ressort. Il se trouva au milieu des artistes et des philosophes lorsque Louis XIV l'envoya, en 1706, remplacer le duc de Vendôme, qui passait en Flandre, dans le commandement de l'armée d'Italie. Elle était alors devant Turin, dont elle formait le siège. Le duc d'Orléans y fut blessé de deux coups de feu le 7 septembre et obligé de se retirer. L'année suivante, il passa en Espagne où il repéra les revers qu'il avait éprouvés au Picmont. Il arriva le lendemain de la bataille d'Almansa. S'il n'eût point de part à cette victoire, il fut la rendre avantageuse aux vainqueurs. Il soumit, en les parcourant, les royaumes de Valence et d'Aragon. Les villes de Xativa et d'Alcaraz furent les seules qui osèrent résister. La première, prise d'assaut, fut brûlée et détruite de fond en comble. Il pénétra ensuite dans la Catalogne où il emporta la ville et le château de Lerida, l'écrou des plus grands capitaines (le grand Condé et le comte d'Harcourt). En 1708, il se rendit maître de la ville de Tortose et de plusieurs autres places de Catalogne. La régence du royaume, durant la minorité de Louis XV, lui appartenait par le droit de la naissance ; elle lui fut décernée par un arrêt du parlement du 2 septembre 1715. Un de ses premiers soins fut de pacifier les querelles de l'église. Le 20 août 1725, mort du cardinal Dubois, son favori et son ministre principal, qui par ses conseils perdus avait privé la nation de ce qu'elle devait attendre des excellentes qualités du régent. Il mourut subitement d'apoplexie, le 2 décembre 1725, et fut inhumé à Saint-Denis. On a beaucoup écrit sur ce prince, assemblée de vertus magnanimes et de faiblesses humaines, qui, né pour tous les emplois, avait tous les talents, dit Voltaire :

Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un ministre.

On lui reproche de grands défauts, mais on admire encore plus ses grandes qualités, parce que les premiers étaient d'un homme et les seconds d'un héros. Sa clémence, son courage, son affabilité, sa générosité, sa droiture, l'élevèrent au-dessus du vulgaire des princes. Il eut un don particulier qui répandit de la grâce sur son administration : ce fut celui de bien connaître les Français. Il aimait la liberté publique, et voulait la constitution de l'Angleterre, où tout citoyen est soumis à la loi et n'est jugé que par elle. Il rappela avec complaisance l'annexion du prieuré de Vendôme, qui enleva deux maîtresses à Charles V, sans que le monarque anglais eût d'autres moyens de se venger qu'en priant Louis XIV de rappeler en France ce dangereux rival. On peut voir à l'article de Louis XV, les particularités de la régence du duc d'Orléans, pendant la minorité. Il avait épousé, le 18 février 1692, ELIZABETH-MARIE DE BOURBON, légitimée de France, dite *mademoiselle de Blois*, fille du roi Louis XIV, morte le premier février 1749. Il eut de ce mariage :

1<sup>o</sup>. Louis, dont l'article suit ;

- 2<sup>o</sup>. N... , *mademoiselle de Valois*, née le 17 décembre 1693, morte le 17 octobre 1694 ;
- 3<sup>o</sup>. Marie-Louise-Elisabeth, *Mademoiselle*, née le 20 août 1695, mariée, le 6 juillet 1710, à Charles, fils de France, duc de Berry, veuve le 4 mai 1714, morte le 21 juillet 1719 ;
- 4<sup>o</sup>. Louise-Adélaïde, *mademoiselle de Chartres*, née le 15 août 1698, abbesse de Chelles, le 14 septembre 1719, sous le nom de *sainte Basilide*, morte le 9 février 1745 ;
- 5<sup>o</sup>. Charlotte-Aglaé, *mademoiselle de Valois*, née le 29

- octobre 1700, mariée le 12 février 1720 à François-Marie d'El, duc de Modène, morte en 1761 ;
- 6°. Louise-Elisabeth, *mademoiselle de Montpensier*, née le 11 décembre 1709, mariée le 20 janvier 1722, à Louis I<sup>er</sup>, roi d'Espagne, morte en 1742 ;
- 7°. Philippe-Elisabeth, *mademoiselle de Beaufois*, née le 18 décembre 1714, accordée, en 1722, à don Carlos, depuis roi des Deux-Siciles, morte en France, sans avoir été mariée, le 21 mars 1754 ;
- 8°. Louise-Diane, *mademoiselle de Chartres*, née en 1716, mariée en 1734, à Louis de Bourbon, prince de Conti, morte le 17 septembre 1756.

Le duc d'Orléans eut encore de Marie-Louise-Victoire Lebel de la Boissière de Séry, comtesse d'Argenton, trois enfants naturels, dont le second fut seul reconnu, savoir :

- 1°. Charles de Saint-Albin, né en 1698, sacré évêque de Laon le 26 avril 1722, archevêque de Cambrai en 1725, avec conservation des honneurs de la pairie.
- 2°. Jean-Philippe, dit le *chevalier d'Orléans*, grand prince de France, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, abbé de Montvilliers, grand d'Espagne et général des galères de France, né à Paris en 1702, légitimé au mois de juillet 1706 ;
- 3°. Philippe-Angélique de Froissy, mariée au comte de Ségur.

### LOUIS.

1725. Louis, duc d'Orléans, de Valois, de Chartres, de Nemours, de Montpensier etc, premier prince du sang, premier pair de France, chevalier des ordres du Roi et de l'Ordre d'Or, colonel-général de l'infanterie française et étrangère, grand-maître des ordres royaux militaires, hospitalier de Notre-Dame de Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, gouverneur du Dauphiné, naquit à Versailles le 4 août 1705, succéda à son père le 5 décembre 1725. Ce prince fut doté d'un esprit pénétrant et d'une vaste érudition. Il possédait l'hébreu, le caldéen, le syriaque, le grec, l'histoire-sainte, les pères de l'église, l'histoire universelle, la géographie, la botanique, la chimie, l'histoire naturelle, la physique, la peinture. Dès l'an 1750, il prit un appartement à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et s'y établit entièrement en 1742. Tout le cours de la vie de ce prince, qu'il termina le 4 février 1752, fut un enchaînement de bonnes œuvres. Il ne sortait de sa retraite que pour visiter des hôpitaux et des églises. Il fonda des collèges et répandit ses bienfaits sur les missions et les nouveaux établissements. Un particulier qui avait sa confiance, visitait à sa prière les prisons, pénétrant dans les tristes réduits de la misère, payait les dettes des pères de famille retenus dans les fers, faisait des pensions à des veuves, assurait la subsistance des orphelins, secourait de vieux soldats ou d'anciens officiers, et le mystère était la récompense qu'il exigeait de tout de bienfaits. On a de lui un grand nombre de savants ouvrages manuscrits, que sa modestie ne lui permit pas de faire imprimer. Il avait épousé le 14 juin 1726, ANTOINETTE-MARIE-JEANNE, princesse de Bade, morte le 8 août 1726. De ce mariage sont issus :

- 1°. Louis-Philippe I<sup>er</sup>, dont l'article suit ;
- 2°. Louise-Madeleine, née le 5 août 1726, morte en 1728.

### LOUIS PHILIPPE I<sup>er</sup>.

1752. Louis-Philippe I<sup>er</sup>, duc d'Orléans, de Chartres, de Valois, de Nemours et de Montpensier, premier prince du sang, né à Versailles, le 12 mai 1725, titré duc de Chartres du vivant de son père, fut reçu, le 5 juin 1742, chevalier des ordres, fit la campagne de 1748 en Flandre, où il commanda la cavalerie,

ainsi qu'en celle d'Allemagne en 1753 ; exécuta trois belles charges à la tête de la maison du roi, à la bataille de Dettingen le 25 juin ; fut maréchal de camp au mois de juillet suivant, lieutenant-général le 26 juin 1741 ; se trouva à la tranchée de la ville de Fribourg, en Brisgau, où il commanda le 29 octobre suivant ; servit aux sièges de Meunin et d'Ypres ; fit la campagne de 1745, assista au siège des villes et citadelles de Tornai, et sa distinction à la bataille de Fontenoy, la même année ; obtint le gouvernement-général du Dauphiné, sa survivance de son père, par provisions du 8 novembre 1747 ; fut fait chevalier de l'Ordre d'Or le 10 juin précédent, et fut reçu le 9 décembre ; fut employé à l'armée du Rhin en 1757 ; marcha, le 4 juillet, à la tête de vingt-trois bataillons et de vingt-deux escadrons, pour s'emparer de Cassel, que les ennemis avaient évacué. A la tête de cent compagnies de grenadiers et de tous les dragons, il s'empara, le 20 juillet, de Wankelsen, et combattit, le 26, à Hassenlied. Ce prince mourut en 1785. Il avait épousé, le 17 décembre 1745, LOUISE-MARIE-ADÉLAÏDE DE BOURBON-PENTHIÈVE, née le 23 mars 1755, aujourd'hui duchesse douairière d'Orléans. Il eut de ce mariage :

- 1°. Louis-Philippe-Joseph, dont l'article suit ;
- 2°. Louise-Marie-Thérèse-Basilde, née le 9 juillet 1750, mariée, le 24 avril 1770, à Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon.

### LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH.

1785. Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, de Chartres, etc., premier prince du sang, chevalier des ordres du roi, naquit à Saint-Cloud, le 15 avril 1757. Ce prince, qu'une révolution funeste a rendu trop célèbre, en fut l'instrument et la victime, étant mort sur l'échafaud le 6 novembre 1793. Il avait épousé, le 5 avril 1769, LOUISE-MARIE-ADÉLAÏDE DE BOURBON-PENTHIÈVE, née le 23 mars 1755, aujourd'hui duchesse douairière d'Orléans. Il eut de ce mariage :

- 1°. Louis-Philippe II., dont l'article suit ;
- 2°. Antoine-Philippe, duc de Montpensier, né le 5 juillet 1775, décédé ;
- 3°. Alphonse-Léodgar, comte de Beaujolais, né le 7 octobre 1779, décédé en 1782 ;
- 4°. Louise-Marie-Adélaïde-Eugénie, *mademoiselle d'Orléans*, née le 25 août 1777 ;

### LOUIS PHILIPPE II.

1793. Louis-Philippe II., duc d'Orléans, premier prince du sang, né le 6 octobre 1773, a épousé le 25 novembre 1809, MARIE-ANNE DE BOURBON-NAPOLES, née le 26 avril 1782, fille de Ferdinand I<sup>er</sup>, roi des Deux-Siciles. De ce mariage sont issus :

- 1°. Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri-Rose d'Orléans, duc de Chartres, né à Feterme le 3 septembre 1810 ;
- 2°. Louis-Charles-Philippe-Rupheel d'Orléans, duc de Nemours, né à Paris le 25 octobre 1814 ;
- 3°. Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle d'Orléans, *Mademoiselle*, née à Palerme le 5 avril 1812 ;
- 4°. Marie-Christine-Caroline-Adélaïde-Françoise-Léopoldine d'Orléans, *mademoiselle de Valois*, née à Palerme le 12 avril 1813 ;
- 5°. Françoise-Louise-Caroline d'Orléans, *mademoiselle de Montpensier*, née à Twickenham le 25 mars 1816, morte le 20 mai 1818.



## PRINCES DE CONDÉ \*.

LOUIS I<sup>er</sup>.

LOUIS DE BOURBON, premier du nom, prince de Condé, pair de France, duc d'Enghien, marquis de Conti, comte de Soissons, d'Anni et de Valeri, gouverneur du Picardie et des pays conquis, né à Vendôme, le 7 mai 1550, était fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, et frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père du roi Henri IV. (Voyez les ducs de Vendôme.) Il commença ses premières armes à l'expédition d'Henri II, contre les Anglais, pour le recouvrement de la ville de Boulogne, en 1550. Il le suivit au voyage qu'il fit sur la frontière d'Allemagne, pour la protection des princes de l'empire; et en retour, il s'offensa, avec plusieurs autres seigneurs, dans la ville de Metz, qui fut courageusement défendue contre la puissante armée de Charles-Quint, qui vint l'assiéger en personne, en 1552, et fut obligé d'en lever le siège. Il défit une partie des troupes du prince de Piémont, en 1553, se signala au combat d'Antibes, donné le 13 août, et au siège de Wulpien, en Piémont, en 1555, étant alors colonel-général de la cavalerie légère, en l'absence du duc d'Anjou. Il est qualifié général et colonel de l'infanterie française, dans un acte du 18 septembre 1559. Il combattit vaillamment à la journée de Saint-Quentin, en 1557, recueillit à la Fère les débris de l'armée, et se trouva aux mémorables sièges de Calais et de Thionville, en 1558. Après la mort foudroyée de Henri II, les mécontentements qu'il eut de la faction de Guise, qui s'était emparée du gouvernement du royaume, le jetèrent dans le parti des réformés. Soupçonné d'avoir favorisé secrètement la conspiration d'Amboise, il fut arrêté et détenu à Orléans. Il aurait perdu la vie, si la mort du roi François II n'eût changé la face des affaires. Charles IX, son successeur, lui rendit la liberté le 18 décembre 1560. Mais la haine que ce prince vouait à la maison de Guise, lui fit abandonner la religion catholique, et embrasser le parti des Protestants, dont il fut élu chef à Orléans, le 12 avril 1562. Il se rendit maître de plusieurs villes, et se proposait de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut blessé à pris à la bataille de Dreux, la même année. En 1567, il perdit celle de Saint-Denis, et le combat de Jarnac, en Angoumois, le 13 mars 1569, où il périt par la plus lâche perfidie. Il avait un bras en écharpe, le jour de la bataille; comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de la Rochebeaucourt, son beau-frère, lui donna un coup de pied, qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : « Approchez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une bataille. Un moment après il leur dit : Le prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez. » Dans l'instinct il chargea avec son bras en écharpe, et se jura toute vengeance. Dans ce cruel état, il ne laissa pas de poursuivre les ennemis. Mais bientôt, pressé de toute part, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes, dont un était le sieur d'Argence, qui le traitèrent avec assez d'humanité, lorsque François de Montequion, capitaine des gardes

du duc d'Anjou, qui avait à se venger de quelques griefs particuliers, le tua de sang-froid, d'un coup de pistolet. Quelques historiens, entre autres Desormeaux, attribuent ce crime aux ordres secrets du duc d'Anjou. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce prince vint examiner Condé, baigné dans son sang, et le fit charger mort sur une vieille ânesse. Nul général ne fut plus aimé de ses soldats; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il maquoit d'argent pour ses troupes, et surtout pour les Reîtres, qui étaient venus à son secours, et qui menaçaient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même cette troupe auxiliaire, et (ce qui ne pouvait jamais arriver que sons un général comme lui) toute son armée se cotisa jusqu'au moindre gouslet. Il ne mença à ce prince, ne pour le malheur et pour la gloire de sa patrie, que de naître dans des temps plus heureux. (Dict. hist.) Louis, prince de Condé, avait épousé, 1<sup>o</sup> le 22 juin 1551, Estéonore de Roze, fille aînée et héritière de Charles, sire de Roze et de Muret, comte de Rouci, et de Madeline de Mailly, dame de Muret, comte de Roze, le 25 juillet 1564 : 2<sup>o</sup> le 8 novembre 1565, François d'Orléans, fille de François, marquis de Rothelin, et de Jacqueline d'Orléans; elle mourut le 11 juin 1601. Ses enfants furent :

## Du premier lit :

- 1<sup>o</sup>. Henri I<sup>er</sup>, dont l'article suit;
- 2<sup>o</sup>. Charles, né le 3 novembre 1557, mort jeune;
- 3<sup>o</sup>. François, prince de Conti, souverain de Châteauneuf-Renaud, chevalier des ordres du roi, gouverneur d'Auvergne et du Dauphiné, né le 19 août 1558. Il fut le premier prince qui, à la mort de Henri III, reconnut Henri IV roi de France. Il mourut le 3 août 1614, sans postérité de deux mariages qu'il avait contractés, 1<sup>o</sup> avec Jeanne de Cosme, dame de Bonnetable et de Lincé, mariée en 1582, morte le 26 décembre 1601; 2<sup>o</sup> avec Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri I<sup>er</sup>, duc de Guise, mariée le 24 juillet 1605, morte le 30 avril 1631;
- 4<sup>o</sup>. Charles, cardinal de Bourbon, né le 30 mars 1562, archevêque de Rouen en 1589, créé cardinal le 12 décembre 1587, chef des conseils du roi Henri III. Après la mort de ce prince, et eut la conversion d'Henri IV, il forma en France un tiers-parti de catholiques, dans la vue de se faire élire roi; mais ses desseins s'évanouirent à l'envie du roi, qui, en 1595; et, étant tombé malade d'hydropisie, il mourut dans l'hôtel abbatial de Saint-Germain-des-Prés, le 30 juillet 1594;
- 5<sup>o</sup>. Louis de Bourbon, frère jumeau de Charles, mort le 19 octobre 1563;
- 6<sup>o</sup>. Marguerite, née le 8 novembre 1556, morte jeune;
- 7<sup>o</sup>. Madeline, morte jeune, le 7 octobre 1563;
- 8<sup>o</sup>. Catherine, née en 1564, morte jeune;

## Du second lit :

- 9<sup>o</sup>. Charles, comte de Soissons et de Dreux, pair et grand-

\* Cette branche, ainsi que celles de Conti, et de Bourbon-Bonnet ne sont point dans l'édition des Bienséances. Elles ont été dressées d'après les Cartulaires de la Couronne, et d'autres documents historiques par l'auteur de cette nouvelle édition.

maître de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Dauphiné et de Normandie, né le 3 novembre 1566, servit utilement le roi Henri IV, dans les guerres contre la ligue. Il mourut le premier novembre 1612. Il avait épousé, le 27 décembre 1601, ANNE, comtesse de Montbéli, en Piémont, morte le 17 juin 1644. Il en eut les enfants qui suivent :

A. Louis, comte de Soissons, de Clermont et de Dreux, pair et grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Dauphiné, de Champagne et de Brie, né le 11 mai 1604. Il servit d'abord contre les Huguenots, au siège de la Rochelle, commanda en Champagne, de 1635, 1636 et 1637, et défit, au combat d'Yvoi, les Polonois et les Croates, qui entraient en France. Poussé à bout par le cardinal de Richelieu, dont il avait refusé d'épouser la nièce, la marquise de Combalet, il résolut de s'en défaire ; mais son dessein ayant échoué, il se retira à Sedan. Là, il traita avec la maison d'Autriche contre le roi, et défit le maréchal de Châtillon à la Marfée, le 6 juillet 1641 ; mais, poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur, il y fut tué d'un coup de pistolet, par un gendarme de Montcaux ;

B. Louise, née le 7 février 1605, mariée en 1617, à Henri d'Orléans, deuxième du nom, duc de Longueville, morte le 9 septembre 1657 ;

C. Marie, née le 3 mai, 1606, religieuse à Pontevault, le 5 avril 1610. N'ayant point fait ses vœux, elle en sortit en 1624, et s'allia, le 6 février 1635, à Thomas François de Savoie, prince de Carignan, grand-maître de France, morte le 3 juin 1639 ;

D. Charlotte-Anne, née le 15 juin 1608, morte en novembre 1625 ;

E. Elisabeth, née au mois d'octobre 1610, morte en 1611 ;

14°. Louis, } morts jeunes.  
15°. Beujassin, }

#### HENRI IV.

1569. HENRI DE BOURBON, premier du nom, prince de Condé, duc d'Enghien, pair de France, comte d'Aunis et de Valeri, gouverneur de Picardie, naquit le 29 décembre 1552. Il se trouva au premier siège de la Rochelle, avec le duc d'Anjou, en 1575. Ayant pris le parti des Protestants, il s'empara de la ville de Brayonne, en 1577, et la perdit peu après ; se rendit maître de plusieurs places en Saintonge et en Poitou ; se saisit de la Fère, et de la passa en Angleterre et en Allemagne, après des princes protestants, pour en tirer du secours en faveur des Huguenots. Il eut la conduite de l'un des quatre escadrons de l'armée, à la bataille de Coutras, en 1588, et y fut blessé d'un coup de lance au côté, par le seigneur de Saint-Luc, l'un des chefs du parti contraire. Il mourut à Saint-Jean-d'Angély, du poison qu'on lui avait donné, le 5 mars 1588, regretté du roi Henri IV, qui la regardait alors comme son bras droit. Il avait épousé, 1°. au mois de juillet 1572, MARIE DE CLÈVES, marquise d'Ellen, comtesse de Beaufort en Champagne, fille de François, duc de Nevers, et de Marguerite du Bourbon Vendôme. Elle mourut le 5 octobre 1574 ; 2°. CHARLOTTE-CATHARINE DE LA TRÉMOILLE, fille de Louis III, duc de Thouars, et de Jeanne de Montmorency. Elle fut mariée le 16 mars 1586, et mourut le 28 août 1599. Cette princesse fut généralement soupçonnée d'avoir fait empoisonner son mari, par un page nommé Belcaset, avec lequel on l'accusait d'avoir des relations criminelles. Il y eut à cette occasion un procès retentissant contre elle. Un de ses domestiques, nommé Brillaud, convaincu d'avoir favorisé l'évasion du page, en lui

donnant de l'argent et des chevaux, fut condamné à être écartelé, et le page nommé Belcaset pendu en effigie ; sentence qui fut exécutée le 11 juillet 1588. Cependant la qualité de la princesse, sa grossesse, l'abjuration qu'elle fit de la religion protestante réformée, et la faveur dont elle jouissait auprès de Henri IV, déterminèrent ses accusateurs, et en arrêt du parlement la déclara innocente du crime dont elle était accusée. Le prince de Condé avait eu de ce second mariage :

1°. Henri II, dont l'article suit ;

2°. Eléonore, née le 30 avril 1587, mariée, en 1606, à Philippe-Guillaume de Nassau, prince d'Orange, morte le 20 janvier 1619.

#### HENRI II.

1588. HENRI DE BOURBON, deuxième du nom, prince de Condé, premier prince du sang, premier pair et grand-maître de France, duc d'Enghien, de Châteaufort, de Montmorency, d'Albret, etc., chevalier des ordres du roi, gouverneur de Bourgogne, de Bresse et de Berri, naquit posthume, le premier septembre 1588. A peine était-il entré dans sa première année, que le roi Henri IV ordonna qu'il serait amené à Saint-Germain-en-Laye ; et le parlement reçut, le 20 novembre 1595, une lettre de cachet, donnée au camp devant la Fère, le 17 du même mois, portant ordre d'aller en corps par députés, à Saint-Germain, saluer ce prince en qualité de prince du sang et héritier présomptif de la couronne. Entre ses autres titres, il eut qualité de grand-veneur de France, gouverneur et lieutenant-général de pays et duché de Berri et Bourbonnais, bailli, maréchal et sénéchal desdites provinces, dans un acte du 18 août 1622. Pendant la régence de Marie de Médicis, il fut tantôt bien, tantôt mal avec la cour. Il fut mis à la Bastille le premier septembre 1616, et de là conduit au château de Vincennes, d'où il ne sortit que le 20 octobre 1619. La guerre civile s'étant rallumée avec les Protestants, le prince de Condé prit sur eux la ville de Sancerre, en 1621 ; servit le roi aux sièges de Roissy, de Bergerac, de Saint-Antoine, de Clérac, de Sainte-Foy et de Lunel. En 1622, il eut le commandement de l'avant-garde de l'armée, au siège de Montpellier ; et, au retour de son second voyage d'Italie, le roi lui ayant donné le commandement de ses armées en Guicenne et en Languedoc, il se rendit maître de Soyon, Albion, Panniers, Reaumont, Castelnaud, Brassac, Vienne, la Caune, et autres places qui tenaient les Huguenots. En 1635, nommé général de l'armée que le roi envoya en Franche-Comté, il fit le siège de Dôle, dont le succès ne fut pas heureux, non plus que celui de Fontenoy, qu'il manqua deux ans après. Mais il repars ces échecs en Roussillon, où il emporta, en 1639, la ville et le château de Salces, et ceux d'Elne, en 1641. Il fut établi chef des conseils, sous l'autorité de la reine régente, pendant la minorité de Louis XIII ; et il sut si bien ménager les différents intérêts, qu'il n'y eut aucuns troubles dans l'état jusqu'à sa mort, arrivée le 26 décembre 1645. M. de Rohan, dans ses mémoires, dit que ce prince était un bon esprit, vif, entreprenant, ménager et grand politique. Il avait épousé, le 5 mars 1600, CHARLOTTE-MARGUERITE DE MONTMORENCY, morte le 2 décembre 1650. Il en eut, entre autres enfants :

1°. Louis II, dont l'article suit ;

2°. Armand, qui a fondé la branche des princes de Conti ; rapportée ci-après ;

3°. Anne-Genievre, née le 27 août 1619, mariée le 2 juin 1642, avec Henri d'Orléans II, duc de Longueville, pair de France ; elle mourut le 15 avril 1679. Cette princesse fut connue sous le nom de la duchesse de Longueville, qu'elle a rendu célèbre par sa beauté, son esprit, le grand rôle qu'elle a joué dans les guerres de la Fronde, et les querelles littéraires de son temps.

## LOUIS II.

1642. **LOUIS DE BOURBON**, deuxième du nom, prince de Condé, surnommé le *Grand*, premier prince du sang, premier pair de France, duc de Bourbonnais, d'Enghien, de Châtelleraux, de Montmorency, grand-maire de France, en 1636, gouverneur des provinces de Bourgogne, de Bresse et de Berri, naquit à Paris, le 8 septembre 1621. Il fut connu jusqu'à la mort de son père, sous le titre de *duc d'Enghien*. Ce prince montra un génie précoce. Le cardinal de Richelieu, qui se connaissait en hommes, dit un jour à Chavigny : « Je viens d'avoir avec M. le duc une conversation de deux heures, sur la guerre, la religion et les intérêts des princes ; ce sera le plus grand capitaine de l'Europe, et le premier homme de son siècle, et peut-être des siècles à venir. » A la plupart des grands capitaines, dit M. de Voltaire, le sont devenus par degrés ; Condé naquit général : l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. A il commença sa carrière militaire au siège et à la prise d'Arras, en 1640, à celui d'Hire, en 1641, et de Perpignan, en 1642. En 1643, à l'âge de vingt-deux ans, le roi lui donna le commandement de ses armées en Flandre, et le 19 mai, il gagna la fameuse bataille de Rocroi, sur les Espagnols, commandés par le comte de Fuentes. On a remarqué que le prince, ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour le donner. Gassius craignait d'engager une action générale entre l'armée espagnole et l'armée française, inférieure en nombre. « Mais si nous perdons la bataille, dit-il, que deviendrons-nous ? Je ne me mets pas en peine, » répondit le prince, parce que je serai mort auparavant. Cette victoire le rendit d'autant plus célèbre, qu'elle fixa sur les armées françaises ce respect que jusqu'alors on avait en Europe pour l'infanterie espagnole. Cette journée mémorable fut suivie de succès brillants. Il se rendit maître d'Émery, de Barlemont et de Mauseuge, assiégea la forte place de Thionville, qu'il prit le 10 août ; s'empara de Sirch, et de plusieurs places sur la Moselle. En 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché sur deux éminences vers Fribourg, donna trois combats de suite en quatre jours, et fut trois fois vainqueur ; il prit Philisbourg, Worms et Mayence, et fit pourvu du gouvernement de Clompsange et de Hirie. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Marieuville, Condé vole en Allemagne, et joint à l'ennemi de commander Turenne, crut de venger sa défaite. Il attaqua le général Merci dans les plaines de Nortlingen, le 5 août 1645, et remporta une victoire complète. Le général ennemi resta sur le champ de bataille, et Gleine, qui commandait sous lui, fut fait prisonnier. Le vainqueur pénétra jusque dans la Suabe, prit Wimpfen, Rothenbourg, Nortlingen et Dunksleip. En 1646, il se trouva au siège de Mardick, en Flandre, où il fut blessé en visage. Le duc d'Orléans lui ayant laissé le commandement de l'armée, il assiégea et prit Furnes et Dunkerque, qui se rendit le 10 octobre, et fit le premier qui donna cette place à la France. Envoyé, en 1647, en Catalogne, il assiégea Lérida ; mais n'ayant que de mauvaises troupes mal payées, il fut obligé d'en lever le siège. Cependant il s'empara de la ville et du château d'Ager, et fit lever aux Espagnols le siège de Constantin. Le roi jugeant sa présence nécessaire en Flandre, où les affaires s'écroulaient, il l'y rappela en 1648. Il prit Ypres, reprit Furnes, et gagna, le 30 août, sur l'archiduc Léopold, la bataille de Leos, en Artois. C'était la troisième fois qu'il livrait bataille avec le désavantage du nombre. Sa harangue à ses soldats fut courtoise, mais sublime : « Amis, leur dit-il, sachez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Nortlingen. » Tandis que le prince de Condé comptait les années de sa jeunesse par des victoires, une guerre civile déchirait la France. Le prince de Condé, appelé par le roi, termina ces querelles dans une conférence à Quil-Germain-en-Laye. La paix ayant été rompue

par les factieux, il mit le siège devant Paris, défendu par un peuple innombrable, avec une armée de sept à huit mille hommes, et y fit entrer le roi, la reine et le cardinal Mazarin, qui oubliés bientôt ce bienfait. Ce ministre, jaloux du gloire du vainqueur de Lens, et redoutant son ambition, le fit arrêter à Paris, le 18 janvier 1650, avec le prince de Conti et le duc de Longueville, son beau-frère ; les fit conduire le même jour à Vincennes, d'où ils furent menés le 28 à Marcoussy, et le 26 novembre au Havre-de-Grâce ; ils y restèrent jusqu'au 15 février 1651, que le cardinal lui-même alla les mettre en liberté. Cette générosité forcée ne lui rendit pas l'affection du prince. Le roi lui ayant donné peu après le gouvernement de Guienne, il s'y retira ; mais ce fut pour se préparer à la guerre, et pour traiter avec l'Espagne. Il courut de Bordeaux à Montauban, prenant des villes et grossissant partout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille périls, et déguisé en courrier, à cent lieues de là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours et de Beaufort. Il profita de l'audace que son arrivée imprévue donna aux soldats, et attaqua le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale, campée près de Gien, lui enleva plusieurs quartiers, et l'eût entièrement défait, si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, le prince de Condé vole à Paris, pour jouir de sa gloire et des dispositions féroces d'un peuple aveugle. Déjà il s'était emparé des villages circonvoisins, pendant que Turenne s'approchait de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étaient rencontrés près du faubourg Saint-Antoine, le 5 juillet 1651, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un et de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, dit un historien célèbre, en fut augmentée. On peut dire que les troupes royales vainquirent celles de la Fronde, mais que Condé triompha de Turenne. Rien n'est comparable aux travaux ingénieux que le prince fit exécuter en peu de jours, pour fortifier le faubourg Saint-Antoine, que l'on regardait comme le terme de sa grandeur et de sa gloire. Les deux partis se battirent avec une égale fureur. Deux fois Condé tailla en pièces les troupes de Turenne, et repoussa ce grand capitaine jusque dans la plaine ; mais supérieur en forces, il revient avec de nouvelles batailles ; et cette journée surnit dit décevante, si *Mademoiselle*, fille de Gaston, prenant la défense de Condé, que son père n'eût secourir, n'eût fait ouvrir les portes de Paris, armer les bourgeois, et tirer le canon de la Bastille sur les troupes royales. Condé, sauvé du plus pressant danger, triomphant dans sa déroute, traversa Paris, et vint camper sur l'autre bord de la Seine, vers la Salpêtrière. Il avait perdu deux mille hommes, et le vicomte de Turenne n'en fut autant. En paix se fit peu de temps après ; mais, ne voulant pas y entrer, il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint, avec assez de gloire, les affaires des Espagnols. La belle retraite qu'il fit à Arras, le 25 août 1654, le levée du siège de Valenciennes, dont il força les lignes en 1656, le secours qu'il jeta dans Cambrai en 1657, sont autant d'épisodes mémorables comptés au nombre de ses belles actions. Le 14 juin 1658, bataille des Dunes, gagnée par le vicomte de Turenne, sur les troupes espagnoles, commandées par l'infant don Juan d'Autriche et le prince de Condé. Cette journée fut sans doute une des plus glorieuses du vicomte de Turenne ; mais en ajoutant à sa gloire, elle n'ôtait rien à celle du grand Condé. Turenne commandait une nation qu'il avait souvent vaincue, Condé commandait sous l'infant don Juan d'Autriche, un corps d'armée d'une nation qu'il avait souvent vaincu. On doit à Condé la résistance courageuse qu'il opposa aux Français, et les succès qu'il obtint dans cette journée ; les désastres qui survinrent bientôt, soit de la mauvaise disposition des Espagnols, doivent être imputés à don Juan. L'avis du prince de Condé était qu'on se retirât devant un homme qui ne s'avancait jamais que lorsqu'il était certain du succès ; mais il ne prévalut pas. La position était tellement défavorable, qu'il ne put s'empêcher de demander au duc de Gloucester s'il avait assisté à une bataille.

*Jamais, répondit le duc. Action ! dit le prince de Condé, dans une heure vous verrez comme nous en perdrons une. Le traité des Pyrénées l'ayant rétabli dans les bonnes grâces du roi, il se rendit auprès de lui à Aix, en 1653. Il le servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté, au mois de février 1668. En 1673, il eut le commandement d'une des armées que le roi envoya en Hollande, près Wesel, Rées et Emmerick, fit résoudre le passage du Rhin près du fort de Tolbus, le 12 juin, au lieu de celui de Vahai. Il y eut le pognon gauche cassé d'un coup de pistolet. Transporté à Utrecht, il y séjourna une partie de l'année 1675, pour la conservation des places que les Français occupaient dans les Provinces-Unies. En 1674, il défit le prince d'Orange au sanglant combat de Benef, donné le 11 août, et y eut trois chevaux tués sous lui, fit lever le siège d'Onsdurde, passa en Alsace à la mort du vicomte de Turénne, fit lever le siège de Haguenau, bloqué par le comte de Montécneuli ; l'obligea de se retirer sous le canon de Strasbourg, et d'abandonner le siège de Saverne. Ce fut la dernière campagne de ce grand prince. Tourné de la goutte, il se retira, en 1679, dans sa belle maison de Chantilly, où il cultiva les lettres et la Religion. Sur Paris qu'il eut, que la duchesse de Bourbon, sa petite-fille, était attaquée de la petite vérole, il quitta sa retraite le 11 novembre 1681, pour se rendre à Fontainebleau, où il mourut le 11 décembre suivant, âgé de soixante-cinq ans, et fut enterré à Valéri, auprès de ses ancêtres, et son cœur porté aux Jésuites de la maison professe de Saint-Louis, à Paris. La physionomie de ce prince annonçait ce qu'il était. On a dit qu'il avait le regard d'un aigle et le cœur d'un lion. Ce fen, cette impétuosité, qui formaient son caractère, lui firent aimer les beaux-espits. Corneille, Bossuet, Racine, Despreaux, Bourdaloue, étaient souvent à Chantilly, et ne s'y connaissaient jamais. Dans ces entretiens littéraires, il parlait avec beaucoup de grâce, de noblesse et de douceur, quand il soutenait une bonne cause; mais sang et ses yeux s'endurcissaient lorsqu'il en soutenait une mauvaise, et qu'il était contredit. Un jour Baillet fut tellement effrayé du feu de ses regards, qu'il dit tout bas à son voisin : « Dorénavant, je serai toujours de l'avis de mouvoir le prince, quand il aura tort. » Cependant son air fier, grand et noble, était tempéré par une politesse pleine de dignité. Il aimait la sincérité, alors même qu'elle aurait pu lui déplaire. A l'occasion d'un écrit du cardinal de Retz, on lui écrivit : « Vous m'avez dit à lire cet ouvrage ; c'est qu'il me fait connaître mes fautes, que personne n'ose me dire. » Vrai, magnanime, il détestait la ruse et les subterfuges. « Il n'y a, disait-il, qu'un moy en d'agir avec discrétion dans les grandes affaires et dans les petites : la candeur, la droiture et la vérité. » Il aurait pu ajouter le secret, car il l'observait avec la plus grande scrupule. Mais s'il louait de bon cœur les grandes actions, il blâmait durement les fautes. Aussi sa franchise lui fit presque autant d'ennemis que sa gloire ; et la pureté de son âme, qui repoussait les avis, le priva plus d'une fois de conseils salutaires. Le vicomte de Turénne et le prince de Condé s'affaiblirent réciproquement. « Si j'avais à me changer, disait Condé, je voudrais me changer en Turénne, et c'est le seul homme qui puisse me faire souhaiter ce changement. Le parallèle de ces deux hommes célèbres, est un des plus beaux innoceurs des oraisons funèbres de Bossuet. « Ça été, dit-il, « dans notre siècle, un spectacle de voir dans le même tems et dans les mêmes campagnes ces deux hommes, que la voix « commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines « des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis « plus encore par le concours des mêmes pensées, que par « les ordres que l'inférieur recevait de l'autre ; tantôt opposés « front à front, et redoublant, l'un dans l'autre, l'activité et la « vigilance, comme si Dieu, dont souvent, selon l'écriture, « la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu la montrer sous « toutes les formes, et nous faire voir, ensemble, tout ce qu'il « peut faire des hommes. Que de campemens ! que de belles*

marches ! que de hardiesse ! que de précautions ! que de a périls ! que de ressources ! Vain-ou jamais en deux hommes les a mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas a dire si contraires ? L'un paraît agir par des réflexions pro- a fondes, et l'autre par de soudaines illuminations. Celui-ci a par conséquent plus vif, mais sans que son feu ait rien de a précipité ; celui-là d'un air plus froid, mais sans jamais a avoir rien de lent. Plus hardi à faire qu'à parler, résolu et a déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé a au dehors. L'un, des qu'il paraît dans les armées, donne une a haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose a d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient a comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa a vie. L'autre, comme un homme inspiré, dès la première a bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par a de vifs et continus efforts, emporte l'admiration du genre a humain, et fait taire l'envie. L'autre jette d'abord une si vive a lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profon- a deur de son génie, et les incroyables ressources de son cou- a rage, s'élève au-dessus des périls, et sait même profiter de a toutes les infidélités de la fortune. L'autre, et par l'avantage a d'une haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel a envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes a ne connaissent point le secret, semble oï pour entraîner la for- a tune dans ses desseins et forcer les destinées. Et, ainsi que l'on a vit toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais a divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son a pays comme un Juûs Machabée ; l'autre, élevé par les armes a au comble de la gloire comme un David, meurt comme lui a dans son lit, en publiant les louanges du Seigneur, en ins- a truisant sa famille, et laissant tous les cœurs remplis, tant de a l'état de sa vie, que de la douceur de sa mort. »

Louis II, prince de Condé, avait épousé, le 7 février 1641, *Clair-Clémence de Maille*, duchesse de Fronsac et de Cam-  
marque de Brezé, etc. ; fille d'Urban de Maille, mar-  
quis de Brezé, maréchal de France, et de Nicole du Plessis-Ri-  
chelleu. Elle mourut le 16 avril 1694, dans sa soixante-sixième  
année. Leurs enfants furent :

- 1° Henri-Jules, dont l'article suit ;
- 2° Louis, né à Bordeaux, le 20 septembre 1652, mort le 11 avril 1653 ;
- 3° N. . . . , née à Brédas en 1657, morte à Paris le 28 sep-  
tembre 1660.

#### HENRI-JULES.

1686. HENRI-JULES DE BOURBON, prince de Condé, premier  
prince du sang, pair et grand-maître de France, duc de Bour-  
bonnais, d'Englien, de Châteauroux, de Montauranci, etc. ;  
chevalier des ordres du roi, gouverneur des provinces de Bour-  
gogne et de Brese, naquit à Paris le 29 juillet 1613. Il fut  
connu, jusqu'à la mort du Grand Condé, sous le nom de duc  
d'Englien. Le traité de paix, conclu en 1659, entre la France  
et l'Espagne, ayant rétabli son père dans tous ses biens, le roi  
donna au jeune duc d'Englien la charge de grand maître de sa  
maison en 1660. En 1667, il accompagna le roi aux Pays-Bas,  
dans la guerre contre l'Espagne ; servit aux sièges de Tournai,  
de Douai et de Lille ; marcha, en 1678, sous son père, pour la  
conquête de la Franche-Comté. Brigadier de cavalerie, par bre-  
vet du 2 février de cette année, il commanda la cavalerie dans  
l'armée du maréchal de Créqui, sur la frontière de la Lorraine  
en 1669 et 1670. Créé maréchal-de-camp le 20 avril 1672, il  
servit dans l'armée de Hollande, à la prise d'Orsoy, d'Emme-  
rick et au passage du Rhin au mois de juin. Lieutenant-général  
des armées du roi par pouvoir du 5 avril 1675, il joignit la  
duc de Nivelle, qui avait commencé la conquête de la Fran-  
che-Comté, et investit Besançon au mois d'avril, et Dôle au

mois de mai. Il commanda que des armées de Flandre au mois d'avril. Au combat de Béné, le 11 août, le duc d'Enghien fut toujours aux côtés de son père. Onnoté-blessé d'un coup de mousquet à la jambe, il remonta le prince de Condé dont le cheval avait été tué, et continua de combattre avec lui jusqu'à la retraite du prince d'Orange. Il se trouva au siège d'Hui; attaqua Limbourg au mois de juin, qui se rendit après huit jours de tranchée ouverte le 21. Il eut au ordre, le 30 juillet, pour commander l'armée d'Allemagne jusqu'à l'arrivée du prince de Condé, et en pouvoir, le 2 août, pour la commander sous lui. Il servit aux sièges de Bouchain en 1676, de Valenciennes et de Cambrai en 1677, de Gand en 1678. Il succéda à son père le 11 décembre 1686, suivit le roi au siège de Mons en 1690, à celui de Namur en 1692; il commanda l'armée de Flandre sous la roi, par pouvoir du 27 avril, et sous Monseigneur par pouvoir du 15 mai 1693. Ce fut sa dernière campagne. Il mourut à Paris le premier avril 1700. Il avait épousé, le 11 décembre 1675, Anne au Bavarois, fille d'Edouard de Bavière, prince palatin du Rhin, morte le 25 février 1725. De ce mariage sont nés :

- 1° Henri, né à Paris, le 5 novembre 1667, mort le 5 juillet 1670;
- 2° Louis III, dont l'article suit;
- 3° Henri, comte de Clermont, né le 3 juillet 1672, mort le 6 juin 1675;
- 4° Louis-Henri, comte de la Marche, né le 9 novembre 1673, mort le 21 février 1677;
- 5° Marie-Thérèse, mademoiselle de Bourbon, née le premier février 1665, mariée le 30 juin 1688, à François-Louis de Bourbon, prince de Conti, morte en 1732;
- 6° Anne, mademoiselle d'Enghien, née le 11 novembre 1670, morte le 27 mai 1675;
- 7° Anne-Marie-Victoire, mademoiselle de Condé, née le 11 août 1675, morte le 25 octobre 1700;
- 8° Anne-Louise-Euchariste, mademoiselle de Charolais, née le 8 novembre 1676, mariée, le 19 mars 1699, à Louis-Anguste de Bourbon, duc du Maine et d'Anjou, prince de Dombes, grand-maitre de l'artillerie, morte le 23 janvier 1753;
- 9° Marie-Anne, mademoiselle de Montmorency, puis d'Enghien, née le 23 février 1678, mariée le 21 mars 1710, à Louis-Joseph, duc de Vendôme, morte le 11 avril 1718;
- 10° N....., mademoiselle de Clermont, née le 17 juillet 1679, morte le 17 septembre 1680.

## LOUIS III.

1700. LOUIS III de Bourbon, III<sup>e</sup> du nom, duc de Bourbon, prince de Condé, pair et grand-maitre de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur des provinces de Bourgogne et de Bresse, naquit à Paris le 10 octobre 1668. Il accompagna le dauphin au siège de Philibout en 1688, de Manheim, à la soumission de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Trèves et au siège de Frankenthal. Il servit en Allemagne, en 1689, sous le maréchal de Lorges, qui se tint sur la défensive. Maréchal-de-camp par brevet du 2 avril 1690, il fut employé à l'armée d'Allemagne sous monseigneur le dauphin, qui tint les ennemis au défilé toute la campagne, et les empêcha de faire aucun progrès. Employé en Flandre, par lettres du 24 mars 1691, il servit, sous la roi, au siège de Mons, et y monta plusieurs tranchées. Lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 5 mai 1692, il servit au siège et à la prise de Namur, à l'attaque de l'ouvrage neuf, à la tête de quinze compagnies de grenadiers, agoutées par sept bataillons, contrainant les ennemis de se retirer dans le fort et de se rendre sur-le-champ. A l'attaque des chemins couverts et des contrescarpes, le duc de Bourbon, commandant

comme lieutenant-général, entra des premiers dans les palissades. A la bataille de Steinkerke, à la tête d'une division, il chargea plusieurs fois les ennemis. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 27 avril 1695, il commanda l'attaque générale de la ligne de la maison du roi à la bataille de Nerwinde. Le village de ce nom fut enlevé par les Français; et la position de ce village dépendait la victoire; les ennemis, après un long et sanglant combat, le reprirent; le duc de Bourbon, à la tête de la brigade de Gêches, l'attaque de nouveau, l'emporta, repoussa les ennemis jusque dans la plaine où était leur canon; il les chargea ensuite plusieurs fois avec la cavalerie qu'il commandait, et conserva toujours l'avantage sur eux; reçut plusieurs coups dans sa cuirasse et dans ses habits, et contribua beaucoup au gain de la bataille. Il servit ensuite au siège et à la prise de Charleroi. En 1697, à l'armée de Flandre, il découvrit les ennemis par sa fautive marche de Vignemont au pont d'Espierre. Il servit, en 1695, au bombardement de Bruxelles, et en Flandre en 1694, sous la duc de Villeroi, qui tint les ennemis au défilé. Ce fut sa dernière campagne. Il mourut subitement à Paris, le 6 mars 1710. Son cœur fut porté aux Jésuites, rue Saint-Antoine, et son corps à Valeri. Il avait épousé, le 24 juillet 1685, Louise-Françoise au Bavarois, dite mademoiselle de Nantes, fille légitimée du roi Louis XIV et de la marquise de Montespan. Leurs enfants furent :

- 1° Louis-Henri, dont l'article suit;
- 2° Charles, duc de Charolais, pair de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Tournai, né le 19 juin 1700, admis au conseil de régence en 1720, mort sans alliance en 1760;
- 3° Louis, comte de Clermont, né le 15 juin 1709, généralissime aux armées du roi, mort en 1771;
- 4° Marie-Anne-Gabrielle-Eleonora, née le 22 décembre 1690; abbesse de Saint-Antoine-des-Champs en 1725, morte au 1760;
- 5° Louise-Elisabeth, mademoiselle de Bourbon, née le 23 novembre 1695, mariée le 9 juillet 1715, à Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti;
- 6° Louise-Anne, mademoiselle de Charolais, née le 25 juin 1695, morte en 1758;
- 7° Marie-Anne, mademoiselle de Clermont, née le 16 octobre 1697, surintendante de la maison de la reine, morte le 11 août 1744;
- 8° Henriette-Louise-Marie-Françoise-Gabrielle, mademoiselle de Fermanois, née le 15 janvier 1703, abbesse du Beaumont-les-Tours;
- 9° Elisabeth-Alexandrine, mademoiselle de Sens, née le 15 septembre 1705, morte au mois d'avril 1755.

## LOUIS-HENRI.

1710. LOUIS-HENRI de Bourbon, prince de Condé, duc de Bourbonnais, de Châteauroux, de Montmorency-Enghien, de Guise, etc., pair et grand-maitre de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison d'Or, naquit à Versailles le 18 août 1692. Connus sous le nom de duc d'Enghien, du vivant de son père, à sa mort, il prit la titre du duc de Bourbon, et fut nommé maréchal de camp. Grand-maitre de la maison du roi, par provisions du 3 mars 1710; gouverneur et lieutenant-général en Bourgogne et en Bresse, par provisions du même jour, colonel et mestre-de-camp des régiments d'infanterie et de cavalerie de Condé, le premier avril, il fit sa première campagne en Flandre sous le maréchal de Villars, et se trouva à l'attaque d'Hindin en 1711. Commandant la cavalerie de l'armée de Flandre, par commission du 27 août 1712, il servit aux sièges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain. En 1713, il était au siège de Landau, à la défile du général Yaubonne, le 20 septembre, ac-

322 où il eut une très-grande part. Il fut fait maréchal-de-camp le 23 du même mois, et servit en cette qualité au siège de Freiburg. Après la mort du roi Louis XIV, il fut déclaré chef du conseil de régence le 12 septembre 1715, lieutenant-général des armées du roi par provision du 8 mars 1716, premier ministre le 2 décembre 1723. Grand-maître et surintendant des postes par provision du 2 juin 1724. Il se retira à Chantilly le 16 juin 1726, se donna de sa charge de grand-maître des postes le même jour, il fut fait mestre-de-camp du régiment de dragons de Condé le 25 juillet 1751, qu'il a conservé jusqu'à sa mort, ainsi que toutes ses autres charges. Ce prince décéda le 27 janvier 1740. Il avait épousé 1°. le 9 juillet 1715, Marie-Anne de Bourbon, fille de François-Louis de Bourbon, prince de Conti, morte sans enfants, le 21 mars 1720; 2°. le 25 juillet 1728, Caroline de Hesse-Rhénane-Bornesavenne, morte le 4 juin 1741. De ce mariage est issu Louis-Joseph, qui suit.

### LOUIS-JOSEPH.

1740. LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, prince de Condé, duc de Bourbon, pair de France, grand-maître de la maison du roi, colonel-général de l'infanterie française, chevalier des ordres du roi et de la Toison-d'Or, naquit le 9 août 1756. Nommé gouverneur et lieutenant-général des provinces de Bourgogne et de Bresse, par provisions du 19 mai 1753, il prêta le serment, pour cette charge, le 5 juin suivant. Il fit sa première campagne en Allemagne en 1757; se trouva à la bataille d'Hastenbeck, à la conquête de l'électorat d'Hanovre. Maréchal-de-camp, par brevet du 5 février 1758, il combattit à Crevin, il obtint le grade de lieutenant-général des armées du roi le 11 août, et finit la campagne sous le maréchal de Contades. En 1759, il commanda la cavalerie de l'armée d'Allemagne, et chargea plusieurs fois avec la plus grande valeur à la bataille de Minden. A la même année, il se signala le 10 juillet au combat de Corbach. Commandant un corps de troupes considérable, il fut attaqué, le 26, le village d'Eppenhause, important pour pénétrer dans la plaine de Wolfhagen du camp l'ennemi; les troupes françaises ayant été repoussées deux fois, le prince de Condé y marcha en personne, emporta le village pour la troisième fois, et le conserva. Le prince Ferdinand fut obligé d'abandonner le camp de Wolfhagen, où l'armée campa le 27. Le 30, le prince de Condé, commandant l'avant-garde de l'armée, se porta jusqu'à Oberweimar, d'où il chassa les ennemis. Après l'affaire de Warburg, les Autrichiens ayant fait passer un corps de troupes en deçà de la Dymel, le prince de Condé y marcha, le 2 août, avec les grenadiers et une partie des carabiniers, et le village de repasser cette rivière. A l'armée du Bas-Rhin, en 1761, ce prince commandait vingt-trois bataillons et dix-huit escadrons avec lesquels il devait soutenir le corps du maréchal de Broglie au combat de l'Altenkirchen le 16 juillet. Le 28 juillet, l'ennemi ayant attaqué les troupes légères sur les hauteurs de Neheim, le prince de Condé, à la tête des grenadiers et des chasseurs, fit une attaque avec tant de succès, que l'ennemi fut obligé d'abandonner ses chevaux, sa suite, et beaucoup d'armes. Il envoya et protégea ensuite, avec sa réserve, les différents maréchaux de l'armée. Au mois de septembre, chargé d'attaquer la ville de Meppen, il fit surprendre la ville le 30, et obligea la garnison à se rendre, le 5 octobre, prisonnière de guerre. En 1752, les Français s'étant approchés des limites de Friedberg, en Hesse, les alliés, sous la conduite du prince de Brunswick, voulurent les déloger de ce poste important; déjà ils s'étaient avancés jusqu'à Jolanenberg, lorsque le prince de Condé vint à leur rencontre. Les Français commencèrent l'action le 30 août, et furent d'abord repoussés; mais, s'étant ralliés, ils firent une seconde attaque si brusque et si bien soutenue que les alliés abandonnèrent le champ de bataille. On fit quinze cents prisonniers, et l'on s'empara de quinze pièces de canon; on régularisa cent d'anglais sans les armes.

Louis XV, en récompense de cette action, fit don au prince de Condé d'un portin des canons pris sur l'ennemi. En 1767, il présida le quinquiesme bureau de l'assemblée des notables; il présida le même bureau à celle que Louis XVI convoqua l'année suivante, et y montra inébranlable dans les principes de l'ancienne monarchie, et signa le fameux *Mémoire des Princes*, adressé au roi, vers la clôture de cette seconde session des notables. Le 17 juillet 1789, le prince de Condé quitta la France avec sa famille, et se retira à Bruxelles, d'où il se rendit, par la Suisse, à Turin. Il fut suivi, dans sa retraite, d'un grand nombre de gentilshommes dévoués à la cause royale et prêts à mourir pour la défendre. Au mois de juillet 1790, il publia un manifeste tendant à rallier sous ses étendards tous les gentilshommes et les sujets fidèles aux principes monarchiques et à leur roi, pour délivrer Louis XVI de l'influence tyrannique de l'assemblée nationale. Celle-ci, le 16 mars 1791, déclara qu'elle et comme non avenue le don du duc de Clermontsaint au grand Condé en 1648, et priva ainsi sa maison de six cent mille livres de rentes qui lui restaient dues pour la cession qu'il en avait faite ensuite à l'état. Louis XVI écrivit au prince de Condé pour l'engager à rentrer en France. A cette invitation, ébranlée au faible monarque par les conseils de circonstances, le prince répondit d'une manière respectueuse, mais ferme, qu'il périrait plutôt que de souffrir le triomphe du crime, l'avilissement du trône et le renversement de la monarchie. Cependant le prince de Condé organisa une armée qu'il fit réunir à l'armée autrichienne commandée par le baron de Wurmer. Il fit rejeter, en 1793, par le duc de Bourbon et le duc d'Enghien, après le licenciement des troupes qu'ils avaient commandées en Flandres pendant l'année 1792. Ils se signalèrent aux combats d'Iochim, de Piers, du Barbelroth, de Wissembourg, de Berstheim et d'Hagenau. L'affaire de Berstheim fut glorieuse et meurtrière à trois fois la légion de Mirabeau, qui forment l'avant-garde, avait pris et laissé reprendre le village à la baïonnette. M. de Viomenet, à la tête des chasseurs nobles, marcha pour soutenir cette brave légion; ses troupes s'avancèrent sur le village en criant à la baïonnette! Le prince de Condé, qui ne voulait point exposer de nouveau cette noble entreprise au feu de cette redoutable batterie, et à la supériorité du nombre, s'élança d'abord d'arrêter cet enthousiasme; mais les acclamations redoublant, le prince cède enfin à ce mouvement impétueux, à Messieurs, vous êtes tous des Ba-4 yards, leur dit-il en sautant à bas de cheval, marchons au village; mais je passe moi-même au travers du corps à celui qui y en a, et trépa avant moi. Le village est emporté, et le prince de Condé y entra le premier. Le duc de Bourbon fut blessé à la main droite, et le duc d'Enghien faillit être tué par un obus qui éclata entre les jambes de son cheval. Le prince de Condé ne se signala pas moins par son humanité envers les prisonniers républicains, et leurs blessés, qu'il ordonna de soigner comme ses soldats. L'armée de Condé fut occupée pendant les campagnes de 1794 et 1795. Jusqu'alors le prince de Condé avait mis en gage jusqu'à ses diamants, pour subvenir à l'entretien de ses troupes; l'Angleterre s'en chargea en 1795. En 1796, ce corps d'armée eut de nouvelles occasions de se signaler; en cite entre autres actions; la retraite de l'armée autrichienne sur Brigau, l'affaire de Kamlach et celle de Biberach, Saint-Mergen, Saint-Pierre, le val d'Enfer, et la bataille de Steintal. L'Autriche ayant fait la paix avec la France, en 1797, le prince de Condé passa au service de la Russie. En 1799, il fit partie de l'armée du maréchal Suwarow au Suisse; mais ayant temporellement de grands avantages par la coalition, et l'empereur de Russie ayant changé de système politique à l'égard de l'Allemagne, l'armée de Condé passa encore une fois à la solde de l'Angleterre, et fit avec les Autrichiens la campagne de 1800, après quoi elle fut licenciée. Le prince de Condé alla résider en Angleterre où il habita avec sa famille, à l'abbaye d'Amesbury. Il revint en France, en 1814, avec sa majesté Louis XVIII, qui le réintégra dans ses grades de colonel-général de l'infanterie française, et de grand-

maître de France. Ce prince a terminé une carrière longue et glorieuse, illustrée par son courage, ses talents militaires et de long malheur, le 15 mai 1818, où a été inhumé à Saint-Denis. Ce prince aimait les lettres, et les cultivait lui-même avec succès. On a publié de lui, en 1867, un *Essai sur la vie du grand Condé*. Il avait épousé, le 23 mai 1765, *CHARLOTTE-CONSTANCE* - ELIZABETH DE ROMAN-BOURBON, morte le 4 mars 1760, fille du Charles de Rohan, prince de Soubise et d'Epinoi, duc de Rohan-Rohan, pair et maréchal de France; 2<sup>e</sup>, le 24 octobre 1793, *CAROLINE DE BOURBON*, princesse douairière de Monaco, morte en 1813. Du premier mariage sont issus :

1<sup>o</sup> Louis-Henri-Joseph qui suit,

2<sup>o</sup> Marie, née en 1753, morte le 23 juin 1759;

3<sup>o</sup> Louise-Adélaïde, dite mademoiselle de Condé, née le 5 octobre 1757, abbesse du Remiremont en 1786, et puis du Temple, à Paris, en 1816, où elle a établi une communauté sous le nom d'*Adoration perpétuelle*.

#### LOUIS-HENRI-JOSEPH.

1818. **LOUIS-HENRI-JOSEPH DE BOURBON**, prince de Condé, connu sous le nom de *duc de Bourbon-Condé*, jusqu'à la mort de son père, en 1818, pair de France, grand-maître de la maison du roi, colonel-général de l'infanterie française, chevalier de

l'ordre du Saint-Esprit. Il servit, en 1789, au siège de Gibraltar, au retour duquel Louis XVI le fit chevalier du Saint-Louis et maréchal de camp. En 1789, il a quitté la France avec le prince de Condé et a suivi, le 11 septembre 1791, la lettre que ce prince adressa au roi sur les attentats révolutionnaires dont ce prince était victime. En 1792 le duc de Bourbon pénétra en France par le pays de Luxembourg, mais la campagne n'ayant pas eu un succès heureux, il fit sa retraite sur le Rhin, avec ordre. Il se signala au combat de Berstheim, le 5 décembre 1793, où il fut blessé d'un coup de sabre à la main au milieu de la mêlée, et faillit être fait prisonnier. En 1795, ce prince passa dans la Vendée, et fut rejoindre Mouton à Vila Rica. En 1797, il se rendit en Russie, à l'armée que commandait son père, et servit sur le Rhin en 1799. Après le licenciement de l'armée royale de France, il passa en Angleterre. Ce fut là qu'il apprit, en 1804, la fin tragique de son malheureux fils. En 1814, il est rentré en France avec S. M. Louis XVIII. Ce prince a épousé, le 24 avril 1770, *LOUISE-MARIE-THÉRÈSE D'ORLÉANS*, née le 9 juillet 1750, dont il a eu qu'un fils unique, Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien prince de la plus belle espérance, et qui devait perpétuer le nom le plus glorieux dans l'histoire; mort victime de la politique égarée de Buonaparte qui, par un ordre arbitraire, le fit arrêter à Ettenheim, conduire à Paris, et fusiller à Vincennes, le 21 mars 1804.

## PRINCES DE CONTI.

#### ARMAND.

**ARMAND DE BOURBON**, prince de Conti, pair de France, grand maître de la maison du roi, comte de Pézenas, baron de Féru, en Tardennes, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Guienne, et ensuite de Languedoc, second fils de Henri de Bourbon, 11<sup>e</sup> du nom, et prince de Condé, et de Charlotte-Marguerite de Moutmorency, naquit à Paris, le 11 octobre 1629. Destiné, dès sa jeunesse, à l'état ecclésiastique, il eut, en 1642, les abbayes de Saint-Denis en France, de Clugny, de Lérins et de Molène, qu'il quitta en 1654, ayant déjà pris le parti des armes. Son début ne fut pas heureux. S'étant jeté dans les intrigues de la fronde, par inclination pour la duchesse de Longueville, il en fut fait géralissime, et fut opposé au Grand Condé, son frère, qui défendait la reine et le cardinal Mazarin. Ces deux princes s'étant ensuite réunis contre la princesse et son ministre, furent arrêtés ainsi que le duc de Longueville, le 18 janvier 1656, conduits à Vincennes, puis à Marcoussis, et, enfin, au Havre-de-Grâce, où le cardinal alla lui-même les retirer le 23 février 1661. Le prince de Conti suivit encore la fortune de son frère dans les seconds troubles de Paris; mais voyant qu'il se retirait sans Payette et ses compagnons, il fit, en 1653, son accommodement particulier avec la reine mère et le cardinal Mazarin, dont il épousa la nièce. L'an 1654, la roi lui donna le gouvernement de Guienne; la fit, en 1655, général de ses armées en Catalogne, où il prit Villefranche, Puicerda et Castellan; le pourvut, en 1656, de la charge de grand-maître de sa maison; et, lui ayant donné le commandement de son armée d'Italie, conjointement avec le duc de Modène, ils assiégèrent ensemble, mais sans succès, la ville d'Alexandria. Il fut pourvu du gouvernement de Guienne, au lieu de celui de Languedoc,

qu'il avait remis entre les mains du roi, l'an 1660, se démit de la charge de grand-maître, en faveur du duc d'Enghien, son neveu, et fut nommé chevalier des ordres au mois de décembre 1661. Il mourut à Pézenas, dans son gouvernement de Languedoc, le 21 février 1666. Ce prince aimait les lettres, et les cultivait avec succès. On a de lui un *Traité de la Comédie et des Spectacles, selon la tradition de l'Eglise*, Paris, 1667, in-8<sup>o</sup>; *Devoirs des Gouverneurs de province*, Paris, 1677, 3 vol. in-12; ouvrage qu'il avait précédé du *Traité du Devoir des Grands*, très-estimé, et qui ne peut être assez lu par ceux que leur naissance et leur fortune élèvent à un rang supérieur, lorsqu'ils cherchent à remplir les obligations de leur état. Il avait épousé *ANNE-MARIE MARTINOZZI*, fille du comte Jérôme Martinozzi, gentilhomme Romain, et de Laura-Marguerite Mozzi. Cette princesse mourut le 4 février 1672, après de trente-cinq ans, regrettée pour sa charité extraordinaire et ses vertus chrétiennes, auxquelles on dut la conversion de son époux. De leur mariage sont issus :

1<sup>o</sup>. Louis de Bourbon, né le 6 septembre 1658, mort le même jour;

2<sup>o</sup>. Louis-Armand, qui suit;

3<sup>o</sup>. François-Louis, rapporté après son frère aîné.

#### LOUIS-ARMAND.

1666. **LOUIS-ARMAND DE BOURBON**, prince de Conti, pair de France, comte de Pézenas, naquit le 4 avril 1661. En 1683, il fit sa première campagne aux sièges de Courtrai et de Namur, se distinguant à celui de Luxembourg, en 1684, et donna des marques de sagesse et de valeur au siège de Newhausel, en

Hongrie, et à la bataille de Gran, que les Impériaux gagnèrent sur les Turcs, le 16 août 1685. Ce prince mourut, de la peste vérolée, à Fontainebleau, le 9 novembre 1685, sans postérité de ANNE-MARIE DE BOURBON, dite *mademoiselle de Blois* (1), son épouse, fille légitime de Louis XIV, et de Louise-Françoise de la Palme de Blac de la Vallière, duchesse de Vaujour. Elle mourut le 5 mai 1759.

## FRANÇOIS-LOUIS.

1685. FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, prince de Conti, surnommé *le Grand*, pair de France, comte d'Alais, de Beaumont-sur-Oise et de Péséaux, marquis de Graville et de Portes, vicomte de Teyrargues, etc., etc., chevalier des ordres du roi, naquit à Paris, le 30 avril 1684. Il prit d'abord le titre de *comte de la Marche*, puis de *comte de Clermont*, ensuite celui de *prince de la Roche-sur-Yon*, et, enfin, la qualité de prince de Conti, après la mort de son frère aîné. Il commença ses premières armes en 1685, aux sièges et prises de Contrai et de Dinanville. Se distinguant, en 1686, au siège de Luxembourg, passa en Hongrie avec le prince de Conti, son frère, en 1685, servit cette année au siège de Newhauser, se signala à la bataille de Gran, gagnée par les Impériaux sur les Turcs, le 16 août; se trouva ensuite à l'assaut de Newhauser, et ravint en France après la campagne. Le roi le fit chevalier de ses ordres le 2 juin 1686. Des intrigues de cour, dans lesquelles il ne fut point étranger, l'ayant obligé de se retirer à Chantilly, près de son oncle le prince de Condé, il profita des instructions qu'il reçut de ce grand capitaine, lequel, remarquant en lui le germe d'un génie étendu, prit à tâche de développer ces grands talents qui, d'avis, ont donné tant d'illustration au prince de Conti. En 1688, il suivit le dauphin au siège et à la prise de Philipsbourg, de Mannheim et à la soumission de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Frankenthal. Marché de camp, par brevet du 2 avril 1690, il fut employé en Allemagne, sous le dauphin, qui arrêta les ennemis dans leurs projets. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 14 mars 1691, il servit au siège de Maastricht, où il monta plusieurs tranchées. Passé ensuite à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Lorges, par lettres du 28 avril, il fut détaché, le 25 août, avec deux mille hommes, pour s'assurer de la gorge de Germbach, et couvrir la marche de l'armée; il battit quelques partis des ennemis qu'il rencontra, fit beaucoup de prisonniers, força les harrières et la redoute qui défendaient Germbach, et s'empara de la ville. En récompense de ses services, le roi le créa lieutenant-général de ses armées, par pouvoir du 5 mai 1692. Il servit la même année, à la prise de la ville et du château de Nauray; il monta plusieurs fois les troupes à la charge, et eut deux chevaux tués lui à la bataille de Steinkerke, le 5 août. Le 20 juillet 1693, il combattit vaillamment à la bataille de Nerwinde. Après avoir fait occuper les baies qui couvraient le village de Jandre-Ferné, il alla à l'attaque des retranchements des ennemis, dont on se rendit maître; s'étant mis ensuite à la tête de la brigade des gardes, il attaqua, pour la troisième fois, le village de Nerwinde, le força par la

droite, s'y maintint malgré les efforts des ennemis; passa dans la plaine avec les carabinières, culbuta plusieurs escadrons, fit une seconde charge avec la compagnie des grenadiers à cheval, y reçut un coup de sabre sur la tête dans la mêlée, tua celui qui le lui avait donné, et, malgré sa blessure, poursuivit les ennemis; la même année, il servit encore au siège de Charleroi. En 1694, sous M. le dauphin, il commanda l'avant-garde de l'armée lors de la marche de Vignacourt au pont d'Espierres qui déconcerta le prince d'Orange dans ses projets. Il servit au bombardement de Bruxelles, en 1695; il apprit, par un courrier arrivé à Versailles, le 10 juillet 1699, son élection à la couronne de Pologne. L'électeur de Saxe, son concurrent, l'ayant emporté, il revint en France la même année, et mourut à Paris, le 22 février 1709. Ce prince eut deux d'illustres qualités, et d'une grande capacité pour la guerre et les affaires. Il avait épousé, le 20 juin 1688, M<sup>lle</sup> THÉRÈSE DE BOURBON-CONDE, fille de Henri-Jules, prince de Condé, et d'Anne de Bavière. Elle est morte à Paris le 22 février 1752. Ils ont eu les enfants suivants :

- 1°. N... de Bourbon, né le 18 novembre 1693, mort le 22 du même mois, sans avoir été nommé;
- 2°. N... de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, né le 1<sup>er</sup> décembre 1694, mort le 26 avril 1698, sans avoir été nommé;
- 3°. Louis-Armand, qui suit;
- 4°. Louis-François de Bourbon, comte d'Alais, né le 27 juillet 1703, mort le 31 janvier 1704.
- 5°. Marie-Anne de Bourbon, *mademoiselle de Conti*, née le 18 avril 1699, mariée, le 9 juillet 1715, à Louis-Henri, duc de Bourbon. Elle mourut sans enfants, le 21 mars 1720;
- 6°. Louise-Adélaïde de Bourbon, *mademoiselle de la Roche-sur-Yon*, née le 2 novembre 1696, morte, sans avoir été mariée, le 20 novembre 1750;
- 7°. N... de Bourbon, *mademoiselle d'Alais*, née le 19 novembre 1697, morte, le 15 août 1699, sans avoir été nommée.

## LOUIS-ARMAND.

1709. LOUIS-ARMAND DE BOURBON, prince de Conti, duc de Mercœur, pair de France, comte d'Alais et des mêmes terres que son père, chevalier des ordres du roi, gouverneur du haut et bas Poitou, naquit à Paris, le 10 novembre 1695. Il fut comte sous le nom de *comte de la Marche* jusqu'à la mort de son père. Il fut fait chevalier des ordres le 1<sup>er</sup> janvier 1711, et prit séance au parlement comme pair, le 8 du même mois. Il fit sa première campagne en 1713, se distinguant au siège de Lapdun, à la défaite du général Vaubonne dans ses retranchements; obtint le grade de maréchal de camp le 22 septembre, et servit en cette qualité au siège de Fribourg. On lui donna, par commission du 14 novembre, le régiment d'infanterie de Barrois, qui prit son nom. Gouverneur et lieutenant-général du Poitou par provisions du 29 avril 1717, il entra le même jour au conseil de régence; il obtint un régiment de cavalerie de son nom (depuis Poly), par commission du 15 mars 1718. Lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 24 janvier 1719, il fut employé à l'armée de la frontière d'Espagne, sous le maréchal de Burwick, et y commanda la cavalerie. Il servit aux sièges de Fontarabie, des ville et château de Saint-Sébastien, du château d'Urgel et de Roses. Ce prince est mort à Paris, le 11 mai 1727. Il avait épousé, le 9 juillet 1713, LOUISE-EMMANUELLE DE BOURBON-CONDE, fille de Louis III, prince de Condé, duc de Bourbon. Elle est morte en 1753, leurs enfants furent :

- 1°. N... De Bourbon, comte de la Marche, né le 28 mars 1716, mort le premier août 1717, sans avoir été nommé;
- 2°. Louis-François, dont l'article suit;

(1) Princesse également célèbre par son esprit et sa bonté. Dans le temps, on publia que M<sup>lle</sup> de Blois, roi de France, avait donné un sceau d'elle en voyant son portrait. Remarque fit à cette occasion les vers suivants :

Votre beauté, grande princesse,  
Fut le trait dont elle se fit;  
Jusques aux plus sages lieux.  
L'Afrique avec vous capotée;  
Et les conquêtes de vos yeux  
Vont plus loin que celles d'Alexandre.

Le même portrait, trouvé dans les Lides, au bras d'un premier Français, par don Joseph Valero Capellan, fils du vic-roi de Lima, lui inspira une passion violente. (Voyez le d<sup>re</sup> de M<sup>lle</sup> de Blois, ou l'histoire du portrait de la princesse de Conti, 1698, pp. 18.)



- 5<sup>e</sup>. Louis-Armand de Bourbon, duc de Mercœur, né le 19 août 1720, mort le 15 mai 1722;  
 4<sup>e</sup>. N... De Bourbon, comte d'Alais, né le 5 février 1722, mort le 7 août 1750;  
 5<sup>e</sup>. Louise-Henriette de Bourbon, *mademoiselle de Conti*, née à Paris le 30 juin 1726, mariée, le 17 décembre 1743, avec Louis-Philippe, duc d'Orléans; elle est morte le 9 février 1759.

## LOUIS-FRANÇOIS.

1727. Louis-François de Bourbon, prince de Conti, duc de Mercœur, comte de la Marche, d'Alais, de Beaumont-sur-Oise et de Pésennas, chevalier des ordres du roi, vit le jour à Paris le 13 août 1717. Né avec beaucoup d'esprit et de courage, il signala ses talents militaires pendant la guerre de 1741. Pour pénétrer au-delà des Alpes, il fallait des sièges et des combats. Le prince de Conti, nommé généralissime des armées d'Espagne et d'Italie, se rendit maître, le 25 avril 1744, de Montalbano, et ensuite de la citadelle de Villefranche. Après avoir pris Steure, Châteaun-Dauphin et Démon, il forma le siège de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 15 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne était accouru pour secourir cette importante place. On en vint aux mains le 30, et quoique supérieur en nombre, il perdit près de cinq mille hommes et le champ de bataille. A la fois général et soldat, le prince de Conti eut sa écurie percée de deux coups, et deux chevaux tués sous lui; mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrents, rendirent cette victoire inutile; le vainqueur fut obligé de lever le siège et de repasser les monts. De retour à Paris, il y cultiva la littérature et les arts, et mourut dans cette ville le 3 août 1776. Ce prince était d'un caractère ferme et généreux. Dans la lettre qu'il écrivit au roi Louis XV, après la bataille de Coni, il ne parla pas de ses blessures; il ne fit mention que des services des officiers qui s'étaient signalés. Il aurait été employé dans la malheureuse guerre de 1757, mais le peu d'égards qu'il témoignait aux personnes qui donnaient alors à la cour, fit fermer les yeux sur son talent. Son courage ne se démentit point dans sa dernière maladie; quoique sûr de ne pouvoir pas en guérir il ne perdit rien de sa gaieté et de sa présence d'esprit. Dans son dernier voyage à l'île-Adam, il se fit apporter son

perceuil de plomb et s'y coucha pour l'essayer (1). Il avait épousé, le 23 janvier 1732, Louise-Diane d'Orléans, fille de Philippe II, duc d'Orléans; elle mourut le 26 septembre 1756, n'ayant eu de ce mariage qu'un fils unique, qui suit.

## LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH.

1756. Louis-François-Joseph de Bourbon, prince de Conti, pair de France, chevalier des ordres du roi, le 17 mai 1750, lieutenant-général de ses armées, le 11 août 1758, colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, gouverneur du haut et bas Berri, naquit le premier septembre 1754. Il fut connu sous le nom de comte de la Marche jusqu'à la mort de son père. Il fit sa première campagne en Allemagne, en 1757, et se trouva à la bataille d'Hastebuck et à la conquête de l'électorat de Hanovre. En 1758, il combattit avec la plus grande valeur à la bataille de Crevelt, et finit cette campagne sous le maréchal de Contades. Ce prince est mort sans postérité, en Espagne, pendant l'émigration, après l'an-1807. Il avait épousé, le 7 février 1759, Fortunée-Marie d'Est, fille de François-Marie, duc de Modène, et de Charlotte - Aglaé d'Orléans. Cette princesse mourut à Trieste, où elle avait accompagné son frère, le duc de Modène, dépossédé de ses états en 1796.

Il ne reste de cette branche que deux fils naturels de Louis-François de Bourbon, prince de Conti, père du précédent, savoir :

- 1<sup>er</sup>. François-Claude Fauste, marquis de Bourbon-Conti, né en 1771;  
 2<sup>e</sup>. Marie-François-Félix, chevalier de Bourbon-Conti, né le 23 décembre 1772. Tous les deux reconnus par co-décision en date du 31 juillet 1776, et confirmés dans les titres et noms de marquis et de chevalier de Bourbon-Conti, par lettres-patentes de S. M. Louis XVIII, du 17 novembre 1815, enregistrées à la cour royale de Paris le 11 décembre de la même année.

(1) Un de nos poètes l'a peint avec assez de fidélité dans les vers suivants :

Des héros de son sang il augmenta l'éclat.  
 Mécène des armées, titule du soldat,  
 Favori d'Apollon, de Thémis, de Bellone,  
 Il protège les arts et défendit le trône.

## COMTES DE BOURBON-BUSSET,

Issus de Louis de Bourbon, évêque de Liège, et de Catherine d'Égmond, duchesse de Gueldre; avec leur ascendance directe depuis saint Louis, roi de France.

Saint Louis, neuvième du nom, roi de France le 29 novembre 1255, mort devant Tunis le 25 août 1270, avait épousé, en 1256, Marguerite de Provence, morte en 1295. Il en eut onze enfants, entr'autres Philippe III, dit le Hardi, roi de France, et Robert qui suit.

Robert de France, comte de Clermont, en Beauvoisis, seigneur de Bourbon en Charolais, etc., chambrier de France, né en 1256, eut le malheur d'être tellement blessé au tournoi fait à Paris en 1279, lorsqu'il fut armé chevalier, qu'il en demeura in-

disposé le reste de ses jours. Il ne laissa pas néanmoins d'avoir des emplois considérables. Il fut député avec Louis Hutin, roi de Navarre, en 1310, pour traiter de la paix et alliance perpétuelle entre le roi Philippe le Bel, d'une part, et Henri VII, roi des Romains. Il mourut le 7 février 1317. Il avait épousé, en 1270, Sibylle de Bourgogne, dame de Bourbon, de Charolais, et de Saint-Just, fille unique de Jean de Bourgogne. Elle mourut le 1<sup>er</sup> octobre 1310. Il en eut six enfants, dont l'aîné fut Louis, qui suit.

*Louis I<sup>r</sup>*, duc de Bourbon, pair et chambrier de France, comte de Clermont, de la Marche et de Castre, seigneur d'Issoudun, etc., surnommé *le Grand*, né en 1299, se signala à la bataille de Farnes, en 1297, contre les Flamands; au combat de Pont-A-Vendin, et à la fatale journée de Courtrai, en 1302, où il eut le commandement de l'arrière-garde de l'armée, dont il sauva les débris. Deux ans après, il contribua puissamment à la victoire de Mons-en-Puelle. Il eut le commandement de l'armée que le roi Philippe la Bel envoya en Guéenne, lorsque la guerre fut déclarée aux Anglais. Il se saisit de Montégur, Sauveterre et Agen. Ce fut en sa faveur que le roi Charles le Bel érigea la baronnie de Bourbon en duché-pairie, par lettres du 27 décembre 1309. Il donne des preuves signalées de son courage et de sa capacité à la bataille de Montcaisel, en 1328, aux la conduite d'une partie de l'armée que le roi assemble à Péronne pour s'opposer aux Anglais. Il accompagna ce prince au secours de Cambrai en 1350. Le duc de Bourbon mourut au mois de janvier 1341, avec la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle. Il avait épousé, au mois de juin 1310, *Marie de Hainaut*, morte au mois d'août 1354, fille puînée de Jean II, comte de Hainaut, et de Philippe de Luxembourg. Il en eut huit enfants, dont l'aîné fut Pierre, qui suit; et Jacques, comte de la Marche, qui a fondé la branche des comtes de la Marche et de Castres, éteinte dans Jacques II, mort sans postérité le 24 septembre 1458.

*Pierre I<sup>r</sup>*, duc de Bourbon, comte de Clermont et de la Marche, pair et chambrier de France, gouverneur de Languedoc et de Gascogne, lieutenant et souverain capitaine en Bourbonnais, Auvergne, Berry, etc., etc., né l'an 1311, fut choisi par le roi Philippe de Valois pour assister Jean de France, duc de Normandie, en la guerre de Bretagne et de Guéenne; se trouva à la bataille du Crécy en 1346, puis au siège de Calais. Il fut ensuite député à Avignon pour y entretenir les propositions de paix qu'Édouard III, roi d'Angleterre, y faisait faire par son ambassadeur, au pape Innocent VI. Il termina glorieusement sa carrière à la bataille de Poitiers où il fut tué, aux pieds du roi Jean, en parlant les coups dirigés contre ce prince, le 19 septembre 1356 (Voyez les deux ducs de Bourbon). Il avait épousé, le 25 janvier 1336, *Isabelle de Valois*, morte le 26 juillet 1383, sœur du roi Philippe de Valois. Il en eut un fils qui suit, et sept filles.

*Louis II*, duc de Bourbon, comte de Clermont et de Poitiers, pair et chambrier de France, surnommé *le Bon*, né l'an 1337, se rendit plaignant de la somme de cent mille florins, pour la rançon du roi Jean. Il se signala dans ses guerres, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Roabeq, où il commanda l'arrière-garde, le 27 novembre 1382. En 1390, il passa en Afrique, et eut le siège devant Tunis. Contraint par les maladies contagieuses à lever le siège, et ne voulant point perdre le fruit de cette expédition, il marcha à l'armée des infidèles, qu'il met en déroute, et comme elle revient le même jour à la charge il remporta sur elle une double victoire. Ces succès produisirent une paix avantageuse avec le roi de Tunis, qui s'engagea à rendre toutes les esclaves chrétiennes, et à payer une somme de dix mille besants d'or. Louis, duc de Bourbon, mourut à Montlignon le 19 août 1410 (Voy. les ducs de Bourbon). Il avait épousé, en 1371, *Anne*, dauphine d'Auvergne, comtesse de Forêt et de Mercœur, dont il eut Jean, qui suit.

*Jean I<sup>r</sup>*, duc de Bourbon et d'Auvergne, comte de Clermont, de Montpensier et de Forêt, pair et chambrier de France, né l'an 1380, défait l'arrière-garde du duc de Bourgogne en 1414. Le roi le fit général de l'armée qu'il envoya en Guéenne, contre les Anglais, la même année. Il servit aux sièges de Compiègne et d'Arras en 1415, et à la funeste bataille d'Azincourt, où il demeura prisonnier, et mourut en Angleterre en 1435. Il avait épousé, en 1400, *Marie de Berry*, fille de Jean de France, duc de Berry, morte en 1454. Il en eut, entr'autres fils, Charles, qui suit; Louis, auteur de la branche des comtes de Montpen-

sier, éteinte dans la personne de Charles III, comte de Bourbon, mort à l'assaut de Rouen, le 6 mai 1597.

*Charles I<sup>r</sup>*, duc de Bourbon et d'Auvergne, pair et chambrier de France, gouverneur de Languedoc, mort le 4 décembre 1456, avait épousé, en 1425, *Agnès de Bourgogne*, morte en 1476, fille de Jean, duc de Bourgogne. (Voy. Charles I<sup>r</sup>, duc de Bourbon.) Il eut, entr'autres enfants, Jean II et Pierre II, successivement ducs de Bourbon, dont la branche s'est éteinte à la fin du quinzième siècle, et Louis, qui suit.

*Louis de Bourbon*, élevé en Flandre par les soins du duc de Bourgogne, fut élu prince évêque de Liège, à l'âge de 18 ans, en 1455. Mais, n'ayant reçu les ordres de la prêtrise qu'en 1466, onze ans après son élection, il épousa, dans cet intervalle, *Catherine d'Émond*, duchesse de Gueldre, dont il eut trois fils, qui suivent :

- 1<sup>o</sup>. Pierre, qui fonde la branche des comtes de Busset, et dont nous parlerons plus bas ;
- 2<sup>o</sup>. Louis de Bourbon, enfant d'honneur du roi Charles VIII ;
- 3<sup>o</sup>. Jacques de Bourbon, grand-prieur de France, de l'ordre de Malte.

(Voy. les évêques princes de Liège, où ces trois enfants, ainsi que leur mère, sont mentionnés.)

#### PIERRE.

1408. *Pierre de Bourbon*, chevalier, seigneur et baron de Busset, conseiller et chambellan du roi Louis XII, prit naissance dans les Pays-Bas, entre les années 1405 et 1407, selon les Mémoires et la tradition de la maison (1).

Louis XII, par ses lettres-patentes données à Lyon, au mois de juillet 1501, établit, en faveur de Pierre de Bourbon (qu'il qualifie son conseiller et chambellan), quatre foires et un marché, pour être tenus à perpétuité, en sa terre et seigneurie de Busset, savoir : le marché tous les mardis, et les quatre foires les 21 mars, 11 mai, 29 août et 21 décembre de chaque année.

Anne de France, duchesse et douzière du Bourbonnais, voulant s'acquiescer envers lui des quatre mille huit cents livres, restant de la somme de huit mille livres, que le feu duc de Bourbonnais lui avait promis, en traitant son mariage avec mademoiselle d'Aligre, lui donna, par ses lettres datées de Montbrion, le premier mars 1503, l'office de capitaine châteleur du château de Thiers, pour en joindre et prendre sur le revenu, en déduction de ce qui lui était dû, trois cents livres par an, jusqu'à extinction desdites quatre mille huit cents livres. Cette princesse le pourvut du gouvernement des vicomtes de Carlat et de Muret, par lettres données au château de Moulins, le 8 octobre 1511. Il reçut, de Jean Bouchet, trésorier général des finances, en 1514, trois cents livres pour sa pension.

Le tems de sa mort n'est pas connu ; mais ce fut sûrement peu avant le 4 mars 1559, jour auquel son fils, qui suit, fut pourvu du gouvernement des vicomtes de Carlat et de Muret, vacant par son décès.

Pierre de Bourbon avait épousé, par contrat de mariage du premier janvier 1498, *MAURICETTE d'Aligre*, dame de Busset, veuve de Claude de Lénoucourt, chevalier-seigneur d'Harcourt, bailli de Vitry-le-François, et fille aînée de Bertrand d'Aligre,

(1) « Ces mémoires parlent qu'après la mort de Louis de Bourbon, Catherine de Gueldre envoya Pierre, son fils, en France, où il fut élevé par les soins de Pierre de Bourbon, seigneur de Busset, puis élu du Bourbonnais, pour se faire reconnaître et demander sa légitime à l'ordonnance de Bourbon ; et que Catherine de Gueldre y vint quelques jours après, et qu'elle y mourut. Et la promesse de cette affaire. Qu'après son décès, Pierre de Bourbon, comte de Liège, le proche qu'elle avait obtenu au prince de Bourbon, mais qu'il n'en vit point la fin, ayant été tué au longueurs par la poignée des ducs de Bourbon. »

baron de Puyguyot, seigneur de Busset, en Auvergne, etc. Ce contrat fut passé du consentement de Pierre, II<sup>e</sup> du nom, duc de Bourbonnaie, qui donna; comme on l'a vu ci-dessus, au futur époux 8000 liv. De ce mariage sont nés cinq enfants :

1<sup>o</sup>. Philippe, qui suit ;

2<sup>o</sup>. Isabeau de Bourbon, mariée, 1<sup>o</sup> par contrat du 3 juin 1531, avec Jean de la Queue, seigneur de Fleurat, etc., 2<sup>o</sup> par contrat du 10 janvier 1544, avec Pierre de Chauvigny, seigneur de Hlot, l'Eglise, etc. ;

3<sup>o</sup>. Suzanne de Bourbon, gouvernante de la personne de Henri IV durant son bas âge, qui épousa, par contrat du premier septembre 1535, Jean d'Albret, baron de Miossens, lieutenant-général du royaume de Navarre ;

4<sup>o</sup>. Anne de Bourbon, religieuse professe au prieuré de Saint-Pierre-d'Ysac, vivante le 15 juin 1522 ;

5<sup>o</sup>. Et Madeleine de Bourbon, reçue dans le même prieuré de Saint-Pierre-d'Ysac, le 15 juin 1522, pour y être religieuse.

#### PHILIPPE.

1529. Philippe de Bourbon, chevalier, baron de Busset et de Puyguyot, seigneur de Saint-Priest de Brumefon, de Coudray, etc. Il servit avec distinction les rois François I<sup>er</sup> et Henri II dans les guerres qu'ils eurent contre l'empereur Charles V et Philippe II, son fils, roi d'Espagne (1).

Louise de Savoie, duchesse d'Angoumois et de Bourbonnais, mère du roi François I<sup>er</sup>, pourvut Philippe des vicomtés de Carlat et de Murat, le 4 mars 1529, et, dans les provisions qu'elle lui en fit expédier à Blois, elle l'appella son eber et ami cousin Philippe de Bourbon, seigneur de Busset, son premier échanson. Il fut confirmé dans ce titre de gouverneur des vicomtés de Carlat et de Murat par lettres du roi François I<sup>er</sup>, données à Châteaubriant le 5 juin 1530.

En 1544 et 1545, il était lieutenant de la compagnie des cinquante lances des ordonnances du roi, sous la charge de Jean de Brosse, duc d'Etampes. En 1553, 1554, 1555 et 1556, il servait en qualité de lieutenant de la compagnie des cinquante lances de Charles de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, qui, dans toutes ses lettres, le qualifie de cousin.

Le roi Henri II lui fit don de l'office de sénéchal de Bazadais, par lettres du 2 avril 1549, dans lesquelles ce prince lui dit que c'est en considération de ses bons, agréables et recommandables services, tant au fait de la guerre ou autrement. Il fut tué à la bataille de Saint-Quentin, dit de Saint-Laurent, le 10 août 1557.

Par contrat du 3 février 1550, il épousa Louise Borgia, duchesse de Valentinois, cousine germaine de Henri II, sire d'Albret, roi de Navarre, veuve de Louis de la Trémoille et fille unique de César de Borgia, duc de Valentinois. De ce mariage sont issus :

(1) Les mémoires de la maison poitevine : qu'il continuait après le décès de son père, le prouvent qu'il avait atteint aux princes de la maison de Bourbon, au sujet de sa lignée, à cause qu'il n'avait point été jugé de son vivant. Voici les propres termes de ces mémoires.

« Aussitôt après la mort de Pierre, Philippe de Bourbon, son fils, maréchal de France, fut élu, mais le roi, pour éviter les divisions par cet office, ordonna qu'il serait, à cause que les biens de la maison de Bourbon étaient partagés et passés dans plusieurs branches qui s'étaient formées depuis, enlonna par arrêt du conseil que Philippe de Bourbon, fils de Pierre, gouverneur de la maison de Bourbon, nommé à l'évêché de Liège, et de Catherine de Gueldre, ses héritiers et successeurs, seraient reconnus l'un pour vray et légitime en la suite de la maison de Bourbon, mais en loyal mariage ; pour éviter les amours et les autres prières de la maison, sans qu'il pût prétendre autre partage de ladite maison. » Et ces mêmes ordonnances ont été arrêtées par le parlement de M. de Paris, en 1518, et confirmées par nos rois par la suite de M. de Paris, vray et légitime.

1<sup>o</sup>. Claude de Bourbon, qui suit ;

2<sup>o</sup>. Henri de Bourbon, né à Borniers, en Berry, le 21 septembre 1555, lequel eut pour parrain et marraine Henri II, sire d'Albret, roi de Navarre, son oncle à la mode du Bretagne, et Susanne de Bourbon, sa tante paternelle. Il mourut le 7 mars 1534 ;

3<sup>o</sup>. Jean de Bourbon, seigneur de la Motte-Feuilly et du Montfort, etc., chevalier de l'ordre du roi, né à la Motte-Feuilly le 23 septembre 1557, marié, le 10 septembre 1560, avec Euchariste de la Brosse-Moret, fille de Jacques, seigneur de la Brosse-Moret, vice-roi d'Écosse, chevalier de l'ordre du roi, son panetier ordinaire et son ambassadeur ; capitaine de cinquante hommes d'armes, et de François de Meussy la Contour du Puy-Bailard : il est est :

a. Gilbert de Bourbon, accordée, par contrat du 17 janvier 1594, avec Joachim de Chabannes, comte de Saignes, seigneur de Trusay ;

b. Et Jeanne de Bourbon, mariée, par contrat du 17 janvier 1599, avec Jean de la Monie, seigneur de Plaisance ;

4<sup>o</sup>. Jérôme de Bourbon, seigneur de Montet, né à Busset le 19 octobre 1543, reçut la toque des mains d'Estache du Bellay, évêque de Paris, le 5 juin 1560. Il fut reçu chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, au grand prieuré d'Auvergne, le 21 avril 1561 ; quitta depuis cet ordre, et épousa, avant le 7 mai, Jeanne de Rollat, fille de Martin, seigneur de Bruges, en Bourbonnais, et de demoiselle Françoise de Bayard ; 15 femme. Elle était veuve de lui, sans enfants, avant le 11 avril 1619 ;

5<sup>o</sup>. Marguerite de Bourbon, née à Borniers, en Berry, le 10 octobre 1552, mariée, par contrat du 25 juin 1561, avec Jean-Pierre de Buflère, premier baron du Limousin ;

6<sup>o</sup>. Et Catherine de Bourbon, née à la Motte-Feuilly le 14 octobre 1554. Elle mourut sans alliance.

#### CLAUDE I<sup>er</sup>.

1557. CLAUDE de BOURBON, I<sup>er</sup> du nom, comte de Busset (1), né au château de Busset, le 18 octobre 1531, chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de la chambre de sa Majesté, servait en qualité de guidon dans la compagnie des cinquante hommes d'armes des ordonnances du roi, sous la charge de Charles de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, dont son père était lieutenant depuis 1546 jusqu'en 1557, époque à laquelle il fut promu au grade de lieutenant dans la compagnie de Jean de Brosse, duc d'Etampes (2).

Il reçut de S. M. un brevet d'at de Paris, du 21 août 1557, pour le gouvernement de Carlat, vacant par la mort de son père.

Par lettres du roi, données à Paris, le 17 décembre 1565, il fut mis sous la sauvegarde de S. M., lui, sa femme, famille,

(1) Le premier acte dans lequel Claude de Bourbon prend le titre de comte de Busset est du 25 juillet 1558, portant constitution par le roi, à son profit, de la maison de comte à perpétuer sur la recette, générale de Kion, jusqu'à ce qu'il soit marié de sa vie. Ce titre lui fut accordé pour l'indemnité du duc de Valentinois.

(2) Ce fut en cette année, le 21 juin, que le roi Henri II lui écrivit de Sedan, une lettre pour le remettre du grand et bon service qu'il lui avait fait et continuait de faire en sa fonction de guidon, et lui dit qu'il avait chose à lui. Comme vous vous êtes employé à la conservation des franchises de Guille, et vous vous êtes fait de devoir à mes sieurs de Verdon et de la Roche ; ce que vous avez fait que les ennemis n'y aient mis le feu, dont je vous envoie et vous prie de continuer toujours comme j'en suis en vos sentiers ; finance et autre chose que je ne vous envoie pas. Et la lettre en entier, etc.

droits, possessions et bien quelconques. En cette année, il passa lieutenant dans la compagnie de cinquanta hommes d'armes des ordonnances du roi, sous la charge de Jean d'Escars, prince de Carceny, seigneur de la Vauguyon, dans laquelle il resta passé 1574.

Le roi Henri III le pourvut, par lettres données à Chénoucoz, le 26 avril 1577, du gouvernement du pays de Limousin. Et par suite de ses bons services pour avoir mis en obéissance le lieu de Saint-Vic où l'ennemi fustait sa retraite (1) S. M. le pourvut, par lettres du mois d'août 1577, d'une compagnie de trente lances fournies de ses ordonnances, nouvellement créée; et par sa lettre datée de Poitiers le 27 septembre 1577, le roi le remercia d'avoir réduit et remis en obéissance les villes de Denzême et Allissac, et les forts du temple de Mous et de Meillhard.

Claude de Bourbon ne vivait plus le 17 juin 1588. Il avait épousé, par contrat du 7 mai 1565, MAMURAT DE LA ROCHEFORT, veuve de Pierre du Fay, seigneur de Vatan, et fille d'Autouin de la Rochefoucault, baron de Barbezieux, sénéchal de Guienne, général des galères de France, et d'Antoinette d'Amboise. De ce mariage sont nés :

- 1°. César de Bourbon (2), dont l'article suit.
- 2°. Jean de Bourbon, né à Busset le 5 octobre 1567, dont on ignore la sort.
- 3°. Louise de Bourbon, née à Busset le 8 juillet 1566, mariée à Jean Thomassin, seigneur de Montmartin, en Lyonnais, baron du Doué, écuyer ordinaire du roi.
- 4°. Diane de Bourbon, née au mois de février de l'année 1566, mariée avec Paul Jay, seigneur du Pin et de la Mothe de Châteauneuf-Garnier, en Poitou, dont elle était veuve en 1527.

## CÉSAR.

1588. CÉSAR DE BOURBON, comte de Busset, baron de Châlos et de Plagny, seigneur de Saint-Priest, de Creuzier le Vieux et le Neuf, de Saint-Martin du Puits, de Vézigneux, etc., chevalier de l'ordre du roi, et gouverneur pour S. M. des vicomtes de Carlat et de Murat, uoquit à Buxel le dernier jour de janvier 1657.

Il obtint du roi Henri III, le 11 mai 1588, des lettres-patentes portant surannation de terrier, pour ses terres de Busset; et dans ces lettres, S. M. le qualifie : « Notre cher et bien aimé

« César de Bourbon, gouverneur, et notre lieutenant-général  
« des vicomtes de Carlat et de Murat, fils de feu notre cher  
« et bien aimé cousin Claude de Bourbon, chevalier de notre  
« ordre, comte de Boaset, baron de Plagny, Saint-Priest, la  
« Proverrière et de Châlos, capitaine de cinquante hommes  
« d'armes de nos ordonnances, et notre lieutenant-général en  
« nos vicomtes de Carlat et de Murat, et notre ebre et bien  
« aimé Marguerite de la Rochefoucault, sa veuve ».

Dans ces mêmes lettres, on prouve que César de Bourbon avait été employé dans ses guerres auprès de sa personne depuis la décès de son père. On voit par ces lettres qu'il lui succéda au gouvernement des vicomtes de Carlat et de Murat. Mort il n'en jonit pas long-tems, le roi Henri III, peu avant sa mort arrivée le premier août 1589, ayant fait démolir le château de Carlat.

Ce fut en sa faveur que le roi Henri IV, par ses lettres-patentes, données à Paris au mois de décembre de l'an 1594, confirma les quatre foires et le marché qui avaient été établis au lieu de Busset, par le roi Louis XII, au mois de juillet 1501, en faveur de Pierre de Bourbon, baron de Busset, son bisuel. Et par autres lettres-patentes, données à Paris, au mois de juin 1593, Henri IV établit en sa faveur trois foires pour être tenues tous les ans, savoir : l'une le lendemain de la Saint-Martin d'hiver, au bourg de Saint-Martin du Puits, avec un marché tous les lundis, et les deux autres pour le lieu d'Empury, le premier jour de Saint-Aubin, premier mars, et la deuxième à autre fête de Saint-Aubin, 11 juillet.

César de Bourbon, mort avant le premier janvier 1651, avait été marié deux fois, la première par contrat passé à Bordeaux le 12 avril 1584, avec Marguerite au Portac, morte peu après sans enfants, fille de Jacques de Pontac, seigneur d'Haubert et de Lahanda, et de Finette d'Aspremont; la deuxième, par contrat passé au château de Busset, le 21 juin 1588, avec Louise de Montmorillon, fille unique et héritière de Saladin de Montmorillon, chevalier de l'ordre du roi, baron de Saint-Martin-du-Puits, de Saulx, seigneur d'Hillac-Saulieu, de Vézigneux, de Creuzier le Vieux et le Neuf, de Beauregard et du Pavillon, et de dame Anne d'Hôpital de Sainte-Mesme. Ses enfants, au nombre de sept, furent :

1°. Claude I, qui suit;

2°. Charles de Bourbon, baron de Vézigneux, né le 25 août 1590, mort sans postérité le premier juin 1632. Il

(1) Lettre d'Henri III, datée à Paiseyev le 15<sup>e</sup> jour de juillet 1575, à son cousin M. de Busset, chevalier de son ordre, mandant pour son service au Lyonnais.

(2) M. le comte de Bourbon-Busset, son père, étant au point de la marier avec une fille de M. de Chénoucoz, il en fit part à Henri IV, roi de Navarre, et ce prince approuva cette alliance enjoint la lettre qu'il lui écrivit, ainsi conçue :

« Mon cousin, j'ay esté fort ayse d'entendre de vos nouvelles, la bon venue  
« l'honneur que portent et le profit que donne à votre fils pour l'enrichir  
« en l'écuyer et à cause que vous le trouvez si capable de ce honneur de servir, et  
« tant toujours prêt à rendre au mien, l'aussi et les bons offices dequels  
« nature m'oblige, pour cette occasion, j'approuve l'alliance que vous faicez  
« de votre fils avec la fille de feu S. de Chénoucoz, qui en espéreroit une si  
« avantageuse comme je le desire, m'excitant aussi à ce que vous n'en  
« faires point la postérité qu'une reconnaissance de ce qui est rendu. Et pour  
« ce que j'ay entendu qu'il est de fort bonne part, j'en écris à ses parents, les  
« lettres que je vous envoie par ce gentilhomme, qu'il m'a fait entendre plus  
« deux autres particularités sur le quelle il vous dira ce que respone, ce me sera  
« plaisir que la chose réussisse à votre contentement, et de vous à quelque point  
« de votre fils, vous m'en direz que vous n'aurez jamais un meilleur pa-  
« rent que moi, que prie Dieu de vous avoir, vous cousin, en sa sainte et  
« digne garde. De Combray le 16<sup>e</sup> avril 1581, votre bien affectionné cousin et  
« amy, » René Henry ».

Les inscriptions est à son cousin, M. de Busset.

Ce mariage n'ayant pas eu son exécution, M. le comte de Busset pensa à une autre alliance pour servir son fils, et peu lui resta sur modernité de

dé de nequein inform, écrit à M. le comte de Busset et à M. de Montmorillon les lettres qui suivent.

« Mon cousin, j'ay esté fort ayse d'entendre de vos lettres que j'ecris à la dame Marchole  
« et à son cousin, et à monsieur de Montmorillon vous envoie vos lettres écrites,  
« ayant très agréable l'alliance que vous faicez par leur moyen et laquelle en  
« commodité de vous je prie toujours première l'affection et amitié que  
« vous m'avez rendue par moi. Personne ne peut-être en sa sainte  
« et digne garde. Lettre à Saint-Jean d'Angely le 25<sup>e</sup> jour de juin 1584.  
« votre bien affectionné cousin et meilleur amy, » René Henry ».

La inscription est à son cousin, M. de Busset, chevalier de l'ordre du roi

« Monsieur de Montmorillon, j'ay été fort ayse d'entendre par les lettres de  
« mon cousin de Busset, les propos qui se faisoient pour le mariage de son fils  
« avec votre belle-sœur, la fille de monsieur de Tazouen, et d'autant qu'il m'a  
« voulu rien dire de tel cas sans mon avis et aspect convenablement, comme  
« s'écouloient l'honneur de m'appartenir, j'ay bien voulu valoir vos lettres con-  
« que-estre par la sainte que vous alliance m'avez et me sera toujours très  
« agréable, principalement estant faite avec vous, et que je ne d'aucun d'eux  
« tige par le bien et contentement de son fils, que les deux en contentement  
« se peut-être, pour vous montrer que comme en tout ce qui peut-être possible  
« de moi, j'ai été de Busset et de son cousin, me encourageant toujours les propos  
« et affectueux, j'en continué cette affection à tous ceux qui lui appor-  
« tendront, comme particulièrement je desire à vous faire parvenir en toutes  
« occasions que se présenteront, d'autant plus que je prie Dieu vous avoir  
« M. de Montmorillon en sa sainte garde. Lettre à Saint-Jean d'Angely, le 25<sup>e</sup> jour  
« de juin 1584, » René Henry ».

avait épousé, par contrat du 19 novembre 1631, Marguerite de la Haume du Suez qui testa le 28 novembre 1644, fille de Georges de la Baume de Suse, seigneur de Plessian, et de Jeanne de Maugiron;

5° Jules-César de Bourbon, né le 9 mai 1595, mort en 1604, âgé de dix à onze ans;

6° Jean-Louis, comte de Bussat, rapporté après Claude;

7° Anne de Bourbon née le 28 janvier 1597, mariée par contrat du 14 février 1611, à Antoine de Pracomtal, chevalier de l'ordre du roi, seigneur et baron de Soussay, de Rochères, de Saint-Benoît, etc., etc. Il demeura veuf le 15 mars 1641;

8° Marguerite de Bourbon, née le 6 août 1599, mariée par contrat du 19 avril 1615, et Jean de la Fayette, chevalier, seigneur de la Fayette et d'Espinasse, baron de Haute-Feuille;

9° Madeleine de Bourbon, née le 25 juin 1601, mariée le 50 juin 1624, à Louis de Villiers-la-Faye, baron de Villiers-la-Faye et du Bousset, morte le 22 février 1654.

## CLAUDE II.

1650. CLAUDE DE BOURBON, II<sup>e</sup> du nom, chevalier, comte de Bussat, baron de Châlus et de Vézigneux, né le 30 avril 1589, épousa, le 4 juillet 1602, LOUISE DE LA FAYETTE, dame de Maubec, veuve de François d'Apchier, seigneur de la Valette et du Chaylar, et fille de Claude de la Fayette, baron de Haute-Feuille et de Nades, et de Marie d'Aligre. Il mourut sans enfants avant le 15 mars 1641.

## JEAN-LOUIS.

1641. JEAN-LOUIS DE BOURBON, comte de Bussat, baron de Châlus, de Piagut, de Vézigneux, de Saint-Martin-du-Puits, etc., chevalier de l'ordre du roi, né le 25 juin 1597, mourut le 8 avril 1667, âgé de 70 ans. Il avait épousé, le premier août 1659, HENRIETTE DE LA QUEUILLE, fille de Jean de la Queuille, chevalier de l'ordre du roi, seigneur de Fleury, de Châtoungay, etc., et de Simonne du Sais. Elle mourut le 7 mars 1669, ayant eu :

1° Jean-Louis de Bourbon, mort jeune;

2° Louis II<sup>e</sup>, dont l'article suit;

3° Madeleine de Bourbon, née le 18 novembre 1644, mariée le 17 septembre 1668 à François Audrault de Langeron, chevalier, marquis de Moullevrier, comte de Banais, baron de Dayé, etc.; elle fit son testament le 6 août 1669, et mourut peu après, en couches;

4° Anne de Bourbon, née le 18 juin 1646, mariée en janvier 1672, avec Jean de Sauls, II<sup>e</sup> du nom, marquis de l'Avance, baron du Montgilbert et du Mayet, vicomte de Lugay. Elle mourut le 17 octobre 1707.

LOUIS I<sup>er</sup>.

1667. LOUIS DE BOURBON, I<sup>er</sup> du nom, comte de Bussat, baron de Châlus, de Vézigneux et de Saint-Martin-du-Puits et de Piagut, etc., né le 18 octobre 1648. Il fut pourvu de la charge de lieutenant-général de l'artillerie de France, par lettres données à Saint-Germain-en-Laye le 19 décembre 1674, sur la démission qui en avait faite en sa faveur le comte d'Oradour, son beau-père. Mais, il lui pouit peu de cette charge ayant été tué au siège et pris de Frisbourg en Allemagne, la nuit du 12 novembre 1677. Agé de vingt-neuf ans. Il avait épousé, par contrat passé à Paris le 15 janvier 1672, MARIE-ANNE DE BERNONDET, fille de Georges de Bernonidet, chevalier, comte d'Oradour, baron du Boucheron et de Saint-Basile, maréchal des camps et armées du roi et lieutenant-général d'artillerie, et de Françoise Garnier. De ce mariage, sont nés :

1° Louis, qui suit;

II.

2° Antoine François de Bourbon, comte de Châlus, mort sans alliance, le 15 avril 1743, âgé de soixante-quatre ans;

3° Madeleine de Bourbon, mariée le 23 septembre 1705 à Nicolas de Quelen de Stuer de Caussade, comte de la Vauguyon et du Broutay, prince de Carreui, etc., second baron du Querci, mort le 8 janvier 1725, âgé de soixante-huit ans, et sa veuve le 29 novembre 1758. C'est de ce mariage qu'est issu le duc de la Vauguyon, pair de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur des enfants de France en 1770, lieutenant-général des armées du roi, etc.;

4° Françoise de Bourbon, mineure le 15 janvier 1678, morte avant le premier avril 1679.

## LOUIS II.

1677. LOUIS DE BOURBON, II<sup>e</sup> du nom, comte de Bussat, baron de Piagut, de Vézigneux, et de Saint-Martin-du-Puits, né le 30 septembre 1672, mourut le 14 avril 1724. Il avait épousé, le 31 décembre 1719, MARIE-ANNE GOURGUES DE THOIS, morte le 14 février 1755, fille du Jean-Thimoléon Gonthier, chevalier, marquis de Thoisy, gouverneur de Blois et autres lieux, et d'Henriette-Mauricette de Penanconet de Kéroualle, comtesse de Pembroke, sœur de Louise René de Penanconet, de Kéroualle, duchesse du Portmouth; de ce mariage sont issus :

1° François-Louis-Antoine, qui suit;

2° Louise-Claude de Bourbon, née au mois de décembre 1720, religieuse bénédictine au Cherche-Midi à Paris, où elle fit profession le 17 septembre 1740, sous le nom de sainte Placide.

3° Henriette-Antoinette, née le premier janvier 1724, mariée, par contrat du 23 août 1747, avec Paul de Grivel de Grossèves, comte d'Ourouet, ancien maître de camp du régiment d'Anjou, cavalerie, mort le 2 novembre 1752.

## FRANÇOIS-LOUIS-ANTOINE.

1724. FRANÇOIS-LOUIS-ANTOINE DE BOURBON, comte de Bussat et de Châlus, baron de Vézigneux, etc., chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 24 mars 1751, né au château de Vézigneux le 26 août 1722, sous-quartier dès le 19 décembre 1757. Il obtint une compagnie dans le régiment de cavalerie d'Andlau, le 20 août 1741, et la commanda à la prise de Pragmatic même année; au combat de Salati, au ravitaillement de Franzenberg, à l'armée du Rhin en 1744, du Bas-Rhin en 1745, au camp de Chérieres en Flandre au mois de juin, au siège d'Ath au mois de septembre. C'est pendant cette année 1741, qu'il fut chargé à Westembourg à la tête de deux compagnies, qui composaient toute la garnison de cette place, lorsqu'elle fut investie par l'armée autrichienne, à laquelle il opposa une résistance suffisante pour en obtenir une capitulation assez avantageuse, puisqu'en conservant les magasins du roi, il conserva aussi les privilèges des habitants. Par commission du premier décembre 1745, il fut nommé mestre-de-camp de ce même régiment d'Andlau; il le commanda au siège de Bruxelles, à la bataille de Rauxen en 1746, à celle de Lawfeldt et au siège de Berg-op-Zoom en 1747, au siège de Maestricht en 1748, au camp de Sarre-Louis en 1754, à la bataille d'Hastenbeck, où il obtint des éloges de monsier le maréchal d'Estrées, à la prise de Minden et d'Hanovre, au camp d'Estérès, à la prise de Zell en 1757, à la bataille d'Altenstein, à la marche sur Zell en 1757, à la bataille de Clostersevern, à la marche sur Tournai l'effort des ennemis à l'aile gauche, en attendant la réserve commandée par monseigneur le comte de Saint-Germain, cordon rouge, brigadier du

armées du roi le premier mai 1758. Il combattit à Crelwet en juin et à la bataille de Lutzelberg, où il eut un cheval tué sous lui au mois d'octobre. Il servit sur les côtes en 1759, fut employé à l'armée d'Allemagne le premier mai 1760, se trouva aux affaires de Corbach et de Warbourg; il servit encore, en 1761, à l'armée d'Allemagne qui commandait le maréchal de Broglie, et se trouva le 16 juillet au combat de Fillinghausen. Il obtint, le premier août de cette année, un brevet qui rétablissait le titre de comte du roi interrompu sans motifs connus pour lui et ses descendants, dont avait joui ses aïeux (1). Son régiment eut été incorporé le premier décembre avec celui de Fumel, pour former le régiment royal de Picardie, il fut alors déclaré *maréchal-de-camp* par brevet du 30 février précédent; il fut pourvu de la charge de gentilhomme de la chambre de monseigneur le comte d'Artois par brevet du 16 septembre 1775, et fait lieutenant-général par brevet du premier mars 1780. Il mourut le 16 janvier 1795. Il avait épousé, le 16 avril 1743, MADEMOISELLE LOUISE-JEANNE DE CLEMONT-TONNERRE, née en 1723, morte le 27 juillet 1766, fille de Gaspard, duc de Clermont-Tonnerre, marquis de Vauvilliers, comte d'Epine et de Thury, chevalier des ordres du roi, pair et premier maréchal de France, gouverneur de Besfort, et d'Antoinette Potier de Novion. De ce mariage sont issus :

- 1° Gaspard Louis de Bourbon, né le 16 mai 1745, mort le 8 décembre 1751;
- 2° Louis-François-Joseph, qui suit;
- 3° Arthurs-Charles-Thimoléon de Bourbon-Busset, né le 21 septembre 1752, mort le 18 avril 1759.
- 6° Louis - Antoine - Paul de Bourbon, vicomte de Busset, né à Busset le 19 novembre 1755, sous-lieutenant dans le régiment de Colonel-Général, cavalerie, le 30 novembre 1769; capitaine dans le même régiment, le 4 mai 1771, aide-maréchal-général des logis, par commission du premier juillet 1779, premier gentilhomme de la chambre

(1) Brevet qui servait le titre de comte aux comtes de Bourbon-Busset.

Aujourd'hui le premier août 1761, le roi étant à Versailles, a été fait rendre compte des distinctions dans la maison de Bourbon-Busset à son tour le signe des trois prérogatives de S. M.; et metant en considération sans aucunement le pouvoir que ceux de cette maison ont eu l'honneur d'avoir avec les rois Henri III et Henri IV, a voulu aussi faire connaître le souvenir que S. M. conserve des services distingués rendus à l'état, soit autres par Philippe de Bourbon, comte de Busset, qui fut tué à la bataille de Saint-Quentin, ou il servait en qualité de lieutenant de la compagnie d'ordonnance de Charles de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, de Claude de Bourbon 1<sup>er</sup> du nom, comte de Busset, et capitaine de 50 hommes d'armes des ordonnances du roi, et son lieutenant-général dans la haute et basse Lorraine; et de Louis de Bourbon, comte de Busset, avec un aigle de Fribourg en 1677, à l'âge de 29 ans, où il servait en qualité de lieutenant-général de l'artillerie; et S. M. voulait aussi donner des marques les plus distinguées de l'estime dont elle honore le sieur François-Louis-Antoine de Bourbon, comte de Busset, brigadier des armées de S. M., colonel d'un régiment de cavalerie de son nom, n'en devait le remettre en possession d'un titre dont ses aïeux ont constamment joui sous les signes des rois Henri III et Henri IV, même dans plusieurs chartes expédies en leur faveur sous le règne des rois Louis X II et Louis XIV, et qui s'est maintenu en entier d'interrogation que depuis l'avènement de S. M. à la couronne, elle s'est d'autant plus facilement déterminée, qu'elle consultait en la personne dudit sieur de Bourbon, comte de Busset, le même zèle pour son service et pour la gloire de son royaume, et la même valeur qui ont mérité ses aïeux. Le bienveillance des rois précédents de S. M.; elle ne peut lui donner une marque plus flatteuse de celle dont elle l'honore qu'en lui faisant revivre en sa faveur une qualité qui rappelle ses alliances avec la maison royale. A cet effet S. M. a déclaré et déclare, veut et entend que dans toutes les lettres qu'elle enverra audit sieur François-Louis-Antoine de Bourbon, comte de Busset, ainsi que toutes provisions de charges ou emplois, commissions, lettres, déclarations, lettres-patentes ou autres lettres qui seront expédies en sa faveur, et dans lesquelles il sera dénommé, il y ait aussi qualité ainsi que ses aïeux ont eue et a eue en sa légitime mariage, du titre de comte de S. M., et pour assurance de sa valeur, S. M. a signé de sa main le présent brevet, et fait octroyer par nous, secrétaire d'état, en vertu d'arrêt de son conseil et de son commandement, signés, Louis, et plus bas Philippe.

de monseigneur le comte d'Artois, par brevet du 19 décembre 1779, charge dont s'était démis en sa faveur son père, sous la condition de survivance, accordée par brevet de monseigneur le comte d'Artois, signé à Versailles, le 19 décembre 1779. Nommé *maître-de-camp* second en régiment d'infanterie d'Auxois, par commission du 15 avril 1780, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 25 décembre 1787, regn le 9 janvier 1788; *maître-de-camp*, lieutenant-commandant du régiment d'Artois, cavalerie, le 10 mars 1788, commandant en chef par intérim de la province de Bourgogne, par commission du 9 décembre 1789.

M. le vicomte de Busset est mort le 9 février 1802; il avait épousé, le 8 octobre 1796, Marguerite-Louise-Charlotte-Joséphine Lortal, fille de Marie-Paul-Jacques, marquis de Lortal, baron de Bram, et d'Antoinette-Marie-Françoise Biotières Chassin-court-Tilly. De ce mariage sont issus :

- a. Louis-Charles-Thimoléon, né le 6 novembre 1797, mort le 2 mai 1798;
- b. Eugène, vicomte de Bourbon-Busset, né au château de Vézigueux, le 15 février 1799, l'un des douze surnuméraires de la compagnie des gendarmes de la garde licenciée le 51 décembre 1815, en lieutenant de cavalerie depuis le 6 juillet 1814;
5. Louise-Henriette-Gasparde de Bourbon, née le 20 juillet 1766, morte le 18 décembre 1761;
6. Marie-Anne-Julie-Louise de Bourbon, née le 16 septembre 1747, morte le 8 juillet 1764;
7. N.... de Bourbon, née le 21 mars 1751, morte le 25 sans avoir été nommée.

#### LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH.

1793. LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH DE BOURBON, comte de Busset et de Châtus, né le premier juin 1749, connu jusqu'à la mort de son père sous le nom de marquis de Bourbon-Busset, ancien memin du roi Louis XVI, puis capitaine de cavalerie au régiment d'Artois, ensuite *maréchal des camps* et armées du roi, et épousé ELIZABETH-LOUISE BOYENNES DE BOYENNE, fille de Pierre-Etienne-François Bourgeois de Boyennes, ministre de la marine, mort en 1783. De ce mariage, sont issus :

- 1° François-Louis-Joseph de Bourbon, comte de Bourbon-Busset, né le 4 février 1782, aide-major des gendarmes de la garde, et gentilhomme d'honneur de Monsieur. Il a été présenté au roi le 4 août 1814, créé chevalier de Saint-Louis le 20 même mois, commandeur de la Légion d'Honneur, promu au grade de *maréchal-de-camp* le 18 mars 1815, après avoir rempli successivement tous les grades militaires. Il a suivi le roi à Gand, et fut nommé, le 9 septembre 1815, chef d'état-major de la première division de cavalerie de la garde royale. Il a épousé, par contrat du 4 juin 1818, Charlotte-Sabine-Louise-Gabrielle de Gontaut-Biron, fille de Charles-Nicholas de Gontaut-Biron, lieutenant-général, cordon rouge, et de Marie-Louise de Montault, dame d'honneur de S. A. R. madame la dauphine;
- 2° Antoine-Louis-Jules de Bourbon-Busset, chef d'escadron de cavalerie; chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur;
- 3° Gaspard de Bourbon-Busset, né en 1797, lieutenant aide-de-camp du comte de Bourbon-Busset, son frère, mort le 10 septembre 1817;
- 4° Gaspard de Bourbon-Busset, marié en vicomte la Gouvalle, *maréchal des camps* et armées de roi.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES ROIS VISIGOTHS D'AQUITAINE,

DE

## LA GAULE NARBONNAISE ET D'ESPAGNE.

La nation gothique, suivant la plus commune opinion, tira son origine de cette partie de la Suède qu'on nomme le Gothland. Lorsque, sous l'empire de Valens, elle obtint un établissement en Thrace, au moyen de la promesse qu'elle fit d'embrasser l'Arianisme, elle fut divisée en deux principaux peuples, selon la différente situation du pays qu'elle occupait à la gauche du Danube. Ceux qui demeuraient au Levant s'appelaient Ostrogoths, et l'on nommait Visigoths ceux qui étoient établis au Couchant. Ces derniers, après avoir ravagé l'Italie pour la troisième fois, sous la conduite d'Alaric, au commencement du cinquième siècle, comme on l'a vu à l'article de l'empereur Honorius, pénétrèrent dans les Gaules, ayant à leur tête Ataulphe, successeur d'Alaric, y firent leur demeure, et établirent à Toulouse le siège de leur empire, qu'ils étendirent successivement jusqu'à la Loire. Mais repoussés ensuite par les Francs jusque dans la première Narbonnaise, ils se répandirent de-là en Espagne, et soumirent entièrement ce vaste pays à leurs lois.

### ATAULPHE.

L'an 412, **ATAULPHE**, cinquième roi des Visigoths, en 410, après la mort d'Alaric I<sup>er</sup>, son beau-frère, se célébra par ses exploits contre les Romains, surtout par la prise et le pillage de Rome, conduisit son armée dans les Gaules; et, ayant passé le Rhône, il s'établit dans la première Narbonnaise, dont les peuples, vexés par les officiers romains, ne firent pas difficulté de se soumettre à lui. Le lieu où l'on bâtit depuis la ville de Saint-Gilles, différente par sa situation, de l'ancienne Héracle, fut celui qu'il choisit pour y fixer sa résidence. On l'appela encore, du tems de Godéfrroi de Viterbe, et d'Otton de Frisingue, écrivains du douzième siècle, le palais des Goths. Ataulphe avait emmené avec lui d'Italie la princesse Placidie, fille du grand Théodose, qui étoit tombée entre les mains d'Alaric au sac de Rome. Honorius, son frère, la redemandait avec instance; Ataulphe promit de la rendre, et s'engagea de plus à délivrer l'empereur du tyran Jovien, à condition qu'on lui livrerait une certaine quantité de blé, dans la disette extrême où les incursions des Barbares avoient réduit les Gaules. Le prince goth tint parole sur le dernier article. Mais comme Honorius ne remplit pas de son côté la promesse qu'il avoit faite, il retint la princesse Placidie qu'il avoit dans le fond aucun dessein de rendre, étant résolu à l'épouser. La guerre recommença. Ataulphe ayant voulu faire une entreprisa sur Marseille, elle fut battue et blessée dangereusement dans une sortie du comte Boniface, qui commandait dans la place. Nullement déconcerté par cet échec, il repassa le Rhône, et s'avance jusqu'à Narbonne, qu'il surprit pendant les vendanges de l'an 415. De-là il marcha à Toulouse,

dont il se rend également maître. Il étend ensuite avec rapidité ses conquêtes jusqu'à l'Océan, et la ville de Bordeaux le reçoit comme ami; ce qui fait voir qu'il avoit alors renoué les négociations pour la paix. Pendant qu'elle se traite, il détermine Placidie à lui donner sa main, et répudiée sa femme, sœur d'Alaric. Le mariage se célèbre dans le mois de juin à Narbonne, avec la plus grande magnificence. La nouvelle reine des Visigoths sut manier si adroitement l'esprit de son mari, qu'elle le tourna entièrement du côté des Romains. « Ataulphe, dit Paul Orose, ne vouloit plus autre chose qu'entretenir la paix, être un bon allié d'Honorius, et faire servir l'épée des Goths à la défense de la république romaine. Il me souvient, ajouta-t-il, d'avoir été présent à une conversation où un citoyen de Narbonne, qui avoit servi avec distinction sous Théodose-le-Grand, et qui d'ailleurs étoit un homme vrai et sage, racontoit ce qui suit au prêtre (S.) Jérôme, dans la ville de Bethléem, en Palestine, savoir que lui, qui parloit, avoit eu beaucoup de part, quand il étoit dans sa patrie, à la confiance d'Ataulphe; et que ce roi lui avoit dit plusieurs fois, en faisant serment qu'il ne disoit rien que de vrai : *Quand mon imagination et mon courage avoient encore toute leur fougue, j'ai souhaité avec passion d'étendre la nom romain, et de lui substituer le nom des Goths. Mon idée étoit donc alors de faire de ma nation la nation dominante dans le monde, et que l'empire romain devint l'empire gothique. Enfin je n'aspirais pas à moins qu'à devenir, ainsi qu'Auguste, la souche d'une nouvelle ligne d'empereurs. Mais après avoir reconnu que mes Goths étoient d'un caractère trop dur et trop violent pour s'accoutumer à porter le joug des lois civiles, et après avoir d'un autre côté fait réflexion qu'un état où les lois civiles ne sont pas respectées par tous les sujets ne peut subsister, j'ai senti que mon salut et ma gloire consistaient à employer les armes des Goths pour rétablir et même augmenter encore l'empire romain. Dès que je ne saurois venir à bout d'en changer la constitution, je veux en être le restaurateur, et que l'on s'en souvienne en cette qualité. Voilà, poursuit Orose, ce qui fit suspendre au roi Ataulphe toutes sortes d'hostilités, et rechercher à beaucoup de religion, n'avait pas jouguait un esprit perçant à beaucoup de ces sentimens pacifiques peu contribué à le faire entrer dans ces sentimens pacifiques ». (Hist., l. 7, c. 29). Le général Constance, le voyant si bien disposé, n'eut pas de peine à lui persuader d'abandonner la Narbonnaise, et d'aller s'établir en Espagne, où les dissensions qui régnoient entre les Barbares, maîtres du pays, lui promettoient des conquêtes faciles. La princesse Placidie, en arrivant avec lui à Barcelonne sur la fin de l'an 414, accoucha d'un fils qui fut nommé Théodose. Ce jeune prince mourut peu de tems*

éprie, et fut enterré dans un cercueil d'argent. Ataulphe ne lui survécut pas long-temps, ayant été assassiné sur la fin d'août ou au commencement de septembre de l'an 415, par un de ses domestiques qui voulait venger la mort d'un seigneur goth, son oncle maître, tué par Ataulphe.

Les Visigoths en s'établissant dans les Gaules prirent les deux tiers des terres. La loi chez eux admettait les filles à succéder aux terres avec leurs frères : les femmes furent capables de succéder à la couronne.

#### SIGÉRIC.

415. SIGÉRIC, frère du général Sarnus, monta par brigue et par violence sur le trône vacant des Visigoths. Comme il était eunuque mortel d'Ataulphe, il fit mourir les six enfans que ce prince avait eus de sa première femme, et mérita fort Placide, qu'il fut l'indignité de faire marcher à pied avec les autres captifs devant son cheval, l'espace de quatre milles. Sa cruauté ne fut pas long-temps impunie, et les Visigoths se débarrassèrent de ce tyran le septième jour de son règne.

#### VALLIA RÈGNE A TOULOUSE.

415. VALLIA, beau-frère d'Ataulphe, fut élu roi des Visigoths après la mort de Sigéric, et fit la paix avec les Romains au commencement de l'an 416. Il remit à l'empereur Honorius le princeps Placide, qu'il avait toujours traité avec beaucoup d'honneur. Vallia après avoir combattu en Espagne en faveur des Romains, contre les Vandales, les Suèves et les Alains, repassa les Pyrénées sur la fin de l'an 418, ou plutôt au commencement de l'an 419, en vertu d'un traité par lequel l'empereur Honorius céda aux Visigoths l'Aquitaine, depuis Toulouse jusqu'à l'Océan. Il parut que le Toulousain, l'Agénois, le Bordelais, le Périgord, la Saintonge, l'Aunis, l'Angoumois et le Poitou, tombèrent sous leur pouvoir. Le ville de Toulouse devint alors la capitale de l'empire des Visigoths, et le fut sans interruption pendant quatre-vingt-neuf ans. Vallia mourut peu de temps après son établissement dans les Gaules, ne laissant qu'une fille; elle épousa le général Ricimer, Suève de nation, féroce par la destruction de l'empire d'Occident, dont il fut la véritable cause.

#### THÉODORIC ou THÉODORE RÈGNE A TOULOUSE.

419 ou 420. THÉODORE I, appelé par les anciens THÉODORE, THÉODONZ, THÉODONAT et THÉODONNE, succéda à Vallia par le choix des Goths. L'an 425, les Visigoths rompent la paix avec les Romains et assiègent Arles. Mais Aécé étant couronné au secours de la place, ils leurent le siège et sont battus dans leur retraite. L'an 429 ou 430, les Visigoths font une nouvelle tentative sur Arles, qui ne réussit pas mieux que la première; Théodoric est obligé de faire la paix avec Valentinien III. Elle ne fut pas durable. Théodoric, l'an 436, profitant de l'éloignement du général Aécé, recommence la guerre. Après s'être rendu maître des places qui sont entre Toulouse et Narbonne, il assiège cette dernière avec toutes ses forces et toutes ses machines de guerre. Les assiégés firent la plus constante et la plus vigoureuse défense. Mais pressés par le faim, ils s'enfuyèrent sur le point de se rendre, lorsque Litorius, commandant des troupes romaines sous Aécé, arrive à la tête d'un corps de cavalerie, passe sur le ventre aux assiégés, entre dans la place et la ravitailla avec des sacs de blé que ses cavaliers avaient apportés. Les Visigoths continuèrent cependant le siège; mais ils le levèrent enfin à la persuasion d'Avitus. L'an 438, les Romains les attaquent à leur tour. Litorius, à la tête des Huns, que le général Aécé avait retenus au service de l'empire, fait le siège de Toulouse. Théodoric, ne pouvant obtenir la paix, qu'il demandait à Litorius, et se voyant réduit à la nécessité de vaincre ou de mourir, implore

le secours du ciel, taille en pièces l'armée de Litorius, et le fait prisonnier lui-même. Cette victoire, obtenue l'an 439, par les prières de saint Orens, évêque d'Auch, fut suivie d'un nouveau traité de paix entre Valentinien III et Théodoric, traité par lequel il y a apparence que la Novempopulanie demeura aux Visigoths. L'an 451, Théodoric, avec ses deux fils aînés, Thorismond et Théodoric, joint au général Aécé, attaque les Huns, qui assiégeaient Orléans, les défait, et oblige Attila de prendre la fuite. Ayant suivi le général romain à la poursuite de ces barbares, il eut grande part à la célèbre bataille donnée contre eux la même année, près de Méry-sur-Seine, bourg à quatre lieues au-dessous de Troyes : mais il y perdit la vie. « Ce prince, avancé en âge, » mais plein de feu et de vigueur, courant de rang en rang pour » animer les soldats, fut abattu de cheval et foulé aux pieds de » ses cavaliers. Ce fut un officier ostrogoth nommé Andage, de la » race des Annales, qui le perça d'un dard » (Le Beau). Théodoric laissa en mourant, outre les deux fils qu'on vient de nommer, quatre autres fils, Frédéric, Euric, Rotemer et Hlimeric, avec deux filles, dont l'une était mariée à Réchiar, roi des Suèves de Galice, l'autre avec Huneric, fils aîné de Genséric, roi des Vandales, qui, après lui avoir fait couper le nez, l'avait renvoyé à Théodoric.

#### THORISMOND RÈGNE A TOULOUSE.

451. THORISMOND, fils aîné de Théodoric, fut élu roi, par l'armée des Visigoths, le lendemain de la bataille de Méry, après que la cérémonie des funérailles de son père fut achevée. Aussitôt il marcha vers Toulouse par le conseil d'Aécé qui voulait se défaire de lui et s'emparer seul des riches dépouilles des Huns. Aécé, pour arrêter les plaintes du roi visigoth sur le partage des dépouilles, lui envoya un bassin d'or, garni de pierres, qui fut conservé dans le trésor des successeurs de Thorismond. Sisenand, seigneur visigoth, offrit ce bassin au roi Dagobert, l'an 654, pour obtenir de lui du secours contre Suintila, qu'il voulait détrôner. Thorismond fut assassiné, l'an 453, sous le comble d'Oplion, par deux de ses frères, Théodoric et Frédéric.

Thorismond et ses frères eurent pour maître de grammaire et d'éloquence le rhéteur Avitus, que les Goths élevèrent dans la suite à l'empire.

#### THÉODORIC II RÈGNE A TOULOUSE.

455. THÉODORIC II, frère et meurtrier de Thorismond, lui succéda et vit en paix avec les Romains. L'an 455, il reçut le célèbre Avitus, envoyé par l'empereur Maxime pour lui demander du secours; il lui donna audience le 10 juillet, lui fit prendre la pourpre, le déclara empereur romain, sur le nouveau que Maxime avait été tué, et lui promit de l'aider de toutes ses forces. L'an 456, Théodoric fit la guerre aux Suèves d'Espagne, en faveur d'Avitus, et gagna, le 6 octobre, une grande bataille contre Réchiar. Au retour de cette expédition, Théodoric, piqué de la déposition de l'empereur Avitus, auquel il était attaché, pensa à profiter des troubles de l'empire et à faire des conquêtes à son profit; ce qu'il exécuta tant au-delà qu'en-deçà des Pyrénées. Il en fit d'assez rapides; mais elles sont arrêtées, l'an 459, devant Arles, où Théodoric est défait, et obligé de lever le siège. L'an 462, la ville de Narbonne, qui depuis plusieurs siècles servait de boulevard aux Romains dans les Gaules contre leurs ennemis, est livrée aux Visigoths par le comte Agrippin, avec une grande partie de la Narbonnaise. Le succès de cette trahison donna lieu à Théodoric d'étendre ses conquêtes et de les pousser jusque vers le Loire. Mais le comte Gilles, maître de la milice dans les Gaules, étant venu l'attaquer en 465, près d'Orléans, entre la Loire et le Loiret, gagna sur lui une grande bataille où il perdit Frédéric, son frère, ou son proche parent, avec un grand nombre de siens. Le vainqueur se préparait à du



nouvelles expéditions contre les Visigoths, lorsque ceux-ci désespérant de lui résister, le firent périr en 463 par le poison. L'issue du leur maître. Alors tout plus devant eux dans les lieux où ils se présentent. Théodoric a eut pas une fin moins tragique que le général romain; dont ses sujets l'avaient si lâchement délaissé. Ce prince fut assassiné l'an 466, au mois d'août, par son frère Euric, dans la quarantième année de son âge, après un règne de treize ans. Sidoine Apollinaire fait un éloge magnifique de la puissance et de la politique de ce prince. Voici ce qu'il écrivait de Bordeaux, où Théodoric tenait alors sa cour : « Je suis, dit-il » (Liv. xii, ch. 2), depuis deux mois à Bordeaux, où je n'ai » eucore qu'une audience de Théodoric; mais s'il me donne » si peu de temps, c'est qu'il ne lui en reste pas beaucoup à lui-même, au milieu des occupations sans nombre que lui donne l'univers subjugué (par son vaste génie). On voit ici les Saxons » et les Sicambres qui s'y rendent en foule pour recevoir ses ordres. On voit se promener dans cette ville les Hérules, qui » achètent l'autre extrémité de l'Ucéan; les Bourguignons liés » chassent le genou devant Théodoric, pour qu'il leur permette » de vivre en paix. Les Ostrogoths, fiens de sa protection, » prennent des forces, pressent les Huns, leurs voisins, et » achètent le droit de se révolter contre eux par les hommages » qu'ils rendent aux Visigoths. Les Romains eux-mêmes attendent de lui leur salut; et si l'on entend gronder quelque orage » dans le Nord, c'est la protection de Théodoric qu'on implore » contre les bandes sarrasines. C'est la Garonne qui défend le faible Tigre. Le Parthe lui-même, le fier Arasande, sollicite et » achète son alliance. Il oublie ici qu'il est parent du soleil et » des étoiles, et joue le rôle d'un mortel ordinaire, lorsqu'il effrayé » des préparatifs qui se font sur le Bosphore, il s'attend à chaque instant d'être forcé derrière les bords escarpés de l'Euphrate. » Voilà de quoi Théodoric est occupé, et ce qui l'empêche de » me donner audience ».

## EURIC RÈGNE A TOULOUSE.

465. EURIC ou EVERIC, succède à son frère Théodoric II, après l'avoir assassiné. Le royaume des Visigoths était alors très-puissant et très-étendu, par les conquêtes de Théodoric, et par l'acquisition de la première Narbonnaise, qui commença alors à être appelée Septimanie, parce qu'elle renfermait sept cités ou diocèses (comme on appelait Novempopulanie la troisième Aquitaine, parce qu'elle contenait neuf peuples dans son étendue); elle fut aussi appelée Gollie, et eut encore divers autres noms. Euric étendit lui-même beaucoup la domination des Visigoths par ses exploits, tant au-delà qu'en-deçà des Pyrénées. L'an 470, il entre dans le Berri, menace Bourges, et défait Rodolphe, qui était venu au secours de cette ville à la tête de douze mille Bretons. Euric ne se rendit cependant pas alors le maître du Berri. L'an 472, il se soumit les peuples de la première Aquitaine, se rendit maître du Velai, du Gévaudan, de l'Albigois, et conquit avec la même facilité le Rouergue, le Quercy et le Limousin. L'an 473, il poussa ses conquêtes d'un côté jusqu'au Rhin, et de l'autre jusqu'à la Loire, assurant à ses loix le Berri et même la Touraine. Enfin il porta ses armes en Auvergne, et assiégea Clermont, mais inutilement. Ce fut Ecdicius, fils de l'empereur Avitus, qui délivra la place avec le secours des Bourguignons. (Bouquet, T. I, p. 790.) Ce général s'était déjà signalé en d'autres occasions contre les Visigoths. Sidoine Apollinaire, son beau-frère, lui écrivait à lui-même dans le tems de ce siège, témoin qu'il avait vu une fois en fuite avec 18 hommes seulement un corps assez considérable de leurs troupes. Il vint même à bout de les chasser de l'Auvergne. Mais sa valeur ne mit pas la supériorité aux armes romaines sur ces barbares. Ils se maintinrent malgré ses efforts dans les conquêtes qu'ils avaient faites. L'an 475, l'empereur Julius Népos, après avoir envoyé sans succès à Euric deux ambassadeurs, pour lui proposer la paix, lui députa saint Epiphane, évêque d'Avie, qui l'obtint.

La cession de l'Auvergne parait avoir été une des conditions de cette paix, aussi avantageuse aux Visigoths, que préjudiciable à la religion, et hantise à l'empire. Euric envoya aussitôt le duc Victorius prendre possession de l'Auvergne. Victorius la gouverna pendant neuf ans avec le titre de comte, et toute l'Aquitaine en qualité de duc. L'an 477, Euric soumet toute l'Espagne, à l'exception de la Galice, où les rois Suèves se maintinrent encore près d'un siècle, et de la Navarre. L'an 480, après la mort de Népos, il prend Arles et Marseille; et toute la Provence. Euric, au milieu de tant de prospérités, mourut à Arles dans la dis-nuvième année de son règne, sur la fin du l'an 484, ou avant le mois de février de l'an 485, laissant de Ragnemant, son épouse, un fils nommé Alaric, qui lui succéda. Grégoire de Tours se trompe en disant que Euric vint sept ans de règne. Sidoine Apollinaire ne présente pas une idée moins avantageuse de la politique de ce prince, que de celle de Théodoric, son frère. « Aucune partie, dit-il, de l'univers n'échappe à ses soins. Toutes » les affaires, tous les droits, toutes les alliances, toutes les guerres, » tous les espaces, la conduite de tous les hommes, sont la » matière de ses délibérations. C'est dans son conseil que l'on » apprend à connaître les mouvements des nations; toutes les » ambassades, toutes les actions des généraux, tous les traités » que les rois font entre eux, tous les secrets de toutes les affaires » publiques ». Malgré ce bel éloge, il faut dire que le zèle faulatique de ce prince fat très-téméraire la religion catholique dans ses états. Il ne fit pas à la vérité mourir les évêques orthodoxes, comme le marque Grégoire de Tours; mais il défendit qu'on en substituât d'autres à ceux qui moururent; de sorte que faute de pasteurs et de prêtres, les temples demeurèrent fermés, et les peuples privés de sacrements.

Ce fut Euric qui donna le premier des lois écrites aux Visigoths. Auparavant ils se gouvernaient par leurs usages et par leurs coutumes.

## ALARIC II RÈGNE A TOULOUSE.

484, ou au commencement de 485, ALARIC II, fils d'Euric, est reconnu, quoique fort jeune, roi des Visigoths. Ce prince, l'an 489, donne du secours à Théodoric, chef des Ostrogoths, contre Odoacre, roi des Hérules. L'an 495, il épouse Thérèse, ou Théodogote, fille naturelle de Théodoric. L'an 498, Alaric eut S. Volusien, évêque de Tours; le motif de cet exil était le désir que témoignait ce prélat de se voir sous la domination de Clovis, qui faisait profession de la vraie foi, au lieu qu'Alaric, ainsi que ses prédécesseurs, était arien; le S. évêque fut mis à mort, deux ans après, dans le pays de Foix. Le traitement fait à S. Volusien et sa mort peuvent bien avoir occasionné les différends qui s'élevèrent depuis entre Clovis et Alaric. Théodoric emploie ses soins pour réconcilier les deux rois; ils ont une entrevue sur les frontières de leurs états, dans une île de la Loire proche d'Amboise, et font la paix l'an 504. Alaric, cette même année, exile à Bordeaux S. Césaire qu'on lui avait rendu suspect. Ces sortes de soupçons d'Alaric, joints à sa sévérité à l'égard de quelques évêques catholiques, le rendirent odieux, et contribuaient beaucoup à sa ruine. L'an 507, Clovis entre sur les terres d'Alaric, s'empare de la Touraine, et marche vers Poitiers. Alaric, retranché sous les murs de cette ville, voulait attendre le secours des Ostrogoths; mais ses soldats l'ayant obligé de donner bataille, il la livra vers la milieu de l'été, les bûches étant près d'être coupées, à Champagny-S.-Hilaire, village sur la petite rivière de Clain, à dix milles de Poitiers, et la perdit avec la vie, après vingt-trois ans de règne. Cette bataille est plus connue dans nos historiens modernes sous le nom de bataille de Vouillé ou Voulogé. Les Auvergnats s'y distinguèrent sous la conduite du célèbre Sidoine Apollinaire, depuis évêque de Clermont. (V. Clovis.) Alaric ne laissa de Théodogote qu'un fils nommé Amalaric, âgé seulement de quatre ou cinq ans; ce qui engagea les Visigoths à choisir pour roi un fils naturel d'Alaric, nommé Gesalic.

que son âge rendait capable de gouverner. L'an 508, Clovis part de Bordeaux, et se met en campagne au printemps. Tout se soumet à lui; il se voit maître sans peine de l'Aquitaine première, composée de trois grandes provinces, et vient à Toulouse, où il entre sans trouver de résistance. Ainsi finit le royaume de Toulouse, après avoir subsisté quatre-vingt-neuf ans, à compter depuis l'an 419, que Vallia y établit le siège de son empire, jusqu'en 508, que Clovis entra victorieux dans cette ville.

Alaric, l'an 506, fit publier dans ses états le code théodosien, rédigé et expliqué par le jurisconsulte Anien, qu'il avait chargé de ce travail sous la direction du comte Gozaric, qu'on croit avoir été son chancelier. « Mais je crains fort, dit Cujas (*Epist. ad Emer. Franconet.*), qu'il n'en ait imposé sur Romains, en leur donnant pour les romains des interprétations gothiques » qui en étaient entièrement différentes; car il donna à celles-ci la même force qu'aux lois tirées des livres romains, et réduisit à quelques-uns les lois sous sa puissance, d'où il arriva que les seules interprétations d'Anien, sans égard pour le texte primitif, servirent de règle dans les tribunaux, et qu'un code théodosien ou substitua le code de Théodoric, beau-père d'Alaric, qui reconversa le royaume que les Francs avaient enlevé à son gendre ».

#### GÉRALIC.

507. GÉRALIC, fils naturel d'Alaric II, fut élu roi des Visigoths après la mort de son père, par les seigneurs de cette nation assemblés à Narbonne. Théodoric, roi d'Italie, trouva fort mauvais qu'on eût préféré à son petit-fils Amalaric. L'an 508, Géralic, apprenant la victoire remportée sur les Français et sur les Bourguignons devant Arles, par Ibbas, général de Théodoric, abandonna Carcassonne où il venait de soutenir un siège contre Clovis, et se retira à Barcelonne. Il paraît qu'il prit ce parti de concert avec Clovis dans l'espérance que ce prince le maintiendrait sur le trône d'Espagne. L'an 509, il est défait par Ibbas, qui était venu à sa poursuite, et passe en Afrique à la cour de Trasmond. Mais Théodoric ayant porté des plaintes à Trasmond de ce qu'il donnait retraite à Géralic, celui-ci quitte l'Afrique, revient en Espagne, ensuite en Aquitaine, où il séjourne une année. L'an 511, étant rentré en Espagne, pour tenter son rétablissement sur le trône, il est défait par Ibbas à quatre lieues de Barcelonne, repasse les Pyrénées, cherche un asile chez les Bourguignons, et tombe entre les mains des soldats de Théodoric, qui lui ôtent la vie vers le mois de mai, au plus tard, de l'an 511.

THÉODORIC LE GRAND, ROI DES OSTROGOTHS EN ITALIE, RÉGNE À NARBONNE.

507. AMALARIC, fils d'Alaric II et de Théodogotha, âgé de quatre ou cinq ans, comme on l'a dit, lorsque son père périt

dans la bataille de Champagné S. Hilaire ou de Vouillé, fut emmené en Espagne, après ce triste événement. Théodoric, son aïeul maternel, roi des Ostrogoths, envoya le général Ibbas au secours des Visigoths. Ce général arrêta les conquêtes des Français et des Bourguignons, reprit une partie de ce qu'ils avaient conquis sur les Visigoths, et remit sous l'obéissance de ces derniers la plus grande partie de la Narbonnaise, et Narbonne même, qui devint alors (l'an 509) le siège de leur empire. Théodoric prit lui-même le gouvernement des états des Visigoths, tant en Espagne que dans les Gaules, non pas sous le titre de tuteur d'Amalaric, comme Pagi le prétend d'après Procope, mais en son propre nom et avec la qualité de roi. tant des Visigoths que des Ostrogoths, ainsi que le prouve Muratori, par le témoignage de S. Isidore de Séville et des conciles d'Espagne tenus du vivant de ce prince. L'an 511, Théodoric rétablit à Arles la siège de la préfecture des Gaules, ce qui flatta beaucoup les Provençaux, qui regrettaient le gouvernement romain. Libérius, qu'il nomma à cet emploi, l'exerça l'espace de dix-huit ans avec beaucoup de sagesse, et fut secondé par Genséric, qui fut le vicarier des Gaules fut doué pour en faire les fonctions sous son autorité. (Papon, *Hist. de Provence*, T. II, p. 49.) Théodoric continua de gouverner les Visigoths en souverain, jusqu'à sa mort arrivée l'an 526.

#### AMALARIC.

526. AMSTARIC, après la mort de Théodoric, son aïeul, fut reconnu pour roi d'un consentement unanime par les Visigoths. Peu de temps après son inauguration il fit, avec Athalaric, son cousin, petit-fils et successeur de Théodoric, un traité par lequel la Provence demeura sous la domination des Ostrogoths, et Amalaric eut tout ce que les Goths possédaient en-deçà du Rhône. Amalaric épousa, cette année (526), CLOTILDE, fille du grand Clovis, princesse sans cesse pour la foi catholique, qu'Amalaric était pour l'arianisme. Ce prince ne parut ni coquetterie, ni meurtres, ni violence, pour lui faire adopter ses erreurs. Clotilde fut inébranlable. Enfin, après avoir beaucoup souffert, elle prit le parti de porter ses plaintes à ses frères, et envoya au roi Childéric un mouchoir teint de son sang. Childéric indigné se met à la tête d'une armée, marche droit à Narbonne, et défait Amalaric, qui, après avoir pris la fuite, revient à Narbonne chercher ses trésors, et y est tué par un soldat franc. Selon d'autres, Amalaric s'enfuit en Espagne, après sa défaite, et y fut égorgé. La mort de ce prince doit être placée au mois de décembre de l'an 531. Childéric, après avoir livré Narbonne au pillage, et ravagé la Septimanie, reprit la route de France, ramenant Clotilde, sa sœur; mais elle mourut en chemin.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

## ROIS D'ESPAGNE,

### AVANT L'INVASION DES MAHOMÉTANS.

L'ESPAGNE, appelée par les Grecs *Hespérie*, c'est-à-dire occidentale, parce qu'elle est la partie de notre continent européen la plus reculée vers l'Occident, et *Ibérie* à cause du fleuve *Iber* (l'Èbre) qui arrose ses contrées septentrionales, est naturellement séparée des Gaules par les monts Pyrénées, qui s'étendent depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Ce fut environ l'an 220 avant Jésus-Christ qu'elle fut conquise sur les Carthaginois par les Romains, qui, après avoir subjugué d'autres peuples espagnols avec lesquels ils eurent long-temps à combattre, partagèrent tout le pays en deux grandes provinces, la citérieure et l'ulérieure. Sous Auguste celle-ci en forma deux, la Bétique, ainsi appelée du nom du fleuve *Betis* (aujourd'hui le Guadalquivir), qui la traversait dans toute sa longueur, et la Lusitanique, séparée de la Bétique par le fleuve *Anas* (la Guadiana), et se terminant le long des bords de l'Océan, à l'embouchure du fleuve *Durius* (le Duero). La province citérieure fut nommée *Tarragonense*, du nom de *Tarraco*, sa métropole. Sous le règne de Dioclétien, ou, selon d'autres, sous celui de Constantin, on fit un démembrement dans la Tarragonaise qui occupait plus de la moitié de l'Espagne. Deux provinces en furent détachées, l'une vers les limites de la Bétique, et qu'on appela Carthaginoise, du nom de la nouvelle Carthage (Carthagène); l'autre sur l'Océan, au nord de la Lusitanie, et que les *Callaici* habitaient, fut nommée *Gallaecia* (la Galice). Il se fit sous les rois barbares d'autres divisions de l'Espagne.

Vers le commencement du cinquième siècle, les Suèves, les Alains, les Vandales, passèrent des Gaules en Espagne, d'où ils chassèrent les Romains. Le séjour que les Vandales y firent ne fut que de dix ans, pendant lesquels, après s'être emparés de la Galice, ils passèrent dans la Bétique qui de leur nom prit celui de *Vandalousie* ou d'Andalousie. L'an 419, appelés par le comte Boniface, ils quittèrent l'Espagne, et allèrent s'établir en Afrique dont il avait le gouvernement. L'Espagne, dans le siècle suivant, tomba sous la domination des Visigoths (1) qui, après l'avoir possédée pendant environ deux siècles, furent presque entièrement dépouillés par les Mahométans.

(1) Les Visigoths ou Goths occidentaux étaient originaires de la Scythie, comme les Ostrogoths ou Goths orientaux. Ces deux peuples se firent connus même avant lorsqu'ils vinrent s'établir en France. De là, s'étant avancés vers les Pôles-Méridiens, ils furent battus, l'an 415, par l'empereur Honorius; ce qui ne les empêcha pas de s'étendre le long du Danube, ainsi que dans la Thrace et la Grèce. Après de fréquentes incursions sur les terres des Romains, ils revinrent, comme on l'a dit ailleurs, l'empire d'Occident, et firent sur ses ruines les royaumes des Ostrogoths et des Visigoths. Les premiers étaient maîtres de l'Italie, et les seconds de la France méridionale et de l'Espagne. Les Goths reçurent les premiers lumières de la foi, vers le règne de Valérien. Théophile, l'un de leurs premiers rois, tint un concile de Nicée dont il sanctionna les actes. Uphilas son successeur s'étant laissé pervertir par les Ariens, corrompit à son tour le nation. Il inventa l'Alphabet des Goths, leur apprit à écrire, et traduisit la Bible en leur langue.

## ROIS DES VISIGOTHS.

### THEUDIS.

551. **THEUDIS**, qui avait été chargé de l'éducation et de la conduite d'Amalaric par Théodoric, fut élu roi des Visigoths l'an 551 ou 552, après la mort d'Amalaric, à laquelle il avait eu beaucoup de part. Theudis fut élu en Espagne, et transféra son siège au delà des Pyrénées. L'éloignement du roi des Visigoths donna lieu aux rois des Français de s'emparer d'une portion considérable de leur royaume en 555. Les Visigoths demeurèrent néanmoins maîtres d'une grande partie de la Narbonnaise première, savoir : des anciens diocèses de Narbonne, de Nîmes, de Béziers, d'Agde, de Carcassonne, d'Elne, jusqu'à l'irruption des Sarrasins. Au commencement du huitième siècle. L'an 543, Chilchéri et Clotaire font une expédition en Espagne, et s'avancent jusqu'à Saragosse. Theudis, après seize ans de règne, fut assassiné dans son palais à Barcelonne, vers l'an 548, par un

de ses sujets qui contrefaisait le son. Il défendit, avant que d'expirer, de punir son assassin, parce qu'il dit-il, *ma mort est la juste punition du crime que j'ai commis autrefois, en faisant mourir mon maître.*

### THEUDISELE RÈGNE A BARCELONNE.

548. **THEUDISELE**, général des Visigoths, fut reconnu pour roi après la mort de Theudis, et ne régna qu'un an et quelques mois. Il fut assassiné sur la fin de 549, ou l'année suivante, au milieu d'un magnifique souper qu'il donnait à Séville.

### AGILA RÈGNE A MÉRIDA.

550. **AGILA** fut élevé sur le trône par les chefs de la conspiration à laquelle Theudisèle venait de succomber. Son règne ne fut

ni plus paisible ni plus heureux que celui de son prédécesseur. Plusieurs seigneurs assermentés, prenant les armes, entraînent les habitants de Cordoue, marchent contre Agila et le défont. Les rebelles incitent ensuite Athanagilde à leur tête; celui-ci a recours à l'empereur Justinien, qui lui envoie une flotte commandée par le patrice Libère. Agila est défit et mis à mort, l'an 553, de concert entre les deux partis, qui se réunissent dans le choix d'Athanagilde pour roi. Agila faisait son séjour ordinaire à Mérida. Des tems de ce prince, le roi des Suèves en Espagne se convertit à la foi catholique, par les soins de S. Martin, fondateur de l'abbaye de Dumea, qui fut érigée, quelques années après, en évêché.

#### ATHANAGILDE RÉGNE À TOLEDE.

554. ATHANAGILDE élu roi, transfère son siège à Tolède, qui devient la capitale du royaume des Visigoths, prérogative qu'elle a conservée jusqu'à la destruction de cette monarchie. Athanagilde, plus heureux que la plupart de ses prédécesseurs, mourut de mort naturelle à Tolède, l'an 567, après environ treize ans de règne. Il laissa deux filles, Galsande et Brunehaut; celle-ci, qui était la cadette, fut préférée par Sigebert, qui épousa l'an 565, ou 566, selon D. Bouquet. L'an 569, Chilpéric demanda Galsande, qui lui fut accordée. Cette princesse partit d'Espagne sur un char d'argent, et se rendit à Rouen, où ses noces furent célébrées.

#### LIUVA I<sup>er</sup> RÉGNE À NARBONNE.

567. LIUVA I<sup>er</sup>, gouverneur de la Narbonnaise, ou Septimanie, est élu à Narbonne par les peuples de son gouvernement, vers la fin de l'an 567, pour successeur du roi Athanagilde. Le choix des peuples de Septimanie détermina celui des Visigoths d'Espagne, qui, depuis la mort d'Athanagilde, étaient partagés, et tous se réunirent en faveur de Liuva. Il établit sa résidence à Narbonne, qui devint une seconde fois la capitale du royaume des Visigoths. Liuva s'avoua, l'an 568, ou 569 de J.-C., son frère Leuvigilde, et lui cède l'Espagne, ne se réservant que la Septimanie. L'an 572, Liuva meurt à Narbonne, après cinq ans de règne.

#### LEUVIGILDE RÉGNE EN ESPAGNE.

572. LEUVIGILDE, associé au trône par Liuva, dès l'an 568, ou 569, réunit, après la mort de son frère, l'an 572, toute la domination des Visigoths, tant au-delà qu'en deçà des Pyrénées, ou l'Espagne proprement dite, et la Septimanie. Alors il s'associa ses deux fils, Hermévigilde et Récarède, qu'il avait eus de Théodora, sa première femme. Il épousa en secondes nocces Goisvinde, arrienne zélée, veuve du roi Athanagilde, et mère de la reine Brunehaut. L'an 580 (577, selon la nouvelle histoire d'Espagne), Leuvigilde fait épouser à son fils Hermévigilde, Ingonde, fille de Sigebert, roi d'Austrasie, princesse attachée à la foi catholique, qui devint une source de salut pour son mari. Hermévigilde, pressé par les prières de cette pieuse épouse, et éclairé par les instructions de S. Léandre, évêque de Séville, renoua le changement de son fils, ne cachait point le chagrin qu'il en ressentait. Il n'était permis à Hermévigilde d'opposer aux mauvais traitements de son père et de son roi d'autres armes que celles de la patience. Ce parti sage ne fut pas celui qu'il embrassa. S'étant ligé avec un général romain, qui faisait alors la guerre aux Visigoths, il arbora l'étendard de la révolte. Mais, pour trente mille sous d'or, ce général le trahit, et Hermévigilde, forcé de se soumettre, fut jeté dans un cachot à Tarragone, où son père le fit massacrer, pour n'avoir pas voulu recevoir la communion pascale des mains d'un évêque arien. C'est ainsi qu'il expia par le martyre, l'an 584, ou 585, le

crime de sa rébellion. Hermévigilde avait été associé au trône par son père, et avait régné deux ans avec lui, comme le prouve le père Flori. Ingonde, son épouse, tomba au pouvoir des Grecs, à qui Leuvigilde ne put l'arracher. Elle fut conduite en Sicile, avec son fils Athanagilde, et mourut en Afrique, lorsqu'on la conduisit à Constantinople. L'an 585, Leuvigilde profita des divisions qui régnaient parmi les Suèves, attaqua les divers partis successivement, les défit et mit fin au royaume des Suèves en Espagne. Ce fut la dernière de ses expéditions. Il mourut l'an 586. Barons, Spoude, et le P. le Comte, se trompent en mettant sa mort en une autre année. Les faux acte pour l'Arianisme, qui porta Leuvigilde à faire mourir son propre fils, ternit beaucoup la gloire de son règne; car il peut passer d'ailleurs pour un des plus grands rois qu'aient eus les Visigoths, soit pour les expéditions militaires, soit pour le gouvernement civil de l'état. Il reconstruit la vérité de la religion avant sa mort; mais il n'eut pas le courage de la confesser.

Ce prince est le premier roi des Visigoths qui ait pris le sceptre, la couronne et le manteau royal. Avant lui les souverains de cette nation ne portaient aucune marque qui les distinguât de leurs sujets.

#### RÉCARÈDE RÉGNE EN ESPAGNE.

586. RÉCARÈDE succède à son père Leuvigilde. L'an 589, il assemble un concile de tous les évêques catholiques et ariens de ses états, et après une longue et exacte discussion, Récarède reconnaît la vérité et embrasse la foi de l'Église. Sa conversion fut suivie de celle des évêques et du peuple de sa nation : *Revertit honesta, non enim eadem voluit*. L'an 588, ou, selon D. Bouquet, 589, les Visigoths, conduits par le duc Claude, remportent une grande victoire sur l'armée du roi Gontran, commandée par le duc Boson, et se rendent ensuite maîtres de Carcassonne. Depuis cette bataille, Gontran qui avait toujours refusé opiniâtrement la paix à Récarède, laissa en repos, et les rois français, ses successeurs, imitèrent son exemple; de sorte que les Visigoths restèrent paisibles possesseurs de la Septimanie jusqu'à l'invasion des Sarrasins. Récarède mourut à Tolède, vers le mois de juin de l'an 601 de J.-C. Son mérite universellement reconnu le fit regretter de tous ses sujets. S. Grégoire le Grand et plusieurs auteurs nous ont laissé de glorieux témoignages de ce prince. Quoique Récarède eût recherché en mariage successivement deux princesses françaises, Ringonde et Clodovigilde, D. Vaissette croit qu'il n'épousa ni l'une ni l'autre, et que son successeur était fils de la reine Bapton ou Bava. Le nouvel historien d'Espagne lui donne néanmoins pour deuxième femme, CLAUDOVIGILDE, sœur d'Ingonde, femme du S. martyr Hermévigilde.

Récarède rendit héréditaires, d'amovibles qu'elles étaient, mais en diminuant beaucoup leurs privilèges, les principales dignités de l'état, telles que celles des ducs ou gouverneurs des provinces, des comtes qui commandaient dans une ville ou dans un district, des gardingues ou gouverneurs de châteaux appartenant au roi.

#### LIUVA II.

601. LIUVA II, fils de Récarède et de la reine Baddon, mais fils naturel (c'est-à-dire né avant le mariage) selon Ferreras, succéda à son père, et régna à peine deux ans. Vittéric, l'un des principaux seigneurs des Visigoths, excita une révolte contre lui, se saisit de sa personne, lui coupa la main droite, et le fit mourir l'an 605. Aïni périt misérablement Liuva, à l'âge de vingt-deux ans.

#### VITTERIC.

605. VITTERIC, après avoir fait mourir Liuva, se fait élire roi des Visigoths par la nation. L'an 608, il fait de grands pré-

parallèle de guerre contre Théodoric II, roi d'Orléans et de Bourgogne (Voyez les rois du France). Vitric, après avoir joui sept ans du fruit de son crime, fut assassiné, l'an 610, au milieu d'un grand repas.

## GONDEMAR.

610. GONDEMAR, qui fut vraisemblablement un des complices de la mort de Vitric, lui succéda aussitôt qu'il fut sur le trône, il envoya successivement deux ambassadeurs aux rois des Français, pour leur demander leur amitié. Les ambassadeurs furent maltraités et renvoyés avec mépris, ce qui causa une guerre, dans laquelle Gondemar eut le dessus. Ce prince fut aussi solé pour la loi catholique et pour la justice, que l'avait été Récarède. Il reprima l'audace des Gascons qui voulaient faire une nouvelle invasion en Espagne. Gondemar mourut l'an 612, ayant à peine régné deux ans. Il payait au roi de France une espèce de tribut annuel dont on ne connaît pas le motif.

## SISEBUT.

612. SISEBUT, recommandable par toutes sortes de bonnes qualités, par la piété, par la valeur, par la clémence, par l'amour de la justice, et même des lettres et de l'éloquence, dans lesquelles il excella, fut élu roi des Visigoths au mois de février l'an 612. Ce nouveau roi mit tous ses soins à faire régner la paix et la justice dans ses états pendant son règne, qui ne fut que de huit ans et six mois. On le blâme néanmoins d'avoir publié une loi pour contraindre les Juifs à se faire baptiser, sous peine de mort, ce qui fit beaucoup de faux prosélytes, et occasionna un grand nombre de défections. Deux batailles qu'il gagna sur les Grecs le remirent en possession des terres qu'Atanagilde avait eues sous empereurs d'Orient le long de la Méditerranée. Gondemar mourut l'an 620 de J.-C. ou au commencement de 621.

## RÉCARÈDE II.

620. RÉCARÈDE II, fils et successeur de Sisébaut, ne survécut que quelques mois à son père.

## SUINTILA.

621. SUINTILA, fils du grand Récarède, selon quelques auteurs, fut élu roi des Visigoths l'an 621. Il s'était rendu célèbre par les victoires qu'il avait remportées à la tête des armées, sous le règne de Sisébaut, dont on croit qu'il avait épousé la fille, nommée Tatonne. Les Gascons ayant fait de nouvelles incursions dans la Tarraconaise, Suintila marcha contre eux, et les effraya tellement par sa seule présence qu'ils se soulevèrent à bâtir une ville destinée à servir de barrière contre leurs invasions. Cette place, appelée *Uligio*, est, suivant l'opinion commune, Olite, en Navarre. L'an 625, il contrainit les Impériaux de sortir d'Espagne, et devient ainsi le premier monarque des rois Goths, sur toute l'Espagne. L'an 625, il associa au trône son fils Ricimer, ce qui occasionna depuis de grands malheurs dans sa famille : car les Visigoths, jugeant par-là que ce prince voulait réduire la royauté héréditaire, se révoltèrent l'an 631, et l'obligèrent de descendre du trône, après dix ans de règne. Selon Ferreras, ce fut la mauvaise conduite de Suintila qui causa sa déposition. Il vécut quatre ans comme particulier, et mourut à Tolède l'an 635 de J.-C., laissant un fils, nommé Chindasvinde, qui régna dans la suite.

## SISENAND.

631. SISENAND, chef des conjurés, monta sur le trône des Visigoths sur la fin de l'an 631, après en avoir fait descendre Suintila. Son usurpation fut confirmée l'an 635 par le quatrième

II.

concile de Tolède (Voy. les conciles). Sisénand qui était redevenu de la couronne à Dagobert, par le secours qu'il en avait reçu, remit à ses députés le bassin d'or qu'il lui avait promis ; mais les Visigoths ne pouvant souffrir qu'une pièce si précieuse passât en des mains étrangères, l'envoyèrent. Sisénand mourut sur la fin de l'an 635, ou au commencement de l'an 636.

## CHINTILA.

636. Au commencement du mois d'avril, CHINTILA fut élu pour succéder à Sisénand. Le cinquième concile de Tolède, tenu la même année, confirma son élection, et prononça excommunication contre quiconque oserait prétendre au trône, s'il n'était issu de l'illustre sang des Goths. Ce concile est l'époque du droit d'élection, désiré à l'assemblée des grands, composée d'évêques et de palatins. Chintila ne régna que trois ans et huit mois. Il mourut à Tolède l'an 640, laissant la couronne à Tulca, son fils, qu'il avait fait élire avant sa mort. Les pères du sixième concile de Tolède, tenu en 638, louent beaucoup le zèle du roi Chintila, pour procurer la conversion des Juifs, et son attention à ne souffrir que la religion catholique dans ses états.

## TULCA, ou TULGA.

640. TULCA, fils de Chintila, élu roi avant la mort de son père, lui succéda. L'an 642, il est détrôné par Chindasvinde, qui laisse la vie à ce jeune prince, et lui fait couper les cheveux. (Bonquet. T. IV. 461.)

## CHINDASVINDE.

642. CHINDASVINDE, fils du roi Suintila, après avoir détrôné Tulca, se fait élire roi des Visigoths le 2 mai. Il rétablit la paix dans ses états, en punissant les grands du royaume, qui avaient eu part aux révolutions arrivées en Espagne depuis quarante ans, et aux conjurations formées contre lui et ses prédécesseurs. L'an 649, il associa au trône son fils Récesvinde, le 23 janvier, et lui abandonna toute l'autorité, pour passer le reste de ses jours dans la retraite et les œuvres de piété. Il mourut le premier octobre 653, ou 652 selon d'autres, âgé de 90 ans.

Ce prince reforma le code visigotique, et ordonna par une loi célèbre, que tous ses sujets indistinctement seraient jugés suivant ce code, et par les mêmes magistrats. Jusqu'alors les Romains, ou anciens habitants d'Espagne, suivaient le code théodosien, et les Visigoths celui de leur nation.

## RECESVINDE.

653. RECESVINDE, collègue du roi Chindasvinde, son père, dès l'an 649, commença à régner seul en 655. Ce prince mérita considérablement l'autorité des rois d'Espagne en s'obligeant et assujettissant ses successeurs à ne lever d'impôts que du consentement et à la volonté de la nation. Depuis ce temps le souverain ne fut plus regardé comme un premier magistrat chargé de faire observer les lois. Les évêques alors s'emparèrent de la portion du pouvoir que Récesvinde avait abandonnée. Tout se régla désormais et prit la forme législative dans les conciles nationaux à la pluralité des voix. Récesvinde mourut le premier septembre 672, après avoir régné environ vingt-quatre ans, à compter de l'année qu'il fut associé au trône ; car cette association fut proprement une abdication de la part de son père.

## WAMBA.

672. WAMBA, l'un des principaux seigneurs de la nation des Visigoths, fut élu roi le jour même de la mort de Récesvinde. Comme il joignait à une grande valeur beaucoup de modestie, il fit les derniers efforts pour ne pas se charger d'un

43

couronné dont il connaissait le poids; mais les prières des grands, mêlées de larmes, triomphant de sa résistance. Le 19 septembre, il fut sacré par Quirice, archevêque de Tolède; on prétend que c'est le premier roi d'Espagne qui l'ait été. Haldéric, comte de Nismes, s'étant révolté contre Wamba, ce prince envoya contre lui le duc Paul, qui se fit élire roi à Narbonne. Wamba marcha contre Paul, le mit à la raison l'an 675, et se contenta, à la prière d'Argelab, archevêque de Narbonne, de le faire renfermer avec ses complices, après leur avoir fait couper les cheveux. (C'était les déshonorer; car les Goths portaient les cheveux fort longs à la différence des Romains qui les portaient très-courts.) Wamba conduisit ensuite son armée contre Loup, duc des Français, qui était venu faire le ravage aux environs de Béziers, et le mit en fuite. De retour à Tolède, il publia une loi. *datée du premier novembre, portant que les séculiers et les ecclésiastiques seront tenus de se trouver en armes, pour le secours de la patrie, toutes les fois qu'ils seront convoqués par les comtes, ou autres officiers chargés au gouvernement des provinces.* Wamba n'établissant en cela rien de nouveau. Le *serg*, parmi les Visigoths, n'était pas exempt du service militaire, ou au moins sous les derniers des prédécesseurs de ce prince.

« L'an 714 (et non pas 704, comme porte l'imprimé) de l'ère d'Espagne 676 de J. C., Wamba, dit une ancienne notice de l'état du royaume des Visigoths sous ce règne, après avoir défait plusieurs armées des Francs, contraignit la province des Gaules qui lui appartenait et qui s'appelle l'Espagne civile, à porter avec patience le joug qu'elle a usé de secourir. Dès qu'il fut revenu triomphant à Tolède, il se mit en devoir d'accoutumer les différents des évêques, qui s'accusaient réciproquement d'avoir usurpé les paroisnes appartenant à d'autres diocèses que les leurs. Pour connaître donc exactement qu'il fallait donner à chaque diocèse, qui s'accusaient, et par là l'instruisait de ce qui appartenait à d'autres, il en fit à chacune de ces églises. A la notice, après cet exposé, rapporte l'état particulier de chaque diocèse, mais nous nous contenterons de marquer ici que les cités des Gaules, dont il y est fait mention comme appartenantes actuellement aux Visigoths, sont Narbonne, Béziers, Agde, Montpellier, Nismes, Lodève, Carcassonne, et Elne transféré depuis à Perpignan (Du Chesne, *Script.*, T. I, p. 854.) L'an 680, Wamba est réduit à l'extrémité, par un bruyage empoisonné que lui avait fait donner le comte Ervige. L'évêque de Tolède, le voyant dans cet état, lui donne à son insu, l'habit monastique, que la discipline de ce temps ne permettait pas de quitter, lorsqu'on l'avait reçu dans de telles circonstances. Le roi recouvre la santé, oblique la royauté, et se retire dans le monastère du Pampliega, après avoir désigné Ervige pour son successeur. Wamba mourut avant le 4 novembre 685, puisque son successeur, en parlant de lui dans la harangue qu'il fit au XIV. concile de Tolède, tenu ce jour-là, se sert du terme d'*heureux mémoire*. Nous dirons ici, à l'occasion de ce concile, que ce fut dans cette assemblée qu'il fut défendu (Can. 4) aux veuves des rois d'Espagne de se remarier. L'objet de cette défense singulière, était sans doute de prévenir par-là les brigues des grands, qui, par leur mariage avec une reine-dominatrice, auraient prétendu avoir plus de droit à la couronne. (Vaissette.)

#### ERVIGE.

880. ERVIGE, fils d'Andabaste, grec d'origine, et cousin du roi Chindasvinte par sa femme, est élu roi des Visigoths le 16 octobre de l'an 680, et sacré le 22. Devenu roi par un crime, il se comporta sur le trône en prince vertueux, et son règne fut pacifique. Il mourut à Tolède le 15 novembre de l'an 687, après avoir régné 7 ans. (Vaissette.) La veille de sa mort il abdiqua la cou-

ronne en faveur d'Égica, à qui il avait donné en mariage, l'an 682, sa fille Gaxilone, qu'il avait eue de la reine Leuconotea, sa femme.

#### EGICA, ou EGIZA.

EGICA, désigné roi par Ervige, fut confirmé par toute la nation, et sacré le 20 ou 24 novembre 687. Il ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il répudia Gaxilone, quoiqu'il en eût des enfants, et prit une autre femme. Sisibut archevêque de Tolède, parent de Gaxilone, conspira contre le roi pour venger l'affront qu'il avait fait à cette princesse; mais ce fut avec par Mariana est combattu par Ferréas. Egica mourut l'an 701, après avoir régné environ 14 ans. Il laissa de Gaxilone un fils, nommé Vittiza, qui lui succéda.

#### VITITZA.

701. VITITZA, associé par Egica, son père, dès l'an 696, lui succéda, et fut couronné le 15 novembre 701. Ce prince donna d'abord de grandes espérances à ses peuples, par la sagesse de son gouvernement; mais dans la suite il se livra à tant de sortes de désordres, auxquels il joignit encore la cruauté. Il fut détrôné l'an 710 ou 711, par Rodrigue, fils du duc Théodéfred, à qui Vittiza avait fait croquer les yeux. Rodrigue, après avoir détrôné Vittiza, lui fit le même traitement qu'il avait fait à son père, et lui laissa la vie. Il mourut vers l'an 713, laissant deux fils, Eba ou Zwan, et Sisibut. Les auteurs varient sur les époques et les circonstances de cette révolution, et de la mort de Vittiza. Ferréas la place au 710.

#### RODRIGUE, DERNIER ROI VISIGOTHE DE TOUTE L'ESPAGNE.

710, ou 711. RODRIGUE fut élu roi des Visigoths par la plus grande partie des grands. Quelques-uns mettent cette élection avant d'autres après que Vittiza eût été détrôné. Quoi qu'il en soit, le règne de Rodrigue fut très-court et très-malheureux. Nous ne dirons pas cependant, avec la plupart des modernes, qu'il attiré, par sa mauvaise conduite, la révolution que nous allons décrire. Cette accusation n'est fondée sur le témoignage d'aucun écrivain du temps. Lui de lui, qui écrivait au XII. siècle, est le premier qui l'ait avancée. Nous présumons plutôt que Rodrigue fut un bon prince, puisque nul de ses contemporains ne l'a blâmé; mais il avait pour ennemis secrets les deux fils de Vittiza qu'il avait suppléant. Résolu de remettre sur le trône leur père qui vivait encore, on d'y monter eux-mêmes, ils firent une conjuration, dans laquelle entra le comte Julien, gouverneur de Ceuta, et créature de Vittiza; mais n'ayant pu faire une ligue assez forte en Espagne pour détrôner Rodrigue, ils prirent le parti d'implorer le secours des Sarrasins d'Afrique. Musa commandant en ce pays pour le calife Walid. Us s'adressèrent à ce monarque. Musa, par son ordre, fit passer en Espagne 6 à 7000 hommes de troupes sous la conduite du général Tarik Abdallah. Ces troupes, arrivées vers la fin d'octobre 711, s'emparèrent d'abord de Célpe, ensuite d'Algerie. Instruit de ce succès, Musa l'année suivante, envoya un renfort de 12 mille hommes. d'autres disent de 15 mille, sous les ordres de l'Arak Alhincier qui eut le commandement général dans les troupes. Comme elles étaient presque toutes tirées de la Mauritanie, on a attribué la conquête de l'Espagne aux Maures. Le général Tarik s'étant avancé jusqu'à Tolède, cette ville lui fut livrée par l'évêque Oppé, qui était du nombre des conjurés. Les Sarrasins ravagèrent ensuite l'Andalousie et l'Algarve. Rodrigue, voulant arrêter leurs progrès, marcha contre eux, et les rencontra sur les bords de la rivière de Xerès de la Fontana. On en vint à une bataille le 11 novembre de cette année 712. Les Goths, quoique supérieurs en nombre, sont totalement défaits par la trahison des fils

de Vittia, qui étaient d'intelligence avec les Sarrasins. Rodrigue disparait, et on n'a jamais pu savoir ce qu'il était devenu que par une inscription trouvée 200 ans après dans une église de Viseu, ou Portugal. On y lisait ces mots : *Tei repose Rodrigue, dernier roi des Goths*. C'est ainsi que le royaume des Visigoths, qui avait duré près de 500 ans, depuis qu'ils eurent établi le

siège de leur domination à Toulouse l'an 419, fut étroit. Les Sarrasins s'emparèrent de toute l'Espagne en moins de 15 mois, depuis le débarquement du général Tarik. On peut voir l'époque de cette révolution, discutée et fixée avec beaucoup d'exactitude par M. d'Hermill, dans sa savante préface sur la tome II de la nouvelle histoire d'Espagne.

## ROIS DES SUÈVES EN ESPAGNE.

### HERMÈNERIC.

L'an 408, selon Idace, ou 409, selon le huitième consulat d'Honorius, les Suèves, conduits par Herménéric, les Alains par Respendial, les Vandales-Silinges par Goudéric, entrent en Espagne. Ces peuples barbares se répandent comme un torrent dans la vieille Castille, dans la Galice, la Lusitanie, l'Estremadoure, et autres pays, dans lesquels ils commettent les plus affreux désordres. L'an 411, ils partagent entre eux leurs conquêtes, laissant à peine aux Romains la Cantabrie et les Asturies. Les Suèves et une partie des Vandales ont la Galice pour leur partage; les Alains, la Lusitanie; les Vandales-Silinges, la Bétique. Respendial mourut l'an 415, et eut pour successeur Atace, dernier roi des Alains, qui Vallia, roi des Goths, tailla en pièces l'an 418. Le peu d'Alains qui se sauvèrent, se retirèrent auprès des Vandales, qui passèrent en Afrique, sous la conduite de Genséric, l'an 429. Ainsi, de tous ces barbares qui étaient entrés en Espagne, il n'y eut que les Suèves qui formèrent proprement une monarchie. Les Suèves eurent pour premier roi HERNIMERIC, qui, après avoir régné trente-deux ans, selon le P. Pagi, mourut l'an 441, laissant la couronne à Réchila, son fils, en faveur duquel il l'avait abdiquée quelques années avant sa mort.

La nouvelle histoire d'Espagne met deux rois entre Herménéric et Réchila; savoir, Hermengaire et Herménéric II. On trouve effectivement un Hermengaire; mais les historiens ne marquent point quand il commença de régner, et ne parlent de lui qu'à l'occasion de la bataille où il périt misérablement l'an 428, en punition de ce qu'il avait pillé l'église de Sainte-Eulalie; et peut-être n'était-il que simple général de l'armée des Suèves, au capitaine, comme l'appelle M. de Tillemont. (Voy. Genséric, *roi des Vandales*.) Pour ce qui est d'Herménéric II, nous ne voyons ni commencement de son règne marqué dans Idace, ou dans Isidore, ni rien qui le distingue d'Herménéric, qui introduisit les Suèves en Espagne. Ainsi, les deux Herménéric, premier et second, paraissent n'être qu'un même roi des Suèves, père de Réchila. Ce qui semble encore confirmer cette opinion, c'est que la mort d'Herménéric, qualifié ancien roi des Suèves, est placée, par les premiers historiens, en 441; et s'il est qualifié ancien roi, comme au l'état plus lorsqu'il mourut, ce n'est point qu'il y eût un Herménéric II sur le trône; mais c'est qu'une longue maladie le mettant hors d'état de gouverner, il avait abdiqué la couronne en faveur de son fils. De là vient peut-être que les historiens varient sur les années de son règne; les uns le comptant jusqu'à sa mort, les autres jusqu'au temps que la maladie l'empêcha de gouverner.

### RECHILA.

441. RICHILA, fils d'Herménéric, lui succéda: il s'était déjà distingué, par plusieurs exploits, du vivant de son père, et

continua de même pendant son règne, qui ne fut que de sept ans; il enleva Séville aux Romains avec le reste de l'Andalousie, et ensuite la province de Carthagine, depuis le royaume de Toléda. Réchila mourut au mois d'août de l'an 448. C'est, selon Isidore, le premier roi des Suèves qui ait embrassé la foi: d'autres néanmoins prétendent que Réchila a eu cet avantage,

### RÉCHILAIRE, ou RICHAIRE.

448. RICHILAIRE est reconnu roi des Suèves après la mort du roi Réchila, son père. L'an 456, il perd, le 6 octobre, une grande bataille contre Théodoric, roi des Visigoths, et s'enfuit; mais il est arrêté et amené au victorieux, qui, après l'avoir retenu quelque temps en prison, le fait mourir au mois de décembre. Cette expédition est aussi attribuée à Gondicaire, premier roi de Bourgogne, parce qu'il y accompagna Théodoric, comme allié des Romains.

### MALDRAS.

457. MALDRAS est élu roi par une partie des Suèves, qui ne peuvent s'accorder à réunir leurs suffrages en faveur d'un seul. L'an 459, Maldras tue son frère, et il est tué lui-même au mois de juillet de l'année suivante.

### FRUMARIUS.

460. FRUMARIUS est élu par les Galiciens, et meurt au bout de trois ans. Alors tous les Suèves se réunissent sous Rémismond.

### FRONTAN.

457. FRONTAN est élu par une autre partie des Suèves, et meurt vers les Rites de Pâques de la même année.

### RÉMISMOND.

457. RÉMISMOND est substitué à Frontan par ceux qui avaient élu ce dernier. L'an 459, il pille la Galice, et surprend Lago, dont il fait passer les habitants au fil de l'épée.

### RÉMISMOND, SEUL.

465 ou 464, selon le P. Pagi. RÉMISMOND est reconnu par tous les Suèves, après la mort de Frumarius. Il épouse une fille de Théodoric, roi des Visigoths. Cette princesse, étant arienne, engage le roi, son mari, dans l'hérésie, et en infecta toute la nation des Suèves. Rémismond mourut l'an 468. Idace finit ici sa chronique; et la suite des rois des Suèves est inconnue jusqu'à Caricrie. On trouve, néanmoins, dans une division des diocèses d'Espagne, faite par le roi Wamba, l'an 686 de J. C., deux rois suèves entre Rémismond et Caricrie; savoir, Réel d'Id et Theodmoud. Il est encore parlé de deux rois suèves, nommés Herménier et Ricilien, dans la Vie de saint Vinct, abbé, martyr à Léon. Ces rois peuvent remplir le vide qui se trouve entre Rémismond et Caricrie.

## CARIARIC.

550. CARIARIC est élu roi des Suèves. Il était païen. Le désir qu'il eut de procurer la santé à son fils dangereusement malade, lui procura à lui-même un avantage beaucoup plus grand, qui fut celui de croire en J. C. Ayant ouï parler des miracles de saint Martin, il a recours à l'intercession de ce saint, promettant d'embrasser la foi dont saint Martin avait fait profession, si la guérison de son fils lui est accordée. Ses vœux sont exaucés; et le roi, avec toute sa famille, comme celui dont parle l'Evangile, embrasse la foi. L'auteur de la nouvelle histoire d'Espagne prouve que cet événement doit être placé l'an 551, et non dix ou douze ans plus tard, comme le mettent la plupart des historiens. Cariaric meurt l'an 559.

## MIR, ou THÉODOMIR.

559. THÉODOMIR succède à Cariaric, son père. Le P. Pagi place le commencement du règne de Théodomin en 559 ou 558, et le fait successeur de Ricilien, roi arien, qui persécuta cruellement les Catholiques. On attribue à Théodomin la réduction des Suèves à la religion catholique; à cause de l'abjuration solennelle qu'il fit de l'Arianisme dans le premier concile de Prague, l'an 565. Cariaric avait dessein de faire cette réforme; mais il la remit à un temps plus propice, et la gloire de l'exécuter fut ainsi réservée à Théodomin, son fils. Ce prince s'appliqua

tout entier, pendant son règne, à faire fleurir la religion dans ses états : il mourut l'an 569, ou, selon le P. Pagi, 570.

## MIR.

569 ou 570. MIR est reconnu pour roi des Suèves, après la mort de son père, avec un applaudissement universel. L'an 580, Mir s'intéresse pour les Catholiques persécutés par Leuvigilde. L'an 582, il part de Portugal pour aller au secours de saint Herménigilde; mais il est enfermé dans un défilé par Leuvigilde, qui l'oblige de jurer qu'il n'emploiera pas ses armes contre lui, et même qu'il se joindra à lui contre Herménigilde, son fils. Mir finit ses jours peu après, ayant régné treize ans.

## EBORIC.

582. EBORIC, fils de Mir, lui succède, étant fort jeune; l'année suivante, il est détrôné et relégué dans un monastère par Andica.

## ANDICA.

585. ANDICA s'empare du trône des Suèves : Leuvigilde marche contre cet usurpateur, entre en Galice, et se rend maître de toutes les places jusqu'à Brague, la capitale; il se saint, l'an 585, d'Andica, et le relègue à Badajoz, après l'avoir fait ordonner prêtre, afin qu'il ne puisse plus aspirer à la couronne. C'est ainsi que la monarchie des Suèves fut éteinte et réunie à celle des Goths. Un certain Amalaric, ayant osé vouloir la relever et se faire couronner roi, fut battu et fait prisonnier par les généraux de Leuvigilde.

## ROIS D'ESPAGNE,

## DEPUIS L'INVASION DES MAHOMÉTANS.

L'HISTOIRE d'Espagne, dans les premiers siècles qui ont suivi la destruction de la monarchie des Visigoths par les Sarrasins, est mêlée de tant d'obscurités et de tant de difficultés, que le père Abarca, jésuite, l'un des auteurs les plus estimés en Espagne, ne craint point de dire que, quoiqu'il ait travaillé pendant plus de quarante ans sur les controverses de théologie, il n'en a trouvé aucune qui soit aussi obscure et aussi difficile à résoudre. Ce triste et nécessaire aveu est tout le fruit, dit-il, qu'il a retiré d'une longue et infatigable étude. Néanmoins il a beaucoup

éclairci cette matière, ainsi que plusieurs autres savants. Si l'exac-titude répondait à la pureté du style dans l'histoire d'Espagne, donnée par le père Mariana, cet ouvrage, qui a mérité à son auteur d'être appelé le *Titre-livre espagnol*, serait parfait, et le guide le plus assuré qu'on pût suivre. Ferreras paraît plus exact qu'aucun de ceux qui l'ont précédé dans cette carrière, et son histoire d'Espagne, traduite par M. d'Hermilly, nous a été fort utile pour dresser les Chronologies suivantes.



## ROIS DES ASTURIES, D'OVIÉDO ET DE LÉON.

## PELAGE I, ROI DES ASTURIES.

Quoiqua la province des Asturies n'ait pas aujourd'hui le titre de royaume, comme plusieurs autres provinces d'Espagne, elle a néanmoins l'avantage d'être le berceau de la monarchie espagnole. Après la funeste bataille donnée, le 11 novembre 712, sur les bords de la rivière de Xérès, par l'arabe Tarik, général des Mahométans, renversa la monarchie des Visigoths, une multitude innombrable de peuple s'étant retirée dans la partie septentrionale de l'Espagne, où sont les montagnes des Asturies, de Burgos et de Biscaye, se soutint dans ces pays, proclama roi Pelage, et jeta les fondements d'une nouvelle monarchie, qui, dans les desseins de Dieu, devait un jour délivrer toute l'Espagne du joug des infidèles, et y rétablir la religion catholique.

L'an 718, PELAGE, qui était fils de Favila, l'un des principaux seigneurs goths, et qui avait été porte-lance de l'infortuné Rodrigue, dernier roi des Visigoths, fut proclamé roi. Le P. Pagi retarde son élection du 4 au 5 ans; mais le nouvel historien d'Espagne soutient qu'il se trompe. L'an 719, Pelage, avec les siens, qui se tenaient cachés dans les cavernes comme autrefois les Israélites, étant attaqué par les Mahométans, remporta sur eux, par le secours du ciel, une victoire des plus complètes. Alahman, leur chef, fuyant avec les débris de son armée, essaya un nouveau désastre. Comme ils défilèrent le long de la Deva, une montagne au pied de laquelle ils passaient, se détacha subitement et les écrasa tous. Les armes et les ossements des Arabes, trouvés long-temps après dans le même lieu que les historiens avaient désigné, attestent la vérité de leur récit. Pelage, délivré des Arabes, établit et affermit son

petit royaume, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse jusqu'à sa mort, arrivée le 18 septembre 757. Pelage avait régné 39 ans; son corps fut inhumé dans l'église de Sainte-Eulalie de Velana, qu'il avait fait bâtir. La pitié de ce prince et son zèle pour la religion lui ont fait donner la qualité de Saint par quelques écrivains. Sa mémoire doit être précieuse aux Espagnols, dont il a relevé et fondé de nouveau la monarchie.

## FAVILA.

757. FAVILA, fils de Pelage et de la reine Gaudiosa, est déclaré roi par les principaux seigneurs. L'an 758, il marche contre les Mahométans, qui se préparaient à faire une invasion dans les Asturies, et les taille en pièces. L'an 759, il fait bâtir une église en mémoire des victoires remportées par le roi son père. Peu après ce prince, étant à la chasse, est tué par un ours, après avoir régné environ deux ans; il laissa de FAVILA, son épouse, plusieurs enfants, dont aucun ne lui succéda.

## ALPHONSE I, DIT LE CATHOLIQUE.

759. ALPHONSE I, gendre de Pelage, est élu roi par les seigneurs. Il profita de troubles qui agiterent durant son règne l'empire des Sarrasins, pour étendre les limites de ses états. L'an 762, il leur enleva la meilleure partie de la Galice; il s'empara d'Astorga l'an 765, de Léon, de Saldagna, etc., l'année suivante, et de tout les pays situés près des montagnes. Enfin, l'an 766 et l'an 767, il chassa entièrement les infidèles de la Galice et de toutes les villes des royaumes de Léon et de Castille. L'an 757, Alfonso, après s'être signalé par tant d'exploits,

## GOUVERNEURS D'ESPAGNE POUR LES CALIFES.

L'an 712 de Jésus-Christ (95 de l'Hégire.) MUSSA ou MUSA, gouverneur d'Afrique pour le calife Walid, après la bataille de Xérès, en Andalousie, gagnée, par son général Tarik, sur Rodrigue, roi d'Espagne, le 17 juillet 712, suivant D. Vaissette. le 11 novembre de la même année, selon Ferreras, étendit rapidement ses conquêtes en Espagne, et soumit presque tout ce vaste pays dans le cours de deux ans. Les villes qui se donnèrent à lui sans résistance furent maintenues dans leurs privilèges et leurs lois; celles qu'il emporta d'assaut furent saccagées, réduites en cendres, et leurs habitants massacrés, ou condamnés à la captivité. La ville de Tolède, après avoir soutenu un assez long siège, reçut par capitulation une garnison d'Arabes, ce qui fit donner aux Chrétiens de ce pays le nom de Mularabes. On donna celui de Maures aux nouveaux conquérants de l'Espagne, parce qu'ils étaient venus de Mauritanie pour la plupart. L'an 714, Musa, pour récompense de ses services, fut rappelé par le calife, et disgracié.

L'an 714 de Jésus-Christ (95 — 96 de l'Hégire.) ABDALAH, fils de Musa, sous lequel il avait conquis la plupart des villes

d'Espagne, situées sur la Méditerranée, fut nommé pour le remplacer en ce pays. Il rétablit plusieurs des villes que les Arabes avaient détruites, et il donna à quelques-unes le prénom de Médina, qui signifie ville, en arabe. Ayant fait prisonnier Ebn-Lonç, femme du roi Rodrigue, il la mit d'abord au rang de ses concubines, et la prit ensuite pour sa femme, dans l'espérance qu'elle lui donna de former un parti assez puissant pour l'élever sur le trône. Quelques sarrasins, incontents de lui, l'assassinèrent l'année suivante (Vaissette).

L'an 715 de Jésus-Christ (96 — 97 de l'Hégire.) ALAHOR devint le successeur d'Abdalah, par le choix du calife Soliman. Il fit divers efforts pour pénétrer dans la Gaule arabe, sans pouvoir y réussir. L'an 718, il fut révoqué par le calife Omar.

L'an 718 (99 — 100 de l'Hégire.) ZAMA ou ZUMA, successeur d'Alahor, fit la conquête d'une grande partie de la Gaule gothique; mais il périt, au mois de mai 721, dans une grande bataille, qu'Endes, duc d'Aquitaine, lui livra. Avec leur général, trois cents — cinquante-quatre mille sarrasins y perdirent la vie, si l'on en croit Paul diacre qui écrivait sous Charlemagne, et Anastase le bibli-

parmi lesquels on met encore, mais sans preuve, la conquête de la Navarre, survenue dans la 19<sup>e</sup> année de son règne, laissant d'EMERINDA, sa femme, deux fils, Froila et Vimarar, et une fille, Adosinde, avec un fils naturel nommé Mauregat.

#### FROILA I, roi d'Oviedo.

757. **FROILA I**, fils d'Alfonse, âgé de vingt-cinq ans, est placé sur le trône aussitôt après la mort de son père. La première année de son règne, il rappelle les évêques dispersés par l'invasion des Mahométans, et, de concert avec eux, il ordonne aux prêtres de ses états de se séparer de leurs femmes, avec défense de se marier à l'avenir. Voyant les Maures divisés entre eux, il profita de leurs discordes pour leur enlever différentes places. L'an 760, il défait à plate-courte Omar, général des Mahométans, lui taille en pièces cinquante-quatre mille hommes, et le prend prisonnier. En mémoire de cette victoire, Froila, l'an 761, bâtit Oviedo, où il fonda un siège épiscopal, et y établit sa cour. C'est de là que ces anciens rois ont été appelés rois d'Oviedo. Froila continue les années suivantes à faire la guerre avec succès contre les Maures. Mais il souille la gloire de ses armes par des actes de cruauté. L'an 767, il poignarde lui-même, dans son palais, Vimarar, son frère, qui faisait les délices du peuple par ses excellentes qualités. L'an 768, plusieurs seigneurs craignant de devenir les victimes de la cruauté de Froila, forment la résolution de se défaire de lui, et l'assassinent. Ce prince, après avoir dompté les Vascons de la province d'Alava, et non de la Navarre, comme l'avancent Rodéric de Tolède et Luc de Tuy, prit chez eux une femme nommée MURINA, dont il laissa un fils nommé Alfonso qui monta sur le trône après les quatre suivants.

#### AURÉLE, ou AURELIO, roi d'Oviedo.

768. **AURÉLE**, âgé seulement de dix ans, consin-germain de Froila, est préféré à Alfonso, fils de ce dernier roi, et proclamé par les seigneurs. Auréle règne six ans et quelques mois dans une grande tranquillité, et meurt l'an 774.

#### SILLO, roi d'Oviedo.

774. **SILLO**, qui avait épousé ANOSINA, ou ANOSINA, fille du roi Alfonso le Catholique, cousine-germaine du roi Auréle, est élu pour lui succéder, tant en considération de son épouse, qu'à

cause de sa noblesse et de sa prudence. Sillo mourut au commencement de l'an 783, après avoir régné neuf ans.

#### MAUREGAT, roi d'Oviedo.

783. **MAUREGAT**, fils naturel d'Alfonse I, ayant appris qu'Alfonse, fils de Froila, avait été choisi par le prince Adosinde et les seigneurs pour succéder au roi Sillo, assemble ses partisans pour lui enlever la couronne. Alfonso, qui avait beaucoup de pitié, ne voulant point, pour conserver une couronne, entreprendre une guerre qui pouvait tendre au renversement entier de la monarchie des Chrétiens en Espagne, cède généreusement le sceptre à son compétiteur, et se retire : Alfonso remonta dans la suite sur le trône. Mauregat, après avoir régné cinq ans et environ six mois, meurt au commencement d'octobre 788.

#### BERMUDE I, ou YÉRÉMOND, roi d'Oviedo.

788. **BERMUDE I**, frère d'Aurèle, est élu roi, quoique diacre, au préjudice d'Alfonse, son neveu. L'an 791, il remporte une grande victoire sur Islem, roi de Cordoue; soixante mille maures demeurèrent sur le champ de bataille. Peu après, Bermude abdiqua la couronne en faveur d'Alfonse : il vécut encore six ans, et mourut l'an 797, dans de vifs sentiments de repentir d'avoir quitté l'état ecclésiastique, et de s'être marié. Il laissa de son mariage avec dona URSINA deux fils, Ramire et Garcia, et une fille, nommée Christina.

#### ALFONSE II, dit LE CHASTE, roi d'Oviedo.

791. **ALFONSE II**, fils de Froila I, est proclamé roi le 14 septembre. Les auteurs chrétiens de l'histoire d'Espagne lui attribuent plusieurs victoires sur les Maures : les historiens musulmans conviennent de quelques-unes, passent les autres sous silence, et y substituent de grands échecs donnés aux Chrétiens par les Maures, sous les règnes d'Islem et d'Alhacac, contemporains d'Alfonse II. En général, de part et d'autre, on atténue ses pertes et on exagère ses avantages, ce qui jette une grande obscurité sur l'histoire d'Espagne. Alfonso fit peu de conquêtes ; mais il rétablit et repopula plusieurs villes de ses états, qui étaient presque désertes. Sous le règne de ce prince, on découvrit à Compostelle, en 808 selon les uns, en 816 suivant les autres, un corps saint, que les Espagnols ont prétendu, jusqu'à nos jours, être celui de saint Jacques-le-Majeur. Alfonso fit

### Gouverneurs d'Espagne pour les Califes.

théaric, dans la Vie du pape Grégoire II, où il cite en preuve une lettre d'Éudes à ce pontife.

L'an 731 (102 de l'Hégire.) **AMRATA** fut établi gouverneur d'Espagne, par le calife Yéid. L'an 735, ayant fait irruption dans la Gaule narbonnaise, il se rendit maître de tout le pays, depuis Carcassonne jusqu'à Nîmes. Il mourut la même année, après avoir été battu par le duc Eudes.

L'an 735 (107 de l'Hégire.) **JAHIC** fut nommé successeur d'Amratar par le calife Hescham. Il fut révoqué par le même en 738.

L'an 738 ou 739 (110 de l'Hégire.) **OUFRY** ne jouit que six mois du gouvernement d'Espagne, auquel il avait été nommé à la place de Jahic.

L'an 739 (111 de l'Hégire.) **ALATHAN**, envoyé par le calife Hescham, commit tant de vexations dans son gouvernement, que le gouverneur d'Afrique en ayant reçu des plaintes, se crut obligé de lui faire son procès. Il fut déposé l'année même de sa nomi-

nation, condamné au fustet, et exposé dans Cordoue un jour entier aux insultes de la populace.

L'an 739. **AMERAM**, après la déposition d'Alathan, fut chargé du gouvernement d'Espagne, par le gouverneur d'Afrique. L'an 731, il prit les armes contre Mouza, gouverneur particulier du Cellibrie, qui s'était emparé de plusieurs lieux appartenants au fief du calife, et voulait se rendre indépendant. Mouza, trop faible par lui-même pour lui résister, fit alliance avec Eudes, duc d'Aquitaine, dont il épousa la fille : mais Abderrame le poursuivit si vivement dans les Pyrénées, où il s'était réfugié, que ne pouvant échapper à l'ennemi, il se précipita du haut d'un rocher. Les Sarrazins ayant franchi les Pyrénées, eurent dans les Gaules, dont ils parcoururent différentes provinces, laissant par-tout d'affreuses traces de leur cruauté. Ils pénétrèrent jusqu'à Sens, et eussent un échec devant cette ville par la valeur de son évêque saint Ebbon qui les repoussa à la tête des assiégés. Ayant de la rebuté vers Poitiers, ils sont attaqués près de cette

construire, en l'honneur de ce saint, à Compostelle, une église où le corps fut déposé. Elle n'était d'abord que de briques; mais dans la suite elle devint un temple magnifique, où la dévotion attirait des pèlerins de toute part. On voit même par la poésie des Actes des Apôtres de Walafride Strabon que cette dévotion avait commencé à l'an 840 au plus tard. Sur la fin de 842, Alfonso meurt, après un règne de cinquante et un ans, dans un âge très-avancé, sans laisser de lignée, ayant toujours vécu dans la continence; ce qui lui a fait donner le surnom de *CHASTE*.

#### RAMIRE I.

849. **RAMIRE I.**, fils de Bermude, désigné successeur d'Alfonse, des l'an 850, était absent lorsque le roi mourut. Népotien, le principal officier de la cour, profita de l'absence de Ramire, et usurpa la couronne l'an 842; mais à l'approche de Ramiro, Népotien est abandonné de ses troupes, et prend la fuite: il est arrêté et conduit à Ramire, qui le réclame dans un monastère, après lui avoir fait arracher les yeux. L'an 846, Ramiro taille en pièces l'armée d'Abderrame. En mémoire de cet événement, il bâtit, l'an 847, deux églises, l'une en l'honneur de Saint-Michel, l'autre sous l'invocation de la Sainte-Vierge. L'an 848, il découvre une conjuration formée contre lui, et punit de mort Pissolo, qui en était le chef, et sept fils qu'il avait. L'an 850, Ramire meurt fort âgé, le 1<sup>er</sup> février, après avoir régné glorieusement l'espace de sept ans.

#### ORDOGNO I.

850. **ORDOGNO I.**, fils de Ramire et de dona Paterna, sa première épouse, proclamé roi et collègue de son père dès l'an 847, lui succède en 850. Ce prince, marchant sur les traces du roi, son père, se rend également recommandable par sa piété et par ses exploits militaires. Ayant été battu par les Maures en 851, il les fortifie, pour arrêter leurs progrès, les villes de Léon et d'Astorga, où, l'an 856, il mit des évêques. L'année suivante, il assiege Albayda, taille en pièces l'armée de Mouza, qui venait au secours, et force la place qu'il fit démolir. La conquête qu'il fit de Salamancque en 862, pendant que Mahomet assiégeait Mérida révoltée, fut une des plus glorieuses époques de son règne. Wantant assurer la trône dans sa maison, il engage les seigneurs en 865 à reconnaître pour roi son fils Alfonso, et à lui prêter serment de fidélité. L'an 865, combat naval, où la flotte d'Ordogno a l'avantage sur celle des Mahométans qui méditaient

une descente dans la Galice. L'an 866, Ordogno, accablé de la goutte, meurt le 17 mai, universellement regretté de ses sujets, et est enterré à Oviédo dans le tombeau des rois.

#### ALFONSE III, surn. LE GRAND.

866. **ALFONSE III**, âgé de dix-huit ans, succède à Ordogno, son père. Froila, comte de Galice, se rend maître d'Oviédo, et se fait proclamer roi. Il est poignardé, et Alfonso, qui s'était enfui, remonte sur le trône. La suite de son règne fut illustre par un grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Maures. Il eut aussi plusieurs révoltes de ses sujets à essuyer. Il triompha de toutes; mais la plus sensible à son cœur fut celle où il vit élever contre lui son propre sang. Ayant été obligé, l'an 907, d'augmenter les impôts pour soutenir ses guerres contre les Maures, il causa par-là une sédition, à la tête de laquelle se mit Garcia, son fils aîné. Alfonso, sans perdre tête, marche contre ce rebelle, le bat, le fait prisonnier, et l'enferme dans le château de Gauson. L'an 910, au mois de décembre, il remet en liberté ce jeune prince, sur les menaces de sa famille et de ses sujets, disposés à prendre les armes pour le délivrer. Alfonso, alors, prend le parti d'abdiquer la couronne en faveur de ce fils qui avait voulu la lui enlever. Mais par une tendresse aveugle pour Ordogno, son deuxième fils, il divise ses états, et donne à celui-ci la Galice, avec la partie de la Lusitanie qu'il avait conquise; exemplo pernicieux que ses successeurs imitèrent, et qui devint funeste à l'Espagne. L'an 912, Alfonso demande au roi, son fils, une armée avec laquelle il va faire la guerre aux Maures, pour les tenir en haleine pendant qu'on fortifie différentes places sur les bords du Duero. Il s'en va avec les terres de ces infidèles, y met tout à feu et à sang, et revient chargé de dépouilles à Zamora, où il meurt le 20 décembre, après avoir régné quarante-six ans jusqu'à son abdication. Sa femme se nommait Ximène; on ne sait pas si elle lui survécut. Alfonso joignit à la valeur l'amour des lettres. On a de lui une chronique des rois d'Espagne depuis l'élection de Wamba, jusqu'à Ordogno, père de l'auteur.

#### GARCIE I.

910. **GARCIE I<sup>er</sup>**, fils d'Alfonse III et de dona Ximène, monte sur le trône au mois de décembre. L'an 911, Garcia fait une invasion dans la nouvelle Castille, où il taille en pièce une armée

### Gouverneurs d'Espagne pour les Califes.

villes, dans le mois d'octobre 752, par Charles Martel et la duc Endes, qui les taillent au pièces. Abderrame périt dans cette bataille (Voyez Eudes, duc d'Aquitaine).

L'an 752 (114 de l'Hégire). **ABDALMÉTÈK**, successeur d'Abderrame, continua la guerre contre la France par ses généraux, qui pénétrèrent jusqu'en Provence, et se rendirent maîtres d'Avignon; mais l'an 757, Charles Martel et Childbrand, son frère, passèrent au fil de l'épée les troupes des Sarrasins, avec leurs chefs (Voyez CHARLES MARTEL). Abdalmétèk fut révoqué la même année sur les plaintes qu'on avait portées contre lui au calife Hescham.

L'an 757 (119 de l'Hégire.) **ACUÇA** ou **OFFA**, fit emprisonner Abdalmétèk, qu'il était venu remplacer, et l'obligea, de même que ses complices, à restituer les biens qu'il avait usurpés. Le gouvernement d'Acuça fut doux et modéré. Ses généraux ayant tenté une invasion, l'an 758, dans les Asturies, se retirèrent

avec perte. L'an 740, étant sur le point de mourir, il fit prison Abdalmétèk, et lui remit le gouvernement.

L'an 740 (122 de l'Hégire.) **ABDALMÉTÈK** fut rétabli. Il eut plusieurs révoltes à essuyer, et périt dans la dernière, l'an 742. L'Espagne, après sa mort, resta deux ans sans gouverneur.

L'an 744 (126 ou 127 de l'Hégire.) **ABULCATAN**, envoyé par le vice-roi d'Afrique, trouva les Sarrasins d'Espagne divisés en deux factions. Il fit d'inutiles efforts pour les réunir. Thoha, chef de la plus puissante, ayant marché contre lui en 748, le battit, le fit prisonnier, et se mit à sa place.

L'an 748 (150 de l'Hégire.) **THOHA**, maître de la personne de la place d'Abulcatan, ne jouit d'une usurpation qu'environ six mois. Une maladie l'emporta sur la fin de 748.

L'an 748 (151 de l'Hégire.) **JUAF** ou **JOUSAF**, autre usurpateur du gouvernement d'Espagne, fut déposé, comme on va le voir, par Abderrame, qui prit le titre de roi.

envoyé par Abdallah, pour s'opposer à ses progrès. Son père avait enquis la vieille Castille, où il avait établi des gouverneurs, sous le titre de comtes. Les fils en firent de même pour la nouvelle. Non content de la conquête d'un si beau pays, il veut encore dépouiller Ordoño, son frère; mais des amis communs les réconcilient avant qu'ils en viennent à une guerre ouverte. Garcia mourut sur la fin de 913, ou au commencement de l'année suivante, sans laisser de postérité.

#### ORDOÑO II, ROI DE LÉON.

914. ORDOÑO II, fils d'Alfonse III, ayant appris la mort du roi Garcia, son frère, se rend à Léon, y est reconnu roi de tous les états qu'avait possédés son père, et établit sa cour dans cette ville de là vient que les rois d'Espagne, appelés auparavant rois d'Oviédo, furent dès-lors appelés rois de Léon. Ordoño signa la première année de son règne par la prise de Talavera de la Reyna, qu'il emporta d'assaut, après avoir tué en pièces une armée de musulmans, qui venait au secours; mais désespérant de pouvoir la conserver, à cause de ses places fortes des infidèles dont elle était environnée, il la fit raser. L'an 916, il fit Aldebaran III, près de Saint-Etienne de Guzman. L'an 921, Ordoño va au secours des Navarrais contre les Mahométans; les Chrétiens sont défaits à la funeste bataille du Val de Jomquera, dans la Navarre; et les troupes de l'uy et de Salamance y sont pris les armes à la main. Ordoño, l'an 922, épouse Alphonse, et la remet peu de mois après à ses parents. Il était veuf alors de Mercia Elvira, dont il avait eu cinq enfants: Sanche, Alfonso, Ramire, Garcia, et dona Ximéne. Dans la même année, il fait arrêter les comtes de Castille, qu'il soupçonnait de vouloir se rendre indépendants, et les fait étrangler en prison. Ces deux actions ont laissé une tache à sa réputation. L'an 923, il épouse en troisièmes noces dona Sanche, infante de Navarre, fille de D. Garcia, fils du roi D. Sanche. Ordoño meurt la même année à Léon, au commencement de septembre, après neuf ans et sept mois de règne.

#### FRUILLA II, ROI DE LÉON.

925. FRUILLA II est proclamé roi après la mort de D. Ordoño, son frère, au préjudice de ses neveux, Alfonso et Ramire, les deux seuls qui eussent survécu à leur père. Son règne, qui fut d'environ treize mois, n'a été mémorable que par divers actes de cruauté qu'il exerça sur ses sujets. Il tua de Munia, sa femme, trois fils: Ordoño, Alfonso et Ramire, qui furent exclus de la couronne.

#### ALFONSE IV, DIT LE MOINE.

926. ALFONSE IV, fils d'Ordoño II, succède à Fruilla II, son oncle. L'an 926, la reine URRACA ALFONSE, femme d'Alfonse, et fille de Sanche I<sup>er</sup>, roi de Navarre, meurt laissant un fils nommé Ordoño. Alfonso est si touché de cette mort, qu'il forme le dessein de renoncer à la couronne. Il l'exécute l'an 927, remet le sceptre à D. Ramire, son frère, et se retire dans le monastère de Sahagun, où il prend l'habit religieux. L'an 928, Alfonso ayant voulu remonter sur le trône, est assiégé dans Léon, et obligé de se soumettre à Ramire, qui, après lui avoir fait élever les yeux, l'enferme dans une prison, où il mourut au mois de mai 932. Ramire trahit de même ses cousins, Alfonso, Ramire et Ordoño, fils de Fruilla, pour avoir pris part à la révolte d'Alfonse. Sous son règne les comtes de Castille secoururent le joug de la dépendance et s'élevèrent en souverains.

#### RAMIRE II.

927. RAMIRE II parvient au trône après l'abdication d'Alfonse IV, son frère. L'an 932, il culbute Madrid aux Mahométans. L'an 938, il défait Abderrame, roi de Cordoue, le 6 août, à Simancas, et passe, dit-on, au fil de l'épée, quatre-vingt mille Mahométans. Les Chrétiens seurrent redoublés de cette victoire à Saint-Jacques; et depuis ce temps le nom de cet apôtre devint le cri de guerre des Espagnols, comme celui

### ROIS DE CORDOUE.

La famille des Abassides étant parvenue au califat l'an de l'Hégire 152 (de Jésus-Christ 759), dans la personne d'Aboul-Abbas, le premier soin de ce prince et d'Abdallah, son oncle, fut d'exterminer celle des Omniades, qui avait jusqu'alors possédé cette dignité presque sans interruption. Mouavis eut seul, avec son fils Abderrame ou Abdorhaman, le bonheur d'échapper à leurs recherches. Ils se retirèrent dans un coin de l'Afrique, d'où Abderrame, après la mort de son père, passa en Espagne. Un parti considérable de mahométans, plein de respect pour le sang des Omniades, et d'ailleurs les d'où à un souverain éloigné et à des gouverneurs cruels, avares et débauchés, l'avaient appelé dans ce pays pour y régner. Il aborde en Espagne vers la mi-août 755. Ses partisans se déclarent aussitôt pour lui; leur nombre augmente de jour en jour.

Enfin, le 15 mars de l'an 756 de Jésus-Christ (8 schawal de l'an 158 de l'Hégire), Abderrame est proclamé roi dans la ville d'Archidona, et reconnu comme tel à Séville dans le mois suivant. Le gouverneur Jusuf veut s'opposer à ses progrès; mais il est battu le 20 mai, près du Guadalquivir. Cordoue et presque toute l'Andalousie, reconnaissent Abderrame pour leur souverain. Sa domination s'étendit en peu de temps sur toute l'Espagne soumise aux Mahométans. L'an 757, il assiége le vice-roi Jusuf dans Grenade, et le traitant de lui promettre obéissance et fidélité. Cette soumission forcée dura peu. L'an 758. Jusuf se révolte; mais battu et poursuivi par Abderrame, il est obligé de se réfugier à Tolède, dont les habitants lui coupent la tête, et l'envoient au vainqueur, dans la crainte d'être punis comme par-

tisans de sa rébellion. Cette mort ayant affermi la couronne sur la tête d'Abderrame, il prend le titre d'Emir-et-Mohammed ou du Miramolin, qui veut dire, suprême seigneur des croyants. Il établit le siège de son empire à Cordoue, dont il augmenta les fortifications, et qu'il embellit par un palais magnifique, et par une superbe mosquée, construite sur le modèle de celle de Damas. La moitié de cet édifice subsiste encore de nos jours, et forme la cathédrale de Cordoue. Au milieu de ces occupations, Abderrame était continuellement harcelé par des révoltes, qui se succédaient les unes aux autres. Il eut aussi des guerres fréquentes avec les princes chrétiens. Ce fut contre lui que Charlemagne, à la sollicitation des gouverneurs de Saragosse et d'Aragon, marcha l'an 778. Cette fameuse expédition, si célébrée et si défigurée par nos anciens romanciers, se termina à la conquête, ou plutôt à la soumission volontaire de tout le pays situé au-delà de l'Ebre. Mais le monarque français fut si peu repassé les Pyrénées, qu'Abderrame fit rentrer ce même pays sous ses lois. Rodéric met sa mort en l'an de l'Hégire 171. Elmein la place en l'année suivante (788 ou 789 de Jésus-Christ) ce qui nous paraît plus vraisemblable.

L'an 788, ou 789 (172 de l'Hégire), ISMÉ I<sup>er</sup>, ou HACHEM troisième fils d'Abderrame, monte sur le trône après la mort de ce prince, qui l'avait désigné son successeur en mourant. Sanche et Abdoulah, ses deux aînés, jaloux de cette préférence, se révoltent. Après deux ans de guerre, ils s'accordent avec le roi, leur frère. Abdoulah reste pour un temps en Espagne; Suleiman passe en Afrique. L'an 791, Isme perdit

de Saint-Denis l'était des Français. L'an 950, Ramire meurt le 5 janvier, dans de grands sentimens de pitié. Il laisse d'UNAAQUE, sa première femme, don Ordorgno et don Elvire, qui fut religieuse; et de THÉRÈSE-FLORENTINE, sœur de Garce II, roi de Navarre, il eut Sanche, surnommé le Gros.

## ORDOGNO III.

950. ORDOGNO III, fils de Ramire II et d'Urrique, sa première femme, est proclamé roi par les seigneurs et les prélats. L'an 952, Ordorgno répudie dona UNAAQUE, son épouse, fille de Ferdinand Gonzalez, comte de Castille, la renvoie à son père, et épouse dona ELVIRE. L'an 955, il prend Lisbonne, qu'il fait démanteler. Ordorgno, l'an 955, tombe malade à Zamora, et meurt au commencement d'août, laissant d'Elvire, sa seconde femme, Bernude, dit le Goutteux, qui régna dans la suite.

SANCHE I<sup>er</sup>, dit LE GROS.

955. SANCHE I<sup>er</sup>, fils de Ramire II et de Thérèse-Florentine, ayant appris la mort d'Ordorgno, son frère, accourt promptement pour se rendre maître de la couronne, et se fit proclamer roi. Mais à peine est-il sur le trône, que les principaux seigneurs s'étant indignés contre lui, Publiegand d'en descendre et de se retirer en Navarre; Ordorgno le Mauvais, fils d'Alfonse IV, s'empare du sceptre. L'an 956, Sanche est rétabli par le secours d'Abdrame, roi de Cordoue, et de Garce, roi de Navarre. Ordorgno s'enfuit dans les Asturies, ensuite à Burgos, d'où il est chassé, et périt enfin malheureusement. L'an 967, Sanche meurt empoisonné par le comte Gonzalez, à qui il venait de faire grâce de la vie. Sanche avait épousé, l'an 961, dona THÉRÈSE, fille du comte de Monçon, dont il eut Ramire, qui suit, et deux filles, Urrique et Ermesinde.

## RAMIRE III.

967. RAMIRE III, fils de Sanche et de la reine dona Thérèse, âgé seulement de cinq ans, monte sur le trône, et règne sous la tutelle de sa mère, de dona Elvire, sa tante, religieuse de Saint-Sauveur de Léon, et de quelques seigneurs. Devenu majeur, il secoue le joug de sa mère et de sa tante, pour se mettre sous celui de sa femme. L'an 982, les seigneurs de Galice se révoltent, et proclament roi Bernude; Ramire marche contre les rebelles, leur livre bataille, perd la plus grande partie de sa noblesse, revient hors d'état de poursuivre son entreprise, et meurt cette année dans le mois de décembre, dans la seizième année de son règne, sans laisser d'enfans de dona UNAAQUE, son épouse.

## BERMUDE II, ou VÉRÉMOND LE GOUTTEUX.

982. BERMUDE II, fils d'Ordorgno III et de la reine Elvire, sa deuxième épouse, prend possession du trône de Léon, après la mort de Ramire. L'an 995, Mahomet-Almanzor, qui avait fait de grands progrès les années précédentes, et forcé les barrières du royaume de Léon, entreprend de détruire cette monarchie; il est d'abord battu par Bernude; mais ayant rallié ses troupes, il lui arrache des mains la victoire. Almanzor, l'an 996, emporte d'assaut la ville de Léon, et la rase de fond en comble. L'an 997, se crut ennemi des Chrétiens entre dans le Portugal, où il met tout à feu et à sang; il se jette ensuite dans la Galice, et s'empare de Compostelle, qu'il pille et saccage. Bernude, l'an 998, s'étant ligué avec le roi de Navarre et le comte de Castille, marche contre Almanzor. Après un combat qui dura tout le jour, les infidèles sont mis en déroute, et abandonnent armes et bagage pour fuir plus aisément. L'an 999, Bernude, scabré de la goutte et de plusieurs lefrimtes, meurt après avoir régné dix-sept ans, laissant d'Elvira, sa deuxième femme, un fils qui lui succéda, et une fille, dona Thérèse, qui se fit religieuse, après avoir épousé

## Rois de Cordoue.

une grande bataille contre Bernude, roi d'Oviédo. L'an 995, Abdoulvakd, général d'Issem, entre dans la Gaule Narbonnaise, où il commet d'horribles ravages, bat les Français qui étaient venus à lui, entre Narbonne et Carcassonne, et revient à Cordoue chargé d'un immense butin. L'an 996, Issem envoie deux armées en Galice, qui, après avoir fait le dégât dans le pays, furent tuillées en pièces par les Galiciens. L'année suivante, Abdoulvakd étant rentré en Galice, effraya la honte de la dernière défaite, par une grande victoire qu'il remporta sur les Chrétiens; mais dans le même tems, le roi Alfonso défit une autre armée de Sarrazins près de Lédés, sur les frontières des Asturies. L'an 996, le 27 avril (15 de septe de l'an 180 de l'Hégire), Issem termine ses jours, à l'âge de trente-neuf ans. Il achève la mosquée de Cordoue, que son père avait commencée. Cet édifice avait six cents pieds de longueur, sur deux cents cinquante de largeur, et on y entrait par dix-sept portes. C'est aujourd'hui la cathédrale.

L'an 996 (180 de l'Hégire), ALHACAN I<sup>er</sup>, ou ABOLASSI-EL-HAKAN, fils aîné d'Issem, lui succède. Son règne fut continuellement agité de guerres civiles et de guerres étrangères. L'an 997, Soleiman et Abdoullah, frères d'Issem, et oncles d'Alhacan, repassent d'Afrique en Espagne, et déclarent la guerre au roi, leur neveu, dans le dessein de lui enlever la couronne. Alhacan marche contre eux, et les défait dans trois batailles rangées. Soleiman, après s'être tenu caché pendant deux ans depuis sa dernière défaite, reparut subitement avec de nouvelles troupes. Vaincu pour la quatrième fois, il se réfugia

à Mérida, d'où ayant été amené à son neveu, il eut la tête tranchée par ordre de ce prince. Abdoullah, effrayé par la triste fin de son frère, fait la paix avec le roi, qui lui donne Valence pour sa demeure, et marie sa sœur avec le fils aîné d'Abdoullah, pour cimenter leur réconciliation. L'an 801, Louis, roi d'Aquitaine, enlève au Musulman Barcelonne, après sept mois de siège. L'an 802, Abdérane, fils d'Alhacan, soumet Huesca et Saragosse, qu'Amros, leur gouverneur, était à la veille de livrer à Charlemagne. Alhacan, au mois d'octobre de la même année, conclut un traité de paix avec l'empereur français. L'an 818, les habitants de Cordoue s'étant révoltés pour la troisième fois, Alhacan et son général Abdoulférim, repriment les séditions, dont ils font pendre les principaux, au nombre de trois cents, sur les bords du Guadalquivir. L'an 801 de l'Hégire, le 4 de doulgél, (30 avril 822, et non 15 mai, comme le marque un moderne, ) Alhacan termine ses jours à l'âge de cinquante-trois ans. Il laissa dix-huit fils et vingt et une filles. Sous son règne, les Maures d'Espagne firent plusieurs descentes en Corse et en Sardaigne; mais ils furent toujours repoussés par les flottes de Charlemagne et de Louis le Débonnaire.

L'an 822, (809 de l'Hégire) ABDOU-EL-HAKAN II, ou ABDOU-EL-HAKAN, surnommé EL-MOUTARRIF, ou LE VIOLENT, fils aîné d'Alhacan, lui succède à l'âge de quarante et un ans. Abdoullah, son grand-oncle, veut encore usurper la couronne, au commencement de son règne; mais poursuivi par un ennemi supérieur, il est obligé de se renfermer dans Valence, où il meurt de chagrin peu de tems après. L'an 823, les habitants de Mérida se

Abdallah, roi de Tolède, Bermude avait été marié, en premières noces, à VALERETTA, dont il eut Christine, mariée à don Ordugno, prince du sang royal.

mariée à Ferdinand, roi de Castille et de Léon. Elvire mourut le 5 novembre 1052.

### ALFONSE V.

999. ALFONSE V, fils de Bermude, âgé seulement de cinq ans, régna sous la tutelle de la reine sa mère, et du comte de Melanda, dont il épousa la fille Elvire, en 1014. L'an 1016, Alfonso rebâtit la ville de Léon. En l'année 1017, la reine Elvire, mère d'Alfonse, était déjà retirée, conformément à l'usage d'Espagne, dans le monastère de Saint-Pelayo d'Oviedo. L'an 1027, Alfonso se met en campagne pour aller faire la guerre aux Ma-honnais, de l'autre côté du Duero. Ayant passé cette rivière, il ravage toutes les terres des infidèles, s'empare des châteaux qu'il rencontre sur sa route, et arriva sans obstacle jusqu'à Yssur. Obligé de faire le siège de cette place, il reçoit, comme il allait la reconquérir, un coup de foudre, dont il meurt le 5 mai, laissant de son mariage un fils, qui suit, et une fille, Sencie,

### BERMUDE III.

1027. BERMUDE III, fils d'Alfonse V, et de la reine Elvire, est placé sur le trône. L'an 1028, il épouse au mois de décembre, doua URRACQUE-TURAKSA, fille de Sanchie, comte de Castille. Cinq ans après (l'an 1033), en mariant doua Sanchie, sa sœur, à Ferdinand, deuxième fils de Sanchie III, roi de Navarre, il consent, en faveur de cette alliance, que la Castille, qui était échue en partage à Ferdinand, soit érigée en royaume, et cède plusieurs places pour la dot de sa sœur. Mais s'étant brouillé dans la suite avec ce nouveau roi, il lui déclare la guerre; et reprend de force les places qu'il lui avait abandonnées. Garcia III, roi de Navarre vient au secours de Ferdinand, son frère. Bermude périt, l'an 1037, dans une bataille qu'il leur livra. En lui finit la race masculine de Pierre, duc de Cantabrie, et du grand Récarède, roi des Goths.

## ROIS DE NAVARRE.

LA NAVARRE, située entre les Pyrénées et l'Ebre, est un pays montagneux, de tout temps habité par des peuples indigènes, que Plin le Vieux nomme tantôt *Farces*, tantôt *Fasies*, et que Strabon, suivi de la plupart des écrivains, appelle *Fascons*. Les Carthaginois, sous la conduite d'Annibal, n'ayant point étendu leurs conquêtes en Espagne au-delà de l'Ebre, les *Fascons* et les autres peuples espagnols placés

en-deçà de ce fleuve par rapport à nous, se maintinrent dans leur indépendance. Mais après que les Romains eurent chassé d'Espagne les Carthaginois, et soumis tout ce vaste pays, on ignore le traitement qu'ils firent aux Navarrois ou *Fascons*; car ils ne furent pas unifiés dans la manière dont ils en usèrent envers les différents peuples qui habitaient l'Espagne. Recrutent-ils ceux dont nous parlons comme alliés,

### Rois de Cordoue.

soulevaient, et massacrent leur gouverneur. Abdérâme marche contre eux, se rend maître de la ville, après en avoir ravagé les environs, et en fait abattre les murs. Furieux de voir leur ville démantelée, ils tuent leur nouveau gouverneur, relèvent à la hâte leurs murs, et soutiennent un deuxième siège avec plus d'opiniâtreté que le premier. La place étant près d'être prise d'assaut, ils se réfugient, avec Mahammad, leur chef, auprès d'Alfonse II, roi d'Oviedo, qui confie à Mahammad la garde de la frontière de Portugal. Ce traître, après l'avoir fidèlement servi quelques temps, le trahit ensuite pour se réconcilier avec Abdérâme. Alfonso ayant appris qu'il avait séjourné la ville de Sainte-Christine, près de Lugo, marche en diligence contre lui, et l'ayant atteint, le défait dans une bataille, ou ce traître périt. L'an 855, la ville de Tolède, excitée par un certain Hacham, arbore l'étendard de la révolte. Abdérâme fut occupé trois ans à la soumettre. L'an 844, les Normands font une descente en Galice, ravagent cette province, passent en Portugal, saccagent Lisbonne, Cadix et Sidonia, et défont les Arabes en trois batailles. L'année suivante, ils s'emparent de Séville, et regagnent leurs vaisseaux, enrichis des dépouilles de l'Espagne. L'an 845, les Maures prennent, pillent et brûlent la ville de Léon. L'année suivante, Abdérâme est battu par le roi don Ramira, qui lui enlève Alreda et Calahorra. L'an 850, les déclamations de quelques chrétiens contre Mahomet, leur attirent une persécution dans le royaume de Cordoue. Le prêtre Parfait et quelques autres sont mis à mort. L'an 851, Abdérâme gagne une bataille sanglante contre le roi don Ordugno. L'an 852 (et non 851),

Abdoulkérîm, général d'Abdérâme, assiège Barcelonne, et force les habitants à se rendre, après avoir vu leurs murs écroulés. Cette ville retournée, quelque temps après, sous la domination des Français; mais on ne sait précisément ni en quelle année, ni de quelle manière. La prise de Barcelonne fut la dernière conquête d'Abdérâme. Il mourut le 4 du mois rabi 1, ou rabi-el-soual de l'an 258 de l'Hégire (24 août 855 de Jésus-Christ). Ce prince aimait les sciences, et surtout la philosophie, la poésie et la musique. Il laissa de ses différentes femmes, quarante-cinq fils et quarante et une filles.

L'an 854 (258 de l'Hégire), MAHOMET ou MOHAMMED I, l'aîné des fils d'Abdérâme II, devint son successeur. Il commença son règne par chasser du palais tous les Chrétiens, dont quelques-uns s'étaient attiré ce traitement par leur impudence. Plusieurs espèrent dans les tourments qu'on leur fait souffrir. L'an 855, Mousa, goth de naissance, chrétien réfugié, et gouverneur de Saragosse, s'empare de Valence, d'Huesca et de Tudèle, et se déclare souverain de toute la Celtibérie. Il enlève aux Chrétiens, l'an 856, la ville d'Albayda; mais l'année suivante, le roi Ordugno la recouvre, après avoir tué en pièces l'armée de Mousa, qui perdit en cette occasion Garcia, comte, dit-on, de Navarre, son gendre et son allié. La ville de Tolède était alors révoltée contre Mahomet. Mousa fait la paix avec Ordugno, et l'un et l'autre conviennent d'envoyer, le premier son fils, le deuxième son frère, pour dompter la révolte des Tolédaïns excités par Abenlepe, lieutenant de Mahomet. Mais les rebelles ayant fait une sortie impudente contre les troupes de Mahomet, per-

leur accorderont-ils le droit de bourgeoisie romaine, celui du Latium, ou le droit italique, les rendront-ils en fin tributaires ? C'est sur quoi l'antiquité ne fournit aucune lumière. Mais nous voyons que le général Sertorius, poursuivi par Sylla, s'étant retiré en Espagne, les Vascons, ent' autres peuples, s'attachèrent à sa fortune, et lui demeurèrent fidèles jusqu'à l'assassinat commis sur sa personne, l'an 73 avant J.-C., par le traître Perpenna, l'un de ses principaux officiers. Les Vascons passèrent ensuite dans le parti de Pompée, et le servirent avec valeur contre Jules-César, son compatriote, dans la guerre civile dont l'Espagne fut le théâtre. Mais la fortune de ce dernier l'eut emporté, le même révolutions qui donna un maître à Rome, soumit les Vascons à cette capitale de l'univers. Ils s'étendirent ensuite dans l'Alava et la Bureba, qui font partie de la Biscaye, et nous les voyons même, du temps de Pline le Vieux, établis dans l'Aquitaine (Pline, liv. 3, c. 19). On comptait alors plusieurs Vascones dans la Navarre d'aujourd'hui. L'Espagne, l'an 70 de J. C., ayant accordé à toute l'Espagne, nommée Hispania, selon le même auteur (liv. 3, c. 3), le droit du Latium, le plus avantageux après le droit de bourgeoisie romaine, les Navarrois participèrent à cet avantage, qui s'accrut encore lorsque Cornélius leur rendit ce droit de bourgeoisie commun à toutes les provinces de l'empire.

On ignore si dans l'invasion faite de la province Tarragonaise par les Suèves, la Navarre fut comprise. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Vascons, défendirent vaillamment leur liberté contre Réchiaris, qui, ayant pénétré dans leur pays, y fit le ravage. Réchiaris, dit Idace sur l'an 448, Vascones depredavit. Mais ravager, comme on l'a observé avant nous, n'est point subjugué. L'insubordination des Navarrois, aux Visigoths n'est pas moins équivoque. Euric, en 466, fit la conquête de Pampelune sans qu'il parût néanmoins avoir attaqué les pays montueux et inaccessibles de la Navarre. Leuvigild, en 581, contraignit les Vascons d'Alava de s'expatrier, et d'aller

chercher une retraite en Aquitaine. Wamba, surnommé Rodéric de Tolède (liv. 3, c. 3), dompta ceux de Cantabrie, et les rendit tributaires comme ils l'étaient sans ses prédécesseurs. Tout cela est étranger aux Navarrois; et le père Moret (Investigations historiques, l. 2, 1) a raison de dire qu'ils ont presque toujours été libres sous l'empire des Romains, et jamais n'ont été asservis sous celui des Visigoths. Ils rendirent également inutiles les entreprises que les Maures firent sur leur liberté. Mais, l'an 778, Charlemagne, ayant passé les Pyrénées, fit la conquête de l'Aquitaine et de la Navarre, suivant le moine de Saint-Char; conquête dont les Navarrois se vengèrent sur son armée, qu'ils tuèrent en pièces dans la vallée de Roncevaux, comme il le raconte en France. S'étant depuis alliés aux Maures, ils se réconcilièrent, l'an 806, avec Louis le Débonnaire, roi d'Aquitaine, en solennel serment (Eginhart). Mais les Navarrois ayant depuis renouvelé leur alliance avec les infidèles, Louis envoya dans la Navarre Aznar ou Aishara, comte de la Gascogne citérieure, et Eble, pour réduire ce pays. Ils y réussirent; mais en revenant, ils furent enveloppés sur le sommet des Pyrénées, par les Navarrois, qui mirent en déroute leurs troupes, prirent les deux chefs, envoyèrent Eble au roi de Cordoue, et rendirent la liberté à son collègue, parce qu'il était de leur race (Vit. Ludov. Pii, c. 36). Aznar, s'étant depuis révolté contre le roi Pépin, mourut, l'an 836, d'une mort horrible, disent les Annales de Saint-Berlin. Après sa mort, Sanche-Sancion, son frère, disent les mêmes Annales, s'empara, malgré Pépin, de son comté, différend de la Navarre, puisqu'il était dans la Gascogne citérieure.

Il paraît que Sanche-Sancion, s'étant saisi dans la Navarre, en fut élu comte par les seigneurs du pays, comme était leur père. Garcie, son fils, le remplaça l'an 855, selon Feireras. Celui-ci eut pour épouse la fille de Munia, cette alliance, dit le même Auteur, lui coûta la vie, qu'il perdit en 857.

### Rois de Cordoue.

rent vingt mille hommes dans une embuscade où ils tombèrent. Peu de temps après, dans une autre sortie, ils eurent sept cents hommes de tués, dont les têtes furent exposées sur les murs de Cordoue. Aznar pac de si grandes pertes, les Tolédaux prirent enfin le parti de la soumission. L'an 856, le 11 mars, Mahomet fit trancher la tête au prêtre Euloge à Cordoue. Plusieurs chrétiens d'Espagne souffrirent la martyre dans la même année. L'an 864, les Chrétiens d'Espagne se voient abandonnés des Français par un traité de paix que Charles le Chauve fait avec Mahomet. L'an 874, les Tolédaux font irruption sur les terres des Chrétiens. Alfonso le Grand marche contre eux, les atteint proche la petite rivière d'Orbedo, et leur tue onze mille hommes. Un corps de troupes de Cordoue qui suivait les Tolédaux pour les soutenir, est encore un peu plus fineste; ils furent tous passés au fil de l'épée, excepté dix, qui échappèrent par la fuite. Ferreras met ces deux victoires en 870. Ces pertes engagèrent Mahomet à conclure une trêve de trois ans avec Alfonso. La guerre, l'an 877, recommença entre les Chrétiens et les Maures, qui essayèrent de nouveaux échecs. Des révoltes, dans le même temps, s'élevèrent dans les états de Mahomet. Il envoya contre les rebelles ses généraux, qui s'en reprirent; il envoya ensuite son fils Almondar, qui vint à bout de les dompter. L'an 886 au mois de juillet ou d'août (au mois de février de l'an 885 de l'égère), Mahomet mourut subitement à l'âge de soixante-six ans. On raconte que le jour de sa mort, ce monarque se promenant dans un jardin délicieux avec Abdolaziz, que ce monarque est rempli de charmes, lui dit ce courtois, et quelle félicité

n'y goûterait pas l'homme, si l'on pouvait échapper à la mort ! « Et sans elle, répondit le roi, régnerais-je dans ces lieux ? Comme il serait en moi le trône, si la mort n'en avait fait à descendre celui qui l'occupait avant moi ? Mahomet eut de ses femmes, ou concubines, cent enfants, dont treute-trois fils et vingt et une filles lui survécurent.

L'an 886 (875 de l'égère), ALMONDAR ou ALMOUËR, l'aîné des fils de Mahomet, monte sur le trône après lui. Ibn-Hafson s'étant révolté, s'empara de Tolède. Almondar marcha aussitôt contre lui avec ses forces qui effrayèrent la rebelle. Il feint de se soumettre; et par cette ruse, il engage le monarque à se retirer; mais bientôt il lève le masque, et s'empara des équipages d'Almondar. Ce prince revint devant Tolède, dont il pressa vivement le siège; mais il ne put avant que d'avoir pu en rendre maître, l'an de Jésus-Christ 889 (878 de l'égère).

L'an 889 (878 de l'égère), AMALLAH ou AMALLAN, premier successeur d'Almondar, son frère, dans le camp devant Tolède, quitta aussitôt le siège de cette ville, pour aller se faire reconnaître à Cordoue. Son départ fut le signal d'un soulèvement général. Presque toutes les villes, à l'exception de la capitale, se déclarèrent pour Hafson; Abdallah marcha contre ce rebelle à la tête de quarante mille hommes, et le poursuivit jusque dans les montagnes; mais n'étant engagé trop avant, il ne put enlever, qui met le découragement dans son armée. Obligé de la ramener à Cordoue, il la vit bientôt se débattre. Toute la suite de son règne fut une espèce d'anarchie, où l'instabilité particulière régla les dispositions des sujets envers le souverain.

GARCIE-XIMENEZ, 1<sup>er</sup> ROI DE NAVARRA.

857. GARCIE-XIMENEZ succéda à Garcie, son père. Il eut d'abord le même titre que lui, selon Ferréas, et le porta jusqu'à vers l'an 860, qu'il fut proclamé roi. Mais M. d'Hermilly eut plus volontiers que Garcie-Ximenez fut décoré de la dignité royale de l'année qu'il succéda à son père. Garcie mourut l'an 880, laissant deux fils, Fortun, dit le Moine, et Sanche-Garcie.

## FORTUN, DIT LE MOINE.

880. FORTUN, dit le Moine, monta sur le trône après la mort de son père. L'an 903, dégoûté des vanités du monde, il convoqua les principaux seigneurs dans le monastère de Leyre, renonce, en leur présence, au sceptre, qu'il remet entre les mains de son frère, et embrassa la vie monastique, après vingt-cinq ans de règne.

SANCHE-GARCIE 1<sup>er</sup>.

905. SANCHE-GARCIE 1<sup>er</sup> est proclamé roi par les seigneurs, après l'abdication de Fortun, son frère. L'an 906, il entre dans la Gascogne avec ses troupes. L'an 907, il bat les Mahométans devant Pampelune, dont ils étaient venus faire le siège pendant son absence, et les oblige à le lever. Sanchie continue les années suivantes de faire la guerre aux Maures, et leur enlève plusieurs places. Chaque année du règne de ce prince est marquée par quelque expédition contre ces infidèles. L'an 919, Sanchie-Garcie, accablé d'années et d'infirmités, se retire au monastère de Leyre, laissant le commandement de ses troupes à son Garcie, son fils, sans toutefois lui céder la couronne, qu'il porta jusqu'à sa mort. L'an 921, Garcie, et le roi de Léon, qui était venu à son secours, sont défaits par Abdérâme, général des Mahométans, au Val de Jonquera, près de Salinas d'Oro. La même année, Sanche se met à la tête des troupes, taille en pièces celles d'Abdérâme, au retour de l'expédition qu'elles

avaient faite au-delà des Pyrénées, après la bataille de Jonquera, et leur enlève les dépouilles dont elles étaient chargées. Sanchie-Garcie meurt l'an 926, laissant, outre Garcie, une fille mariée à Alfonso IV, roi de Léon.

GARCIE 1<sup>er</sup>.

926. GARCIE 1<sup>er</sup> succéda au roi Sanche-Garcie, son père, qui lui avait donné le commandement des troupes, dès l'an 919. Son règne fut tranquille. Il prit peu de part aux guerres de ses voisins. Il mourut cependant, en 958, à Ramière II, roi de Léon, des troupes qui eurent part à la célèbre victoire remportée le 6 août de cette année, par ce prince, sur les Maures. L'an 970, Garcie meurt dans un âge fort avancé. Ses enfants sont, Sanche, qui suit; Urraque, mariée à Guillaume-Sanche, duc de Gascogne; et Sanchie, femme d'Ordono II, roi de Léon.

## SANCHE II, DIT ABARCA.

970. SANCHE II, dit ABARCA ou le GUSTRÉ, succéda à Garcie 1<sup>er</sup>, son père. L'an 979, s'étant joint à son Garcie, comte de Castille, il bat les Sarrasins commandés par Orduan. L'an 990, il remporta une nouvelle victoire sur ces infidèles, qui avaient pénétré jusqu'à Pampelune, et les chassa du pays. Il meurt l'an 994, laissant d'Urraque, son épouse, fille de Sanche-Gonzalez, comte de Castille, un fils, qui suit.

## GARCIE II, DIT LE TREMBLEUR.

994. GARCIE II est proclamé roi après la mort de Sanche II, son père. L'an 998, il marcha avec le roi de Léon et le comte de Castille contre les Maures, et remporta, avec ses alliés, la victoire sur Almansor, général de l'armée des infidèles. Garcie meurt vers la fin de l'an 1000. Il fut surnommé le Trembleur, parce que, bien que brave, il tremblait toujours en prenant ses

## Rois de Cordoue.

900. Abdallah mourut, consumé de chagrins, à l'âge de soixante-dix ans, après vingt-cinq ans de règne, l'an 912 (500 de l'Hégire).

L'an 912 (500 de l'Hégire), ABDÉRÂME ou ANDOURAHMAN III, neveu d'Abdallah, est élu pour lui succéder par préférence aux enfants de ce prince, que les habitants de Cordoue rejetèrent. Il justifia, par son habileté, le choix qu'on avait fait de sa personne. Tout était dans la confusion lorsqu'il monta sur le trône : il dompta les rebelles, fit rentrer les villes et les provinces dans le devoir, et rétablit l'ordre partout. Le même bonheur avec lequel il pacifia les troubles intérieurs de ses états, se l'accomplissait point dans les guerres qu'il eut avec les ennemis du dehors. Les rois de Léon et de Navarre lui enlevèrent plusieurs places, et emportèrent sur lui plusieurs victoires; mais enfin Abdérâme vainquit à son tour les Chrétiens à la bataille du Val de Jonquera, donnée l'an 921. Le succès de cette journée l'encouragea à passer les Pyrénées : il pénétra jusqu'aux portes de Tolouse. Mais à son tour, il fut attaqué dans les gorges de ces mêmes montagnes par les Navarrois, qui taillèrent en pièces son armée, et lui enlevèrent tout son butin. Les princes chrétiens lui donnèrent dans la suite de nouveaux échecs; mais il sut toujours réparer ses pertes. L'an 930, il se ligue avec le roi de Navarre, pour rétablir Sanche le Gros sur le trône de Léon. Abdérâme mourut le 5 du mois d'août de l'an 950 de l'Hégire (17 octobre de l'an de Jésus-Christ 961), à l'âge de soixante-treize ans, après un règne de cinquante ans.

L'an 961 (550 de l'Hégire), ALMANC II ou ABOL ABARCA,

EL-HAKKAM, fils aîné d'Abdérâme, lui succéda, et se fit connaître, de la manière la plus pompeuse, à Zehra, ville bâtie par son père, à trois milles de Cordoue. Dans les premières années de son règne, il eut la guerre contre les Chrétiens, auxquels il enleva Zamora, et quelques autres places. La suite de son règne fut employée à rendre ses sujets heureux. Il aimait les lettres, et forma une riche bibliothèque. Ce prince mourut subitement au mois de février de l'an 966 de l'Hégire (octobre de l'an 976 de J.-C.).

L'an 976 (566 de l'Hégire), ISSEM II, ou HACCAM, fils d'Almanzor, lui succéda à l'âge de onze ans, sous la régence de Mahomet-Almansor, qui gouverna l'Espagne pendant 25 ans, avec un pouvoir absolu. Almanzor, ancien mortel des Chrétiens, leur fit la guerre, et remporta sur eux divers avantages. L'an 987, il défait, en bataille rangée, Borrel, comte de Barcelonne, et lui enleva sa capitale, qu'il ne recouvra qu'en 1018. L'an 998, Almanzor fut battu à Calataguar par les rois de Léon et de Navarre, joints au comte de Castille, et eut un si vif chagrin de cet échec, le premier qu'il eût éprouvé, que refusant toute nourriture, il se laissa mourir d'inanition. Il fut remplacé par Abdolmélék, son fils, qui n'eut pas un moment ascendant sur l'esprit du souverain. Le nouveau ministre continua la guerre contre les Chrétiens avec assez de succès. La mort d'Almanzor eut lieu l'an 1004, et eut pour successeur Abdoulrahman, son frère, homme brutal et d'un génie borné. Méléli, parent d'Issem, se prévalant des mécontentements que la conduite d'Abdoulrahman occasionnait, pour s'emparer



armes. Il avait épousé XIMÈNE, ou CHIMÈNE, dont il eut Sanche, qui suit.

### SANCHE III, DIT LE GRAND.

1000. SANCHE, fils de Garcia, monta sur le trône après la mort de son père, et mérita, par ses grands exploits, le surnom de *GRAND*. On lui donna aussi le titre d'empereur que les Goths n'avaient point osé prendre dans leur état le plus florissant. L'an 1001, il épousa dona MUNEZ-LEZVINE, fille de Sanche-Garcie, fils de Garcia-Sanche, comte de Castille. Il réunit, l'an 1008, la Castille à la Navarre, après la mort du comte Garcia-Sanche, en vertu du droit de la reine, son épouse, saur aînée du jeune comte. L'an 1033, Sanche, étant sur le point d'en venir aux mains avec Bertrande III, roi de Léon, fait un traité avec lui, par lequel Ferdinand, deuxième fils du roi Sanche III, épouse l'infante dona Sanche, sœur de Bertrande, et la Castille est érigée en royaume en faveur de Ferdinand. L'an 1035, Sanche meurt au mois de février, laissant quatre fils, entre lesquels il avait partagé ses états l'année précédente : Garcia, l'aîné, eut le royaume de Navarre; Ferdinand, la Castille; Gonzalez, les comtes de Sobrabre et du Ribagorce. Il fut roi de Sobrabre, mais il ne porta que trois ans la couronne, ayant été assassiné, l'an 1038, par un de ses domestiques; son royaume fut réuni à celui d'Aragon. Ainsi le royaume de Sobrabre n'a subsisté que trois ans, et il fut mettre au rang des faibles tout ce que la Marinière dit, dans son Dictionnaire, de l'ancienneté de ce royaume et de ses rois. C'est ce que soutient M. d'Hérinck, et ce qu'il prouve dans sa préface pour le quatrième tome de l'Histoire d'Espagne. Ramire eut l'Aragon. Voilà l'origine des royaumes de Castille, d'Aragon et de Sobrabre. La mère de ces princes mourut l'an 1007.

### D. GARCIE III, ROI DE NAVARRÉ.

1035. GARCIE III, fils aîné de Sanche III, succéda à son père au royaume de Navarre, et dans la vieille Castille jusqu'à Burgos. L'an 1037, il épousa dona ETIENNETTE DE BARCELONNE. L'an 1042,

il gagna une victoire sur le roi d'Aragon, son frère, qui était venu l'attaquer. L'an 1052, il fonda à Nagera, dans la vieille Castille, un monastère august, outre les fonds dont il le dota, il s'engagea, pour lui et ses successeurs, à donner la dime de toutes les conquêtes qu'ils feroient sur les Sarrazins. Ce diplôme, souscrit par les rois Ferdinand et Ramire, ses frères, est ainsi daté : *Est autem data et obdada Deo se revocantibus temporum recursumbus anni era millesimi cum supputatione nonagorimi, die vero II idus decembris, luna vero septem diebus, exactis...* *regnante (Garcia) in Pampilonia, in Alava et in Castella vetula regno in Burgis et atquo in Bisciana obtinente Cuelmum cum suis terminis in Atuvais. (Archiv. du Louv.)* Garcia, l'an 1055, étant allé rendre visite au roi Ferdinand, qui était malade, fut arrêté par les ordres de son frère, et enfermé dans un château, d'où il trouva moyen de s'échapper. De retour dans ses états, il arma pour se venger de cette insulte, et périt dans une bataille, donnée le 1<sup>er</sup> septembre de la même année, à trois lieues de Burgos. Et permit Dieu, dit une ancienne généalogie des sires d'Albret, celle anechonnie arrivée à celui roy Garcia de Navarre pour autant que rencontre Chrétiens et son frère charnel avoit mandé Sarrazins que à son aye venissent, et malat y en avoit dans son oit qui grand feste en firent quand rencontre Chrétiens bataille leur convenoit pour Chrétiens par autant que les voulaissent et trestous morts et destuits. Mais d'autre manière avint pour tant que trestous yeux Sarrazins y furent occis et detranchées par Castillans qui ains se les présent à merci. Le roi Garcia laissa de sa femme, Sanche IV et Ramire, avec plusieurs filles. La reine Etienne morte le 27 mai 1058.

### SANCHE IV, ROI DE NAVARRÉ.

1058. SANCHE IV, fils aîné de Garcia et d'Etienne de Barcelonne, est proclamé roi au commencement de septembre. L'an 1066, il épousa PLAISANCE, demoiselle de la première noblesse de France. L'an 1076, Ramire, frère de Sanche, et Ermeninde,

### Rois de Cordoue.

du trône. Il chassa le ministre, s'assura de la personne du roi, le mit en prison; et le fit passer pour mort.

L'an 1000 (596 ou 597 de l'Hégire), MAHOUT, ou MAHMET-AL-MARAH, commença à régner à la place d'Issem. Sulciman, neveu d'Issem, accourut d'Afrique pour venger la mort, et tuer de lui succéder. Il bat l'armée de Méhédi près de Cordoue l'an 1009, et l'oblige à se renfermer dans la ville. Méhédi tire alors l'eau de sa prison, et le fait paraître en public; ce qui n'empêcha pas les Cordouans d'ouvrir leurs portes aux assiégeants. Méhédi a le bonheur d'échapper, et se retire à Tolède.

L'an 1009 (599 ou 600 de l'Hégire), SULCIMAN, au lieu de rétablir Issem, se met lui-même sur le trône. Ce nouvel usurpateur ne put pas tranquillement du fruit de son ambition. Méhédi, s'étant lié avec les comtes de Barcelonne et d'Urgel, vint l'attaquer, et le défait en bataille rangée l'an 1010, près de la villa d'Albakra. Sulciman, obligé de fuir, laisse le trône libre à Méhédi.

L'an 1010 (400 de l'Hégire), MÉHÉDI remonte sur le trône des Maures, qu'il remplit encore l'espace d'environ deux ans. L'an 1012, MAHARI, son ministre, qui lui avait procuré son rétablissement, s'étant brouillé avec lui, le fait assassiner, et envoie sa tête à Sulciman.

L'an 1012 (402 de l'Hégire), ISSEM, après la mort de Méhédi, est réplacé sur le trône. Sulciman, qui n'y avait pas renoncé, travaille à s'emparer du roi, son oncle; et n'ayant pu y réussir, il vient l'assiéger dans Cordoue. En ville est obligé de se rendre, et Issem, pour sauver sa vie, abdicque en faveur de son neveu,

mais le triomphe de Sulciman fut de courte durée. Casim, gouverneur de Célta, et Hamoud, gouverneur des Algériens, deux frères qui se prétendaient issus d'Ali, gendre de Mahomet, lèvent une armée qu'ils conduisent devant Cordoue; la ville est prise, et Sulciman à la tête coupée par ordre des vainqueurs.

L'an 1015 (406 de l'Hégire), HAMOUD, ou ALI-BEN-HAMET, est proclamé roi des Sarrazins après la mort de Sulciman. Son règne ne fut que d'un an et dix mois, au bout desquels il fut étouffé dans un bain l'an 1017, par les soldats de sa garde. Mortéda, de la famille des Ommyades, avait régné quelques mois en concurrence avec lui, et avait ensuite été mis à mort par ceux qui l'avaient élu.

L'an 1017 (408 de l'Hégire), CASIM, ou ALCAZIM, fut substitué à son frère Hamoud; mais l'année suivante, Isah, fils d'Hamoud, se rendit maître de Cordoue, et chassa son oncle. Casim ayant repris cette ville, en fut une deuxième fois chassé. Ce prince, après avoir erré quelques tems de côté et d'autre, tomba entre les mains de son neveu, qui le fit mourir.

L'an 1018 (409 de l'Hégire), JAHAN, ou HAYAT, se fit reconnaître roi de Cordoue, après s'être rendu maître de la ville. Il ne posséda pas en trône plus tranquillement que ses deux oncles. Pendant qu'il faisait la guerre aux Chrétiens, les Cordouans profitèrent de son absence, pour mettre à sa place Abdoulrahman-el-Mashhar, de la famille des Ommyades. Isah, de retour à Séville, où son rival s'était retiré. Il perdit la vie devant cette place. Abdoulrahman perit quelque tems après, par ha-

une de ses sœurs, formant contre lui une conspiration, et le font périr misérablement le 4 juin. Il laisse deux fils fort jeunes, nommés, l'un et l'autre, Garcia.

#### SANCHE-RAMIREZ, V<sup>e</sup>. DU NOM.

1076. SANCHE-RAMIREZ, fils de Ramire I, premier roi d'Aragon, s'empare de la Navarre, au préjudice des enfants de Sanche IV, et meurt en 1094. *Voyez son article dans la chronologie des rois d'Aragon.* De FALCIE, sa première femme, fille d'Albain, comte de Rosci, il eut trois fils : D. Pèdre, D. Alfonce et D. Ramire.

#### D. PÈDRE I<sup>er</sup>.

1094. D. PÈDRE I<sup>er</sup>, ou Pierre-Sanche, est proclamé roi dans le camp aussitôt après la mort de Sanche-Ramirez, son père. Il mourut en 1104. *Voyez son article dans la chronologie des rois d'Aragon.*

#### ALFONSE I<sup>er</sup>.

1104. ALFONSE I<sup>er</sup>, dit le Batailleur, frère du précédent, lui succède après sa mort; il meurt sans enfants, le 7 septembre 1134, de chagrin d'avoir été défit le 17 juillet précédent, par les infidèles devant Fraga, dont il faisait le siège. *Voyez son article dans la chronologie des rois d'Aragon.*

#### GARCIE-RAMIREZ IV.

1134. GARCIE-RAMIREZ IV, petit-fils de Ramire, frère de Sanche IV, est proclamé roi de Navarre à Pampelune par les grands de la nation. Ce prince, l'an 1141, au mois de novembre, perd sa femme MARGELINE, ou MARGUERITE, nièce de Rotrou II, comte du Perche, par Julienne, sa sœur, femme de Gilbert, seigneur de Laigle en Normandie. M. de Marca se trompe en la disant fille de ce comte. L'an 1144, Garcia épouse en secondes noces, le 24 juin, dona URRAQUE, fille naturelle d'Alfonce VIII, roi de Léon et de Castille. Le règne de Garcia fut une suite presque continuelle de guerres avec Raimond-Berenger, comte de Barcelonne, gouverneur du royaume d'Aragon. Il en eut aussi avec Alfonce-Raimond, roi de Castille, qui vint l'assiéger en 1140 dans Pampelune. Mais Garcia-Ramirez, dans une sortie qu'il fit le 24 avril de cette année, le mit en fuite; et dans le mois de mai suivant, le comte de Tolouse allant en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, le fit consentir à un suspension d'armes. Garcia mourut à Lorca d'une chute de cheval le 21 novembre de l'an 1150, après avoir régné seize ans, laissant deux princes, Sanche, qui suit, et Roderic. Ce dernier étant passé, l'an 1166,

en Sicile, changea son nom en celui de Henri, et y fut pourvu d'un comté par la reine, sa sœur, qui, deux ans après, l'obligea de sortir du pays à cause de sa mauvaise conduite. Hugues Falcand, de qui nous tirons ceci, dit que Garcia-Ramirez ne valait point reconnaître Roderic pour son fils, la reine, sa femme, lui ayant donné de justes sujets de soupçonner sa fidélité. Garcia-Ramirez eut aussi de son premier mariage trois filles : Blanche, mariée à Sanche III, roi de Castille; Marguerite, femme de Guillaume le Mauvais, roi de Sicile; et Sanche, mariée à Gaston V, vicomte de Béarn. La reine Urrique, sa deuxième épouse, se retira l'année suivante auprès d'Alfonce VIII, son père, qui lui donna le gouvernement des Asturies pour ambasier, ce qui l'a fait appeler Urrique l'Asturienne. Cette princesse mourut l'an 1179.

#### SANCHE VI, DIT LE SAGE.

1150. SANCHE VI, fils aîné de Garcia IV et de la reine Marguerite, est proclamé roi immédiatement après la mort de son père. L'an 1157, il épouse dona SANCHE, fille d'Alfonce VIII, empereur d'Espagne, et de Berengère, sa première femme; elle mourut le 5 août 1179. Alfonce VIII, roi de Castille, et Raimond, prince d'Aragon, s'étant ligés contre lui en 1156, lui enlevèrent plusieurs places qu'il reprit l'année suivante; après quoi il fit la paix avec eux, et réunit ses armées aux leurs pour faire la guerre aux Almoahades. Sanche rompit, l'an 1172, l'union qui régnait entre les princes chrétiens d'Espagne, par l'irruption qu'il fit en Aragon, tandis qu'Alfonce II, qui tenait alors ceroyaune, était occupé à faire la guerre aux infidèles. Alfonce, obligé par-là d'abandonner son expédition, entra dans la Navarre à son tour avec le roi de Castille, son allié, et rendit à Sanche avec tous les dommages qu'il lui avait causés. La guerre qu'ils lui firent ne fut terminée qu'en 1179, par la médiation de Henri II, roi d'Angleterre. Mais la paix que régla ce monarque, entre les puissances bellicieuses, ne fut point durable, s'il est vrai, comme on le conjecture, que la ville de Vittoria, en Biscaye fut bâtie, l'an 1181, en mémoire d'une bataille gagnée par le roi de Navarre sur le roi de Castille. L'an 1191, sur la demande que Richard, roi d'Angleterre, fit de Bérengère, fille de Sanche, cette princesse est amenée au monarque anglais par Eléonore, sa mère, en Sicile, où il lui donne sa maison au mépris d'Alix de France, qui lui avait été fiancée long-temps auparavant. L'an 1191, (de l'ère d'Espagne, 1232) le 27 juin, Sanche meurt après avoir régné environ quarante-quatre ans, laissant un fils de même nom que lui, qui succéda à la couronne, et deux filles, Bérengère, dont on vient de parler, et Blanche qui épousa Thibault III, comte de Champagne, et fut passer la couronne de Navarre dans la maison de ces comtes.

#### Rois de Cordoue.

artifices de Méhéméd, son parent, qui venait régner à sa place. Méhéméd s'occupa le trône que dix mois; un nouveau comte vint l'obliger d'abdiquer et de sortir de Cordoue. Il alla finir ses jours à Médina-Céli.

L'an 1097 (418 de l'Hégire) MUTAMEN-AL-AÏLAN parvint au trône après l'abdication de Méhéméd. Son règne fut de onze ans. Ses sujets en abrégèrent la durée, en le massacrant avec son ministre, dont la conduite atroce les avait soulevés. En lui suit, l'an 1098 de J.-C. (436 de l'Hégire), la dynastie des Omniades ou Espagnols, après y avoir régné 508 ans. Cette révolution changea la face de la monarchie des Arabes en Espagne, par les démembrements qu'elle occasionna. On vit alors les gouverneurs des

provinces, les ministres des dernier rois, enfin les seigneurs arabes, qui avaient assez d'ambition ou de force, pour s'emparer de quelques villes, s'élever en souverains; et l'on comptait presque autant de royaumes qu'il y avait de villes. Cordoue, Tolède, Séville, Jaen, Lisbonne, Tortose, Valence, Murcie, Almerie, Dénia, et les des Baléares, eurent leurs princes particuliers. Les bornes que nous sommes obligés de mettre à cet ouvrage ne nous permettent pas de donner la chronologie historique de tous ces souverains. Nous terminerons donc ici l'histoire des rois arabes d'Espagne. Au reste, comme leurs états furent successivement conquis par les rois chrétiens, on verra sur ceux-ci une partie au moins de ce qu'il y a de plus considérable dans l'histoire.

## SANCHE VII, dit LE FORT ET L'ENFERMÉ.

1194. SANCHE VII monte sur le trône de Navarre après la mort de Saucbe VI, son père. L'an 1199, il passe en Afrique dans l'espérance d'épouser la fille du roi de Maroc, qui la lui avait offerte, en lui promettant pour dot tout ce qu'il possédait en Espagne. Mais tout ce qu'il rapporta de ce voyage, au bout de deux ans, ce fut un cancer, suite d'une grande maladie qu'il avait eue à Maroc. Ce mal le rendit si triste et si sauvage, qu'il demoura presque toujours enfermé dans son palais de Tudèle, sans vouloir se communiquer à personne ; c'est ce qui l'a fait nommer par quelques-uns l'Enfermé. L'an 1209, il a une entrevue avec les rois de Castille et d'Aragon, et conclut la paix avec le dernier par la médiation du premier. Sanche, malgré ses infirmités, se mit en campagne l'an 1212, et eut grande part à la célèbre victoire qu'Alfonse, roi de Castille, et D. Pedre, roi d'Aragon, remportèrent, le 16 juillet, sur les Mahométans. L'an 1224, Sanche, se voyant sans enfants, adopte pour son successeur Thibaut IV, son neveu, comte de Champagne. Mais dans la suite ayant changé de dispositions, il fit venir à Tudèle don Jayme, roi d'Aragon, qui avait déjà un fils ; et par traité conclu le 7 février 1251, ils l'adoptèrent réciproquement et se constituèrent héritiers l'un de l'autre ; ce qui fut ratifié par les grands de l'un et l'autre royaume, et néanmoins demeura sans effet. Le roi Sanche mourut le 7 avril 1234, à l'âge de 80 ans, après un règne de 40 ans, et fut enterré à Roucoux. Ce prince devait être fort économe, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il laissa dans son trésor, en mourant, 1,700,000 liv. ; somme qui reviendrait à plus de quatre millions de notre monnaie. Il avait épousé CONSTANCE, fille de Raymond VI, comte de Toulouse, qu'il répudia après en avoir eu un fils, Ferdinand, mort long-temps avant lui. Elle épousa ensuite Pierre Bermond, seigneur de Saive, qui revendiqua la succession de son beau-père contre Simon de Montfort. A lui blâme beaucoup, dit D. Vaissette, le roi Sanche d'avoir répudié Constance qui, étant « très-fidèle, l'aurait empêché de laisser éteindre sa race, et « dont il aurait pu mieux soutenir les droits sur le comté de « Toulouse que Pierre Bermond ».

## THIBAUT I, dit LE POSTHUME.

1234. THIBAUT I, (comte de Champagne, IV<sup>e</sup> du nom,) neveu de Saucbe le Fort, étant fils de dona Blanche sa sœur, est appelé, en vertu de son adoption faite en 1224, à la couronne de Navarre, et proclamé roi dans la cathédrale de Pampeune le 7 mai. D. Jayme, roi d'Aragon, ne manqua pas de résister pour faire valoir le traité qu'il avait conclu en 1251 avec don Sanche. Mais il était si contraire aux lois divines et humaines que nul seigneur en Navarre n'osa en prendre la défense. Le pape Grégoire IX d'ailleurs intimida les ennemis de Thibaut en menaçant des censures ceux qui entreprendraient de donner atteinte à ses droits. Thibaut néanmoins fut réprimandé par ce pontife, l'an 1236, pour avoir concouru à la délibération qu'avaient prise, de concert avec le roi saint Louis, les barons de France, à l'effet de réprimer les entreprises de la puissance ecclésiastique sur la séculière (Olerie, Rayn.). L'an 1238, Thibaut reprit en France, où le comte meurt de l'armée de Jérusalem qui est défilé. Il part pour la Syrie le jour de la Saint-Jean - Baptiste de l'année suivante, accompagné d'un grand nombre de seigneurs français, hongrois et autres, du nombre desquels étaient Henri, comte de Bar-le-Duc, et Amauri de Montfort. Ayant débarqué à Saint-Jean d'Acre, ils délibérèrent de rebâtir Ascalon, et s'avancèrent jusqu'à Jaffa. A peine y furent-ils arrivés que les Templiers, qu'un espion vient les avertir qu'un corps de mille turcs est campé aux environs de Gaza. Trois cents d'entre eux, la plupart templiers, se détachent aussitôt pour aller attaquer ces indécibles.

Ils furent si bien reçus que peu d'entre eux revinrent du combat qu'ils livrèrent. Le comte de Bar-le-Duc y perdit la vie et Amauri la liberté. Ce revers effraya le roi de Navarre, qui s'en revint l'année suivante sans avoir rien fait (*Marin. Samt. L. 3, part. 11, c. 15*). L'an 1257, ce prince meurt à Pampeune le 8 juillet, et est inhumé dans l'église cathédrale (Marinus, *Ferreras*). Thibaut laissa de MARGUERITE DE BOURGOGNE, son épouse, deux fils, Thibaut et Henri, qui furent successivement rois de Navarre (*For. Thibaut IV, comte de Champagne*).

## THIBAUT II.

1257. THIBAUT II, est reconnu roi de Navarre après la mort de son père, et commence à régner sous la tutelle de Marguerite, sa mère. Cette princesse, dans une coafécration qui se tint à Tudèle au mois d'août 1255, renouvelle le traité d'alliance qui était entre D. Jayme, roi d'Aragon, et son époux Alfonso, roi de Castille et gendre de D. Jayme, étant entre peu de temps après à main armée en Navarre, son beau-père se joint à Marguerite pour le repousser, et l'oblige à conclure une trêve qui fut changée en paix l'an 1256. Jean, duc de Bretagne, menaçait aussi la Navarre d'une invasion, prétendant qu'elle lui appartenait en vertu du son contrat de mariage avec Blanche, sœur de Thibaut. Il était dit en effet par cet acte que ce royaume, après la mort de Thibaut I, appartenait d'un jour à Jean s'il avait alors un fils de sa femme. Thibaut II s'étant rendu à la cour de France l'an 1255, traite avec le duc par la médiation de saint Louis, et s'engage à renoncer à ses prétentions moyennant une reute de trois mille livres qu'il lui assure. L'an 1256, il perd sa mère le 12 avril, selon Zurita. Potho néanmoins cite une charte du mois de novembre 1257, donnée par cette princesse. Le P. Fellerier écrit qu'elle mourut en 1258. La coutume n'étant point alors, de donner l'unction aux rois de Navarre. Thibaut donna cette faveur pour lui et ses successeurs au pape Alexandre IV, qui la lui accorde l'an 1257, et commet l'évêque de Pampeune pour faire la cérémonie avec d'autres prélats (Raynaldi, *Spécies*). L'an 1258, il épouse, à Melun, la princesse ISABELLE, fille de saint Louis. Thibaut, l'an 1267, se croise avec saint Louis pour le voyage de la Terre-Sainte, qui ne se fit que l'an 1270. Thibaut, après avoir cherché de toutes parts à négocier quelque mariage pour le prince Henri, son frère, parvint enfin, l'an 1269, à lui faire épouser Blanche, fille de Robert, comte d'Artois, frère de saint Louis. L'an 1270, Thibaut, qui avait accompagné saint Louis, son beau-père, au siège de Tunis, aborda en Sicile après le mort du saint roi, et mourut à Trapani le 5 décembre, sans laisser d'enfants.

## HENRI I, dit LE GRAS.

1270. HENRI I, frère de Thibaut II, lui succède le 5 décembre, et, le premier mars de l'année suivante, il est proclamé roi solennellement à Pampeune. L'an 1275, il est sacré le 24 mars dans l'église de cette ville. Cette année il perd Thibaut, son fils unique, encore au berceau, par un accident des plus tragiques. Le gouverneur et la nourrice de cet enfant se le jetant en badinant dans les bras de l'un et de l'autre, le premier le laisse tomber du haut d'une galerie en bas. Le prince mourut sur le champ de sa chute. Le gouverneur de désespoir se précipita après lui, et expira à son côté. Henri n'ayant plus qu'une fille nommée Jeanne, âgée seulement de deux ans et demi, la fait reconnaître pour héritière de sa couronne, malgré l'opposition des états qui prétendaient que la Navarre était assujéti à la loi salique, et qu'elle ne tombait pas de l'ance en quenouille, comme en parlait alors. Henri conclut peu de temps après un traité avec Edouard I, roi d'Angleterre, par lequel il promet de donner cette princesse en mariage à un des fils de ce monarque. Mais il révoqua cette promesse par son testament dont une des dispositions fut que sa fille serait mariée en France. L'an 1274 Henri meurt, subitement par la grêle, le 21, ou 22 juillet, ou le 28, selon d'autres (*For. Henri III, Comte de Champagne*.)

## JEANNE I.

1274. JEANNE, née, l'an 1270, de Henri et de Blanche d'Artois, succède à son père à l'âge de trois ans et demi sous la tutelle de sa mère. Le 27 août, les états échoissent D. Pèdre-Sanche de Montaigne pour gouverner avec la reine-mère. Ce choix occasionne une division : la reine, alarmée, enlève sa fille, se retire secrètement avec elle, et vient à Paris. Le roi Philippe le Hardi envoie Eustache de Beaumarchais, seigneur français, pour rétablir le calme dans le pays. Eustache s'acquiesce de sa commission en homme intelligent ; il gagna le plus qu'il lui fut possible de villes et de barons, vint jusqu'à Pamplune, où il se logea adroitement avec sa garnison et les autres français, dans l'endroit le plus sûr, et commença à faire la loi. Mais ayant entrepris de réformer quelques abus, son sèle souleva les seigneurs du pays, qui vinrent l'assiéger dans la forteresse de Pamplune. Le roi de France à cette nouvelle fait partir Robert, comte d'Artois, et le comte de Flandre, avec une armée pour la Navarre. Pamplune fut emportée d'assaut vers la fin de septembre 1275, Eustache délivré, et les auteurs de la rébellion sévèrement punis. Les généraux voulurent sauver cette ville du pillage ; mais ils n'en furent pas les maîtres. Le soldat, et surtout les gens d'armes, y commirent des excès horribles. Il restait encore sept châteaux à soumettre pour réduire toute la Navarre. Robert en vint à bout, et chassa du pays les Aragonais, qui voulaient profiter du trouble pour s'en emparer. Avant le retour du prince en France, le roi Philippe le Hardi, par le conseil de sa mère, fit épouser à la reine Blanche Edmond, comte de Lancastre, frère du roi d'Angleterre, et ce qui déplaît au comte, Blanche dans le même temps négociait le mariage de sa fille avec Philippe, deuxième fils du roi de France, qui devint bientôt l'ainé par la mort de Louis son frère. Le traité fut conclu dans le mois de mai 1275 ; mais le mariage ne s'accomplit que neuf ans après (Pelletier, *Histoire des comtes de Champagne*). D. Vaissète met en 1276 l'expédition du comte d'Artois en Navarre, et Pétreus en 1278.

## LA MÈRE JEANNE I., ET PHILIPPE LE BEL.

L'an 1284, le 16 août, Jeanne, héritière du royaume de Navarre, épouse Philippe le Bel, fils aîné de Philippe le Hardi. Elle sut, dit M. Velli, par ses soins accompagnés d'une rare prudence, chasser l'aragonais et le castillan de la Navarre, où elle maintint heureusement le pais, tout par la sagesse des gouverneurs qu'elle lui donna, que par la bonté des réglemens qu'elle y établit. Les Navarrois respectaient en elle jusqu'à la science que lui inspirait le zèle de la justice, parce qu'elle savait la tempérer par une douceur salutaire. On eût dit, c'est l'expression de Mézerai, qu'elle tenait tout le monde enchaîné par ses yeux, par ses oreilles, par le cœur, étant également belle, eloquente, généreuse, libérale. L'amour de la gloire fut sa passion dominante, et tout l'objet de ses desirs de laisser à la postérité un illustre souvenir de son existence. Ce fut pour s'assurer cette immortalité qu'elle fit élever dans la Navarre cette ville si connue sous le nom de *Puente-la-Reyna* qu'elle bâtit et dota l'abbaye de la Barre, un faubourg de Châtea-Thierry ; qu'elle donna de grands biens aux Chartreux, aux Cordeliers, aux Jacobins ; qu'elle récompensa si généreusement les gens de lettres ; enfin qu'elle fonda, l'an 1304 (N. S.), le collège de Navarre et de Champagne dans l'université de Paris. Cette grande reine mourut au château de Vincennes le 2 avril 1305, à l'âge d'environ 35 ans, et fut enterrée aux cordeliers de Paris. (Voy. Philippe le Bel, *roi de France*.)

## LOUIS HUTIN.

L'an 1305, Louis Hutin, fils aîné de Jeanne, reine et protectrice du royaume de Navarre, succède à sa mère le 4 avril,

1305 sans prendre alors le titre de roi. L'an 1307, Louis passe en Navarre au mois de juillet, et se fait couronner dans la cathédrale de Pamplune. L'an 1314, il succède à Philippe le Bel au royaume de France, et meurt le 5 juillet 1316. (Voy. les rois de France.)

## PHILIPPE LE LONG.

1316. PHILIPPE LE LONG, frère du roi Louis Hutin et son successeur au royaume de France, le fut aussi dans celui de Navarre, qu'il administra d'abord que comme tuteur de Jeanne, sa nièce, fille et héritière du roi défunt, née le 28 janvier 1312 (N. S.). Mais par un traité conclu le 27 mars 1318 (N. S.) avec Eudes IV, duc de Bourgogne, oncle maternel de Jeanne, il devint propriétaire de la Navarre, ainsi que des comtés de Champagne et de Brice, au moyen d'une reute de 15 mille livres, et d'une somme de 150 mille livres à la princesse pour indemnité, sous la clause néanmoins que si Philippe le Long venait à mourir sans enfants mâles, les états qui lui étaient cédés retourneraient à Jeanne, comme son propre. La noblesse de Navarre acquiesça, par impuissance d'y résister, à cet arrangement ; et en conséquence Philippe le Long fut reconnu roi de Navarre. Ce prince, en vertu du même traité, maria, au mois de mai de la même année, Jeanne, âgée seulement de six ans, avec Philippe, petit-fils par Louis, comte d'Evreux, son père, du roi Philippe le Hardi. L'an 1322, Philippe le Long mourut le 3 janvier sans laisser de postérité mâle. (Voy. les rois de France et les comtes de Champagne.)

## CHARLES LE BEL.

1322. CHARLES LE BEL, frère de Philippe le Long, lui succéda au royaume de Navarre comme en celui de France, sans égard pour le droit de réversion de la première de ces deux monarchies, ouvert à Jeanne et Philippe d'Evreux, son époux, par la clause de la transaction du 15 mars 1318. Pour légitimer néanmoins son usurpation, il engagea, l'an 1355, Jeanne et son époux à renouveler avec lui cette transaction. Charles mourut le premier février 1328, sans enfants mâles, comme le fen roi, son frère. (Voy. les rois de France et les comtes de Champagne.)

## JEANNE ET PHILIPPE D'EYREUX, DIT LE SAGE.

1328. JEANNE ET PHILIPPE D'EYREUX, son mari, se mirent en possession de la Navarre après la mort de Charles le Bel, en vertu de la clause qui leur assurait ce royaume ou ras que Charles ne laissât point d'enfant mâle. Les états du pays les proclamèrent à Pamplune et les reçurent avec grand empressement. Depuis la mort de Louis Hutin la Navarre était dans une espèce d'anarchie, les rois Philippe le Long et Charles le Bel n'y ayant jamais paru. L'an 1329, les deux époux firent couronner à Pamplune. Avant la cérémonie, les états leur firent jurer l'observation de plusieurs articles, dont les principaux sont de ne pouvoir faire battre monnaie nouvelle qu'une seule fois pendant leur règne ; de ne donner qu'à des gentilshommes navarrois la garde des forteresses du pays ; de ne rien engager ni aliéner du domaine royal ; de laisser le gouvernement du royaume à leur fils aîné, des qu'il aura 20 ans accomplis ; et enfin de déclarer les Navarrois quittes de leur serment de fidélité en cas de violation de ces engagements. Une chose remarquable, c'est que Philippe et Jeanne eurent soin de faire approuver, par le roi de France, les réglemens qu'ils avaient faits à leur avènement à la couronne. L'an 1351, Philippe d'Evreux, de concert avec les états, établit un parlement en Navarre. Il passa la même année avec son épouse en France où ils firent un séjour de quatre ans. Pendant leur absence il s'éleva, l'an 1354, une querelle entre les Navarrois et les Castillans, touchant leurs limites. Henri de Solia, vice-roi de Navarre, faut que interruption, l'an 1355, en Castille, avec le secours des Aragonais. Il est battu près de Tudelle. Mais Gaston, vicomte de

Le roi de France, étant venu à son secours, rallia les Navarrois, et à l'avantage à son tour. Philippe, l'année suivante, se brouilla avec le roi d'Angleterre au sujet d'un abbaye titulée sur les limites de la Navarre et de la Gascogne, dont l'un et l'autre prétendait respectivement avoir la garde. Guerre à cette occasion. Jean de Viennes, archevêque de Reims, est envoyé sur les lieux, par le roi de France pour accorder ce différend, et il y réussit. (Nangis, *contes*). Mais Philippe n'en demeura pas moins opposé aux Anglais dans la guerre qu'ils eurent avec la France. S'étant rendu à l'armée française, et il s'y distinguait dans toutes les occasions par sa valeur et sa bonne conduite. De retour dans ses états, Philippe marcha, l'an 1547, au secours d'Alfonse XI, roi de Castille, contre les Maures. Mais étant assailli d'Algerais, il y eut une bataille, où dix jours plus tard suivant Ferreras, à l'âge de trente-huit ou trente-neuf ans. Philippe laissa de la reine, son épouse, trois fils et cinq filles. Les fils sont, Charles, qui suit; Philippe et Louis; les filles, Jeanne, Blanche, Marie, Agnès et Jeanne, dite la Jeune. Après la mort de Philippe, comme le royaume appartenait en propre à la reine Jeanne, Charles, fils aîné de Philippe, ne fut point proclamé. L'an 1553, la reine Jeanne envoya du secours au roi de France contre les Anglais. L'an 1559, elle meurt, le 8 octobre, à Coufaut, près de Paris, où elle avait accompagné Blanche, sa fille, destinée à Jean, fils aîné de Philippe de Valois. Mais la roi fut si frappé de la beauté de Blanche, qu'il l'épousa lui-même. La reine Jeanne fut inhumée dans l'abbaye de St-Denis, près de Louis Hutin, son père. (Foy. Philippe le Bon, comte d'Evreux, et les comtes de Champagne.)

## CHARLES II, DIT LE MAUVAIS.

1549. CHARLES II, fils de Philippe d'Evreux et de Jeanne de Navarre, né l'an 1538, était en France avec sa mère lorsqu'elle mourut. Étant retourné dans son royaume, il fut couronné le 27 juin 1550, à Pamplonne. L'an 1553, il épousa JEANNE DE FRANCE, fille aînée du roi Jean II. Charles se distinguait de bonne heure par des forfaits. L'an 1554, le 8 janvier, il fait assassiner Charles d'Espagne, fils de D. Alfonso de la Cerda, comte d'Angoulême et comte de France, et se ligue ensuite avec les Anglais. Adroit et insinuant, il vint à bout de corrompre le dauphin Charles, et de l'entraîner dans une conspiration contre le roi Jean, son père. Elle fut découverte, et le dauphin abint son pardon. Il passa même le repentir jusqu'à livrer le roi de Navarre, qu'il attira auprès de lui à Rouen, au ressentiment du roi, son père, qui vint lui-même le surprendre, et l'envoya prisonnier, d'abord au château d'Arleux, puis au Châtelet de Paris. Telle fut la source de l'inimitié qui régna toujours entre les deux Charles. Le navarrois était encore plus haïr, lorsque le roi Jean perdit contre les Anglais, en 1566, la fameuse bataille de Fontenoy, où il tomba dans la captivité. Le roi de Navarre trouva le secret de s'échapper l'année suivante; à la faveur des troubles que causa, en France, le malheur du roi; et l'usage qu'il fit de sa liberté fut de le augmenter par ses perfidies. Il est même l'auteur d'aspic à la couronne de France; et, ne pouvant y parvenir, il se joignit aux Anglais et aux factieux, pour faire la guerre au dauphin. Blanche, sa sœur, veuve du roi Philippe de Valois, qui était dans ses intérêts, lui livra Melun; et comme il était déjà maître de Mantès et de Meudon, il empêcha les provisions d'arriver par son dans la capitale, ce qui ne tarda pas à y causer la disette. Le navarrois se jette ensuite sur la Picardie, où il fait des ravages plus d'égars d'un brigand que d'un prince. L'an 1569, le régent, pressé par les Parisiens, va faire le siège de Melun. Trois reines, deux de France, et celle de Navarre, étaient renfermées dans la place. Les assiégeants firent un assaut, où ils sont repoussés, ce qui donna lieu aux légats du pape d'interposer leur médiation pour la paix. Le dauphin y consent. Elle est

conclue à Vernon, et le roi de Navarre, en rendant Melun, garde Mantès et Meudon. Mais son caractère bruyant ne lui permit pas de rester long-temps en repos. Ses exploits furent néanmoins bien considérables pendant le reste du règne du roi Jean. Mais après la mort de ce prince, on haïne contre le dauphin, devenu roi, se renouvella. L'an 1564, Louis, son frère, après avoir fait le dégat dans l'Auvergne et le Bourbonnais, se rend maître de la Charité sur Loire. Le duc de Bourgogne étant venu l'y assiéger, l'obligé de rendre la place par composition. Humilié par ce revers, Charles le Mauvais rallia, l'an 1565, à Pamplonne, au mois de mai, le traité de paix conclu entre le roi de France et lui, le 6 mars précédent, par lequel il céda les villes et les châtellenies de Mantès et de Meudon; et le roi Charles V, pour le dédommager, lui donna en fief et pairie la ville et la baronnie de Montpellier, avec ses dépendances. Le navarrois fit, l'an 1575, une perte à laquelle il se montra peu sensible, et qu'il avait lui-même, disait-on, préparée. Ce fut Jeanne, sa femme, qui mourut subitement, le 3 décembre, à Evreux, dans le bain, de faiblesse de cœur, ou d'avoir été mal gardée; ce sont les termes et le résultat des dépositions juridiquement faites sur ce sujet. Elles ne dissipèrent pas le soupçon qu'on avait formé contre son époux de l'avoir empoisonnée. Cette princesse fut enterrée dans la cathédrale d'Evreux. Le roi de Navarre, l'an 1586, fut non seulement soupçonné, mais convaincu d'un autre forfait semblable à celui qu'on lui imputait à l'égard de sa femme. Ayant fait venir un anglais dont il connaissait le caractère dévoué, comme le sien, à toute sorte de scélératesse, il l'employa pour faire périr, par le poison, le roi de France, avec toute la famille royale et plusieurs seigneurs de la cour; ce qui eût été d'autant plus facile à cet homme, qu'il avait accès dans les églises royales. Mais l'empoisonneur, sur quelques avis qu'on reçut, s'est arrêté en arrivant, et avoua tout. Celui qui l'avait mis en œuvre, retiré dans son royaume, échappa à la justice des hommes, mais la vengeance divine n'était pas loin d'éclater sur une tête aussi envenimée. Épuisé de débâcles, il tomba, sur la fin de l'an 1586, dans une telle débilité, que, de l'avis des médecins, on l'enveloppa dans un drap imbibé d'eau de-vie, pour ramener en lui la chaleur naturelle. Ce remède lui devint funeste. Le feu ayant pris au drap, par l'imprudence de son valet de chambre, il mourut de cet accident le premier janvier 1587 (N. S.), à l'âge de cinquante-cinq ans. C'est ainsi que presque tous les historiens français racontent la mort de Charles II. Mais, dans la chronique de Saint-Denis, on voit une lettre de l'évêque de Dax, son principal ministre, à la reine Blanche, sœur de ce prince, et veuve de Philippe de Valois; lettre où il n'est fait nulle mention de ces affreuses circonstances, mais seulement des vives douleurs que le roi avait souffertes dans sa dernière maladie, avec de grandes marques de pénitence et de résignation à la volonté de Dieu. « Ce prince avait, dit Mézerai, toutes les « bonnes qualités qu'un méchant homme rend pernicieuses : « l'esprit, l'éloquence, l'adresse, la hardiesse et la libéralité. » Il pouvait ajouter que c'était le plus bel homme et le moins fat de son temps. Charles eut de son épouse trois fils et quatre filles; savoir : Charles III, son successeur; Philippe, mort jeune; et Pierre, comte de Mortain; Marie, femme d'Alfonse d'Aragon; Jeanne, mariée avec Jean de Montfort, duc de Bretagne, ensuite avec Henri IV, roi d'Angleterre; Benne et Blanche, mortes, l'une et l'autre, avant le roi, leur père. (Foyez Charles I<sup>er</sup>, comte d'Evreux, et les rois de France Jean et Charles V.)

## CHARLES III, DIT LE NOBLE.

1587. (N. S.) CHARLES III, dit le Noble (né à Mantès, l'an 1561, marié, le 27 mai 1575, à Marie, avec Alfonso, fille de Henri II, roi de Castille), succède, le premier janvier, à Charles le Mauvais, son père. Mais il ne fut pas long de

quo le 28 du même mois, à son retour de Pennafel, en Castille, où il était avec sa femme et ses filles à la mort de son père. Son couronnement se fit le 25 juillet de l'an 1390, à Pamplune. L'an 1404, il fait, le 9 juin, un traité avec Charles VI, roi de France, par lequel il renonce à toutes ses prétentions sur les comtés de Champagne, de Brie, d'Evreux, etc., pour douze mille livres, sur différentes seigneuries que le roi érige en sa faveur en duché-pairie, sous le nom de duché de Nemours. L'an 1425, Charles meurt d'apoplexie le 8 septembre, âgé de soixante-quatre ans, après en avoir régné trente-neuf et huit mois. Autant Charles II s'était rendu odieux par sa cruauté, et surtout par ses noirs desseins contre la France, autant Charles III, son fils, se rendit aimable par ses belles qualités. Il eut de son épouse, morte le 27 juillet 1415, deux fils, D. Carlos, né le 5 juin 1397 (créé prince de Viane, titre qui fut dans la suite affecté à l'héritier présomptif du trône de Navarre), mort l'an 1462, le 12 août; D. Louis, né l'an 1402, et mort la même année, et plusieurs princesses; savoir: Jeanne, mariée avec Jean de Grailly, comte de Foix, morte sans enfants; Marie et Marguerite, mortes en bas âge; Blanche, qui épousa, en premières noces, l'an 1402, Martin, roi de Sicile, mort l'an 1409, et, en secondes noces, l'an 1419, Jean, fils de Ferdinand I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, qui devint roi de Navarre et d'Aragon; Béatrix, mariée, le 14 septembre 1406, avec Jacques de Bourbon, comte de la Marche; enfin Isabelle, qui épousa, l'an 1418, Jean IV, comte d'Armagnac. (Voyez Charles II, comte d'Evreux.)

#### JEAN II.

1435. Jean II, deuxième fils de Ferdinand, roi d'Aragon, et de Léonore d'Albuquerque, monte sur le trône de Navarre, et est proclamé roi dans le camp du roi d'Aragon, qui faisait la guerre au roi de Castille. Il fut redoublé de la couronne à Blanche, fille de Charles III, qu'il avait épousée, l'an 1419, étant veuve de Martin, roi de Sicile; il eut d'elle don Carlos, prince de Viane, né le 19 (ou, selon d'autres, le 29) mai 1421; Blanche, née le 7 juin 1424; et Léonore, qui fut mariée à Gaston IV, comte de Foix, et succéda, dans le royaume de Navarre, à son père. L'an 1439, le 15 mai, Jean est couronné à Pamplune. Le roi et la reine prêtèrent les serments ordinaires; et, suivant la coutume usitée depuis le temps des Goths, l'un et l'autre furent contraincts à se pencher sur un bouclier, soutenu par les députés des principales villes du royaume. Le roi de Navarre s'étant rendu, l'an 1454, auprès du roi d'Aragon, son frère, en Sicile, et se fait prisonnier, le 5 août, à la bataille navale de Gaète, avec ce prince et l'enfant don Henri, son autre frère, par la flotte du duc de Milan, qui, les ayant reçus à Milan, leur fit bon accueil, et les renvoya libres. L'an 1459, don Carlos épouse Ignez, fille du duc de Clèves; (elle mourut le 6 avril 1468.) L'an 1441, la reine Blanche meurt le 5 avril, laissant la couronne, dont elle était propriétaire, à don Carlos, son fils; mais le roi Jean y était trop attaché pour la quitter; et c'est ce qui occasionna dans la suite de grandes divisions entre le père et le fils. Le premier épousa, l'an 1447, en secondes noces, Jeanne, fille de Frédéric Henriques, amirante de Castille, et de Marie de Cordoue. Il eut de cette nouvelle épouse (morte le 15 février 1468;) Ferdinand, qui réunit l'Espagne en une seule monarchie, et la princesse Jeanne, qui épousa, l'an 1456, Ferdinand, roi de Naples. L'an 1459, don Carlos était défilé le 25 octobre, pris prisonnier, et enfermé dans le château de Tafalla, par ordre de son père. Le roi de Castille s'intéressa pour la délivrance de l'enfant, et l'obtint l'année suivante. Ce monarque et le roi de Navarre signent, le 19 février 1455, à Saragosse, un traité par lequel le second cède au roi de Castille les domaines qu'il avait dans ce royaume, moyennant une pension annuelle de trois millions et demi de maravedis. Peu de temps après la guerre civile se renouvella en

Navarre. Le prince don Carlos, pressenti de l'éloignement de son père, lève des troupes, avec lesquelles il s'empare de Saint-Jean-Pied-de-Port, et soumet la plus grande partie de la Navarre; don Blanche appuyant de toutes ses forces les intérêts de son frère. Cette levée de bannier irrite le roi de Navarre, au point qu'il déshérite don Carlos et don Blanche, et appelle au trône don Léonore, sa fille cadette, épouse de Gaston IV, comte de Foix. Bientôt l'année suivante à Estella, par son père et le comte de Foix, don Carlos se retire en France, laissant à Jean de Beaumont le soin de défendre les places qui tenaient encore pour lui dans la Navarre. (Les Beaumont et les Grammont, ou Agrammont, étaient les deux familles les plus puissantes de ce royaume, mais toujours opposées d'intérêts, et toujours à la tête de deux factions.) De France, où il prit des liaisons avec le dauphin (depuis le roi Louis XI), don Carlos passe en Italie auprès d'Alfonse, le roi d'Aragon, son oncle, qui le prend sous sa protection. Le roi de Navarre, l'an 1457, consent de s'en rapporter au jugement du roi d'Aragon, son frère, pour la décision de ses différends. Mais la mort ne donna pas le temps à cet arbitre de prononcer en connaissance de cause.

#### JEAN II, ROI D'ARAGON ET DE NAVARRE.

L'an 1458, Jean, roi de Navarre, succède à son frère Alfonso dans l'Aragon, dont il est proclamé roi le 5 juillet. L'an 1460, il entre dans la conspiration des seigneurs du Castille contre leur roi. Ayant assemblé les états d'Aragon à Fraga, il y déclare, le 30 août de la même année, les royaumes de Sicile et de Sardaigne réunis à perpétuité à l'Aragon; et, le 2 décembre suivant, il fait arrêter à Barcelonne l'enfant don Carlos, avec lequel il venait de s'accorder. Mais la crainte d'une révolte qui commençait à éclater en faveur de ce jeune prince, obligea le roi, l'année suivante, à le remettre en liberté.

Don Carlos, peu de temps après, meurt (le 25 septembre), laissant trois enfants naturels, Philippe, Alfonso et Alon. Il avait institué héritière de Navarre Blanche, sa sœur. Mézerai, suivi par le continuateur de M. Fleuri, assure que don Carlos fut empoisonné par ordre du roi; mais ce n'est, dit M. d'Hermill, qu'une pure conjecture dénuée de toute preuve. L'an 1463, à l'instigation du comte de Foix, son gendre, le roi Jean se ligue avec Louis XI, qui s'était déclaré d'abord contre lui, déshérite Blanche, sœur de don Carlos, bricetier légitime du royaume de Navarre, substitue à ses droits Léonore, saur cadette de Blanche, femme du comte de Foix, et au défaut de Léonore, Gaston, fils de cette comtesse; disposition qui occasionne une révolte dans la Catalogne. La princesse Blanche fut ensuite livrée à ses ennemis par son père, et enfermée au château d'Orthès, où elle mourut le 2 décembre 1465, empoisonnée, dit-on, par le comte et la comtesse de Foix, sa sœur. Le 5 janvier de l'année suivante, don Pedre, infant de Portugal, arrive à Barcelonne sur des vaisseaux que les Catalans lui avaient envoyés; et le 21 du même mois, il est proclamé roi d'Aragon et de Sicile. L'an 1465, D. Pedre est battu, le 31 janvier, par l'enfant D. Ferdinand; il se venge de cet échec par la prise de plusieurs places; mais il meurt le 29 juin de l'année suivante, ayant institué héritier de la principauté de Catalogne le prince Jean de Portugal, comme le successeur le plus immédiat du côté des comtes d'Urgel; mais les Catalans appellent René d'Anjou, roi de Sicile, et le frère, Louis d'Anjou, avait été l'un des prétendants à la couronne d'Aragon après la mort du roi D. Martin, et qui leur faisait espérer plus de secours, parce qu'il était parent du roi de France. Louis XI, en effet, embrassa ses intérêts, et abandonna le roi d'Aragon. Ce dernier, affaibli par l'âge et par la perte de sa vue, fait reconnaître Ferdinand, son fils, pour vice-roi d'Aragon et roi de Sicile. René d'Anjou, de son côté, ne pouvant, à raison de son grand âge, se rendre en Catalogne, y envoie, l'an 1467, Jean, son fils, duc de Lor-

raïne. Le roi d'Aragon combat pour son mari, elle assiège Roses et soumet plusieurs places. Mais la mort emporte cette héroïne le 15 février de l'année suivante. Le duc de Lorraine, l'an 1469, prend Gironne, après un troisième siège, gagne une bataille contre le roi Ferdinand, qui avait recouvré la vue dont une calvairie l'avait privé; et d'emprise de presque toute Lampourdan. L'an 1470, ce prince, n'ayant plus qu'un pas à faire pour se rendre maître de l'Aragon, meurt à Barcelonne le 16 décembre. On prétend qu'en mourant il exhorte les Catalans à se soumettre au roi Jean; mais ils étaient trop aveuglés pour suivre un avis si sage. L'an 1472, le 17 octobre, Barcelonne, assiégée par mer et par terre, se rend par capitulation au roi Jean, qui, le lendemain, y fait son entrée. Ce succès l'encourage à recouvrer le Roussillon, qu'il avait engagé eu roi Louis XI pour une somme d'argent. Perpignan lui ouvre ses portes. Il se renferme dans la place, et la défend contre les Français qui lèvent le siège sur la fin de juin 1473, à l'arrivée de l'infant D. Ferdinand, fils du roi. Louis XI, irrité de ce mauvais succès, nomme d'autres généraux, et donne des ordres pour recouvrer le siège; mais cette seconde entreprise échoue comme la première, et fut suivie d'un traité de paix qui la tarde pas d'être violé (Foy. Louis XI). L'an 1475, les Français reprennent Perpignan le 14 mars. Le roi Jean perd, le 19 novembre suivant, D. Jean, son fils, archevêque de Saragosse. Lui-même termine ses jours à Barcelonne le 19 janvier 1479, âgé de quatre-vingt-deux ans, après en avoir régné environ cinquante-quatre comme roi de Navarre, et d'au moins comme roi d'Aragon. Jean II ne manquait ni de courage, ni de politique; mais avec cela son règne fut lui-même presque non interrompu de revers, parce que son ambition fut trop inquiète, ses dessein trop injustes, ses démarches trop précipitées. Il avait épousé, 1<sup>o</sup> comme on l'a dit, l'an 1419, Blanche, fille de Charles III, roi de Navarre, veuve de Marie, roi de Sicile, morte le 1<sup>er</sup> avril 1441; 2<sup>o</sup> le 1<sup>er</sup> septembre 1444, Jeanne, héritière de Sicile, décedée le 13 février 1468. Du premier lit il eut D. Carlos, Blanche, femme de Henri IV, roi de Castille, et Eléonore qui suit; du deuxième vivant Ferdinand, roi de Castille et d'Aragon, et Jeanne, deuxième femme de Ferdinand, roi de Sicile. Outre ces enfants légitimes, le roi Jean eut plusieurs bâtards; 1<sup>o</sup> D. Jean, archevêque de Saragosse, d'une dame de la famille d'Avellaneda; 2<sup>o</sup>, de Léonore d'Escobard, D. Alfonso d'Aragon, duc de Villahermosa et comte de Ribagorça; 3<sup>o</sup>, d'une dame de Navarre il eut deux fils, morts jeunes, et Léonore, qui épousa Louis de Beaumont, connétable de Navarre. Par la mort du roi Jean, l'Aragon cessa d'être un royaume particulier, et fut réuni à celui de Castille par Ferdinand le Catholique, fils et héritier de Jean.

#### ELÉONORE, REINE DE NAVARRÉ.

1479. ELÉONORE, fille de Jean II et de Blanche, fille de Charles III, sa première épouse, est proclamée reine de Navarre après la mort du roi son père. Elle naît par conséquent la couronne qu'elle avait tant désirée, étant morte à Tudela le 10, ou, selon D. Vaissette, le 12 février suivant, après avoir déclaré héritier du royaume, François-Phébus, son petit-fils (Foy. Gaston IV, comte de Foix).

#### FRANÇOIS-PHÉBUS, ROI DE NAVARRÉ.

1479. FRANÇOIS-PHÉBUS, fils de Gaston, prince de Vienne et de Madelaine, fille de Charles VII, roi de France, succède à son oncle maternel, âgé d'environ onze ans, sous la tutelle de sa mère. La Navarre, depuis plusieurs années, était déchirée par la guerre que se faisaient les deux factions de Beaumont et de Grammont; c'est ce qui engagea le régent à remettre le couronnement de son fils à des temps plus tranquilles. Enfin la discorde s'étant calmée, l'an 1482, le jeune roi fut couronné à Pampelune le 6 novembre de cette même année. Il mourut sans avoir été

marlé le 30 janvier suivant, au le 3 février selon d'autres. Quelques-uns prétendent qu'il fut empoisonné par la perfidie du roi d'Aragon.

#### CATHERINE ET JEAN D'ALBRET.

1483. CATHERINE, sœur de François-Phébus, régnant, après lui, sous la tutelle de sa mère; mais elle éprouve de grands obstacles de la part de Jean, vicomte de Narbonne, son oncle, qui, étant protégé par Louis, duc d'Orléans (puis roi de France, sous le nom de Louis XII), dont il avait épousé la sœur, nommée Marie, dispute à Catherine la couronne de Navarre, le comté de Foix, et les autres biens de la maison de Foix. Catherine n'étant pas encore mariée. L'an 1484, le 14 juin, elle épouse à Orléans Jean D'ALBRET, fils d'Alain, sire d'Albret, et de Françoise de Blois. Le vicomte de Lantrec avait négocié, par ordre de Charles VIII, ce mariage, de concert avec la priarisse de Vienne, mère de Catherine. L'an 1493, Jean de Narbonne, voyant Catherine reconnue reine de Navarre par les peuples, et maîtresse de presque tous les domaines de la maison de Foix, appelle au pape, au saint siège, et à l'égglise universelle de l'invaison qu'il prétendait faite par Catherine, à son préjudice: cet appel fut affiché, le 16 décembre, aux portes de l'église cathédrale de Saragosse. L'an 1494, le 10 janvier, Jean et Catherine sont couronnés solennellement dans l'église de Pampelune. Catherine et Jean font, l'an 1497, un traité, signé à Tarbes le 7 septembre, par lequel le vicomte de Narbonne renonce à ses prétentions, moyennant quatre mille livres de rente au-dessous de l'évêque. L'an 1508, le vicomte se battant de la protection de Louis XII, son beau-frère, qui venait de monter sur le trône de France, se départ du traité de Tarbes et recommence la guerre. L'an 1499, le 24 avril, le roi et la reine de Navarre commencent avec le vicomte de Narbonne, du mariage d'Anne, leur fille, avec Gaston, fils du vicomte, et la succession à la couronne est réglée par un nouveau traité fait à Etampes le 8 mars 1500: ce traité, qui est une confirmation de celui de Tarbes, fut ratifié le 9 mai suivant par Louis XII. Mais la marriage de Gaston avec Anne n'ayant point été accompli, Jean, père de Gaston, prit le titre de roi de Navarre dans son testament du 27 octobre suivant, et déclara, dans cet acte, qu'il avait été trompé par le traité de Tarbes. Gaston, fils de Jean et de Marie, sœur de Louis XII, obtient, après la mort de son père, des lettres de rescision contre la transaction de Tarbes. L'an 1502, le traité de Tarbes est cassé par le parlement de Paris, à la poursuite du procureur-général, chargé de cette affaire par Louis XII, qui avait pris la tutelle de son neveu: les parties sont appointées, continuent de plaider, et de se faire la guerre jusqu'à la mort de Gaston, tué, l'an 1512, à la bataille de Ravennat. Louis XII, qui avait saisi les domaines de Gaston après sa mort, en donne main-levée, le 15 juillet 1515, en faveur de Germaine d'Aragon, sœur et héritière de Gaston. D'un autre côté, Odet de Foix, vicomte de Lautrec, dispute à Catherine la succession de Navarre et de Foix. Enfin, l'an 1517, ce grand procès fut terminé par un arrêt du parlement de Paris, du 7 octobre, en faveur de Henri d'Albret, fils et héritier de Catherine et de Jean d'Albret. Le roi d'Aragon Ferdinand ayant dessein de porter la guerre dans la Guienne, avait cependant fait demander au roi de Navarre, en 1511, le passage pour ses troupes, et exige, pour leur sûreté, que plusieurs places soient remises entre ses mains. Le roi de Navarre, loin d'acquiescer à cette demande, s'allie avec le roi de France et se déclare avec lui pour la cour de Fise, tenn contre le pape Jules II. On prétend que pour se venger, le pape lance les foudres de l'excommunication contre le roi de Navarre, et permet à Ferdinand de s'emparer de cet état. Marius et Zucchi datent du 18 février 1512, et Sandoval du premier mars suivant, la bulle donnée, suivant eux, à ce sujet; mais la dernière date est évidemment fautive, Jules ayant décedé le 20 février de cette année; la première n'est guère plus vraisemblable, puisque ce pape mourut à la suite d'une grande maladie, qui n'avait pu lui permettre de teuir, deux

jours avant sa mort, le consistoire, où l'on suppose que fut rendu ce décret, que personne d'ailleurs n'a jamais vu. Quoi qu'il en soit, le duc d'Albe, envoyé, l'an 1512, par Ferdinand, à la tête d'une armée, se rend maître de la Navarre, et entre, le 22 juillet (Daniel dit le 25), dans Pampelune. L'an 1513, et les deux années suivantes, Jean d'Albret qui s'était retiré dans le Béarn à l'approche des Espagnols, teute, mais en vain, de rentrer dans ses états avec le secours de la France. L'an 1515, Ferdinand réunit pour toujours la Navarre à la Castille. Jean d'Albret, après la mort de sa femme, fit de nouvelles tentatives pour recouvrer ce royaume. Il vint se présenter, l'an 1516, à la tête d'une armée, devant Saint-Jean Pied-de-Port. Mais la résistance du duc de Najera, gouverneur de la place, l'arrêta. Tandis qu'il en commençait le siège, le maréchal de Navarre, qui venait à son secours, après avoir franchi les Pyrénées, malgré les neiges, se laissa surprendre dans la vallée de Itouzeaux, par les Espagnols qui le firent prisonnier avec les principaux officiers, et taillèrent en pièces la plus grande partie de ses troupes. La nouvelle et de revers déconcerta absolument le roi de Navarre, et l'engagea à se retirer en renonçant à tout espoir de conquête. Ce fut alors que la reine, son épouse, lui dit : *Si nous fusions nés sous Catherine, et moi d. Jean, nous n'aurions pas perdu la Navarre.* L'un et l'autre, à la perte de leur couronne, se laissèrent accabler sous le poids de leurs malheurs. Le roi mourut à Pau le 17 juin de la même année, à l'âge de quarante-sept ans, et la reine le suivit de l'année suivante. Ils laissèrent donc un mariage hébreu, qui suit Charles, mort au siège de Nîmes en 1528; Isabelle, mariée, en 1536, à René, vicomte de Rohan, père de Léon et aïeul du premier duc de Rohan; Anne, mariée à Jean de Foix-Candale, comte d'Astoria; Catherine, abbesse de la Trinité de Caen, et deux autres filles religieuses.

#### HENRI II, ROI DE NAVARRE.

1516. HENRI II, fils de Jean d'Albret et de Catherine de Foix, né à Sougnès au mois d'avril 1505, succède, après leur mort, à ce qu'il leur restait en-deça des Pyrénées, et aux droits légitimes qu'ils avoient sur la Navarre. Le roi François I<sup>er</sup> ayant épousé les intérêts de Henri, sollicita vivement pour lui auprès de Charles d'Autriche, nouveau roi d'Espagne, la restitution de la Navarre. Charles ne s'en montra pas éloigné, et convint avec le roi de France de tenir à ce sujet des conférences à Noyon. De Chivres, gouverneur de Charles, et Goulfier de Boissi, gouverneur de François I<sup>er</sup>, furent mis à la tête des pléipotentiaires qui devaient former le congrès. On s'assembla depuis le premier août 1516 jusqu'au 15, et le résultat des conférences fut que Henri d'Albret serait remis en possession de la Navarre. Mais le roi d'Espagne ne tint compte de cette délibération et les choses restèrent sur le même pied où elles étoient. Un nouveau congrès, tenu, l'an 1518, à Montpellier sur ce même objet, à la demande d'Alain d'Albret, curateur de Henri, ne produisit pas un meilleur effet. L'an 1521, André de l'Esparre, parent du jeune prince, entreprenant de le rétablir à force ouverte dans ses états. Il entre avec une armée dans la Navarre, prend Saint-Jean Pied-de-Port, et court à Pampelune, dont les habitants lui ouvrent les portes. Mais ayant voulu s'avancer en Espagne, il est battu et pris le 30 juin à la bataille d'Esquiros, et la Navarre rentre sous la domination espagnole; depuis ce temps-là ce petit royaume a fait partie de la monarchie d'Espagne. Cette usurpation, il est vrai, a causé de remords à Ferdinand, à Charles-Quint et à Philippe II, dans les derniers moments de leur vie. Mais ces retours tardifs à la justice n'ont produit que d'inutiles exhortations à leurs descendants de faire exaucer des droits qui ne manquent jamais de paraître bien fondés aux princes qui survivent et à leurs successeurs. Charles-Quint ayant assemblé, l'an 1523, une armée considérable sur les frontières de Navarre, pour la faire passer en France, le comte de Castille, qui la commandait, fut demander à Henri, comme le roi Ferdinand V avait fait à Jean

d'Albret), le passage libre sur ses terres, des vivres en payant, et quelques-unes de ses places qu'on lui rendrait après la guerre. Henri accorde les trois premiers articles, et répond sur le troisième que la chose n'est point en son pouvoir, ses places étant occupées par les garnisons que le roi de France y avait mises. Le comteable, qui s'était attendu à cette réponse, entre dans le Béarn, s'empare de Mauléon, de Bidache, de Hasvinge et de Seureterre; mais il échoue devant Oloron dont il avait formé le siège, et se voit contraindre par la rigueur de la saison (on était alors en décembre) de ramener son armée en Espagne. Henri ayant accompagné le roi François I<sup>er</sup>, dans son expédition d'Italie, partagea son malheur, ayant été fait prisonnier avec ce monarque à la fatale bataille de Pavie. Mais il eut ensuite l'adresse de s'évader. Comme il avait été un peu blessé dans l'action, il feignit une maladie, et s'étant mis au lit, il écrivit enveloppé, il concerta son évasion avec un page qui était resté avec lui et que l'on nommait Fier-Clouet; ce mit au lit à la place du roi, qui ayant pris les habits du page s'esquiva. (M. le marquis de Paulmi.)

L'an 1528, selon d. Vaissette, Henri épousa MARGUERITE, veuve de Charles, duc d'Alençon et sœur du roi François I<sup>er</sup>, qu'il perdit le 2 décembre de l'an 1550. Elle mourut au château d'Orléans, en Brie. Cette princesse était spirituelle, savante et protectrice des gens de lettres. Elle avait fait plusieurs pièces de théâtre dans le goût du temps, mystères et farces, des comtes fort licencieuses et du traité spirituel composé en 1533, sous le titre de *Miroir de l'âme pécheresse*, qui fut censuré par les docteurs de Paris, comme infecté de nombreuses erreurs. Des théologiens protestants qui, fuyant la proscription s'étaient retirés dans le Béarn où ils répandaient les premières semences du Calvinisme, et qu'elle avait écoutés par le désir de tout apprendre, l'avaient, à ce qu'on écrit, imbu de leur doctrine. Mais à la mort elle désigna tous les soupçons qu'elle avait occasionnés contre sa foi, déclarant qu'elle ne s'était jamais écartée de celle de ses pères. « Cette reine, dit n. Brantôme, prit sa dernière maladie en regardant une comète » qui paraissait lors sur la mort du pape Paul III<sup>e</sup>. On croyait alors que l'apparition d'une comète était l'annonce de la mort de quelque personne éminente en dignité. Marguerite d'appliqua celle du phénomène qu'elle vit. L'attachement de la reine de Navarre pour le roi, son frère, se manifesta pendant la prison de ce monarque. S'étant rendue à Madrid, elle parla à Charles-Quint et à ses ministres avec une fermeté qui les obligea de traiter leur illustre prisonnier avec les égards dus à son rang. Elle ne servit pas un ingrat. François I<sup>er</sup> lui témoigna en toutes rencontres sa reconnaissance. Il ne l'appelait jamais que sa niçoise. Le roi, son époux, lui survécut environ six ans. Il mourut à Pau le 25 mai 1555, ne laissant de son épouse que Jeanne d'Albret, si fameuse par son zèle pour la prétendue réformation. Lorsque Marguerite mit cette princesse au monde (l'an 1528), les Espagnols, par une fronde railleuse, dirent *Miracle, la racine a fait une herbe*, faisant allusion aux armes de Béarn, qui sont deux vaches. Le roi Henri fut quelque temps chancelant dans la foi; mais il eut la bonté de suivre l'exemple de son père dans le sein de l'église catholique. Ce prince avait l'âme vraiment royale. Charles-Quint, après avoir traversé la France, disoit qu'il n'y avait rencontré qu'un seul homme, qui était le roi de Navarre.

#### ANTOINE DE BOURBON ET JEANNE D'ALBRET.

1555. ANTOINE DE BOURBON, duc de Vendôme, né le 22 avril 1518, de Charles de Bourbon et de Françoise d'Alençon, succède avec JEANNE D'ALBRET, son épouse, fille et unique héritière de Henri d'Albret, à la couronne de la Basse-Normandie, c'est-à-dire de la petite portion de ce royaume qui est en-deçà des Pyrénées. Jeanne d'Albret avait d'abord épousé, le 15 juillet 1541, Guillaume, duc de Clèves, qui l'abandonna presque aussitôt pour faire sa paix avec l'empereur, contre lequel il s'était déclaré. Jeanne se maria en secondes nocces, le 20 octobre 1548, à Mon-



lins, avec Antoine de Bourbon, descendant de père en fils de Robert de Clermont, cinquième fils de Saint-Louis. Ce prince eut une singulière spéculation pour recouvrer le royaume de Navarre. Il envoya une ambassade en Afrique au roi de Fez, pour lui proposer une alliance et lui faciliter les moyens de recouvrer le royaume de la Grenade que ses ancêtres avaient conquis et possédés, à condition que l'Africain lui ferait restituer la Navarre ou l'aiderait à l'en expulser. Mais tout ce beau projet s'en alla en fumée. Antoine était dès-lors engagé dans les erreurs du tems. Sa femme qui dans la suite le embrassa avec tant d'ardeur et lui soutint avec tant d'opiniâtreté, lui conseillait, suivant Brantôme, « de ne point s'embarrasser de toutes ces nouvelles opinions » : Son époux ne l'écouta pas. Cependant, quoique calviniste, Antoine figura, l'an 1559, au sacre de François II, et y représenta le duc de Bourgogne. L'an 1560, mandé aux états d'Orléans, Antoine s'y rend, le 31 octobre, avec le prince da Coudé, son frère, qui avait reçu le même ordre. L'accueil sérieux et glacé que le roi leur fit, justifia la répugnance avec laquelle ils étaient venus. Au sortir de l'assemblée, on donna des gardes pour quelques jours au roi de Navarre, et on conduisit en prison le prince da Coudé. La perte de l'un et de l'autre était, disait-on, arrivée. Tandis qu'une commission, établie contre le droit inhérent aux princes du sang de se faire juger par la cour des pairs, instruit contre le roi, le premier est appelé à la chambre du roi, et l'imagine que c'est pour y être assassiné. Dans ce préjugé, il dit à un de ses gentilshommes en entrant dans la chambre : *S'il m'en vient, portez ma chemise toute sanglante à mon fils et à ma femme; ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger.* Le coup est manqué, ou plutôt ce fut une vaine terreur. On achève la procédure contre le prince da Coudé, laquelle suit par une sentence de mort. Les promesses de ce jugement en pressent l'exécution; mais la reine juge à propos de temporiser. Le roi meurt sur ces entre-faites. La scène alors change. Le prince est remis en liberté; le roi, son frère, prétend à la régence, et se laisse déper par la reine qui l'engage à se contenter de la lieutenance générale du royaume. L'an 1561, Antoine assista au colloque de Poissy. L'éloquence solide et brillante que le cardinal de Lorraine eût à cette assemblée, jointe aux divisions qu'il aperçut parmi les chefs des Huguenots, contribua à l'embraver; des vues d'intérêt qu'on lui suggéra achevèrent de le décider à rentrer dans le sein de l'Église. Il s'unit à ce qu'on nommait alors le Triumvirat, composé du duc de Guise, du comte d'Artois et du maréchal de Saint-Audré. Par leur conseil, il défend les prêches dans les appartements du Louvre. Le député en pape Pie IV pour lui offrir son abbaye en qualité de roi de Navarre, et ce Pontife la reçoit malgré le décret de Jules II, qui avait dépouillé Jean d'Albret de ce royaume. L'an 1562, Antoine marche à la tête de l'armée royale contre le prince da Coudé, son frère, et l'annule de Coligny. Il prend Blois et Tours dans le mois de juillet, va faire ensuite le siège de Bourges dont il se rend maître vers la fin d'août, après trois semaines d'attaque. Ces succès lui font prendre la résolution de soumettre la ville de Rouen. Il conduit ce diligence son armée victorieuse vers cette place, afin de prévenir les secours qu'elle attendait de l'Angleterre; mais les Anglais le prévirent et y arrivèrent avant lui. Il ouvre la tranchée devant le fort Saint-Catherine le 18 septembre, et s'en rend maître le 8 octobre suivant. La ville, attaquée ensuite, était sur ahois lorsque Antoine, visitant la citadelle, reçut, le 15 octobre, une arquebuse qui lui fracassa l'épaulé. Le père Daniel dit que les chirurgiens jugèrent la plaie mortelle; d'autres prétendent qu'elle ne le devint que par l'insouciance du prince. Quoi qu'il en soit, la ville, ayant été emparée d'assaut le 26 du même mois, Antoine y fit une entrée triomphante, porté sur son lit. Delà il vint se faire couronner en baïon jusqu'à Saint-Nicolas-deus de Paris. Mais son extrême faiblesse obligea de le descendre à Audely, où il mourut le 29 novembre, après 48 quarante-cinq ans de son âge. Pour faire de ce prince un grand homme, il ne lui

manqua peut-être qu'un peu plus de force dans l'esprit; mais ce défaut même fut le salut de l'état. On en sait de la France s'il avait eu la fermeté de ses frères ou l'écêtement de sa femme? Laissons Calvin, Bese et leurs fanatiques se bécoter en vengeance ce prince déserteur de leur secte, par les injures les plus atroces; et rapportons-nous-en plutôt à l'éloge impartial que le sage da Thou fait de sa valeur, de son affabilité, de sa modération et de son amour pour la justice. Il eut de son épouse, entre autres enfants, un fils qui fut dans la suite roi de France, sous le nom de Henri IV (*Voy. Antoine, duc de Vendôme*).

#### LA REINE JEANNE D'ALBRET.

L'an 1560, JEANNE D'ALBRET régna seule après la mort de son mari. Cette princesse, livrée malheureusement aux fureurs de l'hérésie, devint le principal appui des hérétiques en France, et soutint, de toutes ses forces, leur parti jusqu'à sa mort. L'an 1563, elle fut citée, le 29 septembre, par le pape Pie IV, à comparaître devant le saint siège, dans six mois, sous peine d'excommunication; ce qui l'inquiéta fort peu. Jeanne se laissa tranquillement excommunier après le terme expiré. Mais la cour de France protesta, dans le mois de décembre 1563, contre les lettres inamovibles de Rome. Jeanne prit grand soin d'élever son fils Henri, prince de Navarre, dans la religion qu'elle avait embrassée. Elle en pratiquait la morale à la rigueur, et les exercices avec la plus grande régularité. L'an 1567, à la demande des états de Béarn, elle donna, au mois de juillet, un édit pour l'établissement du Calvinisme dans son royaume. La reine douairière de France, Catherine, désirait ardemment du marier Marguerite da Valois, sa fille, avec le prince de Navarre. Jeanne d'Albret y consentit, l'an 1573, après avoir long-tems hésité. Il est remarquable que, dans le contrat de mariage, elle prit le titre de *majorité fidelissime*, qu'elle tenait sans doute des rois de Navarre ses ancêtres, quoiqu'on ne la voie exprimer dans aucun de leurs actes. Jeanne, étant à Paris pour la célébration de cette alliance, y mourut, le 9 ou le 10 juin, à l'âge de quarante-quatre ans. Elle n'avait été malade que cinq jours, et le bruit courut qu'elle avait été empoisonnée de l'odeur d'une paire de gants de senteur, qu'un parfumeur italien, de la cour de Catherine de Médicis, lui avait vendue. Mais les chirurgiens, ayant ouvert son corps, déclarèrent qu'ils n'y avaient trouvé aucune marque de poison. La véritable cause de sa mort était, suivant leur rapport, un abcès qu'elle avait au côté. Cette princesse avait l'esprit orné, des talents rares, et la caractère ferme jusqu'à l'opiniâtreté.

#### HENRI III.

1574. HENRI III, fils d'Antoine de Bourbon et da Jeanne d'Albret, prend le titre de roi de Navarre après la mort da la reine Jeanne, sa mère. Il était né à Pau, le 15 décembre 1553, et fut d'abord nommé le comte da Viane. Son père, Henri II, le voyant naître, dit : *Petit mon vengeur.* Il emporta l'enfant dans sa robe, se chargea de son éducation, et ordonna qu'il fût traité comme les autres enfants du pays, d'une manière dure, pour lui affermir le tempérament. Le jeune prince suça le venin de l'hérésie avec le lait, par les soins da sa mère, qui lui donna pour gouverneur le baron da Beaumont, seul calviniste, qui fut tué aux matines da Paris; et pour précepteurs, la Gautherie, puis Florent Chretien, tous deux également huguenots. Henri, sous ce dernier, traduisit les commentaires da César. Casaubon assure avoir vu cette traduction écrite de la main da ce prince, et il ajoute que Henri, devenu roi da France, lui avait dit qu'il avait aussi travaillé à des commentaires da ses propres actions, et qu'il les achèverait quand il en aurait le loisir. Henri apprit le métier da la guerre sous le prince da Coudé; et l'annule da Coligny. Deux mois, ou un peu plus, après son avènement au

trône de Navarre, il épousa (le 18 août), à Paris, MAROURITA, sœur de Henri III, roi de France. Cette même année il embrassa formellement la religion catholique après la jonction de Saint-Barthélemy, et fit publiquement, le 2 septembre, abjuration du Calvinisme. L'an 1574, il est arrêté par ordre de Charles IX, et conduit au château de Vincennes, à cause du complot où il était entré, d'enlever le duc d'Alençon, frère du roi. L'an 1576,

au mois de février, il retourne à l'hérésie, et se retire en Guienne, lassé de la persécution de la reine-mère, et de la haine qu'elle témoignait pour les Bourbons. L'an 1589, Henri monta sur le trône de France sous le nom de Henri IV. (Voy. les rois de France.) Ce monarque, après avoir refusé long temps de réunir son patrimoine à la couronne de France, y consentit enfin par son édit de juillet 1607. (Voy. les ducs de Vendôme.)

## ROIS D'ARAGON.

### D. RAMIRE I, 1<sup>er</sup> roi d'ARAGON.

1035. RAMIRE I<sup>er</sup>, quatrième fils de Sanche III, dit le Grand, roi de Navarre, a pour son partage l'Aragon, avec le titre de roi. L'an 1056, il épousa GUANCA, fille de Bernard Roger, comte en partie de Carcassonne et de Foix, puis comte de Bigorre, et de la comtesse du Gerse. L'an 1058, Ramire réunit les états de son frère Gonzalez, par le choix des peuples de Sobrarba et de Ribagorça. Ramire, l'an 1042, s'étant allié avec les rois maures de Saragosse, de Huesca et de Tudela, fait une irruption subite dans la Navarre; mais il est battu et obligé de se retirer. L'an 1063, s'étant brouillé avec le roi de Saragosse, il entre à main armée dans ses états; mais il perd la vie, le 8 mai, dans une bataille que lui livrent, à Grac, le roi mahométan et Sanche, infant de Castille et de Léon, qui, tandis que le roi Ferdinand, son père, faisait la guerre aux infidèles, possesseurs de Séville, s'était armé pour la défense de ce prince, également infidèle, sous prétexte qu'il était tributaire de la Castille. Une chronique faite en France, vers le commencement du douzième siècle, dit que Ramire, qu'elle nomme Milon, fut écorché vif par les infidèles; mais Ferreras le nie, fondé sur le silence des écrivains espagnols du tems.

### SANCHE-RAMIREZ, 1<sup>er</sup> du nom, roi d'ARAGON.

L'an 1065, immédiatement après la mort de Ramire, SANCHE, son fils, est proclamé roi. Héritier de la valeur de son père, il attaque, l'an 1065, les Mahométans de son voisinage avec une bonne armée, qui fut grossie de quelques troupes françaises sous la conduite du duc d'Aquitaine, de celles d'Ingues I<sup>er</sup>, duc de Bourgogne, et de celles d'Ermenegaud III, comte d'Urgel. Après avoir pris quelques châteaux, il va mettre le siège devant Balbastro. Les Musulmans viennent au secours de la place, et sont repoussés. Ils reviennent à la charge, et livrent un nouveau combat, où le comte d'Urgel perd la vie. Malgré cet échec, le roi D. Sanche se rend maître de Balbastro. L'un de ses premiers soins fut d'en purifier la principale mosquée, après quoi il y transféra le siège épiscopal de Rhode. L'an 1076, Sanche s'empare du royaume de Navarre, qu'il réunit à l'Aragon, sans égard pour le droit des enfants du Sanche IV. L'an 1080, il porte la guerre chez les Mahométans, et la fait avec succès cette année et les suivantes. Ce prince meurt, l'an 1094, le premier, ou selon d'autres, le 4 juin, d'un coup de foudre reçu devant Huesca, dont il faisait le siège. En mourant, il fit promettre à D. Pedre, son fils, de ne point abandonner ce siège. Les Arabes mettent sa mort en l'année suivante, 488 de l'Hégire. De FALCIS, sa première épouse, fille d'Hilduin, comte de Rouci,

qu'il avait épousé l'an 1065, morte, suivant Zurita, le 14 avril 1086, il laissa D. Pedre, D. Alfonso et D. Ramire. Ce dernier avait pris l'habit de bénédictin dans le monastère de Saint-Pons de Thomières. Sanche-Ramirez avait épousé en deuxième noces, vers l'an 1086, PHILIPPE, fille de Guillaume IV, comte de Toulouse, dont il n'eut point d'enfants. Quelques auteurs disent qu'il abolit, en Aragon, les lois gauloises, et leur substitua les lois romaines.

### D. PEDRE I<sup>er</sup>.

1094. D. PEDRE I<sup>er</sup>, ou PIERRE-SANCHE, est proclamé roi dans le camp, aussitôt après la mort de Sanche, son père. L'an 1095, assisté de Centule, comte de Bigorre, et d'autres seigneurs gascons, il emporte, le 5 avril, sur les Maures, la ville d'Exisa, où il fonde un monastère en conséquence d'un vœu qu'il avait fait, pendant ce siège, à saint Géraud, abbé de la Sauve-Major en Guienne. (Marianne, *Thes.*, anecd. T. I, col. 264-266.) L'an 1096, il reprend le siège d'Huesca, défait, le 18 novembre, une nombreuse armée de Mahométans, auxquels s'était joint le roi de Castille, dont ils étaient tributaires, et se rend maître de la place le 25. Le pape y rétablit l'évêché qui avait été transféré à Jacca. L'an 1100, D. Pedre, le 17 octobre, fait la conquête de Balbastro, avantage qui est suivi de la réduction de plusieurs places des environs. Les historiens espagnols disent que se prince, dans un combat, abattit la tête à quatre rois maures, et de là viennent, ajoutent-ils, les quatre lêtes noires qu'on voit dans les armoiries d'Aragon. D. Pedre mourut le 28 septembre de l'an 1104, ayant perdu peu auparavant D. Pedre, son fils, qu'il eut vu d'Yvota, au Aous, fils de Guillaume VI, comte de Poitiers, et d'Hildegarde de Bourgogne, suivant la chronique de Moillerais. Le roi D. Pedre avait aboli l'humiliante cérémonie du serment que les rois d'Aragon étaient obligés de prêter, éto nue, aux pieds du grand-jusquier, qui, pendant qu'il le prononçait, leur tenait une épée nue appliquée contre la poitrine. D. Pedre aurait mieux fait d'abolir la charge même de grand-jusquier, dont les prérogatives étaient telles qu'il pouvait rejeter les édits du roi, le citer lui-même devant les états généraux, et le faire déposer s'il touchait aux privilèges de la nation.

### ALFONSE I<sup>er</sup>, dit LE BATAILLER.

1104. ALFONSE I<sup>er</sup>, fils de Sanche et de la reine Félicie, succède à D. Pedre, son frère. Le grand nombre de combats livrés aux infidèles, et de victoires remportées sur eux par ce prince, lui ont fait donner le nom de BATAILLER. L'an 1109, il épousa URSULE, fille d'Alfonse VI, roi de Léon et de Cas-

tille, veuve de Raymond de Bourgogne, comte de Galice. La même année, après la mort de son beau-père, il se met en possession des états de ce prince au nom de sa femme. L'an 1111, il gagna, à Campo de Espina, le 26 octobre, une bataille sur les partisans de la reine Urraque, qu'il avait répudiée à cause de sa hauteur et de sa mauvaise conduite. L'an 1114, au mois de janvier, il entreprend le siège de Saragosse avec le secours de plusieurs seigneurs français, du nombre desquels était Rotrou II, comte du Perche, qui le rendit maître de Tudela sur la fin d'août, et facilita par là le transport des vivres au camp des assiégés. Malgré cet avantage, Alfonso fut obligé d'abandonner son entreprise, et de la remettre à un autre temps. Il le reprit l'an 1118, et, après une grande victoire remportée le 18 décembre de cette année, près de Daroca, sur les infidèles, il entra victorieux dans Saragosse, qui lui ouvrit ses portes au bout de huit mois de siège. L'an 1119, il établit sa cour dans cette ville, dont il distribua différents quartiers aux principaux seigneurs français et espagnols qui l'avaient accompagné dans son expédition. Alfonso continue ses conquêtes sur les Mahométans pendant le cours de cette campagne et de la suivante; mais d'un autre côté, il perd le pluspart des places qui lui restaient en Castille. L'an 1131, se voyant sans enfants, il légua, par son testament, ses royaumes aux deux ordres militaires de Saint-Jean de Jérusalem et du Temple : disposition qu'il confirma l'an 1133. Ce testament n'eut cependant point lieu. (Voy. les *Grands-Maîtres du Temple*, art. d'Alfonse des Pauciers.) L'an 1134, Alfonso, qui avait battu tout de fois les infidèles, est battu par eux, à son tour, le 17 juillet, devant Fraga, dont il faisait le siège, et en meurt de chagrin le 7 septembre suivant. Les Aragonais et les Navarrais ne pouvant se réunir dans le choix d'un même souverain, en élurent chacun un, ce qui occasionna la déunion des deux royaumes, et de grandes guerres dans la suite.

#### RAMIRE II, DIT LE MOINE, ROI D'ARAGON.

1134. RAMIRE II, troisième fils de Sanche-Ramirez, et frère d'Alfonse le Batailleur, est élu roi par les Aragonais, qui le tiennent de son monastère de Saint-Pons de Thomières, dans le diocèse de Narbonne où il était prêtre et moine, et le placent sur le trône. On lit dans Mariana et dans le père d'Orléans qu'il avait aussi été abbé de Sahagun, puis évêque de Burgos, et de là transféré successivement sur les sièges de Pampelune et de Balbastre. Mais ce sont des faussetés, dit M. d'Hernandis, d'après le père Pagi, qui doivent être retranchées de l'histoire. Elles ont été néanmoins conservées, ajoute-t-il, par un auteur plus récent, comme de précieuses anecdotes. Il y en a encore bien d'autres de même aloi dans son indigeste compilation. Ramire épouse ensuite par dispense, à ce qu'on prétend, d'Innocent II, en plûtôt d'Anaclet son rival, Azoïs, fille de Guillaume IX, comte d'Aquitaine, dont il eut une fille, nommée Pétronille, en faveur de laquelle il abdiqua la couronne l'an 1137. Richard de Cluni lui donne aussi un fils qui mourut, dit-il, en Poitou 3 mois ce fils n'a point été connu des auteurs espagnols. Ramire, après son abdication, retourna dans son monastère, où il mourut le 16 août 1147. (Getta. Com. Barcin. Roderic Tolet.) D'autres disent qu'il se retira parmi les clercs de Saint-Pierre d'Huesca. L'église de Tarragone, se trouvant sans pasteur, l'an 1137, par la mort d'Oligoïre, son évêque, dans le temps que Ramire méditait sa retraite, l'eut élu pour remplir ce siège; et l'on voit dans les préfaces du *Marca Hispanica* (n. 209) un de ses diplômes où il prend la qualité d'évêque élu de Tarragone et de Barcelonne. Mais il renonça depuis à son élection. Zurita rapporte un autre de ses diplômes qu'il donna étant encore sur le trône, où il s'intitule roi et prêtre. Roderic du Tolédo loue sa valeur, sa bonté, sa libéralité, qui fut telle, dit-il, qu'il distribuait la plupart de ses terres et châteaux à ses vassaux.

#### DONA PETRONILLA ET RAIMOND-BÉRANGER.

1137. DONA PETRONILLA, fille de Ramire le Moine et d'Agnès d'Aquitaine, âgée d'environ deux ans, commença à régner sous la tutelle de Raimond-Béranger IV, comte de Barcelonne, à qui son père l'avait fiancée. Raimond gouverne le royaume sous le titre de prince d'Aragon. L'an 1151, il célèbre son mariage avec Pétronille. L'an 1153, le prince d'Aragon profitant de la trêve qu'il venait de conclure avec le roi de Navarre, fait une campagne glorieuse contre les infidèles qu'il chasse de la Catalogne. Pour être en état d'agir contre eux, Raimond, l'an 1157, fait avec les rois de Castille et de Navarre un traité portant que tout ce qui est à la droite du courant de l'Èbre appartiendra à l'Aragon, sous la condition de la foi et hommage envers les rois de Castille, ou enronnement desquels les rois d'Aragon seront obligés d'assister, tenant l'épée nue à la main. Ces trois princes marchent ensuite contre les Almohades, sur lesquels ils remportent une grande victoire. Raimond se propose de les pousser vivement, et faisait pour cela de grands préparatifs. Mais, l'an 1162, la mort l'enleva le 8 août à S. Dalmace, près de Gènes, dans un voyage qu'il faisait pour se trouver à une assemblée convoquée par l'empereur Frédéric à Turin. Guillaume de Neuburg remarque comme une preuve de la rare modestie du Raimond-Béranger, le refus constant qu'il fit de prendre le titre de roi, même après la mort de son beau-père, malgré les instances que lui firent à ce sujet les états d'Aragon. Il laissa de la reine Pétronille deux Alfonses; dont Pedre, dit ainsi Raimond-Béranger; don Sanche, et dona Douce, mariée à Sanche I, roi de Portugal. La reine Pétronille survécut dix ans à son époux, et mourut à Barcelonne le 18 octobre 1173.

#### ALFONSE II.

1162. ALFONSE II, né l'an 1152, appelé auparavant Raimond, fils de la reine Pétronille, et de Raimond-Béranger IV, comte de Barcelonne, succéda à son père dans le comté de Barcelonne, et dans le même temps placé par sa mère sur le trône d'Aragon. Cette ample succession ne remplît pas son ambition. L'an 1167, il reprend la Provence sur Raimond V, comte de Toulouse, qui s'en était emparé l'année précédente, après la mort du comte Raimond-Béranger le jeune, cousin d'Alfonse. Mais l'an 1168, il donne ce comté à Pierre, ou Raimond-Béranger, son frère, pour le tenir en commende, et à condition de le lui rendre lorsqu'il en serait requis. L'an 1172, il hérite du Roussillon par le testament du comte Guinard II. (Voyez les *comtes de Roussillon*). La même année, tandis qu'il poursuivait les Almohades jusqu'à Xativa, il est rappelé en Aragon par une irruption qu'y fait le roi de Navarre. Ligue des rois de Castille et d'Aragon contre ce dernier. Le second d'eux rendu, l'an 1175, à Montpellier, en Auvergne, auprès de Henri II, roi d'Angleterre, se réconcilie dans le mois de février par sa médiation avec Raimond V, comte de Toulouse son ennemi, et devient ensuite le négociateur de la paix entre celui-ci et le marquis anglais. La guerre recommence, l'an 1179, entre Alfonso et Raimond V. Ce qui en faisait le sujet, c'étaient les prétentions du roi d'Aragon sur le comté de Melgueil et le château d'Albaron, possédés par le comte de Toulouse, et réciproquement les prétentions de ce dernier sur les domaines du Rouergue et du Gévaudan, qui étaient entre les mains du premier. Raimond-Béranger étant mort l'an 1181, Alfonso dispose de la Provence en faveur de son autre frère (et non son fils), don Sanche, pour tenir de même ce comté en commende. Mais il le lui retraits, l'an 1185, et lui donna en échange les comtés de Roussillon et de Cerdagne. La même année, au mois de février, il s'abouche aux environs du Rhodé avec le comte de Toulouse, et là ils conviennent de s'en rapporter sur leurs différends à des arbitres (Vassette, T. 3, p. 65). L'an 1196 (1256 de l'ère d'Es-

pagne ; Alfonso mourut le 25 avril à Perpignan, fort regretté de ses sujets. Son corps fut inhumé au monastère de Poblet, qu'il avait fondé. Ce prince nase distinguua pas moins par les talens de son esprit, que par ses exploits militaires. Il protégea les troubadours, et fit lui-même plusieurs vers en langue provençale. Alfonso avait épousé, 1<sup>o</sup> *Margaret*, fille d'Alfonse I, roi de Portugal, dont il fut séparé sans en avoir eu d'enfants ; 2<sup>o</sup> le 18 janvier 1174, *Sancia*, fille d'Alfonse VIII, roi de Castille, dont il eut trois fils et quatre filles. Don Pedre, l'aîné des fils, lui succéda au royaume d'Aragon et au comté de Barcelonne ; don Alfonso, le deuxième, eut en partage la Provence ; don Ferdinand, le troisième, se fit moine de Cîteaux, et devint abbé de Mont-Aragon. Les filles sont, *Constance*, mariée 1<sup>o</sup> à *Emérie*, roi de Hongrie, 2<sup>o</sup> à *Frédéric*, roi de Sicile, puis empereur ; *Elisabete*, femme de *Raimond VI*, comte de Toulouse ; *Sancia*, mariée à *Raimond VII*, fils du précédent, on ne connaît point la dernière (*Foyez* Alfonso I, comte de Provence).

Alfonse II date ses diplômes de son règne sans en marquer les années, et se sert de cette formule, *Regnans me*.

#### D. PEDRE II.

1196. D. *Pedre II*, fils aîné d'Alfonse II, est proclamé roi d'Aragon à Barce, et possède en même temps la Catalogne. L'an 1203, il épouse *Maria*, fille et héritière de *Guilhaume*, comte de Montpelier. Par une des clauses du contrat de mariage, *Pierre* s'engage solennellement à ne jamais répudier *Maria*, et qui plus est, à n'en jamais épouser aucune autre pendant sa vie. Il faisait que le divorce fut une chose bien connue alors, puisqu'on prenait de telles précautions pour préserver *Maria* d'un pareil affront. La même année, *Pierre* se rend à Rome, où il est couronné le 11 novembre, par le pape Innocent III, auquel il s'engage pour lui et pour ses successeurs de payer chaque année un cens de deux cent cinquante deniers. C'est le premier roi d'Aragon qui ait été couronné. Ses prédécesseurs, lorsqu'ils avaient atteint l'âge de vingt-cinq ans, se mariaient, étaient faits chevaliers, et alors ils prenaient le titre de roi. L'an 1212, D. *Pedre* se trouve à la bataille gagnée, le 16 juillet, sur les *Mahométans*. L'an 1215, étant allé au secours du comte de Toulouse, il périt, le 17 septembre, à la bataille de *Marci*. Voici ce que son successeur et son fils rapporte de cet événement. « *Simon* » de *Montfort*, dit-il, « était à *Muret*, et avait avec lui huit cents » ou mille chevaliers. Le roi, mon père, vint contre lui avec » plusieurs seigneurs de son royaume dont quelques-uns furent » tués dans l'action, les autres prirent la fuite. Don *Nunes-San-* » che (fils du comte de *Roussillon*), *Guilhaume* de *Moncada* et » quelques autres nés y trouvèrent pas ; ils venaient étonnés prier le » roi de les attendre, car qu'il se vout pas faire. Le roi cette nuit » avait couché avec une de ses maîtresses, et il était si fatigué, » que lorsqu'il entendit la messe avant le combat, il ne put de- » meurer debout durant l'évangile, et fut obligé de s'asseoir. » Avant la bataille, le roi, mon père, voulait que *Simon* se rendit » à discrétion, et c'était une condition qu'il exigeait. *Simon* et » ceux qui étaient avec lui, la trouvant trop dure, eurent re- » cours au serment de préséance, reçurent le corps de *J.-C.* » et déclarèrent qu'ils auaient mieux mourir en rose campaque » que renfermés dans la ville (de *Marci*). Ils sortirent ensuite » pour livrer bataille. Les troupes du roi se surent pas bien » servir, et étant par leur mauvaise ordonnance que pour » leurs péchés, elles furent vaincues. Ainsi mourut mon père ; » car c'est de cette manière qu'en ont toujours mes ancêtres » dans les batailles qu'ils ont données, et que j'en ferai dans » celles que je donnerai, vaincre ou mourir ». La reine *Maria*, » qui s'était retirée à Rome pour pleurer sa tante contre de roi qui » voulait faire passer son mariage, y mourut au mois d'avril de la » même année, selon D. *Vaissette*, et non pas l'an 1219 comme le » marque *Perreras*. Le corps du roi fut inhumé au monastère » de *Sixtus*, en Aragon. Il ne laissa de son mariage qu'un fils qui »

lui succéda. Le roi D. *Pedre II* était à la fleur de son âge lorsqu'il fut tué. Tous les anciens historiens, dit D. *Vaissette*, font un grand éloge de ce prince. Il était grand, bien fait, libéral, gracieux, magnifique jusqu'à la prodigalité, et d'une probité à toute épreuve. Il avait donné des marques de sa valeur dans toutes les occasions. Le seul défaut qu'on peut lui reprocher, c'est de s'être trop livré à son penchant pour les femmes. Ce fut cette passion qui l'engagea à cultiver la poésie provençale, et à protéger les poètes provençaux qu'il aida de ses libéralités.

#### JAYME, ou JACQUES I. DE LA CONQUÉRANT.

1213. *JAYME*, fils de don *Pedre II* et de la reine *Maria*, né à *Montpelier* le premier février 1208, succéda à son père. Il était alors depuis l'âge de trois ans, entre les mains de *Simon* de *Montfort*, à qui son père l'avait remis pour la faire élever comme son gendre futur. *Simon* le reliait encore près d'un an après la mort de don *Pedre*. L'an 1214, il est reconnu dans les états-généraux tenus à *Lérida*. Parvenu à l'âge de treize ans, on lui fait épouser l'an 1218, douce *Elxavense*, fille d'Alfonse, roi de Castille. Mais, l'an 1219, ce mariage est cassé par le concile de *Lérida*, quoiqu'il en fut né un fils nommé *Alfonse*, avec lequel sa mère se retira en Castille. Le roi d'Aragon, la même année, porta le guerre dans l'île de *Majorque*, contre les *Mahométans* sur lesquels il gagna une grande victoire, après qu'il eut porté d'assaut la ville de *Majorque*, le 31 décembre, et fit prisonnier la reine de l'île avec un de ses fils. L'année suivante, 1250, *Absurdi*, roi de *Valence*, étant informé d'une conspiration formée contre lui, quitta son trône, et se retira avec son fils en Aragon, où il est reçu par D. *Jayme*, et embrassa le Christianisme. *Jayme* était ainsi de *Sanche VII*, roi de *Navarre*. Ce dernier n'avait point d'enfants, et se trouvant accablé par le poids des années et des infirmités, se détermina, l'an 1231, à choisir pour son héritier, en l'adoptant pour son fils, le roi d'Aragon, au préjudice de *Thibaut*, comte de *Champagne*, son neveu, dont il était vassal. Mais, trois ans après, *Jayme* renoua gentement à ses droits sur la *Navarre* en faveur du comte de *Champagne*. Après avoir fait la conquête de l'île de *Majorque*, il lui resta à faire celle de *Minorque*. Mais avant même d'avoir fait celle-ci, il en était si assuré qu'il échangea les deux îles en 1231 pour le comte d'Urgel, avec l'infant don *Pedre* de Portugal. Ce qu'il convoitait avec le plus d'ardeur, était la ville de *Valence*, sur laquelle il avait acquis des droits par la cession qu'*Absurdi* lui en avait faite. Ses forces n'étant pas suffisantes pour emporter une place de cette importance, il obtint du pape *Grégoire IX*, en 1253, la publication d'une croisade, dans laquelle entrèrent à l'envi les seigneurs du Languedoc, des pelats, avec les chevaliers du Temple et de S. Jean. Mais on ne s'en tint pas sitôt en campagne. Le roi d'Aragon fut occupé d'un différend qu'il avait avec le comte de *Roussillon*, et de son mariage avec *Marjore*, fille d'*André*, roi de Hongrie, qu'il épousa le 8 septembre 1255. Les croisés s'étant enfin réunis en 1257, repartirent sur les Maures de *Valence* une grande bataille où les musulmans ne perdirent, dit-on, qu'un tiers hommes. L'année suivante ils assiégèrent *Valence* dont ils se rendirent maîtres, et font une trêve de sept ans avec *Xana*, roi de *Valence*, après qu'il est abandonné la ville. Mais, l'an 1259, tandis que *Jayme* est à *Montpelier*, ses généraux remportent la trêve par de nouvelles hostilités. Il en profite à son retour, sans les approuver, pour achever la conquête du royaume de *Valence*. D. *Jayme* s'étant adressé à *Berquart*, évêque de *Gironne*, pour le sacrement de pénitence, crut depuis avoir de fortes preuves qu'il avait révélé sa confession. Pour l'empêcher de récidiver, il lui fit comper la langue en 1246. Le pape Innocent IV ne laissa pas cet attentat impuni. Il fulmina contre le prince sans communication qui fut levée par ses légats au comte de *Lérida*, sur les marques publiques de repentir qu'il donna. Les Maures de *Valence* portaient impatiemment le joug qu'il leur avait imposé. Pour se délivrer des inégalités qu'ils lui imposaient, il

rendit, le 6 janvier 1258, une ordonnance par laquelle il leur enjoignait de l'expatrier. L'an 1258, il termina le différend qu'il avait depuis long-temps avec le roi de France, touchant la souveraineté sur la Catalogne et le Roussillon, que Jayme ou ses prédécesseurs avaient usurpé sur cette couronne. Jayme de son côté avait des prétentions sur divers domaines du Languedoc et des pays voisins dont le monarque français était en possession. Le roi d'Aragon ayant envoyé l'évêque de Barcelonne et deux autres plénipotentiaires à Corbeil, où la cour de France était alors, pour y finir cette affaire, ils arrêtèrent, le 11 mai, avec le roi Louis IX, les articles suivants : 1° Louis céda au roi d'Aragon à perpétuité tous les droits de souveraineté qu'il avait sur les comtés de Barcelonne, d'Urgel, de Bézalu, de Roussillon, d'Empurien, de Cerdagne, de Conflant, de Giroude et de Vic. Jayme, à son tour, céda au roi de France tous les droits qu'il prétendait sur les villes et pays de Carcassonne et Carcasses, de Naves, de Lauraga, de Termenois, de Béziers, de Nenervois, de Fenouillèdes, de Pierre-Pertuse, de Sault, d'Agde et d'Agadois, d'Albigois, de Rouargue, de Querci, de Narbonne, de Grèce au vicomte de Gévaudan, de Milhau, de Nîmes, de Toulouse, et du comté de Toulouse, de St. Gilles et enfin sur tous les domaines qui avaient appartenu au feu Raimond, comte de Toulouse. Sur quoi l'on peut remarquer, dit l'historien du Languedoc, que Louis IX céda au roi d'Aragon des droits de souveraineté incontestables dont ses prédécesseurs avaient toujours joui sans interruption depuis le règne de Charlemagne ; au lieu que Jayme ne céda à Louis que des droits la plupart chimériques (*Voyez les comtes de Roussillon*). L'an 1264, don Jayme se concerta avec Alfonso le Sage, roi de Castille, pour faire la guerre aux Maures de l'Espagne méridionale. Mais la difficulté fut d'obtenir en Aragon des subsides pour cette expédition. La noblesse, après avoir bien disputé, ne consentit d'y accéder qu'à trois conditions, 1° qu'elle serait exempte du *donage* ; impôt qu'on levait sur le bétail ; 2° que le grand justicier serait renvoyé dans toute l'autorité qu'il lui accordaient les anciennes lois ; 3° que les charges militaires ne seraient données qu'à des nobles aragonais de naissance. Les deux rois confédérés soumettent dans les deux années suivantes, la Murcie, et ce qui restait à conquérir du royaume de Valence. Mais ces conquêtes, par les conventions faites entre eux, furent unies à la couronne de Castille. D. Jayme voulut ensuite aller signaler sa valeur à la Terre-Sainte. S'étant embarqué, l'an 1269, pour cette expédition, il est jeté par la tempête à Aigues-Mortes, d'où il retourne dans ses états. Ce fut là tout le fruit de son armement. L'an 1273, à l'occasion du concile général indiqué à Lyon, don Jayme se rend en cette ville, assiste à l'ouverture du concile, et s'en revient fort mécontent du pape, qui refusa de le couronner, à moins qu'il ne promît de payer le tribut auquel D. Pedre, son père, s'était obligé, pour son royaume, envers l'église romaine. L'an 1275, Jayme fit à Lérida les états qui déclarent que la sceptre ne sortira jamais de la ligne directe tant qu'il y aura des mâles ; en conséquence Alfonso, fils de l'infant D. Pedre et de la Constance, fille de Mainfroi, est reconnu héritier de la couronne. L'an 1275, les Maures chassés de Castille où ils avaient fait une irruption, vinrent se réfugier en Aragon, et desconfirent le roi d'Aragon, et prirent ensuite de prisonniers, et tuèrent moult de gens, et prirent plusieurs villes et villages, la fut pris le commandeur du Temple, et plusieurs autres tant de religion, comme du siècle, et d'autre peuple grant quantité. Après rassemblée la roy d'Aragon grans gens d'armes, et desconfit les Sarrazins, et reconquist grans parties des châteaux et de la terre qu'il avait perdu ; et fut délivrer le commandeur du temple d'Aragon, et plusieurs autres qui avoient été pris devant. (*Sinuer, Catal. cod. mss. Bibl. Bern. T. II, p. 580*). Mais les Maures de Grenade s'étant révoltés l'année suivante, aggraveront sur les généraux de D. Jayme une grande bataille près de Lanchete. Ce revers joint à ses infirmités, lui causa un si vil chagrin, qu'il se trouva malade. Etant à l'extrémité, il prend l'habit de Cîteaux, et meurt le 25 juillet 1276, après avoir régné environ soixante-trois ans.

II.

Son corps fut inhumé dans l'abbaye de Poblet. Jayme fut père d'un grand nombre d'enfants. Il eut, 1° d'Elisabette, fille d'Alfonse IX, roi de Castille, Alfonso, mort l'an 1260 ; 2° d'Ysaïe (mort l'an 1251) le roi D. Pedre, son successeur dans les royaumes d'Aragon et de Valence ; D. Jayme, qui eut avec le titre de roi l'île de Majorque, les états de Roussillon et de Montpellier ; Sanche, archevêque de Tolède ; Yolande, femme d'Alfonse X, roi de Castille ; Isabelle, mariée l'an 1269, avec Philippe le Hardi, fils et successeur de S. Louis, roi de France ; Constance, femme d'Emmanuel, infant de Castille ; dona Sanche, qui selon quelques auteurs, s'en alla déguisée à Jérusalem où elle servit les pauvres, et mourut saintement ; Marie, qui fut religieuse ; et Eléonore ; 3° de Thérèse Vinas, qui lui avait épousé à secret, il eut D. Jayme et D. Pedre. Jayme I eut encore deux enfants naturels, D. Ferdinand, que D. Pedre fit jeter dans la rivière de Cinça, où il périt, et D. Fernandez. Le roi D. Jayme I fut sans contredit un des plus vaillants princes de son temps, ayant livré trente-trois batailles aux Maures avec avantage, et conquis sur eux trois royaumes. La religion lui est redevable de plus de mille églises qu'il fit construire, y compris les mosquées qu'il fit consacrer. On l'eût regardé, suivant l'opinion reçue, comme un prince accompli sans le penchant excessif qu'il fit paraître pour les femmes : défaut qui mit le trouble dans sa famille et lui attira souvent des réprimandes de la part des papes à qui on en porta des plaintes.

## DON PEDRE III.

1276. D. Pedre III, fils de Jayme I et d'Yolande, sa deuxième femme, est couronné solennellement avec son épouse, le 27 novembre, dans le cathédrale de Saragone. Il avait épousé, l'an 1269, Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile, et ce verbe de ce mariage il prétendait au royaume de Sicile. L'an 1269, étant sur les côtes d'Afrique avec une flotte considérable destinée, à ce qu'on publiait, contre les Maures, il va faire une descente en Sicile, sur la nouvelle du massacre des Français, connu sous le nom de *S. Éperes siciliennes*. Il y est reçu comme un libérateur, et tous les habitants de cette île se jettent entre ses bras par la crainte du juste ressentiment de Charles d'Anjou, leur souverain. Il est proclamé aussitôt roi de Sicile, et couronné à Palerme. Il entre ensuite dans Messine, et bat la flotte de Charles d'Anjou. Mais le pape Martin IV, français de naissance, indigné de cette usurpation et de ce qui lui avait préparé, frappe don Pedre, le 18 novembre, d'une excommunication qu'il renouvelle l'année suivante, le déclare et même ténus de son état. Pour l'exécution de cette sentence il fit publier contre lui une croisade, et donna l'investiture du royaume d'Aragon à Charles de Valois, deuxième fils du roi Philippe le Hardi, lequel était neveu de D. Pedre par sa mère Elisabeth, semblait devoir être mieux reçu des seigneurs et du peuple d'Aragon. Martin, en disposant ainsi de ce royaume, se prévalait du *honnage* que don Pedre II en avait fait au 1204 ; lors de son couronnement, au pape Innocent III. D. Pedre III se moqua des foudres de Rome, et par dérision ne prit plus que le titre de *chevalier d'Aragon, seigneur de la mer et père de trois rois*. Il tint aussi peu de compte du cartel de défi que Charles d'Anjou lui donna pour se battre avec lui, le 1<sup>er</sup> juin 1285, à Bordeaux, chacun accompagné de cent chevaliers. Charles, au jour marqué, comparut, et passa toute la journée sur le champ clos avec ses chevaliers, à la vue d'une foule innombrable d'étrangers que la nouveauté du spectacle avait attirés. Mais Pierre, quoiqu'il eût accepté le défi, au parut point à Bordeaux, ou, s'il y vint, il n'y resta qu'un moment presque seul et déguisé, et repartit aussitôt pour l'Espagne. Philippe le Hardi, roi de France, se disposait cependant à faire la conquête de l'Aragon. L'an 1284, il envoya une armée en Navarre pour être à portée d'agir contre l'Aragon et la Castille confédérés ensemble, et l'année suivante il entre lui-même, à la tête de cent mille hommes, en Catalogne par le Roussillon,

45

où Jacques, roi de Majorque, frère du roi d'Aragon, lui avait livré passage. Les Français prennent plusieurs places ; mais leur flotte est battue par Roger de Lauria, amiral d'Aragon, qui se rend maître de Roses où ils avaient tous leurs magasins de vivres, et fait prisonnier Charles II d'Aragon. La disette et les maladies les obligent à se retirer. Philippe meurt à Perpignan, le 6 octobre de la même année 1285. D. Pedre le suit ou tombe le 10 novembre suivant, après avoir reçu à Villefranche de Penadès où il était tombé malade, l'absolution des censures, sans néanmoins renoncer au royaume de Sicile, qu'il transmet par son testament à D. Jayme, son deuxième fils, laissant la couronne d'Aragon à Alfonso, son aîné. D. Pedre eut encore de la reine, son épouse, Elisabeth, mariée à Denis, roi de Portugal ; et Yolande qui épousa Robert, fils de Charles II, roi de Naples. La reine Constance mourut à Barcelonne l'an 1300. (Voy. le pape Martin IV.)

### ALFONSE III.

1285. ALFONSE III, fils de D. Pedre III et de Constance, succède à la couronne d'Aragon. Lorsque D. Pedre mourut, Alfonso était occupé à déposséder D. Jayme, son oncle, du royaume de Majorque. Après s'être emparé de Majorque, il fait la conquête de l'île d'Ivica, et revient en Espagne où il est couronné à Saragosse le jour de Pâques 1286. Alfonso enlève cette année l'île de Minorque aux Mahométans, qui se retirent dans le château de Port Mahon, et sont forcés d'en sortir l'an 1287. Alfonso, l'année suivante, le 29 août, rend à Charles II d'Aragon la liberté, après l'avoir obligé de renoncer à ses droits sur la Sicile, et de donner ses deux fils en otage pour sûreté du traité conclu à Cossins par la médiation d'Edouard I, roi d'Angleterre. Alfonso relâche aussi les princes de la Cerda, à la sollicitation de quelques seigneurs qui voulaient se venger du roi de Castille, et fait proclamer Alfonso, l'aîné, roi de Castille au commencement de septembre. Cette démarche d'Alfonso III occasionne une guerre entre les rois d'Aragon et de Castille. L'an 1291, les ministres plénipotentiaires, assemblés à Tarascon, achèvent de régler, au mois de février, les articles d'un traité entre Philippe le Bel, Charles de Valois, Charles II, roi de Naples, et le roi d'Aragon, à l'exclusion de Jayme, roi de Sicile. Alfonso et Charles, roi de Naples, ont une entrevue dans le col de Panisart, et ratifient le traité. Peu de temps après, Alfonso tombe malade à Barcelonne, et meurt le 18 juin, laissant la couronne à son frère. (Voyez Charles II, roi de Naples et de Sicile.)

### JAYME II.

1291. JAYME II, ayant appris la mort du roi Alfonso, son frère, quitte la Sicile dont il laisse le gouvernement à Constance, sa mère, et à Frédéric, son frère, se rend à Barcelonne et delà à Saragosse où il est couronné le 6 septembre. Jayme, l'an 1295, épouse, le premier novembre, Blanche, fille de Charles, roi de Naples, en vertu d'un traité conclu au mois de juin précédent, par lequel il s'engageait à épouser cette princesse, à restituer la Sicile à Charles, et à rendre les états. L'an 1297, Jayme se rend à Rome, et y est bien reçu du pape Boniface VIII, qui célèbre le mariage de Robert, fils de Charles, avec Yolande, sœur de Jayme. Jayme, pour remplir l'engagement contracté par le traité de l'an 1295, équivé, l'an 1298, une grande flotte, et fit une descente en Sicile, dont il tâcha, mais en vain, de déposséder Frédéric. L'an 1301, Jayme tient les états à Saragosse, et y fait déclarer pour héritier de la couronne l'infant D. Jayme, son fils. La mort ayant enlevé la reine Blanche, le 12 novembre 1310, à Barcelonne, le roi Jayme II épouse en secondes nocces Marie, fille de Hugues III, roi de Chypre. Il avait arrêté, l'an 1309, le mariage de Jayme, son fils, avec Eléonore de Castille. Le jeune prince différait toujours d'accomplir cette alliance. Pressé par son père, il consent enfin, l'an 1319, à recevoir la bénédiction nuptiale. Mais il se retire après la messe,

laissant sa femme, sous prétexte qu'il était lié par le vœu de religion ; il renonce à tous ses droits de succession en trône dans les états tenus à Tarragone ; et Alfonso, son frère, est reconnu héritier présomptif de la couronne. L'an 1321, le roi Jayme perd, sur la fin d'avril, la reine Marie, et épouse, en troisième nocces, le jour de Noël suivant, Elisabeth de Navarre. La noblesse de Sardaigne, mécontente du gouvernement des Pisans, ses maîtres, invite, l'an 1321, le roi d'Aragon à venir la délivrer d'un joug qu'elle ne pouvait plus supporter. Jayme en ayant conféré avec les états tenus à Lérida, prit des mesures pour se rendre aux desirs des Sardes. L'an 1323, il leur envoie son fils Alfonso, avec une flotte. Le jeune prince ripondit sur vœux de son père. L'année suivante il s'empara d'Iglesias et de Cagliari, après avoir battu les Pisans devant cette dernière place, dont la réduction entraînait celle de l'île. Les Pisans, affaiblis par leur défaite, consentirent à tenir d'Alfonse la Sardaigne à foi et hommage, sans préjudice de la suzeraineté que le pape prétendait avoir sur cette île. C'était un usage dès-lors établi dans tous les tribunaux de l'Europe, d'appliquer à la question les accusés de crimes dont on ne pouvait avoir autrement la conviction. L'an 1325, les Cortès abolirent ce supplice en Aragon, persuadés qu'il était également propre à innocenter un coupable vigoureux, et à faire déclarer coupable un innocent de faible complexion. La même année, nouvelle révolte en Sardaigne, contre les Pisans. Les Aragonais viennent au secours des rebelles, et remportent une victoire navale sur les Pisans. La Sardaigne est entièrement soumise aux vainqueurs l'année suivante. L'an 1327, Jayme meurt à Barcelonne, le 31 octobre, extrêmement regretté de tous ses sujets. De Blanche, sa première épouse, il laisse Jayme, qui, ayant renoncé à la couronne, fut grand-maître de l'ordre de Calatrava, ensuite de celui de Montesa ; et Alfonso, qui lui succéda. Jayme II eut encore deux princesses : Pierre-Raymond et Jean, avec plusieurs princesses : Constance, Marie, Blanche, Yolande et Isabelle, toutes mariées à de grands princes, excepté Blanche, qui fut religieuse. (Voy. Jayme I<sup>er</sup>, roi de Majorque.)

### ALFONSE IV.

1327. ALFONSE IV, fils puîné de Jayme II, est proclamé roi après les funérailles du roi, son père, et se fait couronner solennellement à Saragosse, le jour de la Pentecôte 1328. L'an 1351, il fait la guerre aux Génois, dont ses flottes désoleaient toutes les côtes. Deux-ci, l'année suivante, ravagent à leur tour les côtes de Catalogne. Le pape se rend, l'an 1355, médiateur entre Gênes et l'Aragon ; mais sa médiation ne peut réconcilier ces deux puissances. L'an 1356, le 7 janvier, selon Raynaldi, ou plutôt le 24, selon les autres historiens, Alfonso meurt à Barcelonne, à l'âge de treute-sept ans, étant né au mois de février 1299. Il avait épousé en premières nocces, l'an 1314, Térésa d'Entràcs (morte en 1329), nièce du comte d'Urgel, dont il laisse D. Pedre, son successeur ; D. Jayme, comte d'Urgel ; et Constance, mariée à Jayme II, roi de Majorque ; il épousa en secondes nocces, la 6 février 1309, Eléonore, fille de Ferdinand IV, roi de Castille, dont il laisse D. Ferdinand et D. Juan ; l'aîné fut, à sa naissance, créé marquis de Tortose. C'est le premier, à ce qu'il paraît, qui ait porté le titre de marquis en Espagne ; D. Pedre, son cousin, roi de Castille, le fit mourir l'an 1358, et traita de même, l'année suivante, la reine Eléonore, sa tante. (Voy. les comtes d'Urgel.)

### DON PEDRE IV, ou LE CÉRÉMONIEUX.

1356. D. PEDRE IV, fils d'Alfonse IV et de Thérèse, sa première femme, né le 15 septembre 1319, est proclamé roi dans le mois de janvier, après la mort de son père. Dès qu'il fut sur le trône, il se saisit des terres qu'Alfonse avait données à la reine Eléonore, se fondant sur le serment que ce prince avait fait de ne rien démembrer de ses états. Guerre civile à ce sujet

Le roi de Castille, frère d'Éléonore, lui envoya des troupes sous le conduite de D. Pedre d'Exérica. Autre contestation qui s'éleva sur le couronnement du roi d'Aragon le jour de la Pentecôte 1336. L'archevêque de Saragosse prétend avoir le droit de mettre la couronne sur la tête de ce prince. La plupart des grands s'y opposent. D. Pedre se couronne lui-même, pour ne pas donner lieu de croire qu'il tenait son royaume de l'église. Le pape Benoît XII ne laissa pas de se rendre médiateur entre D. Pedre et la reine Éléonore, et réussit, l'an 1338, à les accommoder. D. Pedre, l'an 1359, reçoit l'hommage du roi de Majorque, et va rendre le sien au pape à Avignon, pour la Sardaigne. L'entrée solennelle que D. Pedre fit dans Avignon, fut sur le point d'être ensanglantée. L'écuyer de D. Jayme, roi de Majorque, ayant donné, par manière d'insulte, un coup de fustet au cheval sur lequel était monté le roi, ce prince mit l'épée à la main, prêt à se venger, et l'on eut bien de la peine à retenu l'effet de sa colère; mais il conserva toujours depuis un vif ressentiment contre le roi de Majorque. Il lui en donna des marques, l'an 1345, par la conquête qu'il fit sur lui des îles de Majorque, de Minorque et d'Ivica, qu'il réunît, le 29 mars de l'année suivante, à sa couronne. Bientôt après, il achève de dépouiller le roi de Majorque, en lui enlevant ses domaines situés au-delà des Pyrénées. D. Jayme fit, l'an 1360, une tentative pour recouvrer ses états, et y perdit le 25 octobre, laissant un fils, nommé Jayme, qui fut fait prisonnier. On suivait toujours en Aragon l'ancien escol d'Espagne pour les dates. L'an 1350, D. Pedre tend, le 17 décembre, à Perpignan, une ordonnance par laquelle il défend de compter désormais les années par l'ère de César, et veut qu'on se serve de l'époque de la naissance de Jésus-Christ. La même année, il fait alliance avec les Pisans contre les Génois, et la suivante, il renouvelle celles qu'il avait faites avec la France, Venise et la Navarre. Les Génois ne sont point effrayés de ces traités. L'an 1352, ils remportent une victoire sur les flottes combinées d'Aragon et de Venise. Les Aragonais, l'année suivante, prennent leur revanche. Toujours joints aux Vénitiens, ils obtiennent à leur tour les Génois sur mer. Le roi passe en Sardaigne l'an 1354, et soumet les places de cette île, qui s'étaient révoltées. Une prise faite, l'an 1356, sur les Génois, par la flotte aragonaise; sous les yeux du roi de Castille, dans un de ses ports, occasionne une rupture suivie d'hostilités entre les deux couronnes. Cette guerre, sans être civile, en eut toutes les horreurs. D'un côté on vit les deux frères utérins du roi d'Aragon, D. Ferdinand et D. Juan, qui, depuis long-temps, s'étaient retirés, par mécontentement, en Castille, commander les troupes castillanes; de l'autre, Henri de Transtamare, frère naturel du roi de Castille, combattre dans l'armée aragonaise. L'ère vulgaire de l'incarnation n'était pas encore adoptée dans le royaume de Valence. Elle le fut par les états du pays, assemblés l'an 1358. La guerre continue entre la Castille et l'Aragon. L'an 1359, victoire des Aragonais sur les Castillans. On traite inutilement de la paix, entre les deux couronnes, l'année suivante, dans le congrès de Tudèle. Elle se conclut enfin l'an 1362; mais à peine dura-t-elle l'espace d'un an. Le roi de Castille, excité par le roi de Navarre, avec lequel il s'était ligné, reprend les armes en 1363, et fait plusieurs conquêtes en Aragon. Son frère, Henri de Transtamare, arrêté ses progrès dans ce royaume, par ceux qu'il fait en Castille. L'an 1369, le roi d'Aragon, après la mort de ce monarque, justement nommé Pierre le Cruel, se met en possession de quelques places en Castille. Il avait dans le même temps une querelle avec le clergé de ses états, touchant les immunités et privilèges de ce corps. Elle fut apaisée, l'an 1373, par un traité où chacun se relâcha de ses prétentions. La même année, l'enfant D. Jean, que le roi, son père, avait créé duc de Gironne, titre qui, depuis, fut affecté aux fils aînés des rois d'Aragon, épouse, le 6 juin, Jeanne, dite aussi Marthe, fille de Jean I., comte d'Armagnac, et Martin,

son frère puîné, donne sa main à Marie Lopez de Lune. L'an 1387, le roi D. Pedre IV meurt, le 5 janvier, dans la soixante-huitième année de son âge, et dans la cinquante-neuvième de son règne. Son exactitude pointilleuse à faire observer l'étiquette à sa cour, l'a fait nommer Pierre le Cérémonieux. Les Espagnols le regardent comme le Tùbre de leur nation. Ambitieux, dissimulé, cruel, il joignait à ces vices du courage, de la fermeté, des connaissances et de l'activité. Il avait épousé, 1<sup>re</sup> le 21 juillet 1338, Marie, fille de Philippe d'Évreux, roi de Navarre, morte en 1346 (V. S.); 2<sup>o</sup> l'an 1347, Éléonore, fille d'Alfonse IV, roi de Portugal, morte sur la fin de l'octobre 1358; 3<sup>e</sup> Léonore, fille de Pierre II, roi de Sicile, décédée l'an 1374; 4<sup>e</sup> MARTHE, suivant Zurita, qui ne marque point son origine, morte l'an 1378; 5<sup>e</sup> l'an 1380 (selon Varréas), SIBYLLE, ou FORCIA, qui survécut à son époux. Du premier lit, il eut Pierre, mort le jour de sa naissance; Constance, femme de Frédéric II, roi de Sicile; Jeanne, mariée à Jean d'Aragon, comte d'Amprós; Marie, morte jeune; du troisième lit sortirent Jean, qui suit; Martin, qui viendra après son aîné; Alfonso, mort jeune; et Éléonore, née le 30 février 1358, mariée à Jean I., roi de Castille; du quatrième, virent deux fils, morts jeunes, et Isabelle, femme de Jacques II, comte d'Urgel.

JEAN I<sup>er</sup>.

1387. JEAN I<sup>er</sup>, fils de D. Pedre et de Léonore de Sicile, né le 27 décembre 1360, succède à la couronne le 5 janvier. De qu'il fut sur le trône, il fit arrêter Sibylle, sa belle-mère, qu'il accusa d'avoir aidé de malices pour avancer les jours de son époux, et fit mourir plusieurs de ses partisans, qu'il appelait ses complices. On fit grâce de la vie à Sibylle, parce qu'on n'en voulait qu'à ses biens, qui furent donnés à la nouvelle reine. Jean reconnut le pape Clément VII, en cela moins politique que son père, qui avait toujours flotté entre les deux contendants à la papauté, pour se réserver la liberté d'embrasser l'obédience de celui qui favoriserait ses prétentions sur la Sicile. L'an 1389, le roi d'Aragon, ayant la paix chez lui et avec ses voisins, employa ses troupes à réduire la Sardaigne, que les Génois avaient fait soulever, et à soumettre la Sicile. Ce prince, l'an 1395, poursuivait une ligue d'une grandeur extraordinaire, tomba de cheval, et mourut le 19 mai, dans la quarante-cinquième année de son âge, et la neuvième de son règne, sans laisser d'enfants mâles. Le roi Jean I. fut aimé de ses sujets, quoique trop adonné aux plaisirs. Par complaisance pour sa femme, il avait établi à sa cour une école de troubadours, qui versaient en langue limosine. MARCHE, ou JEANNE, sa première femme, fille de Jean I., comte d'Armagnac, qu'il avait épousée en 1372, lui donna Jeanne, mariée, en 1391, avec Mathieu, comte de Foix, et Yolande, deuxième femme de Louis II, roi de Naples, duc d'Anjou et comte de Provence. Jean épousa, en secondes noces, YOLANDE, fille de Robert, duc de Bar, dont il eut un fils, mort en bas âge. La reine Yolande de Bar mourut à Barcelonne, le 13 juillet 1394.

## MARTIN.

1395. MARTIN, frère du roi Jean, lui succéda le 19 mai. Il était pour lors avec Martin, son fils, en Sicile, occupé à lui assurer la couronne de ce royaume, et il n'arriva en Aragon que près de deux ans après le mort de son frère. Mathieu, comte de Foix, qui avait épousé Jeanne, fille aînée du roi Jean, prétendit à la couronne d'Aragon; mais il fit d'inutiles efforts pour la procurer. Le roi Martin perdit, le 29 décembre de l'an 1406, Marie Lopez de Lune, sa femme. Elle était proche parente du fameux Pierre de Lune, antipape, sous le nom de Benoît XIII, dont Martin, par cette raison, fut un des plus grands appuis. Ce prince, l'an 1409, essaya, le 25 juillet, une autre perte par la

mort de Martin, son fils, roi de Sicile, qui laissa deux enfants naturels de deux concubines, Frédéric de Tarse et Yolande d'Agathuse. Le 12 septembre suivant, il épousa Marouzaras ou *Praxas*, l'une des plus belles personnes de son siècle; et remporta la même année, par ses généraux, une grande victoire en Sardaigne, sur Brancalon Doria, qui s'était rendu maître d'une partie de cette île. L'an 1410, le 51 mai (et non de septembre, comme quelques-uns le prétendent), Martin meurt sans laisser d'enfants, et sa veuve voulut déclarer que Martin était son légitime héritier. Sa mort éteignit la postérité masculine des anciens comtes de Barcelonne qui avaient régné dans l'Aragon pendant deux cent soixante-trois ans, depuis 1137, que Pétronille, fille de Ramire II, roi d'Aragon, mit le sceptre de ce royaume entre les mains de Raimond-Béranger IV, comte de Barcelonne, son mari, jusqu'en 1410. Après la mort de Martin, le comte d'Urgel, le duc d'Aoujou, Ferdinand de Castille, et plusieurs autres, prétendirent à la couronne d'Aragon, ce qui causa de grands troubles, des guerres sanglantes, et une anarchie de deux ans. (*Voyez Martin le Vieux, roi de Sicile*).

### FERDINAND, LE JUSTE.

L'an 1412, le 24 juil., *Ferdinando*, deuxième fils de Jean I, roi de Castille, et de Léonore, fille de don Pedro IV, roi d'Aragon, est reconnu légitime héritier de la couronne par les juges assemblés à Caspé, pour décider cette grande affaire. Sur neuf qu'ils étaient, Ferdinand en eut pour lui six, à la tête desquels était Saint-Vincent Ferrer, qui publia solennellement la sentence le 28. Le comte d'Urgel refusant de s'y soumettre, Ferdinand, l'an 1415, marche contre lui, l'assiège dans Balaguer, l'oblige à se remettre à sa discrétion, conduisant tous ses biens, et le constitue prisonnier à perpétuité dans le château d'Uruena. Délivré de ce rival, Ferdinand est couronné, le 15 janvier 1414, à Saragosse. L'antipape Benoît XIII était un de ceux qui avaient le plus contribué à son élévation. Ferdinand par reconnaissance l'appuya d'abord de sa protection. Mais voyant qu'après la démission de l'autre antipape, Grégoire XII, donnée au concile de Constance et la déposition du vrai pape Jean XXIII, prononcée par la même assemblée, il ne tenait plus qu'à Benoît de rendre la paix à l'église en renonçant au pontificat, il l'abandonna, non sans avoir auparavant épuisé, mais inutilement, les voies de la douceur et de la persuasion pour l'engager à cette démarche. La mort ravit ce bon prince à son peuple, le 2 avril 1416. De Léonore d'Aragon, son épouse, il laissa quatre fils, Alfonse, qui eut Jean, qui fut roi de Navarre par son mariage avec Blanche, fille de Charles III, puis d'Aragon; don Henri et don Pedro; avec deux princesses, Marie, qui épousa Jean II, roi de Castille, l'an 1420, et Léonore, mariée l'an 1426, avec Edouard, roi de Portugal. (*Voyez Jayme II, comte d'Urgel, et Ferdinand, roi de Sicile*).

### ALFONSE V, DIT LE SAGE ET LE MAGNANIME.

1416. *Alfonso V*, fils de Ferdinand et de Léonore d'Aragon, monta sur le trône le 2 avril : il avait épousé, l'année précédente, Marie, sa cousine germaine, fille de Henri III, roi de Castille. Alfonse signala, comme Salomon, le commencement de son règne par un jugement remarquable. Une jeune esclave avait cité de vant lui son maître pour reconnaître qu'il était père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, et en conséquence la mettre, suivant une ancienne loi d'Espagne, en liberté. L'accusé niant le fait, Alfonse ordonne que l'enfant soit vendu à l'enchère. Les entrailles maternelles s'émurent alors au faveur de cet infortuné. Le maître reconnut son fils, et accorda la liberté à la mère. L'an 1420, Alfonse fut un traité avec Jeanne, reine de Naples, qui l'adopta pour son fils et son successeur. Ce prince, après lui avoir envoyé du secours contre Louis d'Anjou, s'embarqua lui-même pour l'Italie : il tenta inutilement d'envoyer

l'île de Corse aux Génois, et se rend dans le royaume de Naples, où il fait de grands progrès en 1421 et 1422. Ses succès font ombrage à la reine. La méintelligence se met entre elle et son fils adoptif, qui court risque de la vie; l'adoption est révoquée; enfin Alfonse laisse don Pedro, son frère, pour commander en sa place, s'embarque pour retourner en Espagne. (*Voyez Jeanne II, reine de Naples*). Il attaque sur sa route, le 4 novembre, Marseille, d'où il enlève le corps de saint Louis, évêque de Toulouse, seul fruit de cette singulière expédition : elle appartient à l'année 1425. Alfonse cependant n'avait pas renoncé au bénéfice de sa adoption. L'an 1452, il arme pour recouvrer le royaume de Naples. Ayant tenté inutilement de secourir Trepone, que les Français assiégeaient dans la Calabre, il attaque l'île des Gerbes, qui dépendait du roi de Tunis, sur lequel il remporta une grande victoire, et se rend maître de l'île; après quoi il revient en Italie, où il fait un traité secret avec le roi de Naples. Ayant appris, l'an 1455, la mort de Jeanne, qui avait institué son héritier René d'Anjou, et jugeant cette circonstance favorable pour s'emparer du royaume, il assiège Gaëte. Le duc de Milan et les Génois envoient du secours à la place, et leurs armées, dans un combat donné le 5 août, détruisent et enlèvent la flotte d'Aragon, dont il n'échappa qu'un seul vaisseau. Alfonse et ses deux frères, Jean, roi de Navarre, et l'infant don Henri, avec quantité de grands seigneurs, sont faits prisonniers. Les Génois, à la nouvelle de cette victoire, fondent sur les assiégés, et font un si grand nombre de prisonniers, qu'Acédo, leur gouverneur, embarrassé de cette multitude, donne la liberté à quatre mille d'entre eux. Peu de temps après, Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, par une générosité incommune aux Edouards, et qui n'a pas servi de modèle aux Charles-Quint, renvoie libres, sans aucun rançon, le roi d'Aragon avec Henri, son frère, et les seigneurs de sa compagnie. Le duc de Milan fit même une ligue avec Alfonse, qui, par ce moyen, se trouva en état de poursuivre son entreprise sur le royaume de Naples. Il fit, l'an 1456, une tentative inutile sur la capitale de ce royaume. Étant revenu, l'an 1458, devant cette ville, il est encore obligé de lever le siège, après y avoir perdu l'infant D. Pedro, son frère. Alfonse, sans se rebeller, assiège l'an 1461, Naples pour la troisième fois, et à la fin le succès couronna son entreprise. Ayant introduit dans la place ses soldats, par le moyen des intelligences qu'il y entretenait, il l'emporta la nuit du 1 au 2 juin 1462. Le duc d'Anjou, voyant ses affaires désespérées, s'embarque, et après son départ, les habitants se soumettent au roi d'Aragon, qui se rend ensuite maître de l'Abruzzo, de la Pouille et de la Calabre. L'an 1465, il fait son entrée solennelle à Naples, le 26 février, et y tient les états-généraux, où il fait reconnaître pour son successeur en ce royaume, Ferdinand, duc de Calabre, son fils naturel, qu'il maria, l'année suivante, après l'avoir fait légitimer par le pape, avec Isabelle de Clermont. Marie, sa fille naturelle, épousa dans le même temps Lionel d'Est, duc de Ferrare. Cependant, Alfonse n'était point tranquille possesseur du royaume de Naples, n'ayant pas encore reçu l'investiture du saint siège. Pour l'obtenir, soit pour lui-même, soit pour Ferdinand, son fils, qu'il avait déjà fait duc de Calabre, il traite d'abord avec l'antipape Félix, dont il avait embrassé l'obédience au 1441. Mais ceci n'était qu'un jeu pour tirer meilleur parti d'Eugène IV, avec lequel il négociait au même temps un accommodement. Eugène, après avoir d'abord fait au pape la difficile, lui promit l'investiture qu'il demandait, aux conditions portées dans le traité qui fut signé en son nom, le 14 juin, par le cardinal Louis, patriarche d'Aquilée, et dont les principales étaient qu'il reconnaissait Eugène pour vrai pape, et ferait marcher des troupes pour retirer des mains de François Sforza, duc de Milan, la marche d'Ancone, et les autres terres de l'église dont il s'était emparé. Nous ne suivrons pas ce prince dans les autres opérations de son gouvernement, qui fut, dit Muratori, celui d'un grand trafiquant en matière d'affaires poli-



tiques. Alfonso mourut, le 26 juin 1458, dans la quarante-troisième année de son règne, sans laisser d'enfants légitimes. Il avait institué Jean, roi de Navarre, son frère héritier de ses états d'Aragon et de Valence. La reine Maria, épouse d'Alfonse, le suivit au tombeau le 4 septembre de la même année. De plusieurs traits qu'on raconte de la libéralité de ce prince, nous ne rapporterons que le suivant. Son trésorier lui comptait un jour dix mille ducats. Un officier, présent, dit tous bas : *Il ne me feroit pas cette somme pour me rendre heureux. Tu le zeras*, dit le roi qui l'entendit, et lui fit emporter les dix mille ducats. Il était si populaire que sa contumace était d'aller par les rues de sa capitale à pied et sans suite. On lui fit des représentations sur le danger qu'il y avait d'exposer ainsi sa personne. *Un père*, répondit-il, *qui se promène au milieu de ses enfants, n'a rien à craindre.* On a fait un volume de ses bons mots. Exemple : *Pour faire un bon ménage, il faut que le mari soit sourd et la femme aveugle.* (Voy. Jeanne II, reine de Naples, et Alfonso I, aussi roi de Naples.)

## JEAN II, ROI D'ARAGON ET DE NAVARRE.

1458. Jean II, roi de Navarre, succède à son frère Alfonso dans l'Aragon, dont il est proclamé roi le 5 juillet. Il mourut le 19 janvier 1479, comme nous l'avons dit à son article dans la chronologie des rois de Navarre.

## FERDINAND, DIT LE CATHOLIQUE, ROI DE CASTILLE ET D'ARAGON.

1479. FERDINAND V, fils du précédent, et de Jeanne, fille de Frédéric-IIenriquez, amirante de Castille, succède à la couronne d'Aragon en 1479, et réunit à ce royaume celui de Castille. On peut voir son article dans la chronologie des rois de Castille et de Léon, devenus rois d'Aragon et d'Espagne.

## ROIS DE CASTILLE ET DE LÉON.

LA CASTILLE, qui se distingue en vieille et nouvelle, après avoir été soumise à des comtes qui en étaient souverains, fut réunie au royaume de Navarre, l'an 1028, après la mort de Garcein, dernier comte, mort sans enfants. L'an 1055, elle fut érigée en royaume en faveur de Ferdinand, second fils de Sanche III, dit le Grand, roi de Navarre, par un traité fait entre Sanche III et Bernande III.

## FERDINAND I son nom, PREMIER ROI DE CASTILLE ET DE LÉON.

L'an 1057, FERDINAND I second fils de Sanche III, roi de Navarre, et de dona Munie-Maior, Elvire son épouse, roi de Castille dès l'an 1055 ou 1055, marche vers la ville de Léon, après la dé faite et la mort de Bernande III, dont il avait épousé la sœur, dona Sancie, en 1053, comme on l'a dit, est couronné roi de Léon le 22 juin, et réunit ainsi les royaumes de Castille et de Léon. Ce ne fut pas néanmoins sans éprouver quelque résistance de la part des Galiciens, peuple le plus remuant de toute l'Espagne. Plusieurs seigneurs de Galice, plutôt que de le reconnaître, aimèrent mieux se retirer chez les infidèles. L'an 1044, Ferdinand porte la guerre en Portugal et y fait de grands ravages : il emporte d'essant Viseu, et s'empare ensuite de Lamego qui passait pour imprenable. L'an 1045, il prend Coimbra par composition. Ferdinand, l'an 1046, continue ses expéditions contre les Mahométans, et les chasse de la vieille Castille. L'an 1047, il porte la déolation en différents pays appartenants aux infidèles. L'an 1048, il force Almouon, ou Mamoun, roi de Tolède, de se rendre tributaire. L'année suivante, il oblige le roi mahométan de Saragosse d'en faire autant. La division s'étant mise entre lui et Garcein III, roi de Navarre, son frère, ils en viennent, près de Borgos, le 5 septembre 1054, à une bataille où ce dernier périt. Ferdinand laisse toutefois aux Navarrois la liberté de proclamer roi Sanche, fils aîné de Garcein. Toujours déterminé à la ruine des infidèles, Ferdinand, l'an 1065, fond tout à coup dans les états de Mahomet-Ben-Abad, et l'oblige de se rendre son vassal. L'an 1065, il ravage les confins des rois de Tolède et de Saragosse, qui refusaient de lui payer tribut, et revient chargé de butin à Léon, où il meurt le 27 décembre. Ferdinand est un des plus grands rois qui aient régné en Espagne. De son épouse, morte le 7 novembre

1067, il laisse trois fils, auxquels il avait partagé ses états l'an 1064. Sanche l'aîné, eut le royaume de Castille; Alphonse, celui de Léon et les Asturies d'Oviedo; Garcein, le royaume de Galice, et le Portugal. Dona Urraca et dona Elvire, filles de Ferdinand, eurent aussi part au partage de ses états, la première eut la ville de Zamora, et la seconde celle de Toro avec plusieurs autres places. Ces villes furent appelées d'un nom collectif *Infantazgo*, en espagnol *Infantado*, terme imaginé pour marquer la portion d'héritage assignée aux enfants puînés des rois d'Espagne pour leur entretien; de là vient, je pense, dit le P. Pagi, le titre d'Infant dont je ne vois pas d'exemple avant Ferdinand. Ce prince, ajoute-t-il, se qualifiait empereur dans ses diplômes, ce que nous avons vérifié sur quelques-unes de ces pièces.

ALFONSO VI,  
LE VAILLANT,  
ROI DE LÉON.

1065. ALFONSO VI, second fils de Ferdinand I<sup>er</sup> et de dona Sancie, prend possession du royaume de Léon et des Asturies d'Oviedo, après la mort de son père. L'an 1065, Alfonso épouse, par procureur, Azeïda, fille de Guillaume le Conquérant; mais la princesse n'arrive point en Espagne, étant morte sur la route. (Ferdinand.) L'an 1070, le 14 juillet, Alfonso est surpris par Sanche, roi de Castille, son frère, qui le fait prisonnier, et l'oblige à se démettre de la souveraineté et à prendre l'habit monastique. Alfonso, l'année suivante, s'enfuit du roi mahométan, et se retire auprès de Mamoun, roi de Tolède. Il n'y fit pas un long séjour. Ayant appelé

SANCHE II,  
DIT LE FORT,  
1<sup>er</sup> ROI DE CASTILLE.

1065. SANCHE II, l'aîné des fils de Ferdinand, lui succède au royaume de Castille, et vit en bonne intelligence avec ses frères jusqu'à la mort de la reine Sanche, arrivée le 7 septembre 1067. Cette année, il déclare la guerre à Alfonso, et le défait le 10 juillet. L'an 1070, il est battu par Alfonso, mais l'ayant surpris de nuit, il lui arrache la victoire, et le dépouille de ses états. L'an 1071, il s'empare du royaume de Galice sur son autre frère. L'an 1072, Sanche, qui avait dépouillé ses deux frères de leurs états, entreprend d'enlever à ses deux sœurs les places qu'elles avaient dû donner pour dot : il prend Toro, ensuite Zamora, et est tué

GARCEIN,  
ROI DE GALICE.

1065. GARCEIN, 3<sup>e</sup> fils de Ferdinand I, eut pour son partage la Galice et le Portugal. Ce prince, ayant aliéné les coeurs de ses sujets par sa mauvaise conduite et sa tyrannie, en fut abandonné l'an 1071, lorsque Sanche, son frère, fit son invasion dans ses états, et fut réduit à la triste nécessité d'abandonner son royaume pour aller chercher un asile à la cour de Mahomet-Ben-Abad, roi de Séville. L'an 1072, Garcein recouvre dans ses états après la mort de Sanche. L'an 1073, il est dépouillé par Alfonso, qui l'enferme dans le château de Lamo. Ce prince y mourut le 22 mars 1074 (dit l'Espagne 1170), après dix-huit ans de prison, il fut enterré dans

ALFONSE VI

SANCHE II

GARCIE

ALFONSE VI, LE VAILLANT, roi de Léon.

L'an 1092, la mort violente de Sanche, son frère, le quitte le comte du roi de León, et peu de temps après roi de Castille. Nous sommes de ces deux royaumes, il épouse, l'an 1093, de la Galice son frère, son frère. L'an 1097, selon Pertz, le chroniqueur de S. Maixent dit vain, il épouse Anise, fille de Guillaume V<sup>e</sup> du nom, comte de Poitiers et Vire du nom, d'Aquitaine. Ce mariage eut été pour cause de parenté, l'an 1098, Alfonso contracta ce nouveau mariage avec Constance, fille de Robert, duc de Bourgogne, et Agnès dans sa main à Moles, comte de Maine. L'an 1097, Agnès, d'après d'Alfonse, et l'égé du saint siège, arrive en Espagne avec une bulle de Grégoire VII, par laquelle ce pape déclare au roi d'Espagne qu'anciennement leur royaume fut tributaire du saint siège, que l'ancien duc de Saragose, en prenant possession de son titre, avait promis de se soumettre au pape de Rome ne permettant pas de révoquer en doute ce qu'il avait. En conséquence, il les exhorte à ne pas repousser leur droit à une telle soumission, en retenant les droits de saint Pierre. Quelques titres anciens se trouvent, en effet, en faveur de cette soumission. Mais les chroniqueurs s'étant aperçus que les papes ne faisaient un droit de ce qui n'était qu'une donation, cessèrent de payer la redevance. Alfonso, l'an 1085, termine ses expéditions, commence dès 1081, dans le royaume de Tolède, par la prise de la capitale, dont il prend possession le 15 août. Il fit le serment de chrétiens, et y établit sa cour. L'archevêque qu'il choisit pour cette ville fut Bernard, abbé de Salagone et français de nation, à qui le pape Urbain II envoya, l'an 1088, le pallium avec un privilège qui établissait la primauté de Tolède sur toutes les églises d'Espagne. Urbain ne prétendait pas critiquer de nouveau cette primauté, mais seulement la rétablir, se fondant sur une fausse dédicace d'Anacleto. Mais les évêques d'Espagne souffrirent impatiemment cette nouveauté. Bernard en fut même archevêque, qui, possédant la reine Constance, se maria, à son tour, de la grande comtesse de Castille, encore la parole que ce temple, se fondait sur le mariage de saint Pierre et saint Paul, mais les évêques d'Espagne souffrirent impatiemment cette nouveauté. Bernard en fut même archevêque, qui, possédant la reine Constance, se maria, à son tour, de la grande comtesse de Castille, encore la parole que ce temple, se fondait sur le mariage de saint Pierre et saint Paul, mais les évêques d'Espagne souffrirent impatiemment cette nouveauté. Bernard en fut même archevêque, qui, possédant la reine Constance, se maria, à son tour, de la grande comtesse de Castille, encore la parole que ce temple, se fondait sur le mariage de saint Pierre et saint Paul, mais les évêques d'Espagne souffrirent impatiemment cette nouveauté.

en ambition devant cette place le 5 octobre. Voici comment on raconte cet événement. La ville, pressée par la famine, était disposée à se rendre. Un des principaux habitants, nommé Sancio d'Ofio, se proposait de livrer cette place au pape, en leur permettant de faire lever le siège. Il vint, se trouvant, et se donna pour transfuge, il lui indiqua une petite porte mal gardée, par où il pourra s'introduire aisément dans la place. Le roi vint avec lui, et avec une troupe nombreuse, et tous deux, en silence, se dirigèrent vers la place, et, lorsqu'ils furent éloignés de tous secours, le frappa par derrière, et le tua si grièvement, qu'il ne survécut que quelques heures. L'assassin, des qu'il fut sans soupçon, repartit la ville, et lui fit lever en triomphe. Sancio ne fut pas le seul à être tué, mais beaucoup d'autres, et la ville fut reprise, après sa mort, au royaume de Léon.

Nous compléons, avec les historiens, Sanche le roi, pour le domaine de son nom, à cause d'un autre Sanche qui fut comte de Castille. Fort peu de temps, le roi, l'an 1088, le pape, en effet, par lequel ce pape déclare au roi d'Espagne qu'anciennement leur royaume fut tributaire du saint siège, que l'ancien duc de Saragose, en prenant possession de son titre, avait promis de se soumettre au pape de Rome ne permettant pas de révoquer en doute ce qu'il avait. En conséquence, il les exhorte à ne pas repousser leur droit à une telle soumission, en retenant les droits de saint Pierre. Quelques titres anciens se trouvent, en effet, en faveur de cette soumission. Mais les chroniqueurs s'étant aperçus que les papes ne faisaient un droit de ce qui n'était qu'une donation, cessèrent de payer la redevance. Alfonso, l'an 1085, termine ses expéditions, commence dès 1081, dans le royaume de Tolède, par la prise de la capitale, dont il prend possession le 15 août. Il fit le serment de chrétiens, et y établit sa cour. L'archevêque qu'il choisit pour cette ville fut Bernard, abbé de Salagone et français de nation, à qui le pape Urbain II envoya, l'an 1088, le pallium avec un privilège qui établissait la primauté de Tolède sur toutes les églises d'Espagne. Urbain ne prétendait pas critiquer de nouveau cette primauté, mais seulement la rétablir, se fondant sur une fausse dédicace d'Anacleto. Mais les évêques d'Espagne souffrirent impatiemment cette nouveauté. Bernard en fut même archevêque, qui, possédant la reine Constance, se maria, à son tour, de la grande comtesse de Castille, encore la parole que ce temple, se fondait sur le mariage de saint Pierre et saint Paul, mais les évêques d'Espagne souffrirent impatiemment cette nouveauté. Bernard en fut même archevêque, qui, possédant la reine Constance, se maria, à son tour, de la grande comtesse de Castille, encore la parole que ce temple, se fondait sur le mariage de saint Pierre et saint Paul, mais les évêques d'Espagne souffrirent impatiemment cette nouveauté.

la trahison des rois, ses frères, et l'on y eut avec lui les grilles de sa prison, comme il s'était demandé par son forfait, dans la vue, sans doute, d'effacer les vestiges de l'acte insulaire en lui montrant la plus belle scène de sa vie. Le P. Pagi d'après l'éloge d'Ortiz, avance qu'il fut le mort de Garcia.

de cette princesse au 14 janvier 1095. Alfonso donna sa main, l'année suivante, à Zaida, fille de Mahomet-Ben-Abd, roi de Séville: elle se fit baptiser avant la célébration du mariage, et prit le nom de Matilde. Le P. Pagi et d'autres historiens ont dit que la princesse d'Alfonse, mais les clauses, qu'elle signa avec lui, prouvent le contraire. La liaison d'Alfonse avec Ben-Abd lui fit faire une démarche impudente et contraire à toutes les règles de la politique. Le roi de Séville avait à dompter les gouverneurs de Grenade, d'Algarve et de Murcie, et Alfonso, de son côté, devait de solliciter les Maures de Saragose et de Denia. Déjà, ensemble sur leurs desseins, ces deux princes jugèrent que le meilleur moyen de réussir était d'appeler à leur secours Jusef-Abo-Terraf, roi des Maures-Mo-Absorvies qui occupaient toute la partie occidentale d'Alfonse, et qui avait épousé la reine Ismaïla de Per et de Trévis, et de Maroc. Jusef était un conquérant. Il vint en Espagne au printemps de l'an 1097 mais son lieu d'asile le roi de Séville, il se joignit aux ennemis de ce prince, le défait, et se rend maître de sa personne et de ses vassaux. Il courut ensuite une armée contre son duc. Il était d'abord d'Alfonse, d'empereur d'Alfonse, de Murcie, et fait le comte de toute l'Andalousie. Alfonso, un d'empereur de l'ère léonaise troupe, envoya contre lui une armée qui se fit tuer en pièces près de Rueda, dans la Manche. Il marcha les-mêmes, et de nouvelles forces, l'année suivante, contre les musulmans. Mais Jusef vint le comte de Tolouse, et eut toutes les troupes dans les places. L'an 1100, les musulmans, sur la nouvelle de la mort de Cid, se mettent en marche pour faire le siège de Valence. Les troupes d'Alfonse valent leur dispute la paque, et sont battues. Valence, néanmoins, fut et leur défait, qu'elle ne put être prise; mais, dans une autre, d'Alfonse, le comte de Castille, qui s'était joint à Jusef, tomba sous les coups des infidèles. La reine Zaida-Ishabelle mourut l'an 1103, laissant un fils nommé Sanche. Alfonso, l'an 1104, d'empereur de Melinde-Gel. L'an 1105, il épouse BERTHA, fille, selon quelques historiens, de marquis d'Est, de Vienne et de Toulon. Mais la tradition nous dit qu'elle fut la comtesse de Barcelonne, qui s'était jointe d'enfant. Peut-être cette Bertha était-elle sa sœur aînée. Rodrique de Tolède dit français, de Gallienus paratus. L'an 1108, Alfonso envoya, contre les sarrasins, une armée qui se fit tuer le 29 mai; l'infant don Sanche, son fils, prit à cette bataille prisonnier Alfonso, l'an 1109, mourut le 29 mai de la peste, et fut enterré à Tolouse. Ses deux frères, qui s'étaient joints à lui, ne furent pas les seuls à être tués. Alfonso, l'an 1109, mourut le 29 mai de la peste, et fut enterré à Tolouse. Ses deux frères, qui s'étaient joints à lui, ne furent pas les seuls à être tués. Alfonso, l'an 1109, mourut le 29 mai de la peste, et fut enterré à Tolouse. Ses deux frères, qui s'étaient joints à lui, ne furent pas les seuls à être tués.

Ce fut sous le règne de ce prince que mourut Rodrique son frère, le 29 mai de la peste, et fut enterré à Tolouse. Ses deux frères, qui s'étaient joints à lui, ne furent pas les seuls à être tués. Alfonso, l'an 1109, mourut le 29 mai de la peste, et fut enterré à Tolouse. Ses deux frères, qui s'étaient joints à lui, ne furent pas les seuls à être tués. Alfonso, l'an 1109, mourut le 29 mai de la peste, et fut enterré à Tolouse. Ses deux frères, qui s'étaient joints à lui, ne furent pas les seuls à être tués. Alfonso, l'an 1109, mourut le 29 mai de la peste, et fut enterré à Tolouse. Ses deux frères, qui s'étaient joints à lui, ne furent pas les seuls à être tués.



Navarre. Flatté d'avoir des vassaux d'un si haut rang, il assemble l'année suivante les états à Léon, et se fait couronner le jour de la Pentecôte par l'archevêque de Tolède, empereur d'Espagne. L'an 1154, il donne Constance, sa deuxième fille du premier lit, à Louis VII, roi de France; et l'année suivante il reçoit la visite de ce prince qui, sous prétexte d'un pèlerinage à Saint-Jacques, disent les historiens espagnols, était venu pour s'éclaircir sur la légitimité de la naissance de sa femme, qu'on lui avait dit être le fruit d'un concubinage. Alfonso, informé, dit Rodéric, de la marche de ce prince et de l'objet de son voyage, vint au-devant de lui avec le roi de Navarre jusqu'à Burgos où il le reçut avec une magnificence qui étonna ce monarque. L'ayant ensuite accompagné à Saint-Jacques, il l'amena de là à Tolède où il tint une cour plénière de ses sujets tant chrétiens que sarrasins, à laquelle Raimond-Berengier IV, comte de Barcelonne, se trouva. Louis à la vue des richesses qu'Alfonse et les grands de son royaume étalaient à cette fête, ne put s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais vu semblable cour. Alors Alfonso, en lui présentant le comte de Barcelonne, « Voilà, dit-il, le frère de Berengero, ma femme, dont j'ai en la fille que je vous ai donnée en mariage; si il calomnie « ma dishonneur dans votre esprit, vous êtes à portée de vous « débarrasser. Voyez et jugez. » Dieu soit béni, répondit le monarque français, de m'avoir donné la fille d'un si grand « roi et la nièce d'un si noble prince. » Alfonso après cela lui offrit de riches présents. Mais il ne voulut accepter qu'un escarabeau qu'à son retour il déposa dans la trésorerie de Saint-Denis pour en orner le reliquaire de la sainte-Epouse. Tout ce récit est tiré de Rodéric de Tolède, et paraît un peu suspect aux écrivains français. Alfonso se distingua pendant son règne par plusieurs expéditions contre les infidèles, par la prise de Calatrava, d'Almérie, et d'autres places importantes, et par plusieurs victoires, surtout par celle qu'il remporta, l'an 1157, sur les Mahométans Almohades. (C'était une secte de fanatiques qui s'étaient fait une loi d exterminer également les chrétiens et les idolâtres.) Alfonso mourut peu de jours après cette expédition, le 3 août, laissant de dona Berengère, sa première épouse, morte le 3 février 1148, deux fils, Sanche et Ferdinand, qui partagèrent ses états, et deux princesses, dona Sanche et dona Constance, dont Elisabeth par Rodéric de Tolède. La première épousa, l'an 1155, Sanche VI, roi de Navarre; la deuxième fut mariée, comme on l'a dit, à Louis VII, roi de France. Alfonso avait épousé en secondes noces, l'an 1155, la princesse Richilde, fille d'Uladislav II, duc de Pologne, dont il eut dona Sancia, femme d'Alfonse II, roi d'Aragon. Il eut encore une fille naturelle, nommée Urraque, mariée à Garcia IV, roi de Navarre. Sous le règne d'Alfonse commença, l'an 1156, l'ordre militaire d'Alcantara, nommé d'abord de Saint-Julien, qu'il combla de ses bienfaits, et dont il reçut d'importants services. Du temps de ce prince les Espagnols portaient le dentel en noir, et cet usage leur était particulier, puisqu'il surprit Pierre le Vénérable, abbé de Cluni, lorsqu'il vint, l'an 1142, en Espagne. (Petri Fener. Epist. l. i, p. 163.) Nous remarquerions encore que ce fut sous ce règne on environ que s'introduisit l'usage qui se maintint jusqu'à la fin du treizième siècle, d'écrire les actes en langue arabe. L'Église primitive de Tolède garde dans ses archives plus de deux mille de ces actes, et l'abbaye impériale de St. Clément de Madrid en a environ cinq cents. On ne doit pas croire que ces actes nous concernant que les Mores, puisque la plupart ont été faits par des nobles chrétiens, par des religieux, par des ecclésiastiques, et même par des archevêques de Tolède. Les notaires de cette ville signaient encore dans le quatorzième siècle tous les actes en arabe et en espagnol. Les mœurs des Arabes influèrent surtout. On voit dans les maisons, qu'on sait avoir été bâties par des chrétiens, des panneaux décorés de gravures et de moulures de plâtre, où il y a des inscriptions arabes avec des ornements à la mosaïque. On en trouve jusque dans la cathédrale de Tolède dont le roi Ferdinand III posa la pre-

mière pierre (Palaographia Espanuola de los Padres Stef de Terreros y Pando).

### SANCHE III, ROI DE CASTILLE.

1157. SANCHE, III<sup>e</sup> du nom, fils aîné d'Alfonse VIII, se met en possession du royaume de Castille, des montagnes de Burgos, de la Biscaye et de Tolède, selon les dispositions de son père, qui avait partagé ses états, dès l'an 1149, entre ses enfants, et les avait fait reconnaître rois. L'an 1158, Sanche meurt à Tolède, le 31 août, laissant, de dona BLANCHE, son épouse, fille du Garcia IV, roi de Navarre, morte le 12 août 1156, un fils qui lui succède. Marianne dit que le mort du roi Sanche fut l'effet de la douleur que lui causa la perte de la reine Blanche. Sous le règne de Sanche, l'an 1158, Raimond, abbé cistercien de Fiter, institua l'ordre militaire de Calatrava, sous la règle de Cîteaux. Une croix de gueules surmontée de sinople, accostée en pointe d'entraves on menottes d'argent, et placée sur l'estomac, fait la distinction de ces chevaliers.

### ALFONSE III, (VIII ou IX.)

1158. ALFONSE, surnommé le NOBLE et le BON, fils de Sanche III et de la reine Blanche, né le 11 novembre 1155, monte sur le trône n'ayant pas encore trois ans. L'an 1170, il épouse ELÉONORE, fille de Henri II, roi d'Angleterre, et d'Eléonore, duchesse d'Aquitaine, qui lui apporte en dot le duché de Gascogne. (Maca. Hist. de Béarn, p. 506.) La reine de Castille mit au monde, l'année suivante, dona Berengère. Alfonso fut un eunuque redoutable des Mahométans. L'an 1177, il gagna une bataille sur eux, et se rend maître de Cuenca. Mais pendant qu'il est devant cette place, Ferdinand, roi de Léon, fait irruption dans la Castille. Les deux monarques s'accommodèrent l'année suivante, par un traité de paix. Alfonso reprit les armes contre les infidèles, et fit plusieurs conquêtes sur eux. Mais l'an 1185, il fut battu par les Almohades à Sorillo, après leur avoir enlevé Maillo et Medinilla. L'an 1189, les rois de Castille et de Léon ayant réunis

### FERDINAND II, ROI DE LÉON.

1157. FERDINAND II, qui avait été reconnu roi en même temps que son frère, eut pour son partage le royaume de Léon, les Asturies et la Galice. L'an 1158, voulant remédier aux troubles occasionnés par la mort de Sanche, son frère, il entre à main armée en Castille, et s'empare de la plupart des villes, pour les gouverner en qualité de tuteur. Les seigneurs de Lara s'étaient opposés à ses entreprises. Ferdinand marche contre eux l'an 1160, et les défait. L'année suivante, il confirme l'ordre militaire de St. Jacques, institué par D. Pedre-Fernandes, natif de Fuente-Encalada, dans l'évêché d'Astorga, sous la règle de Saint-Augustin. La marque de l'ist de cette chevalerie est une épée ensanglantée mise en forme de croix. Ferdinand, l'an 1165, tient, à Sorie, une grande assemblée, dans laquelle il termine les différends de la maison de Lara avec celle de Castro, Alfonso III, son neveu, s'étant rendu à cette assemblée. Les deux princes y donnèrent, d'un commun accord, la ville d'Ucles aux chevaliers du Temple, pour assurer le royaume de Tolède contre les incursions des infidèles. L'an 1164, Ferdinand épouse dona URRACQUE, fille d'Alfonse I<sup>er</sup>, roi de Portugal. Ce mariage fut cassé, l'an 1175, par le cardinal Hyacinthe, pour cause de parenté, quoiqu'il en fût né un prince nommé Alfonso, qui succéda à son père. L'an 1176, Ferdinand épouse dona TATAÏA, fille de Nunez de Lara, qui meurt le 7 février 1180. Il passe, l'an 1181, à des troisièmes noces, et s'allie avec dona URRACQUE LOPEZ. L'an 1188, Ferdinand meurt le 21 janvier, dans la trente-neuvième année de son règne, laissant Alfonso de sa première épouse, et de la deuxième, Sanche et Garcia.

### ALFONSE IX.

1188. ALFONSE IX, fils de Ferdinand II, lui succède, quoique né d'Urraque, infante de

## ALFONSE III.

Leurs troupes, passent la Sierra Morena, et, après avoir mis à feu et à sang tout le territoire de Séville, jusqu'à la mer, ils s'emparent, à leur retour, de Calasparras. Le 29 novembre, la reine Elfonore accouche de l'enfant D. Ferdinand; ce prince mourut le 14 octobre 1211. L'an 1194, le progrès des armées de Castille contre les Maures déterminas Jacobus-Aben-Jouset, roi de Maroc, à faire publier la Gacé, espèce de croisade, en vertu de laquelle tous les Mahométans qui mouraient en combattant contre les Chrétiens, ou qui en tuaient quelques-uns, croyaient obtenir le pardon de leurs péchés. Alfons, l'an 1195, paya cher la témérité qu'il eut de vouloir se mesurer avec un ennemi plus puissant que lui. N'ayant point jugé à propos d'attendre le secours que lui amenaient les rois du Léon et de Navarre, il perdit, le 18 juillet, contre Jacobus, une grande bataille, où il reçut une blessure à la cuisse. Les auteurs latins et arabes s'accordent sur la date de cette bataille, dont le lieu est incertain. Le vainqueur s'empara ensuite de Calatrava, d'Alarcos, et de plusieurs autres places. L'an 1196, nouveaux progrès d'Incoab dans la Castille. Alfons, au lieu de s'y opposer, tourne ses armes contre le roi de Léon, son cousin, et fait une irruption dans le royaume de ce dernier, où il commit de grands ravages. La paix est conclue l'année suivante, et le mariage de la princesse Berengère avec le roi de Léon est arrêté. Alfons, l'an 1199, ayant appris le voyage de Sanchez, roi de Portugal, en Afrique, et soupçonnant qu'il voulait renoncer au Christianisme, se jette dans ses états, et prend plusieurs places. Il entre, l'année suivante, dans la Navarre, et enlève les trois provinces d'Alava, de Biscaye et de Guipuscoa, qui, depuis ce temps, ont été réunies à la couronne de Castille. Ce prince aimait les lettres; il en donna des preuves, l'an 1208, en fondant, à Palencia, une université où il attira, de France et d'Italie, plusieurs hommes de réputation. C'est le premier établissement

## ALFONSE IV.

Portugal, dont le mariage avec Ferdinand avait été déclaré nul. Il épousa dona Turisiz, fille de Sanche I<sup>er</sup>, roi de Portugal, sa cousine-germaine. Ce mariage est cassé l'an 1192, dans le deuxième concile de Salamanque; mais Alfons continuant de vivre avec Thérèse, les royaumes de Léon et de Portugal sont mis en interdit; ce qui cause de grands troubles. Alfons, l'an 1195, renvoie en Portugal Thérèse, dont il avait en trois enfants : Ferdinand, qui mourut en 1214; dona Sanche et dona Douce. (Thérèse renvoya au monde l'an 1208, et prit le voile dans le monastère de Loran, de l'ordre de Cîteaux, où elle mourut saintement le 18 juillet 1250.) L'an 1197, Alfons épouse, en deuxième noces, Bencacax, fille du roi de Castille, sa proche parente. Le pape Innocent III s'élève contre ce mariage, et refuse la dispense aux ambassadeurs des deux rois. L'an 1200, Berengère accouche de Ferdinand, célèbre depuis par sa sainteté et par ses exploits contre les Maumécians. Innocent III se perdait pas de vue le roi et la reine de Léon. Sachant qu'ils continuaient de vivre ensemble, il les excommunia l'an 1202, et mit le royaume de Léon en interdit. Il fallut bien, à la fin, qu'ils plussent. L'an 1214, ils consentirent de se séparer, après avoir eu cinq enfants : Ferdinand, Alfons, Elconore, Constance et Bérengère. Innocent III, en cassant le mariage d'Alfons avec Berengère, légutima ses enfants, et Ferdinand l'ainé fut reconnu héritier de la couronne dans les états généraux tenus cette année. Alfons, l'an 1212, merbe au secours des princesses Thérèse et Sanche, infantes de Portugal, dépouillées de leurs apanages par Alfons II, leur frère, et gagne une bataille sur ce prince. Il tourna ses armes ensuite contre les infidèles. L'an 1214, ayant reçu d'Alfons, roi de Castille, un corps de six cents chevaux, il va faire le siège d'Almonara, qu'il enlève aux Maures après quelques assauts. L'an 1217, Alfons, piqué de ce qu'on lui avait demandé Fer-

## ALFONSE III.

de ce genre qui ait été fait en Espagne. Alfons n'avait pas oublié Péchec qu'il avait reçu des Maures en 1195. Il trouva, enfin, après l'avoir long-temps cherchée, l'occasion de prendre sa revanche. L'an 1212, accompagné des rois d'Aragon et de Navarre, il remporte, aux Naves de Tolose, une des plus signalées victoires sur les Maures, commandés par Méhemmed-el-Nasir, fils et successeur d'Iacoub, roi de Maroc, et d'une grande partie de l'Espagne; près de deux cent mille hommes y périrent du côté des infidèles. (M. Cardonne met cette bataille en l'an 607 de l'Hégire, 1210 de J.-C.) Encouragé par une victoire si éclatante, le roi de Castille s'étant mis en route, l'an 1214, pour aller s'aboucher à Palencia avec le roi de Léon, et concerter ensemble la continuation de la guerre contre les Maumécians, tombe malade au village de Guisère-Nugnos, et y mourut le nuit du 5 au 6 août. Son corps fut transporté au monastère de les Huelgas de Burgos, qu'il avait fait bâtir pour y être inhumé. La valeur de ce prince, son amour pour ses sujets, son zèle pour la religion, la protection qu'il accorda aux gens de lettres, lui ont mérité un rang distingué parmi les rois d'Espagne, et le fait regarder comme un des fondateurs de la gloire de cette nation. Il laissa, de la reine Elfonore (morte le 21 octobre 1214), l'enfant D. Henri, et quatre princesses; dona Bérengère, qui avait épousé Alfons IX, roi du Léon; Blanche, mariée, l'an 1200, à Louis VIII, roi de France; Urrique, alliée, l'an 1208, à Alfons II, roi de Portugal; et Elconore, qui épousa, l'an 1220, Jayme I<sup>er</sup>, roi d'Aragon. Alfons, mécontent du roi de Léon, son gendre, avait substitué ses états, peu de temps avant sa mort, à Louis, fils aîné de Blanche, sa fille, dans le cas où Henri, son fils, mourrait sans postérité. C'est une vérité que M. de Brequigny met en évidence dans une savante dissertation qu'il a composée sur l'origine des différends de la France et de la Castille sous les règnes de nos rois, Philippe III et Philippe IV. (Mém. de l'Acad. des B. L., T. 41, p. 693.)

Alfons cassa l'autorité ducal en Gascogne, comme on le voit dans la donation qu'il fit, l'an 1204, de quinze seigneurs à l'église de Dax, avec le consentement de la reine, son épouse, et de ses deux fils, Ferdinand et Henri. Ce diplôme, où il prend les titres de roi de Castille et de Tolède, et de souverain de Gascogne : *Ego rex Alfonsus, regnans in Castillâ, et Toletis et i. Pascarid*, est souscrit et confirmé par l'archevêque de Tolède, par les évêques de Ségorie, de Burgos, de Palencia, de Baïonne, de Béziers; par Gaston, vicomte de Béarn; par Arnaud Reimoud, vicomte de Taras, et d'autres seigneurs gascons. (Marca, Hist. de Béarn, p. 507.)

Il faut remarquer que, quoiqu'Alfons ne soit proprement que le troisième roi de Castille de ce nom, il est néanmoins

## ALFONSE IX.

dinand, son fils, pour le faire roi de Castille, et aspirant lui-même à cette couronne, entre dans la Castille à la tête d'une armée, et s'avance vers Burgos, dans le dessein de s'en emparer; mais voyant les Castillans disposés à lui résister, il se retire. Ce prince n'était pas indifférent pour les lettres. L'an 1225, il érige l'université de Salamanque, qui devint la plus célèbre de l'Espagne. L'an 1250, ayant repris les armes contre les Infidèles, il s'empara de Mérida sur Aben-Hou, roi mahométan de Grenade, et remporta sur lui une victoire complète, qui fut suivie de la prise du Montancho et de Badajoz; ce fut le terme de ses exploits. Le 25 septembre de la même année, Alfons mourut à Villeneuve de Sarria, après avoir régné quarante-deux ans. Il avait institué dona Sanche et dona Douce, nées de son mariage avec Thérèse de Portugal, héritières de ses états; mais cette disposition, qui causa d'abord de la division dans le royaume de Léon, n'eut pas lieu. La reine Thérèse consentit à un accommodement; les deux princesses, ses filles, renoncèrent à leurs prétentions, et tout le royaume de Léon se réunissait en faveur de Ferdinand.

appelé par les historiens, Alphonse VIII et quelquefois Alphonse IX, ce qui vient de ce que ces auteurs mêlent les rois de même nom qui ont possédé les royaumes de Castille et de Léon, soit conjointement, soit séparément. Ce prince datait quelquefois ses diplômes de la seule îre d'Espagne, avec le jour du mois.

HENRI I<sup>er</sup>.

1214. HENRI I<sup>er</sup>, fils d'Alphonse III et de la reine Eléonore, né le 14 avril 1204, est proclamé roi de Castille après les obsèques de son père. Il régna d'abord sous la régence de sa mère; mais cette princesse étant morte au mois d'octobre de la même année, elle fut remplacée dans cette fonction par Bérengère, sa fille, ex-devant reine de Léon. L'an 1215, Alvar de Lara, homme ambitieux, engage Bérengère à se démettre de la régence en sa faveur; mais il use si tyranniquement de son pouvoir, qu'il soulève tous les ordres de l'état contre lui. Bérengère témoigne hautement le regret que lui cause sa démission. Alvar, pour se venger, accuse cette princesse d'avoir voulu faire empoisonner le roi, son frère, et lui fait la guerre. Durant ce tumulte, le jeune prince meurt, le 6 juin 1217, d'une blessure que lui avait faite une tuile en tombant sur sa tête.

## FERDINAND III, LE SAINT.

L'an 1217, le 31 août, FERDINAND III, fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de dona Bérengère, fille d'Alphonse III, roi de Castille, né l'an 1200, est reconnu roi de Castille après que la reine, sa mère, qui avait été proclamée à Valladolid, eut abdicqué la couronne en sa faveur. Tous les suffrages néanmoins se réunirent pas en même temps pour lui. Quelques seigneurs, fidèles aux dernières volontés de l'aïeul maternel de ce prince, se déclarèrent pour Louis, fils de la Blanche (depuis roi de France, le IX<sup>e</sup> de son nom). On conserve au trésor des chartes les lettres de neuf seigneurs castillans qui demandent au roi Philippe Auguste le jeune prince, son petit-fils, s'engageant à le faire reconnaître

pour roi de Castille. Ce sont ces lettres qui attestent qu'Alphonse IX, roi de Castille, pen de temps avant de mourir, avait ordonné, comme nous l'avons dit, que si son fils Henri venait à décéder sans enfants, le fils aîné de Louis et de Blanche lui succéderait à droit héréditaire. Mais la plus grande partie de la noblesse castillane demeura attachée à Bérengère et à son fils, Philippe Auguste, qui venait de faire d'inutiles efforts pour maintenir sur le trône d'Angleterre le prince Louis, son fils, que les Anglais y avaient eux-mêmes appelé, craignant de s'engager à l'inépuisable dans une guerre nouvelle pour établir sur le trône de Castille, contre le vœu de la nation, un petit-fils à peine sorti du berceau. Ainsi la substitution ordonnée par Alphonse fut alors sans effet. L'an 1219, le 30 novembre, Ferdinand épouse ÉLÉNOR, dite aussi BÉATRIX, fille de Philippe, empereur d'Allemagne. Ce mariage fut heureux. L'an 1221, la reine accoucha de l'infant Alphonse qui, dès l'année suivante, est reconnu héritier de Ferdinand dans les états-généraux tenus à Burgos. L'an 1230, Ferdinand ayant appris la mort d'Alphonse IX, son père, se rend à Léon où il est proclamé roi du pays.

## LE MÊME FERDINAND III, ROI DE CASTILLE ET DE LÉON.

1230. FERDINAND réunit pour toujours les royaumes de Léon et de Castille. L'an 1233, pendant que ses troupes font le siège d'Ubeda, contre les infidèles, la mort lui enlève, à Toro, la reine BÉATRIX, sa femme, dont il avait eu six princes, Alphonse, Frédéric, Henri, Ferdinand, Philippe, Sanche, et la princesse Marie, morte quelque temps avant sa mère. Ferdinand continua la guerre contre les Mahométans, et le fit toujours avec succès. L'an 1236, le 26 juin, il s'empara de Cordoue dont ils étaient maîtres depuis l'an 712, époque de la fameuse bataille de Xérès, à la suite de laquelle il avait enlevé cette place aux chrétiens. On y comptait alors trois cent mille âmes; à peine y en a-t-il quinze mille aujourd'hui. Ferdinand, l'an 1237, épouse, en secondes noces, JEANNE, fille de Simon, comte de Pontillon, et de Marie, petite-fille de France. La terreur des armes de Ferdinand porta,

## ROIS CHRÉTIENS DE MAJORQUE.

L'IN<sup>de</sup> MAJORQUE, ou de MALLORQUE, comme l'appellent les Espagnols, la plus grande des îles Baléares, après avoir été long-temps sous la domination des Maures, retourna sous celle des Chrétiens, par la réduction de la capitale, que D. Jayme I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, conquit le 31 décembre 1229. (Raimond III, comte de Barcelonne, en avait déjà fait la conquête en 1115; mais cette île, bientôt après, comme on le dira sur ce prince, retourna au Mahométisme, et ne connut plus de souverain). D. Jayme soumit ensuite l'île de Minorque, avec celle d'Ivica; et le 20 septembre 1231, il fit un séchage de ces îles avec D. Pédre, infant de Portugal, contre le comte d'Urgel, qui avait été cédé à ce dernier par dona Ausembasse, son épouse, fille et héritière d'Ernengaud VIII, dernier comte d'Urgel. Cet échange ne fut point solide; car on voit que l'année suivante, les Mahométans des trois îles s'étaient révoltés. D. Jayme y fit une expédition dans laquelle il dompta les rebelles, et força les plus mutins de s'expatrier.

L'an 1250, le roi d'Aragon donna, sous le titre de royaume de Majorque, les îles Baléares à D. Jayme, son fils puîné, et joignit à ce don le comté de Roussillon, la seigneurie de Montpellier, et tout ce qu'il possédait en France; disposition que D. Pédre, fils aîné du roi d'Aragon, confirma quoique malgré lui. D. Pédre, devenu roi d'Aragon, envoya, l'an 1285, D. Alphonse, son fils, avec une flotte, contre D. Jayme, son frère, pour le punir d'avoir livré le passage par ses états à l'armée de Philippe le Hardy, roi de France. Les îles de Majorque et d'Ivica se soumettent au jeune prince, qui, dans la même année, suc-

cède au trône d'Aragon (Minorque avait déjà été reprise par les Maures). L'année suivante, à la sollicitation du roi de France, et poussé d'ailleurs par le désir de recouvrer son royaume de Majorque, D. Jayme passe les Pyrénées, s'empara d'une partie du Lampourdan, et assiégea Castillon; mais le roi d'Aragon, son neveu, ayant paru à la tête d'un corps d'armée, il vint l'attendre, leva le siège vers la fin de juin, et repassa dans le Roussillon. L'an 1289, tandis que le roi d'Aragon est occupé à faire la guerre au roi de Castille, D. Jayme assemble une armée dans le Roussillon, entre dans le Lampourdan, et y sonnet diverses places. Mais Alphonse, ayant quitté les frontières de Castille, revient en diligence dans la Catalogne, et oblige son oncle à se retirer. L'an 1291 (N. S.) la paix se fait au mois de février, par la médiation du pape, entre D. Jayme et D. Alphonse qui promet de restituer à son oncle le royaume de Majorque, à condition qu'il le tiendrait en fief du roi d'Aragon, avec ses autres domaines; mais Alphonse étant mort le 18 juin suivant, le roi D. Jayme, son successeur, diffère, sous divers prétextes, l'exécution du traité jusqu'au 9 août 1298, que D. Jayme, son grand oncle, fut enfin remis en possession de ses états par l'entremise de la France. L'an 1314, D. Jayme, roi de Majorque, meurt vers la fin de juin, dans la soixante-huitième année de son âge, étant venu au monde le 30 mai 1243. « Jacques I<sup>er</sup>, dit D. Vais-sète, fit beaucoup d'honneur à la ville de Montpellier, où il avait pris naissance, et il se rendit surtout recommandable par sa valeur, et son expérience dans l'art militaire. Il demeura toujours uni à nos rois, dont il épousa les intérêts contre la

l'an 1246, Aboussaid, roi de Grenade, à se rendre son vassal et à lui abandonner Jaén. Cette prospérité fut de près suivie de la mort de la reine Bérengère, mère de Ferdinand, décédée à Burgos le 8 novembre de la même année. Ce prince entreprit l'année suivante le siège de Séville dont il se rendit maître, le 25 novembre 1248, par capitulation, au bout de quinze mois d'attaque. Les Maubométans, suivant une des conventions, en sortirent au nombre de trois cent mille, après quoi le vainqueur y fit son entrée. Il n'y avait point alors de terrain mieux cultivé que celui de Séville : sa campagne était fameuse par sa grande fertilité, et du temps immémorial elle était appelée la *Jardín d'Hercule*. On comptait aux environs de Sévilla plus de vingt mille bameous, bourgs ou villages. Ce nombre se trouve réduit maintenant à deux cents ou environ. Ferdinand marche toujours de conquêtes en conquêtes. L'an 1250, il s'empare de Xéres, de Cadix, de S. Lucar, etc. Ferdinand se proposait de nouveaux progrès sur les infidèles, lorsqu'une hydropisie l'enleva à l'âge de cinquante-deux ans, le 30 mai 1252 (et non 1250, comme la porte l'épigraphie espagnole gravée sur son tombeau dans une chapelle de la cathédrale de Sévilla, où il fut inhumé). « Dès ce moment, dit Ferreras, il fut consacré par la voix unanime du peuple; et » des-lors Dieu commença à publier sa sainteté par les miracles ». L'an 1261, il fut mis au rang des saints par Clément X. Ferdinand laissa de son deuxième mariage Éléonore, mariée, l'an 1254, au prince de Galles, depuis Édouard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. Ferdinand aimait les lettres, et il est regardé comme le fondateur de l'université de Salamanque, à laquelle il assigna de grands revenus. Son amour pour la justice le porta à faire rassembler en un corps toutes les lois de ses prédécesseurs, afin qu'on s'y conformât; ouvrages qui ont été achevés que sous le règne suivant. Il fit aussi traduire en langue vulgaire le corps de droit que les Maures suivaient à Cordoue. Son fils et son successeur, dans l'éloge qu'il lui consacre, dit qu'il réussissait au sept actions de sa vie, *comiendo, bibiendo, jugando, estando, cavalcando*; d'où il faut conclure que l'austérité de ce prince ne l'empêchait pas de faire tout avec grâce. La panégyrique ajoute que

son père était grand chasseur, habile à tous les jeux, bon pointeur et grand musicien.

Les diplômes de Ferdinand n'ont quelquefois d'autres dates que celles de l'ère d'Espagne et du mois. Ce fut lui qui établit le conseil souverain de Castille.

#### ALFONSE X, dit LE SAGE.

1252. ALFONSE X, surnommé LE SAGE et L'ASTROLOGUE à cause de son amour pour les sciences, surtout pour l'astronomie, fils de Ferdinand le Saint et de Béatrix, est proclamé à Séville et reconnu roi de Castille et de Léon après la mort de son père. Alfonse avait épousé, l'an 1249, Yolande, fille de Jayme I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, qui mit au monde, l'an 1255, l'enfant D. Ferdinand. Son ambition ne lui permit pas de voir sans jaloux les progrès que le Portugal faisait sur les Maures au-delà de Guadiane et dans l'Andalousie. Les chicanes qu'il fit au roi de Portugal, Alfonse III, sur les conquêtes qu'il avait faites en ce pays, obligèrent celui-ci à conclure avec lui, l'an 1255 ou 1254, un traité par lequel il lui céda l'austruit, et non la propriété, d'une partie de ce que les armes lui avaient acquis. Les possessions des infidèles furent un objet plus louable de l'ambition du roi de Castille. L'an 1257, étant entré dans l'Algérie, il enleva à divers seigneurs musulmans ce qu'il y restait aux Chrétiens à ambiguer. L'empire germanique était alors sans chef depuis environ trois ans. Frappé de la réputation d'Alfonse, une partie des électeurs réunirent leurs voix en sa faveur; mais les troubles de son royaume ne lui permirent pas de se rendre dans l'empire. Il fit néanmoins divers actes de l'autorité impériale, du nombre desquels est l'investiture qu'il donna de la Lorraine à Frédéric, (*Voyez les Empereurs d'Allemagne*). Des pluies abondantes couvrirent en Castille, en 1258, une inondation terrible qui ravagea presque tous les ponts. Celui de Tolède fut rétabli par Alfonse l'année suivante, avec une inscription où l'on conserva la mémoire du désastre qui avait occasionné sa ruine. On y lit encore de nos jours les dates suivantes qui marquent le rétablisse-

#### Rois chrétiens de Majorque.

« roi d'Aragon, malgré les liens du sang qui l'attachaient à ce prince ». Il avait épousé, le 15 octobre 1275, Esclarmonde, fille de Roger IV, comte de Foix, dont il laissa D. Jayme, qui se fit cordelier, l'an 1302, et se maria ensuite, après avoir fait caser ses vœux; D. Sanehe qui suit; D. Ferdinand; D. Philippe, qui embrassa la cléricature; dona Sanehe, femme de Robert, roi de Naples, et une autre fille, qui épousa, l'an 1299, le fils de Manuel, empereur de Constantinople. (Vaissette.)

(31.) DON SANCHE, deuxième fils de D. Jayme I<sup>er</sup>, lui succéda. Il fut couronné le 18 décembre de la même année, au roi Philippe le Bel, pour la seigneurie de Montpellier. Le gouvernement de ce prince fut doux et équitable. Il mourut à Forniguer dans le Capcir, le 4 septembre 1324, au retour d'une expédition qu'il avait entreprise, avec le prince d'Aragon, son cousin, contre les Pisans, à qui ils enlevèrent l'île de Sardaigne. N'ayant point d'enfant de Marie, son épouse, fille de Charles II, roi de Sicile, il fit hériter de tous ses domaines D. Jayme, son neveu.

1324. DON JAYME II, fils de Ferdinand, infant de Majorque, frère puîné de Sanehe, mort vers 1318, et d'Isabelle d'Adria, ou de la Morée, sa première femme, succéda, à l'âge d'environ douze ans, à D. Sanehe, son oncle, sous la tutelle de D. Philippe, son autre oncle, alors trésorier de l'église de Saint-Martin de Tours. D. Jayme II, roi d'Aragon, son cousin, prétendit l'exécution de cette succession, en vertu d'une substitution du royaume

de Majorque et de ses dépendances, que D. Jayme I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, son aïeul, avait faite dans son testament; mais comme il était juste et équitable, il ne voulut pas poursuivre une affaire de cette importance, sans avoir consulté les états généraux de son royaume, qu'il assembla à Lérida. Les avis furent partagés, et le roi d'Aragon ne prit aucune résolution. D'un autre côté, la comte de Foix et plusieurs autres seigneurs, formèrent un complot pour exclure de la tutelle D. Philippe, mais Charles IV, roi de France, prit la défense de D. Philippe, et il maintint dans ses fonctions de tuteur. L'an 1327, le roi d'Aragon conclut à Barcelonne, le premier octobre, un accord avec le roi de Majorque, par lequel celui-ci est maintenu dans ses états, on reconnaissant les tenir en fief du roi d'Aragon, sauf les droits du roi de France sur la seigneurie de Montpellier, et autres parties de ces états, situées dans son royaume. Le roi d'Aragon conclut au même temps le mariage de Constance, sa fille, avec le roi de Majorque. L'an 1329, ce dernier se brouilla avec Philippe de Valois, roi de France, sur la refus qu'il fit de se reconnaître son vassal pour la seigneurie de Montpellier et ses autres domaines, situés au-delà des Pyrénées. L'an 1331, le roi de Majorque ayant tenu des journées à Montpellier dans le mois de janvier, contre la défense du roi de France, ce monarque fit avancer ses troupes sur les frontières du Roussillon. Don Pedre IV, roi d'Aragon, sur l'assurance duquel le roi de Majorque, son beau-frère, avait compté, l'abandonne, et l'oblige par la d'aller trouver Philippe de Valois à Paris, vers la fin de 1332, et de lui

ment de ce pont, savoir l'an de l'Incarnation 1259, de César 1297, d'Aloxandre 1590, de Moïse 2651, et des Maures 657. La discordance s'étant mise entre Alfonso et le prince Henri, son frère, celui-ci en vint à une révolte ouverte, leva des troupes, et déclara la guerre au monarque qui dissipa entièrement son parti. (Henri dans sa déroute se retira à l'Unité, d'où étant passé, après quelques années, en Italie, il prit parti d'abord pour Charles contre Manfroï, et ensuite pour Conradin contre Charles qui le fit prisonnier l'an 1268; enfin il revint en Espagne, l'an 1293, après une longue prison). Le roi mahométan de Nubla, dans l'Andalousie, qui était entré dans la révolte de Henri, est détrôné, et ses états sont réunis à la couronne. Alfonso avait juré une haine irréconciliable aux rois maures d'Espagne. Ceux-ci s'étant ligés ensemble, le surprirent, l'an 1263, et lui enlevèrent plusieurs places. Le roi de Castille eut sa revanche l'année suivante, et gagna une grande bataille sur les rois da Grenade et de Murcie. L'an 1266, nouvel accroissement de puissance pour Alfonso; il prend possession de Murcie, dont Jayme I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, venait de faire la conquête pour lui en qualité d'allié. L'infant D. Ferdinand était en âge d'être marié, le roi, son père, l'an 1268 ou 1269, selon D. Vaissette, lui fait épouser la princesse Blanche, fille du roi saint Louis. Alfonso se prévalait toujours chef de l'empire quoiqu'il n'y eût jamais paru. Les électeurs ayant élevé, le 30 septembre 1253, Rodolphe de Habsbourg à cette dignité, Alfonso regarda cette élection comme une entreprise faite sur ses droits. Résolu d'en avoir justice, il envoya des ambassadeurs, l'an 1273, au concile de Lyon, pour mettre dans ses intérêts cette assemblée et le pape Grégoire X qui la présidait. Grégoire, dans la lettre qu'il lui écrivit, l'exhorta de renoncer, pour le bien de la paix, à ses prétentions, et lui accorda, comme par forme d'indemnité, pour six ans, les tercias, ou le tiers des décimes, à la charge de les employer pour continuer la guerre contre les Mahométans d'Espagne. Alfonso promit de se conformer aux avis du pontife mais ayant d'autres affaires à lui communiquer, il obtint de lui une censure qu'il eurent à Beaucaire au commencement de l'an 1275. Alfonso y débattit de nouveaux ses prétentions à l'empire, et depuis continua toujours de se qualifier empereur des Romains dans ses lettres. Pendant son absence, le roi de Maroc, appelé par le roi de Grenade, descend en Espagne, et gagna deux batailles, l'une sur Nigme de Lara, et l'autre sur

l'infant d'Aragon D. Sanche, archevêque de Tolède, qui tons les deux perdent la vie dans l'action. L'infant D. Ferdinand marche pour s'opposer aux progrès du roi de Maroc, et meurt en chemin, laissant deux enfants de Blanche, son épouse, Alfonso et Ferdinand de la Cerda. L'infant D. Sanche ayant appris la mort de son frère, s'avance avec des troupes pour couvrir l'Andalousie, et contraint le roi de Maroc de se retirer. Voici ce que porte à ce sujet une ancienne chronique française manuscrite à la Grenté : « multitude de Sarrazins de Barbarie paierent en Espagne, et desconfirent en leur vague grant quantité de chevaliers et d'autres gens d'armes. Là fut occis l'archevêque de Tolède qui estoit frère du roi d'Aragon et de la roïne de Castille, et plusieurs autres chevaliers vaillans moururent, et autres gens, et furent puis les Sarrazins desconfits par les gens d'Espagne et chassiez hors du pays, et s'en allèrent en Arragon. » (Sinner, *Cat. mss. Bibl. Bern.*) Alfonso, l'an 1276, tient les états-généraux à Ségovie; et, de son consentement, on y déclare héritier de la couronne l'infant D. Sanche, son préjédict des deux princes, Alfonso et Ferdinand de la Cerda, fils de Ferdinand et de Blanche. On fonda cette décision sur les lois des Goths, qui, pour la succession, préféraient le droit de la proximité immédiate au droit de la représentation; mais le meilleur droit de D. Sanche fut d'avoir sauté la Castille. Après avoir déconcerté toutes les mesures des Maures, il vint de conclure avec eux une paix glorieuse. Ces succès lui concilièrent tellement tous les cœurs, qu'ils crut ne pouvoir le récompenser dignement qu'en lui assurant la couronne. La reine Yolande, mécontente de l'injustice faite aux enfants de Ferdinand, ses petits-fils, se retira avec eux et Blanche, leur mère, en Aragon. Alfonso, soupçonnant D. Frédéric, son frère, et D. Ruiz de los Cameros, d'avoir favorisé cette évasion, les fait périr l'un et l'autre sans forme de procès. Philippe la Hardi, roi de France, envoya sommer Alfonso de rendre la dot de Blanche, et d'assurer le trône aux enfants de Ferdinand. Alfonso n'accorda ni l'une ni l'autre de ces demandes. L'an 1278, Yolande retourne auprès de son mari; Blanche se retire en France. (Cette princesse mourut à Paris le 22 juin 1500, et fut inhumée aux Cordeliers, suivant son épithape.) Mais les princes, fils de Blanche, sont retenus en Aragon par le roi D. Pedre III. Trois papes consécutifs, Jean XXI, Nicolas III et Martin IV, travaillèrent avec aile, mais sans succès, à terminer la querelle des deux

### Rois chrétiens de Majorque.

rendre hommage, pour recouvrer les terres que ce monarque lui avait enlevées. L'an 1543, le roi d'Aragon cherche à dépouiller le roi de Majorque; et pour en avoir un prétexte, il l'accuse de lui avoir tendu des embûches à Barcelonne pour le faire périr, ou du moins pour se saisir de sa personne; il lui reprochait aussi d'avoir fait alliance contre lui avec avec le roi de France, le roi de Sicile, et même le roi de Maroc. En conséquence, il le fait sommer de comparaître devant lui, pour répondre sur ces griefs. D. Jayme ne se sentant pas en état de tenir tête au roi d'Aragon, fit tout son possible, mais inutilement, pour l'apaiser. Le parti était pris de l'écraser; et le 25 mai de la même année, on vit déboucher à Majorque la flotte de D. Pedre, qui s'empara de l'île, malgré les efforts de don Jayme, et le réduisit à chercher son salut dans la fuite. D. Pedre se rendit maître ensuite de Majorque et d'Ivica. Le pape Clément VI s'entretint en vain pour réconcilier les deux princes. D. Pedre, poursuivant ses succès, entra dans la Roussillon et la Cerdagne à la tête d'une armée, soumit une grande partie de ces pays, et mit le siège devant Perpignan. On vint toutefois à bout d'obtenir de lui une suspension d'armes jusqu'au mois d'avril 1544; mais ayant rompu le trêve, il vint, le 29 mai

1544, par un acte solennel, le royaume de Majorque, avec tout le reste des états de D. Jayme, à la couronne d'Aragon. Il entre après cela dans la Roussillon, et continue la conquête du pays. Tandis qu'il est occupé au siège d'Elne, l'infortuné D. Jayme, abandonné de presque tout le monde, vient se mettre à sa discrétion; mais D. Pedre lui impose des conditions si dures, qu'il aime mieux tout risquer que de s'y soumettre. Il se retire; et ayant trouvé des amis au Cerdagne, il y fait quelques conquêtes, qu'il abandonne presque aussitôt par l'impuissance où il est de les conserver. Dénué de tout, il se rendit, sur la fin du novembre 1544, auprès du comte de Foix, Gaston-Pléhus, qui le reçoit généreusement, et lui fournit quelques secours, mais trop faibles pour le mettre en état de tenir la campagne. Lo pape Clément VI, qu'il va trouver ensuite, l'intéresse encore pour lui, et trouve le roi d'Aragon toujours incorable. Il ne reste à D. Jayme que son courage, qui, loin de lui manquer, semble s'accroître au milieu des adversités. Il cherche du secours parmi la noblesse de France; et plusieurs seigneurs lui ayant offert leurs services, il tente de nouveau le sort des armes, pour tâcher de reconquérir ses domaines; mais le roi de France, ouvertement déclaré pour le roi d'Aragon, fait défense à tous ses



monarques. On tint à ce sujet deux congrès, l'un à Bordeaux, en 1279, depuis le 1<sup>er</sup> mai jusqu'au 1<sup>er</sup> juin, en présence des légats du S. siège; l'autre à Das en 1280, sous la médiation du pape. Les choses se disposaient en 1280 pour un troisième congrès dont on espérait une meilleure issue. Mais l'enfant D. Sanche, las de voir mettre sans cesse en compromis son droit à la succession de son père, et originairement fondement qu'elle ne fût au moins partagée entre lui et les fils de Ferdinand, prit le parti de s'en emparer pour écarter le danger dont il était menacé. A peine eut-il fait élever cette résolution, qu'Alfonse se vit abandonné de tous ses sujets qui reconquirent son fils pour leur souverain. Le pape Martin IV vint au secours d'Alfonse avec les armes spirituelles, menaçant le fils rebelle des excommunications ecclésiastiques, et déclarant nulls les serments qu'il s'était faits à cet égard. Alfonso employa de son côté des troupes de terre et de mer, et se rendit maître de la ville de Séville le 8 novembre 1280, et de l'année suivante, et enfin par un second don du pape, se succéda par l'un et l'autre testament, devait passer aux deux fils de Ferdinand, l'un après l'autre, et à leurs descendants, ou à leur défaut au roi de France, l'intention du testateur étant qu'en ce cas ses royaumes fussent unis à celui de France pour n'être jamais séparés. Mais les choses changèrent bientôt de face. Sanche effrayé demanda pardon et l'obtint; l'herédité fut annulée, et Alfonso le nobila au pape le 25 mars 1284. Ce prince décéda le 4 avril suivant, et fut inhumé à la cathédrale de Murcie où l'on voit encore son tombeau. Il avait eu d'Yolande, son épouse, cinq fils, Ferdinand dont on vient de parler, Sanche qui suit; D. Juan, marié en 1280, à la fille du marquis de Montferrat; D. Pedro, allié la même année à Marguerite, fille d'Aymar VI, vicomte de Narbonne; et D. Alphonse, marié en 1285, à la fille de son frère, nommé Sanche, et don Jayme. Alphonse, sans avoir de mariage, avait eu de Marie-Guillotte, sa femme, une fille nommée dona Beatriz, mariée avec Alfonso III, roi de Portugal; il eut encore d'une autre maîtresse Alfonso le jeune, etc. Le reine Yolande mourut, l'an 1300, à Roncavans, au retour de Rome où elle était allée à l'occasion du jubilé. Alphonse X était savant et fort habile, pour son temps, en astronomie. Ses *Tables alfonsines*, imaginées par lui et dressées à grands frais par des juifs de Tolède, lui ont acquis plus de gloire que

sa combale. On montre encore aujourd'hui dans l'Alcazar ou le palais de Ségovie, la chambre où il faisait ses observations dans le ciel, et le cabinet où il les rédigeait. Alfonso se mêlait aussi de poésie. On conserve dans la bibliothèque de l'Escorial un manuscrit qui contient de ses *Cantigos*, ou Cantiques, en langue portugaise, sur les miracles de N. S. et de la Ste. Vierge, et la minique y est notée. Les ornements dont est décoré ce manuscrit sont si recherchés, qu'il paraît que c'était l'original, d'autant plus que le texte est accompagné de notes qu'on dit être de son écriture. On y trouve, par exemple, *Os galos cantam os notos*. Son recueil de loi, nommé *Las siete partidas*, auquel il mit la dernière main, prouve qu'il veillait sur la justice comme sur les lettres. Ce fut sous son règne, l'an 1283, que les états, assemblée à Ségovie, supprimèrent l'ère de Jules César, et adoptèrent celle de J. C. Il avait ordonné, l'an 1266, d'écrire en langue vulgaire tous les actes publics. Rodere Sanche, dans sa histoire d'Espagne, l. 4, c. 5, assure, d'après d'anciennes annales, dit-il, que ce prince avait coutume de dire que s'il avait été admis à la création du monde, il aurait mieux arrangé certaines choses que Dieu n'avait fait. Ce discours ne doit point être pris à l'étrique, ni ne voir en son effet que le seul plaisir d'Alfonse. On voudrait par la tournure qu'il a prise, lui rendre des idées surdes imaginées par les astronomes de son temps sur l'ordre des choses dans l'univers? Ce menarque, qu'on avoit osé taxer d'irréligion, avoit lu quatorze fois la Bible avec ses gloses, et l'avoit traduite en espagnol.

SANCHE IV. DIT LE GRAND.

1386. SANCHE IV, fils d'Alfonse X et d'Yolande, né le 17 mai 1258, épousa Isabelle, fille de Louis X le Hutin, roi de France, sa deuxième femme et sa proche parente. Il avait épousé en premières noces, par contrat daté de l'ère d'Espagne 1708 (du J. C. 1270), GUELLEINE, fille de Gaston VII, vicomte de Béarn (Spiehl, T. 8, p. 245). L'an 1287, le roi Philippe le Bel, successeur de Philippe le Hardi, tourna, reprenant l'ancien projet de son père, D. Ferdinand, roi de Castille, à l'égard de son neveu, le roi de France, et le fit retirer en France, était toujours retenu par le roi deragon qui refusait de le rendre. SANCHE, intimidé par les menaces du monarque français, consentit à un nouveau congrès qui se tint à

*Rois chrétiens de Majorque.*

sajets de rien entreprendre contre ce prince. Cette descente ayant eu peu d'effet, le monarque la fit renouveler le 30 mars 1543; ce qui n'empêcha pas D. Jayme d'entrer, au mois de juin suivant, dans le Conflant et le Roussillon, à la tête d'une armée composée de ses sajets de France, et de plusieurs autres français avec laquelle il soumit le Conflant; mais cette conquête fut aussi peu solide que les précédentes. Le roi d'Aragon vint dans le pays, et tout reentra sous son obéissance. Enfin l'an 1549, don Jayme s'étant rencontré avec le roi de France à la cour d'Avignon, il vend à ce monarque, le 16 avril, pour cent vingt mille écus d'or la seigneurie de Montpellier et celle de Lates, les seuls domaines qui lui restaient. Avec cette somme, il équipa une flotte, et va tenter une descente dans l'île de Majorque. Il y trouve l'armée du roi d'Aragon préparée à le recevoir. Elle vient à bout de le repousser, et le roi de France, qui commande le livre bataille à D. Jayme le 25 octobre 1549, l'arrête dans l'île de Majorque et le renferme définitivement; ce prince après avoir fait des prodiges de valeur, succomba sous les efforts de ses ennemis, et meurt couvert de blessures. Le jeune D. Jayme, son fils, est fait prisonnier, et conduit au roi d'Aragon, son oncle, qui le retint deux ans dans une espèce de captivité. Ajoutons

min, dans le personnage de *Jayne II*, la branche des rois de Majorque, seigneurs de Montpellier, de la maison d'Aragon. Ce prince, dit d'ou Vaissette, se rendit célèbre par son amour pour la justice, et par plusieurs autres vertus. Nous avons de lui un recueil de *lois palatines* dressé en 1355, pour le gouvernement de sa maison. Il aurait sans doute évité une catastrophe aussi funeste si, à l'exemple de ses prédécesseurs, il fut demeuré toujours uni au roi de France, et s'il n'eût voulu disputer, par une vanité mal entendue, à Philippe de Valois, l'autorité souveraine sur Montpellier. Il laissa de *CONSTANCE*, sa première femme (qui mourut l'an 1365, eut de *Jayne*, une fille nommée Isabelle : il ne parut pas qu'il eût eu des enfants d'*YOLANDE*, sa deuxième femme. *D. Jayme* fils de *Jayne II*, épousa, l'an 1366, *Jeanne*, reine de Naples. Isabelle devint femme de *Jean II*, marquis de Montferrat, en 1358. Ils firent, l'un et l'autre (le frère et la sœur), des efforts inutiles pour obtenir la restitution du royaume de Majorque et de ses dépendances. Pierre fut inébranlable à toutes les sollicitations, et ces domaines demeurèrent toujours depuis unis à la couronne d'Aragon (*For. Jeanne première, reine de Naples*). --

Lyon. Ses plénipotentiaires et ceux du roi de France, y signèrent, le 13 juillet 1289, un traité par lequel Sanche céda aux fils de Ferdinand le royaume de Murcie pour eux et leurs descendants, sans aucune réserve de hommage, de souveraineté, ni de ressort. Mais les deux princes ayant refusé de ratifier le traité, sans doute parce que le roi d'Aragon (Alfonse III), alors l'ennemi de Sanche, les en détournait, les choses restèrent dans le premier état. L'an 1299, Jousouf, roi de Maroc, se trouvant à Alger dans l'Andalousie, envoya demander au roi Sanche s'il veut la paix ou la guerre. Sanche répond qu'il tient son pain d'une main et le bâton de l'autre. Jousouf, prenant cette réponse pour une insulte, lui déclare la guerre. La flotte musulmane est battue par celle de Castille renforcée des vaisseaux que Sanche avait obtenus des Génois. Les hostilités languirent les deux années suivantes. Mais, l'an 1299, elles se rallumèrent à l'occasion de la rupture de D. Juan avec le roi, son frère. Par un édicte d'Alfonse, leur père, D. Juan devint héritier du royaume de Séville. Après l'avoir longtemps et inutilement demandé à Sanche, il passa en Afrique auprès du roi de Maroc, qui lui fournit des troupes pour faire la guerre à son frère. Les Africains, sous la conduite de ce prince, assiégèrent Tariffe, que Sanche leur avait enlevée l'année précédente; mais ils échouèrent devant cette place, par la brave défense du gouverneur Alonso Guzman de Peres, dont le fils, étant tombé pendant le siège entre les mains des ennemis, fut égaré sous les murs de la ville, le père ayant mieux aimé le laisser périr que de manquer, en le rachetant, au devoir de la fidélité (M. Cardouin). L'an 1297, Sanche mourut, d'une maladie de langueur, âgé de trente-six ans, à Tolède, le 25 avril, après avoir institué son héritier l'infant D. Ferdinand, son fils aîné, sous la tutelle et la régence de la reine Marie. Sanche eut d'autres enfants de cette princesse, savoir: D. Alfonse, mort avant lui; D. Henri; D. Pedre; D. Philippe; et deux infantes, Elisabeth, ou Isabelle, mariée à Burgos, l'an 1310, à Jean III, duc de Bretagne; et Blésira, qui épousa, l'an 1309, Alfonse IV, roi de Portugal. Le mariage de Sanche avec Marie, dont la validité avait été contestée à cause de la parenté au troisième degré, fut confirmé, après sa mort, par Boniface VIII, et les enfants qui en étaient nés furent déclarés légitimes par une bulle du 6 septembre 1301.

#### FERDINAND IV.

1295. FERDINAND IV, fils de Sanche III et de la reine Marie, né le 6 décembre 1285, est proclamé roi dans l'église de Tolède, après les funérailles de son père, et l'est une seconde fois dans les états tenus à Valladolid. Les premières années du règne de Ferdinand furent très-orageuses, et tout semblait conspirer à lui faire perdre la couronne. L'an 1296, l'infant D. Juan, oncle de Ferdinand, se fit proclamer roi à Léon; Alfonse de la Cerda, l'aîné des deux fils de D. Ferdinand, est proclamé roi de Castille à Sahagun; le roi de Grenade porte le fer et le feu dans l'Andalousie, et taille en pièces une armée commandée par l'infant D. Henri; le roi de Portugal se jette dans la Castille; celui d'Aragon s'empare d'Alicante, et de plusieurs places du royaume de Murcie; mais la reine Marie fait face à tout, et se conduit avec tant de fermeté et de sagesse, qu'elle assure la couronne à son fils. L'an 1303, elle fait épouser à ce monarque CONSTANCE, fille de Denis, roi de Portugal. La Castille était toujours menacée par l'Aragon. Le roi Denis, l'an 1303, mène un congrès entre Ferdinand, son gendre, et le roi d'Aragon. Il se tint à Camplillo, et le roi de Castille y fit la paix avec l'Aragonais en lui édictant une partie du royaume de Murcie. Pour ne laisser aucun sujet de discorde, on y convint de s'en rapporter à l'arbitrage des deux rois de Portugal et d'Aragon, touchant les prétentions d'Alfonse de la Cerda, qui était pour lors en France. Les deux rois médiateurs arrêtèrent qu'Alfonse quittera le titre de roi, et qu'on lui assignera un certain nombre de villes pour subsister. Ferdinand fit, l'an 1309, une conquête importante sur les Maures

par la prise de Gibraltar, place beaucoup moins forte alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le 17 septembre de l'an 1312, fut le terme des jours de Ferdinand. Ce prince mourut subitement à Jaen, laissant de Constance, son épouse, Alfonse son successeur, et Eléonore, qui épousa Alfonse IV, roi d'Aragon. La reine Constance fut ses jours le 17 novembre 1313. Ferdinand IV, a été surnommé l'*Ajourné*, parce que dans un accès de colère, il fit jeter, dit-on, du haut d'un rocher deux gentilshommes qui, avant que d'être précipités, s'ajournerent à comparaitre devant Dieu dans trente jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce siècle, dit un homme d'esprit, était celui des ajournements. Clément V et Philippe le Bel, avaient été aussi ajournés (en 1314), par le grand-maître des Templiers. Quel qu'il en soit de ces contes, Ferdinand était aussi violent et emporté que Philippe le Bel était vindicatif.

#### ALFONSE XI.

1312. ALFONSE XI, fils de Ferdinand IV, et de Constance de Portugal, âgé seulement d'environ deux ans, succéda à la couronne de Castille. La minorité d'Alfonse ne fut pas moins orageuse que celle de Ferdinand, son père, par les divisions, par les cabales, et par les guerres que s'y firent les différents prétendants à la régence; elle est enfin décernée, l'an 1314, aux infants D. Pedre et D. Juan, par le conseil de la reine Marie, sœur du jeune roi, qui n'eut plus, depuis ce moment, d'autre autorité que celle qui lui était acquise par l'extrême considération dont elle jouissait. On lui confia la personne du roi et son éducation. Les deux régents périrent, l'an 1319, dans une bataille contre les Maures, qui profitèrent de leur victoire pour s'emparer de plusieurs places. La Castille est replongée dans le trouble par l'ambition des nouveaux prétendants à la régence. La reine Marie, qui s'était signalée sous trois règnes, par sa sagesse et sa prudence, surtout pendant deux minorités, meurt le premier juin 1322, regrettée généralement de tous ses sujets dont elle était toujours montrée la mère plutôt que la reine. Alfonse, l'an 1324, ayant atteint l'âge de quatorze ans, déclare dans les états tenus à Valladolid, qu'il veut gouverner par lui-même. Ce prince eut le malheur de perdre, l'an 1333, Gibraltar que le gouverneur livra aux Maures, après quoi il se retira en Afrique. Alfonse fit d'inutiles efforts pour reprendre cette place. Mais il eut contre les infidèles d'autres succès qu'il dédommageait de ce revers. L'an 1330, recouru par le roi de Portugal et la principale noblesse d'Espagne, il gagna, le 30 octobre, sur les rois de Maroc et de Grenade, la célèbre bataille de Salado, qui coûta la vie à plus de deux cent mille mahométans, outre un nombre prodigieux de prisonniers. On prétend que cette boucherie couvrit de cadavres tous les chemins à plus de trois lieues à la ronde, et que le bûlin immense qu'on y ramassa fit baisser d'un sixième le prix de l'or. Pour comble de merveille, on ajoute que les Chrétiens ne perdirent dans l'action qu'environ vingt hommes. Alfonse continue la guerre pendant les années suivantes, y gagne plusieurs batailles sur mer et sur terre, et force le roi de Grenade, l'an 1344, de lui livrer l'Algérie par capitulation, après un long siège. L'année suivante est remarquable par un autre événement. Louis de la Cerda, connu en France sous le nom de D. Louis d'Espagne, fils de D. Alfonse de la Cerda, est couronné, le 14 novembre, roi des Canaries, par le pape Clément VI, dont il se reconnaît vassal et tributaire. Ces îles avaient été nouvellement découvertes par des vaisseaux castillans, aragonais et portugais. Le roi de Castille céda, l'an 1385, les droits qu'il avait sur elles à don Louis. Ce fut vers ce temps qu'Alfonse revut d'Edouard III, roi d'Angleterre, un présent qui, peu considérable en apparence, devint une des principales sources de l'opulence de l'Espagne. C'était un petit troupeau des plus beaux moutons d'Angleterre, dont la race, s'étant multipliée jusqu'à nos jours, produit ces laines exotiques qui rendent l'Espagne en ce genre la rivale de l'Angleterre. Alfonse avait à cœur le recouvrement de Gibraltar. Etant venu au

commencement de l'an 1550, en faire le siège, la peste l'enleva le 26 mars de la même année, dans le cours de cette expédition. Il avait épousé, l'an 1528, MARIE, fille d'Alfonse IV, roi de Portugal, et de Béatrix, dont il eut Ferdinand, né l'an 1532, mort avant lui, et D. Pedre qui lui succéda. Alfonso laissa plusieurs enfants naturels d'Eléonore de Guzman; savoir D. Henri de Transmarre, D. Frédéric, D. Tello, etc. La reine Marie mourut sur la fin de l'an 1556, en Portugal, où elle s'était retirée auprès d'Alfonse IV, son père.

#### D. PEDRE LE CRUEL.

1550. D. PÉDRE, fils d'Alfonse XI, et de Marie de Portugal, né à Burgos le 30 août 1534, fut proclamé roi à Séville aussitôt qu'on y eut appris la mort du roi Alfonso, son père. Le règne de ce prince n'est qu'une suite d'actions barbares et inhumaines, qui lui ont fait donner le surnom de CAUTEL. L'an 1551, à la sollicitation de sa mère, il fait mourir Eléonore de Guzman, maîtresse de son père. Sa conduite envers la reine Blanche, fille de Pierre, duc de Bourbon, à laquelle il avait donné sa main le 5 juin 1555, ne fut pas moins atroce. Il quitta trois jours après son mariage cette princesse, la plus accomplie de son siècle, et l'envoya prisonnière, l'an 1554, au château d'Arrevalo, puis à Tolède, et de là, l'an 1555, au château de Sigüenza. Le motif de ce traitement barbare fut la persuasion où ce monarque était que Blanche n'avait pu résister à l'amour et aux grâces de D. Frédéric, grand-maître de S. Jacques, son frère naturel, qui avait été le recevoir sur la frontière avec la plus haute noblesse du royaume. Rien n'était néanmoins plus faux. Cette calomnie, l'ouvrage de la Padilla, maîtresse du roi, s'est, dit un moderne, perpétrée jusqu'à nos jours. Ce qui l'a accréditée, c'est l'imbécille vanité de la maison d'Henriques, qui a regardé comme un titre brillant de descendre du fruit incestueux des prétendues amours de la reine avec le grand-maître. Mais l'imposture a été confondue par tous les écrivains espagnols qui ont prouvé invariablement que la maison d'Henriques était issue de ce même Frédéric et d'une concubine juive appelée la Palomba. Le duc d'Avancer Digne de Padilla, frère de sa maîtresse, porta, l'an 1554, le roi D. Pedre à faire mourir Jean Nûñez de Prado, grand-maître de l'ordre de Calatrava, après quoi il fit élire à sa place ce favori. Il épousa publiquement cette même année JEANNE-FERNANDEZ DE CASTRA, et l'abandonna presque aussitôt, après avoir eu d'elle avant le mariage, l'infant D. Juan. Les embragues qu'il avait pris contre Frédéric, son frère, furent cause de la mort de ce prince qu'il fit massacrer, l'an 1558, en sa présence; il traita de même D. Juan, son cousin, fils d'Alfonse IV, roi d'Aragon, après l'avoir attiré à Bilbao, sous prétexte de lui faire accorder la seigneurie de la Biscaye par les états de cette province. Eléonore, reine douairière d'Aragon, mère de ce jeune prince, et tante de D. Pedre, est arrêtée par ses ordres l'année suivante, et mise à mort dans le château de Castro-Neria. Deux de ses frères naturels, âgés, l'un de quarante ans, l'autre de douze, lui étant devenus odieux, ils le font étrangler, l'an 1560, dans l'Alcazar au palais de Séville. On montre encore aujourd'hui la chaux où cette exécution se fit. Sa haine contre Blanche de Bourbon, sa femme, n'étant point assouvie par la captivité où il la retenait depuis sept ans, il la fait mourir secrètement l'an 1561, à l'âge de 25 ans, sans en avoir eu d'efforts. Marie Padilla, sa concubine, à laquelle il sacrifiait cette épouse, la suivit de près au tombeau. Celle-ci laissa de D. Pedre quatre enfants, Alfonso, Béatrix, Constance et Isabelle. Le roi D. Pedre vint de terminer alors la guerre qu'il avait avec l'Aragon; mais il ne pouvait pardonner à Mahomet Barberousse, roi de Grenade, d'avoir pris le parti des Aragonais dans cette querelle. Mahomet, pour l'apaiser, vint lui rendre hommage à Séville sur la foi d'un sauf-conduit. D. Pedre saisit cette occasion pour l'égorger de sa propre main. Nous passons sous silence les méfaits d'un grand nombre de seigneurs dont le sang ruissela dans toutes les

provinces par ses ordres. Tant de cruautés soulevèrent tous les esprits, et occasionnèrent une révolte; elle éclata l'an 1566, et D. Pedre attaqué par Henri, comte de Transmarre, son frère naturel, dont il avait fait mourir la mère et le frère, est chassé de ses états avec le secours des troupes françaises, conduites par Bertrand du Guesclin. Le roi de Castille dans la déroute de ses affaires a recours au prince de Galles, qui le rétablit, après avoir gagné, le 3 avril 1567, la bataille de Najera, ou de Navarrete, dans laquelle Henri fut défait, et Bertrand du Guesclin fait prisonnier, avec le maréchal d'Andrehen, par D. Pedre, auquel seul ils avaient consenti de se rendre. Le vainqueur eut dans toute son étendue du malheureux droit de se venger, et traita plusieurs des rebelles avec une excessive cruauté. Mais la retraite du prince de Galles ramena le parti des mécontents. L'an 1568, Henri et du Guesclin, qui, ayant été rachetés par le roi de France, avaient rassemblé de nouvelles troupes, rentrent à Castille, prennent rapidement plusieurs places, assiègent Tolède, et remportent sur D. Pedre, le 14 mars, devant Montiel, une victoire qui l'oblige à se jeter dans cette place dont ils firent aussitôt le siège. Ayant voulu s'échapper ensuite à la faveur de la nuit, il est arrêté et conduit à du Guesclin qui le reçoit dans sa tente. Henri, son frère, survient et le tue le 25 du même mois. (Les historiens varient beaucoup sur la date et les circonstances de cette mort, que M. Sponde, après Mariana, place au 25 mars. Le P. Daniel met la bataille de Montiel au 15 août, et prétend que Mariana s'est trompé; mais il se trompe lui-même, et la plupart des modernes sont aussi dans l'erreur en rapportant cet événement à l'an 1569.) Telle fut la fin du prince le plus cruel dont l'histoire d'Espagne fasse mention. Il était dans la trente-quatrième année de son âge, et la dix-huitième de son règne; D. Pedre naquit ni d'esprit, ni de courage, ni d'application; et l'on pensa que, si l'on eût soigné davantage son éducation, on l'eût vu un tyran et d'un monarque, en ce cas il fut un prince aimable et vertueux. Mais d'Albuquerque, son gouverneur, loin de lui apprendre à dompter ses passions méchantes, les fortifiait par ses leçons, et lui frayait la route du vice par son exemple. On rapporte de lui des traits qui montrent qu'il n'était pas toujours inaccessible aux sentiments de justice. Il se plaisait à courir la nuit par les rues. Une fois qu'il faisait ce vacarme ténébreux, un garde du guet l'arrêta sans le connaître, et le battit vigoureusement. D. Pedre ne dédaigna et le tua. Les magistrats informèrent le lendemain. Instruits par une femme que l'auteur du meurtre était le roi lui-même, ils vont lui en demander justice. Le monarque, pour satisfaire à la loi, fait couper la tête à son effigie. On montre encore, dit-on, à Tolède cette statue tronquée. Pierre ne laissa point d'enfants légitimes, mais il en eut plusieurs de ses différentes concubines, dont aucun ne lui succéda. Ainsi fut éteinte par sa mort la postérité légitime de Raimond de Bourgoigne.

#### HENRI II, ou LE MAGNIFIQUE.

1568. HENRI II, comte de Transmarre, fils naturel d'Alfonse XI et d'Eléonore de Guzman, est reconnu roi de Castille après la mort de Pierre le Cruel, malgré les efforts des rois de Portugal, d'Aragon et de Navarre, qui aspiraient à cette couronne. Le duc de Lancastre et le comte de Cambridge, fils d'Edouard III, y prétendirent aussi dans la suite, au nom de Constance et d'Isabelle, filles naturelles de Pierre le Cruel, leurs épouses. Le duc de Lancastre prit même le titre de roi de Castille; mais Henri, vainqueur de tous ses rivaux, conserva la couronne jusqu'à sa mort, arrivée le 20 ou 30 mai de l'an 1559, après onze ans et deux mois de règne, depuis la mort de D. Pedre le Cruel. Quelques historiens espagnols disent qu'il mourut empoisonné par des botines infectées d'un poison subtil que lui donna un seigneur malhonête, réfugié à sa cour sous prétexte qu'il avait encouru la disgrâce de Mahomet, roi de Grenade. C'est vraisemblablement un conte. Mais ce qui n'est pas, c'est

qu'il fut extrêmement regretté de ses peuples dont il avait captivé les cœurs et l'espérance par son air effilé, sa générosité, sa valeur, et son attention à tous les besoins de l'état. Henri avait épousé, le 27 mai 1550, Jeanne un *Princissa*, qui descendait d'une fille de S. Louis, étant de la famille de la Cerda. Il eut de cette princesse (morte en 1580), Jean qui lui succéda, et Léonore, mariée, l'an 1579, avec l'infant D. Carlos, depuis roi de Navarre sous le nom de Charles III, dit le Noble. Il laissa encore plusieurs enfants naturels; mais la seule chose que lui reproche, et avec raison, le nouvel historien d'Espagne, est qu'il ailleurs représente Henri comme un prince qui réunissait toutes les qualités qu'on peut désirer dans un roi légitime, quoiqu'il ne fut réellement qu'un usurpateur.

Henri était ordinairement les diplomates de la seule ère d'Espagne avec la jour du mois. Celui par lequel il donna le duché de Molines à Bertrand du Guesclin, pour le récompenser des secours qu'il lui avait donnés, est ainsi daté : *Ludo esto privilegio in muy noble cibdad de Sevilla quarto dias de Mayo, Era de mill et quatro stendos et stes annos*; ce qui revient au 4 mai 1368 de J.-C. Les historiens modernes se trompent donc en reportant le commencement du règne de Henri II, et la fin de celui de son prédécesseur, à l'an 1569.

#### JEAN I.

1379. JEAN I, fils de Henri II et de la reine Jeanne, né à Epila le 30 août 1358, succéda à son père le 29 ou 30 mai, et le 25 juillet il est couronné solennellement avec Léonore d'Aragon, son épouse. L'an 1385, se tirèrent à Ségorie les cortès ou états-généraux, où l'on abrogea l'ère d'Espagne pour adopter celle de l'Incarnation. Le roi Jean, l'an 1385, porta la guerre en Portugal, appelé à cette couronne par son droit et par la reine Eléonore, veuve du roi Ferdinand, mort l'année précédente. Il fut reçu dans plusieurs places, et met le siège devant Lisbonne; mais s'étant brouillé avec Eléonore, il est obligé de se retirer. Ayant repris courage et renforcé ses troupes, il rentre, l'année suivante dans ce royaume, d'où il est chassé pour toujours par la perte de la bataille d'Aljubarrota, qui assure la couronne à Jean, son compétiteur. Les Portugais à leur tour viennent l'attaquer dans ses propres états. Un autre ennemi s'élève ensuite contre lui. L'an 1386, le duc de Lancastre, à la sollicitation et avec l'aide des Portugais, débarque en Galice, s'y fait proclamer roi de Castille, et s'empare de quelques places; mais l'année suivante la paix se fait entre les deux rivaux à Bayonne, où l'on arrête le mariage de Henri, fils aîné du roi, avec Catherine, fille du duc de Lancastre et de Constance, l'une des filles de D. Pedro le Cruel. Ce traité fut confirmé, l'an 1388, par les états de Castille. L'infant D. Henri prit alors le titre de prince des Asturies, qui à toujours été porté depuis par les héritiers présomptifs de la couronne de Castille. L'an 1390, le roi Jean tient les états à Guadalajara, dans lesquels, sur plusieurs réglemens, on fixe, à sa prière, les sommes qui devaient être employées pour l'entretien de sa maison. Ce prince vertueux et bienfaisant meurt la même année, dans sa trente-troisième année, le 9 octobre, d'une chute de cheval qu'il fit dans une espèce de tournoi. Jean laissa de la reine Léonore, fille de Pierre IV, roi d'Aragon, qu'il avait épousée le 18 juin 1375, deux fils; Henri, qui fut son successeur, et Ferdinand, né le 27 novembre 1380, qui fut déclaré, l'an 1412, héritier de la couronne d'Aragon. Après la mort de Léonore, arrivée le 18 août 1388, Jean s'était remarié, au mois de mai 1385, à BÉATRICE, fille de Ferdinand, roi de Portugal, dont il ne laissa point d'enfants.

#### HENRI III, DIT LE MALADIF.

1500. HENRI III, fils aîné de Jean et de Léonore, né le 4 octobre 1479, monte sur le trône à l'âge de onze ans. Sa minorité fut agitée par les débats de différents seigneurs qui prétendaient

à la régence. Henri les termina l'an 1505, en se saisissant des rênes du gouvernement, quoiqu'il n'eût pas encore quatorze ans accomplis. Il commença dès-lors à faire les dévotions de ses sujets par ses excellentes qualités. S'étant fait rendre compte des revenus de l'état et de leur emploi, il s'aperçut qu'ils avaient été pour la plus grande partie dissipés ou aliénés. Dans les soixante ans qu'il donna pour les recouvrer et les faire revenir à leur légitime destination, il n'épargna pas ses proches, et modéra les pensions trop fortes qu'ils s'étaient fait adjoindre. Il rétablit de là des caisses et des révoltes qu'il vint bout d'étouffer, non sans beaucoup de peines. Le Portugal, en 1563, ayant rompu la paix avec la Castille par des hostilités, Henri lui fait face, et soutient une guerre de trois ans qui n'eut aucun événement remarquable. Les pirates d'Afrique étant venus ensuite insultar les côtes de Castille, Henri, l'an 1400, envoya contre eux ses flottes qui firent la conquête de Tituan. Un impôt, appelé *moneda*, qui tombait principalement sur les paysans, faisait désertir les campagnes. Henri, dans les états qu'il tint, l'an 1405, à Tordesillas, le supprima, et fit plusieurs réglemens pour mettre un frein à l'avarice des juges et des receveurs des redevances de la couronne. Frappé de la réputation du fameux Tamerlan, Henri lui envoya cette même année des ambassadeurs qui furent témoins de la bataille où ce conquérant fit prisonnier le sultan Bajazet. Tamerlan, sensible à l'ambassade du roi de Castille, lui en fit une de son côté, l'an 1402, chargée de magnifiques présents. Les Maures de Grenade ayant fait, l'an 1406, une irruption subite dans le royaume de Jacin, Henri déclara la guerre, et convqua les cortès à Tolède pour en obtenir des subsides; mais il ne put y assister à cause des infirmités qui l'accablèrent depuis quelque temps. Elles le conduisirent au tombeau le 25 ou 26 décembre de la même année, à l'âge de vingt-sept ans. Ce prince avait épousé, comme on l'a dit, sur la fin de 1395 CATHARINE, fille du duc de Lancastre et par Constance, sa mère, petite-fille de Pierre le Cruel, dont il laissa l'infant D. Jean, âgé seulement de vingt-deux mois, et deux princesses, Marie et Catherine, dont la première épousa, l'an 1415, Alfonso V, roi d'Aragon, et la deuxième, en 1420, Henri d'Aragon, marquis de Villena. Sous le règne de Henri III, l'an 1406, mourut, à l'âge de cent-vingt ans, le chevalier Bono qui avait fait cent campagnes, et s'était trouvé à toutes les batailles qui s'étaient données depuis un siècle en Espagne.

#### JEAN II.

1406. JEAN II, fils de Henri III et de Catherine de Lancastre, né le 6 mars 1405, est reconnu roi après la mort de son père, et couronné à Ségorie le 15 janvier 1414. La reine mère, et Ferdinand (qui avait généreusement refusé le sceptre qu'on lui offrit au préjudice de son neveu), sont déclarés ses tuteurs et régent du royaume. Ferdinand ne se contenta pas de maintenir en sûreté les états de son pupille, il voulut encore les agrandir. Il porta la guerre dans le royaume de Grenade, et en arrivant (l'an 1407) il emporta par surprise la ville de Pruna. Il força ensuite le roi de Grenade de lever le siège de Jacin qu'il attaquait avec une armée de près de quatre-vingt-dix mille hommes, avoit de toute part des détachements qui, ayant pénétré jusqu'à Malaga, revinrent avec un immense butin, et fait partir, sous les ordres de l'amirante de Castille, une flotte qui mit en fuite celle des rois de Tunis et de Trémeçan, que Joseph, roi de Grenade, avait appelé à son secours. Une trêve que celui-ci obtint ensuite, étant expirée, Ferdinand entreprit, l'an 1410, le siège d'Antequera, qu'il prit après six mois d'attaque. L'an 1418, un événement inopiné jette le trouble à la cour de Castille. La reine mère est trouvée morte le premier juin dans son lit; cette mort ne fut pas jugée naturelle; comme si une reine ne pouvait pas mourir subitement ainsi qu'une autre femme! La conduite de Catherine ne lui avait pas mérité l'estime des Castillans. Née paresseuse et indolente, elle s'était laissée gouverner par ses domestiques, surtout par Léonore Lopez, femme habile qui avait pris

sur sa maîtresse et descendant que tout génie impérieux doit avoir sur un esprit borné. Cette princesse avait d'ailleurs le défaut, si honteux pour son sexe, d'être adonnée au vin. Le co-régent de Castille, Ferdinand, élevé sur le trône d'Aragon en 1412, l'avait précédée de deux ans au tombeau. Le jeune roi de Castille tenait de la faiblesse du caractère de sa mère. Ce prince ayant épousé, l'an 1420, MARGUERITE D'ARAGON, sa cousine, fille du roi Ferdinand, les infants d'Aragon D. Jean et D. Henri, frères de Marie, vinrent s'établir à la cour de Castille dans l'espérance de s'emparer de toute l'autorité sous un monarque fait pour être gouverné. Mais D. Alvarez de Luna était déjà maître de l'esprit du roi. D. Henri, pour l'emporter d'emblée sur ce favori, se saisit à main armée de la personne du roi et l'épouse malgré elle la princesse dona Catherine, sa sœur. Alvarez de Luna fournit au roi les moyens de s'échapper; et, l'an 1423, D. Henri lui-même arrêté, mis en prison, et dépouillé de la grande maîtrise de S. Jacques dont il s'était fait pourvoir. Ses partisans s'étaient sauvés avec Catherine, sa femme, en Aragon. De ce nombre était le comte de Ruy Lopez d'Avalos, dont la charge fut donnée, l'an 1425, à D. Alvarez de Luna, que le roi érigea quelque temps après comte de S. Etienne de Gormaz. Le roi d'Aragon, Alphonse V, ne vit pas avec indifférence l'emprisonnement de D. Henri, son frère. Il demanda son largissement avec menace de l'obtenir par la force des armes en cas d'un refus persévérant. Enfin, l'an 1425, Henri est remis en liberté, et se retire auprès de nouveau roi de Navarre, son frère. Une ligue puissante se forma, l'année suivante, contre D. Alvarez de Luna dont le crédit augmentait tous les jours. Le roi, pour apaiser les troubles, consent à l'éloigner pour dix-huit mois. Pendant son absence l'ambition de ceux qui voulaient le remplacer auprès du roi, met tout en combustion à la cour. Il est appelé, l'an 1428, pour y rétablir le calme. Son maître, dont il relève le courage, met à la raison, après trois ans de guerre, l'infant D. Henri, appuyé par les rois de Navarre et d'Aragon. Libre alors de suivre ses projets contre les infidèles, il porta la guerre, l'an 1431, dans le royaume de Grenade, divisé alors en factions qui semblaient préparer sa ruine. Vainqueur à la célèbre bataille de Figueira où les Grenadins perdirent plus de treize mille hommes, il se retire (on ne sait par quel motif), sans profiter de cet avantage. Ferdinand, fils naturel de Martin le Jeune, roi de Sicile, s'était établi en Castille. Perdu de débauches et abîmé de dettes, il s'imaginait, pour faire ressource, de s'emparer de l'opulente ville de Séville pendant les préparatifs que le roi faisait, l'an 1433, d'une nouvelle expédition contre le royaume de Grenade. Son dessein étant écarté, il est arrêté et secrètement exécuté, l'an 1434, dans sa prison; ses complices sont exécutés en public. Le roi de Castille rentre l'année suivante en Grenade et gagne sur les Maures la bataille de Guadix. Un nouvel orage qui s'élève, l'an 1436, contre Alvarez de Luna, l'oblige à se retirer de la cour. On cabale pour empêcher son retour; et l'année suivante, l'infant D. Henri, prince des Asturies, que le roi Jean II, son père, venait de marier avec Blanche, fille de Jean II, roi de Navarre, entre dans le complot. Le monarque s'étant mis en marche, l'an 1441, pour réduire les mécontents, tomba entre leurs mains à Medina del Campo, et ne s'en retire qu'après avoir signé un traité par lequel il remettait pour six ans la comté de Castille, aussi peuplé au roi qu'à son favori; fut bien abrégé à la demande même du prince des Asturies, qui se laissa ainsi gouverner par Ferdinand, son ministre. La reine Marie étant morte l'an 1445, Alvarez de Luna, tandis que son maître fait demander pour nouvelle épouse la princesse Radegonde, fille de Charles VII, roi de France, se marie à son insu son mariage avec Isabelle, fille du Jean, infante de Portugal, et ne l'en informe (l'an 1447), qu'à la veille d'accomplir cette alliance. Il se trouve mal de ce choix. La jeune reine, jalouse du despotisme de ce ministre, excite le roi à se tirer de l'esclavage où il le tenait l'un et l'autre. On lui suppose plus de crimes qu'il n'en fallait pour le faire périr. Il est arrêté et décapité sur un échafaud à Valladolid

en 1455. Le faible monarque se repentit ensuite d'avoir sacrifié ce favori à sa femme, et le regretta jusqu'à sa mort, arrivée le 21 juillet 1454, dans la quarante-neuvième année de son âge. De son deuxième mariage il laissa Isabelle, née le 25 avril 1451, qui devint reine de Castille, et Alphonse, élu roi de Castille le 5 juin 1465, mort le 5 juillet 1468. Ce prince, avec de la valeur et de la pitié; qui tous les vices de la faiblesse, plus nombreux et plus funestes que ceux de la tyrannie. Dominé par des ministres avides et sanguinaires, il gémissait de l'assujettissement où ils le tenaient, et ne pouvait s'en délivrer. Le royaume à ses yeux était l'état le plus dur et la plus accablant; il souhaitait d'être ni le dernier de ses sujets, et voulait plusieurs fois descendre du trône pour aller s'enterrer dans un cloître.

## HENRI IV, ROI L'IMPUISSANT.

1454. HENRI IV, fils de Jean et de Marie d'Aragon, né le 6 janvier 1425, succéda, le 21 juillet, au roi son père, à qui les déportements de ce fils avaient causé beaucoup de chagrin. Séparé, l'an 1455, de BLANCHE DE NAVARRE, qu'il avait épousée en 1440, Henri donna sa main, en 1455, à JEANNE, fille d'Edouard, roi de Portugal; alliance très-onéreuse par la ressemblance des mœurs. Jeanne aussi voluptueuse que son époux, ne mettait pas plus de mystère que lui dans ses galanteries. L'un et l'autre par là se rendaient également l'objet du mépris de leurs sujets. L'an 1459, les seigneurs mécontents firent une ligue dans laquelle ils font entrer l'année suivante le roi d'Aragon. Pour se venger de ce dernier, Henri, l'an 1461, porte la guerre en Navarre. La reine Jeanne accouche, l'année suivante, d'une fille qui fut nommée comme elle, et qui passa dans l'opinion publique pour le fruit d'un amour avec Bertrand de la Cueva; car on était persuadé que le roi, son époux, était impuissant, non par un vice de conformation, mais par une suite des dérégléments de sa jeunesse. Henri, la même année, porte ses armes chez les Maures de Grenade, et leur enlève les villes d'Arcidisona et de Gibraltar. Pour terminer ses différends avec le roi d'Aragon, Henri consent d'en rapporter au jugement de Louis XI, roi de France, avec lequel il convient d'une entrevue sur la rivière de Bidassoa. Ils s'y rendent l'an 1463. Henri, dans cette conférence, étala une magnificence extraordinaire. Louis au contraire y parut, avec toute sa suite, dans un extérieur des plus vœches. Leur entrevue ne dura qu'un demi-jour d'entre, et le roi de France déclina en faveur du roi d'Aragon. Les Français se retirèrent pleins de mépris pour le faste des Castillans, qui se moquèrent également d'eux par un motif tout contraire. Henri à son retour, s'étant aperçu qu'il avait été joué dans cette affaire par le marquis de Villena, son principal ministre, et l'archevêque de Tolède, oncle de ce dernier, les bannit l'un et l'autre de la cour, et substitua au marquis, dans le ministère, Bertrand de la Cueva, qui se trouvait tout à la fois le favori du roi et l'amant de la reine. Toute la Castille fut scandalisée de ce choix. L'an 1465, une conjuration, qui se tramait sourdement parmi la noblesse, éclata tout-à-coup en plein jour au milieu de Madrid, où les mécontents s'étaient rassemblés. Henri accourut pour la réprimer; mais son fils fut le lui seul enlevé. Pour se tirer d'affaire, il s'engage à reconnaître pour son successeur l'infant Alphonse, son frère, et laisse à cinq commissaires le soin de remettre les troubles du royaume. Il fait plus, il a l'imprudence de remettre Alphonse entre les mains des chefs de la ligue. Maîtres de la personne de ce prince, ils le mettent à leur tête; et s'étant rendus, le 5 juin 1465, dans la plaine d'Avila, ils y procèdent juridiquement à la disposition du roi. Ce fut au même instant théâtral que cette disposition. On dressa dans la plaine un échafaud au milieu duquel s'élevait un trône où l'on plaça l'effigie de Henri IV, revêtu de tous les ornements royaux. Après avoir lu à voix haute la sentence qui le déclarait indigne de la royauté, on lui en arracha toutes les marques, puis on le précipita du trône, en le chargeant de coups de pied et d'imprécations; après quoi don Alphonse fut mis à sa place et

proclamé roi. L'effet que produisit cette étrange acclamation, fut entièrement contraire à ce que les conjurés s'en étaient promis. Elle excita l'indignation du peuple qui de toute part s'offrit pour venger l'outrage fait à son légitime souverain. Bientôt Henri se vit à la tête d'une armée de cent mille hommes. Mais au lieu d'employer cette armée à terrasser les rebelles, il se laisse amuser par des propositions d'accommodement, consent à une trêve, et licencie ses troupes qui, s'étant divisées en compagnies de brigands, répandirent la désolation dans tout le royaume. Henri, par là ramena l'audace des conjurés et en augmenta le nombre. L'an 1467, le 21 août, les deux parties se livrent une sanglante bataille où l'archevêque de Tolède, le plus ardent des conjurés, est dangereusement blessé. La nuit termina le combat qu'elle laissa indécis. Alfonso étant mort le 5 juillet 1468, les rebelles offrirent la couronne à Isabelle, sœur du roi, qui à la générosité de la refusa. Mais regardant comme illégitime Jeanne, fille de la reine, elle demanda et obtint d'être nommée princesse des Asturies, et reconnue en cette qualité pour héritière de la couronne de Castille et de Léon. Le roi lui-même acquiesce aux desirs de sa sœur par un traité que les rebelles lui font signer, traité par lequel il répudia sa femme, dischéréta sa fille, et les renvoyait toutes deux en Portugal. Isabelle, assurée du trône, se vit bientôt recherchée par différents souverains. Le roi de Portugal la demandait pour lui-même, le roi d'Aragon pour Ferdinand son fils, le roi de France pour le duc de Guenne, son frère. Deux partis se forment alors, l'un pour Isabelle, l'autre pour l'infante Jeanne. Le premier, pour fixer les incertitudes d'Isabelle sur le choix qu'elle avait à faire, prend la résolution de faire venir Ferdinand déguisé vers cette princesse, qu'il épousa, l'an 1469, à Valladolid, en présence de l'archevêque de Tolède. Irrité de ce complot de hardiesse, le roi n'hésite pas à déclarer de nouveau Jeanne son héritière, et à conclure son mariage avec le duc de Guenne, qui la demandait, n'ayant pu obtenir Isabelle. Mais ce prince, après s'être fiancé avec Jeanne par procureur, se dégoûta d'elle sur les soupçons qu'il avait de son illégitimité, et refusa de l'épouser. Henri, l'an 1474, se réconcilie avec Ferdinand et Isabelle qui étaient venus la trouver à Ségorie. Mais après un asperbe repas qu'il leur donna, il fut subitement attaqué d'un mal de côté et de violents douleurs d'entrailles qui le conduisirent au tombeau après quelques mois de souffrances, le 12 décembre de la même année, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Des troubles, des conjurations, des guerres civiles, formèrent le tissu de son règne qui fut de 21 ans. *Son vie, dit Ferréras, est un grand miroir où les souverains peuvent apprendre ce qu'ils doivent éviter pour régner heureusement.*

#### FERDINAND V, LE CATHOLIQUE, AVEC ISABELLE, ROI DE CASTILLE ET D'ARAGON.

1474. FERDINAND V, fils de Jean II, roi de Navarre et d'Aragon, et de Jeanne, fille de Frédéric Henriette, marquis de Castille, né le 30 mars 1454, succède à la couronne de Castille du chef d'ISABELLE sa femme, sa sœur du roi Henri IV, qu'il avait épousée le 18 octobre 1469. Ferdinand et Isabelle sont proclamés à Ségorie le 25 décembre, et reconnus par la plupart des seigneurs. On rapporte qu'après le festin qui suivit la cérémonie de leur inauguration, Isabelle fit présent de la coupe d'or, dont elle avait fait usage, à André de Cabrera, gouverneur de Ségorie, et qu'elle fit même un décret qui obligeait les rois ses successeurs, ainsi qu'elle, à faire présent chaque année aux descendants de Cabrera de la coupe d'or dans laquelle ils boiraient ce même jour. Cette faveur s'était point de caprice. Cabrera l'avait méritée en livrant à Isabelle les trésors de la couronne, qui étaient renfermés dans la citadelle de Ségorie. Mais tandis qu'elle triomphait dans cette ville, Jeanne se fit proclamer reine à Placencia par les intrigues du marquis de Villena. Ce seigneur, l'an 1475, se ligue avec l'archevêque de Tolède, et engage Al-

fonso, roi de Portugal, oncle de Jeanne, à s'armer pour les intérêts de sa nièce. Ce prince étant entré, l'an 1476, à la tête de son armée, dans le royaume de Léon, est battu par Ferdinand, à Toro, et retourne dans ses états. Jeanne, se voyant abandonnée du plus grand nombre de ses partisans, aime mieux renoncer au monde, que de souscrire aux conditions dures et avilissantes qu'Isabelle lui dicta. Elle prit en effet le voile dans le monastère de Combre, où l'année d'après elle fit profession (F. Alfonso V, roi de Portugal). Pour assurer la tranquillité de la Castille, au dehors et au dedans, il restait à conclure la paix avec la France. On y réussit, le 9 novembre 1478, après une assez longue guerre. Jean II, roi d'Aragon et de Navarre, étant mort le 19 janvier 1479, Ferdinand, son fils, lui succède au royaume d'Aragon, et réunit cette couronne à celle de Castille. Il s'était introduit, sous le règne de Henri IV, de grands abus dans le second de ces royaumes. Les états s'assemblèrent à Tolède, l'an 1480, pour les réformer. On abolit les grâces imprudemment accordées par le feu roi; et, d'après l'examen qu'on en fit, il revint à la couronne 50 millions de maravedis, sur lesquels Ferdinand et Isabelle assurèrent des récompenses à ceux qui s'étaient distingués par leur service. On envoya des commissaires dans les provinces pour entendre sur les lieux les plaintes des peuples opprimés par les grands. Cette même année fut l'époque de l'établissement du redoutable tribunal de l'inquisition en Castille. Le roi et la reine en firent eux-mêmes la demande au pape Sixte IV, guidés en cela par le rite inconsideré de Thomas Torquemada, dominicain, sévère en fait le berceau; ce fut là que les inquisiteurs, dont la nomination appartenait au roi, selon la bulle d'érection, commencèrent l'exercice de leur ministère sous la direction de l'impitoyable Torquemada, qui fut nommé, l'an 1485, grand inquisiteur; ils le firent bientôt dans d'autres villes, avec une extrême rigueur, jusqu'à faire mourir par la feu, dans une seule année, si l'on en croit Mariana, plus de 2000 persanens. Cependant les Aragonsais refusèrent de reconnaître ce nouveau tribunal, et prirent les armes contre les inquisiteurs dont ils tiraient le chef. La raison qu'ils donnèrent de leur soulèvement, qui dura long-temps, fut que les formes judiciaires de l'inquisition étaient incompatibles avec leurs libertés. On n'y confrontait pas l'accusé aux témoins; on ne l'instruisait point de ce qu'ils déposaient contre lui; le malheureux était soumis à la torture, et s'il était condamné, ses biens étaient confisqués. (Zurita.) La conquête de l'île de Canarie est encore un événement de l'an 1480. Elle fut faite pour le compte de la Castille par Pierre de Vera, après avoir été vainement tentée par Jean de Rezon et Pierre d'Alghaba, faute de concert entre eux.

Le tolant Albohacen souffrait impatiemment le tribut que les rois de Castille avaient imposé à son royaume. Isabelle et Ferdinand lui en ayant fait la demande pour renouveler la trêve qui était entre les deux royaumes, sa réponse fut, dit-on, que, dans tous les lieux où l'on botait monnaie pour le payer, on fabriquait des armes pour s'en offrir. Quoi qu'il en soit, le marquis de Cadix ayant fait une irruption subite, l'an 1482, dans ses états, et pris un jeûni, 27 février, la ville d'Alhama, à 7 lieues de Grenade, dont cette ville était comme le rempart, Albohacen tenta jusqu'à trois fois, sans succès, de la recouvrer. Mais tandis que ses troupes sont occupées à cette expédition, les habitants de Grenade se révoltent, et mettent la couronne sur la tête d'Abouabdall, fils aîné du sultan. Albohacen prend la fuite, et se réfugia à Malaga auprès d'Abdoulah-Zagal, son frère. Guerre entre le père et le fils; elle occasionne la ruine des Maures. Le nouveau sultan, voulant faire fuir aux Chrétiens ce même sultan qu'ils ont pour, va mettre le siège devant Lécine. Les Chrétiens vont au secours de la place, obligent les Maures à lever le siège, les attaquent dans leur retranchement le 21 avril 1483, les mettent en déroute, et prennent leur roi prisonnier. Les Maures, pour ne pas laisser le trône vacant, y replacent Albohacen; mais Ferdinand, dans la vue d'entretenir la division parmi eux, rend au jeune sultan la liberté. Grenade refusant de le recevoir, à cause

des conditions honteuses auxquelles il s'était soumis, il se retira à Almería. Ferdinand prit son parti, et lui fournit de l'argent et des troupes. Il rentra lui-même sur les terres des Maures, et remporta des avantages si considérables sur ces infidèles, qu'ils se déterminèrent, l'an 1485, à mettre sur le trône Abdoullah Zagal, frère d'Allohan, comme le seul homme capable de soutenir leur monarchie sur le penchant de sa ruine; mais toute son habileté ne put arrêter les progrès des armes chrétiennes. Ferdinand, marchant de conquête en conquête, prit le 9 décembre 1486, après sept mois de siège, la ville de Baza, la plus forte place du royaume de Grenade. Alors le sultan Zagal, désespérant de conserver ce qui lui restait, vint le remettre, avec sa personne, à Ferdinand, qui le reçut avec honneur, et lui assigna des revenus et des terres considérables pour son entretien. (Zagal passa l'année suivante en Afrique, et fit sa saison à Trépanco, où sa postérité subsiste encore de nos jours.) Quelques villes néanmoins, défendues par Abdallah, neveu de Zagal, firent encore de la résistance. Il fallut employer les armes pour les soumettre. Enfin, l'an 1492, Ferdinand acheva la conquête du royaume de Grenade par la prise de la capitale qui se rend le 2 janvier, après plus de 8 mois de siège, suivant M. Cardonne; don François-Marie Crespo (*diccionario de los hombres y mugeres de Espana*) met la reddition de cette place au 25 novembre précédent, et l'entréa que les deux rois (comme on nommait Ferdinand et Isabelle) y firent, au 6 janvier suivant. C'est ainsi que l'Espagne se vit entièrement délivrée du joug des Maures, qui possédaient Grenade depuis plus de 800 ans. Cette glorieuse expédition mérita à Ferdinand le titre de *Catholique*, qui lui fut donné par Innocent VIII, et confirmé par Alexandre VI: (ce titre n'était cependant point nouveau; il avait été donné anciennement à Ricard de pour avoir ramené les Goths, qui étaient Ariens, à la foi de l'Eglise; Alfonso l'avait aussi porté le titre de *Catholique*.) Ferdinand et Isabelle rêvaient un édit cette même année pour obliger les Juifs à recevoir le baptême ou à sortir dans quatre mois de leurs états. Cent soixante et dix mille familles, selon quelques écrivains espagnols, eurent vingt mille, suivant d'autres, et trente mille seulement, selon le calcul le plus modéré et le plus vraisemblable, sortirent de l'Espagne à cette occasion, emportant avec elles des richesses immenses; car les Juifs s'étaient saisis de toutes les branches du commerce, que l'indolence des Espagnols leur abandonnaient. Plusieurs de ces malheureux feignirent de se convertir plutôt que de quitter leur patrie. Mais les catholiques, les bouchers même de l'inquisition retentirent bientôt de leurs plaintes. On continua de punir dans leur postérité, jusqu'au règne heureux de Charles III, le malheur et l'impotance des pères. Cependant un étranger finissait, loin de l'Espagne, de nouvelles conquêtes pour le compte de Ferdinand et d'Isabelle. C'était Christophe Colomb, «Génois, qui s'étant présenté, l'an 1491, à ces deux monarques, après avoir été rejeté du roi de Portugal, leur exposa le dessein qu'il avait d'aller faire la découverte d'un nouveau monde à l'Occident; et sur le plan qu'il mit sous les yeux de leur conseil, obtint trois vaisseaux avec lesquels il partit. Des îles Canaries où il mouilla, il arriva en trente-trois jours, non sans avoir beaucoup souffert des manières de son équipage, aux Lucayas, et prit terre à l'île de Guanahani. Les habitants, que son arrivée mit d'abord en fuite et qu'il ramena bientôt par ses bonnes manières, entrèrent en commerce avec les Castillans, qui recevaient d'eux l'or à pleines mains en échange des pots de terre cassés et des morceaux de verre et de filices qu'ils leur donnaient. Le cacique, ou chef de ces insulaires, leur permit de bâtir un fort dans l'île, qu'ils nommèrent Hispaniola. Colomb, de retour en Espagne, fut accueilli de ses maîtres avec la distinction qu'il méritait. Il en repartit au mois de septembre de l'an 1493 avec dix-sept vaisseaux qu'ils lui donnèrent, et découvrit de nouvelles îles, telles que les Caraïbes et la Jamaïque, dont il prit possession au nom des mêmes souverains. Cependant Ferdinand et Isabelle, pour assurer ces conquêtes, crurent devoir s'adresser au pape

Alexandre VI qui leur donna, par sa bulle de l'an 1493, l'investiture de tous les pays que Christophe Colomb avait déjà découverts, et de tous ceux que lui ou d'autres Espagnols découvrieraient, suivant une ligne qu'on supposait d'un pôle à l'autre pour séparer les possessions des Espagnols de celles des Portugais. Le reine Isabelle avait alors pour confesseur François Ximenes, cordelier, qu'elle nomma, l'an 1493, à l'archevêché de Tolède, le plus riche bénéfice d'Espagne.

Les succès de Christophe Colomb dans ses voyages maritimes excitèrent l'émulation d'Amérique Vespucé, gentilhomme florentin établi en Espagne. Étant parti de Cadix, l'an 1497, avec quatre vaisseaux que le roi Ferdinand lui fournissait, il se mit à courir les mers sur les traces de Colomb, et aborda dans le continent du nouveau monde, et, par les progrès qu'il y fit dans le cours de dix-huit ans, acquit l'honneur, que Colomb semble néanmoins avoir mieux mérité que lui, de donner son nom à la moitié du globe. La même année que Vespucé s'embarqua, Ferdinand et Isabelle perdirent, le 4 octobre, leur fils unique, Jean, prince des Asturies, marié à Marguerite, fille de Maximilien I. empereur, qu'il laissa veuve sans enfants. Le 25 août de l'année suivante, la mort leur enleva encore Isabelle, leur fille aînée, alliée, le 1<sup>er</sup> en novembre 1490, à l'infant Alphonse, prince de Portugal; 2<sup>e</sup> en 1497, à Emmanuel, roi de Portugal. Ferdinand, dont l'ambition était insatiable, convoitait encore le royaume de Naples. L'an 1500, ligué avec Louis XII, roi de France, qui avait les mêmes vues, il envoya Fernand Gonsalve, dit le grand capitaine, à la conquête de ce pays. Gonsalve s'étant joint au duc de Nemours, général des Français, réunit, l'année suivante, à déposséder le roi de Naples, Frédéric III. Les deux monarques vainqueurs devaient, suivant leurs conventions, partager entre eux le royaume qu'ils avaient conquis en commun. Mais Gonsalve, par ordre de son perfide maître, entreprit d'en chasser entièrement les Français. Ayant attaqué Troja dans la Capitale, il est repoussé par d'Aligre le 10 juillet 1502. Canossa, dans la terre de Bari, est enlevée, le 25 du même mois, au duc de Nemours, après quelques jours de siège et deux assauts. Le 26 août, bataille de Seminara en Calabre, où d'Aubigny défait Antoine de Leve. Mais l'année suivante, Gonsalve ayant reçu des renforts par mer, tant de Venise que d'Espagne, se trouva supérieur aux Français et en état d'exécuter ses desseins. Vers la fin avril, il alla faire le siège de Ruvo, dont il se rendit maître ainsi que de la personne du commandant, la Palisse. Le 31 du même mois, dernière bataille de Seminara, où Robert Stuart d'Aubigny est battu par Hugues de Cardone, et fait prisonnier après avoir été blessé. Le 28 (sept jours après cette bataille), nouvelle victoire des Espagnols, remportée à Cérignole, dans la Pouille, sur le duc de Nemours qui menait quelques jours après de ses blessures. Capote, Aversa, et plus de soixante terres dans la Pouille se soumettent d'elles-mêmes au général espagnol. Appelé par les habitants de Naples, qui manquaient de vivre, il entre, le 14 mai, dans cette ville, et attaque les Français, dont une partie s'était réfugiée dans le château-neuf, et ensuite dans le château de l'Esuf. Quoiqu'ils n'eussent aucune espérance, on ne peut savoir quand ils auraient dû se rendre, si un officier de fortune, espagnol de naissance, nommé D. Pedro Navarro, n'avait employé le terrible moyen des mines. Ce fut au siège du château-neuf qu'elles furent employées pour la première fois. Une partie des murs s'étant écroulée, la brèche se trouva tout d'un coup énorme; les assiégés, n'y étant pas préparés, ne purent la défendre, et toute la garnison fut passée, le 22 juin, au fil de l'épée. Le château de l'Esuf fit la même résistance avec aussi peu de succès. L'exemple de ce qui venait de se passer dans le premier château ne diminua rien de l'indépendance du commandant du second: c'était un gentilhomme d'Auvergne, nommé Chavagnac, d'une illustre maison qui subsiste encore avec éclat dans cette province. Sans être effrayé du desastre de son collègue, il déclara à ceux qui l'invitaient à se rendre, qu'il était résolu de s'enterrer sous les ruines de la petite place qui lui était confiée. On usa en-

cure contre lui du même moyen, et il fut écrasé sous les débris d'une tour avec presque toute la garnison. Ces heureux et effroyables succès des mines en rendit bientôt l'usage très-commun. On en usa dans une infinité de sièges. L'effet en fut toujours très-murtrier, parce qu'on n'avait point encore imaginé les contre-mines. Le 27 décembre, le marquis de Saluces, général de France, est défait près du Garillon. Enfin, le 1<sup>er</sup> janvier 1504, le royaume de Naples est entièrement perdu pour les Français par la reddition de Gaète. La même année, la reine Isabelle meurt le 26 novembre, laissant, par son testament, Jeanne, sa fille (née le 8 novembre 1479), héritière de la Castille et des royaumes qui lui en dépendaient. Le 5 avril suivant (jeûne du vendredi-saint), on sentit en Espagne un horrible tremblement de terre; et cet événement fut regardé par le peuple comme de mauvais augure, parce que le roi et la reine tombèrent tous les deux malades alors. Le roi recouvra la santé, mais la reine resta toujours en danger par la profonde anxiété qu'elle nourrissait dans son cœur. Plusieurs causes avaient successivement produit en elle cette impression; la mort de son fils Jean, celle de sa fille Isabelle, celle de son petit-fils, et l'aliénation d'esprit de l'archiduchesse Jeanne, sa fille et son héritière. La reine Isabelle et Ferdinand, dit M. Mariette, avaient toujours vécu politique-ment ensemble, non comme des époux dont les biens sont confondus sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement alliés. Ils ne s'aimaient ni ne se haïssaient, se voyaient rarement, ayant chacun leur conseil, souvent jaloux l'un de l'autre dans l'administration, et néanmoins inséparablement unis pour leurs intérêts, agissant sur les mêmes principes, et uniquement occupés de leur ambition. La mort d'Isabelle occasionna de grands troubles dans la Castille, entre Philippe, époux de la princesse Jeanne, et le roi Ferdinand, qui se disputaient l'administration de la Castille, dont la princesse Jeanne était incapable, à cause de la faiblesse de son esprit.

#### PHILIPPE I, dit LE BEAU, ROI DE CASTILLE.

1504. PHILIPPE I, fils de Maximilien, archiduc d'Autriche, puis empereur, et de Marie de Bourgogne, né à Bruges le 23 juillet 1478, marié, le 21 octobre 1496, avec l'infante JEANNE, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, prend le titre de roi de Castille après la mort de la reine Isabelle. L'an 1505, Philippe part de Bruxelles, le 8 novembre, avec son épouse, pour se rendre en Espagne: il est jeté sur les côtes d'Angleterre, où il fait un séjour de plus de trois mois, pendant lequel Henri VII, roi d'Angleterre, obtint de Philippe qu'il lui livra Poitiers, comté de Suffolk, le seul qui restait de tous les prétendus à la couronne d'Angleterre. L'an 1506, Philippe étant arrivé en Espagne sur la fin d'avril, tous les seigneurs quittent aussitôt Ferdinand pour se joindre à lui. Il est reconnu roi, couronné quelques jours après, et meurt à Burgos le 25 septembre 1506.

#### LE MEÏNE FERDINAND, ROI D'ARAGON.

FERDINAND avait été déclaré administrateur du royaume de Castille par la reine Isabelle, son épouse; mais Philippe s'étant offensé de cette disposition et voulant la faire casser, Ferdinand fut obligé d'en venir à un accommodement, conclu le 24 novembre 1505, et publié le premier janvier 1506. Le 18 mars suivant, Ferdinand épouse en secondes nocces GUERMANE de Foix. Il obtient, le 30 juin de la même année, une entrevue avec Philippe à des conditions très-avantageuses pour lui; et, sept jours après, il signe un traité par lequel il renonce à l'administration de la Castille. Le 5 juillet suivant, deuxième entrevue de Ferdinand avec Philippe, après laquelle il se retire en Aragon. La mort de Philippe lui rendit bientôt l'autorité qu'il avait perdue en Castille, les états de ce royaume l'ayant élu régent pendant la minorité de Charles, son petit-fils. Un prelat, qui joignait à toutes les vertus de son état

#### PHILIPPE I.

avant, âgé de 28 ans, 5 mois et 10 jours, laissant deux princes, Charles et Ferdinand, et trois princesses, Éléonore, qui épousa Emmanuel, roi de Portugal, et ensuite François I, roi de France, (mort en Espagne l'an 1558); Elisabeth, qui fut mariée, l'an 1515, à Christian II, roi de Danemarck, (mort le 15 janvier 1550); et Marie, alliée, en 1521, à Louis II, roi de Hongrie, (mort gouverneur des Pays-Bas en 1558.) La reine Jeanne, épouse de Philippe et propriétaire de la Castille, vécut jusqu'au 12 avril 1555. Elle fut si touchée de la mort de son époux, qu'il ne l'avait jamais aimée, qu'elle en perdit entièrement la raison; ce qui la fit appeler *Jeanne la Folle*. On raconte qu'elle parcourut quelque temps l'Espagne, faisant perdre avec elle le corps de ce prince, qu'elle décevrait de temps à autre pour le voir encore. On la détermina enfin à souffrir qu'on lui ôtât ce triste objet de ses douleurs, pour le porter dans l'église des Chartroux de Miraflores, près de Burgos, où il fut inhumé. Mais l'eloignement de ce cadavre ne rétablit point les organes de son cerveau. Elle passa les 50 années qu'elle survécut à son époux, dans le même égarement d'esprit; et, ce qui est remarquable, malgré cet état, et quoiqu'elle vînt dans la retraite; elle fut toujours censée gouverner l'Espagne conjointement avec son fils. Dans toutes les ordonnances, son nom était inséré à côté de celui de ce prince, ces sujets s'en seraient pas soustraits qu'il y fut omis; tant était grand l'attachement qu'elle avait pour elle. (Robertson.) Elle mourut à Tordesillas, et fut inhumée dans la cathédrale de Grenade où l'on voit son tombeau à côté de celui de son époux, qu'on y avait transporté de Burgos. Jeanne, à la mort de Philippe, était enceinte d'un quatrième fils dont elle accoucha le 14 juin 1507. Cette princesse, nommée Catherine, épousa Jean III, roi de Portugal.

#### FERDINAND.

un génie sublime, brillait alors en Espagne. C'était Ximènes, de cordelier devenu archevêque de Tolède par le chie, comme on l'a déjà dit, de la reine Isabelle dont il avait été le confesseur et le conseil dans les affaires du gouvernement. Ferdinand, l'an 1507, après lui avoir procuré la pourpre romaine le choisit pour son ministre. Ximènes, chargé de deux emplois si dissimilables, rempli avec le même zèle, la même capacité, les fonctions de l'un et de l'autre. Comme évêque, il travailla efficacement à la conversion des Maures dans dont il baptisa près de 3000 en un jour. Comme ministre, il entra dans tous les détails du gouvernement, et reforma plusieurs abus. Les génies supérieurs, placés dans un poste éminent, manquent rarement de s'illustrer par quelques exemples nouveaux. L'an 1509, Ximènes, voulant étendre la domination de l'Espagne chez les Maures, entreprend à ses dépens la conquête de la ville maritime d'Oran, du royaume d'Alger. L'assemblée pour ce dessein 14 mille hommes de troupes, avec lesquels il s'embarqua, le 16 mai, sur une flotte de 86 vaisseaux à Carthagène, ayant pour général Pierre Navarro son débout du Gouverneur que le roi lui avait refusé. La place est emportée d'assaut après une bataille gagnée; près de Mazarquivir, sur les infidèles. Le roi Ferdinand apprit avec étonnement le succès de cette expédition qu'il avait regardée comme chimérique. Ce prince dissimulé n'avait consenti au projet du cardinal que dans la vue de l'éloigner et de le perdre. Il écrivait à Navarro, dans une lettre qui tomba entre les mains de Ximènes: *Empêchez le bon-homme de repasser sitôt en Espagne; il faut lui laisser user, autant qu'il se pourra, sa personne et son argent.* Ximènes, après cette conquête, se retire à Alcalá où il fonde une université. Ferdinand, dont les troupes étaient cependant occupées contre les Vénitiens, commence à se détacher de la ligue de Cambrai,



sur les offertes que la république fait de lui rendre toutes les places qu'elle avait occupées dans le royaume de Naples. Ximenes lui ayant frayé la voie pour faire des conquêtes en Afrique, il se crut obligé, autant par honneur que par intérêt, à marcher sur ses traces. L'an 1510, Pierre Navaro, par ses ordres, va courir les côtes de ce pays avec un nombre de vaisseaux et un renfort de troupes. Il prend Bugie, ville opulente du royaume d'Alger, le 8 janvier, défait un grand nombre de Maures, et bâtit des forts pour assurer sa conquête. La rapidité de cette acquisition répand la terreur sur toutes les côtes d'Afrique. Alger, Tendolais, Guizet, s'empresment de se rendre tributaires de la couronne d'Espagne. Les rois de Tunis et de Trémècen suivent leur exemple. Celui d'Alger qui tenait la campagne, est surpris et défait par Navaro. Ferdinand, jaloux de la gloire de son général, voulut aller commander lui-même en Afrique et signaler en personne ses armes contre les Maures. Il s'était déjà rendu à Séville pour en faire dessein ; mais les reustances des grands l'ayant détourné de la suivre, il tourna d'un autre côté ses vues, et se fit un mérite de secourir le pape Jules II, que l'empereur et le roi de France travaillaient à faire déposer et dépouiller de ses états par l'autorité d'un concile et par la force des armes. Étant parvenu sans peine à retirer l'empereur de son alliance avec la France, il fait passer l'an 1511, des troupes en Italie, et dans le même temps il persuade au roi d'Angleterre, son gendre, de porter la guerre en France pour faire une diversion. La nouvelle ligue formée entre le pape, l'empereur, le roi d'Aragon et les Vénitiens, est publiée solennellement à Rome le 4 octobre 1511, dans l'église de Saint-Marie del Popolo. La guerre se fait en Italie avec ardeur entre les Français et les confédérés. (Voy. Louis XII, roi de France). Ferdinand cependant méditait une invasion en France. Pour l'exécuter il fait demander à Jean d'Albret, roi de Navarre, le passage sur ses terres, et de plus il exige qu'il lui remette ses places fortes entre les mains. Sur son refus, dicté par la crainte de se compromettre avec la France, il fond avec une armée sur la Navarre, et s'empare de ce royaume au nom de Germaine de Foix, son épouse, sœur et prétendue héritière de Gaston de Foix, duc de Nemours. Gonsalve à qui Ferdinand devait la conquête du royaume de Naples, en avait été nommé vice-roi pour prix de ses services. Sur des accusations calomnieuses des ennemis de ce grand capitaine, il le soupçonna de vouloir se rendre souverain dans son gouvernement. Plein de ce préjugé, il se transporte lui-même à Naples, et le lendemain d'après, après l'avoir dépouillé de la vice-royauté. Le héros disgracié s'étant retiré à Grenade, y fit ses jours au mois de décembre 1515, à l'âge de 72 ans, digne des plus grands éloges et exempt de tout blâme, si, à Phabilet dans l'art militaire, il n'eût pas quelquefois joué la mauvaise foi dont son maître lui avait donné plus d'un exemple. Ferdinand ne tarda pas à le suivre au tombeau. L'an 1516, le 25 janvier, ce prince meurt au village de Madrigalejo, près de Consuegra, dans la soixante-quatrième année de son âge, dans la quarante-deuxième de son règne comme roi de Castille, et dans la trente-septième complète comme roi d'Aragon. Il est enterré dans la cathédrale de Grenade, avec la reine Isabelle, sa femme. Ferdinand eut toutes les qualités qui font les grands rois, excepté la plus essentielle, qui est la probité. Jamais prince n'a été moins esclavé de sa parole : il comptait pour rien ses engagements, lorsqu'il trouvait son avantage à les violer ; il avait même si peu honte de sa mauvaise foi, qu'il en faisait trophée quand elle lui avait réussi. Ayant appris que Louis XII s'était plaint qu'il l'avait trompé trois fois : *Il en a bien menti, l'ivrogne*, dit Ferdinand, *je lui ai trompé plus de dix*. Aussi les princes les plus avisés ne se faisaient-ils point à ses promesses. Avant que de compter sur ses serments, disait son prince contemporain d'Italie, *je voudrais qu'il jurât par un Dieu en qui il croit*. Toutefois, dans le temps même où Ferdinand trompait par ses perfidies, il les renou-

vait sans cesse, et toujours avec succès. Il tenait dans sa main, dit un homme d'esprit, le fil des intrigues de toutes les cours de l'Europe, dont il changeait les combinaisons si fréquemment ; et quelquefois si gratuitement, en apparence, qu'on est tenté de croire que, souvent, il y eut autant de vanité que d'intérêt. Ferdinand eut d'Isabelle, fille, comme on l'a dit, de Jean II, roi de Castille, qu'il avait épousée en premières noces, l'an 1480, un fils nommé Jean, mort, avant lui, d'une écorche de cheval, et quatre princesses, dont la deuxième, nommée Jeanne, femme de l'archiduc Philippe, porta, par son mariage, la couronne d'Espagne dans la maison d'Autriche ; Isabelle, l'aînée, et Marie, la troisième, furent mariées successivement à Emmanuel le Fort, roi de Portugal ; eûnt, Catherine, la quatrième, épousa Henri VIII, roi d'Angleterre, étant veuve d'Arthur, frère aîné de Henri. Sandoval rapporte que Ferdinand, étant au lit de la mort, fit appeler les principaux de son conseil, et leur confia le dessein qu'il avait de disposer de ses états en faveur de l'archiduc Ferdinand, le deuxième de ses petits-fils, au préjudice de Charles, l'aîné, qu'il croyait moins propre au gouvernement. Sur quoi ceux à qui ce prince faisait part de ses dernières volontés, lui représentèrent qu'elles étaient contraires à la loi fondamentale de l'état, qui, sans autre examen, appelait les aînés au trône, à l'exclusion de leurs cadets. Le roi Ferdinand, ajouta l'historien, persuadé par leurs raisons, supprima, malgré lui, son premier testament ; et en fit un second plus conforme à la loi de l'état.

Ce fut la première année du règne de Ferdinand (l'an 1474) que l'imprimerie, commencée de s'établir en Espagne. (Voyez.)

CHARLES I, ROI DE CASTILLE ET D'ARAGON,  
FUT EMPEREUR SOUS LE NOM DE CHARLES V.

1516. CHARLES I, né à Gand le jour de Saint-Mathias, le 25 février de l'an 1500, fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, succéda à Ferdinand son aïeul, et régna sous la régence de Ximenes, qui le fit déclarer roi d'Espagne en son absence par les états de Castille ; mais cette qualité lui fut refusée par les états d'Aragon. Ximenes, âgé pour lors de quatre-vingts ans, oppose aux grands du royaume une fermeté qui les fit rentrer dans le devoir. Plusieurs néanmoins d'entre ceux de Castille, s'étant ligués contre lui, viennent le trouver et lui demandent de quel droit il les gouverne. Par le droit, répondit-il, que m'a donné le testament du feu roi. Ils insistent : Ferdinand n'étant qu'administrateur du royaume pour le temps, n'a pu vous nommer régent. Ximenes les mène alors sur un balcon, et fait faire en leur présence une terrible décharge d'une batterie de canons qui était vis-à-vis. *Eh bien ! voilà*, leur repartit ce grand homme, *voilà mes droits ; assez-vous les contestez ?* Reduits au silence, ils députent en Flandre au roi pour lui porter leurs plaintes. Le cardinal lui demande des pouvoirs sans bornes. Les ayant obtenus, il se comporte avec encore plus de despotisme, jusqu'à se venter de ranger son cordon tout les Grands de leur devoir, et d'écraser leur fierté sous ses sandales. L'expédition qu'il imagine pour les bannir, fut de permettre à la bourgeoisie de se former en compagnies et de s'exercer dans l'art militaire. Par là il eut toujours, sans dépenser les campagnes, des troupes prêtes à marcher au premier signal. La sévérité de son caractère le rendit protecteur actif de l'inquisition, et lui fit non seulement approuver, mais ordonner de tenir en tous des exécutions sanglantes des Juifs et des Mahométans qui renouaient à la religion chrétienne qu'ils avaient embrassée par force. Il n'était pas cependant moins sensible aux souffrances des laborieux opprimés.

Les Espagnols, depuis qu'ils avaient pénétré dans la nouvelle méthode, ne cessant d'exercer la tyrannie la plus affreuse sur le naturel du pays, Ximenes, touché des malheurs de ces peuples, fit publier des règlements en leur faveur mais l'avarice des colons espagnols, plus forte que les lois, dit un moderne,

n'en fut pas moins meurtrière contre ces infortunés, jusqu'à l'extermination presque entière des Indiens.

Charles cependant attaché au Pays-Bas où il avait été élevé, ne se précipita pas d'aller prendre possession de son royaume. L'empereur Maximilien, son aïeul, écrivait qu'un retardement ne portait les Espagnols à lui préférer l'archiduc Ferdinand pour le trône, se transporta lui-même en Flandre pour hâter le départ du jeune monarque.

Enfin, l'an 1517, Charles s'embarqua à Middelbourg, le 23 août, avec la princesse Éléonore, sa sœur, pour se rendre en Espagne. Le cardinal Ximenes, ayant appris qu'il avait débarqué le 10 septembre à Villavieja dans les Asturies, se met en marche pour venir au-devant de lui; mais il est surpris, à Ron sur la route, par une maladie qui le conduit au tombeau le 8 novembre, à l'âge de quatre-vingt-un ans; d'autres prétendent qu'il fut empoisonné. Sa dernière opération dans le ministère fut d'empêcher en Espagne la publication des indulgences de Léon X, qui causa tant de scandale en Allemagne. L'Espagne le compte parmi ses grands hommes, et avec raison. Il égala Ferdinand, son maître, par les qualités de l'esprit, et l'éclat par celles du cœur; religieux fervent, prélat rempli de lumières et de zèle, ministre intègre, ferme, généreux, public que par droiture, n'ayant en vue que le bien de l'état, et prenant les voies les plus sûres pour le procurer. On ne lui reproche que de la hauteur; mais n'en avait-il pas besoin pour dompter l'indocile fierté de la noblesse espagnole, et le ranger à son devoir? son nom est cher à la république des lettres, par la fondation qu'il fit de l'université d'Alcala, où il fonda quarante-six chaires; par la protection qu'il accorda aux savants, et par l'édition de la bible Polyglotte de Complute ou d'Alcala, et celle de la Liturgie Mozarabe, qu'il fit faire, l'une et l'autre, à ses dépens. Sa devise était en trait bref contre un rocher, avec ces mots: *Frangitur in solido*, pour marquer son mépris pour les libelles diffamatoires. Il fut enterré au collège de Saint-Ildelense d'Alcala, où l'on voit encore son tombeau. L'an 1518, Charles tient les états de Castille, et y est couronné avec la reine, sa mère, le 7 février; dans l'église de Saint-Paul. Les états d'Aragon reconnaissent enfin Charles pour leur roi, après avoir hésité longtemps s'ils lui donneraient ce titre du vivant du Jeune, sa mère, à qui appartenait la couronne d'Aragon; il se rend à Saragosse où se tenait cette assemblée, et y est proclamé roi et couronné. L'an 1519, Charles ayant été élu empereur, publia non loin par laquelle il déclare les royaumes de Castille et d'Aragon exempts de toute dépendance de l'empire. Cette année est aussi l'époque de la conquête du Mexique, par Fernand Cortez, gentilhomme espagnol, le plus grand conquérant du nouveau monde. (Cette conquête ne fut achevée qu'en 1521.) Charles part le 22 mai pour aller recevoir la couronne impériale. Tandis qu'il est en Allemagne, les Germains, ou confédérations qui s'étaient formées dans la plupart des villes d'Espagne, mettoient ce royaume en combustion. Charles à son retour, l'an 1522, apaise, par sa présence, les séditions dont il fait punir les chefs. Un balteur, à son arrivée, vint lui découvrir la retraite d'un gentilhomme de Tolède, qui avait eu part au mouvement: *Pour mieux mieux faire*, dit Charles au balteur, *d'avertir ce gentilhomme que je suis ici, que de me découvrir où il est.* Charles, pendant ce séjour en Espagne, établit par une loi la qualité de *Grands*, qu'on appelle dans le pays *los primos*. C'était ce qu'on nommait auparavant *viceros royaux, ricos hombres*, à qui ce titre ne donnait aucun état légal. Charles, par cette institution, s'acquit de plus en plus l'affection de la noblesse. L'an 1525, François Pinaro pèdre dans le Piron dont il devint maître en 1535, après en avoir fait inhumainement périr le dernier roi. (Ce pays revint à l'Espagne en 1538, après la mort de Pinaro et celle de ses frères, qui eurent tous une fin digne de leur conduite.)

Les Marquis, ou Maurs d'Espagne, qui avaient reçu le baptême plutôt par intérêt et par crainte que par conviction, continuaient, pour la plupart, de pratiquer les observances du Ma-

hométisme. Charles rendit, le 7 décembre 1526, un édit pour les contraindre à vivre suivant les lois du Christianisme. Les Maurs de plusieurs villes se révoltèrent à cette occasion: ils sont domptés après avoir commis plusieurs violences, et on établit des ministres pour les instruire dans la religion chrétienne. André Doria, l'homme de mer le plus expérimenté de son temps, était au service de la France avant d'être d'ami des maurs du Levant. Il avait en propriété huit galères bien armées avec lesquelles il fit plusieurs expéditions non moins utiles que glorieuses. Ce fut à lui principalement que les Français durent la réduction de Gênes où ils chassèrent les Adornes en 1527. Philippe Doria, son neveu et son lieutenant, l'année suivante, tandis que les Français assiégeaient Naples sous la conduite de Lautrec, remporta sur l'armée navale des Impériaux, à Capo d'Orso, près de Salerne, une victoire complète qui fit perdre à la place toute espérance d'être secourue. Elle était près de succomber, lorsque André Doria tout-à-coup abandonna la France pour se donner à l'empereur. On alléguait de cette défection différentes causes que nous n'avons pas le loisir de discuter. Quoi qu'il en soit, on changeait de parti. Doria reprit l'esprit patriotique, et ayant débarqué la même année devant Gênes avec treize galères et cinq cents hommes, il s'en rendit maître en une nuit sans effusion de sang; après quoi il l'engagea à se remettre en liberté sous la protection de l'empereur. Il n'eût tenu qu'à lui, d'après les offres que ce prince lui fit, d'être le souverain de sa patrie; mais il préféra la gloire d'en être le libérateur; ce qui lui mérita une statue que le sénat lui fit ériger. Ses exploits les plus brillants pour le service de l'empereur, furent contre les Turcs. L'an 1555, il leur enleva les villes maritimes de Coronet et de Patras, dans la Morée. L'an 1555, il fut un des généraux de l'empereur dans la fameuse expédition de Tunis. Elle se fit avec un appareil formidable. Ce prince étant parti, le 30 mai, du port de Barcelonne à la tête de sa flotte, composée de quatre cents bâtiments, va débarquer, le 10 juin, à la côte de la Goulette, place forte, voisine de Tunis. La Goulette est assiégée aussitôt, et le 25 juillet elle est emportée d'assaut malgré la vigoureuse défense de Barberousse, empereur du royaume de Tunis. Charles menait avec lui Muley-Hassem, roi détrôné de Tunis. En entrant dans la place, il lui dit: *Voulez-vous par laquelle je veux vous faire rentrer dans vos états.* Il tint parole, et le rétablit dans Tunis qu'il prit d'assaut au mois de juillet, comme il avait pris la Goulette. Ces conquêtes furent suivies de celle de Bone, de Biscerte, et d'autres places maritimes que Muley-Hassem, par traité du 6 août, abandonna au vainqueur avec la Goulette, s'obligeant de plus à lui payer douze mille écus d'or par an. Charles se rembarqua le 17 août suivant, pour la Sicile, emmenant avec lui vingt mille esclaves chrétiens dont il avait brisé les fers.

Une nouvelle gloire d'élever entre l'empereur et le roi de France, François Sforce, duc de Milan, étant mort le 24 octobre 1535, Antoine de Leyra prend possession de ce duché au nom de Charles, que Sforce avait institué son héritier. Le roi de France revendique cette succession, et fait passer, au mois de janvier suivant, des troupes en Italie, pour s'emparer du Milanais. Mais l'armée des Espagnols les arrête dans le Piémont où elles faisaient des conquêtes. L'empereur arrive de Rome à son camp devant Possano dont son armée faisait le siège. La place étant aux abois, le brave Montepert, qui la défendait, consent de la rendre si dans quinze jours il ne reçoit point de secours. Parmi les étages qu'il donna, se rencontrait la Roche du Maure; officier distingué par sa valeur. Charles, tout occupé du projet chimerique de conquérir la France, lui demanda combien il y eut de journées du lieu où ils sont à Paris. *Cela demande explication*, répond la Roche du Maure; *si par journées vous entendez des batailles, il y en a pour le moins douze, à moins que l'agresseur n'ait la tête cassée dès la première.* Charles prit à la vérité Possano le 6 juillet, après un mois de siège. Mais ayant en la témérité d'entrer en Provence contre l'avis de son conseil, les échecs multipliés qu'il y reçut, lui apprirent que la

ronie de Paris n'était pas si aplanie pour lui qu'il se l'était imaginé. Bref, il fut obligé de rebrousser chemin avec les débris de son armée, que le sage Montmorency avait trouvé moyen de ruiner sans engager aucune bataille. (Voy. les *empereurs*.) Charles, avec l'or et l'argent qu'il tirait du nouveau monde, est obligé de gréver ses peuples pour fournir à l'entretien de ses troupes. L'an 1538 (et non 1539, comme le marque Robertson), ayant assemblée à Tolède les Cortes ou états-généraux de Castille et de Léon, il sollicite avec instance leur consentement pour établir un impôt sur les comestibles. La noblesse s'y oppose, alléguant ses privilèges qui l'exemptent de payer aucune taxe. Charles comédie les états, le cœur plein d'indignation. Depuis cette époque, ni les nobles, ni les prêtres, n'ont plus été appelés à ces assemblées, comme leur état étrangers par leur objet principal qui est le règlement des impôts, et les seuls représentants des villes y ont été admis. Les autres états de Charles n'étaient pas plus disposés que l'Espagne à lui accorder de nouveaux subsides. L'an 1539, les Genouïs se révoltent contre Marie, reine-douairière de Hongrie et gouvernante des Pays-Bas, à l'occasion des taxes qu'elle avait mises sur les villes de Flandre. Charles s'étant rendu sur les lieux, après avoir traversé la France, le 24 février 1540, châtia les rebelles par une grosse amende, et changea la forme de leur gouvernement municipal.

Les corsaires d'Afrique infestaient les côtes d'Italie et d'Espagne, qu'ils tenaient dans de continuelles alarmes. Charles, l'an 1541, fait armer une flotte considérable pour leur donner la chasse. Le fameux pirate Dragut y fut fait une descente en Corse, est pris avec tous les gens de sa suite par Jannetin Doris, neveu du fameux André. Celui-ci, accompagné de Ferdinand Gonzague, s'étant rendu avec ses galères aux côtes de Barbarie, y soumet plusieurs places. L'empereur, encourageant par cet succès, entreprend, contre l'avis d'André Doris et du marquis du Guast, le siège d'Alger qui commence en personne le 21 octobre, et qu'il est obligé d'abandonner sur la fin de novembre, après y avoir perdu beaucoup de monde. André Doris, la terreur des corsaires, éprouva lui-même, quelques années après, la vicissitude du sort des armes. L'an 1553, il est battu, pour la première fois, devant Naples, par Dragut qui, après avoir ravagé la Sicile, menaçait d'assiéger cette ville par mer. Un faux avis engagea le vainqueur à renoncer à son dessein; et délivra Naples de sa frayeur.

La foule innombrable des occupations qui résultaient de la multitude des différents états que Charles avait à gouverner, tourmentait ce prince continuellement en haleine. L'an 1555, mal par les fatigues avant l'âge de la vieillesse, il songe à se procurer du repos par la retraite. Dans ce dessein, ayant fait venir à Bruxelles Philippe, son fils, qu'il avait marié, l'année précédente, en secondes noces, à Marie, reine d'Angleterre, il lui remet solennellement ses états héréditaires des Pays-Bas, le 25 octobre, en présence de Marie, reine-douairière de Hongrie, sa sœur, et d'un grand cortège de grands d'Espagne et des princes de l'empire. Toute l'assemblée fondit en larmes au discours que Charles tint à son fils en cette occasion. L'année suivante Charles abdiqua pacifiquement la couronne d'Espagne en faveur de ce prince. L'acte d'abdication, rapporté par Sandoval, est daté du 16 janvier; mais Charles, selon Muratori, ne le rendit public que le 5 février suivant. Philippe fut proclamé roi de Castille, etc. que le 24 mars de la même année, et jusqu'alors il s'abstint d'en prendre le titre. Le 7 septembre suivant, Charles envoie à Ferdinand, son frère, les ornements impériaux, avec sa renonciation à l'empire. Il s'embarqua à Flessingue, dix jours après, pour l'Espagne, accompagné de ses sœurs, Marie, douairière de Hongrie, et Éléonore de France. Pour dire au monde son plein adieu, le 24 février 1557 il se retira au monastère de Saint-Just, dans l'Estramadoure, ne retenant après de lui que deux domestiques. Ce fut là qu'il goûta les délices de la vie privée, partageant son loisir entre les exercices du cloître, la culture d'un jardin dont il avait tracé lui-même le plan, et des expériences

de mécanique. On prétend néanmoins que la variété de ces occupations paisibles ne le garantit pas toujours de l'ennui, et que plus d'une fois il marqua du regret d'avoir quitté le trône. Quoi qu'il en soit, il finit son rôle par une scène bien singulière. Résolu de célébrer ses propres obsèques avant sa mort, il fit dresser un catafalque dans l'église, et s'y rendit en procession funéraire, enveloppé d'un linceul et suivi de ses domestiques portant des cierges noirs. On l'étendit ensuite dans la bière, après qu'on eût chanté l'office des morts, lui-même joignant sa voix au chœur du clergé, et tenant ses larmes à celles que répandaient les assistants, comme s'ils avaient célébré de véritables funérailles. Après l'absoute on l'eût bénite jeté sur le cercueil, il retourna dans son appartement. Une fièvre violente, qui le saisit la nuit suivante, l'emporta au bout de quelques jours, le 21 septembre 1559, à l'âge de cinquante-neuf ans, six mois et vingt-sept jours, dans la quarante-neuvième année de son règne en Espagne. Charles avait épousé, le 10 janvier 1536, Elisabeth, fille d'Emmanuel, roi de Portugal (née le 4 octobre 1503, morte le premier mai 1556), dont il eut Philippe II, son successeur, et deux princesses, Marie, femme de l'archiduc Maximilien, depuis empereur, et Jeanne, mariée à Jean, prince de Portugal, mort en 1578; il avait eu de Marguerite de Vangot, une de ses maîtresses, Marguerite d'Antriche, mariée, l'an 1555, à Alexandre de Médicis, duc d'Urbino, ensuite à Octave Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Il eut encore, l'an 1545, d'une autre maîtresse, le célèbre Dr. Juan d'Antriche. Charles V est le premier roi d'Espagne qui ait été qualifié da majestad, encore ne lui-ce quelques qu'il eût été élevé à l'empire. (Voy. *Charles-Quint, empereur*.)

## PHILIPPE II.

L'an 1556, le 17 janvier, Philippe II, fils de Charles I<sup>er</sup> et d'Elisabeth de Portugal, né à Valladolid le 21 mai 1527, monta sur le trône d'Espagne après la cession de Charles son père. Il épousa, le 25 juillet 1551, Marie, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et de Catharine d'Aragon. Il passa dans cette île, l'an 1557, pour engager son épouse à déclarer la guerre à la France. De là il vint en Flandre, où ses troupes, commandées par le duc de Savoie, gagnent, le 10 août, la célèbre bataille de Saint-Quentin, à laquelle le roi ne se trouva pas. La ville fut emportée d'assaut, le 27 du même mois, sous les yeux de Philippe qui parut ardent dans cette expédition pour encourager le soldat. C'est la seule fois où il ait été vu chargé de son attirail militaire. L'an 1558, nouvelle victoire de Philippe, gagnée, le 35 juillet, par le comte d'Esmond, son général, sur les Français, devant Gravelines. Philippe ne sut tirer ni de l'un ni de l'autre tout le profit qu'il avait bien dû en espérer; il les lui procura néanmoins un assez grand avantage par le traité de paix signé, le 5 avril 1559, à Cateau-Cambrésis. (Voyez Henri II, roi de France.) Philippe, la même année, donna le gouvernement des Pays-Bas à sa sœur Marguerite, duchesse de Parme, ce qui indiquait le prince d'Orange et le comte d'Esmond, qui aspiraient à cette dignité. Philippe apprenant que l'hérésie se pénétrait dans l'Espagne, fit expédier des ordres d'employer promptement les lois de rigueur pour la bannir de ce royaume. L'inquisition se assista de plusieurs sectaires, parmi lesquels se trouvaient Augustin Gascas, prédicateur de Charles-Quint, et les fait brûler au nombre de treize. Philippe, étant arrivé en Flandre sur la fin d'août, demanda que cette scène affreuse fût nommée l'*Auto-da-fé*, se renouvela en sa présence. Quant aux malheureux sont conduits au bûcher, par ordre du grand inquisiteur, sous yeux de ce prince et de toute la cour. En passant devant lui, un d'entre eux lui demande grâce par trois cris redoublés. *Pardonne-moi, seigneur semblable*; lui répond l'impitoyable Philippe *Quand ce serait mon fils, je le ferais aussi flammer s'il était hérétique*. Les délateurs en cette matière font attacher le célèbre Bartholomée Caranza; dominicain, archevêque de Tolède. Il avait assisté dans ses derniers moments Charles-Quint

qu'on soupçonnait fort gratuitement être mort dans les sentiments de Luther. Il n'en fallut pas davantage pour rendre suspecte la religion du pape. Deux évêques sont chargés de l'annuler aux prisons du saint-office. Sur la route, il dit : *Je marche entre mon meilleur ami et mon plus grand ennemi. Les deux évêques paraissent ennus de ce discours, je dois, messieurs, leur dire, que vous ne m'entendez pas. Mon meilleur ami, c'est mon innocence; mon plus grand ennemi, c'est l'archevêché de Tolède.* Des prisons d'Espagne, il fut transféré, l'an 1566, dans celles de Rome, d'où étant sorti au bout de neuf ans, après un jugement du pape qui le suspendait de ses fonctions pour cinq ans, il mourut, le 5 mai 1576, au couvent de la Misericordia, qu'on lui avait assigné pour sa retraite.

La cour d'Espagne avait fait, jusqu'au commencement du règne de Philippe, sa résidence à Tolède. L'an 1563, il la transféra à Madrid, qui devint alors la capitale de l'Espagne. Le palais qu'il y fit élever fut admiré des Espagnols; mais c'était peu de chose en comparaison d'une autre entreprise du même genre qu'il exécuta quelques années après. Lié par un vœu qu'il avait fait pendant la bataille de Saint-Quentin, de fonder, s'il obtenait la victoire, un couvent pour deux cents hyeronimiques, il se mit en devoir, l'an 1565, de remplir cet engagement. Mais comme l'événement avait surpassé son attente, il se rigua de faire aussi plus qu'il n'avait promis. Ayant appelé J. B. Mon negro, le plus habile architecte d'Espagne, il le chargea de bâtir au lieu dit l'Escorial, village situé à dix lieues (et non pas sept) de Madrid, suivant l'idée qu'il avait conçue, non un monastère, mais un palais, ou plutôt l'un et l'autre, et ses vœux furent parfaitement remplis après vingt ans de travaux. Ce superbe édifice, la habitude nerveuse du monde travailla les Espagnols, où le roi et la reine ont leur logement avec toute leur cour, est construit en forme de grill, pour rappeler la mémoire du martyre de Saint-Laurent dont la fête tombe le jour de la bataille de Saint-Quentin. On ne sait pas si Philippe avait pareillement fait vœu d'éliminer les hérétiques dans tous ses états; mais il se comporta à leur égard comme s'il l'eût réellement fait. Le gouverneur de Milan l'ayant informé qu'il en avait découvert dans une vallée du Piémont, voisine du Milanais, recut ordre de les faire périr tous par le gibet; ce qui fut exécuté. Il purga da même, en 1563, par le fer et le feu le royaume de Naples du Calvinisme qui s'y était introduit. La princesse Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, n'y trouva pas les mêmes facilités pour l'exécution d'un édit de Philippe, qu'elle fit publier, en 1565, contre les nouveaux sectaires. Elle occasionna par une révolte qui éclata l'année suivante, et produisit, au milieu des plus terribles exécutions et des guerres les plus sanglantes et les plus acharnées, un nouvel état libre et indépendant de l'Espagne. (Voyez la Chronologie historique des gouverneurs et gouvernantes des Pays-Bas, et de la Hollande en république.)

Inflexible et cruelle sévérité de Philippe lui suscita des ennemis non-seulement parmi ses peuples, mais dans le sein même de sa propre famille. L'enfant D. Carlos, son fils, las des rigueurs qu'il exerçait à son égard, entretenait des correspondances avec les rebelles des Pays-Bas, et songeait à s'évader pour aller se mettre à leur tête. Le roi, soupçonnant son dessein, va le surprendre dans son lit le 18 janvier 1580, saisit ses papiers qui déposent évidemment contre lui, et le fait mettre en prison. Le jeune prince y meurt, le 24 juillet suivant, à l'âge de vingt-trois ans, six mois et seize jours, pour avoir mangé avec excès, disent les cervinax espagnols, après une longue abstinence. Il fut enterré à l'Escorial. Quoiqu'un héritier présomptif de la couronne, et si unique alors, il fut peu regretté, parce que la hauteur et la violence de son caractère faisaient craindre qu'il ne retracât une partie des vices de son père dans le gouvernement. Sa mort fut de près suivie de celle de la reine Elisabeth, sa belle-mère, décédée le 3 octobre de la même année, dans le cours d'une grossesse. Les ennemis de Philippe n'ont pas manqué de charger sa mémoire de ces deux événements, et

en donnent pour motif la jalousie, parce que l'enfant qui devait épouser Elisabeth avait quand son père la prit pour lui-même, épousé depuis de l'aimer et d'en être aimé. Philippe, l'année suivante, signa son amour pour les lettres par la bible polyglotte qui fut imprimée à Avvers, en huit volumes in-folio, par ses ordres et à ses dépens : c'est un des plus beaux monuments de son règne.

Le même zèle qui animait Philippe à la poursuite des hérétiques, ne lui permit pas de laisser vivre en paix les Maures, ou Chrétiens maures d'Espagne, tout occupés qu'ils fussent à faire fleurir l'agriculture, le commerce et les arts dans les contrées qu'ils habitaient. Des édit qu'il fit publier contre eux à Grenade en 1563, sur quelques soupçons touchant leur créance, donnèrent lieu à des remontrances multipliées de leur part, qui furent toujours rejetées avec dédain. Le parti était pris de les pousser à bout, irrités de l'inflexibilité de ce prince, ils arborèrent, en 1569, l'étendard de la révolte. On peut voir cet événement et ses suites bien détaillées dans M. de Thou. Les hostilités cessèrent, l'an 1571, par la suite d'une partie des rebelles, qui passèrent en Afrique, et la soumission des autres, après les plus grandes atrocités commises des deux côtés dans le cours de cette espèce de guerre civile.

Tandis que Philippe était occupé à réprimer cette révolte en Espagne, ses vassaux faisaient au loin des conquêtes dans l'Archipel, au-delà du Gange, l'île de Laçon, ou de Maricella, et la multitude de celles qu'il acquies, tomba sous la puissance, et le nom collectif du Philippines qu'un leur donna, transmitt à la postérité celui du monarque sous lequel elles furent conquises.

Philippe, infatigable au travail, donnait une attention continuelle aux besoins de toutes les parties de ses vastes états. On eût dit de veiller du fond de son cabinet sur l'Espagne, il entreprit, l'an 1574, de la parcourir. Sa présence fut salutaire à tous les lieux qu'il visita. Il rendait partout une exacte justice, écouta les plaintes qui lui furent portées, et reforma les abus. Pour détruire l'antipathie qui régnait entre les différentes provinces, il engagea les familles les plus considérables, dont l'exemple soulevait le lavain de discorde, à s'allier entre elles par des mariages. Les troubles continuèrent toujours dans une partie des Pays-Bas. D. Louis de Requesens, qui les gouvernait depuis 1574, ne négligeait cependant rien pour faire oublier les cruautés du duc d'Albo, son prédécesseur, et il commença à y réussir lorsque la mort l'enleva, le 5 mars 1576, à Bruxelles. Le roi nomma à sa place D. Juan, son frère naturel, déjà célèbre par la bataille de Lepante, gagnée le 7 octobre 1571, contre les Turcs, et par d'autres avantages remportés sur ces infidèles et sur les Maures. Le nouveau gouverneur s'appliqua à ramener les esprits par la douceur et par des procédés généreux; mais l'ambition de Guillaume de Nassau, qui voulait profiter des troubles pour se rendre maître des Pays-Bas, fait échouer les desseins pacifiques du prince espagnol. L'an 1578, sur la fin de janvier, bataille de Gembloirs, gagnée par D. Juan sur les rebelles, dont six mille restèrent sur la champ de bataille. Cette victoire, dit Ferreras, fut d'autant plus remarquable, qu'elle ne coûta la vie qu'à deux soldats espagnols. Le 7 octobre suivant, D. Juan est remporté par une fièvre maligne à l'âge de trente-un ans. Les ennemis de Philippe ont encore accusé ce monarque de l'avoir fait empoisonner par jalousie pour ses talents, et dans la crainte qu'il n'épousât Elisabeth, reine d'Angleterre. La mort de D. Henri, roi de Portugal, dignité à laquelle il joignait celles d'archevêque et de cardinal, révéla, l'an 1580, l'ambition du roi d'Espagne, son neveu, qui se prétendait son légitime héritier. Pour remplir ses vœux, il tira le duc d'Albo de la prison d'Uzeda, où il l'avait fait renfermer pour quelque mécontentement. C'était le général qu'il destinait pour aller d'opposer aux efforts de D. Antoine de Crato, son compétiteur. On fit étouner de ce choix, quoique très-judicieux; parce que, sous Philippe II, presque toujours les disgrâces étaient sans retour. Un ministre chargé d'envoyer au duc 31 lettre de rappel, 32e dit au roi : *Fallait-*

il aller chercher un sujet enchaîné pour lui remettre le commandement de ses armées? Ce Philippe, tout despotique qu'il est, ne fait que sourire à ce propos, sans penser à réprimer ce qu'il avait d'insolent. Le duc répondit parfaitement à l'attente de son maître. Après avoir défilé D. Antoine, le 25 août, il se rend à Lisbonne, et fait prêter serment de fidélité au nom de Philippe. (Voyez les rois de Portugal.)

L'acquisition que fit le roi Philippe d'un nouveau royaume, fut de près suivie de la perte d'une portion à peu près égale de son patrimoine. L'an 1581, les rebelles des Pays-Bas, après une assemblée, tenue le 26 juillet, publièrent un édit par lequel ils renouèrent à l'obéissance de Philippe; en conséquence, les statuts de ce prince sont renversés, et son sceau est rompu. Cet édit peut être regardé comme le titre fondamental de la république de Hollande. L'an 1582, le duc d'Albe meurt le 12 janvier entre les bras de son maître, à l'âge de soixante-quatorze ans. Ferdinand Alvarès de Tolède (c'était son vrai nom) rénaissant, dit un moderne, de grands talents, de grands défauts, de grands vices, et de grandes vertus. Rarement faisait-il ce qu'il paraissait projeter; et s'il était soupçonné d'habileté, toute sa finesse était de n'en plus avoir. Un extérieur tranquille et servile dérobait les agitations de son âme; les circonstances faisaient maître ses projets, la prudence les disposait, le teus les maîtrisait, et son infatigable constance en assurait le succès. Qu'on joigne à ces qualités tous les talents militaires, et un attachement souvent éprouvé à son maître, on aura la moitié du duc d'Albe. Qui voudra le connaître tout entier, doit trouver en lui la fermeté de sa nation, une sévérité souvent cruelle, une inflexibilité que les conseils et la force essayaient inutilement de vaincre.

Sixte V ayant été élevé sur le saint siège l'an 1585, Philippe, l'année suivante, lui envoya le comte de Castille pour le complimenter sur son exaltation. Le pape, voyant un jeune homme, lui dit : *Est quel? votre maître manque-t-il donc de sujets pour m'envoyer un ambassadeur sans barbe?* « Si mon maître, répond le frè espagnol, ôât cru que la barbe fit le mérite, il vous aurait envoyé un bouc, et non un gentilhomme comme moi. » L'an 1588, Philippe envoya, contre l'Angleterre, une flotte de cent trente vaisseaux, sous le commandement du duc de Medina-Sidonia : on l'avait nommé d'avance l'*Invincible*; l'événement démentit ce titre prématuré; elle fut dispersée par la tempête; grand nombre de vaisseaux périrent, quelques-uns tombèrent entre les mains des Anglais, et le reste se retira honteusement en Espagne : cette expédition ruina la marine d'Espagne. Philippe reçut avec un air tranquille la nouvelle d'un événement aussi fâcheux : *J'avais envoyé ma flotte, dit-il froidement, pour combattre les Anglais, mais non pas les éléments; la volonté de Dieu soit faite.*

On a parlé ci-devant de l'influence que Philippe eut dans les troubles qui excitèrent la fameuse ligue en France, sous les règnes de Henri III et Henri IV. Son but était, comme on l'a dit, d'environner la couronne de France, après la mort du premier de ces deux monarques. Mais Henri IV, en allant à la messe, lui fit perdre en un quart d'heure tout le fruit de ses longues et noires intrigues.

L'an 1591, Antonio Pérez, ministre disgracié de Philippe, excita une révolte en Aragon; elle fut apaisée par le supplice des chefs. Pérez s'échappa, et se retira en France, où il mourut l'an 1611. Philippe, l'an 1598, passa à l'autre vie le 13 septembre, dans la soixante-deuxième année de son âge, et la quarante-troisième de son règne, depuis l'abdication de son père. Diverses maladies, fruit de ses débâches, lui rendirent la santé difficile; il reçut quelquefois les derniers sacrements avant d'expirer. Ce prince avait épousé, en 1545, le 13 novembre, Marie de Portugal, sa cousine germaine, fille de D. Jean III et de Catherine. Marie mourut l'an 1565, quatre jours après avoir mis au monde l'infant D. Carlos, né le 12 juillet 1545, et mort, comme on l'a dit, l'an 1568. Philippe épousa, en deuxième noces, le 25 juillet 1553, Anne, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, morte sans enfants le 17 novembre 1558; il épousa,

en troisièmes noces, le 22 juin 1559, Elisabeth, fille de Henri II, roi de France, et de Catherine de Médicis, qui avait été promise à D. Carlos, fils de Philippe : elle mourut, ainsi qu'il a été dit, la même année que ce jeune prince, laissant deux princesses, Isabelle-Clair-Eugénie, qui fut mariée, l'an 1599, à l'archiduc Albert, auquel elle porta tout ce qui restait des Pays-Bas; et Catherine, qui épousa, en 1585, Charles-Emmanuel de Savoie. Enfin, Philippe épousa en quatrièmes noces, le 12 novembre 1570, Anne-Marie, fille de l'empereur Maximilien II (c'est la même année et le même jour que lui, morte le 26 octobre 1580) : il en eut plusieurs enfants; mais Philippe, son successeur, fut le seul qui lui survécut. Il n'y a point d'éloges que les écrivains espagnols, du moins pour la plupart, ont donné à Philippe; il n'y a point d'horreurs dans les Protestants et des catholiques français ne chargent ni mémoire. On exagère de part et d'autre; Philippe réunissait de grandes qualités et de grands vices; il protégea le génie, comme Auguste; sa politique eut quelque chose de celle de Tibère; il ressembla, par l'amour du travail, à Vespasien; son ambition fut celle de Charles, son père (ils aspirèrent tous deux à la monarchie universelle); mais personne ne l'égalait pour le dessein et la tranquillité du trône; qui ne l'abandonnerait pas dans ses derniers moments. Loin d'être effrayé de la sévérité des jugements de Dieu, qu'il avait tant de sujets de redouter, il crut voir, deux jours avant sa mort, le ciel ouvert, et mourut ainsi paisiblement, qu'on jure que va recevoir le prix de ses vertus. Ce fut ce prince qui fixa la majorité des rois d'Espagne, à l'âge de quatorze ans (Voyez Philippe I, roi de Portugal.)

### PHILIPPE III.

1568. PHILIPPE III, fils de Philippe II et d'Anne-Marie d'Autriche, né à Madrid le 24 avril 1578, monta sur le trône le 15 septembre. Il arriva, l'an 1601, à la cour de Madrid, un événement qui fit de l'éclat. Dans une tragédie qu'on y représenta, intitulée *La bataille de Pavie*, on faisait paraître le roi François I<sup>er</sup> demandant grâce à un capitaine espagnol qui lui tenait le pied sur la gorge. Lorsqu'on en fut à cet endroit de la pièce, l'ambassadeur de France, Eméric de Barault, qui était présent, sauta sur le théâtre, et passa son épée à travers le corps de l'acteur. On ignore si cette affaire eut des suites.

La guerre continuait toujours dans les Pays-Bas. L'an 1604, Ambrose Spinola, général des Espagnols, s'empara, le 21 septembre, d'Otende dont le siège, qui durait depuis trois ans, coûta aux Espagnols des sommes immenses, et plus de 80 mille hommes. Ce succès ne fut pas soutenu, et le monarque espagnol fut obligé de conclure, le 9 avril 1606, avec la Hollande, une trêve de douze ans. Philippe et l'archiduc reconnoissent, par ce traité, les Provinces-Unies pour états libres et indépendants. Philippe, cette même année, par un édit du 9 décembre, ordonne, sous peine de mort, à tous les Maures établis dans le royaume de Valence de sortir de ses états (1). Le rigueur de cet édit, contraire à toute idée de gouvernement, fut étendue, le 10 janvier suivant, à tous les Maures d'Espagne : plus d'un million de sujets laborieux, commerçants et industriels, quittèrent l'Espagne à cette occasion, laissant des provinces entières dépeuplées. La plupart de ces malheureux fugitifs se retirèrent en Asie et en Afrique. Ils avaient offert à la France de venir habiter les

(1) Le duc d'Orléans fut le seul dans le conseil qui s'opposa à cet édit. L'enquête fut en fin un certain, et voulut le perdre. Ce tribunal avait fait traduire le roi lui-même, lorsque ce prince s'aperçut d'un *Arresté-de-juré*, plaignit et donna le sort des malheureux l'arrêt au feu par l'inspiration. On espéra, mais le fait n'est pas certain, que le grand inquisiteur craignit de ce prince qui prouve plutôt ce sentiment d'humanité, qu'il appelle au crime, il lui en coûta quelques gouttes de sang, et que cet homme barbare eût l'audace de le faire saigner, et de faire couler le sang de son souverain par la main du bourreau.

londes de Gascogne ; mais ils furent repoussés par la condition qu'on leur imposa de professer la religion chrétienne. Le duc de Lermie, ministre et favori du roi, s'était fait beaucoup d'ennemis par sa hauteur. L'an 1618, par leurs manœuvres, il tombe dans la disgrâce et se retire de la cour le 4 octobre. Pen de tems après il reçoit le chapeau de cardinal, qu'il s'était ménagé, pour se mettre à l'abri des poursuites de ses ennemis. Le duc d'Uzès, son fils et son plus cruel antagoniste, le remplace dans la ministère, et l'état n'en eut pas mieux gouverné. Ce qu'il fit de plus mémorable, ce fut l'achèvement de la grande place de Madrid, commencée en 1617.

La Valteline, soumise aux Grisons, faisait depuis long-temps l'objet de la convoitise du ministère espagnol, parce qu'elle interceptait la communication des deux branches de la maison d'Autriche, située, comme elle l'était, entre la duché de Milan, appartenant à la première, et celui de Tyrol possédé par la seconde. Le duc de Feria, gouverneur du Milanais, entreprit, l'an 1620, de lever cet obstacle en soulevant les peuples de la Valteline contre les Grisons. Mais il ne le fit pas impunément. La France et Venise, également alarmées de cette révolte par les mêmes intérêts de politique, prennent le parti des Grisons. Dans ces entrefaites Philippe meurt le 31 mars 1621, âgé de quarante-trois ans moins quatorze jours, dans la vingt-troisième année de son règne. Ce prince fut la victime de l'épigramme. Étant au conseil, il se plaignit du feu d'un brasier qui l'incommodait d'autant plus qu'il relevait d'une grande maladie. L'officier, chargé du soin d'entretenir le feu, étant absent, personne n'osa remplir son emploi. Cette délicatesse coûta la vie au monarque. A sa mort, il ne se trouva pas un sou dans l'épargne, tant les finances avaient été infidèlement administrées sous son règne qu'il fut celui de l'indolence. Ce prince donnait à peine une heure par jour aux affaires, ce qui laissait aux ministres ou à leurs commis l'entière liberté de piller l'état impunément. Philippe III était d'ailleurs de mœurs pures et observateur des pratiques de la religion jusqu'au scrupule. Il avait épousé, le 18 avril 1599, *Maeoviana* ou *Autricana*, fille de Charles, archiduc de Grats (morte le 3 octobre 1611), dont il eut plusieurs enfants ; savoir, 1° Philippe, son successeur ; 2° Don Carlos, né le 14 septembre 1607, mort en 1653 ; 3° Ferdinand, né le 17 mai 1609, cardinal-archevêque de Tolède, mort l'an 1641 ; 4° Alfonso, né le 12 septembre 1611, mort l'année suivante ; 5° Anne-Marie-Mauricie, mariée, l'an 1615, à Louis XIII, roi de France, morte l'an 1666 (cette princesse n'ayant que trois ans avant été demandée, l'an 1604, par l'empereur d'Abyssinie pour épouse de son fils qui n'en avait que sept) ; 6° Marie-Anne, qui épousa l'empereur Ferdinand III ; 7° Marguerite, qui mourut à l'âge de sept ans.

Ce fut sous le règne de Philippe III que fleurit Michel Cervantes Saavedra, auteur, entre autres productions, du roman de Don Quichotte, qui fit tomber, en le tournant finement en ridicule, la fausse chevalerie dont les Espagnols étaient alors entêtés. (Voy. Henri IV et Louis XIII, rois de France.)

#### PHILIPPE IV.

1621. PHILIPPE IV, fils de Philippe III et de Marguerite, né à Valladolid le 8 avril 1605, succède à son père le 31 mars. Le comte d'Olivera s'empare de son esprit, et supplante le duc d'Uzès, qui est arrêté avec le duc de Lermie, son père, et le duc d'Osune, vice-roi de Naples. La trêve de douze ans, faite avec la Hollande, étant expirée, la guerre recommence, et se fait avec succès par les Espagnols tant qu'ils ont à leur tête le général Spinola. Le conseil d'Espagne ouvrit enfin les yeux sur le vicia qu'inspiration des Maures avait laissés dans ce royaume. L'an 1625, pour le remplir, il rend une ordonnance portant que ceux qui se marieraient à l'âge de 18 ans, seraient exemptés, pendant quatre ans, de tout impôt, que ceux qui se marieraient avant cet âge, pourraient, sans permission juridique,

malgré leur minorité, gérer leurs biens et ceux de leurs femmes ; que tous ceux qui auront eu six enfants mâles, seront exemptés à perpétuité de toute espèce de charges ; et que tous les biens confisqués seront employés à doter de pauvres filles. Pour perfectionner cet objet, on ouvrit, l'année suivante, un nouvel avis qui, si on l'eût adopté, aurait peut-être rétabli l'Espagne dans l'état le plus florissant. Alfonso de Castro Gilufé, rigidor de Tolède, proposa dans une grande assemblée, tenue le 28 mars le projet d'une dime royale, au moyen de laquelle tous les impôts étaient réduits à son seul. C'est le même projet qui fut proposé en France sous le même titre au commencement du 18<sup>e</sup> siècle, par le célèbre maréchal de Vunhan. Mais ni le rigidor, ni le maréchal n'ont été les inventeurs de ce système, et l'on voit que long-temps avant l'un et l'autre il avait été pratiqué sous les anciens rois de Tolède, lesquels percevaient la dime royale en même-tems qu'on payait la dime ecclésiastique. C'est, dit-il, P. André-Marie Barriel, ce qui résulte d'un grand nombre de monnaies qu'il est difficile d'entendre sans admettre cette supposition. La guerre cependant se faisait avec ardeur tant en Europe que dans le nouveau monde, entre l'Espagne et les Provinces-Unies. La même année 1624, la flotte espagnole est défaits, près de Lima, par les Hollandais, qui, depuis trois ans, avaient formé la compagnie des Indes occidentales. Ils font la conquête, vers le même tems, de la Baye de tous les Saints et de la ville de S. Salvador dans le Brésil, tandis qu'une de leurs escadres bat celle des Espagnols près de Calais. Mais l'année suivante, au mois de juin, Spinola se rend maître de Bréda, dans les Pays-Bas, après un siège de dix mois. Dans le cours de ce siège Spinola avait écrit au roi pour lui en marquer les difficultés. La réponse fut : *Marquis, prenez Bréda. Moi le roi.* (Voy. Louis XIII.)

L'an 1655 est l'époque du commencement d'une longue et cruelle guerre entre la France et l'Espagne ; ce furent les Espagnols qui en fournirent l'occasion ou le prétexte, par la prise de Trévès, et l'envolement de l'électeur, qui s'était mis sous la protection de la France. On a touché sur les rois Louis XIII et Louis XIV les principaux événements de cette guerre, où nous eûmes pour alliés les Hollandais avec plusieurs princes de l'empire. Entre ceux des Espagnols on est étonné de voir les Grisons contre lesquels ils avaient soulevé, comme on l'a vu ci-devant, la Valteline. Mais les intérêts des uns et des autres ayant depuis changé, les Grisons firent, l'an 1659, une alliance avec l'Espagne sous le titre de capitulat de Milan. Cette dernière puissance vit s'élever dans son sein, l'année suivante, une révolte dont les suites longues et fâcheuses tournèrent à l'avantage de la France qu'on accusa de l'avoir excitée et qui certainement ne contribua pas peu à la fomenter. Le comte-due (c'est ainsi qu'on appelait Olivera, premier ministre d'Espagne,) voyant le royaume épuisé d'hommes et d'argent, s'avisa de faire rendre un édit qui suspendait pour un tems les privilèges de plusieurs provinces d'Espagne, pour les obliger de contribuer toutes également aux besoins pressants de l'état. Les Catalans qui étaient en possession d'une immunité totale soit en paix, soit en guerre, se soulevèrent à cette occasion. Ils font main-basse sur les Castellans qui se trouvent parmi eux, et égorgent le comte de Sainte-Colombe, vice-roi, comme il était près de s'embarquer pour se sauver. Le feu de la révolte se répond jusqu'en Portugal. Le premier décembre de cette année, les Portugais secourus la jong de la domination espagnole. Philippe IV fut des derniers à approuver cette nouvelle. Son ministre prit un tour singulier pour la lui annoncer. Sire, dit-il, la tête a tourné au duc de Bragança ; il s'est laissé proclamer roi de Portugal ; son imprudence vous vaudra une confiscation de 10 millions. Le roi se contenta de dire gravement : *Il faut y mettre ordre, sans se dérange de ses amusements ordinaires.* (Voyez les rois de Portugal.)

L'infidèle Olivera, au lieu d'employer les voies de douceur pour apaiser les troubles de la Catalogne, donne les ordres

les plus rigoureux au marquis de los Velez pour réduire cette province par la force. Le cruel assaut de la vengeance du comte ministre remplit tous les lieux de son passage de meurtres et de destructions ; il saccage la ville de Tortose ; il fait pendre par les pieds le gouverneur de cette place, et livre les habitants à la féroce du soldat. Les Catalans désespérés se donnent à Louis XIII, roi de France, par un traité daté du 20 février 1641, et Barcelonne ouvre ses portes aux troupes françaises. Pour se venger de la France, Olivares, foudroya des troupes au comte de Soissons, prince du sang, qui s'était révolté. Mais voyant, l'an 1642, les progrès des Français en Catalogne, il publie une amnistie en faveur de cette province avec le rétablissement de ses privilèges. Les rebelles se moquent de ces offres qu'ils attribuent à la crainte plutôt qu'à la clémence, et n'en deviennent que plus entreprenants. Les Français se rendent maîtres de Perpignan et de tout le Roussillon. Les murmures s'élèvent de toute part contre Olivares. On le destitue enfin l'an 1645, lorsque déchiré du fatal ascendant du cardinal de Richelieu, il aurait pu rétablir les affaires du gouvernement. D. Louis de Haro, neveu d'Olivares, lui succède au ministère. L'an 1647, le 7 juillet, se déclare la révolte à Naples, au sujet des impôts. Les rebelles élisent pour chef Thomas Aniello, dit par corruption Masaniello, jeune homme de vingt-quatre ans, pêcheur de sa profession, dont on avait confisqué le poisson faute d'avoir payé les droits de gabelle. Après avoir obligé le vice-roi d'abolir les impôts sur les vivres, après avoir reçu les hommages de tous les ordres de la ville (1), après s'être vu l'idole du peuple pendant six jours, il fut mis à mort le 16 du même mois par quatre archépiscopes, que le vice-roi avait apostés. Le 5 octobre suivant, nouveau soulèvement des Napolitains, excité par Janvier Anaso, fourbisseur. D. Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, courut pour l'apaiser, entre dans Naples avec des troupes, un faubourg dans une main et l'épée dans l'autre, comme si l'on eût voulu mettre tout à feu et à sang. Chacun alors court aux armes, et l'on se bat dans les rues. Les Espagnols craignent d'être accablés, se retirent, les uns dans les châteaux, les autres sur les hauteurs. La ville est assiégée ; les rebelles écrivent à Henri de Lorraine, duc de Guise, qui se trouvait à Rome, pour l'engager à venir se mettre à leur tête. Il part, s'embarque à Fluminio, et aborde, le 15 novembre, à Naples, où il est proclamé généralissime par le peuple. La France avait promis de lui fournir des troupes et des vivres, et lui manque de parole. Néanmoins il se soutient contre les forces de l'Espagne pendant près de 5 mois, et il eût résisté plus long-temps, sans la perfidie du Gennaro Landi, l'un des chefs révoltés, qui, le 6 avril 1648, livra la ville aux ennemis pendant son absence. Le duc tombe entre les mains des Espagnols, en voulant rentrer dans la place. Il est envoyé prisonnier en Espagne, où il resta dans un cachot l'espace de quatre ans. L'Espagne était alors détreinée de la guerre avec les Hollandais, qu'elle avait terminée par un traité de paix, signé le 30 janvier 1648, à Munster ; traité par lequel Philippe IV renonça, pour lui et ses successeurs, à tout droit sur les Provinces-Unies, qui lui reconnurent pour états souverains et pays libres.

Les affaires des Catalans rebelles allaient en décadence depuis que Philippe IV avait envoyé contre eux D. Juan d'Autriche, son fils naturel. Ce jeune héros, l'an 1652, achève, le 15 octobre, la réduction de la Catalogne par la prise de Barcelonne. Ce fut un revers pour la France ; mais elle n'en parut pas plus disposée à faire la paix avec l'Espagne, quoique Philippe la demandât avec instance à la reine-mère Anne d'Autriche, sa sœur. Les Français rentrèrent, l'année suivante, en Catalogne ; mais ils en furent chassés la même année par D. Juan d'Autriche,

après avoir été battus devant Gironne, qu'ils assiégeaient depuis deux mois.

Les armes françaises faisaient plus de progrès dans les Pays-Bas, et l'Espagne courait risque de les perdre, lorsque le prince de Condé, abandonnant sa patrie, vint se joindre au comte de Farnesaladage, chargé de les défendre. La France avait heureusement un autre héros, qu'elle opposa au prince d'écarter. C'était le vicomte de Turenne. La guerre se fit entre ces deux généraux avec des succès variés. Elle fut enfin terminée au bout de 25 ans par la paix des Pyrénées, signée par le Cardinal Mazarin, et D. Louis de Haro, ministres, l'un de France, et l'autre d'Espagne, dans l'île des Faïens, le 7 novembre 1659, entre la France et l'Espagne. Les deux principaux articles du traité furent le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV, et la cession que l'Espagne fit à la France du Roussillon avec une partie de l'Artois et ses droits sur l'Alsace. Les deux rois, dans une entrevue qu'ils eurent l'année suivante à Bidassoa, confirmèrent la paix le 6 juin, et le lendemain l'infante Marie-Thérèse, que Philippe, son père, avait aimée, fut remise au monarque français, qui l'épousa solennellement, le 9 du même mois, à St-Jean de Luc. Il était de l'intérêt de l'Espagne de finir aussi la guerre qu'elle avait avec le Portugal. Elle s'obstina à la continuer, et eut lieu de s'en repentir.

Un événement plus rare en Espagne que par-tout ailleurs jeta, l'an 1662, le trouble dans le cœur de Madrid. Le marquis de Licha, fils de D. Louis de Haro, mort l'année précédente, complotait contre la vie du roi. L'attentat fut découvert, et les complices tout punis ; mais le roi fut grâce au marquis, en considération des services de son père. Le marquis de Licha expia son crime par un suicide repentir, et mérita dans la suite, par ses belles actions, d'être fait vice-roi de Naples. Philippe cependant perdit par un grand mouvement contre le Portugal. La reine après avoir vainement demandé la paix, obtint des secours de la France et de l'Angleterre, et donna le commandement de ses troupes au comte de Schomberg. Les Espagnols, commandés par D. Juan d'Autriche, prennent Evora le 22 mai 1665, et de-là marchent droit à Lisbonne. Mais sur la route ils sont arrêtés par Schomberg qui remporte sur eux une victoire complète. Il essuie, l'année suivante, une nouvelle déroute devant Castel-Rodrigo. Pour comble de malheur, l'Philippe IV se laisse prévenir par les artifices de la reine, sa femme, contre D. Juan, son fils, le seul capable de réparer les pertes de l'Espagne, lui ôte le commandement des armées, et l'exile à Consuegra. L'an 1665, nouvelle victoire des Portugais sur les Espagnols, gagnée, le 17 juin, à Villaviciosa. Philippe IV, accablé par le chagrin et les infirmités, meurt le 17 septembre suivant, âgé de 60 ans, 5 mois et 9 jours, dans la 45<sup>e</sup> année de son règne. Il avait épousé, 1<sup>o</sup>, le 25 novembre 1615, ISABELLE, ou ELISABETH, fille de Henri IV, roi de France, (morte le 6 octobre 1644) qui lui fit père de plusieurs enfants, dont aucun, excepté Marie-Thérèse, née le 20 septembre 1638, ne lui survécut ; 2<sup>o</sup>, le 8 novembre 1649, MARIA-ANNA d'AUTRICHE, fille de l'empereur Ferdinand III, (morte le 16 mai 1695) dont il eut Marguerite-Thérèse, née le 13 juillet 1651, mariée à l'empereur Léopold ; trois autres enfants, morts jeunes, et Charles, qui lui eut de plus un fils naturel, D. Juan d'Autriche, qui se rendit célèbre, comme on l'a vu, sous son règne, et ne le fut pas moins sous le suivant. Philippe IV avait des talents et des vertus qui auraient dû le faire aimer et respecter ; il lui fut cependant ni aimé ni respecté, parce que l'indolence absorba ses bonnes qualités. Le titre de *Grauf*, ou *Olivares*, son ministre, lui ayant donné par anticipation, et qu'il se mit si peu en peine de mériter, ne servit que de matière aux plaisanteries de ses propres sujets. Quand il eut perdu le Portugal, le Roussillon, la Catalogne, les îles Açores, le Mozambique, etc., on lui donna pour devise un fossé, avec ces mots : *Plus on lui ôte, plus il est grand*. Ce prince était d'une gravité

(1) Le cardinal archevêque étant venu le dernier matin se voir à Masaniello, on l'ajouta qu'il dit : *Bonche tardi, gratias la viciata del l'Emmanuel* sans a.



si constante, qu'on ne le vit pas sourire trois fois dans toute sa vie.

### CHARLES II.

1665. CHARLES II, fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, né le 6 novembre 1661, monta sur le trône le 17 septembre, dans sa 4<sup>e</sup> année, et régna sous la tutelle de sa mère et de six conseillers, nommés par le feu roi avant sa mort. La reine mit à la tête de ce conseil et du gouvernement le P. Nithard, jésuite, son confesseur, qu'elle nomma aussi grand-inquisiteur de la foi. Ce choix ne fit point honneur à son discernement. Tout empli, suivant l'expression d'un historien ex-jésuite, sous ce ministre doulx l'arrogance et l'orgueilleuse incapacité souteurent tous les grands contre lui. D. Juan d'Autriche s'éleva à leur tête, contrainant la reine, en 1669, de l'éloigner. Il quitta l'Espagne pour se retirer à Rome, laissa, dit-on, autre historien, le trésor sans argent, les places de la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline et mal commandées. Il avait néanmoins contribué à la paix qui fut signée, le 15 février 1668, à Lisbonne entre l'Espagne et le Portugal. Mais on imputa à sa négligence la perte de plusieurs places des Pays-Bas qui furent enlevées par la France, ainsi que celles de la Franche-Comté, qui fut toute fois rendue (le 2 mai 1668, par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle. Nithard, qui s'était retiré avec le titre d'ambassadeur, fut dans la suite honoré de la pourpre romaine.

Les flibustiers établis en Amérique continuaient cependant leurs courses sur les possessions des Espagnols sous la conduite d'un habile capitaine, nommé Morgan. L'an 1670, ils prennent Porto-Bello, où ils font un butin immense, et saccagent d'autres places sans que l'Espagne ose armer contre ces aventuriers. La paix entre cette puissance et la France était mal cimentée, l'an 1672, elles se déclarent la guerre; et l'année suivante la prince d'Orange est nommé généralissime des armées d'Espagne dans les Pays-Bas. Mais sa valeur ne put arrêter les progrès des armes françaises. Elles eurent aussi des succès marqués dans la Catalogne. La Franche-Comté retomba, l'an 1674, sous la puissance de Louis XIV. La Sicile depuis long-temps gémissait sous le despotisme des gouverneurs espagnols. Messine lasse de porter le joug odieux qu'ils imposaient, leva à la fin l'étendard de la révolte en 1674; et, s'étant donné pour chef le marquis de Trecastragne, elle se mit sous la protection de la France. Le vice-roi de Sicile assigna cette place l'année suivante, et ne put empêcher les Français d'y faire entrer des vivres et du secours. Bientôt après leur flotte remporta une victoire sur celle d'Espagne à la hauteur de Messine. Le prince de Montesarchio et l'amiral Ruyter sont sur Agousta, l'an 1676, sans tentative qui ne leur réussit pas. Ruyter est encore plus malheureux dans un combat que Doguesne lui livra, le 25 mars de la même année, dans la rade de Palerme: il y reçut une blessure dont il mourut peu de jours après.

Le roi Charles, depuis qu'en 1675 il s'était fait déclarer majeur, avait pris en main les rênes du gouvernement; mais en laissant toujours à la reine, sa mère, une grande influence dans les affaires. L'an 1677, voyant qu'elle abusait de son pouvoir, il la relégué dans un couvent de Tolède, et nomma D. Juan d'Autriche son premier ministre. D. Juan dans ce poste réforme plusieurs abus, et fait concevoir de grandes espérances qu'il ne soutient pas. Trop d'obstacles s'opposaient à ses vues, et le roi le gémit souvent dans le bien qu'il voulait faire. La paix était

nécessaire pour le rétablissement de la monarchie espagnole qui était sur le penchant de sa ruine. Elle fut signée à Nimégue, entre cette puissance et la France, le 17 septembre 1678. Pour l'obtenir il fallut que la première cédât à l'autre la Franche-Comté avec plusieurs places des Pays-Bas.

Il était temps de marier le roi d'Espagne. D. Juan n'ayant pu obtenir pour ce monarque l'infante de Portugal, jette les yeux sur la princesse Louise, fille de Monsieur, frère du roi Louis XIV. La demoiselle qu'il en fit au nom de son maître, au mois d'août 1679, fut reçue avec joie de toute la cour, excepté de la jeune princesse. Louis XIV la voyant triste, lui dit: *Mais je ne pourrais faire mieux pour moi fille.* — *Ah ! répliqua-t-elle, vous pourriez faire quelque chose de plus pour votre nièce ; elle aspirait à la main du dauphin.* Il fallut partir, et le roi d'Espagne étant venu au devant d'elle jusqu'à Burgos, ils y reçurent la bénédiction nuptiale (1). La mort vint à l'Espagne, le 17 septembre de la même année, D. Juan d'Autriche, dans la cinquantième année de son âge. On le regarde comme le dernier des grands hommes de la maison d'Autriche en Espagne.

Toutes les difficultés n'étaient pas évanies entre la France et l'Espagne par le traité de Nimégue. L'an 1684, ces deux puissances conviennent à Ratisbonne, le 10 août, d'une trêve de vingt ans, mais elle n'en dura que cinq. (F. Louis XIV.)

La santé chancelante de Charles II et la stérilité de ses mariages (car il en contracta deux) donnaient occasion, sur la fin de son règne à plusieurs projets dans les différentes cours, touchant sa succession. L'an 1683, Louis XIV et Guillaume III, roi d'Angleterre, négocient secrètement à la Haye un traité de partage de la monarchie espagnole, qui fut signé, le 11 octobre, par les plénipotentiaires des deux couronnes, et par huit députés des états-généraux. Suivant ce traité, le prince électoral de Bavière devait avoir l'Espagne et les Indes; le dauphin, les royaumes de Naples et de Sicile, avec le Gispascon, et l'archiduc, le duché de Milan. Charles II, de son côté, fait, sur la fin de la même année, un testament par lequel il institue le prince électoral son héritier universel. (Hist. anév.) Mais le jeune prince étant mort le 6 février suivant, les alliés s'occupèrent d'un nouveau traité de partage, qui fut signé à Londres, le 3 mars 1700, par la France et l'Angleterre, et le 25 du mois à la Haye par les états-généraux. Le 2 octobre suivant, nouveau testament du roi Charles en faveur de Philippe, duc d'Anjou, deuxième fils du dauphin. Le monarque expire le premier novembre suivant, à l'âge de 39 ans. La branche aînée de la maison d'Autriche finit en ce prince, la monarchie d'Espagne passe à la maison de Bourbon. Charles II avait épousé, 1<sup>re</sup>, comme on l'a dit, l'an 1679, MARIE D'ORLÈANS, nièce de Louis XIV, morte le 12 février 1689; 2<sup>e</sup>, l'an 1690, MARIE-ANNE DE NEUCHÂTEAU, fille de Philippe-Guillaume, duc de Neuchâtel, puis électeur palatin, morte le 16 juillet 1710. (Foy. Louis XIV, roi de France.) Telle était l'ignorance et l'application de Charles qu'il ne connaissait pas la moitié de ses possessions. En 1691, apprenant la prise de Mons, il s'attendait au malheur de l'empereur qu'il croyait propriétaire de cette place. L'année suivante, par une semblable méprise, il plaignait le roi Guillaume III, roi d'Angleterre, sur la prise de Namur qu'il croyait lui appartenir.

(1) Croit-on que qu'à Madrid, en réjouissance de ce mariage, on érigeait un *Auto-da-fé*, ou 23 victimes de l'oppression furent brûlées, et 60 autres condamnées à diverses peines corporelles?



## ROIS D'ESPAGNE DE LA MAISON DE BOURBON.

### PHILIPPE V.

L'an 1700, PHILIPPE V, duc d'Anjou, deuxième fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles le 19 décembre 1685, appelé à la couronne d'Espagne le 2 octobre 1700, par le testament de Charles II, qui rappelle dans cet acte les droits de Marie-Thérèse d'Autriche, sœur de Philippe, est déclaré roi d'Espagne à Fontainebleau le 16 novembre, et le 24 à Madrid (1). Ce fut à la première de ces deux proclamations que Louis XIV lui dit ce mot sublime : *Mon fils, il n'y a plus de Pyrénées*. Il part, le 2 décembre suivant, accompagné du duc de Bourgogne et du duc de Berry, qui le quittèrent aux frontières d'Espagne, et fait son entrée solennelle à Madrid le 14 avril 1701. Toutes les puissances de l'Europe, excepté l'empereur, confirmèrent l'élection de Philippe : mais bientôt (le 7 septembre 1701) l'Empire, l'Angleterre et la Hollande, forment une ligue, dans laquelle entrèrent depuis le Savoie, le Portugal et la Prusse et la France, pour détrôner ce monarque. On peut voir, sur Louis XIV, les événements de la longue guerre que Philippe eut à soutenir avant que d'être paisible possesseur de l'Espagne. Elle fut terminée par le traité d'Utrecht, signé, le 11 avril 1713, par la France, l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Prusse et la Savoie, et le 15 juillet suivant, par l'Espagne vis-à-vis l'Angleterre, à qui elle céda Gibraltar et Minorque ; par le traité de Rastadt, signé, le 6 mars de l'année suivante, par l'empereur ; et enfin par le traité, signé le 13 février 1715 entre l'Espagne et le Portugal ; ce qui mit fin au fameux congrès d'Utrecht. Pendant le cours de cette guerre, dont on a donné le détail à l'article déjà cité, les Maures, à la sollicitation et avec l'aide des Anglais, assiégèrent en 1709 la ville d'Oran qui faisait partie de la domination espagnole depuis la conquête qu'en avait faite le cardinal Ximenes au 1509. Philippe, malgré la situation critique de ses affaires, donna ordre au comte de Santa-Cruz d'y conduire du secours. Mais au lieu de prendre la route d'Afrique, le lâche alla livrer ses galères et ses troupes à la flotte anglaise ; ce qui fut cause que cette place importante tomba, au mois de janvier 1708, entre les mains des infidèles (d'Avignon). Le marquis de Val de Cénos s'embarqua avec les précieux habitants et ce qu'il y avait de meilleur dans Oran, et se se retire en Espagne qu'après avoir laissé sept cents hommes dans le fort d'Almora qui défend le port de Mazalquivir, mais qu'il fallut rendre ensuite. Philippe avait épousé par procureur à Turin, le 11 septembre 1711, MARIE-LOUISA-GABRIELLE, fille du duc de Savoie, épouse chérie qu'il perdit le 14 février 1714. Inconsolable de cette perte, le roi quitta son palais, et se retire dans celui du duc de Médina-Celi, abandonnant les soins du gouvernement au car-

dinal del Giudice. La princesse des Ursins (Anne-Marie de la Trémoille, veuve du duc de Bracciano, de la maison des Ursins) que la reine avait amenée en Espagne et qu'elle avait fait nommer *Comarera Mayor*, était alors dans la plus haute faveur, jusqu'à ce qu'elle se fit accorder par le roi la souveraineté du comté de Luxembourg. Son crédit n'aspira point avec la reine, la protectrice. Le roi continua de l'honorer de sa confiance la plus intime. Sans être admise en conseil, elle présidait à toutes les délibérations qui s'y prenaient. Les ambassadeurs traitaient avec elle, les ministres lui rendaient compte de leurs dessein, les généraux même d'armée la consultaient, et il faut avouer qu'elle avait des lumières et une force d'esprit peu ordinaires à son sexe. Philippe, dont elle avait relevé le courage dans les temps les plus orageux, s'en reposait sur elle pour le choix d'une nouvelle épouse. Par le conseil d'Alberoni, ce prêtre italien qui avait suivi le duc de Vendôme en Espagne, elle persuada au roi d'épouser ELISABETH, fille d'Edouard Farnèse, frère de François, duc de Parme et de Plaisance, née le 3 octobre 1697. Elisabeth n'était point telle qu'Alberoni l'avait peinte à la princesse, qui comptait sur une âme faible et sans talents qu'elle pourrait gouverner à son gré ; elle ne tarda pas à revenir de son erreur. La première chose qu'Elisabeth fit en arrivant en Espagne, et eut même son entrée à Madrid, fut de lui ordonner de sortir du royaume ; ce qui fut exécuté sans délai (1). Le 24 décembre de la même année 1714, le mariage de Philippe et d'Elisabeth est célébré à Madrid. Alberoni succéda à la faveur et au crédit de la princesse disgraciée. Les preuves qu'il donna de sa capacité pour les affaires le firent élever, en 1715, au rang de principal ministre, après avoir fait congédier le cardinal del Giudice, qui lui faisait ombrage. Il débute dans ce poste par la correction de plusieurs abus et par des réformes importantes dans les finances et dans l'ordre militaire qu'il mit sur le pied de celui de France. La poudre romaine manquant encore à son ambition. Pour l'obtenir il flatta le pape en faisant rendre à son nonce en Espagne la

(1) Ce fut à Xadrique que la reine trouva la princesse des Ursins, qui, après les premiers respects, lui dit qu'elle arrivait trop tard dans une nuit si froide, et qu'elle n'était pas mise à la mode. La reine, choquée de la manière dont la princesse lui faisait une leçon qui lui paraissait déplacée, ordonna à la bonne veuve ou commandant des gardes-de-cour, qui l'accompagnait, d'éloigner cette folle de sa présence, de la mettre dans un carrosse, et de la conduire hors des portes du royaume. La princesse eut besoin de beaucoup de force d'esprit pour soutenir en corps, et la reine encore plus pour avoir son lester avec un même d'avis de la reine. On lui obéit en-lechant sans attendre le jour, et dans la nuit, la plus terrible d'un hiver très-rigoureux on conduisit la princesse dans son propre carrosse, par des chemins fort incommodes, jusqu'à l'entrée du royaume, exercée d'un genre qu'on lui donna. Ainsi sortit d'Espagne, comme prisonnière, celle qui avait vu dans l'étranger et la poudre d'une Cour, comme ministre, gouvernante des princes des Asturies et des infantes. Le roi ne s'aperçut que qu'il avait fait, ordonnant que la princesse des Ursins continuât son voyage jusqu'à ce qu'elle fût sortie d'Espagne, et que l'on renvêlât son corps de ses meubles, ses bijoux, ses tapis, et ce qu'elle avait laissé à Madrid. (Mém. du M. de S. Philippe, T. III, p. 41 et suiv.) La princesse, après avoir été violemment décriée à Paris, puis à Gènes, se retira à Avignon, d'où elle écrivait à Rome elle y mourut en 1722.

(2) Le duc de Bourgogne, depuis dauphin, dit un jour à l'occasion de cette proclamation : *Poult-on être d'Anjou roi d'Espagne ; pour moi je serai roi de France. Mais je plains ce pauvre Henri (son aïeul) qui devint duc de Bourgogne ! Mon, reprit le duc de Berry, qui était présent, je serai prince d'Orange, et je vous ferai couronner tous les deux.*

chef et les papiers de la nonciature, qui lui avaient été délégués. Le roi et la reine l'ayant appuyé de leur recommandation, il fut nommé cardinal, le 15 juillet 1717, malgré l'opposition du cardinal del Giudice qui était à Rome. Alberoni s'ouvrit alors au roi du grand dessein qu'il avait de le remettre en possession des anciens domaines de l'Espagne en Italie. Muni de son consentement, la même année il fit partir une flotte destinée en apparence pour le secours des Vénitiens contre les Turcs. Elle s'arrêta sur les côtes de Sardaigne le 23 juillet, et y met à terre huit mille hommes, sous les ordres du marquis de Leyde, qui, en moins de deux mois, fit la conquête de toute cette île sur l'empereur à qui elle appartenait par le dernier traité de pacification. La Sicile, cédée par le même traité au duc de Savoie, était un autre objet de la convoitise du ministre. L'an 1718, ayant équipé une nouvelle flotte, il en donne encore le commandement au marquis de Leyde qui fait une invasion dans cette île sur la fin du juin. L'amiral Bing, envoyé par le roi d'Angleterre au secours du duc de Savoie, gagne sur les Espagnols, le 11 août suivant, une bataille navale qui ruina leur marine, sans pouvoir néanmoins les contraindre d'évacuer la Sicile. Toujours également vaste et ferme dans ses desseins, Alberoni met en mer deux nouvelles flottes, l'une pour rétablir le prétendant en Angleterre, l'autre pour appuyer en Basse Bretagne une conjuration qu'il y avait excitée contre le régent. La première, ayant été dispersée par la tempête, ne put débarquer en Ecosse qu'un régiment auquel se joignirent deux mille hommes des troupes nationales (Cette petite armée fut bientôt dissipée). L'arrivée de l'autre fut prévenue par la punition des Bretons séditieux, dont une aventure singulière avait écarté le complot. (Voy. Louis XV, roi de France.)

Ces entreprises d'Alberoni déterminèrent la France, l'Angleterre, l'empereur, et quelque temps après la Hollande, à former contre l'Espagne ce qu'on nomma la quadruple alliance. En conséquence, l'an 1719, la France déclare la guerre à l'Espagne le 1<sup>er</sup> janvier. L'armée française, sous les ordres du duc de Berwick, s'étant avancée vers les Pyrénées, assiége Fontarabie défendue par le duc de Lyrin, fils de ce général, qui l'affermait lui-même dans son devoir, en l'exhortant à servir son prince comme il le devait. Le roi se met en marche avec la reine et son ministre, pour venir au secours de la place; mais avant qu'il arrive, elle est obligée, le 16 juin, de capituler. La ville de Saint-Sébastien subit le même sort le 11 août, et le château d'Urgel le 28 du même mois. Les Anglais de leur côté s'emparant du port de Vigo, dont ils emmenèrent six vaisseaux, et dans le même temps on apprend que les Espagnols ont été battus en Sicile par le général Merci. Tous ces désavantages, arrivés coup sur coup, retombent sur Alberoni, et engagent le roi à se rendre aux instances du régent de France, qui demandait l'exil de ce ministre.

L'an 1719, le 5 décembre, disgrâce du cardinal Alberoni. Le roi, par une lettre écrite de sa main, lui enjoint de sortir de l'Espagne dans le mois. Pendant la courte durée de son ministère orageux, Alberoni avait trouvé moyen de ranimer l'industrie et l'activité des Espagnols pour l'agriculture, le commerce et les arts. L'Espagne aurait changé de face s'il eût régné plus longtemps. Le 17 février suivant, le marquis du Peretti-Laudi signe à la Haye l'accession du roi d'Espagne à la quadruple alliance. Philippe en conséquence donne ordre à ses troupes d'évacuer la Sicile dont les Impériaux se mettent en possession; la Sardaigne est remise en échange de ce royaume, le 18 août, au duc de Savoie. Les troupes rappelées de Sicile sont employées à la défense de la ville de Ceuta, en Afrique, assiégée depuis vingt ans par les Maures. Le marquis de Leyde délivre enfin la place après avoir vaincu les infidèles en divers combats. L'an 1721, la paix, entre l'Espagne et l'Angleterre, est signée le 15 juin à Madrid. Pour cimenter l'union de l'Espagne avec la France, Philippe, conformément aux vœux du régent, fait conduire à Paris l'infante Marie-Anne-Victoire, sa fille, qui n'avait pas encore quatre ans; pour y être élevée auprès de Louis XV à qui elle était destinée.

Dans la même année mademoiselle de Montpensier, fille du régent, épouse le prince des Asturies, et l'année suivante, mademoiselle de Beaujolais, son autre fille, est accordée à D. Carlos, fils aîné de la reine d'Espagne. Philippe, l'an 1725, publia un nouveau recueil de lois, qui fut imprimé en quatre vol. in-folio. Des maladies, des scrupules, et la mélancolie qui en était la suite, faisaient sentir à Philippe le poids de la couronne, et lui inspiraient le dessein de s'en démettre. Il l'effectua, l'an 1724, en résignant, par un décret du 10 janvier, la royauté à D. Louis, son fils aîné, après quoi il se retira avec la reine à S. Ildefonso pour y vaquer aux affaires de son salut.

#### LOUIS.

1724. Louis, fils aîné de Philippe V et de Louise-Gabrielle de Savoie, né le 25 août 1707, est proclamé roi le 17 janvier, à Madrid, et meurt, le 31 août suivant, de la petite-vérole, sans laisser d'enfants d'ELISABETH D'ORLÉANS, qu'il avait épousée à Lerme le 21 janvier 1722. Cette princesse, après la mort de son époux, repassa en France, et se vit par là privée de sa pension de six cent mille livres que l'Espagne refusa de lui continuer depuis son départ. Elle mourut à Paris le 16 juin 1742, au palais du Luxembourg, à l'âge de trente-trois ans, dans les exercices de la plus haute piété. Le roi, son époux, emporta dans le tombeau les regrets de toute l'Espagne, qu'il avait mérités par toutes les qualités qui font les grands rois. Avant sa mort il avait fait un acte de rétrocession de la couronne à son père.

#### PHILIPPE V, pour la deuxième fois.

1724. Philippe V, cédant aux pressantes sollicitations de ses sujets, consent, par un décret du 6 septembre, à remonter sur le trône d'Espagne. Le retour de l'infante Marie-Anne-Victoire, sous prétexte de sa trop grande jeunesse, comme, l'an 1725, une rupture entre les cours de France et d'Espagne. Philippe, auant de représailles, fut le même traitement à la princesse de Beaujolais: il donne ordre en même temps à l'ambassadeur de France de sortir de ses états, et conclut avec l'empereur un traité de paix, qui fut publié, le 22 septembre, à Madrid: ce traité, négocié par le baron de Ripperda, hollandais, établi à la cour d'Espagne, causa de vives alarmes aux autres puissances, surtout à l'Angleterre et à la Hollande. Mais il donna un tel ascendant à la cour de Vienne sur celle de Madrid, qu'il l'imitation des ministres de l'empereur, les Espagnols entreprirent, l'an 1727, le siège de Gibraltar sous les ordres du comte de las Torres. Mais ils eurent la honte de le lever au bout de quatre mois d'attaque. C'était ce qu'avait prévu le marquis de Villadarias, qu'on ne put engager à se charger de cette expédition. Ripperda, créé duc, grand d'Espagne et ministre, fut bientôt après disgracié, et alla mourir à Maroc dans l'indigence et l'humiliation.

Le cardinal de Fleuri, principal ministre de France, craignant de voir l'Europe embrasée par le feu d'une nouvelle guerre, parvint à faire consentir l'Espagne, l'Empire, la Russie d'une part, la France, l'Angleterre, la Hollande et la Prusse de l'autre, à signer à Paris, le 5 mai 1727, les préliminaires d'un traité de pacification, et à renvoyer au congrès de Soissons la discussion de leurs intérêts respectifs. Ce congrès s'ouvrit l'an 1728, et fut dissout l'année suivante par de nouveaux arrangements. L'Espagne, la France et l'Angleterre firent, l'an 1729, un traité signé le 9 novembre à Séville, auquel accéda depuis la Hollande: traité par lequel on garantissait à l'Espagne les duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance. Cette dernière puissance s'affranchit alors de la dépendance de l'empereur, et retira sa protection à la compagnie d'Orléans, qu'il avait établie. Antoine Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, étant mort, l'an 1731, sans enfants, la cour d'Espagne prend des mesures pour mettre D. Carlos en possession de ces états. (Voy. les ducs de Parme.)

L'an 1752, les Espagnols, sous les ordres du comte de Montemar, reprennent, le premier juillet, la ville d'Oran sur les Maures; et le lendemain ils se rendent maîtres du château de Massaquivir. Philippe, ayant déclaré la guerre, en 1753, à l'empereur, fait passer une armée en Italie, commandée par le comte de Montemar, dont l'infant D. Carlos est ensuite déclaré généralissime par des lettres du roi, publiées le 14 mars 1754; l'infant entre, le 26 de ce mois, dans le royaume de Naples, dont les villes et les bourgeois viennent lui faire leurs soumissions; et le 15 mai, il est proclamé roi dans la capitale. Le 25 du même mois, le comte de Montemar force les retranchemens des Impériaux à Bitonto, et l'empara de leur camp. Le nouveau roi, après avoir soumis Gaète le 7 août, envoie le comte de Montemar, qu'il avait nommé duc de Bitonto, à la conquête de la Sicile. La noblesse du pays l'avait prévenu, en envoyant au roi des députés, pour l'assurer du désir que les Siciliens avaient d'être sous sa domination. Le 30 août, Messine ouvre ses portes au duc de Bitonto, qui assiège aussitôt la citadelle, où le prince de Lobkowitz s'était retiré. Le 2 septembre, le sénat de Palerme vient prêter serment au roi dans le camp du duc. Le roi cependant achève la conquête du royaume de Naples, par la prise de Cortone, qui est emportée d'assaut, et par celle de Capoue, qui capitule le 21 novembre. En Espagne, la nuit du 24 au 25 décembre, le feu ayant pris au palais de Madrid, consume les meubles les plus précieux, les tableaux les plus rares, la plus grande partie des archives de la couronne, et toutes celles qui regardent les Indes.

L'an 1755, le roi D. Carlos étant passé en Sicile, fait son entrée à Messine le 9 mars; et le 25, la citadelle qui avait capitulé le 22 du mois précédent, lui est remise. Syracuse capitule le premier juin, après quinze jours de tranchée; enfin le 12 juillet, la guerre de Sicile est terminée par la prise de Trapani. Depuis ce temps, D. Carlos fut paisible possesseur des royaumes de Naples et de Sicile. (Voy. les rois de Naples et de Sicile.)

L'an 1757, le baron de Wachtenschen remet, le 5 janvier, au comte Mariani, commissaire des rois d'Espagne et de Sicile, l'acte de cession faite par l'empereur à D. Carlos, des royaumes de Naples et de Sicile, et des places d'*ogli Presidi* en Toscane; le comte Mariani remet de son côté au commissaire impérial la renonciation du roi des deux Siciles aux duchés de Toscane, Parma et Plaisance.

L'an 1759, traité du Prado, près de Madrid, signé le 4 janvier par les ministres d'Espagne et ceux d'Angleterre. Le roi d'Espagne s'oblige, par ce traité, à payer aux Anglais la somme de quatre-vingt-quinze mille livres sterling, pour les dédommager des vexations dont ils se plaignaient de la part des gardes-côtes établis en Amérique pour empêcher la contrebande. Philippe V ne se pressant point de payer cette somme, et les hostilités continuant en Amérique, le roi d'Angleterre publie, le 30 octobre, une déclaration de guerre contre l'Espagne, qui lui oppose, le 28 novembre suivant, une contre-déclaration. Le premier décembre de la même année, l'amiral Vernon enlève aux Espagnols Porto-Bello. Il ne fut pas aussi heureux, l'année suivante, devant Carthagène. Cette place, dont il entreprit le siège au mois de mars, avec des forces qui semblaient devoir la réduire au peu de temps, fait une si brave résistance qu'elle l'oblige à se retirer au mois de mai suivant. Il revient l'assiéger au mois d'avril 1761, fait dix mille et de plus grands efforts pour l'emporter, et perd dix mille hommes dans cette entreprise, qui lui est encore forcée d'abandonner après un mois de travaux.

Philippe V désirait encore d'acquiescer à D. Philippe, son fils, son établissement en Italie. Dans ce dessein, l'an 1762, il fait partir ce prince avec une armée sous les ordres du comte de Cluses. L'infant se rend maître de la Savoie dans le mois de septembre. Mais le roi de Sardaigne, étant survenu avec vingt mille hommes, force les Espagnols à se retirer, et à repasser en

Dauphiné. D. Philippe ayant joint, l'an 1746, son armée à celle des Français, commandée par le prince de Conti, remporte des avantages considérables en Piémont. Le comte de Gages, qui commandait une autre armée d'Espagnols en Italie, appuyé du roi de Naples et du duc de Modène, fait de grands progrès cette année et la suivante.

Il n'en fut pas de même de la campagne de 1746. Le roi de Sardaigne, l'ennemi le plus redoutable de la reine de Hongrie, surprit, le 5 mars, Asti, où il fit prisonnier le commandant avec la garnison; l'infant D. Philippe évacua Milan le 18, et le 26 il fut le siège devant Parme que le marquis de Castellar, après les conquêtes de l'infant furent perdues en Lombardie. Le roi Philippe V, accablé d'infirmités, et plongé dans la mélancolie jusqu'à négliger entièrement le soin de sa personne, s'approchait alors du tombeau. Il y descend le 9 juillet 1746, dans la soixante-troisième année de son âge et la quarante-neuvième de son règne. Son corps fut porté dans la collégiale de Saint-Hélène pour y être inhumé. La piété de ce prince, sa fermeté dans les plus grandes adversités, sa tendresse paternelle pour ses sujets, son amour pour la justice, les sages réglemens qu'il publia pour le bien de ses états, les nombreux talens qu'il fit en faveur du commerce, des sciences et des arts, toutes ses grandes qualités et les heureux effets qu'elles produisirent, consolent aisément les Espagnols du changement d'une domination à laquelle ils étaient très-attachés. Son règne cependant ne fut point exempt de tâches. Avec plus de nerf dans l'âme, et moins de facilité à se laisser gouverner, il sût empêcher bien des malversations qui se commirent impunément dans l'état, et étouffa les dissensions que la jalousie mutuelle des Espagnols et des Français faisait naître sans cesse à la cour. Philippe avait épousé, en premières noces, l'an 1701, LOUISE-MARIE-GABRIELLE, fille de Victor-Amédée, duc de Savoie, morte, comme on l'a dit, le 14 février 1714, dont il eut Louis, mort sur le trône l'an 1724; Philippe n'eut le 2 juillet 1709, mort le 8 du même mois; Philippe-Pierre-Gabriel, né le 7 juin 1712, mort le 29 décembre 1719; et Ferdinand, son successeur. Philippe épousa en secondes noces, l'an 1714, ELIZABETH FARNÈSE, qui le fit père de D. Carlos, qui devint roi d'Espagne; de Philippe, né le 5 mars 1720, duc de Parma et de Plaisance, mort le 18 juillet 1765; de D. Louis-Antoine-Jacques, né le 25 juillet 1727, nommé l'an 1757 à l'archevêché de Tolède, et créé cardinal le 19 décembre de la même année (dignités dont il a donné sa démission en 1754); de Marie-Anne-Victoire, née le 31 mars 1716, mariée, le 10 janvier 1739, au prince du Brésil, depuis roi de Portugal; de Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaëlle, née le 11 juin 1726, mariée, l'an 1745, à Louis, dauphin de France, morte le 22 juillet 1746; et de Marie-Antoinette-Ferdinande, née le 17 novembre 1729, mariée, le 31 mai 1750, à Victor-Amédée, duc de Savoie. (Voyez aux rois de France Louis XIV et Louis XV, et Georges II, roi d'Angleterre.) On peut voir dans le tome II des Vies Intéressantes de M. de la Place, un détail curieux de la vie privée de Philippe V, mais trop étendu pour trouver place ici.

#### FERDINAND VI.

1746. FERDINAND VI, fils de Philippe V et de Louise-Marie de Savoie, né le 25 septembre 1713, est proclamé roi d'Espagne, le 10 août, à Madrid. Ce prince débuta sur le trône par des actes de bienfaisance; il fit ouvrir les prisons, accorda une amnistie aux désertheurs et aux contrebandiers, et assigna deux jours par semaine pour entendre les plaintes de ses sujets. Il suite répondit à de si beaux commencemens. Secondé par le marquis de la Ensenada, son ministre, Ferdinand mit toute son application à rendre ses sujets heureux; il reforma divers abus qui s'étaient glissés dans l'administration de la justice et dans la manœuvre des finances; il ranima le commerce, établit de nou-

velles manufactures, facilita les convois en creusant des canaux, rétablit la merie.

Les articles préliminaires de la paix entre la France, l'Angleterre et la Hollande, ayant été signés, le 26 avril 1748, à Aix-la-Chapelle, le roi d'Espagne y accéda le 28 juin suivant; et, le 18 octobre de la même année, il fut compris dans la traité de paix définitif, où celui de l'Asiento, pour la traite des nègres, fut confirmé en faveur de la compagnie anglaise, à laquelle on accorda de plus pour quatre ans, le vaisseau de permission aux Indes espagnoles.

L'autorité royale se trouvait gênée par celle que la cour de Rome exerçait dans la collation des bénéfices en Espagne. L'an 1753, le pape Benoît XIV et le roi d'Espagne firent sur ce sujet un concordat qui fut signé à Rome, le 11 janvier, par le cardinal Valenti pour le pape, et pour le roi par D. Manuel Bonaventura Figueroa, auditeur de Rote de la couronne de Castille, ratifié par sa majesté le 31 du même mois, et par sa sainteté le 20 février suivant, confirmé ensuite par une bulle du 6 juin de la même année. Par ce traité le pape, à l'exception de cinquante-deux bénéfices dont il se réserve la nomination, et qu'il spécifie en détail, cède au roi d'Espagne le droit qu'il avait de nommer pendant huit mois de l'année aux bénéfices de cette monarchie, situés en Espagne, avec le droit de percevoir les dépouilles des évêques décedés, et les revenus de leurs évêchés pendant la vacance, avantages dont le pape avait joui jusqu'alors, à condition que ces fruits seront appliqués aux usages marqués par les canons. Sa sainteté de plus, s'oblige à n'accorder dorénavant à aucun évêque la permission de disposer par testament des biens provenants de l'évêché, même pour des œuvres pies, l'application de ces biens devant être faite, une partie pour l'évêque successeur, une autre pour les besoins des églises de l'évêché, et une troisième pour les pauvres du même diocèse. Pour dédommager la cour de Rome des avantages qu'elle perdait par ce concordat, le roi lui a donné les sommes suivantes; savoir, pour ce qui pouvait appartenir à la chancellerie et daterie, trois cent soixante-dix mille écus romains, dont le revenu, à trois pour cent, monte à neuf mille trois cents écus, somme à laquelle on avait évalué ce qu'elle tirait annuellement de l'Espagne; pour ce qui regarde les pensions sur les bénéfices et les expéditions de banquiers (choises qui n'auront plus lieu dans la suite), six cent mille écus; et pour l'abandon des dépouilles et des fruits de vacances des évêchés, deux cent vingt-trois mille trois cent trente-trois écus; et attend qu'une partie de ces dépouilles appartenait au nonce d'Espagne pour son entretien, le roi s'oblige à lui donner tous les ans cinq mille livres à Madrid. Tel est le précis de ce concordat; et pour le mieux entendre, il faut savoir que les rois d'Espagne, avant qu'il fut fait, nommaient à tous les archevêchés et évêchés de leur domination, qu'au royaume de Grenade et dans les Indes ils nommaient à toutes sortes de bénéfices; et qu'à l'égard des autres bénéfices du reste de l'Espagne, excepté ceux dont les fondateurs s'étaient réservés le patronat, les papes y nommaient pendant huit mois de l'année, les évêques et leurs chapitres pendant les quatre autres mois.

Les tremblements de terre causèrent de grands désastres dans la monarchie espagnole, sous le règne de Ferdinand VI. Lima, capitale du Pérou, fut presque entièrement détruite par celui du 26 octobre 1746. Quito, dans le même pays, éprouva un semblable malheur le 28 avril 1755. L'Espagne, le 1 novembre suivant, eut aussi part à celui qui renversa Lisbonne et ébana deux villes de Barbarie.

Ferdinand perdit, l'an 1758, la reine MARIE-THÉRÈSE, fille de Jean V, roi de Portugal, qu'il avait épousée le 19 janvier 1729. Elle mourut au château d'Aranjuez le 27 août, et nous le 2 septembre comme le marque un habile homme. Cette perte, dont le monarque ne put se consoler, le jeta dans un état de langueur qui le conduisit lui-même au tombeau, le 10 août 1759, à l'âge de quarante-six ans, sans laisser de postérité. Après la

mort de Ferdinand, la reine douairière de Philippe V prit en main les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée du nouveau roi, son fils.

### DON CARLOS ou CHARLES III.

1759. D. CARLOS ou CHARLES III, fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, né le 30 janvier 1716, duc de Parma et de Plaisance en 1751, roi des deux Siciles en 1758, est proclamé roi d'Espagne, le 11 septembre, à Madrid. Il part de Naples le 6 octobre, après avoir fait proclamer la veille Ferdinand, son troisième fils, roi des deux Siciles, débarqua le 17 à Barcelonne, et arrive avec la famille royale à Madrid le 9 décembre, et non au mois d'octobre comme quelques-uns le marquent. La mort lui ravit, le 27 septembre de l'année suivante, la reine MARIE-AMÉLIE, fille de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qu'il avait épousée le 9 mai (et non le 16 juin) 1758.

Les quatre souverains de la maison de Bourbon, qui régnaient alors en Europe, n'avaient d'autres liens qui les unissent que ceux du sang et de l'amitié. Un ministre de France, pour resserrer plus étroitement ces nœuds, imagina le pacte de famille entre eux. Charles, ainsi que les trois autres souverains, ne fit aucune difficulté de l'adopter, et le signa par son ambassadeur, le 15 août 1761, à Versailles. Ce traité donne l'alarme à l'Angleterre, qui, voyant d'ailleurs le roi d'Espagne occupé depuis son avènement au trône, à perfectionner sa marine, et à la mettre dans un état respectable, charge le comte de Bristol, son ambassadeur à Madrid, de demander au ministre espagnol quel est le but du grand armement qu'il prépare en Espagne. Le comte d'Aranda, point reçu de réponse satisfaisante, quitte Madrid le 17 décembre. Le retraité de ce ministre fut suivi d'une déclaration de guerre que le roi d'Angleterre publia, le 4 janvier 1762, contre l'Espagne; Charles y répond, le 16 du même mois, par une contre-déclaration. Au commencement de mai suivant, après avoir tenté inutilement de faire entrer la roi de Portugal dans une alliance offensive et défensive avec la France et l'Espagne, contre l'Angleterre, sa majesté catholique fait avancer des troupes sur les frontières de Portugal, sous les ordres du marquis de Sarría. Ce général mit le siège devant Miranda; le feu y avait fait sauter en l'air le magasin des poudres de la place, cet accident oblige les habitants à se rendre le 9 du même mois. Six jours après (le 15), les Espagnols s'emparent de Bragança. Le 25, le roi de Portugal publia sa déclaration de guerre contre l'Espagne, signée le 18. Le 20 juin, le roi de France déclare la guerre au roi de Portugal; et le 25 la roi d'Espagne en fait de même. Au mois d'août, siège d'Almeida qui capitule le 25 de ce mois, après dix jours de tranchée ouverte. Ce fut là où se terminèrent les progrès des Espagnols en Portugal, quoique renforcés par un corps de troupes françaises. La brave résistance des Portugais et des Anglais, commandés par le comte de la Lippe, les empêcha de passer le Tage, et de pénétrer jusqu'à Lisbonne, comme ils en avaient dessein.

En Amérique, les Anglais ayant fait une descente, au mois de juin, dans l'île de Cuba, s'emparent de la Havane le 12 août, et remettent bientôt après le reste de l'île. De là ils coururent dans les Indes orientales, où ils se rendent maîtres, le 5 octobre, de Manilla, métropole des Philippines. Mais il n'est pas vrai, comme le marque un écrivain fautiveux, qu'ils firent ensuite la conquête de ces îles. Il parait même qu'ils abandonnèrent Manille après l'avoir pillée. Enfin, les préliminaires de la paix, signés, le 5 novembre de cette année 1762, à Fontainebleau, entre les ministres de France, d'Espagne et d'Angleterre, ont mis fin aux hostilités, et rétablit la concorde entre les puissances belligères. Ces préliminaires ont été suivis d'un traité de paix définitif, signé, le 10 février 1763, à Paris; traité par lequel toutes les conquêtes faites sur le Portugal lui sont restituées, et l'Espagne recouvre l'île de Cuba, en cédant à l'Angleterre la Floride, la baie de Pensacola, etc.

A Madrid, c'était l'usage parmi les gens du peuple de porter de grands chapeaux avec des ailes rustiques, et des manteaux longs de couleur noire. Cet habillement dégoûtait ceux qui le portaient, de manière qu'il était impossible de les reconnaître et de les distinguer les uns des autres; d'où il résultait, surtout pendant la nuit, beaucoup de désordres dont il était impossible de découvrir les auteurs. Afin de remédier à cet abus, le roi, l'an 1768, rendit une ordonnance qui défendait une manière de s'habiller si contraire à la sûreté publique. Par une autre ordonnance de la même année, dictée par le même motif, Charles fit éclairer la capitale par cinq mille lanternes. Les personnes chargées de l'exécution de la première s'étant acquittées de leur commission avec une rigueur déplacée, la populace s'enrouta contre elles. Le 23 mars une troupe de malfaiteurs parut dans la ville avec des chapeaux d'arçon, et des manteaux longs, força la garde qui voulait l'arrêter, cassa toutes les lanternes, et fit d'autres actes de rébellion qu'elle recommença le lendemain. Le 25 du même mois, le roi prend le parti de se retirer, avec la famille royale, au château d'Aranjuez. Cette retraite occasionna une nouvelle insurrection qui s'apaise le 26, sur la promesse que sa majesté avait donnée de revenir dans la capitale lorsque l'ordre et la tranquillité y seraient rétablis. Le 17 avril, autre émeute de la populace à Saragosse. Après quelques insultes faites à la maison de l'intendant et à celles de trois ou quatre particuliers, elle est terminée par la punition de ceux qui en étaient les chefs. A Barcelonne, dans le même mois, on est menacé, par des placards, d'une révolte, qui devait éclater le 30, si l'on ne baissait le prix de certaines denrées. La vigilance du marquis de la Mina, capitaine général de la province, secondée par le siège de tous les ordres de la ville, prévint l'effet de cette menace. Le 11 juillet, la reine-mère, dona Elisabeth Farnèse, meurt au palais d'Aranjuez, à l'âge de soixante-trois ans, huit mois et six jours; elle est inhumée dans la collégiale de Saint-Ildefonso, à côté du roi, son époux.

Les Jésuites, depuis leur établissement en Espagne, où ils s'étaient fort multipliés, y jouissaient d'un grand crédit. Ils y avaient presque toujours été les dépositaires de la conscience des rois; ils leur avaient souvent fourni des précepteurs pour leurs enfants, et avaient donné quelquefois des ministres à l'état. Nul des grands ne s'était encore déclaré hautement leur ennemi sous le règne de Charles III. En un mot, rien ne leur faisait appréhender l'orage qui avait renversé leur institut en Portugal et en France. Ce fut donc un coup de foudre pour eux, lorsqu'en 1767 parut la pragmatique sanction du roi, donnée au Pardo le 2 avril, portant ordre à tous les religieux de la compagnie de Jésus de sortir de ses royaumes, sous peine de leur temporal, et défense de jamais rétablir ladite compagnie. Cet édit ne renfermait pas tous les suffrages du clergé. Le 15 du même mois, l'évêque de Cuena écrit au confesseur de sa majesté une lettre dans laquelle il se plaint que l'Église d'Espagne est perdue par la persécution (présumée) qu'elle éprouve, ses biens, dit-il, étant pillés, ses ministres outragés, et ses innombrables foyers aux pieds. Le roi fit se presser, le 9 mai, une réponse pleine de force et de modération. L'évêque ayant osé soutenir dans une réplique, datée du 23 du même mois, ce qu'il avait avancé, le roi fait examiner l'affaire dans son conseil, lequel, après une longue discussion des griefs allégués par le prélat, déclare sa conduite téméraire, injurieuse et séditieuse, et en conséquence écrit une lettre circulaire, datée du 6 octobre, à tous les archevêques et évêques du royaume, pour leur notifier ce jugement. Le 25 du même mois, autre lettre circulaire du conseil aux évêques et aux supérieurs réguliers des ordres religieux, pour les engager à primumer ceux qui leur sont soumis, contre quelques prétendues prophéties et révélation fanatiques sur le retour des Jésuites en Espagne.

La pragmatique sanction de l'infant don Ferdinand, duc de Parme, donnée au mois de janvier 1768, touchant les immunités ecclésiastiques, ayant offensé le pape Clément XIII, avait

occasionné, le 30 du même mois, un bref de sa sainteté qui la déclarait nulle, et défendait de s'y conformer. Le conseil de Castille supprima le bref par un arrêt du 14 mars suivant.

La petite vérole ayant eulvé, le 10 avril 1771, l'infant don Xavier, à l'âge de quatorze ans, six mois et vingt-neuf jours, dans le château d'Aranjuez, la naissance d'un autre enfant, nommé Charles-Clément, que la princesse des Asturies mit au monde le 19 septembre, donna occasion, la même année, au roi don Carlos de créer un nouvel ordre de chevalerie, dédié à l'Immaculée Conception. On l'appelle plus communément l'ordre de Charles III. Les chevaliers grands-croix de cet ordre portent un cordon noir-bleu de ciel liéré de blanc, au bout duquel pend une croix faite sur le modèle de celle du Saint-Esprit, avec cette différence que d'un côté l'on voit l'image de la conception, et de l'autre les croix de l'ordre.

L'Espagne vivait en paix depuis long-temps avec le roi ou l'empereur de Maroc, lorsque Mahomet Ben Abdallah, souverain de ce royaume, lui déclara subitement la guerre par un manifeste en forme de lettre, daté du 15 du mois de juin de l'an 1183 de l'Hégire (10 septembre 1774). Les motifs de cette déclaration étaient une suite de concert, disant qu'ils ne voulaient pas permettre qu'aucuns chrétiens possédassent rien sur les côtes des états mahométans depuis Ceuta jusqu'à Oran, et demandant qu'on retirât de dessous leur puissance tout ce qui pouvait y être dans ces contrées. Le roi de Maroc protestait néanmoins qu'en déférant à cet égard aux desirs de ses sujets et alliés, il n'entendait pas rompre la paix qui était entre l'Espagne et lui, n'ayant d'autre envie, disait-il, que de se mettre en possession du terrain occupé par les Espagnols sur les côtes d'Afrique, sans vouloir attaquer celles de l'Espagne. Sa majesté catholique fit à cette lettre, le 25 octobre suivant, une réponse pleine de sagesse et de fermeté, et donna en même temps des ordres pour mettre en état d'une vigoureuse défense les places menacées par le monarque africain. Des Murens, dès le commencement du mois de décembre suivant, vinrent se présenter en corps d'armée devant Médille, qu'ils assiégèrent avec une nombreuse artillerie. Ce siège, où le roi de Maroc se trouvait en personne, et dont les papiers publics ont donné les détails, fut poussé avec toute l'ardeur imaginable, et soutenu avec une valeur égale. Enfin, après trois mois et demi d'attaques sans interruption, et divers assauts donnés sans succès au fort de Pennon et d'autres qui défendaient le corps de la place, Mahomet Ben Abdallah fit arborer le pavillon blanc le 16 mars 1774, et envoya des députés pour demander la paix. Mais don Juan Sierlobo, commandant de la place, ne lui accorda d'abord qu'une suspension d'armes jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres de sa cour. Le monarque africain se vit réduit alors à solliciter auprès du roi d'Espagne, dans les termes les plus humbles, le rétablissement de cette paix si injustement violée.

En 1780, conformément aux stipulations de la famille, la cour de Madrid déclara la guerre à l'Angleterre le 16 juin. Une flotte française se réunit à celle d'Espagne le 25 juin au même mois, on bloque Gibraltar par mer et par terre; mais cette place, que le manque de vivres allait forcer de se rendre, est ravitaillée par l'amiral Rodney, qui bat, le 16 janvier 1780, l'escadre de don Juan de Laupara. Pensacola, capitale de la Floride occidentale, capitule le 8 mai 1781. Par cette conquête, la Floride rentre sous la domination espagnole, dont elle était séparée depuis 1763. Minorque, assiégée depuis le mois d'août de la même année, tombe au pouvoir des troupes combinées de France et d'Espagne, en 1782, par la capitulation de lord Murray, commandant du fort Saint-Philippe. Le 15 septembre est une époque mémorable par la tentative infructueuse et fautive faite sur Gibraltar. On peut voir à l'article de Louis XVI, dans la chronologie des rois de France, les détails que nous avons donné sur ce siège célèbre, qui fixait l'attention de l'Europe, et que l'on fut contraint de couvrir de nouveau en

blooms. Le 11 octobre, l'amiral Howe jette des vivres et des munitions dans le place, en présence des flottes combinées, qu'une forte tempête avait assaillies la veille, et mises hors d'état de combattre le lendemain. L'on avait cependant entamé des négociations avec la Grande-Bretagne, qui souffrirent du choc des par les concessions que demandait la France dans l'Indostan. Le point néanmoins est signé, le 5 septembre 1783. Vermeilles. Par ce traité, l'Espagne conserve Minorque et la Floride, et cède à l'Angleterre la Providence et Bahama. Le 14 décembre 1788, Charles IV meurt à l'âge de soixante-douze ans, après un règne de vingt-cinq ans dans les Deux-Siciles, et de vingt-neuf ans en Espagne. Ce prince eut entr'autres enfants :

1<sup>o</sup> Charles-Antoine-Pascal-François-Xavier-Jean-Népomucène-Joseph-Jenvier-Séraphin-Diègue, qui suit;

2<sup>o</sup> Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles (Voyez son article dans la chronol. des rois de Sicile.);

3<sup>o</sup> Gabriel-Antoine-François-Xavier, infant d'Espagne, né le 12 mai 1793, marié, le 23 mai 1785, avec Marie-Anne-Josephe, infante de Portugal, dont est issu :

Pierre-Charles-Antoine-Raphael-Joseph-Janvier-François, infant d'Espagne, né le 18 juin 1786;

4<sup>o</sup> Antoine-Pascal-François-Jean-Népomucène-Amiello-Raimond-Sylvestre, infant d'Espagne, né le 31 décembre 1755; veuf, depuis le 27 juin 1798, de sa nièce Marie-Anaëde, infante d'Espagne;

5<sup>o</sup> Marie-Josephe, infante d'Espagne, née le 16 juillet 1744;

6<sup>o</sup> Marie-Louise, infante d'Espagne, née le 24 novembre 1745, mariée, le 16 février 1765, à Pierre-Léopold-Joseph de Lorraine, archiduc d'Autriche, grand duc de Toscane, frère de l'empereur Joseph II; auquel il succéda à l'Empire en 1790, et mourut le premier mars 1792. (Voyez les empereurs d'Espagne et d'Allemagne.)

#### CHARLES IV.

1788. CHARLES IV, né le 11 novembre 1748, roi d'Espagne et des Indes le 14 décembre 1788, abdiqua librement en faveur de son fils le 19 mars 1808. Les événements politiques et mi-

litaires de ce règne seront rapportés dans la seconde partie de cet ouvrage. Charles IV avait épousé, le 4 septembre 1765, Louise-Marie-Tasché de Passau, née le 9 décembre 1751, dont sont issus :

1<sup>o</sup> Ferdinand-Marie-François-de-Paule, qui suit;

2<sup>o</sup> Charles-Marie-Isidore, infant d'Espagne, né le 28 mars 1788; marié, le 29 septembre 1816, à Marie-Françoise-d'Assise, infante de Portugal, de leur mariage est né, le 31 janvier 1818, Charles-Louis-Marie-Ferdinand, infant d'Espagne;

3<sup>o</sup> François-de-Paule-Antoine-Marie, infant d'Espagne, né le 11 mars 1794;

4<sup>o</sup> Charlotte-Joachim, infante d'Espagne, née le 25 avril 1775, mariée, le 9 juin 1785, à Jean-Marie-Joseph-Louis, aujourd'hui Jean XI, roi de Portugal;

5<sup>o</sup> Marie-Louise-Joséphine, infante d'Espagne, née le 6 juillet 1782; veuve, le 27 mai 1803, de Louis, duc de Parme, roi d'Etrurie; leur fils Charles-Louis II, roi d'Etrurie en 1803, aujourd'hui prince de Lucques, né le 22 décembre 1799, a épousé, en juin 1818, Marie-Thérèse, fille du roi de Sardaigne; Marie-Louise-Charlotte, sœur du prince de Lucques, est née le 2 octobre 1802;

6<sup>o</sup> Marie-Isabelle, infante d'Espagne, née le 6 juillet 1789, mariée, le 6 octobre 1802, à François-Janvier-Joseph, prince héréditaire des Deux-Siciles, fils du roi Ferdinand 1<sup>er</sup>.

#### FERDINAND VII.

1808. FERDINAND VII, né le 15 octobre 1784, devient roi d'Espagne et des Indes par l'abdication de son père, le 19 mars 1808. Les événements de ce règne seront rapportés dans la seconde partie de cet ouvrage. Ferdinand VII a épousé, le 6 octobre 1801, Marie-Antonette-Thérèse, princesse de Naples, fille de Ferdinand 1<sup>er</sup>, roi des Deux-Siciles, morte le 21 mai 1806; a le 29 septembre 1816, Isabelle-Marie-Françoise, infante de Portugal, née le 19 mai 1797, fille de Jean VI, roi de Portugal et des Algarves. De ce mariage est issue une princesse :

Marie-Isabelle, infante d'Espagne, née le 21 août 1817.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU SECOND VOLUME.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES ROIS DE PORTUGAL.

Le Portugal, qui comprend l'ancienne Lusitanie, borné à l'Occident et au Sud par l'Océan, à l'Est et au Nord par l'Espagne, s'étend sur environ cent vingt-cinq lieues de longueur et soixante de largeur. Dans la décadence de l'empire romain, il éprouva le sort des autres provinces d'Espagne, et fut successivement soumis aux Suèves et aux Alains, aux Visigoths et aux Maures. Enfin, après que les Espagnols eurent secouru le joug des barbares, le Portugal recouvra sa liberté, et devint dans la suite un royaume d'Espagne. On n'a rien d'assuré sur l'origine du nom de Portugal; l'opinion la plus commune est qu'il vient de celui de *Portus cale*, ou *Portus calix*, qu'on donna autrefois à la ville de Porto, sur le Douro, et qui s'étendit ensuite à tout le diocèse situé entre les rivières de Douro et de Minho, puis à toutes les terres qu'on y joignit par la suite des temps.

### HENRI DE BOURGOGNE, COMTE DE PORTUGAL.

HENRI DE BOURGOGNE, né vers l'an 1060, petit-fils par Henri, son père, de Robert I, duc de Bourgogne, étant venu au secours d'Alfonse VI, roi de Castille et de Léon, contre les Maures, avec Raimond, comte de Toulouse, Raimond de Bourgogne, et d'autres seigneurs français, reçut, en 1094, ou 1095, pour récompense de ses services, la main de THÉRÈSE, fille naturelle d'Alfonse, qui le fit en même temps comte du canton de la Lusitanie, situé entre le Douro et le Minho. Il établit sa résidence à Guimarães, sur la rivière d'Avé. C'était un prince rempli de valeur. Il se signala par plusieurs victoires remportées sur les Maures, auxquels il enleva Visco, Lamego, Brague et Coïmbre. Maître de ces places, il rétablit les chaires épiscopales dont elles étaient dénuées avant l'invasion des infidèles. Roderic de Tolède dit qu'il fut quelque temps rebelle envers le roi, son beau-père, mais non pas, ajoute-t-il, jusqu'à lui refuser l'hommage qu'il lui devait. Du reste, il le représente comme un prince qui joignait les vertus chrétiennes à l'héroïsme. La reine Urraque, sœur de Thérèse, trouva dans ce comte son beau-frère, un défenseur contre Alfonso le Batilleur, roi d'Aragon, son époux, avec lequel elle était en guerre. Henri lui mena des troupes, et mourut durant cette expédition, l'an 1112, dans la ville d'Astorga, d'où son corps fut apporté à Brague. De son mariage, il laissa un fils, qui suit, et deux filles, Thérèse, mariée à Ferdinand Nugues, l'un des plus grands seigneurs de la Galice; et Urraque, femme de Ferdinand Bermund Pæz, comte de Trasmare. Il eut encore un fils naturel, qui s'unit d'une étroite amitié à saint Bernard, dans un voyage qu'il fit en France vers l'an 1147.

### ALFONSE-HENRIQUEZ, 1<sup>er</sup>. ROI, AVEC THÉRÈSE, SA MÈRE.

1112. ALFONSE-HENRIQUEZ fut le successeur de Henri, son père, au comté de Portugal. Dona Thérèse, sa mère, demeura II. — 2.

souveraine jusqu'en 1128, qu'il voulut gouverner lui-même, à l'exclusion de cette princesse, dont les seigneurs étaient mécontents. Mariana donne la qualité de reine à Thérèse, ce qui marque seulement qu'elle était souveraine, mais non qu'elle ait porté le titre de reine; ou bien il l'appelle ainsi parce qu'elle était fille d'un roi: elle mourut le 1<sup>er</sup>. novembre 1130. Alfonso-Raimond, roi de Castille, voulant obliger le comte de Portugal à lui rendre hommage, celui-ci prend les armes pour s'en défendre, et, l'année suivante, après quelques succès, il fait un traité de paix qui lui assure son indépendance, par la médiation du cardinal-légat Gui. Ce ministre, dans sa négociation, n'oublia pas les intérêts de sa cour: car il obtint que le comte de Portugal paierait tous les ans quatre onces d'or au saint siège, comme une marque de sa dévotion. Délivré de la guerre avec un prince chrétien, le comte Alfonso la déclara aux infidèles, et la fit avec avantage. L'an 1139, il remporta, le 25 juillet, dans la plaine de Campo-Ouvique, qui fut appelée depuis *Cabeça-de-Reies* (Tête-de-Rois), une grande victoire sur cinq rois maures. Cette victoire, en mémoire de laquelle il mit cinq petits écus dans ses armes, est l'époque de la monarchie de Portugal, Alfonso ayant été alors proclamé roi par les soldats dans le camp, avant, ou selon d'autres, après la bataille. Les états assemblés à Lamego lui conférèrent cet auguste titre. Ce fut dans cette assemblée, suivant l'abbé de Vertut, ou dans une autre tenue l'an 1143, au même lieu, selon du Verdier, qu'on établit les lois fondamentales touchant la succession à la couronne. Elles sont comprises en six articles. 1<sup>er</sup>. Si le roi a des enfants mâles, qu'il se soit marié: le fils succédera au père, puis le petit-fils, et ensuite le fils de l'aîné-petit-fils, et ainsi à perpétuité dans leurs descendants. 2<sup>o</sup>. Si le fils aîné du roi meurt pendant la vie de son père, le second fils, après la mort du roi son père, sera notre roi; le troisième succédera au second, le quatrième au troisième, et ainsi des autres fils du roi. 3<sup>o</sup>. Si le roi meurt sans enfants, le frère du roi, s'il en a un, sera notre roi, mais pendant sa vie seulement; car après sa mort, le fils de ce dernier ne sera pas notre roi, à moins que les rois qui et les états ne l'élevent, et alors ce sera notre roi, sans quoi il ne pourra l'être. 4<sup>o</sup>. et 5<sup>o</sup>. Si le roi n'a point d'enfant mâle et qu'il ait une fille, elle sera reine après la mort du roi, pourvu qu'elle se marie avec un seigneur portugais; mais il ne portera le nom de roi que quand il aura un enfant mâle de la reine qui l'aura épousé: lorsqu'il sera dans la compagnie de la reine, il marchera à sa main gauche, et ne mettra point la couronne royale sur sa tête. 6<sup>o</sup>. Si la fille du roi épousait un prince ou un seigneur d'une nation étrangère, elle ne sera point reconnue pour reine, parce que nous ne voulons point que nos peuples soient obligés d'obéir à un roi qui ne serait pas portugais. C'est sur le fondement de cette constitution, pour le dire d'avance, que le Portugal, en 1640, a secouru le joug des rois d'Espagne descendus d'Isabelle de Portugal, mère de Philippe II, et qu'il a placé sur le trône la maison de Bragance, comme on le verra dans la suite. C'est sur le même fondement qu'en 1777, après la mort du roi Joseph, dé-

2  
 eédé sans enfants mâles, Marie-Françoise-Elisabeth, sa fille aînée, mariée avec don Pédre, son oncle, frère du roi, a été proclamée reine sans qu'on lui ait associé son époux, quoiqu'ils eussent de leur mariage un fils, Joseph-François, prince de Beira, âgé de quinze ans, et marié quatre jours avant la mort du roi, son aïeul, à sa tante Marie-Françoise-Bénédictine, sœur de sa mère. Les Almoravides étant venus d'Afrique fondre sur le Portugal, en 1144, Alfonso marcha contre eux, et fut battu. Délivré de ses hôtes funestes, en 1145, il se rend maître de Santarém par surprise. Lisbonne n'était point encore aux Portugais. Alfonso, l'an 1147, ou 1148, l'emporte sur les Maures, le 25 octobre, avec le secours de la flotte des croisés, qui allaient à la conquête de la Terre-Sainte. M. Cardonne met cette conquête au 8 novembre. Les Almoravides, sous la conduite d'Ali-Jacoub, ayant fait une nouvelle descente, l'an 1184, en Portugal, vinrent mettre le siège devant Santarém. Alfonso, malgré son grand âge, accourut avec Sanche, son fils, au secours de la place. Elle est délivrée après une bataille gagnée par Sanche sur Jacob, qui mourut peu de jours après d'une blessure qu'il y avait reçue. (Cardonne.) Alfonso termina ses jours le 6 décembre de l'année suivante, âgé de plus de 90 ans, et fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, à Coimbra, qui était alors la capitale du Portugal. Il avait épousé, l'an 1146, MAFALDE, ou MATILDE, fille d'Amedée II, comte de Maurienne ou de Savoie, dont il eut plusieurs enfants; Henri, mort jeune; Sanche, son successeur; Jean; Mafalde, première femme d'Alfonse II, roi d'Aragon; Urraque, mariée à Ferdinand II, roi de Léon, dont elle fut séparée; Thérèse, appelée depuis Mathilde, que Philippe, comte de Flandre, épousa en premières noces, et Eudes III, duc de Bourgogne, en secondes (morte le 6 mai 1218). Alfonso est instamment des ordres militaires de l'Aïle et d'Aviz. Ce prince est également célèbre par son zèle pour la religion et par ses exploits contre les infidèles.

### SANCHE I.

1185. SANCHE I, fils d'Alfonse et Mafalde, né le 11 novembre 1154, est couronné trois jours après les funérailles de son père. Il hérita de sa valeur, et continua de l'exercer contre les infidèles. L'an 1189, le 8 septembre, il enlève aux Maures Silves, capitale des Algarves, à l'aide d'une flotte de croisés anglais, que le besoin de prendre des rafraîchissements avait obligés de relâcher à la barre de Lisbonne. Mais, l'an 1191, la place est reprise avec quelques autres par le roi de Maroc. Une aventure semblable à celle qui en avait procuré la conquête à Sanche, la lui fit recouvrer en 1197. Des croisés allemands et hollandais qui avaient relâché sur les côtes de l'Algarve, remirent Lisbonne sous la domination du Portugal. Ce fut alors, dit-on, que Sanche commença de prendre le titre de roi des Algarves. Sanche fit, l'an 1203, une nouvelle conquête sur les infidèles par la prise d'Elvas, dans l'Alentejo. L'an 1212, selon M. de la Cède, ou 1211, selon Ferreras, plus exact que le premier, ce prince finit ses jours âgé de cinquante-sept ou cinquante-huit ans, après en avoir régné vingt-six ou vingt-sept, et fut inhumé auprès de son père. Ce prince avait épousé, suivant Rodéric de Tolède, DONA DOUCE (inconnue à dom Vaisse) fille de Raimond-Berenger IV, comte de Barcelonne, et prince d'Aragon (morte l'an 1198), dont il eut trois fils et cinq filles : 1<sup>o</sup> Alfonso, qui lui succéda; 2<sup>o</sup> Ferdinand, ou Ferrand, né l'an 1186, marié l'an 1211, avec Jeanne, fille de Baudouin, empereur de Constantinople, et comtesse de Flandre; 3<sup>o</sup> don Pédre, né l'an 1187, marié, en Aragon, avec Aurembiax, comtesse d'Urgel; les filles sont, dona Thérèse, mariée avec Alfonso IX, roi de Léon, morte en odeur de sainteté, l'an 1250; Mafalde ou Mahant, promise à Henri I, roi de Castille, qu'elle n'épousa point; Sancia, abbessse de Laran; Blanche, dame de Guadaluara; et Bérengère, mariée à Waldeemar II, roi de Danemarck, morte en 1221.

### ALFONSE II, DIT LE GROS.

1211, ou 1212. ALFONSE II, né le 23 ou 25 avril 1185, est proclamé roi du Portugal après la mort de Sanche I<sup>er</sup>, son père. L'histoire ne nous a conservé qu'un seul trait mémorable de son règne. L'an 1217, il gagna une grande bataille sur les rois maures de Cordoue et de Badajoz, qui l'un et l'autre y périrent. Alfonso mourut le 25 mars 1223, âgé de trente-huit ans moins un mois, ayant régné onze ans et quelques mois. Il fut enterré au monastère d'Escaloz, où il avait choisi sa sépulture. Rodéric dit de lui : *In principio christianissimus, in fine sua vita delictus voluptati*. Il avait épousé, en 1207, ou 1208, URRACHE, fille d'Alfonse III, roi de Castille, dont il eut plusieurs enfants; Sanche, qui suit; Alfonso, qui viendra ci-après; Ferdinand; Vincent, et Leonore, mariée à Waldeemar, prince de Danemarck.

### SANCHE II, DIT CAPEL.

1223. SANCHE II, dit CAPEL (parce que sa mère lui avait fait prendre, par dévotion, l'habit monastique), né le 8 septembre 1208, monte sur le trône de Portugal. Les premières années de son règne furent assez brillantes : il remporta des avantages considérables sur les Maures, les chassa de la province d'Alentejo, et leur enleva plusieurs places dans l'Algarve; mais dans la suite, il se plongea dans les plaisirs, et abandonna le gouvernement à ses favoris. Les Portugais, mécontents, portèrent, l'an 1245, au pape Innocent IV, leurs plaintes de la conduite de leur souverain. Innocent, après l'avoir inutilement averti de rentrer en lui-même, l'excommunia, met son royaume en interdit, et en donne ensuite la régence à son frère Alfonso, héritier présomptif de la couronne, attendu que Sanche n'avait point d'enfants. L'infortuné monarque, abandonné des prélats et de la plus grande partie de la noblesse, prend le parti de la fuite à l'approche de son frère, et se retire à Tolède auprès du roi Ferdinand. Il en fut accueilli généreusement, et reçut de ce prince les secours dont il avait besoin pour se rétablir. L'an 1247, il rentre dans le Portugal avec une armée commandée par l'infant de Castille, remporte une victoire, prend diverses places, et se voit sur le point de remonter sur le trône. Mais la seule lecture de la bulle du pape, que l'archevêque de Brague fait publier dans le camp de l'armée castillane, y jette la consternation. Les armes tombent des mains aux chefs comme aux soldats; ils se débattent, et Sanche oblige de retourner à Tolède, y meurt l'an 1248, sans postérité. Il avait épousé, ou du moins avait eu pour concubine DONA MENCIA, fille de don LOPEZ DIAZ de Haro, et de dona Urraque, fille naturelle d'Alfonse III, roi de Castille. On ne voit effectivement aucun monument où Mencia soit qualifiée reine. On ignore l'année de sa mort, mais on sait, d'après Faria y Souza, qu'elle fut enterrée à Négre, dans la vieille Castille, don Sanche était beau et bien fait. Il est représenté dans quelques palais avec un manteau de pourpre, la couronne en tête, tenant un livre d'un main et une colombe de l'autre, symbole de sa douceur. Il ne lui manquait que cette hardiesse et cette dextérité qui mettent les princes en état de se ménager avec les factions, de donner le change à ceux qui veulent les tromper, et de saisir l'occasion de perdre ceux qui cherchent leur ruine.

### ALFONSE III.

1248. ALFONSE III, né le 5 mai de l'an 1210, marié, l'an 1238, à MATHILDE DE DANEMARCK, comtesse de Bologne-sur-Mer, et veuve de Philippe Hurpel, fils du roi Philippe-Auguste, s'étant rendu, l'an 1245, en Portugal, à la sollicitation des Portugais, gouverna le royaume comme régent jusqu'à la mort de Sanche II, son frère, arrivée l'an 1248; alors il fut proclamé roi et couronné à Coimbra. Dès qu'il fut sur le trône, il poussa au-delà de la Guadiane les conquêtes qu'il avait faites



sur les Maures pendant sa régence; mais Alfonso, roi de Castille, jaloux de ses succès et appuie de plusieurs seigneurs mécontents de Portugal, l'obligea de partager avec lui ce que les armes lui avaient acquis dans l'Algérie et l'Andalousie. Ce fut le pape Innocent IV qui se rendit médiateur du traité de pacification. Il ne se fit entre eux l'an 1253 ou 1254. Cette dernière année, le roi de Portugal répudia Mathilde, sa femme, et épousa BÉATRIX DE GUYENNE, fille naturelle du roi de Castille. Mathilde ayant porté ses plaintes à Alexandre IV, successeur d'Innocent IV, ce pape enjoignit à Alfonso de la reprendre : il la refusa, et s'attira, par son refus, l'an 1257, une excommunication avec un interdit sur tout le royaume, qui dura jusqu'à la mort de Mathilde, arrivée l'an 1262. (Voy. les *comtes de Bologne*.) Alors Alfonso obtint du pape Urbain IV la confirmation de son mariage avec Bêatrix; l'interdit est levé, et les enfants du second mariage sont déclarés légitimes. L'an 1267, le roi de Castille, en considération des services que le roi de Portugal lui avait rendus dans ses guerres, lui abandonne le royaume d'Algarve, dont il s'était réservé l'usufruit. (Brandan, *Monarch. Lusit.* part. 4, l. 15, c. 30, p. 225.) La conduite d'Alfonse III à l'égard des ecclésiastiques, des religieux et des ordres militaires de ses états, lui attira, de la part de l'archevêque de Brague, de nouvelles censures dont il ne fut absent qu'à sa mort, arrivée le 16 février, ou, selon le nouvel historien de Portugal, le 20 mars 1299. Alfonso avait régné environ trente et un ans depuis son couronnement, et était âgé de soixante-neuf ans. Il est incertain s'il eut des enfants de sa première femme; mais il en eut plusieurs de Bêatrix (morte l'an 1304); savoir, Denis, son successeur, don Alfonso, don Ferdinand, don Vincent, et trois princesses, Blanche, Constance, et Sanche.

#### DENIS, DIT LE LIBÉRAL ET LE PÈRE DE LA PATRIE.

1299. DENIS, un DENIS, fils d'Alfonse et de Bêatrix, né le 12 octobre 1281, fut le successeur de son père. Il n'était pas encore marié. L'an 1282, il épousa l'infante ELISABETH, fille de don Pédre III, roi d'Aragon. Jaloux de ses droits, il entreprit de restreindre les immunités ecclésiastiques qui lui paraissaient trop étendues. Mais, l'an 1285, il fut obligé de les confirmer, et n'obtint qu'il transféra, l'an 1290, à Lisbonne une université qu'il accorda à cette académie et attirèrent de toute l'Europe les plus savants hommes de son siècle. Ce fut alors que la langue portugaise commença à prendre une forme régulière, et cessa d'être un mélange bizarre de latin et de vandale. La langue en se perfectionnant fit relâcher les talents. Sous le règne de Denis on vit paraître le premier ouvrage portugais qui porta l'empreinte du génie. L'original de cette production se trouve dans la bibliothèque des seigneurs d'Aveiro. Nous voulons parler du roman de l'Amadis des Gaules, dont le véritable auteur est Vasco Lobeira; c'est en vain qu'on a voulu en faire honneur à un français, sur ce que l'auteur a fait son héros prince du sang de France; comme si les poètes de tout temps n'étaient pas dans l'usage de transporter dans les pays étrangers la scène de leurs fictions. L'agriculture fut aussi l'objet des soins du roi Denis. Pour encourager les laboureurs, il ne dédaigna point d'exercer cet art de ses propres mains. Ce prince, vraiment philosophe, ne connut point cette politique dangereuse qui profite des querelles des voisins pour faire des conquêtes sur eux. La Castille et l'Aragon étaient en guerre depuis long-temps au sujet des prétentions d'Alfonse de la Cerda. Denis, l'an 1305, se rendit médiateur entre ces deux puissances, et vint à bout de les amener à un traité de paix. Les villes du Portugal étaient pour la plupart en mauvais état; Denis s'appliqua à les réparer et à les embellir. L'an 1312, il fonda celle de Montréal. Les Templiers ayant été abolis, il obtint du pape, l'an 1319, la réunion des

biens qu'ils possédaient en Portugal à l'ordre militaire de Christ qu'il venait de fonder. Des étrangers domestiques troublèrent les dernières années de sa vie. L'an 1320, il fut obligé de reprendre les armes pour réduire Alfonso, son fils, qui avait soulevé une partie de la nation contre lui. Alfonso, l'année suivante, se rendit maître de Coimbra, et ses partisans assassinèrent l'évêque d'Emra, que le pape avait chargé de procéder par les censures contre les perturbateurs de la paix. La reine Elisabeth menaça, l'an 1322, un accommodement entre son fils et le roi, son époux. Il fut convenu, que l'enfant garderait au nom de son père les places qu'il avait conquises, et que le roi éloignerait de la cour Sanche d'Albuquerque, son fils naturel, l'objet de la jalousie de l'enfant. Cette paix ne fut point solide, et la division recommença dès l'année suivante. La reine se rendit encore médiatrice, et réunit, en 1324, à réconcilier de nouveau le père avec le fils. Le roi Denis mourut alors au terme de ses jours, qui arriva le 7 janvier 1325. Ce prince laissa de la reine, son épouse, (morte en odeur de sainteté le 4 juillet 1326.) Alfonso, son successeur; et Constance, mariée avec Ferdinand, quatrième du nom, roi de Castille. Denis était âgé d'environ soixante-quatre ans, et en avait régné quarante-cinq. Ce monarque, né pour le bonheur de ses sujets, mérita, par ses excellentes qualités, les glorieux titres de *libéral*, de *père de la patrie*, et de *roi laboureur*.

#### ALFONSE IV, DIT LE BRAVE ET LE FIER.

1325. ALFONSE IV, fils de Denis et d'Elisabeth d'Aragon, né le 6 février 1291, ou, selon la nouvelle Histoire de Portugal, 1290, est proclamé roi le 7 janvier. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il dépouilla de ses biens, et chassa du royaume Sanche d'Albuquerque, son frère naturel, pour lequel il avait toujours eu une extrême aversion. Ce prince ne dégénéra point de la valeur de ses ancêtres, et la dénomination que ses exploits lui méritèrent, prouve qu'il en eut sur eux à cet égard. L'an 1340, il combattit, le 30 octobre, à la célèbre bataille de Salado, qui coûta la vie à deux cent mille maures, si l'on en croit les historiens espagnols. L'an 1342, la flotte d'Alfonse remporta plusieurs avantages sur les maures d'Afrique. Nous supprimons d'autres anecdotes ou les se distinguant contre ces infidèles. L'an 1355 est une époque fébrile pour la mémoire d'Alfonse, comme nous l'expliquerons à l'article suivant. Ce prince mourut, le 12 mai 1357, âgé d'environ soixante-six ans, après en avoir régné trente-deux. Il avait épousé, l'an 1309, BÉATRIX, fille de Sanche IV, roi de Castille, et de Marie Moline, dont il eut les enfants don Alfonso, don Denis, don Juan, morts jeunes; don Pédre, son successeur; Marie, qui épousa Alfonso XI, roi de Castille; Leonore, deuxième femme de Pierre IV, roi d'Aragon.

#### D. PEDRE, OU PIERRE I, DIT LE JUSTICIER ET LE SEVERE.

1357. PIERRE I, fils d'Alfonse IV et de Bêatrix de Castille, né à Coimbra le 19 avril (et non le 23 mai) 1320, succéda à son père le 12 mai. Il avait épousé, l'an 1339, CONSTANCE, fille de Jean-Emmanuel de Castille, et en avait eu deux fils, don Louis, mort jeune; don Ferdinand, qui lui succéda; et Marie, qui épousa Ferdinand d'Aragon, marquis de Tortose. Constance étant morte, l'an 1345, par le déplaisir qu'elle avait de voir le mauvais commerce de son mari avec Inez de Castro, Pierre épousa cette concubine à l'insu du roi, son père, et eut d'elle trois fils et une fille; don Alfonso, mort jeune; don Denis, marié à Jeanne, fille naturelle de Henri II, roi de Castille; don Juan, duc de Valence, qui épousa 1°. Marie Tellez, 2°. Constance, fille naturelle de Henri II, roi de Castille; Bêatrix, mariée à Sanche, bâtard de Castille, allié avec qui cimentèrent la paix que Pierre conclut avec la Castille au

commencement de son règne. Excité par deux de ses intimes confidents, le roi don Alphonse fit tuer Inez, l'an 1355, dans la crainte que Pierre ne voulût assurer la couronne aux enfants qu'il avait eus de cette dame. Cette barbarie a fait le sujet d'une tragédie française qui se perpétuera le souvenir. Lorsque Pierre fut monté sur le trône, il tira une horrible vengeance de la mort d'Inez sur ses meurtriers, et déclara qu'elle était sa femme; pour ne rien omettre de ce qu'il croyait devoir à sa mémoire, il fit exhumers son corps l'an 1361, lui fit rendre tous les honneurs dus à la dignité royale, et la fit représenter avec la couronne en tête sur un tombeau de marbre blanc. L'an 1367, Pierre meurt le 18 janvier, dans la quarante-septième année de son âge, et dans la dixième de son règne. Outre les enfants de Constance et d'Inez de Castro, il laissa de Thérèse Lorenzo un fils naturel, nommé Jean, qui régna après Ferdinand. L'exactitude de ce prince à faire rendre la justice lui mérita les surnoms de *Justicier* et de *Sévère*. Il disait à ses courtisans : *Ne péchez point contre la justice, et vous ne pécherez point contre moi*. Ce zèle ne venait point de son humeur qu'il avait naturellement enjoué. Il aimait d'ailleurs les lettres, et les cultivait, sur-tout la poésie, sans préjudice du soin de l'état. Ennemi de l'insivète, l'un de ses maximes était qu'un roi qui passe un jour sans travailler au bien de ses sujets, ne mérite pas de leur commander. A l'égard de ses qualités extérieures, il avait la taille haute, les yeux grands, noirs et vifs, les cheveux longs, de même que la barbe qu'il peignait soigneusement. Les gens de bien le regretterent sincèrement, parce qu'ils étaient en sûreté sous son règne.

## FERDINAND.

1367. FERDINAND, fils de Pierre I et de Constance, né le 27 février 1349, succéda à son père le 18 janvier. L'an 1369, après la mort de Pierre le Cruel, roi de Castille, il forma des prétentions sur ce royaume du chef de Béatrix, son aïeule, fille de Sanche IV, roi de Castille. Le roi Henri, qu'il entreprit de déposer après avoir favorisé son parti tant que Pierre vécut, se défendit vigoureusement, et l'obligea, l'an 1371, malgré sa confédération avec le roi d'Aragon, de s'accommoder avec lui. Une des conditions de la paix, fut que Ferdinand épouserait Léonore, fille du roi Henri. Mais, au mépris de cet engagement, Ferdinand épousa publiquement, l'an 1372, Léonore TELLEZ, femme de Laurent d'Aconha, après avoir fait casser le mariage de cette dame avec son mari. La guerre recommença alors entre les deux rois. Ferdinand fit une nouvelle tentative sur la Castille, à la faveur d'une ligue conclue avec le duc de Lancastre, qui, ayant épousé Constance, fille de Pierre le Cruel, formait aussi des prétentions sur sa succession; mais il est encore contraint de demander la paix, après avoir vu son pays ravagé, et la ville même de Lisbonne assiégée l'an 1373, par celui dont il voulait envahir les états.

La cour de Lisbonne fut troublée, l'an 1378, par un événement tragique. Don Juan, frère du roi, ayant épousé secrètement Marie Tellez, sœur de la reine, l'égorgea quelque temps après, sur un faux soupçon d'infidélité, inspiré par la reine elle-même, qui avait pris ombre de ce mariage. Après ce coup il se retira en Castille. L'an 1381, nouvelle guerre entre cette couronne et le Portugal. Les Anglais viennent au secours de Ferdinand, sous la conduite d'Edmond, comte de Cambridge, frère du duc de Lancastre. Il en était tenu; car les Castillans étaient déjà maîtres de plusieurs places en Portugal. Le comte Edmond amena avec lui son fils, âgé de six ans, à qui le roi donna Béatrix, sa fille, en mariage; mais les anglais s'étant rendus odieux par leurs excès, ils furent congédiés l'année suivante, après la paix faite entre les rois de Castille et de Portugal; et le mariage de Béatrix fut regardé comme nul. L'an 1383, Ferdinand meurt le 20 ou le 22 octobre âgé

de quarante-trois ans, dans la dix-septième année de son règne; ne laissant de Léonore Tellez que Béatrix, dont on vient de parler, qui fut mariée avec Jean I, roi de Castille. On a dit de Ferdinand qu'il fut un roi médicre avec de l'esprit, et un homme faible avec du courage. La mort de ce prince fut suivie de grands troubles pour la succession à la couronne. Jean I, roi de Castille, devenu gendre de Ferdinand quelques mois avant la mort de ce prince, y prétendait, suivant une des clauses de son contrat de mariage, quoique Ferdinand eût deux frères appelés Jean l'un et l'autre. Le premier, fils de Pierre I et d'Inez, de Castro était en Castille, où le roi le retenait en prison; et le second fils naturel de Pierre I était grand-maître de l'ordre d'Avis (1); les Portugais se déclarèrent en faveur de ce dernier.

## D. JUAN, ou JEAN I, DIT LE GRAND ET LE PERE DE LA PATRIE.

1383. JEAN I, fils naturel de Pierre I et de Thérèse Lorenzo, né le 2, ou le 3 avril 1357, grand-maître de l'ordre d'Avis, est reconnu régent du royaume par le peuple après la mort de Ferdinand, et déclaré chef par la guerre contre Jean I, roi de Castille. La reine Léonore Tellez, belle-mère du roi de Castille, excite une conjuration, de concert avec son gendre, contre le régent. Celui-ci, l'ayant découverte, poignarda, en présence de cette princesse, Jean Fernandez d'Andeyro, son favori, l'un des principaux conjurés; d'autres sont arrêtés par ses ordres et punis. La reine se retire à Santarem pour s'y défendre, et demande du secours au roi de Castille. Mais ce prince, qui se défait d'elle, la fait conduire à Tondruillas, où elle est enfermée dans un couvent jusqu'à sa mort. L'an 1385, le régent accepte la couronne, qui lui est offerte par les états tenus à Coïmbre. Il fut redevable de son election au juriconsulte Jean de la Regras, qui fit un discours pour prouver que Béatrix n'était point fille légitime de Ferdinand, et que les infants don Denis et don Jean, fils de Pierre et d'Inez de Castro, étaient pareillement nés d'un mariage contracté contre les règles; d'où il concluait que nul prince n'ayant un droit certain à la couronne les états étaient en droit de procéder à l'élection d'un monarque. Le 14 août de la même année, Jean remporte sur le roi de Castille la célèbre bataille d'Aljubarrota, qui lui assure le sceptre pour en conserver la mémoire, il fait bâtir dans le lieu où elle était donnée, un monastère de l'ordre de Saint-Dominique, qui est devenu la sépulture des rois de Portugal. Nugno-Alvarez Percyra, son connétable, avait commandé sous lui à cette journée. Pour sa récompense il lui donna le duché de Bragança, dont l'héritière épousa dans la suite don Alphonse de Portugal, fils naturel du même roi. Ce mariage fut l'origine de la maison qui règne aujourd'hui en

(1) On n'a rien de bien certain sur l'origine de l'ordre militaire et religieux d'Avis, ni sur l'étymologie de ce nom. L'opinion commune est qu'il fut institué par Alphonse I, roi de Portugal, en mémoire de la conquête qu'il fit d'Evora sur les Maures, en 1147. Mais il ne prit la forme qu'il e conservée depuis qu'en 1170, suivant l'acte primordial de l'établissement de cet ordre, dont l'original, en rapport de Bernard Britto dans ses chroniques de l'Ordre de Cîteaux, est conservé dans les archives du monastère d'Alcobaca, du même ordre, et porte la date de l'an d'Espagne 1200. Cet acte, que le chroniqueur se contente de citer, et qu'il cite mieux fait de transcrire, donne pour premier grand-maître d'Avis, un prince de la maison de France, *proles regis*, nommé Pierre, et non pas Ferdinand-Rodrigo de Montorio, comme quelques-uns l'ont avancé. A l'égard de l'étymologie du nom d'Avis, les uns le tirent du nom du lieu où les chevaliers bâtirent leur première forteresse, les autres de deux aigles qui parurent dans ce même endroit. Ce qui favorise cette dernière étymologie, c'est que l'ordre d'Avis, porté d'or, à la croix benedictine de simple, accompagné en pointe de deux oursaux affrontés en sable.

Portugal. Le roi don Jean, avant son élévation au trône, avait fait vœu de chasteté. S'en étant repenti depuis, il en obtint dispense, et épousa, l'an 1387, au mois de février, la princesse **PAULINE**, fille du duc de Lancastre.

Les prédécesseurs de don Jean avaient imprudemment aliéné la plus grande partie des domaines de la couronne. Ce prince, l'an 1394, vint à bout de décider les principaux engagés à les lui vendre : vrai coup d'état, dit un moderne, qui était à ces seigneurs presque toute leur puissance, en leur ôtant leurs vassaux. La ville de Ceuta, possédée par les Maures sur les côtes d'Afrique, était pour les corsaires un asile d'où ils infestaient impunément celles d'Espagne et de Portugal. Le roi don Jean, dans le dessein de les en chasser, indiqua à Lisbonne, l'an 1414, un grand tournoi, auquel il invita les chevaliers espagnols, français et anglais. A la fin de ces jeux militaires, il engagea tous les tenants à le seconder dans l'expédition qu'il méditait. Les ayant de nouveau rassemblés en 1415, il s'embarqua avec eux pour l'Afrique, et se rend maître de Ceuta la veille de l'Assomption. L'année 1420 est remarquable par les navigations hardies des Portugais qui s'emparèrent de l'île de Madère, où bientôt après ils transplantèrent des cerps de vigne, tiens de Chypre, et des cannes de sucre qu'ils avaient fait venir de Sicile, où elles étaient communes dès le douzième siècle, comme le témoigne **Hugues Falcand**, écrivain de ce temps. L'ère chrétienne n'était point encore suivie alors en Portugal. Ce fut l'an 1422 qu'elle commença d'y être en usage. Le roi don Jean l'avait néanmoins employée quelques années auparavant. On voit en effet une procuration de ce prince, datée en même temps de l'an 1413 de J. C. et de l'an 1451 de l'ère d'Auguste. Des trêves conclues et renouvelées entre le Portugal et la Castille n'auraient pas la tranquillité de ces deux états. Elles aboutirent enfin, l'an 1451, à un traité de paix perpétuelle, que le roi don Jean menagea. Ce prince, l'un des plus illustres qui aient régné en Portugal, mourut de la peste le 14 août 1433, âgé de soixante-seize ans, après avoir régné quarante-huit ans et quelques mois, depuis l'an 1385, qu'il accepta la couronne. Il laissa plusieurs enfants de son épouse, morte le 18 juillet 1414; savoir, **Edouard**, son successeur; don **Pédre**, duc de Coïmbre; **Henri**, duc de Viseu, grand-maître de l'ordre de Christ (1) : (prince dont des plus rares qualités et des plus belles connaissances : ce fut lui qui encouragea les navigations des Portugais dans la mer Atlantique); don **Ferdinand**, grand-maître de l'ordre d'Avis, rosi saintement dans les fers en Afrique; don **Jean**, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques et comte de Barcelonne; enfin, **Isabelle**, mariée avec **Philippe le Bon**, duc de Bourgogne. **Jean** eut encore un fils naturel, nommé **Alfonse**, premier duc de Bragance : c'est de cet **Alfonse**, comme on l'a déjà dit, que la famille qui régnait aujourd'hui en Portugal tire son origine.

#### EDOUARD.

1433. **EDOUARD**, fils du roi **Jean** et de **Philippe** de Lancastre, né l'an 1391, succéda à son père. La première chose qu'il fit après son couronnement, fut de faire reconnaître héritier de la couronne **Alfonse**, son fils, qui était à peine âgé de vingt mois. Il obtint du pape que les chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques et de Saint-Jean seraient dispensés de leur vœu de chasteté, et

pourraient se marier. L'an 1434, il fit transporter le corps de **Jean I**, son père, dans l'église de la Bataille. L'an 1436, où, selon **Ferreras**, 1437, il fait une entreprise sur Tanger, en Afrique, où il envoie ses deux frères, **Henri** et **Ferdinand**. Cette expédition fut très-funeste : les Portugais, enveloppés par une multitude d'ennemis, furent obligés de composer avec le roi de **Fex** : ils s'engagèrent à rendre Ceuta, et laissèrent l'enfant **Ferdinand** en otage. La cour de Portugal ne put se déterminer à remettre une place aussi importante aux infidèles, et sur son refus, l'enfant resta dans les liens, où il mourut, l'an 1443, en odeur de sainteté. **Edouard**, l'an 1438, s'étant retiré dans le monastère de **Tomas**, pour se mettre à l'abri de la peste, il y est poursuivi par ce fléau, dont il meurt le 9 septembre, âgé de 37 ans, après cinq ans de rigueur. Il avait épousé, l'an 1428, **Léonore**, fille de **Ferdinand**, roi d'Aragon et de Sicile, morte l'an 1445, dont il eut trois princes et trois princesses; **Alfonse**, son successeur; **D. Ferdinand**, duc de Viseu, grand-maître des ordres de Christ et de Saint-Jacques, ennemi du royaume, qui épousa **Beatrix**, fille de **Jean**, son oncle; **Philippe**, mort dans l'enfance; **Léonore**, mariée en 1454 à **Frédéric III**, empereur; **Catherine**, et **Jeannne** mariée à **Henri IV**, roi de Castille. Il eut encore un fils naturel, nommé **Jean-Emmanuel**.

#### ALFONSE V, DIT L'AFRICAIN.

1438. **ALFONSE V**, fils d'**Edouard** et de **Léonore**, né l'an 1434, succéda à son père le 9 septembre, sous la régence de sa mère, à qui cet emploi fut ôté l'année suivante, pour être donné à l'enfant don **Pédre**, oncle du roi. L'an 1448, selon **N. de la Clède**, ou 1448, selon **Ferreras**, **Alfonse** épousa **Isabelle**, sa cousine, fille de don **Pédre**. Quelque temps après, le roi, sur de faux rapports, prend de l'ombrage contre don **Pédre**, qui se retire, l'an 1449, à Coïmbre, avec un corps de troupes pour sa sûreté. Don **Pédre** marche ensuite vers Lisbonne pour s'en rendre maître, et le 20 mai, il est tué d'un coup de flèche à la gorge, dans un combat qu'**Alfonse** lui livra. Son corps resta trois jours exposé sur le champ de bataille en vertu de la défense que le roi, dans sa colère, avait faite de l'enterrer. Don **Pédre** avait toujours servi le roi comme un fidèle sujet, et ne devint coquille que par l'extrémité où il fut réduit de perdre les sautes contre son souverain : ce qui n'est jamais permis. Les calomnies, qui avaient occasionné sa révolte, se dissipèrent après sa mort. L'année qui la suivit, **Alfonse** rétablit la mémoire de ce prince, après qu'on eut appliqué à la question ceux qu'on avait soupçonnés d'être entrés dans une conspiration prétendue, dont on le faisait le chef. L'an 1459, **Alfonse**, au retour d'une expédition assez heureuse en Afrique, institue, le 14 juillet, un nouvel ordre de chevaliers, appelé de l'Epe, dont il fixe le nombre à vingt-sept, qui était alors le nombre de ses années. Le succès de sa première expédition d'Afrique fut une invitation pour lui à tenter une nouvelle descente en ce pays : mais ayant entrepris le siège de Tanger, il échoua devant cette place. Il fut plus heureux dans une troisième expédition, l'an 1471, et s'empara d'Arzile, le 24 août, puis de Tanger, que les habitants effrayés avaient abandonné. A la prise d'Arzile, deux femmes et deux filles de **Muley**, roi des Maures, étant tombées entre les mains d'**Alfonse**, lui procurèrent le moyen de recouvrer, par un échange le corps de l'enfant don **Ferdinand**, que les Portugais n'avaient pu obtenir jusqu'alors. Des mauvais conseils firent prendre à ce prince, quelques années après, un parti dont il eut lieu de se repentir. L'an 1474, ou 1475, selon **Ferreras**, à la sollicitation du marquis de Villena, de l'archevêque de Tolède, et d'autres mécontents de Castille, **Alfonse**, étant veuf pour lors, forme la résolution d'épouser **Jeannne**, prétendue fille du roi **Henri IV** : il entre en Castille dans cette disposition ; fiancé **Jeannne** à **Placencia**, et s'y fait proclamer roi. Battu, l'an 1476,

(1) L'ordre militaire et religieux de Christ, institué, comme on l'a dit, par **Denis I**, roi de Portugal, l'an 1216, fut confirmé par le pape **Jean XXII**, qui donna aux chevaliers la règle de Saint-Benoît. **Misa Alexandre VI** leur permit de se marier. Ils sont vêtus de blanc, et portent sur la poitrine une croix patriarcale de gueules, chargée d'une autre croix d'argent. La grande maîtrise de l'ordre est réunie à la couronne de Portugal.

à Toro, par Ferdinand, roi de Castille, il passe en France, et va trouver Louis XI à Tours, pour lui demander du secours : le mauvais succès de sa négociation lui fait naître le dessein de descendre du trône pour passer dans la Terre-Sainte : il écrit en conséquence à l'enfant don Jean, son fils, lui marquant de se faire proclamer roi de Portugal; et, n'étant déguisé, il quitte la cour de France le 25 septembre : deux jours après, il est reconnu par Ravalet, gentilhomme normand, qui en donne avis; ses gens viennent le rejoindre, et, vaincu par leurs instances, il consent de retourner dans ses états : il s'adresse à Houllieur sur des vaisseaux que Louis XI lui avait fait préparer, et arrive en Portugal le 15 novembre 1477, après une absence de plus d'un an. Don Jean, qui s'était fait proclamer roi, le 10 de ce mois, en vertu des ordres qu'il en avait reçus, remet le sceptre à son père. Pour se procurer une tranquillité parfaite, Alfonso, l'an 1479, renonce par un traité de paix, du 24 septembre, au titre de roi de Castille, et à son projet de mariage avec Jeanne, qui se consacra à Dieu dans un monastère de Sainte-Claire, où elle fit profession le 11 novembre 1480. Alfonso, touché de cet exemple, se disposait à l'imiter, lorsque la peste l'enleva, le 28 août 1491, à l'âge de quarante-neuf ans, après en avoir régné quarante-trois, laissant de cet enfant, morte le 2 décembre 1455, Jean, son successeur, et une princesse, nommée Jeanne, qui refusa l'alliance de Maximilien I, empereur, celle de Charles VIII, roi de France, et celle de Richard III, roi d'Angleterre, pour se consacrer à Dieu.

#### D. JUAN, ou JEAN II, dit LE PARFAIT.

1481. JEAN II, fils d'Alfonse et d'Isabelle, né le 3 mai 1455, est proclamé roi le lendemain de la mort de son père, 29 août. Ce prince dès-lors avait fait des exploits qui annonçaient ce qu'il devait être sur le trône. Dès l'âge de seize ans, il s'était trouvé à la prise d'Arzile et de Tanger; et l'an 1476, il s'était signalé à la bataille de Toro. L'an 1482, il fait construire un fort sur la côte de Guinée, pour s'assurer la possession d'une mine d'or qu'on y avait découverte. Ce fort, par cette raison, fut nommé Saint-Georges de la Mine. Instruit, l'an 1483, des intelligences que le duc de Bragance avait avec le roi de Castille contre le bien de l'état, il le fait arrêter, nomme des juges pour instruire son procès; et, d'après la sentence de mort rendue contre lui, le fait décapiter le 21 juin de la même année. Plusieurs des grands, irrités de cette exécution, conspirent contre la vie du roi, pour mettre sur le trône le jeune duc de Viseu. Le complot est découvert, et le duc poignardé de la main du roi; ses partisans sont, les uns punis de mort, les autres obligés de s'expatrier. L'ambition de Jean II s'étendait loin de ses états. Vers l'an 1494, il envoie dans les Indes orientales une flotte sous la conduite de Gama, noble vénitien, qui, sur la route, fait la découverte des royaumes de Congo et de Béni, et envoie celle du plus grand cap qui soit dans le monde, auquel le roi Jean donna le nom de *Cap de Bonne-Espérance*. (Ce cap avait été reconnu dès l'an 1489, après une navigation très-périlleuse de seize mois, par Barthélémy Diaz, officier portugais, qui l'avait appelé *Cap Tormentoso*, à cause des violentes tempêtes qui ne lui permettaient pas d'en approcher.) Le roi Jean ayant fait alliance avec le roi de Congo, lui envoie des missionnaires qui l'instruisent, lui et son peuple, des mystères de la religion chrétienne, et leur administrent le baptême.

L'an 1493, excité par les découvertes que Christophe Colomb, dont il avait rejeté les offres, venait de faire au nouveau monde, Jean II fait équiper une flotte pour aller sur les traces de ce navigateur faire de nouvelles conquêtes. Le roi de Castille, qui avait pris les devants, et s'était fait attribuer par le pape tous les pays de l'autre hémisphère, découverts et à découvrir, prétend empêcher cet armement. Après quelques contestations,

on s'en rapporte à la décision du saint siège; qui limite la navigation des deux couronnes par une ligne qu'on a nommée de *marcation*. Mais le roi de Portugal trouvant son ambition trop gênée par cette ligne, convint, l'année suivante, d'une nouvelle ligne qui declinaît de celle d'Alexandre VI, et qui fut nommée par cette raison, *ligne de démarcation*. Une mort prématurée enleva le roi Jean II l'an 1495, le 14 septembre, selon Mariana, ou le 25 octobre selon l'auteur de la Généalogie des rois de Portugal, à l'âge de quarante ans révolus et quelques mois, après un règne de quatorze ans. Il avait épousé LÉONORE, fille aînée de l'enfant don Ferdinand, duc de Viseu, dont il n'eut que l'enfant Alfonso, mort, le 12 juillet 1491, d'une chute de cheval qu'il fit peu de jours après avoir épousé dote Isabelle, fille aînée du roi Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille. Quoiqu'il aimât tendrement ce fils, il sut modérer en héros les regrets que sa perte lui causa. *Ce qui me console*, disait-il, *c'est qu'il n'était pas propre à régner; et que Dieu en me l'étant a montré qu'il veut secourir mon peuple*; parlant ainsi, dit un historien portugais, parce que son fils aimait beaucoup les femmes. Jean II est recommandable par un assortiment de grandes qualités, qui lui a mérité le titre de *parfait*. On loue surtout son zèle pour l'administration de la justice, et sa vigilance à cet égard. Il dit un jour à un juge avide et indolent : *Prenez garde à vous; je sais que vous tenez vos mains ouvertes et vos portes fermées. L'avis produisit son effet. Dans les affaires du fisc, il remerciait les magistrats lorsqu'ils avaient décidé contre lui, et quelquefois même il les récompensait. Persuadé que le luxe entraîne la ruine de l'état, comme celle des monars, il fit des lois pour en arrêter les progrès en Portugal. Un, entre autres, ne permettant qu'aux femmes de porter de la soie, de l'or et des pierres. Ses ministres lui objectèrent que cette ordonnance était préjudiciable au commerce. Vous vous trompez*, leur dit-il, *il suffit que la moitié de mes sujets donne dans le luxe pour fournir de l'occupation à l'autre. C'est en parlant de lui qu'un anglais disait à son roi Henri VII : Ce que j'ai vu de plus rare en Portugal, c'est un roi qui commande à tous et à qui personne ne commande.*

#### EMMANUEL LE FORTUNÉ.

1495. EMMANUEL LE FORTUNÉ, fils de Ferdinand, duc de Viseu, et de Béatrix, fille de Jean grand-maître de Saint-Jacques, et comte de Portugal, né le 3 mai 1469, remplace Jean II, son cousin, qui l'avait déclaré son successeur à la couronne. L'an 1496, il donne une loi pour bannir de ses états tous les Juifs. Ceux qui restèrent, en embrassant le Christianisme, furent appelés par mépris *noirs nouveaux chrétiens*, et exclus, par la même loi, de toutes charges ecclésiastiques et civiles. EMMANUEL, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, mit plusieurs fois des vaisseaux en mer pour faire des découvertes et des conquêtes dans les pays inconnus. Vasquez et Paul de Gama, frères, gentilhommes portugais, s'étaient embarqués, le 9 juillet 1497, à Lisbonne avec cent soixante hommes seulement, soldats ou matelots, doublèrent pour la première fois, après une navigation très-difficile de quatre mois, le Cap de Bonne-Espérance, firent la découverte de toute la côte orientale d'Éthiopie, et de la plupart des îles qui s'y trouvent, et de là faisant voile, vers les Indes, arrivèrent, le 22 mai 1498, à Calicut, sur la côte de Malabar. Leur étonnement fut grand de trouver un nombre prodigieux de vaisseaux et un commerce réglé sur toutes les côtes des Indes, sur celles de l'Afrique, de l'Arabie, de la mer Rouge et de la Perse. Mais ils furent bien plus surpris, lorsque Vasquez de Gama ayant obtenu du roi de Melinde, sur la côte de Zanguebar, un pilote pour conduire sa flotte à Calicut, il trouva dans ce pilote, appelé Kamska, gentil de Guzarate, un homme si habile dans la navigation, que les Portugais lui ayant montré un astrolabe, il y fit peu d'atten-

tion, parce qu'il était accoutumé à se servir de la boussole, du quart de cercle et des cartes géographiques. Vasquez, après avoir perdu Paul, son frère, étant rentré le 14 septembre 1499, dans le port de Lisbonne, Emmanuel envoya, l'an 1500, d'autres vaisseaux, sous la conduite de Pierre-Alvarez Capral. Celui-ci étant poussé sur les côtes du Brésil, reconnut cette contrée, parcourut différents royaumes, contracta des alliances avec les rois de ces pays au nom du roi de Portugal, et y fait bâtir des forts.

Emmanuel, attentif à profiter des occasions d'agrandir ses états et d'en étendre le commerce, ne négligeait pas cependant les intérêts de la religion. Sur les flottes qu'il envoyait en Asie, il avait soin de faire embarquer des missionnaires pour convertir à la foi les peuples qu'elles découvraient. Son zèle ne se borna point là; sembla à la dépravation du clergé de Portugal et d'Espagne, il écrivit, l'an 1499, de concert avec le roi Ferdinand le Catholique, au pape Alexandre VI pour lui en demander la réformation. Mais à qui s'adressaient-ils? On sait quelles étaient les mœurs de ce pontife. Alexandre parut étonné de ce que les ambassadeurs lui dirent; mais il se contenta de les renvoyer vers leurs maîtres avec de belles promesses et des présents. Ce fut tout le fruit de cette ambassade.

La prospérité d'une nation tourne souvent au détriment d'une autre, et il arrive par là jaloux. Les Vénitiens voyant leur commerce des épices qu'ils allaient chercher en Egypte, diminuer depuis les navigations des Portugais, excitent contre eux, vers l'an 1504, Kansou-Algouri, sultan d'Egypte (1). Kansou se ligue avec le roi de Calicut, ennemi des Portugais dès qu'il les eut connus. Lopez Suarez, un de leurs amiraux, qui croissait alors sur ces côtes, prend la ville de Cranganor, dont il brûle une partie, et épargne l'autre à cause des chrétiens qui y trouvaient. Ces chrétiens, différents en plusieurs points des Catholiques, se disaient chrétiens de saint Thomas, parce qu'ils croyaient avoir reçu la foi de cet apôtre. (*Hist. Univ.* t. XXIX. in-4<sup>e</sup>, p. 150.) L'an 1506, François d'Almeida, envoyé l'année précédente en qualité de vice-roi dans les Indes, y forme divers établissements dans les royaumes de Narsingue, de Quilon, de Cananor, de Cochim, après plusieurs victoires remportées sur les habitants de ces pays. Son fils Lorenzo prend possession des Maldives et de Ceylan.

La distinction des anciens et des nouveaux chrétiens, établie en Portugal, y occasionna, l'an 1506, une violente sédition que le roi ne put apaiser qu'en promettant de détruire la cause qui l'avait produite. C'est ce qui eut lieu, l'an 1507, en révoquant la loi qui établissait cette odieuse distinction, par un édit du 1<sup>er</sup> mars, où il promet de ne mettre plus désormais de différences entre les juifs convertis et les autres fidèles, et d'admettre les uns comme les autres à toutes les charges et emplois civils et ecclésiastiques. On faisait cependant au loin de nouvelles conquêtes pour le compte d'Emmanuel. Alfonso d'Albuquerque, la même année, s'empara de l'île d'Ormuz dans le golfe Persique. L'an 1510, Jacques Siqueira s'introduisit dans l'île de Sumatra, et fait alliance, au nom du roi de Portugal, avec plusieurs princes de la partie occidentale de cette île. Albuquerque surprend l'île de Goa, et l'année suivante il débarqua dans la presqu'île de Malaca, dont il oblige les habitants à se ranger sous la domination portugaise. La mort de don Jean de Meneses, arrivée le 15 mai 1514, dans Azamor, dont il était gouverneur, affecta le roi Emmanuel qui lui devait ses conquêtes en Afrique. Albuquerque, vice-roi des Indes, suivit de près Meneses au

tombau. L'an 1515, se voyant rappelé, malgré ses importants services, il tomba malade de chagrin, et mourut à Goa, regrette de ses compatriotes et des Indiens. Les Portugais, dans leurs courses, s'étaient approchés de la Chine, mais ils n'avaient encore pu y pénétrer. L'an 1517, Ferdinand Perez Andrade y ayant abordé avec huit vaisseaux, obtint la permission d'y aller avec deux seulement dans le port de Canton. De là, Thomas Perez alla trouver l'empereur de la Chine avec titre d'ambassadeur du roi de Portugal, et réussit à conclure un traité d'alliance entre les Portugais et les Chinois. Mais, après le départ de Ferdinand Andrade, les Portugais se comportèrent avec tant d'insolence, que l'empereur, les ayant fait arrêter, les condamna à périr dans les prisons. Une autre flotte, qui vint se présenter ensuite à la Chine sans avoir ce qui s'était passé, fut pourvue par celle des Chinois qui firent prisonniers ceux qui la montaient, et les massacrerent. Les Chinois enfin, revenus de leurs préjugés contre les Portugais, leur permirent de bâtir, à vingt lieues de Canton, la ville de Macao, pour être gouvernée conjointement par un chinois et un portugais.

António Correa fit, l'an 1520, sur la côte occidentale du Bengale, une autre découverte dont le Portugal tira parti, ce fut celle du Pegu, pays abondant en or, en pierres précieuses, en bois de senteur et en graines de toute espèce. Ayant fait alliance au nom du roi son maître, avec le souverain du pays, il ouvrit par là une nouvelle mine de richesses aux Portugais. Dans le même temps qu'Emmanuel envoyait des flottes dans les Indes, il avait une armée occupée en Afrique à faire la guerre à différentes hordes des Maures de Barbarie. Quelques unes s'allièrent avec les Portugais et les aidèrent à triompher des autres. Les succès de cette guerre qui fut très-longue, furent néanmoins variés, et les Portugais eurent besoin de toute leur valeur et de toute leur habileté pour repousser les échecs que les Maures leur firent de temps en temps.

Le roi Emmanuel, en étendant au loin le commerce de ses états et travaillant à les enrichir, s'occupait en même temps des affaires de l'église en Europe. Affligé des troubles que les erreurs de Luther excitaient en Allemagne, il écrivit, le 21 avril 1521, une lettre très-forte à Frédéric, dit le Sage, électeur de Saxe, pour l'exhorter à se défaire de cet hérésarque comme d'une peste publique. La même année, une maladie épidémique enleva ce monarque à Lisbonne, le 13 décembre, dans la cinquante-troisième année de son âge, après un règne de vingt-six ans. Il fut inhumé dans le monastère de Belem, qu'il avait fait bâtir. Il avait épousé, en premières noces, l'an 1497, ISABELLE d'ARAGON, dite de Castille, veuve de l'infant don Alfonso, décédée l'an 1491; cette première épouse étant morte le 24 août, l'an 1498, en couches d'un prince, nommé Michel, qui mourut âgé de deux ans; Emmanuel épousa en secondes noces, par dispense d'Alexandre VI, le 30 octobre 1500, MARIE DE CASTILLE, sœur d'Isabelle (morte à Lisbonne le 7 mars 1517); sept princesses et trois princesses sortirent de ce deuxième mariage; savoir, Jean III; Louis; Ferdinand; Alfonso, cardinal; Henri, aussi cardinal, puis roi de Portugal; Edouard, et Antoine. Cependant la postérité d'Emmanuel fut éteinte à la seconde génération. Les princesses sont, Marie, morte au berceau; Elisabeth, femme de Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne, née l'an 1503; Marie-Beatrix, née l'an 1504, mariée à Charles III, duc de Savoie. Enfin après le décès de la reine Marie, arrivé le 7 mars 1517, Emmanuel épousa en troisièmes noces, l'an 1519, ÉLÉONORE d'AUTRICHE, sœur de Charles-Quint; il en eut un prince, auquel il survécut, et une princesse, morte l'an 1528. (Éléonore se remarria depuis à François I, roi de France.) Le règne d'Emmanuel est célèbre par les grandes actions de ce prince, qui doit être regardé comme un des meilleurs rois qui aient porté le sceptre de Portugal, et par les exploits des Portugais en Asie, en Afrique et dans les Indes; ce qui a fait regarder son règne comme l'âge d'or de la nation. On voit dans le sceau de ce prince son écusson surmonté d'une

(1) La conduite des Vénitiens, à l'égard des Portugais, était d'autant plus digne de blâme, qu'en 1501, le roi Emmanuel, apprenant qu'ils étaient attaqués par les Turcs, leur avait envoyé une flotte sous le commandement de D. Jean de Meneses, qui avait obligé le sultan Bajazet à lever le siège de Cossova.

sphère, symbole de son amour pour l'astronomie, et des découvertes que les Portugais firent sous son règne dans le pays éloigné.

### JEAN III.

1521. JEAN III, fils d'Emmanuel et de Marie de Castille, sa deuxième femme, né le 6 juin 1502, monta sur le trône le 19 décembre 1521. Le commencement de son règne fut marqué par de grands désastres. D'horribles tremblements de terre, qui durèrent huit jours, endommagèrent considérablement Lisbonne et plusieurs villes voisines. On fit état de plus de trente mille personnes, qui furent écrasées sous les ruines des bâtiments qu'ils renversèrent. Le roi et la reine furent obligés de camper en pleine campagne sous des tentes, malgré la rigueur de la saison : on était alors au mois de février. Un débordement des eaux du Tage inonda près de la moitié du Portugal. Le roi n'oublia rien de ce qui était en son pouvoir, pour remédier à ces calamités. Tel est le récit d'un moderne ; mais où l'a-t-il pris ? c'est ce que nous n'avons pu découvrir.

Les affaires des Portugais continuèrent de prospérer en Asie et en Afrique, sous le règne de Jean III. Mais ce ne fut pas sans une vigoureuse résistance qu'ils se maintinrent dans l'île d'Ormuz et au Calicut, contre les efforts des Indiens qui voulaient les en chasser. L'empereur Charles-Quint, de son côté, suscita, l'an 1524, une querelle aux Portugais, par rapport aux îles Moluques qu'ils avaient découvertes en 1511, prétendant qu'elles se trouvaient dans la partie des Indes qui lui appartenait, suivant le partage fait par le pape Alexandre VI. On nomma pour arbitres des géographes, qui ne purent s'accorder. Enfin, l'empereur, ayant besoin d'argent, céda ses prétentions pour un million de ducats aux Portugais.

La crainte que la foi ne s'altérât dans ses états, fit prendre au roi Jean III le parti d'y introduire l'inquisition. Les Portugais, à qui ce tribunal était odieux, lui firent en vain des remontrances pour le détourner de ce dessein. Il fut inflexible ; et, l'an 1526, l'inquisition fut établie à Lisbonne, d'où elle se répandit ensuite dans toute la domination portugaise, et jusqu'à Goa, dans les Indes orientales. Ce ne fut néanmoins qu'en 1536 que cet établissement fut confirmé par Paul III. Les Portugais en firent, vers le même temps, de plus assidus à leur goût et à leurs intérêts dans le Brésil, l'une des plus riches contrées de l'Amérique méridionale.

La compagnie de Jésus, dès son origine et avant même qu'elle eut pris une entière consistance, frappa l'attention de Jean III, et attira sur elle la protection de ce monarque. L'an 1541, il fit venir de Rome en Portugal les pères François Xavier et Simon Rodrigues, deux membres de cette société ; et, l'année suivante, il fit partir le premier, avec le titre de légat à latere, dont le pape l'avait revêtu, pour aller prêcher l'Evangile au Japon, nouvellement découvert par les Portugais. Simon Rodrigues resta en Portugal, où il fonda plusieurs maisons de son institut. Le roi Jean III fit lui-même les vœux des Jésuites ; il obtint en conséquence un provincial, et obtint permission du saint siège pour garder sa couronne.

Les oranges, qui sont aujourd'hui si communs en Portugal, qu'on dirait qu'ils y croissent d'eux-mêmes, y étaient inconnus avant le règne de ce prince. Ce furent des marchands portugais qui les apportèrent de la Chine dans leur patrie en 1549, et de là ces arbres se sont distribués dans toute l'Europe méridionale ; mais il n'est aucune contrée où ils produisent d'aussi bons fruits qu'en Portugal. Les vice-rois de Goa, sous le règne de Jean III, eurent avec les peuples et les princes leurs voisins de fréquentes guerres dont ils sortirent avec avantage. Dans le cours de ces hostilités, le roi Jean III mourut d'apoplexie à Lisbonne, le 7 juin 1557, âgé de 55 ans, dans la trentième année de son règne, sans laisser aucun enfant de CATHERINE D'AUTRICHE, son épouse, sœur de Charles-Quint, quoi qu'il

edt eu d'elle six princes, savoir : Alphonse, Emmanuel, Philippe, Denis, Jean, mort le 2 janvier 1554 ; Antoine, et trois princesses, Marie, femme de Philippe II, roi d'Espagne ; Isabelle et Béatrix. Le roi Jean III, dont les auteurs de l'histoire Universelle, avait une affection si tendre pour son peuple, qu'aucune raison n'était capable de l'engager à le charger d'impôts. Quand ses ministres en proposaient, *examiniens d'abord*, disait-il, *s'il est nécessaire de lever de l'argent*. Quand ce premier point était éclairci, *royans à présent*, disait le roi, *quelles sont les dépenses superflues* ; de sorte que l'économie fut sous son règne le fonds pour les besoins extraordinaires. Sa mémoire était excellente, et il l'avait si prodigieuse, qu'un jour étant à Colimber, après s'être fait lire tous les noms des écoliers de l'Université, il les retint, et appela ensuite chacun d'eux par le sien. On le voit à Lisbonne, sur son tombeau, habillé en jésuite. Son zèle pour la religion éclata par les réformes qu'il fit faire dans les ordres religieux, par les fondations de divers hôpitaux dans son royaume, et par l'établissement de plusieurs évêchés dans ses colonies.

### SÉBASTIEN.

1557. SÉBASTIEN, fils de l'infant Jean, cinquième fils de Jean III, et de Jeanne d'Autriche, fille de Charles V et d'Elisabeth de Portugal, né le 20 janvier 1554 (dix-huit jours après la mort de son père), succéda à son aïeul le 11 juin, et régna sous la tutelle de Catherine, son aïeule, ensuite sous celle du cardinal Henri, son grand-oncle, en faveur duquel Catherine se démit de la régence en 1562. L'an 1574, le roi Sébastien, plein de l'esprit de chevalerie, que son gouverneur et son précepteur lui avait inspiré, passa en Afrique dans la vue de signaler ses armes contre les infidèles. Il fait quelques courses dans le pays, ou même attaque les Maures, quoique bien supérieurs en nombre, les combat avec intrepidité, remporte sur eux de petits avantages, et retourne en Portugal au mois de novembre de la même année. Ces faibles succès enflammèrent tellement le désir qu'il avait de faire des conquêtes en Afrique, que dans les quatre années qui suivirent, il ne fut occupé qu'à préparer un nouvel armement capable de reconquérir sa vue. Un incident lui fournit un prétexte de reporter la guerre chez les Maures, quoiqu'il n'en eût pas besoin. Mulei-Mohammed, roi de Fez et de Maroc, avait été dépouillé de ses états par Mulei-Moluch, son oncle. L'an 1577, il vint demander du secours à don Sébastien, et lui rendit Arzile, que son père avait conquis sur les Portugais. Havi de cet événement, le roi de Portugal promit au prince africain de faire tous ses efforts pour le rétablir. Au mois de décembre il a une conférence à N. D. de la Guadeloupe avec Philippe II, roi d'Espagne, sur son expédition. Philippe, après avoir fait d'inutiles efforts pour l'en détourner, s'engage à lui fournir cinquante galères et 5000 hommes. La reine Catherine avait toujours été opposée à ce dessein du roi, son petit-fils. Cette princesse termina ses jours le 12 février 1578, dans les mêmes dispositions. En mourant elle avait chargé le cardinal Henri de faire au roi de nouvelles remontrances à ce sujet. Le cardinal Henri n'étant point écouté, se retira de la cour. Enfin, le 24 juin, don Sébastien s'embarqua avec la fleur de sa noblesse. Il aborda en Afrique, et campa, le 29 juillet, à deux lieues d'Arzile. Moluch, informé de son arrivée, vint à lui avec une armée de cent mille hommes, c'est-à-dire dix fois de cinq fois plus forte que celle des Chrétiens. Il l'approcha d'Alcagar-Quivir, et de là vint camper près de la rivière de Loco, à la vue de l'ennemi. Le 4 août, le combat s'engage. Les Chrétiens ont l'avantage au premier choc ; mais, enveloppés ensuite par les Maures, ils sont pris ou tuillés en pièces. Le roi Sébastien, après avoir fait des prodiges de valeur, est entouré par les ennemis qui, s'étant saisis de sa personne, se disputent une si belle proie. Un de leurs généraux survient, et voyant les efforts qu'ils faisaient pour se l'arracher, *quoi ! chiens*, dit-il, *après que Dieu*

*vous a donné une victoire si complète, vous coulez vous égarer pour un prisonnier ! En même temps, d'un coup de cimeterre il renverse le roi de cheval ; après quoi les Maures, désespérant de pouvoir tirer aucune rançon de ce malheureux prince, achèvent de le tuer. Telle fut, suivant les relations les moins suspectes, mais non pas absolument sûres, la déplorable fin du roi Sébastien. On fut long-temps en Portugal sans pouvoir se persuader qu'il fut mort sur le champ de bataille. On fit courir le bruit qu'il s'était échappé du combat, et qu'il errait en divers lieux ; ce qui donna sujet à des imposteurs, comme on le verra, de prendre son nom. Ce prince était dans la vingt-cinquième année de son âge, et dans la vingt-deuxième de son règne. Il n'était pas encore marié. C'est le premier roi de Portugal qui ait pris le titre de majesté, que le roi Philippe II lui donna.*

## HENRI I.

1578. HENRI I, fils du roi Emmanuel et de Marie de Castille, sa deuxième femme, né le 31 janvier 1512, cardinal du titre des Quatre-Couronnes, successivement archevêque de Brague, de Lisbonne et d'Evora, grand-inquisiteur de la foi, fut proclamé roi aussitôt qu'on eut appris la triste nouvelle de la défaite et de la mort de Sébastien, son petit-neveu. Henri, étant âgé de près de soixante-sept ans, et fort infirme, les prétendants à la couronne de Portugal pensèrent dès-lors à faire valoir leurs droits sur un trône qui semblait devoir être bientôt vacant. Ces prétendants étaient, 1°. le prince Antoine de Portugal, fils naturel de l'infant Louis, frère du cardinal Henri ; 2°. Philippe II, roi d'Espagne, fils d'Elisabeth, sœur de Henri, et fille aînée d'Emmanuel ; 3°. Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, fils de Béatrix, autre fille d'Emmanuel ; 4°. Balthazar Farnèse, prince héréditaire de Parme, né de Marie, fille de l'infant Edouard, fils d'Emmanuel ; 5°. Catherine, autre fille du même Edouard, mariée à Jean, duc de Bragance ; 6°. Catherine, reine de France, mère de Henri III ; 7°. enfin le pape Grégoire XIII prétendit aussi que le choix du roi de Portugal le regardait, tant par les droits du saint siège sur ce royaume, que par ceux qu'il a sur les biens des cardinaux. Pour exclure le premier des compétiteurs, les émissaires de la cour d'Espagne font revivre la distinction des anciens et des nouveaux chrétiens, autorisée par différents brefs superreptés des papes, publient en conséquence que sa mère Yolande de Gomez est juive d'extraction, et prétendent que par là il est inhabile au trône. Les Portugais craignant les troubles dont ils étaient menacés après la mort du roi Henri, le pressent de nommer son successeur ; mais il est irrésolu. L'an 1580, Henri assemble, le 8 janvier, les états du royaume, et leur propose de reconnaître pour roi Philippe II, la proposition est rejetée. Le 31 du même mois, Henri meurt dans de grands sentiments de piété, n'ayant régné qu'environ un an et demi. Le Comestorgio dit que « quoiqu'il eût plus de vertus que de vices, il ne laissait pas « d'être plus vicieux que vertueux, parce que ses vertus étaient « de prêter, au lieu que ses vices étaient de prince. » Après sa mort le royaume de Portugal fut administré par cinq régents, dont trois étaient dans les intérêts de Philippe II.

## ANTOINE.

1580. ANTOINE, grand-prieur de Crato, fils naturel du Louis, deuxième fils du roi Emmanuel, né l'an 1531, avait prétendu au trône de Portugal après la mort de Sébastien, et en avait été exclu. Après celle de Henri, il renouela ses prétentions, et se fit proclamer roi, par la populace, à Santarém, le 19 juin, ensuite à Lisbonne le 24 du même mois ; mais Antoine, jeune prince, emporté et violent, ne jouit pas long-temps de cette dignité. Le 25 août, il est défait à Alcantara par le duc

d'Albe, qui entre ensuite à Lisbonne, et achève, en moins de deux mois, de soumettre le royaume de Portugal à Philippe II. Antoine, après sa défaite, est abandonné de tous et obligé de s'enfuir ; il erre long-temps de lieu en lieu sans pouvoir trouver d'asile ; et enfin il passe en France, où il arrive au mois de juillet 1581 ; le roi Henri III lui fit un accueil digne de son rang. Après quelque séjour en France, Antoine s'embarque sur une flotte d'environ soixante vaisseaux, portant six mille hommes que le roi lui donna sous le commandement de Philippe Strozzi, et débarque dans l'île de Saint-Michel, où il est reconnu roi de Portugal. Le marquis de Sainte-Croix dissipe la flotte de Strozzi dans une sanglante bataille donnée le 16 juillet ; dens mille français y périrent ; Strozzi tombe entre les mains de ses ennemis, et meurt deux jours après de ses blessures ; Antoine, qui s'était retiré avant la bataille dans les îles de Terçère, revient en France. Antoine, l'an 1589, fit une nouvelle tentative avec une flotte anglaise commandée par les fameux amiraux Jean Norris et François Drake ; mais il échoua, et vint finir ses jours à Paris, où il mourut le 26 août 1595, âgé de soixante-quatre ans, laissant deux fils, qu'il recommanda au roi Henri IV par son testament, où il institua son héritier. Son corps fut enterré aux Cordeliers, et son cœur porté dans l'église de *S. do Maria*.

## PHILIPPE I.

1580. PHILIPPE I (11<sup>e</sup> du nom, roi d'Espagne), envoya en Portugal le duc d'Albe, qui s'empara de ce royaume en moins de deux mois, et y fit proclamer roi Philippe le 4 septembre. L'an 1581, Philippe convoqua les états-généraux, le 15 avril, à Tomar ; il y fut reconnu roi de Portugal après qu'on eut arrêté, entre'autres choses, que le Portugal formerait toujours un royaume séparé et indépendant, dont Lisbonne serait la capitale, et où les conseils et tribunaux gouverneraient résidentiellement, de manière que les Portugais ne fussent pas obligés de sortir du royaume pour avoir justice. Le 25 juin, Philippe fit son entrée à Lisbonne. Avant la séparation des états, il avait fait publier une amnistie, mais si remplie de restrictions qu'elle n'en méritait pas le nom. Musiciens nobles et autres furent emprisonnés, exécutés, ou souffrirent d'autres traitements rigoureux. Un nombre incroyable d'ecclésiastiques, séculiers ou réguliers, périrent par divers supplices. On en précipita une si grande quantité dans le Tage, que le peuple, s'imaginant que la rivière était excommuniée, ne voulut plus manger de poisson. Il fallut que l'archevêque de Lisbonne, pour lever ce scrupule, se rendit sur la rivière, et lui donna l'absolution avec les cérémonies ordinaires. L'an 1583, pendant le séjour de Philippe à Lisbonne, on éventa deux mines sous le palais, et une autre sous la chapelle où il allait entendre la messe. Voyant alors que sa vie était en danger parmi les Portugais, ce monarque prend le parti de retourner en Espagne. L'an 1585, deux impéteurs veulent sa faire passer pour le roi D. Sébastien, et ne trompent qu'un petit nombre de personnes. Un troisième, appelé Mathieu Alvares, qui vivait dans un ermitage, fut comme forcé de jouer le même personnage. Sur quelques traits de ressemblance qu'il avait avec D. Sébastien, le peuple voulut que ce fut ce roi lui-même qui faisait pénitence pour la bataille d'Alcantara. L'ermite séduit se rendit aux instances qu'on lui fit. Il se soutint pendant quelques mois, au bout desquels, ayant été pris, il fut puni de mort avec les principaux auteurs de la révolte. L'an 1593, on voit paraître un nouvel impéteur, nommé Gabriel de Spinosa. Il s'acquitta mal du rôle de D. Sébastien, qu'un angevin, grand partisan de la maison de Bragance, lui avait appris ; tous deux furent pris et pendus à Valladolid. L'an 1598, Philippe meurt le 13 septembre, après avoir régné dix-huit ans en Portugal. La cruelle politique de ce prince lui avait fait donner le nom de *Démon du Midi*. Les Portugais conviennent néanmoins

moins que de tous les rois d'Espagne qui les ont gouvernés, Philippe IV<sup>e</sup>, est celui qui les a traités avec le moins d'inhumanité. (Voy. Philippe II, roi d'Espagne.)

### PHILIPPE II

1598. PHILIPPE II (III<sup>e</sup> du nom, roi d'Espagne), est proclamé roi après la mort de son père. Ses ministres traitent le Portugal comme une province d'Espagne, et augmentent, par le despotisme qu'ils y exercent, la haine des Portugais pour le gouvernement espagnol. Un aventurier profite de ces dispositions pour renouveler le rôle de D. Sébastien, dont il avait la taille et quelques traits du visage. Il parcourt l'Italie, où il soutint son personnage avec plus de dignité que ceux qui l'avaient précédé. L'apparente naïveté avec laquelle il racontait ses malheurs séduisit beaucoup de personnes. Les Portugais qui n'attendaient que le signal d'une révolution pour se soustraire à la domination espagnole, étaient prêts à adopter le nouveau D. Sébastien; mais le grand-duc de Toscane l'ayant fait arrêter, le livra aux Espagnols qui le firent égarer en prison. Les Hollandais profitèrent des troubles du Portugal pour envahir ses domaines dans les Indes. L'an 1604, ils lui enlevèrent une partie des Moluques, et y établirent leur compagnie des Indes Orientales. Ce ne fut que le prélude des conquêtes que ces républicains firent sur les Portugais, qu'ils dépouillèrent, sous ce règne et sous le suivant, de la plus grande partie de ce qu'ils possédaient en Asie et en Amérique. Philippe mourut, l'an 1621, dans la vingt-troisième année de son règne. (Voy. Philippe III, roi d'Espagne.)

### PHILIPPE III.

1621. PHILIPPE III (IV<sup>e</sup> du nom, roi d'Espagne), succède au roi, son père, et par sa dureté intolérable (ou plutôt celle d'Olivarez, son ministre), il donne occasion aux Portugais de se révolter, et de secouer le joug de la domination espagnole. La révolte commence à Lisbonne le 1<sup>er</sup> décembre 1640; les conjurés se rendent maîtres du palais, en criant : *Liberté vive Jean IV<sup>e</sup>, roi de Portugal!* Le prince D. Jean, duc de Bragance, informé de ce qui se passait en sa faveur, quitte la maison de campagne où il s'était retiré près de Villaviciosa, arrive à Lisbonne, y est reconnu roi de Portugal, comme ayant droit de succession et de représentation. Ce qui surprend dans cette révolution, c'est que rien n'en ait transpiré, quoique le secret eût été communiqué à trois cents personnes six mois avant l'édification; elle ne coûta la vie qu'à deux personnes, François Suarez, lieutenant civil, et Michel Vasconcellos, secrétaire d'état, qui avaient le plus maltraité les Portugais. La duchesse de Mantoue (Marguerite de Savoie, veuve de François IV, duc de Mantoue), gouvernante, ou vice-reine du pays, se retire dans une promenade à P. Réta, qui vivait dans le temps que cette révolution est arrivée, en attribuant le projet et le succès (1) au cardinal de Richelieu. (Voy. Philippe IV, roi d'Espagne.)

### JEAN IV.

1640. JEAN IV, duc de Bragance, petit-fils de Catherine, fille de l'infant Edouard, fils du roi Emmanuel, est proclamé

roi à Lisbonne le 1<sup>er</sup> décembre, et peu de jours après dans tout le royaume; il fait son entrée dans la ville le 8 du même mois, et le 15 il est couronné (2). Un castellan, témoin du triomphe de ce prince, ne peut s'empêcher de s'écrier en soupirant : *Est-il possible qu'un si beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maître!* Jean était fils de Théodore, septième duc de Bragance, et tirait son origine de Jean I<sup>er</sup>, roi de Portugal, par Alphonse, son fils naturel, premier duc de Bragance; par Ferdinand, I<sup>er</sup> du nom, deuxième duc; par Ferdinand, II<sup>e</sup> du nom, troisième duc, qui fut décapité, l'an 1483, sous le règne de Jean II; par Jacques, quatrième duc; par Théodore, I<sup>er</sup> du nom, cinquième duc; par Jean, sixième duc; par Théodore, II<sup>e</sup> du nom, septième duc de Bragance, père de Jean IV. Jean de Bragance n'était pas l'unique rejeton des anciens rois de Portugal. Les ducs de Villa Real et de Camina en descendaient également, mais dans un degré plus éloigné. Jaloux de voir leur égal devenu leur maître, ils trament, de concert avec l'Espagne, une conjuration pour l'exterminer avec sa famille et livrer Lisbonne au fer et au feu des Espagnols. La reine est informée de cet affreux dessein par le marquis d'Ayamonte, espagnol, son parent. On arrête les principaux conjurés, et le peuple les voit avec joie périr sur l'échafaud. L'évêque de Bragance et le grand-inquisiteur, qui étaient de ce nombre, sont exécutés en prison. L'an 1641, les états, assemblés le 28 janvier, confirmèrent tout ce qui avait été fait jusqu'alors en faveur du roi Jean. Le même acte que les Portugais faisaient paraître en Europe pour ses intérêts, se communiqua dans les autres parties du monde où ils avaient des possessions. Tout ce qui reconnaissait la domination portugaise en Asie, en Amérique, et sur les côtes d'Afrique, déclara unanimement Jean IV, dès qu'on y eut appris la nouvelle de la révolution. Le nouveau monarque fut part de son élévation à toutes les cours de l'Europe, et toutes le reconnurent; à l'exception de l'empereur et du roi d'Espagne. Nul ni l'autre ne s'en firent à un simple refus. Le premier avait dans ses armées Edouard de Bragance, frère du roi Jean; il eut la honte de le livrer, malgré les services qu'il en avait reçus, à son ennemi, qui le fit mourir dans les prisons de Milan, après l'avoir retenu l'espace de huit ans; le second fit, pour recouvrer le Portugal, des efforts que la valeur des Portugais rendit inutiles. Ceux-ci avaient dans le même temps à se défendre hors de l'Europe contre les Hollan-

(1) On peut dater la décadence du Portugal, dit un écrivain japonais, du temps que ce royaume devint une province de l'Espagne. Pendant ce période la marine portugaise fut employée et déclinée au service des Espagnols. Son commerce souffrit au point qu'on se flotta à marchanda diminués du plus de deux cents gros vaisseaux. Ses armées furent épuisées de munitions, d'artillerie et d'armes de toute espèce. Plus de deux mille pièces de canon de toute et un nombre infini de caissons de far furent transportés en Espagne. On vit à la fois sur la grande place de Séville jusqu'à cent mille pièces de canon, marquées aux armes de Portugal, et les caissons en argent étaient à considérer, que dans le court espace de quarante-deux ans, c'est-à-dire depuis 1581 jusqu'à 1623, l'Espagne tira du Portugal un total de deux cent millions d'écus d'or, ce qui finit alors aux sommes immenses.

(2) Des ce même temps les Hollandais ayant déclaré la guerre aux Portugais, sous prétexte qu'ils étaient sujets du roi d'Espagne, les chassèrent des îles de Ceylan, de l'Inde et du Timor, et leur prirent Malacca après un siège de six mois; ce qui fit passer entre les mains des Hollandais le monopole de la canelle, du clove de girofle, de la muscade, et en grande partie du poivre. Ils leur enlevèrent aussi les ports de la Mito et d'Arguin sur la Guinée, ainsi que l'embouchure et une grande partie du Brésil; à quinze ans après le Portugal plusieurs Rebut ont été reconquis et qu'il resta encore au Portugal plusieurs établissements dans l'Inde, le yémén et la côte, le commerce de ce royaume fut néanmoins souffert en tel échaud pendant qu'il demeura sous la domination de l'Espagne; ce qui s'est toujours trouvé depuis cette époque dans le plus grand état de langueur. L. Lettres sur le Portugal, pp. 4-6.)

(1) Il est d'ailleurs formellement dit, dans les instructions que Louis XIV. au cardinal Mazarin, son ministre, donna le 4 et le 13 mai 1657, à M. de Camille, qu'il envoyait avec titre d'ambassadeur extraordinaire en Portugal, que la France n'avait pas pu conclure un traité avec le roi de Portugal dans le terme de ses années. (Journal de Verdun, 1755, tome 1, page 100, et suiv.)



dois, quoique liés avec eux par un traité d'alliance. L'an 1648, ils réussissent à les chasser des royaumes de Benguela et d'Angola, dans l'Afrique, et de l'île de Saint-Thomas, dans les Antilles. D. Philippe de Mascaregnas, vice-roi des Indes, y ajoutent, avec un égal succès, les affaires du Portugal. Mais l'an 1653, l'évêque de Coimbra, l'un des principaux ministres de Jean IV, forme une conspiration pour livrer son maître au roi d'Espagne. Ce noir complot est découvert par ce bonheur qui a fait donner à Jean IV le surnom de *Fortuné*. L'évêque est mis en prison et ses complices punis de mort. Les Hollandais restaient toujours maîtres d'une partie du Brésil. L'an 1654, les Portugais les obligent d'évacuer entièrement ce pays. Mais ils perdent, l'an 1656, l'île de Ceylan, dont les Hollandais achèvent la conquête (commencée l'année précédente) par la prise de Colombo. Le 6 novembre de la même année le roi Jean, dont la santé déclinait depuis neuf ans, meurt âgé de cinquante-deux ans, après un règne de seize ans moins un mois, laissant de LOUISE DE GUSMAN, sa femme, sœur du duc de Medina-Sidonia, deux princes qui règnèrent successivement après lui, Alfonso et Pierre, et deux princesses, Marie, morte sans alliance, et Catherine, mariée, le 31 mai 1663, à Charles II, roi d'Angleterre. Jean IV, sans avoir des qualités brillantes, se maintint sur le trône avec dignité, par sa piété, par sa prudence, par la bonté de son caractère, et plus encore par les conseils et l'habileté de la reine, son épouse. C'est sous Jean IV que le titre de prince du Brésil commença d'être affecté à l'héritier présomptif de la couronne en Portugal.

## ALFONSE VI.

1656. ALFONSE VI, fils de Jean IV et de Louise de Gusman, né le 21 août 1643, succède à son père, et règne sous la tutelle de la reine qui gouverne avec beaucoup de sagesse jusqu'en l'an 1664, qu'elle se démet de la régence. Cette princesse mourut le 27 février de l'an 1666. La mauvaise conduite d'Alfonse, ses excès, ses procédés à l'égard de la princesse MARIE DE SAVOIE, duchesse de Nemours, son épouse, ayant révolté contre lui les Portugais, il est obligé de se démettre de l'administration du royaume le 23 septembre de l'an 1667. Aussitôt les états s'assemblent, déclarent régent le prince don Pierre, frère du roi, et lui prêtent serment de fidélité. L'an 1668, la guerre, qui durait depuis vingt-six ans entre l'Espagne et le Portugal, est terminée par un traité du 13 février, qui assure l'indépendance de la couronne de Portugal. Le roi Alfonso qui, après sa démission, avait été confiné dans l'île de Terceira, étant revenu, l'an 1675, au château de Cintra, à sept lieues de Lisbonne, y meurt d'apoplexie, le 12 septembre 1683, âgé de quarante ans.

## D. PEDRE OU PIERRE II.

1683. PIERRE II, né le 26 avril 1648, frère d'Alfonse, régent du royaume dès l'an 1667, est proclamé et couronné roi aussitôt après la mort de son frère. L'an 1696, sur les contestations qui s'étaient élevées entre les missionnaires jésuites, et les gouverneurs de l'Amérique méridionale, le roi publie, le 21 décembre, un règlement, par lequel il est dit, paragraphe 1, que les pères de la compagnie de Jésus avant le Gouvernement, non seulement spirituel qu'ils avaient auparavant, mais politique au temps des villes et villages de leur administration. (Le roi don Alfonso VI avait réglé tout le contraire par une loi du 21 septembre 1663, portant que les audits religieux de la compagnie non plus que ceux de tout autre ordre, n'avaient aucune juridiction temporelle dans le gouvernement des Indiens.) Par le quatrième paragraphe il est statué, qu'il ne pourra y avoir, ni demeurer dans les villages, d'autres personnes que des Indiens

avec leurs familles, à cause des mauvaises suites qui résulteraient de leur mélange avec d'autres nations; et en cas qu'il y demeure, ou qu'il s'y trouve quelques blancs ou créoles, le gouverneur les en fera sortir, avec défense d'y retourner; sous peine du fouet pour les réductions, et du bannissement pour les nobles.

Pierre II fit du nombre des souverains qui se déclarèrent pour Philippe V à son avènement au trône d'Espagne. L'an 1703, il fit en conséquence une ligue offensive et défensive avec ce prince et le roi de France contre la maison d'Autriche et ses alliés. Mais l'an 1703, il rompt ce traité, et entre le 6 mai dans la ligue que l'empereur Léopold avait faite à la Haye, le 7 septembre 1701, avec l'Angleterre et la Hollande, contre la France et l'Espagne (1). Il fonda ensuite dans l'Estramadoure, prend Valence, Coria, Albuquerque, et s'empara de plusieurs autres villes en faveur de Charles, archiduc d'Autriche. (Voy. Louis XIV, roi de France, et Philippe V, roi d'Espagne.) L'an 1706, Pierre meurt d'apoplexie à Alcantara, le 9 décembre, dans la cinquante-septième année de son âge, et la vingt-quatrième de son règne depuis la mort d'Alfonse. Ce prince avait épousé, le 2 avril 1668, avec dispense du pape, la reine MARIE DE SAVOIE, épouse de son frère, après que son mariage avec Alfonso eût été déclaré nul par une sentence du 28 mars précédent. Pierre n'eut de cette épouse (morte le 27 décembre 1683) qu'une princesse, décédée l'an 1690, sans avoir été mariée, quoiqu'elle eût été promise au duc de Savoie. Il épousa, 2<sup>e</sup>, le 2 juillet 1687, MARIE ELISABETH, fille de Guillaume, électeur palatin du Rhin, morte le 4 août 1699, après lui avoir donné don Jean, né et mort en 1688; don Jean-François-Antoine-Joseph, qui suit; François-Xavier, né en 1691, mort le 21 juillet 1714; Antoine-François-Bénédict, né le 15 mars 1695; Emmanuel, né le 3 août 1697; dona Thérèse-Françoise, morte le 6 février 1704; dona François-Xavier-Joseph, née en 1699, morte en 1736. Le roi Pierre II était si sobre qu'il mangeait la plupart du temps seul, assis par terre sur un morceau de liège, et n'ayant qu'un seul domestique pour le servir; il ne buvait jamais de vin, et ne permettait pas qu'on approchât de lui après en avoir bu. Il était si habile dans les affaires d'état, que les ministres étrangers aimaient mieux traiter avec ses ministres qu'avec lui. Dans les premières années de son règne, on ne connaissait d'autres légumes en Portugal qu'une mauvaise espèce de choux, l'ail et les oignons. C'est depuis lui qu'on voit abonder ce royaume en toutes sortes de légumes et de fruits délicieux; nous recueillons les oranges, plus anciennes que lui en Portugal, comme on l'a vu ci-dessus.

## JEAN V.

1706. JEAN V, fils de Pierre II et d'Elisabeth de Bavière, né le 22 octobre 1689, monte sur le trône de Portugal le 9 décembre, et, le 1<sup>er</sup> janvier de l'année suivante, est proclamé solennellement. Fidèle aux engagements que son père avait pris avec les alliés contre la France et l'Espagne, il se mit en état de pousser la guerre avec vigueur. Mais le succès ne favorisa pas ses armes. Presque tous les Portugais, qui se trouvèrent à la bataille d'Almanza, gagnée sur les alliés par le maréchal de Barwick, le 25 avril 1707, furent tués ou faits prisonniers. L'an 1708, le roi Jean épousa, le 28 octobre, MARIE-ANNE-JOSEPH-ANTOINETTE, deuxième fille de l'empereur Léopold, née le 7 novembre 1683. La même année (1708), les rois d'Espagne et de Portugal, quoique toujours en guerre, convin-

(1) Par un traité particulier que Pierre fit avec l'Angleterre dans la même année, cette dernière puissance s'engageait à prendre tous les vins de Portugal en échange de ses manufactures, en qui elle eût bientôt tous les champs de blé en vignes, du sucre que ce royaume regorge de vin, et se trouva masquer absolument de pain.

ment d'empêcher, de part et d'autre, les hostilités contre les laboureurs et les vigneron. L'an 1709, le marquis de Bay envoya aux Portugais le château d'Alconchel, après avoir battu l'armée des Anglais et des Portugais, le 7 mai, dans la campagne de Gândim. Dans l'hiver de cette même année, le roi se brouilla avec les ambassadeurs de l'empire, de l'Angleterre et des états-généraux, au sujet des franchises que son père avait abolies vingt ans auparavant, et que ses ministres voulaient faire revivre. Sa fermeté les contraignit à la fin de prier. Le roi Jean V eut lieu de se repentir d'avoir pris le parti de l'archiduc Charles contre Philippe V. L'an 1710, le marquis de Bay réduisit l'armée portugaise à l'inaction, en l'empêchant de pénétrer en Espagne pour aller renforcer l'armée de l'archiduc, qui était entre triomphant une seconde fois à Madrid. Cet échec fut suivi d'un revers plus fâcheux en Amérique. L'an 1711, au mois de septembre, du Gnaï-Trouin attaque et prend Rio-Janeiro, capitale du Brésil, ville opulente, et cause une perte de vingt-cinq millions à la colonie portugaise. Enfin, l'an 1713, la paix est signée à Utrecht, entre la France et le Portugal, le 11 avril, le même jour qu'elle le fut avec l'Angleterre. L'an 1715, elle est signée au même lieu, le 13 février, entre l'Espagne et le Portugal. La tranquillité que le roi Jean procura par là à ses peuples, fut constante, et ne souffrit aucune interruption durant tout le cours de son règne. Il fut spectateur des guerres qui agitaient les autres puissances, sans vouloir y prendre part, si ce n'est que peu après la paix d'Utrecht, il envoya une escadre pour assister le pape et les Vénitiens contre les Turcs. Le pape reconnut ce service, en partageant l'archevêché de Lisbonne en deux, et en érigeant la chapelle royale en église métropolitaine et patriarcale : depuis ce temps la ville est divisée en deux grands districts, l'oriental et l'occidental.

Le roi Jean V aimait les lettres. Il en donna des preuves, l'an 1720, en établissant, par un décret du 8 décembre, l'*Académie royale d'histoire de Portugal*. Sa protection excita aussi l'émulation parmi les artistes : son humanité méritait pareillement des éloges. Jusqu'à son règne les prisonniers du saint office n'avaient aucun avocat pour défendre leurs causes. Touché de cet abus, il entreprit de le réformer ; et, l'an 1725, il obtint du pape Benoît XIII une bulle pour accorder à ces malheureux un secours que la justice rendait indispensable ; ce qui fut suivi d'un décret royal qui assouplissait les inquisiteurs à communiquer leurs arrêts au conseil du roi avant de les mettre à exécution.

Le roi Jean V méditait d'autres réformes utiles ; mais l'état d'inaction où le réduisit une maladie de langueur dans les huit dernières années de sa vie, c'est-à-dire jusqu'au 31 juillet 1750, époque de sa mort arrivée dans la soixante-unième année de son âge, ne lui permit pas d'effectuer le bien qu'il avait projeté, faute de ministres habiles ou disposés à suivre ses vues. Toutes les branches du gouvernement dans cet intervalle se relâchèrent, et l'état à la fin se trouva non-seulement sans argent, mais chargé de près de cent millions de dettes, argent de France. Ce prince laissa de son épouse (morte le 14 août 1754) don Joseph, qui suit ; don Pédre, grand-prieur de Crato, né le 5 juillet 1717 ; Marie Madeleine, mariée, le 19 janvier 1729, à Ferdinand, prince des Asturies, puis roi d'Espagne. Jean V était d'une représentation avantageuse, d'une physionomie agréable, et d'une grande magnificence dans ses habits. Son caractère n'est point à se défier, il cherchait plus à se faire craindre des grands, qu'à en faire à son égard. Il était pour lui l'un et l'autre sentiment dans un égal degré. Il était ferme, et vigoureux observateur de la justice, amicus, comme on l'a vu, des lettres et des arts. Il avait fait acheter dans les pays étrangers une infinité de choses rares et précieuses, tableaux, statues, livres imprimés et manuscrits.

## JOSEPH.

1750. JOSEPH, né le 6 juin 1714, de Jean V et de Marie-Antoinette d'Autriche, est proclamé roi de Portugal après la mort de son père. Il avait épousé, le 19 janvier 1729, MARIE-ANNE-VICTOIRE, fille de Philippe V, roi d'Espagne, et d'Élisabeth Farnèse, née le 31 mars 1718, la même qui dans son enfance avait été élevée auprès de Louis XV, roi de France, qu'elle devait épouser.

Les domaines respectifs de l'Espagne et du Portugal dans le continent de l'Amérique méridionale jusqu'alors n'avaient point encore de limites bien déterminées. L'an 1751, ces deux puissances, d'après le rapport des commissaires qu'elles avaient nommés, conclurent et signèrent, au mois d'avril, divers traités par lesquels on marque les lignes qui doivent séparer leurs possessions. Mais l'exécution de ces traités souffrit de grandes oppositions de la part des Indiens du Para et du Maragnan, et plus encore de la part de ceux qui habitent les terres adjacentes aux rivières d'Uraguai et de Parana. Les peuples, excités, dit-on, par leurs missionnaires, se prétendirent indépendants des deux couronnes qu'ils connaissaient à peine, et prirent les armes pour défendre leur liberté.

Un désastre dont le souvenir n'est encore d'effroi, un tremblement de terre affreux détruisit, le premier novembre 1755, plusieurs quartiers de la capitale du Portugal, et fit périr, sous les ruines des églises et de la plupart des maisons qu'il renversa, plus de quinze mille personnes, parmi lesquelles fut compris, en se sauvant, l'ambassadeur d'Espagne avec neuf de ses domestiques. Le palais royal fut du nombre des édifices s'élevés. Mais le roi et sa famille s'étaient sauvés au moment avant sa chute. Cette horrible secousse, qui se répéta plusieurs fois, se fit sentir à Madrid et dans plusieurs autres villes d'Espagne et de Portugal. On vit, dans le moment de la première, les eaux du Tage s'élever de dix pieds à Tolède, qui est à cent lieues de Lisbonne, et les eaux de la mer monter de vingt-deux pieds de hauteur perpendiculaire à Cadix. Le roi de Portugal ayant informé les différentes cours de l'Europe du funeste événement qui venait d'arriver, ne le fit pas en vain ; et pour l'honneur de notre siècle, le Portugal reçut des secours de tous côtés. Les maximes politiques firent pour cette fois place aux lois de l'humanité ; et les puissances qu'on aurait pu croire mal intentionnées pour ce royaume, furent les premières à lui tendre une main secourable. Le roi de Portugal profita de ces subsides pour réparer les ruines de sa capitale, et la rebâtir sur un plan plus régulier. On le croyait uniquement occupé de ce soin, lorsqu'en 1758, parut tout à coup un bref de Benoît XIV, accordé à demande, et daté du 6<sup>e</sup> avril, par lequel ce pape commettait le cardinal François Saldanha, portugais, pour réformer les *désordres et les abus très-considérables qui régnaient dans les provinces des clercs réguliers de la compagnie de Jésus, établis dans le Portugal et dans les parties orientales et occidentales soumises à sa domination*. Mais cette commission, qui fut le dernier acte du pontificat de Benoît XIV, s'évanouit un mois après sous celui de Clément XIII, autrement affecté que son prédécesseur envers les Jésuites. Un autre événement qui rendit mémorable cette année, fut le malheur qu'éprouva le roi dans sa propre personne. Le 3 décembre, revenant d'une petite maison de campagne à Lisbonne, seul et sans autre domestique que son valet-de-chambre, ce monarque est attaqué sur les onze heures du soir par des assassins, qui tirent plusieurs coups de carabine sur sa chaise, et le blessent grièvement à l'épaule (1). La blessure, heureusement, ne fut

(1) « Je vis, dit l'auteur anglais des Lettres sur le Portugal, qu'on a formé des conjectures différentes sur ce attentat dans quelques cours de l'Europe. Plusieurs raisons ont empêché de publier tout

point mortelle. Le 13 décembre, les auteurs et les complices de ce régime sont arrêtés; et, le 13 janvier suivant, dix des principaux d'entre eux, du nombre desquels était le duc d'Aveiro, le marquis de Tavora, sa femme et son fils, et le comte d'Ato-guis, sont exécutés. Dans le même train, on se mit de suite à presser, Malagrida, Alexandre et Mathos, accusés d'avoir approuvé le dessein des conjurés. Le roi fit solliciter à Rome, pendant plus d'un an, la permission de les faire juger par ses officiers, et ne put l'obtenir. Le 3 septembre 1759, le roi donne un édit pour chasser tous les jésuites de ses états.

Le roi n'avait point de fils, et sa fille aînée, l'infante Marie-Françoise-Elisabeth, née le 17 septembre 1754, devait lui succéder par la loi fondamentale de l'état. N'étant point encore mariée, plusieurs princes étrangers ambitionnaient sa main. Le roi, pour satisfaire au vœu de la nation, leur préféra l'infant don Pedro, son frère; et le mariage de ce prince avec sa nièce fut célébré le 6 de juin 1760. Tous les ministres étrangers prirent part aux réjouissances qu'occasionna ce mariage. Le nonce du pape fut le seul d'entre eux qui s'abstint d'illuminer la façade de son hôtel pendant les trois jours qu'elles durèrent. Les altérations qui furent les suites de cette affection dissolutive, le firent renvoyer de la cour de Portugal.

Malagrida était toujours dans la prison royale. L'an 1761, le roi ne pouvait le soumettre au jugement de ses officiers touchant les intelligences qu'on l'accusait d'avoir eues avec ses assassins, le fait transférer dans les prisons de l'inquisition, pour y être jugé sur deux livres, fruits d'un esprit en délire, qu'il avait composés dans la prison royale. L'un, écrit en portugais, avait pour titre : *La vie héroïque et admirable de la glorieuse Saint Anne*. Le titre de l'autre, écrit en latin, était : *Tractatus de vitiis et imperio Antichristi*. Les deux livres examinés, et l'auteur ou sur la doctrine qu'ils renferment, l'inquisiteur, par sentence du 20 septembre de la même année, condamne ledit Malagrida comme hérétique, imposteur, etc., à être dégradé, puis livré au tribunal séculier de la Relation, qui, le lendemain, entre trois et quatre heures du matin, le fait publiquement étrangler et brûler. Ce jugement était conforme aux règles du saint office, mais l'était-il à celles de la saine raison; et Malagrida, d'après l'examen de ses ouvrages et son interrogatoire, ne méritait-il pas plutôt les petites-maisons que la corde et le feu? C'est ce que pensent aujourd'hui les personnes les plus impartiales.

On a parlé sur les rois d'Espagne de la déclaration de guerre que la cour de Madrid fit à celle de Lisbonne le 4 janvier 1762, de ses motifs et de ses suites, ainsi que de la contre-déclaration que le roi de Portugal y opposa le 23 mai de la même année.

Le Portugal abondait en vin, et le blé y manquait, parce que les habitants, ennemis du labourage par indolence, aimaient mieux recevoir de l'Angleterre leurs grains et même leurs farines, que de s'adonner à ce genre pénible de travail. Pour les contraindre à tirer du sein fertile de leurs terres la denrée la plus nécessaire, au lieu de l'acheter de l'étranger, le roi ordonna, par un édit, l'an 1765, d'arracher les vignes des environs du Tage, du Mondego et de la Vega et de les ensemen- cer. Il n'y eut d'excepté que les vignobles voisins de Lisbonne, d'Oyeros, et de quelques autres lieux. (Busching.) « Quelque arbitraire que puisse paraître une pareille ordonnance, elle était néanmoins absolument nécessaire, si l'on considère l'esprit du gouvernement et du peuple portugais; et quoiqu'en général, les lois prohibitives semblent occasionner une trop

grande compulsion, les besoins de l'état peuvent cependant les autoriser quelquefois, surtout dans un pays aussi épuisé et aussi dépendant que l'est le Portugal. L'événement a prouvé la vérité de ce fait; car quoique ce royaume ne puisse pas four-nir encore à son entière consommation, il dépend cependant beaucoup moins aujourd'hui des étrangers pour l'importation de son blé. » (*Lett. sur le Port.*)

Juign'au règne de Joseph, il n'y avait point de royaume où la bulle in *coena Domini* fût plus religieusement observée qu'en Portugal. Ce prince, la jugeant contraire aux intérêts de sa cou-ronne et préjudiciable aux droits des évêques, la supprima, l'an 1768, par une déclaration du 6 avril, ainsi que les *Indices* expurgatoires des livres. Par le même motif, il ôta, deux jours après, à l'inquisition le droit qu'elle s'était arrogé de vriller à l'impression des livres. Il établit, pour cet effet, un conseil formé de magistrats et d'ecclésiastiques sous le titre du *Tribunal royal des censure*, auquel furent attribuées toutes les causes concernant la permission et la prohibition des livres. Ce ne fut pas la seule atteinte qu'il porta au pouvoir exorbitant de l'inquisition. Par un édit du 20 mai 1763, il la dépouilla entièrement, et la rendit un tribunal purement royal qui n'exerce et ne peut exercer d'autre autorité que celle que le souverain lui départ, et lui ôta enfin tout ce qu'elle avait de révoltant et d'odieux, soit dans la forme de sa procédure, soit dans sa prétention de réunir les autorités du pape, des évêques et du roi, et de n'être néanmoins subordonnée qu'au pape seul.

Une autre loi salubre fut celle qu'il publia le 25 mai 1773, pour abolir et étendre à perpétuité l'odieuse distinction des anciens et des nouveaux chrétiens en Portugal. Ces derniers, ainsi qu'on l'a dit plus haut, étaient les juifs et les maures convertis, lesquels, sans égard à la sincérité de leur conversion, étaient regardés dans ce royaume à perpétuité comme infâmes, *séparés de tous les autres chrétiens, et incapables de posséder aucune charge ecclésiastique ou civile*.

L'esprit militaire, en Portugal, avait dégénéré au point que la jeune noblesse dédaignait d'entrer au service. Elle ne laissait remplacer par des officiers sans naissance et sans mérite. « Il n'était pas rare de voir un valet-de-chambre capitaine d'in-fanterie, et un cocher officier de cavalerie, servant leurs maîtres à table, et menant leurs voitures les jours qu'ils n'é-taient pas de service. Pour remédier à cet abus, le roi ne nomma point aux commissions (1) qui venaient à vaquer, résolu de faire une réforme générale aussitôt que les circonstances pouraient le permettre. » (*Lett. sur le Port.*)

Les études fixèrent aussi l'attention du monarque. Elles étaient tombées en Portugal dans la même décadence à peu près où elles étaient parmi nous dans les siècles barbares (2). Pour

(1) « C'est principalement au comte de Lippe qu'il faut attribuer la réforme de l'état militaire en Portugal. Ce général étant un jour à dîner chez le comte-baron des Arcos, général des troupes portu-gaises, aperçut un valet de la maison en uniforme d'officier, destiné pour le service. Ayant appris que cet homme était capitaine du régi-ment du cuisinier de son général, qu'il n'avait que le *régiment d'Alcantara*, il se leva de table, et le fit assiéger entre lui et le comte-baron, dont la fureur en beaucoup à souffrir. (*Ibid.*)

(2) C'est ce que reconnaît lui-même équivalentement un illustre por-tugais, le comte d'Oliveira, dans la préface de ses Mémoires. « Nous ne vivons, dit-il, chez nous dans l'ignorance sans nous en douter. Soient-tous-nous du Portugal, il semble que nos yeux s'ouvrent, et nous voyons à découvert dans quelle ignorance nous étions plongés; on sait de quoi il se vult parler. Les étrangers conviennent que nous avons du génie, du savoir, du jugement, des mœurs, et une capacité à goûter ce qu'il y a de bon quelque part que ce soit; mais notre prévention, notre gravité, et la gêne où nous vivons qui ne nous permet pas la liberté de penser, nous exposent à de justes reproches, et aux fa- cheuses idées que les autres peuples se font de nous. La coutume d'interdire tant de livres en Portugal est la grande source de notre ignorance, et une pierre de scandale pour toutes les nations. »

« ce qui concerne cette malheureuse affaire. La politique de l'état, et probablement l'intérêt et la tranquillité publique exigeaient que plusieurs faits ne fussent pas connus. Mais une des principales raisons « était la volonté absolue du roi, qui ne pouvait supporter l'idée « qu'une des personnes avec qui il avait eu un commerce de galan- « terie, fût publiquement exposée et punie; et dans cette occasion « l'honneur de l'amant prévalait sur le devoir du souverain. »

14  
 les rétablir, le conseil dressa des réglemens très-sages avec ordre aux collèges et aux universités de s'y conformer. On y joignit un plan d'éducation publique, qui, bien exécuté, devait faire refluer en peu de tems les sciences et les mœurs en Portugal.

L'âme de toutes ces opérations du gouvernement était Sébastien-Joseph Carvalho, comte d'Oyres et ensuite marquis de Pombal, né l'an 1699, d'une famille noble à Colimbre, et élevé au ministère par le roi Joseph, dès le commencement de son règne. Jamais ministre en Portugal ne s'est rencontré dans des conjonctures plus épineuses que lui, et n'a montré plus de courage et de fermeté pour suivre les projets de réforme qu'il avait imaginés, malgré les obstacles sans nombre qui en traversaient l'exécution (3). Ses ennemis l'ont accusé d'ambition dans ses vues, de violence dans les moyens employés pour s'enrichir, et d'inhumanité dans ses vengeances. C'est le même reproche qu'on a fait au cardinal de Richelieu et à d'autres grands hommes à qui la France doit une partie de sa gloire. Quoiqu'il en soit, il a joui constamment de la confiance de son maître jusqu'à la mort de ce monarque, arrivée à Lisbonne le 25 février 1777, dans la soixante-troisième année de son âge. Les enfans que le roi Joseph a laissés de son mariage sont Marie-Françoise-Elisabeth, née à Lisbonne le 17 décembre 1734, mariée, comme on l'a dit, le 6 juin 1760 à don Phdre, son oncle, Marie-Anne-Françoise-Josephe-Rite-Jeanne, née le 8 octobre 1736, née le 7 octobre 1736, et Marie-Françoise-Bénédictine, née le 25 juillet 1746, mariée à Joseph-François-Xavier, son neveu, prince du Brésil.

(3) Le trait qui peut-être montre le plus d'habileté dans le marquis de Pombal, est la conduite politique et hardie qu'il tint pour parvenir à découvrir et punir les auteurs de la conjuration formée contre les jours du roi.

PIERRE III.

1777. PIERRE III, frère du précédent, né le 5 juillet 1717, s'allia, le 16 juin 1760, avec sa nièce MARIE-FRANÇOISE-ELISABETH, reine de Portugal et des Algarves, le 24 février 1777. Il mourut le 25 mai 1786, et la reine en 1816. Les enfans de Pierre III et de cette princesse sont : Joseph-François-Xavier, prince du Brésil, né le 21 août 1761, marié, le 24 février 1777 avec Marie-François-Bénédictine, sa tante ; il fut régent du royaume et mourut le 11 septembre 1788 ; Jean-Marie-Louis-Joseph, infant de Portugal, qui suit ; et Marie-Anne-Victoire Joseph, née le 15 décembre 1768, mariée, le 23 mai 1785, à Gabriel-Antoine François-Xavier, infant d'Espagne, fils du roi Charles III.

JEAN VI.

1816. JEAN VI, né le 13 mai 1767, prince du Brésil en 1788, régent du royaume en 1789, pendant la maladie de la reine, a succédé à la couronne le 30 mars 1816. Il a épousé, le 9 juin 1785, CHARLOTTE-JOACHIME, infante d'Espagne, née le 25 avril 1775. Ils ont eu des enfans qui suivent.

- 1°. D. Pierre d'Alcantara, prince royal du Portugal, du Brésil et des Algarves, né le 24 octobre 1798 ;
- 2°. D. Michel, né le 26 octobre 1802 ;
- 3°. Marie-Thérèse, née le 29 avril 1793, veuve, le 4 juin 1812, de l'infant don Phdre, fils de l'infant d'Espagne don Gabriel ;
- 4°. Isabelle-Marie-Françoise, née le 19 mai 1797, mariée, le 29 septembre 1816, à Ferdinand VII, roi d'Espagne ;
- 5°. Marie-Françoise d'Assise, née le 22 avril 1800, mariée, le 29 septembre 1816, à Charles-Marie-Léopold, infant d'Espagne frère du roi régnant ;
- 6°. Isabelle-Marie, née le 4 juillet 1801 ;
- 7°. Marie-Anne-Jeanne-Josephine, née le 25 juillet 1805.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES ROIS D'ANGLETERRE.

L'ÎLE qu'aujourd'hui nous appelons ANGLETERRE et GRANDE-BRETAGNE, nommée par les anciens *Albion*, à cause de la blancheur de ses dunes, et *Britannia*, du nom de ses premiers habitants, quoique séparée du reste du monde, et moins exposée par sa situation aux incursions des nations étrangères, a été néanmoins plus que toute autre pillée et ravagée par différents peuples, et le théâtre d'une infinité de révolutions dont nous avons vu des exemples jusqu'au dernier siècle. Jules César fit deux descentes avec succès en cette île, et remarqua entre les habitants de la partie méridionale et les Gaulois une conformité particulière dans les mœurs, les coutumes, la religion et le gouvernement; ce qui donne lieu de croire que les premiers étaient originaires des Gaules; conjecture d'autant plus vraisemblable que l'île faisait autrefois partie de notre continent. Auguste ne voulant rien avoir à démêler avec les peuples de la Grande-Bretagne, se contenta de les avoir pour amis : Césus entreprit de les subjuguier, et n'y réussit pas : Claude en assujettit une partie : Agricola conquit l'île presque toute entière sous Domitien. Dans la décadence de l'empire romain, les habitants de la Grande-Bretagne furent attaqués par différents peuples : les Calédoniens, et les Pictes, sortis de la Scythie, ou plutôt de la Scandinavie, après un long séjour dans l'Irlande, où d'abord ils avaient débarqué, s'établirent dans la Haute-Bretagne, et y dominèrent jusques vers l'an 480, qu'ils furent subjugués par les Écossais. On ignore le terme de l'invasion des Pictes, ainsi nommés du mot gallois *picth*, qui signifie pillard ou voleur. Les Scots ou Écossais, venus pareillement d'Irlande, où ils avaient aussi demeuré long-temps, s'étant emparés de la partie la plus occidentale occupée par les Pictes, donnèrent enfin le nom à tout le nord de l'île, et y formèrent un royaume qui a subsisté jusqu'à la fin du dernier siècle. Les Romains, sous les empereurs Honorius, Constance et Théodose le Jeune, envoyèrent du secours aux Bretons, pour se soutenir contre les Barbares, et les abandonnèrent ensuite sous le règne de l'empereur Valentinien III. Alors les Pictes et les Écossais rentrèrent en foule dans le pays des Bretons, et se rendirent maîtres de la muraille de Sévère, qu'ils avaient rétablie pour se mettre à l'abri de leurs incursions. Il est certain que les Pictes et les Écossais, joints ensemble, entrèrent dans le pays des Bretons pendant le Carême de l'an 439, puisque saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, qui s'y étaient rendus pour combattre l'hérésie de Pélagé, furent remportés aux Bretons, qui avaient reçu le baptême à Phéques de cette année, une grande victoire sur ces barbares, après avoir tué tonne l'*Melhuia*. L'an 446, les Bretons, pressés par les Barbares, s'adressèrent à Aëte pour avoir des secours des Romains;

mais ils n'obtinrent rien. Se voyant abandonnés, les uns se soumettent aux Barbares, les autres mettant leur confiance en Dieu, prennent les armes et les repoussent. L'an 447, saint Germain fait un deuxième voyage avec saint Sévère de Trèves dans la Grande-Bretagne, pour combattre les Pélagiens, et purger l'île de cette hérésie. La même année, Vortigère, roi des Bretons, appelle à son secours les Anglais et les Saxons, pour arrêter les incursions des peuples septentrionaux. Le P. Pagi remarque que la plupart des historiens et des critiques se méprennent sur l'époque de l'arrivée des Anglais et des Saxons, dans la Grande-Bretagne, et qu'ils accusent mal à propos Bède de se tromper à se sujet, et de n'être pas d'accord avec lui-même. L'erreur de ces historiens vient de ce qu'ils ne distinguent point, comme fait Bède, l'année que les Angles, ou Anglais, les Saxons et les Jutes, tous peuples des côtes de Danemark ou d'Allemagne, furent invités à venir en Angleterre, et l'année qu'ils s'y rendirent. Ce fut l'an 447 qu'ils y furent appelés par Vortigère, chef des Bretons; et ce fut l'an 449 qu'ils y arrivèrent sous la conduite des généraux Hengist et Horsa. Ces auxiliaires vengèrent ceux qui les avaient fait venir, des ennemis qui les attaquaient. Mais dès l'an 455, ils font un traité avec les Pictes, inarment leurs armes contre les Bretons, et mettent tout à feu et à sang depuis une mer jusqu'à l'autre, dans toute la largeur de l'île. Les Bretons reprenant courage sous la sage conduite d'Ambroise Aurelien, le seul romain qui fût resté dans l'île, et ayant imploré le secours du ciel, attaquent les victorieux et les défait : ils continuent de faire la guerre avec différents succès jusqu'à l'an 491, ou 494, ou enfin 500, selon Ussérius. Les Bretons gagnent, contre les Barbares, la célèbre bataille de Bath. Les historiens varient beaucoup sur l'année de cet événement, qui procura aux Bretons la liberté et le repos dont ils jouirent environ quarante-quatre ans. Depuis la bataille de Bath, jusqu'à la conversion des Anglais, sous saint Grégoire le Grand, on ne sait rien de certain sur ce qui se passa dans la Grande-Bretagne, puisque Bède, mieux instruit et plus habile que tous les autres historiens du ce pays, n'en dit rien. Il est seulement certain que les Saxons et leurs alliés se rendirent enfin maîtres de toute la longueur de l'île jusqu'à l'Écosse, sans qu'on sache comment, et partagèrent entre eux leurs conquêtes, dont ils firent sept royaumes, qui commencèrent, les uns plutôt, les autres plus tard. Les Saxons en eurent trois; savoir, la Saxe orientale, c'est ce qu'on a appelé depuis le royaume d'Essex, ou sous Londres et Winchester : 2°. la Saxe méridionale, qui fait le royaume de Sussex, dont la capitale est Chichester : 3°. la Saxe occidentale; c'est le royaume de Westsex, ou est Salisbury. Les Anglais eurent

aussi trois royaumes dans leur partage; savoir, 1°. l'Angleterre orientale; c'est le royaume d'ESTANGLE, qui comprenait les provinces de Cambridge, de Suffolk et de Norfolk; 2°. le royaume de MERIE, composé de tous les comtés de l'intérieur de l'Angleterre; 3°. celui de NORTHUMBERLAND, qui est l'Angleterre septentrionale. Les Anglois furent les mieux partagés, et peut-être est-ce pour cela que tous les autres ont été compris sous leur nom. Rapin de Thoiras prétend que dès l'an 585, la partie de la Grande-Bretagne, conquise par les Anglo-Saxons, commença d'être appelée ANGLETERRE, et que c'est à tort que quelques-uns en fissent l'époque au règne d'Edgert. Les Juifs eurent l'île de Wigorn et le royaume de Kent, où régnait néanmoins la postérité d'Henric qui était saxon. Les naturels du pays restèrent maîtres du pays de GALLES, comme tous les auteurs en conviennent, et peut-être encore du pays de Cornouailles. Tel fut le partage de l'Angleterre après l'invasion des Saxons et des Anglois. C'est là ce qu'on appelle l'HEPTACHIE, qui a été étendue par le roi Edgert vers l'an 867.

Nous apprenons de Bède (*Hist.*, l. 1, c. 4), que sous le règne de Marc Aurèle, et L. Verus, un roi breton, nommé Lucius, envoya une ambassade au pape Eleuthère pour le prier de lui procurer les moyens de s'instruire de la religion chrétienne. Ceci doit être arrivé vers l'an 180. Le nom de Lucius annonce que ce prince régnait dans quelque partie de la Bretagne, soumise aux Romains. Bède ajoute qu'Eleuthère accueillit favorablement sa demande, et que les Bretons, instruits par les missionnaires romains, pratiquèrent fidèlement le Christianisme jusqu'à l'empire de Dioclétien. Lucius fut donc le premier roi chrétien de la Grande-Bretagne et même de l'univers. Les archives de l'abbaye de Glastonbury, citées par Guillaume de Malmesbury, et d'autres monuments indiquent par Usérius, (*Aniq. Britan.*, c. 4, p. 39), attestent que Eugène et Dumien baptisèrent Lucius avec un grand nombre de ses sujets, et furent enterrés à Glastonbury. Qu'il y ait eu dans la Grande-Bretagne un roi nommé Lucius, c'est ce qui est prouvé par deux médailles dont Usérius fait mention, (*ibid.*, c. 3, p. 32), et par une autre que cite Bouteroue. Saint Justin (*Dial.*, p. 445), saint Irénée (l. 1, c. 2), Tertullien (*contra Judaeos*, c. 7), Eusèbe (*Hist.*, l. 4, c. 8), saint Christotôme (*Homil. de Laud. Pauli*, t. II, p. 477, ed. nu.) et Théodore (*de curand. Græc. affect.*, l. 9, t. IV, p. 610), assurent que la Bretagne connut le Christianisme peu de temps après la résurrection de Jésus-Christ. Trois évêques de Bretagne assistèrent, l'an 314, au concile d'Arles, savoir, Eborius d'York, Restitu de Londres, et Adelfius dont le siège est inconnu; ce qui montre que la persécution de Dioclétien n'avait pas anéanti le Christianisme en Bretagne. Il est vrai que les Bretons dans la suite tombèrent dans de grands désordres. Cependant ils conservèrent toujours la lumière de la vraie foi, si l'on excepte quelques éclipses assez courtes qu'elle souffrit parmi eux, lorsque l'Arianisme eut pénétré en Occident, et à la naissance du Pelagianisme, dont l'auteur était leur compatriote. Mais, éclairés, comme à l'vu, par saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, ils abandonnèrent cette dernière hérésie avec autant de facilité qu'ils l'avaient embrassée, et la première dès-lors avait entièrement disparu dans la Bretagne.

§. I<sup>er</sup>.

## ROIS DE NORTHUMBERLAND.

L'an 547, IODA, prince saxon, fils d'Eoppa, débarqua, à la tête d'un parti considérable, à Flamborough, dans le nord de la Grande-Bretagne, et forma le royaume de Northumberland, dont Yvre fut la capitale. Il y fut couronné, et étend ses conquêtes dans les provinces de Durham, Cumberland, Westmorland, et jusqu'au détroit d'Edimbourg, en Ecosse. Ce prince,

d'un mérite rare, finit ses jours l'an 569. Après sa mort, le royaume de Northumberland est partagé en deux parties, la Bernicie et la Deïre.

## ROIS DE BERNICIE.

559. ANA, fils d'Ida, occupe la Bernicie. Il meurt l'an 564, ou 566.

ELLA pendant ce temps, règne sur la Deïre, près de trente ans. Il meurt l'an 588, ou 589, laissant un fils, nommé Edwin, âgé de trois ans; mais ce jeune prince est bientôt dépouillé par Adelfrid, son beau-frère, qui avait épousé Acca, fille d'ELLA.

564, ou 566. GLAPPA règne sur la Bernicie jusqu'en 572.

572. FREDULFIC, jusqu'en 579.

579. THEODORIC, jusqu'en 586.

586. ATHALARIC. On ne sait rien de tous ces rois que leurs noms et le temps de leur mort, qu'on ne peut même fixer bien exactement.

590. ADELFAIN, ou ALFRED, succède à son père, Athalaric, au royaume de Bernicie, qui gouvernait depuis deux ans sans avoir le titre de roi. Il s'était emparé de la Deïre après la mort d'ELLA, et fut ainsi roi des deux parties du Northumberland. Alfred se rendit puissant, et très-redoutable à ses voisins, aux Bretons, aux Gallois, aussi-bien qu'aux Pictes et aux Ecosais. L'an 613, il défait les Gallois, et détruit le célèbre monastère de Banchor, après avoir tué deux cents moines avant le combat. L'an 617, il est tué dans une bataille contre Redwald, roi d'Estanglie, chez lequel Edwin s'était retiré. Après cette défaite, Ansfrid, Oswald et Oswy, fils d'Adelfrid, se retirent en Ecosse, et laissent le Northumberland au pouvoir du victorieux.

617. EDWIN, fils d'ELLA, devient maître des deux royaumes, de Bernicie et de Deïre, par la défaite et la mort d'Adelfrid, et par la générosité de Redwald, qui ne se réserva pour lui-même que la gloire d'avoir déposé un usurpateur, et rétabli Edwin. L'an 625, Edwin épouse en secondes nocces EDELBURGE, fille d'Ethelbert, roi de Kent, et de Berthe de France. Dieu se servit d'Edelburge pour procurer à Edwin et à ses sujets la connaissance de l'Evangile, comme il s'était servi de Berthe, sa mère, pour procurer à Ethelbert et aux Saxons du royaume de Kent ce même avantage. Edwin reçut le baptême le jour de Pâques, 12 avril, l'an 627. Son exemple eut tant de force, que dix mille de ses sujets, dit-on, furent baptisés en un jour par Paulin, que Justin, archevêque de Cantorbéry, avait fait évêque des Northumbres, et qui fut son siège à York. Edwin, devenu chrétien, fait fleurir la religion, établit le bon ordre dans ses états, et fait rendre la justice avec tant d'exactitude et de sévérité, que, selon le témoignage des historiens, un confiant aurait pu traverser tout le royaume de Northumberland avec une bourse d'or à la main sans courir risque qu'elle lui fut enlevée. L'an 633, Edwin perd la vie dans une bataille contre Penda, roi de Mercie, et Cadwalla, roi de Galles. Il était âgé de quarante-huit ans, et en avait régné environ dix-sept. Les rois victorieux usent de leur avantage avec toute la cruauté imaginable. Les Northumbres, pour s'opposer à leur fureur, pensent à se donner un chef, et s'en donnent deux, ne pouvant s'accorder dans le choix d'un seul.

633. ANSFID, fils du roi 633. OSWICK, parent d'Ed-Adelfrid, est proclamé roi de vin, est élu roi par les Deïrois. Bernicie par les Berniciens.

Les deux rois ne sont pas plutôt sur le trône, qu'ils abandonnent la religion chrétienne, et sont bientôt punis de leur apostasie. L'an 634, Oswick assiege Cadwalla, roi de Galles, dans York, et périt dans une bataille: peu après Ansfrid a

le même sort. Cadawallo, maître du pays ; exerce des cruautés effroyables dans le Northumberland. Oswald, frère d'Ansfrid, prenant la résolution de tout hasarder pour procurer du soulagement à sa nation, assemble des troupes, met sa confiance dans l'assistance du ciel, et remporte une victoire complète sur Cadawallo qui reste au nombre des morts. Le secours de Dieu fut si manifeste en cette occasion, que le champ de bataille fut appelé *hæfen-feld*, c'est-à-dire *champ céleste*.

## OSWALD, ROI DE TOUT LE NORTHUMBERLAND.

634. OSWALD, fils d'Adelfrid, se rend maître de tout le Northumberland, après la défaite de Cadawallo : il rétablit la religion chrétienne, et met si bien à profit les bonnes instructions qu'il avait reçues pendant sa retraite en Ecosse, qu'il surpassa tous les princes de son temps en piété, et à mesure d'être révéré comme saint après sa mort. L'an 642, le 5 août, il perdit la vie dans une bataille contre Penda, et laisse un fils, nommé Adewalt, qui fut roi de Deïre l'an 651.

## ROIS DE BERNICIE.

642. OSWI, frère d'Oswald, élu roi par les Berniciens. L'an 651, il fait la guerre à Oswin pour le dépouiller de ses états, et fait égorger ce pieux roi, action barbare, qui ne lui procura cependant pas l'avantage qu'il s'était promis. L'an 652, Oswi gagne, dans la province d'York, une grande bataille contre Penda et Ethelric, roi de Mercie et d'Estanglie, qui l'un et l'autre y périrent. Après cette victoire, il se rend maître de la Mercie, et on lui confère la dignité de monarque, vacante depuis la mort de son frère Oswald. Oswi mourut l'an 670, laissant d'Ansfrède, sa femme, deux fils et trois filles, avec un fils naturel nommé Alfred, à qui il avait donné la Deïre ; mais les Deïrois le chassèrent après la mort d'Oswi ; et depuis ce temps, le Northumberland ne fut plus partagé.

quelque temps après, sans laisser d'enfants. Après sa mort, la Deïre fut réunie à la Bernicie par Oswi, qui la donna à Alfred, son fils naturel.

## EGFRID, ROI DE TOUT LE NORTHUMBERLAND.

670. EGFRID, fils d'Oswi, lui succède. Il se distingue, dès le commencement de son règne, par d'heureux succès, qui lui firent obtenir la dignité de monarque. L'an 684, il porte ses armes contre les Pictes ; mais s'étant engagé imprudemment dans un pays inconnu, il y périt avec la plus grande partie de ses troupes. Sous le règne d'EGFRID, saint Benoît Evêque fonda, par les libéralités de ce prince, en 674, le célèbre monastère de Wiermouth. Ce fut dans l'église de ce monastère qu'on employa, pour la première fois, le verre en Angleterre pour les fenêtres. On le fit venir de

France, parce qu'il n'y avait point encore de verreries en Angleterre.

685. ALFRED, fils naturel d'Oswi, est rappelé par les Northumbres, et placé sur le trône qu'il occupa jusqu'à l'an 703, époque de sa mort. Il laissa un fils âgé de huit ans, nommé Osred.

703. OSRED, fils d'Alfred, succède à son père. L'an 716 ; ce prince, qui s'était livré à toutes sortes de débauches, est tué dans une bataille que lui livre le parti des mécontents, il n'était âgé que de dix-neuf ans, et en avait régné onze.

717. CENRED, le principal auteur de la révolte contre Osred, devient son successeur, et meurt la deuxième année de son règne.

719. OSRICK, qui avait aidé Cenred à obtenir la couronne, monte sur le trône après lui, et règne onze ans, sans rien faire de remarquable.

720. CÉOLULPHE, parent d'Osrick, lui succède. Après avoir régné sept ou huit ans, il prend l'habit monastique dans l'abbaye de Lindisfarne, où il passe le reste de ses jours.

737. EDBERT monte sur le trône, et en descend vers l'an 758 pour se retirer dans un monastère.

758. OSULPHE, fils et successeur d'Edbert, est assassiné la première année de son règne.

759. MOLLON-ADDELWALT est élevé sur le trône quoiqu'il ne fût pas du sang royal : l'an 765, il est assassiné par Alered.

765. ALERED s'étant fait couronner roi, est chassé vers l'an 774.

774. ETHELRED, fils de Mollon-Adelwalt, est élevé à la dignité royale. L'an 779, ne se trouvant point en sûreté dans son royaume, à cause d'un parti de mécontents qui avait battu deux fois ses troupes, il en sort pour chercher un asile ailleurs.

779. ALPHRAD, fils du roi Osulphe, est placé sur le trône, et s'y distingue par son équité et sa modération ; ce qui n'empêche point qu'il ne soit assassiné vers l'an 789.

789. OSRED, fils du roi Alered, est mis à la place d'Alphrad, et se rend si méprisable, que, dès la première année de son règne, on le confine dans un monastère.

790. ETHELRED, fils de Mollon, est rappelé et replacé sur le trône après un exil de douze ans. Il est assassiné l'an 796, ou, selon le père Pagi, l'an 794. Usésius l'appelle le dernier roi des Northumbres.

796. OSRALD, ou OSRED, est élu roi, et chassé par la faction contraire vingt-sept jours après son élection.

796. ARDULPHE est mis sur le trône, et s'y soutient pendant environ douze ans non sans beaucoup de peine, à cause des factions qui déchiraient l'état. L'an 808, il est obligé, pour sa sûreté, de quitter son royaume, et se retire à la cour de Charlemagne où les anglais étaient toujours bien reçus.

808. ALPHRAD II, après avoir chassé Ardulphe, prend sa place, et meurt au bout de deux ans.

810. ANDRÉ succède à Alphrad. Ce fut sous son règne, l'an 827, que le Northumberland se soumit à Egbert, roi de Westsex, qui mit fin à l'heptarchie. Hicques donne cependant une suite de rois de Northumberland jusqu'au milieu du dixième siècle ; mais c'étaient des rois tributaires de ceux d'Angleterre, ou placés par les Danois, maîtres du pays. Halfden, capitaine danois, dépouilla, l'an 876 ou 877, Egbert, qu'il avait lui-même établi roi, et partagea le Northumberland à ses compatriotes. Ce royaume fut alors étroit et partagé en plusieurs comtés.

## §. II.

## ROIS D'ESSEX,

OU DES SAXONS ORIENTAUX.

*L'an 450, l'ortigierne, roi des Bretons, qui avait appelé les Saxons à son secours, fut obligé de céder à Hengist, un de leurs chefs, et qui fut le premier roi de Kent, les provinces d'Essex et de Middlesex; c'est ce qui forma le royaume des Saxons orientaux, dont la principale ville était Londres. On ne sait comment les successeurs d'Hengist perdirent ce royaume.*

## ERCENWIN, ou ERESKIUS,

1<sup>er</sup>. ROI DE LA SAXE ORIENTALE.

L'an 526, on environ, ERCENWIN commence à régner dans la Saxe orientale. Barrow lui donne soixante ans de règne, et pour successeur son fils, qui suit.

587. SLEDDA, fils, à ce qu'on croit, d'Ercewin, occupe le trône après lui, l'espace de dix ans, et meurt l'an 597.

597. SEBERT ou SCABERT, fils et successeur de Sledda, fut converti au Christianisme par le prêtre Mellitus, qu'il fit évêque de Londres après y avoir bâti l'église de Saint-Paul. Il fit construire ensuite l'église de Saint-Pierre de Westminster, où Walsingham dit que ses cendres et celles de son épouse furent trouvées sous le règne de Richard I. Sebert mourut, suivant Barrow, la dix-septième année de son règne (l'an 614). En mourant, il laissa trois fils qui suivirent.

614. SEXRED, SEWARD et SIGEBERT I, fils et successeurs de Sebert, règnent tous trois ensemble, et conviennent d'abandonner la religion qu'ils avaient professée pendant la vie de leur père. L'évêque Mellitus leur ayant fait des remontrances sur leur apostasie, ils le chassent de son siège l'an 616, et l'obligent de se retirer en France. La vengeance divine ne laissa pas leurs crimes impunis. L'an 622, ils périrent misérablement tous les trois avec leur armée, dans une bataille que leur livra Cingail et Quinchelm, roi de Westsex.

623. SIGEBERT II, dit LE PETIT, cousin des trois rois précédents, lui succède et règne trente-deux ans. Le P. Pagi place sa mort peu de tems avant l'an 655.

655. ou environ, SIGEBERT III, dit LE BON, petit-fils de Scabert, et héritier de la piété de ce roi chrétien, monte sur le trône, et rétablit la religion chrétienne, par les soins et le ministère de Cedda, prêtre de Northumberland, qui fut sacré évêque des Est-Saxons. L'an 660, selon le P. Pagi, ou 661, Sigebert est assassiné par deux comtes, ses parents, que Cedda avait excommuniés.

661. SUTHELM succède à Sigebert III, et ne règne que deux ans.

663. SIGHER, fils de Sigbert le Petit, et SERBA, fils de Séwa, surrédit à Suthelm, et règnent ensemble. Sigher retombe dans l'idolâtrie, et règne peu de tems. Serba demeure attaché à la religion chrétienne, et règne jusqu'à l'an 693, qu'il embrasse la vie monastique dans un âge fort avancé, laissant deux fils, qui suivent.

693. SIGEHARD et SWENFRED, fils de Serba, succèdent à leur père, et règnent sept ans.

700. OFFA, fils de Sigher, monte sur le trône, et règne huit ans. Cinswinthe, fille, ou plus vraisemblablement petite-fille de Penda, roi de Mercie, princesse vertueuse, étant recherchée en mariage par Offa, persuadé à ce prince et à Cœnred, qui régnaient alors en Mercie, de renoncer au monde. Les deux rois vont

ensemble à Rome, et y reçoivent la tonsure de la main du pape Constantin.

709. SELFRED, cousin d'Offa, lui succède, et règne trente-sept ans et six mois.

746. SUTHREED, succède à Selfred. Il y eut encore des rois depuis lui jusqu'à l'an 819, qu'Egbert se rendit maître du royaume et le réunit au sien : mais on ignore les noms de ces rois.

## §. III.

## ROIS DE SUSSEX ;

OU DES SAXONS MÉRIDIONAUX.

*Le royaume de Sussex était un des moins considérables de l'heptarchie. Il ne contenait que les deux provinces de Sussex et de Surrey, dont l'une ne constituait presque que dans une grande forêt. L'historien y prise nous a conservé les noms d'au moins ou quatre rois de cette petite monarchie.*

ELLA, ou ELI, 1<sup>er</sup>. ROI.

L'an 491, ELLA, saxon, qui était entré dans la Grande-Bretagne, l'an 477, et avait été défait, l'an 489, par Ambroise, prend le titre de roi l'an 491, est élu, l'année suivante 492, roi ou général de tous les Saxons, et meurt l'an 514, après avoir régné environ vingt-trois ans. Il avait eu trois fils, dont on dit que deux avaient été tués à la célèbre bataille de Bath, ou Badon : si cela est, Usacius se trompe, en plaçant cette bataille en l'an 520.

CISSA ou CLISSA, II<sup>e</sup>. ROI DE LA SAXE MÉRIDIONALE.

514, ou 515, CISSA, troisième fils d'Ellia, lui succède, et meurt sans enfants. Après sa mort, Cœlin, roi de Westsex, et monarque des Anglo-Saxons, s'empare de son royaume, qui passe de lui à Colric, son successeur, ensuite à Cœlwlfe.

648. ETHELWACH, ou ATHELWALD, est placé sur le trône par les Saxons. L'an 661, il est battu et fait prisonnier par Wulpher, roi de Mercie. On place en cette année la conversion des Saxons méridionaux, et celle d'Ethelwach, leur roi, qui fut amené à la foi par son vainqueur. Ce prince dans la suite remonta sur le trône, puisqu'il paraît par les Annales Saxonnaises qu'il régna l'an 696 : il fut tué cette année dans un combat contre Cedwalla, roi des Saxons occidentaux, qui réunit le royaume de Sussex à celui de Westsex.

AUTHUN et BRATHUN, généraux d'Ethelwach, ou peut-être ses fils, ayant chassé Cedwalla, partagent entre eux le royaume de Sussex. L'an 698, Authun est tué dans un combat contre Cedwalla. Alors Brathun règne seul sous la dépendance du roi de Westsex. On ignore les noms des rois qui suivirent jusqu'à Alduin.

725. ALDUIN, ou ALBERT, est proclamé roi par les Saxons. Il est défait et tué la même année par Ina, roi des Saxons occidentaux, qui réunit pour toujours le royaume de Sussex à celui de Westsex.

## §. IV.

## ROIS DE WESTSEX :

OU DES SAXONS OCCIDENTAUX.

*Le royaume de Westsex est l'un des plus considérables de l'heptarchie.*

CERDIK, 1<sup>er</sup>. ROI DE WESTSEX.

L'an 519, CERDIK, après avoir gagné une grande bataille sur Artur, roi des Bretons, l'oblige à lui céder les provinces de Haut



et de Sommerset, qu'il érige en royaume, et se fait couronner roi à Winchester la même année, la vingt-quatrième depuis son entrée dans la Grande-Bretagne. Cerdic mourut l'an 534, après avoir régné environ seize ans. C'est de lui que sont descendus les rois d'Angleterre, jusqu'à Edouard le Confesseur.

535. CHINRIK, fils de Cerdic, lui succède. Il s'applique à faire fleurir les sciences et les arts dans ses états, où il attire les gens de lettres. L'an 560, Chinrik meurt, laissant quatre fils, dont l'aîné lui succède.

560. CÉOLIN, ou CÉAULIN, fils et successeur de Chinrik, mais bien éloigné du caractère pacifique de son père, travaille d'abord à s'agrandir, et soumet les rois saxons, ses voisins. Après différentes guerres contre Ethelbert, roi de Kent, contre les Bretons, et contre Aidan, roi d'Ecosse, dans lesquelles il eut des succès assez heureux, il est mis en déroute, l'an 593, par le roi de Kent, et ne parait plus.

593. CÉOLRIC, neveu de Céolin, monte sur le trône, règne cinq ans, et meurt l'an 597, laissant la couronne à Cœlwulf, son cousin-germain.

597. CŒLWULF, cousin de Céolric, lui succède. Son règne fut une suite continuelle de combats, tantôt contre les Ecosais et les Pietés, tantôt contre les princes circonvoisins. Il fut heureux dans toutes ses entreprises; et mourut l'an 611, laissant un fils, qui suit.

611. CINGISIL, fils de Cœlwulf, lui succède. L'an 613, il partage son royaume avec QUINCELM, son frère. Celui-ci meurt l'an 636, ayant embrassé l'année précédente, la religion chrétienne, à l'exemple de Cingisil, qui règne seul jusqu'à sa mort, arrivée l'an 643. Huntingdon parle d'une grande victoire qu'il remporta sur les Bretons, qui laissent, dit-il, plus de deux mille morts sur le champ de bataille. Il eut une autre guerre avec Penda, roi de Mercie, dont il triompha également.

643. CŒNOWALCH, ou CENWALT, succède à Cingisil. L'an 645, chassé des états par Penda, dont il avait épousé et ensuite répudié la sœur, il se retire chez Annas, roi d'Estrangie, où il demeure trois ans, et a le bonheur de devenir chrétien pendant son séjour. L'an 648, il est rétabli par le secours d'Annas. Il fut ensuite attaqué par Wulphar, roi de Mercie, qui, ayant battu l'an 661, ravagea son pays, et s'empara de l'île de Wight. Il régna encore onze ans depuis ce revers et mourut l'an 672.

672. SÆXEBURGH, femme de Cœnowalch, règne un an après son mari, et meurt, ou est chassée l'an 673. Le royaume est alors partagé entre plusieurs grands, dont Cenus, descendant de Cerdic, est le principal.

673. CENUS succède à la reine Sæxeburge, selon Rabin de Thoiras. L'an 674, il associe EUGEN, son fils. CENWIN, frère du feu roi, régné cependant sur une partie du royaume. Hickes, d'après Jacques Tirell, donne pour successeur à Sæxeburge, Eugén, cousin de Cœnowalch, qui règne deux ans, et selon les autres auteurs, Cenwin, fils de Cingisil, succède ensuite à Eugén, et règne neuf ans.

685. CŒDWALLA, monarque, ou capitaine général des Saxons, monte sur le trône, règne trois ou quatre ans, pendant lesquels il fait différentes expéditions plus heureuses que légitimes, se rend ensuite à Rome, où il reçoit, à Pâques de l'an 686, le baptême des mains du pape Sergius, qui lui donne le nom de Pierre, et meurt peu de jours après, comme il l'avait souhaité. Cœdwalla fut inhumé dans l'église de S. Pierre, où on lui dressa un mausolée. La plupart des auteurs placent cet événement en 688, quoiqu'il appartienne plutôt à l'an 686, selon Page.

On a un diplôme de ce prince, daté de l'ère de l'Incarnation 680.

689. IWA, cousin de Cœdwalla, lui succède au préjudice de deux fils qu'il avait laissés en bas-âge, et est reconnu pour mo-

narque-général des Saxons. Iwa est un des rois d'Angleterre les plus distingués de l'heptarchie: il se rendit célèbre par ses différentes expéditions contre les Bretons de Cornouailles, les rois de Kent, de Mercie, et les Saxons méridionaux. Il s'appliqua ensuite à policer son royaume dont il fit recueillir les lois qu'il mena de sa sanction, avec ordre à ses officiers de les faire soigneusement observer. Ce prince, l'an 726, après un règne glorieux de trente-sept ans, étant allé à Rome sous le pontificat de Grégoire II, y fit bâtir le collège anglais, et une belle église: il imposa une taxe d'un son par maison dans les royaumes de Westex et de Suèze, pour fournir à l'entretien de ce collège destiné à recevoir et à instruire les ecclésiastiques anglais: enfin il quitta la couronne, et embrassa la profession monastique. ETHELBURGA, sa femme, se fit religieuse au monastère de Berking. Iwa est qualifié saint par le vénérable Bède, qui ne parle plus de ce roi dans son histoire depuis cette année; ce qui donne sujet de croire qu'il ne survécut pas long-temps.

Ce fut sous le règne d'Iwa que le clergé d'Angleterre, à la persuasion du pape Jean VII, quitta l'habit court et large des laïques pour prendre l'habit long et serré du clergé de Rome. (Baluze, *Macell.* T. V, p. 478.) Ce fut aussi vers le même temps, suivant Brompton, que Willrid, évêque de Winchester, introduisit en Angleterre l'usage des vitres composées de pierres transparentes ou de verre. *Iste artifex lapidearum et vitrearum fenestrarum primus omnium in Angliam venit.* (John. Hampton, col. 1694.) Mais on a vu plus haut que la verrerie plate était plus ancienne en Angleterre.

726. ADELARD, ou ETHELARD, parent d'Iwa, est placé sur le trône avec le consentement de l'assemblée générale. Oswald, prince du sang royal, veut lui disputer la couronne, mais il est défait, et meurt peu après. Adeldard lient ses jours l'an 740, selon Thoiras, ou 741, selon Tirell.

Jusqu'alors il n'y avait point eu d'église de pierre dans toute l'Angleterre. La coutume était de bâtir toutes les églises en bois, et l'évêque Nynas en ayant fait élever une en pierre, cela parut si extraordinaire qu'on l'appela *candida casa*, withern ou église blanchie (Beda, *Hist.* l. 3. c. 4.)

740, ou 741. CUDRED, parent d'Adeldard, lui succède, et quelque temps après il a le malheur de perdre son fils Keurick, que les soldats mirent à mort dans un soulèvement excité par le saxon Ethelul. N'ayant pu vaincre ce rebelle, il s'en fait un ami, et lui confie le commandement de ses troupes contre Ethelwald, roi de Mercie, qui était venu l'attaquer. Les Merciens furent battus par ce général, qui subjugua ensuite les Bretons de Cornouailles, dont Cudred réunît une partie à ses domaines. Ce prince mourut l'an 774, laissant la couronne à Sigebert, son neveu.

754. SIGEBERT monte sur le trône, et s'attire bientôt, par sa cruauté et ses débauches, le mépris de ses sujets, qui le déposent l'an 755. Obligé de céder à la force, il se retire dans une forêt où il est tué par un porcher.

755. CYNULPHE ou KINOWULF, fils d'Adeldard, est placé sur le trône après la déposition de Sigebert, et se signale par de fréquentes victoires sur les Bretons. L'an 784, il est assassiné par Cunchard, ou Cynherd, frère de Sigebert, dont il voulait se défaire. Les seigneurs vengèrent sa mort sur son rival et ses complices qu'ils massacrèrent. Cynulphe fut inhumé à Winchester.

784. BRITHNIK succède à Cynulphe, son père. L'an 787, il épouse EDBURGH, fille d'Offa, roi de Mercie. Vers le même temps, il bannit du royaume Egbert, prince du sang royal, qui lui faisait ombrage à cause de l'estime et de l'affection qu'il s'attirait par ses belles qualités. Egbert passe à la cour d'Offa, roi de Mercie; mais n'y ayant pas trouvé l'accueil qu'il attendait, il se retire en France, où Charlemagne le reçoit avec bonté. Sous le règne de Brithnik, les Danois descendent, pour

la première fois, dans le royaume de Westex. L'an 800, Bri-thirik meurt empoisonné par sa femme.

800 ou 804, selon le P. Pagi, EGBERT est élu roi, et étend l'heptarchie. *Voyez EGBERT, roi de toute l'Angleterre.*

## §. V.

## ROIS D'ESTANGLIE;

## OU DES ANGLAIS ORIENTAUX.

*Le P. Pagi place le commencement de ce royaume environ l'an 526. Ce fut effectivement environ ce temps que les Anglais, ayant abordé sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne, sous la conduite des douse chefs, s'y établirent : mais Uffa, l'un de ces douse chefs, qui survécut aux autres, ne prit le titre de roi des Estanglies que vers l'an 571.*

L'an 571, UFFA commence de régner dans l'Estanglie, et meurt l'an 578.

578. TITIL, ou TITILA, succède à son père. Thoiras place sa mort l'an 599, quoique le tems en soit fort incertain.

599 ou 593, selon Tirrell, REDOWALD, fils de Titila, monte sur le trône, qu'il occupe avec beaucoup d'éclat; en sorte qu'il peut être regardé comme un des plus illustres, même entre les autres rois de l'heptarchie, au jugement de Thoiras, qui place sa mort l'an 644.

624. ERPWARD, fils de Redowald, succède à son père. Il fit une très petite figure dans l'heptarchie pendant son règne; mais il eut le bonheur d'embrasser le Christianisme, à la persuasion du roi Edwin, et de recevoir le baptême. Quelque tems après il fut assassiné vers l'an 627. Hickes met le commencement du règne d'Erpward en 599, et la fin en 633.

629. SIGBERT, frère utérin d'Erpward, monte sur le trône après un interrègne de deux ans. Il avait reçu le baptême en France où il s'était retiré, ayant été exilé par Erpward. Aussitôt qu'il fut couronné il travailla efficacement, avec le secours d'un prêtre bourguignon, nommé Félix, qu'il fit sacrer archevêque de Cantorbéri, à faire embrasser la religion chrétienne à ses sujets. Afin d'affermir les nouveaux Chrétiens dans la foi, Sigbert institua des écoles sur le modèle de celles qu'il avait vues en France. Il paraît que ce furent les premières établies par les Anglo-Saxons. L'an 632, Sigbert quitte la couronne, et se retire dans un monastère, d'où on le fait sortir, l'an 635, pour commander l'armée contre Penda, roi des Merciens. Il y perit, Sigbert est placé, dans la martyrologe d'Angleterre, au rang des martyrs, le 27 septembre.

632. ERIK succède à Sigbert, son parent, et périt avec lui, l'an 635, dans la bataille contre Penda.

635. ANNAR, l'un des plus illustres rois qu'aient eus les Estanglies, succède à Erik, et meurt l'an 653. Il avait épousé HIRSWITH qui se retira, l'an 646, à l'abbaye de Chelles, en France, et y mourut l'an 680.

654. ETHELRICK, ou ETHELTHER, frère d'Annas, lui succède. et est tué l'an 655, dans une bataille contre Oswi, roi de Bernicie.

655, ou 656, ETHELWALD, ou ADELWALD, monte sur le trône vacant par la mort d'Ethelrick, son parent, ou son frère, et meurt l'an 664.

664. ADULPHRE, fils d'Ethelrick, succède à Ethelwald, et règne jusqu'à l'an 680, ou 683.

680, ou 683. ALPHWALD, frère d'Adulphre, devient son successeur, et règne jusqu'à l'an 749, selon Thoiras, Hickes met la fin de son règne en 690.

749. BÉORNA, et ETHELRED, succèdent à Alphwald. Hickes met la fin du règne de Béorna ou Thoiras en met le commencement. De plus, selon Thoiras, Béorna demeura seul roi, l'an 758, après la mort d'Ethelred; au contraire, selon Hickes, Ethelred, fils d'Ethelwald, survécut à Béorna. On ignore la fin de son règne.

ETHELREBT, fils d'Ethelred, est tué par Offa, roi de Mercie; l'an 793, et est regardé comme martyr. Alors l'Estanglie et la Mercie ne sont plus qu'un même royaume, selon Thoiras. Il y eut néanmoins encore plusieurs petits rois dans l'Estanglie pendant soixante et un ans, jusqu'à l'an 859.

857 ou 859, saint EDMOND, l'un des anciens rois d'Estanglie, fut couronné le jour de Noël 858, au château de Burum, aujourd'hui Bures, sur le Stour, et régna paisiblement l'espace de quinze ans, à la faveur d'un traité qu'il avait fait avec les Danois. Mais Hingard, l'un des princes de cette nation, ayant fait une descente en Angleterre en 870, entra dans l'Estanglie après avoir ravagé le Northumberland et la Mercie, et attaqua le roi Edmond, qui, comptant sur la foi des traités, n'était point préparé à se défendre. L'ayant tiré du château de Framlingham, où il s'était retiré après avoir été défait, Hingard le fit mourir cruellement en haine de sa religion qu'il ne voulait point trahir. Après sa mort, arrivée le 20 novembre 870, il y eut un interrègne de huit ans.

878. GUNTRUM, ou GUNTHORON, capitaine, prend le titre de roi d'Estanglie par la permission d'Alfred, et règne douze ans.

890. EDIRICK, danois, succède à Guntrum; et après sa mort, Edouard le Vieux, ayant subjugué les Danois, joignit ce pays à son royaume.

## §. VI.

## ROIS DE MERCE;

## OU DES ANGLAIS OCCIDENTAUX.

*Le royaume de Mercie était le plus beau et le plus considérable de tous ceux de l'heptarchie.*

L'an 584, CRIDA, premier roi de Mercie, arrive en Angleterre, est couronné roi la même année, ou la suivante, et meurt l'an 594. Après sa mort, Ethelbert, roi de Kent, s'empare de la Mercie, et la garde quelques tems.

597. WILBA, fils de Crida, est placé sur le trône de son père par Ethelbert, et meurt l'an 615.

615. CEARLUS, cousin-germain de Wilba, lui succède, et affermit les Merciens de la domination des rois de Kent, après la mort d'Ethelbert: il règne neuf ans, et meurt l'an 624.

624 ou 625. PENDA, fils de Wilba, occupe le trône après Cearlus. Jamais prince ne fut si remuant, ni si inquiet: le repos était pour lui un martyre. Après avoir fait périr plusieurs rois, il fut tué lui-même l'an 655, à l'âge de quatre-vingts ans, dans une bataille contre Oswi, roi de Northumberland, et laissa cinq fils. Penda, Wolpher, Ethelred, Mérowald, Mercelm, et deux filles, que l'église honore comme saintes.

655. OSWI s'empare de la Mercie après la défaite et la mort de Penda, et garde ce royaume pendant trois ans, laissant cependant le royaume de Leicester à Penda, son gendre.

659. WOLPHER, fils de Penda, et époux d'ENNENILDE, fille d'Excombert, roi de Kent, ayant chassé Oswi, monte sur le trône de son père et embrasse peu après la religion chrétienne, dans laquelle il fait élever ses enfants. Verbeur, sa fille, est honorée comme sainte. Wolpher fut d'une humeur assez semblable à celle de son père, et ne laissa guère tranquilles ses voisins qu'à sa mort arrivée l'an 675.

675. **ETHELRED** s'empare du royaume de son frère, **Wolpher**, au préjudice d'un fils, nommé **Cenred**, qu'il avait laissé, et règne vingt-neuf ans, après quoi il quitte la couronne et embrasse la vie religieuse, dans le monastère de **Bardney**, dont il devient abbé peu après.

704. **CENRED**, fils de **Wolpher**, succède à son oncle **Ethelred**, règne quatre ans, descend du trône l'an 708, se rend avec **Offa**, roi des Saxons orientaux, à Rome, où il embrasse la vie monastique, reçoit la tonsure des mains du pape, et passe le reste de ses jours dans la pénitence et les bonnes œuvres.

709. **CÉOLRED**, fils du roi **Ethelred**, monte sur le trône de **Cenred**, son cousin, et meurt l'an 716, selon **Thoiras**, ou 719, selon **Hickes**.

716, ou 719. **ETHELBALD LE SUPREME**, petit-fils d'**Eopps**, frère du roi **Penda**, monte sur le trône de **Céolred**, et joint, l'an 726, à la couronne la dignité de monarque des Anglo-Saxons, après la retraite d'**Offa** : dignité qui donnait le droit de présider aux assemblées générales, et de commander les armées communes des sept royaumes. L'an 757, **Ethelbald** fut tué dans une sédition par un seigneur nommé **Béornred**.

737. **BÉORNRED** est proclamé roi par les soldats, et peu après défait par **Offa**.

737. **OFFA**, neveu d'**Ethelbald**, élu roi des Merciens par les seigneurs, après une victoire remportée sur **Béornred**. Ce prince est célébré par ses guerres contre les rois ses voisins, et par ses victoires sur les Sarrasins. Mais il tenait beaucoup sa réputation par le meurtre d'**Ethelbert**, roi d'Estanglie. Après avoir fait mourir, l'an 783, par la plus inique perfidie, ce jeune prince, qui était venu lui demander sa fille en mariage, il s'empare de l'Estanglie. L'an 794, il se rend à Rome pour calmer les agitations que lui causait l'horreur de son crime, et obtient des indulgences du pape. **Offa** augmente alors le tribut établi par **Ina**, pour l'entretien du collège anglais. Ce tribut, appelé *Romescot*, c'est-à-dire *tribut de Rome*, fut ensuite appelé *denier de Saint-Pierre*, parce que l'argent se comptait à Rome à la fête de **Saint-Pierre-aux-Liens**. Ce tribut a été aboli par **Henri VIII** lorsqu'il forma le schisme d'Angleterre. **Offa** mourut l'an 796.

796. **ECFRID**, associé par **Offa**, son père, dès l'an 786, et couronné roi, lui succède dans le royaume de **Mercie**, et meurt quatre ou cinq mois après.

796. **CÉNLUFRE**, successeur d'**Ecfrid**, règne avec beaucoup de gloire pendant près de vingt-quatre ans, et meurt l'an 819, laissant un fils nommé **Cénelm**, et deux filles, **Quendride** et **Burgmilde**.

819. **CÉNLUFRE**, encore enfant, monte sur le trône de son père, et peu après, est assassiné par **Arcobert**, à l'instigation de sa sœur **Quendride**, qui se proposait, par ce crime, de devenir reine.

819. **CÉOLULFRE**, oncle paternel de **Cénelm**, est placé sur le trône par les Merciens, et dépossédé au bout d'un an par **Bernulphe**.

820. **BERNULFRE**, un des principaux seigneurs des Merciens, enlève la couronne à **Céolulphre**, et ne la porte que trois ans, ayant été tué l'an 823, dans une guerre contre les Estanglies.

823. **LUDICAN** ne règne qu'un an et six mois, et meurt l'an 825.

825. **WITHELAPH** règne 14 ans, et meurt tributaire du roi de **Westsex** l'an 839 ou 837 selon d'autres.

839. **BERNULFRE**, frère de **Witgelaph**, règne treize ans.

851. **BURHED** règne vingt-deux ans, et l'an 874, est déposé par les Danois.

874. **CÉOLULFRE** est replacé sur le trône par les Danois, qui l'en font descendre peu après, et partagent entre eux la **Mercie**.

Ils sont chassés, l'an 910, par **Edouard l'Ancien**, qui donna à **Ethelred la Mercie** à titre de comté.

910. **ETHELRED** est fait comte de **Mercie**, et meurt l'an 912, laissant la **Mercie** à **ETHELLEINE**, son épouse, sœur d'**Edouard**. Cette princesse fait de grands progrès contre les Danois, et meurt l'an 918. Après sa mort, **Edouard** se rend maître de la **Mercie**, et la joint à ses états.

## §. VII.

## ROIS DE KENT.

*Le royaume de Kent est le premier, quoique le moins considérable, de ceux que les Saxons fondèrent dans la Grande-Bretagne; mais sa situation était des plus avantageuses.*

L'an 449, **HENGIST** ayant fait entrer dans la Grande-Bretagne les premières troupes saxonnes; **Vortigern**, l'année suivante, lui cède le pays de **Kent**. Mais, l'an 455, s'étant brouillé avec **Vortigern**, il s'allie contre les Bretons avec les Pictes, et prend le titre de roi qu'il porta jusqu'à sa mort, arrivée l'an 488.

488. **ESCUS**, fils et successeur d'**Hengist**, règne jusqu'en 512, qu'il laisse par sa mort la couronne à **Octa**, son fils.

512. **OCTA**, succède au roi **Escus**, son père, et meurt l'an 534, après vingt-deux ans de règne.

534. **HERMENICK**, fils d'**Octa**, monte sur le trône, règne vingt-six ans, et meurt l'an 560, selon **Hickes**, ou 568, selon **Thoiras**; ce qui ne peut se concilier avec les trente années de règne, que le dernier donne à ce prince. Car ayant commencé de régner en 534, et ayant régné jusqu'à sa mort, si son règne a été de trente ans, il devrait être mort en 564, suivant **Thoiras** même.

560. **ETHELBERT**, associé à la royauté du vivant de son père, lui succède, et règne cinquante-six ans. **Ethelbert** est un des plus grands princes, non seulement du royaume de **Kent**, mais encore de toute l'heptarchie. Il se rendit célèbre par différentes expéditions, et redoutable à ses voisins. Il eut l'avantage d'être le premier roi chrétien de sa nation. Ce fut l'an 597, que **saint Augustin**, envoyé par le pape **saint Grégoire le Grand**, prêcha la foi dans le royaume de **Kent** : elle fut embrassée par le roi, qui reçut le baptême. La conversion du prince fut bientôt suivie de celle d'un grand nombre de ses sujets. **Thoiras** prend occasion du succès rapide de la mission de **saint Augustin** pour combattre une des plus solides preuves de la religion chrétienne, citée par le célèbre **Pascal**. **Ethelbert** mourut saintement l'an 615 : son seigneur se trouve dans le martyrologe romain. Il laissa de **BERTIN**, sa première femme, fille de **Caribert**, ou **Chébert**, roi de Paris, un fils, nommé **Ethald**, qui lui succéda, et deux filles, dont l'aînée, **Ethelburge**, fut mariée à **Edwin**, roi de **Northumberland**. On donne à **Ethelbert** pour deuxième femme une autre princesse de France, qu'on ne nomme point.

616. **ETHALD**, ou **EADBALD**, fils d'**Ethelbert**, monte sur le trône : il abandonne la religion chrétienne et se plonge dans toute sorte de vices. Dieu lui fait grâce à **Ethald**, par les soins de **saint Laurent**, archevêque de **Canterberi**, de se reconnaître, et de retourner au culte qu'il avait quitté : il y persévère jusqu'à sa mort, arrivée, suivant **Bède**, l'an 640, et non pas 660, comme le marque **Barrow**. Ce prince laissa deux fils, **Ermenfred** et **Ercombert**.

640. **ERCOMBERT**, le plus jeune des fils d'**Ethald**, s'empare du trône au préjudice de son aîné, ou, selon d'autres, il y fut placé par son père avant sa mort, avec le consentement du peuple. Son premier soin fut de faire raser les temples des faux dieux, et de mettre en pièces les idoles. **Ercombert** regna vingt-quatre ans,

et mourut l'an 664, laissant de **SEXBURG**, son épouse, deux fils, **Egbert** et **Lothaire**, et deux filles, dont l'une, nommée **Ermenéide**, épousa **Wolpher**, roi de **Mercie**, et l'autre fut religieuse à **Farmoutiers**, au diocèse de **Meaux**. Bede rapporte qu'**Ercombert** fit une loi de l'observation du Carême dans tout son royaume; et nous voyons par les anciennes lois saxonnes qu'il y avait des peines attachées à la violation de ce jeûne. (Spelman, t. I, *Synodus*.)

664. **EGBERT** succède à **Ercombert**, règne neuf ans, et débute par faire mourir les deux fils d'**Ermenéide**, frère aîné de son père, qui avaient plus de droit que lui à la couronne. Il contraignit de plus **Turne**, leur sœur, veuve du roi de **Mercie**, à se retirer dans l'île de **Thanet**, où elle bâtit un monastère dont elle devint supérieure. Ce prince fit dans la suite pénitence de ses crimes, et mourut l'an 673, laissant deux fils, **Edrick** et **Widred**.

673. **LOTHAIRE**, frère d'**Egbert**, enlève la couronne à son neveu : voulant l'assurer à sa postérité, il associe **Richard**, son fils, l'an 683. Cette démarche lui fit perdre la royauté et la vie. **Edrick**, en étant piqué, quitte la cour, implore le secours d'**Ethelwath**, roi de **Sussex**, revient dans le royaume de **Kent** avec une armée, et défait **Lothaire**, qui meurt de ses blessures l'an 685. **Richard**, fils de **Lothaire**, se retire en **Allemagne**, d'où il alla mourir à **Lucques**, où l'on voit encore son tombeau.

685. **EDRICK**, fils d'**Egbert**, après la défaite de **Lothaire**, son oncle, se fait couronner sans aucune difficulté, et meurt sans enfants la deuxième année de son règne.

687. **WIDRED**, frère d'**Edrick**, lui succède, et règne avec **SWALBERT**, dont on ne connaît point l'origine. **Hicks** prétend que **Widred** n'était point de la famille royale, non plus que **Swalbert**. Sous le règne de ces deux rois, le royaume de **Kent** souffrit beaucoup des ravages qu'y fit **Codwalda**, roi de **Westsex**. **Swalbert** meurt l'an 695; et **Widred**, étant demeuré seul, règne encore jusqu'en 725 ou 727, qu'il mourut, laissant trois fils, **Ethelbert**, **Edbert** et **Alfred**.

725 ou 727, selon **Hicks**. **ETHELBERT** et **EDBERT** succèdent à **Widred**, leur père, et règnent ensemble jusqu'en 738, qui fut l'année de la mort d'**Ethelbert**. **Ethelbert** règne seul jusqu'en 760, et meurt sans enfants, ayant perdu **Adolphe**, son fils, qu'il s'était associé.

760. **ALDRICK**, fils de **Widred**, succède à son frère et a bien de la peine à se soutenir sur le trône contre **Offa**, roi de **Mercie**, qui cherchait à lui enlever son royaume. Il associe son fils **Almund** au gouvernement. Mais **Alfred** lui succéda et ne laissa point de postérité. Par sa mort, arrivée l'an 794, fut éteinte la race d'**Heigist**.

794. **EDBERT**, surnommé **Piron**, devient le successeur d'**Aldrick**, par préférence à plusieurs prétendants. Mais **Céaulphe**, roi de **Mercie**, ne souffrit pas qu'il jouît du trône paisiblement. L'an 798, étant entré dans le pays de **Kent** avec une puissante armée il y répandit la désolation. **Edbert**, avec le peu de troupes qu'il put rassembler, lui livra une bataille qu'il perdit avec la liberté. Maître de sa personne, le vainqueur l'emmena en **Mercie**, et lui fit crever les yeux.

798. **CUDRED** est placé sur le trône par **Céaulphe**, roi de **Mercie**, dont il devient tributaire. **Cudred** meurt l'an 805, après avoir régné environ huit ans, et laisse un fils qui lui succède.

805. **BALDRÉD**, monte sur le trône de **Kent**, après la mort de son père, par la permission du roi de **Mercie**. Il est le dernier roi de **Kent**, et ce fut sous son règne qu'arriva la dissolution de l'éparchie; car **Egbert** avait fait, l'an 819, une invasion dans le royaume de **Kent**, défait **Baldré** et l'obligea de fuir au-delà de la **Tamuse**. Maître de ses états, le vainqueur les réunit

à ceux des saxon occidentaux. Ainsi finit le royaume de **Kent**, après avoir duré 369 ans.

#### EGBERT, 1<sup>er</sup>. ROI DE TOUTE L'ANGLETERRE.

**EGBERT**, du sang royal des princes saxon de **Westsex**, banni, l'an 787, par **Brithric**, à qui il faisait ombrage par ses belles qualités, fut élu roi, l'an 800, par les **West-Saxons**, qui lui envoyèrent une députation pour lui offrir la couronne. **Egbert** était pour lors à Rome avec **Charlemagne**, qui lui avait donné retraite. C'est là qu'il reçut la députation, et qu'il prit congé de ce grand prince, qui lui avait tenu lieu de père, et qui, à son départ, lui donna de nouvelles marques de son affection. **Egbert** ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il pensa à se rendre maître de toute l'île. L'an 819, il est revêtu de la dignité de monarque, et commence à exécuter son projet, en réduisant successivement sous sa domination les sept royaumes d'Angleterre. Cette réduction est achevée l'an 827, et **Egbert** devient souverain de toute l'Angleterre. Mais il faut remarquer que le royaume que ce prince posséda en propre, après ses conquêtes, n'était composé que des quatre anciens royaumes de **Westsex**, de **Sussex**, d'**Essex** et de **Kent**, qui étaient peuplés de **Saxons** et de **Jutes**. Pour les trois autres, il en avait seulement la souveraineté, souffrant qu'ils fussent gouvernés par des rois particuliers, qui lui faisaient hommage, et payaient tribut. **Egbert** mourut l'an 837, ayant régné trente-sept ans comme roi de **Westsex**, et 16 ans environ comme souverain effectif de toute l'Angleterre. Il ne laissa de **REDBURGH**, son épouse, dont on ignore l'origine, qu'un fils qui suit.

#### ETHELWOLF ou ETHÉLULF.

837. **ETHELWOLF** reçut la couronne après la mort de son père, **Théobald** Rudmore, dit qu'il était sous-diacre de l'église de **Winchester**, et qu'il obtint dispense du pape **Léon** pour monter sur le trône. Mais **Leon** (c'est **Leon IV**) ne parvint au saint siège qu'en 855. Ainsi cette anecdote est pour le moins très-suspecte. Dès le commencement du règne d'**Ethelwulf**, les **Danois** firent successivement plusieurs invasions dans l'Angleterre, et portèrent partout le fer et le feu. **Ethelwulf** fatigué de voir ses états continuellement infestés par ces barbares, céda, l'an 840, à **Alfred**, son fils naturel, les royaumes de **Kent**, d'**Essex** et de **Sussex**. Ce parti prudent n'empêcha pas néanmoins les **Danois** de revenir encore pendant plusieurs années faire le dégât dans le **Northumberland**. Mais les deux rois ayant réuni leurs forces, gagnent, l'an 852, la sanglante bataille d'**Orkley** contre ces pirates. La mort d'**Alfred** survint de près cette victoire. L'année suivante **Ethelwulf** envoya son fils **Alfred**, à Rome pour recevoir la confirmation des mains du pape **Leon IV**. L'an 855, il établit la dîme sur ses terres et sur toutes celles de son royaume en faveur du clergé. *Decimavit Athulf rex, dit Ethelwulf, ancien chronographe (L. 3.) de anni possessione sua in partem Domini, et in universis regimine sui prioribus se constituit.* La même année, il vint en France avec **Alfred**, qui retourna ensuite avec lui à Rome, où ce monarque fit de grandes libéralités au pape **Benoît III** et à l'église de **Saint-Pierre**, repâca le collège anglais, et, par un diplôme, étend dans toute l'Angleterre le *Romanesque*, ou *denier de Saint-Pierre*, établi par le roi **Offa** pour l'entretien de ce collège, et les besoins de l'église de Rome. Après environ un an de séjour en cette ville, il repassa en France, où il épousa en secondes noces, le 1<sup>er</sup> octobre 856, au palais de **Verberie**, **JUTHA**, fille de **Charles le Chauve**. Le couronnement de **Jutha** suivit son mariage, quoique cette pompe fût inconnue en Angleterre. **Bincmar**, archevêque de **Reims**, fit l'une et l'autre cérémonies. Les prêtres qui'il prononça dans ces deux rencontres, sont venues jusqu'à nous. Elles prouvent que la forme de la bénédiction nuptiale était alors dépréciatoire, qu'on étendait le voile sur les deux époux, qu'on

passait l'anneau au doigt de l'épouse, et qu'on lui faisait au présent. Pendant l'absence d'Ethelwulf, son fils Ethelbald avait conspiré contre lui. Pour éviter la guerre civile, le roi cède à son fils le royaume de Westsex, et se contente de celui de Kent. L'an 858, suivant l'annaliste de Saint-Bertin, et non 857, comme Altorf le marque, Ethelwulf meurt après avoir régné environ vingt et un ans, laissant d'un premier mariage quatre fils : Ethelbald, Ethelbert, Ethelred et Alfred, qui règneront tous les quatre.

858. **ETHELBALE**, dit *déjà* roi de Westsex avant la mort de son père, par le traité fait avec lui l'an 856. Il finit ses jours en 860. Ce prince, après avoir perdu son père, avait épousé, par un exemple inouï, JUDITH, sa belle-mère, dont il ne laissa point d'enfants. Quelques historiens anglais disent que, touché de repentir, il chassa Judith de son lit et de son royaume. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'est revenue en France, soit avant, soit après la mort d'Ethelbald, elle épousa, en troisième nocce, Baudouin, dit *Bras-de-Fer*, comte de Flandre, qui l'avait enlevée.

#### ETHELRED I.

866. **ETHELRED** I devint le successeur d'Ethelbert, son frère, selon la disposition du testament d'Ethelwulf, au préjudice de ses neveux. Depuis le premier jour de son règne, jusqu'à celui de sa mort, l'Angleterre fut ravagée par les Danois : appelés par le comte Bruen, pour se venger de l'outrage qu'Aubert, roi de Northumberland, et vassal d'Ethelred, avait fait à sa femme. Ethelred leur livra jusqu'à neuf batailles, et ayant été blessé dangereusement dans la dernière, donnée à Wittingham, il mourut de ses blessures, l'an 871, après cinq ans de règne, emportant au tombeau le chagrin de laisser les ennemis au milieu du royaume. « Il était brave, humain, sage et vertueux. Il se fut penché sur la vie l'amour de son peuple, et sa mort fut vaine » ser des larmes sincères. » (Barrow.) Il laissa des enfants dont aucun n'héritait de sa couronne.

#### ALFRED, surnommé LE GRAND.

871, ou 872. **ALFRED**, dit *LE GRAND*, fils d'Ethelwulf, né l'an 849, à Wantage, dans le Berkshire, parvint au trône après la mort de son frère, à l'âge de vingt-deux ans. Il n'y eut pas plutôt monté, qu'il perdit la bataille de Wilton contre les Danois. Après avoir livré jusqu'à sept batailles à ces barbares, il est obligé, l'an 877, de prendre la fuite, et de se tenir caché dans la cabane d'un berger, où il demeure quelque temps, à l'insu de ses ennemis et de ses amis, et même inconnu à la femme de son hôte, qui l'employait au service de son ménage. L'an 878, Alfred, ayant appris la déroute des Danois devant le château de Kinvith, sort de sa cabane, va reconnaître lui-même le camp ennemi, lui enlève le drapeau, et se met à harpe à la main, examine tout, et s'en retourne. Ayant en peu de temps levé une armée, il attaque les Danois, remporte une grande victoire sur eux, les oblige de lui demander la paix, et par une seule bataille il recouvre son royaume. Alfred fait un traité avec Guntrum, ou Gunthorpe, capitaine danois, qu'il établit roi d'Estanglie, mais comme son vassal. Pour prévenir de nouvelles irruptions des Danois, il fait creuser un large fossé qui s'étend depuis les marais situés au Nord jusqu'à la rivière d'Ouse; on l'appelle aujourd'hui Reechdale, d'un bourg de ce

nom. Après avoir affermi la tranquillité dans son royaume, Alfred s'applique sans relâche à faire fleurir dans ses états la religion, la justice, les sciences, les arts et le commerce. Ce fut lui qui divisa l'Angleterre en comtes, les comtes en centurions, et les centurions en décuries. Le tems a respecté un fragment des lois qu'il publia sur le modèle de celles des Juifs, des plus sages législateurs païens, des anciens Berrons et des Saxons ses prédécesseurs. On y remarque avec admiration une étonnante sévérité contre les mauvais juges; une solide attention à assurer la tranquillité publique, à protéger la religion, et sur-tout à perpétuer cette douce liberté qui met le peuple à couvert de l'oppression, sans préjudicier à l'autorité légitime du souverain. Cet amour d'Alfred pour ses sujets donna lieu au privilège qu'il leur accorda et qui subsiste encore, de ne pouvoir être jugés au criminel que par leurs pairs, c'est-à-dire par des juges de leur condition. Personne ne fut plus économe que lui de son tems. Il partageait le jour en trois parties, donnant huit heures aux exercices de piété, huit heures aux affaires publiques, et autant au sommeil, à l'étude, aux repas et à la récréation. Pour mesurer le tems, au défaut des horloges qui n'étaient pas encore connues, Alfred fit faire des cierges d'un certain poids, qui, divisés par pouces, devaient durer chacun quatre heures; et pour les garantir du vent, il les fit enfermer dans des lanternes de corne. Alfred mourut le 25 octobre de l'an 900, âgé de cinquante-deux ans, après en avoir régné environ vingt-huit. Il eut d'ASWINTE, son épouse, plusieurs enfants, savoir, Edouard, qui suit; Ethelward, qui se distingua dans les sciences; Elfrède, femme d'Ethelred, comte de Merrie; Elstrude, femme de Baudouin II, comte de Flandres; et Elsie, abbesse du monastère de Schastbury, fondé par son père. Alfred doit être regardé comme un des meilleurs princes qui aient jamais porté la couronne en Angleterre; il était juste, pieux, père du peuple et des pauvres, et très-avant pour son siècle. Il est dit de ce prince qu'ayant suspendu d'un arbre, près du grand rhémis, des bracelets d'or, tout le monde les vit, et personne n'osa y toucher, tant il avait imprimé d'éloignement pour le vol à son peuple. *Il ne fonda point de monastère, dit Voltaire, c'est pourquoi les moines ne l'ont pas mis au nombre des saints.* Il en fonda deux au moins, suivant l'auteur contemporain de sa vie, un pour les hommes, et un pour les femmes, dont sa propre fille, comme on vient de le voir, devint abbesse, et il rétablit ceux qui étaient tombés en ruine. Il composa plusieurs ouvrages, outre le corps de lois qu'il rédigea, et traduisit en saxon le Psaume de saint Grégoire, les Consolations de Boèce, et l'Histoire Ecclesiastique de Bède. On dit aussi qu'il avait traduit l'Ancien et le Nouveau Testament. Il est certain qu'il entreprit une version des Psaumes. Avec le secours des maîtres qu'il avait fait venir de France, il établit des écoles, pour la grammaire et la philosophie, à Oxford; ce qui le fit regarder comme le fondateur de l'Université de cette ville. L'Angleterre lui est redevable aussi de l'établissement de sa marine. Il fit construire un grand nombre de vaisseaux, qu'il distribua par escadres le long des côtes d'Angleterre, pour prévenir les descentes des Normands. Il ne put cependant empêcher celle du fameux Harings; mais l'ayant battu près de Londres, il l'obligea de s'en retourner. Ce fut encore lui qui apprit aux Anglais l'art de bâtir en briques; auparavant ils ne bâtissaient qu'en bois, ce qui rendait les incendies fréquents et dévastateurs. Londres devint sous son règne, par les embellissements qu'il y fit, la capitale de l'Angleterre. C'était une colonie romaine dès le tems de Néron. Enfin parmi toutes les grandes choses qu'Alfred entreprit pour le bien de l'Angleterre, il mérita toujours extrêmement la liberté de ses sujets. On lit dans son testament ces paroles immortelles : *Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pères.*

#### ÉDOUARD I, dit L'ANCIEN.

900. **ÉDOUARD I**, fils d'Alfred, lui succéda, et se rendit

célèbre par ses expéditions contre les Danois de ses états, qu'Ethelward, son cousin-germain, avait engagés à se soulever; aide par sa sœur Ellfeld, veuve alors, et véritable héroïne, il leur enleva l'Essex, l'Estanglie, la Mercie, le Northumberland et plusieurs autres provinces; il soumit aussi les Gallois et les Bretons. Le P. Pagi rapporte toutes ces expéditions à l'an 907; ce qui est difficile à comprendre. Edouard jouissait paisiblement du fruit de ses conquêtes, lorsque la mort l'enleva l'an 924, selon le témoignage de la plupart des historiens. Ce prince laissa plusieurs enfants, 1°. d'Edwine, qui n'était que sa concubine, fille d'un berger, il eut Aldestan, Alfred et Beatrix; 2°. Ellfeld, sa femme légitime, lui donna Elsworth, mort peu après son père; Edwin, qu'Aldestan fit mourir l'an 933; et six filles dont deux furent religieuses; les autres furent mariées à de grands princes; Ogive, à Charles le Simple, roi de France; Hedevige, à Hugues le Grand, comte de Paris; Edithe, à l'empereur Otton le Grand; Edgiva, à Louis l'Aveugle, roi de Provence; 3°. d'Edgiva, sa deuxième femme, Edouard eut deux fils, Edmond et Edred; et deux filles, Edburge et Adèle; femme d'Elles, comte de Poitiers.

### ALDESTAN.

924. ALDESTAN, ou ATHELSTAN, fils d'Edouard et d'Edwine, sa concubine, fut élevé sur le trône par le consentement du clergé et de la noblesse, et couvrit par ses nobles inclinations le défaut de sa naissance. Son élection toutefois ne fut pas unanime, et quelques seigneurs auraient voulu qu'on lui préférât Edwin, son frère. Un d'entre eux, nommé Alfred, avait même formé le complot de l'arrêter à Winchester et de lui crever les yeux. Ce dessein ayant été découvert, il prit la fuite et se retira en Italie. Les Danois du Northumberland se joignirent aux mécontents pour exciter de nouveaux troubles. Aldestan tomba sur eux, l'an 925, avant qu'ils eussent réuni leurs forces et les écrasa. Cependant le monarque anglais voulant attacher les Danois à ses intérêts, donna sa fille Edithe en mariage à Sithrie, prince de Northumberland, veuf alors, et rendit à Constantin, roi d'Ecosse, les terres qu'il tenait en qualité de vassal de l'Angleterre. Mais ces expédients ne furent que momentanés. Sithrie étant mort, ses enfants du premier lit, Anlaff et Guthred prétendirent lui succéder. Aldestan marcha contre eux et les obligea d'expatrier. Edwin, son frère, accusé d'avoir été d'intelligence avec eux, fut mis à mort, l'an 933, par ses ordres. Quelques écrivains prétendent néanmoins qu'Edwin périt malheureusement sur mer, et qu'Aldestan, bien loin d'avoir eu part à sa mort, en fut très-affligé.

La reine de France, Ogive, sœur d'Aldestan, était alors à la cour d'Angleterre avec le prince Louis, son fils, depuis l'emprisonnement du roi Charles le Simple, son époux. Raoul de Bourgogne, rival et successeur de cet infortuné monarque, étant mort l'an 936, environ six ans après lui, les seigneurs français, attachés au sang de Charlemagne, redemandèrent au roi d'Angleterre le fils de Charles, qui leur fut renvoyé avec sa mère, escorté d'un corps de troupes. Ce retour fut heureux, et Louis, qu'on surnomma d'Outremeur, fut reconnu roi de France à son arrivée.

Le roi d'Ecosse, l'an 938, forma une nouvelle confédération, contre Aldestan, avec les enfants de Sithrie et six rois d'Irlande ou de Galles. On en vint à une bataille dans la plaine de Brunambourgh, où le monarque anglais remporta une victoire complète. Ce fut, à ce qu'il paraît, sa dernière expédition. Aldestan mourut, le 27 octobre de l'an 940, suivant Roger d'Howden, et non pas 941, comme le marque Thoiras, dans la quarante-huitième année de son âge. Ce roi, dit M. Gaillard, *parut avoir eu des vues supérieures à son siècle. Pour encourager le commerce et la navigation, il accorda la noblesse à tout négociant qui aurait fait sur mer, à ses frais, deux voyages de long cours. La même grâce fut accordée au siècle ou fermier qui pos-*

*seidait cinq lides de terre, une chapelle, une cuisine, une aile et une cloche. Aldestan laissa de plus divers monumens de son avoir et de sa piété, parmi lesquels on doit placer la traduction d'une Bible en langue saxonne, qui était alors la langue vulgaire d'Angleterre. Il ajouta aussi un corps de lois excellentes à celles qu'Alfred avait publiées.*

### EDMOND I.

940. EDMOND I, fils d'Edouard I et d'Edgiva, sa deuxième femme, succéda à son frère Aldestan. Le prince Anlaff, voyant sur le trône un roi dont il n'avait pas encore éprouvé la valeur, renouvela ses mouvements pour rentrer dans le Northumberland. Avec des secours, qu'il reçut de Norvège, il s'empara d'York et pénétra dans la Mercie. Edmond se litta de marcher contre lui. Après une bataille, dont le succès fut incertain, on fit une paix que les Danois violèrent, l'an 941, par de nouvelles hostilités. Ce fut pour leur malheur; Edmond les battit partout, et réunit à la couronne les provinces qu'ils avaient envahies. Un prince, qui se distinguait par de si beaux exploits, semblait mériter un long règne. La providence en décida autrement. L'an 946, le 26 mai, au milieu d'une fête qu'Edmond donnait à sa cour, un scélérat, nommé Leof, entre insolument dans la salle du festin, et se place à l'une des tables dressées pour les courtisans. Le roi, choqué de cette étrange vue, ordonne à Leof de sortir. Leof à l'impudence de rester; Edmond, au lieu de le faire chasser, se jette sur lui et le saisit par les cheveux. Leof tire un poignard dont il frappe le roi. L'assassin est aussitôt mis en pièces par les assistants; mais le roi meurt aussi sur-le-champ, de sa blessure. Tous les Anglais, dit le P. Pagi, s'accordent à mettre la mort d'Edmond en l'an 946; néanmoins Thoiras la place en l'an 948. Edmond laissa deux fils d'Edgiva, son épouse, Edwi et Edgar, qui ne lui succédèrent point immédiatement, à cause de leur bas-âge, et une fille qui fut enlevée de son consentement par Baudouin de Huesden, et emmenée en Hollande où elle l'épousa. Ce mariage fut ensuite approuvé par Edmond. Ce prince, aux lois de ses prédécesseurs en ajouta de nouvelles qui servirent à les perfectionner. Il fut le premier qui ordonna la peine de mort contre les voleurs. On ne les punissait avant lui que par des amendes.

### EDRED.

946. EDRED, frère d'Edmond I, monte sur le trône par les suffrages du clergé et de la noblesse. Il acheva de soumettre les Danois qui ne manquaient aucune occasion de se révolter, et réduisit en province d'Angleterre le Northumberland qu'ils possédaient à titre de principauté. Edred, se trouvant dans une profonde paix, se livra entièrement à des exercices de piété, sous la conduite de saint Dunstan, abbé de Glastonbury, entre les mains duquel il remit l'administration des finances. Il ne pouvait faire un plus mauvais choix, si l'on en croit Thoiras et Barrow, qui produisent les plus odieuses qualifications à ce ministre, sans égard pour le témoignage avantageux que les anciens lui ont rendu. Une esquinancie termina les jours d'Edred l'an 955. Thirias, qui conviait de cette époque, ne laisse pas néanmoins de lui donner dix ans de règne, quoiqu'il eo place le commencement en 948.

### EDWI.

955. EDWI, fils d'Edmond I, et successeur d'Edred, son oncle, à l'âge de quatorze ans, ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il devint amoureux d'une princesse nommée Elgiva, ou ATILLOIVE, sa proche parente, et l'épousa. Saint Odon, archevêque de Cantorbéry, et saint Dunstan, son neveu, scandalisés de ce mariage illégitime, arrachèrent la princesse du palais, et la traitèrent avec outrage. Le roi, pour se venger, exige

que Dunstan rende compte des finances qu'il avait administrées sous le règne précédent. D'autres sujets de dégoût qu'il lui donna, l'obligèrent à quitter l'Angleterre pour se retirer en Flandre. Après la retraite de son neveu, l'archevêque fait arrêter Elgise, et la fait marquer d'un fer rouge au visage. Le roi ne pouvant encore s'en détacher malgré cette difformité, Odon la fait arrêter de nouveau, et lui fait couper les jarrets; elle expira dans les tourments. Le vrai zèle, il faut l'avouer, n'inspire pas de pareils excès d'inhumanité. Dunstan revint sur ces entrefaites. Les esprits s'échauffent de part et d'autre. Il se forme un parti pour déposer Edwi. Son frère, Edgar, est élu roi de Mercie, par les révoltés, l'an 959. Edwi conçoit un si grand chagrin de se voir dépouillé du royaume de Mercie, qu'il en meurt après un règne de quatre ans et quelques mois, selon Thouras; Hickeys ne lui donne que deux ans de règne; mais il se trompe.

#### EDGAR, DIT LE PACIFIQUE.

959. EDGAR, à l'âge de douze ans, recueillit la succession de son frère, après sa mort, et fit pour ses sujets d'une paix continuelle pendant tout son règne, ce qui lui a mérité le surnom de PACIFIQUE. Cette paix ne fut point le fruit de ses victoires; mais il la procura en faisant sur mer et sur terre de grands préparatifs de guerre, qui contiennent ses sujets dans le devoir, et ses voisins dans la crainte. Les loups faisaient de grands ravages en Angleterre au commencement de son règne. Il donna ses soins pour en nettoyer le royaume, et fut si bien secondé par ses sujets, que la race en fut entièrement exterminée dans ses états. On prétend que, pour opérer cette destruction, il fit un édit par lequel il obligeait chaque noble à lui apporter tous les ans les têtes ou les peaux de dix loups, et qu'un de ses mieux engagés à cette chasse, le comprit dans ce règlement son fils aîné pour cent loups. Edgar, quoique petit de taille, avait des qualités vraiment royales; mais il n'était pas, à beaucoup près, exempt de vices. Sa première femme, ou concubine, fut une religieuse, nommée ETHELREDE, qu'il avait enlevée de son cloître. L'ayant renvoyée sur les remontrances de saint Dunstan, devenu archevêque de Cantorbéri, après en avoir eu Edmound, qui suit, avec une fille, Edith, il donna sa main à ETHELREDE, dont il avait fait assassiner le mari, pour la rendre veuve et pouvoir l'épouser. Ce prince mourut le 18 juillet 975, laissant d'Ethelrede un fils, Ethelred, qui fut le successeur d'Edmound, son frère.

Burnet, suivi de Barrow, veut tromper ses lecteurs lorsqu'il avance que la plupart des églises cathédrales d'Angleterre furent changées en prières de moines par saint Dunstan devenu archevêque de Cantorbéri, et saint Ethelwode, successeur de l'autorité du roi Edgar. Il n'y eut que celles de Worcester et de Winchester, où l'on introduisit des moines sous le règne de ce prince; et ce furent les dévergondés des chanoines, fruit de leur ignorance, qui occasionnèrent ces changements. Toute la science en Angleterre, comme l'avouent eux-mêmes leurs protestants les plus équitables, étaient alors concentrée dans les monastères.

#### EDOUARD II, DIT LE MARTYR.

975. EDOUARD II, fils aîné d'Edgar, lui succéda suivant les dernières dispositions de son père, et reçut la couronne des mains de saint Dunstan. L'an 978, Edouard passant au retour de la chasse, près d'un château, où Ethelrede, sa belle-mère, faisait sa résidence avec Ethelred, son fils, s'écarta de sa troupe pour les aller voir, et cette marâtre le fit assassiner. Ses vertus l'ont fait mettre au nombre des saints, et même au rang des martyrs, quoiqu'il n'ait pas souffert pour la foi.

#### ETHELRED II.

978. ETHELRED II, fils d'Edgar et d'Ethelrede, âgé de douze

ans, est reconnu roi après la mort de son père, et sacré par saint Dunstan. Les Danois, dès le commencement du règne d'Ethelred, font une invasion en Angleterre, et continuent d'années à autres d'y faire des descentes et de grands ravages. Ethelred, l'an 991, leur ayant livré bataille, est défait, et leur donne une somme d'argent, pour les engager à se retirer. C'était les inviter à revenir, comme cela ne manqua pas d'arriver. L'an 994, Suénon, roi de Danemark, et Olaf, roi de Norwège, font une nouvelle descente en Angleterre, d'où ils emportent un butin considérable. Leurs flottes ne revinrent de desolés les côtes de cette île jusqu'à l'an 1001, qu'Ethelred se soumit à payer une somme à ces pirates pour en être délivré. Ce fut à cette occasion qu'il établit la taxe connue sous le nom de *dane-gelt*, monnaie, dit un moderne, de l'oppression des Anglais, de l'ascendant des Danois, et de la faiblesse d'Ethelred. La honte de cet assujettissement fit prendre, quelque temps après, à ce prince un parti violent dont il eut lieu de se repentir. L'an 1002, le 13 novembre, par le conseil d'Edrick-Stréon et d'Alfrick, ses ministres, il fait massacrer tous les Danois de ses états. Suénon, étant alors pour venger la mort de ses compatriotes, met tout à feu et à sang, et s'en retourne en 1005. L'Angleterre ne s'était pas encore relevée de ce désastre, lorsqu'en 1012, on vit repaître les Danois dont on ne put arrêter les courses, qu'en leur donnant encore de l'argent pour s'en retourner. Mais à peine se sont-ils rembarqués, que Suénon revient dans l'île avec la résolution de s'y établir. Après s'être rendu maître de plusieurs provinces, il assiège Londres, d'où Ethelred était sorti pour se retirer en Normandie. La ville se soumet, et Suénon, s'étant logé dans le palais, se fait décerner par les siens la couronne d'Angleterre.

#### SUÉNON.

1014. SUÉNON ou SWEN, roi de Danemark, est proclamé roi d'Angleterre à Londres, et meurt l'an 1015. (V. Suénon I, roi de Danemark.)

#### ETHELRED II, RÉTABLI.

#### CANUT I, DIT LE GRAND.

1015. ETHELRED, rappelé par les Anglais, est reçu avec une grande joie dans Londres; mais toujours livré aux conseils de l'affreux Edrick, il se porte à des injustices et à des cruautés qui lui attirent la haine de ses peuples. Edrick lui-même l'abandonne pour se joindre aux Danois commandés par Canut, fils de Suénon, prince aussi brave et aussi dangereux que son père. Ethelred eut alors le chagrin de voir l'Angleterre retomber dans le même état où elle était lorsqu'il se retira en Normandie. Il ne put survivre à ce malheur, et accablé de tristesse, il mourut à Londres, le 23 avril de l'an 1016, âgé de cinquante ans, après environ trente-huit ans de règne. Un ancien historien donne une juste idée de son règne par ces paroles : *Ejus vita cursum suum in periculis, vitam in medio, turpis in exitu occisit*. Ethelred II avait épousé, 1<sup>re</sup> ELDVIE, dont il eut Edmound, Aldes-

1015. CANUT, fils de Suénon, après la mort de son père, est proclamé roi d'Angleterre par les Danois, hors de Londres, d'où ils avaient été chassés; mais peu de temps après il retourne en Danemark, pour empêcher son frère Harald de se rendre maître de ce royaume. Canut, après en avoir pris possession, revient en Angleterre l'an 1016, et règne sur les Danois dans toutes les provinces qu'ils occupaient. Il assiège jusqu'à trois fois Londres, qui reconnaît Edmound II, et toujours est obligé d'en lever le siège. Enfin il fait la paix avec Edmound, par un traité qui le rend maître de la moitié de l'Angleterre; savoir, de la Mercie, du Northumberland et de l'Essex. Edmound, ayant été assassiné l'an 1017, Canut s'empare de l'autre moitié du royaume, au préjudice des deux fils d'Edmound, qu'il envoie en Danemark pour les y faire, dit-on, mourir, sous prétexte

tan, mort jeune; et Edw<sup>l</sup>, avec trois filles, Edgivre, Edgith et l'egwine; 2<sup>e</sup>. en 1002, ERMEL, fille de Richard I, duc de Normandie, morte vers la fin de novembre 1016. De ce mariage sortirent deux fils, Alfred et Edouard, et une fille, nommée Goda, mariée à Dreux, comte du Vesin, eussait à Eustache II, comte de Boulogne. Ethelred eut encore un fils naturel.

Sous le règne d'Ethelred II on ne mettait point encore de sceaux aux chartes d'Angleterre, *nondum utebatur Sigillis in Anglia*, dit la Chronique de Barton, en an. 1004.

#### EDMOND II, DIT CÔTE-DE-FER.

1016. EDMOND II, fils d'Ethelred et d'Edgivre, que sa force prodigieuse fit surnommer Côte-de-Fer, est proclamé roi dans Londres, après la mort de son père, et livre jusqu'à cinq batailles en un an, à Canut, son concurrent; enfin étant encore près d'en venir à un combat, qui semblait devoir décider du sort des deux rois, la paix se fait par le partage de l'Angleterre. Edmond eut le Westsex, dont il ne jouit pas long-temps. Edrick, accoutumé à traiter ses maîtres, ne fut pas moins infidèle à Edmond, quoique devenu son beau-frère, qu'il l'avait été à Ethelred. Après l'avoir traversé en différentes occasions, il mit le comble à sa perfidie, en le faisant assassiner l'an 1017; triste fin pour un prince, dont la valeur peu commune, la fermeté à l'épreuve des revers, la prudence consommée, la bonté sans égale, méritaient un meilleur sort. Edrick fut puni de ses crimes quelques années après par Canut lui-même, qui lui fit couper la tête, et la fit mettre sur l'endroit le plus élevé de Londres, pour dégrader la parole qu'il lui avait donnée, après l'assassinat d'Edmond, de l'élever au-dessus de tous les autres seigneurs du royaume. Edmond laissa deux fils d'Alcithie, sa femme, Edmond et Harald, qui furent de poulx par Canut des états de leur père.

de les faire voyager; mais celui qui était chargé de ces deux princes, touché de compassion, les conduisit en Suède, d'où le roi de Suède les envoya en Hongrie. Canut, la même année, voulant mettre dans ses intérêts Richard II, duc de Normandie, chez qui Alfred et Edouard, fils d'Ethelred II, s'étaient réfugiés, lui demanda en mariage ERMEL, veuve d'Ethelred II, et lui offrit pour lui-même Esdrithie, une de ses sœurs; les deux mariages furent agréés et célébrés. Canut voyant l'Angleterre tranquille, repassa, l'an 1019, en Danemarck, où il fit la guerre avec succès contre les Vassilles, après quoi il revint dans son île.

La dévotion était alors d'aller visiter, à Rome, le tombeau des apôtres, comme le remarque Thoiras. Canut fait ce pèlerinage, l'an 1017, et assise, le 26 mars, jour de Pâques, et au couronnement de l'empereur Conrad. A son retour, il se rend maître de la Norvège par une irruption subite, et oblige le roi Olaf à prendre la fuite. Olaf, étant rentré dans la Norvège, l'an 1030, livre à son rival, le 29 juillet, un combat où il périt. Canut, après ces expéditions, retourne en Angleterre, et commence à suivre un autre genre de vie. Il devient humble, juste, charitable, et persévère dans ces dispositions jusqu'à sa mort arrivée le 12 novembre 1035, ou 1037, suivant la vieille Chronique danoise, après vingt ou vingt et un ans de règne. M. Mallet place sa mort et 1035, mais sans donner de preuves. Il laissa trois fils, qui partagèrent ses états après sa mort. Suénon, l'aîné, fils d'Alcithie, sa première femme, ou sa concubine, eut la Norvège; Harald, né de la même mère, eut l'Angleterre; le Danemarck échu à Canut ou Hardi-Canut, fils d'Emme de Normandie; Gunilde ou Chunchilde, née de son second mariage, épousa Henri III, roi de Germanie. (Voy. Canut le Grand, roi de Danemarck.)

#### Harald I.

1036, ou 1037. HARALD I, succède à Canut, son père, ou

royaume d'Angleterre, par le choix des Danois qui restaient en ce pays. Dans le même temps, Canut ou Hardi-Canut, son frère, est proclamé roi de Westsex par les Anglais, tandis qu'il est occupé à prendre possession du Danemarck. Le comte Goodwin, chargé de gouverner le Westsex en l'absence de Canut, vient à bout, par ses intrigues, de le dépouiller de ce royaume, qu'il remet entre les mains d'Harald. La reine Emme, mère de Canut, dissimule la trahison faite à son fils, et pense à lui substituer en Angleterre ses deux autres fils, Alfred et Edouard, réfugiés en Normandie. Goodwin, ayant pénétré le dessein de la princesse, feint de l'approuver, et lui renouvelle même d'écrire aux deux jeunes princes, et selon d'autres, leur écrit sous le nom d'Emme, pour les inviter à venir recouvrer l'héritage du roi Ethelred, leur père. Ils donnent l'un et l'autre dans le piège, et arrivent en Angleterre, ayant un corps de mille Normands à leur suite. Les Anglais reviennent avec joie les reçoivent de leurs anciens maîtres. Mais leur mère, toujours dans la défiance, et craignant qu'un même malheur ne les enveloppe tous deux, les oblige de se séparer, et retient le second auprès d'elle, tandis que l'autre est en campagne. Ses pressentiments n'étaient pas vains. Alfred est surpris dans le château de Guildford par Goodwin qui lui fait crever les yeux, après avoir massacré six cents normands qui l'accompagnaient; de là il est conduit en l'île d'Ely, où le chagrin et la misère ne tardèrent pas à terminer ses jours. Emme, à la nouvelle de la surprise d'Alfred, fait repasser la mer à Edouard, et bientôt après, persécutée par Harald, elle quitte elle-même l'Angleterre, et va chercher une retraite chez Haudonin le Barbe, comte de Flandre, qui la reçoit avec distinction. N'espérant plus alors de pouvoir mettre Edouard sur le trône d'Angleterre, elle sollicite et presse le roi de Danemarck de se rendre aux vœux des Anglais, qui désiraient de l'avoir pour maître. Canut cède aux instances de sa mère, et tandis que sa flotte fait voile vers l'Angleterre, il va trouver cette princesse à Bruges pour conférer avec elle. Il y était encore lorsqu'il apprit la mort d'Harald, arrivée l'an 1040.

#### CANUT II, ou HARDI-CANUT.

1040. CANUT II, après la mort d'Harald, son frère, arrive en Angleterre avec une flotte de quarante vaisseaux. Il est également bien reçu des Danois et des Anglais; mais sa conduite dément bientôt leurs espérances. A peine est-il couronné, qu'il fait exécuter et jeter dans la Tamise le corps d'Harald. Cet acte de brutalité fut d'un très-mauvais augure pour son règne. Une taxe exorbitante qu'il imposa pour payer sa flotte, qu'il voulait renvoyer, indisposa de plus en plus ses sujets. La ville de Worcester s'étant soulevée à cette occasion, le roi la punit par le pillage et le feu. Canut fit néanmoins un acte de générosité que l'histoire ne doit pas oublier. Il accueillit favorablement Edouard, son frère utérin, qui était revenu en Angleterre. Mais Edouard lui ayant demandé justice du comte Goodwin, qu'il accusait de la mort d'Alfred, son frère, Canut se laissa corrompre par un présent du coupable, et le renvoya aussitôt sur son serment. Le règne de ce prince fut abrégé par ses débâches. Il mourut subitement le 8 juin 1042. (Voy. Canut II, roi de Danemarck.)

#### EDOUARD III, DIT LE CONFESSEUR.

1043. EDOUARD III, fils d'Ethelred II et d'Emme de Normandie, né l'an 1002, est proclamé roi par le crédit du comte Goodwin, avec lequel il s'était réconcilié, en promettant d'épouser sa fille EDRITH, princesse, dit Albéric, qui réunissait en elle tous les arts libéraux; mais ce ne fut que deux ans après qu'il eut écouté sa promesse. Quelque légitime que fût l'élevation de ce prince, il la devait cependant moins au droit de sa naissance, qu'au choix libre des Anglais. Il restait en effet un autre Edouard, son neveu, fils d'Edmond Côte-de-Fer, qui était,



par la loi du sang, le plus proche héritier du trône. Mais tel était l'usage des Anglo-Saxons, semblable à celui des Français les rois mérovingiens : obligés de prendre leur souverain dans la famille royale, ils pouvaient, lorsque le bien de l'état l'exigeait, préférer le fils puîné du roi défunt à l'aîné, et même la ligne collatérale à la directe. Le fils d'Edmond était en Hongrie, et il y avait du danger d'attendre son retour pour remplir le trône vacant. Voilà ce qui déterminait les Anglais en faveur de son oncle. Le couronnement du nouveau roi se fit à Faversham le 10 mai. Dès le commencement du règne d'Edouard, on ne voit plus les Danois faire aucune figure dans l'Angleterre, eux qui en étaient auparavant les maîtres et les souverains ; et ce qui est étonnant, c'est que l'histoire ne nous apprend point comment est arrivé un changement si extraordinaire. Edouard abolit le *dunegelt*, et ce fut une de ses premières opérations. Une autre non moins utile fut la rédaction qu'il fit en 1042 des lois d'Angleterre en un seul corps, qui fut appelée les *lois d'Edouard*, ou les *lois communes*. Mais ces lois prirent des formes bien différentes sous les règnes suivants, jusqu'à celui de Jean Sans-Terre, qu'elles acquirent, par la faiblesse de ce monarque, la consistance qu'elles ont encore de nos jours.

Edouard, pendant sa retraite en Normandie, avait été comblé d'amitiés par le duc Robert et Guillaume, son fils. L'an 1048, ou, selon d'autres, 1052, il eut occasion d'en marquer sa reconnaissance à ce dernier, dans la visite qu'il en fit en retour à Londres. On prétend même qu'Edouard, n'ayant point d'enfants, et ne pouvant en avoir sans violer le vœu de continence qu'il avait fait, promit alors, en secret, au duc de Normandie, de lui transmettre la couronne d'Angleterre. Mais ce qu'il fit depuis en faveur de son neveu dément cette assertion.

Un événement, qu'on a regardé comme suranné et qui en avait toutes les apparences, délivra Edouard, l'an 1053, d'un ennemi domestique dont la prudence ne lui permettait pas de punir les forfaits suivant les lois. C'était le comte Goodwin, son beau-père, si fameux et si redoutable par son grand crédit sous les règnes précédents. Cet homme dangereux, étant à la table du monarque, osa affirmer, avec serment, qu'il n'est pas coupable de la mort du prince Alfred, frère d'Edouard, et souleva le murmure qu'il est près d'avaler l'éponge, s'il parle contre la vérité. Le souhait fut accompli. Son fils Harald lui succéda, et s'altira, par ses belles qualités, l'estime et l'affection des grands et du peuple. Edouard, voyant que la voix publique lui destinait la couronne après sa mort, fut revenu de Hongrie, l'an 1057, Edouard, son neveu, fils d'Edmond Côté-de-Fer ; mais ce prince mourut peu de temps après son arrivée, laissant un fils en bas âge, nommé Edgar, qui fut pendant une longue vie exposé à une infinité de traverses. Alors Harald aspira à la couronne, et prit des mesures pour se l'assurer. Plus il voit approcher la fin d'Edouard, plus il sent croître ses espérances. Cependant un voyage qu'il fit imprudemment en Normandie, les aurait entièrement ruinées, s'il eût été fidèle à la religion du serment que le duc Guillaume le Batard extorqua de lui. (Voy. les ducs de Normandie.) Enfin, Edouard termina ses jours le 5 janvier 1066 (N. S.), et le lendemain il est inhumé dans l'église de Westminster, qu'il avait fait édifier en sa présence, à la fête précédente des saints Innocents, et où l'on voit encore son tombeau. Thoiras prétend que ce prince ne voulut pas décider, avant sa mort, l'affaire de la succession à la couronne. Toutefois, Ingulph, auteur contemporain (an. 1065), assure formellement le contraire dans l'histoire du monastère de Croyland : *Guillelmum comitem Normanniae... ait succedere in regnum Anglie esse statim consensit*. D'autres historiens racontent, à la vérité, que, dans ses derniers moments, sollicité par une députation des seigneurs assemblés à Londres, de désigner son successeur, il leur renvoya ce choix, disant, qu'ils devaient profiter de l'occasion qui les réunissait pour élire celui qu'ils jugeraient le plus capable de commander à la nation. Le règne d'Edouard retraca celui d'Alfred, qu'il

semblait avoir pris pour modèle. Il n'avait peut-être pas l'étendue de son génie, mais il l'égalait par son amour pour son peuple, et le surpassa même par sa pitié, qui lui mérita le titre de *Confesseur* et les honneurs de la canonisation, avant même que Dieu eût attesté sa sainteté par des miracles. On lui reproche l'œil de sa femme, et des procédés encore plus durs envers sa mère. Mais la raison d'état le justifie sur le premier point. Il était en guerre avec Goodwin, son beau-père, qui s'était révolté lorsqu'il chassa son épouse de la cour, et dès qu'il eut réduit ce rebelle, il lui fit revenir. Pour sa défense sur le second point la réponse est également facile. Des accusations les plus graves avancées contre sa mère, et soutenues par des personnes de poids avec toutes les apparences de la vérité, le mirent dans la nécessité d'instruire le procès de cette princesse. Elle se purga par l'épreuve du feu, qu'elle avait elle-même choisie, et ayant ainsi prouvé son innocence, elle fut rétablie dans les honneurs, dont son fils l'avait dépouillée, pour satisfaire à ce qu'il croyait devoir à la justice. La politique ne lui pardonna pas un troisième article. C'est son vœu de virginité ; sur quoi nous avouons qu'il est peut-être aussi difficile de le défendre que l'immoralité de le condamner. Que de malheurs, dit-on, il eût évités à l'Angleterre, s'il eût laissé un héritier de son sang ! Mais en eût-il eu, quand même il aurait eu du mariage ? C'est ce que nul mortel ne peut assurer. Quelques écrivains rapportent à ce prince l'établissement du *vitellage*, ou de l'Assemblée des Seigneurs, à laquelle a succédé le parlement. Mais d'autres, en plus grand nombre, prétendent qu'elle est aussi ancienne que la monarchie anglaise, et que sous l'heptarchie chaque royaume avait son *vitellage* ou *gimot* qui partageait l'autorité législative avec le souverain.

Edouard est le premier roi d'Angleterre qui ait fait usage du sceau dans ses diplômes.

## Harald II.

1066. HARALD II, fils aîné du comte Goodwin, est élu roi d'Angleterre par le *vitellage*, au préjudice d'Edgar, petit-fils, par Edouard, son père, du roi Edmond Côté-de-Fer, à qui la couronne appartenait par le droit de sa naissance. Toston, frère d'Harald, refuse de le reconnaître, et ferme le dessein de le détrôner. Trop faible par lui-même, il s'adresse à Harald, ou Horde-Blaide, roi de Norvège, et l'engage à seconder ses vœux. D'un autre côté, Guillaume, duc de Normandie, prépare un grand armement pour se rendre maître de l'Angleterre. Harald livre deux sanglantes batailles contre ses deux concurrents, à peu de distance l'une de l'autre, mais avec des succès bien différents : dans la première, donnée au pont de Stamford, près d'York, il remporte une victoire complète sur son frère et le roi de Norvège, qu'il laisse étendus l'un et l'autre sur le champ de bataille ; dans la deuxième, donnée près d'Hastings, le 14 octobre, contre Guillaume, il est entièrement défait, et perd la couronne et la vie, après environ neuf mois de règne ; ce ne fut pas au reste, sans avoir long-temps disputé la victoire ; car la bataille dura depuis sept heures du matin jusqu'à l'entrée de la nuit. Deux frères d'Harald périrent avec lui. Telle fut la fin de la domination des Anglo-Saxons en Angleterre, où elle avait commencé plus de 600 ans auparavant en la personne d'Henriat.

## ROIS D'ANGLETERRE.

DE LA MAISON DES DUCS DE NORMANDIE.

### GUILLAUME I, DIT LE BATARD ET LE CONQUÉRANT.

1066. GUILLAUME I, duc de Normandie, dit le *BATARD*, à cause du vice de sa naissance, et le *CONQUÉRANT*, parce qu'il

fit la conquête de l'Angleterre, se rendit maître de ce royaume, l'an 1066, après la défaite et la mort d'Harald, dernier roi saxon. Tout est étonnant dans cette entreprise du duc Guillaume, le dernier, les préparatifs, l'exécution et le succès. Les sautes en furent encore plus heureuses pour l'Angleterre : cette révolution y produisit un renouvellement entier. C'est là proprement l'époque de sa grandeur et de sa puissance. Le commerce des Français adoucit les mœurs demi barbares des Anglais : les arts, les sciences, la religion, fleurirent parmi eux. Enfin l'Angleterre est redevable à Guillaume le Conquérant de sa puissance, de son éclat, et de la grande figure qu'elle a depuis faite en Europe. Ainsi un moderne a raison de dire que la nation qui le déteste lui doit sa gloire. Guillaume, ayant défait Harald, marche vers Douvres, qui ne resta que peu de jours. La province de Kent envoya des députés qui offrirent leur soumission. En vain Morkard et Edwin proposèrent de mettre le prince Edgar sur le trône, la consternation est si grande à Londres, que les magistrats portent les clés de la ville à Guillaume, les évêques lui offrent la couronne qu'il accepte par délibération de son conseil ; et il est couronné le jour de Noël, à Westminster, par Aldred, archevêque d'York. Quoiqu'il eût couronné les funestes effets de la féodalité en France, ou elle faisait la ruine de la nation et le désespoir de ses rois, il ne laissa pas de l'établir dans ses nouveaux états, et l'événement prouva qu'il avait sagement fait. Semblable à certaines plantes venimeuses qui, transplantées dans un autre climat, y deviennent salubres, la féodalité fut en Angleterre le plus sûr appui de l'autorité royale et du pouvoir de la nation au-delors (1). Tout ce qui, lors de la conquête, n'était point du domaine de la couronne, fut divisé en baronnies, dont Guillaume récompensa les seigneurs normands qui l'avaient suivi, à la charge ordinaire de l'hommeage, du service militaire et de certaines redevances en argent. Les Anglais n'eurent aucune part à cette distribution. Le petit nombre de ceux qui en eurent quelques propriétés, se trouvaient trop heureux, pour conserver les héritages qu'ils avaient reçus libres de leurs terres, de les mettre sous la protection des grands vassaux, et eux-mêmes sous leur dépendance. De là, le titre qu'ils prirent de *Knights Fees*, c'est-à-dire Chevaliers francs, ou vassaux des grands barons. Ce fut alors que Guillaume fit dresser le terrier général d'Angleterre, ouvrage aussi exact qu'incroyable. Ce prince, après avoir réglé les affaires d'Angleterre, et fait jeter les fondements d'une abbaye, sous le nom de la *Bataille*, au même lieu où Harald avait été tué, repassa en Normandie, au mois de mars 1067, emmenant avec lui le prince Edouard et la plupart des grands seigneurs. Pendant son absence, Odon, évêque de Bayeux, son frère utérin (2), et Guillaume, fils d'Osborne, son général d'armée, qu'il avait laissés pour régents du royaume jusqu'à son retour, exercèrent sur les Anglais une tyrannie qui les porta à se soulever. Guillaume étant revenu promptement en Angle-

terre, le 6 décembre de la même année, appaisa facilement cette émotion. Dans la suite il y eut d'autres révoltes excitées par les grands ; mais elles furent toujours réprimées, et quelquefois avec une modération dont on voit peu d'exemples. Il est vrai qu'elles obligèrent Guillaume à se précautionner contre l'indocilité des Anglais par des lois sévères, qui gênèrent extrêmement leur liberté. Pour éviter ses troubles, il les désarma, leur interdît la chasse, leur fit défense, à peine d'une grosse amende, d'avoir de la clarté chez eux après huit heures du soir, comme il l'avait déjà établi en Normandie, et fit élever en plusieurs endroits des citadelles, dont la république est la tour de Londres, qui fut bâtie vers l'an 1078 ; il rétablit le *domage*, taxe de deux schellings par hyde, ou journal de terre, qu'Edouard II avait établie, comme on l'a dit à son article, et qui avait été abolie par saint Edouard ; il érigea les comtés en fiefs ; et en investit ses erratures ; il fit déposer les prélats anglais, à l'exception d'un seul, et leur substitua des Normands ; il fit rédiger par écrit, dans une assemblée des plus nobles et des plus sages de chaque comté, les anciennes coutumes des Anglo-Saxons ; les Danois qui étaient mêlés ensemble. Passionné pour la chasse jusqu'à l'excès, il força les hommes d'abandonner aux bêtes sauvages, dans le comté de Hampshire, un espace de trente milles, ou il détruisit toutes les habitations, sans épargner les églises ; et plus inhumain que ces bêtes, il condamna à perdre la vie quiconque tuerait un lièvre, tandis que pour un homicide il n'en coûtait qu'une légère amende. Jean de Sallabury lui reproche aussi d'avoir introduit le luxe en Angleterre. « Il envoya, dit-il, » (*Polykrat*, chap. 75) des ambassadeurs chez toutes les nations étrangères, pour lui apporter ce qu'ils trouveraient de plus magnifique et de plus rare. C'est ainsi que tout le luxe de l'Europe passa dans une île, qui jusqu'alors était contenue de ses propres richesses. On doit sans doute, ajoute-t-il, des louanges au dessein de ce grand homme, qui était de rassembler dans ses états l'opulence de tous les autres. Mais il aurait certainement beaucoup mieux fait de réformer, par de bonnes lois, l'intempérance qui avait perdu les Anglais, et lui avait préparé la conquête de leur île ». Enfin, il ordonna que les actes publics seraient dressés en langue française. C'est ainsi qu'il conserva l'Angleterre, en y introduisant le despotisme, et en demeurant possesseur tranquille jusqu'à sa mort, arrivée le 8 ou 9 septembre 1087. (Foy. Guillaume II, duc de Normandie.) Guillaume le Conquérant établit une cour fixe et constante de judicature dans la grande salle de son palais à Londres, et c'est de là que sont sortis les quatre cours de justice appelées d'Angleterre. (Robertson.) Il fut le premier roi d'Angleterre qui eut en tout temps une armée sur pied ; la sienne était de soixante mille hommes, suivant Ormer. Mais ces troupes étaient tirées de ses états, et pour la plupart fournies de gré ou de force par ses vassaux.

Ce prince, suivant Heriman de Tournai, (*apud Boquet*, tom. XI, pag. 155.) était représenté sur son sceau, d'un côté à cheval, comme duc de Normandie, et de l'autre assis sur un trône, le sceptre en main, comme roi d'Angleterre.

## GUILLAUME II, DIT LE ROUX.

1087. GUILLAUME II, fils puîné de Guillaume le Conquérant, et de Mathilde de Flandre, est reconnu roi d'Angleterre au préjudice de Robert, son aîné, par le crédit de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, qui avait été son précepteur ; et le 27 septembre de la même année, il est couronné par ce prélat. L'é-

(1) Il faut remarquer aussi qu'en introduisant le gouvernement féodal en Angleterre, Guillaume eut soin d'en retrancher les abus qui lui faisaient dégénérer en anarchie dans le reste de l'Europe ; il ne permit pas qu'il y eût de seigneurie exclusive, le droit de la chasse et de la guerre, le pouvoir d'imposer des taxes, l'arrestation d'une cour de justice, ou les causes, tant civiles que criminelles de tous les ordres de l'état, étaient jugées en dernier ressort, par lui et par les grands officiers de sa couronne, qu'il choisisait et destituait à son gré.

(2) Ce prélat, que Guillaume, son frère, avait fait évêque de Bayeux en 1066, à l'âge de quatre-vingt ans, et révé comte de Kent après la conquête de l'Angleterre, en fit l'ami et l'accompagné, ne croyait toutes les voies permises pour l'obtenir, en accumulant des richesses, au haut prodigieux de sa table et de ses équipages. Son ambition croît avec son opulence, et le porta même à rechercher la papauté. Pour l'obtenir, il sollicita le pape d'envoyer des légats des principaux citoyens de Rome, et promettre l'aide de révoquer, il se fit bâtir un palais dans cette ville. Déjà il était sur le point de partir avec des troupes armées, lorsque le pape, son frère, irrité de ses contumaces, le fit arrêter et conduire à la

tour de Rouen, où il le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il eût pris d'espérer, il consentit, pressé par ceux qui l'environnaient, à lui rendre la liberté. Ordre Vital, dont nous venons de révoquer, ne dit pas à quel âge Odon prétendait succéder. Mais il y a bien de l'apparence que c'était à Grégoire VII, mort en 1085.

vêque de Bayeux, son oncle, ne le trouvant pas assez favorable à ses vues, entra, l'an 1078, dans une exaspération formée contre lui. Mais Guillaume l'ayant découverte, vint facilement à bout de la dissiper. (Voyez Eustache II, comte de Boulogne.) Ce prince ne voulait suivre pour règle, dans le gouvernement, que ses passions. Lanfranc, ayant osé lui faire des remontrances à ce sujet, tomba dans la disgrâce l'an 1083, et mourut peu de temps après, regrette des deux nations. Un viceroy, nommé Raoul, homme de néant, mais d'un génie souple et artificieux, s'était des lors insinué dans l'esprit du monarque, et réussit à le corrompre par ses flatteries et ses perverses conseils. Guillaume lui confia la direction du temporel des bénéfices qui venaient à vaquer, et Raoul le servit au gré de son avarice. Dès qu'un évêque ou un abbé venait à mourir, il faisait mettre la main sur ses meubles et son argent au nom du roi, qui se les appropriait, ainsi que les revenus du bénéfice, qu'il laissait vaquer, pour en faire le plus long-temps qu'il le pouvait. Était-il obligé de le remplir, il le mettait comme à l'encap, et ne l'adjugeait d'ordinaire qu'au plus offrant. La même avilisse que ce prince montrait pour les biens ecclésiastiques, il la faisait paraître pour ceux d'une autre nature qui se trouvaient à sa convenance. L'an 1090, il fit faire le dessein d'enlever la Normandie à Robert, son frère, et s'empara de quelques places de ce duché. Les deux princes, l'an 1091, font un traité de paix, et portent la guerre en Ecosse contre Malcolm; elle est suivie de la paix conclue par la négociation du prince Edgar. Guillaume étant tombé malade en 1093, les seigneurs le soignent. Alors il se détermine à remplir les bénéfices vacants dont il retenait les revenus; il nomme à l'archevêché de Cantorbéry, qui vaquait depuis quatre ans, saint Anselme, abbé du Bec, avec lequel il eut dans la suite de grands démêlés. La guerre se rallume en 1093, entre Guillaume et le roi d'Ecosse, qui est défait, et tué avec son fils aîné. L'an 1095, Robert, frère de Guillaume, voulant partir pour la croisade, et manquant de ressources nécessaires pour cette expédition, lui engage la Normandie et le Maine pour le prix de 100000 marcs; somme ridicule, qui néanmoins ne fut levée qu'à force d'extorsions. Tous les seigneurs manœuvres n'étaient pas disposés à subir le joug de ce nouveau maître. L'an 1097, comme il chassait dans la forêt Neuve en automne, un courrier vient lui apprendre que ses gens sont assiégés par Hélie de la Fleche, dans le château du Mans. A cette nouvelle, il pique son cheval vers la mer, en criant : *Qui m'aime me suive*. Arrivé à Dartmouth, il monte le premier vaisseau qui se présente, et sur ce que les marins lui remontent qu'il s'expose à périr, les temps étant mauvais; il répond froidement : *Je n'ai jamais dit que'un roi se soit tué*. Ayant fait mettre aussitôt à la voile, il aborde le lendemain au port de Touque. De là, il vole avec une armée qu'il a rassemblée à la hâte, vers la place assiégée. Le bruit de sa marche effraie les assiégeants, qui se retirent avant qu'il arrive. (Voyez Hélie, comte du Maine.) Guillaume avait dans le même temps la guerre avec Louis le Gros, roi desiré des Français. Elle commença peu de temps après le départ du duc Robert, et ne finit qu'à la mort du monarque anglais. Voici quod et comment arriva ce dernier événement. L'an 1100, Guillaume étant à la chasse avec Henri, son frère, dans la forêt Neuve, le 2 août, un chevalier français, nommé Gauthier Tyrel, seigneur de Poix et de Pontoise, lui perça le cœur d'une bèche en tirant sur un sanglier, ou sur un cerf, et le tendit roide mort sur la place. C'est ainsi que les anciens et les modernes racontent ordinairement la mort de ce prince. Cependant Suger, dans la Vie du roi Louis le Gros, rapporte que Tyrel, qui s'était sauvé en France, lui avait plusieurs fois protesté avec serment, que le jour que Guillaume fut tué, il ne l'avait pas vu, ni ne s'était trouvé dans l'endroit de la forêt où il chassait. Quoi qu'il en soit, Guillaume fut enterré dans l'église de Saint-Pierre de Winchester. Il était dans la quarante-quatrième année de son âge, et dans la troisième de son règne. Tous les historiens du temps s'accordent à représenter ce prince comme un vrai tyran. Il n'avait point été marié. Sa taille était

couste et épaisse, son visage haut en couleur, sa voix rauque et furie, son regard fier et même un peu farouche. Son surnom annonçait assez la couleur de son poil. Il aimait et cultivait les lettres; et pour engager ses sujets à s'instruire, il donna un édit, par lequel il déclarait que tout criminel pourroit racheter sa vie, à tel prix qu'il lui saurait lire. Cette loi est encore aujourd'hui en vigueur; on dit au criminel : *Tu qui es convaincu de tel crime, qu'as-tu à demander en faveur pour empêcher que la sentence prononcée contre toi ne soit exécutée?* Le criminel répond alors : *Je demande le bénéfice d'un clerc*. La salle de Westminster et le pont de Londres sont des ouvrages de ce prince.

Les diplômes de Guillaume II ne portent ordinairement que la date du lieu.

## HENRI I, DIT BEAU-CLERC ET LE LION.

1100. HENRI I, troisième fils de Guillaume le Conquérant, né l'an 1068, (et non 1070, comme le marque Orderic Vital) surnommé BEAU-CLERC, parce qu'il était bon de visage et lettré, étant accouru à Londres, aussitôt après la mort du roi Guillaume, son frère, s'empara de ses trisors et du trône d'Angleterre en l'absence de Robert, duc de Normandie, son aîné, qui s'était arrêté en Italie à son retour de la croisade. Le dimanche suivant, 5 août, ou le 15 selon Mathieu Paris, il est sacré à Westminster par Maurice, évêque de Londres, et couronné par Thomas, archevêque d'York. Pen de jours après cette cérémonie, Henri, pour détruire les prétentions que son frère pouvait un jour lui opposer, s'applique à gagner l'affection de ses sujets par le rétablissement des lois d'Edouard, par l'abolition des impôts et par la suppression de l'éclat, qui défendait la lumière et le feu dans les maisons après huit heures du soir. Il fit plus, il rendit aux églises la jouissance de leurs privilèges, réduits à une seule grandeur les poids et mesures, et ordonna la punition corporelle des faux monnayeurs. On remarque qu'il fit faire de la charte, donnée à ce sujet, autant d'expéditions qu'il y avait de comtés en Angleterre, avec ordre d'en déposer une dans la principale abbaye de chacune de ces provinces. (Math. Paris.) Enfin Henri, au mois de septembre, rappela de son exil saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, que les persécutions de Guillaume le Roux avaient obligé de quitter l'Angleterre. Le 11 novembre de la même année, avant assemblée les grands du royaume à Londres, il épousa en leur présence MATILDE, fille de Malcolm, roi d'Ecosse, qui fut couronnée le même jour par saint Anselme. A Noël suivant, que les Anglais prenaient alors pour le premier jour de l'année, Henri tint une cour plénière qu'un illustre étranger honora de sa présence; c'était Louis, roi desiré des Français. Bertrah, sa marâtre et sa persécutrice, apprenant qu'il était passé en Angleterre, écrivit à Henri des lettres scellées du sceau du roi Philippe, son époux, pour le prier de faire arrêter le jeune prince et de l'enfermer dans une étroite prison. Henri communiqua ces lettres à Louis, et lui conseilla de retourner en France. (Orderic Vital.) Ce que Henri avait lieu d'appréhender pour lui-même arriva. L'an 1101, le duc de Normandie forme un parti en Angleterre, pour arracher de ses mains le sceptre qu'il lui avait enlevé; il arrive sur les bords au mois d'août, et se prépare à une bataille; mais sur le point de la livrer, il s'accorde avec son frère, et lui abandonne ses droits pour une pension de 3000 marcs. Pac avec de leurs conventions, Henri avait promis une amnistie à tous les Anglais qui avaient suivi le parti de son frère. Robert apprenant qu'au mépris de sa parole il en maltraitait plusieurs, se rend à Londres, l'an 1102, pour se plaindre à lui-même de son infidélité. Henri le reçoit avec hauteur, témoignant sa surprise de ce qu'il a osé mettre le pied dans ses états sans avoir obtenu sa permission. Il lui reproche ensuite sa négligence à punir ceux qui les avaient trahis, l'un et l'autre, et prend par là satisfaction des plaintes. Robert,

raignant d'être arrêté, tâche de calmer son frère, et lui remet, à la prière de la reine, sa pension de 3000 marcs.

La même année recommence le fameux démêlé du roi avec saint Anselme, touchant les investitures. On dispute à Rome de part et d'autre pour consulter sur ce différend le saint siège. Anselme, se défiant de la réponse que rapportèrent les députés, va lui-même trouver le pape. A son retour, il fait la paix avec le monarque à l'Aigle, en Normandie, le 25 juillet 1113, par la médiation de la comtesse de Blois. (Ladner, *Hist. norm.*, liv. 3, p. 62.)

L'avidité de Henri n'était pas satisfaite du royaume d'Angleterre qu'il avait envahi sur son frère, il veut encore le dépouiller de son duché. La conduite de Robert fournissait un beau prétexte à ce dessein. Prodigue et insolent, il se ruissait par ses profusions, et abandonnant les biens de ses sujets à la rapacité de ses ministres. Une partie des Normands se souleva, appelée le roi d'Angleterre à son secours. Henri, à cette invitation qu'il avait sollicitée, s'embrqua, l'an 1115, pour la Normandie, et aborde au port de Baillur dans la semaine sainte; de là s'étant rendu le samedi saint à Carcetan, il y passe la fête de Pâques, dont l'office fut célèbre en sa présence par Serlon, évêque de Serz. Ce prelat y donna une marque singulière de son zèle contre les cheveux longs, que le roi et toute sa cour portaient alors; usage qu'une fautive interprétation de saint Paul faisait regarder par les devots du temps comme un péché contre nature. S'étant mis à prêcher avant le service contre cette mode, il ébranla tellement Henri et ses courtisans, qu'ils consentirent à y renoncer. Serlon les prit au mot; et, tirant aussitôt de sa poche des ciseaux dont il s'était muni, il fit sur chacun d'eux, en commençant par le roi, l'opération de la tonte. Henri, si l'on en croit Guillaume de Malmesbury, avait beaucoup hésité avant d'entreprendre la guerre contre son frère pour le dépouiller. Ce fut le pape Pascal II, suivant cet historien, qui leva ses scrupules en lui représentant la guerre qu'il ferait à son frère comme une expédition louable, et le dépouillement de ce prince comme le salut de la Normandie: *Asserens non fore civile bellum, sed praelium patriæ prædicandum emolumentum.* Mais il y a bien de l'apparence que le roi d'Angleterre avait auprès du pape des amis, qui le servaient suivant ses desirs. Henri étant parti de Carcetan, se rend maître de Caen par la trahison des bourgeois qu'il avait corrompus par argent. Il va mettre ensuite le siège devant Bayeux, qu'il emporte avec le secours du comte d'Anjou, son allié. De là, s'avancant dans le pays, il soumet plusieurs autres places jusqu'au mois d'août qu'il se rembarque pour l'Angleterre. L'an 1116, le duc Robert vient avant le Carême trouver le roi, son frère, à Northampton, pour solliciter ce qu'il lui avait pris, et ne peut rien obtenir. (Henri, *Hist.* et *Chron. anglo-nor.*) Henri, dans l'été de la même année, repasse la mer pour achever sa conquête, et y réussit après avoir battu et fait prisonnier le duc Robert à la bataille de Tinchebrai, donnée le 27 septembre. Thoiras, qui place mal à propos cette bataille en l'an 1107, voudrait la faire regarder comme aussi glorieuse pour les Anglais, que celle de Hastings pour les Normands. Henri, après avoir réglé les affaires de Normandie, retourne triomphant, dans le Carême de l'an 1107, en Angleterre, et y fait terminer la même année le différend touchant les investitures dans un concile tenu à Londres. (Voy. Robert II, duc de Normandie.)

L'empereur Henri V, cherchant une épouse, jeta les yeux sur la princesse Mathilde, fille du roi d'Angleterre, et fit partir, l'an 1109, des ambassadeurs pour en aller faire la demande. La princesse fut accordée; mais sa trop grande jeunesse fit différer de cinq ans la célébration du mariage. Le roi, pour payer la dot de l'impératrice, imposa une taxe de trois schellings sur chaque Hyde de terre; coutume nouvelle et onéreuse, mais qui a été soigneusement observée en pareille occasion par les rois ses successeurs.

L'an 1111, de vastes inondations de la mer sur presque toutes les côtes des Pays-Bas, ayant noyé un très-grand nombre de habitants de l'empire et de se réfugiés en Angleterre, Henri les reçut, et en forma une colonie, qu'il plaça dans la province de l'embouchure, au pays de Galles, où leurs descendants ont fleuri jusqu'à ce jour avec des mœurs très-distinctes de celles des anciens Gallois.

Henri prédit, le 1<sup>er</sup> mai de l'an 1118, la reine Mathilde, son épouse, décéder à Westminster, et laissant le soin de son mariage au fils nommé Guillaume Adélung, avec la fille d'un vassal de son père. La guerre se faisait alors avec un ardent égide de part et d'autre, entre l'Angleterre et la France, au sujet de la Normandie que le roi Louis le Gros revendiquait pour Guillaume Guitot, fils de l'infortuné Robert. L'an 1119, le 20 août, on en vint, dans la plaine de Breuenne, à une bataille que les Anglais gagnèrent, mais sans avoir couru risque d'y perdre leur roi. Guillaume Cœur-pa, gentilhomme normand, attaché à l'ennemi, qui était du combat, déchargea au monarque, dans la mêlée, deux coups sur la tête, qui le mirent en sang malgré la bonté de son casque. Mais Henri, à son tour, lui en porta un si furieux qu'il le renversa de son cheval, et le fit prisonnier. Le roi de France, entraîné par les fuyards après avoir en son cheval tué sous lui, est obligé de se sauver à pied. Au mois de septembre suivant, nouveau combat entre les mêmes armées près du château d'Eu. L'événement en fut douteux, quoiqu'en disent les historiens anglais, qui donnent une pleine victoire à leur monarque. Vers la fin d'octobre, le pape Calliste II, au retour du concile de Reims, où il avait présidé, vient trouver à Gisors le roi d'Angleterre, et travaille avec succès à la réconciliation des deux rois. Il ne réussit pas également à faire approuver à Henri le décret du concile de Reims contre les investitures, quoique Louis le Gros, présent à l'assemblée, eût semblé y acquiescer par son silence. Henri déclara nettement qu'il en tiendrait sur cet article aux usages dont les rois ses prédécesseurs étaient en possession depuis long temps. Calliste échoua par conséquent dans la demande qu'il fit au roi d'Angleterre de rétablir sur son siège Turstin, archevêque d'York, contre lequel il était justement irrité. (Ce prelat, nouvellement élu, s'était fait sacrer par le pape au concile de Reims, malgré la défense du roi, pour ne pas l'être par l'archevêque de Cantorbéry, à qui il contestait la primatie.) Henri, pour s'excuser, alléguant au pape le serment qu'il avait fait de ne jamais permettre à Turstin de rentrer dans ses états. Calliste, lui ayant offert de l'absoudre de ce serment, le roi lui envoya dire, après en avoir délibéré avec son conseil: *Salut Père, si on courrait pas à ma dignité que je reçoive l'absolution que vous m'offrez. Quelle folie ajouterai-je à mes serments, si l'on voit, par mon exemple, qu'ils puissent être si facilement anéantis par une absolution? Belle pensée pour le pontife! Turstin fut cependant rétabli dans sa suite. La plupart des historiens mettent la conférence dont nous venons de parler en 1120; mais la preuve qu'ils se trompent, c'est que Calliste était au commencement de janvier de cette année à Cluni pour se rendre à Rome.*

Un événement funeste, arrive l'an 1120, plonge le roi d'Angleterre dans un chagrin qui empoisonna la suite de ses jours. Après avoir heureusement terminé toutes ses affaires en-deçà de la mer, il s'était embarqué pour l'Angleterre, où il avait abordé le 6 novembre. Guillaume, son fils, le suivait d'aussi loin dans un autre bâtiment avec environ trois cents personnes de son âge, dont la plupart étaient des meilleures maisons. La débauche excessive à laquelle se livra cette jeunesse licencieuse, servit d'exemple aux matelots qui, étant enivres, laissèrent aller le vaisseau se briser contre un écueil. On eut le temps de mettre le chaloupe en mer pour sauver le prince; et déjà il avait vogué vers la terre, quand les cris de la comtesse du Pêche, sa sœur naturelle, le firent retourner pour la prendre avec lui. Mais tant de personnes qui couraient le même danger, se jetèrent dans l'esquif avec elle, qu'ils le firent couler à fond,

en ardeur que tout le monde fut noyé. Tous ceux qui étaient restés à bord du vaisseau subirent le même sort, à l'exception du fils d'un boucher de Rouen, qui, s'étant sauvé sur un toit, vint au bout de trois jours annoncer au roi la nouvelle du naufrage. Cette catastrophe changea entièrement le caractère de Henri; et depuis ce moment jamais on ne le vit rire. Le désir de réparer la perte de son unique fils légitime le porta néanmoins à se remarier au mois de février suivant, avec ADELAISE, fille de Godefroi, comte de Louvain. Mais, l'an 1127, voyant son espérance trompée par la stérilité de cette épouse, il fait reconnaître pour son héritière Mathilde, sa fille, veuve alors, sans enfants, de l'empereur Henri V. Cette princesse, après la mort de son époux, était retournée à la cour de son père, qui, l'an 1129, lui fit accepter comme son gendre le main de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou. Il eut la satisfaction, l'an 1133, d'apprendre la naissance d'un fils sorti de cette alliance. Emporté de voir cet enfant à qui l'on donna son nom, dont il soutint la gloire, il quitta l'Angleterre pour se rendre en Normandie. Le 2 août 1133, fut le jour de son départ, époque d'une grande éclipse de soleil, qui fut suivie deux jours après d'un tremblement de terre considérable.

Tandis qu'il résidait dans son duché, les Gallois, qu'il croyait avoir entièrement réduits après plusieurs victoires, firent, l'an 1135, une irruption en Angleterre et battirent l'armée royale dans la plaine d'Alberville. Henri, à la nouvelle de ce revers, tenta jusqu'à trois fois de traverser la mer, et toujours les vents furent contraires à son dessein. Il y renonça enfin à la persécution de sa fille, et se retira vers la Tournaïnt au château de Saint-Denis de l'Arment, dans la forêt de Lions, où il passa quelque temps à chasser. Mais un jour (25 novembre) étant revenu de cet exercice, épuisé de fatigues, il mangea avec avidité des lampreies, son mets favori, qui lui causèrent une indigestion dont il ne releva pas. Prémyant sa fin prochaine, il fit venir Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, entre les mains duquel il rendit l'esprit, un dimanche, premier décembre 1135, dans la soixante-huitième année de son âge, et la trentième de son règne. Son corps fut transporté à l'abbaye de Reading, en Angleterre, qu'il avait fondée. Henri fut un prince valeureux, politique, lettré; mais voluptueux à l'excès, dur, ambitieux et fourbe. La différence qu'il mit dans sa conduite entre les Normands et les Anglais le fit adorer des premiers et detester des seconds. Il augmenta le nombre des forêts royales; ce qui découragea tellement l'agriculture, qu'on jour qu'il arrivait de Normandie en Angleterre, des laboureurs vinrent lui remettre les socs de leurs charrues comme des instruments qu'il avait rendus inutiles. Sur la fin de ses jours, il fut agité par des alarmes continuelles, s'imaginant voir dans chacun de ses domestiques autant d'assassins. On prétend même que pour dérober l'endroit où il couchait à leur connaissance, il changeait de lit jusqu'à cinq et six fois par nuit. Ce prince ne laissa d'enfants légitimes que Mathilde; mais il laissa plusieurs bâtards de l'un et de l'autre sexe, dont les principaux sont Robert surnommé de Caen, lieu de sa naissance, que son père fit comte de Gloucester, en faveur de son mariage avec Mabile, fille de Robert Hamon, seigneur de Gloucester; Renaud, comte de Cornouailles; Mathilde femme de Conan III, duc de Bretagne; Alix, femme de Mathieu de Montmorency; et N., mariée à Guillaume Gouet, qui a donné son nom au Perche-Gouet. La reine Adélaïde, deuxième femme de Henri, mourut en 1151, suivant les Annales de Margu. Ce prince, selon Odrick Vital, (l. 12, p. 840), accorda, l'an 1113, à l'abbaye de Saint-Evroul, en Normandie, une chartre par laquelle il ordonnait que toutes les causes de ce monastère seraient portées en première instance à sa cour royale: *Et ne quis ad placitum Monachos... nisi in curia Regali provocaret, generalis auctoritate prohibuit.* C'est ce qu'on a depuis appelé *Letras de Committimus*. (Voy. Louis le Gros, roi de France, pour les guerres que Henri eut avec ce prince.)

## ÉTIENNE.

1135. ÉTIENNE, comte de Mortain et de Boulogne, troisième fils d'Etienne, comte de Blois, et d'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, succéda à Henri, son oncle, malgré les précautions que ce prince avait prises pour assurer la couronne à l'impératrice Mathilde, sa fille. L'ambition redouta Etienne ingrat et parjure. Il avait le premier fait serment de fidélité à Mathilde entre les mains du père de cette princesse, et il devait lui être attaché par reconnaissance pour Henri, qui lui avait fait des établissements considérables en Angleterre et en Normandie, sans parler du comté de Boulogne qu'il lui avait procuré, en lui faisant épouser l'héritière de ce riche domaine. Mais que peuvent les engagements les plus sacrés sur un cœur dominé par la passion de régner! Etienne étant passé de France en Angleterre aussitôt après la mort du roi, se porta pour son successeur, et s'étant saisi des trésors, les employa pour acquérir les suffrages de la noblesse. Henri, son frère, évêque de Winchester, lui gagna de son côté ceux du clergé. Cependant les prélats et les barons ne lui prêtèrent serment qu'à des conditions avantageuses pour eux-mêmes, et pour la plupart, utiles au peuple. Il ne faut pas mettre néanmoins au nombre de celles-ci la permission qu'ils obtinrent de faire fortifier leurs châteaux; ce qui jeta bientôt le royaume dans la plus grande dissolution, par la facilité que cette concession donna aux seigneurs de vaser leurs vassaux, de se faire la guerre entre eux, et de la faire au roi lui-même. Le 23 décembre 1135, Etienne est couronné par Guillaume, archevêque de Cantorbéry. (Les écrivains anglais qui mettent ce couronnement au jour de Noël, ont voulu parler de la cour plénière qu'Etienne tint ce jour-là.) Mathilde, rivale d'Etienne, qu'on nommait toujours impératrice, trouva un défenseur dans son oncle David, roi d'Ecosse. Avant l'ère des troupes, il entra dans le nord de l'Angleterre, et obligea la plus grande partie des peuples à se soumettre à cette princesse. Mais le roi Etienne étant venu à se rencontrer, David se retire, après avoir fait un traité de paix avec lui. Peu de temps après, Etienne passe en Normandie pour en chasser Thibaut, comte de Blois, son frère, que les Normands avaient appelé, et Geoffroi, comte d'Anjou, qui, de son côté, faisait des efforts pour se rendre maître de ce duché. Les deux frères s'accordèrent. Geoffroi, chassé des places dont il s'était emparé, traite pareillement avec le roi, moyennant une pension qui lui fut offerte. Alors Etienne investit de la Normandie Eustache, son fils, déjà comte désigné de Boulogne. Le roi d'Ecosse n'avait pas entièrement abandonné les intérêts de sa nièce. L'an 1138, il profite de l'éloignement d'Etienne pour faire une invasion dans le Northumberland. Etienne repasse en Angleterre, et fait marcher contre lui Guillaume, comte d'Anjou. Celui-ci l'ayant atteint vers la fin d'août, le met en déroute à la fameuse bataille dite de l'Étréadard, parce qu'un crucifix d'argent, élevé sur un chariot au bout d'un mat de vaisseau, et accompagné de trois hommes d'église, y servait d'enseigne aux Anglais. Etienne se brouille avec le clergé l'année suivante, au sujet des forteresses de quelques prélats, qu'il s'était appropriées. L'évêque de Winchester, son frère, se met à la tête des mécontents. Mathilde alors se rend en Angleterre, le 24 septembre, et ramène son parti à la faveur de ces troubles. Le comte de Gloucester, son frère naturel, rassemble pour elle une armée, où la noblesse vient se rendre en foule. L'an 1141, il gagne, le 2 février, la bataille de Lincoln sur Etienne, qu'il fait prisonnier, et l'envoie à Mathilde, qui le fait renfermer à Bristol, où il est mis au fer. Mathilde alors fait de grands progrès. Presque toutes les villes, excepté Londres, la reconnaissent; mais elle gâte ses affaires par trop de hauteur. L'évêque de Winchester, à qui Mathilde était redevable de ses progrès, la quitte, et retourne au parti de son frère. La reine, femme d'Etienne, nommée aussi Mathilde, et Eustache, son fils, se mettent à la tête d'une armée; l'impératrice,

est obligée de s'enfuir, et n'échappe qu'avec grande peine. Le comte de Gloucester, à son tour, est battu, fait prisonnier, le 14 septembre, par Guillaume d'Ypres, bâtard de Flandre, et conduit à Rochester : le 1<sup>er</sup> novembre, il est échangé avec le roi. Etienne ayant recouvré sa liberté, assiège, l'an 1145, Oxford, où sa rivale était retirée : la princesse sort clandestinement de la ville et se sauve d'une manière bien extraordinaire (1) à Wallingford, où le prince Henri, son fils, et le comte de Gloucester vont la rejoindre. Ce dernier, suivant les Annales de Margan, étant mort à Bristol le 31 octobre de l'an 1147, le parti d'Etienne prit entièrement le dessus, et Mathilde ne pouvant plus se soutenir, passe en Normandie. Alors Etienne commence à se persuader qu'il restera paisible possesseur du royaume. Il essaya toutefois en vain, l'an 1151, de faire couronner Eustache, son fils, par l'archevêque de Cantorbéry; ce prêtre s'arma même prendre la fuite que de prêter son ministère à cette cérémonie. (*Henric Hunting.*) La perte que le roi fit de Mathilde, son épouse, le 3 mai de l'année suivante, le rendit inconsolable. Cette princesse, vraiment digne de ses regrets à tous égards, fut enterrée à l'abbaye de Feversham dans le Kentshire, qu'elle avait fondée avec lui. Cependant le roi de France, Investi, l'an 1149, du duché de Normandie par le roi de France, il succéda, l'an 1154, à Geoffroi, son père, dans le comté d'Anjou, et à ses domaines, l'an 1154, il joignit l'Aquitaine par son mariage avec l'héritière de ce duché, repudiée par le roi Louis le Jeune. Alors il pensa sérieusement à renouveler ses efforts pour la conquête de l'Angleterre. Ayant fait une descente dans cette île au mois de janvier 1153, il employa dix mois à disputer le terrain à son antagoniste. Le prince Etienne était mort subitement dans cet intervalle (vers la mi août) sans laisser d'enfants de sa femme Constance, fille du roi Louis le Gros, les deux partis commencèrent à se rapprocher. Un convint d'une entrevue; et, le 6 novembre, le roi Etienne fit à Winchester, avec Henri, un traité par lequel il l'adjoignait au préjudice de Guillaume, son second fils, et lui laissait la couronne après sa mort. Etienne ne survécut pas une année entière à cet accommodement, étant mort d'une maladie hémorrhoidale, le 25 octobre 1154, dans la cinquantième année de son âge. Il fut inhumé dans le même tombeau que sa femme et son fils aîné. Outre les deux fils qu'on vient de nommer il eut une fille, Marie, qui, d'abord, de Ramsay, devint femme de Mathieu d'Alsace qu'elle fit comte de Boulogne en l'épousant. (*Voy. les comtes de Boulogne.*) Pour faire un excellent roi d'Etienne, il ne lui manqua peut-être que des droits plus légitimes à la couronne dont il s'était emparé. Brave, vigilant, humain, affable, il réunissait à ces qualités de l'âme une figure imposante, un bras nerveux et beaucoup d'adresse dans le maniement des armes.

Ce fut sous le règne d'Etienne, vers l'an 1144, suivant Gervais de Cantorbéry, que le droit commença d'être enseigné dans l'université d'Oxford. Ce qui y donna occasion, furent les prétentions excessives de Henri, évêque de Winchester, et frère du roi Etienne, lequel, en vertu de son titre de légat du saint siège, exigeait de tous les évêques d'Angleterre, et même du pape, qu'ils vinssent à ses ordres toutes les fois qu'il jugerait à propos de les mander. Thibaut, archevêque de Cantorbéry, indigné de ces hauteurs, alla trouver le pape Etienne II, et obtint de lui le titre de légat, qui fut ôté à l'é-

vêque de Winchester. *Orientalis hinc, vnde, dit Gervais, discordia graves, lites et appellationes antea inauditas. Tunc leges et causidici in Angliam primo vocati sunt, quorum primus erat magister Variatus. Ille in Oxonfordia legem docuit, ut apud romam M. Gratianus.*

Où remarque aussi que l'Angleterre essaya, sous le règne d'Etienne, le premier interdit général, dont voici quelle fut l'occasion. Le pape Eugène III avait convoqué, vers la fin de l'an 1147, un concile général à Reims. Mais au lieu de laisser, suivant l'usage, à l'éguse anglicane le choix de ses députés, ce pontife nomma d'autorité cinq prélats; pour la représenter à cette assemblée, et exigea qu'ils s'y rendissent. Le roi, choqué de cette entreprise, défendit aux évêques de partir. Etienne, pour se venger, jeta un interdit sur tout le parti d'Etienne qui fut obligé de prier.

Enfin ce fut sous ce roi que les appels au pape, défendus par les lois anglaises, commencèrent à s'introduire en Angleterre.

## HENRI II, SURNOMMÉ PLANTAGENET.

1154. HENRI II, né, le 5 mars 1133 (N. S.), dans la ville du Mans, de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri I, passe en Angleterre après la mort d'Etienne, y arrive le 7 décembre, et le 19 est couronné à Westminster par Thibaut, archevêque de Cantorbéry, sans aucune opposition. L'une de ses premières opérations fut de faire réunir à son domaine les villes et châteaux que le roi Etienne en avait distraits pour les donner à ceux qui l'avaient servi dans ses guerres. Il fit employer la force pour dépouiller la plupart des possesseurs. La chronique de Saint Aubin d'Angers fait état de cent quarante de ces places que le roi leur enleva les armes à la main, et dont il fit rassembler les fortifications.

Henri jouissait, depuis son mariage avec Éléonore, d'un tiers de la France à titre de fief, était l'objet de la jalousie du roi Louis le Jeune. Mais le vassal, plus rare que son suzerain, cherchait encore à s'agrandir à ses dépens. L'an 1158, étant passé d'Angleterre en Normandie, il fut avec Louis, sur la rivière d'Eppe, une entrevue dans laquelle ils convinrent du mariage de Henri, fils du premier, avec Marguerite, fille du second, tous deux enfants, pour être célébré lorsqu'ils auraient atteint l'âge de puberté. La princesse fut emmenée par son beau-père futur pour être élevée sous ses yeux, et la ville de Gisors, qui lui était assignée pour sa dot, mise entre les mains des Templiers, à condition d'être rendue après l'accomplissement de l'alliance arrêtée. La paix entre les deux princes ne fut pas de longue durée. L'anglais, du chef de sa femme, avait sur le Toulousain des prétentions que nous expliquerons ailleurs, les mêmes au reste que Louis avait tenté de faire voir en 1141 lorsqu'Éléonore partageait encore son lit. Henri, l'an 1159, voulant à son tour les exercer, fait une invasion dans les états de Raymond V, comte de Toulouse, dont il menaça la capitale. Le roi de France vole au secours du comte, et s'enferme dans la place, résolu de la bien défendre en cas de siège. L'anglais alors, quoique assisté des comtes de Barcelonne, de Nîmes, de Blois, et d'autres seigneurs, prend le parti de se retirer sur la fin de septembre, alléguant son respect pour la présence de son suzerain, et ne trompe personne par ce vain prétexte. Il prouva bien l'année suivante, par sa conduite envers son marquis, combien il mettait son intérêt au-dessus des égards qu'il lui devait. Impatient de posséder Gisors qui devait servir de barrière à son duché de Normandie, le 2 décembre 1160 il fit célébrer à Neubourg, près de Saint-Lô, avec la dispense de deux légit, le mariage de son fils qui n'avait que quatre ans, avec Marguerite qui était du même âge, et retire aussitôt la place de mains des chevaliers qui l'avaient en vasselage. Louis, justement indigné de cette supercherie, entra

(1) On était alors au commencement de l'hiver. La rivière était glacée et la terre couverte de neige. Mathilde ayant observé que les anglais ne faisaient ni négligemment le service et ne gardaient pas toujours les passages, se revêtit d'habits blancs pour n'être pas distinguée de la neige; et, suivie de quatre chevaliers dans la même équipage, elle sortit par le sous-pont, traversa la rivière sur la glace, et arriva, sans avoir été aperçue, au château de Wallingford.

dans un grand courroux et contre le roi d'Angleterre et contre les Trébuchers qu'il bannit de son royaume. Le comte de Blois, beau frère du roi de France, adopte son ressentiment, et forme Châumont, entre Blois et Amboise, à dessein de s'en servir contre l'anglais. Mais Henri étant venu en diligence faire le siège de cette place, l'en rend le maître, et fait prisonniers cent cinquante-trois chevaliers du comte, qui la défendaient. (Radulf, de Diceto.) La guerre aurait recommencé, suivant M. Hume, entre les deux rois sans la médiation du pape Alexandre III, qui résidait alors, dit-il, en France. Il se trompe, Alexandre n'arriva dans ce royaume qu'au mois d'avril 1162, et les deux rois s'étaient accommodés par un nouveau traité fait au mois de mai 1161, à Freteval, selon Raoul de Diceto et Mathieu Paris, à Châumont, en Vexin, selon Robert du Mont. Ce fut sur la fin de la même année que Henri, assistant au concile de Toulouse, reconnut Alexandre pour légitime pape.

L'an 1163 commencèrent les fameuses démêlés entre Henri et Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, touchant la juridiction ecclésiastique. Ce prélat, sur la fin de janvier 1164, se laissa entraîner par les autres évêques, signa les seize articles que le roi leur avait proposés sur cette matière, et qu'ils avaient reçus dans l'assemblée de Clarendon. C'étaient autant de limitations que l'on metait sur prérogatives du clergé. Mais, apprenant depuis que le pape les avait condamnés, il les désavoua et en condamna au moins dix dans l'assemblée tenue le 8 octobre de la même année à Northampton. « Il faut convenir, dit-on écrivain judicieux, que si quelques-uns de ces articles se bornaient à faire rentrer l'église (il fallait dire le clergé) dans les limites dont elle n'avait pas dû sortir, il y en avait d'autres qui tendaient à la dépouiller de ses droits, et qui au moins avaient besoin de restriction. Tel était, par exemple, l'article qui donnait au roi, sans autre explication, le revenu des bénéfices vacants. Certainement les rois avaient trop abusé de ce droit, en laissant quelquefois pendant dix ans entières les églises sans pasteur, pour qu'une telle clause n'eût pas besoin d'être restreinte; et si la fermeté du prélat n'avait pas eu d'autre objet, il serait difficile de le blâmer. » Le roi, indigne de ce qu'il appelait la *Palinodie de Becket*, se déclare ouvertement son ennemi. Presque tout le clergé d'Angleterre abandonne son primat. Thomas se voyant exposé à la persécution, s'échappe furtivement et passe, le 2 novembre 1164, en France, où le roi Louis le Jeune, qu'il rencontre à Soissons, lui offre un asile, et se retire d'abord à l'abbaye de Pontigni, puis en 1166 à celle de Sainte Colombe de Sens.

L'impératrice Mathilde, mère du roi d'Angleterre, était toujours vivante. Cette princesse, depuis l'élévation de son fils sur le trône, vivait comme retirée et se mêlait peu des affaires du gouvernement. Elle mourut, le 16 septembre 1169, à Rouen d'où son corps fut transporté au prieuré de Notre Dame du Pré (aujourd'hui de Bonne-Nouvelle) pour y être inhumé. Le pape Alexandre ne cessait cependant de travailler à faire la paix de l'archevêque de Cantorbéry avec le roi. Mais les légats qu'il envoya en France pour séconder ses vues, échouèrent dans leur négociation. Le monarque anglais, l'an 1170, mit le comble aux griefs du prélat, en faisant couronner Henri, son fils, le 15 juin, dans l'église de Westminster, par l'archevêque d'York. C'était une entreprise faite sur les droits de l'archevêque de Cantorbéry, que cette fonction regardait comme primat de l'église anglicane. Le pape, sur les plaintes que saint Thomas lui en porta, donna commission à l'archevêque de Tours et à l'évêque de Nevers de mettre en interdit les terres du roi, si dans quarante jours il ne s'accroquait avec ce prélat. Henri, craignant l'effet de cette commission, tint à Mont-Louis, entre Amboise et Tours, le 12 octobre, une grande assemblée de prélats, dans laquelle il accorda la paix à l'archevêque de Cantorbéry, avec la permission de retourner

à son église. (Roger de Florence.) Mais quoiqu'il lui eût promis de faire couronner de nouveau son fils par lui-même, ce prélat ne laissa pas, sur la fin de novembre, avant de partir pour l'Angleterre, d'y envoyer les lettres du pape, portant surprise contre l'archevêque d'York et les évêques qui avaient assisté au sacre du jeune roi. Cette démarche ranima toute l'animosité du roi père, qui témoigna souhaiter d'être délivré d'un prétre avec lequel il lui est, dit-il, impossible de vivre en paix. Là-dessus quatre chevaliers partirent de Normandie où était alors ce monarque, et vont assiéger l'archevêque le 29 décembre, un mardi, dans son église, croyant en cela séconder les intentions du monarque. Guillaume de Newbridge, auteur contemporain, fait sur la dernière démarche du saint archevêque à l'égard de ses confrères, des réflexions qui nous paraissent trop judicieuses pour ne pas les mettre sous les yeux de nos lecteurs. « Ce prélat, dit-il, se conduisait « en cela par le mouvement d'un zèle ardent pour la justice ; « mais agit-il selon la science? Dieu le sait. Pour nous, bornés comme nous le sommes, il ne nous est pas permis de « juger témérairement des actions d'un si grand homme. Je « pense néanmoins, que le bienheureux pape Grégoire (16 « Grand) se fut comporté avec plus de douceur et de circonspection à la suite d'une réconciliation si récente d'un évêque « avec son roi, et qu'ayant égard aux circonstances, il eût jugé « à propos de dissimuler des choses qui pouvaient se tolérer « sans danger pour la religion. Je n'enfermerais donc ni de « défendre ni de blâmer ce que fit alors ce vénérable pontife. « Mais j'en me contenterai de dire que, si l'impétuosité d'un zèle « zèle l'a poussé au-delà des justes bornes; cet excès a été puni « par la mort sanglante et précieuse qui en a été le fruit. « Car nous autres, qui connaissons la distance qui est entre « nous et les saints, nous devons les chérir et les louer, et « manière que nous ne confondions pas, dans notre culte et « nos éloges, ce qu'il y a en de faible et d'humain en eux, « avec les actions où sans scrupule nous devons les imiter. Qui « n'aura dire en effet qu'ils sont imitables en toutes choses? « Ainsi nos louanges ne doivent pas s'étendre indifféremment « à tout ce qu'ils ont fait; mais la sagesse et la discrétion doit « les régler, afin de conserver à Dieu sa prérogative, puisqu'il « est le seul qu'on ne puisse louer avec excès, à quelque degré « que nos louanges soient portées. » La mort de ce prélat causa au roi d'Angleterre une surprise mêlée de frayeur, à raison des suites, qu'il avait lieu d'en appréhender. Sa consternation n'alla pas toutefois au point de lui faire négliger les intérêts de l'état. L'an 1171, en vertu d'une bulle du pape Adrien III, qui lui avait accordé l'Irlande en 1156, il fait la conquête de cette île, si l'on peut nommer conquête, une expédition, où il n'eût qu'à se présenter aux habitants du pays pour recevoir leurs soumissions. La plupart des modernes placent en 1172 la descente de Henri en Irlande. Mais il est certain, par Gervais de Cantorbéry, Guillaume de Newbridge et Roger Hovedone, qu'elle se fit au mois d'octobre 1171. Ce dernier dit positivement, que ce monarque aborda au port de Milford le 16 octobre, un samedi, qu'il mit pied à terre le lendemain, et que le lundi suivant, fête de saint Luce, il marcha vers Waterford, et que se rapporte à l'année 1171, dont la lettre communique était C.

Le prince devait une satisfaction authentique à la mémoire de son archevêque, que le concert des voix mettait au nombre des martyrs. L'an 1172, il témoigne publiquement son repentir, d'avoir occasionné, par une parole indiscrète, la mort de ce prélat, et consent à subir la pénitence épiscopale. Il était dans ces dispositions, tandis que ses fils, animés par la reine Eleonore, leur mère, formaient contre lui une dangereuse conspiration. L'ayant découverte, au mois de mars 1173, il fit enfermer sa femme dans une étroite prison, où elle passa environ seize années. Cet acte de sévérité ne réprime point la révolte de ses enfants. Le roi de France, beau-père du jeune Henri, qui s'é-

lui rendit furtivement à Paris, le 9 mars, se déclare pour eux. Ils engagèrent aussi dans leurs intérêts le roi d'Ecosse. L'orage gronde de toutes parts sur la tête du roi d'Angleterre. Il éclate tout-à-coup en Guienne, en Normandie, en Anjou, en Bretagne et dans le Northumberland. Tous ces pays sont ravagés, mais non pas impunément par-tout. Le comte de Flandre, qui devait la Normandie, est chassé, et se retire, après avoir tué son frère tue d'un coup de flèche, dans le comté d'Eu. Louis assiégeant Verneuil, dans le Perche, Henri marche au secours de cette place : il arrive le jour même où les assaigés avaient promis de se rendre, s'ils n'avaient accourus. Louis, craignant une bataille, demande au roi d'Angleterre une suspension d'armes et une entrevue pour le lendemain. Henri accorde l'une et l'autre, et se retire, ce jour-là, du côté de Conches. Mais le lendemain, en s'avançant vers le lieu de l'entrevue, il aperçoit Verneuil embrasé. Les assaigés qui, la veille, avaient remarqué la retraite de Henri, désespérant d'être secourus, s'étaient rendus ; et Louis, mal corrigé de l'aventure de Vitri par son repentir et par sa croisée, venait de remanœuvrer la même horreur à Verneuil, en y ajoutant la tâche d'infamie. Henri s'en vengea ; il fondit sur Louis qui, après cet acte de mauvaise foi, se retirait avec toute la précipitation de la crainte, tailla en pièces son arrière-garde, et en lava ses munitions et ses bagages, en sorte qu'il ne manqua, dit M. Gaillard, aucune espèce de honte à l'incendiaire de Verneuil et de Vitri. Le monarque anglais fait passer ensuite un détachement de son armée en Bretagne, d'où les rebelles sont chassés, après la prise de Dol où ils s'étaient retranchés. Ces succès en Normandie et en Bretagne rétablissent le calme dans les autres provinces que l'anglais possédait. La même année on ouvre des conférences à Gisors pour la paix : elles sont infructueuses, et la guerre continue.

L'an 1174, Henri, sentant le bras de Dieu appesanti sur lui, et ne doutant point que ce ne soit à cause de la persécution qu'il avait faite à l'archevêque Thomas, dont la sainteté éclatait par de grands miracles, prend le parti de recourir à Dieu : le 12 juillet il va nu-pieds au tombeau de ce saint, et se soumet à la pénitence que lui est imposée. Dieu, touché de l'humiliation du roi, comme antrefois de celle d'Achab, le délivre de ses ennemis. Dès le lendemain, 13 du même mois, un samedi, Guillaume, roi d'Ecosse, est battu et fait prisonnier par les Anglais. Les fils de Henri rentrent dans le devoir : enfin la paix se fait avec la France, le 30 septembre, à Mont-Louis, entre Tours et Amboise.

Henri était âgé pour l'administration de la justice. Il le prouva, l'an 1175, en divisant l'Angleterre en quatre départements, que des commissaires devaient parcourir, deux fois par an, pour éclairer la conduite des juges locaux. C'est ce qu'on appelle en Angleterre les *assizes* qui se tiennent dans les termes de Saint-Hilaire et de la Trinité. Cette coutume subsiste encore aujourd'hui. Henri, la même année, dans l'octave de la Saint-Michel, fait avec Roderic O'Connor, roi d'Irlande, un traité par lequel ce dernier s'oblige à le reconnaître pour son seigneur-lige et à lui rendre les devoirs de vassal, sans perdre néanmoins le titre de roi. (Hoveden.) Guillaume, fils d'Adelme, fut envoyé cependant par Henri, pour gouverner l'Irlande en son nom. (Ware.) Le duel, depuis que les Normands étaient maîtres de l'Angleterre, y tenait lieu de preuves juridiques dans les procès tant civils que criminels. Henri, n'osant abolir cet usage, permit aux parties, l'an 1176, de demander à être jugées par douze francs-forestiers, conformément aux lois d'Alfred. Par une autre loi, il soumit les meurtriers des clercs aux peines civiles, qui seraient prononcées par le juge laïque, en présence de l'officier de l'évêque. (Les meurtriers de saint Thomas, en avaient été quittes pour des peines canoniques.)

Jusqu'alors les Juifs, quoique répandus par toute l'Angleterre, n'avaient un cimetière qu'à Londres, et c'était là, dit Benoît de Peterborough, qu'il fallait apporter le cadavre de tout juif qui mourait dans ce royaume. Henri II accorda, par

lettres du 12 juillet 1177, à cette nation, un cimetière dans chaque ville hors des murs.

L'impatience de porter le titre de roi, sans en exercer les droits avait plusieurs fois, comme on l'a vu, soulevé le jeune Henri contre le monarque, son père. Il se préparait à lui déclarer la guerre, lorsqu'une maladie l'ayant surpris au château de Martel, en Quercy, l'enleva de ce monde, le 11 juin 1183, à l'âge de vingt-huit ans. Ce prince témoignait de grands regrets de sa révolte avant de mourir. Le surnom de *Jeune Machine* lui fut donné, suivant une Chronique française manuscrite, parce qu'à la cour d'Angleterre, il avait reformé l'usage des habits longs, et qu'à la mode de France il portait et faisait porter à ses officiers un manteau qui ne venait qu'à mi-jambes, au lieu du manteau à l'anglaise qui descendait jusqu'aux talons. (Bibl. de S. Germ. n° 159.) Richard, son frère, qui lui succéda dans le droit d'almesne, n'était pas d'un caractère plus souple et moins ambitieux que lui. Non content du duché d'Aquitaine que lui avait donné son père, il aurait encore voulu posséder tous ses autres domaines en-deçà de la mer. L'an 1188, il se ligue avec le comte de Flandre, avec le roi Philippe Auguste, qui venait de déclarer la guerre à Henri, et le prince Jean, son frère puîné, entre dans la même confédération. Henri, abandonné de ses vassaux de France, et battu par-tout, est obligé de faire la paix à des conditions très-dures et très-humiliantes pour sa princesse si fière, et jusqu'alors presque toujours heureuse. Cette paix, conclue le 28 juin 1189, à Azai sur le Cher, ou selon d'autres, à la Colombarie, près de Villandri, sur la même rivière, ne bannit point de son cœur le ressentiment dont il était animé contre ses enfants. Il leur donna sa malediction, qu'il ne voulut jamais révoquer, malgré les exhortations des évêques et des personnes pieuses. Une maladie, que la violence de son chagrin lui causa, le mit au tombeau, le 6 juillet, à Chisou, deux jours après la ratification du traité de paix. On prétend, et des historiens contemporains l'assurent, que Richard, son fils, était accouru à Chinon, sur la nouvelle de sa mort, le cadavre, lorsqu'il se rapprocha, jeta du sang par les narines. Quoiqu'il en soit, il fut porté à Fontevrault pour y être inhumé. Henri eut de la reine Eleonore, qui mourut le 31 mars 1204, cinq fils et trois filles; Guillaume, mort en bas âge; Henri, né au Mans, le 25 février 1155, mort l'an 1183; Richard, qui lui succéda; Geoffroi, duc de Bretagne, mort en 1200; Jean Sans-Terre, successeur de Richard. Les filles sont; Mathilde, mariée à Henri la Lionne, duc de Saxe; Eleonore, femme d'Alfonse VIII (ou III) roi de Castille; Jeanne, mariée, 1° à Guillaume II, roi de Sicile, 2° à Raymond VI, comte de Toulouse. On connaît la fameuse Rosemont de Clifford, sa concubine, qu'il cacha, dit-on, dans un labyrinthe à Woodstock, pour la dérober aux jalouses recherches de la reine. Il eut d'elle deux fils, Guillaume surnommé *Le jeune-loup*, qu'il fit comte de Salisbury, mort en 1226; et Geoffroi, qui devint évêque de Lincoln, puis archevêque d'York et chancelier d'Angleterre, mort en 1243. On sait aussi les soupçons affreux que fit naître sa conduite envers la princesse Alia, fille du roi Louis le Jeune, qu'il avait fait venir en Angleterre pour la marier à son fils Richard, et qu'il garda jusqu'à sa mort dans son palais, sans jamais vouloir la donner à Richard, ni la renvoyer en France. Henri fut d'ailleurs un prince doué d'excellentes qualités, spirituel, affable, éloquent, brave, second en ressources dans les conjonctures critiques, respectant la liberté de ses vassaux, autant qu'il était jaloux de sa propre autorité. Il est le premier roi d'Angleterre qui se soit formé une puissance militaire toujours subsistante et indépendante de la féodalité. Ce fut la nécessité qui lui suggéra cette ressource. Voyant presque tous ses vassaux ligés ouvertement contre lui avec ses ennuis, ou disposés à le trahir, il rassembla tous les brigands, que la licence des guerres précédentes avait rendus incapables de tout autre métier que celui de combattre et de piller, et vint à bout de les accommoder à un service régulier. Etienne s'était servi de ces troupes mercénaires avant



Henri; mais Etienne n'ayant pas eu les disciplines, elles étaient devenues le fléau de l'Angleterre, comme elles l'étaient du reste de l'Europe, et Henri les avait congelées à son avènement pour plaire au peuple. Il les reprit quand il vit son peuple et ses enfants se soulever contre lui. Ces troupes, dont le service n'était ni exigé par aucune loi, ni borné par aucun privilège, furent tristes à Henri, parce qu'il n'est pas des disciplines et les payer. C'étaient des aventuriers rassemblés de différentes nations. On les nommait communément *Brabançons*, parce qu'apparemment la plupart étaient du Brabant. Ils avaient encore d'autres noms, tels que *Cotereaux*, *Routiers*, c'est-à-dire voleurs qui infestaient les cours et les routes. (Gaillard.) Girard de Cambden, auteur contemporain, fait ainsi le portrait de Henri II. Ce prince avait dit-il, la tête grosse et ronde, les cheveux d'un blond ardent, l'œil bien fendu, verdâtre, mêlé de rougeur et menaçant, le visage haut en couleur, la voix rauque, le coup penché, la poitrine large et carrée, les bras osseux, le corps charnu, le ventre fort gros, la taille médiocre. Son embonpoint, au reste, n'était le fruit ni de l'intempérance ni de la paresse. Jamais prince ne fut ni moins livré à sa bouche, ni plus actif dans les guerres presque continuelles qu'il eût à soutenir; il était toujours en exercice, à l'exception de quelques heures qu'il donnait au sommeil. Dans l'après-midi, il ne faisait que changer de travail. La chasse était alors l'une de ses principales occupations. Dès le grand matin, il montait à cheval, courait à travers les broussailles et les forêts, poursuivant le gibier par monts et par vaux, et de retour le soir en son palais, au lieu de s'asseoir pour se délasser de ses fatigues, il restait presque toujours debout, soit avant, soit après le souper; ce qui était fait à charge à ses courtisans, obligés, malgré leur lassitude, de garder la même situation. L'auteur parle ensuite de ses qualités de cœur et d'esprit. Mais ses actions à cet égard le peignent mieux que les discours. (Voy. Louis le Jeune et Philippe Auguste, rois de France, Voy. aussi les ducs de Normandie et les ducs de Guiane.)

On a des lettres de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, expédiées l'an 1135, et datées du règne de Henri, son fils, roi d'Angleterre. C'est que Henri I, à la naissance de Henri II, son petit-fils, l'avait compris dans les serments qu'il avait fait renouveler par les grands vassaux de la couronne à Mathilde, sa fille et son héritière. Henri II en passant en Angleterre pour y occuper le trône, y porta les armées de Geoffroi, son père, qui étaient, comme on l'a observé à l'article de ce dernier, trois lions passants, lampassés de gueules. Ce furent celles des rois plantagenets jusqu'à Henri III qui changea, l'an 1235, les lions en leopards (Math. Paris ad hunc an.)

La première collection des lois édictées d'Angleterre fut faite sur la fin du règne de Henri II par Glanville.

#### RICHARD I, DIT CŒUR DE LION.

1189. RICHARD I, troisième fils de Henri II, et d'Elionore, né le 13 septembre 1157, succéda à son père le 6 juillet 1189, et le 3 septembre fut couronné à Londres. La reine, sa mère, qu'il avait délaissée, en arrivant en Angleterre, de la prison où le roi, son époux, l'avait enfermée dès l'an 1173, fut présente à cette cérémonie. Mais ce qui rendit mémorable à jamais cet événement, ce fut l'horrible massacre qu'on fit le même jour des juifs à Londres, pour les punir, disaient-ils, de leurs criantes inures. Les Anglais se préparèrent ainsi à la nouvelle croisade publiée sur la fin du dernier règne, et Richard s'y disposait de son côté en faisant des dignités ecclésiastiques un commerce indigne qui lui procura des sommes immenses. L'an 1190, ce prince se met en route pour cette expédition avec une armée de trente cinq mille hommes, laissant le gouvernement de ses états à son chancelier Guillaume de Longchamp, évêque d'Éli, et va s'embarquer le 16 août à Marseille. Arrivé en Sicile le 24 septembre, il va prendre son logement dans un faubourg de Messine, chez un riche citoyen nommé Réginald Muschet, et

se détermine à passer l'hiver dans cette île avec le roi de France. Pendant le séjour les deux monarques se heurtèrent par les artifices de Tancredi, roi de cette île, et la postulatrice du roi d'Angleterre. Celui-ci, au après d'Alix, sœur de Philippe Auguste, qui lui avait été, comme on l'a dit, fiancée dès l'enfance, contracte le même engagement avec BEALBERG, fille de Sanehe VI, roi de Navarre, que la reine Elionore, sa mère, lui avait amenée en Sicile. Au retour du printemps, il fait partir la reine douairière de Sicile, sa sœur, et son épouse future, avec un nombre de vaisseaux, pour le devancer en Palestine. Ayant lui-même ensuite mis à la voile le 1<sup>er</sup> avril, il rencontre au port de Limisso en Chypre, le navire qui portait les deux princesses. Là il apprend que deux jours auparavant une partie de sa flotte ayant échoué devant ce port, Isaac Comnène, tyran de Chypre, avait fait mettre aux fers ceux qui avaient échappé au naufrage, et qu'il refusait la descente aux deux princesses. Richard lui envoya redemander ses gens jusqu'à trois fois, et sur son refus persistant, il ordonne le débarquement de ses troupes. Isaac est mis en fuite, et obligé le lendemain de venir à composition. S'étant ledit prince aussitôt, il est livré entre les mains de Richard, qui le fait conduire en Palestine après s'être mis en possession de l'île. (Voy. les rois latins de Chypre.) Le 12 mai, Richard célèbre à Limisso son mariage avec Bérengère. Ayant mis ensuite à la voile, il arrive le 7 juin devant Acre, qui se rend le 13 juillet. Ce prince tint la gloire dont il s'était couvert devant cette place, par la barbarie qu'il exerça envers les prisonniers qu'il fit massacrer à ses yeux, un nombre de deux mille six cents hommes, femmes et enfants. (Math. Paris.) et cela, dit Saut, (par. x. c. 19) sur le refus que fit Saladin de rendre la vraie croix (1). Vers le même temps, il donne à Gui de Lusignan l'île de Chypre, en échange du titre de roi de Jérusalem. (Voy. les rois de Chypre.) L'année suivante, il remporte auprès d'Antipatriade une victoire complète sur Saladin qui commandait une armée de trois cent mille hommes, et s'empare ensuite de plusieurs places; mais la retraite des ducs de Bourgogne et d'Austriche, occasionnée par ses hauteurs et précédée du départ du roi de France, la diminution de ses propres troupes, et la crainte que Philippe Auguste ne profite de son absence pour faire quelque invasion en Normandie, l'empêchèrent de continuer ses progrès. Impatient de s'en retourner, il conclut une trêve de trois ans avec Saladin, après quoi il s'embarque, le 9 octobre 1191, au port d'Acre. Ayant fait naufrage proche d'Aquile, il s'engage imprudemment dans les états de Léopold, duc d'Austriche, qu'il avait mortellement offensé au siège d'Acre, et le 20 décembre il est arrêté près de Vienne, déguisé en Templier. Le duc d'Austriche vend et livre son prisonnier, le 23 mars suivant, à l'empereur Henri VI, qui le retient enfermé dans une étroite prison, malgré les plaintes et les sollicitations de la reine Elionore, mère de Richard. Pendant la prison de ce prince, Jean, son frère, fait tous ses efforts pour se rendre maître de la couronne d'Angleterre; et le roi Philippe Auguste, d'intelligence avec lui, se dispose à faire la conquête de la Normandie. Mais avant de commencer les hostilités, il somme la régence de lui remettre sa sœur Alix avec le Vexin et les autres terres qui composaient sa dot. On l'excuse de différer à sa demande sur ce qu'on n'a point reçu d'ordre à ce sujet. Cette réponse devient le signal de la guerre. Philippe entre à main armée dans la Normandie, et y prend diverses places. Mais il échoue devant la ville de Rouen, par la brave défense du comte de Leicester. Pour contraindre

(1) Elle ne fut rendue que l'an 1221 par le sultan Melikien, en échange de la ville de Damiette, que les croisés lui avaient rendue. Mais il est à propos d'observer que la vraie croix qui fut prise par Saladin à la bataille de Hattin, en 1187, avait été portée en deus avant qu'elle la perdit à cette expédition, et que dans la croisée du malheur qui arriva, on en avait conservé une moitié dans le trésor de l'église de Jérusalem. (Math. Paris ad an. 1201, p. 201.)

lance de cet échec, il accorde une trêve moyennant la somme de vingt mille marcs d'argent, qui seront payés après le retour de Richard, c'est-à-dire qui ne le seront jamais. Richard enfin recouvre sa liberté, le 4 février 1193, après environ quatorze mois de prison, moyennant deux cent cinquante mille marcs d'argent, et arrive en Angleterre le 20 du même mois, dimanche après la fête de sainte George, qui tombait le 15 de ce mois. (Hoveden.)

De retour en son royaume, dont il était absent depuis quatre ans, Richard dissipe le parti de Jean, son frère, qui s'était retiré en France, fait rendre une sentence contre lui, et se fait couronner une deuxième fois, le 17 avril, premier dimanche après Pâques, à Winchester. Richard se prépare ensuite à faire la guerre à Philippe, et passe en Normandie dans ce dessein. Pendant cette guerre, qui dura près de quatre ans, et fut souvent interrompue par des trêves ou des trêves, les deux princes eurent différents succès, et ne remportèrent jamais l'un sur l'autre des avantages liés considérables; mais Philippe y fit une grande perte; savoir, celle de tous les anciens registres de la couronne, qui lui furent enlevés, avec son bagage; dans une action qui se passa proche de Blois; ces registres sont toujours restés depuis en Angleterre. Dans un des combats qui furent livrés alors, Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, ayant été fait prisonnier par les Anglais, le pape sollicita Richard en faveur de ce prelat, qu'il appela son *frère*. Le prince lui envoya la cotte-armes toute sanglante de l'évêque, et lui fit demander s'il reconnaissait la tunique de son fils. Des chevaliers qui succédèrent à cette guerre appelèrent Richard en Poitou, pour les réprimer. Tandis qu'il est en ce pays, Aimar, vicomte de Limoges, fait dans ses terres la découverte d'un trésor dont il lui envoie une portion en présent. Richard prétend, comme suzerain, que le trésor entier lui appartient; et sur le refus que le vicomte fait de le livrer, il vient l'assiéger dans son château de Chalus près de Limoges. Tandis qu'il est devant cette place, le 26 mars 1199, un arbalétrier, nommé Gordon, l'ayant vu, décoche une flèche qui lui perce l'épaule. Richard, irrité par sa blessure, ordonne l'assaut, emporte la place, et fait pendre sur la brèche la garnison, à l'exception de Gordon, qu'il veut réserver à un supplice plus lent et plus cruel. La blessure de ce prince n'était pas mortelle; mais la maladresse du chirurgien, en retirant la flèche, l'envoia au point que la gangrène s'y mit. Richard sentit qu'il touchait au terme de ses jours, alors ayant fait venir Gordon, il lui dit : *Malheureux ! que t'avois-je fait pour t'obliger à me donner la mort ? Ce que vous m'avez fait, réjouit froidement l'archer, vous avez tué de vos propres mains mon père et mes deux frères; vous complices me faire pendre moi-même. Je suis maintenant en votre pouvoir; vous pouvez me condamner aux plus horribles tourments. Je les endurerai volontiers, pourvu que je puisse penser que j'ai délivré le monde d'un fléau tel que vous. Richard, frappé de la vérité et de la fermeté de cette réponse, et averti par les approches de la mort, commanda qu'on le mît en liberté et qu'on lui donnât une somme d'argent. Il est vrai qu'il n'en profita pas; car Marcadet, chef des Brabançons au service du monarque, l'ayant fait reprendre, le fit reconduire tout vif. Richard mourut le 6 avril; il était âgé de quarante-deux ans, et en avait régné environ dix, pendant lesquels il ne resta pas plus de huit mois en Angleterre. Les Anglais qui lui avaient rendu d'impôts, le pleurèrent comme ils eussent fait pour un bon roi, parce que la gloire de ses exploits flattait leur orgueil. Il est cependant vrai que, parmi les actes sans nombre d'injustice et de violence qu'il commettait dans ses états, il fit quelques règlements utiles. Il réduisit à l'uniformité les poids et les mesures qui variaient suivant les différentes provinces. Il fit de même pour les monnaies. Un autre règlement de ce prince dont le souvenir mériterait d'être conservé, quoique négligé par nos historiens modernes, est ainsi rapporté dans la Chronique de Trivet : « Richard établit des juges particuliers pour décider les procès qui s'élevaient entre les Juifs et les Chrétiens. Il*

imagina un expédient singulier pour empêcher les fraudes que les Juifs pratiquaient envers les Chrétiens. Ce fut d'ordonner que les contrats entre un juif et un chrétien ne seraient plus en secret, mais publiquement, en présence de témoins qui seraient députés pour cet effet, et que de chaque contrat il serait fait trois copies, dont l'une serait remise entre les mains des gens du fisc, une autre sous la garde d'un homme de probité reconnue, et la troisième demeurait au juif créancier, afin que, s'il voulait user de quelque supercherie, comme par le passé, les deux autres copies servissent à le confondre. À l'égard des Chrétiens, il leur défendit absolument toute sorte d'usure, de manière qu'il ne leur permit de rien recevoir, sous quelque prétexte que ce fût, au-delà de ce qu'ils avaient prêté. Que s'il arrivait qu'ils reçussent en gage des revenus ou des terres qui produisaient un profit annuel, en ce cas il leur donnait après le sort principal acquitté, la chose engagée retournerait à son maître, nonobstant toute convention contraire où l'on aurait été pour l'engagement, et même qu'il serait pas encore écoulé. L'auteur ajoute que Richard donna ordre à ses officiers de justice de faire droit sur les plaintes qui leur seraient portées par les moindres de ses sujets; que les églises ayant été dépouillées pour fournir à sa rançon, il fit faire des ornements et des calices pour celles qui n'avaient pas le moyen de s'en procurer. (*Schilt. l. VIII, p. 537.*) Ce fut aussi pendant le règne de Richard que la ville de Londres commença, par rapport à la police, de recevoir une nouvelle forme, et d'être partagée en diverses compagnies, ou, comme on les appelle aujourd'hui, *corporations*. Le prince est le premier roi d'Angleterre, suivant Thomas Rudiman, qui ait employé d'anciens diplomates le pluriel en parlant de lui seul. Richard ne laissa point de postérité légitime; mais il eut un fils naturel, nommé Philippe, à qui il légua la seigneurie de Cognac. Son corps fut inhumé à Fontevault, le 23 juin, et son cœur porté à la cathédrale de Rouen. Bérengère, son épouse, lui survécut, et vivait encore l'an 1229, résidant au Mans, qui lui avait été donné pour son douaire, comme on le voit par le soin qu'elle prit cette année de rétablir l'abbaye de Lespau, près de cette ville. (*Hist. de Poitou, tom. I, p. 360.*) (Voyez Philippe-Auguste, roi de France, et Richard, duc d'Aquitaine.)

#### JEAN SANS TERRE.

1199. JEAN, cinquième fils de Henri II, surnommé SANS TERRE, parce qu'il n'avait point de terre, ne l'an 1166, succède à Richard I, son frère, qui l'avait fait comte de Mortain, et se fait couronner, le 27 mai, dans l'église de Westminster. Le règne de ce prince ne fut qu'une suite continuelle de disgrâces, et de fautes ou de crimes qui les attirèrent. Le premier anneau de cette malheureuse chaîne fut le meurtre d'Arthur, son neveu, qu'il tua de sa propre main, l'an 1203, parce qu'il lui disputait à bon titre, le trône d'Angleterre. (Voyez les Ducs de Bretagne.) Le roi Philippe-Auguste, comme on sait, ayant entrepris de punir ce crime patricide, lui enleva les provinces qu'il possédait entre la Loire et la Seine. La reine Eleonore, mère de Jean, vint alors retirer à Fontevault. Elle y mourut le 31 mars 1204, et fut inhumée auprès de son époux. La Reine, destinée d'un prince mieux avisé que lui, serait sorti avec gloire, et qui par son imprudence le précipita dans l'écueil de l'humiliation. Le siège de Cantorbéry étant venu à manquer, les moines de la cathédrale, après l'élection faite de l'un d'eux pour le remplir, la révoquèrent, et en firent une deuxième, qui tomba sur un sujet plus agréable au Roi. Les deux élus s'étant pourvus à Rome, le pape Innocent III cassa l'une et l'autre élection, et fit élire en sa présence par les députés de la cathédrale, le cardinal Etienne Langton, anglais de nation, qui résidait à Rome. Ce coup d'autorité

révolte le roi qui rejette le nouvel archevêque. Le pape veut soutenir ce qu'il a fait, et lance à la suite des interdicts, les sentences d'excommunication et de déposition contre le monarque. Pour rendre ses foudres efficaces, il transporte le royaume d'Angleterre au roi de France. Il est d'un tel accepté. Philippe Auguste prépare en conséquence un grand armement pour aller se mettre en possession de l'Angleterre. La noblesse anglaise paraît elle-même disposée à secondar cette entreprise. Enfin l'infortuné roi Jean se trouve réduit, pour conjurer l'orage, à la cruelle nécessité de remettre sa couronne entre les mains du légat Pandolfe, qui lui avait donné ce conseil, et de la recevoir ensuite de ses mains après qu'il l'eut gardée cinq jours, et de déclarer, en la recevant, qu'il ne la tiendra désormais que comme vassal du Pape : dépendance pour laquelle il s'engage, tant pour lui que pour ses successeurs, à payer au saint siége une redevance annuelle de mille marcs. Cette cérémonie avilissante se fit le 15 mai 1213, dans la maison des Templiers de Londres, en présence d'un grand nombre de seigneurs et d'officiers. Nous avons deux chartes la dessus, qui contiennent le serment et l'hommage de Jean, qui fut absoit le 6 juillet suivant l'interdit jeté sur l'Angleterre, d'ici le 23 mars 1207, fut alors levé, après avoir duré cinq ans trois mois et quatorze jours. Tant de bassesse ne servit qu'à fortifier les barons dans leur révolte. Dans l'impuissance où Jean se vit de les réduire, le désespoir lui suggéra d'envoyer une ambassade au roi des Sarrazins d'Afrique et d'Espagne, pour lui demander du secours, offrant de lui payer tribut, et même d'embrasser sa religion : mais le prince mahométan reçoit ses offres avec mépris, disant que s'il avait à changer de religion, il embrasserait lui-même celle des Chrétiens. Mathieu Paris dit avoir appris ces faits d'un des ambassadeurs ; cependant Thoiras, uniquement fondé sur le préjugé, rejette comme calomnieuse le récit de l'historien anglais. Peu de temps après, le roi Jean croit apercevoir un retour de prospérité dans la grande victoire que sa flotte remporta sur celle de France, qu'elle détruisit, quoique beaucoup supérieure en nombre de vaisseaux. Encouragé par ce succès, il fait des préparatifs pour porter la guerre en France, aborde, l'an 1214, vers la mi-février à La Rochelle, et soumet une partie du Poitou, tandis que Philippe est occupé en Flandre contre l'empereur Otton ; de là il s'avance en Anjou et dans le Maine ; mais le prince Louis arrête ses progrès, et l'oblige à lever avec tant de précipitation le siège de la Roche-aux-Noires, qu'il avait entrepris, que ses machines de guerre et son bagage restèrent au pouvoir des Français. La nouvelle qu'il reçut alors de l'échec de la bataille de Bouvines, gagnée sur ses allies par Philippe, achève de le déconcerter. Bientôt allé se renfermer à Parisien, ville du Poitou, il apprend que Philippe vient à lui avec son armée victorieuse. Il était perdu si le légat Hubert de Courçon, auquel il eut recours, n'eût interposé sa médiation, pour obtenir une trêve. Philippe l'accorde moyennant une somme de six mille livres sterling qui lui furent payées comptant. Le roi Jean après cela repart pour l'Angleterre, où de nouvelles dissensions l'attendaient. Les barons, s'étant ligués, lui demandèrent à son arrivée la confirmation de la charte de Henri I, concernant leurs privilèges. L'an 1215, il assouit à leur demande, suivant Raul de Coggeshall, par une nouvelle charte datée du 15 janvier, qu'il ne tarda pas à rétracter. Ce n'était pas sans raison ; elle changeait effectivement son état, en le faisant d'un monarque le chef d'une espèce de république. La ligue dissipée se renoua ; les barons élurent un général, auquel ils donnèrent le titre de *maréchal de l'armée de Dieu en de l'Église* ; étant entrés dans Londres sans obstacle, le 17 mai, ils assignèrent le roi dans la tour, et l'obligèrent de signer, au mois de juin, deux nouvelles chartes, la *charte des libertés* et la *charte des forêts* ; ces deux chartes si célèbres ont servi depuis de fondement aux libertés de la nation anglaise. Jean se repent encore d'elles avoir signées ; il a recours au pape, qui, par une bulle du 24 août, casse les deux chartes, celle du roi de son serment,

et excommunie les barons. Ceux-ci appellent en Angleterre Louis, fils de Philippe-Auguste, et lui offrent la couronne. L'an 1216, ce jeune prince ayant reçu des étages pour sûreté de la parole des barons, quitte le Langueadoc, où il était occupé à la guerre contre les Albigeois, passe en Angleterre malgré les défenses du pape, aborde à l'île de Thanet le 21 mai, puis étant allé descendre au port de Sandwich, il marche vers Rochester, qui ne fait qu'une faible résistance, et de là se rend à Londres, où il reçoit le serment des barons et de la ville. Le roi Jean déterminé à décider le sort de sa couronne dans une bataille rangée, se met en marche à la tête d'une armée considérable. Mais ayant passé sans précaution avec cette armée dans des lieux marécageux, ordinairement submergés au tems de la haute mer, la marée l'y surprit, engloutit ses bagages, ses tentes, avec une grande partie de ses troupes ; il eut lui-même beaucoup de peine à sauver sa vie, et il ne la sauva pas pour long tems. Le chagrin de ce désastre et les embarras de ses malheureuses affaires achevèrent d'épuiser sa santé déjà dérangée. Il arriva avec la fièvre au château de Newark, dans la province de Lincoln, où il fut obligé de s'arrêter. Bientôt averti que sa dernière heure approche, il fait son testament, par lequel il institue héritier Henri, son fils aîné, et meurt le 19 octobre, dans la cinquante et unième année de son âge. Le prince avait de ces vices bas et obscurs qui étoient tout sentiment d'honneur, seulement tout talent, et dégradé l'homme privé comme le monarque. Il avait épousé en troisième nups, dans la ville d'Angoulême, le 23 août de l'an 1200 (et mort 1204) ISABELLE, fille d'Aimar, comte d'Angoulême, après l'avoir ravie à Hugues de Lusignan, depuis comte de la Marche, qui était sur le point de l'épouser. De cette princesse, dont Hugues recouvra la main en 1217, (mort en 1245) il eut deux fils, Henri, son successeur, et Richard, comte de Cornouaille, avec trois filles, Jeanne ; qui fut femme d'Alexandre II, roi d'Ecosse ; Elionore ; et Isabelle, qui fut mariée à l'empereur Frédéric II. ALEX, fille d'Hugues, comte de Mortain, sa première femme, ne lui donna point d'enfant, non plus que la deuxième, HAVOISE de GLOUCESTER, dont il fit séparer, sous prétexte de parenté. Le corps de ce prince fut inhumé dans le chœur des moines de Winchester, suivant Henri Knighton. Londres et la plupart des villes du royaume, doivent au roi Jean, la forme du gouvernement civil qui s'y observe aujourd'hui. (Voy. Philippe Auguste et Artur I, comte de Bretagne.) Le roi Jean, suivant Roger de Hornden, était d'une taille au-dessous de la médiocre, et d'une figure ignoble qui annonçait la bassesse de son âme.

## HENRI III.

1216. HENRI III, fils de Jean et d'Isabelle d'Angoulême, né le 1<sup>er</sup> octobre 1207, est couronné le 28 du même mois, de l'an 1216, à Gloucester, par les évêques de Bath et de Winchester, en l'absence d'Etienne Langton, archevêque de Cantorbéri. (Ce prelat suspendu de ses fonctions pour son attachement au parti du prince Louis, était alors à Rome, où il sollicitait son rétablissement.) La couronne royale avait été perdue dans la marche imprudente et malheureuse qui conduisit la vie au roi Jean, et ne servit d'un simple bandeau de fil d'or pour couronner son fils. Le légat, présent à la cérémonie, n'oublia pas les intérêts de sa cour, et obtint que le jeune roi fit hommage au saint siége. C'était le grand-marchal Guillaume, comte de Pembroke, nommé régent à la mort du feu roi, qui avait fait reconnaître Henri pour son successeur. Il s'agissait après un sacre de comédier Louis, son rival. Ce prince n'étant nullement disposé à désarmer, il fallut employer la force pour l'y contraindre. L'an 1217, tandis qu'il est occupé au siège de Dover, le régent bat, le 20 mai, devant Lincoln, l'armée française, commandée par le comte de Perche, qui périt dans la mêlée. Cette bataille fut appelée la foire de Lincoln à cause du butin immense qu'on

lit. Louis, à la nouvelle de cet échec, va se renfermer dans Londres, où il est aussitôt investi. Enfin se voyant abandonné des barons anglais, et ne recevant point de France les secours que sa courageuse femme s'était mis en devoir de lui faire passer, après avoir remuée à ce royaume par un traité aussi honorable qu'avantageux, il quitte l'Angleterre et repasse en France, où il aborde le 29 septembre, suivant la Chronique de Tours. Le comte de Pembrock était mort dans le mois de mars 1219 (1). Hubert du Bourg, recommandable par sa valeur et sa capacité, lui succède au gouvernement; mais il lui manque le pouvoir de Pembrock, et les barons lui donnent souvent de l'inquiétude par leurs violences et leurs soulèvements (2). Ils n'en donnent pas moins au roi par leur attachement aux deux chartes du roi Jean, dont ils lui avaient fait jurer l'observation au commencement de son règne. Henri, qui les regardait comme des entraves, les révoque en 1227, disant qu'elles avaient été extorquées dans des temps de trouble. Mathieu Paris impute ce manque de parole aux suggestions de Hubert du Bourg, que le roi fit, vers ce même temps, grand-justicier du royaume. Mais cette imputation ne paraît pas fondée à M. Hume, d'autant mieux, dit-il, qu'aucun autre historien n'en parle. La faveur de Henri III était incertaine comme son caractère. Pierre des Roches, poitevin de naissance et évêque de Winchester, réussit par ses intrigues à la faire perdre au Bourg, l'an 1231, et à le remplacer dans le ministère. Mais le soulèvement général qu'excita la conduite violente de ce prélat, obligea le monarque à le congédier au bout d'environ dix-huit mois. L'archevêque de Cantorberi prit le timon des affaires, le 14 janvier 1233, et le même jour. Il rétablit la grande charte, éloigna les poitevins dont était composé le conseil du roi, et n'y admit que des anglais. Mais Henri ayant épousé, l'an 1236, ELIZABETH, fille de Raimond-Berenger IV, comte de Provence, l'Angleterre, qui se croyait délivrée des étrangers, vit arriver à la cour une foule de provençaux que le roi carressa avec enthousiasme, et qu'il enrichit avec la plus imprudente générosité.

La mère de Henri III s'était mariée, l'an 1217, à Hugues X, comte de la Marche, à qui le roi Jean l'avait enlevée, comme on l'a dit, lorsqu'il était sur le point de l'épouser. Cette princesse altière ayant engagé, l'an 1241, son second mari, à refuser l'hommage qu'il devait au comte de Poitiers, frère de saint Louis, attira sur lui les armes de ce monarque. Henri, excité par sa mère, passe la mer avec une armée pour aller au secours de son beau-père. Mais cette expédition ne tourna qu'à sa honte, et au malheur de celui qu'il était venu défendre. Le roi de France, après divers avantages remportés sur les anglais, les mit en déroute, le 21 juillet 1242, à la fameuse bataille de Taillebourg. Henri, obligé de fuir jusqu'à Blaye, sans manger ni dormir, se trouva trop heureux, quelques jours après, de pouvoir conclure avec son vainqueur une trêve de cinq ans. De là, s'étant rendu à Bordeaux, il y passa

une année entière dans les plaisirs, donnant continuellement des fêtes somptueuses et brillantes à la vicieuse de Beaulieu, Marthe de Bigorre, dont il était merveilleusement épris. De retour en Angleterre, Henri parut donner quelque attention aux affaires qui régnaient dans le royaume. Les Provençaux n'étaient pas les seuls étrangers que la cupidité y avait attirés. Des essaims d'Italiens étaient passés dans cette île sous les auspices du pape, qui les y avait pourvus de la plupart des bénéfices avec si peu de discrétion et de respect pour les règles, qu'un d'entre eux, nommé Mamel, chapelain du roi, en possédait jusqu'à sept cents, et qu'en totalité, le produit annuel de tous ceux qui possédaient les Italiens excédait les revenus de la couronne. Outre cela, les légats et les oncles s'étaient permis d'imposer sur l'Angleterre des taxes arbitraires et exorbitantes, d'où il arrivait qu'ils emportaient souvent de ce royaume plus d'argent qu'il n'y en avait consommé pour leur dépense. Le roi, sur les remontrances de la noblesse, et de concert avec elle, députa, l'an 1245, au concile général de Lyon, pour demander la réforme de ces abus. Innocent IV, qui présidait à cette assemblée, éluda ces plaintes par une réponse évasive, et s'en poursuivit pas moins le plan qu'il s'était formé d'asservir entièrement l'église anglaise. On le vit encore depuis exiger le vingtième de tous les revenus ecclésiastiques, les fruits de tous les bénéfices vacants, et le tiers de tous ceux qui étaient possédés par des titulaires non résidents. (Math. Paris.)

Il fallait un génie plus éclairé, plus ferme et plus vigoureux que celui de Henri pour réprimer de pareilles entreprises. Mais la tyrannie qu'il exerçait lui-même sur le clergé par les élections forcées qu'il faisait faire, les atteintes fréquentes qu'il donnait à la charte des libertés, et surtout la préférence qu'il continuait de donner pour les emplois aux Poitevins et aux Provençaux sur les anglais, donnaient à la nation plus de sujet de mécontentement qu'elle n'en avait contre la cour de Rome. On se borna long-temps à murmurer; mais enfin des murmures en vinrent au soulèvement. L'an 1258, les barons, ayant à leur tête Simon de Montfort, comte de Leicester, beau-frère du roi, et dernier fils de ce fameux Simon, le beau des Albigeois, se liguent ensemble pour réformer le gouvernement, l'évent des troupes, et obligent le roi de consentir à la réformation; on nomme de part et d'autre des commissaires, au nombre de vingt-quatre, qui dressent plusieurs articles. Ces articles, appelés *Statuts et expédients d'Oxford*, qui furent une source de division, sont approuvés par le parlement, et le roi jure solennellement de les observer.

La trêve que Henri avait obtenue du roi de France était expirée; et ce prince, disposé comme il était, à revenir contre les articles d'Oxford, n'avait pas intérêt d'entreprendre une nouvelle guerre contre une puissance étrangère. Déterminé à faire une paix solide avec la France, il envoya au roi saint Louis des plénipotentiaires avec lesquels il arrêta, au mois de juin 1259, les articles préliminaires qui furent approuvés par Henri dans un voyage qu'il fit à Paris, au mois de décembre suivant, et ratifiés de part et d'autre le 25 ou le 28 mars 1260, à Abbeville, où les deux rois s'étaient rendus. Par ce traité l'Anjou, la Touraine, la Normandie et le Poitou restèrent à la France, et les autres terres enlevées au roi Jean, furent cédées à l'Angleterre pour étre tenues sous la suzeraineté de la France. Henri était revenu à Paris, accompagné de plusieurs prélats et seigneurs anglais, y fit hommage-lige et serment de fidélité pour les provinces d'outre-Loire qu'on lui avait laissées: *Fecit hominum ligum et sacramentum fidelitatis li. regi Francia. (Mat. Paris.)*

L'an 1260, après un séjour de plus d'une année en France, le monarque anglais quitte ce pays, pour repasser dans son île. Dès qu'il y fut rentré, il prit des mesures pour rompre les entraves où les barons avaient resserré son pouvoir. S'étant fait absoudre par le pape du serment qui le liait à l'observation des statuts d'Oxford, il assemble son parlement, l'an 1260, pour lui déclarer qu'il ne veut plus les tenir. Ce fut le signal

(1) Mathieu Paris (page 210) dit: *Anno Regni. millesimo ducentesimo decimo nono rex Henricus quartus regni sui anno fuit ad Natale Domini apud Wintoniam. Quo anno tempore Willielmus Senior Marchallus Regis et Henricus regis filius clausi exterram, et Londoniam apud regem in stramentis. Henricus cum filio suo Henrico et Henrico filio Henrici, idcirco pour le jour de l'Invention. Pour être au lieu de l'Assemblée dit, l'an 1210 à l'Anniversaire dit, et 1210 cal. aprilis, au lieu de 1210 cal. aprilis.*

(2) Le roi, dit M. Hume, souffrit autant que le peuple de leur insolence et de leurs désordres; ils retenaient par force tous les châteaux qui lui appartenaient et dont ils s'étaient emparés, pendant les fermentations populaires, au point que leurs vassaux eurent à se plaindre. Ils usurpèrent les domaines royaux, infestaient leurs voisins de plus plus faibles, et invitaient tous les vassaux, qu'ils pouvaient trouver, à entrer à leur service et de s'être sur leurs terres, où ils préféraient leurs brigandages à leurs extorsions.

d'un nouveau soulèvement. Richard, roi des Romains et frère d'Henri, ménage un accommodement et apaise les esprits. Mais le calme dura peu. L'an 1263, les barons élisent le comte de Leicester pour chef, lèvent des troupes, et obligent le roi de confirmer les statuts d'Oxford. Les hostilités recommencent; le comte de Leicester entre dans Londres, et contrainst le roi de se retirer. Henri et les barons conviennent de remettre leurs différends à l'arbitrage de saint Louis, roi de France, qui rend sa sentence le 23 janvier (et non juin) 1264. Rien de plus sage et de plus impartial que ce jugement. Saint Louis tint la balance égale entre la tyrannie et l'indépendance. Il confirma la grande charte et celle des Forêts, parce qu'ils les regardait comme le droit commun des Anglais et le rempart de leur liberté. Il annula les statuts d'Oxford, parce qu'ils étaient l'effet de la violence et auctorisait la prérogative royale. « Cet équitable arrêt, dit M. Hume, ne fut pas plutôt connu en Angleterre, que Leicester et ses confédérés se déterminèrent à le rejeter et à courir aux armes pour se procurer eux-mêmes de bonnes conditions plus sûres et plus avantageuses du roi. » Henri remporta divers avantages sur les barons, et perdit ensuite (le 14 mai) la bataille de Lewes, dans laquelle il est fait prisonnier avec Richard, son frère. Edouard, son fils, qui, après avoir battu les milices de Londres, revêtit triomphant, se laisse amuser par le comte de Leicester, et se voit réduit à se remettre entre les mains des rebelles. La reine se retire en France avec le prince Edmond, son second fils. Les barons dressent un nouveau plan de gouvernement, et font signer au roi des commissions qui établissent dans chaque province certains officiers ou magistrats, auxquels on donna le titre de *Conservateurs* du peuple. Le roi signa encore de nouveaux ordres par lesquels il est ordonné aux *Conservateurs* de nommer quatre chevaliers de chaque comté ou province, pour assister au prochain parlement et représenter leurs provinces. C'est ici l'époque célèbre, et à proprement parler, l'origine des communes en Angleterre et même du parlement d'Angleterre, si on le considère comme une assemblée composée des trois corps du royaume. Le parlement, tenu le 23 juin, approuve ce plan des barons; le roi et Edouard, son fils, sont contrainsts de le ratifier. L'an 1265, le comte de Gloucester, jaloux du crédit de Leicester, forme un parti contre lui, et fait évader le prince Edouard : les affaires changent alors de face. Edouard marche contre Leicester, qui est défait et tué le 4 août avec Henri, son fils, à la bataille d'Evesham. Ainsi finit la carrière de ce chef des rebelles, qu'un moderne appelle le *Castilla anglais*. Le prince Edouard eut en même temps la gloire de délivrer le roi, son père, et de lui sauver la vie, qu'il courut risque de perdre pendant la bataille, étant auprès du comte de Leicester, qui ne voulait point perdre de vue son prisonnier. Richard, frère du roi, est mis en liberté par Simon de Montfort, fils aîné de Leicester. Enfin, l'an 1267, la guerre est terminée par la soumission du comte de Gloucester et des rebelles, qui s'étaient retirés dans l'île d'Ile.

Le prince Edouard n'ayant plus d'occasion d'exercer sa valeur en Angleterre, se croise, l'an 1268, avec Henri, son cousin, fils de Richard, roi des Romains, et plusieurs seigneurs, pour aller cueillir des lauriers à la Terre-Sainte. Il part l'an 1270, s'embarque à Aigues-Mortes avec Eleonore, son épouse, et va joindre le roi saint Louis devant Tunis. Ce monarque était mort le 25 août de la même année, il fait voile pour la Sicile, où il passe l'hiver. S'étant embarqué au printemps, il aborde à Saint-Jean d'Acre au mois de mai 1271. Les progrès qu'il fit d'abord sur les infidèles furent arrêtés par un coup de poignard qui porta un assassin. Il guérit heureusement de sa blessure. Pendant qu'on le pansait, la princesse, sa compagne, accoucha d'une fille qu'on nomma *Jeune d'Acre*, du lieu de sa naissance. Edouard, après avoir fait une trêve de dix ans et dix jours avec le sultan Bibars, remet à la voile le 25 septembre 1272, pour revenir en

Angleterre, et dans sa course il relâche encore en Sicile, où il est aussi bien reçu que la première fois par le roi Charles d'Anjou. C'est là qu'il apprend la première nouvelle de la mort du roi, son père, arrivée à Londres le 15 ou 16 novembre. Ce prince était âgé de soixante-cinq ans, et n'avait régné cinquante-cinq. Il laissa d'Eleonore (morte le 25 juin 1291), deux fils et deux filles; savoir, Edouard, son successeur; et Edmond, né l'an 1255, lequel, après avoir inutilement attendu la couronne des deux Siciles, dont le pontife romain l'avait flatter, devint comte de Lancastre, de Darby, de Leicester, et grand steward d'Angleterre; Marguerite, mariée à Alexandre III, roi d'Ecosse; et Beatrice, épouse de Jean II, duc de Bretagne. Henri III, naturellement bon, n'avait ni vigueur, ni politique. Inconstant, monarque capricieux, irrésolu, il ne sut ni se faire craindre, ni se faire aimer. Ses mœurs, d'ailleurs, étaient pures et édifiantes. Saint Louis disait de lui qu'il était redoutable par ses aumônes. Mais ces aumônes, si l'on en croit Mathieu Paris (an 1148, pag. 494), étaient souvent le fruit de ses rapines; ce prince, dit-il, ne se faisait pas scrupule d'enlever aux marchands, curé, étoffes de soie, et autres marchandises, sans rétribution, pour les employer en luminaires et en ornements des églises. On raconte qu'il entendait jusqu'à trois messes par jour, sur quoi le monarque français lui ayant représenté qu'il valait mieux entendre moins de messes et plus de sermons, il répondit qu'il aimait mieux entendre parler plus rarement de son ami, et le voir plus souvent. (Trivet.) Il avait la taille médiocre, mais le corps épais et robuste, et l'une des paupières plus asséchée que l'autre. (Idem.)

Il est remarquable qu'on ne commença à dater du règne de ce prince que du jour de son couronnement, comme il est marqué dans le livre rouge de l'échiquier. *Nolandum, y est-il dit, quod data regis Henrici filii Johannis nuntius in festo Apostolorum Simonis et Jude, scilicet XXIII. die mensis octobris.* Une autre remarque à faire, c'est, que dans les actes de Rymer, les diplômes de Henri III, ainsi que ceux de ses successeurs, ne portent ordinairement que la date du lieu et du jour, non que cela soit ainsi dans les originaux, mais parce que l'éditeur, ayant rangé les pièces de son recueil dans l'ordre chronologique, se contenta de marquer une seule fois l'année qui est commune à plusieurs d'entre elles.

Henri III, dit M. Hume, fut le premier roi d'Angleterre depuis la conquête, que l'on puisse vraiment dire avoir été son le joug de la loi; il fut aussi le premier qui osa du pouvoir d'en dispenser, et qui se servit dans les privilèges qu'il accorda, et dans ses dispenses de la fameuse clause *non obstante*, imaginée par le pape Innocent III. Il paraît que sous ce règne, dit le même auteur, la haute et la petite noblesse dédaignèrent la langue de leur pays natal, et ne se servaient familièrement que de la langue française.

Les armoiries des rois d'Angleterre, sous le règne de Henri III, étaient encore chargées de trois léopards au lieu de trois lions qu'on y voit à présent (1). C'est Mathieu Paris qui l'atteste, en disant que l'empereur Frédéric II, après avoir épousé, le 20 juillet 1235, à Worms, Isabelle, sœur de Henri, envoya trois léopards à ce prince, faisant allusion à l'écu royal d'Angleterre, ou sont représentés trois léopards passants : *Minis ergo imperator regi Anglorum tres leopards in signum regalis clypeis in quo tres leopardi transcurrentes figurantur.*

L'an 1224 est l'époque de l'introduction des frères mineurs en Angleterre, suivant Henri de Knighton.

(1) C'est une erreur; les armes d'Angleterre sont toujours de gueules, à trois léopards d'or l'un sur l'autre, lampassés et armés d'azur. (Note de l'Éditeur.)

#### EDOUARD I (IV), DIT AUX LONGUES JAMBES.

1272. EDOUARD I, né, le 18 juin 1239, à Winchester, fils de Henri III et d'Eleonore, est reconnu roi le 20 novembre. Ce

prince n'était point encore de retour de son voyage d'outre-mer. Avant que de se rendre dans son royaume, il alla à Rome pour voir le pape Grégoire X, son ami, traversa la France, vint à la cour du roi Philippe le Hardi, qui lui fit grand accueil, et arriva enfin en Angleterre, où il fut couronné le 19 août 1274. Dès qu'il se vit possesseur de ce royaume, les barons lui en firent prêter serment; il chercha à les reculer. Les temps immémoriaux, un canton de l'Angleterre formait un état particulier, dont l'indépendance avait toujours blessé les vœux jaloux des monarches anglais. C'était le pays de Galles. Edouard, plus hardi que ses prédécesseurs, entreprit de le subjuguier, et déclara la guerre dans ce dessein à Lœolin ou Llewelyn, qui en était prince alors. Étant venu à bout de le dompter, il consentit à lui accorder la paix, mais à des conditions très-dures que la nécessité ne permit pas au vaincu de refuser. Lœolin ayant depuis voulu secouer le joug, Edouard, l'an 1283, marcha de nouveau contre lui, et le défait dans une bataille où il perdit David, frère et successeur de Lœolin, poursuivi par le monarque, est obligé d'errer de montagne en montagne. Il est enfin livré par des traitres à Edouard, qui fait pendre et écarteler, comme un rebelle et un traître, ce guerrier défenseur de sa patrie et de ses états. Sa torture ne fut pas même assuivie par cette exécution affreuse. Il voulut encore exercer sur le cadavre de David, et par une dérision indigne et barbare, il lui exposa sa tête, couronnée de lierre, sur la porte de la tour de Londres. La principauté de Galles fut alors une pour toujours à la couronne, et devint le titre du fils aîné des rois d'Angleterre (1). C'est ainsi que les Gallois, qui depuis huit cents ans avaient conservé leur liberté dans un petit coin de cette île, subirent le joug des Anglais.

L'ambition d'Edouard ne se borna pas à cette conquête. Les troubles dont l'Ecosse fut agitée après la mort du roi Alexandre III, arrivée l'an 1286, pour l'élection de son successeur, lui firent naître l'envie d'étendre sa domination sur ce royaume disputé par douze compétiteurs, dont les deux principaux étaient Jean Baillol et Robert Brus. Les différentes factions ne pouvant réunir leurs suffrages sur l'un des candidats, convenant, l'an 1290, de prendre le roi d'Angleterre pour arbitre. Flatté de ce choix, Edouard, l'an 1291, assembla à Norham, le 10 mai, les états d'Ecosse, et leur proposa de le reconnaître pour seigneur souverain. Les états intimidés par une armée qu'Edouard avait dans le voisinage, consentirent à sa demande, et en conséquence il est mis en possession, le 4 juin, de toutes les places fortes du royaume, s'engageant toutefois à les rendre, deux mois après son jugement, à celui en faveur duquel il déciderait. L'an 1292, ce prince déclara, le 19 novembre, légitime héritier du trône d'Ecosse, Jean Baillol, qui prêta serment de fidélité au roi d'Angleterre le 26 décembre suivant, pour de saint Etienne, et reconnut sa souveraineté par un acte authentique écrit en français : le pouvoir roi est installé à Scone, et y reçoit le serment des seigneurs écossais. Baillol, qui s'était traité durement par Edouard, et plutôt en esclave qu'en vassal, cherche à secouer le joug. L'an 1297, Edouard attaque l'Ecosse, prend Barwick par stratagème, défait Baillol, et fait de si grands progrès que Baillol et toute la noblesse ne trouvent point d'autre ressource que de se soumettre. Baillol, après avoir fait la résignation de son royaume, est envoyé en Angleterre, et enfermé dans la tour

de Londres. Edouard enlève le sceptre et la couronne d'Ecosse avec la fameuse pierre de Scone, sur laquelle se faisait l'inauguration des rois; il brûle les archives, met garnison anglaise dans toutes les places, et revient triomphant en Angleterre. Les affaires d'Edouard n'allaient pas si bien en Guinée. (Voyez les Rois de France.)

Les Ecossois, privés de leur roi, n'en supportèrent pas moins impatiemment la domination d'Edouard. L'an 1298, Guillaume Wallès ou Wallace, homme d'une taille gigantesque et d'une force extraordinaire, s'était mis à leur tête, ils prennent les armes, et chassent les Anglais d'Ecosse dont ils nomment Wallès régent. Edouard, qui faisait la guerre en Flandre pour le comte Gui, revolta contre la France, quitte ce pays, après avoir fait une trêve de trois ans avec Philippe le Bel, repasse en Angleterre, marche en Ecosse, et gagne, le 24 juillet 1298, la bataille de Falkirk; elle fut décisive, et le rendit une seconde fois maître de ce royaume. Wallès, quelque temps avant qu'elle se livrât, s'était donné de la régence pour calmer la jalousie des grands, et Cummin, seigneur d'une naissance illustre, le remplaça. Wallès ne discontinua pas néanmoins de servir généreusement sa patrie sous ce nouveau chef, et réunit, l'an 1299, à chasser les Anglais du nord de l'Ecosse. Mais ils se vengèrent sur la partie méridionale qu'ils dévastèrent. Les Ecossois, convaincus de l'infériorité de leurs forces, ont recours à la médiation de Boniface VIII, et remettent leurs intérêts entre ses mains. Le pontife écrit, l'an 1300, à Edouard pour l'exhorter à se désister de ses prétentions sur l'Ecosse, et se donne en même temps pour son rival, en soutenant que ce royaume est un fief de l'église romaine. Edouard est si piqué d'une pareille semonce, qu'il jure de détruire l'Ecosse : il n'ose cependant refuser une trêve que Philippe le Bel demande pour les Ecossois. Pendant cet armistice, il investit son fils aîné de la principauté de Galles. Les Ecossois, ayant repus les armes en 1302, font des incursions heureuses dans les provinces du midi. Jean de Segrave, qu'Edouard y avait laissé pour commandant, envoie contre eux, l'an 1303, ses troupes partagées en trois divisions qui sont battues en autant de combats dans le même jour, 24 février, aux environs d'Edimbourg. Cette triple victoire rend aussitôt le regent maître de toutes les forteresses des provinces méridionales, et réduit Edouard à recommencer la conquête de l'Ecosse. Elle l'occupa l'espace de deux ans, et fit moins d'honneur à son humanité qu'à sa valeur et à son habileté. Dans le cours de cette expédition, le brave Wallès lui ayant été livré par un ami perfide, il le fit condire, chargé de chaînes, à Londres, et écarteler, le 23 août 1305, à Tower-Kill, comme traître et rebelle, quoiqu'il ne lui eût jamais fait serment de fidélité. Edouard comptait intimider les Ecossois par cet acte de sévérité. Mais la barbarie politique de ce prince manqua son but. Les Ecossois, déjà mécontents des innovations que ce conquérant faisait à main armée dans leurs lois et leur gouvernement, s'indignèrent encore plus du traitement injuste et cruel que Wallès renait d'éprouver.

L'an 1306, Robert Brus, fils de ce Robert Brus, l'un des compétiteurs de la couronne d'Ecosse, et Jean Cummin, se concertent ensemble pour délivrer leur patrie du joug des Anglais. Ils étendent alors en Angleterre au service d'Edouard. Brus étant ensuite trahi par Cummin, se retire en Ecosse, où il assassine le traître; après quoi il se fait couronner roi. Edouard envoie une armée sous la conduite du comte de Pembroke qui défait Brus au combat de Methuen. Il vient lui-même en Ecosse, exerce une affreuse vengeance contre les partisans de Brus, et fait perdre la tête sur un échafaud à trois frères du nouveau roi. Il ne fit par-là qu'animer son courage, loin de l'abattre. L'an 1307, Brus, profitant de l'absence d'Edouard, bat le comte de Pembroke, et s'empare de plusieurs places. Edouard résolu de ruiner entièrement l'Ecosse, assemble une grande armée à Carlisle; il y tombe malade, et se fait porter

(1) « Le fils aîné du roi ou de la reine d'Angleterre est toujours, il est vrai, prince de Galles, mais non pas en naissant. Il n'est alors que duc de Cornouailles et comte de Chester; ce n'est qu'à un certain âge que le roi l'investit de la principauté de Galles, avec des cérémonies qui consistent à lui mettre sur la tête une couronne que l'on appelle *cap of state*, bonnet d'état, une verge d'or à la main et un anneau au doigt. La couronne que le prince de Galles porte sur ses épaules est particulière; elle est ornée de plumes d'autruche ou de paon, et il porte pour devise deux mots gallois ou anciens bretons, *schirrys, c'est-à-dire le roi*. Ce sont les mots dont se servit le roi Edouard en prédisant son fils aux Gallois, qui lui demandaient un prince. » (M. le M. de Paulmi, *Leeds de L. Fr.*, tom. II, vol. 82.)

à Borge, petite ville d'Ecosse, où il mourut le 7 juillet, âgé de soixante-huit ans, dont il en avait régné trente-quatre. En 1774, le président de la société des antiquaires de Londres ayant trouvé dans Rymer un passage dans lequel on lit que le corps d'Edouard I, surnommé *aux longues jambes*, était enterré à Westminster dans un cercueil de pierre, qu'il était recouvert de cire, et qu'il y avait une somme fournie pour l'entretien de ce tombeau, demanda et obtint la permission d'en faire l'ouverture. La situation du corps se trouva conforme au récit de l'historien. Il était couvert d'une longue robe de tissu d'or et d'argent, par-dessus laquelle il y en avait une autre de velours cramoisi. Les joyaux dont il était orné conservaient leur éclat. Il tenait dans une main un sceptre surmonté d'une colombe, et dans une autre un sceptre long de cinq pieds, surmonté d'une croix. En soulevant sa couronne on vit le crâne sans cheveux. Le visage et les mains étaient encore entiers. La taille de ce prince était de six pieds deux pouces. Par son testament il avait ordonné que son tombeau serait ouvert chaque cinquantième année; ce qui n'a eu lieu que deux fois. (*Gazette de France* de 1774, p. 188.) Ceci ne contredit pas le récit de Froissard, suivant lequel Edouard, en mourant, fit promettre avec serment à son héritier qu'aussitôt qu'il aurait rendu l'âme il ferait mettre son cadavre dans une chaudière, et le ferait bouillir tant que la chair se départirait des os, et après ferait mettre la chair en terre et garderait les os; et toutes les fois que les Français se rebelleraient contre lui, il semblerait que tant que son successeur aurait ses os, les Ecossois seraient battus. Mais le successeur, ajoute-t-il, n'accomplit ni ce qu'il avait promis, et fit rapporter son père à Londres, et lui eussent, dont lui meschut. Edouard avait épousé en premières noces, l'an 1254, ELÉONORE, fille de Ferdinand III, roi de Castille (mort en 1290), dont il eut quatre fils et onze filles. Edouard II, son successeur, fut le seul qui lui survécut. Eléonore, sa deuxième fille, épousa Henri III, comte de Bar; Marguerite, la cinquième, fut mariée à Jean II, duc de Brabant; Elisabeth, la neuvième, devint femme, 1<sup>re</sup> de Jean 1<sup>er</sup>, comte de Hollande; 2<sup>e</sup> de Humphroi, comte de Hereford. Edouard eut de MARGUERITE DE FRANCE, sa seconde épouse, fille de Philippe le Hardi, et non sa veuve (mort en 1319), Thomas, comte de Norfolk; Edmond, comte de Kent, et une fille morte dans l'enfance.

L'esprit de conquête et le zèle pour la réformation de la justice sont les deux principaux traits qui caractérisent le gouvernement d'Edouard I. On a vu ce qu'il fit pour agrandir ses états. Il ne fut pas moins attentif à la police. Il corrigea les lois, les étendit, les réforma, et les maintint contre les efforts des barons factieux. Ce travail lui fit donner à juste titre le surnom de *Justicier anglais*. Il abolit la charge de grand-justicier, dont l'autorité lui paraissait excessive, établit la juridiction de plusieurs cours, et d'abord l'office de juge de paix, encouragea le commerce en procurant aux négociants des facilités pour se faire payer de ce qui leur était dû, et enfin donna une face nouvelle aux affaires par la vigueur et la sagesse de son gouvernement. Mais ce grand zèle pour l'observation des lois ne l'empêcha pas de les faire plier de temps en temps au gré de son intérêt, et de leur substituer des coups d'autorité. L'histoire d'Angleterre n'a pas oublié ce qu'il fit en 1297 pour aider le comte de Flandre, son allié, à soutenir la guerre contre la France, n'étant pas en état d'aller en personne à son secours. Edouard manqua d'argent pour lever les troupes qu'il lui destinait. Il savait que les marchands les laïques, les cours, et les fit vendre à son profit, en promettant de rembourser les marchands dans un temps plus heureux. Il fallait nourrir ces troupes; il exigea de chaque labourneur une certaine quantité de mesures de blé. Ou se contenta de murmurer. Sous un roi moins estimé on eût passé du murmure à la révolte. Edouard est le premier roi chrétien qui ait passé un statut de main-

forte et empêché le clergé, par une loi positive, de faire de nouvelles acquisitions de terres.

La forme des assemblées du parlement fut réglée sous ce règne; et on fit une loi qui défendait de lever des taxes sans le consentement des communes. Le titre de *baron*, alors commun à tous les seigneurs relevant de la couronne, fut réservé aux seuls nobles que l'on appelait au parlement.

On divisa alors les terres en deux parties, l'une appartenant au prince en Angleterre, l'autre au retour de la Terre-Sainte.

#### EDOUARD II (V), SURNOMMÉ DE CAERNARVON.

1307. EDOUARD II, quatrième fils d'Edouard 1<sup>er</sup>, et d'Eléonore de Castille, sa première femme, dit de CAERNARVON, du lieu de sa naissance, arrivée le 25 août 1284, monte sur le trône le 7 juillet, et rappelle aussitôt Gaveston, gentilhomme gascon, son favori, banni sous le règne de son père. Edouard, l'année suivante, passe en France, et épouse, le 25 janvier, à Boulogne, ISABELLE, fille de Philippe le Bel, née l'an 1293. Etant ensuite retourné en Angleterre, il est couronné le 25 février, et promet d'observer les lois de saint Edouard. Les favoris dont le roi comble Gaveston, donnent une si grande jalousie aux seigneurs, qu'ils font une ligue contre lui, ayant Thomas, comte de Lancastre, cousin du roi à leur tête, et obligent le monarque à le bannir du royaume. Mais au lieu d'envoyer Gaveston dans sa patrie, comme on s'y attendait, Edouard le nomme son lieutenant en Irlande, pays alors révolté qui le vint à bout de subjuguer. L'année ne se passa point sans que le roi le fit revenir. Gaveston, oubliant les motifs de sa première disgrâce, s'en prépare une nouvelle par l'insolence avec laquelle il se comporte. Les cabales recommencent, et les confédérés s'assemblent en parlement contre les règles, et malgré la défense du roi, établissent une commission qu'ils le forcent d'approuver, pour la réformation de l'état. Gaveston, condamné à un bannissement perpétuel, se retire dans les Pays-Bas en attendant que l'orage soit passé. Edouard, croyant l'avoir effectivement dissipé par toutes ses complaisances pour ceux qui l'avaient excité, s'avisa, l'an 1312, de rappeler son favori. Dès qu'il le reparut, les plaies mal fermées des cœurs ulcérés se rouvrent; on court aux armes. Gaveston assiégé dans le château de Scarborough, capitule, le 19 mars, avec le comte de Pembroke auquel il se rend prisonnier de guerre. Conduit ensuite au château d'Hadington, il est livré par la garnison au comte de Warwick qui lui fait trancher la tête, le 1<sup>er</sup> juillet, à Warwick, contre les lois militaires et sans égard à la capitulation qu'il avait faite. A la nouvelle de cette exécution, Edouard ne put contenir sa fureur. Mais comme il était plus capable de persévérance dans ses amitiés que dans ses ressentiments, il écouta des propositions d'accommodement, et moyennant la cérémonie que firent les barons de lui demander pardon à genoux, tout le passé fut de sa part oublié. Robert Brus reprenant se fortifiait en Ecosse, et étendait ses courses jusque sur les provinces septentrionales de l'Angleterre, où il faisait subsister ses troupes du pillage de ces contrées. Il lui restait néanmoins en Ecosse, deux places à conquérir, celles de Sterling et de Berwick. Edouard Brus, son frère, assiégeait la première, et le gouverneur avait déjà promis de la rendre, si dans un terme assez court il n'était secouru. Le monarque anglais sort alors de sa lethargie, conduit en diligence une armée, dit-on, de cent mille hommes en Ecosse, et trouve Robert Brus campé avec la sienne, bien inférieur en nombre, près de Sterling. L'ayant attaqué le 25 juin 1314, l'entièrement défait et perd dans l'action son neveu, le comte de Gloucester. Depuis cette bataille, appelée la journée de Bannock Burn, les Ecossois devinrent si redoutables aux Anglais, que trois années écoulées, si l'on en croit les historiens de leur nation, auraient mis en fuite deux cents anglais. Robert Brus envoie son frère en Irlande où il est reçu comme un libérateur par la haine qu'on y portait aux Anglais; mais une famine qui survint cette année l'obligea de l'abandonner. Le Béau se fit également sentir en



Angleterre, et d'une manière encore plus épouvantable, jusque-là qu'on était obligé de écher les enfants, de peur qu'ils ne fussent enlevés pour servir d'aliment. Cependant il paraît que la cour n'en jouissait pas moins des commodités de la vie. Voici un fait rapporté par Stow : (*Description de Londres*). « Edouard célébrait » sa fête à Westminster, le jour de la Pentecôte; il était à » table avec ses pairs autour de lui, lorsqu'il entra une femme, » vêtue et parée comme un ménestrel, et montée sur un » cheval richement harnaché, suivant l'usage des ménestrels. » Après avoir tourné quelque temps autour des tables, elle s'ap- » procha de celle du roi, et mit devant lui un placet, après » quoi elle salua la compagnie, piqua son cheval et partit. » Ce placet contenait une remontrance au roi sur les grâces qu'il prodiguait à ses favoris, tandis qu'il négligeait ses plus braves chevaliers et ses plus fidèles serviteurs, et laissait mourir de faim son peuple. Entre les favoris nommés en général dans ce placet, le principal était le jeune Hugues Spenser, qui avait nouvellement remplacé Gaveston dans l'esprit du roi, et se préparait, en imitant son insolence, le même sort qu'il avait subi. Les barons ayant à leur tête Thomas, comte de Lancastre, premier prince du sang, demandèrent, les armes à la main, qu'il soit banni et son père avec lui, sans égard pour le mérite de ce vieillard respectable par ses anciens services, sa sagesse, ses lumières et son intégrité. Sur le refus du roi, ils furent confusés, l'an 1321, par une sentence illégale du parlement, les liens des Spenser. Edouard, forcé de pardonner cette violence, dissimula son ressentiment. L'année suivante, ayant rassemblé des troupes, il se mit à la poursuite des auteurs de la conspiration, et s'étant rendu maître, le 16 mars, de la personne du chef, ainsi que d'un grand nombre de ses partisans, il établit une cour martiale qui condamna à mort ce prince par un jugement qu'il fit exécuter le 23 du même mois. Il tint dans le mois de mai suivant, un parlement où le procès contre les Spenser fut revu et déclaré nul; après quoi il partagea entre différents seigneurs les terres du comte de Lancastre; mais celui qui en eut la meilleure part fut le jeune Spenser.

Edouard, ayant ainsi triomphé des mécontents, se dispose à porter la guerre en Ecosse; et indique le rendez-vous de ses vassaux militaires à Newcastle, pour le mois de juillet. Cette expédition ne produisit que de la honte pour lui. Etant entre dans l'Ecosse, il fut battu près de Blacknor, et mis en fuite par Robert Bruce, qui porta le fer et la flamme, en le poursuivant, jusque sous les murs d'York. N'osant revenir à la charge, Edouard s'estima trop heureux de pouvoir obtenir de Bruce, le 13 mai 1323, une trêve de treize ans. L'Angleterre était alors en paix avec la France. Mais l'an 1324, une entreprise du seigneur de Montpezat, en Guienne, occasionna une rupture entre les deux couronnes. La reine Isabelle, femme d'Edouard, se fit nommer l'an 1325, pour aller négocier un accommodement avec le roi Charles le Bel, son frère; le jeune prince Edouard, son fils, vint la joindre à Paris, après avoir reçu du roi son père, le don pur et simple du duché de Guienne et du comté de Ponthieu, dont il rend hommage au roi de France peu de jours après son arrivée. Isabelle ayant conclu le traité qui était l'objet de son voyage, vint prolonger son séjour en France. Deux motifs l'y retenaient, la crainte des Spenser, et son attachement trop tendre, pour le jeune Mortimer, comte de la Marche, qui ne pouvait la servir en Angleterre où il avait été condamné deux fois à mort pour ses liaisons suspectes avec cette princesse. Le roi d'Angleterre menaçait, comme pour ravoit sa femme avec son fils; et sachant que le roi de France est de connivence avec elle; il rompt le traité de paix nouvellement signé. Audient an 1326, suivant une chronique manuscrite, le roy Edouard, par le conseil de Hue le Despenser, son confidant et gouverneur de son dit royaume, fist prendre et mettre en prison tous les nobles français qui estoient au royaume d'Angleterre, et de eulx leva une grande somme de pécune; et quant Charles, roy de France et de Navarre le sceut, il fist eulx aus

Anglois qui estoient en France. La guerre en même tems fut déclarée, et les hostilités se firent principalement en Guienne. Mais bientôt Isabelle, se voyant abandonnée du roi, son frère, a recours au comte de Hainaut, et s'étant retirée auprès de lui, elle conclut le mariage de Philippe, fille de ce comte, avec le prince Edouard. Isabelle, après cela, s'embarqua pour retourner en Angleterre, et fait sa descente, le 22 septembre 1326, dans la province de Suffolk, avec son fils, le prince Edmond, son beau-frère, et des troupes commandées par Jean, frère du comte de Hainaut. Les princes du sang, Mortimer et les autres factieux, s'empresrent de venir la joindre. Edouard, abandonné de tout le monde, prend la fuite; la reine le poursuit, et publie à Wallingford, le 15 octobre, un manifeste. Elle s'empare de Bristol, où s'était retiré Spenser, le père, qui est pris et pendu à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Peu de jours après Spenser, le fils, subit le même supplice à une potence de cinquante pieds. Le roi, decouvert dans les montagnes de Galles, est conduit à Montmouth, et obligé à donner le grand sceau. L'an 1327, la reine entre dans Londres au mois de janvier; le parlement s'assemble et prend la résolution de déposer le roi. Ce malheureux prince, cedant à la force, remet, le 13 janvier, la couronne, le sceptre, et les marques de la dignité royale entre les mains des députés du parlement. Cette formalité finie, on procède à la dégradation. Les commissaires représentent la nation; un nommé Trussel, juge, et qui dans cette occasion faisait l'office de procureur spécial du peuple, lut au roi l'acte qui deliait ses sujets de leur serment. Il est trop singulier pour ne point trouver place ici; telle était sa teneur : *Moi, Guillaume Trussel, procureur du parlement et de toute la nation anglaise, je vous déclare en leur nom et en leur autorité, que je révoque et rétracte l'hommage que je vous ai fait; et dès ce moment je vous prive de la puissance royale, et proteste que je ne vous obéirai plus comme à mon roi. Le grand-marchal rompit sabagette, et dispensa les officiers de leur service. Telle fut la fin du règne d'Edouard; celle de sa vie fut encore plus cruelle: les chevaliers Maltravers et Gournay, chargés de la garde de ce prince enfermé dans le château de Berkley, le firent mourir le 21 septembre suivant, en lui enfonçant dans le corps par le fondement un tuyau de corne, au travers duquel ils firent passer un fer chaud qui lui brôla les entrailles. On rapporte que ces deux hommes, avant de faire le coup, ayant consulté l'évêque d'Hereford, grand ennemi d'Edouard, ce prélat leur donna par écrit cette réponse équivoque par le défaut de ponctuation : *Edouard, dum regem occidere nolite timere bonum est.* Edouard était dans la quarante-quatrième année de son âge, et dans la vingtième de son règne. Il laissa d'Isabelle, son épouse, deux fils, Edouard qui suit, et Jean, comte de Cornouailles, qui mourut jeune à Perith; avec deux filles, Jeanne, qui fut mariée à David, roi d'Ecosse; et Eléonore, qui épousa Renaud, duc de Guedres.*

Le livre rouge de l'échiquier porte : *Datus regis E. (Edouard) filii regis E. mutator singulari omnis in festo translationis S. Thomae martyris, videlicet xvi die Julii.*

Jusqu'à un règne de ce prince on reconnaissait les notaires impériaux en Angleterre, où l'on souffrait qu'ils exerçassent leur ministère : ce qui paraît assez étrange, puisque depuis l'empire d'Honorius les empereurs n'avaient aucune juridiction dans ce royaume. Edouard II cassa tous ces notaires impériaux, et défendit d'avoir aucun égard aux actes qu'ils passeraient. (Du Cange.)

Ce fut aussi sous le règne de ce monarque que Richard de Wallingford, abbé de Saint-Alban, construisit sur les principes de la mécanique la première horloge à roues, dont l'histoire d'Angleterre ait fait mention.

#### EDOUARD III. (VI.)

1327. EDOUARD III, né, le 13 novembre 1312, d'Edouard II et d'Isabelle, fille de Philippe le Bel, nommé comte de Chea;



ter et son prince de Galles. (Le premier de ces titres appartient à l'héritier présomptif de la couronne par sa naissance, et il n'obtient l'autre que par création.) est proclamé roi, le 24 janvier, après la déposition de son père, et couronne le 2 février. Mortimer, comte de la Marche, usurpe au commencement de ce règne toute l'autorité du gouvernement. Une invasion que firent les Ecosais en Angleterre sous la conduite des généraux Murray et Douglas, au commencement de son règne, lui donna occasion de faire les preuves de sa valeur. Il marcha contre eux à la tête de soixante mille hommes. Mais après les avoir cherchés quelque temps sans pouvoir les rencontrer, tant ils étaient habiles à se dérober en un instant aux yeux de l'ennemi, il les trouva enfin campés si avantageusement, qu'il ne put, malgré toute son ardeur, ni les attaquer, ni les forcer au combat. Peu s'en fallut même qu'il ne fût enlevé par Douglas, qui avait pénétré de nuit dans son camp à la tête de deux cents hommes. Son courage et sa présence d'esprit le tirèrent de ce danger. Il voulut au retour de la lumière aller prendre sa revanche. Mais étant entré dans le camp des Ecosais, il y trouva que ses Anglais qu'ils avaient attachés à des arbres, après leur avoir cassé les jambes, pour les empêcher de porter à leurs compatriotes la nouvelle du décampelement. Mortimer, à qui l'on a eu pitié du mauvais succès de cette expédition, se hâta, pour maintenir sa fortune, de faire la paix avec Robert Brus, en le reconnaissant pour roi d'Ecosse légitime et indépendant. Ce traité, dont toute la nation murmura, fut cimenté par le mariage de la princesse Jeanne, sœur d'Edouard, avec David, fils de Robert. La reine Isabelle, vers le même temps, fit épouser au roi, son fils, la princesse Philippe, fille de Guillaume III, comte de Hainaut.

L'ambition d'Edouard éclata. L'an 1328, à la nouvelle de la mort de Charles le Bel, roi de France, arrivée le 31 janvier. Ce monarque n'ayant point laissé d'enfant mâle, le roi d'Angleterre, petit-fils, par sa mère, de Philippe le Bel, prétendit lui succéder comme plus proche parent que Philippe de Valois, son concurrent, qui n'était que neveu du même Philippe le Bel par Charles de Valois son père. Mais le droit de Philippe de Valois fut jugé le meilleur par les pères et les barons de France, parce qu'il était du sang royal par les mâles, et que les femmes en France ayant été de tout temps exclues de la succession à la couronne, les mâles sortis d'elle, et non d'un prince du sang, en étaient pareillement exclus. Edouard se lut, et remit à un autre temps sa protestation contre cette décision. Mortimer continuait de braver par son arrogance la haine publique, qu'il provoquait par sa mauvaise administration. Ses ennemis les plus déclarés étaient les trois oncles du roi. Pour se venger et se faire craindre, il entreprit le plus faible d'entre eux, le prince Edmond, comte de Kent, qui témoignait hautement son repentir d'avoir concouru à la déposition du roi, son frère. Ayant réussi par ses dissimulations à lui persuader qu'Edouard n'était encore vivant, il lui fit naître l'envie de le délivrer. Il n'en fallut pas davantage pour le perdre. Le parlement de Winchester auquel il fut déféré, sur une de ses lettres, qu'on avait interceptée, le condamna, le 18 mars 1330, à être décapité. Ce jugement, que la reine-douairière et le monarque firent exécuter dès le lendemain dans la prison, répandit la terreur parmi les grands. Il ne paraît pas qu'Edouard en ait alors senti l'atrocité. Son orgueil, dans le mois suivant, envoya une mortification qui ajouta beaucoup de poids qu'il avait d'avoir été exclus de la couronne de France. Ce fut un ajournement qui lui fut fait de la part du roi Philippe de Valois pour venir lui rendre hommage des terres qu'il possédait en ce royaume. Il fallut obéir; Edouard arriva le 5 juin dans la ville d'Amiens, où le monarque son aïeul l'attendait au milieu des rois de Navarre, de Bédême, de Majorque, de ses grands officiers, et d'une nombreuse et brillante noblesse. On veut exiger de lui l'hommage lige, il soutient qu'il ne le doit que simple; on consent enfin, après quelques débats, qu'il le rende en termes généraux. Sire, lui dit le grand-chambellan, vous devenez homme du roi de France, monseigneur, de la

*Guinée et de ses appartenances, que vous reconnaissez tenir de lui, comme pair de France, selon la poise faite entre ses prédécesseurs et les vôtres, selon ce que vous et les vôtres avez fait pour ce même duché à ses devanciers, rois de France. Il répondit, vous (lui). — S'il est ainsi, reprit le grand-chambellan, la roi notre sire vous repaît, sauf ses prétentions et repenses. le monarque français dit : Voire, et baïsa la bouche le roi d'Angleterre, qui lui tenait les mains entre les siennes. Ainsi finit (le 6 juin) cette superbe cérémonie qui mit la rage dans le cœur de l'Anglais, et lui fit jurer une haine implacable contre le prince qui l'avait traité avec tant d'humour.*

De retour en Angleterre, il ouvre enfin les yeux sur la tyrannie de son ministre. L'ayant tiré par surprise du château de Nottingham, où il était reclus, avec la reine-douairière, il le livre au parlement, qui, sur la prétendue notoriété des faits, sans observer d'autres formalités, sans écouter ses défenses, sans entendre des témoins, le fait pendre, le 29 novembre 1330, aux Elmes, près de Londres. La reine-mère fut dans le même temps confinée au château de Rising où elle mourut le 22 novembre 1357, après environ vingt-huit ans de captivité. Les historiens remarquent que le roi, son fils, ne manqua pas chaque année de lui rendre une ou deux visites. Ce prince, en se mettant à la tête de ses affaires, revint du tort que son ministre lui avait fait par le dernier traité conclu avec Robert Brus. Pour se relever de ce traité, comme il le désirait, il lui fallait un instrument propre à seconder ses vues. Il le trouva dans Edouard de Baillol, qui avait accompagné le roi Jean de Baillol, son père, en France, où il vivait dans l'état de particulier. Le monarque anglais engagea celui-ci à faire revivre les prétentions de son père sur la couronne d'Ecosse, contre David Brus, successeur de Robert, après avoir tiré de lui secrètement la promesse de lui en faire hommage. Baillol, avec le secours de plusieurs barons anglais qui se joignirent à lui, fait une descente près de Perth, dont il s'empare, après avoir battu quatre fois les Ecosais en peu de jours. David, se voyant abandonné d'une partie de ses sujets, passe en France avec son épouse; et Baillol, maître du pays, se fait couronner roi à Scone, le 27 septembre 1332; selon Barnes. Pour acquiescer sa parole, il rend hommage à Edouard III et lui cède le château de Barwick. Mais sa prospérité fut de courte durée. L'an 1333, Baillol est surpris par les partisans de Brus, chassé honteusement, et obligé de s'enfuir sur un cheval sans selle à Carlisle, d'où il informe Edouard, son protecteur, de son désastre. Le monarque anglais entre en Ecosse, gagne une bataille sur les Ecosais, s'empare de Barwick, qui lui unit à la couronne, et laisse en partant vingt-six mille hommes à Baillol pour réduire l'Ecosse. L'imprudence de Baillol aliène de lui ses amis, et grossit le nombre de ses ennemis. Le parti de Brus reprend le dessus, et en peu de temps il se rend maître de toutes les parties de l'Ecosse septentrionale. Les hostilités sont suspendues par l'arrivée des ambassadeurs de France, envoyés pour faire un accommodement entre l'Ecosse et l'Angleterre. Un cours des conférences à Gedding, près de Nottingham. L'Anglais rejette le plan de pacification proposé par la France, et se détermine à recommencer la guerre. Ce prince fait trois expéditions en Ecosse dans les années 1334, 1335 et 1336. La dernière était à peine finie, qu'il fut par Robert d'Artois, banni de sa patrie pour une fourberie insigne, Edouard se détermine à porter la guerre en France pour faire valoir ses prétentions chancelières sur ce royaume. Le comte de Hainaut, son beau-père, lui ménage les alliances de l'empereur, du duc de Brabant, et de plusieurs autres grands de l'empire. Edouard envoie trois ambassadeurs à Valenciennes pour ratifier les traités faits avec ces princes. L'ambassade était brillante tant par la magnificence du cortège que par la qualité de ceux qui la composaient: Et si vous étiez eux, dit Froissard, plusieurs jeunes bacheliers qui voyaient chacun un vil couvert de drap, afin qu'ils n'en pussent voir; et disaient que ceux-là croyaient avoir entre eux des hommes de leur pays que jadis un

croient que d'un œil, jusqu'à ce qu'ils auroient fait aucune promesse de leur corps ou royaume de France, lesquels n'en voulaient rien connaître (déclarer) à ceux qui leur en demandent : si en avait chacun grand merveille. Edouard travailla aussi à mettre le pape et les cardinaux dans ses intérêts, par des lettres pressantes qu'il leur écrivit. L'an 1337, il prend le titre de roi de France, comme le prouvent ses lettres du 7 octobre de cette année, par lesquelles il nomme le duc de Brabant son lieutenant ou son vicaire en Flandre. Enfin, après bien des préparatifs et des mouvements, il part d'Angleterre au mois de juillet de l'an 1338, avec une flotte de cinq cents voiles, et débarque en Flandre. Ce fut dans ce pays, où la persuasion de Jacques Artevel'e, il commença de prendre, l'an 1339, non le titre de roi de France, qu'il avait déjà pris, comme on l'a vu, dès l'an 1335, mais les armes de France ; et dans tous les actes il marque cette année comme la première de son nouveau règne. Il publie en même temps une déclaration adressée à tous les Français, et un manifeste contre Philippe. De retour en Angleterre, il en repart le 25 juin 1340, et gagne le 24 une grande bataille sur mer. S'étant mis ensuite à la tête d'une armée de cent-cinquante mille hommes, il assiège Tournai devant lequel il échoue. Ce revers l'engage à revenir dans son île, d'où il repart, l'an 1341, en Bretagne. Robert d'Artois, le flambeau de la guerre, Ce perfide y reçut le juste salaire de sa félonie. Bientôt mortellement à Vannes, il alla mourir cette année, et non la suivante, en Angleterre. Edouard vient lui-même en Bretagne, et assiège à la fois Nantes, Rennes, Vannes et Guingamp ; le duc de Normandie, fils aîné du roi de France, accourt au secours de ces places, et fait lever les quatre sièges. Le duc de Normandie de la passe en Guienne, où il fait de grands progrès. L'an 1346, Edouard s'embarque, le 3 juillet, dans le dessein de porter le fort de la guerre dans cette province, que le duc avait presque entièrement soumise : mais ayant été contraint deux fois, par le vent contraire, de retourner dans ses ports, Geoffroi d'Harcourt, seigneur normand, qui l'accompagnait, lui persuade de faire une descente en Normandie ; il suit ce conseil, et débarque à la Hogue au mois de juillet. (Voyez la suite de cette campagne à l'article de Philippe de Valois.)

Daviel, roi d'Ecosse, ayant fait, l'an 1347, une invasion dans le nord de l'Angleterre, la reine, femme d'Edouard, en l'absence de son époux, remet à la tête d'un corps de troupes rassemblées à la hâte, l'armée du roi d'Ecosse, et le fait prisonnier lui-même. Ce fut près de Durham, que se donna, le 30 septembre cette bataille, à laquelle on vit les archevêques de Cantorbéry, d'York, les évêques de Lincoln et de Durham, commander des divisions. La reine, après cette victoire, amène un secours de 17000 hommes au roi, son mari, occupé depuis près d'un an à faire le siège de Calais par mer et par terre. La place ayant été forcée à la fin de capituler, Edouard veut punir les habitants de leur brave résistance par un massacre général. Eustache de Saint-Pierre, et cinq autres des principaux bourgeois, se dévouent généreusement, pour le salut de leurs concitoyens, à être les victimes de cette barbare vengeance. Ils sont pris d'être exécutés ; mais la reine, à force de prières, leur obtient la vie de son frère époux. (Froissard.) L'empire étant venu cette année à vaquer par la mort de Louis de Bavière, quelques-uns des électeurs donnent leurs suffrages à Edouard, qui refuse prudemment cette dignité. Vers l'an 1349, il institue l'ordre ou la chevalerie de la Jarretière, dont l'origine est fort obscure. Ceux qui font naître cette institution d'une galanterie d'Edouard en faveur de la comtesse de Salisbury, n'ont, de l'aveu de M. Hume, aucun témoignage contemporain pour leur opinion. La plus vraisemblable est que cet ordre fut établi en mémoire de la bataille de Crécy, où l'on avait donné pour mot, *garter*, qui signifie, en anglais, jarretière.

La guerre était comme suspendue entre l'Angleterre et la France. L'an 1355, Edouard, ayant ravi le prince de Galles du duché de Guienne, l'envoie dans cette province pour re-

commencer les hostilités, et passe lui-même en France avec une flotte de 1000 voiles, qui portaient 100,000 hommes. L'année suivante, le 13 septembre, un lundi, se donna la fameuse bataille de Maupertuis, dite ordinairement de Poitiers, où le roi de France (Jean II) est fait prisonnier avec le duc de Bourgogne, son fils, et grand nombre de seigneurs français. Jamais vainqueur n'usa de la victoire avec plus de modération que le fit, en cette occasion, le prince de Galles, et jamais captif ne fut traité avec plus d'honneur que le fut le monarque français. Conduit d'abord à Bordeaux, il y conduit, le 23 mars 1357, avec l'anglais une trêve dont celui-ci avait besoin pour pouvoir mener son prisonnier en Angleterre sans danger, car les Gascons, qui avaient la plus grande part à sa victoire, attendoient qu'ils fussent les trois quarts de son armée, voulaient retenir parmi eux le roi, qu'ils se glorifiaient d'avoir pris. Le 24 mai suivant, Jean II fit son entrée à Londres, monté sur un coursier blanc remarquable par son extrême beauté et par son harnais. Edouard III, étant venu à sa rencontre, le reçut avec le respect d'un vassal envers son souverain, et comme un prince voisin qui servit avec son amusement lui rendre une visite d'amitié. Mais bientôt après on vit changer la scène. Le monarque français est renfermé dans la tour de la capitale, où il eut le temps de sentir le désagrément de sa captivité. Résolu de faire la conquête de la France, Edouard, l'an 1359, fait, le 24 novembre, selon M. Hume, le 25 octobre, suivant d'autres, une descente dans ce royaume, pénétre jusqu'aux portes de Paris, dont il ravage les environs, rabat sur la Champagne, et échoue devant Reims dont il voulait se rendre maître à dessein de s'y faire couronner roi de France.

Edouard poursuivait une chimère, en prétendant réduire la France entière sous ses loix. Il n'en aperçut bien aux dispositions qu'il remarqua dans la nation. Prenant donc un parti plus sage, il conclut à Breteuil, le 8 mai 1360, un traité de paix, par lequel il rendit la liberté au roi Jean, moyennant une rançon de trois millions d'écus d'or, et la cession qu'on lui fit du Poitou, de la Saintonge, du Périgord, de l'Agenois, du Limousin, du Quercy, du Rouergue, de l'Angoumois, de Calais, de Guines, de Montreuil et du comté de Ponthieu, pour être par lui possédés en toute souveraineté. (Voy. Jean II, roi de France.) Le prince de Galles avait trop de part aux succès des armes anglaises en France, pour ne pas mériter une récompense distinguée. Le roi, son père, dans la vue de satisfaire à ce qu'il croyait lui devoir, lui donna, l'an 1360, la Guienne, après l'avoir ennoblie sous le titre de principauté d'Aquitaine. Edouard conféra, vers le même temps, des titres à ses autres enfants : celui de duc de Clarence à Lionel, son second fils ; celui de duc de Lancastre à Jean de Gaunt, le troisième ; celui de comte de Cambridge à Edouard, le quatrième. Nous disons qu'il leur donna des titres, parce qu'effectivement ils n'eurent rien de plus, et qu'ils ne furent ni propriétaires, ni usufructiers des terres qui y avaient rapport.

Le prince noir (c'est ainsi qu'on nommait le prince de Galles de la couleur de son armure) traitait en pays de conquête les peuples de sa principauté d'Aquitaine. L'an 1369, les prélats, les barons, les chapitres et les communautés de Gascogne et de Guienne, excédés de ses extorsions, résolurent d'en porter leurs plaintes au roi de France. Edouard, prévenu de leur dessein, pare le coup en faisant espérer dans son conseil, le 5 novembre, des lettres-patentes, par lesquelles il donna que la conduite de son fils, prunet avec arment fait sur le corps du Sauveur, d'annoncer à tous les griefs des parties plaignantes, et enfin, ajoute-t-il, qu'elles cessent, ces choses à venir, nous voulons que chacune prenne et aye la copie de ces présentes. (Froissard, t. I, vol. I, ch. 27, p. 347.) Mais le monarque français ne lui donna pas le temps d'effectuer ces espèces promesses. (Voy. Charles V, roi de France.) La santé du prince de Galles allait redevenir en déclinant. L'an 1371, il avait remis l'Aquitaine au duc de Lancastre, son frère, il passa en Angleterre pour prendre l'air natal. Il y mourut à Westminster, le jour de la Trinité (8 juin) de l'an

33-6, à l'âge de quarante-cinq ans. » Ce prince, dit M. Humé, « laissa une mémoire immortalisée par les plus grands vertus » et par son « vie sans tache depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'à son dernier moment. Sa valeur, ajoute-t-il, et ses talents « militaires firent la moindre partie de son mérite. Sa générosité, son humanité, sa politesse et sa modération, lui gagnèrent tous les cœurs. » Depuis que ce prince eut quitté la France, les affaires de l'Angleterre, qu'il avait soutenues dans leur décadence, après les avoir mises dans l'état le plus florissant, ne présentèrent vers leur ruine avec tant de rapidité, qu'il ne resta, de tout ce qu'il avait fait, qu'ils avaient faits, il ne leur restait du côté du nord que Calais, et du côté du midi que Bordeaux et Bayonne. Il avait épousé, l'an 1361, Jeanne, sa cousine, surnommée la belle Fierge de Kend, fille et héritière d'Edmond, comte de Kent, décapité l'an 1340. Il laissa d'elle un fils nommé Richard.

Edouard ne survécut qu'un an à la perte de son fils, et l'Angleterre fut livrée à la fois de deux princes qui finisaient essentiellement sa gloire et son apogée : le père expira dans la soixante-cinquième année de son âge, le 21 juin 1377, après avoir troué le sceptre cinquante ans. Ce prince, qui avait été toujours heureux pendant la plus glorieuse partie de son règne, eut la douleur de se voir enlever, par les grands seigneurs, le trône qu'il avait conquis par ses victoires, et même d'être abandonné de son peuple, le monde à la mort, excepté d'Alis Perriers, sa maîtresse, qui ne resta auprès de lui que pour le veiller. L'ascendant que cette femme prit sur l'esprit d'Edouard, augmenta à mesure que les ressorts de son ame se relâchèrent. L'Angleterre vit avec indignation ce monarque souffrir qu'elle prindit en personne son tribunal de justice, et soit exercer les fonctions d'administration publique. Le parlement, soulevé, l'obligea de la renvoyer; mais elle revint peu de temps après, et reprit le gouvernement du prince et de l'état. Il faut donc distinguer deux époques du règne d'Edouard. Sous la première, on le voit, dans l'éclat de la jeunesse et dans la force de l'âge mûr, développer des qualités imposantes, des talents éblouissans, la valeur d'un soldat, la générosité d'un chevalier, la conduite d'un capitaine, la magnanimité d'un roi, l'affabilité d'un homme aimable. Sous la deuxième, qui commence à la retraite du prince de Galles, Edouard n'est plus que l'ombre de lui-même. Affaibli par le poids des années, abattu par les revers, subjugué par la volupé, il devient de jour en jour plus méconnaissable. Son mérite tombe par degrés : il meurt enfin avec le mépris d'un peuple dont il avait été l'idole. Ce prince eut de PILLIERS un fils, et de MALESTRA, sa femme (morte le 15 août 1369), un sept fils et cinq filles : Edouard, prince de Galles, dont on vient de parler; Guillaume, mort dans l'enfance; Lianell, due de Clarence, mort l'an 1368, en Italie, où il était allé pour épouser la fille de Galeas III, prince de Milan, dont il eut une fille nommée Philippe; Jean de Gaunt, due de Lancastre; Edmund, comte de Cambridge, ensuite due de Gloucster; Guillaume de Windsor, mort jeune; Thomas de Woodstock, due de Buckingham, et ensuite de Gloucester; les filles sont; Isabelle, Jeanne, Blanche, Marie et Marguerite. La mère de ces enfans était amie des lettres et protectrice de ceux qui les cultivaient. Le collège d'Osford, qui on appelle encore aujourd'hui le *Collège de la Reine*, est son ouvrage. Entre les savans qui eurent part à ses libéralités, le plus célèbre est l'historien Froissard, natif du Hainaut, qu'elle fit clerc de sa chambre, ou son secrétaire.

Et clare de sa chambre, où son secrétaire :

Dans le livre rouge de l'échequier, il est dit : *Dona Regis  
E. tertii ad conquesta multorum singula annis XXIV, de mensis januarii... et notandum quod istem rex transfretavit primos viros Braban-  
cones, dicit Vener x NPI jultis, anno regni sui XII, sicut continetur  
in brevi de magno sigillo de perdonatione debitorum, quod est in-  
ter communis de anno XII. La charte confirmative des conven-  
tions faites entre Edouard et l'archevêque de Trèves, porte  
cette date singulière : *Dat. an. Domini MCCCXXXVII, secundum  
stylum et consuetudinem Ecclesie anglie et provincie Trevire**

sis die XIII mensis martii. Le style de l'église anglicane et de la province de Trèves était alors de commencer l'année au 25 mars.

Il est assés d'insister qu'un prince aussi ferme et aussi éclairé que Louis-Philippe n'était nullement l'esclave de la cour de Rome. Quoique l'ancien tribut eût été payé pendant quelques années de sa minorité, il le supprima dans la suite; et lorsque, en 1837, le pape Urbain V le menaça de le citer au son tribunal pour défaut de paiement, le parlement, à qui Edouard renvoya la discussion de cette affaire, non-seulement déclara nul l'assautement que le roi Jean avait contracté avec le pape, mais déclara encore que le roi ne pouvait être tenu de la nation, mais définitivement par le statut, d'appeler au pape, et confirma le droit des patrons par le statut des procureurs.

Six ans auparavant, (l'an 1361) le parlement avait aboli l'usage que l'on faisoit de la langue française dans le barreau et dans les actes publics, et on ne pouvoit plus que par le Normando, « Il » parait étrange, dit M. Hume, que la nation ait porté si » long-temps la servitude de ces anciens vainqueurs. Mais le roi et » les seigneurs sembloient s'avoir jamais été vraiment anglais jus- » qu'au temps où les guerres d'Edouard avec la France leur don- » nèrent de l'antipathie pour elle. Baccor la langue anglaise ne » fut-elle pas siôt à la mode. Le premier papier anglais que » nous trouvons dans Rymer est de l'an 1396. »

Edouard III fut le premier, suivit Nicolas, qui fit battre de la monnaie d'or en Angleterre. Car prétend que ce fut Henri III. Edouard III fut aussi le premier qui introduisit le titre ducal en Angleterre, on l'était incarné jusqu'alors; ce qu'il fit en criant, l'an 1367, duc de Cornouaille, son fils aîné, qu'il investit par son oncle, l'anneau et la verge d'or. Le diplôme de cette création se trouve dans Selden, de *Debitis honoribus*, fol. 50. Voyez aussi Camdren, de *Britannia*, p. 118, et Windsor, de Speiman, p. 192. Le magnifique château de Glouc est son ouvrage; et pour le bâtir, il obligea les habitants des provinces à se cotiser, et à lui envoyer des maçons, des charpentiers, etc. preuve du despotisme qu'il exerçait en Angleterre. Cependant, on cite jusqu'à vingt confirmations de la grande chartre qu'il accorda au parlement; mais ces confirmations lui furent arrachées dans des tems de crise, et il sut toujours les éluder lorsqu'il put le faire impunément.

Il y avait si peu de police en Angleterre sous ce régime, que le roi de Chypre visitant le royaume en 1364, fut dépouillé, volé, lui et toute sa suite, sur un grand chemin. Avant le règne d'Édouard III, toutes les laines d'Angleterre, excepté le peu qui s'en consommait en draps grossiers pour les habitants, se vendaient aux Flamands, qui les manufacturaient. Quelque Édouard II, en 1326, eût commencé d'attirer quelques tisseraux de Flandre en Angleterre, il s'écula bien du temps avant que les Anglais fusent en état de fabriquer des draps pour l'étranger, et l'exportation des laines en nature continua d'être le fonds principal de leur commerce. Édouard III donna ses soins pour encourager les manufacturiers, et ce ne fut pas sans quelque succès. Anderson. Il favorisa aussi les lettres, et sous son règne, en 1340, on comptait jusqu'à trente mille étudiants dans l'université d'Oxford.

Le premier usage bien avéré de la boussole fut fait par un moine d'Oxford, sous le règne de ce prince. Jusqu'au règne d'Edouard III, dit M. Hume, la dénomination de l'année n'avait pas changé. Une livre sterling était toujours une livre de poids, ce qui fait environ trois livres de la monnaie actuelle d'Angleterre. Ce prince tira de la livre de 16 onces vingt-deux schellings, et ensuite vingt-cinq. Enfin ce fut sous le règne d'Edouard III en Angleterre, comme sous le règne de Philippe de Valois en France, que l'imposition des taxes commença à devenir fixe et permanente. De part et d'autre, les domaines de la couronne étaient en grande partie aliénés.

## RICHARD II.

1377. RICHARD II, fils du fameux prince de Galles et de Jeanne de Kent, âgé de 11 ans, succéda à Edouard, son aïeul. Ses oncles sont les premiers à le reconnaître. L'ayant fait couronner à Westminster le 16 juillet, ils s'emparèrent du gouvernement à la faveur de la minorité (1). Les caractères de ces trois princes, dont le premier faisait les fonctions de régent, formaient un contraste frappant. C'était la hauteur, l'ambition et l'avarice dans le duc de Lancastre; la mollesse et l'indolence dans le duc d'York; l'audace et la turbulence dans le duc de Gloucester. Ils continuèrent la guerre avec la France, mais d'une manière languissante qui ne produisit aucun événement mémorable. Cependant, les frais qu'elle occasionna, joints au défaut d'économie, épuisèrent en peu d'années les finances, et obligèrent d'avoir recours à de nouveaux impôts. Mais la lèze d'une capitation, accordée l'an 1381 par le parlement, causa une terrible révolte. Wat Tyler, forgeron, n'étant mis à la tête des séditieux, au nombre de cent mille hommes, va forcer la tour de Londres, massacre le chancelier, qui était prisonnier en même temps, le grand trésorier, et quelques autres personnes de considération; après quoi, il se met à ravager la cité. Le roi vint à sa rencontre avec une faible escorte, et s'abouche avec lui. Wat Tyler répond avec insolence, et tire son poignard; dans la crainte qu'il n'en frappe le roi, le maire de Londres le prévient, et le renverse mort d'un coup de massue. Toute sa troupe aussitôt crie à la vengeance et se prépare au combat. Le roi s'avance: *Mes amis, leur dit-il, Wat Tyler n'est plus: vous n'avez désormais d'autre chef que moi*, paroles qu'il prononça d'un ton d'assurance et de bonté qui leur fit tomber les armes des mains. Un moment après, arrive Robert Knowles avec des troupes qu'il avait rassemblées à la hâte. Il demande permission de charger les rebelles. *Des rebelles*, dit le roi, *il n'y en a plus; vous ne voyez-ils que mes sujets et mes enfants*. On ne pouvait s'annoncer avec plus d'éclat: le reste de la vie de Richard ne répondit point à ce moment. (M. Gaillard.) L'expédition qu'il fit en Ecosse, l'an 1385, fut une preuve évidente de son caractère. Après avoir réduit en cendres villes et villages, depuis Barwick jusqu'à Edimbourg, il revient sur sa marche les remontrances du duc de Lancastre, qui le pressait d'aller en avant pour remporter quelque avantage solide (2). Le duc exhorta, l'année suivante, la fleur des forces militaires d'Angleterre en Espagne pour faire valoir ses vaines prétentions sur la Castille: entreprise où, après quelques succès encourageants, il finit par échouer.

Richard, à mesure qu'il avançait en âge, sentait le poids du joug que lui imposaient ses oncles. Las de le porter, il se livre au comte d'Osford, Robert de Vere, qu'il crut d'abord marquis de Dublin (titre jusqu'alors inconnu en Angleterre), puis duc d'Irlande avec l'entière souveraineté de cet immense royaume. Il ne pouvait guère accorder sa confiance à ce sujet qui lui méritait

moins. C'était un jeune débauché qui n'avait pas devers lui que la noblesse de son extraction, avec les grâces de la figure et les talents de la frivolité. Bientôt il s'empara du gouvernement auquel il associa ses créatures. Deux factions se formèrent alors, celle des princes et celle des favoris. Le parlement, dont le monarque eut besoin, demanda l'éloignement de ces derniers et la punition des plus coupables d'entre eux. Richard, après quelque résistance, consent à leur abandonner son chancelier, Michel de la Poole, à condition qu'on ne toucherait point à ses autres ministres. La Poole, sur les accusations des communes, est déposé de son office par la chambre des pairs. Le parlement, avant de se séparer, nomme un conseil de régence, sans l'avis duquel, le roi ne pourra rien entreprendre. Richard promet formellement de s'y soumettre, bien résolu de n'en rien faire. Animé par ses favoris, il maltraite les seigneurs qui paraissent leur être le plus opposés, et les oblige par-là de prendre les armes. Le duc d'Irlande vient au secours de son maître avec une armée qui est défaits par les confédérés. Obligé de s'enfuir, le duc quitte l'Angleterre, et va chercher une retraite dans les Pays-Bas, où il mourut peu d'années après. Richard, ayant fait apporter son corps en Angleterre, fit ouvrir sa bière pour le considérer à loisir avant qu'on le déposât dans le tombeau qu'il lui avait fait ériger à Cologne. Les témoignages d'une si vive affection ne furent pas interprétés des Anglais en bonne part. L'an 1388, le roi entre en conférence avec les seigneurs mécontents, qui lui font de sanglants reproches, auxquels il ne répond que par ses larmes. Sa faiblesse enhardit la cabale. L'année suivante, le parlement, surnommé l'impitoyable, sévit contre les favoris et les ministres. On n'épargne pas même le gouverneur du roi, Simon Burley, dont l'attachement à son maître faisait tout le crime. Les larmes de la rime ne purent garantir cet homme respectable du dernier supplice qu'il subit avec une courageuse résignation. Tels furent les orages qui s'élevèrent pendant la minorité de Richard. Enfin, ayant atteint l'âge de majorité, il convoque, cette même année, un nouveau parlement, dans lequel il déclare qu'il veut désormais gouverner par lui-même. Le ton de fermeté avec lequel il s'explique, impose à l'assemblée: elle applaudit, et obéit. Richard mania pendant quelques années avec assez de prudence les rênes du gouvernement. Nul ressentiment n'éclata dans sa conduite à l'égard des princes et des lords qui l'avaient si cruellement humilié. Une amitié universelle accordée et des bienfaits versés sur le peuple auquel il remit une subsides contre toute espérance, semblaient lui avoir réconcilié tous les esprits. Le duc de Lancastre revient de son expédition d'Espagne, et reprend auprès du roi le rang dû à sa naissance. Le seul duc de Gloucester témoigne du mécontentement, parce qu'il désespère de pouvoir recouvrer la confiance du monarque. Il s'applique à décrier les nouveaux ministres, dont le crédit le blessait d'autant plus qu'il contrastait avec la bassesse de leur extraction et la médiocrité de leurs talents. Il attaque même la personne du roi qu'il représente comme livré servilement à la France, dont ses ancêtres avaient tant de fois triomphé. Insensiblement il se forme un parti considérable qui menace de faire passer la couronne sur sa tête après l'avoir enlevée à Richard. L'an 1397, le roi fait arrêter le duc de Gloucester et les comtes d'Arundel et de Warwick: le premier est conduit à Calais et étouffé entre deux matras dans sa prison; les deux autres sont condamnés par le parlement à perdre la tête; le comte d'Arundel est exécuté publiquement sous les yeux du roi, et la peine de Warwick est commuée en un exil perpétuel.

Il s'éleva, en 1398, entre Thomas, comte de Mowbray, et Henri, comte de Derby, fils aîné du duc de Lancastre, une querelle qu'ils se proposaient de vider par le duel. Le roi le prévint en bannissant ces deux seigneurs. Le premier se retire en France, et le second à Venise. Ce qui faisait le sujet de la

(1) Au suzerain de Richard, on vit une cérémonie dont les historiens n'ont point encore parlé, quoiqu'elle paraisse plus ancienne. Ce fut celle d'un champion à cheval, armé de toutes pièces, qui vint jeter dans la salle du festin son gantelé, en défiant ceux qui voudraient disputer au roi la couronne: (rarement qui s'observe encore aujourd'hui). Nous apprenons en même temps que le chevalier Jean Dimmock avait rempli cet emploi qu'un vœu d'un privilège attaché à une terre qu'il possédait dans la comté de Lincoln: ce qui prouve qu'on doit rechercher dans des siècles plus reculés l'origine de cette cérémonie.

(2) « Le roi, prévenu par ses favoris, répondit sèchement au duc de Lancastre, qui le pressait sur cet article: *Vous pouvez aller où il vous plait. Pour moi, je ne ferai pas un pas de plus vers le Nord.* — *Je n'ai point d'autre volonté que celle de mon souverain*, répondit respectueusement Lancastre, *je ne suis qu'un sujet, et un sujet assés.* — *C'est ce qui est en question*, répliqua Richard avec colère et en se retirant. »

rupture était des discours que Henri accusait Thomas d'avoir tenus contre le roi. La mort du duc de Lancastre, arrivée au mois de février de l'année suivante, ouvrit au comte de Derby une ample succession dont il n'eût pas exclu par son bannissement. Il avait effectivement, avant de partir, obtenu du roi des lettres-patentes par lesquelles il était dit qu'au cas qu'il échût en son absence quelque héritage, il pourrait s'en mettre en possession par procureur, et différer l'hommage jusqu'à son retour. Richard à l'injustice de s'opposer à la prétention du comte, révoqua sa concession, et s'empara de la succession comme si elle eût été vacante. Cette violence excitait des murmures dans le public, et devient la source des plus grands malheurs pour le monarque. Un grand projet l'occupait alors, celui de soumettre l'Irlande qui s'était révoltée l'année précédente. Il s'embarqua au mois de mai, et aborda le 31 de ce mois à Waterford, ayant laissé le duc de York régent du royaume. Pendant l'absence du roi les mécontents formèrent une conspiration et appelèrent le nouveau duc de Lancastre; car le comte de Derby prenait dès-lors ce titre. S'étant rendu au commencement de juillet dans la province d'York, une foule de seigneurs accoururent à lui avec des troupes, en peu de temps il se vit à la tête de soixante mille hommes, avec lesquels il va droit à Londres, où il est reçu en triomphe. Le régent, son oncle, à son approche, s'était retiré à Berkely, dans le comté de Gloucester, voyant la défection générale. Le duc de Lancastre marche ensuite vers Bristol, oblige la place de se rendre à discrétion, et livre à la rage du peuple quelques-uns des ministres qui s'y étaient réfugiés. De là il va trouver le régent, qu'il engage sans peine dans son parti. Richard, à ces tristes nouvelles, revient d'Irlande pour défendre avec courage une couronne qui lui échappe; mais il ne la défend pas. Se voyant abandonné par une partie de ses troupes, il abandonne l'autre, et va se renfermer dans une citadelle qu'il croyait imprenable. Le duc de Lancastre vient l'y assiéger, et demande à être introduit dans la place avec deux cents hommes, pour conférer avec le roi. On ne lui permet d'y entrer qu'avec douze; il y consent; et Richard qui d'un geste pouvait disposer de son sort, n'a pas la force de le faire arrêter. Le duc lui parle en juge et en maître. *La nation, lui dit-il, nous rejette; votre naissance lui est suspecte, votre administration odieuse. Votre règne est passé; suivez-moi tout à l'heure à Londres.* Richard, à qui le duc fait voir son armée toute prête à le forcer, obéit, et se laisse conduire à la tour de la capitale. Le parlement est convoqué au nom du roi; mais avant qu'il s'assemble, le duc de Lancastre contraint Richard, le 29 septembre, de lui remettre la couronne et le sceptre, avec un écrit signé de sa main, par lequel il se déclare indigne et incapable de gouverner. On dresse ensuite les articles d'accusation contre Richard, pour servir de fondement à sa déposition, après quoi le parlement déclare le trône vacant, et ordonne que Henri de Lancastre sera proclamé roi; ce qui est exécuté le même jour, 30 septembre. C'est ainsi que des rebelles, qu'un célèbre historien qualifie de *pestes des royaumes, de destructeurs des états, et d'ennemis de Dieu et des hommes*, dégradent et avilissent la dignité royale par un attentat contraire aux lois divines et humaines. Richard, après sa déposition, fut enfermé dans la tour de Londres, ensuite transféré à Pontefract; il y mourut l'an 1399, d'une mort violente, après avoir mieux défendu sa vie contre ses assassins qu'il n'avait défendu le trône; il était âgé de trente-trois ans, et ne laisse point de lignée. Prince mal avisé qui fit tout à contre temps, qui montra de la faiblesse où il fallait de la fermeté, qui mit de la haine où il fallait de la souplesse, de la lenteur où il fallait de l'activité, de la précipitation où il était à propos de temporiser, de la rigueur et même de la cruauté où il était besoin de modération. Il avait épousé, le 30 mai de l'an 1381, ANNE DE LUXEMBOURG, sœur de l'empereur Wenceslas, morte en 1394; 2<sup>e</sup>. le 3 novembre 1390, ISABELLE DE FRANCE, fille de Charles VI, laquelle se

remaria, l'an 1406, à Charles, duc d'Orléans, et mourut le 13 septembre 1409. Ce fut sous le règne de Richard, et au milieu des convulsions qui agitaient l'Angleterre, que Jean Wicléf, docteur d'Oxford, osa répandre une doctrine fatale, dont le germe devait produire toutes les hérésies du seizième siècle.

Dans le livre rouge de l'échiquier on lit: *Data regis Ricardi II. à conquestu multarum singulis annis in Festo S. Albani occidentis XXIII junii, et cessavit penult, die septimo regni sui XXXIII.*

C'est Richard II qui a introduit l'usage de créer des pairs par lettres-patentes. Le lord Beauchamp de Holt fut le premier. Jusque-là les pairs avaient toujours été créés en parlement. Ce fut aussi sous ce règne que le parlement régla (en 1382) le cérémonial qui s'observe encore aujourd'hui entre les deux chambres. Il fut arrêté que les communes communiqueraient, par députés, leurs résolutions à la chambre-haute, et que les seigneurs feraient venir les communes à la barre pour y appendre leurs délibérations.

## HENRI IV.

1399. HENRI IV, fils de Jean, duc de Lancastre, qui était le troisième fils d'Edouard III, est proclamé roi le 30 septembre, après la déposition de Richard II, et sacré le 13 octobre suivant. (L'élevation de Henri IV sur le trône, fait au préjudice d'Edmond Mortimer, comte de la Marche, héritier légitime de la couronne, comme descendant de Lionel, deuxième fils d'Edouard III, au lieu que Henri descendait du troisième, fut l'origine des guerres civiles qui ont fait répandre tant de sang en Angleterre.) Le jour même de son couronnement, Henri publie sa proclamation, par laquelle il déclare qu'il est monté sur le trône, 1<sup>o</sup>. par droit de conquête; 2<sup>o</sup>. parce que Richard lui avait resigné la couronne, 3<sup>o</sup>. parce qu'il était le plus proche héritier mâle du dernier roi, savoir d'Edouard III. Henri excluait par là, dit Thoiras, le seul titre qu'il eût, savoir, le consentement du peuple; comme si le consentement d'un peuple révolte, qui se reconut pour détrôner son prince, pouvait devenir un titre. Le lendemain du couronnement, le parlement se rassemble, et passe un acte qui établit la succession du trône dans la maison de Lancastre, au préjudice du comte de la Marche. L'évêque de Carlisle fut le seul qui eût assez de courage dans cette assemblée pour s'élever contre l'attentat des Anglais, et pour soutenir qu'il n'y avait point d'autorité qui put légitimement dépouser un roi; le fruit que cet évêque retira de sa générosité, fut la prison. Le même parlement ordonne que Richard sera détenu en prison tout le reste de sa vie, et que si quelqu'un entreprend de l'en retirer, Richard lui-même sera mis à mort. Ce décret effrayant n'empêcha point divers seigneurs de conspirer pour le rétablissement de cet infortuné prince, et la perte du tyran qui l'avait supplanté. C'était dans un tournoi, où ils avaient indiqué à Windsor, que Henri, invité par eux à cette fête, devait être arrêté ou même assassiné. Mais ils furent trahis par un de leurs chefs, le comte de Rutland, qui se hâta de révéler au roi le complot, dans la crainte d'être prévenu par ses complices. Le maire de Gloucester, où ils s'étaient rassemblés, insinua du secret, les enveloppa inopinément, et voyant de son autorité les principaux d'entre eux à l'échafaud. D'autres tentatives non moins illégales dispersèrent le reste du parti. Les alliances que Richard avait contractées avec la France, animèrent d'abord cette cour du désir de le remettre sur le trône, et ensuite de venger sa mort. Mais les troubles dont était agitée la France ne permirent pas au roi Charles VI d'effectuer ses menaces. Contre de retirer des mains de Henri sa fille Isabelle, dont le mariage avec Richard n'avait pas été consommé, il confirma la trêve qu'il avait faite avec l'Angleterre. Owen Glendour, qui

descendait des anciens princes de Galles, montra plus de hardiesse. Ayant écrit les Gallois à secourir le joug des Anglais, il bat le comte de la Marche, envoyé contre lui, et le fait prisonnier. Les Pierci, maison puissante alliée du comte, veulent traiter de sa rançon. Mais Henri, qui leur était redevable de la couronne, ne le permet pas, et laisse le comte entre les mains des Gallois. Piqué de ce trait d'ingratitude, le comte de Northumberland, chef de la maison de Pierci, se ligue avec Owen Glendour et le comte de la Marche, pour le détrôner : le roi marche contre les mécontents, et gagne sur eux, le 21 juillet 1403, la bataille de Shrewsbury, l'une des plus furieuses qu'on ait vues dans les guerres civiles; il fait décapiter le comte de Worcester, et promet le pardon au comte de Northumberland s'il met bas les armes; le comte accepte la proposition. Le roi, l'année suivante, envoie le prince Henri, son fils, contre les Gallois, qui perdent deux batailles; mais loin d'être découragés par ces défaites, ils font de nouveaux efforts pour se maintenir dans leur liberté. Une nouvelle révolte éclate l'an 1405. Richard Scrop, archevêque d'York, Thomas Mowbray, grand-marchal, et le comte de Northumberland, qui l'avaient excitée, prennent les armes avec plusieurs seigneurs, après avoir publié un manifeste contre le roi. Le comte de Westmorland demande à conférer avec l'archevêque et le grand-marchal, chefs des conjurés; ils acceptent la conférence, et sont enlevés par le comte, qui les fait décapiter. Le supplice de Richard Scrop est le premier exemple d'une peine capitale infligée à un prélat en Angleterre. Nous ne connaissons point d'événement en France à qui l'autorité royale ait fait perdre juridiquement la vie pour crime d'état.

Le roi, l'an 1406, convoque un parlement qui s'assemble le 2 mars : on y fait un acte pour exclure les femmes de la succession à la couronne; mais cette exclusion est révoquée la même année par un acte du 4 décembre, signé du roi, de tous les seigneurs, et de l'orateur des communes, au nom de toute sa chambre. C'est de ce temps qu'on peut dire que les femmes en Angleterre ont commencé d'avoir un véritable droit à la couronne. Henri, dans la même année, viole, d'une manière scandaleuse, la foi des traités et les droits de l'hospitalité : envers Robert III, roi d'Ecosse, avec lequel il avait fait une trêve de plusieurs années. Robert, se fiant sur la bonne foi du monarque anglais, avait fait partir, sans aucune précaution, Jacques Stuart, son fils, pour aller recevoir son éducation à la cour de France. L'incommodité de la navigation ayant obligé le jeune prince à relâcher sur les côtes d'Angleterre, il est arrêté et conduit au roi, qui à l'inhumanité de le faire enfermer dans la tour de Londres. L'an 1408, nouvelle révolte du comte de Northumberland. Il est défait par le shérif d'York, et tué dans la bataille.

Henri ne resta point spectateur indifférent des funestes querelles qui déchiraient alors la France et la partageaient en deux factions acharnées l'une contre l'autre. Il envoya du secours, en 1413, sous la conduite de Thomas, duc de Clarence, son deuxième fils, à celle qu'on nommait des Orléansais. Mais l'anglais, apprenant à son arrivée que la paix venait d'être faite entre les deux parties, passe en Guinée où il reprend les places dont les Français s'étaient rendus maîtres. Tandis qu'il est occupé à cette expédition, le roi, son père, est attaqué de la lèpre, et ne la laisse pas de prendre la croix pour la Terre-Sainte. Dans le cours de cette maladie qui dura deux mois, deux sentiments opposés l'agitèrent, des remords sur son usurpation, et la crainte qu'on ne lui enlevât sa couronne, ce qui fit qu'il voulut l'envoyer toujours au chevet de son lit. Enfin la regardant une dernière fois, il dit à son fils aîné : *Voilà une couronne sur laquelle nous n'avons droit ni vous ni moi. — Mon fils, reprend le fils, me conservera ce que la sagesse nous a acquis.* Peu de moments après il rendit l'esprit le 20 mars 1413, à l'âge de quarante-neuf ans, dans la quatorzième année de son règne. Henri avait épousé, 1<sup>re</sup>, l'an 1380, MARIE BOURN, fille du

comte de Hereford, morte en 1391, à 20, l'an 1403, JEANNE, fille de Charles le Mauvais, roi de Navarre, veuve de Jean IV, duc de Bretagne, morte le 10 juillet 1437, dont il n'eut point d'enfants. Ceux du premier lit sont, quatre fils et deux filles : Henri, qui suit; Thomas, duc de Clarence; Jean, duc de Bedford, et Humphroi, duc de Gloucester; Blanche, l'aînée des filles, fut mariée à Louis de Navarre, comte palatin du Rhin; Philippe, la deuxième, épousa Eric IX, roi de Danemark, de Norvège et de Suède.

Le livre rouge de l'échiquier marque ainsi la date du règne de Henri IV : *Data regis Henrici IIII à conquestu multorum singulis annis in die S. Ieronimi accidit XXX sept. videlicet in crastino sancti Michaelis, et obiit XX martii an. regni sui XLIII.*

La chambre basse du parlement acquit sous ce règne une grande influence dans les affaires de l'état.

#### HENRI V, DIT DE MONMOUTH.

1413. HENRI V, l'école des Anglais, né, l'an 1388, de Henri IV et de Marie de Hereford, est proclamé roi immédiatement après la mort de son père, et couronné le 9 avril. Il avait mené jusqu'alors une vie fort licencieuse. En montant sur le trône, il devint tout-à-coup un autre homme. Résolu de faire régner les lois avec lui, il congédia les compagnons de ses débauches, et assura de sa confiance les sages ministres qui avaient exhorté son père à le ramener à son devoir par des châtimens sévères. Les commencemens du règne de Henri se passent en négociations avec la France, mais sans succès; les commissaires du roi d'Angleterre les firent échouer, par les demandes déraisonnables qu'ils firent; ils n'ambitionnaient rien moins que tout le royaume de France, quoiqu'ils feignissent de se restreindre à l'exécution du traité de Bretigny. En conséquence, la guerre contre la France est résolue dans un parlement tenu à Leicester le 31 mai 1414, ce qui n'empêcha point que les négociations ne continuent, mais toujours inutilement.

Il se formait cependant une conspiration, à la tête de laquelle était le comte de Cambridge, frère du duc d'York, et d'autres seigneurs, pour mettre sur le trône Edmond Mortimer, comte de la Marche; celui-ci, par crainte, découvrit au roi tout le mystère. Henri, après avoir vu les conjurés, met à la voile au mois d'août 1415, débarque en Normandie le 21 de ce mois, prend Harfleur le 22 septembre (et non le 28), après avoir perdu une partie considérable de son armée, envoie au cartel de défi au dauphin, pour se battre seul à seul, à condition que le vainqueur serait roi de France; et gagne, le 25 octobre, en voulant se retirer à Calais (un vendredi), la fameuse bataille d'Azincourt, que la témérité des Français lui livra. Cette victoire, quoique complète, n'empêcha pas que sur la fin de l'action son bagage ne lui fût enlevé, avec les perreries de la couronne et les ornemens royaux. Mais il en recouvra ensuite la meilleure partie par les recherches du seigneur de Gaucourt, l'un de ses prisonniers, qui mérita par-là sa liberté. Henri triomphant repassa en Angleterre au mois de novembre, menant avec lui les principaux de ses prisonniers. (Foy. Charles VI, roi de France.) Henri cependant ne poussa point la guerre, comme il semble que ses premiers succès devaient l'engager. On ne doit point s'en étonner; il était en négociation avec le duc de Bourgogne, qu'il se flattait de mettre dans ses intérêts; mais il n'y réussit point, et ne put jamais l'engager, quoi qu'en disent les historiens anglais, à le reconnaître pour roi de France, ni à signer les traités relatifs dont il lui avait apporté les modèles. (Foy. Jean, duc de Bourgogne.) Henri néanmoins avait assez d'intelligence en France pour espérer d'y faire des nouveaux progrès. L'an 1417, il fait une deuxième descente, dans le mois de juillet, en Normandie, et soumet sans obstacle presque toute la province; tel était l'acharnement des factions qui déchiraient le royaume, qu'elles aimèrent mieux



répandre le sang français, que de se réunir contre l'ennemi commun. L'an 1419, le 28 juillet, Henri prend Fontenoy par escalade, et fit un riche butin. Après cette expédition, il publia un manifeste pour faire valoir ses prétentions. Cependant, malgré tous ces avantages, qu'il devait moins à ses propres forces, qu'aux funestes divisions des Français, les affaires de ce prince étaient dans une situation à ne pouvoir se soutenir long-temps; elles seraient infailliblement tombées en décadence, si l'animosité du dauphin contre le duc de Bourgogne ne lui eût ouvert une voie pour venir à bout de son entreprise. Après l'assassinat du duc, elles prennent une face toute nouvelle.

(Voy. Charles VI, roi de France, et Jean sans-Peur, duc de Bourgogne.) La reine Isabeau de Bavière, mère du dauphin, se ligue avec le roi d'Angleterre contre lui. L'an 1420, Henri, le 21 mai, fait à Troyes avec Charles VI, roi de France, et cette princesse, le fameux traité par lequel ils lui promettent la main de CATHERINE, leur fille, avec le droit de succéder au trône à l'exclusion du dauphin. Le 2 juin suivant, le mariage est célébré dans l'église de Saint-Urbain de la même ville, par Henri de Savoie, archevêque de Sens. Héritier prétendu de la couronne de France, Henri ne se comporte pas avec plus de modération dans ce royaume. Les Parisiens s'étant plaints à lui de ce que les troupes étrangères brûlaient tout le pays des environs de Paris, c'est usage de guerre, répondit-il; guerre sans feu ne vaut rien, non plus que endormir sans moustarde. (Jeu des Ursins.) L'an 1421, Henri repasse en Angleterre, menant avec lui la reine, son épouse, qu'il fait couronner le troisième dimanche de Carême. Après avoir réglé ses affaires, il revient en France au mois de juin. Le 6 octobre, il commence le siège de Meaux, qui ne capitule que le 2 mai de l'année suivante. Henri fait trancher la tête à trois officiers de la garnison, et pendre le bûlard de Vauras, gouverneur de la place. Ce fut pendant ce siège qu'il apprit l'agréable nouvelle que la reine, son épouse, avait mis au monde, le 6 décembre 1421, un fils qui fut nommé comme son père, et destiné à lui succéder.

Le dauphin cependant se soutenait au-delà de la Loire. L'an 1422, Henri s'étant mis en marche pour aller au secours de Cosne, dont ce prince faisait le siège, tombe malade de la suite qu'on nommait alors le mal de saint Fiacre, mal incurable jusqu'à Louis XIV qui en eut le premier guéri par le secours de l'art. Obligé de rebrousse chemin, Henri se fait porter à Vincennes, et y meurt le 31 août, à l'âge de trente-quatre ans environ, dans la dixième année de son règne. Ses obsèques furent célébrées de la manière la plus pompeuse à Notre-Dame de Paris, et son corps fut transporté ensuite à Westminster, où la reine fit placer sur son tombeau sa statue en argent, de grande naturelle et très-ressemblante. Malgré les éloges dont les historiens anglais le comblent, j'enais on ne justifiera l'ordre barbare qu'il donna d'égorgés les prisonniers faits à la bataille d'Azincourt, ni les traitements inhumains qu'il fit aux bourgeois et aux garnisons de plusieurs places dont il se rendit maître. Henri laisse de Catherine de France un fils au berceau. La reine, sa veuve, épousa, quelque temps après, un gentilhomme gallois, nommé Owen Tudor, dont elle eut trois fils, Edmond, Gaspard et Owen. Edmond épousa Marguerite, fille unique de Jean de Beaufort, duc de Somerset, petit-fils de Jean de Gaunt, duc de Lancastre. De ce mariage naquit Henri, comte de Richmond, qui devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri VII. La reine Catherine mourut en 1438, dans sa trente-huitième année, et fut enterrée à Westminster. Tudor, dont le mariage avec cette princesse avait été tenu secret jusqu'alors, fut aussitôt mis en prison. Il se sauva quelque temps après; mais malheureusement avant d'être repris pendant les guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre, il eut sur le champ la tête tranchée. Gobelin (Comment. Pie II, p. 154) dit, que Henri V avait interdit les lits de plume aux Anglais, et que son dessein était, s'il eût été maître entièrement en

France, de faire arracher toutes les vignes, disant que rien n'entraînait plus les hommes que la plume et le vin.

L'extrême disproportion de ses revenus et des dépenses qu'entraînaient ses grandes entreprises, mirent Henri V dans la nécessité d'engager ses joyaux et sa couronne même, d'emprunter de toutes parts sans pouvoir payer ses dettes, et de recourir sans cesse au parlement dont il n'obtenait jamais que des subsides inférieurs à ses besoins.

Le livre rouge de l'échiquier porte : *Data regi Henrici V, à conquesta multatur singulis annis in festo S. Benedicti accedente xxi mariti, et obit ultimo die Augusti, anno regni sui x.*

Henri V, dit M. Hume, frappa la monnaie sur le pied de trente schellings par livre pesant.

## HENRI VI.

1422. HENRI VI, fils de Henri V et de Catherine de France, né le 6 décembre 1421, proclamé, à l'âge d'environ dix mois, roi d'Angleterre, à Londres, lorsqu'on y apprit la mort de son père, et roi de France, à Paris, après le décès de Charles VI, règne en Angleterre sous la régence du duc de Gloucester, et en France sous celle du duc de Bedford, ses deux oncles. Son couronnement, pour le premier de ces deux royaumes, se fit à Londres le 6 novembre 1429, et pour le second, le 17 décembre 1431, à Paris, où il avait fait son entrée solennelle le 2 de ce mois, et d'où il repartit le lendemain de Noël.

Les affaires des Anglais avaient alors bien changé de face en France. Depuis qu'en 1429 ils eurent levé avec ignominie le siège d'Orléans, elles allèrent pour eux toujours en décadence. Le duc de Bedford voyant, en 1435, le duc de Bourgogne, le principal appui des Anglais, réconcilié avec le roi Charles VII, par la paix d'Arras, signée le 21 septembre, en mourut de chagrin à Rouen le 14 décembre suivant (1) : prince dont la mémoire serait exempte de tache, sans l'exécution barbare de la Pucelle d'Orléans qui se fit par ses ordres. (Voy. les rois de France.) Il fut remplacé par le duc d'York, qui n'obtint que sept mois après sa commission. Ce qui la fit retarder, ce furent les querelles du duc de Gloucester et du cardinal de Winchester, son oncle, qui partageaient la cour en deux factions. Ce retardement fut très-préjudiciable aux affaires de l'Angleterre. Le duc d'York, à son arrivée en France, trouva les Anglais chassés de la capitale par le comté de Richmond. Ce ne fut plus depuis entre eux et les Français qu'une guerre de chicane. On était trop épuisé de part et d'autre pour faire des coups décisifs. Enfin, l'an 1443, malgré l'opposition du duc de Gloucester, le cardinal de Winchester détermina le conseil à proposer une trêve avec la France. Elle fut conclue, pour vingt mois, à Tours, le 28 mai de la même année (et non pas de la suivante comme le marque Thoiras) par la négociation du comte de Suffolk, attaché depuis long-temps au parti du cardinal. Peu content d'avoir rempli l'objet de sa commission, Suffolk s'appliqua aussi à terminer une autre affaire qui n'était qu'implicitement renfermée dans ses pouvoirs. Ce fut le mariage du roi, son maître, avec MARGUERITE D'ANGOÛ, fille de René, roi titulaire de Naples et de Sicile. Il réussit à le conclure en dépit du duc de Gloucester, qui voulait faire épouser au roi la fille du comte d'Armagnac. Cette alliance ne s'accomplit néanmoins qu'au mois de novembre 1444. Le cardinal et la jeune reine, devenue bientôt maîtresse de l'esprit de son faible époux, réunissent leurs efforts contre le duc de Gloucester, qui, de son côté, s'étudiait à mettre le peuple dans ses intérêts. L'an 1446, il est arrêté dans le parlement de Saint-Edmondshur, sur une accusation de mauvais dessein contre l'état, et jeté dans une étroite prison, où le lendemain, 25 février, il est trouvé mort

(1) Thirias met la mort de Bedford au 14 septembre, quatre jours, dit-il, avant la paix d'Arras : double erreur.

dans son lit. Le cardinal, regardé comme son meurtrier, six mois après le suivit au tombeau.

Un des articles du traité de mariage de la reine d'Angleterre, portait que la province du Maine serait cédée à Charles d'Anjou, son oncle. La cour de France exigeait que cette condition fût remplie, François Surienne, officier aragonais au service de l'Angleterre, reçut, l'an 1448, un ordre signé du roi Henri, de remettre à Charles d'Anjou la ville du Mans dont il était gouverneur. Sur son refus, le comte de Dunois vint assiéger la place, qui fut rendue par capitulation. Le reste de la province suivit le sort de la capitale. Surienne, dont les troupes ne pouvaient subsister dans l'oisiveté, les même en Bretagne, et ravagea le duché après s'être rendu maître de Fougères et de quelques autres places. Le duc de Bretagne s'étant plaint de ces hostilités à la cour de France, la guerre se renouvela entre les deux couronnes rivales, quelques soins que prit le ministère anglais pour l'éviter. Le succès en fut si heureux pour la France, qu'en deux campagnes elle recouvra la Normandie et la Guienne, qui furent réunies pour toujours à cette monarchie, après en avoir été séparées pendant trois siècles. (Voy. Charles VII, roi de France.) Une perte aussi considérable excita des murmures en Angleterre contre la reine et contre Suffolk, devenu duc et premier ministre. Ce dernier est déferé au parlement sur la fin de l'an 1459 comme coupable de haute trahison et d'autres crimes. Le roi, pour le soustraire au jugement des pairs, l'envoie, le 17 mars 1459, en exil au-delà de la mer. Mais le duc s'étant embarqué pour la France, ses ennemis font courir après lui un corsaire, qui, l'ayant pris sur le passage, lui coupe la tête sans aucune forme de procès. Cette exécution lui fit rendre le calme à l'Angleterre, devint le commencement d'une révolution; le duc de Somerset succéda au crédit de Suffolk et à la haine du peuple. Richard, duc d'York, profita de ces dispositions pour aspirer à la couronne. Un irlandais de basse naissance, nommé l'ade, hardi scélérat, second ses vices, et fait soulever la province de Kent en se portant pour le fils de Jean le Mortimer, exécuta au commencement de ce règne d'une manière très-illégale. Le duc d'York était fils de Richard, 1<sup>er</sup>, comte de Cambridge, décapité l'an 1415, et d'Anne de Mortimer, sœur et héritière du comte de la Marche. Les droits de Richard paraissent incontestables selon les lois d'Angleterre; car il descendait, par sa mère, de Lionel, second fils d'Edouard III, au lieu que la maison de Lancastre, alors régnante, descendait de Jean de Gaunt, troisième fils du même Edouard.

Le duc, pendant les derniers troubles, était occupé en Irlande à faire la guerre aux rebelles de cette île, qu'il vint à bout de dompter. De retour, l'an 1451, il se concerta avec ses amis pour l'exécution de ses vues sur le trône. L'an 1452, il prend les armes, et se présente devant Londres, qui lui ferme ses portes; il offre au roi de cougérer son armée, pourvu que le duc de Somerset soit mis à la tour. La demande lui est accordée, mais il est arrêté lui-même, et ne recouvre ensuite sa liberté qu'après avoir prêté un nouveau serment au roi. C'est là l'époque des deux plus cruelles factions qui aient jamais partagé un état; celle d'York, dont la marque était la rose blanche, et celle de Lancastre qui portait la rose rouge. On compte jusqu'à treize batailles qui signalèrent la haine des deux partis: elle fit de l'Angleterre un théâtre de carnage et de sang; et les guerres qu'elle occasionna coûtèrent la vie, suivant Commines, à près de 1,100,000 hommes, et à quatre-vingts princes du sang. La naissance d'un héritier du trône, dont la reine accoucha le 23 octobre 1453, loin de calmer les esprits agités qu'à les irriter. La guerre civile s'alluma. Le duc d'York prend les armes pour soutenir ses droits, et entraîne dans son parti le comte de Salisbury, de l'illustre maison des Plantagenets, avec le comte de Warwick, son fils, le lord de l'Angleterre. Le roi se met à la tête de son armée pour les réduire, et s'y épuise lui-même. L'an 1455, le 13 mai, Henri est battu et fait prisonnier à Saint-Albans, par le duc d'York, qui ramène le roi à Londres, et se fait de-

clarer protecteur du royaume. L'an 1458, le 3 avril, les deux parties font un traité d'accommodement; mais bientôt après, les troubles recommencent.

L'an 1460, le 19 juillet, l'armée royale est battue à Northampton, par Warwick, général des mécontents, et Henri tombe encore une fois entre les mains des seigneurs victorieux; la reine s'enlève à Durham et de là en Écosse, avec le prince de Galles. Le roi, conduit à Londres le 16 août, y convoque un parlement le 2 octobre: il y est décidé que Henri gardera la couronne sa vie durant, et que le duc d'York lui succédera. La reine Marguerite, revenue promptement d'Ecosse, reparait dans les provinces septentrionales. Cette princesse, égale en courage aux plus grands hommes, assemble une armée, et gagne, le 24 décembre, la bataille de Wakefield sur le duc d'York, qui est tué dans l'action. Son corps ayant été trouvé parmi les morts, Marguerite ordonne d'en séparer la tête, et de la planter sur une des portes d'York, avec une couronne de papier, en division des prétendus droits de Richard à celle d'Angleterre. Le duc de Rutland, son deuxième fils, n'eut pas un meilleur sort. Étant tombé entre les mains des ennemis, le lord Clifford l'égorgea de sang-froid. L'an 1461, la reine marche vers Londres, défait le comte de Warwick, le 15 février, à Barnard-Heath, près Saint-Albans, et a la satisfaction de délivrer le roi, son mari. Le comte de la Marche, fils du duc d'York, sans perdre courage, soutient les prétentions de son père, et marche vers Londres, où il entre comme en triomphe au commencement de mars; il est élu roi d'Angleterre par les intrigues du comte de Warwick, et proclame le 5 du mois, à Londres et aux environs, sous le nom d'Edouard IV.

L'an 1463, Henri est arrêté et enfermé dans la tour de Londres. Après y être resté sept ans, il en est tiré le 6 octobre 1470, et replacé sur le trône par Warwick, appelé le faiseur de roi. L'an 1471, Henri est de nouveau remis dans la tour, où il mourut tragiquement, dans le mois de mai de la même année, comme on le verra plus au long sous le règne suivant. (Voyez Edouard IV, qui suit, et Charles VII, roi de France.) La date du règne de Henri VI changeant tous les ans au premier septembre, suivant cette note du Livre rouge de l'Échiquier: *Data regis Henrici VI in conquestu mortalis singulis annis in festo S. Egidii occidentis primis die septembris*. Henri fonda le collège d'Éaton, proche de Windsor, et le collège du Roi, à Cambridge, pour y recevoir les écoliers d'Étalon, après leurs premières études.

## ÉDOUARD IV (ou VII),

Premier roi de la maison d'York.

L'an 1461, le 5 mars, selon Thoiras, Edouard IV, fils du duc d'York, est proclamé roi d'Angleterre à l'âge de 19 ans. Le dimanche des Rameaux (22 mars), il gagna la bataille de Taunton, qui coûta la vie à plus de 26,000 hommes de l'armée du roi Henri. Le 30 juin, Edouard est couronné à Westminster; il y convoque un parlement, qui approuva son élection, et cause tous les actes faits contre la maison d'York. La reine Marguerite, qui s'était retirée en Écosse avec le roi Henri, après la bataille de Taunton, passe en France pour solliciter du secours. L'an 1463, Henri et la reine rentrent en Angleterre et sont bientôt suivis d'un grand nombre d'anglais: leur camp est forcé par Montagu, frère du comte de Warwick, général d'Edouard; Henri et la reine fuient chacun de leur côté. Quelque temps après, Henri est arrêté, conduit ignominieusement à Londres, les jambes liées sous le ventre d'un mât de cheval, au milieu des huées de la populace, et enfermé dans la tour. La reine se cache dans une forêt, où elle est reconstruite par des voleurs et de pillage de ses propriétés; elle s'échappa des mains de ces brigands, tenant son fils entre ses bras, à la faveur d'une querelle qui s'éleva entre eux pour le partage du



butin. Marguerite rencontre un autre voleur qui, touché de compassion, la conduit au bord de la mer, où elle trouve une barque qui la passe à l'écluse dans les Pays-Bas : elle y est bien reçue par le duc de Bourgogne, qui lui donne deux mille écus, et la fait conduire auprès du roi Henri, père de la reine.

Le nouveau roi se croyant affermi sur le trône, songe alors à se marier, et jette les yeux sur Bonne de Savoie, sœur de la reine de France. L'an 1465, le comte de Warwick se rend à Paris, où la princesse était, pour en faire la demande au nom de son maître. Mais tandis qu'il négocie ce mariage, Edouard échange de goût, devient amoureux d'ELISABETH WOODVILLE, fille du baron de Rivers, veuve du chevalier Gray, mort au service de la maison de Lancastre, et l'épouse. Warwick apprend avec étonnement cette nouvelle en France. Outré d'avoir été joué, il revient en Angleterre le cœur rempli de haine et de vengeance contre Edouard. Il dissimule néanmoins ses dispositions, et attend un temps plus favorable pour les faire éclater. Croyant ce temps arrivé sur la fin de l'an 1468, ou au commencement de l'année suivante, il commence à exécuter le dessein qu'il avait formé de renverser du trône celui qu'il y avait placé. Il gagne l'archevêque d'York et le marquis de Montagu, ses frères; il gagne même la duchesse de Clarence, sœur puînée d'Edouard; et pour cimenter leur union, il lui donne sa fille en mariage. Warwick se retire ensuite à Calais, d'où il excite sourdement, par ses émissaires, une révolte dans la province d'York. Le roi fait marcher le comte de Pembroke contre les rebelles. Ce général est défait et tué dans une bataille près de Bambury; et peu de jours après, les rebelles ayant pris le comte de Rivers, père de la reine Elisabeth, et Jean, son fils, leur coupent la tête à Northampton. Warwick et le duc de Clarence ne s'étaient pas encore montrés sur la scène. L'an 1470, ils se déclarent ouvertement, et se mettent à la tête des mécontents; Warwick surprend Edouard, le fait prisonnier, et l'envoie au château de Medelham, d'où il s'échappe, et rentre dans Londres. Edouard ayant pris le dessus, Warwick passe en France avec le duc de Clarence; il se réconcilie avec la reine Marguerite, et va trouver Louis XI à Angers, où le prince de Galles, fils de Henri VI, épouse la fille de Warwick. Le duc et le comte retournent en Angleterre, l'un avec une armée de soixante mille hommes, marchent contre Edouard qui, étant abandonné des siens, prend la fuite et se retire en France dans les états du duc de Bourgogne, son beau frère. Victorieux sans avoir combattu, le duc de Clarence et le comte de Warwick entrent en triomphe dans Londres au commencement d'octobre. Le 6 de ce mois, Warwick tire Henri VI de la prison où il était enfermé depuis sept ans, et le rétablit sur le trône. Le parlement, convoqué le 29 novembre, approuve la nouvelle révolution, et déclare Edouard traître et usurpateur. Mais la fortune n'avait point abandonné ce prince sans retour.

L'an 1471, Edouard revient en Angleterre avec des secours que le duc de Bourgogne lui avait fournis. Il est joint par le duc de Clarence, son frère, avec lequel il s'était réconcilié, rentré dans Londres le 11 avril, remet Henri dans la tour, et marche contre le comte de Warwick. La bataille se donne à Barnet, le jour de Pâques, 14 avril; le comte de Warwick, et Montagu, son frère, y perdent avec la vie. La sort de la maison de Lancastre est enfin décidée par la bataille de Tewkesbury, que gagne le roi Edouard, le 4 ou le 9 mai 1471, sur Marguerite et son fils, qui sont faits l'un et l'autre prisonniers. Le jeune prince; âgé de dix-huit ans, est amené devant le vainqueur, qui lui demande d'une manière insultante comment il ose tenter d'envahir ses états. « Je suis venu, répond-il, pour retrouver mon propre héritage. » Le roi lui réplique par un coup qu'il lui donne avec son gantelet. Les officiers du roi prenant ce mouvement pour le signal de la mort du captif, l'entraînent dans l'appartement prochain, où les écuyers et écuyères. Il avait épousé, l'année précédente, Anne Neville, fille de Richard, comte de Warwick, que nous verrons dans la

suite remariée à Richard III, roi d'Angleterre. Le roi Henri ne survécut que peu de jours à son fils. Enfermé dans la tour de Londres avec la reine sa femme, il y mourut le 21 mai, à l'âge de cinquante ans; prince dépourvu des qualités royales, mais doué de mœurs très-pures et digne de compassion pour ses malheurs. Le bruit courut, dit Fabien, qu'il avait été mis à mort par Richard, duc de Gloucester, frère du roi Edouard. Mais la chronique de Croyland avouant qu'il avait fini par une mort violente, ne désigne l'auteur de ce crime que par le pronom indéterminé, *quelqu'un*. Ce *quelqu'un* ne serait-il pas plutôt quelqu'un des officiers d'Edouard IV?

Il restait encore un rejeton de la maison de Lancastre, Henri comte de Richemond, fils de Marguerite de Sommerset et d'Edmond Tudor. Craignant avec fondement qu'Edouard ne l'immolât à sa sûreté, il s'embarque avec le comte de Pembroke, son oncle; pour se retirer en France. Le vent des ayant jetra sur les côtes de Bretagne, ils sont menés au duc, qui les retient dans une honnête captivité, pour ne point blesser le roi d'Angleterre, ni satisfaire, en les livrant, sa cruauté.

Edouard devait son rétablissement aux secours que Charles, duc de Bourgogne, son beau frère, lui avait fournis. Charles l'ayant invité, l'an 1475, à se liquer ensemble contre le roi Louis XI, il y consent autant par habitude pour la France que par reconnaissance pour le duc. Mais ayant débarqué à Calais avec ses troupes, il n'y trouve point l'armée que celui-ci avait promis de lui amener. Charles vient lui faire excuse de ce manque de parole, en lui disant qu'il a été obligé de la faire marcher contre le duc de Lorraine. Edouard alors prête l'oreille aux propositions de paix que le roi de France lui fait faire, et que le ministère anglais, gagné par ses présents, appuie de fortes raisons. Les deux monarques, dans une entrevue qu'ils ont, le 29 août, sur le pont de Péquigny, une grille entre deux, font leur accommodement, dont une des conditions fut la délivrance de la reine Marguerite, veuve de Henri VI. Cette princesse était toujours enfermée dans la tour de Londres. Edouard s'engage à la renvoyer en France moyennant une somme de cinquante mille écus, que Louis XI promet pour sa rançon. Marguerite, délivrée sur un ordre d'Edouard, daté du 13 novembre, revint en France, où elle finit ses jours le 25 août 1482; héroïne digne d'un époux qui lui eût ressemblé, plus recommandable néanmoins par sa fermeté dans l'adversité que par sa modération dans la prospérité.

N'ayant plus d'ennemis à redouter, Edouard se livre tout entier au plaisir et à la dissipation. Les Woodville, parents de la reine, s'emparent de l'administration des affaires. L'abus qu'ils font de leur crédit irrite le duc de Clarence dont ils traversaient les entreprises. S'étant échappé, l'an 1478, en discours indécents, et même séditeux contre le roi son frère, ce prince est arrêté et conduit à la tour de Londres, et condamné secrètement à perdre la vie. Son nom de baptême était Georges. On prétend qu'Edouard se détermina à le faire périr sur une prédiction astrologique qui lui donnait pour successeur quelqu'un dont le nom commencerait par G. Mais tous les écrivains du temps ne s'accordent pas sur ce point. On est aussi partagé sur le genre de la mort de l'infortuné duc. Suivant quelques historiens on lui donna l'option du genre de sa mort; il préféra d'être noyé dans un tonneau de Malvoisie, et cette funeste satisfaction lui fut accordée.

Les intrigues de Louis XI qui excitait sourdement les Ecois contre l'Angleterre, tirent Edouard de son assoupissement. Il se préparait à porter la guerre en France lorsqu'une maladie, causée par son intempérance, l'arrêta. Elle l'emporta le 9 avril 1483, à l'âge de quarante deux ans, après un règne de vingt-deux. D'Elisabeth de Woodville, il laissa deux princesses, Edouard, qui suit, et Richard, avec ses princesses, dont l'une épousa Henri VII; trois autres, Cecile, Anne et Catherine, furent mariées à des seigneurs anglais; et deux, Brigitte et Marie, moururent dans le célibat. Le mariage d'Edouard

aver. Elisabeth avait été précédée d'un autre avec Eleonore Talbot, qu'il avait répudiée sans cause et sans dispute; ce qu'il est important d'observer.

Edouard IV était l'un des hommes de son royaume les mieux faits et de la plus agréable figure. Son air affable et ses manières populaires lui gagnaient les cœurs de ses sujets, et le talent malheureux qu'il avait de séduire les femmes, lui assurait la conquête de toutes celles qui étaient devenues l'objet de sa lubricité. Mais l'ambition étouffait en lui les sentiments de l'humanité. Pour parvenir au trône et s'en assurer la possession, il inonda de sang l'Angleterre, et n'en témoigna des remords que dans ses derniers moments; remords qui ne sont qu'un torrent de plus pour le coupable lorsque la seule frayeur les produit.

Dans le livre rouge de l'échiquier, le changement de la date du règne d'Edouard IV est ainsi marqué : *Data regis Edwardi mutatur singulis annis quarto die martii, et obit nono die aprilis, anno regni sui vicesimo tertio.*

L'opinion commune est que Guillaume Caxton, qui fut ambassadeur d'Edouard IV en différentes cours, et mourut en 1494, introduisit en Angleterre l'art de l'imprimerie. Ce qui est vrai, c'est qu'il a le premier employé dans ce pays les caractères en fonte, et que les premiers livres imprimés par cet ambassadeur artiste, dont un, composé par lui-même, a pour titre : *Fructus temporis*, sont de l'an 1474. Mais il est certain que six ans auparavant il avait paru, l'an 1468, à Oxford, chez *Frederick de Corvallis*, un volume in-8°, de 41 pages, en caractères graves, avec ce titre : *Expositio S. Ieronimi in symbolum apostolorum ad Laurentium papam.*

#### EDOUARD V (ou VIII.)

1483. EDOUARD V, fils d'Edouard IV et d'Elisabeth Woodville, né le 4 novembre 1470, est proclamé roi après la mort de son père, tandis que Richard, duc de Gloucester, est occupé à rendre à ce dernier les honneurs funèbres à York. Averti par le duc de Buckingham que la reine et les Rivers veulent, contre les lois du royaume, se rendre maîtres de la tutelle du jeune roi, son neveu, Richard va le prendre, l'amène à Londres, et y convoque un grand-conseil dans lequel il se fait déclarer protecteur du royaume. Le premier usage qu'il fit de son autorité, fut de faire trancher la tête, sans aucune forme de procès, au comte de Rivers, frère de la reine, et à plusieurs seigneurs attachés aux Woodville. La reine s'étant réfugiée dans l'abbaye de Westminster, il l'oblige de lui livrer son deuxième fils, Richard, duc d'York, qu'elle avait emmené avec elle. Maître des deux princes, le protecteur fait examiner leur naissance; et, après en avoir prouvé on prétendu prouver l'illegitimite, il fait déclarer, dans une assemblée du clergé, de la noblesse et du peuple, Edouard V comme bâtard, incapable de porter la couronne, au bout d'environ deux mois de règne.

La date du règne d'Edouard V commence le 9 avril, suivant cette note du livre rouge de l'échiquier : *Data regis Edwardi quinti inchoavit nono die aprilis, et cessavit XXIII die iunii proximo sequenti, videlicet anno regni sui primo.*

#### RICHARD III, surnommé LE BOSSU.

1483. RICHARD, duc de Gloucester, fut proclamé roi, le 22 juin, par la même assemblée qui déposa Edouard V, son neveu; ce qui fut ratifié, le lendemain, par un acte solennel du parlement. Rien ne paraissant s'opposer à son élévation, il fut couronné le 6 juillet suivant. Que devinrent alors les deux jeunes princes ses neveux? C'est sur quoi l'histoire ne s'explique point. Ce silence ne serait-il point l'effet de la politique de Henri VII, intéressé, comme on va le voir, à ce qu'on les eût morts? Cependant il est prouvé par le *Curzon Roll*, ou l'acte du couronnement de Richard, qu'Edouard V a dû se trouver à

cette cérémonie. Il n'y est point fait mention du duc d'York, vraisemblablement séparé des- lors de son frère. Quoi qu'il en soit, on ne peut démontrer que Richard ait fait perir ces deux princes. Thomas Morus et Bacon, qui ont le plus contribué à le faire passer pour le meurtrier de ses neveux, avouent que leur sort n'a jamais été bien éclairci, qu'on en a parlé diversement, et qu'il n'est long-temps douloureux s'ils avaient été mis à mort du tems de Richard, ou non. Malgré cet aveu, ces deux chanceliers ne laissent pas de se déclarer pour l'affirmative, sans faire attention au personnage contradictoire qu'ils font faire au chevalier Robert Blackenbury, gouverneur de la tour de Londres, où les deux victimes de l'ambition de Richard étaient, suivant eux, renfermées. Car ils le supposent d'abord assez vertueux pour résister aux volontés criminelles de ce prince, puis assez faible pour confier les clefs de la tour à Jacques Tyrel, chargé à son refus d'égorger Edouard et son frère. Enfin ils le font mourir les armes à la main pour la défense de ce même Richard qu'il devait regarder comme l'assassin de ses légitimes souverains. La suite de notre récit servira encore à fortifier ces raisons de renvoyer en doute celui de Morus et Bacon. Le duc de Buckingham, cousin de Richard, et le principal auteur de son élévation, exige des récompenses que ce prince crut dangereuses de lui accorder, dans la crainte que, léger et factieux comme il est, il n'en abuse. Morton, évêque d'Éli, zélé lancastrien, que Richard avait mis en prison sans la garde du duc, s'aperçoit de son mécontentement, et l'excite à détruire son ouvrage. Buckingham forme une conspiration contre Richard. Mais elle éclate avant que d'être mûre. Le duc, traversé par un contre-temps, abandonné des siens, et trahi par un de ses domestiques chez qui il s'était réfugié, est pris et décapité sans forme de procès. L'an 1485, dans un parlement tenu au commencement de l'année, les enfants d'Edouard IV sont déclarés bâtards. Ces princes étaient donc supposés encore vivants; et cependant Morus place leur mort sept mois avant l'acte de cette assemblée. Henri, comte de Richmond, dernier maître de la maison de Lancastre, était toujours comme prisonnier en Bretagne. Richard, qui n'avait pas moins d'intérêt qu'Edouard de s'assurer de sa personne, envoie une ambassade en Bretagne, pour engager le duc François II à lui livrer ce captif. Laudais, ministre du duc, se prête aux vues de Richard; mais le comte de Richmond, étant averti du complot, s'échappe heureusement, et se retire auprès de Charles VIII, roi de France. Ayant obtenu de ce monarque un secours d'hommes et d'argent, il s'embarque à Harfleur, le 31 juillet 1485, et passe en Angleterre. Tout le pays de Galles se déclare en sa faveur; Richard marche contre lui, et perd, le 22 août, la bataille de Bosworth, dans laquelle il perit, n'ayant joué que deux ans et deux mois de la couronne. Il ne laissa point d'enfants d'ANNE, son épouse, fille du fameux comte de Warwick, marié d'abord au prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou. Richard est le dernier roi de la race des rois angevins, ou plantagenets, dont Henri II fut le chef; et il ne restait plus, à sa mort, d'enfants mâles de la nombreuse postérité d'Edouard III, que la comte de Warwick. Ce comte était fils de Georges, duc de Clarence, frère de Richard, qui avait, dit-on, fini ses jours dans un tonneau de Malvoisie. La bataille de Bosworth, en mettant fin à la domination des Plantagenets, qui régnaient depuis plus de trois cents ans, termina aussi les longues guerres civiles des maisons de Lancastre et d'York.

Le changement de la date du règne de Richard III se faisait

tous les ans, suivant le livre rouge de l'échiquier. le 26 juin.

*Data regis Richardi tertii mutatur singulis annis, XXVI die iunii,*

*et interfertur eis in bello ab Henrico septimo, vicesimo secundo die*

*augusti, anno regni sui tertio.*

#### HENRI VII.

1485. HENRI TUDOR VII, comte de Richmond, né vers l'an 1457, descendant par Edmond Tudor, son père, d'Owen

Tudor, gallois d'origine, et du roi Edouard III, par Marguerite, sa mère, fille de Jean de Beaufort, duc de Somerset, petit-fils de Jean de Gaunt, qui fit la branche (mais d'origine bâtarde) de Lancastre, est proclamé roi d'Angleterre par son armée, sous le nom de Henri VII, aussitôt après la bataille de Bosworth, le 20 août. Il en prend des-lors le titre, et se fait couronner le 13 octobre. L'an 1486, Henri épouse, le 18 janvier, ELISABETH, fille d'Edouard IV, par ce mariage, les droits des deux maisons de Lancastre et d'York se trouvent réunis sur sa tête. C'était l'intention de ceux qui avaient appelé Henri à la couronne; mais il fut voir par sa conduite, que ses vues étaient différentes. Elle était si jalouse contre la maison d'York, que la politique dont il se piquait ne fut pas assez forte pour l'étouffer; ou du moins la contenir. Elle éclata en diverses occasions par des actes qui soulevèrent les partisans de cette maison. Un des plus éclatants d'entre eux, nommé Richard Simon, prêtre d'Oxford, forma le dessein de la relever, en détruisant le nouveau roi. Pour y réussir, il dressa un certain Lambert Simnel, fils d'un boulanger, à jouer le rôle du comte de Warwick, fils du duc de Clarence, et pour lors enfermé dans la tour de Londres. Simnel prit le nom de ce prince, qu'un bruit public disait s'être échappé de sa prison. Bientôt il fut un parti considérable en Irlande, où son instituteur avait établi le lieu de la scène. Le roi, soupçonnant la reine Elisabeth, sa belle-mère, d'avoir part à cette imposture, la fait renfermer et confisque ses biens.

L'an 1497, le comte de Lincoln, neveu, par sa mère, d'Edouard IV, et plusieurs barons, s'étant rendus auprès de Simnel au mois de mai, le font couronner à Dublin. Le roi marche contre les rebelles qu'il défait, le 6 juin, à la bataille de Stoke. Simnel, lui accorde la vie, et honore d'une charge de maréchal dans sa cuisine celui qui avait voulu lui disputer la couronne. Quelque temps après, il lui donna la charge de fauconnier.

Henri aimait l'argent avec une passion qui le déshonorait. Pour s'en procurer au-delà de ses revenus ordinaires, qu'il trouvait trop modiques, il entreprit la guerre contre la France à l'occasion de la nouvelle réunion, qu'en bon politique il aurait dû effectivement empêcher, du duché de Bretagne à cette couronne. S'étant fait accorder, par le parlement, des subsides pour son expédition, il s'embarqua avec des troupes, et va descendre, le 6 octobre 1492, à Calais, d'où il conduisit son armée devant Boulogne pour en faire le siège. Mais bientôt, sous prétexte que la place était plus forte et mieux pourvue qu'on n'avait d'abord cru, que l'hiver était proche, et que ses troupes manqueraient de vivres pour subsister dans cette saison, il prête l'oreille à des propositions de paix, qu'il lui sont faites par des personnes considérables qu'il avait gagnées. Le roi de France, Charles VIII, tout occupé du projet de la conquête de Naples, ne demandait pas mieux que de le renvoyer promptement dans son île. Par un traité conclu le 3 novembre de la même année, entre Richard Foss et Desqueneux, leurs ambassadeurs respectifs, Charles promet à Henri la somme de sept cent quarante-cinq mille écus, pour les frais de la guerre, et vingt-cinq mille écus de pension pour lui et ses héritiers; traité qui fut ratifié le 10 décembre suivant. (*Abbr. de Rymer*.) Ainsi la guerre et la paix remplirent également les coffres de Henri VII.

Il paraissait alors sur la scène un nouveau prétendant au trône d'Angleterre sous le nom de Richard, duc d'York, frère d'Edouard V. On croyait ce duc assassiné dans la prison où Richard III l'avait fait enfermer. Celui qui se donnait pour être lui-même, affirmait qu'il avait eu le bonheur de s'évader. S'étant retiré dans les Pays-Bas, il y fut accueilli par la duchesse douairière de Bourgogne, Marguerite d'York, ennemie déclarée de Henri VII, parce qu'il était de la maison d'York. Elle avait déjà trempe, si l'on en croit Polydore Virgile, dans l'imposture de Simnel. Après avoir fait publiquement au soi-

disant due toutes les questions concernant son état, satisfait de ses réponses, enchanter de sa bonne mine et de sa renommée blanche avec Edouard IV, et de la facilité avec laquelle il s'exprimait en anglais, elle ne doute point, ou paraît ne point douter qu'il ne fût véritablement son neveu. L'ayant ensuite fait voyager en Portugal, et de la passer en Irlande où il se fit des partisans, elle engagea Charles VIII, roi de France, à la faire venir à sa cour. Henri VII alors le fait redemander à ce monarque comme un imposteur. Charles, craignant de violer les droits de l'hospitalité, se contenta de le renvoyer en Flandre; il y fut connaissance avec beaucoup d'anglais que le commerce avait attirés dans les Pays-Bas; et par leur moyen il eutrentre des correspondances en Angleterre, où il se fit un puissant parti. Henri VII, qui épiait toutes ses démarches, découvrit la conspiration dont il fait arrêter et punir de mort les chefs. Stanley, son chambellan et son allié, le principal d'entre eux, est exécuté avec le plus d'appareil. Ce fut alors que Henri fit courir le bruit que le prétendu duc d'York était le fils d'un juif de Tournai, nommé Warbeck, dont la femme était venue accoucher de lui à Londres, obtint du roi Edouard IV, avec lequel on prétendait qu'elle avait eu commerce, qu'il le ferait tenir en son nom sur les fonts de baptême, où il avait été nommé Pierre ou Peter, que les Flamands convertirent en Perkin. C'est ainsi que nous le désignerons nous-mêmes dans la suite.

L'an 1496, Jacques IV, roi d'Ecosse, qui avait reçu dans ses états Perkin, et lui avait donné en mariage une de ses parentes, fait une invasion en Angleterre, ravage le Northumberland, et retourne chez lui chargé de butin. L'an 1498, des rebelles de Cornouailles appellent Perkin qui se met à leur tête, et prend le titre de roi d'Angleterre; bientôt abandonné de ses partisans, il se retire dans un asile, et se rend au roi qui le fait mettre dans la tour de Londres. Perkin ayant fait un complot avec le comte de Warwick pour en sortir, ils sont condamnés l'un et l'autre l'an 1499, le premier à être pendu, le second à être décapité. Avant l'exécution, on contraignit Perkin à déclarer publiquement qu'il est un imposteur. C'est la seule occasion où il se soit démenti. Jusqu'alors, il s'était si bien soutenu son personnage, que jamais personne ne s'est vante de l'avoir fait tomber en contradiction dans ses réponses aux questions diverses qu'on lui faisait sur sa naissance et sur les particularités de son éducation. Henri VII lui-même n'osa pas lui faire subir un interrogatoire public, comme il avait fait à Simnel, et se contenta de l'interroger en particulier. Pourquoi donc cette réserve à l'égard d'un homme que la duchesse de Bourgogne avait hautement reconnu pour son neveu, que la cour de France avait accueilli et traité comme un prince de la maison d'Angleterre, à qui le roi d'Ecosse avait fait épouser une de ses parentes, et pour la défense duquel nombre de seigneurs anglais avaient sacrifié leur fortune et leur vie? Ces considérations nous tiennent en suspens, et nous obligent de laisser en doute, avec M. Horace Walpole, si le personnage dont il s'agit était ce qu'il prétendait être ou non.

Arthur, ou Arius, prince de Galles, ayant atteint l'âge de quinze ans, le roi Henri, son père, lui fit épouser, le 14 de novembre 1501, Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Mais le jeune prince mourut six mois après son mariage, sans l'avoir, dit-on, consommé. Le roi d'Angleterre alors, dans la crainte d'être obligé de rendre la dot de Catherine, qui était de 200 mille écus, la remaria avec Henri, son second fils, par dispense de Jules II, du 26 décembre 1503. Nous verrons sous le règne suivant les funestes effets de cette alliance, où le sordide intérêt du père est plus de part que l'inclination du fils; qui n'avait alors que douze ans. Henri VII avait marié, quelques mois auparavant, Marguerite, sa fille, à Jacques IV, roi d'Ecosse, contre l'avis de son conseil, qui lui représentait que c'était le moyen de soumettre l'Angleterre à l'Ecosse. Il prétendit au-

contraire que cela servirait à réunir l'Ecosse à l'Angleterre; et l'événement a fait de cette réponse une prédiction. Ce prince, à qui tous ses projets réussissaient par des voies que souvent l'honneur et la probité n'autorisent pas, termina sa carrière le 23 avril 1509, à Richemond, dans la cinquante-quatrième année de son âge, et la vingt-quatrième de son règne, ne laissant d'ELISABETH, son épouse (morte le 2 février 1503), que trois enfants sur sept qu'il en avait eus; savoir: Henri, qui lui succéda, et deux filles, Marguerite, alliée à Jacques IV, roi d'Ecosse, et Marie, qui fut la seconde femme du roi Louis XII, après avoir été promise à Charles, archiduc d'Autriche, Marie, après la mort de Louis XII, épousa Charles Brandon, duc de Suffolk.

L'amour de Henri VII pour la paix, le soin qu'il eut de l'entretenir d'une manière honorable avec ses voisins, les sages règlements qu'il fit pour l'administration de la justice, et son attention à la faire observer, les bornes étroites dans lesquelles il sut contenir la noblesse, les encouragements qu'il fournit à l'industrie, au commerce et aux arts, la protection qu'il accorda aux lettres, l'ont fait appeler le *Salomon de l'Angleterre*. Mais il se montra indigne de ce nom par une base avérée, qui lui fit reconnaître bien des injustices, à l'ombre des lois, pour remplir ses coffres par des amendes, des confiscations et d'autres voies semblables, qui, pour être juridiques, souvent n'en étaient pas moins illicites. Il est le premier roi d'Angleterre qui ait eu des gardes. Son trésor, lorsqu'il expira, montait à 18 cent mille livres sterling: somme effrayable pour le tems.

Henri, par une loi donnée en parlement l'an 1479, ordonna que tout clerc convaincu de crime capital serait marqué d'un fer chaud à la main, avant que d'être renvoyé au juge d'église. Cette loi s'exécute encore aujourd'hui.

Ce fut sous le règne de Henri VII que l'on construisit, en Angleterre, le premier vaisseau de la marine royale. On le nomma le *Grand Henri*; il coûta 14 mille livres sterling. Jusqu'alors en Angleterre comme en France, quand l'état avait besoin d'une flotte, il louait et armait des vaisseaux marchands. (M. Gail-lard.)

Tous les ans on changeait la date du règne de Henri VII au 1<sup>er</sup> août, suivant le livre rouge de l'échiquier: *Data regis Henrici VII mutatur augusti annis vicissim primo die augusti*.

## HENRI VIII.

1509. HENRI VIII, fils de Henri VII, et d'Elisabeth d'Angleterre, né au mois de juin 1492, réunissant en sa personne les droits des deux maisons de Lancastre et d'York, monta sur le trône d'Angleterre le 23 avril. Le 7 juin, il consuma son mariage avec CATHERINE D'ARAGON, et le 23 du même mois, il est couronné avec la reine. Les fêtes qu'occasionna cette cérémonie furent si brillantes et si dispendieuses, qu'une bonne partie du riche trésor que Henri VII avait laissé dans ses coffres, y fut employée. Il en resta néanmoins assez pour fournir aux frais de la guerre que son fils entreprit, l'an 1513, contre la France, à la sollicitation du pape, de l'empereur et du roi d'Espagne. (Voy. Louis XII.) Pendant son absence, Jacques IV, roi d'Ecosse, pour faire une diversion en faveur de la France, se jette sur le Northumberland, et perd la bataille de Floddenfield, où il périt le 9 septembre 1513. La guerre contre la France semblait devoir être de longue durée. Henri, en la commençant, se proposait de reprendre la Guinée, cet ancien patrimoine de sa couronne. C'était le roi Ferdinand, son beau-père, qui lui avait présenté cette perspective, afin d'attirer de ce côté-là ses troupes et de les employer à la conquête de la Navarre, qu'il méditait. Revenu bientôt de son illusion, Henri porta la guerre en Flandre, où il eut l'honneur d'avoir l'empereur à sa solde. Mais s'étant aperçu qu'il était joué par ses alliés, il conclut, le 14 septembre 1514, un traité de paix avec Louis XII, moyennant la cession que lui fit celui-ci de la ville de Tournai,

avec la promesse d'un million d'écus. Quelques jours après, ce traité fut cinéauté par le mariage de la sœur de Henri avec Louis XII. La mort de Maximilien ayant laissé vacant, au mois de janvier 1519, le trône impérial, Henri députa Richard Place, à la diète électorale, pour le briguer en son nom-de-choix, comme l'on sait, tomba sur Charles-Quint. Henri digéra mieux cette préférence que François I<sup>er</sup>, roi de France, l'un des compétiteurs, qui ne put jamais la pardonner à l'empereur élu. Les deux rois, qui cherchaient à se couronner et se lier, conclurent d'une entrevue entre Ardres et Guines, Charles-Quint, delié politique, avant qu'il parlât en Espagne de ce projet, en craignit les suites. Pour les parer, il prit occasion d'un voyage qu'il faisait par mer aux Pays-Bas, de relâcher en Angleterre, où il fut reçu par Henri avec les honneurs d'un son rang. Le cardinal Wolsey, premier ministre, qu'il eut soin de gagner par des présents et des promesses magnifiques, lui concilia l'amitié de son maître. Wolsey, fils d'un boucher d'Ipswich, était parvenu par la souplesse de son génie à toutes les dignités qu'il pouvait espérer en Angleterre; archevêque d'York, chancelier, cardinal, légat à latere; il ne manquait à ses dignités que la papauté qu'il se flattait d'obtenir par la faveur de Charles-Quint.

L'entrevue des deux rois s'ouvrit néanmoins le 7 juin de la même année, et continua jusqu'au 24 de la manière dont on la dit à l'article de François I<sup>er</sup>. L'empereur vint à son tour le roi d'Angleterre, et le prend pour arbitre entre lui et le roi de France. Wolsey, par ordre de Henri, se rend, l'an 1521, à Calais, pour faire les fonctions de médiateur en son nom. Mais le médiateur contribua plus à éloigner les parties qu'à les rapprocher. Etant allé, de là, trouver l'empereur à Bruges, il convint, le 24 novembre, d'une ligue de son maître avec lui contre la France. Henri était occupé alors à composer son ouvrage des *sept Sacraments* contre Luther. Le pape Léon X, auquel il fut présenté de sa part, en fit le plus grand éloge, et donna au roi le titre de *Defenseur de la Foi*, que Henri sollicitait depuis cinq ans (Nansi), et qu'il démentit bien dans la suite.

La mort de Léon X, arrivée le premier décembre 1521, semblait ouvrir l'entrée du saint siége à l'ambition de Wolsey. Mais l'empereur, au mépris de la parole qu'il lui avait donnée, y fit éléver son précepteur, Adrien Florent. Craignant toutefois le ressentiment de ce ministre altier, il passe en Angleterre, et se rend sur la fin de mai suivant à Windsor, afin de réparer l'atteinte que cet événement donnait à leur bonne intelligence. Il y réussit en promettant de le satisfaire à la première vacance que le grand âge d'Adrien annonçait comme prochaine. Le roi, charmé des attentions qu'il redoublait envers lui-même, confirme le traité de Bruges, et confirme ses engagements, Henri, peu de jours après le départ de l'empereur, déclare la guerre à la France, et la fait sans succès cette année et la suivante, comme il l'avait entreprise sans motif. La funeste bataille de Pavie, où le roi François I<sup>er</sup>, fut fait prisonnier le 24 février 1525, reconcilia le roi d'Angleterre avec ce prince, et le tourna contre Charles-Quint, son vainqueur. Wolsey, pour qui l'empereur n'avait plus les mêmes égards, fomenta ces dispositions, et engagea son maître à faire un traité d'alliance, le 30 août de la même année, avec la regente de France, pendant la prison du roi, son fils. Il le renouela avec ce prince après sa délivrance. Henri, l'an 1527, joignit ses troupes à celles que François I<sup>er</sup> envoyait, sous la conduite de Lantere, en Italie, après le sac de Rome, et pendant la captivité du pape Clément VII.

Henri, cette même année, s'étant laissé prendre d'une passion violente pour Anne de Boulen, fille d'honneur de la reine, forme la résolution de l'épouser. Pour y réussir, il commence à fronder des scrupules sur la validité de son mariage, contracté dix-huit ans auparavant, avec la veuve de son frère, et dont il était né trois enfants. Telle est la cause du divorce du roi avec Catherine d'Aragon, et telle est l'origine scandaleuse de la prétendue ré-

forme en Angleterre, et du schisme qui séparait encore aujourd'hui ce royaume de l'Eglise catholique. Le pape Clément VII, après avoir commis les cardinaux Wolsey et Campé, pour décider, en Angleterre, l'affaire du divorce, l'évoque à Rome, l'an 1529, par une bulle du 15 juillet. Wolsey, pour ne s'être pas conformé au goût de son maître dans l'exercice de sa commission, tombe dans la disgrâce; les sceaux lui sont retirés, et il est déposé à Thomas Morus. Tout le monde applaudit à la chute de ce favori, devenu odieux par son faste et sa hauteur. Le 9 octobre, il est déféré au banc du roi, comme coupable de plusieurs crimes d'état. Ses biens sont confisqués au profit du roi, qui veut bien lui en rendre une partie. Mais Henri garde sa maison, appelée palais d'York, aujourd'hui le palais de Whitehall. Cependant, malgré ses défauts, Wolsey était un grand ministre. Son maître ne connut ce qu'il valait qu'après l'avoir perdu. Il avait rendu florissant le royaume d'Angleterre, et prévu avec douleur tous les maux que les nouvelles opinions devaient y faire. Apprenant l'arrivée du lieutenant de la tour de Londres, qui venait pour l'y conduire, il prit, dit l'abbé de Longueville, un poison qui lui causa un dévoiement, dont il mourut avant que d'y arriver, après s'être confessé. Depuis qu'il ne fut plus dans le ministère, ajoute-t-il, tout alla de mal en pis.

L'an 1530, Henri, par le conseil de Thomas Cramer, docteur de Cambridge, consulte sur son mariage les universités de différents pays. Plusieurs docteurs de celles de France, d'Angleterre, d'Italie même, corrompus, à ce qu'on prétend, par l'argent de ce prince, donnent une décision favorable. Mais les universités protestantes d'Allemagne se déclarent hautement contre le divorce (1). Henri prend enfin le parti de faire décider cette affaire en Angleterre, et publie, dans un écrit imprimé, les raisons qu'il a de faire casser son mariage. Dans ces entre-faites, le cardinal Wolsey meurt, le 30 novembre, à l'abbaye de Leicester. On l'accusait alors de son rôle d'York, où il s'était retiré, pour lui faire son procès à Londres, comme coupable de haute trahison. Le fondement de cette accusation était la légation qu'il avait exercée dans le royaume, quoiqu'il ne l'eût acceptée que du consentement du roi. Le chagrin qu'il eut de ce traitement, lui causa sur la route une fièvre qui l'emporta. Plusieurs modernes croient sa mort en 1533, et se trompent. Ce prêtre était, comme on l'a dit, de la plus haute naissance. La fortune l'avait élevé au plus haut degré de la prospérité, pour le précipiter ensuite dans l'abîme de la disgrâce. *Hélas ! dit-il en mourant, si j'avais servi le roi du ciel avec la même fidélité que j'ai servi le roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonnerait pas dans ma vieillesse, comme mon prince m'abandonne aujourd'hui.* Le roi, dit M. Hume, fut fort fâché de sa mort lorsqu'on l'en eut informé, et parla toujours de lui d'une manière honorable,

« ce qui prouve que les dernières persécutions qu'il essuya contre lui n'étaient pas fondées sur la découverte de quelques perfidies, et qu'il y entraînait plus d'honneur que de raison. » Protecteur des lettres, qu'il avait toujours cultivées avec soin, Wolsey fonda, dans l'université d'Oxford, un collège où il établit la première chaire de grec qu'il y ait eue en Angleterre.

Le pape, cependant, pressé par les cardinaux de la faction de l'empereur, nouveau de la reine Catherine, et excité d'ailleurs par un appel de cette princesse, faisait citer Henri à comparaitre devant lui en personne ou par procureur. Résolu de ne faire ni l'un ni l'autre, le roi s'applique à saper l'autorité du pape en Angleterre. Le parlement, assemblé le 16 janvier 1531, entre dans ses vues, et porte la complaisance jusqu'à déclarer que *le roi est le protecteur et le chef suprême de l'Eglise et du clergé d'Angleterre.* L'union entre le pape et l'Eglise anglicane, par-là, fut en quelque sorte rompue. Le parlement, qui s'ouvrit le 15 janvier 1532, n'abolit pas néanmoins entièrement les taxes que la cour de Rome levait en Angleterre. Il se contenta de les modifier, et arrêta même de présenter une requête au roi, pour le supplier de ne pas renvoyer la reine, et d'abandonner la poursuite de son divorce. Mais le roi prévint la requête qui n'eut point lieu, et par ses insinuations, vint à bout de ramener les principaux membres de l'assemblée à sa manière de penser. Le chancelier Thomas Morus, prévoyant alors que toutes les démarches du roi et du parlement tendaient à se soustraire à la communion de Rome et à une altération de la religion, remit les sceaux au roi, et descendit de cette place éminente avec plus de joie, dit M. Hume, qu'il n'y était monté.

Henri, quoique déterminé à ne point se soumettre au jugement du pape, ne laissa point d'envoyer à Rome deux personnes de confiance, en qualité d'excusateurs, (c'est aussi qu'on les nomma) pour faire l'apologie des motifs qui l'empêchaient de donner cette marque de déférence au souverain pontife. Dans la crainte néanmoins du ressentiment de l'empereur, dont la reine, sa tante, avait imploré le secours, il demanda une entrevue au roi de France, pour renouveler une alliance si nécessaire dans les conjonctures. Les deux monarques se virent au mois d'octobre 1532, entre Calais et Boulogne, et se séparèrent le 30 de ce mois, après s'être donné pendant plusieurs jours les marques réciproques de la plus tendre amitié. Anne de Boulen avait été du voyage. Henri, à son retour, conclut secrètement son mariage avec elle, et le fit célébrer le 14 novembre par le prêtre Roland Lee, qu'il fit depuis évêque de Coventry. Il avait trompé ce prêtre, en lui faisant entendre qu'il avait gagné son pape à Rome.

Warham, archevêque de Cantorbéry, était mort le 23 août précédent. Le roi ne jugea personne plus propre à remplir ce siège conformément à ses vues que Cramer. Il était alors en Allemagne, où il prenait les avis des théologiens sur le divorce, et suçait en même temps le venin des nouvelles opinions. Henri, après l'avoir nommé le 9 septembre, demanda les bulles en cour de Rome, au mois de janvier 1533. Le pape hésita quelque temps sur le parti qu'il avait à prendre. Craignant toutefois qu'un refus ne donnât lieu à une rupture entière, il accorda les bulles. Avant qu'elles fussent expédiées, le parlement, assemblé le 4 février, porta une nouvelle atteinte à l'autorité du pape, en déclarant tout appel à la cour de Rome, et en ordonnant que toutes les causes de quelque nature qu'elles fussent, seraient jugées dans le royaume aux cours ordinaires.

Cramer étant arrivé d'Allemagne, fut sacré, suivant Burnet, le 18 mars; date qui paraît douteuse, puisqu'il ne fut mis en possession de son archevêché, par le roi, que le 27 avril. Henri avait bien choisi son homme. Assuré qu'il terminerait à son avantage l'affaire de son divorce, il pressa la reine, pour laquelle il avait toujours eu jusqu'alors des égards, de vouloir bien y consentir. Sur son refus, il la pria de choisir tel de ses palais qu'il lui plairait pour y faire sa résidence. Elle la fit pour quelque temps à Amphil, près de Dunstable. Cramer s'étant transporté en

(1) « En jargon, dit M. Hume, cette question, même sur l'écriture sainte, à laquelle on en appelle à tout moment, les arguments que l'on invoque en faveur du roi étaient infirmes. Le mariage ou divorce d'Henri et de Catherine était celui de Henri et de Catherine, et non d'Henri et de Catherine, mais il est naturel d'interpréter son effet prohibé dans le Lévitique. La descendance ou l'extinction moniales des Juifs. Quoi qu'il en soit, la conclusion que les Gentils avaient encouru la vengeance divine en violant les degrés de consanguinité, étendait cette maxime à tous les cas qui sont spécifiés; conséquemment, c'est supposer que les écritures sont entrées dans des détails minutieux, où nous ne pouvons que bien difficilement en tirer un sens convenable de l'embarassement. La descendance du genre humain, d'un père commun, avait nécessairement obligé le premier génération à se marier dans les degrés de consanguinité les plus proches. Or vous rappelez des exemples de cette nature parmi les patriarches. Le mariage d'un homme avec la veuve de son frère, en certains cas, était non-seulement permis, mais même ordonné par les lois de Moïse. On dit en vain que les principes d'Henri et de Catherine, et qu'il ne regardait pas comme le malin juif; il se résolut toujours que de tels mariages ne sont imposés ni naturellement, ni moralement, sans qu'il Dieu. L'absence de toute pureté, ni les aurait jamais permis dans aucun cas. »

cette ville, y rend, après des informations juridiques, deux sentences, l'une du 23 mai, par laquelle il déclare nul le mariage de Catherine avec Henri l'autre, du 28, qui confirme le mariage de ce prince avec Anna de Boulen, dont le couronnement se fit le premier juin suivant. Le parlement, assemble le 15 janvier 1534, ratifia les deux jugements de l'archevêque de Cantorbéri, et fit, à la demande du roi, plusieurs statuts schismatiques. La réconciliation de ce prince avec le saint siège n'eût pas néanmoins encore tout-à-fait désespérée. Le roi de France y travaillait, et tenait en suspens, par sa médiation, les foudres que Clément VII menaçait de lancer. Henri consentait à se soumettre au jugement du consistoire, pourvu que les Impériaux n'y entrassent point, et le pape avait promis de lui donner cette satisfaction. On attendait une réponse positive de ce prince dans un jour marqué. Le courrier qui devait l'apporter n'arriva point. Le pape, ce jour même, assemble le consistoire, et, par une précipitation fâcheuse, rompt toutes les mesures, en déclarant légitime le mariage de Henri avec Catherine, et en prononçant l'excommunication contre lui, s'il persistait dans le divorce. Le courrier arriva deux jours après, avec les lettres du monarque. Mais le mal était sans remède; et jamais événement, dit M. l'abbé Millot, ne prouva mieux combien une fausse démarche dans les affaires importantes peut entraîner de suites pernicieuses.

Henri, séparé de l'église, devint fanatique, et se garda plus de modération dans sa conduite. Également ennemi des Héretiques, qu'il avait ci-devant combattus par ses écrits, et des Catholiques attachés au saint siège, il veut assujettir tous les Anglais à sa nouvelle façon de penser. Le parlement, dont tous les membres lui étaient asservis, s'assembla le 23 novembre, confirme le suprématie qu'il s'attribuait, et condamne à une prison perpétuelle Jean Fischer, évêque de Rochester, qui avait été précepteur du roi, et Thomas Morus, qui refusait de le reconnaître.

Une sanglante persécution s'ouvre, l'an 1535, contre tous ceux qui témoignent de l'éloignement pour le schisme. Plusieurs prieurs et moines, et entre autres dix-huit chanoines, excellent, par le supplice de la poitrine, leur zèle pour l'unité de l'église. Fischer et Thomas Morus sont condamnés à perdre la tête, et subissent la mort (le premier le 16 juin, le second le 6 juillet), avec une fermeté comparable à celle des anciens martyrs. Tel est le portrait que trace M. Hume de Morus : « Cet homme, dit-il, indépendamment de ses connaissances étendues dans la littérature, réunissait la vertu la plus sublime et l'intégrité la plus pure au génie le plus vaste. Il se joua de tous les caprices de la fortune, qui le placèrent si diversement dans le cours de sa vie. Toujours au-dessus d'elle, ni l'orgueil du rang, ni les disgrâces de la retraite et de la pauvreté n'altérèrent l'égalité de son âme ou la vivacité de son esprit. Il apprit à sa famille non à ronger de sa disgrâce, mais du regret qu'elle faisait paraître de sa faveur ».

La reine Catherine avait passé d'Ampthill, à Kinbolton, dans la province d'Huntingdon. Elle y termina sa vie et ses chagrins, le 8 janvier 1536, dans la cinquantième année de son âge. Avant que de mourir, elle dicta une lettre pour le roi, qu'elle nommait son très-cher roi, seigneur et époux, et finissait un adieu tendre par ces mots : *Je vous prie de me maintenant ou mes vœux sont prêts à se fermer pour jamais, mon unique désir serait de les octroyer sur vous.* Henri en fut attendri, et ordonna ses funérailles dans l'abbaye de Peterborough, qu'il érigea dans la suite en évêché. Catherine passa trente-trois ans en Angleterre, et ne songea point à en sortir, de peur de nuire à sa fille; c'est ce même intérêt qui lui fit supporter sans murmure les mortifications dont on voulait lasser sa patience. Depuis la sentence de divorce, elle ne reçut que le douaire de veuve du prince de Galles, et dans tout le royaume, que le titre de douairière, hors dans sa maison, où elle se faisait traiter en reine. L'histoire lui donne des vertus respectables,

beaucoup de piété, de douceur, peu d'attachement aux grandeurs, une application continuée au travail, du mépris pour les plaisirs. Anne de Boulen attira l'indignation du public par la joie immolérée qu'elle fit éclater en apprenant la mort de cette princesse infortunée. Un revers terrible ne tarda pas à dissiper l'illusion de son triomphisme insolent. Parmi ses filles d'honneur, Jeanne de Seymour (soit plutôt de Saint-Maur), frappa les yeux de Henri par sa beauté. De goût de la reine, il veut mettre cette fille à sa place, et pour y réussir, il la fait condamner, par vingt-six pairs, avec le lord Rochester, à se faire, à perdre la tête, pour crime non avéré d'inceste, et pour crime, aussi mal prouvé, d'adultère; ce qui fut exécuté le 19 mai. Le roi, dès le lendemain, épouse JEANNE DE SEYMOUR, et trois jours après, il fait en public la cérémonie de ses noces. (Le père de Jeanne était un chevalier descendu de l'ancienne maison de Saint-Maur, en Normandie, établie en Angleterre du tems de Guillaume le Conquérant.) On remarque que le roi voulait faire caser juridiquement son mariage avant l'exécution d'Anne, l'archevêque de Cantorbéri, Granmer, en qualité de président de la cour ecclésiastique, annula ce mariage, la surveillance du supplice de l'accusée, par une sentence de divorce, sur ce que la reine elle-même avoua qu'elle n'avait pu épouser le roi, après avoir donné sa foi par écrit au lord Perci, fils du comte de Northumberland. Dans la première session du parlement, assemble le 8 juin, tous les petits monastères, au nombre de 376, dont les revenus étaient au-dessous de deux livres sterling, sont supprimés, et tous leurs biens, meubles et immeubles sont vendus au profit du roi. C'est par la qu'on commença à détruire la religion catholique en Angleterre. Il se forma cependant, au nord de ce royaume, une confédération, sous le nom de *Pèlerinage de la Grâce*, pour la défense de l'église et la suppression de l'hérésie. Des prêtres, en habits sacerdotaux, marchaient à la tête des confédérés, qui portaient le nom de *Jesu bréd* sur leur manche, et avaient la croix pour bannière. Le duc de Norfolk, envoyé contre ces rebelles, qui s'étaient déjà rendus maîtres d'York et de Hull, les intimide, et les engage à mettre bas les armes, en leur promettant le pardon.

La nouvelle reine ne jouit pas long-tems de sa bonne fortune. Étant accouchée, le 12 octobre 1537, d'un fils, qui est le nom d'Edouard, elle mourut le lendemain de l'opération césarienne qu'on lui avait faite pour sauver son fruit.

Ce qu'annonçait la suppression des petits monastères (1) arriva l'an 1539. Le roi, dont elle n'avait fait qu'acquiescer l'appel, comme parle Thoiras, prend la résolution de supprimer toutes les abbayes et autres maisons religieuses d'Angleterre. Pour l'exécution de ce projet, il se fait faire des désignations des monastères par les abbés et les moines. Thoiras convient lui-même que les derniers vœux qu'ils prêtaient des moines, n'étaient qu'un pur prétexte pour couvrir la vengeance du roi, et peut-être sa cupidité. Le parlement, qui sous ce règne ne s'assemblait plus que pour servir les passions du prince, lui accorde les biens des monastères, qu'on supposait lui avoir été volontairement résignés. Cromwell, qu'il avait nommé son vice-gérant, est chargé d'en faire démolir les édifices. La suppression des monastères est suivie de la loi des six articles, qui sont conformes à la doctrine de l'église; mais la loi est contraire à l'esprit de douceur qui conduisit l'église, en ce qu'elle condamne à être pendus et brûlés, ceux 1°. qui nient la transsubstantiation; 2°. qui demandent la communion sous les deux espèces; 3°. qui croient le mariage des prêtres légitime; 4°. qui croient qu'on peut violer le vœu de virginité; 5°. qui regardent les messes basses comme inutiles;

(1) Le projet de supprimer les petits monastères avait été proposé à l'évêque Jean Fischer par certains ecclésiastiques. Il répondit par cet apologue : « La croisée demanda une herminette d'arbre à la forêt pour s'en faire un manche. L'ayant obtenue, elle s'en servit pour détruire la forêt même. »

6<sup>e</sup>, qui ne croient pas la confession auriculaire nécessaire au salut. Les religionnaires appellèrent cette loi le *statut de sang*. Plusieurs d'entre eux en éprouvèrent la sévérité.

Henri VIII affectait une grande horreur pour l'adultère, et ne pouvait se passer de femme. Sur un portrait infidèle qu'on lui montra d'ANNE, fille de Guillaume, duc de Cleves, il envoya Cromwell faire la demande de la princesse. Elle arriva en Angleterre sur la fin de décembre, et le roi se rend incessamment à Rochester pour la voir. Mais la trouvant fort différente de son portrait, il se retira confus, et dit à ses confidés, en jurant, qu'on lui avait amené une *coquette flamande*. Il n'osa pas néanmoins reculer, et le mariage se célébra le 6 janvier 1540. Le roi dissimula son mécontentement à Cromwell, qui l'avait si mal servi dans son ambassade. Il l'envoya même au mois d'avril suivant à la dignité de comte d'Essex, et le nomma pour faire l'ouverture du parlement, qui s'assembla le 12 de ce mois. Cromwell y fit ordonner la suppression de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean, nouvellement établi à Malte. Mais l'assemblée finit, le ministre est accusé de haute trahison par le duc de Norfolk, qui le conduisit, le 13 juin, à la tour, par ordre du roi. On lui fait son procès, et le 26 juillet il est exécuté à mort. Cromwell était l'objet de l'envie de la haute noblesse, qui ne pouvait voir sans dépit le fils d'un maréchal ferrant élevé au-dessus d'elle. Henri était alors épris de la beauté de Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk. Impétueux dans ses passions, il se détermine à faire casser son nouveau mariage pour l'épouser. Le parlement, toujours asservi à ses volontés, donne les mains à la proposition qui lui en fait, et CATHERINE HOWARD, qu'il avait déjà épousée en secret, est déclarée reine le 8 août. Ce n'était rien moins qu'une vestale qu'il avait assignée dans sa couche. Catherine s'était auparavant livrée au plus infâme libertinage; et depuis son mariage, elle continua le même genre de vie. Le roi fut un des maris à s'en apercevoir. Furieux d'avoir été trompé par une femme qu'il adorait, il dénonce sa conduite au parlement, le 6 février 1541. Son procès fut instruit en peu de jours. Condamnée à perdre la tête, elle subit son jugement le 13 février.

L'intérêt est le grand mobile des princes dans leurs alliances et leurs divisions. Henri, pour qui François II. n'avait plus les mêmes regards, cherche à se réconcilier avec Charles-Quint, et lui dispute l'évêque de Londres pour lui proposer de rallier avec lui contre la France. L'empereur était alors en guerre avec cette puissance, et Henri se flattait qu'en réunissant leurs forces ils viendraient à bout d'en détruire les provinces qui étaient le plus à leur bienséance. L'empereur sacrifia ses griefs aux avantages que le roi d'Angleterre lui faisait espérer, et le traité proposé fut signé le 8 avril 1543. Henri termina, le 1<sup>er</sup> juillet suivant, la guerre qu'il faisait à l'Ecosse, par le mariage projeté, qui n'eut point lieu, du prince Edouard, son fils, avec Marie, fille de Jacques V. mort l'année précédente. Il donna lui-même sa main, le 12 de ce mois, à CATHERINE PARR, veuve du lord Latimer. Henri, surchargé d'embonpoint, incommodé d'un ulcère à la jambe, et menacé d'une maladie mortelle, trouva dans la complaisance et dans les soins empressés de cette épouse le soulagement de ses maux. Mais elle était imbuë de la doctrine de Luther; obligée d'entendre le roi continuellement disserter sur la théologie, elle se hasarda souvent à le contredire, et peu s'en fallut qu'elle eût subi la peine de sa témérité. Son esprit la tira du péril auquel elle s'était exposée. Fermée par ses excuses qu'elle n'avait cherché qu'à s'instruire, en disputant contre un avant aussi profond que lui, Henri lui pardonna et lui rendit son affection.

La discorde qui régnait en Ecosse entre le comte de Lenox et le comte d'Arran qui se disputaient la principale autorité, donna occasion au roi d'Angleterre d'envoyer, l'an 1544, une armée dans ce royaume, pour y faire une invasion. Mais après que ses troupes eurent brisé Dumbrie et Haddington, il les rappela pour les amener en France, où l'appelaient son alliance avec Charles-

Quint. Celui-ci l'avait prévenu; et déjà maître de Luxembourg et de Ligny, il faisait le siège de Saint-Dizier lorsque Henri, après son débarquement, vint investir Boulogne et Montreuil. Il se rendit maître de la première de ces deux places, et leva le siège de l'autre sur la nouvelle d'un traité de paix que l'empereur venait de conclure (le 16 septembre), avec François I<sup>er</sup>. C'est à quoi se termina son expédition, dont les fruits ne furent pas à beaucoup près, compensés par la conquête de Boulogne. Henri, de retour en Angleterre, acheva de se rallier par sa prodigieuse. Pour faire ressource, il obtint du parlement, assemblé le 23 novembre 1545, la propriété des biens des hôpitaux, des chapelainies, et des universités qui furent toutes supprimées, à l'exception de celles de Cambridge et d'Oxford. Cette assemblée porta la bassesse jusqu'à reconnaître que le roi a toujours eût de droit divin, le chef suprême de l'église anglicane, que les évêques et les autres supérieurs ecclésiastiques tiennent de lui leur juridiction, et que lui seul a reçu du ciel la puissance de régler la croyance et de réformer les abus.

La guerre continuait toujours, mais faiblement, entre l'Angleterre et la France. L'an 1546, elle fut terminée par un traité de paix signé le 7 juin. Boulogne resta au pouvoir des Anglais jusqu'au remboursement des arrérages de la pension que François I<sup>er</sup>. faisait à Henri. Lors de la publication de cette paix à Londres, il y eut une procession solennelle où l'on étala tous les riches ornements et bijoux qui appartenait aux églises; mais ce fut pour la dernière fois. Le roi, peu de temps après, s'appropriant toutes ces richesses en vertu de son autorité souveraine. (Barrow.) Les Protestants se réjouirent de cette usurpation sacrilège, les Catholiques en gémirent. Mais les uns et les autres éprouvèrent également les effets du fanatisme qui animait le roi. Le duc de Norfolk et le comte de Surrey, son fils, furent arrêtés sur quelques délits, n'ayant d'autre crime que celui d'être attachés, quoiqu'en secret, à la religion catholique: le comte de Surrey est condamné à mort, et exécuté le 19 janvier 1547; le duc devait l'être le 29, et l'ordre en fut donné au lieutenant de la tour; mais la mort du roi, arrivée la nuit du 28 au 29, lui sauva la vie par un trait des plus marqués de la providence. Henri était dans la cinquante-cinquième année de son âge, et dans la trente-huitième de son règne. En mourant il avoua qu'il n'avait jamais refusé la vie d'un homme à sa vengeance, ni l'honneur d'une femme à ses desirs. Il n'en disait pas encore assez. En effet, sous le règne de ce prince, il n'y eut d'autre religion et d'autres lois en Angleterre que sa volonté et sa passion: il ajoutait, il retranchait; et, comme s'il eût été infallible, il n'avait qu'à manifester ses sentiments pour les faire approuver par le parlement, et leur faire donner force de loi. Jamais despote ne fut plus absolu; il en coûtait presque toujours la vie à quiconque osa s'opposer à ses volontés. On compte, parmi les personnes sacrifiées à ses passions, deux roines, deux cardinaux, trois archevêques, dix-huit évêques, treize abbés, cinq cents prieurs, moines et prêtres, quatorze archidiocèses, soixante écoliers, plus de cinquante docteurs, douze ducs, marquis et comtes, avec leurs fils, vingt-neuf barons et chevaliers, trois cent trente-cinq nobles moins distingués, cent vingt-quatre citoyens, et cent dix femmes de condition. Toutes ces personnes, excepté les deux roines, furent mises à mort pour avoir désapprouvé le schisme et les désordres du roi Henri, quoiqu'il leur supposât souvent des crimes pour avoir occasion de les faire mourir. Le parlement, dit on historien, était si fort subjugué par ce prince, qu'il ordonna que ceux qui auraient prêté de l'argent à Henri seraient obligés de l'en tenir quitte. Quelque injuste que fût cet acte, les chambres ne furent pas fléchies que le roi le désirât, afin de faire cesser l'usage des emprunts qui, avec le temps, auraient rendu les parlements inutiles. (Gail. philosp.) Henri fit marier six fois: le 3 juin 1550, avec CATHERINE D'ARAGON, morte en 1536; 2<sup>e</sup>, le 14 novembre 1533, en présence d'un petit nombre de témoins, comme le remarque M. l'abbé

tarmier, (Histoire de France, in-4°, tome XII, page 546.)  
 avec ANNE DE BOULEN, 30. le 22 mai 1536, avec JEANNE DE SEYMOUR, morte le 14 octobre 1537; 42. le 8 janvier 1540, avec ANNE DE CLÈVES, fille de Jean, duc de Clèves, qu'il répudia la même année; 58. le 8 août 1540, avec CATHERINE HOWARD, décapitée le 13 février 1541; 62. le 12 juillet 1543, avec CATHERINE PARR, laquelle deux mois après la mort de son époux, donna sa main au chevalier de Seymour, et mourut en septembre 1548. De toutes ces femmes, Henri ne laissa que trois enfants, dont il régla l'héritage par son testament. Edouard, fils de Jeanne de Seymour, fut son successeur immédiat; Marie, fille de Catherine d'Aragon, succéda à Edouard; et Elisabeth, née d'Anne de Boulen, succéda à Marie.

Le livre rouge de l'échiquier marque au 22 avril le changement de date du règne de Henri VIII. *Data regis Henrici octavi mutatur a quibus annis viciesimo secundo die aprilis, et obit xxviii die januarii, anno regni sui xxxviii.* Avant le règne de ce prince on n'appelait le roi d'Angleterre que *notre grâce*. Henri VIII fut le premier qui se fit appeler *votre altesse*, puis *votre majesté*. Ce fut François I<sup>er</sup>, qui lui donna ce dernier titre dans la célèbre entrevue de 1550, et non pas 1549 comme on pourrait l'inférer de ce qui a été dit ci-dessus.

Dans les premières années de Henri VIII, il ne croissait en Angleterre, ni chou, ni carotte, ni aucune racine comestible; et on a remarqué que la reine Catherine ne put avoir à son dîner une salade qu'après que son mari eut fait venir un jardinier des Pays Bas. Les artichauts, les alibris, les prunes, y parurent pour la première fois vers le même tems. On n'y connaît que depuis 1524 les roqs d'Inde, les rapres et le houblon. On y apporta de l'île de Zante le groseillier en 1533, et les Flamands y envoyèrent des cèrises en 1540.

Le règne de Henri VIII vit naître une quantité prodigieuse de modes différentes. On devint même si ridicule, qu'un artiste du tems publia une estampé satirique sous le titre d'*Introduction to knowledge*, où un anglais est représenté au tems d'une main une pièce de drap, et des écusons de l'autre. Cette gravure très-connue, est rarement recherchée des curieux. Anne de Boulen porta le deuil en jaune pour Catherine d'Aragon.

#### EDOUARD VI, (IX.)

1549. EDOUARD VI, né le 12 octobre 1537, de Henri VIII et de Jeanne de Seymour, proclamé roi le 31 janvier à Londres, et couronné le 20 février, régna sous la tutelle de seize regents désignés par le testament du roi Henri. De ce nombre était Edouard Seymour, oncle du roi, comte de Hereford. Le jeune roi le érça duc de Somerset, et ensuite le nomma protecteur du royaume, malgré l'opposition du chancelier Wriothesly, seul catholique, mais d'un caractère dur et ambitieux, qui bientôt, sous un léger prétexte, fut dépouillé de sa dignité. Délivré de ce rival, Somerset travailla avec Cranmer, archevêque de Cantorbéry, à l'établissement de la religion protestante en Angleterre. On donne au jeune monarque des maîtres qui lui enseignent les nouvelles erreurs. Cranmer fait venir d'Allemagne des recrues de luthériens qui s'emparent des églises dans les écoles. Nul prêtre, excepté Gardiner, évêque de Winchester, n'ose réclamer en faveur de l'ancienne religion. L'an 1547, le protecteur porte la guerre en Ecosse, dans la vue d'unir ce royaume à l'Angleterre, en contraignant la reine Marie de donner sa main à Edouard. Il gagne, le 10 septembre, la bataille de Hancoc, où les Anglais ne perdirent pas deux cents hommes. Cette victoire eût peut-être été suivie de la conquête de l'Ecosse, si des rabalets, qui se formaient contre le protecteur, ne l'eussent rappelé en Angleterre. A son retour, il convoqua le parlement dans lequel il fit abolir les lois de Henri VIII,

touchant les nouveaux dogmes, et sur tout celle des VI articles. Ce fut dans cette assemblée que le dernier arcau fut mis à la prétendue réforme, par la suppression des masses privées, des images, de la confession articulaire, l'établissement de la communion sous les deux espèces pour les laïques, et l'obligation imposée aux évêques d'exercer leur juridiction au nom du roi. La guerre cependant continuait en Ecosse, où le protecteur avait laissé le comte de Warwick pour le remplacer; mais les succès furent balancés; et la reine, s'étant retirée, l'an 1548, en France où bientôt elle fut fautive au dauphin, rompit, par là, toutes les mesures du protecteur. Celui-ci avait un ennemi irréconciliable dans l'amiral Thomas Seymour, son frère, époux de la veuve de Henri VIII. L'an 1549, après avoir inutilement essayé de le regagner, il étouffa la voix de la nature, et le livra au parlement, qui le condamna à mort sur trente-trois chefs d'accusation, qu'on refusa de lui communiquer. Ce jugement fut exécuté le 10 mars. Mais Thomas eut bientôt un vengeur dans le comte de Warwick, qui; rhaqué de la hauteur de Somerset et de son despotisme, réussit par ses intrigues à le faire dégrader de ses offices par le parlement. Content de l'avoir humilié, il lui rendit ensuite son amitié, et rincenta leur réconciliation par le mariage de son fils avec la fille de Somerset. Il fit plus, il le fit rentrer dans le conseil de régence. Les membres qui composent cette espèce de tribunal, étaient occupés depuis son établissement à faire dans le culte public différentes innovations dont la principale fut une nouvelle liturgie, contraire en plusieurs points essentiels aux rites de l'Eglise romaine. Des commissaires furent envoyés pour l'établir partout le royaume. Elle ne trouva d'opposition que chez la princesse Marie, dont la fermeté à la rejeter fut inébranlable. Evêque Gardiner lui-même s'y soumit; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût déposé la même année à cause de son attachement aux principaux dogmes de l'Eglise romaine. Le parlement, assemblé au mois de février 1550, imprima sa sanction à la nouvelle liturgie. Ce fut le signal de la guerre qui fut déclarée aux livres de l'ancienne. On les recherches partout pour les brûler; et sous ce prétexte on pilla les bibliothèques, dont les manuscrits, sans distinguer ce qu'ils renfermaient, furent livrés aux flammes ou vendus aux épiciers. Le duc de Somerset n'en fut pas quitte pour la première disgrâce qu'il avait essayée. De nouveaux revers plus funestes l'attendaient pour lui faire entièrement expier la mort de son frère. Warwick, créé duc de Northumberland, devint à son tour l'objet de sa jalousie. Des imprudences qui la manifestèrent furent la cause de sa perte. Warwick l'ayant accusé d'avoir voulu attenter à sa vie et à celle de quelques membres du conseil, il fut arrêté et conduit à la tour. Ses juges, qui étaient eux même tems ses parties, le condamnèrent à mort sans avoir voulu le confronter avec ses accusateurs. Pour rendre ce jugement exécutoire, la signature du roi, son oncle, était nécessaire. Warwick l'obtint par ses artifices au bout de deux mois; et le 22 janvier 1552, le duc de Somerset fut décapité à huit heures du matin, sur le plan de la tour. Le parlement, alors assemblé, passa le lendemain un bill qui déclarait bons et légitimes les mariages des prêtres; il statua des peines contre quiconque s'abstenait volontairement du culte public; il avait déjà défendu de célébrer la messe. Dans le cours de la même année, le roi fut attaqué de la petite vérole. Cette maladie, sans le défigurer, lui laissa dans la poitrine un venin qui le consuma lentement, et enfin l'enleva de ce monde à Greenwich, le 6 juillet 1553, à l'âge de seize ans. Ce jeune prince, le dernier maître de la maison de Tudor, était avant pouson âge, et avait d'excellentes qualités; mais il eut le malheur d'être élevé dans le schisme et dans l'erreur, et de mourir fort attaché à l'un et à l'autre.

Déposé Henri III, un grand nombre d'allemands s'étaient rendus maîtres du commerce en Angleterre à la faveur des grands privilèges que ce prince avait accordés aux villes anseatiques.



Edouard VI modéra ces privilèges, ce qui excita l'émulation des Anglais et les porta à se livrer au même genre de travail qui avait enrichi ces étrangers.

#### JEANNE GRAY.

1553. JEANNE GRAY, fille aînée de Henri Gray, duc de Suffolk, et de Françoise Brandon, est proclamée reine, le 10 juillet, par les intrigues du duc de Northumberland, son beau-père, ci-devant comte de Warwick. Ce courtisan, qui avait tout credit sur l'esprit d'Edouard VI, l'avait engagé à instituer Jeanne Gray son héritière au préjudice de Marie et d'Elisabeth, sœurs de ce prince. Jeanne descendait de Henri VII par Marie, son aïeule maternelle. Elle ne porta que neuf jours la couronne, ayant été obligée de la céder à l'héritière légitime, le 19 juillet. Jeanne Gray eut la tête tranchée le 12 février 1554, deux heures après l'exécution du lord Guilford-Dudley, son mari : et le duc de Suffolk, son père, subit un pareil sort le 17 du même mois. Le duc de Northumberland, beau-père de Jeanne, avait été exécuté des le mois d'août 1553, après avoir abjuré l'hérésie sur l'échafaud.

La pointe des souliers et des bottes s'était tellement allongée depuis quelque temps, qu'on fut obligé de la restreindre à deux pouces par une loi particulière.

#### MARIE, REINE D'ANGLETERRE.

1553. MARIE, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, née le 18 février 1516, est proclamée reine d'Angleterre, avec un applaudissement universel, à Londres, le 19 juillet, par les soins du comte d'Arundel, et couronnée le 4 octobre par Gardiner, évêque de Winchester. La princesse Elisabeth, sœur de Marie, porta dans cette cérémonie la couronne qu'on devait mettre sur la tête de la reine. Elisabeth dit tout bas à l'ambassadeur de France, le comte de Noailles, que cette couronne était bien pesante, et qu'elle était lasse de la porter. *Prenez patience, madame, lui répondit l'ambassadeur, bientôt cette couronne, placée sur votre tête, vous paraîtra plus légère.* (Griffet.)

Marie, fermement attachée à la foi de l'église, ne pouvait s'allier qu'à un prince catholique. Elle trouva l'époux qui convenait à sa religion dans Philippe, fils de Charles-Quint, et depuis roi d'Espagne. Les articles de leur mariage furent signés le 12 janvier 1554. Cette alliance excita parmi les Anglais des murmures qui dégénérèrent bientôt en une révolte ouverte. Le duc de Suffolk et un gentilhomme nommé Thomas Wyatt, se mettant à la tête des rebelles ; les chefs sont battus, arrêtés et exécutés, et la conjuration se dissipe. La reine, zélée pour la religion catholique, nomme des commissaires pour déposer les évêques mariés, et rétablit l'ancienne liturgie de l'église. Le 4 avril, elle convoque le parlement, qui approuve son mariage avec Philippe. Ce prince arrive d'Espagne à Southampton (1)

le 19 juillet, suivant M. Hume, et épouse le 25 la reine Marie. Il obtient la grâce de la princesse Elisabeth et de plusieurs autres personnes enfermées avec elle dans la tour de Londres, pour avoir trépané dans la conjuration du duc de Suffolk et de Wyatt.

Il y avait dans la maison royale un homme très-propre à secondar les vues de la reine pour l'extinction du schisme et la réconciliation de l'église anglicane avec le saint siège. C'était le cardinal Riensud Polus ou de la Pôle, petit-fils par sa mère du duc de Clarence. Mais il était absent d'Angleterre depuis environ trente ans. Nommé doyen d'Excester dès sa première jeunesse par le roi Henri VIII, il avait été faire ses études à Paris, d'où il s'était ensuite rendu à Padoue pour les achever. Henri, lorsqu'il y était encore, fit de vaines tentatives par lettres pour lui faire approuver son divorce et son schisme. Polus ne lui répondit que par son *Tratté de l'Unité de l'Eglise*. Résolu de se fixer en Italie, il se lia intimement avec tout ce qu'il y avait en ce pays de plus distingué soit par le rang, soit par le mérite. Ses vertus, son savoir, et la sainteté qu'il faisait à la religion des avantages que sa naissance lui donnait lieu d'espérer en sa patrie, déterminèrent le pape Paul III, en 1536, à l'admettre dans le sacré collège, quoiqu'il eût encore peu d'âge. Jules III, à la demande de la reine Marie, l'envoya, l'an 1554, en Angleterre avec le titre de légat. Y étant arrivé le 24 novembre, il alla prendre séance le 30 au parlement : et sur la promesse que firent les deux chambres de révoquer toutes les lois faites contre l'autorité du pape, il leva les censures et réunit l'Angleterre à l'église romaine. La présence du cardinal ne servit pas à modérer le zèle excessif de la reine contre les hérétiques. Elle commença, l'an 1555, à les faire rechercher ; et plusieurs, entre lesquels on compte quatre évêques et treize prêtres, furent livrés aux flammes. Ces supplices, contraires à l'esprit de l'Evangile, furent très fréquents sous le règne de Marie. Philippe, dont le caractère et les principes ne s'opposaient point à ces exécutions, quitta l'Angleterre au mois de septembre et passa en Flandre.

Crammer, archevêque de Cantorbéri, le promoteur, et l'apologiste du divorce de Henri VIII, le principal auteur du changement de la religion en Angleterre, et l'instigateur de la plupart des meurtres qui s'étaient commis sous les deux règnes précédents, osait échapper à la vengeance de Marie. L'ayant fait arrêter, elle le livra aux juges qui le condamnèrent au feu comme traître et hérétique. La crainte de ce supplice lui arracha une rétractation de ses erreurs ; qu'il signa dans sa prison. Mais le malheureux, étant sur le bûcher, la revoqua lorsqu'il vit qu'il n'y avait point de grâce à espérer. Son archevêché fut donné au cardinal Polus, qui employa tous ses soins à purifier l'église de Cantorbéri des erreurs que Crammer y avait introduites.

Philippe, époux de Marie, nouveau roi d'Espagne, étant revenu le 20 mai 1557, en Angleterre, engage cette princesse à s'unir avec lui contre la France. En conséquence, elle envoya en héritier déclarer la guerre à cette couronne, et fit partir, le 17 juin, huit mille anglais pour aller joindre l'armée espagnole dans les Pays-Bas. Philippe, avec leurs secours, gagna, le 10 août de cette année, la fameuse bataille de Saint-Quentin. Mais au commencement de la suivante, le duc de Guise se rend maître de Calais, le 8 janvier, en sept jours de siège. Guines, après deux assauts, ouvre ses portes le 21 du même mois, et la garnison du château de Ham ayant pris la fuite dès qu'il parut, la France, par-là, se trouva entièrement délivrée des Anglais. Une flotte de cent vingt vaisseaux qu'ils avaient en mer sous le commandement du lord Clington, débarqua, le 1<sup>er</sup> juin, deux troupes sur les côtes de Bretagne. Elles brûlèrent le Conquet, et furent obligées de regagner leurs vaisseaux en diligence, après avoir été considérablement maltraitées. Ces revers, dont on murmura beaucoup en Angleterre, firent consentir la reine à des conférences pour la paix, qui s'ouvrirent, le 15 octobre 1558, à

(1) La reine avait envoyé au-devant de Philippe une escadre de vaisseaux anglais, qui se joignit à celle d'Espagne sur laquelle on avait embarqué quatre mille hommes de troupes destinées à passer en Flandre. Mais les navires espagnols étaient si petits, si faibles, et si mal équipés, que l'armada d'Angleterre les comparait à des coquilles de moules. Le prince amena avec lui les principaux seigneurs de la cour d'Espagne, et, entre autres le duc d'Albe, don Bary Gomez, l'amiral de Castille, don César de Gonzague, fils de don Fernand, le marquis de Pescara, le comte de Feria, etc. Il avait aussi trois des principaux seigneurs de Flandre à sa suite, le comte d'Esmond, le comte de Hore, le marquis de Berghes. Six lords anglais, d'une naissance distinguée, vinrent le prendre dans une barque richement ornée. Il y entra après avoir reçu l'ordre de la Jarretière, qui lui fut présenté par le comte d'Arundel, entre les mains duquel il fit serment d'observer exactement les lois du royaume. (Griffet.)

Cateau-Cambrésis Elles durèrent près de six mois, et Marie n'en vit pas la fin. Une hydropisie, qu'on prit pour une grossesse, la conduisit au tombeau le 17 novembre suivant, dans la quarante-troisième année de son âge et la sixième de son règne. Sa mort fut une grande perte pour la religion catholique, qu'elle appuya de toute son autorité; mais par des voies (il faut en convenir) souvent fort rigoureuses, au gré de cette même religion. Le zèle de Marie tint de l'aigreur de son tempérament, et produisit plus de changements forcés que de conversions réelles. Le cardinal Polus, dont les auteurs protestants et Thoiras lui-même ne peuvent s'empêcher de dire du bien, mourut seize heures après la reine. Lorsqu'on lui eut annoncé la mort de cette princesse, prévoyant tous les maux que la religion devait souffrir sous Elisabeth, il prit son crucifix, et s'écria en le baisant : *domine, salve nos, perimus*. Ce furent les dernières paroles qu'il prononça.

### ELISABETH.

L'an 1558, le 17 novembre, ELISABETH, née, le 7 septembre 1533, de Henri VIII et d'Anne de Boulen, passa du château de Woadwurt, où elle était retenue comme prisonnière, sur le trône d'Angleterre, qui lui fut déguisé à l'exclusion de Marie, reine d'Écosse, petite-fille de Marguerite, sœur aînée de Henri VIII et de Françoise, duchesse de Suffolk, fille de Marie, sœur cadette du même roi. Le 15 janvier (N. S.) de l'année suivante, elle est couronnée par l'évêque de Carlisle, qui était de la communion romaine, et fait serment de maintenir la religion catholique, et de conserver l'église avec ses privilèges et ses libertés. Mais une semblable promesse, faite à Dieu aux yeux de tout un peuple, n'était qu'un jeu pour elle, comme la suite de sa conduite le fit voir. En recevant l'onction sainte, elle dit aux dames d'honneur qui l'accompagnaient : *Ne m'approchez pas, car la peinture de cette mauvaise hulle pourrait vous incommoder*. Ce fut par ce trait irrégulier qu'elle sortit de cette profonde dissimulation (1) dont elle avait usé sous le règne précédent par rapport à la religion. Bientôt elle leva entièrement le masque. Personnelle que fiomne ne la maintiendrait pas sur le trône, elle se déclara hautement pour la religion prétendue réformée, la favorisa de tout son pouvoir, et ne cessa de persécuter les Catholiques. Le parlement, assemblé le 25 janvier 1559, entre dans ses vues, proscrit l'ancienne religion, et donne à une femme le titre ridicule de *Gouverneuse suprême tant dans les choses ecclésiastiques que dans les temporelles*. La reine Marie avait à la vérité déjà pris le même titre au commencement de son règne; mais loin de s'en servir pour opprimer la religion catholique, elle n'avait employé qu'à son établissement l'autorité qu'il lui donnait. Plusieurs convaincus de l'absurdité d'une pareille dénomination, elle l'avait quittée dès qu'elle ne l'avait plus jugé nécessaire à l'accomplissement des ses dessein. Mais ce fut dans des vues tout opposées que le parlement fit revivre ce

titre en faveur d'Elisabeth; et cette princesse, dès qu'elle en fut revêtu, prétendit le faire valoir dans toute son étendue pour changer et bouleverser la religion à son gré. Il n'y eut de réclamation ouverte contre cet avilissement de l'autorité ecclésiastique que de la part de quatorze évêques et environ cent cinquante bénéficiers. Les prélats furent déposés et mis en prison, leurs adhérents privés de leurs bénéfices, et tout le clergé se soumit. Elisabeth, dès son avènement au trône, régla sa conduite sur deux maximes dont elle ne se départit jamais. La première fut de se concilier l'affection des sujets protestants; la seconde d'occuper ses ennemis dans leurs propres états. Les peuples avaient été presque accablés sous les rigueurs précédentes; ils trouvèrent dans les économies de la reine, et dans les encouragements qu'elle fournit à l'industrie, au commerce et aux arts, le soulagement de leurs peines. La France, l'Espagne et l'Ecosse, malgré la paix que la première de ces trois puissances avait conclue, le 2 avril 1559, avec Elisabeth, cherchaient à lui enlever sa couronne: elle fit un traité, l'an 1560, avec les mécontents d'Ecosse; fomenta, l'an 1562, la révolte des Pays-Bas, et envoya la même année du secours aux Huguenots de France, qui lui livrèrent le Havre-de-Grâce par traite fait, le 20 septembre, à Londres. Mais les Anglais en furent chassés, le 25 juillet de l'année suivante, par l'armée du roi. La paix se fit, le 9 avril 1564, avec la France par un traité qui consacra sans deux couronnes leurs prétentions respectives sans en spécifier aucune. Entre celles de l'Angleterre, la principale était la restitution de Calais qui, par la paix de Cateau-Cambrésis, n'avait été cédé à la France que pour huit ans. Elisabeth, à l'échéance du terme, envoya, l'an 1567, des ambassadeurs à Paris pour redemander cette place: mais elle n'obtint rien.

De grands troubles cependant agitaient le royaume d'Ecosse. Les seigneurs révoltés en étaient venus au point d'emprisonner la reine Marie. Cette princesse s'étant échappée, l'an 1568, vint chercher une retraite en Angleterre. Elle ne pouvait choisir un plus funeste asile. Elisabeth, apprenant son arrivée, la fit arrêter prisonnière à Carlisle, après lui avoir signifié qu'elle ne la recevait dans ses états que sous la condition de ne pas gager des accusations formées contre elle. Elle établit aussitôt à York une commission pour examiner les demandes de Marie avec ses sujets. La reine captive eut de nombreux et zélés partisans dans Londres. Le duc de Norfolk, dont les qualités personnelles répondaient à l'élevation de sa naissance et à l'immensité de sa fortune, se proposa de l'épouser. Des seigneurs puissants auxquels il s'ouvrit de ce dessein, l'approuvèrent, et promirent de le seconder; mais il fut trahi par le comte de Murray, son confident, qui découvrit l'intrigue à la reine d'Angleterre. Fitz-Garret, envoyé à sa poursuite comme il se retirait dans ses terres, l'ayant rencontré à Saint-Alban, le conduisit à Bornham, d'où il fut transféré à la tour de Londres. Du fond de sa prison, il ne lâcha pas néanmoins, tout disgracié qu'il était, du filer éclater son attachement à sa souveraine, autant que sa situation pouvait le permettre. Introïtu que les comtes de Northumberland et de Westmorland, l'un et l'autre catholiques, avaient excité une révolte dans le Nord, il excita par lettres ses amis et les partisans à prendre les armes pour cette princesse. Elisabeth, fort à l'aise de tirer de la tour, et lui permit de venir chez lui, à condition qu'il y garderait les armes. Mais deux ans après, excité par l'évêque de Ross, ambassadeur d'Ecosse, il renoua ses intrigues pour délivrer la reine Marie et l'épouser. Ce fut pour son malheur; le voile dont il les couvrait ne put les dérober à l'œil vigilant du secrétaire d'état, qui en suivait la fil et en découvrit tous les ressorts à la lumière des papiers de sa correspondance, qui furent saisis. Le duc fut bientôt lui-même et livré à un tribunal de vingt-six pairs, qui, après un long examen, le condamnèrent unanimement à mort le 22 janvier 1572; mais l'exécution ne se fit que le 8 mai suivant, par la répugnance extrême que la reine avait

(1) Elle avait toujours été, sous le règne précédent, toute dévouée aux matières controversées de religion. Un jour qu'on lui proposa de dire à quelle sainte elle se consacrait de son corps de dévouement. Elle lui répondit qu'elle croyait que ce fut le vrai corps du sauveur qui fut dans la sacrement de l'autel; après avoir réfléchi quelque temps, elle répondit, à ce qu'on prétend :

« Ce fut le Verbe qui le dit,  
Il prit le pain et le rompit;  
Et ce que le Verbe alors fit,  
Je le prends comme il l'a fait. »

Cette réponse, qui paraît superficielle, dit le traducteur de M. Hume, a cependant plus de subtilité qu'elle n'en montre au premier coup-d'œil. Elle lui servit du moins alors à se garantir du danger où elle se sentait livrée en faisant une réponse positive à une question captieuse.

à livrer à la mort une tête aussi précieuse (1). Le supplice de ce seigneur illustre le parti de la reine Marie en Ecosse. Tous ceux qui s'étaient déclarés pour elle s'empressèrent de retourner sous l'obéissance du roi, son fils, et de Morton, nouvellement élu régent. La seule garnison du château d'Edimbourg, commandée par Kyrkaldi de la Grange, persista dans son attachement à la reine. Elisabeth chargea William Douri, gouverneur de Barwick, d'aller assiéger ce château. La garnison se rendit à discrétion, et Kyrkaldi, livré à ses citoyens, fut condamné à périr sur un échafaud. L'Ecosse entièrement soumise au régent, cessa enfin de causer des inquiétudes à Elisabeth. Avant d'ailleurs établi dans ses états une tranquillité profonde, elle donna ses soins pour y faire fleurir les arts et le commerce. Les Flamands, poursuivis pour cause de religion par le duc d'Albe, en venaient s'y réfugier, y apportèrent leur industrie, et apprirent aux Anglais à manifester les laines qu'ils leur vendaient auparavant en nature. Mais la reine eut la prudence de refuser la souveraineté des Pays-Bas que les rebelles lui offrirent. Pour ce pas manquer néanmoins à la confiance qu'ils lui marquaient, elle conclut, le 7 janvier 1568, avec les provinces alors unies, un traité d'alliance après leur avoir fait remettre une somme d'environ vingt mille livres sterling pour le paiement de leurs troupes. Mais en même-temps elle interrompa ses bons offices auprès de Philippe II, roi d'Espagne, pour l'engager à révoquer son frère, don Juan d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, dont la rigueur excessive irritait la révolte dans son département, loin de la réprimer. La mort fit ce que Elisabeth n'avait pu obtenir. Elle délivra les Flamands de ce fleau le 7 octobre 1578.

Les Anglais alors commençaient à prendre du goût pour les voyages maritimes de long cours. François Drake s'étant mis en mer, l'an 1577, avec cinq bâtimens, parcourut toute la circonférence du globe terrestre, entra dans la mer du Sud, ou l'Océan pacifique, par le détroit de Magellan, découvrit la nouvelle Angleterre, passa par les Moluques, et reprit par le cap de Bonne-Espérance la route de sa patrie, où il arriva, l'an 1580, après avoir remporté plusieurs avantages considérables sur les Espagnols, et leur avoir enlevé un grand nombre de navires richement chargés. La reine à son retour le fit chevalier; re qui l'engagea à tenter dans la suite d'autres expéditions où il fut également heureux.

La main d'Elisabeth, après avoir été recherchée pendant huit ans par le duc d'Alençon, frère du roi Henri III, semblait être assurée, l'an 1581, après que les articles de leur mariage eurent été arrêtés. Le duc s'étant rendu, au mois de novembre à Londres, y fut reçu avec de grandes démonstrations par la reine qui n'épargna point les fêtes pour l'amuser. Il se croyait de jour en jour à la veille d'accomplir son mariage. Mais l'adroite princesse craignant de se donner un maître (2), retira tout-à-coup sa parole au mois de février de l'année suivante, et le duc s'en revint confus après avoir vu ses espérances évanouies. Il n'était pas le premier qu'Elisabeth eût joué de la sorte. Le duc d'Anjou, depuis roi de France, l'archiduc d'Autriche, et d'autres princes, avaient également été les dupes de l'accueil favorable qu'elle avait fait à la déclaration de leurs vœux. On remarque que ce fut pour l'ordinaire avec des princes catholiques qu'elle lia ces sortes de négociations, parce qu'elle était

amoureuse de trouver dans la différence de religion des motifs pour les rompre quand elle le jugeait à propos.

Elisabeth avait trop d'intérêt à fomentier les troubles qui agitaient la France pour les regarder d'un œil indifférent. Les mouvements que se donnaient les Guise pour tirer de captivité la reine Marie, leur parente, étaient pour la reine d'Angleterre un motif puissant de fortifier contre eux le parti huguenot, afin de les tenir continuellement en haleine et de détourner les secours qu'ils se proposaient d'envoyer aux mécontents d'Ecosse. Le prince de Condé, chef de la faction opposée aux Guise, s'étant échappé, l'an 1585, du danger qu'il avait couru d'être enveloppé par l'armée du duc de Guise en voulant secourir le château d'Angers, vint chercher une retraite auprès d'Elisabeth. Une somme de cinquante mille écus qu'elle fournit à ce prince avec dix vaisseaux, le mirent en état de faire lever le siège de la Rochelle à son retour. (Barrow.) Le même intérêt engagea la reine d'Angleterre à prendre ouvertement la défense des Pays-Bas pour rompre les intelligences qu'entretenait le roi d'Espagne en Angleterre, dans la vue d'y causer une révolution. Mais le comte de Leicester, qu'elle envoya aux Hollandais, ne répondit point à sa confiance ni à l'empressement avec lequel il fut reçu. Tous les succès de Leicester se réduisirent à la prise de Dordrecht. Il avait en tête le prince de Parme qui fit échouer ses autres entreprises. Con vaincu par expérience de la supériorité insurmontable de ce rival, il quitta le pays, et se rembarqua au mois de novembre 1586 pour l'Angleterre. Elisabeth envoya la même année Randolphe en Ecosse pour y proposer une ligue offensive et défensive entre les deux nations. Elle fut conclue à Barwick au mois de juillet, malgré l'ambassadeur de France qui mit tout en usage auprès du roi Jacques pour rompre ce coup, prières, menaces, la honte d'abandonner sa mère.

On découvrit, peu de temps après, une conjuration formée contre Elisabeth par des catholiques imbus de la doctrine affreuse du tyrannicide. Walsingham, secrétaire d'état, ayant pénétré ce mystère odieux, fit arrêter les conjurés, qui furent punis de mort au nombre de quatorze. Il était prouvé, dans les informations, qu'ils avaient écrit à la reine d'Ecosse; mais il n'y avait pas de preuve qu'elle fût entrée dans leur complot. Elisabeth, qui depuis long-temps avait résolu d'immoler cette princesse à sa sûreté, prit occasion de la pour lui faire son procès; et afin d'être certaine de sa condamnation, elle nomma elle-même les juges au nombre de quarante, qui furent pris parmi ses conseillers et ses confidens, tous ennemis jurés de la reine d'Ecosse. S'étant transportés à Fotheringay, où la reine Marie était détenue, ils obtinrent d'elle, par un discours artificieux, qu'elle se soumette à leur tribunal. Elle reconnut bientôt sa faute; et dans son premier interrogatoire, elle reclama son indépendance, et protesta contre l'incompétence de ses juges. Elle ne laissa pas néanmoins de répondre à leurs questions, et le fit avec dignité. Mais sa perte était décidée. Le 25 octobre, les commissaires, d'un avis unanime, condamnèrent à perdre la tête une reine sur laquelle Elisabeth n'avait d'autre pouvoir que celui de la force. Marie, après un délai d'environ quatre mois, subit son jugement un mercredi 18 février 1587 (N. S.), et reçut la mort avec une grande constance, soutenue par un attachement inviolable à la religion. Sa beauté, ses talents, furent l'objet de la jalousie d'Elisabeth; son attachement à la religion catholique et ses droits sur l'Angleterre furent une partie de ses crimes aux yeux de cette rivale. Nous disons une partie de ses crimes; car on lui en imputa beaucoup d'autres que nous discuterons ailleurs, autant que les bornes étroites où nous sommes renfermés le permettront. A la nouvelle de l'exécution, la reine d'Angleterre parut courroucée, hors d'elle-même, transportée de douleur et de rage. Nul de ses courtisans ni de ses ministres n'osait l'approcher; elle s'en prenait à tous de cet événement. Mais son hypocrisie

(1) Plusieurs modernes se trompent en disant, que ce duc était catholique. Son père et son aïeul l'étaient effectivement; mais il avait abandonné l'ancienne religion pour embrasser la nouvelle, qu'il eût pu être abbé d'ailleurs s'il eût voulu dans le dessein d'épouser la reine d'Ecosse; car il n'est guère vraisemblable que Marie lui eût donné sa main sans cette condition.

(2) Elisabeth fut toujours frappée de ce qu'a dit un jour l'ambassadeur d'Ecosse: «Estant mariée vous ne savez que reine, au lieu qu'un prince veut être roi et reine tout ensemble.»

ne trompa personne. On savait assez que la dissimulation ne lui coûtait rien. (Voy. les rois d'Ecosse.)

Elizabeth devait s'attendre que le roi d'Espagne ferait les plus grands efforts pour venger la mort de la reine d'Ecosse. Instruite qu'il préparait un armement formidable pour faire une descente en Angleterre, elle le prévint et fit partir le chevalier Drake avec une escadre vers les côtes d'Espagne, qu'il desola. S'étant même avancé jusqu'aux Açores, il en pillâ quelques îles, et s'en revint avec un riche butin. Tous les châteaux des ports d'Espagne et une partie de ceux d'Italie étaient dépendant conçus à construire la flotte de Philippe. Elle se trouva réduite et prête à mettre à la voile dans les premiers mois de l'an 1588. Jamais on n'avait vu sur l'Océan une flotte aussi considérable, soit par le nombre, soit par la grandeur des bâtiments; quoiqu'il y eût vrai les plus grands de ces vaisseaux n'égalassent pas nos plus grosses frégates d'aujourd'hui. Mais étant entrée le 15 juillet dans la Manche, elle fut tellement harcelée par les petits vaisseaux anglais qui fondirent sur elle de tous les bords, qu'après avoir perdu une partie de ses bâtiments, les uns pris, les autres brûlés, il ne lui resta d'autre parti à prendre que de tourner autour de l'île pour rentrer dans les ports d'Espagne. On ne la pourvint point à la vérité dans cette espèce de fuite; mais une violente tempête dont elle fut atteinte lorsqu'elle eut passé les Orkneys, la maltraita de manière qu'il n'y eut pas la moitié de cette flotte qui revint en Espagne. Tel fut le sort de l'invincible Armée: c'est ainsi que les Espagnols l'avaient nommée avant son départ. Ce revers, ayant extrêmement affaibli la marine espagnole, inspira aux Anglais la hardiesse d'aller avec leurs flottes jusqu'en Amérique insultant les possessions d'Espagne. Ces expéditions, qu'ils répétaient chaque année, ne furent pas néanmoins toutes également heureuses. Dans celle qu'ils entreprirent l'an 1595, sous la conduite du fameux Drake et de Jean Hawkins, ils échouèrent devant Rio de Janeiro; et de là, Drake, après avoir perdu son collègue, ayant poursuivi sa course jusqu'à Panama, n'osa en tenter le siège, tant il trouva cette place bien défendue. Le chagrin de ce mauvais succès, joint à l'intempérie du climat, lui causa une maladie dont il mourut le 28 janvier 1596. Les Anglais tournèrent alors leurs forces contre les possessions des Espagnols en Europe. Cette même année, au commencement de juillet, après avoir mis en fuite la flotte d'Espagne, ils se rendirent maîtres de l'opulente ville de Cadix, qu'ils brûlèrent après y avoir fait un butin estimé quatre millions par les uns, et le double par les autres. (Ferreiras.) Le comte d'Essex (Robert d'Essex), l'un des chefs de cette expédition, avait amené quelque temps auparavant un corps de huit mille anglais au roi de France, Henri IV, contre la ligue. C'était le favori d'Elizabeth, dont il avait captivé le cœur par ses qualités brillantes et ses manières aimables. Mais la fièvre lui fit oublier la distance qu'il y avait entre lui et sa souveraine. Un soufflet qu'il s'attira par la liberté qu'il prenait de la contredire, fut suivi d'une disgrâce qui, après avoir duré quelque temps, finit par une réconciliation inattendue. Elizabeth, ayant rendu ses honneurs au comte, satisfait son ambition, en lui accordant, l'an 1594, la vice-royauté de l'Irlande, pays mal soumis, parce qu'on y exerçait toujours le droit de conquête, sans vouloir l'admettre au bénéfice des lois anglaises. La conduite qu'il tint dans ce poste ne répondit point aux vœux de la reine, ni aux instructions qu'elle lui avait données. Informé des plaintes portées contre lui, il part sans congé et vient se présenter devant Elizabeth qui le relégua dans sa maison, qu'elle lui assigna pour prison. Des pareils indécents (1) qu'il laissa

échapper contre cette princesse, lui ayant été rapportées, aggravèrent son mécontentement. L'ennuï saisit le comte dans sa retraite, et lui fit naître la pensée de s'en tirer par une révolte. S'étant rendu à Londres avec deux cents hommes, il assemble le peuple, dont il était aimé, pour le soulever. Vain tentative: personne ne répondit à ses exhortations. On le pour-suit; et, malgré sa valeur, il est obligé de se rendre à discrétion. Vingt-quatre pairs, nommés pour lui faire son procès, le condamnent, par sentence du 19 février 1601, à être écartelé après avoir eu la tête tranchée. La reine fit différer de huit jours son supplice, espérant qu'il lui demanderait le pardon qu'elle était résolue de lui accorder. Il le fit en effet; mais, par une perfidie atroce, Elizabeth n'en fit pas instruite. (1) Cette princesse apprit sa mort avec une douleur qui l'accompagna jusqu'à sa tombe. Elle y descendit le 3 avril (N. S.) de l'an 1603, âgée d'environ 70 ans, dans la 45<sup>e</sup> année de son règne, après avoir déclaré, selon quelques écrivains, pour son successeur Jacques VI, roi d'Ecosse. L'archevêque de Cantorbéri, qui l'assistait dans ses derniers moments, lui dit pour la consoler: *Madame, vous devez beaucoup espérer de la miséricorde de Dieu. Votre piété, votre sagesse, et l'avance admirable de la réformation que vous avez si heureusement établie, sont pour vous de grands motifs de confiance.* — Milord, répondit la reine, *la couronne que j'ai portée long-temps me n'a donné aucune de ces idées pendant que j'ai vécu; je vous prie de ne la pas augmenter à cette heure que je suis si près de la mort.* Les Protestants ont prodigué à cette princesse les plus grands éloges. Elle en méritait une partie à la vérité par plusieurs grandes qualités qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître en elle, comme saint Augustin en reconnaît dans Julien l'Apostat, avec lequel Elizabeth avait plusieurs traits de ressemblance; mais elles ont été corrompues par l'herésie, par la passion de dominer, par une duplicité sans exemple, par une politique effreuse qui lui a fait fouler aux pieds les droits du ciel et de l'humanité, en fin par une dissimulation si impénétrable, que la plupart des actions et des démarches de cette princesse sont des énigmes qu'on n'a pu encore expliquer. Il est vrai de dire qu'on ignorait jusqu'au art de feindre et de dissimuler peut être trop, si Elizabeth ne l'eût montré. Entre les défauts de son sexe, elle avait la faiblesse de vouloir encore à 70 ans qu'on l'entretint de sa beauté, avantage dont elle ne fut cependant douée que très-médiocrement, même dans sa première jeunesse. Sa sensibilité sur cet article donna naissance, en 1563, à la plus singulière ordonnance. « Il fut défendu à tout peintre et graveur de

(1) Le comte, en partant pour l'Irlande, avait dit à la reine: « L'ardeur de vos services m'éloigne souvent de votre cour. Quand je vais combattre vos ennemis je laisse les miens entre vos murs; puisse-je espérer que votre cœur me défende toujours contre leurs artifices » et leurs colomnes. Il se ferra plus, dit Elizabeth, je vous vous défendrai dans tous les cas possibles contre vos propres torts et contre mes erreurs. » Elle lui donna une bague, et lui jura que dans quelques diatribes qu'il pût tomber, méritées ou non, ce monument de sa tendresse, remis sous ses yeux, servirait pour le comte un gage certain de clémence et d'amitié. Après la condamnation du comte, elle étendait impatiemment cette bague, et se le voyant point écrire, elle crut que le comte pouvait le mépris pour elle jusqu'à enlever mieux mourir que de lui écrire le vœu. Cependant la comte avait confié la bague à la comtesse de Nottingham, et l'avait chargée de la remettre à la reine; mais le comte de Nottingham, emporté par le comte d'Essex, avait enjoint de ne laisser que celle qu'elle possédait la bague et lui avait fait mourir Essex. Prête à mourir elle-même quelques temps après, la comtesse de Nottingham fit prêter la reine de la venir voir, et après lui avoir demandé pardon de ce qu'elle eût lui dire, et l'avoir assurée qu'elle mourait de son remords, elle lui avoua en pleurant cette horrible infidélité. *Dies post vos pardonnare jurebit.* (Geillard, *Riv. de la Fr.*, Suppl., tome III.) La même anecdote, tirée de la fable par quelques historiens, fut donnée pour vraie par M. Hume.

(1) « Je vois bien, dit-il un jour, que cette vieille à l'aspect d'un décripé que le corps. » Elizabeth, qui s'efforçait de faire disparaître de son visage les ravages du temps, se lui pardonna jamais cette injure faite à sa ridicule vanité.

continuer de peindre la reine ou de la graver jusqu'à ce que quelque excellent artiste en eût fait un portrait fidèle, qui devait servir de modèle pour toutes les copies qu'on ferait à l'avenir, après que ce modèle aurait été examiné et reconnu aussi bon et aussi exact qu'il pourrait l'être. Il était dit que le désir naturel à tous les sujets de tout rang et de toute condition de posséder le portrait de S. M., ayant engagé un grand nombre de peintres, de graveurs et autres artistes à en multiplier les copies, il avait été reconnu qu'aucun jusqu'alors n'avait pu rendre dans leur exactitude les beautés et les grâces de S. M. ; ce qui excitait journellement les regrets et les plaintes de ses sujets bien-aimés. La loi portait enfin qu'il serait nommé des experts pour juger de la fidélité des copies, et il leur était enjoint de n'en tolérer aucune qui conservât quelques défauts ou difformités, dont, par la grâce de Dieu, S. M. était exempte. » (M. le Blond, *Descript. de pierres grav.*, tom. 2.)

Ce fut l'an 1586 que l'on commença à faire usage des carrosses en Angleterre. Avant ce tems, Elisabeth paraissait dans les cérémonies publiques montée en carrosse derrière son chambellan. Cette princesse reçut en présent, la troisième année de son règne, une paire de bas de soie noire tricotés, chose inconnue jusqu'alors en Angleterre; et depuis ce tems, elle ne porta plus de bas de laine. Hollinshed, qui vivait sous ce règne, voulant prouver combien la génération précédente était peu avancée dans les arts, s'exprime ainsi : « Il y avait très-peu de chemins dans les villes capitales. On faisait le feu au coin d'un des murs, et la fumée sortait par le toit, par la porte ou par la fenêtre. La charpente des maisons était enduite et couverte de terre grasse; tous les meubles et ustensiles étaient de bois. Les habitants dormaient sur des botes de paille; un rouleau de bois servait de coussin. L'usage des contes ne fut introduit en Angleterre qu'en 1563. Il n'y avait presque de vin que chez les apothicaires, où il était compté parmi les drogues. » (Searches, *On the history of man*.)

#### JACQUES I, ROI D'ANGLETERRE ET D'ECOSSE.

L'an 1603, le 3 avril, JACQUES VI, roi d'Ecosse, fils de Henri Stuart et de Marie, reine d'Ecosse, ne le 19 juin 1604, est proclamé roi d'Angleterre à Londres, dans une assemblée tumultueuse des grands, des gens du conseil et des officiers municipaux, quatre heures après la mort d'Elisabeth, qui l'avait nommé, dit-on, son successeur, comme son plus proche parent. Il réunit ainsi dans sa personne les deux royaumes d'Angleterre et d'Ecosse, et prend le titre de roi de la Grande-Bretagne. A son avènement, un écossois, entendait les acclamations extraordinaires du peuple, ne put s'empêcher de s'écrier : *hé, juste ciel ! je crois que ces indociles géleront notre bon roi.* L'événement fit voir qu'il avait raison. Le roi et la reine étant arrivés à Londres le 17 mai, sont couronnés, le 25 juillet, à Westminster. Les Catholiques, dans l'espérance d'être tolérés sous un roi qui avait paru favorable à leur religion, lui présentent une pétition pour obtenir cette grâce, et ils ont le chagrin d'être refusés. Les Puritains, ou Calvinistes rigides, lui demandent de leur côté non-seulement la tolérance, mais la réformation de certains articles de la doctrine et de la discipline de l'église anglicane, auxquels ils ne pourraient se conformer. Le roi indique une conférence à Hampton-Court entre ses sectaires et le clergé anglican : elle se tient au commencement du 1604. Le roi lui-même entre en lice avec les chefs des Puritains, et le fruit de la conférence se réduit à quelques changements que l'on fait dans la liturgie.

Ce n'est pas toujours des mœurs les plus corrompues que naissent les plus grandes horreurs. Le fanatisme avec une vie régulière peut enfanter des monstres encore plus affreux. Catesby, homme de mérite et d'une ancienne noblesse, voyant la religion catholique prête à succomber sous le pouvoir régnant, se

concerte avec Thomas Pierci, et d'autres amis au nombre d'environ quatre-vingts, pour faire périr d'un seul coup le roi, sa famille et les représentants de la nation. Trente-six barils de poudre, placés dans une cave sous la salle du parlement, devaient produire cet effet par leur explosion subite au moment qu'il serait assemblé. Mais le secret est éventé au commencement de novembre 1605, par une lettre anonyme adressée à l'un des membres du parlement, pour l'empêcher de s'y trouver le jour de l'ouverture. Plusieurs des conjurés, parmi lesquels on comptait les jésuites Garnet et Oldcorne (1), quoique non convaincus d'avoir eu part à cet horrible complot, furent pendus et écartelés. Le roi cependant eut l'égarement de reconnaître que les principes qui avaient animé ces fureurs, ne leur étaient point communs avec tous les Catholiques. Le même esprit de modération lui suggéra le moyen de faire cesser la persécution, et de réunir les citoyens de toute religion dans la fidélité qu'ils doivent au souverain. Ce fut de substituer au serment de *suprematie*, qu'un catholique ne peut prêter, celui d'*obéissance*, plus assorti à la doctrine orthodoxe. Dans le premier on reconnaissait le roi pour chef de l'église; dans le second, on se contentait de reconnaître que le pape n'a aucun droit sur la vie ni sur le temporel des rois, et qu'il ne peut dans aucun cas délier leur sujet du serment de fidélité. Les catholiques les plus raisonnables ne firent aucune difficulté de s'y soumettre; mais d'autres moins éclairés le refusèrent, ce qui causa une fâcheuse division. Le pape lui-même condamna ce serment, parce qu'il renversait les prétentions fausses et outrées que plusieurs papes avaient exercées, depuis Grégoire VII, sur des états conronnés. Bellarmin écrivit pour montrer qu'il était contraire à l'usage en ce qu'il taxait l'opinion contraire d'hérésie. D'un autre côté, des universités célèbres, consultées sur ce sujet, furent d'avis que le serment ne contenait rien d'opposé à la religion, et que les Catholiques pouvaient en sûreté de conscience la signer. Jacques fit l'honneur à Bellarmin de lui répondre comme Henri VIII l'avait fait à Luther. Ce prince se piquait d'exceller dans les matières théologiques, et de la le nom de *Maître Jacques* que lui donnait notre roi Henri IV. La guerre de controverse était la seule pour laquelle il avait de l'inclination. Une épée nue lui faisait même trembler malgre lui, ce qu'on attribue à la frayeur qu'avait causée à sa mère, tandis qu'elle était enceinte de lui, le meurtre de Rizzio, son favori, commis à ses yeux. Les inclinations politiques de Jacques I<sup>er</sup>, furent avantageuses à l'Angleterre, qui, n'ayant plus d'ennemis à combattre, se tourna du côté des arts et du commerce, où elle fit de grands progrès. L'Irlande, depuis environ quatre siècles et demi qu'elle était sous la domination anglaise, n'avait encore pu se dépouiller de son ancienne barbarie. Jacques I<sup>er</sup>, eut la gloire de la civiliser et de lui donner une nouvelle face en y établissant la législation, les mœurs et l'industrie de ses vainqueurs. On vit alors ses terres, auparavant incultes, quoique fertiles, se couvrir d'abondantes moissons, par l'application laborieuse de ses

(1) M. de la Place (*Précis intéressant*, t. III, pag. 179) dit, que pendant tout le tems qu'il fut pensionnaire aux Jéuites anglais, à Saint-Omer, il y a vu solenniser annuellement la fête des martyrs Oldcorne, Garnet et Campian, avec plus de pompe et plus d'éclat que celles des apôtres mêmes; avoué vu sur l'autel les bustes d'argent doré de ces trois bienheureux, enrichis de pierres précieuses, décorés de la palme du martyre, et de l'aurole d'or; avoué même baillé, ainsi que tous les assistants à leur office, les reliques de ces trois dignes martyrs saints.

Il assure qu'Oldcorne fut convaincu d'avoir été l'approuvateur de la conspiration des poudres, et sa condamnation s'en suivit au supplice du traitant. Cette sentence fut exécutée publiquement en 1606. Garnet, son confesseur, périt par le même supplice, ayant été accusé, mais non convaincu, par ses dix conjurés. Edmund Campian fut également exécuté à Londres, en 1581, pour un attentat contre la reine Elisabeth; ils ont été traités tous de martyrs par le pape Sixte-Quint, dans son Histoire des Jéuites.

habitants à les mettre en valeur. Ses villes, que tantôt la tyrannie, tantôt l'anarchie avaient fait désertir, commencèrent à se repeupler dès qu'une exacte police y eut assuré la tranquillité. C'est ici la plus belle partie du règne de Jacques I<sup>er</sup>, qui d'ailleurs offre très-peu d'événements dignes d'être transmis à la postérité.

L'an 1612, il perdit, le 13 novembre, Henri, prince de Galles, son fils, qu'une fièvre épidémique emporta dans la dix-neuvième année de son âge. Les grandes qualités de Henri, et sur-tout ses dispositions mariales, le firent extrêmement regretter du peuple, mais nullement de son père, dont il méprisait la pusillanimité et blâmait hautement la conduite. Le monarque, pour se venger de lui après sa mort, ne permit pas à sa cour d'en porter le deuil. (Il avait fait de même après la mort de la reine Elisabeth, par un juste ressentiment de celle de sa mère.) Frédéric V, électeur palatin, était alors en Angleterre, où il était arrivé dans le mois d'octobre précédent, pour demander la main de la princesse Elisabeth, fille du roi. Il l'obtint, et les noces furent célébrées, le 14 janvier 1613, avec la plus grande pompe. Les six semaines qui suivirent jusqu'au départ de l'électeur et de l'électrice, furent employées en fêtes et en divertissements.

L'économie n'était pas une des vertus du monarque anglais. Il la possédait si peu, qu'il s'appropriait tous les jours par des libéralités aussi indiscrètes que déplacées. Pour faire ressource, il s'avisa de créer des baronnets, dignité qui devait être héréditaire; il fit aussi des comtes, des vicomtes, des barons, en grand nombre, le tout à prix d'argent. Le produit de ces expédients n'était point en proportion de ses prodigalités, il eut enfin recours au parlement pour demander un subside en considération du mariage de sa fille. Cette assemblée s'étant ouverte le 1<sup>er</sup> avril 1614, fut difficile et des plaisots qui engageant le roi à la dissoudre, et à faire mettre quelques-uns de ses membres en prison. Le roi Jacques roula long-temps dans sa tête deux grands projets dont il ne put venir à bout, celui de réunir l'Ecosse à l'Angleterre pour n'en faire qu'un seul royaume, et celui d'établir en Ecosse la religion anglicane. Mais sur le premier article il reconnut, après différentes tentatives, que l'antipathie des deux nations était encore trop violente pour leur espérer de pouvoir les fonder ensemble, et, pour ainsi dire, les amalgamer. Il continua néanmoins de prendre le titre de roi de la Grande-Bretagne dans ses actes, et maintint la proclamation par laquelle, en 1607, il avait déclaré que tous ceux de ses sujets qui étaient nés depuis son avènement au trône d'Angleterre, seraient naturalisés dans les deux royaumes. S'étant transporté, l'an 1617, en Ecosse, pour obtenir le second article, il trouva tant d'opposition dans les Presbytériens et les Puritains qui composaient le clergé de ce royaume, qu'il fut obligé d'y renoncer.

Ce prince portait fort haut sa prérogative royale. Le parlement, qui s'ouvrit le 10 janvier 1617, entreprit de la mettre au creuset sur ce qu'il ne cessait de leur dire que leurs privilèges étant émanés de lui et de ses prédécesseurs, il était le maître de les abolir. Jacques ayant soutenu cette assertion dans une réponse à des remontrances de la chambre des communes, elle soutint au contraire dans une protestation qu'elle fit que ces privilèges étaient irrévocables. Le roi s'étant fait apporter le journal de la chambre, déchira de sa propre main la protestation, et peu de jours après déclara le parlement dissout. Une autre opération mémorable de ce parlement, fut le procès qu'il fit au chancelier François Bacon, qui, parvenu par des bassesses à cette charge éminente, se rendit coupable, en l'exercant, de plusieurs malversations criantes. Arrêter pour ce sujet, il fut, par le jugement qui intervint, destitué, sans pouvoir être rétabli, et condamné à une amende de quarante mille livres. Jacques adoucit la rigueur de cette sentence, en remettant l'amende au coupable, et lui donna même des lettres d'abolition de tout ce qui avait été fait contre lui. Bacon, l'un des

plus beaux génies qu'ait eus l'Angleterre; consacra le reste de ses jours, dans la retraite, à la composition de plusieurs ouvrages de physique, de morale et de politique; qui firent à jamais l'admiration de la postérité. Sa mort arriva l'an 1626.

L'électeur palatin, genre du roi, se trouvait alors dans la situation la plus critique. S'étant fait couronner roi de Bohême en 1619, il attira sur lui par cette entreprise les armes de l'empereur qui, après l'avoir défait en plusieurs rencontres, le mit au ban de l'empire, et transporta son électoral au duc de Bavière. Un renfort de deux mille quatre cents anglais envoyés dans le Palatinat pour n'y rien faire, fit tout le succès effectif que Frédéric reçut de son beau père. Mais Jacques intercédait beaucoup pour lui par ses ambassadeurs, qui ne purent rien obtenir. Cependant il rechercha l'alliance de la branche aînée de cette maison d'Autriche qui persécutait son gendre. Il demanda pour Charles, son fils, prince de Galles, la main de Marie, infante d'Espagne. Sur les espérances données après de longues négociations par Philippe IV, père de la princesse, Charles se rendit en Espagne, l'an 1623, accompagné de Georges de Villars, marquis, puis duc de Buckingham, favori du roi, son père, pour conclure son mariage. Les articles, d'après la dispense obtenue de Rome, furent signés et jurés. Mais Buckingham, irrité du mépris des Espagnols, qu'il s'était attiré, rompit cette alliance au grand regret du roi d'Angleterre, qui comptait sur deux millions que la dot de l'infante devait lui apporter.

Trompé du côté de l'Espagne, Jacques tourne ses vues sur la maison de France, et fait agréer à son parlement assemblé, l'an 1625, le dessein qu'il a de faire épouser à son fils la princesse Henriette, fille du roi Henri IV. Mais il n'eut pas la satisfaction de voir la conclusion de ce mariage, déjà fort avancé, lorsque la mort l'enleva, le 27 mars (V. S.) ou 6 avril (N. S.) 1625, à l'âge de cinquante-cinq ans, après en avoir régné vingt-deux ans en Angleterre. Ce prince, quoique né d'un père et d'une mère catholiques, fut le meilleur d'être infecté de l'hérésie, et de mourir dans l'erreur et dans le schisme. De toutes les sectes qui partageaient son état, l'anglicane fut celle qu'il préféra, parce qu'elle était la plus favorable à l'autorité absolue dont il était fort jaloux. Du reste, la faiblesse de son gouvernement fit regretter la vigueur de celui d'Elisabeth. On connaît le fameux distique latin (1), où il est dit que la nature se trompa doublement en donnant à celle-ci le sexe féminin, et à son successeur le sexe viril. Ce prince ne jouissait pas d'une plus grande estime chez l'étranger que dans ses états. Pourvu de talents politiques et des vertus guerrières, n'ayant d'ailleurs aucune dignité dans la représentation, le savoir scolastique dont il se piquait ne le fit regarder dans toutes les cours que comme un pesant couronné. Il avait épousé, l'an 1589, ANNE, fille de Frédéric II, roi de Danemarck (mort le 2 mars 1619), dont il laissa un fils nommé Charles, qui lui succéda, et Elisabeth, mariée, l'an 1613, comme on l'a déjà dit, à Frédéric, électeur palatin.

Sous le règne de Jacques, les femmes étaient bannies de la cour, et c'est peut-être la cause du peu de changement que les modes éprouvèrent. Les portraits du temps nous apprennent que les enfants portaient de longues jaquettes jusqu'à l'âge de sept à huit ans. Le docteur Fell raconte que le célèbre docteur Hammond allait encore en jacinthe lorsqu'il fut mis à la tête de l'école d'Easton.

#### CHARLES I<sup>er</sup>.

1625. CHARLES I, fils de Jacques, né en Ecosse, le 19 novembre 1600, monta sur le trône de la Grande-Bretagne après la mort de son père. Il envoya le duc de Buckingham en France

(1) Rex fuit Elisabeth, et mater Regina Jacobus;  
Error autem sic in aliquo fuit.

pour recevoir la princesse Henriette-Marie, que le duc de Chevreuse avait épousée en son nom, à Paris, le 11 mai. La princesse arrive en Angleterre, et le mariage est consommé à Canterbury, le 22 juin; le 26 le roi et la reine font leur entrée solennelle à Londres.

Buckingham, par baine pour le duc d'Oliver, ayant fait déclarer la guerre contre l'Espagne, une flotte, commandée par Elouard Cecil, part au mois d'octobre, et vient se présenter devant Cadix; mais après avoir emporté le fort du Puntal, les Anglais sont obligés de se rembarquer, et la flotte rentre au mois de novembre dans les ports d'Angleterre. Charles, au commencement de février suivant, est couronné par Guillaume Laud, évêque de Bath. Mais la reine ne le fut point, parce qu'elle refusa de participer aux cérémonies de l'église anglicane. Le roi dans le même mois assemble au parlement pour demander des subsides, dans la résolution où il était de continuer la guerre avec l'Espagne. On ne lui répondit que par des plaintes sur le mauvais état des finances, causé par l'administration vicieuse de Buckingham, dont on voulait instruire le procès. L'esprit de sédition anima tellement cette assemblée, que le roi prit le parti de la dissoudre le 15 juin suivant. Les édits péculiers et les emprunts forcés le dédommagèrent des subsides qu'il s'était pu obtenir.

Dans le voyage que Buckingham avait fait en France, cet homme brillant et présomptueux avait déclaré sa passion à la reine Anne d'Autriche. Le roi Louis XIII, instruit de cette témérité par le cardinal de Richelieu, son ministre, se fait marquer son mécontentement au roi d'Angleterre. Le ministre anglais, pour se venger, écarte de la reine Henriette toutes les personnes catholiques de sa suite, et leur substitue des protestants. L'inimitié des deux ministres occasionne la rupture entre les deux couronnes. Les Rochelais ayant imploré le secours de l'Angleterre contre le roi de France, leur souverain, Buckingham part de Portsmouth, le 7 juillet, avec une armée navale de sept mille hommes, et va descendre à l'île de Rhé, d'où il est chassé, le 8 novembre, par le maréchal de Schomberg. Ce revers excite de grands murmures en Angleterre, et contre le roi et contre son ministre. Pour le réparer, le parlement, convoqué l'an 1648, consent enfin, après de vives contestations, d'accorder un subside au roi, sur la promesse qu'il fait de l'employer à fournir un nouveau secours aux Rochelais, assiégés par le cardinal de Richelieu avec toutes les forces de la France. L'armement promis étant prêt, Buckingham se rend à Portsmouth pour le conduire en France. Mais, prêt à s'embarquer, il est poignardé, le 23 août, par un lieutenant nommé Pelton, irrité du refus qu'il lui avait fait d'une compagnie vacante. L'armement ne passa point de partir; mais il sen revint avec perte, sans avoir pu forcer la digue qui fermait le port de la Rochelle. Ce fut un nouveau sujet de murmure contre le roi qui, se trouvant hors d'état de continuer la guerre, conclut, le 24 avril 1629, un traité de paix avec la France.

Les trois années suivantes se passèrent en débats entre le roi et ses parlements touchant leur autorité respective. Charles s'étant rendu, l'an 1633, en Ecosse, se fait couronner, le 18 juin, à Edimbourg, et deux jours après il y tient un parlement dans lequel, à l'exemple de son père, il travaille à faire adopter en Ecosse le culte anglican. La proposition qu'il en fit causa de grandes difficultés de la part des Presbytériens, ennemis de l'épiscopat, qui étaient en grand nombre dans ce parlement. Elle passa néanmoins sous quelque réserve. Guillaume Laud, évêque de Bath, avait accompagné le roi Charles dans ce voyage. Ce monarque, à son retour, le nomma à l'archevêché de Canterbury, qui venait de vquer.

L'an 1637, Charles, voulant achever ce qui restait encore à faire en Ecosse pour y établir une entière conformité avec la religion avec l'Angleterre, envoie la liturgie anglicane à Edimbourg. La lecture s'en fait le 23 juillet, et occasionne beaucoup de tumulte dans la ville. Le doyen d'Edimbourg, en surplis,

commence le service suivant cette liturgie. Aussitôt on crie, *ou papiste, qu'on le lapide!* L'évêque monte ce chaire; on lui jette un banc à la tête, on peu d'en faut qu'on ne l'assomme; ces premiers mouvements sont bientôt suivis d'une sédition; ensuite viennent les proclamations de la part du roi, les protestations et les couronnes, au lieu des liges de la part du peuple, pour maintenir leur religion; enfin la rébellion et une guerre ouverte. L'an 1639, les deux armées étant près d'en venir aux mains, la paix se négocie, et on convient, le 17 juin, de sept articles, après quoi les rebelles licencient leur armée, mais de manière à pouvoir la rassembler au premier signal. On tient au mois d'août, en Ecosse, un parlement que le roi, sur les contestations qui s'y élevèrent, prorogea jusqu'au 1<sup>er</sup> juin de l'année suivante. Son grand objet était de rétablir l'épiscopat en ce royaume, et c'est à quoi il trouva les plus grandes oppositions.

L'an 1640, Charles se détermine à recommencer la guerre contre l'Ecosse, et convoque le parlement d'Angleterre après une interruption de neuf ans. Il le casse ensuite comme il avait cassé les trois qui avaient précédé, voyant que les Presbytériens et les Puritains y dominaient. Mais il laisse subsister la convocation ou assemblée du clergé, qui lui accorde un subside pour la guerre d'Ecosse. Les Ecossois marchent vers les frontières d'Angleterre, arrivent le 27 août sur les bords de la Tyne, forcent le passage, et s'avancent jusqu'à Newcastle, dont ils se rendent maîtres. Malgré ces avantages, les Ecossois demandent la paix. Le roi convoque, pour son malheur, le parlement qui devait lui faire perdre la vie, et assemble, le 24 septembre à York, le grand-conseil des pairs. On nomme des commissaires pour rechercher la conduite de ceux qui avaient le plus de part à la confiance du roi.

L'an 1641, le comte de Strafford, ministre d'état, et lieutenant d'Irlande, personnage recommandable à tous égards, accusé d'avoir conseillé au roi de faire venir l'armée d'Irlande en Angleterre pour dompter les rebelles, est condamné à perdre la tête par un bill du parlement, que Charles a la faiblesse de signer, ou plutôt de faire signer par quatre commissaires en son nom; car il ne put se résoudre à y apposer lui-même sa signature. Ce jugement inique fut exécuté le 12 mai sur l'escalade de la tour de Londres. Deux autres ministres eurent été enveloppés dans la même condamnation, s'ils n'eussent point survécu à leur chute par la fuite. Guillaume Laud, archevêque de Canterbury, fut arrêté dans le même temps que Strafford. Son attachement au roi et son zèle pour les droits de l'épiscopat faisaient tous ses crimes aux yeux des rebelles. On ne se hâta point d'instruire son procès, et on le laissa dans la tour jusqu'à ce qu'on put trouver de nouveaux chefs d'accusation contre lui.

Le 7 août suivant, le traité avec les Ecossois est signé, et le 10 du même mois, le roi part pour l'Ecosse. Mais le feu de la sédition commençant alors à s'allumer dans une autre partie de ses états. Les Catholiques d'Irlande, poussés à bout par leurs persécuteurs, forment le complot de faire main-basse sur les Anglais, et l'exécutent en partie le 13 octobre. Quelques auteurs font monter le nombre des Anglais qu'ils massacrèrent au ce jour à cent trente mille, d'autres à quarante mille.

L'an 1642, Charles quitte Londres le 1<sup>er</sup> janvier, ne se croyant pas en sûreté dans une ville où le parlement, assemblé dès le 3 novembre 1640, lui donnait tous les jours de nouveaux sujets de mortification, surtout les communes qui avaient pris le Jesus, et semblaient faire gloire de rejeter avec hauteur toutes les propositions du roi. Les choses s'aggravent au point que le roi et le parlement prennent les armes et se font la guerre. Le 23 octobre, les deux partis se livrent bataille à Kingston, mais sans aucun avantage décisif de part ni d'autre. L'an 1643, la guerre devient très-vive dans toutes les parties de l'Angleterre. La principale action fut celle de Newbury, où le prince Robert, frère de l'électeur palatin, et neveu du roi Charles, battit, le 26 septembre, le comte d'Essex, général des Parlementaires,

qui, deux jours après, recommença le combat avec moins de désavantage.

Au parlement, que les rebelles tenaient à Westminster, Charles, chassé de sa capitale, en oppose un autre qu'il assemble pendant l'hiver à Oxford. Dans celui-ci, composé de membres du premier, déclarés pour les intérêts du roi, le nombre des pairs se trouva le double de ceux qui restaient à Westminster; mais il n'y eut que cent quarante membres des communes, et la chambre basse de Westminster l'emportait de plus du double. Charles obtint de son parlement une somme d'argent: c'était l'unique ressource qu'il en pouvait espérer. La rigueur de la saison n'interrompit point le cours des hostilités dans plusieurs provinces. Au printemps de l'an 1644, les Parlementaires entreprirent le siège de Newark, dans la province de Nottingham. Le prince Rupert vint au secours de la place, attaque les assiégeants le 21 avril, et remporta sur eux une victoire complète. Il marcha ensuite à la délivrance d'York, défendue par le marquis de Newcastle, contre le comte de Manchester et le lord Thomas Fairfax, qui en pressaient vivement le siège. A son approche, les assiégeants se retirèrent, et il entra victorieux dans la place. Fier de cet avantage, il poursuivit, contre l'avis de Newcastle, les deux généraux ennemis, et leur livre bataille, le 3 juillet, à Marston Moor. Il est battu après avoir fait prodiges de valeur. Les vainqueurs, animés par ce succès, retournent au siège d'York, dont ils se rendent maîtres en peu de jours. Olivier Cromwell, qui devint si fameux dans la suite, eut part au gain de la bataille et à la prise d'York.

L'archevêque de Cantorbéri était toujours renfermé dans la tour. Ceux qui l'y avaient fait mettre étaient bien résolus de ne pas lui faire grâce. Le 11 novembre 1644, las de le laisser vivre, ils obtinrent des communes, malgré l'évidence des moyens qu'il employa pour sa défense, un bill d'atteindre, qui le déclara convaincu du crime de haute trahison. Cet acte avait été signé le 4 janvier suivant par la chambre haute, il fut décapité le 10 du même mois, et souffrit la mort avec l'intégrité du martyre. C'était le roi que les communes voulaient punir dans ce fidèle sujet. Pour exécuter le plan qu'elles avaient formé de le renverser du trône et de détruire le trône même, elles choisirent pour chef de leurs troupes le lord Thomas Fairfax. Cromwell prend sur ce général un si grand empire, qu'il le plie entièrement à ses volontés. Cromwell était chef des indépendants, secte fanatique cachée jusqu'alors dans la foule des Presbytériens, mais qui se signala bientôt sur les débris de la monarchie. Le roi perdit, le 14 juin, la bataille de Naseby, qu'il avait témérairement engagée par le conseil du prince Rupert. Elle fut décisive pour les rebelles. Toutes les villes devant lesquelles ils venaient ensuite se présenter, leur ouvrent leurs portes sans faire presser aucune résistance. Mais celle dont la perte fut la plus sensible au roi Charles, et trompa davantage l'attente générale, ce fut Bristol, que le prince Robert avait promis, à moins qu'il ne fût contraint à se rendre par quelque mutinerie, de défendre quatre mois entiers. Cependant à peine les troupes parlementaires eurent forcé les premières lignes, qu'il offrit de capituler, et livra cette grande place à Fairfax: alors Charles ne pensa plus qu'à composer avec ses ennemis. Mais, l'an 1646, apprenant que, loin d'écouter aucune proposition, ils avaient donné ordre de se saisir de sa personne, en cas qu'il s'approchât de Londres, il sort secrètement, le 7 mai, d'Oxford, et va se rendre au camp des Ecosais qui assiégeaient Newark. Il espérait qu'étant au milieu d'eux, et leur ayant toujours marqué de la préférence, il en serait plus favorablement traité que des Anglais. Il se trompa. Les Ecosais, maîtres de la personne de leur souverain, le regardèrent comme une proie dont ils devaient tirer le parti le plus avantageux. Ils avaient à répéter sur les Anglais deux millions sterling d'arrérages. C'était la seule occasion qui pût s'offrir d'en obtenir le remboursement, en couvrant de leur livrer à cette condition le prisonnier qui les réclamait. Cette considération basse et mercantile étouffa en eux tout sentiment d'hon-

neur et d'humanité. Tout le reste de l'année se passa à disposer sur une modération du prix exigé. Enfin, après l'avoir résolu à quatre cent mille livres sterling, les Ecosais, le 30 janvier 1647, remettent le roi entre les mains des commissaires envoyés par le parlement d'Angleterre. Ce fut à Newcastle que revint le requête. Mais bientôt la mésestimation se mit entre le parlement et l'arresté. Un officier, à la tête de cinquante cavaliers, enlève le roi, par le conseil de Cromwell, à Hambli, dans le comté de Northampton. Quelques temps après, Charles s'échappe du château d'Hampton Court, où l'armée l'avait fait transporter, et se retire dans l'île de Wight, dont malheureusement pour lui, Hammond, créature de Cromwell, était gouverneur. Il est arrêté dans cette île, d'où il fut transféré, le 30 novembre 1648, au château de Hurst, vis-à-vis de cette île, dans le Hampshire, et de là à Windsor, où il resta jusqu'au 10 janvier 1649. Ce fut de ce château qu'il fut amené à Londres, où soixante-dix juges, dont Cromwell était le chef (1), par l'attente le plus inouï, condamnant leur souverain à périr sur un échafaud (2). Pendant les trois jours qui s'écoulèrent entre la sentence et l'exécution, Charles eut la liberté de voir le duc de Gloucester, son troisième fils, âgé seulement de huit ans; ses deux aînés, Charles et Jacques, avaient pris la fuite ainsi que la reine, leur mère (3), et la princesse Henriette, leur sœur. L'ayant pris sur ses genoux: « Mon fils, lui dit-il, ils vont couper la tête à ton père. » C'est alors, frappé d'une image si nouvelle, le regarda fixement. « Fais-y bien attention, mon fils, ils vont me couper la tête, et peut-être te feront-ils roi. Mais prends garde à ce que j'ajoute: Tu ne dois pas être roi aussi long-temps que ses frères, Charles et Jacques, seront en vie. Ils couperont la tête à tes frères lorsqu'ils pourront mettre la main sur eux, et peut-être qu'à la fin ils te la couperont aussi. Je te charge donc de ne point souffrir qu'ils le fassent roi. » Le duc poussa un soupir et répondit: « Je me laisserai plutôt mettre en pièces. » Enfin, le 9 février 1649, l'infortune monarque à la tête tranchée devant son palais de Whitehall, dans la quarante-neuvième année de son âge et la vingt-cinquième de son règne (4). « Si le ciel, dit M. Hume, l'eût fait naître prince absolu, son humanité et son bon sens auraient rendu son gouvernement heureux et sa mémoire précieuse. Si l'édit trouvé les bornes de la prudence royale fixes et bien établies, son intégrité lui aurait fait respecter, comme sacrées, les limites de la constitution. Malheureusement son sort le mit sur le trône dans un temps où

(1) C'était Fairfax qui avait été nommé chef de la commission. A la première assemblée, lorsque l'huissier appela tous les commissaires, on s'étonna de ne pas voir le lord. On entendit partir de la galerie une voix de femme qui cria très-haut: *Il est trop assés pour se trouver ici.* Quand on lui l'accusation, et qu'on annonça qu'elle était faite au nom de tout le peuple d'Angleterre, la même voix s'écria: *Non, non, pas même de la cinquante partie.* Alors, par une férocité digne de ce temps et de cette cause, quoiqu'on eût dit bien distinctement que cette voix était celle d'une femme, on donna ordre de faire feu sur le côté d'où la voix partait. L'ordre allait être exécuté si l'on n'eût reconnu à temps lady Fairfax: on ne continua de la faire retirer. (M. Gaillard.)

(2) Craignant-on que Cromwell, en signant ce terrible arrêt, fut lui-même ému, qu'après l'avoir signé, il brouilla d'encre le visage de son voisin, qui lui tendait la perche? Et occumpans ou fait trop bien attesté pour être révoqué en doute.

(3) La reine, assiégée dans Exeter, l'an 1644, tandis qu'elle était en cruches, en partit sur la fin de juin, pendant les jours après son accouchement, à la vue d'une escadre anglaise, pour se réfugier en France. Le vice-amiral Baitl poursuivait son vaisseau jusqu'aux portes des côtes de Bretagne, et, n'ayant pu l'atteindre, il fit tirer sur elle, pour la submerger, tout le canon de son escadre.

(4) Ce fut sir Georges Stairs, banquier de milord Stairs, que nous avons vu ambassadeur en France, qui fut, avec un oncle, l'escadron, et cela pour remonter au faîte, que Charles, dans sa jeunesse, avait de honneur, sur quoi voyez le tome II des Pièces historiques de M. de la Place, pp. 187-204.



« Les exemples de plusieurs rois favorisaient furieusement le pouvoir arbitraire, et où le cours du génie de la nation tendait  
 « fortement à la liberté. Exposé sans cesse aux assauts d'une  
 « multitude de factions furieuses, jamais il ne lui avait été  
 « permis de commettre la moindre emprise sans les plus fatales  
 « conséquences; trop rigoureuse condition pour le plus haut  
 « degré de la capacité humaine. » Le corps de Charles fut in-  
 « humé à Windsor. De la reine Henriette Marie, qui s'était  
 « retirée en France dès 1644, il laissa trois fils et trois filles,  
 « Charles II, qui lui succéda après douze années d'exil; le duc  
 « d'York, qui régna après son frère sous le nom de Jacques II,  
 « et le duc de Gloucester, mort l'an 1659. Les trois princesses  
 « étaient Henriette-Marie, née en 1621, qui épousa Guillaume  
 « de Nassau, prince d'Orange; Elisabeth (1), née en 1635, morte  
 « le 9 septembre 1650; et Henriette-Anne, née en 1644, qui fut  
 « mariée à Philippe, duc d'Orléans; et mourut à Saint-Cloud,  
 « le 3 juin 1702.

Du temps de Jacques I et de Charles I, on portait des petits  
 hauts de chausses retroussés à l'espagnole. Les hommes du bon  
 ton allaient en boîtes à l'espagnole et en éperons. C'était alors  
 la mode en France et en Angleterre d'aller au bal ainsi  
 chaussés.

## INTERREGNE.

1649. La chambre des communes, qui faisait proprement  
 tout le parlement d'Angleterre, après avoir fait mourir son  
 souverain sur l'échafaud, s'empara du gouvernement, et établit  
 une espèce de démocratie, comme étant une forme d'adminis-  
 tration plus conforme aux principes des *Independants* dont cette  
 chambre était presque toute composée. Elle défendit en même  
 temps de reconnaître pour roi le fils aîné de Charles I, ni aucun  
 autre; elle abolit la chambre des seigneurs; enfin prétendant  
 que le peuple était propriétaire de l'autorité souveraine, et se  
 regardant comme représentant le peuple, elle passa un acte  
 portant que la royauté sera abolie, et que l'état sera gouverné  
 par les représentants du peuple dans la chambre des communes,  
 sans roi, sans chambre des pairs, et sous la forme d'une république.  
 Cette espèce de gouvernement républicain dura l'espace  
 d'environ quatre ans. Cromwell, dans cet intervalle, fit de  
 grands progrès en Irlande et en Ecosse (a) sur les Royalistes.  
 L'an 1653, tandis qu'il est dans ce dernier royaume, il apprend  
 que quelques membres du parlement veulent lui ôter le titre de

(1) Cette princesse, dans un âge fort tendre, dit M. Hume (Hist.  
 de la maison de Stuart, tome II, page 172), marqua un jugement  
 très-avancé, et les informations de sa famille avaient fait une profonde  
 impression sur elle. Le même auteur dit, page 181, que l'attention  
 des communes était de mettre cette princesse en apprentissage chez  
 un marchand bouterre; mais le duc de Gloucester devait être élevé  
 avec deux autres, sous profession mécanique. Mais la princesse  
 mourut bientôt, et l'on suppose que ce fut du deuil, pour la mort  
 tragique de son père.

Le récit du père d'Orléans, concernant la princesse Elisabeth, rap-  
 porté à peu près de celui de M. Hume, puisque le premier de ces deux  
 auteurs dit, tome III, page 177 : « On n'eut pas l'inhumaineté de verser  
 « le sang du duc de Gloucester, qui n'avait encore que neuf ans. On le  
 « fit passer en Hollande. Mais la princesse Elisabeth ne fut pas si dou-  
 « cement traitée. On délibéra si l'on ne lui ferait point apprendre un  
 « métier, et on conclut à l'envoyer à Carlsruhe, dans l'île de  
 « Wipph, où le mauvais site et le peu de soin qu'on en prit la fit  
 « bientôt mourir. »

(a) Le comte de Montrose, qui avait défendu le roi Charles avec  
 une incroyable valeur, qui avait vaincu plusieurs fois Cromwell, et  
 l'avait mis de sa propre main, qui, se voyant abandonné de la for-  
 tune en Angleterre, était passé en France, où, avec une armée levée à  
 ses propres frais, il avait pris, en 1644, Perth et Aberdeen, battit le  
 comte d'Argyll, et réduisit Edimbourg sous l'obéissance du roi, voyant à  
 la fin les affaires de ce monarque déespérées, s'était retiré en France.  
 Mais toujours fidèle à la famille royale, après la mort de Charles I, il

généralissime, que les communes lui avaient conféré. Il vint à  
 Londres, et s'étant rendu, le 30 avril, au parlement, accom-  
 pagné de quelques officiers et de soldats, il déclara aux membres  
 de l'assemblée, d'un ton prophète et d'inspiration, qu'il vient,  
 par l'ordre de Dieu, mettre fin à leur autorité, dont ils faisaient  
 un si mauvais usage, et ordonne que, sans délibérer, ils aient  
 à se retirer sur-le-champ (1). Tous les députés étant sortis (a),  
 il ferma la salle, et fit poser cet écrit sur la porte : *Maison  
 à louer.* Après cette expédition, Cromwell publia une déclara-  
 tion signée de tous les colonels de l'armée et des officiers les  
 plus distingués de la flotte, pour justifier la dissolution du par-  
 lement. Il choisit cent quarante prisonniers, sans sans  
 naissance et sans mérite, pour administrer l'état, et leur défendit,  
 le 14 juillet, l'autorité souveraine par une patente signée de lui  
 et des principaux officiers de l'armée. Le but de Cromwell était  
 de se rendre maître lui-même du gouvernement dont il pré-  
 voyait bien que de tels gens seraient bientôt las. C'est ce qui  
 arriva au mois de décembre suivant : le nouveau parlement  
 remit, le 22 de ce mois, le pouvoir souverain aux officiers de  
 l'armée; et ceux-ci, quelques jours après, déférèrent le gouverne-  
 ment à Olivier Cromwell.

## OLIVIER CROMWELL, PROTECTEUR.

1653. OLIVIER CROMWELL, né à Huntingdon, ville capi-  
 tale de la province de ce nom, le 3 avril (V. S.) 1603, d'une  
 famille de gentilshommes originaires de cette province. Son  
 aïeul, nommé Richard, fils d'une sœur du fameux Thomas  
 Cromwell, premier ministre de Henri VIII, prit le nom de son  
 oncle, dans la vue de trouver plus de considération à la cour.  
 Malgré la disgrâce de ce favori, les descendants de Richard con-  
 servèrent le nom de Cromwell, plus illustre que celui de Wil-  
 liams qu'ils avaient porté leurs ancêtres. Quelques auteurs ont dit  
 qu'Olivier était fils d'un brasseur de bière; ils se sont trompés.  
 Voici ce qui a donné lieu à cette erreur. La mère d'Olivier  
 Cromwell, venue avec plusieurs enfants et peu de biens, acheta  
 une brasserie dont elle tirait un gros revenu, et qui elle pouvait  
 faire valloir sans déroger à la noblesse de son mari. Olivier se  
 destina à l'état ecclésiastique; et prit le degré de maître-é-  
 aris en l'université de Cambridge, où il avait fait ses études.  
 Williams, évêque de Lincoln, le reconnut pour son parent,  
 lui permit la protection, et l'encouragea à se rendre capable de  
 posséder les dignités de l'Eglise. Cromwell passa quelques années  
 dans la retraite, et à la veille de recueillir le fruit de ses études,  
 ses espérances tombèrent par la chute de son protecteur sacrifié  
 à la jalousie de Laud et du comte de Strafford. Il fut élu député  
 au parlement de 1640, et y fit d'abord petite figure; ayant  
 obtenu de l'emploi dans l'armée, il se signala dès la première  
 campagne, combattit à la bataille d'York en qualité de lieuten-  
 ant-général du comte de Manchester; et les généraux avoient  
 que sa bravoure et sa présence d'esprit avaient attaché la vic-

fit, en faveur de Charles II. Une nouvelle expédition, l'an 1649, en  
 Ecosse. Le début en fut heureux. Il se rendit maître des Orkney, et  
 descendit à terre avec quatre mille hommes. Ce fut le terme de ses  
 succès. Le général Lesley l'ayant défié, il fut obligé de se retirer.  
 Mais, traité par un homme à qui il était dévoué, il fut livré au  
 vainqueur qui, sans égard pour les lois, dont il était couvert, le fit  
 pendre et écarteler au mois de mars 1650.

(1) Un d'entre eux ayant osé lui faire des représentations sur la  
 violence de cette conduite, il frappa du pied, et la chambre se trouva  
 à l'instant remplie de soldats. Alors il ne resta plus qu'à obéir prompte-  
 ment.

(a) A mesure qu'ils allaient devant lui, il les apostrophait chacun  
 par une épithète caractéristique, disant à l'un : *Tu es un ivrogne.*  
 à l'autre : *Tu es un traître; à un troisième, tu es un fustigateur; à un*  
*quatrième, tu es un impudique; au suivant, tu es un adultère; à un*  
*autre, tu es un voleur, etc.*

toir aux Royalistes. Il ne se fit pas moins d'honneur à la bataille de Dunbar, qu'il gagna en chef, le 13 septembre 1700, contre les Ecossais, et à celle de Worcester, ou, le même jour, de l'année suivante, il défut Charles II. L'an 1653, le 26 décembre, ce même Cromwell devint souverain en Angleterre, sous le nom de PROTECTEUR, titre qu'il préféra à celui de roi, parce que les Anglais, disait-il, savaient jusqu'où s'étendaient les prérogatives d'un roi d'Angleterre, et ignoraient jusqu'où celles d'un protecteur pouvaient aller. On voit ici la vérité de ce qu'un moderne dit des Anglais : Cette nation si fière, qui combat plutôt pour la liberté qu'elle n'en jouit, croit être indépendante quand elle change de maître; c'est ainsi qu'on l'a vue s'armer contre ses rois, et ramper sous les tyrans. Cromwell ne pouvait espérer par sa naissance de parvenir jamais au degré d'élevation où il arriva. Il avait un grand courage, et s'était distingué par des exploits brillants; mais il joignait à ce courage l'ambition la plus démesurée, l'hypocrisie et la dissimulation la plus profonde, enfin la politique la plus sangui-naire. L'an 1655, Cromwell assemble un parlement au mois de septembre. Mais étant instruit qu'on y prenait des mesures pour le destituer, il entre dans la salle des communes, le 22 janvier suivant, et dit fièrement : *J'ai appris, messieurs, que vous avez rendu de si belles patentes de protecteur. Les voici, dit-il, en les jetant sur la table : je vous prie bien de voir si l'on se trouvera parmi vous quelqu'un assez hardi pour les prendre.* Quelques membres de l'assemblée lui ayant reproché son ingratitude, et fourlé fanatique leur dit d'un ton d'enthousiasme : *Le Seigneur n'a plus besoin de vous; il a choisi d'autres instruments pour accomplir son ouvrage.* Ensuite se tournant vers ses officiers et ses soldats : *Qu'un emporte, leur dit-il, la marte du parlement, et qu'on nous débasse de cette marotte.* Après ces paroles il fait sortir tous les membres, ferme la porte et emporte la clef. Le soin de maintenir son autorité dans la Grande-Bretagne n'était pas le seul qui l'occupait. Il avait également à cœur de rendre formidable au-dehors la nation qu'il faisait trembler, et d'en étendre la domination par de nouvelles conquêtes. L'an 1655, il envoya dans l'Amérique une flotte de dix-sept vaisseaux, sous les ordres du vice-amiral Pen et du général Venables, qui, après avoir fait une tentative infructueuse sur Saint-Domingue, au mois de mars, vont aborder, le 13 mai suivant, à la Jamaïque, dont ils trouvent la capitale abandonnée; les côtes ne leur coûtent que la peine de les parcourir. Les Espagnols, à leur arrivée, s'étaient retirés dans l'intérieur de l'île. Les Anglais mirent leurs têtes à prix, et les bourgniers français, étant venus en foule, obligent bientôt ceux qui avaient échappé à leur fureur de composer avec les Anglais et de leur abandonner l'île. Cependant Cromwell ne laissa pas de faire emprisonner à leur retour les chefs de l'expédition pour avoir manqué Saint-Domingue. Il n'est pas aisé de dire, (c'est la remarque du P. d'Acervign) pourquoi le protecteur attaqua les Espagnols; il paraît qu'il n'en avait aucun prétexte, car ils recherchaient alors son alliance avec beaucoup d'empressement; et ils dissimulaient avec une égale patience l'injure qu'ils avaient reçue, tant qu'ils eurent pouvoir d'en faire un ami. Mais il préféra l'alliance de la France qui lui avait fait les mêmes avances que l'Espagne, et conclut avec elle, le 2 novembre 1655, une ligue offensive et défensive. Les deux fils aînés du roi Charles furent les victimes de ce traité, dont une des conditions portait qu'ils seraient de France, ou Louis XIV leur avait ouvert un asile. Le cardinal Mazarin exécuta rigoureusement cette ignominieuse clause. Les deux princes anglais, chassés de France, se retirèrent à Bruxelles avec le duc de Gloucester, leur troisième frère, que les Anglais avaient envoyé en Hollande après la mort de Charles I. L'Espagne alors déclara la guerre à l'Angleterre.

L'an 1656, l'amiral Blake qui, le premier, avait fait entrer l'année précédente une flotte anglaise dans la Méditerranée, où il avait battu plusieurs fois les corsaires d'Afrique, attaque, le

19 septembre, à la hauteur de Cadix, la flotte espagnole venant de l'Amérique, en coule à fond trois vaisseaux, et en prend deux autres avec leur charge estimée trois millions. Il força, le 30 avril de l'année suivante, les galions de la même puissance dans la baie de Santa-Cruz, aux Canaries; mais ne pouvant les emmener, il fut obligé de les brûler. La terreur du nom de Cromwell s'étendit jusqu'au fond de l'Italie, dont les principales puissances recherchèrent son amitié par des ambassades magnifiques.

Le parlement ne regardant que comme préviaire le titre de protecteur, délibéra, l'an 1657, d'offrir la couronne à Cromwell. Mais se rappelant combien il l'avait rendu odieuse à l'armée, il la refusa (1). On n'insista point; et après avoir été confirmé dans la dignité de protecteur, avec le pouvoir de nommer son successeur, Cromwell fut installé de nouveau dans le mois de juin suivant avec une pompe extraordinaire. Cromwell voulait avoir deux ports dans notre continent, Marliès et Dunquerque. Ces deux places ayant été conquises par M. de Turenne, la première le 3 septembre 1657, la seconde le 25 juin 1658, elles furent remises au protecteur par le cardinal Mazarin, suivant un traité fait entre eux, le 23 mars 1657. Le nom de Cromwell ôta à ce ministre, si fécond en défaites, tout moyen et presque toute idée d'éluder l'exécution de sa parole. Ce nom si redouté n'affranchit pas néanmoins le tyran qui le portait, des frayeurs inséparables des crimes affreux dont il se sentait coupable. Tourné par leur image toujours présente, menacé par des assassins dont quelques-uns avaient déjà manqué leur coup (2), détesté de sa propre famille (3), il ne goûtait la sécurité ni le jour ni la nuit, malgré les précautions (4) qu'il prenait pour se l'assurer. Ses continuelles agitations lui causèrent une fièvre dont il ne releva pas. Sentant le danger de son mal, il fait appeler Godwin, un de ses prédicateurs, et lui demande, si la doctrine qu'il enseigne que la justice une fois acquise ne peut se perdre, et qu'un juste ne peut jamais tomber en devenant injuste à la réprobation finale, est vraie? Rien de plus certain, répond le ministre. Je suis dans des craintes, dit Cromwell; car je suis sûr d'avoir été injuste en état de grâce. Il meurt dans cette confiance, le 13 septembre 1658, à Witehall, âgé de cinquante-cinq ans, et non pas de cinquante-neuf, comme le marquent

(1) La réponse que Cromwell fit à l'offre du parlement fut telle qu'on peut se le figurer d'une capacité ordinaire. L'éloquence, qualité à ce qu'il paraît, si nécessaire à un chef de république, manqua absolument, suivant le même historien, à Cromwell. « La sagacité de ses actions, dit-il, et l'autorité de ses discours, formaient le plus prodigieux contraste dont il y ait jamais eu d'exemples. Le recueil de ses harangues, ajoute-t-il, de ses lettres, de ses sermons, car il composait aussi des sermons, était une des choses les plus curieuses du monde, et avec très-peu d'exception, il pourrait passer pour un des livres où le bon sens est le plus abondant. » La nature est bizarre dans la distribution de ses talents!

(2) A une entrée triomphante qu'il faisait dans Londres, une jeune fille nommée Greenhill, dont il avait tué l'amant dans une bataille, lui tira, d'une fenêtre, un coup de pistolet : le coup alla bleaser le cheval du second fils de Cromwell, nommé Henri, qui marcha à côté d'elle. Cette fille parut ensuite sur le balcon, son pistolet à la main. C'est moi, dit-elle, qui ai fait, ou plutôt qui ai manqué le coup. J'ai voulu tuer un tigre, et je n'ai blessé qu'un cheval. (M. Guillard.)

(3) Richard, son fils, s'étant jeté à ses genoux avant l'exécution de Charles I. l'avait supplié, les larmes aux yeux, de ne pas imprimer à son nom la tache du régicide, et de ne pas exposer sa famille aux terribles vengeances qu'un si grand attentat pouvait amener. Celle de ses filles qu'il aimait le plus, étant sur le point de mourir, lui déclara qu'elle mourait de l'honneur d'avoir un père si coupable. Ses gendres n'étaient pas mieux disposés à son égard.

(4) Le jour, couvert d'une cuirasse et d'armes offensives, il ne marchait jamais sans une garde nombreuse. La chambre où il couchait (il en changeait toutes les nuits) était connue de lui seul, et barricadée avec tout le soin possible.

Moréri, M. Hume, et d'autres écrivains. ( Voyez d'Avrigny. ) Ses obèques furent des plus magnifiques, et son corps fut enterré dans la sépulture des rois, d'où il fut tiré, l'an 1660, trépassé sur la claie, pendu et enterré. Il laissa deux fils, Richard et Henri, avec trois filles, mariées, l'une au général Fleetwood, une autre au lord Falconbridge, et la troisième au lord Rich.

#### RICHARD CROMWEL, PROTECTEUR.

1653. RICHARD CROMWEL est proclamé protecteur à Londres, le 14 septembre, lendemain de la mort de son père. L'an 1653, le 27 janvier, le parlement s'assemble et fait un acte pour reconnaître le nouveau protecteur. Le 22 avril, Richard dissout le parlement : depuis ce temps il perd tout crédit ; le conseil des officiers se rend maître du gouvernement, et élit Fleetwood pour général. Les officiers établissent, le 8 mai, le parlement qu'Olivier Cromwel avait cassé le 30 avril 1653 ; et l'Angleterre, si jalouse de sa liberté, se voit encore soumise à la tyrannie d'un parlement qui avait trempé ses chaînes dans le sang de son souverain. Richard, d'un caractère aussi indolent que doux, se soumet au parlement qui lui ordonne de quitter Whitehall, en lui accordant 2000 livres sterling. Ce parlement, surnommé *rump* par dérision, subsiste à peine un an. Un nouveau parlement, assemblé au mois d'avril 1660, par les soins et l'habileté du général Monk, qui commandait une armée en Ecosse, remet en Angleterre les choses dans l'ordre, et reconnaît, au mois de mai, Charles II pour roi.

#### CHARLES II, ROI D'ANGLETERRE.

1660. CHARLES II, fils de Charles I et de la reine Henriette, né le 29 mai 1630, était retiré à la Haye, lorsque son père fut exécuté. Dès qu'il eut appris ce funeste événement, il se porta pour roi d'Angleterre et en prit le titre. L'an 1650, Charles se rendit en Ecosse, où il avait été proclamé roi l'année précédente, à des conditions assez dures. Il fut couronné à Stirling, le 1<sup>er</sup> janvier 1651, se mit à la tête de l'armée, et marcha vers l'Angleterre. Le 13 septembre, il fut défait par Cromwel à Worcester, et se retira en France, où il arriva au mois de novembre, non sans avoir couru les plus grands dangers. L'année 1660, après avoir passé près de douze ans en exil, tant en France que dans les Pays-Bas, et en Hollande, ce prince fut proclamé roi, à Londres, le 8 mai ; il reçut, le 16 de ce mois, à la Haye, les députés du parlement, et s'embarqua, le 23, pour venir en Angleterre, où il fut reçu, le 29, avec les plus grands témoignages de joie. L'un de ses premiers soins fut de venger la mort de son père, sur ceux qui en étaient les auteurs ou les complices. Dix des plus coupables furent punis du dernier supplice ; et comme ils étaient tous enthousiastes, ils soutinrent leur sort avec le courage et la confiance qu'aurait pu inspirer la meilleure cause. La reine-mère arrive en Angleterre au mois de novembre, amenant avec elle la princesse Henriette, sa fille. La princesse d'Orange, sœur du roi, qui s'y était rendue au mois d'octobre, meurt sur la fin de décembre, laissant un fils, qui a été depuis roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III. Les différentes parties du gouvernement, que la violence avait bouleversées, reprennent, dès qu'elle a cessé, leur situation naturelle, comme les éléments reviennent d'eux-mêmes à leur centre après un orage qui les en avait séparés. La grande et la petite noblesse sortent du chaos où elles étaient confondues, et se remettent chacune, sans effort, au rang que la constitution de l'état leur avait assigné. Les pairs rentrent dans la chambre haute du parlement ; les évêques, rétablis dans leurs fonctions, viennent pareillement s'y asseoir, et le bon ordre, tel qu'on pouvait le désirer alors, succède rapidement à un long et affreux désordre.

Toutes choses se trouvant à peu près dans leur assiette naturelle, Charles, assuré de régner tranquillement, se fait couronner avec les solennités ordinaires, le 23 avril 1661. Ce monarque avait fort à cœur les intérêts de l'église anglicane, parce qu'il jouissait des maximes et sa discipline les plus favorables à l'état monarchique. Pour y réunir les autres sectes, il chargea le parlement assemblé, l'an 1661, de revoir les livres liturgiques dont elles se servaient, et d'en corriger les endroits qui pouvaient les offenser. Cela fait, on dressa l'acte d'*uniformité*, que le roi signa le 19 mai. Cette opération n'eut pas tout le succès qu'il en avait espéré. Deux mille ministres presbytériens aimèrent mieux résigner leurs bénéfices que de souscrire un acte qui les soumettait au gouvernement épiscopal. Le 31 du même mois, Charles épousa l'infante CATHERINE, fille de Jean IV, roi de Portugal, dont la dot fut de 300 mille livres sterling, avec les terres de Tanger, en Afrique, et de Bombai, au royaume de Visapour. Dans le tems de ses débuts, il avait fait demander la main de l'une des sœurs du cardinal Mazarin, qui la refusa. Ce ministre, lorsqu'il lui fut élevé sur le trône, la lui offrit, et fut refusé à son tour. Le mariage ne finit point les amours de Charles, et ne l'engagea point à congédier ses maîtresses ou à modérer les dépenses exorbitantes qu'elles lui occasionnaient. Ses favoris étaient d'autres sagesse qui achevaient de l'épuiser. N'osant demander au parlement un supplément à son indigence, il prit le parti de vendre Dunkerque au roi de France, pour la somme de cinq millions. Cette vente, conclue le 27 novembre 1662, fut suivie, le 17 décembre, de celle de Mardick, (Daniel.) le tout au grand regret de la nation anglaise, qui par là se vit entièrement exclue de notre continent.

Les progrès que les Hollandais faisaient sur la côte de Guinée par leur commerce soutenu de leurs armées, piquèrent la jalousie des Anglais, et occasionnèrent une rupture entre ces deux puissances. Charles, déterminé par son conseil, déclara la guerre dans le mois de novembre 1664 aux états-généraux. Le duc d'York, grand-amiral, chargé du commandement de la flotte anglaise, remporta sur celle de Hollande, le 13 juin 1665, à dix lieues de Suffolk, une des plus grandes victoires, dit le P. d'Avrigny, que les Anglais aient gagnées sur mer, car il ne perdit, ajoute-t-il, qu'un vaisseau, et la flotte ennemie perdit son amiral, qui sauta en l'air, neuf vaisseaux pris et sept brûlés. Le duc, à son retour, fut reçu à Londres avec grands applaudissements. Mais la reine-mère prit peu de part à la joie publique. Mécontente du peu de crédit dont elle jouissait en Angleterre, elle quitta peu de tems après cette île pour retourner en France, où elle finit ses jours, le 10 septembre 1669. La France, jalouse à son tour des Anglais, prit le parti des Hollandais, mais plus en médiatrice qu'en alliée. Elle gagna néanmoins dans cette guerre l'île de Saint-Christophe, en Amérique, dont le duc de Beaufort se rendit maître le 29 juillet 1666. Environ six semaines auparavant il y avait eu sur mer une furieuse bataille entre les Anglais et les Hollandais : ceux-ci commandés par les amiraux Ruyter et Corneille Tromp, crurent la par le duc d'Albemarle et le prince Robet. Elle commença le 11 juin, dura quatre jours, et l'avantage fut presque toujours du côté des Hollandais. Londres éprouva consécutivement cette année deux terribles fléaux, la peste qui commença le 13 septembre, et continua, dans l'espace de trois jours, treize mille deux cents maisons de particuliers, quatre-vingt-neuf églises, et un commerce considérable d'autres édifices publics. Il n'y eut cependant que huit personnes qui périrent dans les flammes. Ce fut chez un boulanger que commença le désastre ; et comme la ville n'était alors bâtie qu'en bois, le feu se communiqua très-rapidement. Ses habitants eurent sept ans pour reconstruire leurs maisons et les édifices publics ; mais, par une espèce de prodige, cette ville fut renouvelée dans l'espace de trois ans, et avec bien plus de solidité et d'agrément qu'avant ce désastre affreux.

La perte fut énorme, puisqu'elle se monta, par un compte même modeste, à neuf millions de livres sterling. (M. l'abbé de Loubert, *Monuments publics*, p. 95.) La paix de Bréda, signée le 21 janvier 1667 (Daniel), termina la guerre entre la France, l'Angleterre et la Hollande. Ces deux dernières puissances, réconciliées ensemble, formèrent, le 25 janvier 1668, une triple alliance avec la Suède, pour contraindre la France à faire la paix avec l'Espagne. Cette ligue eut l'effet qu'elle s'était proposée, et à conclure, le 2 mai de cette année, le traité de paix d'Aix-la-Chapelle.

On fut étonné, l'an 1672, de la double déclaration de guerre faite à la Hollande le même jour, 7 avril, par l'Angleterre et par la France. C'était la duchesse d'Orléans qui, dans un voyage qu'elle fit en Angleterre l'an 1670, avait déterminé le roi Charles, son frère, à joindre ses armes à celles de Louis XIV. pour détruire cette république dont l'agrandissement, toujours croissant, alarmait ses voisins. Charles d'ailleurs ne pardonna jamais aux états-généraux l'ordre, qu'intimidés par Cromwell, ils lui avaient assigné dans son exil, de sortir de la Haye, où il était venu chercher un asile auprès du prince d'Orange, son beau-frère. D'autres puissances entrèrent encore avec lui dans cette guerre. Ce qu'elle eut de plus remarquable du côté de l'Angleterre, ce fut le combat de Southbath, donné le 7 juin 1672, entre la flotte de France et d'Angleterre, sous les ordres du duc d'York et du comte d'Estrees, et celle de Hollande commandée par Ruyster, le plus terrible qu'ait vu de son temps, qui en eut avant lui, mais où la perte fut à peu près égale des deux côtés; et trois autres batailles navales aussi peu décisives. Livres, les 7 et 14 juin, et au 22 août 1674, aux amiraux Ruyster et Tromp, par le comte d'Estrees et le prince palatin Rupert. Charles, n'ayant pu obtenir de son parlement, qui désapprouvait cette guerre, les aides qu'elle exigeait, se vit réduit à faire banqueroute à son peuple; crime, dit M. Gaillard, au-dessus duquel il n'y a que l'assassinat.

Charles, le 25 mars 1679, avait rendu une déclaration pour établir la liberté de conscience en faveur des Catholiques. Mais l'année suivante, au commencement de mars, les Presbytériens, qui dominaient dans les communes, l'obligerent de la révoquer, et peu de temps après les deux chambres du parlement passèrent le fameux acte du Test, portant que toute personne possédant quelque emploi ou office, serait tenue de prêter les serments d'*allégeance et de suprématie*, de recevoir les sacrements dans son église paroissiale, et de renoncer, par écrit, à la croyance de la présence réelle dans l'eucharistie. C'est en conséquence de cette loi que le duc d'York, qui avait fait abjuration de la religion protestante, ne commanda point aux trois batailles navales de 1673. Ce furent les dernières hostilités que les Anglais exercèrent envers les Hollandais. L'an 1674, le 25 février, la paix fut publiée entre ces deux puissances à leur satisfaction réciproque, car elles avaient eu égal intérêt du bien vivre ensemble.

L'année 1678 est remarquable par une conspiration regardée universellement aujourd'hui comme une chimère (1), mais dont

le parlement s'occupa alors comme d'une affaire très-réelle, sans faire attention aux qualités des délateurs, qui ne méritaient aucune considération. On la nomma la *conspiration papiste*. Elle coûta la vie à beaucoup de catholiques, du nombre desquels furent huit jésuites, dont le grand Arnaud, que leur société haïssait et persécutait, et le géométrien de venger l'innocence dans son *Apologie pour les Catholiques*. Mais la plus illustre victime de la rumeur, dans cette occasion, fut milord Strafford, vieillard respectable à tous égards, dont l'innocente position est démontée dans l'ouvrage dont on vient de parler. Le même parlement dura depuis dix-huit ans, et toujours dominé par le parti de l'opposition, s'obstinait à refuser les subsides que la cour demandait. Enfin le roi se détermina, le 24 janvier 1679, à le casser et à en convoquer un nouveau. Mais les élections des membres qui composèrent celui-ci, ne répondirent pas aux vues du monarque. Les chefs du parti populaire y formèrent un complot contre le duc d'York, dont ils craignaient également le caractère et la religion. Le roi, pour dissiper les soupçons de Phipps formés contre lui, ordonna qu'on l'arrêterait se retirant du royaume; le duc passa à Bruxelles. Le bill *habeas corpus* fut arrêté par les communes dans le mois de mai. Par cette loi célèbre, regardée comme le rempart de la liberté des citoyens, un juge ne peut refuser, à quelque prisonnier qu'il se soit, l'ordre *habeas corpus*, qui oblige le geôlier de le produire devant la cour que cet ordre désignera, et de vérifier la cause de son emprisonnement; le prisonnier doit être accusé et jugé au terme prescrit; si la cour le fait flétrir, on ne peut le remettre en prison pour le même sujet. Les noms de *Torys* et de *Whigs* commencent alors d'être connus, le premier aux partisans de la cour, l'autre à ses adversaires. Une maladie qu'eut le roi, dans le mois d'août de cette année, détermina le rappel du duc d'York, qui reparut à la cour le 4 septembre suivant, au grand étonnement du duc de Monmouth, fils naturel du monarque, et du lord Shaftsbury, ses ennemis déclarés. Mais les murmures de leur cabale obligèrent le roi de le renvoyer à Bruxelles. Avant de partir, il eut néanmoins la satisfaction de faire exiler le duc de Monmouth en Hollande. Le

le plus grand ennemi du royaume. Le but de cet indigne chef de la magistrature était de perdre le duc d'York et de l'exclure à jamais du trône. Le caractère des accusateurs et l'incrimination d'eux-mêmes accusations se l'élevèrent point. Persuadé que les calomnies les plus grossières prennent faveur parmi une populace prévenue; et telle était toute l'Angleterre vis-à-vis des Catholiques, et surtout des Jésuites, il nomma des juges avertis à ses vues pour instruire le procès des accusés, et se chargea de le conduire à la fin qu'il se proposait. On eut soin de ne produire les témoins sur la scène que les uns après les autres, de manière que les derniers pussent adapter leurs dépositions à celles des premiers, qu'on prenait soin de leur communiquer, en qu'ils étaient déjà rendus publiques. Oates, l'inventeur de la fable, fit, par ses mensonges impudents qu'il avança, tout ce qu'il fallut pour la décrier. Il disait avoir eu des entretiens à Bruxelles avec don Juan d'Austria, qu'il mettait de la partie dans la conjuration. On lui demanda de quelle figure était ce prince. C'est, répondit-il, un grand homme maigre. Don Juan était précisément le contraire, court et fort replet. Il se sut si bien qu'il était le collègue des Jésuites de Bréda, qu'il était déjà fréquenté. Il se vantait d'être un des favoris intimes avec le secrétaire du duc d'York, et placé devant lui, il ne le reconnaît pas. Il accusa la reine en plein parlement d'avoir consenti à la mort du roi, son mari : sur quoi un des membres de l'assemblée fit observer que dans une des séances précédentes, après avoir nommé tous les prétendus complices de la conjuration, sans faire mention de la reine, il avait déclaré qu'il n'avait plus rien à dire contre aucune personne censurée. Ce mensonge impudenter et évidemment confondu, loin de servir la peine qu'il méritait, obtint une pension, et eut la cruelle satisfaction de voir périr les innocentes victimes de ses calomnies. Leur mémoire fut réhabilitée par le duc d'York, devenu le roi Jacques II, qui fit justice en même temps d'Oates en le faisant condamner à une prison perpétuelle, et fustiger quatre fois l'année par la main du bourreau. Mais le prince d'Orange, étant monté sur le trône, lui rendit sa liberté avec ses pension.

(1) Cette fable infernale avait pour auteur un anglais nommé Titus Oates, qui, de ministre apostatise s'était fait catholique, après avoir été, par la suite, les rigueurs de la justice qui le poursuivait pour ses crimes, était entré dans le séminaire des Jésuites de Saint-Omer, d'où ensuite il était fait chasser par sa mauvaise conduite. Le séminaire s'étant associé à deux hommes de sa trempe, répandit le bruit, que Londres était visiblement d'une conjuration formée par les Jésuites de concert avec le moderne de la reine et le secrétaire du duc d'York, contre la vie du roi. Cette accusation était soudainement appuyée par le chancelier Shaftsbury, l'homme de tous les partis sans pareille l'être d'aucun, dont Charles II disait que c'était le plus facile et le plus méchant de tous les hommes, et à qui on peut lui dire, était hostile contre lui (ce qui arrivait souvent) : *Shaftsbury, sans être*

duc d'York ne tarda guère à revenir, et à son retour, il fut envoyé, avec titre de commissaire royal, en Ecosse, l'ancien patrimoine de sa maison. Dans le parlement qu'il y assembla, au mois de juillet 1681, il établit un nouveau Test, en faveur de la suprématie royale et de l'obéissance passive. Mais cet acte ayant été mal digéré, le comte d'Argyle refusa de le souscrire sans explication, ce qui lui attira l'indignation du duc. Arrêté pour ce sujet, il fut condamné à mort comme coupable de haute trahison : ce jugement n'eut point d'exécution par le bonheurs qu'eut le comte de s'évader. Il en fut quitte pour la confiscation de ses biens. On sévit contre les autres réfractaires dont le nombre était grand; et comme c'étaient la plupart des fanatiques, on les vit braver les supplices avec une invincible opiniâtreté. Le duc d'York étant retourné à Londres, au mois de mars 1683, prit un tel ascendant sur l'esprit du roi, qu'il était regardé, suivant quelques historiens, comme le gouverneur des trois royaumes.

La cour d'Angleterre fut encore troublée, l'an 1683, par la découverte d'une nouvelle conspiration qu'on a voulu faire passer pour la contre partie de la précédente, mais dont la réalité est présentement démentie. Celle-ci, où il n'y eut que des protestants, fut nommée la *conspiration de Rye*, du nom de la maison où elle se forma. Tous les chefs de ce complot n'avaient concerté n'avaient pas les mêmes vues, les mêmes motifs, ni le même objet. Mais le duc de Monmouth et lord Shaftsbury, qui étaient les deux principaux, s'accordaient à réduire leurs efforts pour faire exclure du trône le duc d'York. L'un et l'autre évitèrent la punition qu'ils méritaient, le premier en se cachant, le second en passant la mer pour se retirer en Hollande, où, bientôt après, il finit ses jours dans l'obscurité. Mais le barbare Jeffries, exécuteur des vengeances du duc d'York, d'abord chef de justice, ensuite chancelier, ne fut grâce à aucun des conjurés qui tombèrent entre ses mains, quoiqu'ils ne fussent pas tous également coupables. Il ne fit aucune différence de ceux qui avaient eu le dessein d'intervenir l'ordre de la succession au trône, et de ceux qui avaient résolu d'exterminer la famille royale. Ces exécutions, qui n'étaient pas dans le caractère du roi Charles, se firent pour la plupart à son insu. Le public les mettait sur le compte du duc d'York, dont le naturel s'éloignait autant de la douceur que celui de Charles y était porté. Il est certain que le monarque n'approuva pas toujours les mesures précipitées ou violentes qu'il voulait lui suggérer. Un jour que le duc lui en proposait de semblables; *Mon frère*, lui dit-il, *je suis trop vieux pour recommencer mes courses; vous le pouvez si c'est votre goût.* Charles méditait un nouveau plan de gouvernement plus conforme au génie de la nation, lorsqu'une apoplexie, qui dura quelques jours, le conduisit au tombeau le 16 février (N. S.) de l'an 1685, dans la cinquante-cinquième année de son âge, et la vingt-cinquième de son règne, depuis son rétablissement. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné par une prise de tabac. Mais les médecins, en examinant le cadavre, ne purent jamais acquiescer la preuve de ce crime. Il est remarquable que le soupçon de l'empoisonnement ne tomba jamais sur le duc d'York, son frère, quoique la veille du premier accès de sa maladie il eût voulu l'exiler de l'Angleterre, pour se reconcilier avec le parlement, et que le duc, instruit de cette résolution, eût déjà fait emballer ses meubles les plus précieux. Les funérailles de ce monarque, dit M. Hume, furent très-médiocres; on n'exposa point le corps sur un lit de parade; on ne donna point d'habits de deuil, et la dépense fut au-dessous de celle qui se fait pour un seigneur ordinaire. Charles avait épousé, comme on l'a dit, le 31 mai 1662, CATHERINE, infante de Portugal, princesse vertueuse qu'il aimait sans l'aimer, et dont il n'eut point d'enfants. Catherine mourut à Lisbonne, le 31 décembre 1705. Charles fut favorable aux Catholiques, et on croit même, avec beaucoup de fondement, qu'il eût l'avantage de mourir catholique. Ce prince avait né avec les plus belles qualités pour régner avec gloire; mais l'in-

dolence et l'amour du plaisir étouffèrent presque entièrement les dons qu'il avait reçus de la nature. On a prétendu qu'il n'avait jamais dit que l'infirmité ne fait une chose sage. Sous son règne, le libertinage de l'esprit et du cœur, dont il donna l'exemple, succéda au fanatisme. Le vice marcha tête levée, et brava effrontément la décence et l'honnêteté. Les profusions de ce prince envers ses favoris et ses maîtresses le ruinèrent et le mirent dans la honteuse nécessité de faire, comme on l'a déjà dit, banqueroute à la nation. Louis XIV, instruit de ses besoins et du relâche que faisait le parlement d'y subvenir, profita de la conjoncture pour mettre ce prince dans ses intérêts, en lui faisant une pension qui fut exactement payée. Les Anglais, qui en eurent connaissance, disaient qu'il était le vice-roi de Louis XIV. Parmi ses enfants naturels, qui furent en grand nombre, les plus distingués sont Jacques, duc de Monmouth; Charles, duc de Cleveland; Henri, duc de Grafton; Charles Heinsbroek, duc de Saint-Albans; et Charles Lenox, duc de Richmond.

Charles II s'accorda d'autre encouragement que son estime aux gens de lettres et aux artistes; mais il s'accorda en connaissance qui sait apprécier les talents. La société royale de Londres, érigée en 1660, le reconnaît pour son fondateur. Le temple de Saint-Paul de Londres, qui ne le cède ni en grandeur et ni en magnificence qu'à Saint-Pierre de Rome, fut commencé sous son règne, en 1675, mais il ne fut achevé qu'en 1710, sous celui de la reine Anne.

Avant Charles II les femmes ne montaient point au théâtre, et les hommes étaient chargés de leurs rôles. Ce prince s'importunait un jour de ce que le spectacle ne commençait pas; le directeur vint s'excuser en disant que la reine n'était pas encore assise. Charles vit les perruques s'introduire en Angleterre, quoiqu'il y eût déjà long-temps qu'on s'en servait en France. Quelques gens qui se piquaient de piété, furent scandalisés de cette mode, qui leur parut aussi insupportable que celle des longs cheveux l'avait paru au douzième siècle. Elle était à leurs yeux beaucoup plus criminelle encore, puisqu'elle n'était pas dans la nature. Beaucoup de prédicateurs, surtout des Puritains, s'élevèrent hautement contre les perruques; et pour marquer l'horreur qu'ils en avaient, ils affectèrent de porter leurs cheveux beaucoup plus courts qu'aujourd'hui.

Ce fut sous le règne de Charles II que les barons mirent une couronne à leurs armes, armée d'un cercle d'or, avec six perles placées au bord.

## JACQUES II.

1685. JACQUES II, duc d'York, fils de Charles I<sup>er</sup>, et de Henriette, fille de Henri IV, roi de France, né le 26 octobre 1633, est proclamé roi à Londres, le 16 février 1685, et couronné avec la reine MARIE-BEATRICE-ÉLÉONORE D'EST, sa deuxième femme, le 3 mai suivant. Ce prince avait abjuré le schisme et l'hérésie dès l'an 1671, peu de temps après avoir perdu sa première femme, ANNE HYAS, qu'il eut elle-même le bonheur, avant sa mort, arrivée le 10 avril de la même année, de faire une semblable abjuration. Jacques fit profession ouverte de la religion catholique sur le trône; et deux jours après y être monté, il alla publiquement à la messe avec tout l'appareil de la royauté. Au mois de février, le duc de Monmouth, son neveu, et le comte d'Argyle, tous deux réfugiés en Hollande, conspirent à la sollicitation du prince d'Orange, pour le détrôner. L'un et l'autre échouent dans leur entreprise. Le comte ayant fait une descente en Ecosse, est battu par le comte de Dumbarton, pris et décapité, le 13 juillet, à Edimbourg. Le duc, aussi malheureux dans l'invasion qu'il avait tentée en Angleterre, subit, quatorze jours après, le même sort à Londres (1).

(1) Monmouth ayant fait sa descente en Angleterre avec quatre-vingts aventuriers, publia un manifeste dans lequel il prétendait qu'il couronne lui appartenait, et crut sur le fait prendre que le roi Charles,

Ces exécutions furent suivies d'un grand nombre d'autres qui répandirent la terreur sans néanmoins captiver les esprits. On s'en aperçut bientôt après. Le roi, dans la vue de rétablir la religion catholique, demanda, par parlement assemblé la même année dans le mois de novembre, l'abolition de la loi du *Ten*; et il demanda en même temps des subsides pour augmenter le nombre des troupes. On accéda le second article, et on refusa le premier. Le roi s'attendait d'autant moins à ce refus, qu'il croyait avoir mérité la reconnaissance du parlement en ouvrant dans ses états un asile aux Protestants de France, que la révocation de l'édit de Nantes obligait de s'expatrier.

Les contradictions qu'éprouvait le roi Jacques, ne servaient qu'à l'enflammer. L'an 1685, il fait serrer dans sa chapelle quatre évêques catholiques qui sont envoyés par toute l'Angleterre, pour y exercer leurs fonctions, sous le titre de vicaires apostoliques. Il envoie le comte de Castelnaine à Rome, avec titre d'ambassadeur, pour rendre obéissance au pape Innocent XI, et lui demander un nonce; ce que lui est accordé, mais non sans l'avertir de régler par la prudence l'ardeur qui l'animait pour le rétablissement de la religion catholique (2). Le 3 juillet 1687, le nonce Ferdinand Dada, qui résistait secrètement auprès du roi, fait son entrée publique à Windsor en habits pontificaux, précédé de la croix, accompagné d'un grand nombre de religieux avec les habits de leur ordre: spectacle inutile et déplacé dont la nouveauté souleva les Anglais. Jacques donna peu de temps après une déclaration portant abolition du *Ten*; et des lois pénales, avec injonction aux évêques de la faire publier dans leurs diocèses. Sept évêques l'ayant refusé, sont envoyés à la tour. Élargis ensuite et donnant rantion, ils sont jetés dans la salle de Westminster le 24 juin, et exécutés. Toutes les sectes s'alarmèrent également de la protection que le monarque accorda à la religion catholique. Le stathouder de Hollande, genre du roi Jacques, entretenant ces frayeurs par ses emissaires, et dispose les peuples à la révolte. Il se concerta avec les principales têtes de l'état, promet de venir à leur secours; et pour tenir sa parole, il prépare une flotte destinée en apparence contre la France. Louis XIV ne prit point le change; instruit par le comte d'Avau, son ambassadeur en Hollande, que cet armement a pour objet une descente du stathouder en Angleterre, il avertit le roi du danger qui le menaçait, et lui offre des secours capables de préserver l'Angleterre de toute invasion. Jacques ne tient compte de l'avertissement qu'il regarde comme une fausse alarme, et rejette les offres avec la hauteur d'un prince qui se

croit des forces plus que suffisantes pour faire face à tous ses ennemis. Louis plaint son aveuglement; et voulant le servir malgré lui, il fait déclarer à la Hollande qu'il prendra pour une infraction de la paix et pour une insulte faite à lui-même toute entreprise faite sur l'Angleterre. Cette déclaration loin d'arrêter le stathouder le rend plus ardent pour hâter l'exécution de ses desseins. Enfin, l'an 1688, se prêtant avant qu'il a la voile au mois d'octobre avec cinquante vaisseaux de guerre et quatre cent de transport, portant une armée de quarante mille hommes, débarque le 15 novembre (N. S.) à Torbay, dans le Devonshire. Quelques jours se passent depuis la descente sans que nul des négociants vienne le joindre. Si l'on n'eût à cet intervalle été rassemblés ses troupes, et les eût menés à l'encontre sans leur donner le temps de la réflexion, il n'est guère douteux qu'il ne l'eût obligé à se rembarquer; mais la délicate ou il était de la faiblesse des officiers de son armée, le fit rester dans l'inaction. Enfin la noblesse courut se rendre tous les drapeaux du stathouder. L'infatigable monarque se voyant attaqué par lui de ses généraux, abandonné par l'autre, (le prince Georges de Hanovre) méconnu de ses filles, trahi par ses favoris (1), près de Pétre par ses officiers-généraux, prend le parti de la fuite déguinée en ecclésiastique. Le peuple qui l'avait insulté dans ce travestissement, change de dispositions à son égard dès qu'il le reconnaît pour le roi. Les magistrats de Londres lui envoient une députation et des carrosses pour l'engager à revenir. Étant rentré dans la ville le 16 novembre, au milieu des acclamations, il fait prier le prince d'Orange, qui était à Windsor, de se rendre auprès de lui pour conférer ensemble sur l'état présent des affaires. Le prince répond qu'il n'est pas à propos qu'ils se rencontrent ensemble dans la capitale, et lui conseille, c'est-à-dire lui ordonne, de s'en éloigner. Jacques se retire, le 27 novembre, à Rochester, escorté par un régiment des gardes hollandaises; et le même jour le prince arrive à Londres, où le peuple le reçoit comme un libérateur. Jacques se voyant comme prisonnier à Rochester, et craignant le sort de son père, s'échappe la nuit du 23 décembre, et s'étant embarqué avec le duc de Barwick, il va chercher un asile en France, sur les traces de sa femme et de son fils, âgé pour lors de six à sept mois, qui l'y avaient devancé. Il aborda, le 28 décembre, au port d'Ambleuse en Picardie, et de là il se rendit, le 7 janvier suivant, à Saint-Germain-en-Laye, où Louis XIV lui forma une cour particulière, séparée de la sienne. Ce monarque joignait la délicatesse de l'ami à la magnificence de protecteur, voulut que Jacques, entouré comme lui des ressources de l'abondance, fût aussi libre et aussi roi à Saint-Germain que Louis XIV s'était à Versailles. Les ennemis de Louis XIV le combattirent, mais ils l'admirent. (M. Gailillard.)

Jacques en quittant ses états pour se retirer en France, n'avait pas renoncé au droit ni à l'espérance d'y rentrer. Outre le grand nombre de sujets fidèles qui lui avait laissés en Angleterre et en Ecosse, le comte de Tyrconnel lui assurait l'inséance de presque toute l'Irlande, dont il était vice-roi, et l'invitait à y rendre. Louis XIV, entrant dans les mêmes vues, lui fournit

son père, avait rélégué depuis la duchesse de Portsmouth, sa mère. Ayant succédé par lui un nombre d'environ trois mille hommes, il battit, le 5 juillet, la bataille de Sedgemoor, qu'il perdit contre le comte de Feversham qui la fit prisonnier. Sur la route, comme on le menait à Londres, il écrivit au roi pour demander d'être admis en sa présence, disant qu'il avait quelque chose à lui révéler qui lui procurerait un règne heureux. Ayant obtenu cette grâce, il se jeta aux genoux du roi, demandant pardon les larmes aux yeux; mais sur le refus qu'il fit de nommer ses complices, le monarque fut inexorable. On a dit, depuis, que sous mille scandales, l'un de ses complices et favoris du roi s'était donné des assurances de son pardon; il perdit sa tête à rien dire; et qu'après lui avoir dit qu'il était en sa présence, en s'engageant à se contredire. Il fut son de la faire expédier le plus promptement possible. (Mém. du Barwick, tom. I, u. 1, p. 425.) Ceci est moins incroyable que le trait suivant. Le jour même que l'exécution de Magnan devait se faire, le roi envoya demander à déprimer à la duchesse, sa femme. C'était pour lui porter, non la grâce de son époux, comme elle semblait devoir s'y attendre, mais la remise des biens du comte, qui, par la rigueur de la loi, étaient acquis à la couronne.

(2) Il est certain qu'Innocent XI. pontife judiciaire, et ce qu'il y avait de plus vené dans le sacerdotat, n'approuvait pas les entreprises inouïes, et on le vit entraver Jacques II, et qu'il en augmenta même de mal que de bien pour la religion. Quelques cardinaux disaient même en plaignant qu'il fallait excommunié ce prince, comme un homme qui était perdu et le peu de catholicisme qui restait en Angleterre.

(1) Celui de ses favoris dont la trahison lui causa le plus de surprise et lui devint le plus funeste, fut Jean Churchill, le confident et le ministre des amours de sa princesse avec mademoiselle Churchill, sa sœur, digne à fameux sous le nom de duc de Marlborough. Il avait appris le métier des armes en France sous M. de Turenne, qui jura dès-lors qu'il serait un grand homme de guerre. Mais comme l'insolence et l'ambition régnaient toutes ses démarches, il ne fut guère moins infidèle à l'empereur Guillaume qu'il l'avait été à son légitime souverain. Ca nouveau maître afferma sur le trône lui rallia sa confiance, qu'il avait mérité de perdre. Son caractère ne se démentit point sous le règne suivant. La reine Anne, qui le combla de biens et d'honneurs, eut toujours en lui son ennemi secret qui se vengeait de sa bonté et de sa confiance en lui par son ingratitude, et le dépit de ses chagrins. Il y fut rétabli par le roi Georges, en 1714, et mourut en 1722, âgé de soixante-trois ans.

ving mille hommes commandés par M. de Rosen, avec lesquels il alla s'embarquer au mois de février (et non de mars) 1689, à Brest. Le débarquement se fit sans obstacle, le 17 mars, à Kinsale, en Irlande, dont les peuples, à l'arrivée de Jacques, montrèrent par tout une joie extraordinaire, n'ayant jamais vu de roi d'Angleterre. Il descendit à la seule ville qui refuse de se soumettre à son légitime souverain. Il en fit le siège, et échoua devant cette bicoque, qui n'avait pas même de gouverneur. (Walker, ministre protestant, qui n'avait jamais porté les armes, lui en fit le siège.) L'an 1690, le comte de Mordaunt, qui n'avait pas même de gouverneur, fut tué par les Français qui, le 23 mars, à Cork, avec huit mille français qui lui amenaient au roi Jacques. Mais avec ce renfort Jacques se trouva trop faible contre Guillaume qui, étant descendu en Irlande avec quarante mille hommes, gagna sur lui, le 11 juillet, la bataille de la Boyne, après laquelle cet infortuné monarque jura à propos de retourner en France. Arrivé à Brest, il y apprit la grande victoire remportée, le 10 juillet, par les Français sur les flottes combinées des Anglais et des Hollandais. Cette nouvelle fit qu'il s'applaudit beaucoup du parti qu'il avait pris, et lui redonna l'espérance de voir ses affaires se rétablir. « En effet, le passage en Angleterre était alors sans difficulté ni opposition, il y avait lieu de présumer que le roi de France pourrait aisément se rendre maître de ce royaume. Cela aurait sans doute obligé le prince d'Orange à abandonner l'Irlande pour accourir au plus pressé, M. de Louvois, ministre de la guerre, qui, par opposition à M. de Ségnales, ministre de la marine, était contraire en tout au roi d'Angleterre, s'opposait si fortement à ce projet, que le roi très-chrétien, persuadé par ses raisons, ne voulut point y consentir. » (Mém. de Barwick, tom. 1, p. 74.) Jacques ne sut la détermination de Louis XIV que dans la visite qu'il en reçut à son retour à Saint-Germain, et l'on peut juger combien elle le mortifia malgré les politesses et les assurances d'amitié persévérantes dont ce monarque assaisonna son refus. On voulut tenter cette descente deux ans après : mais Jacques, qui s'était avancé dans ce dessein, avec le maréchal de Bellefonds, sur les côtes de Normandie, vit du rivage, le 29 mai 1694, la défaite de la flotte française à la Hogue, et par là son projet s'évanouir. Une conspiration formée en sa faveur et de son consentement, l'an 1696, par le comte d'Albany et d'autres seigneurs anglais, ne produisit pas un meilleur effet. Il apprit que elle était dissipée en arrivant à Calais avec le marquis d'Harcourt, pour aller se mettre à la tête des conjurés. Depuis ce temps Jacques tournant vers le ciel toutes ses vœux, ne s'occupait plus qu'à sanctifier ses disgrâces par une résignation persévérante aux ordres de la Providence (1). Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 16 septembre 1701, à l'âge de soixante-huit ans (2), laissant de son premier mariage Marie, née le 10 mai 1665, mariée, l'an 1677, à Guillaume de Nassau, prince

d'Orange ; et Anne, née le 6 février 1664, alliée, le 17 août 1683 à Georges, prince de Danemark. De Marie d'Est, sa seconde femme, fille, comme on l'a dit, d'Alphonse IV, duc de Modène (mort le 7 mai 1718), il eut un fils comme Jacques, né à Londres le 21 juin 1688. Quelques auteurs anglais, spécialement Burnet, dont la plume est toujours conduite par la passion, ont tâché de jeter des soupçons ridicules sur la naissance de ce prince, mais ils n'ont fait que la constater, et montrer à quels excès peuvent se porter des écrivains qui ne suivent que leur animosité. Jacques II fut encore du même lit une fille née à Saint-Germain-en-Laye en 1689, morte l'an 1712. On connaît aussi quatre enfants naturels qui lui naquirent de ses concubines : 1°. d'Arabella Churchill, sœur du fameux Marlborough, Jacques Fitz-James, duc de Sarwick, tué au siège de Philisbourg, l'an 1735 ; Henri Fitz-James, grand-père de France, duc d'Albany, mort en France l'an 1702 ; et une fille nommée Henriette ; 2°. de Catherine Sedley, il a laissé Catherine d'Arley. Jacques II fut un prince, et l'avait même de ses ennemis les plus judicieux, doué d'excellentes qualités, ferme dans ses vœux et ses résolutions, exact dans ses plans, brave dans ses entreprises, sincère, fidèle et plein d'honneur dans les affaires ; mais il manquait de prudence. Moins de précipitation dans son zèle, plus de ménagement pour les préjugés de la nation, plus d'égard pour les lois établies, eussent affermi la couronne sur sa tête, et préservé la religion catholique en Angleterre de la ruine où il l'entraîna par sa chute.

## INTERREGNE.

Après la retraite du roi Jacques, il y eut en Angleterre une espèce d'interregne d'environ six semaines, pendant lesquelles les seigneurs et les communes tinrent plusieurs assemblées sous le nom de *convention* (le parlement ne pouvant être convoqué que par le roi) ; pour régler la forme du gouvernement. Enfin, après bien des débats, ils décidèrent dans une assemblée, tenue au mois de février 1689, que le roi Jacques II, ayant abandonné le gouvernement, le trône était vacant (1) ; et sans s'arrêter pour le prince de Galles, fils du roi Jacques, ils choisirent le prince et la princesse d'Orange pour le remplir. Mais à ce règlement et à ce choix on joint une déclaration qui fixe les bornes de la prérogative royale. En voici le précis. Le roi ne pourra dispenser des lois ni en suspendre l'exécution sans le consentement du parlement, ce pouvoir étant contraire aux lois et à la constitution de l'Angleterre. La couronne ne jouira plus du droit qu'elle s'était attribué de créer des commissions ou des cours de justice ; et dans les procès même de haute trahison, les jurés ne seront pris que parmi les membres de la communauté. Toute levée d'argent pour l'usage de la couronne, sous prétexte de

(1) On a remarqué que ce prince conserva toujours sa prédilection pour les Anglais, même depuis qu'ils l'avaient abandonné. « Il ne repoussait toujours avec intérêt le vœu qu'il avait commandé les flottes anglaises et les avantages qu'ils avaient remportés sur lui. Il disait souvent avec un regret tendre : *Mes braves Anglais !* lors même que le leur valeur l'aurait... On assure qu'il montra de la joie de la défaite de la Hogue, qui ruinait ses espérances, mais qui rendait la supériorité à la marine anglaise, et qui ayant vu dans cette occasion les Anglais faire une manœuvre hardie, il s'écria : *Où ! c'est à moi que mes braves Anglais qui sont capables d'une action si courageuse.* » (M. Guillard.)

(2) Pendant sa dernière maladie, le regret de Louis XIV plusieurs fois, dans la dernière drôle, le monarque lui dit : « Je viens mourir, pour dire que lorsque j'ai pleuré à l'écueil de vos relâches de ce monde, je prendrai votre famille sous ma protection, et traitai votre fils, le prince de Galles, de la même manière que je traitai si tard, et le reconnaître pour roi d'Angleterre, comme il le sera alors. » Tous ceux qui étaient présents, français et anglais, s'adressèrent à l'instinct. (Mém. de Barwick, tom. 1, pag. 373.)

(1) « Je ne prétends pas faire un long discours, dit le maréchal de Barwick, pour prouver l'irrégularité de tout ce qui se faisait en Angleterre. Je dirai seulement qu'il n'a jamais été défendu par aucune coutume ou loi à un prince de sortir d'un de ses royaumes sans la permission de ses sujets, et qu'il est absurde d'avancer que par-là il abdiqua l'abdication était une démission volontaire faite ou de bouche ou par écrit, ou du moins par un silence non forcé après qu'on a été pressé de s'expliquer. Le roi n'est tombé dans aucun de ces cas ; il était prisonnier, et pour se tirer des mains de ses ennemis, il était forcé de le faire. De plus, il ne lui était pas possible d'aller joindre ses fidèles sujets en Écosse ou en Irlande que par la France ; car, toute l'Angleterre était soulevée, il n'eût pu traverser ce royaume qu'avec un grand péril ; mais quand même il aurait été vrai que le roi eût abdiqué, les lois fondamentales de l'hérédité immédiate, lequel n'étant encore qu'un enfant de moins de dix ans, avait commis aucune crime, ni abdiqué. Le prince de Galles, son fils, avait été reconnu pour tel par toute l'Europe, par toute la nation anglaise, et même par le prince d'Orange. » (Mém., tom. 1, page 45.)

quelque prérogative royale, et que le parlement n'aura pas accordée, est défendue; et le roi ne peut la faire que dans le cours et de la manière que le parlement l'aura ordonnée. Tout anglais est autorisé à présenter des pétitions au roi, et toute poursuite ou tout emprisonnement pour ce sujet déclaré contraire aux lois, de même que la levée et l'entretien d'une armée dans le royaume en temps de paix, sans le consentement de la nation. Les discours et les débats du parlement ne seront recherchés dans aucune cour et dans aucun autre lieu que dans le parlement même; défenses d'exiger des cautionnements excessifs, d'imposer des amendes exorbitantes, et d'infliger des peines trop dures. Tels sont les règlements que l'Angleterre appelle sa constitution, sa loi fondamentale.

### GUILLAUME III.

1689, GUILLAUME-HENRI DE NASSAU, fils posthume de Guillaume IX, prince d'Orange, et de Henriette-Marie, fille de Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, né le 14 octobre 1650, élu statouder de Hollande en 1674, est proclamé roi d'Angleterre, le 12 février 1689, sous le nom de GUILLAUME III, avec la princesse MARIE, son épouse, fille de Jacques II. Marie envoya demander la bénédiction à l'archevêque de Cantorbéry: *Quand elle aura obtenu celle de son père*, répondit-il, *je lui donnerai volontiers la mienne*. Le 11 avril suivant, les deux époux sont couronnés à Westminster par l'évêque de Londres, en effus de ce prince. Seize évêques refusant de prêter le serment de fidélité au gouvernement actuel. Leur exemple fut suivi par un très-grand nombre du second ordre, et d'une multitude de seigneurs laïques. On donna le nom de Jacobites aux partisans du roi déchu. Guillaume déchargea sur eux son ressentiment en dépouillant les uns de leurs bénéfices et les autres de leurs charges. Ce fut alors que pour accorder l'intérêt que la conscience on imagine la distinction de roi de fait et de roi de droit. On consentit de rendre obéissance à Guillaume comme au roi que les représentants de la nation avaient élu; mais on refusa de le reconnaître pour roi légitime, parce que son élection était contraire aux lois fondamentales du royaume.

L'an 1690, Guillaume, après avoir pris les mesures qu'il jugea les plus convenables pour empêcher que rien ne remuât en Angleterre pendant son absence, passe en Irlande avec quarante mille hommes pour en chasser le roi, son beau-père. Le débarquement se fit à Carrifergus le 14 juin, (V. S.) et le lendemain, qui était un dimanche, Guillaume assista au service divin. Le docteur Ross, qui prêcha devant lui, prit pour texte ces paroles de l'épître aux hébreux: *par la foi ils ont subjugué les royaumes*. Mon chapelain, dit le prince en sortant, *o bien ouvert la campagne*. Le 11 juillet suivant, il gagna la bataille de la Boyne sur le roi, son beau-père, qui n'y perdit néanmoins qu'environ mille hommes, parce qu'il n'y eut que les troupes de Barwick et d'Hamilton qui donnèrent. Le duc Frédéric de Schoenberg, qui commandait sous Guillaume, fut tué dans l'action à l'âge de 82 ans. En montrant les Français de l'armée ennemie aux refuges de la sienne: *Voilà, leur avait-il dit, vos persévérances*. Guillaume, ayant que la bataille commençât, eut les épaules effleurées et moues tout en sang d'un boulet de canon, ce qui l'empêcha de mettre ses troupes en bataille et de se trouver au rûnial (2). « Guillaume, après sa victoire, dit » un écrivain fameux, fit publier un pardon général; et le roi » Jacques, vaincu, en passant par une petite ville nommée » Galloway, fit prendre quelques citoyens qui avaient été davis » de lui fermer les portes. » Mais depuis on a fait voir, et que le roi Jacques, dans sa retraite, ne passa pas Galloway ni

par aucune autre place qui lui opposât la moindre résistance, d'où il suit qu'il n'eut pas même l'occasion d'exercer aucun acte de rigueur; et que le roi Guillaume escripta du pardon qu'il publia, *soit de la soldate, et qu'il se porta aux plus grandes violences* (Bism. de Barwick, t. 1, not. 2, p. 438.) Malgré l'avantage qu'il avait remporté à la Boyne, Guillaume est obligé le 10 septembre suivant, de lever le siège de Limerick, défendue par M. Boisselot, capitaine aux Gardes-Françaises, après avoir perdu deux mille hommes dans un assaut donné le 6 du même mois. Ce prince, peu de jours après, s'embarqua pour repasser en Angleterre. Le roi Jacques était déjà de retour en France.

L'an 1691, le général Ginkle, que Guillaume avait laissé en Irlande, défait, le 22 juillet, à Kilkenny, ou Aghem, M. de Saint-Ruth, général des troupes françaises, qui périrent dans la mêlée. Cette victoire fut suivie de la prise de Limerick, qui capitula le 1<sup>er</sup>, octobre, et de la conquête de toute l'Irlande. Quatorze ou quinze mille soldats irlandais n'ayant pas voulu renoncer au serment qu'ils avaient fait au roi Jacques, s'embarquèrent sur l'escadre du comte de Châteaurenault, et arrivèrent le 3 décembre à Brat. Guillaume, affirmé sur le trône, ne jura pas du bonheur qu'il s'était promis de son usurpation. Les Anglais crurent de l'aimer dui qu'il fut devenu leur maître. Sans cesse contrarié par le parlement, et également en lutte avec deux factions des Whigs et des Tories, quoique très-divisés entre elles, il se repentit plus d'une fois d'avoir recherché une couronne exposée à tant de désagréments. Il ne se dédommageait des mortifications qu'il essayait en Angleterre, que par les fréquents voyages qu'il faisait en Hollande, où ses volontés n'éprouvaient point de contradictions, et étaient reçues comme autant de loi; ce qui a fait dire qu'il était roi de Hollande, et statouder d'Angleterre. Guillaume vint à bout néanmoins, d'un événement au trône, d'engager le parlement à déclarer la guerre à la France. Il l'entreprit avec vigueur, et la continua de même jusqu'à la paix de Ruiswick, conclue le 20 septembre 1697. Ce fut alors qu'il fut reconnu roi d'Angleterre par la France.

L'an 1695, le 7 janvier, la reine Marie meurt à Kingston de la petite-vérole, à l'âge de trente-trois ans. A la nouvelle de cet événement, un prédicateur jacobite étant monté en chaire à Londres, fait à la princesse l'application terrible des paroles que Jésus avait dites au sujet de Jezebel: *He et sapientia maledictum illam, quia filia regis est. Altes et duxit la sapientia à cette malheureuse, parce qu'elle est la fille du roi*. (Reg. l. 4, c. 9, v. 34.) N'avait-elle pas mérité cette application, fille dénaturée qui avait scandalisé tous les hommes gens par l'air triomphant avec lequel elle avait fait son entrée dans Londres après que son père avait été obligé d'en sortir ignominieusement, qui avait toujours insulté aux malheurs de ce prince, loin de lui donner aucun signe de tendresse ni de compassion? Depuis la paix de Ruiswick, la sainte chancelerie de Charles II, roi d'Espagne, semblait annoncer un mort prochain. Ce prince n'ayant point d'enfants, sa succession, qui devait mettre un si grand poids dans la balance de l'Europe, fixait l'attention des puissances qui prétendaient y avoir droit. Et de celles qui avaient lieu de redouter leur aggrandissement. Guillaume, l'an 1696, eut de partager d'avance la marche espagnole par un projet qui, ayant été agréé de la France et des états-généraux, fut signé, le 11 octobre, à La Haye. Mais la mort du prince électoral de Bavière, arrivée le 6 février 1698, déranga ce projet dont il était un des principaux objets. On fit un autre projet qui fut avoué par le testament que Charles fit le 6 octobre 1700, on nomma à sa mort, en faveur de Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Guillaume, l'année suivante, vers la fin d'avril, reconnut Philippe pour roi d'Espagne, et approuva ainsi le testament de Charles.

La succession de Guillaume, privé de postérité, comme Charles, faisant la même difficulté par rapport à l'Angleterre, mais avec cette différence qu'il ne lui était pas libre d'en dis-

(1) Le bruit courut en France que le prince d'Orange avait été tué, et l'on vit les rejoinsances indiquées que le peuple de Paris fit à l'occasion de cette fausse nouvelle.



porter par testament. Le parlement, s'étant occupé de cet objet, signa, le 12 juin (V. S.) ou le 23 (N. S.) de l'an 1701, un bill, par lequel la princesse Sophie, duchesse-douairière d'Hannovre, dernière fille de Frédéric V, électeur palatin, et, par sa mère Elizabeth, petite-fille du roi Jacques I, âgée pour lors de soixante et onze ans, est déclarée la plus proche héritière du trône, dans la ligne protestante, après Guillaume, la princesse Anne, sa belle-sœur, et leurs descendants respectifs. Guillaume, après avoir approuvé l'élévation de Philippe de France sur le trône d'Espagne, ne tarda guère à se rétracter. Le 7 septembre de la même année, il conclut et fait signer à la Haye un traité d'alliance entre l'empereur, l'Angleterre et les états généraux, pour faire obtenir, sur la succession de Charles II, une satisfaction convenable au premier, et une sûreté particulière aux derniers. L'Angleterre était celle des trois puissances qui avait le moins d'intérêt dans cette ligue. Guillaume, en l'y entraînant, montra d'autant plus d'habileté à manier les esprits, que depuis trois ans les parlements ne semblaient occupés qu'à le chagriner. Ils avaient réformé les troupes et cassé les régiments de réfugiés français, malgré ses représentations réitérées; ils l'avaient forcé de renvoyer sa garde hollandaise, chose qui, suivant le président Hénault, lui causa le plus de peine; ils avaient demandé l'eloignement de ses favoris.

Pour éloigner une guerre intestine, il en fallait susciter une étrangère, et il vint à bout de la faire agréer à ceux mêmes « qui ne respiraient que la paix. Il en forma le plan; il négocia les alliances, et mit toute l'Europe en mouvement. » (d'Arvillat.) Mais il n'eut pas la satisfaction de recueillir le fruit de ses intrigues, et de voir la France humiliée comme il le désirait. Une chute de cheval, qu'il fit à la chasse, le conduisit au tombeau le 19 mars (N. S.) de l'an 1702, à l'âge de cinquante-deux ans. Il ne laissa point d'enfants de la comtesse d'Orkney, sa maîtresse déclarée, non plus que de la reine Marie, sa femme. La jalousie ou la haine dont Guillaume était animé contre Louis XIV, donna l'essor à ses talents politiques et militaires. Durant le cours de sa vie, il ne cessa presque point de susciter des ennemis à ce monarque, et d'avoir les armes à la main contre lui. Les généraux que Louis XIV lui opposa eurent à la vérité toujours l'avantage. Mais, quoique toujours battu, jamais il ne fut défait, et il trouva toujours dans son génie des ressources pour réparer ses pertes. M. Smelett est, de tous les historiens, celui qui nous paraît avoir le mieux saisi le caractère de ce prince, et l'avoir rendu avec le plus de précision. « Guillaume, dit-il, fut fataliste en religion, infatigable à la guerre, entreprenant dans la politique, tout à fait insensible à toutes les émotions douces et généreuses du cœur humain, froid parent, mari indifférent, homme désagréable, prince peu gracieux, impérieux souverain. » (Foy. Louis XIV et Guillaume-Henri, prince d'Orange, et les Stathouders.)

### JACQUES III.

1701. JACQUES III, fils de Jacques II et de Marie d'Est, né le 21 juin 1688, succéda, le 16 novembre, aux droits légitimes de son père sur la couronne d'Angleterre, et est reconnu en cette qualité par Louis XIV, par tous les alliés de sa maison, et par tous ses fidèles sujets.

L'an 1705, il s'embarqua à Dunkerque, le 17 mars, avec le chevalier de Forbin, pour aller tenter une descente en Ecosse, où la réunion récente de ce royaume avait fait un grand nombre de mécontents. Il arrive dans le golfe d'Edimbourg; mais l'amiral Georges Bing, y étant survenu presque en même temps, lui donna la chasse et l'obligea de retourner à Dunkerque où il s'était embarqué. Il arriva le 7 avril, et de là il alla se joindre à l'armée française en Flandre. On le vit l'année suivante combattre avec elle à la bataille de Malplaquet, où il

charga jusqu'à douze fois à la tête de la maison du roi, et reçut un coup d'épée dans le bras.

L'an 1713, contraint de sortir de France en vertu de l'un des préliminaires de la paix d'Utrecht, Jacques se retire dans les états du duc de Lorraine, et arrive, le 21 février, à Baile-duc, sous le titre de chevalier de Saint-Georges.

L'an 1714, à l'occasion de la proclamation du roi Georges I, Jacques fait passer en Angleterre un manifeste pour soutenir ses droits. Dans cet écrit, il parlait des bonnes intentions que sa sœur, la reine Anne, avait eues pour lui, et dont sa mort fâcheuse avait empêché l'effet. Il usurvait que ses sujets, au lieu de lui rendre justice, et de se la rendre à eux-mêmes, avaient proclamé pour leur roi un prince étranger, contre la loi fondamentale du droit héréditaire. Ces papiers ayant été remis au secrétaire d'état, le roi refusa de donner audience au marquis de Lambert, ministre du duc de Lorraine, sur la supposition que ce manifeste n'avait pu être dressé ni envoyé sans la participation de son maître. Le ministre ayant tenté vainement d'excuser le duc de Lorraine, prit le parti de sortir du royaume.

L'an 1715, au mois de septembre, le comte de Marr, à la tête de cinq mille écossais, se met en campagne, et invite la nation à se déclarer pour Jacques III. Au mois d'octobre, le comte de Desvignatwater fait proclamer ce prince dans le nord de l'Angleterre. La ville et l'université d'Osford autorisent cette entreprise par leurs suffrages. Le 23 novembre, le comte de Marr en vient aux mains, près de Dunblain, avec le comte d'Argyle, et défait son aile gauche, tandis que la sienne est battue par les royalistes.

L'an 1716, le prétendant arrive, le 2 janvier, à Pterhead, en Ecosse, après six semaines d'une navigation dangereuse. Un grand nombre de seigneurs viennent se ranger autour de lui; mais ce parti, trop faible pour tenir contre celui du roi Georges, bientôt se dissipe. Le prétendant, suivi par l'ennemi, se rembarque à Montross, dans le mois de février, fait voile vers la France, et retourne en Lorraine. La nuit du 13 au 14 mars, il quitte secrètement la Lorraine, et arrive, le 31, à Avignon, accompagné du duc d'Ormond et du comte de Marr.

L'an 1717, ce prince était sorti d'Avignon, le 6 février, traverse l'Italie jusqu'à Rome, où il fait son entrée le 26 mai.

L'an 1719, le cardinal Alberoni, ministre d'Espagne, veut avoir la gloire de placer le prétendant sur le trône de ses ancêtres. L'Espagne était en guerre alors avec l'Angleterre. Il invite le prétendant à se rendre en Espagne. Jacques y étant arrivé vers la fin de mars, est reçu à la cour avec tous les honneurs possibles, et traité en roi de la Grande-Bretagne. Le cardinal fait partir une flotte sous les ordres du duc d'Ormond, pour aller faire une descente en Ecosse; mais elle eut le sort de celle de Philippe II. Les vents combattirent pour l'Angleterre. Deux frégates seulement prirent terre en Ecosse. Trois cents soldats qu'elles portaient furent joints par cent quarante gentilshommes, et cette petite troupe, s'étant armée jusqu'au nombre de cinq mille hommes, fit quelques excursions; mais elle se dissipa bientôt à l'approche des royalistes. Le prétendant, voyant ses espérances évanouies du côté de l'Espagne, repasse en Italie, après avoir reçu de sa majesté catholique un présent de vingt-cinq mille pistoles d'or, et une pension de cinquante mille pistoles. Le 3 septembre de la même année 1719, il épouse, à Montefiascone, la princesse MARIE-CLEMENTINE, fille de Jacques Sobieski, et petite-fille de Jean Sobieski, roi de Pologne. De là il s'achemine à Rome, pour fixer son séjour dans l'état ecclésiastique.

L'an 1745, Charles-Edouard, fils aîné de Jacques III, regardant la guerre qui existait entre la France et l'Angleterre, comme une conjoncture favorable pour recouvrer le sceptre de ses ancêtres, s'embarque à Nantes, le 12 juin, sur une frégate, avec sept officiers, les uns irlandais et les autres écossais, aborde, sur la fin d'août, au nord de l'Ecosse, débarque dans

un petit canton appelé le Moidart, et publie un manifeste. Plusieurs lairds, ou seigneurs Ecossois, viennent se joindre à lui avec leurs clans ou tribus. Le prince leur fournit des armes qu'il avait apportées de France, traverse à leur tête quelques comtés, et s'empare, le 15 septembre, de l'importante ville de Perth, où il est solennellement proclamé *régent d'Angleterre, de France, d'Ecosse et d'Irlande*, pour Jacques, son père. Quatre jours après, renforcé par les troupes que le duc de Perth et d'autres seigneurs lui avaient amenées, il entre dans Edimbourg, où il est proclamé de nouveau. Cependant le général Cope marchait contre lui à la tête de quatre mille hommes. Le prince sort d'Edimbourg avec trois mille hommes pour aller à sa rencontre, lui livre bataille à Preston-Pans, le 2 octobre, défait totalement son armée, dont cinq cents sont tués, neuf cents blessés, quatorze cents faits prisonniers, et oblige le général à fuir lui-même. De retour à Edimbourg, il voit bientôt son armée s'augmenter jusqu'à près de six mille hommes. Il forme le projet de la conduire en Angleterre; il part, arrive dans le Northumberland, et se rend maître, le 26 novembre, de Carlisle et de son château. De là, il pénètre jusqu'à Derby, à trente lieues de Londres, et répand l'alarme dans la capitale. Mais le duc de Cumberland, qui était venu prendre le commandement des troupes anglaises qu'on avait rassemblées de ce côté-là, ne tarde pas à rassurer les habitants de Londres. S'étant mis en mouvement pour aller attaquer l'armée écossoise, tandis qu'en Ecosse le général Wade se disposait à la suivre en queue, il oblige le rival de sa maison à retourner à Carlisle.

L'an 1746, le prince Edouard part de Carlisle, le 4 janvier, pour rentrer en Ecosse, ne laissant dans la place que quatre cents hommes pour couvrir sa retraite. Le duc de Cumberland fait aussitôt investir la ville qui capitale le 10. Le prince, ayant reçu vers le même temps quelques troupes de France, commandées par le comte de Lalli, (le même qu'on a vu périr si tragiquement à Paris, le 9 mai 1766) s'empare de la ville de Sterling, et en fait assiéger le château. Il apprend, quelques jours après, que le général Hayley vient au secours de la place. Il va au-devant de lui avec huit mille hommes, attaque à Falkirk, le 26 janvier, l'armée anglaise, près de deux fois plus forte que la sienne, et demeure maître du champ de bataille. Le soir de la même journée, il livre un nouveau combat à l'ennemi dans son propre camp, et remporte une nouvelle victoire, dont le prix furent les tentes et le bagage que les vaincus abandonnèrent en fuyant. Il retourne ensuite devant le château de Sterling; mais la rigueur de la saison et le défaut de subsistances l'obligent à lever le siège. Il se dédommage de ce contre-temps par la prise d'Inverness, que le comte de Loudon évacua à son approche, par celle du Fort-Guillaume, et d'autres places, tandis que le duc de Perth est à la poursuite du comte de Loudon, sur lequel il remporte divers avantages. Des succès si rapides semblaient promettre le dénouement le plus heureux; mais un revers fit évaporer ces belles espérances. Le duc de Cumberland, ayant passé la Spée, se trouve, le 27 avril, en présence de l'ennemi à Culloden. Le combat s'engage presque aussitôt. L'armée écossoise, foudroyée par l'artillerie des Anglais, et mal servie par la sienne, est mise en déroute. Le prince Edouard est entraîné par les fuyards. Depuis ce funeste événement, n'ayant plus ni armée, ni place de retraite, il ne fit qu'errer dans les montagnes, dans les marais, dans les îles, souffrant tout ce que la misère a de plus affreux, exposé continuellement à tomber entre les mains des ennemis. Enfin il eut le bonheur d'échapper à leurs poursuites, et de sortir de l'Ecosse le 17 septembre, sur un vaisseau malouin, qui l'amena en France avec Sheridan et Sullivan, deux irlandais qui avaient partagé toutes ses peines. Il est à remarquer que, pendant l'expédition du prince Edouard, le roi de France, pour la favoriser par les préparatifs appareus d'une descente en Angleterre, tint dans la Manche une escadre commandée par M. de Roquefeuil, tandis

que le duc de Richelieu était à Calais à la tête de trois mille hommes, toujours prêts à embarquer, et même s'embarquant quelquefois. Ces feintes servaient à arrêter sur les côtes d'Angleterre des troupes qui auraient été en Ecosse accabler le prince Edouard.

L'an 1749, cet infortuné prince, si digne d'un meilleur sort par ses qualités héroïques, est obligé de sortir de France, conformément au quatorzième article du traité de paix d'An-la-Chapelle. Depuis ce temps, il a disparu aux yeux du public. L'entrepris de ce prince, dit M. Malai, sans vraisemblablement la dernière tentative de la maison de Stuart pour remonter sur le trône de la Grande-Bretagne, où, dit-on, le parti des Jacobites diminue de jour en jour.

L'an 1766, le prétendant, Jacques III, meurt à Rome le 17 janvier, à l'âge de soixante-dix-huit ans, laissant de Marie-Clémentine Sobieski, sa femme, (morte le 18 janvier 1755,) deux fils, Charles-Edouard, dont on vient de parler, né à Rome le 31 décembre 1720, et nommé prince de Galles à sa naissance, et Henri-Benoît, né parvirement à Rome le 6 mars 1725, appelé d'abord le duc d'York, et créé cardinal par le pape Benoît XIV, le 3 juillet 1747.

### LA REINE ANNE.

1702. ANNE, fille de Jacques II et d'Anne Hyde, sa première femme, née le 6 février 1666, mariée, le 17 août 1683, avec Georges, deuxième fils de Frédéric III, roi de Danemarck, est proclamée reine le jour même de la mort de Guillaume III, et couronnée le 4 (15) mai. Cette princesse avait vécu dans l'humiliation sous le règne précédent, rebulée de la reine, sa sœur, et négligée du roi, son beau-frère, qui la recevait toujours avec froideur, et ne l'entretenait jamais des affaires de l'état. Anne sentit ces mépris avec une tranquillité inaltérable. Parvenue à la royauté, elle n'y associa point le prince, son époux, qui resta son premier suzerain, et donna toujours l'exemple de la plus parfaite soumission. Le premier acte qu'il fit la nouvelle reine, fut de déclarer la guerre au roi de France, contre lequel elle était personnellement piquée (1). pour avoir reconnu son frère Jacques III, roi d'Angleterre. Ainsi, il n'y eut rien de changé dans les mesures que Guillaume avait concertées avec son allié. Anne donna le commandement de ses troupes au comte (depuis duc) de Marlborough. Les dix campagnes consécutives que ce général fit dans les Pays-Bas et en Bavière contre la France, furent marquées par les plus brillants succès, dont il fut toutefois moins redevable à ses talents, qu'aux tris-grands, qu'à des causes que personne n'ignore. (Voyez Louis XIV.)

Les flottes anglaises eurent aussi dans cette guerre plusieurs avantages dont les plus signalés sont le combat naval donné, le 22 octobre 1702, devant Vigo, en Espagne, où le comte de Châteauneuf fut battu par le duc d'Ormond; la descente de l'amiral Rook à Gibraltar dont il se rendit maître avec l'aide du prince de Hesse-Darmstadt, le 4 août 1704; la conquête de la Sardaigne, faite pour le compte de l'empereur au mois d'août 1705, par l'amiral Crack, et celle de Port-Mahon, faite le 29 septembre suivant par deux mille matelots anglais, sous la conduite du major-général Stanhope.

L'antipathie des Anglais et des Ecossois était bien diminuée depuis la révolution, et la réunion des deux nations en un seul

(1) Anne, dès l'an 1691, avait fait sa paix avec le roi, son père, après lui avoir demandé pardon, et promis de le joindre dès qu'il paraîtrait en Angleterre. (Mém. de Barwick, tom. I, pag. 473) Elle eut toujours de l'inclination pour le prince de Galles, son frère; en qui elle donna lieu de croire que la politique eût plus de part que le cœur dans la conduite qu'elle tint à l'égard de ce prince.

corps, vainement tentée par Jacques I et Charles II, semblait, sous le règne d'Anne, facile à effectuer. Cette princesse, qui avait à cœur cet objet, ayant fait soulever la-dessus les esprits, les trouva disposés pour la plupart, à secondar ses vues. On nomma en conséquence commissaires pris de part et d'autre, qui, s'étant assemblés, le 26 avril 1706, à Cockpit, près de Whitehall, conclurent, après quinze-vingt conférences, par un traité signé à Londres dans le mois d'août suivant, l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse en une seule monarchie et un seul parlement. Mais ce traité, vivement combattu par les Whigs d'Ecosse, n'y fut ratifié que le 27 janvier 1707, et ne commença d'avoir son exécution qu'au premier juin de cette année. *C'est là, dit le continuateur de Thoiras, en parlant de la reine, le plus bel endroit de sa vie.* Tous les Ecossois cependant n'approuvèrent pas cette union. Elle fit, parmi les seigneurs, des mécontents, dont quelques-uns étant venus trouver le prétendant en France, l'invitant à venir recevoir dans la capitale d'Ecosse la couronne de ses ancêtres. Il partit de Dunkeake, le 17 mars 1708, avec une flotte de huit gros vaisseaux et aisant-de dix bâtiments de transport, commandée par le chevalier de Forbin, et arriva le 23 devant Edimbourg. Mais personne n'ayant répondu aux signaux dont on était convenu, il comprit que la mêlée était évitée, et que la reine, prévenue de l'invasion qu'il méditait, avait pris des mesures efficaces pour l'empêcher. Ce fut ce qui l'engagea de retourner à Dunkeake, où il apprit que la reine avait mis sa tête à prix. Elle épargna néanmoins le sang de ceux qui avaient eu part à cette entreprise. Le 6 novembre suivant, la reine perdit le prince Georges de Danemarck, son mari, dont elle avait eu un fils mort jeune. *Ce prince, dit Thoiras, était d'une humeur pacifique, sans ambition, sans intrigue, tel qu'il fallait pour être le mari d'une reine d'Angleterre.* Le parlement, assemblé le 27 du même mois, rend un bill pour la naturalisation des protestants réfugiés en Angleterre, et ce bill acquiesce force de loi, malgré la violente opposition des Torys.

L'an 1709, sur la fin de décembre, le docteur Sachwérel est déferé à la chambre des communes pour avoir prêché dans Saint-Paul de Londres l'obéissance passive envers les souverains dans tous les cas : ce qui était attaquer la dernière révolution. Cette affaire partagea tous les esprits, et occasionna de grands débats. Le clergé et le peuple étaient pour le docteur; les Whigs demandaient au contraire qu'il fût jugé comme coupable de haute trahison. Enfin, après bien des contestations, il fut condamné, sur la fin de mars de l'année suivante, au silence pendant trois ans, et ses sermons furent brûlés par la main du bourreau.

L'an 1710, le crédit des Whigs, qui, depuis la mort de Guillaume III, dominaient à la cour et au parlement, commença à tomber. Les ministres de cette faction, dont Marlborough était le chef, sont destitués, et des Torys les remplacent. La duchesse de Marlborough, qui tyrannisait la reine par ses hauteurs et ses caprices, est disgraciée; une paire de gants qu'elle voulait avoir avant la reine, si l'on en croit un illustre auteur; une jatte d'eau, selon d'autres, qu'elle recueillit, soit par malice, en présence de la reine, sur la robe d'une nouvelle favorite, décida ce revers. Le commandement des armées est néanmoins continué au duc, son époux. Mais le crédit de ce général commença à décroître, ainsi que celui des Whigs dont il était le chef, et le parti des Torys reprend le dessus. De nouveaux ministres, pris d'entre ces derniers, persuadent à la reine que Marlborough a seul intérêt à la continuation d'une guerre qui augmente tous les jours sa gloire et sa puissance, mais qui ruine la nation, sans qu'elle en tire ou même puisse s'en promettre aucun avantage. Toutes les vues se tournent alors vers la paix.

L'an 1714, la reine, malgré les cris de l'empereur et des états-général, prend le parti d'entrer en négociation avec la France. Elle y envoie à cet effet Mathieu Prior, que Bolyg-

brocke, secrétaire d'état et zélé tory, lui avait indiqué. M. Mégnier arrive peu de temps après à Londres avec des pleins-pouvoirs de Louis XIV. Il donne ses réponses aux demandes de la reine; elles sont agréées le 8 octobre, et le même jour les plénipotentiaires conviennent des articles préliminaires.

Marlborough, après avoir pris l'épave nécessaire, ses ennemis personnels le redoublent leurs efforts pour achever sa ruine. L'an 1712, sur une accusation de péculat, portée contre lui au parlement, il est rappelé, privé de ses charges par la reine, et recherché par la chambre des communes, qui se contente de l'humilier, sans prononcer de sentence. Le duc d'Ormond lui succède dans le commandement des troupes. Ce nouveau général ayant reçu des ordres de la reine pour ne point agir offensivement, se sépare des alliés, et fait publier une suspension d'armes le 12 juillet. Ce furent les premières démarches qui conduisirent à la paix d'Utrecht. Elle fut conclue, le 11 avril 1713, entre la France et l'Angleterre; mais elle ne procura pas à la reine Anne la tranquillité qu'elle avait droit d'en espérer, et dont ses infirmités lui faisaient sentir l'extrême besoin. Les Whigs firent retentir partout leurs plaintes contre un traité qui, selon eux, avilissait la nation et la laissait chargée de la dette immense qu'une guerre de treize ans, dont elle avait porté le plus grand poids, l'avait obligée de contracter. Un impôt général que l'on mit l'année suivante sur la shesche, augmenta les murmures, surtout en Ecosse où l'on fut sur le point de faire casser l'union des deux royaumes. Dans ces entrefaites mourut l'héritier présomptif de la couronne, la princesse Sophie, duchesse-dauzinière d'Hanovre, le 8 juin 1714. Ce fut l'occasion de nouveaux troubles. Les Jacobites commençant à remuer, les Whigs s'élevèrent contre eux, et contraignirent la reine à publier une proclamation contre le prétendant, son frère. Les cabales qui se formèrent dans le même tems à la cour, mirent le comble aux chagrins de cette princesse, et lui ôtèrent sa mort, qui arriva le 20 août 1714, dans la cinquantième année de son âge et la treizième de son règne. Elle remplit le trône avec gloire, et il n'a manqué à son bonheur, dit un homme d'esprit, que d'avoir des sujets plus unis entre eux, et plus capables de sentir la tendresse et la sûreté de son amour. Elle avait eu de son époux plusieurs enfants qui moururent jeunes.

## GEORGES I.

1714. GEORGES-LOUIS, fils et successeur d'Ernest-Auguste, dans l'électorat d'Hanovre, petit-fils, par Sophie, sa mère, de Frédéric V, électeur palatin, et d'Elisabeth, fille du roi Jacques I<sup>er</sup>, né le 28 mai 1660, appelé à la couronne d'Angleterre, conformément aux vœux des Whigs, par un acte du parlement du mois de mars 1714, est proclamé roi d'Angleterre à Londres, en son absence, sous le nom de Georges I<sup>er</sup>. On a remarqué qu'il y avait quarante-cinq personnes qui se trouvaient plus près que ce prince du trône d'Angleterre. Etant arrivé le 17 septembre à Londres, il est couronné, le 31 octobre suivant, à Westminster. Georges débuta par le trône par un trait de partialité qui ne repondit ni à la réputation de sagesse qu'il s'était acquise, ni à la reconnaissance qu'il devait à la reine Anne. Au lieu de tenir la balance égale entre les Whigs et les Torys, il se déclara hautement pour les premiers, et montra pour leurs adversaires un enlèvement décidé. Le ministère en conséquence fut changé. On se sent tint pas à la seule destitution envers le vicomte de Bolyngbrocke, secrétaire d'état, le duc d'Ormond et le comte d'Osford, grand trésorier; on établit un comité secret, à la tête duquel fut mis le fameux Robert Walpole, pour rechercher leur administration. Les deux premiers aimèrent mieux quitter leur patrie que de courir les risques de l'événement; ils se retirèrent en France. Le comte d'Osford fut conduit à la tour, quoique dangereusement malade de la gravelle. Une foule de peuple l'accablait, l'embrassait d'ins-

précations les persécuteurs de ce ministre. L'an 1715, le duc d'Ormond et le vicomte de Bolyngbrooke n'ayant point comparu dans le tems prescrit, on rénitit contre eux, au mois de septembre, un bill d'*atteindre*, ou de conviction; leurs noms furent rayés de la liste des pairs, et leurs biens confisqués. Ces procédés violents produisirent un nouveau degré de fermentation parmi les mécontents, dont ils augmentèrent le nombre. Le comte de Marr, dans le même mois, leva en Ecosse des troupes, et y fit proclamer Jacques III. Le nord de l'Angleterre prend part à ce soulèvement. Mais les rebelles ayant été défaits au mois de novembre suivant à Dornblain, le parti se dissipa. On espérait qu'au commencement de son règne Georges signalerait sa clémence envers les seigneurs qui avaient été faits prisonniers dans le combat. Mais ni les larmes des femmes de ces illustres malheureux ne furent capables de le fléchir, ni les prières de la chambre haute du parlement, ne purent l'engager même à suspendre l'exécution. Elle se fit dans les mois de mars et d'avril 1716, et remplit le royaume de terreur par le nombre et la qualité des victimes qui furent immolées à la vengeance du vainqueur. L'un des plus considérables était le comte de Derwentwater, qui fut décapité, le 6 mars, sur l'esplanade de la tour. C'était, invitait M. Smollett, un jeune homme d'une des plus belles qualités. Sa funeste destinée, dit le même auteur, tira les larmes de tous les spectateurs, et fut très-préjudiciable au pays où il vivait, attendu qu'il fournissait du pain à une multitude de peuple qu'il employait dans ses terres, et que les pasteurs, les veuves et les orphelins ressentaient les effets de son humanité. Il mourut comme il avait vécu, dans la communion de l'Eglise romaine. Le comte de Nithsdale échappa au supplice par l'adresse de sa femme, qui, étant entrée dans la prison, échangea ses habits avec lui, et lui procura par là le moyen de se sauver. Les parlements, suivant la règle ordinaire, furent alors écartés triennaux. Un des membres de la chambre haute, gagné par la cour, proposa d'en étendre la durée jusqu'à sept ans. Son avis, après avoir été vivement combattu, prévalut à la fin, et délivra le roi de la crainte d'une révolution dont les actes de rigueur qu'il avait essetés semblaient le menacer.

Il s'était établi une cérémonie ridicule qui devait se renouveler tous les ans, le jour de l'anniversaire de l'avènement de Georges au trône. C'était de brûler en effigie le diable, le pape, le pretendant, le duc d'Ormond et le comte de Marr. Le roi, l'an 1719, sur les remontrances de l'université de Cambridge, abolit ce spectacle, plus digne d'une nation barbare que d'une peuple polie.

Le roi d'Angleterre, le régent de France et l'empereur, avaient également à redouter la politique d'Alberoni, premier ministre d'Espagne. Pour se mettre en garde contre ses entreprises, ils conclurent à Londres, le 2 août 1718, le fameux traité de la quadruple alliance. Les états-généraux étaient la quatrième puissance qu'on espérait y faire accéder; mais ils ne s'y joignirent que le 16 février 1719. Ce traité réglait les prétentions respectives de l'empereur et du roi d'Espagne. La cour de Madrid n'en fut pas plutôt informée qu'elle en témoigna son mécontentement. Le 11 du même mois, l'amiral Bing, sans qu'aucune déclaration de guerre eût précédé, attaque la flotte espagnole à la hauteur du cap Passaro, dans la Sicile, la met en déroute et lui enlève le plus grand de ses vaisseaux. Ceux qui avaient échappé du combat sont pris ou brûlés sur la côte de Syracuse par le capitaine Walton Bing en reçoit la nouvelle par cette lettre singulièrement laconique: *Monseigneur, nous avons pris et détruit tout les vaisseaux espagnols qui étoient sur la rade, et dont le nombre est en marge de suite.* etc. WALTON. On blâma dans le parlement l'expédition de Bing, comme une violation manifeste du droit des gens; mais la cour n'en obtint pas moins le consentement des deux chambres pour une déclaration de guerre contre l'Espagne: elle fut publiée sur la fin de la même année.

L'illusion du système de Law, qui avait opéré la ruine de

sant de fortunes en France, était à peine dissipée, qu'une semblable chimère produisit le même bouleversement en Angleterre. Ce fut le chevalier Blunt qui enfança, l'an 1720, ce nouveau projet, dont la base fut le commerce très-peu florissant d'une compagnie de la mer du Sud. La manie de l'agiotage s'empara aussitôt de toutes les têtes chez les Anglais, comme elle avait fait parmi nous, et absorba toutes les idées. Les actions s'empressèrent à s'échanger sous argent contre des billets, dont la valeur idéale surpassait infiniment les fonds réels de la banque sur laquelle ils étaient assés. Mais le prestige ne fut pas de longue durée. Le roi Georges, étant revenu promptement d'Allemagne où il était allé, prit des mesures efficaces avec le parlement pour remédier au désordre, et vint à bout de rétablir le crédit public. On fut étonné de revoir Law, l'année suivante, à Londres, où il était venu étaler les dépoüilles de la fraude, après avoir parcouru l'Italie et l'Allemagne. Sa présence et son lustre révélèrent une affaire qu'il avait eue pour un homicide qui lui avait attiré une sentence de mort. On insinua contre lui dans le parlement; mais le crédit de ses amis lui fit obtenir grâce au banc du roi.

Les ministres, au commencement de mai 1720, jetèrent l'alarme dans le royaume, en faisant répandre le bruit d'une nouvelle conspiration formée contre le roi et le gouvernement. C'était une fiction si mal imaginée, qu'elle se détruisait d'elle-même. On supposait que le régent, lié, comme on l'a vu, d'intérêt avec le roi Georges, l'avait excitée. Plusieurs personnes sont arrêtées à ce sujet, entre autres milord Atterbury, évêque de Rochester, qui, le 21 mai 1720, fut déposé et condamné à un exil perpétuel. Il se retira en France, où son exécution et son goût le firent rechercher des gens de lettres. Il mourut à Paris en 1732. Le 5 juillet de la même année 1720, fut le terme de la vie du fameux duc de Marlborough, le héros de l'Angleterre. Il était revenu à la cour après la mort de la reine Anne, et y avait repris son premier crédit. L'affaiblissement de son esprit l'obligea de s'en retirer dans les dernières années de sa vie. Il laissa une succession immense qui servit à justifier l'accusation de péculat, autrefois intentée contre lui.

Bolyngbrooke, dégradé et pros crit, demeurait toujours sous l'anathème du parlement. L'an 1723, il obtint, au mois de mai, son pardon du roi: mais la possession de ses biens ne lui fut rendue que par un bill du parlement, donné le 21 mai 1725. Cette dernière époque est celle du rétablissement de l'ordre du Bain, qui était tombé dans l'oubli depuis l'introduction de la prétendue réforme. Georges, en le faisant revivre, réduisit le nombre des chevaliers à trente-huit, y compris le souverain. Le chancelier Macclesfield était alors entre les mains du parlement, qui s'occupait à instruire son procès pour des malversations énormes, dont le voir public le chargeait. En vain, pour se mettre à couvert, il réclama volontairement les secours. Un crut devoir employer la rigueur des lois contre lui, s'il était prouvé qu'il eût abusé de l'autorité des lois mêmes pour satisfaire son avarice et d'autres passions. La conviction étant acquise, il fut condamné à une amende de trente mille livres sterling, et à demeurer en prison jusqu'au paiement. Une grande lumière s'éteignit en Angleterre l'an 1727, le 20 mars (N. S.), par la mort d'Isaac Newton, le père de la physique expérimentale. Il était dans sa quatre-vingt-cinquième année, étant né le 25 décembre 1642 (V. S.), ou 4 janvier 1643 (N. S.). Son épigraphe porte qu'il mourut en 1726, parce que l'année commençait alors le 25 mars en Angleterre, c'est-à-dire au 5 avril (N. S.). La mort du roi survint de près celle du philosophe. Ce monarque étant en route pour son exil, on lui attaqua d'une maladie qui l'enleva de ce monde à Osnabruck le 11 (22 N. S.) du mois de juin 1727, dans la soixante-huitième année de son âge, et la tristesse de son règne. Son corps fut porté à Hanovre, et inhumé au milieu de ses ancêtres. Il avait épousé, le 21 novembre 1688, SOPHIE DOUAIRES, sa

cousine, fille de Georges-Guillaume, duc de Brunswick-Zell, et par sa mère, Éléonore Desmier, dite aussi d'Ollbreuse, petite-fille d'Alexandre Desmier, gentilhomme poitevin et de Jacqueline Pousard. Sophie-Dorothée était veuve pour lors de Frédéric de Wolfenbüttel, son cousin-germain, mort en 1694. Elle fut séparée de son second époux le 28 décembre 1694. La cause de cette séparation fut ses galanteries avec le comte de Königsmark, qu'on surprit en robe de chambre dans son appartement, et dont on n'a plus ouï parler depuis cette aventure. La princesse fut reléguée au château d'Allen, où elle mourut à l'âge de soixante ans, le 14 novembre 1726, laissant de son second mariage, Georges-Auguste, qui suit, et Sophie-Dorothée, mariée, le 16 mars 1697, à Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg et roi de Prusse. Georges I fut un grand politique et un négociateur habile; mais il ne put se faire aimer des Anglais, parce qu'il affecta trop de vouloir dominer dans le parlement et l'assujettir à ses volontés. Il ne fut pas mieux avec sa famille; on vient de voir le traitement peu mérité qu'il fit à sa femme. Ce fut vraisemblablement, avec moins de raison qu'il témoigna une aversion constante pour le prince de Galles, son fils, et ne lui donna jamais aucune part au gouvernement. Il se réconcilia néanmoins avec lui quelque temps avant sa mort, par les soins de sir Cecil Carteret. Du reste, on doit le regarder comme un des meilleurs souverains que l'Angleterre ait eus. Jamais peut-être elle ne fut plus florissante que sous son règne. Cens de ses sujets qui le regardaient comme un usurpateur, n'éprouvèrent point de sa part les rigueurs d'un tyran. On rapporte à ce sujet un trait qui fait l'éloge de sa générosité. Dans un bal masqué où il se trouvait, une dame, qu'il ne connaissait pas, l'engage à venir se rafraîchir au buffet. On leur sert à boire : *Musque, à la santé, dit-elle, du prétendant. De tout mon cœur, répondit le monarque, je bois volontiers à la santé des princes malheureux.*

## GEORGES II.

1727. GEORGES-AUGUSTE, né de Georges I et de Sophie-Dorothée, le 30 octobre (V. S.) 1683, mariée le 2 septembre 1705, avec GUILLIEMINE-DOROTHÉE-CHARLOTTE, fille de Jean-Frédéric, margrave de Brandebourg-Anspach, est proclamé roi de la Grande-Bretagne, sous le nom de Georges II, le 26 juin, et couronné, avec la reine, le 22 octobre (N. S.) Au mois de juillet précédent, le parlement, en considération de sa nombreuse famille, avait porté ses revenus de 790 mille livres à 800 mille.

L'Angleterre se plaignait de plusieurs hostilités que les Espagnols commettaient sur ses colonies en Amérique. La paix fut établie entre les deux puissances, par le traité de Séville, signé le 9 novembre 1723. Mais les conditions de ce traité furent vivement combattues au parlement, qui s'ouvrit dans le mois de janvier de l'année suivante.

Depuis que l'usage de la langue française avait été banni du barreau d'Angleterre, les plaidoyers et toutes les écritures concernant les procès, s'y faisaient en latin. Le parlement, par un bill rendu le 1731, ordonna que désormais la langue des citoyens serait la seule admise dans les tribunaux de la nation. La discorde s'ensuivit, l'an 1732, dans la famille royale par un manquement du prince de Galles envers le roi, son père. La princesse Augustine de Saxe, qu'il avait épousée le 8 mai 1736, approchait de ses couches, sans qu'il eût donné avis de sa grossesse au roi. Piqué de cette omission affectée d'un devoir indispensable, Georges fit signifier à son fils un ordre de quitter le palais de Saint-James, et d'aller établir sa résidence ailleurs. Le prince fit solliciter en vain son pardon. Le roi fut inexorable, et ne lui permit pas même de venir recevoir la benédiction de la reine, sa mère, qui était alors à l'entremise. Elle mourut, en effet, sans l'avoir vu, le 1<sup>er</sup> décembre (N. S.) 1737, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

Par les traités d'Utrecht et de Séville, les Anglais pouvaient envoyer, tous les ans, un vaisseau chargé de marchandises dans les possessions d'Espagne en Amérique. Mais ils abusèrent de cette permission, et ce vaisseau devenait l'entrepôt d'un grand nombre d'autres qui le suivaient et où il venait prendre de nouvelles denrées; en sorte que la nation britannique absorbait tout le commerce. Ces fraudes occasionnèrent de vives querelles entre les deux nations. Le roi d'Angleterre, prenant parti pour la sienne, publia, le 3 novembre (N. S.) 1753, une déclaration de guerre contre l'Espagne, qui lui répondit sur le même ton, le 26 du même mois. Les hostilités ouvertes suivirent de près. Le 1<sup>er</sup> décembre, l'amiral Vernon enleva aux Espagnols Porto-Bello, sur la côte de l'isthme de Panama. L'année suivante, au mois de mars, il va se présenter, avec une flotte de cent vingt-quatre vaisseaux, devant Carthagène dont il fait le siège; mais il échoue dans cette entreprise; et ce nouveau Drack, comme l'appelaient les Anglais par enthousiasme, est obligé de se rembarquer honteusement dans le mois de mai, pour retourner à la Jamaïque. L'amiral Oglethorpe n'est pas plus heureux dans l'Amérique septentrionale. Après avoir emporté le fort de Saint-Ugué, et deux autres petits forts dans les environs de la ville de Saint-Augustin, il est attaqué par les Espagnols, le 27 juillet, et se retire avec tant de précipitation, qu'il abandonne son artillerie et ses bagages. Au mois d'août de la même année, le roi d'Angleterre, quoique lié d'intérêt avec la reine de Hongrie, conclut avec la France un traité de neutralité pour son électoral d'Hanovre.

Vernon, voulant réparer l'échec qu'il avait reçu devant Carthagène, revient attaquer cette place au mois d'avril 1754, et redouble ses efforts pour l'emporter. Mais, après un mois de travaux, il est encore forcé de se retirer avec perte de dix mille hommes. Les curieux conservent une médaille que les Anglais avaient fait frapper, avant cette expédition, pour apprendre à la postérité la prise de Carthagène, tant ils la regardaient comme inébranlable!

Un mérite éminent et des services importants rendus à l'état, ne mettent pas un ministre à l'abri des calomnies, surtout en Angleterre. L'an 1743, le 14 février, le chevalier Robert Walpole, cedant aux poursuites de ses ennemis, se démit du ministère qu'il avait exercé pendant vingt ans avec un pouvoir absolu, mais dont il usa toujours avec modération. Il connut mieux que personne le grand art des gouvernements modernes, l'art de diviser et de corrompre. Les bons patriotes anglais, dit un homme d'esprit, ne lui pardonneront pas d'avoir mis la corruption en système. On disait un jour devant lui que toutes les voix du parlement étaient vœux. « Je le sais bien, répondit-il, et j'en ai même le tarif. » Sur mer, l'amiral Vernon fait plusieurs tentatives sur la Havanne, dans l'île de Cuba, dont aucune ne lui réussit. En général, comme l'observe un habile homme, les événements de la guerre maritime que les Anglais faisaient aux Espagnols depuis 1739, n'ont pas tourné à l'avantage de l'Angleterre. Ils n'ont réussi dans aucune de leurs entreprises, excepté celle de Porto-Bello; et les Espagnols leur ont pris beaucoup plus de navires marchands qu'ils n'en ont perdus.

Nous étions alliés des Espagnols, et l'Angleterre l'étant de la reine de Hongrie, à qui nous faisions la guerre, entretenait au service de cette princesse une armée dans les Pays-Bas, commandée par le comte de Stair. L'an 1743, le roi Georges part de Londres au mois de mai pour aller se mettre à la tête de cette armée. Le 27 juin, il se trouve resserré à Ettingen par l'armée de France, et exposé au danger évident de périr avec toute la sienne; mais il s'en tire plus heureusement qu'il n'aurait dû l'espérer. (Voy. Louis XV.)

Le roi d'Angleterre, l'année suivante, déclare solennellement la guerre à la France par un manifeste du 25 mars. Louis XV l'avait prévu, le 15 du même mois, par une semblable déclaration, dans laquelle il se plaignait de ce qu'il avait manqué

au traité d'Hanovre, de ce qu'il en lui avait point fait raison des courses et des prises faites par les vaisseaux anglais sur ceux de France, de ce que, l'année précédente, il lui avait fait la guerre en personne, etc.

L'an 1745, le duc de Cumberland, déclaré généralissime des troupes du roi, perdit, le 11 mai, la bataille de Fontenoy, dont il balança long-temps le succès par son habileté secondée de la valeur de ses troupes. Le 27 juin, l'amiral Warren s'empara de Louisbourg, capitale de l'Île-Royale, ou cap Breton, dans l'Amérique septentrionale. Le roi Georges approuva dans les Pays-Bas la descente et les succès du prince Edouard en Écosse, revint en hâte, le 14 septembre, pour s'opposer aux progrès de la révolution. Le 14, il met à prix la tête de ce prince, qui, par une générosité digne de sa cause, publia quelque temps après une défense d'attaquer à la vie de Georges et d'aucune personne de la maison d'Hanovre. Georges, après avoir fait revenir six mille hommes des troupes de Flandre, en demanda encore six mille aux Hollandais, suivant les traités faits avec la république. Les états-généraux lui envoient précisément les mêmes troupes qui, par les traités de Tournai et de Bendermonde, conclus avec la France, ne devaient servir de dix-huit mois. Le duc de Cumberland, à la tête de ces troupes, se met à la poursuite du rival de sa maison. Enfin le succès de la bataille de Culloden, donnée le 27 avril 1746, délivre le roi Georges de ses frayeurs, et raffermi sur sa tête la couronne de la Grande-Bretagne. Ce monarque signale sa vengeance envers les partisans d'Edouard par des exécutions dont le récit fait horreur. Le 15<sup>e</sup> octobre 1746, les Anglais ayant fait une descente sur les côtes de Bretagne, tentent inutilement de s'emparer de la ville de Lorient, et sont obligés de se rembarquer le 8 avec précipitation. Ils sont plus heureux sur les côtes de Provence; et le 16 décembre, ils s'emparent du fort Sainte-Marguerite, dans l'île de ce nom. *Dans les Indes.* Le 6 juillet 1746, M. de la Bourdonnais, gouverneur de l'île Bourbon, attaque l'escadre anglaise de l'amiral Bernet, la disperse, et se hâte d'aller mettre le siège devant Madras, dans la province d'Arcadie. La ville se rend le 21 septembre, et le gouverneur convient avec le général français d'un rançonnement, montant à près de quarante millions de France. Mais le gouverneur de Pondichéry, M. Duplex, refuse de tenir la convention, et garde la place jusqu'à la paix.

Le duc de Cumberland signalait toujours sa valeur à la tête des alliés dans les Pays-Bas. L'an 1747, il perdit, le 2 juillet, la bataille de Lawfeld, qui fut très-meurtrière de part et d'autre. Du nombre des prisonniers faits par les Français, fut le général Lagnier, né sujet du roi de France. Avant d'être présenté à Louis XV, ce monarque lui dit ces paroles mémorables : *Ne voudrait-il pas mieux s'ingérer sérieusement à la paix, que de faire périr tant de braves gens ?* Il fit ensuite l'honneur à ce réfugié français de l'admettre à sa table; conduite bien différente de celle du roi d'Angleterre, qui avait fait périr sur l'échafaud des écossais, officiers au service de France, pour s'être trouvés dans l'armée du prince Edouard. Sur mer. Le 14 juin, combat près du cap Finistère, entre l'escadre française du comte de la Jonquière, composée seulement de quatre vaisseaux et de cinq frégates, et la flotte de l'amiral Anson, forte de seize vaisseaux de ligne, qui prit tous les vaisseaux français. Le 25 octobre, autre combat à la hauteur du même cap, entre la flotte de l'amiral Hawke, de vingt vaisseaux de la première force, et l'escadre de M. l'Étendard, dont il ne se sauva que deux vaisseaux. Dans l'une et l'autre de ces affaires, les flottes marchandes, que les escadres françaises escortaient, se sauvèrent pendant le combat, et arrivèrent à leurs destinations.

L'an 1748, les articles préliminaires de la paix entre la France, l'Angleterre et la Hollande, sont signés, le 30 avril, à Aix-la-Chapelle. Les hostilités cessent alors en Europe. L'armistice étant ignoré dans les Indes, les amiraux Boscawen et Griffin mettent le siège devant Pondichéry le 28 août, espérant enlever ce comptoir à la compagnie des Indes; mais la belle dé-

fense de M. Duplex, secondée par M. de Bussy, sauve la place; dont le siège est levé le 17 octobre. Le lendemain, le traité définitif de paix est signé à Aix-la-Chapelle.

L'an 1751, au mois de février, le bill du parlement pour la réformation du calendrier. (Voyez notre Dissertation sur l'Art de *Fixer les Dates.*) Le prince de Galles (Frédéric-Louis), meurt dans son château de Kew, le 31 mars, à l'âge de quarante-cinq ans, étant né le 31 janvier 1705. Il avait épousé, le 8 mars 1736, Auguste, fille de Frédéric II, duc de Saxe-Gotha, dont il a laissé cinq fils et trois filles; Georges, qui succéda sur le trône à son aïeul; Edouard-Auguste, né le 25 mars 1739, duc d'York, (mort à Monaco le 17 septembre 1767); Guillaume-Henri, né le 25 novembre 1743, duc de Gloucester; Henri-Frédéric, né le 7 novembre 1745, (devenu duc de Cumberland); Frédéric-Guillaume, né le 24 mai 1750, (mort le 27 décembre 1765); Auguste, née le 11 août 1753, mariée, le 16 janvier 1769, à Charles-Guillaume-Ferdinand, prince héritier de Brunswick; Elisabeth-Caroline, née le 10 janvier 1741, (morte le 4 septembre 1759); Caroline-Mathilde, née posthume le 22 juillet 1751, mariée, le 20 octobre 1766, à Christian VII, roi de Danemark, morte le 10 mai 1775.

L'an 1754, au mois de janvier, le parlement, frappé des clameurs du peuple, cause et annule le bill de naturalisation accordé aux Juifs dans la précédente session. On remarqua que le bane des évêques qui avait acquiescé au bill sans aucune difficulté, acquiesça de même à la cassation. Commencement d'une nouvelle rupture entre la France et l'Angleterre, au sujet des limites de l'Acadie. Par les traités d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle, la France avait cédé à l'Angleterre cette péninsule, voisine du Canada, suivant ses anciennes limites, sans expliquer quelles étaient ces limites. Les Anglais voulaient les étendre; les Français voulaient les resserrer. On nomma de part et d'autre des commissaires pour discuter cette question; ils ne purent s'accorder, et la guerre fut décidée de la part de l'Angleterre, qui la souhaitait, et s'y préparait depuis quelque temps. On peut voir à l'article de Louis XV les détails de cette guerre, dont nous ne touchons ici qu'un petit nombre d'événements, par manière de supplément.

L'an 1756, le 17 mai, déclaration de guerre de la Grande-Bretagne contre la France. Louis XV y oppose, le 9 (et non le 20) juin, sa contre-déclaration, ou il se plaint des déprédations que les Anglais ont exercées depuis deux ans sur les vaisseaux et les colonies de France. Sur mer. L'amiral Bingle, après avoir été battu à la hauteur de Port-Mahon, le 20 mai, par M. de la Galissonnière, se retire avec sa flotte dans la baie de Gibraltar. La cour, influencée de cet échec, envoie sir Edouard Hawke et l'amiral Saunders pour le remplacer. Ils mettent à la voile à Spithead, le 16 juin; et, étant arrivés à Gibraltar, ils arrêtent l'amiral Bingle et le font transporter en Angleterre. Il aborde à Portsmouth, on un message d'état se saisit de sa personne, et le constitue prisonnier. On établit une cour martiale pour lui faire son procès, dont l'instruction fut commencée le 28 décembre, à bord du vaisseau le Saint-Georges, dans le port de Portsmouth. Le 27 (et non le 29) janvier de l'année suivante, il est condamné à mort par ses juges, qui demandent en même temps sa grâce, déclarant qu'il n'a manqué ni de cœur, ni de fidélité, et qu'il n'est coupable que par incapacité: jugement qui fut exécuté le 13 mars, la grâce que demandaient les juges ayant été refusée. Le supplice du malheureux Bingle fut d'être fusillé sur son bord. C'est ainsi qu'il appaisa les clameurs publiques excitées par les ministres, dont il s'était attiré la haine, par la liberté avec laquelle il avait relevé leurs fautes. *Dans l'Inde.* Les habitants du pays chassent les Anglais de Calcutta, et des autres établissements qu'ils avaient sur la côte de Bengale. L'Angleterre, suivant le journal de Louis XV, a perdu dans cette occasion plus de cinquante millions effectifs, outre les avantages qu'elle retirait du commerce immense qu'elle faisait dans cette partie de l'Inde.

Les succès des armées anglaises furent variés en 1757. Le colonel Clive, appuyé des amiraux Walton et Porok, enlève, le 24 mars, aux Français, le comptoir de Chandernagor sur le Gange, dans la province de Bengale, à treize milles de Pondichéry. En Amérique, au mois de juin suivant, les Espagnols se rendent maîtres des établissements que les Anglais avaient dans le golfe de Honduras, et y brûlent des fûts pour empêcher un commerce frauduleux.

L'an 1758, les Anglais font trois conquêtes importantes sur les Français : celle du cap Breton, en Canada, celle du Sénégal, sur les côtes d'Afrique, et celle de l'île de Gorée, à trente lieues du Sénégal. Dans l'Inde, au mois de décembre, les Français, sous les ordres de M. de Lalli, mettent le siège devant Madras. Ils prennent la ville noire, où ils font un pillage immense, qui met l'abondance parmi les troupes ; mais ce fut ce qui les empêcha de prendre la ville blanche, où est le fort Saint-Georges. Livrés à l'insouciance par le prodigieuse quantité de liqueurs fortes qu'elles avaient trouvées dans la ville noire, elles négligèrent les travaux, et ne consentirent plus de discipline : enfin on leva le siège le 18 février 1759, après avoir perdu une partie de l'armée. Les Anglais, dans le même mois, prennent Moulattipatan. Le 30 septembre suivant, M. Groghegan, capitaine de grenadiers au régiment de Lalli, avec deux cents français, bat dix-sept cents anglais et quatre mille noirs, à Vandavachy, dans la province d'Arcate, à trente lieues de Pondichéry. En Amérique, Le 16 janvier 1759, les Anglais, au nombre de huit mille hommes, font une descente dans la Martinique, en sont chassés par les habitants, et obligés de se rembarquer le lendemain avec perte de six à sept cents hommes. Ils se dédommagent le 2 mai suivant, par la prise de la Guadeloupe, dont ils se rendent maîtres sans coup férir. C'est une île peignée, mais florissante, et où se fabrique le meilleur sucre. Le marquis de Montcalm, après avoir éludé les efforts de l'armée anglaise, fort supérieure à la sienne, et ceux de leur flotte encore plus formidable, se trouve engagé malgré lui, le 13 septembre 1759, dans un combat près de Québec. Il y reçoit, au premier choc et au premier rang, une profonde blessure, dont il meurt le lendemain, à quarante huit ans, en héros chrétien. Un trou, qu'une bombe avait fait, lui servit de tombeau, sépulture digne d'un homme qui avait résolu de sauver le Canada, ou de s ensevelir sous ses ruines. Quatre jours après sa mort, Québec tombe au pouvoir des Anglais.

L'an 1760, dans l'Inde, M. de Lalli, trahi et abandonné par les Marathes, est battu, le 24 janvier, par les Anglais, qui font prisonniers plusieurs des principaux officiers ; de ce nombre est M. de Bami, maréchal de camp, l'homme le plus nécessaire dans l'Inde pour la guerre et pour les négociations. En Amérique, Les Chiroquois, peuple sauvage et nombreux, établis sur les confins de la Virginie et de la Caroline, font irruption sur les établissements des Anglais, et y commettent d'horribles ravages. Le colonel Montgomerri, renvoyé contre eux, fâçage plusieurs de leurs habitations, et ne peut néanmoins les réduire. Ils s'assemblent en grand nombre, et forment le blocus du fort Loudon, qu'ils forcent, après une assez longue résistance, à se rendre. Le 20 avril, les Français, sous les ordres de MM. de Vaudreuil et de Lévi, se mettent en marche pour aller reprendre Québec. M. de Mouri va au-devant d'eux, les attaque le 28, perd la bataille, et rentre dans la place, qui est aussitôt assiégée par terre et par eau : mais informés de l'arrivée prochaine d'une forte escadre anglaise, les Français lèvent le siège sur la fin de mai, et se retirent dans l'île de Montréal. Les Anglais, résolus de les chasser entièrement du Canada, attaquent le fort français de l'île Royale, dont ils se rendent maîtres par capitulation. Enhardis par ce succès, ils font voile pour Montréal, où ils débarquent le 6 septembre. La place est investie par trois corps d'armée, chacun plus formidable que l'armée entière des Français. Montréal était d'ailleurs dépourvu de munitions, et n'avait pour enceinte qu'un mur de six pieds de hauteur. Dans cette

situation critique, M. de Vaudreuil prend le sage parti de capituler, et le fait aux conditions les plus honorables que la conjoncture pouvait lui permettre d'espérer. Cette conquête acheva celle du Canada. Si la valeur, la discipline, la supériorité des talents avaient pu le conserver, il serait certainement resté à la France : mais le mal venait de plus loin. D'infâmes concussions avaient tourné à leur profit la plus grande partie des sommes envoyées par le ministère de France pour réparer les fortifications du pays, et pourvoir les magasins de munitions de guerre et de bouche. En Europe, Le roi Georges II meurt d'apoplexie, le 25 octobre, à Kensington, à l'âge de soixante-dix-sept ans, après en avoir régné trente-trois. Il avait eu de Guillelmine-Dorothee, son épouse (morte, comme on l'a dit, le 1<sup>er</sup> décembre 1757, à l'âge de cinquante-cinq ans), huit enfants : savoir : Frédéric-Louis, prince de Galles, mort le 31 mars 1751 ; Georges-Guillaume, né en novembre 1717, mort en février 1718 ; Guillaume-Auguste, duc du Cumberland, né le 26 avril 1721, mort le 31 octobre 1765 ; Anne, née le 13 novembre 1720, mariée, le 25 mars 1734, à Guillaume-Charles-Henri, stadhouder de Hollande (mort le 11 mai, le 13 janvier 1759) ; Amélie-Sophie, née le 12 juillet 1711 ; Elisabeth-Caroline, née le 16 juin 1713 ; Marie, née le 5 mars 1723, mariée, le 28 juin 1740, à Frédéric, landgrave de Hesse-Louise ; Louise, née le 29 décembre 1721, mariée, le 11 décembre 1733, à Frédéric V, roi de Danemarck. Le roi Georges II fut plus regretté en Angleterre après sa mort, qu'il n'y avait été aimé durant sa vie. La prédilection qu'il avait toujours marquée pour son électoralat d'Hanovre, avait refroidi les cœurs des Anglais à son égard, mais il mourut dans le cours d'une guerre qu'il soutenait glorieusement depuis six années, et qu'on le croyait seul capable de terminer, par la paix la plus honorable et la plus avantageuse à la Grande-Bretagne. Cette conjoncture rendit sa perte aussi sensible aux Anglais, que s'ils eussent perdu le meilleur et le plus aimé de leurs rois. Ce prince avait prodigué la pitié pendant son règne. Cet abus a paru depuis si considérable, qu'il a été question, sous le règne suivant, de supprimer plusieurs titres accordés à des hommes qui avaient prostitué leurs talents à la faveur. On a consulté les jurisconsultes sur cette opération, et ils ont répondu, s'il faut en croire les papiers publics, qu'elle ne pouvait se faire sans porter atteinte à la prérogative royale et déranger la forme du gouvernement. Sur-le-champ les plaintes ont cessé, et on a vu sans scandale les pairs de Georges II revêtus de leur dignité. Ces jurisconsultes, dit M. de Condillac, devaient ajouter que donner à une réforme un effet rétroactif, c'est ébranler la confiance que le citoyen doit avoir au gouvernement, c'est rendre sa fortune et son état douteux, c'est lui donner des alarmes inutiles ou des espérances trompeuses. (Foy. Louis XV, roi de France.)

## GEORGES III.

1760. GEORGES-GUILAUME III, né à Londres, le 4 juin 1738, de Frédéric-Louis, prince de Galles, et d'Auguste de Saxe-Gotha, succéda à Georges II, son aïeul paternel, dans le royaume d'Angleterre, ainsi que dans l'électoralat d'Hanovre. L'an 1761, il épousa, le 8 septembre, la princesse CHARLOTTE-SOPHIE DE MECKLENBOURG-STRELLITZ, née le 16 mai 1744, et le 22 du même mois, les deux époux sont couronnés. La guerre continue entre la France et l'Angleterre. Le 5 octobre, M. Pitt, secrétaire d'état, quitte le ministère pour n'avoir pu faire approuver au conseil son opinion, par rapport aux mesures à prendre contre l'Espagne. Il est remplacé par le comte de Bute, qui, peu de temps après, succède encore au duc de Newcastle dans la charge de grand-trésorier. Dans les Indes orientales, le 15 janvier, la ville de Pondichéry, que les Anglais bloquaient par mer depuis neuf mois, et depuis deux par terre, se rend, faute de subsistances. L'informé comte de Lalli, gouverneur de la place, qu'il se rendit qu'après la sommation que lui fit

de capituler le conseil de Pondichéry, fut décapité à Paris, le 9 mai 1766. Le 10 février 1761, le major Hector Monro enlève aux Français le comptoir de Mahé, sur la côte de Malabar, à trente milles au nord de Tillichéri. En Amérique, les Anglais prennent aux Français la Dominique, l'une des petites Antilles.

L'an 1763, le 4 janvier, déclaration de guerre du roi d'Angleterre contre l'Espagne. En Amérique, Le général Montcalm enlève aux Français la Martinique. La conquête de cette colonie, la meilleure et la plus riche qu'eût la France, fut l'affaire de cinq semaines. Les Anglais y avaient débarqué le 8 janvier, et le 16 (non le 13) février, ils devinrent maîtres de toute l'île par la capitulation de la ville de Saint-Pierre. Après cette conquête, les Anglais n'eurent pas de peine à s'emparer des îles de la Grenade, de Saint-Vincent, de Sainte-Lucie et de Tabago. Le 23 juin, le comte d'Albemarle et l'amiral Pocock font une descente dans l'île de Cuba, appartenante aux Espagnols, assiègent par terre la Havane, capitale de l'île, et la forcent à se rendre le 22 août. Douze vaisseaux de guerre qui étaient dans le port, avec vingt-sept navires chargés de trisors, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs. Toute l'île, la plus grande de l'Amérique, se soumet, à l'exception de la capitale. Le 18 septembre, le colonel Amherst remet les Anglais en possession de la ville de Saint-Jean, dans l'île de Terre-Neuve, dont les Français s'étaient emparés au mois de janvier précédent. Dans l'Inde, Les conquérants de Cuba coururent se rendre maîtres des Philippines; ils y réussirent après avoir emporté d'assaut, le 5 octobre, Manille, métropole de ces îles, dans le port de laquelle ils enlevèrent le Galion, venu depuis peu d'Acapulco avec une riche cargaison. En Europe, Tandis que les armes d'Angleterre triomphent dans les Indes, les puissances belligérantes entrent en négociation pour la paix. Les préliminaires en sont signés le 3 novembre à Fontenoybleau, et approuvés, vers la fin du même mois, par les deux chambres du parlement d'Angleterre, malgré l'opposition du duc de Cumberland, et les vives réclamations du duc de Newcastle, de M. Pitt, et de leurs adhérents.

L'an 1763, le traité de paix définitif entre la France, l'Angleterre et l'Espagne, est conclu, le 30 février, à Paris. Par le quatrième article, la France cède à l'Angleterre la Canada avec l'île du cap Breton; par le cinquième, l'Angleterre accorde à la France la liberté de la pêche et de la sécherie sur les côtes de l'île de Terre-Neuve, et lui abandonne les deux petites îles de Saint-Pierre et de Miquelon, pour servir d'abri aux pêcheurs; par le huitième, la Grande-Bretagne restitue à la France les îles de la Guadeloupe, de Marie-Galante, de la Désaude, de la Martinique et de Belle-Île; par le neuvième, les îles de la Grenade et les Grenadins sont cédés par la France à l'Angleterre, et le partage des îles appelées neutres, est fait entre ces deux puissances; de manière que celle de Saint-Vincent, la Dominique et Tabago, restent en toute propriété à la Grande-Bretagne; et que celle de Sainte-Lucie fut remise à la France; par le dixième, l'île de Gorée est rendue à la France, et le Sénégal reste à l'Angleterre; par le onzième, on se restitue réciproquement toutes les conquêtes qu'on avait faites les uns sur les autres dans les Indes orientales; par la douzième, l'île de Minorque retourne à la Grande-Bretagne; par la quatorzième et la quinzième, le roi de France restitue à l'electeur d'Hanovre, au landgrave de Hesse et au comte de la Lippe toutes les places occupées par ses troupes, et les deux puissances de France et d'Angleterre s'obligent à évacuer toutes les places, en Westphalie, sur le Haut-Rhin, et dans tout l'empire; par le dix-septième, les Anglais sont tenus de démolir les fortifications qu'ils peuvent avoir dans la baie de Honduras; mais ils pourront y prendre des bois de campêche par le dix-neuvième, l'Espagne recouvre l'île de Cuba; et par le vingtième, elle abandonne la Floride à l'Angleterre avec le fort de Saint-Augustin et la baie de Pensacola, ainsi que tout ce que l'Espagne possède à l'est et au sud-est du fleuve de Mississippi.

En 1774, la ville de Boston, révoltée des taxes considérables

que l'Angleterre veut imposer sur le thé, les cartes, le plomb et autres branches importantes de son commerce, proclame un manifeste, par lequel elle déclare qu'à compter du 30 août de l'année suivante, elle rompt tout commerce avec l'Angleterre. Tel fut le signal de cette fameuse insurrection qui devait avoir pour les Américains les plus glorieux résultats.

En 1775, premières hostilités en Amérique, Les Anglais y éprouvent un échec à Lexington, le 19 avril, et à Bunker Hill, près de Charles-Town, le 17 juillet. Les Américains pénètrent dans le Canada, où ils font des progrès; mais ils échouent devant Québec. Les troupes britanniques abandonnent Boston, le 17 mars 1776, et le congrès anglo-américain déclare formellement son indépendance le 4 juillet. Cependant, le général Howe bat les Américains à Bedford, le 27 août; et s'empare de New-York le 15 septembre; bataille des Plaines-Blanches le 28 octobre, où le général Washington essuie une déroute générale; mais il eut sa revanche, le 25 décembre, à Trenton, où il surprit un corps de quinze cents hessois; et, dans le mois de janvier 1777, battit les Anglais à Prince-Town, reprit la plus grande partie de Jersey, et s'avance jusqu'à Brunswick. Les succès se balançaient entre les deux nations; mais la France fait un traité d'alliance avec l'Amérique, le 6 février 1778, et y envoie une escadre commandée par le comte d'Estaing. En Europe, combat naval d'Ouessant, entre les escadres anglaise et française, le 27 juillet, dont la victoire demeura indécise; Gibraltar, bloqué par les Espagnols, était sur le point de se rendre, faute de vivres; mais l'amiral Rodney, après avoir battu, le 16 janvier 1780, l'escadre du don Juan de Langara, parvint à ravitailler cette place; le 14 mars, les Espagnols s'emparèrent du fort de la Motte, le seul qui restait aux Anglais sur les rives du Mississippi le 12 mai, le général Clinton s'empare de Charles-Town par capitulation, et en laisse le commandement au lord Cornwallis. Cet amiral défait complètement les Anglo-Américains, le 16 août, à Camden; mais ceux-ci se dédoublèrent, le 5 octobre, à King-Mountain, en Georgie, où ils surprirent un corps de douze cents anglais, qu'ils détournèrent ou firent prisonniers. Le 20 décembre, l'Angleterre déclare la guerre à la Hollande, qui favorisait ses ennemis; l'amiral Rodney s'empare des îles hollandaises de Saint-Eustache, de Saba et de Saint-Martin, le 13 février 1781; de Demerari et d'Essequibo, le 2 mars; bataille de Guilford, dans la Caroline septentrionale, le 15 mars, gagnée par le lord Cornwallis. Ce général fait des progrès en Amérique; mais après s'être emparé des deux Carolines et d'une partie de la Virginie, il est enveloppé par les troupes franco-américaines dans York-Town, et contraint de se rendre prisonnier de guerre avec toute son armée, au nombre de six mille hommes, le 18 octobre. Cette perte occasionne un changement dans le ministère anglais; combat naval de la Dominique, le 12 avril 1782, où l'amiral Rodney bat l'escadre du comte de Grasse, qui est fait prisonnier avec les vaisseaux la *Ville de Paris*, le *Glorieux*, le *Géar*, l'*Ardent* et l'*Hector*. Le 24 septembre, la cour de Londres reconnaît l'indépendance de l'Amérique. Le 3 septembre 1783, la paix est signée à Versailles, entre l'Angleterre, la France, l'Espagne et les États-Unis d'Amérique; et le 20 mai 1784, elle est signée à Paris, entre la Grande-Bretagne et la Hollande. En 1793, la guerre éclate entre la France et l'Angleterre. Le 1<sup>er</sup> août 1798, l'amiral Nelson détruit la flotte française à Aboukir, en Egypte. L'amiral français Bruex y est tué sur les côtes d'Irlande; l'amiral Warren fait une autre escadre française, et prend un vaisseau et cinq frégates. L'Angleterre était depuis long-temps en guerre avec Tippou-Saïb, souverain de Mysore. La conquête de ce royaume fut terminée par la prise de Seringapatnam, le 4 mai 1799, après une vigoureuse défense des Indiens, et la mort du sultan, qui périt les armes à la main sur les remparts de sa capitale. Le 2 juillet 1800, le roi Georges sanctionne l'union de l'Irlande avec l'Angleterre et l'Ecosse. Ces trois royaumes sont soumis à un seul et même parlement, et prennent le nom de Royaume-Uni des îles britanniques. L'île de



Curaçao tombe au pouvoir des Anglais le 11 septembre. Sir Ralph Abercrombie, célèbre général anglais, remporte sur l'armée française une victoire sanglante, le 21 mars 1801, à Alexandrie, et meurt huit jours après des blessures qu'il y avait reçues. Le 28 mars, la guerre éclate entre le Danemark et l'Angleterre; l'amiral Nelson détruit la flotte danoise devant Copenhague, le 2 avril; traité d'Amiens le 27 mars 1802, qui fut rompu le 16 mai 1803. Cette rupture fut suivie de l'invasion de l'électorat d'Hanovre, par les armées françaises. La même année, les établissements hollandais de Surinam, Demerari et Essequibo, sont occupés par les Anglais les 19 et 20 septembre; le 23, le général Wellesley bat les Marates aux Grandes-Indes, et s'empare des villes d'Agra et de Delhi. Le 12 décembre 1804, la guerre se rallume entre l'Espagne et l'Angleterre. Coalition faite, le 3 octobre 1805, avec la Suède, qui s'engage à mettre sur pied douze mille hommes contre la France. Combat naval de Trafalgar, le 21, où périt l'amiral Nelson, vainqueur de la flotte combinée de France et d'Espagne. Les Anglais s'emparent du cap de Bonne-Espérance le 8 janvier 1806. Cette année est mémorable en Angleterre, par la mort du célèbre ministre d'état William Pitt, décédé le 23 du même mois. Le 11 juin, la guerre est déclarée à la Prusse; le 24, les Anglais débarquent des troupes dans l'Amérique méridionale, et s'emparent de Buenos-Ayres sur les Espagnols, place que ces derniers reprennent le 11 août. Le 7 septembre 1807, Copenhague et la flotte danoise se rendent à l'armée anglaise, qui depuis vingt et un jours avait débarqué dans la Zélande. Cette flotte fut emmenée en Angleterre. La plupart des îles danoises, aux Indes occidentales, se rendent à l'Angleterre; le 24 décembre, ils se rendent maîtres de Madère par capitulation.

Nous terminerons ici les événements de ce règne, l'un des plus longs et des plus glorieux de la Grande-Bretagne. Ceux qui se sont succédés depuis, exigeraient un développement qui nous entraînerait hors des bornes prescrites par le plan de cet ouvrage. Nous dirons seulement que c'est sous le règne de Georges III que la marine anglaise, aussi nombreuse que bien exercée, est parvenue au plus haut degré de splendeur, et que les armées de terre se sont montrées, dans ces derniers temps, dignes de rivaliser avec les nations les plus aguerries de l'Europe.

En 1782, le roi Georges III eut une première attaque de la

maladie, qui depuis l'a privé de sa raison; il en éprouva une nouvelle en 1793; et le mal s'étant successivement accru, son fils aîné, le prince de Galles, fut nommé régent du royaume le 21 décembre 1811, époque depuis laquelle il gouverna au nom du roi son père. Ce monarque habite ce moment à Windsor, qu'il ne quitte jamais.

Les enfants de Georges III sont :

- 1°. Georges-Frédéric-Auguste, prince de Galles, régent, né le 25 août 1762, marié, le 8 avril 1795, à Caroline-Amélie-Elizabeth de Brunswick-Wolfenbüttel, seconde fille du duc de Brunswick;
- 2°. Frédéric, né le 16 août 1763, duc d'York en mai 1784, marié, le 29 septembre 1791, à Frédérique Charlotte Ulrique-Catherine, princesse de Prusse, sœur du roi de Prusse;
- 3°. Guillaume - Henri, duc de Clarence, né le 21 août 1765;
- 4°. Edouard-Auguste, duc de Kent et de Strathern, comte de Dublin, né le 3 novembre 1767;
- 5°. Ernest-Auguste, duc de Cumberland et de Treviothale, comte d'Armagh, né le 5 juin 1771, marié, au mois d'août 1815, avec Frédérique-Caroline-Sophie de Mecklenbourg-Strelitz, veuve en premières noces du prince Louis de Prusse, frère du roi; et en secondes noces, de Frédérique-Guillaume, prince de Solms-Braunfels;
- 6°. Auguste - Frédéric, duc de Susex, né le 27 janvier 1773;
- 7°. Adolphe-Frédéric, duc de Cambridge, né le 24 février 1774;
- 8°. Charlotte - Auguste - Mathilde, née le 29 septembre 1766, mariée, le 18 mai 1789, à Frédéric, roi de Wurtemberg (en 1806), mort le 30 octobre 1816;
- 9°. Auguste-Sophie, née le 8 novembre 1768;
- 10°. Elisabeth, née le 22 mai 1770;
- 11°. Marie, née le 25 avril 1776, mariée, le 22 juillet 1816, à Guillaume-Frédéric, duc de Gloucester et d'Edimbourg en 1805, neveu du roi;
- 12°. Sophie, née le 3 novembre 1777;
- 13°. Amélie, née le 7 août 1783, décédée.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES ROIS D'ÉCOSSE.

L'Écosse, ainsi appelée du nom des Scots ou Écossais, qui s'y établirent dans le cinquième siècle, était connue des Romains sous le nom de Calédonie. Le nom d'Écosse ne fut donné au commencement, qu'au pays situé au nord de la Clyde et du Forth. Il s'étendit ensuite jusqu'à la partie septentrionale du Northumberland. Depuis Fergus I., regardé comme le fondateur de la monarchie écossaise, jusqu'à l'an 1603, qu'elle a été réunie de fait à celle d'Angleterre après la mort de la reine Élisabeth, on a une longue suite de rois, mais sans aucun événement remarquable. Nous nous bornons, dans cette chronologie, à donner la succession des rois d'Écosse depuis Malcolm III. Elle est tirée en grande partie d'un ouvrage écrit avec beaucoup d'exactitude, d'élégance et d'équité, c'est-à-dire du *Trésor choisi des chartes et médailles*, de Jacques Anderson, imprimé à Edimbourg, en 1759, par les soins de Thomas Ruddiman, qui l'a enrichi d'une savante préface, de notes et de tables.

### MALCOLM III.

L'an 1057, le 25 avril, MALCOLM, fils de Duncan I., monte sur le trône d'Écosse. Malcolm est, selon les historiens d'Écosse, le quatre-vingt-sixième roi depuis Fergus I., le quarante-septième depuis Fergus II., qui en fut le restaurateur, le dix-huitième depuis Kenet II., qui détruisit entièrement les Pictes établis dans la partie orientale de l'Écosse. Presqu'aussitôt qu'il est monté sur le trône, il en est renversé par l'usurpateur Macbeth. Edouard, roi d'Angleterre, auprès duquel il se réfugia, lui fournit une armée sous les ordres du brave Seward, qui le rétablit après une bataille où Macbeth perit. Seward perdit aussi son fils dans cette action. Mais ayant appris qu'il n'avait reçu des blessures que par-devant, il se consola, disant qu'il avait toujours de quoi pour lui, et pour soi-même, un pareil genre de mort. L'an 1068, Malcolm se joignit aux princes Morcar et Edwin, révoltés contre le roi Guillaume le Conquérant. Mais la célérité avec laquelle celui-ci prévint les desseins des rebelles, les ayant obligés de mettre bas les armes, le roi d'Écosse, à leur exemple, fit sa paix avec Guillaume, et lui rendit hommage pour la province de Cumberland. L'an 1072, ayant aussi mal réussi que la première fois à se déclarer pour les Anglais soulevés, il fut contraint de faire à Guillaume de nouveaux actes de soumission, et de lui réitérer son hommage. Malcolm fit néanmoins, vers 1078, quelques nouvelles tentatives pour secouer le joug des Anglais. Le roi Guillaume envoya contre lui son fils Robert, dont l'expédition

se réduisit à fonder la ville de Newcastle, sur la Tyne, afin de contenir les Écossais. Enfin Malcolm, après avoir régné avec éclat pendant près de 37 ans, fut tué, le 13 novembre 1093, dans une bataille donnée contre les troupes de Guillaume le Roux, près d'Alnwick, qu'il assiégeait dans le Northumberland. Ordéric Vital et un anonyme du temps disent que Malcolm fut tué, ainsi qu'Alnwick, en trahison par Robert, comte de Mowbray, comme il revenait de la cour du roi d'Angleterre, avec lequel il avait fait la paix. Mathieu Paris raconte de ce prince, un trait qui fait bien connaître sa grandeur d'âme, lorsqu'un de ses courtisans voulait l'assassiner, il indique une partie de chasse, monte à cheval avec toute sa cour, suivi de sa meute et de ses piqueurs : arrive à la forêt, il se sépare de la troupe, et ne retient que le traître avec lui. Alnwick, lui adressant la parole : *Nous voici seuls, vous et moi, lui dit-il ; nous avons les mêmes armes, nos chevaux sont également bons ; personne ne nous voit ni ne nous entend, personne ne peut venir au secours de l'un ni de l'autre. Si donc vous êtes résolu de me tuer, exécutez maintenant votre dessein. Vous ne pouvez le faire plus secrètement, ni d'une manière plus digne d'un homme de cœur. Laissez aux femmes le poison : laissez les embûches aux assassins. Comportez-vous en brave chevalier ; méprisons nous l'un contre l'autre, afin que si vous ne pouvez vous lever de crime de perfidie, vous échappiez du moins le reproche de lâcheté.* Ce discours, ajoute l'historien, fut comme un coup de foudre pour le traître. Il descend du sien cheval, se jette aux pieds du roi les larmes aux yeux, et en tremblant : *Ne craignez rien, lui dit le monarque ; il ne vous sera fait aucun mal. En même temps il le relève, et sur la promesse qu'il fait de lui être désormais fidèle, ils s'en reviennent ensemble joindre la compagnie, sans rien dire de ce qui s'était passé entre eux.* Malcolm avait épousé, l'an 1070, MARGUERITE, arrière-petite fille d'Edmond Côte-de-Fer, roi d'Angleterre, princesse célèbre par sa sainteté, morte en 1093. Il eut d'elle plusieurs enfants : Edouard, qui perit avec lui ; Edgar, Alexandre et David, qui tous les trois portèrent la couronne ; Albin, qui perit, l'an 1096, pour la croisade ; Mathilde, femme de Henri IV., roi d'Angleterre ; et Marie, femme d'Eustache III, comte de Boulogne. L'usage de créer des comtes et des barons fut introduit, par ce prince, en Écosse. Parmi les officiers qui l'accompagnaient dans sa dernière expédition, était le comte Walter ou Gautier, qu'il avait fait steward ou steward, c'est-à-dire grand-maître de sa maison ; chargé dont l'autorité, suivant desq. Mabillon, égalait celle qu'avaient autrefois les maîtres du palais, en France. C'est la Vorigine de la maison de Stuart, qui a régné en Écosse et en Angleterre.

## DONALD VI, surnommé BANUS.

1093. DONALD VI, ou DUVENAL, frère de Malcolm, s'empara du trône d'Écosse au préjudice des fils de Malcolm, sous prétexte de leur extrême jeunesse. Mais après six mois de règne, il est chassé d'Écosse par Duncan, avec les secours que Guillaume II, roi d'Angleterre, lui fournit.

## DUNCAN II.

1094. DUNCAN II, fils naturel de Malcolm, s'empara du trône d'Écosse après avoir chassé Donald. Il avait été pris dans la bataille que son père perdit l'an 1072 contre Guillaume le Conquérant, et avait été transporté en Normandie, où il était resté prisonnier jusqu'à la mort de ce dernier. Ce fut le duc Robert qui lui rendit la liberté en 1087. (*Simon Dunelm.*) Il ne porta la couronne qu'il avait usurpée qu'environ un an et demi, l'ayant perdue avec la vie par les intrigues de celui qui avait supplanté.

## DONALD, RÉTABLI.

1095. DONALD revient en Écosse après la mort de Duncan, remonte sur le trône qu'il avait déjà usurpé une fois, et joutit encore de son usurpation pendant environ trois ans. L'an 1098, la plupart des seigneurs, mécontents de son gouvernement, invitèrent Edgar, fils de Malcolm III, à venir le détrôner. Edgar, ayant obtenu des troupes de Guillaume II, roi d'Angleterre, entra en Écosse, et, par sa seule présence, dissipa le parti de Donald, qui est arrêté et mis dans une prison, où la mort vint peu de temps après mettre fin à ses infortunes.

## EDGAR.

1098. EDGAR, fils de Malcolm III et de sainte Marguerite, son épouse, recouvre le royaume de son père, après avoir fait arrêter Donald. Il gouverne avec beaucoup de prudence et d'équité pendant neuf ans et trois mois, et meurt le 8 janvier 1107. Edgar fut le premier roi d'Écosse qui se fit sacrer, et la cérémonie s'en fit l'an 1100, par l'évêque de Saint-André.

## ALEXANDRE I.

1107. ALEXANDRE I succéda à son frère Edgar, mort sans enfants. Son règne est célèbre par la rigueur avec laquelle il fit punir les malfaiteurs; ce qui l'a fait surnommer le Sévère. Alexandre mourut sans enfants, le 24 avril 1124, après avoir régné dix-sept ans, trois mois et seize jours, laissant le sceptre à son frère.

## DAVID I.

1124. DAVID I monta sur le trône le 24 avril, après la mort d'Alexandre, son frère. Tous les historiens anciens et modernes s'accordent à faire un éloge parfait de David, et le représentent comme réunissant toutes les qualités qui font un grand prince. Par sa valeur dans la guerre, il égala tous ses prédécesseurs, et il les surpassa tous par son zèle pour la justice et la religion. Il créa six nouveaux évêchés en Écosse, rétablit plusieurs monastères détruits du tems des guerres, et en fit construire de nouveaux; enfin il mérita plus qu'aucun des rois, suivant le témoignage de Thomas Rudiman, par son zèle pour le culte divin et par Henri I, roi d'Angleterre, il se mit au rang des aspirants au trône, comme héritier légitime du chef de la race ascotique. Mais il renonça presque aussitôt à ses prétentions, en considération de l'impératrice Mathilde, dont il épousa les sœurs contre Etienne de Blois, rival de cette princesse. Il la fit proclamer reine d'Angleterre par toute l'Écosse; et plusieurs seigneurs as-

lais, ennemis d'Etienne, étant venus le trouver, il mit sur pied une armée considérable avec laquelle il fit une irruption subite en Angleterre. Elle fut heureuse; et David, s'étant emparé de Newcastle et de Carlisle, obligea toute la noblesse du Nord à lui donner des otages pour l'impératrice et son fils. Mais ce triomphe ne fut que passager. Etienne étant accouru avec une diligence incroyable, malgré la rigueur de la saison, étouffa tellement le roi d'Écosse, qu'il l'obligea d'en venir à un accommodement au moyen duquel toutes les places que celui-ci avait prises furent rendues, à l'exception de Carlisle, qu'on lui laissa comme faisant partie du Cumberland. Mais David aurait encore voulu garder le Northumberland comme une ancienne dépendance de son royaume. Résolu de le recouvrer, il y fit, l'an 1138, une nouvelle invasion qui fut très funeste au pays. Etienne ne la laissa pas impunie, et le comte d'Aumale, s'étant mis en marche par ses ordres, à la tête des Anglais, livra aux Écossais dans la plaine de Colton-Moor la fameuse bataille de l'Étendard, où ils furent défaits avec une perte d'environ onze mille hommes. Le roi David se retira néanmoins en bon ordre vers Carlisle, où il fut joint trois jours après par Henri, son fils, qui s'était soulevé du combat au milieu de l'armée victorieuse, après avoir jeté toutes ses marques de distinction. David continua de servir l'impératrice, sa nièce, avec plus de zèle que de succès. Henri, fils de cette princesse, étant venu le trouver à Carlisle, en 1149, il l'arma chevalier en grande cérémonie. Ce monarque finit ses jours le 24 mai 1153, après avoir régné vingt-neuf ans et un mois. Il avait eu de la reine MATHILDE, morte dès la septième année de son règne, le prince Henri, dont on a parlé, fils unique, decedé l'an 1152, laissant un fils nommé Malcolm; un autre, nommé Guillaume, qui succéda à Malcolm; et David, comte de Huntingdon, avec deux filles; Marguerite, femme de Conso, duc de Bretagne, et Adélaïde, femme de Florent III, comte de Hollande.

## MALCOLM IV.

1153. MALCOLM IV, fils du prince Henri, succéda à David, son aïeul, et imita sa piété. Au commencement de son règne, il fut inquiet par Henri II, roi d'Angleterre, qui voulut l'obliger à lui rendre hommage pour toutes les terres que la couronne d'Écosse possédait en Angleterre; mais Malcolm le refusa constamment. Il ne put cependant se dispenser de suivre Henri dans la guerre qu'il porta en France l'an 1159. Geoffroi du Vigevais (c. 58) rapporte qu'étant à Périgueux, Henri l'arma chevalier, et qu'ensuite Malcolm fit le même honneur à trente jeunes seigneurs de son âge. Cette expédition ayant mal réussi, le roi d'Angleterre s'en prit à Malcolm, comme s'il l'eût fait manquer par sa faute, et en favorisant sans main le roi de France. D'un autre côté, les seigneurs écossais lui firent un crime d'y avoir pris part, et d'avoir attaqué sans sujet une puissance que l'intérêt de son royaume l'obligeait de ménager. En conséquence, l'an 1160, six comtes d'entre eux, Ferebach à leur tête, vinrent l'assiéger dans Perth, lorsqu'il rentrait dans ses états. Mais ils échouèrent dans leur entreprise, et ne purent le faire prisonnier, comme ils en avaient dessein. (Hoveden.) Le roi d'Angleterre se vengea plus efficacement de lui, en faisant conquérir dans une assemblée des pairs les terres qu'il avait dans ce royaume. Malcolm prit les armes pour les recouvrer, et après une guerre meurtrière, il fit un traité par lequel il céda le Northumberland, et recouvra le Cumberland avec le comté de Huntingdon. La cession du Northumberland fut encore le prétexte de deux nouvelles révoltes contre lui, l'une dans le comté de Galloway, l'autre dans celui de Murray. Gilbert, comte d'Angus, son général, le rendit en peu de tems vainqueur de la première, dont le chef, homme puissant, se voyant poussé à bout, alla de honte se confiner dans un monastère. La seconde fut plus difficile à réprimer. Le général Gilchrist, après avoir été défait par les rebelles dans un premier

combat, remporta à la fin sur eux, près de la Spee, une grande victoire, à la suite de laquelle il saccagea le pays de Murnai, ne faisant quartier à aucun des habitants qui tombèrent entre ses mains; ce qui décupla ce comté, et obligea d'y faire venir de nouveaux colons. Un autre rebelle reparut encore. C'était Than-Sumerled, qui, après avoir échoué dans une sédition qu'il avait excitée au commencement de ce règne, s'était réfugié en Irlande. Après avoir répandu l'effroi en Ecosse par ses ravages, il fut pris, selon les uns, ou selon les autres, périt, l'an 1164, dans un combat. (Buchanan.) L'an 1165, Malcolm mourut le 9 décembre, dans la vingt-cinquième année de son âge, et dans la treizième de son règne, sans avoir été marié; ce qui lui a fait donner le surnom de Vierge. Tindal place mal à propos la mort de Malcolm en l'an 1171.

### GUILLAUME, dit LE LION.

1165. GUILLAUME, surnommé LE LION, à cause de la grandeur d'âme qu'il fit paraître dans la bonne et dans la mauvaise fortune, succéda, le 9 décembre 1165, à Malcolm IV, son frère, et fut inauguré solennellement le 24 du même mois. (Annal. Maitros.) L'an 1173, il déclare la guerre à Henri II, roi d'Angleterre, pour recouvrer le Northumberland; mais l'année suivante, il se fait prisonnier, le 13 juillet, à la bataille d'Alnwick, transporté en Normandie, et enfermé dans la tour de Falaise. Il y resta six mois, et ne recouvra sa liberté, le 21 décembre suivant, qu'après avoir fait, trois jours auparavant, un traité à Valognes, par lequel il assignait sa personne et son royaume au roi d'Angleterre. (Radulf. de Dicto.) Mais, l'an 1190, le roi Richard, fils et successeur de Henri II, prêt à partir pour la Terre-Sainte, voulut se concilier l'amitié de Guillaume. Pour la mériter, il se désista de l'hommage dont on vient de parler, avouant qu'il avait été extorqué par son père, et ne retint que l'hommage de tout temps rendu par les princes écossais pour les terres qu'ils avaient en Angleterre. L'Ecosse, par cet acte de justice, entra dans sa liberté primitive et dans son entière indépendance. Le roi Jean, l'an 1200, ayant fait sommer Guillaume de venir lui rendre hommage à Lincoln, ce prince s'y rendit en grand cortège, et s'acquitta de ce devoir le 22 novembre, un mercredi, fête de sainte Cécile, sur une montagne près de la ville, en présence d'un grand peuple (Henric. Kyngdon); mais il eut soin d'insérer dans l'acte de cet hommage, un *sauve la dignité royale* (Hoveden), pour faire entendre qu'il ne relevait de l'Angleterre que pour les fiefs qu'il y possédait, ou sur lesquels il avait des prétentions. L'an 1214, Guillaume mourut à Sterling, le 4 décembre, après un règne de quarante-neuf ans, laissant un fils qui lui succéda. Il fut enterré à l'abbaye cistercienne d'Arbroth, qu'il avait fondée en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry. Sa piété, cultivée par une mère vertueuse, ne le ceda point à celle de son frère. Il fit relâcher la ville de Perth, qu'une inondation avait entièrement renversée.

### ALEXANDRE II.

1214. ALEXANDRE II, fils de Guillaume, est couronné à l'âge de seize ans, le 5 décembre, à Scur. Ce prince, dit M. de Saint-Marc, porta sur le trône une prudence supérieure à son âge. Il favorisa les barons anglais dans les démêlés qu'ils eurent avec le roi Jean Sans-Terre; il se joignit de même au prince Louis de France, que les mécontentes firent pour roi, ce qui le fit excommunier par le pape. Mais après la mort de Jean, il se déclara pour Henri III, son fils, au secours duquel il conduisit lui-même des troupes lorsque la noblesse anglaise se révolta. Alexandre régna trente-cinq ans moins quelques mois, et mourut le 8 juillet 1249, âgé de cinquante-deux ans, laissant la couronne à son fils Alexandre, qu'il avait eu de JEANNE, sa première épouse, sœur de Henri III, roi d'Au-

gleterre, ou selon d'autres, de MARIE de Couci, sa seconde femme, fille d'Enguerrand IV, sire de Couci (Du Chesne). Celle-ci lui eut à son époux, et eut, suivant la coutume des rois d'Ecosse, pour son douaire, la troisième partie des revenus du royaume, qui montait à quatre mille marks. (Math. Paris ad ann. 1251.) Le prince introduisit le contre-scel à sa cour; mais ce fut un contre-scel d'une grandeur égale à celle du sceau.

### ALEXANDRE III.

1249. ALEXANDRE III succéda, le 8 juillet, à son père, étant à peine âgé de huit ans. Les Cummins, dont la famille était une des plus puissantes d'Ecosse, tirent le jeune roi dans une espèce de servitude pendant les premières années de son règne; mais il s'en tira avec le secours de Henri III, roi d'Angleterre, dont il avait épousé la fille, nommée MARGUERITE. Son beau-père, attaqué par les barons d'Angleterre, en 1263, l'ayant à son tour invité à venir prendre sa défense, Alexandre lui envoya un corps de troupes, mais après s'être procuré une reconnaissance qui constatait que ce secours n'était accoré que par l'amitié, et non pas en vertu d'aucun droit réclamé par le monarque anglais. (Rymers, vol. 2, p. 84.) Alexandre, la même année, remporta un grand succès sur Agnès, roi de Norvège, sous la conduite d'Alexandre Stuart, filsuel du premier roi d'Ecosse de cette famille. Le sujet de la guerre était les Iles Hébrides, les Iles Orcades et celles de Schetland qui, de temps immémorial, appartenaient à la Norvège par droit de conquête. L'an 1266, les deux rois firent un traité par lequel celui de Norvège céda au roi d'Ecosse, moyennant une redevance annuelle, les Hébrides, avec l'île de Man, qui en faisait partie, et le droit de patronage sur l'évêché de cette île, qui devait néanmoins continuer à relever comme par le passé de l'archevêque de Drontheim. (Mallet.) L'an 1286, et non l'an 1282, comme le marque Tindal, Alexandre mourut à Kinghorn, âgé de quarante-cinq ans, après trente-sept ans de règne, le 19 mars, d'une chute de cheval qu'il fit en parcourant les provinces de son royaume, pour faire administrer la justice. Il ne laissa point d'enfants d'YOLANDE, fille de Robert IV, comte de Breux, qu'il avait épousée l'an 1285. Cette princesse se maria depuis, à Artus II, comte de Bretagne. Alexandre survécut aux deux princes David et Alexandre, ainsi qu'à la princesse Marguerite, qui avait eu de son premier mariage. La princesse Marguerite, fille d'Alexandre III, qu'Éric, roi de Norvège, avait épousée, laissa de lui une princesse nommée aussi Marguerite, surnommée communément la *Vierge de Norvège*, qui devait succéder à son aïeul à la couronne d'Ecosse; mais cette princesse étant morte, l'an 1291, dans son passage de Norvège en Ecosse, le royaume, qui depuis la mort d'Alexandre avait été paisiblement gouverné par cinq régentes qu'il avait nommés en mourant, fut bientôt agité par de grands troubles, au sujet de la succession au trône. Plusieurs y prétendirent, jusqu'à un nombre de douze, dont les deux principaux furent Jean Baillol et Robert Brus. Le premier descendait de Marguerite, fille aînée de David, comte de Huntingdon, frère du roi Guillaume, et le second d'Isabelle, dernière fille du même David. Jean Baillol l'emporta, par la décision d'Edouard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre qui, ayant été choisi pour arbitre de cette querelle, prononça en sa faveur. (Voyez les rois d'Angleterre.)

### JEAN BAILLOL ou BAILLOL.

1292. Le 17, ou, selon Thoiras, le 19 novembre 1292, JEAN BAILLOL, est déclaré roi d'Ecosse par Edouard I<sup>er</sup>, qui bientôt traite plutôt en esclave qu'en roi celui qui a placé sur le trône. La première chose qu'il exigea de lui fut l'hommage qu'il rendit en français, dans ces termes : *Monseigneur sire Edouard, roys d'Engleterre a souverain seigneur du royaume de Escocce; je Johan de Bailliol, roys de Escocce avec les appartenances, et od kant hi apent, et quel ioe tenk et dey et dreyt à*

*clerym per moy à pur mes heyrz reys de Escote, tenir heritablement de vas & de vos heyrz reys de Engleterre, de vie & de mort, de terrien honneur cointre tutes gens, li pount oïez ou mourir.* — Et le reys, ajoute la notice d'où cet extrait est tiré, le recel en la forme, sous son dextre, le dextre ontri. C'est honneur fut fet au Neuf-Châtel sur Tyne en Engleterre, le jour S. Estienne le an de grace MCC nonante & deux, à du rigne le reys Edouard XII. (Le Clerc, *Biblioth. Univ.*, tom. XXII, p. 563.) Jean Bailleur, exerce par les mauvais traitements d'Edouard, se repent du serment de fidélité qu'il lui avait prêté, et après s'en être fait absoudre, ainsi que tous ses sujets, par le pape, il entreprend de secouer le joug. Après avoir obtenu de Rome cette abolition, il chasse de ses états tous les Anglais, sans excepter les ecclésiastiques, et déclare à Edouard, par une lettre dont le gardien des Cordeliers de Roubourg fut porteur, qu'attendu les injures multipliées qu'il a reçues de lui, il renonce à l'hommage qu'il lui a rendu forcément, et n'entend plus vivre sous la dépendance de l'Angleterre. Bailleur comptait sur le secours de la France, avec laquelle il s'était allié, pour soutenir cette levée de bouclier. Mais il fut trompé dans son attente. Rattu devant la ville de Dumbrie par le comte de Warrene, et poursuivi par Edouard, il est réduit à venir se présenter, le 2 juillet 1297, un bâton blanc à la main, devant son tyran qui le fait conduire prisonnier en Angleterre, après avoir fait dresser un acte authentique par lequel Bailleur lui résignait sa couronne, sa dignité et ses biens propres. Le grand sceau d'Écosse fut alors empou comme ne devant plus être d'aucun usage, et l'on en fit un autre aux armes d'Angleterre, qui fut confié à Gautier d'Agmondesham. Bailleur obtint, ensuite par le traité de paix qu'Edouard fit, l'an 1298, avec Philippe le Bel, la liberté de se retirer en France, où il passa dans la vie privée le reste de ses jours, nullement regrettond les Écossois dont il n'avait pas mérité l'estime par sa conduite. On ignore le tems de sa mort, et on dispute sur le lieu de sa retraite. L'opinion la plus commune est qu'il se fusa en Normandie, dans le pays de Caen, où il avait des terres, et d'où la famille des Bailleur, qui subsiste encore aujourd'hui dans cette province, est originaire. Mais il nous paraît certain qu'il retourna à Mons, en Vimeux; d'où il était seigneur, et d'où Edouard l'avait fait venir pour le placer sur le trône d'Écosse. Nous voyons en effet qu'en 1304 il vendit à la commune d'Alberville, sous le vain titre de roi d'Écosse, plusieurs biens qu'il avait sur la Somme, et qu'en 1311 il eut un différend pour la justice avec le comte de Ponthieu. Il n'est donc pas mort en 1306, comme le prétendent Smollett et M. Hume. La forteresse d'Helicourt fut conquise sur Edouard, son fils, en 1335; ce qui prouve que le père n'existait plus alors. (*Hist. de Ponthieu*.) On voit encore aujourd'hui son épitaphe dans l'église de Saint-Waast de Bailleur-sur-Eaune, (soit que ce soit le lieu de sa première sépulture ou d'une seconde) par laquelle on apprend qu'il mourut un samedi dans le mois d'avril; le reste de la date est effacé. Après l'expulsion de Bailleur, les Écossois firent des efforts pour se délivrer de l'oppression des Anglais, et eurent même quelques avantages considérables sous la conduite de Guillaume Wallace; mais étant peu unis entre eux, ils n'en remportèrent pas de décisifs, pour terminer leur querelle, jusqu'en 1306. (Voy. Edouard I, roi d'Angleterre.)

#### ROBERT BRUS, PREMIER DU NOM.

1306. ROBERT BRUS, fils de celui qui avait disputé la couronne avec Jean Bailleur, est reconnu roi d'Écosse, le 25 mars 1306, par les grands de la nation. On a vu sous Edouard I comment Robert, étant à la cour de ce prince, s'y était ouvert à Cummin, son compatriote, du dessein où il était de délivrer sa patrie du joug des Anglais, la trahison que ce faux ami lui fit en révélant le secret au roi et la nécessité ou la crainte d'être arrêté mit Robert de fuir promptement en Écosse. Cummin l'avait suivi par ordre du roi pour l'observer, sans se douter que

son infidélité avait été découverte. Robert, à son arrivée, assemble ses amis dans l'église des Cordeliers à Dumfries, leur fait part de ses sentiments, et les exhorte à braver leurs leers. Cummin, qui était présent, se démasque alors en se montrant insensible à ses raisons. On se sépare, et Robert, aussitôt de l'assemblée, couche Cummin sur le carreau. *Le traitre est-il mort?* lui demande le chevalier Kirk Patrick. *Le traitre, répondit Brus. Quoi?* dit le chevalier, *est-ce une chose à laisser dans l'incertitude?* Il court aussitôt poignarder Cummin. On loua cette action comme un trait de patriotisme, et la couronne ayant été décernée à Robert, on chassa les Anglais de l'Écosse. Ce ne fut néanmoins qu'après de longues guerres qu'il vint à bout d'assurer la liberté de son pays. Au milieu du tumulte des armes, il gouverna ses sujets avec beaucoup de douceur et d'équité. L'Écosse sous son règne devint très-puissante et très-florissante. Ce prince, après l'avoir gouvernée l'espace de vingt-trois ans, mourut, âgé de cinquante-cinq, le 7 juin 1329, laissant pour successeur un fils en bas âge et une fille qui porta le sceptre d'Écosse dans la maison de Stuart. Robert, étant au lit de la mort, conjura Jacques Douglas de porter son cœur dans la Terre-Sainte. Ce brave chevalier partit pour Jérusalem, muni d'un passe-port d'Edouard III, qui se trouve dans Rymer, et fut tué l'an 1330. (Voy. Edouard II et Edouard III, rois d'Angleterre.)

#### DAVID II.

1329. DAVID II, fils de Robert, le restaurateur de la monarchie d'Écosse, succède à son père sous la tutelle du comte de Murray, n'étant âgé que de cinq ans. L'an 1331, ou 1332, David est détrôné, et obligé de se retirer en France. Il resta un régent, et conserva toujours un parti jusqu'à son rétablissement en 1342.

#### EDOUARD BAILLOR.

1331. EDOUARD BAILLOR, fils de Jean, avait été retenu quelque tems prisonnier en Angleterre, après l'élargissement de son père; mais ayant aussi obtenu sa liberté, il passa en France, et vécut des biens de patrimoine qu'il y possédait, sans songer à faire revivre les prétentions de sa maison sur la couronne d'Écosse. Ce fut le roi d'Angleterre, Edouard III, qui lui en fit naître la pensée, dans la vue d'exciter des troubles en Écosse et d'en profiter pour envahir ce royaume. Mais comme il ne voulait pas se motiver ouvertement, il se servit, pour éveiller son ambition, du lord Beaumont, pair d'Angleterre, qui réclamait, du chef de sa femme, le comté de Buchan, en Écosse. Ce lord, jugeant Bailleur propre à servir ses vues, vint le trouver en France, où il était alors détenu dans les prisons, (tant il y était peu considéré) pour quelque faute commise contre les lois. Beaumont obtint la liberté du prisonnier, et après lui avoir peigné la facilité qu'il y avait pour lui de monter sur le trône d'Écosse, à raison des discordes qui régnaient dans ce pays, l'emmène en Angleterre. Le roi le reçut avec joie, et lui fournit une flotte avec laquelle il alla faire une descente en Écosse. Elle fut heureuse, malgré les efforts des Écossois qui étaient accourus en foule pour s'y opposer. Bailleur, après les avoir repoussés avec une grande perte des leurs, pénétra dans le cœur du pays, et gagna, le 11 août 1332, une grande bataille près de la rivière d'Erne, sur le comte de Murray, nouveau régent d'Écosse depuis la mort du comte de Mar, auquel il était fort inférieur en capacité. Ayant ensuite remporté plusieurs autres avantages considérables avec une rapidité surprenante, il alla se faire couronner à Scone, le 27 septembre 1332, selon Barnes. (Voy. Edouard III, roi d'Angleterre.) Le royaume alors se trouva dans la plus déplorable situation, les Écossois étant armés les uns contre les autres, et leur pays ravagé par les Anglais. Edouard III, maître des principales places, y régna sous le nom de Bailleur, qui n'était qu'une ombre de souverain. Enfin par la bravoure de Robert Stuart, régent d'Écosse et successeur

de Marr, les Anglais ayant été chassés de Perth, de Sterling, d'Edimbourg, etc. le roi d'Angleterre accorde une trêve au roi David, qui ramène sur le trône, d'où Baillol est obligé de descendre. Ce dernier cède, l'an 1356, le 20 janvier, ses droits sur l'Ecosse à Edouard III, qui lui fit une pension de deux mille livres sterling pour sa subsistance.

#### DAVID, RÉTABLI.

1342. DAVID quitte la France, passe en Ecosse, rappelé par sa nation, et remonte sur le trône. L'an 1345, tandis que le roi d'Angleterre est occupé à faire la guerre en France, il entre dans le Northumberland à la tête de cinquante mille hommes, et porte la désolation jusque sous les murs de Durham. Mais la reine d'Angleterre, ayant assemblé promptement un corps de douze mille hommes, dont elle donna le commandement au lord Pierre, hasarda de joindre l'ennemi à la croix de Neville, près de cette ville, parcourent elle-même les rangs de l'armée, exhorta les soldats à faire leur devoir, et ne voulut quitter le champ de bataille qu'au moment où l'on allait en venir aux mains. Ses exhortations produisirent leur effet. Les Ecosais furent rompus et mis en fuite avec perte de quinze mille hommes au moins des leurs. Cette bataille est du 17 novembre 1346. David y fut fait prisonnier et conduit, par ordre de la reine, à la tour de Londres, où il resta l'espace de onze ans. Il y était encore lorsqu'en 1357 un nouveau prisonnier de son rang, mais plus puissant que lui, fut amené dans cette capitale. C'était le roi de France, Jean, que le prince de Galles avait pris à la bataille de Poitiers. Edouard, considérant alors que la conquête de l'Ecosse n'était pas plus avancée par la captivité de son souverain, et que Robert Stuart, héritier et veuve de ce prince, était encore en état de résister, consentit la même année, à rendre la liberté à David. Tous pour cent mille marcs sterling de rançon. David, pour la somme du paiement de cette somme, lui livra les fils des plus grands seigneurs d'Ecosse. Il vécut paisible depuis sa délivrance, et mourut sans enfants le 22 février 1371, âgé de quarante-sept ans, dans la quarante-deuxième année de son règne.

#### ROBERT, II<sup>e</sup>. DU NOM, 1<sup>er</sup>. ROI DE LA FAMILLE DES STUART.

ROBERT II, fils de Walter (Gautier) Stuart, grand-sénéchal d'Ecosse, et de Marie ou Marjorie, fille de Robert I, succéda au roi David, son oncle maternel. C'est le premier roi de la maison de Stuart qui, dans la suite, a réuni en une seule monarchie les royaumes d'Ecosse et d'Angleterre, et qui en est aujourd'hui dépouillé. Robert se fit respecter au dedans et au dehors par la sagesse de son gouvernement. Il mourut le 9 avril 1390, âgé de soixante-quinze ans, après en avoir régné dix-neuf et eu deux fois de mois, laissant plusieurs enfants; savoir: 1<sup>er</sup>. D'ELISABETH MORE, sa première femme, Jean-Robert et Alexandre; 2<sup>e</sup>. D'ELPHÉMIE, fille du comte de Ross, David et Walter, avec plusieurs filles. Il eut encore des enfants naturels, dont plusieurs familles d'Ecosse tirent leur origine. Nous avons une charte de Robert II, alors sénéchal d'Ecosse, datée de Perth, le 12 janvier 1364, que le respectable M. Innes, principal du collège des Ecosais à Paris, a publiée l'an 1695, après l'avoir fait examiner par les plus habiles antiquaires de Paris. Le célèbre alder Benardus, M. Baluze, le père Mabillon, don Ruinart, en ont reconnu l'authenticité par un acte signé le 26 mai 1694. Elle sert à réfuter plusieurs faussetés avancées par Buchanan dans son Histoire d'Ecosse. 1<sup>re</sup>. Cet écrivain avance que Robert et Elisabeth More ne furent mariés qu'en 1374; et Robert, dans la charte dont il s'agit, atteste qu'il avait épousé dès-lors Elisabeth avec dispense du saint siège, attendu qu'elle était sa proche parente, et fonde, pour remplir la condition de cette dispense, une chapelle dans l'église de Glasgow. 2<sup>e</sup>. Buchanan donne pour un bâtard légitime par son père, après son aven-

ment au trône, le prince Jean, que Robert appelle son fils aîné; dénomination qui n'a jamais été donnée qu'à un fils né en légitime mariage. 3<sup>e</sup>. Dans cet acte, il est dit formellement qu'Elisabeth était déjà morte. Son mariage est donc bien antérieur à l'an 1374, et ce qui prouve qu'il l'est beaucoup même à l'an 1364, c'est une charte de ce même Jean, donnée l'an 1371, par laquelle on voit qu'il devait être alors au moins dans l'âge de puberté. (Voy. de Suppl. de la Diplôme, de dom Mabillon, p. 105, et la préf. de Rudiman sur le Trésor d'Anderson, p. 37, et suivant.)

#### ROBERT III.

1390. ROBERT III, appelé auparavant Jean, comte de Carrick, succéda à Robert II, son père, le 19 avril, et, le 13 août suivant, est couronné à Scône. Comme ce prince était d'un esprit faible, il abandonna le soin du gouvernement à Robert, son frère, duc d'Albanie. Celui-ci ayant goûté le plaisir de commander, ferma le dessein de se rendre maître de la couronne. Pour y parvenir, il fit mourir David, fils aîné du roi, qui, craignant un semblable traitement pour Jacques, son second fils, prend le parti de l'envoyer en France, l'an 1406. La tempête ayant jeté le jeune prince sur les côtes d'Angleterre, il y est arrêté prisonnier contre la foi d'un traité. Le roi ne put survivre à cette fâcheuse nouvelle; il en eut en un si grand chagrin, que peu de temps après il en mourut le 6 avril 1406. Il fut alors un interrègne en Ecosse, pendant lequel le duc d'Albanie gouverna le royaume jusqu'en 1410, époque de sa mort. Murdo, son fils, qui gouverna rarement après lui pendant quatre ans, mais avec autant d'indolence que son père avait montré de courage et d'activité. L'an 1413, les ambassadeurs de Charles VII, roi de France, ratifièrent les anciennes alliances de ce royaume avec l'Ecosse, et obtinrent de la régence un serment de cinq mille hommes. Ces troupes, commandées par Archaud, comte de Douglas, beau-père du comte de Stuart, abordèrent à la Rochelle sur la fin de cette année, et leur arrive releva les espérances du monarque français. Le duc de Gloucester, régent d'Angleterre, songea pour lors à rendre la liberté à son prisonnier Jacques, héritier du trône d'Ecosse, dans l'espérance de détacher les Ecosais de l'alliance du monarque français, et par là de le priver des secours qu'ils lui fourniraient. Les conditions dont il convint avec les commissaires d'Ecosse, envoyés à Londres pour l'élargissement de leur futur souverain, furent qu'il paierait quarante mille marcs d'argent pour sa rançon, qu'il conclurait une trêve avec le roi Henri, promettait de ne donner aucun secours aux ennemis de l'Angleterre, et rappellerait les troupes écosaises nouvellement envoyées en France. Jacques signa tout, et partit au mois de mars suivant, après dix-huit ans de captivité, pour retourner en Ecosse.

#### JACQUES I.

1424. JACQUES I, fils de Robert III, trouva en arrivant en Ecosse tous les ordres disposés à le reconnaître pour leur souverain, et le regent lui-même tout prêt à lui remettre une autorité qui pesait à sa faiblesse. Ainsi Jacques I fut proclamé roi d'Ecosse sans contradiction. Le dessein du régent d'Angleterre, en le relâchant, était de le détacher des intérêts de Charles VII, roi de France. Mais, malgré les promesses qu'on lui avait extorquées, il ne rappela point les troupes qui étaient au service du monarque français, et s'empêcha point qu'il n'eût introduits en Ecosse pendant sa captivité. Jacques s'appliqua tout entier à s'y remédier. L'an 1436, il irrita contre lui le ministère anglais, en donnant Marguerite, sa fille, au dauphin; depuis le roi Louis XI. On envoya d'Angleterre une armée contre l'Ecosse, sous la conduite du comte de Northumberland. Elle y fut du défilé; mais elle est battue à Poppenden, par Guillaume de Douglas, comte d'Angus, et obligée de se retirer. L'an 1437,

Le 20 février, Jacques est assassiné par son oncle Walter, comte d'Atbol, escorté d'une troupe d'assassins. Ce prince était logé avec la reine, sa femme, dans le couvent des Dominicains à Perth. Ses domestiques ayant été gagés, il ne fut défendu que par deux femmes. Une jeune dame de la maison de Douglas, attachée à la reine, entendit le bruit que faisaient les assassins en voulant sauter la porte de l'appartement; elle courut à cette porte pour en fermer les verrous; mais les domestiques les avaient relevés: elle opposa aux efforts des assassins la faible résistance de son bras: elle eut ce bras coupé. Le roi, plein de valeur comme de vertus, saut sur épee, et tua quelques uns des assassins: la reine, dont la tendresse animait le courage, s'élança au devant de leurs épées, et fut à son mari un rempart de son corps. Elle fut percée de plusieurs coups, qui firent évanouir peu sa vie. Le roi eut vingt-huit, la plupart mangés, et tomba enfin accablé par le nombre. Dans la suite, toutes les assassins périrent au milieu des supplices: celui du comte d'Atbol fut horrible comme son crime. On commença par la pencher non au milieu d'Edimbourg; on lui donna en suite l'estrapade, on lui mit sur la tête une couronne de fer ardent; on lui déchira les entrailles, on les brûla, ou le tenaililla, enfin on lui arracha le cœur, et on le jeta au feu: puis on decapita, ou recarta son cadavre. Jacques avait régné trente et un ans depuis la mort de son père, et treize depuis son retour d'Angleterre. DE JEANNE DE SOMMERSET, qu'il avait épousée peu après son élargissement, il laissa une seule fille qu'on a ci-dessus nommée, un fils qui lui succéda, et Eleonore, mariée en 1448 à Sigismoud, duc d'Autriche.

## JACQUES II.

1437. JACQUES II succéda, le 20 février, à Jacques I, son père, n'étant âgé que de six ans et quatre mois. Son bas âge donna lieu à bien des troubles excités par différents seigneurs qui voulaient être maîtres du gouvernement. Enfin le roi, devenu majeur, secoua le joug des ministres, et gouverna lui-même l'état avec beaucoup de sagesse. Il eût la guerre avec l'Angleterre par des révoltes qui furent renouvelées lorsquelles approchèrent du terme. Mais, l'an 1460, Marguerite, reine d'Angleterre, s'étant réfugiée en Écosse avec son fils, après la perte de la bataille du Northampton, engagea ce monarque, en lui cédant Barwick, à lui fournir du secours contre le duc d'York, rival de son époux. Jacques, s'étant mis lui-même à la tête de ses troupes, entra dans les provinces septentrionales de l'Angleterre, et après quelques petites expéditions, vint mettre le siège devant le fort château de Rumborough. Mais, tandis qu'on fait devant lui l'essai d'une nouvelle bombe, la pièce éclate et l'emporte le 3 août de la même année 1460. Il était âgé d'environ trente ans, et en avait régné vingt trois et quelques mois. La reine MARG, fille d'Arroul, duc de Gueldre, qu'il avait épousée en 1449, continue le siège, et emporte la place. Jacques laissa d'elle trois fils, Jacques, Alexandre et Jean. Elle mourut en 1463.

## JACQUES III.

1460. JACQUES III, âgé seulement de sept ans, est reconnu roi après la mort de son père. Les commencements de son règne furent d'abord assez tranquilles; il fut ensuite agité par des troubles et des séditions. Ce fut la conduite de Jacques qui les occasionna. Seduit par des flatteurs, il voulut régler tout au gré de son caprice, et ne se comporta en vrai tyran. Il avait trois ministres ou favoris, gens de basse naissance, qui le gouvernaient absolument, et qui n'avaient d'autres vues que de le rendre indolent des lois, afin de pouvoir commander eux-mêmes en son nom avec une autorité despotique. Ses trois frères, Alexandre, duc d'Albanie, et Jean, furent les premiers à blâmer son gouvernement. Le second étant expliqué là dessus trop librement, le roi le fit mettre en prison, où peu de temps

après on lui ôta la vie en lui ouvrant les veines. Alexandre, dans la crainte qu'il ne vengât la mort de son frère, fut dans le même tems enfermé dans un château. Ceci arriva vers la fin de l'an 1479. Dans ces entrefais, Louis XI, roi de France, craignant une guerre de la part d'Edouard IV, roi d'Angleterre, engage le roi d'Écosse à rompre la trêve avec les Anglais. L'an 1481, au mois de juin, les Écossois font irruption dans le Nord de l'Angleterre, d'où ils remportent quelque butin. C'est à quoi se termina leur expédition. Le duc d'Albanie, avant qu'elle commençât, s'étant échappé de sa prison, était venu trouver Edouard, et s'était avec lui, le 10 juin, un traité d'alliance, dans lequel il prenait le titre de roi d'Écosse. Le duc de Gloucester mettait pas à marcher contre l'Écosse avec une armée, par ordre d'Edouard. Après avoir pris Barwick, il va droit à Edimbourg. Pendant qu'il était en route, Jacques, ayant assemblé la noblesse à Lauther, veut se mettre en état de défense. Mais elle commence par faire pendre ses trois favoris: après quoi Jacques ayant pris la fuite, toute son armée se dissipe. Le duc d'Albanie, étant venu s'aboucher avec les seigneurs, il fut convenu, dans la conférence, qu'il serait reconnu régent du royaume, et qu'il reconduirait son frère pour lui légitime. Jacques ratifia cet accord. Mais le duc, apprenant ensuite que le roi veut se défaire de lui, se sauve avec quelques amis à Dumbart, et de là se retire en France, où il fut heureusement tué dans un tournoi. Jacques continua d'aliéner la noblesse par sa conduite tyrannique. Il s'était soulevé, l'an 1485, elle l'obligea de se réfugier dans le château d'Edimbourg, d'où il écrivit aux rois de France et d'Angleterre pour implorer leurs secours. N'en ayant reçu que de vaines paroles, il voulut passer d'Edimbourg à Sterling, dont le gouverneur lui ferma les portes. Obligé de revenir sur ses pas, il rencontra sur sa route l'armée des rebelles, avec laquelle il fut obligé d'en venir à une bataille, quoique avec des forces bien inférieures aux leurs. Il y perit, le 11 juin 1488, à l'âge de trente-cinq ans. Il avait épousé MARGUERITE, fille de Christian I, roi de Danemark, dont il laissa un fils qui suit. (Thotak.)

## JACQUES IV.

1488. JACQUES IV succéda, le 11 juin, au roi son père, à l'âge de quinze ans. Ce prince est un des plus grands rois qu'ait eus l'Écosse: il égala ou surpassa tous ses prédécesseurs par sa valeur, sa grandeur d'âme, sa sagesse, sa piété, et toutes ses grandes qualités. Sous son règne, les ministres, les brigandages, furent arrêtés par la sévérité des lois: il fit fleurir la religion par son zèle et son exemple, et régner l'abondance par le commerce. L'an 1495, il reçut dans ses états le fameux Perkin, qui se donnait pour Richard, duc d'York, fils du roi d'Angleterre, Edouard IV. Persuadé, par ses réponses aux questions qu'il lui fit, que ce n'était nullement un imposteur, il lui donna en mariage une de ses parentes, et lui fournit une armée avec laquelle il ravagea les frontières d'Angleterre. Mais Jacques, s'étant accommodé peu de temps après avec Henri VII, roi d'Angleterre, prit cet hôte de se retirer ailleurs. Louis XII, roi de France, étant attaqué par Henri VIII, roi d'Angleterre, Jacques fit, l'an 1513, une diversion en faveur du premier, par une irruption dans le Northumberland. Outre les traités qui liaient l'Écosse à la France, il fut encore fortement excité à prendre ce parti par les invitations d'Aune, reine de France, dont il avait toujours été le chevalier dans tous les tournois. Elle somma ce monarque, selon les lois de la galanterie romanesque, alors à la mode, de s'armer pour sa défense, et de prouver qu'il était son loyal et courageux champion. Le succès ne couronna point sa valeur et sa fidélité. Il fut défait à la bataille de Floddefield dans le Northumberland, et y perdit la vie le 9 septembre 1513, dans la quarante et unième de son âge. La viogt sixième de son règne, laissant de MARGU. R. 7, son épouse, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre; deux fils, dont

1511, à peine âgé de deux ans, lui succéda sous le nom de Jacques V. Le mariage de Jacques IV avec Marguerite, contracté l'an 1503, a depuis fait passer la couronne d'Angleterre dans la maison de Stuart. Il est remarquable que le corps de ce prince ayant été apporté du champ de bataille où il périt, dans un creuset de plomb, à Londres, y fut gardé quelque temps sans qu'on eût lui accorder l'honneur de la sépulture, et cela parce qu'il était mort sous la sentence d'excommunication à cause de sa cohabitation avec la France et de son opposition au saint siège. Mais à la prière de Henri VIII, qui prétendit qu'il avait donné quelque signe de repentance, il obtint l'absolution, et son corps fut enterré. Sa veuve mourut en 1530. Quelques écrivains, racontent que la dévotion de Jacques l'avait porté à l'entourer le corps d'une chaîne de fer, à laquelle il ajoutait un anneau tous les ans. C'est à lui que l'on rapporte l'institution de la chevalerie de Saint-André ou du Chardon. L'ancienne marque de cet ordre était un collier d'or formé de fleurs de chardon et de feuilles de rue, avec cette devise : *Nemo me impune lacesset.*

## JACQUES V.

1513. JACQUES V, fils de Jacques IV, lui succéda, ayant à peine deux ans. Par le testament que le roi, son père, avait fait avant de se mettre en campagne, il était dit que la reine Marguerite, sa femme, serait la régente pendant qu'elle demeurerait en viduité, ce qui fut confirmé par les états trois ans avant de janvier 1514, quoiqu'il n'y eût pas d'exemple d'une reine régnante en Ecosse. Mais au bout de quelques mois, Marguerite s'étant remariée avec Archibald de Douglas, comte d'Angus, Alexandre Hume, gouverneur de tout le pays situé au Nord du Frith, homme violent et brouillon, excita les états à délever la régence à Jean, duc d'Albanie, petit-fils du roi Jacques III, et retira pour lors en France. Ce choix excita de grands troubles en Ecosse jusqu'à la mort du roi. Dès qu'il fut parvenu à l'âge de dix-sept ans, il gouverna par lui-même, et remplit tous les devoirs d'un excellent prince ; mais il eut beaucoup à souffrir de la noblesse, qui commençait à être infectée des erreurs de Calvin, et s'opposait toujours aux louables desseins de son roi. Elle l'abandonna même en 1542, lorsqu'il allait livrer bataille aux Anglais ; ce qui lui causa un tel chagrin, qu'il en mourut quelques jours après, le 13 décembre, âgé de trente-un ans. Jacques V avait épousé en première nocce, à Paris, le 1<sup>er</sup> janvier 1536, MADELAINE, fille aînée de François I<sup>er</sup>, qu'il avait secouru dans ses guerres contre Charles-Quint. Cette princesse étant morte la même année, il épousa en secondes nocces, l'an 1538, MARIE DE LORRAINE, fille de Claude, duc de Guise, veuve de Louis II d'Orléans, duc de Longueville, qu'elle avait épousé le 4 août 1534, et perdu trois ans après. Jacques eut de cette seconde alliance deux princes, morts avant lui, et une princesse qui lui succéda, âgée seulement de huit jours.

Ce prince, ami de la justice, de la paix et de la religion, défendit les autels contre les réformateurs qui voulaient les renverser. Henri VIII, roi d'Angleterre, lui avait envoyé son livre des *Sept Sacraments* contre Luther, dans lequel il s'appliquait à justifier son schisme. Jacques V refusa de lire ce livre, et le jeta au feu. L'année même, disait ce bon roi, réduire en cendres ce livre, que de m'exposer, en le lisant, à brûler dans les flammes éternelles.

## MARIE.

1542. MARIE, fille de Jacques V et de Marie de Lorraine, devient héritière de la couronne d'Ecosse, le 13 décembre 1542, huit jours après sa naissance. La reine douairière, sa mère, est établie régente avec un conseil que le roi défunt avait nommé. Henri VIII, roi d'Angleterre, se proposa d'a-

bord de faire épouser Marie au prince Edouard, son fils, afin de réunir les deux royaumes ; mais ce mariage n'eut pas lieu. La guerre, après la mort de Henri, s'étant renouvelée entre l'Angleterre et l'Ecosse, Marie fut envoyée, l'an 1548, à l'âge de six ans, pour la sûreté de sa personne, en France où l'on portait un grand soin de son éducation (1). Elle y épousa, l'an 1558, le 24 d'avril (et non de décembre, comme le marquent quelques-uns), le dauphin, qui devint roi de France le 10 juillet de l'année suivante, sous le nom de François II. L'an 1559, après le traité de Cateau-Cambrésis, le dauphin et sa femme, par ordre de Henri II et à la sollicitation des Guise, prenaient le titre de roi et de reine d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande, et fust gravés les armes d'Angleterre sur leur scuto et leur vaiselle. La même année, la régente, promise par l'évêque d'Amiens ; Nicolas de Pellevé, depuis cardinal, et le seigneur de la Brosse, que le ministre de France lui avait envoyés avec quelques docteurs de Sorbonne, fait publier en Ecosse un édit rigoureux contre la religion protestante qui avait fait de grands progrès dans ce pays. Ce fut l'occasion, comme elle l'avait prévu, de plusieurs révoltes qui engagèrent cette princesse à faire venir des troupes de France à son secours. La reine d'Angleterre ne manqua pas de son côté d'en envoyer aux rebelles. Tandis que les Anglais tiennent les troupes françaises assiégées dans Leith, la régente mourut, le 10 juin 1560, dans la quarante-cinquième année de son âge, au château d'Edimbourg. Son corps fut transporté en France et enterré à l'abbaye de Saint-Pierre de Reims. « Cette princesse, dit M. de Thou, « était ennemie des conseils violents, et avait toujours été d'avis qu'il fallait retenir les Ecossois dans l'obéissance plutôt qu'à un gouvernement dur et modéré, que par les menaces et la sévérité. Elle avait même écrit aux princes lorrains, « ses frères, que le seul moyen de conserver l'ancienne religion, « était de laisser au peuple une entière liberté de conscience... « Elle avait le génie élevé et un grand amour de la justice. « Elle avait su, par son courage et sa prudence, contenir longtemps dans le devoir ces peuples féroces, et jusqu'aux habitants des petites îles de l'Ecosse. Ceux qui jugeaient sans passion « lui rendaient cette justice, que s'il eût dépendu d'elle de se gouverner selon ses vues, elle n'aurait jamais eu la guerre contre les Ecossois, mais qu'étant obligée de se conduire par la volonté d'autrui (suivant les vues des princes lorrains, « ses frères ), et n'ayant qu'une autorité empruntée de la cour de France, dont elle recevait les ordres, il arrivait de là que souvent elle ne pouvait tenir sa parole, et que sa conduite paraissait se démentir. » Les hostilités cessèrent en Ecosse, le 30 du mois de juillet suivant, par le traité d'Edimbourg, dont les principales conditions furent que les Français évacueraient incessamment l'Ecosse ; que le roi et la reine d'Ecosse renonceraient au titre et aux armes de souverains d'Angleterre ; que personne, excepté les naturels du pays, ne posséderait des charges en Ecosse ; que pendant l'absence de la reine, douze personnes, dont cinq seraient nommées par elle, et les sept autres par les états, administreraient le royaume d'Ecosse, de manière que Marie ne pourrait faire ni la paix ni la guerre sans leur consentement ; et qu'enfin on convoquerait incessamment

(1) A l'âge de treize à quatorze ans, elle résida publiquement dans une salle du Louvre, en présence du roi Henri II et de toute la cour, un discours latin de sa composition, où elle soutint qu'il sied aux femmes d'être instruites, et que les belles connaissances sont pour elles une grâce de plus. Elle cultiva le poëse française, et se le créda, en ce genre, un à Horat, et non autres poëtes de son temps. Plusieurs d'entre eux célébrèrent sa beauté, ses talents, son vertu. Plusieurs laïcs excélerent encore sur ces, et rien n'est au-dessus des éloges que lui donnèrent le chancelier de l'Hôpital, Martin du Bellai et Bouchan, son sujet, qui l'a depuis si fidèlement et si méchamment décriée dans son Histoire d'Ecosse, pour faire sa cour à la reine Elizabeth.



ment le parlement ou les états. Cette assemblée se tint effectivement dans le mois suivant, et les Protestants y étant les maîtres firent plusieurs actes pour bannir d'Écosse la religion catholique et y établir celle des Presbytériens. Ces actes ayant été apportés en France, Marie refusa de les ratifier, attendu qu'ils emanaient d'un parlement qu'elle jugeait illégal, comme n'ayant point été assemblé par son autorité. Marie ayant perdu son époux, le 5 décembre 1566, se trouva dans la nécessité de retourner en Écosse. Pour assurer son retour, elle demanda un sauf-conduit à la reine d'Angleterre. Non-seulement Elisabeth le refusa, mais elle envoya une escadre pour enlever Marie de la cour. Mais plus on la connaissait, plus on lui découvrait de qualités aimables et solides dans le caractère. Son arrivée répandit une allégresse universelle en Écosse.

Les premières démarches de Marie confirmèrent l'opinion avantageuse qu'on avait déjà prise d'elle. Elle donna toute sa confiance aux chefs des protestants, qui seuls étaient en état de soutenir son gouvernement par l'ascendant qu'ils avaient pris sur le peuple. Elle confia le dépôt de son autorité, principalement au lord James, son frère naturel, qu'elle fit lieutenant comte de Murray, et au secrétaire d'état, Ledington, homme d'une capacité reconnue. Il y en fallait de beaucoup néanmoins qu'elle réunît en sa faveur les cœurs de tous ses sujets. Sa religion tenait dans la défiance tout ce qu'il y avait de protestants anglais, et le nombre en était grand en Écosse. Les prédicants, dont le chef était le fougueux Jean Knox, disciple de Calvin, ne cessaient de la dénigrer en chaire comme une idolâtre. A peine lui permit-on de faire dire la messe en sa chapelle. Marie avait pour homme de confiance un musicien piémontais, nommé David Rizzo. Ce fut par son conseil, qu'après avoir éludé les poursuites de l'archiduc Charles d'Autriche, qui la recherchait en mariage, elle épousa, le 17 juillet 1565, Henri Stuart de Darnley, son cousin, fils du comte de Lenox et petit-fils, par sa mère, du comte d'Angus et de Marguerite, veuve du roi Jacques IV. Henri Darnley était d'une figure charmante, et plut tellement à la reine Marie, qu'elle l'associa au trône, et voulut que son nom fût joint au sien dans tous les actes. Du reste, c'était, suivant M. Smollett, un jeune homme faible, inconstant, débauché, vain et impétueux. Le caractère contrastait trop avec celui de Marie pour ne pas occasionner du refroidissement entre les deux époux. Henri, au bout de quelques mois, s'étant aperçu du changement de la reine à son égard, en devint furieux, et se laissa persuader que Rizzo en était la cause. Dans cette prévention fomentée par les envieux de ce favori, il entre, le 9 mars 1566, dans l'appartement de la reine, accompagné de quelques seigneurs, fait enlever Rizzo qui soupait avec elle, et le fait poignarder de cinquante-cinq coups dans la chambre voisine. On peut juger de l'impression que fit cette scène tragique sur la reine, qui était alors dans son septième mois de grossesse. Jacques Hesbarn, comte de Bothwell, succéda à la faveur de Rizzo, que la reine, par une imprudence inconcevable, fit entrer dans le tombeau des rois. Le roi, loin de travailler à sa réconciliation avec la reine, la quitta et se retira à Glasgow. Il y tombe malade. La reine, apprenant son état, vint à Glasgow, et le fit transporter en litière à Edimbourg, pour qu'il fût plus à portée des secours. Mais craignant pour lui l'air du palais, qui était

assez mal sain, ainsi que pour son fils, né au mois de juin précédent, la contagion de la maladie, elle le loge dans une maison à l'extrémité de la ville. Elle lui rend des soins assidus, et voyant plusieurs unités dans un appartement au-dessous du sien. Voyant qu'il était en convalescence, elle retourne au palais pour prendre part aux réjouissances du mariage de l'une des filles de sa suite. Mais au milieu de la nuit suivante, le 10 février 1567, une mine, qu'on fit jouer sous l'appartement du roi, le fit sauter en l'air, et son cadavre est trouvé à quelque distance de là, au pied d'un arbre. Le comte de Lenox, père du roi, accuse Bothwell de ce réicide; mais il est déchargé de cette accusation par le lord justicier d'Écosse, dont la sentence fut confirmée par le parlement. Ce jugement toutefois ne le lava point aux yeux du public. Bothwell forme alors le dessein d'épouser la reine, et mort dans ses intérêts le corps de la noblesse, qui, le 19 avril, sollicite Marie de contracter ce mariage, et de sacrifier la république qu'elle y avait au bien de l'état. Remarque, d'après Bragança qu'elle y avait au bien de l'état. Remarque, d'après Bragança même, que Bothwell, outre qu'il était fort laid et de très mauvaise grâce, avait plus de soixante ans, et que Marie n'en avait que vingt-quatre. Bothwell ne pouvant fixer les irrésolutions de la reine, a recours à la violence. Il l'enlève, comme elle retournait de Sterling, la conduit à Dumbard et de là au château d'Edimbourg, où il reçoit sa main le 15 mai 1567; funeste alliance qui fut la source de tous les malheurs de cette princesse. Le comte de Murray forme alors une conjuration, et prend les armes avec plusieurs seigneurs contre Bothwell et contre la reine, qu'il accuse l'un et l'autre de la mort du feu roi. Bothwell prend la fuite, se cache dans les Orcades, et de là en Norwège, où il mourut peu au bout de dix ans. La reine est arrêtée et confinée dans le château de Lochleven, où on la force de résigner la couronne à son fils, âgé d'environ treize mois. Marie, l'an 1568, s'étant échappée de sa prison, passe en Angleterre pour aller se jeter entre les bras de la reine Elisabeth, sa cousine. Elisabeth refuse de la voir jusqu'à ce qu'elle se soit purgée des accusations intentées contre elle, et donne ordre de la retener prisonnière à Carlisle, au mépris des lois naturelles, divines et humaines. Marie lui répond de sa prison, qu'elle est prête à lui prouver son innocence dans un entretien particulier avec elle, mais que sa dignité ne lui permet pas de se soumettre au jugement d'aucun tribunal. Cette réponse judiciaire ne satisfait point Elisabeth, qui ne cherchait qu'à trouver coupable la reine d'Écosse, afin d'avoir un prétexte de prolonger sa captivité. Mais ce qui mit le plus grand obstacle à sa délivrance, ce fut le refus persévérant qu'elle opposa à la proposition qui lui fut faite de résigner la couronne à son fils. Je sais bien, dit-elle, que je suis reine, et je mourrai reine. De Carlisle, Elisabeth la fit transférer à Boston, puis en d'autres lieux, et enfin à Fotheringay. Ce fut là qu'après avoir été prisonnière pendant dix huit ans, et avoir changé dix-sept fois de prison, elle perdit la vie sur un échafaud, par ordre d'Elisabeth, le 18 février 1567. Ainsi termina sa vie, à l'âge de quarante-cinq ans, Marie Stuart, était ornée des plus grandes qualités de corps et d'esprit. M. Smollett, protestant nullement équivoque, est de tous les historiens celui qui a traité l'histoire de cette princesse avec le plus d'exactitude et d'impartialité. Voyez aussi les *Recherches historiques et critiques sur les principales preuves de l'accusation intentée contre Marie Stuart, reine d'Écosse*, ouvrage d'un autre protestant, traduit de l'anglais. Le corps de Marie fut inhumé dans la cathédrale de Peterborough; mais on le transporta depuis à Westminster, par ordre du roi, son fils, qui fit élever dans ce temple un monument à sa mémoire. L'acte de cette translation ne se trouve plus; on l'a cherché inutilement dans les archives de Westminster. (Voyez François II, roi de France, et Elisabeth, reine d'Angleterre).

## JACQUES VI.

1567. JACQUES VI, né le 19 juin 1566, de la reine Marie Stuart et de Henri Stuart-Darnley, son deuxième époux, est

(1) An moment où l'on sortait du port, elle vit périr un bâtiment. Le plus ardeur partie de l'équipage fut noyé. *Adieu, l'éclat de la reine, qui s'en va par un voyage!* Pendant la navigation elle eut toujours les yeux fixés sur les côtes de France, tant qu'elle put les apercevoir. Lorsqu'elle les vit se confondre avec les nuages, elle s'écria plusieurs fois : *Adieu, France, adieu, je ne te reverrai plus, et vers où tourment de larmes.* « Aimables mouvements, dit M. Guillard, d'une âme jeune et tendre, dont la sensibilité est encore dans toute sa fleur. »

reconnu roi d'Ecosse après l'abdicacion forcée de sa mère, et couronné à Sterling, dans le mois de juillet, par l'évêque des Orcades. Le comte de Murray, son oncle naturel et le persécuteur de sa mère, se fait confirmer dans la régence qu'il avait extorquée de cette princesse. Ce regent ayant été tué, l'an 1570, par Jacques Hamilton, dont il avait injustement confisqué les biens, fut remplacé par le comte de Lenox. L'an 1578, le roi Jacques commença à gouverner par lui-même. Elevé dans le goût des lettres par Buchanan, écossais, et d'habiles étrangers, Jacques VI fonda, l'an 1580, l'université d'Edimbourg. Mais en dissipant les ténèbres de la barbarie, cette école y substitua celles de l'hérésie dont étaient infectés, comme lui, les maîtres à qui ce prince en confia la direction. Un autre objet sollicitait l'amour filial de Jacques VI : c'était l'affreuse situation de sa mère. Cependant, loin de songer à la tirer de la captivité où la reine Elisabeth la retenait, il fit avec cette princesse, l'an 1566, une ligue offensive et défensive pour leur sûreté mutuelle contre les puissances catholiques. Tout ce qu'il fit pour celle qui l'avait mis au monde, ce fut, lorsqu'il apprit, en 1587, la sentence de mort prononcée, le 25 octobre de cette année, contre elle, d'envoyer une ambassade à la reine d'Angleterre, pour l'engager à révoquer ce jugement, tout du moins à ne pas en précipiter l'exécution. Elisabeth lui donna satisfaction sur ce dernier point, en accordant un délai qui dura environ quatre mois. Mais enfin, décidée par les conseils de ceux qui l'environnaient et par ses propres dispositions, elle permit que l'exécution se fit le 18 février 1587. Ce fut elle-même, la cruelle, qui annonça cette affreuse catastrophe au roi, par une lettre pleine d'artifice, où elle témoignait la même surprise et la

même affliction que si l'on eût en cela prévenu ses ordres et outrepassé ses intentions. Jacques, il est vrai, protesta dans ses premiers transports de venger la mort de sa mère. Mais il s'apaisa bientôt sur les remontrances des émissaires qu'Elisabeth avait auprès de lui. Ce prince n'était pas encore marié. L'an 1589, au mois de janvier, il passe à la cour de Danemarck, où il épouse la princesse ANNE, fille du roi Frédéric II. La nouvelle reine, amenée en Ecosse au commencement de mai, y fut couronnée dans l'église de Sainte-Croix.

De toute ancienneté, le droit de vengeance était établi parmi les nobles d'Ecosse. Telle était leur coutume : ils choisissaient un d'entre eux pour leur chef, auquel ils portaient autant d'honneur et de respect qu'au roi. Ce chef, lorsque quelque noble avait été injustement outragé, allait à la tête des parents de celui-ci attaquer la famille de l'agresseur; ce qui remplissait continuellement le royaume de petites guerres civiles. Jacques VI abolit cet usage, l'an 1602, par un édit qui ne permettait à la noblesse offensée de poursuivre la réparation des injures qu'elle avait reçues, que par les voies ordinaires de la justice. La reine Elisabeth qui l'avait, dit-on, fait déclarer son héritier, étant morte l'année suivante, il est proclamé roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques I. Depuis ce temps, les deux couronnes d'Angleterre et d'Ecosse ont toujours été unies sur la même tête. L'Ecosse néanmoins a continué d'être gouvernée comme un royaume particulier jusqu'en 1707, qu'elle a été réunie à l'Angleterre, pour ne faire qu'une seule et même monarchie, sous le titre de Grande-Bretagne.

## CHRONOLOGIE HISTORIQUE

### DES EMPEREURS D'OCCIDENT ET DES ROIS DE GERMANIE.

L'EMPIRE D'OCCIDENT ayant été renversé, l'an 476, par Odoacre, roi des Hérules, le titre en demeura éteint jusqu'à la fin du huitième siècle. L'Italie, durant cet intervalle, fut assujétie successivement, sous le titre de royaume, aux Hérules, aux Goths et aux Lombards. Charlemagne, après avoir détruit la domination de ces derniers, et conquis l'Allemagne, se vit à la tête de la plus vaste et de la plus florissante monarchie qui eût été depuis les Romains en Europe. Tous les peuples, que le droit de sa naissance ou la force de ses armes lui avaient soumis, obéissaient docilement à ses lois; la paix régnait universellement dans ses états. Telle était la situation de ce prince, l'an 800 de Jésus-Christ. Cette année est l'époque du rétablissement de l'empire d'Occident. Charlemagne, supérieur en puissance aux derniers empereurs d'Orient, fit revivre en Occident la dignité impériale, dont il fut le premier revêtu. Elle se maintint dans sa famille l'espace d'un siècle, ou environ, et passa ensuite aux princes allemands, qui l'ont conservée jusqu'à nos jours.

Dans la suite chronologique que nous allons donner des empereurs, on en verra plusieurs, dont les uns ne sont qualifiés que rois d'Italie, d'autres que rois de Germanie, par la plupart des historiens, accoutumés à ne donner le titre d'empereur qu'à ceux qui avaient reçu la couronne impériale de la main du pape.

#### CHARLEMAGNE, PREMIER EMPEREUR FRANÇAIS.

L'an 800, ou 801, en commençant l'année à Noël, comme faisaient alors les Français, CHARLES, dit CHARLEMAGNE, étant à Rome, se rend à la basilique de Saint-Pierre, le jour de Noël, revêtu de l'habit de patrice, c'est-à-dire d'une longue tunique avec un manteau traînant, dont un pan retroussé était rattaché sur l'épaule droite. Le pape Léon III, après avoir célébré la messe en sa présence, s'approche de lui, comme il s'inclinait devant l'autel pour partir, et lui met sur la tête une couronne très-précieuse. En même tems le clergé et le peuple s'écrient : *Vie et victoire à Charles, auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains.* C'était l'acclamation usitée à la création des empereurs. Elle fut répétée trois fois en cette occasion. Léon le consacra ensuite avec l'huile sainte ainsi que Pépin, son fils, roi d'Italie, après quoi, celui-ci se prosterna devant son père, le reconnaissant pour son seigneur et son souverain. « C'est ainsi, dit Muratori, que le bon roi Charles se vit établi empereur des Romains. » Que la chose eût été concertée entre le pape et les principaux de Rome, c'est ce qu'on ne peut révoquer en doute. Le concile de Rome, tenu au commencement du même mois de décembre,

annonce que le projet en avait été formé dès-lors, et comme Charlemagne était l'âme de cette assemblée, il est également hors de doute qu'il y donna son consentement. (Voyez les *Conciles*.) Nous ne pouvons donc ajouter foi au témoignage d'Eginhard, quelque respectable que soit d'ailleurs l'autorité de cet historien, lorsqu'il dit que « Charles ayant reçu à Rome le nom d'auguste et d'empereur, cela d'abord lui déplut si fort, qu'il assura que bien que ce jour-là fût une très-grande fête, » il ne serait point entré dans l'église, s'il avait pu prévoir le dessein du pape. » C'est ici un mensonge politique, qu'en qualité de secrétaire de Charles, Eginhard avait chargé d'écrire, et qu'on eut soin de répandre, afin que ce prince parût garder quelques mesures avec les empereurs d'Orient, dont jusqu'alors il n'avait été que le vicaire à Rome, et dans toute l'Italie impériale. Ces empereurs en effet furent très-irrités de ce que les Romains avaient osé créer un empereur d'Occident. Charlemagne, toutefois n'en fit pas moins valoir les droits de la nouvelle dignité dont les Romains l'avaient revêtu. Jusqu'alors les rois de France, ainsi que ceux de Bourgogne, d'Espagne, d'Italie, etc., avaient reconnu dans les empereurs d'Orient une espèce de supériorité, comme on le voit par les titres de *Père* et de *Seigneur* qu'ils leur donnaient en leur écrivant. Mais Charlemagne, depuis l'époque de son couronnement impérial, traita d'égal avec l'empereur grec, et ne l'appela plus que *frère*, suivant le témoignage d'Eginhard, dans les lettres qu'il lui adressa. Le 25 avril suivant, après avoir employé l'hiver à régler les affaires de Rome et de l'Italie, il reprit la route de France. Sur la fin de ses jours, Charles pensa à transmettre sa dignité à celui que la nature lui avait désigné pour héritier. Dans cette intention, au mois d'août 813, il tint, à Aix-la-Chapelle, une grande assemblée, à laquelle il proposa de donner le titre d'empereur à Louis, qui restait seul de ses fils; proposition qui fut reçue avec applaudissement, comme une inspiration divine. Le lendemain, Louis étant à l'église, prit de ses propres mains, par ordre de son père, la couronne sur l'autel, et se la mit sur la tête, pour montrer par-là qu'il ne prétendait la tenir que de Dieu, Charlemagne mourut l'année suivante, 814, le 28 janvier, à l'âge de soixante-douze ans, dans la quatorzième année de son règne, comme empereur. (Voyez Charlemagne, parmi les rois de France.) Les bornes de l'empire de Charlemagne étaient, au Nord, l'Océan et l'Elbe; à l'Ouest, l'Océan et l'Elbe en Espagne; au Sud, la Méditerranée; à l'Est, le Rhin et les pays au-delà de l'Elbe; et au Nord-Est, les embouchures de l'Oder.

#### LOUIS, DIT LE DÉBONAIRE.

814. LOUIS, dit LE DÉBONAIRE, succéda, le 28 janvier

814, à Charlemagne, son père, et mourut le 20 juin 840. Ce prince rendit aux églises la liberté des élections, et conféra aux évêques, ainsi qu'à plusieurs abbés, les droits régaliens, comme celui de battre monnaie. Il eut pour les états une telle déférence, qu'il s'engagea de ce rien faire sans leur conseil; et leur céda même plusieurs domaines de la couronne, premiers fondements de la puissance des états. (*Voyez Louis le Debonnaire, parmi les rois de France.*)

### LOTHAIRE I, EMPEREUR.

840. **LOTHAIRE I**, fils aîné de Louis le Debonnaire, associé à la dignité impériale le 31 juillet 817, mis en possession du royaume de Lombardie l'an 820, avant le mois de mars, selon Muratori, vers la fin de mai, suivant Pagi, couronné empereur par le pape Pascal I, le jour de Pâques, 5 avril de l'an 823, succéda, le 20 juin 840, à son père, dans l'empire. Non content de son partage, il veut envahir celui de ses frères. L'an 841, le 25 juin, il perdit contre eux la célèbre bataille de Fontenoy, dans l'Auserois. (Cet événement sort d'époque à quelques chartes.) L'an 843, les trois frères s'étant réconciliés, font à Verdun, dans le mois d'août, un nouveau partage, en vertu duquel Lothaire eut l'empire, l'Italie et (en termes exacts) la ville de Rome, avec les provinces situées entre le Rhin, le Rhône, la Saône, la Meuse et l'Escaut. Ce traité est la grande époque qui fit de la Germanie et de la France deux états indépendants l'un de l'autre. L'an 844, suivant le P. Pagi, Lothaire déclare son collègue dans l'empire, Louis, son fils aîné, entre le 19 mai et le 30 octobre; et l'année suivante, il l'envoie à Rome, où il est couronné par Léon IV, le 2 décembre. L'an 855, le 28 ou le 30 septembre, Lothaire meurt après avoir régné quinze ans, trois mois et huit jours, depuis la mort de son père. Six jours avant que de mourir, il s'était retiré à l'abbaye de Prüm, en Ardennes, où, renonçant au monde, il avait pris l'habit monastique. « Fils ingrat et rebelle, dit un éloquent moderne, mauvais frère, monarque injuste, toujours occupé de ruses, d'artifices, de complots, il chercha sans cesse à envahir et se jouit jamais. En abusant de son pouvoir, il en fit la décadence, et amena la ruine de celui de ses successeurs. » D'HERMENGARDE, fille de Hugues, comte d'Alsace et non de Provence (Schoepflin), qu'il avait épousée au mois d'octobre 821, il eut trois fils: Louis, qui suit; Lothaire, auquel il donna la portion de ses états qui fut appelée du nom de ce fils, la Lorraine, et Charles, qui eut le royaume de Provence. Lothaire laissa aussi quatre filles, savoir: Bertrude, mariée à un comte nommé Berenger; Ermengarde, enlevée,

l'an 826, par Gisbert, qu'on fait sans fondement due d'Aquitaine; Rotrude, dont nous ignorons le sort; et Berthe, abbesse, à la prière de laquelle son père donna, l'an 855, à un clerc médecin, vingt-quatre bonniers de terre. (*Deuxième cartulaire de Hainaut, fol. 23.*) (*Voy. Lothaire, roi de Lorraine, et Charles, roi de Provence, pour le détail de leur partage.*) L'abbaye de Saint-Hubert, dans les Ardennes, conserve le portrait de ce prince à la tête d'un paucier en lettres d'or, dont il fit présent à cette maison. Il est représenté assis sur un siège, dont on lion et une lionne forment les deux bras; sa chausure est composée de bandelettes qui se croisent. Son habit est une courte tunique, et par-dessus une rampe agrafée sur l'épaule gauche. Il a la couronne en tête, tenant d'une main son épée dans le fourreau, et de l'autre un long bâton en forme de sceptre. Son visage a de la dignité, et sa taille paraît avantageuse. (*Voyez cette figure gravée dans le deuxième voyage littéraire de D. Martenne, p. 136.*)

On distingue quatre époques du règne de l'empereur Lothaire dans ses diplômes: ce sont celles que nous venons de remarquer au commencement de son article. Depuis la mort de son père, il joignait ordinairement les deux derniers. Celle de son règne en Italie commence l'an 820, et celle de son règne dans une partie de la France, l'an 840; de sorte que les années du règne italien précèdent toujours de vingt ans celles du règne français. Muratori (*Ann. d'Ital.*, t. IV, p. 512.) remarque qu'à Rome on datait de l'an 817 la première année de l'empire de Lothaire, tandis que le reste de l'Italie ne le datait que de l'an 818. Le Baron, dans son *Traité des Monnaies* (p. 102, *éd. de Hol.*), en produit plusieurs frappées sous Louis le Debonnaire, sur lesquelles on lit: *LUDOVICUS IMPERATOR*, dans le monogramme, *ROMA*; et sur le revers, *SANCTUS PETRUS*. Il en produit aussi d'autres de Lothaire, qui, au revers, ont pareillement *SANCTUS PETRUS*; ce qui prouve la souveraineté de ces deux princes à Rome.

### LOUIS II, EMPEREUR.

855. **LOUIS II**, fils aîné de l'empereur Lothaire, né vers l'an 822, associé à l'empire et au royaume d'Italie l'an 849 (Murst.) et sacré, le 2 décembre 850, à Rome, par le pape Léon IV, succéda, l'an 855, à son père dans les dignités qu'il portait avec lui. Il est à remarquer, d'après les annales de Saint-Bertin, qu'il prétendait que l'empire lui avait été substitué par Louis le Debonnaire, son aïeul, pour demeurer attaché à la personne des aînés de sa maison, même par droit de représentation. Borné par ses possessions aux états situés au-delà des Alpes,

de Vienne, en Dauphiné, de Lyon, de Besançon, et tout ce qui est situé à la gauche du Mont-Jura, des Vosges, de la Moselle et de l'Oure, petite rivière du Luxembourg qui se jette dans la Meuse, près de Liège; et tout ce qui est à la droite de ces limites, échut à Louis le Germanique, nommément les villes de Metz, de Trèves, de Cologne, et les Pays-Bas. Mais il rendit le tout à l'empereur Louis, son neveu, suivant les annales de Saint-Bertin: ce qui lui indisposa fort, d'autant elles, les seigneurs lorrains qui, s'étant données à lui de bonne grâces, trouvaient fort mauvais qu'il eût disposé d'eux sans leur consentement. L'an 875, après la mort de l'empereur, son neveu, décédé sans postérité mâle, il entra dans la portion des états de Lothaire, qu'il lui avait abandonnés. La puissance en fut courte. L'an 876, il termina sa carrière à Francfort, le 28 août, dans la soixante-dixième année de son âge, laissant de sa femme, nommée par quelques-uns Emma, trois fils, Carloman, Louis et Charles, auxquels il avait partagé ses états de son vivant, et trois filles, Hildgarde et Berthe, successivement abbesse de Zurich, abbaye que leur père avait fondée, et qui devint célèbre par son opulence et sa juridiction, et Irmingarde,

*Rois carlovingiens en Germanie, non empereurs.*

### LOUIS LE GERMANIQUE.

846. **LOUIS**, troisième fils de Louis le Debonnaire et d'Ermengarde, nommé roi de Bavière l'an 817, arrive en ce pays, l'an 826, avec son épouse. L'an 840, il s'attire les armes de son père, contre lequel il s'était révolté pour la troisième fois. Mais la mort de l'empereur, arrivée sur la route, sauva au fils rebelle le châtiement dont il était menacé. L'an 843, nouveau partage fait entre lui et ses frères, Lothaire et Charles, à Verdun, par lequel Louis devint propriétaire de toutes les provinces situées sur la rive droite du Rhin, et de quelques-unes sur la rive gauche. Ce traité, dit M. Pfeffel, est la première époque du droit public de l'Allemagne. Charles et Louis travaillèrent ensuite à se dépouiller mutuellement. L'an 870, ils se réunirent pour partager la succession de Lothaire, leur neveu, au préjudice de l'empereur Louis, son frère. Par le traité qu'ils firent à ce sujet, au mois d'août, sur la Meuse, entre Bistritz et Merzen, Charles eut pour sa part les districts

il établit sa cour à Pavie, au lieu d'aller résider à Rome, vraisemblablement parce qu'il ne se croyait pas assez puissant pour résider dans la capitale du monde le plus convenable à son rang. Ce qui est certain, c'est qu'il se plaignait, mais en vain, à ses oncles, Louis le Germanique et Charles le Chauve, de n'avoir pas été, lui qui était empereur, mieux partagé que ses frères dans la succession paternelle. Lothaire, son frère, néanmoins ayant besoin de son secours contre Louis le Germanique, leur oncle, et pour appuyer d'autres desseins qu'il méditait, lui céda, vers la fin de l'an 858, plusieurs places au-delà du Mont-Jura, telles que Genève, Lausanne, Sion, en Valais, et quelques autres dépendances de sa couronne. Louis ne fut pas ingrat, et porta même la reconnaissance au-delà des bornes du devoir. Les archevêques, Gonthier de Cologne et Theutgaud de Trèves, déposés par le pape Nicolas I, pour avoir favorisé le divorce de Lothaire, étaient venus le trouver, l'an 864, il s'engagea, pressé par l'impératrice, à les faire rétablir. Mais après avoir exercé, pour cet effet, à Rome, les violences les plus indignes d'un prince chrétien, sans pouvoir fléchir le pape, il fut obligé, par une maladie qu'il regarda comme une punition du ciel, d'abandonner la cause des deux prélats, de les renvoyer comme ils étaient venus, et de se réconcilier avec le pape qui avait pris la suite.

Les Sarrasins ayant fait une invasion, l'an 866, dans la Calabre et les terres voisines, Louis, à la prière de Landolphe, évêque de Capoue, marcha contre eux. Mais il est trahi par un prêtre qui fait manquer l'expédition. Pour se venger, l'empereur assiège cette ville, qui se rend, au bout de trois mois, à Lambert, fils de Gui, duc de Spolète. Ses habitants et leur territoire sont traités avec la dernière rigueur. Louis remporte quelques avantages sur les infidèles, l'année suivante, avec le secours de Lothaire, son frère. L'an 868, il vient mettre le siège devant Bari. La place résiste pendant trois ans; enfin elle est emportée le 3 février 871. Les pertes étaient alors fréquentes entre les princes. Cette même année, le 28 août, Louis est fait prisonnier, en trahison, par le duc de Bénévent, qui ne le relâche que le 17 septembre suivant. Pendant son enlèvement, Charles le Chauve et Louis le Germanique, ses oncles, avaient partagé entre eux le royaume de Lorraine, après la mort de Lothaire, arrivée le 8 août 869. En vain il s'était récrié contre cette usurpation, et avait employé l'autorité du pape Adrien II pour se faire rendre justice. Enfin, l'an 872, ayant obtenu de Louis le Germanique une conférence à Trente, il y envoie l'impératrice, sa femme, qui vient à bout d'engager ce prince à se déister de sa portion de la Lorraine. (*Anal. Berlin.*) L'impératrice fit ensuite demander à Charles le Chauve une entrevue à Saint-Maurice, mais elle ne put l'obtenir, ce monarque n'étant nullement disposé à se dessaisir de sa proie. (*Murat.*) L'empereur Louis étant venu la même année

à Rome, y fut couronné roi de Lorraine, le jour de la Pentecôte, par le pape Adrien II. L'an 875, il meurt, le 2 août, dans le territoire de Brescia, d'où son corps fut transporté à Milan. Ce prince ne laissa d'INGELBERG ou ANGILBERG, son épouse, dont on ignore la naissance (mariée en 856, morte en 890, suivant le P. Affu), qu'une fille, nommée Ermengarde, qui épousa Boson I, roi d'Arles ou de Provence. « Les historiens d'Allemagne, dit M. de Saint-Marc, prétendent, sans preuves, que l'empereur Louis II, suit par testament, soit de quelque autre manière, avait disposé de ses états en faveur de Carloman, fils aîné de Louis le Germanique. » Ou blâme cet empereur, qui avait d'ailleurs d'excellentes qualités, d'avoir laissé prendre à sa femme trop d'empire sur son esprit. Ce fut elle qui, après la mort de son époux, procura, par ses intrigues, le royaume d'Arles à Boson. L'empereur Charles le Gros, en 840, la tira d'un couvent d'Italie, où elle s'était retirée, et l'envoya prisonnière en Allemagne, où elle mourut après avoir vainement employé la recommandation du pape Jean VIII, pour être renvoyée à Rome.

Il faut distinguer exactement quatre époques du règne de l'empereur Louis II. La première est de l'an 844, lorsqu'il fut déclaré roi d'Italie, et eut pour à Rome au sujet de l'élection et de l'ordination du pape Sergius, faite sans la participation de l'empereur. Sergius alors le couronna roi des Lombards le 25 juin; la seconde époque est de l'an 846, lorsqu'il fut associé par son père à l'empire; la troisième est du 4 décembre 850, jour auquel il fut sacré empereur; enfin la quatrième est de l'an 855, lorsqu'il succéda à son père. On ne distingue pas avec ces époques, et l'on confond surtout la seconde avec la troisième.

#### CHARLES II, DIT LE CHAUVÉ, EMPEREUR.

875. CHARLES II, dit LE CHAUVÉ, roi de France, dernier fils de Louis le Débonnaire, ayant appris la mort de l'empereur Louis, son neveu, marcha en diligence vers l'Italie pour s'emparer de sa succession. Louis de Germanie envoya successivement ses deux fils, Charles et Carloman, pour empêcher cette usurpation. Charles le Chauve les amusa, et ils s'en retournèrent l'un et l'autre sans avoir rien fait. Ce prince arrive, le 17 décembre 875, à Rome, où il est reçu, avec de grands honneurs, par le pape Jean VIII, qui l'y avait invité. Le jour de Noël suivant, Jean le couronna empereur. Charles ayant quitté Rome, le 25 janvier 876, se rend à Pavie, où il est proclamé roi d'Italie dans une diète tenue au mois de février. Ce fut dans cette assemblée qu'il déclara Boson, frère de sa femme, duc de Lombardie, et lui donna la couronne ducal: *Bonae uxoris tuae fratre dux ipsius terra constituto et CORONA DUCALI ornato.* (*Annal. Berlin.* ad an. 876.) C'est le premier duc couronné qu'on voit dans l'histoire. Charles de la repasse en France, d'où il revient l'année suivante en Italie. Mais il en est chassé par Carloman, son neveu, et va mourir au pied du Mont-Cenis, le 6 octobre 877, n'ayant régné, comme empereur, qu'un an et neuf mois. (*Voy. la Chronologie des rois de France.*) L'empire vagua trois ans depuis sa mort.)

#### CHARLES LE GROS, ROI DE SUABE, FUT EMPEREUR.

876. CHARLES, dit LE GROS ou LE GRAS, troisième fils de Louis le Germanique, né vers l'an 833, eut pour sa part les

abbaye de Chiemsee, en Bavière, mentionnée dans un diplôme de l'empereur Henri IV, de l'an 1077. (*Eccard, Comment. Her. Franc. Orient.*, tome II, page 614.) Quelques-uns le font encore père d'Engelberge, femme de l'empereur Louis II. Mais ce qui prouve qu'elle n'était pas sa fille selon la nature, c'est un diplôme où il se dit son parent en l'appelant sa fille spirituelle: *Directa ac spiritualis filia nostra Engelberga.* (*Murat.*, *Antiq. Ital. Diss. XI.*) Louis le Germanique fut enterré à l'abbaye de Laurensbach. Ses fils, après sa mort, firent un nouveau partage à Saalfeld, en Thuringe.

Ce prince régnait ses divisions suivait diverses époques. La première est de la fin de 845; la seconde de l'an 843 ou 844; la troisième de l'an 858 ou 859; la quatrième de l'an 860, après la mort de son père. Il est surprenant qu'il n'ait employé dans ses diplômes ni l'époque de l'an 847, où il fut établi roi de Bavière par son père, ni celle de l'an 847, où cette dignité lui fut conférée au parlement de Nimègue.

#### CARLOMAN, ROI DE BAVIÈRE.

876. CARLOMAN succéda à Louis le Germanique, son père, dans le royaume de Bavière, auquel il joignit la Pannonie, la

#### LOUIS, dit le GERMANIQUE, ROI DE SAXE.

876. LOUIS, second fils de Louis le Germanique, lui succéda dans les états de Saxe, de Thuringe, de la France teu-

étés de Suabe et d'Alsace, avec quelques villes en Lorraine. L'an 879, au mois de septembre, il est associé au royaume d'Italie par Carloman, son frère. S'étant rendu sur les lieux, il en fit proclamer roi, dans une diète tenue entre le 6 octobre et le 11 novembre de la même année, et couronne à Milan, le 6 janvier suivant. De là, il va trouver en France les deux rois, Louis et Carloman, fils de Louis le Bègue, pour concerter avec eux les moyens de détruire Boson, roi d'Alsace, dont il veut réunir les états aux siens. Il retourne aussitôt en Italie, laissant aux deux princes le soin de faire la guerre à cet ennemi commun. Il arrive à Rome, où le pape Jean VIII lui offre enfin la couronne impériale, qu'il ne pouvait plus lui refuser. Charles l'avait sollicitée jusqu'alors inutilement, parce que le pape voulait la faire tomber, avec celle de l'Italie, sur la tête de Boson. L'empire était vacant depuis la mort de Charles le Chauve.

En 881, Charles le Gros est couronné empereur à Rome, par le pape Jean VIII, suivant les annales de Saint-Berlin, à Noël de l'an 840, c'est-à-dire 879, selon notre manière de compter, l'année commençant alors à Noël. Mais d'autres autorités plus fortes, produites par Muratori, (*Adip. Ital. Dissert. 8 et 41*), prouvent que ce couronnement doit être renvoyé à l'un des deux premiers mois de l'an 881. A l'égard de ceux d'entre les modernes qui le retardent jusqu'à Noël de cette année, ils sont démentis par une lettre de Jean VIII à Charles, en date du 14 des calendes d'avril (29 mars), indication XIV (881), lettre où l'on voit que dès-lors ce pontife reconnaissait Charles pour empereur, et lui avait imposé la couronne impériale. Une nouvelle fortune survint à Charles au mois de

janvier 881; il succéda, par mort, aux états de Louis, son frère, roi de Saxe. Dans le printemps suivant, il marcha contre les Normands qui dévastaient le royaume de Lorraine. Etant venu à bout de bloquer les deux ruis de res barbares, Godofred et Sigefroi, dans leurs retranchements, il fait avec eux une paix dont ils dictent eux-mêmes les conditions, comme s'il eussent été vainqueurs. Charles, par ce traité, s'oblige à leur payer deux mille quatre vingt livres pesant d'argent, et cède, à titre de duc, la Frise occidentale à Godfroi, qui, de son côté, s'engage à défendre contre ses compatriotes les embouchures du Rhin, de la Vème et de l'Escaut. Godofroi, s'étant fait baptiser, épouse Gisèle, fille de Lothaire, roi de Lorraine, et de Valdrade. L'un ennemi dangereux, il devient un fidèle allié; mais on use de perfidie envers lui. L'an 885, Charles le fait assassiner dans l'île de Betun, où il lui avait indiqué une conférence pour répondre à la demande qu'il lui faisait de quelques signobles près de l'embouchure de la Moselle et du Rhin. Vers le même temps, par une semblable trahison, il fit crever les yeux, dans Gandreville, à Hugues, fils de Lothaire et de Valdrade, qui demandait le royaume de Lorraine. Hugues, après cela, fut mené à l'abbaye de Prüm, dans les Ardennes. « C'est moi-même, dit l'historien Regi-son, qui lui rouai les cheveux, étant alors abbé de ce monastère, et il y mourut peu de temps après. » Charles, appelé à la couronne de France, au mois de décembre 885, après la mort du roi Carloman, recut par là dans sa main toute la suc-

Carinthie, avec les royaumes des Slaves, des Bohémiens et des Moraves. Avant que de parvenir au trône, il avait donné bien de l'exercice à son père, par ses rivalités. Les carolingiens qu'il eut lui causèrent ensuite furent si vifs, que de temps en temps il en perdait la raison. L'enfer s'ouvrait pour le recevoir; il voyait les démons prêts à l'enlever et les flammes où il allait être dévoré. Jamais sa tête ne se remit bien de cette violente commotion. L'an 877, il passe en Lombardie pour faire valoir ses droits sur ce royaume, dont Charles le Chauve s'était emparé. Charles prend la fuite à son arrivée, et le laisse maître du pays, où il est proclamé roi sans contradiction. Wantant ensuite se faire couronner empereur, après la mort de Charles, il en écrit au pape Jean VIII, promettant de favoriser l'Eglise romaine plus que n'avait fait aucun de ses prédécesseurs. Le pape lui rend promesse pour promesse; et ne cherche qu'à le tromper. Carloman oblige néanmoins ce pontife de le reconnaître roi d'Italie, seigneur de Rome et avoué du saint siège. L'an 878, de retour en Bavière, il est atteint d'une maladie de langueur, qui dégénère, l'année

tonique, de Frise et de la moitié de la Lorraine, par le traité de partage conclu avec ses frères à Susefeld, au diocèse d'Eichstrat. Charles le Chauve était entre dans cette dernière province pour s'en emparer, Louis vint à sa rencontre, lui livra bataille près d'Audenac, le 8 octobre 876, le battit et le mit en fuite. Louis se montra plus équitable envers ses frères. Loin de vouloir faire des entrepreux sur eux, il leur fit part, l'an 877, de la Lorraine par portions égales. Carloman rendit la sienne à Louis, qui la partagea, l'an 878, avec Charles le Gros. Ainsi la Lorraine teutonique se trouva alors entre les mains de ces deux frères. Louis ne marqua pas la même générosité, l'an 879, envers les deux fils de Louis le Bègue, roi de France, Louis et Carloman, parce qu'il regardait leur naissance comme illégitime. Tandis que ces deux princes étaient occupés à se défendre contre les Normands, il envahit la Lorraine française, qu'ils lui cédèrent ensuite par le traité de Verdun. Il n'en devint point la part, il eut pour sa femme et invité par un parti qu'il avait en France, il entra à main armée, l'an 880, dans ce royaume,

suivante, en paralysie, et le conduisit enfin au tombeau le 22 mars 880. Il laissa de Liutswinde, sa concubine, fille d'une bonne maison de Carinthie, un fils nommé Arnoul, qui fut comte de Carinthie, et parvint ensuite à l'empire.

de Carloman, son frère, arrive l'an 880, lui procura. Alors il laisse l'Italie à Charles, son autre frère, et donne la Carinthie à son neveu Arnoul, bâtard de Carloman. Il remporta, au Carême de la même année, une victoire complète sur les Normands, près de Thin ou Tinnin, dans la forêt Caribou-nière; mais quelque temps après, il fut défait à son tour par ces mêmes barbares, à Ebsdorf, dans le pays de Lunébourg. L'action fut terrible. Brunon, son beau frère, deux évêques, douze comtes, et dix-huit officiers du palais y périrent. Louis mourut du chagrin que lui causa ce revers, le 20 janvier 881, et fut inhumé à l'abbaye de Lorsch ou de Laurensbach, au diocèse de Mayence. Ses panégyriques le représentent sous les traits les plus aimables, et le peignent comme un prince qui réunissait les plus belles qualités, sans presque aucun mélange de vices ni de faiblesse. On conserve de lui une lettre très-affectueuse à Louis le Bègue, roi de France, qu'il qualifie son très-cher frère et intime ami, rejetant la dissension qui avait régné entre leurs pères sur la mauvaise volonté des seigneurs français. Il accompagne cette lettre du présent d'un beau cheval et d'un riche pavillon. Ce prince avait épousé, l'an 868, sans le consentement de son père, la fille du comte Audoard, et il fut obligé de se séparer. Devenu roi, il épousa Liutgarde, fille de Ludolf, duc de Saxe, dont il eut un fils qui mourut d'une chute à Ratisbonne, peu de temps avant lui. Louis eut encore un fils naturel, nommé Hugues, qui fut tué, l'an 880, à la première bataille contre les Normands. Il avait, de sa première femme, une fille nommée Hildegarde, qui se signala par la part qu'elle eut à la déposition de Charles le Gros. Le comte du Bas (*Orig. Boic. part. II, p. 11*), lui donne encore une autre fille, mariée, selon lui, en premières noces, à Liutpold, duc de Bavière.

cession de Charlemagne. Mais le fardes d'était au-dessus de ses forces, et le poids de sa propre domination l'accabla. L'an 885, dans un parlement qu'il tint à Tribur ou Tever, au pays de Darmstadt, il donna des marquis de fief qui déterminaient les seigneurs à l'Allemagne, déjà indignés de sa lâcheté, à l'abandonner. Ils le déposèrent, dans la même assemblée, le 11 novembre, et traitèrent à sa place Arnoul, duc de Carinthie, fils naturel du roi Carloman. Charles se trouve réduit à n'avoir pas de quoi vivre, et à demander au subsistance à son successeur, qui lui donna par compassion quelques terres en Allemagne. L'Italie n'ayant point pris de part à la déposition de Charles, continua de le regarder comme empereur et comme roi. Charles mourut, suivant tous les auteurs contemporains, le 12 ou le 13 janvier de l'an 888, éraillé, disent quelques-uns, par ses propres domestiques. Cependant M. le Moine, dans sa *Diplom. Præf.*, rapporte un diplôme de ce prince, daté de l'an 890. Mais cet acte est apparemment une copie ou les dates auront été altérées. Le corps de Charles fut inhumé à l'abbaye Mercurav, autrement dit, *Angia-Majur*, qu'il faut bien distinguer d'*Angia-Duci*, ou Richenau, en Suabe. Marquand Scotus dit que ce prince avait les jambes tordues. Il avait eu deux femmes dont il ne laissa point d'enfants. La première, dont on ignore le nom, était fille du comte Erkauger; la seconde s'appelait RICHARDE, princesse d'Ecosse, à ce qu'on prétend; qu'il repudia sur quelques soupçons d'infidélité, après dix ans de mariage, protesta publiquement qu'il ne l'avait jamais touchée. Ce prince ne laissa qu'un fils naturel nommé Bernard, qu'il avait voulu faire son successeur à l'empire, et qui mourut dans l'état de simple et pauvre particulier. (Voyez Charles le Gros, roi de France.)

Charles est le premier qui ait ordinairement daté ses diplômes des années de l'Incarnation. Avant lui l'usage de cette date était rare dans les lettres-royales. Il employa successivement diverses époques, dont la première eut pour objet le partage qui fut fait des états de Louis le Germanique, au mois d'août 876; la seconde se prend de l'an 879, quand Charles fut proclamé roi de Lombardie; la troisième commença vers la fin de février 881; on a rendu raison ci-dessus de cette époque; la quatrième est du 30 janvier 882, date de la mort de Louis, son frère; la cinquième est de l'an 884, auquel Carloman, roi de France, mourut. Remarquez encore que pendant les années 882 et 883, on data quelquefois en France les actes par celles de son règne, soit à cause de sa qualité de premier prince de la famille royale, soit qu'on le regardât comme tuteur du jeune roi Carloman.

Après la mort de Charles le Gros, différents princes s'emparèrent des royaumes qu'il avait possédés, ce qui causa une grande division, et fit répandre beaucoup de sang.

## BERENGER, EMPEREUR.

888. BERENGER, fils d'Eberhard, duc de Frioul, et petit-fils de Louis le Debonnaire par sa mère Gisèle, reconnu roi d'Italie par une partie de la noblesse du pays, vers la fin de février 888, se fait couronner, dans le mois suivant, par Anselme, archevêque de Milan. Ce fut alors, suivant Muratori, que l'on commença à faire usage de cette couronne de fer qui servit depuis au couronnement des rois de Lombardie. Arnoul, roi de Germanie, instruit de cet événement, se met en marche pour détrôner Berenger. Celui-ci va le trouver à Trente, lui fait hommage de ses états, et l'engage à lui en confirmer la possession. A peine a-t-il conjuré cet orage, qu'il est accueilli d'un autre. Gui de Spolète s'avance contre lui à la tête d'une armée; mais il est battu sous les murs de Brescia. L'an 889, défait à son tour par Gui, sur les bords de la Trebia, dans le Plaisantin, Berenger va se cantonner dans le Veronais, et abandonne le reste du pays à la discrétion de son rival. L'an 895, étant venu

trouver le roi de Germanie à Lueques, il est arrêté par ce prince, et dépouillé de ses états. Sa détention fut courte; il retourna presque aussitôt dans le Veronais. Dans le cours de la même année, ses armées lui regagnèrent une partie de ce qu'il avait perdu. L'an 896, il fut à Pavie une espèce de partage avec l'empereur Lambert. L'an 899, première descente des Hongrois en Italie dans le mois d'août. Berenger va au-devant d'eux. Son armée est taillée en pièces, par ces barbares, le 24 septembre de la même année, et non de la suivante, comme le marque Régimon. L'an 900, un autre rival se présente pour lui disputer la couronne d'Italie. C'est Louis, roi de Provence, que quelques seigneurs mécontents, du nombre desquels était Adalbert, marquis d'Ivrie, et gendre de Berenger, avaient appelé. Il triomphe, et se fait couronner à Rome. Mais, l'an 901, Berenger ayant surpris ce rival dans Vérone, lui fait crever les yeux et le renvoie en Provence. L'an 906, nouvelle intrusion des Hongrois en Italie. Trop faible pour leur résister, Berenger achète d'eux la paix, qu'il entérine par la suite au moyen d'une espèce de tribut. L'an 915, aux fêtes de Noël, et non l'an 916 à Pâques, Berenger se fait couronner empereur à Rome par le pape Jean X. C'est de cette année 915 qu'il faut compter celles de son empire, qui fut de huit ans, deux mois et demi. Mais il ne jouit pas tranquillement de cette dignité. L'an 921, le nouveau parti formé par Lambert, archevêque de Milan, et le marquis d'Ivrie, offre la couronne d'Italie à Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane. Il arrive les villes à l'œuvre se donnent à lui; il est couronné à Pavie, dans les derniers mois de la même année; mais il est battu quelques mois après par son rival. Les seigneurs qui avaient appelé Rodolphe, lui relèvent le courage par leurs discours et par les secours qu'ils lui fournissent. Berenger, le 25 juillet 923, livre une nouvelle bataille à Rodolphe, et la perd, sans même trouver le moyen de s'enfuir. Alors il quitte ses habits, et se couche ventre à terre parmi les morts, couvert de son bouclier de la tête jusqu'aux cuisses. Un soldat ennemi passe lui pique la jambe de sa lance, et voyant qu'il ne remuait pas, le croit mort et le laisse. La nuit arrivée, Berenger se relève, et s'agrandit la ville de Vérone, la seule qui lui reste fidèle. L'an 924, pour dernière ressource, il fait venir les Hongrois à son secours. L'arrivée de ces barbares lui aliène les cœurs des Veronais. Il est assassiné au commencement de mars de la même année, comme il sortait de sa maison pour aller, suivant sa coutume, à l'office de la nuit. (Muratori, *Ann. d'Ital.*, t. V.) Après la mort de Berenger, l'empire d'Occident fut vaillant jusqu'à l'an 924, qu'Otton 1<sup>er</sup>, fut couronné empereur. Berenger avait de grandes qualités, et surtout une grandeur d'âme admirable. Il ne s'éleva jamais dans la prospérité, et jamais il ne se laissa abattre dans l'adversité. Il avait épousé, en premières noces, BERTHE, fille, à ce qu'on croit, de Snippon, duc de Spolète, femme débauchée, qui fut empoisonnée, l'an 910 ou plutôt, pour ses infidélités. Elle donna deux filles à ce prince, Gisèle, femme d'Adalbert, marquis d'Ivrie, et Berthe, qui devint abbesse de Sainte-Julie de Brescia. Berenger eut pour seconde femme, ANNE, dont on ignore l'origine. Les Hongrois, que Berenger avait fait venir à son secours, firent de grands ravages en Italie immédiatement après sa mort. Ils brûlèrent quarante trois églises dans Pavie, avec l'évêque de la ville et celui de Verceil, et passèrent au fil de l'épée tous les habitants, à l'exception de deux cents; ce qui arriva le 22 mars 924.

Berenger, dans ses diplômes, suit quelquefois le calcul pisan. On continua de dater des années de son empire en plusieurs endroits d'Italie, dans le tems même que le roi Rodolphe était maître du pays.

## RODOLPHE, ROI D'ITALIE.

922. RODOLPHE, roi de la Bourgogne transjurane, cou-

onné roi d'Italie sur la fin de l'an 922, garda ce dernier royaume trois ans et quelques mois. L'an 926, voyant qu'il se formait une conjuration contre lui dans l'Italie, il la quitta et revint dans ses états de Bourgogne. (*Voy. Rodolphe II, roi de Bourgogne.*)

#### HUGUES, ROI D'ITALIE.

926. HUGUES, roi de Provence, fils de Thibaut, comte d'Arles, et de Bertine, fille de Lothaire, roi de Lorraine, et de Valdrade, apporta la couronne d'Italie par la volée du pays, l'issue de la domination de Rodolphe, arrive par mer à Pise ou portons de l'an 926, où il se rendit à Pavie, où il est proclamé roi de Lombardie dans une diète générale, d'un consentement unanime. Conduit ensuite à Milan, il y est couronné, le 21 juillet, par l'archevêque Lambert. On le voit quelque temps après à Mantoue, où le pape Jean X vint au devant de lui. Hugues avait trouvé le champ libre à son arrivée, par la retraite de Rodolphe dans ses états de Bourgogne. L'an 927, il députa à Romain Lecapène, empereur d'Orient, le père de l'historien Luitprand, pour faire alliance avec lui. Entre les présents que l'ambassadeur était chargé de lui remettre, se trouvaient deux dogues de la plus belle espèce. Romain, le jour qu'il lui donna audience, parut avec une espèce de pelisse qui le couvrait de manière qu'à peine apercevait-on son visage. (C'était par conséquent en hiver.) Les chiens le prenant pour une bête fauve, se jetèrent sur lui, et l'eussent mis en pièces si les assistants ne les eussent arrachés, non sans beaucoup de peine. (Luitprand, l. 3, c. 5.) Le royaume d'Italie ne remplissait pas l'ambition de Hugues. L'an 931, après s'être fait donner, au mois de mai, son fils Lothaire pour collègue, il part pour Rome dans le dessein de se faire couronner empereur. Pour y réussir, il épousa, l'an 932, la fameuse MAROZIE, veuve en secondes noces de Gui, duc de Toscane, son frère utérin, femme toute puissante dans Rome; mais la brutalité de Hugues fit échouer les projets de son ambition. Alberic, fils de Marozie, outre d'un soufflet qu'il avait reçu du roi, son beau-père, soulève contre lui toute la ville. Hugues est assiégé dans le mole Adrien, aujourd'hui le château Saint-Ange, d'où, s'étant échappé durant la nuit, il retourna, couvert de honte, en Lombardie. L'an 933, il revient avec une armée devant Rome pour tirer vengeance de l'affront qu'il y avait reçu. Les Romains lui ferment leurs portes; il est obligé de se retirer après avoir fait le dégât autour de la ville. A son retour il apprend que les Lombards, dégoûtés de son gouvernement, se disposent à rappeler Rodolphe. Il les prévient par un accommodement qu'il fait avec ce prince: il lui en cède une partie de ses états de Provence, c'est-à-dire la Bourgogne cisjuraire, qu'il cède à son rival; en échange de quoi Rodolphe lui transporte tous ses droits sur le royaume d'Italie, qu'il abdique en sa faveur. L'an 934, les Italiens lui opposent un nouveau concurrent dans la personne d'Arnould le Mauvais, duc de Bavière. Hugues lui fait repasser les monts après un premier combat. L'an 936, il vient une seconde fois assiéger Rome; ne pouvant s'en rendre maître, il fait avec Alberic une paix stérile, pour sûreté de laquelle il lui donne en mariage Alida ou Adar, sa fille d'un premier lit. Alberic, malgré cette faveur, ne lui permet pas l'entrée de Rome. En revenant, Hugues s'arrête dans la Toscane, dont il s'empare sur le dur Boson, son frère. L'an 944, les Hongrois se présentent sur les frontières de Lombardie. Hugues les éloigne à force d'argent. C'était les inviter à revenir; ce qu'ils firent la même année. Une partie de la Lombardie fut en proie aux ravages de ces barbares. A peine se sont-ils retirés, qu'un nouvel ennemi se présente à Hugues. C'était Béranger, marquis d'Ivrée, qui, retiré depuis cinq ans en Allemagne, pour se soustraire à la haine de Hugues, arriva subitement, l'an 945, à la tête d'une armée à Vérone. Toute l'Italie se déclare en sa faveur. Il passe à Milan où les seigneurs viennent lui rendre hommage. Hugues,

se voyant abandonné, consent d'abdiquer la couronne d'Italie, pourvu qu'on la conserve à son fils. Sa demande lui est accordée. L'an 946, il repasse en Provence, au mois de mai, avec tous ses trésors. Il y forme de nouveaux projets sur l'Italie, dont il se prétend toujours souverain, malgré son abdication; mais la mort l'empêcha de les exécuter. Elle le surprit le 22 ou le 24 avril 947, après vingt ans, neuf mois et trois jours de règne. Luitprand, tout ému qu'il est à la satire, ne lui reproche que son incontinence qui était extrême, le représentant d'ailleurs comme un bon politique, un grand capitaine, et un protecteur zélé de la religion et des lettres. « Pour moi, dit Muratori, je le regarde comme un petit Tibère; un fourbe insigne, une *solenissima volpe*, et un frustre hypocrite. »

« J'ai trouvé, dit le même critique, des contradictions dans les diplômes de ce prince (sur les dates de son règne) soit par la faute des copistes, soit parce que quelques uns de ces monuments paraissent originaux dans les archives au premier coup-d'œil, quoiqu'ils ne le soient pas en effet, et que quelques uns soient l'ouvrage des faussaires. A cela se joint la confusion occasionnée par trois différentes eras de l'incarnation, savoir, l'ère vulgaire commençant à Noël, ou au premier janvier, l'ère de Pise et celle de Florence. Ajoutez encore l'embarras des indications qu'on changeait dans un endroit en septembre, et dans un autre en janvier.

#### LOTHAIRE, ROI D'ITALIE.

945. LOTHAIRE, fils du roi Hugues et d'Ada, associé, dès la fin de mai 931, au trône d'Italie, fut élu de nouveau pour le remplir seul, l'an 945, après l'abdication de son père; mais il n'eut que le titre et les honneurs de la royauté. Toute l'autorité demeura entre les mains de Béranger, marquis d'Ivrée. Lothaire passa de la sorte environ cinq ans et demi, au bout desquels il mourut, le 22 novembre 950, du poison, suivant le bruit public, que Béranger lui avait fait donner. Son corps fut inhumé à Milan. Il avait épousé, l'an 947, ADELAÏDE, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, âgée pour lors de 17 ans, et fiancée avec lui dix ans auparavant. Quelques modernes rapportent ce mariage à l'an 938, en quoi ils semblent l'avoir confondu avec les fiançailles. Quoi qu'il en soit, il est certain, par saint Odilon, dans la Vie d'Adelaïde, que cette princesse ne vécut que trois ans avec Lothaire. Il n'eut d'elle qu'une fille nommée Emme, qui épousa, l'an 966, Lothaire, roi de France.

On voit des diplômes donnés conjointement par les rois Hugues et Lothaire, en 941 et 942, sur les accus desquels ces deux princes sont représentés avec des couronnes ornées de fleurs de lys. (*N. Tr. de Dipl., tom. IV, pag. 185.*)

#### BÉRANGER II ET ADALBERT, ROIS D'ITALIE.

950. BÉRANGER II, fils d'Adalbert, marquis d'Ivrée, et petit-fils de l'empereur Béranger par Gisèle, sa mère, fut élu roi d'Italie, conjointement avec ADALBERT, son fils, le 15 décembre 950. Ayant demandé, l'année suivante, pour ce fils, la main d'Adelaide, veuve du roi Lothaire, il eut un refus, dont il veut triompher par la violence. Après avoir fait à la reine plusieurs traitements indignes sans pouvoir vaincre sa repugnance, il la fit enlever, le 20 avril 951, dans le château de la Garde. Délivré, le 20 août suivant, par l'adresse d'un prêtre, elle se réfugia au château de Canosc, dans le territoire de Reggio, dont Albert Azzo, marquis d'Est, était seigneur. De là, elle implora le secours d'Otton I, roi de Germanie, qui accourut pour la défendre. Béranger à son arrivée, prend la fuite. Otton s'établit maître du pays, revient en Saxe. Béranger vient l'y trouver en 952, conduit et présenté par Conrad, gendre d'Otton, qui l'avait laissé en Italie à son départ.



Le roi dépoillé redevenant humblement ses états, et n'obtient d'abord rien ; mais bientôt après, ils lui sont rendus dans la diète d'Aubourg, à condition de les tenir en fief de la couronne de Germanie, et d'en faire hommage. A peine y est-il rentré, qu'il marche contre Albert Azzo, marquis d'Est, et l'assiège dans Canose, pour se venger de la retraite qu'il y avait donnée à la reine Adélaïde. Le marquis s'y défend l'espace de trois ans. Otton, instruit de sa détresse, envoie pour l'en tirer, l'an 956, son fils Ludolphe. Berenger lève le siège aux approches de ce prince, et va s'enfermer dans la forteresse de Saint-Jules. Adalbert, son fils, plus brave, livre une bataille à Ludolphe, qui le fait prisonnier, et ensuite le renvoie généreusement. Berenger, qui lui est amené peu de jours après par ses gens qui le lui savaient, éprouva le même traitement. La perte de ses états lui néanmoins le prix de sa liberté. Mais il les recouvra l'année suivante, après la mort de Ludolphe, arrivée le 6 septembre 957, à Ploim, dans le Novarois. Ses disgrâces ne l'avaient point corrigé. Il continua de tyranniser ses sujets, qui portèrent contre lui de nouvelles plaintes au roi de Germanie. L'an 961, il est déposé vers le mois d'octobre avec son fils, dans la diète de Pavie, en présence d'Otton. Il repartit après le départ d'Otton, et va se renfermer avec sa femme et ses filles dans le château de la Roche-Saint-Leon, où il se fortifie. Il y est pris avec sa famille, l'an 964, après un long siège. Otton les envoie à Bamberg, où Berenger mourut l'an 966. Sa femme, nommée Wille, fille de Boson, marquis de Toscane, princesse aussi méchante que son époux, se fit religieuse après sa mort. Elle lui avait donné trois fils, Adalbert, Gui et Conon. Le premier, après la dernière déroute de son père, erra pendant trois ans sur les mers, et vint ensuite mourir à Autun, suivant Bonizon ; le second perit, l'an 965, dans une bataille contre Otton ; le dernier, après avoir suivi constamment son aîné dans ses courses maritimes, passa, l'an 968, à la cour de Constantinople, où il mourut. Adalbert laisse de GERBERGE, son épouse, fille de Lambert, comte de Châlons, non fils en bas âge, nommé Otte-Guillaume, qui fut adopté par Henri le Grand, duc de Bourgogne, et devint comte de Nevers et de Bourgogne ; et une fille nommée Gerberge, comme sa mère, qu'Alédran, marquis de Montlerrat, épousa.

#### GUI, EMPEREUR.

889. GUI, fils, non de Lambert, mais d'un autre Gui, duc de Spolette, suivant Erkenpert, auteur du temps, et, ce qu'on croit, d'Adélaïde, fille de Pepin, roi d'Italie, fut proclamé roi l'an 889, dans une grande diète qu'il assembla à Pavie après la bataille de la Trebia. Son ambition ne se borne point là. L'an 891, étant venu à Rome à main armée, il s'y fit couronner empereur, et même roi de France, par le pape Etienne V, le 21 février, comme le marque Sigonius. L'an 894, Gui meurt d'un vomissement de sang au mois de décembre. Il avait épousé ACCHILDE, fille d'Adelgise, prince de Bénévent, dont il eut un fils qui suit. (Sigonius, de Regno Ital. Muratori, Ann. d'Ital. t. IV.)

Ce prince suivait, du moins quelquefois, dans ses diplômes le calcul pisan. On en voit un dans le deuxième tome des Historiens d'Italie (p. 416) daté de l'an 892, première de son empire, indication IX. Suivant cette manière de compter, l'indication marquée appartient à l'an 891 de l'ère vulgaire.

#### LAMBERT, EMPEREUR.

894. LAMBERT, fils de Gui et d'Agiltrude, associé, par son père, à l'empire, l'an 891, dans un âge tendre, et couronné au mois de février 892, lui succède vers la fin de 894, sous la conduite de sa mère. Cette princesse soutint en héroïne, l'an 896, le siège de Rome contre Arnoul, roi de Germanie, pour la défense des droits de son fils. Voyant la ville près de se rendre, elle se retira secrètement à Spolette, d'où elle

passa ensuite à Fernin. On prétend qu'Arnoul étant venu l'assiéger dans cette dernière place, elle trouva moyen de corrompre, par argent, un des domestiques de ce prince pour lui faire donner un breuvage empoisonné, dont il eut la tête dérangée, et qui lui causa enfin la mort. Mais ce sont là vraisemblablement, dit Muratori, de ces fables qui prennent aisément faveur parmi le peuple, trop enclin à regarder comme des effets de la malice humaine les maux qui arrivent aux princes. Quoi qu'il en soit, Lambert comença à régner à Pavie, qui reprit le dessus des qu'Arnoul eut quitté l'Italie pour retourner en Allemagne. L'an 898, il bat, près de San-Diino, Adalbert II, marquis de Toscane, qui voulait lui disputer l'empire, le prend et l'envoie prisonnier à Pavie. La même année, au mois d'octobre, Lambert meurt à la chasse, d'une chute de cheval, dans la forêt de Maranga. Ce prince était doué, suivant Luitprand, de plusieurs belles qualités, et donnait les plus grandes espérances, s'il eût régné plus long-temps.

On a de Lambert un diplôme en faveur des chanoines de Parme, daté de l'an 899 de l'Incarnation, VI de son empire, indication I ; ce qui ne peut se concilier que dans le calcul pisan, et en rapportant cet acte à l'an 898. (Murat. Antiq. Ital. Diss. 34.)

#### LOUIS III, EMPEREUR.

900. LOUIS III, dit l'AVEUGLE, fils de Boson, roi d'Arles ou de Provence, était passé en Italie, l'an 893, pour s'emparer de ce royaume. La présence de Berenger, qui vint à sa rencontre, l'effraya. Il fit sa paix avec lui, et s'engagea par serment à ne plus revenir. Mais apprenant à son retour la victoire complète que les Hongrois avaient remportée sur Berenger, il oublia sa promesse, et fit de nouveaux préparatifs pour rentrer en Italie. Il y repartit sur la fin de l'an 900, mit en fuite Berenger, et s'avança jusqu'à Rome, où il se fit couronner, le 21 février 901, par le pape Benoît IV. Il était encore en cette ville le 2 mars. Le sort des armes lui fut si favorable, que, durant le cours de l'année 901, il força Berenger à se relâcher en Bavière, auprès du jeune roi Louis, fils d'Arnoul. L'an 902, il repasse en Provence après le 12 février. Berenger profita de son éloignement pour rentrer en Italie, où il recouvre en peu de temps ses états particuliers avec toute la Lombardie. Il était maître de Pavie avant la mi-juinlet. Depuis ce temps, dit M. de Saint-Marc, jusqu'en 905, on ne trouve point d'acte qui fasse voir que, durant cet intervalle, on reconût dans le royaume d'Italie l'autorité de l'empereur Louis. L'an 905, Louis, rappelé par Adalbert, marquis de Toscane, et d'autres seigneurs italiens jaloux de la puissance de Berenger, rentre en Italie avec des forces considérables, et s'en retourne la Lombardie presque sans coup ferir. Il s'arrête à Vérone, que le gouverneur lui avait livrée en l'absence de Berenger, qu'une maladie avait obligé d'en sortir. Pendant l'un des plus bruits de la mort de son rival, que celui-ci avait lui-même fait courir, il licencia une partie de son armée, et en distribua l'autre dans la campagne. Mais Berenger, dit Muratori, ne tarda pas à lui donner des signes de vie. Informé de l'état des choses par l'évêque de Vérone, il s'achemina pendant la nuit avec un corps de troupes vers les murs de la place, où il est introduit par le prêtre à la pointe du jour. La garnison surprise fait une faible résistance. Louis est pris dans une église où il avait été se cacher, et amené à Berenger qui, après lui avoir reproché sa mauvaise foi, lui fait crever les yeux, après quoi il le laisse aller en liberté. Nous suivons ici la Chronologie de M. de Saint-Marc, préférablement à celle de Sigonius, qui met en 902 l'aveuglement de Louis, et à celle de H. Vauzette, qui le rapporte à l'année suivante. Muratori avoue que ce point est fort embrouillé ; mais sans déterminer l'année précise où Louis fut privé de la vue, il pense qu'il faut mettre un grand espace de temps entre le retour

de Béranger en Italie et cet événement. (*Annali d'Italia*, tom. V, pag. 248.) Louis, mis hors d'état de nuire désormais à son rival, est ramené en Provence, où il continua de se parer du vain titre d'empereur jusqu'à sa mort, arrivée au plutôt en 939. (*Foyes Louis, roi d'Arles ou de Provence.*)

### ARNOUL, EMPEREUR.

887. ARNOUL, fils naturel de Carloman, et neveu de Charles le Gros, élu roi de Germanie, comme on l'a dit, à la diète de Tribur, se rend, au mois de décembre, à Bâlebonne, où les seigneurs de Bavière, de Saxe et de la France septentrionale, lui prêtèrent serment de fidélité. Paillasse possesseur de la Germanie transrhénane, il forme le dessein de se faire déclarer successeur de Charles le Gros pour l'Italie et pour la France. L'an 891, il taille en pièces, le 1<sup>er</sup> septembre, sur la Dyle, à l'endroit où est aujourd'hui Louvain, une armée de normands, qui, peu de temps auparavant, avaient battu ses troupes sur le torrent de la Gheule, non loin de Mâstricht. L'an 894, étant passé, au mois de janvier, en Lombardie, il emporte d'assaut la forte ville de Bergame, dont il fait prendre le gouverneur Ambrósio, et par cet exemple de sévérité, il fait rentrer dans le devoir les autres villes rebelles du pays; après quoi il revient en Allemagne, par la Bourgogne transjurane, qu'il déserte. L'année suivante, au mois de septembre, par le conseil de ses évêques, Arnoul repousse les Alpes, à la sollicitation du pape Formose. Il prend Rome d'assaut l'an 896, par un hasard fort singulier. Ses troupes, campées devant cette ville, étaient épuisées de fatigues. Leurs chefs insistaient pour leur faire prendre quelques jours de repos. Elles demandaient, au contraire, qu'on les menât à l'assaut pour terminer au plutôt leurs travaux et en recevoir le prix. Dans ce débat, un lièvre sort du milieu du camp, les soldats le poursuivent à grands cris du côté de la ville. Les Romains s'imaginaient qu'on venait à l'assaut, la terreur les saisit, ils abandonnent la garde des portes et des murailles, et les Germains, profitant de leur désordre, montent à l'escalade, entrent dans Rome, et s'y établissent sans coup ferir. Maître de la ville, Arnoul s'y fait couronner empereur par Formose, avant le 27 février. (*Muras, Ann. d'Ital.*, tome V, page 217.) De Rome il s'achemina vers Spolète, dans le dessein de terminer la guerre par la captivité d'Agilulfo et de Lambert. Mais dans le cours de cette expédition ayant été attaqué d'une maladie qui le réduisit à l'inaction, il ne songea plus qu'à rentrer dans ses états d'Allemagne. S'étant arrêté à Bâlebonne, il y traîna une vie languissante pendant près de trois ans, au bout desquels il mourut le 8 décembre de l'an 899 (1), et fut inhumé à l'abbaye de Saint-Emmeram. Ce prince avait régné trois ans et environ trois mois comme empereur. Il eut d'ODA ou UTADU, son épouse, fille de Theudon, comte en Bavière, un fils, qui lui succéda, et deux filles, Hedwige, qui fut mariée à Otton le Grand, duc de Saxe; et Glismonde, femme de Conrad de Fritzlâr, comte de Franconie et de Vétéranie. Ellinath, sa concubine, lui donna deux autres fils, Zuentibolde, qui fut roi de Lorraine, et Ratholde, avec une fille, Berthe, femme de Luthard, que l'on fait comte de Clèves.

Arnoul datait ses diplômes de trois manières; 1<sup>o</sup>. des années de son règne en Germanie; 2<sup>o</sup>. de son premier passage en Lombardie, ajoutant les années de ce nouveau règne à celui de son règne germanique; 3<sup>o</sup>. des années de son empire.

### LOUIS IV, ROI DE GERMANIE.

899. LOUIS IV, né l'an 853, suivant les Annales de Fulde, à Ottingen, fils d'Arnoul, lui succéda, à l'âge de sept ans, sans

opposition. L'an 900, Louis est reconnu solennellement roi de Germanie, à Forchheim, au commencement de l'année. Peu de temps après il est proclamé roi de Lorraine, à Thionville, par quelques seigneurs mécontents du gouvernement de Zuentibolde, son frère naturel, qui fut surpris, le 13 d'août, sur la Meuse, et périt avec les deux tiers de son armée. Le règne de Louis fut très-agité par les divisions des seigneurs et des ecclésiastiques; ce qui contribua beaucoup à sa mort, arrivée l'an 911. Louis est le dernier prince de la race masculine de Charlemagne, en Germanie. Il n'avait point été marié. Le trône, qu'il laissait vacant, ayant toujours été jusqu'alors héréditaire en même temps qu'électif, devait revenir à Charles le Simple, l'unique descendant mâle de Charlemagne. Mais le mépris où il était tombé parmi les Français, qu'il ne pouvait ni défendre ni contenir, fit méconnaître ses droits, et détermina les seigneurs allemands à prendre un roi dans leur nation. Pour ne paraître pas avoir entièrement négligé le sang de Charlemagne, ils s'accordèrent à élire l'un d'eux, ceux qui remontaient par les femmes à ce monarque. D'après cette délibération leur choix tomba sur

### CONRAD I<sup>er</sup>, ROI DE GERMANIE.

911. CONRAD I<sup>er</sup>, fils de Conrad de Fritzlâr, comte de Franconie et de Vétéranie, et de Glismonde, fille de l'empereur Arnoul, fut élu roi de Germanie avant le 29 octobre 911 (1), au refus par Paris d'Otton, duc de Saxe, descendant comme lui de Charlemagne, par les femmes. La géométrie d'Otton fut d'autant plus remarquable en cette occasion, qu'il était l'ennemi personnel de Conrad. Le règne de ce prince fut traversé par des révoltes dont les principaux chefs furent Henri, duc de Saxe, fils d'Otton, et Arnoul, duc de Bavière. Ce dernier fut réduit à se sauver chez les Hongrois. Conrad, dans un combat qu'il leur livra, reçut, dit-on, une blessure dont il mourut à Quelimbourg, le 28 décembre 918, sans laisser d'enfants de CONRAD, sa femme, veuve de Liutpold, duc de Bavière. Les uns mettent sa sépulture à Limbourg sur la Lahn, les autres à Fulde. Conrad, avant que de mourir, imita la générosité d'Otton à son égard, en désignant, pour son successeur, ce même Henri de Saxe, qui s'était revolté contre lui. Le moine Witkind fait en peu de mots un bel éloge du roi Conrad. *Erst, dit-il, vir fortis et potens, domi militumque optimus, largitate strenuus, et animi virtutem insignis clarus.*

Le règne de Conrad I<sup>er</sup> fait une époque mémorable dans l'histoire et le droit public d'Allemagne. « Les ducs et les comtes « que leurs titulaires aient administrés jusqu'alors par simple « commission passagère, changeant de nature, devinrent des « fiefs héréditaires. Peu à peu la noblesse et les états des ducs, « qui, dans les premiers temps, ne reconnaissaient que la sou- « veraineté immédiate du seul roi, furent réduits sous la de- « pendance de leurs ducs, et contraints à recevoir d'eux, en « arrière-fiefs, les terres qui mouvait auparavant en droi- « ture de la couronne. Enfin, pour consommer la catastrophe « de l'empire germanique, ces mêmes officiers s'emparèrent « insensiblement des domaines que les rois s'étaient réservés « dans chaque province, et y détruisirent totalement leur juri- « diction. » (M. Pfeffel.)

L'Italie ne comptait point le roi Conrad; aussi dans ses diplômes il ne se dit ni empereur, ni roi d'Italie: il compte seulement les années de son règne sous plusieurs formules différentes, à la vérité, mais qui se rapportent au même sens. Il a soin d'y marquer toujours les années de l'incarnation et de l'indiction.

(1) Selon une inscription trouvée dans son tombeau, et Hearn le Connet, (*Éclaircissement. Hist. Franc. Orient.* tom. II, p. 256.)

(1) Comme le prouve M. Ecard (*Constat. Hist. Franc. Orient.* tom. II, p. 830.) par un diplôme de la cathédrale de Wurtzbourg, daté de ce jour et de sa.

HENRI I<sup>er</sup>, DIT L'OISELEUR,  
ROI DE GERMANIE.

918. HENRI I<sup>er</sup>, duc de Saxe, né l'an 846, surnommé l'OISELEUR, était à la chasse à l'oiseau lorsqu'Eberhard, frère du roi Conrad, lui apporta les ornements royaux. Le choix que Conrad avait fait de sa personne, fut confirmé, l'an 919, par les grands et le peuple, à Fritzlar. Henri fut un des plus grands et des plus heureux rois de Germanie. Il réduisit quelques seigneurs qui s'étaient soulevés, dompta plusieurs peuples, les Hongrois, les Danois, les Slaves, les Bohémiens, fit de nouvelles ordonnances, rétablit la discipline parmi les troupes, bâtit et fortifia plusieurs villes; et pour tenir en bride les barbares, il établit des margraves ou marquis dans les provinces de Brandebourg, de Misnie, de Lusace et de Sleswick. L'an 935, il profita des troubles qui régnaient en France, pour envahir la Lorraine et l'ajouter à ses états (Frodoard). Henri méditait, en 936, une expédition en Italie, pour délivrer ce pays des tyrans qui l'opprimaient; mais la mort l'enleva le 2 juillet de cette année à Memleben, en Thuringe. Il était âgé pour lors de soixante ans, et en avait régné dix-sept. Peu de temps avant sa mort il réussit à faire agréer aux princes la nomination qu'il avait faite de son fils OTTON pour lui succéder. Il avait été marié deux fois, 1<sup>re</sup> avec HATBERGE, fille d'Ervin, seigneur d'Altlat, veuve d'un premier mari, après la mort duquel elle s'était renfermée dans un monastère d'où Henri l'avait tirée. L'évêque d'Halberstadt, scandalisé de cette alliance, avait fustigé contre Henri, l'an 909, une excommunication à laquelle Henri se soumit en recourant Hatberge dans son couvent. L'an 911, il épousa en secondes nocces MATHILDE, fille de Thierry, comte de Bingerheim, arrière-petit-fils du fameux duc Witikind, morte le 14 mai 988. Du premier lit il eut un fils, Tancmar, dont il se parla sous le règne suivant, et une fille mariée à ce même Sigefroid dont on vient de parler. Du second lit sortirent Otton, qui suit; Henri, duc de Bavière; Brunon, archevêque de Cologne, et deux filles, Gerberge, mariée à Gisilbert, duc de Lorraine, l'an 929, puis à Louis d'Outremer, roi de France; en 939, et Hatwin, ou Hatvide, femme de Hugues le Grand, duc de France, et mère de Hugues Capet.

Quoique plusieurs auteurs donnent à Henri le titre d'empereur, il ne l'a jamais pris dans ses diplômes, ni même celui de roi de Germanie. Schannat en a publié un, tiré de l'abbaye de Fulde, dans lequel il se dit *advocatus Romanorum*. On en trouve un autre où il est qualifié *Francie Orientalis rex*. Henri joignit à ses états une partie de la Lorraine en 925, et il resta en 925; ce qui fait deux époques nouvelles de son règne. Nous remarquerons encore que dans ses diplômes, quelquefois l'année courante de son règne, et celle où il a commencé de régner, n'entrent point en ligne de compte, c'est-à-dire qu'on n'y fait état que des années complètes; mais quelquefois aussi les années complètes et incomplètes y sont également admises.

Henri I doit être regardé comme le grand fondateur des villes en Allemagne. L'empire était alors désolé, comme on l'a vu, par les Hongrois et d'autres peuples barbares. Henri, dans le dessein d'arrêter leurs ravages, engagea ses sujets à s'établir dans les villes qu'il multiplia et fortifia par des murailles et des tours. Il ordonna et persévéra à une partie des nobles d'y transporter leur domicile, et rendit ainsi la condition des citoyens plus honorable qu'elle ne l'avait été auparavant. Depuis cette époque le nombre des villes ne fit que s'accroître; elles devinrent plus peuplées et plus riches, mais elles n'acquiescèrent pas toutefois si tôt la liberté et la juridiction municipales. (Robertson.)

Henri est le premier qui ait fondé des chapitres pour les filles nobles. Les guerres des Hongrois ayant emporté un nombre prodigieux de pères de famille, il rassembla toutes les orphelines dans plusieurs maisons qu'il soumit à la règle de saint Au-

gustin. Ces religieuses ou chanoinesses ne furent point liées par des vœux perpétuels. Henri leur laissa la liberté de sortir et de se marier quand elles voudraient.

Quelques auteurs rapportent à Henri l'Oiseleur l'institution des tournois, et prétendent qu'il les établit à Göttingen, l'an 934, après une célèbre victoire qu'il remporta cette année à Mersbourg sur les Hongrois. M. Pfiffel le nie, et soutient que Geoffroi de Preuilly, qui vivait en France dans le onzième siècle, fut l'instituteur de ces jeux. Mais il y a bien de l'apparence que les tournois sont plus anciennement que Geoffroi, qui peut être ne passe pour les avoir inventés, que parce qu'il dressa les règles qu'on y observa depuis.

OTTON, DIT LE GRAND, EMPEREUR.

936. OTTON, fils de Henri I et de Mathilde, né le 22 novembre 912, élu roi de Germanie à Aix-la-Chapelle, au mois de juillet 936, fut couronné dans le même lieu le jour ou le lendemain de son election par l'archevêque de Mayence. Il débuta sur le trône par des actes de sévérité qui imposèrent aux grands, et leur appurent à respecter son autorité. Eberhard, duc de la France rhénane, ayant fait le dégat en Saxe, il le condamne, dans une diète tenue l'an 937, à une amende de cent talents, et à l'exil. Ses complices subirent diverses peines, suivant la diversité de leurs états. Le *harnescar* fut la punition de la haute noblesse; c'était de porter un chien sur les épaules, jusqu'à une ou deux lieues; la petite noblesse fut condamnée à porter une selle de cheval, le clerc un gros missel, et la bourgeoisie une charrette par pareille distance. Otton ne fut point prodigue envers ses proches. Tancmar, son frère consanguin, lui demanda le comté de Mersbourg, sur lequel il prétendait avoir des droits du chef de sa mère. Otton ne trouvant pas ses prétentions fondées, se refusa à sa demande. Tancmar, irrité de ce refus, se révolta, et entraîna dans son parti le duc Eberhart, qui avait sa propre injure à venger. Ils se rendent maîtres de la citadelle d'Erzbourg; mais les troupes d'Otton la reprennent ensuite par assault. Tancmar poursuivi se sauve dans une église, où il est tué. Plusieurs de ses complices sont condamnés au dernier supplice et exécutés. Les autres obtiennent leur pardon. L'an 943, il s'élève une grande dispute en Allemagne sur cette question, savoir si la représentation doit avoir lieu entre les oncles et les petits-fils. Otton convoque une assemblée à Stella en Westphalie, pour décider ce point; les états n'ayant pu s'accorder sur les principes, Otton ordonne un duel judiciaire, dont l'événement fut favorable à la représentation. Alors il fut statué par un décret perpétuel, dit Witikind, moins de Corvel, qu'elle aurait lieu dans toute l'Allemagne. Otton faisait la guerre alors à la Bavière, depuis l'an 938. Ayant achevé de la subjuguer l'an 950, il la rend tributaire et chrétienne. Cette expédition finie, il passe en Lombardie à la prière de la reine Adélaïde, veuve de l'othaire, que le roi Bérenger II persécutait. Dès qu'il parut, il se rend maître du pays sans tirer l'épée, et proclame roi dans Pavie au commencement d'octobre, comme on le voit par ses diplômes, épouse, aux fêtes de Noël, la princesse qui l'avait appelé, et l'ennemi en Saxe au mois de février suivant. Une guerre domestique s'allume, l'an 951, en Allemagne, entre Ludolphe, fils d'Otton, appuyé de Conrad, son beau-frère, et Henri, duc de Bavière, frère d'Otton, qui prend le parti du dernier. L'archiduc Brunon se rend médiateur entre les parties belligérantes, et vient à bout, l'an 955, après avoir terrassé leurs querelles, de faire rentrer en grâce Ludolphe et Conrad avec le roi, son frère. (Voyez Conrad le Roux, duc de la France rhénane.) Le roi Bérenger II ayant fait sa paix avec Otton, était resté en Lombardie, et continuait d'en opprimer les peuples. Otton, sollicité par le pape Jean XII et par les seigneurs italiens, passe les monts en 961, et met en fuite, comme la première fois, par sa seule présence, le tyran qu'il déposait dans une diète. Il est ensuite couronné de nouveau roi d'Italie à Milan, vers le mois

de novembre. De là, il retourne à Pavie, d'où il était venu à Milano. Après y avoir passé les fêtes de Noël, il s'achemine avec la reine Adélaïde vers Rome, où ils reçoivent la couronne impériale des mains du pape Jean XIII, le 4 février 962. C'est ainsi que l'empire d'Occident passa aux princes allemands, qui l'ont toujours possédé depuis. Otton quitta Rome pour revenir à Pavie, après s'être fait prêter serment de fidélité par le pape, sur le corps de saint Pierre. Mais à peine est-il parti, que Jean XII travaille à faire revenir Bérenger pour le couronner empereur. Otton retourne, l'an 963, à Rome, d'où le pape s'était sauvé avec ses complices. Les Romains lui prêtent un nouveau serment de fidélité, par lequel ils s'engagent en même-temps à ce plus étroit de pape, et à ne plus en permettre la consécration sans son consentement. Otton assemble un concile, où il fait déposer Jean XII, et mettre Bérenger à sa place. (Voyez les *Conciles*.) Jean se fait recevoir dans Rome après le départ de l'empereur, et y meurt le 14 mai 964. Les Romains, après sa mort, pleins de l'esprit de révolte qu'il leur avait inspiré, chassent Otton VIII, et font un autre pape sous le nom de Benoît V. Otton repartait avec son armée devant Rome, qui lui ferme ses portes. Il est obligé d'en faire le siège. La ville, pressée par la famine, implore sa clemence. Il y rentre le 23 juin 964, rétablit Léon, et envoie Benoît en Allemagne. (Voyez la *Chronologie des Papes*.) L'an 967, nouveau voyage d'Otton à Rome. Les mauvais traitements que les Romains avaient faits au pape Jean XIII, en étaient le motif. Otton punit les coupables d'une manière terrible à la vérité, mais nécessaire, quoiqu'en dise Muratori, pour contenir une ville que les actes réitérés de clemence n'avaient rendue que plus disposée à la révolte. (Voy. le *pape Jean XIII*.) Otton, voulant marier son fils de même nom que lui, demande pour ce prince à l'empereur d'Orient, Nicéphore Phocas, Théophanie, fille de Romain II. La prière étant accordée, on l'embarque avec un nombreux cortège pour l'Italie. Mais à la descente, les Grecs, par une insigne perfidie, font main-basse sur la noblesse et la milice qu'Otton avait envoyées au devant d'elle pour la recevoir. Cette atrocité ne resta pas impunie. Otton, l'an 969, passe en Calabre pour en tirer vengeance, et ravage ce pays. Zimisque, pour l'appaiser, lui fait remettre, l'an 972, Théophanie. L'an 973, dans la dernière édition de cet ouvrage et sur la foi de quelques auteurs très-graves, on avait fixé la mort d'Otton au 7 mai 973; mais elle est contredite par deux diplômes qui se conservent en original, et qui le montrent encore vivant au mois d'août 973. (Zapl. *Monum. Anecd.*, t. I, p. 458.) Son corps fut inhumé dans l'église de Maglebourg, qu'il avait érigée en métropole. Otton mérita le surnom de Grand par sa valeur, sa fermeté, son amour pour la justice, et sa pitié. Il eut la gloire de rétablir l'empire de Charlemagne; mais il ne l'assist pas sur des fondements aussi solides que ce prince avait fait. Les conjonctures n'étaient plus les mêmes. Ce fut beaucoup que ne pouvant détruire le gouvernement féodal et l'administration ducal, il parvint à corriger les principaux vices du premier, et les inconvénients les plus nuisibles de l'autre. Il eut même le bonheur de réunir tous les ducs dans sa maison. Mais loin de dissimuler les écarts de ceux auxquels il les dispensa, il punit sévèrement les abus qu'ils firent de l'autorité, ainsi que les soulèvements dont ils se rendirent coupables, et rétablit, pour les contenir par une autorité collatérale, l'ancien office des *Mis* royaux, sous le nom de comtes palatins provinciaux. Ce prince combloit le clergé d'honneurs et de richesses; mais il manqua de politique en lui donnant les grands fiefs avec la même autorité que les seigneurs laïques y pouvaient exercer. Il est vrai que pour contenir les prélats dans la subordination, il leur joignait des avoués, espèces d'administrateurs temporels, dont il se réserva la nomination. Mais le clergé ne tarda guère à secouer ce frein. Otton protégea les lettres quoiqu'il ne sut pas même lire. L'archevêque Brunon, son frère, établit à sa cour une académie où se montraient assistant, et apprit même un peu de latin. Otton jurait, dit-on, par sa barbe qu'il faisait croître

suivant la mode du temps, et qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, l'an 910, EOTRICE, fille d'Edouard, roi d'Angleterre, morte le 26 janvier 947; 2<sup>e</sup>, l'an 951, ADELHAÏDE, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, et veuve de Lothaire, roi d'Italie, morte le 16 décembre 999. Ce fut la première impératrice qui recut les honneurs du couronnement. Du premier lit vint le roi Lothaire, né l'an 934, désigné successeur de son père l'an 947, duc de Suabe en 950, mort l'an 957; et Louisgare, mariée à Conrad le Sage, duc de la France rhénane et de Lorraine. Trois fils et deux filles sortirent du deuxième lit; Otton qui suit; Henri et Brunon, morts jeunes; Adélaïde et Mathilde, abbesses. Guillaume, archevêque de Mayence, fut le fils naturel de l'empereur Otton.

Dans les diplômes d'Otton I, les années de son règne se prennent tantôt de la mort de son père, tantôt du commencement de l'an 936. Avant l'an 951, il datait seulement des années de son règne de Germanie; mais depuis 951, il joignit à cette date celle de son règne d'Italie, et depuis 961, celle de son empire; souvent même il n'employa que la dernière. L'abbé de Gotvic observe de plus qu'Otton se contenta quelquefois de marquer les années complètes de son empire, sans faire attention aux mois et jours de surplus. C'est ainsi, dit-il, qu'on voit un diplôme « de ce prince daté du 23 décembre 961, la quatrième année de son empire, quoique la cinquième fut déjà bien avancée. » Le 10<sup>me</sup> auteur (t. I, p. 184,) cite un diplôme d'Otton où la lerie IV est marquée parmi les notes chronologiques; ce qu'il observe comme une singularité pour ce temps là. Muratori (*Ant. It. diss.* 34,) rapporte un autre diplôme d'Otton daté XI kal. feb. an. dom. Incar. D. CCCC. LXIX, *imperiarii Ottonis VIII, ind. XIII.* Ici l'an 969, dit-il, doit s'entendre suivant le calcul de Florence, où l'on commença l'année au 25 mars.

M. de Houtbrim (*Hist. Diplome. Trevir.* t. I, p. 275,) en produit un autre de l'an 936, qui est daté de la dernière année du règne d'Otton, ce qu'il explique en disant d'après Witi-kind que quoique Otton n'ait été élu roi de Germanie qu'en 936 après la mort de Henri, son père, celui-ci néanmoins l'avait désigné roi dès l'an 935, et que dès lors il en porta le titre.

Plusieurs villes d'Allemagne obtinrent d'Otton un gouvernement libre, et plusieurs personnes distinguées les titres de comte, de marquis, sous la dépendance de l'empire.

## OTTON II.

973. OTTON II, dit le Roux, fils d'Otton I<sup>er</sup>, et d'Adélaïde, né l'an 955, désigné roi de Germanie, et couronné roi de Lorraine, le 26 mai 961, à Aix-la-Chapelle, étoit roi d'Italie vers la fin de 962, couronné empereur à Rome par le pape Jean XIII, le 22 décembre 967, succéda, après le mois d'août 973, à son père. Sa mère, Adélaïde, prit en même temps le nom de l'empire, que sa jeunesse et son inexpérience ne lui permettaient guère de manier heureusement dans les circonstances critiques où l'on se trouvait. Mais bientôt il se laissa de la dépendance où elle le tenait, et l'obligé d'abandonner la cour d'Allemagne. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile s'alluma. Henri, duc de Bavière et cousin d'Otton, souleva contre lui le tiers de l'Allemagne, et se fit couronner à Ratiboune, si l'on en croit les historiens bavarois modernes, par l'évêque de Frisingue. Le Danemarck, la Pologne, la Bohême et les Slaves, entrèrent dans son parti. Otton lui successivement ses différents ennemis, les obligea à demander la paix, dépouilla Henri de son duché, l'an 976, et l'envoya en exil.

L'an 977, Lothaire, roi de France, redemande la Lorraine à l'empire, comme une usurpation faite par la France. Otton, pour l'appaiser, donne la Basse-Lorraine à Charles, frère de Lothaire. Celui-ci n'est point satisfait de cette cession. Il veut les deux Lorraines. Guerre à ce sujet entre l'empereur et le roi de France. (Voyez *Lothaire parmi les rois de France*.) Elle

fini en 980, par un traité qui assure la Lozaine à l'empire. Otton, après cet accommodement, passe en Italie vers la fin de septembre de la même année. Étant à Pavie, il se réconcilie, par l'entremise de saint Mayeul, abbé de Cluny, avec l'impératrice sa mère, et la fait revenir à sa cour. Cette princesse s'était retirée, deux ans auparavant, à Vienne, dans les Gaules, auprès du roi Conrad, son frère. L'an 981, Otton arrive, dans le mois de janvier, à Rome, où il passe le reste de l'hiver et le printemps, jusqu'au mois de mai suivant. Pendant ce séjour, il fait préparer au Vatican un grand repas, où il invite les seigneurs les plus suspects d'infidélité, avec les magistrats et les députés des villes d'Italie qui étaient à sa cour. Mais à peine se fut-on mis à table, qu'une troupe de gens armés entra brusquement dans la salle du festin, et se jette sur eux dont les noms étaient marqués dans une liste qu'on lut à haute voix. Ils sont traités hors de la salle, et tués à coups de poignards. On apprit avec horreur la nouvelle de ce massacre, et on donna publiquement à Otton l'odieux surnom de *Sanguinarius*, qui lui est resté. De Rome il conduisit son armée en Calabre. Otton revendiquait cette province, dit M. Pfeffel, moins aux droits de sa femme qui n'y en avait aucun, que par droit de reconquête, et pour mettre l'Italie à couvert des incursions des Sarasins, que les Grecs de la Pouille fomentaient. Après plusieurs combats heureux, Otton, le 13 juillet 982, tombe dans une embuscade des infidèles et des Grecs réunis, qui taillent en pièces la plus grande partie de son armée. Il n'échappe lui-même qu'avec peine; il fut même pris, suivant plusieurs historiens; mais n'étant point reconnu, il se racheta. On prétend que, malgré la surprise, il eût été vainqueur dans cette occasion si la trahison des Italiens qui étaient dans ses troupes, ceux-ci l'ayant abandonné pour se venger du massacre de Rome. L'an 983, comme il se disposait à repasser cet échec, il tombe malade à Rome, et y meurt le 7 décembre, après avoir régné dix ans et quelques mois, depuis la mort de son père. Son corps fut inhumé, le 8 du même mois, dans l'église de Saint-Pierre. Il avait épousé, comme on l'a dit, l'an 972, *Tatlokmanja*, fille du Romain le Jeune, empereur grec, laquelle mourut à Nîmes, le 15 juin 991, et fut inhumée à Cologne. Il laissa de cette princesse, Otton, qui suit, Mathilde, femme d'Ezou, comte palatin du Rhin; Sophie et Adelaide, abbesse; la première de Gandersheim; la seconde de Quedlinbourg.

Les diplômes d'Otton II s'accordent avec les historiens contemporains, sur le commencement de son règne et celui de son empire. Il a eu trois ou les années de l'un et de l'autre sont tellement jointes ensemble, qu'elles forment une seule chronologie respective. On en voit deux cités par Muratori (*Annali d'Ital.*, tom. V, p. 469), où l'on fait concourir la vingt-sixième année du règne d'Otton, et la seizième de son empire avec l'an 983 de Jésus-Christ, ce qui fait commencer son règne en 957. Le docte critique avoue qu'il n'a pu découvrir le fondement de cette époque.

### OTTON III.

983. OTTON III, fils d'Otton II et de Théophanie, né l'an 960, désigné roi par son père dans la diète de Vérone, en 983, fut couronné le jour de Noël de la même année à Aix-la-Chapelle, par l'archevêque de Bavière, légat du pape, assisté de Villigie, archevêque de Mayence, au début de celui de Cologne. L'an 984, Henri le Querelleur, duc de Bavière, se saisit du jeune prince, sous prétexte de lui servir de tuteur, et l'emmena à Magdebourg; mais les seigneurs allemands l'archevêque de ses mains. Otton est rendu à sa mère et à son aïeule, par son charge, l'une et l'autre, de la régence. Le soin de son éducation fut confié à saint Bernouard, depuis évêque d'Hildesheim, et au célèbre Gerbert, que la reconnaissance de son élève porta depuis sur le saint siège. L'impératrice Ade-

laïde passe quelque temps après en Lombardie, et établit à Pavie sa résidence pour contenir par sa présence la noblesse du pays, disposée à se soulever. Mais elle ne pouvait étendre de là sa vigilance jusqu'à Rome, où l'amour de l'indépendance et l'insolence entretenaient les esprits dans une continuelle fermentation. L'an 989, l'impératrice Théophanie apprenant que cette ville est menacée d'une révolte prochaine, y arriva aux approches de Noël, qu'elle y célébra. Il est remarquable qu'en Italie, cette année et la suivante, on ne datait point encore des années du règne d'Otton III. Au lieu de cette date, on employait celle des années du règne de Théophanie, prière, non de la mort d'Otton II, son époux, comme le pensait D. Mabillon, mais de son mariage, contracté l'an 972, avec ce prince, ainsi que le prouve Muratori, d'après l'abbé de Gotwie. On voit aussi que pendant le séjour que Théophanie fit en Italie, d'où elle ne partit qu'après le milieu de l'an 990, elle tint des plaids et fit d'autres actes d'autorité souveraine dans l'exarchat de Ravenne, sans qu'on sache comment il était sorti des mains du pape; et ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'Otton, devenu grand, fut bâti à Ravenne un palais pour lui et ses successeurs. L'an 990, Otton se rend à Rome, où le pape Grégoire V, son parent, qu'il venait de faire élire, le couronne empereur, le 2 mai, jour de l'Ascension. Il y tint ensuite un plaid dans lequel il condamna au bannissement le consul Crescentius ou Cincio, pour les excès qu'il avait commis envers le pape Jean XV. Mais Grégoire obtint qu'il lui fût grâces. En revenant, il reçoit, vers la fin de l'automne, à Milan, la couronne de Lombardie, qu'il avait déjà reçue l'année précédente à Monza, comme l'atteste Bonincontio Moriglia. Les Slaves, pendant son enfance, s'étaient emparés du margraviat de Brandebourg. L'an 997, il le reprend sur eux après les avoir battus. Sur la fin de la même année, il repasse en Italie, célèbre à Pavie les fêtes de Noël avec le pape Grégoire V, chassé de Rome par Crescentius, ramena ensuite le pontife à Rome, le rétablit sur son siège au mois de février 998, assésé Crescentius, après Pâques, dans le mole d'Audien, où il s'était renfermé, l'engage à se rendre, en lui promettant la vie sauve; et malgré cette promesse, il lui fait trancher la tête, le 29 avril, et à douze de ses gens. Rome se réjouit de la mort de ce tyran. Aussi l'ennemi de la religion que de l'état, il ne tendait à rien moins qu'à renverser le trône et l'autel. Ses partisans, répandus dans toute l'Italie, excitaient les peuples à secourir le pape des rois de Germanie pour se donner à lui. Mais ses cruautés iniques n'étaient guère propres à prévenir les esprits en faveur de sa domination. Il fit asseoir sur la chaire de saint Pierre des hommes perdus d'honneur et sacrilèges comme lui. L'an 1000, Otton entreprend un pèlerinage au tombeau de saint Adalbert, évêque de Prague, son ami, martyrisé l'an 997, et fonda à Gnesne un archevêché en faveur du frère de ce martyr. La même année, dans une diète tenue à Aix-la-Chapelle, il fit ouvrir le tombeau de Charlemagne, d'où il tire la croix qui lui pendait au cou, sa couronne, son sceptre, son cinquième, et une partie de ses vêtements. Otton revient en Italie au mois de janvier de l'an 1001, pour s'opposer aux Sarasins. Au retour de cette expédition, qui fut courte et heureuse, il s'arrête à Ravenne, où on le voit depuis le commencement du Carême jusqu'au mois de novembre suivant. Ce fut pendant ce séjour qu'il vit saint Romuald, entre les moines duquel il fit la confession de ses péchés. Par le conseil du saint, il entreprit nu-pieds la pèlerinage du mont Gargan. Otton y passa les fêtes de Noël à Todi avec le pape Silvestre II, et de là se rend à Paterno dans la Campanie, où il meurt le 23 janvier 1002, à l'âge de vingt-deux ans, dans la dix-neuvième année de son règne en Germanie, et la sixième de son règne en Lombardie et de son empire. Otton fut regretté, dit le P. Barre, *se verius* « et ses grandes qualités la firent surnommer *la merveille du monde*. » Il ne laissa point d'enfants, et n'avait pas même été marié, suivant Pagi et Muratori, qui traitent de fable son

prétendu mariage avec Marie d'Aragon. Ce prince s'était fait faire un habit d'un goût fort singulier. On y voyait toute l'Apocalypse en broderie. (Barre.) Dans une charte, expédiée en 1501 au château de Paterno, il prend le titre de *Serviteur des Apôtres*.

Les historiens allemands font commencer le règne d'Otton III en Germanie, à Noël 984, parce qu'alors l'année commençait ce jour-là en Allemagne. Muratori (*Annal. d'Ital.*, tom. V, p. 510) cite un diplôme de ce prince, du 1<sup>er</sup> mai 984, daté de la deuxième année de son règne en Italie, ce qui donne lieu de croire qu'il avait été couronné roi d'Italie pour la première fois au mois d'avril 985.

#### HENRI II, DIT LE SAINT ET LE BOITEUX.

1002. HENRI, duc de Bavière, fils du duc Henri le Jeune, et arrière petit fils de Henri l'Oiseleur, ne le 1<sup>er</sup> mai 972, élevé par saint Volfgang, évêque de Ratibonne, est élu roi de Germanie, le 6 juin 1002, dans la ville de Mayence, couronné le lendemain par Willigis, archevêque de cette ville, et peu de jours après, une deuxième fois, à Ais-la-Chapelle, par Hérbert, archevêque de Cologne. Herman, duc de Suabe, son compétiteur, lève des troupes pour lui enlever la couronne. Henri le bat, et l'oblige à faire la paix. Cependant les Italiens, pour se soustraire à la domination des étrangers, avaient élu roi d'Italie Arduin, marquis d'Ivrée, nommé Harwig par Dittmar, et par Arnoul, historien du Milanais, qualifié marquis d'*Hippo-regio*, fils, suivant d'anciens titres, de Doulon ou d'Otton, et l'avaient fait couronner à Pavie le 15 février 1002. L'an 1004 (Muratori), Henri passe les monts pour aller combattre ce rival. Arduin prend la fuite à son arrivée. Les seigneurs lombards viennent au-devant de Henri, et le conduisent en triomphe à Pavie, où il est proclamé roi de Lombardie le 14 mai, puis couronné le lendemain. Arduin repart après son départ; plusieurs villes le reconnaissent pour souverain; ce qui ne se fit pas en vain, puisqu'il y conserva le titre et l'exercice de la royauté pendant environ neuf ans. (Muratori.)

Le comte de Bamberg, ou plutôt les possessions d'une branche des comtes de Bamberg, ayant été rattachées après la mort du comte Adalbert, la ville, avec d'autres fiefs, avait été donnée par Otton II au duc Henri, père de l'empereur Henri II; ce dernier en fit le douaire à son épouse Cunegonde, et, de concert avec elle, il employa ces domaines à fonder l'évêché de Bamberg. (Bulland. *ad diem 14 jul.*, p. 756, n. 11.) Mais l'évêque de Wurthourg s'oppose à cette fondation qui restreignait l'étendue de son diocèse. Pour le dédommager, Henri lui accorde cent-cinquante mannes ou familles de serfs. Telle était alors en Germanie et dans le Nord la manière d'estimer les terres. On spécifiait la valeur du territoire, non par son étendue, mais par la quantité des paysans qui y étaient attachés. Le pape Jean VIII ne montra pas plus de désintéressement en cette occasion que l'évêque de Wurthbourg. Pour confirmer la fondation, il exigea une redevance annuelle de cent marcs d'argent avec un beau cheval équipé en guerre. Ce tribut fut racheté, l'an 1052, par la cession que fit Henri III de la ville de Bénévent au saint siège. Henri II n'était pas disposé à laisser Arduin en paisible jouissance du royaume de Lombardie. L'an 1013, il passe de nouveau les Alpes, et met en fuite cet usurpateur qui offre en vain de lui remettre la couronne moyennant un ample comté auquel il se restreint. Henri, après avoir célébré les fêtes de Noël à Pavie, s'achemine vers Rome, où il est couronné empereur avec sa femme, un dimanche, 14 février 1014, par Benoît VIII, qu'il avait rétabli sur son siège. On prétend, dit M. Piffel, que le globe impérial, qui fait partie du trésor de l'empire, a servi pour la première fois à ce usage. Pendant son séjour à Rome, Henri d'empereur qu'on ne clausait point le symbole à la messe, et en demande la raison aux prêtres. On lui répond que l'église de Rome n'ayant jamais

été infectée d'aucune hérésie, elle n'a pas besoin de déclarer sa foi par le symbole. L'empereur, néanmoins, peu satisfait de cette réponse, persuade au pape de le faire chanter. C'est Bernon, abbé de Richenau, qui rapporte ce fait, comme témoin oculaire. Il est cependant vrai que dans les plus anciens ordres romains, publiés par D. Mabillon, le *Credo* se trouve marqué pour être chanté après l'Evangile, et ce qui est confirmé par les témoignages des papes Léon III et Jean VIII, et des célèbres liturgies, Amalaire et Walafride Strabon. Mais il paraît qu'au dixième siècle et au commencement du suivant, le célébrant se contentait de réciter avec ses ministres le symbole sans que le chœur le chantât. De Rome l'empereur s'y retourne en Allemagne, et prend sa route par la France. Étant à l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun, il veut y embrasser la vie monastique. L'abbé Richard feint d'y consentir, puis il lui ordonne, en vertu de l'obéissance que les moines doivent à l'abbé, de continuer à gouverner l'empire. Arduin rependait recommençait la guerre en Lombardie depuis le départ de l'empereur. Mais celui-ci bientôt à l'infirmité par une maladie de langueur, il se retire à l'abbaye de Frutara, en Piémont, où il meurt le 29 octobre 1015.

L'an 1011, nouvelle expédition de l'empereur en Italie. Les Grecs faisaient des conquêtes dans ce pays, et menaçaient de venir jusqu'à Rome. Henri met le siège devant Trôis, dans la Pouille, qu'il force à se rendre au bout de trois mois. Toutes les autres places, enlevées par les Grecs, reviennent d'elles-mêmes à son obéissance. Il subsistait toujours un levain de dissension entre l'empire et la France. L'an 1023, Henri, dans une entrevue qu'il a sur le Chiers, près du Luxembourg, avec le roi Robert, termine, par une paix solide, toutes les difficultés qui divisaient leurs états respectifs. La même année, l'empereur dispense par un diplôme l'abbé de Saint-Maximin de Trèves d'assister aux diètes de l'empire, et comme le palatin pour voter en sa place. C'est peut-être, dit M. Piffel, le plus ancien vestige d'un suffrage par commission. Au reste, la fréquentation des diètes était une véritable charge dans ce siècle, ou les empereurs parcouraient l'Allemagne, et appelaient souvent les états d'une frontière à l'autre. L'an 1024, Henri meurt de la pierre à Grono, en Saie, la nuit du 13 au 14 juillet, à l'âge de cinquante-deux ans, après avoir régné vingt-deux ans un mois huit jours comme roi de Germanie, vingt ans deux mois comme roi d'Italie, dix ans ring mais un jour comme empereur. Il n'eut point d'enfants de CUNEGONDE, fille de Sigefroi, comte de Luxembourg, qu'il avait épousée en 1003. On prétend qu'il avait fait vœu de continence; et les Hollandais appuient d'assez bonnes preuves cette assertion. Henri fut inhumé à Bamberg. Sa pierre, qui ne se démentit jamais, lui fut montrée au rang des saints par le pape Eugène III, dans le siècle suivant. Ses vertus politiques et militaires lui méritent un rang parmi les héros. En lui finit la branche des empereurs de la maison de Saue. Sa veuve s'étant retirée à l'abbaye de Kallungen, qu'elle avait fondée près de Cassel, y mourut saintement le 3 mars 1033, suivant Lambert d'Aschaffembourg. (Foyez Robert, roi de France, et Boleslas Chrobry, duc de Pologne.)

Henri, après avoir été couronné à Pavie, s'appela roi des Français et des Lombards. Parvenu à l'empire, il prit le titre d'empereur des Romains. Avant et depuis son couronnement, il se qualifia souvent roi des Romains; titre inconnu avant lui, et que ses successeurs ont substitué à celui de roi d'Italie. L'abbé de Gotwic remarque que dans ses diplômes il se dit Henri II, empereur, quoique le premier Henri n'ait pas été couronné à Rome; preuve, selon cet auteur, que ce prince ne faisait pas dépendre de cette cérémonie la dignité impériale. Dom Mabillon dit avoir vu des diplômes de Henri II, où la date du jour n'est point marquée. Dans le Bullaire du Mont Cassin (tom. II, pag. 68), on voit une charte datée du 8 janvier 1007, *imperatrix nemini*. C'est qu'alors Arduin et Henri se disputaient l'empire, et qu'en plusieurs endroits on ne reconnais-

soit ni l'un ni l'autre. Ce fut Henri qui introduisit l'usage du grand sceau de l'empire, appelé le sceau de majesté, *sigillum maiestatis*. L'autorité des états prit un tel accroissement sous son règne, qu'on ne put dans la suite traiter aucune affaire publique et la décider sans leur intervention.

### CONRAD II, surnommé LE SALIQUE.

1024. CONRAD II, dit le SALIQUE, à cause de sa haute naissance, fils de Henri, duc de Franconie, et d'Adélaïde d'Épiphane, fille d'Érchari, comte d'Alsace, fut élu roi de Germanie par les états tenus entre Worms et Mayence, et couronné, le 8 septembre 1024, à Mayence. À peine est-il sur le trône, qu'il se forme une conjuration dans le sein de sa propre famille, pour l'en faire descendre. C'était en autre Conrad, son cousin, qui avait concouru avec lui dans l'élection, qu'on voulait lui substituer. (*Voy. Gonthelm I, duc de la Basse-Lorraine.*) D'un autre côté, les Italiens, les de la domination allemande, offrent (l'an 1025) la couronne impériale à Robert, roi de France, pour son fils Hugues, et sur son refus, à Guillaume V, duc d'Aquitaine, qui d'abord l'accepte; ensuite instruit par l'évêque de Verreil qu'on le trahissait, la refuse pareillement. Conrad le Salique ayant assemblé la diète d'Ingelheim, y fait mettre au ban de l'empire Ernest II, duc de Suabe, son beau-fils, qui était à la tête de la ligue teuto-nique. C'est ici l'un des premiers exemples de cette proscription qui devint fréquente dans la suite, et fut un des moyens dont les empereurs se servaient pour augmenter leur domaine et affermir leur autorité. Un modeste, qui n'a pour guide en histoire comme en poésie que son imagination, nous dit que la formule en était conçue en ces termes : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfants orphelins, et nous l'excommunions, au nom du diable, aux quatre coins du monde.* On demanderait vainement à l'auteur dans quels monuments il a puisé cette anecdote. Elle est purement de son invention. Les Italiens, quoique réjetés des princes auxquels ils s'étaient offerts, cherchaient toujours les moyens de se soustraire à la domination des Allemands. Conrad le Salique ne leur donna pas le loisir d'exécuter leurs projets de révolte. L'an 1026, après avoir pacifié les troubles de l'Allemagne, il passe les Alpes au printemps, arrive à Milan, où il se fait couronner roi d'Italie, va réitérer la même cérémonie à Monza, pour renouveler, disait-il, l'usage, introduit par Charlemagne, de là il s'avance vers Ravenne, force, en passant, le château de la Motta, où les rebelles s'étaient retranchés; revient de Ravenne en Lombardie, célèbre la fête de Noël à Ivree, puis se met en route pour Rome, où il est couronné empereur avec la reine, au mois de mai, par le pape Jean XIX, le jour de Pâques (16 mars) 1027, en présence de Canut, roi d'Angleterre, et de Rodolphe, roi de Bourgogne. De-là étant passé dans la Pouille, il permet aux Normands de s'y établir. L'an 1033, devenu héritier de Rodolphe, dont il était devenu par sa femme, il est couronné roi de Bourgogne le 4 février à Payerne. Eudes, comte de Champagne, lui dispute, les armes à la main, cette succession pendant l'espace de cinq ans. Ce rival ayant été tué l'an 1037, dans une bataille donnée contre le duc Gonthelm, sa mort assure la jouissance paisible de la Bourgogne à Conrad. Ce dernier était alors en Italie, où les nouveaux troubles, qui régnaient dans ce pays, l'avaient rappelé. Après y avoir employé environ dix-huit mois, avec assez peu de succès, à faire rentrer dans le devoir les villes rebelles, et sur-tout Milan, soulevée par Hérbert, son archevêque, la peste l'obligea, vers le milieu de l'an 1038, à ramener en Allemagne les débris de son armée qu'elle avait presque entièrement détruite. Dans la même année, il tint à Solcore une diète où il se démit du royaume de Bourgogne en faveur de son fils, qu'il fit sacrer et couronner en sa présence. Il parcourut ensuite une partie de l'Allemagne, et de là se rendit à Utrecht, où il mourut d'une attaque de goutte le 4 juin 1039.

II. — 2.

après avoir régné, comme roi de Germanie, quarante ans, huit mois et vingt six jours; comme roi d'Italie, environ treize ans, et comme empereur douze ans, deux mois et demi. Son corps fut inhumé à Spire. GISELÈRE, fille d'Herman II, duc de Suabe, et de Gerberge, fille de Conrad, roi de Bourgogne, et veuve d'Ernest I, duc de Suabe, qu'il avait épousée l'an 1016 (décédée le 14 février 1043), lui donna un fils, qui suit, avec deux filles, Béatrix, dont on ne sait que le nom, et Mathilde, décédée l'an 1034, lorsqu'elle devait épouser Henri I, roi de France, à qui elle était fiancée. Les lois et les ordonnances que Conrad fit dans l'empire, l'ont fait regarder comme l'auteur du droit féodal écrit. Il est le premier empereur, suivant la remarque de l'abbé de Gotwic, qui ait cité des témoins à la fin de ses diplômes. Il est aussi le premier empereur qui ait donné des lettres d'investiture; du moins on n'en trouve point avant lui. (M. Pfeffel.) Ce prince, son fils et son petit-fils, firent leur résidence principale à Goslar.

### HENRI III, surnommé LE NOIR.

1039. HENRI III, dit le NOIR, de la couleur de sa barbe, fils de l'empereur Conrad et de Gisèle, né le 25 octobre 1017, élu roi de Germanie en 1046, et couronné le jour de Pâques 1048, à Aix-la-Chapelle, par l'archevêque de Cologne, succéda, l'an 1039, à son père. Conrad, en quittant l'archevêque Hérbert qui avait sonné, comme on l'a dit, les Milanais. En exécution de cet ordre, plusieurs d'entre eux se réunirent pour faire la guerre au pape, et ne mirent pas les armes que lorsqu'ils apprirent la mort de Conrad. Ce fut dans le cours de cette guerre qu'Hérbert inventa le *carroccio* qui, dans les siècles suivants, fut si fort en usage et si célèbre en Lombardie. C'était un char qui, traîné par des bœufs, portait un mill droit, terminé par une pomme dorée, dans laquelle étaient plantés deux étendards blancs avec une croix au milieu. Un détachement des gens les plus braves était chargé de la garde de ce char qui, placé dans le milieu de l'armée, augmentait par sa vue le courage des combattants. L'an 1040, Hérbert étant venu trouver Henri au château d'Ingelheim, lui fit ses soumissions et se réconcilia avec lui. Henri, l'an 1046, se met en route pour l'Italie. Ce voyage des empereurs allemands était toujours annoncé un an et six semaines avant d'être entrepris, et tel en était l'objet ordinaire : tous les feudataires de la couronne étaient obligés de se rendre dans la plaine de Roncille, près de Plaisance, pour y être passés en revue. Les seigneurs conduisaient avec eux leurs arrière-vassaux. Les vassaux de la couronne, qui ne compensaient pas, perdaient leurs fiefs aussi bien que les arrière-vassaux qui ne suivaient pas leurs seigneurs. Henri, après avoir fait quelque séjour en Lombardie, s'achemina vers Rome. Il se trouvait alors dans cette capitale du monde chrétien trois papes à la fois, Benoît IX, Sylvestre III et Grégoire VI, qui se maintenaient les uns contre les autres. Henri les fait déposer tous les trois dans le concile de Sutri, comme simoniaques, et met à leur place Clément II, qui, le jour de Noël de la même année (1046), le couronne empereur avec la reine Agnès, sa femme, dans l'église de Saint-Pierre. Le sénat et le peuple romain lui avaient déferé, avant la cérémonie, le titre de *patrie*. Les historiens remarquent, dit M. Pfeffel, que Henri porta depuis avec une sorte de complaisance le manteau vert, le diadème d'or et l'anneau d'or, qui étaient la marque de cette dignité. (*Voyez dans la chronologie des conciles, celui de Selvi, tenu en 1048, et dans celle des papes, Benoît IX, Grégoire VI et Clément II.*) Le pape Leon IX s'étant rendu, l'an 1050, à Toul pour y faire la translation du corps de saint Gérard, l'un de ses prédécesseurs, dans cette église, vint d'abord trouver l'empereur avec lequel il célébra la fête de la Purification, l'année suivante, à Auzbourg. C'était vraisemblablement

pour lui demander du secours contre les princes normands, dont les progrès en Italie lui causaient de vives alarmes. Quoi qu'il en soit, il était de retour à Rome au mois de mars suivant. L'empereur passa lui-même en Italie l'an 1055, dans la vue de prévenir les suites fâcheuses qui lui faisaient appréhender le mariage de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, son ennemi, avec Beatrix, marquise de Toscane. Ce qu'il y eut de plus mémorable dans ce voyage, ce fut la diète générale des princes d'Italie, qu'il tint le 5 mai dans la plaine de Roncaille. En s'en retournant, il passa, aux fêtes de Noël, à Zurich, dans la Suisse, Henri, son fils, encore enfant, avec Berthe, fille d'Otton, marquis de Suze. L'entrevue qu'il eut l'année suivante à Yvoi, dans le Luxembourg, avec Henri I<sup>er</sup>, roi de France, ne fut rien moins que pacifique. Le monarque français y fit, au chef de l'empire, de sanglants reproches de ce qu'il retraînait depuis long-temps une partie considérable du royaume de France (la Lorraine) que ses ancêtres avaient usurpée par surprise. L'empereur offre de vider la différence par duel. Le roi de France ne juge pas à propos d'accepter le défi, et la nuit suivante il se retire avec précipitation, si l'on en croit Lambert d'Aschaffembourg. La même année, au commencement de septembre, l'empereur Henri reçoit à Goslar le pape Victor II. Sa santé déclinait alors et menaçait une ruine prochaine. Il meurt entre les bras de ce pontife, le 5 octobre suivant, à Boffeld, sur les confins de la Saxe et de la Thuringe. Son corps fut inhumé à Spire. C'est lui qui, le premier en Allemagne, s'empara de la collation des bénéfices, prétendant qu'elle lui appartenait, en vertu du droit d'investiture que ses prédécesseurs lui avaient transmis. Il eut de longues guerres avec différents princes, avec Bérthold, duc de Bohême, avec Aha, roi de Hongrie, avec Godefroi le Barbu, à l'occasion du duché de Lorraine dont il l'avait privé, et avec Raudouin V, comte de Flandre, grand partisan de Godefroi. (Voy. les *ducs de Bohême*, les *rois de Hongrie*, les *ducs de Lorraine* et les *comtes de Flandre*.) Les soulèvements des Slaves lui donnèrent aussi beaucoup d'exercice dans les dernières années de son règne. Les efforts qu'il fit pour les réprimer ne furent pas toujours heureux. Il perdit ses meilleures troupes et ses généraux les plus habiles, en combattant contre ces rebelles; ce qui joint aux fléaux qui désolaient alors l'Allemagne, tels que la famine et la peste, lui causa une profonde mélancolie dont on regarda comme une suite la maladie qui le mit au tombeau. Il avait épousé, l'an 1036, CUNELINDE, fille de Canot le Grand, roi d'Angleterre et de Danemark, morte le 18 juillet 1038; 2<sup>e</sup>. le 1<sup>er</sup> novembre 1043, à Besançon, Agnès, fille de Guillaume V, duc d'Aquitaine. Du premier lit vint Beatrix, abbesse de Gandersheim; du second, Henri, qui suit; Conrad, duc de Bavière; Mathilde, femme de Rodolphe, duc de Suabe, dit anti-chrét; Sophie ou Judith, marie, 1<sup>re</sup>, à Salomon, roi de Hongrie; 2<sup>e</sup>, à Ladislas, roi de Pologne; et deux autres filles. Herman le Contract rapporte qu'au décès de Henri III et d'Agnes, il accourut une foule d'ustriens et de jongleurs à Ingelheim, où elles se célébraient, dans l'espérance d'y être librement accueillies, et de recevoir de grandes marques de la libéralité du prince; mais ils furent tous, dit-il, congédiés honnêtement, le *vestre et les mains vides*, les sommes et les vivres qu'ils espéraient ayant été distribués aux pauvres. Henri III fut un des plus grands princes qui remplirent le trône impérial. A la valeur il joignait la prudence, l'humanité, le zèle pour la religion et l'amour des lettres. Agnès, sa femme, se remarqua à Gueffroi Martel, comte d'Anjou.

Henri, dans ses diplômes, joint aux années de son règne et de son empire celles de son ordination; de manière que la formule constante de sa chronologie est de nommer d'abord l'année de son ordination, puis celle de son règne, ensuite celle de son empire. Par son ordination, il entend son premier couronnement, et par son règne, son gouvernement actuel; sur quoi Malinckhorst observe que Henri changea, à cet égard, la

coutume de ses prédécesseurs qui compaient les années de leur règne, non du commencement de leur administration, mais du temps où ils avaient été associés à la royauté.

## HENRI IV.

1056. HENRI IV, fils de Henri III et d'Agnes, né le 31 novembre 1056 (Pagi), baptisé par Herman, archevêque de Cologne, élu roi de Germanie en 1053 et couronné l'an 1054, le 17 juillet, succéda, le 5 octobre 1056, à son père, sous la tutelle de sa mère. La jalousie de plusieurs princes d'Allemagne, surtout des Saxons qui souffraient impatiemment que le sceptre eût passé de leur maison dans celle de Franconie, et les troubles d'Italie, occupèrent les premières années de son règne. L'an 1061, les Romains, suivant Benzon, lui envoyèrent, par une députation solennelle, les ornements du patriciat; savoir, la clamyde, la mitre, l'anneau et le cercle patricial. Les seigneurs allemands souffraient impatiemment d'être gouvernés par une femme. L'an 1062, Annon, archevêque de Cologne, enleva Henri à l'impératrice, sa mère, et se rend maître du gouvernement avec Adalbert, archevêque de Bême. L'impératrice reçut cette disgrâce avec beaucoup de constance et de résignation. Elle quitta l'Allemagne pour se retirer à Rome, où elle vécut saintement, sous la direction de Pierre de Damien, jusqu'à sa mort arrivée le 14 décembre 1077. Des flâteurs s'étaient insinués dans l'esprit du jeune prince, lui corrompent le cœur et l'entraînent dans le désordre. L'archevêque Adalbert, l'un de ceux qui favorisaient ses mauvais penchants, soulève contre lui tous les seigneurs distingués par leur mérite, et se voit obligé d'abandonner la cour. Henri, comme nous l'avons vu, avait été fiancé, l'an 1055, par son père, à BEATRICE, fille d'Otton, marquis de Suze. Annon lui fit épouser cette princesse en 1066. Mais Berthe, dont la main n'était pas de son choix, ne put résister à lui plaire. Il eut bientôt plusieurs concubins à la fois, attentifs à l'honneur des femmes dont la besout frappa ses yeux, et pour en jouir librement fit périr secrètement leurs maris. Sa réputation n'étant pas suffisante pour fournir à ses débauches, il mit à prix d'argent les investitures des bénéfices, dont il faisait un commerce public. Il éloigna la reine sa femme, dont la présence lui devenait de jour en jour plus inopportune; et convoqua, l'an 1069, un concile à Mayence pour faire cesser son mariage. Mais le légat Pierre de Damien, qui se trouvait à cette assemblée, lui défendit, de la part du pape Alexandre II, d'écarter son dessein. Berthe fut rappelée de Lantsham où il l'avait reléguée; mais il continua de la mépriser et de la maltraiter. Toute l'Allemagne murmura contre la conduite de Henri, l'injustice de ses ministres et la licence de ses troupes. L'an 1073, commencèrent les longues et sanglantes guerres des Saxons et autres mécontents contre Henri. Vers le même temps eut lieu la querelle, non moins fâcheuse, entre ce prince et le pape Grégoire VII, touchant les investitures des bénéfices. (Voyez dans la *Chronologie des Papes*, Grégoire VII, et dans celle des *Cardinaux*, ceux qui se sont tenus à cette occasion, depuis celui de Worms, du 23 janvier 1076, jusqu'à celui d'Avignon, du 16 octobre 1084.) L'an 1075, Henri gagne une grande bataille sur les Saxons, le 8 juin, près de l'Unstrut; mais cette victoire n'atterra point les rebelles. (Marin. Scot.) Sans consulter le pape, ils tiennent à Forcheim, le 15 mars 1077, une diète où ils élisent roi de Germanie, à la place de Henri, qu'ils avaient déposé deux jours auparavant, Rodolphe, duc de Suabe, son beau-frère, qui fut couronné le 26 du même mois. Les deux princes rivés se livrèrent deux batailles en 1078. Henri, battu dans la première, eut sa revanche dans la seconde, donnée le 7 août. Semblable alternative en 1080. Rodolphe, le 27 janvier, attaque par Henri, remporte la victoire à Fladenheim, en Saxe. La nouvelle de cet événement étant venue à Rome, Grégoire confirma l'élection de Rodolphe, sur laquelle il avait insisté jusqu'alors, et lui envoya, en signe d'investiture, une



couronne d'or, autour de laquelle était écrit ce vers : *Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho*. Mais, le 15 octobre suivant, Henri fut vainqueur à son tour, et d'une manière plus décisive, à la bataille donnée à Wolkheim, près de Géra, dans la Thuringe. Rodolphe y fut blessé mortellement, par Godefroi de Bouillon, d'un coup de lance porté dans le bas ventre, et par un soldat, d'un coup de sabre qui lui emporta la main droite. Dans cet état, il se fait porter à Merzbourg, où il mourut dans de grands sentiments de repentir. Le même jour qu'il expira, les troupes de Henri battirent encore celles de la comtesse Mathilde. C'est ainsi que le ciel démontait les malédictions que Grégoire donnait aux armes de ce prince. Henri, l'an 1081, passe les monts au commencement de mars, et va se présenter, vers la Pentecôte, devant Rome dont il trouve les portes fermées. N'osant entreprendre de les enfoncer, il se retire, et laisse l'antipape Guibert, qu'il avait fait élire le 25 juin de l'année précédente, avec des troupes qui ravagèrent le pays. Les rebelles d'Allemagne, malgré la dernière victoire remportée sur eux, persistaient toujours dans leur révolte. Le 9 août de la même année (1082) et non pas de la suivante, comme le marque Pagi d'après Mariann Scotus et la rhénique d'Hildeheim, s'étant assemblés en diète à Goslar, ils procédèrent à l'élection d'un nouveau roi. Les suffrages tombent sur Herman de Luxembourg, comte de Salm, qui fut couronné le 26 décembre 1082, par l'archevêque de Mayence. Henri avait toujours couru la prise de Rome, dans le dessein de se rendre maître de la personne du pape et d'imposer par là à ses ennemis. Étant revenu, l'an 1083, devant cette ville, il en forme le siège qui traîne en longueur. Enfin l'an 1084, il entre par intelligence dans Rome, le 21 mars, un jeudi, avec l'antipape, qu'il fit introduire le dimanche suivant, sous le nom de Clément III, reçoit de ses mains la couronne impériale le jour de Pâques, 31 mars, assiége ensuite Grégoire VII, dans le château Saint-Angel, où il s'était renfermé. Robert Guiscard, doc de la Pouille, interrompit ses conquêtes sur les Grecs pour venir au secours du pape. Henri, à son approche, quitte Rome, se retire en Lombardie pour faire la guerre à la comtesse Mathilde, sa cousine, déclare pour Grégoire VII, et de la repousse en Allemagne. Les affaires de l'antipape Herman ne prospèrent pas mieux que celles de l'antipape Guibert. L'an 1085, se voyant méprisé des Saxons, il fait sa paix avec Henri, et retourne dans son comté de Salm. Il y est tué peu de temps après en faisant, par manière de divertissement, le siège d'un château, pour exercer ses troupes, et éprouver leur courage. (Helmold et Albert de Stade disent qu'il fut égaré par un des bandits de la porte qui se détacha de ses gonds.) Sa retraite ne rendit point à Henri la supériorité sur ses ennemis. Vers la fin de la même année, il est entièrement défait par les rebelles, et s'échappe qu'avec peine du combat. Malgré ce revers, le desir de se venger de la comtesse Mathilde, lui fait entreprendre, l'an 1090, une nouvelle expédition au-delà des monts. Il investit, au mois de juillet, la ville de Mantoue, appartenante à la comtesse, et s'en rend maître, après un siège ou blocus de neuf mois, le 11 avril, jour du vendredi-saint de l'année suivante. Les affaires d'Allemagne le rappellent, en 1092, il laisse en Italie Conrad, son fils aîné, pour continuer la guerre : l'événement lui prouva qu'il ne pouvait être plus mal remplacé. Ce jeune prince, séduit par Mathilde, arbore l'étendard de la révolte, et se fait couronner roi des Romains, en 1093, à Novara, puis à Milan. Le prétexte dont il couvrait l'arrogance de cette conduite, était les outrages que l'empereur faisait à l'impératrice Phéaude, sa seconde femme, qu'il tenait en prison, et maltraitait au point, disait-on, de permettre à ses favoris de l'insulter et de lui faire violence. Pour s'affermir sur le trône, Conrad épouse Mathilde, fille de Roger I, comte de Sicile. Il a ensuite une entrevue à Crémone avec le pape Urbain II, qui lui promet de le couronner empereur à condition qu'il renoncera aux investitures ecclésiastiques. Vers la fin de l'an 1093, l'empereur, son père, étant à la diète d'Aix-la-Cha-

pelle, le fait mettre au ban de l'empire, et déclare son successeur Henri, son deuxième fils, après lui avoir fait jurer qu'il ne s'ingérerait, du vivant de son père, dans le gouvernement que par ses ordres. La suite fera voir comment il tint parole. Conrad meurt, l'an 1103, à Florence au mois de juillet, méprisé de la comtesse Mathilde, sa tante, qui l'avait porté à se révolter. Le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné, et un aile ouït fit publier qu'il s'était apaisé des miracles à ses funérailles, sans doute pour faire croire au peuple ignorant que le pape avait autorisé la révolte de ce fils dénaturé. L'empereur Henri trouva depuis un nouvel ennemi dans celui qui lui restait. L'an 1104, Henri, le dernier fils, étant avec lui à Rixlar pour aller combattre les Saxons, s'échappa de nuit le 11 décembre, et passa en Bavière, où la noblesse révoltée du pays le reçut avec empressement. De Ratisbonne il députa, quelques jours après, au pape Pascal pour le consulter sur le serment qu'il avait fait à son père de ne jamais prendre la couronne sans son avis. Le pape l'absout de cet engagement, et le confirme dans l'abominable dessein où il est de détrôner l'auteur de ses jours. L'année suivante, il se met à la tête des rebelles, et prend le titre de roi des Romains. L'empereur, après l'avoir fait inutilement solliciter de rentrer dans son devoir, après avoir temporisé autant que la prudence le permettait, marche enfin contre lui pour le réduire par la force. Les deux armées se trouvent en présence au mois d'août, séparées par la rivière de Rén, près de Ratisbonne. Le jeune Henri vient à bout de corrompre les chefs de l'armée de son père. Sur le point de livrer bataille, ils déclarent qu'ils ne veulent point en venir aux mains avec leurs frères. Le 13 décembre suivant, entrevue du père et du fils à Colbentz. Ils conviennent de tenir une conférence à Mayence le jour de Noël, pour aviser aux moyens d'apaiser Rome, et de mettre fin aux troubles de l'empire. L'empereur, croyant alors n'avoir plus besoin de son armée, la congédia, s'étant rendu ensuite à Bingen, en s'acheminant vers Mayence, son fils vient encore l'y trouver un vendredi, 26 décembre, pour lui dire qu'excommunié comme il est, l'évêque de Mayence ne le souffrira point dans sa ville pendant la solennité prochaine; sous ce prétexte, il l'empêche dans un château voisin où il le laisse renfermé avec trois personnes seulement de sa suite. Un prince de l'empire, nommé Wigbert, vient le lendemain de la part de ses fils perfide lui demander les ornements impériaux sur peine de la vie. Il les rend parce qu'il n'est pas en force pour les refuser. La diète s'assemble après les Rites de Noël à Lugelheim. On y fait venir l'empereur, et aussitôt qu'il paraît, on le somme avec de grandes menaces de renoncer à l'empire. « Si je le fais, dit-il, j'aurai-je au moins la vie sauve? Le légat du pape, qui était présent, lui répond qu'il n'y a point de sûreté pour lui à espérer, à moins qu'il ne reconnaisse avoir injustement persécuté Grégoire VII et mis à sa place l'antipape Guibert. Il promet de s'en rapporter là-dessus au jugement des princes de l'empire, assemblés en lieu et jour indiqués, après qu'ils auront eu ses moyens de défense. Le légat refuse de lui assigner une autre assemblée que celle où il se trouve, pour satisfaire le saint siège. « He bien, dit-il, si je confesse dès à présent tous mes torts prétendus, m'accrocherez-vous l'absolution? — Jo n'en ai point le pouvoir, répliqua le légat; c'est à Rome qu'il faut que vous alliez pour vous faire absoudre par le saint père. » Là-dessus, la diète se sépara, et le fils en partant prie son père de l'attendre dans ce même lieu où il doit venir le rejoindre sous quelques jours. Mais des amis de l'empereur viennent l'avertir que s'il reste là, le parti est pris de l'y retenir en prison le reste de ses jours, ou même de lui trancher la tête. Le malheureux père, ayant trouvé le moyen de s'évader, va chercher un asile à Cologne, puis à Liège, d'où il écrit au roi de France, son frère allié, une longue lettre par lui faire le récit de ses malheurs. (C'est de là que nous avons tiré les dernières circonstances que nous venons de rapporter.)

L'hyppocrisie manifeste du fils, et son ineffable dureté, rendaient quelques partisans au père. La guerre recommença; mais après avoir remporté quelques avantages, l'empereur, battu sans ressource, vint son parti entièrement dissipé. Réduit à l'école de la misère, il demanda, si l'on en conte Helmsdale, à l'évêque de Spire une prière qui lui fut refusée. Enfin, il mourut à Liège, le 7 août 1106, âgé de cinquante-trois ans, après un règne de près de cinquante ans. Peu de jours avant sa mort parut une comète terrible, qui, au jugement de nos astronomes modernes, était la même qui avait paru l'an 531 ou 532, du temps de l'empereur Justinien, qui précédemment avait encore été observée immédiatement après la mort de Jules César, et qui reparut enfin l'an 1681, de manière qu'un voit toujours le même espace de cinq cent soixante-quinze ans et demi entre ces différentes apparitions. Mais du temps de Henri IV, une comète ne passait pas dans l'esprit des peuples pour un phénomène naturel, et l'apparition de celle-ci fut regardée comme l'annonce de sa mort. La haine de ses ennemis le poursuivait au-delà du trépas. L'évêque de Liège l'ayant inhumé dans sa cathédrale avec pompe, fut obligé de l'exhumer et de le transporter dans une chapelle non consacrée du Mont-Corneille, près de cette ville, où il resta sans sépulture, à cause de son excommunication, jusqu'au mois de septembre suivant; après quoi, il fut porté à Spire, où il demeura encore près de deux ans avant d'être déposé dans le caveau de ses ancêtres. (*Chron. Hildesheim.*)

Ce prince, à de grands défauts et des vices qu'on ne peut excuser, réunissait d'éminentes qualités, dont la principale était une valeur singulière. Il avait toujours commandé ses armées, et s'était trouvé à soixante-trois batailles, d'où il sortit victorieux toutes les fois qu'il ne fut pas trahi. La source de ses malheurs fut l'abus intolérable qu'il fit du pouvoir usurpé de conférer les bénéfices, en les vendant sans pudeur, et cela pour fournir à ses débauches qui étaient excessives. Il alluma par là le zèle des papas qui, voulant couper le mal par la racine, entreprirent de lui ôter, et la collation des bénéfices, et l'investiture des bénéfices. BERTHE, sa première femme, étant morte en 1087, il avait épousé en secondes noces, l'an 1089, FRANKÉ ou ADÉLAÏDE, fille d'Usevolod, prince en Russie, veuve de Henri le Long, margrave de Stade, qu'il fit enfermer l'an 1093, comme on l'a dit, et qui, s'étant échappée de sa prison l'an 1097, retourna en Russie, où elle mourut dans un monastère en 1109. Il eut de la première les deux fils nommés ci-dessus, et deux filles, Agnès, femme de Frédéric, duc de Suabe; et de Léopold III, dit le Pieux, margrave d'Autriche; et Adélaïde, femme de Boleslas III, roi de Pologne.

Dès l'an 1059, Henri prenait le titre de roi des Romains, quoiqu'il n'ait été créé pape de Rome, et n'ait reçu la couronne patriciale qu'en 1061. Il se nomme dans ses diplômes, tantôt Henri III, tantôt Henri IV, roi des Romains. Il suivait la méthode de son père, qui était, comme on l'a dit, de compter diversement les années de son ordination, celles de son règne et celles de son empire. La première de ces époques est du 17 juillet 1054, la seconde est du 5 octobre 1056, la troisième du 31 mars 1084. On voit néanmoins des actes où l'on compte les années de son empire, dès le temps de son ordination. (Voyez *Mémoire sur l'Origine de la maison d'Autriche*, par M. le baron de Zurlauben, pag. 8.) Quelquefois il ne compte dans ses diplômes que les années complètes, et supprime l'année courante.

### HENRI V.

1106. HENRI V, dit aussi CHARLES-HENRI, fils de Henri IV et de Berthe, né le 11 août 1081, associé, par son père, vers la fin de 1098, à la royauté, et couronné, en qualité de collègue, le 6 janvier suivant, déclaré roi de Germanie à Noël, 1100, couronné le 6 janvier 1106, après avoir détenu son père, lui succéda le 7 août de la même année. L'espèce d'anarchie où

l'empire s'était trouvé dans les dernières années de Henri IV, avait donné lieu aux seigneurs des grands fiefs, de s'affranchir du droit de souveraineté. Henri V, à son avènement, les trouvant peu disposés à recevoir la loi de lui, fut obligé de les ménager. L'an 1107, il reprit la guerre que le comte d'Albi avait occasionnée entre l'empereur, son père, et Robert comte de Flandre. La campagne ayant fini par un accommodement, il tourna ses armes contre la Hongrie, qui s'était soustraite à la souveraineté que les empereurs prétendaient avoir sur ce royaume. Il échoua dans cette expédition. Il ne fut pas plus heureux contre la Pologne. L'an 1109, étant entré dans la Silésie à dessein de l'enlever aux Polonois, il est battu par Boleslas III, près de Beralav. Henri ne s'était pas encore fait voir en Italie. L'an 1110, au mois d'août, il passe les monts à la tête d'une puissante armée. Arrivé dans la plaine, il fait camper son armée, et ordonne à chaque chambrée de soldats d'avoir de la lumière devant sa tente pendant la nuit, spectacle, dit Otton de Frisinge, qui ne contribua pas peu à répandre la terreur dans le pays. Toutes les villes de Lombardie, suivant Donizone, lui envoient de riches présents, à l'exception de Milan, qui ne veut pas le reconnaître pour seigneur, ni lui payer aucune contribution. Il n'est donc pas vrai, comme Sigonius et d'autres modernes le prétendent, qu'il se fit couronner roi des Romains en cette ville. Henri célèbre les fêtes de Noël à Florence. Arrivé, le 5 février 1111, à Aquispende, il y rencontre les députés du pape Pascal II, qu'il avait prévus, par ses ambassadeurs, du dessein où il était d'aller recevoir la couronne impériale à Rome. On lui propose pour préalable de renoncer aux investitures, dont Pascal avait lui-même reconquise la condamnation aux conciles de Guastalle en 1106, et de Troyes en 1107. Henri le refuse, disant qu'il n'est pas de moindre condition que ses prédécesseurs qui lui ont transmis ce droit. On insiste de part et d'autre; enfin, on convient que le prince abandonnera les investitures et reprendra les régales, c'est-à-dire les fiefs, les comtés, les châteaux, les vassaux, les péages, les avoueries des villes impériales, et généralement parlant tous les droits régaliens que le clergé avait obtenus des empereurs depuis Charlemagne. Le 9 février, Henri signe le traité à Sutri, et le sceau de son serment. Arrivé le 12 à Rome, il est reçu dans la basilique du Vatican, où le pape avait assemblé une espèce de concile pour ratifier leurs conventions. Mais d'un côté les évêques réclament les régales qu'on veut leur enlever, et le pape de l'autre presse le monarque d'exécuter sa promesse, comme si elle était sans conditions. Sur ces entrefaites, et l'éclat dans la ville un tumulte, qui trouble l'assemblée et la rompt. Les Romains font main-basse sur les Allemands qui les avaient attaqués les premiers. Henri, après avoir couru risque de la vie, se retire avec précipitation, emmenant le pape, qu'il fit dépouiller de ses ornements, lier avec des cordes, et traîner après lui avec un grand nombre de romains captifs. Le 8 avril suivant, il relâche le pape, après en avoir obtenu une bulle, qui lui accorde les investitures. Il revient à Rome, où Pascal, le 13 du même mois, le couronne empereur. Le pape ayant révoqué, l'année suivante, dans le concile de Latran, le privilège que Henri lui avait extorqué, les broileries recommencent entre le sacerdoce de l'empire. Un grand nombre de pape et de seigneurs allemands, l'archevêque de Mayence et celui de Cologne à leur tête, mécontents de la hauteur et de la dureté de l'empereur, forment une ligue contre lui, et menacent de lui faire subir le sort de son père. Le cardinal Thierri, légat du saint siège, qui se trouvait pour lors à Cologne, excitait les esprits, et n'oublait pas le prétexte de la religion pour les armer contre leur souverain légitime. Pendant trois ans que dura cette guerre, Henri ne cessa de faire le dégit sur les terres des confédérés, qui lui rendirent la pareille avec leurs. L'an 1115, la mort de la comtesse Mathilde, arrivée le 21 juillet, donne ouverture à une nouvelle querelle entre le pape et l'empereur. Ce monarque, sans égard pour la donation que la comtesse avait faite de tous ses biens au saint siège, prétend lui suc-

éder comme chef de l'empire dans tous ses fiefs, et comme plus proche héritier dans tous ses alléux. Il passe, l'an 1116, en Italie, pour effectuer ses prétentions. Tandis qu'il est occupé à réduire quelques villes qui lui refusaient l'obéissance, il dispute au pape l'abbé de Cluni, pour lui faire des propositions de paix. Pascal ne les ayant pas acceptées, il s'achemine vers Rome pour se saisir ainsi seconde fois de sa personne. Le pape, à son approche, s'enfuit au Mont-Cassin. Henri, maître de Rome, vint à faire couronner une seconde fois, alléguant que son premier couronnement ne pouvait être censé plus valide que la bulle des investitures, que Pascal avait révoquée. Les consuls, le sénat et les grands de Rome, qu'il avait gagnés par ses présents et ses promesses, applaudirent à cette résolution, et lui donnèrent des assurances de leur fidélité. Au défaut du pape, Henri se fait couronner le jour de Pâques par Maurice Bourdin, archevêque de Brague. C'était un prêtre qu'il avait débauché à Pascal, qui l'avait envoyé pour négocier avec lui. Avant de quitter Rome, il donne par reconnaissance à Ptolémée Ottavio, fils du consul de même nom, Berthe, sa fille naturelle, en mariage, et lui laisse, en partant pour la Toscane, un corps de troupes allemandes pour repousser les Normands que le pape avait appelés à son secours. Pascal, étant mort au mois de janvier 1118, fut remplacé par Gelase II. Henri, apprenant que le nouveau pontife est aussi mal disposé que son prédécesseur, touchant les investitures, revient à Rome, y fait élire antipape, le 9 mars de la même année, Maurice Bourdin, sous le nom de Grégoire VIII, et reçoit encore une fois de ses mains la couronne impériale le jour de la Pentecôte. Enfin, l'an 1123, la concorde est rétablie entre le sacerdoce et l'empire, par l'accord que l'empereur fit avec les députés du pape Calliste II, le 8 septembre, dans l'assemblée de Worms, et que le pontife ratifia, le 23 du même mois, à Rome. Par ce traité, l'empereur renonce à l'usage que ses prédécesseurs lui avaient transmis, de donner les investitures par la crosse et l'anneau, et le pape lui permet de les conférer par le sceptre ou une simple verge, comme faisaient les rois de France et d'Angleterre; c'est-à-dire, qu'au lieu d'un bâton recourbé, il lui permet d'user d'un bâton droit pour cette cérémonie. Voilà donc où aboutit cette longue et fameuse querelle qui causa tant de ravages, fit répandre tant de sang, enfanta tant de crimes, et détruit également la sainteté du siège apostolique et la majesté du trône impérial. Dana ce dénouement singulier, si toute la gloire fut pour Calliste, à qui son amour pour la paix le suggéra, l'avantage fut tout entier pour l'empereur, qui ne perdit rien du fond de ses prétentions, et demeura aussi maître des élections qu'il l'était auparavant. Ce prince meurt, l'an 1125, d'un ulcère au bras, à Utrecht, le 23 mai, dans la quarante-quatrième année de son âge, la dix-neuvième de son règne depuis la mort de son père, et la quinzième de son empire. Son corps fut porté à Spire. En lui finit la branche des empereurs de la maison de Franconie, qui était montée sur le trône en 1024. Aux vices que nous avons déjà fait remarquer dans ce prince, il faut ajouter une extrême négligence à rendre la justice, un mépris impudent de l'estime publique, et une insatiable avarice qui lui fit accumuler par toutes sortes de voies des richesses, sans lui permettre d'en faire usage. Il avait épousé, le 7 janvier 1114, MATHILDE, fille de Henri I, roi d'Angleterre, âgée seulement pour lors de dix ans, et fiancée dès l'an 1110, dont il n'eut point d'enfants. Cette princesse se remarie, l'an 1129, à Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou. (Voyez Louis le Gros, roi de France).

Henri V, dans ses diplômes, se nomme tantôt empereur des Romains, tantôt empereur des Allemands. Il y a trois époques dans ses diplômes, celle de son ordination, celle de son règne et celle de son empire. La première est du 6 janvier 1099; la seconde, du 6 janvier 1106; la troisième, du 23 avril 1111. De puis qu'il eut détrôné son père jusqu'à son couronnement impérial, il prit le titre de roi des Romains, qu'il introduisit dans sa chancellerie. Cet exemple fut suivi par tous ses successeurs jus-

qu'à Maximilien I. Henri V avait tant à cœur le traité qu'il avait fait avec Pascal II, au sujet des investitures, qu'il en faisait mention dans ses dates.

## LOTHAIRE II.

1125. **LOTHAIRE II**, duc de Saxe, fils de Gebhart, comte de Querfurt et de Supplembourg, et de Hadwige, fille de Frédéric, comte de Formbach, en Bavière, petit-fils d'Otton, comte palatin du Rhin, né l'an 1075, fut élu roi de Germanie, dans la diète de Mayence, composée de soixante mille hommes, le 30 août 1125, en présence des légats du pape. Il eut pour concurrents, dans cette élection, Conrad, duc de Franconie, et Frédéric, duc de Souabe, neveu de l'empereur Henri V, par sa sœur Agnès; Léopold, margrave d'Autriche, qui avait épousé la sœur de Henri V. Les deux premiers, pour se venger de la préférence qu'on avait accordée sur eux à Lothaire, causèrent dans la suite, beaucoup de troubles dans l'empire. Lothaire, fut couronné roi de Germanie, le 13 septembre suivant, à Aia-la-Chapelle, par l'archevêque de Cologne, qui couronna ensuite Richilde, femme de Lothaire, dans la ville métropolitaine. Le nouveau roi de Germanie envoya une ambassade au pape Innocent II, pour lui notifier son élection. C'était un acte de déférence et de pure bienséance. La cour de Rome le regarda comme un acte d'abus, et s'en fit un titre pour exiger des successeurs de Lothaire, la même notification, comme un devoir indispensable. L'an 1128, Conrad, de son côté, se fit couronner roi des Romains, à Monza, le jour de Saint-Pierre, et ensuite à Milan. Le pape déclare nul ce sacre, et excommunique Conrad. Lothaire, l'an 1132, passe les monts vers le mois de septembre, et met en fuite Conrad; mais il n'est pas vrai qu'il se soit fait alors couronner à son tour, roi des Romains, le 29 mars, par l'archevêque de Milan. (Marsorici.) Enfin, l'an 1133, le pape Innocent II, qui avait ramené à Rome, le couronna empereur, avec la reine Richilde, le 4 juin, dans l'église de Latran, et non dans celle de Saint-Pierre, dont l'antipape Anaclet était maître pour lors. Lothaire jura auparavant, de défendre l'église, et de conserver les biens du saint siège. La cour de Rome se prévalut dans la suite, de ce serment, pour prétendre que l'empire était un fief relevant du saint siège; témoin ces deux vers qu'on voyait au bas du tableau, où elle avait fait représenter la cérémonie du couronnement de Lothaire:

*Rex venit ante fores jurans prius urbis honores,  
Post homo fuit papa summi quo dante coronam.*

Le parti d'Anaclet ne tarda pas à se relever après le départ de Lothaire. L'an 1136, après avoir tenu, le 15 août, une diète à Wurtzburg, ce prince, à la prière d'Innocent, se remet en marche pour l'Italie, afin d'étendre en ce pays, jusqu'aux dernières étincelles du schisme, et de réduire en même temps les villes rebelles à l'empire. Il traverse en conquérant toute la Lombardie, la Romagne, la Marche d'Anône, et le duché de Spolète; et là il passe dans la Pouille, dont il envahit toutes les places au duc Roger, ramène ensuite le pape à Rome, dans le mois de septembre 1137, après quoi, s'étant achevé pour retourner en Allemagne, il tombe malade à Verone, et meurt au village de Bretten, près de Trente, la nuit du 3 au 4 décembre 1137, ayant régné douze ans, trois mois et quelques jours comme roi, depuis son élection, et quatre ans et demi comme empereur. Son corps fut porté au monastère de Liutern, en Suabe. Henri le Superbe, duc de Bavière, son gendre, qui l'avait accompagné dans l'expédition d'Italie, reporta les ornements impériaux en Allemagne. Gertrude, mariée à ce prince, fut le seul fruit du mariage de Lothaire, avec Richilde, ou Richilde, fille unique de Henri le Gros, duc de Saxe, sur le Weser, et comte de Northem, qu'il avait

dépouée en 1113, morte le 24 novembre 1141, suivant la Chronique manuscrite de Boulduc. Richense apporta de grands biens à son époux, Henri, son père, qui périt, l'an 1103, de la main de ses sujets, ayant hérité de toutes les terres de la maison des Otton. (Voyez Lothaire, duc de Saxe.)

Lothaire se dit souvent dans ses diplômes, *Lotharius tertius Romanorum rex*, apparemment à cause de Lothaire, fils de Hugues, roi de Provence. Les Italiens souvent aussi le nomment de même. Dans la chronologie de ses diplômes, tantôt il se fait état que des années complètes de ses règnes, tantôt il met en ligne de compte l'année courante. On prétend que ce fut sous le règne de Lothaire que les Pandectes furent découvertes à Amalfi. Voyez sur ce sujet l'article de Roger I, roi de Sicile.

### CONRAD III.

1138. CONRAD III, duc de Franconie et de la France rhénane, fils de Frédéric de Hohenstaufen et d'Agnes, fille de l'empereur Henri IV, né l'an 1093, ou 1094, fut élu empereur à la mi-Carême (et non à la mi-février) 1138, dans une diète tenue à Coldenitz, en présence et par les intrigues de Thérodein, légat du saint siège, qui le couronna, le 13 mars, à Aix-la-Chapelle. Henri le Superbe, duc de Bavière et de Saxe, et gendre de Lothaire, voulut s'opposer à cette élection, attendu que ni les états de Saxe ni ceux de Bavière n'y avaient assisté; il refusa en conséquence de rendre les ornements impériaux qu'il avait apportés d'Italie après la mort de Lothaire, et prétendit lui-même à l'empire, disant que l'empereur défunt l'avait désigné pour lui succéder. Conrad le fit mettre au ban de l'empire, et le dépouilla ensuite de ses états. Telle fut, dit Muratori, la récompense des services que Henri avait rendus en Italie au siège apostolique. Depuis long-temps, ajoute le même auteur, il regnait entre la maison de ce prince et celle de Conrad une émulalion d'où prirent naissance les factious si faucones des Guelles et des Gibelins, qui dans la suite déchirèrent si long-temps et si cruellement la malheureuse Italie. Les premiers étaient attachés à la maison de Henri, et les seconds à celle de Conrad. (Voy. Leopold, duc de Bavière.) Mais depuis la réconciliation de ces deux maisons, on nomma Gibelins les partisans de l'empereur, et Guelles ceux qui lui étaient opposés. L'an 1142, Conrad rétablit le roi Wladislas dans la Bohême, dont ses sujets l'avaient chassé. Conrad donna des preuves de son humanité, l'an 1146, à l'occasion suivante. Un moine nommé Budolphe, s'étant avisé de prêcher sans mission la croisade publiée par ordre du pape Eugène III, exhortait les peuples d'Allemagne à faire main-basse sur les Juifs comme les plus grands ennemis de la croix. Il ne fut que trop obéi; mais plusieurs de ces malheureux trouvèrent un asile à Nuremberg, et dans les autres villes qui appartenait en propre à l'empereur (*Otto Frising, de Gest. Frider., l. 2.*) Cette même année, Conrad tint à Spire, dans les fêtes de Noël, une diète à laquelle saint Bernard s'étant trouvé, le détermina à se croiser pour la Terre-Sainte. Il part l'année suivante, le 28 mai, jour de l'Ascension, à la tête de soixante-dix mille chevaliers et d'une infanterie innombrable, après avoir fait élire et couronner roi des Romains Henri, son fils aîné. Conrad perdit en Asie la meilleure partie de ses troupes par la perfidie des guides qui lui avait donné l'empereur Manuel, beau-frère de sa femme, et par le fer des Sarrasins. Il arriva, l'an 1148, en Palestine, d'où il revint, l'an 1149, avec les débris de son armée, sans aucun fruit de cette expédition. Ce prince mourut, le 15 février de l'an 1152, à Bodingen, dans la cinquante-neuvième année de son âge et la quatorzième de son règne. On prétend qu'il fut empoisonné par les artifices de Roger, roi de Sicile, auquel il se disposait à faire la guerre. Il fut inhumé dans la cathédrale de Bisingen. Sa femme GERTRUDE, fille de Bérenger, comte de Sulzbach, morte en 1166, lui

donna Henri, fait roi des Romains en 1147, mort en 1150; Frédéric, enfant à la mort de son père, croisé duc de Suabe, et mort en 1167; et Judith, mariée en 1150, à Louis II, landgrave de Thuringe.

Conrad n'ayant point reçu le sacre impérial, se faisait un scrupule de prendre absolument le titre d'empereur dans ses chartes. Il ne se y nomme que roi, simplement, ou roi des Romains, excepté dans ses lettres aux empereurs de Constantinople, où il se dit empereur, pour traiter de pair avec eux. Il s'appelle tantôt Conrad II, tantôt Conrad III. M. Robertson prétend que ce fut sous Conrad III que s'établit en Allemagne l'hérédité des fiefs. Mais il y a des preuves, et M. Pfeffel les fournit, qu'elle avait lieu dès le tems de l'empereur Henri IV.

### FRÉDÉRIC I, surnommé BARBE-ROUSSE.

1152. FRÉDÉRIC I, né, l'an 1112, de Frédéric, duc de Suabe, neveu de l'empereur Conrad, et de Judith, fille de Henri le Noir, duc de Bavière, avait été désigné empereur par Conrad lui-même, au préjudice de Frédéric, son propre fils, trop jeune alors pour être en état de gouverner. En conséquence de cette disposition, il fut élu, par les seigneurs, à Francfort, le 4 mars 1152, puis couronné le 9 du même mois (dimanche Lézare) à Aix-la-Chapelle. Les chartes s'accordent avec cette époque, et servent à corriger quelques auteurs, dont les uns mettent le couronnement de Frédéric en 1151, d'autres en 1153 et 1154. Frédéric porta sur le trône impérial une ambition démesurée avec des préjugés assorts à cette passion. Sa chimère était de se croire le successeur des Césars, et de vouloir, à leur exemple, traiter tous les princes de la terre comme ses lieutenants ou ses vassaux. Il désirait surtout de subjuguer l'Italie, qu'il regardait comme le patrimoine des empereurs, et qui dans sa décadence était encore la plus riche portion de son empire. Plein de ses vœux, il passe les Alpes au mois d'octobre 1154, à la tête d'une puissante armée, accompagné de Henri le Lion, son cousin, duc de Bavière et de Saxe. Après un séjour en Lombardie, qui devint funeste à plusieurs villes rebelles, il se rend à Rome, dont les habitants ne consentirent de lui ouvrir leurs portes qu'à deux conditions : la première, de reconnaître leur état républicain; la seconde de leur faire don de cinq mille marks d'argent pour prix de son admission dans leurs murs, et pour récompense du consentement qu'ils accordèrent à son couronnement. Frédéric indigné repêta avec hauteur ces honteuses conditions, force les faibles obstacles qu'on lui oppose, et se fait couronner, le 18 juin 1155, par le pape Adrien IV, après avoir rempli toutefois une formalité qu'exige le pontife, et qui fut d'écouter à sa fierté; ce fut de lui tenir l'étrier lorsqu'il monta sur sa mule pour aller faire cette cérémonie. Les députés du peuple romain, mandés par ce prince pour lui prêter serment, osent lui dire : « Nous vous avons fait notre citoyen et notre prince d'étranger que vous étiez. Vous devez donc de votre côté nous promettre la confirmation de nos privilèges. » Frédéric alors prenant le ton de maître, « Rome, leur dit-il, n'est plus ce qu'elle a été. » « Sa puissance a passé premièrement aux Grecs, puis aux Français. Il n'est pas vrai que vous m'avez appelé, ni fait votre prince et votre citoyen. Charlemagne et Otton vous ont conquis par les armes, etc. Sachez que ce n'est pas aux sujets à faire la loi au souverain. »

L'empereur, de retour d'Italie, tint une diète à Worms, où il condamna à la peine du harnasecar le palatin Herman et dix autres comtes. Mais le premier en fut dispensé à raison de ses infirmités. Reconstitué de la cour de Rome, Frédéric, l'an 1157, défend à tous les ecclésiastiques de ses états de s'y adresser, soit pour la collation des bénéfices, soit pour tout autre sujet. Deux légats envoyés par Adrien pour se plaindre de cette défense, viennent trouver l'empereur à Besançon. Dans la

lettre qu'ils lui remettent, le pape semblait dire qu'il lui avait confié l'empire à titre de location. Un des légats à l'imprudence d'appuyer cette interprétation, et la témérité de la défendre; sur quoi le comte palatin de Witelshbach tire son épée pour le tuer. L'empereur même sejourne l'empereur tient une diète où il se fait prêter serment de fidélité par les seigneurs du royaume d'Arles, qu'il avait distrait l'année précédente de celui de la haute Bourgogne, les soumet à un tribut annuel, et exige d'eux la promesse de le suivre à la guerre; au moyen de quoi il leur abandonne les investitures ordinaires, ne se réservant que les droits régaliens, il nomme ensuite l'archevêque de Vienne archevêque du royaume d'Arles, et en donne la lieutenance générale, sous le titre d'archevêque, à l'archevêque de Lyon.

L'an 1158 (et non pas 1157, comme le marque M. Schœpflin), nouvelle expédition de Frédéric en Lombardie. Plusieurs villes de ce pays, à l'instigation des Milanais, avaient formé entre elles une confédération pour maintenir leur liberté aux dépens de l'empire. Frédéric assiège Brescia dont il se rend maître au mois de juillet. Il marche ensuite contre Milan où il entre victorieux, le 6 septembre, après un mois de siège, et dont il change le gouvernement. À la Saint-Martin suivante, il préside à une célèbre diète assemblée dans la plaine de Roncaille. Il s'y montre avec l'appareil le plus imposant, et depouille des droits régaliens les villes et les seigneurs, clercs et laïques qui les possédaient sous titres valables. Le pape s'oppose vainement à ces actes de souveraineté. Frédéric, informé des complots qu'il tramait contre lui avec les Milanais, abroge, pour se venger, l'ancien formulaire des lettres que la chancellerie impériale expédiait aux souverains pontifes, avec ordre de ne leur parler qu'à la seconde personne du singulier, et de ne les nommer dans la suscription qu'après l'empereur : (Hic) l'effacement basse et peu digne d'un grand prince.

Le gouvernement municipal de Milan déplaisait surtout à Frédéric. L'an 1159, il envoie son chancelier Renaud, le même qui fut depuis archevêque de Cologne, avec Otton, palatin de Bavière, pour y abolir les consuls et leur substituer un podestat. Les Milanais, irrités de cette innovation formellement contraire à la dernière capitulation, veulent mettre en pièces les commissaires et leur laissent à peine la ressource de la fuite. Dans le même temps Frédéric fait sommer les Crémassques, alliés des Milanais, d'abandonner leurs murs. Il n'est pas mieux obéi. Le pape, à ce qu'on croit, les excitait sous main. Il y avait intérêt, parce que l'intention de Frédéric était d'exercer l'autorité souveraine sur le patrioisme de saint Pierre, et d'y percevoir les mêmes droits que sur les terres de l'empire. Le pape et l'empereur étaient sur le point d'en venir à une rupture ouverte, lorsqu'Adrien mourut le 1<sup>er</sup> septembre 1159. Frédéric prit alors des mesures pour avoir un pape à sa dévotion. N'y ayant point réussi, il fit élire trois antipapes consécutifs, et n'oublia rien pour les faire reconnaître dans l'empire. Ses armes cependant prospéraient contre les villes rebelles. L'an 1160, le 27 janvier, il se rend maître de Crème, qu'il tenait assiégé depuis le 7 août précédent. Ce siège, entrepris à la sollicitation et avec les secours des Crémassois et des Lodigians, est un des plus mémorables du douzième siècle. Otton Moréna, qui en a fait la relation, parle d'une tour de bois haute de cent pieds, que les assiégés élevèrent avec un pont levier pour descendre sur les murs. Mais les assiégés, dit-il, lancèrent avec leurs mangonneaux, sur cette machine, de grosses pierres qui la mirent en danger de se briser. Alors, poursuit-il, Frédéric eut la cruauté de faire placer sur sa tour les flagès des Crémassques avec quelques prisonniers milanais, afin que, touchés de compassion pour leurs enfants et leurs parents, les assiégés missent fin à cette horrible tempête en se rendant. Mais ceux-ci, surmontant les mouvements de la tendresse, continuèrent le même

genre de défense, en sorte qu'il y eut neuf des nobles crémasques et beaucoup d'autres de leurs gens écrasés sur la tour. Frédéric, revenu à des sentiments plus humains, fit retirer ceux qui avaient échappé au désespoir de leurs compatriotes. Il n'appaisa point par là les assiégés. Furieux de la pitié de leurs proches, ils s'élevèrent sur leurs murs, à la vue de l'armée ennemie, plusieurs des prisonniers allemands, crémassois et lodigians qui ils avaient faits. L'empereur, hanté de représailles, fit pendre les crémassques et milanais qui étaient entre ses mains, et les assiégés lui rendirent encore la pareille. Ces scènes affreuses cessèrent enfin par la désertion du principal ingénieur des assiégés. Cet officier, s'étant sauvé dans le camp ennemi, les laissa dans l'impuissance de faire une plus longue résistance. Ce fut pour lors une nécessité pour eux de recourir à la clémence de l'empereur qu'ils avaient si cruellement outragé. Le patriarche d'Aquilée se rendit médiateur. Mais tout ce qu'il put obtenir fut que les assiégés auraient la liberté de sortir avec tout ce qu'ils pourraient emporter sur les dos. Le 13 février de la même année 1160, Frédéric tint un concile à Pavie, où il fit reconnaître l'antipape Victor. L'un et l'autre sont excommuniés par Alexandre III (vrai pape) le 25 mars, jour du jeudi saint. L'an 1163, Frédéric fait de nouveau l'attaque de Milan, après un siège au blocus de sept mois, par la soumission volontaire des habitants. Ils étaient venus le trouver au nouveau Lodi le 1<sup>er</sup> mars, ayant des salires nus pendus à leur cou, s'arrouant complices envers lui du crime de lèse-majesté, et abandonnant pleinement et sans réserve leurs personnes, leurs biens et leur ville, à sa discrétion. Frédéric, faisant difficulté de s'apaiser, ils revinrent le 3 du même mois avec toute leur milice, leurs étendards, toutes leurs armes, et toutes leurs machines de guerre, qu'ils lui remirent ainsi que les clefs de la ville et les ornements de la magistrature, avec offre de quatre cents personnes des plus distinguées de la ville pour flagès. L'empereur commença pour lors à se laisser fléchir. Deux jours après, troisième voyage des Milanais à Lodi. Ils amenèrent cette fois leur grand carcasse, sur lequel était planté l'étendard de Saint-Ambroise, ouvrage d'une beauté, d'une richesse et d'une grandeur merveilleuses. Chacun d'eux tenait une croix à la main, implorant la miséricorde du prince. Frédéric leur fit grâce de la vie, leur remit leurs biens allemands, et consentit au rappel des exilés. Mais, le 26 du même mois, étoit arrivé à Milan, il en fit démolir les portes, les tours, une partie des murs, tous les édifices publics (à l'exception de quelques églises), et presque toutes les maisons des particuliers. C'est ce qu'il mande au comte de Soissons dans une lettre publiée par dom Luc d'Acheri. (Spici., t. V, p. 569.) Ptolémée de Lucques ajoute (ce qui n'est pas vraisemblable) qu'on passa la charrue sur la ville et qu'on y sema du sel. Toutes les autres villes, effrayées par cet exemple de sévérité, vinrent se soumettre, et toutes sans exception à détruire leurs fortifications.

Après le départ de l'empereur, les gouverneurs allemands qu'il avait laissés en Lombardie, soulevèrent de nouveau les villes par leurs traitements inhumains. Frédéric passe les mois, en 1164, pour la troisième fois. Il trouve en Lombardie une nouvelle ligue, formée pour réprimer son pouvoir, ou plutôt les rapines de ses commissaires, et plus difficile à dompter que les précédentes révoltes. Il prend et détruit quelques places dans le Verona. Mais l'armée des confédérés s'était mise en marche pour venir à lui, il ne juge pas à propos de l'attendre, et se retire à Pavie. Ce qui le rendit timide en cette rencontre, ce fut la défiance où il était des Italiens qui faisaient une partie de son armée, sachant qu'ils étaient plus affectionnés à leurs compatriotes qu'aux Allemands.

L'an 1166, troisième expédition de Frédéric en Italie. Il arrive avec l'impératrice, et une florissante armée, au mois de novembre, dans le Bressan, où il se comporte comme dans un pays ennemi. De là il passe à Lodi, puis à Pavie, où il célèbre

la fête de Noël. De retour à Lodi, il part, le 11 janvier 1167, pour s'acheminer vers Rome. Il prend sa route par le Bolonnais, qu'il devaste jusqu'aux portes de la capitale, et cela pour venger la mort de son ministre Boson, que le peuple, dans une sédition, y avait fait périr. Non content de ces dégâts, il exige des Bolonnais une somme considérable avec cent otages qu'il envoie sous bonne escorte à Parme. Il traverse ensuite la Romagne, mettant toutes les villes où il passe à contribution. Sa marche fut aussi lente que fustée. Il n'arriva qu'au commencement de juillet devant Ancône, ville appartenante aux Grecs, dont il entreprit le siège, qu'il leva trois semaines après au moyen d'une somme que les habitants lui offrirent. Pressé par l'antipape Pascal, il partit enfin, le 25 juillet, aux portes de Rome, prend la ville Latone par capitulation, après sept jours de siège, et se fit couronner une seconde fois, le 1<sup>er</sup> août, dans l'église de Saint-Pierre, avec Béatrix, sa femme, par ce faux pontife. Obligé de se retirer par une maladie épidémique qui emporta une grande partie de son armée, il retourne en Lombardie, où il trouva une nouvelle ligue formée contre lui. Les Milanais, auparavant en butte à la haine de leurs voisins, étaient à la tête des confédérés. L'intérêt de la cause commune avait dissipé les antipathies, et tous s'étaient réunis, dès le 27 avril de cette année, pour relever les murs de Milan. Frédéric étant arrivé vers la mi-septembre à Pavie, met au ban de l'empire, le 21 de ce mois, toutes les villes qui composaient la ligue, et jette en l'air son gant en signe de défi. Cette bravade, mal assortie à la faiblesse de son armée, ne servit qu'à le rendre ridicule aux yeux de ses ennemis. Après avoir fait contre eux diverses tentatives infructueuses, il part pour l'Allemagne par le chemin de l'an 1168, et prend sa route par la Savoie. Les villes confédérées fondent cependant une nouvelle ville dans le Milanais, qu'ils nomment Alexandrie, en l'honneur du pape Alexandre III. Les Allemands la nomment par dérision *Alexandrie de la paille*. Elle mit néanmoins quinze mille hommes sur pied l'année suivante; et Frédéric, de retour pour la cinquième fois, l'ayant assiégée, le 29 octobre 1174, fut contraint, par la longue et courageuse résistance des habitants, de se retirer le 15 avril 1175, après avoir perdu devant cette place une grande partie de ses troupes par la désertion et la mortalité. Ses armées dans la même contrée n'eurent pas un meilleur succès en 1176. Le 29 mai de cette année, il est totalement défait près de Courbe par les Milanais, qui consacrent ce jour à une fête perpétuelle. (Murat.) Ce revers causa la ruine de la puissance des empereurs en Italie, et obligea Frédéric à penser sérieusement à la paix. On tient à ce sujet des conférences à Bologne entre les ambassadeurs de Frédéric, le pape, et les députés des villes de Lombardie. Alexandre de la était rendu à Venise, l'empereur vint l'y trouver, reconnaît solennellement son obédience, le 1<sup>er</sup> août 1177, devant l'église de Saint-Marc, et, le 1<sup>er</sup> août suivant, ratifie les articles de paix arrêtés à Bologne.

Les prédécesseurs de Frédéric avaient pour la plupart négligé leur couronnement en qualité de roi d'Aries. Cette cérémonie étant propre à en imposer aux peuples, il se rend, l'an 1178, dans la capitale de ce royaume, et, le 30 juillet, il s'y fait couronner par l'archevêque Raimond.

Son autorité au-delà des monts était toujours chancelante, malgré le traité de pacification qu'il avait fait avec les villes confédérées d'Italie. Pour la raffermir, il en conclut avec elles un nouveau, le 25 juin 1183, dans la diète de Constance. Par celui-ci, tous les privilèges et toutes les immunités accordées aux principes villes d'Italie par les empereurs précédents, sont renouvelées et confirmées. On regarda depuis ce traité comme un article si important de la jurisprudence du moyen âge, qu'on avait coutume de le joindre au livre des fiefs à la fin du corps du droit civil. Mais, ce qui est étonnant, quoiqu'il assurât à l'empire un degré considérable de puissance et de juridiction, il ne tourna par le fait qu'à l'avantage des communautés. Elles percevirent

avec tant de vigueur dans les efforts qu'elles firent pour étendre leurs privilèges, et les conjonctures leur furent si favorables, que la plupart des grandes villes d'Italie, avant la fin du treizième siècle, avaient secoué toute espèce de subordination, et s'étaient élevées en républiques souveraines et indépendantes.

Frédéric voulut avoir aussi part aux expéditions des Chrétiens contre les Musulmans. L'an 1189, dans une diète tenue le 27 mars à Mayence, il se croise pour la Terre-Sainte avec Frédéric, son fils, duc de Suabe, et soixante-huit seigneurs, tant clercs que laïques. Il part l'année suivante, le 23 avril, fête de saint Georges. L'empereur grec et le sultan d'Iconium se concertent pour le traverser sur la route. Il est souvent obligé de s'ouvrir le passage l'épée à la main. Il bat deux fois le sultan, et l'assiège dans sa capitale, qu'il emporte d'assaut. Arrivé en Cilicie, il se baigne dans la rivière de Sele et s'y noie, le 10 juin 1190, à l'âge de soixante-neuf ans, dans la trente-neuvième année de son règne, et la trente-septième de son empire. D'autres disent qu'il fut saisi d'un refroidissement, dont il mourut quelques moments après avoir été retiré de l'eau. Ses chairs furent inhumées à Tarse et ses os à Tyr. Frédéric, duc de Suabe, son fils, prit le commandement de l'armée après sa mort, et mourut lui-même au bout de sept mois devant Acre, le 20 janvier 1191. L'empereur Frédéric avait épousé, 1<sup>o</sup>, l'an 1149, ABÉLAÏDE, fille de Thibaut, margrave de Vohbourg, qu'il repudia, l'an 1153, pour cause de parenté, dans la diète de Constance, du consentement des états; 2<sup>o</sup>, l'an 1156, BÉATRIX, fille et héritière de Renaud, comte de Bourgogne, qu'il fit couronner reine de Bourgogne, le 8 septembre 1178, à Vienne, en Dauphiné, suivant Raoul de Diceto (*Imag. Hist.*), morte le 15 novembre 1185. Il eut de celle-ci Henri, son successeur; Frédéric, duc de Suabe, mort, comme on l'a dit, en 1191; Conrad, duc de Francoie et de Suabe, mort en 1195; Otton, comte de Bourgogne, mort en 1200; Philippe, qui devint empereur; et Sophie, mariée à Guillaume III, marquis de Montferrat. Frédéric gouverna despotiquement l'Allemagne, en feignant de se conformer en tout aux délibérations des diètes qu'il assemblait fréquemment, et dont il disposait toujours à son gré. Il n'eut pas de la même politique en Italie, et n'y fut, après bien des guerres sanglantes, qu'un chef de république. Les historiens de ce prince font l'éloge de son zèle pour l'administration de la justice, et du soin qu'il eut de choisir, pour la rendre, des personnes recommandables par leur science et leur probité. Il prit à ce sujet une précaution très-bonne qu'il observait encore de nos jours en Italie, ce fut de ne placer jamais un juge dans le lieu de sa naissance. (*Voyez* Henri le lion, duc de Bavière.)

Ce prince est le premier dont les diplômes aient le sceau pendant. Dans plusieurs de ces diplômes, il ne fait mention ni des années de son règne ni de celles de son empire. Il en est un où il date de la destruction de Milan, d'autres où il fait mention de son règne de Bourgogne, dont il fut couronné roi, comme on l'a dit, le 30 juillet 1178. C'est en cette année que l'archevêque de Mayence commença à prendre le titre d'archichancelier de l'Allemagne. L'archevêque de Cologne avait pris celui d'archichancelier de l'Italie dès l'an 1156. C'est sous le règne de ce prince, suivant M. Pfeffel, que les grandes charges de la couronne sont devenues héréditaires. L'empereur, auparavant, les faisait, dit-il, entrer selon son bon plaisir.

## HENRI VI.

1190. HENRI VI, fils de Frédéric 1<sup>er</sup>, et de Béatrix, né l'an 1165, fut élu roi des Romains dans les premiers jours de juin 1190, par la diète de Bamberg, et couronné à Aix-la-Chapelle, suivant Godefroi de Saint-Pantalon, le 8 du même mois, jour de la Pentecôte, par l'archevêque de Mayence, en présence des légats de l'antipape Calliste. Il succéda, l'an 1190, à son père, dont il apprit la mort presque en même

trons que celle de Guillaume II, roi de Sicile, neveu de Constance, son épouse. Par-là il se trouvait à la fois maître de l'empire et héritier de la Sicile. Au mois de novembre de la même année, après quelques expéditions en Allemagne, il passe en Italie à la tête d'une puissante armée. Il arrive à Rome dans la semaine sainte de l'année suivante, et s'y fait couronner empereur, avec sa femme, le lendemain de Pâques, 15 avril, par le pape Célestin III. Après cette cérémonie, il livre au pape, suivant une des conventions préliminaires, l'ancienne ville de Tusculum. Le pape la remet aux Romains, qui exercent leur fureur sur ses malheureux habitants, depuis long-temps leurs ennemis, et la destruction ensuit de fond en comble. De Rome, l'empereur marche contre Tancredi, qui s'était emparé du royaume de Sicile. Il lui enlève plusieurs villes; mais il échoue devant Naples, et retourne en Allemagne. Henri, quelques années après, se déshonore par un trait d'avarice dont on n'aurait pas cru capable un prince chrétien. Léopold, duc d'Autriche, avait arrêté sur ses terres, vers la fin de l'an 1193, Richard, roi d'Angleterre, son ennemi, comme il revenait de la Terre-Sainte. Henri, voulant avoir part à la proie, le contraignit, au bout de trois mois, de lui remettre cet illustre prisonnier pour une modique somme, dont il comptait bien se faire rembourser avec usure. Son espérance ne fut point trompée. Après avoir retenu dans les fers près d'un an le monarque anglais, il lui vendit sa liberté aussi chèrement qu'il avait pu faire un musulman. La raison que l'empereur tira de Richard lui servit pour aller faire la conquête de la Sicile. Cette expédition fut prompte et heureuse. La minorité de Guillaume, fils et successeur du roi Tancredi, en facilita le succès. Henri, l'ayant déboulé, se fit couronner roi de Sicile à Palerme, le 25 octobre 1194. Au commencement de l'année suivante, il reprit la route d'Allemagne, chargé de la haine des Siciliens, qu'il s'était attirée par ses cruautés. La révolte de ce peuple le rappela sur les lieux en 1196. Après avoir fait mourir un grand nombre de rebelles, il mourut lui-même à Messine, le 23 septembre 1197, dans la trente-deuxième année de son âge, la neuvième de son règne en Allemagne, la huitième de son empire, la troisième de son règne en Sicile. Il n'est pas vrai qu'il soit mort formellement excommunié, comme plusieurs le prétendent. Il avait encouru à la vérité l'excommunication, suivant les privilèges des crises, pour l'emprisonnement et la rançon du roi Richard; mais on ne voit nulle part que cette peine ait été prononcée contre lui. Constance, fille de Roger, roi de Sicile, qu'il avait épousée en 1186, qu'on s'agge pour lors de près de quarante ans (mort le 27 novembre 1198). Lui donna Frédéric, qui lui succéda. (Voyez après Philippe de Suabe et Otton IV.) Henri avait eu le dessein de rendre la couronne impériale héréditaire dans sa maison; et pour y faire consentir les seigneurs qui avaient droit aux élections, il avait offert d'incorporer le royaume de Sicile à l'empire germanique, d'ériger en seigneuries héréditaires et purement féodales tous les fiefs mouvans de sa couronne, et de renoncer à la dépuissance des clercs. Plus de cinquante princes s'étaient laissés gagner par ces offres, et le pape lui-même avait paru s'y prêter avec empressement. Mais rien ne put vaincre les oppositions du duc de Saxe et du margrave de Brandebourg. Le pape profita de cet incident pour retirer le consentement qu'il avait donné à un projet qui aurait privé le saint-siège du droit qu'il s'était attribué de confirmer les élections des empereurs. (Pichet.) (Voyez Henri, roi de Sicile.)

## PHILIPPE DE SUABE.

1198. PHILIPPE, cinquième fils de l'empereur Frédéric I<sup>er</sup>, créé marquis de Toscane en 1195, et duc de Suabe en 1196, était en route pour aller joindre l'empereur Henri VI, son frère, en Sicile, lorsqu'il apprit sa mort à Montefiascone, près de Viterbe. A cette nouvelle, il rebroussa chemin pour retour-

ner en Allemagne. Mais sur sa route les Italiens se vengèrent des mauvais traitemens qu'ils avaient reçus de son frère, par divers outrages qu'ils lui firent, jusque-là qu'il courut plus d'une fois risque de la vie, et perdit quelques-uns de ses gens qu'ils massacrèrent. Arrivé en deçà des monts, il tint à Jestershausen, en Thuringe, une assemblée de seigneurs, dans laquelle il se fit déclarer la régence de l'empire et la tutelle de son neveu le jeune Frédéric, âgé seulement de quatre ans, et élu roi des Romains du vivant de son père. Ayant obtenu ce point, il travaille à se faire élire lui-même roi des Romains, sous prétexte de donner à sa régence plus d'autorité. Il convie, pour ce sujet, une nouvelle assemblée à Mulhausen, en Thuringe. Elle fut plus nombreuse que la première. On y vit les archevêques de Trèves et de Magdebourg avec plusieurs autres prélats, les ducs de Saxe et de Bavière, beaucoup de comtes et d'autres seigneurs, qui tous s'accordèrent, le vendredi 6 mars 1198, à lui de déférer la royauté. Il s'agissait alors de le couronner. L'archevêque de Cologne, que cette fonction regardait, ennemi de Philippe, refuse son ministère alléguant l'excommunication dont ce prince avait été frappé par Célestin III, pour des usurpations qu'il avait faites en Italie, sur les terres du saint-siège. C'était de Trèves ayant fait de même, et celui de Mayence étant à la Terre-Sainte. Philippe gagna l'archevêque de Trarantia, légat du pape en Allemagne, qui, l'ayant obtenu, le combla de Mayence dans l'octave de Pâques. C'est l'époque du règne de ce prince dans tous ses diplômes. Il s'y nomme Philippe II, rampant pour le premier, Philippe, empereur romain, successeur de Gordien. Le pape Innocent III fut très-offensé de cette promotion et de ce couronnement. Il ne voulait ni de l'un ni de l'autre pour empereur. Le premier lui était odieux par la hauteur de son caractère, qu'il avait déjà manifesté en Italie. Il rejetait le second, parce qu'il ne convenait pas aux intérêts du saint-siège que la couronne de Sicile, dont Frédéric était héritier, et la couronne impériale fussent réunies sur la même tête. Il ordonna, en conséquence, une nouvelle élection, qui tomba, sur le chuis des ennemis de la maison de Suabe, sur Otton de Brunswick. Philippe ne fut point déconcerté par cet événement. Il poussa vivement la guerre contre son compétiteur, et remporta sur lui divers avantages. L'an 1205, il se fit élire de nouveau et couronner, avec son épouse, à Aix-la-Chapelle, le 6 janvier, par l'archevêque de Cologne, avec lequel il s'était reconcilié. Le pape Innocent excommunia le pape pour ce fait, le déposa et oblige le chapitre de Cologne à lui donner un successeur. Philippe continue de faire des progrès. L'an 1206, il remporte une grande victoire sur Otton, et l'année suivante, il fait sa paix avec le pape, en lui promettant, suivant l'abbé d'Usserg, de donner une de ses filles au neveu de sa sainteté. Il se croyait alors au comble de ses vœux, mais il touchait, sans qu'il s'en doutât, au terme de ses jours. L'an 1208, ce prince, âgé de trente ans, est assassiné, le 23 juin, à Bamberg, par Otton de Wittelsbach, pour le refus qu'il faisait de lui donner en mariage sa fille, qu'il lui avait fiancée. Philippe avait épousé, l'an 1198, IRENE, fille de l'empereur grec Isaac l'Anglais, et veuve de Roger, fils de Tancredi, roi de Sicile. Cette princesse, morte l'an 1208, lui donna quatre filles: Constance, fiancée à Otton de Wittelsbach, puis mariée à Wenceslas, roi de Bohême; Marie, femme de Henri, duc de Brabant; Elifha, mariée à Ferdinand III, roi de Castille; Béatrix, mariée à l'empereur Otton IV.

« On a, dit M. de Saint-Marc, deux diplômes du roi Philippe (de Suabe), datés d'Aix-la-Chapelle, la sixième année de son règne, le 2 des ides (le 12) de janvier 1204, c'est-à-dire 1205, parce que dans le royaume de Lorraine, dont Aix-la-Chapelle est la capitale, on comptait les années comme l'Eglise gallicane, qui commençait l'année à Pâques. Ces deux diplômes furent accordés à l'occasion de ce que Philippe fut alors sacré par Adolphe d'Altena, archevêque

« de Cologne. » (*Abbr. chron. de l'Hist. d'Ital.*, t. VI, p. 71, col. 2.) M. de Saint-Marc se trompe; la sixième année du règne de Philippe courait encore au mois de janvier 1204, selon notre manière de compter. Ainsi, l'année commençait alors, en Lorraine, à Noël, comme dans l'Allemagne.

#### OTTO IV.

1198. OTTON, comte de Poitou, troisième fils de Henri le Lion, duc de Brunswick, et de Mathilde, né vers 1175, est élu roi des Romains, à Cologne, par quelques princes, au refus de Berthold de Zeringhen, sur lequel ils avaient d'abord jeté les yeux, et couronné à Aix-la-Chapelle, le 4 juillet 1198, par Adolphe, archevêque de Cologne. Cette élection se fit en conséquence des plaintes d'Innocent III, contre celle de Philippe, et des ordres qu'il donna pour en faire une nouvelle. Les princes, alors, se partagèrent entre les deux élus, et eussent, par leurs divisions, la ruine de l'Allemagne. L'an 1199, le pape se déclara ouvertement pour Otton, et trouva fort étrange que son élection souffrit des contradictions. Rien d'y manquant, à l'entendre, ayant été faite par la plupart de ceux à qui compétait essentiellement le droit d'élire le roi des Romains, l'élévation fut couronnée par l'archevêque de Cologne, qui seul avait ce droit par la dignité de son siège, et ayant été reconnu par le pape, à qui l'élection des empereurs appartenait dans son origine et dans son accroissement, puisque c'étaient les papes qui avaient transféré l'empire des Grecs aux Latins, et qui donnaient au roi des Romains la couronne impériale. Tels étaient les préjugés d'Innocent et le sujet de ses plaintes. On y eut peu d'égard. Il fallut décider la querelle des contendans par la voie des armes. L'an 1206, Otton, entièrement défait par Philippe, et contraint de prendre la fuite, se retire, lui quatrième, en Angleterre, auprès du roi Jean, son oncle. Il y attend le retour de la fortune, et son espérance ne fut point vaine. L'an 1208, après la mort de Philippe, il est reconnu roi des Romains, à Francfort, dans une nombreuse diète, tenue à la Saint-Martin. Pour imprimer le dernier sceau à cette élection, Innocent, l'an 1209 (le 27 septembre, suivant les uns, le 4 octobre, selon les autres), couronne empereur Otton, à Rome, après lui avoir fait promettre de rendre au saint siège le fameux héritage de la comtesse Mathilde. La joie de cette cérémonie fut troublée par un combat des Romains et des Allemands, dans lequel ces derniers furent très-maltraités. L'empire ne remplît pas les vœux ambitieux d'Otton. L'an 1210, vers le commencement de novembre, il entre, à la tête d'une puissante armée, dans la Pouille, à dessein d'enlever à Frédéric le royaume de Sicile. Le pape désapprouve cette expédition comme un attentat contre les droits du saint siège, de qui relevait ce royaume. Indisposé, d'ailleurs, contre Otton pour les terres allodiales de Mathilde, qu'il refusait, malgré son serment, de restituer, il prend le parti, la même année, de l'excommunier. Otton, l'an 1211, au mois de novembre, quitte la Pouille, où il avait fait de grands progrès, pour aller apaiser les troubles que son excommunication, publiée par l'archevêque de Mayence, avait excités en Allemagne. Il n'y réussit pas; il avait contre lui le clergé, dont il ne cessait de violer les immunités, et ce corps, si puissant alors, avait entraîné la plupart des états. En vain ce prince, dans la diète de Nuremberg, entreprend de se justifier contre les reproches du pape, en vain s'acquitte-t-il sa cause au jugement des états, et dépose entre leurs mains toute l'autorité du gouvernement. Cette démarche gênée ne sert qu'à enhardir les mécontents. L'impudence d'Otton lui suscite encore un nouvel ennemi. L'an 1213, il se ligue avec le roi d'Angleterre, son oncle, et le comte de Flandre, contre le roi de France. Il est battu l'année suivante et mis en fuite par ce dernier, le 27 juillet, à la bataille de Bouvines, près de Gisors. Cet échec ruina ses affaires, et ne lui permit plus de songer à celles de l'empire. Abandonné de tout le

monde, il se retira dans ses terres de Brunswick. Il meurt, l'an 1218, sans enfants, le 19 mai, au château de Hartzbourg, dans la quarante-troisième année de son âge, la vingtième depuis sa première élection, la dixième depuis la deuxième, la neuvième depuis son couronnement impérial. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, l'an 1212, BÉATRIX, fille de Philippe, son rival, morte quatre jours après ses noces; 2<sup>e</sup>, l'an 1214, MARIE, fille de Henri IV, duc de Brabant, qui lui survécut.

Marie, dont on vient de parler, est la première impératrice qui ait eu un sceau particulier et affecté à son usage. Les femmes des empereurs précédents se servaient de celui de leurs maris. (Hermann.) Otton IV ne commença à se servir du sceau royal que lorsque l'évêque de Spire, chancelier d'Allemagne, lui eut apporté les onguents impériaux, après l'assassinat de son rival. Auparavant, les diplomates qu'il faisait espérer comme chef de l'empire, n'étaient munis que d'une empreinte de la croix.

#### ● FRÉDÉRIC II.

1198. FRÉDÉRIC II, surnommé Roger, fils de Henri VI et de Constance, ne le 26 décembre 1194, (et non pas 1193) à Jessi, dans la marche d'Aucône, élu roi des Romains vers le milieu de 1196, avant son baptême, (Murat.) fut proclamé de nouveau, peu de temps après la mort de son père, dans la campagne d'Erfort, par le plus grand nombre des princes d'Allemagne. Il était déjà roi de Sicile; mais il ne commença de régner en Germanie qu'après la révolution occasionnée par l'excommunication d'Otton IV. Alors les princes d'Allemagne, assemblés à Bamberg, proposèrent de mettre à sa place Frédéric, qui fut effectivement élu, pour la troisième fois, roi des Romains dans une diète tenue, l'an 1211, à Coblenz. L'an 1212, Frédéric part de Sicile, vient à Rome pour s'aboucher avec le pape Innocent III, le promoteur de son élection; de là, se rend en Allemagne, où il est couronné, le 6 décembre, dans la diète de Mayence. Le 19 du mois précédent, étant à Toul, il avait fait, avec Philippe Auguste, roi de France, un traité d'alliance, par lequel il s'engageait à ne faire ni trêve ni paix, sans son consentement, avec Otton ni avec le roi d'Angleterre. (Etiennet, *Fragm. Aquitain*, tome III, page 337.) Frédéric, porté sur le trône de Germanie par la faveur d'Innocent, avait contracté envers lui les mêmes obligations qu'Otton s'était imposées en recevant la couronne impériale, c'est-à-dire, de remettre le saint siège dans la possession tranquille des allodiaux de la comtesse Mathilde, d'abolir le droit de dépouiller, et de rétablir les appels en cour de Rome, que l'empereur Henri VI avait abolis. Frédéric satisfait à ses promesses par sa fameuse constitution d'Eger. L'an 1215, il renouvelle son fouronnement le 25 juillet, à Aix-la-Chapelle. Le desastre des affaires d'Otton avança les siennes. Délivré de ce rival, l'an 1218, il donna ses soins pour rétablir la paix et la police en Allemagne. L'an 1220, il arrive à Rome, où le pape Honorius III le couronne empereur, avec son épouse, le 23 novembre, après lui avoir fait renouveler le vœu qu'il avait fait deux ans auparavant, d'aller à la Terre-Sainte. L'an 1224 (et non 1220) il publie, le 22 février, une constitution contre différents hérétiques qu'il soumet à la peine de mort. (C'est la première fois, dit-on, que cette peine a été décrétée en matière d'hérésie. Mais sans parler des édits sanglants du tyran Maxime contre les Priscillianistes, et des empereurs d'Orient contre les Manichéens, Robert, roi de France, avait condamné au feu, plus de deux cents ans avant Frédéric, des hérétiques découverts à Orléans.) Pour montrer que sa constitution doit avoir lieu en tous lieux, Frédéric la date *anno imperii nostri præsenti, præsenti et futuro*. L'amour de l'indépendance animait toujours les villes d'Italie. L'an 1226, les principales d'entre elles s'étant confédérées, signent, le 2 mai, une ligue contre l'empereur, et se donnent elles-mêmes le nom de *Societas Lombardorum*. Frédéric eut au mois de juin à l'orgo-San-Donino, les met au ban de l'empire; il fit cu-



suit l'armement contre elles, par l'évêque d'Hildesheim, une fulminaison, dont elles se moquent. L'empereur sollicite le pape Honorius III d'appuyer cet anathème des foudres du Vatican. Le pontife, plus modéré, prend le parti de la négociation, et réussit à reconcilier les villes révoltées avec l'empereur, par un traité signé le 1<sup>er</sup> février 1227. Honorius étant mort le 18 mars suivant, eut pour successeur Grégoire IX, dont un des premiers soins fut de presser l'empereur d'acquiescer son vœu de la croisade. Frédéric, ne pouvant plus reculer, va s'embarquer, le 8 septembre (et non le 11 août) 1227, au port de Brindes (Murat). Mais lorsqu'il est en mer, la navigation l'incommode au point qu'il est obligé d'aller relâcher à Otrante. Grégoire, prenant cette indispotion pour une feinte, déclare l'empereur excommunié par une bulle du 29 du même mois. Il renouvelle cette excommunication à la Saint-Martin suivante, et la confirme encore le jeudi saint de l'an 1228, par une nouvelle bulle datée de Perouse, où les Romains, soulevés contre lui, l'avaient contraint de se retirer. Frédéric, enfin, se rembarque au mois d'août suivant, sans s'être fait relever des censures; il arrive en Chypre, et de là va descendre, le 7 septembre, au port d'Acce. Grégoire envoya deux frères mineurs après lui, pour défendre aux chrétiens du Levant de lui obéir. Il fait en même temps publier une croisade, pour lui enlever la Pouille, et met à la tête de cette expédition Jean de Britonne, beau-père de Frédéric. Tandis que ce prince fait la guerre aux ennemis de Jésus-Christ, il apprend que le chef de la religion évahait ses trépas. A cette nouvelle, il se presse de conclure, avec le sultan d'Egypte, un traité qui fut signé le 18 février 1229. Maître de Jérusalem par cet accord, il y entre le 17 mars, et le lendemain étant allé à l'église du Saint-Sépulchre, il y prend lui-même la couronne sur l'autel, surnom évêque ne s'étant présenté pour la lui donner. Frédéric se remet en mer le 1<sup>er</sup> mai suivant pour retourner en Europe. L'an 1230, le 9 juillet, il fait sa paix avec le pape, et obtient, le 28 août, l'abolition des censures. Frédéric, l'an 1234, reçoit un nouveau sujet de chagrin dans le sein de sa famille. Henri, son fils, qu'il avait fait élire roi des Romains en 1226, à l'âge de sept ans, et couronné en 1229, se révolte pour la seconde fois en Allemagne, pendant le séjour de son père en Italie. De retour en Allemagne l'année suivante, après Pâques, Frédéric le fait dégrader dans la diète de Mayence, trône au mois d'août, et le relègue dans un château de la Pouille, où il mourut au mois de février 1242, suivant la Chronique de Richard de Saint-Germain, et non 1230, comme le marque celle du moine de Padoue. Ce jeune prince avait épousé, l'an 1225, MARGUERITE, fille de Léopold, duc d'Autriche, dont il eut deux fils jumeaux qui moururent sans alliance. Sa déposition ne fut pas la seule opération de la diète de Mayence. Cette assemblée, l'une des plus brillantes, dit M. Piffel, qu'il y eut eue depuis longtemps, se rendit fameuse par nombre d'excellentes lois qu'elle porta relativement au maintien de la paix publique; elles furent patibulaires pour la première fois en langue allemande. Les jugements palatins ayant ressué depuis long temps, chaque particulier s'était arrogé le droit de se faire justice par la voie des armes. Pour remédier à ce désordre, Frédéric créa un juge de cour, nommé *Aufsichter* et *freymann*, dont les fonctions étaient de juger chaque jour de la semaine et de juger toutes les causes qu'on portait à sa connaissance; il n'y avait d'exception que pour celles qui concernaient la personne, la vie, la dignité et les fiefs des princes, dont l'empereur se réserva la décision. La charge de *freymann* se soutint jusqu'au règne de Maximilien 1<sup>er</sup>. Ses fonctions, alors, furent confondues avec celles de la chambre impériale et du conseil aulique.

Les villes de Lombardie n'obéissaient cependant qu'à regret, pour la plupart, aux officiers que l'empereur avait établis. Le pape lui-même, si l'on en croit la plupart des historiens, les excitait sourdement à s'affranchir de la domination tritonique. Ce fut alors qu'on vit éclater l'animosité la plus grande entre

les Guelfes et les Gibelins, dont les premiers tenaient pour les papes, et les seconds pour l'empereur. Frédéric, instruit de ces mouvements, se rend sur les lieux en 1236, réduisit plusieurs villes rebelles, écrivit contre d'autres, et s'en retourna la même année, laissant son armée au fameux Ezzelin, tyran de Padoue, qui feignait de tenir cette ville au oom de l'empereur, et y exerçait, ainsi qu'aux environs, les plus grandes cruautés. (Muratori.)

L'amour paternel et le désir de conserver le trône impérial dans sa maison, porta Frédéric à faire encore élire roi des Romains, l'an 1237, dans la diète de Spire, Conrad, son deuxième fils, âgé de neuf ans. Il est remarquable que ce furent les seuls princes, qu'on nomma depuis électeurs, qui choisirent Conrad, et que les autres princes ne firent que donner leur consentement à ce qu'avaient arrêté ces pères et ses lamineires de l'empire; c'est ainsi que les appelle la bulle d'élection, en les comparant aux sept chandeliers mystérieux de l'Apocalypse; ce qui semble insinuer qu'ils étaient fixés dès-lors au nombre de sept. (Piffel.) Frédéric veut aussi pourvoir à l'établissement d'Entius, son fils naturel. Après l'avoir marié avec Adélaïde, fille de l'un des juges ou princes de Sardaigne, il le crée, l'an 1228, roi de cette île. (Murat.) Le pape réclame contre cette disposition, prétendant que la Sardaigne appartient au saint siége. Frédéric maintint ce qu'il a fait. En conséquence, Grégoire l'excommunia de nouveau le 25 mars 1239. Il fit ensuite offrir la couronne impériale à saint Louis, roi de France, pour le comte Robert, son frère. L'offre fut refusée, de l'avis des barons de France. L'empereur cependant continue la guerre en Italie. Il passe tout l'hiver dans la Toscane, dont toutes les villes, à l'exception de Florence, se soumettent volontairement à lui. Son fils Entius faisait les mêmes progrès dans la marche d'Ancone. L'an 1240, l'empereur entre, au mois de février, dans le duché de Spolète, et de là s'avance vers Rome sans rencontrer d'obstacle. Les Romains, dont les principaux étaient d'intelligence avec lui, sont disposés à se rendre plutôt que de soutenir un siège. Le pape, dans cette détresse, indique une procession générale où il fait porter les corps des saints apôtres, et publie en même temps une croisade contre Frédéric. Cette pieuse cérémonie attendit les cours et ranime le courage des Romains. Ils prennent tous la croix à l'envi, tant liques qu'ecclésiastiques, résolus tous de sacrifier leur vie pour la défense du pape et de Rome. L'empereur, qui ne s'attendait pas à cette résolution, passe dans la Pouille, pour faire des hommes et de l'argent. Après avoir fait le dégât dans le territoire de Benevent et ordonné le siège de la ville, une route-marche le conduit dans la Romagne. Il prend Ravenne le 22 août, et assiège ensuite Faenza, qui fait une longue et vigoureuse résistance. L'argent lui manquant durant l'hiver devant cette place, il fait frapper de la monnaie de cuir, dont il s'engage de rendre la valeur qu'il y met. Il tint parole: son trésorier échangea cette monnaie pour des *aqatones* d'or, valant chacun un florin d'or et un quart. Faenza capitula enfin le 14 ou le 15 avril 1241. Benevent se rend, dans le même mois, à l'armée que Frédéric avait laissée l'année précédente, pour continuer le siège. Le 3 mai suivant, sa flotte, commandée par son fils Entius, bat celle des Génois, et fait prisonniers la plupart des cardinaux et des évêques, qui s'étaient embarqués pour voir au concile indiqué par le pape contre lui. Frédéric ne les relâcha qu'en 1243, après la mort de Grégoire, pour faciliter l'élection de son successeur, qui fut Innocent IV. L'an 1244, traité signé à Rome, le 31 mars, entre Innocent et Frédéric, qui bérat s'en repoit et refuse de l'exécuter. Pour se venger, l'an 1245, Innocent prononce, le 17 juillet, une sentence d'anathème et de déposition contre Frédéric, en présence, mais non avec l'approbation du concile général de Lyon. (Voy. les *Conciles*.) L'empereur apprenant ce jugement à Turin, où il s'était rendu pour s'approcher du

concile, se fût apporté la cassette où se conservaient les ornements impériaux : il en tire sa couronne. *La voûte dore*, dit-il en la regardant, *cette couronne qu'Innocent eût me ravir*, alors, l'enfouissant sur sa tête ; *il ne me l'a point enlevée*, ajoute-t-il, *et il ne l'aura pas qu'il n'en coûte bien du sang*. Rendu à lui-même, il envoie promptement son fils Conrad en Allemagne avec des lettres aux princes de l'empire, pour les mettre dans ses intérêts. *Que ne devez-vous pas craindre*, leur disait-il, *d'un tel pape, chacun en particulier, puisqu'il ose entreprendre de me dépasser, moi qui suis couronné empereur de la part de Dieu ?... L'vous en êtes vous-mêmes la cause en vous soumettant à ces hypocrisies dont l'ambition n'a point de bornes*. Il se déshabillait ensuite contre les vices de la cour de Rome. Frédéric écrivit aussi à saint Louis, roi de France, pour remettre entre ses mains la décision de son différend avec le pape. Le moine que français n'approuvaient pas la déposition de l'empereur. Il fit revivre qui dépendait de lui pour le réconcilier avec le saint siège. Il alla trouver le pape à Cluni, avec la reine, sa mère, ses trois frères et plusieurs seigneurs, et tint, pendant sept jours, des conférences avec lui sur ce sujet. Mais l'infatigable d'Innocent rendit ses soins inutiles, et excita son indignation. Le pontife rependant travaillait avec toute l'ardeur que lui inspirait sa haine pour Frédéric, à lui faire donner un successeur. Enfin par ses intrigues, l'an 1246, Henri Rapin, landgrave de Thuringe, est élu roi des Romains, dans la diète de Hœrheim, près de Wurtzbourg, par les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves. On l'appela le *roi des prêtres*. Ce prince était mort au Caire de l'année suivante, Guillaume, comte de Hollande, fut élu pour lui succéder. Vers cetemps on peut-être plus tard, Frédéric fait arrêter Pierre des Vignes, son chancelier et son homme de confiance ; et après lui avoir fait reculer les yeux, il le livre aux Pisanes, ennemis des laves de ce ministre, pour en disposer à leur gré. Les historiens sont fort partagés sur la cause de cette disgrâce. Quel qu'il en soit, les Pisanes, ravis de posséder l'objet de leur aversion, enfermèrent Pierre des Vignes dans une étroite prison, où, quelque temps après, soit d'ennui, soit par la crainte d'un plus grand supplice, il se cassa la tête contre une colonne à laquelle il était attaché. La guerre s'alluma entre les deux rivaux de l'empire. L'an 1248, Frédéric, s'obstinant au siège de Parme, est battu sur la fin de février, et obligé de se retirer après avoir perdu sa caisse militaire et ses trésors. Thadée de Sessa, qui avait été son avocat au concile de Lyon, perit en cette journée. Nouvel ébrou pour l'empereur, l'année suivante, en Lombardie. Son armée, commandée par

Entius, son fils, est taillée en pièces, le 26 mai, par les Bolonnais, et le général fait prisonnier, avec Baolo, chef des Crémonnais, allié de Frédéric. L'année dans la prison de Bologna, Entius v resta jusqu'à sa mort arrivée le 14 mars 1252. Les affaires de Frédéric n'allaient pas mieux en Allemagne, où Conrad, son fils, était vivement pressé par le roi Guillaume. Enfin se voyant sans ressource, Frédéric se retira dans la Pouille, et mourut à Fierenza, entre les bras de l'archevêque de Salerne, le 13 décembre 1250, dans la cinquante-septième année de son âge. Les Guelfes et les Gibelins ont fait, chacun à leur manière, le portrait de Frédéric II. Les premiers ont employé, pour le peindre, les couleurs les plus noires. Les seconds lui ont prêté tous les traits d'un héros accompli. Le pinçau de ceux-ci nous paraît s'éloigner le moins de la vérité. Le prince, en effet, était doué des plus rares qualités du corps, de l'esprit et du cœur. Une taille avantageuse, un port majestueux, un physionomie noble et spirituelle, annonçaient en lui le premier souverain de l'Europe. Les talents répondaient à la figure. Il possédait, outre le grec et le latin, la plupart des langues vivantes. Il était versé dans les arts, protégeait les savants, et composa lui-même un Traité de la Faucounerie, qu'il mit à la mode parmi les seigneurs allemands. Les universités de Vienne et de Naples le reconnaissent pour leur fondateur. Il fit traduire en latin, sur des manuscrits grecs et arabes, les œuvres d'Aristote. A l'égard de son caractère, il avait le courage et la grandeur d'âme en partage. Fidèle à ses amis, il ne maltraita que des sujets rebelles qui ne l'auraient pas épargné s'il fit tomber entre leurs mains. Fermé dans les contre-temps et impuissant en ressources, il ne toujours maintenir son autorité, malgré dix excommunications dont il fut frappé. L'irascence était le seul vice qu'il eût, avec fondement, lui reprocher. Car pour l'imputation d'impie, dont les papes le chargèrent, elle est si absurde, qu'elle se détruit d'elle-même, et ne sert qu'à manifester l'exces de la haine qu'ils lui portaient. Frédéric reçut avant sa mort l'absolution de l'archevêque de Palerme, et fit enterrer à Monreal. Ce prince avait régné cinquante-trois ans comme roi de Sicile, trente-cinq ans, cinq mois moins deux jours comme roi des Romains, à compter du 25 juillet 1215, trente ans vingt-trois jours comme empereur, à compter du 22 novembre 1220, époque de son couronnement, enfin vingt et un ans neuf mois moins cinq jours comme roi de Jérusalem, à compter du jour qu'il se couronna lui-même. Il faut bien distinguer pour entendre ses chartes, les quatre époques de ses règnes.

## GUILLAUME.

1247. GUILLAUME, comte de Hollande, élu roi des Romains par les trois électeurs ecclésiastiques et d'autres magnats, mais sans le concours des quatre électeurs laïques, à Wurtzbourg (Vie de ce prince, par M. Mérimat, part. 1, pp. 174, 232), près de Cologne, le 29 septembre 1247, s'empara, l'année suivante, d'Aix-la-Chapelle, où il fut couronné, le premier novembre, par l'archevêque de Cologne, en présence du cardinal légat Pierre Capocci et de plusieurs ducs, comtes et nobles du pays. A cette cérémonie, Louis, comte palatin, présenta au nouvel empereur la pomme d'or, avec ces paroles remarquables, rapportées par Trithème : *Accipe globum sphaericum, ut omnes terra nationes Romano Imperio v. sibiis et Augustus gloriose esse appellati*. L'an 1250, après la mort de Frédéric, le pape Innocent III confirma ce titre, dont il se montra digne par plusieurs avantages qu'il remporta sur Conrad, son nouveau compétiteur. En 1251, il avait déjà réuni tout le nord de l'Allemagne sous son obéissance. Ces succès, qu'il desait moins à la force de ses armes qu'àux intrigues de la cour de Rome et de ses emissaires, l'embarquèrent à convoquer une diète à Francfort, dans laquelle il fit condamner à la perte de leurs

sefs et dignités les vassaux de la couronne germanique, qui ne s'étaient point encore présentés à l'investiture. La mort de Conrad, arrivée l'an 1252, le mit entièrement à l'aise ; car il ne se trouva plus personne qui lui disputât l'empire. Ce fut alors qu'il commença de régner, et que son droit au trône impérial cessa d'être contesté. Son premier soin fut d'assembler une diète à Francfort. Il y porta des lois très-sages pour le rétablissement de la paix en Allemagne, où régnait l'anarchie avec tous les désordres qu'elle entraîne, depuis la naissance des querelles du sacerdoce et de l'empire. Mais les vengeances, armées les uns contre les autres à la faveur du schisme, étaient trop animées du désir de s'entre-détruire pour se prêter aux vues du nouveau souverain. Il ne desespéra pas néanmoins d'y faire entre les plus raisonnables par la persuasion, et les autres par la force. Mais il coulaît auparavant réduire les Prussiens, peuple exécrablement jaloux de sa liberté, dont il ne pouvait obtenir l'hommage, ou en quelque comte de Hollande, ni comme chef de l'empire. Ayant rassemblé une petite armée de hollandais, il partit dans leur pays en hiver, avec plus de valeur que de prudence. Pour aller plus droit à eux, il voulut traverser un marais glacé ; mais la glace rompit sous les pieds de son cheval, qui s'enfonça. Tandis que Guillaume finait des

Frédéric avait épousé, 1<sup>re</sup>, à Palerme, l'an 1209, CONSTANCE, fille d'Alfonse II, roi d'Aragon, et veuve d'Eméric, roi de Hongrie, morte le 23 juin 1212, 2<sup>e</sup>, l'an 1225, YOLANDE, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, morte en 1228, 3<sup>e</sup>, le 20 juillet 1235, ISABELLE, fille de Jean, roi d'Angleterre, morte le 10 décembre 1241. Il eut du premier lit, Henri, dont on a parlé; du second, Conrad qui suit; du troisième, Henri, roi titulaire de Jérusalem, mort en 1254; et Marguerite, femme d'Albert, margrave de Thuringe et de Misnie. Ennius, mort à Bologne, l'an 1272, dans la prison où les Bolognais l'avaient mis après sa défaite du 26 mai 1249, et Mainfort, roi de Sicile, furent ses fils naturels. Anne, aussi fille naturelle de Frédéric, épousa, l'an 1244, Jean Vatatzes, empereur grec. On voit dans l'église des Dominicains de Nontargis le tombeau de dame Blanchefleur, qualifiée fille de l'empereur Frédéric II, et morte le 20 juin 1279.

On remarque dans les diplômes de Frédéric II quatre époques; savoir, l'année de son règne en Sicile, qui commence à l'an 1198; celle de son règne en Germanie, dont l'année 1212 est la première; celle de son empire, qui se prend de son couronnement fait à Rome au mois de novembre 1220; et celle de son règne à Jérusalem, dont l'abbe de Gotwic fixe le commencement à l'an 1226. On a de ce prince quelques diplômes datés suivant l'ère pisane. Ce sont ceux qu'il fit expédier en Italie.

Depuis un tems immémorial, les empereurs étaient en possession de soumettre les états de l'empire à des priures puissants, soit à titre d'hypothèque, soit par une cession simple et perpétuelle. Mais la diète de 1216 restringit cette liberté, sans toucher néanmoins aux villes, lesquelles n'étaient pas encore regardées comme états de l'empire.

C'est sous Frédéric II qu'on trouve le premier vestige d'un droit singulier que les empereurs exerçaient de tems en tems dans les villes impériales. Il consistait, ce droit, à marier à leur fantaisie les enfants des principaux citoyens. Un baron allemand dans tous les caractères que l'empereur avait tué la fille d'un tel à un tel; de-lors tout était arrêté, et le mariage s'en composait. L'année suivante à pareil jour, l'empereur Henri VII renoua ce droit en faveur des citoyens de Francfort par ses lettres-patentes de l'an 1332. (Pichet.)

Ce fut aussi sous le règne de Frédéric II que prit naissance, l'an 1211, la ligue hanseatique, ou hanse teutoonique, qui, dans son origine, n'était qu'une confédération de la ville de Lübeck avec quelques villes voisines pour donner la chasse à des pirates qui infestaient la mer Baltique. Le succès de cette alliance y fit entrer de proche en proche toutes les villes commerçantes, depuis le Rhin jusqu'à la Sibirie. Des lois mercantiles, politiques et militaires, cinquèrent leur union; et par leur bonté à les observer, elles attirèrent en Allemagne toutes les richesses du Nord, dont elles éclaircissent le sud-est contre celles des autres contrées de l'Europe. Leur marine, en même tems com-

merçante et militaire, les mit en état de faire la loi plus d'une fois aux rois de Danemarck et de Suède. La découverte des Indes qui ouvrit une nouvelle route de commerce, fit tomber celui de la hanse après une prospérité toujours soutenue durant l'espace d'environ trois siècles. Cette découverte entraîna celle de la confédération dont les liens formés par l'intérêt se relâchèrent à mesure qu'il diminua. Depuis long-tems il n'existe plus qu'un ombre de la hanse dans les privilèges dont jouissent les villes de Lübeck, Brême et Hambourg, qui seules ont conservé le nom de villes hanseatiques. Enfin plusieurs rapportent au commencement du règne de Frédéric II la publication du *Speculum Juris Saxonici*, qui est le plus ancien original du droit d'Allemagne.

## CONRAD IV.

1250. CONRAD IV, fils de Frédéric II et d'Yolande de Brienne, né l'an 1228, au mois d'avril, couronna roi des Romains au mois de janvier 1257, prit le titre d'empereur aussitôt qu'il eut appris la mort de son père. L'an 1251, il passe les monts pour se mettre en possession de ses états d'Italie. Mais pendant qu'il triomphe des troupes que le pape Innocent IV avait envoyées contre lui dans le royaume de Naples, l'antiqueur Guillaume fait de grands progrès en Allemagne. Conrad, l'an 1254, comme il se préparait à retourner en Allemagne, meurt inopinément, dit-on, par Mainfort, son frère naturel, avec son autre frère, Henri, roi de Jérusalem, et Henri, son neveu, le 27 mai, dans la Pouille, à l'âge de vingt-six ans. Son corps fut inhumé à Foggia. Ce prince avait épousé, en 1246, EUSABETH, fille d'Othon, duc de Bavière et comte palatin du Rhin, qui le fit père de Conradin. Elle se remaria, l'an 1259, à Nainard, comte de Tyrol, et mourut en 1270. (Voy. Conrad et Conradin parmi les rois de Sicile, et parmi les ducs de Suabe et de Francoinie.)

## RICHARD D'ANGLETERRE. ALFONSE DE CASTILLE.

1257. RICHARD, deuxième fils de Jean, roi d'Angleterre, et d'Isabelle d'Angouleme, comte de Cornouailles, né le 5 janvier 1257, fut élu souverainement roi des Romains le 13 janvier 1257, à Francfort, par l'archevêque de Cologne, et eut en son nom et en celui de l'archevêque de Mayence, détenu prisonnier à Brunswick, et par leurs adhérents. Ce fut le premier qui le couronna, le

1257. ALFONSE, roi de Castille, 2<sup>e</sup>, du nom, petit-fils, par Béatrix, sa mère, de l'empereur Philippe, fut élu roi des Romains le jour des Rameaux, dans la ville de Francfort, par l'électeur de Trèves, le roi de Bohême, le duc de Saxe, le margrave de Brandebourg, et le duc de Bavière, en même-tems comte palatin du Rhin. Mais la guerre, qu'il avait avec les Maures, ne lui permit pas

efforts pour se dégager, des ennemis, qui étaient en embuscade, l'assommèrent. Ainsi périt ce prince, digne d'un meilleur sort, le 28 janvier 1266, à l'âge de 29 ans. (Voy. Guillaume, comte de Hollande.)

La mort du roi Guillaume laissa l'Allemagne plongée dans une espèce d'anarchie qui avait commencé dès les dernières années de Frédéric II. A la faveur des troubles excités par la cour de Rome, les princes et les états germaniques avaient secoué le joug de la dépendance et s'étaient élevés au souverain. On regardait l'empereur ni le roi des Romains que comme le chef d'une république. Ainsi devint, la couronne d'Allemagne était devenue un fardeau qu'aucun prince de la nation n'ambitionnait, parce qu'elle exigeait, pour la porter avec splendeur, des dépenses auxquelles nul d'eux n'aurait pu suffire. Il faut néanmoins excepter le jeune Conradin, héritier des vastes domaines de sa maison. Mais outre qu'il n'avait en-

core que deux ans, le pape Alexandre IV lui avait donné l'exclusion d'une manière formelle et irrévocable. Ce qui augmentait encore la confusion, c'était la captivité de l'électeur de Mayence, que le duc de Brunswick retenait dans ses prisons. Dans ces conjonctures, l'électeur de Cologne, sur qui reposaient les préliminaires de l'élection du nouveau roi des Romains, en l'absence de l'électeur de Mayence, s'avisa, de concert avec ses collègues, de vouloir à un étranger cette même couronne; que nul prince allemand n'était en état ni en disposition d'accepter. S'étant adressé, pour cet effet, à Richard, comte de Cornouailles, frère de Henri III, roi d'Angleterre et beau-frère de Frédéric II, il traite avec lui du prix des suffrages qui devaient l'élever sur le trône des Césars. Mais comme il ne les taxa pas tous également, les électeurs, qui avaient à se plaindre de cette inégalité, se séparèrent de Richard, et offrirent leurs voix à un autre prince.

jour de l'Ascension de la même année, avec SANCIE, la femme, à Aix-la-Chapelle. Il avait apporté des sommes immenses, avec lesquelles il récompensa ses partisans et en acquit de nouveaux. Après les avoir eues, il retourna en Angleterre pour faire de nouveaux finis. Le pape Alexandre IV, l'an 1259, le reconnut pour légitime roi des Romains, l'invitant à venir recevoir à Rome la couronne impériale, et promettant de l'aider à réduire les états d'Italie. Les conjonctures se permirent point à Richard de répondre à l'invitation du pape. L'an 1261, en combattant pour le roi d'Angleterre, Henri III, son frère, contre ses sujets rebelles, il fut fait prisonnier avec lui, par Simon de Montfort, comte de Leicester, à la bataille de Lewes, donnée le 14 mai. Richard, l'an 1269, délivré depuis quatre ans de sa captivité, revient en Allemagne et s'occupe à y rétablir le bon ordre. Il convoque une diète à Worms, où les états s'engagent, par serment, de courir-sus à tout ceux qui oseraient exiger des peages illégitimes, troubler la sûreté du commerce et des grands chemins, ou violer la paix publique. Richard étant retourné en Angleterre, mourut, le 2 avril 1271, à Berkhamsstead, de la douleur que lui causa la mort de Henri, son fils aîné, qui fut assassiné à Viterbe, par Gui de Montfort, fils de Simon, comte de Leicester. Ce prince fut inhumé à l'abbaye d'Hoyle. Il avait épousé, 1<sup>o</sup>. l'an 1231, ISABELLE, fille de Guillaume, comte de Pembroke, et veuve de Gilbert Clare, comte de Gloucester, morte en 1240; 2<sup>o</sup>. l'an 1243, SANCIE, fille de Raimond-Berenger, comte de Provence, décédée le 9 novembre 1261; 3<sup>o</sup>. le 16 juin 1269, BEATRICE DE FALKENSTEIN, cousine de l'archevêque de Cologne, morte en 1277. Il laissa, du deuxième lit, Edmond, comte de Cernoulles, regent d'Angleterre en 1272, mort en 1308, et Richard, tue, en 1296, au siège de Barwick.

#### RODOLPHE DE HABSBOURG.

1273. RODOLPHE 1<sup>er</sup>, du nom, dit le CLÉMENT, landgrave d'Alsace, fils d'Albert le Sage, comte de Habsbourg, et de Hedwige de Kibourg, né le 1<sup>er</sup> mai 1218, fut élu empereur le 1<sup>er</sup> octobre 1273, dans une diète à Francfort, par Louis le Sévère, comte palatin, duc de Bavière, à qui les autres électeurs s'en étaient rapportés sur ce choix, suite de nouvelles s'accorder. Reconnu ensuite par ces mêmes électeurs, à l'exception du roi de Bohême, il fut couronné le 28 octobre suivant, un mardi, par l'archevêque de Cologne, à Aix-la-Chapelle. Rodolphe, du côté paternel, descendant de Gontran le Riche, comte en Argov, en Alsace et en Briguand dans le dixième siècle, et par lui d'Etichon, duc d'Alsace au septième siècle, souche commune de la maison de Halahbourg-Autriche et de celle de Lorraine. Le pape Grégoire X confirma, l'an 1274, l'élection de Rodolphe, après que ce prince lui eut confirmé, à lui-même, la possession de l'archevêché de Ravenne, de la marche d'André et du duché de Spolète. La même année il est reconnu roi d'It-

alie par les Milanais dans une ambassade solennelle qu'ils lui envoient. Pour tranquilliser Grégoire X sur les engagements que Rodolphe avait pris avec lui, il était à propos qu'ils se vissent et conféraient ensemble. L'an 1275, ils eurent, le 18 octobre, à Lausanne, l'entrevue que le pape désirait. Rodolphe y confirma de nouveau la cession qu'il avait faite au saint siège de toutes les terres mentionnées ci-dessus, prit la croix des mains du pape, et promit d'aller recevoir à Rome la couronne impériale à la Toussaint de l'année suivante. Mais il n'observa ni la dernière, ni la troisième de ces conventions, et n'alla jamais, ni à la Terre-Sainte pour combattre les infidèles, ni à Rome pour se faire couronner. (Rodolphe pensait que le couronnement fait par le pape avait toujours été funeste à ses prédécesseurs, dont les uns n'étaient point revenus en Allemagne, les autres avaient été par force à la cour de Rome leurs droits les plus légitimes. Il comparait le pape au lion de la fable, lequel, seignant d'être malade, devoit tous les animaux qui étoient venus lui rendre visite.) Il ne tint guère plus de compte des cessions qu'il avait faites au saint siège, et continua d'exercer son autorité dans la Romagne. Mais enfin, sur les instances et les menaces du pape Nicolas III, il envoya, l'an 1278, un officier en Italie, qui mit, le 4 mai, le saint siège en possession de la Romagne. Rodolphe était alors en guerre avec Ottocar, roi de Bohême, qui lui refusait l'hommage. La même année, il gagna, le 26 août, une grande bataille sur ce prince qui prit dans l'action. Le fruit de cette victoire fut la conquête de l'Autriche avec ses dépendances, dont Rodolphe investit, l'an 1282, Albert, son fils, par lettres-patentes du 27 décembre, dans la diète d'Ausbourg. De là les comtes de Habsbourg ont pris le nom de ce duche, et fondé la deuxième maison d'Autriche. Rodolphe ne réunit pas également à faire élire ce même Albert, roi des Romains. L'ayant proposé, l'an 1290, à la diète de Francfort, il ne put obtenir son consentement. Rodolphe termina ses jours l'année suivante, le 15 juillet, selon M. Pfeffel, le 30 septembre, suivant M. de Zurloeben, à Gernersheim, sur le Rhin, dans la soixante-quatorzième année de son âge et la dix-huitième de son empire. Son corps est enterré à Spire dans la sépulture impériale. Rodolphe, suivant un ancien historien, avait sept pieds de hauteur, la taille mince, la tête petite et presque chauve, le visage pâle, le nez aquilin. (Ursat. *Revue Germ.*, par. 2, p. 37.) Reste à savoir, pour bien juger de sa hauteur, quel rapport avait alors le pied d'Allemagne avec notre pied de roi. Ce prince réunissait aux vertus sociales, qui font l'honnête homme, les qualités qui font l'homme d'état et le héros. En montant sur le trône, il avait trouvé l'Allemagne plongée dans la plus affreuse anarchie. La licence y avait pris la place des lois; tout était permis à la force, parce que nulle autorité n'était capable de la réprimer. Rodolphe, par sa grandeur de sa maison par une politique adroite qui, quelquefois à la vérité, cédoit la justice, mais en observant toujours exactement les formes. Il avait épousé, 1<sup>o</sup>. en 1245, GERTRUDE, (nommée ensuite ANNA) de Hohenberg, morte, le 28 février 1281, après lui avoir donné onze enfants, sept garçons, dont Albert fut le seul qui survécut à son père, et plusieurs filles, qui sont Mathilde, femme de Louis le Sévère, comte palatin du Rhin et duc de Bavière; Agnès, femme d'Albert II, duc de Saxe, et Hedwige, mariée à Otton IV, Margrave de Brandebourg; Judith, fiancée en 1278 (1) et

(1) L'ancienne édition fait Judith et Clémence filles du second lit de Rodolphe; mais comme il n'est marié avec Elisabeth de Bourgogne qu'en 1234, la discordance de ces deux prénoms nous qu'elle vint du premier lit, ainsi que la troisième, Clémence, que les Bénédictins ont mentionné par. (Note de l'éditeur.)

mariée en 1289 à Wenceslas IV, roi de Bohême; Clémence mariée à Charles Martel, roi de Hongrie, et Catherine mariée en 1296 à Otton, duc de la Basse-Bavière, élu roi de Hongrie en 1305, et mort en 1312, après avoir été forcé de renoncer à son élection. Rodolphe épousa, 2<sup>e</sup>, l'an 1284, ELISABETH, aussi dite Agnès, fille de Hugues IV, duc de Bourgogne (et non pas Agnès, fille de Robert II, fils et successeur de Hugues, comme le prouve dom Plancher contre M. Schœpflin). Elisabeth n'avait que vingt et un ans à la mort de Rodolphe, et cette perte l'affecia au point qu'elle passa dans le veuvage le reste de ses jours, qui finirent en 1313. (V. Rodolphe landgrave de la Haute Alsace.)

Jusqu'à Rodolphe, les fils aînés des princes en Allemagne, succédaient seuls à leur père, et les cadets ne recevaient que de modestes apanages. Mais depuis ce règne, aveuglés par une tendresse paternelle bien déplacée, ces princes commencèrent à démembrer leurs états pour en faire des parts à chacun de leurs fils. Il arriva de là que l'Allemagne se vit accablée sous une foule de petits souverains. Les princes reconnaissent aujourd'hui les inconvénients de ces partages multipliés à l'infini, et il y a peu de maisons présentement en Allemagne, où l'ancien droit d'aînesse n'ait été rétabli, soit par des dispositions testamentaires, soit par des pactes de famille, confirmés par les empereurs.

Rodolphe exerça le droit de premières prières. Ce droit consiste en ce que chaque empereur nomme une chanoine ou un religieux dans tous les chapitres séculiers ou réguliers, immédiatement de l'Allemagne, à moins qu'ils ne soient exceptés de cette charge par un privilège particulier. Il paraît par les termes du premier brevet que Rodolphe fit expédier à ce sujet, l'an 1273, que ce droit était connu long-temps avant son règne, puisqu'il le fonde sur une ancienne coutume. Mais il n'en subsiste aucun vestige antérieur à Rodolphe, et ses successeurs ont continué de l'exercer, mais non pas toujours sans contradiction.

On prétend que Rodolphe ordonna, du consentement des états, qu'on n'emploierait plus que la langue allemande dans les actes publics, afin que tout le monde fut en état de les entendre. Mais c'est une erreur réfutée par le docte Spener, qui montre que ce prince n'a fait aucun acte en allemand, et que depuis lui, plusieurs diplômes impériaux sont écrits en latin. (Tom. III, pag. 446 et 447.) C'est avec aussi peu de fondement qu'on avance que sur la fin de son règne, Rodolphe rendit la liberté aux villes d'Italie qui voulurent bien l'achever. « Florence », dit-on, donna quarante mille ducats d'or. Lucques, douze mille; Gênes et Bologne, six mille. « Un moderne fameux, auquel on ne saurait toujours se fier, est le premier garant de cette assertion.

#### ADOLPHE DE NASSAU.

1292. ADOLPHE DE NASSAU, fils de Waléran, comte de Nassau, et d'Adelheid de Hatzen-Elbogen, fut élu roi des Romains, le 1<sup>er</sup> mai 1292, à la diète de Francfort, par les intrigues de Gérard, archevêque de Mayence, son parent, et couronné à Aix-la-Chapelle, non le 25 juin suivant, comme le marquent les modernes, mais le 1<sup>er</sup> juillet, selon un diplôme de ce prince, donné ce jour-là à des *curiales nostras*. (Voyez la nouvelle Histoire d'Aix-la-Chapelle.) Adolphe s'attira le mépris des grands de l'empire, en exigeant de l'argent du roi d'Angleterre, pour faire la guerre à France. Il acquit de cet argent, l'an 1293, la Thuringe, dont les états relâchèrent de le recevoir. Tandis qu'Adolphe était occupé à subjuguier ce pays, on tint une diète à Mayence, dans laquelle il fut déposé, le 23 juin 1298, par les menées de ce même archevêque de Mayence, son parent, qui avait procuré son élection. On élut, à sa place, Albert d'Autriche. Bataille entre les deux compétiteurs, le 2 juillet suivant, à Gœtheim, près de Worms (et non de Spire). Adolphe y perdit la vie par les mains d'Albert. Il avait épousé, l'an 1285, IMAGINE, fille de Gerlac, seigneur

de Lindbourg, en Vénétie, dont il laissa Gerlac, comte de Nassau, de qui descendront les princes de Nassau-Usingen, de Saarbrück et de Weilbourg, et Mathilde, femme de Rodolphe, électeur palatin. (Voyez Philippe le Bel, roi de France.)

#### ALBERT 1<sup>er</sup>, D'AUTRICHE.

1298. ALBERT 1<sup>er</sup>, D'AUTRICHE, fils de l'empereur Rodolphe, et d'Anne de Hohenberg, né vers 1248, élu empereur, le 23 juin 1298, par une partie des princes mécontents d'Adolphe, se fit élire une seconde fois, après la mort de son rival, par tous les électeurs, le 9 août suivant, et fut couronné, le 24 du même mois, à Aix-la-Chapelle. Le pape Boniface VIII, se déclara d'abord contre Albert, dont il désapprouva l'élection, alléguant, pour motifs de son opposition, qu'il avait assassiné son souverain légitime, qu'il était burgrave et laid de visage, et qu'il avait épousé une femme de sang de vipère, *sanguine viperuli*, la fille de la veuve de l'our IV. En conséquence, il prit la qualité de vicaire-général de l'empire, et donna aux ambassadeurs d'Albert, leur audience de cour, assis sur un trône, ceint d'une épée, et la couronne de Constantin le Grand sur la tête, en leur disant : « C'est moi, c'est moi, qui suis le César, c'est moi qui suis l'empereur. » *Io, Io, tu es cæsar, tu l'empereur*; après quoi il ordonna aux électeurs de Mayence et palatin, de procéder incessamment à une nouvelle élection. (Hærenveto da Imola.) Mais Albert ayant depuis trouvé moyen de le gagner, il le reconnut pour légitime roi des Romains, par une bulle du 30 avril 1303, dans la vue de l'engager à prendre son parti contre Philippe le Bel, roi de France. Quatre ans auparavant (l'an 1299), Albert avait eu avec ce monarque, une conférence à Vaucouleurs, dans laquelle ils étaient convenus de faire mettre des bornes d'airain dans la rivière de Meuse, et des bornes de pierre sur ses bords, pour marquer la séparation de l'empire et du royaume de France. La borne monstrueuse, dit un moderne, que l'on voit à Milli, devant Dun, et dont on ne connaît pas l'origine, pourrait bien être l'une de celles qu'on planta alors pour cet objet.

Ce fut sous le règne d'Albert, qui commença, l'an 1307, le soulèvement des Suisses, contre les gouverneurs autrichiens, qui les traitaient avec indifférence. Le 17 octobre de cette année, les trois cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underwald, avant pour chefs Werner Stauffacher, Walter Fürst, et Arnoul de Melchthal, projetèrent une ligue dans la plaine de Grœutti, au canton de Schwitz, pour défendre leur liberté. Ils mettaient à mort Gesler et Landenberg, deux de leurs tyrans, chassèrent les autres, et détruisaient les fortresses bâties pour les tenir en bride. Albert, instruit de cette révolte, marcha, avec une grosse armée, pour la réprimer. Il est tué, le 1<sup>er</sup> mai 1308, par Jean d'Autriche, prince de Suabe, son neveu, en passant sur un bac la rivière de Ruis, près de Windisch, en Argov (l'ancienne *Fimulissa* des Romains.) Le motif qui porta Jean d'Autriche à se assassiner, était l'injustice que lui faisait Albert, en retenant une partie des biens qui devaient lui revenir de la succession de son père. Le corps de cet empereur, déposé d'abord à l'allage de Wettingen, en Argov, fut transporté, l'année suivante, dans la sépulture impériale de la cathédrale de Spire, et inhumé auprès de celui d'Adolphe, son compétiteur. ELISABETH, fille de Mairard, duc de Carinthie, qu'il épousa vers l'an 1280, et qui mourut à Vienne, le 28 octobre 1313, lui donna onze enfants, dont les principaux sont : Frédéric 1<sup>er</sup>, duc d'Autriche et landgrave d'Alsace, qui disputa l'empire à Louis de Bavière; Rodolphe, élu roi de Bohême, en 1307, et mort le 4 juillet de la même année, sans enfants, de son mariage avec Blanche, sœur de Philippe le Bel, roi de France; Leopold, célèbre par son courage et par ses exploits; (celui-ci épousa, par contrat passé à Zurich le 20 avril 1310, Catherine, seconde fille d'Aucouze V, comte de Savoie, et mourut le 28 février 1326, laissant de ce mariage, deux filles, Catherine, mariée depuis, à Enguerrand VI, sire de Couci,

et Agnès, femme de Boleslas, duc de Schwéidnitz, en Silésie); Albert II, dit le Sage, souche de la maison d'Autriche; Isabelle, femme de Ferri IV, duc de Lorraine; et Agnès, mariée à André III, roi de Hongrie. Dans l'endroit où l'empereur Albert expira, son épouse fonda le monastère de Künigshelden pour des Claristes, ou elle eut sa sépulture. (Voyez les ducs d'Autriche.)

#### HENRI VII, DE LUXEMBOURG.

1309. HENRI VII, fils aîné de Henri III, comte de Luxembourg, et de Béatrix de Hainaut, fut élu, préférablement à plusieurs concurrents, roi des Romains, l'1<sup>er</sup> à Ratis, le 15 novembre 1308; 2<sup>e</sup>, d'une manière plus solennelle, à Francfort, le 27 du même mois. Son couronnement se fit à Aix-la-Chapelle, le 6 janvier 1309. Cette même année, on tint une diète, à Spire, où il est fait mention, pour la première fois, des trois collèges des électeurs, des princes et des vassaux. L'année suivante, Henri passe en Italie, avec une armée considérable. Il y trouve ce pays déchiré par les factions des Guelphes et des Gibelins. Il fut, le 25 décembre, son entrée à Milan, et y reçut la couronne d'Italie, le 6 janvier 1311. Les habitants de Monza réclamèrent contre le passe-droit qui leur était fait par ce couronnement qui aurait dû se faire, disaient-ils, dans leur ville, quoiqu'il y eût déjà plus d'un exemple du contraire. Henri leur donna satisfaction par un diplôme où il reconnaissait leur droit. Après avoir soumis les villes rebelles de Lombardie, il arriva, le 7 mai de l'an 1312, à Rome, où il eut à combattre les troupes de Robert, roi de Naples, qui s'étaient emparées de la cite Leonine et du Vatican. N'ayant pu les en chasser, il se fit couronner empereur, le 29 juin, dans l'église de Latran, par les trois cardinaux que Clément V avait envoyés d'Avignon, pour cette fonction. Il eut, il se rend à Pise, pour faire la guerre aux Florentins, soudainement excités par le pape. Il y convoque les princes d'Italie, et fait citer nommément Robert, roi de Naples, comme fraudeur de l'empire. Sur son refus de comparaitre, il le met au ban de l'empire, le 25 avril 1313; il part, le 9 août suivant, à la tête de son armée, pour aller faire exécuter son jugement sur les lieux. Mais il tombe malade à Buonconvento, en Toscane, et y meurt le 24 août 1313, à l'âge de cinquante et un an, dans la cinquante année de son règne, et la deuxième de son empire. Son corps fut enterré dans la cathédrale de Pise, où on lui fit de magnifiques obélisques. Le bruit se répandit que son confesseur dominicain l'avait empoisonné, en lui administrant la communion sous l'espèce du vin. Mais cinq auteurs contemporains, cités par Muratori (*ans. d'Ital.* t. V, II, pag. 22.) attestent qu'il mourut d'une fièvre pestilentielle. Jean, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri, déchargé pareillement des Dominicains, par une déclaration authentique, du crime qu'on leur imputait, sans parler d'une bulle qu'ils obtinrent aussi d'Innocent VI au même effet. Henri fit admirer en sa personne l'alliance qu'il avait su faire des vertus chrétiennes avec la prodence des plus habiles politiques, l'autorité des maîtres les plus absolus et la valeur des plus redoutables conquérants. Ses sujets l'aimaient comme un père, le respectaient comme un grand homme, et le craignaient comme le soutien des lois et de la justice. Il avait épousé, l'an 1295, MARGUERITE, fille de Jean I, duc de Brabant, morte à Gènes le 18 décembre 1311, dont il eut Jean, qui devint roi de Bohême en 1340; Béatrix, alliée à Charles, roi de Hongrie, et Marie, femme de Charles le Bel, roi de France.

Après la mort des Henri VII, la division se mit parmi les électeurs pour le choix de son successeur, et qui occasionna un interrègne de quelques mois, et produisit ensuite une double élection.

#### FREDÉRIC III, D'AUTRICHE.

1314. FREDÉRIC III, duc d'Autriche et landgrave d'Alsace, surnommé LE BEL, fils de l'empereur Albert, fut élu à Saver-

hausen, près de Bavière, le 19 octobre, un jour avant l'élection de Louis de Bavière, son cousin germain, par l'archevêque de Cologne, le comte palatin, frère de Louis de Bavière, et deux autres princes de race électoral. Son couronnement se fit le 25 novembre suivant. Mais la guerre s'éleva bientôt entre les deux rivaux. L'an 1322, Frédéric perdit, le 28 septembre, près de Mulkdorf, une grande bataille contre Louis, qui le fait prisonnier, et l'envoie au château de Trausnitz, près de Ratibonne, pour y être renfermé. L'an 1325, il recouvre sa liberté en renonçant à l'empire. Fidèle à sa parole jusqu'à sa mort, il refusa la couronne que le pape Jean XXII lui offrit pendant les dernières de ce pontife avec Louis de Bavière. C'est ainsi que presque tous les historiens anciens et modernes racontent la délivrance de Frédéric, ses conditions et ses suites. Mais la reine de Hongrie, Marie-Thérèse d'Autriche, dans sa réponse à la déduction de la maison de Bavière (t. 2, p. 438), a produit un traité, passé à Ulm le jour de la Nativité de la Vierge (8 septembre) de l'an 1325, entre Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche, par lequel ils s'unirent et s'engagèrent à perpétuité à posséder, régir et gouverner conjointement et également, comme une seule et même personne, l'empire romain. Nous prendrons tous deux, y est-il dit, le titre de roi des Romains, toujours Augustes. Si l'un faisait quelque affaire en l'absence de l'autre, il devra, telle qu'elle soit, la faire au nom de tous les deux, et tout le titre de l'absent à la tête, afin que l'un ne croie pas que l'affaire regarde plus celui qui l'aura fait que l'autre, rien ne se devant faire que conjointement par nous, et non séparément. Cet acte est fait en présence de douze témoins qu'il y a, du nombre desquels sont les deux confesseurs des deux princes. L'archevêque de Cologne, écrit du vivant de Frédéric d'Autriche, a confirmé ce qui est contenu dans ce traité. Elle rapporte (ch. 15) que Louis de Bavière, ayant inutilement assiégé, l'an 1325, la ville de Burgau, songea à délivrer Frédéric de sa prison; que dans cette vue il arriva inopinément le jour de Saint-Georges au château de Trausnitz, où Frédéric était renfermé; qu'ils furent entre eux un traité secret, au moyen duquel Frédéric, qui était détenu depuis trois ans, sortit de prison. « Ces » deux princes, ajoute-t-elle, s'appellent tous les deux rois, » mangent, boivent et couchent ensemble, et sont en si » parfaite intelligence, qu'ils ont résolu de marier ensemble » leurs enfants, ce qui paraît étonnant aux peuples; chacun » d'eux s'écrit et s'appelle roi des Romains jusqu'à présent. » On a des preuves d'ailleurs que Frédéric fit usage de l'autorité royale depuis qu'il eut recouvré la liberté. Conjointement rapporte deux diplômes, l'un dressé à Munich, en 1325, l'autre à Ulm, en 1326, qui prouvent que les deux rois ont régné ensemble sous les mêmes auspices, tant que Frédéric a vécu. M. Schoepflin (*Hist. illus.* tom. II, p. 502) dit aussi que Frédéric, ayant été pris l'an 1322, fut relâché, l'an 1325, par le traité d'Ulm; à quoi il ajoute qu'il mourut le 13 janvier 1330, et fut enterré dans la Chartreuse de Murbach, en Autriche. « On doit, dit-il, » l'appeler, parmi les rois de Germanie Frédéric III; pareil » que les diplômes et privilèges par lui accordés aux villes » d'Alsace, tant avant qu'après sa captivité, prouvent clai- » rement sa qualité de roi des Romains. » Frédéric avait épousé, l'an 1315, ISABELLE, fille de Jacques I, roi d'Aragon (mort le 20 juillet 1350), dont il eut deux fils morts en bas âge, et deux filles. (Voy. les rois d'Autriche.)

#### LOUIS V, DE BAVIÈRE.

1314. LOUIS V, fils de Louis le Sévère, comte palatin et duc de Bavière, et de Mathilde, fille de l'empereur Rodolphe I, né l'an 1287, fut élu à Francfort, le 20 octobre 1314, par cinq électeurs, et couronné le 26 novembre suivant, à Aix-la-Chapelle, par l'archevêque de Mayence. Il avait un compétiteur dans Frédéric d'Autriche, qu'il mit hors d'état

de lui saire en le faisant prisonnier à la suite d'une bataille gagnée sur lui. L'an 1323, le pape Jean XXII, qui jusqu'alors avait gardé le silence sur les deux élections, les cassa par sa bulle du 3 octobre, avec ordre à Louis de Bavière de se démettre, dans trois mois, de l'administration de l'empire. Louis et les évêques d'Allemagne protestent contre cette bulle. Jean XXII ne savait pas reculer. Par une autre bulle du 11 juillet 1324, il déclara Louis contumace, le priva de tout le droit qu'il pouvait prétendre à l'empire en vertu de son élection, et le cita à comparaître devant lui dans le premier octobre suivant. La diète de Ratisbonne déclara cette citation nulle, avec défense d'y avoir égard. Les facultés de Bologne et de Paris, les plus célèbres juriconsultes, et les frères Mineurs, défendirent à l'envi la cause de l'empereur. Ces derniers, que Jean XXII avait mortellement offensés en condamnant l'opinion outrée où ils étaient touchant l'étendue de leur vœu de pauvreté, furent peut-être les plus utiles à Louis par le crédit qu'ils avaient sur l'esprit du peuple. L'an 1327, Louis se fit couronner, le 31 mai, à Milan. Le pape l'excommunia le 23 octobre suivant, et delia ses sujets du serment de fidélité. Louis brava cet anathème, et l'an 1328, étant arrivé le 7 janvier à Rome, où le parti des Gibelins dominait alors, il y fut reçu avec acclamation, et couronné le 17 par les évêques de Venise et d'Aleria (Murat). Il tint, le 18 avril suivant, dans la place de Saint-Pierre, un grand parlement, où il déclara Jacques de Cahors (Jean XXII) déchu de la papauté. Après cette opération, il fit élire antipape, le 13 mai, Pierre de Corbière, qu'il couronna lui-même le 23, et par la même époque il fut couronné à son tour le même jour. Le parti des Guelfes ayant tout-à-coup repris le dessus à Rome, Louis en sortit le 4 août, n'y étant plus en sûreté. Ses affaires allaient toujours depuis en décadence, il fit diverses démarches pour se réconcilier avec la cour d'Avignon; mais ce fut en pure perte. Elle voulait absolument ou sa déposition, ou son abdication volontaire. Enfin, l'an 1333, il prend le parti de la satisfaire, et jette les yeux sur Henri, son cousin, duc de la basse Bavière, pour le faire élire en sa place. Henri se tenait si assuré du suffrage des électeurs, qu'il fit d'avance, le 7 décembre 1333, un traité avec Philippe de Valois, roi de France, par lequel il lui céda tous les droits de l'empire sur l'ancien royaume de Bourgogne, sur celui d'Arles et de Provence, sur l'évêché de Cambrai, pour la somme de trois cent mille marcs d'argent; et cela, dit-il, de l'avis et du consentement de la plus grande partie des princes d'Allemagne, à qui appartient le droit d'élire le roi des Romains. *Habito super his tractatu consilio et consensu majoris partis principum Alemannie, ad quos jus electionis regis Romanorum dispoiscitur pertinere; à quoi il ajoute que le motif de cette alienation est de se procurer des fonds pour une expédition qu'il veut faire à la Terre-Sainte. (Mss. du Roi, n.º. 467.)* Mais les états s'opposèrent à la résolution désapprouvée de l'empereur Louis, et la lui firent abandonner. Jean XXII, étant mort sur la fin de l'an 1334, Louis envoya, l'an 1335, des ambassadeurs à Benoît XII, son successeur, pour négocier de nouveau sa paix. Benoît fit paraître de bonnes intentions. Les mêmes ambassadeurs reviennent l'année suivante. Mais la négociation échoue par les intrigues des cardinaux, attachés aux rois de France et de Bohême, ennemis de l'empereur. Les princes de l'empire désapprouvaient cependant l'autorité que le pape s'attribuait sur leur chef. S'étant assemblés, l'an 1338, à Reus, près de Coblenz, ils déclarèrent, par un acte du 15 juillet, l'empire indépendant du pape; déclaration que la diète de Francfort confirma, le 8 août suivant, par sa pragmatique sanction. L'an 1343, Clément VI, nouveau pape, recommande les procédures contre l'empereur. Ce prince lui offre, par ses ambassadeurs, de se soumettre à toutes les conditions qu'il voudra lui imposer. Clément en exige de si dures et de si injurieuses à la dignité impériale, qu'elles sont unanimement rejetées par les diètes de Francfort et de Reus.

L'an 1346, le 13 avril, il fulmine une nouvelle bulle de déposition contre Louis, dans laquelle il charge ce prince et sa famille des plus affreuses malédiction. Il mande, en même temps aux électeurs de procéder à l'élection d'un nouveau chef de l'empire. En conséquence de cet ordre, cinq de ces princes, gagnés par argent, s'assemblent à Reus, élisent roi des Romains, le 19 de juillet, Charles de Luxembourg, et le font couronner à Bonn, le 25 novembre suivant, par l'archevêque de Cologne. On ne peut guère acquiescer une couronne par des voies plus honteuses que celles qu'avait employées Charles pour parvenir à l'empire. Le pape Clément VI, qui avait noué l'intrigue de son élection, exigea de lui pour conditions les promesses suivantes: 1.º qu'il abolirait tous les actes de Louis de Bavière; 2.º qu'il abandonnerait à jamais et sans retour au saint siège la ville de Rome, le duché de Ferrare, l'état ecclésiastique et ses prétentions sur les royaumes de Naples, de Sicile, de Sardaigne et de Corse; 3.º qu'il n'exercerait aucun acte de souveraineté dans la Lombardie ni dans la Toscane sans l'agrément du pape; 4.º qu'il ne mettrait les pieds dans Rome que pour son couronnement impérial; 5.º qu'il accorderait sans difficulté les investitures accoutumées aux prélats munis des provisions apostoliques de la cour d'Avignon. Charles n'avait pas rougé de dégrader la majesté de l'empire en acceptant ces ignominieuses conditions. Une bassesse aussi marquée donnait sur lui de grands avantages à Louis. Celui-ci remporta de grands avantages sur son rival; mais un accident termina leur querelle. Louis tomba de cheval en poursuivant un ours à la chasse, et mourut de sa chute le 21 octobre 1347. Il était dans la soixantième année de son âge et la trentième de son règne. Son corps fut enterré à Munich. (Voy. Louis, duc de Bavière.)

Louis de Bavière s'intitulait dans ses diplômes Louis IV, ne comptant point apparemment Louis, fils d'Arnoul, au nombre des empereurs. Il datait ses diplômes des années de son règne et de celles de son empire, dont il faisait concourir la première avec la quatorzième de l'autre. Quelquefois il désignait l'année de l'incarnation par ces mots: *Anno Christiana libertatis*. Ce prince fut le premier empereur qui fit sa résidence dans ses états. Avant lui, les rois et empereurs germaniques ne paraissent pas même avoir eu de résidence fixe et de préférence. Il est aussi le premier et le seul empereur qui ait employé deux aigles dans ses sceaux.

Louis V s'était mis sur le pied de dispenser des empêchements dirimants du mariage. Il accorda une de ces dispenses entr'autres au marquis de Brandebourg, Louis I.º, son fils, pour épouser Marguerite de Carinthie, qui était sa parente dans un degré prohibé. Cependant les parties contractantes, pour plus grande sûreté, firent confirmer la dispense par l'évêque de Frisingue. Eusèbe Amort tâche de justifier cette conduite de l'empereur en disant que les princes qui avaient établi des empêchements de mariage, en dispensaient avant que l'égglise en eût autrement disposé par des lois générales, et que les décrétales des papes eussent passé en droit public.

## CHARLES IV.

1347. CHARLES IV, fils de Jean, roi de Bohême, comte de Luxembourg, marquis de Moravie, et petit-fils de l'empereur Henri VII, né à Prague le 16 mai 1316, élu roi des Romains dans la diète de Reus, le 19 juillet 1346, du vivant de Louis V, couronné à Bonn dans le mois de novembre suivant, fut rejeté, après la mort de ce prince, par les électeurs qui n'avaient pas approuvé son élection. Les princes lui opposèrent successivement quatre compétiteurs. Édouard III, roi d'Angleterre, qui refusa l'empire, comme plus onéreux qu'utile; Frédéric, margrave de Misnie et landgrave de Thuringe, Charles Gonthier de Schwartzbourg, lequel étant devenu impotent du poison qu'on lui avait donné, vendait son droit à Charles de Luxembourg, et mourut peu de temps après; enfin Louis, margrave de Brandebourg, fils du dernier empereur, qui, n'étant point

avec fierté pour vendre ses prétentions, les céda pour rien. Tandis que ces choses se passent en-deçà des Alpes, Nicolas Rinsut, fils d'un meunier, mais homme à talents, s'érige en souverain à Rome, où il s'était fait élire tribun du peuple, et ose citer à son tribunal les contendants à l'empire, pour y recevoir la loi. Louis de Bavière; Louis, roi de Hongrie, et Jeanne, reine de Naples, lui envoient des ambassadeurs. Il forme une ligue qu'il nomme du *bon état*, dans laquelle il fait entrer plusieurs princes et plusieurs villes d'Italie. Avec les troupes que ses confédérés lui fournissent, il purge Rome et l'Italie de brigands. Mais bientôt son ambition le trahit, et nûmme à découvrir un tyran dans ce prétendu libérateur du peuple romain, il est chassé au commencement de l'an 1348. Ce ne fut pas le terme de ses aventures, mais ce fut celui de sa gloire. Pânt revenu, l'an 1354, à Rome, il fut assiéger dans le Capitole par le peuple, le 8 septembre, pour quelques violences qu'il avait commises; et, obligé de prendre la fuite, il fut poignardé par ceux qui l'atteignirent. (Murst.)

Charles de Luxembourg n'avait plus de rival parmi les princes d'Allemagne, se fait sacrer de nouveau, l'an 1355, à Aix-la-Chapelle, par l'archevêque de Cologne. L'un des premiers actes d'autorité que Charles exerça fut d'accorder, dans la diète de Prague, la qualité de prince de l'empire à la maison de Meckelbourg. Le 13 mai 1354, étant à Metz, il érigea en duché le comté de Luxembourg en faveur de Wenceslas, son frère. Au mois d'octobre suivant, il passa les Alpes, et fut couronné roi de Lombardie, le 6 janvier 1355, à Milan de la où il se rendit à Rome, où il reçut la couronne impériale le jour de l'Épiphanie, 5 avril, des mains du cardinal-évêque d'Osatie, nommé pour cette fonction, par le pape Innocent VI. Après la cérémonie, s'étant promené par les rues avec tout l'appareil de la majesté impériale, il crêta sur le pont du Tibre quinze cents chevaliers, puis se fit remettre le même jour comte de San-Lorenzo; malgré les instances prières que lui firent les Romains de prolonger son séjour dans leur ville et de la revendiquer au nom de l'empire. Loins de se rendre à leurs desirs, il remit au légat, en partant, son acte par lequel il renonçait à toutes les prétentions qu'il pouvait former sur Rome, l'état ecclésiastique, le duché de Ferrare, et les royaumes de Naples, de Sicile, de Sardaigne et de Corse, avec promesse de ne plus revenir en Italie sans l'agrément du pape. Ayant ainsi consumé sa honte et l'avilissement de l'empire, il reprenait la route d'Allemagne, maltraitait sur son passage les Ghibelins, combait de carresses les Guelfes, et se faisant également mépriser de l'un et de l'autre partie il traversa ainsi l'Italie au milieu des insultes qu'on lui prodiguait, mais dont il se consolait au moyen des sommes immenses qu'il avait amassées en trafiquant des droits de la couronne impériale. Charles avait repassé les Alpes, trouva toute l'Allemagne fort agitée. L'ambition d'une multitude de princes, dont les uns voulaient diminuer, les autres ne voulaient pas céder, était une source intarissable de discordes. La fureur excitait tous les droits. On ne savait pas même auxquels les princes appartenait exclusivement celui de concourir à l'élection du roi des Romains. Charles, pour remédier à cette confusion, publia, le 10 janvier 1356, dans la diète de Nuremberg, la première partie de la fameuse bulle d'or, et la deuxième partie de cette pièce au 25 décembre suivant dans la diète de Metz, production attribuée mal à propos au jurisconsulte Bartole. C'est proprement la première loi fondamentale du corps germanique; c'est l'époque à laquelle il faut remonter si l'on veut suivre les progrès du gouvernement d'Allemagne jusqu'à nos jours. On y fixa au nombre de sept celui des électeurs, en l'honneur, y est-il dit, des sept chandeliers de l'Apocalypse. On y règle leurs fonctions, leurs droits et leurs privilèges, la manière dont on doit faire l'élection du roi des Romains, et en général tout ce qui peut être nécessaire pour mettre quelque ordre dans le gouvernement de l'empire.

L'autorité impériale était presque anéantie dans le royaume d'Arles. Charles voulant la faire revivre, se rend, l'an 1365, à la cour d'Aragon, pour en conférer avec le pape Urbain V, et de son avis il se fait couronner roi d'Arles, le mercredi après la Pentecôte, dans la cathédrale de cette capitale, par l'archevêque Guillaume de la Garde, en présence du duc de Bourbon et du comte de Savoie. Charles voulut faire jurer aussi sa femme des honneurs du couronnement impérial. L'an 1368, les deux époux étant venus trouver, le 17 octobre, Urbain V à Viterbe, l'empereur à Rome, où l'impératrice fut couronnée le jour de la Toussaint par l'évêque d'Osatie, l'empereur, dans ce voyage, fit un commerce infâme des droits de l'empire, en vendant la souveraineté des villes d'Italie à ceux qui les gouvernaient, et des immunités aux petites républiques qui s'étaient formées des débris du domaine impérial. Il fit à-peu-près de même en Allemagne. Uniquement occupé des intérêts de sa maison, il trafiqua des villes de l'empire avec les princes, pour agrandir ses états héréditaires. Celles de Suabe ne souffrirent pas qu'on les vendît impunément, et assurèrent le marche par leur résistance.

La dévotion fut le motif, si l'on en croit Charles IV, qui s'engagea à faire un voyage en France. Il arriva, le 4 janvier 1378, à Paris, dans la vue, disait-il, d'acquiescer un vœu qu'il avait fait à Saint-Maur. Étant allé à Saint-Denis, il demanda sur-tout à voir les tombeaux de Charles le Bel et de Philippe de Valois, en disant à l'abbé et aux religieux : *J'ai été nourri dans mon jeune âge et dans les cours de ces bons rois, qui m'ont fait; je vous requiers affectueusement de bien prier Dieu pour eux.* (Foy, Charles IV, roi de France.) L'empereur Charles mourut à son retour, le 29 novembre de la même année, à l'âge de soixante-deux ans et demi, dans la trentième année de son règne, depuis la mort de Louis de Bavière, et dans la vingt-quatrième de son empire. Ce prince était savant; il parlait cinq langues, et a laissé de bons mémoires de sa vie. L'université de Prague est son ouvrage; il la fonda sur le modèle de celle de Paris, et la divisa, comme celle-ci, en quatre nations. Charles aimait extrêmement la pompe et les représentations; et néanmoins il dépensait très-facilement les outrages faits à sa personne et à sa dignité. Son ambition effrénée et prodigieuse achève de dissiper les faibles restes des revenus impériaux. Voulant, en 1376, engager les électeurs à choisir Wenceslas, son fils, pour roi des Romains, il leur promit à chacun cent mille couronnes; mais comme il n'était pas en état de payer une si grosse somme, il donna en faveur des trois électeurs ecclésiastiques et du comte palatin les pays que la couronne impériale possédait encore sur les bords du Rhin, avec les droits et les terres dont les empereurs jouissaient dans ces districts. Depuis cette époque, les débris des anciens revenus de l'empereur devinrent un objet si peu considérable, qu'ils ne suffisaient pas pour payer les frais des postes établies dans l'empire. (Robertson.) On a dit de Charles IV, qu'il avait ruiné sa maison pour acquiescer l'empire, et ruiné l'empire pour élever sa maison. (Foy, Charles I, roi de Bohême.)

Charles datait ses diplômes des années de son royaume de Bohême, commencé à la fin d'août 1346, et de celles de son empire, dont il fit l'époque à son couronnement fait le 5 avril 1355. Ce prince, dans son sceau, réduisit à un aigle à deux têtes les deux aigles employés par Louis de Bavière dans le sien, et son exemple a été suivi par tous ses successeurs.

#### WENCESLAS.

1378. WENCESLAS, fils de l'empereur Charles IV, et d'Aune de Schwérin, ne le 26 février 1368, roi de Bohême en 1365, élu roi des Romains à Francfort, le 10 juin 1376, couronné à Aix-la-Chapelle le 21 juillet suivant, succéda, l'an 1378, à son père. Sa vie fut un tissu de débâcles, de cruautés et de lâchetés. S'étant ruiné de bonne heure par son luxe et



ses profusions, il continua, sur le modèle de son père, d'aliéner, pour faire ressource, les droits et les villes de l'empire. Celles de Suabe et du Rhin firent une ligue, pour défendre leur liberté contre les seigneurs qui les acquiesçaient. Le feu des discordes civiles se communiqua de proche en proche, et embrasa presque toute l'Allemagne. Wenceslas, pour régner, selon la maxime des tyrans, en divisant, prit soin de l'entretenir, loin de s'occuper à l'éteindre. Mais l'énormité de ses vices lui fit manquer le but de sa perfide politique. L'an 1393, les seigneurs de Bohême voyant croître les excès de ce prince en tout genre, l'arrêtèrent le 7 mai dans une prison comme une bête féroce. Il s'échappa au bout de 4 mois, et reprit le gouvernement. L'an 1395, il vint de Milan Jean Galeas, son beau-frère, moyennant une somme de cent mille florins d'or, et l'année suivante, il lui abandonna pour une autre somme, la souveraineté de presque toutes les villes de Lombardie qui relevaient de l'empire. Les trois électeurs ecclésiastiques et le comte palatin du Rhin, voyant l'empire se précipiter vers sa ruine, s'assemblèrent. Le 26 mai 1400 à Francfort, pour traiter de la déposition de Wenceslas. Néanmoins, quoiqu'ils ne fussent pas consommés, ils ne laissèrent pas de désigner un nouveau chef de l'empire, dans la personne de Frédéric, duc de Brunswick. Mais, le 3 juin suivant, vint de la Péninsule, celui-ci fut tué près de Fritzlart, par le comte de Waldeck. (Il n'est point compté parmi les empereurs, parce que son élection ne fut point publiée.) Le 24 août de la même année, nouvelle assemblée des mêmes électeurs, auxquels se joint celui de Bavière avec plusieurs princes, à 1400, on l'en confirma la déposition de Wenceslas. Le lendemain on élut pour empereur, à Reus, Robert, comte palatin du Rhin. Wenceslas protesta contre sa déposition, et conserva jusqu'à sa mort le titre d'empereur, avec un assez grand nombre de partisans; il a'eût même tenu qu'à lui de les augmenter, s'il eût voulu mettre plus de règle et de vigueur dans sa conduite. Mais sa nonchalance le retint en Bohême, où il continua de régner jusqu'à sa mort, arrivée le 16 août 1419, à l'âge de cinquante-huit ans, après un règne de vingt-deux ans comme empereur, et de cinquante-cinq ans comme roi de Bohême. Il fut enterré à Prague, auprès de son père. (Voy. Wenceslas, roi de Bohême, et Louis II, archevêque de Mayence.)

## ROBERT.

1400. ROBERT, comte palatin du Rhin, fils aîné de Robert le Tenace, et de Béatrix de Sicile, né l'an 1352, élu empereur, après la déposition de Wenceslas, le 21 août 1400, vint aussitôt se présenter devant les murs de Francfort, où il campa l'espace de six semaines, défiant chaque jour son rival. Ayant fait ensuite son entrée solennelle dans la ville, il s'achemina de là vers Aix-la-Chapelle, dont les habitants exigèrent, pour l'admettre dans leurs murs, les mêmes formalités qu'il avait observées devant Francfort. N'ayant pas voulu s'y soumettre, il se rendit à Cologne, où il fut couronné le 6 janvier 1401. La même année, exilé par le pape Boniface IX, les Florentins et les Lucquois, il passa les Alpes pour retirer le Milanais des mains de Jean Galeas Visconti. Bataille près du lac de Garde, le 17 octobre, où Facino Cane, général de Galeas, défait l'armée de Robert. Ce prince, abandonné de ses allies, se retire à Venise, d'où il retourna, vers le mois de mai 1402, en Allemagne. (Voy. Jean Galeas, duc de Milan.) Les Vénitiens et les Florentins, après sa retraite, s'emparèrent de plusieurs villes de Lombardie. Wenceslas cependant travaillait à regagner une partie de ceux qui l'avaient déposé, et il y réussit. L'an 1405, les électeurs de Mayence et de Saxe, le duc de Bavière et le margrave de Misnie, se liguent avec les rois de France et de Pologne pour le rétablir sur le trône de l'empire. Cette ligue, quoique fortifiée depuis par l'accession d'autres princes et des villes de Suabe, demeura sans effet. Robert,

l'an 1409, gagné par Grégoire XII, se déclare le protecteur de ce pape et du concile qu'il avait convoqué à Ciudad d'Austria, pour l'opposer à celui de Pise, qui travaillait à sa déposition. Ce prince fait défense en même temps, par ses ambassadeurs, au concile de Pise, de rien faire au préjudice de Grégoire. Mais cette assemblée qui reconnaissait Wenceslas pour empereur, n'en dépoussa pas moins Grégoire et Benoît son rival. L'an 1410, nouvelle confédération des princes d'Allemagne contre Robert. Il mourut, avant que leurs dessein eussent été à Oppenheim, le 18 mai 1410, après un règne de dix ans; il fut enterré à Heidelberg. (Voy. Robert III, comte palatin, et Galeas Visconti.) Robert, avec des talents, du savoir, de la franchise, des mœurs et de l'application, ne put jamais réussir à se faire aimer ni respecter. L'outrage qu'il avait fait à son prédécesseur en le supplantant, retomba sur lui-même. L'autorité impériale qu'il avait foulée aux pieds pour s'en emparer, perdit en sa personne ce qu'elle avait d'imposant. La médiocrité de son patrimoine et l'épuisement où il trouva les finances de l'empire achevèrent de ternir l'éclat de sa dignité. Empereur pauvre et regardé comme intrus, comment pouvait-il, dans un temps où l'esprit de division régnaît par-tout, éviter la haine et le mépris? Ce fut sous Robert que le droit féodal des Lombards s'introduisit dans les tribunaux d'Allemagne.

## SIGISMOND.

1410. SIGISMOND, fils de l'empereur Charles IV et d'Elisabeth, né le 28 juin 1368, margrave de Brandebourg en 1375, roi de Hongrie depuis le 10 juin 1396, fut élu empereur, le 20 septembre 1410, par une partie des électeurs, à Francfort. Mais dix jours après (le 1<sup>er</sup> octobre), l'autre parti élu dans la même ville, Jouse de Luxembourg, marquis de Moravie, âgé pour lors de soixante ans. Il y eut donc alors trois empereurs (car Wenceslas se portait toujours pour tel, et avait toujours son parti) comme il y avait trois papes; et ce qu'il y a de plus remarquable, ces trois empereurs étaient de la même maison. Sigismond, informé de l'élection de Jouse, lui écrivit pour savoir s'il acceptait l'empire. Jouse lui répondit : « je pars pour Francfort » ; à quoi Sigismond répliqua : « et moi, je vais en Moravie. » Mais la mort de Jouse, arrivée le 8 janvier 1411, et l'acquiescement de Wenceslas à l'élection de son frère, terminèrent promptement le schisme impérial. Tous les électeurs s'étant réunis, élurent de nouveau Sigismond le 21 juillet 1411. Il reçut, l'an 1414, la couronne d'argent le 8 novembre à Aix-la-Chapelle; de là il se rendit au concile de Constance, où il arriva la veille de Noël. Il s'y rendit le maître en mettant des soldats autour de la ville pour la fermer des portes. L'hérétique Jean Hus était venu au concile sous la foi d'un sauf-conduit que l'empereur lui avait donné. Cette garantie ne le sauva pas. Ayant refusé de condamner ses erreurs, il fut livré, par Sigismond, à l'électeur palatin qui le fit brûler vif le 6 juillet 1415. Jérôme de Prague, son disciple, subit le même supplice le 1<sup>er</sup> juin de l'année suivante. Sigismond, étant parti de Constance le 21 juillet 1415, alla trouver Benoît XIII à Perpignan, pour l'engager à déposer la tiare, à l'imitation de Jean XXIII. Mais il ne put rien gagner sur cet esprit opiniâtre. Il fut plus heureux dans la conférence qu'il eut à Perpignan avec Ferdinand, roi d'Aragon, et les ambassadeurs des rois de Castille, de Portugal et de Navarre. Tous ces princes consentirent à se détacher du parti de Benoît, à reconnaître le concile de Constance, et à permettre aux pèlèrs de leurs royaumes de s'y rendre. Sigismond, après avoir heureusement terminé sa négociation auprès des princes espagnols, se rend par Avignon et Vienne à Lyon, d'où il passa à Chambéry pour ériger en duché le comté de Savoie. De là il prend la route de Paris, où il est reçu avec de grands honneurs. Le roi Charles VI l'ayant prié de ménager sa paix avec le roi d'Angleterre, il passe en cette île, où, par une insigne perfidie, il se ligue

serment avec le roi Henri V contre la France. Il sacrifia en cette occasion l'honneur à l'intérêt, les malheurs où il avait trouvé ce royaume plongé, lui faisant espérer qu'en s'alliant avec l'Angleterre, il pourrait facilement reconquérir les provinces du royaume d'Arles. Mais ses vastes projets n'eurent point de suites, et il ne lui en resta que la honte d'avoir trahi la confiance d'un roi malheureux. Il revint à Constance le 17 janvier 1417, et fit travailler au procès du pape Benoît XIII. L'an 1419, il succéda, par la mort de son frère Wenceslas, à la couronne de Bohême. (Voy. à l'article de Bohême les guerres qu'il eut avec les Hussites.) L'an 1431, le 25 novembre, il reçut la couronne de fer (1) à Milan, et l'an 1433, le 31 mai, celle d'or à Rome, des mains du pape Eugène IV. Sigismond termina ses jours, le 9 décembre 1437, à Znaïm, en Moravie, à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir régné vingt-sept comme empereur, dix-huit comme roi de Bohême et cinquante et un comme roi de Hongrie. Ce prince fut presque toujours malheureux à la guerre; mais il avait d'ailleurs d'excellentes qualités de corps et d'esprit. (Voy. Sigismond parmi les rois de Bohême et les rois de Hongrie.)

Sigismond datait de trois et quelquefois de quatre époques, outre celle de l'incarnation; savoir, de son règne en Hongrie, de son règne en Bohême, de son élection à la dignité de roi des Romains, et de son couronnement à Rome.

#### ALBERT II, DIT LE GRAVE ET LE MAGNANIME.

1438. ALBERT II, duc d'Autriche, fils d'Albert IV, et de Jeanne de Bavière, fille d'Albert, duc de Bavière et comte de Hollande, né l'an 1394, reçut, après la mort de l'empereur Sigismond, son beau-père, trois couronnes, dans le cours de l'an 1438; celle de Hongrie, le 10<sup>e</sup> janvier; celle de l'empire, le 30 mai, après une élection unanime faite, le 18 mars précédent, à Francfort; et celle de Bohême, le 29 juin suivant. C'est la proprement l'époque de la grandeur de la maison d'Autriche. Albert, après ses couronnements, indiqua, au 25 juillet, une diète à Nuremberg, où l'on fit plusieurs règlements utiles. L'Allemagne y fut partagée en quatre cercles, chacun sous un directeur, chargé de maintenir la paix et la sûreté dans son département; on permit, dans les conseils des princes entre eux, ou avec leurs vassaux, ou avec les villes libres, de choisir des *Auditeurs*, ou juges arbitraires pour les terminer; enfin, l'on y reforma la procédure de la cour westphalique ou velleynique tant en partie ci-dessus, qu'à l'article de Charlemagne, parmi les rois de France, sous l'an 750. C'était, comme on l'a dit, un conseil secret qui, au lieu de simples rapports, condamnait à mort, sans instruire l'accusé du crime dont on le chargeait, sinon au moment de l'exécution. On tint à quelque temps de là, au même lieu, une seconde diète, où l'Allemagne fut distribuée en six cercles. Après avoir de la sorte affermi la tranquillité publique, Albert se mit en marche pour aller au secours du despotisme de Bulgarie contre le sultan Amurat II. Mais une violente dysenterie, causée par une indigestion de melons, l'enleva de ce monde dans le cours de cette expédition, le 27 octobre 1439, à Langensdorf, entre Vienne et Gran, à l'âge de quarante-cinq ans. Il fut inhumé à Wrissembourg, en Hongrie. Ce qu'il fit dans le peu de temps qu'il régna, donnait de grandes espérances, et lui mérita de justes regrets. ELISABETH, sa femme, lui succéda troisième, et mourut le 20 décembre 1442. (Voyez les rois de Bohême et les rois de Hongrie.)

#### FREDERIC III ou IV.

1440. FREDERIC, né, le 23 décembre 1415, d'Ernest, duc d'Autriche, et du Comte de Manovre, fut élu roi des Romains, le 5 février 1440, à Francfort. Albert II, et après sa mort,

le collège électoral pendant l'interregne dont elle fut suivie, avaient adopté le système de la neutralité dans la querelle d'Eugène IV, et du concile de Bâle. Frederic, au lieu de suivre en parti, se hâta d'envoyer une ambassade au pape, pour lui notifier son élection et le prier de suppléer à ce qu'elle pourrait avoir de déficient, par la plénitude de sa puissance apostolique. Ayant obtenu d'Eugène ce qu'il désirait, il alla se faire couronner à Aix-la-Chapelle, le 17 juin 1440. Son exemple n'entraîna pas tout-à-coup la nation germanique dans le parti d'Eugène. Ce ne fut qu'en 1446, qu'elle consentit à le reconnaître pour légitime pape.

Il manquait encore deux couronnes à Frederic, celle de Lombardie et celle de l'empire. N'osant aller demander la première à Milan, parce que François Sforce y dominait, il se mit en route au commencement de 1450, pour recevoir l'une et l'autre à Rome. Des voleurs l'attaquèrent en chemin, pillèrent son bagage, et peu s'en faut qu'ils n'attentent à sa vie. Arrivé dans la capitale du monde chrétien, il y est couronné, le 15 mars, roi de Lombardie, et trois jours après empereur, par le pape Nicolas V. LEONORE DE PORTUGAL, qui n'avait encore que quinze ans en passant à Sienne, fut couronnée impératrice avec lui. (Frederic III est le dernier empereur qui ait été couronné à Rome.) Dans le même temps, il ratifia le célèbre concordat germanique, qu'il avait dressé, l'an 1447, avec le cardinal Carajal, légat du pape, puis fait approuver, le 19 mars 1448, par Nicolas V, et accepter la même année par la diète d'Achshaffenbourg. (Ce concordat porte sur substance, 27, que le saint siége n'a cédé plus de provisions ou d'expectatives; 30, que le pape nommera aux bénéfices d'Allemagne, quand ils vaqueront par la déposition et la translation des postérieurs, faite par autorité apostolique, ou quand l'élection ou la postulation des bénéficiers aura été annulée ou cassée par le saint siége; 45, que le pape nommera aux canonicats, pendant six mois, à l'alternative avec les chapitres, à commencer en janvier; 50, aux annates, qui furent abolies, ou substitua une taxe payable en deux ans par les nouveaux bénéficiers.) Tel est ce fameux concordat qui s'est observé jusqu'à nos jours en Allemagne. De Rome, Frederic se rend à Naples avec l'impératrice, pour voir le roi Alfonso, oncle de cette princesse. Ses courtisans trouvant mauvais qu'un empereur fit une visite à un roi, *Vous avez raison, leur dit-il, un empereur ne doit pas aller voir un roi, mais Frederic doit aller voir Alfonso.* En s'en retournant, il érige à Ferrare, duc de Modène, le marquis Bors d'Est, le 18 mai, jour de l'Ascension. Frederic, en créant de nouveaux ducs, ajouta les regaux en dignité aux aunes de sa maison. Pour assurer la prééminence à ceux-ci, il érigea, par lettres-patentes du 6 janvier 1453, l'Autriche en archiduché. Mais, afin que ce ne fût pas un vain titre, il y joignit tant de prérogatives, qu'un archiduc ne le cédait qu'à l'empereur. Cependant la nonchalance de Frederic laissait un libre cours aux abus et aux désordres. Les électeurs, après avoir fait d'inutiles représentations, s'assemblèrent successivement, l'an 1457, à Nuremberg, et à Francfort, et le monarque d'Allemagne, s'il ne donnait pas plus de soin aux affaires de l'empire, s'il ne donnait pas plus de soin aux affaires de l'Etat. Ils se plaignaient surtout de son asservissement à la cour de Rome, et de la facilité avec laquelle il lui permettait de déroger sous des *concordats germaniques*. On conserve encore aujourd'hui le cahier des griefs qu'ils lui présentèrent au nom de la nation. Mais tout cela ne put le tirer de son engourdissement. Frederic ne fut pas également indifférent sur ses intérêts personnels. L'an 1458, après la mort de Ladislas le Posthume, roi de Hongrie et de Bohême, il entreprend de lui succéder dans ces deux royaumes électifs. Mais les Bohémiens donnent la préférence à Podiebrad, et les Hongrois à Matthias Corvin. Frederic était dépositaire de la couronne de saint Etienne, dont il s'était emparé pendant la minorité de Ladislas; et sachant la valeur que les Hongrois attachaient à ce dépôt, il refusa de s'en dessaisir.

(1) Cette couronne est dite appelée de fer, quoique elle ait un cercle intérieur de cuivre. Elle est d'argent pour le surplus.

Mathias lui déclara la guerre à cette occasion. Enfin, l'an 1467, il renvoya ce palladium à son rival, moyennant la somme de soixante mille florins qu'il reçut; et, le 19 juillet, il fait avec Mathias le traité remarquable d'une succession éventuelle pour le royaume de Hongrie.

Ce fut dans la diète de Nuremberg, tenue l'an 1467, dit M. Pfeffel, que les états de l'empire furent distribués pour la première fois en trois collèges, des électeurs, des princes et des villes. Cependant on eut une consultation particulière du collège des électeurs à la diète de Neustadt, tenue en 1454. (*Corp. Juris. Publ.*, tom. XXIII, pag. 834.) Frédéric, l'an 1477, augmenta la grandeur de sa maison et la rendit la plus riche et la plus puissante de l'Allemagne, par le mariage de Maximilien, son fils, avec Marie, héritière de Bourgogne et des Pays-Bas. La guerre recommença, l'an 1484, entre l'empereur et le roi de Hongrie; elle ne produisit que des événements honteux pour Frédéric. Mathias se payait maître de Vienne le 1<sup>er</sup> juin 1485, s'empara de tous les pays autrichiens les années suivantes, et réduisit l'empereur à mener une vie errante, avec une suite de quatre-vingt personnes, sans avoir de domicile qui lui fût propre. Dans cette détresse, il répétait sans cesse ces paroles qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : *Remm irrequietudinem summo felicitas obdolo*. Frédéric reentra dans Vienne l'an 1490, après la mort de Mathias, et mourut à Linz, le 19 août 1493, à l'âge de soixante-deux-huit ans. Son corps fut enterré à Vienne. Ce prince déshonora le trône impérial par son indolence, son avarice et sa lâcheté. Il avait épousé, l'an 1454, après son retour d'Italie, ÉLÉONORE, fille d'Édouard, roi de Portugal, morte le 1<sup>er</sup> septembre de l'an 1467, après lui avoir donné Maximilien, qui suit, et Constance, femme d'Albert le Sage, duc de Bavière.

Frédéric III était ses diplômés de son élection à la dignité de roi des Romains, de son couronnement impérial, et de son règne en Hongrie.

Ce prince, soit par tempérament, soit par aversion pour le vin, ne buvait que de l'eau. Il avait pris pour devise les cinq voyelles A. E. I. O. U., qu'il expliquait ainsi : *Austrium est imperium, orbis universum*. Assurément jamais prince de cette maison ne mérita moins une devise aussi fastueuse.

#### MAXIMILIEN 1<sup>er</sup>.

1493. MAXIMILIEN 1<sup>er</sup>, né à Gran, le 22 mars 1459, de l'empereur Frédéric IV et d'Éléonore de Portugal, élu roi des Romains le 16 février 1466, et couronné, le 9 avril suivant, à Aix-la-Chapelle, succéda, l'an 1493, à son père. Il avait épousé à Gand, le 20 août 1477, MARIE, héritière de Bourgogne. Ce mariage occasionna la guerre entre ce prince et Louis XI, roi de France, dont il débâta les troupes à Guinegate, au mois d'août 1479. La mort lui ayant enlevé Marie, sa femme, le 27 mars 1482, il épousa, par procureur, en 1483, Anne, héritière de Bretagne; mais Charles VIII, roi de France, le supplanta, et eut la principauté en mariage. Ce coup de politique fut d'autant plus sensible à Maximilien, que, ne s'y attendant point, il avait refusé la main de Béatrix, douairière de Hongrie, qui lui eût en même temps assuré ce royaume. Ladislas, roi de Bohême, l'ayant obtenu, Maximilien, pour ne pas tout perdre, fit, en 1491, avec lui un traité de succession éventuelle pour la Hongrie. Un intérêt sordide lui fit contracter, en 1495, un mariage bien différent de celui qu'il avait manqué, et commettre en même temps une injustice des plus criantes. À l'appât de cinq cent mille ducats que Louis Marie Sforza lui offrit, il l'investit du duché de Milan, au préjudice de Jean-Galeas Sforza, le véritable héritier, et consentit d'épouser Blanche, nièce du premier. Tous les princes d'Allemagne furent blessés de voir leur chef s'allier à la petite-fille d'un soldat de fortune et d'une bâtarde. Leurs noces toutefoies

furent célébrées avec la plus grande magnificence. (Voyez les ducs de Milan.) Les progrès des armes françaises en Italie engagèrent Maximilien, en 1495, à convoquer une diète à Worms, à l'effet d'en obtenir du secours pour les réprimer. Ce fut dans cette assemblée que l'on dressa la célèbre constitution pour la conservation de la paix publique. Elle fut publiée le jour de Saint-Jacques, 1<sup>er</sup> mai, avec une grande solennité. Mais voici une anecdote qui prouve que si l'esprit national était changé pour les guerres privées, l'esprit particulier ne quittait qu'à regret les anciens préjugés à cet égard. Tandis que l'assemblée délibérait sur l'abolition du droit de deli, on vit arriver à Worms un gentilhomme français, nommé Claude de Bâtie, qui venait débiter lui seul tous les Allemands. Maximilien crut que l'honneur de punir son audace était réservé au chef de l'empire. Il entra avec lui en champ élos, et, à la face de toute la nation, il engagea un combat singulier dont il sortit vainqueur. Sa victoire fut célébrée comme un fait d'armes éclatant. On ne sait, dit un homme d'esprit, ce qui doit le plus honorer, d'un législateur qui dans les circonstances où Maximilien se trouvait, s'abaissait à devenir un champion, ou d'un peuple de princes et d'hommes libres, qui pouvait voir ce spectacle, et y applaudir. Dans la même diète, on établit à Francfort sur le Mein une chambre impériale, pour décider souverainement toutes les questions civiles qui s'élevaient parmi les états de l'empire, et juger toutes les causes criminelles qu'on peut regarder comme liées au maintien de la paix publique. Cette chambre fut depuis transférée à Spire, et ensuite à Wetzlar, où elle subsistait jusqu'en 1806.

Maximilien mit le comble à la fortune de sa maison en faisant épouser à Philippe, son fils, le 21 octobre 1496, Jeanne, fille de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille; mariage qui porta les royaumes d'Espagne dans la maison d'Autriche. Ce prince n'avait pas renoncé à ses prétentions sur le duché de Bourgogne. L'an 1498, il y entra, avec une armée composée d'Allemands et de suisses. Ceux-ci l'ayant abandonné au milieu de la campagne, il leur déclara que l'année suivante. Malheureux dans huit combats que ses troupes leur livrèrent, il fit la paix avec eux, la même année, à Bâle, par la médiation du duc de Milan. L'an 1500, diète d'Ausbourg où l'on augmenta le nombre des cercles, afin d'y maintenir plus sûrement la tranquillité publique, et d'y faciliter l'exécution des arrêts de la chambre impériale. Au directeur chargé de la conduite des affaires concernant la paix du cercle, on joignit un duc pour les expéditions militaires et pour veiller à l'entretien des châteaux fortifiés. Sur l'exemple de la chambre impériale, Maximilien, l'an 1501, établit en sa cour un conseil permanent pour ses états héréditaires, et lui confia l'exercice de ses réservations impériales. C'est la première origine d'un conseil aulique de l'empereur et de l'empire. Ce tribunal juge concurremment avec la chambre impériale; mais au lieu que l'autorité de cette chambre est renfermée dans l'Allemagne, celle du conseil aulique s'étend en Italie. Les prédécesseurs de Maximilien avaient laissé tomber l'autorité impériale au-delà des monts. Dans la vue de la relever, il se mit en marche au commencement de l'an 1508, pour aller se faire couronner à Rome. Arrivé à Trente, au mois de février, il fit demander aux Vénitiens le passage sur leurs terres. Ils l'accordèrent, pourvu qu'il ne se refusât pas suivre par son armée. Cette condition équivalait à un fief, Maximilien met le doigt et la république au ban de l'empire. Ayant entrepris ensuite de forcer le passage, il pénétra jusqu'à Vicence. Mais il est repoussé par l'Alvise, général vénitien, et Trivulzio, gouverneur de Milan, pour la France, qui le défait entièrement dans le territoire de Padoue. Cette victoire eut suite la conquête de l'Émilie et du Frioul que les Vénitiens enlevèrent à la maison d'Autriche. Maximilien alors, pour toute ressource, en fit, par une lettre circulaire à tous les états de l'empire, de lui donner le titre d'*empereur romain élu*, titre que ses successeurs ont toujours pris depuis à leur avènement. L'usage auparavant

n'accordait le nom d'empereur qu'à ceux qui avaient été couronnés à Rome. Le pape Jules II approuva lui-même le parti que Maximilien avait pris dans sa lettre. Ce pontife avait besoin de lui pour le mettre à la tête de la grande confédération qu'il préparait contre les Vénitiens. Il n'eut pas de peine à le faire entrer dans ses vues, irrité comme il l'était de l'effort et des pertes que ses républicains voulaient de lui faire causer. Le 10 décembre 1508, Maximilien, représenté par Marguerite, sa fille, gouvernante des Pays-Bas, munie de ses pleins pouvoirs, conclut avec les ambassadeurs du pape, de Louis XII, roi de France, et de Ferdinand, roi d'Aragon, la fameuse ligue de Cambrai contre les Vénitiens. Mais l'empereur ne fut pas d'un grand secours à ses allies. Il se détacha même de la ligue en 1513, et en forma une autre avec le pape, l'Espagne et l'Angleterre contre la France. Cette même année, il vint au siège de Terrouenne se joindre aux Anglais. On vit alors le chef du corps germanique servir, en qualité de soldat volontaire, dans l'armée du roi d'Angleterre, et recevoir, en cette qualité, cent écus par jour pour sa solde. L'an 1516, l'empereur fait une descente dans le Milanais pour l'eulver aux Français. Les Suisses, qui étaient dans son armée, se soulèvent faute de paiement. Maximilien s'enfuit de peur qu'ils ne le livrent à ses ennemis.

L'hérésie de Luther commençait alors à mettre l'Allemagne en combustion. Pour étendre cet incendie naissant, Maximilien assemble, l'an 1518, une diète à Augsbourg. L'évêque-archevêque, sur la citation qui lui fut faite, y comparut, défend sa doctrine en présence du légat Cajetan; puis craignant d'être arrêté, il s'évade pendant la nuit, après avoir fait afficher un placard où il appelle au pape, appel qui fut suivi d'un autre au concile. Maximilien, au retour de cette assemblée, tombe malade, et meurt l'année suivante, le 12 janvier, à l'âge de soixante ans, après un règne de vingt-cinq ans et cinq mois. Son corps fut inhumé à Neustadt, d'où il fut ensuite transporté à Inspruck, dans l'église des Cordeliers, où l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup>, lui fit ériger un superbe mausolée. Ce prince avait eu l'envie d'être pape, et cette envie n'avait pas été un mouvement passager. Il avait demandé sérieusement à Jules II d'être nommé son coadjuteur, et sur son refus, il s'était lié avec Louis XII, pour la convocation du concile de Pise, dans la vue d'y faire déposer Jules, et de se faire élire en sa place. A l'ambition du pontificat il joignait celle de la canonisation. On le voit par une de ses lettres à Marguerite, sa fille, où il lui prédit qu'il va devenir pape, saint, et qu'après sa mort elle se verra dans l'heureuse nécessité de lui rendre un culte, chose dont il sera bien glorieux. S'il fût effectivement parvenu à l'honneur de la canonisation, on l'eût mis à côté de saint Christophe; car on dit qu'il avait près de huit pieds de hauteur. On eût aussi pu le sur nommer le Silencieux, ayant été jusqu'à l'âge de dix ans sans parler, et tout le reste de sa vie fort taciturne. « Quelques historiens », dit M. l'abbé de Malhi, ne font pas assez d'attention à Maximilien. Ils se laissent de suivre un prince dont le trésor est toujours épuisé, et qui semble échouer toutes les fois qu'il veut lever des armées. Maximilien ne cherchait pas l'érêt. Profond dans ses vues, habile dans l'art de manier ses intérêts, il avait le génie et les ressources d'un grand homme. Il agissait toujours, et sa politique inquiète et ennemie du repos disait ceux qu'il ne pouvait vaincre, et n'était pas moins redoutable que les armées d'un autre prince. Il était d'ailleurs versé dans les lettres, chose très rare et précieuse parmi les princes de son temps. On conserve à la bibliothèque impériale divers écrits de sa main, et surtout des commentaires allemands de sa vie et de celle de son père. (Lambertus, *Bibl. Casar.*, t. II, p. 95 et seq.) De son mariage avec Marie de Bourgogne, il eut Philippe, roi d'Espagne, François, mort enfant, et Marguerite, femme de Jean, fils de Ferdinand le C. d'Aragon, puis de Philibert, duc de Savoie. Blanche-Marie, fille de Galeas-Marie Sforza, duc de Milan, qu'il épousa le 16 mars de l'an 1494, ne lui donna point d'enfant. Cette prin-

cesse mourut le 31 décembre 1512. Les historiens contemp. porains allemands qui mettent sa mort en 1511, commencent l'année à Noël.

Le prince, dans ses diplômes, prenait le titre de *Pontifex Maximus*, à l'imitation des empereurs païens. Il introduisit aussi dans la chancellerie impériale celui de roi de Germanie. Les postes furent établies en Allemagne sous son règne, par les soins de François de la Tour-Taxis.

Le titre de roi des Romains, depuis Maximilien, ne fut plus affecté qu'aux successeurs éventuels du trône impérial, et aux vivants des empereurs.

#### CHARLES V, DIT CHARLES-QUINT.

1519. CHARLES, né à Gand, le 24 février 1500, de Philippe, fils de Maximilien, et de Jeanne, infante d'Espagne, fut élu empereur, le 28 juin 1519, à Francfort, sur le refus de Frédéric, électeur de Saxe, et par préférence à François I, roi de France. Charles était alors en Espagne, où il régnait depuis l'an 1516. Le 23 octobre 1520, il fut couronné par l'archevêque de Cologne à Aix-la-Chapelle. La rivalité de Charles V et de François I, qui avait commencé à la diète de Francfort, continua durant toute la suite de leurs règnes. Elle alluma la guerre en 1521, entre la France et l'empire; l'Italie en fut principalement le théâtre. L'an 1522, Lautrec, général français, après avoir laissé prendre Milan, perdit la bataille de la Bicocca, ce qui entraîna la perte du Milanais. Charles, l'année suivante, forma une ligue avec l'Angleterre et les républiques de Venise, de Florence et de Lucques, contre la France. Le comte de Bourbon, traître par dépit envers son roi et sa patrie, passa, dans la même année, au service de l'empereur. Il gagna avec les gens de Charles, le 24 février 1525, la célèbre bataille de Pavie contre François I, qui, ayant été fait prisonnier, fut conduit en Espagne. L'empereur, qui était à Madrid, apprenant l'excès de son bonheur, et dissimulant celui de sa joie, il pousse la feinte jusqu'à défendre les marquis de l'allégresse publique. Les chrétiens, dit-il, ne doivent se réjouir que des victoires qui s'emportent sur les infidèles. Mais Charles ne sait point profiter du succès de ses armes. Il reste à Madrid, au lieu d'aller se mettre à la tête de ses armées pour achever la conquête de l'Italie, et envahir la France, contraindre de l'empereur le serment de son roi. Délivré l'année suivante, François forme une ligue contre Charles, à la tête de laquelle était le pape Clément VII. Mais le pontife, voyant les forces de l'empereur prêtes à l'écraser, conclut, le 15 mars 1529, avec Lannoi, son général, une trêve pour huit ans; elle n'eut point lieu parce que le comte de Bourbon ne voulut pas y entendre. La guerre lui était nécessaire pour maintenir son crédit. Cependant il manquait d'argent, et les soldats, faute de paie, étaient prêts à l'abandonner. Pour les retenir, il leur proposa le pillage de Rome. Comme ils étaient la plupart luthériens, l'offre fut acceptée avec des transports de joie. Il marcha, pille en chemin quelques villes, et arrive devant Rome qu'il se met en devoir aussitôt de prendre par escalade. Mais il périt dans cette entreprise, après avoir essuyé une grêle de mousquetades de la part de ses soldats mêmes, gagnés, à ce qu'on prétend, par les généraux espagnols. Le prince d'Orange le remplaça. Rome est prise le 6 mai, pillée et saccagée avec plus de barbarie qu'elle ne le fut antérieurement par les Goths et les Vandales. Le pape se retire dans le château Saint-Ange, où il est assiégé. L'empereur, à la nouvelle de cette expédition, joue encore la comédie. Tandis que ses gens tiennent le pape comme prisonnier, il fait faire en Espagne des processions pour sa délivrance. Mais il n'envoie pas d'ordres pour arrêter la licence des vainqueurs, et faire cesser la profanation des choses saintes. Le sac de Rome dura neuf jours, et le pillage fut estimé au-delà de 17 millions d'écus. Les Allemands s'y enrichirent; mais presque tous y prirent de débauche.

Deux motifs engagèrent l'empereur à convoquer, l'an 1529,

une diète à Spire : le besoin de secours contre les Ottomans qui devastaient la Hongrie, et la nécessité de prendre un parti définitif touchant les affaires de religion. L'assemblée se tint au mois d'avril ; on y donna à l'empereur sur le premier objet la satisfaction qu'il désirait. Sur le second, on statua, le 15 avril, la peine de mort contre les Anabaptistes, ennemis déclarés du gouvernement. Mais on y accorda la liberté de conscience jusqu'à la tenue du concile général, à la réserve des dogmes de Luther sur la Cène, qu'on défendit de révoquer, et d'enseigner. Les chefs du parti luthérien protestèrent, le 19 du même mois, contre cette exception ; de là vint le nom de *protestant*, qui ne commença néanmoins d'être donné aux religieux qu'en 1541. Ce nom a été dans la suite adopté par les Calvinistes, et cela pour être traités plus honorablement qu'ils ne l'étaient par d'autres titres qui ne leur plaisaient pas. Il est cependant vrai que les vrais Protestants ne sont guère moins leurs ennemis que les catholiques mêmes.

Il manquait à Charles une double cérémonie pour remplir toutes les formalités que ses titres exigeaient. Il y satisfait, l'an 1550, en se faisant couronner par le pape Clément VII à Bologne, le 23 février, roi de Lombardie, et le 24 du même mois empereur. (Muratori.) Il s'était réconcilié, le 29 juin de l'année précédente, avec ce pontife, par un traité de paix et d'amitié signé à Barcelonne. Charles, de retour en Allemagne, après un séjour d'environ dix-huit mois en Italie, ouvrit, le 15 juin 1550, la fameuse diète d'Ausbourg. Ce fut là que les Protestants dressèrent, avec la plume de Mélancthon, leur corps de doctrine, qu'ils présentèrent, le 25 du même mois, à la diète, et qu'on appela depuis la *confession d'Ausbourg*. L'empereur, l'ayant reprouvée illégalement avec les princes catholiques, par un décret du 23 septembre suivant, les princes qui l'avaient adoptée se déterminèrent à la défendre par la voie des armes. Ils s'assemblèrent à cet effet dans la ville de Smalkalde, au comté de Henneberg, et signèrent, le dernier jour de cette année, une ligue qu'on doit regarder comme la mère de toutes les guerres de religion.

On a parlé à l'article des *rois d'Espagne* de l'expédition que Charles fit, l'an 1535, en Afrique, et de la liberté qu'il rendit à vingt-deux mille esclaves chrétiens, après être entré victorieux dans Tunis. S'il fit preuve alors de sa valeur et de sa religion, il ne montra pas de même, l'année suivante, sa modération envers le roi François I, son rival. Étant arrivé le 5 avril à Rome, il se rendit au consistoire, et y déclara avec autant d'insolence que de chaleur, contre ce prince. Les plus secrets de cette assemblée ne durent pas applaudir à sa conduite ni la position, faisant oublier à l'empereur ce qu'il se devait à lui-même et à celui qui en était l'objet. Ayant concerté ensuite avec le pape Paul III la convocation d'un concile général à Mantoue, il part de Rome, non le 8, mais le 18 avril de la même année. De là il porte la guerre en Provence, d'où il retourne, avec les pitoyables restes d'une armée entièrement défaits, sans avoir pu combattre. Parmi ses pertes, il regretta beaucoup son général Antoine de Leyva ou de Léve, qui mourut devant Marseille dont il faussa le siège, de chagrin du mauvais succès de cette guerre.

Les querelles étaient fréquentes, mais les hautes n'étaient pas irréconciliables, entre Charles et François I. On le vit bien, l'an 1559, à la singulière réception que le second fit au premier, lorsqu'il traversa la France pour aller châtier la révolte des Gantois. (Voyez François I<sup>er</sup>.)

L'an 1546 fut l'époque de la mort de Luther, décédé le 18 février, et de la guerre de l'empereur contre la ligue de Smalkalde. Le 24 avril 1547, il gagna sur elle la bataille de Mülberg, on lui fit prisonnier l'électeur de Saxe, qui ne recouvra sa liberté qu'en perdant son électeurat. Charles publia, le 15 mai 1548, dans la diète d'Ausbourg, le fameux *Interim*, c'est un formulaire de foi et de discipline qu'il prescrivit, en attendant la décision du concile. Mais il ne put le faire adopter ni aux catholiques, ni aux Protestants. On le compara de part

et d'autre à l'Hénocite de Zénon et à l'Éthèse d'Héraclius. Ceux d'entre les luthériens qui s'y soumettaient, furent appelés par les autres *Adiaphoristes*, c'est-à-dire indifférents. Charles, dans la même diète, fit incorporer les Pays-Bas au corps germanique sous le nom de Cercle de Bourgogne. Après la mort de François I, Charles trouva dans Henri II, son successeur, un nouveau rival qui ne fut pas moins ardent à revivifier son ambition. Henri étant entré, l'an 1551, par traité du 5 octobre, dans la ligue des princes d'Allemagne, lui déclara la guerre au mois de janvier de l'année suivante. La dispute rapide qu'il fit des trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, détermina l'empereur à s'accommoder avec les princes alliés de la France, afin d'être en état de pousser la guerre avec vigueur contre cette puissance. On conclut d'abord une trêve à Linz, puis, le 15 août 1552, une transaction à Passau, par laquelle Charles abolit l'*Interim*, laissa une entière liberté de conscience jusqu'à la prochaine diète, et consentit que les assesseurs de la chambre impériale de Spire fussent tirés des deux communions. On dit en proverbe encore aujourd'hui : *C'est la transaction de Passau ; chacun garde ce qu'il veut*. L'empereur, ainsi rassuré du côté de l'Allemagne, se mit incontinent en marche, et, le 31 octobre, il met le siège devant Metz avec toutes ses forces. Mais, le 20 janvier suivant, il est contraint par le duc de Guise, renfermé dans la place, de se retirer, après avoir perdu trente mille hommes à ce siège. Les satyriques changeant alors en *pluie* la *pluie ultra*, qui était la devise de l'empereur (1). Charles se dédommage de cet échec au printemps, sur Terrouenne, qu'il prend, et fait raser de fond en comble, exploit plus digne d'un prince ottoman que d'un empereur chrétien.

Pour donner quelque satisfaction aux Protestants, Charles assemble, l'an 1555, une diète à Augsbourg, où l'on assure la liberté de conscience à tous ceux qui professent le luthéranisme, et non à d'autres sectaires. Mais le roi des Romains, en son absence, a le courage d'y stipuler, au grand regret des Protestants, le fameux *serment ecclésiastique* : c'est une clause en vertu de laquelle tous bénéficiaires ecclésiastiques, qui embrassent la nouvelle religion, perdent son bénéfice, qui retournent à la disposition du collateur. Le révisé de cette diète fut signé le 25 de septembre. Charles, le 25 du mois suivant, dans une grande assemblée tenue à Bruxelles, érige les Pays-Bas à Philippe, son fils. L'a faisant sa démission, il lui dit, entr'autres choses, ces paroles remarquables : *Je vous laisse un peuplet fardé ; car depuis que je l'ai mis sur mes épaules, je n'ai pas été une heure outside exempt de soucis et d'inquiétude*. L'an 1556, il conclut à Vaucelles, le 5 février, par la médiation du cardinal Polus, une trêve de cinq ans avec Henri II, roi de France. L'acte porte l'an 1555, parce qu'il est daté, dit Muratori, suivant le calcul florentin. On peut dire également qu'il l'est suivant le style de France, puisque nos commémorations alors l'année à Pâques. Le lendemain, 11 février (*Mém.*), il se démit publiquement, on plaudit il rend publique la démission qu'il avait faite, le 16 janvier, de tous ses royaumes en faveur de Philippe ; et, le 7 septembre suivant, il revint, d'Alsbourg, en Zélande, le sceptre et la couronne impériale à Ferdinand, son frère, avec l'acte de sa renunciation à l'empire. Il s'embarqua à Frisingues le 17 du même mois, pour l'Espagne, et aborda, le 28, au port de Laredo. Le 24 février 1557, Charles se retira au monastère de Saint-Just dans l'Extremadure. Il mourut dans cette retraite, le 21 septembre 1558, âgé de cinquante-huit ans six mois et vingt-sept jours, après avoir régné comme empereur trente-

(1) Tout le monde sait que la devise de Charles-Quint, dessinée par Louis Marliani, milanais, qui fit deux fois sa composition dans les colonnes d'Hercule avec cette épigraphe, *plus ultra*. Par-là il voulait exprimer le projet qu'il avait conçu d'une monarchie universelle, en dont il poursuivait l'extension avec une ardeur constante, jusqu'à ce qu'il eût les revers l'assaut couronné qu'il courait après une brillante victoire.

sept ans deux mois et vingt-trois jours, et comme roi d'Espagne quarante-quatre ans.

Il est remarquable que tous les actes dans l'empire furent promulgués au nom de Charles-Quint jusqu'à l'année de sa mort. La raison qu'en donnent les historiens allemands, c'est qu'encore qu'il eût déclaré aux états de l'empire, le 9 septembre 1556, la résolution qu'il avait prise d'abdiquer la dignité impériale, l'ambassade solennelle qui devait notifier cette abdication au collège des électeurs, ne le fit que le 25 février 1558 à Francfort. (*Voyez, pour ses formes et ses enfants, Charles I, roi d'Espagne. Voyez aussi François I, roi de France, et Soliman II, empereur ottoman.*)

Charles V datait ses diplômes des années de ses règnes et de celles de son empire. La différence de ces deux époques était de quatre années commencées. Néanmoins on trouve dans Goldast (tom. II, p. 552), une constitution de ce prince, donnée le 23 août 1548, laquelle porte : *Anno imperii nostri 27, et regnorum nostrorum 37.*

### FERDINAND I.

1558. FERDINAND I, né à Alcalá de Henarès, en Castille, le 13 mars 1503, de Philippe d'Autriche et de Jeanne de Castille, roi de Bohême, le 24 février 1527, et de Hongrie le 28 octobre suivant, élu roi des Romains le 5 janvier 1551, couronné à Aix-la-Chapelle le 13 du même mois, prit, vers la fin de septembre 1556, le titre d'empereur, après que Charles-Quint, son frère, y eut renoncé; mais il ne fut reconnu par les électeurs, en cette qualité, que le 12 mars 1558, à Francfort, où la renonciation de Charles-Quint avait été admise le 24 du mois précédent. Le pape Paul IV refusa de reconnaître Ferdinand pour chef de l'empire, et lui défendit même de prendre le titre d'empereur, sur ce que le consentement du saint siège n'était pas intervenu à son élection ni à la démission de Charles-Quint. Ferdinand protesta contre cette prétention; et depuis ce temps les empereurs ont cessé de demander la confirmation du pape. Charles-Quint se repentit lui-même d'avoir cédé le trône impérial à son frère, et tenta vainement d'obtenir de lui un acte d'abdication. Il ne fit par là qu'affaiblir le lien qui devait unir les deux branches de sa maison. Dès-lors elles commencèrent à se regarder d'un œil jaloux, ou du moins à ne plus confondre leurs intérêts. La puissance de Charles-Quint étant divisée, l'Allemagne respira sous un joug plus léger. Ferdinand, par caractère, ou du moins par nécessité, gouverna l'empire et ses royaumes avec beaucoup de modération et d'équité. Dans les conférences tenues, l'an 1559, pour la paix entre la France et l'Espagne, à Catrou-Cambresis, les plénipotentiaires de Philippe II avaient insisté, au nom de l'empereur, sur la restitution des villes de Toul, Metz et Verdun, et la décision de ce différend avait été renvoyée à la diète prochaine de l'empire. Elle s'ouvrit, le 25 février 1560, à Ansbourg, et les ambassadeurs de France y furent introduits. Mais, au lieu de prononcer sur l'objet qui les y avait appelés, on se contenta de leur dire que la bonne intelligence subsisterait difficilement entre l'empire et la France, tant que celle-ci retiendrait ces trois villes. Le concile de Trente était alors suspendu. Pie IV, successeur de Paul IV, voulant en reprendre les sessions, envoya, l'an 1561, ses nonces aux princes protestants assemblés à Naumbourg, en Misnie, avec des lettres pour chacun d'eux. L'adresse portait : *A notre très-cher fils, le duc ou le comte de, etc.* Mais ces princes ou voulant point s'avouer enfants du pape, les rendirent aussitôt toutes cachetées. L'empereur envoya au commencement de l'année suivante ses ambassadeurs au concile. Les demandes qu'ils y firent sur la réformation de plusieurs points de discipline, furent renvoyées au pape. Ferdinand pourvut dans la même année à la tranquillité de l'Allemagne et de la Hongrie, par un trêve de huit ans qu'il conclut avec le Turc. Il travaillait aussi à concilier les Protestants avec les Catholiques, lors-

qu'une hydropisie l'enleva de ce monde à Vienne, le 25 juillet 1564, après environ huit ans de régence depuis la retraite de son frère, à l'âge de soixante et un ans. Ce prince avait épousé, le 5 mai 1521, ANNE, fille de Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, morte le 27 janvier 1547, après lui avoir donné quinze enfants, dont les principaux sont Maximilien, qui suit; Ferdinand, comte de Tyrol, l'archiduc Charles, souche de la branche de Cautinthe, de Styrie, etc., père de l'empereur Ferdinand II; Elisabeth, mariée, le 1 avril 1543, avec Sigismond-Auguste II, roi de Pologne; elle mourut en 1545; Anne, mariée, le 4 juillet 1546, à Albert le Magnanime, duc de Bavière; Marie, mariée, le 18 juillet 1546, à Guillaume, dit le Riche, duc de Clèves et de Juliers; Catherine, mariée, 1<sup>re</sup>, en 1549, à François, duc de Mantoue; 2<sup>e</sup>, en 1553, à Sigismond-Auguste, roi de Pologne; Eleonore, femme de Guillaume III, duc de Mantoue; Barbe, femme d'Alfonse, duc de Ferrare; Jeanne, mariée, en 1565, à François, grand-duc de Toscane. (*V. Ferdinand, parmi les rois de Bohême et ceux de Hongrie.*)

### MAXIMILIEN II.

1564. MAXIMILIEN II, fils de Ferdinand et d'Anne de Hongrie, né à Vienne, le 1<sup>er</sup>, août 1547, élu roi des Romains le 25 novembre 1564, fut couronné, contre l'usage, à Francfort, le 30 du même mois. A cette cérémonie, on n'omit aucune des formalités prescrites par la bulle d'or de Charles IV. L'électeur de Brandebourg, comme grand-échevin, étant monté à cheval, alla prendre, à une table posée au milieu de la grande place, un bassin d'or et une serviette, revint dans la salle du festin, et presenta à laver à l'empereur et au roi des Romains. Le bassin, la serviette et le cheval, furent remis au comte de Zollern, à qui ils appartiennent par un ancien droit. L'électeur de Saxe, comme grand-marchal, monta aussi à cheval, et court à un tas d'avoine dont il remplit un bouteau d'argent. Le bouteau et le cheval furent remis à Frédéric de Pappenheim, vicair du grand-marchal. L'électeur palatin, comme grand-maitre d'hôtel, vint à cheval à la cuisine, prit deux plats, revint à la salle du festin, descendit de cheval, servit les plats sur la table de l'empereur, et l'électeur de Saxe porta devant lui un grand bâton. Le cheval et les plats d'argent furent donnés au vicair du palatin. Les trois électeurs ecclésiastiques parurent ensuite, et comme archichanceliers de l'empire, ils présentèrent leurs sceaux, que le roi des Romains leur passa au cou. Pour ne rien laisser échapper de l'ancien usage, un fit rôtir dans la place, à une broche de bois, un bœuf farci de plusieurs autres animaux. On en servit un morceau sur la table du roi des Romains, et le reste fut abandonné au peuple. Maximilien succéda, le 25 juillet 1564, à tous les états de son père, aussi bien qu'à ses bonnes qualités. Ce prince fut occupé, pendant tout son règne, à prévenir toutes les divisions qui pouvaient s'élever en Allemagne. Il accorda aux Protestants d'Autriche la liberté de conscience, et ne voulut prendre aucune part aux guerres de religion qui troublaient la France et les Pays-Bas. Il avait en horreur la persécution. *Ce n'est point, disait-il, en rougissant du sang hérétique les autels, qu'on honore le père commun des hommes.* Maximilien mourut à Ratibonne le 12 octobre 1576, à l'âge de cinquante ans, après un règne de douze ans deux mois et dix-sept jours. Ce prince avait appris six langues, et il s'en servit utilement pour entretenir des correspondances avec tous les princes chrétiens de l'Europe, l'homme, politique, connaissant les affaires et les hommes, pour être un grand empereur, il ne lui manqua que du bonheur et de l'activité. Il avait épousé, le 28 septembre 1548, MARIE, fille de l'empereur Charles V, morte à Madrid, le 24 février 1603, dont il eut quinze enfants. Les principaux sont Rodolphe, qui suit; Mathias, aussi empereur; Maximilien, grand-maitre de l'ordre Teutonique; Ernest, gouverneur des Pays-Bas; Albert, gouverneur aussi des Pays-Bas; Wenceslas, grand-

prieur de Castille; Anne, mariée; en 1570, à Philippe II, roi d'Espagne; Elisabeth, femme de Charles IX, roi de France. Maximilien laissa de plus une fille naturelle nommée Hélène, qu'il avait eue de la fille d'un comte d'Oostfrise. Deux amants, un cavalier espagnol, recommandable par sa naissance, et sa force, sa taille et sa valeur, et le baron de Talberg, qui ne lui cédaient en rien, recherchèrent Hélène avec la même ardeur. Maximilien, pour les accorder, la promit à celui des deux qui aurait l'adresse de mettre son rival dans un sac. L'allemand y mit l'espagnol, et devint en conséquence grand de l'empereur. (Valasco, *Carniola Ducalis gloria*.) De là peut-être est venu le proverbe, *mettre un homme au sac*. Le droit de primogéniture paraît avoir été établi sous Maximilien II dans la maison d'Autriche, ses fils cadets n'ayant point eu de part à sa succession. (Plessel.) Voyez Maximilien parmi les rois de Hongrie, et parmi les rois de Bohême.)

### RODOLPHE II.

1576. RODOLPHE II, fils de l'empereur Maximilien II, né à Vienne le 18 juillet 1552, roi de Hongrie en 1572, de Bohême en 1575, élu roi des Romains à Ratisbonne, le 27 octobre 1575, couronné dans la même ville le 1<sup>er</sup> novembre suivant, succéda, l'an 1576, à son père. Ce prince mena sur le trône une vie privée, et s'occupa plus de mécanique, de chimie et d'astronomie que des affaires de l'état. Indifférent pour les intérêts même de sa maison, il laissa partir, sans s'y opposer, l'an 1578, Mathias, son frère, pour aller prendre le gouvernement des mécontents des Pays-Bas, c'est-à-dire, pour aller commander à des sujets révoltés contre Philippe II, roi d'Espagne, son oncle. Mathias, éclipsé par le prince d'Orange, n'acquiesça aucune considération dans ce poste, et fut obligé, l'an 1581, de s'en revenir. Rodolphe, son frère, n'était guère plus respecté dans l'empire. Les princes, sous son règne, eurent des guerres entre eux, auxquelles il ne prit point de part. Celle des Turcs avait recommencé dès l'an 1579 en Hongrie; elle fut soutenue avec avantage par la noblesse du pays l'espace d'environ treize ans, pendant lesquels on fit des traités de paix qui furent violés par les infidèles, dès que l'occasion favorable s'en présenta. Rodolphe, l'an 1582, voyant la Hongrie près de succomber sous les efforts redoublés des Turcs, envoya Mathias, son frère, avec d'habiles généraux et des troupes pour défendre ce royaume. L'an 1584, diète de Ratisbonne, et non d'Ausbourg, commencée au mois de juin, où l'empereur obtint des secours contre les Turcs. Un moderne dit, qu'il y fut ordonné que dans les provinces, les villes, les bourgs et les villages d'Allemagne, on mettrait un trou à la porte des églises, et que les curés et les prédicateurs extrairaient le site des peuples à contribuer aux frais de la guerre contre les infidèles. C'est une méprise. Dans le recès ou résultat de la diète, il n'est parlé de trou qu'au § 18; et voici ce qu'il porte: Nous voulons et ordonnons que dans tous les pays et lieux de la nation allemande, il soit mis à la porte des églises paroisissales un trou ou coffre, et que le peuple soit exhorté par les curés ou les prédicateurs, d'accorder ses secours ou contributions, pour procurer dans les hôpitaux un meilleur entretien aux blessés et malades qui ont servi pour le bien commun de la chrétienté dans les assauts, dans les camps et dans les batailles. Le même ordre est répété au § 44 du recès de la diète de 1588. Il n'est donc pas vrai que ces diètes aient ordonné des trônes pour subvenir aux frais de la guerre contre les Turcs. L'an 1606, traité de paix conclu pour vingt ans à Szigethoroc, le 9 novembre entre Rodolphe et Achmet I. L'archiduc Mathias, qui avait pris sur lui jusqu'alors tous les soins de la guerre, veut en recueillir le fruit. Il engage, l'an 1607, les seigneurs hongrois à l'élire pour leur roi; et l'empereur, tout indigné qu'il est de cette élection, la ratifie, le 27 juin 1608, à Debretz, près de Prague. Mathias, l'an 1611, l'oblige encore à lui céder la Bohême. Rodolphe, consumé de peines et de chagrins,

II — 2.

meurt à Prague, le 20 janvier 1612, dans la soixante-troisième année de son âge, et la trente-septième de son empire, sans avoir été marié. Ce fut sous ses yeux que Ticho-Brahé et Kepler, son disciple, célèbres astronomes l'un et l'autre, dressèrent leurs tables, qui, pour cette raison, furent appelées *Rodolphines*. Le premier, qui se mêlait aussi d'astrologie, lui ayant recommandé de se défier de ses proches, il suivit ce conseil, et alla même au-delà; car il ne permit ni à ses parents, ni à aucun étranger d'approcher de sa personne. (Voyez Rodolphe parmi les rois de Bohême et parmi les rois de Hongrie.)

### MATHIAS.

1612. MATHIAS, fils de Maximilien II, né le 24 février 1557; couronné roi de Hongrie le 29 novembre 1608, roi de Bohême le 23 mai 1611, fut élu empereur à Francfort le 13 juin 1612, et couronné le 24 du même mois. L'an 1615, il érigea la charge de directeur-général des postes en fief de l'empire, et en investit Lamoral, baron de Taxis: source de plusieurs différends; les états de Saxe, de Brandebourg et de Basse ont substitué dans leurs terres des postes particulières aux postes impériales. Mathias, l'an 1616, se voyant sans enfants, ainsi que ses frères Maximilien et Albert, adopta son cousin Ferdinand, et se donna, en sa faveur, du royaume de Bohême en 1617. Les troubles qui s'élevèrent dans ce pays l'année suivante, donnèrent naissance à une guerre cruelle qui désola toute l'Allemagne pendant le cours de trente ans. Ce furent les Protestants du Bohême qui l'excitèrent pour la défense de leur religion. Parmi ces troubles, Ferdinand, qui prenait sur Mathias le même empire que celui-ci avait pris sur Rodolphe, l'oblige à lui faire encore cession de la couronne de Hongrie. Ce n'était pas l'avis du cardinal Klesl, évêque de Vienne et premier ministre de l'empereur, qu'il se laissât ainsi dépouiller. Ferdinand, pour se venger, fit enlever ce prélat au milieu de Vienne, et le fit conduire secrètement dans une forteresse du Tyrol, d'où il ne sortit qu'en 1623, sur les instances menaçantes du pape. Cette violence de Ferdinand mit le comble aux chagrins de Mathias. Il en mourut accablé, le 20 mars 1619, à l'âge de soixante-deux ans, après six ans, neuf mois et sept jours de règne. Il avait épousé, en décembre de l'an 1611, ANNE D'AUTRICHE, fille de Ferdinand, comte de Tyrol, morte sans enfants le 14 décembre 1618. (Voy. Mathias, parmi les rois de Hongrie et de Bohême.)

### FERDINAND II.

1619. FERDINAND II, fils de Charles, archiduc de Geste, duc de Carinthie, de Carniole, de Styria, etc., et de Marie-Anne de Bavière, né le 9 juillet 1578, roi de Bohême le 29 juin 1619, roi de Hongrie le 11 juillet 1618, fut élu empereur, le 28 août 1619, à Francfort, et couronné le 9 septembre suivant. Les états de Bohême s'opposèrent à son élection, revendiquant celle qu'ils avaient faite de lui pour leur roi, et en firent une autre en faveur de Frédéric V, duc de Palatin. Ce fut un nouvel aliment pour la guerre déjà commencée. L'an 1620, les impériaux, commandés par Maximilien, duc de Bavière, défèrent entièrement, près de Prague, le 8 novembre, l'armée des Bohémiens. Pendant les trois années suivantes, Tilli, général des troupes impériales et bavaroises, remporta de si grands avantages sur Frédéric et les princes de son parti que le premier fut obligé de sortir de l'Allemagne. Son électoral fut donné, l'an 1623, au duc de Bavière, dont la maison date de cette époque le commencement de sa grandeur. L'an 1626, le comte de Wallenstein, autre général de l'empereur, gagna une grande bataille, le 25 avril, contre le célèbre comte de Mansfeld. Tilli, le 27 août suivant, mit en déroute Christian, roi de Danemark, à Lutter, et le poursuivit jusque dans le Jutland. La victoire avait toujours accompagné les

17

armes de Ferdinand jusqu'en 1629. Le 6 mars de cette année, il donne un édit pour la restitution des biens de l'église, usurpés par les Protestants depuis l'an 1555. Quelques villes ubéantes; les électeurs de Brandebourg et de Saxe, d'autres princes et plusieurs villes refusent de s'y soumettre. Abandonnés du roi de Danemark, qui fit sa paix avec l'empereur dans le même tems, ils appellent Gustave Adolphe, roi de Suède, à leur secours. Ce prince étant entré dans l'Allemagne en 1630, y fit de rapides progrès. Le 7 (et non le 17) septembre 1631, il gagna la bataille de Lissa, où Tilli fut blessé, pris par un colonel suédois, et délivré ensuite par Rodolphe, duc de Saxe-Lauenbourg. Cette victoire mit l'empereur aux abois. Gustave poursuivit ses conquêtes, pénétra jusqu'à Mayence, parcourut en conquérant l'Alsace et la Suabe, et gagna une seconde bataille, le 5 avril 1632, sur les bords du Lech, contre Tilli, ce général ayant reçu dans sa suite un coup de canon au-dessous du genou, va mourir de sa blessure trois jours après à Ingolstadt. Gustave, après cette victoire, entre en Bavière, dont il soumet les principales villes, et enfin perit, le 11 novembre 1632, à la bataille de Lutzen, au commencement de l'action. Sa mort n'empêcha pas les Suédois de remporter la victoire. Ils continuèrent leurs progrès en Allemagne, sous la conduite du duc de Saxe-Weimar. L'empereur se plaint au comte de Wallenstein, son général, de n'avoir pas de quoi payer ses armées. *Je ne puis qu'un remède à cela, dit Wallenstein, c'est de les doubler. — Eh! comment pourrais-je entretenir cent mille hommes, dit l'empereur, puisque je suis hors d'état d'en entretenir cinquante mille? — Cinquante mille hommes, répliqua Wallenstein, tirent leur subsistance du pays ami; cent mille lui tirent du pays ennemi.* L'an 1633, ce même Wallenstein, violemment soupçonné d'avoir voulu se faire roi de Bohême, est assassiné, le 25 février, dans Eggra, par la trahison de Gordon, sa créature. Le 6 septembre suivant, le jeune Ferdinand, roi de Hongrie, bat les Suédois, commandés par le général Horn, à Nordlingue, et par-là rétablit les affaires de son père. L'an 1635, l'empereur, voyant la France déclarée contre lui, fit la paix, le 30 mai, avec l'électeur de Saxe. Nias Bannier, général suédois, met en déroute, le 4 octobre 1636, près de Wistock, les Impériaux et les Saxons. L'année suivante, l'empereur Ferdinand meurt à Vienne, le 15 février, à l'âge cinquante-neuf ans, dans la dix-neuvième année de son règne. Son corps fut inhumé dans le cimetière de l'église de Saint-Gille de Gratz, auprès de celui de MARIE-ANNE DE BAVIÈRE, sa première femme, morte le 7 mars 1616, et repose sous un mausolée remarquable par son architecture et ses ornements. Ferdinand fit la guerre de son cabinet, et la fit en habile politique. Les revers qu'il éprouva servirent à faire voir l'élévation de son génie. Toujours grand, toujours fécond en ressources, il fut supérieur aux événements, et trouva, dans ses pertes mêmes, les moyens de parvenir à ses fins. (*Voyez, pour ses femmes et ses enfants, Ferdinand II, roi de Bohême. Voyez aussi les rois de Hongrie.*)

#### FERDINAND III.

1637. FERDINAND III, né le 20 (et non le 13) juillet 1608, de Ferdinand II et de Marie-Anne de Bavière, roi de Hongrie le 8 décembre 1625, proclamé roi de Bohême le 25 novembre 1627, élu roi des Romains le 22 décembre 1636, succéda l'an 1637, à son père. La bataille de Nordlingue, qu'il avait gagnée en 1633, lui avait acquis une grande réputation. Elevé sur le trône impérial, il continua la guerre avec différents succès contre la Suède, la France et les Protestants. Le duc de Saxe-Weimar, après avoir battu ses généraux, s'empara de Brieg le 12 décembre 1634. Bannier et Torstenson eurent presque toujours l'avantage sur les Impériaux et les Saxons. Diokolmini, général de l'empereur, gagna le 7 juin 1639, la bataille de Thionville sur le marquis de Fœquères, général

français, qui assiégeait cette place. Fœquères, en cette occasion, eut lieu d'être mécontent d'une grande partie de son armée; mais il ne voulut jamais accuser personne. Quand on lui demanda de la part du roi les noms des plus coupables, il répondit : *J'ai toujours combattu à la tête des troupes; je ne puis rendre compte de ce qui s'est passé derrière moi.* L'an 1642, bataille de Fribourg, gagnée par le duc d'Engheim, ayant sous les armes les maréchaux de Turenne et de Guiche, contre les Bavarois, commandés par le général Merzi. Il s'agissait de les forcer dans leurs lignes. On s'en vint à bout qu'après trois combats très-savants et très-meurtriers, donnés les 3, 5 et 8 août. Au dernier, le général français ayant jeté son blason de commandement dans les retranchements, les soldats à l'envi font les plus grands efforts pour empêcher que ce blason ne tombe entre les mains des Allemands, et ils renouèrent le retirer. Peut-être sous cet héroïque stratagème, le prince aurait-il échoué dans cette entreprise aussi difficile qu'importante. Merzi se revancha l'année suivante; il surprend, le 5 mai, l'armée du maréchal de Turenne aux environs de Marwandel, et enlève les quartiers les plus éloignés. Mais le duc d'Engheim, secondé de Turenne, bat les Allemands, commandés par le même, le 3 août suivant, près de Nordlingue. Merzi, l'un des plus grands capitaines de son siècle, est tué dans l'action. On l'enterre dans le champ de bataille avec cette épitaphe gravée sur sa tombe : *STRATIOTOR, HEROEUS CALCAS TURONIS ET WRANGEL, le 7 mai (et non le 17 avril, comme porte l'édition des Bénédictins) 1642, remporté sur les Impériaux à Sommerhausen, près d'Ausbourg, une autre victoire, qui oblige le duc de Bavière à se retirer à Saltsbourg. Enfin, le 24 octobre de la même année, la paix, à laquelle on travaillait depuis sept ans, fut conclue à Munster entre toutes les puissances belligérantes. La France y gagna la souveraineté de l'Alsace avec ses dépendances, dont elle était déjà en possession, sans parler des trois évêchés enlevés dans la Lorraine. La Suède, et plusieurs princes protestants de l'empire, y obtinrent des domaines considérables en Allemagne, la plupart aux dépens de l'église à qui on enleva des évêchés et des abbayes qui furent sécularisées. Ce fut alors qu'on accorda aux villes impériales un suffrage décisif à la diète. Enfin on y admit les trois religions dans l'empire, la catholique, la luthérienne et la calviniste, avec l'égalité de droit entre elles. Ca traité si célèbre, appelé le *Paix de Westphalie*, a servi de base à tous les traités faits depuis. L'Espagne fut la seule des puissances belligérantes qui refusa d'y accéder. La diète de Ratisbonne, tenue l'an 1654, mit le dernier sceau à la pacification de Westphalie. L'an 1657, le 2 avril, Ferdinand meurt à Vienne, âgé de quarante-neuf ans, après un règne de vingt ans un mois et quelques jours. M. de Zorlauben met sa mort au 23 mars en suivant le vieux style. Ce prince avait beaucoup de générosité, de tendresse pour ses peuples, de bonté d'âme, de douceur et de religion. Il fut le protecteur et le récompensateur des talents et du mérite dans tous les genres. Mais il manqua de discernement dans le choix de ses conseillers et de ses favoris. De-là tant de fausses mesures prises dans son conseil, qui furent cause en partie de ses plus grands revers. Son corps, avec celui de sa deuxième femme, inhumé à Gratz, capitale de Styrie, dans l'église de Saint-Gilles, sous un mausolée remarquable par son architecture et ses ornements. (*Voyez pour ses femmes et ses enfants, Ferdinand III, roi de Bohême.*)*

#### LEOPOLD.

1658. LEOPOLD, né le 9 juin 1640, de Ferdinand III, et de Marie-Anne d'Espagne, couronné roi de Hongrie, le 27 juin 1655, et roi de Bohême, le 14 septembre 1656, fut élu empereur, le 18 juillet 1658, à Francfort, et couronné le 1<sup>er</sup> août suivant. Ca prince continua l'alliance faite par son père avec la Pologne, le Danemarck et le Brandebourg, contre Charles-Gustave, roi de Suède. Celui-ci étant mort



le 23 février 1660, son fils, Charles XI, conclut, le 23 mai suivant, la paix avec l'empereur et la Pologne, à l'abbaye d'Oliva, près de Dantick. L'an 1663 donna commencement à la diète perpétuelle de Ratisbonne. Les princes qui composaient auparavant ces assemblées, n'y assistent plus que par députés, de même qu'un suzerain de l'empereur. Léopold n'y étant rendu, l'an 1664, obtint des secours avec lesquels les Impériaux remportèrent, le 1<sup>er</sup> août de l'an 1664, une victoire éclatante sur les Turcs, à Saint-Gothard, en Hongrie. Les Hollandais, près de voir leur république anéantie par les armées victorieuses de la France, ayant imploré le secours de Léopold, ce prince, par traité signé le 25 juillet 1672, s'engagea à leur fournir des secours contre cette puissance. Par-là il attira sur le Rhin une guerre qui fut très-vive et très-glorieuse à la France, jusqu'à la mort de Turenne, arrivée le 27 juillet 1675. Mais nos armes n'eurent pas les mêmes succès devant cet événement. Les alliés battirent, à Conarbruck, le 12 août suivant, le maréchal de Créquy, qui fut fait prisonnier dans Trêves, le 6 septembre de la même année. Enfin, la paix de Nimègue, en 1678, rendit la tranquillité à toute l'Europe; elle ne fut signée avec l'empire que le 5 février 1679. Vienne se vit sur le point de tomber, en 1683, au pouvoir des Turcs, qui l'assiégeaient avec toutes les forces de leur empire. Deux héros, Jean Sobieski, roi de Pologne, et Charles, duc de Lorraine, se sont immortalisés dans la délivrance, le 12 septembre de la même année. L'empereur avait voulu partager avec eux les dangers et l'honneur de cette journée; mais Sintzendorff, le plus accredité de ses ministres, l'en détourna. Arrivé le lendemain à la vue de sa capitale, Léopold entend un grand bruit d'artillerie sur les remparts, et on lui dit que ce sont des réjouissances pour la victoire de Sobieski! Alors se tournant vers Sintzendorff: *La faiblesse des conseils que vous m'avez donnés, lui dit-il en colère, est cause de la honte que je reçois aujourd'hui*; paroles qui donnèrent un tel saisissement aux malheureux ministres, qu'il en mourut le lendemain.

La guerre continuait toujours entre la France et la maison d'Autriche. Le pape Innocent XI et les princes d'Allemagne engagèrent l'empereur à le terminer pour être en état de réunir toutes ses forces contre le Turc. L'Espagne entra dans les mêmes dispositions; et la France n'en étant pas éloignée, les plénipotentiaires des trois puissances conclurent à Ratisbonne une trêve de vingt ans, qui fut signée le 16 août 1684. Mais les intrigues du prince d'Orange, stadtholder de Hollande, ennemi irréconciliable de Louis XIV, ne permirent point qu'elle eût cette durée. Ce fut lui qui suscita contre la France, et fit signer, le 9 juillet de l'an 1686, la fameuse ligue d'Ausbourg, composée de l'empereur, du roi d'Espagne, du roi de Suède, et d'autres princes, auxquels se joignirent bientôt les États-Généraux. Les hostilités, néanmoins, ne recommencèrent qu'en 1688, mais ce ne fut pas à l'avantage des alliés. Les armées de la France furent presque toujours victorieuses, surtout dans les Pays-Bas et en Italie, où le fort de la guerre fut porté. Elle ne procura, cette guerre, d'autre avantage à l'empereur, que celui d'avoir révoqué Jacques II, du trône d'Angleterre, pour y placer le stadtholder de Hollande, révolution qui entraîna la ruine de la religion catholique dans ce royaume. Les hostilités cessèrent enfin, l'an 1697, par la paix de Ristwick, dont le traité fut signé, le 20 septembre, par les alliés, et le 30 octobre, par l'empereur. Cette paix fut plus avantageuse à Léopold qu'il n'eût semblé devoir l'espérer. Celle qu'il conclut à Carlowitz, le 26 janvier 1699, avec le Turc, le fut encore plus. Elle lui assura toute la Hongrie, en-deçà de la Save, la Transylvanie et l'Esclavonie. La mort de Charles II, roi d'Espagne, arrivée le 1<sup>er</sup> novembre 1700, ralluma la guerre en Europe. Charles, par son testament, avait appelé Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, à la couronne d'Espagne. Léopold y prétendait

comme le plus proche agnat et en vertu des pactes de famille! Il envoya, l'an 1701, le prince Eugène en Italie. Ce général y gagna les combats de Carpi et de Chiari. Le 15 août 1702, il perdit la bataille de Luzara contre les Français, qui, le lendemain, s'emparèrent du château de ce nom. Le 28 ou le 30 septembre suivant, Léopold engagea la diète de Ratisbonne à déclarer la guerre à la France. L'électeur de Bavière, gouverneur des Pays-Bas espagnols, et son frère, l'électeur de Cologne, n'eurent aucune part à cette délibération. Le premier était hautement déclaré pour la France, dont il avait reçu les garnisons dans les places de son gouvernement. Le second protesta qu'il garderait la neutralité. Léopold, fortifié de l'alliance de l'Angleterre et de la Hollande, donna, le 12 septembre 1703, à l'archiduc Charles, son deuxième fils, le titre de roi d'Espagne. Ce jeune prince étant parti sur une flotte anglaise et hollandaise, arriva le 9 mars 1704, à Lisbonne. L'Espagne devint alors l'un des théâtres de la guerre qui se faisait en même temps dans les Pays-Bas, en Allemagne, et au-delà des monts. Au milieu de cet embrasement d'une grande partie de l'Europe, Léopold mourut à Vienne le 6 mai de l'an 1705, à l'âge de soixante-cinq ans, dans la quarante-septième année de son règne. Ce prince, destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, avait reçu une éducation conforme à cette vocation prématurée. Il porta sur le trône une piété sincère qui ne se démentit pas dans tout le cours de sa vie, et des connaissances littéraires qui le rendirent capable de figurer parmi les savants, mais peu de lumières sur l'art de régner. Delà vint la nécessité où il se trouva de s'en rapporter, pour les affaires du gouvernement, à ses ministres, dont il fit presque toujours un bon choix. En suivant leur direction, il vint à bout, malgré les fâtes qu'ils lui firent commettre, de se rendre le maître dans l'Allemagne, et d'obtenir, par des voies simples et douces, ce que Charles-Quint n'avait pu emporter par sa politique tortueuse et la terreur de ses armées. Mais il ne tint pas une conduite aussi modérée en Italie ni en Hongrie. Dans la guerre qui se termina par la paix de Ristwick, il mit à contribution tout ce qui, au-delà des monts, n'était pas soumis à l'Espagne, Gènes, Venise, la Toscane, et même les états du pape. Il proscrivit le duc de Mantoue, et donna au duc de Savoie, son allié, le Montferrat Mantouan. La dureté de son gouvernement, en Hongrie, y excita des révoltes que la sévérité des châtimens n'éteignait point. Léopold avait épousé, 1<sup>re</sup> : le 12 décembre 1666, MARGUERITE-THÉRÈSE, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, morte le 12 mars 1673, après lui avoir donné Marie-Antoinette, électrice de Bavière; 2<sup>e</sup> : le 25 octobre 1673, CLAUDE-FÉLICITÉ, fille de Ferdinand, archiduc d'Innsbruck, morte sans enfants, le 8 avril 1676; 3<sup>e</sup> : le 14 décembre 1676, ÉLÉONORE-MADELAINE, fille de Philippe-Guillaume, comte palatin de Neubourg, morte le 19 janvier 1720. De ce mariage naquirent les empereurs Joseph et Charles VI; Marie-Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas, en 1725, morte en 1741; Marie-Anne, femme de Jean V, roi de Portugal, etc. Par une convention faite, l'an 1703, avec ses deux fils, il avait réglé que les filles de Joseph, l'aîné, précéderaient toujours, et en toute occasion, celles de Charles, suivant l'ordre de la primogéniture. L'électeur de Saxe, gendre de l'empereur Joseph, s'est prévalu depuis de cette convention contre la reine de Hongrie, fille de Charles. (*Voy. Léopold, roi de Bohême et de Hongrie. Voy. aussi Louis XIV.*)

## JOSEPH I.

1705. JOSEPH, fils aîné de Léopold et d'Éléonore-Madeleine, princesse palatine, né à Vienne le 26 juillet 1678, couronna roi de Hongrie, le 9 décembre 1687, élu roi des Romains dans la diète électoral d'Ausbourg, le 24 janvier 1690, et couronna le 26, succéda, le 6 mai 1705, dans

l'empire, à son père. Étant roi des Romains, il se signala sous deux sièges de Landau, qu'il prit en 1702 et 1704. Ce prince soutint le système que son père avait embrassé. L'esprit du fils, dit M. Pfeffel, était plus-vif et plus entreprenant, plus éloigné des finesses et de la politique italienne, plus propre à braver les événements qu'à les attendre; consultant ses ministres, et agissant par lui-même. Son règne fut glorieux, par les victoires que les alliés remportèrent sur les Français en Italie et dans les Pays-Bas. Les électeurs de Cologne et de Bavière s'étant déclarés pour la France, Joseph les mit au ban de l'empire, le 29 avril 1706, les dépouilla de leur élection dont il donna les fiefs à ses parents et à ses créatures, et retint les enfants du Bavaurois, auxquels il ôta jusqu'à leur nom; tout cela en vertu d'un simple décret du conseil aulique. Plusieurs princes de l'empire protestèrent contre cette violence, et ne furent point écoutés.

Député la honteuse levée du siège de Turin, les affaires des Français alibient toujours en déperissant au-delà des monts. Obligés, l'an 1707, d'évacuer la Lombardie par capitulation du 15 mars, ils laissèrent à l'empereur, par leur retraite, la liberté de suivre ses projets sur le royaume de Naples. Le 12 mai suivant, le comte de Daun partit du Piémont avec un détachement de l'armée impériale, et le 7 juillet il arriva devant Naples, qu'il trouva sans défense, le duc d'Escalonne, qui en était vice-roi, s'étant, à son approche, retiré à Gaëte. Il y entra sans coup ferir, et le peuple le reçoit avec une telle allégresse, que dans les transports de sa joie, il met en pièces la statue équestre de bronze, de Philippe V, qui était au milieu de la grande place, et la jette dans la mer.

Les autres places du royaume suivent l'exemple de la capitale, à l'exception de Gaëte qui soutint un siège et fut emportée d'assaut le 30 septembre de la même année. La flotte des alliés fit, au mois d'août de l'année suivante, la conquête de la Sardaigne, avec la même facilité. L'empereur entreprend alors de faire revivre les droits de l'empire sur les grands fiefs d'Italie, qui en avaient autrefois relevé. Les républiques et les princes ne combattant ses prétentions que par des écrits, et sous provisionnellement contraints de payer les taxes qu'il leur impose, comme aussi de recevoir les troupes qu'il envoie chez eux en quartier d'hiver. Le pape Clément XI, qui lui oppose une armée commandée par le comte de Narbonne, mais voyant d'un côté sa ville de Ferrare investie par les Impériaux, et de l'autre les côtes de l'état ecclésiastique menacées par les flottes anglaise et hollandaise, il commence à sentir sa faiblesse et à demander la paix. Le marquis de Saint-Prie, plénipotentiaire de l'empereur, s'étant transporté à Rome, oblige le saint père à licencier son armée, à nourrir les troupes impériales, à leur abandonner Cambraccio, et à reconnaître l'archiduc Charles, roi d'Espagne. Amis en ennemis, tout ressentit le pouvoir de Joseph. Il eut porté la gloire de l'empire aussi loin qu'Otton I, s'il eût aussi long-temps régné. Mais la petite vérole l'enleva au monde, l'an 1711, le 17 avril (et non le 27, comme le marque d'Arrigui), dans la treute-troisième année de son âge, et la dixième de son règne. Il avait épousé, le 21 février 1709, GUILLEMIÈRE-ANNE, fille de Jean-Frédéric, duc d'Hanovre, morte le 10 avril 1722, et laissa d'elle Marie-Josephe, mariée à Frédéric-Auguste III, roi de Pologne; et Marie-Amélie, femme de Charles-Albert, électeur de Bavière et empereur. Sans égard pour les droits de ses deux princesses, Joseph, par son testament, institua l'archiduc Charles, son frère, héritier de tous les états appartenants à la maison d'Autriche.

#### CHARLES VI.

1711. CHARLES VI, deuxième fils de l'empereur Léopold et d'Eléonore-Madelaine, ne le 1<sup>er</sup> octobre 1685, reconnu roi d'Espagne par les alliés, apparut à Barcelonne la nouvelle

de la mort de l'empereur Joseph, son frère. Cet événement fit changer de système aux alliés, qui ne voulaient pas voir réunies sur une même tête les couronnes d'Espagne et de l'empire. Charles part de Barcelonne, le 27 septembre, pour aller recevoir la dernière. Il est élu empereur à Francfort, le 12 octobre 1711, et couronné au même lieu, le 22 décembre suivant. Deux jours après, les électeurs lui font signer une capitulation très-étendue, dont un des articles porte que tous les princes dépossédés de leurs états, par force ou autrement, seront rétablis dans leurs droits: par où l'on voit qu'il n'approuvait pas le ban fulminé par Léopold, contre les électeurs de Bavière et de Cologne. L'an 1712, Charles reçut la couronne de Hongrie, le 21 avril, à Pressbourg. Ce prince continua la guerre dans les Pays-Bas. Mais les Anglais ayant retiré leurs troupes, le combat de Denain fit prendre une autre face aux affaires. Les alliés firent leur paix, le 11 avril 1713, à Utrecht. Charles refusa d'accepter les articles stipulés pour lui. Mais après la perte de Landau et de Fribourg, il fit son traité avec la France à Rastadt, le 6 mars 1714. Charles y gagna les Pays-Bas espagnols, les royaumes de Naples et de Sardaigne, le Milanais et les côtes maritimes de Toscane, qui lui furent cédés. Ensuite, après trois mois et demi de négociations, l'empereur conclut, avec les États-Généraux, le 15 novembre 1715, par ses ministres à Anvers, le traité qu'on nomma des Barrières. Il est compris en vingt-neuf articles, par l'un desquels, l'empereur consent que les Hollandais mettent garnison de leurs troupes dans certaines villes des Pays-Bas autrichiens.

La déclaration de guerre, que le sultan Achmet III fit, l'an 1715, aux Vénitiens, fut un motif pour l'empereur de lui en faire une semblable à lui-même, le 5 juin de l'année suivante. Cette entreprise fut glorieuse. Mais au milieu des victoires que le prince Eugène remporta sur les infidèles, les Espagnols eurent une descente, le 1<sup>er</sup> juillet 1718, en Sicile, après s'être emparés de la Sardaigne. Cet acte imprévu d'hostilité oblige l'empereur d'interrompre le cours de ses progrès contre les Turcs et de faire la paix avec eux, le 21 juillet, à Passarowitz, paix qui donna à la maison impériale le banat de Passarowitz, Belgrade et la Serbie. L'empereur, après cela, fait passer une partie de ses troupes en Italie, pour être à portée de Naples et de Sicile. Le 2 août suivant, on conclut à Londres la quadruple alliance, entre l'empereur, la France, l'Angleterre et la Hollande. Cette dernière puissance n'y accéda; néanmoins, le 16 février de l'année suivante. L'objet de cette alliance était de maintenir les traités d'Utrecht et de Bade, et d'accommoder les affaires d'Italie. La disgrâce du cardinal Alberoni, ministre d'Espagne, arrivée le 5 décembre 1719, fut un grand achèvement à la paix. Le roi Philippe V, délivré de ce conseiller dangereux, entra lui-même dans la quadruple alliance le 25 janvier 1720. Le duc de Savoie, par un article de ce traité, fut dépouillé de la Sicile en faveur de l'empereur, et eut, en échange, la Sardaigne. Le 25 octobre de la même année, les états de Sicile reçurent la pragmatique-sanction que l'empereur avait faite l'année précédente d'un règlement par lequel Charles applait à sa succession, au défaut d'enfants mâles, sa fille aînée, ensuite ses autres filles, puis ses nièces, etc. (La pragmatique fut adoptée, par les états des Pays-Bas autrichiens, le 7 avril 1723.) Au 4 décembre et la Hollande en promirent la garantie le 16 mars 1721; l'Espagne le 22 juillet suivant; l'électeur de Bavière le 1<sup>er</sup> 1723; la France le 3 octobre 1723. Les maisons de Bavière et d'Autriche furent les seules qui protestèrent contre ce règlement.)

L'empereur ayant rétabli la paix dans ses états héréditaires, donna ses soins pour y faire régner l'abondance. L'an 1724, il visita en personne les côtes de l'Italie autrichienne, et après avoir reconnu que cette province est très-bien située pour le commerce, il établit à Venise une compagnie du Levant; fait faire en Italie plusieurs grandes routes, pour faciliter la

transport des marchandises à Vienne et à Carlsbad, en Hongrie; fait construire des vaisseaux à Porto-Ré des bords du pays très-propres à la marine; rend le port d'Istrie franc; établit des manufactures dans tous les états autrichiens, et par tous ces moyens, rend le commerce de l'Istrie très-florissant. Les mémoires qu'il prit pour étendre le commerce des Pays-Bas jusqu'aux Indes, n'eurent pas le même succès. La compagnie, qui avait été établie par Léopold, à Ostende, dès 1718, avait excité la jalousie des puissances maritimes. Charles, pour défaire à leurs plaintes répétées, promit, en 1731, de suspendre les octrois qu'il avait accordés à cet établissement.

Le trône de Pologne étant venu à vauçair par la mort du roi Frédéric-Auguste I<sup>er</sup>, la cour de Vienne, réunie à celle de Russie, emploie l'intrigue et la force pour y placer le fils du roi défunt, au préjudice du roi Stanislas, que la France voulait y rétablir. Mais l'empereur, en rêussissant dans son projet, occasionne entre lui et la France, une guerre sanglante, qui termina, dans le mois d'octobre 1735, par un traité de paix, dont il n'eut pas lieu de s'applaudir. Il y perdit une partie du Milanais, qui fut adjugé au roi de Sardaigne, allié de la France, avec les royaumes de Naples et de Sicile, qui furent cédés à don Carlos. Par le même traité, le duc François, gendre de l'empereur, se vit contraint d'abandonner ses duchés de Lorraine et de Bar au roi Stanislas, moyennant la succession éventuelle qu'on lui assura du grand duché de Toscane. (Voy. Louis XV.) Délivré de cette guerre, l'empereur se voit entraîné, l'an 1739, par ses engagements avec la Russie, dans une autre contre les Turcs. Il n'avait plus alors, pour être mis à la tête de ses armées, l'illustre prince Eugène de Savoie, la terreur de l'empire ottoman, décédé le 30 avril 1736 (et non pas le 27 avril 1737, comme M. D. le marque.) Les généraux qui remplacèrent ce héros, ne soutinrent point en Hongrie la réputation des armes impériales. Après trois campagnes malheureuses, Charles fit une paix désavantageuse avec les Turcs, le 23 septembre 1739. (Juuri. de Louis XV.) Mais au moment où ce prince allait mettre la dernière main à la pragmatique sanction, en faisant élire roi des Romains son gendre, le grand duc de Toscane, il mourut le 20 octobre 1740, à Vienne, dans la cinquante-sixième année de son âge, et la vingtième de son règne, sans laisser d'enfants mâles. Avec lui s'éteignit la maison d'Autriche, dont il fut le dernier empereur. Elle avait gouverné l'Allemagne pendant plus de trois cents ans. Charles avait épousé, le 1<sup>er</sup> août 1708, ELISABETH-CHRISTINE DE BRUNSWIG & WOLFFENBUTTEL, morte le 21 décembre 1750, dont il eut Maria-Thérèse, son héritière, née le 13 mai 1717, mariée à François, duc de Lorraine, depuis empereur, et Marie-Anne, gouvernante des Pays-Bas, femme de Charles de Lorraine, morte en 1744. (Voy. Charles, roi de Bavière et roi de Hongrie.)

## CHARLES VII.

1742. CHARLES VII, né le 6 août 1697, de Maximilien-Emanuel, électeur de Bavière, et de Caecogonde Schieski, successeur de son père dans l'électorat, fut un des principaux prétendants à la succession autrichienne, après la mort de Charles VI, et fit valoir ses prétentions par les armes. S'étant rendu maître de Prague, avec le secours de la France, il y fit proclamer roi de Bohême, le 7 décembre 1741. Il se rendit à Francfort, accompagné du maréchal de Belle-Isle, qui prit le titre d'ambassadeur de France, et il y fut élu empereur le 24 janvier 1742, et couronné le 12 (et non le 22) février suivant. Son règne ne dura que trois ans, pendant une guerre continuelle, dont il ne vit pas la fin, étant mort le 30 janvier 1745, à Munich, dans la quarante-huitième année de son âge. (Voy. Charles-Albert, électeur de Bavière.)

## FRANÇOIS.

1745. FRANÇOIS DE LORRAINE, né le 8 décembre 1708,

de Léopold, duc de Lorraine, et de Charlotte d'Orléans, duc de Lorraine, le 27 mars 1729, marié, le 12 février 1738, avec MARIE-THÉRÈSE, fille de l'empereur Charles VI; grand duc de Toscane, le 9 juillet 1737, déclaré co-régent de tous les états autrichiens, en 1741, fut élu empereur à Francfort, le 13 septembre 1745, malgré l'opposition de l'électeur palatin et du roi de Prusse, qui disputaient à la reine, son épouse, l'exercice du suffrage électoral du royaume de Bavière. Cette princesse, s'étant rendue à Francfort, y fut témoin de l'entrée triomphante de son époux en cette ville. Elle avait pris d'Heidelberg, un camp de soixante mille hommes, dont elle alla ensuite faire la revue. Le nouvel empereur fut couronné le 4 octobre suivant. La tranquillité ayant été rendue à l'Europe, l'an 1748, par le traité de paix conclu le 18 octobre, à Aix-la-Chapelle, l'empereur François donna ses soins pour rétablir l'harmonie parmi les membres du corps germanique et réparer les maux que la guerre avait causés dans l'empire. Mais, l'an 1756, une nouvelle guerre, qui s'éleva dans l'Allemagne, renversa l'ouvrage qu'il avait commencé. Elle finit par la paix d'Hambourg, conclue, le 15 février 1763, entre l'impératrice-Reine, le roi de Pologne, et le roi de Prusse. (Voy. Marie-Thérèse, reine de Hongrie, Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, et Frédéric II, roi de Prusse.) Une mort inopinée enleva, le 18 août 1765, l'empereur François au milieu des fêtes qu'il donnait à Inspruck, pour le mariage de l'archiduc Pierre-Léopold, son second fils, avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. L'impératrice-reine et toute son auguste famille furent témoins de ce terrible événement, qui les plongea dans un deuil qu'il serait difficile d'exprimer. Ce prince avait hérité des grandes qualités du duc Charles V, son aïeul et du duc Léopold, son père, dont la mémoire vivra éternellement dans le cœur des Lorrains. Affable, bienfaisant, magnanime, comme eux, il doit être mis au nombre des meilleurs princes qui aient gouverné l'empire. Marie-Thérèse, sa veuve, pour attester d'une manière chrétienne ses regrets à la posterité, fonda, pour le repos de son âme, dans la ville d'Inspruck, un chapitre noble de douze chanoines. Elle mourut à Vienne, le 29 octobre 1780. Ce prince eut de son mariage quatre archiducs, 1<sup>er</sup>. Joseph, qui suit; 2<sup>e</sup>. Pierre-Léopold, grand-duc de Toscane, puis empereur; 3<sup>e</sup>. Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, mort le 24 décembre 1806. N'avait épousé, le 15 octobre 1773, Marie-Beatrix d'Est, dont il eut : a. François-Joseph, archiduc d'Autriche, né le 7 octobre 1779, duc de Modène; b. Ferdinand, archiduc d'Autriche, né le 25 avril 1781, général de cavalerie; c. Maximilien, archiduc d'Autriche, né le 14 juillet 1782; d. Charles-Ambroise, né le 2 novembre 1785, mort à Comorn, en 1809; e. Marie-Thérèse, né le 1<sup>er</sup> novembre 1773, mariée, le 22 avril 1783, à Victor-Émanuel de Savoie, roi de Sardaigne; f. Marie-Anne-Léopoldine, née le 10 décembre 1776, vivait, depuis le 15 février 1799, de Charles-Théodore, électeur palatin de Bavière; g. Marie-Louise-Antoinette-Beatrix, née le 14 décembre 1787, mariée, en 1808, à François 1<sup>er</sup>, empereur d'Autriche, morte le 7 avril 1816; h. Maximilien, grand-maître de l'ordre Teutonique, coadjuteur-électeur-archevêque de Cologne et évêque de Munster; (Voyez les archevêques de Cologne) avec huit archiduchesses, qui sont : Marie-Anne, née l'an 1738, abbesse du noble chapitre de Prague; Marie-Christine, mariée, le 8 avril 1766, avec Albert-Casimir, prince de Saxe-Teschen, gouverneur des Pays-Bas; Marie-Elisabeth, née le 1<sup>er</sup> août 1743, abbesse d'Inspruck en 1781, morte en 1801; Marie-Amélie, morte en 1805, femme de don Ferdinand, duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla, mort en 1802; Jeanne-Gabrielle-Josephine, née le 4 février 1760, morte le 23 décembre 1764; Marie-Josephe-Gabrielle, née le 19 mars 1751, morte le 15 octobre 1761; Caroline-Marie-Louise-Josephe, morte le 8 septembre 1814, femme de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles; Charlotte-Louise-Marie-Antoinette, reine de France, morte en 1793. (Voy. Louis XVI, roi de France.)

## JOSEPH II.

1765. JOSEPH II, né le 13 mars 1741, de François de Lorraine, empereur, et de Marie-Thérèse d'Autriche, élu roi des Romains le 27 mars 1764, couronné le 3 avril suivant; parvint à l'empire le 18 août 1765, après la mort de son père. La même année, il fut déclaré, par sa mère, co-régent des états héréditaires de sa maison. A la mort de Mamilien-Joseph, électeur de Bavière, décédé, sans postérité en 1777, la guerre se déclare avec le duc de Deux-Ponts, électeur palatin et le roi de Prusse, touchant la succession de la Bavière, à laquelle l'empereur prétendait à l'exclusion des deux premiers. On fit marcher des troupes de part et d'autre, mais on se contenta de s'observer réciproquement, et la campagne se termina par le traité de Teschen, le 13 mai 1779. En 1789, le général Laudon donne l'assaut à Belgrade, et l'emporte sur les Turcs, le 8 octobre. Joseph II ne vit pas la fin de cette guerre, étant mort de langueur, à Vienne, le 20 février 1790. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, le 6 octobre 1760, MARIE-ELISABETH, fille de don Philippe, duc de Parme, et de Louise-Elisabeth de France, morte de la peste vérolée, le 27 novembre 1763, dont il a eu une fille, morte le 24 janvier, 1770, dans sa huitième année; 2<sup>de</sup>, le 23 janvier 1765, JOSEPHINE-ANTOINETTE DE BAVIÈRE, fille de l'empereur Charles VII, et de Marie-Amélie d'Autriche, décédée le 28 mai 1767.

## LEOPOLD II.

1790. LEOPOLD II, frère de l'empereur Joseph II, né le 5 mai 1747, succéda à l'empire en 1790. Les premiers soins de son administration se dirigèrent vers les affaires du Brabant et la guerre contre les Turcs. Mais la Prusse et l'Angleterre, s'étant prononcées en faveur de ces derniers, l'empereur, par leur médiation forcée, conclut avec la Porte le traité de Reichenbach, en mars 1791, qui garantit à Léopold la soumission des Belges. Cependant l'insurrection ne fut dissoute qu'après divers combats, dont les résultats forcèrent les insurgés à mettre bas les armes. La révolution française prenant un cours qui devait faire craindre pour le repos des autres états d'Europe, l'empereur se ligue avec le roi de Prusse, par traité signé à Pilnitz, le 27 août 1791. Léopold mourut presque subitement dans la force de l'âge et de l'expérience, le 1<sup>er</sup> mars 1792. (Voyez les *grands ducs de Toscane*.) Il avait épousé, le 16 février 1765, MARIE-LOUISE, infante d'Espagne. Il en eut douze archiducs et quatre archiduchesses, savoir :

1<sup>re</sup>. François II, empereur des Romains, aujourd'hui François I<sup>er</sup>, empereur héréditaire d'Autriche, dont l'article suit;

2<sup>de</sup>. Ferdinand; (Voyez les *grands ducs de Toscane*.)

3<sup>e</sup>. Charles-Louis-Jean-Joseph-Laurent, connu militairement sous le nom de l'*archiduc Charles*, l'un des plus grands capitaines de son siècle, né le 5 septembre 1771, chevalier de la Toison d'Or, grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, gouverneur et capitaine général du royaume de Bohême, maréchal des armées impériales. Il a épousé, le 17 septembre 1815, Henriette-Alexandrine-Frédérique-Willhelmine, princesse de Nassau-Weilbourg, née le 30 octobre 1797, dont il a eu un archiduc et une archiduchesse :

a. Albert-Dominique-Frédéric-Rodolphe, né le 5 août 1817;

b. Marie-Thérèse-Isabelle, née le 3 juillet 1816;

4<sup>e</sup>. Léopold-Jean-Joseph, palatin de Hongrie, né le 14 août 1772, mort des suites d'une explosion de poudre, le 22 juillet 1795;

5<sup>e</sup>. Albert-Jean-Joseph, né le 19 décembre 1773, mort le 22 juillet 1774;

6<sup>e</sup>. Maximilien-Jean-Joseph, né le 23 décembre 1774; mort le 9 mars 1778;

7<sup>e</sup>. Joseph-Antoine Jean, chevalier de la Toison d'Or, grand-croix de l'ordre de Saint-Etienne, palatin, gouverneur et capitaine général du royaume de Hongrie, maréchal des armées impériales, colonel propriétaire des régiments de hussards, numéros 1 et 12, né le 9 mars 1776, marié, 1<sup>re</sup>, le 30 octobre 1799, avec Alexandrine-Paulowna, grande duchesse de Russie, née le 9 août 1783, fille de Paul I<sup>er</sup>, empereur de Russie, morte le 16 mars 1801, dont il a eu Alexandrine-Paulowna, née et morte le 8 mars 1801; 2<sup>de</sup>, le 30 août 1815, avec Hermine, princesse d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg, morte en couches, le 14 septembre 1817, dont il a eu un archiduc et une archiduchesse, savoir :

a. Charles-François-Victor, } né le 14 septembre  
b. Hermine-Amélie-Marie, } 1817;

8<sup>e</sup>. Antoine-Victor-Joseph-Jean-Raimond, né le 31 août 1779, élu grand-maître de l'ordre Teutonique, le 20 juin 1804;

9<sup>e</sup>. Jean-Baptiste-Joseph-Fabien-Sébastien, grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse et de l'ordre impérial de Léopold, général de cavalerie, directeur général du corps des ingénieurs, colonel propriétaire d'un régiment de dragons, né le 20 janvier 1782;

10<sup>e</sup>. Reinier-Joseph-Jean-Michel-François-Jérôme, chevalier de la Toison d'Or, grand-croix de l'ordre impérial de Léopold, général d'infanterie, vice-roi du royaume Lombard vénitien, né le 30 septembre 1783;

11<sup>e</sup>. Louis-Joseph-Antoine, chevalier de la Toison d'Or, lieutenant général des armées impériales, colonel propriétaire du régiment d'infanterie numéro 8, né le 3 décembre 1784;

12<sup>e</sup>. Rodolphe-Jean-Joseph-Reinier, chevalier de la Toison d'Or, général-major des armées impériales, colonel propriétaire du régiment d'infanterie numéro 14, né le 8 janvier 1788;

13<sup>e</sup>. Marie-Thérèse-Joseph-Charlotte-Jeanne, née le 14 janvier 1767, mariée, le 8 septembre 1787, à Antoine-Clément, frère du roi de Sardaigne;

14<sup>e</sup>. Marie-Anne-Ferdinand-Joseph-Charlotte-Jeanne, née le 21 avril 1770, morte abbesse à Frague, le 21<sup>er</sup> octobre 1809;

15<sup>e</sup>. Marie-Clémentine-Joseph-Jeanne-Fidèle, née le 24 avril 1777, mariée, le 25 juin 1797, à François-Janvier-Joseph, prince héréditaire des Deux-Siciles, morte le 15 novembre 1801;

16<sup>e</sup>. Marie-Amélie-Joseph-Jeanne-Catherine-Thérèse, née le 15 octobre 1780, décédée le 25 décembre 1798.

## FRANÇOIS II.

1792. FRANÇOIS II (Joseph-Charles), né à Florence le 12 février 1768, fils de l'empereur Léopold II, et de Marie-Louise, infante d'Espagne; élu empereur des Romains le 5 juin, et couronné à Francfort le 14 juillet 1792; renouça à la dignité impériale d'Allemagne, le 6 août 1806. Nous allons continuer son article comme empereur d'Autriche.

## EMPIRE D'AUTRICHE.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>.

1804. FRANÇOIS I<sup>er</sup>. (Joseph-Charles), ayant succédé, le 1<sup>er</sup> mars 1792, dans les différents états formant la monarchie d'Autriche, à l'empereur Léopold II, son père, il fut inauguré à Vienne, le 25 avril 1792, couronné à Bude, le 6 juin,

comme roi de Hongrie, et le 9 août, même année, comme roi de Bohême, à Prague. Le 11 août 1804, il fut proclamé empereur héréditaire d'Autriche. Nous laissons à la postérité le soin de tracer les événements de ce règne, l'un des plus glorieux et des plus actifs qu'ait eus l'empire germanique : et de porter un jugement équitable sur ce prince qui la gouverna avec sagesse, justice et humanité. François I<sup>er</sup>, à épouse, 1<sup>re</sup>. ELISABETH-WILHELMINE LOUISE DE WURTEMBERG, née le 21 avril 1767, mariée le 6 janvier 1788, morte le 18 février 1790; 2<sup>e</sup>. MARIE-THÉRÈSE-CAROLINE JOSEPH, fille de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, née le 6 juin 1772, mariée par procuration, à Naples, le 15 août, et à Vienne, le 19 septembre 1790, morte le 13 avril 1807; 3<sup>e</sup>. MARIE-LOUISE-BEATRIX-ANTOINETTE-JOSEPHE-JEANNE, archiduchesse d'Autriche, de la branche de *Modène-Brigue*, née le 14 décembre 1787, mariée à Vienne, le 6 janvier 1804, morte à Verone le 7 avril 1816; 4<sup>e</sup>. CHARLOTTE-AUGUSTE, princesse de Bavière, née le 8 février 1792, mariée le 10 novembre 1816.

*Enfant du premier lit.*

Louise - Elisabeth - Française, née le 17 février 1790, morte le 26 juin 1791.

*Enfants du second lit.*

1<sup>er</sup>. Ferdinand-Charles-Léopold-Joseph-François-Marcellin, archiduc et prince héréditaire d'Autriche, né le 19 avril 1793;

2<sup>nd</sup>. Joseph-François-Léopold, archiduc d'Autriche, né le 9 avril 1799, mort le 29 juin 1807;

3<sup>rd</sup>. François-Charles-Joseph, archiduc d'Autriche, né le 7 décembre 1802, colonel-propriétaire du régiment hongrois n<sup>o</sup>. 52;

4<sup>th</sup>. Jean - Nepomucène - Charles - François - Joseph - Félix, né le 29 août 1805, mort le 19 février 1809;

5<sup>th</sup>. Marie-Louise-Léopoldine-Françoise-Thérèse-Josephe-Lucie, archiduchesse d'Autriche, née le 12 décembre 1791, déclarée duchesse de Parme par la paix de Paris, le 30 mai 1814; (*Voyez le duché de Parme.*)

6<sup>th</sup>. Caroline-Léopoldine-Françoise, née le 8 juin 1794, morte le 16 mars 1797;

7<sup>th</sup>. Caroline - Louise - Léopoldine, née le 4 décembre 1795, morte le 30 juin 1799;

8<sup>th</sup>. Léopoldine-Caroline-Josephe, archiduchesse d'Autriche, née le 22 janvier 1797, mariée, le 13 mai 1817, à don Pierre d'Alcantara, prince royal du Portugal, du Brésil et des Algarves;

9<sup>th</sup>. Marie Clémentine-Françoise-Josephe, archiduchesse d'Autriche, née le 1<sup>er</sup> mars 1798, mariée, le 28 juillet 1816, à Léopold-Joseph-Michel, prince de Salerne, fils du roi des Deux-Siciles;

10<sup>th</sup>. Caroline-Ferdinende-Thérèse-Josphine-Démétrie, archiduchesse d'Autriche, née le 8 avril 1801;

11<sup>th</sup>. Marie-Anne-Françoise-Thérèse-Josephe-Médarde, archiduchesse d'Autriche, née le 8 juin 1804;

12<sup>th</sup>. Amélie-Thérèse-Françoise-Josephe-Christine, née le 6 et morte le 9 avril 1807.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES ROIS DE HONGRIE.

LA HONGRIE s'étend sur une partie de l'ancienne Pannonie, de la Danube et du pays des Jazyges. Les Huns, l'ayant conquise sur les Romains après le milieu du quatrième siècle, furent obligés de la céder aux Goths, appelés Gépides, après la mort d'Attila. Ces derniers en furent chassés à leur tour par les Lombards, qui peu après l'abandonnèrent aux Avars ou Avares, pour passer en Italie. Ceux-ci furent subjugués, l'an 799, par Charlemagne, après une guerre cruelle de huit ans, où périrent tous leurs chefs, avec une grande partie de la nation. Ce pays demeura sous la domination des princes carlovingiens, jusqu'à la mort de Charles le Gros. Sur la fin du neuvième siècle, il devint la proie d'un nouveau peuple sorti, comme les Huns et les Avars, de la Scythie asiatique ou Tartarie, et composé d'Onigours et de Magyars. Les Pannoniens leur donnèrent le nom de Hongrois, qui n'est qu'une corruption de celui d'Onigour. Telle est l'opinion de M. de Guignes. M. Jean Eberhard Fischer, professeur en histoire à l'académie de Ptersbourg, dans un petit ouvrage in-12, imprimé à Göttingen, l'an 1770, sous ce titre : *Quæstiones petropolitanae*, donne une origine un peu différente aux Hongrois. Ce peuple, selon lui, fut d'abord connu sous le nom de *Jugur* (*Jugur*) dont par corruption on a fait *Hugres*, *Hungres* et *Hongres*. Leur première habitation, dit-il, fut dans les pays situés autour de la ville de Tartan, à l'occident de la Chine, d'où, après de longs circuits, ils vinrent s'établir en Baskirie. Chassés de là ensuite par les Petschénegs ou Patsiaces, après un long intervalle de temps, ils se réfugièrent sur les terres des Romains, et fixèrent leur demeure en Pannonie. Du reste cette nation était entièrement différente des Huns, pour les mœurs, la figure, la manière de se vêtir, et par le langage. Leur idiôme, selon le même écrivain, était composé en grande partie du tartare et du Scythe, et sur-tout du dialecte des Tartares Vogules. Le chef de la conquête qu'ils firent en Pannonie, fut Almos ou Almon, nommé par les Orientaux *Salmuts*, qui se prétendait issu d'Attila. Il eut un fils nommé Harpad, qui, lui ayant succédé, transmit ses états, l'an 907, à son fils Zulta ou Zoltan. Les armées de celui-ci se répandirent dans l'Europe, et ravagèrent l'Allemagne, l'Italie et la France orientale. Zulta céda ses états à son fils Toman, dont le gouvernement fut le contraste de celui de son père. La paix, que ce prince établit dans ses états, en ouvrit l'entrée aux étrangers. Ce fut par leur ministère que Géisa, son fils et son successeur, connut et embrassa la religion chrétienne. Ce dernier et de Sarolt, son épouse, nommée Jécha par Albéric, l'an 969, ou selon d'autres, l'an 979, un fils nommé Etienne, qui commença la chronologie des rois de Hongrie, et trois filles, N., mariée à Otton Orsacolo, duc de Venise; Sama, femme d'Ala, qui vint en Hongrie; et Sarolt, mariée, en 984, à Boleslas, duc de Po-

logne, qui la répudia. (*Palma, notitia rerum Hungar.*, tom. I; p. 38.)

### ETIENNE I.

L'an 997, ETIENNE I, fils du duc Géisa, baptisé avec lui le jour de Saint-Etienne de l'année précédente, par saint Adalbert, évêque de Prague, suivant l'auteur de sa Vie, ou par saint Brunon, apôtre de la Prusse, selon Adhémar de Chabanois, fut reconnu vavroide, ou duc de Hongrie, après la mort de son père. Héritier de ses vertus, il obligea les Hongrois à recevoir le baptême. Son zèle occasionna des révoltes dont sa valeur triompha. L'an 1000, les Hongrois lui déférèrent le titre de roi, dont il demanda au pape Silvestre II la confirmation. Le pape y ajouta celui d'apôtre de la Hongrie, avec le pouvoir de régler et disposer les affaires ecclésiastiques de Hongrie, présentes et à venir, et de nommer aux grands et petits bénéfices du royaume comme tenait la place du pontife romain : c'était lui donner l'équivalent du titre de légat perpétuel du saint siège. La bulle, qui contient ces privilèges, fut confirmée long-temps après au concile de Constance, à la demande de l'empereur Sigismond, roi de Hongrie. L'empereur Henri II scella de son approbation, l'an 1008, la royauté d'Etienne, en lui donnant sa sœur GISELE en mariage. Etienne établit dans ses états dix évêchés, dont Gran ou Strigonia fut la métropole. La religion d'Etienne fut un motif pour Géisa, son oncle, duc de Transylvanie, et idolâtre fanatique, de lui déclarer la guerre. Etienne, plein de confiance dans le secours du ciel, marcha contre lui, le vainquit, et ajouta à la monarchie hongroise, dit Thwrocz, ses vastes et riches états : *Univerrum regnum ejus latissimum et opulentissimum monarchie Hungarie adjunxit*. Etienne, dit le même auteur, tourna ensuite ses armes contre Kean, duc des Bulgares et des Slaves, qui lui tua de sa main dans une bataille, non sans avoir éprouvé bien des difficultés pour pénétrer dans son pays, défendu, comme il était, par de hautes montagnes. Le vainqueur donna ce duché à Zulta, son bisaïeul, qui vivait encore, et après la mort duquel, il le réunit à ses états. Etienne, ajoute Thwrocz, remporta de son expédition de grandes richesses, qui lui servirent à doter les églises qu'il avait fondées. Conrad le Salique, roi de Germanie, et depuis empereur, ayant donné, l'an 1027, la Bavière à son fils Henri, le roi de Hongrie lui envoya, l'année suivante, une ambassade pour réclamer ce duché au nom de Gisèle, sa femme, et d'Eméric, son fils unique, duc de la Russie-Rouge. La demande d'Etienne était fondée, Eméric étant le plus proche héritier de l'empereur Henri II, son oncle, dont la Bavière était le patrimoine. Sur le refus que fit Conrad de lui rendre justice, Etienne se prépara à la guerre. L'an 1030, il entra dans la Bavière, où il fit de grands dégâts.

Mais Eméric étant venu à mourir l'année suivante, il conclut la paix avec le fils de l'empereur, en renonçant à ses prétentions. Ce prince, après avoir policé la Hongrie par des lois où sa pitié, pour ne rien dissimuler, brille quelquefois plus que son discernement, mourut à Bude, le 15 août 1084, à l'âge de soixante ans. Son corps fut inhumé dans la magnifique temple qu'il avait fait bâtir à Albe-Royale. L'église l'a placé au nombre des saints, ainsi que son fils Eméric. *Se fit se célébrer autrefois le 20 août : Innocent XI l'a mis au 2 septembre. La mémoire de saint Etienne est tellement en vénération chez les Hongrois, qu'ils se servent de sa couronne pour le sacre de leurs rois, et la regardent comme essentielle à cette cérémonie.*

Le gouvernement féodal était établi avant saint Etienne en Hongrie, et ce prince l'y maintint. Les comtes et les barons qui en possédaient les grands domaines, avaient deux sortes de vassaux nobles, les chevaliers terriens, *Milités prœdiales*, qui tenaient des fiefs dans leur mouvance, et des chevaliers servants, *Milités servientes*, qu'ils souloyaient pour la suivre à la guerre.

#### PIERRE, surnommé L'ALLEMAND.

1038. PIERRE, dit L'ALLEMAND, à cause de son attachement à la nation allemande, fils d'Otton Orsello, duc de Venne, fut élu pour succéder au roi saint Etienne, par les intrigues de la reine Gisèle, sœur du roi saint Etienne. La nation bientôt eut à se repentir de ce choix. Pierre donna la préférence aux Allemands et aux Italiens pour les places, accabla les Hongrois d'exactions, et persécuta ceux qui réclamaient l'autorité des lois. Une conduite si tyrannique excita un soulèvement général. Les états s'assemblèrent l'an 1041 ou 1042, et déposèrent Pierre. La reine Gisèle, par les conseils de laquelle il s'était conduit, éprouva d'une manière encore plus sévère le ressentiment des Hongrois, s'il est vrai, comme le dit Alberic de Trois-Fontaines, qu'ils la mirent à mort, en punition des maux qu'elle leur avait causés.

#### ABA, ou OWON.

1041 ou 1042. ABA ou OWON, mari de SANA, sœur de saint Etienne, fut substitué au roi Pierre qui l'avait exilé. Ce choix ne répondit pas encore aux espérances des Hongrois. ABA, lorsqu'il se crut affermi sur le trône, fit séculariser les moines vici qui avaient occasionné la ruine de son prédécesseur. Les Hongrois irrités appellèrent l'empereur Henri III à leur secours. Ce prince, après trois désastres suites dans trois années consécutives en Hongrie, défait près de Javarin les troupes d'ABA, le 5 juillet de l'an 1044, suivant Herman le Contract et Lambert d'Aschaffembourg, ou 1045, suivant Marianus Scotus. Les uns disent qu'ABA fut tué dans la mêlée; les autres, qu'ayant pris la fuite, il fut arrêté dans un village, et amené au roi Pierre, qui lui fit trancher la tête.

#### PIERRE, rétabli.

1044 ou 1045. PIERRE étant remonte sur le trône, ne fut occupé qu'à tirer vengeance de ceux qui l'en avaient fait descendre. Une nouvelle conjuration ne tarda pas à se former contre lui. André, Béla, et Leventha, fils de Ladislas le Chauve, de la famille de saint Etienne, virent de la Pologne, où ils s'étaient retirés, pour se joindre aux mécontents. L'an 1047, Pierre, après s'être défendu pendant trois jours comme un lion dans le village de Zamur, y est pris et amené devant André, qui lui fait crever les yeux, suivant Lambert d'Aschaffembourg; mais Herman le Contract soutient, au contraire, qu'André puni sévèrement les auteurs de ce crime. Ayan été jeté ensuite dans une prison, il y mourut la même année. Sa femme, dont on ignore le nom, était sœur, suivant Otton de Frisingue, d'Alberic (dit le Victorieux), marquis d'Autriche. Deux choses

avaient principalement soulevé les Hongrois contre le roi Pierre depuis son rétablissement : l'hommage qu'il avait rendu à l'empereur avec la cession des districts situés en-deçà de la rivière de Leitha, et la protection qu'il accordait aux ecclésiastiques. On foudroya sur eux-ci, et on fit des martyrs, du nombre desquels fut un évêque qui fut précipité dans le Danube.

#### ANDRÉ I<sup>er</sup>.

1047. ANDRÉ I<sup>er</sup>, parent de Pierre, lui fut donné pour successeur. Il avait promis aux seigneurs hongrois de rétablir l'idolâtrie. Il fit le contraire, et protégea hautement la religion chrétienne et ses ministres. Le premier acte par lequel il montra sur le trône, sa persévérance dans le Christianisme, fut celui-ci. Quatre évêques, à la tête desquels était Gérard, évêque de Chonad, instruits de la promesse sacrilège qu'il avait faite, s'étaient mis en route pour le détourner de l'exécution. Arrivés près d'Albe-Royale, une troupe de soldats, commandés par le duc Vatha, les investit, et massacra Gérard avec deux de ses compagnons; mais le nouveau monarque étant survenu, dissipa cette troupe, et sauva le quatrième évêque. Béla, son frère, qu'il avait fait duc de Hongrie, en lui cédant le tiers du royaume, comptait lui succéder, suivant la convention faite entre eux. André, pour le désabuser, fit couronner Salomon, son fils, à l'âge de cinq ans. La guerre fut déclarée, l'an 1059, entre les deux frères. Elle ne fut pas longue. Se voyant renforcé par des troupes qu'il avait reçues de l'empereur et du duc de Bohême, André livre bataille, l'an 1061, suivant Lambert d'Aschaffembourg, à Béla, sur les bords de la Teisse; mais les Hongrois de son parti ayant lâché le pied, il fut pris dans le combat. Les gardes qu'on lui donna lui facilitèrent par leur négligence le moyen de s'échapper, il le saisit, mais il n'améliora pas son sort par son évasion. Car, s'étant sauvé dans la forêt de Hoken, il y mourut de chagrin la même année. Son corps, ayant été trouvé, fut porté à l'église de Saint-Agnas de Tihon, qu'il avait bâtie sur les bords du lac Balaton, et y fut inhumé. (Thwrock, Bonfinius.) D'ANASTASIE, son épouse, fille du grand duc de Moscovie (Diogues), il eut, outre Salomon, David et Adelaïde, femme d'Urtiaslas, duc de Bohême.

#### BÉLA I<sup>er</sup>.

1061. BÉLA I<sup>er</sup>, vainqueur d'André, son frère, se fit couronner à sa place. La conduite qu'il tint sur le trône couvrit le vice de son usurpation. Il fut attentif aux besoins de ses sujets, procura l'abondance, et pourvut à la sûreté publique par de sages règlements. Il rappela les partisans de Salomon, son neveu, et les rétablit dans leurs biens. Wantant se rendre populaire, il convoqua, près d'Albe-Royale, une assemblée générale du peuple, au nombre de deux députés par chaque village, pour aviser avec eux à la réformation de l'état. Ils y vinrent en bien plus grand nombre, et se croyant assez forts pour donner la loi, ils osèrent demander la permission de retourner au Paganisme, de lapider les évêques, d'exterminer les prêtres, d'étrangler les clercs, de pendre les dévotiers, de détruire les églises, et de briser les cloches. Le roi les voyant près d'en venir à une sédition, demanda trois jours pour délibérer. Il employa cet intervalle à rassembler des troupes, à la tête desquelles ayant reparu le troisième jour, il fit saisir divers supplices aux chefs de ces insolents, et par là fit rentrer le reste du peuple dans le devoir. Le règne de ce prince ne fut que de trois ans. Étant à son palais de Dénès, la chute d'un plancher le frappa tellement, qu'ayant été porté de la demi-mort à Canine, il y expira l'an 1064. Son inhumation se fit au monastère de Saint-Sauveur, qui l'avait bâti dans un lieu dit Zevkard, qu'il appela ainsi, dit Thwrock, par allusion à sa tête chauve et à son teint basané. Ce prince laissa de N., son épouse, fille de Mucis,

lar II, duc de Pologne, trois fils, Géisa, Ladislas et Lambert, avec deux filles au moins; Sophie, mariée, 1<sup>re</sup>, suivait l'Annaliste Saxon et Lambert d'Archambourg, à Guillaume de Wimar, marquis de Misnie; 2<sup>de</sup>, à Udalric I, marquis (mais non duc) de Carinthie et d'Istrie, mort en 1071; 3<sup>e</sup>, à Magnus, duc de Saxe; et N., femme de Zvonimir, roi de Croatie et de Dalmatie, lequel étant mort sans postérité, laissa son royaume à sa veuve. Béla eut encore un fils nommé Johas, mort avant lui, qui procura le mariage de Sophie, sa sœur, avec le marquis de Misnie, suivant les deux auteurs cités.

#### SALOMON.

1063. SALOMON, fils du roi André, fut ramené de la cour impériale où il s'était retiré, par l'empereur Henri IV, son beau-frère, en Hongrie, après la mort de Béla. Henri le fit couronner en sa présence une deuxième fois dans Albe-Royale; mais il esqua pour prix de ce service qu'il lui rendit hommage de la Hongrie, comme d'un fief de l'empire. A leur arrivée, Géisa, fils du roi défunt, avait pris la fuite. Il revint lorsque l'empereur fut parti, fit la guerre à Salomon, et la termina, l'année suivante, par un accommodement qui assura le trône à son rival, et à lui-même la deuxième place dans l'état, c'est-à-dire celle de duc. Cette paix, conclue le jour de Saint-Fabien et de Saint-Sébastien, suivant Thwrock, fut le ouvrage des évêques. Elle fut si sincère de la part de Géisa, que, se trouvant avec Salomon le jour de Pâques suivant, dans la ville des Gings Eggers, il lui mit lui-même la couronne sur la tête, au milieu d'une grande assemblée, et le conduisit ensuite à l'église des Saints-Apôtres pour y entendre la messe. Géisa et Ladislas, son frère, furent d'un grand secours à Salomon dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les étrangers. Ce fut par leur valeur qu'il repoussa les Bohémiens et les Valaques, qui firent successivement des irruptions dans la Hongrie. Les Bulgares, commandés par des officiers grecs (car ils étaient alors soumis aux empereurs d'Orient), parurent ensuite sur une flotte qu'ils avaient fait construire à Belgrade, et avec laquelle ils remontaient la Save. Avant leur département, ils rencontrèrent celle de Salomon, qui triompha d'eux, sous les drapeaux de Géisa et de Ladislas, malgré le feu grégeois qu'ils avaient employé pour la réduire en cendres. Salomon, après cette victoire, vint mettre le siège devant Belgrade. Ce fut un des plus meurtriers par la vigoureuse défense des assiégés, et les fréquentes sorties qu'ils firent sur les Hongrois. Il dura depuis près de trois mois, lorsqu'une jeune hongroise, captive dans la ville, s'avisait de mettre le feu à son quartier, d'où l'incendie se propaga dans toute la place; cet accident en facilita la prise aux assiégeants par la consternation où il jeta les habitants et la garnison. Les Hongrois poursuivirent les Bulgares fugitifs et reprirent sur eux le butin qu'ils avaient fait dans leurs excursions. Mais ces déveilles furent une punition de discorde entre le roi et le duc Géisa. Salomon, par le conseil du comte de Vid, accusa le duc de s'en être approprié la plus grande partie, et voulut le contraindre à faire un nouveau partage. On s'éclaircissait de part et d'autre, et on se sépara avec des projets très roques de vengeance. La guerre est bientôt déclarée entre ces deux princes. Salomon vainqueur par une perfidie dans un premier combat, est vaincu à son tour dans un second avec une perte si considérable que, désespérant de la repaire, il s'enfuit à Presbourg, abandonnant le reste du royaume à son rival. Sa femme, Sorais, fille de l'empereur Henri III, qu'il avait épousée en 1063, le suivit dans sa retraite. C'est à ce prince que Grégoire VII, ce pontife qui voulait soumettre tous les couronnements à sa tiare, écrivit, le 28 octobre 1074, l'Épître avec laquelle il apprenait de son amitié que la Hongrie est un domaine de l'église de Rome, *Sacerdos qui non approbatur non habet quoniam, et non se remanentibus que non tenet contra auctoritatem dei sancti regis. L'hommage que Salomon avait rendu à l'empereur était le motif qui avait engagé Grégoire à lui écrire sur ce ton.*

#### GÉISA 1<sup>er</sup>.

1075. GÉISA 1<sup>er</sup>, devenu maître de la Hongrie par la retraite de Salomon, se fit couronner, l'an 1075, dans Albe-Royale. Sa prudence et sa valeur rendirent inutiles les efforts que Salomon fit pour remonter sur le trône. Le règne de Géisa ne fut que d'environ trois ans; ce prince étant mort le 25 avril 1077. (Thwrock, Pagi) Il avait épousé Gisèle, fille de Berthold de Carinthie, dont il eut deux fils en bas âge. Coloman et Almus, dont le premier devint roi de Hongrie, avec une fille, Pyrisa, mariée à l'empereur grec, Jean Comnène. (Martin Gerbert, *Hist. Sylva nigra*, tom. I, pag. 234).

#### LADISLAS 1<sup>er</sup>.

1077. LADISLAS 1<sup>er</sup>, fils de Béla 1<sup>er</sup>, fut élu à l'âge de quarante ans, malgré lui, pour succéder à Géisa, son frère. Il ne prit que le titre d'administrateur, et protesta qu'il ne se ferait jamais couronner tant que Salomon vivait. Il rappela ce prince, et le rambla d'honneurs et de bienfaits; mais Salomon ne paya que d'ingratitude une si grande générosité. Ladislas s'étant aperçu qu'il cherchait à le perdre, prévint ses dessein. L'an 1080, en le faisant enlever à Viczgrad. Sa captivité fut de courte durée; Ladislas, au bout de quelques mois, lui rendit la liberté, persuadé qu'il avait changé de dispositions à son égard. Il se trompait; Salomon ayant formé des liaisons avec le chef des Valaques et les Grecs, assemble une armée, et déclare la guerre à Ladislas. Mais, vaincu dans une première bataille, il se ne jeter avec ses alliés sur la Bulgarie, où les généraux grecs qui commandaient en cette province, lui font ensuite une nouvelle déroute; ayant alors perdu toute espérance, il se retira dans une solitude, où il finit ses jours, sous le règne de Coloman, dans les œuvres de la pénitence, suivant les historiens hongrois: Thwrock, le plus ancien d'entre eux, ajoute qu'il fut inhumé à Pole, dans l'Istrie; mais Berthold de Constance dit au contraire, sur l'an 1087, que Salomon ayant fait une expédition contre les Grecs (c'est apparemment celle dont on vient de parler), perit dans une bataille qu'il leur livra, après avoir tué une multitude incroyable de soldats, *post increditum hostium atroxem et ipse viriliter occubuit*. Les Valaques étant revenus dans la Hongrie, sous la conduite d'un nouveau chef, nommé Kopulch, furent de nouveau défait dans une bataille, où ils perdirent leur général avec un grand nombre des leurs. Ladislas eut ensuite affaire aux Russes, aux Polonois, aux Bohémiens, et à d'autres peuples, qui, étant venus successivement l'attaquer, furent tous repoussés, et ne remportèrent que de la honte de leurs expéditions. Ces victoires rendirent Ladislas respectable à tous ses voisins. Les Hongrois avaient une telle vénération pour sa vertu, qu'ils ne l'appelaient que le saint roi. Il avait épousé: 1<sup>re</sup>, Gisèle, fille, selon M. Schoepflin, de Berthold de Carinthie; 2<sup>de</sup>, avant l'an 1077, Adélaïde, fille de l'antécédent Rodolphe, morte au mois de mai 1098, dont il eut deux fils qui virent; ce qui dément les historiens, qui prétendent qu'il avait fait vœu de continence. (Voyez sur ce mariage l'Histoire latine de la Forêt-Noire, par dom Martin Gerbert, abbé-prévôt de Saint-Blaise, liv. VI, pag. 24.) Ce fut à Ladislas, selon quelques historiens, qu'un delfin le commandement de la première croisade. Mais sa mort, arrivée le 21 juillet (un dimanche) de l'an 1095, obligea, disent-ils, de choisir un autre chef de cette expédition. Quoi qu'il en soit, il fut universellement regretté des Hongrois. Les historiens nationaux disent qu'il augmenta ses états des royaumes de Croatie et de Dalmatie, qui lui furent cédés par sa sœur, veuve du roi Zvonimir, mort sans lignée, au plutôt l'an 1087. Mais Jean Lucius (*Hist. reg. Dalm. et Croat.* liv. III, chap. 1), soutient que Ladislas ne posséda que la Croatie, et que les Vénitiens s'emparèrent de la Dalmatie. Ce qui est constant, selon du Lange (*Famil. Byzant.*, pag. 239),



c'est que Vital Faleri, ou Valedro, qui parvint au dogat de Venise en 1084, et mourut en 1096, est le premier doge qui se soit qualifié duc de Dalmatie. Ladislus, en 1078, suivant Albéric de Trois-Fruntaines, avait fondé, en Hongrie, l'abbaye de Sentigra, où l'on ne devait recevoir que des Français, preuve de l'estime qu'il faisait de cette nation. Il fut enterré à Waradin, où son corps se garde encore aujourd'hui. Ses miracles déterminèrent le pape Célestin III à le canoniser en 1122. Il est honoré le 27 juin par les Hongrois, sous le nom de saint Lalo, et par les Français sous celui de saint Lancelot.

## COLOMAN.

1095. COLOMAN, fils de Ladislus suivant dom Gerbert, et non de Geisa, succéda à son père l'an 1095. Plusieurs modernes prétendent qu'il était alors évêque de Waradin; mais ce trait n'est avancé qu'en doutant par quelques anciens, et Bonifinus le regarde comme très-suspect. Quoi qu'il en soit, les Hongrois, en lui décrétant la couronne, firent un très-mauvais choix. Coloman fut un prince mal fait de corps et d'esprit. L'an 1096, il vint arriver, sur ses terres, la première bande des croisés, conduite par Gautier, gentilhomme français, dit *Sans-avoir*, parce qu'il n'avait d'autre bien que son épée. Il leur accorda le libre passage, et leur permit le commerce des vivres. Mais ses sujets n'en usèrent pas tous de même envers ces pèlerins. Seize d'entre eux-ci s'étant arrêtés en-deçà de la Save, à l'insu de leur chef, pour acheter des armes, les gens du pays, qui les trouvent éloignés de leur armée, se jetèrent sur eux, les volent, les dépouillent et les renvoient absolument nus. Bientôt après le départ de Gautier et de sa division, paraît en Hongrie Pierre l'Ermite, l'apôtre de la croisade, à la tête d'une nouvelle bande composée de quarante mille hommes armés. Ayant traversé paisiblement ce royaume avec ses gens jusqu'à Malleville (1) à l'embouchure de la Save, ils voient suspendues aux murs de la ville, comme un trophée, les dépouilles des seize hommes dont on vient de parler. Ce spectacle met en fureur l'armée ainsi que son chef. Pour tirer vengeance de cet outrage, on marche à la ville en armes déployées. Elle ferme en vain ses portes; on la prend par escalade; on poursuit les habitants qui s'étaient sauvés, au nombre de sept mille, sur une montagne voisine au-delà du fleuve; ils sont forcés dans ce retranchement, et quatre mille sont égorgés; après quoi les croisés étant revenus à Malleville, la pillent pendant cinq jours. Pierre, averti que la nation hongroise s'assemblait pour tomber sur lui, passe la Save avec son butin, et perd au passage un bon nombre de ses gens qui furent tués par les Hongrois et les Patziaces, postés en embuscade. La Hongrie n'en fut pas quitte pour la visite de ces deux bandes de croisés. Une troisième survint la même année, ayant pour chef un prêtre du Palatinat, nommé Godescalc, qui l'avait formée en Allemagne, au nombre de quinze mille hommes. Son insolence la fit écharper par les Hongrois, et le prêtre se trouva trop heureux de pouvoir regagner son pays, avec quelques fuyards. Cet exemple ne rendit pas plus sage une quatrième division de deux cent mille hommes français, anglais, Ramands, Lorrains, auxquels s'était joint, avec douze mille hommes, Emilion, comte, dans le voisinage du Rhin. Coloman leur ayant refusé le passage, ils veulent l'obtenir de force, et subissent le sort de ceux qui les avaient immédiatement précédés. Enfin, le 30 septembre, parut sur les frontières de l'Autriche et de la Hongrie la belle armée de Godefroi de Bouillon, dans laquelle étaient renfermées toutes les forces de la première Croisade. Coloman s'aboucha avec les chefs, et leur ouvrit la route par ses états, après s'être justifié des hostilités exercées contre les troupes qui les avaient devancés, sur la nécessité où

elles l'avaient mis de réprimer leurs brigandages. L'histoire rapporte qu'il les escorta jusqu'aux bords de la Save, où il prit congé d'eux, parfaitement satisfait de leur conduite. De retour dans sa capitale, il ne tarda pas à se brouiller avec son frère Almus, sur de faux rapports qu'on lui avait faits contre ce duc. Les deux frères en vinrent à une guerre civile. Mais comme ils étaient prêts de se livrer bataille, les grands, de part et d'autre, en refusant de combattre, les contraignirent de faire la paix. Almus, craignant toutefois le ressentiment de son frère, prit le parti de se retirer en Allemagne. Coloman, emmené du repos, chercha ensuite à troubler celui de ses voisins. Ayant levé une armée, il la conduisit sur les terres des Russes, avec lesquels il n'avait rien à démêler. La duchesse de Russie, que l'histoire nomme Lanca, surprise de cette irruption vint au-devant de lui, et s'étant jetée à ses pieds, le supplia, avec larmes, d'épargner un peuple qui ne lui avait donné aucun sujet de plainte. Mais le féroce monarque eut la barbarie, suivant le même historien, de la repousser avec le pied, en disant que la majesté du trône ne devait point être souillée par les larmes d'une femme. Lanca s'étant retirée le dépit dans le cœur, implora le secours des Valaques, qui, toujours prêts à marcher contre la Hongrie, viennent se ranger en foule autour d'elle, sous la conduite de leur chef nommé Mircode. Les Hongrois dans une bataille sont défaits, tués en pièces, et ce qui en resta fut réduit à une telle extrémité, que, manquant absolument de vivres, ils se virent obligés de manger le cuir de leurs chevaux. Coloman se trouva trop heureux de pouvoir engager la Hongrie avec les tristes débris de son armée. Un revers si terrible lui fit perdre pour un temps le goût des conquêtes; mais ce fut au dépens de ses sujets, auxquels il fit sentir tout le poids de sa puissance, par l'usage tyrannique qu'il en fit. L'an 1106, le duc Almus ayant menagé un paix avec lui, revint en Hongrie, et quelque temps après partit pour la Terre-Sainte. Nouvelles broüilleries, l'an 1112, entre les deux frères. Almus, étant retourné en Allemagne, engage l'empereur Henri V à venir l'année suivante en Hongrie, pour contraindre son frère à lui accorder la paix. Coloman feint de défier aux desirs de l'empereur. Mais à peine ce prince est-il parti, qu'il avait fait arrêter Almus et Bela, son fils, il leur fait crever les yeux, puis les relègue au monastère de Demas, qu'Almus avait fondé. Peu de temps après, étant tombé dangereusement malade, il envoya un officier pour égorger Almus, pour contraindre à lui succéder. Les moines défendirent leur fondateur, et empêchèrent l'exécution de l'ordre sanguinaire et barbare de son frère. Ce fut le dernier crime de Coloman. C'est ce qu'avancent les chroniqueurs hongrois qui ont parlé de Coloman dans le treizième siècle et les suivants. Mais M. Palma, dans sa Notice de la Hongrie, t. I, p. 438, lave Coloman des accusations de cruauté dont on le charge, et dit: *Opinio illa quæ posteriori ævo de Colomani regis crudelitatis apud chronicorum nostrorum scriptores invaluerat ex atrocibus dissidiis cum Almo duci patet esse ex-celitis ortum ducti. Verum hæc ipse dissidiis militumque Colomani periculis, sed fœdæ ac multiplici Almi Ducis inconstantiis tribuenda sunt.* Coloman finit ses jours le 3 février de l'an 1116, et fut inhumé dans Albe-Royale. Il avait épousé, 1<sup>re</sup> l'an 1095, N... fille de Roger 1<sup>er</sup>, comte de Sicile 2<sup>o</sup>, une autre femme dont on ignore également le nom et de plus la naissance. Du premier lit il laissa Etienne, qui suit, et Adélaïde, femme du Sobiesla 1<sup>er</sup>, roi de Bohême. Sa deuxième femme ayant mis au monde un fils nommé Borich, il ne voulut point le reconnaître, prétendant qu'il n'était point de lui; c'est ce Borich que nous verrons figurer sous les règnes suivants. Michévoitz donne encore au roi Coloman un fils de même nom que lui, qu'il prétend avoir épousé la fille de Sobiesla III, roi de Pologne, qui le fit, dit-il, duc d'Halitz, en considération de ce mariage. Mais on ne trouve ce Coloman fils, soit légitime, soit naturel du roi Coloman, ni dans Dlugosz, antérieur à Michévoitz, ni dans aucun historien hongrois.

(1) C'est le nom que donnent les croisés à cette ville qu'on ne rencontre sous cette dénomination dans aucun géographe.

## ETIENNE II, surnommé LE FOUDRE.

1114. ETIENNE II fut élu à l'âge de treize ans pour remplir le trône de Hongrie, après la mort du roi Coloman, son père. L'atrocité de sa conduite envers ses sujets et envers ses voisins lui fit donner le surnom de FOUDRE. Il paraît que ses tuteurs favorisèrent ses penchants, puisqu'on ne voit point qu'ils aient fait usage de l'autorité que leur donnait leur emploi, pour les réprimer. L'an 1200, il fut la victime d'une rupture subite dans l'Autriche, d'où il emporta un grand luit. Mais le marquis Léopold étant tombé à son tour sur les frontières de la Hongrie, les ravages par le fer et par le feu. (Otto Frislag.) Etienne, l'an 1222, déclara la guerre au duc de Bohême, et fit presque aussitôt la paix avec lui. Il porta ensuite ses armes en Russie, en Pologne, en Bulgarie, en Grèce, et laissa partout des traces de sa férocité. Ses débauches ne le rendirent pas moins odieux. Il parut néanmoins se repentir sur la fin de ses jours. Etant tombé malade dans la ville d'Agria, il remit le sceptre à Béla, que Coloman avait fait aveugler, se fit revêtir de l'habit monastique, et mourut, l'an 1231, la dix-huitième année de son règne et la vingt-sixième de son âge. Thivrocz et Raman lui donnèrent pour femme la fille de Robert Guiscard, duc de la Pouille, et Pastorius Judith, fille de Boleslas III, duc de Pologne. Il peut avoir épousé successivement l'une et l'autre. Il fut père de Géza, qui vint après lui, et de Numa, femme d'Albert le Devoit, margrave d'Autriche.

## BÉLA II.

1131. BÉLA II, fils d'Almus, ce prince que Coloman avait traité si cruellement pour l'exclure du trône, y fut élevé après la mort d'Etienne, par les soins de son épouse. Tout aveugle qu'il était, il gouverna sagement ses états. Il fit tôte à Borich, fils de Coloman, qui entreprit de lui enlever le sceptre. L'an 1135, les comtes de la marche orientale de Bavière (l'Autriche) prirent la ville de Presbourg par surprise et sans déclaration de guerre. Béla, sur cette nouvelle, accourut à la tête d'une armée nombreuse, pour reprendre la place. Pendant le siège, quelques-uns de ses officiers s'étant alourcis avec les assiéges, leur demandèrent la raison de cette invasion, à quoi ils répondirent que c'était pour les intérêts de Borich, qui s'était réfugié en Bavière. Mais ceux-ci ne s'attendant point de secours, rendirent la place. Béla, piqué contre Henri le Superbe, duc de Bavière, entre dans ses états, lui livre bataille et le met en fuite. C'est ce que nous apprend Vite d'Arnepek dans sa Chronique de Bavière. (Apud Bernard Paz., tome III, *Annal.*, col. 201, 202.) Béla fit, l'an 1138, la conquête de la partie de la Serbie, armée par la rivière de Rama, qui se jette dans celle de Naro, dont l'embouchure est dans le golfe de Venise. Alors, aux titres de roi de Hongrie, de Croatie, de Dalmatie, il ajouta celui de roi de Rama. (Lucius, de *Regno Dalmat.*, pag. 203.) Nous ne dissimulerons pas un vice auquel était sujet Béla, c'était l'ivrognerie. Elle fut cause de la mort de deux seigneurs, qu'il ordonna, dans les fumées du vin, au milieu d'un repas suspect, à la sollicitation de leurs ennemis. Ce prince eut de son épouse HELENE, fille d'un seigneur grec, quatre fils, Géza, Ladislas, Etienne et Almus, avec deux filles, Gertrude, femme de Nicolas III, roi de Pologne, et Numa, femme de Conrad II, duc de Bohême. Son règne fut de dix ans. Il mourut un jeudi, 13 février de l'an 1141, et fut enterré dans l'église d'Albe Royale.

## GÉZA II.

1142. GÉZA II, fils de Béla II, né l'an 1136, fut couronné roi de Hongrie le 16 février, premier dimanche de Carême, trois jours après la mort de son père. Prince brave et vertueux, il maintint le bon ordre dans ses états, et repoussa vigoureusement

les attaques de Borich, qui voulait faire revivre ses prétentions sur le trône de la Hongrie. Géza, l'an 1147, reçoit l'empereur Conrad au passage de ce prince et de son armée pour la Terre-Sainte. Borich saisit cette occasion pour mettre l'empereur et les seigneurs allemands dans ses intérêts. Conrad, qui avait eu quelques différends avec Géza, y était assez porté, ainsi que plusieurs des grands de sa suite. Mais les présents que leur fit le monarque hongrois, empêchèrent l'effet des sollicitations de son rival, qui n'avait que des promesses à donner. Après le départ des Allemands, arriva l'armée française, ayant à sa tête le roi Louis le Jeune. Borich était connu de ce prince par une députation qu'il avait envoyée au parlement d'Etampes, pour engager le roi et les seigneurs qui se croisaient à venir à son secours. Quand il vit notre armée sur les terres de Hongrie, il se glissa secrètement parmi les soldats français, pour épier le moment favorable de parler au roi. Cependant Géza vint au devant de Louis, avec des présents considérables en chevaux, en ustensiles et en habits. Les deux monarques, après une entrevue des plus affectueuses de part et d'autre, se séparèrent en se jurant une éternelle amitié. Peu de temps après, Géza, instruit que Borich est caché dans l'armée française, écrit au roi de France, pour demander qu'il soit livré aux ambassadeurs chargés de sa lettre. Borich était couché pour lors; car la lettre arriva pendant la nuit. Éveillée par le bruit qu'on fit en le cherchant, il se sauva en chemin; et avant reconstruire hors du camp un écuier fort bien monté, il l'attaque pour s'emparer de son cheval. Avec cetui de celui-ci, les gardes avancées étant accourues, saisissent Borich comme un voleur, et l'amènent à la tente du roi. Borich s'étant fait reconnaître sans peine (car il ne avait pas notre langue, et le roi n'avait point alors d'interprète), Louis commande qu'on lui donne des habits, et qu'on le garde jusqu'au jour. La nouvelle de cette capture parvint bientôt aux oreilles de Géza, qui n'était pas éloigné. Il envoya sur-le-champ demander le prisonnier. Mais Louis, jugeant indigne de son rang de le livrer à une mort certaine, prend le parti, après avoir fait des excuses au roi de Hongrie, de l'emmener hors du pays. Tel est le récit d'Olton de Desil, témoin oculaire. On peut le comparer, pour en sentir la différence, avec celui des historiens modernes. Borich, échappé de ce danger, se retira à la cour de Manuel, empereur de Constantinople, qui lui donna de l'emploi dans ses armées, et lui fit épouser une de ses parentes. Les Serbiens, attaqués, l'an 1150, par Manuel, demandèrent de secours à Géza, qui leur envoya un corps de troupes considérable sous la conduite d'un général nommé Baghin. Manuel ayant atteint l'armée ennemie sur les bords du Dnie, qui sépare la Serbie de la Bosnie, fond sur elle avec l'impétuosité qui lui était ordinaire dans les combats, va droit au général hongrois, abattant tout ce qui se rencontre sur son passage, et le fait prisonnier après en avoir reçu un coup de sabre, qui lui emporta la visière du casque. Géza cependant faisait la guerre aux Russes. Manuel profite de son absence, l'an 1151, pour mener son armée en Hongrie. Ayant passé la Save, il laisse une partie de ses troupes à Thiodore Katsa, son beau-frère, pour faire le siège de Zeugmine, et s'avance entre la Save et le Danube, portant partout le ravage. Une armée de hongrois marchait pour couvrir le pays. Dès qu'elle fut en présence, se voyant inférieure en nombre, elle prit la fuite. Manuel, après avoir fait prisonnière une partie de son arrière-garde, revient devant Zeugmine, qu'il oblige de se rendre à discrétion. Le roi de Hongrie retourna de Russie chargé de dépouilles, lorsqu'il apprit ces revers. Impatient de les repaier, il partage son armée en deux corps, donne le commandement du premier à Belosus, son oncle, avec ordre de le précéder, et se met à la tête du second. L'empereur éparqua à Belosus une partie du chemin. Mais ce dernier, à la vue de l'ennemi, passe le Danube en diligence, et va camper dans un lieu avantageux où il était difficile de l'attaquer. Borich était dans l'armée impériale. Manuel le détache avec ordre de passer le Ternes, et de faire le dégât dans toute la contrée

Borich s'acquiesce avec sile et intelligence de sa commission. Géza, qui se trouvait de ce côté-là avec ses troupes, se mit à le poursuivre. Mais il lui échappa à la faveur des téboulés, et revint au camp avec un grand butin. Le roi de Hongrie évitant d'en venir aux mains avec plusieurs villes sans leur porter du secours. Ces pertes et les approches d'une bataille que Manuel se préparait à lui livrer, le déterminèrent à députer à ce monarque pour lui demander la paix ; mais il ne put obtenir qu'une trêve pour le reste de l'année. L'empereur après cela reprend le chemin de Constantinople, où il rentre avec un riche butin et une infinité de prisonniers. L'an 1152, Géza, d'intelligence avec Andronic, cousin de l'empereur grec, rompt la trêve, et vient assiéger Braniatza, place voisine du Danube, dont il n'est pas d'ailleurs aisé de fuir la position. Il taille en pièces les troupes de Basile Zinilze, qui était venu l'attaquer, et continue le siège. Mais, l'année suivante, effrayé du grand armement que l'empereur préparait pour pénétrer jusqu'au centre de la Hongrie, il lui envoie demander la paix, et l'oblige en restituant ce qu'il avait pris sur les Grecs, en hommes et en butin. Ces derniers événements, rapportés par Cinname, liv. 3, chap. 10, 12, 13, et par Nicetas, liv. 2, chap. 7, ont échappé aux nouveaux historiens de Hongrie. Le roi Géza mourut dans la vingt et unième année de son règne, un mercredi 31 mai de l'an 1161, et fut enterré dans Alle-Bovale. Il avait épousé, suivant Bonfinius, Euphrasie, fille de Nicolas, duc en Russie, dont il eut entre autres enfants, Etienne et Bela, qui suivent ; Emeric, Elisabeth, femme de Frédéric, duc de Bohême, et Helene, femme de Leopold IV, duc d'Autriche. Une espèce de chronique, dit M. d'Anville, inscrite sur le mur de l'église de Brassou, ou Cronstadt, en Transylvanie, porte, sous l'an 1143, que ce fut Géza II, père du roi Etienne, qui fit entrer les Saxons dans le pays. Cette remarque, ajoute-t-il, est de quelque conséquence. Elle fait voir que c'est mal à propos que dans quelques cartes on a compris la Transylvanie dans les limites de l'empire de Charlemagne.

## ETIENNE III.

1161. ETIENNE, fils aîné du roi Géza, et non, comme le dit un moderne, de Bela II, monta sur le trône par le choix de la nation, et fut couronné dans Alle-Bovale. S'étant ligué, l'an 1171, avec l'empereur Manuel, il entra dans la Dalmatie dont il enleva aux Vénitiens quatre places importantes, Spalatro, Sebenico, Zara et Trau. Mais Zara fut recouvrée peu de temps après par le doge Vital Michel. Deux oncles d'Etienne, tous deux fils de Bela, entreprirent cette même année de renverser leur neveu du trône pour s'y placer eux-mêmes, et s'y réussirent. Le premier fut Ladislas, qui mourut le 1<sup>er</sup> février 1172, après avoir joui six mois de son usurpation. Etienne, le deuxième, s'étant fait couronner le 30 du même mois, fut défit le 19 juin suivant, puis chassé du royaume, et mourut au château de Zeinlen sur le Rodgor, à trois lieues de Cassovie, le 13 avril 1173. Le roi Etienne III, son neveu, l'avait précédé au tombeau de quarante jours, étant décédé le 4 mars de la même année. Son corps fut inhumé à Gran ou Strigonie. Voilà en substance ce que les historiens hongrois nous apprennent du règne d'Etienne III. Le récit des Grecs est bien différent. Selon Cinname et Nicetas Choniata, auteurs contemporains, les deux oncles qu'on vient de nommer, prétendant que, suivant la loi du pays, ils devaient être préférés pour le trône à leur neveu, allèrent trouver l'empereur Manuel pour le mettre dans leurs intérêts. Ravi de trouver l'occasion de porter la guerre en Hongrie, dans l'espérance d'y faire des conquêtes, Manuel entra dans leurs vues ; et, pour se les attacher par des liens plus étroits, il vint les marier dans sa famille. Ladislas se refusa à cette offre dans la crainte de déplaire aux Hongrois. Etienne accepta le main de Marie, nièce de l'empereur, qui depute aussitôt

aux Hongrois pour leur représenter le droit des deux oncles. Lui-même se transporta à Sardique afin d'appuyer sa recommandation. Mais bientôt convaincu, par la réponse des Hongrois, qu'il n'obtiendrait rien que par la force, il donne ordre à son neveu Alexis Comestophane et aux deux prétendants qui l'accompagnaient, d'assiéger le château de Chrau, qui ne fit pas grande résistance. La prise de cette place et l'argent que les emissaires secrets répandirent parmi les seigneurs hongrois, servirent à former un puissant parti qui obligea le roi Etienne à céder le trône à Ladislas, son oncle, dont le frère fut en même temps déclaré *Wram*, c'est-à-dire héritier de la couronne. Elle ne tarda pas à passer sur sa tête, Ladislas étant mort au bout de six mois, le 14 janvier 1162. Le nouveau roi se comporta si mal, que les Hongrois, irrités de ses vexations, le chassèrent dans la même année, et replacèrent son neveu sur le trône. Comestophane ramena l'oncle fugitif, et le rétablit. Mais à peine les Grecs sont-ils partis, qu'il est chassé de nouveau. L'empereur s'apercevant enfin qu'il ne pourrait jamais vaincre l'aversion des Hongrois pour son protégé, l'abandonna et tourna ses vues sur Bela, frère puîné du jeune Etienne. Comme il n'avait point de fils, son dessein était de lui donner en mariage sa fille Marie, afin de réunir sur sa tête et de rendre, par la suite, indivisibles, et l'empire et le royaume de Hongrie. Les Hongrois, pour éviter la guerre, consentirent à cet arrangement qui fut cimenté par les fiançailles de Bela et de Marie, en attendant qu'ils fussent parvenus à l'âge nubile. Le vireux Etienne, retiré à Anchiale sur le Pont-Euxin, n'avait pas cependant renoncé à ses prétentions. Etienne, son neveu, lui donna occasion de les faire revivre et de regagner la protection de l'empereur en s'emparant de l'apanage que le roi Géza avait assigné à Bela. Il se préparait en Hongrie, et bientôt après l'empereur y arriva lui-même à la tête de son armée. Le jeune Etienne ne put point résister au dessein. Il avait appelé à son secours divers princes d'Allemagne. Le plus sage d'entre ces alliés était Vladula, roi de Bohême. Voyant que pour engager Manuel à se retirer, il ne s'agissait que de restituer à Bela son apanage, il détermina Etienne le jeune à cet acte de justice, et va trouver ensuite l'empereur pour lui en porter la nouvelle. L'accommodement entre Manuel et le roi de Hongrie ne souffrit plus alors de difficulté. L'empereur quitte la Hongrie, laissant au vireux Etienne, qu'il essaya vainement d'emmener avec lui, quelques troupes, pour ne paraître pas l'avoir entièrement abandonné. Celui-ci aima mieux se retirer à Sirmium, d'où il serait plus à portée de pratiquer des intelligences en Hongrie. Poursuivi dans cette retraite, il passe à Zeugmine, que le roi, son neveu, vient assiéger. Il y est fait prisonnier, et quelque temps après il meurt (le 11 avril 1163) des suites d'une saignée qu'on lui avait faite, dans une légère maladie, avec une lancette empoisonnée. Manuel, irrité de ce noir forfait et non moins de la perte de Zeugmine, reprend la guerre contre le roi de Hongrie. Ayant assemblé son armée, l'an 1166, sous les murs de Sardique, il la mena devant Zeugmine qu'il fit rentrer sous ses loix après un siège long, et meurtrier. Etienne se dédommagea de ce revers par une victoire que Denis, son général, remporta, l'an 1167, sur ceux de l'empereur grec. Léon Vatace et Jean Ducas, autres généraux de Manuel, furent perdus à Etienne le fruit de cet avantage, en dévalant la Hongrie septentrionale. L'an 1168, bataille de Zeugmine, gagnée par Andronic Comestophane, général grec, sur les Hongrois commandés par Denis. Presque toute l'armée de ces derniers y perit. Cette victoire germina la guerre de Hongrie qui, depuis dix-huit ans, n'était interrompue que par de courts intervalles. L'an 1171, Manuel depuis deux ans devenu père d'un fils nommé Alexis, lui transporte le titre d'héritier présomptif de l'empire, qu'il avait accordé à Bela, et retire en même temps à celui-ci sa fille, qu'il lui avait fiancée. La rupture de cette alliance fut sensible à Bela. Pour le consoler, l'impératrice Marie d'Autriche lui fit épouser sa sœur même, fille de Renaud de Châtillon et de Constance. Tel est le précis des événe-

ments du règne d'Etienne III d'après les historiens grecs. Il avait, comme on l'a dit, épousé, l'an 1166, AGNÈS, fille de Henri, premier duc d'Autriche, qui mourut en 1182, sans lui avoir donné d'enfants.

### BÉLA III.

1174. BÉLA, frère d'Etienne III, était à la cour de Constantinople lorsque celui-ci mourut. A la nouvelle de cet événement, Manuel le fit partir avec un cortège magnifique, après lui avoir fait jurer qu'il ne se départirait jamais du service de l'empereur et de l'empire. A son arrivée en Hongrie, la couronne lui fut décernée d'un consentement unanime. Son couronnement se fit, selon Thwrocz, un dimanche 13 janvier 1174. Les troubles du dernier règne ayant rempli le royaume de brigands, Béla donna ses soins pour en purger la Hongrie. Émeric, son frère, lui donna aussi de l'exercice par son ambition. Ce prince, battu par Béla, se retira en Bohême. Mais le duc Sobibiel lui livra au roi, son frère, qui le fit enfermer. Sous le règne de Béla, l'an 1181, la ville de Zara, en Dalmatie, s'étant soustraite à la domination des Vénitiens, se donna pour la quatrième fois à la Hongrie. Béla sut conserver cette place importante, malgré les efforts que fit la république pour la recouvrer. On attribue à Béla III la distribution de la Hongrie en comtes; mais on le blâme d'avoir accordé trop d'autorité aux comtes. Ils en abusèrent sous les règnes suivants, et ce ne fut pas sans peine qu'on vint à bout de les réprimer. Il y avait au-dessus d'eux, et avant leur institution, un comte palatin de Hongrie, dont les fonctions embrassaient le militaire et le civil.

L'an 1182, Volodimir, duc de Halicz, dans la Russie-Rouge, chassé par son frère Miciasl, appuyé du roi de Pologne, vint chercher une retraite en Hongrie. Trois ans après (l'an 1185) les boyards de Halicz ayant empoisonné Miciasl, députèrent en Hongrie pour rappeler Volodimir. Le roi Béla retient le prince russe, et envoya sur les lieux son second fils André, sous prétexte de lui préparer les voies et de soutenir son parti contre Romain, autre frère de Miciasl, que le roi de Pologne avait nommé au duché d'Halicz. André s'étant rendu maître d'Halicz, mit une garnison hongroise dans le château, se fit prêter serment de fidélité par les habitants, et prit le gouvernement en son nom: *Juravi amicus la verba sua cogit*, dit Cromer (p. 114, col. 2.) Informé de ce succès, le roi Béla fit enfermer Volodimir dans une prison. Mais celui-ci ayant trouvé moyen de s'évader en 1187, alla se jeter dans les bras du duc de Pologne, qui lui donna une armée avec laquelle il chassa le prince hongrois, et se remit en possession du duché d'Halicz. Tel est le récit des historiens polonais, dont nous ne trouvons, il faut l'avouer, nulle trace dans ceux de Hongrie, à l'exception de Pierre de Rewa, écrivain moderne. Le roi Béla III mourut le jeudi-saint, 16 avril, de l'an 1196, suivant Alberic de Trois-Fontaines. Son corps fut inhumé dans l'église d'Albe-Royale. Il avait épousé, l'an 1166, AGNÈS, fille, comme on l'a dit, de Renaud de Châtillon, et de Constance, princesse d'Antioche; 2<sup>e</sup>, l'an 1185, MARGUERITE DE FRANCE, fille du roi Louis le Jeune, et veuve de Henri au Court-Manteau, fils de Henri III, roi d'Angleterre. La reine Marguerite, épousant Bernard le trésorier, après la mort de son deuxième époux, vendit son douaire qui était considérable, et passa en la Terre-Sainte, menant avec elle un grand nombre de chevaliers et de sergents; mais elle mourut à Acre huit jours après son arrivée. Béla laissa de sa première femme deux fils, Émeric et André, qui régnèrent après lui, et deux filles, Marguerite, femme de l'empereur grec Isaac l'Angé; puis, en 1203, de Boniface, marquis de Montferrat; et Constance, mariée, en 1199, à Premislav, roi de Bohême.

### ÉMÉRIC.

1196. ÉMÉRIC, ou HENRI, fils de Béla III, monta sur le

trône par le vœu unanime de la nation, après la mort de son père. André, son frère, entreprit plusieurs fois, mais toujours en vain, de l'en faire descendre pour s'y placer lui-même. Émeric ne fut pas également heureux contre les Vénitiens qui lui enlevèrent, à l'aide des croisés, la ville de Zara, le 24 novembre 1202, après quatorze jours de siège. Il ne survécut pas long-temps à cette perte, étant mort des suites d'une longue maladie qui l'avait empêché de venir en personne au secours de la place. On ne peut assurer si ce fut à la fin de l'an 1203 ou au commencement de l'année suivante. On voit une lettre d'Innocent III, datée du 5 novembre de la sixième année de son pontificat, c'est-à-dire l'an 1203, par laquelle il confirme la réconciliation d'Émeric et de son frère André, procurée par les soins de G. légat du saint siège, ce qui suffit pour réfuter les historiens hongrois, qui placent la mort d'Émeric en l'an 1200. Ce prince laissa de CONSTANCE, son épouse, fille d'Alfonse II, roi d'Aragon, un fils en bas âge, nommé Ladislas, qui lui succéda. La veuve d'Émeric se remaria, l'an 1208, avec Frédéric, roi de Sicile, puis empereur, 11<sup>e</sup> du nom. (Voy. le troisième tome de la Collection des Historiens de Hongrie, pag. 246 et 252.)

### LADISLAS II ou III.

1204. LADISLAS, que son père Émeric avait fait couronner de son vivant, monta sur le trône, l'an 1204, sous la tutelle d'André, son oncle. Il régna six mois, et mourut le 7 mai 1205, comme le prouve M. Palma.

### ANDRÉ II, SURNOMMÉ LE JÉROSOLYMITAIN.

1205. AGNÈS II, deuxième fille de Béla III, devint le successeur de Ladislas, son neveu, dans le royaume de Hongrie. L'an 1212, suivant Thwrocz, ou 1213, suivant Alberic de Trois-Fontaines, la reine GERTRUDE, femme d'André, fut égorgée dans son palais par Bancus, palatin de Hongrie, pour avoir sou-dit-fait facilité la violence que le frère de cette princesse avait faite à la femme de ce seigneur, dont il était devenu éperdument amoureux. Alberic dit que Jean, archevêque de Strigonie, consulte sur cet assassinat, fit une réponse amphibologique, qui le mit à l'abri de l'excommunication du pape. On ignore de quelle manière André vengera la mort de la reine; et M. Palma prouve qu'elle était innocente du crime qu'on lui imputait. Les boyards de Galicie ou Halicz ayant chassé leur duc Miciasl-Miciaslavicz, demandèrent au roi de Hongrie, l'an 1214, un de ses fils pour les gouverner. André leur accorda Coloman, son second fils, auquel il ordonna, en le faisant partir, de se faire couronner roi de Galicie, titre qu'il prenait déjà lui-même. Il écrivit au pape Innocent III, pour le prier de permettre à l'archevêque de Strigonie de faire la cérémonie de ce couronnement, ce qu'il obtint. A la tête de sa lettre il se qualifie *Andreas Hungaricus, Dalmatin, Croaticus, Rascicus, Servicus, Galicia Ludomerique Rex.* (Raynaldi, ad an. 1214, n<sup>o</sup>. 8.) Mais la royauté de Coloman alarma les Russes de Galicie, et son sacre, administré par un évêque latin, leur fit craindre pour leur vie. Les boyards rappellèrent Miciasl, ce qui occasionna une guerre entre les deux rivaux. Coloman, forcé dans le château d'Halicz, se fait prisonnier avec sa femme Salomé, fille de Lesko le Blanc, roi de Pologne, et enfermé dans le château de Torosko. Dlugosz dit que le roi de Hongrie obtint la liberté de Coloman au bout d'environ deux ans de prison, en promettant que son troisième fils André épouserait Marie, fille du duc Miciasl-Miciaslavicz, lequel s'engagea de son côté, ajoute-t-il, à donner en dot le duché d'Halicz à sa fille. Le pape Honorius III, dans une lettre au roi André, datée de la sixième année de son pontificat, parle en effet de ces conditions apposées à la délivrance de Coloman. (Raynaldi, ad an. 1222, n<sup>o</sup>. 42.) Mais le mariage n'eut point lieu. Le roi André, l'an 1217, se mit à la tête des croisés et se rendit en Palestine, non par terre, comme l'assure Bonifazio,

mais sur des galères que lui fournirent Venise et les autres villes situées sur le golfe Adriatique. (Voy. la *Collection des Historiens de Hongrie*, tom. III, pag. 265.) C'était pour accomplir un vœu de son père qu'il entreprenait ce voyage, sur les menaces de censures que le pape Honorius III lui avait faites, s'il différait plus long-temps. Bonifinus et Blundus disent qu'il n'en revint qu'au bout de trois ans. Mais Jacques de Vitri, témoin oculaire, atteste (*Histoire Orient.*, l. 3.) qu'il reprit la route de Hongrie au commencement de l'année suivante; retour qui morifia extrêmement les rois de Jérusalem et de Chypre, les ducs de Bavière et d'Autriche, et les autres chefs de la croisade, qui employèrent inutilement les remontrances et les prières pour l'engager à les accompagner au siège de Damiette, qu'ils méditaient alors. L'accommodation dont le pape eut le patriarche de Jérusalem ne fit pas plus d'effet. Il paraît que la nouvelle de quelques mouvements excités dans le royaume, avait hâté son retour. Ce fut dans ce voyage, qu'André fit épouser à son fils aîné, Bela, une fille de Théodore Lascaris, empereur grec, résidant à Nicosie, et qu'il fiança à son cadet, Anré, la fille de Livon, roi d'Arménie, dans l'espérance que le prince hongrois succéderait à son beau-père. Ce traité des deux rois, juré par eux, fut confirmé par le pape Innocent III, qui ne voulut jamais dans la suite accorder au roi de Hongrie la dispense qu'il lui demanda de son serment. Coloman, l'an 1220 ou environ, rentra de nouveau dans Halicz par l'expulsion de Micius qui mourut peu de temps après. Mais il en fut chassé à son tour par Daniel Romanovitz, et ne reprut plus dans la Galicie. Pour s'attacher plus étroitement la noblesse et le clergé, le roi André, l'an 1222, confirma et augmenta les privilèges que le roi saint Etienne leur avait accordés. Un des articles du diplôme où ils sont énoncés, porte que le roi ni aucun de ses successeurs ne pourra se saisir de la personne d'un gentilhomme s'il n'a préalablement été cité et juridiquement convaincu. Par un autre article il promet de n'imposer aucune taxe sur les nobles et les ecclésiastiques sans leur consentement; et pour empêcher ses successeurs de donner atteinte à la présente constitution, André consent que si lui ou les rois qui viendront après lui veulent s'opposer à l'exécution de ces privilèges, il soit permis de lui résister et de se défendre à force ouverte, sans pouvoir être taxé de rébellion. C'est ce que les Hongrois appellent la *BELLE D'ŒUF*, parce que cet acte fut scellé d'un sceau de ce métal. On en fit sept exemplaires, dont un fut remis au pape, un envoyé au palatin. Ce prince mourut le 7 mars de l'an 1235. Il avait épousé, 1°. GERTRUDE, dont on vient de parler, fille de Berthold V, duc de Meranie, et non pas duc de Carinthie et de Moravie, comme le dit un moderne; 2°. YOLANDE, fille de Pierre de Courtenay, empereur de Constantinople; 3°. le 14 mai 1234, BRATIS, fille d'Aldrovandin, marquis d'Est. M. de Saint-Marc dit qu'il l'épousa en recevant de la Terre-Sainte. Il y aurait donc fait un second voyage inconnu aux historiens de Hongrie. Quoi qu'il en soit, il eut du premier lit Bela, qui suit; Coloman, duc d'Halicz, comme il a été dit ci-dessus, qualifié roi des Russes dans une lettre d'Honorius III à Berthold, patriarche d'Aquilée (V. Ghelli, *Itad.* Ser tom. V, pag. 89); et André, dont on vient de parler; avec deux filles: Marie, femme d'Assene, roi de Bulgarie; Elisabeth, mariée à Louis, landgrave de Thuringe et de Hesse, et morte en odeur de sainteté le 19 novembre 1231. Du deuxième lit sortirent Yolande, femme de Jacques, roi d'Aragon; du troisième lit, vint Etienne, dit le Posthume.

## BÉLA IV.

1235. BÉLA IV, fils aîné d'André II, fut couronné la deuxième fois dans l'Alte-Royale, le 14 octobre 1235. Mais il faut qu'il ait été associé au roi, son père, près de dix ans auparavant, puisque dans la lettre du pape Honorius, ci-dessus citée et datée de la treizième année de son pontificat, il est qualifié roi de Hongrie. Sous son règne, l'an 1241, les Tartares,

commandés par Batou, petit-fils de Genghizkan, entrèrent dans la Hongrie, obligèrent le roi de se retirer en Dalmatie, et ravagèrent le pays durant trois ans, dans le premier desquels il perdit Coloman, son frère, qui périt dans un combat qu'il livra. La peste et la famine qu'ils avaient causées par leurs massacres et leurs brigandages, les ayant obligés d'abandonner le pays, Bela y revint, et au lieu d'un royaume florissant qu'il avait quitté, il ne trouva qu'un affreux désert, où, si l'on en croit une ancienne chronique, dans un espace de quinze journées, à peine rencontrait-on un homme. Il y a vraisemblablement de l'exagération dans ce récit; car dès la même année (1243) Bela se trouva assez en force pour déclarer la guerre à Frédéric le Belliqueux, duc d'Autriche. Différents auteurs modernes ont donné différentes causes de cette levée de boucliers. La véritable est le divorce que Frédéric avait fait avec Agots, sa deuxième femme, cousine de Bela. (*Fasti Compilantes*, tom. II, pag. 900.) L'an 1246, bataille près de Neustadt entre ces deux princes. Frédéric la gagna, mais il perit au sein de la victoire. Bela seut s'emparer l'an 1252, de l'Autriche; mais il est battu par Ottocare II, roi de Bohême, et obligé d'accepter la paix. L'an 1259, le pape Alexandre IV, par son bref du 26 mai, avertisse l'archevêque de Strigrone, fait sommer ce prince de comparaître à Rome, par procureur, pour s'excuser de son retardement à payer une rente annuelle de mille marcs d'argent, à laquelle son père était obligé envers l'ordre de la chevalerie de Saint-Jean de Jérusalem. (S. bastiano Paoli, *Cod. Diplom.*, tom. I, pag. 277.) On ignore l'effet que produisit cette sommation. Bela ayant recommencé la guerre en 1260, perdit une nouvelle bataille, le 13 juillet, contre Ottocare II. Ce revers lui fit perdre le goût des conquêtes; alors il se livra tout entier au bien de son royaume, et vint à bout d'y rétablir l'abondance et la sûreté qui en étaient bannis depuis long-temps. Bela, suivant Thwrocz et Ranzan, mourut le 7 mai 1271; mais Spandow prouve que sa mort arriva l'an 1270. Il avait épousé MARIE, fille de l'empereur grec Théodore Lascaris II, et non de Marie, duc de Russie, comme le dit un moderne. Marie lui donna deux fils, Etienne qui lui succéda, et Bela, mort avant lui; avec cinq filles: Marguerite, religieuse dominicaine, décédée en odeur de sainteté, l'an 1261, à l'âge de vingt-huit ans; Anne, femme de Baladus, duc de Galicie; Cunegonde, femme de Boleslas le Chaste, duc de Pologne; Constance, mariée à Premislav II, roi de Bohême, et Elisabeth, femme de Henri, duc de la Basse-Bavière.

## ETIENNE IV ou V.

1270. ETIENNE IV ou V monta sur le trône après la mort de Bela IV, son père. Il eut guerre avec les Bohémiens, les Autrichiens et les Bulgares; et obligea ces derniers à lui payer tribut. Depuis ce temps les souverains de Hongrie joignirent à leurs titres celui de roi de Bulgarie. Ce prince méditait de nouveaux exploits, lorsque la mort le surprit, l'an 1272, vers le 21. Il eut, dans la troisième année commencée de son règne, D'Elisabeth, sa femme, issue du sang royal des Cumains, il laissa un fils, qui lui succéda, et deux filles, Anne, mariée à Andronic Paléologue II, empereur de Constantinople, et Marie, femme de Charles II, roi de Sicile.

## LADISLAS III ou IV surnommé LE CUMAIN.

1272. LADISLAS III fut élu pour succéder au roi Etienne; son père. Il continua la guerre contre les Bohémiens avec avantage, suivant les historiens hongrois. Mais il n'est pas vrai qu'il tua de sa main dans une bataille, comme le dit Thwrocz, Ottocare, leur roi. Il eut ensuite affaire aux Cumains. Ceux-ci après trois ans de guerre, le battirent en 1285, et ravagèrent la Hongrie jusqu'à Pesth. Après cet échec, Ladislas se

réconcilia avec les Comains, de manière qu'il adopta leurs coutumes, donna sa confiance aux principaux d'entre eux, et prit pour concubines trois femmes comaines, toutes païennes qu'elles étaient, au mépris de la religion et de son épouse légitime. Il paya leur attachement pour cette nation. Ces mêmes Comains ayant conspiré contre lui pour quelques sujets de mécontentement qu'il leur avait donnés, l'assassinèrent dans son château de Kereczg, le 19 juillet de l'an 1290. Ce prince ne laissa point de postérité de MARIE, sa femme, fille de Charles IV., roi de Sicile.

## CONCURRENTS.

1290. La nouvelle de la mort du roi Ladislas étant arrivée à Naples, Marie, sœur de ce prince et épouse de Charles II, roi de Naples, fit valoir les droits de son fils aîné, CHARLES MARTEL, sur la couronne de Hongrie. Le pape Nicolas IV entra dans les intérêts de ce jeune prince, âgé pour lors de 18 ans, et le fit couronner, selon Villani, le 8 septembre de l'an 1290, à Naples, par ses légats : cérémonie que le pape Calixtus V renouvela, selon Madrus, l'an 1294. D'un autre côté, l'empereur Rodolphe mit sur les rangs son fils Albert d'Autriche pour la même couronne. Mais bientôt (l'an 1291) Rodolphe et Marie s'accordèrent par le mariage de Clémence, fille du premier, avec Charles Martel ; au moyen de quoi s'évanouirent les prétentions d'Albert. Malgré cela, Charles Martel ne fut qu'un roi titulaire, n'étant jamais sorti d'Italie pour aller prendre possession de ses états. Il mourut à Naples, l'an 1295, à l'âge de 23 ans (d'Égli), laissant de son épouse un fils en bas âge, nommé Charles-Robert, ou par abréviation Charobert, avec deux filles : Clémence, qui épousa, l'an 1315, Louis Hutio, roi de France, et Béatrix, femme de Jean II, dauphin de Viennois.

Il eut droit des gens, par les ordres de ce prince, et ne put recouvrer sa liberté qu'en lui promettant d'épouser Agnès, sa fille. De retour en Hongrie, non-seulement il refusa de tenir la parole qu'on lui avait extorquée, mais il se disposa à tirer vengeance de l'affront qu'il avait reçu. L'empereur Rodolphe, instruit de son dessein, lui suscita, pour l'occuper, un concurrent, dans la personne d'Albert lui-même, son fils. Il en avait déjà un autre dans Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples. André, après avoir pris les mesures nécessaires pour arrêter ces deux antagonistes, porta ses armes dans l'Autriche, où, pendant cinq années consécutives, il répandit la désolation par les ravages et les conquêtes qu'il y fit. Mais, l'an 1296, rappele dans ses états par les troubles qu'y éleverent, il se hâta de faire la paix avec le duc Albert, et la céleste par son mariage avec la princesse Agnès, sa fille, dont le mariage re-

ANDRÉ III,  
SURNOMMÉ LE VENITIEN.

1290. ANDRÉ III, proclamé roi par le plus grand nombre des seigneurs hongrois, fut couronné le 4 août, seize jours après la mort de Ladislas. Il était né à Venise, du mariage d'Étienne, fils posthume du roi André II, et de Thomaïsine Morosini. Les aventures de son père sont singulières. Né dans la ville d'Est, en Italie, où Béatrix, sa mère, s'était retirée après la mort de son époux, Étienne était à peine sorti de l'enfance qu'il entreprit de détrôner le roi Bela IV, son oncle. Mais n'ayant pu réussir dans ce projet ambitieux, il alla chercher sa honte en Espagne. Quelques temps après il revint en Italie, où la ville de Avignone l'eut pour prince. L'impudence de sa conduite ayant soulevé les habitants contre lui, il se retira à Venise, où il fit le mariage dont André fut le fruit. Cet enfant, amène par sa mère en Hongrie, plut au roi Ladislas, qui le reconnut pour son héritier et le nomma en conséquence duc de Hongrie, titre qui donnait le même droit à ce royaume que celui de César à l'empire. Il était absent lorsque Ladislas mourut. Passant par les états d'Albert, duc d'Autriche, pour aller prendre possession du trône auquel il était appelé, il fut arrêté, contre le

connu avait surmonté les répugnances qu'il avait d'abord fait paraître à l'épouser. Il n'eut pas la satisfaction de recueillir le calme dans la Hongrie. Peut-être se lui manqua-t-il que des plus longs jours pour y réussir. Mais son règne ne fut que de onze ans. Il mourut à Buda, le 14 janvier 1302, suivant le nécrologe de Kofnigsfelden, et fut enterré dans l'église des Frères Mineurs de la même ville. Il fut le dernier roi de la famille de saint Étienne, n'ayant laissé de son mariage qu'une fille, nommée Elisabeth, qui, s'étant consacrée à Dieu dans le couvent des Dominicaines de Torm, en Suisse, y mourut en odeur de sainteté. La reine Agnès, de son côté, s'était retirée après la mort de son époux, à l'abbaye de Kofnigsfelden, dont elle est regardée comme la seconde fondatrice, y finit ses jours le 13 juin 1306, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

## CONCURRENTS.

L'an 1301, au mois de juillet, les seigneurs du parti d'André, craignant de perdre leur liberté, disaient-ils, en recevant un roi de la main de l'église, défèrent la couronne à Wenceslas IV, roi de Bohême, petit-fils, par Constance, sa mère, du roi Bela IV. Ce prince cède ses droits à son fils WENCESLAS, âgé de douze ans, qui est couronné dans Albe-Royale, où il change son nom en celui de Ladislas. Mais comme on ne lui laissait que le titre de la royauté, sans pouvoir ni domaines, et que le pape d'alors s'opposait à son élection, son père prend le parti de le rappeler en Bohême, l'an 1304.

Nouveau roi l'an 1305 : c'est OTTON DE BAVIERE, élu par un petit nombre de seigneurs, et couronné la même année dans l'église d'Albe-Royale. Ce prince était fils d'Elisabeth, sœur d'Étienne IV, et fille de Bela IV. Il était riche et magnifique. L'an 1307, l'envie d'étaler son faste dans toutes les provinces de son royaume, l'ayant conduit en Transylvanie, il y fut arrêté par le vaivode Ladislas, qui le rusera dans une étroite prison, d'où il ne sortit qu'en renonçant à la royauté. Il avait épousé, l'an 1305, AONIS fille de Henri VII, duc de Glogaw.

près de la ville de Pesth, s'accordent unanimement à reconnaître Charobert pour leur roi. La même année, il est couronné dans l'église d'Albe-Royale, un jeudi 27 août. Le règne de ce prince fut très-florissant. La douceur et la sagesse de son gouvernement lui concilièrent l'amour et la vénération de ses sujets. Sa valeur recula les limites de la Hongrie, et le fit respecter de ses voisins. Il ne fut pas cependant exempt de revers. L'an 1316, un seigneur hongrois, nommé Pélireus Zachas, forma, l'on ne sait par quel motif, l'effréné dessein d'éteindre la famille royale. Entré dans le château de Vicsgrad, où elle residait, il la trouve rassemblée dans la chambre du

## CHAROBERT.

Sur la fin de 1300, du vivant du roi Bela IV, CHAROBERT, fils de Charles Martel, et arrière-petit-fils d'Étienne IV, par Marie, son aïeule, femme de Charles II, roi de Sicile, âgé de huit ans, arrive en Hongrie, où il est reconnu roi par quelques seigneurs (Collect. Hist. Hung., tom. III, p. 303.) Le pape Boniface VIII, qui jusque-là s'était taiseusement déclaré pour lui, reprend alors ses intérêts de sa hauteur. L'an 1305, il fait citer à son tribunal Charobert et son compétiteur Wenceslas, pour y plaider leur cause, décide en faveur du premier, et, par une bulle datée d'Avignon, le 30 mai de la même année, lui adjuge le sceptre, en vertu de son titre de premier prince du sang royal, déclarant le trône de Hongrie héréditaire et non électif. Ce procédé ne servit qu'à aggraver de plus en plus les esprits. Charobert demure en Hongrie avec des prétentions qu'il ne peut réaliser. L'an 1307, le pape Clément V donne une nouvelle bulle, datée de Poitiers, le 10 août, en faveur de ce prince. Il l'envoie l'année suivante, 1308, le cardinal Gentil de Monteflore, en Hongrie, pour la faire exécuter. Ce légat, avec de la patience, et de l'adresse et de la fermeté, réussit peu à peu dans sa négociation. Enfin les états étant assemblés l'an 1310,

roi, qu'il frappe le premier. Dès qu'il l'aperçoit, d'un coup de sabre à l'épaule; mais la blessure fut légère. Il court ensuite à la reine, sur laquelle il décharge son coup qui lui emporte quatre doigts, ces doigts, dit Bonlivius, qui n'étaient occupés qu'à travailler pour l'ornement des églises et l'habillement des pauvres. La royauté morte, il veut se jeter sur les enfants; mais leurs gouverneurs s'étant mis devant eux, leur font une barrière de leurs corps, et leur facilitent le moyen de s'évader. Enfin, un officier de la reine étant accouru au secours de ses maîtres, les venge de ce monstre qu'il met en pièces. Le roi devenu, par cet accident, soupçonneux et défiant, prête facilement l'oreille aux délations. Des ennemis de Barczat, vaivode de Valachie, persuadent à Charobert qu'il trame un complot contre lui. Aussitôt il lève une armée, avec laquelle il fait une irruption en Valachie. Le vaivode, surpris de cette attaque imprévue, en demande en vain la cause; on ne lui répond que par des saccages; mais il a bientôt sa revanche. Étant tombé sur les Hongrois, engagés dans les gorges de ses montagnes, il en fit une telle boucherie, qu'à peine le roi put s'échapper avec un petit nombre de cavaliers. Un prince habile trouve, dans son génie, de quoi réparer ses pertes. Celle que fit Charobert, en cette occasion, ne l'empêcha pas de se rendre tributaires, par la suite, les souverains de Serbie, de Transylvanie, de Bulgarie, de Bosnie, de Moldavie, et même celui de Valachie. Mais il dut moins ses succès à la force de ses armes, qu'à la dextérité de sa politique. La durée de son règne fut d'environ quarante ans, ce prince étant mort, à Viorgrad, l'an 1342, au mardi 15 juillet, dans la cinquantième année de son âge. Son corps fut inhumé dans le tombeau des rois de Hongrie, à Albe-Royale. Il avait épousé, 1<sup>o</sup>, l'an 1306, MARIE DE POLOGNE, fille de Casimir II, duc de Teschen, en Silésie, morte à Temeswar, le 13 décembre de l'an 1315, sans enfants; 2<sup>o</sup>, l'an 1318, BÉATRIX DE LUXEMBOURG, fille de l'empereur Henri VII, morte la même année; 3<sup>o</sup>, l'an 1350, ELISABETH, fille d'Uladas Loketec, roi de Pologne, mère de quatre fils, dont les deux qui survécurent à leur père sont: Louis, qui aîné, et André, qui fut roi de Naples.

#### LOUIS, surnommé LE GRAND.

1342. LOUIS I<sup>er</sup>, né, le 5 mars 1326, du roi Charobert et d'Elisabeth, fut élu, l'an 1342, pour succéder à son père. La Transylvanie ayant pris occasion de sa grande jeunesse pour se révolter, il y porta la guerre, et la força de reprendre le joug. Alexandre, vaivode de Valachie, qui s'était soustrait à l'obéissance de Charobert, frappé des vertus héroïques de Louis, vint de lui-même lui rendre hommage. L'an 1344, Louis envoie des troupes en Pologne, pour secourir le roi Casimir, contre Jean, roi de Bohême; lui fait à ce dernier le siège de Cracovie, et le contraignit de retourner en ses états. Peu de temps après cette expédition, il bat les Tartares qui étaient entrés en Transylvanie, et les chasse du pays. Il tourne ensuite ses armes, l'an 1345, contre les Croates, subjugués par son père, et soulevés par deux seigneurs auxquels ils s'étaient soumis. Ces rebelles, domptés par André, son général, il vole au secours de la ville de Zara, qui s'étant donnée pour la septième fois à la Hongrie, était assiégée par les Vénitiens. Mais après avoir fait tous ses efforts pour dégager la place, il est obligé de se retirer. Zara retourna au pouvoir des Vénitiens, le 13 décembre 1347, après deux ans et demi de siège. La même année, le 3 novembre, Louis part de Hongrie, pour aller venger la mort tragique d'André, son frère, roi de Naples, étranglé le 16 septembre de l'an 1345. Il arrive à Benevent, le 11 janvier 1348. Quatre jours après, la reine Jeanne, veuve d'André, soupçonnée d'avoir trempé dans le meurtre de son époux, s'enfuit de Naples en Provence. Louis entre, le 24, du même mois, dans Averse, se fait conduire

dans la galerie où l'on avait étranglé son frère, et y fait massacrer à ses yeux Charles de Duras, convaincu d'avoir fait exécuter cet assassinat. Maître de presque tout le pays, il demande au pape Clément VI, la confirmation de la reine Jeanne, et la couronne de Naples. Mais la peste oblige Louis de reprendre la route de Hongrie, sur la fin d'avril 1348. Il revient dans le royaume de Naples, l'an 1350, s'en rend le maître comme la première fois, et l'abandonne presque aussitôt, après avoir fait une trêve avec Jeanne. En s'en retournant, il dirige sa marche vers Rome, à l'occasion du jubilé. Le tribunal du peuple vient au devant de lui à quatre milles de la ville, avec cent des premiers de Rome, tous vêtus uniformément de pourpre, et non musique composée de divers instruments. Il trouve, en traversant la ville, toutes les rues tapissées sur son passage. (*Script. Rerum Hungar.* tom. 1, pag. 185.) L'an 1356, il recommence la guerre contre les Vénitiens, s'empare, le 17 septembre 1357, de Zara, et réunit ensuite toute la Dalmatie à son domaine. Il marche, l'an 1362, contre Stracimir II, roi des Bulgares, qui refusait de lui payer le tribut qu'il avait imposé au roi Alexandre, son père, le fit prisonnier dans une bataille, et le renvoya au bout de douze jours. (*Voy. les Rois Bulgares.*) L'an 1370, il succède à son oncle Casimir, roi de Pologne. Louis meurt à Tyrnau, dans le comté de Neitra, le 11 ou le 12 septembre 1382, dans la cinquante-septième année de son âge. Il fut inhumé au milieu des regrets et des gémissements de ses sujets, dans l'église d'Albe-Royale. Ce prince avait épousé, 1<sup>o</sup>, MARGUERITE, fille de Charles de Luxembourg, marquis de Moravie, mariée sans enfants; 2<sup>o</sup>, l'an 1363, ELISABETH, fille d'Etienne, ban de Bosnie, et non pas de Bogislav, duc de Poméranie, comme l'avancent plusieurs auteurs. Ce fut à Cracovie que ce mariage se célébra le jour de carnaval, aux dépens de Casimir, roi de Pologne, en présence de l'empereur Charles IV, qui avait noué cette alliance, du Valdemar III, roi de Danemark, et de Pierre, roi de Chypre, et d'un grand nombre de seigneurs. De ce mariage sortirent trois filles, Catherine, morte l'an 1376; Marie, femme de Sigismond, marquis de Brandebourg, puis empereur; et Hedwige, mariée à Jagellon, duc de Lithuanie, puis roi de Pologne. Le roi Louis aimait les gens de lettres; il les entretenait familièrement, et se plaisait surtout à chercher avec eux la source des erreurs politiques, et les moyens d'y remédier. Le même désir de s'instruire, le portait souvent à se déguiser en homme de commerce. Dans cet état, confondu parmi le peuple, il apprenait des vérités qui, pour le malheur des rois, ne parviennent jamais jusqu'au trône. Il en tirait cet avantage, de connaître ce qu'on jugerait de répréhensible dans sa conduite, et de pouvoir soulager les besoins de cette classe de citoyens, qu'on aveugle et funeste préjugé fait regarder comme indignes de l'attention du gouvernement. Ce prince fut si regretté, que les Hongrois, selon Cromer, portèrent le deuil de sa mort pendant trois ans, s'abstenant de tout jeu et de tout divertissement. (*Voy. Louis, roi de Pologne.*)

#### MARIE, surnommée LE ROI-MARIE.

1382. MARIE, fille de Louis le Grand, fut couronnée dans Albe-Royale, l'an 1382, sous le nom de ROY-MARIE. Comme elle était trop jeune pour gouverner par elle-même, la régence du royaume fut décernée à la reine Elisabeth, sa mère. Nicolas de Gara s'empara de l'esprit des deux princesses, et gouverna tyranniquement sous leur nom; ce qui excita les murmures des Hongrois. L'an 1385, Charles le Petit, roi de Naples, attiré par les mécontentes, arrive à Bude, se saisit du gouvernement et se fait couronner roi de Hongrie dans Albe-Royale, le 31 décembre de la même année. Le 6 février suivant, il est assassiné à Bude par ordre et en présence d'Elisabeth, le 1<sup>er</sup> mai, et non le 25 juillet (sponde) de l'an 1389. Jean Horvath, ban de Croatie, allié par alliance de Charles, surprend dans un

voysage les deux reines avec Nicolas de Gara, massacre celui-ci tandis qu'il est occupé à les défendre, fait murer Elisabeth la nuit suivante, et enlève Marie prisonnière en Croatie. Sigismond, marquis de Brandebourg, vole à cette nouvelle pour délivrer Marie à laquelle il était fiancé; il la joint à Albe-Royale où elle avait été ramenée par Horvath lui-même, l'épouse dans cette ville, et s'y fait couronner roi de Hongrie, le 10 juin, jour de la Pentecôte, à l'âge de dix-huit ans. La même année, le ban de Croatie, arrêté par ses ordres, expie ses forfaits dans des tourments affreux. Ce fut Marie elle-même qui détermina le genre de son supplice, malgré la promesse d'impunité qu'elle lui avait faite pour recouvrer sa liberté. Sigismond étendit sa vengeance sur tous ceux qui avaient aidé ce gouverneur de leurs armes ou de leurs conseils. Une mort infâme fut la peine de tous ceux qui tombèrent entre ses mains. La sévérité de ce prince n'éffraya pas Etienne, vaivode de Valachie, qui avait secouru le joug de la Hongrie avant le couronnement de Sigismond, jugeant indigne de sa nation qui avait succédé aux Daces et aux Gètes, d'obéir à une femme. Sigismond, l'an 1387, entra dans la Valachie avec une puissante armée, força tous les obstacles que la nature du terrain et l'art des Valaques lui opposaient, chassa ses rebelles de poste en poste, et réduisit Etienne à venir lui demander grâce. Mais la suite fit voir que cette soumission n'était que l'effet de la nécessité. L'an 1392, les Valaques, excités et secondés par Bajazet I, sultan des Turcs, reprennent les armes. Sigismond, à cette nouvelle, se met en marche, vole à la rencontre des armées ennemies; et les ayant mises en déroute au premier choc, fait un grand carnage des Turcs et des Valaques. Il va mettre ensuite le siège devant la petite Nicopolis, séparée de la grande par le Danube, et s'en rend maître après une assez vigoureuse résistance. Mais tandis qu'il s'en retourne triomphant en Hongrie, il apprend que la reine, sa femme, vient d'expirer à Bude. Elle fut inhumée à Waradin. (Bonfinus.)

## SIGISMOND.

1392. SIGISMOND eut un concurrent pour la Hongrie après la mort de son épouse. Ce fut Uladislav V, roi de Pologne, qui entreprit alors de faire valoir les droits de son épouse Hedwige sur cette couronne. L'archevêque de Strigonie mène sur la frontière une armée dont la présence fait évanouir ses projets. Sigismond, devenu sombre, inquiet et soupçonneux, fait faire des recherches de tous ceux qui avaient eu part aux séditions élevées sous le règne d'Elisabeth et de Marie. Les plus coupables erraient dans les montagnes et les forêts, et avaient pour chef Etienne Conthus, personnage distingué par sa naissance et ses richesses. Il fut pris avec trente-deux autres gentils-hommes, et tous eurent le tête tranchée publiquement sous les yeux de Sigismond, sans qu'aucun d'eux témoignât le moindre repentir. Ce spectacle excita l'admiration et les larmes des assistants. L'écuyer de Conthus éclata sur tous par ses crimes lamentables. Le roi, touché de cet attachement, l'invita à passer à son service. Il rejette cette offre avec outrage, et pour sa récompense il est condamné à partager le supplice de son maître. L'an 1393, nouveau soulèvement des Valaques qui se donnent aux Turcs. Sigismond étant returé sur leurs terres, dévaste les villes et les campagnes; mais les Turcs, comme il s'en retournait, tombent sur son armée et la taillent en pièce. (Herm. Conoerus.) Alarmé des progrès des infidèles, Sigismond implore le secours des princes chrétiens. La France et l'Angleterre lui envoient des troupes. Bataille de Nicopolis la Grande, donnée le 28 septembre, un jeudi veille de Saint-Michel, 1396, entre Sigismond, et Bajazet, empereur des Turcs. Les Hongrois sont mis en déroute par la témérité des Français qui étaient venus à leurs secours. Sigismond, à peine échappé du combat, est obligé d'errer pendant dix-huit mois hors de ses états. A son retour en Hongrie, il est fait prisonnier dans la citadelle de

Sokles ou Zilloz par les seigneurs mécontents, le jour de Saint-Vital, 28 avril 1401. La couronne de Hongrie est offerte ensuite à Ladislav, roi de Naples, fils de l'infortuné Charles IX. Le 5 août de l'an 1403, il est couronné roi de Hongrie à Raab ou Javarin, par le cardinal Acciaiolli. Peu de jours après, Sigismond délivre de sa prison par les petits-fils du palatin Nicolas de Gara, sous la garde desquels il avait été mis, comme étant ses plus grands ennemis, passe en Bohême, d'où il amène des troupes avec lesquelles il met en foite son compétiteur, et le contraint de retourner à Naples. Sigismond, l'an 1411, est élevé à l'empire. L'an 1412, il est battu par les Turcs près de Sémendria. Il meurt le 8 ou le 9 décembre de l'an 1437, à Znaïm, en Moravie, à l'âge de soixante-dix ans, laissant une fille unique, Elisabeth, mariée, l'an 1422, à Albert d'Autriche qui lui succéda. (Voy. Sigismond, empereur et roi de Bohême, et Bajazet II.)

## ALBERT.

1437. ALBERT, élu roi de Hongrie le 19 décembre 1437, est couronné solennellement avec Elisabeth, son épouse, le 1<sup>er</sup> janvier 1438, dans Albe-Royale. Ce prince obtient deux autres couronnes dans le cours de la même année, celle de Bohême le 6 mai, celle de l'empire le 26 ou le 27 juin. Vanité des grandeurs humaines ! La dysenterie enlève ce triple monarque, le 27 octobre de l'année suivante 1439, à Nismes, près de Gran ou Sirigone, comme il allait s'opposer aux invasions d'Amurat II, empereur des Turcs. Les Allemands trahis en ce pays avant son arrivée, et ceux qu'il y avait amenés, ensuyant sous son règne une terrible catastrophe qu'ils s'étaient attirée par une perfide ligue. Un seigneur hongrois des plus accredités, nommé Eszlau, s'opposait avec force aux nouveautés qu'ils voulaient introduire. L'ayant surpris secrètement, ils l'enfermèrent dans une étroite prison, d'où, après lui avoir fait souffrir des tortures inouïes, ils le tirent et le jettent de haut dans le Danube, enfoncé dans un sac, une pierre au cou. Le cadavre, retrouvé huit jours après, excita dans Bude un soulèvement universel des Hongrois. Le peuple court aux armes, fait main-basse sur tous les étrangers, allemands, italiens, bohémien, sans distinction d'âge, de sexe ni de condition. Le carnage fut horrible, et ne cessa que lorsque les Hongrois furent rassasiés du sang de leurs ennemis, et que leurs bras lassés de frapper eurent pu servir leur aveugle fureur. Albert, dans l'impuissance de punir cette rébellion, eut la prudence de la pardonner. Cet acte de modération lui gagna les cœurs des Hongrois, et les nouveaux privilèges qu'il leur accorda rendirent sa mémoire chère à cette nation. (Voy. Albert, roi de Bohême et empereur.)

ULADISLAV, ROI DE POLOGNE, dit en hongrois,

LADISLAS IV OU V.

1440. Albert ayant laissé la reine Elisabeth enceinte, les seigneurs, dans le doute si elle mettrait au monde un fils, offrirent la couronne à Uladislav, roi de Pologne, qui l'accepta. Cependant la veuve d'Albert accoucha, le 22 février 1440, d'un fils qui fut nommé LADISLAS. Le quatrième mois de sa naissance l'ayant fait porter à Albe-Royal, elle le place dans son berceau sur une espèce de trône; et, sans diadème, sans convocation, elle le fait couronner par le cardinal Zeech, puis l'emmène en Autriche, et le met sous la protection de l'empereur Frédéric III. Le roi de Pologne arrive sur ces entrefaites, et se fait couronner roi de Hongrie à son tour. Comme Elisabeth avait emporté avec elle la couronne de saint Etienne, on prend pour cette cérémonie celle qui était sur la tête de la statue du saint. Guerre entre les deux partis. Le sultan Amu-



raît il profite de ces conjonctures pour attaquer la Hongrie. Il met le siège devant Belgrade, défendue par Jean, prieur d'Auranc; mais après sept mois de tranchée, il est obligé de se retirer. (Bonfinius.) Ce fut à ce siège que les Turcs firent usage pour la première fois de la poudre à canon. (Alas. Ducas et Boufius.) Amurath passe en Bulgarie. Il est battu devant Sofia, au mois de septembre 1442, par le célèbre Jean Corvin Huniade, vaivode de Transylvanie. D'autres avantages considérables que ce héros, dans les deux années suivantes, remporte sur les Turcs, déterminent Amurath à demander une trêve. Elle est accordée pour dix ans, et signée avec des serments sacrés par le sultan qui l'Alcoran et de Ladislas sur l'Evangile, à Segedin, vers la mi-juin 1444. Mais elle est violée incontinent par le roi de Hongrie, sur les instances de l'empereur grec et de craints d'Italie, et sur les pressantes représentations du cardinal Julien Cesarini, légat d'Espagne. Le pape, de concert avec les Vénitiens et les Génois, arme une flotte de soixante dix voiles, dont il donne le commandement à son neveu le cardinal Condolmieri. Le sultan, malgré cette flotte qui devait lui fermer l'entrée de l'Europe, trouve moyen de pénétrer en Thrace avec son armée. Bataille donnée le 10 novembre 1444, près de Varne, en Basse-Mesie, entre Ladislas, à la tête de dix-huit mille hommes, et Amurath qui en avait plus de soixante mille. La victoire, long temps disputée, se déclare enfin pour les infidèles. Ladislas, après avoir fait dix prodiges de valeur, périt en cette journée à l'âge de vingt ans, avec le cardinal Julien dont on raconte la mort diversément : « Toute l'Europe », dit un moine, pleura la mort du premier, et la Hongrie » plaint encore le malheur de ce prince, qui causa sa ruine et » celle de l'empire grec. » Pierre de Roza nous a conservé l'épithète de Ladislas, qui mérite d'être rapportée.

*Romulus Caninus, ego Varum elasse notasti;  
Dirite, mortales, non temerum fidem;  
Me nisi Pontifex iussisset rompere iugum,  
Non ferret Scythicum Pannonia ora iugum.*

(Voy. Uladislav VI, roi de Pologne.)

#### INTERREGNE.

Après la mort de Ladislas IV, les états de Hongrie députent à l'empereur Frédéric III, pour leur renvoyer Ladislas, et la couronne de saint Etienne, sans laquelle on croyait en Hongrie qu'un roi ne pouvait être légitimement couronné. N'ayant obtenu ni l'un ni l'autre, ils nomment, le 16 mai 1445, Jean Huniade régent du royaume. L'une de ses premières opérations fut de tirer vengeance de la perfidie de Oracula, vaivode de Valachie, lequel, après la malheureuse journée de Varne, traita tombé sous l'armée hongroise, et l'avait harcelée dans sa retraite. S'étant rendu maître de sa personne, ainsi que de celle de ses enfants, après avoir dévasté son pays, il lui fit trancher la tête, tratta de même son fils aîné, et fit crever les yeux au second. Huniade, l'an 1446, entra à main armée sur les terres de l'empereur pour le contraindre à rendre le jeune Ladislas. Frédéric voit ses pays désolés et demeure inflexible. L'an 1448, tandis que le sultan Amurath fait la guerre en Albanie aux fameux Scanderberg, Huniade renouvelle la guerre contre la Turquie. Le sultan revient en diligence, et ayant atteint l'armée hongroise dans la plaine de Cassiova on Caschava, il lui livre, dans la semaine suivante, un combat furieux, dont le succès incertain l'oblige à recommencer le lendemain. Les Hongrois, à cette seconde action, sont mis en déroute, après avoir fait dix prodiges de valeur. Huniade, emporté par son cheval, erre pendant trois jours sans boire ni manger. Le quatrième jour n'ayant alors ni armes, ni monture, il est arrêté par deux voleurs. Mais pendant qu'ils se disputent une croix d'or qu'ils lui avaient prise, s'étant saisi du sabre de l'un

il le tue et met l'autre en fuite. Un berger qu'il rencontre ensuite, le conduit, après lui avoir donné à manger, au despote de Rascie, qui, l'ayant reconnu, le retient prisonnier, et ne lui rend la liberté qu'après lui avoir fait promettre de marier son fils Mathias à sa fille. De retour en Hongrie, Huniade rassemble une nouvelle armée qu'il mène en Rascie, pour se venger de la perfidie qu'il y avait éprouvée. Les cavaliers qu'il y commet obligent le despote à demander la paix, en lui renvoyant son deuxième fils Ladislas, qui l'avait enlevé de lui donner en otage. La guerre continue entre Huniade et les Turcs. Tantôt victorieux, tantôt battus, ses défaites même causent aux ennemis de si grandes pertes, qu'Amurath déclare à la fin qu'il serait fâché d'obtenir de nouvelles victoires à si haut prix. L'an 1452, le fils d'Albert est enfin renvoyé dans ses états.

#### LADISLAS V ou VI, DIT LE POSTHUME.

1453. LADISLAS, âgé de treize ans, arrive à Bude, le 13 février 1453, accompagné d'Ulric, comte de Celici, son grand-oncle, et d'un grand nombre de seigneurs hongrois qui étaient venus au-devant de lui. Le comte s'empare des affaires et fait tomber le projet d'Huniade dans l'esprit du roi. La disgrâce de ce grand homme ne sert qu'à faire éclater sa générosité. L'an 1456, le sultan Mahomet II, ayant assiégé Belgrade avec une armée de cent cinquante mille hommes, Huniade se met à la tête des Hongrois, défait l'ennemi, le 14 de juillet, entre dans la ville, et oblige Mahomet à lever le siège le 22 du même mois, jour de la Madeleine, suivant saint Antonin et Naulère, après lui avoir fait perdre quarante mille hommes. Quelques-uns mettent cette action au 6 août, à cause de la fête de la Transfiguration, que le pape Calliste III institua ce jour-là, en mémoire d'un si heureux événement. La belle défense de Belgrade fit appliquer à Jean Huniade ces paroles de l'Evangile : *Fait homo missus à Deo, cui numerus erat Joannes.* Ce héros mourut le 10 septembre suivant, dans le bourg de Zemplin, assisté de Jean Capistran, cordelier, envoyé par le pape en Hongrie pour y prêcher la croisade. Ladislas, fils aîné de Jean Huniade, naquit des mauvais desseins que le comte de Celici formait contre lui, se détermine, pour les prévenir, à l'assassiner. Cette résolution s'exécute, le 11 novembre 1456, dans le palais d'Althe Royale, tandis que le roi entend la messe dans l'église de Saint Martin. Le monarque, tout jeune qu'il est, sait dissimuler la douleur que lui cause la mort de son grand-oncle. Il comble de caresses Ladislas et Mathias, son frère, fait avec eux un pacte de fraternité, et jure sur la sainte Eucharistie qu'il ne vengera jamais ce meurtre. Pleins de confiance en sa parole, les deux frères l'accompagnent à Bude; mais à peine y sont-ils arrivés qu'ils se retirent par son ordre avec un grand nombre de leurs amis. Ils sont enfermés séparément, et trois jours après, le 18 mars, Ladislas est décapité dans la place publique. On rapporte qu'il recut jusqu'à cinq coups, et qu'à troisième ne s'étant pas encore blessé mortellement, il se releva en invoquant les lois qui ne permettent pas de donner plus de trois coups; mais que le roi qui était à une fenêtre, inspiré par les ennemis du patient, envoya dire au boucher de l'achever. Toute la Hongrie fut indignée d'un traitement aussi barbare fait au fils de son libérateur, et ne regarda plus le roi que comme un tyran. Menacé d'une conspiration, il sort du royaume pour se rendre en Bohême, sous prétexte de son mariage avec Madeleine, fille de Charles VII, roi de France. Mais à son arrivée à Prague, il y meurt subitement, le 23 novembre 1457, à l'âge de dix-huit ans, non sans soupçon d'avoir été empoisonné. Thivroz et Bonfinius se trompent, comme le prouve Odéric Rinaldi, en rapportant sa mort à l'an 1458. (Voy. Uladislav, roi de Bohême.)

#### MATHIAS I, DIT CORVIN.

1458. MATHIAS I, deuxième fils de Jean Huniade, fut pro-

clamé roi de Hongrie, le 24 janvier 1458, par les états assemblés dans la plaine de Rakos, près de Pesth, à l'âge de seize ans, par les soins de son oncle Zilagi. Arrêté avec son frère aîné pour raison de l'assassinat du comte de Cillei; il était alors prisonnier à Prague, sous la garde de Georges Podiebrad, qui l'avait tiré de Vienne, où il avait été d'abord envoyé. A la nouvelle de son élection, Podiebrad lui rend la liberté, moyennant une somme d'argent, et à condition d'épouser sa fille. Mathias arrive à Gran sur le fin d'avril; mais il ne peut se faire couronner, l'empereur Frédéric retenant toujours la couronne de saint Etienne, et refusant de la rendre. Ses premiers succès furent de rétablir la paix dans ses états. Il en vint à bout, assisté des conseils d'Elisabeth, sa mère, et de Zilagi, son oncle. L'empereur, qui regardait la Hongrie comme un fief de l'empire, ayant déclaré la guerre, l'an 1462, à Mathias qu'il qualifiait d'intrus, celui-ci tombe sur l'Autriche qu'il subjuguait toute entière en très peu de temps, à l'exception de Vienne. La rapidité de cette conquête oblige l'empereur à lui demander la paix. La restitution de la couronne de saint Etienne fut promise moyennant la somme de soixante mille écus d'or. (Un offerre n'en eût pas donné le quart.) Les Turcs ayant recommencé la guerre, Mathias arrête leurs progrès, et reprend sur eux, le 16 décembre 1463, la ville de Jajcsa, capitale de la Bounie. Vingt-sept villes au droit de cette conquête courent leurs pertes aux Hongrois. Farioux de ces pertes, Mahomet arrive, au mois de janvier suivant, avec trente mille hommes devant Jajcsa, et fait des efforts incroyables pour y rentrer. Dans un assaut qu'il livre, les habitants s'étant joints à la garnison, soutiennent sur la brèche un combat opiniâtre, et parviennent à déloger les Turcs. On remarque surtout l'action d'un soldat chrétien qui, voyant un turc arborer son étendard sur une des tours, s'élança sur lui, et l'ayant embrassé par le milieu du corps, se précipita du haut en bas avec l'homme et le funeste drapeau. Mathias survient et sa présence met en fuite les musulmans. Ayant enfin retiré des mains de l'empereur la couronne de saint Etienne en payant le prix dont ils étaient convenus, il s'en fait couronner le 29 mars 1464, dans Allé-Royale. La même année, avec le secours d'une croisade que le pape fait publier, il entreprend vers l'automne, le siège de Zoynich, ville de Russie, fameuse par ses mines d'argent. Mais après deux mois de travaux sans interruption devant cette place, il décampa et se retire honteusement sur la fausse nouvelle que Mahomet vient à lui avec une armée de quarante mille hommes. (Bonfinius.) Il marche, l'an 1467, contre Etienne, vaivode de Moldavie et de Valachie, qui s'était soumis au Turc, ravage son pays, et l'oblige à rentrer sous la domination hongroise. L'an 1468, à la sollicitation du pape et de l'empereur, il déclare la guerre à Georges Podiebrad, et parvient à se faire proclamer roi de Bohême en 1469. De retour en Hongrie l'an 1471, il en chasse Casimir, deuxième fils du roi de Pologne, que les mécontentes, pendant son absence, avaient appelé pour le faire roi. L'an 1475, il reprend la guerre contre les infidèles, et mène son armée devant Szatvar, dont la Sava baigne les murs; c'était une place qui passait pour imprenable. Mathias, pendant la nuit, s'étant mis dans une barque, sous l'habit d'un gousier avec un rameur et un filot, fait le tour de la place pour en observer les fortifications. Il est reconnu par une sentinelle qui devine son dessein. Sur l'avis qu'elle en donne, un coup de canon part des murailles, frise la barque et étend le filot. Mathias continue ses observations, et quelques jours après il se rend maître de la place. S'étant de nouveau brouillé, l'an 1477, avec l'empereur Frédéric, sur le refus qu'il fit de lui donner en mariage Catherine, sa fille, il entre à main armée dans l'Autriche, et pénétre jusqu'en Bavière, sacageant tout ce qui se rencontre sur sa route. Frédéric, n'ayant point d'armée à lui opposer, se voit réduit à lui demander la paix. Mathias l'accorde à deux conditions; 1°. qu'on lui rembourse les frais de la guerre, qu'il fait monter à cent

vingt mille ducats; 2°. que l'empereur lui donnera l'investiture de la Bohême, comme il l'avait accordée à Uladislav, son compétiteur, pour cette couronne. Cependant les Turcs menaçaient la Hongrie. Mathias demande au pape et aux Vénitiens le secours qu'ils avaient coutume de lui fournir. Ces deux puissances le refusent. Mathias, en habile politique, trouve moyen de détourner sur la république de Venise les coups que les infidèles destinaient à ses états. L'an 1479, les Turcs, vainqueurs des Vénitiens, dirigent leur marche vers la Transylvanie. Le vaivode, Etienne Bathori, sans attendre Mathias, leur livre une sanglante bataille, où ils sont entièrement défaites. Les généraux de Mathias remportèrent les quatre années suivantes des avantages considérables sur les infidèles. Mathias, dans ces conjonctures critiques, loin d'être secouru par l'empereur, était occupé à veiller sur ses démarches, et à réprimer les incursions que les Allemands faisaient de temps en temps sur ses frontières. Délivré de la guerre des Turcs, il tourne ses armes, l'an 1485, contre l'Autriche, et vient se présenter devant Vienne dont il se rend maître, le 1<sup>er</sup> juin de cette année, sans beaucoup d'efforts. Il s'empare, les années suivantes, de tous les pays autrichiens, et réduit l'empereur à mener une vie errante jusqu'à sa mort. L'an 1487, Jean Corvin, fils naturel de Mathias, chassé de la Croatie, dont il était souverain, Yacobi, général ottoman, après avoir taillé en pièces l'armée avec laquelle il s'y était retiré. Mais Yacobi étant venu au printemps de l'année suivante, défait à son tour les Croates, dont quinze mille restèrent sur le champ de bataille. Le vainqueur, pour attester au sultan le carnage qu'il avait fait, lui envoya les nez qu'il avait fait couper à tous ces morts. L'an 1490, Mathias, frappé d'apoplexie le dimanche des Rameaux 4 avril, mourut le mardi suivant à Vienne, d'où son corps fut transporté à Allé-Royale. Il avait épousé, 1°. l'an 1458, CATHERINE, fille de Podiebrad, morte en 1464; 2°. l'an 1476, BEATRICE, fille de Ferdinand 1<sup>er</sup>, roi de Naples. Il ne lascia point d'enfants de ces deux femmes, et n'eut que le fils naturel dont on vient de parler, qu'il fit héritier de ses biens, et qui le fut aussi de ses vertus. Mathias réunissait toutes les qualités qui font les grands rois; brave, généreux, politique, zélé pour la religion, ami des arts et des lettres, homme lettré lui-même, et d'un esprit fécond en idées et en réparties vives. Il employa les meilleurs peintres d'Italie, et attira plusieurs savants de différentes contrées de l'Europe à sa cour. Il fonda une magnifique bibliothèque à Bude, et la meubla des meilleurs livres grecs et latins. (Voy. Podiebrad et Uladislav, rois de Bohême.)

## LADISLAS VI ou VII.

1490. LADISLAS VI, roi de Bohême, fils de Casimir IV, roi de Pologne, est proclamé roi de Hongrie, le 15 juillet 1490, par préférence à quatre concurrents redoutables, son frère, Jean Albert, depuis roi de Pologne; Maximilien, fils de l'empereur Frédéric; Ferdinand, roi de Naples; et Jean Corvin, fils naturel du roi Mathias. Ce fut la reine douairière qui décida cette élection. Les Hongrois ne pouvant s'accorder sur le choix d'un souverain, s'en étaient repartis sur elle, et lui avaient juré qu'ils reconnaîtraient pour roi le prince qu'elle choisirait pour époux. Elle offrit sa main à Maximilien, qui la refusa, parce qu'il avait pris des engagements avec l'héritière de Bretagne. Elle l'offrit ensuite à Ladislav, roi de Bohême, qui feignit de l'accepter, et fut aussitôt reconnu roi par les états de Hongrie. Son couronnement se fit dans Allé-Royale, le 21 septembre de la même année 1490. Jean Albert, son frère, et Maximilien, lui déclarèrent la guerre tout à tour. Après divers combats, il abandonna l'Autriche à Maximilien l'année suivante, avec substitution du royaume de Hongrie, en faveur de la maison d'Autriche, au défaut de la postérité de Ladislav. Mais tandis qu'il était encore occupé à se défendre contre l'archiduc

duc, Jean Albert, sur la fuisse nouvelle qui couvrit de sa mort, était resté à main armée dans la Hongrie. Jean Zapolski, vaivode de Transylvanie, envoyé contre lui, le fait prisonnier après l'avoir battu. Casimir, père de Ladislas et de Jean-Albert, étant mort, l'an 1494, le roi de Hongrie rend la liberté à son frère, fait alliance avec lui, et consent qu'il monte sur le trône de Pologne. L'an 1495, Emeric Dreucene, autre général de Ladislas, occasionne une nouvelle rupture entre la Hongrie et la Porte. Ali-Bek, gouverneur de Sinderovic, revenant d'une expédition qu'il avait faite en Croatie par ordre du sultan Bajazet, traversait précipitamment la Hongrie pour s'en retourner. Dreucene vint à sa rencontre pour l'arrêter, et le force, malgré ses remontrances, d'en venir à une bataille qui se donna le 9 septembre. Le général hongrois la perd avec la liberté. Amené au vainqueur les mains liées derrière le dos, il en est accueilli honnêtement. Mais tandis qu'il est à table avec lui, on apporte au bacha les têtes sanglantes du fils et du neveu de Dreucene, tués dans le combat. Ce spectacle le met en fureur. Il desirait la mort, et provoque le bacha à la lui donner. Ali-Bek a la modération de se contenir, et l'envoie au sultan, lequel, après l'avoir retenu quelque temps en prison, le relâche dans une île où il mourut au bout de trois mois. Ladislas eut sa revanche l'année suivante. Kinis, son général, prend et pille dans la Servie, sur la fin de 1496, deux citadelles des Turcs, où était le dépôt des richesses enlevées aux Chrétiens. Ayant fait alliance avec les Vénitiens contre les infidèles, il repousse, l'an 1501, les troupes que Bajazet II avait envoyées contre lui, et porte la désolation dans la Bosnie. L'an 1514, à la persuasion du cardinal Thomas Erdod, archevêque de Sirigone, il consent à la publication d'une croisade contre les Turcs. L'événement ne répondit pas aux espérances dont on l'avait flatté. Les paysans, armés pour cette expédition, se révoltent contre leurs seigneurs, dont plusieurs perdent la vie dans cette sédition. Jean Zapolski marche contre ces brigands et les taille en pièces, près de Temeswar. Leurs chefs, Georges Sekel (ou le dicule), et Grégoire, son frère, tombent entre les mains des vainqueurs, et périssent dans les plus affreux tourments. Mais cette exécution ne sert qu'à irriter la fureur des croisés. Toute l'habileté des généraux de Ladislas, suffit à peine pour l'étouffer. L'an 1516, le 4 ou plutôt le 13 mars, ce prince meurt à Bude dans sa soixante-unième année. Ce fut par ses ordres que les lois et les coutumes de Hongrie furent recueillies et rédigées en un corps, sous le titre de *Jus consuetudinarium Hungarie*. Le jurisconsulte Verbeuzi en fut le rédacteur. Ladislas avait promis, comme on l'a dit, à Béatrix, veuve de Mathias, de l'épouser pour pria du trône qu'elle lui avait procuré. La raison d'état rompit cet engagement. Ladislas, au mépris de sa parole, donna sa main, l'an 1502, à ANNE, fille de Guillaume, comte de Candale, et petite-fille, par Catherine sa mère, de Gaston, comte de Foix, et de Madeline, fille de Charles VII, roi de France. Anne le fit père d'une fille de même nom qu'elle, mariée à Ferdinand I<sup>er</sup> d'Autriche, qui viendra ci-après, et d'un fils qui suit, qu'elle mit au monde, l'an 1506, en mourant. La reine Béatrix, sa rivale, lui survécut deux ans, et finit ses jours, l'an 1508, dans l'île d'Ischia, au royaume de Naples, où elle s'était retirée, après avoir fait réentier la Hongrie de ses plaintes contre la perfidie de Ladislas (Voyez Vladislas II, roi de Bohême; Bajazet II, et Selim I<sup>er</sup>, empereurs ottomans.)

## LOUIS II.

1516. Louis II, né le 8<sup>me</sup> mai de l'an 1506, n'avait que dix ans lorsqu'il succéda au roi Ladislas, son père, qui l'avait fait couronner de son vivant, le 4 juin 1507. Incapable de gouverner par lui-même, il devint le jouet des grands du royaume, qui se lui laissèrent que le titre de roi. Les factions naquirent

de cette espèce d'anarchie. Soliman II, empereur des Turcs, profite des troubles de la Hongrie, pour y faire des conquêtes. Ce n'était peut-être pas son intention; mais le trait suivant l'y détermina. Selim, son prédécesseur, avait conclu une trêve avec le roi Ladislas. Soliman envoya une ambassade à Louis pour lui offrir la prorogation de ce traité, à certaines conditions onéreuses. Louis, ou plutôt ses ministres, non-seulement refusèrent avec mépris les ambassadeurs, mais ne craignirent pas, dit-on, de violer, en leurs personnes, le droit des gens, en leur faisant couper le nez et les oreilles. Le sultan, furieux de cette atrocité, rassembla toutes ses forces pour en tirer vengeance. L'an 1541, il met le siège devant Belgrade, et la prend le 9 août, selon les historiens turcs, ou le 10 du même mois, suivant les chrétiens, après six semaines de tranchée. Cette prise est suivie de celle de Salankemen, de Peter-Waradin, et de plusieurs autres places tant de la Hongrie que de la Croatie. L'an 1546, le 30 août, bataille entre Louis et Soliman, dans la plaine de Mohatz, près de Cinq-Eglises. Louis la perd avec la vie à l'âge de vingt ans. On donna des larmes à la mort de ce jeune prince, dont mille belles qualités naissantes faisaient concevoir les plus grandes espérances, et dont l'âge excusait la témérité. Mais on ne plaignit pas également les sept évêques qui périrent dans cette journée, ou ils commandaient autant de corps, et dont les têtes furent portées à Soliman. On regretta encore moins Paul Tomori, évêque de Colocza, qui, depuis longtemps, exercé dans les combats, faisait, dans celui-ci, qu'il avait engagé, les fonctions de général, avec une confiance qui précipita avec lui son maître et son armée. Cette victoire des Ottomans leur ouvrit les portes de Bude, où ils entrèrent le 10 septembre, et firent un butin immense. C'est dans ce déplorable sac que fut brûlée la fameuse bibliothèque que Mathias avait amassée avec tant de soins et à si grands frais. Le corps du roi Louis ne fut trouvé que deux mois après la bataille, dans un marais où son cheval s'était enfoncé avec lui. Il avait épousé, l'an 1521, MARIE, sœur de Charles-Quint, dont il n'eut point d'enfants. (Voyez Louis, roi de Bohême, et Soliman II.)

JEAN ZAPOLSKI,  
CONCURRENT.

1526. JEAN, fils d'Etienne Zapolski, ou de Zapol, vaivode de Transylvanie, est élu roi de Hongrie, le 11 novembre, par les états assemblés à l'ordinaire dans la plaine de Rakos, près de Pesth. Obligé, l'an 1528, par son concurrent, Ferdinand d'Autriche, de prendre la fuite, il se retire vers le roi de Pologne, son beau-frère. De là il implore, par le moyen de Jérôme de Laszki, palatin de Sieradie, le secours du sultan Soliman, et l'obtient en promettant de se rendre son vassal et de lui payer tribut. Soliman arrive en Hongrie, la traverse en conquérant, et va droit à Vienne, qu'il assiège le 26 septembre 1529. Il échoue devant cette place, et lève le siège le 14 octobre suivant. En retournant, il s'arrête à Bude, dont il remet en possession le roi Jean. La guerre continue entre

FERDINAND I<sup>er</sup>,  
D'AUTRICHE.

1527. Louis étant mort sans postérité, FERDINAND I<sup>er</sup>, archiduc d'Autriche, beau-frère de Louis, par Anne, sa femme, revendique le royaume de Hongrie, en vertu du traité fait entre l'empereur Maximilien et le roi Ladislas. Etienne Bathori, palatin de Hongrie, s'étant déclaré pour Ferdinand, assemble, à Presbourg, une diète où il le fait proclamer roi. Cet événement est du commencement de l'an 1527. Ferdinand, à la nouvelle de son élection, entre en Hongrie, et débute par se rendre maître de Bude, le 20 août, sans coup férir. Après y avoir fait un séjour de deux mois, il s'achemine vers Alle Royale, où il est couronné par l'archevêque de Strigonie, Paul Varian, le même qui avait couronné Jean Zapolski, son rival. Obligé de retourner à Vienne, il donne ordre, en

ce dernier prince et Ferdinand avec des succès divers. Elle finit, en 1536, par un accord qui assure à l'un et à l'autre la possession de ce que les armées leur avaient acquis, mais à condition que toute la Hongrie reviendra à Ferdinand après la mort de son rival. Le roi Jean meurt le 21 juillet de l'an 1540, âgé de cinquante-trois ans, à Hermanstadt, en Transylvanie. Peu de jours avant sa mort, ELISABETH, sa femme, fille de Sigismund, roi de Pologne, qu'il avait épousé en 1525, accoucha d'un fils, nommé par les historiens Jean-Sigismund, quoiqu'il eût reçu au baptême le nom d'Étienne. Cette princesse, après la mort de son époux, était disposée à céder la Hongrie à Ferdinand, conformément au traité fait entre lui et le feu roi. Mais le pape Martinus, régent du royaume, s'y oppose au nom du jeune prince, et implure la protection de Soliman. C'était appeler le loup au secours de l'agneau. Soliman, à son arrivée dans ce royaume, fit bien voir qu'il se travaillait pour son compte. Ses généraux vainrent de s'emparer de Bude sur les Autrichiens, l'an 1541, après un siège des plus meurtriers, qui fut couronné par le massacre des prisonniers. Cela fait, il leva entièrement le masque, en ordonnant à la reine de se retirer en Transylvanie avec son fils, et confirmant Martinus dans sa qualité de régent, pour ce pays seulement.

nant canons, tentes et bagage. Soliman entre dans cette ville, le 30 juillet, et ordonne à la reine Elisabeth de se retirer en Transylvanie avec son fils, jusqu'à sa majorité. Mais il lui laisse bientôt apprécier que son dernier état de s'approprier ce royaume. Par son ordre, les églises de Bude furent converties en mosquées, les officiers et les magistrats chassés. Tout prit une nouvelle forme. Après ces dispositions faites à Bude, il entreprit la conquête de toute la basse-Hongrie, d'où il envoya des troupes, l'an 1544, ravager l'Autriche, la Silésie et la Moravie. L'an 1545, il prit Strigonie, Cinq-Eglises, Albe-Royale, et poussa ses conquêtes fort avant dans la Haute-Hongrie. Les Turcs, l'an 1551, après avoir inutilement assiégé Temesvár, se rendent maîtres de Lipca, qui est reprise la même année par les Allemands. Nouvelle irruption des Turcs, l'année suivante en Hongrie, où ils prennent Enns, Temesvár et d'autres villes; mais ils échouent devant Agria. L'an 1563, Ferdinand cède la Hongrie à son fils Maximilien. Ce prince, dès l'an 1543, avait fait un testament auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, et qui jeta de loin, dit-on, homme d'esprit, la semence de la guerre qui a troublé l'Europe durant deux cents ans. Ce testament appelait ses filles à la succession des royaumes de Hongrie et de Bohême, au

défaut des héritiers de ses fils. C'est d'après cette disposition qu'en 1740, la maison électorale de Bavière a formé ses prétentions sur ces deux royaumes, l'archiduchesse Anne, fille de Ferdinand, ayant épousé Albert V, duc de Bavière. (Voy. Ferdinand, 1<sup>er</sup>, empereur, et Soliman II.)

#### MAXIMILIEN.

1563. MAXIMILIEN, fils de l'empereur Ferdinand et d'Anne, sœur du roi Louis II, est couronné roi de Hongrie, le 8 septembre 1563, à Presbourg. Les Hongrois réclament toujours la liberté d'élection et toujours la maison d'Autriche se prévaut du pacte fait avec le roi Ladislas VI. Les Turcs font de nouveaux progrès en Hongrie sous le règne de Maximilien. (Voy. Soliman II, empereur ottoman.) L'an 1572, il ablit la couronne de Hongrie en faveur de Rodolphe, son fils. (Voyez Maximilien II, empereur.)

#### RODOLPHE.

1572. RODOLPHE, fils de Maximilien, élu le 2 février par la forme, est couronné roi de Hongrie, le 25 septembre, selon l'usage lithuanien, le 1<sup>er</sup> octobre, suivant Struvius, à Presbourg, comme le furent ses successeurs. L'an 1583, il conclut une trêve de neuf ans avec le sultan Amurat III. Mais elle fut très-mal observée par les Musulmans. Soliman, leur général, ayant recommencé les hostilités, Rodolphe lui opposa le comte de Serin, qui remporta sur lui, l'an 1587, une victoire éclatante. Le général vaincu, s'étant sauvé à Constantinople, y prévint, en s'empoisonnant, le fatal cordon qui lui était préparé. Peu de temps après les Hongrois gagnèrent contre les mêmes ennemis, près de Putnok, une nouvelle bataille, dont ils furent principalement les succès à Sigismund Bathori, qui nous verrons prince de Transylvanie. L'an 1592, la poche de Bionie se rend maître de Wiclitz ou Wiclitz, ville forte de Croatie. Le 9 juin de l'année suivante, il ouvre les tranchées devant Sissack, ville située au confluent du Kulp et de la Save, et regardée comme le boulevard de la même province. L'archiduc Ernest vint au secours de la place avec Montecuccoli, non dits lors fameux dans l'empire. La place vint au-devant d'eux. Le combat s'engagea près d'un pont sur le Kulp. Les Turcs sont tués en pièces ou précipités dans le fleuve. Le pacte fut du nombre de ces derniers. Le sultan Amurat, à la nouvelle de cette défaite, déclare la guerre à l'empereur, et commence par faire mettre ans ses ambassadeurs, Sissack, le théâtre de la gloire des Hongrois, devient celui de leur honte. Il ouvre ses portes, le 23 août 1593, au bagliherbi de Grèce. Les Hongrois effacent cette tache par une grande victoire qu'ils remportent sur les Turcs, le 24 octobre, près d'Albe-Royale, et par la prise de Filbeck, qui la suivit de près. L'an 1596, le sultan Mahomet arrive en Hongrie à la tête d'une armée formidable. Il met le siège devant Agria, dont il se rend maître par composition, le 13 octobre, après avoir éprouvé la résistance la plus opiniâtre. L'archiduc Maximilien, frère de Rodolphe, repare cette perte par la prise d'Altavien. Une victoire qu'il remporte ensuite sur les Turcs, près du village de Kerestes, non loin d'Agria, fut suivie, le 26 octobre, de la déroute de son armée, que l'avidité du butin avait mis aux prises avec elle-même, et livrée aux Turcs qui observaient ses mouvements. Les Français vinrent au secours de la Hongrie. Jovarin, dont les Turcs s'étaient emparés, est repris, le 23 mars 1598, par le baron de Schwartzemberg, seconde du génie de Vauboucourt, gentilhomme français. Siège de Camiso, formé par les troupes de Mahomet III, le 6 septembre de l'an 1600. La place est emportée le 23 octobre suivant, malgré les efforts du duc de Mercœur, à la tête de vingt cinq mille hommes pour la délier. Enfin, le 23 juin de l'an 1606, l'empereur, pour calmer les mécontentements des Hongrois, dont s'autorisaient les

Tures, fit avec les premiers le fameux traité connu sous le nom de *Pacificatio de Vienne*. Les étrangers y sont exclus des emplois dans le royaume, les privilèges des villes rétablis, et les droits de la nation confirmés. Le 9 novembre suivant, treize concordats pour vingt ans entre le sultan Achmet et Rodolphe. Ce fut alors que les Turcs s'engagèrent à donner le titre d'empereur à Rodolphe et à ses successeurs, au lieu de celui de *Ré de Bel*, roi de Vienne, qu'ils lui avaient donné jusqu'alors, ainsi qu'à ceux qui l'avaient précédé. L'an 1608, Rodolphe cédait, le 27 juin, le sceptre de Hongrie à son frère, l'archiduc Mathias, que les états avaient élu pour leur roi le 14 octobre 1607. (Voy. Rodolphe II, empereur, et les Ottomans.)

#### MATHIAS II.

1608. MATHIAS II, deuxième fils de Maximilien, est couronné roi de Hongrie, à Presbourg, le 19 novembre (et non janvier, comme le marque un moderne) de l'an 1608. Mais avant cette cérémonie, les Hongrois l'indigèrent d'ajouter aux précédentes capitulations plusieurs articles, dont les principaux sont l'exclusion des étrangers pour les charges du royaume, l'élection d'un palatin pour gouverner en l'absence du roi, le libre exercice de la religion protestante réformée, et l'expulsion des Jésuites. Mathias, l'an 1615, renouvelle avec le sultan Achmet la trêve assez mal observée jusqu'alors. Les conjonctures fâcheuses où se trouvait alors le sultan, occupé à étouffer des révoltes qui s'élevaient en Arabie, en Géorgie, et ailleurs, l'avaient déterminé à s'accommoder avec la cour de Vienne, qui dicta elle-même les conditions du traité. Elles ne pouvaient être plus avantageuses pour elle. Presque toutes les conquêtes que les Turcs avaient faites en Hongrie lui furent restituées, et spécialement Cambré, Albe-Royale, Pesth, Bude, outre la démolition qu'elle obtint de plusieurs châteaux, et la restitution aux propriétaires des domaines dont ils avaient été dépossédés. L'an 1618, Mathias se démet, le 26 juin, du royaume de Hongrie, en faveur de son cousin, Ferdinand d'Autriche. (Voyez Mathias, empereur.)

#### FERDINAND II.

1618. FERDINAND II, fils de Charles, duc de Styrie, est couronné roi de Hongrie, le 1<sup>er</sup> juillet 1618, à Presbourg. Les occupations que ce prince eut en Bohême, donnèrent occasion à Bethlen Gabor, prince de Transylvanie, d'entrer en Hongrie, d'y faire des conquêtes, par zèle pour le Calvinisme, dont il faisait profession. Il fit la paix, le 8 mai 1624, avec Ferdinand, et se retira. L'an 1625, Ferdinand, après avoir confirmé la trêve avec le sultan Amurath IV, transmit le sceptre à son fils Ferdinand, âgé de dix-sept ans. Il avait épousé, le 23 avril 1606, M<sup>lle</sup> ANNE, fille de Guillaume V, duc de Bavière, née le 18 décembre 1574, morte le 7 mars 1616, après lui avoir donné six enfants, dont les principaux sont Ferdinand, depuis empereur; Léopold-Guillaume, évêque de Strasbourg; Marie-Anne, femme de Maximilien, électeur de Bavière, son oncle; et Cécile, mariée à Ladislas VII, roi de Pologne. (Voy. Ferdinand II, empereur.)

#### FERDINAND III.

1625. FERDINAND III, fils de Ferdinand II, est couronné roi de Hongrie le 8 décembre 1625 (et non 1627, comme le marque un moderne), dans la diète d'Odembourg. Les Protestants de Hongrie se soulevèrent, l'an 1617, pour la défense de leurs privilèges et de leur religion. Georges Racozy, prince de Transylvanie, se met à leur tête en 1624, et fait plusieurs conquêtes en Hongrie. Ferdinand, après huit ans de guerre, donne quelque satisfaction aux révoltés, et fait une paix d'avant-

lague avec leur chef. L'an 1627, il cède la couronne de Hongrie à Ferdinand, son fils aîné. Mais pour obtenir le consentement des états du royaume, il leur consentit de confirmer les privilèges des Protestants, qui faisaient un parti considérable en Hongrie, et de leur rendre le libre exercice de leur religion. (Voy. Ferdinand III, empereur.)

#### FERDINAND IV.

1647. FERDINAND IV, fils de Ferdinand III, est couronné, à l'âge de treize ans, roi de Hongrie, le 16 juin 1647, à Presbourg. Après la cérémonie il monta à cheval, traversa à pas lents le faubourg de la ville, et lorsqu'il est arrivé à la colline qui domine le Danube, il la monte au galop, tire son sabre sur le sommet de cette espèce de montagne, et forme quatre croix en l'air, en se tournant vers les quatre parties du monde. En tout cela Ferdinand ne fit que se conformer à un ancien usage dont les Hongrois ne dispensent jamais leurs rois à leur couronnement. Sous son règne, la Hongrie jouit de quelque tranquillité, malgré les murmures des Protestants, qui se plaignaient, mais en vain, d'infraction des promesses que leur avaient été faites à l'avènement de ce prince au trône. Avant de parvenir à celui-ci, Ferdinand avait été couronné roi de Bohême l'an 1646. Il fut élu roi des Romains l'an 1653. Ce prince mourut de la petite vérole le 9 juillet 1654.

#### LÉOPOLD.

1655. LÉOPOLD IGNAZ, deuxième fils de Ferdinand III, élu roi de Hongrie le 22 juin 1655, et couronné le 27 du même mois, devint empereur en 1658. L'an 1660, le 27 août, Waradin est pris par les Turcs, après quarante-sept jours de siège. La garnison hongroise, animée par un ministre protestant, avait refusé de recevoir un secours d'allemands, que le comte de Souches voulait jeter dans la place. Kenedi János, prince de Transylvanie, fit franchir la tête à ce préfidant. L'empereur, à la nouvelle affligeante de cette prise, fait appeler son ministre Porta. Celui-ci s'étant fait apporter une carte, l'examine, et dit froidement à Léopold : « La perte n'est pas grande ; ce n'est qu'une étalée à pores ». Léopold n'est pas le seul prince mal instruit qui un ministre ait osé en imposer de la sorte. L'an 1663, nouveaux progrès des Turcs en Hongrie, sous le commandement de Mahomet Kioprili. Ce général se rend maître de Neuhaus, le 27 septembre, après trente-six jours de siège, et la perte de 15,000 hommes que cette conquête coûta aux Turcs. La place était défendue par le comte Adam de Forgatz, qui ne la rendit que lorsque les magasins de poudre eurent sauté. L'an 1664, le 1<sup>er</sup> août, Montecuccoli, général des Impériaux, à l'aide des Français, commandés par les comtes de la Fuillade et Coligny, bat Mahomet Kioprili sur les bords du Raab, près du village de Saint-Gothard; mais il ne tire pas de sa victoire l'avantage qu'elle semblait lui promettre. Trêve conclue pour vingt ans le 17 septembre suivant à Temeswar, entre Léopold et Mahomet IV, à des conditions que ce dernier n'avait pas lieu d'espérer. Le comte Nicolas de Serin blâma hautement cette trêve, et fit un écrit pour montrer que la Hongrie était en état de se défendre par elle-même; mais il mourut le 25 novembre de la même année. (D'Avrigny.) L'historien de Tekeli met ce traité dix jours, et M. Pfeffel huit jours seulement après la bataille de Saint-Gothard. L'an 1668, le 5 avril, l'empereur étant en Hongrie court risque d'être empoisonné dans un festin que le comte Nadasti lui avait préparé. La comtesse Nadasti, qui sauva la vie de ce monarque, perdit de la main de son époux par le même genre de mort. (Mém. du comte Bilem Niklos.) Les Hongrois nient ce fait et d'autres semblables imputés à Nadasti. L'an 1670, sédition des Protestants de Hongrie, ayant à leur tête Georges Racozy; elle s'apaise la même année par la soumission du chef. L'empereur ayant découvert, l'an 1671, que

conjonction formée par les comtes Nadasti, dont on vient de parler, Pierre Szerini ou Sérin, François-Christophe Frangipani et Tattenbach, pour soulever la Hongrie, les fait arrêter, et nomme une commission pour instruire leur procès. Les trois premiers sont condamnés, le 24 avril, à perdre la tête sur un échafaud. Nadasti fut exécuté à Vienne, le 30 du même mois, Sérin et Frangipani à Neustadt. Tattenbach ne fut jugé et mis à mort que le 1<sup>er</sup> décembre suivant. Après ces exécutions, l'empereur regardant la Hongrie, dont il tenait toutes les places fortes, comme un pays de conquête, supprima la charge de palatin, et lui substitua celle de vice-roi, dont il revêtit Jean Caspard d'Asperggen, grand-maître de l'ordre Teutonique. Les Hongrois voyant leur liberté anéantie, résolurent de faire les derniers efforts pour la recouvrer. La cour de Vienne, informée de cette résolution, met à prix les têtes de ceux dont elle pouvait craindre les entreprises. Ce cruel expédient ne sert qu'à faire éclater plutôt le soulèvement. Le comte Emeric Tekeli, dont le père était mort l'an 1673, en défendant contre les impériaux son château de Kus, se rend en Transylvanie auprès du prince français Racozi, gendre du feu comte de Sérin, qui avait armé treize comtes de la haute Hongrie pour procurer la délivrance, et ensuite pour venger la mort de son beau-père. Plusieurs seigneurs viennent l'y joindre. Ils eurent bientôt une armée capable de faire tête aux impériaux. Mais leurs exploits se réduisirent pendant quelques années à des courses dont les succès étaient contrebalancés par des pertes. La défection de François Racozi qui se donna à l'empereur, ne les déconcerta pas. Pour se remettre en force, ils appelèrent de Pologne à leur secours, l'an 1677, le comte de Bohun, qui leur amena six mille polonois que le roi Jean Sobieski avait licenciés après la paix de Zuravno. Le général Smith ayant attaqué ce corps à Nialap, près de Tibiak, fut défait, et laissa sur le champ de bataille plus de mille impériaux, outre huit cents qui se noyèrent, et environ autant qui furent faits prisonniers. Les mécontents ayant joint le vainqueur, leur armée se trouva forte de dix-huit mille hommes. Mais la division d'état même, pour le commandement, entre Veselehi et Tekeli, retarde leurs progrès. Tekeli à la fin triomphe de son rival et l'enferme prisonnier à Clausembourg. La cour de Vienne le voyant alors pleinement libre, l'amuse par des trêves qu'elle n'observe pas. Pour la contraindre à l'exécuter, il se recours à la Porte Ottomane, dont il obtient une promesse d'être secouru. L'empereur alors consent de tenir une diète pour discuter les griefs des mécontents. Elle s'assemble, l'an 1683, à Oedenbourg, au mois d'avril, et voici quel en fut le résultat. On y crut d'abord un palatin qui fut le comte Paul Esterhazy. Le gouvernement légitime, conforme aux lois et aux serments des rois, qui avait duré huit cents ans, fut rétabli, après une interruption de dix ans, le prétendu droit des armes abol pour jamais, et toutes les injustices passées solennellement rétractées. Tekeli n'assista point à cette assemblée. Engagé trop avant avec la Porte pour reculer, il continua ses hostilités, muni des secours qu'elle lui fit passer. Le 14 août, il prend la ville de Casovie, dont un lieutenant avec qui il entretenait des intelligences, lui avait livré le château. Leubach et le fort de Sipi se rendent le 18; Epéries et Tokkai tombent pareillement, la première entre ses mains, l'autre dans celles des Turcs. Il était déjà maître de la forteresse importante de Mougata, ou Munkatz, dans le comté de Pereczas, par son mariage avec Hélène d'Esdrin, fille du feu comte Sérin, et veuve de François Racozi. Le 16 septembre, le bacha de Waradin oblige Fillek à se rendre après trois jours de tranchée et divers assauts. La place fut rasée à l'occasion de la dispute qui s'éleva entre lui et les mécontents, à qui y mettrait garnison (d'Avrigny). Tekeli faisait cependant la conquête des villes de la montagne. Comme sa hauteesse l'avait déclaré prince de Hongrie, il y fit battre de la monnaie, dont l'empreinte portait d'un côté ces paroles : *Hemericus, comes Tekeli, principis Hungariae*, et sur le revers : *Pro Deo, pro patria, pro libertate*.

(*Ideu*). Le trêve entre la cour de Vienne et la Porte étant expirée l'an 1683, celle-ci refuse de la prolonger, et déclare ouvertement la guerre à l'empereur. Ce monarque vient à bout, non sans peine, de conclure une ligue offensive et défensive avec Jean Sobieski, roi de Pologne. Ce fut le salut de l'empire. Le grand-vizir, Kara Mustapha, ayant traversé la Hongrie à la tête de deux cent mille hommes, vient se présenter devant Vienne. Tandis qu'il fait le siège de cette ville, le duc de Lorraine s'empare de Breisbourg qui était mis sous la protection de Tekeli. Le 7 octobre, après la levée du siège de Vienne, le roi de Pologne livre bataille aux Turcs à la vue de Borkan, près de Strigonia, et la perd, avec risque de la vie, par trop de précipitation. Deux jours après, il prend sa revanche au même endroit; secondé du duc de Lorraine, il taille en pièces l'armée ottomane. La guerre continue, les années suivantes, avec de nouveaux succès pour les Chrétiens. L'an 1684, le duc de Lorraine défait quinze mille turcs, le 27 juin, près de Weissen. Tekeli cependant, après avoir vainement tenté un accommodement, continuait à se dévouer avec une partie des mécontents, qui lui était restée fidèle. Le 18 septembre, à la pointe du jour, il est surpris par le général Schultz, et se sauve en chassant jusqu'à Casovie. Schultz crut qu'Epéries tiendrait peu après cet avantage. Le froid néanmoins et la diète l'obligèrent d'en lever le siège. Mais ayant repris l'année suivante, il se rendit maître de la place le 11 août, après vingt-deux jours de tranchée ouverte. Le 19 du même mois, le duc de Lorraine emporta d'assaut Neubausel. Au mois d'octobre suivant, le seraskier Heitani, bacha de Waradin, fait arrêter Tekeli sur des soupçons que Caraffé, général des impériaux, lui avait inspirés. A la nouvelle de sa détention, ses troupes indignées vont se rendre pour la plupart à l'armée impériale. Casovie, et d'autres places qui tenaient pour lui, ouvrent leurs portes aux Allemands. Tekeli est relâché par ordre du sultan, qui le reçoit avec des marques d'une distinction particulière. Mais sa liberté, dit le père d'Avrigny, ne fit pas, à beaucoup près, autant de bien que sa détention avait fait de mal. L'an 1686, le 2 septembre, le prince de Lorraine force Bude. On y trouva renfermée, dans une cage de fer, la tête du grand-vizir Kara Mustapha, que le grand-seigneur avait fait étranger trois ans auparavant, et en la porta à Vienne au cardinal Colonini, dont le vizir avait lui-même promis d'apporter la tête à son maître. L'armée turque, qui était venue au secours de la place, s'enfuit aussitôt qu'elle fut prise. Le prince ne la poursuivit pas pour deux raisons : 1<sup>re</sup>, parce qu'il est très-difficile d'attraiter les turcs quand ils se retirent; 2<sup>de</sup>, parce que pour peu qu'on dérange ses rangs en les poursuivant, ils reviennent avec une telle précipitation et une telle furie, que les meilleures troupes courent risque d'être culbutées. (*Mémoires de Breisbourg*). L'an 1687, le 12 août, les ducs de Lorraine et de Bavière instent en déroute, dans la plaine de Mohatz, une armée de quatre-vingt mille turcs, commandée par le grand-vizir. Le fruit de cette victoire fut la réduction de l'Esclavonie sous les lois de Léopold. Le duc de Bavière fut beaucoup de part à presque tous ces exploits. Fier de tant de prospérités, Léopold assembla les états à Breisbourg, y fit déclarer, le 30 octobre 1687, la couronne de Hongrie héréditaire dans sa maison, et érige en même temps cette couronne à son fils aîné, l'archiduc Joseph. Les états, si jaloux auparavant de leur liberté, ne savent alors qu'obéir. Un échafaud dressé depuis le 5 mars dans la ville d'Epéries, et teint du sang des mécontents, avait préparé les esprits, par la terreur, à cette soumission. (*Voyez Léopold, empereur, et les Ottomans*.)

## JOSEPH, ARCHIDUC.

1687. JOSEPH, archiduc d'Autriche, âgé de neuf ans, est couronné roi de Hongrie, le 9 décembre 1687, à Breisbourg. L'an 1688, la princesse Tekeli capitule, le 17 janvier, dans Munkatz, après plusieurs années de blocus. Par le traité, il fut stipulé qu'il y aurait amnistie pour la garnison et les habi-

tants, que la princesse et les enfants qu'elle avait de Racozi, son premier mari, seraient conduits à Vienne, et qu'on leur rendrait leurs biens, meubles et immeubles. En conséquence, la mère et la fille furent menées à Vienne, où elles furent enfermées dans un couvent, et le fils, François-Léopold, édwyé chez les Jésuites à Prague. Le comte Caraffa prend, le 19 mai, Albi-Royale, après une longue défense. Le 6 septembre suivant, l'électeur de Bavière emporte, l'épée à la main, Belgrade, assiégée depuis le 1<sup>er</sup> août. Cette ville est reprise par les Turcs, le 8 octobre 1690, à la faveur de l'incendie d'un magasin de poudre. L'an 1691, bataille de Salenkemen, donnée, le 19 août, par le prince de Bade, contre les Turcs. Le carnage fut grand de part et d'autre, et le succès douteux. Le grand-visir Kioprli périt dans l'action avec l'aga des janissaires. L'an 1697, le 1<sup>er</sup> septembre, victoire du prince Eugène sur les Turcs à Zenta. Vingt mille de ces infidèles, avec le grand-visir, et dix-sept pachas, résistèrent sur la place, outre dix mille qui se noyèrent, et plus de trois mille qu'on fit prisonniers. Le butin fut immense. Mais la gloire dont Eugène se couvrit à cette journée, ne le mit pas à l'abri des traits de l'envie. L'empereur lui avait fait défendre d'engager une affaire générale. Ceux qui avaient sollicité cette défense obtinrent qu'à son retour à Vienne il fût mis aux arrêts. Lorsqu'on lui demanda son épée, *La voilà, dit ce héros, puisque l'empereur la demande; elle est encore fumante du sang de ses ennemis. Je consens à ne plus la reprendre; si je ne puis l'employer pour son service, Léopold doit se tourner de cette générosité, qu'il donna au prince un écrit qui l'autorisait à se conduire à la guerre comme il le jugerait à propos, sans qu'il pût jamais être recherché.* L'an 1699, traité de paix signé à Carlowitz, les 25 et 26 janvier, entre l'empereur et les Turcs. Par ce traité, l'empereur resta, en possession de la Transylvanie, de l'Esclavonie et de toute la Hongrie en deçà de la Save; et les Turcs conservèrent Temeswar avec la Hongrie au-delà de la Save. Le prince François-Léopold Racozi, fils de François Racozi, et petit-fils de Georges II Racozi, s'échappa, le 9 novembre 1701, de la prison de Nenstadt, où l'empereur l'avait mis, et va former un nouveau parti en Hongrie. La France lui envoya du secours en 1705. Diète d'Osod, tenue au mois de juin 1707, dans laquelle Racozi fait déclarer le trône de Hongrie vacant. Il est battu, l'an 1708, le 3 août, par le général Heister, à la vue de Treunkin. L'an 1711, il est obligé d'abandonner la Hongrie. Le 17 avril de la même année, mort de l'empereur Joseph. Le 29 du même mois, l'impératrice, sa veuve, conclut, avec les mécontents, un traité de paix, par lequel on leur rend les anciens privilèges conservés en 1690 au corps de la nation. Racozi, et quelques autres, protestent contre ce traité; mais l'acceptation des plus sages lui assura son effet pour le moment, qui était critique.

## CHARRLES.

1712. CHARLES D'AUTRICHE, empereur, est couronné roi de Hongrie à Presbourg, le 21 avril 1712. A l'occasion de ce couronnement, les Hongrois lui firent présent d'un gobelet de vermeil, haut, dit-on, d'une aune et demie, et d'une bourse remplie de cent mille ducats. L'an 1716, il se ligue avec les Vénitiens contre les Turcs. Ses généraux, le prince Eugène à la tête, battent ces derniers entre Peter-Waradin et Salenkemen, le 6 août, et emportent, le 13 octobre suivant, Temeswar, la dernière place que ces infidèles possèdent en Hongrie. L'an 1717, bataille de Belgrade, où les Turcs sont défait le 16 août. La ville se rend aux Impériaux le 18 du même mois. Paix signée à Passarowitz, le 11 juillet 1718, entre l'empereur et la Porte. L'empereur y gagna les villes et banats de Temeswar et de Belgrade, avec une partie de la Serbie. La guerre recommence, l'an 1737, en Hongrie, contre les Turcs. Nuss, pris le 28 juillet par les Impériaux, est repris par les Turcs le 21 octobre suivant. Orsova est forcé par ces derniers, le 9 août 1738. Défaite des Im-

periaux à Krotzka, le 23 juillet 1739. La fureur des Turcs, à cette journée, fut telle qu'on les vit comble de leurs morts les fossés d'une redoute pour s'en emparer. Siège de Belgrade formé par le grand-visir. Tandis qu'il est devant cette place, M. de Villeneuve, ambassadeur de France à la Porte, chargé de la médiation du roi son maître, entre en négociation avec lui. Il vient à bout de le déterminer à renoncer à la continuation de ses conquêtes, et même à celle de Belgrade. Mais la précipitation du ministre de l'empereur rend cette bonne disposition inutile. Il consent imprudemment à la reddition et évacuation de Belgrade. Les préliminaires de la paix sont signés avec cette condition, dans le camp des Turcs, par le grand-visir et le comte de Neuperg. On livre aux Turcs une des portes de Belgrade, sans attendre la ratification de l'empereur, et les hostilités cessent. La négociation se suit : le médiateur continue ses bons offices, et pour réparer la faute du ministre allemand, il réussit au moins à obtenir que la citadelle et les fortifications de Belgrade seront démolies. Enfin, le 22 septembre, le traité est conclu et signé. Les Impériaux y cèdent Belgrade, toute la Serbie et la Valachie, et les Turcs se désistent de toutes leurs prétentions sur la Hongrie, abandonnent le banat de Temeswar, consentent que le Danube et la Save servent à l'avenir de bornes aux deux empires. (Journal de Louis XV.) L'empereur, par une lettre circulaire à ses ministres dans les différents cours, se plaint amèrement de la conduite des comtes de Wallis et de Neuperg dans cette affaire. Mais il n'en témoigne pas moins de disposition à maintenir le traité de paix, et en effet l'échange des ratifications de ce traité se fit, le 5 novembre suivant à Constantinople, dans le palais de l'ambassadeur de France. (Journal de Verdun.) Charles fit arrêter ces deux généraux, et établit une commission pour instruire leur procès. Mais pendant le cours de la procédure, il meurt le 20 octobre 1740. (Voyez Charles VI, empereur.)

## MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE.

1741. MARIE-THÉRÈSE WALPURGE-AMÉLIE-CHRISTINE, fille de l'empereur Charles VI, née le 13 mai 1717, mariée, le 12 février 1736, à François, duc de Lorraine; puis empereur, fut couronnée reine de Hongrie, le 25 juin 1741, à Presbourg, dans le tems qu'une grande partie de l'Allemagne, appuyée de la France, travaillait à la dépouiller. Ayant assemblé les quatre ordres de l'état, elle parut au milieu d'eux, tenant entre ses bras son fils aîné encore au berceau, et leur parlant en latin, elle leur dit avec cette grâce, cet air de grandeur et de majesté qui ont toujours accompagné cette princesse : *Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressources que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma constance. Je mets entre vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut. Tous les palatins attendris tirent leurs sabres, et s'écrient avec transport : Moriamur pro rege nostro Theresia. Marie était enceinte alors, et il n'y avait pas long-tems qu'elle avait écrit à la duchesse de Lorraine, sa belle-mère : *Signez encore s'il me restera une ville pour faire mes vœux.* Dans cet état, elle excitait le zèle de ses Hongrois, elle ranimait en sa faveur l'Angleterre et la Hollande, elle négociait avec le roi de Sardaigne, et ses provinces lui fournissaient des soldats. La Hongrie, dit un auteur qui nous copions, qui n'avait été pour ses ancêtres qu'un théâtre d'effroy de guerres civiles, de résistance et de punition, devint dès ce moment pour elle un royaume où le peuple de ses défenseurs. Trois mille gentilshommes hongrois, qui avaient servi en Silésie sous le comte de Neuperg, montent à cheval. Leur exemple entraîne tout le reste de la noblesse. Les états de Croatie fournissent douze mille hommes, et promettent de lever de nouveaux régiments. La reine, accordant la liberté à tous les serfs qui prendront les armes pour sa défense, un nom-*

Ils infini accourt de tous côtés se range sous ses drapeaux. Le clergé lui fournit généralement des hommes considérables. Son nom, déjà célèbre, dit un autre écrivain, et l'histoire de ses malheurs portée jusqu'au fond de l'Esclavonie, et sur les bords de la Drave, enflammant les habitants de ces tristes contrées de l'enthousiasme martial qui anime tous ses sujets. Il sort de ces pays sauvages des armées de troupes légères, si connues depuis sous le nom de Pandours et de Tölpalsches, dont la bravoure étonnante, l'habillement singulier et l'air affreux, jetaient partout l'épouvante, et gravèrent pour long-tems dans la mémoire des ennemis de leur reine le souvenir de leur figure et de leurs actions. On vit même jusque chez l'étranger des preuves non équivoques du vif intérêt que des particuliers prenaient à la situation de Marie-Thérèse. Les principales dames anglaises, assemblées par la duchesse de Marlborough, se cotisèrent pour lui offrir une somme de cent mille livres sterling, en forme de don gratuit. Elle eut la générosité de la refuser, ne voulant d'autres subsides que ceux qu'elle attendait de la nation assemblée en parlement. Son courage la secourut autant que ses pro-

pres sujets et ses alliés. Enfin, après une guerre de huit ans elle parvint à faire une paix avantageuse, qui lui assura la possession de l'immense héritage que ses ancêtres lui avaient transmis. Cette illustre princesse, la gloire de son sexe, le modèle des reines, des épouses et des mères, par sa piété sincère et éclairée, par sa grandeur d'âme, par la sagesse de son gouvernement, par son amour conjugal, par sa tendresse maternelle, par sa bonté compatissante pour les malheureux, succomba, le 29 novembre 1780, malgré tous les efforts de l'art, à un cancer qui l'enleva à sa famille et à ses peuples dont elle était adorée, dans la soixante-quatrième année de son âge et la quarantième de son règne. Son corps fut inhumé dans le tombeau de ses ancêtres aux Capucins de Vienne, son cœur aux Augustins Dechausses de la même ville, et ses entrailles dans l'église métropolitaine. (Voyez Marie-Thérèse, reine de Bohême, et Louis XV, roi de France.)

Pour la suite des rois de Hongrie, voyez les empereurs d'Occident et d'Allemagne.



# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## .DES PRINCES DE TRANSYLVANIE.

La Transylvanie est une grande et riche province, bornée au Nord par la Pologne, à l'Orient par la Moldavie et la Valachie, au Midi par la Valachie, et à l'Occident par la haute et la basse Hongrie. Le blé qu'elle produit en abondance passe pour le meilleur de l'Europe. Ses vins ont à peu près la même réputation. Trois nations différentes habitent cette province, les Sicules, qui descendent des Huns qu'Attila conduisit en Pannonie; les Saxons, qui s'y établirent du temps des croisades; et les Hongrois, sous le nom desquels on comprend aussi les Moldaves, les Valaques et les Arméniens établis dans ce pays. Hermannstadt en est la capitale, et Albe-Julie le siège de l'évêque unique de Transylvanie.

### JEAN-SIGISMOND ZAPOLSKI.

Par le traité conclu, l'an 1536, entre Jean Zapolski et Ferdinand, il était dit que dans le cas où le premier aurait un fils, la Transylvanie serait demembrée de la Hongrie, pour faire à ce fils une principauté. Le cas étant arrivé, l'an 1540, par la naissance de Jean-Sigismond, cet enfant est reconnu, presque en venant au monde, prince de Transylvanie. Son père, en mourant, le laissa sous la tutelle de sa mère, et la régence de Georges Martinusius, évêque de Waradin. Ce prélat, plus connu sous le nom de Moine, dans les histoires de Hongrie, parce qu'il avait été tiré d'un couvent des ermites de Saint-Paul, près de Bude, joignait aux qualités qui font les grands ministres, la hauteur et la fierté qui caractérisent les despotes. Il eut de fréquentes altercations avec la reine Elisabeth, qui implora contre lui le secours, tantôt du roi Ferdinand, tantôt de Soliman. Martinusius, par son adresse et sa fermeté, para tous les coups qu'elle lui porta, et se maintint dans le poste que le feu roi lui avait confié. Cette princesse, l'an 1551, se voyant près de succomber sous la puissance de la maison d'Autriche, ou sous celle du Turc, lassa d'ailleurs de se voir maîtriser par le régent, se détermina à céder, au nom de son fils, à Ferdinand, la Transylvanie, pour les principautés de Batthor et d'Oppelen, en Silesie, que celui-ci donna en échange, au jeune prince. Le marquis Castaldo, général de Ferdinand, fut le négociateur de ce traité, dans lequel Martinusius eut soin que ses intérêts ne fussent pas oubliés. Il fut convenu que Ferdinand lui confirmerait le gouvernement de la province, avec le titre de vaivode, et quinze mille ducats d'appointements, entre le tiers des salines de Torda, qui faisaient le plus liquide des revenus de la Hongrie. En attendant la ratification de ce traité, Castaldo engagea la reine à se retirer avec son fils à Cassovie. Soliman, apprenant ce qui venait de se passer, entre en fureur, et fit passer une armée considérable en Hongrie, sous la conduite du beglierbey de

Grèce. Le marquis et le prélat réunissent leurs forces pour faire tête à l'ennemi. La conquête la plus considérable des Turcs fut celle de Lippe, qui fut ensuite reprise sur eux. Pendant le cours de cette guerre, Ferdinand obtint du pape, le 12 octobre 1551, le chapeau de cardinal pour Martinusius, et presque dans le même temps lui procura l'archevêché de Strigonie. Castaldo et le prélat eurent en défiance l'un de l'autre. Le premier se croyant assuré que Martinusius entretenait des correspondances avec la Porte, en donna avis à son maître, et reçut un ordre de se défaire de lui. Sforza Pallavicini, Marc-Antoine Ferraro, Campeggio Monino, Piacentio et Scaramoncia, tous italiens, se chargèrent de l'exécution. Ils vont trouver le cardinal au château de Winitz, près de Sassebes, lui présentent des papiers à lire, et tandis qu'il commence à les parcourir, Ferraro le frappe à la gorge d'un coup de poignard. Le cardinal à la force de le repousser; Sforza accourt, et d'un coup de cimeterre le renverse sur le carreau; quatre arquebusiers l'achèvent. Ainsi périt, le 19 décembre 1551, à l'âge de soixante-dix ans, cet homme, que ses talents illustrèrent beaucoup plus que ses vertus. Son corps resta soixante-dix jours sans sépulture, pendant que les assassins étaient occupés à piller ses trésors. Il est à remarquer qu'ils finirent tous par une mort tragique. Les Turcs ayant pris Pallavicini, le firent expirer dans des tourments cruels. Campeggio Monino perdit la tête à Saint-Germain, en Piémont; Ferraro, fut pendu à Alexandrie; Scaramoncia fut écartelé en Provence; Piacentio, après avoir perdu, dans un combat singulier, la main dont il avait frappé le cardinal, fut tué par un soldat, sous les yeux mêmes de Ferdinand. Ce prince ne recueillit pas le fruit qu'il avait espéré de la mort du cardinal. Soliman se mit en devoir de le venger. Méhemet, beglierbey de Romélie, vint, par son ordre, avec une nouvelle armée en Hongrie, assiéger Temeswar, dont il se rendit maître, s'empara ensuite de Zelnock, et echaoua devant Agria. Les Autrichiens, en défendant ce pays, soulevaient contre eux mêmes les habitants, par la dureté de leur conduite. Les Transylvains, plus maltraités, ou moins endurants, prirent le parti. L'an 1554, de rappeler la reine Elisabeth et son fils, à qui Ferdinand refusait de livrer les ducats qu'il leur avait promis. Dès qu'ils reparurent, la noblesse du pays leur jura une fidélité à l'épreuve de la séduction de Castaldo, de la puissance de Ferdinand et des caprices de la fortune. Les Turcs viennent à leur appui, et prennent diverses places en Transylvanie. L'an 1559, la reine Elisabeth meurt le 20 septembre, à l'âge de quarante ans; princesse continuellement exercée par des revers qu'elle soutint avec le courage d'une héroïne, et la résignation d'une chrétienne. Jean Sigismond, son fils, eut à se défendre non-seulement contre les Autrichiens, mais contre ses propres

ajouts. Les Sicules excitèrent, en Transylvanie, une violente sédition, qu'il vint à bout de réprimer par sa fermeté. Ferdinand ayant cédé, l'an 1563, la Hongrie à Maximilien, son fils, il continua la guerre contre ce dernier, et remporta sur lui quelques avantages. Les Tartares, qui étaient venus à son secours, devinrent, par les cruautés qu'ils exercèrent en Hongrie et en Transylvanie, de nouveaux ennemis qu'il eut à combattre. L'an 1568, il leur livra une bataille où vingt mille de ces barbares furent tués en pièces. Enfin, l'an 1570 il fit la paix par la médiation du roi de Pologne, et à l'insu des Turcs, avec Maximilien. Par le traité qui fut conclu entre eux, il renoua au titre de roi, pour ne prendre désormais que celui de prince sermissime. La Transylvanie intérieure lui fut abandonnée comme son patrimoine, et il fut dit qu'après sa mort, l'ultérieure, dont il jouissait pendant sa vie, retournerait à l'empereur. Enfin, le dernier article portait, qu'au cas qu'il mourût sans postérité, les états de Transylvanie éliraient un prince qui serait dépendant de la maison d'Autriche. Jean-Sigismond mourut effectivement sans lignée, et sans même avoir été marié, à Albe-Royale, le 12 mars 1591. Il avait eu le malheur de se laisser infecter de l'hérésie socinienne, qui avait fait des progrès en Hongrie et en Transylvanie, à la faveur des troubles.

#### ETIENNE BATTIORI.

1571. ETIENNE BATTIORI, seigneur puissant, brave, vertueux, affable et d'une taille avantageuse, fut élu, le 25 mai 1571, par les états de Transylvanie, pour succéder au prince Jean-Sigismond. Son election fut confirmée par les deux cours de Vienne et de Constantinople, à la charge de se reconnaître vassal de la première, et tributaire de la seconde. Etienne avait d'abord été attaché à l'empereur Ferdinand; il perdit même la liberté en combattant pour lui. Mais son attachement et ses services furent payés d'ingratitude. Le prince Jean-Sigismond l'attira ensuite à sa cour, et le chargea d'une commission importante auprès de l'empereur Maximilien II, qui le fit arrêter, sous prétexte qu'il avait contrevenu à la trêve. Il passa dans sa prison trois années qu'il employa à s'instruire par la conversation des savants, l'étude de l'histoire et la lecture des bons livres. Tel était le prince que les Transylvains se donnèrent. Son mérite était trop brillant pour ne point offusquer des yeux jaloux. L'an 1595, Etienne fut obligé de prendre les armes contre un seigneur nommé Békessy, qu'il avait eu pour complice dans le tems de son election, et qui ne pouvant lui pardonner la préférence qu'il avait eue, ne cessait de cabaler et d'exciter la Transylvanie à la révolte. Békessy, assiégé dans son château, prit honteusement la fuite, et assura, par sa retraite, la tranquillité de la Transylvanie. Elect le même année sur le trône de Pologne, Etienne céda, l'an 1596, la Transylvanie à son frère, sous le bon plaisir des états. (Voy. les rois de Pologne.)

#### CHRISTOPHE BATTIORI.

1576. CHRISTOPHE BATTIORI est élu prince de Transylvanie à la place d'Etienne, son frère. Les infirmités de ce prince rendent son règne assez court et très languissant. Il mourut l'an 1581, laissant un fils nommé Sigismond, qui lui succéda, et une fille appelée Grisulde, qui fut mariée à Zamoski, chancelier de Pologne.

#### SIGISMOND BATTIORI II.

1581. SIGISMOND BATTIORI, fils de Christophe, lui succéda, l'an 1581, par le choix des états. L'an 1595, ligé avec l'empereur Rodolphe, contre les Turcs, par un traité conclu le 4 mars, il bat le vizir Sinan, devant le château de Saint-

Georges, en Esclavonie, prend cette place d'assaut, emporte quelques autres villes, et revient, au mois de novembre de la même année, dans ses états, couvert de gloire et chargé de butin. Sigismond, en s'alliant avec Rodolphe, n'avait pas oublié ses intérêts. S'il y eût jusqu'alors quelque doute sur la souveraineté et l'indépendance de la Transylvanie, il fut levé par la diète, tenue cette année à Presbourg, où dans l'article trois, le prince de Transylvanie est reconnu prince libre, avec le titre d'*illustissime*. Il accompagna, l'an 1598, l'archiduc Maximilien, dans la campagne de Hongrie, et eut la plus grande part dans ses expéditions. Mais l'année suivante, la crainte de tomber entre les mains des Turcs, lui fit prendre le parti de mettre entre eux et lui, un intervalle qu'il ne leur serait pas aisé de franchir. S'étant rendu à Prague, il traite avec l'empereur de l'échange de ses états contre les principautés d'Oppelen et Batibor, en Silésie. On célébra cette abdication comme un acte d'héroïsme à Vienne. On s'en moqua dans le reste de l'Europe, comme de l'effet du caprice et d'une étrange pusillanimité. L'événement justifia ce dernier jugement. L'an 1598, en exécution de ce traité, Sigismond se rend en Silésie au mois de juin. Le regret le saut aussitôt; il en part au mois d'août suivant pour retourner en Transylvanie. Nouveau trait de la légèreté de ce prince. L'an 1599, il remet, avec l'agrément des états assemblés au mois de mars, la Transylvanie à son cousin André, cardinal et évêque de Varmie, en Pologne. André ne jura pas long-tems de cette principauté; la même année il est battu, le 28 octobre, près d'Hermsstadt, par Georges Basta, général de l'empereur, et trois jours après, les ennemis l'ayant surpris dans sa fuite, lui tranchent la tête. Sigismond vint encore reprendre le gouvernement de la Transylvanie. Battu plusieurs fois, mais surtout le 2 août 1601, à Moitén, il y renonce de nouveau, l'an 1602, et se retire au château de Lohkovitz, que l'empereur lui avait assigné pour sa retraite. Depuis, ayant encore voulu remuer, il fut arrêté et envoyé prisonnier à Prague, où il mourut le 20 mars 1613, sans avoir eu d'enfants de son épouse CHRISTINE, fille de Charles II, archiduc d'Autriche, qu'il avait épousée le 6 août 1595, (morte le 6 avril 1621.)

#### L'EMPEREUR RODOLPHE.

1602. L'empereur RODOLPHE, devenu maître de la Transylvanie par la dernière cession de Sigismond Battiore, exhiba une espèce de triomvirat pour gouverner l'état. L'an 1603, les Transylvains, mécontents de ce gouvernement, se donnent à Moïse, prince des Sicules. Moïse entre, le 9 juin de la même année, dans Weissenbourg, ou Albe-Jule, qui lui avait volontairement ouvert ses portes. Mais, au mois de septembre suivant, il est battu par les impériaux, et tué dans le combat. L'an 1604, nouvelle révolte de la Transylvanie, et d'une partie de la Hongrie, sous la conduite d'Etienne Botskai, noble hongrois. Le 5 décembre, Etienne livre bataille au comte de Belle-Joyeuse, général des Impériaux, et le bat à plate-couture.

#### ETIENNE BOTSKEI.

1605. ETIENNE BOTSKEI, protestant de religion, se fait reconnaître, au mois d'avril 1605, prince de Transylvanie par les états du pays. (Sponde.) Le sultan, sous la protection duquel il s'était mis, le confirme, au mois de novembre suivant, dans cette principauté, comme dans celles de Moldavie et de Valachie, dont il s'était pareillement emparé. Il y ajouta le titre de roi. L'an 1606, par le traité conclu le 23 juin entre la cour de Vienne et le Pape, Botskai se fait reconnaître, par l'empereur, prince de Transylvanie, comte des Sicules et palatin de Hongrie; dignités qui se perpétueront, est-il dit, dans sa race masculine, jusqu'à son extinction; après quoi la Trans-

ylvanie doit retourner à l'empereur, ou plutôt à la maison d'Autriche. Etienne meurt à Cassovie, empoisonné, dit-on, par son secrétaire, à la sollicitation des Turcs, le 28 décembre de la même année, sans laisser d'enfants de son épouse CATHERINE, fille du comte Hagorassi.

## SIGISMOND RACOCZI.

1607. SIGISMOND DE FELSEO VADAS, prince de Racozi (et non Racoiski), dont la valeur s'était signalée en Hongrie contre les Turcs, est élu, malgré lui, prince de Transylvanie, dans un âge avancé, le 26 février 1607, par les états assemblés à Claussenbourg. L'empereur, à qui cette principauté devait revenir après la mort de Rotskai, suivant le traité fait avec lui, dissimule cette élection. Racozi, l'an 1608, abdique à raison de ses infirmités, et se retire à Sarrento, où il mourut l'an 1613, dans une heureuse obscurité, laissant un fils nommé Georges, qui vintra ci-après.

## GABRIEL BATTHORI.

1608. GABRIEL BATTHORI succéda, par le choix des états et la faveur des Turcs, à Sigismond Racozi. Informé que l'empereur se prépare à faire valoir ses droits sur la Transylvanie, il le prévient par une députation dont le succès lui un traité par lequel il était reconnu vaivode de Transylvanie, à condition de recevoir garnison allemande dans les villes de sa domination. La Porte, instruite de ce traité par Bethlém Gabor, qui aspirait à sa place, envoya contre lui deux corps de troupes, commandés, l'un par Sandar Bassa, l'autre par Ogli. Batthori, poursuivi de place en place, et se voyant sans ressource, se fait donner la mort à Vallenese, par un de ses soldats, le 27 octobre de l'an 1613.

## BETLEM OU BETLÉEM GABOR.

1613. BETLEM GABOR, ou GABRIEL BETLÉEM, noble hongrois et calviniste, persécuteur de Gabriel Batthori, qui l'avait comblé de bienfaits, est déclaré prince de Transylvanie, le 30 octobre 1613, par Sandar Bassa, titre que les états assemblés à Hermanstadt lui confirment. L'an 1619, il se déclare le protecteur des rebelles de Bohême, et conclut une ligue avec eux. Tandis que l'empereur Ferdinand est occupé à réduire ce pays, il entre, au mois de septembre, dans la haute Hongrie à la tête d'une armée, faisant porter devant lui un étendard sur lequel on avait peint deux chevaliers qui unissaient leurs mains, et au bas desquels on lisait cette devise : *Confederatio et concordia*. Ne trouvant presque point de résistance, il s'avance jusqu'à Presbourg, dont il se rend maître, le 20 octobre, et s'y fait reconnaître prince de Hongrie. Vieune croyait déjà le voir sous ses murs, et en tremblait d'effroi. Mais la disette de vivres l'oblige de revenir sur ses pas. S'étant arrêté à Neuhausel, il y convoque une assemblée des états de Hongrie, de Silésie et de Lusace, dans laquelle il fut résolu de le déclarer roi de Hongrie. Mais la proclamation et le couronnement furent remis à un autre temps. Le comte de Buquoi reprend Presbourg, le 30 mai 1621, et met ensuite le siège devant Neuhausel, où il fut tué le 10 juillet. L'an 1624, le 8 mai (*Mercure François*). Gabor conclut à Vieune, par ses députés, un traité de paix avec l'empereur Ferdinand II, par lequel il est reconnu prince de Transylvanie, en renonçant au titre de roi de Hongrie, et obtient les duchés d'Opelen et de Ratibor, en Silésie. L'an 1629, sur la nouvelle que Gustave-Adolphe, roi de Suède, se prépare à pénétrer en Allemagne, il fait de son côté des préparatifs pour entrer en Hongrie. Mais une hydropisie qui lui survient, fait évanouir ce projet. Il meurt de cette maladie, au mois de novembre de la même année. On dit que sentant approcher sa dernière heure, il fit un testament par lequel il donnait à l'empereur

un cheval de prix, richement enharnaché, et 40,000 ducats. Il y avait un legs semblable pour le roi de Hongrie, et un autre de la même espèce pour le sultan Amurat IV. La bizarrerie de ce testament ne démentait point la conduite que le vaivode avait tenue dans l'administration de ses affaires. Son caractère était un mélange d'avarice et de générosité, de valeur et d'inconstance, de vertus et de vices, qu'il serait difficile de définir. On peut regarder le tableau de sa vie comme une suite de singularités, sur laquelle on ne saurait asseoir de jugement solide. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il joignait un peu de folie à de grandes qualités. Sa femme, CATHERINE de BRANDENBOURG, dont il ne laissa point d'enfants, lui survécut. Elle gouverna la Transylvanie jusqu'à la tenue des états.

## GEORGES RACOCZI I.

1631. Les états de Transylvanie, après avoir élu pour leur prince, l'an 1630, à Waradie, Etienne Bethlém, proche parent de Gabor, révoquèrent cette élection en 1631, et proclamèrent GEORGES RACOCZI, vulgairement appelé RAGOTZI. Résolu de se rendre indépendant, il ne menagea ni l'empereur ni le sultan, et s'allia aux Suédois avec lesquels il devint la Pologne. Les Protestants de Hongrie trouvèrent en lui un défenseur ardent. Attaqué, l'an 1639, par les Turcs, protecteurs de la maison de Bethlém, qu'il maltraitait, Racozi leur fit divers, et les repoussa vigoureusement. L'an 1644, pour faire diversion aux forces de la maison d'Autriche, employées en Allemagne contre les Suédois, il fonda sur la haute Hongrie, mille quantités de bourgs ou de villages, emporta d'assaut Cassovie, au mois de mars, et plusieurs autres places dans le cours de cette année et de la suivante. Pais entre ce prince et l'empereur, conclue le 26 de juillet 1645, à des conditions trop avantageuses pour le premier. L'an 1648, il se met sur les rangs pour la couronne de Pologne, et se présente à la tête de trente mille hommes, pour combattre, s'il est élu, contre ses congénères, avec lesquels la république était alors en guerre, ou se joindre à eux s'il est rejeté. Cette alternative, proposée avec indecence, lui fait donner l'exclusion. Il meurt le 24 octobre de la même année, après avoir été marié deux fois; la première à SOPHIE, fille d'Etienne Bethlém, dont il eut Georges Racozi, qui lui succéda; la deuxième à SOZANNE LORENTZA, qui lui donna Sigismond, dans la suite duc de Montagut, et mort en 1652. Ce prince en mourant laissa ses états augmentés des deux Valachie qu'il avait conquises, et de grands trésors que l'ambition démesurée de son successeur trouva moyen de dissiper en pure perte.

## GEORGES RACOCZI II.

1648. GEORGES RACOCZI, est élu vers la mi-octobre 1648, pour succéder au prince Georges, son père. La Pologne, en 1655, se vit plongée dans une grande confusion, le roi Casimir ayant été poussé jusque sur la frontière par quelques palatins qui avaient appelé le roi de Suède à leur secours. Racozi croit l'occasion favorable pour se faire reconnaître lui-même roi de Pologne. L'an 1657, au mois de janvier, il entre dans ce pays pour joindre ses armes à celles du roi de Suède. Battu le 14 juillet suivant par les Polonais et les Impériaux réunis, il est obligé de reprendre la route de ses états, après avoir subi la loi du vainqueur dans un traité de paix qui lui signa au mois d'août, et s'en revient avec trente domestiques, reste malheureux d'une armée de vingt-cinq à trente mille hommes qu'il avait menée en Pologne. Le grand-seigneur irrité de son interruption dans ce royaume, mande aux Transylvains de lui donner un successeur. Racozi feint de se démettre de sa principauté le 12 d'octobre 1658, pour éviter une déposition dans les formes. Les états lui substituent le comte Rudes; mais Racozi chasse peu après ce rival. Il entre aussitôt en négociation pour mettre la Transylvanie sous la protection de l'empereur. La chose ayant réussi, les Impé-

siaux et les Hongrois viennent en foule se ranger sous ses drapeaux. Il marche à leur tête contre le pacha de Bude, qui s'était mis en campagne à la tête d'une nombreuse armée, et le met en déroute près d'Arad. Cependant le grand vizir s'avancait avec une autre armée de cent mille hommes. Les états de Transylvanie lui députent pour désavouer la conduite de leur prince. Il arrive sur les lieux, dépose Racozi, et nomme Arasio Barcozi, ou Barzai Acas, pour le remplacer. Racozi rentre en Transylvanie, après le départ du vizir, et fait de nouveaux efforts pour reconquérir ses états. L'an 1660, il meurt à Waradin, le 26 juin, des blessures qu'il avait reçues le 27 mai dans une bataille donnée entre Guile et Colowau, contre les turcs. (D'Arvigny, de Saei.) M. Pfeffel dit qu'il fut tué devant Claussenbourg. Il eut de SORBIT BATTORI, son épouse (morte en 1675) François, qui eut part aux troubles de Hongrie, et mourut en 1676, laissant de sa femme Héliène d'Esdrin, fille de Pierre, comte de Serin, un fils nommé François-Léopold, et Julie-Barbe, née en 1661, à Ferdinand Gobert, comte d'Aspremont-Reichlin. Héliène d'Esdrin, mère de ces deux enfants, épousa en secondes noccs le baron Emeric Tekeli, chef des mécontents de Hongrie.

#### KÉMENI JANOS, ou JEAN KEMIN.

1660. KÉMENI JANOS, général des troupes de Racozi, lui succéda, l'an 1660, par le choix des états assemblés à Bistritz. Barcozi lui céda ses droits sur cette principauté moyennant une pension; mais peu après Kémeni lui fit trancher la tête, ou selon le comte Bethlen Nklos, le fait assassiner dans une partie de chasse sur des soupçons de trahison. L'an 1661, les Turcs déposèrent Kémeni qui s'était mis sous la protection de l'empereur, et nommèrent à sa place Michel Abaffi, qui ayant été pris en guerre par les Tartares avait été pendant quelque temps leur esclave. Kémeni périt, le 1<sup>er</sup> février 1662, écrasé sous les pieds des chevaux dans une bataille contre son compatriote.

#### MICHEL ABAFFI 1<sup>er</sup>.

1662. MICHEL ABAFFI devient paisible possesseur de la Transylvanie par la mort de Kémeni. L'an 1664, après avoir servi jusqu'alors les Turcs en Hongrie, il se fait comprendre dans la trêve de vingt ans, conclue à Temeswar entre la cour de Vienne et la Porte. Il y est reconnu par ces deux puissances vaivode de Transylvanie, avec confirmation des anciennes limites, lois et privilèges de la province. Mais son penchant lui toujours pour les Turcs et les mécontents de Hongrie, qui trouvaient souvent les secours et un asile chez lui. Le duc de Lorraine ayant pénétré, l'an 1687, dans la Transylvanie, soumit cette province sans la ravager. Abaffi avait pris la fuite à son approche. Constaté de la perte de ses états, il alla se jeter aux pieds de l'empereur qu'il vint à bout de fléchir, en lui promettant de le servir fidèlement et de rompre toute intelligence avec le Turc. L'empereur non-seulement lui rendit sa principauté, mais consentit que son fils lui succédât, et accorda aux Transylvains quelques conditions qui flattaient leur orgueil : (ceci est du 8 mai.) Depuis ce temps, Abaffi vécut tranquille jusqu'à sa mort arrivée au mois d'avril 1700, dans la cinquante-huitième année de son âge. D'ANSE BOWENIEN, son épouse, lui fit trois fils, comme comme lui, qui le remplaça.

#### MICHEL ABAFFI II.

1690. MICHEL ABAFFI II, né l'an 1677, est mis en possession des états de son père au mois de mai 1699, sous des lettres que l'empereur lui donna à cause de sa minorité. Les Turcs, de leur côté, nommèrent à cette principauté le comte Emeric Tekeli, qui s'y rend aussitôt à la tête de vingt-quatre mille hommes. Après avoir conquis plusieurs places, il est obli-

gé de les rendre la même année et d'évacuer le pays. Alors il se retire à Constantinople, où il vécut en particulier jusqu'au 13 septembre 1705, qu'il mourut catholique près de Nicomédie. L'an 1694, Abaffi, mandé à la cour de Vienne, est contraint de céder ses états à l'empereur, moyennant une pension, et le titre de prince de l'empire. Depuis ce temps la Transylvanie est demeurée sous la puissance de la maison d'Autriche, malgré les efforts que les mécontents ont encore faits depuis pour l'en retirer. Abaffi mourut à Vienne le 1<sup>er</sup> février 1713, et son épouse, CATHERINE BÉLÉAK, le 4 janvier 1725, dans la même ville.

Il nous reste cependant à parler encore d'un nouveau prétendant au trône de Transylvanie et des efforts qu'il fit sans succès pour y parvenir; quoiqu'on les ait dit touchés sur les rois de Hongrie.

FRANÇOIS-LÉOPOLD RACOCI (c'est ainsi qu'il signait lui-même, et non pas Ragotski), né le 27 mars 1676, de François-Racozi et d'Héliène-Aurore-Veronique, fille du comte Pierre Szerini (Sérin), décapité à Neustadt en 1671, avait à peine six mois lorsqu'il perdit son père. On va à l'article de Hongrie la part que celui-ci eut aux troubles de ce royaume. Sa veuve s'étant retirée au château de Mungats ou Munkats avec son fils et Barbe-Julie, sa fille, née en 1672, se maria l'an 1683, au mois d'août, à Emeric Tekeli ou Theokéli, dont le père, Etienne Tekeli, l'un des chefs des mécontents de Hongrie, mourut en 1673, dans son château de Kus, tandis que la garnison capitulait avec les Impériaux qui osaient le siège. Emeric marcha sur les traces de son père, et l'effraya par l'éclat de ses actions. La princesse, son épouse, ne lui était point en couraige. Obligée, le 17 janvier 1686, de rendre aux Impériaux le château de Mungats, après s'y être défendue pendant plusieurs années, elle fut conduite à Vienne avec sa fille dans un couvent d'ursulines, tandis qu'on menait son fils aux Jésuites de Prague pour y être élevé. François-Léopold se plaignait amèrement dans ses Confessions de la cruauté indulgente avec laquelle ses instituteurs traitaient les maladies de son âme, et du peu de soin qu'ils prenaient de le retirer des impuretés secrètes dans lesquelles il tombait fréquemment, jusqu'à lui laisser même ignorer la gravité de ces sortes de péchés, tandis qu'ils l'amusaient de pratiques minutieuses d'une dévotion superficielle. L'an 1693, il quitta ces maîtres qui auraient bien souhaité l'aggraver à leur corps, mais qu'il n'aimait ni n'estimait assez pour se livrer à eux, et se mit à voyager en Italie. A son retour, il épousa, le 26 septembre 1694, à Cologne, la princesse Charlotte-Amélie, fille de Charles, landgrave de Hesse-Rhinfeild, auteur de la branche de Hesse-Wanfried, et d'Alexandrine de Linsingen. La cour de Vienne ne vit pas avec satisfaction cette alliance des deux maisons de Racozi et de Hesse. Le cardinal Colonna, et le comte Kinski, ennemis de François-Léopold Racozi, augmentèrent les défiances de la cour impériale, en le faisant passer pour auteur du soulèvement des Hongrois et des Transylvains. On lui attache des espions, et sur le rapport qu'ils font des correspondances qu'il entretenait avec le ministre de France à Vienne, il est arrêté, le 10 avril 1701, dans son château de Sasar, par ordre de l'empereur, et conduit à Neustadt. Un capitaine de dragons lui ayant facilité son évasio le 9 de novembre suivant, il se sauva en Pologne et y rencontra à Varsovie le comte Berenski avec lequel il se lia. De-là ils passèrent ensemble en Russie, bien décidés l'un et l'autre à mettre tout en œuvre pour se tirer, ainsi que leurs compatriotes, de l'oppression de la maison d'Autriche. Une diète tenue, l'an 1705, dans le mois d'août, à Weissenbourg ou Allé-Julie, élit Racozi, prince souverain de Transylvanie. Racozi, au mois de septembre suivant, en convoqua une nouvelle où il eut une seconde fois proclamé prince de Transylvanie, élu, et chef de toute la Hongrie, et père de la patrie. Pour soutenir ces titres il n'eut d'abord que cinq cents hommes de pied et cinquante cavaliers. Mais cette petite armée dans l'espace de trois ans s'accrut jus-

qu'à soixante-quinze mille guerriers, et par les progrès rapides qu'elle fit, porta la terreur jusqu'aux portes de Vienne. Par les traités conclus avec Georges Racozi I., la France avait garanti le maintien de la maison de Racozi dans la principauté de Transylvanie en cas d'élection. François, ayant rappelé à cette cour ces engagements, en lui notifiant son élection, Louis XIV donna ordre au marquis des Ailleurs de le reconnaître pour prince de Transylvanie, pourvu que les confédérés renouassent formellement à la domination de la maison d'Autriche. La condition fut remplie, dans le mois de mars 1707, par les états d'Odod. Au mois d'octobre suivant, Auguste, roi de Pologne, ayant été renversé du trône, les Polonais, à la sollicitation du czar, veulent y placer le prince de Transylvanie. Mais Racozi refuse cet honneur incompatible avec les engagements qu'il a pris envers sa patrie. Il avait des traitres parmi ses principaux officiers dont le plus dangereux, Ladislas Octai, fut cause de la défaite totale qu'il eut, l'an 1708, auprès du château de Trenskin. Le pape Clément XI achève la ruine de Racozi, l'an 1709, par la défense qu'il fait au clergé de Transylvanie de reconnaître d'autre souverain que l'empereur. La noblesse catholique ayant suivi l'exemple du clergé, Racozi quitte brusquement son armée, le 2 février 1710, passe en Pologne et de là en Russie. Pendant son absence, Karoli, général des confédérés, et quelques uns de leurs députés, signent à Karol un traité de paix, conforme aux desirs de la maison d'Autriche. Racozi arrive en France l'an 1712, et y est reçu avec affection par Louis XIV. Ses talents, ses manières nobles et son caractère plein de franchise, le firent extrêmement goûter à la cour de France. Mais en même temps qu'il recherchait l'amitié des grands, il pensait à se rendre agréable à Dieu par de fréquentes retraites chez les Camaldules de Grosbois, à quatre lieues au-dessus de Paris. Il y fita enfin sa demeure, l'an 1715, après la mort de

Louis XIV. Cependant le Turc lui laissant entrevoir quelque ressource, il part, l'an 1717, autorisé par une consultation de Sorbonne, mais contre l'avis du régent de France et celui du czar, et se rend à Andrinople. A son arrivée, les intérêts du sultan n'étaient plus les mêmes. La Porte ne voit plus dans celui qu'elle avait appelé comme un allié important, qu'un ami peu intéressant, et à la fin qu'un hôte qui est à charge. Il sollicite la permission de revenir en France; le régent la refuse. La princesse, son épouse, est néanmoins reçue à Paris, où elle mourut le 6 février 1722, et fut enterrée chez les Carmes Dechausses. Racozi, abandonné des hommes, tourna toutes ses pensées vers le ciel. Il se donna entièrement à la pénitence. Dans sa retraite, il composa lui-même ses Mémoires, imprimés en 1739, dans les révolutions de Hongrie. Son testament politique et moral qu'on a mutilé en le mettant au jour, l'an 1751, est un autre fruit de sa retraite. On a aussi de lui, en manuscrit, des méditations, des soliloques, et un commentaire sur le Pentateuque. Enfin il dressa les confessions de sa vie sur le modèle de celles de saint Augustin. Les originaux de quelques-uns de ces ouvrages sont à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Près. Tels furent les principaux exercices de Racozi pendant sa longue retraite qu'il termina par une mort édifiante le 8 avril 1735, à Rodosto dans la Romanie. Son cœur fut porté chez les Camaldules de Grosbois et placé dans le cimetière de ces religieux, suivant ses intentions. Il avait eu de son mariage trois enfants, Joseph, mort à Constantinople, le 7 novembre 1728; Georges, connu sous le nom de marquis de Bois-Lisle, dame de Cléri, en Verin, mort à la Chapelle-lès-Paris, en juin 1756, sans laisser d'enfants de sa femme qui mourut à Cléri le 23 décembre 1768; et Charlotte, décédée sans alliance.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES DUCS, PUIS ROIS DE BOHÈME. \*

La Bohême (en allemand *Böhmen*), anciennement la forêt Hercynie ou Orcinie, si célèbre dans les auteurs grecs et latins, eut pour premiers habitants connus les Boïens. Sortis des Gaules, sous la conduite de Sigovèse, vers l'an 164 de la fondation de Rome, ils s'emparèrent de ce pays et lui donnèrent leur nom. Les Boïens en furent chassés par les Marcomans sous le règne de l'empereur Auguste, et se retirèrent dans le Norique, auquel ils donnèrent le nom de Bavière (*pays des Boïens*). La Bohême conserva néanmoins le nom qu'ils lui avaient donné. Dans la suite (au sixième ou septième siècle) les Slaves, ou Slaves, sous la conduite de Tschecus, ou Tschus, vinrent en Bohême et en chassèrent les Marcomans. « Selon l'opinion la plus probable », dit M. Busching, les Slaves bohémien descendent de cette partie de la nation des Slaves, qui portait le nom de Tschieus, et qui habitaient autrefois les côtes du Palus Méotide et de la mer Noire. Il y eut d'abord, ajoute-t-il, plusieurs républiques de Slaves sous diverses dénominations : de là vient qu'on trouve souvent le nom du pays exprimé au pluriel. « La plus puissante de ces petites républiques fut celle qui s'établit aux environs de Prague. Elle parvint successivement à soumettre les autres, ou par alliance avec leurs chefs, ou par le sort de la guerre. La terreur que répandaient partout les armes victorieuses des Francs, inspira aux Slaves bohémien, de même qu'aux autres peuples voisins, la résolution de changer le gouvernement démocratique et aristocratique en monarchique. Leur premier duc bien reconnu est Premislus, ou Przemislus, qui fit passer l'administration de la Bohême à sa postérité. Charlemagne rendit à la vérité les Bohémiens tributaires de l'empire ; mais leur dépendance dura peu, et ils eurent constamment des démêlés avec les Allemands. Les historiens les plus exacts, même nationaux, ne s'accordent point sur le temps précis et la durée des règnes des successeurs de Premislus, jusqu'à Borzivoi, premier duc chrétien du temps de l'empereur Arnoul. Ainsi nous les supprimerons pour commencer par ce dernier.

### BORZIVOI.

890. BORZIVOI, ou BORZIVOF, dit aussi BORZIVAT, succéda, l'an 890, à son père Hostivitus, du temps de l'empereur Arnoul, qui céda à Zuentipold, roi de Moravie, le tribut que la Bohême lui payait ; mais Zuentipold s'étant révolté depuis, Arnoul le réduisit par ses armes. Borzivoi, l'an 894, embrassa le Christianisme, et fut baptisé par Methodius, évêque de Moravie, avec sa femme

et ses enfants, au mois de juin de la même année. Quelque temps après, les Bohémiens, en haine de son changement de religion, chassèrent leur duc, et mirent en sa place Stojmyr, duc de Bilitz, descendant, par femmes, des anciens ducs ; mais au bout de dix mois Borzivoi fut rétabli, et plusieurs bohémien reçurent le baptême. Borzivoi construisit des églises à Prague et en plusieurs autres lieux, et établit des écoles pour instruire les peuples. Mais les grands de Bohême, toujours attachés à leurs superstitions, prirent prétexte des soins qu'il donnait aux affaires de la religion, pour l'accuser de négliger celles de l'état. Leurs clameurs augmentant de jour en jour, Borzivoi, dans la crainte d'une seconde expulsion, prit le parti d'abdiquer. Ayant donc convoqué l'an 903 (et non pas 905, comme le disent des modernes), une assemblée générale, il y fit élire, pour lui succéder, son fils aîné, la septième année depuis son rétablissement ; après quoi il se retira au château de Teschen, où il mourut l'an 910. Il avait épousé LUDOMILLE, fille de Slavibor, comte de Mielnick, dont il eut Spitignee, qui suit ; Vratislas, et Boleslas, mort jeune.

### SPITIGNÉE 1<sup>er</sup>.

903. SPITIGNÉE 1<sup>er</sup>, fils aîné de Borzivoi, eut le duché de Bohême par la démission de son père, en 903, sous la tutelle de deux comtes ; mais bientôt il méprisa leurs conseils, et se livra à toutes ses passions. Il mourut jeune en 907, sans laisser d'enfants.

### VRATISLAS 1<sup>er</sup>.

907. Borzivoi, rappelé au gouvernement après la mort de son fils aîné, ne voulut quitter sa retraite que pour faire proclamer duc VRATISLAS, son second fils, encore mineur, promettant de l'aider de ses conseils. Il lui donna un gouverneur sage et fidèle. Vratislas, au commencement de son règne, épousa DRABOMIRE, de Lutitz, *Lusatia*, sous la promesse qu'elle fit d'embrasser le Christianisme. Mais, après la mort de Borzivoi, cette princesse fut l'ennemie déclarée des chrétiens, tandis que son époux cherchait à étendre la religion. Il s'était d'abord allié avec les Hongrois contre la Bavière, où il avait remporté avec eux des avantages, dont une bataille perdue en 913 fit évanouir le fruit. Mais l'assistance qu'il crut devoir au roi de Moravie, attaqué par ces barbares, lui fit ensuite tourner ses armes contre eux pour la défense de son voisin. Les ayant battus en divers rencontres, il les obligea de rentrer dans leur pays, et revint dans le sien couvert de gloire. Ce prince mourut le 13 février 916, laissant de son mariage deux fils ; Wenceslas, qui suit ; et Boleslas, avec une fille. Vratislas fut enterré dans l'église de

\* On a cru devoir intervertir l'ordre établi par les Bénédictins, en plaçant cet article à la suite des rois de Hongrie. (Note de l'Éditeur.)

Saint-Georges de Prague, où l'on voit encore son tombeau avec une inscription qui le qualifie de bienheureux.

WENCESLAS I<sup>er</sup>.

916. WENCESLAS I<sup>er</sup>, né l'an 908, élevé par Ladomille, son aïeul, succéda, l'an 916, à son père. Pour ôter tout sujet de discorde entre lui et Boleslas, son frère, on assigna au plus jeune le district de Bohême, au nord de l'Elbe. Drahomir, après la mort de son mari, s'étant emparé du gouvernement pendant la minorité de ses fils, persécuta les Chrétiens, fit fermer leurs églises, et fit étrangler Ladomille, sa belle-mère, en 922. Ces troubles cessèrent lorsque Wenceslas prit en main les rênes de l'état. Elevé dans l'école de Budin par un vertueux prêtre, que Ladomille lui avait donné pour instituteur, il en avait parfaitement retenu les leçons, dont il faisait la règle de sa conduite. Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, porta plusieurs fois la guerre en Bohême depuis 920, dans la vue de rendre ce pays tributaire de son royaume. Il assiégea enfin Prague en 930, la prit avec le duc Wenceslas, et soumit la Bohême à la loi qu'il voulait lui imposer. C'est en précis ce que raconte Bohuslav Balhous. D'autres historiens disent au contraire que Wenceslas, dès qu'il vit entrer le roi de Germanie en Bohême, vint au-devant de lui, se reconnut son vassal, et que jamais, depuis, il ne se départit de cette soumission. Ce qui est certain, c'est qu'en 931 il vivait en très-bonne intelligence avec Henri. Nous voyons en effet que Wenceslas, avec le secours du même roi, réprima la révolte de Radslav, duc de Gurin. La Bohême, pendant son règne, eut beaucoup à souffrir des incursions des Hongrois. Son zèle pour la réforme des abus, lui attira d'autres ennemis; Boleslas, son frère, fut de ce nombre. Celui-ci ayant en un fils, invita son frère Wenceslas à venir à Boleslavie ou Buntalav, assister aux fêtes qu'il faisait pour cette naissance. Wenceslas y fut assassiné dans l'église, de la propre main de Boleslas, par les conseils de Drahomira, leur mère commune, le 28 septembre 936, âgé de trente ans. Il n'était point marié : on l'a depuis canonisé comme martyr. L'affreux Drahomir eut la fin qu'elle méritait : elle tomba près de Prague, l'an 958, dans un précepte, où la terre, dit Dubravius, semblait s'être entr'ouverte pour l'engloutir.

BOLESLAS I<sup>er</sup>.

936. BOLESLAS I<sup>er</sup>, fils de Vratislav I<sup>er</sup>, né l'an 909, s'empara de toute l'autorité dans la Bohême après son fratricide, et commença par y rétablir l'idolâtrie, ou sa cruauté même l'avait élevé. Otton I, roi de Germanie, pour venger la mort de Wenceslas, déclara la guerre au duc de Bohême ; mais ses généraux furent plusieurs fois défaits par Boleslas. Otton s'étant enfin mis lui-même à la tête de son armée, obligea Boleslas à laisser le libre exercice de la religion chrétienne en Bohême, et à se rendre tributaire de l'empire. Mais cette soumission ne fut pas de durée. Boleslas s'étant de nouveau soulevé, Otton l'assiégea, l'an 950, dans Boleslavie, et le força d'accepter les conditions qui lui furent imposées. Le duc de Bohême, corrigé par ses défaites, rétablit la religion chrétienne, bâtit de nouvelles églises, et resta toujours fidèle à l'empereur, qu'il suivit dans ses guerres contre les Hongrois. Il mourut le 15 juillet 967, laissant de BOLESLE DE STODOLIT, sa femme, Boleslas, qui suit ; Dambrouck, mariée à Miciolas, prince de Pologne, et quatre autres enfants.

BOLESLAS II, DIT LE DEBONNAIRE ET LE CHASTE.

967. BOLESLAS II succéda, l'an 967, à Boleslas I, son père. Il fonda l'évêché de Prague, fit bâtir vingt nouvelles églises, qu'il dota de revenus, fit fleurir la religion chrétienne, et appela, de Saxe à Prague, Thiedaga, qui fut le premier évêque des Bohémiens. En 973, il remporta une victoire sur les Patens

de Bohême, qui s'étaient soulevés. Après la mort de l'empereur Otton I, Boleslas prit le parti de Henri, duc de Bavière, qui aspirait à l'empire. Mais Otton II, ayant fait déclarer Boleslas rebelle, entra, l'an 976, avec une armée en Bohême, où fut surpris un corps de ses troupes près de Filsen. Le duc de Bohême, se trouvant encore attaqué de nouveau l'année suivante, fit sa paix avec l'empereur, et se soumit dans la diète de Quedlimbourg, où il obtint le rétablissement de l'évêché de Prague, du consentement de l'évêque de Ratisbonne, qui était l'ordinaire de la Bohême. Cette église fut remise sous la métropole de Mayence, et lui demeura soumise jusqu'au règne de l'empereur Charles IV, qui fit ériger Prague en archevêché. L'an 984, Boleslas envahit, sur le margrave Riedag, la Misnie, qu'Eckard, successeur de Riedag, l'obligea ensuite de restituer. Boleslas, duc de Pologne, étant venu, l'an 994, faire une irruption dans la Bohême, fut repoussé avec une perte considérable. Le duc, victorieux, le poursuivit jusque dans le cœur de ses états, dont il conquit la capitale (Cracovie), et d'autres places qu'il retint, après l'avoir obligé à lui demander la paix. L'an 995, nouvelle révolte des Patens en Bohême. Le duc, les ayant réduits, leur proposa l'alternative du baptême ou de la mort. Ils firent de se convertir, et reçurent le sacrement. Mais comme il s'en retournait plein de sécurité, laissant ses troupes errer çà et là dans la campagne, ils coururent après lui dans le dessein de l'enlever. Déjà ils commençaient à l'entourer lorsque son armée, avertie du danger où il était, se réunit et vole à son secours. Les traites sont taillées en pièces, et Boleslas revient triomphant dans sa capitale. Ce fut sa dernière expédition. Il passa tranquillement le reste de ses jours, occupé à faire fleurir la religion dans la Bohême. Ce prince mourut, plein de jours et de bonnes œuvres, le 7 février 999, après trente-deux ans de règne. EMME DE SAXE, son épouse, morte en 1005, lui donna Boleslas, qui suit ; Jaromir, Udalric, qui viendront ci-après, Mestivoi, Wladiboi.

Les Bohémiens, dont la langue est un dialecte de l'esclavon, se servaient autrefois des mêmes lettres que les Russes. Mais, sous le règne de Boleslas II, ils adoptèrent les lettres latines, ainsi que la liturgie latine.

BOLESLAS III.

999. BOLESLAS III, surnommé l'AVEUGLE, fils de Boleslas II, lui succéda l'an 999 ; mais il n'eut ni le courage ni l'habileté de ce prince. Par son avarice et sa lâcheté, il perdit, en l'année 1000, Cracovie, et les autres conquêtes de son père. Boleslas I<sup>er</sup>, duc de Pologne, sous prétexte de terminer leurs différends dans une entrevue, l'engagea, l'an 1002, à venir à Cracovie, lui promettant toute sécurité. Le duc de Bohême se confia aux insinuations de son cousin ; mais, par la trahison la plus marquée, on priva de la vue Boleslas après le repas, en lui appliquant sur les yeux une plaque ardente de cuivre ; et toute sa suite fut massacrée. Boleslas, renvoyé aveugle, résigna le duché à son frère Jaromir, et mena une vie privée avec EMMELVE, sa femme. Il mourut en 1037, âgé de plus de quatre-vingts ans.

JAROMIR.

1002. JAROMIR, frère de Boleslas III et son successeur, eut d'abord à soutenir l'irruption de Boleslas, duc de Pologne, qui prit plusieurs places en Bohême, s'empara de Prague par trahison, excepté le château, et resta maître du pays pendant deux ans. Jaromir se retira en Saxe auprès de l'empereur Henri II, dont il implora le secours. L'empereur pénétra en Bohême avec son armée, en 1005, prit plusieurs villes, et envoya Jaromir, avec un corps de troupes, pour recouvrer celle de Prague. Boleslas, ne pouvant résister, prit la fuite. Jaromir fut reçu dans Prague, comme légitime souverain,

l'an 1066, et confirmé par l'empereur. Il gouverna tranquillement jusqu'en 1012, qu'Udalric, son frère, vint de Bavière avec une armée, gagna les seigneurs de Bohême, et envahit le duché. L'empereur abandonna Jaromir, sur les plaintes des vassaux qu'il exerçait contre ses sujets et contre les étrangers. Jaromir, d'abord enfoncé à Uterlit, fut ensuite livré à Udalric, qui le priva de la vue, et le garda dans le château de Lissa. Les deux frères se réconcilièrent dans la suite. Jaromir mourut de mort violente, par les intrigues d'un polonois nommé Cochran, de Varsovie, vers le mois de novembre 1037, sans alliance.

## UDALRIC.

1012. UDALRIC, frère de Jaromir, ayant été confirmé par l'empereur dans le duché de Bohême, eut dans la suite beaucoup de peine à éviter les embûches de plusieurs seigneurs bohémien qui aspiraient à sa place. En 1015, il prit Nicolas, fils de Boleslas Chrobry, roi de Pologne, devant Meissen, qu'il assiégeait, et le renvoya ensuite. Il soutint avec avantage la guerre, en 1026, contre les Polonois, dans la Moravie et la Lusace, et contre l'empereur Conrad II en 1031. Udalric mourut le 9 novembre 1037, après avoir gouverné la Bohême vingt-cinq ans. BOZENA ou BEATRIX, fille de Domarade, laboureur, sa concubine et non sa femme, suivant l'Annaliste Saxon, le fit père de Bretislav, qui suit. Bozena mourut en 1052.

BRETISLAV I<sup>er</sup>.

1037. BAPTISLAV, ou BREZTISLAV, surnommé LE GUERRIER et L'ACHILLE, succéda, l'an 1037, à son père Udalric, du consentement de Jaromir, son oncle. A l'âge de dix-huit ans, Bretislav avait enlevé d'un couvent, près de Bistbonne, l'an 1021, JUDITH, sœur d'Albert Otton, comte de Schweinfurt, et l'avait épousée à Prague. L'empereur Conrad II, sur les plaintes du père de Judith, porta la guerre en Bohême. Les deux armées étant prêtes à combattre, Judith s'avance au milieu des troupes, et demande à grands cris la paix. L'empereur se laisse fléchir par ses prières, et consent à se retirer moyennant certaine satisfaction que Bretislav promet de faire à son beau-père. Ceci arriva du vivant d'Udalric, l'an 1028. (*Bohusl. Boibin. p. 161.*)

En 1038, Bretislav, voyant la Pologne sans roi, porta la guerre dans ce pays, prit Breslaw, Posenie, Gnesne et d'autres villes, enleva un butin considérable, et transporta en Bohême un grand nombre de peuple à qui il donna des terres à cultiver. L'empereur Henri III, sollicité par Casimir, roi de Pologne, tombe sur la Bohême en 1041. Son armée est défaite en traversant des forêts sans précaution. Il revint, l'année suivante, avec de nouvelles forces, ravage le pays et assiege Prague, où Bretislav s'était renfermé. Le duc de Bohême, hors d'état de résister, se soumet aux conditions que l'empereur veut lui imposer; elles furent douces, parce que l'empereur craignait sa valeur et les ressources de son génie. La paix s'étant faite, Bretislav attaque ensuite la Silésie, qu'il rend tributaire de la Bohême. L'an 1049, nouvelle irruption de Bretislav en Pologne, où il prend Gnesne, Cracovie, Posenie et Vratislavie, après quoi il s'en retourne, chargé de grandes richesses qu'il avait tirées surtout de la première de ces quatre places. L'empereur Henri III, à qui les Polonois ont encore recours, ordonne à Bretislav de rendre l'or et l'argent dont il s'est emparé. Le prince le refuse; on lui déclare la guerre. Prague est assiégée par l'empereur l'an 1052. L'évêque Sévère étant mort de la place pour venir trouver Henri dans son camp, lui peint si vivement la difficulté de la prendre, qu'il le détermine à consentir à un accommodement qui sauva l'honneur de la majesté impériale. De retour à Prague, le prélat engage Bretislav, à promettre à l'empereur quinze cents

marcs d'argent avec l'hommage, au moyen de quoi la paix se fait. (*Dubrav. liv. VII, p. 53.*) Bretislav se préparait à une nouvelle expédition contre les Hongrois, lorsqu'il tomba malade, à Chrodin. Voyant la mort approcher, il déclara Spitznig, son fils aîné, prince de toute la Bohême, partagea la Moravie, à titre d'appauvri, entre ses fils, Vratislav, Conrad et Otton, et destina l'évêché de Prague à Jaromir, le dernier de ses enfants. JUDITH, leur mère, finit ses jours le 2 août 1058. Bretislav est un des plus grands princes qui aient régné dans la Bohême. Il mourut le 30 janvier 1055.

## SPITIGNÉE. II.

1055. SPITIGNÉE II, fils aîné de Bretislav et son successeur en Bohême, fut un prince inquiet et turbulent. Le premier usage qu'il fit de la souveraineté, fut de chasser tous les Allemands, sans excepter sa propre mère. Il est vrai qu'ils vivaient dans la Bohême comme dans un pays de conquête. Spitznig attaqua ensuite ses frères en Moravie. Après avoir obligé Vratislav à se sauver chez André, roi de Hongrie, il retint sa femme en prison. Il obligea ses deux autres frères, Conrad et Otton, à se rendre, et en fit les principaux officiers de sa maison; mais ensuite il les rétablit dans leurs biens. Étant revenu des égarements de sa jeunesse par les exhortations de l'évêque Sévère, Spitznig mourut, sans avoir été marié, le 28 janvier 1061, à trente et un ans. Il avait commencé le nouveau bâtiment de la cathédrale de Prague. On remarque que le pape Nicolas II lui avait accordé la permission de porter la croix à la charge d'un cens annuel de cent livres d'argent envers l'église de Rome; ce qui n'avait jamais été accordé à aucun laïque.

## WRATISLAV, ou WRATISLAV II,

## PREMIER ROI DE BOHÈME.

1061. WRATISLAV, prince d'Olmutz, se mit en possession du duché de Bohême, après la mort de Spitznig, son frère, par droit de majorat, comme l'aîné des fils restants de Bretislav. Il partagea la Moravie entre ses frères, Conrad et Otton. Jaromir, le dernier, qui avait embrassé l'état ecclésiastique, se plaignait vivement d'être frustré de la succession pécuniaire. Pour l'apaiser, on lui donna une ville en Moravie. Il n'en fut pas content, et, s'étant retiré en Pologne, il en amena des troupes pour faire la guerre à son frère. L'évêché de Prague était venu ensuite à vauver, on lui donna par forme d'indemnité. L'an 1068, le pape Alexandre II permit à Wratislav l'usage de la mitre, comme Nicolas II l'avait accordé à Spitznig. Il avait mérité cette faveur aux yeux du pontife par le zèle ardent avec lequel il s'était élevé contre les usurpations de son trône. Rien n'était si commun sous le règne de Wratislav que les devins et les magiciens. Pour détruire ces imposteurs, il établit une espèce d'inquisition qui les poursuivait à feu et à sang. Voyant que les Juifs s'étaient exagérément multipliés en Bohême, et que, par leurs usures ils englobaient toutes les richesses de l'état, il en chassa les deux tiers, et confia le reste par de sévères lois. (*Dubrav. liv. VIII, pag. 63.*)

Attaché à l'empereur Henri VI, Wratislav lui mena du secours contre les princes révoltés de l'empire, et en reçut, pour récompense, la haute Lusace en 1075. Henri, l'an 1086, lui donna, le 16 juin, dans la diète de Mayence, le titre de roi de Bohême, et l'investit en même temps de la Lusace, de la Moravie et de la Silésie. Wratislav fut couronné, le 3 juillet suivant, avec sa femme, par l'archevêque de Trèves et l'évêque de Misnie. (*Dubraviv.*) Leopold, marquis d'Autriche, ayant fait des courses dans la Moravie, Wratislav vole au secours de ses frères, et oblige le marquis à se retirer. Peu de temps après,



Ottou, l'un de ces deux frères, étant mort, le roi de Bohême veut s'emparer de sa succession au préjudice de ses enfants. Conrad prend la défense de ses neveux. Wratislas envoie dans la Moravie son fils aîné, Brétislav, qui se déclare contre son père. La paix se fait. Brétislav, oubliant son pardon, abandonne la coupe pour aller s'établir en Hongrie. Wratislas en fut si indigné, qu'étant au lit de la mort, il appela Conrad, son frère, et le déclara son successeur, lui recommandant ses autres fils. Wratislas mourut le 14 janvier 1093. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>. ARABONA, qui mourut en allant rejoindre son mari en Hongrie, après être sortie de la prison où Spigitze l'avait mise; 2<sup>e</sup>. ABELEGA, fille d'André, roi de Pologne; 3<sup>e</sup>. ZUAZAVA, fille de Casimir I<sup>er</sup>, roi de Pologne. Du second lit il eut Judith, femme, en 1083, d'Uladias-Herman, duc de Pologne; Ludomille, mariée au comte Vighier de Lusace; et Brétislav. Du troisième lit sortirent Boleslas, Borzivoi, Wladislas et Sobieslas, dont trois parvinrent au duché de Bohême. Wratislas avait demandé, l'an 1090, au pape Grégoire VII, la permission de faire célébrer dans ses états l'office divin en langue esclavonne; ce qui lui fut refusé, quoique le pape Jean VIII eût accordé cette permission aux Moraves et à quelques autres des peuples que saint Cyrille et saint Méthode avaient convertis.

#### CONRAD I<sup>er</sup>, DUC DE BOHEME.

1093. CONRAD I<sup>er</sup>, appelé, par son frère Wratislas, à la succession de Bohême, fut reconnu par les seigneurs du pays en qualité de duc, le titre de roi ayant été, comme on l'a dit, personnel à Wratislas. Il ne gouverna que huit mois, et appela ses neveux, fils de Wratislas, à sa succession. Conrad mourut le 6 septembre 1093. Il avait épousé WALPERGE, qui le fit père d'Udalric et de Léopold, qui eurent Beinn et Zosita en partage.

#### BRÉTISLAV II, DUC DE BOHEME.

1093. BRÉTISLAV II, fils aîné de Wratislas II, vint, à la tête d'un corps de hongrois, prendre possession de la Bohême, en vertu du testament de Conrad, son oncle. Il gouverna d'abord fort paisiblement. Une grande partie du peuple voulant reprendre le culte des Pains, ce prince donna un édit sévère contre l'idolâtrie. Il leva une puissante armée contre les Polonois, qui refusaient depuis deux ans le tribut que Brétislav IV leur avait imposé, ravagea la Silésie, qui leur était soumise, et en amena un grand butin; Brétislav s'accorda la paix à la Pologne, qu'après le paiement des arrérages du tribut qui avait occasionné la guerre. Ce prince eut des discussions avec les fils de Conrad, et les chassa de la Moravie. Étant allé à la diète de Ratisbonne, en 1099, il y reçut de l'empereur l'investiture de ses états. Il y fit approuver, en même-temps, l'accord qu'il avait fait avec Borzivoi, Brétislav, étant à la chasse, fut tué, en décembre 1100, d'un coup de flèche, par Lorc, de Varsovie, son ennemi. Il avait épousé LUCRÈCE, fille d'un prince sur le Rhin, dont il eut Uladias, qui conduisit soixante mille hommes de troupes en Italie.

#### BORZIVOI II, DUC DE BOHEME.

1100. BORZIVOI II, fils de Wratislas II, prit possession du duché de Bohême le 25 décembre 1100. Son règne et les suivants furent remplis de troubles et de divisions entre les frères et les cousins des ducs. On avait introduit le droit de majorat, et le plus âgé des princes devait succéder. Udalric, fils aîné de Conrad, se trouvait avoir la prérogative de l'âge: il eut recours à l'empereur pour avoir le duché. Ce prince reconnut le droit d'Udalric; mais lui laissa aux Bohémiens le choix entre Udalric et Borzivoi. Le premier, faute de secours, fut obligé

de se désister. L'an 1103, Borzivoi et Suatopluc, son cousin germain, fils d'Ottou de Moravie, entrèrent avec des troupes en Pologne. Le duc Boleslas III donna des sommes d'argent pour les faire retirer; Borzivoi prit tout l'argent, et refusa d'en faire part à son frère. Suatopluc, irrité, mena des troupes devant Prague, et aspira au duché; mais, n'ayant pu réussir par la force, il forma, avec les Varsoviens et d'autres seigneurs de Bohême, une conspiration contre Borzivoi, peu aimé des peuples. Ce prince se sauva avec Sobieslas, le plus jeune de ses frères, chez Boleslas, en Pologne; ensuite chez l'empereur en Saxe; Suatopluc s'empara du duché. Borzivoi y revint deux fois; mais il fut toujours obligé de céder, comme on le verra ci-après. Ce prince mourut, en Hongrie, le 2 février 1124. Il avait épousé HELENE, fille de Léopold le Beau, marquis d'Autriche, dont il eut un fils nommé Jaromir.

#### SUATOPLUC.

1107. SUATOPLUC, après la fuite de Borzivoi, son cousin, occupa le duché vacant de Bohême; et fut reconnu par les états. L'empereur Henri V le cita pour rendre compte de sa conduite; Suatopluc fut mis en prison, et Borzivoi renvoya en Bohême avec quelques troupes; mais il n'y fut pas paisible. Ottou, frère de Suatopluc, vint assiéger Borzivoi dans le château de Doinin, d'où il se sauva, avec les siens, en Pologne. Suatopluc promit à l'empereur une grosse somme d'argent, s'il lui rendait la liberté avec le duché, et en même-temps un corps de troupes pour le servir contre Coloman, roi de Hongrie. Suatopluc servit l'empereur en Hongrie et en Silésie, au siège de Glogaw, contre la Pologne. Un seigneur de la maison de Varsovie le fit assassiner, au sortir de la tente de l'empereur, le 12 septembre 1109. Il avait eu, d'un premier mariage, Wenceslas, nommé par quelques-uns Henri, mort en 1130; Sobieslas, décédé, l'an 1136, en Italie; Brétislav, seigneur de Leutmeritz, fondateur d'une abbaye de Prémontrés au même lieu. HILDE, sa seconde femme, fille d'un comte Thierry, lui donna Gonthier, patriarche d'Aquilée, et une fille dont on ignore le nom. (Eccard.)

#### WLADISLAV III.

1109. Après la mort de Suatopluc, l'empereur Henri V, sur la demande des Mucaves, accorda le duché de Bohême à Ottou de Moravie, frère du dernier duc; mais les Bohémiens avaient fait serment de ne reconnaître, après le décès de Suatopluc, que Wladislas, frère de Borzivoi, dont le droit n'avait pu lui être ôté par l'empereur. Wladislas ayant été mandé à la diète de Ratisbonne, Borzivoi, pendant son absence, entra dans Prague avec un corps de troupes. Henri cita les deux frères à Rokitshiani, en 1110; Borzivoi fut gardé à vue, et Wladislas envoyé à Prague pour prendre en main le gouvernement. Sobieslas, le plus jeune des frères, soutenu par les Polonois, troubla la tranquillité de la Bohême en 1110 et 1114; mais les Bohémiens furent victorieux et les repoussèrent. ZUAZAVA, mère commune des deux frères, les réconcilia, et fit donner au plus jeune le district de Luckau. Wladislas, touché du malheureux sort de Borzivoi, son frère, errant, le rappela, en 1117, à Prague, et partagea le gouvernement avec lui. Borzivoi, s'étant encore attiré la haine des Bohémiens, se retira, l'an 1120, en Bavière, puis en Hongrie. Wladislas mourut le 12 avril 1125, après avoir nommé Sobieslas, son frère, pour successeur, au préjudice d'Ottou de Moravie, son cousin, qui avait, pour lui la prérogative de l'âge. Il eut de GERTRUDE, fille de Léopold le Pieux, margrave d'Autriche, morte en 1174, trois fils, Wladislas, depuis roi de Bohême; Henri-Brétislav, évêque de Prague; Thibaut, mort en Italie; et une fille, mariée à Frédéric, duc de Bavière.

SOBIESLAS I<sup>er</sup>.

1125. SOBIESLAS I<sup>er</sup> succéda, l'an 1125, à son frère Wladislas, et fut reconnu par tous les Bohémiens. Otton de Moravie, qui voulait lui contester le duché, implora le secours de l'empereur Lothaire II; mais Sobieslas alla, avec une armée au-devant de l'empereur, et gagna contre lui, le 13 février 1126, la bataille de Chlumetz, dans laquelle Otton fut tué. Lothaire fit la paix, et donna l'investiture de la Bohême à Sobieslas, qui le suivit avec ses troupes contre les ducs Conrad et Frédéric de Suabe. Sobieslas ravagea la Silésie et la Pologne, pour les arrérages du tribut qui lui était dû. Il bâtit plusieurs villes, et donna de nouvelles lois à la Bohême. Après la mort de Lothaire II, Sobieslas reconnut l'empereur Conrad III, et lui envoya une armée contre Henri, duc de Saxe. S'étant rendu, l'an 1139, à la diète de Bamberg, il demanda, pour récompense de ses services, successeur au duché de Bohême. Conrad, fils de son frère, successeur au duché de Bohême. Conrad lui accorda sa demande, et donna en même-temps Gertrude, sa sœur, en mariage à Wladislas. Sobieslas mourut le 13 mars 1140. Il avait épousé ANGLAINE, fille de Coloman, roi de Hongrie, dont il eut Sobieslas, Udalric, Wenceslas, et Mario, femme de Léopold IV, marquis d'Autriche.

## WLADISLAS IV, SECOND ROI.

1140. WLADISLAS IV, fils de Wladislas III, succéda, l'an 1140, à son oncle Sobieslas. Les commencements de son règne furent troubles par Conrad, marquis de Moravie, petit-fils de Conrad, frère puîné de Wladislas, premier roi de Bohême. Conrad prétendit que le duché devait lui être accordé par la prérogative de l'âge. Il attira dans son parti un grand nombre de seigneurs de Bohême, et soutint d'un corps de troupes de Bela II, roi de Hongrie. Il gagna, l'an 1144, une bataille sur Wladislas, qui fut obligé de se renfermer dans Prague. L'empereur Conrad III marcha avec une armée en Bohême, rétablit Wladislas, et obligea le marquis de Moravie à se soumettre.

L'empereur s'étant mis en route, l'an 1147, pour la croisade, Wladislas se fit un devoir de l'accompagner dans cette expédition. Mais une maladie, ou quelque autre inconvénient, l'obligea de revenir sur ses pas, ce qui lui causa un grand regret. C'est ce qu'il témoigne dans une charte de l'an 1149, par laquelle il assigne plusieurs fiefs en Bohême aux Hospitaliers, en reconnaissance de ce qu'instruits de l'impossibilité où il était trouvé de les aller joindre, ils lui avaient envoyé les clefs du château de Crac. L'empereur était peut-être alors de retour en Allemagne. Ce qui est certain, c'est que Wladislas, sur la fin de l'an 1149, lui amena des troupes pour faire la guerre aux Polonois. Frédéric Barberousse ayant succédé, l'an 1152, à l'empereur Conrad, reçut de Wladislas des marques d'attachement, dont il le récompensa en lui conférant le titre de roi, le 13 janvier 1158, à la diète de Ratisbonne. Décoré de ce titre, qui n'était en Bohême, comme on l'a déjà dit, que personnel, Wladislas retourna en Bohême, pour se préparer à l'expédition d'Italie, projetée par l'empereur. Wladislas fut chargé du siège de Brescia, qu'il força de se rendre, il passa ensuite, avec ses troupes, la rivière d'Adda, à la vue des ennemis, et se distingua beaucoup dans cette guerre, jusqu'à la soumission des Milanais. Sobieslas, fils du dernier duc de Bohême, cassa, pendant l'absence du roi, des troubles dans un château pendant plusieurs années. Wladislas marcha au secours du roi de Hongrie, contre Manuel, empereur des Grecs; mais ce fut moins en guerrier qu'en pacificateur. Il accommoda leurs différends, et fit une alliance avec le second par le mariage de sa petite-fille avec le petit fils de

l'empereur des Grecs, en 1162. Le roi de Bohême étant avancé en âge, associa, l'an 1173, Frédéric, son fils aîné, au gouvernement. L'empereur regardant cette démarche, faite sans son agrément, comme contraire aux droits de l'empire sur la Bohême, ne voulut point confirmer à Frédéric cette dignité; il ordonna que Wladislas continuerait de gouverner, et qu'après sa mort, les Bohémiens choisiront entre Sobieslas le jeune et Udalric, fils du précédent duc Sobieslas. Wladislas se retira avec sa femme et ses enfants en Lusace, et Frédéric, son fils aîné, en Hongrie, auprès du roi Bela. Le premier ne survécut à sa retraite que quatre mois, étant mort le 17 janvier 1174. Ce prince avait épousé, 1<sup>re</sup>. GERTRUDE, fille de Léopold le Pieux, duc d'Autriche, sœur utérine de l'empereur Conrad III, mort le 25 juin 1151; 2<sup>e</sup>. JUDITH, ou CECILE, fille de Louis II, landgrave de Thuringe. Il laissa cinq fils: Frédéric, qui vint après lui; Albert, archevêque de Salzbourg; Suatopluc; Premislav-Ottocare, qui fut depuis roi de Bohême; et Udalric, marquis de Moravie.

## SOBIESLAS II, DUC DE BOHÈME.

1174. SOBIESLAS II, fils de Sobieslas I, fut duc de Bohême, du consentement d'Udalric, son frère puîné, et prit le gouvernement en main. Il donna du secours à Conrad, marquis de Moravie, contre Henri I<sup>er</sup>, duc d'Autriche. Il livra à Bela, roi de Hongrie, Emeric, frère de ce prince, qui s'était réfugié chez lui. Ayant accompagné, l'an 1175, l'empereur Frédéric au siège d'Alexandrie de la Paillie, dans le Milanais, il s'en retourna subitement avec ses troupes, et fit manquer par là cette expédition. Frédéric, irrité de cette défection, prit prétexte des plaintes que les Bohémiens, à son retour, lui adressèrent contre Sobieslas, pour le citer à la diète de l'empire. Sur son refus de comparaître, l'empereur le déclara déchu du duché, et en investit Frédéric, fils aîné de Wladislas. Le nouveau duc s'empara de Prague, et obligea Sobieslas de fuir en Lusace l'an 1178, après un règne de quatre ans. Sobieslas perdit une bataille contre Frédéric, et mourut en exil. Il avait épousé ELISABETH, fille de Mieslas II, duc de Pologne, dont il ne laissa point d'enfants mâles.

## FREDERIC, DUC DE BOHÈME.

1181. FREDERIC, nommé duc de Bohême par l'empereur, n'eut pas un règne paisible. Tandis qu'il était à la diète de Ratisbonne, Sobieslas occupa les défilés pour empêcher son retour, et surprit son armée, qui fut défaite. Frédéric, secouru par Conrad, marquis de Moravie, et par les habitants de Prague, livra, sous les murs de cette ville, une nouvelle bataille à Sobieslas, le blessa de sa main, et remporta une victoire complète. Obligé, à cause des frais de la guerre, à mettre de nouveaux impôts sur ses sujets, Frédéric mécontenta les Bohémiens. Le voyant parti pour la diète de l'empire, ils appelèrent Conrad, marquis de Moravie, qui s'empara de Prague. L'empereur mit Conrad au ban de l'empire, et rétablit Frédéric. Ce prince se maintint dans sa dignité malgré les troubles causés par Conrad et par les fils de Sobieslas I. Il mourut en 1209. Frédéric avait épousé ELISABETH, fille de Géza II, roi de Hongrie, dont il eut une fille, nommée Sophie, femme d'Albert, marquis de Misnie.

## CONRAD II, DUC DE BOHÈME.

1190. CONRAD II, marquis de Moravie, fils de Léopold et petit-fils de Conrad I, duc de Bohême, avait été, comme on l'a vu, le compétiteur du duc Frédéric. De retour de l'expédition en la Terre-Sainte, Conrad fut appelé au duché de Bohême, après la mort de Frédéric, par droit d'agnation et de majorat. L'empereur Henri VI l'engagea à l'aider de ses troupes dans la guerre de Naples, contre Tancred. Conrad

accompagna ce prince au siège de Naples, et y mourut de la peste, en 1191. Sa mort causa de nouveaux troubles en Bohême pour la succession. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, une fille de Bela l'Aigle, roi de Hongrie; 2<sup>e</sup>, MARIE, dont l'origine est incertaine.

#### WENCESLAS II, DUC DE BOHÈME.

1191. WENCESLAS II, le plus jeune des fils de Sobieslas I<sup>er</sup>, prétendit au duché de Bohême, après la mort de Conrad Henri, évêque de Prague, le fit reconnaître et recevoir dans la ville; mais il ne régna que trois mois. Prémislus, fils du roi Wladislas, fut son compétiteur, et vint avec un corps de troupes devant Prague. Wenceslas alors se réfugia à Bamberg chez l'empereur. Prémislus entra dans Prague, et se mit en possession du duché; mais l'empereur le menaça du ton de l'empire, s'il ne sortait de la Bohême. Wenceslas, renvoyé dans le duché, fut arrêté par Albert, marquis de Lusace, et mourut de chagrin dans sa prison, l'an 1193, laissant un fils, nommé Spytihněv, qui fut dans la suite privé de la vue par ordre de Prémislus.

#### HENRI-BRÉTISLAS, DUC DE BOHÈME.

1193. Après la mort de Wenceslas, l'empereur toujours irrité contre Prémislus, qui avait fait une incursion dans l'empire et ravagé la Bavière, ne voulut point le confirmer dans sa dignité. Sur ce refus, les Bohémiens offrirent le duché à HENRI-BRÉTISLAS, évêque de Prague, dernier fils du duc Wladislas III; mais l'empereur ne lui en accorda l'investiture, qu'à condition qu'il lui paierait les sommes d'argent auxquelles Wenceslas s'était engagé. Henri rétablit la paix et chassa les vagabonds qui ravageaient la Bohême. Il fit heureusement la guerre en Moravie et en Lusace, par ses généraux, qui repoussèrent les troupes de Prémislus et de Wladislas, son frère, dont le dernier fut fait prisonnier. Ce prince se fit aimer de ses peuples, et mourut à Egra, l'an 1196, sans laisser de postérité.

#### WLADISLAS V, DERNIER DUC DE BOHÈME.

1196. WLADISLAS V, cinquième fils du roi Wladislas, fut tiré de prison et reconnu pour duc, parce que Prémislus, son frère était encore retenu à Ratisbonne, et avait été privé du duché. L'empereur Henri VI étant mort à Messine, en 1197, Prémislus se rendit aussitôt en Bohême. Wladislas lui remit le duché, comme à son aîné, après l'avoir gouverné pendant quinze mois. Il se contenta de la Moravie, où il mourut le 12 août 1218, laissant un fils, nommé Wladislas, qui eut la Moravie après son père; et une fille, Richsa, femme de Henri, fils de Léopold V, marquis de la Bavière orientale.

#### PREMISLAS II, DIT OTTOCARÉ I<sup>er</sup> ET LE VICTORIEUX, TROISIÈME ROI.

1197. PREMISLAS II profita des troubles, causés par la double élection de deux empereurs, pour s'affermir dans le duché de Bohême. L'empereur Philippe réussit à l'attirer à son parti. Prémislus fit une irruption dans la Saxe, pour se venger des ravages faits par Otton dans la Lusace; et se rendit ensuite à la diète de Mayence, où Philippe, du consentement des princes, le déclara roi de Bohême l'an 1198, et le fit ensuite couronner en sa présence à Boppard, suivant Godefroi de Saint-Pantaléon. Dubravius dit que Philippe lui-même mit une couronne d'or sur la tête de Prémislus. Quoi qu'il en soit, la dignité royale, depuis ce temps, n'a pas été interrompue en Bohême. Mais la bonne intelligence ne fut pas constante entre les deux rois. Le marquis de Misnie brouilla Philippe avec Prémislus, qui avait fait divorce avec sa femme, sœur du marquis; l'empereur lui ôta la qualité de roi, et lui enleva plusieurs villes en 1204. Le roi de Bohême se jeta avec tant

de chaleur dans le parti d'Otton, qu'il en fut surnommé Ottocare, et fit une guerre très-vive à Philippe. Ce dernier eut à lui l'avantage; on se réconcilia en 1202, et Philippe promit sa fille, Cunegonde, en mariage à Wenceslas, fils du roi de Bohême. Après la mort de Philippe, Prémislus envoya des troupes à l'empereur Otton pour son voyage d'Italie, où il rompit avec le pape, et lui fit la guerre. Otton fut déposé; on indiqua une assemblée à Colbentz, en 1205, où Prémislus et les autres princes élurent pour empereur le jeune Frédéric, fils de l'empereur Henri VI. Frédéric, en reconnaissance, accorda au roi de Bohême et à ses héritiers plusieurs privilèges, les exempta de toutes redevances, à la charge néanmoins de prendre l'investiture de l'empire, et confirma, en 1206, à Wenceslas, fils de Prémislus, la succession éventuelle au royaume. L'an 1228, Prémislus fit couronner Wenceslas, son fils, avec Cunegonde sa femme, par Sigefroi, archevêque de Mayence, et attacha aux prélats de cette église, le droit de couronner désormais les rois de Bohême. Prémislus mourut à Prague, le 15 décembre 1230, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, ADELAÏDE, fille d'Otton, marquis de Misnie, qu'il répudia en 1199; 2<sup>e</sup>, Constance, fille, à ce qu'on prétend de Bela III, roi de Hongrie, morte en 1240, dont il eut Wenceslas, qui suit; Prémislus, prince d'Olmutz; et trois filles, dont l'une, nommée Agnès, embrassa la règle de Saint-François, le 18 mai 1236, dans le monastère de Saint-Jamier, qu'elle avait fondé à Prague; une autre, nommée Beatrix, devint femme d'Otton le Pieux, margrave (et non électeur) de Brandebourg, à qui elle apporta en dot les villes de Budissin, de Goerlitz, de Lauban et de Lüben, avec leurs districts; la troisième, nommée Ludomille, épousa Louis I, duc de Bavière.

#### WENCESLAS III, SURNOMMÉ OTTOCARÉ ET LE BORGNE.

1230. WENCESLAS III, dit LE BORGNE, couronné roi du vivant de son père, en 1228, lui succéda en 1230. S'étant brouillé avec Frédéric II, duc d'Autriche, il entra, l'an 1234, sur ses terres, où il le battit deux fois dans la même année. Mais la suivante, Frédéric eut sa revanche, et fit le défilé en Moravie. Pour garantir ce pays des nouvelles courses dont les Autrichiens le menaçaient, Wenceslas y envoya résider son fils, Prémislus-Ottocare, sous la dépendance de la reine Constance, aînée du jeune prince. L'an 1237, Wenceslas joignit ses armes à celles de l'empereur pour faire exécuter le décret de proscription, rendu, l'année précédente, à la diète d'Ausbourg, contre le duc d'Autriche. Il prit Vienne, que le duc d'Autriche racheta depuis moyennant 20000 pièces d'or, dont Wenceslas fit des largesses à ses troupes. L'an 1242, les Tartares, après avoir ravagé la Pologne et la Silésie, tombent sur la Moravie, et font le siège d'Olmutz. Jaroslav de Sternberg, commandant de la place, fait, pendant la nuit, une sortie sur les ennemis qu'il trouve plongés dans le sommeil, tue leur général, et remplit le camp de carnage. Ce qui put échapper à ce massacre, se sauva en diligence vers la Hongrie. Les Autrichiens, après la mort de Frédéric II, leur duc, tué dans une bataille contre les Hongrois, en 1246, se voyant environnés d'ennemis, voulurent se soumettre à Wenceslas. Ce prince leur offrit son fils Prémislus pour duc, en lui faisant épouser Marguerite, sœur de Frédéric. (Voy. les ducs d'Autriche.) En 1248, Prémislus, appuyé du marquis de Misnie, se révolta contre son père; mais Wenceslas l'ayant réduit, le tint quelque temps en prison, et à la fin lui pardonna. Wenceslas, cette même année, s'étant rendu à Aix-la-Chapelle, assista, le 1<sup>er</sup> novembre, au couronnement de l'anti-empereur Guillaume de Hollande, après l'avoir armé chevalier. L'an 1252, Bela IV, roi de Hongrie, qui voulait avoir l'Autriche par conquête, la ravagea avec la Moravie; mais il fut battu, fait prisonnier et obligé d'accepter la paix, avec perte d'une partie de ses frontières. Wenceslas mourut le 24 septembre 1253, à l'âge de

quarante-huit ans. Il avait épousé CUNEGONDE, fille de l'empereur Philippe, dont il eut PRÆMISLAS-OTTOCARE, qui suit; Wladislas, marquis de Moravie, décédé sans lignée en 1247; Agnès, femme de Henri l'Illustre, landgrave de Thuringe; et Catherine, mariée à Otton le Long, margrave de Brandebourg. Wenceslas III joignait à la valeur, la libéralité, il avait coutume de dire qu'un prince bienfaisant ne manquait jamais de rien.

#### PRÆMISLAS-OTTOCARE II, DIT LE VICTORIEUX.

1253. PRÆMISLAS-OTTOCARE II, fils aîné de Wenceslas-Ottocare, roi de Bohême et son successeur, surpassa tous les ducs et rois de Bohême en valeur, en richesses et en puissance. Il obtint l'Autriche et la Styrie par son mariage contracté, le 31 février 1253, avec Marguerite, sœur du dernier duc, Frédéric le Belliqueux, et veuve de Henri, fils de l'empereur Frédéric II, et s'y maintint au préjudice et à l'exclusion de Frédéric de Bade, fils de Gertrude et petit-fils par elle de Henri d'Autriche, l'aîné de sa maison. Il eut vers le même temps la guerre avec Henri, duc de la basse Bavière, pour un sujet que l'histoire ne développe point. Ottocare repudia Marguerite l'an 1261, et, malgré ce divorce, il garda la dot de sa femme, dont il prit l'investiture, en 1262, de Richard d'Angleterre, l'un des compétiteurs à l'empire. Ottocare sequit de plus, à prix d'argent, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, do due Ulric d'Autriche, qui n'avait point d'enfants. Il avait épousé, l'an 1255, la guerre en Prusse, défait les chefs des ennemis, qui se firent chrétiens, et bâti la ville de Königsberg. Bela IV, roi de Hongrie, voulant, en 1260, d'empareur de la Styrie. Ottocare marcha contre lui, gagna, le 13 juillet, une bataille sur les Hongrois, et resta en possession tranquille de la province. Etienne, fils de Bela, recouvra la guerre pour le même sujet en 1270, et s'en trouva mal. Ottocare assiégea et prit Presbourg, poussa jusqu'à Raab, où il perdit quelques troupes par la chute d'un pont, et retourna avec son butin à Prague. Ottocare, l'année suivante, reçut la députation des princes d'Allemagne, qui, après un long interrègne rempli de troubles, lui offrirent la couronne de l'empire; mais ce prince larefusa avec une sorte de dédain. Rodolphe de Habsbourg l'ayant acceptée, Ottocare fut le seul des princes de l'empire qui se dispensa de le féliciter sur son élévation. Ce manquement fut sensible aux effets de son ressentiment. Uniquement occupé à réparer les maux qu'une longue anarchie avait causés dans l'empire, deux ans se passèrent sans qu'il parut songer au roi de Bohême. Enfin, l'an 1275, il le fit tout à-coup sommer de venir lui rendre hommage, et de se démettre des pays usurpés sur les héritiers du dernier duc d'Autriche, comme étant des chefs de l'empire. Ottocare, dont Rodolphe avait été maréchal dans sa jeunesse, méprisa cette sommation, disant qu'ayant payé les gages à Rodolphe, il ne lui devait rien. Sur son refus, la diète d'Ausbourg prononça contre lui un arrêt de proscription. Alors la guerre lui est déclarée par Rodolphe du consentement des états qui lui fournirent des subsides considérables. Elle fut très-défavorable au roi de Bohême, qui, malgré les secours que lui donna Henri, duc de la basse Bavière, se vit enlever, dans une campagne, toutes les villes des trois provinces qu'un vint de nommer, et courut risque de perdre encore ses autres états. La paix se fit en 1277 (*Sirvius*) par le double mariage arrêté de Wenceslas, fils du roi de Bohême, avec la fille de l'empereur, et de Rodolphe le fils, avec la fille du roi de Bohême. Ottocare après cela revint de l'empire, le 19 novembre 1277, dans le lieu de Camburg, près de Vienne (*Sirvius*), l'investiture de la Bohême et de la Moravie, en reconnaissant à l'Autriche, à la Styrie et à la Carniole. On prétend qu'il avait été convenu que cette cérémonie se ferait en secret dans la tente de l'empereur, mais qu'au moment qu'elle s'exécutoit,

la tente, par une ruse préparée, s'abattit et laissa voir, au milieu des deux armées, le roi de Bohême aux genoux de l'empereur: anecdote regardée comme une fable par le P. Vrablich. (*Archæolog. Carinth.*, p. 85.) Quoi qu'il en soit, Ottocare, excitée par sa femme, ne tarda pas à reprendre les armes. On vint aux mains. La bataille se donna, le 25 août 1278, à Lœu, dans le quartier de Marchfeld, près de Vienne. Ottocare, abandonné par les Moraves, la perdit avec la vie, après vingt-cinq ans de règne. C'est ainsi que les annales de Colmar racontent sa mort: « Le roi de Bohême, voyant venir à lui le roi des Romains à la tête de trois cents chevaux, fit tuer lui seul à cette multitude, frappant à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'il eût épuisé de fatigue, il fut pris par un soldat qui, l'ayant défilé de ses armes, l'emmena prisonnier. Mais un autre soldat, courant à sa poursuite, s'écria en le voyant: Voilà ce roi qui a vainement tué mon frère; et aussitôt, tirant son sabre, lui fit au visage une blessure dont il mourut le même jour. Son corps fut porté dans le monastère des Frères Mineurs; et comme il était mort dans l'excommunication, on n'osa lui donner la sépulture ecclésiastique. » (*Apud Unit.*, t. II, p. 46.) Il avait épousé, l'an 1253, MARGUERITE D'AUTRICHE, veuve de Henri, roi des Romains, fils de l'empereur Frédéric II, qui l'épousa, en 1261, pour cause de stérilité (mort en 1277) 2°. CUNEGONDE, nièce de Bela IV, roi de Hongrie (*Bohus. Bohém.*), dont il eut Wenceslas, qui suit, Agnès, mariée le 17 mai 1265, six ans après son époux; et CUNEGONDE, mariée au duc de Mazovie. Après la mort d'Ottocare, l'empereur Rodolphe voulut s'emparer de la Bohême; mais les électeurs s'étaient opposés à cette usurpation, celui de Brandebourg négocia un traité de conciliation, qui fut conclu, l'an 1278, à Iglaue, entre Rodolphe et Wenceslas IV, fils du roi. Par cet accommodement, la possession de la Bohême fut assurée à ce jeune prince, déjà fiancé à Judith, fille de Rodolphe. On arrêta de plus le mariage de Rodolphe, second fils de l'empereur, avec Agnès, dont on vint de parler; et l'on stipula que si Wenceslas venait à mourir sans hoirs mâles, la Bohême passerait à Rodolphe, son beau-frère, et à sa femme Agnès. (Pfeffel.) Sur les demandes d'Ottocare avec l'empereur pour l'Autriche, la Carinthie et la Styrie, voy. Philippe, duc de Carinthie. (*Dubrau. et Bohém.*)

#### WENCESLAS IV, ROI DE BOHÊME ET DE POLOGNE.

1278. WENCESLAS IV, fils de Præmislas-Ottocare II, lui succéda, l'an 1278, par la concession forcée de l'empereur, qui s'était voulu emparer, comme on l'a dit, de la Bohême, après la bataille de Marchfeld. Le nouveau roi n'avait alors que douze ans (et non pas seulement huit), on lui donna pour tuteur Otton le Long, margrave de Brandebourg, son oncle, qui l'emmena chez lui, et gouverna tyranniquement la Bohême, ce qui excita des mécontentements. Après avoir accablé ce royaume d'impositions pendant cinq ans, comme les états lui redressaient son peuple, il exigea pour le rendre vingt-cinq mille mares d'argent, à quoi il faisait monter les frais de régence et de tutelle. Dans l'état d'épuisement où il avait réduit la Bohême, cette somme ne pouvait lui être fournie, il se fit adjuger, par forme d'engagement, un certain nombre de villes et de châteaux. Mais l'empereur Rodolphe, instruit de ces aliénations extorquées, les déclara nulles et la Bohême quitta envers le marquis, par son diplôme donné à Fribourg, le 23 août 1283. (*Bohus. Epit. rerum Bohem.*, l. 3, c. 15 et 16.) Le mariage de Wenceslas avec Judith, fille de l'empereur Rodolphe, à laquelle il était fiancé depuis l'an 1278 au plus tard, n'était pas encore accompli. Enfin il l'épousa solennellement l'an 1289, après avoir renoncé à ses prétentions sur l'Autriche et la Styrie. La même année, il réunit à la Bohême une partie de la Silésie, auparavant féodataire de la Pologne. Non content de ratifier cette réu-

nion, l'empereur lui confirma, le 26 septembre 1290, tous les privilèges des rois de Bohême, et spécialement les titres de recteur et de grand-échevin de l'empire, dont avaient joui ses père, aïeul et trisaïeul. L'an 1297, il est sacré le jour de la Pentecôte avec sa femme, à Prague, par l'archevêque de Mayence, encore alors métropolitain de la Bohême, en présence des électeurs de Saxe et de Brandebourg, et d'Albert, duc d'Autriche, son beau-frère. *États* 200,000 cavaliers (peut-être à-t-il voulu dire 20,000) et un nombre encore plus grand de gens de pied. Les réjouissances durèrent plusieurs jours. Ce fut à l'ombre de ces fêtes que les princes qu'on vient de nommer et d'autres, tous ennemis de l'empereur Adolphe, tramèrent une ligue contre lui avec l'archevêque de Mayence son parent, et résolurent de le déposer pour mettre Albert, duc d'Autriche, en sa place. Albert promit à Wenceslas seize mille marcs d'argent pour prix de cette trahison. Les conjurés s'étant ensuite transportés à Chadan, petite ville de Bohême, mirent la dernière main à leur complot. L'année suivante, nouvelle entrevue de ces princes à Vienne, où ils ratifièrent les engagements qu'ils avaient pris avec le duc d'Autriche. Albert leur assura d'avance le prix de la complaisance qu'il attendait d'eux. Il promet en particulier au roi de Bohême de le dispenser de l'obligation onéreuse d'assister aux diètes, et de lui confirmer tous les privilèges de sa couronne. Ces promesses furent accompagnées d'un billet de cinquante mille marcs d'argent, pour lesquels il lui engagea le pays de la Pleissie avec les villes impériales d'Altanbourg, de Zuickau et de Chemnitz. Le complot réussit. Cependant Albert, dans une cour plénière qu'il tint à Nuremberg cette même année, après le couronnement de sa femme, obligea le roi de Bohême à faire en personne à sa table l'office de grand-échevin, la couronne en tête, sans vouloir lui permettre de se faire remplacer, comme il le demandait, par son fils, dans cette fonction. (Pfeffel.)

L'an 1300, Wenceslas fut appelé à la couronne de Pologne, après la déposition d'Ulislai Lokietek. Celle de Hongrie lui ayant été offerte, l'an 1301, il la céda, du consentement des seigneurs hongrois de son parti, à Wenceslas, son fils, âgé de douze à treize ans. L'empereur Albert, excité par le pape Boniface VIII, partisan de Charles, compétiteur du jeune Wenceslas, porta la guerre dans la Bohême qu'il ravagea; mais il fut obligé de se retirer après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes par les coups que les Bohémiens avaient, dit-on, empoisonnés. Wenceslas voyant le parti de son fils affaibli en Hongrie, va le tirer de Bude, l'an 1304, avec une forte armée, et le ramène en Bohême, emportant avec lui la couronne de saint Etienne. Une fièvre violente emporte le roi père, l'année suivante, le 21 juin, à l'âge de trente-neuf ans. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, comme on l'a dit, en 1289, JUDITH, fille de l'empereur Rodolphe, morte au moins de juin 1297; 2<sup>e</sup>, en 1300, RICHSA, ou ELISABETH, fille de Przemslai II, roi de Pologne. Il eut du premier lit Wenceslas, qui suit, avec trois filles; Judith, morte jeune; Anne, ou Agnès, mariée à Henri, duc de Carinthie, et Elisabeth, femme de Jean, comte de Luxembourg et roi de Bohême. Du second lit sortirent deux princesses: Agnès, femme de Henri, duc de Jauer, en Silésie; et Marguerite, mariée à Boleslas III, duc de Lignitz. Les auteurs polonais ne s'accordent nullement avec ceux de Bohême touchant le caractère de Wenceslas IV. Ceux-là le taxent d'esprit faible, indolent et facile à gouverner; ceux-ci le peignent comme un prince vigilant, actif et bienfaisant, toujours en garde contre la séduction. (Voy. les rois de Pologne.)

## WENCESLAS V.

1305. WENCESLAS V, fils de Wenceslas IV, lui succéda, l'an 1305, au royaume de Bohême, à l'âge d'environ dix-huit ans. Il avait mené une vie dissolue en Hongrie; il continua de

la mener en Bohême. Pour fournir à ses folles dépenses, il vendit une partie de ce qu'il possédait en Misnie à Herman le Long, margrave de Brandebourg. L'an 1306, il se mit en marche avec son armée pour aller classer de Pologne Ulislai Lokietek, qui était remonté sur le trône. Mais étant à Olomut, il fut attaqué dans sa chambre par un assassin, qui lui porta trois coups de poignard, dont il mourut le 4 août 1306. Il avait épousé, le 4 octobre 1305, VIOLE, fille de Miescon, duc d'Oppelein, dont il n'eut point d'enfants. Viole épousa en secondes nocces Pierre, baron de Rosenberg, et mourut le 21 septembre 1317. Wenceslas fut le dernier mâle de la maison de Prémislai, qui avait régné dans la Bohême près de six siècles sans interruption.

## HENRI DE CARINTHIE et RODOLPHE DE HABSBOURG.

1306. HENRI, duc de Carinthie et comte de Tyrol, époux d'ANNE, sœur aînée de Wenceslas, fut reconnu roi de Bohême par les états, après la mort du roi, son beau-frère. Son règne ne fut pas long temps paisible. Wenceslas IV avait fait, comme on l'a dit, en 1278, avec l'empereur Rodolphe, un traité pour la succession à la couronne de Bohême en faveur des princes d'Autriche, en cas de défaut d'héritier mâle dans sa maison. L'empereur Albert, voulant faire valoir cette convention, mena, l'an 1307, son fils RODOLPHE à la tête d'une armée en Bohême, après lui avoir fait épouser la veuve de Wenceslas IV, et le fit proclamer roi; ce qui souleva peu de contradiction. Mais Rodolphe étant mort sans postérité le 4 juillet de la même année, Henri reprit le gouvernement de la Bohême, malgré les efforts des partisans de la maison d'Autriche, qui voulaient appeler à ce trône Frédéric, second fils d'Albert. On fit maison sur eux, et il en perit un très grand nombre dans ce soulèvement. Albert attaque de toutes parts les anciens et les nouveaux états du roi Henri. Il est repoussé avec perte de ses meilleures troupes, et Henri s'affermi sur le trône par le secours d'Otton, duc de la Basse-Bavière, et d'Eberhard, comte de Wurtemberg. Le gouvernement de Henri ne répondit pas à l'attente des Bohémiens. Il se comporta si mal, qu'ils témoignèrent hautement leur repentir de l'avoir élu. Craignant que les états ne fissent épouser à la princesse Elisabeth, sa belle-sœur, un prince capable de la supplanter, il voulut la fuir à un mariage inégal, et, sur son refus, il l'enferma dans le château de Vinsched. La princesse s'étant échappée, se retira auprès de l'empereur Henri VII, à Spire. Les états de Bohême demandèrent alors à ce prince, par une députation qu'ils lui firent, Jean de Luxembourg, son fils, pour leur souverain, à condition qu'il épouserait Elisabeth. L'empereur, sous prétexte de l'indue occupation de la Bohême par Henri, comme ayant été faite sans avoir demandé l'investiture à l'empire, déclara le trône vacant. Ayant fait ensuite épouser la princesse à son fils, il l'envoya, l'an 1310, en Bohême, avec une armée, pour en chasser Henri. Celui-ci fit peu de résistance, et retourna en Carinthie, où il mourut le 4 août 1335, ne laissant qu'une fille, Marguerite, héritière du Tyrol, surnommée *Mantusch*, c'est-à-dire, *Gueule de Sac*, femme, 1<sup>re</sup>, de Jean-Henri, duc de Moravie, frère de l'empereur Charles IV; 2<sup>e</sup>, de Louis II, électeur de Brandebourg, après avoir été séparée de son premier mari.

## JEAN DE LUXEMBOURG.

1310. JEAN DE LUXEMBOURG étant parvenu à la couronne par son mariage avec ELISABETH, la plus proche héritière de la Bohême, après l'exclusion d'Anne, sa sœur aînée, en reçut l'investiture de l'empereur, et se fit couronner, avec sa femme, le 5 février 1311, par l'archevêque de Mayence. L'empereur Henri VII, partant pour l'Italie, le nomma vicaire de l'empire en son absence. Le commencement de son règne ne fut pas tranquille. Henri de Carinthie fit quelques efforts, mais inutiles, pour recouvrer le trône de Bohême. Jean combattit, le

23 septembre 1322, à la bataille de Mukldorf, ou de Wheowis, pour l'empereur Louis de Bavière, contre Frédéric d'Autriche, son compétiteur. Il y fit prisonnier Frédéric, dont il tira, l'an 1325, une grosse rançon. Louis de Bavière récompensa le roi de Bohême en lui donnant la Haute-Lusace. La Bohême était cependant troublée depuis plusieurs années par les factions des seigneurs qui se prévalaient de la faiblesse du monarque pour méconnaître son autorité. La jalousie des deux reines, l'une douairière, l'autre régente, entretenait ces divisions. Le roi Jean acheta de s'attacher les cœurs de ses sujets par le parti qu'il prit d'échanger avec l'empereur le royaume de Bohême contre le palatinat du Rhin, à cause de son voisinage avec le duché de Luxembourg. Les seigneurs de Bohême, informés de ce traité, le déclarèrent nul dans une grande assemblée, et pensèrent même à se donner un nouveau souverain. L'empereur arriva à Prague, et se réconcilia en quelque sorte le monarque avec ses sujets. Mais en faisant au roi Jean un nouveau serment de fidélité, les Bohémiens ne regagnèrent point son affection. C'était dans le Luxembourg qu'était son cœur ; aussi y faisait-il sa résidence la plus anisère.

L'an 1327 (et non l'an 1337, comme le marquent les auteurs de l'Histoire Universelle), le roi Jean ajute à ses états la Silésie, par la cession que lui en fit Henri, duc de Breslaw, capitale de toute cette principauté. (Cœnelius, *Annal. Silés.* pages 275-276.) Cet exemple fut suivi, la même année, par tous les autres ducs de Silésie, lesquels, à l'exception de deux (Jauer et Schweidnitz), offrirent au roi de Bohême la directe de leurs terres, et se réservèrent néanmoins les principaux droits régaliens. (Busching.) Attaché à Philippe de Valois, nouveau roi de France, le roi de Bohême marcha, l'an 1328, à son secours contre les Flamands rebelles, et partagea avec lui la gloire de la journée de Cassel, où ce monarque fut pleinement victorieux, non sans avoir couru de grands risques. De là, il vint à la défense des chevaliers Teutoniques, qui étaient en guerre avec Gedimins, grand-duc de Lithuanie. Ce fut dans cette expédition qu'une liaison lui fit perdre un œil ; ce qui ne l'empêcha pas de retourner en France, où le roi le déclara son lieutenant au pays de Gascogne. (Foyez Bernard Est. II<sup>e</sup> du nom, *sire d'Albret*.) Nommé, l'an 1336, par l'empereur Louis de Bavière, vicaire de l'empire en Italie, par l'empereur Louis de Bavière, vicaire de l'empire en Italie, que le pape Jean XXII avait soulevées contre l'empereur, dont il était l'ennemi capital. Mais l'adroit pontife en le faisant de l'espérance de la couronne de Lombardie. Raynaldi (*ad. an. 1331*), rapporte le traité qu'il fit avec Bertrand de Foix, légat du pape, pour détruire les faibles restes de l'autorité impériale en Italie. Mais ce traité, malgré le voile dont on le couvrit, étant venu à la connaissance du public, émut contre le roi de Bohême les factions des Guelfes et des Gibelins, qui craignaient également pour leur liberté. L'empereur en était instruit, dénonça comme un traître le roi de Bohême à la diète de Nuremberg. Celui-ci, laissant son fils Charles en Italie, se hâta de retourner en Allemagne pour apaiser l'empereur. Mais, sans attendre la réponse à la lettre qu'il lui avait écrite de Prague pour se justifier, il se jeta avec son armée sur les terres de Frédéric, duc de Thuringe et marquis de Misnie, partisan de l'empereur. (Voy. les *docs de Thuringe*.) Il trouva ensuite ses armées contre les ducs d'Autriche, Albert et Otton, dont il ravagea le pays jusqu'à Vienne. Ayant après cela repris la route d'Italie, où son fils avait gagné une bataille, il rétablit le bon ordre en Lombardie, et revint, avec son fils, triomphant à Prague. Le roi Jean fit une nouvelle expédition, l'an 1333, en Italie ; mais elle n'eut pas le même succès que la précédente, malgré les secours que lui donna le roi de France, qu'il était venu trouver en personne pour les obtenir. La fleur de la noblesse française qu'il avait emmenée, sous la conduite des comtes d'Armagnac et de Foras et du maréchal de Mirpoix,

fut battue à plate couture sur les bords du Pô, dans les eaux duquel une partie se noya ; presque tous ceux qui échappèrent à la mort demeurèrent prisonniers avec le comte d'Armagnac. Tel fut le fruit de la valeur inconsidérée des Français dans cette expédition. Jean forma, l'an 1335, du chef de sa femme, des prétentions sur la Pologne, et entra dans ce pays à main armée pour les faire valoir. Le roi Casimir, pour éviter la guerre, lui céda ses prétentions sur la Silésie ; cession qui fut confirmée en février 1339. Les Polonais lui promirent de plus une somme de quarante mille écus d'or. Suivant le P. Bertholet, cette somme n'ayant pas été entièrement payée, le roi de Hongrie, qui appréhendait également le roi de Bohême, y suppléa en lui donnant cinq cents livres d'or, avec une vaiselle de même métal, plusieurs chevaux de Hongrie superbement encharnés, un bandier et une écharpe d'or avec plusieurs meubles de grand prix. Le roi Jean était alors en France, où il fit un séjour au moins de deux ans. « C'est en qu'on voit » par des lettres que donna le roi Philippe de Valois à Estre- » pilli, vers Mantua, le dernier de novembre 1338, pour » établir son très-cher cousin et fral Jean, roi de Bohême, » capitaine-général et son lieutenant sur tous autres en tout » le Languedoc, avec pouvoir de prendre, recevoir, retenir, » faire garnir, garder et établir, comme bon lui semblera, » les châteaux, villa et appartenances de Penne, en Agnois, » et de faire en ce cas et en tout ce qui en dépend, en tous » autres qui le touchent, et en toute ladite Languedoc. .... » tout ce qu'il pourait y faire lui-même s'il y était présent. » On voit par ces lettres, dit dom Vaissète (*Hist. de Lang.* T. IV, p. 228), quelle était l'étendue de l'autorité du roi de Bohême dans la province. Nous trouvons en effet, ajoute-t-il, » qu'il accorda par lui-même divers ennobissements dans le » pays, et ne voit des remissions et des grâces données par Guil- » laume de Villars... en qualité de commissaire député par » ce prince, dans les parties de la Languedoc. »

L'an 1340, le roi de Bohême, attaqué de la même fluxion qui lui avait fait perdre un œil, se remet entre les mains d'un médecin jaff de Montpellier, qui ne put le guérir. La fluxion même augmenta, et lui fit perdre entièrement la vue ; c'est depuis ce temps qu'il fut appelé *Jean l'Aveugle*. (Dubeux, *Hist. Bohém.*, L. 21.) En retour dans ses états la même année, il s'arrêta au pont de Bourvies, entre Tournai et Lille, où il fit, le 9 septembre, son testament. Dans la suite, le roi de Bohême, gagné par le pape, engagea plusieurs princes de l'empire à déposer l'empereur Louis de Bavière, et à élire à sa place, Charles de Bohême son fils, le 24 juillet 1346. La même année, Jean, à qui l'aveugle, et Charles son fils, marchèrent au secours de Philippe de Valois, roi de France, contre les Anglais. Ils se rencontrèrent à la bataille de Crécy, le 26 août 1346. Le roi de Bohême, qui s'était tenu d'abord à l'écart, apprenant que la victoire penchait du côté des ennemis, dit aux chevaliers qui étaient auprès de lui de le mener à l'endroit où combattait son fils Charles. On lui représente qu'était privé de la vue, c'est se précipiter inutilement dans le danger. *l'importance, dit-il, je veux faire un coup d'épée ; et si ne sera pas tout que je suis venu ici pour rien. — Sire, reprit les chevaliers, nous vous accompagnerons par tout. Alors pour ne point le perdre dans la mêlée, ils attachèrent la bride de son cheval aux brides des leurs, et entrèrent avec lui au milieu de la bataille. Tous ceux qui étaient avec lui furent tués, et il y trouva aussi la mort, digne fruit de son extravagante témérité (1). Ce prince*

(1) Tous les historiens de Bohême s'accordent à dire que le corps du roi Jean de Luxembourg fut transporté à Luxembourg et y fut inhumé. Mais, en 1728, en réparant l'église des Dominicains de Montargis, on y trouva son tombeau. Voici tout ce qu'on a pu lire de son épitaphe, à moitié détruite par le temps : qui trépassa à la tête de ses gens ensemble, les reconduisant à Dieu le pre le jour de... la glorieux clerge Marie. Priez Dieu pour l'âme de ce bon roi. 1346. Jean

avait épousé, 1<sup>re</sup>, en 1310, ELIZABETH, fille de Wencelas IV, roi de Bohême, morte le 28 septembre 1330; 2<sup>e</sup>, l'an 1331, BEATRIX, fille de Louis I, duc de Bourbon, morte le 23 décembre 1373, après s'être remarquée à Eudes II, seigneur de Grancré, en Bourgogne. Il eut du premier lit, entre autres enfants, Wencelas, depuis nommé Charles, qui suit; Jean, marquis de Moravie; Gutte, ou Bonne, mariée à Jean, roi de France; Anne, femme d'Otton, duc d'Autriche; et du second lit, Wencelas, duc de Luxembourg, Guillaume Machaut, poète contemporain, fait un portrait magnifique de Jean, roi de Bohême, dans son *Comfort d'Amis*, adressé à Charles V, roi de France.

Prez garde, dit-il, au bon roi de Bohaignes,  
Que'en France et en Allemagne,  
En Sornie et en Lombardie,  
En Danneemarck et en Hongverie.  
Et la pris et honneur conquerré.  
Il donnoit fids; joyaux et terres,  
Or, argent; rien ne retenoit  
For l'honneur, ad ce se tenoit,  
Et il en avoit plus que nous;  
Des biens fu li mieus des temps;  
De son bien tout li cœur me rit,  
Et pour ce aussi qu'il me ouroit.  
Mais je te jure et li promet  
Qu'il exloit en si haut sommet  
D'honneur, qu'il n'evoit si haut homme  
Voloit, ne l'empereur de Rome,  
Que si li voloit mouvoir guerre  
Ou faire, qu'il n'e fallest guerre  
Tout en milieu de son pays.  
N'estoit pas de ses gens boït;  
Car chascun l'aimoit et servoit  
Pour ce qui bien la deservoit.

Malgré ce pompeux éloge, la vie du roi Jean fut plutôt celle d'un chevalier errant que d'un grand monarque. Il entra dans presque toutes les guerres de son temps pour faire montre de sa valeur. Il n'eut rien de fixe dans le caractère: tantôt prodigue, tantôt avare; tantôt équitable, tantôt injuste; plein d'amour quelquefois pour ses sujets, et souvent leur oppresseur; alternativement religieux et libertin; bref, un composé bizarre de vices et de vertus qu'il quittait et reprenait tout à tour. (Voy. les *comtes de Luxembourg*.) Il avait augmenté ses domaines des duchés de Lignitz et de Breslaw, dont le premier lui fut cédé par le duc Wladislas en 1333, et le second par Henri, fils de Henri le Gros, en 1337.

#### CHARLES I, ROI DE BOHÈME, IV<sup>e</sup>. DU NOM, EMPEREUR.

1346. CHARLES I, né à Prague le 16 mai 1316, élu roi des Romains au mois de juillet 1346, succéda, vers la fin du mois suivant, à Jean son père, dans le royaume de Bohême. On voit, à l'article des empereurs, ce qu'il a fait comme chef de l'empire, auquel il parvint en 1347. Cette même année 1347, et non 1361, il établit une université à Prague, ville érigée en archevêché quatre ans auparavant. Il visitait souvent cette académie, et prenait tant de plaisir à entendre les leçons des professeurs et les disputes des écoliers, qu'il y faisoit quelquefois des séances de quatre heures entières; et lorsque ses courtisans, qui n'avaient pas le même goût que lui, l'avertissaient qu'il était l'heure de souper, « c'est ici mon souper », répondait-il, « je n'ai pas le loisir d'en faire d'autre » (Hénelius, *Annal. Siles.*, p. 288.)

avait dans ce couvent deux tantes religieuses, dont une en fut prieure. Il y a lieu de croire qu'elles auroient demandé le corps de ce prince, et que les historiens, ignorant cette circonstance, auroient écrit sans preuve qu'il fut transporté à Luxembourg. (Du Guesc, *Hist. de l'Université*, tome IV, p. 432, n.)

Il divisa la Bohême en cercles, orna les principales villes, et fit construire à Prague un pont de pierre sur la Moldau, qui surpasse en longueur et en largeur ceux de Dresde et Ratiboune. Dans son ordonnance, donnée à Prague, le 7 avril 1348, sur la supplication des états de Bohême, il confirma et expliqua les privilèges des Bohémiens, contenus dans les lettres de l'empereur Frédéric II. Charles y décida que l'élection du roi n'appartient aux états que dans le cas où il n'y aurait plus ni fils ni filles de la famille royale. L'an 1351, Charles acquiesça à des deniers comptants, de l'électeur palatin, son beau-père, une grande partie du haut Palatinat; et telle est l'origine de la souveraineté que les rois de Bohême ont toujours exercée sur ces terres depuis la rétrocession qu'ils en ont faite aux ducs de Bavière. « Ce » fut le premier pas, dit M. Pfefel, que Charles fit dans la » route qu'il s'était tracée pour asservir à sa maison l'Allemagne » en la soumettant à la cour féodale de Bohême. Nous savons, » ajoute-t-il, que le ressort de cette cour s'étend d'une part » jusqu'aux portes de Francfort, et de l'autre jusqu'à centre de » la Thuringe et de la Misnie, qu'il pousse des rayons jusqu'au » Souabe, et que ses dépendances embrassent la Francanie » Charles, vers le même temps, incorpora à la Bohême la ville et le » cercle d'Egra, de l'aveu et du consentement des électeurs. Il confirma, par sa bulle d'or de 1356, le droit d'élection aux rois de Bohême. L'an 1357, se voyant suzerain de toute la Silésie, il la réunit à la couronne de Bohême sans éprouver d'opposition. (Busching.) Charles fit, le 10 février 1366, un pacte de confraternité avec les ducs d'Autriche pour leurs successions mutuelles. L'an 1370, il annexa la Lusace au royaume de Bohême. Il acquit d'Otton de Bavière, en 1373, le margraviat de Brandebourg. Le 29 novembre 1378 fut le terme de ses jours.

Charles était fort attentif à faire rendre la justice à ses peuples, et la leur rendait lui-même en personne. On remarque qu'il se tenait assis deux ou trois heures par jour, devant la grande porte du château de Prague pour écouter les plaintes de ses sujets sans distinction. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, l'an 1333, BLANCHE, fille de Charles de Valois et sœur de Philippe VI, morte en 1348; 2<sup>e</sup>, l'an 1349, ANNE, fille de Rodolphe, duc de Bavière, morte l'an 1352; 3<sup>e</sup>, l'an 1353, ANNE, fille du Henri II, duc de Schweidnitz, morte en 1364 (mariage qui lui apporta les principautés de Jauer et de Schweidnitz); 4<sup>e</sup>, l'an 1365, ELIZABETH, fille de Bogislas V, duc de Poméranie, morte en 1395. Du premier lit sortirent Marguerite, femme de Louis le Grand, roi de Hongrie; Catherine, femme de Rodolphe IV, duc d'Autriche; Elisabeth, mariée à Jean-Galeas Visconti, duc de Milan; et Marguerite, femme de Jean, burgrave de Nuremberg; du second, Wencelas, jeune enfant du troisième, Wencelas, qui suit; du quatrième, Sigismond, empereur; Jean, duc de Luxembourg; Anne, femme d'Otton de Bavière, électeur de Brandebourg; et Anne, deuxième femme de Richard II, roi d'Angleterre. (Voy. Charles IV, empereur.)

#### WENCESLAS VI, ROI DE BOHÈME ET EMPEREUR.

1378. WENCESLAS VI, couronné roi de Bohême, l'an 1363, à l'âge de deux ans, et roi des Romains en 1376, succéda l'an 1378, à l'empereur Charles, son père. Ce prince, livré à toutes sortes de vices, dissipa en débauches, à Aix-la-Chapelle et à Francfort, les trésors que son père lui avait laissés. La peste cependant désolait la Bohême. Mais au lieu de faire passer des secours à ses malheureux sujets, il ne fit sentir son pouvoir dans ce royaume que par des ordres fulminants qu'il y envoyait contre ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. La noblesse bohémienne, irritée de sa tyrannie, ne tarda pas à se révolter. Pour la contenir, il fit venir ces restes de brigands qu'on nomme grandes compagnies, qui couraient toute l'Europe; cherchant des princes qui voulussent les employer. Le ravage de la Bohême leur tint lieu de solde. L'arrivée de Wenceslas, après

leur départ, fut un autre bien pour ce pays. Il ne s'y distinguait pas par des extravagances et des atrocités. Sa conduite ne se démentit point dans le gouvernement de l'empire. Elle le fit mépriser et détester, au point que quatre électeurs, auxquels se joignirent plusieurs princes, le déposèrent juridiquement le 20 août de l'an 1400. (Voy. l'empereur Wenceslas.) Les Bohémiens n'avaient pas attendu ce terme pour en venir à un nouveau soulèvement. L'an 1394, ayant surpris Wenceslas, le 4 octobre, dans le monastère de Beraun, où l'enfermait à Prague, où il fut gardé près de quatre mois. S'étant échappé par l'adresse d'une servante, il se vengea cruellement de ses ennemis. Wenceslas continuant ses fureurs, les Bohémiens appelèrent, en 1402, son frère Sigismund, roi de Hongrie. On le reforma de nouveau dans le château de Prague, puis on le transporta dans une forteresse sur le Danube, et Sigismund fut déclaré régent du royaume. Un pêcheur fournit à Wenceslas le moyen de se sauver. Il revint à Prague, fait main-basse sur une partie des Hongrois, et taxa la ville à des sommes considérables. Sigismund, trop occupé pour lors en Hongrie, ne peut songer aux affaires de Bohême. Vers le même temps, les livres de Jean Wiclef, anglais, furent apportés en Bohême. Jean Hus, bohémien de naissance, qui avait étudié à Oxford et était devenu confesseur de la reine, adopta la doctrine de Wiclef, et la prêcha publiquement à Prague. Il le fit encore plus hardiment lorsque l'université de Prague l'eut élu pour recteur. Ce fut alors qu'il attaqua, sans ménagement, le clergé, le pape, les indulgences, et la communion sous une seule espèce. Le roi et la reine inclinèrent pour Jean Hus. L'université fut partagée à son occasion. Plus de quarante mille écoliers, allemands et polonais, en sortirent pour ne pas prendre part aux nouveautés. Le pape frappa d'excommunication Jean Hus, et d'interdit la ville de Prague. Wenceslas, intimidé par le pape, veut réprimer les Hussites. Il n'en était plus temps. La noblesse s'étant déclarée pour les sectaires, l'autorité du roi et du sénat fut entièrement anéantie. L'an 1415 se tint le concile générale de Constance. Jean Hus et Jérôme de Prague, son disciple, mandés à cette assemblée, y furent arrêtés, condamnés et brûlés vifs. (Voy. le concile de Constance.) Le prétendu martyr de Jean Hus augmenta le zèle de ses disciples. Les Bohémiens, qui étaient trop grossiers pour entrer dans les disputes subtiles des théologiens, n'embrassèrent cette nouvelle secte que par esprit d'indépendance et de mutinerie, qui est assez le caractère de cette nation. Ces nouveaux convertis se soulevèrent le jour du pape, et se servirent des libertés de leur conscience pour couvrir le crime de leur révolte. (Mémoires de Brundel.) Ayant choisi pour leur chef Jean de Tovernow, dit Zischka, ou Ziska, c'est-à-dire le Berger, parce qu'il avait perdu un œil dans un combat, ils s'assemblèrent au nombre de quarante mille sur une montagne située dans le cercle du Bechin, pour y célébrer le service divin et tenir leurs assemblées. Le camp qu'ils y établirent fut bientôt transformé en une ville, dont les habitants furent appelés *Taborites*; car Tabor, en langue bohémienne, veut dire camp. L'an 1419, au mois d'août, Ziska, jouissant de toute la confiance du peuple, marche à Prague avec une armée. Il entre dans l'hôtel de ville, et fait jeter par les fenêtres les sénateurs, qui sont reçus du peuple sur leurs lances et leurs fourches. A la nouvelle de ce massacre, Wenceslas est frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il meurt le 16 août 1419, à l'âge de cinquante huit ans. Il avait épousé, l'an 1377, JEANNE, fille d'Albert, duc de Bavière-Strasbourg et comte de Hollande, morte en 1388; 2<sup>e</sup>, en 1389, SOPHIE, fille de Jean, électeur de Bavière, décédée en 1431; ces deux mariages furent stériles.

Jamais la Bohême n'eut de souverain plus cruel ni plus infâme que Wenceslas. L'irrogance, qui était sa passion dominante, le plongea dans toutes sortes de crimes. L'an 1393, le 16 mai, il fit précipiter dans la Moldau le prêtre Jean Nepomucène, pour avoir osé vouloir révéler la confession de la reine. On raconte

qu'un jour son cuisinier n'ayant pas apprêté les mets à son goût, il le fit embrocher et rôti vif. Il menait ordinairement à ses côtés le bourreau; qu'il appelait son compère et qui l'était en effet; et lorsque son humeur sanguinaire l'agitait, il faisait pendre à ses yeux le premier qui lui rencontrait, sans autre forme de justice. Il avait pratiqué dans une des salles basses de son château de Wincherad, sur la Moldau, un pavé ferme en apparence, mais qui d'un coup de pied se renversait, et précipitait dans le fleuve ceux qui étaient dessus. Ce monstre faisait gloire de rendre pour modèle le plus affreux des empereurs romains. On écrivit un jour sur le mur de sa chambre, *Wenceslaus aller Nero*. Loin de s'offenser de cet trait, il ajouta avec de la craie: *Si non fui adhuc, ero*. Telle est l'idée que nous donnent de Wenceslas la plupart des historiens, tant anciens que modernes. Ce qui pourrait néanmoins faire soupçonner de l'exagération dans ce portrait, c'est le silence que garde, en parlant de ce prince, *Enéas Silvius* (qui devint le pape Pie II), sur les énormités dont on charge sa mémoire.

## SIGISMUND.

1419. SIGISMUND, empereur et frère de Wenceslas, lui succéda au royaume de Bohême en 1419. Ayant assemblé les états, le 15 décembre de la même année, à Beraun, il y reçut les soumissions de la ville de Prague. La Bohême, cependant, continuait d'être un théâtre de troubles et de discordes. Les succès de Ziska contre les Catholiques, l'avaient rendu le maître de tout. On fut obligé de publier une croisade contre les révoltes. La ville de Prague, oubliant la fidélité qu'elle avait promise au roi, se joignit à eux. Sigismund en fit le siège; mais Ziska ayant défait son armée le 11 juillet 1420, Sigismund fut obligé d'accorder une trêve, pendant laquelle il se fit couronner à Prague le 27 ou le 28 du même mois, suivant Byzinius. Ziska, la même année, assiégeant la forteresse de Rals, perdit, d'un éclat de bombe, le bon œil qui lui restait, et en devint pas moins redoutable aux Catholiques. L'an 1431, nouveaux progrès des Hussites. Ziska, tout aveugle qu'il est, bat à leur tête toutes les armées qu'on envoie contre lui. Les Hussites offrent la couronne à Jagellon, roi de Pologne, qui la refuse; puis, en 1422, à Sigismund Korbuth, neveu du duc de Lithuanie. Korbuth fit un troisième parti dans la Bohême, et augmenta le trouble jusqu'en 1427, époque de sa retraite forcée. Ziska meurt de la peste le 18 octobre 1424. En mourant, il ordonna, suivant plusieurs écrivains, qu'après son trépas on écorchât son corps, et qu'on fit un tambour de sa peau. *Le bruit qu'elle fera*, disait-il, *suffira pour effrayer nos ennemis, et les mettre en fuite*. C'est un conte que cet ordre. Le corps de Ziska fut porté à Czablau, ville épiscopale de Bohême, et inhumé dans la cathédrale, avec une épitaphe magnifique qui on lisait encore sur son tombeau du temps de Thoralde, qui la rapporte. La mort de Ziska ne rétablit pas les affaires de Sigismund. Deux autres généraux hussites, Procope le Rusé et Procope le Petit, eurent le même succès que Ziska, et détruisirent, en 1431, une nouvelle armée de croisés, formée contre eux. Sigismund, toujours malheureux à la guerre, fut obligé de composer avec les rebelles. Il fit avec eux divers traités, dont il tira plus d'avantages que des batailles qu'il leur livra. L'an 1433, la division se mit parmi les différents partis des Bohémiens. Le décret du concile de Bile, qui leur accordait la communion sous les deux espèces, en fut l'occasion. Les états de Bohême, acceptant le formulaire d'union que le concile leur avait envoyé, se séparèrent des Hussites, qui le rejetèrent, et furent appelés Calixtins, à cause du calice dont ils demandaient l'usage dans la communion.

L'an 1434, bataille gagnée, le 31 mai, par Meinard de Néhaus, général des états, sur les Hussites, dont un grand nombre furent tués avec Procope le Rusé; le reste des Hussites fut réduit, Sigismund, rappelé à Prague, y fit son entrée le 23 août 1436, et fut de nouveau reconnu souverain du royaume. Ce



prince mourut, le 9 décembre 1437, à Zantim, en Moravie, et fut inhumé à Waradin, en Hongrie. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>. l'an 1389, MARIE, fille et héritière de Louis le Grand, roi de Hongrie, morte sans enfants. l'an 1392; 2<sup>e</sup>. l'an 1408, BARBE, fille d'Herman, comte de Cillei, décédée le 11 juillet 1451, dont il eut Elisabeth, femme d'Albert, qui suit. Barbe fut la plus méchante princesse de son siècle, et mourut, par ses débâches et ses autres vices, l'affreux nom de *Messaline de l'Allemagne*. (Voyez Sigismond, empereur, roi de Hongrie, margrave de Brandebourg.)

## ALBERT D'AUTRICHE.

1438. ALBERT, fils d'Albert IV, duc d'Autriche, et de Jeanne de Bavière, succéda au royaume de Bohême à Sigismond, en vertu de son mariage avec ELISABETH, fille et unique héritière de ce prince, et conformément aux conventions faites entre les rois de Bohême et les ducs d'Autriche, pour la succession de la Bohême. Sigismond, dès l'an 1423, lui avait conféré la Moravie, qu'il défendit avec valeur contre les Hussites. Albert n'alla prendre possession de la Bohême qu'après avoir reçu la couronne de Hongrie, le 1<sup>er</sup> janvier 1438, et s'étant fait élire empereur le 18 mars suivant. Arrivé en Bohême, il y éprouva de la contradiction de la part des Hussites, qui avaient appelé au trône Casimir, prince de Pologne, âgé de treize ans. Albert avait pour lui tous les Catholiques. Les états le proclamèrent roi de Bohême le 6 mai 1438, et, le 29 juin suivant, il fut couronné à Prague. La guerre continua vivement entre les deux compétiteurs. Les Polonois, ayant enfin succombé, furent obligés d'évacuer le Pays. Albert, après avoir rétabli le calme en Bohême, se mit en marche pour aller au secours de Georges, despote de Serbie, contre les Turcs. Il tomba malade à Bude, et mourut au village de Niesmied, près de Gran ou Strigonic, en retournant à Vienne, le 25 octobre 1439, dans la quarante-cinquième année de son âge. Sa femme, ELISABETH, qu'il avait laissée enceinte, accoucha, le 24 février 1440, d'un fils nommé Ladislas, qui suit. Elle lui avait donné auparavant deux filles : Anne, mariée à Guillemotte III, duc de Saxe; et Elisabeth, femme de Casimir IV, roi de Pologne. La mère de ces enfants, qu'Albert avait épousée l'an 1422, mourut, l'an 1447. (Voyez les empereurs et les rois de Hongrie.)

## LADISLAS LE POSTHUME.

1440. LADISLAS, né, comme on l'a dit, le 24 février 1440, d'Albert, et d'Elisabeth, éprouva de grandes contradictions, même avant sa naissance, en Bohême et en Hongrie, pour succéder à ses deux couronnes. Les états de Bohême, divisés entre les Catholiques et les Hussites, voulurent d'abord, après la mort d'Albert, pourvoir à la régence. La reine obtint d'eux qu'ils attendraient ses couches. Lorsque Ladislas fut né, les états, et sur-tout les Hussites, déclarèrent qu'ils ne voulaient point d'un enfant pour roi. Ils offrirent la couronne à Albert, duc de Bavière, qui la refusa. L'empereur Frédéric, à qui ils firent ensuite la même offre, répondit qu'il voulait conserver à Ladislas les royaumes de ses pères. Les états nombrèrent deux administrateurs pendant la minorité. Poncek fut choisi par les Hussites, et Meinard de Nelsau par les Catholiques. Georges Podiebrad, étant parvenu, l'an 1444, à l'une de ces deux places, s'empara de toute l'autorité pendant la minorité de Ladislas, et par là se fraya la route du trône après la mort de ce prince. L'an 1453, Ladislas arrive de Hongrie en Bohême, où il est couronné le 28 octobre, après avoir juré une capitulation favorable aux Hussites. Podiebrad se fit confirmer par ce prince dans la dignité de gouverneur du royaume. Le nouveau roi s'étant rendu, l'année suivante, en Silésie, fait son entrée dans Breslau avec une pompe extraordinaire, et y reçoit, le 11 décembre, l'hommage des Silésiens; sur quoi il est à remarquer, qu'alors un roi de Bohême ne pouvait pas exiger, en Silésie, le serment de fide-

lité qu'il n'y fût présent en personne. L'an 1457, Ladislas envoya des ambassadeurs à Charles VII, roi de France, pour lui demander Madeleine, sa fille, en mariage. Mais avant que la princesse se mit en route pour la Bohême, Ladislas mourut à Prague, le 23 novembre 1457, à l'âge de dix huit ans. Sa mort fut mise sur le compte de Podiebrad et de Rockisane, deux chefs des Hussites. Jean Cochlee, dans son Histoire des Hussites, liv. XI, l'attribue à un excès de raves qu'il avait mangées à son souper. (Voyez Ladislas V, roi de Hongrie.)

## GEORGES PODIEBRAD.

1458. GEORGES DE CUNSTAT, né le 23 avril 1420, de Victorin de Cunstat, seigneur de Podiebrad, et d'Anne de Wartemberg, comte de Glatz, ayant toute la puissance en main après la mort de Ladislas, déclara que ce prince lui avait laissé l'administration du royaume jusqu'à la Pentecôte de l'année suivante. Personne n'osa le contredire; ainsi il resta le maître de tout. Cependant, plusieurs compétiteurs se présentèrent pour la couronne; les ducs d'Autriche, en vertu des pactes de famille; Guillaume, duc de Saxe, et Casimir, roi de Pologne, du chef de leurs femmes, sœurs de Ladislas; le roi de France, Charles VII, offrit un de ses fils, avec de magnifiques promesses. L'empereur, de son côté, voulait disposer de la Bohême comme d'un fief vacant, attendu que Ladislas, dans le tems, ne lui avait pas demandé l'investiture. Podiebrad, par la faveur des Hussites qu'il protégeait, et l'adresse de Rockisane, triompha de tous ces partis, et fut élu roi de Bohême par acclamation, le 2 mars 1458, puis couronné le 7 mai suivant. Pour se maintenir sur le trône, il s'étudia à gagner tous ceux qui pouvaient le traverser. Après avoir rendu la liberté à Mathias Corvin, que les Hongrois venaient d'élire pour leur roi, pendant qu'il était en prison sous sa garde, il lui donna Catherine, sa fille, en mariage; il maria Sidonie, son autre fille, avec Albert, fils du duc de Saxe; il délivra l'empereur Frédéric III, assiégé dans son palais, à Vienne, par ses sujets rebelles, et obtint, par là, d'être reconnu roi de Bohême, par un diplôme impérial du 31 juillet 1459. Podiebrad ne réussit pas également auprès du saint siège. Il envoya, l'an 1462, des ambassadeurs au pape Pie II, pour lui demander la confirmation de son élection, et du compacte fait avec la Bohême au concile de Bâle, pour la liberté de communier sous les deux espèces. Le pape cluda le premier point, et refusa net le second. Podiebrad s'obstinant, par le conseil de Rockisane, fait archevêque de Prague, à soutenir la légitimité du compacte, le pape le frappa d'anathème, le 29 mars 1463, comme fauteur d'hérétiques, et le cita à Rome. Podiebrad, excité par Rockisane, commença dès-lors à persécuter les Catholiques; il s'attira par-là un nouvel anathème, qui fut lancé par Paul II. Ce pape le déclara même, l'an 1465, privé du royaume, et pressa Mathias, roi de Hongrie, d'accepter la couronne de Bohême. Mathias entra, l'an 1468, dans la Moravie, et fut proclamé roi de Bohême, le 3 mai 1463. Podiebrad, pour lui opposer un adversaire puissant, fit reconnaître pour son successeur, le 29 juillet de la même année, Wladislas, fils de Casimir, roi de Pologne. Cette double élection continua la guerre en Moravie et en Silésie. Georges Podiebrad mourut au milieu de ces troubles, le 22 mai 1471, à l'âge de 51 ans. C'était un prince faible, dit le nouvel historien de Hongrie, dont le caractère était peu décidé, supportant les malheurs avec assez de courage, mais ignorant l'art de les réparer, trop incertain pour rien entreprendre de grand, trop ferme pour achever ce qu'il avait entrepris. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>. CUNEGONDE, fille de Smilgon, baron de Sternberg, morte en 1449; 2<sup>e</sup>. JEANNE, baronne de Roosmitel, morte en 1475. Du premier lit, il eut cinq enfants, dont le nombre desquels sont Henri, qu'il fit duc de Münsterberg, en Silésie, après Victorin, son frère, que

le roi Mathias avait emmené prisonnier à Bude; Cathérine et Sidoine, mentionnées ci-dessus. Du second sortirent un fils et une fille, Ludomille, mariée à Frédéric I<sup>er</sup>, duc de Lignitz et de Bréig.

### WLADISLAS, ou LADISLAS II.

1471. WLADISLAS, fils aîné de Casimir IV, roi de Pologne, et d'Elisabeth, reconnu pour successeur de Poliebrad, le 19 juillet 1469, fut proclamé roi de Bohême, le 27 mai 1471, à Kuttenberg, et couronné, le 16 août suivant, à Prague, par des évêques polonois. Mathias, roi de Hongrie, son compétiteur, se fit, de son côté, proclamer à Iglaw, en Moravie, par le nonce, de l'autorité du pape; et les Silesiens tinrent son parti. Il obtint de l'empereur, par force, l'investiture de la Bohême, que ce prince avait déjà accordée à Wladislas. Enfin, le 12 février 1475, les deux contendans firent une convention qui fut confirmée, le 7 décembre 1478, à Olmutz, par laquelle il fut réglé que chacun d'eux jouirait du titre de roi de Bohême; que le royaume appartiendrait à Wladislas, avec les droits d'électorat; que Mathias aurait les trois provinces incorporées à la Bohême, savoir la Lusace, la Moravie et la Silésie, lesquelles reviendraient à Wladislas, au cas que Mathias décidât le premier. Wladislas avait des droits bien fondés sur le duché de Luxembourg. Pour les faire valoir, il fit, l'an 1480, une ligue offensive avec Louis XI, roi de France, contre l'archiduc Maximilien et Marie de Bourgogne, sa femme. Mais cette ligue n'eut point de suite. L'an 1490, Mathias étant mort, le 4 avril, sans enfans légitimes, Wladislas se mit en possession des trois provinces dont le premier avait joui. Il marcha ensuite à la tête d'une armée en Hongrie, et emporta cette couronne sur ses concurrents, le 15 juillet de la même année.

Wladislas établit, en 1498, une cour souveraine des ducs et des états de Silésie, et forma par là une liaison plus étroite entre les duchés particuliers de cette province. « Cependant le pouvoir de ces ducs diminua de jour en jour à proportion que l'autorité des suzerains augmentait. Insensiblement, les ducs de la famille de Piaste s'extinguèrent, et leurs états tombèrent en partie sous la puissance immédiate des rois de Bohême; les autres, à la vérité, furent conférés à d'autres ducs et princes, mais sous des conditions beaucoup plus onéreuses que celles sous lesquelles les princes Piaste avaient tenu leurs fiefs. Peu après, toute l'administration de la Silésie fut mise sur le pied allemand, et nombre de familles de cette nation furent attirées dans ce pays, où elles perfectionneraient l'économie rurale, établirent des manufactures et firent fleurir le commerce. » (Busching.)

L'an 1509, pour assurer la succession de la Bohême à sa maison, Wladislas fit couronner Louis, son fils, le 11 mars à Prague. L'an 1516, Wladislas mourut à Bude, le 13 mars, à l'âge de soixante ans, emportant au tombeau le surnom de *le Pacifique*, qu'on lui avait donné à cause de sa lenteur. Il avait régné quarante-cinq ans en Bohême. Ce prince avait épousé, 1<sup>o</sup>, BRITRIX, fille de Ferdinand, roi de Naples, et veuve de Mathias, roi de Hongrie, morte en 1501; 2<sup>o</sup>, l'an 1502, ANNE DE FOIX, fille de Gaston de Candale, morte en 1506. Il eut du second lit Anne, mariée à Ferdinand, archiduc d'Autriche; et Louis, qui suit. (Voy. Ladislas VI, roi de Hongrie.)

### LOUIS.

1516. LOUIS, né le 11 juillet 1506, de Wladislas et d'Anne, couronné roi de Bohême, le 11 mars 1509, succéda, l'an 1516, à son père, dans les royaumes de Bohême et de Hongrie, sous la tutelle de l'empereur Maximilien et de Sigismund, roi de Pologne. L'an 1526, il perit le 29 août, à

la bataille de Mohatz, sans laisser d'enfans de MARIE, son épouse, fille de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche et roi d'Espagne. Cette princesse devint gouvernante des Pays-Bas, en 1530, et mourut à Cicalas, en Espagne, le 18 octobre 1558, âgée de cinquante-trois ans. (Voy. Louis II, roi de Hongrie.)

### FERDINAND I<sup>er</sup>.

1526. FERDINAND I<sup>er</sup>, fils de Philippe d'Autriche et de Jeanne de Castille, aussitôt après la mort de Louis, envoya des ambassadeurs aux états de Bohême, pour demander la couronne, tant du chef d'Anne, sa femme, que du sien, en vertu des pactes de succession faits entre les rois de Bohême et la maison d'Autriche. Les états déclarèrent que, sans s'arrêter à la discussion de ces droits, ils procéderaient à une élection libre. En conséquence, ils proclamèrent, en décembre 1526, Ferdinand, roi de Bohême, et, le 13 du même mois, ils l'obligèrent à leur donner des reversaux pour reconnaître qu'il avait été par eux volontairement élu. Cet acte fut depuis anéanti par les états de 1545 et de 1548. L'une et l'autre assemblée donnèrent des lettres reversales, où elles se référaient à la bulle d'or, et à celle de 1348 pour la succession héréditaire, sans préjudice de leurs autres privilèges. L'an 1527, Ferdinand fut couronné, le 24 février, à Prague. Les Catholiques de Bohême se distinguèrent, l'an 1546, sous les ordres de leur roi, dans la guerre de Smalkalde; ils furent victorieux à Elmsick, et défirent, en 1554, à Szwarsbach, Albert, margrave de Brandebourg, mis au ban de l'empire. Ferdinand parvint, l'an 1558, à l'empire, après la mort de Charles V, son frère. Il mourut à Vienne, le 25 juillet 1564, et fut inhumé, le 30 août, à Prague. Ce prince avait fait, l'an 1543, un testament auquel il ne désigna point par ses dernières volontés, portant que la postérité male venant à s'éteindre dans sa maison, les états autrichiens seraient dévolus à l'archiduchesse Anne, sa seconde fille, femme d'Albert III (ou V), duc de Bavière et à ses enfans. Le cas prévu est arrivé deux siècles après. (Voyez Charles-Albert, duc de Bavière.) ANNE, son épouse, fille de Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, à laquelle il avait donné sa main, l'an 1521, morte en 1547, le fit père de Maximilien, qui suit de Ferdinand, comte de Tyrol, décédé en 1555, à l'âge de soixante-ans; de Jean, mort en bas âge; de Charles, archiduc de Gratz; d'Elisabeth, femme de Sigismund-Auguste, roi de Pologne; d'Anne, mariée à Albert, duc de Bavière; de Marie, femme de Guillaume, duc de Juliers; de Catherine, alliée à Sigismund-Auguste, roi de Pologne, veuf de sa sœur; de Barbe, femme d'Alphonse d'Est II, duc de Ferrare; de Jeanne, alliée à François de Médicis, grand duc de Toscane; et de deux filles religieuses.

### MAXIMILIEN.

1564. MAXIMILIEN, fils de Ferdinand et d'Anne de Hongrie, couronné roi de Bohême le 20 septembre 1564, succéda, l'an 1564, à son père dans l'empire et dans ses autres états: il travailla, mais sans succès, à pacifier les troubles de la religion. L'an 1567, on abrogea, dans les états de Prague, les compactes observés jusqu'alors sur la religion; ce qui causa dans la suite beaucoup de désordres. Maximilien mourut le 12 novembre 1576. (Voy. Maximilien II, empereur, et Maximilien, roi de Hongrie.)

### RODOLPHE.

1575. RODOLPHE, fils de Maximilien et de Marie d'Autriche, couronné roi de Bohême le 24 septembre 1575, du vivant de son père, lui succéda, l'an 1576, dans l'empire, comme dans ses autres domaines. L'an 1587, après la mort d'Etienne Bathori, roi de Pologne, il envoya solliciter cette couronne pour

l'archiduc Maximilien, son frère. L'archiduc est élu, par une partie des Polonois, au mois d'août de la même année. Mais, peu de jours après, vaincu et pris dans une bataille par Sigismond, son compétiteur, il s'obligea à liberté qu'en renonçant à la couronne qui lui était contestée. L'an 1609, le 10 juillet, Rodolphe, sur les fortes instances des Protestants de Bohême, est obligé de leur accorder le libre exercice de leur religion. L'ambition de Mathias, son frère, était ce qui troublait le plus sa tranquillité. L'an 1611, après lui avoir enlevé la Hongrie, Mathias le força à lui céder la Bohême par traité du 24 mai. Rodolphe mourut le 20 janvier 1612. (Voy. Rodolphe II, empereur, et Rodolphe, roi de Hongrie.)

#### MATHIAS.

1611. MATHIAS, successeur de Rodolphe son frère dans tous ses états héréditaires, fut couronné roi de Bohême à Prague, le 23 mai 1611. Le cardinal Dietrichstein, avant la cérémonie, tenant ce prince d'une main, et le burgrave de l'autre, dit à l'assemblée : « voila Mathias, roi de Hongrie : » « voulez-vous l'avoir et le reconnaître pour votre roi ? » Tout le monde y ayant consenti par des cris de joie, le prélat mit la couronne sur la tête du prince, et prononça plusieurs oraisons ; après quoi les seigneurs lui prêtèrent serment, en touchant sa couronne avec deux doigts. Lui-même, huit jours après, en fit à son tour un, par lequel il s'engageait à maintenir les privilèges et statuts du royaume, et ratifier les accords faits entre les Catholiques et les Protestants. Mais ces serments n'assurèrent point une paix durable au royaume. L'an 1618, recommencèrent les troubles de la Bohême, qui enflèrent la guerre qu'on nomme de trente ans. Les états ecclésiastiques du pays y donnèrent occasion ; en faisant abattre les temples des Protestants. Ceux-ci ne laissèrent pas cette entreprise impunie. Le 23 mai de la même année, ils s'assemblèrent en grand nombre ; et, sous prétexte d'une infestation faite aux lettres-patentes de 1609 pour le libre exercice de leur religion, ils montèrent au château, et jetèrent par les fenêtres, d'une hauteur prodigieuse, deux des principaux seigneurs catholiques, avec le secrétaire d'état. Leur chute ne fut point funeste, parce que l'eau du fosse les soutint, et le secrétaire conserva même assez de présence d'esprit pour demander pardon à l'un des deux seigneurs d'être tombé sur lui. Ils eurent de plus le bonheur de n'être atteints d'aucun des coups de mousquet qu'on tira sur eux. Les séditeux ayant pour chef le comte de Thurn, ou de la Tour, se saisirent ensuite du gouvernement, levèrent des troupes et font une confédération de diverses provinces. Les princes protestants s'unirent aux Bohémiens, et leur envoyèrent du secours. On leur opposa la ligue catholique pour le maintien de la religion. L'an 1619 se tint l'assemblée d'Egra pour apaiser ces troubles ; elle fut inutile. Mathias mourut de chagrin à Vienne, le 20 (et non le 10) mars de la même année. (Voy. Mathias, empereur, et Mathias, roi de Hongrie.)

#### FERDINAND II.

1619. FERDINAND II, fils de Charles d'Autriche, duc de Styrie, et de Marie-Anne de Bavière, fut couronné roi de Bohême le 29 juin 1617, roi de Hongrie le 1<sup>er</sup> juillet 1618, et empereur le 6 septembre 1619 ; mais il éprouva de grandes contradictions, pour les couronnes de Bohême et de Hongrie, après la mort de Mathias. Les Protestants de l'Autriche et de la Hongrie se joignirent à ceux de Bohême pour le rejeter, malgré l'élection qu'ils avaient précédemment faite de lui pour leur roi. Leur armée, commandée par le comte de la Tour, fit irruption dans la Moravie et la basse Autriche, pour contraindre ces provinces à se joindre à eux. Les états de Bohême s'étaient assemblés à Prague, députant Ferdinand le 19 août 1619, et élisant à sa place, le 5 septembre, Frédéric V,

électeur palatin, chef de la ligue protestante. Sa mère n'oublia rien pour engager celui-ci à refuser cette couronne, qu'elle prévoyait devoir lui être funeste. Mais sa femme, princesse ambitieuse, fit tant par ses importunités, qu'il consentit à son élection. Il en signa le décret en pleurant, et fut couronné roi de Bohême à Prague, le 25 octobre suivant selon M. Pfeffel, le 4 novembre selon Sponde et d'Avrigny. Les princes protestants et les catholiques armèrent respectivement pour la défense de Frédéric et pour celle de Ferdinand. Bataille de Prague gagnée par les derniers, le 8 novembre 1620. Frédéric se réfugia dans Prague, où il sortit la nuit suivante pour se retirer en Silésie avec sa femme et ses enfants. Mais l'empereur l'ayant mis au ban de l'empire avec tous ses alliés, les Silesiens effrayés l'obligèrent à quitter leur pays. Il passa en Danemarck, et de là en Hollande. Cependant le comte de Mansfeld, le plus zélé de ses généraux, travaillait à relever son parti. Le duc de Brunswick et le marquis de Balle-Dourlach entrèrent dans ses vues et levèrent des troupes à la hâte. Frédéric vint les joindre avec ce qu'il avait pu ramasser de soldats et d'argent. Mais le génie qui présidait à leur entreprise ne fut ni plus heureux ni plus sage qu' auparavant. Tandis que Tilly, général des troupes impériales, taillait en pièces l'armée du comte de Mansfeld dans le Palatinat, le comte d'Anhalt, commandant des troupes de Cologne, chassait de la Westphalie celles du duc de Brunswick. La Bohême ne prenait aucune part à ces mouvements. Entièrement soumise à Ferdinand depuis l'exécution qu'il avait fait faire, en 1621, de quarante-neuf chefs de la dernière révolte, elle ferma l'oreille à toutes les sollicitations qu'on lui fit pour renouer de nouveau. Ferdinand mourut à Vienne le 13 février 1637. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, l'an 1600, MARIE-ANNE, fille de Guillaume, duc de Bavière, morte le 8 mars 1616 ; 2<sup>e</sup>, l'an 1622, ELÉONORE, fille de Vincent 1<sup>er</sup>, duc de Mantoue, morte le 17 juin 1635. Il laissa du second lit Ferdinand, qui suit ; Marie-Anne, mariée à Maximilien, électeur de Bavière ; Cécile-Renée, femme de Wladislas VII, roi de Pologne ; et Léopold, évêque de Strasbourg. (Voy. Ferdinand II, roi de Hongrie, Ferdinand II, empereur, et Jean-Georges 1<sup>er</sup>, électeur de Saxe.)

#### FERDINAND III.

1637. FERDINAND III, roi de Hongrie en 1625, reconnu roi de Bohême le 25 novembre 1637, élu roi des Romains en 1636, succéda, l'an 1637, à l'empereur Ferdinand II, son père. Le 5 août 1646, il fit couronner roi de Bohême FERDINAND IV, son fils, que la mort lui ravit le 9 juillet 1654. L'empereur Ferdinand termina ses jours le 1<sup>er</sup> avril 1657. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, l'an 1631, MARIE-ANNE, fille de Philippe III, roi d'Espagne, morte en 1646 ; 2<sup>e</sup>, l'an 1648, MARIE-LÉOPOLDINE, fille de Léopold V, archiduc de Tyrol, morte en 1649 ; 3<sup>e</sup>, l'an 1651, ELÉONORE, fille de Charles II, duc de Mantoue, morte le 5 décembre 1686. Du premier lit il eut, entr'autres enfants, Ferdinand IV, dont on vient de parler ; Léopold, qui suit ; et Marie-Anne, femme de Philippe IV, roi d'Espagne. Du second lit, vint Charles-Joseph, grand-maître de l'ordre Teutonique. Du troisième sortirent Eléonore-Marie, femme de Michel, roi de Pologne, puis de Charles-Léopold, duc de Lorraine ; et Marie-Anne, mariée à Jean-Guillaume, électeur palatin. (Voy. Ferdinand III, empereur, et Ferdinand IV, roi de Hongrie.)

#### LEOPOLD.

1657. LÉOPOLD, second fils de Ferdinand III, fut proclamé roi de Bohême le 14 septembre 1656. Il était déjà roi de Hongrie dès l'année précédente, et il parvint à l'empire, en 1657, après la mort de son père. La Bohême fut paisible sous son règne. Léopold mourut à Vienne le 5 mai 1705. (Voyez Léopold, roi de Hongrie, et Léopold, empereur.)

JOSEPH 1<sup>er</sup>.

1705. JOSEPH 1<sup>er</sup>, roi de Hongrie en 1687, succéda, le 5 mai 1705, à Léopold, son père, dans le royaume de Bohême, ainsi que dans l'empire. L'an 1708, les états de l'empire consentirent, le 30 juin, au rétablissement de la couronne de Bohême, dans tous les droits aux diètes, dont les anciens rois avaient joui, et dont ils avaient laissé perdre une partie. Joseph mourut le 17 avril 1711. (*Voyez les empereurs et les rois de Hongrie.*)

## CHARLES.

1711. CHARLES, fils puîné de l'empereur Léopold, succéda, l'an 1711, à Joseph, son frère, dans la Bohême, ainsi que dans la Hongrie et dans l'empire. Il mourut le 20 octobre 1740. (*Voyez Charles, roi de Hongrie, et Charles VI, empereur.*)

## MARIE-THÉRÈSE.

1740. MARIE-THÉRÈSE, fille aînée de l'empereur Charles VI, fut reconnue, aussitôt après la mort de ce prince, par tous les grands qui l'environnaient, et par tous les officiers des tribunaux, héritière et souveraine de tous les états qui composaient les principautés héréditaires de son père. Mais plusieurs princes lui disputèrent cet immense patrimoine. L'électeur de Bavière fut le premier qui se mit sur les rangs. Le 5 novembre 1740, il fit faire à Vienne, par son ministre, une protestation contre la prise de possession de Marie-Thérèse. On pouvait lui objecter la renonciation de l'archiduchesse, sa femme; mais il soutint qu'elle ne pouvait préjudicier aux droits qu'il avait de son chef à la succession des états de la maison d'Autriche, en vertu du testament de Ferdinand 1<sup>er</sup>, dont Albert V, duc de Bavière, avait épousé la fille aînée; testament qui substituait cette princesse pour succéder au royaume de Bohême et de Hongrie, selon lui, *au défaut d'héritiers mâles*, et, selon le système de la cour de Vienne, *au défaut d'héritiers légitimes*. Au mois de décembre suivant, les princes de l'Europe refusent de reconnaître le suffrage électoral de Bohême entre les mains d'une princesse. Marie-Thérèse veut transmettre ce droit au grand-duc, son époux, qu'elle avait associé au gouvernement de ses états; mais on lui soutient qu'il n'est point cessible, et ne peut être exercé que par le possesseur du titre qui le donne. Au mois de septembre 1741, l'électeur de Bavière entre, avec une armée de bavaarois et de français, en Autriche, se replie ensuite sur la Bohême, prend d'assaut Prague, et s'y fait couronner roi le 19 décembre. Ce triomphe ne fut pas de longue durée. Charles semblait l'avoir prévu; car lorsque le maréchal de Saxe le félicita sur son couronnement à Prague, *Oui certes*, lui répondit-il, *me voilà roi de Bohême, comme vous duc de Curlande*. Le maréchal de Belle-Isle, bloqué dans Prague par l'armée autrichienne, aux ordres du prince Lobkowitz, trouve moyen d'en sortir, le 16 décembre 1741, avec la sienne, sans que les bourgeois eussent pu deviner

quel était son but. La garnison qu'il y avait laissée évacua la place, après avoir fait une capitulation honorable, le 3 janvier suivant. Il ne reste en Bohême, de troupes des alliés, que la garnison française qui occupait Tgra. Bloquée pendant trois mois, elle se rend enfin prisonnière le 7 décembre 1743. Marie-Thérèse n'avait pas attendu jusqu'alors à se faire couronner reine de Bohême : cette cérémonie s'était faite de la part et non le 12 mai précédent. L'Autriche était aussi rentrée sous la domination de cette princesse. Enfin, après avoir obligé l'empereur à se sauver à Francfort, et s'être emparée pour la troisième fois de la Bavière, elle se fait proclamer, le 16 septembre 1743, par les états de cet électoral. L'an 1745, après la mort de Charles VII, elle donne son suffrage à l'élection du grand-duc, son mari, pour empereur, malgré la réclamation du roi de Prusse et de l'électeur palatin, contre l'activité rendue à la voix électoral de Bohême. Le 30 septembre de la même année, victorieux du roi de Prusse sur les Autrichiens, commandés par le prince Charles de Lorraine, à Fraustnitz, en Bohême, sur les frontières de la Silésie. Malgré l'ardeur que les Prussiens mirent dans cette affaire, Charles eût remporté la victoire si ses ordres eussent été ponctuellement exécutés. Mais un corps de quatre mille hongrois, chargé de prendre les Prussiens en queue, tandis que les Autrichiens les combattaient de front, s'amusèrent à piller le camp de l'ennemi au lieu de pousser jusqu'à lui. On vint avertir le roi qu'ils en étaient à son lagage, au moment qu'il était occupé à faire marcher son infanterie. Il faut, répondit froidement Frédéric, que chacun fasse son métier. Celles des Pandours eurent à piller, le nôtre de combattre ; remportons la victoire, nous gagnerons le tout. Cette journée coûta autant de monde aux Autrichiens que celle de Friedland, en Silésie, gagnée, le 4 juin précédent, par le même monarque. L'an 1756, une révolution à laquelle on n'avait pas lieu de s'attendre, frappe le public d'un événement subit, et change entièrement le système politique de l'Europe. Le 2 mai, l'impératrice-reine et Louis XV, oubliant l'animosité qui régnait depuis plus de deux siècles, entre la maison d'Autriche et la France, concluent à Versailles un traité d'amitié perpétuelle et d'alliance défensive, pour tous les états qu'ils possèdent en Europe. Le roi de Prusse, loin d'être abattu par cette union, fait une irruption, l'année suivante, en Bohême, par quatre endroits différents. Le prince Charles de Lorraine, et le maréchal Brown lui ayant livré bataille le 6 mai, sont battus, et se retirent dans Prague, que le roi fait aussitôt investir, et dont il forme le siège. Mais il éprouve un revers à son tour. Le 18 juin suivant, il est défait à Chotomitz par le maréchal Daun. Deux jours après, il lève le siège de Prague; et au bout de deux mois, il est obligé d'évacuer la Bohême. L'an 1765, Joseph II ayant succédé à François son père, dans l'empire, est déclaré co-régent des états autrichiens par l'impératrice-reine sa mère. (*Voyez Marie-Thérèse, reine de Hongrie, et Louis XV, roi de France.*)

Pour la suite des rois de Bohême, on peut voir la chronologie des empereurs d'Occident, d'Allemagne et d'Autriche.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES DUCS DE SILESIE. \*

La Silésie est bornée à l'Orient par la Pologne, au Midi par la Hongrie, au Couchant par la Moravie, la Bohême et la Lusace, au Nord par la marche de Brandebourg et la Pologne. Cette province faisait autrefois partie du pays des Ligens et des Quadens. Les Slaves et Sarmates-lébudes s'en emparèrent vers le milieu du sixième siècle. Une partie de ce pays fut réunie à la Pologne, et eut ensuite le nom de Silésie, en latin *Silesia*, ou *Zlesia*. Les ducs, puis rois de Pologne, la possédèrent sous le titre de duc. Mais ils la divisèrent successivement en différentes principautés, dont le nombre monta jusqu'à dix-sept ou dix-huit sans les baronnies. Boleslas III, duc de Pologne, ayant partagé, l'an 1138, ses états entre ses fils, l'aîné, nommé Wladislas II, eut, outre les terres de Cracovie, de Siradie et de Poméranie, la Silésie avec la principale part au gouvernement. Boleslas mourut en 1139.

### WLADISLAS.

1139. WLADISLAS, né l'an 1104, ayant eu, dans le partage que Boleslas III, son père, avait fait de ses états entre ses enfants, la Silésie, avec d'autres provinces de Pologne; savoir, celles de Cracovie, de Siradie et de Lencici, voulut abuser du droit d'inspection que sa qualité d'aîné lui donnait sur ses frères, pour envahir leurs possessions. La guerre commença entre eux l'an 1142, et dura jusqu'en 1149, que Wladislas fut obligé d'abandonner le pays. Alors Boleslas, dit le *Frié*, son frère, s'empara de ses terres et de sa dignité. Wladislas employa vainement l'autorité du pape Eugène III et des empereurs Conrad III et Frédéric I<sup>er</sup>, pour obtenir son rétablissement. Il mourut, le 2 juin 1159, dans la ville d'Oldenbourg, en Franconie, où il avait passé la plus grande partie de son exil avec sa femme et ses enfants. Il avait épousé CHRISTINE, fille de Frédéric II, duc de Suabe, dont il eut trois fils, Boleslas le Grand, Miclas, et Conrad. (Voyez les ducs et rois de Pologne.)

### BOLESLAS, surnommé LE GRAND.

1163. BOLESLAS, à qui la hauteur de sa taille fit donner le surnom de GRAND (*Altus*), fils aîné de Wladislas et de Christine, né l'an 1127, obtint de Boleslas le *Frié*, son oncle, par traité fait l'an 1163, une partie des états dont avait été dépouillé son père, c'est-à-dire, la Silésie, qu'il partagea avec ses frères. Son lot, dit Hénélus, fut le pays de Brandaw; Miclas eut le pays d'Oppelen, de Ratibor, d'Oppav et de Teschen; et ceux de Glogaw, de Cresson et de Sagan, furent la part de Conrad.

Telle fut, suivant l'auteur cité, la première division de la Silésie. Conrad étant décédé sans postérité, l'an 1178, sa succession retourna au duc Boleslas, non sans opposition de Miclas son frère, qui s'empara de Breslaw. Mais Casimir, roi de Pologne, rétablit la paix entre les deux frères, en cédant à Miclas quelques portions des territoires de Cracovie, pour le dédommager de ce qu'il répétait contre Boleslas. Celui-ci, l'an 1192, accompagna Casimir dans son expédition contre la Prusse. Après la mort de Casimir, il y eut division en Pologne, l'an 1194, entre Miclas, son frère, et Lesko le Blanc, pour la succession. Boleslas envoya au secours du premier des troupes commandées par son fils Jaroslas, qui battit, l'an 1196, les ennemis sur les bords de la Margaw, et fit leur général prisonnier; ce qui ne décida pas néanmoins la querelle des deux rivaux. (Voyez les ducs et rois de Pologne.) Boleslas, après avoir acquis beaucoup de gloire par ses exploits, mourut le 6 décembre 1200, et fut inhumé au monastère de Luben. Il avait épousé, 1<sup>o</sup>. WENCESLAVE, fille d'un prince russe; 2<sup>o</sup>, en 1167, ABÉLAIDE, fille de Bérger, comte de Sultzach. Du premier lit, il eut Jaroslas, duc d'Oppelen, puis évêque de Hreslaw, mort le 22 janvier 1201; et une fille nommée Alga. Du second lit sortirent Henri, qui suit; Conrad, évêque de Bamberg, mort le 11 mars 1203; Jean, décédé le 10 mars 1201; et Adélaïde, marie à Thibaud, margrave de Moravie. (Hénél. *Annal. Siles.*)

### HENRI, dit LE BARBU.

1201. HENRI, dit LE BARBU, deuxième fils de Boleslas le Grand, né l'an 1168, lui succéda l'an 1201. A la sollicitation de sa femme, il fonda, l'an 1204, le monastère de Trebnitz, pour des filles, et, l'an 1223, celui de Henrichaw, pour le même sexe, dans le duché de Monstberg. Lesko le Blanc, prétendant que la souveraineté de toute la Pologne et le duché de Cracovie lui appartenaient comme à l'aîné des ducs de Pologne, Henri le Barbu lui déclara la guerre en 1225; mais l'évêque de Cracovie et les seigneurs de Pologne les réconcilièrent la même année, et Henri céda tous ses droits à Lesko, qui en demeura paisible possesseur. En 1229, Lesko, qui avait appelé à son secours Henri le Barbu, contre Sualopluc de Poméranie, fut surpris et tué par ce dernier dans un combat où Henri le Barbu reçut plusieurs blessures. Celui-ci, l'année suivante, prétendit à la succession de Pologne; mais Conrad, frère de Lesko, s'y opposa, entra avec des troupes dans Cracovie, et fit prisonnier son compétiteur. Les fils de Henri accoururent au secours de son père; et la guerre aurait été longue sans Hedwige, femme du duc de Silésie, qui réconcilia les parties. Henri se désista de ses prétentions, reconnut Conrad et retourna en Silésie. En 1235, Henri s'empara de plusieurs terres en Pologne contre les

\* Article tiré presque entièrement du grand Recueil des historiens de Silésie, trois volumes in-folio, imprimés à Leipzig, en 1736.

duc de Mazovie et autres. Il en resta possesseur jusqu'en 1237. La pais étant établie en Pologne, Henri revint, l'an 1238, en Silésie; il tomba malade à Crossen, où il mourut le 19 mars de la même année, suivant Heoricius, et fut inhumé dans le couvent de Trebnitz. Il avait épousé, l'an 1186, Hedwige, fille de Berthold III, duc de Méranie, dont il eut quelques enfants. Cette princesse vécut ensuite dans la continence, d'où le consentement de son mari, mourut le 6 octobre 1243, et fut inhumée au couvent des Cisterciennes de Trebnitz. Elle fut canonisée par le pape Clément IV, en 1267. Ses enfants furent Henri II, qui suit; Conrad, dit le Crépu, né en 1194, mort, l'an 1213, sans hoirs; Boleslas, mort en 1213; Gertrude, abbesse de Trebnitz, morte le 30 décembre 1262; Sophie et Agnès, religieuses.

#### HENRI II, DIT LE PIEUX.

1238. HENRI II, dit LE PIEUX, duc de Silésie, de Pologne et de Cracovie, né l'an 1191, eut, après la mort de son père, non-seulement la base Silésie, mais aussi la grande Pologne. Il gouverna ses provinces aussi glorieusement que son père, mais l'irruption subite d'une armée formidable de Tartares arrêta le cours de sa prospérité. Ces barbares brûlèrent la ville de Breslaw, avec les pays des environs. Le duc Henri, à la tête d'une armée polonoise et prussienne, partit de Lignitz pour aller au secours de ce duc. Il y donna, le 9 avril 1241, une sanglante bataille, où le duc Henri, après une longue résistance, fut tué, avec une grande partie de la noblesse, qui furent tous inhumés dans l'église de Saint-Jacques de Breslaw. Il avait épousé ANNE, qu'on fait mal-à-propos fille de Przemisl II, roi de Bohême, dont il eut quatre fils et cinq filles. Les fils sont: Boleslas II, qui vint après lui duc de Lignitz; Henri III, qui suit, et que nous donnons le premier, parce qu'à sa ligne finit la seconde génération; Conrad, d'abord nommé à l'évêché de Passau, fait ensuite duc de Glogow (V. la ligne des ducs de Glogow); Wladislas, né l'an 1227, archevêque de Saltzbourg, mort le 24 avril 1270. Les filles sont: Hedwige, abbesse de Sainte Claire à Breslaw, morte le 5 avril 1288; Agnès, abbesse de Trebnitz; Constance, mariée, en 1239, à Casimir, duc de Cujavie; Elisabeth, alliée, en 1245, à Przemisl, duc de Posnanie, morte le 9 janvier 1265; et Gertrude, mariée, en 1237, à Boleslas, duc de Mazovie.

#### HENRI III.

1241. HENRI III, né l'an 1221, deuxième fils de Henri II, eut, par le partage fait après la mort de son père, le duché de Lignitz, et Boleslas le Chauve, le duché de Breslaw. Comme les deux derniers fils étaient destinés à l'état ecclésiastique, on assigna à Conrad, sa part sur le lot de Boleslas, et à Wladislas, la sienne sur le lot de Henri, en cas qu'ils quittassent leur premier état. A peine ce partage fut-il exécuté, que Boleslas s'imaginant que le lot du pays de Lignitz était plus considérable, crut être en droit, comme l'aîné, de le demander. Henri y consentit; et eut, pour sa part, le duché de Breslaw, qui comprenait en même temps le pays de Monstereberg. Un changement occasionna beaucoup de divisions, et ensuite la guerre avec Conrad, qui, ayant quitté l'état ecclésiastique, demanda sa part dans la succession, et Boleslas fut obligé de lui abandonner le duché de Glogow. Boleslas, ayant fait, l'an 1247, une irruption dans la grande Pologne, d'où il fut repoussé, attaqua, l'année suivante, son frère Henri dans le duché de Breslaw. Il assiégea trois fois cette ville, qui fut défendue avec valeur par le duc Henri, et où Boleslas même fut fait prisonnier. Mais Henri lui rendit la liberté, et tous les différends entre les trois frères, finirent par une transaction, en 1255. Henri s'occupa ensuite à embellir et à fortifier la ville de Breslaw, où il attira beaucoup d'allemands, et y établit le droit saxon. Henri ayant abandonné une partie de son duché à

Wladislas, son frère cadet, archevêque de Saltzbourg. Se voyant attaqué d'une fièvre maligne, il pria Wladislas de se charger de ses deux enfants et d'administrer le duché pendant leur minorité. Ce prince mourut le 29 novembre 1266. JUDITH, fille de Conrad, duc de Mazovie, sa première femme, qui était veuve de Micielas, duc de Silésie, était morte en 1247, après avoir donné à son second époux, Henri, qui suit, et Hedwige, mariée, 1<sup>re</sup>, à Heori, dit l'illustre, landgrave de Thuringe; 2<sup>e</sup>, à Otton, comte d'Ascanie. Le duc Henri III, époux, en secondes noces, Agnès, fille d'Albert, électeur de Saxe, dont il n'eut point d'enfants. Elle fut enterrée à Sainte-Claire.

#### HENRI IV, surnommé LE JUSTE ET LE BON.

1266. HENRI IV, surnommé LE BON et LE JUSTE, succéda au duc Henri III, son père, dans le duché de Breslaw, sous la tutelle de Wladislas, archevêque de Saltzbourg, son oncle, qui mourut en 1270. Heori, encore mineur alors, passa sous la tutelle des principaux habitants de Breslaw. Ils exercèrent si bien leur emploi, qu'ils lui procurèrent de grandes sommes d'argent, sans trop charger ses sujets. Henri, ayant pris ensuite le gouvernement en main, acheva les murs de Breslaw, et lui accorda tant de privilèges, qu'elle fut les délices de ses habitants. En 1277, Boleslas, duc de Lignitz, jaloux des succès de ce prince, le surprit, au mois de février, pendant la nuit, dans son château de Seltz, où il le tint dans une rude captivité, pendant laquelle il ravagea le duché par le fer et le feu. Ottocare, roi de Bohême, sollicita son élargissement, qu'il n'obtint qu'en cédant à Boleslas quelques villes et châteaux. Le roi de Bohême ayant été tué, l'année suivante, dans une bataille contre l'empereur Rodolphe, Henri se remit en possession de la ville de Klodsko, qu'il avait été obligé de céder au roi de Bohême. Boleslas, duc de Lignitz, étant mort la même année 1278, Henri chercha à rétablir ses états, et ensuite à se venger de sa captivité sur ses cousins. Il indiqua, l'an 1281, une assemblée des princes à Baritsch, pour le dimanche de la Septuagésime. Premisl, duc de la grande Pologne, Henri, duc de Lignitz, et Conrad, duc de Glogow, furent priés à leur arrivée et menés à Breslaw. Henri ne rendit la liberté à ces princes, qu'après obtention d'eux quelques cautions et d'autres conditions avantageuses, qui occasionnèrent, dans la suite, de nouveaux troubles. En 1288, Henri, qui avait eu plusieurs disputes avec l'évêque et le clergé de Breslaw, rendit tous les biens ecclésiastiques dont il s'était emparé, fonda l'église collégiale de Sainte-Croix, et lui donna un revenu considérable. Lesko le Noir, duc de Pologne, étant mort en 1289, Henri aspira à cette principauté, et eut d'abord quelque avantage sur Boleslas, duc de Mazovie, qui pareillement y prétendait; mais Wladislas Lokietek, duc de Cujavie, ayant assemblé, au printemps de l'an 1290, une armée, battit les troupes de Henri, et s'empara de Cracovie. Henri, malade à Breslaw, envoya une nouvelle armée, qui reprit Cracovie, avec le duché de ce nom; mais, sentant approcher sa fin, il assembla l'évêque de Breslaw et les principaux seigneurs, auxquels il déclara que, n'ayant point d'enfants, il laissait le duché de Breslaw à son oncle, Conrad, duc de Glogow, et les duchés de Cracovie et de Sandomir à Premisl, duc de la grande Pologne. Il mourut d'un poison lent, suivant les auteurs polonois, le veille de la Saint-Jean-Baptiste 1290, et fut inhumé à Breslaw, dans l'église de Sainte-Croix, qu'il venait de fonder. Il avait épousé, en 1278, NATHILDE, fille d'Otton le Long, margrave de Brandebourg, dont il n'eut point d'enfants. (Hénelius, *Annal. Silésie*, p. 254.)

C'est un préjugé de plusieurs historiens modernes de prétendre que la Silésie ne relevait pas anciennement de l'empire. Nous avons la preuve du contraire dans trois diplômes de l'empereur Rodolphe 1<sup>er</sup>, donnés, l'an 1290, dans la diète d'Enfort, après la mort du duc Henri IV, où il confère à

Venceslas, roi de Bohême, à titre de fief, la principauté de Breslaw, vacante par la mort du duc Henri. (*Ann. Silésie. Script.*, tom. III, p. 83.)

## DUCS DE SILÉSIE-LIGNITZ.

### BOLESLAS II, DIT LE CHAUVÉ.

1241. BOLESLAS II, DIT LE CHAUVÉ, fils aîné de Henri le Pieux, eut, après la mort de son père, le duché de Breslaw; mais croyant que celui de Lignitz était plus considérable, il l'obtint par échange, de Henri, son frère. Boleslas, d'un caractère turbulent et ennemi de la paix, fit une irruption, en 1247, dans la grande Pologne, d'où ayant été repoussé, il attaqua, l'année suivante, son frère Henri, dans Breslaw, dont il fut obligé de lever le siège. Dans les années suivantes il ravagea encore les états de son frère, dont les troupes le firent prisonnier; mais Henri le remit en liberté. Boleslas continua d'inquiéter ses voisins et ses parents, qui ne furent tranquilles que par sa mort, arrivée le 17 janvier 1278, à Lignitz, où il fut inhumé chez les Dominicains, qu'il y avait fondés. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, en 1243, HEDWIGE, fille de Henri le Vieux, prince d'Anhalt, morte le 21 décembre 1259; 2<sup>e</sup>, ADELAÏDE, fille de Sambor, duc de Poméranie, 3<sup>e</sup>, SOPHIE DE DORSET. Boleslas eut d'une concubine, un fils nommé Jaroslav. Il eut de sa première femme, quatre fils et cinq filles. Les fils sont Henri le Gras, qui suit; Bernard, surnommé le Sauter, né en 1249, mort en 1286; Conrad; mort jeune; et Bolcon, ou Boleslas, duc de Schweidnitz, né en 1253. Les filles sont Hedwige, née en 1244, mariée à Conrad, duc de Mazovie; Agnès, née en 1245, mariée à Ulric VI, comte de Wurtemberg, morte le 14 mars 1265; A., mariée à Louis de Hakenborn; Anne, abbesse de Trebnitz; et Catherine, morte jeune.

### HENRI V, SURNOMMÉ LE GRAS.

1278. HENRI V, surnommé LE GRAS, né l'an 1248, succéda à Boleslas, son père, dans le duché de Lignitz, en 1278. Henri IV, duc de Breslaw, se voyait près de mourir en 1290, légua son duché à Conrad, duc de Glogaw, son oncle; mais le peuple de Breslaw lui préféra Henri de Lignitz, qui fut proclamé duc, et gouverna ce duché avec beaucoup de justice et de sagesse. Conrad, obligé de sortir de la ville, se liguait ensuite avec Bolcon, duc de Schweidnitz, jaloux de l'agrandissement de son frère, et ils parvinrent à gagner par argent un officier de Henri, qui le surprit, le 7 octobre 1293, dans le bain, et le livra au duc Conrad. Henri, enfermé pendant six mois dans une prison horrible, où il dépérissait, se vit obligé, pour avoir sa liberté, de céder à Conrad huit villes, avec leurs districts, et de lui payer trente mille marcs d'argent; ce qui fut une grande perte pour le duché de Breslaw. (*Hélieus*, p. 265.) Depuis ce temps, Henri ne fit plus que languir, et voyant sa fin approcher, il engagea Bolcon, son frère, à se charger de la tutelle de ses enfants mineurs. Bolcon ne l'accepta qu'à condition qu'on lui remettrait le château de Sobotha. Henri, trois jours après, mourut le 22 février 1296, et fut enterré au couvent des religieuses de Sainte-Claire. (*Ibid.*) Il avait épousé ELISABETH, fille de Boleslas, duc de Kalich, morte le 26 septembre 1304, dont il eut trois fils et cinq filles. Les fils sont Boleslas, duc de Brieg et de Lignitz, qui viendra ci-après; Henri, qui suit; Wladislas, duc de Lignitz par le partage fait avec ses frères, et qui, l'an 1325, céda ses droits à Jean, roi de Bohême. Les filles sont Agnès, femme d'Ulric I, comte de Wurtemberg; Anne, abbesse de Sainte-Claire; Hedwige, femme d'Otton IV, margrave de Brandebourg; Euphémie, épouse d'Otton, marquis de Carin-

II. — 2.

thie; Hélène, religieuse; et Elisabeth, abbesse de Sainte-Claire.

### HENRI VI.

1296. HENRI VI, deuxième fils de Henri le Gras, né le 16 mars 1294, fut d'abord, avec ses frères Boleslas et Wladislas, sous la tutelle de son oncle Bolcon, et après la mort de celui-ci, Henri, évêque de Breslaw, prit soin de leur éducation. Par le partage fait avec ses frères, Boleslas eut Brieg, Wladislas eut Lignitz, et Henri eut Breslaw. Le jeune duc, ayant pris le gouvernement en main, eut grand soin d'embellir et d'agrandir la ville de Breslaw, de sorte qu'en 1311 elle devint la capitale de toute la Silésie. Boleslas, son frère, prince ambitieux, lui fit souvent la guerre, et malgré les secours qu'il avait reçus des princes de Pologne, ne pouvant plus lui résister, offrit le duché de Breslaw à Jean, roi de Bohême, en 1327, sous la condition, néanmoins, que le roi Jean laisserait jouir Henri du comté de Gléznau pendant sa vie. Cet acte fut passé entre les deux princes le lendemain du dimanche des Rameaux 1327. Henri VI mourut le 24 novembre 1335, le dernier duc de Breslaw des Piastes, et fut inhumé au monastère des religieuses de Sainte-Claire. Il avait épousé, en 1310, ANNE, fille de l'empereur Albert I, et veuve d'Herman, margrave de Brandebourg, morte en 1336, dont il eut cinq filles: Elisabeth, femme de Conrad I, duc d'Autriche, morte le 22 février 1338; Hedwige, femme de Bolcon, duc de Flackberg; Marguerite, abbesse de Sainte-Claire, morte le 15 mars 1378; et Hedwige, religieuse à Koenigsfeld, en Suisse.

## DUCS DE SILÉSIE-GLOGAW.

### CONRAD.

1242. CONRAD, troisième fils de Henri II, dit le Pieux, duc de Breslaw, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; et dans le partage fait entre ses frères, après la mort de Henri II leur père, on lui assigna sa part sur le roi de Boleslas. Il fut élu évêque de Passau, l'an 1250, et ne posséda ce siège qu'un an sans se faire sacrer. En 1251, ayant pris le parti des armes, il demanda son partage à ses frères, et leur déclara la guerre. Il prit sur son frère Boleslas la ville de Crossen et tout ce qui en dépendait. Conrad reçut des secours des ducs de Pologne, et il eut tant d'avantages en 1255, que Boleslas et Henri furent obligés de convoquer à Glogaw l'évêque de Breslaw et les barons de Silésie. Dans cette assemblée, Boleslas fut forcé de céder Glogaw à Conrad, et de se contenter de Lignitz. Henri, ayant en perspective de Wladislas, garda son lot en entier. Conrad, étant ainsi devenu duc de Glogaw et de Crossen, voulut, en 1257, rendre visite à son frère Boleslas à Lignitz; mais ayant été instruit qu'il serait armé pour être obligé de rendre Glogaw, il y alla avec des gens bien armés, et enleva lui-même Boleslas dans Lignitz. Pour recouvrer sa liberté, Boleslas fut obligé de rendre l'argent qu'il avait enlevé à l'évêque de Breslaw. Il fut compris, en 1271, par Ottocare, roi de Bohême, dans le traité de paix fait avec Etienne, roi de Hongrie. L'an 1281, Henri le Bon, duc de Breslaw, ayant invité Conrad de Glogaw, et quelques autres princes, ses parents, à Baruth, les arrêta prisonniers par une perfidie qui démentait bien ses titres de JUSTE et de BON, et en tira une forte rançon. (*Hélieus*, *Annal. Silésie*, pag. 261.) Ce prince mourut à Breslaw en 1290. Il avait institué Conrad pour son héritier; mais les habitants de Breslaw lui ayant préféré Henri le Gras, duc de Lignitz, Conrad en fut tellement outré, qu'en 1293 il gagna un des officiers de Henri, qui enleva, le 9 octobre, son maître lorsqu'il était au bain, et le remit entre les mains de Conrad. Celui-ci le força de lui payer trente mille marcs d'argent et de lui céder plusieurs villes, qui furent démembrées de son duché et réunies à celui de Glogaw. Conrad

23

avait déjà partagé, l'an 1280, ses domaines entre ses trois fils. Bolcon, ou Boleslas, duc de Schweidnitz, nommé tuteur des enfants de Henri le Gros, voulut, en 1297, contraindre par les armes Conrad à remettre les villes qu'il leur avait eues. Conrad mourut en 1297, et fut inhumé dans l'église collégiale de Glogaw, qu'il avait fondée avec Thomas, évêque de Breslaw. Ce prince avait épousé, 1<sup>o</sup>, en 1252, SALOMÉ, fille de Wladislas, duc de la grande Pologne, morte en 1271; 2<sup>o</sup>, il épousa, la même année 1271, BRIGITTE, fille de Thierri, margrave de Manie, qui mourut, en 1272, sans avoir d'enfants. Du premier lit sortirent Conrad, surnommé *le Bossu*, seigneur de Sagan, qui fut des démêlés continuels avec son frère Henri. Celui-ci le fit élever dans un voyage à Saltzbouurg; mais il fut rompté ensuite de lui rendre la liberté. Conrad mourut peu de temps après, étant prêtre de l'église de Breslaw. Premislus, second fils de Conrad, eut en partage Sprittaw du vivant de son père, et fut envoyé par Henri, duc de Breslaw, au secours de la ville de Cracovie, assiégée par le duc de Cujavie. Cette expédition devint funeste à Premislus: il fut tué, le 27 février 1290, dans un combat livré devant la place. Son corps fut inhumé dans le monastère de Lébous. Henri VII, qui suit, fut le troisième fils de Conrad; ses filles sont Euphémie, alliée à N., comte de Goritz, et Hedwige, troisième abbesse de Sainte-Claire, morte le 9 juin 1317.

#### HENRI VII, SURNOMMÉ LE FIDÈLE.

1298. HENRI VII, surnommé *le Fidèle*, succéda à Conrad, son père, dans le duché entier de Glogaw. En 1306, il prit la qualité d'héritier du royaume de Pologne, ayant été élu par les seigneurs de la grande Pologne comme fils de Salomé, sœur du roi Premislus; ce qui occasionna une guerre considérable entre lui et Wladislas Lokietek. Henri d'abord s'empara de Gnesne, de Poznanie et de Kalisch; mais il fut presque toujours vaincu dans la suite par son adversaire; et son duché de Glogaw fut exposé à de grands ravages. Le général de ses troupes ayant été obligé de lever le siège de Kletsko après beaucoup de perte, Henri touché de chagrin, tomba dans une grande maladie, qui l'enleva le 9 décembre 1309. Il fut inhumé dans le monastère de Luben. Il avait épousé MATHILDE, fille d'Albert, duc de Brunswick, et veuve d'Éric V, roi de Danemarck, dont il eut cinq fils et quatre filles. Les fils sont, 1<sup>o</sup>, Henri VIII, qui suit; 2<sup>o</sup>, Jean, qui eut dans le partage fait, en 1312, avec ses frères, le duché de Steinau et Goran, ou Goritz (il vendit, en 1321, le duché de Steinau à Henri et Conrad, ses frères, et céda, le 1<sup>er</sup> octobre 1331, à Jean, roi de Bohême, pour deux mille marcs d'argent, les droits qu'il pouvait avoir eue sur le duché de Glogaw. Le duc Jean vivait encore en 1346); 3<sup>o</sup>, Premislus, ou Premislus, seigneur de Poznanie et du Sagan, mort en 1331 (il épousa Constance, fille de Bernard, duc de Schweidnitz, dont il eut point d'enfants; il fut élu ensuite abbé de Trantz, ordre de Sainte-Claire); 4<sup>o</sup>, Conrad, duc d'Oelsnitz; 5<sup>o</sup>, Bolcon, seigneur d'Oelsnitz, né en 1291, vivant encore en 1310. Les filles de Henri VII sont Béatrix, mariée à l'empereur Louis de Bavière, morte le 24 août 1323; Agnès, mariée à Otton de Bavière, roi de Hongrie, en 1305; Salomé et Hedwige, mortes jeunes; et Hedwige, septième abbesse de Trebnitz, morte le 28 mai 1348.

#### HENRI VIII, DIT L'HEUREUX.

1309. HENRI VIII, dit *L'Heureux*, qui porta le titre d'héritier du royaume de Pologne, duc de Poznanie, eut d'abord en partage le duché de Sagan avec une partie de Glogaw. Après la mort de son frère Premislus, décédé sans enfants, il eut le reste du duché de Glogaw. En 1311, Jean, roi de Bohême, acheta, moyennant deux mille marcs d'argent, de Jean, duc de Steinau, frère de Henri, une portion de la ville de Glogaw, que le roi céda aussitôt à titre de fief à Casimir, duc de Teschen. Henri

voulait s'y opposer, le roi de Bohême s'empara de la ville de Glogaw par trahison. Henri, chassé de son pays, mourut de chagrin en exil en 1334, et fut inhumé dans le monastère des Chanoines Réguliers de Sagan. Il avait épousé MATHILDE, fille d'Herman le Long, margrave de Brandebourg, dont il eut Henri IX, qui suit; Agnès, mariée, en 1343, à Louis I, duc de Brie, morte en 1366; Catherine, fiancée à Jean, margrave de Brandebourg.

#### HENRI IX, SURNOMMÉ LE FERRÉ.

1334. HENRI IX, surnommé *le Ferré*, duc en partie de Glogaw et de Sagan, chercha, après la mort de Henri son père, à recouvrer la moitié du pays de Glogaw, dont Jean, roi de Bohême, s'était emparé. Il en vint à bout après plusieurs guerres et beaucoup de peines, tant contre le roi Jean que contre l'empereur Charles IV, son fils, et soutint même si vaillamment un siège, qu'il en eut le surnom de *Ferré*. La paix étant faite en 1344, il fit, avec le roi de Bohême à Prague, un traité par lequel il prit, de la couronne de Bohême, à titre de fief, la moitié de la ville de Glogaw et le pays de Sagan. L'an 1355, l'accommoda l'empereur Charles IV à son couronnement à Rome. Il fut, la même année, un des témoins qui signèrent la constitution de l'empereur, portant la réunion des duchés de Silésie et du marquisat de Lusace, et de deux districts de la Pologne, avec le royaume de Bohême. Henri IX mourut en 1369, et fut inhumé aux Chanoines Réguliers de Sagan. Il avait épousé ANNE, fille de Wankon, duc de Mazovie et de Plesko, morte avant 1337, dont il eut trois fils et deux filles: Henri X, qui suit; Henri XI, après son frère; Henri XII, surnommé *le Passereau*, qui viendra ensuite; Hedwige, mariée, 1<sup>o</sup>, en 1357, à Casimir III, roi de Pologne; 2<sup>o</sup>, en 1371, à Rupert, duc de Lignitz, morte le 26 mars 1390; Anne, mariée en 1361 à Jean I, duc d'Oppaw.

#### HENRI X, SURNOMMÉ L'ANCIEN.

1369. HENRI X, surnommé *L'ANCIEN*, fils aîné de Henri le Ferré, eut, après la mort de son père, dans le partage fait avec ses frères les terres de Sagan, de Crossen, de Schweidnitz et de Naumbourg. Il mourut en 1387. Il avait épousé HEDEWIG, fille de Wenceslas, duc de Lignitz, dont il eut laissa point d'enfants.

#### DUCS DE SAGAN ET DE GLOGAW.

##### HENRI XI, DIT RAPOLD.

1369. HENRI XI, surnommé *RAPOLD*, deuxième fils de Henri le Ferré, eut, dans le partage fait avec ses frères, la moitié de Glogaw, de Gora et de Steinau. L'an 1387, la Pologne étant divisée par les guerres civiles, Henri voulut en profiter, et, avec le secours de Conrad, duc de Steinau et de Gora, il chercha à recouvrer le pays de Frauenthal, qui leur avait été enlevé depuis quarante ans; mais la fortune lui fut contraire. Quoique la ville fut ébranlée à moitié, les habitants se défendirent si bien, que les Polonais eurent le tems d'y envoyer une armée. Henri fut obligé de reculer, et son pays de Glogaw fut ravagé par ses ennemis; mais, avant eu le tems de rassembler ses troupes, il attaqua les Polonais près de Wschitz-sur-Voder, les défit, et une grande partie perdit dans la rivière. Des dépouilles de ses ennemis, Henri fit élever, dans le faubourg de Glogaw, une église sous le nom de Saint-Georges. Ce prince mourut le 12 décembre 1398, sans avoir puis d'alliance. (Hénelius, *Annal. Siles.*)

##### HENRI XII, SURNOMMÉ LE PASSEREAU.

1369. HENRI XII, surnommé *le Passereau*, troisième fils de Henri le Ferré, eut, dans le partage avec ses frères, Fré-



mer, Sprottau, et les lieux voisins. Après la mort de ses deux frères, il revint dans sa main Glogaw. Sagan et tous les pays que son père avait possédés. L'an 1397, Henri se trouvant à Lignitz à un jeu de lance, y fut si grièvement blessé, qu'il en mourut le 28 février, et fut inhumé au monastère de Luben. Il avait épousé ANNE, princesse de Silésie, dont il eut quatre fils et deux filles. Les fils sont Jean, qui fut duc de Sagan, Wenceslas, qui eut en partage Crossen, et se tua fort jeune en voulant manier une machine de guerre; Henri XIII, duc de Glogaw, qui vint après; Henri XIV, duc de Glogaw après son frère. Les filles sont Hedwige, mariée à Bernard VI, prince d'Anhalt; et Marguerite, mariée à Wolrad II, comte de Mansfeld, morte en 1430.

## HENRI XIII.

1397. HENRI XIII, troisième fils de Henri XII, fut envoyé par l'empereur Sigismond, en Danemarck, pour traiter de la paix entre le roi de Danemarck et les ducs de Holstein. Le roi Eric donna en mariage à Henri XIII, N... fille du duc de Poméranie, avec beaucoup de bijoux et une grosse somme d'argent. Mais à peine Henri eut-il conclu cette paix, qu'il fut frappé de la maladie épidémique dont il mourut l'an 1423, après avoir exhorté le roi d'écouter la bonne intelligence avec ses sujets. Il fut inhumé à Haderslève avec beaucoup de solennité.

## JEAN I.

1399. JEAN I, fils aîné de Henri XII, eut, dans la succession de son père, le duché de Sagan. Ce prince a laissé après lui une mauvaise réputation. Il signala sa fureur et sa cruauté vis-à-vis de sa femme, qu'il chassa avec ses enfants; il fit crever les yeux à Henri, abbé de Sagan, et maltraita tous ses sujets. Jean mourut en 1439. Il avait épousé SCOLASTIQUE, fille de Rodolphe III, électeur de Saxe, morte à Naumbourg en 1463. Il eut d'elle quatre fils et deux filles. Les fils sont Jean II, qui suit; Wenceslas, qui mena une vie privée à Breslaw, et y mourut le 29 avril 1488; Rodolphe, qui conduisit un corps de troupes au secours des chevaliers Teutoniques en Prusse, et combattit à la bataille de Conitz, où il fut tué le 18 septembre 1454; Balthazar, qui se trouva à la même bataille, et contribua le plus à la victoire remportée sur l'armée polonoise. (Voyez l'article suivant.) Les filles sont Marguerite, mariée, en 1468, à Henri II, duc de Brunswick-Voldenbettel; et Aoe, mariée à Albert, comte de Rappin.

## JEAN II.

1439. JEAN II, duc de Sagan, fils aîné de Jean I, fut un prince cruel et hâï dans toute la Silésie. Il envoya à Balthazar, son frère, tout ce qui pouvait lui appartenir dans la ville de Sagan. Balthazar, aidé des troupes de Breslaw, attaqua son frère; mais il fut vaincu dans une bataille, en 1467, et obligé d'implorer le secours de son oncle Henri XIV, duc de Glogaw, qui lui fit rendre Sagan, et rétablit la paix. Elle fut de courte durée. Jean II, comptant sur les promesses de Mathias, roi de Hongrie, assiégea, l'an 1474, la ville de Sagan, avec le château où demeurait Balthazar. Il les prit le 16 mai, et, malgré la promesse faite par Jean à son frère, il le mena enchaîné à Priebus, et le fit enfermer dans un cachot d'une tour, où il mourut le 15 juillet de la même année. Jean II vendit, au mois de décembre 1472, son duché de Sagan à Ernest et Albert, ducs de Saxe, moyennant cinquante-cinq mille ducats d'or, dont il s'empara pour la plus grande partie, et n'en donna qu'une très-petite somme à son frère et ses sœurs. Henri XV, duc de Glogaw, étant mort en 1476, Barbe de Brandebourg, sa veuve, voulut garder le duché comme lui ayant été légué par le testament de son époux; mais le duc Jean, sur les conseils du roi

Mathias, la chassa de Glogaw, et l'obligea de rester dans Crossen, dont il ravagea les faubourgs. Il en demeura là, ayant été obligé, par la garnison des troupes de Brandebourg de se retirer. Mais, au mois d'octobre de l'année suivante, étant entré avec une armée dans la Marche, il pénétra jusqu'à Francfort-sur-l'Oder, battit l'armée du margrave, et remporta de cette ville un butin considérable, de même que du duché de Glogaw, qu'il ruina par ses exactions. Le roi Mathias, ayant fini la guerre d'Autriche, demanda à Jean le duché de Glogaw pour le donner à Jean Corvin, son fils naturel. Sur le refus du duc de Sagan, Mathias assiégea Glogaw, qui, après avoir soutenu un siège de six mois, fut pris, et en grande partie brûlé. Jean vécut depuis en exil; et ses gendres, ducs de Munsterberg, ne pouvant le faire rétablir après la mort du roi Mathias, obtinrent du roi Vladislas, son successeur, qu'il demeurât dans la ville de Wohlau, où il mourut, dans la pauvreté et le mépris, le 22 septembre 1504, dans la soixante-dixième année de son âge. Il avait épousé CATHERINE, fille de Guillaume, duc de Troppau et de Steinau, dont il eut cinq fils: Salomé, mariée, 1<sup>re</sup>, le 6 janvier 1488, à Albert, duc de Munsterberg, 2<sup>o</sup>, à Jean, baron de Kurtsbach, morte en 1513; Hedwige, mariée le même jour (6 janvier 1488) à Georges, duc de Munsterberg, frère du précédent, morte le 15 février 1521; Anne, alliée, le 6 janvier 1488, à Charles 1<sup>er</sup>, duc de Munsterberg, morte le 27 octobre 1541; Marguerite, alliée à Nicolas Bani, baron de Hongrie; et Barbe, abbesse de Strehlen.

## HENRI XIV.

1423. HENRI XIV, dernier fils de Henri XII, successeur de son frère au duché de Glogaw, se trouva, le 21 septembre 1435, au traité de confédération fait à Breslaw, entre les ducs de Silésie, pour repousser les attaques de leurs ennemis. L'an 1462, il accompagna Georges, roi de Bohême, lorsqu'il reçut l'investiture de l'empereur, et qu'il fit un traité d'alliance avec Casimir, roi de Pologne. Dans la suite il secourut Balthazar contre son frère Jean II, duc de Sagan, qu'il obligea de lui rendre ce qu'il lui avait enlevé, et à conclure la paix. Henri mourut, le 11 novembre 1467, à Freystadt, où il fut inhumé dans l'église paroissiale. Il avait épousé ANNE, fille de Conrad, duc d'Oels, dont il eut deux fils et deux filles. Les fils sont Sigismond, mort, le 24 décembre 1458, à Freystadt, âgé de vingt-huit ans; et Henri, qui suivra. L'aînée des filles, Anne, mariée, en 1452, à Jean, baron de Rosenberg, mourut le 27 décembre 1483, laissant quatre fils: Elisabeth fut la deuxième fille du duc Henri XIV.

## HENRI XV.

1467. HENRI XV, duc de Glogaw après la mort de son père, se trouva dans une assemblée des princes de Silésie, qui voulaient abandonner le parti de Georges, roi de Bohême. Henri leva une armée qu'il envoya dans la haute Lusace pour contraindre ce pays à rester sous l'autorité du roi; mais il fut vaincu et mis en fuite. L'an 1469, Henri, duc de Munsterberg, fils du roi Georges, menaçant de reprendre Glogaw, Henri XV, à la tête d'une armée, s'avança si promptement à Luben, que son ennemi, épouvanté, se retira après avoir manqué son entreprise. En 1474, le roi Mathias ayant envoyé Frédéric, duc de Lignitz, avec des troupes en Pologne, Henri joignit les siennes, et dans cette expédition la ville de Meseritz fut prise. Le 21 février 1476 fut le terme des jours du duc de Glogaw. Il mourut à Freystadt, avec la réputation d'un prince sage et équitable. Il avait épousé depuis environ un an BIANNE, âgée de douze ans, fille d'Albert III, margrave de Brandebourg. Henri XV, craignant la férocity de Jean II, duc de Sagan, son plus proche parent, avait laissé, par testament, toute sa succession à Barbe, sa femme; mais Mathias, roi de Hongrie, engagea Jean, duc de Sagan, à s'emparer de Glogaw, sous la promesse de le lui

laisser sa vie durant; promesse qui fut mal exécutée. Le ducé de Glogaw resta à la veuve de Henri, et parvint ensuite à la maison de Brandebourg.

## DUCS D'OELS.

### CONRAD I<sup>er</sup>.

1309. CONRAD I<sup>er</sup>, quatrième fils de Henri VII, duc de Glogaw, porta le titre d'héritier du royaume de Pologne avec celui de duc de Silesie-Orientale ou d'Oels, qu'il eut dans le partage fait en 1312 avec ses frères. Après avoir eu pendant dix ans la jouissance tranquille des terres qui lui étaient échues dans ce partage, il y fut troublé par Boleslas, duc de Lignitz, qui lui fit la guerre et lui enleva son duché. Conrad, vaincu, fut obligé de se contenter de la ville de Wohlau. Il invoqua ensuite le secours de Jeao, roi de Bohême, dont il se déclara le vassal par acte du 10 mai 1329, et le duc de Lignitz fut obligé de lui rendre son duché. Conrad en fut si reconnaissant, qu'en 1345 il suivit le roi Jean avec une armée en Pologne. Son frère Jeao étant mort sans héritiers, il obtint la ville de Steinau, dont il vendit la moitié avec Gora, Luben et Frauenstadt, au roi de Bohême, moyennant cinq mille marcs d'argent, afin de pouvoir racheter les prisonniers faits sur lui par les Polonois. Il se trouve comme témoin dans la plupart des actes publiés sous les rois de Bohême Jean et Charles. Conrad parvint à une grande vieillesse. Il mourut en 1366, et fut inhumé dans la monastère de Trebnitz. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>. ELISABETH, fille de Henri VI, duc de Breslau, morte en 1328, dont il eut une fille Hedwige; 2<sup>e</sup>. EUPHÉMIE, fille et héritière de Wladislas, duc de Kosel, qui lui donna un fils nommé Conrad, qui suit.

### CONRAD II.

1366. CONRAD II, succéda au duc Conrad, son père, et reçut à Prague, le 24 février 1367, de Wenceslas, roi de Bohême, l'investiture d'Oels, Kosel et Bentheim, à titre de fief. L'an 1383, il fit la guerre en Pologne, assiégea la ville de Kalisch et s'empara du château de Tomyez. La paix étant faite peu de temps après, Conrad accompagna, l'an 1387, Wladislas, roi de Pologne, à son expédition en Lithuanie, pour soumettre le peuple païen à la religion catholique. A son retour, ayant trouvé, l'an 1390, la ville d'Oels envahie par deux gentilshommes, il lui rendit la liberté et fit punir ces deux usurpateurs. Au mois de juillet 1402, il accéda à la confédération faite par les princes de Silesie pour conserver la paix dans leur patrie contre leurs ennemis. Conrad II mourut le 10 juin 1403, et fut inhumé au monastère de Trebnitz. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>. AGNEZ, fille de Casimir III, duc de Teschen, morte le 15 août 1391; 2<sup>e</sup>. BEATE, fille de Bernard, duc de Schweidnitz, morte en 1395. Conrad II laissa quatre fils et deux filles. Les fils sont Conrad III, qui suit; Conrad IV, duc de Wohlau et de Steinau, mort en 1431, laissant un fils, Wenceslas, duc de Steinau et de Wohlau, décédé sans enfants le 1<sup>er</sup> février 1474; Conrad V, dit le Noir, duc de Kanth, lequel assista, en 1414, à l'expédition de Wladislas, roi de Pologne, contre la Prusse, et mourut, en 1452 (il avait épousé, 1<sup>re</sup>. N. DE RINGENBERG, sœur de Conrad de Ringenberg; 2<sup>e</sup>. MARGUERITE, fille de Zienowit, duc de Mazovie, dont il eut une fille, Anne, mariée à Wladislas, duc de Mazovie); Conrad VI, seigneur d'Oels, Wartenberg et Bernstadt, 3<sup>e</sup> évêque de Breslau en 1417, mort le 9 août 1447, à Breslau, où il fut inhumé dans la cathédrale. Les filles sont Euphémie ou Offège, mariée, 1<sup>re</sup>, en 1430, à Albert III, duc de Saxe, mort en 1422, 2<sup>e</sup>, en 1445, à Georges I<sup>er</sup>, prince d'Anhalt; et Anne, mariée à Henri X, duc de Glogaw.

### CONRAD III.

1403. CONRAD III, surnommé LE BLANC, duc de Kosel et d'Oels, succéda au duc Conrad son père. Dans la guerre qui s'éleva entre les Polonois et les Prussiens, l'an 1410, il suivit le parti des chevaliers Teutoniques, qui perdirent une grande bataille contre Jagellon, roi de Pologne, le 15 juillet, où Conrad III et Casimir, duc de Stettin, furent faits prisonniers; mais le roi de Pologne leur rendit bientôt la liberté. L'an 1414, il suivit le roi de Pologne, dont il avait pris le parti, avec son frère de Kanth, à son expédition contre la Prusse. En 1424, les deux frères assistèrent à Cracovie au mariage de Wladislas, roi de Pologne, avec la princesse Sophie. Conrad s'opposa vivement dans son duché aux entreprises des Hussites. Il causa dans la suite des troubles dans la Silesie, brûla les moines de Breslau, et engagea les Polonois à ravager le pays. Son frère, l'évêque de Breslau, voulut remettre la tranquillité dans le pays; mais ne pouvant y réussir, il fit prendre le duc prisonnier le 14 février 1444, et l'enferma dans la ville de Neisse. On lui rendit la liberté sous la promesse de ne plus causer de troubles; mais ce fut inutilement. Conrad le Blanc, surnommé de Jeune, son fils, le fit arrêter en 1450, et l'obligea de céder le duché. Il vécut ensuite comme un simple particulier à Breslau, où il mourut en 1451. (Hennellus, *Annot. Siles.* p. 329.) Il avait épousé DOROTHÉE, fille de Jean, duc de Mazovie, morte le 6 janvier 1471, dont il eut deux fils, qui suivirent, et une fille, Agnès, mariée, en 1437, à Gaspar, comte de Schlick, morte au mois de septembre 1448.

### CONRAD, DIT LE NOIR.

1450. CONRAD, dit LE NOIR, chevalier de l'ordre Teutonique, et CONRAD, dit LE BLANC, tous deux fils de Conrad III, gouvernèrent en commun les duchés d'Oels, de Kosel, de Wohlau et de Wartenberg. L'an 1466, ils firent un traité de paix avec la ville de Breslau. Conrad VII mourut le 15 août 1471. Son frère Conrad le Blanc suivit le parti de Georges, roi de Bohême, ce qui lui attira l'indignation du roi Mathias. Conrad voulut vendre aux ducs de Saxe ses duchés, mais inutilement. Le roi Mathias étant mort l'an 1490, Wladislas, son successeur, rendit le duché d'Oels à Conrad, qui en jouit encore jusqu'à sa mort arrivée le 21 septembre 1494; il fut le dernier de sa branche, n'ayant point laissé de postérité.

## DUCS DE SCHWEIDNITZ.

### BOLCON I<sup>er</sup>, ou BOLESLAS III.

1288. BOLCON I<sup>er</sup>, ou BOLESLAS, duc de Silesie, seigneur de Furstenberg et de Schweidnitz, né l'an 1253, quatrième fils de Boleslas II, dit le Chauve, duc de Lignitz, eut d'abord, en partage la seigneurie de Levenberg. Il eut ensuite le duché de Schweidnitz et de Furstenberg. Wenceslas IV, roi de Bohême, lui donna Schonenberg, avec ses dépendances, dans le comté de Glats en 1299. Bolcon fonda le couvent de Griesnace en 1292. Henri le Pieux, duc de Breslau, étant mort, en 1290, sans enfants, la division se mit entre ses neveux pour sa succession. Bolcon obtint les villes de Jauer, Frauckenstein et Reichenbach. Henri le Gras, de Breslau, laissa en mourant, l'an 1296, à Bolcon, son frère, la tutelle de ses enfants mineurs, et lui donna pour récompense le château de Sobotha. Bolcon devint si puissant, qu'il fortifia les villes de Brieg, Niemetz et Grotzkow. Le roi de Bohême voulant lui déclarer la guerre, Bolcon marcha avec une forte armée jusqu'à Landstut contre lui, et l'obligea de retourner dans son pays. La ville de Breslau ne voulut plus le reconnaître comme tuteur, il l'assiégea et l'obligea de diminuer ses murs jusqu'à la hauteur de quatre coudées. Bolcon mourut le 30 janvier 1301, et fut inhumé dans

l'église de Grissau. Il avait épousé **BÉATRIX**, fille d'Othon le Long, margrave de Brandebourg, qui lui donna trois fils et deux filles. Les fils sont **Bernard**, **Henri**, et **Bolcon**, duc de Munsterberg, dont nous donnerons les articles l'un après l'autre. Les filles sont **Judith**, mariée, à ce qu'on dit fausement, en 1299, à Etienne, duc de Bavière, et **Béatrix**, abbesse de Strehlen.

#### BERNARD.

1301. **BERNARD** succéda, l'an 1301, à **Bolcon**, son père, dans les duchés de Schweidnitz et de Furstenberg, sous la tutelle de son oncle maternel, **Herman le Long**, margrave de Brandebourg. Ayant atteint, l'an 1308, sa majorité, il prit en main le gouvernement, et débuta par accorder plusieurs privilèges aux habitants de Franckenstein. Il se trouva, l'an 1322, à la bataille de Muhlberg, où il avait mené du secours à l'empereur **Lois de Bavière**, contre **Frédéric d'Autriche**. L'année suivante, il fit la guerre, avec les chevaliers Teutoniques, contre la Lithuanie et la Samogitie, encore païennes. Les trois frères avaient déjà partagé les états de leur père. **Bernard** eut le pays de Schweidnitz, **Henri** eut le pays de Jauer, et **Bolcon**, le troisième, eut Munsterberg et Strehlen, et porta le premier le titre de duc de Munsterberg. **Bernard** mourut le 6 mai 1326, et fut inhumé dans l'église de Grissau. **Bernard** avait épousé **CUNEGONDE**, fille d'**Uladas Loketek**, roi de Pologne, dont il eut deux fils et trois filles. Les fils sont **Bolcon II**, qui suit, et **Henri**, duc de Furstenberg et de Schweidnitz, qui eut en partage le duché de Jauer; et mourut en 1345, laissant **Elisabeth**, sa femme, une fille, **Anne**, mariée à l'empereur **Charles IV**. Les filles de **Bernard** sont **Constance**, abbesse de Trantitz; **Elisabeth**, femme de **Boleslas II**, duc d'Oppeln; et **Béate**, mariée à **Conrad II**, duc d'Oelsnitz.

#### BOLCON II ou BOLESLAS IV.

1326. **BOLCON II** ou **BOLESLAS IV**, duc de Schweidnitz et de Furstenberg, successeur de **Bernard**, son père, en 1326, accorda plusieurs privilèges aux villes et aux monastères de ses duchés. L'an 1346, **Jean**, roi de Bohême, qui avait réduit la plupart des ducs de Silésie à le reconnaître pour leur seigneur suzerain, et reçu leur foi et hommage, voyant que le duc de Schweidnitz lui refusait l'obéissance, et se tenait toujours attaché à la couronne de Pologne, assembla une puissante armée, et assiégea Schweidnitz. **Bolcon** se préparait à faire lever le siège, le roi se retira en Bohême, après avoir surpris **Landshut**, qui rendra promptement sous l'obéissance de **Bolcon**. L'an 1363, il fut nommé à Cracovie arbitre pour régler les différends entre les rois de Bohême, de Hongrie et les ducs d'Autriche. On trouve, en 1367, un diplôme par lequel il convient avoir vendu une partie de la Lusace à **Wenceslas**, roi de Bohême, et l'autre partie à **Othon**, margrave de Brandebourg. **Bolcon II** mourut, le 27 juillet 1368, à Schweidnitz, le dernier de sa branche, et fut inhumé à Grissau. Il avait épousé **AGNÈS**, fille de **Leopold I**, archiduc d'Autriche, morte, le 2 février 1392, sans laisser d'enfants. Par sa mort, les duchés de Schweidnitz et de Jauer passèrent à **Charles**, roi de Bohême, à cause de sa femme **Anne**, fille unique de **Henri**, duc de Jauer, frère de **Bolcon**. Alors ces deux duchés cessèrent d'avoir des ducs, et furent réduits en provinces de Bohême. La duchesse **Agnes** en conserva la jouissance sa vie durant.

#### HENRI I.

1301. **HENRI I**, deuxième fils de **Bolcon I**, et frère du duc **Bernard**, étant seigneur de Jauer et de Furstenberg, fonda vers l'an 1320, à Landen, dans la Haute-Lusace, un couvent de religieuses avec un revenu considérable. Il vendit, l'an 1329, la ville de Gortitz à **Jean**, roi de Bohême. En 1337, il offrit

au même roi **Luben**, **Fridberg**, **Soraw** et **Puck**, dans la Basse-Lusace, pour les réunir à la Bohême, en cas qu'il décédât sans enfants mâles; ce qui arriva l'an 1346. Sa principauté retourna à son frère **Bolcon II**.

#### DUCS DE MUNSTERBERG.

##### BOLCON, ou BOLESLAS II.

1301. **BOLCON**, ou **BOLESLAS II**, troisième fils de **Bolcon I**, duc de Schweidnitz, et de **Beatrix** de Brandebourg, eut en partage le duché de Munsterberg. Au mois de mai 1334, il accorda à la ville de Munsterberg plusieurs privilèges. L'année précédente, **Jean**, roi de Bohême, avait envoyé son fils **Charles** avec une armée contre **Bolcon**, pour l'obliger à se reconnaître vassal de la couronne de Bohême. Depuis que le roi **Jean** eut acquis la ville de Breslaw du duc **Henri X**, qui céda sans enfants mâles, presque tous les ducs de Silésie se mirent sous la protection des rois de Bohême, qui devaient les défendre contre leurs ennemis. L'armée du prince **Charles** ayant entièrement dévasté les terres du duc **Bolcon II**, celui-ci fut obligé de se soumettre et de se reconnaître, au mois d'août 1336, vassal de la couronne de Bohême. Au mois de janvier de l'an 1337, il vendit au roi de Bohême la ville de Franckenstein, et la même année il lui promit qu'en cas de mort de sa femme il n'en épouserait point d'autre que celle que le roi lui permettrait. **Bolcon II** mourut le 11 juin 1341, et fut inhumé dans le couvent de **Henrichow**. Il avait épousé **JUTHA**, morte le 2 mai 1342, dont il eut **Nicolas**, qui suit.

##### NICOLAS, DIT LE PETIT.

1341. **NICOLAS**, dit **LE PETIT**, successeur de **Bolcon**, son père, au duché de Munsterberg, fit hommage au roi de Bohême le 24 août 1341. Il confirma plusieurs privilèges accordés à différentes villes de son duché. En 1355, il se trouva à Pise avec l'empereur **Charles IV**, qui en cette ville reçut l'hommage pour **Forcalquier** et le **Piémont**, et ensuite à Prague lorsque le même empereur rendit son jugement sur les différends entre les ducs d'Oelsnitz et de Teschen. Il fit un voyage à la Terre-Sainte; et passant à son retour par la Hongrie, il y mourut l'an 1369. Son corps fut porté au monastère de **Henrichow**, où il fut inhumé. Il avait épousé **AGNÈS**, dont il eut deux fils, **Bolcon**, qui suit, et **Henri**, commandeur de l'ordre Teutonique en Prusse.

##### BOLCON, ou BOLESLAS IV.

1369. **BOLCON**, ou **BOLESLAS IV**, fils aîné de **Nicolas**, duc de Munsterberg et son successeur, fit, l'an 1370, une transaction avec l'empereur **Charles IV**, par laquelle il renonça à tous les droits qu'il pouvait prétendre sur les duchés de Schweidnitz et de Jauer. Il confirma, l'an 1380, tous les privilèges et immunités de l'abbaye de **Henrichow**. **Bolcon** mourut le 12 juin 1410. Il avait épousé **EUPHÉMIE**, fille de **Bolcon**, duc de Kosc, et de **Marguerite** de Sternberg, dont il laissa deux fils et cinq filles. Les fils sont **Jean**, qui suit, et **Henri**, duc de Munsterberg avec son frère. On trouve plusieurs diplômes au nom des deux frères jusqu'en 1422, époque de la mort de **Henri**. Les filles de **Bolcon III** sont **Euphémie**, mariée à **Frédéric IV**, comte d'Ottingen, morte au mois de novembre 1417; **Ofka**, ou **Euphémie**, mariée à **Pnothow** de Crastolowitz, capitaine de **Franckenstein**; **Agnes**; **Catherine**, alliée à **Prémisl**, duc d'Oppaw; et **Jutha**, religieuse de **Sainte-Clair** à Breslaw, en 1391, et depuis abbesse du même monastère, morte en 1413.

#### JEAN.

1410. **JEAN**, succéda à son père **Bolcon III**, au duché de



suit, Wenceslas, mort jeune; Marguerite, mariée à Albert, duc de Bavière et comte de Hollande, morte en 1385; Hedwige, alliée à Premislas, duc d'Oswieczim, et Catherine, abbesse de Trebnitz.

## HENRI VII.

1396. HENRI VII, duc de Brieg après la mort de Louis, son père, se trouve comme témoin dans plusieurs actes de 1393 et 1394, passés du tems de l'empereur Charles IV et de son fils Wenceslas. Il ne gouverna son duché que deux ans, étant mort au commencement de l'an 1400. Il avait épousé, 1°. SALOME, fille de Ziemowit, duc de Mazovie, et veuve de Casimir, duc de Stettin; 2°. MARGUERITE, fille de Casimir III, duc de Teschen, dont il eut Louis II, qui suit; et Henri IX, qui eut la seigneurie de Luben, et continua la branche de Brieg.

## LOUIS II.

1400. LOUIS II, né l'an 1374, fut duc de Brieg en 1400, et duc de Lignitz en 1402, deux ans après la mort de Rupert, son cousin. Au mois de juillet 1402, il signa la confédération faite entre les ducs de Silésie pour conserver la paix dans leurs états. Le duc Louis était singulièrement aimé et estimé de l'empereur Sigismund. S'étant rendu, l'an 1414, à la cour plénière que Sigismund tenait à Mayence, il voulut y signaler sa magnificence par un grand repas, où il l'invita avec les électeurs et les princes qui l'accompagnaient. L'empereur, voyant qu'il s'engageait par là dans une dépense qui était au-dessus de ses facultés, voulut l'arrêter, après lui avoir fait d'inutiles remontrances là-dessus, en défendant qu'on lui fournit du bois pour ses cuisines. Le duc, persistant dans son dessein, fit acheter toutes les noix qui se vendaient à Mayence et dans les environs, et en alluma des brazier qui suffirent pour la cuisson des mets qu'il avait préparés. L'année suivante, il partit pour la Terre-Sainte; mais à son retour il tomba entre les mains des ennemis (on ne dit pas quels ils étaient), qui le retinrent dans une dure captivité. Ses sujets, dont il était chéri, se cotisèrent pour sa délivrance. L'ayant obtenue, il reconnut ce service par diverses grâces qu'il leur accorda. Son pays, l'an 1426, fut cruellement dévasté par une irruption subite des Hussites, qui s'y étaient jetés sous la conduite d'un prêtre de Moravie, nommé Bodric. Ils y revinrent les années suivantes; et quoique mis en fuite, l'an 1428, devant Neisse, ils ne laissèrent pas de continuer leurs ravages. Le duc Louis mit ses jours le 30 avril, ou le 1<sup>er</sup> mai 1428, et fut inhumé à la Chartreuse qu'il avait fondée, l'an 1423, près de Lignitz. Il avait épousé, 1°. l'an 1412, HEDWIGE, fille de Jean Zapol, comte de Scopus, mort sans enfants en 1414; 2°. le 29 mai 1417, ELISABETH, fille de Frédéric I, électeur de Brandebourg, morte le 31 octobre 1449, dont il laissa Madeleine, mariée à Nicolas I, duc d'Oppelen; et Hedwige, alliée, en 1445, à Jean, duc de Brieg et de Luben, morte le 20 octobre 1471. La mère de ces deux filles se remarqua à Wenceslas, duc de Teschen. (*Her. Sil. Script.*, tome I, pages 310-319; *Ibid.* tome III, pages 660-661.)

## HENRI VIII, ou IX.

1400. HENRI VIII, ou IX, deuxième fils de Henri VII, eut dans son partage la seigneurie de Luben. Il accéda, en 1402, dans Breslaw, à la confédération faite entre les princes de Silésie pour conserver la paix dans leurs états. Il eut avec Louis II, son frère, des démêlés au sujet du duché de Lignitz, pour lequel il reçut une somme d'argent, avec promesse qu'en cas du décès de Louis II sans heirs mâles, le duché reviendrait à Henri ou à ses enfants mâles. Henri IX mourut au commencement de l'an 1421. Il avait épousé, en 1396, ANNE, fille de Premislas, duc de Teschen et de Glegaw, dont il eut deux fils, Louis, qui suit; et Rupert, né en 1399, maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, mort en 1432.

## LOUIS III.

1421. LOUIS III, né l'an 1397, duc de Luben et de Hayn, fut le successeur de Henri son père. Il accéda, l'an 1423, avec son frère Rupert, à la ville de Luben, le droit de battre monnaie. L'an 1435, il accéda au traité fait à Breslaw entre les ducs de Silésie, pour la conservation de leurs pays contre leurs ennemis, et surtout contre les Hussites. Ces derniers s'étant emparés du château de Hayn, en 1427, brûlèrent la ville et en massacrèrent les habitants. Louis défendit avec ses troupes la ville de Luben, lorsque les ennemis s'en lever le siège, et les chassa ensuite du château de Hayn. Louis III hérita, en 1436, du duché de Brieg, après la mort de Louis II, et mourut à Luben en 1441. Il avait épousé, en 1418, MARGUERITE, fille de Boleslas V, duc d'Oppelen, dont il eut deux fils, Jean, qui suit, et Henri, duc de Goldberg, né l'an 1430, mort, en 1452, sans alliance. Marguerite survécut à ses deux fils et laissa à sa mort les villes d'Ohlau et de Nimptsch, avec ses biens dotaux, au duc Frédéric, son petit-fils.

## JEAN.

1441. JEAN, né l'an 1418, duc de Brieg et de Luben, se joignit, l'an 1450, au duc Henri, son frère, pour faire valoir leurs droits sur Lignitz et Goldberg à cause de la mort d'Elisabeth, veuve du duc Louis II de Lignitz, qui les avait possédés comme bien dotaux; mais par les ordres de l'empereur Frédéric III, tuteur de Ladislas, roi de Bohême, la ville de Lignitz fut obligée de rendre hommage, le 14 mai 1451, au jeune Ladislas. Le duc Jean en fut si offensé, qu'en 1452 il voulut surprendre la ville à main armée; mais ses troupes furent défaits, et obligés de se retirer. Il mourut au mois de novembre 1453. Il avait épousé, l'an 1445, HENRIETTE, fille de Louis II, duc de Lignitz; elle mourut le 20 novembre 1471, laissant un fils, Frédéric, qui suit.

## FRÉDÉRIC I.

1453. FRÉDÉRIC I, né l'an 1446, duc de Lignitz et de Brieg, fut élevé par sa grand'tante, Elisabeth de Brandebourg, comme le plus proche héritier du duché de Lignitz. Après la mort d'Elisabeth, en 1449, en états de ce duché succédèrent des troubles pour la mouvance et la féodalité, et chassèrent Frédéric avec sa mère, qui furent obligés de se retirer chez l'électeur de Brandebourg, leur parent; mais les différends s'étant apaisés, les états de Lignitz rappelèrent, le 4 juillet 1456, le duc et sa mère dans leur ville, et lui promirent obéissance. Au mois de juin 1469, Frédéric reçut à Breslaw, de Mathias, roi de Bohême, l'investiture du duché avec tout le pouvoir qu'avaient eu ses prédécesseurs; et ses sujets de Lignitz lui prêtèrent le serment de fidélité. L'an 1474, Frédéric, pour témoigner sa reconnaissance au roi Mathias, attaqua par Casimir IV, roi de Pologne, et son fils Wladislas, roi de Bohême, lui mena des troupes, qui prirent la ville de Meseritz, en Pologne, le 25 octobre de cette année. L'an 1481, il recouvra les villes de Brieg et Pitsrben, qui avaient été engagées, rétablit les châteaux de Lignitz et de Grosberg, et fortifia Nimptsch. Frédéric I mourut le 9 mai 1488, pendant les troubles de la guerre excitée par le duc de Glegaw, et fut inhumé aux Chartreux de Lignitz. Il avait épousé, en 1475, LUDOVILLE, fille de Georges Podiebrad, roi de Bohême, morte le 30 janvier 1503, dont il eut Jean, qui suit; Frédéric II, successeur de son frère aîné; Georges I, duc de Brieg, né l'an 1483, mort le 31 mai 1521.

## JEAN II.

1488. JEAN II, né l'an 1477, fut duc de Lignitz après la mort de Frédéric son père, sous l'administration de sa mère Ludoville. Ce jeune prince, après avoir demeuré deux ans chez le margrave

Frédéric de Brandebourg, son cousin, revint malade, et mourut à Brieg, au mois de février de l'an 1495, à l'âge de dix-huit ans, sans avoir pris d'alliance.

### FRÉDÉRIC II.

1495. **FRÉDÉRIC II.**, né le 12 février 1490, succéda à son frère Jean à Lignitz, et fut duc de Brieg après la mort de son frère puîné Georges. Ce fut un prince de beaucoup d'esprit, et qui gouverna ses états avec sagesse. L'an 1504, il fonda à Goldberg un collège, qu'il plaça dans le couvent des Cordeliers, et ensuite une académie à Lignitz. L'an 1509, Frédéric fit la guerre aux habitants de Breslaw, et leur livra un combat où il perdit beaucoup de troupes de part et d'autre. Les deux partis firent la paix au mois de juillet de la même année. L'an 1516, Frédéric obtint la dignité de capitaine-général de la Basse-Silésie. Il établit, en 1522, le Luthéranisme dans son duché, d'où il se répandit assez promptement dans toute la Silésie. En 1524, il acheta le duché de Wohlau. Au mois d'octobre de l'an 1537, Frédéric et ses deux fils firent à Lignitz un pacte de famille avec Joachim, électeur de Brandebourg, pour la succession des deux duchés, en faveur de la maison de Brandebourg; mais il fut dans la suite attaqué par la couronne de Bohême. Il mourut, le 17 septembre 1547, dans la soixante-huitième année de son âge, et fut inhumé dans l'église de Saint-Jean de Lignitz, où il avait fait construire la sépulture pour toute sa maison, et transférer ceux qui avaient été déposés aux Chartreux de Lignitz. Il avait épousé, 1°. le 25 novembre 1515, **ELISABETH**, fille de Casimir III, roi de Pologne, morte le 16 février 1527; 2°. le 13 février 1519, **SOPHIE**, fille de Frédéric, margrave de Brandebourg-Anspach, morte le 14 mai 1537, dont il eut Frédéric III, qui suit; Georges II, duc de Brieg, qui vintra d'après; et Sophie, mariee, en 1545, à Jean, margrave de Brandebourg, morte le 25 janvier 1546.

### FRÉDÉRIC III.

1547. **FRÉDÉRIC III.**, fils de Frédéric II, né le 30 février 1520, eut en partage le duché de Lignitz. Ce prince dans sa jeunesse fut adonné aux sciences; mais la suite ne répondit pas aux commencements. L'an 1529, vers la Toussaint, Frédéric donna à Prague des lettres réversales, par lesquelles il annula le pacte de famille fait avec le Brandebourg, et déclara qu'en cas de son décès et du duc de Brieg, son frère, sans héritiers mâles, le roi de Bohême hériterait des deux duchés. Le 2 novembre 1550, Ferdinand, roi de Bohême, attaqua ce même pacte de famille par une autre raison, et reçut des sujets de Lignitz et de Brieg leur soumission, portant qu'au défaut d'hoirs légitimes des ducs, leurs duchés tomberaient à la couronne de Bohême. L'an 1551, Frédéric, alimé de dettes, abandonna sa principauté, vint en France joindre nos armées, et parcourut plusieurs pays. Ferdinand, roi de Bohême, commit Georges, duc de Brieg, pour administrer le duché de Lignitz jusqu'à ce que Henri, fils de Frédéric, eût atteint l'âge de puberté. Frédéric, au retour de ses courses, fut envoyé, par ordre du roi Ferdinand, au château de Breslaw, et ensuite remis entre les mains de son fils Henri, qui le garda jusqu'à sa mort arrivée à Lignitz le 15 décembre 1570. Il avait épousé, le 5 mars 1538, **CATHARINE**, fille de Henri, duc de Mecklenbourg, morte le 17 novembre 1581, dont il eut Henri, qui suit; Frédéric IV, qui vintra ensuite; Sophie, née en 1540, morte en 1542; Catharine, née en 1542, mariée, le 28 décembre 1563, à Frédéric-Casimir, duc de Teschen, morte en 1566; et Hélène, née en 1544, mariée, en 1568, à Sigismond, baron de Kurzbach, morte en 1583.

### HENRI XI.

1570. **HENRI XI.**, duc de Lignitz, né le 23 février 1539, fut,

pendant l'absence de son père, sous la tutelle de Georges II, duc de Brieg, jusqu'en 1559, qu'il prit en main le gouvernement du duché de Lignitz. L'an 1563, il en rendit hommage à Breslaw, dans le mois de décembre, au roi Ferdinand II, Henri, à l'exemple de son père, abandonna son pays pour courir dans les pays étrangers. Le 17 avril 1576, les commissaires de l'empereur chargèrent du gouvernement de Lignitz Frédéric IV, frère de Henri, jusqu'à nouvel ordre. Au mois de juin 1581, Henri fut, par ordre de l'empereur, assigné dans la ville de Lignitz par ses propres sujets; après une légère défense, il se rendit à Prague, où l'empereur le fit arrêter et transférer à Breslaw. Henri se sauva de sa prison le 30 septembre 1585, et se retira en Pologne auprès de la reine douairière, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut à Cracovie le 3 mars 1588, et fut inhumé dans l'église cathédrale. Il avait épousé, le 20 novembre 1560, **SOPHIE**, fille de Georges, margrave de Brandebourg-Anspach, morte le 22 février 1587, dont il laissa Catharine-Sophie, née en 1561, mariée, le 6 février 1587, à Frédéric, comte de Woldstein en partie, palatin de Deux-Ponts, morte le 10 mai 1608; et Anne-Marie, née l'an 1563, décédée le 28 février 1600.

### FRÉDÉRIC IV.

1576. **FRÉDÉRIC IV.**, duc de Lignitz, second fils de Frédéric III, né le 20 avril 1552, fut chargé, par les commissaires de l'empereur, le 17 avril 1575, de l'administration du duché de Lignitz à la place du duc Henri son frère, qui était absent. Ce prince trouva la principauté entièrement épuisée par les dettes immenses qu'avait laissées Frédéric III son père et Henri son frère, qui ambitionnait la couronne de Pologne. Frédéric IV mourut, le 6 avril 1596, sans laisser d'héritiers. Le duché de Lignitz retourna à son cousin, Joachim-Frédéric de Brieg, qui réunit les deux principautés. Frédéric IV fut marié trois fois, 1°. le 20 janvier 1587, à **SIDONIE-MARIE**, fille de Wenceslas-Adam, duc de Teschen, morte le 3 octobre de la même année; 2°. le 13 décembre 1589, à **DONOTHEE**, fille de Jean, duc de Holstein, morte le 5 juillet 1593; 3°. le 24 octobre 1594, à **ANNE**, fille de Christophe, duc de Wurtemberg, et veuve de Jean-Georges, duc de Wohlau, morte le 7 juillet 1616.

### GEORGES II.

1547. **GEORGES II.**, duc de Brieg, né le 18 juillet 1523, second fils du duc Frédéric II, eut en partage, après la mort de son père, le duché de Brieg. Il fut un des princes de Silésie, qui gouvernèrent leurs états avec le plus de grandeur et de dignité. Il conduisit en Hongrie les troupes de Silésie et de Lusace au secours de l'empereur Maximilien II, en 1566, et s'y comporta comme un des meilleurs généraux et des plus expérimentés. L'amour des belles-lettres lui fit construire à Brieg un édifice magnifique pour une académie, qu'il fonda et dotait richement en 1564. Georges II mourut le 7 avril 1586. Il avait épousé, le 15 février 1545, **BARBE**, fille de Joachim II, électeur de Brandebourg, morte le 2 janvier 1593, dont il laissa Joachim-Frédéric, qui suit; Jean-Georges, duc de Wohlau, né le 17 juin 1552, mort le 6 juillet 1594; et Sophie, morte le 16 septembre 1581, Anne, fille de Christophe, duc de Wurtemberg, dont il eut un fils et une fille, morts en bas âge; Anne se remaria à Frédéric IV, duc de Lignitz; Sophie, née le 10 novembre 1556, morte le 24 août 1594; et Elisabeth-Madeleine, née le 17 novembre 1562, mariée, le 30 septembre 1583, à Charles II, duc de Münsterberg, morte le 1 février 1630.

### JOACHIM-FRÉDÉRIC.

1586. **JOACHIM-FRÉDÉRIC**, né le 29 septembre 1550, passa quelques années chez l'électeur de Brandebourg, son oncle, qui l'envoya, en 1574, à Cracovie, pour assister, en son nom, au couronnement de Henri, duc d'Anjou, roi de Pologne;

et, l'année suivante, il assista, avec son oncle, à la diète de Ratisbonne, pour l'élection d'un roi des Romains. L'an 1585, il fut nommé prévôt de la cathédrale de Magdebourg. Après la mort de son père, il fut duc de Brieg, et en 1590, après le décès de Frédéric IV, le duché de Lignitz lui eut : il chercha à le remettre dans un meilleur état qu'il n'avait été sous les derniers ducs. Il assista, avec ses troupes, l'empereur dans la guerre contre les Turcs, et eut le commandement de celles de la Haute et Basse-Silésie. Joachim-Frédéric mourut le 25 mars 1602, laissant ses enfants mineurs, sous la tutelle de Charles, duc d'Oels et de Munsterberg. Il avait épousé, le 19 mai 1577, ANNE-MARIE, fille de Joachim-Ernest, prince d'Anhalt, morte le 14 novembre 1605, dont il laissa Jean-Christian, qui suit; Georges-Rodolphe, né le 22 janvier 1595, nommé, le 27 avril 1621, capitaine-général de la Haute et Basse-Silésie, par l'empereur Ferdinand II, et mort le 14 janvier 1633, sans laisser d'enfants de ses deux femmes, savoir, 1°. Sophie-Elisabeth, fille de Jean-Georges, prince d'Anhalt, qu'il avait épousée le 23 octobre 1614, morte le 9 février 1622; 2°. Elisabeth-Madeleine, fille de Charles III, duc de Munsterberg, qu'il avait épousée le 25 novembre 1624, décédée le 3 novembre 1631. Ses filles de Joachim-Frédéric sont, Barbe-Agnès, née le 24 février 1593, mariée, en 1620, à Jean-Ulric, baron de Schaffgotsch; Anne-Marie, née le 26 avril 1610; et Marie-Sophie, morte en 1654.

## JEAN-CHRISTIAN.

1602. JEAN-CHRISTIAN, né 18 août 1591, devint duc de Lignitz et de Brieg après la mort de son père Joachim-Frédéric, sous la tutelle de Charles, duc d'Oels, son oncle. Il se trouva à Breslau à la tête d'un cortège de sept cents chevaux l'an 1611, à l'arrivée de l'empereur Mathias, dont il eut les bonnes grâces, et fut nommé capitaine-général de la Silésie. Le 10 mai 1613, on exécuta la transaction sur le partage des deux frères Jean-Christian et le duc de Brieg, et Georges-Rodolphe le duché de Lignitz. Ce prince gouverna son duché avec beaucoup de sagesse. Pendant la guerre de trente ans en Allemagne, la Silésie fut aussi exposée à tous ses malheurs. L'an 1633, l'armée saxonne ravagea la principauté de Brieg, ce qui engagea le duc Jean-Christian à quitter le pays avec toute sa famille, et à se retirer d'abord en Poméranie, ensuite en Prusse, où il mourut le 25 décembre 1639. Son corps fut reporté dans le tombeau de ses ancêtres. Il avait épousé, 1°. le 12 décembre 1610, DONOFRÉE-SIBILLE, fille de Jean Georges, électeur de Brandebourg, morte le 19 mars 1625; 2°. le 13 septembre 1626, ANNE-HEDWIGE, fille de Frédéric, baron de Sitsch. Il laissa du premier lit Georges III, duc de Brieg, qui suit; Joachim; Henri; et Louis IV, duc de Lignitz, né le 19 avril 1616, qui porta, en 1640, le corps de son père à Brieg, et conserva cette ville contre les attaques des Suédois, mort à Lignitz, en 1649; Christian, qui vint à la mort de son frère; Sibylle-Marguerite, née le 30 juin 1620, mariée, le 23 décembre 1637, à Gérard comte de Donhoff, morte le 26 juin 1657; Sophie-Madeleine, née en 1624, mariée, le 2 décembre 1642, à Charles-Frédéric duc de Munsterberg, morte le 8 avril 1660. Du second lit, Jean-Christian laissa Auguste, comte de Lignitz, seigneur de Priborn, capitaine du duché de Brieg, né le 21 août 1627, mort en 1672; et Sigismund, baron du Petit-Lignitz, mort en 1664.

## GEORGES III.

1639. GEORGES III, duc de Brieg, né le 4 septembre 1611, défendit, en 1644, la ville de Brieg, avec ses frères, contre les Suédois qui en levèrent le siège. Il assista à Prague au couronnement du roi Ferdinand II, et fut nommé capitaine de la Silésie. Georges mourut le 14 juillet 1664. Il avait épousé,

II. — 2.

1°. le 22 février 1638, SOPHIE-CATHERINE, fille de Charles III, duc de Munsterberg, morte le 21 mars 1659; 2°. le 19 octobre 1660, ELISABETH-MARIE, fille de Louis, comte Palatin de Simmeren, morte le 20 mai 1664. Il eut du premier lit Dorothee-Elisabeth, née le 17 décembre 1646, mariée, en 1663, à Henri, prince de Nassau-Dillenbourg, morte le 9 juin 1691.

## CHRISTIAN.

1664. CHRISTIAN, né le 9 avril 1618, de Jean-Christian, duc de Lignitz, et duc de Wohlau, défendit, avec ses frères, la ville de Brieg contre les Suédois. Lors du partage des biens paternels, le duc de Wohlau lui échut par le sort, et après la mort de ses deux frères sans enfants mâles, il réunit en sa personne les deux autres duchés de Lignitz et de Brieg, et releva l'ancien lustre des princes Piastes. Après l'abdication du roi de Pologne, Jean-Casimir, en 1668, Christian eut des voix pour lui succéder; mais Michel Wiczenowicki l'emporta. Christian mourut à Lignitz, le 28 février 1679. Il avait épousé, le 14 novembre 1648, LOUISE, fille de Jean-Casimir, prince d'Anhalt, morte le 25 avril 1680, dont il laissa Georges-Guillaume, qui suit, et Charlotte, née le 2 décembre 1652, mariée, en 1673, à Frédéric, duc de Holstein-Sunderbourg, morte à Breslau, le 24 décembre 1707.

## GEORGES-GUILLAUME.

1672. GEORGES-GUILLAUME, dernier duc de Lignitz, de Brieg et de Wohlau, né le 29 septembre 1660, succéda à son père, sous la régence de sa mère. A l'âge de quatorze ans, il prit en main le gouvernement, et donna les plus grandes espérances; mais, le 15 novembre 1675, il mourut à Brieg, âgé de quinze ans. Il fut le dernier prince de la maison des Piastes en Silésie. (Voy. Frédéric III, premier roi de Prusse.)

DUCS DE RATIBOR, DE TESCHEN  
ET DOPPELEN.

## MIESCO, OU MICISLAS I.

1159. MIESCO OU MICISLAS I, second fils d'Ulafidas II, duc de Pologne, fut duc de Ratibor, de Teschen et d'Oppelen. En 1194, après la mort de Casimir, duc de Pologne, il fut proposé pour lui succéder, mais Lesko le Blanc l'ayant emporté, les deux Micislas, cousins, firent la guerre aux habitants de Cracovie, qui les firent dans une bataille. Miesco I mourut le 13 mai 1211. De LUDOMILLE, sa femme, décédée le 19 septembre 1211, il laissa Casimir, qui suit; et une fille religieuse.

## CASIMIR I.

1211. CASIMIR I, né l'an 1179, et successeur de Miesco, son père, en 1211, mourut à Oppelen, le 6 mai 1236. Il avait épousé VIOLE, princesse de Bulgarie, morte en 1251, dont il eut deux fils, Micislas, qui suit, et Wladislas, qui vint à la mort de son frère.

## MICISLAS II.

1236. MICISLAS II, duc d'Oppelen, de Ratibor et de Teschen, fils de Casimir I, fit donation, en octobre 1251, conjointement avec sa mère et son frère, du village de Wigandorf, à l'hôpital de Breslau. L'an 1242, à l'irruption des Tartares en Silésie, il attaqua, au passage de l'Oder, un corps de leurs troupes, qu'il mit en fuite; mais toute l'armée tartare étant survenue, il fut obligé de se retirer vers Lignitz, à l'armée du duc Henri de Breslau, qui fut entièrement défaite. Micislas, effrayé, prit la fuite le premier. En 1243, Conrad, duc de

24

Mazovie, alla, avec Miecislav, son gendre, attaquer Boleslas, duc de Cracovie; mais ils perdirent la bataille. Miecislav mourut en 1246. Il avait épousé JUDITH, fille de Conrad, duc de Mazovie, dont il ne laissa point d'enfants. Judith se remaria à Henri III, duc de Breslaw.

### WLADISLAS.

1246. WLADISLAS, second fils de Casimir I, fut duc d'Oppelen, de Ratibor, de Teschen et de Beuthen, après son frère. L'an 1254, Boleslas, duc de Cracovie, et Wladislas, ne pouvant souffrir que le roi de Bohême se fût emparé de la ville d'Oppaw et de son district, ravagèrent, avec une armée, tout ce pays, d'où ils emmenèrent un riche butin, avec beaucoup de prisonniers. L'an 1260, Wladislas prit le parti de Premislav, roi de Bohême, dans la guerre qu'il eut avec Béla, roi de Hongrie. En 1273, Wladislas soutint les rebelles de Cracovie contre Boleslas, leur duc, et se signala, le 10 juin, dans une sanglante bataille, où Boleslas fut victorieux. Celui-ci étant ensuite entré dans le duché d'Oppelen, y mit tout à feu et à sang. Wladislas se tint enfermé dans sa ville, ne pouvant résister à trois ennemis ligés contre lui. Ratibor, Cosel et toutes ses terres furent entièrement dévastées; ce qui l'obligea, en 1274, à demander la paix. L'an 1277, il envoya des troupes aux habitants de Breslaw contre Boleslas, duc de Lignitz, qui avait fait prisonnier Henri de Pieus, duc de Breslaw; mais Boleslas demeura victorieux. Thomas, évêque de Breslaw, ayant été classé, l'an 1287, de sa ville, par Henri, duc de Breslaw, se refugia à Ratibor. Henri l'y poursuivit, et assiégea la ville; mais Thomas sortit, avec son clergé, de la ville, pour fléchir Henri, qui se réconcilia avec lui. L'évêque en reconnaissance de l'hospitalité et de la protection du duc Wladislas, fonda à Ratibor, l'église collégiale de Saint-Thomas de Cantorberi, et la dota des décimes de l'église de Breslaw. Wladislas mourut en 1288. Il avait épousé SUZANNE, comme il paraît par un diplôme de 1258, qui fait mention de trois de ses fils, Miescon, Casimir et Boleslas. Il eut un quatrième fils, nommé Premislav, qualifié, dans les Tables Généalogiques, duc d'Oppelen et seigneur de Ratibor. Il mourut, en 1295, laissant un fils et deux filles, savoir: Lesko, duc de Ratibor, qui paraît dans des transactions de 1335 et 1339; Anne, mariée à Nicolas II, duc d'Oppaw, et Ofla, religieuse à Ratibor.

### MIESCON.

1288. MIESCON fut duc d'Oppelen après la mort de Wladislas, son père. L'an 1294, il fit un traité avec Henri, duc de Breslaw. Il se trouva, l'an 1299, avec son frère Casimir, à Ratibor, à l'inhumation de leur frère Premislav. On ne sait le sens de la mort de Miescon, ni le nom de sa femme. Viole, sa fille, fut mariée, le 4 octobre 1303, à Wenceslas V, roi de Bohême, et après la mort de ce prince, elle épousa Pierre, baron de Rosenberg, et mourut le 21 septembre 1317.

### CASIMIR II.

1288. CASIMIR II, frère de Miescon fut duc d'Oppelen et seigneur de Beuthen, du vivant de son père. Il assista, l'an 1258, comme témoin, avec ses frères, à la donation du monastère de Rauden. L'an 1289, il se déclara vassal du roi de Bohême, pour son duché d'Oppelen, qui avait relevé auparavant de la Pologne. Casimir II mourut en 1306. Le nom de sa femme est ignoré, quoique qu'il y ait auteurs qui donnent, sans preuves, pour épouse Béatrix, fille d'Otton, marquis de Brandebourg. Dans un diplôme du mois de janvier 1289, où il se reconnaît vassal de la couronne de Bohême, il nomme deux de ses fils,

Boleslas et Wladislas. Ce Boleslas, dont on ignore l'année mortuaire, ainsi que le nom de sa femme, a eu pour fils, Jean, duc d'Oswiezin, qui se reconnut vassal du roi de Bohême, en 1327. Wladislas, duc de Teschen, l'autre de ses fils, se trouve comme témoin dans la transaction de Cracovie, faite en 1339, et dans la constitution de Bohême, faite par l'empereur Charles IV, en 1354. Il suivit cet empereur à Pise, en février 1355, et y mourut. Les autres enfants de Casimir II, sont: Casimir, qui suit; Mezclou, chevalier teutonique; Marie, femme, en 1306, de Charles-Robert, roi de Hongrie, morte le 15 décembre 1317. Wladislas, duc de Kosel et de Beuthen, était aussi, suivant plusieurs historiens de Silésie, fils de Casimir. Il est fait mention de lui dans plusieurs diplômes. En 1327, il reçut à foi et hommage la terre de Kosel, de Jean, roi de Bohême. En 1342, à l'octave de Saint-Jean-Baptiste, il se déclara à Breslaw, vassal de la couronne de Bohême. Il traita, en 1347, du mariage de son fils Bolcon, avec Marguerite de Sternberg. On ignore le tems de sa mort, et le nom de sa femme. Il laissa deux fils et quatre filles: Casimir, duc de Beuthen; Bolcon, duc de Kosel, mort en 1355; qui épousa Marguerite de Sternberg, dont il eut Euphémie, mariée, vers 1410, à Bolcon III, duc de Munsterberg; Elisabeth, Boelce, abbesse de Trebnitz, morte le 20 mai 1429, furent ses autres filles. La première des filles de Wladislas, duc de Kosel, fut Euphémie, mariée à Conrad I, duc d'Oels; la seconde, Agnès, abbesse de Trebnitz, morte en 1652; la troisième, Catherine, aussi abbesse de Trebnitz, morte en 1382; et la quatrième, Béatrix, mariée à Berthold, burgrave de Magdebourg.

### DUCS DE TESCHEN.

#### CASIMIR III.

1306. CASIMIR III, duc de Teschen, succéda, l'an 1306, à son père Casimir II. Il se reconnut, en 1327, à Oppaw, vassal du roi de Bohême. Il signa l'an 1347, à Prague, comme témoin, l'ordonnance de l'empereur Charles IV, qui confère à l'archevêque de Prague, le droit de sacrer et couronner les rois de Bohême, droit qui appartenait auparavant à l'archevêque de Mayence. Casimir III mourut en 1358. On ignore le nom de sa femme, dont il laissa deux fils et trois filles: savoir: Premislav, qui suit; Ziemovit, grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en Bohême, vivant encore en 1390; Anne, mariée, en 1334, à Wenceslas, duc de Lignitz, morte en 1367; Marguerite, alliée à Henri VII, duc de Brieg; et Agnès, alliée à Conrad II, duc d'Oels, morte le 25 août 1371.

#### PREMISLAS.

1358. PREMISLAS, succéda, l'an 1358, à Casimir, son père dans le duché de Teschen. Dès l'année 1355, il signa, comme témoin, le traité fait entre l'empereur Charles IV, roi de Bohême, et Jean, roi de France. Il est encore fait mention de lui comme témoin dans plusieurs édits du même empereur en 1359, 1360 et 1364. Par ce dernier, l'empereur consentit à la cession faite par Marguerite, veuve de Louis, margrave de Brandebourg, du comté de Tyrol aux archiducs d'Autriche. L'an 1373, les différends entre Premislav et Conrad II, duc d'Oels, furent accommodés par les ducs de Brieg et de Munsterberg, choisis pour arbitres. Premislav fut envoyé, l'an 1381, par l'empereur Wenceslas, à Richard II, roi d'Angleterre, pour une alliance entre ces deux princes. Le 25 février 1383, la ville du Grand-Glogow lui rendit hommage et à ses enfants. Il signa, l'an 1402, à Breslaw, le traité fait entre les princes de Silésie



pour la paix publique. Premislas, accablé de maladie, revenant de la Prusse, où il était allé pour réconcilier les chevaliers Teutoniques avec Ladislas, roi de Pologne, mourut à Teschen, le 23 mai 1410, et fut inhumé chez les Dominicains. Il avait épousé CATHERINE, fille de Boleslas III, duc de Lignitz, dont il laissa deux fils et une fille. Boleslas, l'aîné, qui suit, eut en partage Teschen, le Grand-Glogow et la moitié de Beuthen; Premislas, le cadet, eut Oswieczim avec d'autres lieux, et fit une branche séparée, qui viendra ci-après. La fille de Premislas fut Anne, mariée, en 1396, à Henri IX, duc de Silésie, à Luben.

## BOLESLAS.

1410. BOLESLAS, duc de Teschen et du Grand-Glogow, succéda, l'an 1410, à son père. Il assista, au mois de février 1422, à Cracovie, au couronnement de la reine Sophie, femme d'Uladias V, roi de Pologne. Boleslas mourut, le 6 mai 1426, à Teschen, et fut inhumé aux Dominicains de cette ville. Il avait épousé, 1°. MARGUERITE, fille de Janus, ou Jean, duc de Ratibor, dont il n'eut point d'enfants; 2°. OFFKA, fille d'Oligard, duc de Lithuanie, dont il eut quatre fils et trois filles. Les fils sont Wenceslas, qui suit; Boleslas, duc de Teschen et du Grand-Glogow, qui travailla à réunir la Silésie à la Pologne, en 1447, et mourut le 8 octobre 1460 (il avait épousé, en 1428, ANNE DE RUSSIE, fille de Jean, duc de Byelsko, dont il eut Casimir, qui vint après Wenceslas, son oncle, et trois filles); Wladislas, duc de Teschen et de Gorz, mort en 1463, sans enfants de Marguerite, comtesse de Gille en Autriche; Premislas, duc de Teschen et du Grand-Glogow, mort le 13 mars 1477 (il avait épousé Anne, fille de Boleslas, duc de Warsovie, dont une fille, Hedwige, mariée à Etienne, comte de Lœpuz, palatin de Hongrie, morte en 1515). Les filles du duc Boleslas sont Veronique, mariée à Frédéric, comte de Callei, morte en 1454; Madeleine, alliée à Janus, duc de Ratibor; Alexandrine, épouse de Ladislas de Gorz, palatin de Hongrie.

## WENCESLAS.

1426. WENCESLAS, duc de Teschen et du Grand-Glogow, succéda en 1426, à son père, conjointement avec ses frères. Ils firent en septembre 1435, à Breslaw, un traité avec les autres princes de Silésie, pour conserver la paix et la tranquillité dans leurs pays. En 1447, ils signèrent à Cracovie, avec le roi et la république de Pologne, un traité de paix perpétuelle. Wenceslas, le 30 novembre 1442, partagea, avec ses frères, les terres de la succession de leur père; et, en 1447, les biens maternels. Wenceslas fut un prince religieux: il était fort attaché à Casimir, roi de Pologne, et à Wladislas, roi de Bohême, ses proches parents; et voyant qu'il ne pouvait détacher Premislas, son frère, de prendre le parti du roi Mathias contre ces deux princes, il en mourut de chagrin à Biesko en 1474. Il avait épousé, 1°. en 1426, OFFKA, fille de Sémovit, duc de Mazovie; 2°. en 1436, ELISABETH, fille de Frédéric I, électeur de Brandebourg, et veuve de Louis II, duc de Lignitz, morte le 31 octobre 1449. Il eut du premier lit, Wenceslas, mort en 1462, et Premislas, chanoine de Glogow, mort en 1477.

## CASIMIR IV.

1474. CASIMIR IV, duc de Teschen et du Grand-Glogow, réunit, après la mort de Wenceslas, son oncle, toutes les portions des duchés de Teschen et du Grand-Glogow, qui avaient été divisées entre les quatre frères. L'an 1479, il

fit, en octobre, un traité avec le roi Mathias, par lequel il lui céda la ville de Tarnowitz et la moitié du Grand-Glogow, avec leurs dépendances; et le roi lui remit la principauté de Kosel et ses dépendances, avec une somme d'argent. Il avait, vendu, en 1473, une portion considérable de la terre de Beuthen, à l'évêché de Cracovie; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui le duché de Severie. L'an 1491, Casimir, comme capitaine de la Haute et Basse-Silésie, confirma les privilèges du duché de Glogow. Il souscrivit, en janvier 1497, à Breslaw, les lettres par lesquelles les princes de Silésie promirent de rendre hommage à Wladislas, roi de Bohême. Le même roi, l'an 1515, abandonna à Casimir, l'usufruit du duché d'Oppaw; ce qui fut encore confirmé par le roi Louis, en 1523. Casimir mourut le 13 décembre 1528. Il avait épousé JEANNE, fille de Victorin, duc de Munsterberg, qui lui donna deux fils, dont l'aîné, Wenceslas, mourut en 1526, avant son père. Celui-ci avait épousé, en 1518, ANNE, fille de Frédéric, margrave de Brandebourg-Anspach, qui lui donna un fils posthume, nommé Wenceslas-Adam, qui suit. Frédéric, second fils du duc Casimir, fut doyen de l'église cathédrale de Breslaw, mort au mois de juin 1507, à Sienne, en Italie.

## WENCESLAS-ADAM.

1528. WENCESLAS-ADAM, né posthume l'an 1526, succéda, dans les duchés de Teschen et de Glogow, à Casimir, son grand-père, en 1528. Il accompagna, l'an 1546, le roi Ferdinand I, à son entrée dans la ville de Breslaw. Il assista, l'an 1563, le 8 septembre, à Presbourg, au couronnement de Maximilien II, comme roi de Hongrie, et, en 1565, aux obsèques de l'empereur Ferdinand II, à Vienne. Wenceslas-Adam fut un prince généreux et charitable, et fut envoyé plusieurs fois, par l'empereur, en ambassade au roi de Pologne. Il mourut, le 4 novembre 1579, d'une attaque d'apoplexie. Il avait épousé, 1°. en 1540, MARIE DE BERNSTEIN, fille de Jean, comte de Bernstein; 2°. le 25 novembre 1567, STONTE-CATHERINE, fille de François, duc de Saxe-Lauenbourg, remariée, le 16 février 1586, à Emeric de Forgatsch, comte de Trentschin, morte au mois de juin 1594. Wenceslas-Adam eut du premier lit, Frédéric-Casimir, mort le 4 mai 1571, Anne et Sophie. Du second lit il eut Christian-Anguste, né l'an 1570, mort en bas âge; Adam-Wenceslas, qui suit; Jean-Albert; et Sidonie-Marie, née le 10 mai 1572, mariée en 1596, à Frédéric IV, duc de Lignitz, morte en couches la même année.

## ADAM-WENCESLAS.

1579. ADAM-WENCESLAS, né le 13 décembre, 1574, succéda, l'an 1579, à Wenceslas-Adam, son père, dans les duchés de Teschen et du Grand-Glogow. Il commanda la cavalerie silésienne à la bataille gagnée, le 28 juin 1602, par le général Basta, en Transylvanie, contre les Sicules, Turcs et Tartares, qui perdirent en cette affaire plus de trois mille hommes. Le 18 septembre 1611, il accompagna Mathias II, roi de Hongrie et de Bohême, à son entrée à Breslaw, et le 6 février 1617, il fut nommé, par l'empereur, administrateur du gouvernement de la Haute et Basse-Silésie. Adam Wenceslas mourut le 13 juillet 1617. Il avait épousé, le 17 septembre 1595, ELISABETH, fille de Gothard, duc de Carinthie, morte le 19 novembre 1601, dont il laissa Christian-Adam, né l'an 1600, mort le 21 mai 1601; Frédéric-Guillaume, qui suit; Anne-Sidonie, née le 2 mars 1598, mariée, le premier novembre 1616, à Jacques-Anibal, comte de Hohenheim; Elisabeth-Lucrèce, née le premier juin 1599, mariée à Guillaume, prince de Lichtenstein, morte le 19 mai 1653. Celle-ci, ayant perdu son frère, obtint de l'empereur l'usufruit du

duché sa vie durant; après quoi l'empereur Ferdinand III le réunit dans sa main comme un fief vacant.

### FRÉDÉRIC-GUILAUME.

1617. **FRÉDÉRIC-GUILAUME**, né le 9 novembre 1601, successeur d'Adam-Wenceslas, son père, aux duchés de Teschen et du Grand-Glogow, fut le dernier duc de cette branche, et mourut en 1625.

## DUCS DE TESCHEN-OSWIECZIM.

### PREMISLAS.

1401. **PREMISLAS**, second fils de Premislas, duc de Teschen, eut, dans le partage fait avec Boleslas, son frère aîné, la terre d'Oswieczim et autres. Il fut assassiné, le 1<sup>er</sup> janvier 1401, sur le chemin de Teschen, par Martin Churan et ses complices, que le duc Premislas, son père, fit punir par des supplices affreux. Premislas avait épousé HEDWIGE, fille de Louis IV, duc de Brég, dont il eut Casimir, qui suit; et Jean, mort jeune.

### CASIMIR.

1408. **CASIMIR**, duc d'Oswieczim, assista, au mois de février 1404, dans Cracovie, au couronnement de Sophie, reine de Pologne. En 1427, il vendit sa terre de Strehlen à Louis II, duc de Brég. Casimir mourut le 7 avril 1433, et fut inhumé aux Dominicains d'Oswieczim. Il avait épousé ANNE, fille de Henri VIII ou XII, duc de Glogow, dont il laissa trois fils et une fille. Wenceslas, qui suit, fut l'aîné des fils de Casimir; Premislas, duc de Zathor, mort en 1484, fut le second; Janus, ou Jean II, duc d'Oswieczim, fut le troisième; Sophie, mariée à Victoria, duc de Munsterberg.

### WENCESLAS.

1433. **WENCESLAS**, successeur de son père Casimir en 1433, eut en partage le duché de Teschen. Il assista, l'an 1435, dans Breslaw, à l'assemblée des princes de Silésie pour la conservation de la paix publique dans leur patrie. On ignore le tems de sa mort. Il avait épousé MARGUERITE DE NOUINA, dont il eut plusieurs enfants, qui n'ont pas laissé de postérité.

### JANUS, ou JEAN II.

**JANUS, ou JEAN II**, frère de Wenceslas, vendit, l'an 1457, le duché d'Oswieczim, pour la somme de cinquante mille marcs, à Casimir, roi de Pologne. Corne assigna cette vente à l'an 1453; mais l'acte qui en est rapporté par Prilutius, dans son Traité des Provinces de Pologne, porte la date que nous lui donnons.

## SUITE DES DUCS D'OPPELEN.

### BOLESLAS I.

1288. **BOLESLAS I**, troisième fils de Wladislas, duc d'Oppelen, et de Suzanne, succéda, l'an 1288, à son père. L'an 1290, il mena des troupes à Henri IV, duc de Breslaw, qui

voulait s'emparer du duché de Cracovie. Mais ils perdirent la une bataille, où Boleslas fut blessé et fait prisonnier. En 1312, Boleslas surprit, par intelligence avec les habitants, la ville de Cracovie; mais le duc Wladislas Lokietek s'était avancé avec une forte armée pour l'assiéger, Boleslas fut obligé de l'abandonner. Il mourut le 12 mai 1313, et fut inhumé aux Frères Mineurs d'Oppelen. On ignore le nom de sa femme, dont il laissa trois fils, Bolkon II, duc de Falkenberg, qui suit; Bolkon III, duc d'Oppelen, qui viendra après son frère; et Albert, duc de Strelitz, mort en 1361.

### BOLKON II.

1313. **BOLKON II**, duc de Falkenberg, fut à Breslaw, l'an 1310, au des témoins de la vente faite par Henri, duc de Jauer, de la ville de Gorlitz, à Jean, roi de Bohême. Il fut nommé, l'an 1329, avec le duc de Glogow, arbitre des différends qui s'étaient élevés entre Conrad I<sup>er</sup>, duc d'Oels, et Henri VI, duc de Breslaw. En 1342, il se reconnut, avec les autres ducs de Silésie, vassal du roi de Bohême. En 1354, il souleva, à Vienne, la constitution féodale de l'empereur Charles IV pour la Bohême, et en 1355 la confirmation générale de tous les privilèges du royaume de Bohême. L'an 1360, il signa le traité de paix fait entre l'empereur Charles IV, Jean, marquis de Moravie, et Rodolphe, duc d'Autriche. On ignore la date de sa mort et le nom de sa femme. Il a laissé deux fils et une fille, Henri, duc de Falkenberg, mort le 14 septembre 1382; Bernard, mort en 1396; et Marguerite, mariée à Ulric, landgrave de Leuchtenberg, mort en 1378.

### BOLKON III.

**BOLKON III**, second fils de Boleslas I, et duc d'Oppelen après la mort de son père, assista, comme témoin, aux différends actes mentionnés dans l'article précédent, avec son frère. En 1355 il demanda avec ses frères, Bolkon de Falkenberg, et Albert de Strelitz, la succession de Bolkon, duc de Kuel, à l'empereur Charles IV, qui la refusa, et l'accorda à Conrad I, duc d'Oels, et à Premislas, duc de Teschen, à qui elle appartenait. Il mourut le 31 décembre 1368, ayant épousé ELISABETH, fille de Bernard, duc de Schwidnitz, dont il eut deux fils, Wladislas, qui suit, et Boleslas III, duc d'Oppelen et de Falkenberg, mort le 21 septembre 1392.

### WLADISLAS.

1368. **WLADISLAS**, successeur de Bolkon, son père, en 1368, au duché d'Oppelen, fut, en 1369, avec son frère Boleslas, la guerre à Louis, duc de Brég; mais ils furent vaincus dans une sanglante bataille à Crutzbach. L'an 1370, il alla à Cracovie, où il assista à la mort de Casimir III, roi de Pologne, et au couronnement de Louis, roi de Hongrie et de Pologne, qui lui fit palatin de Hongrie, et lui fit don de plusieurs duchés et seigneuries en Pologne. En 1377, étant gouverneur pour le roi de Pologne, il fonda le monastère de Zamoitochau, et le dota richement. Sigismond, margrave de Brandebourg, ayant devint la Manovie et la Cujavie en 1383, Wladislas l'attaqua dans son retour en Hongrie, et défait son armée. L'an 1390, sa faveur commença à diminuer. Hedwige, reine de Pologne, pendant l'expédition de son mari Jagellon, dans la Lithuanie, marcha avec une armée dans la Russie, d'où elle chassa les troupes du duc d'Oppelen. En 1395, il refusa de rendre au roi de Pologne l'hommage pour les trois duchés qu'il possédait en Pologne. Le roi, l'ayant attaqué, lui enleva deux de ces duchés, et porta la guerre jusque dans le duché d'Oppelen en 1396. Les ducs d'Oels et de Falkenberg calmèrent le roi, et procurèrent

la paix. Wladislas, après avoir éprouvé les vicissitudes de la fortune, mourut à Oppelen, le 8 mai 1401, et y fut inhumé dans l'église des Frères Mineurs. Il avait épousé OTFA, fille de Ziemowit, duc de Mazovie, dont il laissa Hedwige, mariée à Alexandre, duc de Lithuanie.

## BOLESLAS IV.

1401. BOLESLAS IV, fils de Boleslas III, ayant succédé à son oncle Wladislas, en 1401, fit, au mois de juillet 1402, un traité d'union avec les autres ducs de Silésie, pour la conservation de la paix de cette province. En 1433, il fit la guerre à Nicolas, duc de Ratibor, dont il ravagea le pays; mais Nicolas le vainquit à la bataille de Rybniki, et s'empara de la ville de Beuthen. L'an 1445, il accéda au traité fait à Breslaw par les ducs de Silésie, pour se défendre contre les incursions des Hussites. Boleslas mourut à Oppelen, le 6 mai 1437. Il avait épousé MARGUERITE, comtesse de Gorice, morte le 6 décembre 1436, dont il eut Jean, qui poussa Barbe, fille de Frédéric I<sup>er</sup>, électeur de Brandebourg; Boleslas V, qui suit; Henri, mort en 1436; Nicolas I, qui vint après son frère; Anne, abbesse de Trebnitz, morte en 1456; Marguerite, mariée, en 1418, à Louis III, duc de Silésie, à Luben; et Elisabeth, mariée à Leopold, margrave de Leuchteuberg.

## BOLESLAS V.

1437. BOLESLAS V, duc d'Oppelen, fils de Boleslas IV, fit la guerre, en 1452, à Casimir, roi de Pologne, et ravagea plusieurs de ses provinces. Casimir, empêché par les divisions intestines et par les invasions des Tartares, fit, en 1453, une trêve de deux ans avec Boleslas. Le duc d'Oppelen traita fort durement ses sujets, et s'empara des biens ecclésiastiques. Il mourut, peu regretté, le 30 mai 1460, au Petit-Glogow, où il fut inhumé dans l'église collégiale, dont il avait chassé les chanoines. Il avait épousé ELISABETH DE PILICZA, dont il eut un fils, Wenceslas, mort jeune, et une fille, Marguerite, femme de Louis III, duc de Brieg.

## NICOLAS I.

1460. NICOLAS I, duc d'Oppelen, succéda, en 1460, à son frère Boleslas V; mais cette succession lui fut contestée par Janus, duc d'Oswieczim, qui lui fit la guerre, et brûla un grand nombre de ses villages. Nicolas l'apaisa moyennant une somme d'argent. Georges Podiebrad, roi de Bohême, prétendit aussi que le duché d'Oppelen lui était dévolu par vacance de fief; mais il se contenta de la cession que Nicolas lui fit de la moitié de la ville d'Oppaw, et de plusieurs villages, avec une somme d'argent. En 1465, il se joignit à plusieurs princes en faveur du roi Georges, pour son accommodement avec le pape. Il reçut, en 1469, à Breslaw, Mathias, roi de Hongrie et de Bohême, avec les autres princes de Silésie. Nicolas I mourut en 1496. Il avait épousé MADELEINE, fille de Louis II, duc de Brieg et de Lignitz, dont il laissa cinq fils et cinq filles. Les principaux sont Jean, ou Janus, qui suit; Nicolas II, duc d'Oppelen et de Glogow-le-Haut, qui eut des querelles avec Henri, duc de Glogow; Jean, évêque de Breslaw; et Casimir, duc de Teschen, qui voulut poignarder ses frères; et, ayant été désarmé, se sauva dans l'église, d'où ayant été retiré, il fut jégé, de l'ordre de l'évêque de Breslaw, par les consuls de Neisse, et eut la tête tranchée le 26 juin 1497.

## JEAN, ou JANUS.

1486. JEAN, ou JANUS, duc d'Oppelen et de Ratibor, suc-

céda au duc Nicolas son père en 1486. L'année suivante, Janus ayant suivi avec son frère Nicolas le parti du roi de Pologne, ils furent arrêtés à Kozel, et ils n'obtinrent leur liberté qu'en payant quatre-vingt mille florins au roi Mathias. En 1504, au mois de février, il signa à Breslaw la convention qui fut faite entre l'ordre ecclésiastique, les princes et états de Silésie. En 1527, il prêta à Breslaw foi et hommage à Ferdinand I, roi de Hongrie et de Bohême. Jean, duc d'Oppelen et de Ratibor, mourut le 25 mai 1532, le dernier prince de sa branche, et son duché, devenu fief vacant, fut réuni à la couronne de Bohême.

## DUCS DE LA HAUTE-SILÉSIE, D'OPPAW.

## DE RATIBOR ET DE MUNSTERBERG.

## SORTIS DU SANG DES ROIS DE BOHÈME.

## NICOLAS I.

1529. NICOLAS I, fils naturel de Premislas-Ottocare, roi de Bohême, reçut de son père en partage le duché d'Oppaw dans la Haute-Silésie, dont Ottocare s'était emparé après la mort de Micielas, duc d'Oppelen et de Ratibor, décedé sans enfants. En 1581, Nicolas lit don à l'évêque de Breslaw du château d'Elkstein. Wenceslas, roi de Pologne et de Bohême, nomma, l'an 1300, Nicolas, son frère naturel, capitaine du royaume de Pologne, dans le duché de Cracovie; mais, sur les plaintes des Polonais, il le rappela en 1303. Nicolas entreprit, l'an 1308, pour les Bohémiens, une expédition contre la ville de Cracovie; mais il fut repoussé par les Polonais. Depuis l'année 1309 jusqu'en 1315, le duché d'Oppaw fut possédé à titre d'engagement par les ducs de Breslaw. Jean, roi de Bohême, le reprit, et Nicolas I en fut privé jusqu'à sa mort, arrivée à Brian, en Moravie, l'an 1318. Il fut inhumé dans l'église des Frères-Mineurs de cette ville. On ignore le nom de sa femme, dont il laissa un fils, qui suit.

## NICOLAS II.

1318. NICOLAS II obtint, au mois de juillet de l'an 1318, de Jean, roi de Bohême, le duché d'Oppaw à titre de fief, et le servit, l'année suivante, lorsqu'il assiégea la ville de Prague. Dans la suite, Nicolas s'attira l'indignation de ce prince, qui voulut entièrement le détruire; mais Charles, fils du roi de Bohême, le réconcilia avec son père, moyennant une somme d'argent, vers l'année 1334. Nicolas fut témoin à Prague, en 1341, au traité conclu entre Casimir, roi de Pologne, et Jean, roi de Bohême. L'an 1342, il reconnut à Breslaw trois à titre de fief les duchés d'Oppaw et de Ratibor du royaume de Bohême. Il se trouva, l'an 1355, à Pise, lorsque Louis et Jeanne, roi et reine de Jerusalem et de Sicile, y firent rendre hommage des comtes de Forcalquier et de Piémont à l'empereur Charles IV. Il signa la même année, à Rome, comme témoin, la confirmation générale de tous les privilèges accordés par l'empereur Charles IV au royaume de Bohême. Il vivait encore en 1361, lors du mariage de son fils aîné. On ignore le temps de sa mort. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, ANNE, fille de Premislas, duc de Ratibor; 2<sup>de</sup>, GUITA. Il eut du premier lit, Jean, qui suit; et du second, Nicolas, duc d'Oppaw, Wenceslas et Premislas.

## JEAN I, dit JANUS.

1361. JEAN I, dit aussi JANUS, duc d'Oppaw, portait déjà ce titre du vivant de Nicolas, son père, comme il paraît par le titre de la rémanco faite de la Silésie à la Bohême en 1315, et par les chartes de privilèges accordées à différents monastères en

1358 et 1359, qu'il signa comme témoin avec la qualité de duc d'Oppaw. L'an 1367, l'empereur Charles IV et les ducs de Brigue et de Teschen terminèrent à Prague, comme arbitres, les différends survenus entre le duc Jean et Nicolas, son frère, sur la division du duché d'Oppaw. En 1371, le duc Jean I prit la tutelle de ses deux frères mineurs, Wenceslas et Prémislas, et leur assigna pour patrimoine les villes d'Oppaw et de Freudenthal. L'an 1366, était capitaine de la citadelle de Carlestin, en Bohême, il invita à un fratin plusieurs seigneurs qui faisaient ombrage au roi Wenceslas, et les ayant en son pouvoir, il les fit cruellement massacrer. (Hefelius, p. 305.) Dubravius, l. 23, fait entendre que cela se fit de concert avec le roi. On voit un titre de 1397, où le duc Jean prend la qualité de capitaine pour la couronne de Bohême, à Glatz. L'année de sa mort n'est pas bien certaine. Dlugoss, historien de Pologne, assure que, le 12 août 1419, Jean, duc de Ratibor, étant tombé en démence, mourut dans sa capitale. Il avait épousé ANNE, fille de Henri V ou IX, duc de Glogaw, dont il eut deux fils et une fille; savoir, Jean, qui suit; Nicolas, duc de Karnow, mort en 1414; et Marguerite, mariée à Boleslas, duc de Teschen.

## JEAN II.

JEAN II, duc d'Oppaw et de Ratibor, reçut, conjointement avec son frère Nicolas, en 1404, de Wenceslas, roi des Romains et de Bohême, l'investiture du duché d'Oppaw. La même année, il fut envoyé comme ambassadeur en Pologne pour concilier le roi de Bohême avec Wladislas, roi de Pologne, qui revendiquait la réunion de la Silésie à son royaume; mais cette réunion n'eut point lieu. En 1414, il suivit l'armée polonoise dans la guerre contre les chevaliers Teutoniques. Il fonda, l'an 1416, l'église collégiale de Ratibor. Il assista, l'an 1424, à Cracovie, au couronnement de Sophie, reine de Pologne. On ignore l'année de sa mort. Il avait épousé, en 1406, HELENE, fille de Coributh, duc de Lithuanie, dont il eut deux fils, Nicolas, qui suit, et Wenceslas, qui vient après son frère.

## NICOLAS III.

NICOLAS III, duc d'Oppaw et de Ratibor, se trouva au traité de Breslau, en 1435, pour conserver la paix en Silésie, et s'unir contre ceux qui la troublaient. L'an 1443, il eut guerre avec Boleslas, duc d'Oppelen, qui ravagea tout le pays de Ratibor; mais Nicolas le mit en fuite à la bataille de Ribnick, et prit la ville de Beuthen. Nicolas mourut le 13 septembre 1452, et fut inhumé aux Dominicains de Ratibor. Il avait épousé, 1<sup>re</sup> MARGUERITE, veuve de Cléme, un des seigneurs; 2<sup>e</sup> BARBE DE ROXEMBERG. Du premier lit il eut Jean, duc de Karnow, que le roi Mathias dépouilla de ses biens pour avoir suivi le parti des Polonois; et Wenceslas, duc de Ratibor, que Mathias, pour la même cause, punit par une longue captivité. Barbe, fille de Nicolas III, épousa, 1<sup>re</sup> Jean, duc d'Oswieczim; 2<sup>e</sup> Georges, baron de Schellenberg.

## WENCESLAS.

1424. WENCESLAS, duc d'Oppaw et de Ratibor, frère de Nicolas III, se trouva à Cracovie, en 1427, au couronnement de Casimir IV, roi de Pologne. Il assista aussi au traité de paix fait entre le pape et les durs de Silésie. Il mourut à Ratibor, le 31 octobre 1457, laissant de sa femme MARGUERITE, veuve de Casimir, duc de Mazovie, un fils, qui suit, et deux filles.

## JEAN.

1457. JEAN, duc de Ratibor, succéda, l'an 1457, au duc

Wenceslas son père. Au mois de juillet 1471, il accompagna Wladislas, fils de Casimir, roi de Pologne, lorsqu'il vint prendre possession du royaume de Bohême, auquel il avait été appelé. Jean fut occupé, pendant deux ans, à lever des troupes et à s'opposer aux incursions et ravages de Wenceslas, duc de Ribnitz. Dès l'année 1469, étant à Olmutz, il s'était soumis avec les autres ducs de la Haute-Silésie à Mathias, roi de Hongrie et de Bohême. Jean mourut en 1489. Il avait épousé MADELINE, fille d'un duc de Teschen, dont il eut Nicolas, qui suit; Jean, duc de Ratibor, mort en 1506; et Valentin, successeur de son frère.

## NICOLAS.

1489. NICOLAS, duc de Ratibor, succéda au duc Jean, son père, en 1489. Il assista, avec ses deux frères, au règlement que les princes des deux Silésies firent à Breslau, l'an 1505, au sujet des monnaies. Nicolas mourut, le 3 novembre 1506, à Cracovie, et fut inhumé à Ratibor. Il avait épousé la fille de Sabinée de Thanzin, dont il ne laissa point d'enfants. Jean, son frère, lui succéda au duché de Ratibor, et mourut peu après.

## VALENTIN.

1506. VALENTIN, le troisième fils du duc Jean, recueillit la succession de sa maison. Quoique contrefait de corps et infirme, il avait beaucoup d'esprit et de prudence. Il assista avec ses frères aux assemblées des princes à Breslau, en 1505, et ensuite à celle de 1511, pour le règlement des monnaies en Silésie. Il mourut le 13 novembre 1521, et fut le dernier duc de Ratibor.

Nous terminerons ici la Chronologie historique des ducs de Silésie, parce que la suite n'offre guère que des noms sans aucun événement remarquable. Tout ce qui concerne l'histoire de ce pays se confondit, depuis environ deux siècles, avec celle de la Bohême, lorsque la mort eutleva, l'an 1740, l'empereur Charles VI, et éteignit dans sa personne toute la race masculine de la maison d'Autriche. Le roi de Prusse alors forma des prétentions sur plusieurs terres de ce duché; 1<sup>re</sup> sur la principauté de Jergendorf, achetée, en 1524, par le margrave Georges de Brandebourg, de la maison de Schellenberg, avec l'agrément de Louis, roi de Bohême et de Hongrie (le margrave l'avait laissée à son fils Georges-Frédéric, qui la céda, par un traité, à Joachim-Frédéric, électeur de Brandebourg. Celui-ci la donna à son second fils, Jean-Georges, qui, ayant été mis au ban de l'empire par Ferdinand II, perdit, en 1623, cette principauté, dont l'empereur inféoda la famille des princes de Lichtenstein, malgré les protestations de toute la maison électorale et des différentes branches des margraves de Brandebourg. En 1686, l'électeur (de Brandebourg) Frédéric-Guillaume renonça, à la vérité, à ses prétentions moyennant la cession qui lui fut faite du cercle de Schwiebus, que l'électeur Frédéric, son fils, rendit à la maison d'Autriche, en 1695, pour la somme de deux cent cinquante mille florins. Mais le roi Frédéric II alléguant différentes raisons pour prouver l'invalidité de ces cessions et des traités sur lesquels les avait fondés; 2<sup>o</sup> sur les principales de Brigue, de Lignitz et de Wohlau. Ses motifs étaient un pacte de succession, fait, en 1537, entre Frédéric, duc de Lignitz et de Brigue, et Joachim II, électeur de Brandebourg, disposition à laquelle Frédéric était pleinement autorisé par les privilèges accordés par les rois de Bohême à lui-même et à ses successeurs dans les années 1329, 1505, 1511, 1522, 1524 et 1529, malgré la cassation de ce pacte en 1546 par l'empereur Ferdinand I. En conséquence, le roi de Prusse soutint qu'après la mort des ducs de Lignitz ces principautés avaient été usurpées sur la maison électorale de Brandebourg. Ces prétentions furent si bien

- appuyées par une armée que ce prince conduisit en Silésie,  
 • que Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême, fille  
 • aînée et héritière de l'empereur Charles VI, pour elle et  
 • ses successeurs de l'un et de l'autre sexes, céda au roi de  
 • Prusse, à ses héritiers mâles et femelles, à perpétuité et en  
 • toute souveraineté et indépendance de la couronne de Bo-  
 • hême, la Basse et Haute-Silésie, avec le district de Kutscher,  
 • autrefois annexé à la Moravie, ainsi que le comté de Glatz,  
 • en se réservant néanmoins quelques portions de la Haute-  
 • Silésie, contenant environ quatre-vingt-dix ou cent lieues  
 • géographiques carrées. Ce sont la principauté de Teschen,  
 • avec les seigneuries qui en dépendent; la partie des princi-  
 • pautés de Troppau et de Jägerndorf situées au-delà de la  
 • rivière d'Oppa; celle de la principauté de Neisse, limitrophe  
 • de la Moravie; enfin un district enclavé dans la Silésie, mais  
 • dépendant de la Moravie. Cette importante cession fut  
 • d'abord arrêtée à Breslaw en vertu des préliminaires de la  
 • paix de 1742, et, peu après, confirmée par le traité définitif  
 • de Berlin. Dans la même année les limites de la Silésie  
 • prussienne et autrichienne furent marquées et fixées par des  
 • poteaux munis de plaques portant les armes de ces deux  
 • puissances. Cette paix ne dura pas long-temps; elle fut inter-  
 • rompue, en 1744, par une nouvelle guerre qui fut ter-  
 • minée à son tour par le traité de paix, de réconciliation et  
 • d'amitié, conclu à Dresde le 25 décembre 1745. Ce traité  
 • renouvelle et confirme les préliminaires de Breslaw, le  
 • traité définitif de Berlin, ainsi que le règlement des limites  
 • de 1742. Une guerre éclata, en 1756, au sujet de la Silésie.  
 • Elle fut beaucoup plus ruineuse pour cette province, et  
 • terminée enfin par la paix de Hubertsbourg, du 15 février  
 • 1763, sans porter aucun changement aux limites respectives,  
 • ni à la constitution politique du pays. » (Büsching.)

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES DUCS ET ROIS DE POLOGNE.

**L**a Pologne, ancienne patrie des Slaves et des Sarmates, s'étendait, avant le démembrement qui en a été fait en 1772, sur 240 lieues en longueur, et environ 200 en largeur. Au Nord, elle avait pour limites la mer Baltique, la Livonie, et la Russie qui la bornait aussi au Levant; la Petite-Tartarie, la Valachie, la Transylvanie et la Hongrie la terminaient au Midi, et l'Allemagne au Couchant. Dans cette étendue se trouvait compris le grand-duché de Lithuanie, qui eut autrefois ses souverains particuliers, et ne fut uni à la Pologne, comme on le verra dans la suite, que vers le commencement du seizième siècle. Les limites de la Pologne étaient autrefois beaucoup plus reculées. Il fut un tems où ce royaume comptait entre ses possessions la Silesie, la Lusace, la Poméranie, la Livonie, les duchés de Smolensko, de Séverie, de Czernichovie, et presque tout le palatinat de Kiou, en Ukraine. On sait que chaque province de Pologne se subdivise en palatinats, et ceux-ci en districts, auxquels on donne le nom de starosties.

La couronne de Pologne était élective. C'était la noblesse qui en disposait par ses députés appelés nonces. Ce corps, divisé en deux ordres, celui des sénateurs et l'ordre équestre, possédait le pouvoir législatif, et ne laissait au souverain que celui de faire exécuter les lois, auxquelles il était lui-même soumis. Ainsi le gouvernement de la Pologne était aristocratique plutôt que monarchique. Le roi cependant disposait des charges et des honneurs, qu'il dispensait à son gré, pourvu que ce fût à des nationaux. La servitude était la condition de tous les paysans en Pologne. Ils travaillaient cinq jours de la semaine pour le compte de leurs maîtres, qui avaient, ou s'arrogeaient le droit de vie et de mort sur eux. Les bourgeois des villes étaient, à la vérité, libres sans être nobles; mais ils ne pouvaient posséder de biens-fonds qu'à une lieue autour de leur cité. Les évêques, qui n'étaient qu'un nombre de dix-sept, faisaient partie de la noblesse, et avaient entrée dans le sénat, ainsi que les palatins, les starostes, et les castellans ou gouverneurs de places. La langue des Polonais est un dialecte du slavon, et diffère de celles des Lithuaniens, qui est un dialecte du sarmate.

L'archevêque de Gnesne était le primat du royaume, et en cette qualité, il exérait, dans l'interrègne, les droits de la royauté. L'élection du roi se faisait à une lieue de Varsovie, par toute la noblesse polonaise assemblée à cheval dans un champ qu'on nommait *Koŭa*, dans le milieu duquel s'élevait un vaste bâtiment de bois, dit la *Szopa*, ou la salle du sénat. Les nonces ou députés des palatinats assistaient à ses délibérations, pour les porter aux palatinats. Le champ électoral était entouré d'un fossé avec trois portes; l'une pour la Grande-Pologne, l'autre pour la petite, et la troisième pour la Lithuanie.

Les Polonais regardent comme le fondateur de leur monarchie, Lech I, qui commença à régner l'an 550, et dont les descendants occupèrent le trône de Pologne, sous le titre de ducs, l'espace d'environ 300 ans, jusqu'à Popiel II. Mais tout ce qu'on raconte de ces princes est rempli de fictions, qu'on a prises à y discerner aucun trait de vérité. Nous passerons donc sous silence cette dynastie, pour venir à la seconde, qu'on nomme celle des Piastes.

### PIAST.

L'an 842, **PIAST**, simple habitant du village de Cruswic, en Cujavie, fut élu duc de Pologne par la nation, pour mettre fin au long et fâcheux interrègne qui avait suivi la mort de Popiel II. Ce choix extraordinaire fut justifié par l'événement. Piast rétablit, par sa prudence, la paix et le bon ordre en Pologne. On s'accorde à mettre sa mort en 861. Piast était d'une taille grosse et courte, d'où lui vient son nom, qui signifie en polonais le moyeu d'une roue.

### ZIÉMOVIT.

861. **ZIÉMOVIT**, fils de Piast, lui succéda. Ce prince fut brilleux; mais il n'employa ses armes que pour repousser les attaques de ses voisins. Il les mit bas dès qu'il leur eut appris à les respecter. Ce fut lui qui montra les règles de l'art militaire aux Polonais. Auparavant ils n'avaient que leur courage pour guide dans les combats. Ce prince mourut l'an 872.

### LESKO IV.

872. **LESKO**, fils et successeur de Ziémovit, n'héritait point de ses vertus. On le dépeint comme un prince indolent et timide, qui laissa dans ses sujets la valeur sans exercice, et le mérite sans récompense. Il mourut l'an 913. (*Florus Polon.*)

### ZIEMOMISLAS.

913. **ZIEMOMISLAS** succéda au duc Lesko, son père, et fit à peu près le même personnage que lui sur le trône. Il mourut l'an 964.

### MICISLAS ou MIECISLAW I.

964. **MICISLAS**, ou **MIECISLAW**, fils de Ziémomislus, était né presque aveugle; mais, ayant recouvré la vue à l'âge de sept ans,

lorsqu'on fit la cérémonie de lui couper les cheveux, fut choisi par la nation polonoise pour lui succéder. C'est la première fois qu'elle exerça le droit d'élire ses maîtres. Les grandes qualités de Miclas répondirent à ce choix et le justifiaient. Quelques missionnaires étant venus en Pologne au commencement du règne de Miclas, l'engagèrent à embrasser le Christianisme, sous la promesse qu'ils lui feroient d'un gouvernement heureux. Alors il répudia sept concubines qu'il entretenait, et dont aucune ne l'avait fait père, reçut le baptême, et épousa DAMBOURA, fille de Boleslas, duc de Bohême. Cette princesse fut conduite en Pologne par Philippe Persatin, évêque de la maison de Leszinski. L'an 968, ou environ, le pape Jean XIII, instruit de la conversion de Miclas, envoya de nouveaux missionnaires en Pologne, qui fondèrent des églises dans le pays. Mais il n'est pas vrai, comme l'avancent les écrivains polonois, qu'on y érigea dès-lors deux archevêchés. (Pag.) Le zèle des Polonois nouvellement convertis fut telle, qu'àux jours d'abstinence établis dans l'église, ils ajoutèrent les mercredis de toute l'année, et commencèrent le Carême à la Septuagésime. Manger de la viande les jours de jeûne, était un crime qu'ils punissaient en faisant arracher les dents au coupable, à moins qu'il ne fût en état de se racheter de ce supplice par une grosse aumône. On peut juger par-là combien le zèle de ces nouveaux chrétiens tenait encore de la feroacité de leurs anciennes mœurs. De ces deux pratiques, la première subsiste encore de nos jours, à la peine près. L'autre a été abolie sous le pontificat d'Innocent III. On rapporte encore au tems de l'établissement du Christianisme, en Pologne, l'usage que conservent encore (1780) quelques vieux nobles de cette nation, de tirer le sabre à la messe pendant la lecture de l'Evangile, pour marquer la disposition où ils sont de repandre leur sang pour la défense de la foi. Miclas eut quelques démêlés avec ses voisins. Deux princes saxons lui ayant déclaré la guerre, il alla les attendre sur ses frontières, et remporta sur eux une victoire complète. Ceci dut arriver dans les premières années de son règne, puisque ce fut l'empereur Otton I qui fit la paix entre Miclas et les Saxons. Long-tems après il fut attaqué par les Bohémiens, qui donnèrent beaucoup d'exercice à ses armées. Il paraît qu'il fut soutenu dans cette guerre par l'empereur Otton III, qui l'obligea de se reconnaître vassal de l'empire. Miclas termina ses jours, selon Dithmar, l'an 992. D'autres mettent sa mort en 999. Il avait épousé en secondes noces, l'an 977, suivant le nouvel historien de Brandebourg, ODA, fille de Thierri, margrave de Brandebourg, et en troisième nocces, N... veuve de Gontier, margrave de Misnie, qui le fit père de Boleslas, qui suit. (Eccard, Orig. Misnie.)

## BOLESLAS, dit CHROBRI.

992. BOLESLAS I, dit CHROBRI, ou l'INTRÉPIDE, successeur de Miclas, son père, reprit Cracovie, dont les Bohémiens s'étaient emparés. L'empereur Otton III étant venu, l'an 1000, à Gnesne (qu'il avait fait ériger en métropole l'an 999) pour visiter le tombeau de saint Adalbert, évêque de cette ville, accorda, dit-on, le titre de roi à Boleslas, et le couronna même, à ce qu'on ajoute, de sa main; mais cela n'est appuyé sur l'autorité d'aucun écrivain du tems. La Chronique de Quedlinbourg sur l'an 1025, Vippon, sur la même année, Otton de Frisingue, liv. vi, disent même formellement que Boleslas ayant appris le décès de l'empereur Henri II, voulut s'arroger le titre de roi, mais que sa mort suivit de près cette entreprise téméraire. Boleslas, sous prétexte de venger le meurtre de saint Adalbert, ayant déclaré la guerre aux Prussiens, conquit la plus grande partie de leur pays, dans lequel était comprise une partie de la Silésie, qu'il réduisit en province de Pologne. Les Bohémiens soulèvés contre Boleslas III, leur duc, implorèrent, l'an 1005, le secours du duc de Pologne. Celui-ci,

affectant des dispositions pacifiques, invita le duc de Bohême à se rendre à Cracovie pour conférer avec lui sur les moyens de le réconcilier avec ses sujets, mais par une isogène trahison, dès qu'il l'eut en sa puissance, il le fit aveugler. Il tel est le récit des historiens de Bohême. Ceux de Pologne racontent la chose avec des circonstances qui en diminuent l'atrocité. L'an 1005, l'empereur Henri oblige Boleslas, les armes à la main, d'abandonner la Bohême, dont il s'était emparé. Mais Boleslas, après la retraite de l'empereur, ravagea les frontières de l'Allemagne, et pénétra jusque dans le cœur de la Saxe, malgré la rigueur de l'hiver. Henri, au printemps de l'année suivante, revint contre lui, et l'ayant atteint sur les bords du Pôber, en Silésie, remporta sur lui une victoire qui l'obligea à demander la paix. Boleslas, l'an 1015, se vit engagé dans une nouvelle guerre avec la Bohême, pour obliger le duc Udalric à lui faire rendre Miclas, son fils, qu'il avait livré à l'empereur, après l'avoir fait prisonnier dans une entrevue où il était venu pour l'engager à faire alliance avec son père. Il fit la paix, l'an 1018, avec le duc de Bohême, et avec l'empereur qui lui rend son fils. La Pologne, par le traité, fut affranchie de l'homage auquel elle était assujéti envers l'empire. Boleslas, la même année, entreprend de rétablir Sviatopolk I, duc de Kiev, ou Kiovie, chassé par Jaroslaw, son frère. Les historiens polonois disent qu'il rendit alors la Russie tributaire. Les écrivains russes n'en conviennent pas, et disent seulement que Boleslas réunit la Russie Rouge à ses états, après avoir remis Sviatopolk sur le trône. (Voyez Sviatopolk, duc de Russie.) Jaroslaw, après le départ de Boleslas, ayant de nouveau chassé Sviatopolk, qui ne reparut plus, se hâta, l'an 1022, de faire une irruption en Pologne. Mais il ne remporta de cette expédition que la honte d'une déroute. Boleslas mourut le 28 octobre 1025; après avoir épousé, selon Dithmar, trois femmes: 1°. N..., fille de Rigidav ou Rigidav, marquis de Misnie, qu'il répudia; 2°. ODA, fille d'Eckard, aussi marquis de Misnie, à qui il fit le même affront, quoiqu'elle lui eût donné 60 fils nommés Bresser, qui mourut avant lui; 3°. CONSLAN, fille d'un seigneur nommé Dobremir, princesse vertueuse, dont il eut Miclas, qui suit, et Dobremir, avec trois filles, dont la troisième fut mariée au duc Sviatopolk, dont on vient de parler. Boleslas fut enterré dans la cathédrale de Pologne, et emporta dans le tombeau les regrets de ses sujets, qu'il avait gouvernés avec sagesse et défendus avec valeur. Ce prince ordonna par un édit, en 1002, à ses troupes, de chanter un hymne religieux avant de livrer bataille. C'est la plus ancienne loi écrite que l'on connaisse en Pologne. Il n'est point parlé à cette époque d'assemblées nationales ou de diètes. Les ordres et les réglemens que faisaient les souverains avec les palatins, avaient force de lois.

## MICISLAS II.

1025. MICISLAS II, ou MEXICO, fils aîné de Boleslas Chrobri, héritier de son père du duché de Pologne. Sa nonchalance et son peu de courage lui firent perdre une partie des conquêtes que Chrobri avait faites en Allemagne. RICHENNE, son épouse, fille d'Exzon ou Ehrenfroi, comte palatin du Rhin, indignée de ses débauches, fit divorcer avec lui en 1036, suivant la Chronique de Saint-Pantalon. (Eccard, Corp. Hist. Germ., tome I, p. 602.) La même chose est assez expressément marquée dans la Vie d'Exzon. (Boll., ad diem 21 maii, n°. 19.) Les auteurs polonois se trompent donc en mettant la mort de Miclas au 15 mars 1034. Elle doit être différée jusqu'en 1037. De son mariage il laissa un fils en bas âge, nommé Casimir, et une fille, mariée à Bela I, roi de Hongrie.

## INTERREGNE.

1037. RICHENNE, veuve de Miclas II, prit la conduite de

la Pologne pendant la minorité de Casimir, son fils. Mais la mauvaise administration de cette principauté ayant soulevé les nobles, elle fut obligée, sur la fin de 1037, de se retirer en Saxe, avec son fils, auprès de l'empereur Conrad, son parent : elle envoya de là Casimir à Paris pour y faire ses études. Mais le jeune prince s'étant retiré quelque temps après à Cluot, il y fit profession, et reçut dans la suite l'ordre de diacre. La Pologne resta l'espace de quatre ans sans chef, déchirée par les guerres intestines des vingt-quatre grands vassaux qui en possédaient autant de portions, et exposée aux incursions de ses voisins, surtout des Bohémiens.

#### CASIMIR I, DIT LE PACIFIQUE.

1041. CASIMIR I, fils de Micielas II, fut rappelé, l'an 1041, de l'abbaye de Cluni, par les Polonais, avec la permission du pape Benoît IX, qui lui accorda dispense de ses engagements, moyennant un tribut, appelé le *denier de Saint-Pierre*. Ce prince répondit aux espérances de ceux qui avaient procuré son retour. Un gentilhomme, nommé Mazov, avait profité de l'anarchie, pour s'emparer de plusieurs cantons de la Pologne, dont il s'était fait un petit état, nommé Mazovie. Casimir le recouvra sur cet usurpateur, après l'avoir défait en deux batailles; c'est la seule guerre qu'il ait eue, suivant les auteurs polonais : mais ceux de Bohême ajoutent qu'il fut battu en Silesie par le duc Bretislav, qui rendit ce pays tributaire. Nous remarquerons ici qu'il est souvent très-difficile de concilier les historiens des deux nations, à raison de leur partialité, qui les porte réciproquement à dissimuler ce qui est au désavantage de leur patrie. Le règne de Casimir fut de dix-huit ans. Il mourut le 28 novembre 1058, laissant de MARIE DOBRONEVA, sa femme, quatre fils, Boleslas et Uladislas, ses successeurs, Micielas et Odon; avec une fille, Zastava, femme d'Uladislas II, roi de Bohême. Richense, mère de Casimir, était morte en Allemagne, et fut inhumée à Sainte-Marie de Cologne, le 22 avril 1063, suivant la Vie d'Ezoon, son père (n. 24.)

#### BOLESLAS II, DIT LE HARDI.

1058. BOLESLAS II, successeur de Casimir I, son père, fut facile et le vengeur des princes malheureux qui vinrent implorer son secours. L'an 1061, et non 1065, il prit le parti de Béla, duc de Hongrie, contre le roi André, son frère, et lui fit gagner une bataille qui le rendit maître du trône. Il eut guerre, en 1062, avec Uladislas II, roi de Bohême, pour la défense de Jaromir, frère de ce roi, qu'il avait reçu dans ses états. Il y ouvrit de même, l'an 1067, un asile à Iwaslav, duc de Russie, chassé par ses sujets, et deux mois après le ramena triomphant à Kiev. Iwaslav ayant été contraint par ses frères, l'an 1073, de retourner en Pologne, ne put obtenir les mêmes secours de Boleslas, occupé alors de différentes guerres qui ne lui permettaient point de diversion. Mais après les avoir terminées glorieusement, le roi de Pologne crut qu'il était de son honneur de rétablir une seconde fois le duc de Russie. Il y réussit, l'an 1077, sans effusion de sang, par la seule terreur que son nom inspira et la présence de son armée. Mais le long séjour qu'il fit en ce pays lui corrompit le cœur, et son exemple entraîna ses soldats dans la licence et la débauche. Ils en furent punis par les infidélités de leurs femmes, qui, s'envoyant à leur absence, permirent à des amants de les remplacer. A la nouvelle de ce qui se passait dans leurs foyers, la plupart abandonnèrent leurs drapeaux pour s'en retourner. Forcé par là de ramener son armée en Pologne, Boleslas se vengea de cette nécessité sur les déviateurs, en les faisant massacrer, et sur leurs femmes, en les obligeant d'exposer les fruits de leurs adultères, et d'aller publiquement, en leur place,

de petits chiens. Ce prince, dans le même temps, voyant les guerres intestines des Allemands, dont la Pologne avait été jusqu'alors tributaire, secoua le joug, l'an 1077. prit le titre de roi, et s'imposa lui-même la couronne, suivant Berthold de Constance et Lambert d'Aschaffembourg. Les déportements de Boleslas le rendaient de plus en plus odieux à ses sujets, dont il était le scandale par ses mœurs et le fléau par sa tyrannie. Stanislas Szczapanowski, évêque de Cracovie, épousa vainement la voie des remontrances pour le ramener à son devoir. Le voyant incorrigible, il en vint à l'excommunication. Boleslas, irrité de la vigueur du prélat, le tua d'un coup de cimeterre à l'antel, le 7 mai 1079. Le pape Grégoire VII, instruit de ce meurtre, lança de nouveaux anathèmes, l'année suivante, contre Boleslas, mit son royaume en interdit, délia ses sujets du serment de fidélité, et supprima en Pologne le titre de roi. Le malheureux prince, détesté de ses sujets et agité par ses remords, prit la fuite en 1081, et mourut (on ne sait comment), en 1083. Il laissa de sa femme WICISLAWA, fille d'Iwaslav, duc de Russie, un fils nommé Micielas, qu'Uladislas Herman, son oncle, fit emprisonner en 1089.

#### ULADISLAS-HERMAN, DUC DE POLOGNE.

1081. ULADISLAS-HERMAN, deuxième fils de Casimir I<sup>er</sup>, succéda au roi Boleslas, son frère; mais il ne prit que le titre de duc, pour ne pas déplaire au pape, qui avait pros crit en Pologne celui de roi. Son premier soin fut de lui envoyer une ambassade pour obtenir la levée de l'interdit qu'il avait jeté sur la Pologne. Grégoire VII lui accorda comme une grâce, que ses sujets pourraient désormais remplir les devoirs extérieurs du Christianisme. Les Russes s'étaient soulevés, l'an 1092, contre les troupes polonaises qui étaient restées sur leur territoire; les massacraient, et se rendaient maîtres des forteresses qu'elles y occupaient. La nouvelle de ce soulèvement éveilla le courage et la ferocité des Prussiens et des habitants de la Poméranie orientale. Les Polonais, craignant surtout les Prussiens, dirigèrent contre eux toutes leurs forces. Cette guerre dura cinq ans, et finit par une victoire, que Sieciech, palatin de Cracovie, remporta sur les rebelles, le 16 août 1097. Uladislas ne fut pas également heureux contre Bretislav II, duc de Bohême, qui vint ravager la Silesie, pour obtenir le paiement du tribut que la Pologne lui devait. Il fallut composer avec Bretislav, lui payer les arrérages, et lui donner des assurances pour l'avenir. Uladislas, l'an 1098, fut obligé d'exiler, malgré lui, Sieciech, dont on vint de parler, pour satisfaire Boleslas, son fils légitime, et Shignee, son fils naturel, que les hauteurs de ce palatin, favori du duc, avaient portés à se soulever. L'an 1102, Uladislas-Herman termine sa vie le 26 juillet. Il avait épousé, 1<sup>re</sup> l'an 1083, JUDITH, fille d'Uladislas, duc de Bohême, dont il eut Boleslas, son successeur; 2<sup>e</sup>, en 1085, SOPHIE, fille de l'empereur Henri III, et veuve de Salomon, roi de Hongrie, morte sans enfants. Ce fut sous le règne d'Uladislas que la Pologne fut divisée en gouvernements; ce qui produisit l'anarchie féodale sous laquelle ce royaume gemit encore de nos jours.

#### BOLESLAS III, SURNOMMÉ KRZYWOUSTY.

1102. BOLESLAS III, né l'an 1086, succéda au duc de Pologne en 1102, à l'exception de trois palatinats et de la Poméranie, qui furent le partage de Shignee, son frère naturel. Boleslas eut presque toujours les armes à la main. Shignee, par ses révoltes multipliées, lui donna de l'exercice pendant quatorze ans. Battu, pris, emprisonné, relâché plusieurs fois, à la fin il contraignit le duc, son frère, de le faire assassiner. L'an 1135, Boleslas, étant venu trouver l'empereur Lothaire à Meersbourg, lui fit hommage de la Poméranie orientale, le jour de



l'Assomption, et lui paie deux années d'arérages du tribut annuel de cinquante marcs d'argent, dont il lui était redevable. Il porte ensuite l'épée impériale devant Lothaire, dans la marche solennelle de ce prince à l'église. (*Annalista saxo*, et *Alberic. ad hunc an.*) Averti, l'an 1136, que Jaroslaw, duc de Kiev ou Kiow, se dispose à lui faire la guerre, il le fait enlever par ruse et amener en Pologne, où il resta près d'un an prisonnier. Jaroslaw, délivré, se venge sur la ville de Wislica, qu'il assiège, après s'en être rendu maître par trahison. Boleslas prit sa revanche dans une incursion qu'il fit en Russie. Une nouvelle trahison avait ouvert, l'an 1138, les portes d'Halicz aux Russes, Boleslas accourut pour les en chasser. Il les attaque; mais abandonné par le palatin de Cracovie au milieu de l'action, il est battu. C'est la seule bataille qu'il perdit, de quarante-sept où il s'était trouvé. Il en mourut de chagrin la même année, suivant l'Annaliste Saxon. Boleslas avait épousé, 1<sup>o</sup>. ANDELAIN, fille de l'empereur Henri IV, mariée qui fut le sceau de la paix qu'il se fit, l'an 1109, entre l'empereur Henri V et la Pologne; 2<sup>o</sup>. SIBELAVA, fille de Michel, duc de Kiow, dont il eut Uladislas, Boleslas et Miclas, ses successeurs et Henri; 3<sup>o</sup>. SAŁOWA, fille de Henri, comte de Bergen, suivant les Annales de Zwettl, qui lui donna trois enfants, du nombre desquels était Casimir qui viendra ci-après. Boleslas avant sa mort avait partagé, l'an 1138, ses états entre les quatre premiers de ses fils; mais à la charge d'être soumis à l'aîné comme à leur seigneur. Ce partage qu'il avait imaginé pour empêcher les dissensions dans sa famille, fut justement ce qui les excita. Sous le règne de ce prince, les palatins, qui commandaient les armées, prirent le nom de Waiwodes. Ces armées n'avaient d'autre solde que le butin qu'elles faisaient sur l'ennemi.

## ULADISLAS II.

1138. ULADISLAS II, fils aîné de Boleslas III, né l'an 1163, eut dans son partage les palatins de Cracovie, de Lencici, de Siradie, la Poméranie orientale et la Silésie, avec la suzeraineté sur ses frères. Excité par sa femme CHRISTINE, fille de Frédéric II, dit le Borgne, duc de Saxe, il prit le titre de roi, et voulut envahir toute la succession de son père. Boleslas et Miclas, ses frères, qu'il attaqua subitement l'an 1162, furent obligés de prendre la fuite, et se réfugièrent à Posnanie, qui était dans l'apanage de Henri, leur autre frère. Uladislas vint les y assiéger l'an 1166. Il se flattait d'emporter aisément la place. Mais sa confiance excessive l'avengla. Les assiégés s'apercevant de la licence qu'il permettait à ses troupes, font de nuit une sortie pendant qu'elles étaient plongées dans le vin, mettent le feu à leurs tentes, massacrent tout ce qui ose leur résister et poursuivent les fuyards au loin. Uladislas, au lieu de se retirer à Cracovie, où il aurait pu rétablir ses affaires, se sauva en Allemagne, abandonnant son impérienne épouse à la vengeance de ses frères qu'elle avait outragés. Mais ces princes ne l'estimant pas assez pour la craindre, lui laissent la vie, et la renvoyent à son lâche époux avec ses enfants.

## BOLESLAS IV, DIT LE FRISÉ.

1146. BOLESLAS IV, après la retraite de son frère Uladislas, se mit en possession du trône de Pologne. L'empereur Conrad III, sensible au malheur d'Uladislas réfugié à sa cour, députa en Pologne, mais sans succès, pour demander son rétablissement. Étant parti, l'an 1147, pour la croisade, il laissa au jeune Henri, son fils, roi des Romains, le soin de pourvoir cette affaire. Henri en écrivit au pape Eugène III. Le pontife envoya du concile de Reims un légat à Boleslas pour le presser de rendre à son frère le duché qu'il lui avait enlevé. Sur

son refus, le légat l'excommunia, et mit la Pologne en interdit. On n'y tint compte de ces censures. Conrad, à son retour, se mit en marche pour réduire la Pologne. Mais Boleslas l'étant venu trouver dans son camp, l'engagea par ses raisons et ses présents à s'en retourner. Frédéric, successeur de Conrad, reprit le dessein de rétablir le duc détrôné. Ayant assemblé une armée considérable, l'an 1157, il passa l'Oder, entra dans la Pologne, et poursuivit les troupes de Boleslas, qui fuyaient devant lui, quoique renforcées par les Prussiens, les Poméranais et les Russes, saccagea la Grande-Pologne, et réduisit Boleslas à venir lui demander grâce dans la posture la plus humble. Fiehi par ses soumissions, Frédéric lui accorda la paix à condition de lui payer à lui-même deux mille marcs d'argent, mille autres aux princes de sa suite, et vingt marcs d'or à l'impératrice, tout cela en punition de ce qu'il ne s'était point rendu à sa cour impériale pour y prêter serment de fidélité. (Mais il ne fut nullement question, à ce qu'il paraît, du rétablissement d'Uladislas.) Voilà ce qu'à son retour Frédéric mandait à Wilsau, abbé de Stavelo. (Marten, *Amplius. Gall.*, t. 2, p. 594.) Récit bien différent de celui que les modernes font de cette expédition. Les historiens de Pologne ajoutent que Boleslas s'étant reconcilié avec son frère, lui céda la Silésie qui fut des lors démembrée de la Pologne, et devint un fief de l'empire. Mais si cet arrangement fut réel, la nation polonaise ne le ratifia pas. L'an 1163, Boleslas porta ses armes en Prusse. Déjà plusieurs fois les Polonais avaient tenté de subjuguere ces, dont les peuples idolâtres et féroces étaient aussi ennemis du Christianisme que jaloux de leur liberté. Après quatre ans d'une guerre sanglante, l'armée de Boleslas, engagée par des guides infidèles dans des marais, fut entièrement détruite, et lui-même s'échappa qu'avec peine. La Pologne se ressentit long-temps de cette malheureuse expédition. Boleslas passa dans un repos forcé le reste de ses jours, qu'il termina le 30 octobre 1173, laissant d'ANASTASIE, sa femme, fille de Vladimir II, duc de Russie, un fils nommé Lesko, qu'il fit duc de Mazovie, et une fille, Mathilde, femme de Pribislas, dernier roi des Obodrites. Boleslas avait épousé en premières noces, AGNE, fille de Léopold, marquis d'Autriche. (Voy. *Rerum Austria*, tom. 1, p. 300.)

## MICISLAS III, DIT LE VIEUX.

1173. MICISLAS III, reconnu pour successeur de Boleslas, son frère, laissa bientôt les Polonais par la dureté de son gouvernement. Gédéon, évêque de Cracovie, le voyant sourd aux remontrances qu'il lui faisait, engagea les Polonais à le déposer. Miclas, après avoir tenté vainement de se maintenir, se retira à Ratibor, en Silésie, où il finit ses jours. Il eut entr'autres enfants de GRITAUDE, son épouse, fille de Bela II, roi de Hongrie, Ludomille, femme de Ferri 1<sup>er</sup>, duc de Lorraine; et Elisabeth, femme de Sobieslas II, duc de Bohême.

## CASIMIR II, DIT LE JUSTE.

1177. CASIMIR II, né l'an 1138, fut proclamé duc de Pologne, en 1177, à la place de Miclas, son frère. Celui-ci, pendant le règne de Casimir, fit diverses tentatives pour remonter sur le trône. Casimir les rendit infructueuses par sa valeur, et à la fin il désarma Miclas par sa générosité, lui ayant accordé des terres considérables pour subsister avec honneur. Le soin qu'il prit de faire observer la justice dans ses états, lui mérita le titre de JUSTE. Ce prince mourut le 4 mai 1194, âgé de 56 ans. Il avait épousé, l'an 1168, HELENE, fille de Vsevolod, duc de Belz, dont il eut Lesko, son successeur; Conrad, duc de Mazovie, tige de la branche de Mazovie, qui finit en 1466; et Salomé, femme de Coloman, fils d'André, roi de Hongrie. (Dugosz.)

## LESKO V, DIT LE BLANC.

1194. LESKO V, fils aîné de Casimir, lui succéda dans un âge encore tendre, sous la régence d'Hélène, sa mère. Cette minorité parut à Michlas une occasion favorable pour recouvrer le trône. Il lève des troupes avec lesquelles il livre bataille, l'an 1196, à son rival, sur les bords de la Margava, à sept lieues de Cracovie. Cette action, où il perdit son fils, Boleslas, fut très-sanglante, mais nullement décisive. L'an 1201, il obtint par l'artifice ce qu'il ne pouvait se promettre par la force. La duchesse régente lui céda le trône de son fils, sur la promesse qu'il lui fit d'adopter ce prince au préjudice de ses propres enfants. Mais à peine est-il rétabli, qu'il désavoue cet engagement. La duchesse se voyant abusée, forme une conspiration qui chassa de nouveau Michlas. Il trouve moyen de remonter encore une fois sur le trône; mais ce fut pour peu de temps. La mort l'en fit descendre l'an 1202. D'EUPOIXIS, sa première femme, fille de Vladimir, duc de Russie, il eut Otton et Etienne; et de GRATUDE, la seconde, fille, suivant quelques-uns, de Béla III, roi de Hongrie, Mésicon et Uladulas. Ce dernier, après la mort de son père, se fit proclamer duc de Pologne par un parti considérable. Il fit la guerre à Lesko pendant quatre ans avec succès variés, et se désista enfin, l'an 1206, de ses poursuites. Lesko gagna, l'an 1207, une grande bataille sous les murs de Zawichost contre les Russes. L'an 1207, il est assassiné dans le bain, le 11 novembre, par les satellites de Suantopult, gouverneur de la Poméranie orientale, qu'il avait fait citer à la diète de Pologne pour crime de rébellion. Sous son règne se forma l'ordre militaire des chevaliers Porte-Glaives, destiné à subjuguier les Livoniens idolâtres. Il laissa de GRZMISLAVA, son épouse, fille de Jaroslaw, duc de Russie, Boleslas qui suit, avec Adélaïde, femme de Henri Burvin, duc de Mecklenbourg, et Salomé, femme de Coloman, roi de Galicie ou Halicie.

## BOLESLAS V, DIT LE CHASTE.

1207. BOLESLAS V, né l'an 1219, fut proclamé duc de Pologne à l'âge de sept ans, sous la tutelle de Conrad, son oncle. Conrad eut dans cet emploi pour compétiteur Henri le Barbu, duc de Breslau, qu'il contraignit à se résigner après l'avoir fait prisonnier dans Cracovie dont il s'était emparé. L'an 1230, les Prussiens font irruption dans la province de Culm, qu'ils dévastent et où ils brûlent plus de deux cent cinquante églises. De là étant entrés dans la province de Mazovie, ils y commettent les mêmes ravages. Le régent Conrad, réduit à la seule ville de Plesko, appelle à son secours les chevaliers Teutoniques, auxquels il assigne pour établissement le château de Dobzarin avec ses dépendances. Quelque temps après, satisfait de leurs services, et en espérant encore de plus grands, il leur cède le territoire de Culm et tout le pays situé entre la Vistule, la Moera et la Drzewna. Ce fleuve était à peine détourné que le duc de Breslau revient à main armée en Pologne où il fit des progrès qui obligèrent Conrad à lui remettre la régence. L'habileté avec laquelle il en remplit les fonctions, fit oublier la violence qu'il avait employée pour l'obtenir. Boleslas était enfin parvenu, l'an 1238, à l'âge de majorité, prit en main les rênes du gouvernement. Dans les conjonctures critiques où la Pologne se trouva bientôt, elle avait besoin d'un chef plein de force et de courage. Ces qualités manquaient à Boleslas. Les Tartares ayant fait irruption, l'an 1240, dans la Pologne sous la conduite de Batou-Khan, il abandonna lâchement ce pays et se réfugia en Hongrie, d'où il passa peu de temps après en Moravie. Ces barbares s'étant retirés l'année suivante, les Polonais, indignés de la fuite de leur duc, persèrent à le détruire; Conrad, son

oncle, voulut profiter de ces dispositions pour usurper la couronne. Guerre entre l'oncle et le neveu, qui finit, l'an 1246, par la mort du premier. Boleslas vit dans la suite de son règne les grands de ses états aux prises les uns avec les autres, sans prendre part à leurs querelles. Ce prince, surnommé le Chaste, à cause de la pureté de ses mœurs, mourut le 10 et non le 20 décembre 1279, sans laisser d'enfants de LUNEGONDE, son épouse, fille de Rostislaf, duc de Russie, suivant Dlugosz, mais plutôt de Béla IV, roi de Hongrie, selon les historiens hongrois.

## LESKO VI, SURNOMMÉ LE NOIR.

1279. LESKO VI, petit-fils de Conrad, duc de Mazovie; fut reconnu duc de Pologne après la mort de Boleslas V, qui l'avait désigné pour son successeur. L'évêque de Cracovie, qui s'était opposé à cette élection, ne cessa, pendant sept ans, de susciter des ennemis à Lesko. L'an 1287, nouvelle irruption des Tartares en Pologne. Lesko se retire en Hongrie et y reste jusqu'à leur départ. L'an 1289, il perd une grande bataille contre son cousin Conrad, duc de Mazovie, qui cherchait à le supplanter. Il en meurt de chagrin la même année, sans laisser d'enfants de GREYPHINE, sa femme.

## INTERRÈGNE.

Après la mort de Lesko VI, plusieurs concurrents se présentèrent pour occuper le trône. La Pologne fut déchirée pendant six ans par des factions opposées. On élut, on chassa plusieurs souverains. Uladislaf Lokietek, frère de Lesko, et Przemislaf, duc de Posnanie, se disputèrent long-temps la couronne qui resta enfin à Przemislaf.

## PRZEMISLAF II, ROI DE POLOGNE.

1295. PRZEMISLAF II prit le titre de roi dans une diète sans en avoir prévenu Rome, et se fit sacrer, le 26 juin 1295, par l'archevêque de Gnesne. La même année, après la mort de Mstewin, duc de la Poméranie orientale, décédé sans enfants, il se mit en possession de ce pays, dont les états lui avaient assuré la succession éventuelle dès l'an 1290. Barnime II et Boguslaw IV, ducs de la Poméranie cétériore, et parents de Mstewin, firent de vains efforts pour lui ravir cette proie. Elle demeura annexée à la Pologne. Dans le même temps que Przemislaf faisait tête à ces princes, il arrêtait par sa valeur les progrès qu'Otton, marquis de Brandebourg, avait faits sur la Pologne à la faveur des troubles. Otton, prévoyant ce qu'il avait à craindre d'un ennemi si redoutable, eut recours, pour s'en défaire, à l'expédition des liches. L'an 1296, accompagné de deux de ses parents et d'un nombre de satellites, il l'assassina dans son lit, à Rogozno, le jour des cendres, 8 février. Ainsi mourut Przemislaf à l'âge de trente-huit ans, prince capable, s'il eût régné plus long-temps, de rétablir la Pologne dans son ancienne splendeur. Il avait épousé, 1°. l'an 1273, LUGGARTIS, fille de Henri, prince des Obodrites, qu'il fit étrangler, si l'on croit Valentin d'Eschatet, à cause de sa stérilité; 2°. RICHSA, fille de Waldemar I, roi de Suède, dont il eut Elisabeth ou Richas, femme de Wencelas IV, roi de Bohême et de Pologne.

## ULADISLAF LOKETEK.

1296. ULADISLAF LOKETEK, frère de Lesko VI, monta sur le trône après la mort de Przemislaf. Il ne prit que le titre de duc, et le soutint même si mal, que la nation indignée de sa

conduite licencieuse et tyrannique, la déposa dans une diète l'an 1300.

### WENCESLAS, ROI DE BOHÈME ET DE POLOGNE.

1300. WENCESLAS, roi de Bohême, fut élu roi de Pologne par la même diète qui avait déposé Loketek. La conduite des gouverneurs qu'il mit dans ce royaume, dégouta bientôt les Polonais de ce nouveau souverain. L'an 1304, Loketek, rappelé de Hongrie où il s'était retiré, chassa les Bohémiens de Pologne, et remonta sur le trône.

### LOKETEK, rétabli.

1304. ULADISLAS LOKETEK ne fut point rétabli sans opposition. Henri III, duc de Glogaw, soutint des Posnaniens, travailla pendant six ans, mais sans succès, à le supplanter. La guerre que Loketek eut avec les chevaliers Teutoniques, et qui dura tout le cours de son nouveau règne, ne fut pas également heureuse. Ils enlevèrent à la Pologne, Dantick, avec une partie de la Poméranie, et ravagèrent plusieurs palatinats. Loketek prit le titre de roi, l'an 1300, et se fit sacrer à Cracovie, après en avoir obtenu la permission du pape Jean XXII. Ce prince, accablé des fatigues que des guerres presque continuelles lui avaient causées, mourut le 10 mars 1333, laissant d'HERVIGE, son épouse, fille de Boleslas, duc de Posnanie, Casimir qui suit; Elisabeth, femme de Charobert, roi de Hongrie; et Cunégonde, mariée à Bernard (et non à Conrad) duc de Schweidnitz.

### CASIMIR III, DIT LE GRAND.

1333. CASIMIR III, fils et successeur d'Uladislas Loketek, s'était distingué dans les guerres que son père avait eues à soutenir. Monté sur le trône, il cessa, pour avoir la paix, ses droits sur la Silésie, à Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui s'en était fait reconnaître suzerain sous le règne précédent. Il eut ensuite avec les chevaliers Teutoniques de grands démêlés, que nous développerons à l'article de ces derniers. Casimir, l'an 1343, au mépris du traité qu'il avait fait avec le roi de Bohême, se jette sur la Silésie, dont il envahit plusieurs places. La consternation que répandit dans la province cette irruption subite, détermina les princes de Silésie à lui demander la paix. Il l'accorda; et plus généreux qu'on ne l'espérait, il ne retint des conquêtes que la ville de Frauenstadt. Le roi de Bohême étant venu, l'an 1344, menacer Cracovie, Casimir, avec le secours du roi de Hongrie, l'obligea à se retirer. L'arrivée des Tartares en Pologne donna un nouvel exercice aux armes de Casimir. Loin d'être effrayé de leur multitude, il marcha fièrement à leur rencontre, les arrêta sur les bords de la Vistule, dont il leur disputa le passage, et les força à s'en retourner. L'an 1345, le roi de Bohême, accompagné du duc de Glogaw, conduisit une armée en Pologne, pour venger la dernière invasion que Casimir avait faite en Silésie. Il était alors privé de la vue, et comptait pour rien la vie, disait-il, pourvu qu'il pût toucher de ses mains les murs de Cracovie. Il arriva effectivement devant cette place, dont il fit le siège. Mais ses troupes s'étant séparées en deux corps pour subsister, les Polonois tombèrent sur elles avec tant de concert et d'avantage, que le plus grand nombre expira sous le fer, ou fut obligé de se rendre. Le roi de Bohême et le duc de Glogaw, contraints de prendre la fuite, ne ramenèrent que quelques bataillons dans leur pays. Casimir donna, l'an 1349, un code de lois à la Pologne, qui en manquait jusqu'alors. Ce code servit à modérer l'autorité royale qui, jusqu'à ce moment, avait été presque arbitraire. Casimir associa le corps de la noblesse à

l'exercice du pouvoir législatif, et lui accorda d'autres privilèges. Mais il restreignit l'autorité arbitraire qu'elle exerçait sur les paysans, et permit à ceux qui étaient opprimés de vendre leurs biens et de changer de patrie, sans crainte d'être pourchassés par leurs maîtres. L'an 1364 (Sponde), il fonda l'université de Cracovie, et fit venir des docteurs de Paris, pour y donner les premières leçons. Il soumit, l'an 1366, quatre provinces de la Lithuanie, qui se révoltèrent presque aussitôt; mais Casimir, l'an 1368, les fit rentrer sous sa domination. Il arracha aussi à la Russie quelques provinces qu'elle avait envahies sur la Pologne. Ce prince mourut, le 9 novembre 1370, d'une chute de cheval, à l'âge de soixante et un ans. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, vers l'an 1325, ANNE, fille de Gedimim, grand duc de Lithuanie, dont il eut Elisabeth, femme de Boguslas IV, duc de Poméranie; 2<sup>e</sup>, l'an 1341, ADELIX, fille de Henri de Fer, landgrave de Hesse, qu'il répudia ensuite, et relégué dans un château, d'où son père la retira en 1356; 3<sup>e</sup>, l'an 1357, ELZOWITZ, fille de Henri V, duc de Glogaw, qui lui donna deux filles. Esther, de race juive, fut une de ses concubines, et la plus chérie. Casimir, en sa considération, accorda aux Juifs de Pologne plusieurs privilèges, dont ils jouissent encore de nos jours. Ce prince mérita le titre de Grand par des qualités éminentes, qui lui concilièrent les cœurs de toute sa nation. Affectueux, complaisant, libéral, protecteur du mérite, mêlé à la clémence le zèle pour la justice, il punissait en père et récompensait en roi. D'ailleurs brave, bon politique, il ne lui manqua, pour faire un prince accompli, que la tempérance et la chasteté. En lui finit la dynastie des Piastes, en Pologne, après y avoir subsisté cinq cent vingt-huit ans. Ce n'est pas qu'elle fut entièrement éteinte. Il en subsistait encore un rejeton dans la personne d'Uladislas, neveu de Loketek, par Casimir le Blanc, son père, duc de Gniezkow. Le roi Casimir lui ayant préféré, comme on va le voir, un étranger, dans le choix qu'il fit de son successeur, il abandonna de dépit la Pologne, alla chercher une retraite en France, et fut mal accueilli à la cour, où il se présenta. On y était alors tout occupé de la guerre contre les Anglais qui désolaient ce royaume. N'y trouvant point les ressources qu'il avait espérées, il se rendit à l'abbaye de Cîteaux, où il fit profession, l'an 1356, en qualité de religieux convers, ne sachant point apparemment la langue latine. Mais, dégoûté bientôt des austérités qu'on pratiquait en ce monastère, il fit part de ses regrets à son abbé. Celui-ci voyant bien qu'il ne pourrait le retenir, va trouver l'évêque de Langres, pour concerter avec lui les moyens de procurer à son religieux une vie plus douce et des devoirs plus faciles à remplir. L'évêque le plaça dans l'abbaye de Saint-Benoît de Dijon, où il lui fit avoir l'office d'hôtelier, avec deux prébendes de prêtre, et un domestique. (Archiv. de Saint-Benoît.)

### LOUIS.

1370. LOUIS, roi de Hongrie, fut proclamé roi de Pologne après la mort de Casimir, son oncle, qui l'avait fait reconnaître pour son successeur dès l'an 1356. On lui fit jurer, alors, certaines conventions qui sont le fondement du gouvernement républicain de Pologne, tel qu'il subsiste encore à présent (1787). Louis, après avoir pris possession de ce royaume, commença l'exercice de son autorité par des actes qui signalèrent son ingratitude envers son bienfaiteur. Il cassa le testament de Casimir, relégué ses filles en Hongrie, après les avoir fait déclarer illégitimes, ôta aux propriétaires les domaines et les palatinats qu'ils tenaient de la munificence de ce prince, pour les donner à ses créatures, et s'allia, par cette conduite, avec les cœurs de ses nouveaux sujets. Il ne tarda pas à s'en apercevoir. Chéri au contraire des Hongrois, il se hâta d'aller les rejoindre, après avoir confié la régence de la Pologne à la reine Elisabeth, sa sœur. Cette princesse acheva

de soulever les Polonois par sa mauvaise administration. On eut vint à une sédition qui l'obligea, l'an 1376, de retourner auprès de son fils. Les chefs de la révolte n'en restèrent point là. Sachant qu'Uladislas, fils du duc Casimir le Blanc et d'Yvonne du roi Casimir le Grand, demeurait à Saint-Benigne de Dyoun, il lui écrivirent pour l'engager à venir prendre possession du trône de Pologne, qui lui avait été injustement enlevé. Cette invitation, accompagnée de promesses d'un puissant secours, réveilla l'ambition du cénobite. Il part furtivement, et trouve à son arrivee en Pologne, ses partisans disposés à faire les plus grands efforts pour lui. Mais la fidélité des gouverneurs que Louis avait mis dans les places, fit échouer le projet. Contraint d'abandonner une seconde fois la Pologne, Uladislas revint à Saint-Benigne, où depuis ce temps, il fut appelé le roi *Lauscelot* (1). Peu de temps après son départ, un autre ennemi plus redoutable profita des troubles de la Pologne, pour y faire des conquêtes. C'était Jagellon, duc de Lithuanie. Louis repassa dans ce royaume, l'an 1377, pour s'opposer à ses progrès, et réunit à les arrêter. L'an 1382, Louis meurt, le 14 septembre, à Tynow, pleuré des Hongrois, et peu regretté des Polonois qu'il avait en effet trop négligés. (Voy. Louis, roi de Hongrie.)

## INTERRÈGNE.

Après la mort de Louis, Sigismond, marquis de Brandebourg, qu'il avait désigné pour son gendre, et fait reconnaître pour son successeur en Pologne, obtint la couronne sans opposition. Mais la fierté de son caractère souleva bientôt la nation, qui le déposa dans la diète de Wilnik. Le parti d'Uladislas subsistait toujours en Pologne. L'expérience des deux derniers régnes n'avait servi qu'à le grossir et le fortifier. On sentait de plus en plus le tort qu'on avait eu de préférer des étrangers à un prince national, dont la maison avait occupé le trône de Pologne depuis son établissement jusqu'à lors sans interruption. D'après ces dispositions, les amis d'Uladislas lui écrivirent de nouveau pour le presser de revenir, en l'assurant que, pour cette fois, le sceptre ne pouvait lui échapper. Uladislas, avant de partir, voulut se mettre en règle. Il fit solliciter et obtint du pape Clément VII un bref, daté d'Avignon, le 4 juillet 1382, bref par lequel ce pontife lui ordonnait d'aller prendre possession du royaume de Pologne, qui lui était offert. Non content de cet ordre, il alla trouver le saint père, qui lui fit expédier, le 13 septembre de la même année, un bref de sacralisation, dans lequel toute sa vie se trouve décrite. Muni de ces patentes, il se mit en route avec la ferme persuasion qu'il va régner en Pologne, et dans le dessein de ne rien négliger pour y réussir. En arrivant, il fut reçu avec acclamation de ses partisans, qui tous lui jurèrent fidélité, et promirent de repandre leur sang pour le faire monter sur le trône de ses ancêtres. La princesse Hedwige, fille du roi Louis, était le seul antagoniste qu'on lui opposait. Mais elle avait indisposé la plupart des Polonois contre elle, par le mariage qu'elle projetait de faire avec un prince de la maison d'Autriche. Hedwige, de la vue du péril qui la menaçait, changea de disposition, et fait déclarer à la nation, par ses ambassadeurs (car elle était en Hongrie) qu'elle s'en rapporte à elle pour le choix de son époux et pour les conditions qu'il voudrait lui imposer en le plaçant sur le trône. Ce fut un coup de partie pour cette princesse. La diète, dans son enthousiasme, la proclame reine. A la nouvelle de cette proclamation,

Hedwige part de la Hongrie, où les incertitudes de sa mère la retenaient, pour venir joindre à Cracovie de son triomphe. Bientôt il fut complet. Uladislas, voyant le nombre de ses partisans diminuer de jour en jour, poursuivit par sa rivale, jusqu'à bout, la fuite. Il parait que ne sachant que devenir, il entra l'espace d'environ trois ans en Allemagne. Enfin résolu de retourner en son monastère, il est arrêté à Strasbourg par une maladie qui le conduisit au tombeau, l'an 1384. En mourant il fit un testament par lequel il ordonna à ses serviteurs de reporter son corps à Saint-Benigne, et légua 2500 florins à ce monastère, pour deux anniversaires. Ses dernières volontés furent exécutées. On voit encore son tombeau dans la nef de Saint-Benigne (2). Nous nous sommes un peu étendus sur l'histoire de ce prince, parce que les écrivains polonois modernes, non plus que ceux de Bourgogne, ne l'ont point connu du tout, et que les anciens n'en ont parlé que superficiellement et sans exactitude. Pour nous, ce que nous venons d'en rapporter, nous l'avons, avec le secours de dom Villeveille, tiré des archives de Saint-Benigne, où l'on conserve en original les deux brefs que nous venons de citer.

## HEDWIGE ET JAGELLON, DIT ULADISLAS V.

1385. HEDWIGE, née l'an 1371, fut couronnée reine de Pologne à Cracovie, peu de jours après son arrivée en ce royaume. Recherchée en mariage par plusieurs princes, elle donna la préférence à JAGELLON, grand duc de Lithuanie, prince païen, après l'avoir obligé à se faire baptiser. Jagellon prit au baptême le nom d'Uladislas, et épousa la reine le 17 février 1386. Les Lithuaniens, à l'exemple et par les exhortations de leur prince, demandèrent le baptême; et comme il eût été trop long de baptiser chacun en particulier, on les sépara en diverses troupes, de l'un et de l'autre sexe, pour recevoir ce sacrement par aspersion, sous un seul nom chrétien, qui fut donné à chaque troupe. Jagellon, depuis son baptême, étonna, par la douceur de ses mœurs, les Polonois qu'il avait effrayés, n'étant encore que duc de Lithuanie, en faisant mourir son oncle. Changé tout-à-coup, en commandant à un peuple libre, il sentit l'heureuse nécessité d'être bon. Mais il ne le fut pas jusqu'à faire céder la justice à la honte. L'an 1388, un gentilhomme, nommé Dutewick, ose flétrir l'honneur de la reine par ses accusations. La calomnie étant découverte, il est condamné à la punition que subissent encore aujourd'hui en Pologne les calomnieux. Tel est ce châtiment: tout homme convaincu de crime juridiquement, est amené dans la salle du sénat, où il est obligé de se coucher à terre sous le siège de celui qu'il a offensé; et là, dans cette humiliante situation, de prononcer à haute voix, qu'il se repent amèrement des bruits injurieux qu'il a malicieusement répandus contre la réputation de tel ou tel, et qu'il en a menti comme un chien; après quoi il faut qu'il contrainse par trois fois l'aboiement d'un chien. C'est par où finit cette scène singulière. L'innocence de Hedwige étant ainsi reconnue, le roi lui rend toute sa tendresse, la perte qu'il fit de cette princesse, en 1399, le plongea dans une douleur si profonde que, reconnaissant tenir d'elle le trône de Pologne, il voulut en descendre pour se retirer dans ses terres de Russie. La Lithuanie ne lui appartenait plus, il en

(1) M. Hardoin dit que Louis fit avec Uladislas un accommodement moyennant dix mille florins, et lui donna de plus une riche abbaye de l'Ordre de Cîteaux pour y passer le reste de ses jours. Raynaldi et Sponde vantent dit à peu près la même chose avant lui; mais les monuments de Saint-Benoigne doivent l'emporter sur ces autorités.

(2) Voici l'épigraphie de ce prince telle qu'on la fit sur sa tombe, 20 milles de la nef de Saint-Benoigne: *Hic jacet vir illustris et doctus dominus Uladislas, quondam dux altius Polonie, monarcha hujus monasterii per plures annos existens, post modum dispensatus per papam pro successione regni Polonie. Obiit in civitate Argentina, hic elegans sepelitus anno 1388 calendar (calendaris) martii. Anima que requiescat in pace. Amen.*

avait fait cession à Vitold, son cousin, en 1391, à la charge de l'hommage. Les grands de Pologne, instruits et consernés de la résolution du roi, venaient le trouver, et, à force de prières et de soumissions, l'engagèrent à reprendre les rênes du gouvernement. La couronne de Bohême lui ayant été offerte, l'an 1401, par les seigneurs du royaume, que la conduite insoumise de leur roi Wenceslas avait soulevés, il a la générosité de la refuser, disant qu'il ne peut recevoir de leurs mains, sans injustice, un bien dont ils n'ont pas le pouvoir de disposer. L'an 1410, mécontent des chevaliers Teutoniques, il entre dans la Prusse, avec Vitold, son cousin, à la tête de cent cinquante mille hommes; et, leur ayant livré bataille, le 15 juillet, il leur taille en pièces, suivant les historiens polonais, quarante mille hommes, parmi lesquels se trouvent le grand-maître et trois cents chevaliers. Cette victoire fut suivie de la conquête de plusieurs places, et pensa causer la ruine entière de l'ordre. Ce fut pendant cette guerre qu'on vit, pour la première fois, des troupes étrangères à la solde de la Pologne. Vitold, duc de Lithuanie, étant mort l'an 1430, Suidrigelion, frère de Jagellon, se rend maître de Wilna, et d'autres villes de ce duché, qu'il ravage. Il a même la témérité d'arrêter le roi au retour des obéances de Vitold. Mais bientôt après il le relâche, par la crainte des mouvements que se donnait la république pour venger cet attentat. Jagellon remis en liberté, accorda généreusement la Lithuanie à son frère. Mais la mauvaise conduite de celui-ci le fit déposer en 1432. Sigismund, son frère, et non son cousin, (*Florus Polon.*) fut nommé pour le remplacer. Jagellon était toujours en état de guerre avec les chevaliers Teutoniques, depuis l'échec qu'il leur avait fait essuyer en 1410. Il venait de conclure une trêve de douze ans avec eux, lorsqu'il mourut le 31 mai 1434, à l'âge de quatre-vingt ans. Ce prince était brave, politique, religieux et bienfaisant. Il avait épousé, 1°. comme on l'a dit, Hedwige, morte en 1391, 2°. en 1401, ANNE DE CILIE, 3°. en 1417, ELISABETH-PALETTA; 4°. l'an 1427, SOPHIE, fille d'André, duc en Russie. Il laissa de la troisième, Uladislas, son successeur, et de la quatrième, Casimir, que nous verrons aussi régner, et Elisabeth, femme d'Eric, duc de Poméranie. C'est sous le règne de Jagellon que se tint, l'an 1404, la première diète générale en Pologne. Voici qu'elle en fut l'occasion. Il s'agissait de payer aux chevaliers Teutoniques une somme de cinq cent mille florins. Mais le roi Louis ayant renoncé, lorsqu'il fut élevé sur le trône, au droit de faire de nouvelles impositions, il fallut que la nation répartit elle-même cette somme sur chaque palatinat. On jugea donc à propos que chaque palatin, dans son district, tint des assemblées particulières, et on ordonna à la noblesse, après les délibérations, d'envoyer des députés à la diète générale. Telle fut l'origine des assemblées particulières ou diètes, et de l'assemblée nationale, appelée diète.

## ULADISLAS VI.

1434. ULADISLAS VI, né le 31 octobre 1424, succéda, par une élection qui devint nulle, après avoir été vivement débattue, à Jagellon, son père, sous la conduite de plusieurs régents. (On prétend qu'il y en eut autant qu'il y avait de provinces.) Suidrigelion, son oncle paternel, appuyé de l'empereur, continua de ravager la Pologne, comme il avait fait sous le règne précédent. Ce prince, abandonné de son protecteur et battu par les Polonais, en 1437, fut obligé de s'expatrier. L'an 1440, Uladislas est élu roi de Hongrie. Il périt, l'an 1444, dans une bataille donnée, le 10 novembre, contre les Turcs. (*Voy. Ladislas IV, roi de Hongrie.*)

## CASIMIR IV.

1445. CASIMIR IV, duc de Lithuanie, né le 29 novembre

1427, fut élu l'an 1445, pour succéder au roi Uladislas, son frère. Il refusa d'abord; mais ensuite voyant qu'on offrait la couronne à d'autres, il se repentit de son refus, et se fit élire une seconde fois, en 1446. Après son couronnement, qui se fit le 26 juin 1447, à Cracovie, il retourna en Lithuanie où il continua de faire son séjour, et qui occasionna de vaines querelles entre ce prince et les Polonais dans les diètes. L'an 1454, il marche au secours des Prussiens révoltés contre les chevaliers Teutoniques. Le résultat de cette guerre, qui dura douze années, fut un traité de paix, conclu le 18 octobre 1466, par lequel l'ordre Teutonique céda la Poméranie, avec ce qui compose aujourd'hui la Prusse royale, à la Pologne, et conserva l'autre partie de la Prusse, comme un fief de cette couronne, et à la charge de lui en faire hommage. L'an 1492, Casimir finit ses jours le 7 juin à Grodno, nullement regretté des Polonais, dont il avait toujours bravé les clameurs et les reconnaissances dans les diètes, se souciant peu de mériter leur affection et leur estime. Sous son règne furent établis, l'an 1468, les *nonces terrestres*, ou députés de chaque palatinat aux diètes. Ils devinrent en Pologne ce que les tribuns étaient à Rome. Casimir eut de sa femme ELISABETH, fille de l'empereur Albert II, qu'il avait épousé le 10 février 1454; Uladislas, roi de Bohême et de Hongrie; Casimir, mort, l'an 1483, en odeur de sainteté; Jean-Albert, Alexandre et Sigismund, ses successeurs; Frédéric, archevêque de Gnesne; Hedwige, femme de Georges, duc de Bavière; Sophie, femme d'Eric II, duc de Wolgast; Barbe, mariée à Georges de Saxe; et deux autres filles. La reine Elisabeth mourut le 30 août 1505.

## JEAN-ALBERT.

1492. JEAN-ALBERT, troisième fils de Casimir, né l'an 1459, fut proclamé roi de Pologne, non par le choix du sénat et des nonces, mais par les voix tumultueuses du peuple, dont il avait gagné l'estime, par quelques actions de valeur. Le ministre qu'il choisit fut l'Italien Philippe Buonacorsi, qui avait été son précepteur et s'était donné le nom de Gallimacrus, prétendant imiter l'élégante simplicité de ce poète grec. C'était un de ces beaux esprits qui furent décriés comme pironiens au pape Paul II, et obligés, pour la plupart de s'expatrier. La grande connaissance qu'il avait acquise des affaires sous Pie II, prédécesseur de Paul II dont il avait été secrétaire, le fit sur-nommer l'*Esperiente*. Il ne fit point preuve de son habileté dans le ministère de Pologne. Uniquement appliqué à dominer et à s'enrichir, il bouleversa l'état et négligea l'instruction du roi, pour satisfaire ces deux passions. Par ses conseils, Jean-Albert s'engagea témérairement, l'an 1495, dans une guerre ruineuse contre Hellei, vaivode des Valaques, qui ne l'avait point provoqué. Il pensa y périr au commencement avec toute son armée. Les hostilités finirent, l'an 1499, par un traité de paix qui ne le dédommagea point des pertes qu'il avait faites. Buonacorsi n'existait plus alors; mais il fut remplacé par d'autres favoris qui prirent le même avertissement que lui sur l'esprit du roi. L'an 1500, Jean-Albert implora le secours de Schah Mattai, khan des Tartares de la Bulgarie asiatique, située entre le Jaffé et le Wolga, contre les Russes qui menaçaient d'envahir le duc de Smolensko. Les députés du khan s'étant rendus à la diète de Petricav, trempèrent la pointe de leurs sabres dans l'eau, suivant la coutume des Tartares, et jurèrent au nom de leur maître, qu'il viendrait avec cent mille hommes joindre le roi sur les bords du Boristhène. Dans le même temps arrivèrent les députés d'Etienne, nouveau vaivode des Valaques, pour redemander Pierre, fils de son prédécesseur et son rival, qui était venu chercher une retraite en Pologne. On refusa de le rendre; mais on lui fit enlever la tête en présence des Valaques et des Tartares. Cette cruauté révoltante passa dans l'esprit de ceux-ci pour une

preuve de la fidélité des Polonois à garder leurs promesses. Schah Mattei ne masqua pas à la sienne; mais s'étant transporté avec son armée au lieu du rendez-vous, il n'y rencontra aucun polonois. Le roi de Pologne, pendant que le khan était en route, avait fait secrètement la paix avec les Russes; ce qui jeta le khan dans un embarras dont il eut peine à se tirer. Le roi Jean-Albert mourut d'apoplexie à Thorn, le 17 juin 1501, sans avoir été marié.

### ALEXANDRE.

1503. ALEXANDRE, grand-duc de Lithuanie, fut élu pour succéder à Jean Albert, son frère. Après qu'il eut été proclamé, on procéda aux funérailles du feu roi. Car tel est (1788) l'usage en Pologne de différer cette cérémonie jusqu'à l'élection du nouveau roi, qui est obligé d'y assister, afin d'appréhender au moment de son élévation, quelle est la fragilité des grandeurs humaines. Les singularités de cette pompe funéraire sont remarquables. On y voit un guerrier, armé de toutes pièces, entrer à cheval dans l'église, et courir so grand galop vers le catafalque, pour briser dessus un sceptre, au son des timbales et des trompettes. La couronne et le globe sont brisés avec les mêmes formalités par deux autres guerriers; puis il en arrive trois autres qui rompent, le premier un cimier, le second un javelot, le troisième une lance. (*Anecd. Polon.*) Alexandre confirma la réunion de la Lithuanie à la Pologne. Il eut la guerre avec les Russes et avec les Tartares. Il fit une trêve de six ans avec les premiers. Glinaki, gouverneur de Lithuanie, marcha contre les seconds. Alexandre, devenu paralytique, se fit porter au milieu de l'armée, fit témoin de la victoire des Polonois, et expira, le 19 août 1506, un moment après le combat, en rendant grâce au ciel. Sa femme HELENE, fille d'Ivan Vassili IV, grand-duc de Russie, ne lui donna point d'enfants.

### SIGISMOND I.

1506. SIGISMOND I, frère d'Alexandre, fut élu par acclamation, le 30 octobre 1506, à Petrisw, roi de Pologne, et couronné le 24 janvier suivant à Cracovie. (*Aug. Liber.*) Glinaki, fier de la victoire qu'il avait remportée sur les Tartares, voulut s'ériger en souverain de Lithuanie. Défié pour ce sujet au sénat, il assassina son accusateur, et se sauva chez les Russes avec un grand nombre de lithuaniens. Ce fut une occasion pour Sigismond de déclarer la guerre aux Russes, sur lesquels il répétait plusieurs villes qui avaient autrefois appartenu à la Pologne, et qu'ils refusaient de rendre. Le czar Vassili à l'aide des Lithuaniens fugitifs, soutint si vigoureusement les efforts des Polonois, suivant les écritures russes, qu'il obligea Sigismond, l'an 1509, à demander la paix. Le roi de Pologne n'obtenant, ne demeura pas moins ennemi des Russes. N'osant les attaquer ouvertement, il excita contre eux le khan de Crimée. Vers le même temps il fit arrêter et enfermer, on ne sait par quel motif, la reine, veuve de son frère Alexandre et sœur du czar, qui sollicita vainement sa délivrance. Elle mourut en prison l'an 1512. La guerre alors fut de nouveau déclarée entre la Pologne et la Russie. Vassili étant venu faire le siège de Smolensko, échoua devant cette place l'an 1513. Mais, l'année suivante, ayant repris ce siège, il vint à bout de gagner les habitants de Smolensko, la plupart russes, au moyen des intelligences que Glinaki y entretenait, et de les engager à lui ouvrir les portes de la ville. Le czar y fut reçu comme un libérateur. La guerre continua encore neuf ans entre les deux couronnes, et finit, ou fut suspendue, l'an 1523, par une trêve de cinq ans. (*Voy. les Russes.*) Albert, grand-maître des chevaliers Teutoniques, s'étant fait luthérien, rendit en 1525,

avec le consentement du roi Sigismond, son oncle, la Prusse durable héréditaire dans sa maison. L'an 1531, victoire mémorable de Tarnouki, général de l'armée polonoise, sur les Valaques qui étaient venus ravager la Pokutie, province de la Pologne. Sigismond termina sa vie le 1<sup>er</sup> avril, jour de Pléiades, de l'an 1548, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ce prince, le plus accompli, suivant les historiens nationaux, qui eût occupé jusqu'alors le trône de Pologne, lui donna une nouvelle face par le soin qu'il prit de polir les mœurs de ses sujets, de leur inspirer le goût des sciences et des arts, de fortifier les places de guerre, et d'embellir les principales villes. Sa force était extraordinaire et il lui fait comparer à Hercule. On dit qu'à la fin mais il brisait les métaux les plus durs. Ce prince avait épousé, 1<sup>re</sup>, le 2 octobre 1512, BARBE, fille d'Etienne Zapol, palatin de Transylvanie (mort l'an 1515). 2<sup>de</sup>, l'an 1518, BONNE, fille de Jean Sforce, duc de Milan (mort en 1559). Il eut du premier lit Hedwige, femme de Joachim II, électeur de Brandebourg; et du deuxième Sigismond, dit Auguste, qui auit; Elisabeth, femme de Jean Zapol, roi de Hongrie; Catherine, mariée à Jean III, roi de Suède; Anne, femme d'Etienne Bathori, roi de Pologne; et Sophie, mariée à Henri, duc de Brunswick.

### SIGISMOND II, DIT AUGUSTE.

1548. SIGISMOND, surnommé AUGUSTE, parce qu'il était né au mois d'août, désigné roi de Pologne dès l'an 1530, succéda, l'an 1548, à Sigismond, son père. Au repas de son couronnement, qui se fit un mercredi, jour consacré chez les Polonois à l'abstinence, comme on l'a dit plus haut, il fit servir de la viande; ce qui donna dès lors une opinion fort mauvaise de sa religion. Aucun des convives, dit-on, n'osa toucher aux mets défendus. Mais l'année suivante, on voulut lui faire rompre son engagement fondé, non sur une institution humaine, mais sur la loi divine. Veut depuis 1545 d'ELISABETH, fille (et non sœur) de l'empereur Ferdinand I, qu'il avait épousée en 1543, il venait de donner sa main, sans avoir consulté le sénat, à BARBE RADZIWIL, fille de Georges Radzivil, castellan de Wilna. Les Polonois trouvant ce mariage disproportionné, présent le roi, avec menaces, dans la diète tenue à Petricaw, de le rompre. Il objectait l'indissolubilité du mariage, article sur lequel la discipline était fort relâchée en Pologne. L'archevêque de Gnesne ne craignit pas de se charger du pèché, au cas qu'il y en eût, et protesta que toute la diète était dans la même disposition. Ryszard Leszcinski, palatin de Brancie, le plus jeune des sénateurs, parla avec plus de noblesse et de force. « Avez-vous donc oublié, dit-il, adressant au roi la parole, à quels hommes vous prétendez commander? Nous sommes des Polonois, et les Polonois, si vous les connaissez, se font un autoit de gloire d'honorer les rois qui respectent les lois, que d'abaissier la hauteur de ceux qui les méprisent. Prenez garde qu'en trahissant vos serments vous ne nous rendiez les nôtres. » Le roi, votre père, écoutait nos avis; et c'est à nous à faire en sorte que désormais vous vous prêtiez à ceux d'une république dont vous paraissiez ignorer que vous n'êtes que le premier citoyen. » Sigismond tint ferme, et en jetant une pomme de discorde parmi les nobles, il fit cesser leurs importunités. L'an 1556, il porta la guerre en Livonie, pour délivrer l'archevêque de Riga, son neveu, que Guillaume de Furstemberg, grand-maître de l'ordre Teutonique, avait emprisonné, pour avoir fait son coadjuteur le duc de Mecklenbourg. L'empereur et le roi de Danemark prirent les suites de cet incendie naissant, en faisant réclamer le prélat. Les Russes tombèrent ensuite sur la Livonie, d'où ils emmenèrent captif, l'an 1559, le grand-maître, avec un nombre très-considérable de livoniens et d'allemands. La Livonie, désolée par les vainqueurs, est cédée, l'an 1561, à la Pologne. Gothard Kettler, nouveau grand-maître de l'ordre Teutonique en Livonie, qui fit cette cession, retint

seulement la Curlande et le Semigallie, qui furent érigés en duché mouvait de la Pologne, pour la transmettre à ses descendants. Car il s'était marié, comme nous le disons ailleurs, après avoir embrassé le Luthéranisme. Le sort de la Livonie ne devait pas meilleur entre les mains de ses nouveaux maîtres. La Suède et la Russie, également jalouses de cette acquisition, firent leurs efforts, chacune de son côté, pour en arracher la portion qui était à sa bienéance. Le czar Ivan, cherchant une épouse, jeta les yeux sur Catherine, fille de Sigismond Auguste. La demande qu'il en fit par ses ambassadeurs, fut rejetée d'une manière trop grossière pour en croire là-dessus les historiens russes. Quoiqu'il en soit, la guerre recommença, l'an 1563, entre la Pologne et la Russie. Le czar, étant entré dans la Lithuanie, emporta d'assaut la ville de Polotsk, ou Polotsk, dont il envoya prisonniers à Moskou l'évêque, le commandant et les principaux bourgeois. (Voy. les Russes.) Depuis long-temps il y avait une loi établie en Pologne, qui excluait des charges, dignités et conseils d'état, tous ceux qui n'étaient pas de la communion de l'église romaine, on qui avaient encouru l'excommunication, soit du pape, soit des évêques. Sigismond Auguste, dans la diète tenue, l'an 1563, à Wilna, engagea la noblesse à rendre à tous ses membres leur égalité naturelle, par un privilège donné le 16 juin, et conservé dans les archives du grand duché de Lithuanie. Le souverain y parle en ces termes : « Non seulement les nobles et les seigneurs qui sont de la communion romaine, mais en général tous ceux de l'ordre équestre et des nobles, lithuaniens ou russes d'origine, pourvu qu'ils soient chrétiens, seront admis en commun et d'une manière égale aux honneurs et aux dignités tant du sénat que de la couronne, et à toutes les charges nobles. » Malgré les murmures qu'excita cette loi parmi les Catholiques, Sigismond Auguste la fit confirmer, l'an 1568, par la diète de Grodno et par celle de Wilna tenue l'année suivante (M. de Kerallio). Sigismond Auguste, l'an 1569, mit la dernière main au grand ouvrage de la réunion du duché de Lithuanie à la Pologne. Pour rendre cette réunion durable, il se départit de tous les droits que la famille des Jagellons avait eu jusqu'alors sur la Lithuanie, et voulut que ce duché fut regardé comme appartenant à la république et non à un seigneur particulier. Mais les Lithuaniens ne consentirent à cet arrangement que sous la condition que leur patrie conserverait tous ses droits, et que cette espèce de gouvernement particulier serait dans une parfaite égalité avec la Pologne; c'est ce qu'on a appelé *Coequalitas iurum*. Dès cette même année tous les grands officiers de Lithuanie furent inscrits dans la matricule du sénat, chacun selon son rang. Il fut réglé que le gouvernement de Pologne et celui du grand duché formeraient deux gouvernements différents sous un même chef. Les hostilités, tantôt manifestes, tantôt sourdes, continuèrent toujours entre la Pologne et la Russie. L'an 1571, ces deux puissances, également fatiguées du mal qu'elles se faisaient réciproquement, convinrent d'une trêve de trois ans. Sigismond Auguste n'en vit pas la fin, étant mort le 7 juillet 1572, à Knyssin, dans la Podlachie, à l'âge de cinquante-deux ans. Les opinions des nouveaux sectaires firent des grands progrès en Pologne sous le règne de ce prince qui les favorisait secrètement. En lui, suite de postérité, finit la dynastie des Jagellons, après avoir duré cent quatre-vingt-six ans. Il avait épousé en troisièmes noces, l'an 1553, CATHERINE, sœur de sa première femme, et veuve de François de Gonzague, duc de Mantoue. (Florus Polonicus.) Ce prince cultiva les lettres et favorisa les savants. Il écoutait ses projets avec vivacité, mais il les formait avec lenteur; ce qui lui fit donner le nom de *Roi du lendemain*. Il était affable, populaire, et ne parlait que pour dire des choses obligantes et gracieuses. (Anecd. de Polog.)

## INTERRÈGNE.

Après la mort de Sigismond Auguste, plusieurs princes se

mirent sur les rangs pour obtenir la couronne de Pologne. Mais de tous ces candidats, il n'y eut qu'Ernest, fils de l'empereur Maximilien, et Henri, duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de France, qui partagèrent les suffrages de la nation dans la diète, ouverte le 5 avril 1573. Enfin, le duc d'Anjou, par l'éloquence et les soins de l'évêque Jean de Munsulac, ambassadeur de France, emporta la pluralité des voix, et fut élu le 9 mai, veille de la Pentecôte. (Les Polonais avaient regardé jusqu'alors leur couronne comme moitié héréditaire et moitié élective; mais depuis cette époque elle a toujours été purement élective.) Le 18 août suivant arrivait à Paris les ambassadeurs de Pologne, pour apporter au prince le décret de son élection. Henri, le 10 septembre, signe à Paris, dans l'église de Notre-Dame, les *partes conventas*, ou les conditions auxquelles ont parait élu. Les Polonais les avaient faites telles qu'ils avaient voulu, parce qu'ils s'étaient aperçus que Catherine de Médicis voulait à toute force qu'ils eussent son fils pour roi. Nous eussions exigé, dit un écrivain de cette nation, que les Français fussent faire un pont d'or massif sur la Vistule, qu'ils s'y seraient engagés. La plus remarquable de ces conditions, toutes onéreuses, portait que le prince relevait ses nouveaux sujets du serment de fidélité, s'il manquait aux engagements qu'il venait de jurer. Tous les *partes conventas*, signés depuis à l'avènement des rois de Pologne, ont eu celui-ci pour modèle et la dernière clause n'a pas été omise. Henri, se voyant lié par la multitude des serments et des promesses qu'on lui avait fait faire, se repentit d'avoir accepté un trône auquel on avait attaché tant de chaînes. Il fit naître mille obstacles à son voyage, dans le dessein de rebouter par ses lenteurs les ambassadeurs de la république. Mais après avoir épuisé tous les moyens plausibles à retarder son départ, obligé à la fin de partir, il quitta la France les larmes aux yeux, prend sa route par la Lorraine, traverse l'Allemagne, où il reçut plus d'un affront de la part des Protestants, et rencontre à l'entrée de la Pologne trente mille chevaux rangés en bataille.

## HENRI DE VALOIS.

1574. HENRI DE VALOIS fut couronné roi de Pologne à Cracovie le 24 février 1574. C'est la date marquée par Sponde, Labbe et le *Florus Polonicus*, que nous suivons préférentiellement au chevalier de Solignac, qui met ce couronnement au 1<sup>er</sup> février, à Calviaux qui le place au 18 de ce mois, et à le Ragais qui le rapporte au 15 janvier. Au moment où cette cérémonie commençait, elle fut interrompue par un accident qui pensa y jeter de la confusion. Henri, par un des articles des *partes conventas*, s'était engagé à maintenir dans le libre exercice de leur culte les dissidents (c'est ainsi qu'on nomma pour la première fois tous ceux qui n'étaient pas de la communion romaine). Mais on connaissait son aversion pour les nouvelles sectes. Tircis, grand-marchal de la couronne et zélé protestant, se leva, et par une harangue véhémentement opposée au couronnement à moins que le roi ne jure de nouveau ce qu'il a promis au sujet de la religion. L'ambassadeur de France (Gui du Faar de Piles), qui était assis auprès du roi, prévint les suites de cette opposition par sa présence d'esprit. *Le roi vous ordonne*, dit-il, en s'adressant au primate, *de continuer la cérémonie. Sa majesté, de concert avec le sénat, règlera le reste. Ce ton de fermeté et de confiance fit taire les clameurs des Protestants, et la cérémonie s'acheva sans trouble. Henri, refusant toujours de satisfaire les Protestants, passa des jours furtifs en Pologne. Il y avait la plus grande apparence que la Pologne allait être plongée dans les horreurs de la guerre civile, lorsqu'il apprit au bout de cinq mois de résidence, la mort du roi Charles, son frère. A cette nouvelle il part furtivement le 18 juin, comme un espiot qui s'échappe de sa prison, et reprend la route de France. Les Polonais, après avoir attendu treize mois son retour qu'il avait*

fait espérer, déclarèrent, le 15 juillet 1575, dans la diète de Stenexice, le trône vacant. (*Voy. Henri III, roi de France.*)

## ETIENNE BATTIORI

1575. ETIENNE BATHORI DE SOWLIO, prince de Transylvanie, fut élu roi de Pologne, le 15 décembre 1575, à condition d'épouser la princesse ANNE, sœur de Sigismund Auguste, ce qu'il exécuta. La même diète qui l'eut nommé seigneur sénateur pour le suivre à l'aider de leurs conseils, élut l'origine des sénateurs résidents. En 1576, Etienne et sa femme étant couronnés le premier mai à Cracovie, l'ambassadeur d'Espagne y arriva. Etienne, qui se disait maître, le chassa d'Espagne, par le duc de la Toison d'Or. Etienne, étant prince de Transylvanie, en avait fait faire un dans lequel on voyait un souverain, armé de dents menaçantes (ce sont encore aujourd'hui les armes de Transylvanie.) *L'aila mon ordre, dit-il, j'accepterai le votre, quand mon frère, le roi d'Espagne, aura tenu la main. Délivré des guerres qu'il avait été obligé de soutenir contre les partisans de Maximilien, son antagoniste, Etienne tourna ses armes contre les Russes, qui s'étaient emparés de la Livonie et d'une partie de la Lithuanie. Ayant mis le siège devant Polotsk, il s'en rend maître le 30 août 1576. Bathori, étant lique ensuite avec le roi de Suède, pour attaquer la Livonie, tous deux convinrent de garder chacun les conquêtes qu'il y fera. Les progrès des armes polonoises ténacèrent le czar, qui, poussé à bout, s'adressa au pape Grégoire XIII, pour obtenir, par sa médiation, la paix. Le jésuite Possevin, envoyé de Rome à Moscou, se rend de là au camp du roi de Pologne, qui finissait le siège de Plezkof, qu'il emporta. Il conclut, en 1582, au nom du czar, avec ce prince, une paix de dix ans, moyennant l'abandon qui en fut fait de la Curlande à la Pologne. Etienne s'appliqua depuis à discipliner les Cosaques, peuple adonné au brigandage; il eut formé un corps de cavalerie pour l'opposer aux Tartares. Il termina ses jours à Gredon, le 13 décembre 1586, à l'âge de cinquante-quatre ans, sans postérité. Ce fut par ses soins que l'Ukraine, dévastée au treizième siècle par les Tartares, et réduite à une très-grande solitude, commença à se repeupler. On lui doit aussi l'établissement du grand tribunal de la couronne. Les seigneurs de la noblesse de la Grande-Pologne, se joignant à Petricav, celles des nobles de la petite Pologne à Lublin, celles des nobles lithuaniens, alternativement de six mois en six mois, à Wilna et à Novogrodek, ou à Minsk. C'est encore Etienne Bathori qui fit passer en loi perpétuelle, qu'aucun roturier ne pourrait être anobli sans le consentement de la diète. (Fastes de Pologne.)*

**SIGISMOND III.**

1587. SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suède, sa petite-fils, par sa mère, de Sigismund I, roi de Pologne, fut proclamé souverain de ce royaume, le 20 août 1587, fut proclamé aussi empereur des Russes, le 20 août 1587, par Maximilien, son concurrent, qui avait eu des vœux à l'electoralité. Il fit ses efforts pour s'emparer du trône. Il est battu par le palatin Zamoski. Sigismund arrive à Cracovie, où il est couronné, le 27 décembre, à l'âge de 31 ans. Le 23 janvier 1588, Zamoski remporte une nouvelle victoire sur Maximilien, près de Witten, en Sibirie. L'archiduc s'étant retiré dans la place, y est pris, et n'obtient sa liberté, le 28 juillet de l'année suivante, qu'en renonçant au trône de Pologne, par acte du 19 mai 1589. Sigismund, l'an 1593, fut appelé à la couronne de Suède, qu'il perdit en 1604. (Voy. les *ruis de Suède*). L'an 1604, à la faveur des troubles dans la Russie était agité, il se rend maître de la Séverie. La couronne de Russie lui est offerte l'année suivante pour son fils Uladislav. Au lieu de l'envoyer sur les lieux pour prendre possession de cette couronne, il s'attache au siège de Smolenski, qui prend le

13 juillet 1611 (*Voy. les Russes*). La guerre s'allume, l'an 1631, entre la Pologne et la Turquie, au sujet des pillages que les Polonais et les Cosaques exerçaient sur les bords de la Mer Noire. Elle finit, le 9 octobre de la même année, par un traité de paix qui rendit Chir-ém aux Turcs. L'an 1632, Sigismund meurt, le 29 avril, près de Varsovie. Il avait épousé, l'an 1592, Anne, fille de Charles d'Autriche, morte le 10 février 1597. En 1605, le 4 décembre, avec dispense du pape Clément VIII, CONSTANCE, sœur de la précédente. Les séducteurs, scandalisés de cette alliance avec les deux sœurs, écrivirent au pape, si l'on en croit un moderne, qu'ils ne souffraient pas une pareille union, même dans leurs bras. Ils en avaient déjà, cependant, un exemple, dans Sigismund Auguste. Du premier lit, Sigismund III eut Uladislav, son successeur, et du second, Jean-Casimir, successeur d'Uladislav; Jean-Albert évêque de Cracovie et cardinal; Charles-Ferdinand, évêque de Breslaw, et Alexandre-Charles.

## ULADISLAS VII.

1632. ULADISLAVS VII, né le 5 juin 1565, de Sigismund III, et d'Anne d'Autriche, fut élu roi de Pologne, le 13 novembre 1632, et couronné le 18 février 1633. Il se couronnaient et il arriva une chose singulière. Le premier ayant demandé à la noblesse si elle agréait Uladislas pour son roi, un simple gentilhomme s'avisa de répondre, non. On lui demanda quel reproche il avait à faire à ce prince. *Aucun*, dit-il, *mais je vous jure qu'il n'est roi*. Il tint ce langage pendant plus d'une heure, et suspendit la proclamation. Enfin il alla se jeter aux pieds du roi, et dit qu'il avait voulu voir à sa nation était libre, qu'il était content, et qu'il approuvait le choix qu'on avait fait de sa majesté. Uladislas marcha, l'an 1634, contre les Russes qui faisaient le siège de Smolensko, et les contraignit, après être restés deux ans devant cette place, de se retirer. Les Turcs, cependant, faisaient une diversion en Moldavie pour soutenir les Russes, leurs alliés. Uladislas vint au-devant de ces infidèles, et remporta une victoire complète. Une longue et fureste guerre commença, l'an 1637, entre la Pologne et les Cosaques de l'Ukraine. Le crime de ce peuple, aux yeux des seigneurs polonais, était d'avoir donné retraite aux paysans de Pologne, que l'excs des impôts et des corvées avait obligés de désertir. Bogdan Kmielnicki, noble cosaque, dont Jatinaki, gouverneur polonais de la ville de Cæsario, avait pillé les maisons et mis à mort la femme, après l'avoir fait courter lui-même publiquement, se mit à la tête des Cosaques, et, avec le secours des Tartares, soutint les attaques des Polonais, dont il fit une horrible boucherie dans la forêt de Korsum. L'an 1648, Uladislas mourut à Mersin, en Lithuanie, le 19 mai, suivant la Gazette de France, à l'âge de 82 ans, cinquante, trois ans, sans lignée. Sa mort eut pour suite que 300 Polonais, qui l'avaient peu respecté durant sa vie, s'assemblèrent à Cracovie comme à un tyrant. On célébra les grands avantages qu'il avait eus pour la nation, et on regretta ceux dont on s'était privé par le peu de liberté qu'on lui avait laissée. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, l'an 1637, CECILIE, fille de l'empereur Ferdinand II, morte en 1644; 2<sup>e</sup>, l'an 1646, MARIE-LOUISE, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, de Rethel et de Mantoue.

JEAN-CASIMIR V.

1648. JEAN-CASIMIR V, 2<sup>e</sup>. fils de Sigismond III, né l'an 1609, fut proclamé roi de Pologne, le 20 novembre 1648, et couronna le 17 janvier suivant. Cet homme, dit l'historien moderne de Hongrie, semblait destiné à donner au monde, le spectacle bizarre de tous les caprices de la fortune. Le roi Uladislas, son frère, l'ayant envoyé négocier en Espagne, dans le temps où cette puissance était en guerre avec la France, il fut



arrêté à Marseille, comme il était sur le point de s'embarquer, et enfermé dans la tour du Bouc, d'où il ne sortit qu'au bout de deux ans. De là, s'étant rendu à Rome, il entra dans la société des Jésuites, et parvint ensuite au cardinalat. Il eut pour concurrents, dans la diète qui l'éleva sur le trône de Pologne, le czar de Russie et le prince de Transylvanie, qui, tous deux, furent rejetés à l'unanimité. En prenant le sceptre, il fut obligé presque aussitôt d'endosser la cuirasse, et fit ses premières armes comme un général exercé dans ce métier. Après divers avantages remportés sur les Cosaques, il conclut, avec eux, l'an 1649, un traité de paix, le 17 août. La guerre recommença, l'année suivante, avec ces peuples, par l'entêtement de la noblesse polonoise à vouloir les subjuguier. Jean Casimir, à la tête de cent mille hommes, bat, le 30 juin 1651, une armée de trois cent mille cosaques et tartares, près de Berétesko, en Volhynie. L'an 1652 est l'époque du pouvoir qu'ont les nonces d'arrêter, du seul mot *veto*, les délibérations d'une diète (1). Sidzinski, nonce d'Upsal, en fit usage le premier. On voulut le mettre en pièces, et il n'échappa que par la fuite. Dans la suite, on en eût fait autant à celui qui aurait proposé l'abolition de ce privilège. Charles-Gustave, roi de Suède, voulant profiter des dissensions de la Pologne, entre à main armée, l'an 1655, dans ce pays, et oblige, par ses progrès, Jean-Casimir à se retirer en Silésie, d'où il revint en Pologne la même année. L'an 1656, combats sanglants donnés les 28, 29 et 30 juillet, entre les Polonois et les Suédois, qui rentrent dans Varsovie, d'où ils avaient été chassés. Dans le même tems, la Pologne était pressée par le Brandebourg, la Russie, et la Transylvanie. Plusieurs princes se réunissent aux Polonois contre les Suédois qui perdent deux batailles, après quoi ils sont obligés, le 23 mai 1660, de conclure avec la Pologne le fameux traité d'Oliva (2), près de Dantick. L'année suivante, l'armée polonoise remporte, en Lithuanie, le 5 novembre, une grande victoire sur les Russes, à Glemboikia (d'Arrigni); mais elle se prévaut de cet avantage pour se déchaîner contre les ecclésiastiques et se révolter contre son souverain. Casimir soumet partout les rebelles. Ce

prince, l'an 1665, déposé du trône par les contradictions qu'on lui fit enlever, pensa à se donner un successeur, et jeta les yeux sur le duc d'Engheim, fils du grand Condé. Le grand maréchal Lubomirski s'opposa à cette entreprise au nom de la nation, dont elle attaquait la liberté. C'était violemment le serment que fit le prince élu de ne jamais nommer son successeur. « On ne vous permettrait pas pour votre propre fils, dit le grand maréchal au roi, ce que vous faites pour un étranger. » Casimir, irrité de cette résistance, fait accuser de rébellion Lubomirski, devant le sénat. On le cite à comparaitre, et sur son refus, ce zèle citoyen est condamné à perdre les biens, l'honneur et la vie. Protestation des nonces contre ce jugement. Casimir passe outre, et dispose des biens et des charges de Lubomirski; la fuite seule met ses jours en sûreté. Lubomirski, l'an 1666, rentre en Pologne, rappelé par un parti puissant, à la tête duquel il force Casimir, après divers avantages remportés sur lui, d'en venir à un accommodement. Toujours grand, toujours plein de zèle pour la patrie, Lubomirski ne répète ni les biens ni les honneurs dont on l'a dépouillé; il exige seulement que le roi renonce au dessein de se donner un successeur, et que l'arrêt de proscription lancé contre lui soit révoqué. Il se retire après cela, et va mourir, le 3 juillet 1667, à Breslav. Casimir eut, dans la suite, d'autres démêlés avec la noblesse, ou le tort ne fut pas également de son côté. Cependant les Tartares, profitant de ces divisions, virent, au nombre de cent mille hommes, ravager la Podolie et la Volhynie. Les Cosaques se joignirent à eux, voyant le royaume dépourvu de troupes. C'en était fait de la Pologne, si Jean Sobieski, grand maréchal, n'eût entrepris de la sauver. Il leva, à ses dépens, une armée de vingt mille hommes sur ses terres, et la mène à l'encontre. Ce fut alors qu'il écrivit à sa femme: *Tel jour, je m'enfermerai avec douze mille hommes dans un camp retranché devant Podahie, place que le camp de Horoscensko veut assiéger. Le lendemain et les jours suivants je ferai des sorties sur les ennemis; j'ai disposé des embuscades sur tous les passages, et je compte bientôt ruiner cette grande armée.* Le grand Condé lut cette lettre, et douta du succès. Cependant il fut tel que Sobieski l'avait prédit. Une bataille, qui dura dix-sept jours, (la plus importante et la plus décisive souvent n'a pas duré quatre heures) rendit Sobieski vainqueur des Tartares, qui laissèrent vingt mille hommes sur la place, et se retirèrent en désordre pour ne plus se réparer. Défaits de ce bras, les seigneurs polonois recommencèrent à contracter avec le roi. Enfin, l'an 1668, Casimir, las de ces conflits, qu'il voit continuellement renaître, abdique, le 16 septembre, dans la diète de Varsovie, quitte la Pologne, et se retire en France, où le roi Louis XIV. lui donne l'abbaye de Saint-Germain-des-Près. Près de Paris. Modeste dans sa retraite, il ne voulut pas qu'on lui donnât le titre de *majesté*, qui lui rappelait sa gloire et ses chaînes. L'an 1672, il meurt à Nevers, le 16 décembre, suivant son épigraphe qu'on voyait à Saint-Germain-des-Près, où l'on conservait son cœur. Son corps, après être resté en dépôt dans l'église des Jésuites de Paris jusqu'en 1675, fut porté à Cracovie. Il avait épousé, l'an 1649, la veuve du roi, son frère, (mort en 1669) dont il n'eut point d'enfants. Les Polonois, à qui jamais on n'a pu persuader que le divorce fit défendre par la loi divine, furent néanmoins scandalisés de cette alliance, quoique munie d'une dispense du saint siège, et ne pardonnèrent jamais au roi d'avoir épousé sa belle-sœur. (C'était néanmoins la seconde fois que cela arrivait sur le trône de Pologne.) Étant en France, et trois mois avant sa mort, Casimir fit un mariage secret (le 16 septembre 1672), avec Françoise Mignot, veuve de François de l'Hôpital, maréchal de France, morte en 1711. L'histoire de cette femme est singulière. Elle avait d'abord été blanchisseuse à Grenoble, avait épousé Pierre de Portes, trésorier et receveur général de Dauphiné, ensuite, le maréchal de l'Hôpital, qui commandait en Dauphiné, enfin un roi. Tout cela,

(1) Les diètes sont les assemblées générales des États de la nation. Le roi seul a le droit de les convoquer. Elles sont de plusieurs espèces. Les ordinaires, qu'on nomme *Sejm*, se tiennent tous les deux ans. Les extraordinaires sont convoquées lorsque l'état est en danger. Outre les diètes, qu'on nomme en latin *Comitia legatis*, il y en a qu'on nomme *Comitia palatiales*, ou diètes à cheval. On a coutume de les tenir en ras campagne, et l'on y argumente le sabre à la main. Pendant l'interregne le premier intitulé deux diètes, dont l'une s'appelle diète de convocation, et l'autre diète d'élection... Les diètes ordinaires, que le roi est obligé de convoquer tous les deux ans, commençant le lundi après la Saint-Barthélemy, et durent six semaines. Elles se tiennent deux fois de suite à Varsovie, et une troisième à Grodno... Les diètes sont toujours précédées par les diètes provinciales; ce sont des assemblées provinciales où les nobles de chaque palatinat discutent les affaires ou les députés qui doivent envoyer à l'assemblée générale... Il y a trois sortes de diètes. Celle qui précède la diète se nomme *ante Comitia*. La seconde, qui se tient après la diète, s'appelle *post Comitia*; les nonces y font le rapport de ce qui s'est passé à la diète générale. La troisième espèce de diète est celle où l'on choisit les membres du sénat... La diète d'un maréchal est la première opération de la diète. La fonction de cet officier est de prendre des délibérations et d'y entretenir le bon ordre; il donne la permission de parler et impose silence... Les constitutions du royaume veulent que les lois soient établies *senatus contradicto*, un seul membre des diètes peut les dissoudre par ces seuls mots, *sisto actum*. C'est ce fameux privilège dont les nobles polonois sont si jaloux, qui a causé tous les maux de la république. (Hist. Univers., tome 42, page 97.)

(2) L'ancienne édition porte que ce fut Gustave, qui fit ce traité; mais l'article de ce prince on voit qu'il mourut trois mois avant le 23 mai 1660 Mariva, qui place le traité d'Oliva en 1661, dit aussi que ce prince mourut avant qu'il fut conclu. (Note de l'Éditeur.)

dit-on, lui avait été prédit. On avait ajouté qu'elle mourrait pauvre et misérable : c'est ce qui arriva encore. Car le roi, son dernier mari, avait ruiné. L'auteur d'un ouvrage périodique très-connu, dit fausement que Casimir descendit du trône de Pologne pour se faire moine en France. Mais il rapporte au même endroit, avec plus de vérité, l'extrait du discours que se prîrent fit aux états assemblés, lorsqu'il leur annonça la résolution où il était d'abdiquer la couronne, morceau précieux, où l'on voit combien était grande et sûre la prévoyance de Casimir. « Je pré- » vois, disait-il, les malheurs qui menacent notre patrie, et » plutôt à Dieu que je fusse un faux prophète! Le Moscovite et le » Cosaque se joindront au peuple qui parle la même langue » qu'eux, et s'approprieront le duché de Lithuanie. Les confins » de la Grande-Pologne seront ouverts au Brandebourg, et la » Prusse elle-même fera valoir des traites, ou le droit des armes » pour faire la guerre sur notre territoire. Au milieu de ce dé- » membrement de nos états, la maison d'Autriche ne laissera pas » échapper l'occasion de porter ses vues sur Cracovie. Chacun » de nos voisins aimera mieux s'emparer, à main armée, » d'une portion de la Pologne, que d'attendre de posséder » peut-être un jour un royaume que ses anciens privilèges » garantissent des entreprises d'une puissance étrangère. » L'événement n'a que trop vérifié, de nos jours, cette pré- » diction.

#### MICHEL CORIBUT WIECZNOWIECKI.

1669. MICHEL CORIBUT WIECZNOWIECKI, du sang des Jagellons, fils de Jérémie Wicznowiecki et de Grusilda Zamoyka, né l'an 1638, fut élu roi de Pologne, le 19 juin 1669, préférablement à plusieurs illustres compétiteurs, du nombre desquels était Christine, ri-devant reine de Suède. Un gentilhomme, qui connaissait l'incapacité du sujet, ayant voulu s'opposer à son élection, des Polonais, de l'autre part, le mirent en pièces à coups de sabre. C'est ici l'un des premiers exemples de ces meurtres si souvent renouvelés dans les diètes de Pologne, effets presque inevitables de l'absurde loi du *liberum veto*. (Williams.) Michel n'était point présent à son élection; retiré dans un monastère, il en reçut la nouvelle avec une surprise mêlée d'affliction. Le roi Casimir n'en fut pas moins étonné, lorsqu'il l'apprit. *Quoi, dit-il, il est élu ce pauvre homme ! (Fastes de Pologne.)* Michel ne tarda pas à faire repentir les Polonais de leur choix, par la manière peu judicieuse dont il gouverna. L'an 1671, les Cosaques, exilés par le grand duc de Russie, menacent la Pologne. On emploie inutilement la voie de la négociation pour détourner la guerre. Les Cosaques veulent être egaux aux Polonais; ce qu'on obtient à leur refus. Jean Sobieski, chargé de les réduire, commence par semer entre eux la division. Il les attaque ensuite, et leur arrache les villes de Bar, de Nimirow, de Praslav, et tout le pays qui est entre le Bug et le Dniester. Le grand seigneur Mahmoud IV, dont les Cosaques venaient de se rendre tributaires, entre, l'an 1672, en Pologne, à la tête de cent cinquante mille hommes, et prend Kamienieck, capitale de la province, le 26 septembre, après douze jours de siège, par la trahison du gouverneur de la place, qui refusa de recevoir les troupes que lui envoyait Sobieski. Pour entendre ceci, il faut savoir qu'au moment que le Turc se mit en marche vers la Pologne, le roi Michel, dès-lors menacé par la nation d'être détrôné, assembla sur les bords de la Vistule une armée de cent mille gentilshommes de la basse-noblesse, tandis que les troupes de la couronne se confédérèrent de leur côté sous le général Sobieski. Michel, à l'instigation de Czarowski, son général, osa mettre à prix la tête de Sobieski et celle du prince, sans considérer qu'entre l'armée formidable des Turcs, qui s'approchait, rent mille tartares commençaient déjà à dévaster la Pologne. Michel, à l'arrivée des Turcs, va se renfermer dans Lublin, et son armée découragée par sa fuite se dissipe. C'en était fait de la Pologne, si Sobieski n'eût fait tête à l'ennemi. S'étant mis à la

poursuite des Tartares, il les défait en vingt combats, et remporte sur eux une victoire complète, qui valut la liberté à trente mille polonais qu'ils emmenaient captifs. Ce fut dans ces entreprises que Kamienieck se rendit. Mahomet détacha ensuite de son armée un corps de quarante mille hommes, sous la conduite du pacha d'Alep, pour faire le siège de Leopold, capitale de la Russie-Rouge, qui fit peu de résistance. Michel, apprenant de sa retraite que Sobieski, vainqueur des Tartares, s'avance pour combattre les Turcs, se hâte de conclure, par la médiation du khan des Tartares, la paix avec Mahomet, pour ne pas devoir le salut de la patrie à son ennemi personnel. Par le traité, signé le 18 octobre à Bondrhaz, il abandonne aux Turcs la Podolie avec l'Ukraine, et s'oblige à un tribut annuel de vingt mille roubles envers la Porte. L'an 1673, la diète de Varsovie, entraînée par l'éloquence martiale de Sobieski, conclut à déclarer nul le traité de Bondrhaz. La guerre recommença avec les Turcs. Sobieski va chercher l'ennemi retranché sous la ville de Choczim. Ayant pratiqué des intelligences avec les princes de Moldavie et de Valachie, irrités contre le seraskier Chuzain, dans l'armée duquel ils se trouvaient, il force de nuit les retranchements de l'ennemi par l'endroit qu'on lui avait marqué le plus accessible, lui taille en pièces vingt mille hommes, en oblige autant à se jeter dans le Niester pour se sauver à la nage, prend quatre mille prisonniers, qu'il fait ensuite égorger de sang froid, et met en fuite le reste qui va se réfugier à Kamienieck. Cette victoire, que suivit la prise de Choczim, fut remportée le 30 novembre, le jour même où la veille de la mort du roi Michel, qui mit fin par là aux intrigues qui se tramaient pour le détrôner. Il avait épousé, le 27 mai 1670, contre le gré des Polonais, ELÉONORE-MARIE, fille de Ferdinand III, empereur, dont il n'eut point d'enfants. Elle se remaria ensuite à Charles V, duc de Lorraine.

#### JEAN SOBIESKI.

1674. JEAN SOBIESKI, grand-marchal de Pologne, né le 22 1629, de Jacques, castellan de Cracovie, dont il était le second fils, et de N. Zolkiewska, fille du grand chancelier de Pologne, fut proclamé roi le 21 mai 1674, dans une diète où il eut jusqu'à dix compétiteurs, dont les principaux étaient le prince de Condé, le duc de Lorraine et le duc de Neubourg. Quoique la couronne semblât être due au mérite de Sobieski et aux grands services qu'il avait rendus à l'état, cependant il fut obligé de l'acquiescer. Car outre les *partia conventa* qu'on lui fit jurer, on exigea qu'il promît de payer le douaire assigné à la reine Eléonore, de remettre à la république une prétention de 150 mille florins, de racheter de ses deniers les pierres de la couronne, engagées pour 335 mille florins, de fonder une école militaire, et de faire fortifier deux villes. Sobieski avait alors quarante-cinq ans; et « si le trône se donnait à l'avantage de la figure, il l'eût encore » mérité par cet endroit. Une taille haute, un visage plein, des » traits réguliers, un nez aquilin, des yeux pleins de feu, une » physionomie noble et ouverte; c'est son portrait. » M. l'abbé Coyer. Le grand-évêque Kuprogi ayant appris son élection, et sachant par expérience à qui il aurait affaire, donne ordre aux Tartares d'entrer en Ukraine, et fait partir douze mille janissaires pour renforcer leur armée. Sobieski marche à leur rencontre. Mais le grand général de Lithuanie, Paq, dont la jalou- sie ne pouvait lui pardonner son élection, l'abandonne avec ses Lithuanais, et par cette espèce de défection l'oblige à se renfermer dans Barlau. L'an 1675, Kara Mustapha, nouveau grand-évêque, envoya contre la Pologne une armée considérable sous la conduite du seraskier Ibrahim, beau-frère de Kuprogi. Mais le général, au lieu d'aller droit à Sobieski, qu'il pouvait écraser par le nombre, s'amuse à faire le siège de quelques bicoques sur les confins de l'Ukraine. Ce fut alors que Sobieski dit : *Puisse-t'il n'en être pas davantage, je lui rendrais son compte de sa grande armée avant la fin de la campagne.* Il tint parole. Le seraskier, après avoir perdu bien du temps et du monde, s'avisa enfin de

faire marcher contre lui un détachement de tartares, fort supérieur à sa petite armée. A la vue de l'ennemi, les Polonois, moins effrayés pour eux que pour leur roi, le conjurent de mettre au moins sa personne en sûreté : *J'ous ne mépriserez, lui dit-il, si je suis votre conseil. Le combat s'engage; douze mille polonois tuent plus de quinze mille tartares; et mettent en fuite ceux que la nuit enveloppe de ses ombres. Cette victoire fut suivie de la levée du siège de Tramboula, que plus de quarante mille hommes, turcs et tartares, avaient formé. L'an 1676, le roi Jean Sobieski est couronné le 4 février; la reine, sa femme, le fut aussi avec lui. Ce n'était pas une simple formalité pour elle ni pour son époux. Le couronnement pour les rois de Pologne, est un acte solennel et nécessaire qui leur donne l'exercice de la souveraineté. L'intervalle de l'élection à cette cérémonie, est une suite de l'interregne, qui laisse encore le gouvernement dans les mains du primat. Le nouveau roi ne peut dater son règne que du jour où il reçoit la couronne, et il a les mains liées, jusqu'à ne pouvoir signer simplement roi; il le fait qu'il ajointe élu ». (M. l'abbé Coyer.) Il en est de même à-peu-près des reines en Pologne. Sans le couronnement, elles ne peuvent jouer des honneurs attachés à leur dignité; et lorsqu'elles deviennent veuves, elles perdent leur titre et deux mille ducats de rente que la république leur assigne pour leur douaire.*

A l'ouverture de la campagne de 1696, deux cent mille turcs commandés par un autre Ibrahim, dit Shaitan ou le Diable, parce qu'il faisait la guerre avec cruauté, paraissent sur les bords du Niester. Le roi de Pologne, qui n'a que trente-huit mille hommes à leur opposer, quoique la république lui en eût promis cent mille, passe ce fleuve assez loin de l'ennemi, et va se retrancher près de Zurawno, bourgade de Pokucie, dans un camp déjà fortifié par la nature. Rientôt il s'y voit presque assiégé par l'armée turque qui l'entoure. Les Polonois tremblent. *Ne vous ai-je pas sauvés, leur dit Sobieski, au camp de Podahiere, où nous n'étions que vingt-quatre mille hommes? La couronne aurait-elle effrayé ma tête? Les Turcs s'efforcent d'approcher en conduisant des tranchées; Sobieski tâche de les éloigner par des contre-tranchées. C'est peut-être la première fois que deux armées en pleine campagne se sont approchées ainsi l'une de l'autre. Sobieski, par son intrépidité et par la médiation des puissances amies de la Porte, obtint, le 27 octobre, un traité de paix, qui assure à la Pologne les deux tiers de l'Ukraine avec une partie de la Podolie, dont Kamienieck fut excepté. L'empereur Léopold, menacé d'une nouvelle guerre par le Turc, en 1682, sollicitait on faisait solliciter les secours de toutes les puissances chrétiennes. Le plus prochain était celui de la Pologne. Mais Sobieski, mécontent de Léopold, lui lui refusait le titre de majesté, refusait à son tour de s'allier avec lui. Enfin, le comte Walenstein, secondé par la reine qui avait beaucoup d'ascendant sur l'esprit de son époux, l'engage à signer, le 31 mars 1683, une ligue avec l'empereur. Ce fut le salut de l'empire. Apprenant que Vienne est assiégée par les Turcs au nombre de deux cent mille hommes, sous les ordres de Kara Mustapha, Sobieski vole au secours de la place, suivi de vingt mille hommes qu'il avait laissés à deux cents lieues de lui, sous les ordres du grand général Jablonowski. Cette armée le rejoignant avec une promptitude qui étonna les Allemands et les Turcs; la cavalerie attira l'attention; l'infanterie était moins brillante; quelques bataillons noirs étaient à peine vus. On conseilla au roi de ne leur faire passer un pont que pendant la nuit. Non, dit le prince; et lorsque l'infanterie fut en partie sur le pont, il ajouta : *Regardez la bien; c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi; dans la dernière guerre, ils étaient tous vêtus à la turque. Si ces paroles ne les habillèrent pas, dit énergiquement un de nos écrivains, « elles les enflammèrent ». Le duc de Lorraine vient le joindre. Olle-Brum, le 31 août, avec environ trente mille hommes; l'électeur de Bavière l'attendait avec un pareil nombre. Il arrive à la vue de l'ennemi le 21 septembre. Après avoir considéré sa**

position du haut d'une montagne, cet homme, dit-il, en parlant du soir, *est mal campé; je le connais; c'est un ignorant présomptueux. Nous n'aurons point d'honneur à cette affaire, par la facilité qu'il y aura d'y réussir. Le lendemain, l'escarmouche commença à la pointe du jour. On se bat jusqu'à l'entrée de la nuit. Tout plie enfin, tout fuit devant l'armée chrétienne; les Turcs laissent dans leur camp des richesses immenses. Le roi de Pologne écrivait à sa femme, lui mande : *J'ous ne me diriez pas ce que disent les femmes tartares, quand elles voient leurs maris revenir sans bûche : Vous n'êtes pas un homme, puisque vous rentrez les mains vides; car le grand-air m'a fait son légataire universel. Conduit en triomphe à l'église métropolitaine de Vienne, il s'entonne lui-même le Te Deum, et reste prosterné pendant qu'on le chante. Un prédicateur monte en chaire, et prend pour texte : *Fuit homo missus à Deo. L'empereur, par un retardement affecté, arrive de Passau après la cérémonie. Il s'agitait, pour lui, d'une entrevue avec le libérateur de Vienne. Elle tint, pour éviter le cérémoniel, en pleine campagne, les deux princes étant à cheval. A peine celui qui devait tout à Sobieski, daigne-t-il y prononcer le mot de reconnaissance. On se sépare en moins d'un quart d'heure, avec un mécontentement réciproque. L'armée des Ottomans s'était réfugiée à Javarin, et delà à Bude. Sobieski se met à leur poursuite avec ses Polonois, seuls au commencement d'octobre. Il est battu, le 7 de ce mois, à Rankan, près de Gran, par un corps de leurs troupes, et obligé de fuir avec tant de précipitation qu'il en perd bientôt haleine, parce qu'il était devenu fort réplet. Dans cet état, on le descend de cheval, et on l'étend à terre pour le faire respirer. Dès qu'il s'est repris ses sens, il demande si le prince, son fils, est prisonnier. On le lui amène; la présence du fils rend la vie au père. Il remonte à cheval. Deux jours après, il est au revanche au même lieu. Ce n'est pas par néanmoins sans de grands efforts qu'il remporta la victoire, quoique son armée fût doublée de celle des infidèles, qui laissent sur la place plus de dix-huit mille hommes. Le père d'Avrigny dit que quarante mille turcs et tartares furent encore battus le 4 décembre de cette année, près de Tilgrosin. L'historien de Sobieski ne fait point mention de ce dernier avantage. Ce qui est certain, c'est que Sobieski n'ayant pu obtenir de l'empereur des quartiers d'hiver pour son armée en Hongrie, la ramena à travers les glaces et les neiges des monts Krassch, en Pologne; et arriva le jour de Noël à Cracovie, où la reine son épouse l'attendait.***

Sobieski avait sauvé l'empire; mais il n'avait rien fait pour la Pologne. La nation le sollicitait, le pressait de recouvrer l'importante place de Kamienieck. S'étant mis en marche, l'an 1684, pour cette expédition, il débûta par la prise du château de Jaslowieck qui fit peu de résistance. De là il s'avance vers Kamienieck qu'il se contenta d'observer sans oser en faire le siège. Outre dix mille hommes de garnison, qui défendaient la place, une armée considérable de turcs s'approchait pour la secourir. Sobieski voulut du moins élever une citadelle contre Kamienieck pour en préparer la chute dans un tems plus favorable. Il en vint à bout en six semaines de tems, malgré les efforts des ennemis pour le traverser. Prêt à rentrer en campagne l'année suivante, une maladie le retint et le contraindit de remettre le commandement de l'armée au grand-général Jablonowski. Attaqué par les Turcs dans la forêt Bucovine où il s'était engagé, ce général triompha d'eux, le 9 octobre, avec une armée fort inférieure en nombre, et termina là son expédition.

Sobieski, l'an 1686, ne recevant aucun secours de l'empereur, était prêt d'accepter l'offre que lui faisait, de Kamienieck, le grand-seigneur, pour le détacher de la ligue chrétienne. Léopold rompit cette négociation en promettant à Sobieski de l'aider à faire la conquête de la Moldavie et de la Valachie, pour rendre ses deux principautés héréditaires dans sa maison. Le roi de Pologne, préférant à l'intérêt de la patrie celui de sa famille, obéit à Kamienieck pour se jeter dans la Moldavie.

et n'eût presque besoin que de sa présence pour la subjuguer. Il en fut de même de la Valachie. Mais cette double conquête, que la terreur avait procurée, fut aussi fragile que rapide. Sobieski employa vainement, pour la consolider, les cinq campagnes suivantes dont la dernière fut le terme de ses exploits militaires. Les infirmités que quarante ans de guerre, où il avait toujours payé de sa personne, lui avaient occasionnées, l'obligèrent de résigner le commandement des troupes au grand-général pour ne s'occuper que de l'administration intérieure : ouvrage encore qui passait ses forces. Enfin après avoir langué l'espace d'environ cinq ans, une apoplexie le prit le 27 juin 1696, dans la soixante-sixième année de son âge et la vingt-troisième de son règne. Quelque temps avant cet accident, un évêque, à l'instigation de la reine, l'exhortait, en lui proposant son exemple, à faire un testament. *Vous avez fait un testament, répondit-il ! O MÉDECIN, MÉDECIN PERDENTE PÉRIE !* (Juvenal.) *O médecins, courez-hui la veine du front pour lui rendre son sens ! Il s'imagina que les vivants ne sauraient point s'arranger sans le consentement des morts. Parlant ensuite plus sérieusement, il ajouta : Un testament de ma part ne servirait à rien. Ne voyez-vous pas que tous les Polonais ont la tête renversée et le cœur corrompu ? Puis-je me flatter de rétablir le bon ordre en faisant un testament ? Que sont devenus ceux des rois mes prédécesseurs ? Si j'en faisais un, j'embrasserais davantage les affaires de la nation. Ce prince, le modèle des héros, l'émule et le protecteur des gens de lettres, fut plus regretté des étrangers que de ses sujets. Charles XII versa des larmes en voyant son tombeau, et s'écria : *Un si grand roi ne devait pas mourir.* On ne lit pas qu'aucun polonais ait montré la même sensibilité pour sa mémoire. Il avait épousé, le 6 juillet 1665, MARIE-CATHERINE DE LA GRANGE, veuve de Jacques Radziwiłł, prince de Zamoski, palatin de Sandomir, et fille de Henri de la Grange, marquis d'Arquien, que le pape fit cardinal sur le refus que le roi de France lui fit du titre ducal. Cette princesse, après la mort du roi, son époux, s'étant retirée à Rome, y resta jusqu'en 1714, qu'elle en sortit pour aller demeurer à Biala, où elle mourut le 30 janvier 1714, à l'âge de soixante et quinze ans. Son corps fut transporté à Varsovie. Elle fit Jean Sobieski père de trois fils ; Jacques, mort en 1757 ; Alexandre, mort à Rome, le 19 novembre 1714, à l'âge de trente-sept ans, peu de jours après avoir pris l'habit de capucin ; et Constantin, avec une fille, Cunégonde, mariée, en 1694, à Maximilien, électeur de Bavière.*

#### INTERRÈGNE.

Après la mort du roi Jean Sobieski, plusieurs candidats se présentèrent pour remplir le trône vacant. Les plus renommés furent le prince Jacques, fils aîné du roi défunt, le prince de Conti, et Frédéric-Auguste, électeur de Saxe. La haine que l'on portait à la reine fit bientôt donner l'exclusion au premier. Les deux autres furent élus le même jour 27 juin 1697. Cont part de France à cette nouvelle, le 6 septembre, et vient mouiller à la rade de Danitzk le 26 du même mois. Il attend en vain ses partisans qui lui manquent de parole. La ville et les troupes s'opposent à son débarquement. Enfin le 6 novembre, il reprend la route de France.

#### FREDÉRIC-AUGUSTE I<sup>er</sup>.

1697. FREDÉRIC-AUGUSTE I<sup>er</sup>, électeur de Saxe, fut élu roi de Pologne, le 15 septembre 1697, après avoir abjuré le Lutheranisme. Mais sa femme ne le fut point, parce qu'elle ne voulut pas changer de religion. Cependant le nouveau roi ne fut universellement reconnu que le 16 mai 1698. L'année suivante, par le traité de paix de Carlowitz, où il entra, les Turcs rendirent Kamienick et la Podolia à la Pologne ; qui leur abandonna la Moldavie. Auguste, s'étant depuis livré avec le czar contre Charles XII, roi de Suède, fut irrumpu, le

12 février 1700, en Livonie ; Flemming, son général, met le siège devant Riga ; mais, le 15 mai suivant, il est obligé de lever ses approches des Suédois. Charles XII, étant entré lui-même en Livonie, bat les Saxons, le 19 juillet 1700, près de Riga. Après cette victoire il s'empara de la Curlande, soumet en passant la Lithuanie, et entre victorieux dans Birgum, où quelque temps auparavant le czar et le roi de Pologne avaient fait une ligue contre ce monarque. Il s'avance jusqu'à Varsovie où il fait son entrée au mois de mai 1703, comme il eût fait dans Stockholm. Comblé de Clusoor, le 19 juillet suivant, où les Saxons, abandonnés des Polonais, sont mis en déroute par les Suédois. Charles XII, l'an 1704, fait assembler une diète près de Varsovie, où Frédéric-Auguste est déposé le 15 février. Le 28 du même mois, un parti de Saxons enlève les prières Jacques et Constantin Solovicki, et les conduit à Léipsick. Charles jette les yeux sur le prince Alexandre Sobieski pour le placer sur le trône de Pologne ; et lui en fait la proposition. *A Dieu ne plaise,* répond Alexandre, *que je profite du malheur de mon état pour obtenir une couronne à laquelle il n'est pas de droit que moi de prétendre.* Le palatin Stanislas Lecinski vient ensuite, de la part de l'assemblée de Varsovie, pour traiter avec Charles de l'élection d'un nouveau roi. La physionomie ouverte du député, ses manières nobles, son éloquence forte, mais simple, l'amour patriotique dont les étonnantes malgré lui, frappent le monarque suédois et fixent son attention. Comment pourrions-nous faire une élection, dit Stanislas, *qui les princes Jacques et Constantin Sobieski sont captifs ? Comment délivrerai-je un autre républicain,* répliqua le roi, *son ne se fait pas une élection ?* Dès lors, le choix du nouveau roi de Pologne est déterminé dans l'esprit de Charles.

#### STANISLAS I<sup>er</sup>.

1704. STANISLAS LEZINSKI, palatin de Posnanie, né à Léopol, ou Lemberg, dans la Russie-Rouge, le 20 octobre 1677, fils de Raphaël Lecinski, palatin de Russie, et d'Anne Jablonska, fille d'un des plus grands hommes qu'ait eus la Pologne, fut élu roi de Pologne, le 12 juillet 1704, sur la démission du roi de Suède, par la diète des confédérés. Le 31 août suivant, le roi Auguste, toujours poursuivi par le roi de Suède, trompe la vigilance de son ennemi, et rentre subitement dans Varsovie, d'où Stanislas n'eût que le temps de se sauver avec sa famille. Au mois de novembre suivant, Auguste se rend à Cracovie ; mais il y resta peu. Instruit que les deux rois, Charles et Stanislas, s'approchaient, il prend la poste, se sauve par la Silésie et la Bohême, et arrive, le 23 décembre, à Brême. Stanislas, l'an 1705, est couronné, le 4 octobre, à Varsovie avec CATHERINE DE BRIN OPALINSKA, son épouse, en présence du roi de Suède qui assista accompagné à la cérémonie. Schulenburg, général des Saxons, continue à défendre son maître. Mais il est mis en déroute, le 15 février 1706, par Beaschid, général suédois, à Grossenhildt. Cette action ruina entièrement le parti d'Auguste. Au mois de septembre suivant, tout l'électorat d'Auguste s'avance alors vaincu, et demande la paix. Elle est conclue, le 29 du même mois, à Alt-Haenstadt. Les principales conditions furent qu'Auguste reconnerait à tout l'électorat de Pologne et à l'alliance des Russes. Le roi exige de plus, pour comble d'humiliation, qu'il écrivit à Stanislas une lettre de félicitation sur son avènement au trône. Mais la bataille de Pultawa, gagnée, le 8 juillet de l'an 1709, sur les Suédois par les Russes, changea entièrement la face des affaires en Pologne comme en Suède. Auguste alors désouvoit le traité d'Alt-Haenstadt, rentre en Suède, le jour d'août, oblige Stanislas à se retirer dans la Poméranie suédoise, et se remet en possession du trône. Le 17 août, assemblée à Thorn le 2 octobre suivant, le reconnaît de nouveau pour son légitime souverain par une déclaration qu'il rend publique.

## FRÉDÉRIC-AUGUSTE, rétabli.

1709. Frédéric-Auguste, rétabli solennellement sur le trône, eut à combattre, pendant quelques années, les restes du parti de Stanislas, commandés par le palatin de Kiow. Tous les princes du Nord s'étaient cependant ligués pour partager les dépouilles de Charles XII, que sa défaite avait obligé d'aller chercher une retraite en Turquie. Stanislas, fidèle à son protecteur, quitta la Pologne, inondée par les Russes, pour aller s'opposer au démembrement de la Suède. Stralsund, Rostock, Stettin et Gustrow, furent les théâtres, si non de ses succès, au moins de sa valeur. Ne pouvant se maintenir en Pomeranie, il passa en Suède, et vint à bout d'y étouffer les révoltes naissantes. Il eût bien souhaité pouvoir de même rendre la paix à sa patrie par une abdication volontaire; mais sa délicatesse ne lui permettait pas de faire cette démarche sans le consentement du roi de Suède. Pour l'obtenir; il part, l'an 1713, et va trouver Charles XII à Bender, ou Bessarabie. L'inflexible roi de Suède ne veut consentir à aucun traité entre Auguste et Stanislas. Celui-ci l'ayant quitté, traverse l'Allemagne, et arrive, l'an 1714, à Deux-Ponts, qu'on lui avait assigné pour sa demeure, avec les revenus de ce duché. Ce fut là qu'il rassembla sa famille. Nouveaux troubles, l'an 1715, en Pologne. La noblesse les excite au sujet des contributions que le roi Auguste exigeait pour les besoins de l'état et la solde des troupes étrangères répandues dans le royaume. On prend les armes de toutes parts. Les confédérés ne les mirent bas qu'en 1717. La mort de Charles XII, arrivée le 11 décembre de l'année suivante, délivra Auguste d'un ennemi qu'il avait encore, malgré ses malheurs, à respecter. Elle priva en même temps Stanislas de son unique appui. La France ouvrit alors un asile à cet infortuné prince. Il quitta, l'an 1719, la duché de Deux-Ponts, et va faire son séjour à Weissenbourg, dans l'Alsace française. Auguste, la même année, par la négociation du comte Poniatowski, conclut avec Ulrique-Éléonore, reine de Suède, un traité de paix dont les conditions furent qu'il eût reconnu Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, pour roi légitime de Pologne; que Stanislas garderait le titre, et les honneurs de la royauté, que tous ses biens héréditaires lui seraient rendus, et que les Polonois lui accorderaient un revenu proportionné à sa dignité, et que ses partisans retendraient dans les biens, titres et prérogatives dont ils avaient été dépouillés pendant les troubles de l'état. Mais ce traité ne fut publié qu'en 1720.

Frédéric-Auguste n'ayant plus d'ennemis au dehors, ne cessa point d'en avoir dans la Pologne. Il eut besoin de toute sa prudence pour contenir les esprits factieux et apaiser les murmures qu'excitaient la jalousie des Polonois contre les Saxons, et les inimitiés des différents sectes qui partageaient la Pologne. Il se vit même obligé, l'an 1726, de s'opposer à l'élection que la noblesse de Carladie avait faite de Maurice, comte de Saxe, son fils, pour leur duc. Une maladie emporta ce monarque, le 1<sup>er</sup> février 1733, à Varsovie, dans le temps qu'il se préparait à faire un voyage pour les besoins de l'état. Il fut plus regretté des Saxons qu'il avait ruinés pour acquiescer la royauté de Pologne ou pour s'y maintenir, que des Polonois dont il avait acheté les suffrages à prix d'argent, et payé les autres services par de grands bienfaits. (Voy. les *Électeurs de Saxe*.)

## INTERREGNE.

A la nouvelle de la mort de Frédéric-Auguste, Stanislas part de Chambord, où il résidait depuis 1725, pour la Pologne; arrive, le 28 septembre 1734, à Varsovie, et le 12 du même mois il est de nouveau proclamé roi par la diète, à l'unanimité. L'impératrice de Russie envoyait cependant un corps de trente mille Russes, commandé par Laszi, pour faire élire roi de

Pologne le nouvel électeur de Saxe. La diète, à leur approche, se dissipe, et Stanislas, avec une partie de ceux qui lui étaient attachés, se retire à Dantzick. Une faction, à la tête de laquelle était le prince Wiegnowicki, s'assemble près de Praage, et y proclame roi, le 5 octobre 1733, Frédéric-Auguste, fils du roi défunt. Ce prince est couronné, le 17 janvier 1734, avec son épouse, à Cracovie. L'armée des Russes, au mois de février suivant, vient assiéger Stanislas à Dantzick: il s'y défend l'espace de six mois en héros. Les ressources lui manquent à la fin. Pris de tomber entre les mains des Russes, qui avaient mis sa tête à prix, il s'échappe au commencement de juillet, et passe, à la faveur de plusieurs déguisements, en Prusse, à travers mille dangers. Après un séjour de près d'un an à Koenigsberg, il revient en France au mois de juin 1736. (Voy. Stanislas, *duc de Lorraine*.)

## FRÉDÉRIC-AUGUSTE II.

1734. FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, fils de Frédéric-Auguste I<sup>er</sup>, élu, comme on l'a dit, roi de Pologne le 5 octobre 1733, et couronné le 17 janvier suivant, ne fut universellement reconnu que dans la diète de pacification, ouverte à Varsovie le 23 juin 1734, et terminée le 9 juillet auvaot. Stanislas depuis sa retraite avait toujours un parti puissant qui, ayant reçu des mortifications du roi Auguste, murmurait contre le gouvernement. Le prince fugitif, apprenant qu'ils étaient prêts à prendre les armes, les exhorta, par une lettre très touchante et très affective, à imiter sa résignation à la volonté divine. Le règne de son rival fut une suite continuelle de contradictions et de traverses. Jamais les diètes ne furent plus orageuses, plus importantes par les objets différens de leur convocation, plus insultées par l'entêtement de leurs membres et leur rupture précipitée, que sous le gouvernement du roi Frédéric-Auguste II. On vit des diètes se déchirer avant la diète générale; on vit des diètes où il ne fut pas possible d'être un maréchal; on en vit où les saluts éternels, où le sang coula avant même qu'on eût agité aucun affaire, et jamais on ne connut mieux le danger du *liberum veto*. (Hist. Univ.) Les dissensions qui troublaient la Pologne firent néanmoins un bon effet; ce fut d'empêcher la nation de prendre parti dans les guerres de ses voisins. En vain dans celle qui s'éleva pour la succession de l'empereur Charles VI, les émissaires de la reine de Hongrie, ceux du roi de Prusse, ceux de la Bavière et ceux de la Saxe, prodiguèrent-ils l'argent, les promesses et les menaces, pour attirer la Pologne dans l'un de ces partis. Jamais ils ne purent la résoudre en faveur d'aucune des puissances belligérantes, et le résultat des assemblées qu'on tint à ce sujet, fut toujours de garder la neutralité, faute de pouvoir s'accorder. Tandis que le royaume entier de Pologne était dans la plus grande confusion à cause de l'élection des nonces pour la diète extraordinaire, le seign apprît la mort de Frédéric-Auguste II, arrivée à Dresde le 5 octobre 1763. Ce prince, à la paix d'Hulsternbourg, conclue le 15 février de la même année, était retourné dans son électorat, d'où, sans auparavant, l'invasion du roi de Prusse l'avait obligé de sortir pour se retirer en Pologne. Son autorité peu respectée dans ce royaume par la constitution, y devint moins imposante encore par ses malheurs. (Voyez les *électeurs de Saxe*.)

## INTERREGNE.

Le nouvel électeur de Saxe; après la mort de son père, écrit au primat et au sénat de Pologne, pour demander la couronne. Mais, au milieu de ses espérances, il meurt de la petite-vérole le 17 décembre de la même année 1763. Le prince Xavier, son frère, se mit ensuite sur les rangs. Mais ses vœux furent traversés par l'impératrice de Russie et le roi de Prusse, qui se con-

certèrent pour faire élire un piaste. On tint, dès le mois de février 1764, des diétines, dont plusieurs furent très tumultueuses. Celle de Gradentz le fut par dessus toutes. Un corps de troupes russes, que la czarine avait envoyé dans cette ville, sous prétexte de garder un magasin qu'elle y avait établi, y occasionna une querelle qui coûta la vie à quelques personnes. La diète d'élection s'ouvrit le 27 août 1764, et, le 6 septembre, le nouveau roi fut élu avec une unanimité très rare dans les annales de la Pologne.

#### STANISLAS-AUGUSTE.

1764. STANISLAS-AUGUSTE, grand-panetier de Lithuanie, né le 17 janvier 1732, de Stanislas-Cioleck, comte de Poutawski, grand-trésorier de la couronne de Pologne, et de Constance Czatoinska, élu roi de Pologne le 6 septembre 1764, fut proclamé le lendemain, et couronné le 25 novembre suivant. Huit jours après son élection, (le 4 septembre) les ministres du roi de Prusse lui présentèrent, de la part de leur maître, un mémoire en faveur des Dissidents; c'est ainsi qu'on nomme en Pologne tous les Chrétiens qui ne sont pas de la communion romaine. Semblable mémoire présenté le 19 du même mois par les ministres de Russie. L'affaire est renvoyée à la diète prochaine. Elle se tint, l'an 1766, à Varsovie. Les rois d'Angleterre, de Danemark, de Sardaigne et de Prusse, réunis à l'impératrice de Russie, y demandèrent, par leurs ministres, que les Dissidents soient égaux au reste des citoyens. La demande est rejetée. Les Dissidents, l'année suivante, firent une confédération entre eux, pour assurer l'effet de leurs prétentions. Les Catholiques se confédérèrent de leur côté pour les traverser. Nouvelle diète qui s'ouvrit le 5 octobre de la même année 1767. Le prince Repnin, ambassadeur de Russie, fait entourer la ville par ses troupes, et le 13 du même mois, les évêques de Cracovie et de Kiev sont enlevés par ses ordres, pour être transportés en Russie. Plusieurs sénateurs eurent le même traitement. Le 21 du mois suivant, l'affaire des Dissidents est terminée à leur avantage. Plusieurs magnats et autres nobles réclament contre la violence dont on avait usé à l'égard de la diète. Le maréchal de la confédération de Lithuanie proteste contre tout ce qui s'est passé ou se passera sous l'influence des troupes étrangères; il sort incontinent de l'assemblée, quitte ensuite la Pologne et se retire à Rome pour se mettre à l'abri de toutes poursuites. Il avait eu la précaution de vendre, avant cette démarche, tous ses biens. La diète, continuée par la présence des troupes russes, ne prit aucune part à la protestation du maréchal, et continua tranquillement ses opérations jusqu'au 5 mars 1768, qu'elle tint sa dernière séance. En terminant cette assemblée, on déclara que la confédération générale des états, ainsi que celle des Dissidents, était rompue. C'étaient les deux grandes confédérations nationales dans lesquelles s'étaient fondus, l'année précédente, toutes les petites associations. Le calme paraissait retabi par la diète. Mais il ne tarda pas à être troublé. Les confédérations particulières se renouvelèrent, les unes formées par les Dissidents, qui se plaignaient d'être vexés par les Catholiques, les autres composées de ceux-ci pour réprimer les violences, jusqu'alors inouïes, qu'exerçaient les Russes. La première, et l'une des plus considérables, fut celle de Bar, en Podolie. Elle portait cette devise sur ses drapeaux : *Pro religione et libertate*. Elle attaquait les troupes de la couronne en Podolie, et mit en fuite le commandant, après leur avoir débouché deux mille hommes. Chaque jour vit bientôt paraître des manifestes publiés par les confédérations, et des contre-déclarations au nom du roi. Les troupes polonaises refusèrent de combattre les confédérés quand elles les rencontrèrent. Souvent, elles passaient sous leurs drapeaux par régiments entiers. Au milieu des troubles et des massacres qui désolaient la république, il ne

paraît pas, dit M. Williams, qu'il y ait eu une seule goutte de sang répandue dans un combat entre les troupes nationales et les confédérés; ce qui montre, ajoute-t-il, que la nation entière était favorable aux confédérations. Mais il se passait à peine un jour sans qu'il y eût des escarmouches entre les Russes et les confédérés. L'animosité était devenue si grande entre les deux nations, que les simples particuliers en venaient aux coups par-tout où ils se rencontraient; chaque jour produisait des meurtres et des cruautés abominables. La plupart des confédérations n'étaient pas moins ennemies du roi que des Russes. Un de leur parti pillait et brûlait la ville de Zaleszwick, afin de mortifier ce prince, qui avait pris beaucoup de peine à y établir différentes manufactures. La confédération d'Halicz, commandée par le staroste Potocki, avait mis sur ses drapeaux une croix rouge avec cette devise : *Vivrois à l'aide de cette croix*. Weisman, colonel russe, battit Potocki, et le poursuivit jusqu'en Moldavie, où il entra lui-même. Le prince moldave et le pacha de Choczim lui représentèrent, qu'en entrant sur les terres du grand-seigneur, il enfreignait les traités. Le vainqueur répondit qu'ils les avaient enfreints eux-mêmes en donnant retraite aux vaincus. Bientôt après on vit paraître (le 30 octobre 1768) un manifeste de Mustapha III, par lequel il déclarait la guerre à la Russie. Le roi Stanislas-Auguste y était traité avec le plus injurieux mépris. L'impératrice Catherine II repoussa à ce manifeste par un écrit où elle justifiait sa conduite, et finissait par déclarer la guerre aux Turcs. On vit alors, d'un côté, arriver en Pologne de nouvelles troupes envoyées par la Russie, et de l'autre, des Turcs se joindre aux confédérés.

Bientôt les confédérations désuées entre elles se disputèrent la prépondérance. Les maréchaux Szaniawski et Malczewski en vinrent aux mains à la tête de leurs troupes, entre Gnesne et Tremesou. Le nom de confédéré devenant odieux, les rebelles prirent, en 1770, celui de nouveaux croisés, et se signalèrent par les mêmes désordres et les mêmes fureurs que les anciens.

Les cours de Vienne et de Berlin n'avaient pris, jusqu'alors, aucune part aux troubles de la Pologne. Mais, en 1771, elles commencèrent à faire avancer leurs troupes sur les terres de la république. Une partie des Prussiens alla camper sous les murs de Thorn, et l'autre occupa le palatinat de Posnanie. Les Autrichiens pénétrèrent dans celui de Cracovie et dans le district de Sandomir. Les généraux des troupes de ces deux puissances ne dissimulèrent pas les prétentions de leurs maîtres sur quelques parties de la Pologne. Les rebelles s'en prirent au roi. N'ayant pu réussir à le faire déposer, ils osèrent attenter sur sa personne. Le monarque, retournant le soir à son palais, le 3 novembre 1771, son carrosse fut tout-à-coup attaqué dans l'obscurité, au coin d'une rue de Varsovie, par six hommes à cheval, qui, après avoir tiré sur la voiture, avaient fait au prince deux blessures à la tête, et lui avaient tué ou blessé deux gentilshommes ses écuyers et ses pages. L'enlèvement et l'emmenement hors de la ville, en le faisant marcher à pied entre deux cavaliers qui le tenaient par la main. En traversant un bois il se demandait plusieurs fois s'il en était d'immoler la victime. Trois fois Stanislas-Auguste vit les arbres lever sur sa tête. Ils le conduisaient à Modzin; mais les cris continus des Russes qui cherchaient le roi, et le bruit du canon les ayant déconcertés, ils prennent la fuite, et laissent le monarque entre les mains de Kosinski. Cet officier, touché de compassion, descend de cheval, se jette aux pieds du roi, lui demande pardon et le même, à travers une forêt et des marais, à un milin, d'où il fut reconduit à Varsovie, par des troupes du général russe, qu'il avait fait avertir.

Ce fut en 1772 que les cours de Vienne et de Berlin manifestèrent le dessein qu'elles avaient de démembrer la Pologne. Le roi de Prusse, de l'année précédente, avait enlevé de la Grande-Pologne plus de douze mille familles, et les avait en-

voées peupler les sables stériles et déserts de ses pays héréditaires; il continuait de lever des contributions excessives dans la Prusse polonoise; il avait étalé autour des villes de Dantzick et de Thorn, des douanes, où l'on percevait des droits exorbitants sur toutes les choses nécessaires à la vie; ses officiers enrôlaient de force les jeunes gens capables de porter les armes. Les Autrichiens se conduisaient avec plus de modération. Ils assuraient à la vérité, le 9 juin, les salines royales qui faisaient un des grands revenus de la couronne; mais ils n'obligèrent pas les magistrats des lieux dont ils se rendirent maîtres, à prêter serment de fidélité à l'impératrice reine. Le 18 septembre, les ministres de Pétersbourg et de Berlin déclarèrent au roi et au sénat, par un manifeste, que leurs souverains respectifs étaient déterminés à faire valoir d'anciens droits sur une partie des domaines de la république. Le 26 du même mois, l'envoyé de l'impératrice remit fit la même déclaration. Les trois puissances spécifièrent ensuite, dans des mémoires particuliers, les cantons qu'elles voulaient s'approprier en vertu de leurs droits prétendus; et commencèrent par en prendre possession. Le roi et le sénat de Varsovie publièrent, le 17 octobre, une contre-déclaration qui excita d'autant plus l'indignation des trois cours, qu'elle faisait une impression contraire dans le public. Les trois puissances demandaient la convocation d'une diète nationale. On différait de la convoquer; mais les alliés profitèrent de ces délais pour rapprocher vers le centre les cordons de leurs troupes. La diète, enfin, s'ouvrit le 19 avril 1773. Ce jour même les députés de Podolie, de Volhynie eurent le courage de publier un manifeste par lequel ils protestaient contre tout ce qui se ferait. Alors il se forma, sous les auspices des trois cours, une confédération à laquelle le roi et les nobles furent obligés d'acquiescer. C'étaient les derniers efforts de la liberté expirante. La cession exigée par les trois puissances, fut consommée sans retour le 13 mai 1773. Toute la Prusse royale, avec ses fiefs et dépendances, fut abandonnée à la maison de Brandebourg. On fit cependant une exception en faveur des villes de Dantzick et de Thorn, qui restèrent villes libres. Le roi de Prusse eut de plus la Varnie et cette partie de la Pologne et de la Poméranie, qui se trouve entre la Pomeranie et la rivière de Netze. Le lot de la maison d'Autriche, fut toute la rive droite de la Vistule, depuis Biala jusqu'au confluent de la Vienne dans la Vistule, les palatinats de Lublin, de Belz et de Russie, et une partie de la Podolie jusqu'à Kamioieck. Enfin la Russie eut, dans son partage, le palatinat de Livonie, la plus grande partie de celui de Polock, les palatinats entiers de Witteba et de Niculawa, et partie de celui de Minsk. Ce n'était pas assez au gré des puissances alliées, de démembrer la Pologne; elles voulaient encore changer sa constitution, parce qu'elle était réellement vicieuse, et qu'en plusieurs points elle avait besoin de réforme. C'est à quoi elles enjoignirent à la diète de travailler. Mais comme cette assemblée, dont la durée était fixée à six semaines, était sur le point de se séparer, on nomma parmi les doctes des commissaires pour cette opération, qui

les occupa durant tout l'hiver de 1773 à 1774, et une partie de l'été suivant. Le résultat de leur travail fut l'établissement d'un conseil permanent, présidé par le roi et composé de trois évêques, auxquels sera toujours adjoint le primat, de onze conseillers séculiers de l'ordre des sénateurs, de quatre ministres, d'un maréchal et de dix-huit conseillers de l'ordre equestre. On laisse au roi la liberté de convoquer les diètes; son nom doit paraître à la tête de toutes les ordonnances; il peut donner audience aux ministres étrangers; mais il ne peut rien conclure sans le concours du nouveau conseil. On lui octe le pouvoir de nommer les évêques, les palatins, les ministres, à moins qu'il n'y ait une nomination de trois sujets proposés par le conseil permanent. Dans ce cas il pourra choisir l'un des trois candidats. Les biens royaux ne seront plus à sa disposition. Les Dissidents sont exclus du conseil permanent, et la religion catholique sera toujours la religion dominante, que le roi sera tenu de professer.

Telle fut la constitution de la Pologne jusqu'en 1793, que l'impératrice de Russie fit entrer ses troupes, au mois de mai, dans ce royaume. Gagné par sa victoire, le comte Felix Potocki se mit à la tête de la confédération de Targowicz; le roi fut obligé d'y accéder; le second partage annoncé en avril 1793 eut son effet en juillet, et en novembre suivant le prince Rypin remit à Stanislas une lettre de Catherine, portant que « l'effet » des arrangements pris par elle devenait la cessation de l'autorité royale en Pologne; qu'ainsi, on lui donnait à juger » s'il n'était pas convenable qu'il abdiquât formellement. » Stanislas, en effet, cédant au vœu de l'impératrice, signa l'acte d'abandon d'un trône qu'il lui devait, et qu'il se put oser défendre ni conserver. Ce prince, que Paul 1<sup>er</sup> appela auprès de lui, et qu'il dédommagea par tous les égards dus au malheur, mourut à Pétersbourg, le 11 avril 1796. Capable de se faire aimer dans la société privée, il était peu propre à commander aux hommes et à les défendre, instruit et spirituel, il parlait et écrivait les sept principales langues de l'Europe. Tel fut le sort de la Pologne, et celui de Stanislas, à qui l'impératrice, en 1785, lors de son voyage en Tauride, avait donné les espérances les plus flatteuses, jusqu'à lui promettre de faire déclarer le prince Joseph-Poniatowski, son neveu, héritier du trône de Pologne. Toute l'Europe connaît la fin de ce dernier prince, qui périt au passage de l'Elster, en 1813, dans la campagne désastreuse de Russie. Depuis la mort de Stanislas jusqu'en 1815, la Pologne, démembrée, passa sous la domination de la Prusse, de l'Autriche, de la Russie et de la France, qui se fit la conquête qu'elle a conservée jusqu'en 1814.

## ALEXANDRE PAULOWITCH.

1815. ALEXANDRE PAULOWITCH, empereur de Russie, fils aîné de Paul 1<sup>er</sup>, après avoir vaincu Napoléon dans la campagne de 1814, et reconquis la Pologne, prit possession de la partie de ce royaume réunie désormais à la Russie, et en fut élu roi le 9 juin 1815. (Voyez les empereurs de Russie.)

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES DUCS DE CURLANDE.

**L**a Curlande, en latin *Cornonia*, faisait autrefois partie de la Livonie, dont elle est séparée par la Duna. Elle en fut détachée lorsque Gothard Kettler, maître des chevaliers Teutoniques de Livonie, après avoir embrassé le Luthéranisme, céda ses droits et les privilèges de son ordre, avec la ville de Riga, capitale du pays, au roi de Pologne Sigismond-Auguste. Ce prince érigea la Curlande avec le Sémigalle en duché, pour être possédés par Kettler et ses descendants, sous la protection de la Pologne. Goldingen est la capitale de la Curlande, et Mittau celle du Sémigalle; mais cette dernière ville est la résidence du duc.

### GOTHARD KETTLER.

1561. **GOTHARD KETTLER**, d'une maison illustre du duché de Berg, nommé duc de Curlande en 1559, en reçut l'investiture du roi Sigismond-Auguste en 1561. Il demeura neutre et vécut en paix au milieu des guerres de la Pologne avec la Suède. On met sa mort au 17 mai 1587. Il avait épousé, l'an 1566, **ANNE**, fille d'Albert, duc de Mecklenbourg-Schwerin (morte en 1604) dont il eut deux fils et deux filles. Les princes sont Frédéric et Guillaume; les princesses, Anne, mariée, l'an 1586, au prince de Radziwil, et Elisabeth, alliée, en 1595, avec Adam-Wenceslas, duc de Teschen, en Silésie.

### FRÉDÉRIC.

1587. **FRÉDÉRIC**, fils de Gothard, lui succéda dans le duché de Curlande. Il seconda la Pologne contre la Suède; mais il s'en trouva mal, et courut risque de perdre ses états. Frédéric mourut, le 17 août 1643, sans enfants d'**ELISABETH-MADELEINE**, son épouse, fille d'Ernest-Louis, duc de Poméranie-Wolgast.

### GUILLAUME.

1643. **GUILLAUME**, succéda, dans le duché de Curlande, à Frédéric, son frère, auquel il survécut à peine deux ans, étant mort en 1643. Il avait épousé **SOPHIE**, deuxième fille d'Albert-Frédéric, duc de Prusse et marquis de Brandebourg, et de Marie-Éléonore de Clèves, sœur aînée de Jean-Guillaume, dernier duc de Clèves, Juliers, etc. De ce mariage sortit un fils qui suit.

### JACQUES.

1643. **JACQUES**, né l'an 1610, hérita de Guillaume, son père, du duché de Curlande. Pacifique de son caractère, il voulut, à l'exemple de son père, se ménager entre la Suède et la Pologne, par une exacte neutralité; mais il n'y gagna rien.

Les Suédois l'enlevèrent dans Mittau, l'an 1658, et le retinrent prisonnier à Jwanogrod jusqu'à la paix d'Oliva, conclue en 1660. Jacques mourut le 31 décembre 1684, et non pas 1680, comme le marque Moréri. Il avait épousé, le 30 septembre 1645, **LOUISE-CHARLOTTE**, fille de Georges-Guillaume, électeur de Brandebourg, dont il laissa Frédéric et Ferdinand qui suivent; Alexandre, tué au siège de Bude en 1686; et Marie-Amélie, femme de Charles, landgrave de Hesse-Cassel. Le duc Jacques avait eu trois autres enfants décédés avant lui, savoir Charles-Jacques, né l'an 1654, mort à Berlin en 1677; Louise-Elisabeth, femme de Frédéric de Hesse-Hombourg; et Charlotte-Sophie, abbesse de Herford.

### FRÉDÉRIC-CASIMIR.

1683. **FRÉDÉRIC-CASIMIR**, succéda au duc Jacques, son père. Il mourut le 22 janvier 1698, à l'âge de quarante-huit ans, étant né l'an 1650. Il avait été marié deux fois, 1<sup>re</sup>, l'an 1675, à **SOPHIE-AMÉLIE**, fille de Henri, comte de Nassau-Siegen, morte en 1688; 2<sup>e</sup>, l'an 1691, à **ELISABETH-SOPHIE**, fille de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Du premier lit il laissa Louise-Amélie, mariée, le 6 mars 1703, à Frédéric-Guillaume, prince de Nassau-Siegen; du deuxième vint, le 9 juillet 1694, un fils qui suit. Elisabeth-Sophie, deuxième femme de Frédéric-Casimir, lui survécut et prit une deuxième alliance, le 30 octobre 1703, avec Christian Ernest, marquis de Brandebourg-Baréth, et une troisième, le 3 juin 1714, avec Ernest-Louis, duc de Saxe-Meiningen.

### FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

1698. **FRÉDÉRIC-GUILLAUME**, fils de Frédéric-Casimir, né le 19 juillet 1694, lui succéda sous la régence de Ferdinand, son oncle. Son pays souffrit beaucoup de la part des Suédois, des Polonois et des Moscovites, qui s'en emparèrent tour-à-tour. Ce prince mourut le 21 janvier 1711, sans laisser d'enfants d'**ANNE IVANOVNA**, fille du prince Ivan, son épouse, qui lui survécut, et mourut sur le trône de Russie.

Ferdinand Kettler, deuxième fils de Jacques, duc de Curlande, après la mort du duc Frédéric-Guillaume, son neveu, voulut se mettre en possession de la Curlande. Mais le czar Pierre le Grand, sous prétexte d'assurer le douaire de la duchesse Anne, sa nièce, envoya des troupes qui s'emparèrent de Mittau. Ferdinand en demanda vain l'investiture à la république de Pologne. Elle différa toujours dans la vue de réunir la Curlande à la couronne. Un règlement fait dans une diète tenue en 1699, l'autorisait à faire cette réunion. Il por-



tait en effet que lorsque le fief de Curlande viendrait à vaquer, il serait réuni au royaume et réuni en palatinat.

Ce dessein ayant échoué, l'an 1726, les états de Curlande s'assemblèrent et élurent le 28 juin, pour successeur de Ferdinand, le comte Maurice de Saxe, fils naturel du roi de Pologne et de la comtesse de Sonnesmarck. Cette élection fut également réprouvée par la Russie et la Pologne. La duchesse douairière, Anne Trauvonay qui l'avait procurée dans l'espérance d'épouser le comte, la soutint de tout son crédit. Elle alla même à Riga et à Saint-Petersbourg solliciter en faveur de Maurice. Mais étant depuis aperçue d'une infidélité qu'il lui avait faite, elle l'abandonna, et travailla à faire tomber le duc sur la tête du prince Menzikof, favori de Catherine, impératrice de Russie.

L'an 1727, Menzikof envoie huit cents russes en Curlande, qui investissent et assiègent le palais du comte à Mittau. Maurice se défend avec soixante hommes, de manière qu'il oblige les Russes à lever le siège. La Pologne cependant arme de son côté. Le comte, retiré dans l'île d'Usmeitz, fait tête avec trois cents hommes à quatre mille Russes qui veulent le forcer dans cette retraite. Le général russe désespérant d'y réussir, substitue la perfidie à la force et tente de surprendre le comte dans une entrevue. Instruit de ce complot, Maurice le fait rougir de sa lâcheté, rompt la conférence et passe dans l'île de Memmel, attendant de ses sujets des secours qui ne viennent point. Enfin, obligé de céder à la force, il quitte, au mois d'août, la Curlande pour retourner en France d'où il était venu.

L'an 1735, le duc Ferdinand meurt à Dantzick sans laisser d'enfants mâles. Il était couronné entre la Pologne et la Russie que ce cas venant, le duché de Curlande et de Semigalle retournerait sous l'insubordination de la Pologne. Mais la czarine Anne parvint à faire élire duc de Curlande, le 13 juillet, JEAN ERNEST DE BIRON, son favori, petit-fils du premier palatin de Jacques, duc de Curlande, qui avait pris en entrant à la cour de Russie le nom et les armes de la maison des ducs de Biron en France. Son élection fut confirmée le 17 juillet par le roi de Pologne; et il prit possession de ses états sans contradiction manifeste, mais non toutefois sans murmures secrets. La noblesse curlandaise avait risqué jusqu'à très-remuante, et surtout très-libre dans ses discours. Le nouveau duc trouva, dit M. le comte de Manstein, un moyen tout particulier d'arrêter les discours. Ceux qui étaient ronfleurs ou soupçonnés d'en avoir tenu, étaient arrêtés par des gens masqués, jetés dans une voiture couverte, et transportés en Sibirie. L'an 1740, après la mort de l'impératrice Anne, Biron étant tombé dans la disgrâce, fut arrêté la nuit du 19 au 20 novembre, par ordre de la princesse Anne, mère du nouvel empereur Ivan VI, transporté au château de Schlüsselbourg, puis exilé en Sibirie. (Voy. Ivan VI, czar de Russie.)

L'an 1741, les états de Curlande regardant l'exil de Biron comme une mort civile, le raient de la liste de leurs ducs, et, à la recommandation de la princesse, mère du czar, élisent, d'une voix unanime, à sa place, Louis-Ernest de Brunswick-Bevern, beau-frère de cette princesse. Après cette élection, ils envoient une députasion solennelle au roi de Pologne pour lui en demander la confirmation, et le supplier d'accorder au prince élu l'investiture du duché de Curlande et de Semigalle, à titre de fief. Mais la révolution qui arriva peu de temps après en Russie, fit que le roi et la république différèrent de ratifier cette élection. La Curlande fut gouvernée par les états jusqu'en 1759.

L'an 1758, l'impératrice de Russie, Elisabeth, ayant déclaré, par son ministre, aux états de Curlande que, par des

raisons politiques, elle ne permettrait jamais au duc de Biron, ni à sa postérité mâle de sortir de son empire, ils députent au roi de Pologne, M. Schepping, pour lui représenter que, d'après cette déclaration, ils doivent regarder comme vacant le trône de Curlande, et cela avec d'autant plus de fondement, que jamais le duc de Biron n'a résidé parmi eux, ni reçu leur serment de fidélité. En conséquence ils supplient sa majesté de leur donner pour duc le prince CHARLES-CHRISTIAN, son troisième fils. Le roi, de l'avis du sénat, déférant à leur demande, investit ce prince du duché de Curlande et de Semigalle, par son diplôme du 8 janvier 1759, revêtu du sceau de la couronne et de celui du grand duc de Lithuanie, Charles-Christien, aussitôt qu'il eut reçu l'investiture, adressa à la régence du pays les lettres réversales, qu'il l'eut obligé de promettre avant son élection; lettres par lesquelles ils s'engageaient à maintenir en Curlande, la confession d'Augsbourg, de manière à ne jamais permettre aux Catholiques d'y faire l'exercice public de leur culte. Tout étant réglé à la satisfaction des états, le nouveau duc partit pour Mittau, d'où il se rendit à Saint-Petersbourg, afin d'y consommer ce qui restait à décider par rapport à la levée du séquestre du duché, et aux moyens de pourvoir d'une manière convenable les enfants de l'ex-duc de Biron. Mais la fortune n'avait pas abandonné ce dernier sans retour.

L'an 1763, le duc de Biron, rappelé de son exil par la nouvelle impératrice de Russie, Catherine II, est remis en possession du duché de Curlande, le 22 janvier, jour de son entrée solennelle à Mittau. Le prince Charles, soutenu par une partie des nobles de Curlande, proteste contre la nouvelle prise de possession de Biron, et se maintient dans le palais ducal de Mittau, contre les troupes russes jusqu'au 27 avril de la même année. Mais, ne recevant point de secours du roi, son père, il abandonne la Curlande et retourne à Varsovie. Le 17 juillet suivant, le duc de Biron, toujours soutenu des Russes et appuyé d'un *concluchin* de la diète de Pologne du 30 juin précédent, se fit prêter le serment de fidélité par les Curlandais. Le sénat de Pologne le confirma, l'année suivante, dans son duché. Le 31 décembre de la même année, le roi Stanislas II, donne à Pierre de Biron l'investiture de la Curlande et de Semigalle, pour lui et pour le duc Jean-Ernest, son père. La noblesse de Curlande, attachée au prince Charles, refuse de les reconnaître, et fait citer, l'an 1765, le duc de Biron, père, au tribunal de relation, établi à Varsovie, pour répondre sur huit chefs d'accusation. Ce tribunal s'ouvrit le mercredi 30 octobre, en présence du roi, et ne fut fermé qu'au bout d'un an. Mais il n'en sortit aucun jugement définitif. La noblesse de Curlande, intimidée par la Czarine, s'est démise à la fin, et a pris le parti de rentrer sous l'obéissance du duc de Biron. Ce prince déjà octogénaire remit, l'an 1769, les rênes du gouvernement à son fils aîné, et mourut, l'an 1772, à Mittau, le 24 décembre, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il avait épousé, en 1723, BÉNIGNE GETTLIER DE TROTTA, duc de TREYDEN, qui eut Pierre qui suit, Charles-Ernest, marié avec une princesse de Paninski; et Hedwige, mariée, en 1761, au baron Alexandre de Tschersassow, chambellan de l'impératrice de Russie.

1769. PIERRE, fils aîné du duc Jean-Ernest de Biron, né, le 15 février 1724, succède à son père, le 22 novembre 1769, dans le duché de Curlande par la démission de ce prince. Il avait épousé la princesse CAROLINE-LOUISE DE WALBECK dont il se sépara, l'an 1772, par un acte signé des deux parties, et prit en secondes noces, l'an 1774, EUGÈNE JOUSOUFOW dont il se sépara de même, mais simplement *quoad thorum et mensam*: convention qui a été garantie par l'impératrice le 21 février 1778, et qui fut ratifiée par le consistoire de Mittau le 27 août suivant.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES ROIS DE DANEMARCK.

LE DANEMARCK, borné au Midi par le Holstein, au Nord et au Couchant par la mer d'Allemagne, et au Levant par le détroit du Sund et la mer Baltique, est composé d'une grande presque île nommée le Jutland, et de plusieurs îles. Celles-ci étaient anciennement habitées par les Teutons, et le Jutland par les Cimbres; ce qui lui fit donner, par les Romains, le nom de Chersonèse cimbrique.

Les historiens danois font remonter l'origine de leur monarchie aux temps les plus reculés. Mais, suivant la remarque de M. Vaissette, nous ne connaissons, d'une manière bien certaine, la succession des rois de Danemarck que depuis le neuvième siècle. On ne commence même d'en avoir une suite non interrompue qu'au dixième. S. Anschaire, moine de Corbie, en France, porta la foi dans ce pays en 826. Dieu bénit sa mission par la conversion d'un grand nombre de danois; mais un plus grand nombre restèrent dans les ténèbres de l'infidélité. Odin était pour ces peuples ce qu'était Jupiter pour les Grecs et les Romains. Ils avaient, comme eux, des dieux subalternes. Le Christianisme ne triompha de ces superstitions que dans le dixième siècle. On sait que les Danois faisaient la plus grande partie de ces pirates, appelés Normands, qui désolèrent, pendant deux siècles, la France et les royaumes voisins. Nous parlerons de leurs principales descentes en traitant des pays où elles se firent. Venons maintenant à la chronologie des rois de Danemarck, que nous commencerons par Harald II.

### IIARALD II, DIT BLAATAND, OU A LA DENT BLEUE.

L'an 935, HARALD II, dit ANGELOU ou HAGROLD par les anciens chroniqueurs français, succéda dans le royaume de Danemarck à Gormond le Vieux, son père, qui lui avait abandonné, depuis plusieurs années, les rênes de l'état. Il avait un frère, nommé Canut, comte de Holstein, dont on l'accuse de s'être drifé en le faisant assassiner. L'an 945 il vint en France, au secours de Richard, duc de Normandie, que le roi Louis d'Outremer voulait dépouiller. Louis, fait prisonnier, n'obtint sa liberté qu'en promettant de laisser Richard en possession de son duché. Harald, l'an 950, fit une descente en Norwège, d'où il chassa Haquin, usurpateur de ce royaume, et rétablit sur le trône Harald Grafeld, fils aîné d'Eric Blodow, que Haquin avait dépouillé. Douze ans après, Harald Grafeld ayant été tué par ses ennemis, le roi de Danemarck revint en Norwège, dont il donna une partie à un jeune prince du sang royal, nommé Harald Gromski, une autre plus grande, à un comte nommé Haquin, se réservant le reste et soumettant le tout à un tribut annuel envers le Danemarck. L'an 961, il envoya de nouveaux secours à Richard I, duc de Normandie,

attaqué par Lothaire, roi de France, et Thibault, comte de Blois, qui lui avaient déjà enlevé la ville d'Evreux. Les Danois, par les ravages qu'ils firent sur les terres du monarque et du comte, les contraignirent à faire la paix avec le duc, en restituant ce qu'ils avaient pris. Plusieurs d'entre eux s'étant fait baptiser, s'établirent dans le pays. Les autres, étant remontés sur les vaisseaux, allèrent piller les côtes d'Espagne. (Romans de Rou.) L'an 964, Harald, excité par Wichman, seigneur allemand, révolta contre l'empereur Otton I et fugitif, fait une irruption en Allemagne pendant l'absence de ce prince, et ravage entièrement la marche de Sleswick. Otton, de retour l'année suivante, repoussa à son tour les Danois, les poursuivit jusque dans le Jutland, et leur accorda la paix sur la promesse que son Harald et Suénon, son fils, de se faire baptiser; ce qu'ils exécutèrent peu de temps après. Une partie de la nation danoise suivit l'exemple de son prince, instruite par le prêtre Poppo qu'Otton avait amené avec lui, et par d'autres missionnaires envoyés par l'archevêque de Hambourg. Harald, l'an 974, prend le parti de Henri de Bavière contre l'empereur Otton II, son oncle, et se jette sur la Saxe à son instigation. Otton, débarrassé de Henri, conduit son armée dans le Jutland où il fait le dépit. La plupart des historiens confondent les deux expéditions d'Harald contre les empereurs; et d'autres placent la première, sans fondement, en 958. (Mallet.) Ce qui a trompé ces derniers, c'est qu'ils ont cru devoir faire honneur à Otton I, de l'établissement de la religion chrétienne en Danemarck, et des premiers évêchés qui y ont été fondés. Mais on sait qu'en 948, un prince de Jutland, nommé Frothoon, vassal du roi Harald, et converti à la foi par Adalgaude, archevêque de Hambourg, fit revivre en ce pays le Christianisme prêché par S. Anschaire, répara les églises de Sleswick et de Rypen, en construisit une nouvelle à Aarhus, et obtint, par ses envoies à Rome, que trois évêques fussent préposés à ces trois églises, qui furent soumises à l'archevêché de Hambourg. (Torfæus.) Suénon, fils d'Harald, impatient de régner, se révolta contre son père, et met dans ses intérêts la plupart des Danois de la cour, violâtes, sous la promesse qu'il leur fit de rétablir le Paganisme. Persecuté par son fils, trahi par ses sujets, le malheureux Harald se voit obligé d'abandonner ses états, et d'aller chercher une retraite en Normandie. Le duc Richard, qui lui avait de si grandes obligations, le reçut avec honneur, et lui donna le Cotentin, en attendant qu'il fut en état de le rétablir. Il ne perdit point de vue cet objet Harald en effet remonta sur le trône quelques années après, avec les secours que Richard lui fournit. Mais il ne jouit pas long-temps de son rétablissement. Suénon, oubliant le pardon que son père lui avait accordé, forma de nouvelles trames contre lui. Il opposa une flotte à celle de Harald; et

bien que batto, il ne laissa pas de triompher par la perfidie de Palma-Toko, seigneur étranger et son ami, lequel ayant abordé secrètement en Selande, avec une flotte, surprit Harald dans une forêt où il était accompagné de peu de monde, et le tua d'un coup de flèche, l'an 985, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. De GUXITE, son épouse, (Helmold la nomme GUNILDE) fille de Bjornon, roi de Suède, il eut deux fils; Haquin, mort avant lui, et Suenon, avec deux filles, Gunilde, mariée à un seigneur anglais; (elle périt dans le massacre que les Anglais firent des Danois en 1002,) et Thyra, femme d'Olais, roi de Norvège.

#### SUENON 1<sup>er</sup>, DIT TIUGESKEG, OU A LA BARBE FOURCHUE.

985. SUEON 1<sup>er</sup>, fils d'Harald, lui succéda par élection (1). L'an 994, après diverses descentes faites en Angleterre par les pirates danois depuis le commencement de son règne, il conduisit lui-même une flotte dans cette île, accompagné d'Olais, roi de Norvège. Ethelred, roi d'Angleterre, s'étant soumis à leur payer un tribut, les deux rois retournerent dans leurs états. L'an 1000, excité par sa femme, il déclara la guerre à Olais, et s'étant allié avec Eric, roi de Suède, il fit une descente avec lui en Norvège. Olais, défilé par ces deux princes, se précipita, à ce qu'en dit, dans la mer, de désespoir. Ses états sont distribués par les vainqueurs à trois comtes, et ce partage dura seize ans. C'est ce qu'on nomme, dans l'histoire de Norvège, le règne des Comtes. L'an 1002, le 13 novembre, massacre des danois qui étaient restés en Angleterre. Suenon, à cette nouvelle, revient sur les lieux pour venger le sang de ses compatriotes. Il en part, l'an 1005, après avoir mis tout à feu et à sang. Informé, l'an 1013, des troubles qui régnaient parmi les Anglais, il retourne en ce pays dans il se rend maître, et s'y fait proclamer roi, au commencement de novembre de cette année (2). Il y termina ses jours le 3 février 1014, laissant de GUNILDE, sa femme, deux fils; Canut et Harald; et de SIGRITH, sa concubine, veuve d'Eric, roi de Suède, une fille, Marguerite, alliée, 1<sup>re</sup>, à Richard, frère du duc de Normandie; 2<sup>e</sup>, à Ulph, seigneur anglais, père de Suenon II. (Voy. Suenon, roi d'Angleterre.)

#### CANUT II, DIT LE GRAND. (3)

1014. CANUT II, successeur de Suenon 1<sup>er</sup>, son père, en Angleterre, s'empara du Danemarck sur Harald, son frère,

avant qu'il en eut pris possession. Après avoir réglé les affaires de ce royaume, il repassa en Angleterre dont le séjour lui plaisait davantage, et où il croyait d'ailleurs sa présence plus nécessaire qu'en Danemarck. Mais sa longue absence faisant murmurer les Danois; il fut obligé de revenir pour prévenir les suites de ces murmures. Il passa l'hiver entier, de l'an 1015, en Danemarck. Rappelé en Angleterre au printemps suivant, soit par la nature des affaires de ce royaume, soit par son inclination, il crut pouvoir faire agréer son départ aux Danois, ou du moins les contenir en leur laissant son fils, Harli - Canut, âgé de dix ans, sous la régence du comte Ulph, son beau-frère. Mais à peine eut-il disparu que les plaintes recommencèrent; et des plaintes on en vint aux menées. Ulph, loin d'employer son autorité à réprimer les saillies des mécontents, profita de leurs dispositions pour les engager à transporter la couronne à son pupille. Canut, à cette nouvelle, prépare un grand armement pour aller punir cette révolte. Ulph, ne trouvant pas les Danois disposés à la soutenir, ne rend en Angleterre avec le jeune prince pour solliciter aux pieds du roi leur grâce commune. Canut pardonna facilement à son fils, une faute qui pouvait à peine lui être imputée. A l'égard d'Ulph, résolu de tirer vengeance de sa perfidie en tems et lieu, des raisons de politique l'obligèrent à user de dissimulation pour le moment. La flotte que Canut faisait équiper n'avait pas seulement pour objet de calmer les troubles du Danemarck; elle était aussi destinée à faire la conquête de la Norvège. Le roi Olais, prevenu de ce dessein, avait fait alliance avec le roi de Suède; et tous deux, s'étant mis en campagne les premiers, avaient commencé les hostilités en Scanie. Canut ayant abordé peu de tems après en cette province, leur livra un grand combat dans lequel il fut battu et forcé de prendre la fuite. Mais il repara bientôt cet échec, et remporta tant d'avantages sur ses ennemis, qu'il contraignit le roi de Suède de renouer à son alliance avec le roi de Norvège, et celui-ci de se réfugier en Russie après s'être vu abandonné de son allié et méprisé de ses sujets. Pendant l'absence d'Olais, il soumit paisiblement le royaume qu'il avait abandonné, et revint triomphant en Danemarck, dans l'automne de l'année 1018. Ce fut alors qu'il assés son ressentiment contre le comte Ulph, en le faisant assassiner, sous un autre prétexte, dans l'église de Roschild, en Selande. Olais étant rentré, l'an 1020, dans la Norvège, avec quelques troupes que les Russes lui avaient fournies, ranime le zèle de ses sujets en sa faveur. Canut repasse en ce pays, et termine la guerre par une bataille livrée le 25 juillet, dans laquelle Olais, après avoir fait des prodiges de valeur, eut la jambe coupée d'un coup de hache; accident dont il mourut sur le bout de quelques jours. (Il est honoré comme saint le 25 juillet.) Canut, depuis ce tems, régna tranquillement sur les trois monarchies, de Danemarck, de Norvège et d'Angleterre. La sagesse de son gouvernement le fit également respecter et chérir dans ces trois royaumes. Il mourut, selon Swaring, le 2 novembre de l'an 1035, laissant d'ENNE, sa femme, fille de Richard, duc de Normandie, et veuve du roi Ethelred, Canut, son successeur; et Gunilde ou Chunelinde, femme de l'empereur Henri III. Il eut aussi deux fils naturels; Suenon, qui régna en Norvège; et Harald, qui parvint au trône d'Angleterre. Ce fut Canut le Grand, qui, le premier, introduisit la monnaie dans le Nord, et en fit battre en Danemarck. Les Scandinaves, avant lui, ne connaissaient que quelques mon-

(1) Dans la dernière édition de cet ouvrage, on a mis M. Mallet dans le cas à cet égard de l'attachement de ce prince au Paganisme; mais il faut avouer que cela ne s'accorde point avec le récit de Suenon, fils d'Aggon, dans son ouvrage intitulé, *Compendiosa Regum Dan. historia* ou *Skjolden* ou *Canuten VI*, et publié inter scriptores rerum Danicarum de Langebeck, tom. I, p. 52, où il est dit: *Quo (Harald) exstulit. Aliis quoque regibus turpiter Sueno capiente Tiugeskeg, qui Sancta Trinitatis fidem quam profusus pater abiecerat, reverit Dei cultum amplius et, scriptis baptizatus, eodem verbo dicitur semper per universum regnum propagare jussit.* L'auteur de l'*Encyclopédie Emme*, publié dans le même recueil, dit, page 474, que Suenon fut heureux recordum *Deum et sacralum*. A ces autorités joignes celle de Saxon le Grammairien, qui dit, page 191: *Sueno sanctis animis laboravit, fessis divinis rebus infatigabiliter aliam temporis eorum tribuit.* La vénération de ces rois historiques, aussi graves qu'athéens, suffit pour montrer que Suenon n'abola pas le christianisme dans ses états.

(2) Comme le prouve M. Langebeck (*Script. rerum Dan.* tome II, page 477.)

(3) C'est d'après M. Mallet qu'on a fait ici Canut II roi de Danemarck, et non Harald, son frère cadet. Mais l'auteur de l'*Encyclopédie Emme* dit, page 479, que Canut, voyant les Anglais se préparer à le chasser, s'embarqua pour aller consulter, sur le parti qu'il devait prendre, dans ce pays, son frère, roi de Danemarck. *Ut fratrem suum Haraldum, regem scilicet Danorum, super tali negotio consulere... ut receptis ri-*

*bus fratreque auxilio repederet.* Canut proposa à son frère de partager entre eux le royaume de Danemarck; mais Harald s'y refusa; et lui dit: *Nevidetatem quam mihi pater te iudicat tradidit, governo; tu vero hoc majorem et amissisti delorem, teque juvenem parvum regnum meum partiri non sultabo.* Canut retourna en Angleterre, et y aborda l'an 1015, entre le 15 août et le huit septembre. (Voyez Langebeck, tome III, page 481.)

naus étrangers qu'ils rapportaient de leurs courses maritimes. Ils préféraient d'échanger leurs marchandises, ou d'employer l'or et l'argent au poids. (Voy. Canut le Grand, roi d'Angleterre.)

### CANUT III, dit HARDI-CANUT.

1036. CANUT III, fut reconnu roi de Danemark, tandis qu'Harald, son frère naturel, se mettait en possession de l'Angleterre. Dans le même temps, Magnus, fils d'Olaf, détrôné par Canut le Grand, enleva à Suénon la Norvège, ou il se maintint, malgré les efforts de Canut, pour l'en chasser. Harald, roi d'Angleterre, étant mort, l'an 1040, Canut lui succéda. Il décéda le 8 juin 1043, en Angleterre, sans laisser de postérité. Robert du Mont et Albiéric, se trompèrent également en mettant la mort de ce prince, l'un en 1040, et l'autre en 1041, quoique ce dernier soit appuyé de la chronique saxonne d'Angleterre. (Voyez Harli-Canut, roi d'Angleterre.)

### MAGNUS dit LE BON.

1043. MAGNUS, dit LE BON, fils d'Olaf, roi de Norvège, devint le successeur de Canut III au royaume de Danemark, en vertu d'un traité qu'ils avaient fait entre eux. Suénon, neveu de Canut le Grand, qu'il avait fait vice-roi de Danemark, comme l'avait été Ulph, son père, sous ce même Canut, entreprend, l'an 1043, avec l'aide des Suédois, de luilever ce royaume, pendant qu'il résidait tranquillement en Norvège. Dans le même temps, les Vandales, peuple féroce, à qui on avait tenté inutilement de faire embrasser le Christianisme, prêtèrent avec une armée innombrable dans le Sleswick. Pressé de deux côtés par des ennemis également armés et redoutables, Magnus court d'abord aux Vandales; et, quoique fort inférieur en nombre, il remporte sur eux la victoire la plus complète. Délivré de cet ennemi, il passe en Scanie pour attaquer Suénon, qu'il bat, et oblige de prendre la fuite. Suénon revint jusqu'à trois fois en Danemark, toujours avec de nouvelles forces qu'il avait tirées de Suède, son aile ordinaire. Mais bien que toujours défait, il ne renonça pas, néanmoins, à son dessein, et substitua la voie de l'intrigue à celle des armes, pour le faire réussir. Harald, frère utérin de saint Olaf, se trouvait alors en Suède. Ce prince, après avoir vaillamment combattu à la bataille où son frère perit, était passé à la cour de Constantinople, où, par mille beaux exploits, il s'était fait un grand renom, et avait acquis d'immenses richesses. De là, étant venu à la cour de Jaroslaw, duc de Russie, il y avait épousé Elsie, fille de ce prince, et sœur d'Anc, femme de Henri I, roi de France. Suénon, connaissant le désir qu'il avait de monter sur le trône de Norvège, se lie d'intérêt et d'amitié avec lui. Ils forment ensemble une ligue contre Magnus, et font une nouvelle descente en Danemark. Magnus, craignant la séduction que les largesses d'Harald pouvaient produire, beaucoup plus que la force des armes, lui fait offrir de partager la Norvège avec lui, à condition qu'il lui céderait la moitié de ses troupes. L'offre est acceptée. L'or et l'argent d'Harald sont partagés au poids. Ils étaient en si grande quantité, que plus de six ans après, si l'on en croit l'Annaliste Saxonne, ce trésor, entr'autres choses, renfermait encore une masse d'or que douze hommes des plus forts avaient peine à lever. Suénon, abandonné de son allié, se vit encore une fois en Suède, et laisse, pour un temps, son rival en corps. Magnus et Harald, eurent dans une grande intelligence. Le premier amena le loisir que lui procura la paix, à recueillir son peuple, en voyant sans enfants, il eut la générosité de désigner, pour son successeur, ce même Suénon, qui avait travaillé avec tant d'obstination à le détruire, et qui venait encore récemment de perdre une bataille contre lui. Il mourut en Jutland

l'an 1047, emportant dans le tombeau le titre de Bon, que sa bienfaisance lui avait mérité.

### SUÉNON II.

1047. Suénon II, fils du comte Ulph, et neveu de Canut le Grand, par Marguerite sa mère, succéda au roi Magnus, dans le Danemark. L'an 1049, il est attaqué par Harald, qui s'était emparé de toute la Norvège. Après la mort de Magnus, et prétendant encore au Danemark. Ces deux princes, l'an 1064, font une paix solide, après une guerre longue et sanglante. Suénon, apprenant que la dureté du gouvernement de Guillaume le Conquérant faisait regretter aux Anglais le joug des Danois, charge Ebern, son frère, l'an 1069, d'aller, avec une flotte considérable, faire une descente en Angleterre, dans la vue d'enlever ce royaume. Ebern met ses troupes à terre dans le Northumberland, et voit presque aussitôt accourir autour de lui une foule de mécontents, Anglais, Danois, Ecossais, avec les secours desquels il se rend maître de la ville d'York. Le roi Guillaume, craignant les suites de cette première invasion, engage le prince danois, par ses présents et la permission qu'il lui accorde de piller certaines côtes de l'Angleterre, à s'en retourner au printemps suivant. Ebern part au temps marqué, laissant les Northumbres exposés à la vengeance de leur roi. Mais il perd sur mer les dépouilles immenses qu'il remportait, par le naufrage des vaisseaux qui en étaient chargés. Arrivé en Danemark, il fut très-mal accueilli de son frère, et peu s'en fallut qu'il ne payât de sa tête le mauvais succès de son expédition. Suénon, cependant, l'an 1072, un acte de vengeance qui manifesta la violence de son caractère. Quelques seigneurs ayant mal parlé de lui, il les fit massacrer le jour de la Concorde dans l'église de Roschild. Le dimanche suivant, Guillaume, évêque de cette ville, sachant qu'il venait à l'église, l'arrête sur le pas de la porte, avec sa croix, en appuie la pointe contre l'estomach du prince, le traite de bourreau, et lui défend d'entrer. Suénon, reconnaissant sa faute, retourne à son palais, se dépouille de ses ornements royaux, et vient de nouveau se présenter à la porte de l'église, en posture de suppliant. L'évêque, satisfait de la bonne disposition du roi, lui fait reprendre l'habit royal, le conduit jusqu'à l'autel au milieu des acclamations du peuple, et continue la messe qu'il avait interrompue. Suénon, à l'instigation d'Adalbert, archevêque de Brême, entra, l'an 1073, dans la ligue de l'empereur Henri IV, contre les Saxons. Mais ses troupes, après avoir passé l'Elbe, refusèrent de combattre contre les anciens amis de leur nation, et l'obligèrent de renouer à la ligue. Ce prince mourut, le 28 avril de l'année suivante, au village de Suldestorp, dans le Jutland, avec les sentiments d'un prince religieux et pieux, et fut enterré à Roschild, comme il l'avait ordonné par son testament. On dit qu'à ses funérailles, l'évêque Guillaume fit apporter deux cercueils, un pour le roi, l'autre pour lui-même, et qu'effectivement Guillaume mourut le même jour. Suénon avait épousé Guda, fille de Jacob Amand, roi de Suède, dont l'archevêque Adalbert l'obligea de se séparer pour cause de parenté, avant qu'il en eût des enfants, et il ne se maria plus depuis. Mais au défaut de postérité légitime, il laissa trois bâtards mâles, dont cinq occupèrent successivement le trône après lui. Ce prince avait fondé dix églises nouvelles en Danemark. Adam de Brême, qui l'avait vu, fit l'éloge de sa douceur envers ses sujets, de son éloquence et de son savoir. Sa mort fut suivie d'un interrègne de quelques années.

### HARALD III, dit HEIN, ou PIERRE-MOLLE.

1077. HARALD III, l'un des fils naturels de Suénon II, fut élu, après de longs débats, dans la diète tenue à Sorø, l'an 1077, pour lui succéder. Il abrogea plusieurs lois barbares,

entr'autres, celle qui ordonnait l'épreuve du fer chaud, ou le duel, au défaut de témoins, et y substituait le serment. Du reste, ce fut un prince pacifique. Il mourut le 17 avril de l'an 1080, dans la troisième année de son règne. (Mallet.)

## CANUT IV, DIT LE SAINT.

1080. CANUT IV, 2<sup>e</sup>. fils naturel de Suénon II, fut rappelé de Suède, où il s'était retiré pendant le règne de son frère, pour lui succéder. Pendant son séjour en Suède, occasionnée par la crainte du roi, son frère, à qui il avait disputé le trône, il s'était occupé à faire la guerre aux Païens de Livonie. Il la termina heureusement au commencement de son règne par la conquête de cette province, qu'il ajouta au Danemarck. Ce prince montra beaucoup de zèle pour la propagation de la foi dans ses états, et donna lui-même l'exemple de la plus sincère piété. Mais s'étant obstiné à vouloir établir la dîme, en faveur du clergé, cette nouveauté souleva le peuple contre lui. Poursuivi par les rebelles, et trahi par ses officiers, Canut fut égorgé, le 10 juillet 1086, dans l'église d'Odense, en Fionie, où il s'était retranché. Il est honoré comme martyr. Benoît, son frère, qui périt en le défendant, n'a guères moins de droit que lui à la vénération publique. D'ANLE, son épouse, fille de Robert le Frison, comte de Flandre, Canut laissa un fils nommé Charles, que sa mère emmena en Flandre, après la mort de son époux. (Foy. Charles le Bon, comte de Flandre.) et deux filles. Cette reine se remarria à Roger, duc de Pouille et de Calabre.

## OLAUS IV, DIT LE FAMILIÈRE.

1086. OLAUS, troisième fils naturel du roi Suénon II, fut reconnu pour successeur de Canut IV, son frère. Il était alors prisonnier chez le comte de Flandre, à qui le roi Canut l'avait envoyé, et, comme rendu, pour le punir d'une conjuration qu'il avait formée pour lui enlever le trône. Nicolas, son frère, alla le délivrer, et se mit en sa place, avec les seigneurs de sa suite, jusqu'au paiement de sa rançon, taxée à dix mille marcs. Mais l'ingrât et avare monarque ne se mit pas en peine de procurer la liberté de ces otages, en satisfaisant à ses engagements. Du reste, il gouverna tranquillement ses états. INGEBURG, sa femme, princesse norvégienne, ne lui donna que des filles. Il mourut le 18 août 1095, après avoir régné huit ans et neuf mois. Une grande famine, arrivée sous son règne, lui fit donner le surnom de FAMILIÈRE.

ERIC I<sup>er</sup>, DIT LE BON.

1095. ERIC I<sup>er</sup>, quatrième fils naturel de Suénon II, monta sur le trône en 1095, après la mort d'Olaus, son frère. Apprenant que les Vandales donnaient asile à deux scélérats, qui, bannis de Scanie pour leurs crimes, infestaient les mers par leurs pirateries, il alla faire le siège de Wollin, principale ville de Vandalie; et, l'ayant prise, la rasa jusqu'aux fondements. Les Vandales, pour se venger, étant entrés dans le Danemarck, Eric fonda sur eux, et les poursuivait jusque dans leur pays, où il mit tout à feu et à sang. Ce prince, après un règne de sept ans, mourut en Chypre, le 11 juillet 1103, sans femme, qu'il s'était fit à la Terre-Sainte. BORTILDE, sa femme, qui l'avait accompagné, le suivit de près au tombeau, et fut enterrée auprès de lui. Il eut de cette princesse, Pierre-Canut, roi des Abodrites, et Suénon, qui étant venu à la suite de son père avec quinze cents hommes dans le voyage de la Terre-Sainte, fut tué par les Turcs en traversant l'Asie, peu de temps après la prise de Nicee, c'est-à-dire en 1097. (Alb. Aqu., l. 3, c. 54.) Eric eut aussi d'une concubine, Harald, qu'il établit vice-roi pendant son absence, et que le peuple deposa pour sa mauvaise conduite; Eric,

qui parvint à la couronne de Danemarck; et Cécile, femme d'Haquo, et mère du roi Eric III. Le surnom de Bon, fut donné avec justice à Eric I<sup>er</sup>. Il eut avec ses peuples, dit une ancienne chronique, comme un père avec ses enfants, et personne ne le quittait sans consolation. Ce fut sous son règne que Lundén fut érigé en archevêché pour les églises des trois royaumes de Danemarck, de Suède et de Norvège. Liemar, archevêque de Brème, dont elles dépendaient auparavant, donna lieu à cette érection, par une réclamation injuste dont il frappa, ou voulut frapper Eric. Ce prince, ayant été plaidé sa cause à Rome, contre le pape, obtint de Pascal II (on ignore en quelle année), que les églises du Nord seraient soumises à une métropole choisie entre elles pour faciliter l'expédition de leurs affaires, et celle de Lundén fut jugée la plus propre à ce dessein. Mais cette affaire ne fut consommée que sous le règne suivant.

## NICOLAS.

1105. NICOLAS, cinquième fils naturel de Suénon II, remplaça, l'an 1105, après deux ans d'interrègne, le roi Eric, son frère, au jugement des enfants de ce prince, et au refus d'Ubbon, son aîné, à qui la couronne fut offerte. L'an 1126, Henri, son neveu, fils de sa sœur Estrith, prince des Vandales, lui déclara la guerre. Canut, ou Pierre-Canut, son autre frère, fils du roi Eric I<sup>er</sup>, duc de Sleswick, et roi des Abodrites, (c'était le nom des Slaves occidentaux) marcha contre Henri, et le réduisit à demander la paix. Ce service ne fut pas le seul que Canut rendit à Nicolas. Harald, frère du premier, et son aîné, que ses vices avaient fait exclure du trône de Danemarck, ravageait impunément ce royaume, et infestait les mers par ses brigandages et ses pirateries. Canut s'étant joint à Eric, son autre frère, vint à bout de le réprimer et de rétablir la tranquillité dans le Danemarck. La gloire que procura à Canut, ses exploits et ses vertus, excita la jalousie de Magnus, fils du roi Nicolas. Il persuada à son père, que ce prince, devenu roi des Vandales après la mort de Henri, porte encore ses vues sur le trône de Danemarck. Canut, accusé par le roi dans une assemblée des états, se justifia de manière que Nicolas lui-même reconnut son innocence, et lui rend on feint de lui rendre son amitié. Magnus se réconcilia aussi en apparence avec lui. Mais, excité par sa belle-mère, il forma le plus lâche des complots pour le perdre. Canut, à son invitation, l'étant venu trouver à Ringstad, en Scanie, pour terminer leurs différends, il le tira à part dans une conférence, et lui abat la tête d'un coup de sabre, le 7 janvier 1131, un mercredi, suivant les annales du tems. (Langebeck, t. II, p. 610.) Harald et Eric, frères de Canut, se mettent en devoir de venger sa mort. Le peuple se joint à eux, et demande qu'on fasse justice du meurtrier. Nicolas le promet. Magnus se sauve en Suède; mais il repartit quelque tems après. Le peuple, alors, ne gardant plus de mesures, dépose le roi Nicolas, et met Eric à sa place. Guerre entre les deux concurrents. Lothaire, roi de Germanie, vient au secours d'Eric. Mais quatre mille marcs d'or, que Nicolas et son fils lui font offrir, l'engagent à s'en retourner. Eric, abandonné dans le même tems par Harald, son frère, n'a de ressources que dans son génie et l'attachement des plus fidèles danois. La guerre continue pendant trois ans, avec des succès partagés. Un massacre commis par Harald, sur les Allemands établis à Roschild et dans les lieux voisins, pour avoir favorisé le parti d'Eric, soulève toute cette nation. Lothaire, au retour de son expédition d'Italie, passe en Danemarck, l'an 1134, pour en tirer vengeance. Nicolas le désarme en se reconnaissant vassal de l'empire. Bataille donnée en Scanie, le 4 juin 1134 (1), entre Eric et son rival. Magnus,

(1) Langebeck, tom III, page 469.

filz de ce dernier, y périt. Nicolas, après avoir déclaré Harald, son successeur, va chercher une retraite dans le duché de Slewick. Il ne pouvait faire un choix plus agréable aux Danois, ni se procurer un asile moins sûr. Sa présence dans ce pays, le plus attaché à la mémoire de Canut, y ranima toute l'horreur qu'avait inspiré l'assassinat de ce prince, déjà canonisé par la voix publique. Le 25 juin, les habitants de Slewick, ayant enfoncé les portes du château, massacrèrent Nicolas, avec sa suite, deux mois après la mort de son fils. Il avait épousé, 1°. MARGUERITE, fille d'Ingner, roi de Suède, dont il eut Magnus; et un autre fils mort avant lui; 2°. ELVILDE, princesse norvégienne, qui ne lui donna point d'enfants. Celle-ci se remarria depuis à Suercher, roi de Suède.

#### ERIC II, DIT EMUND.

1135. ERIC II, déjà maître de la plus grande partie du Danemark, et couronné par le parti vainqueur, continua de regner après la mort du roi Nicolas, son oncle. Son premier soin fut de se faire prêter serment par ceux des Fioniens et des Jutlandais qui étaient demeurés attachés à son prédécesseur. Quoiqu'il n'eût éprouvé en cela aucune contradiction, il ne se crut point en sûreté, tant qu'Harald, son frère aîné, et sa postérité vivraient. Il se défit du père par trahison, et fit noyer ou massacrer onze de ses fils. Un seul, nommé Olaf, eut le bonheur d'échapper, à la faveur d'un déguisement, et fut conduit en Suède. Eric, après cette affreuse exécution, porta la guerre chez les Vandales, qu'il força d'embrasser la religion chrétienne. A son retour, il parcourut les provinces de son royaume, rendant partout la justice avec autant de sévérité que d'impartialité. Mais un gentilhomme de Jutland, irrité d'un jugement qu'il avait prononcé contre lui, le tua d'un coup de lance au milieu de l'assemblée des États de la province, le 18 septembre de l'an 1137. Il ne laissa qu'un fils naturel, nommé Suénon, qui parvint dans la suite au trône de Danemark.

#### ERIC III, DIT L'AGNEAU.

1157. ERIC III, petit fils, par sa mère, d'Eric le Bon, fut préféré, pour remplacer Eric II, aux trois jeunes princes qui restaient du sang royal en Danemark, à raison de leur âge qui les rendait incapables d'exercer les fonctions de la royauté. Olaf, fils d'Harald, ayant appris cette élection en Suède, repassa en Danemark pour disputer le trône à Eric; mais bientôt après, faute d'argent et de troupes, il est obligé de s'en retourner. Nullement rebuté par ce revers, il revient en forces, et remporte deux victoires en Scanie, contre l'archevêque de Lund, qui défendait ce pays au nom du roi. Les Scaniens, effrayés de ces succès, plient, la plupart, sous le joug du vainqueur. Eric sort enfin de l'inaction où il avait été jusqu'alors, passe lui-même en Scanie avec une nombreuse armée, et met en déroute celle d'Olaf. Mais, tandis qu'il séjourne en Scanie, Olaf va faire une descente en Selande, et coupe lui-même la tête à l'évêque de Roschild, qui veut lui résister. Le retour du roi l'obligea de se retirer. Il n'abandonna cependant point la partie. Des amis secrets qu'il avait en Scanie, lui facilitèrent les moyens d'y rentrer. Il s'y soutint long-temps contre le roi, jusqu'à ce qu'enfin il fut vaincu et tué dans une bataille donnée l'an 1143. Eric, l'année suivante, se transporta en Vandalie, pour chasser des pirates qui troublaient la sûreté de la mer. Cette expédition ne lui réussit point; il fut repoussé avec perte; et les Vandales, fiers de cet avantage, continuèrent avec plus d'insolence leurs pirateries. L'an 1147, Eric, se voyant méprisé de ses sujets, abdiqua, et se retira dans un monastère. Il mourut, la même année, à Odensee, sans laisser d'enfants de LUITGARDE, sa femme, sœur d'Hartwic, archevêque de Brême.

#### SUÉNON III ET CANUT V.

1147. SUÉNON III, fils naturel d'Eric Emund, fut élu roi de Danemark, par la plus grande partie de la nation; mais il eut un antagoniste redoutable, dans la personne de CANUT, fils de Magnus, qui eut les suffrages de l'autre partie. Les deux contendants, après s'être livrés divers combats où Suénon eut presque toujours l'avantage, convinrent enfin, l'an 1152, de s'en rapporter au jugement de l'empereur Frédéric IV, et comparurent devant lui à la dette de Mersbourg. La couronne y fut adjugée à Suénon, et l'île de Selande à Canut. Mais Frédéric, pour prix de l'avantage qu'il faisait au premier, exigea de lui qu'il se reconnût vassal de l'empire; et en qualité de suzerain, il lui mit de sa main la couronne sur la tête. Schatecius rapporte un diplôme que Suénon signa, dans cette occasion, en ces termes: *Sueno, rex Danorum, qui regnum suscepit de nostra regia; et après lui signa Canut: Alter Danus qui regnum de manu domini regis refutavit.* Mais Suénon, à son retour protesta contre ce que la nécessité lui avait fait faire au préjudice de l'indépendance de son royaume. Il ne tint pas plus de compte du jugement de Frédéric; et au lieu de la Selande, dont il refusa de se dessaisir, il obligea Canut à se contenter de certaines terres qu'il lui offrit dans trois provinces du Danemark. Ayant ainsi terminé, ou plutôt suspendu la guerre civile, Suénon donna cours à ses passions, et foula son peuple pour satisfaire son luxe et sa prodigalité. L'an 1154, il fit une expédition en Suède pour venger l'outrage fait par le prince Jean, fils du roi Suercher, au prelat de Halland, dont il avait enlevé la femme et la fille. Les Suédois mirent à mort leur roi; et son fils, étant tombé entre les mains des Danois, fut le même sort. Mais l'armée de Suénon s'étant engagée dans des défilés, fut tellement défilée par les paysans, qu'il n'en ramena que de faibles débris en Scanie. La rigueur avec laquelle il exigeait les impôts dans cette province, y causa une sédition dans laquelle il eut péri, sans un officier nommé Tichon, homme fort accrédité dans le pays, qui promit qu'on supprimerait les impôts. Résolu de venger l'affront qu'il avait reçu, Suénon revint, l'année suivante, avec une armée, en Scanie, où il mit tout à feu et à sang. Tichon, son libérateur, fut une des premières victimes qu'il immola à sa fureur; procédé qui fit horreur à tous les gens de bien. Un autre trait d'ingratitude lui suscita, l'an 1156, un nouveau rival dans la personne de Waldemar, fils de saint Canut. Ce jeune prince lui avait été attaché jusqu'alors, et l'avait servi très-utilement contre Canut. Pour sa récompense, Suénon chercha à le perdre sur quelques soupçons qu'il avait conçus de sa fidélité. Waldemar se tourna alors du côté de Canut, et l'un et l'autre, de concert, prennent le titre de roi de Danemark. Suénon appelle à son secours, Henri le Lion, duc de Saxe, Hartwic, archevêque de Brême, et les Vandales mêmes, ces cruels ennemis des Danois. Après quelques hostilités réciproques, on convient; par un traité de paix conclu à Roschild, l'an 1157, que le Danemark sera partagé en trois parts, que Suénon aura la Scanie, Canut les îles, Waldemar le Jutland, outre le duché de Slewick qu'il avait hérité de son père. Ce traité fut suivi d'un trêve, dans lequel Suénon fut assassiné par Canut, et d'où Waldemar s'échappa qu'à la faveur des ténèbres. C'est une erreur de la plupart des historiens, dit M. Mallet, de croire que la famille de Canut s'éteignit avec lui. Il laissa des fils, dont l'un, nommé Nicolas, mourut en odeur de sainteté. (C'est lui qu'on appelle saint Nicolas d'Aarhus.) Un autre, nommé Harald, lui chef d'un parti de mécontents en Scanie. Il laissa, de plus, un fils naturel, appelé Waldemar, qui fut évêque de Slewick; une fille nommée Hildegarde, que Waldemar le Grand donna en mariage à Jaronir, prince de Rugen; une autre nommée Judith, qui épousa

Bernard, duc de Saxe. Le roi Waldemar, de retour en Jutland, leva promptement une armée, avec laquelle, étant venu attaquer Suénon, il lui livra divers combats, dans le dernier desquels il le mit en déroute. Suénon, dans sa fuite, s'étant engagé dans un marais, y fut tué par les soldats qui le poursuivaient, le 23 octobre 1157. Ce prince détestable avait épousé, l'an 1153, ADELAÏDE, fille de Conrad le Pieux, margrave de Misnie et de l'Esace, dont il eut un fils qui vécut et mourut dans l'obscureté; et une fille, Lutgarde, mariée à Berthold, marquis en Bavière. La reine Adelaïde survécut à son époux, et se remarria, suivant la chronique de Petersberg ou du Mont Serin, à un comte Albert, fils d'un marquis du même nom. Ce fut sous le règne de Suénon III, vers l'an 1154, que les églises de Norwège et de Suède furent soustraites à la juridiction de l'archevêque de Lund, et eurent chacune leur archevêque particulier. Drontheim fut la métropole de Norwège.

WALDEMAR I<sup>er</sup>, DIT LE GRAND.

1157. WALDEMAR I<sup>er</sup>, fils posthume de Saint-Canut, roi des Abodrites, fut reconnu roi de tout le Danemarck, à l'âge de vingt-six ans, après la mort de Suénon. L'an 1160, après divers combats données cette année et les précédentes, il purges les mers qui l'environnaient, des pirates qui infestaient les côtes de ses états. Ces pirates étaient toujours les Vandales, qui, ne pouvant s'accoutumer à cultiver les terres, n'avaient d'autre moyen de subsister que le brigandage. Non content de les avoir repoussés, Waldemar porta la guerre chez eux; fortifié du secours de Henri le Lion, duc de Saxe, avec lequel il avait fait alliance, il leur rendit amplement le mal qu'ils avaient fait en Danemarck. Invité, l'an 1162, par l'empereur Frédéric I<sup>er</sup>, à la diète qu'il avait convoquée à Metz pour terminer le schisme qui déchirait l'église, il s'y rendit contre l'avis d'Absalon, évêque de Roschild, qui soupçonnait quelque piège qu'on voulait lui tendre. L'empereur, l'ayant eu à sa puissance, veut le contraindre à se reconnaître son vassal. Après bien des contestations, Frédéric obtint qu'il reconnaisse tenir de l'empire, mais sans aucune charge, la Vandalie, dont il promet de l'aider à faire la conquête. C'était bien là marchander la peau de l'ours avant de l'avoir pris. L'an 1164, provoqué par de nouvelles incursions des Vandales, il va faire une descente dans l'île de Rugen, tandis que le duc de Saxe, le comte de Holstein, le margrave de Brandebourg, ses alliés, agissent contre ces barbares du côté de la terre. Il lui fallut quatre ans pour soumettre cette île, la rendre tributaire, et y établir le Christianisme. D'autres corsaires étant venus, l'an 1175, sur les traces des Vandales, ravager les côtes du Danemarck, Waldemar arme contre eux et leur donne la chasse. Résolu ensuite de punir la ville de Julin en Poméranie, qui leur servait d'asile, il va faire le siège de cette place. L'ayant emportée d'assaut, Waldemar la pille, en livre une partie aux flammes, et fait abattre ses murs; desastre dont elle n'a jamais pu se relever. (Voyez Bogislas I<sup>er</sup>, duc de Poméranie.) L'an 1170, Etil, archevêque de Lund, après avoir joué un grand rôle en Danemarck, abdiqua et se retira à l'abbaye de Clairvaux. Waldemar contrainit, par l'autorité du pape, Absalon, évêque de Roschild, qui était en même temps son ministre et son général d'armée, à remplir le siège vacant. Les Scandins s'étant révoltés contre ce prêtre, à l'occasion des dîmes qu'il voulait exiger, le roi vint à son secours, et défait les rebelles dans plusieurs combats. Il leur pardonna ensuite après avoir engagé Absalon de renoncer à ses prétentions. L'an 1181, séduit par les insinuations de l'empereur Frédéric, il s'unit avec lui pour dépouiller Henri le Lion, son ancien allié. Après avoir aidé Frédéric à lui enlever la ville de Lubek, il a dans cette ville une entrevue avec ce prince, dans laquelle il attire les regards et l'admiration des Allemands par la hauteur de sa taille, son port majestueux et la magnificence de ses équipages. A son

II. — 2.

retour, il se disposait à châtier les Vandales pour de nouvelles courses qu'ils avaient faites dans le Jutland. Mais une maladie qui le surprit à Wordingbourg, l'emporta, le 12 mai 1182, dans la quarante-neuvième année de son âge. Ses vertus et ses exploits lui ont mérité le surnom de Grand. Le Danemarck lui dut une partie des lois qui le régissent encore de nos jours. On lui rapporte la fondation de la ville de Rantzick et les commencements de Copenhague, qui ne fut d'abord qu'un simple château. Il avait épousé Sornur, fille, dit M. Mallet, d'un roi de Russie, dont il eut deux fils, Canut et Waldemar; avec sept filles, Walbourg, mariée à Bogislas, duc de Poméranie; Sophie, alliée, en 1181, à Sigefroi, comte d'Orlamunde; Ingebourg, femme de Philippe-Auguste, roi de France; Hélène, mariée en 1202, à Guillaume le Gros, fils de Henri le Lion; Richsa, femme d'Eric X, Canut-Son, roi de Suède, et deux religieuses. La veuve de Waldemar se remarria à Louis le Debonnaire, Landgrave de Hesse.

## CANUT VI, DIT LE PIEUX.

1182. CANUT VI, fils de Waldemar I<sup>er</sup>, associé par son père à la royauté, l'an 1170, lui succéda le 12 mai de l'an 1182. (Neurais.) Harald, prince du sang royal, essaya, mais en vain, de lui disputer le sceptre. L'an 1184, il prit la défense de Jarimar, prince de Rugen, son vassal, attaqué par Bogislas I<sup>er</sup>, duc de Poméranie. Après trois ans de guerre contre ce dernier, il le réduisit à veur lui demander grâce, si l'on en croit les auteurs danois, et à se reconnaître son vassal pour l'obtenir. (Voy. les ducs de Poméranie.) L'an 1187, tandis que Henri Burevin et Niclot, son frère, se disputent le duché de Mecklenbourg, Canut ordonne au prince de Rugen, et au duc de Poméranie, d'entrer dans ce pays, pour le soumettre à sa couronne. Les deux frères sont faits prisonniers et amenés au roi, qui partage-entre eux le Mecklenbourg, et les renvoie après les avoir obligés de lui faire serment de fidélité comme à leur souverain. Canut, l'an 1192, accorde en mariage Ingebourg, sa sœur, à Philippe-Auguste, roi de France. Si l'on en croit Guillaume de Neubridge, les ambassadeurs du monarque français déclarèrent, au nom de leur maître, qu'il ne voulait rien pour la dot de la princesse, sinon qu'on lui cédât l'ancien droit que les rois de Danemarck avaient sur l'Angleterre, et qu'on lui fournît un secours de vaisseaux pour le faire valoir. Mais, ajoute cet historien, les Danois, ne voulant pas s'engager dans une guerre avec les Anglais, aimèrent mieux offrir une somme d'argent pour la dot d'Ingebourg, et Philippe qui désirait la princesse ardemment (passion qui s'évanouit bientôt), ne leissa pas de l'accepter à ces conditions. Canut, la même année, ayant conféré le duché de Sleswick à Waldemar, son frère, l'évêque de Sleswick, nommé aussi Waldemar, fils naturel de Canut V, en prit occasion de se révolter, prétendant que non-seulement ce duché qu'il gouvernait depuis plusieurs années, mais aussi le royaume de Danemarck devait lui appartenir. Adolphe, duc de Holstein, Otton II, margrave de Brandebourg, et les évêques de Norwège, se déclarèrent pour le prêtre, et lui amenèrent des troupes. Mais ils s'en retournèrent sans avoir rien fait, par les sages précautions que Canut avait prises pour les mettre dans l'impuissance d'avancer et d'agir. L'évêque de Sleswick fut arrêté par surprise, l'année suivante; ce qui l'empêcha pas Adolphe de continuer la guerre. Elle lui devint funeste, ayant été fait prisonnier en 1201, après avoir perdu en détail tous ses états. (Voyez Adolphe III, duc de Holstein.) Le 21 mars de cette année, Canut perdit son ministre Absalon, archevêque de Lund. Ce prêtre, que la nature avait formée pour les grands emplois, fut à la fois grand politique, grand général, et grand homme de mer, sans négliger le gouvernement de son diocèse, la propagation de la foi dans les pays qu'il conquérirait, et le maintien de la religion dans l'intérieur du royaume. Ce fut lui qui rendit uniforme en Danemarck la célébration de l'office divin, dans lequel les missionnaires, envoyés.

28

de différents pays, avaient introduit des usages différents. Il eut pour secrétaire Saxon le grammairien, auteur d'une histoire très-élegante des Danois. Le 6 avril suivant, le Danemark fit une autre perte dans la personne de l'abbé Guillaume, qui, trente ans auparavant, avait été tiré de l'abbaye de Sainte-Généviève de Paris, pour venir établir, en ce royaume, la vie des chanoines réguliers. Canut fut enlevé lui-même le 12 novembre de l'année suivante, dans la quarantième année de son âge, après un règne de vingt et un ans, qui n'avait été qu'un enchaînement de victoires et de conquêtes. Il mérita le surnom de *Pieux* par son attachement à la religion, et son exactitude à remplir les devoirs. Le titre de *Grand* lui était également dû, si l'on considère les grandes choses qu'il fit en Danemark. Le royaume prit en effet une nouvelle face sous son règne, et ces Danois qui auparavant vivaient et s'habillaient comme les matelots, commencèrent par ses soins à se civiliser, à cultiver les lettres, et à prendre les mœurs et les usages des nations les plus polices. Canut se laissa point d'enfants de RICHENSE, son épouse, fille de Henri le Lion, duc de Brunswick, morte en 1221.

### WALDÉMAR II, DIT LE VICTORIEUX.

1202. WALDÉMAR II, appelé quelquefois le III<sup>e</sup>, suivant la remarque de M. Mallet, fut reconnu roi de Danemark, après la mort de Canut, son frère, couronné le jour de Noël 1202, à Lunden en Scanie. Aussitôt après son couronnement, il se rendit à Lubeck, et s'y fit reconnaître en qualité de roi des Vandales ou Sclaves, et de seigneur de la Nordalbingie, titre que les rois de Danemark et de Suède ont conservé jusqu'à nos jours. L'an 1203, il relâche Adolphe III, duc de Holstein, après l'avoir obligé de renoncer à ce comté, et reçu de lui des étages. La même année, il met sur le trône de Norwège Erling, concurrent de Guthorm, et rend ce pays tributaire de sa couronne. Il élargit, l'an 1205, Waldemar, évêque de Sleswick, à condition qu'il sortirait du royaume, et s'éloignerait de tout endroit où il pourrait lui donner de l'ombrage. Le prélat se retire à Bologne. Mais l'année suivante, voyant l'archevêque de Brême versant, il brigue pour l'obtenir, et emporte la pluralité des suffrages contre Burchard, grand prévôt de cette église, son compétiteur. Le pape Innocent III, à la sollicitation du roi de Danemark, casse cette élection; mais Philippe, roi de Germanie, donne des troupes au prélat avec lesquelles il se met en possession de l'archevêché. Le roi de Danemark survient à la tête d'une armée, et fait triompher à son tour le parti de Burchard. La mort de Philippe, arrivée l'an 1208, achève de ruiner les affaires de son protégé. Guerre du roi Waldemar contre les comtes de Schwerin, qui lui avaient donné des sujets de mécontentement. Le ravage de leur pays les oblige à rentrer dans le devoir. Waldemar porte ses armes, l'an 1210, dans la Poméranie orientale, aujourd'hui la Prusse royale, soumet cette grande province, reçoit l'hommage du duc Mstwin, et recouvre la ville de Danitzk, bâtie et perdue par son père. L'an 1214, diplôme de Frédéric II, daté de Metz, par lequel il cède au Danemark toutes les provinces que Waldemar possède en Allemagne, c'est-à-dire toutes les provinces septentrionales depuis l'Elbe, en suivant le bord méridional de la mer Baltique, jusqu'aux embouchures de la Dwina, et jusqu'en Livonie. Ces vastes états, dont la possession rendait le roi de Danemark l'arbitre souverain du commerce maritime d'Allemagne, composèrent ce qu'on appela le royaume des Vénédos ou des Vandales. Tel fut le prix du service que Waldemar rendit à ce prince en se déclarant pour lui contre Otton, son rival à l'empire, dont il avait auparavant embrassé le parti. Otton, pour se venger de cette desertion, fait une ligue avec Henri, son frère, comte palatin du Rhin; Albert, margrave de Brandebourg, et l'évêque Waldemar qui se soutenait toujours à Brême, pour enlever au monarque danois ce que Frédéric lui avait cédé. Ils fondent sur le Holstein qu'ils désolent, et prennent la ville

de Hambourg. Mais Waldemar étant venu dans le pays en forces, dissipe la ligue, reprend Hambourg, chasse l'évêque Waldemar et l'oblige de céder le siège de Brême à Gerhard, évêque d'Osnabruck. L'an 1217, il fait une excursion en Esthonie pour aider les chevaliers porte-glaives à soumettre les idolâtres du pays. Il y construit à son arrivée le château de Revel, lequel, étant devenu bientôt une ville, a donné son nom à la province; ayant ensuite attaqué les Esthoniens, il remporte une victoire signalée sur eux, met un évêque à Revel et s'en retourne après avoir laissé une forte garnison dans cette place. Dispute, après son départ, entre les missionnaires danois et l'archevêque de Riga, sur la propriété du temporel et du spirituel de l'Esthonie. Waldemar la termine après plusieurs conférences, par un partage entre lui, le prélat et les frères porte épées. L'an 1223, au retour d'une partie de chasse, Waldemar est enlevé la nuit du 5 au 6 mai, dans la petite île de Lye, sur la côte méridionale de Fionie, par Henri, comte de Schwerin. Le motif qui avait porté le comte de Schwerin à cette violence, était le désir de venger son honneur et celui de sa femme, à qui Waldemar avait fait le dernier outrage. Le monarque est enmené d'abord au château de Daneberg, sur la rive opposée de Merkenbourg, ensuite au château de Schwerin, où il est retenu prisonnier l'espace de deux ans et demi. Ce fut l'empereur Frédéric, à ce qu'on prétend, qui fit sous main prolonger sa captivité, malgré les mouvements que le pape et le seigneur de Danemark se donnèrent pour lui faire rendre la liberté. Enfin après bien des négociations, il l'obtient, le 17 novembre 1225, par l'entremise du jeune Henri, roi des Romains, à des conditions très-dures, qui sont de renoncer à la possession des états usurpés sur l'Allemagne, et de payer pour sa rançon cent mille marcs d'argent. Waldemar, l'an 1226, reprend les armes pour recouvrer ce que la nécessité lui avait fait abandonner. Il surprend Renabourg, et soumet sans résistance toute la Dithmarsie. Mais il succombe, par la trahison des Dithmarses, dans une bataille livrée près de Bornhorde, aux confédérés du comte de Schwerin, le 21 juillet 1227, et perd un œil dans l'action. La ville de Lubeck se prévaut de cet échec pour se mettre en liberté, et devient dans la suite la première et la plus puissante des villes anastiques. Waldemar fit de vains efforts, en 1234, pour la faire rentrer sous ses loix. Ce prince, l'an 1240, publie 30 mois de mars, le recense des anciennes loix cimbriques. (Swanning.) Il meurt le 28 mars 1241, avec le surnom de VICTORIEUX, que ses premiers exploits lui avaient acquis. De toutes ses conquêtes et de celles de son père, il ne conserva que la ville de Revel en Esthonie et l'île de Rügen, avec le vain titre de roi des Vandales qu'il transmit à ses successeurs au royaume de Danemark, et que les rois de Suède partagèrent avec eux depuis l'union de Calmar et le règne d'Eric X. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>, en 1205, MARGUERITE, fille de Prémislas, roi de Bohême, dont il eut Waldemar, mort en 1251, 2<sup>e</sup>, en 1214, HÉRENORE, fille de Sanche I, roi de Portugal, morte en 1221, qui lui donna Eric, son successeur; Abel, duc de Sleswick; Canut, duc de Bleckling; Christophe, duc de Halland; et Sophie, femme de Jean I<sup>er</sup>, margrave de Brandebourg. Les modernes lui donnent pour troisième femme, INGBURG, fille de Henri le Lion; mais ce prince n'eut point de fille de ce nom.

### ERIC IV.

1241. ERIC IV, fils aîné de Waldemar II, lui succéda au royaume de Danemark. Abel, son frère, duc de Sleswick, vint se rendre indépendant et refusa de lui rendre hommage. Guerre à cette occasion. Les autres frères du roi prennent le parti d'Abel, et soutiennent pour leurs frères les mêmes prétentions. De part et d'autre on déploie toutes les fureurs qui semblent caractériser les guerres fraternelles. Abel, vaincu et mis hors de mesures, fut enfin obligé, l'an 1249, de prêter l'oreille



aux propositions d'accommodement que des princes neutres faisaient depuis longtemps; il consentit à tenir le duché de Sleswick en fief moyennant la couronne. Canut, son frère, en fit autant pour le comte de Blecking; Christophe les avait prévenus, l'année précédente, par une soumission semblable qu'il fit pour recouvrer la liberté qu'il avait perdue dans un combat. Les comtes de Holstein furent compris dans le traité de paix qui fut conclu entre le roi et ses frères. Mais l'année suivante, Eric reprit les armes contre ces comtes au sujet de Rendsbourg qu'ils prétendaient devoir leur revenir par le traité. Ayant envoyé devant lui ses généraux pour investir la place, il fit inviter sur sa route par Abel, son frère, à venir le visiter à Sleswick. C'était un piège qu'on lui tendait; il y donna imprudemment. Maître de sa personne, Abel le fit mettre dans un bateau sur la Syle à dessein de le faire noyer. Un gentilhomme danois, ennemi personnel d'Eric, l'ayant poursuivi dans un autre bateau l'atteignit, lui coupa la tête et jeta le cadavre dans la rivière, la nuit du 9 au 10 août 1250. Des pêcheurs le retirèrent quelque temps après et le portèrent dans un monastère voisin. Telle fut la fin tragique d'Eric IV, qui tous les historiens louent pour son zèle à faire rendre la justice avec impartialité, et son amour pour la religion. Ce prince ne laissa de sa femme JUDITH, fille d'Albert I<sup>er</sup>, duc de Saxe, que des filles, dont l'aînée, Sophie, épousa Waldemar, roi de Suède; Ingeburge, la deuxième, fut mariée à Magnus, roi de Norwège; Judith et Agnès, les deux autres, embrassèrent l'état monastique.

## ABEL.

1250. ABEL fut élu pour succéder à son frère, après avoir affirmé et fait affirmer avec serment par vingt-quatre de ses barons qu'il n'avait aucune part à la mort de ce prince. Il fit la paix avec les comtes de Holstein, abandonna tous chevaliers Teutoniques une partie de ce qu'il possédait en Livonie, céda l'île d'Osæl à l'évêque du lieu, et s'appliqua ensuite à liquider les dettes de l'état. Ayant établi pour cet effet une imposition générale, il n'éprouva d'opposition que de la part des Frisons qui refusèrent hardiment de payer. Abel marcha contre eux pour les réduire, et les battit dans une première campagne. Mais étant revenu l'année suivante, il fut défait à son tour. Les vainqueurs le poursuivirent dans sa fuite, et l'ayant atteint dans un marais où il s'était engagé, ils le massacrèrent le 29 juin 1252. MATHILDE, fille d'Adolphe, comte de Holstein, qu'il avait épousée en 1236, lui donna Waldemar, Eric, Abel, né posthume; et une fille, mariée à Bernard, comte de Berobourg. La reine Mathilde, après la mort du roi, son époux, entra d'abord dans un cloître, et s'y étant bientôt ennuyée elle se remaria à Birger, régent du royaume de Suède.

CHRISTOPHE I<sup>er</sup>.

1252. CHRISTOPHE I<sup>er</sup>, frère d'Abel, fut reconnu pour son successeur, au préjudice de Waldemar, fils aîné d'Abel, qui l'avait désigné pour occuper le trône après lui. Waldemar était alors prisonnier de l'archevêque de Cologne qui l'avait fait arrêter en 1250 (on ne sait sous quel prétexte ni à l'instigation de qui), lorsqu'il passait chez lui en revenant de faire ses études à Paris. Les rois de Suède et de Norwège, le margrave de Brandebourg et les comtes de Holstein, s'étant ligués en faveur des enfants d'Abel, et pour leurs intérêts propres, devaient le Danemark. Christophe s'accommoda avec eux par la médiation du duc de Poméranie. Le prince Waldemar remis en liberté arrive, l'an 1254, en Danemark, et reçoit de Christophe le duché de Sleswick, dont il se contente. Christophe se brouille, l'an 1256, avec Jacob Erlandsen, archevêque de Lund, au sujet de l'autorité ecclésiastique que ce prélat voulait étendre au-delà de ses justes bornes. L'an 1258, après bien des contestations, le roi prend le parti de le faire arrêter. Trois évêques partisans de l'archevêque, se voyant menacés du même

traitement, prennent la fuite, et du lieu de leur retraite lancent sur le royaume un interdit qui le met en combustion. Christophe s'étant rendu, l'an 1259, à Rypen pour conférer avec l'évêque diocésain, sur les moyens de pacifier les troubles, y meurt subitement le 29 mai, empoisonné, à ce qu'on prétend, par un prêtre fanatique, nommé Arleat. Ce prince épousa MARGUERITE, des ducs de Poméranie (1), et eut pour successeur; et Mechtilde, mariée avec Albert de Brandebourg.

## ERIC V.

1259. ERIC V, fils du roi Christophe, lui succéda malgré le clergé, à l'âge de dix ans, sous la tutelle de sa mère. L'évêque de Roschild, retiré dans l'île de Rugen, excita Jarimar, prince de cette île, à faire une descente en Danemark, pour favoriser la prétention d'Eric, second fils du roi Abel, qui se croyait plus proche héritier du trône que le fils du roi défunt. Ces deux princes étant passés en Scland accompagnés du prélat, prennent d'assaut et pillent Copenhague, après une bataille gagnée à Næstved sur les troupes de la Reine. Jarimar est assassiné, l'an 1260, par une femme en Scanie, au milieu des conquêtes qu'il faisait en ce pays. Délivrée de cet ennemi, la reine le voit presque aussitôt remplacé par les comtes de Holstein. Elle remet en liberté l'archevêque de Lund, pour le gêner, et ne peut y réussir. Au lieu de retourner à son siège, Jarimar se retire en Suède, d'où il souffle le feu en Danemark. Il appelle Rome à son secours. La reine et son fils, battus dans la plaine de Lohede, au duché de Sleswick, le 28 juillet 1261, sont faits prisonniers, et adjugés, la reine au comte de Holstein, et le roi au duc Eric Albert, duc de Brunswick, s'interessa à leur sort, porte la guerre dans le Holstein, et obtient la délivrance de la reine. Celle du roi fut plus tardive. On l'avait fait passer entre les mains de Jean I<sup>er</sup>, margrave de Brandebourg. Il est enfin relâché, l'an 1264, à condition d'épouser la fille du margrave. Un légat, envoyé de Rome, l'an 1266, pour terminer la querelle du roi et de l'archevêque de Lund, indisposé, par sa partialité, le monarque qui appelle au saint siège d'une citation injurieuse qu'il lui avait faite. Le légat s'étant retiré à Lubek avec l'archevêque, trois des suffragans de celui-ci osent y fulminer une sentence d'excommunication contre le roi, la reine et leurs partisans. Le droit de justice était jusqu'alors en Danemark une prérogative incommunicable de la royauté. Eric, l'an 1269, l'accorde à la noblesse et au clergé dans leurs terres. Ce prince épousa, l'an 1273, AGNÈS DE BRANDEBOURG, conformément à la convention passée dix ans auparavant avec le margrave Jean, père de la princesse. La paix se fit enfin l'an 1275, entre le monarque et l'archevêque Erlandsen, par les soins du concile général de Lyon; au moyen de quoi l'interdit du royaume fut levé après avoir duré dix-sept ans, à compter de la défection du prélat. Celui-ci meurt dans l'île de Rugen la même année, avant d'être rentré dans son siège. Le Danemark jouit d'une assez grande tranquillité pendant les dix années suivantes. Mais un nouvel orage se leva d'un éclat l'an 1285. Waldemar, fils et successeur d'Eric, duc de Sleswick, dressa à la cour du roi le plan d'une ligue contre lui, dans laquelle il fit entrer le roi de Norwège et plusieurs seigneurs danois. Il est arrêté à Elsenœur comme il était sur le point de s'embarquer pour la Norwège. Mais les comtes de Holstein s'étant in-

(1) L'Éthonie fut son douaire. Dans une charte de l'an 1277, elle se dit : *Margareta Dei gratia Danorum Sclavorumque regina, domina Rethonia*. Cette princesse étant morte en 1282, l'Éthonie fut donnée à la reine Agnès, qui la posséda comme duchesse, et avec une autorité plus étendue que n'y avait eue la reine Marguerite; mais après qu'elle se fut remariée en 1293, le roi Eric VI reprit l'Éthonie, dont il se qualifie duc dans un acte de l'an 1294. Il continua de le porter jusqu'en 1303. (*Hist. de Livonie, par Gebhardt, pages 395 et suivantes, publiée en allemand à Riga, en 1796.*)

téressés pour lui, le font relâcher l'année suivante à de certaines conditions. Waldemar se réconcilie sincèrement avec le roi. Mais la ligue qu'il avait formée ne fut pas anéantie par sa desertion. Quelques-uns de ses membres secrets étant à la suite du roi, assouvissent la haine qu'ils lui portaient, en l'assommant à coups de massue, pendant qu'il dormait, dans le village de Findarp, près de Wibourg, au retour de la chaise. Cet événement tragique est de la nuit du 21 au 22 novembre 1286. Eric était dans sa trente-septième année, et en avait régné vingt-sept. Il laissa de sa femme, qui se remarria avec Gerhard II, comte de Holstein, Eric et Christophe, qui lui succédèrent l'un après l'autre; et Waldemar, mort à Rostock en 1302, avec deux filles, Marthe, femme de Birger, roi de Suède; et Rikissa, mariée à Nicolas de Verle, de la maison de Mecklenbourg.

### ERIC VI.

1286. ERIC VI., à l'âge de douze ans succède à son père Eric V, sous la tutelle de Waldemar, duc de Sleswick, son plus proche parent, du consentement de la reine, sa mère. Waldemar se met en devoir de venger la mort du défunt roi. Mais les assaillants de ce prince préviennent le châtiment par la fuite, et trouvent un asile à la cour d'Hauquin, roi de Norwège. Ce dernier, à leur instigation, fait une descente, l'an 1288, à Helsingør, qu'il brûle, pillé Aalborg et Wene, et commet ailleurs d'autres cruautés. Cette guerre, dont le principal prétexte était la dot d'Ingeborg, mère du norvégien, et fille d'Eric IV, dont qu'il répétait depuis long-temps, dura l'espace de dix-neuf ans, et ne fut interrompue que par quelques trêves assez courtes. Eric, l'an 1295, fut arrêté et jeté dans un cachot Jean Grandt, pour être monté sur le siège de Lundén sans avoir pris sa confirmation. Ce prélat s'étant évadé l'année suivante, passe dans l'île de Bornholm, dépendante de son diocèse, où il est reçu à bras ouverts. Rome prend hautement sa défense. L'an 1298, le légat lazar déclare le roi excommunié jusqu'à ce qu'il ait payé à l'archevêque la somme de quarante-neuf mille marcs d'argent; à quoi le pape Boniface VIII l'avait condamné par un jugement contradictoire. Les broüilleries ne discontinuant pas entre le monarque et l'archevêque, le pape consent, l'an 1303, que le dernier quitte son siège, et par la retraite de ce broüillon le calme est rétabli dans l'église de Danemark. Il est remplacé par le légat lazar. La guerre que se faisaient Eric et Hauquin semblait plus difficile à terminer; guerre de chicane qui ne servait qu'à nourrir et augmenter leurs haines sans produire aucun avantage décisif. Enfin les également l'un et l'autre de ces hostilités infructueuses, ils s'accordent ensemble, l'an 1308, et font une paix solide. Il restait encore à Eric un ennemi domestique à désarmer, c'était Christophe, son frère. Ce prince, après différentes alternatives de rupture et de réconciliation avec le monarque, sort du royaume et va exciter contre lui le duc de Poméranie, le margrave de Brandebourg, d'autres seigneurs, et les villes de Stralsund et de Gripwald. Le roi, pour faire tête à cette ligue, s'allie de son côté avec le duc de Saxe, les comtes de Holstein, les comtes de Schwerin, et Henri, prince de Mecklenbourg, qu'il déclare généralissime de ses troupes. Après avoir chassé son frère, qui était venu faire une descente en Danemark, il entreprend le siège de Stralsund, où il échoue, et livre ensuite une bataille dont le succès est incertain. La paix se fait en 1317 à Wordingbourg en Sclélande. Les coffres du roi se trouvant épuisés, il est obligé d'engager la Fionie pour trois ans aux comtes de Holstein, pour les services qu'ils lui avaient rendus. Le roi de Suède, Birger, son beau-frère, était alors en guerre avec ses sujets révoltés. Eric, l'an 1318, lui envoya des secours qui ne l'empêchèrent point de succomber à la rébellion. Birger ayant été obligé, l'année suivante, d'abandonner la Suède, Eric lui ouvrit généreusement un asile dans ses états, où il finit ses jours au bout d'environ sept ans. (Voy. Birger II, roi de Suède.) L'an

1319, Eric mourut à Roschild le 13 novembre, peu de temps après la reine Ingarvance, sa femme, fille de Magnus I, roi de Suède. Il en avait eu quatorze enfants, tous morts avant lui, du nombre desquels était Sophie, troisième femme de Conrad I, margrave de Brandebourg.

### CHRISTOPHE II.

1320. CHRISTOPHE II, second fils d'Eric V, retiré en Suède pendant le règne d'Eric VI, son frère, obtint, le 25 janvier 1320, le royaume de Danemark à force de soumissions et de promesses. Il fut couronné l'année suivante avec Eric, son fils, dans les fêtes de Noël, à Wibourg. Les prodigalités qu'il avait faites au commencement de son règne, ayant appauvri, le mirent dans la nécessité d'établir de nouveaux impôts et de les étendre à tous les ordres de l'état. Il occasionna par là une révolte qui éclata, l'an 1323, et dont il triompha les armes à la main. Ce succès l'ayant enhardi à surcharger encore son peuple, les troubles se renouvelèrent en 1326, et l'on en vint jusqu'à le déposer. Son fils Eric marcha contre les rebelles qui, l'ayant vaincu, le firent prisonnier. Le père, obligé d'abandonner le royaume, se retira à Rostock. On lui substitua le jeune Waldemar, duc de Sleswick, sous la régence et la tutelle de Gerhard, comte de Holstein. Mais en décernant à Waldemar la royauté, les fâcheux lui ôtèrent son duché qu'ils partageaient entre eux, ainsi que les plus beaux domaines de la couronne. Christophe, dans sa retraite, trouva moyen de se faire un parti à l'aide duquel il tira son fils de la forteresse où il était renfermé, rentra dans le royaume et remonta sur le trône en 1330, après avoir fait la paix avec Gerhard. Mais s'étant broüillés de nouveau l'an 1331, ils se livrèrent, le 30 novembre, non loin de Sleswick, une bataille où le roi fut mis en déroute. Eric, son fils, tomba de cheval en fuyant, et mourut de sa chute quelques jours après. Christophe, pour regagner Gerhard, lui confirma l'engagement qu'il lui avait fait de la Scanie et d'autres portions du royaume. Mais les Scaniens, irrités des mauvais traitements que les officiers du comte leur laissaient, secoururent, l'an 1332, le jong de sa domination, et se donnèrent à la Suède. La paix n'était pas bien cimentée entre Christophe et Gerhard. Deux gentilshommes dans, croyant faire plaisir au second, arrêtèrent le premier en 1333, et le conduisirent dans une forteresse appartenante au comte. Mais celui-ci eut la générosité de rompre les fers du monarque et de le renvoyer dans ses états. Christophe ne survécut pas long-temps à cette disgrâce. L'an 1334, il mourut de chagrin, le 15 juillet, à Nicoping, dans l'île de Falster, excommunié, dit-on, par le pape, pour avoir fait emprisonner un évêque. Son règne fut un enchaînement de malheurs qu'il s'était attirés par l'imprudence de sa conduite. D'EUROPE. Son épouse, fille de Bogislas IV, duc de Wolgast, et non de la maison de Brandebourg, comme le marquent presque tous les modernes, il en eut trois fils, Eric dont-on vient de parler, Otton et Waldemar; avec une fille, Marguerite, femme de Louis I<sup>er</sup>, margrave de Brandebourg. Après la mort de Christophe il y eut un interrègne de six ans. (Voy. Gerhard, comte de Holstein.)

### WALDEMAR III.

1340. WALDEMAR III, deuxième fils du roi Christophe, élevé depuis douze ans à la cour de l'empereur, revint en Danemark l'an 1340, et monta sur le trône à l'âge d'environ quinze ans, après six années d'anarchie. Son élévation fut l'ouvrage des états assemblés qui le préférèrent au prince Otton, son frère aîné, parce que celui-ci était retenu prisonnier par les comtes de Holstein. Le premier soin de Waldemar fut de délivrer son frère, en faisant la paix avec ces comtes et le duc de Sleswick. Par un des articles, il s'engagea d'épouser Hedwige, sœur du duc, et par un autre il laissa aux comtes la Fionie avec partie du Jutland, jusqu'au remboursement d'une somme de soixante;

seize mille marcs dont il étoit restait redevable en vertu des précédents traités. La noblesse danonoise pendant l'interregne avait envahi la plupart des domaines du roi. Waldemar en retira de ses mains une grande partie par les voies juridiques. Mais il les confirma au roi de Suède, l'an 1343, la possession de la Scanie, moyennant une somme de quarante-neuf mille marcs. Les idolâtres ayant fait irruption en Esthonie, Waldemar se rendit, au mois d'avril 1345, dans ce pays pour le défendre. Ayant trouvé les choses pacifiées à son arrivée, il partit de Revel avec Eric, duc de Saxe, pour la Terre-Sainte, d'où il revint dans ses états au commencement de l'hiver 1346. Toutefois ( chose étonnante ! ) il fut excommunié par le pape Clement VI, pour avoir entrepris ce pèlerinage sans sa permission. S'étant fait absoudre l'an 1347, il venait, cette même année, par contrat du 24 juin, l'Esthonie, au grand-maître de l'ordre Teutonique, pour dix-neuf mille marcs d'argent. De cette somme il racheta, des comtes de Holstein, la moitié de la Flisie et plusieurs places de Sclande qui leur étaient engagées. Waldemar était ami de Louis le Romain, margrave de Brandebourg. Apprenant qu'un imposteur, suscité par l'empereur Charles IV, voulait le supplanter, il marcha, l'an 1350, à son secours. Son intérêt propre le brouilla ensuite avec les princes de Holstein. Il entra en guerre avec eux, l'an 1356, et y gagna les fiefs de Femern et de Langeland. S'étant fait céder, l'an 1359, la Scanie par Magnus, roi de Suède, il y passa aussitôt, et se rend maître des principales fortresses. La ligue des princes de Holstein, renouvelée en son absence, interrompit ses progrès en le rappelant en Danemarck. Ayant bientôt mis les confédérés à la raison, il revint achever sa conquête, à laquelle il joignit celle du Bleking, qu'Eric fils et collègue de Magnus, lui avait enlevé quelques tems auparavant. Magnus, l'année suivante, implore son secours pour contraindre les habitants de l'île de Gothland à payer les impôts dont il les avait chargés. Waldemar y ayant fait une descente, pillé la ville de Wisby, d'où il emporta de grandes richesses. Les villes anseatiques dont les effets étaient en dépôt dans cette place, les réclamèrent. N'étant point écoutés, elles se liguent avec le comte de Holstein et le duc de Mecklenbourg, contre Waldemar. Mais après deux ans d'hostilités, ces allies sont obligés de faire la paix. Marguerite, fille de Waldemar, avait été fiancée avec Haquin, roi de Norvège, fils de Magnus, roi de Suède. Mais les Suédois, comme on l'a dit sous Magnus, l'avaient ensuite obligé de préférer à cette princesse Elisabeth, fille de Henri, comte de Holstein. Celle-ci ayant été jetée, l'an 1362, sur les côtes de Danemarck en allant épouser Haquin, Waldemar la retint, et engage le monarque norvégien à épouser Marguerite ; alliance qui fut célébrée à Copenhague, le 9 avril 1363. La même année, sur la fin de l'été, il se rend à Cracovie, pour assister au mariage de l'empereur Charles IV, et d'Anne de Poméranie. De là il va trouver le pape Urbain V à Avignon, et revient dans ses états, au milieu de l'été de l'année suivante. Le roi Magnus ayant été déposé par ses sujets, Waldemar lui envoie, l'an 1363, des secours pour se rétablir. Albert substitué à Magnus, est obligé d'en venir à un accommodement avec Waldemar et d'acheter de lui la paix au prix de l'île de Gothland et de plusieurs provinces de Suède, qu'il lui abandonne. La guerre recommence l'an 1368, entre Waldemar et les villes anseatiques soutenues du roi de Suède, du duc de Mecklenbourg et du comte de Holstein. Waldemar pendant les hostilités s'absente de ses états, laissant un conseil de régence pour veiller à leur défense. Il voyage en différentes cours, et se rendit en Danemarck qu'en 1372. La paix y régnait alors au moyen de la cession de plusieurs places de Scanie, que la régence avait faites aux villes confédérées. Depuis ce tems l'occupation principale de Waldemar fut d'acquiescer ses dettes, et de retirer les villes et les provinces, des mains de ceux qui les tenaient en gage. Cette conduite ne fut point du goût de la noblesse ; mais il sut la contenir par sa fermeté. Ce prince mourut de la goutte au château de

Garve, près d'Elseuer, le 24 février 1375, dans la soixantième année de son âge, sans laisser d'enfants mâles n'Heinric, son épouse, fille d'Eric III, duc de Sleswick. Ingeburge, sa fille aînée, épousa Henri, prince de Mecklenbourg. Marguerite la cadette, eut d'Haquin, roi de Norvège, Olaf qui suit. Waldemar joignait à de grandes qualités des vices qui les rendaient souvent dangereux. Il savait commander, et était incapable de plier à propos. Il était brave, mais emporté ; politique, mais trop peu scrupuleux ; actif, mais impétueux et colérique. Ce mélange de bien et de mal lui fit plus d'ennemis que d'amis en Danemarck ; mais la postérité s'accorde à le regarder comme le restaurateur de son pays. Il est le premier qui ait joint à ses titres celui de roi des Goths, titre que ses successeurs ont continué de prendre à son imitation. Sur un des sceaux de ce prince, qui est de l'an 1340, on voit un écu chargé de trois lions couronnés. Sur un autre qui est de 1364, un grande croix blanche divise l'écu bordé de petites croix. Depuis Waldemar III, les rois de Danemarck ont fait mettre la croix sur leurs sceaux.

## O L A U S.

1376. OLAF, fils d'Haquin, roi de Norvège et de Marguerite, fille de Waldemar III, fut proclamé roi de Danemarck, à l'âge d'environ cinq ans, par les intrigues de sa mère, et à Stalsbe en Sclande, le 13 mai 1376, dans l'assemblée des états-généraux. Albert, duc de Mecklenbourg, qui, aussitôt après la mort de Waldemar, avait fait prendre à son petit-fils, Albert, le titre de roi de Danemarck, se mit en devoir de faire valoir ses droits par les armes. Ils étaient bien fondés ; car outre que le jeune Albert était issu de la fille aînée de Waldemar III, il y avait un traité fait entre le monarque et le duc Albert, par lequel, au cas que le premier mourût sans enfants mâles, le royaume devait appartenir aux enfants de sa fille Ingeburge. La flotte que le duc et ses alliés mirent en mer pour entrer en Danemarck, ayant été battue par la tempête, on mit l'affaire en arbitrage, et depuis ce tems il n'en est plus parlé dans l'histoire. Marguerite fut obligée de gagner tous ses voisins par des traités, au moyen de quoi son fils resta en possession du Danemarck. Étant devenue veuve l'an 1380, cette princesse se trouva chargée du gouvernement de deux royaumes, et montra par sa conduite que ce lourd fardeau était encore au dessus de ses forces. L'an 1387, Olaf, meurtri à Fæsther, en Scanie, le 3 août, dans la dix-septième année de son âge, fut regretté de ses sujets pour les belles espérances qu'il donnait. ( Voy. Henri II et Gerhard III, comtes de Holstein. )

## MARGUERITE, REINE DE DANEMARCK, DE NORVÈGE ET DE SUÈDE.

1387. MARGUERITE succéda à son fils Olaf dans les royaumes de Danemarck et de Norvège, d'un consentement de tous les ordres de ces deux états. Mais ceux de Norvège, en lui accordant le sceptre sa vie durant, stipulèrent qu'après sa mort il passerait au jeune Eric, son petit-neveu, fils de Wratislaw, prince de Poméranie, et de Marie, fille d'Ingeburge, veuve aînée de Marguerite. Cette clause donnait des- lors à Eric le titre de roi de Norvège. Marguerite, comme veuve d'Haquin, mourut l'an 1380, joignant aux siens, celui de reine de Suède ; et qui attira de mauvaises plaisanteries à cette princesse de la part d'Albert, qui s'était mis en possession de ce royaume. Elle ne tarda guère à lui faire sentir qu'elle n'avait pas pris en vain ce titre. La noblesse de Suède, lassée du gouvernement d'Albert, s'étant déterminée, l'an 1388, à le déposer, offrit la couronne à Marguerite, qui l'accepta. Albert, battu, et fait prisonnier le 21 septembre de la même année, par les troupes de Marguerite, est amené avec son fils à Rahus devant cette princesse, qui les envoie l'un et l'autre au château de Lindholm en Scanie. Marguerite ne garda que huit ans la couronne de

Suède. Ayant assemblé, l'an 1396, les états de cette monarchie dans la plaine de Mora-Steen, près d'Upsal, elle en fit proclamer roi, le 23 juillet, ERIC, son petit-neveu.

**ERIC VII, ROI DE DANEMARCK, DE NORWÈGE ET DE SUÈDE, SOUS L'ADMINISTRATION DE MARGUERITE.**

La couronne de Suède ne fut pas la seule que Marguerite fit passer sur la tête d'Eric. Ayant convoqué à Calmar, dans le Smaland, les états des trois royaumes de Danemarck, de Suède et de Norwège, elle les engagea à le reconnaître pour unique souverain, et le fit couronner en leur présence, le 17 juin 1397, par l'archevêque de Lund et un évêque de Suède. Dans une harangue qu'elle adressa ensuite à l'assemblée, elle y fit approuver l'union perpétuelle des trois couronnes du Nord. Cette union, dont l'acte fut dressé le jour de Sainte-Marguerite (8 juillet), portait principalement sur trois bases : la première, que le roi continuerait d'être électif (c'est-à-dire, choisi dans la maison régnante tant qu'elle subsisterait) comme il l'avait toujours été dans les trois royaumes ; la deuxième, qu'il serait obligé de faire tour-à-tour son séjour dans les trois royaumes, et de consumer dans chacun les revenus qu'il en tirerait ; la troisième, que chaque royaume conserverait son sceau, ses lois, et ses privilèges. « Le projet de Marguerite », dit monsieur l'abbé de Malhi, était très-utile, mais impraticable. Cette princesse n'avait pas détruit l'antipathie qu'il régnait entre ses sujets. Elle n'avait pas tenté d'adopter leurs mœurs, et de leur donner quelques vertus de citoyens, ni de prévenir par de sages lois, les désordres qu'une liberté licencieuse et sans règle produisait en Suède et en Danemarck. N'ayant pas même fléchi à affecter une exacte impartialité entre ses sujets, elle favorisait souvent les Danois, et il n'en fallut pas davantage pour porter les Suédois et les Norwégiens à se repentir de l'union de Calmar. Marguerite contint cependant les esprits. « Le roi Albert avait engagé Wisbi, capitale du Gothland, à l'ordre Teutonique. Marguerite, résolue de reconstruire cette place importante, la fit assiéger en 1398. Le siège traîna en longueur, les parties s'en rapportèrent au jugement de l'empereur Wenceslas, qui ordonna que la reine paiera cent mille nobles à la rose pour le rachat de Wisbi et de toute l'île de Gothland. Marguerite avait des ennemis appliqués à la traverser. L'an 1399, ils apostent un fourbe, qui ose se donner pour le roi Olaus, fils de la reine, mort douze ans auparavant. Après quelques progrès, il est arrêté, convaincu d'imposture, et brûlé vif. Albert était son autre ennemi, qui, bien que faible, donnait toujours de l'inquiétude à Marguerite. L'an 1405, elle obtient enfin de lui une renonciation en forme, à la couronne de Suède, en consentant qu'il conserve le titre de roi. Cette princesse appuyait dans le même tems la comtesse de Holstein, contre l'évêque d'Onnabruck, son beau frère, qui lui disputait la régence de ses états. Mais en prêtant les sommes d'argent dont elle avait besoin, Marguerite avait soin de se faire donner, l'une après l'autre, les villes du Sleswick, pour sûreté de ses avances. A la fin, ces deux princesses se brouillèrent, et en vinrent à une guerre ouverte. Elle finit, l'an 1411, par une trêve de cinq ans, dont Marguerite ne vit pas la fin. Etant venue à Flensbourg, elle mourut subitement, le 27 novembre de l'an 1412, à bord du vaisseau sur lequel elle se disposait à retourner en Danemarck. Elle était dans la soixantième année de son âge. Ses qualités héroïques et les grandes choses qu'elle fit pendant trente-sept ans qu'elle exerça l'autorité royale, lui ont mérité le titre de Sévérius du nord. Ses mœurs n'étaient pas à l'abri de la critique, mais elle en couvrait les taches aux yeux de la multitude, par ses libéralités envers les églises. (Voy. les *comtes de Holstein*.) Marguerite après l'union de Calmar fit mettre trois couronnes dans son écu,

**LE MÊME ERIC, SEUL.**

1412. ERIC, couronné roi des trois royaumes du Nord depuis quinze ans, n'avait commencé à mettre la main au timon du gouvernement, que peu de tems avant la mort de Marguerite. Son caractère fut le contraste de celui de cette princesse. Autant elle avait été prudente et circonspecte dans ses démarches, habile à manier les esprits, féconde en moyens et en ressources dans les conjonctures critiques, autant il fut présomptueux et inconsidéré dans sa conduite, borné dans ses vues, et ennemi des voies de conciliation. Il rompit la trêve avec les princes du Holstein, en se faisant adjuver par le sénat de Danemarck, l'an 1414, le duché de Sleswick, dont ces princes avaient recouvré la plus grande partie. La guerre ayant recommencé avec eux dura jusqu'en 1435. Eric fut obligé de la terminer à son désavantage pour se défendre contre ses propres sujets, que les procédés de ses officiers avaient révoltés. C'était en Suède qu'il était le foyer de la rébellion. Les gouverneurs danois qu'il y avait mis, se comportaient en vrais tyrans. Deux gentilshommes du pays, Engellbrecht et Puke, se mirent à la tête des mécontents, l'an 1433, et ayant pris les armes, ils soulevèrent en peu de tems diverses provinces de Suède. Ayant assemblé, l'an 1435, les états de Suède, Engellbrecht les engagea à déposer le roi dans les formes. Eric, à cette nouvelle, passe en Suède, et arrive, non sans avoir essuyé de grands dangers sur sa route, à Stockholm. Engellbrecht s'étant présenté presque aussitôt devant cette ville, on convint d'une trêve, pendant laquelle il se fit déclarer généralissime des troupes suédoises, et administrateur du royaume. Les états généraux s'assemblèrent, le 3 mai, à Helmschadt, dans le Halland, et l'on y confirma l'union de Calmar, sur la promesse que fait l'archevêque d'Upsal, au nom du roi, de redresser les griefs de la nation. La diète de Suède tenue à Stockholm au mois de novembre suivant, ratifia, non sans quelque répugnance, cette délibération. Eric après cela passe en Danemarck, laissant sur sa route des traces de son ressentiment contre les Suédois, et de la résolution où il est de ne point tenir ses engagements. Il propose aux Danois d'agréer pour son successeur, Bogislas, prince de Poméranie, son cousin germain. La demande est rejetée par les états. Indigné de ce refus, il se retire en Prusse. Une députation qui lui est envoyée l'engage à revenir. Les troubles recommencent en Suède. Engellbrecht est assassiné par ordre de Charles Canut-Son, qui s'empare de toute l'autorité. Mais la conduite tyrannique de celui-ci soulève les Suédois contre lui, et les rapproche de leur légitime souverain. Le 27 juillet 1436, diète de Calmar, où le roi confère avec les députés des trois royaumes. On y renouvelle la fameuse union avec quelques changements et quelques additions. Eric de-là passe dans l'île de Gothland, où il reste tout l'hiver, sans qu'on apprenne s'il est vivif ou mort. Charles Canut-Son, profitant de cette incertitude reprend sa première autorité. Eric, au printemps suivant, fait voile pour le Danemarck. On lui adresse des plaintes contre les officiers allemands qu'il y avait placés. Au lieu de révoquer ces tyrans, il s'obstine à les maintenir. La noblesse s'irrite, et menace d'une guerre civile. L'an 1438, Eric, fatigué des contradictions qu'il essuie, retourne, au milieu de mai, dans l'île de Gothland, avec ses meilleurs effets, dans la résolution de s'y fixer. Les Danois, l'an 1439, après l'avoir vainement sollicité de revenir, offrent la couronne à Christophe de Bavière. Ce prince étant arrivé à Lubek au mois de juin, y reçoit les hommages des députés de la nation. Les états de Suède assemblés par Canut-Son, déclarent de leur côté le trône vacant par la désertion d'Eric. Lui-même se regardant comme déchu de la royauté, ne pensa plus, depuis ce tems-là, qu'à une vie privée. Après être resté dix ans à l'île de Gothland, il en sortit l'an 1449, chassé par le roi Canut-Son, pour se retirer à Rugenwald en Poméranie, où il vécut encore dix ans

l'obscurité et le mépris. Il avait épousé, l'an 1406, PHILIPPINE, fille d'Henri IV, roi d'Angleterre. Cette princesse, d'un mérite supérieur quitta son mari, l'an 1408, pour les mauvais traitements qu'elle en recevait, et alla finir ses jours au monastère de Waldstena en Suède. Sur les sceaux de ce prince, la croix de Danemarck remplit l'écu triangulaire. Dans le premier angle, il y a neuf ours placés devant trois lions figurés les uns sur autres. Trois couronnes remplissent le deuxième angle. Ce sont, dit-on, une moderne, les plus anciennes armes des monarques danois. Il se trompe. (Voy. Waldemar III.)

#### CHRISTOPHE, ROI DE DANEMARCK, DE SUÈDE ET DE NORWÈGE.

1440. CHRISTOPHE, petit-fils de l'empereur Robert, par Jean son père, comte palatin du Rhin, et neveu du roi Eric, par Catherine, sa mère, étant arrivé, sur la fin de 1433, en Danemarck, y fut élu roi solennellement à Wihourg en Jutland, le 9 avril 1440. Les choses n'allèrent pas si vite en Suède et en Norwège. Il fallut composer avec Charles Canut-Son, pour l'engager à renoncer à ses prétentions au trône, et gagner les Norwégiens, toujours attachés au roi Eric. Enfin, l'an 1441, Christophe s'étant rendu à Calmar où les états étaient assemblés, y fut proclamé roi le 8 septembre, et de là s'étant rendu à Upsal, il y fut couronné avec les cérémonies usitées. De Suède, il passa, l'an 1443, en Norwège dont il fut sacré roi à Opslo (aujourd'hui Christiania), par l'archevêque de Drontheim. De retour en Danemarck, il se fit répéter la même cérémonie pour ce royaume, le 1<sup>er</sup> janvier, par l'archevêque de Lund. Christophe répondit aux espérances des trois monarchies, et réalisa les magnifiques promesses qu'il leur avait faites. Peu de temps après son dernier couronnement, il réunit à la couronne la ville de Copenhague, qui jusqu'alors avait appartenu au siège de Roschild, moyennant quelques terres qu'il donna en échange à l'évêque. Il résolut d'y faire à l'avenir sa résidence, et lui donna des lois et des privilèges. Jaloux de la puissance et du commerce florissant des villes anseatiques, il fit de grands préparatifs et forma une ligue puissante pour les attaquer. Mais avant qu'il en vint à l'exécution, il fut surpris de la mort à Helsingbourg en Scanie, le 6 janvier 1448, sans laisser d'enfants de DONOTHE, fille de Jean l'Alchimiste, margrave de Brandebourg, qu'il avait épousée, l'an 1445. Sa mort fut l'époque de la démission des trois royaumes.

#### CHRISTIERN, OU CHRÉTIEN 1<sup>er</sup>, ROI DE DANEMARCK.

1448. CHRISTIERN, fils de Thierry, comte d'Oldembourg, et d'Hedwige de Holstein-Sleswick, fut élu par le sénat, roi de Danemarck, à Hatterlehen, le 1<sup>er</sup> septembre 1448, sur la présentation d'Adolphe, comte de Holstein, son oncle maternel, à qui la couronne avait été d'abord offerte, comme à l'héritier le plus proche. Adolphe en effet descendait du roi Eric V, dont la deuxième fille, Richissa, femme de Nicolas, seigneur de Verle, devint mère de Sophie, mariée à Gerhard le grand, comte de Holstein. Christiern après son élection, s'étant rendu à Lund, y fut reçu et proclamé, le 28 du même mois. Les Suédois avaient déjà disposé de leur trône, en faveur de Charles Canut-Son. La Norwège ne s'était pas encore déclarée. L'an 1449, les états de ce royaume assemblés à Opslo, décrétèrent la couronne à Christiern. Mais Canut-Son étant arrivé dans ce royaume, fit causer cette élection, et engagea les états à l'élire lui-même pour leur roi, le 21 octobre de la même année. Le 28 du même mois, Christiern est couronné à Copenhague, à l'âge de vingt-trois ans, et épouse en même temps DONOTHE DE BRANDEBOURG, veuve du roi Christophe. Étant passé, l'an 1450, en Norwège, il y fit annuler à son tour l'élection de Canut-Son, et se fit couronner le 29 juillet à Drontheim. De là, il se rend à Bergen, où les septs de Dane-

mark et de Norwège, renouvellent par un acte authentique l'union des deux royaumes. L'an 1457, il obtient au mois de juin la couronne de Suède, par la déposition de Canut-Son. Deux fois le parti de Christiern prévalut dans ce royaume, et à la fin il abandonna la Suède, fatigué de la méintelligence et des soulèvements continuels des Suédois. (Voy. Charles Canut-Son et Stenon-Sture.) Adolphe, duc de Sleswick et comte de Holstein, étant mort l'an 1459, Christiern, son neveu du côté maternel, recueillit sa succession comme plus proche héritier. Mais comme le comte de Schawenbourg, quoique parent d'Adolphe dans un degré plus éloigné, était de la ligne masculine, Christiern fut obligé de composer avec ce prince, et de lui accorder un dédommagement pour éviter une guerre dont il était menacé. (Voy. Christiern 1<sup>er</sup>, comte de Holstein.) L'an 1469, il fut reconnaître pour son successeur à la couronne, par les états, Jean, son fils, âgé de quatorze ans. Ayant fait un vœu d'aller à la Terre-Sainte, il s'en repent, et part au mois de janvier 1474, avec un nombreux cortège, pour en aller demander dispense au pape. L'empereur Frédéric III, qu'il visite en passant à Rothenbourg, érige en sa faveur le Holstein en duché. Le duc de Milan et d'autres princes d'Italie, lui font une réception pompose à son passage sur leurs terres. Il arrive à Rome dans les premiers jours d'avril, et obtient de Sixte IV, la grâce qu'il était venu demander, à la charge de fonder un hôpital à Rome. En retour, il a des conférences importantes à Ausbourg avec l'empereur et d'autres princes. Ami des lettres, il fonde, l'an 1478, à Copenhague, une université, suivant la permission qu'il en avait obtenue du pape, pendant son séjour à Rome. La même année, il fait épouser à Jean, son fils, Christine, fille aînée d'Ernest, électeur de Saxe; et, à l'occasion de ce mariage, les états proclament une seconde fois ce jeune prince successeur de son père. C'est à cette occasion qu'il institua l'ordre ou confrérie de l'Éléphant, qui dans la suite levait un ordre de chevalerie. La mort enleva ce prince, l'an 1481, à Copenhague, le 22 mai, à l'âge de cinquante-cinq ans, et dans la trente-troisième année de son règne. Son corps fut porté à Roschild, et inhumé dans la Chapelle dite du roi, qu'il avait fait bâtir lui-même. La reine Dorothée, qui lui survécut jusqu'au 25 novembre 1495, le fit père de quatre fils, dont les deux premiers moururent très-jeunes; Jean, le troisième, lui succéda; Frédéric, le quatrième, fut duc de Sleswick et de Holstein, et parvint dans la suite au trône de Danemarck. Il eut aussi de son mariage une fille nommée Marguerite, qui épousa, l'an 1469, Jacques III, roi d'Ecosse. Cette alliance termina la longue querelle qui régnait entre les monarchies des deux royaumes, au sujet des îles Orcades, qui relevaient de la Norwège. Elles furent laissées au roi d'Ecosse en hypothèque de la dot de Marguerite; et depuis ce temps, elles sont demeurées attachées à ce royaume. Christiern mérita l'amour de ses sujets par sa vigilance, sa modération, son équité, son respect pour les choses saintes, et son zèle pour l'observation des lois.

#### JEAN, ROI DE DANEMARCK, ET II<sup>e</sup>. DU NOM, ROI DE SUÈDE.

1481. JEAN, fils aîné du roi Christiern 1<sup>er</sup>, né l'an 1455, reconnu deux fois, du vivant de son père, héritier du trône de Danemarck, y monta, après la mort de ce prince, sans aucune difficulté. Ayant convoqué, l'an 1483, les députés des sénats de Suède et de Norwège à Helmsladi dans la Halland, il y fut élu, le 14 janvier, roi de Norwège par les seconds, malgré la réclamation des Suédois inspirés par l'administrateur Stenon-Sture. Le 18 mai suivant, il fut couronné roi de Danemarck à Copenhague par l'archevêque de Lund; et quelque temps après il reçut à Drontheim la couronne de Norwège. Enfin Stenon-Sture, ayant consenti à une conférence à Calmar avec ce monar-

que, le reconnut pour roi de Suède à la tête de quinze députés suédois, le 14 août de la même année. Mais on refusa de consentir à son couronnement jusqu'à ce qu'il eût restitué l'île de Gothland à la Suède. Cette île n'était plus en son pouvoir, ayant été engagée par son père à Ivar Arleson pour des avances que ce dernier lui avait faites. Jean vint à bout de la retirer des mains de cet engageur par un accommodement. Mais l'administrateur ne pouvant se déterminer à quitter son emploi, fit naître d'autres difficultés pour en prolonger la durée. Elles continuèrent l'espace de quatorze ans, pendant lequel toute l'autorité demeura entre ses mains. Le monarque, à la fin, après avoir inutilement épuisé les voies de négociation, eut recours à la force pour se mettre en possession du trône de Suède. Étant passé dans ce pays, l'an 1497, avec une armée considérable, il vint mettre le siège devant Stockholm que l'administrateur défendait en personne. Alors on parla d'accommodement. Stenon-Sture, moyennant la Finlande, les deux Bothnies et quelques châteaux qu'on lui accorda pour sa vie, remit au roi la place, et se démit du gouvernement de l'état. Peu de temps après on convoqua tous les ordres du royaume, et le roi Jean fut couronné en leur présence à Stockholm, le 26 novembre, par l'archevêque d'Upsal. Le prince Christiern, fils aîné du roi, fut dans cette occasion reconnu pour son successeur au trône de Suède, comme il avait été précédemment reconnu pour héritier de ceus de Danemark et de Norwège par les états de ces deux royaumes. Le roi Jean, de retour en Danemark, conclut, l'an 1498, une triple alliance défensive avec le roi de France Louis XII et Jacques IV, roi d'Ecosse. L'an 1499, il repasse en Suède, et fait couronner la reine, son épouse, à Upsal. Il en part l'année suivante pour aller faire la guerre aux Dithmarses; guerre malheureuse où il pensa périr, et où il ne ramena que les débris d'une florissante armée qu'il avait conduite en ce pays. (Voy. les deux de Holstein.) Nouveau voyage de ce prince en Suède. Il assemble, l'an 1501, les états à Stockholm. Stenon-Sture, après des invitations réitérées, s'y rend de Finlande avec une suite nombreuse qui donne de justes sujets de défiance au roi. Il y fait des plaintes mal fondées contre le gouvernement; et ne laisse pas de se faire un parti puissant. Le roi, qui n'était pas en force pour lui résister, se retire, après avoir congédié l'assemblée, dans la citadelle de Stockholm. Des affaires le rappellent en Danemark. Il laisse dans la place la reine, son épouse. Les murmures augmentent après son départ, et le nombre des mécontents croît. La reine est assiégée par Sture au commencement de l'hiver. Après s'être défendue pendant huit mois, elle capitule, le 27 mai 1503, et se retire au couvent de Wadstena. Les restes du parti danois s'évanouissent en Suède. Le roi Jean employa vainement la voie de la négociation et celle des armes, les secours de ses amis, l'autorité de l'empereur, et la médiation même du saint siège pour reconquérir ce royaume. Il fut perdu sans retour pour lui. Peut-être néanmoins ne lui manqua-t-il que de longs jours pour le reconquérir. Il était en effet sur le point d'y rentrer, appelé par une puissante faction opposée au nouvel administrateur Stenon-Sture II, lorsqu'il mourut à Alborg en Jutland, des suites d'une chute de cheval, le 25 février 1513. Les Danois le regrettèrent, et ce fut avec justice. Il était modéré, pieux, équitable, ennemi du faste et bon économiste. Son caractère le portait à la paix, et ce fut toujours la nécessité qui lui mit les armes à la main. De CHRISTINE, fille d'Ernest, électeur de Saxe, qu'il avait épousée en 1478, il eut un fils qui suit; et Elisabeth, mariée à Joachim, margrave de Brandebourg.

#### CHRISTIERN II, ROI DE DANEMARK.

1513. CHRISTIERN II, né le 4 juillet 1481, reconnu pour successeur du roi Jean, son père, dès l'an 1496, lui succéda réellement en 1513 aux royaumes de Danemark et de Norwège. L'année suivante, il fut couronné, dans le mois de mai,

roi de Danemark, à Copenhague, par l'archevêque de Lund, et ensuite roi de Norwège à Oplo, par l'archevêque de Drontheim. Il épousa, le 12 août 1515, ISABELLE d'Autriche, sœur de Charles Quint, princesse âgée pour lors de quinze ans. Ce fut à l'occasion de cette alliance qu'il fit venir des Pays-Bas un nombre de paysans pour apprendre aux Danois à préparer le laitage et à cultiver les légumes. Christiern les plaça dans l'île d'Amas, vis-à-vis de Copenhague; et d'une lande sablonneuse, ils en firent bientôt, comme elle est encore aujourd'hui, un jardin d'un aspect riant et d'un excellent produit. Ayant perdu, l'an 1517, sa maîtresse Dyverke, il fit dérober Torben-Oze, gouverneur de Copenhague, soupçonné d'être l'auteur de sa mort. Siegbrite, mère de Dyverke, conserva le pouvoir que sa fille lui avait procuré sur l'esprit du roi. Elle devint la principale cause des malheurs de ce monarque, par les conseils pernicieux qu'elle lui donna. Cette même année, Christiern commence à se former un parti en Suède par les intelligences qu'il entretient avec Gustave Troll, archevêque d'Upsal. L'an 1518 et l'an 1519, il fait plusieurs expéditions infructueuses en ce royaume. Mais il fut décliné de ces revers, l'an 1520, par une bataille où Stenon-Sture reçut une blessure, dont il mourut au mois de février de la même année.

1520. CHRISTIERN, reconnu roi de Suède par les états assemblés à Upsal, le 6 mars, ratifie à Copenhague, le 7 avril suivant, les conditions auxquelles on lui défère cette couronne. (Voyez les rois de Suède.) En conséquence Krumpen, son général en Suède, accorde des lettres de sûreté à tous ceux qui en demandent, soit pour leur personne, soit pour leurs biens. Christine Gyllenstierna, veuve du dernier administrateur, refuse d'accéder à la convention d'Upsal, et s'étant enfermée dans Stockholm, elle ranime le courage des citoyens, et se met en état de soutenir le siège. La ville de Lübeck, jalouse des progrès de l'hérésie, envoie du secours à cette héroïne, dont l'exemple embraie les paysans et les excite à reprendre les armes contre les Danois. Christiern, apprenant les avantages qu'ils remportent sur ses troupes, met à la voile, arrive devant Callmar, qui refuse de lui ouvrir ses portes, et va relâcher près de Stockholm, vers le milieu de mai. Cette ville, après trois mois de siège, s'étant laissée gagner par les sollicitations de deux évêques, et par les promesses magnifiques du roi, consent, malgré les représentations de Christine, à capituler. Christiern y fait son entrée, le 7 de septembre, avec beaucoup de pompe, et au milieu des acclamations publiques. Le 4 novembre suivant, il est couronné par Gustave Troll, archevêque d'Upsal. Mais la joie de cette cérémonie se change bientôt en deuil: Christiern, réfléchissant qu'il ne peut être assis sur le trône de Suède, tant que les principales familles de ce royaume subsistent, prend le parti de saisir l'occasion où elles se trouvent toutes rassemblées sous sa main pour les exterminer. Cette résolution affreuse est approuvée de son conseil, dont les membres étaient aussi vils par l'obscurité de leur naissance que par la bassesse de leurs sentiments. Pour garder néanmoins quelque forme, il fait déférer en plein sénat, par l'archevêque d'Upsal, ceux qu'il devoit à la mort, comme coupables d'hérésie, et cela en vertu de l'excommunication prononcée deux ans auparavant par l'archevêque de Lund contre l'administrateur et ses adhérents. Les accusés sont aussitôt arrêtés et condamnés à perdre la vie par une commission établie à ce sujet. Le lendemain (8 novembre) ils sont amenés dans la place publique au nombre de quatre-vingt-quatorze, ayant deux évêques à leur tête, et décapités à la vue du peuple qui fond en larmes. Le roi défend qu'on leur donne la sépulture, comme il avait empêché qu'on ne leur donnât des prêtres pour les préparer à la mort, et ne donne qu'ils soient jetés sur un bûcher pour être réduits en cendres. Étant sorti après cela de Stockholm, il fait dresser des gibets dans toutes les villes qu'il traverse, pour y attacher les ennemis que ses défiances lui nomment. Les historiens suédois

font état de six cents personnes qu'il fit périr à la suite de son couronnement. De retour en Danemarck, l'an 1531, il nomma au siège vacant de Lunden, Dideric Slagheck, l'un de ses ministres, et celui principalement qui l'avait porté à répandre tant de sang. C'était un homme de néant, westphalien de naissance, et barbare de sa première profession. Les troubles qu'il excita en Suède, après le départ du roi, par ses rigueurs, ses extorsions et son impudente tyrannie, débâtirent ce prince à le rappeler et à l'envoyer prendre possession de son siège. Sur ces entrefaites arrive un nonce du pape pour se plaindre de l'exécution des ecclésiastiques enveloppés dans le massacre de Stockholm. Christiern, pour s'excuser, en rejette la faute sur les conseils de Slagheck; et pour expier son crime aux yeux du pape, il fit brûler vil cet homme, le 24 janvier 1532, dans le marche de Copenhague, sûr en cela de ne point violer, de nouveau, les immunités ecclésiastiques, parce que Slagheck n'avait point encore reçu ses bulles du pape. Gustave Vasa, l'un des cinq étages que Christiern avait emmenés, l'an 1518, de Suède en Danemarck, s'était échappé depuis long-temps de sa prison. De retour en sa patrie, il travailla à la délivrance de la tyrannie de Christiern. Après avoir couru bien des dangers, il avait enfin trouvé un asile en Dalscarlie, dont les peuples s'étaient dévoués à sa fortune. Ils lui formèrent une petite armée, à la tête de laquelle il parcourut la Suède, et soumit diverses places. Son parti grossissant de jour en jour, il se trouvait au printemps de 1522 presque égal en force aux Danois. Ce fut alors qu'il prit le titre d'administrateur de Suède. Les Lubeckois vinrent à son secours et lui fournirent des vaisseaux. Christiern restait cependant en Danemarck, où il était retenu par la crainte d'une révolte qui se tramait sourdement en Jutland. Elle éclata, l'an 1523, par une lettre que les états de cette province, assemblés à Wibourg, écrivirent au roi, le 20 janvier, pour lui déclarer qu'ils renouaient à son obéissance. Dans le même tems ils députèrent au duc de Holstein, Frédéric, oncle du roi, pour lui offrir la couronne. Ce soulèvement s'étant communiqué rapidement aux autres provinces, Christiern, après avoir tenté inutilement de l'apaiser, prend le parti de la fuite, et s'embarque, le 24 avril, au port de Copenhague, emmenant avec lui Sigeberte, la cause de ses malheurs et l'instigateur de ses crimes. Il est remarquable que ce qui occasionna la révolte des Jutlandais, ce fut un édit de ce prince qui aurait dû lui mériter leur estime. Par cette loi, datée du dimanche de la Trinité (15 juin) 1522, Christiern défendait de piller, comme on avait coutume, les effets des vaisseaux qui avaient fait naufrage, et ordonnait à ses officiers de les recueillir avec soin pour les rendre fidèlement aux propriétaires. On peut juger par là de la barbarie où étaient encore les Danois, et des motifs qui les animaient contre le roi Christiern. Ce prince, après avoir erré pendant huit ans en Allemagne et dans les Pays-Bas, fit, l'an 1531, à l'aide des Hollandais, une descente en Norwège, où il eut d'abord quelques succès. Mais, au commencement de l'année suivante dans Opulo par les Danois, il obtint de leurs généraux un sauf-conduit pour aller trouver le roi, son neveu. Ce dernier, sans avoir voulu le voir, le fit conduire prisonnier au château de Sonderbourg, dans l'île d'Alsens. Il passa dix-neuf ans, au bout desquels il fut transféré dans celui de Callandbourg, en Sclandie, où il mourut le 25 janvier 1559, laissant une mémoire si odieuse, qu'on l'a surnommé le Neron du Nord. Il faut néanmoins avouer que son gouvernement fut beaucoup moins odieux au peuple qu'à la noblesse. C'était sur elle que portaient presque tous ses coups; et souvent elle se les était attirés par son indolence, par son esprit factieux, par la tyrannie qu'elle exerçait sur le peuple, dont Christiern se donnait pour le vengeur. BARCELLE, épouse de ce prince, partagea fidèlement ses disgrâces tant qu'elle vécut, et montra dans l'une et l'autre fortunes, toutes les vertus qui conviennent à son sexe, à son rang et à sa situation. Elle mourut dans un château près de Gand, le 19 janvier 1526. De son mariage sortirent trois enfants; Jean, né l'an 1518, élevé

par le fameux Corneille Agrippa, et mort en 1532; Dorothee, femme de Frédéric II, électeur palatin; et Christine, mariée en premières noces à François-Marie Sforza, duc de Milan, puis à François 1<sup>er</sup>, duc de Lorraine.

#### FREDÉRIC I, DIT LE PACIFIQUE, ROI DE DANEMARCK ET DE NORWEGE.

1523. FREDÉRIC, duc de Sleswick-Holstein, né, suivant M. Mallet, l'an 1471, et selon Hubner, l'an 1456, s'étant rendu à Wibourg, où les états de Jutland étaient assemblés, y fut proclamé roi de Danemarck et de Norwège, dans le mois de janvier 1523, après avoir signé une capitulation, dont un des articles accordait aux nobles le droit de vie et de mort sur leurs paysans. La Sclandie et la Scanie furent les seules provinces qui refusèrent de le reconnaître. Étant passé dans la première, il investit, le 10 juin, Copenhague, avec le secours des Lubeckois, qui en tinrent le port bloqué. Il fit, en même tems, le siège de Malmö, dans la Scanie. L'une et l'autre places se rendirent le 6 février de l'année suivante. Le 10 août de celle-ci, Frédéric est couronné à Copenhague, par Gustave Troll, archevêque d'Upsal. Peu de tems après il a une entrevue à Malmö, avec Gustave, roi de Suède, dans laquelle il obtient la restitution du Blecking, dont les Suédois s'étaient emparés. Il eût aussi désiré celle de l'île de Gothland. Mais elle était alors entre les mains du général Norbi qui la défendait contre l'un et l'autre monarque, et exerçait de là le métier de pirate sur la mer Baltique. Cet usurpateur fut contraint de la rendre l'année suivante au roi de Danemarck, qui lui donna en échange le gouvernement de Solvialbourg, en Scanie. La religion éprova, l'an 1525, une grande révolution en Danemarck. Frédéric ayant embrassé le Luthérisme, autorisa la liberté de conscience par un édit, portant que *chacun se conduisit en sa croyance comme devant en rendre raison à Dieu*. Ayant assemblé, l'an 1527, les états à Odense, il y fit confirmer son édit malgré la réclamation des évêques, permettant aux religieux d'abandonner leurs cloîtres, pour rentrer dans le siècle, et aux prêtres de se marier, avec défense aux prélats de s'adresser à d'autre tribunal qu'à celui du roi, pour les affaires ecclésiastiques. La ville de Malmö fut la première qui renonça publiquement à l'obéissance qu'elle avait rendue jusqu'alors à l'église romaine. Les autres villes de Danemarck ne tardèrent pas à suivre son exemple. L'an 1533, Frédéric meurt le 3 avril, à Gottorp, où il fit sa résidence pendant presque tout le cours de son règne. Son corps fut déposé dans la cathédrale de Sleswick. Il avait épousé, 1<sup>o</sup>, le 19 août de l'an 1500, ANNE, fille de Jean, électeur de Brandebourg (morte le 23 mai 1514) dont il laissa un fils, qui suit; et Dorothee, née l'an 1504, mariée, l'an 1525 à Albert, duc de Prusse; 2<sup>o</sup>, SOPHIE, fille de Bogislas IX, duc de Poméranie, qu'il épousa en secondes noces, l'an 1521, (morte en 1568) lui donna trois fils: Jexo, né l'an 1521, mort le 2 octobre 1580; à Haterlebe où il faisait sa demeure, avec la jouissance d'un tiers du Holstein; Adolphe, duc de Sleswick et de Holstein-Gottorp; et Frédéric, né l'an 1523, évêque d'Hildesheim et de Sleswick, mort le 27 octobre 1556. Du même lit, Frédéric eut aussi deux filles: Elisabeth, née le 14 octobre 1524, mariée, 1<sup>o</sup>, en 1543, à Magnus, duc de Mecklenbourg; 2<sup>o</sup>, en 1556, à Ulric, duc aussi de Mecklenbourg; et Dorothee, femme de Christophe, autre duc de Mecklenbourg. On remarque que ce fut depuis le règne de Frédéric 1<sup>er</sup>, seulement, que la plupart des familles nobles de Danemarck se sont distinguées par un surnom. Auparavant chacun se contentait de s'appeler de son nom de baptême et de celui de son père, joint à celui de son ou de son, qui veut dire *fils*. Les familles nobles ne se distinguaient que par leurs armures. Frédéric eut le premier roi de Danemarck, qui ait

fait mettre dans les siennes un lion sautant par dessus neuf cœurs.

### INTERAÈGNE.

1533. Après la mort du roi Frédéric, l'intérêt de la religion divisa les Danois en deux partis, touchant l'élection de son successeur. Chrétiens, son fils aîné, avait pour lui les Luthériens, dont il avait embrassé les opinions. Les Catholiques portaient Jean, son second fils, attaché à la religion de ses pères. Les divers ordres de l'état s'étaient assemblés, le 24 juin, à Copenhague, les évêques y prenant le dessus, et font rendre, le jeudi après la Visitation (3 juillet), un décret favorable à la religion catholique. Mais ces prélats et leurs partisans ayant insisté à ce que les députés de Norvège fussent appelés pour le choix d'un souverain, qui devait leur être commun, l'affaire est renvoyée à la Saint-Jean de l'année suivante, par le sénat qui demeure, pendant cet intervalle, maître du gouvernement. La régence de Lubeck, voyant le Danemark sans chef, et ses membres divisés, forme le projet de se rendre maîtresse du commerce de la mer Baltique. Marc Meyer, qui, de secrétaire de Hambourg était devenu bourgeois de Lubeck, et Georges Wullenwever qu'il avait fait entrer dans la magistrature, s'intriguent pour faire interdire ce commerce aux Hollandais, ainsi qu'en Danemark, qu'en Suède. Ces deux hommes s'étaient rendus maîtres du gouvernement de Lubeck, après en avoir altéré la constitution. N'ayant pu entraîner le sénat de Danemark dans leurs vues, ils feignent de vouloir établir le roi Christian II, arment en sa faveur, et mettent à la tête de leurs troupes de terre Christophe d'Oldenbourg, son parent. Ce général, après avoir ravagé le Holstein, passe dans l'île de Selande, et s'empare de Roskilde, tandis que la flotte de Lubeck tient bloquée celle des Danois dans le port de Copenhague, dont les bourgeois s'étaient déclarés pour leur maître détrôné. Après quelques sommations, les portes de cette capitale lui sont ouvertes. Il y entre triomphant, et fait prêter serment de fidélité à Christian II. De là il se rend à Malmö, dont la conquête ne demandait que sa présence. Maître de la place aussitôt qu'il y paraît, il assemble les états, et y fait proclamer roi de nouveau, Christian II. A cette nouvelle le sénat, assemblé à Rye, en Jutland, précipite son élection, et décide entre les deux princes qui avaient, jusqu'alors, partagé les suffrages.

### CHRISTIERN III.

1534. CHRISTIERN III, duc de Holstein-Sleswick, né l'an 1502, est proclamé roi de Danemark, par le sénat, à Rye, le 4 juillet 1534. Après avoir reçu le serment de fidélité de la noblesse et du clergé de Jutland, il conduit une armée dans l'île de Fionie, dont Christophe d'Oldenbourg venait de conquérir la plus grande partie. Il la soumet sans peine; mais aussitôt qu'il a tourné le dos, le comte d'Oldenbourg y ayant repris avec une petite armée, la fait rentrer sous ses loix. De là il envoie un de ses officiers, nommé Clément, à la conquête du Jutland. Clément fait des progrès dans cette province, dont la noblesse et le haut clergé se réfugient à Randers. Mais le nouveau monarque étant survenu, force Clément dans Alsborg, et l'ayant pris, il le fait décapiter. Le Jutland, après cela, ne fut pas difficile à recouvrer. Les paysans de cette province, qui avaient favorisé l'invasion de Clément, sont punis par la diminution de leurs droits. La noblesse, depuis ce temps, acquit sur eux une autorité peu différente de celle des maîtres sur leurs esclaves. L'an 1535, les armes du roi font des progrès en Scanie, à la faveur d'un secours que le roi de Suède lui avait envoyé. Meyer, ce chef des Lubeckois, est pris dans Hebbimburg, où il s'était réfugié, et conduit à Vithberg, dont il se fâdresse de se rendre maître, après en avoir fait égorger

### CHRONOLOGIE HISTORIQUE.

la garnison. Descente du roi dans l'île de Fionie. Il y fait quelques progrès; mais la place d'Assens, qu'il assiège, lui oppose une vigoureuse résistance. Une bataille qu'il y gagne sur les ennemis, le met en possession de l'île entière. Il passe en Selande, et forme le siège de Copenhague. Pendant le cours de cette entreprise, l'une des plus longues et des plus mémorables dans l'histoire du Nord, il prend diverses places aux environs de Copenhague, va trouver ensuite le roi de Suède, son beau-frère, avec lequel il fait un traité d'alliance, et à son retour, il trouve ses affaires si avancées, qu'il ne lui reste plus que deux places importantes à soumettre, Copenhague et Malmö. Meyer, forcé dans Varberg, avait été conduit en Selande, où il avait été décapité. L'an 1536, conférence de Hambourg entre les députés du roi et ceux de Lubeck. On y conclut, le 14 février, un traité de paix entre ce prince et la régence qui retire, en conséquence, les troupes qu'elle avait au service des rebelles. Le siège de Copenhague continue malgré cette défection. Malmö se rend à composition, le 6 avril. Enfin Copenhague, après avoir vainement attendu les secours de la reine Marie, gouvernante des Pays-Bas, et de Frédéric, depuis électeur palatin, gendre du roi déposé, et avoir éprouvé, dans cette attente, toutes les horreurs de la famine, prend le parti de capituler le 29 juillet, et obtient du roi le pardon, avec la confirmation de ses privilèges. Au mois d'octobre suivant, Christian II, ayant assemblé les états de Danemark dans cette ville, y fait abolir, par un décret du lundi après la Saint-Simon (30 octobre) la religion catholique dans toute l'étendue du royaume. Les évêques, en conséquence, sont destitués, et on nomme à leur place, sur l'avis de Luther qu'on avait consulté, des surintendants, qui reprirent, dans la suite, le titre d'évêques. L'an 1537, Christian II est couronné, le 12 août, à Copenhague, avec de nouvelles cérémonies, par Jean Bugenhagen, pasteur luthérien de Wittemberg et professeur de cette université. Ce ministre fut chargé ensuite de dresser un formulaire de foi et de discipline, lequel, ayant été approuvé par Luther, fut revêtu d'un décret du roi et du sénat, puis envoyé dans tout le royaume, pour y être observé. Dans une diète, qui se tint la même année à Copenhague, on dressa un décret, dont le principal article porte : que la Norvège sera désormais et pour toujours incorporée au Danemark. Dès ce moment la Norvège perdit son conseil d'état, fut regardée comme province du Danemark, et administrée par des gouverneurs danois. Christian II conclut à Fontainebleau, par ses ambassadeurs, le 20 novembre 1541, un traité d'alliance avec le roi François I<sup>er</sup>, traité dans lequel ils se donnent, pour la première fois, ce titre de frères, devenu depuis si commun et si vain entre les princes. (Mallet.) Il n'y avait point encore alors en Danemark de version de l'écriture sainte en langue vulgaire. Christian II, l'an 1545, chargea les professeurs de l'académie de Copenhague de la traduire en danois. Cette version fut faite sur la traduction allemande de Luther. L'an 1559, ce prince meurt à Colding, le 1<sup>er</sup> janvier, à l'âge de cinquante-six ans. Il laissa de Dorothea de Saxe, son épouse, morte en 1571, Frédéric, son successeur; Magnus et Jean, ducs de Holstein; Dorothea, femme de Guillaume le Jeune, duc de Brunswick; et Anne, mariée, en 1548, à Auguste, électeur de Saxe. Christian II, persuadé que la vraie gloire des souverains consiste à faire le bonheur de leurs peuples, donna toute son application à ce grand objet. Ce fut dans cette vue qu'il protégea les arts, les sciences, l'agriculture, l'industrie et le commerce; qu'à l'éclat des exploits militaires, il préféra la voie moins brillante des négociations, qu'il abrégea les longueurs de la procédure, corrigea et réduisit en un seul ordre les loix du Danemark; heureux s'il n'eût pas touché à la religion.

### FREDERIC II.

1559. FREDERIC II fut reconnu sans contradiction pour suc-



cessur de Christiern, son père, qui l'avait fait couronner roi de Danemarck, suivant le rit de la nouvelle réforme, l'an 1514. Dès qu'il eut commencé à manier les rênes du gouvernement, il forma le projet de réduire les Dithmars, peuple jaloux de sa liberté, et résolu de tout sacrifier pour la maintenir. Adolph, duc de Holstein, son oncle, se joignit à lui pour cette expédition, dans l'espérance d'en partager le butin. Elle fut heureuse. Les deux princes, après avoir emporté d'assaut la ville de Meldorp, gagnèrent, près de Heide, une sanglante bataille qui força les Dithmars à recevoir la loi des vainqueurs. Frédéric, l'an 1563, déclara la guerre à la Suède. Elle dura l'espace de sept ans, et finit l'an 1570, au mois de novembre, par un traité de paix avantageux au Danemarck. Frédéric, dans la suite de son règne, ne s'occupa qu'à procurer le bien de ses états. Il mourut, âgé de cinquante quatre ans, à Aodensrow, le 4 avril de l'an 1588, laissant de LOUISE DE MECKLENBOURG, qu'il avait épousée le 20 juin 1559 (morte le 4 octobre 1611), Christiern, son successeur; Jean, mort à Moscou l'an 1600, par le point d'épouser Assie, fille du czar Boris; Ulric, évêque de Schwerin; Anne, femme de Jacques VI, roi d'Ecosse; Hedwige, mariée, en 1608, à Christian II, électeur de Saxe; et d'autres enfants.

## CHRISTIERN IV.

1588. CHRISTIERN IV, né le 12 avril 1577, succéda au roi Frédéric, son père, à l'âge de onze ans, sous la conduite de quatre régeots. Devenu majeur, il fut couronné le 19 août (N. S.) de l'an 1596. Il refusa, la même année, de prendre part à la guerre de l'Espagne contre la Hollande, malgré les sollicitations qu'on lui fit de part et d'autre pour obtenir son alliance. L'amitié lui fit entreprendre, l'an 1606, un voyage en Angleterre pour voir la reine sa sœur, et le roi Jacques, son beau frère. S'étant brouillé, l'an 1611, avec la Suède, il lui déclara la guerre, et se mit à la tête de son armée avec laquelle il se rendit maître de Calmar; il fit en ce royaume d'autres conquêtes qui furent rendues à la paix conclue le 25 janvier de l'an 1613.

La découverte du cap de Bonne-Espérance ayant ouvert aux peuples de l'Europe le commerce des Indes orientales, Christiern voulut s'y faire un établissement. Il fit partir, dans ce dessein, l'an 1618, pour l'Inde, une escadre dont le chef acquit, sur la côte de Coromandel, un territoire où l'on a bâti depuis la ville de Tranquebar et la forteresse de Danemarck. Christiern fonda, l'an 1623, à Sorø, une académie pour la noblesse, et y attacha de grands revenus. Il bâtit, la même année, dans l'île d'Amie, la ville de Christianhafn, ou port de Christiern. L'an 1625, il devint chef de la ligue formée pour le rétablissement de l'électeur palatin. Il fut battu, le 27 août 1626, par Tilli, près de Lotter, et obligé, dans la même année, par Walslein, de regagner le Holstein, après avoir été chassé du Brandebourg, de la Silésie et du Mecklenbourg. L'année suivante, ses troupes, commandées par le marquis de Bade-Dourlach, s'étant laissées enfermer par ce même Walslein, le 25 septembre, furent taillées en pièces ou faites prisonnières, à l'exception du général et d'un petit nombre d'officiers qui se sauvèrent par la fuite. Le Holstein presque tout entier devint le prix de cette victoire. Gluckstadt et Kremenop furent les deux seules places qui résistèrent aux vainqueurs. Christiern, l'an 1629, fit la paix, le 27 mai, avec l'empereur, à Lubec. Ce fut en 1633 qu'une paysanne, appelée Catherine Swent, trouva, près du village de Galbus, au comté de Schackembourg, dans le Jutland, la célèbre corne d'or de Tondern, en donnant du pied contre cette corne qui sortait de terre. On la conserve aujourd'hui dans le cabinet royal des curiosités de Copenhague. Elle a dans sa courbure environ cinq quarts d'aune, et en droite ligne seulement une aune de long. Le gros bout a de diamètre cinq pouces. Elle est de

l'or le plus pur, et son poids est de sept livres cinq onces et demi. On l'estime donc centu creus de l'empire. L'application des figures tracées entre les sept cercles dont elle est garnie, a soulevé bien des difficultés et causé bien des disputes littéraires. On trouva, l'an 1735, une pareille corne dans la même contrée. Outre la quantité de figures qui y sont tracées, on y lit une inscription en langue gothique-ruisque, qui signifie, suivant l'explication de Græner, pour indiquer les heures. C'est donc une espèce de cadran solaire (Rueching) l'an 1643, nouvelle rupture du Danemarck avec la Suède. Ce fut Christiern qui fit la première déclaration de guerre; en quoi il fut désapprouvé par les états du royaume. Il comptait sur les secours de l'empereur Ferdinand. Mais les succès des Français et des Suédois en Allemagne se firent pressentir à Ferdinand de partager ses forces. Christiern voulut en vain intéresser la Pologne dans sa querelle. Un ambassadeur envoyé de France au roi Uladislav VII, l'empêcha de se rendre aux sollicitations du Danois. Les Suédois, par une irruption subite, se rendirent maîtres, en 1643, du Jutland et d'une partie du Holstein. Christiern, l'année suivante, ayant armé une flotte qu'il commanda en personne, reprit la bataille aux Suédois, et reçut deux blessures dans l'action; la nuit sépara les combattants. Dans un autre combat, livré le 23 octobre de la même année, entre les îles de Fierro et de Laland, la flotte danoise fut entièrement défaite. La France s'étant rendue médiatrice, engagea les deux couronnes à conclure, le 23 août 1645, un traité de paix qui valait aux Suédois la ville de Wisb, le Halland et plusieurs îles que le Danemarck leur céda pour caution du traité. Christiern mourut le 9 mars (V. S.) 1648; heureux s'il n'eût jamais suivi que ses goûts pacifiques. Ce fut lui qui bâtit, en 1600, Christianstadt, en Scanie. D'ANNE-CATHERINE DE BRANDEBOURG, qu'il avait épousée le 27 novembre 1607 (morte le 29 mars 1612), il laissa Frédéric, son successeur; Christine Munk, sa maîtresse; lui donna trois fils et trois filles. Christiern fut brave, mais il manqua de politique, et traita durement ses sujets.

## FRÉDÉRIC III.

1648. FRÉDÉRIC III, né le 16 mars 1609, fut élu par les états pour succéder à Christiern, son père, malgré les brigues du comte Waldemar, son beau-frère. Mais la noblesse qui n'avait combattu qu'avec peine à cette élection, mit des bornes si étroites à l'autorité royale, qu'elle ne laissa presque subsister que le titre de roi. Frédéric fut bien, dans la suite, se tirer des entraves où on l'avait mis. L'an 1657, le 3 juin, il déclara la guerre à la Suède. Mais il est forcé, l'année suivante, à demander la paix, et conclut, le 28 février, à Roschild, un accommodement désavantageux avec le roi Charles-Gustave, qui était venu camper devant Copenhague. Les hostilités entre ces deux princes recommencèrent presque aussitôt. Copenhague, le 11 août 1658, est assiégé par les Suédois. Les bourgeois font la plus belle défense; et, le 11 février 1659, après avoir repoussé un assaut donné à leurs remparts, ils obligent les Suédois à lever le siège. Frédéric, l'an 1660, signe à Copenhague, le 6 juin, un nouveau traité de paix avec la Suède, par lequel il lui cède la Scanie, l'île de Rugen, le Halland et le Blecking. Mais voici un événement plus mémorable de la même année pour le Danemarck. Les états assemblés, le 23 octobre, à Copenhague, défirent au roi le pouvoir absolu, et déclarèrent le trône héréditaire dans sa famille. Cette étonnante révolution, l'une des plus singulières qu'offrent les annales des peuples, et peut-être la plus imprudente, fut le résultat de la délivration d'un instant. Le clergé et le peuple, également blessés de la supériorité que la noblesse s'attribuait, la firent tout à coup de remettre entre les mains d'un seul le pouvoir législatif dont elle abusait. Depuis cette époque célèbre jusqu'à la mort de Frédéric, le Danemarck jouit d'un calme bien nécessaire après les orages qui l'avaient

troublé. Ce prince termina ses jours à Copenhague, le 19 février 1670, à l'âge de soixante et un ans, laissant le royaume dans un état florissant. Il avait épousé, le 18 octobre 1643, SOPHIE-AMÉLIE, fille de Georges, duc de Lunebourg, morte le 20 février 1685, dont il laissa Christian, son successeur; Georges, qui fut marié avec Anne, reine d'Angleterre; Anne-Sophie, femme de Jean Georges, électeur de Saxe; Frédérique-Émilie, femme de Christian-Albert, duc de Holstein; Guilélmine-Ernestine, femme de Charles, électeur palatin, et Ulrique-Éléonore, mariée à Charles XI, roi de Suède.

## CHRISTIEN V.

1670. CHRISTIEN V, né le 18 avril 1646, déclaré, dès l'an 1655, successeur du roi Frédéric III, son père, lui succéda l'an 1670. Ce prince ayant appris, l'an 1675, la défaite des Suédois par l'armée de Brandebourg, obligea le duc de Holstein-Gottorp, qu'il avait attiré à Hensbourg, de consentir, par traité signé le 10 octobre, à recevoir garnison danoise dans ses places. Tranquille du côté du Holstein, Christian déclara la guerre à la Suède. Elle dura quatre ans, et finit, l'an 1679, par une paix signée à Saint-Germain-en-Laye, le 2 septembre, avantageuse aux deux puissances. L'une et l'autre se réunirent, l'an 1691, pour conclure avec la France un traité de commerce dont elles ont retiré de grands avantages. Le duc de Holstein rompit cette union, l'an 1697, en s'alliant avec la Suède, pour se tirer de la domination du Danemark. Christian, instruit de cette négociation, se jeta sur le Holstein, et s'empara des forts de Holm et de Sorcher. Mais ses infirmités ne lui permirent pas de pousser plus avant ses conquêtes. Il mourut à Copenhague, le 4 septembre 1699, dans la cinquante-quatrième année de son âge, laissant à CHARLOTTE-AMÉLIE DE HESSE-CASSEL, sa femme, Frédéric, son successeur; Charles, mort le 8 juillet 1729; Guillaume, mort le 23 novembre 1705; et deux filles. Le code, qui est actuellement en vigueur pour le Danemark, fut publié par Christian V. Ce prince fonda en son seul corps les diverses lois qui étaient en usage auparavant, et rendit la jurisprudence uniforme dans ses états. Il avait fait bâtir dans sa capitale, en 1672, le palais de Charlottenbourg.

## FRÉDÉRIC IV.

1699. FRÉDÉRIC IV, né le 21 octobre 1671, succéda, le 4 septembre 1699, au roi Christian, son père. Presque aussitôt il se ligue avec le roi de Pologne, Auguste, et le czar Pierre le Grand, contre Charles XII, roi de Suède. Il déclare en même temps la guerre au duc de Holstein, à l'occasion de l'évêché de Lubeck, dont Christian, frère de sa dernière, s'était mis en possession. Charles XII vient, l'an 1700, au secours du duc, son beau-frère, accessible par le monarque danois; et en moins de six semaines il contraint, par le traité de Traventhal, du 18 août, Frédéric à restituer toutes les places qu'il avait prises dans le Holstein. Frédéric, le 21 février de l'an 1702, rend la célèbre ordonnance par laquelle il statue qu'il n'y aura plus d'hommes attachés à la glèbe, dits vorkneds, dans ses états. « Avant que » de faire un aussi grand changement, ce prince crut devoir » prendre des précautions pour empêcher que les paysans, » dits par leur nouvelle liberté, n'abandonnassent la culture » des terres. Ce fut autant pour les retenir dans la dépendance » de leurs seigneurs que pour augmenter les forces de l'état, » qu'il institua la milice nationale par ordonnance du 21 février 1704. Par une autre ordonnance du 30 décembre 1708, il est statue que tous les garçons qui naissent dans une terre, » doivent être enrégimentés dans les rôles de la milice depuis » l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de trente-cinq, et qu'ils » ne pourront plus quitter leur demeure où le service de l'état

» les retient. Ainsi c'était attacher de nouveau le paysan à la » culture des terres, mais par des motifs qui devaient lui paraître plus nobles, et qui tournaient en même temps au profit » du royaume. » (Lettres sur le Danemark.) Frédéric n'étant que prince royal, avait commencé à voyager dans les cours étrangères. Rappelé par son père après un an de séjour à Paris, au moment où il allait passer en Italie, il avait conservé le désir de voir ce pays. Il le satisfait en 1708, sous le nom de comte d'Oldenbourg. Après quatorze mois d'absence il rentra dans ses états, et arriva dans sa capitale le 25 septembre 1709. L'un de ses premiers soins, à son retour, fut de profiter de la déroute que Charles XII avait essuyée à Poltava, pour reconquérir la Scanie. Il passe dans cette province, et se rend maître d'Helsingbourg au mois de novembre de la même année. Mais, l'an 1710, ses troupes, commandées par Rantzau, sont défaites devant cette place, le 10 mars, par le général Steembok. Nouvelle victoire du même général sur le roi de Danemark, le 20 décembre 1712, à Gadelusch, en Poméranie. Frédéric a sa revanche l'année suivante. Steembok, investi par les Danois, en venant au secours de Tommingen, au duché de Sleswick, est obligé de se rendre prisonnier, avec toute son armée, le 16 mai. La garnison de Tommingen ne laisse pas néanmoins de se défendre jusqu'à l'année suivante, et ne se rendit que par la plus honorable capitulation. Les armées de Saxe et de Prusse, réunies aux Danois, s'approchent, le 13 juillet 1715, de Stralsund. Le roi de Suède, qui s'y était enfermé, s'échappe furtivement, et le 23 décembre la place se rend. L'an 1720, paix conclue entre le Danemark et la Suède, le 14 juin, à Stockholm. Frédéric alors mit bas les armes pour ne plus les reprendre le reste de son règne. La capitale du Danemark éprouva, l'an 1728, un grand désastre dont les lettres se ressentirent. Le 10 octobre, un incendie terrible consuma un grand nombre d'édifices, et entraînera la bibliothèque publique qui contenait vingt mille manuscrits, avec une quantité prodigieuse de livres imprimés; tout cela devint la proie des flammes. Frédéric ne survécut que deux ans à ce malheur, étant mort à Odensee, le 12 octobre 1730, âgé de cinquante-neuf ans. C'est à ce prince que le Danemark est redevable de l'ordre actuellement établi dans ce royaume : ordre si sage, que le roi de Danemark est peut-être de tous les princes celui qui est arrivé avec le plus d'économie, et dont les revenus entrent avec le moins de frais dans ses coffres. Il fut le premier roi de Danemark qui obtint en France le traitement de majesté; ce fut le régent qui le lui accorda en 1718. Frédéric avait épousé, le 19 novembre 1695, LOUISE DE MICKLENSBOURG, dont il eut Christian, son successeur, et Charlotte-Amélie, sœur d'ANNE-SOPHIE DE REVENTLAU, le 4 avril 1721, dont il ne laissa point d'enfants.

## CHRISTIEN VI.

1730. CHRISTIEN VI, né le 30 novembre ou 10 décembre (N. S.) de l'an 1699, succéda au roi Frédéric IV, son père, et fut couronné le 6 juin 1731. Son règne fut paisible et florissant. L'an 1732, il posa les fondements du magnifique palais de Copenhague, qu'il habita, l'an 1740, par la famille royale. Dans le même temps il acquit pour un million, du duc de Holstein, la duché de Sleswick. Il établit la même année une compagnie des Indes, avec privilège exclusif de négocier depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Chine. Les succès de cette campagne furent assez grands pour alarmer les Hollandais et les Anglais. Ils en témoignèrent leur mécontentement à Christian. C'était se plaindre à un père de la prospérité de sa famille. Le monarque, dont les forces étaient dans un état respectable, ne tint compte de ces remontrances, et continua sa protection à ses sujets établis à l'autre extrémité du monde. Une nouvelle facilité que Christian procura, l'an 1736, au commerce, en augmenta considérablement l'activité. Par lettres-patentes du 29 octobre, il accorda un octroi pour l'établissement d'une

banque à Copenhague. Le roi y donne cours, dans toutes ses recettes, aux billets qu'elle créera sans obliger personne à les recevoir. En conséquence on ouvre, dans le mois de novembre suivant, à Hovénus, une souscription de mille actions, qui est aussitôt remplie. La banque, dès le 11 mars 1757, commença ses opérations. Elle prêta à quatre pour cent sur les meilleurs effets, et parvint bientôt à réduire à ce prix dans le royaume l'intérêt de l'argent, qui était de cinq à six pour cent auparavant. La reine, de son côté, signala sa bienfaisance en fondant, l'an 1758, au château royal de Valloë, près de la petite ville de Kiøge, dans l'île de Seelande, une abbaye pour seize demoiselles, dont l'abbesse doit être toujours une princesse et la prieure une comtesse. Leur marque est un ruban rouge qu'elles portent de droite à gauche, et au bout duquel pend une croix avec l'image de la sainte Vierge et l'enfant Jésus. Christian défendit, l'an 1741, les draps venant du dehors, l'année suivante les chapeaux étrangers, et, l'an 1744, les ouvrages des tisseurs-rubaniens, tant l'industrie avait fait de progrès sous son règne. Ce prince, digne d'un long règne, n'occupa le trône que seize ans, et mourut à Christianbourg le 6 août 1746, dans sa quarante-septième année, laissant de SOPHIE-MARIE LAINE DE BRANDENBOURG-CULMBACH, qu'il avait épousée le 7 août 1731, Frédéric, qui lui succéda, et Louise, mariée, le 1<sup>er</sup> octobre 1749, à Ernest-Frédéric, duc de Saxe-Bildburgsen, morte le 4 août 1756.

## FRÉDÉRIC V.

1746. FRÉDÉRIC V, né le 31 mars 1723, successeur du roi Christian, son père, fut couronné le 4 septembre 1747, et mourut le 13 janvier 1766. Ce prince donna sa principale attention au progrès de l'industrie et à l'avancement du commerce. Il peupla l'île de Tasing d'environ quatre cents allemands, occupés à fabriquer de petites étoffes de laine. A son avènement au trône, le nombre des fabricants dans Copenhague n'allait pas au-delà de douze cents; à sa mort, il était au moins de quatre mille. Les forces de l'état augmentèrent en proportion; et le Danemark qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, n'entraînait point dans le système politique de l'Europe, se trouva, sous le règne de Frédéric, en état d'entretenir trente vaisseaux de guerre et une armée de quarante mille hommes. Frédéric, en mourant, dit à son fils qui allait monter sur le trône : *C'est une grande consolation pour moi, à mon dernier moment, de n'avoir jamais offensé personne, et de n'avoir pas une goutte de sang sur les mains; paroles qu'il serait à souhaiter que pussent dire tous les souverains, en déposant le sceptre.* Ce prince avait épousé, 1<sup>re</sup>. le 11 décembre 1743, LOUISE, fille de Georges II, roi d'Angleterre; 2<sup>e</sup>. le 8 juillet 1754, JULIE-MARIE DE BRUNSWICK-WOLFFENBUTTEL. Il eut :

## Du premier lit :

- 1<sup>re</sup>. Christian VII, qui suit;
- 2<sup>e</sup>. Sophie-Madelaine, née le 3 juillet 1746, mariée, en octobre 1766, à Gustave III, roi de Suède;
- 3<sup>e</sup>. Wilhelmine-Caroline, née le 10 juillet 1747, alliée, le 1<sup>er</sup> septembre 1764, à Georges-Guillaume, prince héréditaire de Hesse-Cassel, comte de Hanau, depuis électeur le 27 avril 1803;
- 4<sup>e</sup>. Louise, née le 30 janvier 1750, mariée, le 30 septembre 1766, à Charles, prince héréditaire de Hesse-Cassel, second fils du landgrave;

## Du second lit :

- 5<sup>e</sup>. Frédéric, prince de Danemark, né le 11 octobre 1753, d'abord coadjuteur de Frédéric de Lubek, élu en 1756 (1), marié, le 11 octobre 1774, avec Sophie-

Frédérique de Mecklenbourg-Schwerin, née le 14 août 1758. Il a eu de ce mariage :

- a. Christian-Frédéric, prince de Danemark, né le 18 septembre 1786, marié, 1<sup>er</sup>, le 21 juin 1806, à Charlotte-Frédérique de Mecklenbourg-Schwerin, née le 4 décembre 1784; 2<sup>e</sup>, le 21 mai 1815, Caroline-Amélie, princesse de Holstein-Augustenburg, née le 28 juin 1796. Il a eu de son premier mariage un prince :
- Chrétien-Frédéric-Charles, né le 6 octobre 1808;
- b. Julienne-Sophie, princesse de Danemark, née le 18 février 1788, mariée, le 23 août 1812, au prince Frédéric-Guillaume-Charles-Louis de Hesse-Philippthal, fils du défunt landgrave Adolphe;
- c. Louise-Charlotte, princesse de Danemark, née le 30 octobre 1788, mariée, le 10 novembre 1810, à Guillaume de Hesse-Cassel, neveu de l'électeur actuel.

## CHRISTIERN VII.

1766. CHRISTIERN VII, né le 29 janvier 1749, succéda à Frédéric, son père, le 13 janvier 1766. Il épousa, le 1<sup>er</sup> octobre de la même année, CAROLINE-MATHILDE D'ANGLETERRE, sœur du roi Georges III, née le 23 juillet 1751 : les deux époux furent couronnés le 1<sup>er</sup> mai 1767.

Ce prince, frappé des abus et des conséquences funestes qui résultaient des mariages illicites et clandestins, avait déjà rendu, le 8 décembre 1766, une ordonnance, qui déclarait nulles ces sortes d'alliances, et conservait aux pères et mères le droit de désigner leurs enfants qui en contrevenaient de semblables sans leur consentement. Convenu de l'utilité des voyages pour étendre la sphère de ses connaissances, il se mit en route au commencement de mai 1768, dans la vue de parcourir les états de l'Europe les plus renommés. Arrivé dans le Holstein, il y fit de sages règlements pour la liquidation des dettes dont ce duché se trouvait accablé. De là il se rendit, sous le nom de comte de Traventhal, à Berlin, et traversa ensuite la Hollande pour aller s'embarquer à Calais. Ayant fait voile le 12 août, il arriva le même jour à Londres. (*Gazette de France.*) Après avoir soigneusement examiné tout ce que cette capitale peut offrir de plus remarquable aux yeux d'un monarque observateur, et parcouru la plus grande partie de l'île, il s'embarqua à Londres, pour la France, le 14 octobre, et arriva le 27 à Paris. Rien n'y fut oublié par les princes et les autres personnes du premier rang pour lui témoigner la joie qu'on avait de le posséder; et rien de sa part ne fut omis pour répondre à ce brillant accueil. Il partit de Paris le 9 décembre suivant, retourna par l'Allemagne dans ses états, et rentra, le 13 janvier 1769, dans Copenhague, le même jour que, trois ans auparavant, il était monté sur le trône. Christian en voyageant avait cherché des exemples; il en donna lui-même qui malheureusement n'ont été guère suivis. La peine de mort contre le vol fut abolie; les voleurs furent condamnés aux travaux publics, et leur supplice devint utile à la patrie; on transporta les cimetières hors des grandes villes, et la nuit seule fut destinée aux convois funéraires. Le roi fonda une école vétérinaire pour remédier aux maladies épidémiques, assez communes dans le Nord. Tout semblait calme et paisible, lorsqu'en 1772 une révolution subite donna aux Danois étonnés un spectacle jusqu'alors inconnu dans leur patrie. Le 10 janvier, le comte Sturesen, qui de médecin du roi était devenu son ministre et son favori, le comte Brandt, et seize autres personnes d'un rang distingué sont arrêtés. La

(1) Cet événement, depuis 1536, est occupé par des priores issus de la branche ducal de Holstein. Le seul avec lequel ils s'opposèrent à la

secularisation de cette église, engagea le chapitre à s'obliger, en 1747, envers l'évêque Jean de Holstein, à choisir successivement six évêques dans sa branche.

reine, avec la princesse sa fille, est conduite au château de Cransbourg, et le prince royal remis entre les mains d'un gouverneur. Huit juriconsultes des plus habiles ayant été nommés pour instruire les procès de ces prisonnières, le jugement qui intervient condamne Struensee à perdre la vie, après avoir eu le poing coupé, pour avoir fait tort de six millions à la caisse royale, pour avoir falsifié une assignation sur le trésor royal, pour avoir fait des arrangements suspects dans la capitale. Brandt fut condamné au même supplice, pour fautes commises par lui directement contre la personne sacrée du roi. Celui-ci joua de la flûte dans sa prison pendant tout le temps que dura son procès. Tous deux lurent eux-mêmes leur sentence d'un air tranquille; tous deux dormirent paisiblement la nuit qui précéda l'exécution, tous deux subirent la mort avec le même courage. Leurs complices furent condamnés à diverses autres peines.

La reine sortit du royaume, et fut confinée à Zell, dans l'électorat d'Hanovre, où elle mourut le 30 mai 1775, regrette par ses vertus et ses malheurs. Un instant avant sa mort, ayant toute sa raison à elle, elle pardonna hautement aux ennemis qui l'avaient persécutée et calomniée pendant sa vie. Une disposition mentale obligea le roi à confier les rênes du gouvernement, au prince royal, son fils, qu'il nomma régent du royaume, en 1784. Cette nomination concilia les partis les plus opposés, et malgré les orages qui ont agité l'Europe, la sagesse du prince royal et de ses ministres, conserva aux deux royaumes de Danemark et de Norvège, la paix intérieure et extérieure. Cette tranquillité ne fut interrompue qu'en 1786, lorsque l'alliance de la Russie força le Danemark à envoyer un corps de troupes contre la Suède; mais au mois d'octobre de la même année, un armistice, conclu par la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, lui rendit la neutralité, qu'il a conservée pendant les premières guerres de la révolution française, et qui a tant contribué à la prospérité de l'état et des habitants. Le papier-monnaie, dont la première émission eut lieu en 1736, avait commencé à tomber après la guerre d'Amérique; et en 1783, il perdait déjà un quart de sa valeur nominale; mais le commerce se releva ensuite, et devint florissant. Par une convention, depuis 1794 jusqu'en 1799, le Danemark et la Suède s'obligèrent à protéger mutuellement leur neutralité, par une flotte composée de vaisseaux des deux nations; cette force maritime contraignit l'Angleterre à traiter ces puissances avec plus de ménagement. En 1800, le Danemark entra dans la ligue du Nord, formée par Paul 1<sup>er</sup> et Bonaparte, et s'engagea à mettre sa flotte en mer contre l'Angleterre. Le 29 mars 1801, l'amiral Parker, commandant la flotte anglaise, força le passage du Sund, qui lui était refusé, et se présenta devant Copenhague, avec cinquante-sept voiles, dont vingt vaisseaux de ligne, neuf frégates, sept galiotes à bombes, onze bricks et autres bâtiments légers. Le 1<sup>er</sup> avril, les Anglais commencèrent à attaquer la port; le lendemain, bataille de Copenhague, qui dura quatre heures, et est très-méconnue; l'attaque est dirigée par l'amiral Nelson, qui dut alors conclure dans la nuit, le Danemark reentra en possession des îles de Saint-Thomas et de Sainte-Croix, dans les Indes-Occidentales; mais il fut contraint d'évacuer Hambourg. En 1807, Bonaparte ayant renoué la ligue du Nord sur ses premières bases, le cabinet britannique exigea que la flotte danoise lui fut livrée jusqu'à la paix générale; cette demande impérieuse ayant été reçue avec indignation, les hostilités recommencèrent aussitôt. Le 16 août, les Anglais débarquèrent leurs troupes à trois milles de Copenhague. La garnison de cette ville était de huit mille hommes; mais malheureusement l'armée était sur le continent. Les Danois ne laissèrent point de faire la plus vigoureuse défense. Dans la nuit du 29 au 30 août, ils font une sortie, l'emparent de Fredericksberg, qu'ils brûlent, enlèvent seize pièces de canon aux Anglais et leur font trois cents prisonniers. Mais le 7 septembre, Copenhague

capitula après trois jours et trois nuits de bombardement; l'incendie de cinq à six cents maisons, et une blessure dangereuse, qui mit hors de combat le général Peymann. Les résultats de cette funeste journée furent la perte de magasins immenses, et de toute la flotte danoise, consistant en vingt-huit vaisseaux de ligne, dont trois de quatre-vingts canons, seize frégates, neuf bricks, dix-huit chaloupes royales et vingt-six petits bâtiments de guerre. Le prince royal, dès le 15 août, avait envoyé au général Peymann l'ordre de la brûler, plutôt que de la livrer. Mais l'officier porteur de cet ordre ayant été pris par les Anglais, le général n'en eut aucune connaissance. Cette perte fut suivie de la prise, en mer, de navires danois, chargés pour plus de cent millions de marchandises, et du fort de Flæskærød, en Norvège, que les Anglais font sauter le 15 septembre. Ils évacuèrent Copenhague le 17 octobre, les 18 et 19, ils y mirent le vieux et le nouveau holm (ports), et le an la citadelle. Cet événement fit encore perdre au Danemark, ses colonies, les îles d'Anholt et de Heligoland, et enfin le fruit de dix-sept années de paix et de travaux. Pendant cette malheureuse catastrophe, le prince royal s'était empressé de se rendre de Kiel à Copenhague, pour ramener sur le continent le roi, son père; mais Christian VII mourut à Rendsbourg, le 13 mars 1808, laissant de Caroline-Mathilde, son épouse;

1<sup>o</sup>. Frédéric VI, qui suit;

2<sup>o</sup>. Louise-Auguste, princesse de Danemark, née le 7 juillet 1771, mariée le 7 mai 1786, à Frédéric-Christian, prince héréditaire de Holstein-Sonderbourg.

## FREDÉRIC VI.

1808. **FREDÉRIC VI**, né le 28 janvier 1768, déjà connu par la sagesse de son gouvernement pendant sa régence, est élu roi de Danemark et de Norvège, le 13 mars 1808. Des événements de la plus haute importance signalèrent le commencement de son règne. La veille de son avènement, le Danemark avait déclaré la guerre à la Suède; l'attaque de la Norvège, par les Suédois, fut repoussée, et cet événement causa une très-grande fermentation à Stockholm; elle fut telle, que plusieurs virent demander hautement que le tête de Frédéric VI fut ceinte du diadème scandinave. Cependant la paix fut signée, le 10 décembre 1809, à Jönköping; mais le Danemark continua la guerre contre l'Angleterre. Après les doutes de neutralité en Russie, on traita de la paix avec la Grande-Bretagne, mais le roi Frédéric VI tint encore à son système de neutralité, et, pendant l'année 1813, ce fut en vain que les puissances alliées cherchèrent à le faire entrer dans leur coalition. Les troupes danoises occupèrent les villes de Hambourg et de Lübeck. A la fin de 1813, les troupes suédoises, faisant partie des armées alliées, sous le commandement du prince royal de Suède, pénétrèrent dans les pays de Holstein et de Sleswick. Le 15 décembre, un armistice fut conclu, entre les armées des deux couronnes, qui fut prolongé jusqu'au 6 janvier 1814, et procura la paix du 14 du même mois. Dans le même temps, Frédéric VI exposa sa conduite politique, dans un manifeste qu'il termina en déclarant qu'il se résolut aux souverains alliés contre la France; pour coopérer au retour de la paix générale, objet des vœux de toutes les nations de l'Europe. Ce prince avait de justes sujets de plaintes contre Napoléon. Lors de l'envahissement de la flotte danoise par les Anglais, il s'était formellement engagé à fournir des hommes et de l'argent. Une armée nombreuse, en effet, entra dans ses états, mais au lieu d'être sous les ordres du gouvernement français, l'entrevue générale de cette armée tomba sur le Danemark, dans les ressources, dans cette guerre d'anarchie, se trouvant épuisées; les réclamations que l'on adressa à l'empereur Napoléon, à ce sujet, furent sans effet. Pendant l'hiver

de 1812 à 1813, les troupes de cette nation, qui, conformément à la convention, auraient dû couvrir les frontières du Holstein, disparurent; le séquestre mis sur les marchandises qui appartenaient au Danemarck, dans les villes de Lubeck et de Hambourg, tandis que les troupes danoises combattaient comme auxiliaires à côté des troupes françaises; l'enlèvement du fond de la banque, qui existait dans cette dernière, l'abandon du maréchal prince d'Eckmühl, qui devait défendre le duché de Jutland, avec vingt mille hommes, tels sont les principaux griefs qui déterminèrent Frédéric VI à faire cause commune avec les puissances alliées. Par ce traité, du 14 janvier 1814, il fut stipulé que le Danemarck recevrait en échange de la Norvège la Poméranie suédoise; et cette puissance s'engagea à fournir un contingent de dix mille hommes à l'armée des puissances coalisées. Cependant, par les conventions arrêtées à Paris, en 1814, il fut décidé, par les puissances alliées, que la Norvège serait réunie à la Suède. Ce fut alors que le prince héréditaire, Christian-Frédéric, cousin du roi, entreprit de défendre cette contrée: il s'en fit déclarer roi,

dans le mois de juillet; mais n'ayant pas de forces suffisantes, trahi de plusieurs des siens, et ne pouvant s'opposer à une invasion appuyée par les plus puissants souverains, il fut obligé d'abandonner son projet, et d'abdiquer son nouveau titre. Lorsque la paix fut définitivement conclue, Frédéric VI se rendit au congrès de Vienne. Ce prince, dont les lumières égalent la sagesse, avait fondé, en 1811, l'université de Kongsberg, en Norvège, et celle de Christiania, en 1812. Il a rendu l'administration intérieure du Danemarck un véritable modèle; c'est un des états de l'Europe où l'on jouit le plus de la liberté publique, et de la tolérance religieuse la plus étendue. Frédéric VI a épousé, le 31 juillet 1790, MARIE-SOPHIE-FRÉDÉRIQUE DE HESSE, née le 28 octobre 1767, fille de Charles de Hesse, frère de l'électeur. De ce mariage sont issues :

1°. Caroline, princesse royale de Danemarck, née le 28 octobre 1793;

2°. Wilhelmine-Marine, princesse de Danemarck, née le 17 janvier 1808.

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES ROIS DE SUÈDE.

Le royaume de Suède, dont les premiers habitants furent les Cimbres, colonie des Cimériens, était anciennement composé de deux parties, qui tantôt avaient chacune leur roi particulier, tantôt étaient réunies sous un même souverain. Outre ces deux provinces, dont la première se nomme la Gothie, ou le Gothland, patrie des Goths, l'autre la Suède, proprement dite, il comprend aujourd'hui (1780), la Scanie, la Bothnie, la Finlande, la Laponie suédoise, l'île de Rugen, avec un grand nombre d'autres îles, et la Poméranie. La Suède reçut les premiers rayons de la foi dans le même tems que le Danemarck, et par le ministère des mêmes prédicateurs, saint Anachair, et le moine Vitmar. On fonda, pour le premier, en 850, l'archevêché de Hambourg. Gaubert, parent d'Ebbo, archevêque de Reims, vint ensuite sur les traces de ces missionnaires en Suède. Il y fit quelques progrès; mais il en fut de la Suède comme du Danemarck: le Christianisme n'y fut bien établi qu'au dixième siècle.

Les historiens suédois le disputent avec ceux du Danemarck, sur l'antiquité de leurs monarchies. On ne peut découvrir qu'elles ne soient, l'une et l'autre, très-anciennes, sans les faire néanmoins remonter aussi haut que ces écrivains le prétendent. Mais pour avoir une chronologie exacte et suivie des rois de Suède, il faut descendre, avec l'abbé de Vertot, jusqu'au milieu du douzième siècle, et commencer par Eric IX. La langue suédoise vient, ainsi que la danoise, de l'ancien langage de Scandinavie. Dans les tems du Paganisme, les Suédois se servaient de caractères particuliers que l'un nommait *Runor*. La preuve nous en est fournie par les pierres runiques érigées près des tombeaux des anciens princes; ainsi que les *runes* runiques, sur lesquelles sont gravés, en caractères runiques, des almanachs ou calendriers perpétuels avec les calculs qui y ont rapport.

### ERIC IX, DIT LE SAINT.

L'an 1150, ERIC IX, ou HENRI, fils de Jeswar, fut élu, par les Suédois, pour leur roi; mais dans le même tems, les Goths élevèrent sur le trône, Charles, fils de Suercher. Grands débats sur cette double élection. Enfin les deux partis convinrent qu'Eric régnerait seul sur les Goths et les Suédois, qui ne feraient plus qu'une même nation, que Charles lui succéderait après sa mort, et qu'ensuite leurs descendants occuperaient le trône, chacun à leur tour. Eric, attaqué par les Finlandais, en 1154, gagna sur eux une grande bataille qui le rendit maître de leur pays. Ils étaient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à la tête desquels il mit saint Ilmeri, archevêque d'Upsal,

dont le siège avait été érigé en métropole, l'an 1148, par le pape Eugène III. (Pagi.) Ce prélat gagna la couronne du martyre dans sa mission, l'an 1157 (et non pas en 1151, comme Jean Magnus le marque dans son Histoire de Suède.) Eric s'appliquait en même tems à policer ses états par de bonnes lois. On a de lui un code qui porte son nom. Le zèle de ce prince pour le bon ordre, et sa pitié, lui firent des ennemis, qui l'assassinèrent le jour de l'Ascension, 17 mai, de l'an 1162. Il est honoré comme martyr. (Pagi.) Eric avait fait dresser le code d'Uplande, dont la base se trouve dans les anciennes lois de Wiger Spas. Il en retrancha seulement ce qui tenait au Paganisme. Ce code fut tellement estimé, qu'on avait coutume de dire: *La loi de Dieu et de saint Eric*, et que cela passa en proverbe. Il composa et publia lui-même un code divisé en plusieurs chapitres, sous le titre de *Gards-tratte*.

### CHARLES VII.

1162. CHARLES VII, fils de Suercher, succéda au roi saint Eric, suivant les conditions faites entre eux. Il marcha sur les traces de son devancier, et rendit, à son exemple, la religion florissante dans ses états. Canut, fils de saint Eric, persuadé qu'il avait eu part à la mort de son père, lui déclara la guerre pour venger cet assassinat. On en vint, l'an 1169, à une bataille où Charles perdit la vie. Sa veuve, après sa mort, se retira en Danemarck, avec ses enfants encore mineurs.

### CANUT, DIT ERIC-SON.

1168. CANUT, fils de saint Eric, parvint au trône de Suède après la mort du roi Charles VII. Waldemar, roi de Danemarck, fit de vains efforts pour l'en faire descendre, et y placer l'aîné des enfants du roi défunt. Canut remporta sur ce prince une grande victoire, qui le rendit maître de toute la Suède. Son gouvernement fut équitable. Il mourut à Friesberg, dans la Gothie occidentale, l'an 1192.

### SUERCHER III.

1192. SUERCHER III, fils du roi Charles VII, fut élu pour succéder à Canut Eric-Son. Eric, fils de ce dernier, voulut d'abord lui disputer la couronne; mais ensuite il se contenta d'être désigné son successeur. Suercher était soupçonneux et timide; il devint bientôt cruel et tyran. Ce prince fit mourir tous les parents de son prédécesseur, dans la crainte qu'ils ne voulussent le supplanter, ou, selon d'autres, pour venger la mort de son père. Eric seul eut le bonheur d'échapper à

sa cruauté. Il prit les armes, et tua Suercher dans une troisième bataille, qu'il gagna sur lui, le 17 de juillet de l'an 1210.

#### ERIC X, CANUT-SON.

1210. ERIC CANUT-SON, ou fils de Canut, devint roi de Suède par la mort de son rival. Il renouvela l'ancien traité avec les enfants de Suercher I, et désigna, pour son successeur, Jean, fils de ce prince. Eric, après avoir régné paisiblement l'espace de dix ans, mourut l'an 1219. De sa femme RICHA, fille de Waldémard I, roi de Danemarck, qu'il avait épousée en 1210, il laissa Eric, qui devint roi dans la suite; Hélène et Metette, mariées, l'une et l'autre, à deux seigneurs de la maison de Falkunger, l'une des plus puissantes de Suède, et Ingeburge, femme de Birger, seigneur suédois.

#### JEAN I.

1220. JEAN, fils du roi Suercher, monta fort jeune sur le trône de Suède, après la mort d'Eric, et eut pour tuteur Olaf, archevêque d'Upsal. Il envoya, par le conseil de ce prélat, des missionnaires aux Esthoniens, qui les chassèrent. Ces peuples s'étant joints ensuite aux Careliens, aux Vandales et aux Prussiens, inondèrent la Gothie, et massacrèrent, auprès de Lincoping, le duc Charles, avec un grand nombre de seigneurs, et l'évêque du lieu. Jean, peu de temps après cet événement, fut emporté par une maladie, l'an 1223. Les rayons de sagesse qu'il fit briller dans la courte durée de son règne, lui méritèrent le surnom de Bon.

#### ERIC XI, DIT LE BÈGUE.

1223. ERIC, fils du roi Eric Canut-Son, succéda au roi Jean, en vertu du traité de succession alternative, conclu sous les règnes précédents. Canut, de la maison de Falkunger, beau-frère d'Eric, osa lui disputer le trône, et, vainqueur dans une première bataille, l'obligea de fuir en Danemarck. Eric, étant revenu peu de temps après, livra une seconde bataille à son rival, qui périt dans la mêlée. Eric, quoique bégue et paralysique, monta beaucoup de sagesse et de prudence dans le gouvernement. Il mourut sans enfants, le 3 février 1250. L'université d'Upsal le regarde comme son fondateur.

#### WALDÉMARD I.

1251. WALDÉMARD I, fils du comte Birger, et oeuve d'Eric le Bègue, par sa mère, fut élu roi de Suède, au préjudice des princes de la maison de Suercher. Comme il était fort jeune, Birger, son père, prit en main les rênes du gouvernement. Waldémard eut pour antagonistes les Falkungers, jaloux de voir la couronne dans une autre famille que la leur. On en vint aux armes; mais comme on était près de livrer bataille, Birger, ayant attiré les chefs des Falkungers dans une conférence, sous prétexte de vouloir traiter à l'amiable avec eux, les fait arrêter et leur fait trancher la tête. Birger s'attacha par la suite à effacer les impressions odieuses que la perfidie avait laissées dans les esprits. Il protégea la religion, bâtit et dota des églises, fonda et fortifia la ville de Stockholm qui devint la capitale du royaume de Suède, et publia, au nom du roi son fils, plusieurs lois très-sages. On remarque surtout celle qui admet les femmes à la succession de leurs parents, dont elles avaient été jusqu'alors exclues; il fut ordonné qu'elles jouiraient, à l'avenir, de la troisième partie des biens en ligne directe, et de la moitié en ligne collatérale. Birger, après quinze ans d'administration, s'était retiré, l'an 1266, dans un monastère, Waldémard sortit alors de tutelle. Il entreprit, l'an 1272, le voyage de la Terre-Sainte, pour expier le commerce incestueux qu'il avait eu avec sa

belle-sœur, et laissa la régence du royaume à Magnus, son frère, prince de Gothie. A son retour, l'an 1276, il conçoit de la jalousie contre Magnus, l'accuse publiquement d'aspirer à la souveraineté, et lui déclare la guerre. Magnus, secouru par Eric, roi de Danemarck, se défendit, et battit son frère en plusieurs rencontres. L'an 1279, Waldémard, se voyant méprisé de ses sujets et des étrangers, prit le parti de céder la couronne à Magnus. Il avait épousé, l'an 1263, à Jenkoping, SOPHIE, fille d'Eric VI, roi de Danemarck, dont il eut un fils et une fille, Richa, mariée à Przemislas II, roi de Pologne.

#### MAGNUS I, DIT LADÉLAS.

1279. MAGNUS monta sur le trône, par la cession que lui en fit le roi Waldémard, son frère, et prit le titre de *roi des Suédois et des Goths*, que ses successeurs ont toujours conservé. La préférence qu'il donna aux étrangers sur les Suédois, excita la jalousie des Falkungers et de plusieurs autres seigneurs qui poursuivirent leurs vœux, et massacrèrent Ingeburge, beau-frère du roi. Magnus, résolu de venger cet attentat, dissimule son ressentiment; il arme en secret, surprend les chefs des mécontents, et leur fait trancher la tête. Rien ne résista plus à son autorité; Waldémard, son frère, vivait toujours. S'étant aperçu qu'il travaillait à remonter sur le trône, il le fait enfermer, l'an 1288, dans le château de Nicoping, où il mourut au bout de quatre ans. Magnus le précéda lui-même au tombeau. Ce prince y descendit le 18 décembre 1299, laissant d'HELVIG, son épouse, fille de Gérard I, comte de Holstein (mort en 1290), trois fils, Birger, Eric et Waldémard, avec Ingeburge, femme d'Eric VI, roi de Danemarck. Magnus, naturellement généreux et magnanime, pleio de douceur et d'équité, aussi sage roi que brave guerrier, se fit aimer et respecter de ses sujets. Il doit son surnom de *Ladélas* à une ordonnance qu'il publia et qui décernait les peines les plus graves à quiconque enlèverait quelque chose de la maison d'un paysan sans payer. Il serait exempt de reproche s'il s'était parvenu au trône par des voies légitimes.

#### BIRGER II.

1299. BIRGER II, fils aîné de Magnus, fut reconnu pour son successeur à l'âge de onze ans. Torkel Canut-Son, chargé de la régence pendant sa minorité, s'acquitta de cet emploi l'espace de treize ans, avec une durée qui souleva les peuples et les propres frères du roi. Birger, l'an 1304, lui fait couper la tête pour apaiser les mécontents. Ce sacrifice ne les satisfait pas. Birger fut arrêté, la même année, par ses frères, et mis dans une prison, où il resta près de trois ans. Délivré, l'an 1307, il est obligé de se contenter de la portion du royaume, qu'on veut bien lui accorder, c'est-à-dire environ du tiers, le reste ayant été adjugé à ses deux frères, pour en faire deux duchés indépendants, suivant la délibération des états-généraux tenus à Arboga. Birger ne tarda pas à se mettre en devoir de recouvrer ce qu'on lui avait enlevé. Il fit alliance avec ce dessein avec les rois de Danemarck et du Norwège. Ces princes lui ayant amené des troupes, firent peu de progrès contre les deux ducs, qui tenaient les meilleures places de la Suède. On fit, l'an 1310, un accommodement par lequel les deux frères du roi se soumettaient à lui faire hommage de leurs terres en qualité de vassaux de la couronne. Ce traité s'étoffa point, dans le cœur de Birger, le désir de la vengeance. Mais la puissance de ses frères, et les divers mouvements qui s'élevèrent dans le royaume, l'obligèrent longtemps d'user de dissimulation. Enfin, l'an 1317, ayant attiré ces deux princes à sa cour sous prétexte d'une grande fête qu'il voulait leur donner, il les fait arrêter et les jette dans une prison où il les laisse mourir de faim. Leur mort ne resta pas impunie. Les Suédois prenant les armes pour le venger. L'an

1319, Birger, défait en plusieurs batailles, se sauve dans l'île de Gothland et de là en Danemark, où le roi, son beau-frère, lui donne le château de Spiraborg pour se retrahir. Il y meurt de chagrin, l'an 1326. Birger avait eu de MARTHE, son épouse, fille d'Eric V, roi de Danemark, un fils, Magnus, à qui les Suédois firent trancher la tête en 1320. Ce monarque avait publié un code de lois, qui fut appelé *la loi du roi Birger*.

#### MAGNUS II, dit SMÉECK.

1320, MAGNUS, fils du duc Eric et d'Ingeburge de Norvège, fut placé sur le trône, après la fuite du roi Birger, son oncle. Les habitants de Scanie, opprimés par Gerhard, comte de Holstein, et engagé du roi de Danemark, se donnent au roi de Suède, par traité conclu l'an 1330, à Calmar. Seize ans après, il en arriva de même à Magnus, les Suédois, mécontents de sa conduite, le firent, l'an 1348, l'acroure à son fils Eric. Guerre entre le père et le fils. Des médiateurs les engagèrent, l'an 1354, à partager le royaume entre eux. L'an 1357 (et non pas 1356, comme un moderne le marque), la reine BLANCHE, fille de Jean, marquis de Namur, femme de Magnus, et mère d'Eric, qui avait tué une de ses favoris, empoisonnée ce fils, suivant Puffendorf, avec la jeune reine RICHILIX, son épouse, dans un festin où elle les avait d'abord accablés de caresses. Il expira, dit cet historien, après vingt jours de tourments, en disant : *Celle qui m'a donné la vie, me l'a aussi ôtée*. Mais plusieurs écrivains, aussi graves que Puffendorf, justifient la reine de ce crime ; et attribuent la mort de son fils à quelques-uns de ses sujets, que le caractère violent et cruel de ce prince avait soulevés contre lui. L'an 1359, Magnus fiança Haquin, son autre fils, qu'il avait fait roi de Norvège, avec Marguerite, fille de Waldemar III, roi de Danemark. Ce mariage, à raison de la jeunesse des parties, ne fut consommé que le 9 avril de l'an 1363. Mais la restitution de la Scanie, du Halland et du Blekinge, que le roi de Danemark se fit faire pour prix de cette alliance, et des secours que Magnus lui avait demandés, irrita les Suédois contre leur souverain. Pour se venger des habitants de l'île de Gothland, qui refusaient de payer les impôts dont il les avait chargés, Magnus, l'an 1361, engage le roi de Danemark à faire une descente à main armée dans cette île. Wisbi, qui en est la capitale et l'une des villes les plus commerçantes du Nord, est pillée par les Danois, et dix-huit cents paysans sont passés au fil de l'épée. Le roi de Danemark porte encore la désolation dans l'île d'Oeland. Les Suédois, poussés à bout, supplient Haquin, fils de Magnus et roi de Norvège, de prendre l'administration de la Suède. Magnus est arrêté et renfermé à Calmar, d'où il s'échappe l'année suivante. Les Suédois avaient exigé d'Haquin qu'il rompit toute alliance avec le monarque danois, et épousât Elisabeth, fille de Henri II, comte de Holstein. La princesse s'étant embarquée pour se rendre en Suède, est jetée par une tempête sur les côtes de Danemark, et tombe entre les mains du roi Waldemar, qui la retient prisonnière dans son palais. Waldemar persuade au roi de Norvège de donner sa main à MARGUERITE, sa fille, suivant la promesse qu'il lui en avait faite ; ce qui fut exécuté à Copenhague, l'an 1363. Mais ce mariage souleva les Suédois, et les détermina à offrir la couronne au comte de Holstein. Sur le refus de ce prince et par son conseil, ils rhévinrent, l'an 1365, Albert, fils du duc de Mecklenbourg, qui arriva aussitôt en Suède. On fit alors les projets en forme au roi Magnus, et sur les chefs d'accusation qui furent proposés, on le déclara déchu à jamais de la royauté. La même sentence fut rendue contre son fils, Haquin, comme étant son complice, disait-elle, à plusieurs égards.

#### ALBERT.

1365, ALBERT, deuxième fils d'Albert, duc de Mecklenbourg, et d'Éuphémie, sœur de Magnus, est proclamé roi de Suède à Stockholm, dans la même assemblée, qui avait déposé son oncle

et son cousin. Il restait cependant à ces deux princes un parti considérable en Suède, lequel, ayant été renforcé des troupes de Norvège et de Danemark, se trouva ce jour de faire tête au nouveau roi. Bataille entre Albert et les deux princes déposés. La victoire se déclare pour le premier. Haquin, blessé dans l'action, se sauve par la fuite, et Magnus fut prisonnier, est conduit à Stockholm, où il est traité avec une vigoureuse résistance par les secours qu'elles recevaient du Danemark, et prend le parti, l'an 1366, de s'accommoder avec le roi Waldemar. Il obtient la paix de ce prince en lui célant plusieurs provinces de la Suède. Mais Haquin n'en est pas moins déterminé à faire de nouveaux efforts pour recouvrer, ou du moins faire recouvrer à son père la couronne qu'on lui avait enlevée. L'an 1371, il rentre en Suède, et vient assiéger Stockholm. Albert a recours à la négociation. Il est stipulé que Magnus sortira de prison, et vivra désormais en simple particulier, avec les revenus de certaines provinces qu'on lui assigne pour sa subsistance. Magnus accepte ces conditions, renonce au trône, et se retire en Norvège avec BLANCHE, son épouse, fille de Jean, comte de Namur, à laquelle il s'était allié l'an 1336. Il ne vécut pas long-temps dans sa retraite, s'étant noyé par accident, vers l'an 1373, dans un golf près de Linghölme. Albert, après avoir rétabli l'ordre et cimenté la paix en Suède, fait des tentatives pour recouvrer la Scanie. Il emporte, l'an 1380, la ville de Laholm ; mais à la nouvelle d'une armée de danois qui s'avance, il se retire. Albert voulut être absolu dans son royaume. Ce dessein, ayant éclaté l'an 1385, le brouilla avec les seigneurs et le clergé de ses états, sur les droits ou prétentions desquels il voulait empiéter. Le peuple, qu'il favorisait, se déclara pour lui. Mais la noblesse plus forte, après avoir fait au roi d'inutiles remontrances, lui signifia qu'elle renonçait au serment qu'elle lui avait fait. En même-temps elle passe en Danemark, et se donne à la reine Marguerite, qu'elle reconnaît pour reine de Gothie et de Suède, par traité passé le dimanche des Rameaux (22 mars 1388) ; traité auquel accéda le seigneur de Suède, le 20 mai suivant. Albert, pour se maintenir, appelle à son secours les princes de Holstein et de Mecklenbourg, qui lui amènent un renfort de troupes bien disciplinées. A la vue de ces milices, Albert, se croyant invincible, jure de ne point mettre son bonnet qu'il n'ait vaincu Marguerite. L'événement dut le faire repentir de ce ridicule serment. L'an 1389, bataille de Falcoping, en Westrogothie, donnée le 25 février, entre Albert et Ivar Lycke, général de Marguerite. Albert la perd avec la liberté. Il est conduit prisonnier, avec son fils Eric, au château de Lindholm, en Scanie. Cette mémorable journée acheva ce que la soumission volontaire d'une partie des Suédois avait commencé. A la réserve de Stockholm et d'un petit nombre d'autres places fortes qui tenaient encore pour Albert, tout reçut la loi de Marguerite. Les Allemands qui dominaient dans Stockholm, exercèrent leur fureur contre les citoyens suédois, qu'ils croyaient disposés à se livrer à Marguerite. Jean de Mecklenbourg vint au secours de cette place assiégée par les troupes danoises, et la délivra. Après avoir continué la guerre en Suède pendant six ans, il entra en conférence avec Marguerite, et conclut avec elle à Lindholm, le 17 juin 1395, un traité par lequel il fut réglé que le roi Albert et son fils seraient remis en liberté, à condition que si dans l'espace de trois ans ils ne peuvent en venir à un accord final avec la reine, ils se constitueront de nouveaux prisonniers, ou bien se rançonneront, soit en payant à la reine so mille marcs d'argent, soit en lui livrant Stockholm avec tout ce qu'ils possédaient en Suède, et en renonçant à la couronne. Conformément à cet accord, Albert et son fils sont remis entre les mains des députés des villes hanséatiques, qui s'étaient rendus garantes de ses stipulations. (Mallet.) Marguerite, bien convaincue qu'Albert était dans l'impossibilité de payer la somme à laquelle sa rançon était taxée, travailla dès lors à faire tomber la couronne de Suède sur Eric, fils de Wratislas VII, duc de Poméranie, et petit-fils de sa sœur Ingeburge. Ayant



assemblée pour cet effet les états du royaume dans une plaine voisine d'Upsal, elle les détermine, par son éloquence, à proclamer ce jeune prince roi de Suède, sous l'administration de Marguerite. (Voyez Albert II, duc de Mecklenbourg.)

## ERIC XII.

1396. ERIC XII, proclamé roi de Suède le 23 juillet 1396, était, comme on l'a dit, fils de Wratislaw, duc de Poméranie, et de Marie, fille d'Ingeburge, sœur aînée de Marguerite. (Voy. son article dans la Chronol. historique des rois de Danemarck.)

## CHRISTOPHE.

1441. Christophe, petit-fils de l'empereur Robert par Jean, son père, comte palatin du Rhin, et neveu du roi Eric, par Catherine, sa mère, fut proclamé roi de Suède, le 8 septembre 1441, après l'abdication d'Eric XII, et sur la renonciation que fit Charles Canut-Son, de ses prétentions au trône. Il mourut le 6 janvier 1448. (Voy. son article dans la Chronologie des rois de Danemarck.)

## CHARLES CANUT-SON.

1448. CHARLES CANUT-SON, maréchal de Suède, voyant le trône de Suède vacant par la mort de Christophe, renouela ses efforts pour y parvenir. Dans cette vue il revint de Finlande, où il résidait pendant le dernier règne, à Stockholm, et fit tant par ses intrigues, ses promesses et ses menaces, que les états assemblés par son ordre en cette ville le proclamèrent roi de Suède, le 20 juin, à la pluralité des voix. Son couronnement se fit le 28 du même mois, avec les cérémonies usitées. Un de ses premiers soins fut de venger la Suède des pirateries que le ci-devant roi Eric, depuis sa retraite dans l'île de Gothland, ne cessait d'exercer sur les côtes de Suède comme sur celles de Danemarck. Eric se voyant pressé par Canut-Son, eut recours à Christiern, roi de Danemarck, traita avec lui de l'île de Gothland, et après l'avoir mis en possession de la citadelle, se retira en Poméranie, où il finit ses jours, l'an 1459. Les généraux de Christiern achevèrent dans la suite la conquête de l'île qui fut perdue pour la Suède. Canut-Son fut dédommé de ce revers par le bonheur qu'il eut de se faire élire roi de Norvège, le 21 octobre 1449, après avoir fait annuler l'élection de Christiern faite peu de temps auparavant. Le 20 novembre suivant, il fut couronné par l'archevêque de Dronthrim. Mais, l'an 1450, son rival anéantit ce triomphe, en se faisant lui-même sacrer à son tour roi de Norvège, et Canut-Son fut obligé de renoncer à cette couronne par les états de Suède. Tel était l'effet des intrigues de l'archevêque d'Upsal, toujours occupé à traverser ses desseins. Ce prélat engage le roi de Danemarck à porter la guerre en Suède, l'an 1451. Lui-même en 1457, sur de légères prétextes, la déclare à Canut-Son, après avoir signifié à ce prince qu'il renonçait au serment de fidélité qu'il lui avait fait. L'ayant surpris à Straengras, il le bat, l'oblige d'aller se renfermer à Stockholm, et vient l'investir dans cette place. Canut-Son ne s'y trouvant pas en sûreté, s'enfuit à Dantzick avec ses meilleurs effets. Les bourgeois après sa retraite ouvrent leurs portes à l'archevêque qui fait déclarer le trône vacant, et dispose les esprits à y placer le roi de Danemarck pour rétablir l'union de Calmar. Christiern arrive à Stockholm, dont on lui remet aussitôt les clefs ; de là il se rend à Upsal, où il est élu roi de Suède, le 24 juin 1457, et couronné cinq jours après. Ce prince, l'an 1463, s'étant brouillé avec l'archevêque d'Upsal, à l'occasion d'une révolte qu'il était soupçonné de fomenter, s'assure de sa personne, et l'emmène à Copenhague. Les frères du prélat et l'évêque de Lincoping, son neveu, l'ayant en vain redemandé, lèvent des troupes, excitent les peuples à la rébellion, s'emparent de quelques places, et viennent mettre

le siège devant Stockholm. Christiern repasse en Suède l'an 1464, livre bataille à l'évêque de Lincoping, en Westmanie, la perd, se retire à Stockholm, y est assiégé durant une partie de l'été par le prélat ; et se voyant hors d'état de le repousser, reprend la route de Danemarck. Les mécontents appellent alors Canut-Son, qui arrive à Stockholm dans le mois d'août avec une multitude de gens de guerre et de vaisseaux. Christiern, à cette nouvelle, se réconcilie avec l'archevêque d'Upsal, et le renvoie en Suède. Les affaires y changent de face à l'arrivée du prélat. Il pour suit Canut-Son, et le force, l'an 1465, à donner sa renonciation au trône moyennant le gouvernement de Finlande qu'on lui accorde pour sa vie. Cet acte ne rétablit pas la calme en Suède. L'archevêque et Eric Axelsson, de l'illustre maison de Tott, se disputent le titre d'administrateur. Le second l'emporte. Le prélat étant mort l'an 1467, Axelsson offre du nouveau la couronne à Canut-Son. Ce prince revient de Finlande, et arrive le 12 novembre de la même année à Stockholm, où on lui prête un nouveau serment de fidélité. L'an 1469, Christiern, dont le parti était encore puissant en Suède, passe en ce royaume et remporte d'abord plusieurs avantages sur son rival ; mais divers échecs que lui font essuyer l'année suivante les Sture, parents de Canut-Son, l'obligent à retourner en Danemarck. Peu de temps après son départ, Canut-Son meurt le 15 mai 1470, à l'âge de soixante et un ans. Trop de confiance dans la prospérité ; et, ce qui en est la suite, trop peu d'attention à ménager les esprits, rendirent ce prince le jouet des caprices de la fortune. Il laissa plusieurs filles et un fils en bas âge qui ne lui survécut pas long-temps.

STENON-STURE 1<sup>er</sup>, ADMINISTRATEUR.

1470. STENON-STURE, neveu de Charles Canut-Son, désigné par ce prince, peu de moments avant sa mort, administrateur de la Suède, fut confirmé dans cet emploi par les états en attendant qu'ils pussent s'accorder pour l'élection d'un roi. Il gouverna la Suède avec une prudence singulière, au milieu des dissensions dont elle était agitée. L'an 1477, en vertu d'un bref obtenu du pape Sixte IV, le 28 février de l'année précédente, il fonde l'université d'Upsal, dont l'ouverture se fit au mois d'octobre. Il appela en Suède, l'an 1482, l'art de l'imprimerie, qui donna pour son coup d'essai, l'année suivante, un volume sous ce titre : *Dialogus creaturarum optimi moralitatis omni materia morali forando et edificatio modo applicabilis, in epist. feliciter*. Stenon-Sture, malgré l'élection du roi de Suède, faite en 1483, trouva moyen, comme on va le voir, de se maintenir dans son emploi jusqu'en 1497. Obligé enfin d'y renoncer, il reçut en dédommagement la dignité de maréchal du royaume avec une portion de la Suède pour sa vie.

## JEAN II.

1483. JEAN II, fils aîné du roi Christiern 1<sup>er</sup>, fut reconnu roi de Suède le 14 août 1483. Mais Stenon-Sture ne renonça à l'administration du royaume qu'en 1497, qu'il céda le trône au roi Jean, moyennant la Finlande, les deux Bothnies et quelques châteaux, avec la dignité de maréchal. Stenon-Sture s'empare une seconde fois du gouvernement en 1502. (Voy. l'article de Jean II dans la Chronologie des rois de Danemarck.)

## STENON-STURE, administrateur une seconde fois.

1502. STENON-STURE, piqué de ce que le roi lui avait retiré une partie des gratifications qu'il lui avait faites, forme un parti pour le chasser de Suède ; ayant réussi, il reprend, l'an 1502, le titre et les fonctions d'administrateur de Suède. Le roi fit de vaines tentatives pour le regagner. Ses efforts ne furent pas moins inutiles pour le réduire par la voie des armes. Mais la mort le délivra de ce dangereux rival, le 13 décembre 1503. Si ce fut

un sujet de triomphe pour ce prince, il s'évanouit rapidement. Stenon-Sture avait communiqué aux chefs de son parti intels haïes dont il était animé contre le roi Jean.

#### SWANTE-NILSON-STURE, ADMINISTRATEUR.

1503. SWANTE-NILSON-STURE, maréchal du royaume de Suède, dont les dispositions et la capacité étaient déjà éprouvées, fut choisi pour succéder au dernier administrateur, et le remplaça parfaitement. Il acheva de briser le joug étranger, et rompit, par son adresse autant que par sa valeur, toutes les mesures que prirent les Danois pour obliger la Suède à le reconnaître. Il sut fixer en sa faveur l'inconstance des Suédois, et les retint dans son obéissance, malgré les pertes que les armes de son rival lui firent de temps en temps essayer. Le 2 janvier 1512 fut le terme de ses jours. Il emporta dans le tombeau les regrets de sa nation comme eût fait le meilleur roi.

#### STENON-STURE II, ADMINISTRATEUR DE SUÈDE.

1512. STENON-STURE, fils de Swante-Nilson-Sture, fut élu, le 21 janvier 1512, pour lui succéder dans la charge d'administrateur. Cette élection ne fut rien moins qu'unanime. Il avait eu pour concurrent Eric Troll, homme d'âge et d'expérience, que tous les prélats et les plus graves d'entre les nobles appuyaient de leurs suffrages. Mais les jeunes sénateurs et le reste de la noblesse, déclares pour Stenon-Sture, l'emportèrent après de longues et vives contestations. L'an 1516, Stenon-Sture, pour regagner l'amitié d'Eric Troll, procura à Gustave, son fils, l'archevêché d'Upsal. Mais il n'obliga dans ce dernier qu'un ingrat. Gustave fut à peine installé qu'il se liguait contre son bienfaiteur avec le roi de Danemark. Bientôt ils en vinrent à une guerre ouverte. Le prélat refusa de lui prêter serment de fidélité; l'administrateur l'assigna dans son château de Sieke; l'archevêque de Lundem prend la défense de celui d'Upsal; et sur une commission obtenue du pape Léon X, par le roi de Danemark, il excommunia, l'an 1517, l'administrateur comme chef de rebelles et comme tyran du clergé. Celui-ci n'en continua pas moins le siège. L'archevêque d'Upsal entre en négociation avec lui à dessein de le tromper. Pendant les conférences, une flotte de danois débarqua près de Stockholm. Stenon vint pour leur donner la chasse, revint triomphant devant Sieke, dont il se rend maître, et contraignit le prélat de renoncer à son siège. L'année suivante, le roi Christiern ayant fait une descente près de Stockholm, Stenon va au-devant de lui, et le bat, le 22 juillet, dans un lieu nommé Benkirka. Christiern lui demande des otages pour conférer avec lui; et les ayant obtenus, au lieu d'aller au rendez-vous, il les emmène en Danemark. Du nombre de ces captifs était Gustave Ericson, de la maison de Wasa, destiné par la Providence à venger la mauvaise foi dont on usait à son égard. Christiern, l'an 1519, après avoir fait la conquête de l'île d'Oeland, est battu devant la ville de Calmar. Ayant reçu l'année suivante divers renforts d'Allemagne, de France et d'Ecosse, il fait une nouvelle descente en Suède au mois de janvier. Otton Krumpen, son général, rencontre, près de Rognsund, en Westrogothie, l'armée de l'administrateur, et lui livre un combat où ce dernier reçoit une blessure dont il mourut au mois suivant. L'armée victorieuse traverse la Suède et ne rencontre que de faibles obstacles sur sa route. Les états destitués de chef s'assemblent à Upsal. L'archevêque Gustave Troll y comparait avec les marques de sa dignité, et détermine l'assemblée à se soumettre au vainqueur. Cette délibération fut prise le mardi après le dimanche Reminiscence (6 mars) de l'an 1520.

#### CHRISTIERN.

1520. CHRISTIERN, fils et successeur de Jean II, roi de Danemark, reconnu roi de Suède par les états assemblés à

Upsal, le 6 mars 1520. Ses cruautés lui firent perdre la couronne en 1523. On peut voir son article dans la Chronologie des rois de Danemark.

#### GUSTAVE, DIT WASA.

1523. GUSTAVE, fils d'Eric Wasa, duc de Gripsholm, qui avait péri dans le massacre de Stockholm, fut élu roi de Suède, le 6 juin 1523, par les états du royaume, assemblés à Stregnes. Il tenait pour lors Stockholm assiégé, avec le secours des Lubeckois. Etant revenu devant cette place après son élection, il la pressa de manière que les garnisons de la ville et du château la confièrent aux troupes de Lubeck, pour la remettre au roi de Danemark; mais elles la rendirent à Gustave. Devenu maître par là de tout le royaume, il commença par imposer de rudes taxes aux églises, pour entretenir ses troupes, et payer les dettes de l'état. Cette conduite excita des murmures parmi ceux qu'elle grevait; mais elle fut applaudie de ceux qu'elle soulageait, surtout des Luthériens qui s'étaient introduits et multipliés en Suède à la faveur des troubles. Gustave, avec le penchant qu'il se sentait pour abaisser le clergé et lui ravir ses richesses, gagna fort la doctrine de Luther, si favorable à ses vues. Il ne jugea pas, néanmoins, à propos de l'embrasser d'abord ouvertement, et se contenta de la protéger. Il conféra même l'archevêché d'Upsal au nonce Jean Magnus, après que ce ministre, envoyé de Rome pour pacifier les esprits, eût déclaré l'archevêque Troll justement déposé. L'an 1525, il publia trois édits pour restreindre la puissance ecclésiastique, portée en Suède au-delà de ses bornes, et la subordination, en divers cas, à l'autorité civile. Gustave ayant convoqué, l'an 1526, le sénat à Stockholm, rend un nouvel édit par lequel il attribue les deux tiers des dîmes, toute l'argenterie et les cloches des églises. Les paysans, irrités de l'exécution de cet édit, et excités par les plaintes du clergé, forment le complot d'une révolte à la force d'Upsal. Le roi, qui l'avait prévu, se rend sur les lieux avec une bonne escorte, et oblige les séditeux à demander grâce. Mais peu de temps après, il s'élève un imposteur, nommé Hans, qui se donne pour fils de l'administrateur Stenon-Sture II, quoique la mort eût enlevé ce fils un an auparavant. Il fait d'abord quelques progrès en Dalecarlie; mais, poursuivi par Gustave, il se sauve en Norvège, et, chassé de là par le roi de Danemark, il passe à Rostock, dont le magistrat, l'année suivante, pour complaire à Gustave, lui fait trancher la tête. Gustave, l'an 1527, dans les états qu'il tient à Arhusen, ordonne, selon d'autres, à Westeras, propose aux évêques de lui céder de bonne grâce leurs châteaux. L'évêque de Lincoping et le grand-marchal s'y opposent. La proposition du roi est convertie en un ordre conquis dans un édit. L'archevêque Magnus, refusant de s'y soumettre, est persécuté sous divers prétextes. Voyant qu'il fallait obéir ou sortir du royaume, il prend ce dernier parti, et se retire à Dantzick. L'évêque de Lincoping, de son côté, va chercher un asile en Pologne. Les autres prélats, cachés dans leurs maisons, demeurent dans le silence, tandis que le roi parcourt les provinces pour faire exécuter le dernier édit. Ce prince étant arrivé à Dalecarlie, y dissipe un parti que le grand-marchal, accompagné de l'évêque de Scara et de plusieurs nobles catholiques, s'y était formé. Gustave, voyant les progrès rapides de la prétendue réforme, lève enfin le masque, fait profession publique du Luthérianisme, et nomme Olaf Petri, fameux disciple de Luther, pasteur de Stockholm, et Laurent Petri, non moins ardent Luthérien, archevêque d'Upsal. Ce fut par ce dernier que Gustave se fit couronner à Upsal, le 12 janvier 1528. L'année suivante il tint une espèce de concile national, à Westrogothie, capitale de Nerrie, dans lequel il fit recevoir la confession d'Ausbourg, et abolit la religion catholique. Déclarant-il l'empara de tous les biens du clergé, qu'il réunit à son domaine. Une nouvelle révolte

s'étant élevée, l'an 1533, en-Dalécarlie, Gustave vient à bout de l'éteindre par des actes de sévérité. Les états assemblés, l'an 1544, à Westeras, déclarent, à sa demande, le royaume héréditaire dans sa maison. La même année, il engage le sénat à s'obliger, par serment, de ne souffrir dans l'état, que la religion luthérienne, et de n'en point tolérer d'autre. « Cependant les Suédois, suivant la remarque d'un « moderne, » not moins changée dans la religion que les autres « Luthériens : car ils ont des évêques, des prêtres et des « diocèses mariés. Leurs églises sont peu différentes des nôtres ; « ils ont une liturgie assez semblable à celle de l'église ro- « maine ; aux grandes fêtes ils vont à confesse, et se mettent « quelquefois dix ou douze aux pieds de leurs ministres, pour « recevoir la pénitence. » (Fleuri, *Contes*, liv. 13a.) Gustave, après quelques hostilités commises contre la Russie, avait fait, l'an 1537, avec cette puissance, un traité de paix pour soixante et dix ans, et l'avait confirmé en 1554. Mais il le rompit l'année suivante et fit attaquer Orches, dont il fut obligé de lever le siège. Les Russes s'étant ensuite jetés dans la Livonie, Gustave marcha au secours de cette province, qu'il défendit avec succès, suivant les historiens suédois. Les Russes disent le contraire. Qu'il en soit, Gustave ayant fait la paix, l'an 1557, avec la Russie, passa le reste de ses jours dans le repos. Ce prince les termina le 29 septembre 1560, à Stockholm, âgé de soixante et dix ans. « Gustave, dit l'abbé Vertot, « ne dut la couronne de Suède qu'à sa valeur. Il régna avec « une autorité aussi absolue, que s'il fut né sur le trône. Il « disposa à son gré de la religion, des lois et des biens de « ses sujets, et cependant il mourut adoré du peuple et révéré « par la noblesse. » Il laissa son royaume en paix avec tous ses voisins, fortifié par l'alliance de la France et enrichi par le commerce de toutes les nations de l'Europe, le domaine royal beaucoup plus augmenté, son épargne remplie, ses armées fournies abondamment, une flotte considérable dans ses ports, les places frontières fortifiées, en un mot, la Suède redoutable à son ennemi et en état de se faire considérer par ses alliés. Il avait épousé, 1°. l'an 1531, CATHERINE DE SAXE-LAWENBOURG, dont il eut Eric, son successeur ; 2°. en 1536, MARGUERITE, fille d'Abraham de Laholm, gouverneur de Sudermanie, qui lui donna Jean, duc de Finlande, Magnus, duc de Gothie ; et Charles, duc de Sudermanie ; avec cinq filles ; 3°. en 1552, CATHERINE, fille de Gustave-Olaus de Torpe, morte sans enfants.

## ERIC XIV.

1560. ERIC, né le 13 décembre 1533, élevé, d'abord, par Norman, disciple de Luther, ensuite par Buri, calviniste venu de France, et enfin par Pehrson, autre sectateur de Calvin et fils d'un moine apostat de Westmanie, monta sur le trône de Suède après la mort de Gustave Wasa, son père. Un mélange de folie et de cruauté forma son caractère et mit le royaume en combustion. Dès l'an 1561, sa conduite souleva l'Esthonie, qui secoua le joug de la Suède, pour se donner à la Russie. Le duc Jean, son frère, ayant épousé la fille du roi de Pologne, ennemi de la Suède, Eric, irrité de cette alliance, vint l'assiéger dans Abo, l'an 1563, la force de se rendre au bout de trois mois, l'envoya prisonnier, avec sa femme, au château de Gripsholm, et fit exécuter à mort plusieurs de ses gens, dont il égorga même quelques-uns de sa main. Eric pensait lui-même, alors, à se marier. Il rechercha, tour-à-tour, la main d'Elisabeth, reine d'Angleterre, et celle de Marie, reine d'Ecosse. Se voyant amusé par l'une et par l'autre, il tourna ses vœux sur Christine, fille du landgrave de Hesse. Mais une lettre galante qu'il écrivait à la reine d'Angleterre, ayant été interceptée, et remise au landgrave dans le tems que les ambassadeurs d'Eric venaient lui faire la demande de sa fille, ceux-ci essayèrent un refus, et furent ignominieusement congédiés. La guerre était alors déclarée entre la Suède

et le Danemarck, et ne finit qu'en 1570 ; après des succès variés. Dans cet intervalle, Eric n'ayant pu ou, sur les Danois, tout l'avantage qu'il espérait à la bataille de Swastera, donnée l'an 1566, s'en prit à Nilson-Sture, de la famille du dernier administrateur de Suède, et l'accusa de s'être comporté en lâche dans cette rencontre. Sur ce prétexte, il le fit promener dans les rues de Stockholm avec une couronne de paille sur la tête, au milieu des huées de la canaille. Mais il offensa par là toute la noblesse, qui se sent outragée dans la personne de ce seigneur. Eric s'en aperçut et se vout dédommager Nilson-Sture de cet affront, en le nommant ambassadeur auprès du duc de Lorraine. Un bon mouvement ou la crainte d'une révolte, le porta, vers le même tems, à rendre la liberté au duc Jean, son frère. Mais il revint bientôt à ses premiers sentiments. Nilson-Sture étant de retour de son ambassade en 1567, il prend de nouveaux ombrages contre lui ; et, l'ayant rencontré fortuitement, il lui enfonce un poignard dans le sein. Nilson-Sture l'ayant retiré, le baise et le présente au roi, qui, loin d'être touché de cet acte de soumission, le fait achever par ses gens. La mort de cet infortuné fut suivie du massacre de ses parents au nombre de vingt-six. Eric, agité de remords, se sauva dans les bois où il resta caché pendant trois jours sous l'habit de paysan. On le chercha, et sa maîtresse le ramena dans son palais. Pehrson, après l'avoir élevé, comme on l'a dit, était devenu son ministre et son favori. Il calme ses agitations et le rend à sa ferocité naturelle. Eric enviait toujours à ses frères leurs apanages. Pour les en dépouiller, il chercha à les faire périr, et choisit, pour l'exécution de cet abominable projet, le jour où il devait épouser sa maîtresse. Avertis à propos, ils le prévirent et l'assiégèrent dans Stockholm, où il se défend jusqu'au 30 septembre 1568. Obligé de capituler, il est de plus contraint de renoncer à la couronne, après quoi il est renfermé dans le château de cette capitale. Pehrson, qu'il avait précédemment soustrait à un arrêt de mort, prononce contre lui par le sénat, n'évita point cette fois le châtiment qu'il avait mérité par ses pernicieux conseils. Il expira dans un supplice affreux qu'on lui fit subir.

Eric, dans sa prison, conserva des partisans, qui, dans le cours de neuf années, tentèrent plusieurs fois, mais toujours sans succès, de le rétablir sur le trône. A la fin, le roi, son frère, pour mettre fin à ses inquiétudes, se délivra de lui par le poison, le 22 février 1578. (De Thou.) CATHERINE, sa maîtresse, dont il fit sa femme malgré l'obscurité de sa naissance, lui donna deux enfants : Gustave, mort prisonnier en Russie, l'an 1607, après avoir parcouru différentes cours de l'Europe ; et Sirie, mariée à un baron de Finlande. Ce fut ce prince qui créa le premier (en 1561) des comtes et des barons en Suède. Les marquis vinrent ensuite.

## JEAN III.

1568. JEAN III, né le 21 décembre 1537, de Gustave I<sup>er</sup>, et de Marguerite, parvint à la couronne de Suède le 30 septembre 1568, après la renonciation forcée d'Eric, son frère. La guerre commencée, l'an 1563, entre la Suède et le Danemarck, fut terminée, l'an 1570, par un traité de paix conclu à Stettin. Ce prince avait épousé, 1°. l'an 1562, CATHERINE, fille de Sigismund, roi de Pologne. A la sollicitation de cette princesse il entreprit de rétablir la religion catholique en Suède ; mais il ne put y réussir parce qu'il y avait mal. Une nouvelle liturgie de sa composition, dans laquelle il permettait aux prêtres et aux évêques mariés de garder leurs femmes, accordait aux laïques la communion sous les deux espèces, et autorisait la célébration de l'office divin en langage vulgaire, fut rejetée du pape Grégoire XIII, auquel il la fit présenter, et ne fut pas mieux accueillie des Protestants qui la trouvèrent trop favorable aux dogmes catholiques. Le roi Jean, toujours effrayé de son ouvrage, employa la violence et la persécution pour le faire

adopter, et vint à bout de faire passer en loi cette liturgie dans les états tenus l'an 1582, avec peine capitale décrétée contre les contrevenants. Peu s'en fallut qu'il n'occasionnât par là dans le royaume un soulèvement à la tête duquel Charles, son frère, était près de se mettre. Mais les deux princes en vinrent à une composition qui laissa chaque parti libre de suivre sa religion. La reine Catherine étant morte, l'an 1583, le roi Jean retourna au Luthéranisme qu'elle lui avait fait abjurer. Il épousa en secondes noccs GUILLEME, fille de Jean de Bielle, morte en 1598. Du premier lit il eut Sigismond, son successeur, élu roi de Pologne en 1587 ; et du second, Jean, duc d'Ostrogotzie, mort en 1618. Le roi Jean cessa lui-même de vivre le 17 novembre 1592. Outre ses enfants légitimes, ce prince eut une fille naturelle, Sophie, mariée à Pontus de la Gardie, gentilhomme languedocien, qui commanda ses troupes dans les guerres qu'il eut avec la Russie. (Voy. les *œuvres* *Iron II* et *Choussin*.)

### SIGISMOND.

1592. SIGISMOND, roi de Pologne, né le 20 juin 1566, succéda, l'an 1592, au roi Jean, son père, dans le royaume de Suède. En attendant son arrivée, le duc Charles, son oncle, prit en main les rênes du gouvernement. L'an 1594, il est couronné à Upsal, par l'archevêque, le 19 février. On l'obligea de promettre, à son sacre, de conserver la confession d'Ausbourg. Tout ce qu'il put obtenir en faveur de la religion catholique fut de pouvoir la faire exercer dans la chapelle du château qu'il occupait en Suède. La méintelligence commença dès-lors entre ce prince et le duc Charles, zèle luthérien. Elle alla toujours en croissant, et aboutit enfin à la déposition de Sigismond, qui fut prononcée aux états tenus à Nicoping, le 6 février 1604. Sigismond, avec plus de prudence et moins de hauteur et de dureté dans le gouvernement, aurait pu éviter cet affront. (Voy. Sigismond, *roi de Pologne*.)

### CHARLES IX.

1604. CHARLES IX, duc de Sudermanie, troisième fils du roi Gustave Wasa, né le 4 octobre 1550, fut reconnu roi de Suède, le 29 mars 1604, par les états assemblés à Nicoping. L'an 1605, le 27 septembre, il est défait par les Polonois devant Riga qu'il assiégeait. Son couronnement se fit, l'an 1606, à Upsal. Le règne de ce prince fut agité par des guerres continuelles qu'il eut à soutenir contre le Danemarck, la Pologne et la Russie. La diète lui ayant refusé, l'an 1609, les secours qu'il demandait pour faire tête à ces trois puissances qui le menaçaient à la fois, il en conçut un tel chagrin, que son corps et son esprit en furent affectés le reste de ses jours. Il mourut, le 8 novembre 1611, à Nicoping, à l'âge de soixante et un ans. Un auteur plus récent met sa mort au 30 octobre de la même année, en comptant selon le vieux style. Il avait épousé, l'an 1579, ANNE MARIE, fille de Louis, électeur palatin, dont il eut Catherine, femme de Jean Casimir, comte palatin, père de Charles X ; et, en 1592, CAROLINE DE HOLSTEIN, qui lui donna Gustave-Adolphe, son successeur ; Charles-Philippe, né l'an 1600, mort en 1625 ; et deux filles. (Voy. la *Russie*.)

### GUSTAVE-ADOLPHE, DIT LE GRAND.

1611. GUSTAVE-ADOLPHE, né le 9 décembre 1594 (V. S.), succéda au roi Charles, son père. Ce monarque l'avait déclaré majeur quelques mois avant sa mort en présence des états. La valeur du jeune prince était au-dessus de son âge. Déjà pour son coup d'essai, il avait enlevé la ville de Christianstadt aux Danois, par un stratagème qui donna dès-lors une grande idée de sa capacité. Parvenu au trône, il continua la guerre contre les trois puissances qui avaient attaqué la Suède sous le règne de son père. Ce règne n'avait pas été favorable à la noblesse.

Gustave, par les conseils d'Axel-Oxenstierna, chancelier du Suède, pour s'attacher ce corps important et précieux à l'état, le rétablit dans les droits et privilèges dont Charles IX l'avait dépouillé. Sa politique ne fut point trompée. Les nobles le suivirent avec ardeur à la guerre, et furent les principaux instruments de ses victoires. Celles qu'il remporta sur le Danemarck obligèrent cette puissance à conclure, par la médiation de l'Angleterre, un traité de paix avec Gustave, le 28 janvier 1613, à Knarud, moyennant un million d'écus qu'il offrit pour recouvrer Calmar, Elfsbourg et le fort de Rixbi, dont les Danois s'étaient emparés. Gustave se fit couronner, le 12 octobre 1617, par l'archevêque d'Upsal. L'an 1630, maître de la Prusse, il fit, le 15 septembre, une trêve de six ans avec Sigismond, roi de Pologne. Délivré de cet ennemi, Gustave tourne ses armes contre l'empereur, à la sollicitation de la France, et sur les plaintes des Protestants. Il débarque avec huit mille hommes, le 24 juin 1630, dans l'île de Rugen, où commencent les hostilités. De là il passe dans l'Allemagne qu'il parcourt en conquérant. L'an 1631, le 7 septembre, bataille de Leipsick, qu'il gagne sur Tilli, général des Impériaux. Cette victoire lui ouvre le chemin jusqu'à Mayence, qu'il prend le 29 décembre suivant. L'an 1632, le 5 avril, il passe le Lech malgré la résistance de Tilli. Ce général perd, en cette occasion, douze mille hommes, et meurt trois jours après des blessures qu'il y avait reçues. Le 17 mai suivant, Gustave entre dans Munich. Le 16 novembre de la même année (1632) il livre bataille aux Impériaux, commandés par Walstein, à Lutzen, en Saxe. Il y perd la vie (on ne sait comment), après avoir fait voir dans cette action fameuse, dit le chevalier Folard, tout ce que la guerre a de plus profond et de plus digne de l'admiration des experts. Le duc Bernard de Saxe-Weimar soutint le combat, à la tête des Suédois, contre l'apennheim, qui était arrivé de Hall avec des troupes fraîches. Ce dernier fut blessé à mort dans l'action. Gustave avait épousé, l'an 1620, ELISABETH, fille de Jean-Sigismond, électeur de Brandebourg, dont il ne laissa qu'une fille, Christine, qui suit. Ce prince est regardé comme le créateur de l'art militaire en Europe. Ses vertus répandaient à ses talens. On ne lui reproche que deux défauts, l'emportement et la témérité. Il défendit le duel sous peine de mort, et fut exact à faire observer sa loi. On raconte que deux officiers supérieurs lui ayant demandé permission de vider une querelle qu'ils avaient, l'épée à la main, il le refusa d'abord, mais qu'ensuite il y consentit, et voulut être lui-même témoin du combat. Arrivé sur la place, il fit environner les deux champions par un corps d'infanterie, qu'il avait amené ; puis, adressant la parole au bourgeois de l'armée. *Mon ami, lui dit-il, dans l'instant qu'il y en aura un de toi, coupe devant moi la tête à l'autre. A ces mots, les deux officiers s'étant jetés à genoux aux pieds du roi, lui demandant pardon, et se jurent l'un à l'autre une éternelle amitié. Depuis ce temps on n'entendit plus parler de duel dans les armées suédoises. Le roi Louis XIII avait tant d'estime pour Gustave-Adolphe, qu'il portait toujours sur lui le portrait de ce héros, et ne cessait d'exalter ses vertus en présence des grands de sa cour. (Voy. les *empereurs*, les *rois* de *Danemarck* et de *Pologne*.)*

### CHRISTINE.

1633. CHRISTINE, née le 18 décembre 1626, succéda, le 4 mars 1633, à Gustave-Adolphe, son père, par le choix des états. La gloire militaire que les Suédois étaient acquis sous le règne de ce prince, ne s'écipia point sous celui de sa fille. Appuyée de la France et de la plupart des princes protestants de l'empire, ils continuèrent la guerre en Allemagne sous la direction du chancelier Oxenstierna, et firent des progrès cette année, vers le Bas-Rhin, en Franconie et dans le Palatinat. Mais le sort des armes ne leur fut pas toujours favorable. Gustave Horn, l'un de leurs généraux, fut battu, le 6 septembre 1634, à

Norddingle, par le roi de Hongrie. Cerveaux ne les abait point. L'an 1636, Banoier, autre general suédois, défit les Impériaux, le 4 octobre, près de Wisnuck. Il entra l'année suivante dans la Saxe qu'il dévota. Il donna la loi dans le Brandebourg et étendit ses conquêtes jusque dans la Poméranie. L'empereur ayant convoqué l'an 1640, une diète à Ratisbonne, Banoier tenta de la rompre ; mais il manqua son coup, et mourut le 30 mai de l'année suivante. Jorgenson lui succéda dans le commandement de l'armée. Ce nouveau général marcha sur ses traces, remporta divers avantages sur les Impériaux, défit l'archiduc Léopold, le général Piccolomini, le 13 octobre 1645, près de Leipzig. L'an 1643, il ravagea la Silésie et la Moravie. Il entra ensuite en Bohême, il remporta, le 6 mai 1645, une victoire complète sur les Impériaux à Jankau ou Jannowitz ; audessus de Thabor. Le siège de Brinn, en Moravie, qu'il alla faire ensuite, jeta la terreur dans Vienne que l'empereur fut sur le point d'abandonner. Mais la goutte obligea Turstenion, la même année, de quitter le commandement de l'armée à l'âge de trente-neuf ans. Charles Gustave Wrangel le remplaça. Les Impériaux, l'an 1648, sont battus, le 17 avril, par ce général réuni au vicomte de Turenne, à Zusmarshausen, près d'Alsbourg. Enfin la paix de Westphalie, signée à Munster le 24 octobre de la même année, rendit la paix à l'Allemagne, et termina les conquêtes des Suédois, qui, par ce traité, demeurèrent en possession de l'archevêché de Brème, de l'évêché de Verden, de la Poméranie vénétrienne, de l'île de Rügen, etc. Salvius, le second des plénipotentiaires de Christine au congrès ne contribua pas médiocrement à la conclusion de cette importante affaire. La reine, pour sa récompense, l'éleva, quoiqu'il fût sans naissance, au rang de sénateur. On en murmura, parce que l'entrée du sénat n'était ouverte qu'aux personnes de la première qualité. Christine répondit qu'un mérite éminent l'emportait sur seize qualités de noblesse, et devait en tenir lieu. Cette princesse, tandis que ses généraux étouffaient l'Europe par le bruit de leurs exploits militaires, se livrait tranquillement à l'étude des sciences et des beaux-arts au milieu des savants les plus distingués qu'elle avait appelés de divers pays. Grotius et Descartes étaient ses principaux guides, l'un pour l'éducation, et l'autre pour la philosophie. Ce goût, peu compatible avec les occupations du trône, lui avait inspiré l'amour de la vie privée comme aussi de l'ascension pour le mariage. Les états la sollicitaient de se donner un époux, ne me forces pas, leur répondit-elle, de me marier; il pourrait naître aussi facilement de moi un Néron qu'un Auguste. Pour montrer qu'elle n'était irrévocablement pris son parti sur ce point, elle déclara, l'an 1650, les états, et se fit reconnaître, le 22 octobre, l'an 1650, au prince Charles-Gustave, son cousin, le roi de Suède. Cette démarche faite, elle laisse continuer l'éducation de son fils, et se livre à son plaisir. Elle laisse abjurer l'année d'après, de quatre ans, le dessein où elle était d'abolir l'usage du sang. L'an 1654, le 16 juin, lassé de commander à un peuple qui n'était que soldat, elle se démit solennellement de la couronne en faveur de Charles-Gustave dans l'assemblée des états, tenue à Stockholm, se réservant en revenu de deux cent quarante mille rixdales sur des terres qu'elle se fit céder à titre d'appage. Ayant fait ensuite transporter ses meubles et sa bibliothèque à Gottenbourg, elle quitta la Suède à l'âge de vingt-huit ans, traverse le Danemarck et la Hollande, travale en homme, et arrive à Bruxelles où sa conduite et ses discours, pendant le séjour qu'elle y fit, scandalisèrent beaucoup les Flamands. De là s'étant rendue à Inpsbruck, elle y fit publiquement abjuration du Lutheranisme. Elle assista le même jour une pièce de théâtre, que la ville fit jouer pour elle, sur quoi les Protestants dirent que Christine ayant donné le malin à la comédie aux Catholiques, il était bien juste que ceux-là lui donnassent à leur tour (1). Son dessein était d'aller étudier

de Rome, ce qu'elle exécuta. Mais le désir de voir Paris et la cour du Louis XIV, lui fit entreprendre deux voyages en France, l'un en 1666 et l'autre en 1671. Dans le premier elle fut reçue avec de grands honneurs, et fit son entrée à Paris le 8 septembre. On ne lui fit pas le même accueil dans le second qu'elle fit vers le milieu de l'année suivante. On l'obligea de s'arrêter Fontainebleau, où elle resta long-temps seule. Ce fut dans cette solitude qu'elle fit massacrer, le 3 novembre 1657, Monaldeschi, son grand-feyeur, pour des perfidies et des cruautés, disait-elle, *versus sa personne*. C'est tout ce qu'on a su savoir des crimes de cet officier. Son supplice fut généralement désapprouvé. Le roi, la reine-mère et le ministre en furent indignés; mais on crut devoir user de dissimulation. Christine, après avoir à peine obtenu la permission de se rendre à la cour qui étoit à Compiègne, partit de France dans les premiers jours du carnaval de 1668, pour retourner à Rome. Les arts qu'elle continua d'y cultiver ne lui firent pas oublier le trône qu'elle avoit quitté. Elle vérifia la prédiction que son chancelier Ouescaen lui avoit faite, qu'elle se repentirait de cette démarche. ( Voy. *et deus*, Michel Coribut, roi de Pologne.) Enfin elle termina la cours de sa vie à Rome, le 19 avril 1689, dans la soixante-troisième année de son âge. Peu de princeses ont préfé lui l'éloge et à la satire que Christine. Avec la baine de son sexe qu'elle détestait, elle en avoit la plupart des défauts. Bizarre dans ses goûts, capricieuse dans ses choix, inégale dans sa conduite, singulière dans son ajustement, elle étoit d'autant plus femme, qu'elle affectoit plus de ne point le paraître. D'un autre côté, arde de connaissances, instruite, au moins superficiellement, de tout ce qui est à la portée de l'esprit humain, protectrice des lettres, elle réunissoit le génie étendu de Julien, et le caractère bienfaisant de Mécène. ( Voy. *les empereurs et les rois de Danemarck*.)

CHARLÈS-GUSTAVE. X<sup>e</sup>. DU NOM DE CHARLÈS.

1654. CHARLES GUSTAVE X, né le 8 novembre 1622, à Upland, de Jean Casimir, duc de Deux-Ponts-Clebourg, de Calédonie, fille de Charles IX, succéda, le 16 juin 1654, à la reine Christine dont il était cousin. L'an 1655, il déclara la guerre à la Pologne qu'il soumet presque toute entière dans le cours de cette année. Les Polonais, soutenus de la maison d'Autriche, du Danemark et de la Russie, se releverent de leurs pertes dans les années suivantes. Charles néanmoins fit face à toutes ces puissances. Il fit la guerre au roi de Danemark presque sans relâche pendant les trois dernières années de son règne, pénétra, en passant d'un lieu en l'autre sur la mer glacée, jusque dans le cœur de ses états; assiegea sa capitale dont il fut sur le point de se rendre maître, et lui enleva plusieurs places importantes, dont les principales sont Heimboumg et Cronenbourg. Une maladie violente, lorsqu'il méditait la conquête de ce royaume, le mit au tombeau le 2 février 1660, à Gothenburg. Son fils, le prince Louis de HEDERVICKE-ELFORS de HOLSTEN, son épouse, Charles, qui suit. On prétend qu'il avait dessein d'établir le despotisme en Suède. L'impétuosité de son caractère le portait assez à ce genre de domination. (Voyez la Pologne.)

## CHARLES XI.

1660. CHARLES XI, né le 24 novembre 1645, succéda, le 23 février 1660, au roi Charles-Gustave, son père, sous la régence d' Hedwige, sa mère, et d'un conseil. Le 3 mai suivant, fut signé le fameux traité de paix entre la Suède et la Pologne, à l'abbaye d'Oliva : l'empereur et l'électeur de Brandebourg

étant tombé entre les mains, elle y mit cette apostille : *Chi lo sa scrive, chi lo scrive non lo sa*. Celui qui le sait ne l'écrit pas, celui qui l'écrit ne le sait pas.

(1) Un manuscrit où l'on retrouvait en doute sa conversion, lui

furent compris. La Suède se réconcilia, le 7 juin suivant, avec le Danemark par un traité signé entre le camp des Suédois et la ville de Copenhague. On y suivit celui de Roschild, excepté que Drontheim et Bornholm retournerent aux Danois moyennant un équivalent pour les Suédois. Mais la paix ne fut pas durable entre ces deux couronnes. Charles, excité par la France, envoya, l'an 1675, au mois de janvier, le général Wrangel avec une armée dans le Brandebourg. Le Danemark et la Hollande viennent au secours de cet électeur. La flotte hollandaise, commandée par l'amiral Tromp, s'étant combinée avec celle de Danemark, attaque, le 15 juin, au sud d'Oeland, la flotte suédoise, et remporte une victoire signalée qui fut suivie de la prise de quelques places. Charles se met alors à la tête de ses troupes, et gagne pour son coup d'essai, le 14 décembre, la fameuse bataille de Lundén, en Scanie; le roi de Danemark y fut mis en fuite, après avoir laissé sept mille hommes sur la place. Charles remporta d'autres avantages, et n'en perdit pas moins les places qu'il avait en Poméranie. Elles lui furent rendues par la paix signée à Saint-Germain-en-Laye, le 2 septembre 1679, entre la Suède, le Danemark et le Brandebourg. Charles ayant convoqué, l'an 1680, les états-généraux à Stockholm, y réduisit, avec le consentement retorsque de l'assemblée, le sens à n'être que le conseil du prince, et les sénateurs à n'avoir que voix consultative. Deux ans après, dans une diète tenue extraordinairement au même lieu, le clergé, les bourgeois et l'ordre des paysans, pour humilier la noblesse trop dominiante, conférèrent au roi l'autorité absolue, et lui soumettent toutes les lois, en le laissant le maître d'employer les moyens qu'il croira les plus convenables dans l'administration du royaume. Charles usa despotiquement de ce pouvoir, et traita ses sujets avec la dureté d'un tyran. Pour quelques abus qu'il reforma, il en introduisit d'autres plus criants, tel que celui de hausser arbitrairement le prix des monnaies pour acquitter les dettes de l'état. Touchée des plaintes du peuple accablé par les impôts, la reine osa lui faire des remontrances à ce sujet. « Madame, lui dit-il, nous vous avons prise pour nous donner des enfants, et non pour nous donner des avis. » Une adresse que la province de Livonie, dépouillée de ses privilèges, lui présenta au mois de juin 1692, produisit encore un plus mauvais effet. Patkul, chargé de présenter cette pièce, l'appuya par un discours éloquent et pathétique, où il représentait au roi les maux de sa patrie et la nécessité de révoquer ses arrêtés. Charles feignit d'approuver son zèle patriotique; mais peu de temps après il condamna à la mort et le porteur de l'adresse et les cinq landraths ou conseillers d'état qui l'avaient signée. Patkul échappa au supplice par la fuite, et se retira en Pologne. La peine des landraths, à force d'intercessions, fut commuée en une prison de six ans. Ce prince meurt, l'an 1697, à Stockholm, le 15 avril. Il avait épousé, le 16 mai 1680, ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille de Frédéric III, roi de Danemark, morte le 5 août 1693, dont il eut Charles, qui suit; Hedwige, femme de Frédéric, duc de Holstein; et Ulrique-Éléonore, mariée au prince héritier de Hesse Cassel; et depuis reine de Suède. Charles XI avait succédé, l'an 1681, au duc Frédéric-Louis dans le duché de Deux-Ponts. (Voy. ces ducs.)

#### CHARLES XII.

1697. CHARLES XII, né le 27 juin 1682, succéda, le 16 avril 1697, au roi Charles XI, son père, sous la régence de la reine Hedwige-Éléonore, son aïeule. Impatient de régner par lui-même, il se fait déclarer majeur à l'âge de quinze ans, le 27 novembre de la même année, par les états, et le 24 du mois suivant il est couronné. A cette cérémonie on remarqua qu'il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, et se la mit sur la tête avec un air de grandeur et de fierté qui imposa à toute l'assemblée. La grande jeunesse de Charles parut à ses vœux une occasion favorable pour faire des conquêtes sur la Suède et en détacher les portions qui étaient à leur bienséance. Dans

cette vue, les rois de Danemark et de Pologne se liguent avec le czar, l'an 1699, contre le roi de Suède. Le premier était en guerre avec le duc de Holstein, et cherchait à le dépouiller. Charles vole, l'année suivante, au secours du duc, son beau-frère, dissipe la flotte danoise, pénètre dans le cœur du Danemark et ne se retire qu'après avoir forcé le roi de Danemark à donner pleine satisfaction au duc de Holstein. De retour dans ses états, il bat, le 30 novembre de la même année, avec huit mille hommes, une armée de quatre-vingt mille russes, devant Narva dont elle faisait le siège. Les officiers russes ayant à leur tête le duc de Croÿ, leur général, viennent se rendre au vainqueur qui les reçoit d'un air doux et humain, leur fait rendre leurs épées, et pousse la générosité jusqu'à leur faire distribuer de l'argent. A l'occasion de cette victoire on fit frapper à Stockholm une médaille où d'un côté l'on voyait un russe, un danois, un polonais, enchaînés, et de l'autre un Hercule avec sa massue, foulant aux pieds un Cerbère avec cette inscription: *bris non confudit victu*.

Le czar et le roi de Pologne, sans être reboutés par leur défaite, restent plus étroitement les ennemis de leur alliance; dans une entrevue qu'ils ont ensemble, ils concertent, au milieu des festins et de la débauche, un nouveau plan d'attaque contre le roi de Suède. Mais l'activité de Charles prévient leurs opérations. Il entre dans la Livonie, passe la Dvina, et bat les Saxons; de là il vole dans la Carlie, emporte Mittau et les villes de ce duché, avec une impetuosité que rien ne peut arrêter. S'étant ensuite jeté dans la Lithuanie, il arrive dans cette ville de Birsen où peu de temps auparavant ses ennemis avaient conjuré sa perte. Tout fait joug devant lui. Il forme alors le dessein de détruire le roi de Pologne, et joint ses armes, pour l'exécuter, aux intrigues du cardinal-primat Radzowski. La république lui ayant envoyé des ambassadeurs pour traiter de la paix, il répond qu'il ne veut traiter avec eux qu'à Varsovie. Cette ville, dès qu'il se présente, lui ouvre ses portes au mois de mai 1702. Là il déclare, par un manifeste qui se répandit dans toute la Pologne, qu'il ne sortira point du royaume que le roi Auguste, son ennemi et celui de toute la république, ne soit retourné en Saxe, et qu'on ne lui ait donné un successeur. S'étant mis ensuite en marche avec 10,000 hommes, pour aller au roi de Pologne, il le trouve posté avec vingt-cinq mille hommes à Clissow, à quelques lieues de Cracovie. Le combat s'engage le 19 juillet, et la victoire se déclare pour les Suédois. Une diète s'assemble à Varsovie, l'an 1703, pour enlever la couronne à l'infortuné roi de Pologne. Les armes de Charles font cependant de nouveaux progrès. Le 1<sup>er</sup> mai, combat de Pultusk, sur le Narew, où il défait cinq mille cavaliers saxons qui firent peu de résistance. Il va faire ensuite le blocus de Thorn, puis au bout de trois mois il assiège la place dans les formes, et s'en rend maître le 14 octobre.

L'assemblée de Varsovie ayant déclaré, le 15 février 1704, Auguste inhabile à la couronne, Charles fait élire, pour le remplacer, le 12 juillet, Stanislas Leszcinski. Mais ce nouveau roi, le 31 août, est chassé de Varsovie par son rival. Le triomphe d'Auguste fut néanmoins de courte durée. Charles ramène, le 29 octobre suivant, Stanislas à Varsovie. Auguste, poursuivi par les deux rois, prend la poste le 7 novembre, et arrive à Dresde le 13 du mois suivant. Charles, marchant toujours de succès en succès, réduit Auguste, l'an 1706, à demander la paix. Elle lui est accordée, le 24 septembre, par le traité d'Alt-Ranenstadt, dont les principales conditions furent, 1<sup>o</sup> qu'Auguste, en cédant le trône à Stanislas, conserverait le nom et les honneurs de roi; 2<sup>o</sup> qu'il romprait toute alliance avec le czar; 3<sup>o</sup> qu'il remettrait en liberté les princes Jacques et Constantin Sobieski; 4<sup>o</sup> qu'il livrerait tous les officiers qui avaient passé à son service, et notamment Jean Patkul, ce brave livonien dont nous avons parlé sous le règne précédent. Celui-ci ayant passé du service du roi de Pologne à celui du czar, était alors ambassadeur de ce prince auprès d'Auguste.

Charles, l'ayant en son pouvoir, le fait roter vif et écarteler contre le droit des gens et sans égard pour le titre dont il était revêtu. La postérité ne pardonnera jamais ce trait de barbarie au héros de la Suède. Il était alors en Saxe où il passa toute l'année 1709 (1). Étant repart l'année suivante en Pologne, il forma le dessein, après en avoir chassé les Russes, d'aller attaquer le czar jusque dans le cœur de ses états. Deux chemins le conduisaient en Russie, l'un par la Livonie où tous les secours de la Suède étaient portés de la joindre par mer; c'était la route de la nouvelle ville que le czar fondait alors sur la mer Baltique; l'autre chemin traversait l'Ukraine, et conduisait à Moscou par des déserts impraticables. Charles se décida pour ce dernier. L'an 1709, il arriva, vers la fin d'avril, avec une armée victorieuse, mais épuisée par la disette, devant Pultawa sur la Worska, dont il forma aussitôt le siège. Le czar vint à sa rencontre. Mais à peine a-t-il passé la rivière de Pultawa, à une lieue de la ville, que Charles, étant sorti de son camp pour aller à lui avant qu'il ne forma le sien, lui livre bataille, le 8 juillet, à la tête de vingt-neuf mille hommes, porté sur un lancard à cause d'une blessure qu'il avait reçue au talon, le 27 mai précédent, rompi et enfoncé la cavalerie ennemie, et se croit, ainsi que ses troupes, assuré de la victoire. Mais le lendemain, Pierre le Grand ayant rallié sa cavalerie, revient à la charge et met en déroute les Suédois, dont neuf mille sont tués sur le champ de bataille, et six mille faits prisonniers. Charles, réduit à fuir après avoir perdu son armée, prend le parti d'aller chercher un asile chez les Turcs. Il passe le Borysthène, passe Orskow, et de là se rend à Bender, sur le Nicestr, en Bessarabie. Le grand-seigneur, instruit de son arrivée, ordonne qu'il y soit défrayé, avec sa suite, aux dépens de la Porte. Charles forme des intrigues à la cour ottomane pour obtenir une armée avec laquelle il puisse rétablir ses affaires. Il n'y réussit pas; mais il vint à bout d'engager la Porte à déclarer la guerre, le 20 novembre 1710, à la Russie. Le czar, l'année suivante, environné dans son camp par l'armée des Turcs, se recontraint sur les bords du Pruth dans la même position où le roi de Suède s'était trouvé à Pultawa. L'habileté de sa femme le tira de ce mauvais pas. Il fit la paix, le 23 juillet, avec les Turcs, au grand regret de Charles qui, étant arrivé le lendemain, accabla le vain de reproches. Enfin, après un séjour de trois ans et demi auprès de Bender, le roi de Suède repart, le 21 février 1713, un ordre du grand seigneur de partir le lendemain pour retourner en ses états. Sur son refus, il est assiégé par les janissaires dans son palais. Charles s'y défend avec ses domestiques. On met le feu à l'édifice. Le roi, pressé par les flammes, sort et se jette au milieu de ses ennemis le sabre à la main. Il fit une chute qui donna occasion de le saigner. On l'emmena à Andrinople où le sultan lui fit un accueil favorable. De là il est conduit à Demir-Torcs. Cette retraite n'était pas de son goût, il résolut de passer au lit tout le tems qu'il y

serait. Il resta couché dix mois, seignant d'être malade. Ses ennemis cependant profitaient de son absence pour détruire ses armées et lui enlever son royaume. Les conquêtes, mais celles de ses prédécesseurs. Il partit enfin de Demir-Torcs, le 1<sup>er</sup> novembre 1714, avec trois compagnons seulement, et arriva, le 22 au matin, à Stralsund, en Poméranie (d'Avignon). Les rois de Danemark et de Prusse, qui lui avaient déclaré la guerre long-tems auparavant, continuèrent de la lui faire. L'un des grands succès de leurs armées combinées fut la conquête de l'île de Rugen, dont ils se rendirent maîtres le 17 novembre 1715. Fortifiés des troupes de Saxe, ils mettent ensuite le siège devant Stralsund. Charles, voyant la perte de cette place inévitable, passe à Carlsrood. Stralsund se rend le 22 décembre suivant. La conquête de la Norvège fut l'objet que se proposa ce prince l'an 1718. Mais étant venu faire le siège de Frederichshall, il y fut tué d'un coup de fusil, le 11 décembre, à l'âge de 36 ans et demi. Charles XII est appelé, par les uns, l'Alexandre, et par les autres, le don Quichotte du Nord. La première dénomination paraît outrée; la seconde est indécemment. Il n'eût ni le génie ni la politique d'Alexandre le Grand; mais il lui ressembla par la valeur et l'ambition. Il avait gouverné la Suède avec l'autorité la plus absolue, ne reconnaissant d'autre loi que sa propre volonté. Le sultan, après sa mort, se vengea de l'humiliation où il l'avait réduit, sur le baron de Gortz, son premier ministre. On lui fit son procès, et il eut la tête tranchée le 2 mars 1719. (Voy. les rois de Danemark et le czar Pierre le Grand.)

ULRIQUE-ÉLÉONORE, et FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>.

1719. ULRIQUE-ÉLÉONORE, sœur de Charles XII et seconde femme de Frédéric, prince de Hesse-Cassel, monta sur le trône de Suède, le 31 janvier 1719. Elle y parvint, non en vertu du droit de succession héréditaire, mais par le choix libre des états; parce qu'on prétendit qu'ayant épousé un prince étranger, elle avait perdu son droit d'hérédité. Ulrique, loin de le contredire, leur offrit elle-même de les remettre en possession de leurs anciennes prérogatives. Cette offre généreuse ayant été acceptée, la reine en conséquence publia, le 21 février, une déclaration solennelle sous le titre d'*Assurances gratuites données par sa majesté aux états assemblés en diète à Stockholm*, dans laquelle elle se dépouillait elle-même du pouvoir souverain et absolu. Les états établirent alors une nouvelle forme de gouvernement, qui, sans anéantir l'autorité royale, y mit les bornes qu'on jugea nécessaires. Ulrique fut couronnée, le 23 mars suivant, à Upsal. L'an 1720, le 1<sup>er</sup> février (le journal de Louis XV dit le 21 janvier, en suivant le vieux style), paix da Stockholm entre la Suède et la Pologne. Par ce traité, la rivière de Peine sert de limite à la Poméranie suédoise. Le même jour, la Suède, par la médiation de la France, conclut une alliance défensive avec l'Angleterre. Le 4 avril de la même année, la reine, avec l'agrément des états, associa au trône le prince, son époux. Frédéric fut couronné, le 14 mai suivant, à Stockholm, après avoir confirmé, le 22 mars précédent, les engagements contractés par la reine avec les états. Le 14 juin, il signe la paix avec le Danemark. Il ne restait plus qu'à réconcilier la Suède avec la Russie. Frédéric en vint à bout, le 30 août 1721, par le traité de Nystadt. La Suède y perdit la Livonie, l'Esthonie, l'Ingérie, et quelques autres provinces, lies et places qu'elle céda à la Russie; mais le duché de Finlande lui fut rendu. Frédéric employa les vingt années de tranquillité qui suivirent, à réparer les maux qu'une guerre de vingt-deux ans avait causés.

Les académiciens français envoyés au Nord, en 1735, pour déterminer la figure de la terre, furent reçus avec distinction par le roi de Suède, qui leur procura toutes les facilités nécessaires pour leurs opérations. Son successeur, en 1755, fit élever une pyramide à Toronto, dans la Bothnie occidentale, pour

(1) Pendant une marche qu'il fit en ce pays, comme il passait avec près de Dronde, l'armée suédoise lui permit de se détacher de son armée pour aller prendre congé du roi qu'il avait détruit. « Il entre dans la ville, et marche droit au palais de l'électeur, n'ayant avec lui que trois ou quatre officiers. Auguste surpris, comme on peut le penser, d'une pareille visite, lui fit peine le tems de songer aux avantages qu'il pourrait retirer de l'imprudence de son ennemi. Charles, après avoir débatté avec lui sans succès, se fit montrer les fortifications. « Il était assis tranquillement et parlait d'un ton aussi impérieux que s'il se fût présenté dans sa capitale. Il refusa même fort sèchement la grâce d'un livron pour le service de Suède, que le roi Auguste lui demandait. « Enfin, après avoir satisfait sa curiosité, il prit congé de l'électeur, et se retira avec son armée, et se rejoignit son armée qui était dans la plus grande inquiétude. Le lendemain Auguste assembla un conseil extraordinaire dont on plaignait beaucoup dans l'armée suédoise. « Ce fut à ce sujet que le baron de Stralensheim, fameux par ses bons mots, dit au duc : Auguste délibère sur ce qu'il doit faire hier, » (Anecd. suéd.)

consacrer à la postérité la mémoire de leurs travaux. La France était depuis long-temps en traité d'alliance avec la Suède. Elle le renouvela, l'an 1758, moyennant un subside de quatre millions qu'elle s'obligea de lui payer. (*Anecd. suéd.*)

Une nouvelle rupture s'éleva encore, l'an 1741, entre la Suède et la Russie. Elle éclata par une déclaration de guerre que Frédéric fit au czar Ivan VI le 24 juin; il eut lieu de s'en repentir. Le 3 septembre suivant, un corps de suédois fut battu, près du fort de Wismarsand, après s'être vigoureusement défendu. La place tomba ensuite au pouvoir des vainqueurs qui firent main-basse sur la garnison. La mort de la reine, arrivée le 5 décembre de la même année, à l'âge de cinquante quatre ans, fut un nouveau malheur pour la Suède. Cette princesse emporta dans le tombeau les regrets bien plus funestes aux Suédois que la précédente. Leur armée, poursuivie par les Russes, se laissa renfermer dans Helsingfors, sans institutions et sans espérance de secours. On croyait voir, dit M. l'abbé de Malbi, les Romains aux fourches caudines: elle fut obligée de capituler, et recut, comme une faveur, la permission de rentrer en Suède, en abandonnant la Finlande à ses ennemis. Enfin la paix se fit entre les deux couronnes par la médiation de l'Angleterre, et fut signée, le 17 août 1743, dans la ville d'Abo. Les conditions en furent plus avantageuses à la Suède qu'elle n'avait sujet de l'espérer. Elle recouvra la Finlande; mais elle eut devoir se venger du mauvais succès de la guerre sur les deux généraux Buddenbroeck et Leutenhaupt, qui en avaient eu la conduite. Condamnés par le sénat, ils furent décapités, le premier le 27 juillet, l'autre le 5 août 1743.

Frédéric rendit, l'an 1748, une ordonnance par laquelle il exemptait de toutes taxes, pendant l'espace de vingt-quatre ans, les terres qui, étant restées incultes, seraient défrichées par le clergé, par les officiers de la couronne, et par toutes les personnes ayant des seigneuries annexées à leurs charges. L'agriculture, jusqu'alors négligée en Suède, a reçu par-là un encouragement qui s'est accru sous les règnes suivants. Frédéric termina ses jours à Stockholm, le 5 avril 1751, à l'âge de soixante quinze ans, sans lignée. Il avait épousé en premières noces, le 31 mai 1700, Dorothea de Brandebourg, morte en 1705. Ce prince eut besoin de toute sa prudence pour contenir deux partis qu'il vit s'élever dans l'état, et dont les efforts opposés tendaient également à envahir l'autorité souveraine. On donnait le nom de *Bonnets* à l'un, et celui de *Chapeaux* à l'autre. Les premiers étaient entretenus par la Russie dont ils secondaient les vues, et les seconds par la France. Ce fut sous le règne de Frédéric I<sup>er</sup>, que les Calvinistes et ceux de la religion anglicane obtinrent, par édit de 1741, la liberté d'exercer leur religion dans les places maritimes, à l'exception de Landskrona, en Scanie. Ce prince, dans les dernières années de sa vie, institua, ou fit revivre trois ordres de chevalerie, savoir celui des Seraphins, celui de l'Épée et celui de l'Étoile polaire.

#### ADOLPHE-FRÉDÉRIC II.

1752. ADOLPHE-FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN-ETLIN, évêque de Lubec, né le 14 mai 1710, de Christian-Augusta et d'Albertine-Frédérique de Bade-Dourlac, élu par la diète, le 3 juillet 1743, pour succéder au trône de Suède, fut proclamé roi le 6 avril 1753, et couronné le 7 décembre suivant. Peu de princes ont été plus gênés que lui dans l'exercice de l'autorité royale, et ont moins mérité de l'être. Toutes ses vues tendaient au bien de l'état, et furent presque toujours traversées par les factions des Bonnets et des Chapeaux. L'une et l'autre foudroyèrent leur opposition sur la nature du gouvernement, dont on ne pouvait se dissimuler le vice, mais que personne n'osait attaquer, parce qu'il y allait de la vie à vouloir y donner atteinte.

On le vit en 1756. Un caporal du régiment des gardes ayant dénoncé à la diète un complot tramé pour changer la forme du gouvernement, le comte de Bråhe, le baron de Horn et plusieurs autres furent arrêtés comme auteurs ou complices de ce dessein, et décapités, le 13 juillet, par sentence du comité secret. En vain le roi et la reine descendirent-ils aux supplications les plus humiliantes pour obtenir leur grâce: ils furent refusés avec une dureté révoltante. Ce ne fut pas le seul affront que les états firent essuyer à la reine. Ayant appris qu'on avait mis en gage à Hambourg une partie des pierres de la couronne, sœur du roi de Prusse, ils en prirent occasion d'exiger d'elle un inventaire des diamans de la couronne. La reine, choquée de ce procédé, répondit qu'elle ferait séparer ses propres diamans de ceux de la couronne, après quoi elle ferait remettre aux états ceux-ci, s'estimant trop pour jamais les porter davantage. Cette réponse irrita la diète. Elle s'en prit au roi, avec lequel elle ne garda plus de ménagement. Ce ne fut pas assez pour les états d'attaquer sa prérogative royale, ils entreprirent sur son autorité paternelle en se rendant maîtres de l'éducation du prince royal, dont ils changèrent les instituteurs sans aucun motif connu.

Le roi cependant ne néglijait rien pour les besoins et la sûreté de l'état. La diète s'étant fait sentir dans plusieurs provinces de Suède, en 1757, il y pourrut par une grande quantité de grains qu'il fit venir de la Russie. La Suède était alors en traité d'alliance avec cette puissance contre le roi de Prusse, à qui elle avait déclaré la guerre le 14 mars 1757, sans égard pour Adolphe-Frédéric, qui n'était point de cet avis. Au mois de septembre suivant, on vit arriver dans la Poméranie prussienne le feld-marschal d'Ungern-Sternberg à la tête de quinze mille hommes, que le feld-marschal Lethwisd força bientôt après de se retirer. Le comte de Rosen, sénateur de Suède, prit alors le commandement des troupes, qu'il laissa, le 28 juin dans les mains du comte Hamilton. Celui-ci le remit, le 21 novembre, au baron de Lantingshausen, qui fut général en chef. Les opérations de l'armée suédoise ne furent pas décisives, quoique souvent heureuses.

La mort de l'impératrice Elisabeth, arrivée le 5 janvier 1762, changea la face des affaires en Suède comme en Russie. Les états commencèrent à faire des observations sur la conduite du sénat; et la déclaration de guerre ne fut point approuvée. Quelques sénateurs se démisèrent volontairement de leurs charges, d'autres furent déposés, et d'autres rappelés. Le prince étant entré, le 5 avril, dans le sénat, y fit conclure, deux jours après, une suspension d'armes avec le roi de Prusse. Elle fut suivie, le 22 mai, d'un traité de paix, dont on fut redevable aux bons offices de la reine.

C'était la faction des Chapeaux, favorable à la France, qui avait dominé jusqu'alors dans les états. Celle des Bonnets, portée pour l'Angleterre, qui en soudoyait les chefs, reprit à son tour le dessus. On vit, pour la première fois, au mois d'avril 1764, un ministre britannique à Stockholm, admis par le sénat. Son premier soin fut de travailler à faire rompre l'alliance qui était entre la France et la Suède, et d'engager celle-ci à renoncer au subside de deux millions que l'autre lui faisait, ainsi qu'à douze millions d'arrivages qui lui étaient dus. Mais comme l'Angleterre s'offrait point de compensation d'un si grand sacrifice, la négociation échoua. Les Bonnets revinrent néanmoins à la charge, et, dans la diète de 1768, ils insistèrent de nouveau pour une rupture avec la France. Le roi, poussé à bout par les contradictions qu'il ne cessait de lui susciter, se détermina enfin à offrir son abdication par une lettre écrite au sénat, le 24 décembre 1768, à moins qu'on ne voulût convoquer une diète extraordinaire, qui lui paraissait indispensable dans la confusion où les affaires se trouvaient. On fut obligé de la convoquer. Elle s'ouvrit au mois d'avril suivant; et le parti des Chapeaux y ayant prévalu après de longs et vifs débats, le résultat fut que l'on maintiendrait



l'alliance avec la France ; comme très-avantageuse à la Suède. Pour le ciment, le prince royal et le prince Frédéric-Adolphe partirent de Stockholm, le 7 novembre 1770, et arrivèrent à Versailles dans le mois de janvier suivant. Bientôt après ils y reçurent la fâcheuse nouvelle de la mort de leur père, décédé presque subitement le 13 février 1771. Ce prince, recommandable par la bonté de son caractère, ami des talents qu'il protégea et encouragea, s'êleva pour l'observation des lois qu'il avait commencé à réformer, et par les progrès du commerce, est digne, à tous égards, d'être placé au nombre des bons princes. Il avait épousé, le 17 juillet 1744, LOUISE-ULRIQUE, sœur, comme on l'a dit, du roi de Prusse régnant, dont il eut Gustave, qui suit; Charles, duc de Sudermanie, devenu régent, et depuis Charles XIII, et Albertine, princesse de Suède, vivante en 1818, née le 8 octobre 1753, coadjutrice de l'abbaye de Quedlinbourg, en 1767. L'académie des belles-lettres, établie à Stockholm, est l'ouvrage d'Adolphe-Frédéric II. Il la fonda l'an 1753, la même année que le nouveau style fut introduit en Suède, à commencer du 1<sup>er</sup> janvier.

## GUSTAVE III.

1771. GUSTAVE, fils aîné d'Adolphe-Frédéric II, né le 24 janvier 1746, marié, le 4 novembre 1766, à SOPHIE-MADELAINE, fille de Frédéric V, roi de Danemark, née le 3 juillet 1746, ayant appris, en France, la mort de son père, se met en route pour la Suède, débarque à Carlscroon, le 18 mai, et fait le 30 son entrée à Stockholm, avec le prince Frédéric-Adolphe, son frère et le compagnon de son voyage. Le sénat, pendant son absence, avait convoqué une diète qui s'assembla le 13 juin. Le 25, le roi harangua lui-même les états, ce qui n'était point arrivé depuis le grand Gustave, tous les successeurs de ce prince n'ayant parlé aux états que par la bouche de leurs chanceliers. Gustave III a toujours harangé lui-même. On aurait cru que l'esprit d'animosité et de parti devait cesser sous un prince né suédois, et qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait donné des preuves de ses sentimens patriotiques. Mais le contraire arriva. L'aristocratie qui, sous le règne précédent, avait réduit presque à un vain titre la royauté, dégénérée, au commencement de celui-ci, en anarchie, par la division qui s'introduisit dans les états et dans le sénat. Les conflits des différens partis, que le roi s'occupa vainement à réconcilier, firent différer son couronnement jusqu'au 29 mai 1772. La diète se faisait cependant sentir en différentes parties de la Suède, et y causa des soulèvements. La Scanie, excitée par le gouverneur de Christianstad, secoua hautement le joug du sénat, et reconnut le roi pour seul souverain. Le sénat s'en prit à Gustave de ces émeutes, et résolut de s'assurer de sa personne. Gustave, instruit qu'il devait être arrêté la nuit du 19 au 20 août, et qu'il était déjà couronné aux barrières de peur qu'il ne s'échappât, prend ses mesures pour détourner ce coup. S'étant rendu, le 19 au matin, à l'arsenal pour voir défiler le détachement du régiment de ses gardes, qui devait monter au château, il y est entouré d'un grand nombre d'officiers; et, les ayant emmenés au château, il les assemble dans le corps-de-garde, et leur expose pathétiquement le danger auquel il est exposé. Tous, à l'exception de trois, promettent de le défendre au prix de leur sang. Le même enthousiasme se communique aux soldats et passe à la milice bourgeoise. Le sénat s'étant assemblé, on met une garde devant la salle pour l'empêcher de sortir, avec promesse de ne lui faire aucun mal. Le roi parcourt la ville à cheval; et par-tout où il passe, le peuple se précipite au devant de lui et le béuit. L'allégresse est unanime et générale dans la ville, et tout retentit des cris de vive le roi. Gustave ayant assemblé, le 21, les états, le secrétaire de la révision y fait lecture, par son ordre, de la forme du gouvernement qu'il avait rédigée. C'était presque la même qui

avait été observée depuis Gustave-Adolphe jusqu'à la fin du règne de Charles XI, mort en 1680. Tous y applaudissent, et chaque membre de l'assemblée la signe avec un serment, dont le roi dicta la formule. Ainsi finit, en moins de trois jours, sans aucune effusion de sang, cette étonnante révolution. Le même jour, 21 août, le roi cassa le sénat, et en créa un nouveau, composé, comme l'autre, de dix-sept sénateurs, dont il limita l'autorité. Le 9 septembre, le roi congédia les états avec promesse de les convoquer au bout de six ans. A la fin de l'année, on commençait à craindre une révolution dans la Finlande. Le roi s'y rendit, et, par sa présence seule, il dissipa tous les desseins des mal-intentionnés. Il fit en 1777, un voyage à Pétersbourg, et rétablit la confiance entre les deux cours. Il en fit un autre à Copenhague, dans la même vue de cimenter la paix de la Suède avec le Danemark, et y réussit également. Les états s'assemblèrent le 19 octobre, et le roi les harangua le 30. Tout s'y passa tranquillement. La réformation des lois tant civiles que criminelles, la tolérance des religions et la sanction des lois fondamentales, consignée dans un nouvel acte d'assurance, rendront à jamais mémorable cette diète, dont la clôture se fit le 26 janvier 1779. Cette année et les suivantes, tant que dura la guerre entre l'Angleterre, la France et l'Espagne, le roi tint une escadre armée pour la sûreté de sa flotte marchande. En 1780, le ministre de Suède signa, le 21 juillet, à Pétersbourg, un traité de neutralité entre sa cour et celle de Russie; à quoi le Danemark s'accéda. En 1783, le comte de Grenta signa, le 4 avril, à Paris, un traité de commerce entre la Suède et les Etats-Unis d'Amérique. Mais la paix ne fut point de longue durée entre la Suède et la Russie. Gustave irrita des efforts que faisaient les émissaires Russes, pour insurger la Finlande, prit les armes et fit équiper une flotte formidable à Carlscroon. Un traité particulier attacha à ses intérêts la Prusse et les Turcs, qui lui firent passer des subsides. Malgré ces secours, la flotte suédoise fut battue, le 17 juillet 1788, à Hogland, par l'amiral Greig. La defection de plusieurs officiers concourut encore au succès de la Russie. Le prince de Danemark, allié de cette puissance, força, à Quistrom, à la tête des Norwégiens, le régiment de Westergothie, à capituler, s'empara d'Ondevalla, et vint mettre le siège devant Gothenbourg, ville de Suède et la plus considérable après Stockholm. Gustave envoya jusqu'à ses propres gardes au secours de cette place; courut lui-même rassembler les sauvages habitants des forêts de la Dalecarie, se mit à leur tête et marcha vers Gothenbourg. Bientôt, par la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, le prince de Danemark leva le siège, et le traité de Værdla, signé le 15 août 1790, mit fin aux hostilités. Gustave ne demeura point étranger à la coalition du Nord contre la France, pour étouffer les principes d'une révolution effrayante. Catherine donna ordre à son ministre Stoeckelberg de promettre à ce prince deux mille soldats Russes et un subsidie de trois cent mille roubles; mais la mort ne lui permit pas de commencer son entreprise. La noblesse suédoise, mécontente de ce que Gustave avait restreint ses droits en 1772, et par la diète qu'il avait assemblée à Gelle, en 1792, forma une conjuration contre lui. Trois conjurés tirèrent au sort à qui l'assassinait, il tomba sur Ankarsroom, capitaine dans l'un des régimens de Gustave, auquel il devait déjà la vie, pour avoir frappé dans une conjuration contre lui, pendant la guerre de Russie. Ce monstre, en qui la clémence du roi aurait dû au moins étouffer tout ressentiment, lui tira, à bout portant, un coup de pistolet à vent, chargé de deux balles et de clous, dans un bal, la nuit du 15 au 16 mars 1792. Gustave, blessé mortellement, expira le 29, ayant fait la veille un codicille, où il nomme régent son frère, le duc de Sudermanie, et le prie de faire grâce aux complices de son assassin, qui subit le supplice des régicides, et en fait le poing coupé et la tête tranchée le 22 avril 1792. Un billet anonyme avait prévenu la veille le monarque du danger qu'il courait; et l'avis

était d'autant plus certain, qu'il semblait émaner de l'un des mécontents; mais le caractère confiant et courageux de ce prince, lui eût fait regarder comme une faiblesse, ce que la prudence lui dictait dans cet avertissement. Voici le portrait que M. Mallet Dupan a tracé de ce prince. « Nul souverain du dix-huitième siècle, si l'on en excepte Frédéric le Grand, n'occupera une place si honorable dans l'histoire. Réunissant les lumières à la capacité, le courage à l'adresse, l'application aux talents, Gustave III a effacé tous ces monarques endormis sur le trône, qui laissent errer les événements au gré de leurs ministres. En 1772, il vengea les droits de la nation; il reprit les siens; il rétablit les bases de l'ancienne constitution; il replaça l'équilibre entre la liberté et la monarchie. Sous son administration vigoureuse la vénalité disparut. Nul n'osa trahir de la patrie, en citant son patriotisme. La marine, l'armée, les fortresses, le commerce maritime, la considération extérieure, les arts, l'industrie, se ranimèrent pendant ce règne calomnié. N'ayant pu étouffer le germe des factions, Gustave III sut les contenir. Il punit très-rarement, pardonna à des ingrats, sachant qu'ils ne cesseraient pas de l'être. Nul souverain n'eut des amis plus zélés, des sujets plus affectionnés, des ennemis plus implacables. On lui a reproché sa dernière guerre (contre la Russie.) Elle était juste autant qu'indispensable. Il s'agissait de décider qui régnerait à Stockholm du roi de Suède ou des émissaires de la Russie. Cette puissance, indignée de la révolution de 1772, n'avait cessé d'entretenir le germe de nouveaux troubles. Gustave III pénétra avec justice, que son salut était attaché à celui de la Porte-Ottomane, et que les victoires de Catherine II, vers le Bosphore, ravivaient les chaînes de la Baltique. Au moment où il se déclara, trente-cinq mille russes, répandus en Italie ou près d'y arriver, allaient s'embarquer sur la flotte attendue à Cronstadt, par le détroit de Gibraltar. Ces forces devaient tout d'assaut se porter à Sinope, et s'emparer de la Morée. La cour d'Espagne donna l'allarme; la Suède s'arma, et les vaisseaux russes furent enfermés dans la Baltique. Ayant à lutter contre les traitres et les ennemis extérieurs, Gustave remplit son but et maintint sa dignité avec les ressources les plus médiocres. L'Europe fut témoin de son activité, de sa bravoure, de son courage d'esprit, qu'aucun revers ne déconcertait. Infatigable et présent partout; un jour il combattait en Finlande, le lendemain il se rendait à Stockholm; parcourait ses provinces sans prendre de repos; raffermissait par sa présence la Scanie menacée, et reparaissait à la tête de ses armées. Peu de princes ont eu l'esprit aussi cultivé; il connaissait en homme de lettres, et parlait correctement les principales langues de l'Europe. Il écrivait comme le chancelier d'Ostenriens. Son style offrait le mérite de la concision, de la vigueur et de la clarté. La plupart des discours et des mémoires importants furent rédigés de sa main, etc., etc. » La reine Sophie-Madeleine de Danemark, son épouse, morte en 1805, lui avait donné un prince, qui suit.

#### GUSTAVE-ADOLPHE.

1792. GUSTAVE-ADOLPHE, né le 14 novembre 1778, héritier du trône, le 29 mars 1792, sous la régence du duc de Sudermanie, son oncle, qui ne suivit point le système d'hostilités que Gustave III avait adopté contre la révolution française, et ne prit aucune part à la guerre allumée alors dans toutes les parties de l'Europe. Cette conduite pacifique favorisa le commerce et l'industrie. Le règent ne borna point ses soins à faire fleurir la navigation; il forma, pour les arts, le musée de Stockholm, en faisant rassembler les antiques et les tableaux de prix égaux. Il conçut, et exécuta le plan d'une académie mili-

taire, où 200 élèves sont instruits dans les mathématiques, la tactique, la navigation, l'histoire et la géographie. Gustave-Adolphe, parvenu à l'âge de majorité, et maître du gouvernement, embrassa un tout autre système de politique, que celui que le duc de Sudermanie avait suivi, et voulut soutenir, à lui seul, une guerre contre la France, qui venait de vaincre et de soumettre toutes les puissances de l'Europe. Les Danois étaient sur la frontière, les Russes occupaient la Finlande et les Français la Pomeranie. La nation suédoise, justement alarmée des projets de son souverain, et déjà accablée sous le poids des impôts, demanda avec instance, à Gustave-Adolphe, de faire la paix avec la France et les alliés, comme le seul moyen de sauver le royaume. Mais ce prince rejeta ces propositions, et se préparait à entrer en campagne, lorsqu'il apprit la marche de deux armées suédoises sur la capitale. La guerre civile était sur le point d'éclater. Gustave, que le maréchal de la cour et deux généraux, viennent supplier de changer de politique ou de cesser de régner, tire son épée, pour toute réponse, et veut s'élever sur eux; mais seul, et n'ayant pas même les deux régiments de sa garde qu'il avait mécontentés en les amantissant à la milice, il fut désarmé et enfermé le soir même avec sa famille, dans la forteresse de Drottningholm, où le lendemain il donna son abdication. Gustave, prince royal de Suède, son fils, né le 9 novembre 1799, fut déchu de ses droits de succession, par acte des états, qui en investirent Christian-Auguste de Sleswick-Augustenburg, titre que la mort inopinée de ce prince, fit passer, deux ans après, sur la tête du général français Bernadotte. Gustave-Adolphe, outre Gustave, a eu de la princesse Frédérique-Dorothée-Wilhelmine de Bade, qu'il a épousée le 31 octobre 1797, trois autres enfants, Charles-Gustave, duc de Finlande, né le 2 décembre 1802, mort en 1807; Sophie-Wilhelmine, née le 21 mai 1801; et Amélie-Marie-Charlotte, née le 22 février 1805.

#### CHARLES XIII.

1809. CHARLES XIII, né le 7 octobre 1748, second fils d'Adolphe-Frédéric, fut élu roi de Suède, le 6 juin 1809, après l'abdication de son oncle, et fut couronné le 29, dans la cathédrale de Stockholm, après avoir gouverné pendant quelques mois sous le titre d'administrateur du royaume. Les premiers soins de son administration furent consacrés à procurer la paix au royaume. Dès-lors, les hostilités cessèrent avec la France, la Russie et le Danemark. Le prince royal, Christian-Auguste d'Augustenburg, étant mort, et le roi n'ayant point d'enfants, les états s'assemblèrent pour procéder au choix d'un successeur au trône, et élurent, le 21 août 1810, prince royal de Suède, le général français Bernadotte; Charles XIII l'adopta, et le nomma son fils. Les Suédois avaient à se louer particulièrement de la conduite noble et généreuse de ce général; ils avaient besoin d'un guerrier qui pût, en les défendant contre des voisins redoutables, rétablir la gloire de leurs armes; la reconnaissance se liait donc à la politique, dans la prononciation de ce choix. Napoléon promit au nouveau prince royal, lors de son départ, différentes concessions en faveur de la Suède, mais il ne tint compte de ses promesses; le prince insista avec force, se plaignant des exactions faites sur la marine suédoise par les corsaires français, et de l'occupation de la Pomeranie; accusa hautement Buonaparte d'avoir causé à la Suède la perte de la Finlande, en l'engageant dans une lutte inégale, et d'avoir ensuite refusé de lui donner la Norvège, qu'il avait promise en dédommagement. Les plaintes, que le prince royal accompagnait de reproches amers, furent bientôt suivies d'une rupture, et la Suède entra alors dans la grande coalition qui se forma.

contre Napoléon. Le 18 mai, le prince royal, à la tête de trente mille hommes, débarqua à Stralsund. Destinée à former l'aile droite de la grande armée, il eut sous ses ordres plusieurs corps de prussiens et de russes, au nombre d'environ cent mille hommes, sous la dénomination d'armée du Nord. La victoire de Donnervitz, qu'il remporta le 6 septembre 1813, sur les maréchaux Ney et Oudinot, sauva la capitale de la Prusse, que Buonaparte voulait envahir. L'empereur d'Autriche le fit complimenter, et lui envoya la grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Il rendit encore des services importants aux alliés à la bataille de Leipzig, les 16, 17 et 18 octobre suivants. En 1814, dans le mois d'août, le prince royal prit possession de la Norvège, au nom de S. M. suédoise, conformément aux conventions faites avec les puissances alliées. En 1818, mort de Charles XIII. Ce prince avait épousé, le 7 juillet 1774, HEDVIGE-ELISABETH-CHARLOTTE DE HOLSTEIN-OLDENBOURG, dont il n'a point eu d'enfant.

## CHARLES-JEAN.

1818. CHARLES-JEAN, né à Pau, en Béarn, le 26 janvier 1764 (nommé d'abord Jean-Baptiste-Jules Bernadotte), fils adoptif de Charles XIII, succéda, en 1818, aux trônes de Suède et de Norvège. Comme général, une carrière longue et dont les succès brillants ornent, depuis vingt ans, les plus belles pages de notre histoire, assure à ce prince un rang distingué dans la postérité; comme monarque, ses lumières, sa bonté, l'amour qu'il porte aux lettres, aux sciences, aux arts, au commerce, garantissent à ses sujets un règne florissant, glorieux et régénérateur. Le roi Charles-Jean a épousé, le 16 août 1793, EUGÉNIE-BERNARDINE-DESIÈRE, née le 8 novembre 1781. De ce mariage est issu.

Joseph-François-Oscar, prince royal de Suède et de Norvège, né le 4 juillet 1799, duc de Sudermanie.

---

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES GRANDS-PRINCES, DUCS\*, ENSUITE TSARS OU CZARS,

MAINTENANT

### EMPEREURS DE RUSSIE.

---

Ce vaste pays, qu'on nomme **Russie** depuis le milieu du neuvième siècle, et **Moscovie**, du nom d'une de ses principales provinces, occupe la plus grande partie du nord de l'Europe, et toute la partie septentrionale de l'Asie. La différence du sol et des climats qu'embrasse sa domination, lui procure une grande variété de richesses, et un commerce d'exportation qu'aucune autre puissance ne peut égaler. Cet immense royaume était autrefois habité par un peuple particulier, qu'on appelait **Russe**. Ce peuple, dans la suite, s'est confondu avec les **Slaves**, comme il est prouvé par la langue, les usages, et les anciens monuments historiques. Les uns et les autres, c'est-à-dire les Russes et les Slaves, étaient, ainsi que tous les peuples connus, sortis de l'Orient. D'Héberlot, et les auteurs qu'il cite, font descendre les Slaves, de **Seklab** ou **Saklab**, et les Russes, de **Rouss**, tous deux fils de **Japhet**, troisième fils de **Noé**. Tous les Orientaux rendent témoignage à leur antiquité. Il n'est pas douteux qu'ils se répandirent, comme tant d'autres peuples, en différentes contrées. Mais on ne peut pas dire aussi certainement qu'ils ont peuplé la Médie, qu'ils étaient les pères de ces vaillants guerriers, qui soutinrent le mémorable siège de Troie, ou de ces Hénètes, Vénètes, ou **Vénètes**, qui, chassés de la Paphlagonie, vinrent, après la ruine de Troie, se réfugier au fond du golfe Adriatique, et donnèrent au pays où ils s'établirent, le nom de **Vénétie**, aujourd'hui **Vénise**. Toutes ces conjectures et autres semblables, souffrent des contradictions qu'il est trop difficile de lever. Ce qui paraît constant, c'est qu'ils restèrent en grand

nombre en Russie. Les anciens les ont confondus avec les **Scythes**, ou plutôt ne les ont point connus. La terre habitée, du temps de ces premiers auteurs, n'avait point, pour eux, de limites aussi reculées. Les **Slaves**, que nous nommons par corruption, **Slavens**, **Slavons**, ou **Esclavons**, n'ont commencé à être connus en Europe, que dans le quatrième siècle. Ce n'est même que par la chronique de **Nestor**, (10<sup>12</sup>. Petersb. 1767.) moins de **Percherki** de **Kief**, au commencement du onzième siècle, que nous avons pu savoir que ces Russes, ou **Slavons**, formaient, dans la Russie, au quatrième, une nombreuse population, divisée en plusieurs tribus distinguées par des noms différents; **Volhyniens**, dans la **Volhynie**; **Polianes**, sur les bords du **Dnièpre**, **Niéper**, (autrefois **Borysthène**) etc. Mais ceux qui restèrent dans la Russie, conservèrent leur nom de **Slaves**, jouissaient d'une grande puissance, et imposaient tribut aux nations qui habitaient depuis la **Lithuanie** jusqu'aux montagnes qui bornent la **Sibirie**, et depuis **Bielé-Ozero**, et le lac de **Kostof**, jusqu'à la mer Blanche. Il ne faut point confondre ces peuples avec les **Varaques**, ou **Varèges**, dont l'origine est toute différente : ceux-ci, en effet, ne formaient point un peuple particulier, mais étaient un assemblage d'individus de divers pays. **Nestor** dit qu'ils étaient **Suèdois**, **Normands**, **Anglais**, **Normans**, qui, comme on sait, venaient de race gothique, habitaient les bords de la mer Baltique, y exerçaient la piraterie sous la conduite de leurs princes, et l'ont exercée au moins jusqu'au douzième siècle. Les Russes de **Kief** semblent aussi faire une classe à part, et il faut avouer qu'il n'est pas possible de rapporter à la langue slave le nom de **Kiù**, fondateur de **Kief**, ni ceux de ses frères, non plus que ceux des derniers princes de ce pays. Il est bien plus raisonnable de donner, avec plusieurs savants, une origine unique à ces princes. La vraisemblance historique se convertira en preuve, si l'on se rappelle qu'à peu près dans le temps où **Kief** sortait de ses fondations, les **Huns**, vainqueurs des **Alains**, auprès du **Tanaïs**, descendirent vers l'Occident, où

---

\* La titre de duc était absolument inconnu aux anciens Russes. C'est des derniers temps qu'on emprunte ce nom de la langue allemande, et ne le donnent qu'à des étrangers. Ils appelaient autrefois *relich-banai* (grand-prince) leur tsar ou empereur, et nomment encore aujourd'hui *relich-banai* l'héritier présomptif du trône, que nous appelons mal-à-propos grand-duc.

ils battirent et repoussèrent les Goths. Il est très-possible, et fort naturel, que quelques hordes de ces vainqueurs se soient arrêtées sur les bords du Borysthène, et y aient fondé une ville. Les Russes de Kief donnaient à leur souverain le nom de Kagan. Or, c'est le titre que portait le prince des Khosars, peuple incontestablement de la race des Turcs ou des Huns. Les voisins de ces Russes appelaient le pays de leur domination Klunigard, c'est-à-dire le pays des Huns : l'endroit où furent entrés les souverains de Kief, s'est nommé long-temps Ougorikie, c'est-à-dire la place des Huns, comme l'Ougorie signifie le pays des Huns. Il paraît donc assez certain, que les Russes dont nous parlons étaient de l'immense famille des Huns. Et, comme les Osaigours, les Ougres, ou les Huns, (car ces noms sont synonymes) se sont certainement établis autrefois sur les bords de la mer Baltique, il s'ensuit que les Varangiens Russes, se rapprochant autant de l'origine des Russes de Kief, qu'ils s'éloignent les uns et les autres de celle des Slaves. Ces Slaves, surtout ceux de Novogorod, se gouvernèrent long-temps par eux-mêmes, recevant le tribut des nations qui les environnaient. Ils étaient si redoutables, qu'on disait communément : qui oserait s'attaquer à Dieu, et à Novogorod la grande ? Les hommes sont rarement passibles s'ils ne sont enchaînés. La liberté devint funeste aux Slaves. Pour secourir le joug de leurs ennemis, ils furent obligés de se donner aux Russes Varangiens. C'est à cette époque que commence l'histoire de Russie. Celle du culte religieux de ces peuples, serait seule capable de faire connaître leur caractère et leurs mœurs, puisqu'il est vrai que partout où les hommes se sont fait eux-mêmes leur Dieu, ils l'ont fait comme pour usage de représailles, à leur image et à leur ressemblance. M. Levesque a donné une description bien exacte et bien détaillée des cérémonies religieuses de ces Slaves Russes. On y voit, non sans surprise, que l'imagination de ces peuples ne fut pas moins féconde que celle des Grecs et des Romains, ni moins absurde. L'histoire politique des Russes ou renferme pas, à beaucoup près, autant de contes et de contradictions que celle de leur culte religieux. Cependant elle a aussi ses fautes, et conséquemment beaucoup d'obscurité. Il fallait le courage, la patience et le discernement de M. Levesque, pour consumer, sur les lieux mêmes, et bien loin de sa patrie, le plus beau temps de sa vie à déchiffrer les *chroniques originales*, les *pièces authentiques*, les *meilleurs historiens de la nation*, et pour ce composer l'*histoire de la Russie* (7 vol. in-12.) C'est à la peine qu'a prise cet estimable historien de débrouiller un chaos d'absurdités plus grossières les unes que les autres, que notre littérature est redevable d'une lanière qui lui manquait. Nous lui devons nous-même presque tous les changements et les additions que nous avons faits à notre *Chronologie Historique de la Russie*. M. le Clerc, qui a écrit peu après M. Levesque, nous a appris, par son exemple, à marcher sur les pas d'un si bon guide, dont il ne s'écarte guère, pour la substance des faits, mais seulement par la manière de les rendre et de les apprécier. L'un et l'autre historiens démontrent qu'on a eu jusqu'à présent une fausse idée des Russes; que cette nation, dès son origine, se disposait à mériter les regards de l'Europe entière; et que Pierre I, n'a fait que l'aider à se développer et à se faire connaître pour ce qu'elle était long-temps avant lui. Le grand nombre de villes déjà renfermées dans la Russie, quelques siècles avant ce prince, prouve que l'état social y avait fait de grands progrès. Kief, prince du pays de Kief, selon les uns, et selon d'autres, simple batelier qui passait dans une petite barque les voyageurs et les marchandises, d'une rive du Borysthène à l'autre, avait été, l'an 430, le fondateur de Kief, Kiovie, ou Kiouev, en Lettonie; et ceux de Novogardie, ou Novogorod, très-grande ville de Moscovie, à cinquante lieues de la mer Baltique. Mais on ignore l'histoire de ce premier prince et fondateur, et les noms même de ses successeurs jusqu'à Rurik.

## PREMIÈRE DYNASTIE DES PRINCES DE RUSSIE.

### RURIK.

RURIK n'est pas un nom slave, mais gothique. Il est possible que quelqu'un de cette famille et de ce nom ait obtenu, par son courage, la puissance souveraine sur quelques tribus russes. Quoiqu'il en soit, Rurik et ses frères jouissaient de la plus grande autorité sur les Russes Varangiens, ou Variges, établis dans l'Ingrie; et les Slaves de Novogorod, long-temps oppresseurs, étaient alors opprimés par leurs voisins. Gostemilas qui croit les maux de la république désespérés, persuade à ses concitoyens de Novogorod d'appeler les princes Varangiens à leur secours. L'an 861, des députés partirent pour l'Ingrie, et y sont bien accueillis. L'année suivante, 862, Rurik et ses deux frères, Cinaf et Trouvar, se rendent à Novogorod. Les Novogorodiens qui entendaient se donner des protecteurs et non des maîtres, permirent à Rurik de se bâtir une ville pour les défendre contre les peuples des côtes maritimes. Cette ville fut construite auprès du fleuve Ladoga, et eut pour nom : on l'appelle le vieux Ladoga, depuis que Pierre I en a fait élever une autre du même nom à peu de distance de l'ancienne. On permit à Cinaf d'établir sur la rive septentrionale du lac Blanc, et il y bâtit la ville de Bieldoro. Vladimir la transporta, dans la suite, à l'embouchure de la Chesna. Trouvar fit sa résidence dans la ville d'Iaborsk, qu'il construisit auprès de Pleskof, et qui devint un repaire assuré contre les Tchoudes, depuis nommés Livoniens. Le triomphant produisit d'abord tous les bons effets qu'on en attendait. Cinaf et Trouvar moururent deux ans après leur arrivée à Novogorod, et ne laissèrent point d'enfants. L'ambition s'empara de l'âme de Rurik. Il donna atteinte aux privilèges des Novogorodiens, et oublia les conditions auxquelles on lui avait confié le souverain pouvoir. Vadine, citoyen de Novogorod, surnommé le Valeureux, se mit à la tête des vengeurs de la patrie. On envint aux mains; les plus braves d'entre eux-ei périrent, presque tous les premiers. Vadine lui-même tomba, l'an 865, sous les coups de Rurik. Les droits, les privilèges et les personnes des Slaves, demeurèrent à la discrétion du vainqueur. Tous ceux qui avaient pris part à la rébellion, furent punis de mort. La victoire et la vengeance de Rurik lui assurèrent des sujets dociles au joug. Les terres et les villes furent les récompenses de ses principaux guerriers, ou de la fidélité de ses amis particuliers. Les places qui défendaient ses frontières, devinrent l'appanage des grands dont il estimait le plus la valeur. Il les intéressa à les garder en les leur conférant à titre de fiefs amovibles. Oskhold et Dir, son frère, priores varangiens, qui avaient suivi la fortune de Rurik en Russie, ne voulurent pas, disaient-ils, être les coéplices ou les esclaves du despote. Ils se retirèrent à Kief, y travaillèrent à discipliner des troupes, et s'en servirent pour faire quelques conquêtes chez les Cosaques et sur la Pologne. Leurs premiers succès leur inspirèrent l'audace de porter leurs armes jusque dans le cœur de l'empire. Ayant traversé le Prut-Enxus sur deux cents barques, ils entrèrent dans le détroit, et vinrent se présenter devant Constantinople, tandis que l'empereur Michel l'Évangéliste était occupé à faire la guerre aux Sarrasins. Michel, rappelé dans sa capitale par le bruit des ravages que les Russes faisaient dans les îles voisines, implora le ciel dans sa détresse, et fit, accompagné du faux patriarche Phloins et de tout le peuple, une procession solennelle à l'église de Blaquernes, à l'issue de laquelle une violente tempête, qui s'éleva tout-à-coup, submergia la flotte des ennemis, dont il ne put rattrapper qu'un très-petit nombre. Ce sont les historiens de la Byzantine qui nous ont transmis cette anecdote; sur laquelle les chroniques russes

gardent le silence. Les mêmes écrivains racontent que les Russes, dans les diverses courses qu'ils firent, sous le règne de Michel, sur les terres de l'empire, (car ils ne s'en tinrent pas à une seule) ayant eu occasion de connaître la religion chrétienne, Basile le Macédonien, successeur de Michel, profita de cette ouverture pour faire un traité de paix avec eux. Le patriarche Ignace, ajoutent-ils, apprenant leurs bonnes dispositions, leur envoya un archevêque, qui, en ayant converti un grand nombre, les engagea à reconnaître l'Eglise grecque pour leur mère; mais le prince (c'était sans doute Rurik) et le gros de la nation restèrent encore long-temps attachés à l'idolâtrie. Ce fut à Novogorod que Rurik fixa sa résidence. Il fortifia cette ville d'un rempart de terre, soutenu d'une forte charpente, et vit, sans inquiétude, les Varègues et les Slaves se donner aux pillages de Kief. Ceux qu'ils avaient conquis perdirent, sous son règne, le nom de Slaves, et ne sont plus connus que sous celui de Russes. Ce prince, après avoir gouverné dix-sept ans la Russie, mourut l'an 879, ne laissant qu'un fils, âgé de quatre ans, qui suit.

### IGOR RURIKOWITCH.

879. IGOR (c'est le nom du fils de Rurik), ne pouvant, à raison de son bas âge, régner par lui-même, son père lui avait désigné son parent Oleg pour tuteur. Le premier soin du régent fut d'étendre la domination de son pupille, au plutôt la sienne. La possession de Kief, qu'il convoitait d'abord, pouvait le conduire à de plus grandes entreprises. Mais il n'était pas facile de se rendre maître de cette place à force ouverte. Ayant eu recours à la ruse, il laissa derrière lui la plus grande partie de ses troupes, et cacha le reste dans des barques qui le conduisirent, comme un simple marchand, qu'Oleg et Igor, déjà liés par le commerce avec les Grecs, envoyaient négocier à Constantinople: il arriva à quelque distance de Kief. Des officiers présentèrent ses excuses aux deux princes, Oskold et Dir, frères, sur ce qu'une indisposition ne lui permit pas d'aller conférer avec eux. Ces princes se rendent auprès de lui sans aucune défiance. Dès qu'ils paraissent, les soldats, cachés dans les barques, en sortent et les entourent. Oleg lui-même prend le jeune Igor dans ses bras, et regardant les princes de Kief d'un air farouche et menaçant: *J'ous n'êtes, leur dit-il, ni princes, ni de race de princes, et voici le fils de Rurik, seul souverain de Russie.* Ces paroles prononcées d'une voix terrible, les soldats frappent les deux frères, qui tombent morts aux pieds d'Oleg. Oskold avait heureusement embrassé le Christianisme quelque temps auparavant. La ville de Kief, n'osant ou ne pouvant résister, se rend, l'an 883, au perfide vainqueur. Il y établit le siège de sa domination, et fonde de nouvelles villes. L'an 886, il rend tributaires les Drevliens, les Séveriens, les Radimitchs, et différentes autres nations. Ce n'était encore là qu'une légère esquisse des projets ambitieux du régent: Constantinople en était l'objet principal. Laisant Igor à Kief, Oleg, avec quatre-vingt mille combattants montés sur deux mille barques, entre, l'an 904, dans le Pont-Euxin, par le Borysthène, après avoir franchi treize écueils ou cataraacts (paragui), qui, pendant l'espace de quinze lieues, embarrassent le cours de ce fleuve. De là, il passe dans le détroit, force l'entrée du port de la ville impériale, que les écrivains russes nomment *Taurgard* (la ville des Césars), malgré les fortes chaînes qui le fermaient, et livre au pillage, au fer et au feu les environs de cette superbe capitale de l'empire. Léon VI, dit le Philosophe, qui s'amusait à des études vaines au lieu de s'appliquer aux devoirs d'un souverain, achète la paix au prix qu'il veut lui imposer. Il la jure sur la croix; les Russes l'ayant juré sur leurs épées et leurs dieux Perov et Voloss, s'en retournent dans leur pays, chargés de dépouilles précieuses, de vins et de fruits délicieux de la Grèce. Ce succès, estimé supérieur à la valeur ordinaire, fait recevoir Oleg dans Kief, avec la vénération qu'on avait pour les magiciens. Une paix aven-

tageuse et facile invite à une nouvelle guerre. Oleg, l'an 912, demande aux Grecs de nouveaux armées. Léon le Philosophe étant mort, l'empire, dans les troubles qui l'agitait, ne put le refuser. Nestor les a conservés, et ils sont un témoignage contre les historiens russes qui disent leurs premières loix d'un siècle après Oleg. Ce nouveau traité de paix, signé par des ministres, dont aucun nom n'appartient à la langue slave, promettait que les Varègues seuls étaient en possession du gouvernement chez les Slaves de Novogorod. On est étourdi d'y voir que ces peuples, encore si barbares, avaient un code écrit, qui mettait une juste proportion entre le crime et la peine, donnait part aux femmes dans la fortune de leurs époux, ne punissait pas la veuve et l'orphelin d'un crime du père de famille dont ils étaient innocents, était aux riches coupables l'espérance de l'impunité, défendait l'héritage des citoyens contre la cupidité du souverain, et leur accordait la faculté d'en disposer par testament, même en faveur de l'emette. Oleg avait donc ajouté à la gloire de soumettre à des lois justes un peuple courageux, la satisfaction d'avoir fait trembler les successeurs des Césars, et chargé de la honte du tribut ceux qui se prétendaient les maîtres du monde. Oleg, toujours vainqueur dans les combats, fut terrassé par un vil reptile, qui, l'ayant mordu à la jambe, lui donna la mort l'an 915. Voici l'histoire. La fable y ajoute des circonstances merveilleuses qu'il faut renvoyer aux livres de contes. Ce prince étant mort, tous les peuples voisins croient avoir recouvré leur liberté. L'auteur et la témérité succèdent à la crainte; ils refusent le tribut à Igor. Les Drevliens, qui se soulevèrent les premiers, sont punis par l'imposition d'un nouveau tribut plus pesant que le premier. Les Ougrichs disputent plus long-temps leur liberté contre le vaivode Sventeld. Perestchik, l'une de leurs principales villes, soutient le siège pendant trois ans, et se soumet enfin au tribut d'une manne noire par feu. Les Petchénègues étant sortis, l'an 916, des bords voisins du Jaïk et du Wolga, se jettent sur la Russie. Igor, surpris, ou par trop faible, fit la paix avec eux. Cinq ans après, il leur livre une bataille qui les met, du moins pour un temps, hors d'état de l'inquiéter. Des pauvres, en se battant avec des misérables, en sont deviennent pas plus riches; Igor voulait le devenir. L'an 921, il court avec dix mille barques exciter le brigandage dans l'empire d'Orient. Ses troupes devant la Baphlagonie, le Pont, la Bythinie. Les flammes, et de longues traces de sang, marquent par-tout le passage des Russes, et la rage d'un vainqueur féroce qui n'a pas trouvé d'ennemis. Toutes les troupes de l'empire étaient dispersées. Elles se rassemblent, et les Russes, enveloppés de toutes parts, paient de leur sang celui que leur fureur a répandu. Igor revient dans son pays, à peine avec le tiers de son armée. L'espoir du butin l'aveugle sur sa propre faiblesse. Il rassemble de nouvelles forces; soulève même les Petchénègues, ses ennemis naturels, et repart, l'an 924, pour la Grèce: mais il ne s'avance que jusqu'à la Chersonèse taurique. L'empereur Constantin Porphyrogénète lui offre le tribut qu'Oleg avait imposé aux Grecs. Igor l'accepte, se retire, et envoie les Petchénègues ravager les terres des Bulgares. L'avidité de ses officiers le détermine à tourner ses armes contre les Drevliens, qui lui accablent un tribut plus considérable que le premier. Mais, lorsqu'à la tête d'une petite troupe il entreprend de tirer d'eux une nouvelle contribution, il tombe dans une embuscade: les Drevliens l'enveloppent et le massacrent l'an 945, à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir régné trente-deux depuis la mort d'Oleg. Il avait épousé PRASCHASNAIA, qui prit le nom d'OLEGA par reconnaissance pour Oleg, qui l'avait élevée dans son enfance, et lui avait procuré la main d'Igor.

### SVIATOSLAF IGOREWITCH.

945. SVIATOSLAF, fils unique d'Igor, lui succéda sous la tutelle d'OLEGA, sa mère. Cette princesse, aidée par les conseils et la valeur de Sventeld, ce brave général qui avait si bien servi

son époux, commence par venger la mort d'Igor sur les Slaves Drevliens, ravage leur pays, et, au bout d'un an de siège, livre aux flammes Korostène, leur capitale, après avoir fait main-basse sur tous les habitants, sans réserver un seul prisonnier. Oleg, l'an 947, voulant se mettre au fait de l'état de la monarchie russe, en visite les différentes contrées dont elle regle les impôts, et y fait construire des bourgs et des villes. Ce fut cette princesse, et non Domont, prince lithuanien, vivant au douzième siècle (comme l'ont dit quelques écrivains) qui fonda la ville de Pskof, dite vulgairement Pleskof ou Pleskou, sur les bords de la Valiga, dans l'endroit où elle se jette dans un lac qui domne son nom à la ville. De retour à Kief, où depuis le baptême d'Oskhold il restait toujours quelques chrétiens, Oleg s'étant fait instruire des dogmes de la religion chrétienne, conçoit le désir de l'embarquer. Pour mieux s'en instruire, elle fait, l'an 955, le voyage de Constantinople, à l'âge d'environ soixante-dix ans. L'empereur Constantin Porphyrogénète la tint sur les fonts de baptême, et lui donna le nom d'Hélène. Elle revint comblée de présents par l'empereur; mais elle ne put engager son fils à suivre son exemple. Il commençait alors à manier les rênes du gouvernement. Quoiqu'il n'eût point de guerre à soutenir, il avait néanmoins rassemblé autour de lui une armée moins redoutable par le nombre que par le courage féroce de ceux qui la composaient. Pour l'exercer, il la conduisit, l'an 965, chez les Kosares, peuple autrefois si célèbre, qui, étant descendu, au sixième siècle, du Mont-Caucase, s'était emparé de tout le bord oriental du Pont-Euxin, et occupa depuis les contrées méridionales de la Russie, de même que la Chersonèse taurique. Les Viatitchs, nation slave qui habitait les bords de l'Ok et du Volga, leur payaient le tribut. C'était pour s'approprier ce tribut que le prince de Kief prit les armes contre les Kosares. Ils firent d'inutiles efforts pour se défendre. Sviatoslaf les battit en plaine, emporta Starkel, leur capitale; et depuis ce temps il n'est plus parlé des Kosares; les débris de ce peuple s'étant apparemment perdus ou confondus avec les Turcs. Sviatoslaf, avide de combats, vendit son assistance, l'an 967, à Nicéphore Phocas. Il prit pour lui-même les villes des Bulgares voisines du Danube, et forma le dessein d'établir sur les bords de ce fleuve, et dans la ville de Péreiaslavetz (Jamboli) le siège de son empire. Pendant qu'il s'occupe des conquêtes nécessaires à l'exécution de son projet, les Petchénègues ravagent la Russie, et font, l'an 968, le siège de Kief; la mère et les enfants du prince y étaient enfermés. Les habitants, réduits à l'extrémité de choisir entre la famine ou le fer de l'ennemi, avaient pris la résolution de se rendre. Un jeune homme proposé au conseil d'aller lui-même avertir le général Prititch, posté sur la rive opposée, du pressant besoin que la ville avait de son secours. Il sort, une bride à la main, sans être aperçu, se mêle parmi les ennemis, et demande s'ils n'ont point aperçu son cheval. Parlant très-bien la langue des Petchénègues, ceux-ci le prennent facilement pour un des leurs. Le jeune citoyen traverse l'armée ennemie sans obstacle; chacun le suit des yeux. Arrivé sur le bord du fleuve, il se dépouille de ses habits, et se jette à la nage. La tromperie est reconnue: une grêle de flèches le menace; aucune ne l'atteint. Les Russes le reçoivent dans des barques. Prititch profite de l'avis. Les cris des soldats, le son des trompettes, les instruments militaires des assiégés, portent la terreur dans l'âme des assiégeants. Ils croient que toute l'armée de Sviatoslaf est à leurs trousses: la ville est délivrée. Le prince de Kief arrive, défait les Petchénègues, les poursuit, et leur accorde promptement la paix afin de retourner à son entreprise sur les bords du Danube. Dans ces entrefaîtes, il perd la reine, sa mère, décédée dans un âge fort avancé, le 15 juillet 969. C'est elle que l'église russe honore sous le nom de Sainte-Hélène. Sviatoslaf étant entré dans la Bulgarie, y trouva plus d'obstacles qu'il ne s'était imaginé: sa valeur opiniâtre néanmoins les surmonta et le rendit maître des places qu'il attaqua. Zimisques, successeur et assassin de Nicéphore Phocas, se per-

suada qu'à sa réquisition le prince de Kief évacuerait la Bulgarie conformément au traité fait avec l'empereur défunt. Le prince russe ne daigna pas seulement écouter son envoyé. Il prévint même Zimisques, pénétra dans la Thrace, brûla, ravagea tout ce qu'il rencontra, et établit son camp devant Andrinople. Une ruse du commandant délivra la ville. Zimisques voulait encore chasser les Russes de Péreiaslavetz. La ville ayant été emportée d'assaut, huit mille Russes se jetèrent dans la citadelle qui passait pour imprenable. Mais les Grecs parvinrent à y mettre le feu. Plusieurs des assiégés se précipitèrent du haut du rocher: un grand nombre périt dans les flammes; le reste recouvra des fers. Sviatoslaf tint encore la campagne, et donna un exemple de férocité en faisant égorger trois cents Bulgares qui lui étaient suspects. L'empereur poursuivit sa victoire. Douroutole sur le Danube, la plus considérable des villes qui restaient aux Russes, est bloquée par mer et par terre. Le conseil de Sviatoslaf l'engage à demander la paix. Le prince préféra la mort. Le lendemain les assiégés ayant fait une sortie générale, toutes les portes aussitôt sont fermées. Les Russes n'ont plus d'espérance ni de ressource que dans la victoire. Battu et mis en déroute, Sviatoslaf demande enfin la paix, et l'obtint, même à des conditions avantageuses pour lui. Alors il décampe pour retourner dans ses états, et s'embarque sur le Borysthène qu'il entreprend de remonter. Les Petchénègues, instruits de la route qu'il devait tenir, l'attendent vers les écueils que forment les fameuses cataractes de ce fleuve. La mauvaise saison l'oblige de passer l'hiver sur les bords du Borysthène. Il éprouve toutes les horreurs de la famine. Au retour du printemps de l'an 973, il essaie de s'ouvrir un passage à travers l'ennemi. Il est vaincu et tué: on lui coupe la tête, et son crâne orné d'un cercle d'or, sert de tasse au prince des Petchénègues. Héros avide de gloire, de sang et de ravages, conquérant sans art, mais plein de valeur, Sviatoslaf avait vécu quarante ans, et commandé pendant dix-sept, des troupes avec discipline, sans crainte, et presque sans besoins, privées par des chefs féroces qui ne risquaient que leur vie, et n'avaient à perdre aucune de ces superfluités devenues nécessaires à des peuples amollis. Il laissa trois fils de ses femmes, ou de ses concubines, auxquels il avait fait, long-temps avant sa mort, le partage de ses états. Iaropolk, l'aîné, fut prince de Kief; Oleg, le deuxième, eut le pays des Drevliens; et Vladimir, le troisième, la ville de Novogorod avec ses dépendances.

## IAROPOLK-SVIATOSLAWITCH.

973. IAROPOLK, fils aîné de Sviatoslaf et son successeur, trouva dans Sverdald, l'ancien ami d'Igor, le conseiller d'Oleg et le compagnon de Sviatoslaf, un ministre habile et fidèle. Mais Oleg était ennemi de Sverdald. Apprenant un jour que le fils de ce ministre chassait sur ses terres, il courut à lui en fureur, le saisit et le massacra. Le malheureux père ne respira que la vengeance, excita l'ambition d'Iaropolk, et réussit à lui faire prendre les armes pour envahir les domaines de son frère. Le prince de Kief étant entré, l'an 975, sur les terres des Drevliens, les armées des deux frères se rencontrèrent. On en vint aux mains; Oleg est mis en fuite; et, traversant un pont, il est renversé dans la rivière, noyé et étouffé par les hommes et les chevaux qui tombent sur lui. Les remords déchirèrent alors le cœur d'Iaropolk. Il se précipite en pleurant sur les restes insensibles de ce frère. Il l'accuse, il accuse Sverdald; et néanmoins il s'empare de la succession de celui qu'il pleurait. Vladimir effrayé se retire chez les Varisgues. Iaropolk prend encore possession des états que son frère abandonne, et les distribue à ses vaivodes. Vladimir, avec le secours des Varisgues, rentre dans ses biens, et les vaivodes ne lui opposent aucune résistance. Une nouvelle querelle s'allume, l'an 980, entre les deux frères. Iaropolk avait demandé en mariage la fille de Riogrold, prince de Polteik, ou Polotak (Polotsk, capitale

du palatinat de ce nom). Vladimir veut l'avoir ainsi pour épouse. La jeune princesse, consultée, répond qu'elle ne veut point de hausser le fils d'un esclave; (les mariages de haussaient alors leurs époux le 1<sup>er</sup> jour de leurs noces.) Vladimir, irrité de cette réponse, marche contre le prince de Polotsk, le défait, le tue de sa main lui et ses deux fils, et force la jeune princesse de recevoir sa main encore toute fumante du sang de son père et de ses frères. Il l'avance ensuite vers Kiev. Le courage des habitants lui résista long-temps. Bloud, vaivode d'aropolk, comble de ses bienfaits, rend suspect, à son maître, ses concitoyens, et lui persuade de prendre la fuite. Les Kievliens, abandonnés de leur prince, reçoivent son rival. Vladimir le poursuit, le serre de près, le réduit à toutes les horreurs de la famine. Le perfide Bloud persuade à son souverain de se mettre entre les mains de Vladimir au lieu de se retirer chez les Petchénègues. Des vasaiges le massacrèrent pendant qu'il se jette entre les bras de son frère.

#### VLADIMIR 1<sup>er</sup>, SVIATOSLAWITCH, SURNOMMÉ LE GRAND.

9<sup>to</sup>. VLADIMIR, après la mort d'aropolk, s'étant mis en possession de ses états, prit sa veuve pour deuxième femme, et adopta l'enfant qui était dans son sein. Pendant trois jours, il comble d'honneurs Bloud, cet infâme et faux ami d'aropolk, pour reconnaître les succès criminels dont il lui avait obligation; mais ensuite il lui donne la mort, en prononçant ces paroles : *J'ai rempli ma promesse; je t'ai traité comme mon ami; tes honneurs sont montés au-delà de tes désirs. Aujourd'hui, comme jadis, je punis le traître et l'assassin de son prince.* L'année suivante, Vladimir s'occupe du soin de faire rentrer sous sa domination les peuples qui s'y étaient soustraits, rend d'autres nations tributaires, fait des conquêtes sur Metchislav ou Micislav, duc de Pologne, remporte des victoires sur les valeureux latvies, qui habitaient alors vers le Bog, et force, l'an 983, les Bulgares, établis dans le pays appelé aujourd'hui Kazan, à lui prêter serment de fidélité. Toujours heureux dans ses entreprises, Vladimir n'oubliait pas d'en rendre grâce aux dieux; mais c'était en leur immolant des prisonniers de guerre, et même des victimes choisies entre ses propres sujets, lorsque la superstition l'aveuglait davantage. Un grec, qualifié philosophe par les chroniques, lui ayant parlé de la religion de son pays, lui inspire le désir de la connaître. Après avoir renvoyé cet étranger comblé de présents, il charge des hommes, renommés par leur sagesse, d'aller à Constantinople vérifier son récit. Ces députés sont dans l'admiration du culte qu'ils observent dans la grande église de Saint-Sophie. Sur leur rapport, Vladimir se détermine à embrasser le Christianisme suivant le rit grec. Mais en attendant le moment d'exécuter ce projet, il assemble une armée nombreuse qu'il conduit, en 985, dans la Chersonèse, sous les murs de Théodosie (aujourd'hui Kafa). La conquête de cette place n'était pas aisée. Le siège dura depuis six mois, et les Russes y avaient perdu plusieurs milliers d'hommes sans aucun progrès. Un citoyen perfide s'avisa de lier un billet autour d'une flèche, et la lance du haut des remparts. Les Russes apprennent, par cet éci, qu'une fontaine, sise derrière leur camp, fournit, par des tuyaux souterrains, de l'eau douce aux assiégés. On trouve cette fontaine; les canaux sont rompus, et la ville, livrée au supplice de la soif, est obligée de se rendre. Vladimir, maître de Théodosie, l'est bientôt de toute la Chersonèse. Cette conquête allume dans son cœur l'ambition de s'enr par les liens du sang aux maîtres de l'Byzance. Il leur fit demander leur saur en mariage. Basile et Constantin, n'osant la lui refuser, se restreignent à demander pour condition que Vladimir se fasse chrétien. Le conquérant se soumet volontiers à cette condition, reçoit le baptême des mains du patriarche de Constantinople, Nicolas Chrysoberge, avec le nom de Basile, épouse Anne, rend à ses beaux-

frères les conquêtes qu'il a faites sur eux, et ne remporte d'autre prix de sa victoire que des archimandrites, des popes, des vases sacrés, des livres d'eglise, des images et des reliques. Ce mariage est l'époque de l'introduction de la vaisselle d'argent en Russie, et du goût du luxe qui bientôt y devient la passion dominante. De retour à Kiev, le prince renverse les idoles qui avaient fait auparavant l'objet de ses adorations. Les Russes, à son exemple, abandonnent leur culte. L'instruction qu'ils reçoivent des missionnaires grecs, jointe à l'exemple du souverain, est tant de succès, qu'en peu de temps, sans violence, ni persécution, toute la Russie se trouva chrétienne. C'est alors vraisemblablement, c'est-à-dire en 988, qu'elle adopta l'ère du monde suivant le calcul de Constantinople. Elle a conservé, comme on l'a dit ailleurs, cette manière de compter jusqu'à la fin du siècle dernier, ou elle lui a substitué l'ère de l'Incarnation suivant le calendrier julien non réformé. On rapporte aussi à cette année la fondation de la ville de Vladimir, dans le territoire de Suzdal, où le prince établit sa résidence l'année suivante. Le souverain de Kiev eut de fréquentes guerres à soutenir dans la suite de son règne, sur-tout contre les Petchénègues. L'an 993, dans une des incursions de ce peuple, les deux armées étaient près de combattre. Le prince s'avance, et propose à Vladimir de vider la querelle par un combat singulier, entre deux champions. Le prince russe accepte la proposition; mais il était fort embarrassé du choix de son combattant. Nestor, et les Polonais après lui, racontent qu'un vieillard, qui se trouvait à l'armée avec quatre de ses fils, offrit le cinquième, qui était resté à la maison, comme capable par sa force prodigieuse de soutenir l'honneur de sa nation et de son prince. Le jeune homme paraît, et pour échantillon de sa valeur il arrête dans sa course un taureau vigoureux et irrité, l'abat, et en déchire la peau et les chairs. Vladimir l'avoue pour son champion, et en conçoit la plus heureuse espérance. Le moment du combat arrive. Le Petchénègue ne peut retenir un souris désagréable en voyant devant lui un adversaire qui n'a point encore de barbe. Mais aussitôt, attaqué, saisi, pressé, comme dans un étai, entre les bras du jeune russe, il est étendu, expirant sur la poussière. Les Petchénègues épouvantés prennent la fuite. Les Russes, au mépris des conventions, les poursuivent et en font un grand carnage. Le champion victorieux, fils d'un simple corroyeur, est mis, ainsi que son père, au nombre des boyards, c'est-à-dire des grands, et donne son nom de Percislav à la ville que le prince bâtit sur le champ même du combat. Trois ans après, les Petchénègues reprennent les armes, et assiègent une ville des Russes. Vladimir veut la secourir; mais, vaillant et blessé, il ne saurait s'en venir qu'en se cachant sous un jupon. La mort d'un fils, celle d'une épouse, et la rébellion d'aropolk, l'un de ses autres fils, empoisonnent ses derniers jours. Forcé de marcher contre un enfant rebelle qui refusait de payer le tribut de vassalité pour le principauté de Novgorod, et qui avait imploré contre son père le secours des Varsages, Vladimir meurt en chemin, le 15 juillet 1015, plus accablé de douleur que de fatigues et d'années. Il avait régné quarante-cinq ans. Ses sujets durent le regretter comme un père. Tous ceux qui pouvaient se rendre au palais, y recevaient ce qui leur était nécessaire. Des voitures étaient pour eux, portaient aux malades les secours dont ils avaient besoin. Il faisait défricher des déserts par des colonies, et les y établissait. C'est sous son règne que les Russes prirent quelque connaissance de la fonte des métaux et de la sculpture en bois. Il éleva des villes, entre celles de son nom, qui appartiennent aujourd'hui à la Pologne avec toute la Volhynie; embellit son pays d'églises, de palais, d'édifices publics, avec l'aide des artistes de l'Orient; érigea des évêchés, dont Kiev devint la métropole, et eut pour premier évêque Michel Syrus; fonda des maisons où la jeune noblesse était élevée par les plus habiles maîtres de la Grèce. Sa patrie reçut, par ses soins, toute la lumière et l'instruction que son siècle pouvait fournir. Avant sa conversion au Christianisme, Vladimir avait cinq épouses, et un nombre prodigieux de con-



rubines. Après son baptême, il se garda que la princesse ANNE. Il lui restait à sa mort dix enfants mâles et deux filles. L'aîné des garçons était Sviatopolk, cet enfant dont la veuve d'Iaropolk était eunuque lorsque Vladimir l'épousa. Sviatopolk, par conséquent, était véritablement le neveu de Vladimir, et le cousin germain de Boris, de Gleb, etc., et non leur frère ni le propre fils du prince de Kiev, comme le disent et le répètent les historiens, les uns après les autres. Sept de ces enfants avaient des apanages considérables. Les successeurs de Vladimir ayant morcelé comme lui leur domination, l'affaiblirent beaucoup, et introduisirent par là le gouvernement féodal, différent néanmoins de celui des autres parties de l'Europe, en ce que les chefs n'étaient pas simples seigneurs, mais princes souverains du sang de Rurik. Vladimir, païen, n'avait point eu horreur de tremper ses mains dans le sang de son frère. Devenu chrétien, il eut besoin que les évêques lui représentassent l'obligation où il était, même comme prince chrétien, de punir par la mort les grands criminels. La chronique, signée par Nicou (évidemment supposée, puisqu'elle fait reconnaître à Vladimir qu'il a reçu la métropole de Kiev des mains du patriarche Photius, mort cent ans avant son baptême), donne une étendue exorbitante à la juridiction, et aux immunités ecclésiastiques depuis la conversion du prince de Kiev. La grande pitié de ce prince rend vraisemblable qu'il favorisait beaucoup les ministres de l'Eglise; et l'on peut présumer que la faiblesse humaine abusait souvent de cette faveur, dans un tems où presque tous ceux qui avaient du pouvoir en rapportaient l'exercice à leurs intérêts, à leur ambition, etc. L'histoire n'a point fait un crime à Vladimir de n'avoir pas eu plus de lumière que son siècle; et elle distingue encore ce prince de ceux qui ont porté le même nom; par le surnom de Grand. L'Eglise russe le compte au nombre de ses saints, et en célèbre la fête le 25 juillet.

#### SVIATOPOLK I, VLADIMIROVITCH OU IAROPOLKOWITCH.

1045. SVIATOPOLK, neveu de Vladimir et son fils adoptif, s'empara de Kiev, après la mort de ce prince, au préjudice et en l'absence de Boris, fils aîné de Vladimir, qui l'avait chargé d'une expédition contre les Petchénègues. Boris étant de retour, ses troupes lui offrirent de le placer sur le trône. Mais la crainte d'allumer une guerre civile l'engagea à un refus. Son père l'ayant fait prince de Rostof, il s'en tint à ce département. Les soldats ne pouvant vaincre sa résistance, se dispersèrent et le laissèrent accompagné de quelques domestiques. Sviatopolk ne tarda pas à se faire haïr de ses sujets, dont toute l'affection se tournait du côté de Boris. Il en conçut de la jalousie, et crut ne pouvoir dissiper que par la mort de ce prince les ombres qu'il lui causait. Quatre assassins s'étant chargés de servir sa fureur, pénétrèrent dans la tente de Boris au moment qu'il n'avait auprès de lui qu'un domestique hongrois. Ce fidèle serviteur, à leurs regards farouches, apercevant de leur dessein, couvrit de son corps celui de son maître, dont il ne fait par-là que retarder la mort en avançant la sienne. L'ayant poignardé, ils lui coupent la tête pour avoir une chaîne d'or et une médaille que Boris lui avait données pour gage de son estime. Le prince, sans défense, tombe ensuite percé de plusieurs coups. On le charge sur un char pour le présenter au barbare Sviatopolk qui le fait achever par un varaque. Cette victime ne suffisait pas à une âme aussi atroce. Gleb, aîné fils de Vladimir, devint encore suspect à Sviatopolk, parce qu'il était en état de venger la mort de son frère. Il était tranquille à Mouzom, ignorant encore le trépas de son père. Sviatopolk lui fait dire que Vladimir, atteint d'une maladie mortelle, voudrait le voir avant de fermer les yeux. Gleb s'étant mis aussitôt en route, sous chute de cheval lui casse la jambe et l'oblige à continuer son voyage dans une barque. A quelque distance de Smolensko, un courrier dépêche

par Predlava, sa sœur, vint lui apprendre la mort de leur père. Un autre survient de la part de Sviatopolk pour lui annoncer l'assassinat de Boris. Tandis qu'il délibère sur le parti qu'il doit prendre, d'avancer ou de revenir sur ses pas, il voit arriver de nouveaux émissaires du prince de Kiev, qui lui déclarent qu'il faut mourir. Son propre cuisinier, comptant sur une récompense, s'offre de lui-même à faire, en cette occasion, l'office de bourreau. L'ayant saisi par les cheveux, et se servant avec son couteau. Sviatopolk, prince des Drevliens, apprenant les malheurs de sa famille, prend la fuite, et se sauve, dit les écrivains modernes, chez André I, roi de Hongrie, qui avait épousé sa sœur Premyslava. Mais il y a ici un anachronisme. André ne monta sur le trône de Hongrie au plutôt que l'an 1040, suivant les historiens allemands, ou 1047, selon Thwrocz et les autres écrivains hongrois. C'était par conséquent auprès du roi saint Etienne que Sviatopolk voulut se réfugier. Mais les satellites envoyés par Sviatopolk l'ayant atteint sur les monts Krapach, le mirent à mort au moment même où il commençait à croire ses jours en sûreté. L'eglise russe, ainsi que celle de Rome, ont placé, dans leur martyrologe, au 24 juillet, Boris et Gleb, l'un sous le nom de Monian, l'autre sous celui de David. Iaroslav, leur frère, prince de Novogorod, ce fils rebelle de Sviatopolk, était menacé du même sort. Les Varagues, qui l'avaient aidé dans sa révolte, se prévalurent du besoin qu'il avait d'eux pour se défendre contre son frère, et portèrent le désordre et le ravage dans Novogorod. Les habitants de cette ville, irrités de l'insolence de ces étrangers, firent main-basse sur eux et en tuèrent un grand nombre. Les Varagues demandèrent justice de ce massacre à Iaroslav, qui, dans la crainte de les avoir pour ennemis, se mit en devoir de les satisfaire. Ayant imaginé un prétexte pour rassembler les Novogorodiens qui s'étaient soulevés, il leur rendit le mal qu'ils avaient fait aux Varagues. Il s'aliéna par là les cœurs de ses sujets, sans regagner ceux de ses auxiliaires. Ne voyant plus autour de lui que des ennemis prêts à le livrer à son frère, il court à la place, assemble le peuple, et, par ses prières et ses larmes, l'engage à oublier la tragédie de la veille, et à redoubler de zèle pour son service dans la conjoncture cruelle où il se trouve. Assuré de la bonne volonté des Novogorodiens, il marche à leur tête au-devant de son frère, qui venait à lui en forces, dans la confiance de se rendre maître de sa personne et de son pays. Les deux armées, égales à-peu-près en nombre, arrivent à la fois sur les deux bords du Nieper. Pendant trois mois ni l'une ni l'autre n'ose traverser le fleuve. Un vaivode de Sviatopolk crie aux soldats novogorodiens qu'ils ressemblent à des charpentiers que leur prince gambillard (boiteux) amène sans doute pour bâtir des maisons à Kiev. L'armée, insultée, entre en fureur, veut combattre, et menace de massacrer ceux qui refuseraient de marcher à l'ennemi. Iaroslav ne laisse pas refroidir cette ardeur. Ses soldats passent le fleuve pendant la nuit. Le prince, pour les forcer à vaincre, fait brûler les barques. L'horrible Sviatopolk, qui sait ordonner des assassinats, haine et s'enivrer, ne sait pas combattre. Il fuit avant la fin de l'action, et se réfugie auprès de Boleslas, son beau-père, roi de Pologne. Iaroslav, victorieux, entre sans obstacle dans Kiev; un incendie l'avait réduite en cendres. L'an 1048, il la rebâtit, l'embellit et l'étendit. Les Petchénègues l'attaquent; il les repousse heureusement. Boleslas saisit cette occasion pour rentrer dans quelques conquêtes de Vladimir sur la Pologne, et donne aussi du secours à son indigne gendre. Les deux armées rivalisent de bravoure encore une fois en présence, séparées seulement par le Bog. Un vaivode tourna en ridicule l'embarras extraordinaire de Boleslas, et c'est encore le signal d'un combat. Le roi de Pologne saute le premier dans le fleuve; son armée le suit; celle des Russes ne peut soutenir l'impétuosité des Polonais. Iaroslav prend la fuite, accompagné seulement de trois hommes. Boleslas prend Kiev par la famine, s'empare de ses richesses, remet la ville et le trône à Sviatopolk, et y distribue

ses troupes en quartiers d'hiver. Quoiqu'il les y maintienne dans la plus exacte discipline, Sviatopolk néanmoins les fait égorger. Boleslas, irrité de cette atrocité, s'empare des trésors du perfide, séduit ou enlève les principaux boïars et habitants, emmène la princesse Predslava, dont il avait abusé ou de gré ou de force, et qu'il épousa depuis, si l'on en croit les chroniques russes, réunit la Russie-Rouge à sa domination, laisse le trône de Kiev à son infâme gendre, et retourne dans ses états. Iaroslaf, encouragé par les conseils de ses amis, les promesses, les contributions volontaires, et le zèle de ses sujets, soudoie des varangues dont le paie consistait en troupeaux, rassemble une nouvelle armée, et se présente aux portes de Kiev, qui lui sont bientôt ouvertes par la fuite précipitée de Sviatopolk.

#### IAROSLAF I, VLADIMIROVITCH, IOURI, ou GEORGES.

1019. IAROSLAF, maître du trône de Kiev, par la fuite de Sviatopolk, ne tarda guère à le voir repartir avec une armée de peïchéngues, qu'il avait rassemblés à la hâte. Il fallut en venir à une bataille qui dura trois jours, avec une fureur égale de part et d'autre. La victoire se déclara enfin pour Iaroslaf. Sviatopolk n'a pas le temps de se retirer chez son beau-père; la terreur affaiblit son corps et sa raison; ses jambes ne peuvent le soutenir; les plus sombres imaginations troublent son esprit; il voit continuellement le fer vengeur levé sur son sein. Cette cruelle agitation devient son supplice. Il meurt en forçant et en criant : *Ils m'ont frappé ! ils m'ont frappé !* Cette mort n'assure pas encore le repos d'Iaroslaf. Polotsk, son neveu, se jette, l'an 1021, sur Novogorod, entre dans la ville où il fait un butin considérable, et emmène un grand nombre de prisonniers. Iaroslaf le poursuit, l'atteint, lui enlève tout ce dont il s'était emparé, et ne le punit qu'en ajoutant deux villes à l'appanage dont ce prince jouissait. Polotsk devient un allié dont le zèle et la fidélité pour son oncle ne se démentirent jamais. Mstislaf, autre frère d'Iaroslaf, prince de Tmourakan, avait défendu avec valeur et succès les terres de son appanage contre ses voisins. Fier de ses victoires, il vient attaquer Kiev en 1022; et, ayant été repoussé, il se replie sur Tchernigof, dont il s'empare sans effusion de sang, et en fait la capitale de ses états. Iaroslaf, qui avait à cœur l'affront et les revers qu'il avait essuyés sur les bords du Bog, attaque Boleslas, roi de Pologne, qui lui fait essuyer une nouvelle défaite. Humilié, affaibli, il fait la paix avec son frère, et lui accorde la partie de la Russie qui est au levant et au midi du Borysthène. L'an 1026, une comète à queue paraît à Kiev. Ce phénomène n'était pas de bon augure en ce temps-là. Néanmoins Iaroslaf marche, en 1028, dans les Tchoudes, en Livonie, les asservit, et bâtit, dans leur pays, la ville de Derpt, en 1030. Profitant ensuite des troubles où la Pologne était tombée après la mort de Boleslas, par la faiblesse et l'imprudence de son fils Miesluf, le prince de Kiev, aide de son frère, reprend sur les Polonais, l'an 1031, la Russie-Rouge, et un assez grand nombre de prisonniers, dont il peuple les parties désertes de ses états. Enfin, il repousse les Peïchéngues, qui avaient osé bloquer sa capitale lorsqu'il était à Novogorod dont il venait de donner l'investiture à Vladimir, l'aîné de ses fils. Mstislaf étant mort, l'an 1032, sans héritier, sa domination est réunie à celle de Kiev. Peu de temps auparavant, les Novogorodiens avaient porté leurs armes jusqu'aux portes de Fer, non les portes Caspiennes, voisines de Derbent, mais les monts Oulrak, connus des anciens Russes sous le nom de Rhiphées, roches ou remparts de fer, qui protégeaient la Russie contre les attaques imprévues des nations orientales. Cette expédition des Novogorodiens ayant fait périr le plus grand nombre de ceux qui l'avaient entreprise, Iaroslaf n'est pas tenté d'en faire une nouvelle jusqu'à ce qu'il y soit

forcé par quelque bonne raison. Il demeurait en paix avec les Grecs, lorsque quelques marchands de cette nation prirent querelle avec des russes commerçants sur les terres de l'empire d'Orient. Un russe, qui on croit même avoir été un ambassadeur du prince de Kiev, est tué dans ce débat. Iaroslaf se sent obligé de venger cette insulte. Une armée de cent mille hommes, sous le commandement de Vladimir, son fils, entre par mer, l'an 1043, dans la Grèce. Constantin Monomaque, voulant conserver une alliance utile, offre des satisfactions convenables. Elles sont rejetées. La guerre devient inévitable. Le combat s'engage dans un port de la mer Noire, près du détroit de Constantinople. Le feu grégeois consume plusieurs bâtiments russes, et met les autres en desordre. Une tempête furieuse, qui s'élève dans le même temps, fait peu de mal aux vaisseaux grecs, mieux construits et mieux gouvernés que ceux des Russes, qu'elle bat, disperse, brise contre les rochers ou jette sur le rivage. Les Grecs tuent jusqu'à quinze mille russes. Les vainqueurs, après la tempête, reviennent à la charge avec vingt-quatre galères; mais ils n'y trouvent pas leur compte. Les Russes enveloppent cette escadre, prennent quatre bâtiments; les autres se brisent contre les rochers. La plupart des Grecs tombent sous le fer ou dans les liens. Ceux qui peuvent retourner à Constantinople arrivent nus et mourant de faim. Plusieurs d'entre les Russes regagnent par terre leur patrie comme victorieux, quoiqu'après beaucoup de pertes. Les Grecs les attaquent, l'an 1044, dans la Merse, les battent, et ont la barbarie de crever les yeux à leurs prisonniers. Les destins communs aux Grecs et aux Russes leur procurent une trêve volontaire: elle dure trois ans, pendant lesquels tout commerce était suspendu entre les deux nations. Leur besoin mutuel les ramène à la paix en 1047. Iaroslaf avançait en âge; et lorsqu'il se flattait de voir son fils jouir paisiblement de sa succession, la mort lui enlève ce jeune prince l'an 1054. Il meurt lui-même, le 7 février 1055, âgé de soixante-dix-sept ans, dans la trente-cinquième année de son règne. Il eut de sa femme ENGELBERGHE, fille d'Olaus, roi de Norwège (et non pas de Danemarck) six fils, Vladimir, Imsluf, Sviatolaf, Vsevolod, Igor, Viatcheslaf; et trois filles: Anne, mariée en 1051 (et non pas 1044) à Henri I, roi de France; Elisabeth, dite par contraction Elinif, femme d'Harald le Vaillant, roi de Norwège; et Anastasie, qui épousa André, roi de Hongrie. Le père de ces enfants rendit son règne à ses alliés, à ses amis, à ses sujets, et même à ses ennemis, par sa générosité, son application au bonheur public, sa franchise, sa bravoure et sa fidélité. Sa révolte contre son père est la seule tache de sa vie. L'histoire n'en dit pas les motifs. Une étude assidue de joor et de nuit avait répandu de grandes lumières dans l'esprit de ce prince. Grand nombre de copistes lui fournissaient des traductions des meilleurs ouvrages de la Grèce. Il déposa ses livres dans l'église qu'il bâtit à Kiev sous le titre de Sainte-Sophie, et qu'il enrichit d'or, d'argent et de vases précieux. Trois cents enfants de starettes et de prêtres étaient élevés et instruits gratuitement par ses bienfaits dans les lettres à Novogorod. Il fonda beaucoup d'églises et assura des revenus honorables aux ecclésiastiques, à condition qu'ils donneraient tous leurs soins à l'instruction du peuple. La foi chrétienne s'étendit beaucoup en Russie sous le règne d'Iaroslaf; mais ce fut par son exemple et par la persuasion qu'il multiplia le nombre des fidèles. Il ne porta aucune loi de rigueur contre ceux qui persistaient dans l'erreur du Paganisme. Toutes celles qu'il donna pendant son règne et qu'on a rassemblées sous le titre de *Knazbia prava* (vérités russes) portent l'empreinte de la sagesse, de l'humanité et de la justice. Elles le firent regarder en ce temps-là comme un grand législateur. On a vu d'ailleurs, par les alliances qu'il contracta, combien son nom était fameux et respecté dans la Grèce et jusque dans l'Occident. Il est aisé d'en conclure que Voltaire était fort mal informé lorsqu'il appelle Iaroslaf prince inculte d'une Russie ignorée.

**ISIASLAF I, IAROSLAVITCH, connu en Europe sous le nom de DEMETRIUS.**

1055. **ISIASLAF**, nommé au baptême **DMITRI** (Démétrius), règne après son père sur les deux principales dominations de la Russie, Kief et Novgorod. **Viatcheslaf**, le dernier de ses frères, étant mort en 1057, il tint conseil, en 1059, avec les quatre autres pour délivrer de prison **Soudaslaf**, leur oncle, que leur père avait fait renfermer, on ne sait pourquoi. Ce prince infoté, privé pendant vingt-quatre ans de sa liberté, n'en profite que pour en faire le sacrifice volontaire dans un monastère, où il prit l'habit religieux en 1060. Ses neveux, qui ne restaient plus que trois, Igor ayant de près suivi son père au tombeau, étaient destinés à une vie plus orageuse. **Vsevolod**, qui possédait en appanage la ville de **Pertchislav**, sur le **Dniéper**, avait déjà combattu avec succès les Turcs, ses voisins, l'aide même de la mort de son père. Les trois frères ayant ensuite réuni leurs forces, descendirent le **Dniéper** pour les attaquer. Les Turcs épouvantés prirent la fuite, et devinrent presque tous les victimes du froid, de la faim et de la peste. Les restes de cette nation passèrent vraisemblablement au service des vainqueurs. Les Russes depuis et long-temps après eurent en effet des Turcs parmi leurs soldats. Les **Tatars**, ou **Tartares** descendants de ces Turcs, se rendirent bien autrement formidables aux Russes, qui les appelaient **polovtsi** (chasseurs.) Ils ne vivaient effectivement que de brigandages, et habitaient entre le **Don** et le **Jaik**. Peut-être cette nation ne faisait-elle qu'un même peuple avec les **Petchéguènes**; au moins n'est-il plus parlé de ceux-ci dans l'histoire depuis le moment où l'on voit ces **polovtsi** tomber, en 1061, sur la principauté de **Péreslavlav**. **Vsevolod**, qui ne s'attendait point à cette irruption, est défait et obligé de se renfermer dans sa ville. Les barbares s'en étant rendus maîtres, la pillent, détruisent tout ce qu'ils ne peuvent emporter, et se retirent chargés de butin. Les chroniques russes parlent, sous l'an 1062, d'une comète qui se montra pendant sept nuits en Russie, et n'en parlent que comme d'un événement naturel, sans tirer de ce phénomène aucun mauvais augure; ce qui fait voir que l'ignorance des Russes les avait au moins préservés des illusions de l'astrologie judiciaire. Cependant leurs divisions intestines leur préparaient les malheurs qui devaient les faire passer sous le joug des **Polovtsi**. **Vseaslaf**, fils de ce prince **polovtsi**, traité avec tant de magnanimité par **Iaroslaf**, son oncle, entreprend la guerre en 1065, sans aucun sujet connu de se plaindre contre ses cousins et les fils du bienfaiteur de son père. Il entre, après une faible résistance, dans **Novgorod**, et y porte presque partout la flamme, sans respect pour les biens des particuliers ni pour les trésors des églises. **Isiaslaf** et ses frères, **Sviatoslaf** et **Vsevolod**, se mettent en campagne malgré les rigueurs de l'hiver, ravagent la souveraineté de leur agresseur, et le défunt lui-même en bataille rangée; après quoi ils l'invitent à une conférence, jurant sur la croix qu'il ne lui serait fait aucun mal. **Vseaslaf**, se fiant à leur serment, se rend dans la tente d'**Isiaslaf**, qui le fait arrêter et jeter à Kief dans une étroite prison. La guerre était à peine terminée par ce lâche moyen, que les **Polovtsi** firent une nouvelle irruption sur les terres des Russes. Les habitants de Kief, irrités des ravages qu'ils exerçaient après une victoire remportée sur les trois frères, demandèrent des armes pour les repousser; et sur le refus que leur en fit le vaivode, par défiance de leur bonne volonté, ils se dispersent dans la ville. Les uns vont au palais du prince qui avait pris la fuite ainsi que le vaivode; les autres courent aux prisons, d'où ils tirent **Vseaslaf**, dont ils font leur souverain et leur vengeur. **Isiaslaf** est trop heureux de pouvoir se réfugier auprès de **Bolislav II**, roi de Pologne. Son rival a le bonheur de délivrer l'état des **Polovtsi**. Mais au bout de six mois, **Isiaslaf** est ramené par le roi de Pologne, qui le rétablit sur le trône de Kief. Croyant devoir user de clémence, il pardonne à ses

sujets leur révolte. Mais son fils **Mstislav**, moins indulgent, fait donner la mort ou crever les yeux à soixante et dix habitants plus coupables que les autres: conduite que le père désapprouve, au moyen de quoi tout rentre dans le calme. **Vseaslaf**, retiré dans sa principauté de **Polotsk**, s'y croyait à l'abri du ressentiment d'**Isiaslaf**. Mais bientôt celui-ci le dérompa. Étant venu l'attaquer en 1068, il le dépouilla de ses états, dont il investit **Mstislav**, son fils. Ce jeune prince étant mort peu de temps après, fut remplacé par **Sviatoslolk**, son frère. **Vseaslaf** n'avait pas néanmoins renoncé à son patrimoine, et l'an 1071, il vint à bout de le recouvrer. L'ambition de **Sviatoslolk**, prince de **Tchernigof**, troubla la paix dont jouissait **Isiaslaf**, son frère. Avant d'entrer en guerre avec **Vseaslaf**, pour les dépouiller tous les deux, il l'engagea, l'an 1073, à réunir leurs forces pour faire la guerre à leur frère aîné. **Isiaslaf**, n'osant confier sa défense à ses sujets, prend la fuite avec sa femme et ses enfants, emportant avec lui de grandes richesses. Ses deux frères étant entrés sans opposition dans Kief, l'an 1074, **Sviatoslolk** se met en possession du trône. **Bolislav**, roi de Pologne, chez lequel le prince fugitif vint encore chercher une retraite, avait alors trop d'affaires en Bohême et en Hongrie, pour être en état de le venger de la perfidie de ses frères. **Isiaslaf**, ayant imploré aussi vainement le secours de l'empereur **Henri IV**, eut recours au pape **Grégoire VII**, et lui envoya son fils, qui fut bien accueilli. Flatté de l'occasion qui se présentait d'étendre son autorité, Grégoire, par un bref de l'an 1075, donne au fils du prince de Kief la souveraineté de la Russie, après la mort de son père, sous la condition du serment de fidélité. Il mande, au même temps, au roi de Pologne, de rendre à la Russie tout ce qu'il avait pris sur elle, parce que cet état appartenait déjà désormais à Saint-Pierre. **Isiaslaf** étant mort dans ces entrefaites, fut remplacé par son fils **Vsevolod**. Mais la jouissance de celui-ci ne tarda pas à être troublée. **Bolislav** ayant réuni dans ses expéditions de Hongrie et de Bohême, conduisit, l'an 1077, en Russie, ses troupes victorieuses, dont la seule présence obligea, sans combat, **Vsevolod** à retourner dans sa principauté de **Tchernigof**. **Boris** et **Oleg**, ses neveux, fils de **Sviatoslolk**, aidés par les **Polovtsi**, viennent l'y attaquer, le défient, et se rendent maîtres de sa ville. Dans son désastre il éprouva la générosité d'**Isiaslaf**, son frère, qui, non content de lui ouvrir un asile, arme pour sa défense et reprend **Tchernigof**. On en vint ensuite à une bataille où, combattant à la tête d'un corps d'infanterie, **Isiaslaf** est tué dans les bras de la victoire, l'an 1078, à l'âge de cinquante-trois ans. **Boris** y éprouva le même sort, qu'**Oleg** n'évita que par la fuite. **Isiaslaf**, célèbre par ses malheurs, emporta au tombeau les larmes de ses sujets, qu'il avait méritées par son courage, sa douceur, sa magnanimité. Il laissa deux fils, **Sviatoslolk** et **Iaroslolk**, dont il sera parlé dans la suite. C'est sous le règne d'**Isiaslaf** que **Nestor**, moine du monastère de **Pertchanski** à Kief, écrivit sa Chronique, le premier monument de l'histoire russe.

**VSEVOLOD I, IAROSLAVITCH.**

1078. **VSEVOLOD**, frère d'**Isiaslaf**, lui succéda sans contradiction, au préjudice des deux fils de ce dernier, et cela, conformément à l'esprit national, qui était de choisir dans la maison régnante, le prince le plus âgé, comme étant le plus expérimenté, pour remplacer le souverain défunt. La paix régna long-temps entre **Vsevolod** et ses gendre, au moyen des appanages qu'il leur donna pour les dédommager du trône qu'ils avaient manqué. **Iaroslolk**, second fils d'**Isiaslaf**, ayant été dépouillé de sa principauté par son oncle ses parents, **Vsevolod** envoya son fils **Vladimir**, qui le rétablit après avoir chassé l'usurpateur. Malgré cet important service, **Iaroslolk**, guidé par de mauvais conseils, prit les armes, l'an 1085, contre son oncle.

Il fut tout lieu de s'en repentir, Vladimir s'étant mis en marche contre cet ingrat, dont il venait de sauver les états, le contrainquant de prendre la fuite. Sa femme et ses enfants qu'il avait laissés dans une petite ville, tombèrent entre les mains du vainqueur. Lui-même, après avoir été vainement implorer le secours du roi de Pologne, vint se jeter dans les bras de Vladimir qui, du consentement de son père, lui rendit sa principauté. Il n'en jouit pas long temps, et fut assassiné dans un voyage qu'il avait entrepris. Vsevolod, son oncle, régna quinze ans à Kiev, où il mourut, le 13 avril de l'an 1093, à l'âge de soixante-quatre ans, avec la réputation d'un prince humain et vertueux, mais peu ferme dans le gouvernement. Ce fut sous son règne qu'Éphrem, métropolitain de Kiev, établit la fête de la translation des reliques de saint Nicolas, à Bari. Une bulle du pape Urbain II, qui avait envoyé ces reliques par un évêque, nommé Théodore, fixait la célébration de cette fête, au 9 mai, jour auquel les Russes la célèbrent encore aujourd'hui. Les Grecs ne l'ont jamais célébrée, ce qui prouve que la Russie alors avait plus de commerce avec l'église romaine qu'avec l'église grecque.

#### MICHEL SVIATOPOLK II, ISIASLAWITCH (1).

1093. MICHEL SVIATOPOLK, fils d'Isiaslaf, fut reconnu grand prince de Kiev, après la mort de Vsevolod, du consentement de Vladimir, qui déclara que le trône lui appartenait comme à l'aîné de sa famille. Son début sur le trône ne fut point heureux. Les Polovtsi lui ayant fait demander la continuation de la paix qui régnait entre eux et la Russie, sous le dernier règne, il prit cette démarche pour un aveu de leur faiblesse et fit mettre en prison leurs ambassadeurs. Il reconnut bientôt son erreur, en apprenant qu'ils étaient en marche pour tirer vengeance de cet outrage. N'étant pas en forces pour leur résister, il relâcha les ambassadeurs et demanda la paix. Ne pouvant l'obtenir, il se hâta de faire venir à son secours Vladimir, qui lui amena ses troupes. Déjà les ennemis s'étaient avancés dans la plaine de Kiev. Les armées combinées des deux princes s'en étant approchées, le combat s'engagea à la demande des officiers de Sviatopolk et contre l'avis de Vladimir, qui voulait qu'on offrît encore la paix les armes à la main. L'issue fut telle qu'il l'avait prévue. Le centre des Russes ayant été enfoncé, les deux ailes ne purent se défendre, et furent contraintes de pouvoir faire une retraite. Vladimir reprit la route de Tchernigof, après avoir perdu une grande partie de ses hofards et, après avoir perdu la victoire des Polovtsi, fut la prise d'une ville nommée Tortchek, qu'ils réduisirent en cendres après en avoir emmené prisonniers les habitants qui périrent tous de misère en chemin. Alors Sviatopolk humilié, demanda la paix, en suppliant à ces barbares, et eut le bonheur de l'obtenir, l'an 1094, en épousant la fille de Taigorkan, l'un de leurs chefs.

La tranquillité rétablie, par là, en Russie, ne fut pas de longue durée. L'ambition des princes qui s'enviaient réciproquement leurs apanages, ne tarda pas d'y ramener le trouble. Oleg, dont le père avait possédé la ville de Tchernigof, prétendait qu'à ce titre elle devait lui appartenir. Ayant mis dans ses intérêts les Polovtsi, il en chassa, l'an 1095, avec leur aide, Vladimir qui se retira à Périaslavl. Des conseils perfides engagèrent ce dernier à tirer une vengeance honteuse et basse des Polovtsi. Il feint de vouloir traiter de la paix avec eux, et donna en otage son fils, qui se rend dans leur camp. Il leur

l'un de leurs chefs, entre à Périaslavl, pour régler les conditions du traité. Tandis qu'on l'amuse, Sliavats, l'un des conseillers de Vladimir, arriva de nuit, accompagné de quelques Turcs, au camp des Polovtsi, d'où il enleva le fils de ce prince, après avoir massacré tout ce qui se rencontrait sous sa main. Du nombre des morts fut Kiian, frère chef des Polovtsi. Il leur, son collègue, subit le même sort à Périaslavl, avant d'avoir appris le malheur de ses compatriotes. Vladimir, après cette horrible perfidie, sentit ce qu'il avait à craindre des Polovtsi. Le plus sûr étant pour lui de les prévenir, il marcha contre eux avec Sviatopolk. Le sort des armes fut plus favorable aux princes russes qu'ils n'avaient droit de l'espérer. Ils battirent les Polovtsi, firent sur eux beaucoup de prisonniers, et revinrent chargés de butin. Mais les vaincus, nullement découragés par leur défaite, rentrèrent, presque sur les pas des vainqueurs, en Russie; et ne se retirèrent qu'après avoir brûlé la ville d'Ioures, en Ukraine. La discorde cependant continuait d'agiter la Russie par les entreprises que les princes faisaient sur les domaines les uns des autres. Sviatopolk et Vladimir, pour les accorder, les invitèrent à une conférence qui doit se tenir à Kiev. C'était une espèce de dette où les évêques, les abbés et les principaux bourgeois des villes étaient appelés: preuve que le gouvernement, alors, n'était rien moins que despotique en Russie. Elle n'eut point lieu par le refus que fit Oleg, le plus remuant de ces souverains, de s'y trouver. Mais il s'en tint une autre, l'an 1096, à Loubitch, dans la principauté de Tchernigof, où ce prince, réduit aux dernières extrémités par Matiaslaf, fils de Vladimir, fut contraint de se rendre. On y fit de nouveaux partages entre les princes; qui jurèrent de s'y conformer et de vivre, entre eux, dans la plus parfaite union: vains serments qui furent violés presque aussitôt, comme pronostics. Sviatopolk avait un frère nommé Jaropolk, qui fut assassiné. David, fils d'Igor et petit-fils de Vladimir, le Grand, lui persuada que Vasilko, fils de Rotiaslaf Vladimiritch, est auteur ou instigateur de ce meurtre. Vasilko, passait chez lui au retour de Kiev, est arrêté par ses gens, qui, après l'avoir cruellement tourmenté en présence de David, lui arrachent les yeux et le transportent à Volodimer, dans la Volhinie. Vladimir, instruit de cet attentat, se ligue avec d'autres princes russes, pour en tirer vengeance. Sviatopolk obtient la paix, en promettant de se joindre à eux pour aller attaquer David, le principal auteur du traitement fait à Vasilko. Il tint parole, après avoir essuyé plusieurs défaites, David fut dépouillé de son apanage, et réduit à quelques petites villes qu'on lui laissa pour le faire subsister.

La guerre recommença, l'an 1100, entre les Polovtsi et les Russes. Ceux-ci furent les agresseurs, et eurent presque toujours l'avantage pendant neuf campagnes que les hostilités durèrent. Sviatopolk mourut à Kiev, l'an 1113, avec la satisfaction de voir la paix régner dans sa patrie et l'union entre les princes de son sang. Pendant son règne, les Juifs s'étaient emparés du commerce de la Russie, amassant de grandes richesses au moyen des usures exorbitantes qu'ils exerçaient sur le peuple. Les Chrétiens, après la mort de Sviatopolk, se soulevèrent contre eux et en massacrèrent un grand nombre, pour se venger de la misère où les avaient réduits leurs exactions.

On a parlé ci-devant, d'après Thierock, à l'article de COLOMAN, roi de Hongrie, d'une expédition que ce prince fit en Russie, vers le commencement du douzième siècle, contre une *douchéne*, que cet historien nomme *Lancur*, et de la déroute qu'elle fit essuyer à cet injuste agresseur, après avoir inutilement employé les plus humbles prières, pour l'engager à lui accorder la paix. Mais les Chroniques russes gardant un profond silence sur cet événement, on ne peut marquer la partie de la Russie où régnaient cette prétendue *douchéne*, dont le titre était alors inconnu dans cet empire. On y connaissait encore que des princes et des princesses parus les souverains.

(1) Jusqu'ici nous avons ajouté, d'après les historiens modernes, aux noms des grands princes de Russie celui de leur père. Mais Vsevolod est le premier qui ait introduit cet usage, qui depuis lui s'est perpétué, surtout parmi les nobles, les grands, les princes et princesses du sang royal.

## VLADIMIR II, VSEVOLODITCH, DIT MONOMAQUE.

1113. VLADIMIR, puîné de Vsevolod, prince de Kief, fut choisi malgré lui et par préférence à Iaroslav, son frère aîné, pour succéder à Sviatopolk. Ce furent les exploits par lesquels il s'était distingué sous le règne précédent qui déterminèrent son élection. Dès qu'il fut sur le trône, il arrêta l'acharnement du peuple contre les Jais; mais considérant que leurs usures étaient pernicieuses à l'état, il les bannit à perpétuité de la Russie, où jamais depuis ils n'ont été tolérés. Quatre de ses fils, de huit qu'il avait, Mstislaf, Iaropolk, André et Iouri ou Georges, soutinrent la gloire de son nom par différentes expéditions. Le premier fit des conquêtes dans la Tchoude, conquit la Livonie; le deuxième défit les Polovtsi, près du Don, et leur prit trois villes; ce qui prouve que ces peuples n'étaient pas nomades; André ravagea les frontières de Pologne; Iouri remporta une victoire complète sur les Bulgares. Le père de ces princes, qui furent tous apagans, maintint parmi eux la concorde par sa prudence et la fermeté de son gouvernement. Il mourut, l'an 1125, à l'âge de soixante et onze ans.

## MSTISLAF VLADIMIROVITCH.

1125. MSTISLAF, fils aîné de Vladimir, fut son successeur dans la grande principauté de Kief. Les Polovtsi ayant tenté une nouvelle irruption en Russie, au commencement de son règne, furent repoussés par Iaropolk, son frère, quoique infirmé en forces. Les Chroniques de Russie parlent, sous les années suivantes, de plusieurs victoires que remportèrent les Russes sur ces mêmes ennemis, sur la Tchoude et sur les Lithuaniens. Mstislaf termina ses jours au milieu de ces succès, l'an 1132.

## IAROPOLK II, VLADIMIROVITCH.

1132. IAROPOLK, frère de Mstislaf, le remplaça dans la principauté de Kief par le choix des habitants. Fidèle à sa mémoire, il eut soin des princes ses enfants qu'il lui avait recommandés en mourant. Vsevolod, l'aîné de ceux-ci, était le seul pourvu d'un apagan; son père lui avait donné la principauté de Novogorod. Iaropolk assigna à ses autres neveux des souverainetés dont ils eurent lieu d'être satisfaits. Mais comme celle de Novogorod avait presque toujours été unie à la principauté de Kief, Iaropolk la retira à Vsevolod, et lui donna en échange Péréaslavl. Ce don excita la jalousie d'Iouri qui en dépouilla Vsevolod le même jour qu'il le reçut. Bientôt néanmoins il fut obligé de le restituer; mais l'échange fut ensuite rompu. Un bruit vrai ou faux s'étant répandu en Pologne que les Russes se disposaient à faire une invasion dans ce royaume, le sénateur Vlostovics s'offrit au roi Boleslas III de détourner ce coup en enlevant le grand prince; (c'est ainsi qu'on qualifiait alors celui de Kief.) Il y réussit au moyen d'une ruse qu'il imagina. S'étant rendu à la cour de Iaropolk, il s'y donna pour un homme injustement persécuté par le roi de Pologne qu'il prit comme un tyran détesté de ses sujets tout prêts à le livrer à la première puissance qui viendrait l'attaquer. Il mit tant d'artifice dans ses discours que le grand prince l'admit dans sa plus intime confiance, et s'ouvrit à lui des dessein qu'il avait sur la Pologne. Maître de son esprit, il l'engagea un jour dans une partie de promenade à la campagne; et, l'ayant tir adroitement à l'écart, il le fit enlever par des gens apogés qui l'amenèrent prisonnier à Cracovie. Pour le délivrer il fallut que ses frères payassent une rançon proportionnée à l'importance du captif. Mais il eut quelques années après sa revanche. Iaroslav, fils naturel de Vladimir Monomaque, ayant été classé de Halicz, dans la Russie-Rouge, qu'il avait en apagan, s'était réfugié auprès de Boleslas. Les habitants, gagnés par Iaropolk, réde-

mandent leur prince au roi de Pologne, et l'exhortent à le ramener lui-même, l'assurant qu'ils sont non-seulement disposés à le recevoir, mais déterminés à le défendre contre ceux qui s'opposeraient à son retour. Des nobles hongrois, établis dans la Russie-Rouge, appuient les instances de ces habitants, et décident Boleslas à venir le retablir, avec promesse de leur secours. Il part avec une armée assez faible, et trouve en arrivant les Hongrois réunis aux habitants qui s'ouvrent pour lui mener desfilés sa troupe. Mais dès qu'elle est passée, ils enveloppent le roi qui voit paraître Iaropolk avec une armée considérable. Il se livre alors un combat entre les troupes de Boleslas et les Russes, d'où le premier n'échappa, couvert de blessures, qu'après s'être défendu avec la plus étonnante valeur. Honteux d'avoir donné dans le piège, il en mourut de chagrin la même année 1138. (Voy. les *rus de Pologne*.) Iaropolk, après s'être vengé du roi de Pologne, eut à soutenir les attaques de divers princes de sa maison, et sur-tout des fils d'Oleg, qui étant issus de Sviatopolk, souffraient impatiemment de se voir exclus du trône par la postérité de Vsevolod, c'est-à-dire la branche cadette. Iaropolk, ayant triomphé, non sans de grandes difficultés, de ses rivaux, termina ses jours, l'an 1140, avec la réputation d'un prince humain, juste et bien-faisant.

## VIATCHESLAF VLADIMIROVITCH.

1140. VIATCHESLAF, frère d'Iaropolk et son successeur, n'eut pas la force de se maintenir sur le trône de Kief où les vœux unanimes de la nation l'avaient placé. Vsevolod, fils d'Oleg, étant venu l'attaquer, le força d'en descendre au bout de douze jours. Le prince dépossédé retourna à Tourouf, son premier apagan.

## VSEVOLOD II, OLEGOWITCH.

1140. VSEVOLOD, fils aîné d'Oleg, dès qu'il se vit maître du trône de Kief par la cession de Viatcheslaf, forma le dessein de dépouiller de leurs apagans tous les princes de la race de Vladimir Monomaque. Il excita par-là de grands troubles en Russie. La ville de Novogorod, qui se gouvernait en forme de république, montra le plus d'opposition à ses vues ambitieuses. Après avoir chassé plusieurs de ses gouverneurs qu'il lui avait successivement donnés, elle le fit consentir à lui accorder Sviatopolk, mari de sa sœur et fils de Mstislaf Vladimirovitch. Vladislav II, roi de Pologne, travaillait dans le même tems à reprendre sur ses frères les apagans que leur avait assignés Boleslas III, leur père. Les ayant réduits à se renfermer dans la ville de Posnanie, il engagea Vsevolod à lui envoyer du secours pour les forcer dans cet asile. Mais les troupes combinées des Russes et des Polonois s'étant livrées à la débauche dans leur camp, y furent tuées en pièces dans une sortie des assiégés, sans pouvoir se défendre, plongées comme elles étaient dans l'ivresse et le sommeil. Ce revers, qui eut de l'an 1146, fut suivi de la fuite de Vladislav, et bientôt après de la mort de Vsevolod.

## IGOR II, OLEGOWITCH.

1147. IGOR, frère de Vsevolod, fut élu pour lui succéder, et débuta par manquer à la promesse qu'il avait faite de supprimer une partie des impôts que son prédécesseur avait établis. Le mécontentement que causa cette infidélité, s'accrut par les mauvais choix qu'il fit de ses ministres, gens corrompus qui foulaient les peuples et vendaient la justice. Les Kievliens, bientôt las d'un gouvernement aussi tyrannique, firent venir Iaroslav, fils de Mstislaf pour les en délivrer. Igor s'étant mis en campagne pour le repousser, fut abandonné des siens et obligé de prendre la fuite après un règne de six semaines.

## ISIASLAF II, MSTITSLAWITCH.

1147. ISIASLAF s'étant mis en possession du trône de Kief après la fuite d'Igor, envoya des troupes à sa poursuite afin de l'assurer de sa personne. On le trouva caché dans un marais d'où il fut amené au nouveau souverain qui le fit jeter dans un cachot. Viatcheslaf, tranquille jusqu'alors, sentit tout-à-coup son ambition se réveiller en voyant Isiaslaf placé sur le trône dont il avait été renversé. Il leva des troupes pour y remonter, et fit des conquêtes rapides qui semblaient lui promettre celle de la première souveraineté de Russie ; mais ses efforts furent aussi prompts que ses succès. Il perdit à la fin de la même campagne non-seulement ce qu'il venait de conquérir, mais encore sa principauté de Rostof dont Isiaslaf investit l'un de ses fils.

Le malheureux Igor, du fond de sa prison, causait toujours de l'inquiétude à celui qui l'avait supplanti. Il avait un frère aîné pour ses intérêts, Sviatopolk, prince de Novogorod-Severski, qui brûlait du désir de le venger. Isiaslaf envoya contre lui une armée considérable qui porta le ravage dans ses états et le réduisit à demander la paix. Mais la condition ignominieuse qu'on y mit en la lui offrant ne lui permit pas de l'accepter ; c'était d'abandonner son frère. Il arma mieux s'exprimer et se retirer chez les Viatchesles. Igor, apprenant dans sa retraite les malheurs de son frère, fit demander au prince de Kief la permission d'embrasser la vie monastique. On s'imaginait aisément qu'elle ne lui fut point refusée. Mais son changement d'état ne rendit pas la paix à la Russie. Bientôt après on y vit reparaître Sviatopolk avec de nouvelles forces. Isiaslaf se met en marche pour aller à sa rencontre, et charge en partant Vladimir, son frère, qu'il avait établi gouverneur de Kief en son absence, de lui envoyer du secours. Les Kievliens déclarent qu'ils sont prêts à secourir leur prince ; mais ils exigent en même-temps la perte d'Igor, la cause innocente de cette guerre. Transportés de fureur, ils courent en foule au monastère de cet infortuné, l'enlèvent au pied de l'autel où l'on célébrait le messe, et le traînent jusqu'au parais. Vladimir survient pour le retirer de leurs mains. On se l'arrache tour-à-tour ; et enfin son protecteur parvient à l'amener dans la cour du palais dont les portes sont aussitôt fermées. Le peuple les enfonce, voit Igor dans le vestibule, le saisit, le renverse, le traîne et le massacre. Sviatopolk, résolu de venger la mort de son frère, continua la guerre avec une nouvelle ardeur. Elle se termina, l'an 1149, par une bataille donnée près de Pérciaslavle, où l'armée du prince de Kief fut mise en déroute après une action des plus sanglantes, quoique de peu de durée. Alors s'étant saisi dans sa capitale, il en emporta ce qu'il avait de plus précieux, et alla chercher avec sa femme et ses enfants un asile à Volodimer qu'il venait de donner à son frère en apanage.

IOURI I<sup>er</sup>, ou GEORGES VLADIMIROVITCH.

1149. IOURI, prince de Suzdal, fils de Vladimir, placé sur le trône du Kief après la fuite d'Isiaslaf, vit bientôt reparaître son rival, accompagné des rois de Hongrie et de Pologne, ses alliés par le sang. Mais, appuyé du secours de Viatcheslaf, son généreux frère, il mot en fuite les ennemis, et va faire le siège de Louchiak, où Vladimir, frère d'Isiaslaf, s'était renfermé. André, fils d'Iouri, se fit admirer par la valeur avec laquelle il repoussa les assiégés, n'ayant que deux hommes avec lui, dans une sortie qu'ils firent. Mais ce qui mit le comble à sa gloire ce fut le conseil qu'il donna à son père de consentir à la paix qu'Isiaslaf lui demanda. Il fut convenu que chacun resterait en possession de ce qu'il avait au moment de la pacification. Iouri, croyant alors n'avoir plus d'ennemis, se livra aux plaisirs et à la débauche. Les Kievliens, indignés de cet état d'indolence, engagèrent Isiaslaf à revenir. Dès qu'il parut sous les murs de

Kief, Iouri, sans oser risquer le combat, se retira. Mais Vladimirko, prince de Halitz, lui ayant rendu le courage, la même avec une armée dont la seule présence met en fuite son rival. Celui-ci néanmoins, assés de l'attachement des Kievliens, ne désespéra point du retour de la fortune. Ayant eu l'adresse de mettre dans ses intérêts Viatcheslaf et d'obtenir de Hongrie un secours de dix mille hommes, il va se présenter devant Bielgorod, que Boris, fils d'Iouri, abandonne à son approche. Le vainqueur, de là, s'avance vers Kief dont les portes lui sont ouvertes dès qu'il parait. Iouri, averti de la prise de Bielgorod, avait prévu son arrivée par la fuite.

## ISIASLAF, rétabli.

1150. ISIASLAF en remontant sur le trône de Kief y fit assoir à côté de lui, par reconnaissance, son oncle, Viatcheslaf. Mais celui-ci, content de l'honneur d'être son collègue, lui abandonne les rênes du gouvernement. Isiaslaf ne les laissa pas flotter à l'exemple de son rival. La disgrâce néanmoins avait rendu le courage à ce dernier ; et il n'oublia rien pour effacer la honte de sa fuite. André, son fils, et le prince Vladimirko secondèrent avec ardeur les efforts qu'il fit pour son rétablissement. Mais ni les plus sages mesures, ni les stratagèmes les mieux ourdis, ni les batailles livrées pour sa défense, n'eurent un heureux succès. Obligé d'aller se renfermer à Pérciaslavle, il se trouva trop heureux d'obtenir la paix d'Isiaslaf qui était venu l'assiéger. Elle fut jurée et presque aussitôt violée de sa part. Isiaslaf, informé qu'il sollicitait le prince de Halitz à faire de nouveaux préparatifs contre Kief, et mendait le secours des Polovtsi, appelle de son côté les Hongrois qui arrivent au nombre de douze mille hommes. Mais ces troupes mal disciplinées furent surprises, comme elles étaient plongées dans l'ivresse, et taillées en pièces par Vladimirko. Cette défaite, disent les chroniques russes, fut bien vengée l'année suivante par Etienne, roi de Hongrie. Mais c'était alors Geisa II qui régnait en ce pays. Quoiqu'il en soit, les entreprises continuelles d'Iouri et les incursions des Polovtsi, ses allies, dit un auteur moderne, obligèrent Isiaslaf d'avoir toujours les armes à la main jusqu'à sa mort arrivée l'an 1154.

## ROSTISLAF MSTITSLAWITCH.

1154. ROSTISLAF, frère d'Isiaslaf et prince de Smolensko, fut préféré, comme l'aîné de sa maison, à Mstislaf, fils du prince défunt, pour le trône de Kief. Ce fut Viatcheslaf, vivant encore alors, qui détermina ce choix. Ayant pris des ombrages contre Isiaslaf, prince de Tchernigof, il alla l'attaquer contre l'avis de ses vassaux. Mais Isiaslaf s'en présenta avec des forces prépondérantes, la frayeur saisit l'armée du prince de Kief, dont une partie l'ayant abandonné, il fut contraint de prendre la fuite ; et par sa retraite il laissa le trône à son rival.

## ISIASLAF III, DAVIDOVITCH.

1154. ISIASLAF, à la demande des Kievliens, prit possession du trône abandonné par Rostislaf. Mais Iouri, qui n'y avait pas renoncé, l'obligea presque aussitôt d'en descendre. Alors il retourna dans sa principauté de Tchernigof qu'Iouri, qui déjà s'en était emparé, consentit à lui rendre.

## IOURI VLADIMIROVITCH, pour la deuxième fois.

1154. Iouri rétabli dans Kief, à l'âge de soixante-trois ans, comme il l'avait ardemment désiré, n'y goûta pas les douceurs de la tranquillité. Les Polovtsi, qui l'y avaient amené, cherchèrent sur sa route, en s'en retournant, des brigandages qui soulevèrent

contre eux les Russes. Ceux-ci les ayant surpris de nuit dans leur camp, leur rendirent, par un horrible massacre, le mal qu'ils en avaient reçu. Les Polovtsi, vindicatifs et brigands comme ils étaient, ne manquèrent pas de revenir l'année suivante pour prendre leur revanche. Jouri marcha en personne contre eux ; mais les deux armées, l'une qu'elles furent en présence, se trouvant en forces égales, n'osèrent risquer le sort d'une bataille. Le prince de Kief, plus timide, offrit aux barbares des présents avec lesquels ils reprirent la route de leur pays, laissant toujours sur leur passage des traces de leur avide voracité. Jouri avait donné pour prince aux Novogorodiens Mstislaf, son fils. Apprenant, en 1157, qu'ils l'avaient chassé, il se préparait à punir cette révolte, lorsque la mort vint terminer ses jours. Ce prince avait de grandes qualités mêlées de beaucoup de vices. Les villes qu'il bâtit sont des monuments qui perpétuent sa gloire. Les deux principales sont Volodimer, sur la Klazma, qui devint bientôt la capitale de l'empire, et Moscou sur le confluent de la Moskova et de la Néglina.

## DEUXIÈME DYNASTIE.

### GRANDS PRINCES DE VOLODIMER.

#### ANDRÉ I<sup>er</sup>, IOUREWITCH.

1157. ANDRÉ, fils d'Iouri, pour la défense duquel il avait souvent agi, comme on l'a vu, sa valeur, était prince apanagé de Suzdal du vivant de son père, et y avait joint Volodimer où il s'était fait bâtir un palais. A la mort d'Iouri, les habitants de ces deux villes s'accordèrent à le choisir pour leur souverain indépendant et absolu. D'autres villes et plusieurs princes apanagés lui déférèrent le même honneur. A cette époque la souveraineté de Suzdal s'étendait sur Volodimer, Rostof et Moscou ; elle touchait d'un côté à Kief et de l'autre aux confins de la grande Bulgarie située à l'est du Volga. Dès lors la domination de Kief, moins puissante et moins étendue, continua de s'affaiblir par diverses causes, dont les principales furent les fréquents changements de règne, qui furent tels que dans le cours de quatre années elle changea neuf fois de souverains, les guerres intestines et les incursions des Polovtsi. La décadence de cette ville lui fit perdre le titre de capitale, qui fut transporté à Volodimer. Les souverains de celle-ci furent depuis regardés comme les grands princes de Russie. André, soigneux d'entretenir la paix avec les princes de son sang, tourna ses armes contre les grands Bulgares. C'était un peuple qui s'enrichissait par l'industrie et le commerce. Sa prospérité piqua la jalousie des Russes, et paraît avoir été le principal motif qui porta le grand prince à lui déclarer la guerre. Il la fit heureusement et revint triomphant de cette expédition, chargé du butin qu'il avait fait à la prise de Barkimof, capitale de la Bulgarie, et de trois autres villes qu'il réduisit en cendres. Commandant Kief commençait à se relever de ses pertes sous le gouvernement de Mstislaf Iassiodowitch, dont le fils, Roman, était devenu prince de Novogorod, par le choix libre des habitants. André, craignant qu'elle ne reprit son ancienne prééminence, rassembla une puissante armée que deux princes apanagés vinrent renforcer, et l'envoya sous les ordres de Mstislaf, son fils, contre le prince de Kief. La ville, après une vigoureuse défense, eut emporté d'assaut, l'an 1168, et pillée durant trois jours. Son souverain avait eu le bonheur de s'échapper par la fuite, mais avec tant de précipitation, qu'il avait laissé sa femme et un de ses fils à la merci du vainqueur, qui les fit mettre aux fers. Kief ne put de long-temps se relever de ce désastre. La justice rigoureuse qu'André se crut obligé d'exercer contre un de ses beaux-frères, complice d'un crime capital, fut l'occasion de sa mort. Les parents de celui qu'il avait condamné au dernier

supplice, ayant formé entre eux un complot, l'assassinèrent, l'an 1170, au milieu de la nuit, dans son palais à Bogoulioubski, ville qu'il avait bâtie et qu'il s'occupait à embellir.

#### MIKHAIL, ou MICHEL, IOUREWITCH.

1175. MIKHAIL, fils d'Iouri, parvint au trône de Volodimer après une anarchie d'environ cinq ans, pendant laquelle plusieurs prétendants se disputèrent cette principauté. Son règne fut court et ne dura qu'un peu plus d'un an. Il laissa en mourant un fils, nommé Gleb, qui ne lui succéda point.

#### VSEVOLOD III, IOUREWITCH.

1177. VSEVOLOD, frère de Mikhail et son successeur dans la principauté de Volodimer, débata sur le trône par la recherche des assassins d'André, qu'il fit noyer dans des corbeilles d'osier. Une victoire qu'il remporta huit jours après la mort de son frère sur Mstislaf, prince de Rostof, et les succès qu'il eut ensuite sur d'autres princes russes, répandirent la terreur de son nom dans Novogorod. Cette république si remuante et si portée à se révolter contre ses maîtres, vint au-devant du joug d'un conquérant à qui rien n'avait encore pu résister, et rechercha son amitié par tous les moyens propres à l'obtenir. Vsevolod, joignant la clémence à la valeur, s'opposa à la fureur de son peuple qui voulait crever les yeux aux princes qu'il avait vaincus. Pour les soustraire aux regards de ses forcenés, il les fit renfermer en attendant l'occasion de les renvoyer en secret chez eux. La Russie depuis plusieurs années jouissait d'un calme profond, lorsqu'elle vit subitement reparaitre en corps d'armée les Bulgares déterminés à venger leurs dernières défaites. Cette irruption, à laquelle on ne s'attendait pas, eut tout le succès qu'ils s'en étaient promis. Ils pillèrent et massacrèrent impunément. Mais en se retirant ils laissèrent les Russes bien déterminés à prendre leur revanche. Vsevolod n'oublia rien pour la rendre complète. Fortifié du secours de plusieurs princes russes, il leva une armée considérable que les Polovtsi vinrent renforcer, et la mena, l'an 1181, devant la capitale de Bulgarie, dont il emporta les principales fortifications. Mais ayant perdu son neuveu dans une sortie des assiégés, cet événement le consterna, ainsi que toute son armée qui comptait beaucoup sur la valeur et l'habileté de ce jeune prince. L'entreprise en demeura là : on convint de part et d'autre de quelques articles préliminaires de paix, et l'armée russe se retira. Les faits qui se passèrent depuis cette époque jusqu'à la fin du règne de Vsevolod ne méritent point, dit M. le Clerc, d'être rapportés. Ce prince mourut l'an 1212, quelques jours après avoir donné la souveraineté de Volodimer à son fils Iouri, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, et avoir apanagé chacun de ses autres fils au nombre de cinq.

#### IOURI, ou GEORGES II, VSEVOLODOWITCH.

1212. IOURI, fils puîné de Vsevolod, devenu grand prince par le choix de son père, contraire à l'usage établi, indisposa par-là Constantin, son aîné, prince de Rostof. Mais, apprenant qu'il se préparait à faire valoir les droits de sa naissance par la voie des armes, il le prévint, et l'effraya tellement qu'il le força à demander la paix. Mstislaf, ou Micalaf, jouissait alors de la principauté de Halitz, ou de Galicie. Les habitants, mécontents de son gouvernement, obtinrent, pour le remplacer, d'André II, roi de Hongrie, Coloman, son fils, qui, s'étant rendu sur les lieux, chassa Mstislaf, et se fit couronner, l'an 1214, roi de Galicie. Mais à peine fût-il en possession de cette souveraineté, qu'il se crut tout permis. Il débuta par proscrire le rit grec et chasser le clergé russe. Il fit venir des ecclésiastiques latins, et persécuta tous ceux qui ne voulaient pas entrer dans la communion romaine. Par ce système impudent, il souleva ses nouveaux sujets qui rappellèrent Mstislaf

retiré à Smolensko. Bataille entre les deux rivaux, Mstislaf la perdit avec la liberté qu'il ne reconquit qu'au bout de deux ans (*l'oy. Andee II, roi de Hongrie*). Mstislaf, rétabli dans sa principauté d'Halitz, se joignit, l'an 1217, à Constantin, dont l'ambition s'était réveillée, pour recommencer la guerre contre Iouri. Celui-ci ayant été délaissé dans une bataille, s'enfuit presque nu jusqu'à Volodimer, où les deux princes victorieux le poursuivaient, mais à pas lents par commiseration. Iouri, les voyant près d'investir la ville, vint se remettre à leur discrétion, et ne demanda que la vie et la liberté. Constantin, trop généreux pour abuser du malheur de son frère, lui fit présent d'un spongon où ce prince et sa famille trouvèrent une bonnette retirée.

### CONSTANTIN VSÉVOLODOWITCH.

1217. **CONSTANTIN**, frère d'Iouri II, devenu maître de Volodimer, en partit après s'être fait prêter serment de fidélité par les habitants, pour aller réduire Iaroslaf, son autre frère, qui prétendait lui enlever cette principauté. Iaroslaf, renfermé dans Périaslavl, ne vit pas plutôt arriver, contre son attente, l'armée de Constantin, qu'il demanda la paix. Elle lui fut accordée de bonne grâce. Mais la mauvaise constitution de Constantin lui permit à peine de jouir du succès de ses armes. Il rapporta chez lui une maladie de lagueur, qui le conduisit, l'an 1218, au tombeau. Avant que d'y descendre, il fit venir son frère Iouri, et lui rendit ses états, en lui recommandant ses enfants qu'il avait épousés.

### IOURI, rétabli.

1218. **IOURI**, en remontant sur le trône de Volodimer, y reporta la même stupidité et la même présomption qui avaient occasionné sa chute. L'an 1223, sur les menaces d'une irruption des Tartares nomades, commandés alors par Genghizkhan, les princes de Russie s'assemblèrent à Kief, d'où ils envoient demander au prince de Volodimer des secours pour résister à ces ennemis. Les Tartares, instruits de la délibération de cette assemblée, envoient aux princes russes des ambassadeurs pour leur demander la paix, en protestant qu'ils n'en voulaient qu'aux Polovtsi. On soupçonna de mauvaise foi ces députés, et sur ces soupçons, ils sont massacrés. La guerre est alors déclarée aux Russes par les Tartares qui passent des terres des Polovtsi, où ils avaient déjà pénétré, sur celle de Russie. Mstislaf, prince de Halitz, le plus brave et le plus entreprenant de ceux de sa nation, apprenant qu'ils ont un corps d'observation non loin du Niéper, traverse ce fleuve avec un détachement de mille hommes, et va surprendre l'ennemi qu'il bat et met en fuite. Son armée, forte de vingt mille hommes, était venue le joindre, accompagnée de celles des autres princes et des troupes des Polovtsi, remporte une nouvelle victoire sur les Tartares qui disparaissent et fuient avec tant de précipitation, qu'en les poursuivant on fut huit ou dix jours sans pouvoir les rencontrer. Mais s'étant posés dans un terrain avantageux non loin de l'embouchure du Don ou Tanais, ils y attendirent l'armée des Russes, qui, les ayant attaqués témérairement et sans concert entre les chefs, fut mise en déroute avec une perte si considérable, que de cent mille hommes dont elle était composée, il ne s'en sauva pas la dixième partie. Les Tartares, après cette victoire, s'étant répandus dans la Russie, la devastèrent impunément, et ne se retirèrent que lorsqu'ils furent las de piller et de massacrer. Délivrés de ces ennemis, les princes russes s'en firent de nouveaux entre eux par leurs dissensions. L'indolent Iouri n'y prit point de part; lui qui, en qualité de grand prince de Russie, aurait dû employer son autorité pour les ramener. Il n'avait point participé non plus à la déroute du Tanais, parce que ses troupes, qu'il n'osa conduire en personne, étant parties trop tard, apprirent ce malheur sur la

route. Iouri, dont la vue ne se portait jamais sur l'avenir, se flattait surtout depuis la mort de Genghizkhan, que la retraite des Tartares était sans retour. Mais, l'an 1236, tandis qu'il célébrait avec pompe les nœuds de deus de ses fils, il apprend que les Tartares, au nombre de six cent mille, sont retirés dans la Russie, sous la conduite de Batou-khan, neveu du grand khan Oktai, et commencent le siège de Riazan. Les assiégés lui demandent un prompt secours; il temporise, et la place est emportée d'assaut, avant que les troupes qu'il y envoyait n'arrivent. Kolouma et Moskou subissent ensuite le même sort. Enfin les vainqueurs viennent se présenter sous les murs de la capitale abandonnée par son lâche souverain. Ils en forcent les portes après une faible résistance, et se repandent dans les différents quartiers le fer et la torré à la main. Les princes et les princesses, l'archevêque et tout ce qu'il y avait de plus distingué, s'étaient réfugiés dans la cathédrale. Ils y périrent dans les flammes. Ce désastre, qu'apprend Iouri dans sa retraite, ranime son courage. Il attendait l'ennemi avec un corps de troupes. Dès qu'il le voit paraître, la bataille s'engage. Les Russes, animés par l'exemple de leur prince, font balancer la victoire. Iouri se précipite à travers les dangers; ses soldats le suivent; mais il tombe sous les coups de l'ennemi; des lori, rien ne résiste aux Tartares. Une petite ville, nommée Torjoka, qu'ils assiégèrent ensuite, sentit leurs efforts avec une valeur qui leur fit perdre quatre mille hommes pour s'en rendre maîtres. Ce fut le terme de leur funeste expédition. Rasasiés de sang, chargés de butin, ils retournent vers les bords du Volga, dans le pays des anciens Bulgares, séjour qu'ils s'étaient choisi.

### IAROSLAF II, VSÉVOLODOWITCH.

1237. **IAROSLAF**, prince de Novogorod et frère d'Iouri, dès qu'il apprend sa mort et la retraite des Tartares, remet sa principauté à son fils, Alexandre, et court se mettre en possession des cendres et des débris de Volodimer. Il commençait d'en relever les ruines, lorsqu'en 1239 Batou entra dans la Russie méridionale, où il prit sans effort Périaslavl qu'il traita humainement, et saccagea Tchernigov qui lui avait résisté. De retour au Kaptchak, où il avait établi sa horde, il renvoya, l'année suivante en Russie, Mangou, pour achever la dissolution de cette malheureuse contrée. Mikhail, prince de Kief, sommé par Mangou de venir lui faire ses soumissions, fait mettre à mort le député, et prend la fuite. Il est remplacé par Rostislaf, dont le nemesnick ou lieutenant défend la place contre les Tartares, avec une valeur qui les étonne. Elle est emportée à la fin et saccagée. Mais Batou, qui était venu à ce siège, rend justice à la bravoure du nemesnick et le traite avec honneur. D'autres villes éprouvèrent le même sort que Kief; et pour comble de malheur, la Russie, après le départ des Tartares qui étaient passés en Pologne, et de la en Hongrie, voit fondre sur elle une armée de suédois, commandée par leur roi Eric le Bègue, que les chevaliers porte-glaives de Livonie avaient excités, dit-on, à cette incursion. Alexandre, prince de Novogorod, marcha au-devant de ces ennemis, quoiqu'inférieur en forces, et leur livra, sur les bords de la Neva, une bataille qui les obligea de regagner en diligence les vaisseaux qui les avaient amenés. Cette victoire, dont l'histoire de Suède ne fait point mention, valut à celui qui l'avait remportée le surnom de Nevski. Iaroslaf, son père, jouissait cependant de la tranquillité à Volodimer. Gaiouk - Khan ayant succédé, l'an 1236, à son père Oktai, le prince de Volodimer fut sommé par Batou d'aller lui rendre ses hommages à Carnacorum, sa capitale. Il s'acquitta de ce devoir, et fut bien accueilli du grand khan. Mais il mourut sur la route en s'en revenant.

### SVIATOSLAF VSÉLODOWITCH.

1237. **SVIATOSLAF** ayant appris la mort de Iaroslaf, son



frère, vint se mettre en possession du trône de Volodimer. Mais il en fut presque aussitôt renversé par Mikhaïl, son neveu, cinquième fils de Iaroslaf. L'usurpateur ne tarda guère à recevoir lui-même la punition de son attentat. Les Lithuaniens étant venus l'attaquer, il prit dans la bataille qu'il leur livra. Ceux de ses frères, qui possédaient des apanages dans la principauté de Suzdal, vengèrent sa mort en chassant les Lithuaniens après les avoir défaits. Le prince Alexandre, dont les Tartares n'avaient point enlevé la principauté, ne se hâta pas d'aller faire ses soumissions au grand khan. Mais, craignant qu'un trop long délai l'occasionnât sa perte, il se rendit à Caracorom, avec André, son frère, et charma, par sa figure et ses manières nobles le Tartare. Non content de lui confirmer la domination sur le nord de la Russie, le khan y joignit la Russie méridionale, et donna en même-temps au prince André la souveraineté de Volodimer, avec promesse de lui fournir des troupes pour s'en mettre en possession. Il tint parole; et, avec le secours des Tartares, André, l'an 1249, contraignit Svistoslav, son oncle, de lui céder le trône qu'il occupait. Mais, l'an 1251, ayant encouru (on ne sait pour quel sujet), la disgrâce de ses protecteurs, il fut réduit à chercher son salut dans la fuite, après avoir perdu contre eux une sanglante bataille.

#### ALEXANDRE I<sup>er</sup>, IAROSLAWITCH NEYSKI.

1251. ALEXANDRE apprit dans la grande horde des Tartares où il était resté, le malheur d'André, son frère. Nommé par le grand khan pour aller le remplacer, il se rendit à Volodimer, d'où il rassembla les familles que la crainte des Tartares avait dispersées. Il se démit en même-temps de la principauté de Novogorod, en faveur de Vassili, son fils, prince rempli de valeur, qui bientôt après la défendit avec succès contre une irruption des Lithuaniens réunis aux Livoniens, et contre les artifices de Iaroslaf, son oncle paternel, appliqué, par jalousie, à lui débaucher ses nouveaux sujets. Batou-khan étant mort l'an 1258, eut pour successeur dans la horde du Kaptchak, Berkeï, son frère, dont l'avènement au trône fut annoncé aux Russes, par des officiers qu'il avait chargés de faire le dénombrement des différentes principautés russes, d'y prendre connaissance des différentes fortunes, et d'y imposer un tribut. Les Novogorodiens, ayant Vassili à leur tête, s'opposèrent à ce dénombrement et à toute imposition de tribut. Le soulèvement fut tel, qu'Alexandre, pour en prévenir les suites, s'étant rendu sur les lieux, déposa son fils et le chassa. Ce ne fut point assez pour calmer les esprits irrités, ni pour détourner les effets de la vengeance des Tartares. Alexandre fut obligé d'employer la sévérité des châtimens contre les Novogorodiens rebelles, et de faire plusieurs voyages à la horde du Kaptchak pour fléchir le colère du khan. Il eut l'habileté d'y réussir. Mais il mourut en rapportant la paix en Russie l'an 1264. L'église russe l'a mis au nombre des saints.

#### IAROSLAF III, IAROSLAWITCH.

1264. IAROSLAF qu'Alexandre, son frère, avait chassé de Novogorod dont il s'était emparé, et qui avait trouvé moyen d'y rentrer pendant le dernier voyage d'Alexandre à la grande horde, devint son successeur à Volodimer. Un prince lithuanien, nommé Domant, s'étant retiré à Pleskov avec sa famille pour y recevoir le baptême, les habitants, touchés de son zèle, lui déferrèrent leur principauté, du consentement des citoyens de Novogorod, dont Pleskov était une dépendance. Iaroslaf voulut en vain faire casser cette élection. Ceux qui l'avaient faite la maintinrent, et n'eurent pas lieu de s'en repentir. Domant, à la tête de ses nouveaux sujets, porta la guerre en Livonie, et la fit avec succès. Les Livoniens vaincus, l'an 1269, reporter chez les ennemis les maux qu'ils en avaient soufferts. Mais

voyant avancer contre eux l'armée de Novogorod, ils ne pensèrent plus qu'à demander la paix, et se crurent trop heureux de l'avoir obtenue. On desapprouva cette paix à Novogorod, et Iaroslaf se joignit à la république pour continuer la guerre. Mais, après quelques hostilités, désarmé par les supplications des Livoniens, il confirma le traité que Domant avait fait avec eux. Fier d'avoir inspiré de la terreur à des étrangers, Iaroslaf crut pouvoir de même en imposer aux Novogorodiens, et écrivit parmi eux sa puissance, en resserrant leur liberté. Mais ses premières tentatives les ayant soulevés, ils lui déclarèrent qu'ils ne voulaient plus demeurer soumis à son gouvernement. En vain pour les réduire appela-t-il à son secours les Tartares. Ceux-ci, après s'être mis en marche, reconnaissant que l'autorité du khan n'était point compromise dans cette querelle, rebrousèrent chemin, et laissèrent aux parties intéressées le soin de la vider. Enfin, l'an 1270, elle fut terminée par les soins charitables du métropolitain de Kiev, qui engagea les Novogorodiens à se rendre aux soumissions que Iaroslaf leur envoyait faire, et à ouvrir leurs portes à ses députés. Peu de temps après il fut obligé de faire un voyage à la grande horde, d'où il ne revint pas, étant mort sur la route.

#### VASSILI IAROSLAWITCH.

1272. VASSILI, ou BASILE, qui s'était déclaré pour les Novogorodiens contre Iaroslaf, son frère, fut reconnu pour son successeur après sa mort. Il comptait régner également à Novogorod, comme avaient fait plusieurs des princes de Volodimer. Mais les Novogorodiens jugèrent à propos de se donner au prince Dmitri, son oncle. Guerre entre les deux rivaux. Dmitri fit d'abord face à son oncle. Mais les Tartares ayant ensuite pris les intérêts de Vassili, obligèrent le neveu de lui abandonner sa principauté. L'oncle ne jouit pas long-temps de sa fortune, et mourut à la fleur de l'âge l'an 1276.

#### DMITRI I<sup>er</sup>, ALEXANDROWITCH.

1276. DMITRI, ou DÉMÉTRIS, fils du prince Alexandre, fut reconnu pour successeur du prince Vassili, son oncle. André, son frère, piqué de jalousie et dévoré d'ambition, cherche aussitôt les moyens de le supplanter. S'étant transporté à la horde du Kaptchak, il y représente le nouveau prince de Volodimer comme un ennemi dangereux qui fait des préparatifs en secret pour s'affranchir de la dépendance des Tartares. La calomnie prit faveur, et André rapporta en Russie un ordre de Mangou-Timour aux différents princes de réunir leurs forces à celles des Tartares qu'il envoyait sur les lieux, pour chasser le prince de Volodimer. Dmitri, voyant l'orage prêt à fondre sur lui, n'aperçut point d'autre abri que celui de la retraite. Mais, après le départ des ennemis, il repartit; et, s'étant adressé à une autre horde de Tartares, établie par Ngai-Khao dans la Russie méridionale, il en obtint du secours pour se rétablir. La paix s'étant faite entre les deux frères, la Russie jouit plusieurs années d'une assez grande tranquillité. Mais André, dont l'ambition n'était pas éteinte, y ramena le trouble et la désolation. L'an 1293, avec une nouvelle armée de Tartares que Tokhtagou, fils depuis peu khan du Kaptchak, lui avait accordé dans une visite pleine de soumissions qu'il en avait reçue. Ce fut encore un orage passager, auquel succéda la sérénité. Mais elle fut courte pour Dmitri, que la mort envoya l'an 1294.

#### ANDRÉ III, ALEXANDROWITCH.

1294. ANDRÉ, après la mort de Dmitri, son frère, monta sur le trône de Volodimer, qui avait été l'objet de son ambition et le sujet des guerres cruelles qu'il avait excitées pour y parvenir. Il avait un frère nommé Daniel, prince de Percia-

larle, dans le département duquel se trouvait Moskou. André, trouvant cette ville à sa bienveillance, voulut s'en emparer; et par cette tentative il souleva contre lui plusieurs princes qui vinrent au secours de celui qu'il voulait opprimer. Olatine dans son dessein, l'agresseur alla mendier la protection de la horde. Mais heureusement pour la Russie, qui se voyait à la veille d'être replongée dans les horreurs de la guerre civile, il mourut l'an 1363, en s'en retournant.

#### MIKHAIL IAROSLAWITCH.

1364. MIKHAIL, fils de Iaroslav, fut élevé, par le vœu de la nation et le jugement du khan des Tartares, sur le premier trône de Russie, après l'avoir disputé pendant huit mois avec Georges, prince de Moskou. Celui-ci ne lui pardonna point la préférence qu'il avait obtenue. Tokhtagou, khan du Kaptchak, étant mort, l'an 1313, après un règne glorieux de six ans, eut pour successeur Usbeck, son fils, qui donna son nom à sa horde. Le grand prince s'étant rendu, suivant l'usage, auprès du nouveau khan pour le féliciter, eut lieu d'être satisfait de l'accueil qu'il en reçut. Mais pendant son absence les habitants de Novogorod s'étaient soulevés contre ses officiers, à l'occasion d'une famine, se donnèrent au prince de Moskou. Mikhail apprit cette révolte à la cour du khan; et sur les plaintes qu'il lui en porta, il obtint un ordre à l'usurpateur de se rendre à la horde, et un corps de troupes avec lequel il fit rentrer dans le devoir les Novogorodiens. Georges obéit à la citation du khan, et fit sa paix avec ce dominateur intéressé, au moyen des présents qu'il lui porta. Deux ans après, dans un second voyage qu'il fit à la horde, il s'insinua si avant dans les bonnes grâces du khan, qu'il obtint sa sœur en mariage. Devenu beau-frère d'Usbeck, il l'engagea facilement à lui accorder le titre de grand prince avec la principauté à laquelle ce titre était attaché. Mais il ne lui fut pas également aisé de déposséder son rival, malgré les secours qu'Usbeck lui avait fournis. Étant venu avec Kagvadi, général des Tartares, assiéger Twer, où le grand prince faisait sa résidence ordinaire, il fut repoussé, poursuivi, atteint et vaincu, perdit la plus grande partie de ses troupes, et vit sa femme tomber entre les mains du vainqueur. Cette princesse étant morte peu de jours après, Georges et Kagvadi accusèrent Mikhail de l'avoir empoisonnée. Cité sur cette accusation à la horde, il s'y rendit, quelques remontrances que sa famille et ses amis, plus éclairés que lui dans l'avenir, lui eussent faites pour l'en détourner. L'événement vérifia leurs craintes. Après être resté six semaines à la horde, sans éprouver aucun mauvais traitement, le grand prince fut tout-à-coup remis entre les mains d'une commission établie pour lui faire son procès. Ses juges, à la tête desquels était le général Kagvadi, sans égard pour ses moyens de défense, le condamnèrent unanimement à la mort, qu'il subit dans de longs et affreux tourments l'an 1320.

#### IOURI, ou GEORGES III, DANILOWITCH.

1320. IOURI, par ses intrigues criminelles, devint possesseur du premier trône de Russie. Il fit preuve de valeur contre les Smoudis qui étaient entrés dans le domaine de Novogorod. Non content de les avoir repoussés, il pénétra dans la Finlande, et forma le siège de Wibourg dont il ne put se rendre maître. A son retour il fit bâtir dans l'île d'Orckhof, à l'embouchure du lac d'Onéga dans la Neva, la ville nommée aujourd'hui Schlüsselbourg, pour empêcher les Suédois et les Livoniens de remonter par cette rivière, comme ils avaient coutume, dans la Russie. Le prince Mikhail avait laissé plusieurs fils, dont l'aîné, Dmitri, en faisant la paix avec Iouri, lui avait confié le trône qu'il devait aux Tartares. Instruit qu'Iouri s'était approprié ce dépôt, il entreprit le voyage de la horde pour

informer le khan de cette infidélité. Il obtint pour sa récompense la principauté de Volodimer, dont Georges fut dépouillé.

#### DMITRI II, MIKHAILOWITCH.

1323. DMITRI étant de retour en Russie avec une armée de tartares, que le khan lui avait fournie, prit possession du trône de Volodimer sans opposition. Mais apprenant l'année suivante qu'Iouri était à la horde, et y retourne pour rompre les mesures de cet esprit artificieux. Les deux rivaux s'étant rencontrés, leur haine mutuelle se ranima. Celle de Dmitri monta au point qu'il assassina Iouri dans la cour du maître devant lequel il était venu plaider sa cause. Cet attentat ne pouvait rester impuni. Usbeck eut néanmoins la modération de suspendre pendant deux ans le châtiment du coupable. Ce ne fut qu'en 1326 qu'il le fit mourir.

#### ALEXANDRE II, MIKHAILOWITCH.

1324. ALEXANDRE, frère de Dmitri, étant à la horde avec lui, fut pourvu de sa principauté en désapprouvant le crime qu'il avait fait déposer. De retour en Russie, il établit à Twer sa résidence à l'exemple de son père. Mais, ayant été bien ou mal informé que l'armée tartare, qu'il avait ramené, devait faire main-basse sur tous les princes russes pour leur substituer des princes de sa nation, il prévint, de concert avec les habitants de Twer, ce coup, peut-être imaginaire, en faisant massacrer tous les tartares renfermés dans la ville. Usbeck, à la nouvelle de cette catastrophe, se livra aux mouvements de fureur, qu'elle devait lui inspirer. Ivan, frère d'Iouri, s'offra à servir sa vengeance. Ayant reçu du khan une armée commandée par cinq princes tartares, il la conduisit à Moskou, et de là les Tartares se rendent à Twer où ils mettent tout à feu et à sang. Alexandre ne les avait pas attendus. S'étant enfui à Pleskof, il y fut reçu avec affection par les habitants qui le reconnurent pour leur prince.

#### IVAN I, DANILOWITCH.

1328. IVAN, surnommé KALITZ ou LA BOURSE, s'étant mis en possession des principautés de Volodimer, de Novogorod et de Moskou, à son retour en Russie, y fut confirmé par les lettres d'Usbeck; mais la principauté de Twer fut donnée à Constantin, frère d'Alexandre. Ce dernier, sommé de comparaître à la horde, hésita quelque temps s'il obéirait. Mais, par le conseil de ses amis, il prit le parti de la fuite, et se réfugia en Livonie. Il y passa environ deux ans, après quoi, cédant aux instances de ses sujets dont il était aimé, il revint à Pleskof. Ivan, le voyant de retour et prêt à se défendre en cas d'attaque, va trouver le souverain du Kaptchak pour lui demander du secours. Mais il n'en put obtenir, Usbeck ayant alors besoin de ses forces contre les Persans avec lesquels il était en guerre. Cependant Alexandre voyant que sa fermeté l'entraînerait enfin à sa perte, conçut quelque espérance de fléchir Usbeck, et lui envoya Fédor, son fils. Le jeune prince fut bien accueilli, et renvoyé à son père avec un député, pour l'engager à venir se justifier lui-même. S'étant déterminé à faire le voyage périlleux, il n'eut pas lieu de s'en repentir. Le khan, enchanté de sa bonne mine et satisfait de ses soumissions, lui permit de retourner dans sa principauté. Mais son bonheur devait être de bien courte durée. Des ennemis qu'il s'était faits parmi ses vassaux, en leur préférant des allemands pour les charges et les grades, s'étant joints à Ivan, se transporteront à la honte, et par leurs accusations firent revivre toute la haine du Tartare contre lui. Mandé de nouveau, il l'envoya devant lui Fédor, son fils, et le suivit de près. Il apprit de lui en arrivant le sort funeste qui leur était préparé à l'un et l'autre; et ils se tardèrent pas à le subir. Tous deux eurent la tête tranchée, l'an 1338, par

ordre du khan. Le prince Ivan leur survécut trois ans, et mourut à Moskou, qu'il avait fait embellir, le 31 mars 1341.

## SEMEN, ou SIMÉON IVANOWITCH.

1341. SEMEN, l'aîné des fils d'Ivan, fut nommé grand prince de Russie, après la mort de son père, par le khan des Tartares auprès duquel il s'était rendu. Il fut témoin, sans y prendre part, de plusieurs guerres sanglantes que se firent divers princes apanagés de Russie. Mais il se fut pas de même spectateur tranquille d'un fléau terrible qui désola ce pays. C'était la peste qui l'emporta lui-même en 1353, à l'âge de trente-six ans.

## IVAN II, IVANOWITCH.

1353. IVAN, frère de Semen, lui succéda dans la dignité de grand prince par jugement du khan d'Ianibek, rendu entre lui et son compétiteur Constantin Vassiliewitch, prince de Suzdal. Son règne, qui fut de six ans, n'offre aucun événement remarquable. Il mourut, l'an 1359, à l'âge de trente-trois ans.

## DMITRI III, CONSTANTINOWITCH ET DMITRI IV, IVANOWITCH DONSKI.

1360. DMITRI, prince de Suzdal, fils de Constantin Vassiliewitch, se mit en possession de la principauté de Volodimer de Moskou après un an de vacance occasionnée par les troubles qui s'étaient élevés parmi les Tartares. Ce n'était plus un seul prince qui du Kaptchak étendait sa domination sur toute la tartarie occidentale. Ardour regna sur les Tartares du Wolga, et Amurat sur ceux de Caspie, ville située au nord et à deux journées de la mer Caspienne. DMITRI avait pour concurrent un autre DMITRI, fils du grand prince Ivan Amurat, au jugement duquel ils s'en rapportèrent, prononça en faveur du second sans égard pour sa grande jeunesse, par la raison générale que le fils devait hériter de son père. Mais DMITRI Constantinowitch fut soutenu par le tartare Mamai qui faisait des fautes les khans. Les deux grands princes rivaux se disputèrent le trône pendant dix-huit ans, c'est-à-dire jusqu'en 1380, avec des succès alternatifs. Mais enfin DMITRI Ivanowitch prévalut et resta possesseur du trône de Moskou, que dès lors on commençait à regarder comme la capitale de la Russie. Il ne tarda pas néanmoins à se faire un nouveau rival dans Oleg, prince de Rязan, pour lui avoir enlevé la ville de Kolomna. Oleg ayant mis d'assez intéressés Jagellon, alors prince de Lithuanie et depuis roi de Pologne, tous deux frotés d'alliance avec Mamai; et, lui ayant amené toutes leurs forces, ils marchèrent avec lui vers Moskou. DMITRI passe le Don avec une armée de quatre cent soixante mille hommes pour aller à leur rencontre. On en vint à une bataille où les Tartares furent défaits avec perte de trois cent soixante mille hommes. Les Tartares, irrités de leur défaite, abandonnèrent Mamai, et vont se mettre sous la protection de Takhtamych, khan de la horde bleue. Mamai, apprenant que celui-ci est en marche pour lui faire la guerre, se sauva à Kalka où il est assassiné. Takhtamych, proclame khan des Tartares de Sarai et du Wolga, déclara aux princes russes qu'il veut vivre en paix avec eux. Mais au bout de deux ans il change de disposition; fait massacrer tous les Russes qui commerçaient parmi les Tartares de Kasan; et, s'étant emparé des bâtiments marchands, il remonte le Wolga avec des troupes pour aller surprendre Moskou. DMITRI, à son approche, abandonna la ville où régnait l'anarchie, et va se renfermer dans Kostroma, Moskou mal défendue, se rend aux Tartares qui l'inondent du sang de ses habitants. Plusieurs villes voisines éprouvent le même sort. DMITRI, après la retraite des Tartares, revient à Moskou dont il s'occupa à relever les ruines jusqu'à sa mort arrivée, l'an 1389, dans la quarantième

année de son âge. Avant lui cette ville n'était bâtie qu'en bois. Ce fut lui qui fit construire en pierre le quartier des souverains, appelé *Kremia*, c'est-à-dire forteresse. Le surnom de Donski, ou victorieux, lui vint de la grande victoire qu'il avait remportée sur les Tartares. En mourant il laissa de sa femme Eudoxie, fille de DMITRI III, six fils, dont l'aîné fut Vassili qui suit.

## VASSILI II, DMITRIEWITCH.

1389. VASSILI, ou BASILE, fils aîné de DMITRI Donski, fut confirmé par le khan Takhtamych dans la dignité de grand prince, qui lui était acquise par le droit de sa naissance. Dans un voyage qu'il avait fait à la horde du vivant de son père, il y avait été retenu comme prisonnier; et, s'étant échappé furtivement, il était tombé entre les mains de Vitold, petit-fils de Guidimin, grand duc de Lithuanie, qui l'avait obligé d'épouser Sophie, sa fille. La succession paternelle ne rempli pas son ambition; il voulut réunir dans sa main toutes les principautés de Russie. Boris, frère de DMITRI, prince de Suzdal, occupait Nijni-Novgorod. Vassili obtint de Takhtamych un ordre à Boris d'abandonner sa ville au grand prince, et des troupes pour l'y contraindre. Boris, trahi par ses sujets, est livré à son rival qui le charge de chaînes, et disperse sa femme et ses enfants en différentes villes. Tandis que le grand prince travaille à étendre sa domination, Tamerlan, maître de toute la Perse, fait trembler la Russie et semble prêt à l'envahir. Il y avait déjà pénétré avant l'an 1395, à la tête de quatre cent mille hommes, sans éprouver de résistance, et paraissait diriger sa marche vers Moskou, lorsque tout-à-coup il retourne sur ses pas. C'est contre les Tartares qu'il tourne ses armes, et travaille par là, sans y penser, à la restauration de la liberté des Russes. Sa retraite ne rendit pas néanmoins le calme à la Russie. Vitold, prince de Lithuanie, ambitionnait la principauté de Smolensk. Ayant attiré dans son camp le prince Sviatoslaw et les grands de cette souveraineté, il les fit tous arrêter, s'empara de Smolensk, et y établit son *amestik* ou lieutenant. Georges, fils aîné de Sviatoslaw, secondé par Oleg, prince de Rязan, son beau-père, va faire, par représailles, le ravage en Lithuanie. Il rentre ensuite dans Smolensk, perd de nouveau cette place; et, s'étant souillé d'un crime atroce qui le rend odieux à tout le monde, il va finir ses jours dans la solitude. L'an 1409, Teli-gui, général du tartare Boulak-Sultan, vient se présenter avec une armée sous les murs de Moskou. Le grand prince effrayé se sauve avec sa famille à Kostroma. La discorde règne dans Moskou. Des scélérats, à la faveur des troubles, y exercent le pillage. La ville cependant est défendue par les meilleurs citoyens avec autant de succès que de valeur. Le général tartare, rappelé dans son pays devant par Tamerlan, se retire après avoir inondé la campagne du sang de ses cultivateurs. Délivré de la crainte des Tartares, Vassili se hâte, l'an 1415, avec la ville de Novogorod au sujet d'un nommé Phéotius ou Fucius, qu'il avait nommé métropolitain de la Russie. Les Novogorodiens rejettent ce prêtre, ne voulant reconnaître que la juridiction de leur archevêque. Phéotius prêchait le schisme avec l'église romaine. Le grand prince, par le conseil de Vitold, son beau-père, assemble un synode qui dispose Phéotius, et lui substitue un nommé Grégoire. Mais Phéotius continue d'être reconnu dans la grande Russie où bientôt il fait prévaloir le schisme. Vassili termine sa carrière, le 27 février 1425, à l'âge de cinquante-cinq ans, après un règne de trente-six ans. De Sophie, sa femme, il laissa deux fils, Vassili et Ivan, avec trois filles, dont l'aînée, Anne, fut mariée à Jean Paléologue, empereur de Constantinople.

## VASSILI III, VASSILEWITCH TEMNOI.

1425. VASSILI III à l'âge de dix ans est placé, suivant les derniers intentions de Vassili II, son père, sur le trône de Mos-

kou par les soins de Sophie, sa mère, qui fait prévaloir la voix de son époux défunt sur les anciens usages. Mais Iouri, ou Georges, oncle de Vassili et prince de Halitz, se prévaut de ces usages pour l'emporter sur son neveu. Après sept ans de contestations, l'un et l'autre conviennent en 1432 de s'en rapporter au jugement du khan Oulou-Mahmet. Celui-ci adjuge le trône à Vassili Iouri, mécontent de cette décision, rassemble des troupes qu'il conduit, l'an 1433, à Moskou. Vassili marche à la rencontre de son oncle avec des troupes mal disciplinées et dont la plupart étaient ivres. Il est mis en fuite avec perte de son bagage où l'on trouve une grande quantité d'hydromel, la seule liqueur évaivante qu'il y eût alors en Russie. Le vainqueur poursuit sa victoire, et prend Vassili dans Kostroma, où il s'était retiré. Par le conseil de Morouf, son favori, il lui donna Kolomna pour apanage. Vassili était aimé. Toute la noblesse de Moskou se rend auprès de lui. Iouri, délaissé, remet volontiers sa conquête à son neveu, et retourne dans sa principauté de Halitz. Mais Vassili, à peine rotabli dans Moskou, lève des troupes et va saccager les terres de son oncle. Iouri ne tarde pas à se venger de cette perfidie. Ayant atteint son neveu, il le défait, emmène captifs sa mère et son épouse, et rentre une seconde fois en vainqueur et en souverain dans Moskou. Vassili, réfugié dans Novgorod, va solliciter à la honte la protection des Tartares. Pendant qu'il est en chemin, son oncle meurt. Deux de ses cousins, fils d'Iouri, vont au devant de lui, le reconnaissent pour grand prince, et le ramènent à Moskou. Mais un troisième fils d'Iouri (c'était l'aîné), prend les armes pour lui disputer le premier trône. Il est surpris et fait prisonnier par le grand prince qui lui fait crever les yeux. Vassili, barbare, comme on l'a vu, envers son cousin, se rend coupable d'ingratitude envers le khan Oulou-Mahmet, son bienfaiteur. Celui-ci venait d'être détrôné. Au lieu de le secourir dans sa fuite, il l'envoie contre lui, l'an 1438, quarante mille hommes commandés par ses deux cousins qui, malgré le traitement cruel fait à leur frère, lui étaient toujours restés fidèles. Le khan, retranché dans une ville de glace qu'il avait fait construire pour hiverner, se défend en désespéré avec trois mille hommes mal armés qu'il avait avec lui, et remporte une victoire complète. Tous les Russes qui peuvent s'échapper par la fuite, ou périssent de misère ou tombent dans les chaînes des Tartares. Le vainqueur passe le Wolga, relève les ruines de Kasan, et fonde une domination nouvelle. Le concile de Florence était alors assemblé. Le métropolitain Isidore étant disposé à s'y rendre, le grand prince le laisse partir en lui recommandant de ne consentir à aucune union avec l'église romaine. Isidore néanmoins, à l'exemple de vingt-neuf autres, tous constitués en dignité, signe, dans le mois de juillet 1439, le décret d'union. A son retour il est saisi, par ordre du grand prince, au pied de l'autel. Un concile assemblé le dépose et le fait enfermer dans un monastère. Isidore, s'étant évadé, se retire auprès du pape Eugène IV qui le fait cardinal. Pendant que Vassili satisfait sa colère contre un pontife qui s'était rendu aux lumières d'un concile général, Mahmet, poursuivant sa vengeance, vient mettre le feu, l'an 1441, dans Moskou, et emmène un grand nombre de captifs. Ses deux fils, l'an 1445, portent le ravage dans la ville de Mourom et les environs. Après avoir été battus par les troupes du grand prince, ils le battent à leur tour et le font prisonnier avec plusieurs autres princes. Vassili, couvert de blessures, privé de trois doigts de la main droite, ayant la gauche percée, et près d'expirer, est amené à Mahmet qui admire son courage, et le renvoie, en 1446, sur la promesse qu'il fait d'une rançon. Pendant sa captivité, Chesouka, prince de Halitz, travaillait par des impostures à le supplanter. Le voyant de retour, il le fait enlever, l'an 1448, dans une église où il rendait grâces à Dieu de sa délivrance. On lui crevé les yeux, et on le conduit avec son épouse à Ougitch. Vassili Karolschwitch, son beau-frère, forme un parti pour le délivrer. Il surprend Moskou dans l'absence de l'usurpateur qui

va se renfermer, à la nouvelle de cette révolution, à Kargapol, renvoie à Vassili sa mère qu'il tenait captive, demande la paix et l'obtient. Mais l'ayant enfreinte presque aussitôt, il est encore vaincu, mis en fuite, poursuivi et dépouillé de sa principauté. Il meurt, l'an 1450, empoisonné, dit-on, à Novogorod où il avait trouvé un asile. D'autres princes de Russie, tutelés par son exemple, renouent à leurs projets de révolte. Vassili passe le reste de ses jours en paix, et meurt le 28 mars 1462, à l'âge de quarante-sept ans, après un règne de trente-sept ans. MAURIZ, son épouse, fille d'un prince iaronai, lui donna cinq fils. Ivao, Georges, André, Boris et un autre André, avec une fille nommée Marpha.

#### IVAN III, VASSILEWITCH, DIT LE MENAÇANT.

1462. IVAN, successeur de Vassili, son père, à l'âge de 23 ans, forma, dès qu'il fut monté sur le trône, le projet de secouer entièrement le joug des Tartares, qui ne lui semblait plus tenir qu'à un faible chaînon, et de réunir à la tige principale, les branches séparées de la domination russe. L'an 1468, pour se venger de la captivité que son père avait essuyée à Kasan, il envoya dans ce pays une armée dont les chevaux périrent de froid, et les hommes, pour la plupart, de misère. Nullement rebuté par ce revers, il en fit marcher une seconde, au mois de janvier 1469, contre les Tchérdémis, peuple kasaiens, dont elle remplit le pays de carnage et de cendres. Les frères du grand prince vont faire, l'année suivante, le siège de Kasan, et réduisent le khan Ibrahim à se reconnaître tributaire de la Russie. Mais pendant qu'il triomphe chez l'étranger, la république de Novogorod, séduite par une femme puissante et artificieuse, est sur le point de se donner à la Pologne. Le grand prince y vole, et, par des actes de sévérité, fait rentrer les séducteurs dans le devoir. La révolte ayant recommencé l'an 1475, est réprimée par de nouveaux châtimens, et la république perd ses privilèges pour être réduite au niveau des autres villes. Akmet, khan de la horde d'or, ayant sommé le grand prince de lui payer le tribut ordinaire, voit arriver sur ses terres une armée de Russes, dont la seule présence le met en fuite. Après quelques années de paix, s'étant allié à Casimir IV, roi de Pologne, et à deux frères du grand prince, André et Boris, il recommence la guerre. Mais tandis qu'il entre en Russie, les Nogais pénètrent dans son pays, qu'ils parcoururent impunément le fer et la torche à la main. Étant accouru pour les repousser, il est tué dans un combat qu'il leur livre. En lui finit la horde que Batou-Khan avait fondée, l'an 1237, et qui avait tant pesé sur la Russie. Le roi de Pologne ayant attaqué la Russie, en 1482, n'eut pas lieu de s'applaudir de cette levée de boucher. Les Russes battirent les Polonais, et obligèrent les principaux des prisonniers qu'ils firent d'entrer à leur service. Tant de succès du grand prince dans ses entreprises faisaient rechercher sa protection. Thomas, frère de Constantin Paléologue, dernier empereur grec, lui fit proposer en mariage Sorantz, sa fille, par le pape, Ivan, vuif alors, accepta la main de la princesse, dans l'espérance d'acquiescer, par là, un droit, pour lui ou pour ses descendants, au trône impérial. Sophie avait été élevée dans la religion catholique. Alliée à un prince schismatique, elle changea de religion. A l'occasion de ce mariage, le grand prince prit pour armoiries l'aigle noir à deux têtes, au lieu du saint Georges à cheval, qui est encore à présent l'empreinte de plusieurs monnaies russes. La puissance de Kasan commençait à se relever de sa chute, sous le khan Alei. Il ose défier le grand prince par une incursion qu'il fait dans la Russie. Son armée est tuillée en pièces, l'an 1487, dans une bataille donnée sur les bords de la Sviga, où l'on fit lui-même fait prisonnier. Sa mère, sa femme et deux de ses frères, sont pris ensuite dans Kasan. Ivan, ayant tourné ses armes, l'an 1492, contre les Livoniens, gagne aux environs de Pleskof, une

grande bataille, après laquelle il bâtit, dans leur pays, sur une montagne escarpée, vis-à-vis de Narva, la ville d'Ivanogorod. Ses conquêtes s'étendirent depuis dans les pays septentrionaux, où nul prince russe n'avait encore pénétré. Il parvint, toujours accompagné de la victoire, jusqu'à un soixante-cinquième degré de latitude. Sedit par Sophie, sa deuxième femme, il reconnut, l'an 1497, pour l'héritier du trône, le prince Vassili qu'il avait eu d'elle, au préjudice de Dmitri, petit-fils de Marie, sa première femme. Une par les travaux, plus que par les annes, Ivan mourut, après de longues souffrances, le 7 octobre 1505, âgé de soixante-six ans, après un règne de quarante-trois, qui fut l'époque de la liberté, de la puissance et de la splendeur de la Russie. Moscou vit, pour la première fois, de son temps, des ambassadeurs du pape, des sultans de Constantinople, de la république de Venise, du roi de Danemark. Ivan signa des traités avec toutes ces puissances. Il attira dans ses états, par les récompenses, des ouvriers d'Italie où les arts commencent à renaître. Ce prince exerça sur son peuple le pouvoir le plus absolu. Il soumit les habitants de la campagne, autrefois libres, à la servitude de la glèbe, et les nobles, même ceux de la première classe, à des châtimens qu'ils avaient l'habitude, chez les peuples polaires, que pour les esclaves. Tels étaient le knout et les baguettes, deux sortes de fustigations, dont la première faisait ruisseler le sang dès le premier coup. L'une et l'autre sont encore en usage pour toutes sortes de conditions en Russie.

#### VASSILI IV, IVANOWITCH.

1505. VASSILI ayant succédé, sans opposition, à son père Ivan III, commença son règne par des traités qu'il conclut avec Alexandre, roi de Pologne, et avec Mihli-Guerrei, khan de Crimée. Mais instruit de la guerre que Mahmet-Amin, khan de Kasan, méditait contre la Russie, il résolut de le prévenir. Le succès ne répondit point à ses espérances. Une armée de cent mille hommes, qu'il envoyait sous les ordres de Dmitri, son frère, se laissa surprendre devant Kasan, par les Tartares, les surpris à son tour lorsqu'ils célébraient, par des festins, la victoire qu'ils avaient remportée sur elle; et par une récidive impardonnable, s'étant laissée de nouveau surprendre, fut taillée en pièces et réduite à sept mille hommes qui s'en revinrent couverts de honte et de blessures. Michel Glinski, gouverneur de Lithuanie, poursuivi par le sénat de Pologne, ayant trouvé un asile en Russie, ce fut une raison pour le roi Sigismond de déclarer la guerre aux Russes sur lesquels d'ailleurs il répétait plusieurs domaines qui avaient autrefois appartenu à la Pologne. Le grand prince, si l'on en croit les écrivains de sa nation, soutint si vigoureusement les attaques des Polonois, qu'il obligea Sigismond, l'an 1509, à demander la paix. Le roi de Pologne, après l'avoir obtenue, n'en demeura pas moins ennemi des Russes. Il provoqua de nouveau le grand prince, en faisant enfermer Hélène (1), sa sœur, veuve d'Alexandre, frère du premier. La princesse étant morte dans sa prison l'an 1512, Vassili, furieux de cet événement, se mit en devoir d'en tirer vengeance. L'an 1513, il va faire le siège de Smolensk, ville appartenante aux Polonois, depuis la conquête qu'ils en avaient faite en 1403. Obligé de se retirer, il revient l'année suivante devant cette place, dont il se rend maître par la révolte de la plus grande partie des habitants contre la garnison. C'étaient des Russes qui souffraient impatiemment de se voir assujettis au rit latin. Le grand prince y fut reçu comme un libérateur. Les hostilités ayant continué l'espace de neuf ans, entre la Russie et la Pologne, furent sus-

pendues, l'an 1523, par une trêve de cinq ans. Elle était nécessaire au grand prince pour agir avec plus de vigueur contre Kasan. C'était Sui-Guerrei, fils de Mihli-Guerrei, khan de Crimée, qui occupait alors cette principauté, après l'avoir enlevée à Chikh-Alei, que le grand prince avait substitué à Mahmet-Amin, mort en 1505. Vassili avait rassemblée une armée de cent cinquante mille hommes, en fit deux divisions, dont il envoya l'une par terre et l'autre par eau. Celle-ci ayant été détruite sur le Wolga, par un stratagème des Tcherémis, l'autre, après l'avoir inutilement attendu sur les bords de la Sviaga, fut attaquée par les Tartares, qu'elle repoussa vigoureusement. Mais c'est à quoi se termina cette expédition. L'artillerie des Russes et leurs provisions de bouche ayant péri avec leur flotte, non-seulement ils se trouvèrent hors d'état de rien entreprendre, mais leur armée se foudra par la famine, et il n'en revint que quelques débris à Moscou. Le grand prince, abattu de ses pertes, demeura six années dans un repos involontaire, attendant avec impatience le moment de satisfaire sa vengeance et sa haine. Enfin, l'an 1530, croyant avoir réparé ses forces, il fit marcher une armée, commandée par trente vaïvodes, contre Kasan. Un stratagème des assiégés, qui, pendant la nuit, vinrent à bout de mettre le feu aux remparts formés de pieux et de poutres, et aux maisons, devait les rendre maîtres de la place. Cependant ils ne la prirent pas, et leurs vaïvodes n'enrent pas honte, à la tête d'une armée redoutable, de faire la paix avec les ennemis, réduits à quatorze mille hommes. La mauvaise santé du grand prince ne lui permettant pas de faire de nouvelles entreprises, il reçut les satisfactions que les Tartares lui firent et confirma la paix que ses généraux avaient conclue avec eux. Le 4 décembre 1533 fut l'époque de sa mort. Il avait épousé, 1<sup>re</sup>. SALOMONNE, qu'il répudia pour cause de stérilité, l'an 1525, contre la discipline de l'Eglise russe, qui ne permet pas le divorce, à moins que la femme n'entre en religion; 2<sup>e</sup>. HÉLÈNE, nièce de Michel Glinski, qui, depuis 1514, languissait dans les fers pour des intelligences qu'on avait découvertes entre lui et le roi de Pologne. Ce mariage valut à Glinski la liberté. Les étrangers ont donné le titre de tsar à Vassili IV, qui le prit quelquefois lui-même sur la fin de son règne; mais les nationaux ne l'accordent qu'à ses successeurs. Il laissa d'Hélène, deux fils, Ivan, qui suit, et Iouri.

#### IVAN IV, VASSILIEWITCH, PREMIER TSAR OU CZAR.

1533. IVAN, fut reconnu successeur de Vassili, son père, à l'âge de quatre ans, et commença de régner sous la tutelle d'Hélène, sa mère, à qui son époux avait donné, en mourant, Glinski pour conseil. Les galanteries de cette princesse avec le kniaz ou kucé Obolenski, dit Outchina, ayant excité du scandale, Glinski en fit de fréquents reproches à sa nièce, qui, loin de se corriger, lui fit crever les yeux, en lui supposant de mauvais dessein contre l'état; supplice dont il mourut peu de temps après. Vassili avait laissé deux frères, Georges et André, qui tous deux prêtèrent serment à leur neveu. Mais le premier, choqué de la conduite de la régente, voulut ensuite faire revivre l'ancien usage qui l'appelait au trône. Sa partie étant mal faite, il échoua, fut pris, et mourut dans les fers. André, soupçonné de vouloir venger sa mort, devint en butte à la cour. Poussé à bout, il leva une armée qu'il abandonna sur le point de livrer bataille, pour se remettre à la discrétion de ses ennemis, qui lui font subir le même sort qu'à son frère. Siméon Belaki, l'un des seigneurs mécontents de la cour, se retira vers le même temps en Pologne, où le roi Sigismond lui fit un asile. Ce fut un motif pour la régente de déclarer la guerre à la Pologne. Elle fut courte, et ne produisit aucun événement remarquable. Hélène mourut l'an 1538, laissant le grand prince, son fils, entre les mains de trois tyrans, qui s'étaient enquis de sa personne et du gouvernement.

(1) Ce fut Hélène, l'une des filles d'Ivan III, qui épousa Alexandre, roi de Pologne. On l'a dite mal-à-propos ci-dessus, dans la chronologie des rois de Pologne, fille d'Ivan IV Vassili.

Chouiski, le principal d'entre eux, proscriit on dévoue à la mort tous ceux qui lui sont suspects. Simon Belaki, informé de ce qui se passe à Moscou, se rend auprès de Sip-Gueréi, khan de Crimée, pour l'exciter à rompre la paix avec la Russie. La guerre se rallume entre les deux nations. Mais l'armée des Tartares prend la fuite, avec une perte considérable, à la vue de l'armée des Russes. Ivan, parvenu à l'âge de quatorze ans, ouvre les yeux sur la tyrannie de ceux qui gouvernaient en son nom. Il prononce leur arrêt de mort, et Chouiski est la première victime qu'il immole à sa justice. Délivré de ses oppresseurs, il n'en devient pas meilleur, et n'use de sa liberté que pour se livrer à l'impétuosité de ses passions, avec des favoris qui s'étudient à les enflammer. Ce délire dura l'espace de deux ans. L'an 1545, il s'avisa de se faire couronner solennellement par le métropolitain; cérémonie inusitée jusqu'alors en Russie, et prend le titre de tsar. Le couronnement fut suivi de son mariage avec ANASTASIE, fille de Roman Iouriewitch. La princesse, par l'exemple de ses vertus et ses insinuations douces et persuasives, ramène son époux de ses égarements. Il change de conduite, et se donne tout entier au soin du gouvernement. Sa première attention porta sur la législation. Il publia, dans une assemblée de nobles, un nouveau code qui fut appelé *Joudebnik*. La réforme de la discipline militaire vint ensuite. Ivan établit la milice des Strelitz ou archers, dont une partie forma sa garde, et le reste fut employé dans ses armées. Il substitua le fusil à l'arc. La Russie vit, pour la première fois, sous son règne, des troupes régulières, des soldats toujours en armes, une milice prête à marcher à l'ordre du souverain. Son but n'était point de faire une vaine parade de ses forces. Il avait en tête d'abattre la puissance des Tartares, et de réduire cette nation sous le joug de la Russie, qu'elle avait si longtemps opprimée. Il crut devoir attaquer d'abord, comme plus voisine, la principauté de Kasan, où régnait, depuis un an, sur un trône mal affermi, Iedigher, fils de Kasim, souverain d'Astracan. Ses troubles qui agitaient la capitale, favorisaient son dessein. Pour l'exécuter, il commença par faire élever, vis-à-vis de Kasan, une ville de bois, dont toutes les pièces avaient été taillées et assemblées à Moscou (1); c'était pour y faire hiverner ses troupes, au cas que la durée du siège de Kasan l'exigeât. Cette précaution fut superflue. La place, assiégée du printemps de l'an 1552, fut emportée au mois d'octobre suivant, après la plus féroce résistance, et le plus horrible carnage des assiégés. Iedigher, qui les avait animés par son exemple, tomba entre les mains du vainqueur en cherchant la mort les armes à la main, et trouva en lui un prince généreux qui avait estimé la valeur et la récompenser, loin de la punir, même dans un ennemi. Iedigher devint l'ami du tsar et l'un des premiers de sa cour, après avoir reçu le baptême sous le nom de Siméon. La prise de Kasan fut suivie de celle d'Astracan, en 1554, et celle-ci de la soumission presque entière des Tartares, qui s'empresèrent à l'envi de venir rendre hommage au tsar, et reconnaître sa souveraineté. Gustave Wasa, roi de Suède, avait fait, l'an 1537, avec la Russie, un traité de paix qu'il confirma l'an 1554. L'ayant rompu l'année suivante, il le renoua l'an 1557. (Voy. la Suède.) Ivan éprouva, l'an 1563, dans la perte de son incomparable épouse, un revers dont la Russie partagea le deuil avec lui. Privé de cette princesse, il revint à son caractère féroce dont elle avait tempéré les rigueurs. Pour la remplacer, il fit demander au roi de Pologne, Sigismond-Auguste, Catherine,

sa fille, en mariage. Elle fut refusée; et, si l'on en croit les historiens russes, au lieu de la princesse, on envoya au tsar une jument superbement enharnachée. Quoi qu'il en soit, la guerre à l'occasion de ce refus, se renouvela entre les deux couronnes. Elle fut désavantageuse à la Pologne, qui perdit la ville de Polocz, en Lithuanie, dont le tsar envoya l'évêque et les principaux habitants prisonniers à Moscou.

Le prince donna, l'an 1568, un spectacle singulier à la Russie. Ayant convoqué une nombreuse assemblée, il y déposa le rang suprême; et, comme ses fils étaient trop jeunes pour gouverner, il abandonna le titre de tsar au tartare Iedigher, son ami, ne se réservant que celui de grand prince. Iedigher, convaincu avec le public que ceci n'était qu'un jeu, laissa Ivan dans l'exercice de l'autorité souveraine, et reçut toujours ses avis comme des commandements qu'il ne pourrait enfreindre sans s'exposer à perdre la tête.

Ivan, après cette abdication feinte, s'étant retiré dans un palais voisin de Moscou, y forma un corps nombreux de satellites, toujours prêts à remplir ses ordres sanguinaires, contre toutes les personnes qui lui étaient suspectes. Mais bientôt il reprit le timon des affaires, sans quitter le lieu de sa retraite. Selim II, sultan de Constantinople, excité par le roi de Pologne, venait de déclarer la guerre à la Russie, et faisait marcher des troupes pour lui enlever Astracan. L'entreprise ne fut pas heureuse, elle échoua par la trahison des Tartares de Crimée qui s'étaient vendus à l'armée turque. Vers le même temps, Novgorod, le berceau de l'empire de Russie, devint l'objet de la haine du tsar, sur les rapports empoisonnés qu'on lui fit des intelligences que cette ville entretenait avec le roi de Pologne. Ayant résolu sa perte, il y entra, à cheval, accompagné de ses fils, et entouré de ses satellites, fit main basse sur tout ce qu'il rencontra, et immola, pendant cinq semaines, à sa fureur, par divers supplices, au moins six cents citoyens par jour. Cette ville n'a jamais pu se relever de ce désastre, et se trouve aujourd'hui réduite à un simple village. Twer, et quelques autres villes, accusées du même crime que Novgorod, subirent le même châtiment. De retour à Moscou, Ivan y renouvela les scènes tragiques qu'il avait exécutées dans son voyage. Ces cruautés le rendirent odieux, non-seulement à ses propres sujets, mais aux princes voisins. Ivan, non moins habile que féroce, se maintint sur le trône dont on croyait qu'il allait être forcé de descendre, et fit face à tous ses ennemis. La guerre avec la Pologne n'était pas terminée, qu'une autre commençait avec la Suède. La Livonie en était le sujet. Ivan, ne pouvant engager les Livoniens à se soumettre à la Russie, les engagea, pour les soustraire à la Suède, à recevoir de sa main, pour roi, Magnus de Holstein, évêque luthérien de Derpt, mais ce ne fut qu'un roi titulaire, que tous les efforts d'Ivan ne purent mettre en possession de la Livonie. L'armée russe était dans ce pays lorsque les Tartares de Crimée, à l'instigation de la Pologne, firent une irruption en Russie, l'an 1571, et pénétrèrent jusqu'à Moskou, dont ils brûlèrent les faubourgs. Plus de cent mille hommes, dit-on, périrent dans cet incendie. Ivan eut sa revanche la même année, dans une grande bataille près de Votroïnski, son général, gagna sur les Tartares. Ayant fait, peu de temps après, la paix avec eux, et ensuite avec la Pologne, il reprit la guerre contre la Suède. Elle dura depuis six ans, et le tsar se croyait déjà maître de la Livonie, lorsqu'en 1578, les Tartares de Crimée vinrent interrompre ses progrès par une nouvelle incursion en Russie. Les ayant engagés, par un traité de paix, à se retirer, Ivan se voit attaqué, l'an 1579, par Etienne Bathori, roi de Pologne, qui lui redemanda ses places qu'il occupait tant en Lithuanie qu'en Livonie et en Carélie. La Suède se joint à la Pologne, et le roi Jean III met à la tête des troupes qu'il envoie contre la Russie, Pontus de la Gardie, gentilhomme languedocien, mari de sa fille naturelle Sophie. Ce général était étourdi dans la Carélie, fut victorieux partout, tandis que les Tartares attaquaient d'un

(1) On vend encore aujourd'hui en Russie, dans les marchés publics, des maisons de bois toutes construites; et ces maisons, entreprises dans une encinte, y forment un bourg ou des rues. On les achète sur le chantier; on les monte, on les démonte, on les prolonge à volonté; et il n'est pas rare d'y voir un palais construit dans le court espace d'un mois. (M. le Clerc.)

autre côté les Russes, et remportaient des avantages sur eux. le czar, effrayé des progrès de ses ennemis et de l'épuisement de ses ressources, s'avisa d'implorer la médiation du pape Grégoire XIII, pour obtenir la paix avec la Pologne. Grégoire, flatté de cette occasion d'établir une correspondance du saint siège avec la Russie, charge le P. Antoine Possevin, jésuite, d'aller négocier un accommodement entre les deux cours ennemies, avec ordre de donner en même temps ses soins pour réunir la Russie à l'église romaine. Mais l'ambassadeur n'eut aucun succès dans ce dernier objet de sa mission. On ne peut rien ajouter, suivant son propre récit, à l'accueil honorable que lui fit le czar avec toute sa cour, qui se trouvait alors à Staritsa. De là, il se rendit au camp de Bathori qui faisait le siège de Pleskof. Il en rapporta en Russie des réponses qui n'étaient pas favorables. Enfin, après bien des allées et venues d'un prince à l'autre, il parvint à leur faire conclure, le 15 janvier 1582, non un traité de paix définitif, mais une trêve de dix ans. La Suède n'y fut point comprise, et continua la guerre avec la Russie.

Tandis que Possevin négociait auprès du roi de Pologne, un événement terrible remplissait de deuil et d'effroi la cour de Moscou. Le czar, soupçonnant son fils aîné d'avoir formé un complot pour le détrôner, punit du dernier supplice ceux qu'il regardait comme ses complices; et, sans écouter ses moyens de justification, lui déchargea sur la tête un coup dont il mourut au bout de quatre jours. Le désespoir suivit de près cet acte de barbarie, et accompagna le malheureux père jusqu'au tombeau, où il descendit le 19 mars 1586. Ce prince fut un composé de qualités héroïques et de vices énormes. En valeur, il eut peu d'égaux, et la discipline sévère qu'il établit dans ses armées, les rendit formidables aux puissances voisines. La réforme qu'il fit dans la législation, fut aussi sage que les conjonctures le permettaient. Honteux de la grossièreté de sa nation, il appela des étrangers pour l'instruire, appela de nouveaux arts, l'imprimerie entra dans, dans ses états, et y fit briller quelques lumières à travers les ténèbres de l'ignorance. Mais sa cruauté ternit l'éclat de ses talents et de ses grandes qualités. On ne saurait compter les victimes qui, sacrifiées à son ambition, à sa cupidité, à ses soupçons, à sa colère, à sa haine, périrent par le feu, par l'eau, par la roue, par les gibets, et souvent de la main du prince. Ce fut sous son règne qu'ermak, l'un des hetmans, ou chefs des Cosaques, commença, pour le compte de la Russie, en 1584, la conquête de la vaste contrée de la Sibirie.

### FÉDOR IV, IVANOWITCH.

1584. FÉDOR, ou TROÏKON, fils d'Ivan IV, qui l'avait désigné pour son successeur, fut couronné czar, le 31 juillet 1584, à l'âge de trente-cinq ans, après une élection faite pour la forme. C'était un prince faible de corps et d'esprit, à qui son père avait donné pour ministres trois de ses plus habiles généraux, Boris Godonouf, frère de la tsarine IRÈNE, voyant l'incapacité du monarque, travailla à se rendre maître de l'état, et y réussit après avoir fait écarter ou périr, par ses calomnies, tous ceux qui pouvaient s'opposer à son ambition. Dès qu'il se trouva à la tête des affaires, lorsqu'en 1596, on vit arriver à Moscou, Jérémie, patriarche déposé de Constantinople. Ce prélat y venait recueillir des aumônes pour racheter son siège que le czar avait vendu à Théophile. Boris saisit cette occasion pour demander l'erection d'un patriarchat en Russie. Jérémie y consentit, et le métropolitain Job fut revêtu de cette dignité. La reconnaissance attacha le nouveau patriarche aux intérêts de Boris, et son exemple entraîna le clergé russe. Fedor avait un frère unique nommé Dmitri, qu'Ivan, leur père, avait fait prince d'Ougliet. Boris l'ayant fait reléguer, sous un prétexte spécieux, dans sa principauté, l'y fit assassiner, et vint à bout de persuader à son imbécille maître, que dans un déire violent il s'était lui-même coupé la gorge. Il ne restait plus qu'un pas

à ce ministre pour monter sur le trône. La mort de Fedor, arrivée naturellement, l'an 1598, lui aida à le faire. Ce prince, également dépourvu de vices et de vertus, fut le dernier rejeton de la maison de Rurik, qui avait fourni cinquante-deux souverains à la Russie, pendant le cours de sept cent trente-six ans.

### BORIS GODONOUF.

1598. BORIS, après la mort du czar Fedor, et la retraite de la tsarine IRÈNE, sa veuve, qui préféra l'état religieux au trône qu'on lui offrait, parvint à s'y faire élever dans une assemblée des seigneurs, dont il avait gagné le plus grand nombre par ses libéralités. Le peuple, dont il s'était montré le protecteur sous le dernier règne, applaudit à cette élection. Boris répondit aux espérances de la nation dans les cinq premières années de son règne. Pour assurer sa tranquillité au-dedans, il renouela les traités de paix conclus avec la Suède et la Pologne. Il suivit le projet, formé par Ivan IV, d'attirer en Russie des savants et des artistes étrangers pour la civiliser. Il ouvrit ses ports aux villes anseatiques, avec exemption des droits de douane, pour rendre le commerce plus florissant en Russie. Il affectait dans le même temps un grand zèle pour la religion. Mais son hypocrisie n'en imposa pas aux grands, et ne couvrit pas à leurs yeux le vice de son usurpation. S'étant aperçu qu'on le démasquait, il imagina, comme Tibère, la voie de la délation pour se débarrasser de ceux qui lui faisaient ombrage. On vit alors des valets soudoyés dénoncer leurs maîtres pour crime d'état, des femmes accusées du même crime leurs maris, des enfants leurs pères. Les accusations étaient toujours suivies des tortures et de la peine de mort décernées contre les accusés, quelque victorieuse que fût leur justification, qu'on ne daignait pas même entendre. La crainte et la défiance s'emparèrent alors de tous les esprits. Au milieu des troubles qu'excitait en Russie cette horrible inquisition, parut un jeune homme qui se donnait pour le prince Dmitri, que le tyran avait fait secrètement assassiner. C'était un moine basilien, dont le nom de famille était Otrépief, qu'il avait changé en religion pour celui de Grégori. L'imposteur joua si bien son rôle, qu'étant passé en Pologne il trompa les princes Viénowicki, le palatin de Sandomir, et d'autres puissants seigneurs. Sous la promesse qu'il leur fit d'établir le rit latin en Russie, et d'épouser la fille du palatin, ils lui fournirent une armée pour aller détrôner Boris et se mettre à sa place. Les Cosaques du Don, également trompés, viennent se ranger sous ses drapeaux. Avec ces forces, il entre en Russie, et y fait des progrès rapides qui jetèrent Boris dans la consternation. Près de se voir livré à son rival, une colique violente qu'il s'était, dit-on, procurée par le poison, l'empêcha de ce monde, au milieu de ses frayeurs et de son désespoir, le 23 avril 1605.

### OTRÉPIEF, OU LE FAUX DMITRI.

1605. Le faux DMITRI apprit en même temps la mort de Boris et l'élection tumultuaire qui avait été faite de Fedor, son fils, encore adolescent, pour lui succéder sous la régence de la tsarine, sa mère. Des émissaires, qu'il envoya devant lui à Moscou, soulevèrent le peuple contre le nouveau czar, et font proclamer Dmitri. Fedor avec sa famille est arrêté; la mère et le fils sont mis à mort le 10 juin, et la tsarine Aënia, sœur de Fedor, est reléguée dans un couvent. Dmitri arrive, fait son entrée solennelle à Moscou le 10 juin, et le 5 du mois suivant il est couronné par le nouveau patriarche Ignace. La tsarine, mère du vrai Dmitri, vivait encore. L'imposteur l'ayant fait venir de Biéloséro, où Boris l'avait confinée, l'engage, moins par des démonstrations affectées de tendresse et de respect qu'il son fils, digne, que par des menaces, à le reconnaître pour lui propre. Tranquille possesseur du trône, il s'occupa de son mariage, arrêté avec la fille du palatin de Sandomir. Une ambassade bril-

laute qu'il avait envoyée pour en faire la demande, l'amène accompagnée de son père et entourée d'un grand cortège de noblesse polonoise, et le mariage s'accomplit le 3 mai 1606. Cette alliance, et l'inclination que le czar marquait pour se réunir à l'Église romaine, commencèrent à indisposer les Russes contre lui. Il s'éleva alors des voix de gens instruits ou mal intentionnés qui se disaient à l'oreille qu'un imposteur occupe le trône. Le boïard Chouiski, l'homme de Russie qui pouvait le moins en douter, puisqu'il avait examiné, dit-on, le corps du vrai Dimitri après sa mort, forme un parti pour attendre aux jours du souverain. Le complot étant découvert, il est arrêté avec ses complices, et condamné à mort. Le czar lui fait grâce, et par cette clémence travaille à sa propre perte. Chouiski renoue ses intrigues, et trame une nouvelle conspiration qui éclate la nuit du 17 mai 1606. Le czar, forcé dans son palais, saute par une fenêtre et se casse la jambe en tombant; il est pris dans cet état, chargé de chaînes; et, sur la déclaration de sa prétendue mère qu'il n'est point son fils, on lui casse la tête d'un coup de pistolet. On fit main-basse ensuite sur les Polonais, qui étaient en grand nombre à Moscou, et dont le crédit à la cour de Dimitri avait irrité les grands et le peuple contre lui.

Au reste nous avons suivi l'opinion commune dans ce qui vient d'être dit touchant l'imposture de Dimitri. Nous ne dissimulerons pas néanmoins que M. Levesque a répondu sur ce point des doutes capables de tenir en suspens des lecteurs équitables et non prévenus. On peut le consulter, tom. III, p. 226 et suivantes.

#### VASSILI CHOUISKI.

1606. VASSILI CHOUISKI fut proclamé czar quatre jours après la mort de Dimitri, par préférence au prince Galitzin, qui avait un parti considérable pour lui. Après son couronnement, qui suivit immédiatement sa proclamation, il pourvut à la sûreté des Polonais qui avaient échappé à la fureur des Russes, envoya le palatin de Sandomir et la czarine Marina, sa fille, à laroslaw, et fit partir un ambassadeur pour aller rendre compte à Sigismond, roi de Pologne, de ce qui venait de se passer à Moscou. L'ambassadeur s'en revint sans avoir obtenu audience. Chouiski avait promis à son couronnement de ne point se venger des outrages qu'il avait reçus étant simple particulier. Il fit le contraire, et débuta par une persécution qu'il fit à la famille des Galitzin et aux boïards qu'il jugeait opposés à ses intérêts. Cette imprudence eut des suites funestes. Les mécontents portèrent leur ressentiment dans les différents lieux où ils se répandirent, et y excitèrent des séditions. Un nouveau prétendu Dimitri, dont le nom était Nogoi, fils d'un maître d'école, ose se mettre à la place du premier, et vient à bout de persuader que celui-ci n'a pas été tué dans la révolte de Moscou, mais un officier allemand en exil. Les Polonais et les Cosaques du Don appuient l'imposteur, et s'étant joints à l'armée russe qu'il avait rassemblée, ils remportent, au printemps de 1609, sur celle de Chouiski, une victoire complète suivie de la prise de plusieurs villes; après quoi ils marchent droit à la capitale, près de laquelle ils établissent leur camp à la distance de dix versets, ou deux lieues et demie de France. Chouiski, pour débaucher le roi de Pologne, prend alors le parti de lui renvoyer le palatin de Sandomir, avec Marina, sa fille, veuve du dernier czar. Ils sont arrêtés sur la route par les gens de son rival, que Marina, par terreur et par ambition, reconnaît pour son époux qu'elle croyait mort. Cette aventure grossit le nombre des rebelles. Chouiski, pour leur faire tête, obtient de Charles IX, roi de Suède, un corps de troupes qui fut amené par Pontos de la Gardie, dont on a parlé ci-devant. Ce général, et Mikhaïl Chouiski Skopin, neveu du czar, qui l'étais venu joindre, parviennent, après plusieurs victoires, à la capitale, où ils sont reçus comme les libérateurs de la Russie. La discorde se met alors dans le camp des rebelles. L'hetman Ielgofski conseille aux Russes d'abandonner Nogoi, et de demander pour czar, au roi

de Pologne, le prince Uladilas, son fils. Les partisans de l'imposteur rejettent cet avis. On en vient aux mains; ils sont battus et mis en fuite par les Polonais. Ceux-ci le sont à leur tour par les assiégés, qui firent une sortie à la faveur de ce désordre. Le czar, excité par Catherine, sa belle-sœur, devient jaloux des succès de Skopin, son neveu, et des applaudissements qu'il lui attirent. Ce jeune prince meurt de poison en allant défendre Mojaisk contre les Polonais. Les Russes, à cette occasion, disent ouvertement : *Le czar a coupé sa main droite avec sa main gauche.* Il ne tarda pas à ressentir la vérité de ce mot. Une conjuration s'étant formée à Moscou pour le détrôner, il est enlevé de son palais, l'an 1610, avec sa femme, et conduit dans un monastère où l'on veut le contraindre à se faire moine. Sur son refus persévérant, on le transporte au camp de Sigismond, roi de Pologne, qui faisait le siège de Smolensko. Piqué de la fierté de son maintien, Sigismond lui ordonne de se prosterner. Le malheur, lui dit Chouiski, ne m'a point fait oublier que je suis souverain, et que je ne dois me prosterner devant personne. Ce n'est point sa valeur qui m'a fait son esclave, mais la perfidie de mes sujets. En me voyant tomber dans l'état où je suis, tu dois trembler, toi qui n'es jamais monté aussi haut que moi. Sigismond, loin d'admirer une réponse si noble, l'envoie avec sa famille à Varsovie, où il ne vécut pas longtemps. Sa mort fut suivie de celle de ses frères. Le roi les fit tous enterrer sur le bord d'une grande route. Une colonne de marbre fut élevée au milieu de leurs tombeaux avec cette inscription : *Ici repose l'antichouiski, czar de Russie : son corps est au milieu de ses boïards.*

#### INTERRÈGNE.

1610. Après le détrônement de Chouiski, la Russie tomba dans un état d'anarchie qui donna libre carrière aux déprédations des Polonais, des Cosaques et des Tartares. Zolkinski, chef des premiers, après s'être emparé du trésor de l'état, abandonne la cause de l'imposteur à Nogoi. Celui-ci, s'étant réfugié chez le khan de Cazimof, s'aperçoit qu'il veut le livrer à ses ennemis. Il le prévient et le tue. Mais la mort du khan est vengée par Ourzof, qui tranche la tête au menteur. Sigismond était toujours devant Smolensko. Le 11 septembre 1610, il reçoit une ambassade des habitants de Moscou, qui lui demandent pour souverain Vladilas, son fils, avec promesse de lui prêter serment de fidélité après qu'il aura été rebaptisé. Sigismond envoie des ambassadeurs, pour leur accorder son fils, qu'ils lui fassent ouvrir les portes de la place assiégée. Le métropolitain Philaret, leur chef, lui répond : « Nous n'avons ni la volonté, ni le pouvoir de vous livrer » Smolensko : votre fils le possèdera avec les autres contrées de » Russie, dès qu'il sera installé sur le trône. » Sigismond, irrité de cette résistance, envoya les ambassadeurs chargés de chaînes en Pologne, où ils éprouvèrent une longue et dure captivité. Une trahison le rend enfin maître de Smolensko. Les Moskoviètes se tournent du côté de la Suède pour avoir un souverain, et font demander à Charles IX, Philippe, son second fils. Charles l'accorde; mais étant mort l'an 1611, il est désavoué par Gustave-Adolphe, son successeur. Les Russes étant toujours partagés entre les deux princes étrangers qu'ils ont demandés, sans pouvoir s'accorder, un troisième parti à la tête duquel était le métropolitain de Moscou, s'élève et propose un sujet national qui emporte la pluralité des suffrages.

#### TROISIÈME DYNASTIE.

#### CZARS ET EMPEREURS DE LA MAISON DE ROMANOF.

##### MICHEL ROMANOF.

1613. MIKHAÏL, connu chez les étrangers sous le nom de MICHEL ROMANOF, fut élu, à l'âge de quinze ans, vers la fin de



février 1613, dans une assemblée solennelle des états de Russie, pour remplir le trône de cet empire. Il était fils de Fédor Romanof, noble russe, qui, depuis la naissance de ce fils, s'étant séparé de sa femme Marie, dont l'origine remontait à Rurik, entra dans un monastère sous le nom de Philaret, et devint ensuite métropolitain de Rostof. C'est le même que Sigismond, roi de Pologne, fit transporter, chargé de chaînes, l'an 1610, à Varsovie, avec les autres ambassadeurs que la ville de Moscou lui avait envoyés. Il était encore dans les liens à l'avènement de son fils au trône. Ce jeune prince y fut porté d'un couvent de Colonna, où il avait été élevé par sa mère, qui s'y était retirée. Ce ne fut pas sans une grande répugnance et sans d'extrêmes frayeurs sur l'avenir, fondées sur le passé, qu'elle consentit à le remettre entre les mains de ceux qui l'avaient élu. Le nouveau czar, n'arriva que le 18 avril dans sa capitale, où il fut couronné sans délai par le métropolitain de Rezin, le siège patriarcal étant alors vacant. Un gouverneur sorti du cloître ne paraissait guère propre à tenir le noviciat d'un grand état agité par de violentes tempêtes. Le jeune Michel prouva par sa conduite qu'il méritait une exception. Ce qui lui importait le plus au commencement de son règne, pour réparer les maux qu'une longue anarchie avait causés, c'était d'avoir la paix avec ses voisins. Il le comprit bien; mais ni le roi de Suède, ni le roi de Pologne n'étaient disposés à mettre bas les armes. Celles du premier (Gustave-Adolphe) étant les plus redoutables, Michel ne négligea rien pour l'engager à renouveler les traités conclus par son prédécesseur avec Chouiski. Il y réussit enfin; et par un nouveau traité, dont les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Hollande furent les médiateurs, il fit la paix avec la Suède le 26 janvier 1616, en lui abandonnant la Carélie et l'Ingrie, avec une renonciation formelle à la Livonie et à l'Esthonie, outre une somme d'argent qu'il donna pour les frais de la guerre. Mais les hostilités continuèrent entre la Russie et la Pologne, et ne furent terminées, après des succès variés, qu'en 1618, par une trêve de quatorze ans. Ce fut alors, par l'échange qui se fit des prisonniers, que le métropolitain Philaret recouvra sa liberté. Cadeu au czar, son fils, il fut aussitôt élevé à la dignité patriarcale, et mis à la tête du ministère. Ses talents et ses vertus le rendaient également digne de ces deux places.

La trêve avec la Pologne étant expirée l'an 1632, le czar recommença la guerre pour reprendre Smolensko, regardé comme une des barrières de la Russie. Des officiers français et allemands accoururent avec des troupes pour avoir part à cette expédition. Mais ce fut en vain même qui l'a fit échouer. La place, après deux ans de siège, était sur le point d'être emportée d'assaut; lorsque la discorde se mit parmi les assiégeants. Les Russes disputant aux étrangers l'honneur de s'établir sur la brèche, ceux-ci furent contraints par le général Choin, non sans résistance, de se retirer. L'assaut n'eut point lieu; et le roi de Pologne (Vladislas) ayant fait venir de nouvelles troupes, obligés, par famine, l'armée russe à capituler avec perte de son bagage et de sa caisse militaire. Le général Choin, à son retour, expia sa faute sur l'échafaud. Le czar fit jouir la Russie des avantages de la paix pendant le reste de son règne, qu'une mort subite, causée par un coup de sang, termina dans le mois de juillet 1645.

## ALEXIS MIKHAILOWITCH.

1645. ALEXIS, fils du czar Michel et d'Eudochie, né l'an 1630, fut proclamé successeur de son père dans la nuit même qu'il le perdit. Le boïard Morozof, qui avait été son gouverneur, le devint de l'état entier par le choix de son élève. C'était un homme d'un jugement solide et d'un esprit pénétrant, mais d'une ambition démesurée et d'une avarice insatiable. Pour dominer sans contradiction, il écarta de la cour, en leur donnant des gouvernements éloignés, tous ceux qui avaient jadis la faveur sous le dernier règne. Non content d'être le ministre absolu du souverain, il voulut encore être son beau-frère, et le devint huit jours après que le czar eut donné sa main à MARIE

LYCENNA, en épousant la sœur de la princesse. Alors sa tyrannie commença à se déployer. Il fit rendre la justice au gré de ses intérêts, augmenta les impôts, et en établit de nouveaux, même sur les denrées de première nécessité. Le peuple que la disette réduisait au désespoir, s'attroupe autour du czar, comme il sortait à cheval du palais, et lui demande justice des vexations qu'il éprouve. Alexis promet de le rendre après l'examen des griefs. Mais quelques boïards ayant eu l'imprudence de pousser leurs chevaux au milieu de la foule, comme elle se retirait, et de maltraiter des Russes à coups de fouet, le peuple entre en fureur, lance des pierres contre les boïards, et les poursuit jusqu'au palais, dont il veut enfoncer les portes, demandant à grands cris la tête de Morozof et celles de ses coopérateurs ou sous-ordres. Le czar, à force de prières, obtint grâce pour son ministre, en donnant sa parole qu'il se corrigera. Mais il est obligé de livrer à la rage des séditieux les deux principales créatures de Morozof. L'émeute fut ainsi calmée, et le peril que le ministre avait couru fut une leçon utile dont il profita.

Le trône de Pologne étant venu à vaquer, l'an 1648, par la mort de Vladislas VII, le czar se mit sur les rangs des candidats pour le briger. Mais il fut rejeté par la raison qu'il était trop puissant pour commander à une nation libre, et Jean-Casimir obtint la préférence. Alexis n'oublia pas l'affront que la Pologne lui avait fait. L'an 1654, il prit sous sa protection les Cosaques révoltés contre la république. (Ces Cosaques étaient Russes d'origine, sortis, vers le milieu du quatorzième siècle, de la Russie, dont ils avaient conservé la religion et même la langue, quoiqu'avec la prononciation polonoise.) Kmielnicki, leur chef, reçut du czar, en fief, l'Ukraine, qui dès-lors fut séparée pour jamais de la Pologne. Alexis ravagea l'année suivante la Lithuanie, et obligea, l'an 1656, le roi Jean-Casimir à lui céder, par le traité de Wilna, Smolensko avec toutes les autres places conquises sur les Russes par Vladislas VII.

Le czar, en paix avec la Pologne, tourne ses armes contre la Suède; il entre en Livonie avec une armée florissante, prend Derpt, Kolkenhausen, et d'autres places; manque Riga, devant laquelle il perdit beaucoup de monde, se retire, et fait la paix sur la fin de 1656 avec la Suède. Ce fut à l'occasion de cette courte guerre que le roi de Suède, Charles-Gustave, obtint de l'empereur Cromwell, qu'il enverrait un ministre à Moscou pour offrir sa médiation; mais le czar ne voulut point recevoir cet envoyé. *Il ne vient pas, dit-il, de la part du légitime maître de l'Angleterre: je ne reconnaitrai jamais le protecteur ni la prétendue république.* Bel exemple qui ne fut pas imité par les autres puissances de l'Europe. (Fastes de la Russie.)

La guerre se ralluma, l'an 1658, entre la Russie et la Pologne. La Lithuanie en fut le théâtre. Le czar assiégea Wilna, dont il se rendit maître. Il ne la garda pas longtemps. Le roi Jean-Casimir ayant fait la paix avec la Suède, tourna ses forces contre le czar et lui arracha sa conquête. Il aurait poussé plus loin ses exploits si des troubles intestins, qui mirent la république du Pologne sur le penchant de sa ruine, ne l'avaient rappelé. Les deux puissances néanmoins restèrent toujours en état de guerre.

L'épuisement où se trouveraient les finances en 1659, fit imaginer un expédient pour les rétablir. Ce fut de faire frapper en cuivre des kopeïkes, ou pièces monnayées, de la même forme que celles d'argent, et d'y attacher la même valeur. Tous les signes sont bons dans le commerce quand ils sont appuyés de la confiance publique. Ainsi les nouvelles monnaies eurent cours tant qu'elles furent regardées comme équivalentes aux anciennes. Mais la confiance cessa lorsqu'on s'aperçut que la cour attirait à elle toutes les espèces d'or et d'argent. Alors le pris des marchandises et des denrées haussa en raison du cours des kopeïkes de cuivre, et décupla dans le cours de ses années. Le peuple par là réduit à l'excès de la misère, demanda, les armes à la main, la punition des ministres. Alexis n'ayant pu apaiser la sédition par ses discours, la réprima par un horrible carnage, qui dut coûter beaucoup à son cœur.

L'empereur Léopold, cherchant à établir une paix solide dans le Nord, fit partir pour Moscou, l'en 1661, en qualité d'ambassadeur, le baron de Mayerberg, qui eut son audience du czar le 27 mai de la même année (1). Son séjour en cette cour fut d'un an, et le traité de paix, qu'il était venu négocier entre la Russie et la Pologne, ne fut signé qu'après son départ.

L'année 1666 est mémorable en Russie par la déposition du patriarche Nikon, prononcée dans un concile que le czar avait assemblé. Les crimes de ce prélat, aux yeux de ses ennemis jaloux de son mérite, étaient d'avoir rendu à la version moscovite de la Bible son ancienne pureté, dans une édition qu'il en avait fait faire à Moscou; d'avoir introduit dans son église le chant en parties à l'exemple de l'église grecque; d'avoir supprimé de vieilles images que le peuple idolâtrait, et aboli quelques autres abus; d'avoir enfin établi une école pour enseigner le grec et le latin. C'est sur ces graves motifs, empoisonnés par l'envie, que Nikon, la lumière de l'église de Russie, et peut-être le seul prélat éclairé qu'elle eût alors, fut dégradé du patriarcat qu'il avait même abdiqué quelques temps auparavant (tant il y tenait peu), et relégué dans le monastère de Théront. Il n'y resta pas oisif; car ayant rassemblé toutes les vieilles chroniques russes que le temps avait épargnées, il en fit une compilation sans laquelle l'ancienne histoire de Russie demeurerait ensevelie dans une éternelle nuit. On lui rendit enfin justice sous le règne suivant; et le czar Fédor, l'ayant rappelé à Moscou, se disposait à le faire rétablir sur son siège. Mais Nikon mourut sur la route, à Ieroslavl, le 17 août 1681. Il était le cinquième patriarche de Russie. Le czar Alexis, lorsque, séduit par une cabale, il travaillait à la déposition de ce prélat, avait une terrible guerre à soutenir contre les Cosaques du Don, que Stenka Rasin avait soulevés pour se faire roi d'Astracan. C'était le prince Georges Dolgorouki qui avait occasionné cette révolte en faisant pendre le frère de Rasin, sur le refus qu'il fit avec ses camarades de rester aussi long-temps sous le drapeau que ce général l'exigeait. L'imagination ne peut rien ajouter aux horreurs que les rebelles exercèrent pendant l'espace de cinq ans. Rasin devait s'attendre à l'échafaud s'il manquait le trône qu'il ambitionnait. Telle fut en effet sa fin. Trahi par Iaroslav, chef d'une autre horde de Cosaques, il fut envoyé, l'an 1670, au czar qui le fit pendre à Moscou.

Alexis, l'an 1673, se voyant menacé d'une guerre par le sultan Mahomet IV, sollicita l'alliance de plusieurs princes chrétiens. Il envoya même une ambassade au pape Clément X pour l'engager dans une ligue contre la Porte ottomane, sous les offres qu'il faisait de procurer la réunion des deux églises.

(1) Voici la description qu'il fait de la salle d'audience, dans le relation qu'il a fait de son ambassade. Il y avait au milieu de la salle une colonne qui en soutenait la voûte, et qui en diminuait beaucoup la hauteur. On voyait de vieilles peintures sur les murailles et des plaques d'argent contre les fenêtres. Autour de la salle étaient des bancs de bois, scellés dans le mur et couverts de tapis; on y montait par un degré de quatre marches. La, les boiars étaient au côté droit du czar, la tête découverte. Le trône était placé dans un coin de la salle, à gauche de ceux qui entraient; il était de vermeil, élevé de trois marches au-dessus des bancs; mais il était si étroit, et dans un lieu si obscur, qu'on n'en pouvait découvrir toute la beauté. Au-dessus de la tête du czar pendait une image qui représentait la mère de Dieu; de l'autre côté, en face du trône, était une bordure faite en forme de tour; et dans le côté opposé il y avait une pyramide qui soutenait un globe d'or. Du haut de la voûte pendaient deux images de saints, lesquelles étaient exposées à la vénération de ceux qui étaient dans la salle. Sur un banc à gauche de la droite du czar, était un bassin, un pot à l'eau, et une serviette pour laver et essuyer sa main après que les ambassadeurs l'avaient baisée. Le czar avait sur sa tête un bonnet en pain de sucre, bordé de martres abelincs, et couvert d'une couronne d'or garnie de pierres.

(M. le Clerc.)

Mais les conditions qu'il y mettait ne furent point acceptées, et l'ambassade fut sans effet. La guerre de même n'eut point lieu. Alexis mourut le 8 février (n. st.) 1676, laissant de Marie, fille de Mikolasski, seigneur russe, sa première femme, Fédor qui suit et Ivan, avec quatre filles, Thérésie, Marie, Sophie et Catherine; et de NATALIE, sa seconde femme, fille de Kirilof Narischkin, colonel de husards, qu'il fit son premier ministre, Pierre, qui vint ci-après, et Natalie, morte en 1716. Ce prince fit des efforts pour tirer sa nation de la barbarie où elle était plongée. Il fit imprimer un code de lois, il agrandit Moscou, le peupla des déserts, vers le Wolga et le Kama, des prisonniers qu'il avait faits dans ses guerres; il fonda des bourgs assez considérables, établit quelques manufactures, fit traduire en langue russe plusieurs livres qui traitaient des sciences, et entretint des armées de troupes régulières tirées la plupart de l'étranger; mais une mort prématurée ne lui donna pas le temps de rien perfectionner de ce qu'il avait entrepris. Comme ce prince, dit M. Lavesque, n'avait pas reçu une éducation bien soignée, il n'avait pas appris à commander les premiers mouvements de ses passions, ni à conserver toujours la décence qui convenait à son rang. Porté à la colère, il frappait du pied et de la main celui qui l'avait irrité. Mais son ressentiment ne survivait pas à sa vengeance, et sa bonté naturelle revenait avec le calme de ses sens. Les armées, dit M. le Clerc, ont pris naissance sous Alexis Mikhaïlowitch. Ceux des princes qui portaient l'aigle à une seule tête et un ange d'argent, descendant des princes de Tchernikof; ceux qui portent le canon sur des issues de la branche de Smolensko; et ceux qui ont l'ours debout, ont pour ancêtres les princes de Iaroslavl.

## FÉDOR II, ALEXEÏOWITCH

1676, FÉDOR, né l'an 1657, du czar Alexis et de Marie sa première femme, monta sur le trône de Russie après la mort de son père qui l'avait fait reconnaître, en 1673, pour son successeur. Ce prince montra dans un corps languissant une âme élevée et capable de former et suivre les plus hardis projets. Sous le dernier règne, les Cosaques Zaporozki avaient été contraints de céder à la Russie la ville de Tcherniguir. Les Turcs s'étaient confédérés, l'an 1677, avec les Tartares de Crimée s'en rendirent maîtres après un siège. Mais elle fut rendue, l'an 1681, par le traité de paix que le czar conclut avec la Porte. Fédor trancha, l'année suivante, par un coup d'état, les querelles interminables des nobles touchant le mérite de leurs ancêtres, d'après lequel ils se disputaient la préférence à la cour et à l'armée. Les ayant convoqués tous avec ordre d'apporter leurs chartes et leurs privilèges, il s'empara de toutes ces pièces; et, de l'avis du patriarche, des métropolitains et des boiars, il les fit tous brûler, le 12 janvier, en sa présence, déclarant en même-temps qu'à l'avenir les distinctions entre ses sujets nobles seraient fondées uniquement sur leur mérite personnel, et non sur leur naissance. Depuis ce règne les honneurs et la considération se réglent sur le grade militaire. Fédor mourut le 27 avril de la même année 1682 (d'Avrigny), à l'âge de vingt-cinq ans, sans laisser d'enfants de deux mariages qu'il avait contractés, 1<sup>er</sup> en 1680, avec EUPHÉMIE RUTESKIE, ou, selon d'autres, AGATHE GAUTSCHKA, polonoise de naissance, morte peu de temps après son mariage; 2<sup>e</sup>, l'an 1684, un mois ou environ avant sa mort, avec MARIE EUPHROSINE MARVONA, morte le 6 janvier 1716. Fédor établit des haras dans les différentes provinces de l'empire, et fit venir à grands frais des écuys étrangers pour apprendre l'équitation aux Russes. Ses prédécesseurs portaient une calotte et se faisaient raser la tête. Il laissa croître ses cheveux et s'habilla à la polonoise. La cour suivit l'exemple du maître. Ce fut lui qui introduisit le plain-chant dans les églises. Sous son règne les prédicateurs commencèrent à reciter de mémoires.

IVAN ALEXANDROVITCH, ET PIERRE I<sup>er</sup>,  
ALEXÉIOWITCH.

1682. IVAN, né, l'an 1633, du czar Alexis et de Marie, sa première femme, avait dix-neuf ans à la mort de Fédor, son frère, et le droit le plus prochain au trône. Mais il était d'une santé chancelante, et son esprit se ressentait de la faiblesse de son corps. PIERRE, son frère consanguin, avait des qualités bien différentes. Né de Natalie, le 11 juin 1672, il donnait, à l'âge de dix ans, les plus belles espérances. Les grands et les chefs du clergé s'étaient assemblés au mois de juin 1682 pour l'élection d'un souverain, se réunirent après avoir été divisés quelque temps, en faveur de Pierre. La princesse Sophie, sœur germaine d'Ivan et son aînée, ne vit qu'avec douleur un frère sous le nom duquel elle comptait régner, écarté du trône, et par la préférence donnée au fils de Natalie, tous les projets qu'avait formés son ambition, renversés. Bientôt son dépit éclata. Des inconnus, par elle, à ce qu'on croit, excités, coururent à cheval dans les quartiers occupés par les Strelitz, s'écriant que les Narietchkin (de la famille de Natalie) ont étranglé le prince Ivan. Vingt mille hommes de cette milice, échauffés par ces cris, se rendent aussitôt, tambour battant et enseignes déployées, au Kremlin, demandant avec fureur qu'on leur livre les traîtres, les meurtriers du czar Ivan. Pierre, sa mère, son frère, et les ministres, se montrent sur le vestibule; Ivan lui-même parle à ces forcés dont il n'est ni entendu ni reconnu. Ils se précipitent dans le palais, jettent par la fenêtre Aphanasi Narietchkin, frère de la czarine, que leurs compagnons reçoivent sur le fer de leurs lances. Delà ils se répandent dans la ville, et massacrent tout ce qui leur est suspect, prenant quelquefois l'un pour l'autre. Après avoir immolé le lendemain à leur rage l'autre frère de la czarine et relégué son père dans un cloître, ils remettent le gouvernement à Sophie, et ordonnent qu'il y ait partage de la trône avec son frère. Les deux czars ramenés du couvent de la Trinité, à douze lieues de la capitale, où ils avaient été transportés pendant les troubles, sont couronnés le 25 juin (n. st.) par le patriarche Adrien. Sophie connaissant le mérite du prince Vassili Galitzin, lithuanien de naissance et de l'illustre famille des Jagellons, l'associe aux fonctions de la régence sous le titre de ministre. Ivan, par leur choix, épousa, vers la fin de l'an 1683, PROSKOVIA, fille de Fédor Soltykoff, gouverneur de la ville de Jeniseiskoi, en Sibérie. Mais le czar Pierre, par la perfide politique de la co-régente, demeure livré à une troupe de flatteurs qui l'entraînent dans des débauches et des excès capables de ruiner sa santé et de débrayer son esprit. Un seul homme renversa les projets de l'ambitieuse princesse. Le Fort, natif de Genève, officier expérimenté, s'étant insinué dans les bonnes grâces du czar Pierre, l'arracha quelquefois à ces plaisirs dangereux, et lui donna les premières leçons de l'art militaire.

Les Strelitz étaient tranquilles. Des ennemis secrets de Kouanski, leur chef, l'accusent, par un placard affiché, l'an 1685, aux portes du palais, d'avoir complotté la mort des czars, de leur famille et des personnes les plus éminentes de l'état. La cour prend l'alarme sans aucun examen, et se réfugie au couvent de la Trinité. C'était un lieu fortifié, comme plusieurs monastères l'étaient alors en Russie. La princesse Sophie y ayant attiré Kouanski sous un prétexte spécieux, lui fit trancher la tête sans forme de procès. Les Strelitz, apprenant cette exécution, prennent les armes, et menacent de porter le fer et le feu au couvent où elle s'est faite. Les boyards et les gentilhommes accourent pour défendre leurs princes. De toutes parts il arrive des troupes qui viennent se joindre à eux. Les séduits, moins touchés des remontrances que le patriarche leur fait, qu'intimidés par le nombre des ennemis qu'ils ont à combattre, déposent tout-à-coup leur fureur, et se rendent au couvent deux à deux, portant un bâillon, et un trois-

sième précédant avec une hache; leurs chefs les suivent la corde au cou; tous crient : *Nous prétendons nos têtes, les czars sont nos maîtres*. La politique triomphe de la vengeance, et ils sont renvoyés absous. Mais Galitzin leur donne au chef qui lui est entièrement dévoué.

Les troubles intérieurs étant apaisés, la régence et le ministre pensent à effectuer les engagements qu'ils avaient pris, l'an 1684, en entrant dans la ligue des princes chrétiens contre les Turcs. Mais avant de commencer les hostilités, ils ont soin de s'assurer, par traité conclu au mois de novembre 1686, avec le roi de Pologne, la possession perpétuelle des villes et seigneuries polonoises que les Russes tenaient en dépôt : c'étaient Smolensko, Kief, Tchernigof et le duché de Séverie. Un million payé comptant à la Pologne, et un autre qu'on lui promit, furent le prix de cette cession. (Coyer.) Les Russes tournèrent alors leurs forces contre les Tartares de Crimée, dans la vue d'acquiescer, en les subjuguant, l'empire de la mer Noire. Mais les deux campagnes qu'ils firent en 1687 et 1688, sous les ordres de Boris Galitzin, n'eurent d'autre fruit que d'empêcher ces Tartares, ennemis naturels de la Russie, d'y pénétrer. Ces faibles avantages furent néanmoins célébrés comme des triomphes à la cour de Moscou. Le czar Pierre en témoigna son indignation au général qui accabla de reproches. Cependant le ressentiment des Galitzin était à craindre. Pierre, averti que sa liberté est menacée, se retire au monastère de la Trinité pour s'y mettre en état de défense. Ses partisans étant venus l'y trouver en foule, il leur déclare que, touchant à l'âge de dix-sept ans, il est temps pour lui de prendre les rênes du gouvernement. Tous applaudirent à cette résolution. Dès qu'on en est instruit à Moscou, les choses changent entièrement de face. Les ordres du prince y sont reçus comme des lois. Vassili Galitzin, arrêté avec sa famille, est relégué d'abord à Kargopol, sur l'Onéga, et de là transféré à Poustozerskoi où il finit ses jours après vingt-cinq ans d'exil. La princesse Sophie, dépouillée de son autorité, fut conduite au Novodewitchi-Monastir, où elle passa le reste de sa vie, traitée avec honneur, mais gardée sévèrement.

Pierre de retour à Moscou, trouva son frère Ivan disposé à lui remettre l'exercice de l'autorité souveraine. Il accepta l'offre, et dès-lors il porta seul le titre de czar; mais il marqua toujours des égards respectueux à son aîné. Celui-ci termina ses jours le 26 janvier 1706, laissant de son épouse, qui lui survécut jusqu'au 21 octobre 1723, trois filles, Catherine, née le 15 juillet 1692, mariée, le 19 avril 1716, avec Charles-Léopold, duc de Mecklenbourg-Schwerin; Anne, qui devint impératrice de Russie; et Proscovia, morte sans alliance le 19 octobre 1730.

## PIERRE, SEUL, DIT LE GRAND;

## PREMIER EMPEREUR DE RUSSIE.

1689. PIERRE faisait sa résidence la plus ordinaire à Prédbrajensko, bourg voisin de Moscou, pendant la régence de Sophie. Initié, comme on l'a dit, par le Fort, aux principes de l'art militaire, il les mit en pratique avec les jeunes seigneurs qu'on avait placés auprès de lui pour l'amuser : travestis ces divertisseurs, comme on les appelait, en soldats vêtus à l'allemande, et les divisa par bandes commandées par des officiers étrangers qui étaient venus lui faire la cour. Pour donner l'exemple, il voulut passer dans sa troupe par tous les grades militaires, et commença par celui de tambour. Il battit effectivement la caisse, « vécut de sa paie, coucha dans une tente de » tambour à la suite de sa compagnie, et fut ensuite élevé » au grade de sergent, puis à celui de lieutenant. » ( *Vie de Pierre le Grand*.) Le nombre de cette milice s'étant accru peu à peu, il en forma, dès l'an 1690, deux régiments destinés à sa garde. Il n'avait pas encore vu de sièges. Il s'en forma une

idée en faisant bâtir un fort qu'une partie de sa troupe devait attaquer et l'autre défendre. Lui-même se mit au nombre des assiégés. La place, après une longue défense et des actions variées, non sans effusion de sang, fut enfin emportée d'assaut.

La Russie manquait jusqu'alors de marine. Pierre s'étant transporté, l'an 1694, au port d'Archangel, où l'on ne voyait que des barques de pêcheurs et quelques navires marchands étrangers, y fit construire, par le nommé Brandt, hollandais, un grand vaisseau qu'il monta lui-même et avec lequel il naviga sur la mer Blanche, escorté d'un convoi de vaisseaux anglais et hollandais. Telle fut l'origine de cette marine formidable qu'on a vue de nos jours faire le tour de l'Europe et porter la terreur jusqu'à Constantinople.

La première campagne de Pierre ne fut point heureuse. Excité par l'empereur Léopold, il entreprit, l'an 1695, le siège d'Azoph, place appartenante aux Turcs, à l'embouchure du Don. La desertion du seul bon ingénieur qu'il eût dans son armée fit échouer l'expédition. Il la reprit l'année suivante ; et pour empêcher les Turcs de secourir Azoph par mer, il fit fermer l'embouchure du Don par des galères que des ouvriers vénétiens avaient fabriquées par ses ordres. La place, serrée par mer et par terre, fut obligée de se rendre par capitulation le 28 juillet 1696. Pierre, voulant élever l'âme des Russes par le spectacle des honneurs, fit entrer son armée victorieuse dans Moscou sous des arcs de triomphe et au milieu de tout ce qui put embellir cette fête.

Ce prince dès-lors méditait un voyage dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire par ses yeux et par ses mains des arts qu'il voulait établir dans ses états. Il part au mois d'avril 1697 comme un simple gentilhomme, accompagné de deux domestiques, et suivi de trois ambassadeurs qu'il avait nommés pour le représenter. C'étaient Le Fort et les boyards Alexis et Pierre Goloukin. Ayant pris sa route par la Livonie, il y fut très-mal accueilli par le comte d'Alberg, gouverneur de Riga, qui lui permit à peine d'entrer dans la ville, et lui refusa la liberté d'en examiner les fortifications. Il fut dédommagé de cet affront en Brandebourg par les honneurs que l'électeur lui rendit à Königsberg, où ils se virent. Après avoir parcouru l'Allemagne, il arrive en Hollande. Ses ambassadeurs font une entrée magnifique, lui présent et mêlé dans la foule, le 26 août, à Amsterdam. Pierre les quitte et va s'établir à Saardam, village à deux lieues de là, renommé par ses chantiers et ses magasins. Là il s'enrôle dans la compagnie des charpentiers, sous le nom de *Bas Peter Mikhaïloff*, maître Pierre, fils de Michel (1). Toujours appliqué à l'ouvrage, le czar devient en peu de temps un des plus habiles ouvriers et des meilleurs pilotes. Il prenait en même temps, sous de savants professeurs, des leçons d'anatomie et de physique expérimentale. Il vit à la Haye le stathouder Guillaume de Nassau, roi d'Angleterre, avec lequel il eut un entretien secret. Guillaume lui fit préparer des yachts, sur lesquels il passa, le 17 février 1698, en Angleterre. On lui avait préparé à Londres un superbe hôtel dans le quartier des ministres étrangers. Il préféra un logement près du chantier du roi. Il voulut tout voir dans cette immense et opulente ville ; il interrogea toutes les sectes qui y régnaient ; il visita tous les ateliers, il consulta tous les artistes sur leur profession ; et, en ayant employé plusieurs, il envoya les uns à Archangel, les autres à Moscou. Il quitta Londres, le 25 mai, après un séjour d'environ trois mois, et se rendit à Vicence, où ses ambassadeurs firent leur entrée solennelle le 26 juin (*Gaz. de Fr.*) Pierre craignait de-là, prendre la route d'Italie. Mais la nouvelle d'une sédition des Strelitz, excitée par la princesse Sophie, du fond de son cloître, le rappela promptement dans ses états. Les innovations qu'il avait

faites dans les usages et les mœurs de la nation, et celles qu'il menaçait encore de faire, furent le prétexte de ce soulèvement. Le czar arrive à Moscou, sans y être attendu, le 4 septembre, et tire une vengeance éclatante des ardeurs, dont jusqu'à quatre-vingt-quatre eurent la tête abattue de sa main. Les boyards et d'autres seigneurs furent obligés de faire à son exemple de semblables exécutions (1). La milice des Strelitz fut cassée, et le czar pour la remplacer créa un nouveau corps, composé de dix-huit régiments d'infanterie et de deux de dragons. (Les régiments en Russie sont de deux mille hommes.)

Pierre, après avoir inspiré la terreur, veut aiguillonner l'émulation de ses sujets par des distinctions méritées. A l'exemple des autres cours de l'Europe, il institua, l'an 1698, un ordre de chevalerie dont il décora les officiers qui s'étaient distingués au siège d'Azoph et dans les combats contre les Turcs. Le patron de l'ordre fut Saint-André. Le Fort, à raison du Calvinisme qu'il professait, ne fut pas compris dans cette promotion. Il y survécut pas long-temps, étant mort le 21 mars de l'année suivante, à l'âge de quarante-six ans, avec les dignités d'amiral et de général de terre dont il était revêtu depuis 1696. « Le czar l'honora », dit M. le Clerc, d'une « pompe funèbre telle qu'on en fait aux souverains. Il assista « lui-même au convoi, une pique à la main, marchant après « les capitaines au rang de lieutenant, qui l'avait pris au régime » ment de Le Fort. »

Pierre avait appris en Hollande l'art de faire communiquer entre elles les rivières éloignées, par le moyen des écluses. Cette connaissance lui servit à joindre le Don au Volga dans leur moindre distance, qui est environ de vingt-cinq lieues. Les finances furent un autre objet de son attention. Elles n'avaient jamais été réglées avant lui sur aucun système. Les nobles étaient en possession de lever sur leurs serfs des taxes arbitraires, dont ils versaient ce qu'ils jugeaient à propos dans les coffres du souverain. Pierre reforma cet abus, par des réglemens qui ont été perfectionnés sous les règnes suivants. Vouant que ses sujets se conformassent aux usages des autres peuples de l'Europe, il mit sur les barbes et les habits longs une taxe qui fut exigée à la rigueur.

L'année 1699 fait époque en Russie par le changement qu'on y fit au calendrier. L'usage dans cet empire, comme on l'a déjà dit ailleurs, était de commencer l'année au 1<sup>er</sup> septembre, et de compter les années par celles du monde, suivant le calcul de Constantinople ou l'ère des Grecs. Pierre ordonna que désormais l'année commencerait au 1<sup>er</sup> janvier, et qu'on daterait de l'ère de l'Incarnation, suivant le calcul Julien non réformé.

Pierre n'avait pas oublié l'affront qu'il avait reçu à Riga, et Auguste, roi de Pologne, chez lequel il avait passé en sortant de Livonie, n'avait pas peu contribué à augmenter son ressentiment. Celui-ci, continuant de l'exciter à la vengeance, le déterminé enfin, l'an 1700 à déclarer la guerre à Charles XII, roi de Suède. Le czar étant venu mettre le siège devant Narva, Charles vint au secours de la place, attaque l'armée russe, quoique fort inférieure en nombre, et remporta sur elle, le 30 novembre (n. st.), une victoire complète. Mais le czar prend sa revanche l'année suivante, et bat près de Derpt, au fin de septembre (2) un corps de sept mille suédois, commandé par Schlippenbach. Dans ce combat, de même qu'à la bataille

(1) La terminaison en *et* est pour la roture, et la terminaison en *itz* pour la noblesse.

(1) Au lieu d'un billot pour l'exécution de ceux qui devaient avoir la tête coupée, on employa une longue poutre sur laquelle on obligea plusieurs des criminels à la fois de présenter leurs cou. Un d'entre eux voyant que les autres couvraient entièrement la poutre, les écarter en disant : *Eloignez-vous, et faites-moi place.* Le czar, frappé de ce trait de fermeté ou d'insensibilité, suspend la hache et lui fait grâce.

(2) La Gazette de France, d'après une lettre datée de Moscou, met ce combat au 4 octobre 1701.

précédente, il servait comme subalterne, sous le général Schémérétov. Pour désabuser et encourager ses sujets qui regardaient les Suédois comme invincibles, Pierre fit faire de grandes réjouissances à l'occasion de cette victoire. Schémérétov soutint sa gloire et celle de son maître par une nouvelle victoire qu'il remporta, l'an 1703, à Perof, sur le général suédois. Cet avantage fut suivi de la prise de Marienbourg, sur les confins de la Livonie et de l'Ingrie, qui se rendit le 20 août par capitulation. Parmi les prisonniers qu'on y fit, se rencontra une jeune orpheline nommée CATHERINE, que la Providence destinait à monter sur le trône de Russie. Le czar, à qui elle fut présentée, lui trouva des qualités de corps et d'esprit qui l'enchantèrent; et après en avoir fait sa maîtresse, il l'épousa secrètement en 1707. (Il se croyait libre alors dans son choix, ayant répudié, dès l'an 1695, et contraint d'entrer dans un cloître, EUDOKIE LAPOUCKA, sa première femme, qu'il avait épousée le 27 janvier 1689), et dont il eut un fils qui deviendra fameux par la suite.) La conquête de Marienbourg entraîna, le 14 octobre de la même année, celle de Notenbourg, ville située dans une île au milieu de la Neva. Pierre, devenu par-là maître non-seulement de cette rivière, mais encore du fleuve de Ladoga, fit réparer la place, et changea son nom en celui de Schlüsselbourg. La capitale de Russie, le 6 décembre suivant, jouit une seconde fois du spectacle d'un triomphe où les prisonniers suédois marchèrent à la suite du vainqueur. Pierre, obligé de suspendre ses travaux guerriers pendant l'hiver, employa ce tems à fonder des écoles de mathématiques et d'astronomie, et un hôpital spacieux où la misère et l'oisiveté sont également bannies. Le retour du printemps de 1703 l'enleva à ces paisibles soins. Il fait, sous le général Schémérétov, avec la qualité de capitaine des bombardiers, le siège de Nientchitz, ou Kantzi, qu'il oblige de se rendre après six jours d'attaque, le 17 mai. Cette conquête lui donna ce qu'il désirait le plus ardemment, un port sur la mer Baltique. Une escadre suédoise est enlevée deux jours après, pour s'être approchée de cette place avec trop de sécurité, la croyant encore occupée par les Suédois. Ce fut le 16 du même mois que le czar jeta dans une petite île voisine de l'embouchure de la Neva, les fondemens d'une nouvelle capitale de ses états. Il la nomma Saint-Pétersbourg, du nom de son père; et personne n'ignore qu'elle est devenue l'une des plus grandes et des plus belles villes de l'Europe. Pour la défendre des attaques des Suédois du côté de la mer, il fit construire à deux lieues de là, dans l'île de Kotlin, une forteresse qui reçoit le nom de Cronroth.

Adrien, patriarche de Russie, étant mort l'an 1701, selon les historiens modernes de Russie, l'an 1703, suivant le P. le Quien (*Or. chr.*), le czar jura de propos de supprimer cette dignité qui faisait ombre à la sienne. Mais pour ne pas effaroucher les esprits, il déclara qu'il ne faisait que suspendre en attendant que ses grandes occupations lui permissent de faire choix d'un sujet capable de la remplir, et nomma pour ce faire les fonctions dans cet intervalle le métropolitain de Rezin.

La campagne de 1704 s'ouvrit par un stratagème qu'employa le czar en commençant le blocus de Narva. Ayant fait habiller à la suédoise quelques-uns de ses régimens, il donna le change par-là aux habitans qui, étant sortis en foule pour aller au-devant de ces prétendus suédois, qu'ils croyaient amener à leur secours par Schlippenbach, furent la plupart taillés en pièces. Mais n'ayant pas encore son artillerie pour battre la place, Pierre en l'attendant, alla faire le siège de Derpt qu'il prit le 13 juillet, après dix jours d'attaque. Etant revenu ensuite devant Narva, son canon et ses bombes, qui l'avaient devancé, y firent un tel dépit qu'il réussit à prendre cette ville d'assaut le 9 août. Il empêcha le massacre que ses soldats eussent à faire, pour se venger de la victoire que Charles XII, avec neuf mille suédois, avait remportée, à la conquête de la même place, le 30 novembre 1700, sur une armée de soixante mille Russes.

Peu de princes ont été moins effrayés que Pierre I<sup>er</sup>, de leurs

pertes, et ont mieux su les réparer et en tirer avantage. Schémérétov ayant été défait le 28 janvier 1705, à Gemawera, en Carélie, par le général suédois Levenhaupt, Pierre, un mois après, entra dans ce duché, s'empara, le 14 septembre, de Mittau, la capitale, et assiégea ensuite la citadelle qui lui fut livrée au bout de quelques jours par capitulation.

L'accommodement ignominieux que le roi de Pologne fit, l'an 1705, avec Charles XII, ayant rompu les mesures du czar, celui-ci fit porter l'année suivante, des propositions de paix au second. Je traiterais avec lui à Moscou, répondit le monarque suédois; sur quoi le czar dit: Mon frère Charles veut faire l'Alexandre; mais il ne trouvera pas en moi un Darius; et il le prouva bien. Au commencement de décembre 1707, il abandonne son repos laborieux de Petersbourg et se rend à Moscou. Dès le mois suivant il est sur la route de Pologne, et visite rapidement tous les endroits où ses troupes avaient leurs quartiers. Schémérétov, en reculant devant Charles XII, brûle les fourrages, détruit les magasins, dévaste les campagnes, afin d'affamer l'ennemi. Charles ayant pris sa route par l'Ukraine pour entrer en Russie, son général-major Rosen, qui le devançait, est attaqué près d'un lieu nommé Dobro, par le prince Galitzin qui lui tue deux mille hommes. Cet échec d'empêche pas le roi de continuer sa marche vers la rivière de Desna. Mais il est harcelé par des partis de cosaques et de kaloukows, qui, ayant surpris son aile gauche, le mettent lui-même dans le plus grand danger: son cheval est tué sous lui, et deux de ses officiers-généraux, qui défendaient sa vie aux dépens de la leur, tombent morts à ses côtés. Le czar cependant informé que Levenhaupt amenait de Livonie un renfort de troupes et de munitions au roi de Suède, veut à sa rencontre; et l'ayant atteint à Lesno, près de la Soja, remporte sur lui, le 28 septembre, une victoire qui réparait tous les succès qu'il eut dans la suite contre la Suède. Enfin la fameuse bataille de Poltava du 27 mai 1709, où Charles est complètement défait par le czar, assure à ce dernier une supériorité que son rival, obligé d'aller chercher une retraite chez les Turcs, ne sera plus en état de lui disputer. Cette victoire étendit la domination du vainqueur depuis la mer Glaciale jusqu'à la mer Caspienne, et depuis le golfe de Finlande jusqu'à l'Océan pacifique; elle facilita de plus la conclusion d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la Russie, la Pologne, rentrée sous la puissance d'Auguste, la Prusse et le Danemarck, contre la Suède. Charles XII, retiré à Bender, travaillait de son côté à s'allier contre la Russie avec la Porte. Celle-ci ne voyait pas sans jalousie les progrès du czar. Ayant marqué cette disposition dans une insulte qu'elle fit au ministre de ce prince, elle l'attira de sa part une déclaration de guerre, qui fut publiée le 25 janvier 1711. Mais avant de se mettre en campagne, Pierre fit reconnaître solennellement, le 6 mars, pour exarxine, Catherine qu'il avait épousée secrètement, comme on l'a dit, en 1707, et dont il avait deux filles, Anne et Elisabeth. Catherine l'accompagna, malgré lui, dans son expédition. Il eut bien lieu de lui en savoir gré. Arrivé sur les bords du Pruth, en Moldavie, avec une armée exténuée par les maladies, par la faim, par la soif et réduite à dix-sept mille hommes, il se voyait à la veille d'être enveloppé par une armée de cent cinquante mille hommes, sans apercevoir aucun moyen d'échapper. Dans les convulsions dont il est agité pendant la nuit, Catherine ayant pénétré dans sa tente, malgré la défense qu'il avait faite de n'y laisser entrer personne, l'arrache à ses cruelles rêveries, et le fait consentir à demander la paix. Une lettre qu'elle fit écrire par Schémérétov, le 21 juillet (n. st.), au grand-vizir Baltagi Nebemet, accompagnée de quelques présents, produisit l'effet qu'elle désirait. La paix est accordée moyennant la restitution d'Azoph et de quelques forteresses que Pierre avait fait élever sur les bords de la mer Noire. Pierre étant rentré dans ses états, fait ses préparatifs pour la conquête de la Finlande, qu'il achève l'an 1714. Pendant cette expédition, où l'amiral Apraxin eut la meilleure part, il était

à Pétersbourg le bâtiment de la fonderie des canons, ceux de l'armement, des magasins du port, et appelait dans cette ville le sénat qu'il avait établi l'année précédente à Moscou.

Le désir, non de perfectionner ses connaissances dans les arts, mais de s'instruire à fond des intérêts politiques des cours et de la législation des états, engagea le czar, en 1716, à faire un second voyage en Europe. Il partit de Pétersbourg, le 26 janvier 1716, avec la czarine, son épouse. Le nord de l'Allemagne et le Danemark le retinrent jusqu'à la fin de cette année. En s'acheminant vers la Hollande, il laissa sa femme à Wesel, où elle accoucha, le 14 janvier 1717, d'un fils qui ne vécut qu'un jour. Cette princesse l'enfant vint rejoindre à Amsterdam, il resta par son ordre, tandis qu'il voyageait en France. Pierre n'avait pas jugé à propos de l'accompagner en ce royaume, pour éviter les embarras du cérémonial. Il arriva le 7 mai (et non le 26 juillet) 1717, à Paris, où il fut accueilli avec les honneurs dus à son rang, et la galanterie ingénieuse (1) qui distingue la nation française. Il en partit le 20 juin suivant (*Gaz. de France*) emportant une haute idée de la monarchie de France, des talents en tout genre que la capitale renfermait, et de l'industrie qui les metait en œuvre. Il se rendit le 27 à Liège, et le lendemain aux eaux de Spa. Ayant quitté ce séjour le 25 juillet, il arriva, le 2 août, à Amsterdam, et de là il s'en retourna dans ses états par l'Allemagne. Le roi de Prusse le reçut, le 18 septembre, à Berlin, et Pétersbourg le revit le 21 du mois suivant. Le czarévitch Alexis, son fils, n'était plus en Russie. Ce jeune prince, élevé par ses instituteurs dans un attachement superstitieux aux anciennes coutumes, livré par tempérament à l'indolence et à la volupté, s'était attiré l'indignation de son père par sa façon de penser et sa manière de vivre. Le czar, après son départ, lui ayant mandé de venir le trouver à Copenhague, au lieu d'obéir, il avait été chercher un asile à Vienne auprès de l'empereur Charles VI, son beau-frère. Obligé d'en sortir par ordre de ce prince, il s'était enfui secrètement avec sa maîtresse à Naples. Il y fut découvert par deux émissaires du czar qui le ramenèrent, le 15 février, à Moscou, sous la promesse, que le monarque avait donnée lui-même par écrit, avec serment, de lui accorder son pardon. Mais celui-ci l'ayant en son pouvoir, commence dès

le lendemain par le débiter en plein conseil, par une déclaration qu'il lui fait signer. L'ayant menée ensuite à la grande église, il y fait lire une seconde fois cet acte en présence du clergé rassemblé qui prête le serment. Le czarévitch, en consentant à son exécution, croyait s'être mis à l'abri de tout autre danger. Il se trompa. Le père exigea, pour lui faire grâce de la vie, qu'il dénonçât ses complices, tous ceux qui l'avaient entretenu dans son aveuglement pour les nouvelles institutions, tous ceux qui, dans le cas d'une exclusion du trône, avaient promis de prendre sa défense. Le malheureux fils satisfait pleinement, et au-delà même de ce qu'il aurait dû faire, à ces questions; mais ses aveux, quoiqu'ils ne fournissent aucun indice d'un complot tramé contre le czar, ne servirent qu'à assurer sa perte et celle de ses partisans. Les principaux d'entre ceux-ci sont arrêtés, et de ce nombre fut Eudokie, mère du czarévitch, que l'espoir de régner bientôt avec son fils, espoir fondé sur les infirmités du czar, avait portée à sortir de son cloître. On instruit le procès de ces prisonniers, dont la plupart sont condamnés à perdre la vie. L'archevêque de Rostov espie sur la robe une prétendue révélation qui lui disait avoir eue sur la mort prochaine du czar. Eudokie, ayant à peine échappé à la mort, est reléguée au couvent de Ladoga, avec ordre de la faire fustiger par deux religieuses. Glebof, son amant fut empalé. Le jugement d'Alexis vint ensuite; ce fut un arrêt de mort signé le 24 juin (5 juillet) 1718, par quatre-vingt-neuf officiers de différents grades militaires, trente-cinq ministres, et autres personnes de l'état civil. Le czarévitch expira le sur-le lendemain dans les plus affreuses convulsions, après avoir reçu dans cette extrémité la visite du czar, qui versa, dit-on, des larmes sur le sort déplorable de son fils. (Ce fut dans la forteresse de Pétersbourg, non le prince avait été transporté le 6 avril, qu'arriva cette catastrophe.) Il avait épousé, le 15 octobre 1711, Charlotte-Christine-Sophie de Wolfenbüttel, morte le 1<sup>er</sup> novembre 1715, du chagrin que les mépris injustes de son époux lui causèrent, après lui avoir donné Pierre qui vintra ci-après, et Natalie, décédée le 5 décembre 1728, à l'âge de quatorze ans.

Tandis que le czar donnait à la Russie le spectacle effrayant dont on vient de parler, d'autres soins l'occupaient au dehors. Rapproché de Charles XII par l'adresse du baron de Gieritz, il était en voie de conclure avec lui un traité d'alliance qui devait changer la face politique de l'Europe. Mais la mort de Charles, arrivée le 11 décembre 1718, fit évanouir ce grand projet. La Suède resta en état de guerre avec la Russie, et le czar lui en fit éprouver tous les maux. Ils ne cessèrent qu'en 1721, par le traité de paix (1) conclu le 30 août à Neustadt, ou Neustadt, entre les deux puissances. Ce furent les plénipotentiaires du czar qui en dictèrent les conditions; tout ce qu'il avait conquis depuis les frontières de la Carlande jusqu'au fond du golfe de Finlande, et par-delà encore le long du pays de Kesholm, au Nord, lui fut cédé à perpétuité. « Ainsi, il resta souverain » reconquit la Livonie, de l'Esthonie, de l'Ingrie, d'une » partie de la Carelie et de la Finlande, du pays de Wibourg... » et de plusieurs îles voisines de sa nouvelle domination. » (M. le Clerc.) Cette paix, qui termina glorieusement une guerre de vingt et un ans, fut le plus beau des triomphes du czar. Des fêtes de toute espèce signalèrent la satisfaction des peuples dans tout l'empire, et surtout à Pétersbourg. Ce fut alors que le sénat et le clergé décrétèrent à Pierre 1<sup>er</sup> les titres de Grand, d'empereur et de Père du pays. Ces glorieux titres étaient sous-sollement à ses exploits militaires, mais aux entreprises du tout genre qu'il faisait pour l'avantage de ses peuples et la gloire

(1) Pierre visita l'Arsenal, le jardin des apothécaires, les cabinets d'anatomie, les ateliers des plus célèbres artistes, « l'Observatoire, la manufacture des Gobelines, la galerie des Plans, l'hôtel des Invalides, et presque toutes les maisons royales depuis Meudon, jusqu'à Fontainebleau. Rien ne lui échappa de ce qui pouvait exciter la curiosité d'un voyageur avide de s'instruire. Il alla voir l'Académie des Sciences; il ne dédaigna pas même d'être admis au nombre de ses membres; et pour mériter cet honneur, il corrigea dans l'assemblée les cartes de Russie, et surtout celle de la mer Caspienne. On lui » présenta de ces surprises agréables qui inspire une politesse ingénieuse, et le désir d'obliger et de plaire. Il dîna (à Petit-Bois) » chez le duc d'Anzin, ministre des arts; à la fin du repas, il vit son portrait qu'on venait de peindre (avec l'habit qu'il portait ce jour-là), placé dans la salle, comme s'il eût été placé en un instant par une main enchantée. Lorsqu'il alla voir la galerie du Louvre, » une médaille, qu'on frappait, roule à ses pieds; il la ramassa, et reconnut sa tête: il voit sur le revers une renommée posant un pied sur le globe; on lui explique la légende formée de ces mots de Vers » gile: *Vires acquirit eundo*; et il ne peut s'empêcher de s'en faire à lui-même l'application. On le conduisit à l'église et à la maison de » Sorbonne. Un seigneur qu'il embrassa la statue du cardinal de Richelieu, en s'écriant (dans sa langue, car il n'entendait pas le français): » Grand homme, je l'aurais donné la moitié de mes états pour approcher de toi à gouverner l'autre! Les docteurs de Sorbonne lui représentèrent qu'il serait aisé de réunir l'église russe à celle de Rome. Pierre » leur fit sentir que cette réunion n'était pas si facile qu'ils le pensaient; » mais que s'ils voulaient décrire au clergé de Russie, il lui ordonnerait de leur répondre. On a conservé la lettre des docteurs, dressée » sur le célèbre Bossuet, et les deux réponses des prélats de Russie. » Mais, de retour en ses états, Pierre fit du pape lui-même le principal personnage d'une fête baroque. » (M. Levesque.)

(1) Lorsque les plénipotentiaires russes eurent envoyé au czar la lettre qu'ils venaient de signer, il leur répondit dans les transports de sa joie: *Pour avoir obtenu le traité comme si nous l'avions rédigé nous-même et si nous nous l'avions envoyé pour le faire signer aux Suédois, on » mériterait d'être traité comme on traite les autres nations.*



entièrement renouvelé la face de la Russie. Ce pays lui doit tout, lois, police, discipline militaire, marine, commerce, sciences, beaux-arts. Il a tout entrepris; et ce qu'il n'a pas achevé, s'est perfectionné selon ses vues. Ce prince, en réformant sa nation, ne put cependant, comme il l'avait lui-même avec une sorte de confusion, se réformer lui-même. Il était extrême dans son amitié, dans sa haine, dans sa vengeance et dans ses plaisirs. De son second mariage, il ne laissa que trois filles: Anne, qui fut l'aînée, épousa, le 1<sup>er</sup> juin 1725, Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et mourut le 15 mai 1728, après lui avoir donné Pierre, qui fut le troisième de son nom, empereur de Russie. Elisabeth, seconde fille de Pierre le Grand et de Catherine, monta sur le trône, comme on le verra, l'an 1741. Natalie, la troisième, née le 20 août 1718, fut si touchée de la mort de son père, que, quoique dans un âge si tendre, elle en tomba malade, mourut pendant qu'on ordonnait les funérailles de ce prince, et fut enterrée avec lui.

## CATHERINE I.

1725. CATHERINE I., deuxième femme de Pierre le Grand, fut proclamée impératrice régnante, comme tenant l'empire du choix de son époux, dans une grande assemblée du sénat, du synode et de l'état général, convoquée par le prince Menzikof. Elle se montra digne de succéder à un grand homme, en suivant son plan de gouvernement, et en achevant ce qu'il avait commencé. Il avait projeté l'établissement d'une académie des sciences. Catherine la forma, et y fit entrer d'illustres étrangers qui la rendirent, dès sa naissance, la rivale des plus célèbres de l'Europe. L'ordre militaire de Saint-André, institué, l'an 1698, par son époux, n'admettait que des officiers supérieurs ou des hommes de la plus haute naissance. Elle établit l'ordre militaire de St.-Alexandre de Neuski, en faveur des talents et des services qui ne pouvaient être récompensés par le collier de Saint-André. Elle conserva les mêmes alliances que Pierre avait contractées, et en fit une nouvelle avec l'empereur Charles VI et le roi de Prusse, pour faire valoir les droits du duc de Holstein, son gendre, sur le duché de Sleswick. Ce fut en un mot, sous le règne de Catherine, le génie de Pierre le Grand, qui était à la tête des affaires. Elle ne différa de son époux que par la clémence qui lui fit abattre, dès qu'elle fut sur le trône, les gibets et les échafauds qu'elle avait trouvés encore tout dressés en prenant les rênes du gouvernement. Mais son règne fut malheureusement trop court. Un ulcère aux poutons l'enleva le 17 mai 1727, à l'âge de trente-huit ans, trois mois et vingt jours.

## PIERRE II, ALEXEJEWITCH.

1727. PIERRE, fils du tsarévitch Alexis et de Charlotte-Christine-Sophie de Wolfenbüttel, né le 23 octobre (n. st.) 1715, succéda, le 17 mai, à l'impératrice Catherine, et par le droit de sa naissance, et en vertu du testament (1) de cette prin-

cesse. Le duc de Holstein et Menzikof, tous deux membres du conseil qu'elle avait nommé pour exercer la régence pendant la minorité du jeune empereur, se disputent la prépondérance, et le second l'emporte. Il s'empare du pouvoir, au point de se rendre maître du souverain lui-même, qu'il loge dans son palais. Un parti se forme pour élever sur le trône la duchesse de Holstein. Il est écarté par le sous-despote, et tous ceux qui le composent sont recherchés, arrêtés et punis. Le beau-frère de Menzikof, qui était de ce nombre, est exilé en Sibérie, après avoir reçu le knout. Le duc de Holstein et son épouse, craignant ses humiliations et des dégoûts que Menzikof leur fait essuyer, prennent le parti d'abandonner la Russie, et de retourner en Allemagne. Menzikof, nommé généralissime des forces de terre et de mer, allait, pour comble de bonheur, devenir le beau-père de son maître, dont les fiançailles, avec sa fille, étaient déjà faites, lorsqu'une disgrâce imprévue renversa tout l'édifice de sa fortune. Ce fut le jeune Dolgorouki, de même âge que l'empereur, et élevé avec lui, qui ouvrit les yeux à ce prince sur la conduite insolente et perfide de son ministre. Le sort de Menzikof dès-lors fut décidé. Deux officiers de la cour s'étant rendus à son palais, le 19 septembre 1727, par ordre du souverain, lui causent son épée, et lui arrachent le cordon de Saint-André; après quoi, ils l'emmènent, sous bonne escorte, à Raniembourg, ville qui lui avait été donnée la Voronège. De là, il fut relégué, dans le mois de novembre suivant, au fond de la Sibérie, à la suite d'un jugement qui le déclarait déchue de toutes ses dignités, et le privait de la plus grande partie de ses biens. (Voyez les *deux de Catherine*.) Il mourut dans son exil, laissant un fils et une fille qui avaient suivi sa fortune. Pierre II lui survécut peu de temps, étant mort de la petite vérole le 31 janvier (n. st.) 1730. A son avènement au trône, il avait rappelé à sa cour son aïeule Eudoxie, dont la mort arriva le 8 septembre 1731.

## ANNE IVANOVNA.

1730. ANNE, deuxième fille du prince Ivan, frère de Pierre le Grand, née l'an 1693, vve, depuis le 21 janvier 1711, de Frédéric-Guillaume, duc de Curlande, fut élue par le haut-conseil pour succéder à Pierre II, préférentiellement à Catherine, sa sœur aînée, duchesse de Mecklenbourg, et à Pierre, encore enfant, né d'Anne, fille aînée de Pierre le Grand, et femme de Charles-Frédéric, duc de Holstein. Cette élection, contraire au testament si récent de l'impératrice Catherine, fut le fruit d'une intrigue menée par Vassil Loukitch Dolgorouki, qui avait remplacé Menzikof dans la faveur sous le dernier règne. Mais

- portaient une couronne ailleurs; outre ce il faut qu'ils professent la religion grecque.
- 2<sup>e</sup>. D'autant que la grand-prince n'a pas encore l'âge de pouvoir régner par lui-même, il y aura un conseil de régence qui gouvernera pendant sa minorité, et qui aura soin de son éducation. La pluralité des voix sera une loi irrévocable dans ce conseil, qui composera en neuf personnes: avoir, ma fille aînée, Anne Petrovna, sa sœur Elisabeth Petrovna, le duc de Holstein, le prince de Menschikov, les cinq autres sœurs. Ce conseil de régence n'aura pas le pouvoir de changer quelque chose dans l'ordre de succession, que j'ai trouvé bon d'établir par mon présent testament, au forme de lui fondamentale et irrévocable.
- 3<sup>e</sup>. Le grand-prince assistera aux délibérations du conseil, dont le pouvoir décidera durer jusqu'à ce que le grand-prince ait atteint l'âge de seize ans.
- 4<sup>e</sup>. Les princesses, mes filles, ayant cédé, comme elles céderont, le droit à la succession de leurs père et mère en faveur du grand-prince et de ses descendants, n'ont compté sur moi pour toutes les millions de roubles (quatre millions et demi de France), outre leur dot qui sera de trois cent mille roubles pour chacune, avec une pension de cent mille roubles.... Elles hériteront seules de mes joyaux, bagues, argenterie, meubles et équipages.
- 5<sup>e</sup>. On prendra à ce sujet l'affaire de la restitution du duché de Sleswick au duc de Holstein, etc.

(1) Les dispositions de ce testament sont trop intéressantes pour qu'il soit permis de les passer sous silence. En voici le précis: 1<sup>er</sup>. Le grand-prince Pierre Alexeievitch, petit-fils du feu empereur mon époux, me succédera et gouvernera avec la même souveraineté et le même pouvoir absolu que j'ai gouverné la Russie, et à lui succéderont ses enfants légitimes. S'il meurt sans laisser de postérité, sa fille, Anne Petrovna, héritera en ce cas de la couronne de Russie, et après elle ses enfants. Au cas qu'elle mourût sans enfants, le trône de Russie appartiendra à ma fille Elisabeth Petrovna, et à ses héritiers légitimes après elle; et s'il n'y a rien de resteur de ce monde ma fille Elisabeth sans laisser de descendants, alors le trône échoira à la princesse Natalie Alexeievna, petite-fille du feu empereur, mon époux, et à ses descendants; bien entendu que les personnes nommées dans mon présent testament, ou leurs descendants destinés à porter la couronne impériale de Russie, n'y pourront parvenir s'ils



avant de notifier à la duchesse Anne son élection, l'assemblée dressa plusieurs articles, dont il fut résolu de lui faire promettre l'exécution. C'était autant de barrières que l'on mettait à l'exercice de sa puissance. Anne, à qui ces articles furent portés en Carlande par Dolgorouki et deux autres députés, promit tout, bien résolue de rompre les chaînes qu'on lui donnait, lorsqu'elle serait placée sur le trône. C'est ce qu'elle ne manqua point d'effectuer. Encouragée par le chancelier Osterman, qui, sous prétexte d'une maladie, s'était absenté de l'assemblée, elle déclara publiquement l'écrit qu'on l'avait obligée de signer, comme une surprise faite à sa religion, et une atteinte portée à ses droits les plus légitimes par une cabale contre le vœu de la nation. La faction d'Osterman, composée de tous les ennemis des Dolgorouki, applaudit à cette réclamation, et entraîna les suffrages du public. Les Dolgorouki furent arrêtés sur plusieurs accusations assez vagues, et dispersés en différents endroits de la Sibirie (1). Une des conditions apposées à l'élection d'Anne, était qu'elle n'appellerait point, de Carlande en Russie, Biren, dit Biron, son favori. Elle fit le contraire, et Biren, établi à la cour de Petersbourg, y devint plus puissant qu'il ne l'avait été à celle de Mittau. Par son impulsion, l'impératrice, qui n'avait pas envie de se remarier, pourvut à son successeur, l'an 1731, en adoptant sa nièce, fille de Charles, duc de Mecklenbourg-Schwerin, et de sa sœur Catherine Ivanovna; en lui faisant embrasser la religion russe, condition essentielle de son adoption, elle changea son nom de Catherine en celui d'Anne (2). La jeune princesse épousa, non le 14 juillet 1733, comme le marque constamment l'almanach royal, mais le 15 juillet 1733 (*Gazette de France*), Antoine Ulrich de Bevern.

Le trône de Pologne étant venu à vauquer le 1<sup>er</sup>, et non le 11 février 1733, l'impératrice Anne se déclara pour le fils du monarque défunt, contre Stanislas Leszcinski, que la diète avait élu à l'unanimité, et parvint à le faire triompher de son rival. (*Voyez les rois de Pologne.*)

Les incursions que les Tartares de Crimée faisaient sur les terres de Russie, et facile que leur fournaissai la ville d'Azoph dans leur retraite, firent revivre le regret qu'avait la cour de Petersbourg, d'avoir cédé cette place aux Turcs. Le général Iasci, chargé d'en faire le siège, ouvrit la tranchée le 15 mai 1736; et, le 30 juin suivant, Azoph se rendit par capitulation. (*Journal de Verdun.*) Le siège ne dura donc pas six mois, comme quelques historiens l'avaient dit. Cette conquête n'empêcha pas néanmoins les Tartares d'entrer sur les terres des Cosaques, d'y laisser ensemencés captifs jusqu'à mille familles. Le comte de Munich étant venu se présenter, le 2 juillet de l'année suivante,

devant Oczakow, emporta la place d'assaut le 13 du même mois. Chocim ouvrit ses portes au même général, le 29 août 1736, après deux batailles qu'il gagna sur les Turcs, l'une sur les bords du Dniester, l'autre à Schavoutan. Yassi, capitale de Moldavie, lui envoya ses clefs le 14 du mois suivant; et, quatre jours après, les préliminaires de la paix furent signés par le comte et le vizir. Il en coûta à la Russie la démolition d'Azoph, ce chef d'œuvre d'architecture militaire, exécuté sous Pierre le Grand, et la Moldavie entra sous la domination des Turcs.

Après avoir langué pendant huit ans dans l'exil, la maison des Dolgorouki pouvait s'éteindre au terme de ses malheurs. On s'attendait à les voir rétablis, lorsque tout-à-coup le kniaz Serge, ou Serguei, prince de cette maison, fut arrêté sur la fin d'octobre 1736, la veille de son départ pour aller résider à Londres, en qualité d'ambassadeur. Un ennemi secret venait de former de nouvelles accusations contre les Dolgorouki, aussi peu fondées que les précédentes, qu'elles donnèrent lieu de renouveler. Le résultat fut que les princes Ivan et Vassili, qui avaient joui sous le règne précédent de la plus grande faveur, périrent du supplice de la roue, deux autres furent écartelés, et d'autres eurent la tête tranchée. Ainsi l'une des plus anciennes maisons de Russie fut presque entièrement détruite; et tant de cruautés, dit M. Levesque, firent l'ouvrage du sanginaire Biren. Peu de favoris ont plus abusé que lui de leur crédit. On compte plus de vingt mille objets de sa haine qu'il fit exiler en Sibirie. Le parvenu s'étant fait élire duc de Carlande, en 1739, sans avoir pu se faire agréer au corps de la noblesse de Russie, voulut étendre son despotisme au-delà du tombeau de sa protectrice. L'an 1740, la voyant atteinte d'une maladie mortelle, il l'engagea à se donner pour successeur, par testament du 16 octobre 1740, le prince Ivan, fils de sa nièce, Anoe de Mecklenbourg, enfant d'environ deux mois, et à le nommer lui-même régent pendant la minorité de ce prince. L'impératrice Anne mourut le 28 octobre suivant, dans la quarante-huitième année de son âge. Elle avait épousé, le 13 novembre 1710, Frédéric-Guillaume Kettler, duc de Carlande, mort sans enfants, le 21 janvier 1711. (*Voyez les ducs de Carlande.*)

Quoique la liberté de conscience fût permise aux étrangers en Russie, elle ne s'étendait pas aux sujets de cet empire, usés dans la religion grecque. Les rigueurs exercées contre quelques-uns de ceux-ci, pour l'avoir abandonnée, en sont la preuve. En voici un exemple. Le prince Galitzin avait embrassé, dans ses voyages, la communion du saint siège. « A son retour, il fut condamné à être bouffon (de la cour), et il fut mis avec les pages, quoiqu'il eût quarante ans. Sa femme mourut : » (l'impératrice) Anne le maria à une fille du peuple, et fit les frais de la nocce. C'était pendant l'hiver rigoureux de 1740, » dont on se souvient encore en Europe. On éleva au palais de glaire, ou fut placée la couche nuptiale sur une couchette aussi de glaire. Tous les meubles, tous les ornements étaient de glaire, aussi bien que quatre canons et deux mortiers, qui furent placés devant ce palais, et qui tiraient plusieurs coups sans crever. Les gouverneurs des différentes provinces de l'empire, eurent ordre d'envoyer quelques personnes des deux sexes de toutes les nations soumises à la Russie. Elles furent habillées aux frais de la cour, suivant le costume de leur pays, et firent le principal ornement de la fête. Le cortège, composé de plus de trois cents personnes, passa devant le palais de l'impératrice et dans les principales rues de la ville. Les deux époux paraissaient les premiers, renfermés dans une grande cage et portés sur un éléphant. Quelques uns des convives étaient portés par des chameaux; les autres étaient distribués deux à deux dans des traîneaux tirés par des rennes, des bœufs, des chiens, des bœufs, et même par des corbans. Le dîner était préparé dans le manège de Biren, qui avait été décoré pour cette fête. On servit à chaque nation des mets de son pays. Le repas fut suivi d'un bal où chacun dans la

(1) Le chef de cette famille fut relégué dans un endroit voisin de celui où résidaient les fils et les filles de Meniskof qui avait suppléant. Ces deux enfants, après la mort de leur père, avaient obtenu la permission d'aller le dimanche à la ville pour y assister au service divin, mais non pas ensemble : l'un y allait un dimanche, et l'autre le dimanche suivant. « Un jour que la fille revint, elle s'entendit appeler » par un paysan qui avait la tête à la lueur d'une cabane, et elle reconnut avec la plus grande surprise que ce paysan était Dolgorouki. » la cause du malheur de sa famille, et victime à son tour des intrigues » de cour. Elle vint apprendre cette nouvelle à son frère, qui ne vit pas sans étonnement ce nouvel exemple du néant des grandeurs. Peu de temps après, Meniskof et sa sœur, rappelés à Moscou par la reine Anne, laisseront à Dolgorouki leur cabane et se rendirent à la cour. Le fils fut capitaine des gardes, et reçut la cinquième partie des biens de son père. La fille devint dame d'honneur de l'impératrice, et fut mariée avantageusement. » (N. D. H.)

(2) Rien n'est si souple, pour le changement de religion, parmi la haute noblesse d'Allemagne et du Nord, que les personnes nées hors de la communion romaine, lorsqu'un grand intérêt s'en mêle. C'est une réflexion du protestant la Beauselle (*Mémoires de Maintenon*), justifiée par mille exemples auxquels on pourrait à peine en opposer un seul d'un catholique à qui l'appât même d'une couronne ait fait abandonner la religion de ses pères.

» danse de sa nation. Ensuite les deux époux furent conduits au palais de glace, salués de l'artillerie d'une nouvelle espèce, qui avait été construite pour eux, et couchés dans le lit glacé » qu'on leur avait préparé. Des sentinelles posées à la porte les empêchèrent d'en sortir avant le jour. » (M. Levesque.) C'est ainsi que le despotisme se jouait de l'humanité.

#### IVAN VI, ANTONOWITCH.

1740. IVAN, né le 23 août 1740, d'Antoine-Ulric de Brunswick-Bevern et d'Anne de Mecklenbourg, fut proclamé, le 29 octobre de la même année, empereur de Russie, en vertu du testament de l'impératrice Anne, et par ordre du duc de Biren, qui se fit reconnaître en même temps régent de l'empire. Le maréchal de Munich, qui jusqu'alors avait favorisé ses desseins, commença à prendre de la jalousie contre lui dès qu'il le vit revêtu de l'autorité suprême. Voyant la duchesse de Bevern, mère de l'empereur, et le duc, son époux, irrités des procédés hautains de Biren à leur égard et de ses menaces, il se concerta avec eux pour le perdre, et il y réussit. S'étant transporté avec une escorte, la nuit du 20 novembre, au palais du régent, il le fit enlever de force et conduire à Schlisselbourg où il resta prisonnier jusqu'au mois de mai suivant, tandis que la duchesse de Bevern, qui s'était fait reconnaître grande-duchesse de Russie et régente, faisait instruire son procès. Convaincu de plusieurs violences atroces commises pendant son ministère sous le dernier règne, et durant le court espace de sa régence, il fut condamné à mort par arrêt du sénat, rendu le 8 février 1741; mais cette peine fut commuée en un exil en Sibérie. Sa chute fut un véritable sujet de triomphe pour ceux même qui s'étaient attachés à sa fortune.

L'exemple de Biren ne corrigea point l'auteur de sa disgrâce. Non moins ambitieux que lui, ni moins altier, Munich prétendit succéder à tous ses emplois et les exercer avec la même indépendance. La grande-duchesse crut sagement devoir les partager; et en accordant à Munich le titre de premier ministre, elle donna au grand-duc, son époux, la charge de généralissime de terre et de mer, qui livrait toutes les forces de l'état à celui qui en était revêtu. Le chancelier-comte Osterman, fils d'un pasteur luthérien de Westphalie, eut la direction des affaires du cabinet; et Golovkin, vice-chancelier, celle des affaires intérieures. Munich, réduit au département de la guerre, ne rabattit rien de son orgueil. Il se rendit odieux, par-là, non-seulement aux autres ministres, mais au grand-duc lui-même, avec lequel il voulait traiter d'égal. La guerre déclarée par la Suède à la Russie, à l'instigation de la France, le 4 août (et non le 24 juin) 1741, lui fournit l'occasion de déployer son habileté. L'armée russe, dont il donna le commandement au maréchal Lassi, fut victorieuse, le 3 (et non le 4) septembre suivant, à Villmanstrand.

Il se formait cependant, en secret, un parti en faveur de la princesse Elisabeth, fille de Pierre le Grand, qui aurait dû succéder à l'impératrice Anne, conformément au testament de l'impératrice Catherine I. L'indolente sécurité de la grande-duchesse et de son époux, qui furent avertis du complot, ne leur permit pas de faire la recherche des conjurés. Ils dormaient tranquillement l'un et l'autre dans un même lit la nuit du 6 décembre 1741, lorsqu'ils furent enlevés avec le prince, leur fils, par trente soldats, à la tête desquels s'était mise Elisabeth. Cette révolution, préparée par M. de la Chetardie, ambassadeur de France, se fit sans effusion de sang et sans même avoir éprouvé la moindre opposition. La douceur du gouvernement de la grande-duchesse, lui méritait néanmoins des regrets.

#### ELISABETH PETROWNA.

1741. ELISABETH, deuxième fille de Pierre le Grand et de Catherine, née le 29 décembre 1710, fut proclamée impératrice,

le 7 décembre, par les représentants de la nation, et reçut d'eux le serment de fidélité. La grande-duchesse et son époux, renvoyés d'abord en Allemagne, furent arrêtés sur la route de Riga, et renfermés dans la citadelle, où ils restèrent dix-huit mois. De là ils furent transférés à Rannibourg, où on les sépara d'Ivan, qui fut transporté à Schlisselbourg. Eux-mêmes furent conduits ensuite à Kolmogor, dans une île de la Dwina, près de la mer Blanche, à moins de trois degrés du cercle polaire. (La grande-duchesse y mourut en couches en 1746, et son époux, en 1780.)

Les ministres Munich, Osterman, Golovkin, et deux autres, arrêtés le jour même de la révolution, furent exilés, par commutation de la peine de mort prononcée, le 29 janvier, contre eux (1), en différents endroits de la Sibérie. Munich occupa à Pelim, la maison dont il avait tracé le dessin pour Biren.

Elisabeth, après la cérémonie de son couronnement, faite à Moscou, par l'archevêque de Novogorod, le 7 (et non le 13) mai 1742, jugea à propos de rappeler Biren de son exil. La surprise de celui-ci dut être grande et mêlée d'une joie maligne, lorsqu'en passant à Kasan, pour s'en revenir, il rencontra fortuitement les nouveaux exilés, ses ennemis, et surtout Munich qui allait prendre sa place.

Elisabeth, à son avènement au trône, avait jeté les yeux sur son neveu Charles-Pierre-Ulric de Holstein, pour en faire son héritier. Ce prince, s'étant rendu, le 16 février 1742, à Moscou, y fut déclaré, le 18 novembre suivant, après avoir embrassé la religion grecque, grand-duc de Russie, titre qui lui assurait la succession au trône. Le lendemain arrivèrent des ambassadeurs de Suède, pour lui offrir la couronne de ce royaume, de la part du roi Frédéric I et de la diète. Il la refusa. « Sa triste destinée le forçait, dit M. Levesque, de régner » en Russie. » La guerre, cependant, continuait toujours entre ces deux puissances. Elle fut enfin terminée, l'an 1743, par le traité d'Abo, conclu par leurs plénipotentiaires le 27 juin, ratifié par la Russie le 14 août suivant, et trois jours après par la Suède.

Ce traité n'était pas encore conclu, lorsque la czarine découvrit une conspiration formée contre elle au milieu de sa cour. C'était le marquis de Rotta, envoyé par lors de la reine de Hongrie à Berlin, après avoir été son ministre en Russie, qui dirigeait la trame. La dame Lapoukhin; son mari, commissaire-général de la marine; la dame Bestuchef, belle-sœur du chancelier; le chambellan Lilienski et sa femme, étaient à la tête du parti. Ils furent surpris avant d'avoir eu plan arrêté, et condamnés à l'exil en Sibérie, après avoir eu un bout de langue coupé et reçu le knout. Elisabeth, persuadée que le roi de Prusse était le chef muet des conjurés, embrassa, pour se venger, le parti de la cour de Vienne contre lui. Le feld-maréchal Apraxin, à la tête de l'armée russe, ayant pénétré, l'an 1757, dans la Prusse, après une longue et pénible marche, contraignit la ville de Memel, le 5 juillet, de capituler. Cette conquête fut suivie d'une victoire qu'il remporta, le 30 août, sur le feld-maréchal Llieveld, qui était venu l'attaquer près de Gross-Jagerndorf. On fut surpris de le voir, après ce double avantage, se replier vers la Pologne et la Courlande, pour y prendre des quartiers d'hiver. L'impératrice, l'ayant fait emprisonner à Narva, nomma des juges pour lui faire son procès. Il n'en vit pas la fin; une apoplexie l'emporta avant qu'il fût jugé. Le général Fermor, qui le remplaça, fit preuve d'habileté, le 22 janvier 1758, par la prise de Koenigsberg et du fort de Pilau. S'étant ensuite rendu maître de Gustrin, il défait, près de cette ville, l'armée prussienne, dans une bataille qui dura le 25 et 26 août. Le grand-duc, ami du roi de Prusse, ne voyait pas d'un œil satisfait les avantages

(1) Parmi les griefs allégués contre Munich dans l'instruction de son procès, on l'accusait d'avoir fait peindre beaucoup de mortels dans ses expéditions. Il répondit : On ne travaille pas le bois sans faire des copeaux.

que ce général remportait sur lui. Ferner s'en aperçut, et prétexta des infirmités pour obtenir sa retraite. Soltykoff, qui prit ensuite le commandement, remporta, le 23 juillet 1759, une victoire signalée sur Vedel, général prussien, près de Zullichau, dans la Silésie, à une lieue de l'Oder. Les vainqueurs marchèrent incontinent à Crossen, de là à Francfort-sur-l'Oder, dont ils s'emparèrent, et poursuivirent leurs détachements jusqu'aux portes de Berlin. Le roi de Prusse, voulant effacer la honte que venait de recevoir son général, attaque, le 12 août, à Cunnarsdorf, à deux lieues de Francfort, l'armée russe réunie aux Autrichiens commandés par Laudon et Haddick. Après un combat de huit heures, soutenu de part et d'autre avec tout l'acharnement imaginable, les Prussiens prennent la fuite, laissant huit mille hommes des leurs étendus sur le champ de bataille, et Soltykoff est vainqueur d'un héros. La nouvelle de cette victoire, portée à Petersbourg, valut à tout soldat russe, qui justifierait s'y être trouvé, l'exemption de toute corvée pour sa vie.

L'année 1760 procura de nouveaux succès aux Russes. Une de leurs divisions, commandée par le comte de Tottleben, s'empara de Berlin le 9 octobre, fit la garnison prisonnière, mit la ville à contribution, et se retira. L'avantage que leur procura la campagne suivante, fut la conquête de Colberg, en Poméranie, qui les fit, sous les ordres du général Romanzoff, le 26 décembre (n. st.), après un siège d'environ six mois. La joie que répandit à Petersbourg la nouvelle de cet événement, fut bientôt changée en deuil, par la mort de l'impératrice, arrivée le 5 janvier 1762 (n. st.), à l'âge de cinquante et un ans. Le gouvernement de cette princesse fit voir qu'elle avait hérité du génie de Pierre le Grand, comme de sa puissance. Elle y ajouta, comme sa mère, la clémence; vertu qui fut telle dans Elisabeth, que, pendant son règne, personne ne fut exécuté à mort, ainsi qu'elle en avait si vu en montant sur le trône; et cependant son règne est l'époque où les crimes commencèrent à devenir plus rares en Russie. Dans l'état le plus critique de sa dernière maladie, elle diminua l'impôt sur le sel, fit ouvrir les prisons à treize ou quatorze mille contrebandiers et à vingt-cinq mille débiteurs qui s'y trouvaient détenus, et ordonna même qu'on acquittât de ses fonds les dettes de ceux-ci, qui n'excéderaient pas la somme de deux mille cinq cents roubles.

### PIERRE III, FEDOROWITCH.

1762. CHARLES-PIERRE-ULRIC, né, le 21 février 1728, de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne Petrovna, fille aînée de Pierre le Grand et de Catherine, sa seconde femme, fut proclamé empereur de Russie, le 5 janvier 1762, immédiatement après la mort d'Elisabeth, sa tante. Cette princesse, en mourant, lui avait recommandé de remplir fidèlement les engagements qu'elle avait pris avec les puissances alliées. Il fit le contraire, abandonna le parti de la reine de Hongrie, lit la paix avec le roi de Prusse, et renvoya les prisonniers faits sur lui, comblés de présents. Le dessein de ce prince étoit d'établir en Europe une paix générale, et de balancer le pacte de famille, de la maison de Bourbon, par une semblable alliance entre les trois branches souveraines de la maison de Holstein, qui régnaient en Suède, en Danemarck et en Russie: alliance à laquelle les rois d'Angleterre et de Prusse auroient été invités d'acquiescer. Il opposait ainsi toutes les forces du Nord à celles de l'Occident et du Midi. Ce projet, mêlé de quelques idées bizarres, ne détourna point son attention de l'intérieur de l'empire. Il se déclara le protecteur du commerce, en supprimant le droit de deux pour cent qu'on levait sur les marchandises venant de Pologne, et sur celles qu'on apportait d'Archangel: la noblesse eut la liberté de voyager pour s'instruire, et de disposer de ses biens sans l'agrément du souverain; la question fut supprimée dans les procès criminels; on publia des lois pour

modérer l'excès du luxe. En tout cela, Pierre III ne méritait que des éloges. Mais il s'attira le mépris de la nation par sa vie crapuleuse, la haine des troupes en voulant les assujettir à la discipline militaire des Prussiens qu'elles avaient vaincus, et l'aversion du clergé en confiscant ses biens, pour le réduire à de simples pensionnaires. L'indifférence qu'il marquait ouvertement pour toute sorte de culte, donna même lieu de soupçonner qu'il voulait donner atteinte à la religion dominante. Enfin, le dessein qu'il laissa transpirer dans les fumeurs du vin, de faire casser son mariage, et de dés hériter son fils, et de se donner pour successeur le duc Georges-Louis de Holstein, son oncle, achève d'indisposer contre lui tous les esprits. L'an 1762, une conjuration, à la tête de laquelle étaient des personnes du premier rang, éclata tout-à-coup, le 8 juillet (n. st.), dans Petersbourg, et proclama l'impératrice Catherine unique souveraine de Russie. Pierre apprit cette révolution à Orienbaum, où il étoit occupé à faire construire un temple pour les Luthériens. Après avoir beaucoup hésité sur le parti qu'il doit prendre, il s'embarqua pour Crons-tadt; mais le commandant, prévenu par les ordres de l'impératrice, menaça de tirer sur lui. Il revint, et se laisse arrêter par un seul général. Conduit à Peterhof, il signe, dans les termes les plus bas et les plus lâches, sa renonciation à l'empire. On l'amène ensuite prisonnier au château de Csarokozlo, où sept jours après (17 juillet), il meurt d'un accident hémorrhoidal, suivant la déclaration que l'impératrice fit parvenir à toutes les cours.

### CATHERINE II, ALEXEIEVNA.

1762. CATHERINE II (appelée à son baptême, Sophie-Auguste-Frédérique), née le 2 mai 1729, de Christian-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, et de Jeanne-Elisabeth de Holstein-Eutin, mariée, le 1<sup>er</sup> septembre 1745, à Charles-Pierre-Ulric, duc de Holstein-Gottorp, et depuis empereur de Russie, est reconnue souveraine impératrice le 9 juillet 1762, et son fils unique, Paul Pétrowitch, né le 1<sup>er</sup> octobre 1754, déclaré en même temps grand-duc et héritier présomptif du trône. Pendant les derniers troubles, on avait arrêté le duc Georges-Louis de Holstein. Dès qu'ils furent dissipés, Catherine le fit remettre en liberté, et lui donna de plus l'administration des états de Holstein. Bientôt après être rappelé de son exil par Pierre III, elle le rétablit dans son duché de Curlande, et écrivit, le 3 août (v. st.), une lettre, en sa faveur, au roi de Pologne, Auguste II, pour le remettre en possession de ses états. Charles, fils d'Auguste, étoit alors investi de ce duché. Il fut contraint, par son père, de le céder à ce rival. (Voyez les durs de Curlande.) Le comte de Bestuchef, sur la fin du règne d'Elisabeth, avoit été dépouillé de la charge du grand chancelier. La nouvelle impératrice, persuadée de son innocence, lui rendit cette dignité. Le 3 octobre (n. st.), elle se fit couronner solennellement à Moscou par l'archevêque de Novogorod.

Ivan VI, ce fils du prince de Brunswick-Bevern, et d'Anne de Mecklenbourg, fait empereur, l'an 1740, à l'âge de deux mois, et déposé l'année suivante, vivait toujours renfermé dans la forteresse de Schlüsselbourg. Quoique élevé dans une profonde ignorance, et, à ce qu'on prétend, réduit presque à l'état d'imbecillité, c'étoit néanmoins un instrument propre à être mis en œuvre par des mécontents pour exciter une révolution. Le sort, toujours favorable à Catherine, la défait de cet épouvantail par l'extravagance la plus inconcevable d'un enfant perdu. Mirovitch (c'est le nom du sujet dont il s'agit), ukrainien de naissance et sous-lieutenant d'infanterie, homme plongé dans la débauche et ruiné par la dissipation, conçut le dessein, sans avoir jamais vu le prince Ivan, sans connaître ses dispositions, ni ses facultés naturelles, sans penser même à lui former un parti, conceit, dis-je, le dessein de l'arracher de sa prison pour le porter sur le trône, comptant par là parvenir à une haute fortune. Plein de cette idée plus que folle, il se rend à Schlüsselbourg, demande

et obtient, malgré ses vices connus, le commandement de la garde qui se relevait chaque semaine. Le voila donc en état d'agir. La nuit du 4 au 5 juillet (v. st.), 1764, à deux heures du matin, il éveille ses soldats, les range de front, et leur ordonne de charger à balles. Le commandant, au bruit qu'ils font, sort de son quartier, et en demande la raison à Mirowitch. Pour toute réponse, celui-ci lui décharge un coup de crosse de son fusil, et le fait arrêter. Il attache ensuite, à la tête de sa troupe, le petit nombre de soldats qui gardaient le prince; mais il est repoussé. L'encreux, il revient à la charge avec une pièce de canon qu'il avait fait amener d'un bastion. Le capitaine et son lieutenant, s'imaginant alors qu'un leur oppose une force insurmontable, quoiqu'aucun de leur troupe n'eût encore reçu la moindre blessure, prennent le parti de poignarder le prince qui leur est confié; et cela dans la crainte, ont-ils dit depuis, d'être punis comme traîtres, s'ils le laissaient prendre vif, et dans la vue des maux que sa délivrance attirerait sur la patrie. Mirowitch, à qui le cadavre sanglant est présenté, tombe, à cet aspect, de la fureur dans la puissillanimité, et ne fait aucun effort pour défendre sa liberté. Sa troupe, également consternée, rentre aussitôt dans le devoir. L'impératrice, instruite de cet événement en Livonie, où elle était pour lors, fait partir un lieutenant général pour aller faire des informations sur les lieux. D'après son rapport, le sonat, les trois premières classes et les présidents de toutes les colléges, condamnent, par un jugement solennel, qui fut exécuté, Mirowitch à perdre la tête sur un échafaud. Quelques-uns de ses complices subirent différentes punitions, et furent ensuite transportés sur les frontières de l'empire, pour y être incorporés à des régiments qui s'y trouvaient en garnison.

Assurée de la paix intérieure de l'empire, Catherine tourna son attention sur les troubles dont la Pologne était agitée pour l'élection d'un nouveau roi. Déjà l'étendard de la guerre civile y était déployé. Le prince Radziwill ayant rassemblé sous ses ordres un corps de six mille hommes, la noblesse de Lithuanie forma une confédération, et appela l'impératrice de Russie à son secours. Catherine n'hésita point à se rendre à ses vœux qu'elle avait elle-même inspirés. Bientôt la Pologne se trouve inondée de troupes russes. Le but de l'impératrice et du roi de Prusse, liés ensemble par un traité d'alliance défensive, concerté le 13 avril 1764, était d'obliger les Polonais à prendre un roi dans la nation, au préjudice de la liberté que les constitutions de l'état leur donnaient de choisir un souverain à leur gré, soit un piast, ou naturel du pays, soit un étranger de quelque nation qu'il fût. Ce parti prévalut après quelques combats; et Stanislas Poniatowski, qui portait les deux puissances alliées, fut élu roi de Pologne, le 6 septembre 1764. On s'attendait, qu'ainsi satisfaite, l'impératrice retirerait ses troupes de la Pologne. Mais l'affaire des *Dissidents* et le démembrement de la Pologne, qu'elle méditait dès-lors, l'engagèrent à les y laisser, et même à les augmenter, pendant le cours de neuf années, pour tenir la nation dans le respect, et l'amener par la contrainte au but qu'elle s'était proposé : politique plus adroite qu'équitable, qui, soutenu par la ruine de Hongrie et le roi de Prusse, enleva, l'an 1773, à la Pologne, comme on l'a déjà dit ci-dessus et comme on le répètera encore ci-après, plus d'un tiers de son étendue, que partagea entre elles ces trois puissances. (Voy. Stanislas-Auguste, roi de Pologne.)

La cour ottomane n'avait pas vu sans intérêt pour la Pologne, les violences qu'y exerçaient les troupes russes. Les confédérés ayant imploré sa protection, elle avait ouvert un asile dans ses états à ceux qui s'y étaient réfugiés. Mais ils y avaient été plus d'une fois poursuivis par les oppresseurs de leur liberté. Le grand-seigneur, irrité de cette violation du droit des gens, fit enfermer, l'an 1768, le ministre de Russie dans le château des sept tours. C'est la manière, comme l'on sait, en Turquie de déclarer la guerre. Un manifeste, que la Russie ne laissa pas sans réponse, vint à l'appui de cette brusque déclara-

tion. On fait, de part et d'autre, les plus formidables apprêts pour attaquer et pour se défendre; mais le succès couronna presque toujours les entreprises des Russes. Leurs premières opérations furent contre Azoph, place démantelée en vertu du traité de 1739, dont la conquête, faite sans efforts, au mois d'avril 1769, rendit très-difficile aux Turcs l'entrée de la Russie par la mer Noire. Une puissante armée des Russes, sous les ordres du prince Galitzin, vint ensuite assiéger Choczim, place forte, appartenante aux Turcs, sur les frontières de la Moldavie. Le siège, long et meurtrier, donna lieu à plusieurs actions entre les deux armées ennemies. Le 13 juillet, celle du seraskier de Romelie fut obligée de prendre la fuite devant les Russes. Malgré cet avantage, ceux-ci se voyaient à la veille d'échouer dans leur entreprise, lorsqu'un événement inopiné changea tout-à-coup la face des affaires. L'armée du grand-visir, qui marchait au secours de la ville assiégée, entreprit, le 17 juillet de passer le Duïester sur le pont de bateaux, pour en venir aux mains avec les Russes. Le pont s'étant rompu par l'effet d'une crue subite des eaux du fleuve, les Russes profitèrent de l'occasion pour tomber sur ce corps isolé qui s'était livré en pièces. Coustaurée de ce revers, la garnison de Choczim évacua la place, qui tombe, après sa retraite, au pouvoir de l'ennemi. On vit dans le mois suivant avec étonnement, ce qui ne s'était pas encore vu, une flotte russe partir du fond du golfe de Finlande pour aller attaquer le torc dans la Méditerranée, où jamais vaisseau de cette nation n'avait osé pénétrer. Arrivée au port de Copenhague, elle en partit, le 10 septembre, pour continuer sa route par l'Océan. Après avoir passé le détroit de Gibraltar, elle alla relâcher à Port-Mahon, où elle passa l'hiver. Ayant remis à la voile au commencement de février 1770, elle cingla vers la Méditerranée. Mais une tempête, dont elle fut accueillie, obligea la plus grande partie de ses vaisseaux de se réfugier en différentes parties de l'Italie, de la Sicile et de la Sardaigne. Le comte Orloff, commandant en chef de tout l'armement, parvint cependant le dernier jour de février, avec trois vaisseaux de ligne, au cap Matapan, l'ancien promontoire de Tenare, à l'extrémité méridionale de la Morée. Cet amiral ayant débarqué ses troupes de terre à Maina, non loin du Cap, et à cinquante milles de Misitra, l'ancienne Sparte, les Mainotes, issus des Lacédémoniens, prennent sur-le-champ les armes, et viennent par milliers se joindre aux Russes. Une foule d'autres gens ne tardèrent pas à suivre cet exemple. Toute la Morée est en mouvement. Les vaisseaux russes, que la tempête avait dispersés, avant ensuite débarqué à différents points, les Turcs se trouvent investis dans toutes les îles de l'Archipel. Les Grecs, se livrant à toute la fureur de la vengeance, massacrent tous les ottomans qui tombent entre leurs mains. Ceux-ci leur rendaient la pareille partout où ils se trouvaient les plus forts. Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces horreurs, ni des combats qui se donnaient entre les armées ennemies, soit sur terre, soit sur mer. Le plus mémorable de ces exploits fut le suivant. Tandis que le bacha de Bosnie défendait la Morée contre les Russes avec des succès variés, leue flotte, commandée par l'amiral Spiridoff, fut renforcée vers le milieu d'avril par l'escadre du contre-amiral Elphinston, qui arriva d'Angleterre (c'était un officier anglais qui s'était mis au service de la Russie.) Après quelques avantages remportés sur les Turcs, ils les poursuivirent dans l'Archipel où ils s'étaient retirés. Les deux flottes se trouvèrent en présence, le 5 juillet, dans le canal de Scio. Les Turcs, supérieurs en force, étaient couverts par des îles et par les rochers du continent. Cependant l'amiral russe ne craignit pas d'attaquer le capitain-pacha, monté sur la Sultane de quatre-vingt-trois canons. Les deux vaisseaux s'accrochèrent : les Russes couvrent de grandes le bâtiment turc et y mettent le feu; mais atteints eux-mêmes par l'incendie qu'ils ont allumé, et enveloppés dans le désastre de l'ennemi, ils ne peuvent se détacher, et les deux bâtiments sautent à la fois. Il ne se sauva de part et d'autre que les commandants et

les principaux officiers. La destruction effrayante de ces deux vaisseaux, et le danger de ceux qui les avaisinaient, suspendirent un moment la fureur de l'action. Elle recommença ensuite et ne finit qu'avec le jour. Les Turcs gagnèrent alors une petite baie où leurs vaisseaux se trouvèrent si resserrés, qu'ils ne purent la plupart manœuvrer. La flotte russe environna l'embarcadere du havre, et deux officiers anglais, le commodore Greig et le lieutenant Dugdale, ayant attaqué l'ennemi vers minuit, le premier avec quatre vaisseaux et deux frégates, le second avec des brulots qu'il conduisait, vinrent à bout de réduire en cendres la flotte ottomane, après un combat de six heures.

Ce succès inespéré rendit les Russes maîtres de la mer. Ayant ensuite bloqué le détroit des Dardanelles, ils interceptèrent et ruinèrent par là tout le commerce du Levant. Ils auraient forcé le passage et pénétré dans la Propontide, sans l'habileté d'un ingénieur français, le baron de Totti, qui les arrêta. Chargé par la Porte de pourvoir à la défense du détroit, et de mettre les châteaux à l'abri de toute insulte, il s'acquitta si bien de cette commission difficile, qu'aux approches de l'hiver les flottes russes abandonnèrent leur station près des Dardanelles. Telles furent en abrégé les opérations des Russes au midi de l'empire ottoman dans le cours de l'an 1770. Ils n'avaient pas ouvert avec un égal succès la même campagne au nord du Danube. Obligés, le 25 mars, d'évacuer Bucharest, capitale de la Valachie, ils avaient ensuite abandonné la partie de la Moldavie située sur la rive droite du Pruth. Mais la fortune ayant changé tout-à-coup, un corps nombreux de turcs et de tartares fut battu, le 18 juillet, par le comte Romanoff. Le même général eut un nouveau succès encore plus brillant le 17 août. Il mit en déroute, sur les bords du Danube, l'armée du grand-vizir, forte de cent cinquante mille hommes, et se rendit maître d'Ismailof. Son exemple piqua d'émulation ses collègues dans le commandement. Le comte Panin emporta d'assaut, le 27 septembre, la ville et le château de Bender, et pen de jours après le comte de Tollbenne assiégea, avec le même bonheur, l'importante ville de Kutas, capitale du petit royaume d'Imérette, située entre la Caucase, la mer Noire, la province de Gurie et la Géorgie.

Le prince Dolgorouki se couvrit de gloire, l'an 1771, par la conquête qu'il fit de la Crimée en moins d'un mois, à commencer du 25 juin, jour auquel il commença l'attaque des lignes de Précop, qui passaient pour imprenables, et que le khan Selim-Guerai défendait à la tête de cinquante mille tartares et de sept mille turcs. Le khan, désespéré de ce revers, en mourut de regret, peu de temps après, à Constantinople, où il s'était retiré.

L'expédition navale des Russes ne produisit rien d'intéressant en 1771, et à en juger par les effets ce ne fut qu'une guerre de pirates. Elle acheva de ruiner le commerce du Levant, et ne fut pas moins funeste aux Chrétiens qu'aux Ottomans. La peste, qui infecta ceux-ci, se communiqua aux Russes qui la portèrent dans leur patrie où elle fit de grands ravages, sur-tout à Moscou. Des imposteurs fanatiques de cette ville avaient persuadé au peuple que l'image d'un certain saint guérissait les pestiférés, et préservait de la contagion ceux qui ne l'avaient pas encore contractée. Aussitôt on vit se rassembler autour de l'image et sains et malades en si grande foule que plusieurs y furent écrasés. Les pestiférés communiquèrent leur mal à ceux qui ne l'avaient pas, tandis que les uns et les autres vasaient leurs offrandes dans un tronc que les imposteurs avaient placé devant l'image. Ambroise, archevêque de Moscou, voulant arrêter cet abus, fit enlever l'image et sceller le tronc. Le peuple en fureur courut au palais du prélat, et de là dans un monastère où il s'était réfugié. Il l'arracha de l'autel, où il tenait embrassé, et le massacra. Un corps de troupes, arrivé trop tard, fit feu sur ces forcenés, et en tua un grand nombre; d'autres furent pris vifs, et condamnés à différentes peines.

Les campagnes de 1772 et de 1773 se passèrent en guerres de chicane et en négociations pour la paix entre les Russes et les Turcs. On tint, l'an 1772, à Forzani, dans la Valachie, à seize milles de Bucharest, un premier congrès où les ministres de Russie étaient autant de fâste que les Turcs montrèrent de simplicité. Le comte Orloff, chef des commissaires de Russie, y parut tout resplendissant de pierreries, faisant ostentation de ses plaques et de ses cordons. Osman Effendi, du côté des Turcs, avait un dolman de camelot vert, bordé d'hermine, et rien ne le distinguait des autres commissaires ottomans qu'une canne à pomme d'or. Les conférences s'ouvrirent le 15 juillet et finirent au mois de septembre sans qu'on pût rien terminer. Elles se renouvèrent avec aussi peu de fruit, le 29 octobre suivant, à Bucharest, entre le reis Effendi pour les Turcs, et M. Obrescuf, plenipotentiaire de Russie.

Le grand-seigneur Mustapha III étant mort le 21 janvier 1774, son successeur Abdoul Ahmid, résolu de continuer la guerre, fit l'armement le plus considérable dont la royauté de Pugatchev lui semblait assurer le succès. Ce rebelle était un cosaque du Don, qui, sans avoir aucune ressemblance avec le feu czar Pierre III, ose se donner pour ce prince, disant qu'il n'était pas mort, comme le bruit en avait couru, mais qu'il s'était retiré dans un ermitage. Ayant persuadé ce conte absurde aux Tartares du royaume de Kasan, il en bientoit une multitude infinie de sectateurs, et entra autres plusieurs nobles du gouvernement d'Orenbourg et des pays voisins. La sédition qu'il excita parut si sérieuse à la cour de Pétersbourg, qu'elle publia, le 23 décembre 1773, un manifeste contre cet imposteur et ses adhérents, et fit marcher le général Bibikof, avec un corps de troupes contre ces fanatiques. Malgré les défaites sans nombre qu'essaya le parti de Pugatchev, la révolte ne fit qu'augmenter. En vain la cour fit-elle promettre par Bibikof cent mille roubles (450 mille livres), avec tous les ordres de chevalerie, à celui qui livrerait mort ou vif l'imposteur; il ne se trouva pas un seul homme parmi les Tartares, tout barbares qu'ils étaient, qui voulût mériter de si grandes récompenses par une perfidie. Mais ces sentiments d'honneur ne furent pas à l'épreuve des frayeurs de la mort. Des cosaques du Jalk, faits prisonniers, le 25 août, dans un combat où les séditeux furent entièrement défaits par les troupes du comte Panin, offrirent de découvrir Pugatchev, qui s'était sauvé avec cent hommes, et de l'amener en vie au général, si on voulait leur accorder leur pardon. L'offre ayant été acceptée, la condition fut remplie, et Pugatchev fut remis, dans le mois de septembre 1774, entre les mains du général russe qui le fit conduire dans une cage de fer à Moscou. Il y expia sur la roue sa rébellion et les cruautés inouïes qu'il avait exercées contre les nobles qui étaient tombés entre ses mains.

Revenons à la guerre contre les Turcs. Le feld-marchal Romanzof, chargé de la campagne de 1774, ayant reçu un renfort de dix mille hommes, fit ses dispositions pour le passage du Danube. Le comte Soltykof, fils du vainqueur de Frédéric, débarqua le premier avec sa division, près de Tutnakai, la nuit du 16 au 17 juin, malgré la résistance très-forte que lui opposèrent les Turcs sur le fleuve et à terre. Les généraux Kamenskii et Souwarow passèrent également à la tête de leurs divisions. Ils furent suivis, quatre jours après, par Romanzof avec le reste de l'armée. Soltykof ayant été vivement attaqué, le 20 juin, par le pacha de Ruszick, les Turcs furent obligés d'abandonner le champ de bataille, après avoir fait des prodiges de valeur pendant plusieurs heures. Ce fut la dernière journée où ils donnèrent des preuves de vigueur. Le même jour, le reis Effendi ayant marché pour arrêter les généraux Kamenskii et Souwarow, ils défist sans coup ferir; ses troupes, à la vue de l'ennemi, ayant abandonné lâchement leurs drapeaux, pour s'en fuir chacun de son côté, de peur d'être pris. Tout le camp turc, avec une très-belle artillerie de bronze, fondue

sous la direction du chevalier de Tott, fut la récompense de cette victoire, qui coûta si peu. Dès ce moment le désordre et la mutinerie se mit parmi les armées ottomanes; elles refusèrent l'obéissance aux officiers, qu'elles pillèrent et massacrèrent. On fait état de cent quarante mille hommes qui, ayant déserté, se retirèrent vers l'Helléspont, emportant leur route par toute sorte d'horreurs. Le vizir, investi dans son camp de Schumla par Romanzoff, se vit obligé de demander la paix et de souscrire, le 26 juillet 1774, aux articles que ce général lui prescrivit dans un nouveau congrès. Ils furent plus modérés que la Paix, dans la détresse où elle se trouvait, n'avait lieu de l'espérer; aussi le grand-seigneur et le divan n'hésitèrent-ils point à les ratifier. La cour de Pétersbourg rendit toutes les conquêtes qu'elle avait faites pendant la guerre, à l'exception d'Azov et de Taganrok. Mais elle se fit accorder la liberté de naviguer sur toutes les mers dominées par le Turc, et le passage des Dardanielles, avec tous les privilèges et toutes les immunités dont jouissent les nations les plus favorisées de la Porte ottomane. L'indépendance de la Crimée et des bords qui en dépendent, fut encore une des clauses du traité.

La guerre de l'impératrice de Russie avec les Turcs ne l'avait pas obligée de rappeler les troupes qu'elle avait en Pologne. On s'attendait qu'elles allaient évacuer ce pays, lorsqu'en 1772, on vit arriver, en ce royaume, les troupes de la reine de Hongrie et du roi de Prusse, non pour les contraindre à se démettre, mais pour les renforcer. Là fut alors que chacune des trois couronnes de Vienne, de Pétersbourg et de Berlin, lit connaître les prétentions qu'elle formait sur différentes portions de la Pologne. Abandonnées des puissances alliées et garanties de leurs droits, les infortunés Polonois ne purent que se soumettre. « Le roi, la loi, rien n'osa résister, et la république ravage, » ensanglantée depuis tant d'années, perdit en 1773 plus d'un tiers de ses domaines, et ne put encore obtenir le repos au prix de tant de sacrifices. Les provinces qui composent aujourd'hui les gouvernements de Polesk et de Mohilow devinrent le partage de la Russie. » (M. Levesque.)

Tandis que Catherine II était le plus occupée à défendre ses états et à les agrandir, elle donnait ses soins pour les policer et les enrichir par de sages réformes et d'utiles institutions. Il n'était aucun pays en Europe où les lois fussent plus incertaines, plus embrouillées qu'en Russie. Les tribunaux jugeaient sans règle et par conséquent sans équité. Le pouvoir des juges était arbitraire et sans bornes, ils faisaient, à leur seule volonté, donner la question, ou exilaient en Sibirie. Catherine s'occupait sérieusement de remédier à ces abus. Dès l'an 1767, elle publia des instructions pour la confection d'un nouveau code, qui font encore l'admiration des légistes. Elle établit dans le ministère de la justice diverses cours, ou conseils spéciaux, qui, n'ayant à prononcer chacun que sur un seul genre d'affaires, suivirent dès-lors une jurisprudence plus uniforme et plus régulière. Toutes les provinces de la Russie, et même les nations barbares qui vivent dans les parties les plus reculées de ce vaste empire, eurent ordre d'envoyer des députés à Moscou pour présenter leurs idées sur les lois qui leur étaient les plus propres. Catherine se rendit elle-même dans cette capitale. L'ouverture des états se fit avec une pompe extraordinaire. C'était un spectacle intéressant et nouveau de voir des députés de peuples nombreux, si différents par leurs mœurs, leur costume, leur langage, étonnés de se trouver ensemble pour discuter leurs lois, eux qui jusqu'alors n'avaient su qu'obéir aux volontés d'un maître que souvent ils ne connaissaient pas. L'impératrice s'était fait ménager, dans la salle, une tribune d'où, sans être aperçue, elle pouvait tout voir et tout entendre. On commença par lire les instructions traduites en langue russe, dont l'original écrit en français, et presque tout-entier de la main de Catherine, a été déposé dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg. Les applaudissements ne interrompirent souvent la lecture. Les seuls députés des Samoyèdes osèrent

rester sans marque d'admiration. L'un d'eux même prit la parole et dit : « Nous sommes simples et justes; nous faisons paître tranquillement nos rennes, nous n'avons pas besoin d'un code nouveau; mais faites pour les Russes, nos voisins, et pour les gouverneurs que vous nous envoyez, des lois qui aident les brigandages. » D'autres réponses se firent plus tranquilles. On avait parlé de donner la liberté aux paysans; mais, commençant à se rassembler. Des députés ayant laissé entrevoir des idées fausses au pouvoir absolu, l'impératrice se hâta de dissoudre les états. Avant leur séparation, ils décrétèrent à cette princesse le titre de *Graude* et de *Mère de la Patrie*. Elle fit distribuer à chacun des députés une médaille d'or, destinée à transmettre à la postérité le motif qui les avait fait rassembler, et s'empêcha d'adresser son nouveau code à la plupart des souverains. « Semirama (écrivait à cette occasion le roi de Prusse au comte de Solms) commande des armées; Elisabeth d'Angleterre est comptée au nombre des grands politiques; Marie-Thérèse d'Autriche a montré beaucoup d'intérêt à son avènement au trône; mais aucune femme n'avait encore été législative. Cette gloire était réservée à l'impératrice de Russie. » Après ce travail important, Catherine en ordonna un autre non moins utile : ce fut de faire voyager plusieurs savants dans l'intérieur de ses vastes états, à peine connus, pour en observer la position, les productions, les ressources. Pallas et Folk parcoururent les rives du Volga, et parcoururent jusqu'à Kasan; Gmelin et Guldensmidt visitèrent les bords du Tanais jusqu'à Borysthène, et toutes les contrées qui s'étendent depuis Astrakhan jusqu'aux frontières de la Perse. Blauumayer fut chargé de visiter les découvertes déjà faites dans l'archipel du Nord, et d'en tenter de nouvelles; Valchou-Steletz pénétra dans les gorges du Caucase; Billings, assisté de Hall, de Bering et du fameux mécanicien Edwards, parcourut l'Océan oriental jusqu'aux côtes du Japon. Pallas, dans son voyage, avait recueilli beaucoup d'objets d'histoire naturelle qui formaient un cabinet précieux; l'impératrice en ordonna l'acquisition. L'académie de Pétersbourg obtint de nouveaux privilèges; et celle des arts reçut un plus grand nombre d'élèves. Catherine, par son exemple, fit adopter l'inculcation dans ses états : elle invita le grand-duc à l'imiter. Une peste affreuse, qui emporta cent mille habitants à Moscou, et menaçait de ravir le reste, fut arrêtée dans son invasion. Dans le même temps, l'un des plus beaux diamants de l'univers fut acquis par Catherine, d'un grec qui, après avoir apporté d'Ispahan, l'avait déposé à la banque d'Amsterdam. Elle le paya 100,000 livres sterling, et assura en outre au vendeur une pension de quatre mille roubles. La fameuse statue du Pierre 1<sup>er</sup>, fut inaugurée sur un immense chariot traîné, transporté avec les plus grands frais des marais de la Carélie à Pétersbourg, où il servit de piedestal. En même temps l'impératrice recevait à sa cour le roi de Suède, l'empereur Joseph II, le prince héréditaire de Prusse, elle accueillait Diérolot, et le faussait assise à côté d'elle. Des banques publiques étaient ouvertes à Pétersbourg pour les nobles et les marchands, et à Tobolsk pour donner plus d'activité au commerce de la Sibirie. Catherine n'épargnait rien pour la splendeur de la manufacture d'acier de Toulou, dont les ouvrages rivalisaient de perfection avec ceux d'Angleterre. Elle favorisait les tanneries, les fabriques de fil d'or et d'argent, les fonderies de caractères d'imprimerie; faisait planter le mûrier dans l'Ukraine; et y naturalisait le ver à soie. Pour lanoir l'oisiveté, elle établit, en 1782, des caniers à qui pouvaient s'adresser tous les jours, à une heure indiquée, tous ceux qui demandaient de l'occupation ou des ouvriers, et une maison de travail à Pétersbourg, pour renfermer les paresseux et les mendicants valides; elle affranchit de la capitation ceux qui se livraient au négoce, et les exempta de tirer au sort pour le recrutement de la marine et de l'armée. Elle calma les Tartares Baschkirs qui s'étaient révoltés, et menaçaient de quitter son empire, comme avaient fait les Tatars qui, pour éviter les vexations des gouverneurs russes, étaient allés se réfugier en

Chine. Elle accorda de grands secours pour rétablir la ville de Twer, presque entièrement consumée par un incendie; elle fonda, en 1778, celle de Kheron, sur les bords du Niéper, au-dessus de l'embouchure du Bough; peu de tems après on y vit plus de quarante mille habitants, et il sortait de ses chantiers des vaisseaux marchands et de guerre qui devenaient l'effroi des Ottomans. Le commerce, dans la mer Caspienne et avec la Perse fut favorisé. Malgré les obstacles du khaï Malimed, les navires russes allèrent échanger leur fer, leur acier, leurs fourrures contre la soie et le coton de Guilan, les tapis de Perse, le schamail et les loras, poissons excellents, et les chiens de mer, dont les Moscovites vendent la peau aux Anglais, et dont ils emploient la graisse à faire du savon. Le commerce avec la Chine ne reçut pas de moindres encouragements. En 1653, des sibériens et des boukars avaient formé des caravanes qui, traversant la Tartarie Chinoise, allaient trafiquer jusqu'à Pékin. Elles y portaient des fourrures, et recevaient en échange de l'or, des pierres, du thé, des porcelaines; mais ce négoce avait été interrompu. Catherine le ranima. Elle écrivit à l'empereur de la Chine, qui consentit à faire de la petite ville de Kiachta les rendez-vous des marchands russes et chinois. Pour faciliter cette communication, l'impératrice fit partir pour Pékin plusieurs jeunes gens chargés d'étudier la langue et les usages de la Chine. Les établissements de la Russie dans plusieurs îles de l'archipel du Nord la rapprochèrent du Japon; Catherine conçut le dessein d'ouvrir une branche de commerce avec cet empire, et accueillit un jeune japonais, jeté par la tempête sur l'île de Coivre, lequel lui fut amené à Pétersbourg par le docteur Laxmann, et à qui elle donna des maîtres de langues russe et tartare, pour qu'il pût servir d'interprète aux deux nations. D'un autre côté, elle s'efforça de seconder l'empereur, qui désirait la libre navigation de l'Escaut, et de favoriser les voyages dans la mer du Nord pour y tenir le passage aux Indes. Enfin, un immense canal fut commencé par ses ordres pour ouvrir une communication intérieure aux vastes contrées situées entre la Baltique et la mer Caspienne. L'instruction de ses sujets ne fut pas moins l'objet des soins de Catherine. Une commission d'enseignement fut établie; non-seulement toutes les villes eurent des maisons d'éducation, mais les campagnes obtinrent des écoles normales sur le plan de celles d'Allemagne, et celle des cinq cents demoiselles russes, fondée dans le faubourg de Saint-Alexandre-Nevski, reçut un revenu fixe et annuel. La maison des calets de terre lui dut son extension. Sept cents jeunes Russes y recevaient tous les principes de l'art militaire; et ne pouvaient quitter l'établissement que leur instruction ne soit terminée et complète. Catherine établit encore, 1<sup>o</sup>, une maison pour six cadets de la marine, qui font chaque année une campagne sur la mer Baltique, et sont sous la direction spéciale d'un amiral; 2<sup>o</sup>, une autre pour quatre cent soixante jeunes Russes destinés au génie ou à l'artillerie; 3<sup>o</sup>, une pour deux cents élèves grecs, albanais, italiens ou-moscovites, auxquels on enseigna la plupart des langues étrangères, et qui, après leurs cours, entrèrent dans le militaire, ou devenaient interprètes au service de Russie; 4<sup>o</sup>, trois écoles de médecine et de chirurgie; une école pratique d'accouchement, une autre de clinique; 5<sup>o</sup>, une école des mines pour soixante élèves instruits aux frais du gouvernement; 6<sup>o</sup>, une pour les beaux-arts; 7<sup>o</sup>, une autre spécialement consacrée à l'art théâtral; 8<sup>o</sup>, enfin une école de navigation, où soixante-cinq élèves apprenaient l'hydrographie, l'astronomie, l'architecture navale et la langue anglaise. Catherine, sachant que les peuples de la Russie-Blanche montraient beaucoup d'attachement pour les Jésuites, fonda un séminaire pour cet ordre éteint, et demanda que la cour de Rome le rétablît dans ses états. Pour récompenser le courage et les actions utiles à la patrie, elle institua divers ordres de chevalerie; celui de Saint-Georges, en faveur des généraux qui, commandant une armée en chef, avaient gagné une bataille; celui de Saint-

Wolodimir, pour ceux qui auront bien servi l'état dans quelque emploi civil.

Au milieu de ces nombreux détails d'un gouvernement immense, Catherine pacifia l'Autriche et la Prusse, qui se disputaient l'électorat de Bavière. Dans la guerre entre les États-Unis, la France et l'Angleterre, elle couvrit et révoqua le plan de mettre les autres états à l'abri des atteintes hostiles, et de faire respecter leurs pavillons, par une confédération de la Russie, du Danemark, de la Suède, de la Prusse, de l'Autriche et du Portugal. On appela cette confédération la *Neutralité armée*. Les Hollandais ayant hésité à s'y réunir, l'Angleterre leur déclara la guerre; mais la médiation de Catherine la termina. C'est alors qu'elle voulut exécuter le projet, qui, depuis long-tems, occupait son esprit, de chasser le turc de l'Europe, et de se faire couronner impératrice d'Orient à Constantinople. Joseph II devait entrer dans son plan; elle le pria d'en venir conférer avec elle, soit à Mohilow, ville de Lithuanie, où elle arriva le 30 mai 1780, soit à Moscou, où l'empereur fut reçu avec une extrême magnificence. Dans leurs conférences l'attaque des Ottomans fut concertée, ainsi que le partage de leurs dépouilles. Catherine commença, en 1783, à déposer Sahim-Ghérali, khan de la Crimée, et à s'emparer de cette péninsule de l'île de Taman et de tout le Kuban. Elle restitua alors à ces contrées leurs anciens noms; la Crimée reprit celui de Tauride, le Kuban celui de département du Caucase. Trente mille tartares périrent dans cette conquête, soixante mille zaporaviens furent enlevés à leur pays et conduits sur les côtes de la mer d'Azoff et de la mer Noire, où cette colonie fournit aujourd'hui des matelots aux escadres russes dans ces mers. En 1787, le 18 janvier, Catherine part de Pétersbourg pour visiter ces immenses contrées, avec une suite brillante et nombreuse. De distance en distance on avait ordonné d'allumer de grands feux pour marquer son passage. Toutes les maisons où elle s'arrêta furent réparées ou bâties exprès pour la recevoir, et meublées à neuf. Après un mois de route rapide, l'impératrice arriva à Kief, où les princes et nobles polonois vinrent l'accueillir. Des rochers gnaient la navigation du Niéper; on les brisa, et le fleuve reçut cinquante galères magnifiquement préparées pour porter Catherine et sa suite. A Kaniow, le roi de Pologne, voyageant sous son ancien nom de Poniatowski, vint à sa rencontre; il se retira satisfait de l'avoir vue, après avoir reçu d'elle la décoration de l'ordre de Saint-André. Quelques jours après, l'empereur Joseph II la rejoignit à Kaïsk, et l'accompagna dans une grande partie de son voyage. Arrivée à Kheron, Catherine reçut les hommages de ses sujets. Là, elle vit lancer à l'eau un vaisseau de soixante-six canons et une frégate de quarante. A Burschiera, elle logea dans le palais du khaï des Tartares, et y jouit du spectacle d'une montagne si prodigieusement illuminée, qu'elle parut toute en feu. Conduite à Pul-towa, on lui présenta l'image de la fameuse bataille dont ce lieu avait été le théâtre entre le czar Pierre I<sup>er</sup>, et Charles XII, roi de Suède. L'empereur lui fit remarquer la suite que firent les Suédois : « *Puis-je dire, s'écria-t-elle, à quel déclin les destins des empires ? Sans cette suite, nous ne serions pas ici.* »

Au retour de Catherine, la guerre ne tarda pas à être déclarée à la Porte. Potemkin fut mis, en 1787, à la tête de l'armée russe; l'amiral Krivov fut le commandement de la flotte. Le premier combat se donna près d'Orchakow, et les Turcs y furent vaincus. Quatre jours après, le prince de Nassau-Siegen attaqua leur flotte dans le Limon, en brûla trois vaisseaux et en prit plusieurs autres. Tandis que le général Tamaras s'empara de la Georgie, que le prince de Saxe-Cobourg, à la tête de l'armée autrichienne, prit Chocakim, et Potemkin siège d'Orchakow, le 6 décembre 1788, après six mois de siège, et dont il fit massacrer les nombreux habitants, pour venger la perte de plus de vingt mille Russes, que l'insubordination de ce siège lui avait coûté; Kamenskoi brûla Galatz, la plus

commerçante ville de la Moldavie; celle de Bender se rend à l'insurrection; le prince de Galatin triomphe à Matzjo, et Souwarow, après avoir gagné la bataille de Foksan, donne l'assaut à la ville d'Ismaïlow, où il fait passer trente mille tures au fil de l'épée. Catherine, en apprenant tant de succès, conçut l'espoir de réaliser bientôt le projet de porter, sous un climat plus heureux, le siège de son empire; mais la politique des autres cours de l'Europe vint y mettre un obstacle, et l'impératrice fut forcée par elles à conclure la paix avec les Turcs, par le traité fait à Yassy, en 1792. Les articles firent les limites de la Russie au Niester, confirmèrent les droits des principales villes de la Moldavie et de la Valachie, et assurèrent la tranquillité du département du Caucase. A peine cette paix fut-elle signée, que Catherine, ne pouvant pardonner à la Pologne, ni les actes de la diète de 1788, qui avait abrogé la constitution qu'elle avait dictée, ni celle qui avait été établie à Varsovie le 3 mai 1791, lui déclara la guerre, et détermina le partage définitif de son territoire. La diète reçut cette déclaration avec courage, et ordonna des préparatifs de défense; mais les Polonais ne surent jamais réunir leurs forces, et malgré les talents de Tadeus Kosciuszko, ils furent bientôt subjugués par les armées russes. Les restes de cet ancien royaume furent partagés entre la Russie et la Prusse. L'impératrice y réunit quelques troupes après la Curlande, la Semigalie et le cercle de Pillen, qui par acte du 18 mars 1795, se soumit à elle. Catherine ne songea plus dès-lors qu'au rétablissement de la monarchie française, et au moyen d'empêcher les principes révolutionnaires de cette contrée, de pénétrer dans ses états. Dès le 2 février 1792, elle avait fait une proclamation contre ses principes et les peuples qui les adoptaient. Elle défendit jusqu'à l'introduction des marchandises et des vins de France et punit à la flotte anglaise douze vaisseaux de ligue et huit frégates. Elle venait de promettre une récompense de quatre-vingt mille hommes à la coalition, lorsque, le 17 novembre 1792, elle se crut à une violente attaque d'apoplexie; à dix heures du soir, dans la soixante-huitième année de son âge; elle fut inhumée avec la plus grande solennité. Paul I<sup>er</sup>, son successeur, fit sortir pour cette cérémonie le cercueil de Pierre III, de l'église où depuis trente-cinq ans il était déposé. On plaça au-dessus la couronne impériale, et il fut mis sur un lit de parade à côté de celui de l'impératrice, auquel il fut attaché par une guirlande portant cette inscription : *Dieux pendant leur vie, vus à leur mort.*

Catherine préférait les écrivains français à ceux de toutes les autres nations. Elle entre tint une correspondance suivie avec Voltaire et d'Alembert, et fit offrir à ce dernier vingt-quatre mille livres de pension pour venir achever l'*Encyclopédie* dans ses états, et y surveiller l'éducation du grand-duc. D'Alembert ne voulut point quitter sa patrie. L'impératrice n'en acheta pas moins sa bibliothèque. Instruite que Diderot voulait vendre la sienne, pour en faire la dot d'une fille unique, elle la fit acquiescer, en laissa la jouissance au philosophe, et y eut un traitement de bibliothécaire. Peu de temps après la mort de Voltaire, elle fit demander ses livres à madame Denis, sa nièce, et lui écrivit, lorsqu'elle les eut obtenus : « Les âmes sensibles ne verront jamais cette bibliothèque sans » « souvenir que votre oncle ait inspiré aux humains cette » « bienveillance universelle que tous ses écrits respirent, même » « ceux de pur agrément, parce que son âme en était profondément pénétrée. Personne avant lui n'écrivait comme lui : » « à la race future, il servira d'exemple et d'exemple. » La suscription portait ces mots : « A madame Denis, nièce d'un » « grand homme qui m'honorait beaucoup. » M. Caumont, qui a publié, en 1800, une histoire de cette princesse (4 vol. in-8), en a tracé le portrait suivant : « Catherine avait été belle » « dans sa jeunesse, et conservait dans les derniers temps de » « sa vie, de la grâce et de la majesté. Sa physionomie ne » « manquait pas d'expression; mais cette expression montrait

peu ce qui se passait dans l'âme de Catherine, ou plutôt » « elle ne lui servait qu'à le mieux déguiser. Les jours de » « cérémonie, cette princesse réunissait sur sa personne et » « dans sa cour tout ce que l'élégance européenne peut ajouter » « d'éclat à la pompe asiatique. Alors ses cheveux et sa robe » « étaient couverts de pierres, et sa tête était parée d'une » « couronne de diamants d'un prix incalculable. » Dans une » « lettre qu'elle écrivait, en 1783, au célèbre médecin Zimmerman, c'est ainsi qu'elle se peint elle-même : « Si mon siècle » « m'a crainte, il a eu grand tort; je n'ai jamais voulu ins- » « pérer de terreur à personne. J'aurais voulu être aimée, » « et estimer ce que je vauz; rien de plus. J'ai toujours pensé » « qu'on me méconnaissait, parce qu'on ne me comprenait pas. » « Je n'ai jamais haï ni envié personne. Mon désir et mon » « plaisir auraient été de faire des heureux; mais comme chacun » « ne saurait l'être que selon son caractère, mes souhaits en » « cet art souvent trouva des obstacles. Mon ambition, assu- » « rément, n'était pas méchante; mais peut-être ai-je trop » « entrepris de ce croire les hommes susceptibles de devenir » « raisonnables, justes et heureux. La race humaine, en gé- » « néral, penche au déraisonnement et à l'injustice. J'ai fait » « cas de la philosophie, parce que mon âme a toujours été » « singulièrement républicaine; je conviens que c'est peut-être » « un singulier contraste que cette trempe d'âme avec le pou- » « voir illimité de ma place; mais aussi personne en Russie » « ne dira que j'en ai abusé. J'aime les beaux-arts par pure » « inclination. Pour mes écrits, je les regarde comme peu de » « chose : j'ai aimé à faire des essais en différents genres; il » « me semble que tout ce que j'ai fait est assez médiocre; aussi » « n'y ai-je attaché aucune importance, passé l'amusement. » « Pour ma conduite politique, j'ai tâché de suivre les plans » « qui m'ont paru les plus utiles pour mon pays, et les plus » « supportables aux autres; si j'en avais connu de meilleurs, » « je les aurais adoptés; l'Europe a eu tort de s'abîmer de » « mes desseins, auxquels, au contraire, elle ne pouvait que » « agréer. Si j'ai été payé d'ingratitude, au moins personne » « ne dira-t-il que j'ai manqué de reconnaissance; souvent » « je me suis vengé de mes ennemis en leur faisant du bien » « ou en leur pardonnant. »

Du mariage de Catherine et de Pierre III est issu un fils unique, Paul I<sup>er</sup> qui suit.

#### PAUL I<sup>er</sup>, PETROWITCH.

1796. PAUL I<sup>er</sup>, né le 1<sup>er</sup> octobre 1754, fut élu empereur de Russie le 17 novembre 1796. Il s'allia aux autres puissances pour faire la guerre à la France, et envoya, sous les ordres du général Souwarow, une armée considérable, qui pénétra en Italie, en 1798, et y fit des conquêtes qui furent perdues presque aussitôt. « Rigoureusement juste, dit un historien, » « il fut accessible à la vérité, pour peu qu'elle lui fût pré- » « sentée avec courage et avec adresse; et lorsqu'il fléchissait, ce » « fut moins sa faute que celle de ceux qui, pouvant la lui » « faire parvenir, se turent. » Paul I<sup>er</sup>, avec un esprit inquiet et souvent chagrin, se livra, dans l'intérieur de ses états, à une foule d'innovations, dont beaucoup ne furent point goûtées. Ce prince fut assassiné dans son lit, la nuit du 29 au 30 mars 1801. Il était instruit et possédait diverses connaissances; fit ouvrir des canaux utiles, bâtit le beau palais de Michailow, à Pétersbourg, revêtit la Neïwa de pierres de taille; on lui doit encore l'établissement de la maison des orphelins militaires, où huit cents enfants sont élevés, instruits, et placés ensuite convenablement. C'est à Paul I<sup>er</sup>, que La Harpe adresse les lettres qui forment sa Correspondance littéraire. Ce prince avait épousé, 1<sup>re</sup> WILHELMINE, nommée depuis qu'elle fut embrasée le rit grec, NATALIE-ALEXANDRA DE HANSE DARNSTADT, née le 25 juin 1755, morte le 26 avril 1776; 2<sup>e</sup>, le 13 octobre 1776, SOPHIE-DOROTHÉE-AU-



GUSTE-MARIE-FEODOROWNA DE WIRTEMBERG-STUTTGARD, née le 25 octobre 1759. De ce dernier mariage sont issus :

- 1°. Alexandre 1<sup>er</sup>, Paulowitch, qui suit ;
- 2°. Constantin Paulowitch, césarewitch et grand-duc de Russie, né le 8 mai 1779, marié, le 26 février 1796, avec *Anna-Feodorowna-Julie-Henriette-Urbique de Saxe-Cobourg*, née le 23 septembre 1781 ;
- 3°. Nicolas Paulowitch, grand-duc de Russie, né le 2 juillet 1796, marié, le 13 juillet 1817, avec *Alexandra-Feodorowna-Louise-Charlotte-Wilhelmine de Prusse*, née le 13 juillet 1798 ;
- 4°. Michel Paulowitch, grand-duc de Russie, né le 8 février 1798 ;
- 5°. Alexandra Paulowna, grande-duchesse, née le 9 août 1783, mariée, le 30 octobre 1799, à *Joseph-Antoine-Jean*, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Léopold II, morte le 11 mars 1801 ;
- 6°. Hélène Paulowna, grande-duchesse, née le 24 décembre 1784, mariée, le 19 mai 1799, à *Frédéric-Louis*, prince héréditaire de Mecklenbourg-Schwerin, morte le 24 septembre 1803 ;

7°. Marie Paulowna, grande-duchesse, née le 15 février 1781, mariée, le 3 août 1814, à *Charles-Frédéric*, prince héréditaire de Saxe-Weimar ;

8°. Catherine Paulowna, grande-duchesse, née le 21 mai 1783, mariée, 1°. au prince *Pierre-Frédéric-Georges de Holstein-Oldenbourg*, mort le 27 décembre 1812 ; 2°. le 24 juin 1816, à *Guillaume*, roi de Wurtemberg ;

9°. Anne Paulowna, grande-duchesse, née le 18 janvier 1795, mariée, le 11 février 1816, à *Guillaume-Georges-Frédéric*, prince d'Orange, fils du roi des Pays-Bas.

ALEXANDRE 1<sup>er</sup>, PAULOWITCH.

1801. ALEXANDRE 1<sup>er</sup>, né le 23 décembre 1777, empereur de toutes les Russies le 24 mars 1801, roi de Pologne le 9 juin 1815, a épousé, le 9 octobre 1793, LOUISE-MARIE-AUGUSTE-ELISABETH-ALEXIEWNA, princesse de Bade, née le 24 janvier 1779, sœur du grand-duc de Bade. (*Les événements politiques et militaires qui ont eu lieu sous ce règne, seront mentionnés dans la seconde partie de cet ouvrage.*)

# PRINCIPES

## DE LA CHRONOLOGIE CHINOISE.

LA tradition ancienne et constante des Chinois, dit M. Freret, que nous abrégeons (*Mém. de l'acad. des inscrip. et belles-lettres, tom. XV/III, p. 178 et suiv.*), nous apprend que dès le tems d'Yao, c'est-à-dire plus de 2000 ans avant Jésus-Christ, il y a eu à la Chine deux années différentes; une année civile qui était lunaire, et une année astronomique qui était solaire, et qui servait à régler l'année civile. Cette année civile était composée de douze lunes, auxquelles on en ajoutait de tems en tems une treizième. Dès le tems même d'Yao, l'année solaire était supposée de 365 jours et 6 heures, égales à notre année julienne, et chaque quatrième année était de 366 jours, comme l'année bissextile; c'est un fait prouvé par le *Chou-king*; l'intercalation d'une treizième lune dans l'usage civil est encore un fait prouvé par le même livre.

Les jours chez les Chinois, au rapport du P. Gaubil, étaient divisés en cent *hé*; chaque *hé* avait cent minutes, et chaque minute cent secondes. Cet usage a subsisté jusqu'au dernier siècle, où les Chinois, de l'avis du P. Schall, président du tribunal des mathématiques, ont commencé à diviser chaque jour en 24 heures, chaque heure en 60 minutes, et chaque minute en 60 secondes, etc., de manière que le jour n'est composé que de 96 *hé*, et chaque *hé* équivalait à 15 minutes ou un quart d'heure, suivant notre manière de compter. Au surplus, le jour civil commençait à minuit et finit à minuit suivant.

On partage la durée d'une révolution solaire, depuis un solstice jusqu'à l'autre, en douze portions égales, chacune de 30 jours 10 heures 30 minutes; on donne à chacune de ces portions le nom de *tsé*, et on la subdivise en deux parties distinguées par les noms de *tschang-ki* et de *tsi-ki* (1) : le *tschang-ki*, ou le *ki*, placé au milieu des deux *tsé* qu'il sépare, répond, dans notre méthode astronomique, au premier degré de chaque signe. C'est ce *tschang-ki* qui détermine le nom de la lune dans laquelle il se trouve; ainsi la lune du solstice est celle pendant le cours de laquelle le soleil se trouve au *tschang-ki*, ou au premier degré de *Caper*.

Depuis les *Han* (205 ans avant Jésus-Christ) jusqu'à présent, les Chinois ont commencé leur année civile par le premier jour de la lune, dans le cours de laquelle le soleil entre dans le signe qui exprime notre signe des poissons. Les douze lunes

de l'année civile sont distribuées en quatre classes, qui portent le nom des quatre saisons. La première lune a le nom de *tsching*, exprimé par un caractère qui signifie en qui est juste, ce qui est conforme à la règle établie; et on ajoute ordinairement à ce caractère celui du printemps : *Au printemps lune tsching* et au printemps seconde ou troisième lune. Pour les trois autres portions, au nom de la saison, on ajoute quelquefois, du moins dans les anciens livres, le lieu de cette lune dans la saison, première, seconde ou dernière de l'été. Par exemple, quelquefois on désigne cette lune par le lieu qu'elle occupe dans l'année civile; en été, quatrième lune; en automne, septième lune; neuvième en hiver, dixième lune, etc.

M. Freret observe que le détail des anciens calendriers est très-peu connu, et qu'on ignore, 1°. quel était l'ordre des intercalations par rapport aux années; 2°. comment on distribuait les mois de 30 et de 29 jours, ou les lunes grandes et petites, comme les nomment les Chinois. Il ajoute ensuite que, sous les *Han*, on se servait d'un cycle de 19 ans, dans lequel on intercalait la 3<sup>e</sup>, la 6<sup>e</sup>, la 9<sup>e</sup>, la 11<sup>e</sup>, la 14<sup>e</sup>, la 17<sup>e</sup>, et la 19<sup>me</sup> années; mais on n'a point de preuve que cet usage ait été suivi dans les tems plus anciens; on n'en a pas non plus du contraire.

Les astronomes du tems des *Han* disent que la lune intercalaire était toujours la 9<sup>e</sup> de l'année civile; ils ajoutent que les lunes étaient alternativement grandes et petites, c'est-à-dire de 30 et de 29 jours; mais sur ce pied-là, le cycle de 19 ans aurait été plus court de 7 jours 18 heures que les 235 lunaisons dont il est composé. En effet, la révolution périodique de la lune se fait dans 27 jours, 32 *hé*. Or la lune fait 252 de ces révolutions, tandis que le soleil n'en fait que 19; mais il ne se trouve que 235 conjonctions de la lune et du soleil, qui font 6399 jours et 75 *hé*. Cette révolution s'exprime par le caractère *tschang*. Une année commune a 12 mois lunaires; ainsi 19 années communes ont 228 mois lunaires. Dans 19 ans solaires, il y a cependant 235 mois lunaires (1); la différence de 228 à 235 est 7; donc il doit y avoir, dans un *tschang* de 19 ans, sept mois intercalaires de 30 jours. La lune intercalaire ne pouvait pas non plus être toujours la 9<sup>e</sup>; la raison en est sim-

(1) Il y a eu dans la suite quelques changements dans l'usage de ces noms de *tschang-ki* et de *tsi-ki*, ce dernier ayant été employé pour marquer la première partie du *tsé*.

(1) Les 19 révolutions solaires font 14 heures 32 minutes au-delà du nombre des jours; les 235 lunaisons, 16 heures 24 minutes; c'est une erreur de 4 heures, ou 2 heures 1 minute, dont les 235 lunaisons surpassent les 19 révolutions; différence qui n'est qu'à 1 jour ou 228 ans dans le lieu de la vraie syzygie.

ple. La différence du mois lunaire au mois solaire est de 50 *hé*, 66 minutes 36 secondes. Prenez le moment où commence le *tschang* ou cycle de 19 ans; ensuite, à chaque conjonction, ajoutez 50 *hé*, 16 minutes 36 secondes; quand vous trouverez un nombre égal ou supérieur à celui du mois lunaire, il faut intercaler cette lune qui ne porte le nom d'aucun *tschang-ké*, mais s'appelle *jou*. En suivant cette méthode, les lunes intercalaires sont, à la troisième année, 9<sup>e</sup> lune; à la sixième année, 6<sup>e</sup> lune; à la neuvième année, 3<sup>e</sup>, ou 2<sup>e</sup> lune; à la onzième année, 11<sup>e</sup> lune; à la quatorzième année, 7<sup>e</sup> lune; à la dix-septième année, 4<sup>e</sup> lune; et à la dix-neuvième année, 12<sup>e</sup> lune. Ainsi il y a plus d'apparence que l'intercalation dépendait des astronomes chargés de la confection du calendrier, comme le conjecture M. Freret.

Les Chinois ont eu de très-bonne heure, outre la distinction des *tschang-ké*, ou signes dans l'année astronomique, et des lunes dans l'année civile, une méthode singulière pour déterminer les jours et pour en marquer le quantième. Dans leur calendrier, les jours sont distribués par soixantaines, c'est-à-dire par des cycles du soixante, de même que les nôtres le sont par semaines (1), ou cycles de sept jours; quelques changements et quelques reformatations qui aient été faits à ce calendrier, soit pour les intercalations, soit pour la quantité des lunes, soit pour le lieu de la lune *tschang* dans l'année astronomique, on n'a jamais touché à l'ordre des jours. Ces jours ont eu, dans le cycle de 60, l'ordre qu'ils auraient eu, s'il n'y avait point eu de changement, à peu près comme il est arrivé dans notre calendrier lors de la reformation grégorienne: le quantième du jour dans le mois fut change sans que l'on touchât à son quantième dans le cycle hebdomadaire; c'est-à-dire que le jour, qui, sans la reformation, eût été le 5 octobre 1584, fut compté pour le 15<sup>e</sup>, de ce mois; mais ce jour demeura le 6<sup>e</sup> du cycle, ou le vendredi, comme il l'aurait été sans la reformation.

Nos chronologistes ont éprouvé, en bien des occasions, de quel secours était pour-eux, dans la vérification des dates, le quantième du mois joint au quantième du cycle hebdomadaire; par-là, ils ont démontré qu'un événement marqué, par exemple, à un lundi 6 janvier, ne pouvait être arrivé dans telle année, et qu'il fallait le rapporter à une autre année. La méthode chinoise a la même usage dans la chronologie; on designe la date d'un événement en joignant au quantième du cycle le nom de la lune dans laquelle s'est trouvé ce jour, et quelquefois même le quantième de la lune; on y joint le nom du prince qui régnait alors, et ordinairement on marque l'année de son règne. Ep voici un exemple pris du *Chi-king*, ou livre des Cantiques. Sous le règne de *Yéou-ouang*, empereur de *Théou*, le premier de la dixième lune, au jour *Sou-mou*, vingt-huitième du cycle, il y eut une éclipse de soleil; la Chronique de *Tsou-chou* marque la sixième année de *Yéou-ouang*, laquelle est, par son calcul, de même que par celui de *Sou-ma-tchen*, l'an 776 avant Jésus-Christ. Il faut examiner, par le calcul, si le premier jour de cette dixième lune, ou de celle du signe de *tsira* du *tschang-ké* de l'équinoxe d'automne, fut 1<sup>er</sup>. le vingt-huitième d'un cycle, 2<sup>o</sup>. le jour d'une syzygie éclipse. On trouve par le calcul, 1<sup>o</sup>. que le 6 septembre de cette année, fut le vingt-huitième d'un cycle; 2<sup>o</sup>. que le soleil étant au cinquante-degré de *siégo* ou du neuvième *tschang-ké*, il y eut ce même jour une syzygie éclipse. Cette dixième lune dura 30 jours; ainsi avant commencement au cinquante-degré de *siégo*, elle finit au cinquante-degré de *tsira*, et elle contint l'entrée du soleil dans la dixième *tschang-ké*, ou dans celui de l'équinoxe d'automne.

On voit par-là que ce cycle de 60 est d'un grand usage pour

vérifier les époques dans la Chronologie chinoise. Il est vrai que dans les dates où le quantième de la lune n'est pas déterminé, il peut avoir une incertitude de quelques années. Supposons, par exemple, que l'on marque un événement dans la première lune, au premier jour du cycle, sous le règne d'un empereur, mais sans spécifier si le quantième de son règne, ni celui de la lune; supposons encore que le calcul nous donne pour une des années de ce règne le quantième marqué du cycle au vingtième de la lune; alors il arrivera que pendant quelques-unes des années suivantes, le même jour du cycle pourra se trouver encore dans la même lune; mais, 1<sup>o</sup>. cela n'ira qu'à quelques années; 2<sup>o</sup>. il n'y a guère d'époques dans lesquelles l'année du règne ne soit pas marquée; 3<sup>o</sup>. la durée du total des règnes étant connue, il arrive rarement que toutes les années auxquelles le calcul peut convenir, se trouvent reformées dans le même règne; 4<sup>o</sup>. enfin, si on n'avait qu'une seule de ces dates, on pourrait peut-être attribuer au hasard le rapport donné par le calcul; mais comme on en a plusieurs, et qu'il s'en trouve parmi elles qui sont peu éloignées les uns des autres, si l'on aperçoit dans toutes le même rapport, alors il n'est plus possible de l'attribuer au hasard.

Le cycle chinois de 60 a un autre avantage qu'il est bon de remarquer. Chaque année solaire ayant seulement cinq des soixante notes du cycle des jours qui reviennent sept fois, et les cinquante-cinq autres ne reviennent que six fois, cette méthode l'empêche de beaucoup sur la nôtre, dans laquelle le même jour de la semaine revient jusqu'à 54 ou même 53 fois dans une seule année; ainsi le même jour de l'année julienne revient en général au même jour de notre semaine toutes les septième années, au lieu que ce n'est qu'à la 81<sup>e</sup> année que ce jour revient au même quantième du cycle chinois de 60, parce que le plus petit des nombres divisibles par 60 que peuvent donner ces années, n'est celui de 49, non pour, ou de 52, non plus. C'est déjà beaucoup, comme l'on voit; car le tems de l'événement dont on examine la date, étant rarement sujet à une incertitude de 80 ans, on sait certainement à laquelle de ces 60 années on doit le rapporter.

Mais il y a plus: les années civiles, employées dans l'histoire pour la chronologie, sont des années lunaires réduites à des périodes de 27,759 jours, ou 76 ans, imposées ramener les syzygies au même jour de l'année solaire. Cette période, qu'on nomme *hou*, contient 39 jours au-delà des cycles, et il faut au de ces périodes, ou 1,220 ans, pour ramener les mêmes jours des lunaisons au même jour du cycle et de l'année astronomique. Je parle ici, dit M. Freret, en conséquence des fausses hypothèses des astronomes chinois; car ces 1,220 ans contiennent 11 jours 18 heures au-delà des révolutions solaires vraies, et 4 jours 21 heures au-delà des mois synodiques vrais; et pour trouver une période astronomique qui donnât le retour de tous ces mêmes caractères chronologiques, il faudrait lui donner une quantité de plusieurs milliers d'années.

Le cycle de 60 a encore deux usages dans le calendrier chinois. Le premier est de dater les années; par exemple, l'année 1783 est la 40<sup>e</sup> d'un cycle, l'année 1784 est la 41<sup>e</sup>, et l'an 1804 la première du cycle suivant; on marque à la tête du calendrier de chaque année son quantième dans le cycle, et cet ordre n'est jamais ni interrompu ni dérangé.

Le second usage du cycle de 60 est celui que l'on en fait pour designer les lunes de l'année civile; cet usage est du tems des *Han* au plutôt, et les lunes intercalaires n'étant jamais comptées, mais seulement les lunes ordinaires, ce cycle se renouvelle tous les cinq ans, qui contiennent cinq fois douze ou soixante lunes régulières. Ainsi la première lune de cette année 1784 ayant été la cinquante-neuvième d'un cycle, les premières lunes de toutes les sixième années, soit en remontant, comme 1778, 1773, etc., soit en descendant, comme 1788, 1793, etc., seront aussi les cinquante-neuvièmes d'un cycle.

M. Freret soutient, d'après l'opinion commune et ancienne

(1) Les Chinois ont aussi un cycle de sept jours, suivant l'ordre des sept planètes, le même absolument que notre semaine, mais qui ne paraît pas aussi ancien que le cycle de soixante jours. (*Notions de l'histoire de la Chine*.)

des Chinois, suivie du tems même de Confucius, ou du moins de la destruction des anciens livres, 1<sup>re</sup>, que l'empereur Hoang-ti avait, le premier, réglé la forme de l'année; 2<sup>e</sup>, qu'il avait établi l'usage du kia-tse ou cycle de 60 jours, qui servait, dans l'usage civil et populaire, à distinguer les jours de la même manière que les semaines y servent parmi nous; 3<sup>e</sup>, que le jour duquel on avait commencé à compter le premier des cycles, avait été celui d'un solstice d'hiver; 4<sup>e</sup>, qu'au commencement de ce premier jour des cycles, c'est-à-dire à l'heure de minuit, le soleil et la lune avaient été réunis au signe de Capre au point du solstice, et que ce moment avait été celui d'une éclipse; 5<sup>e</sup>, que vers l'an 400 avant Jésus-Christ, on comptait plusieurs mille ans depuis ce solstice; c'est-à-dire qu'il y avait au moins 2000 ans. Les trois derniers points sont rapportés dans l'ouvrage de Meng-tse, qui vivait plus de 300 ans avant Jésus-Christ. Finalement M. Freret place le commencement du premier cycle et de l'empereur Hoang-ti à l'an 2455 avant Jésus-Christ; il ajoute ensuite, n'ayant calculé pour toutes les années voisines du tems auquel a pu régner Hoang-ti, afin de découvrir si, dans quelque-une de ces années, le solstice et la syzygie ont pu se trouver réunis vers l'heure de minuit; un jour kia-tse commençant, il n'a trouvé que la seule année 2450 avant Jésus-Christ qui donnât cette réunion. Cette année 2450 était la sixième du règne de Hoang-ti, suivant la chronologie de Tsou-chou; et c'est par cette raison que M. Freret place le commencement du cycle chinois à l'an 2455. Cependant il est évident, par le calcul, que cette année 2455 n'est que la troisième année d'un cycle, et non la première, puisqu'il est certain que l'année 1744 de Jésus-Christ est aussi la première d'un cycle. Ainsi le premier cycle aura dû commencer à l'an 2457 avant Jésus-Christ, et on peut supposer que ce premier cycle, suivant M. Freret, précède de deux ans le règne d'Yi-tang.

Le cycle de 60 est composé de deux autres cycles, l'un de six et l'autre de douze caractères, lesquels, combinés ensemble, reviennent toujours les mêmes de soixante ou soixante ans. (*Hist. gén. des Huns*, tom. I, pag. 46 et 47.)

| CYCLE DE X. |          |          |         |  | CYCLE DE XII. |         |  |  |  |
|-------------|----------|----------|---------|--|---------------|---------|--|--|--|
| 1 Kia.      | 6 Ki.    | 1 Tsu.   | 7 On.   |  | 1 Tsu.        | 7 On.   |  |  |  |
| 2 Y.        | 7 Keng.  | 2 Tchou. | 8 Ouy.  |  | 2 Tchou.      | 8 Ouy.  |  |  |  |
| 3 Ping.     | 8 Sin.   | 3 Yo.    | 9 Chou. |  | 3 Yo.         | 9 Chou. |  |  |  |
| 4 Ting.     | 9 Gin.   | 4 Mao.   | 10 Yeu. |  | 4 Mao.        | 10 Yeu. |  |  |  |
| 5 Yeu.      | 10 Quer. | 5 Chin.  | 11 Su.  |  | 5 Chin.       | 11 Su.  |  |  |  |
|             |          | 6 Se.    | 12 Hai. |  | 6 Se.         | 12 Hai. |  |  |  |

Le cycle de 60 ans est, dit-on, de la première antiquité. L'histoire chinoise que l'empereur Kang-hi, mort à la fin de 1722, a fait traduire en tartare, commence à mettre les caractères du cycle à l'an 2357 avant Jésus-Christ; d'où l'on conclut que l'empire chinois remonte au-delà de cette époque. Mais cette raison ne paraît point démonstrative: on a pu après coup, et depuis que ce cycle est inventé, l'appliquer aux années qui ont précédé son invention, comme nous avons appliqué l'ère de Jésus-Christ à tous les siècles qui ont précédé Denis le Petit, qui en est l'inventeur. Les caractères sont *Kia-chin*, qui appartiennent à la 41<sup>e</sup> année d'un cycle. Ainsi il faut supposer que ce cycle a commencé l'an 2397, 40 ans avant le règne d'Yao. Dans le tribunal des mathématiques, c'est un usage immémorial de fixer la première année du premier cycle à la 61<sup>e</sup> année de l'empereur Yao. Cet usage est une raison un peu meilleure; mais après tout, elle ne prouve pas qu'il soit de la première antiquité. Cette invention pourrait n'être que du premier siècle de Jésus-Christ, ou plus tard même, et l'usage en être aujourd'hui immémorial. Pour décider cette question, il faudrait savoir qui est le premier qui s'en est servi, et en quel tems il a vécu. L'an 1684, 23<sup>e</sup> de Kang-hi, était le premier du LXVII<sup>e</sup> cycle de 60 ans dans le tribunal. Ainsi, dans cette hypothèse, le commencement du premier cycle est de l'an 2377 avant Jésus-Christ. Mais, suivant l'histoire chinoise déjà citée, traduite par ordre de Kang-hi, cette même année 1684 est la première du LXIX<sup>e</sup> cycle.

La table suivante des cycles fait voir la manière de réduire à nos jours et à nos années les jours et les années des Chinois.

CYCLE de 60 jours, qui commence le 27 février 1784.

| 1           | 2         | 3          | 4            | 5         | 6          | 7          | 8           | 9         | 10           |
|-------------|-----------|------------|--------------|-----------|------------|------------|-------------|-----------|--------------|
| Kia-tse.    | Y-tcheou. | Ping-yn.   | Ting-mao.    | Vou-chin. | Ki-se.     | Keng-on.   | Sin-ouy.    | Gin-chin. | Quer-yeou.   |
| 27 Février. | 28        | 29         | 1 Mars.      | 2         | 3          | 4          | 5           | 6         | 7            |
| 11          | 12        | 13         | 14           | 15        | 16         | 17         | 18          | 19        | 20           |
| Kia-tse.    | Y-hay.    | Ping-tse.  | Ting-tcheou. | Vou-yn.   | Ki-mao.    | Keng-chin. | Sin-se.     | Gin-on.   | Quer-ouy.    |
| 8 Mars.     | 9         | 10         | 11           | 12        | 13         | 14         | 15          | 16        | 17           |
| 21          | 22        | 23         | 24           | 25        | 26         | 27         | 28          | 29        | 30           |
| Kia-chin.   | Y-yeou.   | Ping-su.   | Ting-hoy.    | Vou-tse.  | Ki-tcheou. | Keng-yn.   | Sin-mao.    | Gin-chin. | Quer-se.     |
| 18 Mars.    | 19        | 20         | 21           | 22        | 23         | 24         | 25          | 26        | 27           |
| 31          | 32        | 33         | 34           | 35        | 36         | 37         | 38          | 39        | 40           |
| Kia-ou.     | Y-ouey.   | Ping-chin. | Ting-yeou.   | Vou-tse.  | Ki-hoy.    | Keng-se.   | Sin-tcheou. | Gin-yn.   | Quer-mao.    |
| 28 Mars.    | 29        | 30         | 31           | 1 Avril.  | 2          | 3          | 4           | 5         | 6            |
| 11          | 12        | 13         | 14           | 15        | 16         | 17         | 18          | 19        | 20           |
| Kia-chin.   | Y-se.     | Ping-on.   | Ting-ouy.    | Vou-chin. | Ki-yeou.   | Keng-on.   | Sin-hay.    | Gin-se.   | Quer-tcheou. |
| 7 Avril.    | 8         | 9          | 10           | 11        | 12         | 13         | 14          | 15        | 16           |
| 21          | 22        | 23         | 24           | 25        | 26         | 27         | 28          | 29        | 30           |
| Kia-ou.     | Y-mao.    | Ping-chin. | Ting-se.     | Vou-on.   | Ki-ouey.   | Keng-chio. | Sin-yeou.   | Gin-su.   | Quer-hoy.    |
| 27 Avril.   | 28        | 29         | 30           | 31        | 1          | 2          | 3           | 4         | 5            |

Et ainsi de suite en recommençant un nouveau cycle.

La table ci-après de la correspondance des années chinoises avec celle de Jésus-Christ est dressée pour 30 cycles, c'est-à-dire depuis l'an 4 de notre ère jusqu'à l'an 1863 inclusivement, et cela en faisant remonter le commencement du premier cycle à l'an 2397 (1) avant Jésus-Christ ; cependant il y a des historiens qui placent ce commencement à l'an 2697.

La première colonne à gauche contient les 60 années du cycle chinois, et à côté de chaque année se trouve le caractère qui la désigne.

Les chiffres romains qui sont en tête de la table, indiquent l'ordre numérique de chaque cycle, et dans la colonne au-dessous de ce chiffre se trouvent les années de Jésus-Christ qui concourent avec chaque année du cycle chinois qui se trouve dans la première colonne à gauche.

On observera que le même caractère chinois revenant de 60 ans en 60 ans, les années correspondantes de notre ère, qui se trouvent dans les colonnes perpendiculaires, croisent de 60 ans sur chaque ligne horizontale de la colonne précédente. Ainsi, par exemple, l'an 4 de Jésus-Christ est la première année du XLIV<sup>e</sup> cycle, et l'an 64 est la première du cycle suivant : il en est de même de toutes les autres colonnes qui suivent du haut en bas l'ordre numérique.

(1) Quelques-uns ne comptent que 2396, attendu que l'année qui précède la première de l'ère vulgaire est comptée parmi les astronomes pour 0.

Il y a une autre manière de compter les années, fort usitée à la Chine, mais peu familière aux Européens. Cette manière, qui a commencé sous le règne d'Ouen-ti, l'an 168, avant l'ère chrétienne, s'appelle *Nien hao*. Un empereur, à son avènement au trône, donne le nom aux années de son règne. Il ordonne, par exemple, qu'elle s'appellera *Ta-té* : en conséquence de cet édit, l'année suivante sera nommée *première année Ta-té* ; on continuera de nommer les autres années, *seconde, troisième année Ta-té*, etc., jusqu'à ce qu'il plaise au même prince ou à son successeur de rendre un autre édit en conséquence duquel l'année ne s'appellera plus *Ta-té*, mais prendra le nom, par exemple, de *Hong-kin*, ou tel autre qu'il plaira au souverain de lui imposer.

Comme les écrivains chinois, depuis l'an 163 avant Jésus-Christ, ne connaissent guère d'autre méthode d'indiquer les époques, il est indispensable pour ceux qui veulent étudier l'histoire de la Chine dans les sources, d'avoir continuellement sous les yeux non-seulement une idée exacte du cycle chinois, mais encore un catalogue des *Nien hao*, avec leur rapport aux années de notre ère avant et depuis Jésus-Christ. Cette tâche a été pleinement exécutée par M. des Hautes-Écoles à la tête du douzième volume de l'histoire de la Chine du P. de Mailla. C'est là que nous renvoyons nos lecteurs pour la table des *Nien hao*, attendu qu'elle occuperait trop d'espace dans un ouvrage où nous sommes obligés de nous resserrer autant qu'il est possible.

| ANNEES<br>DE CYCLE<br>et Caractères chinois<br>correspondants. | CYCLES                  |      |       |      |     |      |       |        |     |     |     |      |     |     |     |     |
|----------------------------------------------------------------|-------------------------|------|-------|------|-----|------|-------|--------|-----|-----|-----|------|-----|-----|-----|-----|
|                                                                | XXI                     | XXII | XXIII | XXIV | XXV | XXVI | XXVII | XXVIII | L   | LI  | LII | LIII | LIV | LIV | LVI | LVI |
|                                                                | ANNÉES DE JÉSUS-CHRIST. |      |       |      |     |      |       |        |     |     |     |      |     |     |     |     |
| 1 Kia-tse,                                                     | 4                       | 64   | 124   | 184  | 244 | 304  | 364   | 424    | 484 | 544 | 604 | 664  | 724 | 784 | 844 | 904 |
| 2 Y-tcheou,                                                    | 5                       | 65   | 125   | 185  | 245 | 305  | 365   | 425    | 485 | 545 | 605 | 665  | 725 | 785 | 845 | 905 |
| 3 Ping-yo,                                                     | 6                       | 66   | 126   | 186  | 246 | 306  | 366   | 426    | 486 | 546 | 606 | 666  | 726 | 786 | 846 | 906 |
| 4 Ting-mao,                                                    | 7                       | 67   | 127   | 187  | 247 | 307  | 367   | 427    | 487 | 547 | 607 | 667  | 727 | 787 | 847 | 907 |
| 5 You-chin,                                                    | 8                       | 68   | 128   | 188  | 248 | 308  | 368   | 428    | 488 | 548 | 608 | 668  | 728 | 788 | 848 | 908 |
| 6 Ki-se,                                                       | 9                       | 69   | 129   | 189  | 249 | 309  | 369   | 429    | 489 | 549 | 609 | 669  | 729 | 789 | 849 | 909 |
| 7 Keng-ou,                                                     | 10                      | 70   | 130   | 190  | 250 | 310  | 370   | 430    | 490 | 550 | 610 | 670  | 730 | 790 | 850 | 910 |
| 8 Sin-ouy,                                                     | 11                      | 71   | 131   | 191  | 251 | 311  | 371   | 431    | 491 | 551 | 611 | 671  | 731 | 791 | 851 | 911 |
| 9 Gin-chin,                                                    | 12                      | 72   | 132   | 192  | 252 | 312  | 372   | 432    | 492 | 552 | 612 | 672  | 732 | 792 | 852 | 912 |
| 10 Quey-you,                                                   | 13                      | 73   | 133   | 193  | 253 | 313  | 373   | 433    | 493 | 553 | 613 | 673  | 733 | 793 | 853 | 913 |
| 11 Kia-tu,                                                     | 14                      | 74   | 134   | 194  | 254 | 314  | 374   | 434    | 494 | 554 | 614 | 674  | 734 | 794 | 854 | 914 |
| 12 Y-hay,                                                      | 15                      | 75   | 135   | 195  | 255 | 315  | 375   | 435    | 495 | 555 | 615 | 675  | 735 | 795 | 855 | 915 |
| 13 Piog-tse,                                                   | 16                      | 76   | 136   | 196  | 256 | 316  | 376   | 436    | 496 | 556 | 616 | 676  | 736 | 796 | 856 | 916 |
| 14 Ting-tcheou,                                                | 17                      | 77   | 137   | 197  | 257 | 317  | 377   | 437    | 497 | 557 | 617 | 677  | 737 | 797 | 857 | 917 |
| 15 You-ya,                                                     | 18                      | 78   | 138   | 198  | 258 | 318  | 378   | 438    | 498 | 558 | 618 | 678  | 738 | 798 | 858 | 918 |
| 16 Ki-mao,                                                     | 19                      | 79   | 139   | 199  | 259 | 319  | 379   | 439    | 499 | 559 | 619 | 679  | 739 | 799 | 859 | 919 |
| 17 Keng-chin,                                                  | 20                      | 80   | 140   | 200  | 260 | 320  | 380   | 440    | 500 | 560 | 620 | 680  | 740 | 800 | 860 | 920 |
| 18 Sin-se,                                                     | 21                      | 81   | 141   | 201  | 261 | 321  | 381   | 441    | 501 | 561 | 621 | 681  | 741 | 801 | 861 | 921 |
| 19 Gin-ou,                                                     | 22                      | 82   | 142   | 202  | 262 | 322  | 382   | 442    | 502 | 562 | 622 | 682  | 742 | 802 | 862 | 922 |
| 20 Quey-ouy,                                                   | 23                      | 83   | 143   | 203  | 263 | 323  | 383   | 443    | 503 | 563 | 623 | 683  | 743 | 803 | 863 | 923 |
| 21 Kia-chin,                                                   | 24                      | 84   | 144   | 204  | 264 | 324  | 384   | 444    | 504 | 564 | 624 | 684  | 744 | 804 | 864 | 924 |
| 22 Y-you,                                                      | 25                      | 85   | 145   | 205  | 265 | 325  | 385   | 445    | 505 | 565 | 625 | 685  | 745 | 805 | 865 | 925 |
| 23 Ping-su,                                                    | 26                      | 86   | 146   | 206  | 266 | 326  | 386   | 446    | 506 | 566 | 626 | 686  | 746 | 806 | 866 | 926 |
| 24 Ting-hay,                                                   | 27                      | 87   | 147   | 207  | 267 | 327  | 387   | 447    | 507 | 567 | 627 | 687  | 747 | 807 | 867 | 927 |
| 25 You-tse,                                                    | 28                      | 88   | 148   | 208  | 268 | 328  | 388   | 448    | 508 | 568 | 628 | 688  | 748 | 808 | 868 | 928 |
| 26 Ki-tcheou,                                                  | 29                      | 89   | 149   | 209  | 269 | 329  | 389   | 449    | 509 | 569 | 629 | 689  | 749 | 809 | 869 | 929 |
| 27 Keng-ya,                                                    | 30                      | 90   | 150   | 210  | 270 | 330  | 390   | 450    | 510 | 570 | 630 | 690  | 750 | 810 | 870 | 930 |
| 28 Sin-mao,                                                    | 31                      | 91   | 151   | 211  | 271 | 331  | 391   | 451    | 511 | 571 | 631 | 691  | 751 | 811 | 871 | 931 |
| 29 Gin-chin,                                                   | 32                      | 92   | 152   | 212  | 272 | 332  | 392   | 452    | 512 | 572 | 632 | 692  | 752 | 812 | 872 | 932 |
| 30 Quey-se,                                                    | 33                      | 93   | 153   | 213  | 273 | 333  | 393   | 453    | 513 | 573 | 633 | 693  | 753 | 813 | 873 | 933 |
| 31 Kia-ou,                                                     | 34                      | 94   | 154   | 214  | 274 | 334  | 394   | 454    | 514 | 574 | 634 | 694  | 754 | 814 | 874 | 934 |
| 32 Y-ouey,                                                     | 35                      | 95   | 155   | 215  | 275 | 335  | 395   | 455    | 515 | 575 | 635 | 695  | 755 | 815 | 875 | 935 |
| 33 Ping-chin,                                                  | 36                      | 96   | 156   | 216  | 276 | 336  | 396   | 456    | 516 | 576 | 636 | 696  | 756 | 816 | 876 | 936 |
| 34 Ting-you,                                                   | 37                      | 97   | 157   | 217  | 277 | 337  | 397   | 457    | 517 | 577 | 637 | 697  | 757 | 817 | 877 | 937 |
| 35 You-su,                                                     | 38                      | 98   | 158   | 218  | 278 | 338  | 398   | 458    | 518 | 578 | 638 | 698  | 758 | 818 | 878 | 938 |
| 36 Ki-hay,                                                     | 39                      | 99   | 159   | 219  | 279 | 339  | 399   | 459    | 519 | 579 | 639 | 699  | 759 | 819 | 879 | 939 |
| 37 Keng-se,                                                    | 40                      | 100  | 160   | 220  | 280 | 340  | 400   | 460    | 520 | 580 | 640 | 700  | 760 | 820 | 880 | 940 |
| 38 Siou-tcheou,                                                | 41                      | 101  | 161   | 221  | 281 | 341  | 401   | 461    | 521 | 581 | 641 | 701  | 761 | 821 | 881 | 941 |
| 39 Gin-ya,                                                     | 42                      | 102  | 162   | 222  | 282 | 342  | 402   | 462    | 522 | 582 | 642 | 702  | 762 | 822 | 882 | 942 |
| 40 Quey-mao,                                                   | 43                      | 103  | 163   | 223  | 283 | 343  | 403   | 463    | 523 | 583 | 643 | 703  | 763 | 823 | 883 | 943 |
| 41 Kia-chin,                                                   | 44                      | 104  | 164   | 224  | 284 | 344  | 404   | 464    | 524 | 584 | 644 | 704  | 764 | 824 | 884 | 944 |
| 42 Y-se,                                                       | 45                      | 105  | 165   | 225  | 285 | 345  | 405   | 465    | 525 | 585 | 645 | 705  | 765 | 825 | 885 | 945 |
| 43 Ping-ou,                                                    | 46                      | 106  | 166   | 226  | 286 | 346  | 406   | 466    | 526 | 586 | 646 | 706  | 766 | 826 | 886 | 946 |
| 44 Ting-ouy,                                                   | 47                      | 107  | 167   | 227  | 287 | 347  | 407   | 467    | 527 | 587 | 647 | 707  | 767 | 827 | 887 | 947 |
| 45 You-tou,                                                    | 48                      | 108  | 168   | 228  | 288 | 348  | 408   | 468    | 528 | 588 | 648 | 708  | 768 | 828 | 888 | 948 |
| 46 Ki-you,                                                     | 49                      | 109  | 169   | 229  | 289 | 349  | 409   | 469    | 529 | 589 | 649 | 709  | 769 | 829 | 889 | 949 |
| 47 Keng-su,                                                    | 50                      | 110  | 170   | 230  | 290 | 350  | 410   | 470    | 530 | 590 | 650 | 710  | 770 | 830 | 890 | 950 |
| 48 Sin-hay,                                                    | 51                      | 111  | 171   | 231  | 291 | 351  | 411   | 471    | 531 | 591 | 651 | 711  | 771 | 831 | 891 | 951 |
| 49 Gin-tse,                                                    | 52                      | 112  | 172   | 232  | 292 | 352  | 412   | 472    | 532 | 592 | 652 | 712  | 772 | 832 | 892 | 952 |
| 50 Quey-tcheou,                                                | 53                      | 113  | 173   | 233  | 293 | 353  | 413   | 473    | 533 | 593 | 653 | 713  | 773 | 833 | 893 | 953 |
| 51 Kia-ya,                                                     | 54                      | 114  | 174   | 234  | 294 | 354  | 414   | 474    | 534 | 594 | 654 | 714  | 774 | 834 | 894 | 954 |
| 52 Y-mao,                                                      | 55                      | 115  | 175   | 235  | 295 | 355  | 415   | 475    | 535 | 595 | 655 | 715  | 775 | 835 | 895 | 955 |
| 53 Ping-chin,                                                  | 56                      | 116  | 176   | 236  | 296 | 356  | 416   | 476    | 536 | 596 | 656 | 716  | 776 | 836 | 896 | 956 |
| 54 Ting-se,                                                    | 57                      | 117  | 177   | 237  | 297 | 357  | 417   | 477    | 537 | 597 | 657 | 717  | 777 | 837 | 897 | 957 |
| 55 You-ou,                                                     | 58                      | 118  | 178   | 238  | 298 | 358  | 418   | 478    | 538 | 598 | 658 | 718  | 778 | 838 | 898 | 958 |
| 56 Ki-ouy,                                                     | 59                      | 119  | 179   | 239  | 299 | 359  | 419   | 479    | 539 | 599 | 659 | 719  | 779 | 839 | 899 | 959 |
| 57 Keng-chin,                                                  | 60                      | 120  | 180   | 240  | 300 | 360  | 420   | 480    | 540 | 600 | 660 | 720  | 780 | 840 | 900 | 960 |
| 58 Sin-you,                                                    | 61                      | 121  | 181   | 241  | 301 | 361  | 421   | 481    | 541 | 601 | 661 | 721  | 781 | 841 | 901 | 961 |
| 59 Gin-su,                                                     | 62                      | 122  | 182   | 242  | 302 | 362  | 422   | 482    | 542 | 602 | 662 | 722  | 782 | 842 | 902 | 962 |
| 60 Quey-hay,                                                   | 63                      | 123  | 183   | 243  | 303 | 363  | 423   | 483    | 543 | 603 | 663 | 723  | 783 | 843 | 903 | 963 |

| ANNÉES<br>DU CYCLE<br>et Caractères chinois<br>correspondants. | CYCLES                  |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |
|----------------------------------------------------------------|-------------------------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|------|
|                                                                | LVI                     | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  | LVI  |
|                                                                | ANNÉES DE JÉSUS-CHRIST. |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |      |
| 1 Kia-tse,                                                     | 904                     | 905  | 1024 | 1025 | 1144 | 1145 | 1264 | 1265 | 1384 | 1385 | 1504 | 1505 | 1624 | 1625 | 1744 | 1745 | 1864 | 1865 |
| 2 Y-tcheou,                                                    | 906                     | 907  | 1026 | 1027 | 1146 | 1147 | 1266 | 1267 | 1386 | 1387 | 1506 | 1507 | 1626 | 1627 | 1746 | 1747 | 1866 | 1867 |
| 3 Ping-yn,                                                     | 908                     | 909  | 1028 | 1029 | 1148 | 1149 | 1268 | 1269 | 1388 | 1389 | 1508 | 1509 | 1628 | 1629 | 1748 | 1749 | 1868 | 1869 |
| 4 Ting-mao,                                                    | 910                     | 911  | 1030 | 1031 | 1150 | 1151 | 1270 | 1271 | 1390 | 1391 | 1510 | 1511 | 1630 | 1631 | 1750 | 1751 | 1870 | 1871 |
| 5 You-chin,                                                    | 912                     | 913  | 1032 | 1033 | 1152 | 1153 | 1272 | 1273 | 1392 | 1393 | 1512 | 1513 | 1632 | 1633 | 1752 | 1753 | 1872 | 1873 |
| 6 Ki-se,                                                       | 914                     | 915  | 1034 | 1035 | 1154 | 1155 | 1274 | 1275 | 1394 | 1395 | 1514 | 1515 | 1634 | 1635 | 1754 | 1755 | 1874 | 1875 |
| 7 Keng-ou,                                                     | 916                     | 917  | 1036 | 1037 | 1156 | 1157 | 1276 | 1277 | 1396 | 1397 | 1516 | 1517 | 1636 | 1637 | 1756 | 1757 | 1876 | 1877 |
| 8 Sin-ouy,                                                     | 918                     | 919  | 1038 | 1039 | 1158 | 1159 | 1278 | 1279 | 1398 | 1399 | 1518 | 1519 | 1638 | 1639 | 1758 | 1759 | 1878 | 1879 |
| 9 Gin-chin,                                                    | 920                     | 921  | 1040 | 1041 | 1160 | 1161 | 1280 | 1281 | 1400 | 1401 | 1520 | 1521 | 1640 | 1641 | 1760 | 1761 | 1880 | 1881 |
| 10 Qury-yeon,                                                  | 922                     | 923  | 1042 | 1043 | 1162 | 1163 | 1282 | 1283 | 1402 | 1403 | 1522 | 1523 | 1642 | 1643 | 1762 | 1763 | 1882 | 1883 |
| 11 Kia-su,                                                     | 924                     | 925  | 1044 | 1045 | 1164 | 1165 | 1284 | 1285 | 1404 | 1405 | 1524 | 1525 | 1644 | 1645 | 1764 | 1765 | 1884 | 1885 |
| 12 Y-hay,                                                      | 926                     | 927  | 1046 | 1047 | 1166 | 1167 | 1286 | 1287 | 1406 | 1407 | 1526 | 1527 | 1646 | 1647 | 1766 | 1767 | 1886 | 1887 |
| 13 Ping-tse,                                                   | 928                     | 929  | 1048 | 1049 | 1168 | 1169 | 1288 | 1289 | 1408 | 1409 | 1528 | 1529 | 1648 | 1649 | 1768 | 1769 | 1888 | 1889 |
| 14 Ting-tcheou,                                                | 930                     | 931  | 1050 | 1051 | 1170 | 1171 | 1290 | 1291 | 1410 | 1411 | 1530 | 1531 | 1650 | 1651 | 1770 | 1771 | 1890 | 1891 |
| 15 Yuu-yn,                                                     | 932                     | 933  | 1052 | 1053 | 1172 | 1173 | 1292 | 1293 | 1412 | 1413 | 1532 | 1533 | 1652 | 1653 | 1772 | 1773 | 1892 | 1893 |
| 16 Ki-mao,                                                     | 934                     | 935  | 1054 | 1055 | 1174 | 1175 | 1294 | 1295 | 1414 | 1415 | 1534 | 1535 | 1654 | 1655 | 1774 | 1775 | 1894 | 1895 |
| 17 Keng-chin,                                                  | 936                     | 937  | 1056 | 1057 | 1176 | 1177 | 1296 | 1297 | 1416 | 1417 | 1536 | 1537 | 1656 | 1657 | 1776 | 1777 | 1896 | 1897 |
| 18 Sin-se,                                                     | 938                     | 939  | 1058 | 1059 | 1178 | 1179 | 1298 | 1299 | 1418 | 1419 | 1538 | 1539 | 1658 | 1659 | 1778 | 1779 | 1898 | 1899 |
| 19 Gin-ou,                                                     | 940                     | 941  | 1060 | 1061 | 1180 | 1181 | 1300 | 1301 | 1420 | 1421 | 1540 | 1541 | 1660 | 1661 | 1780 | 1781 | 1900 | 1901 |
| 20 Qury-ouy,                                                   | 942                     | 943  | 1062 | 1063 | 1182 | 1183 | 1302 | 1303 | 1422 | 1423 | 1542 | 1543 | 1662 | 1663 | 1782 | 1783 | 1902 | 1903 |
| 21 Kia-chin,                                                   | 944                     | 945  | 1064 | 1065 | 1184 | 1185 | 1304 | 1305 | 1424 | 1425 | 1544 | 1545 | 1664 | 1665 | 1784 | 1785 | 1904 | 1905 |
| 22 Y-yeou,                                                     | 946                     | 947  | 1066 | 1067 | 1186 | 1187 | 1306 | 1307 | 1426 | 1427 | 1546 | 1547 | 1666 | 1667 | 1786 | 1787 | 1906 | 1907 |
| 23 Ping-yn,                                                    | 948                     | 949  | 1068 | 1069 | 1188 | 1189 | 1308 | 1309 | 1428 | 1429 | 1548 | 1549 | 1668 | 1669 | 1788 | 1789 | 1908 | 1909 |
| 24 Ting-hay,                                                   | 950                     | 951  | 1070 | 1071 | 1190 | 1191 | 1310 | 1311 | 1430 | 1431 | 1550 | 1551 | 1670 | 1671 | 1790 | 1791 | 1910 | 1911 |
| 25 You-tse,                                                    | 952                     | 953  | 1072 | 1073 | 1192 | 1193 | 1312 | 1313 | 1432 | 1433 | 1552 | 1553 | 1672 | 1673 | 1792 | 1793 | 1912 | 1913 |
| 26 Ki-tcheou,                                                  | 954                     | 955  | 1074 | 1075 | 1194 | 1195 | 1314 | 1315 | 1434 | 1435 | 1554 | 1555 | 1674 | 1675 | 1794 | 1795 | 1914 | 1915 |
| 27 Keng-yn,                                                    | 956                     | 957  | 1076 | 1077 | 1196 | 1197 | 1316 | 1317 | 1436 | 1437 | 1556 | 1557 | 1676 | 1677 | 1796 | 1797 | 1916 | 1917 |
| 28 Sin-mao,                                                    | 958                     | 959  | 1078 | 1079 | 1198 | 1199 | 1318 | 1319 | 1438 | 1439 | 1558 | 1559 | 1678 | 1679 | 1798 | 1799 | 1918 | 1919 |
| 29 Gin-chin,                                                   | 960                     | 961  | 1080 | 1081 | 1200 | 1201 | 1320 | 1321 | 1440 | 1441 | 1560 | 1561 | 1680 | 1681 | 1800 | 1801 | 1920 | 1921 |
| 30 Qury-se,                                                    | 962                     | 963  | 1082 | 1083 | 1202 | 1203 | 1322 | 1323 | 1442 | 1443 | 1562 | 1563 | 1682 | 1683 | 1802 | 1803 | 1922 | 1923 |
| 31 Kia-ou,                                                     | 964                     | 965  | 1084 | 1085 | 1204 | 1205 | 1324 | 1325 | 1444 | 1445 | 1564 | 1565 | 1684 | 1685 | 1804 | 1805 | 1924 | 1925 |
| 32 Y-ouey,                                                     | 966                     | 967  | 1086 | 1087 | 1206 | 1207 | 1326 | 1327 | 1446 | 1447 | 1566 | 1567 | 1686 | 1687 | 1806 | 1807 | 1926 | 1927 |
| 33 Ping-chin,                                                  | 968                     | 969  | 1088 | 1089 | 1208 | 1209 | 1328 | 1329 | 1448 | 1449 | 1568 | 1569 | 1688 | 1689 | 1808 | 1809 | 1928 | 1929 |
| 34 Ting-yeou,                                                  | 970                     | 971  | 1090 | 1091 | 1210 | 1211 | 1330 | 1331 | 1450 | 1451 | 1570 | 1571 | 1690 | 1691 | 1810 | 1811 | 1930 | 1931 |
| 35 You-su,                                                     | 972                     | 973  | 1092 | 1093 | 1212 | 1213 | 1332 | 1333 | 1452 | 1453 | 1572 | 1573 | 1692 | 1693 | 1812 | 1813 | 1932 | 1933 |
| 36 Ki-hay,                                                     | 974                     | 975  | 1094 | 1095 | 1214 | 1215 | 1334 | 1335 | 1454 | 1455 | 1574 | 1575 | 1694 | 1695 | 1814 | 1815 | 1934 | 1935 |
| 37 Keng-tse,                                                   | 976                     | 977  | 1096 | 1097 | 1216 | 1217 | 1336 | 1337 | 1456 | 1457 | 1576 | 1577 | 1696 | 1697 | 1816 | 1817 | 1936 | 1937 |
| 38 Sin-tcheou,                                                 | 978                     | 979  | 1098 | 1099 | 1218 | 1219 | 1338 | 1339 | 1458 | 1459 | 1578 | 1579 | 1698 | 1699 | 1818 | 1819 | 1938 | 1939 |
| 39 Gin-yn,                                                     | 980                     | 981  | 1100 | 1101 | 1220 | 1221 | 1340 | 1341 | 1460 | 1461 | 1580 | 1581 | 1700 | 1701 | 1820 | 1821 | 1940 | 1941 |
| 40 Qury-mao,                                                   | 982                     | 983  | 1102 | 1103 | 1222 | 1223 | 1342 | 1343 | 1462 | 1463 | 1582 | 1583 | 1702 | 1703 | 1822 | 1823 | 1942 | 1943 |
| 41 Kia-chin,                                                   | 984                     | 985  | 1104 | 1105 | 1224 | 1225 | 1344 | 1345 | 1464 | 1465 | 1584 | 1585 | 1704 | 1705 | 1824 | 1825 | 1944 | 1945 |
| 42 Y-se,                                                       | 986                     | 987  | 1106 | 1107 | 1226 | 1227 | 1346 | 1347 | 1466 | 1467 | 1586 | 1587 | 1706 | 1707 | 1826 | 1827 | 1946 | 1947 |
| 43 Ping-ou,                                                    | 988                     | 989  | 1108 | 1109 | 1228 | 1229 | 1348 | 1349 | 1468 | 1469 | 1588 | 1589 | 1708 | 1709 | 1828 | 1829 | 1948 | 1949 |
| 44 Ting-ouy,                                                   | 990                     | 991  | 1110 | 1111 | 1230 | 1231 | 1350 | 1351 | 1470 | 1471 | 1590 | 1591 | 1710 | 1711 | 1830 | 1831 | 1950 | 1951 |
| 45 You-chin,                                                   | 992                     | 993  | 1112 | 1113 | 1232 | 1233 | 1352 | 1353 | 1472 | 1473 | 1592 | 1593 | 1712 | 1713 | 1832 | 1833 | 1952 | 1953 |
| 46 Ki-yeou,                                                    | 994                     | 995  | 1114 | 1115 | 1234 | 1235 | 1354 | 1355 | 1474 | 1475 | 1594 | 1595 | 1714 | 1715 | 1834 | 1835 | 1954 | 1955 |
| 47 Keng-su,                                                    | 996                     | 997  | 1116 | 1117 | 1236 | 1237 | 1356 | 1357 | 1476 | 1477 | 1596 | 1597 | 1716 | 1717 | 1836 | 1837 | 1956 | 1957 |
| 48 Sin-hay,                                                    | 998                     | 999  | 1118 | 1119 | 1238 | 1239 | 1358 | 1359 | 1478 | 1479 | 1598 | 1599 | 1718 | 1719 | 1838 | 1839 | 1958 | 1959 |
| 49 Gin-tse,                                                    | 1000                    | 1001 | 1120 | 1121 | 1240 | 1241 | 1360 | 1361 | 1480 | 1481 | 1600 | 1601 | 1720 | 1721 | 1840 | 1841 | 1960 | 1961 |
| 50 Qury-tcheou,                                                | 1002                    | 1003 | 1122 | 1123 | 1242 | 1243 | 1362 | 1363 | 1482 | 1483 | 1602 | 1603 | 1722 | 1723 | 1842 | 1843 | 1962 | 1963 |
| 51 Kia-yn,                                                     | 1004                    | 1005 | 1124 | 1125 | 1244 | 1245 | 1364 | 1365 | 1484 | 1485 | 1604 | 1605 | 1724 | 1725 | 1844 | 1845 | 1964 | 1965 |
| 52 Y-mao,                                                      | 1006                    | 1007 | 1126 | 1127 | 1246 | 1247 | 1366 | 1367 | 1486 | 1487 | 1606 | 1607 | 1726 | 1727 | 1846 | 1847 | 1966 | 1967 |
| 53 Ping-chin,                                                  | 1008                    | 1009 | 1128 | 1129 | 1248 | 1249 | 1368 | 1369 | 1488 | 1489 | 1608 | 1609 | 1728 | 1729 | 1848 | 1849 | 1968 | 1969 |
| 54 Ting-se,                                                    | 1010                    | 1011 | 1130 | 1131 | 1250 | 1251 | 1370 | 1371 | 1490 | 1491 | 1610 | 1611 | 1730 | 1731 | 1850 | 1851 | 1970 | 1971 |
| 55 You-ou,                                                     | 1012                    | 1013 | 1132 | 1133 | 1252 | 1253 | 1372 | 1373 | 1492 | 1493 | 1612 | 1613 | 1732 | 1733 | 1852 | 1853 | 1972 | 1973 |
| 56 Ki-ouey,                                                    | 1014                    | 1015 | 1134 | 1135 | 1254 | 1255 | 1374 | 1375 | 1494 | 1495 | 1614 | 1615 | 1734 | 1735 | 1854 | 1855 | 1974 | 1975 |
| 57 Keng-chin,                                                  | 1016                    | 1017 | 1136 | 1137 | 1256 | 1257 | 1376 | 1377 | 1496 | 1497 | 1616 | 1617 | 1736 | 1737 | 1856 | 1857 | 1976 | 1977 |
| 58 Sin-yeou,                                                   | 1018                    | 1019 | 1138 | 1139 | 1258 | 1259 | 1378 | 1379 | 1498 | 1499 | 1618 | 1619 | 1738 | 1739 | 1858 | 1859 | 1978 | 1979 |
| 59 Gin-su,                                                     | 1020                    | 1021 | 1140 | 1141 | 1260 | 1261 | 1380 | 1381 | 1500 | 1501 | 1620 | 1621 | 1740 | 1741 | 1860 | 1861 | 1980 | 1981 |
| 60 Qury-hay,                                                   | 1022                    | 1023 | 1142 | 1143 | 1262 | 1263 | 1382 | 1383 | 1502 | 1503 | 1622 | 1623 | 1742 | 1743 | 1862 | 1863 | 1982 | 1983 |

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES EMPEREURS DE LA CHINE.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'ÈRE VULGAIRE.

LA Chioe, désignée en général dans les livres chinois sous le nom de Tien-hia, ciel inférieur, et de Tchong-koué, royaume du milieu, a porté successivement les noms des différentes familles impériales qui l'ont gouvernée. Celui de Chine que nous lui donnons, vient des Tartares et des Indiens qui le prononcent *Thsine*; et il est certain que c'est le nom que cet empire portait vers le milieu du troisième siècle avant Jésus-Christ, dans le temps qu'il était gouverné par la famille de *Thsin*, qui trouva moyen d'en réunir les différentes parties sous sa puissance, en détruisant les princes qui les possédaient.

Cet empire, dont la population surpasse de beaucoup celle de l'Europe entière, dont l'antiquité remonte à des siècles fort reculés, dont le gouvernement a éprouvé pour la forme le moins de variations, s'étend aujourd'hui, et même depuis plusieurs siècles, sur une longueur de sept cent cinquante lieues, et une largeur de cinq cents. Il est divisé en seize grandes provinces, savoir: *Pé-tchéli*, dont la capitale, *Pé-king*, est aujourd'hui celle de l'empire, *Kiang-nan*, *Chan-si*, *Chan-tong*, *Ho-nan*, *Chen-si*, *Tché-kiang*, *Kiang-si*, *Hou-kouang*, *Sut-tcheu*, *Fou-tien*, *Kouang-tong*, *Kouang-si*, *Yun-nan*, *Kouei-tchéou*, *Léou-tong*.

Les Chinois, de même que les Phéniciens, les Égyptiens, les Babyloniens, les Assyriens, et d'autres peuples de l'Orient, ont été peuples, cultivés et savants dès leur origine, et ce ne montrait point comme les Grecs, les Romains, et les autres peuples de l'Europe, à des siècles d'ignorance et de barbarie.

A l'égard de leur origine, il est vraisemblable qu'ils étaient une des colonies de la dispersion qui fut occasionnée dans les plaines de Senoar par la confusion des langues. Ce fut YAO (1) qui amena, dit-on, cette colonie dans la Chine, et qui fonda la monarchie chinoise avec CHUN, qu'il fit son collègue et qui devint son successeur.

Les souverains qui, depuis CHAN, ont possédé la Chine jusqu'à nos jours, se divisent en vingt-deux dynasties ou familles, dont la première est celle des HIA, qui a pour auteur YU, surnommé TA ou le Grand, et commence, suivant l'opinion la plus probable, à l'an 2198 (et non 2207), avant Jésus-Christ.

(1) Tout ce qu'on raconte sur les temps qui ont précédé Fao, n'est, au jugement de tous les bons critiques, qu'un amas de fables et de traditions obscures, qui ne méritent aucune créance.

Yu-ta, que CHAN s'était associé préférentiellement à ses propres enfants, fut le premier qui rendit la couronne et le sacerdoce qui y était joint, héréditaires dans sa famille. Depuis ce temps-là, il fut défendu, sous peine de la vie, à tout autre qu'à l'empereur d'offrir des sacrifices (1).

A la dynastie des HIA, qui subsista quatre cent quarante et un ans sous dix-sept empereurs, succéda, l'an 1766 avant J.-C., celle qui porta d'abord le nom de CHANG, ensuite celui de YAO. Elle dura l'espace de six cent cinquante-six ans sous trente empereurs.

La troisième dynastie, dont OU-YANG fut le chef, nommée des CHOU ou TCHOU, subsista l'espace de huit cent cinquante-cinq ans, depuis l'an 1110 avant Jésus-Christ, jusqu'à l'an 255, sous trent-cinq empereurs, qui, pour avoir érigé des provinces en royaumes tributaires, ne conservèrent guère que le titre et quelques prérogatives de la dignité impériale, sans être en état de se faire obéir par des vassaux devenus beaucoup plus puissants qu'eux.

La quatrième dynastie, nommée des TSI, ne subsista que quatre-vingt-trois ans, depuis l'an 246 avant Jésus-Christ, jusqu'en 263, sous quatre empereurs, dont le second, TCHÉ HOANG-TI, successeur de CHENG-SIANG-WANG, bâtit un monument de sa puissance, qui étienne encore aujourd'hui ceux qui le voient: nous voulons parler de cette fameuse muraille de briques, longue d'environ cinq cents lieues, qui sépare la Chine de tous les peuples qui l'environnent. Mais il sembla la gloire de cette entreprise par la guerre qu'il fit aux gens de lettres, et aux livres d'histoire, de morale et de jurisprudence, qu'il vint à bout de supprimer presque entièrement. Ce fut lui qui éteignit les royaumes tributaires, et les remit dans leur premier état de provinces.

La cinquième dynastie, appelée des HAN, reconnaît pour fon-

(1) La chronologie chinoise, quoiqu'on s'en soit avisé, n'est rien moins que certaine. C'est ce qu'avoue un habile chinois de nos jours dans un savant mémoire sur l'antiquité des Chinois: «Ami un lettré, dit-il, du siècle passé, quoiqu'infidèle, a prouvé que toutes les fondements de notre chronologie, avant l'époque de 841 (avant Jésus-Christ), sont en l'air, et vont flottant d'un système à l'autre, sans qu'on puisse les fixer sur des monuments authentiques. Pour bien après avoir décrit, il imagine de recourir aux livres des Européens et de s'aider de leur chronologie pour fixer la nôtre. »



dater LIEN-PANG, soldat de fortune qui monta sur le trône l'an 203 avant Jésus-Christ, et prit le nom de KAO-TSOU. C'est sous son règne qu'on inventa le papier (de soie), l'encre et les pinceaux qui tiennent lieu de plumes à la Chine.

## SUITE DE LA DYNASTIE DES HAN.

## HAN-PING-TI.

Le trône impérial de la Chine, la première année de l'ère chrétienne (58<sup>e</sup>. année *Sin-yau* du 4<sup>e</sup>. cycle), était possédé depuis deux siècles par la dynastie des HAN, fondée par KAO-TSOU, lorsque Liou-yen, fils du prince de Tchong-ghan et petit-fils de l'empereur Han-yueo-ti, y fut placé à l'âge de neuf ans, après la mort de l'empereur Han-ngai-ti, décédé sans enfants. Ce fut l'impératrice OUANG-CHI, veuve de Han-ngai-ti, qui fit ce choix avec le premier ministre OUANG-mang. Le jeune prince, à son inauguration, prit le nom de HAN-PING-TI, c'est-à-dire *empereur pacifique des Han*. OUANG-mang, pendant sa minorité, fut chargé de la régence; et, comme il n'avait pas moins d'ambition que de talents, il se servit de son autorité pour se frayer la route du trône. Kong kouang, qu'on avait donné pour gouverneur à l'empereur, faisait obstacle par sa vigilance et sa probité aux vices ambitieux du ministre. Mais la mort l'éleva la 5<sup>e</sup>. année de notre ère. Ma-kong, qui le remplaça, garda cet emploi peu de temps, et se retira. Le jeune empereur, étant à la merci du perfide OUANG-mang, ne tarda pas à devenir la victime de sa scélératesse. Il mourut, l'an 6 de notre ère, du poison qu'il lui avait fait donner.

L'an 6 de Jésus Christ, le 30<sup>e</sup>. jour de la 10<sup>e</sup>. lune, et non pas de la 9<sup>e</sup>, 23 novembre, arriva une éclipse de soleil.

On doit se rappeler que la règle que nous avons suivie pour vérifier l'ordre numérique des lunes chinoises, est fondée sur ce principe, que la première lune de l'année est celle pendant le cours de laquelle le soleil entre dans le signe qui répond à notre signe des poissons. (Voyez la *forme de l'année chinoise*.) Nous avons supprimé plusieurs éclipses, comme douteuses, qui se trouvent rapportées dans la nouvelle histoire de la Chine, par la raison que M. Pingré n'en fait pas mention dans sa Chronologie éclipse: les dates juliennes que nous avons employées sont d'après les calculs de ce savant académicien.

## YU-TSE-YNG.

L'an 6 de notre ère (3<sup>e</sup>. année *Flug-yu*, du 4<sup>e</sup>. cycle.) YU-TSE-YNG, fils de Liou-hien, n'avait que deux ans lorsque l'impératrice douairière, toujours vivante, le choisit, de concert avec OUANG-mang, pour l'élever à l'empire. On ne le proclama pas néanmoins empereur, et on se contenta de lui donner le titre de prince héritier, jusqu'à ce qu'il fût en état de régner. Ce fut OUANG-mang qui eut, pendant l'inter-règne, tous les honneurs de la représentation, et toute l'autorité attachée à la dignité impériale. Son dessein, et celui de l'impératrice, était de disposer par-là les peuples à le reconnaître un jour pour véritable souverain. Liouo-tchong, prince de Nan-tchong, indigné de voir un étranger usurper la couronne destinée à un rejeton de sa famille, invita, par un manifeste qu'il répandit, tous les descendants de Han kao-ti, à venger l'injure qu'on faisait à sa dynastie, et à punir OUANG-mang de sa témérité. Ayant rassemblé quelques milliers de soldats, il prit les armes; mais comme il ne fut pas soutenu, OUANG-mang l'eut bientôt écrasé avec toutes les forces de l'empire. Tche-y, gouverneur de Tong-kien, ayant ensuite opposé une armée de cent mille hommes au régent, n'eut pas un meilleur succès. OUANG-mang la dissipa par un simple manifeste, où il donna le démenti à ceux qui l'accusaient de vouloir supplanter son pupille. Rien n'était dénoué

moins plus réel. L'an 8 de notre ère, à la 12<sup>e</sup>. lune, OUANG-mang, dans un conseil des grands qui lui étaient devenus, fit arrêter que le sceau de l'empire sera retiré de l'appartement du jeune prince héritier pour lui être remis, que l'empire ne s'appellera plus Han-tchou, ou l'empire des Han, mais Sin-tchou ou l'empire des Sin, et que l'impératrice-régente sera pareillement qualifiée impératrice de la dynastie des Sin. Tout cela fut exécuté le premier jour de l'année suivante.

*Eclipse du soleil sous le règne de Yu-tse-yng, arrivée l'an 6 de Jésus-Christ.*

Le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la dixième, 11 septembre.

## OUANG-MANG.

L'an 9 de notre ère (6<sup>e</sup>. année *Ki-se* du 4<sup>e</sup>. cycle.) OUANG-MANG, s'étant mis en possession du trône de la Chine sans opposition, commence par faire descendre d'un degré tous les princes de l'empire capables de lui nuire, au nombre de deux cent douze. Il fit plus à l'égard de ceux des Han, il les réduisit, l'année suivante, au rang du peuple. Ces changements, quelque violents qu'ils fussent, ne produisirent néanmoins aucun trouble. OUANG-mang voulut ensuite s'assurer des Tartares. Mais le Tchen-yu, ou khan des Tartares Kioung-nou, s'étant aperçu des embûches qu'il lui tendait, se jette sur les frontières de la Chine, qu'il dévaste impunément. Les peuples des royaumes de l'Ouest font les mêmes dégâts de leur côté. OUANG-mang, après être resté quelque temps dans l'inaction, envoya contre eux des armées qui remportent d'abord quelques avantages, mais qui, foalant en même temps les provinces qu'elles étaient venues défendre, les portent à se soulever. Le mécontentement se communique insensiblement à toutes les parties de l'empire. Mais le silence que gardaient les princes de la dynastie des Han, empêche le gros de la nation d'éclater. A la fin, trois fils de Liouo-hien, descendants de l'empereur Han-king-ti, s'étant concertés avec leurs amis pour venger leur famille, levèrent des troupes, l'an 22, et déclarèrent la guerre à l'usurpateur. Après divers échecs qu'ils lui firent essuyer, les principaux du parti, n'ayant point encore de chef proprement dit, s'assemblèrent le premier jour de la 2<sup>e</sup>. lune de l'an 23, et mettent à leur tête Liouo-hien, sous le titre de prince. OUANG-mang, poursuivi par les confédérés, dont les forces augmentaient de jour en jour, se retire dans Tchong ngan, capitale alors de la Chine, où bientôt il se vit assiégé (1). Malgré sa vigoureuse défense, la place fut emportée d'assaut le premier jour de la 9<sup>e</sup>. lune. OUANG-mang fut pris dans une tour par les soldats qui lui coupèrent la tête, et la portèrent à Liouo-hien, qui tenait alors sa cour à Ouao-hien.

*Eclipses du soleil sous le règne de Ouang-mang.*

L'an 15, le trentième jour de la troisième lune, 18 avril.

L'an 15, le trentième jour de la septième lune, 2 septembre.

## LIEOU-HIEN.

23. (20<sup>e</sup>. année *Quey-ay*, du 4<sup>e</sup>. cycle.) LIEOU-HIEN, se voyant à la tête de l'empire de la Chine avec le titre de prince, transporta sa cour à Lo yang. Mais il ne put réussir à se faire reconnaître empereur. Plusieurs des chefs du parti qui s'était élevé contre OUANG-mang, dont le plus redoutable était Fan-tchong, ayant à ses ordres une faction appelée les *Sourcils rou-*

(1) Dans la siege de Tchen-ngan, le feu prit au palais, et consuma tous les livres d'histoire, chartes, mémoires, recueils de cartes, compilation de lois, annuaires sur l'agriculture, et manuscrits que les empereurs de la dynastie des Han avaient pu rassembler pendant 180 ans. (Mém. conc. les Chins. tom. 1<sup>er</sup>, pag. 39.)

grs, se maintinrent dans l'indépendance. On vit, outre cela, paraître un imposteur nommé Ouang-lang, qui se donnait pour le prince Tse-yu, fils de l'empereur Han-tching-ti. Il séduisit un grand nombre de personnes, qui lui firent d'une armée pour soutenir ce nom et les droits qu'il se donnait à l'empire. Licou-sieou, le plus distingué de la famille des Han par sa valeur, marcha contre cet aventurier; et, l'ayant forcé dans Han-tan, où il s'était retranché, lui fit voler la tête d'un coup de sabre. Mais sa mort ne rétablit pas le calme dans l'empire. Des troupes de brigands s'y répandirent, et commencèrent de grands ravages. Lieou-sieou en détruisit une partie, et le prince Liou-hien, de son côté, remporta une victoire sur les *Souchei rouges*. Ces revers n'abattirent pas ces derniers. Ils s'en relevèrent bientôt, et devinrent plus formidables qu'auparavant. Les seigneurs chinois, jugeant Lieou-hien incapable de leur résister, et regardant d'ailleurs le trône impérial comme vacant, contraignirent Lieou-sieou, après des succès cécités, d'y monter.

## KOUANG-OU-TI (1).

25. (23<sup>e</sup> année Y-yow, du XLII<sup>e</sup> cycle.) KOUANG-OU-TI fut le nom que prit Lieou-sieou, lorsqu'il eut accepté l'empire. Il débuta par assurer de son amitié Liou-hien, et lui en donna des preuves en le créant prince de Hoai-yang. Mais celui-ci rejeta fièrement cette faveur, et arma mieux se jeter dans le parti des *Souchei rouges*. Il n'y trouva pas ce qu'il avait espéré. Fan-tchong, leur chef, ne lui témoigna aucune considération; et, sur ce qu'on apprit qu'une faction se disposait à le rétablir, un des officiers de Fan-tchong l'assomma. Kouang-ou-ti continua la guerre contre les brigands, et, dans le cours de deux ans, il vint à bout de les dissiper entièrement. Des révoltes qui s'élevèrent ensuite, furent étouffées de même; et, l'an 37 de notre ère, la paix fut rétablie dans l'empire; mais elle ne dura que trois ans. Une femme du Tong-kin, nommée Tching-tse, entreprit d'affranchir son pays de la domination des Chinois, devenue odieuse par la tyrannie des gouverneurs qu'ils y envoyaient. Cette héroïne, s'étant mise à la tête des mécontents, gagna sur les Impériaux une grande bataille, leur enleva soixante-cinq villes, et se fit proclamer reine. Mais ayant été battue complètement, l'an 42, dans une nouvelle action, son parti fut totalement détruit. La Chine, depuis ce temps, demeura tranquille jusqu'à la mort de Kouang-ou-ti, arrivée dans la 3<sup>e</sup> lune de l'an 57 de notre ère, la 33<sup>e</sup> de son règne, et la 63<sup>e</sup> de son âge. Il fut regretté de ses peuples qu'il avait défendus avec valeur, et gouvernés avec une sagesse égale.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 26, le premier jour de la première lune, 6 février.
- L'an 27, le trentième jour de la sixième lune, et non pas de la cinquième, 22 juillet.
- L'an 30, le trentième jour de la dixième lune, et non pas de la neuvième, 14 novembre.
- L'an 31, le trentième jour de la quatorzième lune, et non pas de la troisième, 10 mai.
- L'an 40, le trentième jour de la troisième lune, 29 avril.
- L'an 41, le trentième jour de la deuxième lune, 19 avril.
- L'an 46, le trentième jour de la cinquième lune, 22 juillet.
- L'an 49, le trentième jour de la troisième lune, 30 mai.
- L'an 53, le premier jour de la deuxième lune, 9 mars.
- L'an 55, le trentième jour de la cinquième lune, 13 juillet.
- L'an 56, le trentième jour de la onzième lune, 25 décembre.

## HAN-MING-TI.

57. (54<sup>e</sup> année Ting-se, du XLII<sup>e</sup> cycle.) HAN-MING-TI.

(1) Il est nommé dans les *Portraits des célèbres Chinois*. HAN-KOANG-OU-TI.

fils de Kouang-ou-ti et son successeur, commença son règne par faire revivre les cérémonies prescrites dans le *king* ou livres de la religion. Les académies destinées aux exercices militaires et à l'étude de la morale, lui durèrent aussi leur établissement. Il en avait une dans son palais pour y élever les enfants de la première qualité, et il ne dédaignait pas d'assister lui-même à leurs exercices. Ce prince, par les soins qu'il eut d'éclaircir la conduite des mandarins et des autres officiers publics, maintint la tranquillité dans l'intérieur de l'empire; mais il refusa d'entrer dans les querelles des princes tributaires de la Chine, sans souffrir néanmoins qu'ils attaquaient impunément ses frontières. Il eut cependant la faiblesse de protéger la secte de Foë, qui, des Indes où elle était déjà fort ancienne, s'introduisit en Chine, et y établit la doctrine de la mététempycose avec celle des deux principes, le néant et le vide. Han-ming-ti finit ses jours la 8<sup>e</sup> lune, en automne de l'an 75, dans la quarante-huitième année de son âge et la 18<sup>e</sup> de son règne, emportant dans le tombeau la réputation d'un prince vigilant, équitable et modéré. Entre ses femmes, il avait donné la préférence à MA-CHI, ou la nommant impératrice; mais comme elle était stérile, il lui avait fait adopter un fils qu'il avait d'une autre femme, et qu'il destinait pour être son successeur.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 60, le trentième jour de la huitième lune, 13 octobre.
- L'an 65, le trentième jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 16 décembre.
- L'an 70, le trentième jour de la neuvième lune, et non pas de la dixième, 23 septembre.
- L'an 73, le trentième jour de la sixième lune, et non pas de la cinquième, 23 juillet.

## HAN-TCHANG-TI.

75. (12<sup>e</sup> année Y-hay, du XLII<sup>e</sup> cycle.) HAN-TCHANG-TI, fils et successeur de Han-ming-ti, témoigna sa reconnaissance envers l'impératrice Ma-chi, sa mère par adoption, en élevant au rang de princes ses frères, malgré les remontrances qu'elle lui fit pour l'en détourner. L'événement vérifia les craintes de l'impératrice. L'élévation fit tourner la tête à quatre de ses frères, au point que leur mauvaise conduite obligea l'empereur de les reléguer dans leurs terres. Han-tchang-ti mourut à la première lune de l'an 89, laissant de sa femme Tseu-CHI, qu'il avait déclarée impératrice en l'an 78, un fils, qui suit.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 75, le trentième jour de la onzième lune, 5 janvier.
- L'an 80, le premier jour de la deuxième lune, 10 mars.
- L'an 81, le trentième jour de la septième lune, et non pas de la sixième, 22 août.
- L'an 87, le trentième jour de la neuvième lune, et non pas de la huitième, 15 octobre.

## HAN-O-TI.

89. (26<sup>e</sup> année Ki-tcheou, du XLII<sup>e</sup> cycle.) HAN-O-TI, fils de Han-tchang-ti, lui succéda à l'âge de dix ans, sous la regence de Tseu-CHI, sa mère, qui s'associa dans cet emploi Tseu-hien son frère. Celui-ci, pour se rendre maître entièrement des affaires, fit donner à trois de ses frères, les principaux charges de l'état. Mais bientôt il abusa de son pouvoir, et commit des injustices, dont la coexistence, acquise dans un complot tenu par ordre de l'impératrice, le fit condamner à perdre la vie. La princesse connut la peine en celle d'aller faire la guerre aux Tartares Hiong-nou, d'où il n'y avait pas d'apparence

qu'il dût révenir. Mais il trompa l'attente du public par des victoires signalées qu'il remporta sur les Tartares; ce qui rétablit son crédit à la cour. Il ne tarda pas d'en abuser de nouveau. L'empereur, qui était majeur pour lors, irrité de son insolence, lui ordonna de se donner la mort. Mais il le suivit de près au tombeau, dans la vingt-septième année de son âge, et la 12<sup>e</sup> lune de l'an 105. Les heureuses dispositions qu'il faisait paraître lui méritèrent des regrets.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 90, le treizième jour de la deuxième lune, 20 mars.  
L'an 92, le premier jour de la septième lune, et non pas de la sixième, 23 juillet.

L'an 95, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la quatrième, 22 mai.

L'an 100, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 23 août.

L'an 103, le treizième jour de la quatrième lune, 22 juin.

#### HAN-CHANG-TI.

105. (42<sup>e</sup> année *Y-se*, du XLII<sup>e</sup> cycle.) HAN-CHANG-TI, âgé seulement de cent jours à la mort de Han-n-ti, son père, lui succéda sous la régence de l'impératrice, sa mère, et mourut à la 8<sup>e</sup> lune de l'année suivante.

#### HAN-NGAN-TI.

106. (43<sup>e</sup> année *Ping-ou*, du XLII<sup>e</sup> cycle.) HAN-NGAN-TI, neveu de l'empereur Han-o-ti, devint le successeur de Han-chang-ti, à l'âge de quatorze ans, par le choix de l'impératrice, mère de ce dernier. Cette princesse ambitieuse conserva la régence, malgré les murmures des Chinois, jusqu'à sa mort, arrivée l'an 121. Han-ngan-ti ne lui survécut que quatre ans, étant décédé dans la 3<sup>e</sup> lune de l'an 125. Comme il ne laissait point d'enfants de l'impératrice *Y-eh-chi*, sa femme, il avait désigné, pour son successeur, le fils qu'il avait eu d'une reine que Yen-chi lui mourut pour se délivrer d'une concurrente qui aurait pu lui enlever l'autorité. Ce crime ne suffit pas à Yen-chi; elle substitua un de ses petit-fils au légitime héritier, et le fit couronner. Mais la mort ayant fait justice de cet intrus, dans la 10<sup>e</sup> lune de la même année, rendit le trône à celui auquel il appartenait de droit.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 107, à la troisième lune, 11 avril.

L'an 111, le premier jour de la première lune, 27 janvier.

L'an 113, le treizième jour de la quatrième lune, 1<sup>er</sup> juin.

L'an 114, à la troisième lune, 22 mai; et le premier jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 15 novembre.

L'an 115, le treizième jour de la neuvième lune, 4 novembre.

L'an 116, à la troisième lune, 31 mars.

L'an 117, le premier jour de la deuxième lune, 21 mars.

L'an 118, le premier jour de la huitième lune, 3 septembre.

L'an 119, le premier jour de la douzième lune, 18 janvier 120.

L'an 124, le treizième jour de la neuvième lune, 25 octobre.

L'an 125, le premier jour de la quatrième lune, et non pas de la troisième, 21 avril.

#### HAN-CHUN-TI.

126. (3<sup>e</sup> année *Ping-ya*, du XLIII<sup>e</sup> cycle.) HAN-CHUN-TI, fils de Han-ngan-ti, ayant été reconnu pour empereur, malgré l'impératrice, sa belle-mère, commença par la condamner à une prison perpétuelle, pour venger la mort de sa mère et

l'injustice qu'elle lui avait faite à lui-même en s'efforçant de l'exclure du trône. Mais il se repentit bientôt de ce traitement; et l'ayant rappelée, il la rétablit dans les honneurs dont elle avait joui. Mais la mort lui permit à peine de réparer à la cour. Han-chun-ti, avec de belles qualités; manqua de discernement dans le choix de ses ministres. Gouverner par les eunuques du palais, il mit, par leurs conseils, à la tête de plusieurs provinces, des mandarins corrompus, qui, par leurs concussions, provoquèrent de fréquentes révoltes. L'an 143, le pays de Leang-tchenou éprouva, pendant trois mois, de fréquents tremblements de terre, où périt une infinité de monde. Effrayé du récit qu'on lui fit de ces désastres, l'empereur en tomba malade, et mourut l'année suivante à la 8<sup>e</sup> lune, dans la trente-unième année de son âge, laissant un fils, âgé de deux ans, qui suit.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 135, le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la huitième, 25 septembre.

L'an 138, le premier jour de la douzième lune, 18 janvier 139.

L'an 140, le treizième jour de la cinquième lune, 2 juillet.

L'an 141, le treizième jour de la dixième lune, et non pas de la neuvième, 16 novembre.

#### HAN-TCHONG-TI.

144. (21<sup>e</sup> année *Kia-chün*, du XLIII<sup>e</sup> cycle.) HAN-TCHONG-TI, fils de Han-chun-ti, fut porté dans son berceau sur le trône, et mourut dans la première lune de l'année suivante.

#### HAN-TCHÉ-TI.

145. (22<sup>e</sup> année *Y-yow*, du XLIII<sup>e</sup> cycle.) HAN-TCHÉ-TI, nommé à sa naissance Lieou-touant, fils du prince de Poutai, et descendant de l'empereur Han-tchang-ti, fut choisi par les grands pour empereur à l'âge de neuf ans. Il montra dès lors un grand sens, et donna les plus belles espérances; mais le prince Leang-ki, frère de l'impératrice-mère, les fit évanouir, en lui donnant du poison, dans la deuxième année de son règne.

#### HAN-HOUON-TI.

147. (24<sup>e</sup> année *Ting-hay*, du XLIII<sup>e</sup> cycle.) HAN-HOUON-TI, fut le nom que prit Lieou-tchi, prince de Ping-yuen, après le chûn que les grands, de concert avec l'impératrice, firent de lui pour remplir le trône. Sa proclamation se fit le premier jour de la première lune 147, jour remarquable par une éclipse de soleil. Comme il n'avait que quinze ans, l'impératrice garda la régence jusqu'à la première lune de l'an 150, qu'elle lui remit le gouvernement. Des famines, causées par l'interdiction des saisons et entretenues par l'avarice des mandarins, troublèrent les premières années de son règne par les révoltes qu'elles excitèrent. Les Tartares voulurent profiter de ce désordre pour secouer le joug de la Chine; mais on vit à bout de les réprimer. Han-houon-ti se déshonora par sa vie molle et voluptueuse, par son luxe excessif, et par l'influence qu'il accorda aux eunuques dans les affaires du gouvernement. Il entretenait jusqu'à mille femmes dans le palais, et dix mille chevaux dans ses écuries. Ce prince mourut sur le fin de l'an 167, dans la trentième année de son âge, sans laisser de postérité de l'impératrice TROU-CHI, sa femme.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 147, le premier jour de la première lune, 17 février.

L'an 149, le treizième jour de la cinquième lune, et non pas de la troisième, 23 juin.

L'an 154, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la neuvième, 25 septembre.

L'an 157, le trentième jour de la sixième lune, et non pas de la quatrième, 24 juillet.

L'an 158, le trentième jour de la cinquième lune, 13 juillet.

L'an 165, le trentième jour de la première lune, 28 février.

L'an 169, le premier jour de la première lune, 18 février.

L'an 167, le trentième jour de la cinquième lune, 4 juillet.

### HAN-LING-TI.

168. (45<sup>e</sup> année *Tou-chin*, du XLIII<sup>e</sup> cycle.) HAN-LING-TI (Hicou-hong), petit-fils, à la quatrième génération, de l'empereur Han-tchang-ti, fut proclamé empereur à l'âge de douze ans, par les grands, sur la présentation de l'impératrice Teou-chi, qui prit les rênes du gouvernement, comme régente, pendant sa minorité. Cette princesse voulut d'abord maintenir les eunuques du palais dans le crédit dont ils jouissaient sous le règne précédent. Mais, forcée par les mécontents d'en livrer quelques-uns au tribunal des crimes, elle devint la victime d'une cabale qui se forma contre elle, et contre ceux qui l'avaient fait agir. Les eunuques qu'elle avait épargnés s'étant réunis ensemble, vinrent à bout de persuader au jeune empereur qu'elle avait complote avec ceux qui s'étaient déclarés leurs ennemis, pour le détruire. En conséquence, ils firent expédier des ordres pour la faire renfermer, et livrer au bras de la justice ceux qui s'étaient montrés jaloux de leur crédit. Ces violences ne manquèrent pas de causer des soulèvements; mais loin de déprendre le prince de ses favoris, ils ne servirent qu'à le rendre plus docile à leurs conseils et plus adonné à les suivre. De là les proscriptions, les emprisonnements décernés, non-seulement contre les rebelles, mais contre ceux qui étaient soupçonnés de les favoriser. Les hommes de mérite, et surtout les gens de lettres, furent les principaux objets de la haine des eunuques. On fait état de plus de dix mille personnes que ces tyrans sacrifièrent à leur vengeance. Le ciel, si l'on en croit le P. de Mailla, fidèle disciple du P. le Comte, se déclara par des prodiges éclatants, contre un gouvernement si atroce.

Le 15 de la 4<sup>e</sup>. lune, dit-il, de la 2<sup>e</sup>. année du règne de Han-ling-ti, tous les grands étant assemblés dans la salle d'audience, à peine l'empereur eut-il monté sur son trône, qu'un coup de vent furieux, sorti d'un des coins de la salle, vint à le frapper. On vit en même temps sortir de dessus la grande poutre, un serpent non monstrueux, long de plus de quarante pieds, qui vint à s'entortiller autour du siège du trône. L'empereur en fut si fort effrayé, qu'il tomba évanoui. Les mandarins d'armes, coururent à son secours, et le transportèrent hors de la salle. Le serpent disparut, et quelques portés qu'on en fit, il fut impossible d'en découvrir les traces. » (Tome III, p. 459.) Neuf ans après, les choses continuèrent encore sur le même pied. Nouvel avertissement, selon le même auteur. « L'an 178 (après deux tremblements de terre arrivés à la 4<sup>e</sup>. lune), on entendit, pendant plusieurs jours de suite, dans les cours du palais, les coqs chanter comme les poules, et les poules imiter le chant des coqs. A la 6<sup>e</sup>. lune, une cabala noire, qui répandit une odeur infecte, ayant la forme d'un dragon, et longue de plus de cent pieds, apparut dans la salle d'audience, et envoya le trône. A la 7<sup>e</sup>. lune, et en automne, un arc-en-ciel embrassa de son centre tout l'appartement de l'empereur. Le prince, étonné, commanda aux grands de lui expliquer la cause de ce phénomène. « La cause de ces présages ministres, lui répond Yang-tse, n'est autre que l'abus de l'autorité entre les mains des femmes et des eunuques. Les gens les plus vils et les plus méprisables sont consultés sur les affaires de gouvernement; n'est-ce pas obscurcir la lumière du soleil et de la lune?... On ne voit dans les

emplois que ceux qui prodiguent la flatterie ou l'argent aux eunuques... Nous lisons dans le *Chou-king*, que lorsque le Tien (le ciel) manifeste sa colère par de pareils avertissements, le prince doit renouveler la vertu dans sa personne et dans l'empire, etc. » (Ibid. p. 501.) Ainsi, Dieu faisait des miracles parmi les Chinois, comme autrefois parmi les Juifs, pour les faire rentrer dans le chemin de la vertu, lorsqu'ils s'en étaient écartés; et il se trouvait chez les uns comme chez les autres, des sages qui donnaient la véritable explication de ses prodiges. Han-ling-ti, ajoute-t-on, fut frappé du discours de Yang-tse; mais cette impression fut bientôt effacée par l'idée d'ambition et fausse que les eunuques lui donnèrent de celui qui l'avait causé. Le crédit de ces favoris alla même toujours depuis en croissant, et les troubles augmentèrent dans la même proportion. L'an 184, un certain Tchong-kio, qui s'était fait un nom en traitant, par des opérations magiques, une maladie contagieuse, s'avisa de prétendre à l'empire, et eut même assez de bonheur, pour rassembler sous ses drapeaux, jusqu'à cinq cent mille hommes, auxquels il fit prendre pour livrée, des bonnets jaunes. La mort de ce chef, arrivée peu de temps après, ne détruisit point son parti. Deux de ses frères, qu'il s'était associés, le relèverent et donnèrent de l'exercice aux armes de Han-ling-ti, pendant tout le reste de sa vie, qu'il termina dans la 4<sup>e</sup>. lune de l'an 189. En mourant, il laissa de l'impératrice Houn, sa femme, un fils âgé de quatre ans, nommé Licou-pien, et de la reine Onang-mei, un autre fils appelé Licou-hiei. L'impératrice, après sa mort, fit déclarer empereur, son fils; mais une révolution, dans laquelle périrent tous les eunuques du palais, changea la face des affaires. Le général Tong-tcho, s'étant rendu maître du gouvernement, fit empoisonner l'impératrice, avec son fils, et placer sur le trône le fils de la reine Onang-mei.

### Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 168, le trentième jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 17 décembre.

L'an 169, le trentième jour de la dixième lune, 6 décembre.

L'an 170, le trentième jour de la troisième lune, 3 mai.

L'an 171 le premier jour de la quatrième lune, et non pas de la troisième, 22 avril.

L'an 174, le trentième jour de la douzième lune, 8 février 175.

L'an 177, le premier jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 8 décembre.

L'an 178, le premier jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 27 novembre.

L'an 179, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la quatrième, 24 mai.

L'an 181, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.

L'an 186, le trentième jour de la cinquième lune, 4 juillet.

L'an 189, le premier jour de la quatrième lune, 3 mai.

### LIEOU-HIEI.

190. (57<sup>e</sup> année *King-ou*, du XLIV<sup>e</sup> cycle.) LIEOU-HIEI commença son règne à l'âge de dix ans, sous la régence de Fong-tcho qui avait procuré son élévation. Ce ministre exerca dans son emploi le plus odieux despotisme. Il débuta par transférer la cour à Tchong-angou, et contraignit, par des violences inouïes, les habitants de Lo-yang à s'y transporter eux-mêmes, après avoir mis le feu au palais et à une partie des maisons de cette ville. Sa tyrannie ne manqua pas de soulever la plupart des grands contre lui. Ayant levé des troupes, ils lui livrèrent des combats dont il sortit avec avantage. Mais au commencement de l'an 192, il recut le prix de ses forfaits de la main de Liou-pou, son fils adoptif, qu'il avait voulu percer de sa lance,

dans un accès de colère. Ce jeune homme, ayant esquivé le coup, l'attendit quelque temps après avec d'autres conjurés, aux portes du palais, et l'assassina comme il y entrât en grand cortège. Sa famille fut enveloppée dans son désastre, et ses biens, qui étaient immenses, furent livrés au pillage. Tout scélérateur qu'il était, il trouva des vengeurs, dont la principale victime fut le général Ouang-yun, l'instigateur de sa mort, qui fut massacré dans le palais, sous les yeux de l'empereur. De nouveaux troubles succédèrent par l'ambition des grands, dont chacun se mit à la tête d'un parti, dans la vue de se rendre maître de l'empire et de l'état. Ce prince fut obligé de mener une vie errante pendant près de deux ans, jusqu'à ce que le général Tsao-tao, ayant pris le dessus, l'empereur, pour lequel il s'était toujours déclaré, lui remit les rênes du gouvernement. Ce fut alors qu'on vit renaître le calme à la cour; mais l'empire resta plongé dans la même confusion. Les gouverneurs des provinces travaillèrent, non-seulement à se rendre indépendants chacun dans son département, mais à se dépouiller les uns les autres. Tsao-tao eut, pendant vingt-six ans, les armes à la main pour les réduire. Le bonheur l'accompagnait presque toujours dans les combats qu'il leur livra, quoiqu'il eût affaire à d'excellents capitaines, tels qu'un Koan-yu, que les Chinois révèrent comme leur dieu Mars. Mais la gloire qu'il acquérait par ses exploits, ne réajalissait pas sur l'empereur, qui tombait de plus en plus dans le mépris. Les courtisans, à la fin, pressèrent, l'an 219, le ministre de prendre la place de son maître, dont il avait entre les mains toute l'autorité. Mais il eut la politique et la générosité de se refuser à leurs sollicitations. S'il y eût consenti, il n'aurait pas joui long-temps du plaisir d'être assis sur le trône; car étant parti de Tchangan pour Lo-yang, à peine y fut-il arrivé, qu'il mourut à la première lune de l'an 220, avec la réputation de l'un des plus habiles ministres et des plus grands généraux que la Chine eût eus. Il laissa un fils, Tsao-pi, qui lui succéda dans le ministère et la principauté de Ouéi, qu'il possédait. Mais ce qui est plus important, ce fils avait hérité de ses qualités sublimes. Les grands, las de n'avoir qu'un fantôme sur le trône, le contraignirent d'accepter l'empire, dont ils le mirent en possession avec les cérémonies usitées. Han-hien-ti, dans la crainte qu'on n'usât de violence pour lui arracher sa démission, fut des premiers à le reconnaître. Mais Lieou-péi, qui était de la race des Han, avantage que Tsao-pi n'avait pas, prétendit que l'empire lui appartenait par le droit de sa naissance, et prit le titre d'empereur, que son parti lui céla. La Chine alors se trouva divisée en trois empires, qui subsistèrent en même temps; celui des Heou-han, celui des Ouéi, et celui des Ou; et c'est ce que les Chinois appellent San-koué, ou les trois royaumes.

La dynastie des Heou-han, qui étaient une branche des Han, posséda les seules provinces de Pa et de Cho, et ne subsista que quarante-trois ans, ayant fini l'an 265; celle des Ouéi domina quarante-cinq ans dans la partie septentrionale de la Chine; celle des Ou posséda pendant cinquante-neuf ans la partie méridionale de la Chine, et établit sa cour à Tchangan; puis à Nam-king. Ces trois puissances furent abattues par les Tsai qui réunirent tout l'empire sous leur obéissance, et fondèrent la dynastie de leur nom, en 265.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 193, le premier jour de la première lune, 19 février.  
L'an 194, le trentième jour de la sixième lune, 4 août.  
L'an 200, le premier jour de la onzième lune, 31 septembre.  
L'an 201, le premier jour de la troisième lune, 22 mars.  
L'an 208, le premier jour de la dixième lune, 27 octobre.  
L'an 210, le premier jour de la deuxième lune, 13 mars.  
L'an 212, le premier jour de la sixième lune, 14 août.  
L'an 216, le premier jour de la cinquième lune, 3 juin.  
L'an 219, le trentième jour de la dixième lune, 2 avril.  
L'an 220, le premier jour de la deuxième lune, 22 mars.

## VI. DYNASTIE.

### DES HEOU-HAN, OU HAN POSTÉRIEURS.

#### TCHAO-LIÉ-TI.

221. (38<sup>e</sup> année *Sao-tchou*, du XLIV<sup>e</sup> cycle.) TCHAO-LIÉ-TI, connu jusqu'alors sous le nom de Lieou-péi, prince de Chou, descendant en ligne droite de Tchong-chai, fils de l'empereur Han-king-ti, est regardé à la Chine comme le successeur légitime de l'empereur Lieou-hiér préférentiellement à Tsao-pi, dont l'élévation a toujours passé chez les Chinois pour une violence et une usurpation. « Un de ses premiers soins, après être monté sur le trône, fut de donner une nouvelle vigueur au gouvernement civil de l'état, et de faire revivre toutes les lois que la faiblesse des derniers empereurs et la licence des armes avaient, pour ainsi dire, abrogées. Aide de Tchou-ko-leang, qu'il choisit pour son premier ministre, il vit bientôt à bout, sinon de rendre ses sujets heureux, du moins d'adoucir leurs maux; et de leur faire concevoir l'espérance d'un avenir plus doux. Le long usage lui avait fait connaître les hommes; il savait les employer à propos, chacun selon ses talents. Il donnait des récompenses particulières à ceux qu'un mérite particulier distinguait des autres; et personne n'en était jaloux, parce qu'il traitait tout le monde avec bonté. Lorsqu'il n'était encore que simple citoyen, il s'était lié d'amitié avec Tchou-ko-leang; lorsqu'il fut sur le trône, il vécut encore avec lui comme avec son ami. Sans hauteur, sans caprice, sans défiance, sans soupçons, ils traitaient ensemble les plus grandes affaires, comme ils avaient coutume de traiter auparavant celles de l'armée, lorsqu'ils commandaient ensemble comme égaux. » ( *Portr. des célèbres Chinois* ). Un si amable souverain n'occupa le trône impérial qu'environ deux ans, et mourut dans la 4<sup>e</sup> lune de l'an 223.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 221, le trentième jour de la sixième lune, 5 août.  
L'an 222, le premier jour de la première lune, 30 janvier; et le trentième jour de la sixième lune, et non pas de la onzième 25 juillet.

#### HAN-HEOU-TCHU.

223. (39<sup>e</sup> année *Gin yn*, du XLIV<sup>e</sup> cycle.) HAN-HEOU-TCHU, fils de Tchao-lié-ti, lui succéda à l'âge de dix-sept ans, sous la régence de Tchou-ko-leang, que son père avait désigné pour cet emploi. Le règne ne perdit pas de vue le dessein qu'il avait formé sous le règne précédent, de réunir toute la Chine sous l'obéissance des Han, en détruisant les deux royaumes qui encombrent avec celui de son pupille. Il n'oublia rien pour le faire réussir. Le plus redoutable était le royaume de Ouéi, gouverné par Tsao-pi. Mais ce prince avait pour général Sse-ma y, l'un des plus grands capitaines de son temps. Tchou-ko-leang ne crut pas les forces de son pupille suffisantes pour attaquer un ennemi si redoutable. Il fit alliance avec Sun-liuen, prince de Ou. Mais Tsao-pi mourut sans enfants à la 5<sup>e</sup> lune de l'an 226, laissant pour héritier de ses états Tsao-youi, son frère, qui prit, à son imitation, le titre d'empereur et continua, à Sse-ma y, le commandement de ses troupes. Tchou-ko-leang ayant fait ses préparatifs pour l'expédition qu'il méditait, conduisit dans le pays d'Ouéi, l'an 227, une armée considérable qu'il ramena, l'année suivante, sans avoir remporté aucun avantage. Jusqu'alors, Sun-liuen n'avait pas encore pris le titre d'empereur, quoiqu'il en exerçât toute l'autorité dans ses états. Il le prit enfin, l'an 229, de la manière la plus solennelle, et renouvela, peu de temps après, la ligue qu'il avait conclue avec Tchou-ko-leang contre les princes de Ouéi. L'an 234, il en-

treut chacun de son côté dans les états de Tsao-youi, que l'habileté de Sse-ma-yen ne leur permit pas d'entamer. La mort de Tchou-ko-leang, arrivée l'année suivante, plongea dans le deuil la cour de Chou. (*Mém. des h. cel. de la C.*) Celle de Ou n'y fut pas moins sensible dans la crainte que cet événement n'euhardt Tsao-youi à recommencer les hostilités contre les deux empereurs, ses rivaux. Il envoya effectivement, l'an 238, Sse-ma-yen dans le Leao-tong, où il fit des progrès. Mais la mort de Tsao-youi arrêta l'année suivante. N'ayant point d'enfant mâle, Tsao-youi avait transmis ses états à son neveu Tsao-fang, âgé seulement de huit ans, dont la minorité fut orageuse par les querelles de ses deux gouverneurs, Sse-ma-yen et Tsao-chuang. Mais le premier ayant prévalu, l'an 249, fit condamner son collègue avec toute sa famille à perdre la vie. Il ne jouit pas longtemps de son triomphe, étant mort à la 8<sup>e</sup>. lune de l'an 251. Huit mois après, Sun-kiuen, prince de Ou, le suivit au tombeau, laissant ses états exposés à de grands troubles par le choix qu'il fit de Sun-leang, son bâtard, pour le trône, préférable à Sun-ho, son fils légitime. Ce dernier, par la valeur de Sun-trhin, ministre de Sun-leang, fut obligé de céder. Mais le sort de Sun-leang n'en devint pas meilleur. Tyrannisé par son ministre, il voulut s'affranchir du joug, et fut prévenu par celui-ci qui le fit déposer l'an 258, et fit mettre à sa place Sun-hieou. Il préparait pour ce choix, sans le prévoir, le châtiment que méritait sa perfidie. Sun-hieou, lorsqu'il se vit affermi sur le trône, vengea la déposition de son prédécesseur, en faisant couper le tête à Sun-trhin au milieu de son palais, où il l'avait mandé. Il arriva dans les états de Ou, vers le même temps, une révolution à peu près semblable. Sse-ma-tchao, prince de Tchin, et ministre de Tsao-fang, irrité contre son maître qui voulait le faire périr, le fit descendre du trône, et lui substitua, de l'avis des grands, Tsao-mao, neveu de Tsao-yui. Après avoir étouffé les mouvements qu'excita ce changement, Sse-ma-tchao entreprit d'agrandir la puissance de son nouveau maître. Sachant que l'empereur Han-heou-tchi négligeait les affaires du gouvernement pour se livrer aux plaisirs, il envoya, l'an 263, le général Teng-ngai avec une armée de cent soixante mille hommes pour faire irruption dans les états de Chou. Une victoire, remportée par ce général, mit tellement hors de mesures l'empereur, qu'il vint lâchement se remettre entre les mains du vainqueur, contre l'avis de son fils, qui se donna la mort de désespoir. Teng-ngai le reçut avec honneur. Telle fut la fin de la grande et illustre dynastie des Han. L'empereur déposé mourut sans postérité dans la 11<sup>e</sup>. lune, avec le titre de prince de Ngau-lo qu'on lui avait accordé.

Mais Sse-ma-tchao, loin de récompenser les services du brave Teng-ngai, le fit assassiner, dans la crainte qu'il ne se prévalût de ses succès, comme il en était soupçonné, pour se révolter. Sun-hieou mourut dans l'année 264, ne laissant qu'un fils en bas âge, nommé Sun-ouan. Les grands préférèrent à cet enfant Sun-hao, qui était aussi de la famille royale, prince que la nature semblait avoir formé pour régner; mais il ne soutint pas sur le trône les belles espérances qu'il avait données. A peine y fut-il assis sous le nom de YEUN-TI, qu'oubliant ses devoirs, il se livra à la débauche, et passa de là à la cruauté. Pour réprimer les solénnités que sa conduite occasionnait, Sse-ma-yen, successeur de Sse-ma-tchao, mort l'an 265, contraignit, sur la fin de la même année, Yuen-ti de lui céder l'em-pire.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 223, le trentième jour de la onzième lune, 8 janvier 223.

L'an 234, le trentième jour de la onzième lune, 29 décembre.

L'an 233, le premier jour de la sixième lune, et non pas de la cinquième, 25 juin.

L'an 243, le premier jour de la cinquième lune, 5 juin.

L'an 244, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la quatrième, 24 mai.

L'an 247, à la troisième lune, 24 mars, et non pas à la deuxième.

L'an 260, le premier jour de la première lune, 30 janvier.

## VII<sup>e</sup>. DYNASTIE.

### DES TCHIN.

#### TCHIN-OU-TI.

265. (22<sup>e</sup> année Y-yen, du xlv<sup>e</sup>. cycle.) TCHIN-OU-TI (c'est le nom que prit Sse-ma-yen en montant sur le trône) employa les premières années de son règne à renouveler le gouvernement. Sun-hao, prince de Ou, craignant qu'il n'ôt des vues sur ses états, lui députa Ting tchou, l'un de ses premiers officiers, pour lui demander son amitié. L'ambassadeur fut bien reçu; mais à son retour, loin de rendre son compte fidèle du succès de sa négociation, il n'oublia rien pour engager son maître à déclarer la guerre à Tchin-ou-ti. Sun-hao fut détourné par son conseil de suivre cet avis. Il laissa cependant transpirer des dispositions qui, rapportées à Tchin-ou-ti, lui firent juger que tôt ou tard ils en viendraient à une rupture ouverte. Il résolut donc de le prévenir. Mais avant que de provoquer ce prince par des actes d'hostilité, il voulut commencer par régler tout sur les frontières, afin d'écarter les troubles que les peuples pourraient y élever. La réduction des Tartares Sién-pi, ses voisins, l'occupa l'espace de quinze ans. Ayant triomphé d'eux en l'an 280, il envoya dans le pays de Ou une armée de deux cent mille hommes, divisée en cinq corps. Sun-hao avait prévu cette irruption; et, sachant que l'empereur de Chou devait l'attaquer par terre et par eau, il avait fait barricader le fleuve de Kiang qui traversait son pays, par de grosses chaînes et par des barres de fer terminées en pointes, qu'il y avait enfoncées en différents endroits. Mais l'habileté de Ouang-sün, l'un des généraux de l'empire, surmonta ces obstacles, et rendit libre la navigation du Kiang. Deux victoires, qu'il remporta sur cette rivière et sur terre, jetèrent une telle consternation dans la principauté de Ou, que la plupart des commandants et des gouverneurs de places vinrent se soumettre à l'empereur. Sun-hao tenait sa cour à Kien-ye. Une nouvelle bataille, gagnée sur ses généraux à Pan-piao, détermina Ouang-sün à faire le siège de cette capitale assise sur le Kiang. En conséquence, il fait partir sur ce fleuve une flotte montée par quatre-vingt mille hommes, qui, se rendant par un vent favorable, parut en peu de jours devant Kien-ye. Sse-ma-tchao, de l'autre côté, n'en était pas éloigné avec un corps de troupe destiné à soutenir Ouang-sün, en cas de besoin. Sun-hao, se croyant alors perdu, vint à se dernier la corde au cou et son cerceuil à ses côtés. Ouang-sün lui ôta ses liens, brûla son cerceuil, et lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Sun-hao lui donna le dénombrement de ses états qui consistaient en quatre grandes provinces divisées en quarante-trois départements, cinq cent vingt-trois tant villes que bourgs et villages, et deux cent trente mille soldats. Ayant été amené la 5<sup>e</sup>. lune à la cour de Chou, l'empereur le déclara prince de Kouei-mang et ses enfants mandarins (1). Sun-hao

(1) Il y a à la Chine neuf ordres de mandarins ou degrés de noblesse, qui ont pour marque divers animaux. Le premier à une grue pour marque de son rang; le second, un lion; le troisième, un aigle; le quatrième, un paon, etc. On compte en tout 32 ou 33 mille mandarins à la Chine. Il y a des mandarins de lettres, et des mandarins d'armes; les uns et les autres passent par plusieurs exaltations. Depuis que les Tartares se sont rendus maîtres de la Chine, la plupart des tribunaux sont mis à part, c'est-à-dire qu'au lieu d'un président, on en a établi deux, l'un tartare, l'autre chinois. (Le Gouin.)

s'était rendu odieux à ses peuples par divers actes de violence, et par les impôts dont il les avait surchargés. Tchin-ou-ti, réunissant sous sa puissance tout l'ancien empire de la Chine, ne fut pas à l'épreuve des dangers d'une trop grande prospérité. N'ayant plus d'ennemis sur les bras, il abandonna le gouvernement à ses ministres pour se livrer aux plaisirs. Il mourut, peu regretté, l'an 290, laissant l'empire, suivant le désir de l'impératrice YANG-CHI, à Sse-ma-tcheou, le treizième des quinze fils que les historiens lui donnent.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 266, le treizième jour de la deuxième lune, et non pas de la sixième, 24 mars; et le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la dixième, 16 septembre.

L'an 271, le premier jour de la onzième lune, et non pas de la dixième, 20 novembre.

L'an 272, le premier jour de la dixième lune, 8 novembre.

L'an 273, le premier jour de la quatrième lune, 4 mai.

L'an 274, le premier jour de la quatrième lune, et non pas de la troisième, 24 avril.

L'an 275, le treizième jour de la septième lune, 7 septembre.

L'an 277, le premier jour de la première lune, 20 février.

L'an 278, le premier jour de la première lune, 9 février.

L'an 283, le premier jour de la troisième lune, 15 avril.

L'an 285, le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la huitième, 16 septembre.

L'an 286, le premier jour de la première lune, 11 février.

L'an 287, le premier jour de la première lune, 31 janvier.

L'an 288, le premier jour de la sixième lune, 16 juillet.

**TCHIN-HOËI-TI.**

290. (47<sup>e</sup> année *Keng-su*, du XLV<sup>e</sup> cycle.) TCHIN-HOËI-TI est le nom que Sse-ma-tcheou prit en montant sur le trône. Borné dans les facultés de son âme, et incapable d'application, il se déchargea du soin de l'état sur Ouang-siun, son premier ministre. Il éleva KIA-CHI, l'une de ses femmes, à la dignité impériale, quoiqu'il n'en eût point d'enfants. Mais Sse-keou lui avait donné long-temps auparavant un fils, nommé Sse-ma-yeou, que Ouang-siun fit déclarer héritier de l'empire. Ce choix eut des suites funestes. L'impératrice KIA-CHI, princesse jalouse, ambitieuse, violente et cruelle, vint à bout de faire périr, par ses artifices, et le ministre et la mère du jeune prince. Celui-ci, plusieurs années après, succomba encore aux embûches que sa marâtre lui dressa. Sse-ma-lun, grand général des troupes, fit enlever les yeux à l'empereur sur la méchanceté de cette mégère, et, l'ayant d'abord fait dégrader, il le fit ensuite empoisonner dans le lieu qu'on lui avait assigné pour sa retraite. Mais les intentions de Sse-ma-lun n'étaient nullement droites. En se désaisissant de l'empire, il cherchait à supplanter l'empereur lui-même. Pour mieux voiler son ambition, il fit déclarer, à la 5<sup>e</sup> lune de l'an 300, prince héréditaire Sse-ma-tsang, fils de Sse-ma-yeou. Mais, l'année suivante, il le leva entièrement le masque; et, le premier jour de cette année, s'étant rendu en pompe au palais, il alla droit à la salle du trône, sur lequel s'étant assis, il déclara qu'il prenait possession, et reçut les hommages des mandarins. Il conserva néanmoins à Tchin-hoëi-ti le titre d'empereur; mais il le fit sortir du palais, et l'envoya à Kin-yong-tching, où il le fit garder. Les princes de la maison impériale ne manquèrent pas de s'armer pour venger cet attentat. Vainqueurs en différentes batailles, dans l'espace de soixante jours, de la grande armée que l'usurpateur envoya contre eux, ils se rendirent à la cour où ils trouvèrent l'empereur rétabli sur la nouvelle de leurs premiers succès. Sse-ma-lun avait été lui-même arrêté par ses liens, et mis dans une prison où les princes le firent mourir. Sse-ma-king, qui les avait le mieux secondés, resta auprès de

l'empereur en qualité de ministre; emploi dont il s'acquitta d'abord avec sagesse; mais il devint par la suite hâtain, ambitieux, et insupportable même à ses proches. Comme l'empereur n'avait point de fils, il l'engagea à désigner Sse-ma-lan, son petit-fils, âgé de huit ans, prince héréditaire, et se fit en même temps nommer son gouverneur. Croyant alors n'avoir plus rien à ménager, il irrita tous les grands par ses procédés. Deux princes de ses parents, gouverneurs de provinces, s'étant rendus avec des troupes à Lo-yang, l'assiégèrent dans son hôtel; et, l'ayant forcé au bout de trois jours, ils le mirent à mort, l'an 302, avec sa famille et tous ses gens. Sse-ma-y, qui le remplaça, quoique plus modéré, n'eut pas un meilleur sort. L'empereur ayant substitué à celui-ci Sse-ma-yang, prince de Tsi, son frère, se laissa ensuite prévaloir contre lui, au point qu'il le confina dans une prison où il mourut tragiquement l'an 306. Tchin-hoëi-ti le suivit au tombeau sur la fin de la même année.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 299, le premier jour de la onzième lune, 10 décembre.

L'an 300, le premier jour de la quatrième lune, 5 mai.

L'an 301, le premier jour de la quatrième lune, et non pas de la troisième, 25 avril.

L'an 305, le premier jour de la première lune, 10 février.

L'an 306, le premier jour de la septième lune, 27 juillet.

**TCHIN-HOËI-TI.**

307. (48<sup>e</sup> année *Ting-mao*, du XLVI<sup>e</sup> cycle.) TCHIN-HOËI-TI (Sse-ma-tchi), frère de l'empereur Tchin-hoëi-ti, lui succéda par le choix des grands. Ce fut son mérite qui détermina ce choix. Mais il ne lui suffit pas pour rétablir le calme dans l'état. Kiang, ancien officier de Sse-ma-yang, sous prétexte de venger la mort de son général, leva le premier l'étendard de la révolte. S'étant joint à Ché-le, tartare hong-nou, il remporta d'abord quelques avantages, qui furent suivis d'une défaite, à la suite de laquelle il fut tué par ses gens. Ché-le ramassa les débris de l'armée, et les amena à Licou-yuen, tartare comme lui, qui prenait le titre de roi de Han, s'arrogant même, en 308, celui d'empereur de la Chine et se fit reconnaître en cette qualité dans tous les lieux de sa dépendance. Ses troupes, commandées par Ché-le, firent de rapides conquêtes, et s'avancèrent même jusqu'à Lo-yang; mais divisées par le fleuve Huang-ho, elles ne purent se réunir pour attaquer cette ville. Licou-yuen étant mort en 310, son fils Licou-tsong suivit ses desseins, et continua Ché-le dans son emploi. Ce général, après deux batailles gagnées près de Lo-yang, força la porte principale de cette ville, d'où l'empereur n'eut que le temps de se sauver. Mais, ayant été pris dans sa fuite, il fut conduit à Ping-yang au roi de Han, qui lui assigna un hôtel où il le fit servir par des officiers sur lesquels il pouvait compter. Les sujets les plus fidèles de ce malheureux prince ne manquèrent pas de faire des efforts pour le rétablir. Mais les avantages qu'ils remportèrent sur les Han ne servirent qu'à précipiter sa perte. Licou-tsong, furieux d'une grande bataille qu'ils avaient gagnée sur ses troupes, considérant ce prince à mort dans la première lune de l'an 313, deux jours après un repas où il l'avait obligé de le servir en habit de deuil. Dès qu'on apprit à Tchang-ngan, autrefois capitale de l'empire, cet événement, les grands sifflèrent saluer Sse-ma-yé, qui, peu de mois auparavant, avait été reconnu prince héritier, et le déclarèrent empereur sous le nom de Tchin-ming-ti.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 307, le premier jour de la sixième lune, et non pas de la onzième, 16 juillet.

L'an 308, le premier jour de la onzième, et non pas de la première, 30 novembre.

## T'CHIN-MING-TI.

313. (10<sup>e</sup> année *Quy-you* du XLVI<sup>e</sup> cycle.) T'CHIN-MING-TI fut à peine assis sur le trône, qu'il vit arriver aux portes de Tchang-ngan un corps de cavalerie des Han, qui ne lui laissa que le temps de fuir avec précipitation. La ville, quoique réduite à cent familles, ne fut pas cependant prise. Les ennemis se contentèrent d'en brûler les faubourgs. Plusieurs des officiers qui avaient défendu la dynastie des T'chin, persuadés qu'elle allait finir, pensèrent alors à s'en détacher et à s'élever sur ses ruines. Ouang-tsiun, le plus puissant d'entre eux, songeait à se former un état indépendant. Ché-lé, qui devina son dessein, lui fit offrir de services par lettres, dans la vue de le tromper. L'ayant ainsi lurré, il se mit en marche avec ses troupes, comme pour les lui amener, et arriva sans obstacle jusqu'aux portes de Ki-cheou, dont il se saisit et où il posa des gardes. De là étant allé droit au palais, il fit prisonnier Ouang-tsiun, et le fit conduire à Siang-koui, où il le fit mourir avec tous ceux de son conseil, puis envoya sa tête au roi de Han. Celui-ci, l'an 316, envoya une armée devant Tchang-ngan. La place n'étant pas en état de soutenir un siège, T'chin-ming-ti écrivit à Jou-king, petit-fils de Sse-ma-y et général des troupes de Ngan-tsiung, de venir promptement à son secours. Mais, avant que d'obéir, Jou-king voulut s'assurer de la fidélité des peuples de la province qu'il commandait, afin de ménager une retraite sans malheur en cas de malheur. Ce délai perdit tout : la ville fut prise, et l'empereur fut emmené prisonnier à Ping-yang, où Liou-tsiung tenait sa cour. Celui-ci lui fit essayer l'accueil le plus humiliant, et continua, dans la suite, de l'escalader d'outrages qui se terminèrent, vers la fin de l'an 317, par le faire assassiner. A la nouvelle de sa mort, les grands assemblés à Kien-kang ou Nau-king, présidèrent et convoquèrent Jou-king d'accepter l'empire qu'il avait gouverné pendant la captivité de Ming-ti. (*Mém. des h. cel. de la Ch.*)

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne*

L'an 316, le premier jour de la sixième lune, 6 juillet.

La même année, le premier jour de la douzième lune, 31 décembre.

L'an 317, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la onzième, 20 décembre.

## T'CHIN-YUEN-HOANG-TI (1).

318. (15<sup>e</sup> année *Fou-yu*, du XLVI<sup>e</sup> cycle.) T'CHIN-YUEN-HOANG-TI fut le nom que prit Jou-king à son installation. Tous ceux qui étaient affectonnés à la dynastie régnante, crurent son rétablissement prochain, quand ils apprirent que celui vers lequel tous les cœurs étaient tournés, était enfin revêtu de la sublime dignité de *fiat du Ciel*. Lui eussent voulu que le nouvel empereur se mit incessamment à la tête de ses troupes et allât attaquer le roi de Han, lui enlever tout ce qu'il avait usurpé sur les T'chin, et le traiter comme il avait traité les empereurs Houi-ti et Ming-ti. Mais Jou-king ne voulut rien précipiter. La mort de Liou-tsiung, arrivée dans la 6<sup>e</sup> lune de l'an 318, lui offrit une belle occasion pour entrer dans ses états, avant que Liou-tsun, fils aîné du défunt et son héritier, eût le temps de s'affermir sur le trône. Mais il crut devoir encore temporiser, et laissa valoir l'ardeur des siens, dont plusieurs se tournèrent contre lui. Liou-tsun hérita de la valeur de son père, de sa passion pour les femmes et de sa cruauté. Ce nouveau roi débüté par le massacre de ses deux frères, que Ki-tchuan, l'un de ses officiers, lui avait rendus suspects dans la vue de le per-

dre lui-même, étant devenu son premier ministre, Ki-tchuan, à la tête d'une troupe de soldats déterminés, l'assassina dans le palais; puis, après une recherche exacte de ceux qui étaient de la famille des Han, il les fit tous périr sans distinction d'âge et de sexe. Liou-yao, qui prit la place de Liou-tsun, fit exterminer à son tour Ki-tchuan avec sa famille. Ayant rejeté ensuite avec outrage les offres de services que Ché-lé lui avait faites, il s'en fit un ennemi qui lui enleva une partie de ses états. Ché-lé entreprit aussi sur ceux de l'empereur T'chin-yuen-hoang-ti, qui, d'ailleurs affecté de la révolte de son général Ouang-tsun, tomba dans un chagrin qui le conduisit au tombeau dans la 11<sup>e</sup> lune (intercalaire) de l'an 322. Sse-ma-tchao, son fils aîné, lui succéda sous le nom de T'chin-ming-ti.

L'an 318, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la quatrième, 16 mai, arriva une éclipse de soleil.

## T'CHIN-MING-TI.

323. (20<sup>e</sup> année *Quy-yu*, du XLVI<sup>e</sup> cycle.) T'CHIN-MING-TI, en montant sur le trône, s'appliqua à gagner Ouang-tun en lui permettant de disposer de tous ses gouvernements à son gré, pour lui ôter tout sujet de mécontentement. Mais cette erreur ne put faire perdre à cet ambitieux l'envie de s'élever à l'empire. T'chin-ming-ti, instruit de ses mouvements, se contenta de l'observer, craignant de se mesurer avec lui. Mais l'an 325, apprenant qu'il était malade, il marcha contre son général Ouang-tun, qu'il battit si complètement, que la nouvelle de cette victoire, étant parvenue à Ouang-tun, lui donna le coup de la mort. Ché-lé, dans le même temps, poussait vivement la guerre contre Liou-yao, qu'il contraignait de regagner Tchang-ngan, où il tomba malade. L'empereur T'chin-ming-ti aurait pu tirer avantage de cette discorde. Mais la mort l'enleva dans la 7<sup>e</sup> lune de la même année, à l'âge de vingt-sept ans; prince dont les belles qualités semblaient promettre qu'il relèverait l'empire de l'état de faiblesse où il était tombé. Il laissa un fils, âgé de cinq ans, sous la régence de l'impératrice, sa mère. En élevant cet enfant sur le trône, on lui donna le nom de T'chin-tching-ti.

L'an 325, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la onzième, 22 décembre, arriva une éclipse de soleil.

## T'CHIN-TCHING-TI.

326. (23<sup>e</sup> année *Ping-yu*, du XLVI<sup>e</sup> cycle.) T'CHIN-TCHING-TI commença son règne au milieu des troubles qui s'élevèrent entre les trois ministres que son père avait nommés pour secourir l'impératrice régente. Yu-leang, à la fin, l'emporta, parce qu'il était soutenu par cette princesse, qui était sa sœur. Mais l'abus qu'il fit de son autorité ne tarda pas à le rendre odieux. Le général Sou-tsiun, qu'il avait voulu faire périr, étant venu l'attaquer avec ses troupes, l'obligea de prendre la fuite, et alla prendre sa place dans le ministère. Mais l'an 328, Yu-leang étant revenu, accompagné du brave Ouang-kiao, prince de Sung-yang, chez lequel il s'était réfugié, livra une bataille à Sou-tsiun, qui périt dans l'action. Ché-lé remporta, la même année, une grande victoire sur Liou-yao. L'ayant en son pouvoir, il voulut l'obliger d'écrire à Liou-hi, son fils et son successeur, de se soumettre à lui. Liou-yao fut le contraire en présence de Ché-lé, qui, ne pouvant contenir sa fureur, lui fit allumer la tête sur-le-champ. Ché-hou, général de Ché-lé, pourvint Liou-hi et Liou-yu, qu'il preud, l'an 329, dans une grande bataille, et les fit ensuite mourir. Par la mort de ces deux princes, le royaume de Han passa entre les mains de Ché-lé, qui devint alors très-puissant. Ché-lé, ayant encore fait depuis d'autres conquêtes, prit le titre d'empereur, en 330, à la sollicitation des grands de sa cour. Il mourut l'an 333, laissant pour héritier Ché-hong, son fils, dont Ché-hou se déclara lui-même le premier ministre. Ce dernier, décidé à régner,

(1) Il fut appelé TOUEN-THIE-THIE-TI dans les *Portraits des célèbres Chinois*.



oblige, l'an 334, Ché-hong à lui céder l'empire, et pen de de temps après il le fit mourir avec sa femme. S'étant fait ensuite bâtir un palais magnifique dans la ville de Yé, il y transporta sa cour, en 336. Depuis ce temps, pour se livrer aux plaisirs, il abandonna presque entièrement le soin des affaires à (hé-son), son fils aîné, qu'il avait institué son héritier. Mais ayant appris quelques temps après, que ce fils ingrat et dénaturé conspireait contre ses jours, il le fit mourir avec vingt-six de ses complices, et lui substitua Ché-siuen, son autre fils. Tchin-tching-ti maintint pendant la paix dans la portion de l'empire de la Chine que son père lui avait transmise. La mort l'enleva dans la 6<sup>e</sup>. lune de l'an 342, à l'âge de vingt-deux ans. Ssé-ma-yo, son frère, lui succéda sous le nom de Tchin-hang-ti.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 337, le premier jour de la cinquième lune, 6 juin.  
L'an 331, le premier jour de la troisième lune, 25 mars.  
L'an 341, le premier jour de la deuxième lune, 4 mars.

**TCHIN-KANG-TI.**

342. (39<sup>e</sup>. année *Gin-yu*, du XLVI<sup>e</sup>. cycle.) TCHIN-KANG-TI n'occupa le trône qu'environ deux ans, étant mort à la 6<sup>e</sup>. lune de l'an 344, au même âge que son frère.

L'an 342, le premier jour de la huitième lune, et non pas le premier jour de l'an, le 17 août, arriva une éclipse de soleil.

**TCHIN-MO-TI.**

344. (41<sup>e</sup>. année *Kia-chin*, du XLVI<sup>e</sup>. cycle.) TCHIN-MO-TI fut le nom qu'on donna à Ssé-ma-tan, fils de l'empereur Tchin-kang-ti, lorsqu'on le porta sur le trône, à l'âge de deux ans, après la mort de son père. L'impératrice, sa mère, reconnue régente, nomma Ssé-ma-yu grand-général de l'empire. Cette princesse eut la satisfaction de voir rentrer sous la domination des Tchio, la principauté de Tch'ing, que Houan-nun, gouverneur de King-tcheou, lui remit l'an 347, après en avoir fait la conquête. Les troubles, cependant, agitaient la cour de Ché-lé, empereur de Tchao. Ché-siuen, qu'il avait déclaré son héritier, fit luier par jalousie Ché-tou, son frère; et, craignant ensuite la vengeance de son père, il complota sa mort avec sa femme et ses gens. Ché-lé, ayant découvert cette abominable intrigue, extermina Ché-siuen avec toute sa famille. Ce fut un de ses derniers actes. Il mourut l'an 349, laissant encore deux fils, dont le second, nommé Ché-ci, lui succéda par son choix. Mais Ché-tou, l'aîné, qu'il avait fait gouverneur de Koan-yu, étant survenu quelques jours après, le renversa du trône pour s'y placer lui-même, et le priva ensuite de la vie avec l'impératrice, sa mère. Lorsqu'il eut sa puissance affermie, il voulut se défaire du général Ché-min, auquel il devait son élévation, par la seule crainte que lui inspirait sa valeur et son habileté. Mais Ché-min le prévint, en le faisant poignarder dans son palais. Ché-tien, qu'il lui substitua, le paya de la même ingratitude. A peine fut-il inauguré, qu'il prisa à se défaire de son bienfaiteur. Ché-min, ayant mis en fuite les assassins envoyés contre lui, vau droit au palais, colvê Ché kien, et l'enferma dans une prison où, l'année suivante, il le fit mourir; ensuite de quoi il eversa, l'an 350, la même vengeance sur la race de Ché-hou. Ainsi, délivré de tout ce qui lui faisait ombrage, il monta sur le trône par les suffrages des grands, et débuta par une perfidie, en faisant assassiner Li-nong, au refus duquel il devait son élévation. Ce forfait le fit généralement détesté. Plusieurs districts de sa principauté l'abandonnèrent pour se donner aux Tchio. D'autres princes voisins lui déclarèrent la guerre; il se défendit en capitaine aussi brave qu'expérimenté. Mais enfin, l'an 352, ayant perdu une grande bataille contre les Tartares, il fut pris en fuyant et conduit à Long-

tchin, où il fut mis à mort. L'empereur Tchin-mo-ti lui survécut environ neuf ans, étant mort à la 5<sup>e</sup>. lune de l'an 361, dans la dix-neuvième année de son âge. On lui donna pour successeur Ssé-ma pi, prince de Lang-yé, fils aîné de l'empereur Tchin-ching-ti, qui prit le nom de Tchin-ngai-ti.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 351, le premier jour de la septième lune, et non pas de la première, 8 août.  
L'an 352, le premier jour de la première lune, 2 février.  
L'an 356, le premier jour de la dixième lune, 9 novembre.  
L'an 360, le premier jour de la huitième lune, 28 août.

**TCHIN-NGAI-TI.**

361. (58<sup>e</sup>. année *Sin-yau*, du XLVII<sup>e</sup>. cycle.) TCHIN-NGAI-TI porta sur le trône de grandes vertus et une réputation sans tache. Mais les Tao-Sse, espèce de magiciens, s'étant emparés de son esprit, vinrent à bout de lui persuader qu'ils le rendraient immortel au moyen d'une boisson qui était de leur composition. L'effet de ce breuvage, dont il faisait un usage habituel, fut de le conduire au tombeau, l'an 365, à l'âge de vingt-cinq ans. Ssé-may, son frère, lui succéda sous le nom de Tchin-y-ti.

L'an 362, le premier jour de la douzième lune, 2 janvier 363, arriva une éclipse de soleil.

**TCHIN-Y-TI.**

365. (2<sup>e</sup>. année *Y-tcheou*, du XLVII<sup>e</sup>. cycle.) TCHIN-Y-TI fut à peine sur le trône, qu'il se vit attaqué par Ssé-ma-yun, qui voulut se rendre maître du pays de Chou. Mais le brave Hoan-ouan qui vivait encore et continuait d'exercer les fonctions de premier ministre, envoya contre lui une armée qui lui livra une bataille où il périt. L'an 369, ce ministre échoua dans la tentative qu'il fit pour se rendre maître de la principauté de Yen. Avant voulu revenir à la charge l'année suivante, il est arrêté par le conseil impérial qui n'approuva pas ce dessein. Pour se venger, il fit déposer, l'an 371, Tchin-y-ti, et place sur le trône Ssé-ma-yu, qui est reconnu par tous les grands sous le nom de Tchio-kieo-ou-ti.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 368, le premier jour de la troisième lune, 3 avril.  
L'an 370, le premier jour de la septième lune, 8 août.

**TCHIN-KIEN-OU-TI.**

371. (8<sup>e</sup>. année *Sin-ouy*, du XLVIII<sup>e</sup>. cycle.) TCHIN-KIEN-OU-TI ne monta qu'avec répugnance et en tremblant sur le trône. La mort l'en fit descendre à la 7<sup>e</sup>. lune de l'année suivante, dans la cinquante-troisième année de son âge. En mourant, il laissa un fils, nommé Ssé-ma-tchang, qui lui succéda sous le nom de Tchio-hiao-ou-ti.

**TCHIN-HIAO-OU-TI.**

372. (9<sup>e</sup>. année *Gin-chin*, du XLVIII<sup>e</sup>. cycle.) TCHIN-HIAO-OU-TI n'avait que dix ans lorsqu'il parvint à l'empire. Fou-kien, prince de Tsin, profita de sa minorité pour continuer les conquêtes que ceux de sa dynastie avaient faites sur les empereurs précédents. Il en fit effectivement de considérables; mais, l'an 384, les deux fils de Siu-ngan, premier ministre de l'empereur, remportèrent sur lui une victoire complète, qui ruina entièrement ses affaires. Les vainqueurs l'ayant assiégé, l'année suivante, dans Tch'ang-ngan, il fut obligé de s'évader par la fuite, après une longue et vigoureuse résistance. Pour comble de malheur, il tomba entre les mains de Yao-tchang,

qui le fit étranger. L'empereur Tchin-hiao-ou-ti se livrait cependant à la débauche, abandonnant le soin du gouvernement à son ministre. La princesse Tchang-chi, l'une de ses femmes, piquée d'une raillerie qu'il lui avait dite, l'étouffa l'an 396, comme il dormait plein de vin, dans la trente-cinquième année de son âge. Son fils, Sse-ma-te-tsang, lui succéda sous le nom de Tchin-ngan-ti.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 375, le premier jour de la dixième lune, 10 novembre.  
L'an 381, le premier jour de la sixième lune, 3 juillet.  
L'an 384, le premier jour de la dixième lune, 31 octobre.  
L'an 393, le premier jour de la cinquième lune, 7 juin.  
L'an 395, le premier jour de la troisième lune, 6 avril.

### TCHIN-NGAN-TI.

396. (33<sup>e</sup> année Ping-chin, du XLVII<sup>e</sup> cycle.) TCHIN-NGAN-TI, étant placé sur le trône, prit pour ministre Sse-ma-tao-tse, qu'il fit prince de Kouei-ki. Se croyant, par ce choix, déclaré du poids du gouvernement, il s'abandonna tellement à l'oisiveté, qu'il ne savait pas même ce qui se passait dans ses états. Il résulta de cette négligence une confusion extrême. Plusieurs gouverneurs de provinces s'érigèrent en souverains. Un pirate, nommé Sun-ngan, ravagea impunément les côtes de la Chine, et eut même la hardiesse d'envoyer des partis jusqu'aux portes de Kien-kang, où résidait la cour depuis que l'empire était réduit aux seules provinces méridionales de la Chine. Mais le général Liou-lao-tchi, envoyé, l'an 400, contre lui, arrêta ses progrès. Cet officier ne fut pas apparemment récompensé comme il l'espérait; car peu de temps après, il entra dans la révolte de Hoan-lieu, le plus puissant des gouverneurs de l'empire. Ils marchèrent ensemble à Kien-kang, où, étant entrés sans résistance, ils se saisirent du ministère que Hoan-hien fit mourir après s'être mis en sa place. Mais Liou-lao-tchi, n'étant pas satisfait des marques de la reconnaissance de Hoan-hien, se retira chez lui, et se perdit de désespoir. Il eut pour successeur, dans le commandement des troupes, Liou-yu, qui avait été son lieutenant, et l'éleva par sa valeur et son habileté. Voyant Hoan-hien disposé à s'emparer du trône, Liou-yu s'opposa ouvertement à son ambition. Après divers avantages remportés sur lui, il l'obligea, l'an 404, d'abandonner Kien-kang, et s'étant mis à sa poursuite, il arracha de ses mains l'empereur qu'il emmenait avec lui, et pensa le faire lui-même prisonnier dans un combat qu'il lui livra sur le fleuve qui traverse la province de Kin-tchéou. Mais le rebelle, dans sa fuite, tomba entre les mains de Fong-tsién qui lui abattit la tête d'un coup de sabre. Liou-yu, après avoir terrassé un autre rebelle nommé Tsiao-tsang, somma le prince de Tsien de rendre à l'empereur les villes de la province de Nan-kiang dont il s'était rendu maître, et les obtint, sans tirer l'épée, par la seule terreur de son nom. L'an 413, il fit encore rentrer sous l'obéissance de l'empereur tout le pays de Chou, dont s'était emparé Tsiao-tsang, que le désespoir porta à s'étrangler. Il entreprit ensuite, l'an 416, de dépouiller entièrement Yao-king, nouveau prince de Tsien, et l'obligea, l'année suivante, à venir se remettre à sa discrétion. On le retint à Kien-kang, et quelques temps après, ayant été mis à mort comme rebelle, sa principauté fut confisquée et réunie à l'empire. La dignité de prince du troisième ordre fut le prix que l'empereur décerna aux services de Liou-yu. Elle ne remplit point son ambition. Pour se venger, il complota la mort de Tchin-ngan-ti avec les eunuques du palais, qui, s'étant jetés sur lui comme il était seul, l'étranglèrent avec sa propre ceinture, l'an 418. Il laissa un fils, nommé Sse-ma-te-ouen, que Liou-yu fit reconnaître sous le nom de Tchin-kong-ti.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 400, le premier jour de la sixième lune, 8 juillet,

L'an 403, le premier jour de la quatrième lune, 7 mai.  
L'an 407, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 19 août.  
L'an 414, le premier jour de la neuvième lune, 30 septembre.  
L'an 415, le trentième jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 19 septembre.  
L'an 417, le premier jour de la première lune, 3 février.

### TCHIN-KONG-TI.

418. (55<sup>e</sup> année Fou-ou, du XLVII<sup>e</sup> cycle.) TCHIN-KONG-TI n'occupa le trône qu'environ deux ans. Craignant les embarras que Liou-yu lui dressait, il prit le parti, l'an 420, pour mettre sa vie en sûreté, de lui résigner l'empire en grande cérémonie.

L'an 419, le premier jour de la onzième lune, 3 décembre, arriva une éclipse de soleil.

## VIII<sup>e</sup>. DYNASTIE.

### DES SONG.

#### KAOTSOU-OUTI (1).

420. (57<sup>e</sup> année K'ing-chin, du XLVII<sup>e</sup> cycle.) KAOTSOU-OUTI fut le nom que Liou-yu prit en montant sur le trône. Il voulut que la dynastie qu'il fonda, portât celui de SONG; il distribua les principautés les plus considérables de l'empire à sa famille, et éleva aux plus importantes charges ceux qui l'avaient le mieux servi. L'an 421, après avoir nommé prince héritier Liou-yu-fou, son fils, il chercha à se défaire de Kong-ti par le poison, dans la crainte qu'après sa mort il ne travaillât à remonter sur le trône. Kong-ti ayant refusé plusieurs fois les breuvages empoisonnés qu'il lui envoyait, des assassins apostés l'étouffèrent dans la couverture de son lit. Kao-tson-outi survécut peu à cette abominable action, étant mort à la 5<sup>e</sup> lune de l'an 422, dans la soixante-septième année de son âge; prince doué de toutes les qualités politiques et guerrières, et affectant les dehors des vertus morales.

#### CHAO-TI.

422. (59<sup>e</sup> année G'io-su, du XLVII<sup>e</sup> cycle.) CHAO-TI, successeur de Kao-tson-outi, son père, ne marcha point sur ses traces. To-pa-sse, prince des Ouï tartares, le voyant livré aux plaisirs et à la chasse, envoya une puissante armée pour recouvrer Tchang-ngan que Kao-tson-outi lui avait enlevé, et faire sur les Song d'autres conquêtes. Son général Ki-kin eut des succès d'abord assez rapides; mais le brave Mao-te-tse, ayant pris le commandement de l'armée impériale, les rallentit, et lui fit acheter bien cher quelques places qu'il emporta. Celle que Mao-te-tse défendit avec le plus de valeur fut Hou-lao, que To-pa-sse vint assiéger en personne. Elle fut prise après deux cents jours d'assauts continuels, et Mao-te-tse, étant resté presque seul sur la brèche, tomba viv entre les mains des vainqueurs. Mais To-pa-sse ne jouit pas de sa victoire, car peu de jours après des fatigues du siège, et eut pour successeur To-pa-lao, son fils aîné. Chao-ti cependant prenait aussi peu d'intérêt à cette guerre que à elle ne l'eût point regardé. Les grands, indignés de cette indifférence, le dépossédèrent à la 5<sup>e</sup> lune de l'an 424, le firent mourir ensuite, et mirent à sa place Liou-y-tsang, son frère puîné.

(1) Il est appelé SONG-OUTI dans les *Portraits des célèbres Chinois*.

## OUEN-TI.

434. (1<sup>re</sup> année *Kia-tse*, du XLVIII<sup>e</sup> cycle.) OUEN-TI (Lieou-y-tong), proclamé malgré lui successeur de Chao-ti, son frère, à l'âge de dix-huit ans, après l'avoir pleuré se mit en devoir de venger sa mort par celle de ses assassins, et y réussit. L'an 430, il déclara la guerre à To-pa-tao, prince de Ou-ti, dans la vue de recouvrer le pays de Ho nan, dont il se rendit maître en effet dès la première attaque, et que To-pa-tao reprit l'année suivante, après avoir conquis presque eo entier la principauté de Hia. La paix se fit à la fin de l'an 432, à la demande du prince de Ou-ti, qui garda néanmoins toutes ses conquêtes. L'an 436, Ouén-ti, étant tombé dangereusement malade, fit mourir Tan-tao-tsi, le meilleur de ses généraux, sur des soupçons injustes qu'on lui inspira de sa fidélité. Ce prince et To-pa-tao employèrent le repos que leur procura la paix, à faire fleurir les lettres, chacun dans leurs états. Mais le dernier agrandit les siens sans tirer l'épée, par la seule réputation de son mérite. En 438, seize principautés vinrent lui rendre hommage et se soumettre à sa domination. En 444, il donna un édit pour proscrire les Samanes, espèce de religieux d'une superstition très austère, et leur doctrine. Les Brahmes soupçonnèrent que leur culte a succédé à celui de ces sectaires dans le Malabar. L'an 450, To-pa-tao, jurant qu'une longue paix avait corvée les troupes de l'empire, y fit une irruption subite, et vint mettre le siège devant Hien-hou; mais il échoua dans cette entreprise par la valeur et l'habileté du commandant Tchih-hien. La guerre continua avec peu de succès pour le prince de Ou-ti jusqu'à sa mort, arrivée à la 2<sup>e</sup> lune de l'an 452, par la perfidie de Tsou-ngai, l'un de ses généraux, qui l'étrangla dans son palais, et se sauva. To-pa-yu, son petit-fils, que Tsou-ngai lui fit substituer, eut peu de temps après un semblable sort par la perfidie du même ministre. Il fut remplacé par To-pa-siuo, son cousin, qui fit mourir Tsou-ngai avec tous ceux qui avaient trempé dans les meurtres de To-pa-tao et de To-pa-yu. La cour de l'empereur Ou-ti était cependant livrée aux plus grandes agitations. Lieou-chao, son fils, qu'il avait déclaré prince héritier, craignant d'être dégradé pour de justes sujets de mécontentement qu'il lui avait donnés, porta la barbarie jusqu'à le faire assassiner en 453. Il ne jouit pas impunément de son crime. L'année suivante, To-liou-tou, son frère consanguin, fut élevé sur le trône après une victoire remportée sur lui et sa faction, et prit le nom de Ou-ti.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 437, le premier jour de la sixième lune, 10 juillet.  
L'an 438, le premier jour de la dixième lune, et non pas de la onzième, 22 décembre.  
L'an 439, le premier jour de la onzième lune, 13 décembre.  
L'an 438, le premier jour de la première lune, 14 février.  
L'an 438, le premier jour de la onzième lune, 3 décembre.  
L'an 440, le premier jour de la quatrième lune, 17 mai.  
L'an 442, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 20 septembre.  
L'an 447, le premier jour de la sixième lune, 29 juin.

## OU-TI.

454. (31<sup>e</sup> année *Kia-ou*, du XLVIII<sup>e</sup> cycle.) OU-TI était dans son camp à la mort de Ouén-ti. Les grands et le peuple l'empressant de le reconnaître pour empereur, Tsang-tchi, son ministre, se rendit à Kien-kang pour prendre possession du trône eo son nom. Il y recontra Lieou-chao qu'il amena au bout de l'empire, qui le fit mourir avec ses quatre fils, et tous ceux qui avaient eu part à la mort de Ouén-ti. Tsang-tchi, quelques temps après, mécontent de Ou-ti, forma le dessein de détruire son propre ouvrage en le détruisant. Il se ligue avec Lieou-y-suen, prince de Nan-kiun, dont l'empereur venait

de déshonorer la fille, et le fit proclamer empereur dans Kien-kang. Combat sur les bords du Kiang, où les rebelles sont défaits. Tsang-tchi est atteint en fuyant par le brave Siéu-ngan-to, qui lui coupa la tête, et l'envoya par un courrier à Kien-kang. Lieou-y-suen n'eut pas un meilleur sort. Tchou-tchi l'ayant surpris sur la route de Kien-kang, le conduisit en cette ville, où il le fit mourir avec seize de ses fils et tous ceux de son parti qui tombèrent entre ses mains. Devenu paisible possesseur de trône, Ou-ti engage les princes de sa famille à lui remettre l'autorité souveraine qu'il exerçait dans les vastes pays de leurs départements. Il fit en conséquence une loi qui subordonnait également à sa pleine puissance toutes les principautés de l'empire. Cette précaution n'empêcha pas la révolte de Lieou-tan, prince du sang des Song, que l'empereur provoqua par les ombrages qu'il prit de l'estime universelle dont il jouissait. L'ayant envoyé à Kouang-ling en qualité de gouverneur pour l'éloigner de sa cour, il avait mis autour de lui des espions qui se trahirent par leur indiscrétion. Lieou-tan les fit mourir, et l'empereur par représailles fit massacrer les parents et amis de ce prince jusqu'au nombre de mille. La guerre fut alors déclarée entre eux. Lieou-tan, s'étant vu abandonné de ses troupes, se renferma dans Kouang-ling, où il fut forcé, l'an 459, après deux mois d'une vigoureuse défense. Ayant pris alors la fuite, il fut atteint par un officier de l'armée impériale, qui lui coupa la tête. Ou-ti, depuis ce temps, négligea le soin de l'état pour se livrer à des excès de débauches qui le conduisirent au tombeau dans la 5<sup>e</sup> lune intercalaire de l'an 464, à l'âge de trente-cinq ans. Lieou-tse-nie, son fils, âgé de seize ans, lui succéda préférentiellement à dix sept autres de ses frères, sous le nom de Fi-ti.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 454, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 10 août.  
L'an 461, le premier jour de la neuvième lune, 20 septembre.

## FI-TI.

464. (41<sup>e</sup> année *Kia-tsin*, du XLVIII<sup>e</sup> cycle.) FI-TI fut un monstre en débauche et en cruauté. Il mettait ses délices dans les plus sales voluptés, et se faisait un jeu d'immoler à sa haine les têtes les plus précieuses de l'état. Son précepteur fut du nombre des victimes de sa fureur. On ne manqua pas de conspirer contre lui. Mais le secret fut trahi par l'indiscrétion des complices dont on fit un massacre horrible. Le châtiment dû à un tyran si affreux ne fut néanmoins différé que de quelques mois. L'an 466, comme il était occupé à consulter des magiciens sur des songes fâcheux qu'il avait eus, un de ses conjurés lui abattit la tête d'un coup de sabre. Ce prince n'était âgé que de dix-neuf ans. Il avait alors trois de ses oncles, frères de l'empereur Ou-ti, en prison. Lieou-ya, l'un d'entre eux, fut aussitôt proclamé empereur sous le nom de Ming-ti.

## MING-TI.

466. (43<sup>e</sup> année *Ping-ou*, du XLVIII<sup>e</sup> cycle.) MING-TI, reconnu pour empereur à Kien-kang, ne le fut pas également dans tout l'empire. Tseng-ouan, qui avait travaillé pour Lieou-tse-hien, prétendit que ce prince, étant fils de l'empereur Ou-ti, l'empire lui appartenait de droit. Dix grands départements se déclarèrent pour ce dernier qui n'avait alors que douze ans. Mais, après divers échecs, ils furent renfermés dans Kien-tcheou avec Tseng-ouan, il eut le malheur de perdre son général, tandis que les troupes impériales faisaient le siège de cette place. Celui qui avait mis à mort Tseng-ouan, ayant ensuite livré ce prince au général de l'empereur, la guerre fut terminée par-là. La tête de Lieou-tse-hien fut envoyée à Kien-kang avec

celle de Teng-ouan. Mais dans la crainte de nouveaux soulèvements, Meng-ti fit périr, par une politique barbare, les treize autres fils de Ou-ti, ses neveux.

La sévérité de Ming-ti, qu'il portait jusqu'à la cruauté, lui aliéna plusieurs de ses officiers qui passèrent au service de To-pa-hong, prince de Ouéi, et l'engagèrent, l'an 467, à lui déclarer la guerre. Elle dura deux ans, et finit par un traité de paix, qui laissa To-pa-hong en possession des provinces de Tsing-tchéou et de Ki-tchéou, qu'il avait conquises l'année précédente. Ming-ti fit périr, par le poison, deux de ses frères, pour assurer le trône à Licou-yu, né, l'an 462, d'un de ses favoris et d'une princesse, qu'il avait adoptée pour son fils. Ce prince, dans le même dessein, versa le sang de plusieurs grands de l'empire, et se préparait à faire d'autres actes de cruauté lorsque la mort l'enleva dans la 4<sup>e</sup> lune de l'an 472, après avoir désigné Licou-yu, l'un de ses fils adoptifs, âgé de dix ans, pour son successeur, et fait promettre aux grands, à qui il croyait devoir plus de confiance, d'élever ce prince à la dignité impériale; ce qu'ils exécutèrent.

L'an 469, le premier jour de la dixième lune, 21 octobre, arriva une éclipse de soleil.

#### FI-TI II, OU LIEOU-YU.

473. (50<sup>e</sup> année *Quey-tchéou*, du XLVIII<sup>e</sup> cycle.) FI-TI fut le nom que donnèrent à Licou-yu les grands à qui son père l'avait recommandé en mourant. Licou-hiou-fan, frère de Ming-ti, qui l'avait épargné à cause de son peu d'ambition et de rapacité, ne vit point sans envie l'élévation de cet étranger sur le trône de sa maison. Guidé par les avis de Hiu-kong-yu, chef du conseil, il leva des troupes, et, s'étant approché de Kien kang, il y jeta la terreur. Mais deux grands de la cour s'étant venus présenter à lui, comme pour embrasser son parti, l'assassinèrent lâchement. L'an 475, un nouveau rival s'éleva contre l'empereur. C'était Lieou king-sou, le seul prince qui restât de la famille des Song, il fut pris dans King-kou quelques jours après s'être déclaré, et paya de sa tête, à ainsi que ses officiers, cette levée de bouilliers. L'empereur ne méritait nullement, par sa conduite, d'avoir des défunctes. C'était un furieux qui comptait pour rien la vie des hommes, courait les rues, massacrait tous ceux qu'il rencontrait, et faisait mille autres actions qui déshonoraient l'humanité. L'an 477, à la 7<sup>e</sup> lune, il périt par les ordres de Siao-tao-tching, son ministre, qui, le lendemain, fit reconnaître empereur le troisième fils adoptif de Ming-ti, sous le nom de Chun-ti.

L'an 473, le premier jour de la douzième lune, 4 janvier 474, arriva une éclipse de soleil.

#### CHUN-TI.

477. (54<sup>e</sup> année *Ting-se*, du XLVIII<sup>e</sup> cycle.) CHUN-TI, dont le nom propre était Lieou-tchou, monta sur le trône à l'âge de onze ans. Mais deux ans après, Siao-tao-tching, qui l'y avait élevé, l'obligea d'en descendre par une abdication forcée; et, s'y étant placé lui-même, il donna l'origine à une neuvième dynastie qui fut celle des Tsi.

L'an 478, le premier jour de la neuvième lune, 12 octobre, arriva une éclipse de soleil.

L'an 479, le premier jour de la troisième lune, 8 avril, arriva une éclipse de soleil.

### IX<sup>e</sup>. DYNASTIE.

#### DES TSI.

#### KAO - TI.

479. (56<sup>e</sup> année *Ki-ouy* du XLVIII<sup>e</sup> cycle.) KAO-TI fut le

nom que prit, à son inauguration, Siao-tao-tching. Il eut un compétiteur nommé Lieou-tchong, issu de la famille des Song qui donna de l'exercice à sa valeur à l'aide du prince de Ouéi, qu'il avait mis dans ses intérêts. Kao-ti, après avoir triomphé de ses efforts, s'appliquait à rétablir l'ordre dans l'empire, lorsque la mort l'enleva, l'an 482, à la 3<sup>e</sup> lune, dans la cinquante-sixième année de son âge. Siao-tse, l'un des quatre fils qu'il avait eus, lui succéda sous le nom de Ou-ti.

#### Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 480, le premier jour de la troisième lune, et non pas de la neuvième, 27 mars.

L'an 481, le premier jour de la septième lune, 11 août.

#### OU-TI.

482. (59<sup>e</sup> année *Gin-su*, du XLVIII<sup>e</sup> cycle.) OU-TI porta sur le trône des vertus, et surtout un grand amour du bien public. Pour empêcher les malversations des mandarins, il regla qu'ils n'exerceraient pas plus de trois ans la même charge, et qu'au bout de ce temps, ils rendraient compte de leur conduite pour être élevés à de plus hauts grades, si elle était louable, ou punis s'ils avaient malversé. Regarding la guerre comme un fléau, il l'éloigna, autant qu'il lui fut possible, de ses états. To-pa-hong, prince de Ouéi, était dans les mêmes dispositions. Un brouillon cependant trouva moyen de mettre aux prises ces deux monarques. Mais, après quelques hostilités, ils s'envoyèrent réciproquement des ambassadeurs qui rétablirent la paix entre eux. Ou-ti, n'ayant plus rien à craindre au dehors, abandonna le soin des affaires à Siao-tchong-mao, son fils, pour se livrer entièrement à sa passion pour la chasse. Ce jeune prince avait des vices qui le rendaient indigne de cet emploi. Heureusement il ne l'exerça pas long-temps, la mort l'ayant enlevé au commencement de l'an 493. Son père le regretta plus qu'il ne méritait. Le chagrin que lui causa cet événement le conduisit lui-même au tombeau, dans la 7<sup>e</sup> lune d'automne de la même année, à l'âge de cinquante-quatre ans, après avoir déclaré prince héritier Siao-tchao-yé, son petit-fils, qui lui succéda.

L'an 483, le premier jour de la douzième lune, 14 janvier 484, arriva une éclipse de soleil.

#### SIAO-TCHAO-YÉ.

493. (10<sup>e</sup> année *Quey-yeou*, du XLIX<sup>e</sup> cycle.) SIAO-TCHAO-YÉ, fils de Siao-tchong-mao, en montant sur le trône, fut menacé d'une invasion par To-pa-hong, prince de Ouéi, qui avait fait ses préparatifs du vivant de Ou-ti, et s'était déjà avancé, à la tête de trois cent mille hommes, jusqu'à Lo-yang. Mais le mauvais état des chemins que la pluie avait rendus impraticables, l'obligea de s'en retourner à Ping-tching, d'où il était parti, et d'abandonner son entreprise. Siao-tchao-yé ne tarda pas à indisposer ses sujets par sa mauvaise conduite. Siao-loun, son parent, à qui son aïeul l'avait recommandé en mourant, ne voyant en lui que des inclinations basses, conçut le dessein, après lui avoir fait d'inutiles remontrances, de le détruire. L'empereur, instruit de ses dessein, voulut le prévenir. Mais Siao-loun était entré dans le palais à la tête d'une troupe de soldats, le pour-suivit comme il fuyait monté sur son char; et, l'ayant atteint dans le marché de l'Occident, il le fit mettre à mort. Alors, il fit couronner empereur le jeune prince Siao-tchao-ouéi, et prit pour lui-même le titre et la qualité de grand-général de l'empire. Mais peu de jours après, de peur d'une nouvelle révolution, il fit mourir ce nouvel empereur, et se mit à sa place sous le nom de Ming-ti.

#### MING-TI.

494. (11<sup>e</sup> année *Kia-su*, du XLIX<sup>e</sup> cycle.) MING-TI ne fut pas reconnu empereur sans contradiction. Mais il eut le bonheur



deux favoris du prince, Lieou-tung et Yuen-y, se prévalurent de leur incontinence pour la supplanter. Le dernier même, quel-que temps après, se rendit maître de toute l'autorité. Les choses n'en allèrent pas mieux; elles empirèrent au contraire; et les concessions journalières que les officiers du prince exerçaient dans les provinces, occasionnèrent des révoltes. La princesse Hou-chi profita de ces circonstances pour se venger du ministre, et vint à bout de lui faire perdre la tête en 545. Elle avait enflammé la guerre avant sa disgrâce contre l'empereur Ou-ti; elle la reprit après son rétablissement, et la fit avec succès. Mais des révoltes qui s'élevèrent ensuite, donnèrent la facilité à l'empereur de reprendre le dessus. Le prince de Ouéi, cependant déjà en âge de gouverner, commençait à se lasser de la tutelle où sa mère le tenait. Des courtisans, à qui le joug de la régence ne pesait pas moins, encourageaient leur maître à les en délivrer eux-mêmes en le secourant, et dépouillant sa mère d'une autorité précieuse dont elle abusait. Dans cette disposition, Yen-hui fit approcher son armée de Lou-yang. La princesse Hou-chi s'étant aperçue de son dessein, le prévint; et, l'ayant fait enfermer, elle mit en sa place Yuen chao, jeune enfant de trois ans, fils du Lin-tao, frère du prince disposé, dont elle ne tarda pas à se défaire par le poison. Cette révolution est de l'an 548. Mais le général Er-tchu-yong, indigné des procédés violents et dénaturés de la princesse, fit proclamer et reconnaître par son armée Yuen-tse-yu, empereur de Ouéi; et, l'ayant amené à Lou-yang, il l'ôttrouva sans opposition; après quoi, s'étant mis à la poursuite de Hou-chi, qui avait pris la fuite avec l'aide qu'elle avait substituée à son fils, il les atteignit près du fleuve Huang lo, où il les fit précipiter l'un et l'autre. Le massacre qu'il fit faire ensuite de deux mille hommes des plus qualifiés de l'empire, occasionna bientôt un soulèvement contre lui et le souverain qu'il avait donné à l'état. A ce dernier, une faction puissante opposa Yuen-hao, prince de la maison impériale, qu'elle proclama empereur; mais la mauvaise conduite de ce rival, après quelques succès assez heureux, détacha de lui ceux qui avaient embrasé les armes hautement son parti. Se voyant abandonné, il se sauva à Lin-yang, dont les habitants le mirent à mort l'an 549. Er-tchu-yong, après avoir affermi l'autorité de l'empereur qu'il avait créé, vit son crédit décroître par les ombrages qu'on avait donnés à ce prince contre lui. Ayant eus les braves, il devint la victime de sa hardiesse, et fut mis à mort, l'an 550, avec Yuen-tien-mou, son ennemi le plus redoutable. Mais il laissait des amis en grand nombre, qui se chargèrent de venger sa mort. Er-tchu-chi-lang, son frère, s'étant mis à leur tête, fit reconnaître pour empereur, dans une de leurs assemblées, Yuen-ye, prince de Tchang-kouang. Le général Er-tchu-chao s'avance en même temps avec son armée vers Lou-yang, dont la garnison ne fait qu'une très-faible résistance. Un charge de chaînes la prince déposé, qui est conduit dans un château voisin, sur la route duquel Er-tchu-chao le fait étrangler. Bientôt un parti se forme contre le nouvel empereur. Le général Kao-hao, qui en était l'âme, fait, Yuen-lang, gouverneur de Pou-hui, et peu de jours après, lui procure une victoire sur son rival, par la défaite de l'armée d'Er-tchu-chao. Yangqueur encore l'année suivante dans une autre bataille, Kao-hao, dégoûté de Yuen-lang, le force d'abdiquer, et lui substitue Yuen-fou. Deux ans après, s'étant brouillé avec ce dernier, il fait décerner par sa faction le trône de Ouéi à un enfant de onze ans, nommé Yuen-chan, dont il transporte la cour dans la ville de Yé. Les états de Ouéi se trouvent alors partagés en deux royaumes; celui de Ouéi oriental où régnait Yuen-chan, et celui de Ouéi occidental, dont le prince Yuen-siou resta le maître. Les deux parties ne cessèrent de se faire la guerre jusqu'à ce qu'épuisés, l'an 559, par une grande bataille qui leur fut également funeste, ils se déterminèrent à rester en paix quelques années pour se refaire de leurs pertes.

L'empereur Ou-ti, livré aux superstitions des bonzes (1), ne profita point des troubles qui régnaient dans les états de Ouéi, pour reculer à leurs dépens les limites des siens. Son unique soin était d'écarter ce qui pouvait altérer sa tranquillité. L'an 541, la faiblesse d'un gouvernement enhardit les peuples de Kiao-tchi à secouer le joug de la Chine, et à se mettre en liberté. L'empereur envoya contre eux ses généraux, qui furent occupés à les réduire.

Kiao-hao avait repris les armes, dans le même temps que les Kiao-tchi s'étaient révoltés, et continua la guerre l'espace d'environ six ans. Sa dernière expédition fut la siège de Ya-pi. Cette place, défendue par le gouverneur Ouéi-hiao koan, fit la plus vigoureuse défense, et obligea Kao-hao, après cinquante jours d'attaques, à se retirer épuisé de fatigues, et malade du chagrin que ces mauvais succès lui avaient causés. Il mourut peu de jours après, laissant Kao-tching, son fils, héritier de ses emplois et de son ambition.

Heou-king, gouverneur de la province de Ho-nan, passa, dans le même temps, du service des Ouéi occidentaux à celui de l'empereur Ou-ti, qui le déclara prince de Ho-nan. Ce duc-tuteur ne tarda pas à se brouiller avec son nouveau maître par sa infidélité. Ayant enfin mis bas entièrement le masque, il lui déclara la guerre, et vint l'assiéger dans sa capitale. L'empereur étant peu en état d'agir, remit au Tay-tse, ou prince héritier (2), la défense de la ville, et se dépouilla de toute son autorité entre ses mains. Le jeune prince soutint le siège avec beaucoup de valeur. Mais au bout de quatre mois, les vivres commencèrent à manquer dans la place. Les assiégés éprouvèrent la même disette dans leur camp. Heou-king, pour tromper l'empereur, lui fit proposer une suspension d'armes. Ou-ti l'accepta; mais Heou-king n'en continua pas moins ses attaques; et étant parvenu à introduire ses troupes dans la ville, il alla saluer l'empereur dans la posture la plus humiliante, se battant la tête contre le pavé, et témoignant les plus vifs regrets de sa révolte. Mais après cette vaine cérémonie, il changea la garde du prince et de son fils, et se rendit maître du gouvernement. L'empereur ne survécut pas à cet événement. Agé de quatre-vingt-six ans, il tomba malade, et mourut, accablé de chagrin, à la 5<sup>e</sup> lune de l'an 549. L'attachement de ce prince à la doctrine extravagante de Foé, et aux mystiques rêveries des Bonzes, lui fit négliger le soin de l'état pour se livrer aux pratiques superstitieuses de ces visionnaires, dont il imita l'abstinence au point de se priver de vin et non-seulement de viande, mais de tout aliment qui venait d'animal vivant. Son vêtement était assorti à ce genre de vie; ce n'était que la toile la plus simple, et il n'en changeait que lorsqu'elle ne pouvait plus servir. Le P. de Mailla regrette qu'il ait abandonné la saine doctrine pour donner dans ces travers; faisant entendre par là que la religion ancienne des patriarches s'était conservée pure et saine dans la Chine. Leang ou-ti, environ neuf ans avant sa mort, avait perdu son fils nommé Tchao-ming, qui, de l'âge de cinq ans, avait tous les King par cœur; c'est à peu près comme si l'on disait chez nous qu'un enfant de cinq ans a retenu toute la Bible, et est en état de la réciter. Jusque-là, sa science ne différait guère de celle d'un perroquet; mais cinq ans après, il put rendre raison de tout, et expliquer même les endroits difficiles de l'Y-King, du Chou-king et du Ché King. Il s'appliqua ensuite à l'histoire, et y devint habile. Mais une maladie, causée par l'assiduité du travail, l'emporta à l'âge de vingt-cinq ans.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 506, le premier jour de la troisième lune, 9 avril.

(1) Bonzes à la Chine, lama en Tartarie, et talpoïn dans le royaume de Siam, ces trois noms signifient un religieux ou un prêtre.

(2) Tay-tse est le titre que portent en Chine les princes héritiers présomptifs de la couronne. C'est comme en France le titre de Dauphin.

L'an 516, le premier jour de la troisième lune, 18 avril.  
 L'an 520, le premier jour de la première lune, 5 février.  
 L'an 522, le premier jour de la quatrième lune, 30 juin.  
 L'an 523, le premier jour de la onzième lune, 23 novembre.  
 L'an 534, le premier jour de la quatrième lune, 29 avril.  
 L'an 538, le premier jour de la première lune, 15 février.  
 L'an 540, le premier jour de la sixième lune, et non pas de la cinquième, 30 juin.  
 L'an 547, le premier jour de la première lune, 6 février.  
 L'an 548, le premier jour de la septième lune, 21 juillet.

## OUEN-TI.

559. (6<sup>e</sup> année *Ki-se*, du 1<sup>er</sup> cycle.) OUEN-TI fut le nom que prit Siao-y, en accédant à l'empereur Leang-ou-ti, son père. Il était alors en fuite depuis le massacre que Heou-king avait fait de tous les princes de la maison impériale, qui étaient tombés entre ses mains. Le général Tchén-pa-sien s'était déclaré pour lui, se mit en route, avec ce qu'il avait de vieux soldats, pour aller le joindre; et, ayant forcé tous les passages, il pourchassa l'ennemi jusqu'à Nan-kang, dont il se rendit maître. Ce général continua à gagner des batailles et à prendre des villes. Il se couvrit d'une gloire immortelle par une grande victoire qu'il remporta sur Heou-king, et par la prise de la ville de Ché-téou qui en fut le fruit. De toute l'armée formidable que Heou-king lui avait opposée, il ne resta que quelques amis de cet usurpateur, qui s'échappèrent leur salut dans la fuite; le reste fut tué ou fait prisonnier, ou se rangea du côté de Tchén-pa-sien. Peu de jours après, Heou-king lui-même fut atteint dans une bataille, où il s'était jeté, et coupé en pièces. Ce fut alors que Siao-y prit les marques de la dignité impériale, et se fit reconnaître solennellement sous le nom de Siao-yuen-ti.

## SIAO-YUEN-TI.

559. (6<sup>e</sup> année *Gin-chin*, du 1<sup>er</sup> cycle.) Ce nouvel empereur n'avait pas les qualités requises pour conserver l'empire dans des temps si orageux. Un de ses frères, nommé Siao-ki, s'était réfugié chez les Tartares, au pays de Chou. Avant appris la mort de Heou-king, il entreprit de ravir le trône à son frère; mais il fut vaincu par Fan-meng, général des troupes impériales, qui, l'ayant pris, le fit massacrer. L'empereur, après ce succès, crut n'avoir plus rien à craindre. Il envoya ses généraux avec les meilleures troupes à des expéditions éloignées. Mais pendant leur absence, les Tartares qui avaient donné du secours à Siao-ki, vinrent assiéger l'empereur dans Kiang-ling, où ils l'avaient obligé de se réfugier, après l'avoir battu en rase campagne. La place après s'être défendue pendant un mois, fut emportée par l'infidélité d'un traître qui en ouvrit une des portes aux ennemis. Yu-kin, leur général, fit mourir l'empereur avec les princes de sa famille, après quoi la ville fut saccagée. Ceci est de l'an 555. (De Maille, et *Mém. des H. cél. de la Chine*.)

## KING-TI.

555. (11<sup>e</sup> année *Y-hai*, du 1<sup>er</sup> cycle.) KING-TI, dont le nom propre était Siao-fang-tché, fut celui que les grands assemblés à Kiang-ling après la retraite des Tartares, élevèrent sur le trône impérial. Il était le seul des fils de Siao-yuen-ti qui eût échappé au massacre où perit ce prince. Le général Ouang-seng-pien, trouvant qu'il était trop jeune pour être mis à la tête de l'empire, entreprit de le détrôner pour mettre à sa place Siao-yuen-ming, fils de Ouén-ti et oncle du jeune empereur. Tchén-pa-sien s'opposa à ce dessein comme injuste, et vengea le bon droit de King-ti dans un combat où, vainqueur de Ouang-seng-pien, il le fit mettre à mort. Mais s'étant rendu ensuite maître du gouvernement, il obligea King-ti à lui reconnaître l'empire.

IL — 2.

XI<sup>e</sup>. DYNASTIE.

## DES TCHUN.

## OU-TI.

557. (14<sup>e</sup> année *Ting-tcheou*, du 1<sup>er</sup> cycle.) OU-TI fut le nom que prit Tchén-pa-sien en montant sur le trône dont il ne jouit pas tranquillement. Le général Ouang-ling lui opposa Siao-tchuang, de la famille des Leang, qu'il fit reconnaître empereur à la tête de son armée. Les offres avantageuses que Tchén-pa-sien fit faire à Ouang-ling pour l'attirer à son parti, suspendirent quelque temps les hostilités. Mais, l'an 559, Ouang-ling, ayant appris que Tchén-pa-sien avait fait mourir l'empereur King-ti, reprit aussitôt les armes. Celui qu'il attaquait ne survécut guère à ce renouvellement d'hostilités, étant mort dans la 6<sup>e</sup> lune de la même année, à l'âge de cinquante-neuf ans. Dans ses derniers moments, il avait désigné pour son successeur Tchén-tien, son neveu.

Kao-yang, prince de Tsai, mourut dans la même année que Ou-ti, après avoir soulevé le trône par ses débauches et ses ennuis. Il eut pour successeur Kao-yen, son frère, par les artifices de Liou-chi, sa mère, qui le fit élire au préjudice de son neveu, fils du prince défunt.

L'an 559, le premier jour de la sixième lune, et non pas de la cinquième, 21 juin, arriva une éclipse de soleil.

## OUEN-TI.

559. (16<sup>e</sup> année *Ki-mo*, du 1<sup>er</sup> cycle.) OUEN-TI fut le nom que prit Tchén-tai lorsque les grands de la Chine l'eurent contraint d'accepter le trône impérial, qu'il avait d'abord résolu de refuser. Il était pour lors âgé de trente-huit ans. Le général Ouang-ling fit de nouveaux efforts en faveur de Siao-tchuang, qu'il fut obligé d'abandonner.

L'an 561, à la 11<sup>e</sup> lune, une chute de cheval que Kao-yen, prince de Tsai, fit à la chasse, le précipita dans le tombeau. Son fils, Kao-pé-sien, qu'il avait désigné pour son successeur, fut supplanté par Kao-tchin, son frère, comme lui-même avait supplanté son neveu. L'empereur Ouén-ti, après avoir triomphé de Ouang-ling et de sa faction, en vit d'autres successivement éclore, qui ne lui permirent pas de jouir de la tranquillité, qui était le grand objet de ses vœux. Elles n'eurent pas un meilleur succès que les premières. Mais à peine en fut-il délivré, que la mort trancha le fil de ses jours, à la 4<sup>e</sup> lune de l'an 566, dans la septième année de son règne, et dans la quarante-cinquième de son âge.

## Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 561, le premier jour de la quatrième lune, 30 avril.  
 L'an 562, le premier jour de la deuxième lune, et non pas de la neuvième, 14 octobre.  
 L'an 563, le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la troisième, 3 octobre.  
 L'an 564, le premier jour de la deuxième lune, 28 février.  
 La même année, le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la huitième, 21 septembre.

## PÉ-TSONG.

566. (23<sup>e</sup> année *Ping-yu*, du 1<sup>er</sup> cycle.) PÉ-TSONG succéda en bas-âge à l'empereur Ouén-ti, son père. Mais le prince Tchén-yu, son oncle, s'étant rendu maître du gouvernement par violence, le fit descendre du trône sur la fin de l'année suivante, et se mit à sa place. On donne au prince déposé le titre de Lin-hai-ouang, c'est-à-dire, prince de Lin-hai.

La mort de Kao-tchin, prince de Tsai, concourut avec cet

événement, et délivra ses peuples d'un monstre en débauche et en cruauté. Son fils, dont on ne marque pas le nom, lui succéda.

*Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 566, le premier jour de la septième lune, et non pas de la première, 1<sup>re</sup> août.

L'an 567, le premier jour de la septième lune, et non pas de la première, 22 juillet, et la même année une autre, le premier jour de la douzième, et non pas de la onzième, 16 décembre.

SUEN-TI.

569. (26<sup>e</sup> année *Ki-tcheou*, du 1<sup>er</sup> cycle.) KAO-TSONG-SUEN-TI fut reconnu solennellement empereur de la Chine, le premier jour de l'an 569. Quelques révoltes qui s'élevèrent au commencement de son règne furent aisément réprimées par ses généraux. L'an 573, se voyant posséder tranquille de l'empire, il fit demander au prince de Tsi deux places qui étaient à sa bienveillance; et sur son refus, il lui déclara la guerre. Ou ming-tché, son général, battit l'armée du prince de Tsi, beaucoup plus forte que la sienne; après quoi il entreprit le siège de Chéou-yang, ville importante où commandait le fameux Ouang-ling, qui s'était retiré dans les états de Tsi. La place fut emportée malgré la brave défense de ce commandant qui fut fait prisonnier et envoyé à Kien-kang. Ou ming-tché, voyant tous les esprits agités à l'occasion de son malheur, craignit qu'ils ne fissent les derniers efforts pour obtenir sa délivrance; il l'envoya, pour les prévenir, un courrier après lui, avec ordre de le mettre à mort, ce qui fut exécuté. D'autres conquêtes qu'il fit dans la même campagne, surpassèrent les desirs de l'empereur, et l'engagèrent à terminer la guerre. Peu sensible à ses pertes, le prince de Tsi ne profita de la paix dont l'empereur le laissa jouir, que pour se livrer à ses amusements, dont le principal était celui de faire travailler à des jardins de plaisance, qu'il faisait recommencer sans cesse. Ses ministres, auxquels il abandonna le timon du gouvernement, abusèrent bientôt de sa confiance, et excitèrent un mécontentement universel par les différentes sortes de vexations qu'ils exercèrent. Yu-ouen-yong, prince de Tchou, profita de ces conjonctures pour faire une invasion dans les états de Tsi, dont il se rendit maître dans le cours d'un an. Il survécut peu à sa conquête, étant mort l'an 578, à l'âge de trente-six ans. Yu-ouen-pin, son fils, qui lui succéda, fut un monstre en débauche et en cruauté. La mort l'avant enlevé l'an 580, il laissa un fils en bas âge, que son premier ministre, Yang-kien, extermina l'année suivante avec tous les princes de la famille des Tchou, qui n'avait occupé le trône que vingt-six ans. La dynastie des Soui, qui la remplaça dans sa personne, éteignit quelques années après celle des Tchou, et se mit par-là en possession de l'empire entier de la Chine. L'empereur Suen-ti mourut à la première lune de l'an 582, dans la cinquante-deuxième année de son âge.

*Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 570, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la dixième, 20 mai.

L'an 571, le premier jour de la quatrième lune, 9 mai.

L'an 572, le premier jour de la neuvième lune, 23 septembre.

L'an 574, le premier jour de la deuxième lune, 9 mars.

L'an 575, le premier jour de la septième lune, et non pas de la douzième, 23 juillet.

L'an 576, le premier jour de la sixième lune, 12 juillet.

L'an 580, à la dixième lune, 24 octobre.

HEOU-TCHU.

582. (39<sup>e</sup> année *Gin-jn*, du 1<sup>er</sup> cycle.) HEOU-TCHU suc-

céda à l'empereur Suen-ti, son père, qui l'avait déclaré prince-héritier. Son goût pour le faste et les plaisirs ne tarda point à se manifester sur le trône. Il débuta par faire construire un nouveau palais, composé de trois tours qui communiquaient ensemble par des galeries, et étaient assez vastes pour le loger, lui, ses femmes et toute sa cour. Ce fut dans ce domicile, où il avait rassemblé tout ce qui peut flatter les sens, qu'il se renferma pour se livrer à la mollesse et à la débauche, laissant à ses eunuques le soin du gouvernement. Les murmures qu'excita cette conduite, réveillèrent l'ambition de Yang-kien, prince des Soui, et lui persuadèrent que le temps était venu de réunir dans sa main toutes les parties de l'empire de la Chine. Il commença, l'an 587, par enlever au prince de la dynastie des Liang, la ville de Kiang-ling où il tenait sa cour; ce qui fut suivi de la perte de tous ses états. Alors, tournant toutes ses forces contre l'empereur, il envoya une armée de cinq cent dix-huit mille hommes, divisée en cinq grands corps, sous la conduite d'autant de généraux, pour entrer par cinq endroits différents sur les terres impériales. Tout plus sous des forces aussi redoutables. L'empereur se voyant investi dans Kien-kang, alla se cacher, avec l'impératrice, sa femme et son fils, âgé de quinze ans, dans un puits, d'où quatre soldats ennemis les ayant retirés, les gardèrent jusqu'à l'arrivée de Yang-kouang, généralissime des Soui. Yang-kouang traita l'empereur avec distinction; et après avoir fait ce que l'humanité lui suggéra, pour le consoler, dans son malheur, il rassembla tous les grands de Kien-kang, et les fit conduire, ainsi que l'empereur, à Tchang-ngan. Ainsi finit en 589 la dynastie des Tchou.

*Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 583, le premier jour de la deuxième lune, 28 février.

L'an 584, le premier jour de la première lune, 17 février.

L'an 585, le premier jour de la septième lune, et non pas de la première, 1<sup>re</sup> août.

L'an 587, le premier jour de la cinquième lune, 12 juin.

XII<sup>e</sup> DYNASTIE.

DES SOUÏ.

OUEN-TI.

590. (47<sup>e</sup> année *Keng-su*, du 1<sup>er</sup> cycle.) KAO-TSONG-OUEN-HOANG-TI, par abréviation OUEN-TI, est le nom sous lequel l'empereur Yang-kien est connu dans l'histoire. L'empire de la Chine, depuis loog-tem divisé, se trouva entièrement réuni sous ses lois. Ce prince était d'un port majestueux. Il eut le talent de se faire craindre, et ses ordres étaient exécutés avec une diligence et une exactitude surprenantes. Sans cesse occupé des affaires de l'état, il ne s'en laissait distraire par aucun amusement. L'agriculture et l'entretien des mœurs pour les soirées furent deux grands objets de sa vigilance. Son défaut le plus remarquable était la colère; mais il ne s'y livrait pas toujours aveuglément, et savait quelquefois pardonner à propos. On lui reproche encore d'avoir été trop soupçonneux et trop facile à croire ceux qu'il honorait de sa bienveillance. L'an 593, après avoir obligé l'année précédente, par la terreur de ses armes, le roi de Corée à reconnaître sa souveraineté, il envoya une armée considérable contre le kohan ou khan des Tartares tout-kuéi, ou septentrionaux, pour se venger d'une insulte qu'il avait faite cinq ans auparavant à ses ambassadeurs. Le kohan fut pris en fuyant, après la perte d'une première bataille, et amené à l'empereur qui envoya l'officier qui avait fait cette capture, se saisir de son pays. Ouén-ti n'était point homme de lettres, et ne faisait pas grand cas de ceux qui les cultivait. Croyant que la multitude des collèges était onéreuse à l'état, il les supprima l'an 602, à l'exception de celui de la ville impériale. Les



littérés lui firent en vain des représentations à ce sujet. Il tint ferme, et il n'y eut sous son règne aucun collège de rétablissement. Du reste, il ne survécut que deux ans à cette suppression, étant mort au commencement de l'an 605, d'un accès de colère.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 591, le trentième jour de la huitième lune, et non pas de la deuxième, 23 septembre.

L'an 592, le trentième jour de la deuxième lune, et non pas de la septième, 19 mars.

L'an 593, le trentième jour de la sixième lune, et non pas de la septième, 2 août.

L'an 601, le premier jour de la deuxième lune, 10 mars.

**YANG-TI ET KONG-TI.**

605. (2<sup>e</sup> année *Y-tcheou*, du 11<sup>e</sup> cycle.) YANG-TI fut le nom que prit Yang-kouang en montant sur le trône après la mort de Ouén-ti, son père. Résolu de transporter sa cour à Lo-yang, il employa les trésors que son père lui avait laissés, à y faire construire un vaste et superbe palais qui coûta des travaux innombrables. Deux millions d'hommes, si l'on en croit le P. de Mailla, furent employés à conduire par eau pour cet édifice, les bois les plus précieux du Kiang-ling et des provinces voisines. Dans le même temps, l'empereur ordonna de faire des canaux pour joindre ensemble plusieurs rivières, afin de faciliter la communication entre les provinces de l'empire pour le transport des marchandises. Un million d'hommes fut commandé pour creuser ces canaux qui avaient quarante pas de largeur, et dont quelques-uns furent revêtus de pierres; mais tous furent bordés d'allées d'arbres. On prétend que, tant creusé que Yang-ti fit à neuf, que ceux qui l'aidèrent et repara, formaient une étendue de plus de seize cents lieues. Par le moyen de ces canaux, dont quelques-uns subsistent encore, le Hoang-ho ou fleuve Jaune, le Kiang, les rivières de Kou-choui, de Lo-choui, et beaucoup d'autres, communiquaient ensemble. Cependant comme l'empereur ne voulait pas abandonner Tchang-ngan, il fit bâtir plus de quarante châteaux sur la route de cette ville à Lo-yang. Tous ces ouvrages ne rendirent pas l'empereur plus cher à ses peuples, parce qu'il en effaçait le mérite par le dérèglement de ses mœurs. Il s'éleva, l'an 616, jusqu'à six révoltes à la fois dans les différentes parties de l'empire. Celle qui prévalut avait pour chef Li-yuen, prince de Tang, et Li-chi-min, son fils. De conquêtes en conquêtes ils parvinrent, l'an 617, jusqu'aux portes de Tchang-ngan, qu'ils assiégèrent, et qui ne fit qu'une faible résistance. S'en étant rendus maîtres, ils délibérèrent avec les principaux officiers de leur armée, sur le choix d'un nouvel empereur, et ne purent s'accorder. Yang-ti cependant retira à Kiang-tou, y vivait dans la plus grande insensibilité, livré entièrement à la crapule et à la volupté. Les grands qui l'environnaient, irrités de son indifférence, prirent le parti, pour la plupart, de l'abandonner à son mauvais sort. Il ne resta auprès de lui que les ministres de ses débauches. Les autres ayant assemblé des troupes, vinrent assiéger le palais, et l'ayant forcé après un rude combat, ils se saisirent de l'empereur et l'emmenèrent.

Li-yuen avait déjà fait proclamer empereur, sous le nom de KONG-TI, le jeune prince Yang-yueu, petit-fils du fondateur de la dynastie. Mais il eut pour rival Siao-sien, prince de Léang, qui, s'étant fait un parti considérable, prit aussi le titre d'empereur, et établit sa cour à Kiang-ling. Yang-yueu se trouvant hors d'état de lutter contre lui, prit le parti de descendre du trône, et le céda à Li-yuen qui l'y avait placé. Celui-ci ne fit aucune difficulté de l'accepter, et ainsi finit la dynastie des Soui.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 616, le premier jour de la cinquième lune, 21 mai.

L'an 618, le premier jour de la dixième lune, 24 octobre.

**XIII<sup>e</sup>. DYNASTIE.**

**DES TANG.**

**KAO-TSOU.**

619. (16<sup>e</sup> année *Ki-mao*, du 11<sup>e</sup> cycle.) KAO-TSOU fut le nom que prit Li-yuen à son inauguration. Dès la première année de son règne, il éteignit les restes des princes de Léang, de Tsien et de Ouéi, et au bout de six ans il réunissait sous son obéissance tout l'empire, après avoir détruit les autres princes qui pouvaient le lui disputer. Li-chi-min, son fils puîné, prince de Tsien, fut celui qui contribua le plus à le faire triompher de ses ennemis. Ce jeune prince étant entré victorieux dans Lo-yang, ne put retenir son indignation en considérant le magnifique palais que Yang-ti y avait fait élever. « Tant de faste et d'orgueil », s'écria-t-il, « pouvait-il se soutenir longtemps, et ne devait-il pas entraîner la chute de ceux qui s'en occupaient, au lieu de chercher à rendre leurs peuples heureux ? » Les succès de Li-chi-min excitèrent la jalousie de ses frères, et les portèrent à conspirer, de concert avec les reines, contre sa vie. Ayant échappé du poison qu'ils lui avaient donné, il se vit attaqué par eux et leurs gens à force ouverte; mais il fut vainqueur, et les deux chefs des agresseurs périrent dans le combat. L'empereur, son père, instruit de la manière dont il s'était défendu, approuva sa conduite, et le déclara prince-héritier. Bientôt après, se sentant affaibli par l'âge et ses fatigues passées, il lui remit le sceptre entre les mains, et le contraignit de l'accepter. Cette démission eut de la 8<sup>e</sup> lune de l'an 626. Kao-tsou n'avait cependant encore que soixante-deux ans. Il vécut encore neuf ans, et mourut de la 5<sup>e</sup> lune, ou le 25 juin de l'an 635. Ce fut sous son règne que Li-chi-min composa cette fameuse académie d'où sont sortis tant d'hommes célèbres en plusieurs genres, et qui subsiste encore aujourd'hui, sous le nom de *Han lin-yuen*. L'empereur l'agréa au conseil suprême, et voulut qu'elle devint la pépinière des gouverneurs, des magistrats, et de toute foule de mandarins sur lesquels le monarque se décharge de quelque portion de son autorité. (*Portraits des célèbres Chinois.*)

L'an 621, le premier jour de la huitième lune, 22 août, arriva une éclipse de soleil.

**TAI-TSONG.**

626. (23<sup>e</sup> année *Ping-su*, du 11<sup>e</sup> cycle.) TAI-TSONG fut le nom que Li-chi-min prit à son inauguration. Il commença son règne par congédier trois mille concubines du palais, qu'il renvoya chez leurs parents. Il déclara ensuite impératrice TCHANG SUN-CHI, son épouse, princesse vertueuse et modeste, qui se renferma toujours dans les bornes de son devoir. Tai-tsong se livra tout entier aux affaires du gouvernement, et ne chercha qu'à rendre ses peuples heureux et à se faire respecter de ses voisins. Les Tartares Tou-kié, ses vassaux, lui ayant refusé l'hommage, il marcha contre eux, et les fit rentrer dans le devoir, moins par la force que par la terreur de ses armes; car ils n'osèrent jamais se mesurer avec lui dans une bataille rangée. L'an 643, ayant découvert une conjuration formée contre lui, par le prince-héritier, son fils, il le déclara déchu de son rang, et punit de mort ses complices. Li-tchi, son troisième fils, fut substitué, de l'avis de son conseil, au prince dégradé. Li-tchi accompagna son père, l'année suivante, dans la guerre qu'il porta dans la Corée, contre l'avis de ses plus sages officiers, pour la défense des principes du royaume de Sin-lo, à qui le roi de Corée voulait ôter la communication avec la Chine. Cette expédition, qui l'occupa trois campagnes avec des succès variés, finit, l'an 646, par un siège qu'il fut obligé de lever, après avoir fait les plus grands efforts pour se rendre

maître de la place assiégée. Le chagrin que cet échec lui causa, joint aux fatigues qu'il avait essuyées dans cette guerre, le jeta dans un état de langueur dont il ne put se relever. Après y être resté l'espace de deux ans, il mourut à la 6<sup>e</sup>. lune de l'an 648, à l'âge de cinquante-trois ans, emportant dans le tombeau les regrets de ses sujets qui le pleuraient comme leur père. Ce fut sous son règne que le Chou-king, le plus ancien des livres chinois et le premier de leurs livres classiques, fut publié l'an 640. Mais ce qui est plus remarquable, c'est sous ce même règne que la religion chrétienne pénétra en Chine, et y fut prêchée par Olopen et ses compagnons. « On n'en trouve, » il est vrai, aucune trace dans l'histoire, quoi qu'il soit dit » dans le monument trouvé dans le Chen-ni, que Tai-tsong » envoya au-devant d'Olopen et de ses compagnons, qui ap- » portaient les vrais livres saints. On peut apporter plusieurs » raisons pour expliquer ce silence de l'histoire. Le premier » est que Tai-tsong voulait qu'on ne conservât de ses ordon- » nances, édits, etc. que ce qui pouvait être utile à ses sujets » et à la postérité. Or les lettres d'alors, extrêmement attachés » à l'ancienne doctrine du *kyng*, et ne voyant qu'avec regret » les doctrines étrangères s'établir dans l'empire, firent tous » leurs efforts pour en arrêter les progrès. Ils confondaient la » religion chrétienne, par cela seul qu'elle était étrangère, » avec la religion que les Bonzes publiaient; et loin de s'occu- » pper qu'elle fût utile, ils la regardaient comme funeste, en » ce qu'elle tendait à traverser des usages reçus de père en » fils, depuis un temps immémorial. Dans cette persuasion, » ils n'eurent garde d'insérer dans le recueil qu'ils firent, des » principes édictés du prince, celui qui autorisait la religion » enseignée par Olopen et ses compagnons. Cependant, malgré » ce silence de l'histoire, silence qui n'est qu'apparent, comme » l'a prouvé M. de Guignes dans le savant mémoire qui est » à la fin du trentième tome de l'Académie des Belles-Lettres, » on ne saurait douter que le grand Tai-tsong n'ait été favo- » rable à la religion chrétienne, étant lui-même l'exercice dans » la capitale de son empire. On peut même conjecturer que » l'impératrice, son épouse, la pratiquait secrètement dans » l'enceinte de son palais. Les vertus de cette illustre prin- » cesse, ce qu'elle dit à son fils, lorsqu'elle était sur le point » de mourir, et un assemblage de circonstances, fournissent » quelques lumières sur ce point, qui n'est pas d'une petite » importance. » (*Portraits des célèbres Chinois.*)

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 646, le premier jour de la dixième lune, 26 octobre.  
L'an 627, le premier jour de la troisième lune, 21 avril.  
Même année, le premier jour de la neuvième lune, 15 oc-  
tobre.  
L'an 628, le premier jour de la troisième lune, 10 avril.  
L'an 629, le premier jour de la huitième lune, 24 août.  
L'an 630, le premier jour de la septième lune, 13 août.  
L'an 632, le premier jour de la première lune, 27 janvier.  
L'an 633, le premier jour de la cinquième lune, 1 juin.  
L'an 634, le premier jour de la troisième lune, 1 avril.  
L'an 638, le premier jour de la deuxième lune, 21 mars.  
L'an 619, le premier jour de la huitième lune, 3 septembre.  
L'an 641, le premier jour de la sixième lune, 21 juin.  
L'an 644, le premier jour de la dixième lune, 5 novembre.  
L'an 646, le premier jour de la troisième lune, 21 avril.

**XAO-TSONG.**

648. (45<sup>e</sup>. année *Pou-chin*, du LI<sup>r</sup>. cycle.) XAO-TSONG est le nom que prit le prince-héritier Li-tché, en succédant à Tai-tsong, son père. Rien de si beau que les commencements de son règne. Après les cérémonies ordinaires, il convoqua une assemblée de tous les grands et des gouverneurs de provinces; qui se trouvèrent à la cour, pour leur dire qu'étant (lui) peu

instruit de l'état des peuples, ils eussent à examiner ce qui pouvait leur être à charge, afin de lui en faire leur rapport ou de bouche ou par écrit, si l'affaire le demandait; et chaque jour il travaillait, avec dix de ses grands, plusieurs heures à chercher les moyens de les soulager. L'éché-pi, kohan ou khan des Tartares Tou-kief, ayant refusé de venir lui rendre hom-  
mage, il envoya contre lui une armée, sous la conduite de Kao-kan, qui, l'ayant surpris, l'amena à Tchong-tsong, où il obtint grâce de l'empereur, par ses soumissions. Pendant en-  
viron cinq ans, Kao-tsong gouverna l'empire avec une appli-  
cation et une prudence qui le firent chérir de ses peuples et  
respecter de ses voisins. Il avait déclaré impératrice, dès qu'il  
fut sur le trône, la princesse OUANG-CHI, sa légitime épouse.  
Mais ayant aperçu dans un concert, l'an 654, la princesse  
Ou-chi, l'une des femmes de son père, il en devint amoureux,  
et voulut l'épouser malgré les remontrances de ses plus  
fidèles conseillers, sur l'indécence de ce mariage. Ou-chi,  
femme ambitieuse et adroite, s'empara tellement de son esprit,  
qu'il devint l'esclave de ses volutions. Par ses calomnies, elle  
vint à bout de supplanter l'impératrice et de se faire nommer  
à sa place. Craignant ensuite que cette princesse ne regagnât  
le cœur de son époux, elle le fit périr avec la première des  
reines, et l'empereur fut lui-même témoin en partie de l'énou-  
cation. Les grands qui s'étaient opposés à son élévation, devin-  
rent aussi les victimes de sa vengeance. Elle n'épargna pas  
même le prince-héritier Li-tchéng, fils aîné de l'empereur,  
qu'elle fit descendre de son rang, et qu'elle contraignit même,  
quelques années après, de se donner la mort. Malgré le mécon-  
tentement que la conduite tyrannique de cette princesse causa  
parmi les grands, elle sut tellement les contraindre, qu'aucun  
d'eux n'osa former un parti contre elle. Les généraux d'armée  
qui avaient les forces de l'empire entre les mains, ne les em-  
ployèrent que pour l'exécution de ses ordres. Elle en fut si bien  
servie, qu'ils firent pour elle la conquête du royaume de Corée  
et de quelques petits états des Tartares septentrionaux. La  
tête de l'empereur, à mesure qu'il avançait en âge, allait  
toujours en s'affaiblissant. Dans ses dernières années, il perdit  
presque entièrement la vue; et enfin, l'an 683, à la 12<sup>e</sup>. lune,  
une maladie l'emporta dans la trente-sixième année de son  
règne, et la cinquante-sixième de son âge. En mourant, il  
exhorta le prince-héritier, Li-tché, son fils, de consulter  
l'impératrice Ou-beou, la même que Ou-chi, sa mère, dans  
toutes les affaires, et d'agir de concert avec elle, tant fut per-  
sévérant l'ascendant qu'elle avait pris sur l'esprit de son époux.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 648, le premier jour de la huitième lune, 24 août.  
L'an 660, le premier jour de la sixième lune, 13 juillet.  
L'an 666, le premier jour de la première lune, et non pas  
de la sixième, 6 février.  
L'an 667, le premier jour de la huitième lune, 25 août.  
L'an 670, le premier jour de la sixième lune, 23 juin.  
L'an 671, le premier jour de la onzième lune, 7 décembre.  
L'an 672, le premier jour de la onzième lune, 25 novembre.  
L'an 673, le premier jour de la troisième lune, 12 avril.  
L'an 674, le premier jour de la onzième lune, 27 novembre.  
L'an 680, le premier jour de la dixième lune, 16 novembre.  
L'an 681, le premier jour de la quatrième lune, 12 mai.

**TCHONG-TSONG.**

684. (21<sup>e</sup>. année *Kia-chin*, du LI<sup>r</sup>. cycle.) TCHONG-TSONG, fut le nom que prit le prince Li-tché, en montant sur le trône après la mort de son père. Dès qu'il eut été reconnu, il déclara impératrice OU-CHI, son épouse, et voulut élever le père de cette princesse à une des premières dignités de l'état. On lui fit sur ce dernier article des remontrances qu'il n'écouta point. L'impératrice Ou-beou, sa mère, prit le parti des re-

montrants; et, protectrice de l'empire, en vertu de sa qualité de mère et d'impératrice, elle déclara son fils déchu du trône et réduit à la qualité de prince de Liou-ling. Mais, comme il allait au moins une fois à l'empereur, elle lui substitua le prince Li-tan, sans permettre qu'on communiquât aucune affaire à ce dernier. A l'égard de l'empereur déposé, elle le craignait si peu, qu'au lieu de le faire mourir, comme l'intérêt de son ambition semblait le demander, elle se contenta de l'enfermer avec sa femme, et de le faire changer de tems en tems de prison. Résolu de faire passer le sceptre dans sa famille, elle exalta les princes de la maison impériale, avec les grands qui pouvaient nuire à ce dessein, et les envoya tous comme en exil, vers Yang-tchéou. Se voyant ainsi réunis, ils ne manquèrent pas de se concerter pour tirer vengeance de leur disgrâce; et bientôt ils mirent sur pied une armée de cent mille hommes. L'impératrice leur en opposa le double, et fut si bien servie et par la médiocrité qui régnait entre eux et par la valeur de ses généraux, que dans le cours de quatre années elle dissipa leur parti. Depuis ce tems elle régna sans contradiction. Les Chinois, cependant, regrettaient en secret leur souverain légitime, et l'usurpatrice fit des tentatives inutiles pour les engager à recevoir un empereur de sa famille. Enfin, l'an 701, avertie par l'âge de songer à la retraite, et solliciter par la nation de rétablir Tchong-tsong sur le trône, elle fit revenir ce prince avec sa femme, et se contenta d'abord de lui rendre son premier titre de prince-héritier, sans l'associer au gouvernement. Elle le tint près de cinq ans dans cet état d'incertitude, qu'il supportait sans faire aucun mouvement pour en sortir. Un homme respectable, par son âge, ses vertus et son rang, Tchang-kien-tchi, président du tribunal des crimes, las des délais qui elle apportait à se démettre, fit un parti pour l'y contraindre, en lui ôtant ses deux ministres qui faisaient son principal appui. C'est ce qu'il exécuta l'an 700, par l'assassinat de ces deux hommes. Alors Ou-heou, voyant, par la manière dont lui parlèrent ensuite les conjurés, qu'elle ferait de vains efforts pour se maintenir, remit Tchong-tsong sur le trône d'où elle l'avait fait descendre. Le peuple, en l'y voyant remonter, témoigna une joie extraordinaire. Mais les belles espérances qu'il avait conçues de son gouvernement, ne tardèrent pas à s'évanouir. L'impératrice Ouéi-tchi prit sur l'esprit de Tchong-tsong, le même ascendant que Ou-heou avait eu sur celui de son époux. Elle en fit encore un plus mauvais usage; plus débauchée, aussi méchante et moins habile que Ou-heou, elle ne garda aucune modération dans sa conduite. L'empereur, averti des excès de sa femme et du mécontentement de la nation par différents placets, n'y répondit qu'en livrant les accusateurs à la vengeance de cette princesse. Il n'ouvrit les yeux que lorsqu'il apprit qu'elle travaillait à lui enlever le sceptre pour le faire passer à un prince de sa famille. Mais informée par ses espions de la disgrâce qu'il lui préparait, elle le prévint, l'an 710, en l'empoisonnant dans une sorte de pain qui lui était propre. Elle voulut ensuite, à l'exemple de Ou-heou, remplir, par un vain simulacre, le trône vacant. Mais Li-tan, frère de l'empereur défunt, ayant rassemblé une troupe de soldats déterminés, les envoya, sous la conduite de Li-long-ki, son fils, au palais, où ils mirent à mort l'impératrice; après quoi Li-tan prit possession du trône que personne ne lui contesta.

#### Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 686, le premier jour de la deuxième lune, 28 février.  
L'an 688, le premier jour de la sixième lune, 3 juillet.  
L'an 691, le premier jour de la quatrième lune, 3 mai.  
L'an 693, le premier jour de la neuvième lune, 5 octobre.  
L'an 695, le premier jour de la deuxième lune, 19 février.  
L'an 700, le premier jour de la cinquième lune, 23 mai.  
L'an 702, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.

L'an 703, le premier jour de la troisième lune, 23 mars.  
L'an 707, le premier jour de la sixième lune, 4 juillet.  
L'an 708, le premier jour de la douzième lune, 17 décembre.

#### JOUI-TSONG.

710. (47<sup>e</sup> année *King-se*, du 11<sup>e</sup> cycle.) JOUI-TSONG fut le nom que Li-tan prit à son inauguration. Peu de jours après il déclara prince-héritier Li-long-ki, quoiqu'il ne fut que son deuxième fils, et il le fit à la demande de l'aîné qui ceda généreusement son droit de primogéniture à son frère, par estime pour son mérite. L'empereur, l'ayant aussitôt associé au gouvernement, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était plus capable que lui d'en manier les rênes. Loin d'en être jaloux, il les lui remit en 713, et l'obligea, malgré ses refus réitérés, de les accepter. Li-long-ki prit alors le nom de Hien-tsong.

L'an 712, le premier jour de la neuvième lune, 5 octobre, arriva une éclipse de soleil.

#### HIEN-TSONG.

713 (50<sup>e</sup> année *Quy-tcheou*, du 11<sup>e</sup> cycle.) HIEN-TSONG commença son règne par faire déclarer impératrice la princesse OUANG-CHI, son épouse. Cette promotion enflamma la jalousie de la princesse Tai-pang, tante de l'empereur, à qui elle ne pouvait dédaigner son élévation au trône, après avoir fait tous ses efforts pour l'empêcher. Hien-tsong, convaincu, quelques tems après, qu'elle intrigait pour le faire périr, lui fit signifier un ordre de se faire mourir elle-même; ce qu'elle exécuta. Ce prince eut lieu, dans la suite, de se repentir de l'honneur qu'il avait fait à sa femme dont il n'eut point d'enfants. Ayant appris, l'an 724, qu'elle pratiquait certaines superstitions pour s'en procurer, il en fut si outré, qu'il la dégrada, et la réduisit au rang de simple servante. Ouang-ki ne put survivre à cet affront, qui lui causa un chagrin dont elle mourut. Hien-tsong avait jusqu'alors maintenu l'empire dans une profonde paix, et l'avait entretenue avec ses voisins. Mais, l'an 727, piqué de la hauteur avec laquelle le kohan des Tartares Kou fan lui écrivait, il lui déclara la guerre dans le dessein de l'humilier. Elle finit, l'an 730, par des excuses que le kohan fit à l'empereur. Mais elle recommença, l'an 738, avec moins de succès pour ce dernier. Son général Kou-chu-lan, et cependant la gloire de reprendre, l'an 749, l'importante ville de Ché-pou-tching, que les Kou-fan avaient enlevée à la Chine. L'empereur avait alors pour ministre d'état Li-fou-fou, et pour grand général, Ngan-lo-chan, qu'il éleva à la dignité de prince. Ces deux hommes, abusant de sa confiance, s'entendaient pour le tromper. L'an 755, Ngan-lo-chan, qui méditait depuis long-tems une révolte, leva le masque, et se mit en campagne avec une armée de cent vingt mille hommes. Après avoir battu deux fois le général Fung-tchang-tsing, qu'on lui opposa, il marcha droit à Lo-yang, dont il se rendit maître; ce qui fut suivi de la conquête de toutes les autres villes du Ho-nan, et de presque toutes les provinces orientales. Ses progrès furent tels, que l'année suivante, l'empereur, ne se croyant plus en sûreté dans Tchong-nging, sa capitale, prit le parti d'en sortir avec toute sa cour, pour se retirer dans le pays de Chou. La ville de Tchan-ngang ne tarda pas à se rendre aux rebelles après son départ. Le prince-héritier, son fils, l'accompagnait dans sa fuite; mais sur les représentations qu'on lui fit dans la route, que tout abandonner c'était se mettre dans l'impossibilité de recouvrer la couronne, il quitta son père à Ma-ouéi, et prit lui-même à Ling-ou, dans la 8<sup>e</sup> lune, le titre d'empereur, donnant à son père le titre de Chang-hoang-tien-ti, qui veut dire *au-dessus d'empereur*, et changeant son propre nom en celui de Sou-tsong.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 715, le premier jour de la septième lune, 4 août.  
 L'an 719, le premier jour de la cinquième lune, 24 mai.  
 L'an 721, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.  
 L'an 729, le premier jour de la dixième lune, 27 octobre.  
 L'an 732, le premier jour de la deuxième lune, 5 mars.  
 Même année, le premier jour de la huitième lune, 25 août.  
 L'an 733, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 24 août.  
 L'an 734, le premier jour de la douzième lune, 30 décembre.  
 L'an 735, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la dixième, 19 décembre.  
 L'an 738, le premier jour de la dixième lune, et non pas de la neuvième, 18 octobre.  
 L'an 740, le premier jour de la troisième lune, 1 avril.  
 L'an 746, le premier jour de la cinquième lune, 25 mai.  
 L'an 754, le premier jour de la sixième lune, 25 juin.

## SOU-TSONG.

756. (33<sup>e</sup> année Ping-chin, du LIII<sup>e</sup> cycle.) SOU-TSONG, en prenant la place de l'empereur Hsien-tsong, son père, rendit le courage aux fidèles Chinois, qui accoururent de toutes parts pour se ranger sous ses drapeaux. Cette révolution ne dérogea pas toutefois Ngan-lo-chan. S'étant rendu à Tchangan dis qu'il eut appris que ses troupes s'en étaient emparées, il en fit transporter à Lo-yang, ce qu'il y avait de plus rare, et surtout des chevaux, des éléphants, des rhinocéros, qu'on avait dressés à faire divers tours. Il avait d'une concubine deux fils, Ngan-king-siou et Ngan-king-nghen, dont il voulait nommer le cadet son successeur au préjudice de l'aîné. Celui-ci, outre de dépit, se concerta, pour se venger, avec des mécontents, lesquels étant entrés dans la tente de Ngan-lo-chan, le poignardèrent pendant la nuit au commencement de l'an 757. Ngan-king-siou prit la place de son père; mais il ne la remplit pas, étant d'un esprit fort médiocre, et d'ailleurs adonné aux femmes et au vin. Ses affaires, malgré l'habileté de ses généraux, allèrent toujours en décadence. Cette même année, les Impériaux, vainqueurs en deux batailles, reprirent les villes de Tchangan et de Lo-yang. L'an 759, Sou-sé-ming, grand capitaine, que Ngan-king-siou avait appelé à son secours, s'étant brouillé avec lui, le fit mettre à mort en sa présence, après lui avoir reproché son parricide. Sou-sé-ming, devenu par-là le chef des rebelles, éprouva le même sort deux ans après, ayant été tue, l'an 761, par Tsao, son capitaine des gardes. Sou-tchao, son fils aîné, qui avait eu part à sa mort, par la crainte qu'il ne le fit mourir lui-même, fut aussitôt déclaré empereur par Tsao, sans que personne osât s'y opposer. Sur ces entrefaites, l'empereur Hsien-tsong, infortuné dans son palais à Tching-tou, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Le chagrin que causa cette perte à Sou-tsong, son fils, lui fit prendre le parti d'abdiquer et de remettre l'empire entre les mains du prince-héritier qui suit. Il mourut au commencement de l'année suivante.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 756, le premier jour de la dixième lune, 28 octobre.  
 L'an 761, le premier jour de la septième lune, 5 août.

## TAI-TSONG.

762. (34<sup>e</sup> année Gin-yw, du LIII<sup>e</sup> cycle.) TAI-TSONG, fils aîné de Sou-tsong, après avoir pris possession du trône, se mit

en devoir de réduire Sou-tchao qui poursuivait les conquêtes de son père. Il envoya contre lui d'habiles généraux, qui lui enlevèrent la plupart des villes dont son père s'était emparé, et remportèrent sur lui, en deux campagnes, trois grandes victoires, dont la dernière, l'ayant mis hors de mesures, l'obligea de se rendre l'an 763. Sa mort causa la ruine de son parti qui se dissipa. Mais la paix, qui par là fut rendue à l'empire, ne fut pas de longue durée. Comme la dernière guerre avait obligé de dégarner les frontières de la Chine, les tartares Tou-fan et les Tou ko-é rassemblèrent leurs forces et pénétrèrent, sans obstacle, jusqu'à Tchangan-gan, que l'empereur, sur le bruit de leur marche, avait abandonné. Après avoir pillé cette capitale qu'ils trouvèrent presque déserte, ils y mirent le feu et la réduisirent à l'état le plus malheureux. Le général Kono-tse-y, qui avait triomphé de la révolte de Sou-tchao, sauva encore la Chine de cette invasion. Il chassa les Tartares et rétablit l'empereur à Tchangan-gan. Mais, l'an 764 (4<sup>e</sup> année Kiu-chiu), il fut obligé de marcher contre un nouveau rebelle. C'était Pou-kou-boan-nghen qui, ayant mis les Tartares dans ses intérêts, eut cause peut-être une révolution funeste dans l'empire, si la mort ne l'eût enlevé l'année suivante. Ses alliés ne laissèrent pas de continuer la guerre pendant le cours de huit à neuf années, mais avec peu de succès, par l'effet de la méintelligence qui se mit entre eux. L'an 779, l'empereur Tai-tsong mourut à la 5<sup>e</sup> lune, de la cinquante-neuvième année Kiu-wei, et dans la dix-septième année de son règne, à l'âge de cinquante-trois ans.

« Les Chinois ont eu, dès le commencement de leur Monarchie, des tribunaux pour l'histoire, dont le devoir est de recueillir les principales actions et les discours les plus importants des empereurs, des princes et des grands, pour les transmettre à la postérité... Ces historio-graphes, amis du seul désir de dire la vérité, remarquant avec soin et écrivent sur une feuille volante, chacun en leur particulier, et sans le communiquer à personne, toutes les choses à mesure qu'elles se passent; ils jettent cette feuille dans un bureau par une ouverture faite exprès; et afin que la crainte et l'espérance n'y influent en rien, ce bureau ne doit s'ouvrir que quand la famille régnante perd le trône ou s'éteint, et qu'une autre famille lui succède. Alors on prend tous ces mémoires particuliers pour en composer l'histoire authentique de l'empire. » (de Mailla, Pref.) Celle du règne de l'empereur Tai-tsong qui nous occupe, rapporte que ce prince demanda un jour à Tchou-sou-leang, président du tribunal des historiens de l'empire, s'il lui était permis de voir ce qu'il avait écrit de lui dans ses mémoires. — Prince, lui répondit ce président, les historiens écrivent les bonnes et les mauvaises actions des princes; leurs paroles louables ou reprochables, et tout ce qui se commet de bien ou de mal dans leur administration. Nous sommes exacts et irréprochables sur ce point, et aucun de nous n'osera y manquer. Cette sévérité impartiale doit être l'attribut essentiel de l'histoire, si l'on veut qu'elle serve de frein aux princes et aux grands, et qu'elle les empêche de commettre des fautes. Mais je ne sache point qu'aucun empereur jusqu'ici ait jamais vu ce qu'on écrivait de lui. — Eh quel dit l'empereur, si je ne faisais rien de bon, ou si je venais à commettre quelque mauvaise action, est-ce que vous, Tchou-sou-leang, l'écrirez aussi? — Prince, j'en serais pénétré de douleur, mais étant chargé d'un emploi aussi important qu'est celui de présider le tribunal de l'empire, est-ce que j'oserais y manquer? (de Mailla, Pref.)

L'an 775, le premier jour de la dixième lune, 29 octobre, arriva une éclipse de soleil.

## TÉ-TSONG.

779. (56<sup>e</sup> année Kiu-wei, du LIII<sup>e</sup> cycle.) TÉ-TSONG, fils de Tai-tsong, nommé Li-kou du vivant de son père, lui

succéda comme il l'avait ordonné. Les deux premières années de son règne furent paisibles. Mais, l'an 781, le refus d'une grâce qu'un officier général avait demandée à l'empereur, occasionna une révolte qui obligea, l'an 783, ce monarque et sa cour d'abandonner Tchang-ngan, dont les rebelles se rendirent maîtres. Tchu-tsé, qui les commandait, fier de ce succès, prit le titre d'empereur, et, résolu d'exterminer la famille impériale des Tang, il en fit mourir soixante et dix qui étaient restés dans la capitale. Après cette sanglante exécution, Tchu-tsé partit avec une puissante armée pour aller assiéger la ville de Fung-tien, où l'empereur s'était retiré. Mais il échoua dans cette entreprise; et après avoir essuyé d'autres échecs à la suite de celui-ci, il ne lui resta d'autre place que Tchang-ngan, dont le général Li-chin vint faire le siège, en 784. La ville fut emportée après une vigoureuse défense; et Tchu-tsé, dans sa fuite, ayant été tué par un de ses officiers, l'empereur fut ramené dans sa capitale par le brave Hou-kien, qui avait fait la belle défense de Fong-tien contre ce rebelle. Avant que d'être étouffée, cette révolte en entraîna une autre qui donna encore de l'exercice aux armes impériales, l'espace de deux ans. Les T'ou-fan, à la suite de ces guerres intestines, recommencèrent leurs courses sur les frontières de l'empire. Des mecontents se joignirent à eux, et la paix ne fut rendue à l'empire, par leur entière défaite, qu'en 800. L'empereur finit ses jours à la première lune de l'an 805 (22<sup>e</sup> année Y-yeou, du liv<sup>e</sup> cycle), dans la vingt-sixième année de son règne et la soixante-quatrième de son âge. Prince naturellement doux et ami de la paix.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 779, le premier jour de la septième lune, 16 août.  
Même année, le trentième jour de la douzième lune, 10 février 780.  
L'an 787, le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la huitième, 16 septembre.  
L'an 792, le premier jour de la onzième lune, 19 novembre.  
L'an 796, le premier jour de la huitième lune, 6 septembre.  
L'an 801, le premier jour de la cinquième lune, 15 juin.

**TCHUN-TSONG.**

805. (22<sup>e</sup> année Y-yeou, du liv<sup>e</sup> cycle.) TCHUN-TSONG, fils et successeur de Té-tsong, ne fit que paraître sur le trône, y étant monté avec une très-bonne santé qui alla toujours en déclinant. Se trouvant hors d'état de donner aux affaires l'application qu'elles demandaient, il remit le sceptre à la 8<sup>e</sup> lune de l'an 805, entre les mains de Li-chun, son fils, qu'il avait déclaré prince-héritier. Celui-ci prit alors le nom de Hien-tsong sans lequel il régna. Son père mourut au commencement de l'année suivante.

**HIEN-TSONG.**

805. (22<sup>e</sup> année Y-yeou, du liv<sup>e</sup> cycle.) HIEN-TSONG monta sur le trône après l'abdication de Tchun-tsong, son père, et s'annonça d'abord par un grand mépris du faste et des vains amusements. Le refus qu'il fit à Liou-pi du gouvernement de Si-tchuen, engagea cet officier à une révolte, qui fut étouffée l'année suivante par la prise et la mort de son auteur. A cette révolte en succéda d'autres presque sans interruption pendant le cours du règne de ce prince, qui ne manquait pas de sens et de bonne volonté. Mais il manqua de force, et donna trop de confiance aux eunuques du palais, qui desservirent souvent auprès de lui de bons officiers, et les engagèrent par là à se rebeller. Une autre faiblesse de Hien-tsong fut de protéger la secte des Tao-se, qui se vantaient d'avoir un breuvage qui donnait l'immortalité. L'expérience qu'il fit de ce

merveilleux secret, le conduisit au tombeau à l'âge de quarante-trois ans, dans les premiers mois de l'an 820.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 808, le premier jour de la septième lune, 27 juillet.  
L'an 815, le premier jour de la huitième lune, 7 septembre.  
L'an 818, le premier jour de la sixième lune, 7 juillet.

**MOU-TSONG.**

820. (3<sup>e</sup> année Keng-tse, du liv<sup>e</sup> cycle.) MOU-TSONG, fils de Hien-tsong et son successeur, commença son règne par faire mourir le Tao-se qui avait donné le breuvage sucré à son père, et fit ensuite chasser de sa cour tous ceux de la même secte. Au bout d'une lune ou d'un mois, on fut très-scandalisé de lui voir quitter le deuil qui est de trois ans, à la Chine, pour la mort des pères et des mères. Sa passion pour les richesses et les autres divertissements lui fit oublier la bienveillance et mépriser les avis qu'on lui donna pour l'y ramener. Hien-tsong n'avait pas laissé un grand trésor. Mou-tsong employa ce qu'il trouva dans ses coffres en dépenses folles et en libéralités indiscrettes. Sa négligence laissant aux ministres la liberté de régler les affaires à leur gré, les séditions et les révoltes ne tardèrent pas à s'élever. Il fallut composer avec les rebelles pour avoir la paix. Les Tao-se qu'il avait bannis, trouvèrent moyen de regagner sa faveur et de se faire rappeler à la cour. L'exemple de son père, que ces imposteurs avaient fait mourir avec leur breuvage d'immortalité, ne l'empêcha point d'user de la même recette. Elle abrégua également ses jours, qu'il termina dans la quatrième année de son règne, à l'âge de trente ans.

L'an 822, le premier jour de la quatrième lune, 25 avril, arriva une éclipse de soleil.

**KIN-TSONG.**

824. (4<sup>e</sup> année Kia-chün, du liv<sup>e</sup> cycle.) KIN-TSONG, fils aîné de Mou-tsong et son successeur, désigna par lui-même, marcha sur ses traces, préférant au devoir le plaisir, et gardant encore moins de décence que son père dans ses divertissements. Les eunuques du palais, qu'il maltraitait et faisait lutter souvent pour des sujets légers, l'ayant saisi dans un moment d'ivresse (d'autres disent comme il rhagrait d'habit au retour de la chasse), l'étranglèrent secrètement un jour de la 11<sup>e</sup> lune de l'an 826; il n'était encore âgé que de dix-huit ans. Ses assassins ne sentirent pas impunis. Trois officiers, s'étant mis à la tête d'une troupe de soldats, se jetèrent sur ces scélérats et les massacrèrent avec leurs complices.

**OUEN-TSONG.**

826. (4<sup>e</sup> année Ping-ou, du liv<sup>e</sup> cycle.) OUEN-TSONG, nommé auparavant Li han, deuxième fils de Mou-tsong, monta sur le trône, après la mort de son frère, à l'âge de dix-sept ans. Bien différent de l'un et de l'autre, dès qu'il eut le pouvoir en main, il s'occupa du soin de maintenir la paix dans l'empire, d'en éloigner la lune et la débâche, et commença par en donner lui-même l'exemple. Il renvoya plus de trois mille femmes du palais, fit mettre en liberté tous les oiseaux de proie, et supprima ses meutes et tous les gens inutiles qui étaient à son service. Il chargea de la dépense du palais les censeurs de l'empire, et se fit un devoir d'assister, tous les jours impairs du mois, au conseil, suivant l'ancien usage négligé par Kin-tsong. Le plus grand obstacle à ses bonnes intentions était l'autorité que les eunuques s'étaient attribuée, et dans laquelle ils se maintenaient par leurs créatures, qu'ils avaient élevées aux premiers postes. L'amour de la paix, et la crainte d'exciter une

revolution dangereuse, ne lui permirent pas d'attaquer des hommes si puissants. Il crut devoir les ménager, en veillant sur leur conduite. Mais, par cette politique, il ne put contenir ceux qui désiraient leur perte, ni empêcher les intrigues et les cabales de renaître continuellement à la cour. Les eunuques s'étant aperçu qu'il voulait enfin abaisser leur trop grande puissance, ne lui donnèrent pas le temps d'exécuter ses projets. Ils prirent eux-mêmes leurs mesures pour se rendre de jour en jour plus indépendants. Ils massacrèrent les ministres, toute la garde du prince, et ceux des grands dont ils croyaient avoir sujet de se défier. Ouén-tsong, se voyant sans autorité et comme prisonnier dans son palais, mourut de chagrin, l'an 840, après un règne de quinze ans commencés. (*Porte des coll. Chîn. tom. V, pag. 418.*) Peu de jours avant sa mort, il avait nommé prince-heritier, son fils. Mais à peine fut-il expiré, que les eunuques, jaloux de ce qu'il avait donné d'autres conseillers qu'eux-mêmes à ce prince, supposèrent un nouvel ordre de lui pour déclarer son successeur Li-tchin, son frère. La fourberie ayant pris faveur, ils engagèrent Li-tchin à faire mourir le prince-heritier et son frère. (De Mailla.)

L'an 834, le premier jour de la deuxième lune, 14 mars, arriva une éclipse de soleil.

#### OU-TSONG.

840. (57<sup>e</sup> année *Keng-chin*, du 11<sup>e</sup> cycle.) **OU-TSONG** (c'est le nom que prit Li-tchin à son inauguration), monta sur le trône par la fourberie des eunuques qui fausement, comme on l'a dit, un ordre de Ou-tsong, priant que son fils étant trop jeune pour regner, il nommât ce prince son héritier. On ne douta guère de la supposition de cet ordre; mais le nouvel empereur le prit sur un si haut ton en commençant, que personne n'osa contester la légitimité de son droit. Il donna ses premiers soins à se procurer de bons ministres. Il travaillait avec eux, et se faisait rendre compte des finances et des autres parties du gouvernement. Il établit une loi par laquelle tous les grands officiers et les magistrats des premiers tribunaux de la capitale, seraient appelés de cinq ans en cinq ans, ou de sept ans en sept ans, pour rendre compte de leur administration. Il établit encore une espèce de confession, que les mandarins des différents tribunaux doivent faire au souverain lui-même. Ceux qui sont en charge doivent s'accuser dans cette confession, qui est encore en usage aujourd'hui, de toutes les fautes qu'ils ont commises relativement à l'emploi dont ils sont chargés. L'empereur donne une pénitence proportionnée à la gravité des délits : les uns sont cassés, les autres sont abaissés seulement de quelques degrés. Comme il ne s'agit dans cette confession, que des fautes extérieures, ceux qui sont coupables n'oseraient les pallier ni les excuser, parce qu'ils ont tout lieu de croire que le prince est déjà instruit de ce qui les concerne. (*Porte des coll. Chîn. tom. V, p. 418.*) C'est cet empereur fit aussi des réformes importantes dans la religion, abolit près de quatre mille temples d'idoles, n'en laissant qu'un seul pour chaque ville, et fit un retranchement proportionné parmi les bonzes et bonzesses employés à les desservir. Il était d'ailleurs bon soldat et grand capitaine. Il vainquit, à la tête de ses troupes, les Tartares, et les chassa de la province de Chan-ni, dont ils occupaient les plus importantes places. Mais il eut le malheur de donner dans les rêveries des Tao-sse, et de se laisser leurrer par la promesse qu'ils lui firent de l'immortalité, malgré l'expérience funeste que ses prédécesseurs avaient faite de la prétendue recette qu'ils donnaient pour procurer ce bonheur. Il fit donc l'essai de leur breuvage, et fut, comme eux, la victime de sa crédulité, cette potion lui ayant causé la mort à la 3<sup>e</sup> lune de l'an 846, dans la trente-troisième année de son âge, après six ans de règne. (De Mailla.)

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 844, le premier jour de la deuxième lune, et non pas de la troisième, 22 février.

L'an 845, le premier jour de la septième lune, 7 août.

#### SIUEN-TSONG.

846. (3<sup>e</sup> année *Ping-yn*, du 11<sup>e</sup> cycle.) **SIUEN-TSONG**, nommé auparavant Li-y, ou Li-tchin, treizième fils de Hien-tsong, monta sur le trône après Ou-tsong. Par son intégrité, sa vigilance, son attention à punir le crime et à récompenser les services, il maintint le bon ordre dans l'empire, et empêcha que nul de ceux qui avaient le pouvoir en main n'en abusât. Il fit des tentatives pour ôter aux eunuques l'influence qu'ils avaient dans les affaires publiques, et conçut même le dessein de les exterminer; mais les conjonctures ne lui permirent pas d'en venir à l'exécution. Il fallut qu'il se bornât à les tenir en bride et à mettre en défaut leurs intrigues. Il profita des dissensions qui s'élevèrent entre les différentes hordes des Tartares, voisins de la Chine, pour étendre les limites de son empire. On est étonné qu'avec le bon sens et le discernement qu'il fit paraître dans sa manière de gouverner, il n'ait pas été en garde contre les impostures si grossières et si décriées des Tao-sse. Le désir de l'immortalité lui fit prendre le breuvage mortel qui, suivant ces charlatans, devait la lui procurer. L'usage fréquent qu'il en fit lui causa des douleurs aiguës au milieu desquelles il expira vers la fin de l'an 859, dans la cinquantième année de son âge et la quatorzième de son règne. (De Mailla.)

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 846, le premier jour de la douzième lune, 22 décembre.  
L'an 844, le premier jour de la septième lune, et non pas de la première, 28 juillet.

#### Y-TSONG.

850. (17<sup>e</sup> année *Keng-chin*, du 11<sup>e</sup> cycle.) **Y-TSONG**, parent, on ne dit pas à quel degré, de Siuen-tsong, commença son règne sous des auspices malheureux. Un certain Kieou-fou, qui avait une grande réputation de valeur, prit les armes dans la province de Tché-kiang, déclara la campagne, et emporta de force la ville de Siang-chang, après avoir battu en plusieurs rencontres les troupes impériales. Mais ayant été renforcées, elles se mirent à sa poursuite. Il soutint leurs efforts dans cent combats qu'elles lui livrèrent presque coup sur coup. A la fin, s'étant retranché dans Yen-tchéou, il y fut pris et envoyé à l'empereur, qui le condamna au dernier supplice. Cette révolte fut suivie, l'an 861, de la prise d'armes que fit le prince de Nan-tchan, vassal de l'empereur, mercenaire du refus qu'on lui avait fait du diplôme impérial, pour le confirmer dans la souveraineté qu'il tenait de ses ancêtres. Cette guerre, dont le Ngan-nan, ou le Tong-kin fut le théâtre, dura six ans, avec des succès variés, et finit en 866, à l'avantage de l'empire, par la conquête du pays où elle se fit. On a dû remarquer jusqu'ici que rien n'était plus facile à un officier mal intentionné que d'exciter des révoltes à la Chine, et de rassembler des forces pour la soutenir. Quelques milliers de soldats, tirés des garnisons de Siu-tchéou et de Sé-tchéou, pour être transportés dans le Ngan-nan, n'ayant pu, à la fin de la guerre, obtenir la permission de retourner en leur pays, se soulevèrent, l'an 868, à l'instigation de Kiu-ki, l'un de leurs officiers, et se donnèrent pour général Pong-hien, son ami, qui, en peu de temps, eut une armée capable de faire tête à celle de l'empire. Il eût exercé long-temps l'habileté des généraux qui furent envoyés contre lui, sans une bataille sanglante où il périt, l'an 869, après y avoir combattu en héros. A cette guerre en succéda une autre qui fut déclarée par le rui do

Ngin-tchao. Un mandarin l'avait provoqué en faisant assassiner l'eunuque de ce prince à la cour impériale. On aurait pu le prévenir en punissant le coupable; mais l'empereur donnait à peu d'attention aux affaires de l'état, qu'il ne s'informa pas même de quel côté était le tort dans celle-ci. Livré entièrement à de vains amusements, il entretenait à sa cour jusqu'à cinq cents comédiens et musiciens qu'il préférait à ses ministres. Y-tsong, quoique d'une complexion robuste, ne passa pas l'âge de trente et un ans, étant mort à la 7<sup>e</sup>. lune de l'an 874.

L'an 863, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la septième, 18 août, arriva une éclipse de soleil.

## HI-TSONG.

874. (31<sup>e</sup>. année *Kia-ou*, du LV<sup>e</sup>. cycle.) HI-TSONG, fils aîné de Y-tsong, n'avait que douze ans lorsqu'il lui succéda. Jamais, dit le P. de Mailla, l'empire n'avait eu plus besoin d'un prince éclairé pour le tirer du triste état dans lequel Y-tsong l'avait plongé par sa mauvaise administration; et malheureusement son fils, trop jeune pour prendre les rênes du gouvernement, les remit entre les mains des grands, des eunuques, et d'autres qui, divisés de sentiments, excitèrent des troubles qui perdirent enfin la dynastie des Tang. Presque tout le cours de son règne fut un enchaînement de révoltes qui naissaient les unes des autres, et souvent s'entre-détruisaient par la méintelligence des chefs; ce qui priva l'empereur, souvent prêt à voir le sceptre échapper de ses mains. Nous épargnerons à nos lecteurs le détail de ces tristes événements, où d'ailleurs les bornes fixes à notre travail ne nous permettent pas d'entrer. HI-tsong finit ses jours dans la vingt-septième année de son âge, le premier jour de la 3<sup>e</sup>. lune (15 avril) de l'an 898 de Jésus-Christ époque mémorable par une éclipse totale de soleil. Comme il ne laissait point d'enfants mâles, il désigna pour son successeur, avant sa mort, son septième frère, à la sollicitation de l'eunuque Yang-fou-kong, contre l'avis des grands qui avaient désiré qu'il choisît Li-pao, son frère aîné, plus capable de régner.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 876, le premier jour de la cinquième lune et non pas de la neuvième, 27 mai.

L'an 877, le premier jour de la dixième lune, et non pas de la quatrième, 9 novembre.

L'an 888, le premier jour de la troisième lune, 15 avril.

## TCHAO-TSONG.

888. (45<sup>e</sup>. année *You-chin*, du LV<sup>e</sup>. cycle.) TCHAO-TSONG, frère puîné de Y-tsong et son successeur, prince bien fait et d'une physionomie heureuse, porta sur le trône un esprit mûr, solide et éclairé par l'étude, avec la résolution de rétablir le gouvernement, beaucoup déchu sous le dernier règne. Mais l'esprit d'indépendance qui animait les gouverneurs des provinces et les intimités qui les divisaient, ne lui permirent pas d'effectuer ses bonnes intentions. Le mal alla même en croissant, et l'empire n'avait jamais été dans un plus grand désordre sous la dynastie des Tang qu'il la fut tandis que ce prince en occupa le trône. Les gouvernements devenaient la proie du plus fort; et après qu'on s'en était emparé, on en demandait, pour la forme, l'agrément à l'empereur qui n'osait le refuser de peur de perdre encore cette ombre de dépendance. Il n'y eut que le pays de la cour où l'on reçut ses ordres absolus; encore en les donnant fallait-il user de beaucoup de ménagement. Les eunuques avaient eu sous le dernier règne un grand pouvoir; et pour se maintenir, ils se donnaient des fils adoptifs auxquels ils faisaient prendre leurs noms. Le plus puissant d'entre eux était Yang-fou-kong. L'empereur, pour diminuer

son pouvoir, lui opposa Tchang-sinn; son ennemi, qu'il nomma ministre. Mais ce choix ne fut pas heureux; et le mauvais succès d'une guerre que l'chang-sinn entreprit contre le mandarin Li-ke-yong, obligea Tchang-sinn, l'an 891, à le destituer. Li-ki, fait ensuite premier ministre, ne manqua pas d'avoir des jaloux. Li-meou-tchin s'étant ligé contre lui avec deux autres gouverneurs, ils s'avancèrent à la tête de leurs troupes jusqu'à la vue de Tchang-ngan. L'empereur sortit de la ville pour leur demander quel est leur dessein. Li-meou-tchin lui répondit d'un ton menaçant, et l'obligea de souscrire à des conditions fort dures. Li-ke-yong, prince tartare, indigne de cette insolence, offrit à l'empereur ses services contre ces rebelles. Cependant les partisans de Li-meou-tchin, semblaient l'effroi dans la cour impériale, et assiégèrent même le palais. Tchang-tsong ne se croyait pas en sûreté à Tchang-ngan, l'abandonne et se fait conduire à Ché-men-tchin. Li-ke-yong, averti du danger que court l'empereur, lui envoie du secours. Li-meou-tchin voyant que les affaires tournaient mal pour lui, fait sa paix avec l'empereur. Ce monarque ayant récompensé les services de Li-ke-yong par le titre de prince qu'il lui donna, Tong-chang, gouverneur de Yen tchou, croit l'avoir aussi mérité, mais l'ayant demandé, il essuya un refus; ce qui l'ayant porté à se révolter, il prit, à l'insignification de ses amis, le titre d'empereur. Mais, l'an 896 (53<sup>e</sup>. année *Ping-chen*, du 55<sup>e</sup>. cycle), il eut la tête tranchée. Les quatre années suivantes se passèrent en guerres que se faisaient les gouverneurs de provinces, en changements de ministres et en intrigues de cour. L'empereur au milieu de ces désordres ne montrant que de la faiblesse, on en vint au point, l'an 900, de l'arrêter et de reconnaître à sa place le prince-héritier. Mais ce parti ne fut point unanime. Plusieurs mandarins se concertèrent pour rétablir l'empereur, et y réussirent. Ce succès les enhardit à demander à l'empereur l'expulsion des eunuques du palais, comme des auteurs de tous les troubles. Tcho-tsong, après en avoir délibéré avec son conseil, se contenta de restreindre leur autorité. Mais ceux-ci voyant que leurs ennemis s'acharnaient à leur perte, ameutèrent leurs partisans, et excitèrent par là de nouveaux troubles qui obligèrent l'empereur à transporter sa cour à Fong-siang. Il y resta sous la puissance de Li-meou-tchiao jusqu'en 903 (dernière année du 55<sup>e</sup>. cycle), qu'il fut ramené à Tchang-ngan. Tchu-ouo, rival de Li-meou-tchin, s'étant rendu maître alors de la personne du prince, le fit passer, l'an 904, avec sa cour, à Lo-yang. Ce fut là que ce perfide ministre voyant un parti puissant déterminé à l'arracher de ses mains, prit le parti de le faire assassiner la même année, et de mettre en sa place ses fils à sa place. Ainsi périt Tcho-tsong dans la trente-huitième année de son âge.

## TCHAO-SIEN-TI.

904. (première année *Kia-tu*, du LV<sup>e</sup>. cycle.) TCHAO-SIEN-TI, neuvième fils de Tcho-tsong, fut placé par Tchu-ouen, sur le trône impérial, à l'âge de treize ans, après que tous ses frères eurent été à mort par ordre de ce ministre. Pour faire accroire au public qu'il était innocent de celle de Tcho-tsong, il alla pleurer devant son cercueil, et condamna au dernier supplice son fils aîné, comme s'il eût été le seul de sa famille coupable de ce parricide. Maître de la personne du nouvel empereur, il se fit donner le titre de prince de Léang, et se fit de trente des premiers d'entre les grands qu'il avait été les plus opposés à son ambition. L'empereur, tout jeune qu'il était, voyant les progrès qu'elle faisait, s'aperçut bien qu'en lui résistant il en serait tôt ou tard la victime. Il prit donc le parti, l'an 907, de céder le trône de bon gré à Tchu-ouen dans l'espérance d'en obtenir du moins par là un bon traitement. En conséquence il lui envoya l'acte de sa démission, signé de sa main, avec le sceau de l'empire et les autres marques de la puissance suprême. Tchu-ouen les reçut à Ta-

léang; et ayant déclaré Tchao-sien-ti, prince titulaire de Tai yn, il l'envoya demeurer à Tsao-tchéou, dans une misérable maison où il le fit mourir au bout d'un an. Ainsi finit la dynastie des Tang.

L'an 906, le premier jour de la quatrième lune, 26 avril, arriva une éclipse de soleil.

#### XIV. DYNASTIE.

DES HEOU-LEANG, ou LEANG POSTÉRIEURS.

##### TAI-TSOU.

907. (4<sup>e</sup> année *Ting-mao*, du LVII<sup>e</sup> cycle.) TAI-TSOU fut le nom que Tchu-ouen prit en montant sur le trône. Mais il s'en fallut bien qu'il fut universellement reconnu. L'empire était alors divisé en dix parties, dont cinq avaient des princes qui les gouvernaient d'une manière absolue et indépendante. Le nouvel empereur, désespérant de se les attacher, créa d'autres nouveaux princes qui acceptèrent cet honneur sans embrasser ses intérêts. Li-ké-yang, prince de Tchin, fut celui qui lui fut le plus opposé. Ce prince, en mourant, l'an 908, désigna pour son successeur Li-tsun-hiu, son fils, qui hérita aussi de sa valeur. Il le prouva bientôt en forçant l'empereur, après lui avoir fait dans une surprise plus de dix mille prisonniers, d'abandonner le siège de Lou-tchéou, capitale du Hou-tong, devant laquelle il était depuis un an. Ce ne fut pas le seul avantage que Li-tsun-hiu remporta sur T'ai-tsou. Les autres princes ne lui donneront pas moins d'exercices par leurs soulèvements. Enfin, l'an 912, T'ai-tsou, épuisé de fatigues et voyant approcher sa fin, ordonna de faire venir Tchu-yeou-ouen, son fils aîné, pour lui remettre l'empire. Tchu-yeou-koué, frère de celui-ci, l'ayant appris, entra furieux, accompagné des plus déterminés de ses officiers, dans l'appartement de son père, et le fit percer d'une lance, à ses yeux, par un esclave. Après cet assassinat, le parricide envoya un de ses confidents à son frère Tchu-yeou chin, avec un ordre supposé de l'empereur de faire mourir Tchu-yeou-ouen, qui devait succéder à l'empire, afin, portait cet ordre, de prévenir une révolte qu'il méditait depuis long temps. Tchu-yeou chin, par un excès de cruauté, ne doutant point de la vérité de l'accusation, fit exécuter comme rebelle son frère aîné Tchu-yeou-ouen. Mais ayant depuis reconnu son erreur, il assemble une troupe de soldats qu'il envoie, sous la conduite de braves officiers, à Lo-yang, où son abominable frère, par une nouvelle fourberie, s'était déjà fait reconnaître empereur. Fidèles aux ordres qu'ils avaient reçus à leur arrivée dans cette ville, ils marchent droit au palais impérial dont ils enfoncent les portes. Tchu-yeou-koué, voyant qu'il est perdu, se sauve dans une tour où il est poignardé avec sa femme par le misérable esclave dont il s'était servi pour assassiner son père.

L'an 911, le premier jour de la première lune, 2 février, arriva une éclipse de soleil.

##### MO-TI.

912. (9<sup>e</sup> année *Gin-chin*, du LVII<sup>e</sup> cycle.) MO-TI fut le nom que prit Tchu-yeou-chin en montant sur le trône impérial qui lui fut décerné par les grands affectionnés à sa dynastie. Son inauguration se fit à Pien-tchéou, parce que sa famille y avait pris naissance. Mais son élection ne fut point ratifiée par toute la nation. Le prince de Tchio, inviolablement attaché à la famille des Tang, se déclara hautement contre lui et forma un parti très-puissant pour le supplanter. Il y réussit après une guerre de onze ans où il donna toujours, à la tête de son armée, de grandes preuves de valeur et d'habileté. Mo ti, au contraire, enfermé dans son palais, décourageait les siens par sa faiblesse

et sa pusillanimité. Ils l'abandonnèrent successivement, persuadés que la ruine de la dynastie des Léang était inévitable. Le prince de Tchin, sollicité par les grands de prendre le titre d'empereur, y consentit à une condition qu'on accepta. Comme il n'avait peis les armes que pour venger la dynastie des Tang, il déclara qu'il ne prétendait pas en établir une nouvelle. Il voulut donc que sa famille, quoique d'une nation étrangère, conservât le nom de Tang qu'il donnait à la dynastie qu'il fondait. En conséquence, l'an 923, à la quatrième lune, ayant assemblé les grands à Ouéi-tchéou, il y fut salué avec acclamation comme légitime empereur.

L'an 921, le premier jour de la sixième lune, 8 juillet, arriva une éclipse de soleil.

#### XV. DYNASTIE.

DES HEOU-TANG, ou TANG POSTÉRIEURS.

##### TCHUANG-TSONG.

923. (20<sup>e</sup> année *Quey-ouy*, du LVII<sup>e</sup> cycle.) TCHUANG-TSONG fut le nom que le prince de Tchin prit à son inauguration. Avant de partir de Ouéi-tchéou pour aller à Tchin-yang faire les cérémonies superstitieuses à ses ancêtres, suivant la coutume, il changea le nom de la ville, où il venait de monter sur le trône, en celui de Hing-tang-fon, et il y établit sa cour orientale; il redonna à la ville de Tchin-yang, dont il fit sa cour occidentale, son ancien nom de Tai-yeun-fou, et à la ville de Tchou-tchéou celui de Tchou-tsing fou, qu'il déclara sa cour septentrionale. Il songea ensuite pour sa sûreté à détruire entièrement la famille des Léang. L'empereur déposé avait un parti considérable bien déterminé à le défendre, et pour général Ouang-ying-tchang, le plus grand homme de guerre qu'il y eut alors à la Chine. Mais, après avoir remporté de grands avantages sur les Tang, ce général fut supplanté par des envieux qui étaient incapables de le remplacer. Réduit au commandement d'un petit corps de troupes, il fit encore tête à l'ennemi, jusqu'à ce que abandonné des siens dans une attaque, il fut pris après avoir reçu une blessure et fait une chute de cheval en fuyant. Tchuang tsong fit marcher alors son armée, droit à Ta-tchéou où résidait Mo-ti, qui, voyant sa perte inévitable, se fit donner la mort par un de ses officiers qui se la donna ensuite à lui-même. Mo-ti, dit le P. de Maille, était un excellent prince, d'un naturel doux et affable; réglé dans sa conduite; il fuyait les plaisirs, et était ennemi de la débauche; timide, soupçonneux, trop crédule, d'un esprit borné et facile à tromper; ces défauts causèrent sa perte et celle de sa famille. Tchuang-tsoung, pour se délivrer de toute inquiétude, fit exterminer tout ce qui restait de la famille des Léang et tous ceux qui lui étaient attachés. Mais la sécurité le plongea dans l'oisiveté. Passionné pour la musique et la comédie, il remplit sa cour de musiciens et d'histrions, donna même à l'un de ceux-ci, malgré les représentations de Ko-tsoung-tao, son premier ministre, un des meilleurs gouvernements. Cependant les prières de Chou et de Ou refusant de reconnaître l'autorité de Tchuang-tsoung. Le premier avait même pris le titre d'empereur, et s'en faisait rendre les honneurs sans avoir les talents pour soutenir cette dignité. L'an 925, son fils Li-ki-ki, prince de Ouéi, accompagné de Ko-tsoung-tao fit, la conquête de cette principauté, consistant en dix grands gouvernements, ce qui fut l'ouvrage de soixante-dix jours. Le prince de Chou fut amené avec ses mandarins, la corde au cou, les mains liées derrière le dos, au vainqueur qui les fit défilé et leur accorda une amnistie. Mais le long séjour que Ko-tsoung-tao fit en ce pays avec le prince de Ouéi, donna lieu aux conques du palais, ennemis du premier, de le rendre suspect à l'empereur, comme s'il eût eu l'ambition de s'approprier cette con-



quité. L'impératrice en conséquence manda, comme de la part de l'empereur, au prince Li-ti-ki, son fils, de faire abattre la tête à ce général; ce qu'il exécuta sur-le-champ. Il fit plus; craignant le ressentiment des fils de ce ministre, il les fit encore assassiner. Les exécutions révoltèrent les troupes, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les apaiser. Un écrivain, que l'empereur publia pour se justifier, agita de nouveau les esprits. Les soulèvements recommencèrent dans plusieurs villes. Celle de Ye-tou donna le plus d'inquiétude à l'empereur, parce qu'elle avait une garnison nombreuse, composée des meilleurs soldats, et commandée par d'habiles chefs. Li-se-yueo, que l'empereur envoyait contre ces rebelles, se vit abandonné de ses soldats, et obligé d'entrer en conférence avec le commandant de la place. Instruit qu'elle se voulait reconnaître que lui pour maître, dans la crainte d'être exterminée en se rendant à l'empereur, il écrivit à la cour pour lui marquer l'état des choses, et n'eut regret point de réponse. Alors, craignant pour lui-même, il rassembla les troupes de son gouvernement et celles que ses amis lui fournirent, dans la vue de se justifier en sûreté. L'empereur, apprenant qu'il est en marche pour venir à lui, quitte le séjour de Ta-leang pour se retirer à Lo-yang. Peu de jours après son arrivée, Ko-tsung-kien, l'un de ses comédiens, qu'il avait fait commandant d'un corps de troupes qui l'accompagnait, veut se rendre maître de sa famille. L'empereur en se défendant reçoit un coup de flèche qui le blesse dangereusement. On le porte au palais où l'un de ses officiers tire la flèche de sa plaie. Mais peu après l'opération, il mourut d'un breuvage que l'impératrice lui avait envoyé.

L'an 923, le premier jour de la dixième lune, 11 novembre, arriva une éclipse de soleil.

## MING-TSUNG.

926. (23<sup>e</sup>. année Ping-su, du LVII<sup>e</sup>. cycle.) MING-TSUNG fut le nom que prit Li-se-yueo en acceptant le trône impérial qui lui fut offert après la mort de Tchuang-tsung. Il était tartare de nation, et, étant mis au service de Li ké-yong, père de Tchuang-tsung, il avait mérité par sa conduite d'être déclaré son fils adoptif. Au commencement de son règne il fit de grandes réformes à la cour. Les Tartares Khitan lui ayant déclaré la guerre pour avoir des terres au-delà du fleuve Hoang-ho, il la soutint avec avantage et la termina heureusement. Ming-tsung était un bon prince; mais il avait pour ministre Ngan-tchong-hoet, qui, par son extrême sévérité, causa plusieurs révoltes. Comme elle nuisaient à mesure qu'on les détruisait, l'empereur se vit obligé de sacrifier son ministre aux rebelles, et lui fit abattre la tête en 931. Cette exécution ne rendit pas néanmoins la paix à l'empire. Les Khitan recommencèrent leurs courses sur les terres de la Chine; et les gouverneurs, qu'on voulait déplacer, se servirent d'eux pour se maintenir dans leurs départements. L'empereur était cependant réduit à l'inaction par le mauvais état de sa santé qui devenait de jour en jour. Li-tsong-jong, prince de Tsin, l'un de ses fils, le voyant à l'extrémité, craignit qu'il ne lui préférât un de ses frères pour l'empire; et dans cette pensée, il rassembla un corps de troupes pour s'emparer du palais. L'empereur envoya contre lui ses gardes qui dissipèrent ce parti. Li-tsong-jong fut tué dans sa fuite avec son fils. L'empereur leur survécut à peine, étant mort vers la fin de l'an 933.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 926, le premier jour de la huitième lune, 10 septembre.

L'an 927, le premier jour de la huitième lune, 30 août.

L'an 928, le premier jour de la deuxième lune, 24 février.

L'an 930, le premier jour de la sixième lune, 29 juin.

## MIN-TI.

933. (30<sup>e</sup>. année gwei-si, du LVII<sup>e</sup>. cycle.) MIN-TI, appelé auparavant Li-tsong-heou, l'un des fils de Ming-tsong, fut reconnu pour son successeur. Ce prince était, comme son père, d'un caractère doux et facile; il s'était toujours bien accordé avec ses frères, et surtout avec Li-tsong-kou, prince de Lou, l'un d'entre eux. Mais lorsqu'il fut monté sur le trône, des hommes pervers mirent la division entre eux par de faus rapports, dont l'empereur, à raison de sa jeunesse, ne put discerner la méchanceté. L'inimitié de Min-ti et de Li-tsong-kou fut portée au point que celui-ci vint à bout de détrôner son frère et de se faire proclamer empereur à sa place en moins d'un an après la mort de leur père. Min-ti n'en fut pas quitte pour cette disgrâce. S'étant retiré chez le gouverneur de Ouéi-tchou, il y fut mis à mort par l'ordre de celui qui l'avait supplanté.

## LOU-OUANG.

934. (31<sup>e</sup>. année Kia-ou, du LVII<sup>e</sup>. cycle.) LOU-OUANG fut le nom que prit Li-tsong-kou à son inauguration impériale. Che-king-tang, gouverneur du Ho-tong, et genre de l'empereur Ming-tsong, était depuis long-temps son rival. Ne pouvant s'accoutumer à fléchir le genou devant un homme dont il s'estimait l'égal en services et en belles actions, il pensa à se révolter. Les incursions fréquentes des Tartares Khitan dans le Ho-tong obligeaient l'empereur d'entretenir de nombreuses troupes dans cette province. Le gouverneur, sous prétexte de pourvoir à leur subsistance, contraignit, l'an 935, avec une dureté extrême et sans égard pour la mauvaise récolte, ce département à fournir son contingent de blé. Il en fit venir même d'autres côtes et en forma des magasins extraordinaires. Cette conduite donna de l'inquiétude à l'empereur. Ce prince, afin d'ôter au gouverneur les moyens de remuer, envoya Tchchang-king-ta dans le Ho-tong, avec qualité de lieutenant-général de la province et de commandant d'une bonne partie des troupes. Le reste de cette année se passa en effet assez paisiblement. L'année suivante 936, Che-king-tang a plus d'une occasion de se persuader qu'on n'a pas eu intention de le supplanter seulement dans l'administration pénible d'une grande province. Il demanda son changement. Le prince le lui accorde. Le gouverneur, décidé à lever le masque, déclare, par écrit, à l'empereur qu'il ne veut plus se déplacer, ni obéir désormais au fils adoptif de Ming-tsong, qui ne régit qu'au préjudice de Li-tsong-y, prince de Hui, fils légitime et véritable héritier du trône. Lou-ouang cassa aussitôt Che-king-tang de tous ses emplois, envoya ordre au lieutenant-général de marcher contre lui, et fit mettre à mort, au commencement de la septième lune, les fils et les frères du gouverneur de Ho-tong, au nombre de quatre. De son côté le rebelle rassembla en diligence tout ce qu'il peut trouver de troupes. Satisfait de la promesse que lui fait le gouverneur de se reconnaître son sujet et de lui céder la province de Lou-long avec toutes les villes qui sont au nord de Jemeeo-loan, le roi des Khitans vient au secours, à la tête de cinquante mille hommes, dans la neuvième lune, et se range en bataille près de Hou-pé-keou (la grande muraille au nord-nord-est de Pe-king). Les Tartares avaient déjà engagé l'action contre la cavalerie impériale, lorsque Che-king-tang détacha un corps de troupes pour la soutenir. Les Impériaux sont battus, et perdent dix mille hommes. Les débris de l'armée impériale se retirent à Tchingan. Ils y sont investis par les Tartares. L'empereur, informé de cette nouvelle, marche en personne, quoiqu'affligé d'une maladie sur les yeux, contre les rebelles. Les nouvelles troupes, qu'il conduisit au blocus, ne peuvent établir aucune communication avec les anciens. Une partie de ces troupes déserte; une autre partie est prête à abandonner son prince au moindre mécontentement. Le peu de fidélité de la plupart des officiers rend inutile ceux qui restent attachés à

l'empereur. Té-kouang, roi des Tartares, ne doute point du succès de ses services, et offre déjà l'empire de la Chine à son protégé. Le gouverneur se fait un peu prier, et accepte enfin à la sollicitation de ses officiers. Le roi des Tartares Khitans fait expédier une longue patente, où il donne à Ché-king-tang le trône de la Chine et le titre d'empereur, sous le nom de Tçin, en mémoire sans doute du lien ou la victoire lui avait inspiré tant de confiance en sa puissance. On procède aussitôt à l'inauguration du nouveau souverain de la Chine. Le roi se dépouille de ses propres habits et de son bonnet, et en revêt Ché-king-tang. Des motes de terre, entassés les uns sur les autres, forment une espèce de trône où l'on fait asseoir le nouvel empereur. Tous les officiers de l'armée saluent et reconnaissent comme tel Ché-king-tang. Le protecteur ne tarda pas à demander le pris de ses bienfaits. Il n'y avait point de sûreté à refuser ou à différer. Ché-king-tang, comme empereur, comme maître de la Chine, cède à Té-kouang seize villes qui pour la plupart servaient aux Chinois de barrières contre les Tartares, et s'engage de donner, lorsqu'il sera paisible possesseur du trône, trois cent mille pièces de soie à celui qui l'y a placé. Cependant l'armée impériale, toujours investie, manquoit de provisions, de fourrages, et il ne lui arrivait aucun secours. La plupart des officiers sollicitaient Tchang-king-ta, ce gouverneur et lieutenant — général que l'empereur avait substitué à Ché-king-tang dans le gouvernement de Ho-tong, de se soumettre aux Tartares. « Je n'ajoutai point, répond cet homme vertueux, au crime de m'être laissé battre par ma faute, celui de me donner aux ennemis de mon maître. J'attends du secours. Si l'espérance d'en recevoir se perd, alors vous pourriez me tuer, et vous soumettre aux Tartares. » Quelques jours après, Yang-kouang-yuen, autre lieutenant-général, voyant qu'il n'y avait plus de ressource pour l'armée bloquée, roque la tête à Tchong-king-ta, et va se donner au roi des Khitans. Té-kouang le reçoit, puis se tournant vers les officiers du nouvel empereur : « Vous avez devant les yeux, leur dit-il, et dans la personne de Tchong-king-ta, un bel exemple de ce que vous devez être ; il fait que vous tâchiez d'imiter son zèle et sa fidélité. » Le monarque donna ensuite des ordres pour qu'on lui fît une sépulture honorable. Les autres corps de troupes impériales n'opposent plus qu'une impuissante résistance. Lou-ouang voit perdu pour lui et nulle sûreté pour sa personne. Pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, il retourne à sa capitale, monte dans une des tours de son palais, s'y enferme avec les deux impératrices, les princes, ses fils, avec tous les attributs de la dignité impériale, et s'y brûle avec toute sa famille.

## XVI. DYNASTIE DES HEOU-TÇIN.

### KAOT-SOU I.

337. (34<sup>e</sup> année *Ting-yen*, du XVI<sup>e</sup> cycle.) KAOT-SOU est le nom que se donna Ché-king tang en montant sur le trône. Il était originaire de Chiao, et s'était concilié l'estime et l'affection de Ming-tsong par sa bravoure et ses talents militaires. Le deuxième empereur de la dynastie des Tang postérieurs ne dédaigna pas même de lui donner en mariage la princesse Tçin-kong-tchang, sa fille. Kao-tou, parvenu lui-même à l'empire par les moyens qu'on a vus plus haut, ne jouit pas tranquillement des honneurs et des avantages du trône. Plusieurs gouverneurs et commandants de places ne voulurent pas reconnaître le nouvel empereur, ou ne lui rendirent qu'une obéissance simulée. Fan-yen-kouang, gouverneur de Tuen-houng, fut du nombre de ces derniers. Les villes que l'empereur avait cédées au roi Té-kouang ne portaient le joug qu'avec peine.

Un ambitieux pouvait trouver en elles de quoi secourir ses dessein. Ces considérations déterminèrent Kao-tou à transporter sa cour à Tan-leang, comme la place d'où il serait le plus à portée de contenir les villes dont on soupçonnait la fidélité. Fan-yen-kouang ne tarda pas à se déclarer. A la sixième lune, aide de Fan-yen, gouverneur de Tchén-tchéou, Fan-yen-kouang fait passer le Hoang-ho à un corps de ses troupes, livre au pillage le bourg de Taou-chi et le réduit en cendres. A la septième lune, l'empereur, sachant que l'armée du rebelle était à Li-yang-kéou, ordonne à Tchang-tsong-pin de l'y aller chercher et de l'amener à une action générale. Cet officier principal entre lui-même dans le parti des révoltés, tue Ché-tchong-sin, un des fils de l'empereur et gouverneur de Ho-yang, y entre sans coup ferir et se saisit de Ché-tchong-y, son frère. Partant de là, il arrive à Tan-choui. Té-kouang l'attaque vivement, et fait courir le bruit qu'il se propose d'étrangler entièrement la famille régnante. Cependant Tou-tchong-koué, autre général de l'empereur, marche au secours de Tan-choui. Il y trouve dix à douze mille hommes qu'il taille en pièces. Tchong-tsong-pin se noie en passant le Hoang-ho. Ses deux principaux officiers sont envoyés à Tan-leang, ou ils sont décapités. Leurs familles sont condamnées à être étouffées; mais celle de Tchang-tchong-y, qui avait très-bien servi l'empire par son patriotisme et ses écrits, est exceptée de cette condamnation. Fan-yen-kouang commence à désespérer du succès de ses entreprises. Il tente une réconciliation. L'empereur, qui craint d'avoir plus rien à craindre, rejette ses supplications. Néanmoins il accordait tout, or, présents les plus précieux, soumissions les plus basses, au roi des Tartares, à sa famille, et à ses ministres. Cette année, Té-kouang, qui tendait à se rendre maître de toute la Chine, introduit parmi ses grands et ses officiers les coutumes chinoises, et préfère les Chinois aux Tartares dans la distribution des emplois. Comme il avait conquis tout le Léao-tong, ses Tartares abandonnent le nom de Khitans, prennent celui de Léao, et le donnent à leur dynastie. Les princes de Ou se donnent le titre d'empereurs et se font appeler les Tang méridionaux. Fan-yen-kouang, n'espérant plus de grâce, se résout à vendre chèrement sa tête, qui est mise à prix. Assiégé dans Kouang-tchin, il se défend pendant plus d'un an avec tant d'opiniâtreté, et tue aux assiégeants tant de monde, que l'empereur envoie un de ses premiers eunuques lui offrir son pardon avec un des grands gouvernements de l'empire. Fan-yen-kouang perd la foi à l'horoscope qui lui avait promis le trône, se soumet à son prince et reçoit ses faveurs. L'année suivante 340, à la deuxième lune, Fan-yen-kouang demande et obtient de l'empereur la permission de se retirer dans sa patrie avec ce qu'il possédait. Fan-yen-kouang-yuen, qui avait résolu sa perte, donne ordre à son fils de courir après lui à la tête d'une troupe de cuirassiers. Le fils n'obéit que trop bien à l'ordre de son père, et fait jeter Fan-yen-kouang dans le Hoang-ho. On publie que le malheureux officier s'est noyé lui-même. L'empereur, qui redoute Fan-yen-kouang-yuen, fait semblant de croire le bruit public, mais diminue l'autorité de son ministre, lui enlève tous les officiers qui lui étaient attachés, comme pour les récompenser de leurs bons services attendus par le ministre, et l'envoie lui-même gouverner la province du Ping-lo. L'an 341, les Tartares Léao réclament auprès de l'empereur contre les émigrations des Toukoubouen qui habitent au nord du Yamen, l'une des contrées que Kao-tou avait cédées au roi Té-kouang. L'empereur envoie des troupes pour engager ou pour forcer ces peuples à se soumettre au roi tartare. Ngan-tchong-jong, gouverneur de Tchong-té, se met à la tête des mécontents. Mais la rencontre des troupes impériales le force de reculer et d'aller se renfermer dans Siang-tchéou. Quelque temps après, sachant que l'empereur était à Ye-tou, il en prend la route dans le dessein de l'y surprendre. Le général Tou-tchong-oné le rencontre au sud-ouest de Tsong-tching, et, après trois batailles, l'oblige, l'an 342, à se sauver avec une partie de son monde dans la ville

de Tchio-tchéou. Cette place est aussitôt investie. Un officier de la garnison fait entrer secrètement les troupes impériales par une fausse porte. L'interprète Ngou-tchong-jong s'y défend avec la plus grande valeur. A la fin il est tué après avoir perdu vingt mille hommes. Le commandant impérial termine la gloire de cette journée, en faisant mourir, par une cruelle et basse jalousie, l'officier qui l'avait introduit dans la place. La tête du rebelle, présentée à Té-koang, ne le satisfait point. Il se trouve offensé de ce que Licou-tchi-yuen avait reçu les soumissions des Toulkouhoua qui ne voulaient point d'autres maîtres que les Chinois. Il en témoigne son ressentiment à l'empereur en termes si outragants, que ce prince en tombe malade de chagrin, et meurt à la sixième lune de cette année, à l'âge de cinquante et un ans, et la septième année de son règne. Il avait désigné Ché-tchong-joui, son fils encore en bas âge, pour son successeur. Le ministre Tong-tao et King-yen-kouan, commandant-général des gardes de l'empereur, ne trouvent point convenable au bien de l'état de mettre un enfant sur le trône. Ils y appellent Ché-tchong-koué, neveu et fils adoptif de Kao-tsou. Il est proclamé le même jour sans la moindre contradiction.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'en 938, à la première lune, 3 février.

L'an 939, le premier jour de la septième lune, 19 juillet.

#### TSI-OUANG.

942. (39<sup>e</sup> année *Gin-ya*, du *LVI<sup>e</sup>* cycle.) TSI-OUANG, reconnu sous ce nom par les grands pour légitime successeur au trône de la Chine, semblait pouvoir se promettre un règne heureux. Le rebelle Ngou-tsong-tchin, emporté depuis près d'un an dans Siang-tchéou, voyant sa ville emportée d'assaut, vint de périr avec toute sa famille en milieu des flammes allumées par sa propre main. Mais le repos de l'empire ne pouvait être solide que par une paix constante avec les Tartares. Le nouvel empereur ne voulut pas dégrader sa dignité, jusqu'à se dire, comme son prédécesseur, sujet d'un roi barbare. Dans sa lettre, de l'an 943, à Té-koang, pour lui notifier la mort de Kao-tsou et son événement à la couronne, Tsi-ouang se qualifiait seulement petit-fils du roi tartare. Le monarque, qui se croit offensé, se dispose à se mettre en campagne. L'empereur, sur le bruit qui s'en répand, retourne à la cour orientale. La famine cependant affligent l'empire, et le défaut d'espèces augmentait la calamité. Les Tartares, profitant du malheur des temps, investissent Pei-tchéou. L'an 944, sous les ordres de leur roi Té-kouang, Chao-ko, officier de garnison, mécontent de ce qu'on l'avait causé, fait mettre le feu au magasin d'armes, et introduit les ennemis dans la place par le poste même qu'il gardait. Malgré cette trahison, les Tartares ne sont maîtres de Pei-tchéou qu'après avoir tué dix mille hommes de la garnison. Ou-loan, qui la commandait en l'absence du gouverneur, s'abandonne au désespoir et se précipite dans un puits. L'empereur, consterné de cette perte, fait des tentatives pour obtenir la paix. N'étant point écouté, il ne songe plus qu'à se défendre des nouveaux malheurs qui le menacent. A l'aide de ses généraux, il réussit à mettre en fuite les Tartares, après en avoir tué, noyé, ou fait prisonniers plusieurs milliers. Le roi des Leao devient furieux à la nouvelle de cette déroute, et fait massacrer tous les prisonniers chinois qu'il avait en son pouvoir. Le courage des Impériaux n'en devient que plus ardent. Ils sont vainqueurs, sous la conduite de l'empereur, après de grands efforts, dans une bataille donnée le premier jour de la troisième lune au nord de la ville de Tchén-tchéou. L'empereur, de retour à Ta-leang après la retraite des Tartares, charge Li-tchéou-tchin d'aller réduire le rebelle Yang-kouang-yuen, enfermé dans Siang-tchéou. La place se défendit pendant huit

mois, au bout desquels elle fut rendue par le fils du rebelle à l'aide de son père. Les Tartares étant revenus l'année suivante sur les terres de la Chine, éprouvèrent, par une déroute que l'empereur leur fit essuyer, les dégâts qu'ils y avaient faits. Mais, rappelé par ses plaintes dans sa capitale, ce monarque y avait laissé sous le commandement de Tou-ouï. Le roi tartare, par les avantages qu'il remporta sur elle coop sur coup, réduisit le général et les principaux officiers à se remettre à sa discrétion. L'empereur, averti de cette défection, vit presque aussitôt arriver un corps de tartares, qui s'empara, sans coup ferir, de sa capitale. Alors, dans son désespoir, il met le feu à son palais, et, le saute à la main, il oblige ses femmes et ses concubines à se jeter dans les flammes. Il voulait s'y précipiter lui-même, mais on de ses officiers déserteurs, le retint, le fit prisonnier, et mit ensuite le feu à la ville. Té-kouang n'eut pas de sa victoire avec insolence. Après avoir reçu de l'empereur son abolition écrite dans les termes les plus humbles, il lui écrivit pour le consoler, et donna ordre qu'il fût traité avec toute sorte d'humanité. Il arriva lui-même le premier jour de l'an 947 à Ta-leang, dont il rassura les habitants effrayés par l'incendie et le pillage de leur ville, et livra à leur vengeance l'auteur de ces désordres. L'empereur lui ayant été présenté, il le fit conduire avec toute sa suite dans un *miào*, ou temple d'idôles, avec ordre de ne le laisser manquer de rien. Ayant ensuite assemblé tous les grands, il dissipa leurs craintes, et les tranquillisa par un discours affectueux qu'il réalisa en diminuant les tributs et les corvées. Il prit même et fit prendre à ses Tartares l'habit des vains; déclarant qu'il voulait en tout se conformer au gouvernement chinois. Tous les gouverneurs des Villes et des provinces ayant reçu ses ordres, s'y soumettent, à l'exception d'un seul; mais tous ne le firent pas sincèrement. Licou-tchi-yuen, prince de Pei-ping et gouverneur du Ho-tong, malgré ses démonstrations d'attachement pour le roi des Leao, travaillait sourdement à venger la Chine du joug qu'il venait de lui imposer. Toutes ses dispositions étant faites, il se fit proclamer empereur par ses troupes dans le temps que Té-kouang se préparait à retourner dans le Nord, pour éviter, disait-il, les chaleurs du Midi. Celui-ci s'étant mis en route, fut atteint d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. A la nouvelle de cet événement, Licou-tchi-yuen se met en marche pour Ta-leang. Il y fut reçu sans opposition; et à la prière des grands de la maison de Tchin, qui étaient venus au-devant de lui, il prit possession du palais et du trône impérial, déclarant qu'étant de la grande famille des Han, il voulait que sa dynastie portât le même nom. Il établit sa cour à Ta-leang.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 943, le premier jour de la quatrième lune, 7 mai.

L'an 945, le premier jour de la huitième lune, 9 septembre.

L'an 946, le premier jour de la deuxième lune, 6 mars.

#### XVII<sup>e</sup>. DYNASTIE.

##### DES HÉOU-HAN, OU HAN POSTÉRIEURE.

#### KAO-TSOU II.

947. (44<sup>e</sup> année *Ting-ouy*, du *LVI<sup>e</sup>* cycle.) KAO-TSOU fut le nom que prit à son inauguration Licou-tchi-yuen. Les princes et les grands, dont plusieurs n'avaient d'abord vu dans lui qu'un usurpateur, se réunirent bientôt en sa faveur et lui rendirent leurs hommages à l'envi. Mais il ne jouit pas longtemps de l'autorité impériale et de la satisfaction d'avoir délivré sa patrie de l'oppression des Tartares. Étant tombé malade, il

sentit que sa fin approchait. Dans cet état il recommanda son jeune fils, à quatre de ses principaux mandarins, et mourut le premier jour de la 2<sup>e</sup>. lune de l'année 948.

## YU-TI.

948. (45<sup>e</sup>. année *Fou-chia*, du LVI<sup>e</sup>. cycle.) YU-TI, fils de Kao-tou, placé sur le trône par les quatre mandarins à qui son père avait confié ses dernières volontés, ne sera plus connu dans l'histoire sous son premier nom de Lieou-tching-yepu. Trois frères, Sun-fang-kien, gouverneur de Yu, Sun-hing-yetou, gouverneur de Y-tchéou, et Sun-fang-yu, gouverneur de Tsin-tchéou, tous trois pleins de valeur, riprèrent sur les Tartares toutes les places que le chef de la famille des Tsin leur avait cédées, et les chassèrent, après plusieurs combats heureux, de toute la Chine. Li cheou tchin, gouverneur de Hou koué, faisait au contraire tous ses efforts pour dépouiller son souverain. Tchao-se-ouen s'étant déclaré ouvertement pour lui, s'empara de Tchang-ogan, et lui envoya un habit pareil à celui de l'empereur. Le gouverneur de Hou-koué prit alors le titre de prince de Tsin, et donna le commandement de ses troupes à Ouang li-hiao, l'un des plus grands capitaines de son siècle. Les rebelles forcèrent Tuog loan, Yong hing et Yong-siang. L'empereur ayant fait marcher des troupes dans le Ho-tchong, elles furent toujours battues. Kouo-oné, l'un de ces quatre mandarins que Kao-tou avait jugés dignes de sa confiance, se transporta dans les provinces occidentales avec tous les pouvoirs de l'empereur, pour pacifier ces troubles. Sa sagesse, sa prudence et ses libéralités, lui gagnèrent l'estime et l'affection des troupes impériales. Elles investirent la place où le chef des rebelles s'était enfermé. Ho-tchong fut bloquée et tellement resserrée qu'il ne fut pas possible aux assiégés d'avoir aucune communication au-dehors. Li-cheou-tching, après s'être vaillamment défendu pendant plusieurs mois, après avoir été vainement secouru par le prince de Chou, voyant le général Kouo-oné qui l'assiégeait, maître des faubourgs, s'enferma dans son palais avec sa femme et ses enfants, et y périt avec eux dans les flammes qu'il avait allumées. Le vainqueur étant entré dans la ville, fit conduire Li-tsong-yu, fils du commandant avec quelques-uns de ses officiers à Ta-leang, où ils furent mis en pièces au milieu des rues. Tchao-se, le second rebelle, également poussé à bout dans Tchang-ngan, se livra à sa fureur qu'il exerça sur les enfants des bourgeois, et sur le refus qu'il fit du pardon qui lui fut offert par l'empereur, il fut pris et massacré publiquement avec trois cents de ses complices. Ouang-king-tsong le troisième rebelle, non moins obstiné que les deux autres, s'enterra, plutôt que de se rendre, sous les ruines de son palais qu'il réduisit en cendres. Enfilé de ces succès, Yu-ti se livra à la débauche, nomma Kouo-oné, l'an 950, généralissime de ses troupes, avec les plus amples pouvoirs, et se déchargea du soin des affaires civiles sur d'autres mandarins. Mais l'intégrité de ces ministres indifférents contre eux les jeunes courtisans, qui, sans cesse appliqués à flatter les passions du monarque, réussirent à lui rendre suspects ces graves censeurs de sa conduite. Yang-ping, ce mandarin qui avait jouté de la confiance de Kao-tou, fut le premier qu'ils immolèrent à leur haine. Il fut mis à mort avec Ouang-tchang, par une troupe de soldats, comme ils entraînaient l'un et l'autre dans le palais pour y faire les fonctions de leurs charges. L'empereur donna ordre ensuite à Liou-tchu d'exterminer les familles de ces deux mandarins. Le brave généralissime, menacé d'un semblable sort, céda aux instances de l'armée qui veut l'entraîner à la cour pour dissiper les mauvaises impressions que l'empereur avait prises de lui. Le bruit de sa marche parvint à Ta-leang. L'empereur sort de la ville avec un corps de troupes considérable pour aller le combattre. Mais au premier choc il est abandonné de presque tous ses soldats qui désertent ou se

donnent à l'ennemi. Ayant voulu rentrer dans la ville, il en trouve les portes fermées, et se retire vers l'ouest. On le poursuit jusque dans un village éloigné, dont les habitants s'étaient mis en devoir de le défendre, sont passés au fil de l'épée. L'empereur est tué lui-même sans être connu. Ses trois ministres, qui l'avaient accompagné, se donnent la mort pour ne pas tomber vivants entre les mains du vainqueur. Il arrive le lendemain à Ta-leang; et, s'étant rendu au palais de l'impératrice, il l'invite à nommer, de concert avec les mandarins, un successeur à l'empire. Les suffrages se réunissent en faveur de Liou pin, neveu du défunt empereur, qui l'avait adopté. Mais bientôt le mécontentement qu'exécute cette élection, oblige l'impératrice à la révoquer. Elle nomme Kouo-oné, régent de l'empire, en attendant qu'on en fasse une nouvelle. Mais tous les grands et les mandarins engagent celui-ci à s'asseoir dès ce moment sur le trône.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 948, le premier jour de la sixième lune, 9 juillet.  
L'an 949, le premier jour de la sixième lune, 28 juin.  
L'an 950, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la onzième, 12 décembre.

## XVIII. DYNASTIE.

## DES HÉOU-TCHÉOU.

TAI-TSOU I<sup>er</sup>.

951. (46<sup>e</sup>. année *Sin-hay*, du LVI<sup>e</sup>. cycle.) TAI-TSOU est le nom que prit Kouo-oné à son inauguration. Elle avait été précédée, le premier de l'an 951, d'un ordre de l'impératrice, adressé à tous les grands pour leur enjoindre de reconnaître pour empereur celui qu'elle avait nommé régent de l'empire. Le nouveau souverain prétendant descendre d'une des branches de la grande famille des Tcheou, déclare que sa dynastie portera le nom de Tchéou. TAI tsou, commença son règne par accorder une amnistie générale. Liou-tsong, frère de l'empereur défunt et père de Liou-pin, croit pouvoir se passer de cette grâce. Il se souleva néanmoins comme apparence à TAI tsou; mais sur le refus qu'il fit de lui rendre son fils qu'il retenait comme prisonnier, il se concerta avec le roi de Léao pour lever l'étendard de la révolte. TAI tsou, pendant que ses généraux sont occupés à réduire ce rebelle, tombe dangereusement malade, et voyant, malgré les sacrifices qu'il fait au Tien et aux esprits, sa fin approcher, il désigne pour son héritier, Kouo-jong, prince de Tsin, neveu de sa femme, qu'il avait adopté pour son fils, faute de postérité. Il meurt dans la 1<sup>re</sup>. lune de l'an 954, à l'âge de cinquante trois ans, après avoir ordonné qu'on l'enterrât avec l'habit de bonze; ce qui fut exécuté.

L'an 954, le premier jour de la quatrième lune, 26 avril, arriva une éclipse de soleil.

## CHI-TSONG.

954. (la 5<sup>e</sup>. année *Hia-yu*, du LVI<sup>e</sup>. cycle.) CHI-TSONG, auparavant nommé Kouo-jong, fut à peine sur le trône, qu'il eut à se défendre contre Liou-tsong, prince des Han et frère de l'empereur Yu-ti, qui voulait remettre l'empire dans sa famille. Aidé d'un corps de troupes que le roi des Léao lui fournit, le prince des Han livra, près de Kao-ping, une bataille sanglante à l'empereur sans aucun succès décisif. Les Impériaux ayant ensuite pénétré dans les terres de Han, y firent des conquêtes rapides; mais ils échouèrent devant Tsin-yang, dont Liou-tsong les obligea de lever le siège. Accablés des fatigues

qu'il y avait essayées, ce prince en tomba malade et mourut à la 11<sup>e</sup>. lune de l'an 934, après avoir remis ses états de Han à Liou-tching-kian, son fils. Celui-ci, naturellement pacifique, se borna au gouvernement de son patrimoine, et laissa Chi-tsong en paisible possession du trône impérial.

Les temples des idoles s'étaient prodigieusement multipliés à la Chine sous les derniers règnes. Chi-tsong, à la 5<sup>e</sup>. lune de l'an 955, en détruisit jusqu'à trente mille qui n'avaient point de fondations artistiques, en chassa les bonzes et les bonzesses, et défendit d'en recevoir à l'avenir sans le consentement par écrit des plus proches parents. La Chine, malgré cette réforme, ne laissa pas de compter encore deux mille six cent quatre-vingt-quatre temples habités par plus de soixante mille bonzes ou bonzesses.

L'empereur voyant avec chagrin l'empire partagé en une multitude de petits états, entreprit de les réduire en provinces par la voie des armes. Dès qu'on s'aperçut de son dessein, les princes de Chou, de Tang et les Han septentrionaux, formèrent une ligue entre eux pour leur commune défense. Chi-tsong les attaqua successivement, et commença par les états de Chou, dont il conquit, par ses généraux, les principales villes, non sans avoir éprouvé une vigoureuse résistance. Fong-tcheou, la plus importante de leurs places, ayant été emportée au bout d'un mois de siège par un des plus terribles assauts, le commandant Tchao-tsong-po, fait prisonnier avec sa garnison, ne put survivre à son malheur, et se laissa mourir de faim. Chi-tsong tourna ensuite ses armes contre le prince de Tang, et va continuer en personne, l'an 956, le siège de Tchou-tchéou, dans le Hsui-nan, déjà entamé par son général Li-kou. Informé que les habitants étaient disposés à prendre la fuite, il les prévint en les assurant qu'ils peuvent rester tranquilles dans leurs foyers sans crainte d'aucune violence. Liou-gin-chen défend la place avec la plus grande valeur et la constance la plus inébranlable. Quoique malade du chagrin de ne point recevoir de secours, il ne cessa point de veiller à tout et de tenir secrètement la main au maintien de la discipline militaire. Son fils, pour l'assoir violemment par un excès de bravoure, fut puni de sa désobéissance par un châtiment qui inspira la terreur à toute la garnison. Ayant osé traverser le fleuve Hsui-ho contre les ordres de son père, pour aller surprendre l'ennemi, il fut arrêté et ramené dans la ville. Tout le monde s'intéressa pour ce jeune homme qui donnait les plus belles espérances; mais le père et la mère furent inflexibles, et l'infortuné eut coupé la tête tranchée. Le commandant suivit de près son fils au tombeau. La défection d'un officier général des Tang, qui se donna avec ses troupes à l'empereur, et une victoire signalée que ce monarque remporta sur celles qui accouraient à la délivrance de la place, mirent le comble à ses chagrins et le réduisirent à l'extrémité. Son lieutenant, voyant qu'il n'y avait point d'espérance d'être secouru, prit le parti de se rendre, l'an 957, après quinze mois de siège, et fait porter à Kin-ling le commandant moribond. L'empereur voulut voir ce brave homme, et lui témoigna son estime en le nommant prince du second ordre, comme il rendait le dernier soupir. La longueur du siège de Tchou-tchéou, ayant réduit les habitants à une extrême disette, les généraux vainqueurs leur fit distribuer des grains, après quoi il reprit la route de Ta-leang. Sur la fin de la 10<sup>e</sup>. lune 957, il se remit en marche pour reprendre la guerre contre le prince de Tang. Ses armées eurent dans cette expédition les mêmes succès que dans les précédentes. Il avait sur le Hsui-ho une grande quantité de barques qu'il désirait transporter sur le Kiang pour faire le siège de Tang-hai par terre et par eau. Mais une grande levée, construite entre les deux fleuves, n'en permettait point la jonction. Chi-tsong surmonta cet obstacle qui paraissait invincible; et par un canal qu'il pratiqua, fit entrer ses barques dans le Kiang, au moyen de quoi la place fut emportée en peu de jours. Ses progrès dans le Hsui-nan furent si rapides, que le prince de Tang lui fit offrir ce qui restait à conquérir dans ce dépar-

tement, en demandant que le Kiang servit de limite aux deux états. L'offre acceptée, il quitta le titre de grand gouverneur, et se réduisit à celui de simple gouverneur sous la dépendance de la dynastie impériale des Tchou, dont il se reconnut tributaire. Chi-tsong ayant augmenté par là ses domaines de soixante villes du second ordre, fit ses préparatifs pour attaquer les Tartares de Léo. Han-tong, qu'il envoya devant lui, à la 3<sup>e</sup>. lune de l'an 959, avec une partie de ses troupes de terre pour lui frayer le chemin, répandit la terreur dans plusieurs villes, qui se rendirent, dès que l'empereur parut, sous leurs murs. Les Tartares, craignant pour Yeou-tchéou, la plus forte de leurs places, vers laquelle il s'avançait, avaient fait approcher une nombreuse cavalerie pour la défendre. Mais Chi-tsong, dans sa marche, fut atteint d'une maladie qui l'obligea de retourner à Ta-leang. Il y mourut, l'an 959, à l'âge de 39 ans, après avoir désigné pour son successeur Kouo-tsung-hien, son fils, prince de Liang, âgé de sept ans, qu'il mit sous la conduite du brave Tchao-kouang-yn. La Chine compte Chi-tsong au nombre de ses meilleurs souverains.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 955, le premier jour de la dixième lune, 25 février.

L'an 959, le premier jour de la septième lune, et non pas de la cinquième, 19 juillet.

## KONG-TI.

959. (56<sup>e</sup>. année Ki-ou, du LV<sup>e</sup>. cycle.) KONG-TI, surnommé Kouo-tsung-hien, fut mis en possession du trône sans opposition après la mort du défunt empereur, son père. Mais les ministres, qui devaient manier pour lui les rênes du gouvernement, prirent ombrage du mérite, de la réputation et des exploits de Tchao-kouang-yn. Pour l'éloigner de la cour et des affaires, ils l'envoyèrent gouverner Song-tchéou, autrement Koué-té. Le jour de son départ, l'an 960, le peuple l'accompagna hors des murs de la ville. L'armée, qui l'y attendait, se mit tout à coup à crier que Tchao-kouang-yn était digne du commandement et du trône. Un pareil, qui parut le lendemain matin, fut interprété par un astrologue en faveur de cette émeute. Les officiers en conséquence décidèrent que le prince assis sur le trône étant trop jeune pour savoir estimer et récompenser le mérite, il était de l'intérêt de l'état de proclamer empereur Tchao-kouang-yn. Forcé de céder aux vœux de la multitude, il se laissa conduire à Kai-fong-fou, où devait se faire son couronnement. Les ministres eux-mêmes, par la crainte d'être mis en pièces, donnèrent les mains à cette élection, et déterminèrent Kong-ti à descendre volontairement du trône, pour se réduire à l'état de prince de Tchong, qui lui fut accordé. On conserva aussi le titre d'impératrice à sa mère.

## XIX<sup>e</sup>. DYNASTIE.

### DES SONG.

#### TAI-TSOU IL.

960. (57<sup>e</sup>. année Keng-chia, du LV<sup>e</sup>. cycle.) TAI-TSOU fut le nom que prit Tchao-kouang-yn à son inauguration. Ayant été auparavant gouverneur de Koué-té-tchéou, qu'on appela aussi Song-tchéou, il donna par cette raison le nom de Song à sa dynastie. Quoique peu habile dans les lettres, ce prince aimait les sciences, protégea ceux qui s'y appliquaient, rétablit les collèges, et les pourvut de tout ce qui pouvait y entretenir le bon ordre et exciter l'émulation. A la 2<sup>e</sup>. lune, Tou-chi, sa mère, fut déclarée impératrice. Elle était vraiment digne de l'être, par la haute idée qu'elle avait des devoirs des souve-

raies. Ce fut Tai-tsou qui, le premier, adopta le rouge pour la couleur impériale. Malgré tous les suffrages que recevait journellement son election, Li-yun, gouverneur de Lou-tchéou, ne put être déterminé ni par carreaux, ni par honneurs, à reconnaître le nouveau maître de l'empire. Il leva des troupes, publia un manifeste dans lequel il accusait l'empereur de plusieurs crimes, envoya des gens affidés à Tché-tchéou, qui s'emparèrent de la place et en tuèrent le gouverneur. Lieou-kün, prince des Han du Nord, se déclara son protecteur, et marcha à son secours. Sur la fin de la 5<sup>e</sup> lune, l'empereur se mit lui-même à la tête d'une nombreuse armée, dont une division, commandée par Ché-chou-sin, rencontra le rebelle au sud de Tché-tchéou, le battit complètement, et le poursuivit vivement jusqu'à Tché-tchéou. Li-yun, investi et vigoureusement attaqué, met de désespoir le feu à son hôtel, et périt dans les flammes. Li-tchéou-sin, gouverneur du Hoai-nan, qui, ayant été le collègue de Tchao-kouang-yu, ne pouvait le reconnaître pour son souverain, se précipita de même dans les flammes avec toute sa famille, au milieu de Kouang-ling où l'empereur était venu l'assiéger. Tout flechit sous la puissance de Tai-tsou, et les tartares Nu-tchin, sauvages jusqu'alors insubornables, vinrent eux-mêmes lui apporter leur tribut, qui consistait en chevaux. L'empereur pour prévenir les révoltes, diminua considérablement l'autorité des gouverneurs de provinces, et réunit plusieurs principautés à son domaine. L'an 963, à la 4<sup>e</sup> lune, Ouang-tchu-no, asecneur du président des mathématiques, composa un calendrier réformé, qui fut admis sous le nom de Yng-tien-ly, et substitué à celui nommé Kintien-ly. Mong-tchang, prince de Chou, ligue avec les Han du Nord, ayant osé provoquer Tai-tsou, l'an 965, attira sur lui les armes de ce monarque qui, dans l'espace de soixante-six jours, lui enleva 45 tchéou ou départements, composés de 105 bien ou villes du troisième ordre, et de 5,003,499 familles payant tribut. Mong-tchang, abattu par cette conquête, vint se présenter lui-même à Pien-tchéou, avec sa famille et ses principaux officiers, dans l'état le plus humble, devant l'empereur qui l'accueillit avec bonté, et le congédia avec honneur, en le déclarant prince du troisième ordre. Mais Mong-tchang ne survécut guère à sa dégradation; et sa mère, désespérée de ce qu'il était mort sans gloire, se laissa elle-même mourir de faim. Tai-tsou subjugué avec le même succès d'autres princes tartares. La réunion qu'il fit, en 971, du royaume de Nan-han, au domaine impérial, l'augmenta de 60 tchéou et de 240 bien, où l'on comptait 17,263 familles sujetes au tribut. L'une de ses dernières expéditions fut la conquête de Kiang-uan, qu'il acheva l'an 975. Elle augmenta encore son domaine de 19 tchéou et de 180 bien. Mais le souvenir du sang répandu et des maux causés par la guerre, troublaient la satisfaction qu'il avait de voir tout l'empire se composer plus qu'une seule famille. Les Tartares de Léao, voyant la puissance de Tai-tsou prendre de tels accroissements, se hâtèrent de faire la paix avec l'empire. Tai-tsou apprenant que les Han commençaient à remuer, se disposait à marcher contre eux, lorsqu'une maladie l'arrêta et suspendit les hostilités. Elle l'emporta dans la 10<sup>e</sup> lune de l'an 977, à l'âge de cinquante ans. Ce prince bon, affable envers tout le monde, actif, ennemi du faste, de la tromperie et de la fraude, n'était content de lui-même, que lorsqu'il s'était bien acquitté des devoirs de sa place. Il regardait ses sujets comme ses enfants, ne punissait de mort que dans les cas les plus graves, et ne fut sévère qu'à l'égard des mandarins qui foulaient son peuple.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 960, le premier jour de la cinquième lune, 28 mai.  
L'an 961, le premier jour de la quatrième lune, 17 mai.  
L'an 967, le premier jour de la sixième lune, 10 juillet.  
L'an 970, le premier jour de la quatrième lune, 8 mai.  
L'an 971, le premier jour de la dixième lune, 30 octobre.  
L'an 972, le premier jour de la neuvième lune, 10 octobre.

L'an 974, le premier jour de la deuxième lune, 25 février.  
L'an 975, le premier jour de la septième lune, 10 août.

**TAI-TSONG.**

977. (14<sup>e</sup> année *Ting-tchéou*, du 1111<sup>e</sup> cycle.) TAI-TSONG, frère de l'empereur défunt, en montant sur le trône de la Chine, comptait 297 tchéou ou grands départements, et 1086 bien ou villes du troisième ordre, habitées par 3,000,504 familles payant tribut, au lieu de 111 tchéou, 638 bien, et 67,353 tributaires que son prédécesseur avait trouvés sous sa domination au commencement de son règne. Jusqu'à celui de Chi-tsong, tous ceux qui appartenaient à la famille de Confucius étaient exemptés des impôts et des corvées. Tai-tsong renouvela ce privilège à la septième lune de l'an 979, et s'acquitt par-là l'estime des Chinois. Le prince de Han, comme on l'a dit, faisait ses apprêts pour une révolte sur la fin du dernier règne. L'empereur envoya contre lui et contre ses alliés les Tartares de Léao, ses généraux, qui parvinrent jusque sous les murs du Tai-yen, après avoir passé sur le ventre de tous les ennemis qu'ils rencontrèrent. L'empereur arriva, à la quatrième lune de l'an 980, et dans l'espace de quinze jours il réduisit la place aux abois. Le prince de Han prend alors le parti de la soumission. La guerre fut plus longue contre les Tartares de Léao. Elle eut des succès alternatifs, et la victoire pencha tantôt du côté des Chinois, tantôt du côté des Léao, qui changèrent de nom durant le cours de cette guerre, et reprirent celui de Khitai. Tai-tsong, pour les repousser au-delà de la grande muraille, joignit ses armes, l'an 985, à celles des Coréens, et fit entrer, l'année suivante, quatre corps d'armées dans leur pays. Après avoir essuyé différentes pertes, les Tartares devinrent tout-à-coup maîtres de la campagne, et reprenant ce qui leur avait été pris en-deçà de la muraille, ils font même de nouvelles conquêtes sur l'empire. Mais, l'an 990, la essayèrent un échec terrible qui les obligea de reculer au loin, et leur fit perdre l'envie de refaire si avant dans l'intérieur de la Chine. Les Nu-tchin, qui ilsattaquèrent l'année suivante, se donnèrent à eux sur le refus que leur fit l'empereur des secours qu'ils demandaient. Tai-tsong perdit encore, l'an 999, un de ses alliés dans la personne du prince de Corée, qui se donna aux Khitai. Des révoltes qui s'élevèrent ensuite en différentes parties de l'empire, donnèrent de l'exercice aux armes de Tai-tsong pendant le reste de son règne, qu'il termina avec le cours de sa vie, dans la troisième lune de l'an 997, à l'âge de cinquante-neuf ans. Les Chinois font l'éloge de son discernement, de son équité, et de la sagesse avec laquelle il distribuait les récompenses et les châtements. Peu de temps avant sa mort il avait fait une nouvelle division de l'empire en quinze provinces.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 977, le premier jour de la onzième lune, 13 décembre.  
L'an 981, le premier jour de la neuvième lune, 30 septembre.  
L'an 982, le premier jour de la troisième lune, 28 mars; autre le premier jour de la neuvième lune, et non pas de la douzième, 30 septembre.  
L'an 983, le premier jour de la deuxième lune, 17 mars.  
L'an 985, le premier jour de la douzième lune, 13 janvier 986.  
L'an 991, le premier jour de la deuxième lune intercalaire, 18 mars.  
L'an 993, le premier jour de la deuxième lune, 24 février.  
Même année, le premier jour de la huitième lune, 30 août.  
L'an 994, le premier jour de la douzième lune, 4 janvier 995.

## TCHIN-TSONG.

997. (34<sup>e</sup> année *Tung-yau*, du LVII<sup>e</sup> cycle.) TCHIN-TSONG, troisième fils de Tai-tsong, qui l'avait désigné pour son successeur, fut inauguré sans contradiction après la mort de son père. Les Khitan ayant recommencé leurs courses en 999, assiégeant et pillèrent toutes les villes qui se rencontraient sur leur route. Pour les recouvrer, les Chinois furent obligés de faire des efforts extraordinaires de valeur et de courage. La présence de l'empereur anima ses troupes. Mais à peine fut-il de retour de cette expédition, que le général Ouang-lien, dont il avait châtie la mauvaise conduite, se mit à la tête d'une révolte qui s'était élevée dans la province de Sse-tchen, et prit le titre de prince de Chou. Poussé à bout, ce rebelle se perdit de désespoir pour ne pas tomber vivres les mains du vainqueur. La paix se fit enfin, l'an 1005, sous les murs de Tchan-tchéou, entre l'empereur et le roi des Khitan, au moyen de deux cent mille pièces de soie et cent mille taëls d'argent qui furent promis au second. Tchin-tsong, bientôt après, se repent de ce traité qu'on lui avait représenté comme bon pour l'empire. Le chagrin qu'il en conçut le jette dans une mélancolie qui le rend méconnaissable. Livré à des imposteurs, il ne s'occupe plus que de sacrifices aux esprits, de visions, de songes, de divinations, de livres descendus du ciel, de prodiges, etc. L'an 1014, dans la douzième lune, il ordonna un dénombrement des familles de son empire sujettes au tribut. Il se trouva monter à 9,557,729 familles, faisant 21,098,665 personnes. Tchin-tsong, l'an 1020, tomba dans un état de langueur qui ne lui permit plus de s'occuper du gouvernement. Il s'en déchargea sur l'impératrice, et mourut à la deuxième lune de l'an 1022, dans la cinquante-cinquième année de son âge et la vingtième de son règne.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 998, le premier jour de la dixième lune, 23 octobre.
- L'an 1000, le premier jour de la troisième lune, 7 avril.
- L'an 1002, le premier jour de la septième lune, 11 août.
- L'an 1004, le premier jour de la douzième lune, 13 janvier 1005.
- L'an 1007, le premier jour de la cinquième lune, 19 mai.
- L'an 1009, le premier jour de la troisième lune, 29 mars.
- L'an 1012, le premier jour de la huitième lune, 29 août.
- L'an 1015, le premier jour de la sixième lune, 19 juin.
- L'an 1019, le premier jour de la troisième lune, 8 avril.
- L'an 1021, le premier jour de la septième lune, 11 août.

## GIN-TSONG.

1022. (50<sup>e</sup> année *Gin-su*, du LVII<sup>e</sup> cycle.) GIN-TSONG fut le nom que Tchao-tchéou, fils de Tchin-tsong, prit à son inauguration, étant âgé pour lors de treize ans. L'excellent naturel du jeune prince donna lieu d'espérer que son règne serait heureux. L'impératrice, sa mère, pensa d'abord à soulager les peuples surchargés d'impôts. La superstition et le fanatisme ne leur causaient pas de moindres maux. La régente donna ordre à tous les gouverneurs de l'empire de raser les temples où se faisaient les sortilèges et toutes les opérations magiques dont le peuple s'était infatué sous le règne précédent. L'an 1024, l'empereur, naturellement studieux, alla visiter le collège impérial, et y salua publiquement Confucius comme son maître. Gin-tsong étant parvenu, l'an 1030, à l'âge de commander, ses ministres le prirent de prendre les rênes du gouvernement. Mais le respect qu'il a pour sa mère ne lui permit pas de se rendre à leurs sollicitations. Cette princesse, l'an 1033, à l'occasion d'une grande comète qui parut à la deuxième lune, prit le bonnet et les habits impériaux; et, s'étant rendue avec un

potpeux cortège dans la salle des ancêtres de la famille impériale, elle y fit les cérémonies que les seuls empereurs avaient droit de pratiquer. Un mois après elle termina par sa mort un gouvernement de vingt ans, sévère, mais toujours réglé par les lois, et presque toujours heureux. L'empereur et les grands, pour se conformer aux dernières volontés de cette princesse, décrétèrent le titre d'impératrice à Yang-chi, concubine de Tchin-tsong, parce que l'empire devait avoir une mère. Gin-tsong se met dans le même temps en possession du gouvernement à la grande satisfaction de ses sujets. Il avait une épouse légitime nommée Kono-chi, princesse altière, qui, jalouse des faveurs que l'empereur accordait à deux de ses concubines, donna à Chang-chi, l'une d'entre elles, un soufflet en présence de ce monarque. Il veut l'empêcher de redoubler, et reçoit lui-même un coup. L'affaire est mise en délibération dans le tribunal des censeurs de l'empire. Kong-tao-fou, descendant de Confucius, leur chef, décide avec dix de ses collègues, qu'il faut réconcilier les deux augustes époux, suivant les beaux exemples laissés par les grands empereurs Yao et Chan, et non les séparer d'après d'autres empereurs désapprouvés en ce point par les plus sages de tous les temps. L'avis des opinants est mal reçu; ils sont cassés et éloignés de la cour. La reine est dégradée et confinée dans un palais qui lui sert de prison. Elle est remplacée à la neuvième lune de l'an 1034 par la princesse Tsao-chi, fille du brave Tsao-pin, que l'empereur déclara son épouse légitime, et quelques temps après impératrice.

L'an 1042, l'empereur, après avoir réprimé les entreprises des Tartares Hia, se voit inquiété par le roi des Khitan, qui lui redemande dix villes que l'empereur Chi-tsong avait reprises sur eux. On négocie, et à la neuvième lune l'empereur consent que le roi des Khitan, en envoyant les présents accoutumés en argent et en soieries, se serve de la lettre au roi qui n'exprime que du respect, au lieu de celle de *hien* qui désigne la soumission.

Un fanatique de la lie du peuple, nommé Ouang-tse, s'avisa, l'an 1045, de prédire l'avenir et de l'annoncer comme un homme inspiré par le dieu Foë. Il eut bientôt une foule prodigieuse de sectateurs, à la tête desquels il prétendit fonder un nouveau royaume qu'il nomma Ngan-yang, se donnant à lui-même le titre de *Pacificateur de l'Orient*. La cour résistait alors à Tai-fong-fou. L'an 1048, elle envoya une armée pour étouffer cette révolte. L'imposteur est assiégedans Peli-tchéou. Il est pris après un long siège, et mené à la ville impériale où il est mis en pièces. Gin-tsong mourut au printemps de l'an 1063, à l'âge de cinquante-quatre ans, dans la quarante et unième année de son règne, peu de temps après avoir adopté, au défaut d'enfant mâle, le prince Tchao-tsong-ché, fils de son frère.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 1022, le premier jour de la septième lune, 31 juillet.
- L'an 1026, le premier jour de la dixième lune, 12 novembre.
- L'an 1028, le premier jour de la troisième lune, 28 mars.
- L'an 1030, le premier jour de la huitième lune, 31 août.
- L'an 1033, le premier jour de la sixième lune, 29 juin.
- L'an 1040, le premier jour de la première lune, 15 février.
- L'an 1043, le premier jour de la cinquième lune, 9 juin.
- L'an 1045, le premier jour de la quatrième lune, 19 avril.
- L'an 1046, le premier jour de la troisième lune, 9 avril.
- L'an 1049, le premier jour de la première lune, 5 février.
- L'an 1052, le premier jour de la onzième lune, 24 novembre.
- L'an 1053, le premier jour de la onzième lune, et non pas de la dixième 13 novembre.
- L'an 1056, le premier jour de la huitième lune, 12 septembre.
- L'an 1058, le premier jour de la huitième lune, 22 août.
- L'an 1059, le premier jour de la première lune, 15 février.

L'an 1082, le premier jour de la quatrième lune, 30 avril.  
L'an 1083, le premier jour de la neuvième lune, 14 octobre.

## TCHÉ-TSUNG.

1085. (2<sup>e</sup>. année *Y-tcheou*, du LIX<sup>e</sup>. cycle.) TCHÉ-TSUNG était le sixième fils de Chin-tsong et de la princesse Te-fei, et non de l'impératrice régente, qui n'avait point eu d'enfants. Te-fei, déclarée impératrice mère par la régente même, fut reconnue en cette qualité par tous les grands. Mais la régente tint les rênes du gouvernement pendant la minorité de Tché-tsung, et justifia, par toute sa conduite, la confiance que le feu empereur lui avait marquée. Son conseil privé était composé de ce qu'elle connaissait de plus sage et de plus habile. Cette princesse, dont la régence a été comparée aux régnes de Yao et de Chun, termina ses jours l'an 1094. Tché-tsung veut alors gouverner lui-même; mais au lieu de suivre la route que la régente lui a tracée, il en prend une toute opposée. Tous ceux qu'elle avait appelés auprès d'elle pour rétablir l'ancien gouvernement, sont écartés de la cour, et remplacés par ceux qu'elle en avait éloignés à cause de leur attachement au système de Ouang-ngan-tché. Le principal d'entre eux lui Tchang-tun, qui, ayant été fait ministre d'état, prit un tel ascendant sur l'esprit du prince, qu'il s'empara de toute l'autorité. Il fait condamner les anciens ministres à l'exil, supprime tout ce qu'ils avaient écrit, et entreprend même de flectir la mémoire de la frue régente. Mais la colère et l'indignation de l'impératrice mère font échouer ce noir dessein. Le ministre réussit néanmoins à faire repulser l'impératrice Mong-chi, que la régente avait donnée à Tché-tsung, et à faire mettre Licou-tseï-yu à sa place. Hia-tching, roi des Tou-fan, prince arrogant et turbulent, donnait, par ses mouvements, de l'inquiétude aux Chinois occidentaux. L'empereur fait marcher, l'an 1099, contre lui, Ouang-chan, gouverneur de Ho-tcheou. Le roi de Tou-fan, aux approches de l'armée chinoise, se voit abandonné de ses sujets, dont il était détesté. Dans cette détresse, il vient se donner au général ennemi et lui offre, pour avoir la paix, tout le pays de Tsing-tang. L'empereur donne cette contrée à Ouang-chan, et par là tout l'occident de la Chine est en sûreté. La joie que ce succès inspire à l'empereur, est comblée par la naissance d'un fils que Licou-tseï-yu lui donne à la huitième lune. Mais la mort ravit cet enfant au bout de deux mois, et l'empereur est si vivement affecté de cette perte, qu'il en tombe malade et meurt à la première lune de l'ao 1100, à l'âge de vingt-cinq ans, sans laisser de postérité. Tchang-tun, voulant encore, après la mort de son maître, donner la loi, fit ses efforts pour élever sur le trône Niao-tché, prince de Kien, ou Tchao-pi, son alné, prince de Chin, l'un et l'autre frères utérins de l'empereur défunt. Mais l'impératrice fit son choix sur Tchao-ki, prince de Touan, onzième fils de l'empereur Chin-tsong, que son épouse avait eu intention de nommer son héritier. Les grands élevèrent aussitôt une estrade devant le cercueil de Tché-tsung, sur laquelle ils placèrent un siège où ils firent asseoir Tchao-ki, et le saluèrent empereur. L'impératrice, à la prière du jeune prince et des grands, consentit à se charger, pour quelque temps, du gouvernement. Tchao-ki déclara qu'il voulait régner sous le nom de Ho-tsi-tong.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 1087, le premier jour de la septième lune, 1<sup>er</sup>. août.  
L'an 1091, le premier jour de la cinquième lune, 21 mai.  
L'an 1093, le premier jour de la troisième lune, 19 mars.

## HOEI-TSUNG.

1100. (1<sup>re</sup>. année *Keng-chin*, du LIX<sup>e</sup>. cycle.) HOEI-TSUNG commença son règne par des actes de vigueur. Il rétablit dans ses emplois Tchéou-hao, qui seul avait osé parler contre la ré-

podation de l'impératrice Mong-chi, rendit à cette princesse son rang d'impératrice, répara la mémoire des ministres et des officiers que Tchang-tun avait indignement flecté, rasa enfin Tchang-tun lui-même de toutes ses charges et l'envoya en exil, ainsi que plusieurs de ses créatures. L'an 1101, à la première lune, l'impératrice en titre meurt. Yeliu-hong-ki, roi des Léao, finit aussi ses jours à cette même époque. Yeliu-yenhi, son petit-fils, lui succède. Ho-tsi-tong, aussi jeune que lui, ne sentait déjà plus la fermeté qu'il avait annoncée, et se livre aux courtisanes. Ce prince, naturellement curieux, aimait les choses rares et bien travaillées. Tsai-king, partisan de Ouang-ngan-tché et de Tchang-tun, grand ami de Tong-loan, homme adroit et rusé, veut mettre à profit le faible de son maître. Il ramasse avec grand soin tout ce qu'il peut trouver de plus rare, de plus précieux, de mieux fait en peintures, en diamants, en ouvrages mécaniques, etc. et l'envoie à la cour. Tong-loan sait faire valoir ces superfluités auprès de l'empereur. Bientôt toutes les femmes et les eunuques du palais parlent de Tsai-king comme d'un grand homme et n'en reconnaissent point d'autre dans tout l'empire aussi capable du ministère. Enfin Tsai-king revient à la cour l'an 1102. Elevé à la dignité de ministre d'état et jouissant de la plus haute faveur, il rétablit les lois et le gouvernement de Chin-tsong. Un ordre de l'empereur, gravé sur un marbre, condamne plus de six cents à des premières familles, qui avaient été dans les emplois, à rentrer dans le rang du peuple, et les déclare incapables de posséder jamais aucune place. Ho-tsi-tong se voit comme forcé de dégrader de nouveau l'impératrice Mong-chi. Ouang-ngan-tché, au contraire, est placé comme un homme incomparable dans la salle de Confucius. L'an 1106, à l'occasion d'une comète qui effraya l'empereur, on abat les marbres diffamants élevés par Tsai-king à la porte du palais; les exiles sont rappelés, leur réputation réhabilitée, Tsai-king lui-même est reconnu pour un méchant, un fripon, et chassé du ministère. Tchao-tsing-tchi lui succède. Quelque temps après Ou-tien-nao, roi ou chef de Li-tong, royaume des barbares du midi, se soumet à la Chine. On divise son pays comme il était autrefois, en quatre départements. Nouvelle révolution à la cour impériale. L'an 1107, à la première lune, Tsai-king rentre dans le ministère par une légèreté du prince, qui le fait mépriser de ses sujets. Le premier usage que fait le favori de l'autorité, est de se venger cruellement de tous ceux qui avaient contribué à sa disgrâce. Tchang-lang-koué, parvenu aux premières charges par le crédit de Tsai-king, se broille avec son protecteur en désapprouvant sa conduite. Le protégé meurt subitement, et personne ne doute que cette mort ne soit l'effet de la vengeance du ministre. On imagine une imposture pour en déprendre l'empereur. Le magicien Kouo-tien-sin, qui a supplanté les Kous de l'Y-king, dit qu'il y a vu très-clairement que Tsai-king doit troubler l'empire. Ho-tsi-tong, très-credule aux Tao-sse, renvoie encore une fois son ministre; il lui laisse cependant une place honorifique à la cour. Mais à la 5<sup>e</sup>. lune de l'an 1110, le prince chassé aux instances de ceux qui demandent l'élèvement de Tsai-king; il l'exile, sans emploi, à Hang-tchou. Tchang-chang-yung lui est substitué. Ce nouveau ministre ne pense qu'à soulager les peuples des impôts que son prédécesseur avait établis pour fournir au monarque des curiosités frivoles. Mais à la 8<sup>e</sup>. lune de l'an 1111, une cabale le fait déposer. On propose à l'empereur de détruire les Tartares Léao qui habitaient au midi de la grande muraille. Il adopte le projet. Mais il fallait pour cela faire alliance avec les Nio-tchin, et établir une communication entre eux et les Chinois par Tcheng-tchou et Li-tchéon. Le conseil impérial s'oppose à l'ouverture de cette communication qui peut devenir dangereuse. Le prince, qui n'aime point la contradiction, veut un ministre qui entre dans toutes ses vues. Tsai-king, l'an 1112, est encore rappelé à la cour. On n'ose plus parler contre lui que tout bas.



L'an 1113, la sorte des Tao-sé commence à s'élever au-dessus des autres. Ils obtiennent des lettres-patentes qui leur permettent d'habiter les villes. L'empereur, à la 11<sup>e</sup> lune, va faire un sacrifice au Tien dans le Nan-kiap, et se fait accompagner par une centaine de ses imitateurs. Il a lui-même une vision. On bâtit un temple dans l'endroit où il croit avoir vu l'esprit du ciel descendre sur son empire. (C'étaient des vapeurs qui s'élevaient de la terre sous différentes formes et étaient mûes en divers sens par les courants de l'air.) On recueille avec grand soin tous les livres des Tao-sé, pour les distribuer dans leurs temples. Trois de ces sectaires, l'an 1114, entrent dans la plus grande faveur, et sont les chefs de vingt-six sortes de grades qui leur sont subordonnés. A la 8<sup>e</sup> lune on achève un magnifique palais commencé depuis plusieurs années. On eût dit qu'on y avait rassemblé toutes les beautés de la terre pour en faire un nouveau ciel. Yen-fou-kong (palais de la Felicité continuée) est le nom qu'on lui donne. Hsü-tsong s'élignant de plus en plus de la simplicité de ses prédécesseurs, et tout livré à la superstition ne s'occupait plus de ce qui se passait en Tartarie. Cependant les Kin (1) ou Niu-tchin, faisaient une terrible guerre aux Léao sous la conduite d'Akouta, leur général. Volant de conquête en conquête, ils enlevèrent aux Léao, avec l'aide des Chinois leurs alliés, la plus grande partie de leurs places, et réduisirent leur roi Ye-liu-yen-hi à mener une vie errante. La mort termina, l'an 1123, dans la 8<sup>e</sup> lune, les exploits d'Akouta toujours victorieux. Il fut remplacé par Ou-ki-mai, son frère, qui parvint, l'an 1125, à se rendre maître de la personne d'Ye-liu-yen-hi. Ce prince infortuné mourut peu de temps après, épuisé de fatigues et accablé de chagrins, à l'âge de cinquante-six ans, dans la vingt-quar-

trième année de son règne. En lui finit la dynastie des Léao orientaux, fondée en 907. Celle des occidentaux, dans le Kirman, subsistait toujours, et ne fut éteinte qu'en 1201 dans la personne de Tchi-lou-kou. Les Chinois ne tardèrent pas à se brouiller avec les Kin à l'occasion des limites des deux états. Ceux-ci demandant que le Hoang-ho en fit la séparation, voulaient en conséquence qu'on leur cédât le Ho-tong et le Ho-pé, deux contrées que les Chinois n'étaient pas disposés à leur céder. On en vint aux armes. Le sort en fut si favorable aux Kin, que l'empereur prit le parti d'abdiquer. Ayant obligé le prince-heritier de monter sur le trône, il se retira dans un autre palais, où il passa le reste de ses jours dans l'état de particulier.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 1100, le premier jour de la quatrième lune, 11 mai.
- L'an 1101, le premier jour de la quatrième lune, 30 avril.
- L'an 1106, le premier jour de la septième lune, 1<sup>re</sup> août.
- L'an 1107, le premier jour de la douzième lune, et non pas de la onzième, 16 décembre.
- L'an 1108, le premier jour de la cinquième lune, 11 juin.
- L'an 1113, le premier jour de la troisième lune, 19 mars.
- L'an 1115, le premier jour de la septième lune, 23 juillet.
- L'an 1118, le premier jour de la cinquième lune, 24 mai.
- L'an 1119, le premier jour de la quatrième lune, 11 mai.
- L'an 1120, le premier jour de la quatrième lune, 24 octobre.
- L'an 1123, le premier jour de la huitième lune, 24 août.

# KIN-TSONG.

1125. (63<sup>e</sup> année Y-se, du 11<sup>e</sup> cycle.) KIN-TSONG (c'est le nom du nouvel empereur) des qu'il fut sur le trône envoya une ambassade au roi des Kin pour lui demander son amitié. Mais celui-ci insistant sur la cessation des départements qu'il avait demandés à Hsü-tsong, la guerre continua. L'armée des Kin étant arrivée, l'an 1126, jusqu'aux portes de Cai-fong-fou, la capitale, l'empereur, effrayé, députa au général Ounliou, pour traiter avec lui de la paix. Le tartare, pour l'accorder exigea cinq cent mille taëls d'or, cinquante millions de taëls d'argent, dix mille bœufs ou chevaux, un million de pièces de soie et de plus, que l'empereur chinois rendit à celui des Kin le même respect qu'un frère cadet doit à son aîné. Quelques dures que fussent ces conditions, Kin-tsong se mit en devoir de les remplir; mais les fonds de son épargne ne se trouvèrent pas suffisants pour acquitter les sommes demandées. Le brave Li-ang cependant défendait toujours Cai-fong-fou contre les attaques des Kin. Ses barbares à étant enfin rendu maîtres, par escalade, des murailles et des portes de la ville, Kin-tsong prit le parti d'aller confier avec leur général à Tsing-tching. Celui-ci, non content des sommes qu'il avait déjà reçues, imposa encore à l'empereur, pour nouvelle taxe, les sommes de dix millions de petits pains d'or, de vingt millions de pains d'argent et de dix millions de pièces de soie; de plus il tira de lui un écrit par lequel lui, l'empereur, son père, encore vivant, se soumettaient à Ou-ki-mai, roi des Kin. Ce prince, ayant reçu cet acte, fit signifier à la cour de Cai-fong-fou qu'il privait de leurs dignités les deux empereurs, père et fils, avec ordre de les amener en Tartarie avec toute la famille impériale. Des officiers chinois, traités à leurs princes et à la patrie, exécutèrent cet ordre avec la dernière rigueur. Plus de trois mille prisonniers de la famille impériale furent conduites avec leurs bagages, leurs bijoux et leurs trésors au camp des Tartares, et de là, emmenés en Tartarie. Il ne resta que le prince Kang-ouang, nouveau fils de Hsü-tsong, parce qu'il était éloigné de la cour, lorsque les Kin firent le siège de Cai-fong-fou. Ou-ki-mai, en dégradant les deux empereurs avait donné ordre de placer sur le trône de la Chine Tchang-pang-tchang, qui feignit d'accepter cet honneur jusqu'au départ des Tartares. Dès qu'ils furent retirés, Tchang-pang-tchang dépêcha un courrier au prince Kang-

(1) Ces Kin viennent originairement d'un certain Ousai, chef d'une horde habitée dans le royaume de Souchin, ces Tartares, sous les empereurs chinois, se divisèrent en sept hordes. Sous la dynastie des Tang, Ousai changea son nom, et prit celui du Mohe, qu'il ajouta aux noms des autres hordes pour les tenir dans la soumission. Néanmoins sous la dynastie des Sui, les hordes Hséhoui-mohe, et Soumo-mohe, se retirèrent dans la Corée. Lorsque Li-tai fit battre la horde de Soumo se mit sur la Corée du Tong-mohe, dont elle forma le royaume de Pou-hai, et celle de Hséhoui s'établit dans le Souchin. Au commencement du règne de l'empereur Hsien-tsong, les Hséhoui se mirent sous la protection de la Chine. Dans la suite le royaume de Pou-hai, devenu beaucoup plus puissant, soumit les Hséhoui et rompit avec l'empire. Alors les Léao détruisirent le royaume de Pou-hai. Les Hséhoui du sud se soumettent à eux et en reçurent le nom de Niu-tchin civilisés. Ceux du nord qu'on appela Niu-tchin sauvages, se retirèrent auprès de la rivière de Hong-tong-kiang. Sous le règne de Gin-tsong, un certain Hamou, civilisé, s'établit chez les sauvages dans une dépendance de la Corée d'Occident. Il épousa la fille de Ouau-yeu, et en eut deux fils, Oulou ou Oulou. C'est ce Hamou que les Kin regardent comme le chef de leur famille. Oulou, son héritier, eut pour fils Pahi qui succéda à son père, et Pahi eut pour fils et successeur Souhko. Celui-ci se fit à Hsi-con-choei, et fut le premier qui construisit des maisons et l'espèce de ville de Narsul. Son fils Chien força les Niu-tchin à recevoir des lois, et en les plaçant à l'ouest à les rendre formidables. Chien laissa le gouvernement à Oukouai, son fils. Oukouai eut deux enfants, Hsien-tsong, le second, fut son héritier et un grand et infatigable capitaine. Il avait deux fils, et choisit néanmoins Poulouan, l'un de ses frères, pour son successeur. Poulouan fut remplacé par son frère Yankou. Celui-ci eut à combattre contre Asou, chef de la horde Hséhoui qui s'était civilisée. Atou, battu, se retira auprès du roi des Léao qui le prit sous sa protection. Yankou eut pour son successeur son frère Ouyassou, après lequel Akouta, son frère, généralement estimé de sa nation, l'emporta sur le gouvernement. Il prit le titre de Toupoukikié (c'est-à-dire commandant-général avec une autorité absolue). Ce nouveau chef des Kin déclara la guerre avec les Léao, dont les Kin d'ailleurs n'avaient pas lieu d'être contents. Akouta fit redemander au roi des Léao, Asou, ce rebelle qui s'était retiré auprès de lui. Le monarque refusa de le remettre. Tel fut le sujet ou le prétexte d'une guerre qui ruina le royaume des Léao, et fonda le monarque des Kin.

ouang, pour le presser de revenir. Il rappela aussi l'impératrice Mong-chi, que les Tartares avaient négligée, parce qu'ayant été repudie, elle n'était plus censée appartenir à la famille impériale.

#### KAO-TSONG.

1127. (44<sup>e</sup> année *Ting-ouy*, du 11<sup>e</sup> cycle.) KAO-TSONG fut le nom que se donna Kang-ouang, lorsque Tchang-pang-tchang l'eût obligé de monter sur le trône de la Chine. On déféra en même-temps la régence à l'impératrice Mong-chi. Le nouvel empereur partit de Tsing-tcheou pour se rendre avec sa cour à Yang-tien-fou, nommé depuis Nan-king, dont il voulait faire sa capitale. Mais à la dixième lune de la même année 1127, changeant de dessein, il alla s'établir à Yang-tcheou. Les Tartares cependant n'avaient pas entièrement desarmé la Chine; ils y avaient laissé plusieurs corps de troupes pour achever de la subjuguier entièrement. Ou-tcheou, qui les commandait voulait se rendre maître de Cai-fong-fou. Mais l'habileté de Tsong-er, général des Impériaux, rompit sa marche, et ne lui permit pas d'arriver jusqu'à cette ville. Tsong-er, par malheur, était le seul chinois fidèle qui fût en place. Le chagrin qu'il eut de voir les révoltes, que la mauvaise conduite des ministres occasionnait, lui causa une maladie dont il mourut l'an 1128. Ce fut un perte irréparable pour l'empire. Lorsque les Tartares apprirent sa mort, ils se disposèrent à continuer leurs conquêtes à la Chine, et levèrent plusieurs corps d'armées pour l'attaquer en même-temps par plusieurs endroits. La plupart des places, devant lesquelles ils se présentèrent, se rendirent par la lâcheté ou par la trahison des gouverneurs. L'empereur fut sur le point, l'an 1129, d'être enlevé dans Yang-tcheou, et n'eut que le temps de traverser le Kiang dans une barque avec un petit nombre de ses gens pour se retirer à Tchinkiang.

Les rumeurs s'étaient emparées des affaires, et disposaient de tout à leur gré. Les soulèvements qu'excita leur tyrannie obligèrent l'empereur d'abandonner les deux principaux à la fureur des mécontents qui les mirent en pièces. Mais la sédition n'en demeura pas là. On contraignit l'empereur de céder le trône à son fils encore enfant, et l'impératrice fut chargée de l'administration. Mais Tchang-sion, indigné de cet attentat, leva des troupes pour en tirer vengeance, et effraya tellement Miao-fou, chef des rebelles, qu'il lui fit mettre bas les armes avec sa troupe, et l'obligea d'aller voir l'empereur de remonter sur le trône. Heureusement les Tartares s'étaient retirés avant ces troubles. Étant revenus quelque temps après, ils firent de nouvelles conquêtes dont la plus importante fut celle de Kien-kang. L'empereur en fut si consterné qu'il alla se réfugier avec sa cour à Ming-tcheou, port célèbre de la Chine. Ou-tcheou, général des Kin, se mit en marche, l'an 1130, vers cette place dont l'empereur, en se sauvant par la mer, laissa la défense à Tchang-tsin. L'ayant pris, il poursuivait l'empereur sur mer sans pouvoir l'atteindre.

Les Tartares n'obtinrent pas les mêmes succès du côté du nord. Ou-tcheou néanmoins eut l'avantage dans une bataille que Tchang-sion lui livra, près de Fou-ping, à la tête de quatre cent mille hommes. Mais le général Chinois fit une retraite qui ne permit pas à l'ennemi de recueillir le fruit de sa victoire.

Les Tartares ayant regagné leur pays, l'empereur croyant n'avoir plus rien à craindre de leur part, descendit à terre et vint mettre sa cour à Yuei-tcheou. Il se trompait; ces barbares ne tardèrent guère à reparaitre, sous la conduite du général Ou-tcheou. Mais Ou-kiaï, général chinois, leur fit essuyer un si terrible échec devant Ho-chang-yuen, dans le Chen-si, qu'ils furent contraints d'abandonner ce pays. Ou-kiaï, l'an 1133, remporta sur eux dans le Sue-tchen de nouveaux avantages qui ruinèrent entièrement leur armée, et engagèrent plusieurs d'entre eux, pour éviter la mort, à se donner à lui. Une autre armée des Kin fut battue la même année par Yo-fei, qui remit

par-là tout le pays de Siang han sous l'obéissance de l'empereur. Les Tartares reçurent la même année un troisième échec près du fleuve Hoang-ho, où la plupart d'entre eux se noyèrent en furant. Ce fut encore pour les Kin un grand revers que la mort d'Ou-ki-maï, leur roi, arrivée à la première lune de l'an 1135, dans la treizième année de son règne. Ils perdirent en lui un de leurs plus grands monarques. Sous son règne les Kin commencèrent à se polir et à établir des lois. Dans le choix qu'il fit de son successeur, il préféra son fils Holo, ou Holoma. L'empereur Hoëi-tsong, prisonnier des Tartares, qui avait perdu l'empire et la liberté par sa faute, prince dépourvu de sens et rempli de présomption, mourut à la 4<sup>e</sup> lune de l'an 1135. L'empereur son fils, Kao-tsong, fut près de deux ans sans apprendre sa mort. Les Tartares avaient opposé à Kao-tsong un rival dans la personne de Lieou-yu, qui prenait aussi le titre d'empereur et régnait sur une portion de la Chine. Le mauvais succès de la campagne qu'il fit en 1136, contre Tchang-tsin, général des Impériaux, qui ruina entièrement son armée, dégouta de lui les Tartares, et fit concevoir à Ou-tcheou le projet de lui ôter l'empire. Mais il était la créature de Niya-mo-ho, général et ministre du roi des Kin, qui lui étaient redevables en grande partie de leur puissance. Cet appui lui manqua, l'an 1137, par la chute de Niya-mo-ho, qui se voyant dégradé et réduit à l'état du peuple, s'empoisonna à la 7<sup>e</sup> lune de cette année. La déposition de Lieou-yu suivit de près cet événement. Holo, roi des Kin, devint alors plus traitable envers les Song, et consentit, non seulement à leur renvoyer les corps de l'empereur Hoëi-tsong et de l'impératrice, sa mère, mais encore de restituer le Ho-nan et le Chen-si. Mais les lettres-patentes qu'il fit expédier à ce sujet, corrompirent tout le fruit du bienfait, parce qu'elles donnaient à entendre que toutes les provinces situées au nord du Kiang lui appartenaient, et que l'empereur de la Chine ne tenait celles du midi que sous la dépendance des Kin. Les plus sages du conseil de Kao-tsong, étaient d'avis qu'on renvoyât ces lettres. Mais par le conseil de Tsin-hoï, son premier ministre, il les accepta, et fit publier, au commencement de l'an 1139, un pardon général pour signaler la paix honteuse rendue à l'empire. Plusieurs gouverneurs aimèrent mieux quitter leurs postes que de le publier. Cependant les Kin soutenaient une rude guerre contre une nouvelle horde de Tartares, qui, dès la fin de l'an 1135, avait commencé à faire des courses sur leurs terres. C'était celle des Mongous ou Monkous. Ces barbares féroces voyaient, dit le P. de Mailla, de jour comme de nuit. Houcho-hou, envoyé contre eux par le roi Holo, ne put les contraindre, pendant trois ans, d'en venir à une action générale. Obligé de s'en retourner faute de vivres, les Mongous, dès qu'il partit, se mirent à ses trousses, et taillèrent son armée en pièces. La cour des Kin, piquée de cette défaite, envoya contre eux une armée encore plus formidable. Dans le même temps, Holo, par le conseil de Ou-tcheou, se détermina à se mettre, par la voie des armes, en possession des provinces de Ho-nan et de Chen-si. Ou-tcheou, chargé lui-même de cette expédition, en vint facilement à bout, parce que ces provinces étaient dépourvues de troupes. Mais, avant d'envoyer ses conquêtes plus loin, il eut en tête le brave Yo-fai, dont il avait déjà éprouvé la valeur. Une cabale de la cour impériale le délivra de ce général qu'elle fit périr par le poison. Le ministre Tsin-hoï, qu'elle avait à sa tête, demanda la paix aux Kin, et l'obtint, l'an 1141, par un traité qui réduisit l'empire des Song aux deux parties du Tché-kiang et du Hoai, aux Kiang-ton, Kian-si, Hoou-nan, Hou-pé, au pays de Chou, au Fou-kien, au Kouang-tong, au Kouang-si et quatre départements de la province de Chen-si: le tout comprenant cent-quatre-vingt-cinq villes du premier ordre, et sept-cent-trois lieux. Tout le reste fut cédé aux Kin.

La guerre durait toujours entre les Kin et les Mongous. Le général Ou-tcheou fut obligé, l'an 1147, de faire la paix avec

ces barbares en leur abandonnant vingt-sept places, avec promesse de leur fournir annuellement un certain nombre de bœufs et de moutons. Ainsi, cette nouvelle nation de Tartares commença dès-lors à s'élever au dessus et sur les ruines des Kin. Ceux-ci perdirent, à la dixième lune de l'année suivante, le général Ou-tcheou, le seul appui qu'ils eussent depuis la mort de Nya-molin, et deux autres officiers. Hoka, leur roi, dont la cruauté allait toujours en croissant, lui assasina, l'an 1149, par Ticon-nai, qui se mit en sa place, l'égal à l'horrible et le surpassa en lubricité. Ce nouveau roi des Kin n'était nullement disposé à maintenir le traité de paix conclu par son prédécesseur. Mais des révoltes qui s'élevèrent dans ses états, l'obligèrent de suspendre la guerre qu'il voulait renouveler avec l'empire. Il fit connaître d'ailleurs à Kao-tsong, ses mauvaises dispositions par les apprêts qu'il faisait pour rentrer sur les terres de l'empire, dès qu'il en aurait la liberté. Ce ne fut qu'en 1161, qu'il se vit en état d'exécuter son dessein. Mais cette même année fut le terme de ses jours. Plusieurs de ses officiers, excédés par ses traitements barbares, l'assassinerent dans sa tente. Il eut pour successeur, Oulo, petit-fils d'Alakuta, qui témoigna d'abord vouloir vivre en bonne intelligence avec l'empereur. Mais des difficultés survenues entre les deux cours pour le cérémonial, chose essentielle à la Chine, écartèrent la paix, et firent prendre à Kin-tsong la résolution d'abdiquer; ce qu'il exécuta dans la 5<sup>e</sup> lune de l'an 1161, après avoir déclaré Tchao-ouï prince-héritier. Kao-tsong était un prince doux, humain, affable, aimant véritablement son peuple. Mais il avait peu d'esprit et ne donnait pas assez d'attention au gouvernement qu'il abandonnait à ses ministres.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 1129, le premier jour de la dixième lune, et non pas de la neuvième, 15 octobre.

L'an 1135, le premier jour de la première lune, 16 janvier.

L'an 1139, le premier jour de la onzième lune, et non pas de la deuxième, 15 novembre.

L'an 1143, le premier jour de la douzième lune, 6 janvier 1144.

L'an 1145, le premier jour de la sixième lune, 22 juin.

L'an 1147, le premier jour de la dixième lune, 26 octobre.

L'an 1148, le premier jour de la quatrième lune, 20 avril.

L'an 1149, le premier jour de la troisième lune, 9 avril.

L'an 1154, le premier jour de la cinquième lune, 12 juin.

L'an 1155, le premier jour de la cinquième lune, 1 juin.

L'an 1160, le premier jour de la huitième lune, 2 septembre.

L'an 1161, le premier jour de la première lune, 28 janvier.

**HIAO-TSONG.**

1161. (18<sup>e</sup> année *Sin-se*, du LX<sup>e</sup> cycle.) HIAO-TSONG fut le nom que prit Tchao-ouï à son inauguration. Son caractère modéré le portait à désirer la paix. Tang-sé-toü, son premier ministre, la désirait encore plus ardemment que lui, et comptait pour rien les conditions humiliantes que les Kin avaient exigées jusqu'alors. Mais les autres conseillers de l'empereur voulaient qu'elle se fit sans dégrader la majesté impériale. Pour mettre l'empereur dans la nécessité de la conclure à quelque prix que ce fût, le ministre fit avertir les Tartares que le meilleur expédient était pour eux de faire entrer sur ses terres une armée formidable, ils suivirent cet avis, et l'an 1164, ils livrèrent aux Impériaux, à Hsiao-yang, ou loin du fleuve Hsiao-ho, une sanglante bataille dont ils sortirent vainqueurs. Oulo, roi des Kin, ne s'enorgueillit point de ce succès, et se rendit aux propositions raisonnables qu'on lui fit pour obtenir la paix. Mais Tang-sé-toü, convaincu de trahison, fut tel-

lement effrayé du supplice dont il était menacé, qu'il en tomba malade et mourut peu après. L'empire, dans la suite du règne de Hiao-tsong, jouit d'une paix profonde, et les Tartares recurent en bonne intelligence avec les Song, par la prudence et la sagesse de Oulo, le plus grand prince qu'eût eu les Kin. Sentant la vieillesse approcher, il s'occupa sérieusement à prolonger au-delà de sa vie, par de sages règlements, le bonheur de ses sujets. L'an 1175, il donna une preuve éclatante de son équité. Le gouverneur de la partie occidentale du royaume de Corée, révolté contre son prince, se déclara sujet des Kin, avec quarante villes de sa dépendance. Oulo, non-seulement refusa l'offre du gouverneur, mais ayant fait saisir l'officier qu'il lui avait envoyé, il le fit conduire au roi de Corée. Ce prince, outre la perfidie du gouverneur, lui fit trancher la tête. Oulo mourut à la première lune de l'an 1189, extrêmement regretté de ses peuples, qu'il regardait et traitait comme ses enfants.

Hiao-tsong régna la même année d'abdiquer l'empire, et de le céder à Tchao-chun, son fils, prince de Kong. Après l'avoir placé lui-même sur le trône à la deuxième lune, il lui abandonna le palais impérial, et alla résider dans un autre qu'il avait préparé.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 1162, le premier jour de la première lune, 17 janvier.

L'an 1163, le premier jour de la sixième lune, 3 juillet.

L'an 1164, le premier jour de la sixième lune, 21 juin.

L'an 1174, le premier jour de la huitième lune, 24 août.

L'an 1175, le premier jour de la cinquième lune, 12 juin.

L'an 1174, le premier jour de la onzième lune, 20 novembre.

L'an 1176, le premier jour de la troisième lune, 11 avril.

L'an 1177, le premier jour de la neuvième lune, 23 septembre.

L'an 1183, le premier jour de la onzième lune, 17 octobre.

L'an 1188, le premier jour de la huitième lune, 24 août.

L'an 1189, le premier jour de la deuxième lune, 17 février.

**KOUANG-TSONG.**

1189. (46<sup>e</sup> année *Ki-yeou*, du LX<sup>e</sup> cycle.) KOUANG-TSONG, fut le nom que Tchao-chun, prit à son inauguration. Il était alors âgé de quarante ans. Timide de son naturel, et borné dans ses connaissances, ennemi du travail et d'ailleurs vétéran, il fut toujours sous la tutelle de Li-chi, son épouse, qu'il déclara trop tôt impératrice. Les eunuques, qui lui faisait, et dont il avait projeté la perte, trouvèrent moyen de le brouiller avec l'empereur, son père, et d'inspirer à l'impératrice les mêmes dispositions. Kouang-tsong, gouverné par sa femme, fut sourd à toutes les remontrances que les mandarins lui firent pour l'engager à se reconcilier avec l'auteur de ses jours. Il porta l'indifférence, ou plutôt l'avarice, jusqu'à refuser, l'an 1194, de lui rendre visite dans sa dernière maladie, frignant lui-même une maladie qui ne lui permettait pas de sortir du palais. Hiao-tsong, mourut à la sixième lune de l'an 1194; et son fils refusa non-seulement d'assister à ses obsèques, mais de prendre le deuil pour lui, alléguant toujours sa prétendue maladie. L'impératrice, ou les mandarins supplèrent de pourvoir elle-même à la pompe funéraire de l'empereur, usa de défiance pour les obliger à se charger de ses soins. Hiao-tsong méritait néanmoins plus de reconnaissance de sa famille; car de tous les empereurs des Song qui ont régné dans les provinces méridionales, c'est lui qui a rendu de plus grands services au siens. Vigilant, attentif, éclairé sur ses vrais intérêts, jamais aucun ministre ne put lui imposer comme à Kao-tsong. Plein de fermeté et de zèle pour l'honneur de l'empire, il ne voulut jamais faire la paix avec les Kin, qu'il

» n'eût effacé la honte dont des ministres perfides l'avaient couvert. » (de Mailla.)

Les grands, voyant Kouang-tsong obstiné à ne vouloir point rendre les derniers devoirs à son père, prièrent l'impératrice de l'engager à nommer prince-héritier, son fils, Tchao-kou, déjà prince de Kia. Il y consentit, et le jeune prince alla en habit de deuil, à la place de son père, honorer de sa présence les funérailles de son aïeul. Kouang-tsong renonça dès-lors aux fonctions de la dignité impériale, dont il ne conserva que les honneurs.

#### NING-TSONG.

1194. (51<sup>e</sup> année Kia-ya, du 13<sup>e</sup> cycle.) NING-TSONG, fut le vain sous lequel Tchao-kou voulait régner. Les lettres étaient alors partagées entre eux au sujet du docteur Chu-hi, que les uns, et c'étaient les plus savants, regardaient comme le plus habile interprète des Kin, et que les autres traitaient de visionnaire. La chaleur des deux partis fut telle, qu'ils en vinrent à une espèce de schisme qui menaçait la tranquillité de l'état. Ning-tsong se déclara d'abord pour Tchao-hi, à l'exemple de son père qui l'avait nommé mandarin, et lui avait accordé un logement dans le palais pour lui expliquer les livres classiques. Mais le ministre Han-to-tcheou, ennemi de Tchao-hi et de sa doctrine, réunit, par ses intrigues, et la faire cougelder et à éloigner tous ses disciples de la cour; ce qui ne contribua pas à calmer les disputes. Mais tandis qu'on s'échauffait sur des subtilités métaphysiques, qui roulaient plus sur les mots que sur les choses, ou négligeait les sciences exactes, surtout l'astronomie; et l'on peut dire qu'il n'y a point eu de dynastie si peu fertile en habiles astronomes que celle des Song (de Mailla.) Tchao-hi mourut à la 3<sup>e</sup> lune de l'an 1200, laissant un grand nombre d'écrits qu'il avait composés dans sa retraite, et que ses disciples recueillirent avec grand soin. Sa mort à la 6<sup>e</sup> lune de la même année, fut suivie de celle de l'impératrice Li-chi, princesse impérienne, qui perdit Kouang-tsong, en lui faisant tenir, à l'égard de son père, une conduite dénaturée, que l'empereur, son fils, lui fit espier en s'abstenant pendant cinq ans de lui rendre visite. Kouang-tsong ne survécut que très-peu de temps à son épouse, étant mort à la 8<sup>e</sup> lune de la même année.

La discorde, cependant, régna dans le royaume des Kin. La cour impériale voyant l'occasion favorable pour recouvrer les provinces qu'ils lui avaient enlevées, fit des préparatifs pour recommencer la guerre. Les Kin s'en étant aperçus, malgré les prières alléguées par les ministres de l'empereur pour couvrir l'objet de leur armement, se mirent en état de défense. Les Impériaux levèrent enfin le masque, et commencèrent, en 1200, les hostilités. Mais la campagne tourna si mal pour les agresseurs, qu'ils furent obligés, l'année suivante, de demander la paix. Les Kin ne consentirent à l'accorder, qu'en exigeant, 1<sup>o</sup>. la confirmation des anciens traités; 2<sup>o</sup>. une augmentation du tribut en argent et en soieries; 3<sup>o</sup>. le remboursement des frais de la guerre; 4<sup>o</sup>. la tête du premier ministre Han-to-tcheou, l'auteur de la rupture de la paix. Ce fut une nécessité pour les Impériaux d'en passer par là, et tout ce qu'ils purent obtenir, fut une modération du surcroît de tribut exigé. Madacou, roi des Kin, repart, au milieu de sa cour, l'an 1201, la tête de Han-to-tcheou, qu'il fit exposer sur le grand chemin; après quoi il ratifia la paix. Ce fut sa dernière opération. Il mourut peu de temps après, laissant le royaume à Tchong-hei, qu'il avait nommé son successeur.

Le fameux Temoutchin, ou Temouglin, surnommé depuis Genghizkhan ou Trinkin-khan, chef de la horde des Mogols, ou Mongous, se distinguait alors par ses exploits contre les Tartares. Après avoir subjugué par la force ou par la terreur de ses armées plusieurs de leurs hordes, il gagna, l'an 1204, une sanglante bataille près de Tchang-han, roi des Tartares Naymans, qui perdit dans la mêlée. Cette victoire le rendit maître

des hordes de Tuloupan, de Tatar, de Hadakin et de Sakio. Il acheva la destruction des Naymans, en 1208, et entra, l'année suivante, pour la première fois dans la Chine. Tchong-keï, roi des Kin, l'ayant fait sommer, l'an 1211, de venir lui rendre hommage et lui payer tribut, Temoutchin, qui avait pris alors le nom de Trinkin-khan, Temoutchin, qui se jeta sur ses terres à main armée, et lui fit essuyer en peu de temps des pertes multipliées. Houcha-hou, que Tchong-heï avait mis à la tête de ses troupes, après avoir soutenu quelque temps les efforts des Mongous, se tourna contre son maître, et, l'ayant pris dans sa capitale, il le fit assassiner l'an 1215; mais il reçut peu de temps après la peine du talion. Un officier, qu'il voulait faire mourir, pour s'être laissé battre par les Mongous, l'ayant assailli dans son palais, lui fit couper la tête par ses soldats, et, l'ayant portée à Outoubou, nouveau roi des Kin, et frère de Tchong-heï, il obtint facilement son pardon. Outoubou, l'année suivante, accepta la paix que Trinkin-khan, déjà maître du Hoï et du Chan-tong, lui offrit; après quoi se reconquérant par la route de Tartarie; mais c'était dans le dessein de revenir à la première occasion pour achever de subjuguier les Kin. Le roi des Kin la lui fournit en quittant le séjour d'Yen-kim, sa capitale, pour transporter sa cour dans les provinces méridionales. Regardant, on feignait de regarder cette retraite comme une marque de défiance, et un dessein de recommencer la guerre, Trinkin-khan envoya, la même année, un corps de troupes à Canta, chef d'une nouvelle révolte, pour l'aider à investir Yen-kim. Mouhoul, général mongous, se rendit maître bientôt après de la cour orientale, par une trépasserie, sans coup ferir. Cette comédie valut aux Mongous plusieurs mille (1) de pays, eut mille soldats, et une quantité prodigieuse de richesses. La prise d'Yen-kim fut, l'an 1215, un nouveau sujet de triomphe pour les Mongous.

Jusqu'en 1216, l'empereur Ning-tsong n'avait pris aucune part à la guerre des Mongous, contre les Kin, et s'était contenté de refuser à ceux-ci le tribut auquel ils l'avaient assujéti. Mais le roi des Kin, appréhendant qu'il ne se joignît tôt ou tard aux Mongous, pour recouvrer les provinces qu'il lui avait enlevées, s'avisait de lui déclarer la guerre, et le fit d'abord avec désavantage. Il repassa ensuite ses pertes, et fit plusieurs nouvelles conquêtes sur les Song. Elles ne compensèrent pas néanmoins celles que le général Mouhoul faisait sur lui.

Tandis que Mouhoul se couvrait de gloire par les avantages continuels qu'il remportait sur les Kin, Trinkin-khan, de son côté, faisait de grands progrès dans les pays occidentaux, le Karisme, l'Inde-Agemi (2), le Ghilan (3), le Tabristan (4), etc. Le prince Telfé, son fils, se rendit maître en 1222, de la grande ville de Thous dans le Kossan, et de Nischabour dans la même province, entra ensuite dans le royaume des Moulaï, qu'il pillait; après quoi il alla rejoindre son père avec lequel il emporta la ville d'Istier, ou Herat.

Les Mongous et les Kin firent, chacun de leur côté, l'an 1223, une perte considérable; les premiers, dans la personne du général Mouhoul, qui la mort enleva dans la 3<sup>e</sup> lune; les seconds, dans la personne d'Outoubou, leur roi, qui termina ses jours dans la 12<sup>e</sup> lune, à l'âge de soixante-un ans. L'empereur Ning-tsong les suivit au tombeau, dans la 5<sup>e</sup> lune de l'an 1224.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 1200, le premier jour de la sixième lune, 12 juillet.

L'an 1202, le premier jour de la cinquième lune, 23 mai.

L'an 1203, le premier jour de la quatrième lune, 12 mai.

(1) Le 1<sup>er</sup> est de 250 pas.

(2) Province dont Ispahan est la capitale.

(3) Province de Perse au bord de la mer Caspienne.

(4) L'ancien Hecatesus.

L'an 1210, le premier jour de la douzième lune, et non pas du quatrième, 17 décembre.

L'an 1211, le premier jour de la onzième lune, 5 octobre.

L'an 1212, le premier jour de la neuvième lune, 5 octobre.

L'an 1216, le premier jour de la deuxième lune, 19 février.

L'an 1217, le premier jour de la septième lune, 4 août.

L'an 1221, le premier jour de la cinquième lune, 23 mai.

L'an 1223, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.

### LI-TSONG.

1224. (21<sup>e</sup>. année Kio-chin, du XI<sup>e</sup>. cycle.) LI-TSONG, fils adoptif de Ning-tsong, qui l'avait désigné prince-héritier préférablement à son propre fils Tchao-hong, dans lequel il reconnaissait peu de talents pour régner, monta sur le trône avec assez d'indifférence, après avoir rendu les honneurs funéraires au cercueil de celui qui l'avait nommé. Il était auparavant prince de Yen, et se nommait Tching-tching-tchi. Son élévation fit des mécontents, à la tête desquels se mit Pan-giu, riche particulier de la ville de Hou-tcheou. Ces rebelles étant entrés dans le palais du prince Tchao-hong, le forcèrent de prendre la couleur jaune et d'accepter le titre d'empereur. Mais ce parti fut bientôt dissipé par les soins même de Tchao-hong, qui donna promptement avis à la cour de la violence qu'on lui avait faite. Cependant le ministre Soe-mi-yuen, homme timide, craignant que l'exemple de cette révolte ne l'enhardit à exciter des troubles dans l'empire, eut la cruauté de le faire étrangler secrètement.

L'an 1227, Tchinkin-han termina ses exploits militaires par la conquête du royaume de Hia, qui subsistait dans la même famille depuis Likitsien, son fondateur. Celui-ci s'étant révolté, l'an 939, contre l'empereur Tai-tsong, avait érigé ce pays, dont il était prince, en monarchie, et ses successeurs l'agrandirent considérablement. Ils durent l'indépendance, dans laquelle ils se maintinrent si long-temps, à l'attention qu'ils eurent d'agir toujours suivant les circonstances, et de se déclarer à propos pour ou contre les Song, les Leao et les Kin; ils ne faisaient point difficulté de se dire tributaires des uns ou des autres, pourvu qu'il y allât de leur intérêt. Cette politique leur réussit, et ils ne se perdirent que lorsqu'ils s'en écartèrent, en refusant de se joindre aux Kin contre les Mongous, qui détruisirent enfin leur puissance et celle des Leao. Tchinkin-han, après cette expédition, étant repassé au nord de la Chine, y mourut, le 12 de la 7<sup>e</sup>. lune (24 août), de l'an 1227, à l'âge de soixante-six ans, laissant trois fils de neuf qu'il avait eus. L'aîné de ces enfants, nommé Tschou, ou Tchouei, mort avant son père, avec la réputation d'un grand capitaine, transmit à ses trois fils les vastes états que Tchinkin-han lui avait cédés. (Voyez l'art. de GENGIS-KHAN, dans la chron. des Mongols.)

Ogotai, ou Octai, son fils, qu'il avait nommé son successeur, était alors à Ho-pou. Toudi, ou Toleï, dit aussi Tulcan, son cadet, fut déclaré régent pendant son absence, et gouverna les pays orientaux avec beaucoup de prudence et d'équité. Ogotai, étant de retour l'an 1229, Tchahataï, ou Zagataï, son frère aîné, déterminé par Toleï, fut des premiers à lui rendre hommage. Résolu d'exterminer les Kin, dont le roi Ninkiasou avait succédé à Outoubou, son père, il l'envoya contre eux, l'an 1230, Toleï, qui leur enleva plus de soixante places fortes dans le Chen-si. Antsar, son général, lui soumit, l'année suivante, non sans de longs et périlleux efforts, la ville importante de Fong-siang, dont la perte entraîna celle de plusieurs autres; ce qui engagea Ninkiasou à transporter sa cour à Cai-fong-fou, parce que le Hoang-ho et la forteresse de Tchang-kan étaient comme des remparts sur lesquels les Kin fondaient leur tranquillité. Ogotai avait alors pour ministre le sage Yelü-tchoutsai, que son père lui avait laissé. Par ses conseils, il mit de l'ordre et de l'équité dans la perception des tributs, et adopta la sage

doctrine de Tchou-koong et de Confucius, pour l'administration d'un empire. On voulut perdre ce ministre dans l'esprit de son maître, parce qu'il n'était pas favorable à l'ambition et à l'avidité des grands; mais son innocence triompha de la calomnie.

Ninkiasou ne trouva pas à Cai-fong-fou la sûreté qu'il s'était promise en y transportant sa cour. Les Mongous l'y poursuivirent, et firent sur la route plusieurs conquêtes pour y parvenir. L'an 1232, Souptat, l'un de leurs généraux, fit attaquer cette place, durant seize jours, avec une telle ardeur, qu'il perdit de part et d'autre environ un million d'hommes. Voyant qu'il ne pourrait venir à bout de la réduire, il fit dire aux assiégés qu'il était inutile de se battre, puisqu'on tenait des conférences pour la paix. Il promit de se retirer, et tint parole à la 4<sup>e</sup>. lune, étant allé camper entre le Hoang-ho et le Lo-ho. La peste, après la retraite des Mongous, se mit dans la ville, et y fit tant de ravages, qu'en cinquante jours qu'elle dura, il sortit de cette ville plus de neuf cent mille cercueils, sans compter un grand nombre de pauvres qui ne laissent pas, après leur mort, de quoi s'en procurer.

Les conférences pour la paix furent rompues par le massacre que quelques soldats des Kin firent des envoyés d'Ogotai à Cai-fong-fou, et par le refus que Ninkiasou fit de punir cette violation du droit des gens. Dans le temps qu'on recommençait les hostilités, mourut le prince Toleï, laissant huit fils, dont les quatre premiers, nommés Mengko ou Mongou, Houlaou, Coublai et Arilgou ou Artichouga, héritèrent de la valeur du leur père, et dont nous verrons les deux premiers se succéder, l'un à l'autre, dans l'empire des Mongous.

Les Mongous étant revenus devant Cai-fong-fou, le roi des Kin en partit avec sa cour le dernier jour de l'an 1232, et se retira à Koué-té-fou, où il arriva le 16 janvier suivant. Pour comble de malheur, ce prince eut le chagrin de se voir trahi par deux hommes qu'il avait jugés les plus dignes de sa confiance. Le général Tsouli, qui l'avait laissé pour la défense de Cai-fong-fou, loin de répondre à son attente, voulut profiter de l'extrémité où la ville était réduite, pour s'en rendre maître. Sur un ordre supposé de l'impératrice mère, il nomma régent de l'empire le prince Tsong-kio, et prit pour lui les emplois de premier ministre et de généralissime de l'empire. Pour étayer son autorité chancelante, il envoya sa soumission à Souptat, général des Mongous; et, l'ayant voulu trouver, il lui rendit tous les honneurs et toutes les déférences qu'un fils respectueux observe à l'égard de son père. Revenu dans Cai-fong-fou, il y comporta en tyran, s'empara de tous les bijoux de la couronne, qu'il envoya au général mongol, et enjoignit aux habitants de lui apporter tout ce qu'ils possédaient en or et en argent. Les violences qu'il employa pour faire exécuter cet ordre, coûtèrent la vie à un si grand nombre de citoyens, qu'en moins de huit jours on compta un million de cercueils qui sortirent de la ville par différentes portes. Tsouli étant ensuite sorti de la ville, les Mongous entrèrent, et firent main-basse sur toutes les richesses qu'il avait amassées. La coutume de ces barbares était de mettre à feu et à sang les villes qui leur avaient résisté. Souptat, sur les remontrances du chinois Yelü-tchou-tsaï, qu'il honora de sa confiance, écrivit à Ogotai pour être dispensé de faire ce traitement aux habitants de Cai-fong-fou. Le prince fut si frappé des raisons que le chinois avait suggérées à son général, qu'il abolit la loi inhumaine de sa nation, et défendit non-seulement de verser le sang des habitants de Cai-fong-fou, mais de ceux de toute autre ville qui tomberait en son pouvoir. On fit état de quarante cent mille familles à qui cette défense sauva la vie à Cai-fong-fou. Combien grande doit être donc la population de cette ville lorsque la cour y résidait!

Ninkiasou n'était pas mieux servi à Koué-té-fou qu'à Cai-fong-fou. Mayong et Poutcha-koanong, ses deux principaux officiers, vivaient dans une méintelligence dont le premier fut la victime, ayant été assassiné par ordre du second. Celui-ci, pour

s'assurer l'impunité, fit mettre des gardes aux portes du palais, éleva les mandarins qu'il enferma dans une espèce de prison, fit massacrer le gouverneur de la ville, et excita une sédition où périrent plus de trois mille personnes. L'infortuné souverain, dans l'impuissance de punir ces forfaits, se vit réduit à laisser sans autorité entre les mains du séculier qui les avait commis. L'abus énorme qu'il continua d'en faire épuisa enfin la patience de Ninkian-sou, qui trouva moyen de s'en débarrasser. L'an 1233, en le faisant poignarder comme il entraînait dans le palais où il était veçu pour le lever.

Cependant l'empereur Li-tsong, devenu l'allié des Mongous, avait envoyé le général Mong-kong pour se joindre à eux contre le roi des Kin. Les avantages que ce général remporta, ne laissant plus de sûreté à Ninkian-sou dans Koue-te-tou, l'obligèrent à se réfugier à Tsai-tchéou. Après y avoir vécu pendant quelques jours d'une assez grande tranquillité, il vit arriver les Mongous sous la conduite de Tatchar, fils de Porhou, l'un des quatre généraux de Tchinkian-han, qu'on nommait les intrepides. Les Song, commandés par Mong-kong, s'étant réunis aux Mongous, se rendirent maîtres des remparts de Tsai-tchéou, après un rude assaut, dans la onzième lune de l'an 1233. Le roi des Kin, voyant alors tout désespéré, résigna sa couronne, dans la première lune de l'année suivante, à Tching-liu, son parent, en présence des grands qu'il avait assemblés; après quoi il leur distribua ce qu'il avait de plus précieux en meubles et en bijoux. Un nouvel assaut, donné à la place pendant l'inauguration du nouveau prince, y ayant introduit les assaillants, Ninkian-sou se pendit dans une maison qu'il avait fait entourer de matières combustibles, avec ordre d'y mettre le feu dès qu'il aurait cessé de vivre. Dans le temps qu'on exécutait ses dernières volontés, Tching-liu fut tué dans un tumulte; et en lui finit la dynastie des Kin, après avoir duré cent dix-huit ans sous dix princes.

Le but des Song, en s'unissant aux Mongous contre les Kin, était de rentrer en possession du Ho-nan, qu'on avait promis de leur remettre après la destruction de ces derniers. Cependant lorsqu'on vint à fixer les limites respectives des deux empires, il fut déterminé que les villes de Tchou-tchéou et de Tsai-tchéou formeraient la ligne de partage; que ce qui était au sud-est de ces deux villes dans le Ho-nan appartenirait aux Song, et que la partie du nord-ouest serait aux Mongous. Li-tsong, mécontent de ce partage, se laissa engager par des mauvais conseils à le causer et à déclarer la guerre aux Mongous. Cette entreprise lui réussit mal. Au commencement de l'an 1235, la cour impériale fut obligée d'envoyer traiter d'accommodement avec les Mongous; mais depuis cette époque il n'y eut plus de paix dans les pays situés entre le Hoang-ho et le Hoheï-ho. Ogotai, ayant divisé en cinq corps d'armée ses troupes, formant en tout quinze cent mille hommes, les confia à divers généraux pour faire la guerre en même temps en différents pays. Cotoïan, son deuxième fils, fut envoyé avec six cent mille hommes contre les Song dans le pays de Chou. Témoutai et Tchong-jeou marchèrent à la tête d'une autre armée dans le pays de Han; deux autres généraux en conduisirent une troisième dans le pays de Kiang-hou. Ainsi on attaqua les Song par trois endroits. Ils se défendirent avec valeur et des succès alternatifs. Les hostilités durèrent encore lorsque la mort enleva Ogotai, vers la fin de l'an 1241, à l'âge de cinquante-trois ans. Un excès de vin, dont auquel il était sujet, altéra ses jours. On prétendit néanmoins qu'il avait été empoisonné par une de ses favorites; et le frère du Plan-Carpin, cordelier, raconte qu'après le couronnement de Koueyou ou Gaisouk, son successeur, on fit mourir cette femme après lui avoir fait son procès pour ce crime. Ogotai avait, suivait le P. de Maille, d'excellentes qualités, de la droiture, de la grandeur d'âme, beaucoup de courage. Yeliu-tchoutai, son ministre, lui avait inspiré le goût des lettres, l'amour du bon-ordre et la science du gouvernement. Il laissa de ses diverses femmes cinq fils, Halton, Koueyou, Kotouan, Kouichou et Holarchu. Chelmen ou Schi-

ramoun, son petit-fils, fut celui qu'il nomma son successeur. Cependant, au mépris de ses dernières volontés, la princesse Tourakina, l'une de ses femmes, dite aussi Naïma-tchin-ase, s'empara des rênes du gouvernement. Elle les mena l'espace de six ans, sous le titre de régente, mais avec une faiblesse qui suspendit pour quelque temps les projets ambitieux des Mongous contre les Song. A la septième lune de l'an 1246, les seigneurs mongous, les de son administration, s'assemblèrent pour donner un successeur à Ogotai, et nommèrent Koueyou, ou Gaisouk, dont le règne ne fut que d'un an et quelques mois. Ce prince, selon l'estime de Plan-Carpin, pouvait avoir quarante à quarante-cinq ans. Il était d'une taille médiocre, si grave et si sérieux dans son maintien, qu'on ne le voyait presque jamais rire. Plan-Carpin dit qu'à son inauguration il assista au moins quatre mille tant princes qu'ambassadeurs, qui apportèrent des présents et des tributs. Il fit la guerre avec peu de succès aux Toréens qui s'étaient relevés des pertes que son père leur avait fait essuyer. Il avait formé d'autres projets dont sa mort empêcha l'exécution.

Les princes et les seigneurs mongous s'étant assemblés, l'an 1251, à Carocorum, pour élire un nouveau khan, donnèrent leurs suffrages à Meng-ko, ou Mangou, fils de Toléï, dont la bravoure était connue de tous les peuples que les Mongous avaient soumis à leur empire. Chelmon, ou Schiramon, prétendit faire valoir ses droits les armes à la main. Mais Meng-ko, s'étant assuré de sa personne, fit punir de mort ses complices. Houpilai, nommé par Meng-ko, son frère, généralissime des Mongous et des troupes chinoises qui étaient au sud du Chamo, profita des lumières de Yao-tchou, seigneur chinois, qui avait été son précepteur, par rapport aux pays dont on lui avait confié le gouvernement. Plusieurs bourgs et villes du Ho-nan, du Hou-louang et du Kiang-nan, étaient sans habitants depuis que les Mongous en avaient fait la conquête. Houpilai, par les conseils de Yao-tchou, y attira des cultivateurs par les avances qu'il leur fit pour mettre les terres en valeur. Ce prince aime et respecte des Chinois par la douceur de son caractère et la sagesse de sa conduite, eut des envieux qui le rendirent suspect au grand khan, comme ayant des vues sur sa couronne. Meng-ko, naturellement ombrageux, crut à ces malignes insinuations. En conséquence il dépouilla Houpilai de son gouvernement, l'an 1257, et lui substitua son ministre Alantir, homme brusque et cruel, dont les peuples eurent beaucoup à souffrir. Heureusement pour eux Houpilai vint à bout, la même année, de débarrasser son frère, qui le rétablit, et révoqua le successeur qu'il lui avait donné.

Meng-ko, dès l'an 1253, avait envoyé son frère Houlagou dans le pays de Kichén, ou l'Irak, c'est-à-dire la Perse, où il avait conquis plus de six royaumes, dont il eut pour sa récompense le gouvernement. Meng-ko, l'an 1258, après que ses généraux lui eurent soumis le Tong-kin, déclara la guerre aux Song pour venger un de ses ambassadeurs qu'ils avaient tué, et d'autres qu'ils avaient maltraités. Ayant pénétré par des conquêtes jusqu'aux portes de Ho-tchou dans le Se-tchuen, il trouva cette place défendue par Ouang kien, officier expérimenté, qui brava tous ses efforts pendant près de six mois. Il périt, le 3 août 1259, dans un assaut qu'il donna, ou de maladie, selon les autres, à quelque distance de la ville. Il était alors dans la cinquante-dixième année de son âge et la onzième de son règne. Ce prince n'aimait ni la débauche, ni les folles dissolutions. Zèle pour le bon ordre, il fit revivre les sages règlements établis par Ogotai, et fut très-rigide à les faire observer. Il était passionné pour la chasse comme ses ancêtres, et préférait cet exercice à la mollesse et au faste des princes étrangers. L'un de ses défauts les plus remarquables était son attachement pour les devins et les diseurs de bonheur, dont on se courait toujours pleine. Il n'entreprenait jamais rien sans les avoir consultés.

Le brave Houpilai, quatrième fils de Toléï, fut celui sur le-

quel les Mongous jetèrent les yeux pour remplacer le grand khan Meng-ko. Il était alors occupé à faire la guerre contre les Song, qu'il poussa jusqu'aux bords du Kiang. Ayant contracté, après l'avoir passé, le général Kia-sse-tao de faire un traité de paix qui rendait les Song tributaires des Mongous, et haïssait au Kiang la limite des deux empires, il arriva, dans la 3<sup>e</sup> lune de l'an 1260, à Carping-fou dans la Tartarie, où tous les princes mongous devaient se rendre pour l'élection du grand khan. Il y revint en sa faveur les suffrages de tous ceux qui étaient présents, et même celui d'un député de Houlou qui faisait alors la guerre en Perse. Mais Arigh-bouga ou Alarouco, frère aîné de Houlou, ayant appris à Hien, ou Caracorum, cette élection, souffrit impatiemment la préférence qu'on avait donnée à son cadet son lui. Ayant mis dans ses intérêts Altanar et d'autres officiers généraux, il les envoya avec un corps de troupes dans le pays de Sse-tchian ou de Chin. Mais Altanar ayant été tué dans une bataille que le prince Hatan lui livra, toute son armée se dissipa, et le pays n'eut plus rien à craindre. Arigh-bouga, persistant néanmoins dans sa révolte, fut encore battu, l'an 1261, dans le pays de Simoutou, par le prince Hatan; après quoi il se retira fort avant dans le nord, où le khan ne jugea pas à propos de le poursuivre. A la fin, jugeant, par l'insuccès de ses tentatives, qu'il ne pouvait disputer l'empire des Mongous à son frère, il prit le parti d'implorer sa clémence, et vint le trouver avec les princes qui avaient suivi son parti. Il obtint grâce, mais ceux qui lui avaient conseillé sa révolte furent punis de mort.

Les Chinois, instruits de la paix honteuse que Kia-sse-tao avait faite avec les Mongous, refusèrent d'en tenir les conditions, et résolurent, malgré leur faiblesse, de continuer la guerre. L'empereur Li-tsong n'en vit pas la fin. Il mourut, l'an 1264, à la 10<sup>e</sup> lune de la 40<sup>e</sup> année de son règne, à l'âge de soixante-deux ans. Ce prince fut à peu près du caractère de « Gin-tsong, avec cette différence que dans le nombre des ministres qui rendirent le règne de ce dernier malheureux, « on en compte cependant quelques-uns qui ne furent pas sans mérite, au lieu que Li-tsong n'en eut aucun, et que Kia-sse-tao, qu'il fut à la fin obligé d'exiler, fit lui seul plus de mal aux Song que les Mongous. » (de Mailla.)

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 1227, le premier jour de la sixième lune, 15 juillet.  
L'an 1228, le premier jour de la sixième lune, 3 juillet.  
L'an 1233, le premier jour de la neuvième lune, 5 octobre.  
L'an 1237, le premier jour de la douzième lune, 19 décembre.  
L'an 1242, le premier jour de la neuvième lune, 26 septembre.  
L'an 1243, le premier jour de la troisième lune, 22 mars.  
L'an 1246, le premier jour de la première lune, 19 janvier.  
L'an 1249, le premier jour de la quatrième lune, 14 mai.  
L'an 1252, le premier jour de la deuxième lune, 11 mars.  
L'an 1253, le premier jour de la deuxième lune, 1 mars.  
L'an 1260, le premier jour de la troisième lune, 12 avril.  
L'an 1261, le premier jour de la troisième lune, et non pas de la deuxième, 1<sup>er</sup> avril.

**TOU-TSONG.**

1264. (1<sup>re</sup> année Kia-se, du LXII<sup>e</sup> cycle.) TOU-TSONG fut le nom sous lequel monta sur le trône Tchao-ki, neveu de Li-tsong, qui l'avait déclaré son héritier. Ayant rappelé de son exil Kia-sse-tao, il le rétablit dans le ministère; et ce fut une première faute qu'il fit dans le gouvernement. Il perdit peu de temps après un habile officier dans la personne de Liou tching, qui, pour quelque mécontentement, passa au service des Mongous. Celui-ci voulant faire sa cour à Houlou en excitant son ambition, lui fit entendre que la ville de Siang-yang avait autrefois fait partie de ses états, qu'il usurpait injustement par les Chinois, elle était devenue l'une de leurs plus fortes places, au point

même de donner de l'inquiétude; il ajouta que s'il pouvait se rendre maître de cette ville, il le serait bientôt de la rivière de Han, qui se jette dans le Kiang, dont l'entrée, rendue par là très-facile, lui assurerait infailliblement la conquête de toute la Chine. Houlou approuva ce dessein, et chargea Liou tching, auquel il joignit Assou, d'aller faire le siège de Siang-yang avec une armée dont il leur confia le commandement. Mais la place avait pour gouverneur Liu-ouen-hou. Défendue par cet officier, renommé par sa valeur et sa capacité, elle soutint un siège opiniâtre de cinq ans. Les Mongous assiégèrent en même temps la ville de Fan-tching, qui n'était séparée de Siang-yang que par la rivière. Ces deux places tombèrent enfin, l'an 1273, sous la puissance des Mongous; mais la conquête de la dernière fut l'effet de la désertion du gouverneur séduit par Houlou.

Le khan Meng-ko avait achevé de rendre tributaire la presqu'île de Corée (1); entreprise commencée par Tchinkis-han. Ouang-tchi, roi de ce pays, ayant été détrôné par les grands qui avaient mis à sa place Ouang tchang, son oncle, Ouang-tchen, son fils, vint porter ses plaintes de cet attentat, l'an 1269, à la cour de Houlou. Celui-ci, après avoir ajourné les deux vassaux devant lui, envoya sur les lieux une armée qui rétablit Ouang-tchi, et puni de mort les conseillers de Ouang-tchang.

L'empereur Tou-tsong, prince fort adonné aux femmes et au vin, mourut à la 7<sup>e</sup> lune de l'an 1274, à l'âge de trente-cinq ans, dans la dixième année de son règne; « indifférent « pour le bonheur de ses sujets, il déposa toute son autorité « entre les mains de Kia-sse-tao et de ses autres ministres, « qui, à l'exemple de leur maître, peu jaloux de soutenir « l'honneur de l'empire, facilitèrent la conquête des villes de « Fan-tching et de Siang-yang, en négligeant de les secourir. » (de Mailla.)

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 1265, le premier jour de la première lune, 19 janvier.  
L'an 1267, le premier jour de la cinquième lune, 25 mai.  
L'an 1268, le premier jour de la dixième lune, 6 novembre.  
L'an 1270, le premier jour de la troisième lune, et non pas de la deuxième, 23 mars.  
L'an 1272, le premier jour de la huitième lune, 25 août.

**KONG-TSONG.**

1274. (1<sup>re</sup> année Kia-se, du LXII<sup>e</sup> cycle.) KONG-TSONG est le nom sous lequel fut placé sur le trône, à l'âge de quatre ans, Tchao-hien, second fils de Tou tsong, par le ministre Kia-sse-tao, préférablement à Tchao-che, son frère aîné, en faveur duquel tous les grands penchaient unanimement. Le but du ministre était de perpétuer l'autorité qu'il avait usurpée sous le règne précédent, en mettant le sceptre entre les mains d'un enfant. Il fit en même temps déclarer l'impératrice Sse-tchi, mère du nouvel empereur, gouvernante et régente durant sa minorité. Houlou, choqué de ce que les Song ne lui avaient pas annoncé la mort du feu empereur, selon l'usage pratiqué entre les têtes couronnées, leur déclara la guerre par son manifeste où il faisait revivre tous ses anciens griefs contre cette puissance. Ayant incontinent levé une armée de deux cent mille hommes, il l'a partagea en deux corps qu'il envoya, l'un dans le pays de King-hou, sous les ordres de Peye, l'autre dans le Hohai-si, sous le commandement de cinq autres généraux.

(1) La Corée, large d'environ cent lieues, située entre la Chine et le Japon, tient par le nord au pays des Tartares Niu-tché, et à celui des Orongals par le nord-ouest. La rivière d'Yalo, à laquelle on donne trois lieues de largeur, la sépare du continent. On divise la Corée en huit provinces. Siou en est la capitale. Les Coréens sont originaires de la Chine, dont ils ont conserné la langue, les mœurs et le gouvernement. Ils s'adonnent aux sciences et entendent fort bien la marine.

aux. Ngan-le-fou, ville située au nord de Hou-kouang, sur le bord du Han-kiang, fut la première place que Feyen attaqua. Il fit en même temps divers détachements pour aller faire le siège d'autres villes des environs, dont ils se rendirent maîtres avec assez de facilité. Plusieurs des gouverneurs de ces places, après une légère défense, se donnèrent volontairement aux Mongous, sur les offres avantageuses qu'on leur fit. Kia-tai-tan, voyant que Feyen avait passé le kiang, se transporta sur les bords de ce fleuve, à la tête de cent treize mille hommes, non pour le combattre, mais pour lui-faire des propositions de paix. Feyen lui manda qu'elles étaient trop tardives, et continua ses conquêtes le long du kiang. Kia-tai-tan, ayant pris la route de Yang-tchéou, envoya de tous côtés pour rassembler les soldats dispersés; mais dégoûtés de son service, ils ne lui répondirent que par des injures. La régente, voyant ce ministre poursuivi par la haine publique, prit enfin le parti de le casser de ses emplois, et peu de temps après un mandarin délivra l'empire de cet lâche et perdit sujet; mais ceux qui le remplaçaient ne rétablirent pas les affaires. La valeur des généraux qu'ils employèrent, ne put arrêter les progrès des Mongous. La cour des Song s'étant transportée à Hang-tchéou, Feyen s'avança vers cette ville à grands pas. La régente alors lui envoya le serai de l'empire, comme un signe qu'elle se soumettait. Le général le fit porter à son maître qui résidait à Chang-tou. Atahai, son lieutenant, étant entré dans Hang-tchéou, annonça à l'empereur et à l'impératrice régente qu'il fallait se disposer à partir incontinent pour la cour de Hou-pilai. Ce jeune prince et sa mère se prosternèrent à genoux, la face tournée vers le ciel, et firent, suivant l'étiquette, les neuf battements de tête, comme si le Han eût été présent; après quoi on les fit monter sur un char, suivis de tous les princes, des grands, des ministres, des mandarins et du collège des lettres, pour les conduire à la cour du Nord. Des seigneurs chinois, zélés pour leur souverain, formèrent un parti de quarante mille hommes pour enlever l'empereur sur la route. Ayant atteint le convoi, ils se battirent contre les troupes qui l'escortaient. Mais les efforts de leur courage furent inutiles, et l'empereur, avec sa suite, fut amené devant Hou-pilai. Ce prince le reçut avec bonté, et ayant créé prince du troisième ordre, il l'envoya dans un monastère de Lama.

L'impératrice régente, avant ce desastre, avait eu la précaution d'éligner de la cour, pour les mettre en sûreté, les deux princes du sang, Y-ouang, frère de l'empereur K'ing-tsong, et Sin-ouang, en faisant partir le premier pour la capitale du Fou-kién, et le second pour Siuen-tchéou, deux villes maritimes de la même province, à la hauteur de l'île de Formose, où il leur était aisé de se réfugier en cas de nécessité. Lorsque les deux princes furent parvenus à Fou-tchéou, capitale du Fou-kién, les officiers, qui les avaient suivis en grand nombre, proclamèrent Y-ouang, empereur des Song, sous le nom de TOAN-TSONG, à la 54. lune de l'an 1276. Ce fut comme un tocin qui réveilla tous les Chinois fidèles à leur patrie, et les rassembla autour de ce prince. Les villes de Fou-kién chassèrent les Mongous qui s'en étaient emparés, et celles qui ne les avaient pas encore admis, leur fermèrent leurs portes. On vit les campagnes couvertes de partis chinois qui en venaient souvent aux mains avec ces barbares, et presque toujours avec succès. Dans le cours de ces hostilités, Toan-tsong étant tombé malade dans l'île de K'ing-tchéou, y mourut dans la 4<sup>e</sup>. lune de l'an 1278, à l'âge de onze ans.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 1275, le premier jour de la troisième lune, 25 juin.

L'an 1277, le premier jour de la quatrième lune, 28 octobre.

#### TI - PING.

1278. (15<sup>e</sup>. année Fou-ya, du LXIII<sup>e</sup>. cycle.) TI-PING, der-

nier fils de l'empereur Tou-tsong, nommé d'abord Ouei-ouang, fut élevé sur un tertre, après la mort de Toan-tsong, et salué comme empereur. S'étant réfugié avec sa flotte dans un port excellent, situé entre deux montagnes, à quatre-vingts ly au sud de Siuen-hou-tien, Tch'ang-chi-kie, son ministre, y fit construire un bois en palais et des maisons pour les gens de la suite du prince, qui avait encore avec lui plus de deux cent mille personnes. Ouen-tien-siang, son gendre, après avoir été battu par les Mongous, avait rassemblé les débris de son armée à Tchao-yang où deux officiers s'étaient venus joindre avec des troupes nombreuses. Averti que les Mongous venaient à lui avec une armée fort supérieure à la sienne, il se retira à Hailong. Cette précaution n'empêcha pas qu'il ne fût surpris par le général Tch'ang-hong-tching, qui le fit prisonnier avec presque tous ses officiers. Ayant été amené devant le vainqueur avec Lieou-tse-siou, son ami, celui-ci voulut lui sauver la vie en prenant son nom, ne doutant point qu'on ne le fit mourir sur cette simple déclaration. Mais Ouen-tien-siang lui donna le démenti. Voyant comble qu'on hurlait à petit feu Lieou-tse-siou, il demanda la mort, et ne put l'obtenir, quoiqu'il eût refusé de battre de la tête en signe de soumission. On lui rendit même la liberté, avec les effets qu'on lui avait enlevés, tant on faisait d'estime de sa générosité.

La flotte des Song étant rangée, l'an 1279, à l'ouest de l'île de Yai, fut attaquée par celle des Mongous, commandée par Tch'ang-hong-fan. Un incident ayant rendu celle-ci pleinement victorieuse, Lieou-siou-fou, l'un des officiers généraux de l'autre, dans son désespoir, commença par faire jeter à la mer sa femme et ses enfants, puis, ayant pris le jeune empereur sur ses épaules, il s'y précipita avec lui, pour le soustraire à la honte de l' esclavage. Telle fut la fin de la dynastie des Song, qui avait occupé le trône trois cent vingt ans.

#### HOUPILAI-HAN, ou CHITSOU.

1280. (17<sup>e</sup>. année K'ing-chin, du LXIII<sup>e</sup>. cycle.) HOUPILAI, depuis long-temps maître de la Chine septentrionale, réunit cet empire tout entier dans sa main par la mort de Ti-ping. Il prit alors le nom de CHITSOU; mais l'histoire le désigne plus communément sous son premier nom, même depuis qu'il fut parvenu à l'empire. Cependant, malgré l'extinction de la dynastie impériale des Song, il s'élevait encore des mécontents, qui, sous prétexte de soutenir des princes qui n'étaient plus, travaillaient à satisfaire leur propre ambition, en soulevant les peuples. Celui qui se montra le plus redoutable, fut Tch'ing-koué-long, qui, ayant débauché quelques dizaines de mille hommes dans le Fou-kién, s'empara de la forteresse de Kao-ngan-tchéou. Il fut battu par Ouen-tchéou, avec perte de son armée. Mais il eut le bonheur de s'échapper et ne reparut plus.

Houpilai perdit, l'an 1281, à la 2<sup>e</sup>. lune, l'impératrice HON-KILACHI, son épouse, princesse d'une des plus belles qualités de cœur et d'esprit. Les trésors des Song ayant été transportés à la cour des Mongous, Houpilai l'avait invitée à les venir voir, mais elle ne fit que jeter dessus un coup-d'œil, et se retira. L'empereur la suivit, et demanda ce qu'elle désirait de ces trésors. « Les Song, lui dit-elle, les ont amassés pour leurs descendants, et ils ne sont à nous, que parce que ces descendants n'ont su les défendre; comment oserais-je en prendre la moindre chose? » Lorsque l'impératrice régente des Song arriva dans le nord, elle se sentit incommode par le changement de climat. Honkilachi pressa son époux de la renvoyer dans les provinces du sud. Mais ce pouvait obtenir cette grâce, elle employa tous ses soins pour rétablir sa santé et lui rendre sa captivité moins dure.

Depuis long-temps Houpilai méditait la conquête du Japon. L'an 1281, suivant le père de Mailla, ou 1283, selon Kœmpfer, il envoya une flotte de quatre mille voiles et de deux cent quarante mille hommes dans ce royaume. Mais cette expédi-



tion ne réussit pas. La flotte à la hauteur de l'île de Ping-hou, fut battue par une violente tempête qui en submergea la plus grande partie. Les soldats qui purent échapper au naufrage, se sauvèrent dans l'île où les Japonais les massacrèrent à la réserve de trois qu'ils renvoyèrent en Chine.

Le royaume de Tchen-tching formant la partie maritime du Tonquin, s'était reconnu tributaire de Houipilai dès qu'il eut achevé la conquête de la Chine. Mais les Mongous y ayant érigé un tribunal pour la perception des tributs, le prince-héritier de ce pays prit les armes pour s'y opposer; et s'étant retranché dans une ville située sur un rocher, il obligea le général Sotou, qui était venu l'assiéger, de se retirer après avoir vainement livré plusieurs assauts. Houipilai, informé à Chang-tou en Tartarie, que ces troupes n'avaient pu réduire l'héritier de Tchen-tching, fit partir Tohoan, son fils, accompagné du général Liheng, avec une armée, pour faire rentrer les peuples de ce pays sous le joug qu'ils avaient secoué. Mais Tohoan ayant fait demander au roi de Ngan-nan, contre qui il comprenait le Tonquin et la Cochinchine, le passage sur ses terres, ce prince le refusa et se mit en devoir de l'empêcher. Tohoan battit les troupes qu'on lui opposa. Mais les maladies s'étant mises dans l'armée des Mongous, ils furent contraints de revenir sur leurs pas, continuellement harcelés par les Ngan-nan dans leur retraite. Le général Liheng, blessé d'une flèche empoisonnée, mourut sur la route.

Ce revers ne fit pas oublier à Houipilai l'affront qu'il avait reçu des Japonais à l'île de Ping-hou, et sans cesse il pensait à en tirer une vengeance éclatante. Les préparatifs qu'il fit pour cette nouvelle expédition interrompirent le commerce, occasionnèrent plusieurs révoltes, qu'il vint à bout de réprimer. La mort de Tchoukin, son fils aîné, qu'il avait nommé prince-héritier, étant arrivée dans ces entrefaites, le plongea dans un deuil, que tous les ordres de l'état partageaient avec lui. Les grands saisirent cette occasion pour lui remonter le danger de l'entreprise qu'il projetait, et ils le firent effrayer. Dès lors il n'y pensa plus. Mais, l'an 1287, il reprit la guerre contre le Ngan-nan. Tohoan, son fils, le fit d'abord brutalement vainqueur en plusieurs rencontres, il obligea à la fin le roi de Ngan-nan à se soumettre par la mer. Il aurait dû s'en tenir là, et prévenir, par son retour, l'incommodité des chaleurs du climat, auxquelles les Mongous n'étaient point habitués. En s'obstinant à y rester, il eut le chagrin de voir son armée dépérir par les maladies qu'elle y causait. Le roi de Ngan-nan, instruit de ce désastre, reparut, et remporta sur les Mongous une grande victoire, qui le remit en possession de ses états. Il continua néanmoins de se regarder comme vassal de l'empereur, et en signe de dépendance, il lui envoya une statue massive d'or.

En 1299, Houipilai fit ouvrir un grand canal, qui commençait; suivant le père Martini, au nord de la ville de Sotouen, sur les bords du Hoang-ho, allait à Tai-ning, de-là à Lit-sing, où il se déchargeait dans la rivière de Ouéi. Ce canal, long de deux cent cinquante ly, subsiste encore, et le père Martini dit en avoir admiré vingt semblables, d'une grande beauté (1).

(1) De la jonction de plusieurs de ces canaux par le moyen des lacs et des rivières on les uns commencent à des autres aboutissent, ont formé le grand canal appelé *pan-tsang*, ou canal, dont le cours ouvre une communication facile d'une extrémité de la Chine à l'autre, de manière qu'on peut voyager très-commodément, et transporter avec facilité toutes sortes de marchandises depuis Pé-king jusqu'à Canton. C'est à-dire dans l'espace de six cents lieues et plus, quoique le canal royal proprement dit n'en ait que trois cents. On prétend que dans une si grande étendue de pays la terre n'est trouvée si stérile et le terrain si uni, qu'il n'y a en si montagnes à aplanir, ni rochers à couper. Les Chinois ignorent l'art de nos écluses. Ils y suppléent par une invention assez grossière, mais qui ne laisse pas d'avoir son utilité. Pour favoriser la jonction de deux voyages dont le niveau est quelquefois inégal, de douze à quinze pieds, ils élèvent entre l'un et l'autre canal un massif

de pierre, consistant en deux glècis ou plans inclinés. Lorsqu'on veut faire monter ou descendre un bateau, on le guide par le moyen d'un cabestan sur une pointe de ce double glècis, d'où on le laisse glisser dans le canal de la même manière qu'on lance un vaisseau dans la mer. On a soin de mouiller auparavant le glècis. D'ailleurs on se fait faire un tel saut qu'à des bateaux légers.

Peyen, ayant été deservi auprès de l'empereur par ses services, fut rappelé de Tartarie par ce monarque qui fit partir Timour, son petit-fils, avec Yu-si-timour, pour le remplacer. Mais, à leur arrivée, Peyen rechassa dans les montagnes Haïtou qui avait reparu, après quoi il remit le commandement au jeune prince, qui le carressa beaucoup et lui fit de riches présents.

Le premier jour de l'an 1293, Houipilai tomba malade, et mourut quatre jours après, dans la quatre-vingtième année de son âge et la trente-cinquième de son règne. « Houipilai, » dit le père de Mailla, doit être considéré comme un des plus » grands princes qui ait existé, et dont les succès aient été plus » constants. Il les dut au talent qu'il avait de connaître ses » officiers et de les commander. Il porta ses armes dans les » contrées les plus éloignées, et rendit son nom si formidable, » que plusieurs peuples vinrent d'eux-mêmes se soumettre à » son empire; aussi n'y en a-t-il jamais eu d'une si vaste étendue. » Cet empire, selon la remarque de M. Deshautesayes, comprenait la Chine, la Tartarie chinoise, le Tibet, le Tong-king, la Cochinchine; plusieurs autres royaumes à l'occident et au midi de la Chine, ainsi que le Leao-tong et la Corée au nord, lui payaient tribut. Outre cela, tous les princes mogols qui régnaient en Perse, dans le Turkestan, dans la grande et petite Tartarie, depuis le Nièper jusqu'au détroit d'Anian, et depuis les Indes jusqu'à la mer glaciale, étaient ses vassaux et lui payaient tribut comme à leur seigneur suzerain, en qualité d'empereur des Mogols et de possesseur du trône d'Oloughiour. « Houipilai, ajoute-t-il, est loué d'avoir été fort modéré dans ses passions, d'avoir aimé et gratifié les gens de lettres de toutes les nations et de toutes les sectes, à qui il accorda plusieurs privilèges et qu'il exempta de tributs et de subsides... Ce prince rougit de la barbarie des Mongous, et adopta les mœurs des Chinois, dont il étudia les livres et de qui il apprit le grand art de gouverner. Il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à la gloire de son empire, au bonheur de ses peuples et à rendre son nom immortel. Les canaux qu'il fit creuser de toutes parts dans la Chine, pour la jonction des rivières et le transport des marchandises; les académies et les collèges qu'il fonda en grand nombre; les soins qu'il donna aux progrès de l'agriculture, de l'astronomie et des mathématiques; les grands hommes en tout genre qu'il attira à sa cour, et la multitude des livres étrangers qu'il fit traduire en mongou, les manufactures qu'il encouragea, les ports qu'il ouvrit aux étrangers et la liberté du trafic qu'il leur accorda; les vaisseaux qu'il fit construire pour faire fleurir le commerce, enfin le code des lois qu'il fit publier: telles ont été les occupations de ce prince, malgré la multitude de ses conquêtes et des guerres qu'il eut à soutenir en Tartarie contre des princes de son sang. Ces occupations et les qualités particulières qui distinguaient Houipilai, font oublier les reproches qu'on lui a faits d'avoir été trop attaché à l'argent, aux femmes et aux

de pierre, consistant en deux glècis ou plans inclinés. Lorsqu'on veut faire monter ou descendre un bateau, on le guide par le moyen d'un cabestan sur une pointe de ce double glècis, d'où on le laisse glisser dans le canal de la même manière qu'on lance un vaisseau dans la mer. On a soin de mouiller auparavant le glècis. D'ailleurs on se fait faire un tel saut qu'à des bateaux légers.

bonnes, et le font placer à juste titre au nombre des plus grands monarques de la Chine.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 1282, le premier jour de la septième lune, 5 août.  
L'an 1287, le premier jour de la dixième lune, 7 novembre.  
L'an 1289, le premier jour de la troisième lune, 23 mars.  
L'an 1290, le premier jour de la huitième lune, 5 septembre.  
L'an 1292, le premier jour de la première lune, 21 janvier.

**TIMOUR-HAN, ou TCHING-TSONG.**

1294. (31<sup>e</sup> année Kia-su, du LXII<sup>e</sup> cycle.) TIMOUR, fils de Tchinkin et petit-fils de Houpilai, était, à la mort de son aïeul, en Tartarie occupé à réduire des hordes rebelles. Peyen, que le feu empereur avait fait son premier ministre, lui ayant mandé que ce prince l'avait déclaré son héritier, convoqua une grande assemblée des princes du sang et des autres seigneurs mongols, pour y faire confirmer ce choix en présence de Timour lui-même. Ceux qui formaient des prétentions au trône n'étaient pas disposés à seconder les vues du ministre, et trois mois se passèrent en contestations sans qu'un pût rien conclure. Peyen, appuyé de Yesoun-témour, mit fin à ces querelles en déclarant, d'un ton menaçant et le sabre à la main, que les dernières volontés du feu empereur sur son successeur étant connues, elles devaient s'exécuter. L'action de Peyen fit trembler les princes, et aussitôt Canassa se mit à genoux devant Timour, son frère cadet; et les autres princes ayant suivi cet exemple, Timour fut proclamé empereur d'une voix unanime: c'est ce prince qui est connu sous le nom de TCHING-TSONG. Ceci arriva dans la 4<sup>e</sup> lune de l'an 1294. Le nouvel empereur, au lieu de se transporter à Yen-king, siège de son empire, alla faire la visite de Sampaoua. Mais sur les représentations de ses conseillers, il revint bientôt dans cette capitale. A la 12<sup>e</sup> lune de la même année, mourut Peyen, général et ministre, après avoir parfaitement rempli ces deux emplois. On le compte parmi les grands hommes de la Chine. Le prince Haïtoun persévérait toujours dans sa révolte. L'empereur apprenant qu'il s'était emparé de la ville de Palia (Paris), fit marcher contre lui, l'an 1297, le général Tchoangour, qui remporta deux victoires complètes sur deux de ses généraux, et l'obligea d'abandonner sa conquête. Mais Haïtoun s'étant joint ensuite à d'autres princes rebelles de Tartarie, il entra, l'an 1301, sur les terres de la Chine avec une armée formidable. Il y eut encore en tête le général Tchoangour, qui, après une bataille sanglante, le contraignit d'aller chercher une retraite dans les montagnes, où peu de temps après il mourut de chagrin. Les armes de l'empereur ne prospéraient pas également dans le royaume de Papoufou, pays situé au sud-ouest de la Chine, où de mauvais conseils et le désir de rendre son nom célèbre l'avaient engagé à porter la guerre. Il eut lieu de se repentir de cette expédition dont il avait chargé son général Lieouchin, Songloungui, qui se mit à la tête des barbares, remporta plusieurs avantages considérables sur les Impériaux; et Lieouchin était près de tomber avec toute son armée entre les mains de l'ennemi sans le secours que Yesoun-tai lui amena. Celui-ci, ayant pénétré par divers chemins dans le pays des rebelles, parvint à les faire rentrer dans le devoir.

L'empereur, étant tombé malade à la 12<sup>e</sup> lune de l'an 1306, mourut le 8 de la 1<sup>re</sup> lune de l'année suivante, âgé seulement de quarante-deux ans, dans la treizième année de son règne. Ce prince était digne du trône qu'il occupait. « Il eut la gloire, » dit le P. de Mailla, de voir toute la Tartarie réunie à son empire. « Sa dévotion, sa droiture et sa libéralité, le rendirent » cher à ses peuples, convaincus qu'il ne travaillait qu'à leur » bonheur. » N'ayant point laissé de postérité légitime ni nommé de prince héritier, le droit de lui succéder appartenait à

ses deux neveux, Haïchao et Ai-yuli-paligata, fils de son frère Talamapala, mort avant lui. Le premier était en Tartarie, à la tête d'une grande armée, chéri et estimé des princes de sa famille. Mais l'impératrice veuve, qui ne l'aimait pas, voulait faire tomber la couronne à Hunania, prince de Ngan-si, fils naturel de son époux. Ses mesures étaient si bien concertées, qu'elles eussent réussi sans l'opposition du ministre Halahsaou. Celui-ci ayant mandé au prince Haïchao et à son frère, de venir incessamment à Tatou (Pékin), où l'élection devait se faire, déterminé le second, qui arriva le premier, à céder le trône qui lui fut offert à son aîné qui était encore en route. Cette voix entraîna celles de toute l'assemblée.

*Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

- L'an 1294, le premier jour de la sixième lune, 25 juin.  
L'an 1297, le premier jour de la quatrième lune, 25 avril.  
L'an 1300, le premier jour de la deuxième lune, 21 février.  
L'an 1303, le premier jour de la cinquième lune, et non pas de la dixième, 25 juin.  
L'an 1304, le premier jour de la cinquième lune, 4 juin.

**HAICHAN, ou OUTSONG.**

1307. (44<sup>e</sup> année Ting-ouy, du LXII<sup>e</sup> cycle.) HAÏCHAN, à la nouvelle de son élection, se rendit à Tatou pour la cérémonie de son couronnement. Il prit alors le nom de OUTSONG, et donna le titre d'impératrice à sa mère. Ses premiers soins furent ensuite d'honorer ses ancêtres dans le palais construit exprès pour y placer leurs tablettes. Il reconnut la générosité de son frère envers lui, en le déclarant son successeur le premier jour de la sixième lune, préférablement à son propre fils. A la septième lune, il déclara de nouveaux honneurs à Confucius, alléguant pour motif que sans les soins que ce philosophe a pris de faire connaître les anciens sages, ils seraient demeurés dans l'oubli, et que les grands hommes, qui ont paru depuis, auraient été privés de si beaux modèles à imiter.

Haïchan n'était point exempt de défauts. Ses amis se plaignaient qu'il était trop adonné au vin et aux femmes. Un mandarin lui ayant représenté qu'il ruinait par là son tempérament, il reçut docilement ses remontrances, et le traita honorablement. On lui reprochait aussi son trop grand attachement aux lamas; et à l'occasion de cette faiblesse, un des historiens a remarqué que la dynastie des Han occidentaux ayant été renversée par les parents des reines, celle des Han orientaux par les eunuques, celle des Tang par les grands mandarins, celle des Song par de perfides ministres, celle des Mongols le fut par les lamas. Haïchan pensa lui-même devenir la victime de son dévouement aveugle pour ces hypocrites. L'an 1310, Kokatchu, fils du prince Toula, que l'empereur avait condamné à mort l'année précédente pour cause de révolte, voulut venger la mort de son père par un semblable crime, se fit un parti considérable dans lequel entrèrent les lamas d'occident au nombre de vingt-quatre. Le complot était découvert, les lamas furent condamnés à mort, et Kokatchu envoyé en exil. Mais l'empereur enveloppa dans la condamnation des premiers, Tching Arslan, capitaine de ses gardes, sur de pareilles accusations dont la vérité fut démontrée. Haïchan ne survécut guère à ces exécutions, étant mort sur la fin de la première lune de l'an 1311. Il ne régna donc qu'environ quatre ans. « Mais, suivant l'usage » assez constamment suivi d'attribuer à un empereur défunt » l'année entière dans laquelle il meurt, l'année 1311 est censée appartenir en entier à son règne. » (M. Deshautesoyes.) Il laissa deux fils, Huchila et Tou-témour, ou Daoutmour, qu'il avait eus des deux reines; sur l'impératrice TCHINGKO, son épouse, ne lui donna point d'enfants. Ces deux princes parvinrent successivement au trône sous les noms de Ming-tsang et d'Ouen-tsang, après la mort de Yéou-témour. Le penchant excessif de Haïchan pour les plaisirs l'avait détruit sur la con-

duite de ses ministres, dont plusieurs abusèrent de leur pouvoir et commirent des injustices pour s'enrichir.

#### AI-YULI-PALIPATA, ou GIN-TSONG.

1311. (48<sup>e</sup> année *Sin-hoy*, du LXII<sup>e</sup> cycle.) AI-YULI-PALIPATA avait succédé, par le choix des grands, à l'empereur Haïchan, son frère, commença par faire justice des ministres qui avaient malversé sous le dernier règne, en les cassant de leurs emplois, pour leur en substituer d'autres plus capables et mieux intentionnés. A son inauguration, qui se fit le 18 de la 3<sup>e</sup> lune, il prit le nom de GIN-TSONG. Ce prince, d'un naturel doux et bienfaisant, avait l'esprit droit et solide; ennemi du faste et du luxe, il était modeste dans ses habits, affable, particulièrement à l'égard des personnes de mérite, et ne souffrait pas que ses courtisans se prévalussent de l'honneur qu'ils avaient d'approcher de sa personne pour enfreindre les lois. Il accorda sa protection aux sciences, et rétablit l'examen des gens de lettres sur le même pied où il était sous la dynastie des Song. Il s'appliqua beaucoup à la lecture, et acquit une grande connaissance de l'histoire, surtout de celle des Mongous. Livre uniquement aux affaires, il marqua beaucoup d'éloignement pour la chasse, la promenade et les plaisirs. La paix dont jouit son empire ne fut point capable de l'endormir, ni de le distraire de ses occupations utiles. Des marchands malintentionnés ayant apporté, l'an 1313, des bijoux à la cour, il dit aux grands ce que quelques-uns de ses prédécesseurs avaient répondu en pareille conjoncture, que les seuls bijoux dignes de son estime étaient les hommes de mérite qui pouvaient l'aider dans le gouvernement. Depuis que les Mongous étaient maîtres de l'empire, on n'admettait que rarement des Chinois dans les tribunaux. GIN-TSONG, pour tenir la balance égale entre les deux nations, voulut qu'il y eût un pareil nombre dans chaque tribunal, et doubla pour cela les offices. Il n'y avait plus, jusqu'à lui, de distinction extérieure entre les différents états. Les mandarins et le peuple, les gens de lettres et ceux qui ne l'étaient pas, les maîtres et les esclaves, étaient confondus. L'empereur remédia à cet abus, et fixa l'habit que chacun porterait à l'avenir : mandarins, lettrés, soldats, peuple et esclaves, tout fut obligé de se conformer à ce nouveau règlement. Le prince Hochila, fils de l'empereur Haïchan, parvenu à un âge mûr, paraissait fort mécontent de ce que son oncle avait nommé prince-héritier Choutépala, son fils, contre la condition qu'on lui avait imposée à son avènement à la couronne, de le faire passer après lui sur la tête d'un de ses vœux. L'empereur, commençant à se défier de ce prince, le nomma gouverneur de l'Yun-nan, et l'envoya résider en cette province, la plus éloignée de la cour, pour lui ôter ensuite toute espérance de lui succéder.

Malgré son zèle pour le bien public et son attention à le procurer, GIN-TSONG avait pour premier ministre un tyran, nommé Tiémoutier, qui ne s'étudiait qu'à exercer mille cruautés sur le peuple. Les créatures de cette âme noire se permettaient, à l'abri de son autorité, les plus grands désordres et les injustices les plus criantes. Les censeurs de l'empire et les mandarins les plus respectables, ayant présenté des mémoires à l'empereur contre la conduite atroce de ce ministre, il consentit à lui donner des juges. Mais l'impératrice mère, après de laquelle il avait trouvé un asile, refusait de le livrer et s'opposait à sa condamnation. Le chagrin que causa cette contradiction au monarque, lui occasionna une maladie qui le conduisit au tombeau le 11 de la 25<sup>e</sup> lune de l'an 1320, à l'âge de trente-trois ans. De l'impératrice ANOGRILLI, sa femme, princesse de Hong-chila, il laissa, outre le prince-héritier, un autre fils nommé Outou ssé-pouhoa. L'impératrice, après la mort de son époux, s'empara du gouvernement jusqu'au couronnement du prince-héritier, qui n'était occupé qu'à verser des larmes sur le cercueil de son père. Tiémoutier, conservé dans son poste par cette princesse, profita de l'obscurité pour se venger de ses

accusateurs, dont il fit mourir un grand nombre sous divers prétextes.

#### Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 1312, le premier jour de la sixième lune, 5 juillet.  
L'an 1315, le premier jour de la quatrième lune, 4 mai.  
L'an 1319, le premier jour de la deuxième lune, 21 février.  
L'an 1320, le premier jour de la première lune, 10 février.

#### CHOUTÉPALA, ou YNG-TSONG.

1320. (57<sup>e</sup> année *Keng chin*, du LXII<sup>e</sup> cycle.) CHOUTÉPALA, fils aîné de AI-YULI-PALIPATA, s'étant fait couronner à la troisième lune de l'an 1320, prit à cette cérémonie le nom de YNG-TSONG. Le respect qu'il avait pour sa mère ne lui permit pas de destituer le ministre Tiémoutier, à qui elle continuait toujours sa protection. Mais il lui refusa sa confiance, dont il honora Peï-tchou, qu'il lui avait donné pour collègue. Celui-ci descendant du fameux Mouhohi, qui avait si puissamment secondé Tchinkis-han lors de la fondation de l'empire des Mongous, était rempli de fermeté, zèle pour les intérêts de son maître, instruit, modeste et irréprochable dans ses mœurs. Tiémoutier, pendant une absence de Peï-tchou, s'étant présenté aux portes du palais, dans le dessein de le supplanter, l'empereur lui en fit interdire l'entrée. Coufus de cet affront, il vint chez lui presque sans vie. S'étant mis au lit, il n'en releva pas, et mourut dans la 8<sup>e</sup> lune de l'an 1322. L'impératrice-mère le suivit de très-près au tombeau. L'empereur libre, après la mort de sa mère, de rechercher les complices des violences de Tiémoutier, chargea Peï-tchou de cette commission. Les plus coupables désespèrent de pouvoir échapper au châtiment qu'ils méritaient, complétèrent de s'affranchir de cette crainte en assassinant l'empereur et son ministre, et on élevant sur le trône Yesun-témour, petit-fils de l'empereur Houpi-lai. Yesun-témour, loin d'approuver ce dessein, en avertit l'empereur. Mais la vigilance de ce monarque ne put le soustraire au sort qui lui était préparé. S'étant mis en route pour retourner de Chang-tou à la cour, il fut poignardé à Nanpo, dans son lit, par Tiché, fils adoptif de Tiémoutier, escorté d'une troupe de soldats, l'an 1325. Il n'avait encore que vingt et un ans, et ne laissa point d'enfants de SOUTOPOLO, son épouse, fille de l'empereur Tchong-tsong ou Témour. Il fut sincèrement regretté de ses peuples, parce qu'il s'occupait de leur bonheur. Le fidèle Peï-tchou fut massacré en même-temps que son maître.

#### Eclipses du soleil arrivées sous ce règne.

L'an 1321, le premier jour de la sixième lune, 26 juin.  
L'an 1322, le premier jour de la onzième lune, 9 décembre.

#### YESUN-TÉMOUR, ou TAI-TING.

1323. (60<sup>e</sup> année *Quy-hoy*, du LXII<sup>e</sup> cycle.) YESUN-TÉMOUR, reçu en Tartarie les marques de la dignité impériale, que lui apportèrent deux princes mongous après l'assassinat de Choutépala. Personne ne s'étant présenté pour lui disputer le trône, il en prit tranquillement possession sur les bords de la rivière de Lang-ku, où il avait son camp. La lenteur et la mollesse avec laquelle il pourvut d'abord les assassins de son prédécesseur et leurs complices, jeta quelques nuages sur son innocence à l'égard de ce crime. Mais on lui rendit justice ensuite, lorsqu'on le vit agir contre ces scélérats. Son règne ne fut remarquable que par des famines que l'intempérie de l'air occasionna. On lui doit néanmoins la justice de dire qu'il ne fut pas insensible aux maux de ses peuples. Il y aurait plus efficacement pourvu, s'il avait eu l'esprit plus fécond en ressources. Mais on convient qu'il eût été mieux à la tête d'une armée que sur le trône. Il mourut à la 7<sup>e</sup> lune de l'an 1328, dans la trentième année de son âge, à Chang-tou en Tartarie, où il avait

de passer les chaleurs de l'été, suivant la coutume de ses prédécesseurs. De PAOCHUAN, princesse de Hongkila, sa femme, qui jouissait du titre et des honneurs d'impératrice, il laissa quatre fils, dont l'aîné, ASOUKÉPA, avait été nommé quelques années auparavant, prince-heritier. Mais Yen-témour reclama le trône en faveur des deux fils de l'empereur Haïchou, Houchila et Tou-témour, qui tous deux étaient éloignés. Ayant mandé à Tou-témour, qui était le plus voisin, de venir incessamment se mettre à la tête d'un parti considérable qu'il lui avait fait, il l'indiqua, en l'attendant, une assemblée de tous les mandarins de Pe-king ou Tateu, dans laquelle il fit conclure à rétablir le fils d'Haïchou dans les droits dont on les avait injustement dépossédés. Cependant l'impératrice avait fait déclarer empereur ASOUKÉPA à Chang-tou. Mais cette démarche fut inutile. Tou-témour étant arrivé du Hou-kouang à Pe-king ou Tateu, y fut reçu avec applaudissement, et donna ses soins aux affaires du gouvernement. Mais il déclara en même-temps que le trône appartenait à Houchila, son aîné, et qu'à son retour il comptait l'en mettre en possession. Yen-témour lui remontra que dans les conjonctures présentes cette modulation était hors de saison, et que le bien public exigeait qu'il se fit proclamer. Il se rendit alors, mais en protestant qu'il n'acceptait le trône que pour l'assurer à son frère. Ce fut dans cette disposition qu'il se fit couronner. Il y eut dès ce moment une guerre ouverte entre les deux partis. Celui de Tou-témour prévalut, et le prince ASOUKÉPA fut tué; l'on ne sait en quelle occasion ni en quel lieu. Sa mère, à la prise de Chang-tou, dont Yuëou se rendit maître, étant tombée entre les mains de ce général, fut conduite prisonnière à la cour avec plusieurs de ses plus illustres partisans. Tou-témour cependant souffrait avec impatience les retards de son frère. Ayant enfin appris qu'il était arrivé à Honning, il chargea Yen-témour de lui porter le sceau de l'empire avec les habits et les ornements impériaux.

L'an 1327, le premier jour de la neuvième lune, 16 septembre, arriva une éclipse de soleil.

#### HOUCHILA, ou MING-TSONG.

1329. (6<sup>e</sup>. année *Ki-se*, du LXIII<sup>e</sup>. cycle.) HOUCHILA ayant dirigé sa route vers Chang-tou, son frère s'avance à sa rencontre jusqu'à Tchouhouchou où ils se virent le 6 de la 8<sup>e</sup>. lune de l'an 1329. Le soir même, dans un grand repas que Houchila donna aux princes et aux grands de la cour, il fut saisi d'une attaque violente d'apoplexie, qui l'emporta subitement dans la trentième année de son âge. Le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné, et le soupçon tomba sur Yen-témour qui s'était plaint hautement du peu de considération que les grands lui avaient marqué lorsqu'il était venu apporter le sceau de l'empire. Mais ces conjectures ne purent être vérifiées. Houchila avait eu pour première femme MAILAÏT, après la mort de laquelle il épousa PAOCHUA qu'il déclara impératrice. Celle-ci lui donna deux fils, Tchoan et Ilintchépan.

L'an 1329, le premier jour de la septième lune, 27 juillet, arriva une éclipse de soleil.

#### TOU-TÉMOUR, ou OÜEN-TSONG.

1329. (6<sup>e</sup>. année *Ki-se*, du LXIII<sup>e</sup>. cycle.) TOU-TÉMOUR, après l'inhumation de son frère, qui se fit à Chang-tou le 15 de la 8<sup>e</sup>. lune, prit de nouveau possession de l'empire sous le nom de OÜEN-TSONG. Il était à peine sur le trône qu'il ordonna de faire une collection des coutumes de la dynastie des Mongous. Peu de temps après il supprima tous les ministres d'état, et ne conserva que Yen-témour. Une distinction si honorable pour celui-ci excita la jalousie des grands, et les piqua d'autant plus vivement contre lui, qu'il traitait tout le monde avec une hauteur révoltante. Plusieurs seigneurs s'étant réunis pour le perdre, il fut informé du complot, et, les ayant fait

arrêter, il les livra à la justice qui, par complaisance, non-seulement confisqua leurs biens, mais les condamna à mort par une sentence que l'empereur eut la faiblesse de confirmer. Zélé pour la sorte de Foe ou des Ho-chang, ce prince employa pour rebâtir leurs temples des sommes immenses qui épuisèrent ses sujets.

A la Chine, le soin de transmettre à la postérité les événements de chaque règne n'était point abandonné à toute sorte d'écritains; mais de temps immémorial il avait un tribunal des historiens dont tous les membres étaient chargés de consigner le jugement qu'ils portaient de la vie et des actions de l'empereur régnant dans des mémoires qui ne doivent s'ouvrir qu'après l'extinction de sa dynastie. Tou-témour s'étant rendu, l'an 1331, dans la 8<sup>e</sup>. lune, à ce tribunal, témoigna le désir qu'il avait de savoir ce qu'on avait écrit sur sa personne. La crainte ferma la bouche aux principaux officiers. Mais un subalterne osa représenter à l'empereur qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait violé le dépôt des mémoires de sa dynastie, et qu'il espérait que sa majesté ne serait pas la première à enfreindre la loi qui défendait d'y toucher. L'empereur n'insista pas, et loua la fermeté de cet officier et son exactitude à remplir son devoir. Il se mettait néanmoins lui-même peu en peine de mériter les suffrages du public, livré, comme il était, au plaisir et donnant toute sa confiance à Yen-témour qui n'était occupé qu'à flatter ses goûts. Il fut en conséquence peu regretté, lorsqu'à la 8<sup>e</sup>. lune de l'an 1332, une courte maladie l'enleva de ce monde à l'âge de vingt-neuf ans, dans la quatrième année de son règne. Il avait épousé, avant de parvenir au trône, POUTACHIEL, qu'il nomma impératrice. Cette princesse, dès la première année du règne de son époux, fut privée par jalousie l'impératrice, veuve de Houchila, et reléguée Tchoan, son fils aîné, dans une île de la Corée.

L'an 1331, le premier jour de la onzième lune, 30 novembre, arriva une éclipse de soleil.

#### ILINTCHÉPAN, ou NING-TSONG.

1332. (9<sup>e</sup>. année *Gin-chin*, du LXIII<sup>e</sup>. cycle.) ILINTCHÉPAN, 2<sup>e</sup>. fils de l'empereur Houchila, ou Ning-tsong, jeune prince que Tou-témour son oncle, avait toujours considéré comme devant être son héritier, lui succéda effectivement à l'âge de sept ans par le crédit de l'impératrice Poutachiel, et contre le gré du premier ministre Yen-témour. Mais peu de jours après son inauguration il tomba malade, et étant décadé à la 11<sup>e</sup>. lune de l'an 1332, il derangea par-là toutes les mesures de l'impératrice. Sa mort fut de près suivie de celle de Yen-témour, que l'excès de ses débauches avait avancé.

#### TOHOAN-TÉMOUR, ou CHUN-TI.

1332. (9<sup>e</sup>. année *Gin-chin*, du LXIII<sup>e</sup>. cycle.) TOHOAN-TÉMOUR, fils aîné de Houchila, ayant été rappelé par l'impératrice Poutachiel, de l'une des îles de la Corée, où elle l'avait fait reléguer, fut proclamé empereur, sous le nom de Chun-ti, à l'âge de treize ans, dans la 6<sup>e</sup>. lune de l'an 1332, après avoir promis à cette princesse, que le trône, après lui, passerait au prince Yentikéouss, son neveu, fils de l'empereur Tou-témour. La hauteur avec laquelle Peyen, son premier ministre, fils du fameux général de ce nom, traitait ses égaux, et plus encore ses inférieurs, irrita l'ambition, son collègue, et fut la cause d'une guerre civile où ce dernier périt, l'an 1335, avec l'impératrice PEYAOU qui le protégeait. L'audace de Peyen le rendant de jour en jour plus insupportable, ses propres parents se crurent obligés de faire ouvrir les yeux à l'empereur sur sa conduite. Tohoan-témour, apprenant qu'il empiétait sur son autorité jusqu'à faire mourir, à son insu, les personnes qui avaient le malheur de lui déplaire, le relégua à Nan-gian-tchéou sans vouloir l'admettre en sa présence avant qu'il partît.

Peyen en conçut tant de chagrin qu'il tomba malade en route et mourut à Long-hing-y dans la province de Kiang-si. La disgrâce de ce ministre, mongou de naissance, n'éteignit pas dans le cœur des Chinois la haine que ses violences leur avaient inspirée contre sa nation, ni le désir d'en secouer le joug. L'entrepriise très-dispendieuse que l'empereur fit, en 1301, de creuser un nouveau lit au fleuve Hsiang-ho, pour réparer les dommages qu'il avait causés aux peuples voisins, en rompant ses digues par une inondation, fit un nombre prodigieux de mécontents, et devint la source d'un soulèvement presque général qui ne finit que par l'expulsion des Mongous. On vit des partis courir dans les provinces, ravager les campagnes, conquérir les villes; des pirates écumer les grands fleuves et les mers, enlever les vaisseaux marchands, se rendre maîtres des ports et ruiner le commerce; des ambitieux prendre le titre d'empereur dans les pays dont ils s'étaient emparés. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que la discorde se mit parmi les ministres et les généraux de Chun-ti, et facilita par là les progrès des rebelles. Le ministre Totto fut celui qui servit Chun-ti avec le plus de sagesse et de désintéressement. Mais, s'étant fait donner Hama pour collègue, il n'éprouva de sa part que de l'ingratitude. Hama voyant l'empereur décidé pour les vains amusements et la volupté, ne s'occupa qu'à flatter ses goûts; et, s'étant rendu maître de son esprit, il parvint, l'an 1354, à faire exiler Totto, comme un censeur incommode, avec Yéou-Témour, son frère. Non moins habile à la tête des armées que dans le cabinet, Totto venait de remporter, sur le rebelle Tchang-tse-tching, une victoire qui avait fait rentrer trois villes considérables sous l'obéissance des Mongous. Hama, craignant le retour de Totto, vint à bout de le faire périr l'année suivante. N'ayant plus alors de concurrent à redouter, il rougit de l'état où il avait réduit l'empire, en plongeant Chun-ti dans des débauches qui l'avaient rendu stupide au point de ne pouvoir donner aucune attention aux affaires du gouvernement. Chargé, par-là, de la haine publique qu'il ne pouvait se dissimuler, il se mit en tête, pour la détourner, de détrôner l'empereur et de le mettre à sa place le prince héritier, son fils, qui gagnait, à beaucoup d'esprit, de la prudence et un grand discernement. Dans un entretien secret qu'il eut à ce sujet avec Toulou, son père, il fut entendu de sa sœur, femme de Toulou-Témour, compagnon des débauches de l'empereur. Ce monarque, instruit du mystère par son favori, voulut d'abord faire mourir Hama et Suesué, son frère, comme les mandarins l'en sollicitaient. Mais, étant revenu à des sentiments plus doux, il se contenta de les envoyer en exil. Cette espèce de grâce fut sans effet. Avant leur départ on les fit étrangler l'un et l'autre.

Tchu-yuen-tchang, qui, de simple lama, était parvenu aux premiers grades militaires, s'opposait alors, avec succès, aux progrès des rebelles, et préparait en même temps l'établissement d'une nouvelle dynastie sur la ruine de celle des Mongous. La modération avec laquelle il usait de ses victoires, et sa clémence envers les vaincus, lui soulevèrent sans violence un grand nombre de provinces. Toutes celles du Nord se rangèrent d'elles-mêmes sous ses loix. Chun-ti voyait cependant d'un œil indifférent la chute de sa dynastie s'accélérer. Liou-fou tong, chef du parti des Bonnets rouges dans le Ho-nan, lui donna pour rival, en 1355, Han-lin-eul, qu'il fit reconnaître empereur des Song, sous le nom de Ming-ouang. Celui-ci, qui se prétendait fils de l'empereur Hoef-tsong, établit sa cour à Po-tchéou du Ho-nan, et se maintint, malgré la méintelligence qui régnait parmi les Song; l'espace de cinq ans. Mais le général mongou Tchahan-Témour était venu l'assiéger dans Cai-long-fou, dont il s'était emparé, ruina son parti en forçant la place, et laissa à peine le temps à ce faux empereur de s'évader pour ne plus reparaitre. La cour de Pe-king ne profita point de cet avantage pour rétablir son autorité. Elle était pleine d'intrigues et d'intérêts particuliers qui ne lui permettaient pas de s'occuper du bien général de l'état. Le prince-héritier, conformément aux

vues de l'impératrice Ki, sa mère, se donna de grands mouvements pour engager le ministre Tai-ping à faire renoncer Chun-ti au trône en sa faveur. Ne pouvant le gagner, il fit des tentatives pour le perdre. Mais les grands prirent le parti du ministre, et le justifiaient. Tai-ping, néanmoins, las de se voir exposer journellement aux ressorts que l'intrigue faisait jouer, prit le parti de la retraite à la deuxième lune de l'an 1360. L'autorité, après lui, passa entre les mains de trois seigneurs qui, ne pensant qu'à s'enrichir, achevèrent de perdre l'état en laissant ignorer à Chun-ti, leur maître, tout ce qui se passait. Les différents partis des Chinois n'étaient pas les seuls qui travaillaient à enlever l'empire aux Mongous. Ceux-ci, au lieu d'éteindre leurs haines particulières et de se réunir contre leurs ennemis communs, s'armèrent les uns contre les autres, et se firent une guerre ouverte. Toute la ressource de l'empereur était dans la valeur et l'habileté du général Tchahan-Témour, déjà célèbre par plusieurs victoires qu'il avait remportées sur les rebelles. Ayant fait rentrer, l'an 1361, le Ho-nan sous l'obéissance des Mongous, et soumis plusieurs villes du Nord qui avaient secouru leur joug, il commença à faire renaitre dans sa nation l'espérance de conserver l'empire. De toute la province de Chanton, il ne lui restait plus à réduire, au commencement de l'an 1363, que la ville de Yuen, dont il alla lui-même presser le siège entamé par un de ses détachements. Tien-long, qui avait excité la révolte du Chanton, dont il était gouverneur, vint en personne se joindre aux assiégés, avec un corps de troupes, feignant d'avoir repris les intérêts de la cause commune. Mais le perfide, dont le camp était séparé de celui de Tchahan-Témour, l'ayant attiré dans sa tente, le fit lâchement assassiner, après quoi il se jeta dans la ville avec les siens. Koukou-Témour, fils adoptif de Tchahan-Témour, continua le siège; et, ayant forcé la place, il immola aux mânes de son père l'auteur et les complices de sa mort. Mais il ne rétablit point, par cet acte de justice, la concorde parmi les Mongous. Leurs dissensions s'accrurent, au contraire, depuis qu'ils ne voyaient plus à la tête de l'armée impériale un général capable de leur en imposer. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour eux, c'est que le prince-héritier, au lieu d'employer son autorité pour étendre le feu des dissensions, ne la fit servir qu'à l'attiser.

Le fondateur des Ming se conduisit d'une manière bien différente. Mesuré dans toutes ses démarches, il faisait des conquêtes rapides, et d'autant plus solides, que les peuples qu'il s'attachait par sa clémence et ses bienfaits, s'emprenaient de se mettre sous sa protection et lui dévouaient fidèles. Ses généraux, Su-ta et Tchang-yu-tchun, secondaient parfaitement ses vues. Ayant fait prisonnier, dans Ping-hang, en 1365, Tchang-sue-tching, qui, depuis l'an 1354, se portait pour empereur des Mongous, et soutenait ce titre avec habileté, ils ne trouvèrent presque plus d'obstacles aux progrès de leurs armes. Il arriva l'année suivante, pour combler le malheur des Mongous, que le prince-héritier, Ngai-yuli-paï, s'étant livré avec le général Koukou-Témour, le fit déposséder de tous ses emplois. Les villes qui étaient restées fidèles à l'empereur, ne voyant plus alors de chef capable de les défendre, ouvrirent leurs portes aux Ming dès qu'ils se présentèrent. La seule présence de leurs généraux ayant soumis, l'an 1368, les provinces de Kouang-tong, de Ho-nan et de Kouang-si, ils ne trouvèrent de résistance que dans la ville de Tchang-tchéou, dans le King-nan, dont le gouverneur Pouyen-Témour se fit tuer en la défendant. Cette place n'étant qu'à quarante lieues, ou environ, quatre lieues de Pe-king, toute la cour fut dans les plus vives alarmes. Chun-ti, malgré les remontrances des ministres et des grands, s'obstina à vouloir se retirer du côté du Nord avec le prince-héritier et la famille impériale. Il partit de Pe-king, et le 30 de la huitième lune de l'an 1368, les ennemis ayant attaqué une des portes de cette ville, l'en rendirent maîtres le lendemain. L'empereur avait pris sa route vers Chang-tou. Mais bientôt après

son arrivée, il en sortit à l'approche des ennemis qui le poursuivaient, et se réfugia à Yng-tchang-fou. Ce fut sa dernière retraite. Il y mourut dans la quatrième lune de l'an 1370, à l'âge de cinquante-deux ans. Ainsi finit la dynastie des Mongou ou Yuen, qui comptait, depuis Tchinkis han, leur fondateur, jusqu'à la fin du règne de Chun-ti, cent soixante-deux ans de durée, et quatre-vingt-neuf seulement depuis l'extinction entière de la grande dynastie des Song.

*Éclipses du soleil arrivées sous ce règne.*

L'an 1334, le premier jour de la quatrième lune, 4 mai.  
L'an 1336, le premier jour de la huitième lune, 6 septembre.  
L'an 1338, le premier jour de la septième lune, et non pas de la huitième, 18 juillet.  
L'an 1342, le premier jour de la quatrième lune, et non pas de la huitième, 5 mai.  
L'an 1343, le premier jour de la quatrième lune, 25 avril.  
L'an 1344, le premier jour de la neuvième lune, 7 octobre.  
L'an 1345, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la neuvième, 26 septembre.  
L'an 1346, le premier jour de la deuxième lune, 22 février.  
L'an 1347, le premier jour de la première lune, 11 février.  
L'an 1350, le premier jour de la troisième lune, 30 novembre.  
L'an 1352, le premier jour de la quatrième lune, 14 mai.  
L'an 1353, le premier jour de la huitième lune, et non pas de la troisième, 28 septembre.  
L'an 1358, le premier jour de la sixième lune, 7 juillet.  
L'an 1360, le premier jour de la cinquième lune, 15 mai.  
L'an 1364, le premier jour de la deuxième lune, et non pas de la huitième, 4 mars.  
L'an 1366, le premier jour de la septième lune, 7 août.  
L'an 1367, le premier jour de la septième lune, et non pas de la sixième, 27 juillet.

## XXI. DYNASTIE

### DES MING.

#### HONG-VOU.

1368. (45<sup>e</sup>. année *Fou-chin*, du *LXIII<sup>e</sup>*. cycle.) Tcho-yuen-tchang, fils d'un pauvre laboureur, et devenu soldat, comme on l'a dit, après avoir demeuré parmi les bonzes ou lama, s'était avancé par son mérite aux premiers grades militaires. La mauvaise conduite des généraux sous lesquels il servit contribua le plus à son avancement. S'étant soustrait à leur commandement, il se fit chef de parti, dans la vue de détruire tous ceux qu'il voyait se former pour la ruine de l'empire. Devenu maître, avec une rapidité surprenante, des provinces de Kiang-nan, de Kiang-si, de Hou-kouang et de Tché-kiang, ses officiers le pressèrent de prendre le titre d'empereur, lui représentant que c'était le seul moyen de réunir les esprits et d'épargner beaucoup de sang. Mais, ayant horreur du nom de rebelle, il se refusa à leurs instances, et se contenta du titre de prince de Ou. Il arbora dès lors le cortège de prince, et se donna des officiers conformément à cette dignité. Dans un conseil de guerre, qu'il tint peu de temps après, il nomma des généraux pour aller conquérir les provinces de Fou-kien, de Kouang-tong et de Kouang-si. Il partit lui-même pour aller joindre son armée du nord au commencement de la 2<sup>e</sup>. lune intercalaire, prit sur sa route, presque sans effort, plusieurs villes, et sur la fin de la même lune se présenta devant la ville de Tong-tchou, qu'il emporta d'assaut après quelques jours d'attaque. L'empereur des Yuen, ou Mongou, le voyant approcher de Yen-king, se sauva à Chang-tou, hors de la grande muraille, et, ne s'y croyant pas en sûreté, il s'enfuit à Yng-tchang-fou.

Les deux villes abandonnées par Chun-ti, étoient sans défense, le prince de Ou alla prendre possession de la première, où il se fit reconnaître empereur de la Chine par les siens et par ceux des Yuen qui s'étaient soumis à lui, donna le nom de Ming à sa dynastie et celui de Hong-voü aux années de son règne, et voulut que cette année fut comptée pour la première. Su-ta, son grand général, qu'il fit marcher à la conquête de Tai-yuen, s'en rendit maître, après avoir fait prisonniers quarante mille hommes de cavalerie, qui couvraient la place. Cette victoire fut de près suivie de la soumission de tout le Chan-si. Hong-voü, cependant, ne demeurait pas oisif à sa cour. La première chose dont il s'occupa, fut d'empêcher le luge de s'y introduire, en supprimant ce qui pouvait y donner lieu, et il commença par sa famille. Les Yuen avaient fait construire à Yen-king, un palais au milieu duquel s'élevait une grande tour d'une architecture très-riche et fort recherchée; on voyait au-dessus deux statues qui sonnaient à chaque heure une cloche et battaient du tambour. Hong-voü eut la curiosité d'y monter avec une suite nombreuse; et, après avoir examiné en silence ce travail merveilleux, il dit d'un air pénétré : « Comment peut-on négliger les affaires les plus importantes, pour ne s'occuper qu'à élever des édifices si magnifiques. Si les Yuen, au lieu de s'amuser à ces superfluités, s'étaient appliqués à contenter les peuples, n'auraient-ils pas conquis le monde ? » S'adressant ensuite à quelques-uns de ses grands : « Je vous ordonne, lui dit-il, de faire abattre cette tour, et qu'il n'en reste aucun vestige. La plupart des chars et des meubles de l'empereur étaient ornés d'or et d'argent; il ordonna d'y substituer le cuir.

Le général Su-ta partit à la première lune de l'an 1369 pour la conquête de Chen-si. Li-ssé-tsi, qui en était gouverneur, après avoir vainement défendu plusieurs places, prit le parti de la soumission. Su-ta, voyant les provinces de Chan-si et de Chen-si, subjuguées, remit le commandement de l'armée à Fong-tsoung-y, et retourna, dans la neuvième lune, à la cour, où il est reçu comme en triomphe. Ouang-pao-pao, général des Yuen, voulut profiter de son absence pour faire quelque entreprense; mais après de légers succès, il échoua devant Lan-tchéou, défendu par Tchong-ouen. Su-ta part de la cour à la 24. lune de l'an 1370, pour achever la conquête de ce qui restait soumis aux Yuen. Les villes devant lesquelles ses lieutenants se présentent, leur ouvrent leurs portes sans résistance. Chun-ti, dans le cours de cette expédition, étant mort à la 6<sup>e</sup>. lune, la guerre semblait devoir être terminée. Mais le prince-héritier, Ngai-yu-lipata, s'étant renfermé dans Yng-tchang, menaçait d'y faire une longue et vigoureuse défense. La place, néanmoins, se rendit aussitôt que Li-onen-tchong, envoyé contre elle avec un détachement, parut sous ses murs. Les reines et les princesses qui s'y trouvaient, plusieurs princes de la famille royale, et les grands attachés à son service, furent tous conduits à la cour des Ming. Le seul prince-héritier des Yuen eut le bonheur d'échapper. Hong-voü, marqué sa générosité envers Maïtilipala, l'un des prisonniers, petit-fils de Chun-ti. Les grands demandaient qu'il fût immolé dans la salle des ancêtres de la famille impériale. Hong-voü, loin d'acquiescer à cette demande barbare, déclara Maïtilipala prince du troisième ordre, dont il lui assigna le cortège et les appointements, et lui fit donner un palais pour lui et les princesses.

Dans la même lune où Chun-ti mourut, le général Su-ta força le camp de Ouang-pao-pao, qu'il mit dans un désordre effroyable, sans faire quartier à personne. On compta jusqu'à quatre-vingt-quatre mille hommes restés sur le carreau. Ouang-pao-pao, s'étant sauvé, alla joindre le prince-héritier des Yuen, qu'il fit déclarer empereur de sa nation. Il eut une espèce de revanche, l'an 1371, contre So-ta, qui, l'ayant attaqué près de la rivière de Toulou, avec une armée inférieure à la sienne, fut battu avec perte de dix mille hommes. Ouang-pao-pao,

mecontent du prince-héritier des Yuen, se retira depuis au nord de la montagne de Hin-chao, dans le département de Holanahai, où il mourut au commencement de l'an 1375. Ngai-yu-lipata, ne lui survécut que trois ans, étant mort l'an 1378. On lui donna pour successeur Toukoul-Témour, son fils, qui lui préféra à Maililipa, sans que cette préférence causât de trouble. L'empereur Hong-you, le reconnaissant lui-même prince des Yuen, lui fit faire des compliments de condoléance sur la mort de son père, et de félicitation sur son élévation à la dignité de prince des Mongous.

Cependant Hong-you méditait le dessein de réduire le Yun-nan par la voie des armes. Cette province était alors divisée en cinquante-deux son ou grands départements, cinquante-trois tcheou ou départements du second ordre, et cinquante-deux bien ou départements du troisième ordre. Des excursions que firent les Tartares sur les terres de l'empire, l'obligèrent de suspendre pendant trois ans l'effet de cette résolution. Mais, ayant rechassé ceux qui étaient venus insulter ses états, il assembla une armée de trois cent mille hommes, qu'il fit partir sous la conduite de Fou-you-te pour cette expédition, dont il traça lui-même le plan. Elle fut pénible, mais heureuse; et en deux campagnes le Yun-nan tomba entièrement sous la puissance des Ming.

La mort du grand général Su-ta, arrivée à la 2<sup>e</sup> lune de l'an 1382, plongea l'empereur dans un deuil qui lui fit suspendre toutes les affaires. Il avait coutume de dire que ce général était pour lui ce que les pieds, les mains et le cœur sont au corps. Pour honorer sa mémoire, il composa lui-même son épitaphe contenant l'éloge et le détail de ses exploits.

Le prince des Yuen ne fut pas soigneux d'entretenir la paix avec l'empire. Son général Nahutchi, capitaine expérimenté, ayant sous ses ordres plusieurs centaines de mille hommes, paraissait décidé à venger l'honneur de sa nation. Trois cent mille hommes que l'empereur envoya contre lui, l'an 1386, le réduisirent à mettre bas les armes l'année suivante, et à prendre le parti de la soumission avec toute sa horde. L'empereur devant lequel il vint se présenter, le reçut avec distinction, et le créa héu, avec les appointements de cette dignité. Tokous-Témour, malgré cette defection, n'était point encore disposé à se rendre. Mais les nouvelles pertes qu'il fit ensoit l'ayant obligé de se réfugier chez Yessouier, son parent, celui-ci le fit massacrer dans le dessein de se faire reconnaître prince des Yuen. Il ne jouit pas tranquillement du fruit de sa lâche trahison; les généraux de l'empereur le harcelèrent continuellement, et le maltraitèrent souvent à deux doigts de sa perte. Hong-you termina son long et glorieux règne le dixième jour de la 5<sup>e</sup> lune intercalaire de l'an 1398. « Ce prince, dit le P. de Mailla, avait » de grandes qualités et peu de défauts essentiels. Ennemi du » faste, ses habits et son train étaient des plus modestes; doulx » d'un sens droit et de bon coup de pénétration, il connaissait » bienôt le génie et les talents de ceux qui l'approchaient; ce » discernement faisait qu'il employait chacun suivant sa capacité, » et qu'il était toujours bien servi. Il saisissait avec une » justice admirable les avantages et les inconvénients d'une » entreprise, et rarement il se trompait. Persuadé que l'intérêt » personnel conduit toujours le peuple, il veillait à ce qu'on ne » lui causât aucun dommage, et il donnait tous ses soins à lui » procurer le nécessaire pour vivre en paix; cette conduite » pleine de bonté, engagea les peuples à se soumettre facilement à sa domination, et le fit réussir dans tout ce qu'il » entreprit. »

KIEN-OUEN-TI.

1398. (15<sup>e</sup> année *Pou-yu*, du LXIV<sup>e</sup> cycle.) Tchu-ouen, petit-fils de Hong-you qui l'avait déclaré prince-héritier, lui succéda sous le nom de KIEN-OUEN-TI. Ses oncles, les princes de Yeo, de Tchou, de Tai, de Siang, de Tai et de Min, que

la politique du feu empereur, leur père, avait éloignés dans la vue d'éviter le trouble, reçurent la nouvelle de son élévation avec beaucoup d'humeur. Les ministres Kitai et Hoang-tchéng, informés que les deux premiers de ces princes avaient conjuré leur perte afin de dépouiller leur neveu, lui conseillèrent de s'assurer de leurs personnes et de commencer par le second. L'avis fut suivi, et Li-king-long, envoyé avec un corps de troupes dans le Ho-nan, se saisit du prince de Tchou et de sa femme, qui furent amenés à la cour. Le prince, réduit au rang du peuple, fut ensuite exilé dans le Yun-nan. Des semblables traitements qu'on fit à d'autres princes dont on se défiait, persuadèrent à celui de Yeo, que son tour ne tarderait pas à venir. Pour se mettre en défense, il prit les armes l'an 1400, feignant de n'en vouloir qu'aux deux ministres, et protestant de les mettre bas dès que ces traîtres, comme il les appelait, seraient mis à mort. Les victoires éclatantes qu'il remporta dans la même année sur les armées nombreuses qu'on lui opposa, et les conquêtes rapides qu'il fit, déterminèrent les deux ministres à demander eux-mêmes d'être renvoyés du ministère et éloignés de la cour. Mais, quoique disgraciés en apparence, ils n'en eurent pas moins d'influence dans le gouvernement, et tout continua de se faire par leur ordre ou par leur conseil. Le prince à qui ce jeu n'en importait pas, et qui d'ailleurs portait ses vues sur le trône, continua la guerre de son côté, et la fit d'autant plus heureusement, que les généraux qu'on lui opposa ne l'égalèrent point en habileté. Une grande bataille, qu'ils gagnèrent sur lui, vers la fin de 1401, semblait néanmoins devoir le porter au parti de la soumission. Mais apprenant que l'empereur, dans le transport de sa joie, avait fait revenir à la cour ses deux ministres, ce rappel le décida plus que jamais dans sa révolte. L'an 1402, ayant battu le général Chan-kie, le succès de cette bataille le rendit maître de la plupart des villes du Houpei, et jeta l'empereur dans la consternation. Pour regagner le prince, il envoya de nouveaux ministres, confisqua leurs biens et lui manda lui-même cette disgrâce. La réponse du prince à l'empereur fut non doute affectée sur la sincérité de sa conduite, et des excuses sur le refus qu'il croyait devoir faire de licencier ses troupes. C'était annoncer qu'il était disposé à poursuivre les hostilités. Ce fut ce qu'il fit en effet et avec tant de prospérité, qu'ayant passé le Kiang sans opposition, l'an 1403, il arriva aux portes de Nanking où résidait la cour. L'empereur, perdant alors toute espérance, livra son palais aux flammes, et l'impératrice MA-CHI, sa femme, se précipita; pour lui, s'étant déguisé en bonse avec quelques personnes de sa suite, il alla se cacher dans le Yun-nan où il mena une vie errante, pendant trente-huit ans, à la faveur de ce travestissement.

TCHING-TSOU, ou YONG-LO.

1403. (20<sup>e</sup> année *Quy-ouy*, du LXIV<sup>e</sup> cycle.) Tchu-tai, prince de Yen, étant entré dans Nan-king après la fuite de Kien-ouen-ti qu'il croyait confiné dans les flammes avec sa femme, prit tranquillement possession du palais impérial où il se fit inaugurer sous le nom de TCHING-TSOU. Il est néanmoins plus connu sous celui de YONG-LO. Il choisit la ville de Pépang pour y tenir sa cour du nord, et substitua son nom qu'elle portait celui de Chou tien-fou, qu'elle a toujours conservé depuis. Au commencement de l'an 1405, il pourvut à l'établissement de ses fils, en nommant prince-héritier Tchu-kao-tchi, l'aîné, qu'il fit en même temps prince de Yen, et en donnant la principauté de Han à Tchu-kao-hin, le second, et à Tchu-kao-soui, le troisième, celle de Tchao.

Le Ngan-nan, ou Ton-kin, faisait anciennement partie du royaume de Kiao-tchi ou de la Cochinchine. L'empereur en ayant créé roi Li-tang à la 11<sup>e</sup> lune intercalaire de l'an 1404, Tchin-tien-ping vint lui faire, l'année suivante, des représentations à ce sujet, disant que Li-li-mao, père de Li-tang,

avait méprisé à son préjudice le Ngan-nan, après avoir exterminé la famille royale dont lui seul était le dernier rejeton. L'empereur, décidé à faire justice sur ce place, fit partir pour le Ngan-nan, une armée sous les ordres de Tchang-fou. Ce général, après une grande victoire, mena, l'an 1407, Li-ki-mao et Li-tsang à l'empereur qui se contenta de reléguer le père dans la province de Kouang-si, et retint le fils auprès de lui.

Yong lo fit deux expéditions contre les Tartares, et mourut, en revenant de la seconde, le dia-huitième jour de la 3<sup>e</sup> lune de l'an 1425, à l'âge de soixante-cinq ans. Son corps fut rapporté à Pé-king où il avait transporté sa cour. A la nouvelle de sa mort on voulut engager l'empereur Kien-ouen-ti à remonter sur le trône; mais, content de la liberté que lui procurait l'état de Ho chang, il rejeta constamment les offres qu'on lui faisait pour son rétablissement.

L'an 1413, et non pas 1414, le premier jour de la première lune, 1<sup>er</sup> février, arriva une éclipse de soleil.

## GIN-TSONG.

1425. (42<sup>e</sup> année Y-se, du LXIV<sup>e</sup> cycle.) Tchu-kao-tchi prit, en succédant à l'empereur Yong-lo, son père, le nom de GIN-TSONG. Nommé prince-héritier dès l'an 1405, il avait administré les affaires avec beaucoup d'application et de capacité. Il débata sur le trône par nommer prince-héritier son fils Tchu-kao-tchi, et l'envoya résider à Nan-king pour gouverner les peuples du midi, se réservant ceux du nord. L'empereur Yong-lo, son père, avait pros crit un grand nombre de mandarins à cause de leur attachement à l'empereur Kien-ouen-ti. Con vaincu de leur innocence, GIN-TSONG donna un édit pour réhabiliter leur mémoire; cette démarche lui fit le plus grand bonheur. Toute sa conduite porta l'empreinte de son caractère équitable et bienfaisant. Mais il n'occupa le trône que dix mois, et mourut à Pé-king, le 12 de la 5<sup>e</sup> lune de l'an 1426, à l'âge de quarante-huit ans.

## SUEN-TSONG.

1426. (43<sup>e</sup> année Ping-ou, du LXIV<sup>e</sup> cycle.) Le nom que prit Tchu-kao-tchi, en succédant à GIN-TSONG, son père, fut SUEN-TSONG. Le prince Tchu-kao-chiu, son oncle, exilé sous le dernier règne, à Lo-ngan, pour cause de révolte, nourrissait toujours dans son cœur les dispositions qui avaient causé sa disgrâce. Une fausse démarche qu'il fit en voyant son neveu placé sur le trône, décéla ses perverses desseins. L'empereur, en étant informé par le général Tchang-fou qu'il avait voulu mettre dans ses intérêts, vint l'investir avec un corps de troupes dans Lo-ngan, au moment qu'il s'y attendait le moins. Ne trouvant pas moyen d'échapper, il prit le parti de venir trouver en habit de deuil son neveu, et de lui déclarer les complices de la conspiration qu'il avait formée pour le supplanter; l'empereur l'ayant reçu avec bonté, le fit conduire à Pé-king, où il fut enfermé avec sa famille dans une maison commode et pourvue de tout ce qui était nécessaire à sa vie. Cette révolte, étouffée dès sa naissance, ne laissa pas de coûter beaucoup de sang: les officiers que ce prince avait mis à la tête de ses troupes et ceux qui formaient son conseil, furent punis comme rebelles.

L'empereur Suen-tsong étant tombé malade, le premier jour de l'an 1436, mourut le lendemain.

L'an 1433, le premier jour de la sixième lune, et non pas de la septième, 17 juin, arriva une éclipse de soleil.

## YNG-TSONG.

1436. (53<sup>e</sup> année Ping-chiu, du LXIV<sup>e</sup> cycle.) YNG-TSONG, fils de Suen-tsong, fut reconnu pour son successeur, à l'âge de

huit ans, par les soins de l'impératrice Tchang-chi, son aïeule, qui se fit en même-temps déclarer la régence.

L'empereur déposé, Kien-ouen-ti, fut découvert, l'an 1441, sous l'habit de Ho-chan, qu'on lui fit quitter; après quoi il fut renfermé dans un appartement du palais, où il passa le reste de ses jours, qui ne fut pas de longue durée. L'impératrice régente étant morte à la dixième lune de l'an 1443, l'empereur prit en main les rênes du gouvernement, et revêtit de la plus grande autorité l'eunouque Ouang-tchi, que cette princesse avait mis à la tête de son conseil, après avoir été sur le point de le faire périr pour ses infidélités. Ce ministre continua d'exercer son despotisme en avançant, malgré leur indignité, ses créatures, et persécutant les gens de bien qui s'opposaient à ses volontés.

Sur la fin de 1444, on apprit que Tohoan, prince tartare de Chounging, était mort et que son fils Yesien lui avait succédé. Celui-ci, plus entreprenant que son père, se faisait bien plus craindre dans le nord de la Chine. Une armée de deux cent mille hommes, envoyée contre lui, n'osa pénétrer fort avant dans son pays, de peur de le rencontrer, et s'en revint après avoir battu quelques partis. Un autre rebelle Lu-tchen, nommé Soé-gin, fier d'une victoire qu'il avait remportée sur les Chinois, en 1438, avait pris le nom de Fo-fa que portaient les rois de Yun-nan. Il demeurait tranquille dans cet état reculé et ne paraissait pas disposé à pousser plus loin ses conquêtes. On apprit au contraire à la cour, que Yesien exerçait continuellement ses troupes et mettait tout en usage pour soulever les Tartares voisins de la Chine. Ouang-tching néanmoins, contre l'avis de l'empereur et de son conseil, s'obstina à vouloir, avant tout, exterminer Soé-gin et sa famille. Il y réussit; une armée qu'il envoyait contre le roi de Mien qui le protégeait, obligea ce prince à le livrer à un officier de la cour, qui le chargea de chaînes pour l'amener à l'empereur. Mais Soé-gin, n'espérant point de grâce, se donna la mort sur la route. Yesien, frappé du sort de ce rebelle, voulut faire la paix avec l'empire, et pour la cimenter il fit demander en mariage une princesse à l'empereur. Mais elle lui fut ignominieusement refusée par le ministre; ce qui alluma le désir de la vengeance dans le cœur d'Yesien. Ayant levé une armée considérable, il fit de nouvelles excursions sur les frontières de la Chine. Le ministre Ouang-tching lui opposa une armée de cinq cent mille hommes, dont il se fit donner le commandement par l'empereur qui l'accompagna. Cette expédition fut très-malheureuse par l'incapacité du général. L'armée impériale étant venue camper à Ton-mou, à vingt ly de Hoi-lai, dans un lieu où elle manqua d'eau, le prince tartare, dans la 8<sup>e</sup> lune de l'an 1450, foudroya sur elle, et engagea un combat furieux où plus de cent mille Chinois périrent, et la reste fut mis en déroute. L'empereur lui-même tomba entre les mains des vainqueurs qu'il étouffa par la tranquillité avec laquelle il soutint ce revers. Fanchong, capitaine de ses gardes, vengea sa captivité sur Ouang-tching qu'il défigura à coup de sabre. Yesien à qui ce prince fut amené, le reçut avec respect, et lui donna la première place. Mais l'impératrice, mère de Yng-tsong et son épouse, affrèrent en vain leurs bijoux, qui montoient à des sommes très-considérables, pour obtenir sa rançon. Yesien l'emmena avec lui en Tartarie. L'impératrice mère avait eu soin, dès qu'elle apprit la captivité de son fils, de signifier aux mandarins, que Tching-ouang, frère puîné de Yng-tsong, aurait soin du gouvernement jusqu'à son retour; et deux jours après, elle fut reconnaître Tchu-kien-tchin, fils de l'empereur, âgé de deux ans, prince-héritier. Cette princesse désespérant de revoir l'empereur, son fils, crut important de ne pas laisser le trône plus long-temps vacant. Le 23 de la 8<sup>e</sup> lune de l'an 1450, elle adressa aux grands un ordre portant, que le prince-héritier n'étant encore qu'un enfant et incapable de manier de long-temps les rênes du gouvernement, il fallait que le prince Tching-ouang montât sur le trône. Les grands, ravis de cet ordre, contraignèrent le prince régent de céder aux désirs de l'impératrice sa mère.



## KING-TI.

1450. (7<sup>e</sup>. année *Keng-ou*, du LXV<sup>e</sup>. cycle.) Tching-ouang, frère puîné de l'empereur Ying-tsong, fut salué empereur la 6 de la neuvième lune, 1450, par tous les mandarins d'armes et de lettres, avec les cérémonies accomplies. Le tartare Ysien ne pouvant tirer de la captivité de Ying-tsong les avantages qu'il espérait, recommença les hostilités; et ses troupes s'étant répandues comme un torrent dans le Pé-tché-li, remplirent de consternation la cour de Pé-king. Le seul Yu-kien ne perdit point la tête. Ayant pourvu à la sûreté de Pé-king, il attendit Ysien qui fut obligé de se retirer après plusieurs assauts donnés à cette ville. Ysien fit ensuite des propositions de paix qui, ayant été jugées illusoires, furent suivies de combats dont les Chinois sortirent victorieux par la valeur et l'habileté du général Ché-heng et de Ché-pien, son fils. Le prince tartare avait amené avec lui l'empereur Ying-tsong. Désirant de s'accommoder avec la Chine, il invita lui-même ce prince à retourner à Pé-king. La cour impériale, apprenant ces dispositions d'Ysien, et doutant encore de leur sincérité, lui envoya des ambassadeurs, qui, en dix-sept jours, arrivèrent à un endroit appelé *Ché-piao*, où ce prince était campé. L'empereur, sur le rapport qu'ils firent du succès de leur voyage, fit partir pour la Tartarie Yang-chen, homme habile et éloquent, avec un cortège magnifique et plein pouvoir d'agir suivant les circonstances. Peyra-tienmour, à la garde duquel Ying-tsong était confié depuis la bataille de Tou-mou, voyant le retour de ce prince décidé, l'accompagna par honneur et par attachement une demi-journée. Ils versèrent des larmes en se séparant, et l'empereur continua sa route vers Pé-king, avec une escorte de cinq-cents chevaux, que le prince lui avait donnée. Le 16 de la 6<sup>e</sup>. lune de l'an 1451, il arrive à Pé-king, et refuse les hommages que les grands sont disposés à lui rendre, disant qu'il ne peut les recevoir, après le déshonneur qu'il a fait à l'empire et à ses ancêtres. S'étant retiré dans un hôtel particulier, il ne voulut se mêler aucunement des affaires de l'état, et persista plusieurs années dans cette disposition. L'empereur King-ti, son frère, jouissait tranquillement des fruits de la paix qu'il avait conclue avec les Tartares. L'an 1454, Ysien ayant tué Toto-pouba, son *koua*, voulut s'assurer la jouissance du trône par une ambassade qu'il envoya, de concert avec les hordes qui lui étaient soumises, à la cour impériale, pour lui prêter hommage et payer le tribut. King-ti perdit peu de temps après, Tchu-kien-tai, son fils, qu'il se proposait de déclarer prince-héritier au préjudice de Tchu-kien-chin qui était en possession de cette dignité. Sa jalousie contre ses neveux et sa défiance envers son frère, s'étaient déjà manifestées en diverses occasions. Les remontrances que plusieurs mandarins osèrent lui faire à ce sujet, furent punies du dernier supplice. Il occasionna, par-là, une conspiration pour rétablir Ying-tsong sur le trône. L'an 1458, les partisans de ce dernier l'ayant fait entrer dans leur dessein, profitèrent d'une maladie de King-ti pour le remettre en possession de l'empire.

## YING-TSONG, rétabli.

1458. (15<sup>e</sup>. année *Tou-yu*, du LXV<sup>e</sup>. cycle.) YING-TSONG ayant repris les rênes du gouvernement, tous les mandarins vinrent le reconnaître dans la salle du trône et le féliciter sur son rétablissement. Ché-heng qui avait le plus contribué à cette révolution, fut exécuté à mort. Yu-kien, ministre de King-ti, sans égard pour les services importants qu'il avait rendus à l'état. Son mérite faisait tout son crime aux yeux jaloux de Ché-heng, qui n'eut pas de peine, aidé par Tchu-yeou-tchin, son collègue, à lui en supprimer de plus réels. D'autres grands,

d'une conduite irréprochable, subirent un semblable sort, par les artifices du même ministre. King-ti, malade, apprenant sa déposition, en mourut de chagrin le 19 de la 5<sup>e</sup>. lune, de l'an 1459.

L'ambition de Ché-heng n'était pas satisfaite du haut rang où il était élevé. Sur les prédictions d'un magicien, il s'imagina que le trône lui était destiné, ou à Ché-pien, son fils. Des officiers qu'il avait sous lui, ayant découvert le dessein où le père et le fils étaient de se révolter, en avertirent la cour. L'un et l'autre furent arrêtés et s'empoisonnèrent, l'an 1460, pour éviter une mort infâme.

Au commencement de l'an 1465, Ying-tsong étant tombé malade, jugea lui-même que son mal le conduirait au tombeau. S'étant fait apporter des pinceaux, il écrivit ses dernières volontés, et mourut le 17 de la première lune, à l'âge de trente-huit ans.

## HIEN-TSONG.

1465. (22<sup>e</sup>. année *Y-yew*, du LXV<sup>e</sup>. cycle.) Tchu-kien-chin, déclaré depuis long-temps prince-héritier, prit possession du trône après la mort de son père, sous le nom de HIEN-TSONG. Le règne de ce prince, qui fut de vingt-trois ans, s'offre presque sans événement remarquable. Adonné au culte des idoles, il en fit réparer les temples aux frais de l'état. Sans un mérite éminent, il sut entretenir le calme en dedans et la paix avec ses voisins. On le blâme néanmoins d'avoir accordé trop de pouvoir aux eunuques. La quinzième année de son règne, il établit un tribunal composé de cette espèce d'hommes, auquel il donna le nom de Si-tchang, avec le droit absolu de vie et de mort sur tous ceux qu'on soupçonnait de révolte. Ouang-ché, qui en était le chef, et ses collègues, ne manquèrent pas, comme on l'avait prévu, d'abuser d'un pouvoir si exorbitant. L'an 1483, Su-yong, censeur de l'empire, ayant mis en évidence les crimes dont ils s'étaient rendus coupables, l'empereur en fut si frappé, que, les ayant fait charger de chaînes, ils les condamnèrent tous au dernier supplice. Les mandarins, qu'ils avaient injustement destitués, firent dans le même temps rétablir, et le tribunal Si-tchang aboli. Lin-sun, mandarin du tribunal des crimes, ne réussit pas également à débaucher Hien-tsong de ses préventions en faveur des Tao-sé et des Ho-chang; deux sectes d'imposteurs adonnés à la magie. L'empereur irrité de la hardiesse des accusations qu'il formait contre eux, quoique bien prouvées, la fit mettre en prison, et nomma une commission pour instruire son procès. Les juges ne trouvant dans son placet aucun motif de le condamner, Hien-tsong chargea l'eunuque Ho-ti-nghon de le faire périr. Mais l'eunuque, sans être ébranlé par les menaces dont l'ordre était accompagné, refusa de l'exécuter. Etonné de sa fermeté, l'empereur fit sortir de prison Lin-sun auquel il rendit son mandarinat. Ce prince ayant perdu la première des reines, ses femmes, en conçut un chagrin dont il mourut à la huitième lune de l'an 1487, dans la vingt-troisième année de son règne, et la quarantième de son âge.

## HIAO-TSONG.

1489. (44<sup>e</sup>. année *Ting-ouy*, du LXV<sup>e</sup>. cycle.) Tchu-yeou-tang, fils de l'empereur Hien-tsong et de la princesse Ki-chi, succéda, sous le nom de HIAO-TSONG, à son père. S'étant fait représenter le placet de Lin-sun contre Lit-té-song et les autres Ho-chang, il les trouva encore plus coupables, après d'exactes informations, que l'accusateur ne les avait dépeints; et voyant qu'ils persévéraient dans leurs désordres, il les fit tous mourir. Il n'en fut pas moins attaché toutefois à la doctrine des Tao-sé, qu'il avait sucée dès sa jeunesse. Ces charlatans continuèrent toujours de vanter leur prétendu breuvage de l'immortalité, malgré les démentis que l'événement leur avait si souvent donnés,

et s'attribuaient, avec aussi peu de fondement, le secret de faire de l'or et de l'argent. Les ministres voyaient avec chagrin l'empereur attaché opiniâtement à ces vœux, ils tâchèrent de l'en empêcher dans un placet qu'ils lui présentèrent. Mais l'empereur se contenta de louer leur zèle, sans renoncer à ses opinions. Le règne de ce prince fut de dix-huit ans. Une maladie l'emporta, l'an 1505, dans la cinquième lune, à l'âge de trente-huit ans.

## OU-TSONG.

1505. (1<sup>re</sup> année *Y-tchou*, du LXV<sup>e</sup> cycle.) Tchu-henotchao, fils de l'empereur Hiao-tsong, qui l'avait déclaré prince-héritier, lui succéda, dans sa quizième année, sous le nom de OU-TSONG. Huit eunuques du palais, dont le principal était Liou-kin, qui avait élevé le jeune empereur, formèrent le complot de le plonger dans la débauche, afin de le distraire par là des soins du gouvernement, et de se rendre maîtres de l'autorité. Ils n'y réussirent malheureusement que trop. Les ministres d'état et les grands, alarmés de la conduite du prince, lui firent des remontrances fort vives, par un placet dont la lecture le fit frémir. Mais les eunuques qu'il avait congédiés, trouvèrent bientôt moyen de le regagner, et déploieront leur ressentiment contre ceux qui les avaient dé servis. Acharnés à les découvrir, ils eurent l'audace de faire publiquement, l'an 1507, un ordre supposé de l'empereur, dans lequel ils inculpaient de soupçons de révolte soixante des premiers et des plus considérables de l'empire, du nombre desquels étaient deux ministres d'état, trois présidents de tribunaux, douze censeurs, qu'ils déclaraient tous incapables de posséder aucune charge. Ces hommes respectables furent remplacés par des gens, la plupart obscurs et entièrement dévoués aux eunuques. La conduite atroce de ces derniers causa un soulèvement général dans l'empire. Du côté de Ning-hia dans le Chen-si, Tchu-chi-fan, de la famille impériale des Ming et prince de Ngan-hoa, pensa à profiter des conjonctures pour s'élever au-dessus de son rang. Les troubles qu'il commençait d'élever ayant donné l'alarme à la cour, Yang-y-ting, ministre d'état, imagina de se servir de l'eunuque Tchang-yong pour perdre Liou-kin qui en était l'auteur. Le premier de ces deux eunuques était ennemi de l'autre depuis une querelle fort vive qu'ils avaient eue ensemble, et malgré les soins qu'on avait pris de les réconcilier.

Comme le bruit de la révolte du prince de Ngan-hoa demandait d'être approfondi, le ministre persuada à l'empereur d'envoyer sur les lieux un homme de confiance, et fit donner cette commission à Tchang-yong. Celui-ci, à son retour, remit à l'empereur un manifeste répandu par le prince rebelle, contenant dix-sept chefs d'accusation contre Liou-kin. Le monarque, en ayant pris lecture, se détermina, après avoir hésité quelque temps, à faire arrêter ce favori, et ordonna de faire des perquisitions chez lui. Un prodigieux amas d'armes offensives et défensives qu'on y trouva, fournit la preuve du dessein qu'on lui imputait d'exciter une révolution pour placer sa famille sur le trône impérial. On ne fut pas moins convaincu de ses prédications, à la vue de dent cent quarante mille pains d'or, pesant dix taëls chacun (1), de cinquante-sept mille huit cents taëls monnayés, en tout vingt-quatre millions cinquante-sept mille huit cents taëls en or; de deux cent cinquante et un millions cinq cent quatre-vingt-trois mille six cent taëls en argent, de deux mesures ou *tsou* de pierres précieuses, et d'autres effets d'un prix incalculable, énoncés dans l'inventaire qu'on fit de ses meubles. Condamné d'une voix unanime par ses juges, on le fit mourir dans la prison même où il était détenu, par

la crainte qu'on eût que ses partisans n'entreprissent de le sauver.

Le parti du prince de Ngan-hoa, quoique redoutable, fut promptement détruit par la sage conduite de Kien-yuei, officier subalterne, qui, l'ayant surpris avec une partie de ses gens, les fit conduire à la cour où ils subirent le supplice dû aux rebelles. D'autres révoltes, qui s'élevèrent dans le même temps en différentes provinces, donnèrent plus d'exercice aux armes de l'empire. Pendant qu'on était occupé à les réprimer, Tchu-chin-hao, prince de Ning, de la famille impériale des Ming, se faisait un parti dans le Kiang-si, sous prétexte de secourir le trône opprimé par les eunuques. Ou-tsong, en étant averti par ses mandarins, veut le faire arrêter. Il éclate, l'an 1519, et prend le titre d'empereur. Après s'être emparé de Nan-tchang, il s'attache à faire le siège de Nan-king. On le laisse se morfondre devant cette place, et on lui enlève Nan-tchang, dont les habitants eux-mêmes favorisèrent la conquête. S'étant embarqué avec son armée sur le Kiang, sa flotte est battue par celle des Impériaux, qui, l'ayant fait prisonnier, le conduisent à Nan-tchang. L'empereur ayant appris cette victoire à Nan-king, dans la huitième lune de l'an 1519, y fait amener le prince captif et les autres prisonniers. Son indolence naturelle et son éloignement pour les affaires le retiennent dans Kiang-nan jusqu'à la dixième lune de l'an 1520. Pris par ses ministres, il part à la même lune pour Pé-king, emmenant avec lui ses prisonniers. Condamnés tous à mort, ils sont exécutés, le prince à leur tête, dans la douzième lune, au milieu des rues (1). Le 14 de la troisième lune de l'an 1521, Ou-tsong meurt sans laisser de postérité, et sans s'être choisi un successeur. Dès qu'il eut fermé les yeux, l'impératrice Tchang-chi, de concert avec les ministres, appela au trône Tchu-yuen-tsong, l'aîné des enfants du prince de Hien, second des fils de l'empereur Hien-tsong, quoiqu'il ne fût point à la cour.

## CHII-TSONG.

1521. (1<sup>re</sup> année *Sin-se*, du LXVI<sup>e</sup> cycle.) Tchu-yuen-tsong, né à la huitième lune de l'an 1507, ayant appris par une ambassade que l'impératrice lui envoyait, le choix qu'on avait fait de lui pour succéder à l'empereur Ou-tsong, partit de Ngan-lo-tchéou, capitale de la principauté de son père, où il résidait, pour aller prendre possession du trône impérial. CHII-TSONG fut le nom sous lequel il voulut régner. Ses Tatars, sous son règne, firent de fréquentes incursions sur les frontières de la Chine, qu'ils désolèrent malgré l'habileté des généraux qu'on leur opposa. Mansour, prince de Turfan, ne fut pas néanmoins heureux dans la première irruption qu'il fit en 1523. Les Chinois l'ayant rencontré devant Sou-tchéou qu'il voulait attaquer, le battirent si complètement, qu'il fut courir le bruit que lui-même avait été tué, afin qu'on ne le poursuivît pas. D'autres hordes, quoique divisées entre elles, semblèrent avoir conspiré pour venger le prince de Turfan. L'an 1529, à dixième lune, Yen-ta, à la tête d'un corps de cavalerie, entra sur les terres du département de Tai-tong, d'où il emporta un riche butin. A la cinquième lune de l'année suivante, ayant passé le Hoang-ho avec Kiaiang, il ravagea le pays de Ning-hia; ensuite, repassant ce fleuve, ils firent les mêmes dégâts sur le territoire de Suen-ho-fou, qu'ils parcoururent avec tant de célérité, que les troupes impériales ne purent les atteindre. Le Chen-si éprouvèrent leur fureur en 1531. Douze hordes s'étant réunies sous leurs drapeaux, commirent tant d'horreurs en divers cantons, que les mandarins, en 1534, promirent à celui qui apporterait la tête de Yen-ta jusqu'à mille taëls, avec un

(1) Le taël est une once chinoise qui est à l'once commune d'Europe comme 16 à 15.

(1) L'usage, en Chine, est d'exécuter les criminels à terre, et non sur un échafaud.

mandarins d'un troisième ordre : mais personne n'osa tenter l'aventure. Il demanda cependant en 1547, d'être reçu à faire hommage et de payer tribut, et renouvela ces offres dans les années suivantes : on les rejeta toujours, parce qu'on ne les crut pas sincères. S'étant approché de Pe-king en 1550, il jeta l'effroi dans cette capitale. Mais apprenant que les troupes des provinces voisines se rassemblaient pour lui donner la chasse, il fit sa retraite en si bon ordre, qu'il ne perdit aucune des riches dépouilles qu'il emmenait. Etant revenu en 1557 avec deux cent mille chevaux, il emporta de force Yng-tcheou, ainsi que quarante petites places où il signala sa férocité. Le siège de Tai-tong, qu'il entreprit l'an 1558, ne lui réussit pas.

Outre cette guerre contre les Tartares, la Chine en soutenait une autre sur terre et sur mer contre les pirates du Japon, qui ne lui causaient pas moins d'embarras. Leurs hostilités avaient commencé dès l'an 1370, seconde année de l'empereur Hong-wou. Lanhoai, leur roi, sur les plaintes que l'empereur de la Chine lui en porta s'était reconnu, pour l'apaiser, tributaire de l'empire. Mais cette démarche n'arrêta pas les pirateries des Japonais. L'avidité du butin les fit revenir plusieurs fois sur les côtes de la Chine, sous les empereurs suivants ; mais ce fut avec peu de succès jusqu'au règne de Chi-tsong. Les Japonais ne laissaient pas cependant de commercer avec les Chinois. Une querelle qui s'éleva, l'an 1523, entre les trafiquants des deux nations, occasionna des actes d'hostilité qui ne tournèrent pas à l'avantage des Chinois. Cette événement fit fermer la porte de la Chine aux étrangers, avec de sévères défenses d'y commercer avec d'autres qu'avec les réguloirs. Mais les Chinois ne laissent pas de trafiquer sous main. Les vaisseaux étrangers se rendaient aux îles voisines où les Chinois leur portaient leurs marchandises. Ce commerce interlope procurait de grands avantages à l'empire ; cependant quelque considérable que fut le bénéfice des marchands chinois, l'envie de gagner, et leur mauvaise foi à l'égard des étrangers, causèrent la guerre que les Japonais firent depuis sur les côtes de la Chine. Cette guerre commença l'an 1546, à l'occasion d'un marchand japonais, qui, après avoir livré son argent, ne put obtenir les marchandises de retour. Depuis cette époque, jusqu'en 1564 les Japonais ne manquèrent presque pas de faire chaque année des descentes sur les côtes de la Chine, qu'ils dévasterent, mais non pas toujours impunément. Deux défaites que le général Tai-ki-kouang leur fit essuyer en 1564, et auxquelles peu d'entre eux échappèrent, leur fit perdre l'envie de revenir. L'empereur cependant occupé du prétendu secret de l'immortalité, dont le kourait les Taoïsses, paraissait insensible aux maux que ces descentes occasionnaient. Un mandarin lui ayant fait des remontrances dans un placet sur la chimère du secret qu'il recherchait, il en fut si choqué, que dans un premier transport, il le fit mettre en prison chargé de chaînes. Revenu de sa précipitation, il l'en retira bientôt après et le rétablit dans son poste. Ce fut une de ses dernières opérations. Etant tombé dangereusement malade à la dixième lune de l'an 1566, il connut qu'il touchait à sa fin. Ouvrant alors les yeux, il fit dresser un écrit, pour être publié après sa mort, par lequel il demandait pardon aux grands et à ses peuples de s'être laissé tromper par des imposteurs, et d'avoir négligé le soin de l'état pour s'abandonner à leur vaine science. Il vécut encore quelques jours, et mourut dans la soixantième année de son âge.

### MOU-TSONG.

1567. (4<sup>e</sup> année *Ting-mao*, du LXVII<sup>e</sup> cycle.) Tchu-tai-hou, fils de Chi-tsong, lui succéda sous le nom de MOU-TSONG, à l'âge de trente ans. Le tatar Yenta, qui était resté tranquille pendant plusieurs années, s'imagina que, dans un commencement de règne on serait moins sûr. Dans cette idée, il s'avança, l'an 1567, à la cinquième lune, vers Tai-tong. Mais

il y trouva Liou-koué qui le contraignit de s'en retourner, sans avoir osé rien entreprendre. Son petit-fils, Pahan-naki, s'étant retiré avec dix autres à la cour de l'empereur, le désir de le ravoir l'engagea, l'année suivante, à faire la paix avec Mou-tsong, en se reconnaissant tributaire de la Chine. Dix-sept bordes de Tartares se joignirent, par leurs envoyés à l'ambassade qu'il envoya à la Chine, pour faire les mêmes soumissions. Mou-tsong finit ses jours le 26 de la cinquième lune de l'an 1572, justement regretté de ses peuples.

### CHIN-TSONG.

1572. (9<sup>e</sup> année *Gin-cho*, du LXVIII<sup>e</sup> cycle.) CHIN-TSONG, fils de Mou-tsong, lui succéda en bas-âge, sous la régence de l'impératrice, sa mère. Des trois ministres d'état, Tchong-kutcheu fut le plus de part à la faveur. Il n'en abusa pas, et se servit du pouvoir qu'il avait sur l'esprit du jeune prince pour lui insinuer les vrais principes du gouvernement.

Le tatar Yenta vivait en paix avec l'empire dont il s'était reconnu tributaire sous le dernier règne. Comme le principal et presque l'unique commerce de sa nation consistait en chevaux, Pintou, son fils, sollicita à la cour impériale, l'établissement d'une foire de ces animaux à l'ouest du Hoang-ho. Sur le refus qui lui en fut fait, il se mit à ravager les frontières occidentales du Chen-si. On fut obligé de lui accorder sa demande, et il cessa ses hostilités. Le commerce des Tartares avec la Chine ne se bornait pas aux chevaux, ils apportaient aussi dans les foires des pelletteries et du ginseng, plante admirable, qui se trouve principalement en Tartarie et en Canada. Le père Martini se trompe, en disant qu'elle se rencontre aussi à la Chine.

L'an 1583, arrivé du père Mathieu Ricci, jésuite italien, à la Chine, pour y prêcher l'évangile. C'est le premier de sa compagnie qui ait pénétré dans cet empire (1). Après avoir essayé bien des traverses, il fut reçu favorablement à la cour impériale, grâce à une montre à répétition et à une horloge dont il fit présent à l'empereur. L'horloge fut placée sur une tour bâtie exprès par ordre de ce prince. (M. Deshautesayes) Chin-tsong lui ayant demandé une carte géographique, il la disposa de façon que la Chine se trouvât située au milieu de la terre. On prétend que « pour que les ministres de la religion chrétienne ne cho-quassent point les Chinois, il pla la sévérité de l'évangile » aux maximes et aux pratiques du Paganisme. Ce fut par cette « ruse, ajoute-t-on, qu'il obtint de faire bâtir une église. » (N. D. H.) Ricci mourut en 1610, à l'âge, non de cinquante-huit ans, mais de quatre-vingt-huit, son nom en chinois était Li-ma-teou.

Popai, tatar d'origine et d'une naissance commune, s'étant attiré des affaires avec le chef de sa horde, avait échappé au châtiement en passant au service des Chinois. Intrépide dans les combats, il y était parvenu, par une suite de belles actions, au grade de lieutenant-général des troupes de l'empire. Mais le vice-roi du Chan-si l'ayant irrité par ses mauvais procédés, il se révolta et entra dans son parti les troupes de Ninghia, avec lesquelles il se rendit maître de presque toute les places d'armes du Hoang-ho. Pinglou, qu'il fit assiéger, l'an 1592, jusqu'à deux fois par ses lieutenants, fut la seule place qui lui résista. La fortune par-tout ailleurs favorisait ses armes. Les impériaux, après avoir été battus par ses troupes, se rassemblèrent au nombre de trois cent cinquante mille hommes autour de Ninghia où ils l'investirent. Repoussés dans un violent assaut, où ils étaient parvenus à se loger sur les remparts, ils imaginèrent de construire une digue pour faire refluer les eaux du Hoang-ho dans la place. L'inondation ayant abattu une partie

(1) Saint François Xavier ne parvint point jusqu'à la Chine, et mourut, en y allant, dans l'île de Sanctian.

des murs, les Impériaux, par un nouvel assaut se rendirent les maîtres de la place où ils mirent le feu. Pnpi, se voyant alors sans ressource, se précipita dans les flammes où il fut bientôt étouffé. Cet événement eut du 5 de la neuvième lune de l'an 1592.

À cette guerre en succéda une autre bien plus terrible dans la Corée contre les Japonais. Ceux-ci, sous la conduite de Ping-siou-ki, soldat de fortune, avaient envahi, l'an 1592, ce royaume. Li-fong, ou Li-pan, roi de Corée, prince voluptueux, s'était retiré dans le Leao-tong, supplia l'empereur de la Chine non seulement de le recevoir comme son sujet, mais de réduire son royaume en province. Les généraux japonais apprenant que les Chinois faisaient défilier une armée considérable en Corée, cherchèrent à gagner du temps, en déclarant que leur dessein n'était pas de subjuguier cette péninsule, mais qu'après avoir poussé leurs conquêtes jusqu'à la rivière de Ta-tong-kiang, ils retourneraient au Japon. Cependant ils ne laissèrent pas de se rendre dans Sior, capitale de Corée, et de mettre des garnisons suffisantes dans les places les plus importantes. Dans le même temps, Ping-siou-ki se rendit maître du royaume de Chao-ching, et prit le titre de Tai-ko. Les Chinois opposèrent ruse à ruse, et firent entendre aux généraux du Tai-ko qu'ils venaient au nom de l'empereur pour créer leur maître roi de Corée. Les Japonais étant venus près de la ville de Ping-kiang pour les recevoir comme amis, reconnurent bientôt leur erreur. Li-vu-song qui commandait les Chinois, après quelques attaques, ayant fait donner un assaut général, ses troupes y eurent victorieuses le 8 de la première lune de l'an 1593. Ce ne fut que le prélude d'autres succès, qui furent tels qu'en peu de temps les Japonais perdirent quatre provinces de la Corée. Nous n'entrerons pas plus avant dans le détail de cette guerre. La suite ne fut pas également heureuse pour les Chinois. Les hostilités durèrent sept ans, et ne finirent qu'à la mort de Ping-siou-ki, arrivée le 9 de la 7<sup>e</sup> lune de l'an 1598 (1). Les Japonais évacuèrent alors la Corée, dont toutes les places rentrèrent ensuite sous l'obéissance de leurs anciens maîtres.

Les princes tartares Mantchous, de la famille actuellement régnante en Chine, rapportent le commencement de leur dynastie, comme empereurs, aux dernières années de Chin-tsong. Il paraît certain qu'ils étaient de la race des Nu-tchin ou Nu-tché de Nankoo. Le chef de cette famille s'appelait Hétouargala, auquel succéda Sing-ou-tchi-huog-ti, ensuite King-tsou-y-huog-ti, qui fut remplacé après sa mort par Sien-tou et Huen-huog-ti, prédécesseur de Tai-tou. Ces quatre premiers princes étaient chefs d'une petite horde de Tartares, établie à Sing-king. Partagés entre la culture de leurs terres et le soin de leurs troupeaux, ces Tartares vivaient en paix avec la Chine. Les mandarins ayant entrepris de les transférer par force dans le Leao-tong, ils prirent les armes, l'an 1616, sous la conduite de Tai-tsoung, qu'ils proclamèrent empereur. Vainqueurs des armées qu'on leur opposa, ils forcèrent toutes les villes qu'ils attaquèrent, et portèrent la terreur jusque dans Pé-king. Ces désastres, joints à la perte de l'impératrice Ouang-chi, causèrent à Chin-tsoung une maladie qui le conduisit au tombeau dans la quarante-huitième année de son règne, le 14 de la 7<sup>e</sup> lune de l'an 1620.

### KOUANG-TSONG.

1620. (5<sup>e</sup> année *Keng-chin*, du *XXVII<sup>e</sup>* cycle.) Tai-chang-lou, fils aîné de Chin-tsoung, lui succéda, à l'âge de trente-neuf ans, sous le nom de KOUANG-TSONG. Il avait d'excellentes qualités; mais la faiblesse de son tempérament succomba en moins

d'un mois à l'application qu'il donna aux affaires. Un de ses médecins le voyant dangereusement malade, lui fit prendre le prétendu breuvage de l'immortalité, qui l'enleva le premier jour de la 3<sup>e</sup> lune de l'an 1620.

### HI-TSONG.

1620. (5<sup>e</sup> année *Keng-chin*, du *XXVII<sup>e</sup>* cycle.) HI-TSONG, fils aîné de Kouang-tsong, qui l'avait recommandé, en mourant, à ses ministres, pour l'élever sur le trône après lui, refusa pendant quelques jours d'y monter. Cédant enfin aux représentations des grands, il en prit possession le sixième jour de la 2<sup>e</sup> lune, à l'âge de seize ans.

Les Tartares étant retournés chez eux, paraissaient assez tranquilles. Mais, avertis que le vice-roi du Leao-tong faisait fortifier les endroits par où ils pouvaient y entrer, ils montent aussitôt à cheval, se jettent dans le Leao-tong; et, le 11 de la 2<sup>e</sup> lune de l'an 1621, ils attaquent la ville de Fan-yang, défendue par le lieutenant général Hsieh-hien, avec une forte garnison. Les assiégés, dans une sortie, sont complètement battus par les Tartares, auxquels s'étaient joints des Chinois déserteurs; après quoi les vainqueurs, poursuivant les fuyards, entrent pêle-mêle avec eux dans la ville, où ils massacrent tous ceux qui ne veulent pas se mettre à leur service. Leao-yang, capitale de la province, qu'ils assiègent ensuite, subit le même sort, malgré la brave défense du vice-roi, et les secours que lui portèrent différents partis de Chinois, répandus dans la campagne. Après la prise de cette place, les Tartares publièrent un édit, par lequel ils promettaient la vie à tous ceux qui voudraient se raser et s'habiller à la manière des Tartares (1). « Ainsi, un grand nombre de Chinois, peu jaloux d'être victimes de leur fidélité, s'empresurent de se conformer à l'édit; et pour convaincre leurs vainqueurs de la sincérité de leur soumission, ils s'habillèrent entièrement à la tartare. Cependant, malgré la solennité de leur promesse, les Tartares ayant permis aux marchands des autres provinces, qui se trouvaient alors à Leao-yang, de se retirer et d'emporter leurs effets, à peine furent-ils sortis, qu'ils tombèrent sur eux, et les pillèrent après qu'ils les eurent inhumainement massacrés. » (M. D. H.)

À la nouvelle de la prise de Leao-yang, la cour impériale fit faire de nouvelles levées de troupes pour marcher au secours du Leao-tong. Mais le vice-roi du Sse-tchuen ayant ordonné la réforme d'une partie de celles de ce département, sans leur faire donner la paie nécessaire pour retourner en leur pays, causa, par cette injustice, une sédition. Les mécontents, après avoir tué le vice-roi dans Yong-ning du Sse-tchuen, s'emparèrent de la plus grande partie de cette province, excités et encouragés par Che-tsoung-ming, gouverneur héréditaire du département de Yong-ning. La plupart des mandarins se donnèrent

(1) « Les Tartares se rasent des que leurs cheveux commencent à pousser, et s'arrachent les poils de la barbe jusqu'à la racine, en grattant avec des monchettes; ils laissent croître derrière la tête une touffe de cheveux, qui pend négligemment sur l'épaule en forme de queue, et portent un bonnet de plume rouge, ou d'un tissu de crin, teint en noir ou en écarlate. Sa forme est ronde avec une bordure de mouton ou de castor... Leurs habits, qui descendent jusqu'aux talons, ont des manches semblables à celles des Hongrois et des Polonois, mais pas tout-à-fait si larges que celles des Chinois... »

« À leur ceinture prend, de chaque côté, un mouchoir pour s'essuyer les mains et le visage, de même qu'un couteau avec deux bourses où ils mettent du tabac. Ils portent, comme nous, leur cimeterre à gauche, mais les poignées est retournée, et ils le tirent du fourreau en passant la main droite derrière le dos. Leur chaussure est une espèce de païnes, dont la semelle unie et sans talons est épaisse de trois doigts.

Leurs bottines sont faites de cuir de cheval, apprêté, ou bien d'étoffe de soie; mais ils n'ont point l'usage des éperons. » (M. Deshautesreay.)

(1) Cette guerre est diversement racontée par le père du Halde et par le père de Maille. L'éditeur de ce dernier livre en doute auquel des deux est dus la préférence.

rent la mort pour ne pas survivre à la perte des villes dont la garde leur était confiée.

Dans ces entraînements, on vit une héroïne, Tsin-leang, gouvernante de Tché-tchu, pendant la minorité de son fils, marcher, à la tête de ses troupes, au secours des Impériaux, et, après avoir couvert la ville de Tchong-tchéou, s'emparer de celle de Ku-lang, pour avoir une communication, avec un détachement qu'elle avait laissé sur les bords du Kiang. De là, elle vint au secours de Tchong-tou, que les rebelles, fiers d'une victoire qu'ils venaient de remporter sur les Impériaux, assiégeaient avec toute l'ardeur que ce succès leur inspirait. Ce serait un détail curieux, mais trop long, que le récit des ruses de guerre et des nouvelles machines que les rebelles mirent en usage pour emporter la place, ainsi que de celles qu'employa le gouverneur Tchou-yé-yuen, pour triompher de leurs efforts. A la fin, il y réussit, et délivra la ville d'un siège qui avait duré cent deux jours. Pour récompense, il obtint la vice-royauté de la province. De nouvelles défaites, qu'il fit essuyer aux rebelles, avec le secours de l'héroïne de Tché-tchu, obligèrent Tché-tsong-ming, leur chef, à se retirer à Tsou-y-fou, avec ce qu'il put recueillir des débris de son armée.

Cette révolte était presque éteinte lorsqu'il s'en éleva une nouvelle dans le Kouéi-tchéou, excitée par Ngan-pang-yen, d'une famille qui avait le gouvernement d'un pays assez étendu, nommé Tchou-si, sur les confins de cette province et de celle de Yun-nan. Des troubles dans le même temps, excités par Sou-hong-iu, agitérent le Chan-tong. Ngan-pang-yen brava, pendant deux ans, les armées de l'empire, envoyées contre lui, leur donna plusieurs échecs, et fit des sièges où il montra sa valeur et son habileté. C'est ainsi que les Chinois semblaient avoir conjuré, avec les Tartares, la ruine de leur empire. Une trahison, vers la fin de 1622, arrêta les progrès de Sou-hong-iu. Livré par ses siens au vice-roi Tchao-yen, il fut exécuté au milieu des rues de Teng-hien. Le général Ouang-san-chen, de son côté, poursuivait avec vigueur le rebelle Ngan-pang-yen. Mais, trahi par un des émissaires de celui-ci, qui avait passé à son service, il tomba dans une embuscade où il périt, l'an 1624, avec tout son monde, à l'exception de son frère et d'un autre officier. Les rebelles, cependant, avaient été si maltraités, et leur pays était si dévasté, qu'ils ne furent plus en état de rien entreprendre.

Les Mantcheous, contents des conquêtes qu'ils avaient faites dans le Leao-tong, demeuraient tranquilles au milieu de ces troubles. L'an 1625, le 11 de la 8<sup>e</sup> lune, ils perdirent leur empereur Tai-tou, qui, ayant quitté la ville d'Otololi à l'est de la montagne de Tchong-pi-chen, avait transporté le siège de son empire à Mongden, auparavant nommé Chin-yang. Son fils, Tai-tsong lui ayant succédé, le vice-roi du Leao-tong l'envoya féliciter sur son avènement au trône. Le Tartare, dans ce lettre qu'il remit aux députés du vice-roi pour leur maître, détailla les griefs que sa nation avait contre les Chinois; témoignait d'ailleurs un désir sincère d'établir une paix solide entre les deux empires. Une réponse du vice-roi, peu satisfaisante, fut suivie d'une réplique qui précéda de peu de jours la mort de l'empereur Hi-tsong. Ce prince, d'une complexion faible, finit sa carrière l'an 1627, dans la 8<sup>e</sup> lune, à l'âge de vingt-trois ans, sans laisser de fils.

Ce fut sous ce règne que les Chinois commencèrent à faire usage de l'artillerie. Dès l'an 1630, la ville de Macao avait été envoyée à l'empereur Chin-tsong trois grandes pièces avec des canonniers; elles furent conduites à Pe-king, où on les éprouva en présence des mandarins de la cour, et d'un concours prodigieux de spectateurs. Un accident changea en effroi l'admiration qu'elles causèrent: un portugais et quatre chinois furent tués. L'effet de ces machines terribles fit juger qu'elles seraient d'une grande utilité contre les Tartares, et on les transporta sur les frontières. Les Tartares, attirés par la curiosité, s'étant approchés pour les examiner, on leur lança une bordée qui en renversa plusieurs; les autres prirent la

fuite; et depuis, ils furent plus circonspects à éviter la portée de ces machines, dont l'effet leur avait été si funeste la première fois. (M. Deshautesayes.)

#### HOAI-TSONG.

1627, (4<sup>e</sup> année *Ting-mao*, du *LXVII<sup>e</sup>* cycle.) Tchou-yong-kien, frère puîné de l'empereur Hi-tsong, lui succéda sous le nom de HOAI TSONG, l'empereur des Mantcheous, piqué du silence que le vice-roi du Leao-tong opposait à sa dernière lettre, recommença la guerre contre la Chine. Mais, après avoir conquis trois villes et treize bourgades, il suspendit les hostilités pour donner le temps à la cour de Pé-king d'entrer dans les vues pacifiques qu'il avait proposées. Voyant qu'on continuait à les dédaigner, il résolut de pousser la guerre avec toute la vigueur possible. On ne peut refuser des éloges aux précautions que son humanité lui suggéra pour prévenir les désordres que la guerre entraîne ordinairement après elle. Attentif à faire observer une discipline exacte parmi ses troupes, il ne leur permit d'exercer ni le massacre, ni le pillage dans les villes dont il ne rendit maître. Il invitait même par des promesses, qu'il fut toujours fidèle à remplir, les garnisons des places, soit avant d'en faire le siège, soit après les avoir conquises, à s'enrôler sous ses drapeaux: ce qui lui réussit beaucoup mieux que la force de ses armes. On vit les villes s'empresurer à l'envi de lui envoyer leurs clefs, des armées entières passer à son service. La désertion ne fut pas néanmoins universelle en Chine; et il se trouva des vice-rois, des généraux et des mandarins, qui aimèrent mieux se donner la mort que de manquer à la fidélité qu'ils devaient à leur souverain. Mais ces exemples furent rares, et n'arrêtèrent pas la rapidité des conquêtes du prince tartare. L'an 1629, le 17 de la 1<sup>re</sup> lune, son armée s'avance jusqu'à vingt li de Pé-king; et le 16 de la lune suivante, un de ses détachements s'étant approché jusqu'à deux li de cette capitale, lui rapporta qu'il avait aperçu près des murs un corps retranché de quarante mille hommes. Tai-tsong, dès le soir même, alla surprendre ce camp; et, l'ayant forcé dès la première attaque, il joncha des cadavres des Chinois, et mit en fuite ceux qui parurent échapper au glaive, ou les fit prisonniers. Il n'osa néanmoins tenter le siège de Pé-king, et se retira pour aller prendre d'autres villes.

Tai-tsong, en subjuguant les Chinois, prenait leur gouvernement pour modèle. Au commencement de l'an 1631, il établit six tribunaux semblables aux six tribunaux de Pé-king: savoir, le tribunal des mandarins de l'état, celui des tribunaux, celui des rites et cérémonies, celui de la guerre, celui des corvées, et le tribunal des ouvrages publics.

Quoique la guerre, que les Mantcheous faisaient à la Chine, leur frayât le chemin pour s'en rendre un jour les maîtres, l'empire avait encore plus à craindre de la part des Chinois même. Dans la plupart des provinces, on ne voyait qu'émeutes, que séditions, que révoltes. Il est aisé de préjuger combien ces troubles favorisèrent les progrès des Tartares. Ces progrès furent tels, que l'an 1635, le 5 de la 3<sup>e</sup> lune, tous les princes et grands, Mantcheous, Mongous et Chinois, s'étant assemblés au palais, chaque nation présenta à Tai-tsong un placet écrit en sa langue, par lequel elle le pria de ne plus différer à se faire proclamer empereur de la Chine. Ce prince y consentit enfin; mais il voulut que son inauguration fût précédée par un sacrifice solennel, par lequel on immolât une grande victime: ce qui s'exécuta dans la campagne le 11 de la même lune; après quoi Tai-tsong prit le titre d'empereur, et donna le nom de Taising à sa dynastie. Le reste de cette année et les suivantes, les Mantcheous ne cessèrent de faire des courses dans la Chine; mais ils n'en devinrent maîtres que parce qu'ils y furent appelés comme auxiliaires, contre des rebelles qui la désolaient. Entre les différents chefs de ceux-ci, les deux plus redoutables

étaient Tchang-hien-tchong et Li-tsé-tching. Le premier, après avoir causé beaucoup de mal dans le Chen-si, sa patrie, le Honan et le Hou-kouang, pour servir les Empereurs, s'étoit dans le Kiang-nan, d'où il revint bientôt après avec de nouvelles forces, qui le rendirent maître de plusieurs places dans le Honan. Mais le général Tso-leang, qui l'ayait battu jusqu'à trois fois en 1640, le contraignit de se réfugier dans les montagnes avec peu de monde. Les débris de son armée furent recueillis par Li-tsé-tching, qui se vit avec ce renfort à la tête de cinq cent mille hommes. Il avait nouvellement échoué devant Kai-fong-fou. Mais ayant repris ce siège au commencement de 1642, il réduisit la place, en neuf mois d'attaques, aux horreurs d'une famine plus grande que celle du siège de Jérusalem. Le général des Impériaux, pour dernière ressource, ayant fait couper les digues du Hoang-ho pour inonder le camp des ennemis, fit éprouver ce même désastre à la ville, où plus de deux cent mille hommes furent noyés. Le camp des rebelles souffrit beaucoup moins, parce qu'il était plus élevé que le fleuve. Devenus maîtres de Kai-fong-fou, ils firent réparer les dégâts du fleuve et écoulèrent les eaux. Tandis que Li-tsé-tching pénétrait dans le Hou-kouang, Tchang-hien-tchong remplissait de sang et de carnage divers départements du Kouang-si. Ayant forcé You-tchang, il en fit jeter les habitants dans le Kiang, et porta ensuite la barbarie jusqu'à les aller voir lutter contre les flots et les horreurs de la mort. Li-tsé-tching, plus fort et plus habile que lui, étendit plus loin ses conquêtes avec moins de férocité. En 1643, se voyant maître de plus du tiers de l'empire, il se crut en état de succéder à la dynastie des Ming, et prit le titre d'empereur. Pour le réaliser pleinement, il proposa dans un conseil de guerre les moyens d'achever la réduction du reste de l'empire. Le résultat de la délibération fut, qu'ayant sous ses drapeaux un million d'hommes, il devait choisir les plus braves, et les mener par le Chan-si à la conquête de Pé-king. Il suivit cet avis; et, ayant passé le Hoang-ho, il se mit, avec plus ou moins de difficulté, à toute les villes qui se rencontrèrent sur son passage. Il ne douta plus alors qu'il ne vint à bout de se rendre maître de la capitale de l'empire. Un détachement qu'il envoya, s'étant approché de la place, mit le feu dans un des faubourgs. Les rebelles, cependant, ne l'auraient jamais prise, si elle avait eu un homme de tête capable de la défendre. Cent cinquante mille hommes de troupes régulières, des provisions de guerre et de bouche suffisantes pour soutenir un long siège, et la présence du souverain, auraient fait échouer l'entreprise. Mais l'empereur lui-même ruina ses affaires par une confiance aveugle en ses ministres. La moitié de ses troupes effectives avait été placée hors des murs pour arrêter l'ennemi; jeta les armes dès qu'elle aperçut Li-tsé-tching à la tête de trois cent mille hommes, et passa du côté des rebelles. Hoai-tsoog, approchant quelques moments après que l'ennemi était déjà maître des portes, se pendit, de désespoir le 19 de la 3<sup>e</sup> lune de l'an 1644. Li-tsé-tching entra le même jour dans Pé-king; mais il rencontra le général Li koué-tching, qui lui disputa le terrain de rue en rue. L'ayant accablé par le nombre et fait prisonnier, il lui proposa de passer à son service. Le général y consentit, à condition qu'il ferait enterrer avec les honneurs dus à leur rang l'empereur et l'impératrice qui avait péri, par une mort également volontaire, la triste fin de son époux. Li-tsé-tching accorda la demande; mais après avoir assisté aux funérailles de ses maîtres, le général se poignarda pour ne pas servir un rebelle. N'étant plus obligé à tenir la parole qu'il avait donnée, Li-tsé-tching abandonna le palais des ancêtres des Ming, et fit mourir tous ceux de cette famille qui se trouvaient à Pé-king. Maître de cette capitale, il ne mit plus de bornes à son ambition. Mais elle fut trahie par un brave chinois, rempli de l'esprit patriotique. C'était Ou-san-koué, général des troupes impériales contre les Mantcheous, qu'il eut tenu par sa valeur dans les horres de la Tartarie. Apprenant la mort de son souverain, il appela, pour la venger, ses mêmes

opresseurs de sa nation. Les Mantcheous n'avaient plus de monarque depuis la mort de Tai-tsong, arrivée l'an 1636, et se gouvernaient par un conseil national. Avec leur secours, Ou-san-koué va se présenter devant Pé-king, et fait une horrible boucherie des rebelles commandés par un lieutenant de Li-tsé-tching. Celui-ci l'ayant joint près de Yong-ping, fou le 2 de la 4<sup>e</sup> lune, avec une armée de soixante mille hommes, traînant avec lui le prince-héritier, deux autres princes du sang, et Ou-siang, père de Ou-san-koué, leur livra bataille sans hésiter. La mêlée fut terrible; mais, quoique supérieur en nombre, Li-tsé-tching fut obligé de prêter la fuite, après avoir laissé trente mille hommes sur le champ de bataille. S'étant retiré à Pé-king, les troupes qu'il y avait rassemblées essayèrent devant cette ville une nouvelle défaite, qui coûta la vie au père du vainqueur. Li-tsé-tching, par une basse vengeance, fit couper la tête à Ou-siang, et la fit exposer sur les remparts, le 4 de la 4<sup>e</sup> lune 1644, à la vue du camp des Impériaux. Pour raffermir son autorité chancelante, il se fit saluer empereur par tous les Mandarins qui se trouvaient dans la capitale. Il en sortit ensuite, emportant les trésors immenses dont la possession lui coûta tout de crimes.

Les Tartares, après le départ de Li-tsé-tching, se crurent autorisés, par les secours qu'ils avaient donnés aux Chinois, à remplir le trône vacant de leur empire, et y élevèrent CHEN-TCHE, neveu de Tai-tsong, enfant de sept ans, qui, dès lors, par ses qualités naissantes, donnait les plus grandes espérances. Mais les mandarins de la cour de Nan-king ne pouvant se résoudre à passer sous une domination étrangère, opposèrent à cette élection celle de Tchu-yenou-song, arrière-petit-fils de l'empereur Chin-tsong.

## CHI-TSOU-TCHEANG-TI.

1644. (1<sup>re</sup> année Kia-chia, du XVIII<sup>e</sup> cycle.) Tchu-yenou-song, prince de Fou, étant arrivé à Nan-king, sur une députation que les mandarins lui avaient faite, fut salué empereur, le 5 de la 5<sup>e</sup> lune, sous le nom de CHI-TSOU-TCHEANG-TI, après avoir hésité trois jours s'il accepterait cette précieuse dignité. La Chine se trouva ainsi divisée entre trois prétendants à l'empire. Ou-san-koué, contraint de dissimuler l'entreprise des Tartares, tourna toutes ses forces contre Li-tsé-tching: qu'il réduisit, après deux nouvelles victoires remportées sur lui, à s'en aller cacher avec une poignée de ses gens dans la montagne de Lo-kong. La faim l'ayant obligé d'en sortir, il fut tué avec sa troupe par des paysans qui les reconnurent pour des rebelles. La mort de Li-tsé-tching éteignit la rébellion, et laissa aux Tartares la liberté d'étendre leur domination dans la Chine. La conduite pleine de sagesse, qu'ils tiennent constamment envers les régicides, y contribua plus que la force de leurs armes; et la peine de voir un prince étranger assis sur le trône de leur nation, fut bientôt adoucie par la manière dont ils furent traités. « La « Chine en changeant de maître, ne changea, ni de forme, ni « de gouvernement. Les tribunaux de Pé-king subsistèrent sur « le pied qu'ils avaient été établis; et on se contenta de doubler « les emplois, afin d'avoir des places à donner aux Tartares... » Les soldats chinois étaient incorporés dans les armées, et les « officiers élevés à des grades proportionnés à leur capacité et « à leurs services. » (1<sup>re</sup> Maillet)

La cour de Nan-king se conduisit d'une manière bien différente. Guidés uniquement par leurs intérêts particuliers, et comptant pour rien l'utilité publique, les grands qui la composaient n'étaient occupés qu'à se supplanter. Le monarque, plongé dans la mollesse, vivait dans la même sécurité que s'il n'eût eu aucun ennemi à redouter. Pour tout remède aux dissensions et aux querelles qui s'élevaient parmi les courtisans, il se contentait de faire de continuels changements dans les places, sans faire aucun discernement des bons et des méchants, des hommes capables et de ceux qui ne l'étaient pas.

Les Tartares profitèrent des troubles qui régnaient à la cour de Nan-king pour avancer leurs conquêtes. Maîtres de toute la partie septentrionale de la Chine, ils passèrent le Hoang-ho dans la 5<sup>e</sup> lune de l'an 1645, et après avoir soumis rapidement diverses places, ils arrivèrent, le 24 de la même lune, devant Yang-tchéou. Le général Sse-ko-fou, qui avec des forces inférieures leur avait inutilement disputé le passage du fleuve, s'était jeté dans la place, où il fit la plus belle défense qu'on pouvait attendre d'un capitaine expérimenté. Mais, épuisé de fatigues, couvert de sang, environné de tous côtés par les ennemis qui avaient escaladé les murs, prêt à tomber entre leurs mains, il se tua lui-même : exemple qui fut suivi par plusieurs mandarins qui s'étaient enfermés dans Yang-tchéou. Maîtres de cette ville, les Tartares envoyèrent des députations pour saisir de tous les postes qui étaient le long du Kiang. Le 10 de la 5<sup>e</sup> lune, un officier dépêché de Tchong-king à Nan-king, apporta la nouvelle qu'ils s'étaient emparés du port. Le prince épouvanté, prend la fuite au milieu de la nuit avec un petit nombre de ses courtisans. Les Tartares paraissent le 14 sous les murs de la ville, dont les clefs sont apportées au général, avant qu'on la somme de se rendre. On fait mourir après le prince fugitif, qui est atteint au moment qu'il allait s'embarquer sur le Kiang. Comme on est pris de le saisir, un de ses courtisans le prenant à bras-corps, se précipite avec lui dans le fleuve. Toute la famille des Ming ne fut point éteinte par sa mort. Il en restait plusieurs princes : mais presque également jaloux d'occuper un trône environné de tant de précipices, ils paraissaient disposés à ne point permettre qu'aucun d'eux entre vît et montât. Celui que les vœux des grands et de la nation y appelaient, et qu'on regardait comme le plus propre à réparer les maux de sa dynastie, était le prince de Loung-nan. Possesseur des villes les plus riches et les plus puissantes de l'empire, ayant ses états placés près du théâtre de la guerre, tout ce qu'il y avait de bons officiers et de braves soldats dans les armées du prince de Fou, s'était retiré chez lui à Hang-tchéou, capitale du Tché-king, où il faisait sa résidence ordinaire. Ses qualités personnelles donnaient à la politique un nouveau motif qui devait le faire préférer à ses compétiteurs. Mais ni les prières des grands, ni les instances de toutes les personnes attachées à son service, ne purent lui faire accepter un trône qu'il prévoyait devoir lui être disputé par les princes de son sang. Il fit plus, il se sacrifia lui-même pour le salut de ses sujets. Les Tartares, dans le cours de leurs conquêtes, étant venus investir Hang-tchéou, il consentit à se remettre entre leurs mains, sous la promesse qu'ils feroient d'y pargner la garnison, les mandarins et le peuple. Cette conduite était fondée sur l'impuissance où il se trouvait avec ses propres forces de résister à une armée triomphante, n'ayant aucun secours à espérer des princes de sa famille, quoiqu'il les en eût très-faiblement sollicités. Cette générosité aurait dû lui concilier l'estime et l'admiration des vainqueurs. Mais la politique ne leur permit pas de laisser vivre un rejeton de la famille des Ming, à laquelle ils enlevaient l'empire. Les mandarins, honteux de survivre à leur maître, se donnèrent eux-mêmes la mort, pour le suivre au tombeau.

Tandis que ces scènes d'horreur se passaient dans le Tché-king occidental, deux nouveaux prétendants à l'empire, tous deux de la famille des Ming, le prince de Lou et Tchou-ling-king, prince des Tang, travaillaient dans la partie orientale de cette province, à faire réussir les projets de leur ambition. Opposés l'un à l'autre, le premier se contenta du titre de protecteur de l'empire, et le second prit hardiment celui d'empereur. Ce dernier ayant attiré dans son parti le fameux Tching-tchéi-lou, lui fit quitter le métier de pirate qu'il exerçait sur les côtes de la Chine, pour le mettre à la tête de ses troupes. Les entreprises du prince des Tang prospérèrent tant qu'elles furent conduites par ce général. Mais un événement les brouilla sans retour. Le prince de Lou ayant envoyé, l'an 1646, Tchén-

kien, un de ses officiers, pour traiter avec le prince des Tang, celui-ci fit mourir l'ambassadeur sur ce que dans l'audience publique qu'il lui accorda, il ne lui donna que le titre en usage parmi les princes de l'empire. Tchén-tchéi-lou, ami de Tchén-king, jura qu'il vengerait sa mort. S'étant retiré à bord de sa flotte, il sollicita ses services au prince de Lou. On vit depuis ce temps, décroître la puissance du prince des Tang par l'incapacité des généraux qu'il avait substitués à Tchén-tchéi-lou. Obligé de fuir après avoir été abandonné des siens, devant les Tartares qui le poursuivaient, il fut atteint à Ting-tchéou ; et se voyant dans l'impossibilité d'échapper, il se précipita dans un puits, où il périt misérablement. L'an 1646, La mort de ce prince fut suivie de la perte du Fou-king et du Kiang-si, qui tombèrent au pouvoir des Tartares.

Le prince des Tang laissait un frère qui s'était sauvé du Fou-king, et prenait le titre de prince de Tchou-yue-ngao. A la nouvelle de la mort du premier, le second étant arrivé à Kouang-tchéou, capitale du Kouang-tong, y trouva les princes et les grands de la cour chinoise, occupés à délibérer sur le choix d'un successeur à l'empire, sans pouvoir rien conclure, tant ils étaient divisés de sentiments. Sa présence termina les différends, et réunit tous les partis en sa faveur. Il fut proclamé solennellement empereur, et s'empressa de prendre possession du trône. Mais dans le même temps, Kiu-ché-ssé, vice-roi du Kouang-si, appelé Thomas par les Chrétiens, dont il avait embrassé la religion, ayant assemblé les grands mandarins de son département, leur persuada que Tchou-yue-tchéi, prince de Yong-ming, étant petit-fils de l'empereur Chien-tsong, avait le droit le plus légitime à l'empire. Aussitôt il emporta l'unanimité des suffrages. Une députation qu'on lui fit pour lui annoncer son élection, l'ayant salué empereur, il refusa ce titre et se contenta de celui de prince de Kouei. Tchou-yue-ngao lui ayant déclaré la guerre, les armées des deux compétiteurs se livrèrent, à Chang-fou, une sanglante bataille, dont celle du prince de Kouei sortit victorieuse. Il n'eut pas le même bonheur contre les Tartares qui, l'ayant battu près de Kouang-tchéou, l'obligèrent de fuir de ville en ville. Mais Kiu-ché-ssé qui avait procuré son élévation, lui rendit le courage par une grande victoire qu'il remporta, l'an 1649, sur les Tartares devant Kouei-lin, qu'ils assiégeaient sous les ordres du général chinois Li-tching-tong. Kiu-ché-ssé lui procura, l'année suivante, un nouvel avantage encore plus éclatant sous les murs de la même place. Cet événement fit un tel effet dans l'empire, que les plus belles provinces vinrent faire leurs soumissions au prince de Kouei. Ce fut Li-tching-tong lui-même qui fut le principal auteur de cette révolution. Mais la fortune se lassait bientôt de favoriser les armes du prince de Kouei. Ses généraux Kin-tchin-hoan et Li-tching-tong ayant échoué, l'an 1649, au siège de Kan-tchéou, dans le Kiang-si, eurent le malheur de se noyer tous les deux, mais non pas dans la même rivière, en fuyant devant les Tartares. Les affaires de ce prince ne furent plus désormais qu'un enchaînement de peines et de disgrâces.

La Chine fut délivrée, vers le même temps, du rebelle Tchang-hien-trhing, non moins redoutable aux Chinois, qu'aux Tartares. Les ravages qu'il commit dans le Cheu-si, le Ho-nan, le Ho-kouang, le Kiang-nan, le Sse-tchuen, surpassaient toutes les horreurs qu'on peut imaginer. Sa fureur éclata surtout dans le Sse-tchuen. S'étant rendu maître de Tchong-tou, capitale de cette province, il y attira les lettrés, classe de gens qu'il haïssait mortellement, sous prétexte de les élever à de nouveaux honneurs, et trente-deux mille s'y étant rendus, il les fit tous égorger. Il fit subir le même sort à trois mille Tun-nucs, et à tous les hochan qui se trouvaient dans Tchong-tou. Ce ne fut point encore là où se termina la barbarie de ce monstre dans le Sse-tchuen. Ayant appris qu'un de ses généraux, qu'il avait envoyé contre les Tartares, avait passé à leur service, il s'en prit à cette province, dont il fit massacrer jusqu'à six cent mille habitants, comme s'ils eussent été com-

plages du général déserteur. Ses propres concubines furent les victimes de sa cruauté. Pour n'avoir aucun plaisir dans ses armées, et se préparer à repousser les Tartares qui venaient à lui, il fit égorger jusqu'à deux cent quatre-vingt de ses malheureux, et persuada à ses soldats de faire le même traitement à leurs femmes, dont il prit dans cette boucherie jusqu'à quatre cent mille. Enfin, étant près de Hien-tchong, il fut tué d'un coup de flèche par les soldats d'une armée de Tartares, qu'il était allé reconnaître.

L'an 1646, et non pas 1645, le premier jour de la première lune, 17 janvier, il arriva une éclipse de soleil.

## XXII. DYNASTIE.

### DES TSING.

#### CHUN - TCHI.

1649. (26<sup>e</sup> année *Ki-tcheou*, du XVIII<sup>e</sup> cycle.) Cette année est celle que les Chinois comptent pour la première de CHUN-TCHI. Il entra alors dans sa quatorzième année. Ses oncles, qui exerçaient la régence, jugeant à propos de le marier, lui cherchèrent une épouse parmi les princesses mongoles. L'ambassade qu'ils envoyèrent pour en faire la demande, était magnifique. Mais en passant à Tai-long, les jeunes gens qui la composaient ayant enlevé la fille de l'un des plus distingués de la ville, qu'on menait en pompe à son époux, excitèrent parmi les citoyens un soulèvement universel. Le gouverneur Kiang-tsi, s'étant vainement plaint de cet attentat au chef de l'ambassade, fit main-basse sur tous les gens de sa suite. Il n'en demeura pas là; il publia un manifeste pour exhorter la nation chinoise à la vengeance. Cet écrit produisit tout l'effet que le gouverneur pouvait espérer. Tout ce qu'il y avait de plus brave et de plus courageux dans le Chan-si et le Chen-si accourut pour se joindre à lui. Il engagea même dans son parti le prince mongou, dont la fille avait été l'objet de l'ambassade. La cour de Pé-king vint à bout de détacher de la ligue le prince, et de renouer le mariage de sa fille avec le jeune empereur. Mais Kiang-tsi n'en fut pas moins ardent à poursuivre les Chinois. Deux grandes batailles qu'il gagna sur eux, repandirent l'alarme dans Pé-king. S'étant ensuite retiré dans Tai-long pour y faire reposer ses troupes, il y fut investi par le général Tchéng-tching-ouang. Un fossé large et profond que celui-ci fit creuser autour de la place, semblait fermer toute issue aux assiégés. King tsi, à la tête de ses soldats, le força, après un combat de quatre heures; mais en poursuivant l'ennemi, une flèche dont il est atteint, lui enlève la victoire avec la vie.

Le prince de Koui, malgré les derniers revers qu'il avait essuyés, s'était fait reconnaître empereur des provinces méridionales de la Chine. Mais ce titre ne le réconcilia point avec la fortune. Deux batailles qu'il perdit, en 1650, contre les Tartares, furent suivies de la prise de Koui-hin, sa capitale, qui, se trouvant alors dépourvue de troupes, et n'espérant aucun secours d'ailleurs, ne put être défendue par le ministre Kieu-tse-ché et le grand général Tchang-long-tchang, qui s'y étaient réfugiés. Ce fut en vain que le général ennemi proposa à l'un et à l'autre de passer au service des Tartares. Les trouvant inébranlables, il ne put refuser des éloges à leur fidélité; mais la politique ne lui permit pas de la laisser impunie. Tous deux, par ses ordres, subirent le dernier supplice. Les Tartares éprouvèrent plus de difficultés à se flatter de Kouang-tchéou, qu'ils firent ensuite. Secourue par une flotte que Tching-tching-kong, fils de Tching-tchi-long, lui avait amenée, elle se défendit pendant huit mois, et n'aurait vraisemblablement pas été

prise, si des traites n'en eussent ouvert une des portes aux ennemis.

L'an 1651, mourut le prince Tsé-tching-ouang, chef du conseil de régence à la cour de Pé-king. Le jeune empereur avait tant de respect pour lui, qu'il ne le nommait jamais que *Père Prince*. Il lui était en effet redevable du trône et de la réunion de l'empire sous ses lois. Chun-tchi, après sa mort, prit les rênes du gouvernement, et les mena avec une sagesse qui lui attira l'admiration générale. Toutes les provinces de la Chine lui obéissaient, mais il lui restait à soumettre la mer, que Tching-tching-kong infestait avec d'autant plus de liberté, que les Tartares n'avaient point de marine. Ce pirate leur avait soulevé une haine mortelle depuis qu'ils retenaient prisonnier à Pé-king, Tching-trhu-long, son père, qu'ils y avaient attiré sous les promesses les plus flatteuses. Le fils avait appris son métier du père, qu'il surpassa en habileté comme en ferocité.

On vit arriver, en 1656, à Pé-king, une ambassade des Russes, nommée *Oras* par les Chinois. Elle avait pour chef un esclave de cosaque nommé Baïkof, et pour objet l'établissement d'un commerce libre entre les deux nations. Le tsar Alexis avait fait remettre à son ambassadeur la valeur de 40,000 roubles, tant en argent qu'en marchandises. A son arrivée, celui-ci fut reçu avec honneur. On vint à sa rencontre, et on lui assigna un logement convenable et une table somptueuse. Mais son opinitivité à ne vouloir pas se soumettre aux usages et aux formalités du pays, rendit sa légation inutile (1). Il ne fut point admis à l'audience de l'empereur; on lui renvoya ses présents, et il fut reconduit aux frontières sans aucun honneur. (M. Lèveque, *Histoire de Russie*, tom. III, p. 456.)

Le pirate Tching-tching-kong, fidèle à sa haine contre les Tartares, continuait de dévaster les côtes de la Chine. La province de Fou kien fut celle qu'il incommoda le plus par ses descentes. Il battit les Tartares en diverses rencontres, emporta plusieurs villes, et se rembarquait toujours chargé de butin. Ce qui lui attachait le plus les Chinois, s'était le sile qu'il montrait pour les intérêts du prince de Koui. Depuis ses derniers revers, le prince s'était retiré dans le royaume de Ming, où il attendait le retour de la fortune. Avant appris, l'an 1658, qu'il s'élevait un nouveau parti en sa faveur dans le Koui-tchéou, il se mit en marche avec une petite armée pour s'y rendre. Mais en traversant le Yun-nan, il fut pris avec son fils par le fameux Ousan-koui, qui les fit étrangler. Ils étaient les seuls qu'on reconnût alors pour être de la famille des Ming. En immolant ces deux victimes, on était aux Chinois tout prétexte de révolte, et l'espérance de rétablir cette dynastie. Tching-tching-kong, cependant, venait de donner un rude échec sur mer aux Manthous. Honteux de le voir maître de la mer, sans avoir un seul vaisseau à lui opposer, ils s'étaient déterminés enfin à équiper une flotte qui fit voile vers les lies du Fou-kien, où l'on s'attendait à le rencontrer. Le pirate épargna aux Tartares la peine de venir le chercher. Étant allé au-devant d'eux, il leur coula à fond plusieurs vaisseaux, en prit un plus grand nombre, et regagna triomphant une des lies qui lui servaient de retraite. Là, s'étant fait amener quatre mille prisonniers, il leur fit couper le nez et les oreilles, voulant marquer par cette barbarie aux Tartares qu'ils n'avaient aucune paix à attendre de lui. Mais apprenant le triste sort

(1) « Avant l'audience, qu'il se flattait d'obtenir, il devait commencer par rendre hommage devant le trône du vieux palais, où l'on garde le trésor et le vœu impérial. Tous les grands de la Chine sont obligés de rendre leurs respects à ce trône avant que de paraître aux yeux de l'empereur et l'empereur même, avant son installation, n'est point exempt de cette cérémonie. Tous les ambassadeurs y sont assujettis trois jours avant l'audience. Celui de Moscovie le regarda comme une dérogation à la majesté du czar, et refusa de s'y soumettre. Ce fut pour cette raison qu'il partit sans avoir été reçu à l'audience. » (M. Deshautesseaux.)



du dernier des Ming, sous le nom duquel il avait jusqu'alors fait la guerre aux Tartares, il cessa pour un temps d'insister les rôles de la Chine, et tourna ses vues du côté de l'île Formose, dans le dessein de s'y former un établissement solide. Cette île était possédée alors par les Hollandais, nommés par les Chinois *Hong-mao*, à qui les Japonais l'avaient cédée. Tchong-tching-long y avait fait une descente en 1669, enleva aux Hollandais le fort nommé *Castel Zelandia*, qu'ils y avaient bâti en 1634, et parvint à les chasser de l'île, ainsi que de celle de *Tai-ouan*, dont il se forma un gouvernement sur le modèle de celui des Chinois. Mais un an et quelques mois après, il mourut, laissant pour successeur Tchong-king-mai, son fils.

La petite vérole, dans ces entre-faites, emporta, l'an 1661, l'empereur Chun-tchi. Le cours de sa vie ne répondit pas à la brillante aurore de ses premières années. Sur la fin de son règne, étant devenu éperdument amoureux de la femme d'un de ses officiers, il chercha querelle à celui-ci, et le maltraita de manière qu'il en mourut de chagrin au bout de trois jours. L'empereur ayant ensuite épousé sa veuve, en eut un fils dont la naissance fut célébrée par des rejoissances extraordinaires. Mais la mort de cet enfant, qui ne vécut que trois mois, fut suivie de près par celle de sa mère. Chun-tchi, s'abandonnant alors au désespoir, voulait attenter à sa propre vie. Il ordonna d'apaiser les mânes de cette princesse par le sacrifice de trente hommes qui s'offrirent volontairement : coutume barbare que son successeur abolit. Il fit brûler son corps, à la manière des Tartares, dans un cercueil de bois précieux, richement orné. Les superstitions des bonzes, qu'il avait jusqu'alors méprisées, devinrent ses pratiques familières; il prit leur habit, embrassa leur règle, exhorta ses confians, de l'un et de l'autre sexe, à l'imiter. Livre entièrement au culte des idoles, il fit élever en leur honneur trois pagodes dans son palais. Ce fut en vain que le P. Adam Schall, suite, qu'il avait mis à la tête du tribunal des mathématiques, sous le nom de Tang-jo-ouang, et qu'il n'appelait jamais que *Ma-fa*, respectable Père, tenta de rappeler ce prince à lui-même. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il mourut. Il se fit néanmoins de grandes choses au commencement de son règne; mais on en fut redevable aux qualités sublimes du prince Ama-ouang, son oncle et son tuteur. « Ce règne, dit N. Deshauterayes, « prépara le règne brillant de Kang-hi, comme on a vu chez « nous, dans le même temps, le ministre de Louis XIII jeter, « pour ainsi dire, les fondements de la gloire et de la puissance de Louis XIV. »

Ce fut la première année du règne de Chun-tchi que les Jésuites missionnaires apprirent aux Chinois la falsité des armes et la fonte des canons qu'ils ignoraient. (De Maille.)

#### KANG-HI.

1661. (38<sup>e</sup> année *Sin-tcheou*, du LXVIII<sup>e</sup> cycle.) KANG-HI, fils de Chun-tchi, lui succéda à l'âge de huit ans, sous la régence de quatre grands qu'il avait désignés en mourant. Leurs premiers soins furent d'exclure les eunuques de l'administration des affaires. Le chef de ceux-ci les avait rendus odieux par ses malversations : on lui fit son procès, et, après avoir condamné ce perfide à mort et chassé du palais plusieurs milliers d'eunuques, on fit graver sur une plaque de fer d'un poids énorme, qui subsiste encore aujourd'hui, une loi qui déclare les eunuques incapables d'être élevés aux emplois et aux dignités. Il s'en fallut bien que la régence tint une conduite aussi sage vis-à-vis des prédicateurs de l'évangile. Sous le dernier règne, ils avaient joui d'une profonde paix, à la faveur de laquelle ils firent un grand nombre de prosélytes. L'empereur leur envia ces conquêtes, et miticia un homme accredité, nommé Yang-kouang-sien, qui les dénonça à la régence comme des ennemis secrets de l'état, qui soufflaient l'esprit de révolte et de faction, en se

servant, pour séduire les Chinois, du prétexte de les instruire de leur religion. Les temples où ils assemblaient ceux de leur loi étaient, selon lui, des maisons fortes, où ils se préparaient à faire une bonne défense en cas d'attaque. La calomnie, toute grossière qu'elle fût, eut faveur. Les régentes publièrent un édit qui proscrivait le Christianisme, et enjoignait, sous des peines très-graves, à tous ceux qui l'avaient embrassé d'y renoncer. Pour récompense de son zèle, l'accusateur eut la place de Tang-jo-ouang, qui fut mis en prison. Tous les Européens répandus à la Chine furent amenés à Pé-king, et le tribunal des crimes s'assembla conjointement avec celui des rituels, non pour vérifier les accusations, mais pour statuer sur la peine qu'on infligerait aux accusés. Tang-jo-ouang, en sa qualité de duc de la loi chrétienne et de chef des prosélytes, fut condamné d'abord à être étranglé, et ensuite, d'après une nouvelle délibération, à être mis en pièces. L'arrêt, confirmé par les régentes, allait s'exécuter, lorsqu'un horrible tremblement de terre qui survint, dit le père du Halde, saisit d'effroi les juges, et les détermina à suspendre l'exécution. On accorda même un pardon général, dont le seul Tang-jo-ouang fut excepté. Sony, l'un des quatre régentes et le plus ancien, ayant obtenu un nouveau suris en sa faveur, fit sentir à ses collègues le danger auquel ils s'exposaient en faisant mourir un homme que le feu empereur Chun-tchi avait comblé d'honneurs. N'avaient-ils pas à craindre en effet, comme il leur fit observer, qu'un jour le jeune empereur, devenu majeur et gouvernant par lui-même, ne leur demandât compte de leur conduite à l'égard d'un homme que son père avait protégé. En conséquence, il leur conseilla de prévenir l'attaché de l'impératrice, mère de Chun-tchi, afin que sa signature les dispensât si jamais ils venaient à être recherchés à ce sujet. Son avis fut suivi; et la sentence ayant été présentée à l'impératrice, elle en fut si indignée que, l'ayant déchirée, elle ordonna que le missionnaire fût mis en liberté. Il en jouit peu, son grand âge et les maux qu'il avait soufferts en prison, terminèrent sa carrière le 15 août 1666, à la soixante-dix-septième année de son âge, après avoir passé quarante-quatre ans dans les missions. La mort de Sony, son libérateur, précéda la sienne de quelques mois. C'était le seul des quatre régentes pour qui le jeune empereur eut une véritable estime. Ce prince, étant entré vers le même temps dans sa quatorzième année, prit en main les rênes du gouvernement, après s'être fait déclarer majeur avec solennité. Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de casser le conseil de régence. Patourou-kong y avait pris le dessus, et s'était servi de ses collègues de manière que rien ne se faisait que par ses ordres. Mais comme ils étaient dictés par la passion, il avait fait un grand nombre de mécontents, qui, n'osant se plaindre ouvertement, gémissaient dans le silence, en attendant l'époque de la majorité du prince. Dès qu'il lui parvint à terme, ces hommes respectables lui présentèrent contre ce ministre douze chefs d'accusation, dont chacun était digne de mort. Patourou-kong fut arrêté, par ses ordres, avec toute sa famille, complice de ses vexations. Le tribunal des crimes ayant instruit leur procès, condamna le père et le troisième de ses fils à être mis en pièces, et les autres enfants, au nombre de sept, à être décapités, avec confiscation de tous leurs biens. L'empereur, en confirmant l'arrêt, commua la peine du père en celle d'être étranglé : et l'exécution suivit de près le jugement.

La jeunesse extrême de l'empereur ne l'égarait point sur ses devoirs. Méprisant les vains amusements de son âge, il était continuellement appliqué à s'instruire, soit dans la science du gouvernement, soit dans l'art militaire, soit dans l'étude des lettres; et comme il était doué d'une grande pénétration d'esprit, bientôt il devança les plus habiles dans ces diverses carrières.

Tang-jo-ouang, dans le temps qu'il présidait au tribunal des mathématiques, avait fait, de concert avec ses collègues et par l'autorité du gouvernement, une réforme considérable dans

l'astronomie chinoise, d'après les principes qu'il avait apportés d'Europe. Yang-kouang-sien, son délateur et son successeur, entreprit de détruire l'ouvrage de cet habile homme; et dans cette vue, s'étant associé plusieurs mandarins, il présenta une supplique à l'empereur, pour demander l'abolition de l'astronomie européenne, comme erronée, et le rétablissement de l'ancienne. L'empereur ayant pénétré le motif de cette supplique, en fit examiner le contenu dans une assemblée des divers tribunaux, à laquelle il voulut présider lui-même après s'être mis au fait de la matière. Nan-hoï-gin (le père Verbiest) et Yang-kouang-sien y comparurent par ses ordres. L'empereur, après avoir parlé dignement de l'importance d'employer dans le tribunal des mathématiques une astronomie sûre, leur demanda s'ils n'auraient pas quelque moyen sensible de faire voir à tous ceux qui étaient présents laquelle des deux astronomies marquait avec plus de justesse les révolutions des astres. Yang-kouang-sien, gardant le silence, Nan-hoï-gin répondit qu'il y avait plusieurs moyens sensibles; et, ayant prié l'empereur de faire placer un gnomon devant l'assemblée, il proposa à son antagoniste de supputer, chacun suivant sa méthode, à quel point l'ombre marquerait le lendemain à midi; alors on jugea, dit-il, laquelle des deux méthodes est la plus exacte. Yang-kouang-sien n'ayant pu donner aucune supputation satisfaisante, l'empereur détermina au juste les points qu'il avait indiqués. Confus d'une façon réprimande que l'empereur leur fit alors sur la précipitation de leur jugement, les chefs des tribunaux tournèrent leur indignation contre Yang-kouang-sien, qu'ils accusèrent de fourberie et d'imposture, demandant qu'il fût livré au tribunal des crimes pour y être examiné à la rigueur. On fit droit sur cette plainte; et l'accusé, convaincu de plusieurs injustices commises dans le tribunal dont il était le chef, fut condamné à la mort. Mais l'empereur lui fit grâce, et se contenta de l'exiler à Ouéi-tchéou, sa patrie. Il mourut peu de temps après son départ.

Nan-hoï-gin, ayant obtenu la place de son antagoniste, donna, pendant cinq mois, des leçons de mathématiques à l'empereur. Il se servit de sa faveur auprès du monarque pour demander le rétablissement des Chrétiens. Mais tout ce qu'il put inspirer, ce fut le rappel des missionnaires avec une déclaration des mandarins, qui portait que la religion des Chrétiens n'enseignait rien de mauvais ni de contraire à la tranquillité de l'état. Il fut, néanmoins, défendu aux missionnaires de bâtir de nouvelles églises, et aux Chinois d'embrasser le Christianisme.

Ousan-kouéi, qui avait rappelé les Tartares en Chine pour l'aider à dompter les rebelles, avait eu pour sa récompense la principauté de Yun-nan, à la charge du tribut. Étant devenu assez puissant pour secouer le joug, il prit des mesures qui donnaient de violents soupçons contre lui. L'empereur, pour approfondir ses intentions, le fit inviter de se rendre à sa cour. Ce fut alors qu'il déclara ouvertement sa révolte. Il avait déjà mis dans ses intérêts trois provinces de son voisinage, auxquelles se joignit Tch'ing-king-mai, roi de Formose. Mais le défaut de concert entre les confédérés fit que bientôt ils se séparèrent. Battus en détail par les troupes impériales, ils firent, chacun à part, leur paix avec l'empereur, et laissèrent le chef de la ligue exposé à la vengeance du monarque. Le fils de Ousan-kouéi avait déjà payé de sa tête une conjuration qu'il avait formée à la cour même de l'empereur, où il était retenu comme en otage. Le père, battu de tous côtés, alla mourir dans le Yun-nan, cassé de vieillesse et accablé de chagrin, l'an 1679.

Tch'ing-king-mai, peu de temps après avoir abandonné le parti de Ousan-kouéi, était mort, laissant pour successeur, dans le royaume de Formose, Tch'ing-ké-an, son fils. Kang-hi, désirant recouvrer cette île, ainsi que celles de Peng-hou, occupées par les Hollandais, commença par faire publier une amnistie pour tous ceux qui avaient quitté leur patrie pour s'at-

tacher au rebelle Tch'ing-king-kong, sieu de Tch'ing-king-mai. Cette déclaration ayant fait revenir une grande partie de ces transfuges, une flotte considérable, envoyée par le gouverneur du Fou-king, vint attaquer les îles de Peng-hou, dont elle s'empara malgré la brave résistance des Hollandais. Cette entreprise abâtît le courage du prince de Formose. Mandé à la cour de Pé-king, il s'y rendit après avoir fait quelques difficultés, et y passa le reste de ses jours avec la qualité de comte qu'il transmit à son héritier.

Les progrès des Russes dans la Tartarie commençaient à donner de l'inquiétude à la cour de Pé-king. Les deux puissances étant convenues de fixer des limites entre les deux empires, les pères Gerbillon, François et Pereira, portugais, deux célèbres missionnaires, appelés en chinois, le premier, Sogé-chin, l'autre, Tch'ang-tching, furent chargés, l'an 1688 (et non 1684), d'accompagner, en qualité d'interprètes, les plénipotentiaires chinois, nommés pour cette opération. C'est de la relation de leur voyage qu'est tirée la description que le père du Halde nous a donnée de la Tartarie occidentale. La ville de Sel'ingai était désignée pour le lieu des conférences. Mais les Chinois n'y parvinrent point, ayant été rappelés par l'empereur à l'occasion d'une guerre qui s'était élevée entre les Kalkas et les Eleutes. Mais l'année suivante, la négociation s'effectua dans la ville de Nipchou, et les limites des deux empires furent réglées entre les plénipotentiaires de l'une et de l'autre nation. Par-là fut terminée une guerre sourde, qui durait depuis trente ans.

L'empereur partit de Pé-king le 9 mai 1691, pour aller tenir les états de la grande Tartarie. Son cortège était nombreux et composé de la plus grande partie de sa cour. Outre les officiers et les troupes de sa maison, la plupart des grands de l'empire, les principaux princes du sang, les régules, les ducs, etc., partirent en même temps avec beaucoup de troupes, et prirent une autre route pour se rendre au lieu de l'assemblée qui se tint dans la plaine de Tolo-nur, ou des sept réservoirs d'eau, où il assit son camp, que le père Gerbillon, qui était du voyage, fut chargé de tracer. Il y reçut en grande pompe les hommages et les présents des princes Kalkas, ainsi que la visite du grand lama, qu'il lui rendit ensuite avec les cérémonies d'usage; après quoi il revint à Pé-king, où il rentra le 14 juin suivant.

L'empereur, dans son voyage, n'avait point pourvu à la sûreté des Kalkas contre les Eleutes. Après son retour, il crut devoir donner à cet objet une plus grande attention. Le kaldan ou khan des Tartares Eleutes, prince inquiet et entreprenant, était depuis long-temps en guerre avec les Kalkas. Mai, officier du tribunal, envoyé au kaldan pour l'inviter à la paix, fut tué sur la route par les gens de ce prince. L'empereur lui écrivit pour se plaindre de cette violation du droit des gens, et menaça d'en tirer vengeance, s'il ne recevait une prompte satisfaction. Peu de temps après, il fut attaqué d'une fièvre maligne, dont les missionnaires jésuites le guérirent en lui faisant prendre du quinquina contre l'avis des médecins chinois. Kang-hi, par reconnaissance, donna aux missionnaires une maison dans le Hoang-tching, ou enceinte du palais qui avait appartenu au gouverneur du prince-héritier qu'il avait exilé. Cette maison, où les Jésuites firent bâtir une très-belle église aux frais de l'empereur, est la première qu'ils aient eue en Chine. Ce monarque ayant fait venir ensuite les missionnaires en sa présence, les assura de sa protection, et leur fit remettre des présents pour le roi de France.

Le kaldan, malgré les promesses qu'il avait faites de vivre en paix avec ses voisins, continuait de les troubler par les usurpations qu'il faisait sur leurs terres. Kang-hi, pressé par les Kalkas, se détermina enfin à marcher en personne contre lui. Ayant assemblé pour cette expédition près d'un million d'hommes, il en forma trois armées qui devaient se rendre en Tartarie par différentes routes. Tout étant réglé pour son départ, il offrit un sacrifice solennel au Tien, pour lui demander l'heureux succès de ses armes, et partit de Pé-king le 1<sup>er</sup> avril de

L'an 1696, accompagné de six de ses fils, et suivi des trois missionnaires jésuites, Gerbillon, Thomas et Pereira, dont le premier nous a laissé un journal exact de la route que tint ce monarque. Le kaidan s'étant avancé jusqu'à la rivière de Kerlon, prit la suite desqu'il apprit que l'empereur approchait, et força sa marche jusqu'à ce qu'il fut hors d'inquiétude et de danger. Mais en fuyant devant l'armée impériale, il tomba, le 12 juin, dans celle de Fiang-pé, général chinois. Déterminé à tout risquer, il commença lui-même le combat, qui fut long et d'autant plus sanglant, que l'espérance de retraite manquant également aux deux partis. Le kaidan, vaincu, prit la fuite avec quarante ou cinquante hommes, tandis que le reste de ses gens cherchait son salut par différentes routes, laissant leur bagage, leurs franges, leurs enfants et leurs troupeaux, à la merci du vainqueur. Cette grande nouvelle fut apportée par quelques-uns des principaux officiers du kaidan, qui venaient implorer la miséricorde de l'empereur au camp de Mao-lao-yé, général du détachement que sa majesté avait envoyé à la poursuite de l'ennemi. Ce seigneur dépêcha aussitôt au camp impérial un courrier par lequel on apprit que le lieu de la bataille se nommait Teregi. L'empereur, après cette victoire qui mettait le kaidan aux abois, prit le parti de retourner à Pé-king. Un grand nombre de familles éleutes vinrent se ranger sous ses drapeaux, et plusieurs princes et princesses mongols et kailas accoururent pour le féliciter sur sa route qu'il fit en claissant : exercice auquel il se plaisait beaucoup. Il arriva enfin triomphant à Pé-king le 7 juillet, suivi de son armée qui avait beaucoup souffert de la faim, de la soif et de l'incommodité des chemins dans les déserts de la Tartarie.

La déroute du kaidan n'éblouit point l'empereur, et ne l'empêcha pas de prendre toutes les mesures convenables pour se défaire d'un ennemi toujours à craindre tant qu'il verrait le jour. A cet effet, il envoya différents détachements en Tartarie, avec ordre de le chercher et de le mettre à mort partout où ils pourraient se saisir de sa personne. Il lui écrivit cependant des lettres très-pressantes pour l'amener à des sentiments de paix et l'engager à le venir trouver, avec assurance que s'il se rendait à ses invitations il serait traité favorablement. Mais voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur cet esprit farouche, il se résolut de le pousser à bout par une nouvelle expédition. Etant parti de Pé-king le 14 octobre 1696, il revint, le 25 décembre, aux frontières des Eleutes, un ambassadeur du kaidan, avec une lettre de ce prince, par laquelle il promettait de se soumettre au cas qu'il pût obtenir son pardon. L'empereur confirma les assurances qu'il lui avait données ; et, comme la saison était rude, il prit le parti de retourner à Pé-king, où il revint, le 12 janvier 1697, au milieu des acclamations.

L'empereur fit, au mois de février suivant, un nouveau voyage en Tartarie, sous prétexte de visiter les frontières des Eleutes qu'il avait en cette contrée ; mais, dans le vrai, pour contraindre le kaidan à venir lui faire ses soumissions. Etant à Chinmou, on lui amena le fils du kaidan, qui avait été pris par la garnison de cette place. Son nom était Septenparchour. « C'était, dit le père Gerbillon, témoin oculaire de l'entrevue, « un enfant de quatorze ans, assez bien fait. Il était vêtu d'une « casaque de drap avec un bonnet de peau de renard ; son air « était triste et embarrassé. L'empereur le retint assez longtemps, toujours à genoux, et lui fit diverses questions. « Le monarque le fit conduire en poste dès le lendemain à Pé-king. Kang-hi arriva, le 17 avril, à Ning-hia, et n'en partit que le 5 mai suivant, ayant passé le temps du séjour qu'il y fit à chasser et à régler les opérations des armées qu'il eut en sa main. Mais étant à Poucou, il y apprit la mort du kaidan. Kang-hi, à cette nouvelle, ne put dissimuler la joie qu'il en ressentait. « La guerre est enfin terminée, dit-il à ses grands, et nous « allons goûter les douceurs d'une paix si ardemment désirée. » Ayant alors donné ses ordres à son armée pour retourner sur ses pas, il la précéda, et arriva le 4 juillet à Pé-king, accom-

agné de l'impératrice douairière et des reines qui étaient venues au-devant de lui.

Jusqu'en 1709, la paix, depuis que Kang-hi était assis sur le trône, avait constamment régné dans la famille impériale. Cette année elle fut troublée par un événement imprévu. Le second fils de l'empereur, qu'il avait nommé prince-héritier parce qu'il était né d'une impératrice, fut tout à coup chargé de fers ; ses enfants et ses principaux officiers furent enveloppés dans sa disgrâce ; et tout cela par les artifices de son frère aîné, qui avait le titre de premier prince. Mais l'innocence du prince accusé ayant été découverte, il fut rétabli dans ses honneurs, et ses calomniateurs subirent le châtiment qu'ils méritaient. Le prince-héritier, par la suite, fut néanmoins dégradé de nouveau pour des fautes réelles envers la personne de son père.

L'empereur faisait cependant travailler à la carte de la Chine et de la Tartarie. Trois missionnaires jésuites, Rouvet, Regis et Joutoux, auxquels se joignirent depuis leurs confrères Fabre-bonjouis, Antoine Cordova et Frédeli, furent chargés de cette entreprise, qu'ils commencèrent en 1708, et dont ils vinrent à bout dans le cours de l'an 1715. « Quoique ce grand ouvrage, « dit le père de Mailly, laisse encore beaucoup d'incertitude « sur plusieurs positions de différents endroits de la Tartarie, « on peut l'envisager néanmoins comme un excellent morceau « de géographie, qui donne de ces vastes contrées de la haute « Asie des connaissances beaucoup plus détaillées et plus exactes « que tout ce qu'on en avait avant cette époque. »

L'impératrice mère ayant terminé ses jours le 11 janvier 1717, on prit le grand deuil à cette occasion dans tout l'empire, quoiqu'elle ne fût pas la mère de l'empereur. Tous les mandarins, non en chaise, mais à cheval, vêtus de blanc, et sans grande suite, allèrent, pendant trois jours, faire les cérémonies ordinaires devant la tablette de la princesse défunte.

Kang-hi tomba malade l'année suivante. Toute la cour fut alarmée, parce qu'il ne s'était pas encore choisi de successeur, et qu'on craignait qu'à sa mort les princes ses fils ne causassent du trouble pour faire valoir leurs droits à la couronne. Un des premiers mandarins l'ayant fait présenter par son fils sur ses dispositions, l'empereur pardonna au fils son indiscrétion, et donna ordre de faire mourir le père : exemple de sévérité qui obligea les grands d'attendre en silence la déclaration de ses dernières volontés. L'empereur revint de cette maladie. Le 25 novembre 1720, un ambassadeur de Russie fit son entrée publique à Pé-king, avec beaucoup de pompe et de magnificence. Il fut reçu à la cour avec de grands honneurs. Cependant, par de bonnes et sages raisons, il n'obtint pas ce qui faisait l'objet de son ambassade : c'était d'ouvrir la liberté du commerce entre la Chine et la Russie, et d'établir des comptoirs dans les principales provinces de la Chine. Kang-hi jugea à propos d'en fixer le nombre à deux, l'un à Pé-king, l'autre à Chou-kou-pai-tsing, sur les frontières des Eleutes.

Depuis quatre ans, la Chine était en guerre avec les Tartares. L'an 1721, l'empereur reçut les compliments de félicitation de la Pao-tien d'une grande victoire que ses troupes venaient de remporter sur ces ennemis. Cette victoire valait aux Chinois la conquête de tout le Tibet.

Les Chinois de l'île Formose, la même année, s'étant révoltés à l'aide de ceux du Fin-kin, firent main-basse sur les troupes impériales, et égorgèrent les mandarins, à l'exception d'un seul qui fut le bouclier de se sauver. Les rebelles ne jouirent pas long-temps de l'impunité. De nouvelles troupes, envoyées par l'empereur, les forcèrent dans la capitale de l'île, et les dispersèrent après un massacre horrible.

Kang-hi, l'an 1722, au retour d'un voyage de Tartarie, étant allé chasser au tigre, près de Pé-king, fut surpris d'un vent du nord très-froid. Porté dans son lit, il sentit qu'il n'en reviendrait pas. Son sang, en effet, s'était coagulé de manière qu'aucun remède ne put le soulager. Pes de jours avant sa mort, il fit son testament pour assurer la couronne, après lui, au qua-

trisme de ses fils. Ce monarque expira le 30 décembre, à l'âge de soixante-neuf ans.

« L'empereur Kang-hi, dit l'éditeur de ses Observations de physique, est un des plus grands princes qu'ait eus la Chine... Homme de lettres, savant philosophe, grand politique, ce tyran, ami des hommes, et un peu guerrier; il renouait dans un degré supérieur les talents, les qualités et les vertus que tous les siècles ont destinés à l'admiration publique... Des l'âge de huit ans, il était plein d'ardeur pour s'instruire. Il se levait dans sa jeunesse à trois heures du matin pour étudier... Aussi devint-il un très-habile lettré. Eloquence, poésie, histoire, jurisprudence, antiquité, tout était de son ressort... Il était si avare de son temps et si attentif à le bien employer, que quand on lit l'histoire de son règne, on ne comprend pas comment les soins qu'il donnait aux affaires, les détails où il entra, les grandes choses qu'il a exécutées, lui ont pu laisser le temps d'ouvrir des livres; et quand on voit la collection de ses ouvrages dans tous les genres, on comprend encore moins qu'il ait pu tenir le gouvernement d'un si grand empire... Comme ce grand prince était très-avide de connaissances et méditatif, il prenait occasion de tout pour s'instruire. En voyage comme dans son palais, il revenait, sur ses réflexions, sur tout ce qu'il avait frappé, et s'en rendait compte à lui-même en les jetant sur le papier. Voilà pourquoi il y règne si peu d'ordre; mais cela n'en pégnait que mieux son génie, et sont des à plus curieuses. Le recueil entier de ses observations serait fort considérable; nous ne donnons ici que celles qu'on trouve dans la quatrième partie de ses ouvrages, dont la collection entière va à plus de cent volumes. »

(*Mémoires concernant les Chinois*, tome IV, page 452.)  
 Pour ne pas interrompre par une trop longue digression la récit des événements du règne de ce prince, nous avons renvoyé à la fin de cet article ce qui concerne l'état où la religion chrétienne se trouvait alors à la Chine. Mais il faut reprendre les choses de plus haut. Dès l'an 1556, Gaspard de la Croix, dominicain portugais, était entré à la Chine, où il avait prêché l'Evangile. Mais bientôt, chassé par les mandarins, il se retira dans l'île d'Ormuz. L'an 1560, Jean Castro et Benavidez, du même ordre, et quelque temps après, leurs confrères, Martin et Mayor, vinrent, par commandement du pape Grégoire XIII, pour travailler à la conversion de ce grand empire. Mais les mandarins, gagnés, à ce qu'on prétend, par les jésuites, les obligèrent encore à s'écarter du pays. Le P. Ricci, jésuite, et ses confrères, restèrent maîtres de la mission. Des sentinelles, qu'ils avaient postées à Canton, empêchaient d'autres ouvriers évangéliques que ceux de leur compagnie, de pénétrer à la Chine. Mais, en 1631, Ange Coqui, dominicain, ayant trouvé moyen d'entrer par l'île Formose, fut suivi par Jéso B. Morales, son confrère, et Antoine de Sainte-Marie, franciscain. Ces trois prédicateurs ne pouvant s'accorder avec les jésuites sur les pratiques que ceux-ci permettaient à leurs prosélytes, furent bannis en 1638 par l'empereur de Fou-ang, dans le Fou-kien, après avoir essayé pendant cinq jours un supplice aussi cruel qu'ignominieux. Morales se rendit à Rome l'an 1643, et obtint l'année suivante un décret du saint-office, conforme, l'an 1645, par Innocent X, portant défense, 1°. de dispenser les chrétiens des commandements de l'Eglise; 2°. d'omettre dans le baptême plusieurs cérémonies; 3°. de tolérer l'usure; 4°. de permettre aux chrétiens de contribuer à la dépense des sacrifices et des fêtes des idolâtres; 5°. d'autoriser les gouverneurs des villes à se prosterner devant l'idole Chinchouan, en rapportant leurs adorations à une croix cachée dans le lieu du sacrifice; 6°. de souffrir qu'un rende à Confucius (1) un culte pour obtenir de

lui la science et la sagesse, et pour le remercier de les avoir obtenus; 7°. d'offrir des sacrifices aux ancêtres pour en obtenir des prospérités; 8°. de supprimer dans l'instruction des catéchumènes le mystère de Jésus-Christ crucifié, et l'exposition du crucifix dans les églises, pour ne pas irriter un peuple qui à la croix en aversion et la regardait comme une folie. Ce décret ayant été apporté en Chine, l'an 1644, par Navarrete, dominicain, et signifié au provincial des jésuites, *Nous assumons*, écrit celui-ci au P. Morales, *qu'en tout ce que nous pourrions, nous obéirons à tout ce que nous ordonne le saint-siège*. Cependant sur un exposé où ils changeaient en honneurs civils et cérémonies politiques le culte qui faisait le sujet de la contestation, les jésuites, le 23 mars 1656, obtinrent du pape, Alexandre VII, un décret favorable en apparence à leurs prétentions, mais dont les pères des missions étrangères ont prouvé dans leur quatrième *Mémoire* que le véritable sens portait leur condamnation.

Nous supprimons, pour abrégé, ce qui s'est passé dans cette grande affaire, jusqu'au pontificat de Clément XI. L'an 1699, le 30 de la dixième lune, Philippe Grimaldi, jésuite, et trois autres de ses confrères, présentèrent à l'empereur un placet dans lequel ils disaient : « Nous avons toujours jugé qu'on ho-

« premier qui lui sacrifica un bœuf. Ce sacrifice se faisait fort peu de ce philosophe et de ses livres; mais il voulait flatter les lettrés qui avaient fomenté la plupart des troubles dont son règne avait été agité, et les empêcher de blâmer son gouvernement en gagnant leur estime. Il est mal de conclure de là que le sacrifice qu'il offrit à Confucius, en cette occasion, était une affaire de pure politique, et qu'il n'en attendait rien. Mais je ne pense pas qu'on puisse en dire autant des lettrés, qui élevaient depuis des mois dans toutes les villes de la Chine, et répétaient le culte qu'ils n'ont pas désapprouvé de lui rendre depuis le fondateur des Han. Ils lui firent des offrandes deux fois l'année, ainsi qu'à la nouvelle et à la pleine lune; et ils croient que son esprit, qu'ils invoquent, se rend dans un magique carrousel appelé le siège de l'esprit, sur lequel son nom est écrit en grandes lettres d'or, et qu'il accepte les grains, les fruits, les soieries et les parfums qu'on brûle en son honneur, ainsi que le vin de l'offrande qu'on répand et les chœurs des animaux qu'on immole. Ils offrent toutes ces choses après s'y être préparés et purifiés par l'abstinence et la continence. Dans l'espérance d'obtenir toutes sortes de prospérités et de biens. Nos théologiens conclurent de ceci que, quand il serait bien prouvé que dans leur institution ces cérémonies n'eussent été purement politiques, cela n'empêcherait pas que de la manière dont elles se pratiquent aujourd'hui, elles ne soient superstitieuses et idolâtriques. A l'égard du Tien, ou du *Chang-ti*, les anciens *king* ou livres classiques des Chinois, en parlant en termes si relevés, qu'il paraît impossible, à un premier coup-d'œil, de ne pas le confondre avec le vrai Dieu. Il punir, il récompense, il place les rois sur le trône et les en fait descendre; il les avertit de se corriger à la vue des phénomènes et des calamités qu'il leur envoie; il aime les peuples, etc. Pour dire en deux mots mon sentiment, il me semble que, si l'ancienne religion des Chinois n'est pas différente de celle qu'ils observent aujourd'hui, on doit en conclure qu'ils n'ont jamais reconnu de substance distincte de la nature, et par conséquent que les mots de *Tien* et de *Chang-ti*, ceux de *Li* et de *Tai-ti*, quelques attributs qu'ils leur donnent, ne peuvent être confondus avec celui du vrai Dieu; que le culte rendu à Confucius et aux ancêtres, quoique peut-être purement et simplement civil dans ses commencements, n'est pas plus exempt d'idolâtrie que celui que les Romains rendirent d'abord à leurs prédecesseurs du tems de la république, et ensuite à leurs empereurs. Enfin les *Années-chinoises*, ou *livres d'histoire* chinoises, auxquelles les Chinois sacrifient, et qu'il présidait selon eux au ciel, à la terre, aux forêts, aux montagnes, aux fruits, etc., ne diffèrent pas de ceux des Grecs et des Romains, qui en avaient appelé le ciel et la terre. » (Note sur la page 301, du *XI<sup>e</sup>* vol. de l'*Histoire générale de la Chine*.) Remarquons, d'après la même auteur, que le père Vialdieu, dans le *Séjour*, dit-il, doit être d'un grand poids, assure positivement, dans sa notice de l'*Y-king*, que la religion actuelle des Chinois n'est pas différente de l'ancienne. Le mérite de ce jésuite, fort attribué à M. de Tournon, lui fit éléver à l'épiscopat et monneur vicarier apostolique en 1708, dix-huit ans de séjour à la Chine.

(1) L'an 195, avant l'ère chrétienne, dit M. Daghauteray, l'empereur fondateur de la dynastie des Han, revenant de Pei, sa patrie, visita le tombeau de Confucius, dans le pays de Lou, et il fut le

« **more Confucius en Chine comme législateur ; que c'est en**  
 « **cette seule qualité et dans cette unique vue qu'on pratique**  
 « **les cérémonies établies en son honneur. Nous croyons que les**  
 « **rites qu'on observe à l'égard des ancêtres ne sont établis que**  
 « **dans la vue de faire connaître l'homme qu'on a pour eux, et de**  
 « **consacrer le souvenir du bien qu'ils ont fait pendant leur vie.**  
 « **Quant aux sacrifices du ciel , nous croyons que ce n'est pas**  
 « **au ciel visible, qui est ce ciel que l'on saute au-dessus de nous,**  
 « **qu'ils sont offerts, mais au maître suprême, auteur et con-**  
 « **servateur du ciel et de la terre, et de tout ce qu'ils renferment.**  
 « **Tels sont l'interprétation et le sens que nous avons toujours**  
 « **donnés aux cérémonies chinoises ; mais comme des étrangers**  
 « **ne sont pas censés pouvoir prononcer sur ce point important**  
 « **avec la même certitude que les Chinois eux-mêmes, nous**  
 « **avons supplié votre majesté de ne pas nous refuser les éclair-**  
 « **cissements dont nous avons besoin. » L'empereur, dit le**  
 « **P. de Mailla (tom. XI, p. 363), lui se placet avec attention, et**  
 « **l'approuva comme conforme en tous points à la doctrine religieuse**  
 « **des Chinois.**

Cette réponse, que les Jésuites se gardèrent bien de divulguer, ne fut connue des missionnaires des autres ordres qu'après qu'elle eut été envoyée à Rome lorsqu'il n'était plus temps d'écrire en Europe. Elle n'en imposa pas cependant au pape, qui eut devoir envoyer sur les lieux un légat à latere, pour connaître par ses yeux l'état de la religion à la Chine. Ce fut Thomas Maillard de Tournon, archevêque titulaire d'Antioche, qu'il nomma en même temps patriarche des Indes. Arrivé, le 8 avril 1703, à Canton, avec un décret de sa sainteté, du 24 novembre 1704, contre les cérémonies chinoises, qu'il tint secret, il partit au mois de septembre 1705, avec la permission de l'empereur, pour Pe-king, et fut traité sur la route avec grands honneurs. Kang-hi, de la première audience qu'il lui donna, le goûta beaucoup, et parut avoir envie d'établir une étroite correspondance avec le pontife qui l'envoyait. Il accorda même au patriarche qu'il y eût toujours à la cour de Pe-king comme un nonce, supérieur de tous les missionnaires ; mais bientôt après, par l'intrigue de ceux qui n'avaient pas intérêt d'être éclairés de si près, il fit entendre qu'un des jésuites qui étaient à Pe-king, suffirait pour y remplir les fonctions de résident de la part du pape. Des mandarins demandèrent ensuite, de la part de l'empereur, au légat, comment sa déclaration avait été reçue en Europe. C'était un piège dont le légat se tira en répondant qu'elle n'avait point paru authentique à Rome. Le légat voyant l'empereur indisposé contre lui, demanda son audience de congé, et partit de Pe-king après l'avoir obtenue, le 28 août 1706, pour Canton, laissant Charles Maigrot, vicaire apostolique du Fou-kien et évêque de Tounon, exposé au ressentiment de l'empereur. Ce prince l'avait fait emprisonner chez les Jésuites, le condamna depuis à la bastonnade et à l'exil, pour le reste de ses jours, en Tartarie. Le légat recourut sur des barques de l'empereur à Canton, ne put y arriver, par un retardement affecté de ses conducteurs, que long-temps après le départ des bâtiments européens pour leur pays. Deux jésuites députés par l'empereur, avaient pris les devants pour ne pas rencontrer de contradicteurs à Rome. Le légat ne put parvenir, que le 17 décembre 1706, à Nan-king, où il fut retenu trois mois. Ce fut là qu'il eut connaissance de l'édit de l'empereur, daté du 13 de la 11<sup>e</sup>. lune 1706, par lequel il était défendu aux missionnaires de rester à la Chine sans une permission expresse et par écrit de la cour, qu'ils n'obtiendraient qu'après avoir approuvé la doctrine de Confucius, et promis avec serment, de ne plus retourner en Europe. Jusqu'alors il avait tenu secret le décret dont il était porteur. Il se détermina enfin à le publier le 25 janvier 1707. C'était un coup de foudre pour ceux qui y étaient opposés. Ils ne s'attendaient pas à voir le légat braver ainsi leur ressentiment et la colère de l'empereur au milieu de la Chine. Un appel du décret au saint siège, fut la ressource qu'ils imaginèrent pour en suspendre l'effet. Le

légat étant arrivé, le 24 mai, de Nan-king à Canton, y reçut ordre d'aller attendre à Macao, le retour des pères Barros et Beauvolier, envoyés à Rome (1). Pendant le séjour qu'il y fit, le capitaine général, l'évêque et les missionnaires de Macao s'accordèrent à lui faire essuyer mille indignités, et cela au nom, mais dans le fait, à l'insu de l'empereur, à l'égard duquel on prenait les plus grandes précautions pour qu'il n'en fut pas instruit, non plus que la cour de Rome. La promotion de M. de Tournon au cardinalat, dont la nouvelle fut apportée à Macao, le 17 août 1707, acheva de perdre ce prélat : on en ferma dans la forteresse six missionnaires chargés de lui annoncer de la part du pontife ; et lui-même rassuré plus étroitement que jamais, fut réduit, pour toute nourriture, à boire de l'eau de la mer, qui entraînait dans le puits de sa maison, et à ce qu'une femme âgée trouva le moyen de lui fournir en secret pendant quelques temps. Enfin il mourut d'un accident soudain, qui avait, dit-on, les apparences d'une apoplexie, le 8 juin 1710. (M. Desbazeilles, note sur le XI<sup>e</sup> vol. de l'Hist. de la Chine, pag. 303 et suiv.) Ses ennemis, après sa mort, s'emparèrent de son corps, et saisirent tous les papiers de sa légation, dans l'espérance d'y trouver les preuves de leurs excès. Clément XI, instruit de ces violences, en témoigna son indignation, et parut vouloir en faire une justice exemplaire ; mais les ennemis trouvèrent moyen de l'apaiser. (Anecd. de la Chine.) L'insertion de son décret, cependant, lui tenait au cœur ; et, l'an 1715, il le confirma par sa bulle ex illa die (2), qui ne fut pas mieux accueillie à la Chine, par ceux qui rejetaient le premier décret, jugeant nécessaire d'envoyer sur les lieux un nouveau légat, il jeta les yeux sur Charles-Ambroise Mezzabarba, qu'il crut être même très-patriarche d'Alexandrie. Ce prélat étant parti de Rome, le 19 mai 1719, se rendit à Lisbonne, d'où il arriva, le 23 septembre 1720, à la vue de Macao, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de respect. De là étant passé à Canton, il mit à la voile, le 29 octobre, pour Pe-king, au frais de l'empereur, dans une barque magnifiquement ornée. Après avoir éludé les questions insidieuses que lui firent, sur l'objet de sa mission, quatre mandarins envoyés au-devant de lui, il fut admis solennellement, le 31 décembre 1720, à l'audience de l'empereur, et eut l'honneur de manger avec lui, mais à une table séparée, ainsi que les mandarins. Le monarque se contenta, pour cette fois, de faire quelques questions, qui firent juger au légat combien il était prevenu de l'opinion des missionnaires de Pe-king, en faveur des cultes chinois. « Comment, lui dit ce prince, le pape peut-il juger de la nature des cérémonies chinoises, qu'il n'a jamais vues ? Aurais-je assez de présomption pour juger des coutumes de l'Europe, qui me sont inconnues ? » La réponse du légat fut que le pape ne prétendait point juger des usages de la Chine, et qu'il se bornait à régler ce que les Chrétiens établis à la Chine, pouvaient

(1) Il périt dans un naufrage, en allant à Rome.

(2) A sa bulle, le pape joignit un formulaire que devaient signer tous les missionnaires de la Chine. Il était conçu en ces termes :

« Je N. missionnaire envoyé à la Chine par le saint siège, ou par mes supérieurs suivant les pouvoirs à eux accordés par le saint siège, « obéissamment et fidèlement au commandement apostolique « nous lui les cérémonies de la Chine, renfermées dans la constitution « que votre saint père le pape Clément XI a faite à ce sujet, que la « forme du présent serment est possible, et la moi parlemens « connue par la lecture que j'ai faite en entier de ladite constitution, « et l'observai absolument et inviolablement, et l'accomplirai sans au- « cune légèreté. Que si, en quelque manière que ce soit, ce qui à « Dieu me plait, j'y contreviens, toutes les fois que cela arrivera, je me « reconnaîtrais et me déclare sujet aux peines portées par la même con- « stitution : je le promets, je l'assure, et je le jure de la sorte en « touchant les saints évangiles. Quand Dieu me soit en aide et en « saints évangiles. Je N. de ma propre main. » (Anecd. de la Chine, tom. 1<sup>er</sup>, Préf. p. suiv.)

pratiquer de ces usages, sans blesser les principes de leur religion.

Ce ne fut pas la seule audience que le prélat obtint de l'empereur. Dans une autre (c'était la quatrième qui lui fut accordée le 14 janvier) ce monarque parut consentir à la demande qu'il lui fit au nom du pontife, de pouvoir annoncer l'évangile dans sa patrie, et témoigna sa joie de l'union qui allait, disait-il, régner désormais parmi les missionnaires. En le congédiant, il le chargea d'informer promptement le pape de ce qui s'était passé. Tous les missionnaires furent échauffés des discours de l'empereur, à l'exception des Jésuites qui, étant plus accoutumés au manège de la cour de Pé-king, ne purent se persuader que l'empereur eût parlé sérieusement. C'est ce qu'ils firent observer à Mezzabarba, lorsqu'ils le virent prêt à écrire au pape, pour lui rendre compte des dispositions de l'empereur. La lettre fut néanmoins faite; mais ayant été portée à la maison des jésuites français, pour être traduite en chinois, elle y resta entièrement oubliée.

Les Jésuites ne s'étaient point trompés. Le 18 janvier, quatre mandarins étant venus trouver le légat, lui présentèrent un ordre du prince, écrit en lettres rouges, au bas de la constitution du pape. Ils en firent lecture à haute voix, et il portait : « Tout ce qu'on peut dire en voyant ce décret, est de se demander comment des européens, ignorants et méprisables, osent parler de la grande doctrine des Chinois; eux qui ne connaissent ni les coutumes, ni les pratiques, ni les caractères qui la font connaître.... Il n'est pas à propos de permettre aux Européens d'annoncer leur loi à la Chine; il leur faut défendre d'en parler, et par ce moyen on s'épargnera des affaires et des embarras. »

À la lecture de ce fatal décret, le premier mouvement du légat fut de dresser une requête pour demander la liberté de prêcher la doctrine chrétienne sans déguisement. Mais les Jésuites lui ayant remontré qu'il ne ferait par-là qu'irriter davantage le monarque, l'exhortèrent à suspendre plutôt la constitution. À quoi il répondit qu'il préférerait la mort à une pareille lâcheté. Les Jésuites insinuèrent avec beaucoup de feu sur le parti qu'ils proposaient, soutenant que la constitution n'était qu'une loi ecclésiastique qui ne réglait rien sur la foi; d'où ils concluaient qu'elle n'obligeait point étroitement; sur-tout dans la conjoncture d'un danger imminent: ils ajoutèrent même que le pape n'avait pu la donner sans blesser sa conscience. Morao et de Mailla, son confesseur, se distinguèrent le plus dans cette dispute par leur emportement.

Dans la chaleur de cette scène révoltante, le mandarin Li-ping-tching arriva brusquement; et prenant le légat par la gorge, l'accabla d'outrages, sur ce qu'il l'avait mis en danger de perdre la tête pour l'avoir traité avec trop de bonté. Les vassaux de ce mandarin, joints à ceux des missionnaires, secondèrent ses violences, et traitèrent indignement le camérier du légat.

L'affliction où ce prélat était plongé ne lui avait pas permis de prendre de la nourriture depuis trois jours. Malgré son trouble et sa faiblesse, sur une sommation que les mandarins vinrent lui faire, le soir même de cette journée, de répondre à l'ordre de l'empereur, il écrivit sur-le-champ à ce monarque pour justifier sa conduite; et sa lettre finissait par ces mots : « Si votre majesté me le commande, j'irai me jeter aux pieds du pape pour lui expliquer les intentions de votre majesté. » Les Jésuites, qui étaient présents, le prièrent au mot, et s'efforcèrent de lui persuader que le meilleur parti pour lui était de partir le plutôt qu'il pourrait, sans exposer sa dignité à de nouveaux outrages. L'empereur acheva lui-même par ses menaces de le déterminer à ce parti. Mezzabarba reçut enfin, le 1<sup>er</sup> mars, son audience de congé. Kang-hi, qui jusqu'alors s'était plu à l'embarasser par des questions plaisantes et malignes, dont le sens était souvent difficile à saisir, le combla de marques d'estime et de caresses, jusqu'à lui serrer les mains dans les siennes, au

grand étonnement des Chinois qui jamais n'avaient vu l'empereur faire de pareils honneurs à personne, pas même à ses propres enfants. Kang-hi en le quittant lui souhaita un prompt retour, et le pria d'amener avec lui des gens de lettres, sur-tout de bons mathématiciens et un bon médecin. Il lui recommanda aussi d'apporter avec lui des livres les plus estimés en Europe, et les meilleures cartes géographiques. Mezzabarba quitta Péking deux jours après et, s'étant rendu à Macao le 27 mai, il s'embarqua pour l'Europe le 8 décembre, emportant avec lui les ordres du cardinal de Tournon. « Le journal de cette mémorable ambassade, qui précéda l'expulsion des missionnaires, et acheva la ruine de la religion chrétienne à la Chine, dit M. Deshautesayes que nous ne faisons qu'abrégier, a été écrit par Viani, conseiller du légat, vice-chancelier de la visite apostolique et témoin de la plupart des événements qu'il rapporte. Il proteste en finissant, poursuit notre auteur, qu'il n'a eu égard qu'à la vérité, et que son ouvrage a été revu avec attention par le légat même qui lui avait communiqué toutes les pièces originales dont il est parlé. Du Halde, ajouta-t-il, fait l'aveu que la légation de Mezzabarba fut prude et modérée; mais si Viani représente fidèlement la conduite des missionnaires de Pé-king, et qu'il faille leur attribuer toutes les intrigues dont on les accuse dans ces Mémoires pour faire échouer la légation, on sera contraint d'avouer aussi qu'en qualité de défenseurs de l'idolâtrie chinoise, ils pouvaient être envisagés comme la bande d'Isis, ainsi qu'ils étaient appelés par quelques-uns de leurs confrères. »

## YONG-TCHING.

1753. (40<sup>e</sup> année *Quey-mao*, du *LI-XI* cycle.) YONG-TCHING, quatrième fils de Kang-hi, lui succéda, en vertu de son testament, à l'âge d'environ quarante ans, et fut inauguré le 20 de la 1<sup>re</sup> lune. Dès qu'il fut sur le trône, il montra la même activité que Kang-hi dans le gouvernement. Un quatorzième fils de Kang-hi, à la mort de ce prince, commandait en Tartarie contre le roi des Eleutes. Yong-tching, prenant ombrage de l'estime et de l'attachement que la nation lui portait, se hâta de le rappeler avec Po-ki, son fils, au nom de l'empereur défunt dont il ignorait la mort; et l'ayant en son pouvoir, il l'envoya garder la sépulture de Kang-hi. Morao, jésuite portugais, travaillait cependant à faire un parti à Senacké, neuvième fils de Kang-hi, dans l'espérance qu'il protégerait la religion chrétienne. Ses intrigues ayant été découvertes, elles furent envoyées prisonniers l'un et l'autre en Tartarie, et quelques années après condamnés à perdre la vie (1). Le mandarin Tchao-

(1) « L'an 1756, le 20 de la 6<sup>e</sup> lune (31 juillet), le tribunal des crimes présenta à l'empereur le résultat des aveux du Morao, qu'il appelle le *compagnon de la révolte de Senacké*, et le pria de confirmer la sentence de mort qu'il avait portée contre lui. Les missionnaires de Pé-king avaient écrit à la cour de Lisbonne, à l'effet d'engager le roi de Portugal à envoyer un ambassadeur à Yong-tching, pour obtenir la grâce de Morao, insinuant que par là leur cause, à force de sollicitations et d'argent, ils retardaient les informations, et empêchaient qu'on en vint à une sentence finale. Don Alexandre Melillo-Souza y-Menezes s'embarqua pour la Chine; mais il arriva trop tard : la sentence avait déjà été rendue; et quoiqu'il fût intervenu, le général de Morao ayant donné avis à l'empereur de l'arrivée de Melillo, ce monarque, pour n'être pas réduit au désespoir de se refuser au roi de Portugal la grâce qu'il voulait lui faire demander par cet ambassadeur, dépêcha un courrier au Tartarie, avec l'ordre d'épargner l'infortuné Morao, dont le corps fut ensuite brûlé et les cendres jetées au vent, après que sa tête eût été exposée sur un piquet. » (M. Deshautesayes, d'après les *Anecdotes de la Chine*. « Je la cite, dit-il, avec d'autant plus de confiance, que divers monuments, qui m'ont été confiés, attestent la vérité des faits qu'elles rapportent. »)

chiang, qui avait si bien servi les adversaires du cardinal de Tournon et de Menabrea, convaincu d'avoir eu part à cette conspiration et du crime de péculat, fut condamné à porter la cangue (1) à une des portes de Pé-king, après que ses biens eurent été confisqués, et sa famille envoyée en exil. Lesilun, et son frère Tai-tou-lan, ou grand-maître des équipages de l'empereur, tous deux princes du sang, soupçonnés d'être complices de Sensaké, furent relégués au même lieu que lui, et reçurent le baptême dans leur exil. Ils vivaient en cela l'exemple du comte Jean, leur frère, non moins célèbre, sous l'empereur Kang-hi, par son attachement à la vraie religion, que par sa sagesse et son habileté dans la science militaire. Son-nou, père de ces princes, n'approuvait pas cependant leur conversion, et les en avait même hautement blâmés. C'était d'ailleurs un personnage recommandable par les services importants qu'il avait rendus à l'état dans les postes de général des troupes de la Tartarie orientale et de gouverneur du Leao-tong. Mais la haine que l'on portait à ses enfants, retomba sur lui et l'enveloppa dans leur disgrâce. L'an 1724, au mois de juillet, il reçut ordre de partir avec toute sa famille, ses femmes, ses fils et ses petits-fils, ce qui faisait un nombre considérable, pour Yeou-oué, à quatre-vingt-deux lieues à l'ouest de Pé-king, au-delà de la grande muraille; et bientôt après on les confina dans un hameau à deux lieues de cette ville, avec défense d'en sortir. Sou-nou y mourut le 1<sup>er</sup> janvier de l'année suivante.

La persécution était alors ouverte en Chine contre les Chrétiens. Dès le 7 septembre 1723, Mouan-pé, tsong-tou du Fou-kien, par un édit qui fut confirmé par l'empereur, avait prosaïté, dans cette province, l'exercice du Christianisme, et ordonné que les églises qu'il renfermait seraient converties en écoles publiques ou en *miao* destinés à honorer les ancêtres (2). Les missionnaires allaient en vain, dans les placets qu'ils firent parvenir à la cour, deux édits de l'empereur Kang-hi, l'un de l'an 1693, qui permettait l'exercice de la religion chrétienne; l'autre de 1711, par lequel on accordait aux missionnaires qui étaient munis du *pioa* (patente impériale) la liberté de demeurer dans les provinces. Le tribunal des rites, à qui ces placets furent présentés, n'y eut aucun égard. Sa décision fut conçue en ces termes : « Les Européens résidents à la cour sont utiles pour le calendrier et rendent encore d'autres services; mais ceux qui sont dans les provinces ne sont d'aucune utilité. Ils attirent à leur loi le peuple ignorant, hommes et femmes; ils élèvent des églises où ils s'assemblent indifféremment sans distinction de sexe, sous prétexte de prier. L'empire o'o retire par le moindre avantage... Quant aux Européens répandus dans le Pé-tché-li et dans les autres provinces de l'empire, il faut amener à la cour ceux qui peuvent être utiles, et conduire le reste à Macao... Que les temples qu'ils ont bâtis soient tous changés en maisons publiques; qu'on interdise rigoureusement cette religion; qu'on oblige ceux qui ont été assés aveugles pour l'embarquer, de se corriger au plutôt. Si dans la suite ils se rassemblent pour prier, qu'ils soient punis selon les lois. » L'empereur confirma cette sentence le 11 janvier 1724, et écrivit dessus avec son pinceau rouge : « Qu'il soit fait ainsi » qu'il a été déterminé par le tribunal des rites. Les Européens

« sont des étrangers; il y a bien des années qu'ils demeurent dans les provinces de l'empire. Maintenant il faut s'en tenir à ce que propose le tsong-tou du Fou-kien. Mais comme il est à craindre que le peuple ne leur fasse quelque insulte, » j'ordonne aux tsong-tou et vice-rois des provinces, de leur accorder une demi-année, ou quelques mois; et pour les conduire ou à la cour ou à Macao, de les faire accompagner dans le voyage par un mandarin, qui prenne soin d'eux et les garantisse de toute insulte. Qu'on observe cet ordre avec respect. »

Le troisième prince, frère de l'empereur, à qui les missionnaires de Pé-king s'adressèrent pour faire révoquer ce funeste édit, ne put leur dissimuler que ce qui l'avait occasionné, c'étaient les disputes qui s'étaient élevées entre eux et les autres missionnaires sous le règne de son père. « Elles sont maintenant terminées », répondirent-ils. Le prince n'en voulut rien croire, et il avait raison. Les missionnaires des autres ordres, et même plusieurs jésuites persistèrent dans leur opposition aux superstitions chinoises, et dans leur soumission aux constitutions apostoliques rendues à ce sujet.

La haine du Christianisme était peut-être la seule tache qu'on remarquait dans le gouvernement de Yong-tching. Ce prince était ennemi des vains amusements et continuellement appliqué au travail, attentif à tout, toujours prêt à recevoir des mémoires et à y répondre, ferme et décisif, gouvernant entièrement par lui-même; jamais l'empire n'eut de maître plus absolu, plus cheri et en même-temps plus redouté. Apprenant, l'an 1725, que les pluies trop abondantes avaient ruiné les moissons et causé par-là une disette extrême dans les provinces de Pé-tché-li, de Ho-nan et de Chan-tong, il en fut pénétré d'affliction, et donna des ordres très-sévères aux grands de contribuer avec lui au soulagement des peuples. On compte jusqu'à quarante mille pauvres qu'il mourut à ses frais pendant quatre mois à Pé-king où ils s'étaient réfugiés. Après les avoir renvoyés dans leur pays, il voulut que tous les ans, en faveur des indigents qui se trouvaient à Pé-king, et indépendamment des tems de disette, on distribût, en cinq quartiers différents, depuis le premier de la 1<sup>re</sup> lune jusqu'au 20 de la 3<sup>e</sup> de l'année suivante, une quantité de riz suffisante pour la nourriture de six mille personnes.

Ce monarque était si jaloux de remplir toutes les obligations du trône, et craignait tellement d'avoir manqué à quelques-unes, qu'il adressa, l'an 1726, le 5 de la 6<sup>e</sup> lune, un ordre très-pathétique à ses principaux officiers, par lequel il les pressait de déclarer, sans aucun déguisement, ce qu'ils trouvaient à reprendre en lui. « N'allez pas vous imaginer, disait-il en terminant cet écrit, que ce ne soit là que de belles paroles, ou une pure cérémonie d'étiquette; ne craignez pas non plus qu'il y ait rien à appréhender pour vous; expliquez-vous hardiment : je l'attends de votre zèle. Après ces précautions, si vous gardez le silence, si vous déguisez vos sentiments, vous agirez entièrement contre l'intention très-droite et très-sincère que je vous expose. » Quel monarque en Europe a jamais donné un pareil exemple !

Les trois années du deuil de l'empereur Kang-hi étant expirées, Yong-tching, pour encourager l'agriculture, déclara que son intention était d'observer tous les ans l'usage établi par ses prédécesseurs, de labourer la terre de ses propres mains. La cérémonie fut fixée au 24 de la 11<sup>e</sup> lune de l'an 1726. Après s'y être préparé durant trois jours par le jeûne et la continence, l'empereur alla se prosterner dans le *miao* des ancêtres devant leurs tablettes, où les Chinois croient que leur esprit réside, pour les avertir du grand sacrifice qu'il devait offrir le lendemain au ciel. Ce jour solennel étant arrivé, l'empereur, en habit de cérémonie, entra dans un vaste champ situé dans la ville chinoise de Pé-king, et y laboura, sous une tente faite avec des nattes, l'espace d'environ une demi-heure, tandis que les paysans au son des instruments, chantaient d'anciennes

(1) Espèce de pilori mobile composé de deux planches pesant jusqu'à 200 livres, et ébranlées au milieu. On les joint ensemble après qu'on y a inséré le cou du coupable.

(2) Nous avons ci-dessus appelé, avec le P. de Maille, ces *miao*, salles des ancêtres. Mais il est certain que ce sont de véritables temples où les Chinois invoquent les esprits de leurs ancêtres, qu'ils croient résider dans des tablettes inscrites de leurs noms, et leur font différentes obligations, de même que les Grecs et les Romains invoquaient et honoraient les mânes des personnes qui leur étaient chères. Les mânes de ceux-ci et les esprits des autres ne diffèrent que par leur nom.

hymnes à la louange de l'agriculture. Sur le terrain labouré il s'en suit cinq sortes de grains, du froment, du riz, du millet, des fèves, et du *co-cho-ang*, autre espèce de millet. Les princes et les grands, à l'exemple du monarque, tracèrent à leur tour, en sa pri' ence, plusieurs sillons et d'autres parties du même champ, après qu'il eut offert le sacrifice du printemps, pour prier le *chang-si* ou le ciel de faire croître et de conserver les biens de la terre.

La mort de Sou-nou n'avait pas éteint la haine que Yong-tching portait à ce prince, ou *Pé-ki*, comme les Tartares l'appelaient, et à sa famille. L'an 1737, des mandarins envoyés espéra de la cour, firent venir ses fils et petit-fils au hameau de Sinpou-tse, où ils étaient relégués, à Ycon-oue; et en vertu d'un ordre du monarque qu'ils leur signifiaient, les dépouillèrent du rang et des prérogatives de princes du sang; après quoi leur ayant ôté la ceinture jaune, qui distingue la famille impériale, ils les renvoyèrent à Sinpou-tse, où ils furent confondus avec la simple peuple. Cette nouvelle disgrâce loin de les affliger leur procura plus de liberté de vaquer aux devoirs du Christianisme. Leur dégradation fut suivie de la recherche des biens de Sou-nou, pour être mis en séquestre. Cette opération fut longue. Tandis qu'on y travaillait, trois fils de Sou-nou, savoir, un quatrième dont on ne marque point le nom, Lessi-hin et Our-tchen, nouvellement arrivés de l'armée de Tartarie, subirent un autre genre de peines. Le général de Ycon-oue les ayant mandés, fit des reproches au quatrième de n'être pas retourné à l'armée aussitôt que le deuil de son père avait été fini, et lui ordonna d'aller sur le champ pour s'y rendre, avec défense de revenir avant la fin de la guerre. « Alors, ajouta-t-il, « vous vous rendrez à Sinpou-tse. » A l'égard des deux autres, il les fit conduire chargés de neuf chaînes, à Pé-king, où ils arrivèrent le 7 juin 1735. Le troisième régula aussi leurs fils livrés, les fit enfermer étroitement dans deux maisons séparées, où ils n'avaient de communication au dehors que par un trou pratiqué dans la muraille, par lequel des sentinelles leur passaient à manger. Le motif unique de la persécution qu'éprouvaient ces princes, était, suivait le P. Parennin, le Christianisme qu'ils professaient hautement. Mais le P. de Mailla, suivi et appuyé par M. Deshauterives, prouve que la religion ne fut que l'accessoire des griefs que l'empereur avait contre la famille de Sou-nou. Ce prince en effet, comme on l'a déjà dit, n'avait jamais embrassé le Christianisme; et cependant après sa mort Yong-tching ordonna de déterrer son corps, de brûler ses os et d'en jeter les cendres au vent. Il n'exerça nulle rigueur au contraire envers Sou-kong-ye, ou le comte Jean, l'un des fils de Sou-nou, quoique chrétien, parce qu'il était d'une candeur et d'un esprit pacifique qui le mettait à l'abri de tout soupçon. L'an 1737, on tira de prison les frères de ce dernier pour les incorporer dans des bandes ou cohortes de Murgous, avec le rang de simples cavaliers. Mais ce ne fut pas là le terme des mauvais traitements qu'on leur fit essuyer. Condamnés ensuite pour la plupart par le tribunal des princes, à perdre la vie, l'empereur, par commutation de peine, ordonna qu'ils seraient exilés en différentes provinces, séparés les uns des autres; et pour comble de disgrâce on leur enleva leurs femmes et leurs enfants qu'ils ne revirent jamais. Ils soutinrent ces épreuves avec une fermeté vraiment chrétienne. Ce fut en vain qu'on entreprit d'ébranler la foi de Ou-tchan et de Sour-gien, son frère, par de nouvelles menaces. Elle demeura immobile, et ils persévérèrent jusqu'à la fin de leurs jours, dont l'époque n'est point connue.

Yong-tching, en proscrivant la religion chrétienne, n'en fut pas moins zélé pour la maintenance du bon ordre, l'observation de la justice et la réformation des mœurs. Son attention sur la conduite des mandarins lui tint dans le devoir, dont très-peu s'écartèrent, et nul ne le fit impunément. C'était un ancien usage établi à la cour impériale d'élever d'un ou de plusieurs degrés, à proportion de leur mérite, les mandarins qui

étaient distingués dans l'exercice de leurs charges, et d'abaisser également ceux qui avaient encouru le blâme par leur négligence ou leur infidélité; et ce qui était un puissant aiguillon pour l'émulation c'est que les uns et les autres étaient obligés d'enoncer, dans les écrits qu'ils rendaient publics, les degrés où ils étaient parvenus, ou ceux dont ils étaient déchus. Ainsi, en publiant un édit, ou quelque autre pièce, un mandarin, avancé en grade, mettait à la tête : *Moi... gouverneur de... qui suis honoré de tant de degrés*. De même celui qui était déchu ne pouvait se dispenser, dans les pièces qu'il publiait, de faire part de sa honte en cette manière : *Moi... gouverneur de... qui ai mérité d'être abaissé de tant de degrés*. Jamais peut-être cet usage ne fut observé avec tant d'exactitude que sous le règne d'Yong-tching. A l'égard des mœurs publiques, comme les empereurs à la Chine sont en même temps souverains pontifes, il crut, en l'une et l'autre qualité, devoir en faire l'objet capital de ses soins; et de là vient que plusieurs de ses édits renferment des leçons importantes de morale et des exhortations pathétiques à la vertu. Si l'on veut savoir quel effet son zèle à cet égard produisit parmi les peuples, on peut en juger par l'exemple suivant. « En 1738, à la 4<sup>e</sup> lune, un marchand du « Chen-si, allant à Mong-tsing acheter du coton, perdit en « route sa bourse où il y avait cent soixante-dix onces d'argent. « Un pauvre laboureur de Mong-tsing, nommé Chi-yeon, « qui allait travailler à la terre, eut le bonheur de la trouver. « Dans l'intention de la rendre, il s'occupa toute la journée de « son travail, attendant que celui à qui elle appartenait vint la « chercher : personne ne parut. Sur le soir il retourna à sa « maison, et montrant la bourse à sa femme, ils convinrent « de chercher celui qui l'avait perdue et de lui la rendre. Ce- « pendant Tsing-tai (c'était le nom du marchand) étant arrivé « à l'auberge, et s'apercevant de la perte de sa bourse, la fit « afficher aux portes et aux carrefours de la ville, il consentait « de la partager de bon cœur avec celui qui la lui remettrait. « Le laboureur Chi-yeon eut connaissance de ces bulletins : il « alla trouver le capitaine de son quartier; et ayant fait venir « le marchand du Chen-si, qui répondit juste à toutes ses « questions, il jugea qu'elle lui appartenait, et il la lui remit « entre les mains. Tsing-tai, transporté de joie la prend et en « tire l'argent dont il présente la moitié au laboureur. Celui-ci, « malgré sa pauvreté, la refusa. Je n'ai aucun droit sur cet « argent, lui dit-il, il est à vous, je n'en veux rien recevoir. Le « marchand insista, mais inutilement. Ne sachant comment « lui marquer sa reconnaissance, il mit d'un côté cent sept « onces d'argent, et d'un autre côté soixante-trois. Je ne vous « dissimulerai pas, dit-il au labourer, que j'ai emprunté les « cent-sept onces d'argent pour mon commerce; quant aux « soixante-trois onces, elles sont réellement à moi; ainsi je vous « prie de les prendre sans difficulté. — Je n'ai pas plus de droit « sur les soixante-trois onces que sur le reste, répliqua le labour- « reur; emportez tout, puisque tout vous appartient. Ce combat « de générosité parvint aux oreilles du vice-roi du Ho-nan. « Il envoya cinquante onces d'argent au labourer pour récompense, et pensa à la vertu et celle de sa femme; il lui fit donner en « même temps un tableau avec une inscription en quatre caractères, contenant l'éloge de leur désintéressement et de leur « sincérité. Enfin le gouverneur de Mong-tsing fit élever par « son ordre un monument de pierre, près la maison du labour- « reur, pour conserver un éternel souvenir de cette action; « ensuite il en donna avis à l'empereur. Il saisit cette occasion « pour louer le monarque dont la vertu égalait, disait-il, celle « des empereurs Yao et Chun, et dont le gouvernement sur- « passait en bonté ceux de Fou-hi et de Chin-nong. » (De Mailla, tom. XI, p. 483 et suiv.)

Il y eut, en 1730, à Pé-king, et dans les environs, plusieurs tremblements de terre, horribles et consécutifs, dans le premier desquels plus de cent mille hommes périrent en un instant sous les ruines des édifices. Yong tching fit preuve de son



humanité par le soin qu'il prit de remédier à la misère que ce désastre avait occasionnée. Sa compassion même s'étendit sur les missionnaires de Pé-king, auxquels il fit présent de mille taels pour aider à réparer leurs églises. Cela ne l'empêcha pas cependant, quelque temps après, de reprendre le projet d'expulser entièrement de la Chine, les missionnaires retirés à Canton. En 1732, les mandarins généraux de la province leur firent signifier, le 18 août, un ordre de se retirer dans trois jours à Macao, avec défense de jamais repasser à Canton. Ils présentèrent inutilement des placets pour demander la révocation de cet ordre, on du moins un plus long délai. Ils furent contraints de s'embarquer le 20 au soir pour Macao. Un officier envoyé par les mandarins, étant arrivé aussitôt qu'eux en cette ville, fit descendre les chrétiens et les domestiques qui les avaient suivis au nombre de cinq cents, et les envoya chargés de chaînes à Canton, où douze d'entre eux furent condamnés à vingt coups de bâton, et les autres à la prison. Les Européens résidents à Pé-king, persuadés que cet excès de rigueur venait des mandarins, firent de nouvelles instances auprès de l'empereur pour faire conserver au moins trois ou quatre missionnaires à Canton. Les motifs de politique qu'ils alléguèrent ébranlèrent le monarque. Mais l'avarion des mandarins pour le Christianisme, traversa la négociation. Elle était encore suspendue lorsque la mort enleva Yong-tching, le 7 octobre de l'an 1735, dans une maison de plaisance voisine de Pé-king, à l'âge de cinquante-huit ans, dans la treizième année de son règne. Malgré les grands biens qu'il avait faits à la nation, il fut, en général, peu regretté. La sévérité dont il avait usé envers ses frères et les autres princes du sang qui avaient osé attenter à sa couronne, lui avait aliéné une grande partie des Chinois, qui leur étaient attachés; la proscription qu'il avait prononcée contre la religion chrétienne, en avait indisposé beaucoup d'autres, et le reste de la nation ne rendit à sa mémoire que des honneurs de hiérarchie et de cérémonie. Il laissa trois fils de ses concubines, et nul enfant de l'impératrice, qui mourut avant lui.

## KIEN-LONG.

1735. (52<sup>e</sup> année Y-mao, du LXIX<sup>e</sup> cycle.) KIEN-LONG, fils de Yong-tching, qui l'avait déclaré prince-heritier en présence des grands, lui succéda à l'âge d'environ vingt-six ans. Il apporta sur le trône un esprit cultivé par les lettres, mais nulle connaissance du gouvernement, parce que son père l'avait toujours tenu dans l'éloignement des affaires. Ce fut donc une nécessité pour lui d'avoir des ministres; mais il ne leur donna pas une confiance aveugle, et sut les contenir dans la dépendance de ses volontés. Doux et bienfaisant par caractère, il ne tarda pas à faire ressentir à ses peuples, et surtout aux princes de sa famille, les effets de ses heureuses dispositions. Les fils des huitième et neuvième règles, ses oncles, étaient détenus en prison pour les fautes de leurs pères, auxquelles ils n'avaient point en de part. Il donna ordre de les relâcher dans leur premier état. Voulant ensuite étendre la même grâce à toute sa famille, il ordonna pareillement de faire la recherche des autres princes du sang, dégradés depuis long-temps, et exilés soit en Tartarie, soit en différentes provinces de la Chine. Po-ki, fils du 14<sup>e</sup> fils de Kang-hi, que Yong-tching, dès le commencement de son règne, avait fait enfermer avec son père, dans les prisons de Tchong-tchun-yuen, recouvra sa liberté d'une façon assez singulière. Un grand de la cour étant venu le trouver, ne lui dit que ces mots: L'empereur demande qui est-ce qui vous retient ici? Soetzer. En disant ces mots, il se retira, laissant les portes de la prison ouvertes. Po-ki avait été quelque temps sous la garde de son frère aîné, mais frère consanguin seulement, qui l'avait traité avec beaucoup de douceur. Le mauvais naturel de ce frère s'était aussi manifesté

à l'égard de leur père. Cité à ce sujet au tribunal des princes, il y fut, après une réprimande sévère, dépouillé de sa qualité de règle, qui fut transportée à Po-ki, et condamné à être renfermé dans un jardin, dont il faisait auparavant ses délices. Le père de Po-ki, qu'on croyait mort depuis long-temps, fut ensuite remis en liberté, et fit une entrée triomphante à Pé-king, où le peuple le reçut à genoux, frappant la terre de la tête, et portant en main des baguettes allumées de bois odoriférants. Le même jour, l'empereur brisa les liens d'un autre prince dont le frère aîné avait perdu la vie dans la captivité.

Les missionnaires, amis de tous ces princes, se promettaient qu'ils feraient beaucoup pour eux à la cour. Mais un enchaînement de circonstances fâcheuses fit évanouir leurs espérances. On vit sortir, le 24 avril 1736, du tribunal des ministres, un arrêt ratifié le même jour, qui ordonnait aux chefs des ban-ni, d'examiner ceux qui avaient embrassé la religion chrétienne, de les exhorter à y renoncer, et de les punir s'ils y recusaient. A l'égard des Européens, il était dit que l'habileté de quelques-uns dans les mathématiques, les faisait tolérer à Pé-king; mais il était recommandé au tribunal des rites de les empêcher d'attirer aucun chinois à leur religion. La persécution fut alors ouverte. Les missionnaires, cependant, trouvèrent moyen de faire parvenir à l'empereur, un placet dans lequel ils opposaient au nouvel arrêt, l'édit de l'empereur Kang-hi, rendu en 1692, par lequel il permettait au peuple d'embrasser la loi des Chrétiens. Ce fut le frère Castiglione, jésuite, employé à peindre par l'empereur, qui se chargea de le présenter, au refus des princes et des grands, dont aucun n'avait voulu prendre sur lui cette commission hasardeuse. Le placet, néanmoins, quoique présenté par une voie si peu régulière, fit un meilleur effet qu'on ne semblait avoir lieu de l'attendre. Les bruits s'étant répandus que l'empereur en avait été frappé, les mandarins commencèrent à user de modération envers les chrétiens, et la persécution cessa entièrement au bout de deux mois; mais le calme fut de très-peu de durée. Dès l'an 1737, il s'éleva contre les Chrétiens un nouvel orage dont les suites furent plus fâcheuses que celles du précédent. Un chinois chrétien, attaché aux jésuites portugais, allait dans les hôpitaux baptiser les enfants trouvés. Il fut arrêté comme faisant usage d'une can magique qu'il versait sur la tête des enfants en récitant certaines prières. Le tribunal des crimes ayant instruit son procès, le condamna à recevoir cent coups de *pas-tse* et à quarante autres, après avoir porté la cangue pendant un mois. L'arrêt fut exécuté malgré tous les mouvements que les Européens, et surtout les Portugais, se donnèrent pour apaiser cette affaire. On alla plus loin; et, le 27 novembre, on afficha dans Pé-king de grands *cao-chi* ou placards, dans lesquels, en proscrivant la religion chrétienne, on enjoignait de sévir contre ceux qui la professaient, et de les livrer au tribunal des crimes, pour être punis à la rigueur. L'empereur était alors au tombeau de Kang-hi, pour y faire les cérémonies chinoises. Les Européens, à son retour, lui présentèrent une supplique, où, rappelant à ce monarque toutes les grâces qu'ils avaient reçues de ses prédécesseurs, ils le priaient d'imposer silence à la calomnie qui les flétrissait, et d'arrêter la fureur aveugle de leurs persécuteurs. Le tribunal des crimes, irrité de ce qu'on n'était parvenu contre un de ses jugements devant l'empereur, opposa à cette supplique un mémoire rempli de fiel et d'artifice, pour soutenir ce qu'il avait fait. La réponse que l'empereur fit faire, par le grand-maître Haï-opang, aux Européens, fut que le tribunal des crimes s'était conformé aux réglemens; qu'on leur laissait à eux, seulement, la liberté d'exercer leur religion; et que, du reste, ils n'avaient qu'à remplir leurs emplois à l'ordinaire. « Nous ne sommes pas venus de six mille lieues, dirent sur ce les Européens, pour obtenir la permission de professer la religion chrétienne et d'en exercer les fonctions. Le motif » qui nous a amenés dans cet empire, a été de la prêcher et

de rendre à l'empereur tous les services dont nous sommes capables. Cette religion a été en divers tems examinée à la Chine, et jugée bonne, véritable, et exempte de tout mauvais soupçon. Elle n'a point changé depuis. Pourquoi donc le tribunal des crimes fait-il emprisonner les chrétiens et les punit-il? pourquoi fait-il afficher des placards par toute la ville et dans les provinces, pour obliger ceux qui en font profession à y renoncer? Si c'est être criminel que d'être chrétien, nous le sommes bien davantage, nous autres qui exhortons les peuples à embrasser le Christianisme. Cependant on nous dit de continuer nos emplois. Ces plaintes furent rendues le lendemain, 14 décembre, à l'empereur, par un des peintres que les missionnaires avaient au palais. Kien-long sans l'avoir duquel les tribunaux avaient prononcé et les ministres avaient agi, fit dire aux missionnaires, par le seigneur régle, qu'il n'avait point défendu leur religion. Cette réponse toutefois n'étant point rendue publique, le tribunal laissa subsister les affiches injurieuses à la religion chrétienne, et les mandarins continuèrent de tourmenter ceux qui en faisaient profession. De nouvelles instances que firent les missionnaires auprès de l'empereur, obtinrent à la fin de lui un ordre de supprimer ces placards. Mais comme il ne fut que verbal, plusieurs mandarins y eurent peu d'égard. Ce ne fut qu'à Pé-king que les chrétiens jouirent de l'exercice libre de leur religion. La province de Fou-kien fut celle où ils furent traités avec le plus de rigueur. L'évêque de Mauricastre et quatre dominicains espagnols qui s'y étaient introduits, furent condamnés, l'an 1747, à perdre la tête (1). Dans le tems que ces Européens furent pris, disent les juges dans le préambule de l'arrêt, et lorsqu'on les conduisit enchaînés à la capitale (de la province), on a vu des milliers de personnes venir à leur rencontre, et se faire un honneur de leur servir de cortège; plusieurs, s'appuyant sur le brandard de leurs charrettes, leur témoignèrent par des pleurs la vive douleur dont ils étaient pénétrés des pères et des femmes se mettaient à genoux sur leur passage, en leur offrant des rafraîchissements. Tous, enfin, venaient toucher leurs habits, et jetaient de si hauts cris, que les échos des montagnes en retentissaient. Un bachelier, nommé Tching-nieu, à en l'imprudence de se mettre à la tête de cette multitude pour exhorter ces Européens, en disant: C'est pour Dieu que vous souffrez; que la mort ne soit pas capable de vous ébranler. Aussi, son exhortation a-t-elle produit sur ces esprits un tel effet, que malgré la rigueur des examens et la terreur des menaces, lors du jugement, tous ont répondu unanimement qu'ils étaient résolus à tenir ferme, et ne changeraient jamais de religion. Le même arrêt condamne un chinois chrétien à être étranglé pour avoir donné retraite à l'évêque de Mauricastre. Il ajoute: Quelques-uns des chrétiens seront seulement marqués au visage, les autres seront seulement condamnés à un certain nombre de coups de bâton. La persécution s'étendit dans les provinces voisines. Elle devint bientôt générale en vertu des ordres secrets que l'empereur donnait de tems en tems à tous les tsong-tou (gouverneurs-généraux) de rechercher dans leurs départements les Européens qui enseignaient la religion du maître du Ciel (2). Les missionnaires ne sachant où trouver

d'asile pour se soustraire aux poursuites du gouvernement, étaient errants sur les lacs et sur les rivières; plusieurs s'exposèrent à retourner à Macao, au risque d'être arrêtés sur la route. Mais ils ne furent pas entièrement à l'abri de l'orage dans cette ville, quoique soumise au Portugal. Un mandarin y exerçait son pouvoir sur les Chinois, au nom de l'empereur; et il fit sentir, par de mauvais traitements, aux réfugiés, le poids de son autorité.

Les Eleutes, peuple remuant et ennemi de la dépendance, avaient déjà été plusieurs fois, comme on l'a vu, soumis par les empereurs, et avaient toujours secoué le joug dès qu'ils étaient crus supérieurs en forces aux garnisons impériales établies sur leurs frontières. Tsé-onang-rabdan, qui s'était élevé parmi eux à la souveraine puissance, avait trompé l'empereur kang-hi par de feintes soumissions. L'ayant engagé par là à retirer ses troupes, il leva le masque, porta le ravage de tous côtés; et, volant de conquête en conquête, il agrandit le pays de sa domination, et augmenta le nombre de ses sujets. Il devasta plus d'une fois le Si-tsang, pays qui comprend toutes les hordes, depuis les confins de la Chine jusqu'aux frontières de la Russie. La connaissance parfaite qu'il avait du pays, et les forces qu'il y avait élevées, rendirent inutiles les efforts des troupes que Kang-hi envoya pour le détruire. Battu à différentes reprises, il échappait toujours, et jamais on ne put réussir à le faire entièrement succomber. Yong-tching, successeur de Kang-hi, fut également dupe des artifices de Tsé-onang-rabdan. Mais apprenant les dégâts qu'il faisait dans le Si-tsang, il envoya, pour réprimer ses fureurs, un corps de troupes, auquel Ta-tsereng, chef de la principale horde du pays, joignit les siennes. Mais celui-ci, après être parvenu à se faire respecter des hordes voisines, et redouter de Tsé-onang-rabdan même, se crut assez fort pour l'imiter dans sa révolte. Ayant surpris les troupes impériales, il les massacra pour la plupart, et à l'enfonça ensuite dans le désert. Les différentes hordes du La-tsang, après son départ, envoyèrent des députés à Yong-tching, pour l'assurer de leur fidélité. L'empereur se fiant à leurs promesses, rappela, comme inutile, les troupes qu'il avait envoyées sur leurs frontières. Mais lorsqu'elles se furent mises en marche pour revenir, les Eleutes tombèrent impitoyablement sur elles, et en firent un grand carnage. Tchering, prince mongol, gendre de Yong-tching, le vengea de cette perfidie par différentes victoires qu'il remporta sur les rebelles dont il extermina les chefs. Un nouveau roi qu'ils s'étaient donné à l'avènement de Kien-long au trône impérial, prit le nom de Kaldan, et vint faire ses soumissions à ce monarque. Il ne se départit point de la fidélité qu'il lui avait jurée tant qu'il vécut; mais après la mort de Kaldan, les querelles se renouvelèrent pour lui donner un successeur. Tandis que Tsaoua-tsi se faisait reconnaître d'un côté, Amoursana, à la tête d'une troupe qui lui était dévouée, se proclamait insensiblement chef des Eleutes, et arborait l'étendard royal devant sa tente. L'empereur, par des raisons de politique, prit le parti de ce dernier, et le commanda général des troupes qu'il envoya dans le pays. Tsaoua-tsi, vaincu dans une bataille, fut pris et amené à Pé-king, où Kien-long le traita plutôt en ami qu'en captif. Il l'éleva même à la dignité de prince du premier ordre, et lui donna des revenus pour soutenir cette dignité. Amoursana pouvait s'attendre aux mêmes honneurs à Pé-king, où il était invité de se rendre. Mais résolu de soutenir les droits de sa royauté, dont on ne lui laissait que le titre, il souleva les Eleutes et les Mongols, avec le secours desquels il massacra deux généraux de l'empereur. Il ne joignit pas long tems de son triomphe. Abandonné de ses troupes à l'arrivée de deux autres géné-

(1) L'empereur ayant confirmé la sentence, l'évêque fut exécuté le 26 mai; et reçut le coup de la mort avec une fermeté digne des premiers martyrs. Les quatre dominicains, et leur catéchiste, Ambroise Ko, furent marqués au visage avec deux caractères qui désignaient le genre de supplice auquel ils étaient condamnés, et qu'ils subirent, le 28 octobre, dans la prison.

(2) Les Chinois di-ent, *adverses du Ciel*, et les Chrétiens, *adverses du Maître du Ciel*. Il paraît cependant que ce n'est que le gros du la nation chinoise qui adore le Ciel matériel; on en peut juger par l'édit de l'empereur Kang-hi, de l'an 1710; ce n'est point au Ciel visible et matériel,

dit-il, que nous adressons des sacrifices, mais au Maître du Ciel. Ajoutons qu'il s'est même trouvé des lettrés, parmi les Chinois, si l'on s'en rapporte aux nouveaux Mémoires venus de Pé-king, qui ont prouvé la nécessité d'admettre la création.

raux de Kien-long, il se sauva chez les Cosaques, qui lui facilitèrent une retraite chez les Russes. Les troubles qui continuèrent parmi les Eleutes lui faisaient encore espérer un retour de la fortune. L'an 1757, ayant rassemblé les débris de son armée, il la vit se grossir à mesure qu'il approchait des campagnes de l'Elly. Il s'avancant à grande eau, et se croyait déjà remonte sur le trône des Eleutes, lorsqu'il vit Tchao-hoeï, général des Imperians, venir au-devant de lui avec une partie des troupes nouvellement arrivées. N'osant se mesurer avec un guerrier si redoutable, il prit la fuite, et courut se cacher avec précipitation dans le pays de Ta-moun, et de là, ne s'y croyant pas en sûreté, il alla mourir dans les déserts de Sibérie. Le brave Touthé, lieutenant de Tchao-hoeï, achève de réduire les rebelles, et vint à bout d'assujettir au joug vingt-cinq hordes qui avaient jusque-là joui d'une pleine liberté.

Des que Kien-long vit le pays des Eleutes hors d'état de lui résister, son amour de l'ordre et de la justice le porta à y rétablir l'ancienne forme de gouvernement. Il créa quatre rois ou han (on prononce kan), et nomma vingt et un chefs de hordes sous des titres plus ou moins relevés à proportion du nombre plus ou moins grand des familles qu'ils gouvernaient. Pour consolider le bonheur des Eleutes, Kien-long, bienfaisant de son naturel, leur fit distribuer de l'argent, des grains et les instruments nécessaires à l'agriculture, afin qu'ils pussent se procurer par leurs mains une vie douce et tranquille. Mais, accoutumés au désordre et au brigandage, ils ne tardèrent pas à rompre le lien social, par lequel on voulait les amener à des devoirs mutuels. Leur révolte éclata tout à-coup par le massacre qu'ils firent des officiers et des soldats qui servaient à les contenir. Cette cruauté perfide ne resta pas impunie. De nouvelles troupes, envoyées sur les lieux, firent subir aux plus coupables la peine du talion. Trois de leurs han qui avaient sourdement excités, furent attaqués séparément; et ayant été faits prisonniers, ils expièrent leur ingratitude dans les supplices; tandis que leurs vassaux changeaient en desert une partie de leurs hordes, vingt mille familles des Eleutes (1) abandonnèrent leurs demeures, pour se transporter sur les terres de Russie. Ces châtiements ne comptèrent pas néanmoins l'obstination des rebelles. L'empereur, cependant, du fond de son cabinet dirigeait les opérations de son armée, d'après le compte détaillé que Tchao-hoeï, son généralissime, lui envoyait de ses projets et des mouvements des ennemis. « J'ai fait, dit-il lui-même dans le monument qu'il dressa de sa conquête, j'ai fait comme au jeu d'échecs, j'ai placé toutes les pièces, je les ai fait agir à propos. » Pour se conformer à ses intentions, Tchao-hoeï fut sévère envers les officiers qui manquaient à leur devoir. Deux seigneurs des plus distingués de l'empire furent condamnés à mort pour des fautes de simple négligence; et toute la grâce qu'il accorda à l'un d'eux fut de s'étrangler de ses propres mains. Un officier, pour avoir la mort, s'était rendu aux ennemis, après avoir vu bacher en pièces le détachement qu'il commandait. Le général ne l'ayant point en son pouvoir pour le punir personnellement de sa lâcheté, envoya des gens en son pays, qui se saisirent de sa famille, confiscèrent ses biens, et déshonorèrent ses femmes et ses enfants à des officiers en qualité d'esclaves; on fit un affront de plus aux garçons avant que de les livrer; on les revêtit d'habits de guerre, et leur attachait une flèche à chaque oreille, on leur fit faire en cet état le tour du camp, en criant à haute voix : *C'est ainsi que sont traités les*

*fils d'un lâche.* Tchao-hoeï, l'an 1760, au retour de cette expédition, fut reçu d'une manière triomphante par l'empereur qui vint au-devant de lui, accompagné de toute sa maison (2).

Les Tourgouts, branche des Eleutes, avaient quitté leur patrie, sous le règne de l'empereur Kang-hi, pour se donner aux Russes qui les avaient placés entre le Jaick et le Wolga. Dégoûtés ensuite de cette nouvelle domination par la différence des mœurs et du culte, peut-être encore par l'ingratitude du sol, ils partirent, au nombre de plusieurs centaines de mille, pour retourner sous l'empire de leurs anciens maîtres. Marasas d'une route aussi longue et aussi pénible, et manquant de tout, on leur distribua des étoffes pour s'habiller,

(1) Tchao-hoeï, dit un homme qui était sur les lieux, est exilé en particulier à qui l'empereur doit le succès de ses armes. Ce grand homme dirigeait tout avec tant de sagesse, savait si bien tirer parti de tout, possédait dans un si haut degré l'art des ressources, avait tant de fermeté dans les revers, tant de constance à ne jamais perdre de vue son principal objet, qu'il s'en était couronné sa difficulté d'entreprise des plus glorieux succès, contre l'ennemi universel. et au-delà même de ce que son maître pouvait raisonnablement espérer de lui ou de tout autre qu'il eût pu choisir en sa place. Cependant malgré tant de grandes qualités, il n'a pas reçu de ses contemporains le tribut d'éloges dont il était digne. J'ai vu (et je le rapporte avec plaisir pour la consolation des personnes d'un mérite distingué. . . ) j'ai vu la pale envie, la basse jalousie, et l'ignorance crasse, le lâcheté de ténacité, ou tout au moins d'imprudence, quand, par une suite de certains événements qu'il lui était impossible de prévoir, mais dont il lui était toujours revenu de la gloire, il s'est trouvé réduit aux infirmités les plus fâcheuses, contraindre de passer les années de sa vie, de traverser les déserts, de franchir les montagnes, sans vivres, sans munitions, et presque sans soldats; l'aveu de son dévouement à son maître, lorsqu'avec une douceur de style et une clarté qui lui étaient propres, il lui annonçait les plus brillants succès. On lui prodiguait sans peine les épithètes de beau diseur, de fin courtois, de bel esprit, d'homme aimable; mais on lui refusait obstinément la titre qu'il méritait le mieux, celui de grand général. Quelques réflexions sur la manière dont il fit son plan, dans des circonstances où tout paraissait désespéré, sur celle dont il l'exécuta, et sur les succès qui en eurent couronné son entreprise, auraient dû, et se me semble, faire revenir sur son compte ce qu'il méritait d'être le plus défavorablement prévenu. Cet humble général a trop bien réussi dans une guerre entreprise contre l'avis de tous les princes et de tous les grands; dans une guerre qui a mis le deuil dans tant de familles des plus distinguées de l'empire, dont les plus pleuraient des pères et des enfants, et les autres, des frères ou des neveux exilés publiquement comme coupables de crimes d'état; il a reçu trop d'éloges et de bienfaits de la part de son maître pour qu'on ait pu être injuste à son égard. A son retour de sa glorieuse expédition, l'empereur, environné de toute la majesté du trône, alla au-devant de lui jusqu'à une demi-journée de la capitale, le conduisit en triomphe, avec tout l'appareil des grandes cérémonies; dans l'un de ses propres palais, l'éleva à la dignité de prince de l'empire, le mit au nombre des ministres d'état, et lui fit l'honneur de désigner une princesse de son sang, sa propre fille, pour être l'épouse de son fils.

« Tchao-hoeï, tout exilé dans les solitudes du ministère, jouissait en paix de la faveur de son maître et de toute sa gloire, lorsqu'après deux ou trois années sa santé commença à s'altérer. Il sentit ses forces diminuer sensiblement et prêtes à l'abandonner. . . Il mourut quatre jours après s'être absenté de la cour, pour aller jouer, disait-il, d'un peu de repos dans son hôtel. L'empereur l'appela, quoiqu'il fût déjà mort; mais il voulut qu'on supplût qu'il était encore en vie. On l'habilla, on l'embaïma sur une chaise, et sa maison, en entrant dans son appartement, dit : *Je suis ordonné de rester comme vous êtes. Je viens vous voir pour vous exhorter à ne rien oublier pour rétablir promptement votre santé. Un homme tel que vous est encore nécessaire à l'empire. Après ces mots, elle se retira. Quelques heures après, on divulguait la mort de Tchao-hoeï. L'empereur ordonna que son portrait serait mis dans la salle des grands hommes à qui on bien mérité de l'empire. » (Note d'un missionnaire, placée au bas du Monument de la conquête du royaume des Eleutes dressé par l'empereur Kien-long. Mémoires concernant les Chinois, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 360 et suiv.)*

(1) Le royaume des Eleutes, dit l'empereur Kang-hi dans l'Histoire de la conquête qu'il en fit, est un grand royaume situé au nord-est de la Chine. Son nom n'a pas toujours été le même. Quand ils dirigent leurs possessions en royaume, ils se déclarent nos vassaux. Le premier de leurs rois, qui vint en cette qualité nous rendre hommage, se faisait appeler Kian-tan. Il vint pour la première fois sous le règne de Chan-tché (Mém. conc. les Chinois, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 331.)

■ des grains pour se nourrir pendant un an, des logements convenables, des instruments nécessaires pour le labourage, et tous les ustensiles nécessaires pour la culture de la vie. On divisa les terres, et on assigna à chaque famille une portion qui pût suffire à son entretien par la culture. On désigna aussi des pacagés pour les bestiaux. Enfin on fournit des bœufs et des moutons à ceux qui en manquaient, et même plusieurs onces d'argent pour suppléer à leurs autres besoins. » (M. Deshauteurs.) Lorsque ils furent remis de leurs fatigues, Oulaché, leur roi, fut mandé avec ses principaux officiers, à la cour impériale, où ils reçurent le plus favorable accueil. Le reste de la nation des Tougouts ne tarda pas à venir les rejoindre, et fut aussi bien traitée. On vit arriver, peu de temps après, d'autres hordes fugitives des Eleutes, qui n'eurent pas moins à se louer de la générosité de Kien-long. Les Eleutes n'avaient point de villes; ils campaient sous des tentes, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Kien-long a fait bâtir sur les bords de l'Ily une ville qui devient de jour en jour plus peuplée. C'est-à-dire qu'on envoie aujourd'hui les chinois et les tartares qui ont mérité la peine de l'exil. (Mém. conc. les Chinois.)

Les confins du Sé-tchuen sont bornés par une chaîne de montagnes, qui s'étend au-delà des terres de la domination de la Chine. C'était-là qu'habitaient les Miao-tse, peuple barbare et jaloux à l'excès de sa liberté. Deux chefs souverains, indépendants l'un de l'autre, les gouvernaient, sous la dénomination de grand *Kin-tchouen* et de petit *Kin-tchouen*. L'empereur, dont ils reconnaissent en apparence l'autorité, leur faisait des dons, et leur accordait, pour les apprivoiser, des mandarins et d'autres dignités; ils les confirmaient encore par des lettres-patentes, à chaque mutation de règne dans leurs souverainetés. L'appréhension de leur séjour, presque inaccessible aux étrangers, couvert d'épaisses forêts, et entre-coupé d'affreux précipices, les mettait dans la nécessité de descendre souvent dans la plaine pour se procurer les choses nécessaires à la vie. Des querelles qui s'élevaient entre eux et les Chinois en commerçant, occasionnèrent des hostilités réciproques qui furent presque, toujours, à l'avantage des premiers. Ceux-ci, descendant de leurs montagnes par des défilés qu'ils connaissaient eux seuls, faisaient sur les terres de leurs ennemis des excursions subites, d'où ils retournaient ordinairement chargés de butin. L'empereur, ayant en vain interposé son autorité pour arrêter ces brigandages, crut devoir les réprimer par la force des armes. Le général Ouén-fou, qu'il envoya contre les Miao-tse à la tête de dix mille hommes, les ayant surpris dans la plaine, les obligea de prendre la fuite. Mais la témérité qu'il eut de les poursuivre dans leurs montagnes lui coûta cher. Il y perdit presque tous les siens, et lui-même ayant été pris, fut conduit au han qui, après l'avoir fait tourmenter pendant cent jours, le fit tuer à coups de flèche. Pour laver cet affront, l'empereur jeta les yeux sur Akouï, manchou, d'une race distinguée, et déjà célèbre par divers exploits éclatants. Ce nouveau général répondit à la confiance de son maître. S'étant fait instruire des défilés qui conduisaient aux retranchements des ennemis, il y parvint après avoir surmonté des obstacles qui eussent rebuté un courage moins opiniâtre que le sien. Pour attaquer à armes égales les Miao-tse, il fallut du canon. Akouï n'ayant pas trouvé moyen d'en faire traîner après lui, s'était muni de plusieurs pièces de métal qu'il fit fondre pour son artillerie sur la montagne. Alors il livra l'assaut aux forts construits par les ennemis, et s'en étant rendu maître, non sans de grands efforts, il engagea différents combats, dont les succès le rendirent maître du petit *Kin-tchouen* en moins d'un mois. Le roi de ce pays allait pour dernière ressource s'enfermer dans une espèce de capitale, lorsqu'une maladie l'enleva sur la route. Les Miao-tse, consternés, abandonnèrent leurs foyers et se retirèrent dans le grand Kin-tchouen. Ce fut-là qu'ils firent la plus vigoureuse résistance. On vit jusqu'aux femmes s'armer contre les Impériaux.

Comme ils s'avançaient au hasard dans un pays couvert et inconnu, ils trouvaient partout la mort. Les uns étaient écrasés par des quartiers de pierre qu'on faisait rouler sur leurs têtes, d'autres étaient emportés par des coups de fusil sans voir d'où ils partaient et sans pouvoir s'en garantir. Des pelotons, enveloppés par le grand nombre, étaient taillés en pièces sans avoir le temps de se mettre en défense; quelques uns étaient précipités du haut des rochers où ils avaient grimé avec peine. Tous ces obstacles qu'on rencontrait à chaque pas, s'effrayèrent pas Akouï, et ne le rendirent que plus ardent à les vaincre. Après avoir emporté tous les postes qui se rencontraient sur la route de la capitale de cet état, il fit fondre des bombes et du canon pour en faire le siège. Elle tomba sous ses coups. Il ne restait plus alors à Sonom, han du grand Kin-tchouen, d'autre asile que Karai, place très-forte, que son assiette et les ouvrages de l'art rendaient presque imprenable. Il s'y retira avec son armée qui en défendit les approches. Akouï, pour que le han ne pût lui échapper, fit ses dispositions pour serrer la ville de toutes parts. Mais il lui fallut rinvoquer une montagne et fondre une nouvelle artillerie. Cela fait, il commença l'attaque qui n'aboutit d'abord qu'à écorcher quelques rochers. Le han cependant effrayé, demanda une suspension d'armes de quelques jours, et envoya sa mère, sa femme et ses sœurs pour garanties de sa fidélité, demandant qu'il se livrât entre les mains de l'empereur, il rejeta cette condition, et le général continua de pousser vivement le siège. Le han se défendit en désespéré pendant trois semaines; après quoi il fallut céder à la force et se rendre à discrétion. Le vainqueur amena le rebelle avec tous ses courtisans à l'empereur, qui vint au-devant de lui, le 23 juin 1776, jusqu'à huit lieues de Pé-king, avec un cortège magnifique. Les environs du palais étaient ornés de montagnes artificielles, de ruisseaux qu'on avait fait serpenter dans les vallons, de galeries, de salons variés à l'infini, qui offraient à la fois le spectacle le plus agréable et le plus superbe. Mais à cette fête, les deux jours suivants, on vit succéder une des cérémonies les plus capables d'inspirer la terreur. On la nomme *Hien fou*, et voici en précis comme elle s'exécute. Sur les représentations du président des rites, les grands et les ministres d'état s'étant assemblés par ordre de l'empereur, procédèrent, suivant un ancien usage interrompu depuis long-temps, à la détermination du genre de supplice dont les rebelles devaient être punis. Akouï en avait fait conduire à Pé-king deux cent cinquante, tant de la parenté que de la cour de Sonom. Ce prince et quatorze de ses parents ou de ses courtisans furent condamnés, comme les plus coupables, à être coupés en pièces, dix-neuf autres à perdre la tête, seize à une prison perpétuelle, cinquante-deux à l'exil chez les Eleutes de l'Ily pour leur servir d'esclaves, quarante-cinq des principaux officiers envoyés aux Solons pour être incorporés dans leurs troupes en qualité de soldats, trente-cinq autres aux Tartares *Son-nag*, et cinquante-huit donnés aux officiers manchous qui s'étaient le plus distingués. La sentence ayant été confirmée par l'empereur, les prisonniers, le 25 de la quatrième lune 1776, furent présentés dans la salle des ancrées, et conduits ensuite dans le *Ché-tai-tou* pour faire amende honorable aux esprits qui président aux générations; après quoi, le lendemain, ils comparurent devant la troupe qu'on avait préparé au monarque au-dessus de la porte ou-men, dans la galerie du palais. La vaste cour que domine cette galerie, était bordée à l'orient et à l'occident par les dragons, les maues, les drapeaux, les figures symboliques, et toutes les autres marques de la dignité impériale dont les porteurs étaient habillés de soie rouge brochée en orangers sur deux lignes parallèles; les tribunaux de l'empire occupaient un rang, et les gardes de l'empereur, armés comme en guerre, en formaient un troisième. Au-dessous de la galerie étaient les princes, les régules, les comtes, les grands

mandarins. Dans la cour avancée, on voyait les éléphants de la couronne, chargés de leurs tours dorées, et à côté d'eux les chariots de guerre. On observait un profond silence : il fut interrompu par la bruit effroyable des instruments les plus bruyants, et de la grosse cloche de Pé-king, qui annonçait la présence de l'empereur. Après que ce monarque eut reçu les félicitations de toute l'assemblée, Akouï lui présente les braves officiers qui l'avaient aidé à faire la conquête des deux *Kin-tchouen* ; ensuite on fit avancer les captifs. (M. Deshautesrèyes.) Le grand général de Sonom

demanda en vain grâce pour ce prince en considération de sa jeunesse. On le conduisit avec les autres de sa compagnie, après les avoir mis à la torture, dans des tombereaux à la place des exécutions où ils furent enpiés. Nous terminons ici le récit des événements arrivés sous le règne de Kien-long. Ce monarque, âgé de soixante-seize ans, était encore vivant au commencement de 1785, et continuait de faire les délices de la Chine par sa bienfaisance, par son application au gouvernement, par son amour pour les lettres, et par ses autres grandes qualités dignes du trône, qu'il remplit avec tant de gloire et de majesté.

## LEXIQUE TOPOGRAPHIQUE,

AVEC

### LES LATITUDES ET LONGITUDES

#### DES PRINCIPALES PLACES DE L'EMPIRE CHINOIS :

*Déterminées dans les années 1710, jusqu'à et compris 1716, par les mathématiciens que l'empereur Kang-hi chargea de dresser la carte de son empire. Les longitudes sont prises de Pé-king.*

#### AVERTISSEMENT.

IL est à propos de prévenir nos lecteurs que les noms de *Koué*, de *Fou*, de *Lou*, de *Kien*, de *Tchéou* et de *Hien*, donnés aux villes, en sont le distinctif.

*Koué* est le titre particulier qui désigne une principauté.

*Fou* indique la juridiction générale d'un grand département, de laquelle relèvent plusieurs *Tchéou*. On remarque cependant que, sur les limites de l'empire, certaines villes n'ont été élevées à ce titre de *Fou* qu'afin d'augmenter le nombre des mandarins qui veillent à leur sûreté.

*Lou*, qui signifie proprement un chemin, est particulier à la dynastie des *Yuen*, qui désignait, par ce titre, une juridiction peu près semblable à celle des *Fou*, ou peu moindre cependant.

*Kien* indique une ville d'armes du premier ordre, où des officiers généraux faisaient leur résidence ordinaire.

*Tchéou* est un titre qui se donne à des villes considérables, mais qui cependant dépendent presque toujours des *Fou* ; on

dit presque toujours, par la raison qu'il y a des *Tchéou* qui n'en dépendent pas, et relèvent immédiatement des officiers généraux de la province et des tribunaux généraux de la cour, ainsi que les *Fou*. La différence entre les *Tchéou* et les *Fou* ne se règle ni sur l'opulence et la population des unes ou des autres, ni sur l'étendue du terrain qu'elles occupent, puisqu'il se trouve des *Tchéou* plus considérables que des *Fou*, mais sur les titres et l'autorité des mandarins qui les gouvernent.

Les *Hien*, ou villes du troisième ordre, ont aussi leur juridiction qui dépend le plus souvent des *Fou*, et quelques-unes des *Tchéou*.

Les *Tchin* sont de gros bourgs dans lesquels on trouve des auberges où l'on peut loger.

Les *Tching* sont comparables aux *Tchin*, avec cette différence néanmoins que ces bourgades sont moins marchandes que les *Tchin*, et qu'on y trouve rarement des auberges.

Les *Oueï* et les *Pao* ne sont pour l'ordinaire occupés que par

dés soldats et gouvernés par des mandataires d'armes. Les Pao ne sont proprement que des corps-de-garde renforcés. Les Ouéi sont beaucoup plus considérables.

Les Pao sont des villes étrangères soumises aux Chinois, soit volontairement, soit par la conquête qu'ils en ont faite. Aussi la plupart ont-elles bientôt changé de titre en passant sous leur gouvernement.

Les Kean sont des espèces de forteresses élevées pour la garde des passages difficiles et des gorges de montagnes.

Les Tchao sont aussi des forteresses sur le sommet des montagnes, défendus par des murailles ou par des palissades.

Les Tchong et les Chi sont de petites villes ou gros bourgs dans lesquels on fait commerce; savoir, de tems en tems dans les Chi, et toujours dans les Tchong.

Enfin les Y et les Tsou sont de simples villages; mais les Y sont les plus nombreux et les plus considérables.

Avec ces connaissances préliminaires, on peut jurer, à la vue seule, de la terminaison des noms des villes et des bourgades, etc., de quelle importance elles peuvent être, et quels sont les titres dont elles jouissent.

La plupart des villes du Léao-tong ne subsistent plus; cependant on en fait mention relativement à l'histoire des Khitans ou Léao et des Kin ou Nu-tché; puissances tartares qui possédaient quelques provinces septentrionales de la Chine pendant le règne des Soag. En compensation, on a négligé d'en faire connaître d'autres qui subsistent encore sur les limites de la Chine, mais qui ne sont d'aucune utilité pour la lecture de cette histoire.

Les terminaisons de ces noms tartares, soit Man-tchéou, soit Mongou, signifient, savoir, Oula, Beuve; Pira, rivière; Omo, lac ou étang; Souk, source de rivière; Mouren, rivière; Nor, lac ou étang; Souk, fontaine, source; Alin, montagne; Hata, roche; Hoton et Hoton, ville; Cajan, village; Paichia, lieu fermé d'une enceinte; Tabalan, montagne ou passage de montagne.

Les empereurs s'étant souvent donné la liberté, surtout dans les changements de dynastie, de changer les noms de plusieurs villes, nous avons cru devoir rapporter dans les notes ces divers changements qui jettent une grande confusion dans la topographie de la Chine.

| Villes.                     |                        | Latitude.   | Longitude.     |
|-----------------------------|------------------------|-------------|----------------|
| Achto-kia-mon,              | Tartarie occidentale,  | 42° 55' 58" | 61° 3' 20" or. |
| Agalkou-ou,                 | Tartarie occidentale,  | 41 24 56    | 1 34 0 or.     |
| Algaïou-ou,                 | Tartarie occidentale,  | 41 21 24    | 6 31 40 or.    |
| Alsan-alin,                 | Tartarie orientale,    | 41 10 20    | 9 15 55 or.    |
| Aomili-capis,               | Tartarie orientale,    | 47 23 0     | 15 37 30 or.   |
| Apkan-alin,                 | Tartarie orientale,    | 48 7 12     | 12 43 36 or.   |
| Apks-hara-alin,             | Tartarie orientale,    | 46 30 10    | 4 12 53 or.    |
| Archate-kiamon,             | Tartarie occidentale,  | 43 49 12    | 0 31 15 or.    |
| Aron-soume-hata,            | Tartarie occidentale,  | 41 36 51    | 4 20 41 or.    |
| Asal,                       | Tartarie occidentale,  | 43 3 35     | 23 48 20 or.   |
| Chao-fong-fou (1),          | province de Ho-nan,    | 34 52 5     | 1 55 30 or.    |
| Canton, Fay, Kouang-tchéou, |                        |             |                |
| Catchar-hocho,              | Tartarie occidentale,  | 41 21 22    | 8 6 10 or.     |
| Cha-hin-kéou,               | province de Chan-si,   | 40 17 0     | 4 12 0 or.     |
| Cha-ma-ki-téou,             | île de Formose,        | 22 6 0      | 4 9 20 or.     |
| Chan-hai-kou,               | province de Pé-tchéli, | 40 30       | 3 22 6 or.     |
| Chang-tou-pourteu,          | Tartarie occidentale,  | 45 45 0     | 2 24 20 or.    |
| Chang-tou-hien,             | province de Ho-nan,    | 33 19 20    | 2 6 0 or.      |
| Chang-sou-tchéou,           | province de Kouang-si, | 22 19 12    | 8 52 10 or.    |
| Chang-tchéou,               | province de Chen-si,   | 33 51 25    | 6 35 0 or.     |
| Chang-yu-hien,              | prov. de Tché-kiang,   | 29 59 14    | 4 25 7 or.     |

| Villes.                                |                        | Latitude.   | Longitude.    |
|----------------------------------------|------------------------|-------------|---------------|
| Chao-ou-fou (1),                       | prov. de Fou-kien,     | 27° 21' 36" | 118° 8' 0 or. |
| Chao-hing-fou (2),                     | prov. de Tché-kiang,   | 30 6 0      | 4 4 11 or.    |
| Chao-ou,                               | Tartarie occidentale,  | 39 32 24    | 13 15 0 or.   |
| Chao-ti-héou-fou (3),                  | prov. de Kouang-tong,  | 24 55 0     | 3 20 0 or.    |
| Chao-tching, ou Chao-ho,               | province de Pé-tchéli, | 40 25 25    | 0 6 36 or.    |
| Chan-tché-hien,                        | province de Ho-nan,    | 31 55 30    | 1 10 30 or.   |
| Chao-tching (Bouche de la rivière de), | province de Pé-tchéli, | 39 1 40     | 1 18 5 or.    |
| Chi-men-hien,                          | prov. de Ho-nan,       | 39 30 30    | 5 5 37 or.    |
| Chi-ping-hien,                         | prov. de Kouang-tong,  | 27 0 0      | 8 26 40 or.   |
| Chi-tchéou-saef,                       | prov. de Ho-nan,       | 30 15 56    | 7 2 35 or.    |
| Chi-tché-hien,                         | prov. de Kouang-tong,  | 21 32 24    | 6 38 40 or.   |
| Chi-tchéou-fou (4),                    | prov. de Kouang-tong,  | 27 30 0     | 8 18 40 or.   |
| Chou-mou-hien,                         | prov. de Chen-si,      | 38 55 20    | 6 22 30 or.   |
| Ching-hien,                            | prov. de Tché-kiang,   | 29 26 0     | 4 14 17 or.   |
| Chou-king-hien,                        | prov. de Kiang-si,     | 25 49 12    | 0 27 16 or.   |
| Chou-tché-hien,                        | prov. de Kiang-si,     | 29 49 12    | 0 44 40 or.   |
| Chou-tchéou-fou (5),                   | prov. de Kiang-si,     | 28 24 40    | 1 10 54 or.   |
| Congou - agrihan-alin,                 | Tartarie occidentale,  | 45 25 0     | 18 19 20 or.  |
| Couroumé-ou,                           | Tartarie occidentale,  | 47 51 36    | 4 1 50 or.    |
| Chou-king-fou (6),                     | prov. de Sou-tchen,    | 30 49 12    | 10 31 0 or.   |
| Chou-ning-fou (7),                     | prov. de Yuen-nan,     | 24 37 12    | 16 18 35 or.  |
| Chou-té-fou (8),                       | prov. de Pé-tchéli,    | 37 7 15     | 1 49 30 or.   |
| Chou-té-hien,                          | prov. de Kouang-tong,  | 22 49 25    | 3 39 35 or.   |
| Ecouat-hatha,                          | Tartarie occidentale,  | 47 37 0     | 5 15 52 or.   |
| Edou-cajan,                            | Tartarie orientale,    | 48 9 36     | 15 37 0 or.   |
| Egou et Selmou (Jonction de),          | Tartarie occidentale,  | 49 27 10    | 12 22 15 or.  |
| Elgou-poulac,                          | Tartarie occidentale,  | 45 14 12    | 10 40 25 or.  |
| Erdeni-tchao,                          | Tartarie occidentale,  | 46 37 36    | 13 2 25 or.   |
| Ergouetel,                             | Tartarie occidentale,  | 44 12 0     | 21 43 30 or.  |
| Fen-tchéou-fou (9),                    | province de Chan-si,   | 37 19 12    | 4 46 30 or.   |
| Fey-hiang-hien,                        | prov. de Pé-tchéli,    | 36 35 55    | 1 22 30 or.   |
| Fong-chen-hien,                        | île de Formose,        | 22 40 30    | 3 7 20 or.    |
| Fong-hou-tchéou,                       | prov. de Léao-tong,    | 40 30 30    | 7 45 30 or.   |
| Fong-ting-y,                           | prov. de Fou-kien,     | 24 15 27    | 2 37 50 or.   |
| Fong-ning-fou (10),                    | prov. de Chen-si,      | 34 25 12    | 8 58 55 or.   |
| Fong-yang-fou (11),                    | province de Kiang-nan, | 32 55 30    | 1 26 0 or.    |
| Fou-ngan-hien,                         | prov. de Fou-kien,     | 27 4 48     | 3 16 40 or.   |
| Fou-ning-tchéou,                       | prov. de Fou-kien,     | 26 54 0     | 3 40 0 or.    |
| Fou-tchéou-fou (12),                   | prov. de Fou-kien,     | 26 2 24     | 3 0 0 or.     |
| Fou-tchéou-fou (13),                   | prov. de Kiang-si,     | 27 56 24    | 0 10 30 or.   |
| Fou-ting-hien,                         | prov. de Fou-kien,     | 25 40 48    | 3 8 0 or.     |
| Fou-yang-hien,                         | prov. de Tché-kiang,   | 30 4 57     | 3 27 7 or.    |

(1) Ses noms anciens sont: Tchao-ou et Ping-tchéou.

(2) Ses noms anciens sont: Houé-ki, Yu-yuei, Ou-kien, Tong-yang, Yau-tchéou, Y-tchéou et Tchou-tong.

(3) Ses noms anciens sont: Chi-hing, Chi-hing-tou-ou, Tang-hing, Kouang-hing, Ping-tching, Pan-tchéou et Tong-beng-tchéou.

(4) Ses noms anciens sont: Y-tchéou, Y-sien et Chi-tchéou.

(5) Ses noms anciens sont: Mi-tchéou, Tsing-tchéou, Kiao-nan et Chou-tchéou.

(6) Ses noms anciens sont: Ngan-hou, Tong-kin, Yen-kin, Pa-si, Nan-tchéou, Ko-tchéou, Tsang-tchéou, Yang-sing, Tong-tchen et Chou-king-lou.

(7) Son nom ancien est: Chou-ning.

(8) Noms anciens: Sin-tou-hien, Slang-kouf, Hing-tchéou, Kio-lou, Pao-y, Ngan-kouf et Sin-té.

(9) Ses noms anciens sont: Si-hou-kiou, Si-hou-kouf, Nan-sou-tchéou, Kio-tchéou, Hio-tchéou et Yung-king-hien.

(10) On lui a donné les noms de Tchong-ki, Fou-fong, Tain-kouf, Tain-ping, Yung-tchéou, Ki-tchéou, Ki-yang, Si-king, Kiao-si, Tain-fong et Tain-king.

(11) Ses noms anciens sont: Tchong-ki, Nan-yen, Si-tchéou-tchéou, Hio-tchéou, Ting-yuen, Lin-hao et Tchong-tou.

(12) Noms anciens: Min-tchéou, Tain-king, Min-yuei, Tchou-ang, Tain-ping, Fou-tchéou, Siou-tchéou, Kien-tchéou, Min-tchéou, Tchou-ki, Houé-ou et Tchong-ou-ki.

(13) Noms anciens: Lin-tchéou-kin et Chao-ou.

(1) Ses noms anciens sont: Tsé-ling, Léao-tchéou, Cail-fong, Pan-tchéou, Tong-king, Nan-king, Nan-king-lou et Pien-ling-lou.

| Villes.                                                 | Latitudes.      | Longitudes. | Villes.                                               | Latitudes.   | Longitudes.  |
|---------------------------------------------------------|-----------------|-------------|-------------------------------------------------------|--------------|--------------|
| Gé-hou-houan, Tartarie occidentale, 41° 33' 36"         | 1° 30' 0"       | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (1), prov. de Kouang-tong, 23° 21' 21" | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hai-fong-hien, prov. de Kouang-tong, 22° 54' 0"         | 1° 36' 00"      | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (2), prov. de Tché-kiang, 30° 52' 48"  | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hai-fong-hien, prov. de Chan-tong, 37° 50' 51"          | 1° 36' 00"      | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (3), prov. de Pé-tchéli, 39° 1' 5"     | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hai-tou-tching, prov. de Fou-kien, 25° 33' 24"          | 3° 33' 50"      | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (4), prov. de Chan-tong, 34° 35' 26"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hai-tchéou, prov. de Kiang-nan, 34° 32' 24"             | 2° 55' 47"      | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (5), Tartarie orientale, 42° 54' 1'    | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hai-tchéou-tzjan, Tartarie orientale, 47° 56' 0"        | 1° 45' 0"       | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (6), Tartarie occidentale, 43° 0' 40"  | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hami, Tartarie orientale, 43° 53' 20"                   | 2° 23' 20"      | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (7), Tartarie orientale, 48° 50' 0"    | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Han-ou, Tartarie occidentale, 47° 49' 30"               | 3° 17' 00"      | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (8), Tartarie occidentale, 48° 50' 0"  | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Han-tchong-fou (1), province de Chen-si, 34° 56' 10"    | 1° 16' 5" 00"   | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (9), Tartarie occidentale, 48° 50' 0"  | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Han-tchong-fou (2), prov. de Hou-kouang, 30° 34' 38"    | 1° 18' 23' 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (10), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hang-tchéou-fou (3), prov. de Tché-kiang, 30° 20' 30"   | 3° 39' 4" 00"   | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (11), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hang-tchéou-hien, prov. de Chen-si, 35° 30' 30"         | 6' 4' 57" 00"   | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (12), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hara-omo, Tartarie orientale, 39° 19' 12"               | 12° 14' 21" 00" | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (13), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Harayay-hang, Tartarie orientale, 43° 18' 0"            | 4' 3' 0" 00"    | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (14), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hara-tou-houou-kiamon, Tartarie orientale, 41° 41' 11"  | 2° 56' 50" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (15), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hatamol-ou, Tartarie orientale, 40° 43' 9"              | 6° 40' 20" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (16), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou-fou (4), prov. de Hou-kouang, 26° 55' 12"    | 4' 53' 00" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (17), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Heng-chen-hien, prov. de Hou-kouang, 27° 14' 24"        | 3° 50' 40" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (18), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Heng-tchéou, prov. de Kouang-si, 23° 28' 24"            | 7' 31' 30" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (19), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hsi-fong-kéou, prov. de Pé-tchéli, 40° 26' 10"          | 1° 37' 13" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (20), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hsi-mou, ou Kéou, prov. de Fou-kien, 24° 37' 36"        | 1° 50' 30" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (21), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hsiang-han-hien, prov. de Kouang-tong, 22° 22' 24"      | 3° 30' 0" 00"   | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (22), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hing-hou-fou (5), province de Fou-kien, 25° 22' 22"     | 2° 48' 50" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (23), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hing-kou-tchéou, prov. de Hou-kouang, 29° 51' 36"       | 1° 22' 48" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (24), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hing-ngan-tchéou, prov. de Chen-si, 33° 31' 20"         | 7' 6' 49" 00"   | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (25), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hing-si-fou-hien, prov. de Kouang-tong, 24° 3' 36"      | 0° 46' 40" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (26), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hing-sing-hieo, prov. de Hou-kouang, 25° 54' 30"        | 3° 29' 16" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (27), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-hien, prov. de Kouang-si, 24° 8' 24"                | 5' 12' 0" 00"   | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (28), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-kien-fou (6), prov. de Pé-tchéli, 38° 14' 14"       | 5' 17' 0" 00"   | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (29), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-ka-hien, prov. de Chan-si, 37° 14' 14"              | 5' 17' 0" 00"   | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (30), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-nan-fou (7), prov. de Hou-kouang, 34° 43' 15"       | 4' 0' 50" 00"   | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (31), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-ping-hien, prov. de Kouang-tong, 24° 30' 0"         | 1° 33' 35" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (32), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-si-hien, prov. de Yan-nan, 24° 16' 10"              | 13° 38' 40" 00" | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (33), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou, prov. de Sou-tchou, 30° 8' 24"              | 10' 4' 30" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (34), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou-fou, prov. de Kouang-si, 24° 43' 0"          | 8' 45' 20" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (35), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hu-yuen-hien, prov. de Kouang-tong, 25° 43' 0"          | 1° 54' 40" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (36), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-mo-tchi, prov. de Chan-si, 37° 34' 45"              | 9' 25' 30" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (37), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou, prov. de Kouang-tong, 21° 27' 12"           | 6' 17' 30" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (38), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Houan-hu-hien, prov. de Chan-si, 34° 37' 36"            | 4' 45' 30" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (39), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Houang-tchéou-fou (8), prov. de Hou-kouang, 30° 26' 24" | 1° 39' 35" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (40), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou-fou (9), prov. de Hou-nan, 35° 6' 34"        | 3° 28' 30" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (41), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou-fou (10), prov. de Kiang-nan, 33° 30' 24"    | 2° 45' 42" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (42), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou-fou (11), Tartarie orientale, 40° 54' 15"    | 1° 22' 10" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (43), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou-fou (12), prov. de Hou-kouang, 25° 15' 56"   | 7' 10' 40" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (44), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou-fou (13), prov. de Sou-tchou, 26° 33' 24"    | 13° 22' 25" 00" | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (45), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou-fou (14), prov. de Kouang-tong, 26° 43' 15"  | 12' 12" 0" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (46), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou-fou (15), prov. de Kiang-nan, 25° 32' 24"    | 0° 46' 1" 00"   | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (47), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |
| Hou-tchéou-fou (16), prov. de Sou-tchou, 31° 25' 12"    | 12° 45' 0" 00"  | 0° 00'      | Hou-tchéou-fou (48), Tartarie orientale, 48° 50' 0"   | 101° 51' 00" | 101° 51' 00" |

(1) Ses noms anciens sont : Leung-tchéou, Han-nan-tching, Y-tchéou-pou, Hao-sing, Han-tchou, Pan-tchéou et Hing-yuen.

(2) Ses noms anciens sont : Tou-yang et Mien-tchéou.

(3) Noms anciens : Tong-nan, Ou-kiao, Tien-tang-kien, Yau-koung, Ou-ching-kim, Tsou-fou, Nan-tou-tou, Hing-hang, Ou-yuei-koué et Ling-ngan-fou.

(4) Ses noms anciens sont : Siang-tung, Heng-yang, Siang-tchéou, Heng-tchéou, Tong-heng-tchéou, Heng-chen-kien et Keng-hou-nan.

(5) Ses noms anciens sont : Pou-tchong, Pou-tien, Tai-ping et Hing-nan.

(6) Noms anciens : Po-hai, Ho-kien, Yng-tchéou et Li-hai.

(7) Ses noms anciens sont : Lo-yang, San-tchou, Ho-nan-kim, Lo-tchéou, Tong-king, Yu-tchéou, Tong-tou, Si-tou, Si-king, Tchong-king, Tchong-king, Kin-tchéou-fou et Ho-nan-lou.

(8) Ses noms anciens sont : Si-ling-hien, Tchong-tching, Si-yang-koué, Si-yang-kim, Tsou-nan, Heng-tchéou, Heng-tchéou, Yung-ngou et Tien-tchéou.

(9) Noms anciens : Ho-nou, Hou-tchéou, Nan-hou, Tsing-nan, Hou-mong et Hou-king.

(10) Ses noms anciens sont : Chan-yang, Pé-yen, Tchou-tchéou, Tso-p-tchéou tchéou, Hui-yen et Chan-hou.

(11) Noms anciens : Léang-hou, Siou-tchéou, Long-tchéou, Hing-fong, Tchong-tchéou et Polo.

(12) Ses noms anciens sont : Kou-tching, Ou-tching, Ou-hing et Tchou-king.

(13) Ses noms anciens sont : Pa-yang, Ou-tchéou et Yung-ping.

(14) Ses noms anciens sont : Juman, Hing-hou, Yau-tchéou, Hing-hai, Tsoou-kou-fou, Chou-tchéou, Tchou-tchéou, Tsai-tchéou, Hou-tchéou et Tchong-nan.

(15) Noms les Han, on l'appelait Kan-yu-tou, ensuite Nan-pou-tou, Nan-kang, Tchong-kong, Kien-tchéou et Chao-sin.

(16) Ses noms anciens sont : Ché-king-tou-oué, Tang-hing, Kouang-hing, Tchou-king, Pan-tchéou et Tong-heng-tchéou.

(17) Noms anciens : Lin-ling, Ngou-tching et Ki-tchéou.

(18) Noms anciens : Ou-kien, Hui-ki, Kiao-ki et Siéou-tchéou.

(19) Ses noms anciens sont : Hou-tchéou, Tchou-tchéou, Kien-nan, Kien-tchéou, Tchou-tchéou, Tchou-tchéou, Kien-nan et Tchong-y.

(20) Noms anciens : Lin-tchéou, Kiao-king, Fou-tchéou, Kien-ou et Tchou-tchéou.

(21) Anciennement : Sin-yar-g, Kiang-tchéou, Fong-hou et Fong-king.

| Villes.                                   | Latitudes. | Longitudes. |
|-------------------------------------------|------------|-------------|
| Kiao-lan-tchéou, prov. de Yun-nan,        | 26° 35' N  | 106° 30' E  |
| Kiao-pi-tchéou, prov. de Kiang-nan,       | 24° 55' N  | 138° 33' E  |
| Kiao-hou-fou (1), prov. de Tché-kiang,    | 29° 10' N  | 123° 27' E  |
| Kin-men-tou, prov. de Fou-kien,           | 24° 26' N  | 120° 40' E  |
| Kin-té-tou, prov. de Kiang-si,            | 29° 15' N  | 107° 43' E  |
| Kin-tchéou, prov. de Kouang-tong,         | 31° 54' N  | 108° 45' E  |
| King-tong-fou (2), prov. de Yun-nan,      | 24° 30' N  | 124° 30' E  |
| King-tchéou, prov. de Liao-tong,          | 39° 0' N   | 127° 50' E  |
| King-tchéou, prov. de Pé-tchéli,          | 37° 45' N  | 116° 30' E  |
| King-tchéou-fou (3), prov. de Hou-kouang, | 30° 20' N  | 104° 30' E  |
| King-yuen-fou (4), prov. de Chen-si,      | 36° 3' N   | 108° 46' E  |
| Kiang-tchéou-fou, lie de Hsi-nan,         | 30° 20' N  | 104° 30' E  |
| Kien-ou-lia-houai, Tartarie orientale,    | 43° 45' N  | 102° 20' E  |
| Kira-éin, Tartarie occidentale,           | 48° 8' N   | 8° 14' E    |
| Kian-omo, Tartarie occidentale,           | 41° 15' N  | 8° 44' E    |
| Kouang-yang-hien, prov. de Young-si,      | 25° 21' N  | 103° 20' E  |
| Koung-pi-houan, Tartarie orientale,       | 44° 15' N  | 120° 40' E  |
| Koung-nan-hien, prov. de Hou-kouang,      | 30° 2' N   | 104° 10' E  |
| Koung-tchéou-fou (5), prov. de Chen-si,   | 34° 56' N  | 114° 45' E  |
| Kotoum-té-hien, Tartarie occidentale,     | 43° 50' N  | 118° 57' E  |
| Kouang-nan-fou, prov. de Yun-nan,         | 24° 9' N   | 123° 35' E  |
| Kouang-nan-tchéou, prov. de Sé-tchéou,    | 23° 30' N  | 109° 40' E  |
| Kouang-nan-hien, prov. de Kouang-tong,    | 33° 30' N  | 109° 35' E  |
| Kouang-ping-fou (6), prov. de Pé-tchéli,  | 36° 45' N  | 114° 0' E   |
| Kouang-si-fou (7), prov. de Yun-nan,      | 24° 30' N  | 123° 40' E  |
| Kouang-si-tchéou (8), prov. de Kiang-si,  | 28° 27' N  | 117° 30' E  |
| Kouang-tchéou-fou (9), prov. de Ho-nan,   | 34° 12' N  | 125° 30' E  |
| eppe Canton par les Européens,            | 23° 10' N  | 113° 20' E  |
| Koué-hou-fou, prov. de Yun-nan,           | 23° 24' N  | 121° 45' E  |
| Koué-ti-hien, prov. de Kiang-si,          | 28° 16' N  | 108° 45' E  |
| Koué-tchéou, prov. de Hou-kouang,         | 30° 27' N  | 103° 20' E  |
| Koué-tchéou-fou (10), prov. de Sé-tchéou, | 31° 9' N   | 106° 30' E  |
| Koué-té-fou (11), prov. de Ho-nan,        | 34° 45' N  | 117° 30' E  |
| Koué-tsing-hien, prov. de Koué-tchéou,    | 26° 30' N  | 102° 20' E  |
| Koué-tong-hien, prov. de Hou-kouang,      | 26° 36' N  | 104° 30' E  |
| Koué-tong-fou (12), prov. de Koué-tchéou, | 26° 30' N  | 105° 20' E  |
| Koué-yang-tchéou, prov. de Hou-kouang,    | 25° 28' N  | 104° 30' E  |
| Koué-lin-fou (13), prov. de Kouang-si,    | 25° 12' N  | 106° 14' E  |
| Kouéou, Tartarie occidentale,             | 43° 30' N  | 4° 16' E    |
| Koué-kia-tun, Tartarie occidentale,       | 42° 42' N  | 0° 20' E    |
| Kouéouhannien-taijan, prov. de Liao-tong, | 40° 30' N  | 127° 50' E  |
| Kou-pé-tchéou, prov. de Pé-tchéli,        | 40° 45' N  | 109° 40' E  |
| Kou-tchéou, prov. de Hou-kouang,          | 30° 20' N  | 104° 30' E  |
| Kou-tching-hien, prov. de Hou-kouang,     | 32° 18' N  | 104° 30' E  |
| Kou-yuen-tchéou, prov. de Chen-si,        | 36° 3' N   | 108° 46' E  |

(1) Anciennement : Tchio-tchéou, Yon-tchéou, Tong-yang, Ouching, Pao-ventchéou et Pao-ning.  
(2) Anciennement : Ché-nou, lo-oung, K'ai-nan-tchéou et Ouei-tchéou-lou.

(3) Anciennement : Yang-tou, Pa-yang, Nan-kiao, Lin-hien, Sin-kien, Tchong-tchéou, Kiang-ling, Yuen-ti-tou, Nan-tou, Kiang-ao et King-hou-pé-lou.

(4) Anciennement : Ngou-tchéou, Yau-tchéou, Y-tchéou et Ling-tchéou.

(5) Anciennement : Tien-chouai, Siang-yu, Han-yang, Ouei-tchéou, Nan-ngan, Loung-si, Tong-yuen et Koué-tchéou.

(6) Anciennement : Ou-ngan et Ming-tchéou.

(7) Ancien : Tou-men-tchéou, Kouang-si-lou et Kouang-si-fou.

(8) Anciennement : Hui-ou et Sin-tchéou.

(9) Anciennement : Yang-tching, Nan-hai-kien, Kouang-tchéou, Pan-tchéou et Ting-hi-hien.

(10) Anciennement : Yang-ping, Pa-tong, Kou-ling, Pa-tchéou, Sin-tchéou, Ya-ngou, Tchén-king et Ning-king.

(11) Anciennement : Tang-kien, Chang-tchéou, Leang-koué, Leang-kien, Leang-tchéou, Song-tchéou, Sou-yang-kien, Sou-ou-kien, Koué-té-kien, Nan-king, Song-tchéou et Koué-té-tchéou.

(12) Anciennement : Chou-yuen et Tchong-fou.

(13) Anciennement : Koué-lin-kien, Chi-ngan, Chi-kien-koué, Koué-tchéou, Kien-ling et Taiou-king.

| Villes.                                    | Latitudes. | Longitudes. |
|--------------------------------------------|------------|-------------|
| Kouon-houai, Tartarie occidentale,         | 40° 40' N  | 104° 15' E  |
| Kouren-pouba, Tartarie occidentale,        | 40° 18' N  | 53° 33' E   |
| Koutouon-houai, Tartarie occidentale,      | 40° 31' N  | 40° 30' E   |
| Koutoukontey-aiou, Tartarie occidentale,   | 40° 7' N   | 124° 45' E  |
| Ku-tchéou-fou (1), prov. de Tché-kiang,    | 29° 3' N   | 123° 15' E  |
| Kun-tai-pou, province de Pé-tchéli,        | 41° 15' N  | 0° 47' E    |
| Ku-tsing-fou (2), prov. de Yun-nan,        | 25° 24' N  | 123° 30' E  |
| Lai-ngan-hien, prov. de Kiang-nan,         | 36° 25' N  | 115° 9' E   |
| Lai-ping-hien, prov. de Kouang-si,         | 33° 28' N  | 107° 22' E  |
| Lai-tchéou-fou (3), prov. de Chen-tou,     | 37° 9' N   | 103° 45' E  |
| Lai-yang-hien, prov. de Hou-kouang,        | 26° 29' N  | 103° 43' E  |
| Lai-chou-hien, prov. de Pé-tchéli,         | 39° 25' N  | 0° 38' E    |
| Lan-tchéou, prov. de Chen-si,              | 36° 8' N   | 123° 33' E  |
| Lao-tsing-tchéou, prov. de Kouang-tong,    | 28° 55' N  | 103° 33' E  |
| Léou-tchéou, prov. de Chen-si,             | 37° 59' N  | 103° 40' E  |
| Léou-tchéou, prov. de Chen-si,             | 37° 59' N  | 103° 40' E  |
| Léou-té-yu, prov. de Chen-si,              | 39° 20' N  | 110° 0' E   |
| Léou-tchéou-fou, prov. de Kouang-tong,     | 20° 51' N  | 106° 48' E  |
| Li-chou-hien, prov. de Kiang-nan,          | 31° 48' N  | 102° 28' E  |
| Li-kiang-fou, prov. de Yun-nan,            | 26° 51' N  | 106° 10' E  |
| Lien-ping-tchéou, prov. de Kouang-tong,    | 24° 19' N  | 108° 59' E  |
| Lien-tchéou-fou (4), prov. de Kouang-tong, | 21° 54' N  | 107° 20' E  |
| Lien-tching-hien, prov. de Fou-kien,       | 25° 37' N  | 101° 20' E  |
| Lien-tchéou-fou (5), prov. de Kouang-si,   | 24° 14' N  | 107° 20' E  |
| Lien-hien, prov. de Chen-si,               | 38° 20' N  | 103° 40' E  |
| Lien-kou-hien, lie de K'ai-nan,            | 19° 45' N  | 113° 40' E  |
| Lien-kiang-fou, provinces de Kiang-si,     | 27° 36' N  | 110° 30' E  |
| Lien-ngan-fou (6), prov. de Yun-nan,       | 23° 17' N  | 124° 20' E  |
| Lien-chou-hien, prov. de Kouang-tong,      | 33° 24' N  | 0° 28' E    |
| Ling-pi-hien, prov. de Kiang-nan,          | 33° 33' N  | 1° 47' E    |
| Ling-tsing-tchéou, prov. de Chen-tou,      | 36° 37' N  | 102° 20' E  |
| Lo-ouen-yu, prov. de Pé-tchéli,            | 40° 19' N  | 108° 30' E  |
| Lo-ping-hien, prov. de Chen-si,            | 37° 57' N  | 103° 40' E  |
| Lo-ping-tchéou, prov. de Yun-nan,          | 24° 58' N  | 103° 20' E  |
| Lo-tching-hien, prov. de Kouang-si,        | 24° 44' N  | 103° 40' E  |
| Long-yuen-hien, prov. de Fou-kien,         | 26° 26' N  | 116° 30' E  |
| Long-han-kou, prov. de Yun-nan,            | 23° 40' N  | 108° 30' E  |
| Long-ti-hien, prov. de Koué-tchéou,        | 26° 33' N  | 0° 20' E    |
| Long-men-hien, prov. de Kouang-tong,       | 23° 42' N  | 102° 40' E  |
| Long-men-hien, prov. de Pé-tchéli,         | 40° 47' N  | 0° 40' E    |
| Long-men-hien, prov. de Kiang-si,          | 25° 36' N  | 103° 40' E  |
| Long-men-fou (7), prov. de Sé-tchéou,      | 32° 22' N  | 114° 40' E  |
| Long-men-hien, prov. de Tché-kiang,        | 28° 8' N   | 0° 20' E    |
| Long-tchéou, prov. de Chen-si,             | 31° 48' N  | 0° 38' E    |
| Lou-ngan-fou (8), prov. de Kouang-si,      | 36° 7' N   | 103° 20' E  |
| Lou-y-hien, prov. de Ho-nan,               | 33° 56' N  | 104° 0' E   |
| Lu-kiang-hien, prov. de Kiang-nan,         | 31° 16' N  | 104° 40' E  |
| Lu-tchéou-fou (9), prov. de Kiang-nan,     | 31° 56' N  | 0° 46' E    |
| Ma-ha-tchéou, prov. de Koué-tchéou,        | 26° 26' N  | 103° 30' E  |
| Ma-ou-fou (10), prov. de Sé-tchéou,        | 28° 31' N  | 103° 10' E  |
| Ma-tching-hien, prov. de Hou-kouang,       | 31° 14' N  | 106° 40' E  |
| Marhan-houai, Tartarie orientale,          | 49° 18' N  | 8° 33' E    |

(1) Anciennement : Pi-kou-mid, Tai-mou, Siu-ngan, Siu-kou et Tong-you.

(2) Ses noms anciens sont : Hing-kun, Si-toung, Nan-sing, Kin-tchéou, Tang-tchéou, Ché-tching, Mo-mi-pou et Kiu-tsing-lou.

(3) Anciennement : Tong-ly, Lai-tchéou et Ting-hai.

(4) Anciennement : Ho-pou, Tchou-kou, Yang-tchéou, Hou-tchéou et Tai-ping.

(5) Anciennement : Ma-ping, Long-tchéou, Siang-tchéou, Siang-kien, Koué-tchéou, Nan-koué-tchéou et Long-tching.

(6) Anciennement : Liu-ngan, Nan-tchéou, Tong-hai, Siou-cha et Hou-pé.

(7) Anciennement : In-ping, Kiang-yu, Long-tchéou, Ping-ou, Loung-men, Tchong-tchéou, Yang-ling et Long-nan.

(8) Anciennement : Chang-tang-kien, Lou-tchéou, Tchou-yé-kien, Kouang-y, Ngan-y, Tchao-té et Long-té-fou.

(9) Anciennement : Lu-king, Hui-ny, Tong-tchin, Nan-ou-tchéou, Ho-tchéou, Ping-sin et Lin-tchéou.

(10) Anciennement : Tsang-ho.



## CHRONOLOGIE HISTORIQUE

| viên                   |                        | latitudes.  | longitudes.  |
|------------------------|------------------------|-------------|--------------|
| Mi-yuen-hien,          | prov. de Pé-tchéli,    | 40° 33' 30" | 0° 22' 16"   |
| Mica-tchéou,           | prov. de Sé-tchuen,    | 31° 27'     | 115° 05'     |
| Mien-yang-tchéou,      | prov. de Hou-kong,     | 30° 23'     | 116° 50'     |
| Ming-tchéu hien,       | prov. de Fou-kién,     | 26° 13' 12" | 123° 30'     |
| Mohra-cajou,           | Tartarie orientale,    | 47° 18'     | 145° 40'     |
| Mok-huoh,              | Tartarie occidentale,  | 40° 45' 54" | 7° 35' 30'   |
| Mouk-tchéou-han-ho,    | Tartarie occidentale,  | 40° 45' 48" | 3° 51' 50'   |
| Mouk-hou-fou (1),      | prov. de Yun-nan,      | 25° 18'     | 105° 28'     |
| Mouk-lien,             | prov. de Yun-nan,      | 23° 19' 10" | 104° 00'     |
| Mouk-tsiang-fou,       | prov. de Yun-nan,      | 23° 37' 12" | 117° 14'     |
| Mouk-tsiang-ping-hien, | prov. de Kiang-nan,    | 33° 25' 00" | 0° 50'       |
| Mou-tou,               | prov. de Yun-nan,      | 23° 41'     | 105° 22'     |
| Mou-tou, ou Chin-yong, | prov. de Léao-tong,    | 41° 50' 30" | 117° 55' 00" |
| Mou-na-po, ou          | prov. de Pé-tchéli,    | 41° 24' 30" | 0° 31' 00'   |
| Nan-hong-hien,         | prov. de Kiang-si,     | 27° 3' 36"  | 0° 40' 00"   |
| Nan-tchéou-fou (3),    | prov. de Kouang-tou,   | 21° 55'     | 103° 20'     |
| Nan-tchéou-fou,        | prov. de Kiang-si,     | 29° 31' 42" | 0° 26' 37'   |
| Nan-kiang,             | prov. de Kiang-nan,    | 32° 24'     | 0° 28'       |
| Nan-mang-fou (3),      | prov. de Kiang-si,     | 31° 42'     | 0° 28' 00'   |
| Nan-nou-tching,        | prov. de Fou-kién,     | 33° 28' 48" | 0° 48' 20'   |
| Nan-nim-fou (4),       | prov. de Kouang-tou,   | 22° 43' 12" | 105° 20'     |
| Nan-tchang-fou (5),    | prov. de Kiang-si,     | 28° 37' 12" | 0° 36' 43'   |
| Nan-yang-fou (3),      | prov. de Hou-nan,      | 33° 6' 55"  | 103° 55'     |
| Narine-houng-ai-ni,    | Tartarie orientale,    | 41° 55' 19" | 9° 30' 00'   |
| Nau-clum-oué,          | prov. de Chou-tong,    | 36° 20' 24" | 103° 30' 00' |
| Ngam-chou-fou,         | prov. de Kouéi-tchéou, | 26° 12' 00" | 103° 36' 00' |
| Néou-tchéou-fou,       | prov. de Léao-tong,    | 41° 25' 00" | 115° 05' 00" |
| Néou-king-fou (?),     | prov. de Kiang-nan,    | 30° 13' 10" | 0° 35' 43'   |
| Néou-tchéou,           | prov. de Kouéi-tchéou, | 25° 3' 36"  | 106° 22' 00" |
| Néou-fou (8),          | prov. de Hou-kong,     | 31° 12' 00" | 106° 36' 00' |
| Néou-ping-tchéou,      | prov. de Kouang-tou,   | 20° 43' 12" | 104° 00' 00' |
| Néou-tchién,           | prov. de Pé-tchéli,    | 39° 2' 10"  | 0° 40' 00'   |
| Néou-tong-oué,         | prov. de Chao-tong,    | 35° 20' 30" | 121° 30' 00' |
| Néou-hien,             | prov. de Chou-tong,    | 37° 15' 10" | 0° 14' 00'   |
| Néou-tchiéou-kou,      | prov. de Tché-king,    | 27° 11' 45" | 0° 40' 00'   |
| Néou-tchiéou,          | prov. de Léao-tong,    | 41° 02' 45" | 115° 05' 00" |
| Nim-nan-cajou,         | Tartarie orientale,    | 46° 55' 12" | 115° 05' 00" |
| Ning-tou-tchiéou,      | Tartarie orientale,    | 44° 24' 15" | 113° 10' 00' |
| Ning-tchiéou,          | prov. de Chéa-si,      | 38° 32' 40" | 101° 21' 00" |
| Ning-kou-fou (9),      | prov. de Kiang-nan,    | 31° 55' 12" | 115° 33' 00' |
| Ning-po-fou (10),      | prov. de Tché-king,    | 30° 55' 12" | 107° 57' 19" |
| Ning-tchién,           | prov. de Kiang-si,     | 29° 0' 45"  | 108° 20' 00" |
| Ning-tou-hien,         | prov. de Kiang-si,     | 26° 27' 36" | 0° 37' 45'   |
| Ning-yuen-hien,        | prov. de Hou-kong,     | 25° 25' 54" | 104° 59' 00" |
| Nou-hou-cajou,         | Tartarie orientale,    | 45° 47' 45" | 9° 35' 00'   |
| Obtuo-ai-ni,           | Tartarie occidentale,  | 40° 23' 5'  | 6° 26' 50'   |
| Ochi-ai-ni,            | Tartarie occidentale,  | 40° 56' 57" | 5° 13' 33'   |

| Village.               | Tartarie occidentale, | Latitudes.     | Longitudes. |
|------------------------|-----------------------|----------------|-------------|
| Ongou-ahin,            | 46° 55' 30"           | 81° 30' 20" E. |             |
| Ongou-ehong-ahin,      |                       |                |             |
| Ou-kang-tchéou,        | 41 21 17              | 84 45 00       | 00          |
| Ou-mong-fou,           | 36 24 24              | 5 38 39        | 00          |
| Ou-ming-hiea,          | 37 20 21              | 12 42 00       | 00          |
| Ou-ping-hia,           | 39 15 56              | 16 37 00       | 00          |
| Ou-tai-hiea,           | 35 4 48               | 0 16 00        | 00          |
| Ou-tai-hou,            | 38 25 36              | 3 40 00        | 00          |
| Ou-tchang-fou (1),     | 36 34 50              | 2 15 00        | 00          |
| Ou-tchéou-fou (2),     | 23 28 48              | 5 37 15        | 00          |
| Ou-tchéou-fou (3),     | 23 24 0               | 5 37 15        | 00          |
| Ou-ting-fou (3),       | 37 25 30              | 13 56 00       | 00          |
| Ou-toung-hien,         | 37 25 30              | 1 47 30        | 00          |
| Ou-toung-hien,         | 26 25 24              | 1 47 30        | 00          |
| Ouun-tchéou,           | 18 00                 | 6 36 00        | 00          |
| Ouun-tchang-hien,      | 19 36 0               | 6 14 50        | 00          |
| Ouou-tchéou-fou (2),   | 38 2 15               | 4 71 77        | 00          |
| Ouou-tai-hou,          | 37 33 30              | 6 0 00         | 00          |
| Ouou-tai-koef-fou (5), | 35 27 40              | 12 10 30       | 00          |
| Ouou-tai-tchéou,       | 30 40 48              | 6 53 24        | 00          |
| Ouou-tai,              | 30 40 48              | 17 0 00        | 00          |
| Ouou-tai-hien,         | 25 56 24              | 6 53 24        | 00          |
| Ouou-tai-fou (6),      | 26 58 30              | 2 30 00        | 00          |
| Ouker-tcheourgh,       | 46 56 56              | 3 37 30        | 00          |
| Oulan-hata,            | 46 36 27              | 4 13 20        | 00          |
| Oulan-houtou,          | 41 55 32              | 1 0 00         | 00          |
| Oulan-poulai,          | 42 24 48              | 1 8 30         | 00          |
| Oulouou-moudan,        | 51 31 36              | 10 23 00       | 00          |
| Ooufou,                | 46 50 35              | 18 30 00       | 00          |
| Oouou-ponia,           | 43 48 00              | 2 3 00         | 00          |
| Oouou-couré,           | 44 49 12              | 2 24 12        | 00          |
| Pa-tchéou,             | 33 37 50              | 3 43 43        | 00          |
| Pa-tchéou,             | 31 50 33              | 9 43 28        | 00          |
| Paishong-ou-ahin,      | 41 30 30              | 5 24 20        | 00          |
| Paisir-pourou,         | 48 50 50              | 13 31 42       | 00          |
| Pasé-houtou,           | 41 28 0               | 9 6 40         | 00          |
| Pao-kang-hien,         | 31 51 0               | 5 12 18        | 00          |
| Pao-kang-fou (7),      | 27 3 36               | 5 7 16         | 00          |
| Pao-kang-fou (8),      | 31 32 42              | 5 12 18        | 00          |
| Pao-tai-tchéou,        | 37 40 00              | 10 23 00       | 00          |
| Pao-ting-fou (9),      | 38 53 10              | 0 52 31        | 00          |
| Pasé-houtou,           | 48 4 38               | 2 49 50        | 00          |
| Paria,                 | 43 35 0               | 12 50 00       | 00          |
| Payen-oué,             | 41 57 19              | 4 6 12         | 00          |
| Pé-ou-tchéou,          | 34 15 8               | 0 57 00        | 00          |
| Pé-tchéou,             | 39 50 24              | 8 58 31        | 00          |
| Pé-kiang (10),         | 39 55 0               | 0 0 00         | 00          |
| Pé-touéou-houtou,      | 45 13 40              | 8 32 30        | 00          |
| Pé-tchéou,             | 40 10 00              | 10 23 00       | 00          |
| Pé-touéou-houtou,      | 40 37 12              | 7 0 00         | 00          |
| Ping-hoa-hien,         | 36 43 00              | 4 17 24        | 00          |
| Ping-kang-hien,        | 28 42 20              | 3 4 00         | 00          |

- (1) Anciennement : Mong-ché-tchéou, Yang-koua-tchéou, K'ai-na et Mong-kia-tchéou.  
(2) Anciennement : Hiang-tchéou, Nan-hiong-tchéou, Pao-tchéou-kia et Nan-hiong-lou.  
(3) Anciennement : Heng-pou, Nan-ngou-kieu, et Nan-ngou-lou.  
(4) Anciennement : Ping-na-ngou, T'ing-kien, Siuen-hou, Nan-t'ing-tchou, Y-tchéou, Lan-ming, Yong-tchéou, Xong-ming et Kien-on-kien.  
(5) Anciennement : Yu-tchang, Kiaou-tchéou, Hwang-tchéou, Long-hing et Hong-tou.  
(6) Anciennement : Nan-yang-kien, Nao-yang-koué, King-tchéou-kien, Yen-tchéou, Tsang-tchéou et Chin-tchéou.  
(7) Anciennement : Hi-kien, Yu-tchéou, T'ing-tchéou, Kiaou-tchéou, Hi-tchéou, Tong-ngan, Tchang-kang-kien, Te-kien-kien et Ning-kang.  
(8) Anciennement : Yng-tchong, Yen-tchéou, Yun-tou, King-fing, Ngan-tchéou, Ouen-tchéou, Kiu-chun, Ché-tching, Yng-tchéou et Fou-tchou.  
(9) Anciennement : Tso-yang-kien, Siuen-tching-kien, Hsai-nan-kien, Tchang-tchéou, Siuen-tchéou et Nieg-koué.  
(10) Anciennement : Yeng-kou, Yeng-tchéou, Ming-tchéou, Mou-pou, Ouang-tchi, Fou-tchou et Kiao-koué.

- (1) Anciennement : Ngo-koué, Hsi-jui, Kiang-hsi, Ou-tchong-tou, Yng-tchéou, Pé-jin-tchéou, Ngo-tchéou et Yon-tsing-kien.  
Ses noms anciens sont : Ping-pé-ngao, Tsang-ou et Hsin-tchéou.
- (2) Anciennement : Kœm-tchéou et T'ao-tchéou.
- (3) Anciennement : T'ong-tchéou, Yung-kia, Tong-kia, Tsing-ngan, Tsing-hai, Yng-tao et Chou-ngan.
- (4) Anciennement : Kou-zei, Tchao-ko-kiun, Ki-kiun, Y-tchéou, Ouei-tchéou et Ho-ping-kiun.
- (5) Anciennement : Ten-yang-kiun, Sinen-tching-kiun, Houf-nan-kiun, Nan-yu-tchéou, Sinen-tchéou et Ning-koué.
- (6) Anciennement : Tchao-hing, Tchao-yang, Tchao-tchéou et May-tchéou ou Min-tchéou.
- (7) Anciennement : Pa-kiun, Pa-zi-kiun, Pé-pa-kiun, Nan-léang-tchéou, Long-tchéou, Pan-long-kiun, Lang-tchéou, Lang-tchéou et Ngan-ti.
- (8) Anciennement : Sé-tou, Tsing-yue et Pao-tchéou.
- (9) Chua-tchéou, ou Pé-king; anciennement : Yéou-tou, Yéou-tchéou, Chao-tchéou, Pé-king, Kou-tsing, Yen-koué, Fan-yang, Yen-tchéou, Tchao-kiun, Sé-tou-fou, Yen-tchou-fou, Te-tching-fou, Te-tou, Péi-nan-tou et Sou-kiun, Chou-tchéou.

| Ville.               | Latitudes.                           | Longitudes.          |
|----------------------|--------------------------------------|----------------------|
| Ping-lông-fou (1),   | prov. de Chen-si, 35° 34' 30"        | 105° 51' 00"         |
| Ping-lông-fou (2),   | prov. de Kouang-si, 24° 21' 54"      | 105° 56' 15" oc.     |
| Ping-tchéou,         | prov. de Kouang-si, 23° 13' 12"      | 105° 52' 20" oc.     |
| Ping-yang-fou (3),   | prov. de Chan-si, 36° 6' 0"          | 115° 55' 30" oc.     |
| Ping-yang-fou,       | prov. de Chan-tong, 36° 23' 0"       | 115° 6' 0" oc.       |
| Ping-yue-fou,        | prov. de Kouang-tchéou, 26° 37' 25"  | 105° 52' 0" oc.      |
| Ping-yuen-tchéou,    | Tartarie occidentale, 44° 36' 45"    | 105° 45' 20" oc.     |
| Podoutou-ai-lie,     | Tartarie occidentale, 40° 57' 0"     | 105° 6' 0" oc.       |
| Pong-chou-hien,      | prov. de Sot-tchéou, 29° 15' 24"     | 105° 14' 38" oc.     |
| Pong-hou,            | (île de) 33° 34' 38"                 | 105° 3' 1' 0" oc.    |
| Pong-tsi-hien,       | prov. de Kiang-si, 30° 1' 40"        | 105° 6' 40" oc.      |
| Poroto-kiamoo,       | Tartarie orientale, 44° 16' 48"      | 105° 30' 0" oc.      |
| Poro-to-raïo,        | Tartarie orientale, 43° 48' 0"       | 105° 3' 30" oc.      |
| Poro-ergh-kiamoo,    | Tartarie orientale, 44° 36' 45"      | 105° 18' 20" oc.     |
| Poro-hotou,          | Tartarie orientale, 44° 1' 30"       | 105° 27' 30" oc.     |
| Poro-pira,           | Tartarie occidentale, 44° 32' 48"    | 105° 0' 0" oc.       |
| Poukan-poulac,       | Tartarie occidentale, 46° 18' 30"    | 105° 45' 0" oc.      |
| Pou-kéou,            | prov. de Kiang-nan, 32° 8' 0"        | 115° 52' 0" oc.      |
| Pou-meo-sou,         | prov. de Tché-kiong, 27° 15' 36"     | 105° 6' 50" oc.      |
| Pou-nang-tchéou,     | prov. de Kouang-tchéou, 25° 44' 24"  | 115° 49' 20" oc.     |
| Pou-nang-han-ai-lie, | Tartarie occidentale, 49° 36' 24"    | 115° 28' 45" oc.     |
| Pou-tchéou,          | province de Chan-si, 28° 3' 0"       | 115° 6' 13' 30" oc.  |
| Pou-tching-hien,     | prov. de Fou-kien, 28° 30' 2"        | 105° 9' 10" oc.      |
| Sahien-oua-hotou,    | Tartarie orientale, 50° 0' 55"       | 105° 50' 0" oc.      |
| Sé-na-tsi,           | prov. de Pé-tchéou, 40° 41' 30"      | 105° 48' 22" oc.     |
| Sé-nan-fou (4),      | prov. de Kouang-tchéou, 27° 36' 24"  | 105° 28' 30" oc.     |
| Sé-nan-fou (5),      | prov. de Kouang-si, 25° 12' 0"       | 105° 8' 34' 30" oc.  |
| Serby-ai-lie,        | Tartarie orientale, 41° 57' 25"      | 105° 35' 27" oc.     |
| Sé-tchéou-fou (6),   | prov. de Kouang-si, 24° 20' 48"      | 105° 10' 10" oc.     |
| Sé-lông-tchéou,      | prov. de Kouang-si, 24° 32' 24"      | 105° 40' 20" oc.     |
| Sé-ngan-fou,         | prov. de Chan-si, 34° 15' 36"        | 105° 7' 34' 30" oc.  |
| Sé-ming-tchéou,      | prov. de Chan-si, 36° 39' 30"        | 105° 14' 30' 0" oc.  |
| Sé-tchen-hien,       | prov. de Hou-nan, 33° 5' 0"          | 115° 3' 18" oc.      |
| Sé-tchen-hien,       | prov. de Hou-kouang, 27° 32' 30"     | 105° 35' 38" oc.     |
| Sé-tchen-hien,       | prov. de Tché-kiong, 29° 34' 28"     | 105° 15' 57" oc.     |
| Siang-tchéou,        | prov. de Kouang-si, 25° 50' 0"       | 105° 7' 20" oc.      |
| Siang-yang-fou (7),  | prov. de Hou-kouang, 32° 6' 0"       | 105° 42' 22' 0" oc.  |
| Sou-hien,            | prov. de Kiang-nan, 34° 12' 0"       | 105° 44' 51" oc.     |
| Sin-hien,            | prov. de Chan-tong, 36° 16' 48"      | 105° 34' 30" oc.     |
| Sin-hou-hien,        | prov. de Hou-kouang, 27° 32' 24"     | 105° 18' 48" oc.     |
| Sin-hor-hien,        | prov. de Kouang-tong, 22° 30' 0"     | 105° 35' 40" oc.     |
| Sin-tao-fou (8),     | prov. de Chen-si, 35° 21' 36"        | 115° 12' 30" oc.     |
| Sin-tchang-hien,     | prov. de Kiang-si, 28° 18' 0"        | 105° 53' 27" oc.     |
| Sin-tien-té,         | prov. de Léao-tong, 41° 16' 30"      | 105° 53' 20" oc.     |
| Sin-tchéou-fou (9),  | prov. de Kouang-si, 23° 26' 28"      | 105° 6' 37' 20" oc.  |
| Sin-yang-tchéou,     | prov. de Hou-nan, 32° 12' 25"        | 105° 28' 30" oc.     |
| Sin-yé-hien,         | prov. de Hou-nan, 32° 4' 28"         | 105° 4' 30" oc.      |
| Sin-yé-hien,         | prov. de Kouang-tong, 22° 6' 0"      | 105° 1' 20" oc.      |
| Sin-yé-jouai-pa,     | Tartarie orientale, 44° 15' 36"      | 105° 28' 20" oc.     |
| Sin-yé-pira,         | Tartarie occidentale, 41° 52' 12' 3" | 105° 3' 5' 0" oc.    |
| Suen-hou-fou (10),   | prov. de Pé-tchéou, 40° 37' 10"      | 105° 1' 20" oc.      |
| Sung-kang-fou (11),  | prov. de Kiang-nan, 31° 0' 0"        | 105° 48' 34' oc.     |
| Song-pao-ouai,       | prov. de Sot-tchéou, 32° 35' 40"     | 105° 12' 52' 30" oc. |

| Ville.                   | Latitudes.                          | Longitudes.          |
|--------------------------|-------------------------------------|----------------------|
| Song-tsi-koum,           | prov. de Hou-nan, 31° 25' 50"       | 115° 10' 0" oc.      |
| Soroto-anga,             | Tartarie occidentale, 44° 54' 0"    | 105° 22' 25' 0" oc.  |
| Soroto-poulac,           | Tartarie occidentale, 47° 2' 20"    | 115° 50' 0" oc.      |
| Sou-tchéou,              | province de Chan-si, 39° 25' 12"    | 105° 4' 1' 30" oc.   |
| Sou-tchéou-fou (11),     | province de Chan-si, 39° 25' 40"    | 115° 21' 30" oc.     |
| Sou-tchen-fou,           | prov. de Kiang-nan, 31° 45' 4' 0"   | 105° 25' 0" oc.      |
| Sou-tien-hien,           | prov. de Kiang-nan, 34° 0' 50"      | 105° 3' 21" oc.      |
| Sou-tsi-hien,            | prov. de Kouang-tong, 21° 19' 12"   | 105° 6' 42' 30" oc.  |
| Sou-tsi-hien,            | prov. de Hou-kouang, 31° 48' 28"    | 105° 12' 18" oc.     |
| Sou-tsi-hien-fou (2),    | prov. de Sot-tchéou, 28° 38' 24"    | 115° 45' 52' 0" oc.  |
| Sou-tsi-pai,             | Tartarie orientale, 41° 50' 30"     | 105° 25' 0" oc.      |
| Sou-tsi-tchéou,          | prov. de Hou-nan, 36° 25' 15"       | 105° 55' 0" oc.      |
| Sou-tsi-tchéou-fou,      | prov. de Kouang-tchéou, 27° 18' 48" | 105° 54' 0" oc.      |
| Suen-ouai-ai,            | prov. de Kouang-tong, 29° 19' 42"   | 105° 6' 0" oc.       |
| Suen-tchéou-lou,         | prov. de Yün-nan, 22° 12' 0"        | 105° 26' 40" oc.     |
| Suen-tchéou-lou,         | prov. de Fou-kien, 24° 56' 12"      | 105° 22' 40" oc.     |
| Ta-li-fou (3),           | prov. de Yün-nan, 25° 44' 24"       | 105° 6' 40" oc.      |
| Ta-tchéou,               | prov. de Sot-tchéou, 31° 18' 0"     | 105° 8' 51' 0" oc.   |
| Ta-tchéou-kou,           | prov. de Yün-nan, 27° 32' 0"        | 105° 16' 40" oc.     |
| Ta-tien-tchéou,          | prov. de Kouang-tong, 37° 36' 10"   | 105° 56' 0" oc.      |
| Ta-tien-tchéou,          | prov. de Sot-tchéou, 32° 24' 24"    | 105° 37' 40" oc.     |
| Tahan-ten-ai-lie,        | Tartarie occidentale, 41° 15' 58"   | 105° 7' 33' 12" oc.  |
| Tai-chou-hien,           | prov. de Tché-kiong, 27° 34' 48"    | 105° 31' 50" oc.     |
| Tai-ming-lou (4),        | prov. de Pé-tchéou, 36° 21' 4"      | 105° 6' 30" oc.      |
| Tai-ngan-tchéou,         | prov. de Chan-tong, 36° 14' 30"     | 105° 48' 0" oc.      |
| Tai-ouan-fou,            | île de Formose, 23° 0' 0"           | 105° 38' 30" oc.     |
| Tai-ping-fou,            | prov. de Kiang-nan, 31° 38' 36"     | 105° 4' 15" oc.      |
| Tai-ping-fou (5),        | prov. de Kouang-si, 22° 25' 12"     | 105° 25' 12" oc.     |
| Tai-ping-hien,           | prov. de Sot-tchéou, 32° 8' 28"     | 105° 8' 20" oc.      |
| Tai-tchéou,              | prov. de Kiang-nan, 30° 22' 22"     | 105° 31' 25" oc.     |
| Tai-tchéou-fou (6),      | prov. de Tché-kiong, 28° 54' 0"     | 105° 4' 40' 54" oc.  |
| Tai-tchéou,              | prov. de Chan-si, 39° 5' 30"        | 105° 30' 30" oc.     |
| Tai-tching-hien,         | prov. de Pé-tchéou, 38° 44' 0"      | 105° 15' 50" oc.     |
| Tai-tching-hien,         | prov. de Chan-tong, 24° 48' 0"      | 105° 13' 30" oc.     |
| Tai-tung-fou (7),        | province de Chan-si, 37° 48' 24"    | 105° 4' 30" oc.      |
| Tai-yuen-fou (8),        | province de Chan-si, 37° 53' 30"    | 105° 55' 30" oc.     |
| Tao-tchéou,              | prov. de Hou-kouang, 27° 27' 5"     | 105° 0' 0" oc.       |
| Tao-yuen-hien,           | prov. de Hou-kouang, 27° 10' 57"    | 105° 17' 21" oc.     |
| Talafo-kam-pal-gan,      | Tartarie occidentale, 47° 22' 44"   | 105° 13' 21' 30" oc. |
| Talafo-kam-pal-gan,      | Tartarie occidentale, 49° 12' 44"   | 105° 48' 10" oc.     |
| Tai-tsi-hien,            | île de Formose, 25° 10' 0"          | 105° 43' 30" oc.     |
| Tan-chou-tching,         | prov. de Kiang-nan, 34° 38' 30"     | 105° 12' 25" oc.     |
| Tan-chou-hien,           | prov. de Pé-tchéou, 40° 13' 20"     | 105° 16' 22' 0" oc.  |
| Tang-tuen,               | Tartarie orientale, 44° 33' 0"      | 105° 16' 34' 0" oc.  |
| Tapcon-hien, nord mérid. | Tartarie orientale, 40° 38' 20"     | 105° 25' 30" oc.     |
| Tapon-nor,               | prov. de Hou-kouang, 26° 53' 40"    | 105° 3' 27" oc.      |
| Tcha-li-tchéou,          | Tartarie orientale, 43° 9' 18"      | 105° 1' 25' 0" oc.   |
| Tchacra-hotou,           | prov. de Hou-kouang, 28° 12' 0"     | 105° 3' 41' 23" oc.  |
| Tchang-ha-fou (9),       | prov. de Tché-kiong, 31° 12' 0"     | 105° 12' 27" oc.     |
| Tchang-hing-hien,        | île de Hainan, 19° 12' 0"           | 105° 8' 8' 0" oc.    |
| Tchang-hou-hien,         | prov. de Pé-tchéou, 40° 51' 35"     | 105° 12' 22' 48" oc. |
| Tchang-kin-kéou,         |                                     |                      |

- (1) Anciennement : Ngan-flo, Ou-tchéou, Keng-yuen et Hing-ouek.  
 (2) Anciennement : Chi-ngan, Lo-tchéou et Tchao-tchéou.  
 (3) Anciennement : Ping-yang, Teng-yang, Tang-tchéou, Tchin-tchéou, Ping-ho, Lio-fen, Tching-tang et Tchin-ning.  
 (4) Anciennement : Ou-tchen, Ou-tchéou, Sot-tchéou, Ning-y, Ning-kou et Tsang-tchéou.  
 (5) Anciennement : Sot-tchéou et Li-yong.  
 (6) Anciennement : Sot-tchéou-tchéou.  
 (7) Anciennement : King-tchéou, Yong-tchéou, Siang-tchéou, Tchong-y kien et Siang-yang.  
 (8) Anciennement : Long-si, Tsi-tao, Ou-chi, Kin-ti, Kin-tching.  
 (9) Anciennement : On-ti-hing, Tchiao-tai, Yeu-tchéou et Hsi-tchéou.  
 (10) Anciennement : Kouei-ping, Tsin-tchéou et Tsui-kien.  
 (11) Anciennement : Ou-tchéou, Yé-tchéou, Ou-tchéou, Tché-tchéou, Siuen-ning, Chou-ning, Siuen-té et Ou-tchéou-fou.  
 (12) Anciennement : Hoa-fou-hien, Siuen-tchéou et Kiang-fou.

- (1) Anciennement : Ou-kien, Ou-tchéou et Ping-kiong.  
 (2) Anciennement : Kien-mei, Ou-tchéou, Yé-tchéou, Léao-tong, Nan-ki, Sou-nan et Sou-tchéou-lou.  
 (3) Anciennement : Y-tchéou, Yé-yu, Yao-tchéou, Nan-tchéou, Si-nan-y et Yé-tchéou.  
 (4) Anciennement : Ou-tsin, Yang-ping, Koué-kang, Ou-yang, Tien-yong, Oué-tchéou, Ki-tchéou, Tong-kien, Yé-tchéou, Koué-tsin-lou, Ta-ming, Pé-kiong, ou la Cour de Nord, Ngan-ou-kien et Yé-tchéou-fou.  
 (5) Anciennement : Hou-nan, Yu-tchéou, Nan-yu, Tang-tou, Sin-hé-tchéou, Yéng-yuen et Ping-nan.  
 (6) Anciennement : Tchong-ang, Lin-hai, Tché-tchéou, Hsi-tchéou, Lio-hai et Tchou.  
 (7) Anciennement : Yeu-tchéou, Tai-kien, Sin-hing-kien, Ping-tching, Heng-tchéou, Pé-heng-tchéou et Yün-tchéou-kien.  
 (8) Anciennement : Tchang-koué, Tsin-tchéou, Tchou-koué, Pé-kiong, Cour de Nord, Si-king et Hou-tong.  
 (9) Anciennement : Heng-tong, Tchong-tou, Siang-tchéou, Tan-tchéou, Kin-hou, Ou-ngan-kien et Tien-tsin-lou.

| Villes.                 |                        | Latitudes. | Longitudes. | Villes.     |         | Latitudes.                  | Longitudes.           |    |         |         |         |
|-------------------------|------------------------|------------|-------------|-------------|---------|-----------------------------|-----------------------|----|---------|---------|---------|
| Tchang-ning-hien        | prov. de Kiang-si,     | 24         | 52' 48"     | 105         | 51' 50" | Tchou-houang-fou (1),       | prov. de Yun-nan,     | 25 | 46' 07" | 102     | 50' 20" |
| Tchang-ning-hien        | prov. de Kouang-tong,  | 24         | 6 45        | 103         | 30 00   | Tchou-tching-hien,          | prov. de Chan-tong,   | 36 | 0 00    | 103     | 30 00   |
| Tchang-ning-hien        | Tartarie occidentale,  | 43         | 0 25        | 105         | 30 00   | Tchoung-hien - hotun        |                       |    |         |         |         |
| Tchang-pou-hien,        | prov. de Fou-kien,     | 24         | 7 12        | 120         | 0 00    | de Ou-souï-pira,            | Tartarie orientale,   | 44 | 10 18   | 0 00    | 0 00    |
| Tchang - tchou-fou (1), | prov. de Fou-kien,     | 24         | 31 12       | 124         | 0 00    | Tchouhou-tchou-tou,         | Tartarie orientale,   | 43 | 20 15   | 8 20    | 00      |
| Tchang - tchou-fou (2), | prov. de Kiang-nan,    | 31         | 50 36       | 120         | 58 30   | Tchou-ki-hien,              | île de Formose,       | 23 | 37 36   | 124     | 00 00   |
| Tchou-tchou-fou (3),    | prov. de Hou-kouang,   | 39         | 1 00        | 53 17 00    |         | Tchou-ki-hien-fou (2),      | prov. de Tché-kiang,  | 38 | 24 34   | 124     | 55 00   |
| Tchou-tchou-fou (4),    | prov. de Hou-kouang,   | 39         | 30 24       | 105 58 00   |         | Tégen-ang-hien,             | prov. de Léao-tong,   | 41 | 56 20   | 127     | 27 00   |
| Tchang-yang-hien,       | prov. de Kouang-tong,  | 23         | 4 48        | 124 30 00   |         | Té-king-hien,               | prov. de Kiang-nan,   | 26 | 50 15   | 113     | 38 00   |
| Tchao-king-fou (5),     | prov. de Kouang-tong,  | 23         | 4 48        | 124 30 00   |         | Tektiki.                    | Tartarie occidentale, | 41 | 6 19    | 149     | 12 00   |
| Tchao - salmar - soume, | Tartarie occidentale,  | 42         | 25 00       | 111 50 00   |         | Té-king-tchou-fou,          | prov. de Kouang-tong, | 23 | 13 25   | 114     | 40 00   |
| Tchao-nan-hien,         | province de Fou-kién,  | 23         | 43 18       | 0 49 30     |         | Téou Karlou (Joué lion de), | Tartarie occidentale, | 48 | 11 48   | 7 32    | 50 00   |
| Tchao-tchou-fou,        | province de Pé-tchéli, | 37         | 48 00       | 103 00 00   |         | Téng-fou-hien,              | prov. de Hou-nan,     | 33 | 30 10   | 103     | 37 00   |
| Tchao - tchou-fou (5),  | prov. de Kouang-tong,  | 23         | 36 00       | 0 46 40 00  |         | Téng-fou-tchou-fou (3),     | prov. de Chan-tong,   | 37 | 10 00   | 103     | 30 00   |
| Tchéi-ou-hien,          | Tartarie orientale,    | 47         | 49 12       | 16 11 30    | 00      | Téng-fou-fou (4),           | prov. de Hou-kouang,  | 31 | 18 00   | 102     | 50 00   |
| Tché-tching-hien,       | prov. de Hou-nan,      | 34         | 8 00        | 0 57 00     |         | Té-tchéou,                  | prov. de Chen-tong,   | 37 | 32 00   | 0 36    | 00      |
| Tché-yang-pao,          | prov. de Fou-kién,     | 25         | 33 28       | 103 40 00   |         | Thang-chen-hien,            | prov. de Tché-kiang,  | 38 | 56 6    | 123     | 33 00   |
| Tchéu-tchou,            | île de Hainan,         | 19         | 32 24       | 7 29 30 00  |         | Tien-kouang-hien,           | prov. de Hou-kouang,  | 36 | 48 00   | 7 28    | 16 00   |
| Tchérou-mou-sin,        | Tartarie occidentale,  | 40         | 52 3        | 14 40 00    |         | Tien-ouang-té,              | prov. de Kiang-nan,   | 31 | 44 43   | 123     | 40 00   |
| Tchi-nan-tchou,         | prov. de Tchou-houang, | 28         | 30 00       | 0 57 30 00  |         | Tien-tchou,                 | prov. de Kouang-tong, | 24 | 30 34   | 116     | 00 00   |
| Tchikar,                | Tartarie orientale,    | 47         | 24 00       | 0 57 40 00  |         | Tien-tchou-kéou,            | prov. de Chan-n,      | 40 | 28 30   | 124     | 30 00   |
| Tchikou-fou (7),        | prov. de Kiang-nan,    | 32         | 41 58       | 58 34 00    |         | Tien-tchou-fou (3),         | prov. de Tché-kiang,  | 38 | 10 00   | 103     | 32 00   |
| Tching-chang-ouei,      | prov. de Chan-tong,    | 37         | 30 50       | 6 30 00     |         | Tong-hai-hien,              | prov. de Tché-kiang,  | 30 | 4 58    | 124     | 30 00   |
| Tching-tchou-fou (8),   | prov. de Tché-tchou,   | 47         | 18 00       | 11 36 15 00 |         | Tong-tou-hien,              | prov. de Chan-tong,   | 35 | 11 00   | 104     | 30 00   |
| Tching-kang-tchou,      | prov. de Yun-nan,      | 24         | 11 35       | 16 52 00    |         | Ting-tou-hou-fou (5),       | prov. de Fou-kién,    | 23 | 44 54   | 0 1 50  |         |
| Tching-king-fou (9),    | prov. de Kiang-nan,    | 31         | 12 26       | 55 43 00    |         | Ting-tchou,                 | prov. de Tché-tchou,  | 38 | 32 00   | 1 19    | 30 00   |
| Tching-king-fou (10),   | prov. de Yun-nan,      | 24         | 13 12       | 13 24 00    |         | Ting-yuen-hien,             | prov. de Kiang-nan,   | 32 | 46 1    | 4 17    | 00      |
| Tchin-nan-fou,          | prov. de Kouang-si,    | 23         | 28 10       | 9 30 00     |         | Touang-tou-tchou,           | prov. de Kiang-nan,   | 30 | 50 45   | 1 06    | 00      |
| Tchin-nan-hien,         | prov. de Tchou-houang, | 28         | 15 36       | 6 36 00     |         | Tou-ai-n,                   | Tartarie orientale,   | 41 | 15 36   | 55      | 43 00   |
| Tchin-tchou-fou,        | prov. de Pé-tchéli,    | 36         | 30 00       | 0 10 30 00  |         | Tou-ai-tchou-tsin,          | Tartarie orientale,   | 49 | 24 18   | 103     | 55 00   |
| Tching-ning-pou,        | prov. de Pé-tché       |            |             |             |         | Toung-ou-fou (6),           | pr. de Kouei-tchou,   | 27 | 38 24   | 7 29    | 3 00    |
| Tchin-tchou,            | prov. de Hou-nan,      | 34         | 8 00        | 1 26 00 00  |         | Tong-kouang-ouei,           | prov. de Hou-nan,     | 34 | 36 10   | 6 18    | 0 00    |
| Tchin-tchou,            | prov. de Hou-kouang,   | 28         | 22 25       | 6 30 00 00  |         | Tong-ming-hien,             | prov. de Pé-tché      | 32 | 43 5    | 11 15   | 00      |
| Tching-tou-fou (11),    | prov. de Pé-tché       | 36         | 10 55       | 1 43 30 00  |         | Tong-nan-hien,              | prov. de Hou-kouang,  | 26 | 13 15   | 5 05    | 00      |
| Tching-tou-fou (12),    | prov. de Pé-tché       | 30         | 40 41       | 12 18 00 00 |         | Tong-nan-hien,              | prov. de Fou-kien,    | 24 | 44 24   | 1 50    | 50 00   |
| Tchin-yuen-fou,         | prov. de Kouei-tchou,  | 27         | 12 18       | 8 00 00 00  |         | Tong-tou-hien,              | prov. de Hou-kouang,  | 26 | 14 28   | 7 0 30  | 00      |
| Tchi-tou-hien,          | Tartarie orientale,    | 48         | 36 36       | 6 36 00 00  |         | Tong-tou-tchou-fou (7),     | Tartarie orientale,   | 48 | 36 36   | 6 36    | 00      |
| Tching-ang-hien,        | prov. de Kouei-tchou,  | 27         | 12 18       | 8 00 44 00  |         | Tong-tchou,                 | prov. de Chen-si,     | 31 | 24 24   | 6 31 35 | 00      |
| Tchong-king-fou (13),   | prov. de Tchou-houang, | 28         | 22 00       | 9 45 30 00  |         | Tong-tchou,                 | prov. de Pé-tché      | 38 | 55 30   | 1 13 30 | 00      |
| Tchong-ouei,            | province de Chen-si,   | 37         | 39 35       | 11 18 00 00 |         | Tong-tchou,                 | prov. de Kiang-nan,   | 29 | 3 46    | 4 12    | 40 00   |
| Tchou-chen-hien,        | prov. de Hou-kouang,   | 38         | 8 35        | 6 8 10 00   |         | Tong-tchin-hien,            | prov. de Hou-kouang,  | 29 | 15 36   | 4 41    | 25 00   |
|                         |                        |            |             |             |         | Tong-tching,                | prov. de Pé-tché      | 40 | 12 30   | 1 55    | 16 00   |
|                         |                        |            |             |             |         | Tong-tchou-fou,             | prov. de Pé-tché      | 30 | 26 13   | 3 51    | 00      |
|                         |                        |            |             |             |         | Tou-tchou-kou,              | prov. de Pé-tché      | 41 | 19 20   | 0 39    | 41 00   |
|                         |                        |            |             |             |         | Tou-tchou-kou,              | Tartarie occidentale, | 44 | 48 24   | 12 18   | 00      |
|                         |                        |            |             |             |         | Tou-tchoung-hien,           | prov. de Kiang-si,    | 29 | 20 24   | 12 18   | 00      |
|                         |                        |            |             |             |         | Tou-yang-fou,               | prov. de Kouang-si,   | 23 | 20 25   | 9 1 20  | 00      |
|                         |                        |            |             |             |         | Tou-yuen-fou,               | pr. de Kouei-tchou,   | 26 | 12 10   | 9 4 00  | 00      |
|                         |                        |            |             |             |         | Tou-yien-hien,              | prov. de Chan-tong,   | 34 | 58 06   | 0 48 00 | 00      |
|                         |                        |            |             |             |         | Tsang-tchou,                | prov. de Pé-tché      | 38 | 23 30   | 0 27 00 | 00      |
|                         |                        |            |             |             |         | Tsé-ki-hien,                | prov. de Tché-kiang,  | 30 | 1 24    | 4 48    | 50 00   |
|                         |                        |            |             |             |         | Tsé-king-koung,             | prov. de Pé-tché      | 39 | 26 0    | 1 13    | 37 00   |
|                         |                        |            |             |             |         | Tsé-king-tchou-fou,         | prov. de Chan-tong,   | 35 | 30 30   | 0 30 00 | 00      |
|                         |                        |            |             |             |         | Tsé-mou-fou (5),            | prov. de Chan-tong,   | 36 | 44 24   | 0 00    | 00      |
|                         |                        |            |             |             |         | Tsé-mou-tchou,              | prov. de Chan-tong,   | 35 | 33 0    | 0 19    | 30 00   |

(1) Anciennement : Tchéng-tchéou, Tchang-pou-hien, Nien-tchou et Tchang-tchéou-fou.

(2) Anciennement : Pé-ling, Tsin-ling et Tchang-tchéou.

(3) Anciennement : Han-tou, Ouéi-kou, Yé-tou, Siang-tchéou, Sou-tchéou, Tsing-fou, Yé-kin et Tchao-té-kin.

(4) Anciennement : Y-ling, Ou-tchéou, Kien-ping, Yuen-tchéou, Ou-ling, Lang-tchéou, Ou-tching, Ou-chou, Ou-ping, Ting-tchéou et Yong-ngan.

(5) Anciennement : Soui-kin, Kiao-yun, Sin-ngan, Tsou-tchou et Tchou-tchou-fou.

- (7) Anciennement: Ché-tching-héou-y, Tsiou-pou et Keng-hou-tchéou.
- (8) Anciennement: Man-pou-fan, Si-san-fan-pou-toe, Man-pou-lou, Man-pou-fan et Men-pou-kium.
- (9) Anciennement: Pé-fon, Tchéou-hai-kien, Yun-fing-tchin, Yun-tchéou, Tan-yang-kien, Natch-hai-kien, Tchiao-kiao-kien, Tchén-king-loe et Kiang-hou-fou.
- (10) Anciennement: Yu-yue, Koen-tchéou et Ho-yang.
- (11) Anciennement: Ping-tchéou, Suen-yu, Hang-chai, Tehang-shan, Tchieg-hé, Heng-tchéou et Tsin-tchéou.
- (12) Anciennement: Tsin-kien, Tsin-hing-hou, Kin-tchéou, Kien-si-tchéou, Tchou-kin-y, Y-tchéou, Chou-nan-tou, Mou-chou-kien, Ta-tou-fou et Nien-king.
- (13) Anciennement: Yong-ning-kien, Pa-toe, Pa-kiun, Tchou-khéou, Pa-tchéou, Yn-tchéou, Nan-ping et Kong-tchéou.
- (14) Anciennement: Ngan-tchéou, Pang-ouang, Ouei-tchéou, ou Hoi-tchéou.
- (15) Anciennement: Yong-ki-kien, Kouo-kiang, Kouo-tchéou et Tsin-you.
- (16) Anciennement: Tong-méou-kien, Tchang-koung-kien, Méou-tchéou et Ting-tchéou-fou.
- (17) Anciennement: Ngan-lou, Nan-oué, Ngan-tchéou, Yuen-tchéou, Siuen-oué, Ngan-yuen et Pang-yu.
- (18) Anciennement: Si-lo, Tung-tchéou et Liang-tchéou.
- (19) Anciennement: Tong-pin.
- (20) Anciennement: Siou-tien, Siou-tien-tchéou, Siou-yuen-kien, Ouei-lou, Nan-ki-tchéou, Po-tchéou, Po-pin-kien, Tong-ping-loe et Tong-tchéou-lou.
- (21) Anciennement: Tai-tchéou, Tai-kien, Lin-tché, Té-kién et Tai-pan-lou.

## DES EMPEREURS DE LA CHINE.

257

| Villes.              | Latitude.   | Longitude.  |
|----------------------|-------------|-------------|
| Tsao-tchéou          | 18° 21' 30" | 74° 45' 00" |
| Tsing-tchan-yin      | 40 22 50    | 2 6 19 or.  |
| Tsing-hoï-ouei       | 36 53 0     | 6 7 20 or.  |
| Tsing-hoï-tchéou     | 38 1 0      | 0 53 50 or. |
| Tsing-tan-ouei       | 47 4 48     | 7 54 40 or. |
| Tsing-tchéou         | 35 31 12    | 4 31 30 or. |
| Tsing-tchéou-hien    | 35 26 24    | 0 18 40 or. |
| Tsing-ping-hien      | 35 37 10    | 8 48 30 or. |
| Tsing-ping-hien      | 36 50 0     | 0 12 30 or. |
| Tsing-ping-pao       | 37 40 28    | 7 48 0 or.  |
| Tsing-tchéou-fou (1) | 36 44 38    | 4 15 0 or.  |
| Tsing-tchéou-hien    | 30 44 37    | 3 5 43 or.  |
| Tsing-yuen-hien      | 33 44 24    | 3 46 40 or. |
| Tsing-hou-hien       | 33 33 36    | 3 10 40 or. |
| Tsing-ming-hien      | 31 36 0     | 4 50 0 or.  |
| Tsing-ngan-hien      | 27 43 36    | 1 9 30 or.  |
| Tsing-yang-hien      | 29 33 38    | 2 35 48 or. |
| Tsoun-tchéou         | 40 44 0     | 0 33 0 or.  |
| Tsoun-tchéou         | 25 49 18    | 5 22 40 or. |
| Tsoun-hien           | 33 43 50    | 1 40 30 or. |

|                     |                      |          |              |
|---------------------|----------------------|----------|--------------|
| Y-fong-hien         | prov. de Ho-nan      | 35 55 0  | 1 21 0 or.   |
| Y-fong-tchéou       | prov. de Hou-kouang  | 30 49 0  | 5 18 10 or.  |
| Y-ou-hien           | prov. de Tché-king   | 30 30 15 | 3 43 15 or.  |
| Y-yang-hien         | prov. de Ho-nan      | 34 31 30 | 4 16 30 or.  |
| Y-tchéou            | prov. de Sui-tchen   | 30 3 30  | 13 24 50 or. |
| Yang-tchan-hien     | pr. de Kouang-tong   | 44 30 0  | 4 4 0 or.    |
| Yang-couk-tchouang  | prov. de Pé-tchéli   | 38 30 0  | 1 5 25 or.   |
| Yang-tchéou-hien    | pr. de Kouang-tong   | 41 30 30 | 5 3 40 or.   |
| Yang-tchéou-fou (2) | prov. de Kiang-nan   | 32 26 32 | 8 55 43 or.  |
| Yao-ngan-fou (3)    | prov. de Yun-nan     | 25 36 0  | 15 2 40 or.  |
| Yao-ngan-tchéou     | prov. de Pé-tchéli   | 40 39 5  | 0 26 0 or.   |
| Yen-king-tchéou     | prov. de Chou-ai     | 36 28 24 | 7 4 30 or.   |
| Yen-piog-fou (5)    | prov. de Fen-hien    | 38 24 2  | 1 26 0 or.   |
| Yen-tchéou-fou (6)  | prov. de Chan-tong   | 35 41 12 | 0 0 0 or.    |
| Yen-tchéou-fou (7)  | prov. de Tché-king   | 30 27 51 | 3 4 15 or.   |
| Yen-tchéou-hien     | prov. de Ho-nan      | 33 38 20 | 2 23 50 or.  |
| Yen-tchéou-hien     | prov. de Kiang-nan   | 33 21 55 | 3 34 51 or.  |
| Yoden-houen         | prov. de Léao-tong   | 41 44 15 | 8 35 20 or.  |
| Yen-tchéou          | prov. de Chan-ai     | 39 30 0  | 3 15 0 or.   |
| Yen-tchéou          | pr. de Kouang-tong   | 41 31 32 | 3 33 30 or.  |
| Yen-tchéou          | prov. de Yun-nan     | 21 58 20 | 17 42 40 or. |
| Yen-tchéou          | prov. de Kouang-tong | 31 50 0  | 6 0 0 or.    |
| Yen-tchéou-fou (8)  | prov. de Hou-kouang  | 29 24 0  | 0 57 5 or.   |
| Yong-fou-hien       | prov. de Fong-hien   | 25 46 48 | 8 33 20 or.  |
| Yong-ho-hien        | prov. de Chan-ai     | 36 48 0  | 5 51 0 or.   |
| Yong-kang-hien      | prov. de Tché-king   | 28 58 0  | 3 43 15 or.  |
| Yong-ngan-tchéou    | prov. de Kouang-ai   | 24 1 12  | 6 30 20 or.  |
| Yong-ping-fou (9)   | prov. de Yun-nan     | 27 49 28 | 15 41 20 or. |
| Yong-ping-hien      | prov. de Hou-kouang  | 36 4 48  | 3 43 39 or.  |
| Yong-ping-tchéou    | prov. de Chan-ai     | 37 53 36 | 5 22 30 or.  |
| Yong-ping-tchéou    | prov. de Kouang-ai   | 24 12 12 | 6 32 20 or.  |
| Yong-ping-tchéou    | pr. de Kouang-tchéou | 25 54 0  | 11 0 30 or.  |

| Villes.             | Latitude.            | Longitude.           |
|---------------------|----------------------|----------------------|
| Yong-ming-tchéou    | pr. de Kouang-tchéou | 25 54 48 11 5 50 or. |
| Yong-pé-lou         | prov. de Yun-nan     | 26 4 0 15 29 20 or.  |
| Yong-ping-fou (1)   | prov. de Pé-tchéli   | 39 56 10 2 23 28 or. |
| Yong-tchang-fou (2) | prov. de Yun-nan     | 25 4 28 17 23 35 or. |
| Yong-tchéou-fou (3) | prov. de Hou-kouang  | 26 8 24 4 53 40 or.  |
| Yong-tchéou-hien    | pr. de Fong-hien     | 24 44 54 0 24 0 or.  |
| Yong-tong-hien      | prov. de Hou-kouang  | 29 7 16 6 4 5 or.    |
| Yong-tong-hien      | pr. de Kouang-tchéou | 25 57 36 7 24 30 or. |
| Yong-tong-hien      | pr. de Kouang-tchéou | 26 40 48 0 10 0 or.  |
| Yong-tong-hien      | pr. de Kouang-tchéou | 27 6 36 8 43 52 or.  |
| Yong-tong-hien      | pr. de Chan-ai       | 38 18 8 7 5 0 or.    |
| Yong-tong-hien      | prov. de Chan-tong   | 35 7 21 0 18 0 or.   |
| Yong-tong-hien      | prov. de Chan-tong   | 37 2 30 0 22 30 or.  |
| Yong-tong-hien      | prov. de Ho-nan      | 34 38 35 0 19 30 or. |
| Yong-tong-hien      | prov. de Pé-tchéli   | 39 56 10 1 18 10 or. |
| Yong-tong-hien      | prov. de Chan-ai     | 37 42 0 0 43 30 or.  |
| Yong-tong-hien      | prov. de Tché-king   | 30 14 27 2 45 27 or. |
| Yong-tong-hien      | prov. de Yun-nan     | 23 36 0 14 16 40 or. |
| Yong-tong-hien      | prov. de Hou-kouang  | 28 45 30 7 3 30 or.  |
| Yong-tong-hien      | prov. de Hou-kouang  | 27 24 30 7 3 30 or.  |
| Yong-tong-hien (4)  | prov. de Kiang-ai    | 27 51 32 5 24 2 or.  |
| Yong-tong-hien (5)  | prov. de Hou-kouang  | 29 49 20 5 36 49 or. |
| Yun-nan-fou (6)     | prov. de Yun-nan     | 25 6 0 13 36 50 or.  |

Après avoir donné la nomenclature des seize provinces qui composent la Chine proprement dite, et marqué la position géographique des principales villes qu'elles renferment, il est à propos de jeter un coup-d'œil rapide sur chacune d'elles en particulier, et d'en donner une notion, au moins superficielle, à nos lecteurs.

## I. PÉ - TCHÉ - LI.

PÉ-TCHÉ-LI, l'une des régions les plus septentrionales de la Chine, terminée au nord par la grande muraille, s'étend sur environ cent quarante lieues dans sa plus grande longueur. Mais sa largeur est beaucoup moindre, surtout dans sa partie méridionale. Quoique l'élevation du pôle n'y passe pas le quarante et unième degré, les rivières y sont néanmoins glacées depuis le fin de novembre jusque vers la mi-mars (\*). Les pluies y sont rares, et sont suppléées par de fréquentes rosées. Le pays est plat et peu fertile en riz; mais il est suffisamment pourvu de autres grains ainsi que des légumineux, et les fruits y sont abondants. On divise cette province en neuf départements, dont chacun a sa ville capitale, et qui tous ensemble renferment cent quarante villes tant du second que du troisième ordre.

PÉ-KING, capitale du Pé-tché-li, l'est aussi de tout l'empire

(1) Anciennement : Tai-kien, Pé-hai, Y-tou, Ping-lou et Tchong-hai.

(2) Anciennement : Kiang-tou, Hsiao-nan, Kouang-lin, Kouang-tchéou, Nao-yen-tchéou, Ou-tchéou, Pang-tchéou, Kouang-ling, Chin-ou, Hsiao-hai et Onet-yang.

(3) Ses noms anciens sont : Loug-tong-hien, Yao-tchéou et Yao-ngan.

(4) Anciennement : Tché-koué, Tong-ouan, King-ming, Tong-lin, Yen-tchéou, Tchong-yi et Tchong-ou.

(5) Anciennement : Tai-tchéou, Kien-tchéou, Li-tchéou et Nan-kien.

(6) Ses noms anciens sont : Tong-lou, Siao-kien, Lou-koué, Gin-tchéou, Lou-kien, Tai-ning-kien, Tché-king-fou, Tai-ting-kien et Yen-tchéou.

(7) Anciennement : Yao-ling, Sin-tou, Kien-ngan, Mou-tchéou, Siao-ngan, Yen-tchéou, Sin-tong-hien-té et Kien-ngan.

(8) Anciennement : Tchong-tchéou, Kien-tchéou, Pa-ling, Pa-tchéou, Ping-ting-kien, Lo-tchéou, King-hou-pé-lou et Yao-yang.

(9) Ses noms anciens sont : Ta-lang et Yong-ning-tchéou.

(1) Anciennement : Lou-lou, Lo-lang, Ping-tchéou, Pé-ping, Leao-hing, Nan-king et Hing-ping.

(2) Ses noms anciens sont : Fou-hou, Lan-tong, Kai-yuen et Kin-tchi.

(3) Anciennement : Lin-ling, Yng-yang et Yong-yang.

(4) Anciennement : Y-tchou.

(5) Anciennement : Si-hi, Fang-ling, Han-tchéou, Si-hi, Tchong-ling, Yuen-hing, Nan-fong, Tché-tchéou, Kien-tchéou et Yuen-hien.

(6) Ses noms anciens sont : Y-tchéou, Kien-ning, Niog-tchéou, Kouen-tchéou, Nan-ning, Nan-tchao, Chia-tchéou et Tchong-king.

(\*) Le froid de l'hiver est tel (à Pé-king) qu'on ne peut ouvrir aucune fenêtre du côté du Nord, et que la glace n'y maintient plus de trois à quatre mois de l'année d'un pied et demi. (Mémoires concernant la Chine, tome II, page 251.)

de la Chine depuis qu'en 1404, l'empereur Yong-lo y transporta sa cour. Le nom de cette ville était alors Pé-ping. Elle est sans contredit une des plus grandes de l'univers. Le P. le Comte lui donne sept lieues et demi de circuit, en y comprenant les faubourgs. Mais en les retranchant, son enceinte se réduit à quatre lieues communes et un quart. Pé-king est divisé en deux villes, la vieille ou chinoise, et la nouvelle ou tartare. La seconde n'est habitée que par les Tartares, depuis la conquête qu'ils firent de la Chine. La vieille avait été bâtie par les Chinois, qui s'y retirèrent et l'augmentèrent après avoir été chassés de la nouvelle. Les murs de Pé-king sont, à ce qu'on assure, de cinquante pieds d'élévation, et s'y lèvent que plusieurs personnes à cheval peuvent s'y promener de front. Presque toutes ses rues sont tirées au cordeau. La plus grande a cent vingt pieds de large et une ligne de long. Toujours remplie d'hommes, sans que jamais on y rencontre de femmes, l'affluence n'y cause presque jamais aucun des accidents funestes qui sont si fréquents dans les capitales de l'Europe. C'est aux personnes à cheval ou en voiture à garantir des éclaboussures et des froissements les gens de pied. Des soldats préparés à cette police frappent à coups de fouet ou traînent en prison, suivant l'exigence du cas, les contrevenants. Les mêmes sentinelles veillent pendant la nuit à la sûreté des maisons, dont les voisins doivent réprouder des voix qui s'y font. Les rues sont fermées, la nuit close, par des barrières, et sont aussi vides alors qu'elles sont fréquentées durant le jour. Chaque maison n'a qu'un étage et n'est occupée que par une seule famille. Les femmes ont leur appartement à part dans le fond, où nul autre que leur mari, leurs fils et leurs frères, ne peuvent y entrer. Les filles sont séparées des garçons dès l'âge de sept ans, et ne peuvent s'asseoir sur la même natte avec leurs frères. C'est la même discipline qui s'observe dans toute la Chine. Les danses, les promenades, les visites nocturnes, sont des plaisirs inconnus aux honnêtes gens à la Chine. Pé-king n'est point pavé. La milice, établie pour la garde, est chargée d'en nettoyer les rues chaque jour, et d'en arroser le terrain durant les chaleurs. Dans les principaux quartiers, un tambour ou une cloche annoncent les différentes veilles de la nuit. La matière de ces cloches est la même que celle des nôtres; mais le battant est de bois, ce qui fait qu'elles rendent un son moins aigu et moins incommode. Le poids de la plus grosse est de cent vingt mille livres. Celle du palais de Moukhou, si l'on en croit Rutuels, est de trois cent vingt mille; mais on n'a pas trouvé moyen de lui faire un beffroi pour la suspendre.

Le palais de l'empereur, situé au centre de la cité des Tartares, est l'édifice le plus remarquable de Pé-king. Son plan représente un carré oblong qui peut avoir deux milles d'Angleterre dans sa longueur sur un mille de large. Son enceinte, formée par de bonnes murailles, comprend non-seulement la demeure et les jardins du prince, mais une infinité d'habitations où logent ses ministres et ses officiers, ainsi que tous les ouvriers attachés à son service. Les femmes et les eunuques de l'empereur habitent seuls l'intérieur du palais, et y en lieu, fermé par une enceinte particulière, comprend neuf grandes cours qui communiquent par de grandes portes vultées en marbre et surmontées chacune d'un gros pavillon. Sur la dernière cour est l'appartement de l'empereur, dont les portiques, qui en décorent l'entrée, sont soutenus par de grosses colonnes d'un bois précieux. Il est environné d'une terrasse ou plate-forme pavée de marbre blanc, ornée de balustrades et coignée par trois escaliers posés aux coins et au milieu de la façade. Celui du milieu est une rampe douce sans degrés. La salle d'audience est d'environ cent trente pieds de longueur sur une largeur presque égale. Les lambris sont sculptés, peints en vert et ornés de dragons dorés. Un vernis rouge décore les colonnes qui soutiennent le toit, dont les toiles, vernissées en jaune, réfléchissent l'éclat de l'or aux rayons du soleil. Les murailles sont d'une plauchette éblouissante; mais nues, sans tapis, sans mi-

roirs, ni peintures. Le trône qu'on voit au milieu de la salle est de la même simplicité. Les autres appartements du palais sont un peu plus décorés que la salle d'audience. Les lambris sculptés et dorés, les cabinets vernis, les peintures, les nattes, les tapis, les porcelaines, en font le principal ornement. (*Hist. Mod.*, tom. I, p. 113 et suiv.) Quoi que l'architecture de ce palais n'ait aucun rapport avec celle de l'Europe, on ne peut toutefois nier qu'elle n'ait de l'élégance et de la majesté. « Tous les missionnaires que nous avons vus arriver ici d'Europe, disent les jésuites de Pé-king, ont été frappés de l'air du grandeur, de richesse et de puissance du palais de Pé-king. Tous nous ont avoué que si les différentes parties dont il est composé, ne charment pas la vue comme les grands morceaux de l'architecture d'Europe, leur ensemble fait un spectacle auquel rien de ce qu'ils avaient vu ne les avait préparés. Ce palais a deux cent trente-six toises deux pieds de l'est à l'ouest, et trois cent deux toises neuf pieds du nord au midi. A quoi il faut ajouter que les trois avant-cours, quoiqu'elles soient environnées de bâtiments, et plus grandes que les autres, ne sont pas comprises dans ces mesures. Tant de milliers de toises (la toise chinoise est de dix pieds), toutes couvertes, ou environnées de tours, de galeries, de portiques, de salles et d'immenses bâtiments, produisent d'autant plus d'effet, que les formes en sont plus variées, les proportions plus simples, les plans plus assortis, et leur totalité plus rapprochée du même but; car tout s'embellit à proportion qu'on approche de la salle du trône et des appartements de l'empereur. Les cours latérales ne peuvent être comparées à celle du milieu, ni celles-ci qui sont les premières à celles qui sont plus reculées. Nous ne disons rien des couleurs de l'or et du vernis qui donnent tant d'éclat aux grands bâtiments... A parler en général, notre architecture travaille sur des plans et d'après des pensées trop différentes de ce qu'on voit en Occident, pour qu'on puisse en juger aisément quand on n'a pas été à portée de les comparer autrement que par l'imagination. » (*Mém. chin. des Chinois*, tom. II, p. 515.)

La population de Pé-king est évaluée aujourd'hui à deux millions de personnes. Elle était plus grande avant que l'empereur Kang-hi eût fait reflouer dans les provinces un grand nombre de bouches inutiles. Les maisons ne suffisent point à Pé-king pour loger tout le peuple, un grand nombre de familles logent sur la rive dans des bateaux, principalement occupés à la pêche.

La superstition a fleuri en divers tems jusqu'à près de dix mille miao ou temples d'idoles à Pé-king et dans la banlieue. La plupart de ceux qui sont dans la première enceinte du palais, sont beaux, quelques-uns magnifiques. Ceux qui sont semés çà et là dans le reste de la ville et aux environs, sont presque tous bâtis sur des plans différents. Dans le grand nombre, il y en a qui sont immenses; quelques-uns sont médiocres, et les autres des chapelles. Ceux où il y a un grand nombre de lamas ou de bonzes et de bonzesses, sont communément beaux et bien entretenus. Les foires qu'il y a chaque mois, en différents quartiers de la ville, se tiennent toutes dans les grands miao, dont les vastes et nombreuses cours, toutes bordées de galeries, sont en effet très-propres à cela.

Sou-tchéou, autre ville du Pé-tché-li, est l'Amsterdam de la Chine. Les imprimeurs y sont plus accommodants que dans tout le reste de l'empire, quand on leur porte des livres qui ont des ailes, comme on dit à la Chine, c'est-à-dire qui piquent la curiosité et ne moussisent point dans les magasins.

HAT-TIEN, à deux lieues de Pé-king, où l'empereur demeure ordinairement, et dont on voit une belle description au vingt-septième recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, est le Vercin de la Chine.

Yen-tseuf est la copie de Hsi-tien, mais copie plus grande que l'original.

## II. LEAO-TONG.

Le LEAO-TONG, ou QUAN-TONG, situé au nord-est du Pé-tché-li, est terminé, au midi, par la grande muraille qui commence à l'est de Pé-king, par un grand boulevard bâti dans l'Océan. Il est renfermé à l'est, au nord et à l'ouest par une palissade plus propre à marquer ses limites qu'à en défendre l'entrée aux ennemis; car elle n'est faite que de pieux de bois de sept à huit pieds de hauteur, sans être terrassée par derrière, sans être défendue par un fossé, ni par le moindre ouvrage de fortification. En-deçà de la palissade étaient autrefois plusieurs places fortifiées par des tours de brigue et des fumes. Elles sont maintenant ou détruites entièrement, ou à demi ruinées, et sont devenues inutiles sous le gouvernement des Mantcheous, contre lesquels elles avaient été bâties sous la dynastie précédente. Chin-ye, ou Mongden, est la capitale du pays; les Tartares ont pris soin de la faire rétablir, de l'orner de plusieurs édifices publics et de la pourvoir de magasins d'armes et de vivres.

« Ils la regardent, dit le père du Halde, comme la capitale du royaume que forme leur nation; de sorte qu'après même leur entrée dans la Chine, ils y ont laissé les mêmes tribunaux souverains qui sont à Pé-king, excepté celui qu'on nomme « *Lipou* », dont la principale fonction est de préposer et de casser les officiers qui gouvernent le peuple. » Non loin des portes de la ville, ajoute le même auteur, sont deux magnifiques sépultures des premiers empereurs de la famille régnante, qui prirent le nom d'empereurs des qu'ils commencent à dominer dans le *Leao-long*. L'usé est du grand-père de l'empereur (*Kien-long*), l'autre de son bisaïeul. Elles sont fermées d'une muraille épaisse, garnie de ses créneaux. Plusieurs mandarins mantcheous, de toute sorte de rang, sont destinés à en avoir soin, et à faire dans le temps marqué certaines cérémonies qu'ils pratiquent avec le même ordre et les mêmes témoignages de respect, que si leurs maîtres vivaient encore. » Il règne dans cette province, aux mois de juillet et d'août, un vent si froid, surtout pendant la nuit, qu'on est obligé de prendre de gros habits et des fourrures. La raison qu'en donne le père du Halde, est que cette région est fort élevée et pleine de montagnes.

INDEN, aujourd'hui plutôt un gros bourg qu'une ville, fut le premier siège de l'empire des Mantcheous sur les Chinois. LOYANG est encore plus déchu de son ancienne splendeur.

La ville de FONG-HOANG-TCHING est en meilleur état, beaucoup plus peuplée et assez marchande, parce qu'elle est comme la porte de la Corée. C'est par cette ville que les envoyés du roi de Corée, ainsi que les marchands ses sujets, doivent entrer dans la Chine; ce qui a donné lieu à un grand nombre de chinois, correspondants des marchands coréens, d'y bâtir de bonnes maisons dans les faubourgs.

## III. CHAN-TONG.

Le CHAN-TONG, dont le district comprend cent vingt villes, est borné au nord et à l'ouest par le Pé-tché-li, et à l'est par la mer. Cette province est très-fertile en blé, millet, riz, orge et fruits. On trouve, sur une espèce de chêne à feuilles de châtaigner, sur les frênes et sur l'arbre qu'on nomme *sagara*, espèce de poivrier, des chenilles ou vers à soie sauvages, qui donnent des cocons de la grosseur d'un œuf de poule. La soie de ces vers n'est pas, à la vérité comparable à celle des vers de mûriers, et ne prend jamais solidement aucune teinte. Mais 1°. elle coûte moins de soins, ou plutôt n'en coûte presque

aucun dans les endroits où le climat est favorable aux vers sauvages, parce que tout ce qu'on risque en les négligeant, c'est d'avoir une récolte moins abondante; encore est-on maître de l'avoir plus grande en multipliant le nombre des arbres qu'on destine à ces vers. 2°. Comme on ne dévide point les cocons de vers sauvages, mais qu'on les file, comme nous faisons le fleur, ils dépensent moins de temps et de main-d'œuvre. 3°. La soie qu'ils donnent est d'un beau gris de lin, dure le double de l'autre au moins, et ne se tache pas si aisément. Les étoffes qu'on en fait se lavent comme le linge. 4°. La soie des vers sauvages, nourris sur des *sagara*, est si belle en certains endroits, que les étoffes qu'on en fait, dis-putent de prix avec les plus belles soieries, quoiqu'elles soient unies et de simples droguets. » (*Mém. conc. les Chinois*, t. II, p. 593 et 595.)

## IV. CHAN-SI.

Le CHAN-SI, borné au nord par la Tartarie, confine du côté de l'orient au Pé-tché-li. Cette province est remplie de montagnes cultivées pour la plupart et coupées de terrasses depuis la racine jusqu'au sommet, pour retenir les eaux et les distribuer sur tout ce qui est en culture, le long de la montagne. Elle produit en abondance toutes sortes de grains, à l'exception du riz, qui y croît plus difficilement à cause de la rareté des canaux et des rivières.

C'est dans cette province que se trouvent le *pé-tun-tu* et le *kaolin*, deux espèces de terre, qui, broyées et pétries ensemble, servent à la composition de la porcelaine. Lorsque cette pâte a pris la forme qu'on veut lui donner, on la fait sécher, après quoi on y applique la peinture et ensuite le vernis. Ces opérations achevées, on fait cuire les vases fabriqués au feu de reverberie. Mais il est à remarquer que c'est à trente lieues de l'endroit d'où l'on tire ces deux matières, à *King-té-ching*, dans le Kiang-si, qu'il faut les transporter pour les mettre en œuvre.

## V. CHEN-SI.

Le CHEN-SI, la première province de la Chine, à ce qu'on prétend, qui ait été habitée, confine par le nord et le couchant à la Tartarie chinoise, et par l'orient au Kouang-si. On y compte cent quatorze villes. Cette province abonde en froment et en millet; mais on y recueille peu de riz. Elle renferme, dit-on, des mines d'or que le gouvernement a défendu d'exploiter à cause des vapeurs funestes qu'elles exhalent. Mais on permet de chercher ce métal dans les rivières, et beaucoup de gens subsistent du gain qu'ils retirent en lavant le sable et en séparant l'or qui y est mêlé.

Le chemin qu'on a pratiqué dans cette province, à travers des montagnes et des précipices affreux, à quelque chose qui tient du prodige: plus de cent mille hommes furent employés à ce grand ouvrage qui fut achevé avec une promptitude incroyable. On aplanit plusieurs montagnes; on en joignit d'autres par des ponts d'une seule arche; et quand les vallées étaient trop larges, on construisait des piliers pour soutenir les voûtes qu'on fut forcé de multiplier. Ces arches sont assez larges pour que quatre bateaux y puissent passer de front, et l'on a muni de chaque côté les ponts de garde-fous pour la sûreté des passants. (Du Halde.)

## VI. HO-NAN.

Le HO-NAN, situé au midi du Chen-si et du Pé-tché-li, est la plus riante et la plus délicieuse des provinces de la Chine. Ce pays est si uni, si bien cultivé, qu'il semble qu'on se promène dans un vaste jardin: tout y est campagne, excepté du côté de l'occident, où l'on voit des montagnes couvertes de forêts. On y trouve cent dix villes. (*Hist. mod.*, tome I.) Cat-fou-fou en

est la capitale, ou plutôt elle l'était avant 1642, époque où l'empereur Hou-tsong, ayant fait percer une digue pour réduire la ville qui s'était soulevée, l'inonda presque entièrement; ce qui l'alima, et fit périr près de trois cent mille âmes. Elle ne s'est point relevée de ce désastre.

## VII. KIANG-NAN.

Le KIANG-NAN, borné à l'est et au sud-est par la mer, au sud par le Tché-kiang, à l'ouest par le Hou-kouang, au nord-est par le Ho-nan, et au nord par le Chang-tong, est coupé en deux parties par le Kiang ou fleuve bleu qui s'y jette dans la mer. C'est la plus riche province de la Chine. On y compte cent sept villes. Sa capitale est Nan-king, qui l'était autrefois de tout l'empire avant que les empereurs eussent transporté leur siège à Pe-king. Nan-king passe pour la plus grande ville de la Chine, et c'est avec raison, si l'on a égard à l'étendue de son enceinte. Mais il s'en fait bien, comme on va le voir, que la ville remplisse entièrement cette enceinte. Le dehors de Nan-king n'a rien de remarquable. Les maisons sont basses à l'ordinaire. Les boutiques n'offrent rien de brillant. La tour est le seul objet digne de curiosité. Elle est telle que l'a décrite le père Lecomte, qui l'a lui-même considérée. C'est un édifice octogone de deux cents pieds de haut. Elle a neuf étages. De l'un à l'autre on compte vingt et une marches. Le premier en a quarante. Les toits sont couverts de tuiles vernissées, et toute la tour paraît revêtue de briques pareillement vernissées ou d'une espèce de faïence; il ne paraît pas que ce soit de la porcelaine. « Ce fut du cinquième étage, dit un missionnaire, que nous considérâmes la ville de Nan-king. Nous la dominâmes magnifiquement. Nous eûmes beau faire, nous ne pûmes jamais l'estimer les deux tiers de Paris. Nous ne savions comment concilier ce qu'on dit de sa grandeur immense avec ce que nous voyions de nos propres yeux. Le lendemain nous tira d'affaire. Nous avions déjà fait une bonne lieue au-delà de Nan-king, lorsque nous aperçûmes tout à-coup les murs d'une ville, accolés à des montagnes et à des rochers : c'étaient les murailles même de Nan-king, qui, laissant la ville où elle est, s'en vont bien loin former une enceinte de quinze à seize lieues, dont douze ou treize ne sont ni habitées ni habitables. » (*Mém. concer. les Chinois*, tom. VIII, pag. 297.)

## VIII. HOU-KOUANG.

Le HOU-KOUANG, que sa fertilité fait nommer communément le grenier de la Chine, abonde non-seulement en grains, mais en légumes, en fruits, en volailles et en bestiaux. Cette province à l'Ho-nan au Nord, le Tché-kiang à l'Est, le Sse-tchuen à l'Ouest, le Kiang-si au Midi. Son district s'étend sur cent vingt-neuf villes, dont la capitale, appelée Vo-tchang, est aussi grande et aussi peuplée que Paris. Le Hou-kouang a presque la même étendue que la France.

## IX. SSE-TCHUEN.

Le SSE-TCHUEN, où l'on compte quatre-vingt-dix-huit villes, est borné au Nord par le Chen-si, à l'Ouest par la Tartarie occidentale, et à l'Est par le Hou-kouang. Sa figure forme sur la carte un carré irrégulier, tout aussi grand que l'Espagne et le Portugal réunis. Cette province produit une si grande quantité de soie, que des cocons on pourrait, dit un auteur, faire une montagne. Elle abonde d'ailleurs en mines de fer, d'étain, de plomb, en pierres d'azur, en cannes de sucre, en musc et en rhubarbe de la meilleure qualité. Ses chevaux sont aussi fort recherchés.

## X. TCHÉ-KIANG.

Le TCHÉ-KIANG, l'une des plus petites contrées de la Chine, l'emporte sur presque toutes les autres par la richesse et par l'étendue de son commerce. Elle s'étend à l'Est par la mer, et confine par le Nord et l'Ouest au Kiang nan. La mer couvrirait autrefois une grande partie de cette province. L'industrie de ses habitants a repoussé, contenu et maîtrisé l'Océan, comme autrefois les Egyptiens domptèrent le Nil. Son district comprend quatre vingt huit villes avec un grand nombre de bourgades fort peuplées. Il s'en faut bien néanmoins que la bonté du sol soit égale ou presque égale dans toute l'étendue de cette province. Tandis que de riches moissons couvrent sa partie orientale, elle n'offre à l'Ouest que d'affreux rochers et des montagnes stériles. Tout bien évalué, sa principale richesse consiste dans les soies qui sont les plus belles de la Chine. Cette province est une de celles qui produisent la plus grande quantité de ces roseaux qu'on appelle *Bambous*; il y en a de grands forêts entières. Ils sont très-gros, très-durs et d'un usage infini à la Chine. Quoique creux en dedans et partagés en nœuds, ils sont très-forts et soutiennent les plus lourds fardeaux. On les coupe en filets très-déliés dont on fait des nattes, des boîtes, des peignes, etc. Étant percés naturellement, on les emploie aussi à conduire l'eau d'un lieu à un autre. Ils servent encore aux lunettes d'approche, soit comme tuyaux, soit comme œils, soit comme supports. L'arbutus qui donne le coton, dont le bas peuple chinois s'habille, est une des productions du Tché-kiang de plusieurs autres provinces de la Chine. Celle-ci fournit encore plusieurs drogues médicinales.

## XI. KIANG-SI.

Le KIANG-SI, borné au Nord par le Kiang-nan et par le Ho-nan, à l'Ouest par le Hou-kouang, et à l'Est par une partie du Tché-kiang, est un pays fertile en toutes sortes de grains, fameux par ses manufactures d'étoffes et de porcelaine, abondant en mines d'or, d'argent, de plomb, de fer et d'étain, très-riche en un mot par lui-même, mais pauvre par la multitude de ses habitants, aux besoins desquels son territoire, malgré sa fertilité, suffit à peine. Cette province, qui a pour boulevard des montagnes, comprend treize villes du premier ordre, soixante-sept cités et plus de six millions d'âmes. Nang-tchang en est la capitale. C'est à King-té-ching, vaste et magnifique bourg du Kiang-si, que se fabrique presque toute la belle porcelaine de la Chine.

Le veris de la Chine le plus estimé, se tire du territoire de Kan-tchéou, ville des plus méridionales du Kiang-si. C'est point une composition comme plusieurs se le sont imaginé; c'est une graine rousâtre qui dévale de certains arbres par des incisions qu'on fait à l'écorce jusqu'au bois, sans cependant l'entamer. L'été est la seule saison où l'on puisse tirer le veris des arbres; il n'en sort point pendant l'hiver, et celui qui sort au printemps et se automne, est toujours mêlé d'eau; d'ailleurs ce n'est que pendant la nuit que le veris coule des arbres; il n'en coule jamais pendant le jour. On a parlé ci-dessus, à l'article du Chen-si, de la fabrique de porcelaine, établie à King-té-ching, qui rend cette ville du Kiang-si extrêmement peuplée, par le grand nombre des ouvriers et des marchands qu'elle y attire.

## XII. FOU-KIEN.

Le FOU-KIEN, ou FO-KIEN, province maritime, à l'Ouest à l'Est et au Sud Est, le Tché-kiang au Nord et le Kouang-tong au Midi. Le commerce y est très-considérable et les montagnes y fournissent des bois pour la marine. Sa capitale est

Fou-tchéou, l'une des plus célèbres villes de la Chine. La situation du Fou-kien favorise le commerce qu'elle fait au Japon, aux Philippines, aux îles de Java et de Sumatra, à Cambodge, à Siam. Le pays est d'ailleurs fertile en grains, en soie, en coton, en mines de fer, d'étain et de vif-argent. Du reste, son étendue n'égale pas celle des autres provinces.

L'arbre de thé, dont les feuilles sont si recherchées de toutes les nations, est une des productions du Fou-kien.

On voit dans le Fou-kien un pont bâti sur la pointe d'un bras de mer, dont le passage est très-dangereux en barques, surtout dans les hautes marées. Il est composé de longs quartiers de pierre, qui portent sur des piliers isolés au nombre de trois cents, et assez élevés pour donner passage à de grosses barques, qui ne sont point forcées de baisser leurs mâts. Sa longueur est d'environ 500 pieds sur 20 pieds de large. Toutes les pierres qui traversent d'un pilier à l'autre sont d'un seul morceau : on a peine à comprendre où l'on a pu trouver de tels quartiers de pierre, et surtout comment on a pu les garantir, malgré leur poids énorme, sur des piliers si hauts.

### XIII. KOUANG-TONG.

Le KOUANG-TONG, borné au nord par le Kiang-si, au nord-est par le Fou-kien, à l'ouest par le Kouang-si et le royaume de Tong-kin, et à l'est par la mer, se divise en dix contrées, qui contiennent dix métropoles ou villes du premier ordre, et quatre-vingt-quatre tant du second que du troisième. C'est peut-être la plus fertile des provinces méridionales de la Chine. Les campagnes, si l'on en croit le P. du Halde, y donnent chaque année deux récoltes de grain. Elle fournit de l'or, des pierres précieuses, des perles, de la soie, de l'étain, du vif-argent, du fer, du cuivre, du salpêtre, de l'ébène, du bois d'agle, et divers bois de senteur. On y trouve plusieurs espèces de fruits rares et délicieux, tels que les bananes, les ananas, les li-tchi, et une espèce de citron dont le fruit est presque aussi gros que la tête d'un homme.

Parmi les villes du Kouang-tong, la plus considérable est Kouang-tchéou, que les Européens appellent Canton. Elle est bâtie sur une des plus belles rivières, qu'on nomme Ta-ho, dont l'embouchure est plus terrible par son nom *Hon-men* (porte du tigre) que par ses fureurs qui n'ont été construites que pour arrêter les pirates. Le nombre prodigieux d'étrangers et de régiments qu'attire le commerce de cette ville, la rend très-florissante. Ses habitants sont laborieux et très-adroits. Ils excellent surtout dans l'imitation des ouvrages qu'on leur montre, et dans l'exécution prompte des dessins qu'on leur donne. Les ouvriers de la ville, dont le nombre est incroyable, ne suffisent point pour le commerce qui s'y fait, on a établi à Fo-cham une grande quantité de manufactures qui ont rendu ce bourg célèbre dans toute la province. Fo-cham est à quatre lieues de Canton. Il a trois lieues de circuit, et ne cède en rien à Canton, ni pour les richesses, ni pour la multitude de ses habitants, qu'on dit cependant être de plus d'un million d'âmes. (Du Halde.)

L'île de HAINAN, au sud du Kouang-tong, est une dépendance de cette province. Mais une partie de ses habitants vit dans l'indépendance, et ne reconnaît point l'empereur de la Chine.

### XIV. KOUANG-SI.

Le KOUANG-SI, situé au nord du Kouang-tong, renferme quatre-vingt-deux villes. Sa partie septentrionale, toute montagneuse, a quelques mines d'or ; mais peu susceptible de culture, elle ne produit rien de plus. Les cantons situés à l'est et au midi sont meilleurs. Ce sont des plaines hu-

midées qui donnent une assez grande quantité de riz. « C'est que cette province produit de plus remarquable, est une espèce de cire blanche, que l'on trouve sur les arbres où de petits insectes la déposent. » (Hist. mod.)

### XV. KOEI-TCHEOU.

Le KOEI-TCHEOU, situé au midi du Kouang-si, n'est nullement comparable aux autres provinces méridionales de la Chine, ni pour la richesse, ni pour l'étendue des domaines. Cette province est remplie de montagnes inaccessibles, entre lesquelles il y a des vallées agréables et assez fertiles, surtout auprès des rivières. Elle contient dix villes du premier ordre et trente-huit autres tant du second que du troisième. Au défaut de la soie et du coton, on y fabrique des étoffes d'une certaine herbe assez ressemblante au chanvre, laquelle est très-propre à faire des habits d'été. (Du Halde.)

### XVI. YUN-NAN.

Le YUN-NAN confine du côté du nord et de l'est au Szechuen, au Koei-tchéou et au Kouang-si. Les royaumes de Tong-kin, de Pégu, d'Ava et de Tibet le bornent au sud et à l'ouest. On y compte soixante-seize villes. Le grand nombre de lacs et de rivières dont ce pays est coupé, contribuent beaucoup à la fertilité de son terroir.

On voit dans cette province, à dix lieues de King-tong, un pont formé de l'assemblage de plusieurs chaînes de fer. Il est bâti sur un torrent qui n'est pas large, mais dont le lit est fort profond. Sur chaque bord, on a élevé deux grands massifs de maçonnerie, d'où pendent plusieurs chaînes qui traversent d'un bord à l'autre, et sur lesquelles on a jeté des madriers. Dans d'autres endroits, au lieu de chaînes, on a mis en travers de gros câbles, qui contiennent quelques planches tremblantes et mal assurées.

### Gouvernement, mœurs, sciences, arts, industrie et population de la Chine.

Le gouvernement de la Chine, comme on l'a dû remarquer dans l'histoire abrégée que nous avons tracée de ses empereurs, est monarchique et absolu, sans être néanmoins despotique. Formé sur le modèle de la puissance paternelle, il fait envisager la nation entière comme une grande famille réunie sous un même chef, à qui l'on donne, pour mieux caractériser ce qu'il doit être, le titre de GRAND-PÈRE, ou de Père commun. De ce titre émanent également les obligations des peuples envers le monarque. Comme rien n'est plus sacré à la Chine que la piété filiale, tout sujet, en conséquence, est indissolublement tenu d'avoir, pour l'empereur, une soumission parfaite et le plus respectueux attachement. Le principe qui constitue l'esprit national est la source de l'admirable législation qui régit invariablement l'empire le plus ancien de l'univers, depuis sa fondation. « Les Chinois, comme les autres peuples, ont, à la vérité, subi des disgrâces et des révolutions. Mais ces violentes secousses n'ont rien changé à la constitution essentielle de leur état, et la même forme d'administration subsiste depuis plus de quatre mille ans. Ce qui fait l'éloge de ce gouvernement, c'est que les Tartares, maîtres de le détruire, l'ont respecté et s'y sont eux-mêmes soumis, abandonnant leurs propres usages pour suivre les lois d'un peuple vaincu. » (Hist. mod. t. I.) Les devoirs réciproques des officiers publics et de ceux qui leur sont subordonnés, résultent de la portion d'autorité que



L'empereur communique aux premiers. Etablis pour entretenir le bon ordre et la tranquillité dans leur département, la loi ne leur pardonne ni les injustices qu'ils commettent, ni les désordres qu'ils dissimulent. Non moins sévère envers ceux qui leur désobéissent, elle ne fait aucune grâce à la rébellion.

Les seize provinces de la Chine, dont la plupart équivalent à un grand royaume, sont partagées en divers départements, auxquels préside un mandarin qui relève du vice-roi de la province, et celui-ci à son supérieur le *Toung-tou*, ou gouverneur-général.

Chaque capitale a deux tribunaux, l'un pour les affaires civiles, l'autre pour les affaires criminelles; et tous ces tribunaux ressortissent aux six cours souveraines, établies, comme on l'a déjà dit, à Pé-king. La première, qu'on nomme *Lij-pou*, est chargée de veiller sur la conduite de tous les magistrats de l'empire, et d'avertir l'empereur des places qu'ils laissent vacantes par mort, afin qu'elles soient promptement remplies. Les fonctions de cette cour sont à peu près celles des enquêteurs d'état. La seconde, nommée *Hou-pou*, a la surintendance des finances, le soin du domaine, de la dépense et des revenus de l'empire. Le nom de la troisième est *Le-pou*: c'est le tribunal des rites, auquel il appartient de veiller à l'observation des cérémonies qui concernent les sacrifices, la réception des ambassadeurs, les fêtes publiques, etc. On nomme *Ping-pou* la quatrième: c'est le tribunal des armes. La milice de tout l'empire est de son ressort. On donne à la cinquième le nom de *Hing-pou*: c'est comme la chambre criminelle de l'empire. Ses arrêts de mort ne s'exécutent néanmoins qu'après avoir été confirmés par l'empereur. La sixième et dernière, appelée *Cong-pou*, préside à tous les travaux publics, à l'entretien des palais de l'empereur, des temples, des arcs de triomphe, des digues, des ponts. La marine est aussi comprise dans son ressort. Chacune de ces cours souveraines se subdivise en plusieurs classes. On en compte jusqu'à quatorze dans celle des finances.

Quoique ces cours soient regardées comme souveraines, en ce qu'elles ont une autorité immédiate sur tous les tribunaux de provinces, elles sont elles-mêmes subordonnées au conseil de l'empereur. C'est le tribunal le plus absolu de l'empire. Toutes les affaires s'y décident en dernier ressort, et il n'y a point d'appel de ses jugements. Ce haut conseil, qui se tient en présence de l'empereur, n'est composé que de mandarins du premier ordre.

Chacune des cours souveraines est surveillée par un inspecteur qui assiste à toutes ses assemblées, pour rendre compte à l'empereur de toutes les délibérations, et l'avertir des malversations qui pourraient s'y commettre. De semblables officiers sont chargés d'éclaircir, dans les provinces, la conduite des magistrats, outre les visiteurs extraordinaires que la cour y envoie de temps en temps. Souvent même l'empereur visite en personne les provinces, pour s'instruire, par ses yeux, de la conduite des gouverneurs, et recevoir les plaintes du peuple contre les mandarins.

Les mandarins sont de deux espèces, les lettrés et les militaires. L'étude de l'histoire nationale, de la morale puisée dans les livres classiques (1), et des mathématiques, est la route qui conduit les lettrés au mandarinat, après avoir passé par certains grades, qui répondent à ceux que nous appelons de maître-ès-arts, de bachelier et de docteur, grades

qui ne s'obtiennent qu'après avoir subi de rigoureux examens. Ces mandarins lettrés se partagent en neuf classes, qui forment ensemble un nombre de treize à quatorze mille hommes. C'est dans les trois premières que l'empereur choisit les *Calais* ou ministres d'état, les officiers des cours souveraines, les *Toung-tou* ou gouverneurs-généraux de provinces, ceux des grandes villes, les trésoriers-généraux des provinces, et les vice-rois.

Les mandarins sont respectés à proportion des honneurs qu'on rend à l'empereur, dont on croit qu'ils représentent la majesté. On les qualifie du nom de *Péan* en leur adressant la parole, et lorsqu'ils sont assis sur leur tribunal, on ne leur parle, comme à l'empereur, qu'à genoux. Jamais ils ne paraissent en public qu'avec l'appareil le plus imposant. Quatre hommes, et quelquefois huit, les portent sur leurs épaules dans une chaise magnifiquement ornée, précédés des officiers de leur tribunal, qui marchent en ordre sur deux lignes. Les uns tiennent devant le mandarin un grand parasol de soie, les autres frappent sur un bassin de cuivre pour avertir le peuple de se ranger. Le peuple, à leur passage, s'arrête et reste debout en silence. Un mandarin doit être accessible à toute heure du jour et de la nuit. Jamais il ne peut dispenser en public la gravité de son caractère. Ce n'est que dans l'intérieur de son palais qu'il peut se livrer aux divertissements de société. Pour écarter tout esprit de partialité, la loi ne permet à personne d'exercer les fonctions du mandarinat ni dans sa patrie, ni même dans sa province natale.

Il n'y a ni procureur, ni avocat en titre d'office à la Chine. Chacun y plaide sa cause en personne et se fait assister par tel patron qui lui juge à propos de choisir. La justice est sommaire. Le demandeur expose ses moyens par écrit, le défendeur y répond. Le premier fournit des contredits, l'autre y réplique, et le magistrat ensuite prononce.

La noblesse n'étant point héréditaire à la Chine, excepté dans la famille de Confucius et dans la maison impériale, personne n'y a droit aux charges par sa naissance, et la route des honneurs est ouverte à tout homme qui a des talents cultivés par l'étude.

Les mandarins de guerre, sur lesquels roule tout le gouvernement militaire, sont au nombre d'environ dix-huit mille hommes qui ont sous leurs ordres plus de sept cent mille hommes d'infanterie et environ deux cent mille cavaliers. Ces troupes sont divisées en plusieurs légions, chacune de dix mille soldats, partagées en compagnies de cent hommes chacune. Les fusils, les sabres, les bâches et les cuirasses, sont leurs armes. Les enseignes des troupes tartares sont jaunes, et les troupes chinoises en ont de vertes. La paie d'un soldat était autrefois à la Chine, le service modéré, le mérite toujours récompensé, les enrôlements y sont faciles, parce que l'état militaire y est regardé par le peuple, comme l'un des plus honorables et des plus avantageux.

Avant l'arrivée des missionnaires, les Chinois, quoique adorateurs de l'origine de leur moarcelle, aux sciences naturelles, y avaient fait peu de progrès. Privés du commerce des nations savantes par la défense qui leur était faite de voyager chez elles, et par la difficulté qu'elles avaient de pénétrer à la Chine, ils étaient réduits aux seules lumières de leur patrie, sans pouvoir y joindre celles qui pouvaient leur venir d'ailleurs. Il faut néanmoins convenir que, malgré cette privation, ils pénétrèrent les connaissances astronomiques assez loin pour être en état de calculer les instruments respectifs du soleil et de la lune, et de prendre avec une certaine précision les équinoxes de l'un et de l'autre de ces deux astres; ce qui supposait la connaissance de l'arithmétique et de la géométrie, au moins élémentaires. Mais pour la physique, elle était chez eux, à l'arrivée des missionnaires, en pire état qu'elle ne se trouvait parmi nous, lorsque, dans l'étude de cette science, Aristote et les scholastiques

(1) La morale à la Chine se réduit à cinq points: respecter les pères et des enfants, du prince et de ses sujets, du mari et de sa femme, de l'un des enfants et de ses frères, et ceux de l'ami et de la société. Cette partie est celle où les Chinois excellent le plus, et où, mais ils n'ont varié, tandis qu'en Europe elle souffre et souffrira encore, et si mortelles atteintes par l'énorme différence des opinions.

étaient nos seuls guides. On ne peut exprimer combien fut grande l'admiration des Chinois à la vue des nouvelles expériences de pneumatique, d'hydrostatique, de statique, d'optique, de catoptrique, de perspective, qu'on leur fit voir, de même que des instruments dont nous servons pour la navigation, l'astronomie et la mécanique. Les montres, les horloges, les carillons, les orgues, les lanternes magiques, et autres curiosités, furent pour eux des choses entièrement nouvelles, et les obligèrent de convenir, malgré l'orgueil national, que les Européens, dont ils avaient à peine ou parler, étaient parvenus à un degré d'intelligence fort supérieur au leur.

Quoique leur attachement à la vie les ait toujours portés à cultiver avec soin la médecine, il est cependant certain que cette science est encore parmi eux infectée des préjugés de l'ancienne barbarie. L'horreur qu'ils ont pour les opérations anatomiques, arrête les progrès qu'ils pourraient faire dans la connaissance du corps humain. On prétend néanmoins qu'ils ont connu, vers le même temps que nous, la circulation du sang; mais c'est de nous certainement qu'ils ont appris les conséquences qui résultent de cette théorie pour la pratique. Il faut toutefois convenir que leurs médecines nous surpassent en un point, c'est dans la connaissance des différentes maladies et de leurs sièges par les divers battements du pouls. Il est rare qu'ils se trompent à cet égard, et qu'ils ne connaissent pas sûrement par là, sans avoir interrogé le malade, ce qu'il y a à craindre ou à espérer pour lui. Il ne paraît pas qu'il soient encore fort avancés dans la chimie, ni qu'ils en fassent usage dans la composition de leurs médicaments.

À les en croire, ils sont les inventeurs de la musique; mais dans le vrai, ils n'en connaissent ni les principes, ni les règles. Ils n'ont pas même l'idée de l'harmonie. La diversité des parties, et le contraste des voix et des instruments qui charment nos oreilles, tout cela choque celles des Chinois, qui le traitent de désordre et de cacophonie ridicule. Quant à la mélodie, ils passent de la tierce à la quinte ou à l'octave, et ignorent l'art des demi-tons. Ils n'ont point de notes, ni d'autres figures pour exprimer la diversité des tons; et cet art ne s'apprend chez eux que par routine. Un jour, l'empereur Kang-hi ayant joué devant deux missionnaires, Grimaldi et Pereira, un air chinois, le second prit ses tablettes, et, ayant noté l'air, il l'exécuta aussitôt. L'empereur surpris, lui demanda comment il avait appris en si peu de temps un air, que ses plus habiles musiciens n'étaient en état d'exécuter qu'après une longue étude et quantité de répétitions. Le missionnaire répondit que les Européens avaient trouvé l'art de marquer les sons sur le papier, au moyen de certains caractères dont ils se servaient; et pour le convaincre qu'il n'avait rien qui ne fût vrai, il fit le même essai sur d'autres airs, qu'il joua sur le champ, après les avoir notés. L'empereur fut si frappé de la beauté de cette invention, qu'il institua une académie de musique, dont il confia la direction à l'un de ses fils. (*Hist. mod.*, tom. I.)

Mais la partie la plus pénible des études chez les Chinois, est la connaissance du langage et l'art de l'écriture. La langue chinoise, qui n'a qu'environ trois cent trente mots, tous monosyllabes indéclinables, suit néanmoins tellement en varier le sens par les différentes inflexions de la voix, et tellement les combiner, qu'ils lui suffisent pour exprimer toutes les pensées avec clarté et dans tous les genres de style. Son alphabet, outre cela, est beaucoup plus court que le nôtre car les lettres *a, d, u, x* et *c* ne s'y rencontrent point. Il n'en est pas de même de l'écriture dont les caractères montent, suivant quelques-uns, jusqu'à quatre-vingt mille, et selon quelques autres, à cinquante-quatre mille quatre cent neuf. Mais il suffit pour écrire correctement, d'en connaître dix mille. Cette écriture est originellement hiéroglyphique, c'est-à-dire qu'elle exprime les choses matérielles par des images, et les choses intellectuelles par des symboles. Mais depuis long-temps ces caractères sont presque réduits à de simples lignes diversement tracées.

Les Chinois écrivent de droit à gauche, et leurs lignes sont perpendiculaires, et non pas, horizontales, comme celles des Européens. On connaît le papier de la Chine, dont l'invention est antérieure à celle du nôtre. Trop mince pour admettre l'écriture sur la page et le revers, il ne la reçoit que d'un côté, et exige de plus une encre particulière, qui ne s'emploie qu'avec le pinceau (1).

L'art de l'imprimerie est ancien à la Chine, et continue de s'y exécuter avec des caractères immobiles, gravés sur des plaques de bois. Pourquoi, dit-on, n'ont-ils pas adopté nos caractères mobiles de fonte, qui feraient un bien plus bel effet? La réponse se tire de la prodigieuse multitude de leurs caractères, qui exigeraient une dépense énorme pour être fondus en métal, demanderaient un atelier immense pour être logés en autant de cases, et causeraient aux ouvriers le plus grand embarras, pour les tirer chacun à propos pour la composition (2). Au reste, les Chinois n'ont pas absolument rejeté la manière dont on imprime en Europe. Ils ont des caractères mobiles dont on se sert en quelques occasions, principalement pour les ordonnances et pour la gazette, qui s'imprime chaque jour au palais (3).

Des censeurs qui n'entendent pas un mot de chinois, et qui n'ont jamais vu la Chine, prononcent faiblement du fond de leur cabinet, que le génie poétique n'a point encore pénétré dans ce pays. Nous aimons mieux nous en rapporter aux savants missionnaires qui, étant parfaitement instruits de la langue, attestent que la Chine, comme l'Europe, est toute remplie de bonnes poésies, et citent pour exemple celles de l'empereur Kang-hi. Il est vrai que les drames chinois n'ont point la régularité des nôtres (4); mais en revanche, les mœurs y sont plus respectées, et la pudeur n'y est pas si souvent offensée que dans celles de l'Europe. Les mêmes destructeurs des Chinois leur refusent la connaissance des règles du dessin et de la perspective dans la peinture, et cela d'après les buffets, les tablettes, les paravents, les parois, les porcelaines, et autres semblables ouvrages qui nous viennent de la Chine. Mais les missionnaires nous apprennent que les figures grotesques qu'on y aperçoit, ces magots, ainsi qu'on les appelle, sont les fidèles représentations des divinités chinoises. Les étoffes de soie et les vases de porcelaine qui nous viennent de la Chine, prouvent que l'aiguille et le pinceau y traçent aussi régulièrement qu'en

(1) « Quoiqu'on se serve communément du pinceau pour écrire, il y a cependant des Tartares qui emploient une espèce de plume faite de bambou, et taillée à-peu-près comme les plumes d'Europe. Mais pour ce qui du papier de la Chine est sans plus et fini on ne le pince pas, mais on le presse avec la main. » (*De Halde*). En se servant de celle-ci, les Chinois doivent nécessairement employer une encre semblable à la nôtre.

(2) Il est vrai que la méthode chinoise est sujette à quelques inconvénients, vu la nécessité on s'en trouve de multiplier les planches sans pouvoir remettre en œuvre les caractères que l'on a gravés. Mais d'un autre côté, il faut considérer que la manière de re-planche, c'est pour eux ce que le graveur chez nous travaille presque aussi vite que l'imprimeur européen; qu'enfin, lorsque l'ouvrage est prêt d'être imprimé, cette manière, on s'en tire que les nombres d'exemplaires qu'on veut, soient le début, sans être exposé, comme nos libraires, à s'en tirer tous les jours, à se vendre qu'une très petite partie des exemplaires tirés. (*Hist. Mod.*)

(3) Cette gazette ne concerne que les affaires de la Chine. On y annonce les événements les plus remarquables arrivés dans l'empire; les promotions des principaux officiers, leur disgrâce, lorsqu'ils l'ont encourue, et les rautes qui l'ont produites; les mariages et les morts des personnes les plus distinguées, etc.

(4) Il n'y a point de théâtre public à la Chine. Les comédiens vont jouer leurs pièces dans les maisons où ils sont appelés. Chaque personnage, en paraitant sur la scène, commence par décliner son nom et ses qualités. L'action dans chaque pièce n'est pas renfermée dans l'espace d'un seul jour; mais embrasse quelquefois plusieurs années.

Europe, les fleurs, les arbres, les fruits, les animaux, et que l'habileté de nos peintres n'égale pas celle des Chinois pour la beauté du coloris.

Mais la partie des arts où les Chinois l'emportent sur les autres nations, c'est l'agriculture, le premier et le plus important des arts. Leur semaille a été trouvée si ingénieuse et si utile, qu'il a été adopté en Europe. Ils ont uni leurs plaines autant qu'il a été possible, et ne leur ont ordinairement conservé que la pente qu'exigeait la facilité des arrosements, regards avec raison comme un des plus grands moyens de l'agriculture. Mais qui s'admira pas leurs coteaux généralement coupés en terrasses, soutenues par des murailles sèches? On y reçoit les pluies et les sources dans des réservoirs pratiques avec intelligence. Souvent même les canaux et les rivières qui baignent le pied d'une colline, en arrosent la cime et la pente par un effet de cette industrie, dit un écrivain récent, qui, simplifiant et multipliant les machines, a diminué le travail des bras, et fait avec deux hommes ce que mille ne peuvent pas faire ailleurs. Ces hauteurs, ajoute-t-il, donnent ordinairement, par an, trois récoltes. A une espèce de radis qui fournit de l'huile, succède le coton, qui lui-même est remplacé par des patates.

Les Chinois, moins inventifs dans les autres arts, que les Européens, imitent facilement leurs ouvrages de main les plus délicats, soit de menuiserie, soit de sculpture, soit d'orfèvrerie, soit d'horlogerie.

Cette nation ayant chez elle toutes les choses nécessaires à la vie, pourrait aisément se passer, et s'est même passée longtemps du commerce avec l'étranger. Mais chaque province ayant ses richesses et ses besoins, est obligée d'échanger son superflu avec les autres, pour en tirer les choses qui lui manquent. Le père du Haidé assure que le commerce qui se fait dans les différentes provinces de la Chine, dont la plupart, comme on l'a déjà dit, équivalent à de grands royaumes, surpasse celui que font entre elles toutes les nations de l'Europe.

Le trafic extérieur des Chinois est incomparablement moins considérable à tous égards que celui qui se fait au-delà. Canton, Mou-y, Ning-po, villes maritimes, sont les seules qui commerceront avec l'étranger. Les Chinois, d'ailleurs, sont extrêmement bornés dans leurs navigations. Jamais ils ne passent le détroit de la Sonde. Les marchandises qu'ils portent à Siam et à Manille, sont des soies, des porcelaines, des habits, du thé; et, en échange, ils reçoivent à Manille, des piastres. Les chargements pour Batavia, consistent principalement en thé vert, en porcelaines, en drogues médicinales, en feuilles d'or. Les retours se font en piastres, en épices, en bois de Sandal et de Brésil, en draps d'Europe. Au Japon, ils portent des drogues médicinales, des sucres, des caïes, des étoffes de soie, des draps d'Europe; et ils en rapportent des porcelaines, des ouvrages de vernis, de l'or, du tabac et de l'acier. (*Hist. mod.*)

A la Chine, on ne fabrique point d'autres pièces de monnaie que des deniers en cuivre. Ils sont percés au milieu, et on les enfila comme des grains de chapelet. L'argent n'est point monnayé; c'est le poids seul qui décide de sa valeur. L'or n'a cours dans le commerce que comme marchandise. A la Chine, il est à l'argent comme 1 est à 10, au lieu qu'en Europe (1787), la proportion de l'un et de l'autre métal, est de 1 à 15; ce qui fait que l'or de la Chine est fort recherché par les Européens.

L'habillement des hommes, à la Chine, consiste dans une longue veste qui descend jusqu'à terre et dont un pan se replie sur l'autre et s'y attache avec quatre ou cinq clous d'or ou d'argent, un peu éloignés les uns des autres. Les manches, larges auprès des épaules, vont en se rétrécissant jusqu'au poignet, et se terminent en fer à cheval, qui leur couvre les mains. Ils se ceignent d'une large ceinture de soie, dont la couleur est jaune pour l'empereur et les princes du sang. Quelques mandarins, par distinction, la portent rouge. Le peuple

est communément vêtu de coton teint en noir ou en bleu. Les Chinois portent, en été, un caleçon de lin, et en hiver, des hauts-de-chausses de satin fourré de coton ou de soie écrue.

Ils se couvrent, en été, d'une espèce de bonnet fait en forme d'entonnoir; le dedans est doublé de satin; le dessus est couvert d'un rotin travaillé très-finement. A la pointe du bonnet est un gros flocon de crin rouge, qui se répand jusque sur les bords. En hiver, ils portent un bonnet plus chaud, bordé de zibeline. On d'hermine, on de peau de renard, dont le dessus est couvert d'un flocon de soie rouge. Les gens de qualité et ceux qui sont au-dessus du commun, ne paraissent en public, que bottés. Quand ils vont à pied, ces bottes sont de satin, de soie, ou de toile de coton teinte en couleur, et assez justes au pied, sans talon, ni genouillère; pour le cheval, elles sont de cuir très-souple. Leurs bas à bottes sont d'une étoffe piquée et doublée de coton, et montent plus haut que la botte, pour laisser voir le bord qui est de velours ou de panne. Ils ont des chaussures plus légères pour l'été. Un chinois qui fait des visites de cérémonie, ou qui paraît en public, a, sur les habits qui couvrent la peau, une longue robe d'une étoffe de soie, assez souvent bleue, attachée avec une ceinture, et sur le tout, un petit habit noir ou violet, qui descend aux genoux, fort ample et à manches larges et courtes. (*Ancient china*). Les robes des Chinois sont fort longues. Elles n'ont que le visage découvert; leurs mains sont toujours cachées sous des manches fort larges et si longues, qu'elles traînaient à terre, si elles n'avaient soin de les relever. On sait le soin qu'on prend dès leur naissance, de leur tenir les pieds serrés dans leurs souliers, de manière qu'elles peuvent à peine marcher.

On ne consulte point (à la Chine) les inclinations des enfants, quand il s'agit de les unir par les liens du mariage. Le choix d'une épouse est réservé au père ou au plus proche parent de celui qu'on veut marier; et c'est avec le père ou avec les parents de la fille qu'on convient du mariage et qu'on passe le contrat: car il n'y a point de dot, à la Chine, pour les filles, et la coutume est que les parents de l'époux lui conviennent, avec les parents de l'épouse, d'une certaine somme qu'ils donneront pour arrêter le mariage, laquelle s'emploie à acheter les habits et autres ustensiles, que la mariée emporte le jour de ses noces. C'est ce qui se pratique surtout parmi les personnes de basse condition; car pour ce qui est des grands, des lettrés et des personnes riches, ils dépendent beaucoup plus que ne valent les présents qu'ils ont reçus.... Comme les personnes du sexe sont toujours enfermées dans leurs appartements, et qu'il n'est pas permis aux hommes de les voir ni de les entretenir, les mariages ne se contractent que sur le témoignage des parents de la fille qu'on recherche, ou sur le portrait qu'en font de vieilles femmes, dont le métier est de s'entretenir de ces sortes d'affaires.... Quand, par le moyen de ces entremetteuses, on est convenu de tout, on passe le contrat, on délivre la somme arrêtée, et l'on se prépare à la célébration des noces. Elles sont précédées de quelques cérémonies: les principales consistent à envoyer, de part et d'autre, demander le nom de la fille et le nom de l'époux, qui doivent s'épouser, et à faire aux parents des présents.... Lorsque le jour des noces est venu, on enferme la fiancée dans une chaise magnifiquement ornée: toute la dot qu'elle porte l'accompagne et la suit.... Un cortège de gens qui se louent l'accompagne avec des torches et des flambeaux, même en plein midi. Sa chaise est précédée de fibres, de haut-bois et de tambours, suivie de ses parents et des amis particuliers de la famille. Un domestique assis garde la clef de la porte qui ferme la chaise, pour ne la donner qu'à son mari. Celui-ci, magnifiquement vêtu, attend à sa porte l'épouse qu'on lui a choisie. Aussitôt qu'elle est arrivée, il reçoit la clef que lui remet le domestique, il ouvre avec empressement la chaise. C'est

alors que, s'il la voit pour la première fois, il jure de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Il s'en trouve qui, mécontents de leur sort, refuseront aussitôt la chaise; et reçoivent la fille à ses parents, aimant mieux perdre l'argent qu'ils ont donné, que de faire une si mauvaise acquisition... Dès que l'épouse est sortie de la chaise, l'époux se met à côté d'elle; ils passent tous deux ensemble dans une salle, et là ils font quatre réverences au Tien, et après en avoir fait quelques autres aux parents de l'époux, ou la remet entre les mains des dames qu'on a invitées à la cérémonie; elles passent ce jour-là toutes ensemble en divertissemens et en festins, tandis que le nouveau marié régale ses amis dans un autre appartement. » (Du Halde, tom. II, pag. 119 et suiv.)

On calomnie les Chinois, si l'on en croit les missionnaires de Pé-king, en les accusant d'être les meurtriers de leurs enfans, comme l'étaient autrefois les Grecs et les Romains, lorsque la pauvreté ne leur permet pas de les nourrir. Il est vrai qu'ils les exposent, disent ces apologistes, mais c'est avec toutes les précautions nécessaires pour les mettre à l'abri de la dent des bêtes carnassières, et des autres accidens qu'on peut prévoir. C'est ordinairement pendant la nuit qu'ils les exposent, assurés par l'expérience, que le jour on se passera pas qu'ils ne soient recueillis par quelque passant. Il arrive même souvent que ces enfans sont adoptés par des personnes aisées, qui n'en ont point, et parviennent à une fortune, que leurs parents n'auraient pas été en état de leur procurer. Mais on ne peut nier, à moins de contredire les relations les plus authentiques, que les Chinois se croient permis d'étouffer à leur naissance les enfans dont le trop grand nombre leur est à charge.

Rien de plus irrégulier, et rien en même tems de plus varié que les jardins chinois. Plus ils s'éloignent de la symétrie des nôtres, plus ils se rapprochent de la nature dont ils imitent le beau désordre de toutes les manières imaginables. Ils présentent ordinairement trois sortes de scènes, les unes riantes, d'autres horribles, et d'autres enfin qu'on nomme enchantées.

Les Chinois se servent de divers artifices pour exciter la surprise. Quelquefois ils font passer sous terre une rivière ou un torrent rapide, qui, par son bruit turbulent, frappe l'oreille, sans qu'on puisse comprendre d'où il vient. D'autres fois ils

disposent des rocs, les bâtimens et les autres objets qui entrent dans la composition, de manière que le vent, passant au travers des interstices et des encaissements qui y sont ménagés pour cet effet, forme des sons étrangers et singuliers. Ils mettent dans ces compositions les espèces les plus extraordinaires d'arbres, de plantes et de fleurs; ils y forment des échos artificiels et compliqués et y tiennent différentes sortes d'oiseaux et d'animaux. Les scènes d'horreur présentent des rocs suspendus, des cavernes obscures, d'impétueuses cataractes qui se précipitent de tous les côtés du haut des montagnes. Les arbres sont difformes et semblent brisés par la violence des tempêtes. Ici, l'on en voit de renversés qui interceptent le cours des torrents, et paraissent avoir été emportés par la fureur des eaux; là, il semble que, frappés par la foudre, ils ont été brûlés et fendus en pièces. Quelques-uns des édifices sont en ruines, quelques autres consumés à demi par le feu. Quelques chaïves enfoncées dispersées çà et là sur les montagnes semblent indiquer à la fois l'existence et la misère des habitans. A ces scènes il en succède communément de riottes. Les artistes chinois savent avec quelle force l'âme est agitée par les contrastes, et ils ne manquent jamais de ménager des transitions subites et de frappantes oppositions de formes, de couleurs et d'ombres. Aussi des rues bornées vous font-ils passer à des perspectives étendues; des objets d'horreur, à des scènes agréables; et des lacs et des rivières, aux plaines, aux coteaux et aux bois. Aux couleurs sombres et tristes ils en opposent de brillantes, et des formes simples aux compliquées, distribuant, par un arrangement judicieux, les diverses masses d'ombre et de lumière, de telle sorte que la composition paraît distincte dans ses parties, et frappante en son tout. » (*Anced. chin.* p. 306 et suiv.)

On a dit ci-devant que la population à la Chine surpasse de beaucoup celle de l'Europe. Nous en avons la preuve dans le dénombrement légal que l'empereur régnant fit faire dans toutes les provinces en 1761. Il monte à ceot quatre-vingt-dix-huit millions deux cent quatre-vingt mille cinq cent cinquante personnes (*Mém. conc. les Chinois*, tom. II, p. 374.) Le nombre s'est encore accru depuis. La seule famille impériale, depuis environ quatre-vingts ans qu'elle est sur le trône de la Chine, est composée de deux mille princes actuellement vivans (1787).

# CHRONOLOGIE HISTORIQUE

## DES EMPEREURS DU JAPON.

LE JAPON, vaste pays, le plus reculé de l'Asie orientale, est un assemblage d'un nombre presque infini d'îles sous un même souverain, dont les trois principales sont Nippon, Xico ou Saïkokô, située au sud-ouest de Nippon, et Sicoro ou Sïcokô, placée au midi entre les deux, qu'elle n'égale ni l'une ni l'autre pour l'étendue. Mais la plus considérable est Nippon, qu'on peut, à quelques égards, comparer à l'Angleterre. Hachée et coupée de la même manière que celle-ci, mais dans un plus haut degré, par des caps, des anes, de grandes baies, elle présente sur la carte une circonférence très-irrégulière qu'il n'est guère possible de déterminer au juste. Elle s'étend depuis le 33°. degré 20 m. de latitude jusqu'au 41°, et depuis le 146°, de longitude jusqu'au 160°. 30 m., en sorte qu'elle a environ deux cent cinquante lieues communes de France en longueur du sud-ouest au nord-est. Sa plus grande largeur est de cent cinquante lieues, et la moindre d'environ quarante. Le lac Otis, qui est dans le milieu de l'île, peut avoir trente-cinq lieues de long sur sept à huit de large. Un détroit la sépare au nord-est de l'île de Jesso, dont on parlera ci-après.

Toutes les îles qui forment le Japon furent divisées, l'an 650 de l'ère chrétienne, en sept grandes contrées qui, l'an 681, furent partagées en soixante-six provinces (et non pas quarante-huit seulement), auxquelles depuis on en ajouta deux autres après la conquête des îles d'Iki et de Tsushima, dépendantes auparavant du royaume de Corée. Dans la suite des temps, on a eu recours à de nouvelles subdivisions, et le nombre s'en est tellement accru, qu'on distingue aujourd'hui six cent quatre districts dans le Japon.

Outres ces îles et ces provinces, il y a quelques autres pays plus éloignés qui, à proprement parler, n'appartiennent pas à l'empire du Japon, quoiqu'ils reconnaissent l'empereur pour leur souverain ou vivent sous sa protection. Ce sont,

1°. L'île de LIKOU ou LAQUEO, entre le Japon et l'île Formose.

2°. THOSEN, qui est la troisième et la plus basse partie de la Corée. Elle est gouvernée au nom de l'empereur par le prince de Iki et de Tsushima.

3°. L'île de JESSO, dont le gouvernement a été donné au prince de Matsumai, qui a ses états particuliers dans la grande province d'Ousu. Elle est fort grande, mais remplie de bois. Ses habitants, à demi-sauvages, ne vivent presque que de chasse et de pêche.

Le Japon est borné par des côtes escarpées et par une mer orageuse et semée d'écueils, qui, ayant d'ailleurs très-peu de fond, ne peut recevoir que de petits bâtiments. Il semble, dit Kämpfer, que la nature en rendant ces îles presque inaccessibles et d'ailleurs pourvues de toutes les choses nécessaires et même agréables à la vie, ait voulu en former un petit monde séparé et indépendant de tout le reste.

Le Japon doit moins à la nature sa fertilité qu'à l'industrie de ses habitants. Couvert de montagnes et d'un terrain pierreux, tout, jusqu'aux rochers, y est mis en valeur. C'est par là que, malgré son excessive population (1), il se suffit à lui-même sans le secours des autres nations. La nécessité rend sobres ses habitants. Le riz qu'ils cultivent avec un soin particulier et qui est le meilleur des bleds, les légumes, le poisson, dont les mers, les lacs et les rivières abondent, font leur nourriture ordinaire. Ils excellent dans les ouvrages de main, et surtout dans la fabrication de leur porcelaine (2) et dans celle des étoffes dont le pays fournit les matières.

Les troubles sont fréquents dans les mers du Japon, et malheur aux vaisseaux sur lesquels ces colonnes d'eau viennent à crever. Les volcans ne sont guère moins communs dans plusieurs des îles de cet empire. Il en est un petit, voisin de Firando, qui a brûlé pendant plusieurs siècles. Un autre, vis-à-vis de Satsuma, jette continuellement du feu. Dans la province de Chieogon, une mine de charbon, qui s'est enflammée par la négligence des ouvriers, n'a point cessé de brûler depuis. On voit avec étonnement les flammes percer à travers les neiges et les glaces qui couvrent certaines montagnes.

Parmi les eaux chaudes, qui ne sont nullement rares au Japon, il n'en est point de comparables à celles qui tombent en gros volumes d'une montagne escarpée dans le territoire d'Arima, qui fait parti de l'île de Xico. Outre leur extrême chaleur, elles sont d'une qualité si âcre et si piquante, qu'elles s'inflamment jusqu'aux os; elles pénètrent au travers du corps lorsqu'on les jette dessus à grosses ondes. C'est là qu'on menait les Chrétiens pour les contraindre par ce cruel supplice de renoncer à la vraie religion; mais leurs persécuteurs, pour faire durer leurs souffrances, leur arrosaient seulement quelques parties du corps, sans jamais en jeter sur la tête, de peur qu'ils

(1) On compte au Japon treize mille villes, et neuf cent neuf mille huit cent cinquante-huit villages, selon Kämpfer.

(2) « Un voyageur, dit le P. Charlevoix (*Hist. du Japon*, tome I, page 19), m'avait assuré qu'il ne se faisait point de porcelaine au Japon, et que celle que nous connoissons en Europe sous ce nom, et qui est si estimée, se faisoit à la Chine pour les Japonais qui l'y venoient acheter. Il est certain qu'ils y en achètent beaucoup; mais il ne s'en fait pas moins que celle qui porte le nom de Japon se fabrique dans le Fiepo, la plus grande des neuf provinces de Ximo. (Xico.) La matière dont on la forme est une argile blanchâtre qui se tire en grande quantité du voisinage d'Urisino et de Sunwoto, sur les montagnes qui n'en sont pas fort éloignées, et en quelques autres endroits de cette même province. Quoique cette argile soit naturellement fort nette, il faut encore la pétrir et la bien laver, avant que de la rendre transparente, et l'on assure que ce travail est si pénible, qu'il s'est fondé un proverbe qui dit que les os humains sont un des ingrédients qui entrent dans la porcelaine. »

ne moururent trop tôt. D'autres fois ils les exposaient à la vapeur de cette eau qui est si infecte, qu'ils n'y pouvaient résister trois jours entiers. Alors on les retirait, et un médecin leur donnait des remèdes pour les fortifier, afin qu'ils pussent endurer de nouveaux tourments. (D. Vaissète, *Geogr. tom. IV.*)

Les vers à soie ne sont pas d'un moindre produit au Japon qu'à la Chine, et peut-être les Japonais l'ont-ils mis sur les Chinois les étoffes fines de soie, d'or et d'argent, qu'on y apporte du Japon. Le coton et le chanvre croissent aussi, de même que l'arbrisseau du thé, dans plusieurs provinces de cet empire. Un arbre particulier au Japon est le kassai, qui a la forme du mûrier et croît avec une vigne surprenante. Son écorce sert à faire du papier, des cordes et même des étoffes. Il en a même de plusieurs espèces, dont la meilleure est l'étrusé de Jamatou. « A la cour, dit Kämpfer, et à la table même de l'empereur, les ustensiles vernissés sont préférés à ceux d'or et d'argent. » L'arbre du camphre y est cultivé avec autant de succès que dans l'île de Sumatra. Le chêne du Japon a l'avantage de produire un gland qui, étant bouilli, est excellent à manger. Mais cet arbre n'y est pas aussi commun que le sapin et le cyprès. C'est avec ceux-ci que l'on construit les vaisseaux et les maisons.

Mais la plus grande richesse du Japon consiste dans les mines d'or et les métaux. Le cuivre et l'étain, que ses mines fournissent, approchent pour la beauté, lorsqu'ils sont épurés, de l'or et de l'argent (1). Peu de personnes ignorent l'estime qu'on fait de l'acier du Japon, et de l'habileté avec laquelle on l'y emploie pour en fabriquer des sabres et d'autres instruments tranchants. Les mines de quelques provinces fournissent l'or et l'argent avec assez d'abondance. Les jaspes, les agates, les cornues, se tirent des entrailles de plusieurs montagnes. Les plongeurs s'enrichissent à la pêche des huîtres qui renferment les perles. L'ambre gris se recueille sur plusieurs rivages de la mer; mais il se trouve principalement, dit Kämpfer, dans les intestins d'une espèce de baleines. Des admirons les plus en Europe sont imprimés au Japon, parce qu'ils y sont communs. Parfois maintenant de ses principales villes.

Dans l'île de Nippon, Meaco, qui était autrefois la capitale de l'empire, est encore aujourd'hui l'entrepôt de toutes les manufactures et marchandises du Japon. Avant l'affreux tremblement de terre qu'elle éprouva le 29 octobre de l'an 1730, on y comptait plus de six cent mille âmes. Ses rues sont étroites, mais régulières, et les maisons petites quoiqu'à deux étages. Le bois, l'argile et la chaux sont les matériaux qu'on y emploie pour bâtir. Mais le palais du daimio est vaste et magnifique; on le dit même couvert de lames d'or, c'est-à-dire vraisemblablement de toiles vernissées en or. Osaca, à treize lieues de Meaco, est appelé au Japon le théâtre des plaisirs et des divertissements. Ce qui rend cette ville florissante par son commerce, c'est sa situation sur la rivière de Jedogawa à laquelle aboutissent plusieurs canaux. Osaca est défendue par un château d'une grande étendue et bien fortifié. Dans la ville, les différentes heures de la nuit s'annoncent par divers instruments de musique. Les rues sont étroites, mais régulières, et se coupent entre elles à angles droits. « Elles sont propres, sans autre pavé qu'un petit chemin de pierre de taille le long des maisons pour la commodité de ceux qui marchent à pied. L'entrée de chaque rue est fermée par de bonnes portes qui se

ferment la nuit. Chaque façade des maisons présente la porte, une boutique pour les marchands et un atelier pour les artisans. Le toit est plat dans les maisons communes; il n'est couvert que de bardeaux ou de copeaux de bois; mais le toit des chaux est revêtu de toile noire mastiquée avec de la brique. » (*Hist. des Voyages*, tom. X, p. 504) (1). Jedo, qui a succédé à Meaco dans le titre de capitale de l'empire, est regardée comme la plus vaste et la plus belle du Japon. Son assiette sur la rivière de Tokikou, à l'embouchure d'un golfe auquel elle donne son nom, la rend très-favorable au commerce. On a construit sur la rivière un pont de quarante-quatre brasses de longueur. La population de cette ville est innombrable. Son étendue, où les maisons se pressent, en est la preuve. Kämpfer dit qu'il mit un jour entier à parcourir la ville d'un bout à l'autre dans sa longueur. Mais il faut observer, d'après le même auteur, qu'elle est bâtie en forme de croissant. Elle n'est point entourée d'une muraille, dit-il, non plus que les autres villes du Japon; mais elle est coupée par plusieurs fossés ou canaux, avec de hauts remparts élevés des deux côtés, à la plate-forme desquels on a planté des rangées d'arbres. Cela a été fait, ajoute-t-il, moins pour la défense de la ville que pour prévenir les incendies qui n'y arrivent que trop souvent, et qui y feraient sans cela d'étranges ravages. Les palais des princes et les temples consacrés aux divinités de toutes les sectes et de toutes les religions établies au Japon, sont les seuls édifices bâtis en pierre. On donne au château destiné pour l'empereur et au cour environ cinq lieues du pays de circuit. Le palais que l'empereur habite en particulier est compris dans cet espace, et fortifié de toutes parts. La structure des bâtiments qui le composent et qui sont immenses, est d'une grande beauté, quoique nullement conforme à nos règles d'architecture. Les plafonds, les solives, les piliers sont de cèdre, de camphre ou de bois de Jaseri dont les veines forment naturellement des fleurs et d'autres figures curieuses. » (*Idem.*) Socoai, autre ville de l'île de Nippon, à cinq lieues d'Osaca, sur la côte du midi, passe pour imprévisible, surtout à cause de son château bâti sur le sommet d'une montagne voisine, sur le penchant de laquelle s'élève une bonne forteresse. Presque toutes les maisons de la ville sont construites en pierre. Le port est entouré d'une forte muraille; chaque rue a ses portes qui se ferment le soir comme dans les autres villes du Japon. On y admire un temple dédié aux dieux étrangers, qui est regardé comme le plus superbe de l'empire. La principale idole qu'on y adore est d'une figure effrayante. L'île de Nippon est si peuplée, que les grands chemins d'une ville à l'autre sont bordés des maisons contiguës qui les rendent plus semblables à des rues immenses qu'à des routes.

Dans l'île de Neco, Nangasaki, qui en est aujourd'hui la capitale, n'était encore qu'un village lorsque les Portugais s'y établirent et la florissèrent. Son heureuse situation pour le commerce la fit agrandir et en multiplia les habitants. Ils étaient au nombre de soixante mille lorsqu'on vint leur prêcher la religion chrétienne. Ils l'embrassèrent tous, et y persévérèrent jusqu'à la persécution qui la bannit du Japon, comme on le dira plus amplement par la suite; en 1630 et 1634. La population de Nangasaki est bien diminuée depuis ce temps. On y compte aujourd'hui que dix-huit mille habitants.

(1) Les ustensiles, dit Kämpfer, les crochets, les crampons dont on se sert pour les bâtiments et les vaisseaux, et tous les autres instruments qu'on fait de fer dans les autres pays, sont de cuivre et d'airain au Japon.

(1) On voit régner, suivant la même histoire (*Idem.*), dans toutes les maisons japonaises une propreté qui fait l'admiration des étrangers. Elles n'ont ni tables, ni chaises, ni rien qui ressemble aux meubles de l'Europe. L'escalier, les balustrades et les lambris sont vernissés. Le plancher est couvert de nattes et de tapis. Les chambres ne sont séparées l'une de l'autre que par des paravents, de sorte qu'il suffit de les ôter pour faire une seule pièce de plusieurs chambres, comme on en fait plusieurs d'une seule avec cette facilité à la division. Les murs sont tapissés de papier fort brillant, dont les figures représentent des fleurs en argent.

L'île de Sicoon ne renferme aucune ville qui mérite une attention particulière.

La religion du Japon est l'idolâtrie qui se divise en trois sectes principales, le *Siatoïsme*, le *Boudoïsme* et le *Siatoïsme*. La première est la plus ancienne et la plus accréditée. Elle batte l'orgueil des Japonais auxquels elle donne une origine céleste en les faisant descendre des *Kami* ou habitants des cieux. Le diro, comme souverain pontife, a seul le droit de canoniser ou de mettre au rang des esprits célestes, après leur mort. ceux qui, pendant leur vie, se sont signalés par des exploits héroïques, ou par de grandes vertus. Chaque *kami* a son paradis. L'un le place dans le soleil, l'autre dans les planètes ou dans les étoiles, celui-ci dans l'air, celui-là dans la mer, etc. Chacun choisit son Dieu, suivant le paradis qui lui plaît le plus. Les apothéoses se sont si multipliées, que le nombre des temples est aussi grand dans les villes que celui des maisons. Il y en a qui sont soutenus par cinq colonnes de cèdre d'une très grande élévation. On y voit des statues colossales de bronze, quantité de lampes et d'ornements de grand prix. Ces temples sont appelés *Miao*, ou demeures des âmes vivantes. (Anc. Japon.) On en compte à Meaco jusqu'à quatre mille, desservis par quarante mille bonzes. (Hist. mod.) Les Boudoïstes, ainsi nommés de Boudi leur fondateur, professent à peu près les mêmes dogmes que les Siatoïstes. Mais ils diffèrent d'eux par une morale plus sévère. Elle accable par la multitude de ses préceptes aussi bizarres que gênants, dont elle punit la transgression par des pénitences affreuses.

Le Siatoïsme est la religion des philosophes et des moralistes. Ils n'admettent aucun culte, et croient qu'une vie sage et vertueuse suffit pour honorer la Divinité; que la vertu, et le vice portent avec eux leur récompense et leur punition, l'une par la satisfaction de faire le bien, l'autre par les remords d'une conscience toujours agitée. Ils ne croient d'autre Dieu que le *Tien*, c'est-à-dire le monde matériel, et pratiquent des cérémonies comme les Chinois pour les parents morts. Le Siatoïsme est extrêmement déchu depuis l'expulsion des Chrétiens. Les bonzes sont les prêtres des deux autres sectes, et l'on peut juger de leur nombre prodigieux par celui des *Miao*, qui montent à vingt-sept mille du temps de Kienpfer.

Les Japonais ont deux âges ou époques principales. La première et la plus commune commence avec le règne de Sinmu (le chef de la dynastie qui est encore aujourd'hui sur le trône), leur premier empereur, en 660, avant Jésus-Christ. Ils appellent cette époque *Nin-O*. La seconde époque qu'on emploie au Japon s'appelle *Nengo*. Les Chinois l'inventèrent pour mettre plus de certitude dans la chronologie qu'ils ne croyaient pouvoir le faire avec les époques communes; et elle ne fut introduite au Japon que sous le règne du trentième empereur. Elle comprend un nombre de peu d'années, d'ordinaire au-dessous de vingt, et rarement au-dessus. C'est à l'empereur à lui choisir un nom et une figure, et pour l'ordinaire l'un et l'autre tendent à conserver le souvenir de quelque événement remarquable, ou de quelque changement important, soit dans l'Église, soit dans l'état. Comme lui seul a droit d'instituer ces périodes, il peut aussi les continuer autant qu'il lui plaît. Les Japonais emploient cette époque dans les almanachs, ordres, proclamations, journaux, lettres et écritures. On ajoute l'année courante de l'époque *Nin-O* dans les livres imprimés, et surtout dans ceux qui ont rapport à l'histoire et à la chronologie. Il faut observer qu'un nouveau *nengo* commence toujours avec la nouvelle année, bien qu'il ait été établi et ordonné plusieurs mois auparavant. Quelquefois aussi il arrive qu'on se sert du *nengo* précédent dans les titres des livres, lettres, journaux et autres écrits, bien qu'il y ait un nouveau *nengo* déjà commencé. Ainsi, par exemple, les almanachs des deux premières années de la période *nengo-gorokki* (commencé en 1679) furent datés des cinquante et sixième années du *nengo* précédent, nommé

*daikio*, quoiqu'il fût expiré. Néanmoins, on a soin, en ce cas, qu'une pareille inadvertence ne fasse point glisser d'erreur ou d'embarras dans la chronologie. Pour cet effet, dans l'almanach suivant... on marque la troisième année du *nengo-gorokki* courant, sans faire mention des deux premières.

Il y a encore une troisième ère ou époque dont on se sert dans la chronologie du Japon. Elle consiste en cycles ou périodes de soixante ans, et les Japonais en ont obligation aux Chinois, aussi bien que de leur *nengo*. Ces soixante années sont formées d'une combinaison des *Jetta*, ou noms des douze signes célestes, avec les lettres de leurs noms. Les caractères des signes célestes étant combinés cinq fois avec ceux de leurs dix éléments, ou ces dix éléments six fois avec les signes célestes, il en résulte soixante figures composées ou caractères, dont chacun se prend pour une année. Quand les soixante années sont expirées, un nouveau cycle recommence, et passe de même par ces différentes combinaisons. Les Japonais font usage de cette période pour marquer les temps des principales événements arrivés dans l'Église et dans l'état, dont leurs histoires font mention, et où ils sont rapportés sous l'année courante du cycle, aussi bien que sous celles des deux autres époques *Nin-O* et *Nengo*. Par ce moyen, leur histoire et leur chronologie s'accordent toujours avec l'histoire et la chronologie des Chinois, avec cette différence pourtant que ces derniers comptent dans leurs histoires non-seulement l'année, mais aussi le nombre du cycle où telles et telles choses se sont passées, au lieu que les Japonais se contentent de marquer le nombre de l'année. On ne compte point du tout les cycles des Japonais, et on en devinera la raison si on considère l'orgueil naturel à cette nation, et la nouveauté dont leur empire paraissait au prix de celui des Chinois, leurs voisins, qui peuvent montrer une longue suite de cycles écoulés plusieurs siècles avant la fondation de la monarchie japonaise.

Les *Jetta*, ou signes célestes des Japonais, sont,

- |                     |                                |
|---------------------|--------------------------------|
| 1. NE, la Souris.   | 7. YWA, le Cheval.             |
| 2. UA, le Bœuf.     | 8. TAT-USE, le Mouton.         |
| 3. TORRA, le Tigre. | 9. SAR, le Singe.              |
| 4. OW, le Lièvre.   | 10. TORRI, le Coq ou la Poule. |
| 5. TATA, le Dragon. | 11. IN, le Chien.              |
| 6. MI, le Serpent.  | 12. I, le Verrat.              |

On donne les mêmes noms, et dans le même ordre, aux douze heures du jour naturel, et aux douze parties dont ils composent chaque heure; tellement qu'ils sont en état de marquer avec exactitude dans l'histoire, non-seulement quel jour une chose remarquable est arrivée, mais même à quelle heure et en quelle partie de l'heure. On doit observer, cependant, que ce qu'ils appellent jour, est l'intervalle du temps qui s'écoule entre le lever du soleil et son coucher, et que ce jour est divisé en six parties ou heures égales, de même que la nuit l'est en six autres, à compter du soleil couchant au soleil levant. De la vient que chaque jour leurs heures diffèrent en longueur, que celles du jour sont plus longues en été que celles de la nuit, et que le contraire arrive en hiver.

Le commencement de l'année japonaise tombe entre le solstice d'hiver et l'équinoxe du printemps, vers le 5 février. Mais comme les Japonais sont d'une superstition extrême à célébrer le jour de la nouvelle lune, ils commencent d'ordinaire l'année par la nouvelle lune qui précède ou qui suit immédiatement le 5 février. Ainsi, elle s'appelle *Tensho* du *Nengo gorokki*, qui, dans le cycle, est appelée *Tensho* *je tsu*, et qui répond à notre année 1688, commença le 2 février; la seconde de *Gorokki*, nommée dans le cycle *Tensho* *to mi*, qui répond à 1689, commença le 24 février; la troisième, appelée, dans le cycle, *K'no se ama*, qui est notre année 1690, commença le 9 février; la quatrième, nommée

« *Kano tsu-tsuné*, qui est 1691, le 24 janvier; la cinquième, nommée *Midano je sar*, qui est 1692, le 17 février; et la sixième, qui répond à 1693, le 5 de février. De deux en deux, ou de trois en trois ans, les Japonais ont une année bissextile, ou sept années bissextiles en dix — neuf années communes. » (Kämpfer, t. I, p. 134 — 136.) On voit par-là que l'année japonaise est lunaire, combinée toutefois avec le cours du soleil, c'est-à-dire lunisolaire.

Nous remarquerons encore ici, d'après le P. Charlevoix, qu'au Japon « l'année commuécée à la mort d'un empereur, se compte toute entière parmi celles de son règne, et n'est point comptée parmi celles du règne de son successeur. » (*Mist. du Japon*, t. I, p. 183.)

« L'habillement des Japonais est noble et simple; les grands seigneurs, et avec quelques proportions, tous les gentils-hommes, portent de longues robes traînantes, de ces belles étoffes de soie à fleurs d'or et d'argent, qu'on travaille dans l'île *Fatsio* et dans une autre plus petite nommée *Kamakura*, qui n'est qu'à une bonne lieue de *Edo*. De petites écharpes qu'ils ont au cou, leur font une manière de cravatte, et une autre plus large leur sert de ceinture pour assujettir la tunique de dessous, qui est aussi fort riche. Leurs manches sont larges et pendantes; mais la parure dont ils sont curieux, sont le sabre et le poignard qu'ils passent dans leur ceinture, et dont la poignée, et souvent même le fourreau, sont enrichis de perles et de diamants. Les bourgeois, qui sont presque tous marchands, artisans ou soldats, ont des habits qui ne descendent que jusqu'à mi-jambes, et dont les manches ne passent point les coudes. Le reste du bras est nu; mais tous portent des armes, et se piquent d'en avoir de très-propres: ils diffèrent encore des personnes de qualité en ce qu'ils ont le derrière de la tête rasé, au lieu que ceux-ci se font raser le haut du front, et laissent pendre le reste de leurs cheveux par derrière, en quoi ils trouvent une bonne grâce dont ils sont si jaloux qu'ils ont presque toujours la tête découverte, si ce n'est en voyage. Alors ils se couvrent d'un grand chapeau de paille, quelques-uns sont de bambou, les uns et les autres sont très-proprement travaillés et les femmes en portent aussi bien que les hommes: on les attache sous le menton avec de larges bandes de soie doublées de coton. Les femmes sont encore plus magnifiquement vêtues que les hommes. Toutes sont coiffées en cheveux, mais différemment, selon leur condition. La coutume du pays est que les dames ne font ni ne reçoivent aucune visite qu'elles n'aient un linge sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une seule fois l'année. » (Charlevoix, *Histoire du Japon*, t. I, p. 55.)

« Les coutumes des Japonais sont opposées aux nôtres en bien des choses: parmi eux, le noir et le rouge marquent la joie; et ils se servent du blanc pour porter le deuil: ils montent à cheval du côté droit, et font consister la beauté des dents à les avoir noires. Pour saluer quelqu'un, ils découvrent leurs pieds, en poussant leurs souliers un peu devant eux. Au lieu que nous nous levons pour recevoir ceux qui nous viennent voir, ils s'assoient au contraire pour recevoir leurs visites. Ils boivent chaud en été, portent le manteau dans la maison, et le quittent quand ils vont en ville. Ces usages si contraires aux nôtres, les ont fait appeler

« *nos antipodes maraux*. » (Vaissette, *Géographie*, t. IV, p. 96.) Les Japonais se servent, en arithmétique, de la même méthode que les Chinois. Sur une espèce de damier ou d'échiquier dont les pièces sont de différentes couleurs, et répondant à nos unités, 10, 100 etc., ils s'échient des bâtons de bois ou d'ivoire, surmontés d'une petite boule; et par-là, ils trouvent tout d'un coup les règles de l'addition, de la soustraction, de la multiplication et de la division. Leur manière d'imprimer est la même qu'à la Chine, en caractères de bois innombrables; mais ils l'emportent sur les Chinois pour la netteté

dont leurs planches sont gravées, comme aussi pour la bonté de l'encre et du papier, et l'élégance de la composition. Quoiqu'ils se donnent pour les inventeurs de la poudre à canon, ils sont fort au-dessous des Chinois dans l'usage des armes à feu, aussi bien que pour l'adresse à faire des fusils d'artifice. Ils écrivent de même que ceux-ci, de haut en bas, en commençant par la droite. Les caractères des deux nations étaient originellement aussi les mêmes; mais les Japonais y ont fait des changements qui mettent une grande différence entre leur manière d'écrire et celle des Chinois, quoique les uns et les autres se servent de pinceaux pour tracer leurs caractères.

La langue japonaise paraît être un mélange de différentes langues ou le Chinois entre pour beaucoup. Mais les Japonais ont allongé les monosyllabes qu'ils ont empruntés des Chinois; et ont multiplié les synonymes pour rendre leur langue plus harmonieuse et plus variée. La prononciation de cette langue est en général douce, nette, articulée, sonore, en quoi, dit Kämpfer, elle l'emporte beaucoup sur l'idiotisme chinois, qui n'est qu'un bruit confus de plusieurs consonnes prononcées d'un ton affecté, avec une espèce de chant très-désagréable à l'oreille.

Les principales études des Japonais consistent à bien apprendre leur langue, à bien lire, à former exactement leurs caractères, et à bien parler. Ils ont du goût, dit-on, pour l'éloquence, la poésie, la musique, la peinture et la sculpture. Les femmes, à qui leur profonde retraite donne le loisir de cultiver ces arts, y réussissent comme les hommes. On fait cas des pièces de théâtre japonaises pour l'invention et la régularité. Mais la musique du Japon n'est nullement propre à charmer des oreilles européennes. On estime les peintures de fleurs, d'oiseaux et d'autres animaux sur papier, mais très-peu celles de la figure humaine qui nous en viennent. Voilà pour les connaissances propres à orner l'esprit. Celles que les Japonais jurent les plus capables de former le cœur, sont la morale et l'histoire nationale. La fonction des mères est d'en donner les premières leçons à leurs enfants. Elles appuient leurs préceptes d'exemples les moins étrangers. En général, le point d'honneur et l'amour de la patrie sont ce qu'elles s'appliquent le plus à leur inculquer. Le chinois n'est pas élevé de même, et de là vient la différence du caractère des deux nations. Le japonais préfère au repos la violence, et tend à l'héroïsme; le chinois cherche, avant tout, son bien-être et sa tranquillité. Si, commerçant avec lui, vous le surprenez en fraude, vous avez plus d'esprit que moi, vous répondra-t-il froidement, et ne pensera qu'à mieux vous tromper une autre fois. Le japonais, outré de l'accusation d'une semblable supercherie, cherchera à se venger, et s'il ne le peut, de désespoir il s'ouvrira le ventre, espèce de suicide assez commun dans le pays. La noblesse y est héréditaire, et le gouvernement monarchique et absolu, tendant au despotisme. Les lois y sont en petit nombre mais très-sévères, surtout celles qui concernent la police. Les procès s'y jugent sommairement et chacun y défend sa cause en personne.

Les empereurs du Japon ont long-temps réuni dans leurs personnes, sous le titre de dairo, les droits du glaive et de l'autel, la puissance temporelle et la spirituelle. Ils ont perdu la première en se donnant des lieutenants nommés *rubos*, pour commander leurs armées. Ceux-ci, s'étant insensiblement rendus maîtres des forces de l'état, ont réduit leurs maîtres, comme on le verra ci après, à n'être plus que les chefs de la religion.

## EMPEREURS DU JAPON.

POUR ne rien avancer que de certain sur l'origine de l'empire du Japon, nous dirons, avec les historiens les plus accrédités, que ce fut *Syumu* qui le fonda, l'an 660 avant Jésus-Christ, quatre-vingt-treize ans après que *Nomulus* eut jeté les



fondements de l'empire romain. Ce qu'il y a de plus remarquable, et dont on ne trouve l'exemple chez aucun autre peuple, c'est que depuis Symmu, jusqu'à ce qu'il prit le titre d'aujourd'hui (en 1755), l'empire n'est point sorti de la même famille. Mais on ne nous persuadera pas que la vie de Symmu fut de 157 ans; que Koon, sixième empereur, en vécut 137, Kurei 128, Kookin 116, Suisin 119, Symu 139, Keikou 149.

SYXIN, troisième fils de l'empereur Suisin, régnait lorsque le Sauveur vint au monde. On le compte pour le XI<sup>e</sup>. empereur.

TENMU, qui monta sur le trône en l'an 672 de l'ère chrétienne, fut le XI<sup>e</sup>. empereur. Il est le premier dont le règne offre quelques détails dans l'histoire japonaise. Il eut pour rival son jeune frère Oto-mu-no-osi, qui, s'étant mis à la tête d'une nombreuse armée, entreprit de le supplanter. Mais Tenmu l'ayant vaincu au bout de cinq mois, l'obligea de se fendre le ventre. Le fameux temple de *Midera* fut bâti la dixième année de son règne, et l'année suivante on apporta au Japon de l'argent tiré des mines de l'île de Tsushima, que les Coréens, à qui appartenait alors cette île, commençaient à exploiter. La quatrième année du même règne fut remarquable par la célébration du premier *Matsumi*. C'est une fête, dit le P. Charlevoix, instituée pour apaiser les malins esprits, ou plutôt pour honorer le dieu protecteur du lieu où elle se fait. Rien n'est au-dessus de la pompe et de la splendeur qu'on fait alors éclater; processions magnifiques, représentations de théâtre, danses, concerts de musique, divertissements de toute espèce, rien n'y manque. « Les villes et les provinces changent leurs » dieux tutélaires pour d'autres, surtout après des calamités publiques, comme des famines, des tremblements de terre : en ce cas, les lieux qui ont le plus souffert, dégradent leurs patrons » comme indignes d'être honorés davantage, et adoptent ceux » qui ont protégé leurs adorateurs, c'est-à-dire ceux des villes » et des provinces qui ne se sont pas ressenties des malheurs » publics. » (*Hist. univ.*, t. XX, p. 503.) La dixième année du règne de Tenmu, la monnaie d'argent fut défendue dans l'empire, et on y substitua les *Puffes* de cuivre et de bronze. Ce fut vers le même temps que l'empire fut partagé en seize-vingt provinces. Le neuvième jour du neuvième mois de l'an 689, mourut l'empereur Tenmu, sans laisser d'autre postérité qu'un petit-fils en bas âge.

687 (de J. C.) DAITO, veuve et nièce de Tenmu, lui succéda, malgré l'opposition du prince Ootano. Sous son règne, qui fut de dix ans, on commença à brasser du saké ou de la bière de riz à *Jekisinski*, dans la province d'*Oomi*.

697 (de J. C.) MONMU, petit-fils de Tenmu, monta sur le trône après la mort de son aïeul, l'an 1357, de la période de Symmu. Il est le XII<sup>e</sup>. dans la suite des empereurs. C'est lui, dit-on, qui accorda, la huitième année de son règne, des *taups* ou armoiries à chaque province. L'année suivante, il fit faire une mesure carrée de bois, que les Japonais appellent *Sio* et *Mau*, et les Hollandais *Genton*, trois desquelles contiennent au juste quatre livres de riz, poids de Hollande; il l'envoya dans toutes les provinces pour y servir d'étalon, et ordonna, sous des peines très-rigoureuses, de s'y conformer pour les mesures de riz, de froment et d'autres grains. Le règne de ce prince fut de onze ans. Il mourut l'an 708, sans laisser de postérité.

708 (de J. C.) GENZEI, fille de Tent-si, trente-neuvième empereur, morte en 672, fut placée sur le trône, après la mort de Monmu. Elle établit sa cour à Nara, à huit lieues de Meaco, et fit frapper, la première année de son règne, de la monnaie d'or et d'argent; mais la dernière fut de nouveau défendue l'année suivante. On éleva, la troisième année de ce règne, le

temple de Kookokusi pour y placer l'idole de Xaco, formée d'un mélange d'or et de bronze, ouvrage du célèbre statuaire Taisouan. L'empire, dans la sixième année, donna de nouveaux noms, qu'elle fit inscrire dans les registres publics, aux provinces, villes et villages de son empire, suivant la liberté que s'étaient attribuée ses prédécesseurs; liberté qui a causé une grande confusion dans la géographie et l'histoire. Cette princesse mourut l'an 715, dans la huitième année de son règne, la 1375<sup>e</sup>. de la période du Symmu.

715 (de J. C.) GENSHO, petit-fille de l'empereur Tenmu; parvint au trône à l'âge de quatorze ans, après la mort de Genzei. Son règne, qui fut de neuf ans se termina par une démission volontaire qu'elle fit de la couronne, en faveur de son neveu, fils de son frère. Elle vécut encore cinq ans après son abdication, et mourut l'an 729, à l'âge de vingt-huit ans, et non de quarante-huit, comme le marque Charlevoix.

724 (de J. C.) SIOONU, neveu de l'impératrice Gensho et son successeur, fils d'abord sa cour à Nooka, d'un quatre ans après il la transféra à Anihara. La treizième année de son règne fut remarquable par des tempêtes épouvantables, une sécheresse et une stérilité générale; ce qui causa une grande famine. Ce prince régna vingt-cinq ans, et ne laissa qu'une fille, qui auit.

749 (de J. C.) KOOKEN succéda le 2<sup>e</sup>. mois de l'an 1409 de la période de Symmu, à l'empereur Sioonu, son père. La première année du règne du cette princesse, on lui présenta de l'or, tiré pour la première fois de la province d'Osio. Les Japonais jusqu'alors l'avaient tiré de la Chine ou de la Corée. Kookken, la quatrième année de son règne, bâtit le temple Toodaïsi, pour remplir un vœu de l'empereur, son père. Elle mourut après avoir régné dix ans, on ne sait à quel âge, l'an 1419 de l'ère de Symmu, 759 de J. C. D'un mari, qu'on ne connaît pas, elle laissa une fille qui vintendra ci-après.

759 (de J. C.) FAI-TAI, arrière-petit-fils de l'empereur Tenmu, et le septième fils de Tinneri-fin-o, fut le successeur de l'impératrice Kookken. On voit sa cour tantôt à Fora, dans la province d'Orni, tantôt à Tairanokin, tantôt à Faira, dans la province d'Awadi. Son règne fut de six ans. On ignore s'il fut marié.

765 (de J. C.) SEO-TOKU, fille de l'impératrice Kookken, succéda à Fai-tai, et mourut après un règne de cinq ans.

770 (de J. C.) KOONIN, petit-fils de l'empereur Tent-si, monta sur le trône après l'impératrice Seo-toku. La dixième année de son règne, le Japon éprouva un orage qui passa tout ce qu'on avait jamais vu; il tomba du ciel des feux qui ressemblaient à des étoiles, et l'air retentit de bruits épouvantables. L'empereur, dans sa consternation, ordonna qu'on célébrât dans tout l'empire des *Matsumi*, pour apaiser les *Jakusi*, qu'il croyait irrités; c'est ainsi qu'on appelle les esprits maîtres qui régnaient dans l'air et dans les campagnes. La dixième année du règne de Koonin, un incendie consuma tous les temples de Meaco. Ce prince mourut en 782, après douze ans de règne, et laissa l'empire à son fils.

782 (de J. C.) KOAN-MU, fils de l'empereur Koonin, vit fondre sur ses états, la sixième année de son règne, une nation qui venait d'au-delà de la Chine. C'étaient des Tartares qui, pénétrant l'espace de neuf ans, ravagèrent le Japon. Mais le général Tamamar, profitant de la sécurité que leurs succès leur avaient inspirée, les défit en plusieurs rencontres, et tué de sa main leur chef. Ces revers n'abaissèrent pas néanmoins leur courage. Ils trouvèrent moyen de les repasser; et ce ne fut qu'après dix-huit ans, depuis leur première irruption dans l'empire, qu'ils furent entièrement chassés du Japon. Koon-mo, après vingt-quatre ans

de règne, mourut septuagénaire, laissant l'empire à son fils aîné qui suit.

810 (de J. C.) **FEL-DASO**, successeur de Kouan-mu, son père, est compté pour le cinquantième empereur ou daïro. Son règne commença l'an 146 de l'ère de Symmu, et n'offre aucun trait remarquable pendant les quatre années qu'il dura. Ce prince en mourant transmit l'empire à son frère qui suit.

810 (de J. C.) **SA-GA**, cinquante-deuxième empereur ou daïro, régna quatorze ans, pendant lesquels on bâtit des temples magnifiques en divers endroits. C'est tout ce que l'histoire nous apprend de son règne.

834 (de J. C.) **SIUNWA**, frère puîné de Sa-ga, parvint au trône l'an 184 de l'ère Symmu. La deuxième année de son règne, dit l'historien japonais, Urasima revint de Foreïsan au Japon, à l'âge de trois cent quarante-huit ans. Il avait vécu pendant ce temps-là sous l'eau avec les dieux aquatiques, où l'on prétend, au Japon, que les hommes ne vieillissent pas. On peut juger par ce trait du discernement de l'écrivain qui le rapporte. Siunwa mourut après dix ans de règne, et laissa le trône à son neveu qui suit.

834 (de J. C.) **NINMIO**, second fils de l'empereur Sa-ga, et successeur de Siunwa, son oncle, régna dix-sept ans sans laisser aucun trait remarquable de son gouvernement, et mourut l'an 151 de l'ère de Symmu.

851 (de J. C.) **MONTOUK** ou **DOYTOUK**, fils aîné de Ninmio et son successeur, fut témoin de plusieurs tremblements de terre qui arrivèrent au Japon. Son règne fut de huit ans.

859 (de J. C.) **SEIWA**, quatrième fils de Montoku, occupa, durant dix-huit ans, le trône que son père lui avait transmis, après quoi il en descendit pour y placer son fils aîné. Il survécut quatre ans à cette abdication, et mourut le huitième jour du cinquième mois de l'an 154 de l'ère de Symmu. La cinquième année du règne de ce prince, les livres de Confucius furent apportés à la cour du Japon, et lus avec beaucoup de satisfaction.

877 (de J. C.) **JOSEI**, fils aîné de Seïwa, mourut l'an 1545 de l'ère de Symmu, de J. C. 885, après un règne de huit ans.

885 (de J. C.) **KOOKO**, fils puîné de l'empereur Ninmio, et frère de Montoku, fut le successeur de Josei. Il ne régna que trois ans, et fit passer le sceptre à son troisième fils qui suit.

888 (de J. C.) **UNA**, placé sur le trône après la mort ou l'abdication de Kooko, son père, l'occupait dix ans, et se donna pour héritier son fils aîné. Sous le règne de ce monarque, fleurissait par son savoir extraordinaire la princesse Ise, fille de Kugu, prince du sang. Elle composa un ouvrage qui est encore aujourd'hui très-estimé au Japon. Uda mourut l'an 898 de Jésus-Christ.

898 (de J. C.) **DAI-GO**, successeur d'Uda, son père, mourut l'an 931, après trente-trois ans de règne, sans laisser d'autre mémoire de lui que celle de son nom.

931 (de J. C.) **SIUSAKU**, douzième fils de Dai-go, régna seize ans après lui. Le trône lui fut disputé, l'an 932, par Masakado, prince du sang, dont la révolte dura sept ans, et ne finit que par la défaite et la mort de son auteur. Le feu du ciel réduisit en cendres, la treizième année de Siusaku, plusieurs temples et monastères de bonzes. Ce prince mourut l'an de J. C. 947, après seize ans de règne.

947 (de J. C.) **MURAKAMI**, quatorzième fils de l'empereur Dai-go, ayant succédé à Siusaku, son frère, entreprit, la quatorzième année de son règne, de réunir les différentes sectes idolâtres qui partageaient le Japon. L'assemblée, pour cet effet; les chefs de toutes les sectes dans la salle de son palais, nommée *Seïuden*. Mais on ne marque pas quel fut le résultat de l'assemblée. Murakami régna vingt et un ans, et laissa en mourant le sceptre à son second fils.

968 (de J. C.) **REN-SËI** était âgé de soixante et un ans lorsqu'il succéda à Murakami, son père. Il ne régna que deux ans, et fut remplacé par un de ses frères.

970 (de J. C.) **JENWO** ou **JIN-JO**, cinquième fils de Murakami, régna quinze ans, et mourut l'an 985 de J. C., 1645 de l'ère de Symmu.

985 (de J. C.) **QUASSAN**, fils aîné de l'empereur Ren-sëi, étant monté sur le trône après la mort de Jenwu, prit le parti d'en descendre au bout de deux ans, pour aller s'enfermer dans la solitude. Il choisit pour le lieu de sa retraite le monastère de Quamsi, où il se fit raser à la manière des bonzes, et prit le nom de **NIUGAKY**. Après y avoir passé vingt-deux ans, il y mourut à l'âge de quarante-deux ans.

987 (de J. C.) **ITSI-DASO**, cousin de Quassan et son successeur, apporta sur le trône un esprit cultivé par les lettres. Ce goût attira un grand nombre de savants à sa cour, où ils reçurent les honneurs et les récompenses dus à leurs talents. Une grande mortalité affligea le Japon la huitième année de son règne, qui fut de vingt-cinq ans.

1012 (de J. C.) **SANESITO**, fils puîné de l'empereur Ren-sëi, régna cinq ans, et mourut âgé de cinquante et un ans.

1017 (de J. C.) **GO-ITSI-DASO**, ou **ITSI-DASO II**, fils puîné d'Itsï-daso I, n'avait que neuf ans lorsqu'il parvint au trône, qu'il occupa vingt ans. La cinquième année de ce règne, un séigneur, nommé *Sai-sia*, obtint de l'empereur (vraisemblablement à raison de ses infirmités), la permission de se faire traîner dans un *khuruma*, ou chariot couvert, tiré par des bœufs : invention qui parut si commode, que toute la cour suivit bientôt cet exemple. L'an 1023 de J. C., le jeki, ou la peste, fit de grands ravages dans tout l'empire. Six ans après, il tomba, dans le quatrième mois qui répond à notre mois de juin, une si grande quantité de neige, qu'elle couvrit la terre de quatre à cinq pieds.

1037 (de J. C.) **GO-SIU-SAKU**, frère puîné d'Itsï-daso II, lui succéda dans la vingt-huitième année de son âge. La première année de son règne, qui fut de neuf ans, le Japon éprouva un furieux tremblement de terre.

1046 (de J. C.) **GO-REISEI**, ou **REISEI II**, fils aîné de Go-siu-saku et son successeur, eut à se défendre, la troisième année de son règne, contre Jori-isei, qui se révolta contre lui dans la province d'Isju. Les rebelles se soutinrent l'espace de cinq ans, jusqu'à ce que Jori-issai, général de la couronne, les eut défait, et eut tué deux de leurs plus braves chefs. Go-reisei mourut âgé de quarante ans, après en avoir régné vingt-trois.

1069 (de J. C.) **GO-SAN-DASO**, frère puîné de Go-reisei et son successeur, régna six ans, et se donna pour héritier son fils aîné qui suit.

1075 (de J. C.) **SURAKAWA** régna douze ans après la mort de Go-san-daso, son père.

1087 (de J. C.) FORICAWA, fils puîné de Süracawa, n'avait que neuf ans lorsqu'il succéda à son père. Il mourut dans la trentième année de son âge, après un règne de vingt et un ans.

1108 (de J. C.) TO-BA, fils aîné de Foricawa, lui succéda l'an 1168 de l'ère de Synmu. Il régna seize ans, et laissa la couronne à son fils aîné qui suit.

1124 (de J. C.) SYNTOKU monta sur le trône l'an 1284 de l'ère de Synmu, et l'occupa dix-huit ans. Ce fut sous son règne que fut bâtie la ville de Kamakura. Kijomori, prince du sang, s'étant révolté contre lui, prit le titre de daïro, et se fit une cour composée de ses créatures, sur le modèle de celle du vrai daïro; mais ne pouvant soutenir long-temps un si grand rôle, il fut obligé de s'enfuir dans le fameux monastère de Midara, sur la montagne de Jéssouri, où les bouzes le protégèrent contre la cour impériale et contre les troupes envoyées pour l'enlever. S'étant fait peu de temps après, et y mourut à l'âge de soixante ans d'une fièvre ardente, qui lui fit devenir le corps rouge comme s'il eût été tout en feu: juste punition, dit l'historien japonais, de sa présomptueuse révolte.

1142 (de J. C.) KONJÉ, huitième fils de l'empereur To-ba, prit possession de la couronne l'an 1202 de l'ère de Synmu. Ce fut sous ce règne que Jorimasa, prince du sang, se signala par ses exploits, qui le firent regarder comme l'Hercule japonais. Aidé par Fauman, qui est le Mars du Japon, il tua, dit-on, à coups de flèches le dragon infernal Nuge, qui avait la tête d'un singe, la queue d'un serpent, le corps et les griffes d'un tigre. Ce monstre s'était établi dans le palais, et ne causait pas une médiocre frayeur au daïro et à toute sa cour. Ce récit de l'historien japonais, que le P. Charlevoix adopte et prend à la lettre malgré son invraisemblance, est peut-être le portrait hiéroglyphique de quelque chef de rebelles. Les empereurs qui, pendant une longue suite de siècles, avaient joui d'une autorité absolue, commencèrent à sentir l'affaiblissement de leur puissance. Les princes tributaires empiétaient sur leurs droits, et, poussés par l'ambition et la jalousie, ils allumèrent une guerre longue et fatale, qui pensa entraîner la ruine de l'empire. Konjé mourut après un règne de quatorze ans.

1156 (de J. C.) GO-SIRAKAWA, quatrième fils de l'empereur To-ba, et successeur de Konjé, son frère, fut obligé de perdre les armes, la première année de son règne, contre Izi-ju, qui s'était révolté. Il ne vit pas la fin de cette guerre, qui fut longue et cruelle. Les revers qu'il y éprouva le dégoûtèrent du trône, qu'il résigna à son fils aîné, après l'avoir occupé l'espace de trois ans. Il se consacra depuis à la retraite, et mourut parmi les bonzes à l'âge de quarante-trois ans.

1159 (de J. C.) NIDSIHO n'avait que seize ans lorsqu'il succéda à Go-sirakawa, son père. La première année de son règne, ses deux généraux, Nobu-jori et Jositomo, après avoir réprimé la rébellion excitée sous le dernier règne, se soulevèrent eux-mêmes, et allumèrent une nouvelle guerre décrite dans les histoires, sous le nom de *Féiti-no-midori*, c'est-à-dire la désolation du tronc féru. Deux ans après, Jositomo fut tué dans la province d'Ouvari, et son fils Joritomo fut exilé à Idsu. Le règne de Nidsiho fut de sept ans; il mourut âgé de vingt-trois ans.

1166 (de J. C.) ROKU-DSIHO succéda dans sa dixième année à Nidsiho, son père. Après trois ans de règne, il laissa le sceptre à son oncle.

1169 (de J. C.) TAKARUBA, troisième fils de l'empereur Go-sirakawa, fut le successeur de Roku-dsiho, son neveu. Les auteurs de l'histoire universelle disent qu'il n'avait alors que

neuf ans. Cela n'est guère croyable, son père ayant abdicqué dès l'an 1159. Les princes tributaires avaient déjà presque entièrement secoué le joug, et jeté les fondements de ces royaumes que l'on a vus depuis en si grand nombre dans les îles du Japon. Pour les réprimer, l'empereur créa Joritomo grand seigneur, ou général de la couronne. Joritomo seconda par Kadsuvara, l'un des plus grands capitaines de son temps, défit les coocims de Takakura et les siens. Mais plus occupé de ses intérêts que de ceux de son maître, il envahit sur lui une partie de l'autorité temporelle, et prit le titre de cubo, qui répond à celui de maire du palais sous la première race de nos rois, ou à celui de sultan sous les califes.

1181 (de J. C.) ANTOKU, fils aîné de Takakura, lui succéda. Son règne fut troublé par les factions des *Féts* et des *Gendaïs*. Se trouvant incapable de les contenir, il résigna, l'an 1184 de Jésus-Christ, la couronne à son quatrième frère.

1184 (de J. C.) GO-TORA ou TORA II, parvint à la couronne l'an 1244 de l'ère de Synmu. La douzième année de son règne, Joritomo, après de nouvelles victoires remportées sur les généraux des différents partis, vint lui rendre ses devoirs à Meaco. Tora lui confirma le titre de cubo ou de grand général de la couronne. Joritomo transmit ce titre à ses descendants qui s'en prévalurent, comme on le verra ci-après, pour se rendre maîtres absolus de l'état. Go-Tora régna quinze ans, après quoi il abdiqua la couronne en faveur de son fils aîné. Il mourut à l'âge de soixante ans.

1199 (de J. C.) TSATSI ou TSOTSI, surnommé MUXANDU, n'avait que trois ans, dit-on, lorsqu'il monta sur le trône après l'abdication de son père, l'an de l'ère de Synmu 1259. La première année de son règne mourut Joritomo; il laissa héritier de sa dignité Jori-jé, son fils, qui fut tué deux ans après. L'empereur Tsatsi régna douze ans, et résigna ensuite l'empire à son frère puîné.

1211 (de J. C.) SYNTOKU succéda, l'an 1271 de l'ère de Synmu, à Tsatsi, son frère. Sonnetomo, second fils de Joritomo, lui ayant demandé l'investiture des emplois de son père et de son frère, il la refusa; ce qui engagea Sonnetomo à prendre les armes pour se maintenir dans cette succession. Il fit construire dans ce dessein les premiers vaisseaux de guerre qu'on eût encore vus au Japon. Le daïro fut obligé de plier et de s'accommoder avec ce rebelle en le confirmant dans la dignité de cubo. Après un règne de onze ans, Syntoku se démit de la couronne en faveur de son parent qui suit.

1222 (de J. C.) GO-FORICAWA, ou FORICAWA II, petit-fils de l'empereur Takakura, devint empereur à l'âge de treize ans. Il en eut vingt-quatre, et laissa le trône, en mourant, à son fils aîné.

1233 (de J. C.) SIBSIO fut placé sur le trône à l'âge de cinq ans. La septième année de son règne, Joritomo, seigneur, ou général de la couronne, qui faisait sa résidence ordinaire à Kamakura, vint à Meaco rendre ses devoirs à l'empereur. Sibsiho régna dix ans et en eut quatorze.

1243 (de J. C.) GO-SAGA, ou SAGA II, fils puîné de Tsatsi-mikazido, régna quatre ans, et mourut âgé de cinquante-trois, laissant le trône à son second fils.

1247 (de J. C.) GO-FIKAKUSA, ou FIKAKUSA II, monta sur le trône après la mort de son père. La durée de son règne fut de treize années et celle de sa vie de soixante, dont il passa les dernières dans la retraite, après avoir résigné l'empire à son frère puîné.

1260 (de J. C.) KAME-JAMMA, successeur de Fikakusa, son frère, abdiqua la couronne, après quinze ans de règne, en faveur de son fils aîné, et vécut encore trente-deux ans depuis.

1275 (de J. C.) GOUDA, successeur de Kame-jamma, son père, passa tranquillement les premières années de son règne, tandis que les Tartares étaient occupés à faire la conquête de la Chine. Il ne s'attendait pas que son tour viendrait, lorsque, l'an 1281, selon Kamfifier, ou 1283, suivant le P. de Maille, on vit la mer du Japon couverte d'une flotte de quatre mille vaisseaux, commandée par le tartare Mouko, envoyé par l'empereur Houipai pour subjuguier le Japon et réunir cet empire sous ses lois. On a parlé ei-dessus du mauvais succès de cette expédition. Si l'on en croit l'histoire japonaise, les dieux tutélaires de l'empire, irrités du projet audacieux des Tartares, excitèrent la furieuse tempête qui détruisit cette formidable flotte. Gouda mourut la treizième année de son règne, après en avoir régné cinquante-huit.

1288 (de J. C.) FUSIMI, cousin de Fikakusa et son successeur, mourut, après un règne de onze ans, dans la cinquante-troisième année de son âge, laissant le trône à son fils.

1299 (de J. C.) GO-FUSIMI, ou FUSIMI II, étant monté sur le trône à l'âge de onze ans, n'en régna que trois, et en vécut trente-quatre après son abdication ou sa destitution.

1302 (de J. C.) GO-NIDISO, ou NIDISO II, fils aîné de l'empereur Gouda, et successeur de Fusimi II, résigna le trône, après l'avoir occupé six ans, à son parent qui suit.

1308 (de J. C.) FARNASOYO, frère puîné de Fusimi II, imita son exemple en résignant, après onze ans de règne, à son cousin qui suit.

1319 (de J. C.) GO-DAIGO, ou DAIGO II, frère puîné de Nidiso II, monta sur le trône, l'an 1319, de l'ère de Symmu. Son règne fut de treize années, dont les dernières furent agitées par des guerres civiles très-sanglantes. Ce fut peut-être ce qui le porta à se démettre de l'empire et à le résigner à son parent qui suit.

1332 (de J. C.) KOUO-GEN prit possession de l'empire, l'an 1332 de l'ère de Symmu. Il le remit au bout de deux ans à son prédécesseur, et vécut encore trente-deux ans après son abdication. Pendant qu'il était encore sur le trône, le cubo Takaudsi vint lui rendre ses devoirs.

1334 (de J. C.) DAIGO ne tint la seconde fois le sceptre que trois ans.

1337 (de J. C.) QUO-MIO, frère puîné de Kouo-gien, succéda, l'an 1337 de l'ère de Symmu, à Daigo. La seconde année de son règne, il honora le général de la couronne du titre de *dai*, ou seigneur. Les historiens japonais ne s'accordent pas sur la durée du règne de Quo-mio. L'un la borne à deux ans, l'autre la prolonge jusqu'à douze. Nous préférons la seconde opinion avec les auteurs de l'Histoire universelle.

1339 (de J. C.) SIKOKO monta sur le trône l'an 1339 de l'ère de Symmu. Son règne ne fut que de trois ans.

1352 (de J. C.) GO-KOUO-GEN, ou KOUO-GEN II, parvint à l'empire l'an 1352 de l'ère de Symmu. La troisième année de son règne, Takaudsi, général de la couronne, vint lui rendre ses hommages. L'année suivante, il envoya Takaudsi lui-même dans la province d'Oomi, pour apaiser quelques troubles. Ce général mourut quatre ans après, et son fils Jo-

sisaki l'ayant remplacé, le daïro lui confirma le titre de daï-seogun, de même qu'à Joosimix qui lui succéda dans la suite. Le règne de Kouo-gen II fut de vingt ans.

1372 (de J. C.) GO-JENSU, ou JENSU II, parent de Kouo-gen et son successeur, régna onze ans, et laissa la couronne à son fils aîné.

1383 (de J. C.) GOKOMATZ, fils et successeur de Jensu II, régna trente ans, pendant lesquels le Japon éprouva de grands tremblements de terre, des tempêtes, des inondations et des famines.

1413 (de J. C.) SIKOKO, fils de Gokomatz, lui succéda l'an 1413 de l'ère de Symmu. Il eut à se défendre, la quatrième année de son règne, contre Uje, de la famille de Soggi, qui s'était révolté contre lui. Il occupa seize ans le trône qu'il transmit à son fils, qui suit.

1429 (de J. C.) GOFUNAZO, fils et héritier de Seokouo, décora, la seizième année de son règne, du titre de *sei-seogun* le grand-général Josijmassa. Il vit, deux ans après, son palais réduit en cendres par un incendie. Les sept dernières années de son règne, qui fut de trente-six, furent marquées par des phénomènes extraordinaires qu'on aperçut dans le ciel, et divers calamités qu'on en regarda comme les suites.

1465 (de J. C.) GO-TSUTSI-MIKADDO, fils de Gofunazo, lui succéda l'an 1465 de l'ère de Symmu. La troisième année de son règne fut fatale à l'empire par les troubles et les guerres civiles qui s'y élevèrent. Josijnawo, fils et collègue de Josijmassa, général de la couronne, mourut le jour du troisième mois de la vingt-cinquième année du règne de Tsutsi-Mikaddo. Son père le suivit au tombeau l'année suivante, et laissa des regrets bien mérités. La vingt-neuvième année, Josijnawo, ayant été décoré du titre de daï-seogun, alla commander l'armée dans la province de Jaïjino. L'empereur Tsutsi-Mikaddo termina ses jours après un règne de trente-six ans.

1502 (de J. C.) KASAWABARA, fils de Tsutsi-Mikaddo, lui succéda l'an de l'ère de Symmu 2161. La huitième année de son règne, il conféra le titre de daï-seogun à Joissanoo, frère de Joijnawo, et vingt et une années descendant de Joissanoo. Des guerres et des tremblements de terre agitérent le Japon la dixième année de son règne, qui fut de vingt-six ans.

1527 (de J. C.) GONARA, fils de Kasawabara et son successeur, vit finir, au commencement de son règne, la guerre commencée sous le précédent entre les deux princes japonais, Fookakava et Kadisuraga. Deux ans après, le premier de ces princes se fendit le ventre avec ce courage frénétique qui caractérise les Japonais. L'empire, durant ce règne, qui fut de trente et un ans, fut affligé deux fois de la peste, qui occasionna une grande mortalité. Il éprouva d'autres désastres, tels que de grandes inondations, et une tempête qui fut si violente et si générale, qu'elle renversa un nombre prodigieux d'édifices et une partie considérable du palais impérial. Gonara, l'an 1528, donna le titre de daï-seogun à Josiir, fils de Josifar et vingt-quatrième descendant de Joissanoo. Mais dix-huit ans après, dans un accès de désespoir dont on ne dit pas la cause, Josiir se fendit le ventre. Son père vivait encore, et, après lui avoir survécu trois ans, il termina sa vie de la même manière que lui.

1558 (de J. C.) OOKIMATZ, fils de Gonara, parvint au trône après son père. La onzième année de son règne, il éleva à la dignité de daï-seogun Jinsijira, fils de Josiir. On voit le second jour du cinquième mois de la vingt-cinquième année du

même règne, Nohunanga, qui avait remplacé ce général, massacra avec son fils aîné à Meaco. Quelques lettres des missionnaires parlent du Nubunanga comme d'un tyran qui s'était emparé de plusieurs petits royaumes aux environs de Meaco, et s'était élevé à un degré de puissance dont l'abus avait excité une conspiration dans laquelle il périt. Fide-josi, son successeur, qui prit le nom de Taiko-sama, fut honoré par le daïro, l'an 1585, de la dignité de quambuku, au moyen de laquelle il devint l'égal de son maître qu'il acheva de dépouiller entièrement de la puissance temporelle. Depuis ce temps, il y eut proprement au Japon deux empereurs, l'un ecclésiastique, sous le nom de daïro, l'autre séculier, appelé cubo, ou cubo-sama, absolument indépendants l'un de l'autre, avec cette différence, néanmoins, que les empereurs séculiers vont de Jedo, leur capitale, en grande pompe à Meaco, tous les trois, quatre ou cinq ans, rendre un hommage de pure cérémonie au daïro. Oukimatz, la vingt-neuvième année de son règne, se voyait entièrement subjugé par le cubo, se démit de la couronne en faveur de son petit-fils.

Ce fut l'an 1542, sous le règne de Gonara, que le Japon fut découvert par trois marchands portugais qui, faisant voile pour la Chine, furent jetés par la tempête sur les côtes de Bungo, dans l'île de Nixio. Ravivés de la richesse et de la beauté du pays, ils oublièrent la Chine, et s'établirent, avec la permission du prince d'Omura, dans le bourg de Nangasacki, qui devint considérable en peu de temps par le grand nombre de régnicoles et d'étrangers que le commerce y attira. Parmi les derniers, quelques-uns ayant parlé de la religion chrétienne au prince, s'aperçurent qu'il était prêt à la favoriser. Ces dispositions se communiquèrent au roi de Sasuma, dans la même île, lorsque saint François Xavier arriva, le 15 août 1549, à Cangosima, ville de sa dépendance, avec trois japonais qu'il avait convertis à Goa. Il fut très-bien accueilli de ce prince, et annonça librement l'Évangile dans le pays avec beaucoup de fruit. Mais au bout d'un an, les Portugais ayant transporté leur commerce dans l'île de Firando, le prince, irrité de ce qu'ils abandonnaient ses états, défendit à Xavier la prédication, et voulut même contraindre ses sujets d'abandonner le Christianisme. Il n'y réussit pas. Les nouveaux Chrétiens opposèrent à ses menaces une fermeté qui l'étonna et le réconcilia avec eux. Il cessa d'être persécuteur, et peu à peu l'allait qu'il ne devint lui-même chrétien. Cependant Xavier avait suivi les Portugais à Firando. Il y fit des progrès encore plus rapides et plus grands qu'il n'en avait fait à Cangosima.

De Firando, il se rendit au mois de février 1551 à Meaco, d'où il sortit au bout de quinze jours, sans y avoir fait aucun fruit, les troubles qui régnaient à la cour du daïro ayant empêché qu'on ne l'écoulât. En y allant, il n'avait pas été mieux reçu dans Amauagachi, capitale du royaume de Naugato, renommé pour ses mines abondantes d'argent. Mais il fut bien dédommagé à son retour dans cette ville par la docilité avec laquelle un grand nombre des habitants reçurent la parole de Dieu qu'il leur annonça. Le prince, ou roi de Naugato, fut une de ses conquêtes. Ayant mandé le saint apôtre à Fucheo, lieu de sa résidence, il obligea les bonzes d'entrer en conférence avec lui. La victoire que Xavier remporta sur eux en convertit quelques-uns : le roi lui-même reconnut la vérité du Christianisme ; mais l'austérité de sa morale l'empêcha pour lors de l'embrasser. Les prédications et les entretiens particuliers de Xavier firent plus d'effet parmi le peuple qui accourait en foule pour recevoir le baptême. Le saint homme, après un séjour de deux ans et quatre mois au Japon, s'embarqua le 20 novembre 1551 pour retourner dans les Indes, d'où il envoya trois jésuites, ses confrères, pour veiller à la conservation de la chrétienté qu'il avait fondée au Japon. Arrivé à Malacca, il conçut le dessein de passer à la Chine pour y porter la lumière de l'Évangile. Mais la rigueur des lois de l'empire chinois, qui en fermaient l'entrée aux étrangers, et surtout aux Portugais,

s'opposait à l'exécution de ce projet. Pour lever cet obstacle, il proposa au gouverneur de Malacca d'envoyer une ambassade à la Chine au nom du roi de Portugal, pour demander la permission d'y faire le commerce, espérant que si on l'obtenait, les prédicateurs évangéliques n'éprouveraient plus les mêmes difficultés dans cet empire. Le gouverneur Alvarez d'Alayde ayant mal accueilli sa proposition, il ne laissa pas de s'embarquer sur un vaisseau qui partait pour l'île de Sanctian, située sur la côte de la province de Quantonig. Il y mourut le 2 décembre 1552, à l'âge de quarante-six ans, dont il avait passé dix et demi dans les Indes. L'Évangile, après son départ, continuait de fructifier au Japon. Les rois de Neugato, de Bungo et d'Arima, reçurent le baptême, et contribuèrent, par leurs exemples, à la conversion d'un grand nombre de leurs sujets. Ces princes, l'an 1553, envoyèrent, à la sollicitation des jésuites missionnaires, une ambassade solennelle au pape Grégoire XIII, pour l'assurer de leur obéissance filiale. Crux qui la composait furent magnifiquement reçus à leur passage en Portugal, et également bien à Rome. Mais elle fut mal interprétée par les politiques du Japon.

## DAIROS.

1587 (de J. C.) GO-JOSÉI, petit-fils d'Oukimatz, lui succéda l'an de l'ère de Synmu 2247. Réduit à l'autorité spirituelle, il la vit sensiblement diminuer par les progrès que la religion chrétienne faisait de son tems au Japon, malgré les tourments inouïs qu'on employa pour la détruire. Il est très-vraisemblable qu'il se joignit aux bonzes pour encourager la persécution. Son règne, qui fut de vingt-cinq ans, se termina l'an 1612.

1612 (de J. C.) DAI-SCOKOUCI, fils de Go-Joséi, ou Joséi II, lui succéda l'an de l'ère de Synmu 2272. La dixième année de son règne, il épousa en grande pompe, dans son palais de Meaco, la fille du cubo Fide-tada, et deux ans après, le fils de ce dernier vint, le 15 octobre 1626, rendre ses devoirs au daïro, qui lui donna le titre de *sei dai-seugun*. (Voyez la description de la marche du cubo dans l'*Histoire universelle*, in-4°, tome XX, page 538.) Kouotei, ayant abdiqué, la dix-huitième année de son règne, en faveur de sa fille, vécut encore cinquante ans depuis, et mourut âgé de quatre-vingt-dix ans.

1630 (de J. C.) NIOTZ, ou STOTZ, fille du daïro Kouotei, lui succéda dans sa dignité. Elle eut la cruelle satisfaction de voir sous son règne le Christianisme, si contraire à la gloire et à l'intérêt des daïros, en-

## CUBOS.

1585 (de J. C.) FIDE-JOSÉI, appelé aussi TAÏKO-SAMA, après avoir réduit le daïro à la simple dignité de chef de la religion, eut encore à lutter contre les différents princes qui avaient dirigé leurs gouvernements en souverainetés. Il employa dix années à les réduire, et y réussit, partie par politique, partie par la force de ses armes. Après avoir établi son pouvoir absolu dans l'empire, son dessein étoit d'en arrêter tous les étrangers, et particulièrement les Portugais, dont les richesses, le grand nombre, l'orgueil et le faste qui accompagnent l'opulence, excitaient sa jalousie et lui faisaient craindre une révolution. Mais étant mort l'an 1593, il laissa l'exécution de cette entreprise à ses successeurs. Le daïro le mit au nombre des dieux, et lui érigea un temple à Meaco, où l'on conserve son urne. Il avait associé à l'empire Fide-tougou, son neveu. Mais l'ayant ensuite disgracié pour quelque sujet qu'on ignore, il l'obligea de se fendre le ventre. Fide-josi avait établi le siège de son empire à Jedo.

1593 (de J. C.) FIDE-JOSÉI, fils de FIDE-JOSÉI ou Taïko-sama, n'avait que six ans lorsqu'il lui succéda. Son père lui avait donné pour tuteur On-gosio, nommé depuis Ilexak, un de ses conseillers d'état, après avoir fait promettre à celui-ci, par serment, de remettre les rênes de l'empire au



» l'un et de l'autre sexes, les  
 » locataires, et ceux des voisins  
 » dont les maisons sont trop  
 » petites pour recevoir tant de  
 » monde, sont appelés les uns  
 » après les autres par le greffier,  
 » à qui on a donné tous  
 » les noms; et à mesure qu'on  
 » les appelle, on leur fait mettre  
 » le pied sur les images  
 » qu'on a posées sur le plan-  
 » cher. On n'en excepte pas les  
 » plus petits enfants que leurs  
 » mères et leurs nourrices sou-  
 » tiennent par les bras. Ensuite  
 » le chef de la famille met son  
 » sceau sur la liste qui est por-  
 » tée au gouverneur. Quand on  
 » a ainsi parcouru tous les  
 » quartiers, les officiers font  
 » eux-mêmes le *Jesuni*, se ser-  
 » vent mutuellement de té-  
 » moins, puis apposent leurs  
 » sceaux au procès-verbal. »  
 (Charlevoix, *Histoire du Japon*,  
 tome II, page 482.) Le règne  
 de Kinsin fut de vingt-quatre  
 ans, après lesquels il transmit  
 la couronne à son fils.

1687 (de J. C.) KINSEN II,  
 successeur de Kinsin I, son  
 père, était sur le trône de  
 Mexico en 1610, lorsque Kämpfer  
 arriva au Japon. C'est par  
 lui que ce voyageur termina la  
 liste des empereurs ecclésiasti-  
 ques du Japon.

sur les côtes d'Arima, dans l'île de Xico, avec une ferme resolu-  
 tion de défendre leur vie jusqu'à la dernière extrémité. Ils y  
 furent bientôt assiégés. Mais après la plus vigoureuse résistance,  
 au bout de trois mois, ils furent obligés de céder aux forces  
 supérieures de l'empereur. Le château fut pris le vingt huitième  
 jour du second mois (12 avril) de l'an 1638, et tous les assié-  
 gés, au nombre de treize-sept mille, furent massacrés. » Ce  
 » fut la dernière scène de cette sanglante tragédie; et le sang  
 » chrétien ayant été versé jusqu'à la dernière goutte, le mas-  
 » sacre et la persécution cessèrent. L'empire du Japon fut  
 » fermé à jamais, tant pour les naturels du pays que pour les

laquelle ces chrétiens souffraient  
 la mort la plus cruelle plutôt  
 que d'abjurer la religion du  
 Sauveur, plusieurs personnes  
 furent curieuses de savoir quelle  
 était cette doctrine qui produi-  
 sait de si merveilleux effets. Ils  
 n'en furent pas plutôt instruits,  
 qu'ils la trouvèrent si véritable  
 et si consolante, qu'ils l'em-  
 brassèrent au risque de tout ce  
 qui leur était le plus cher en  
 ce monde. Cette multiplication  
 ne ralentit point la persécution.  
 Elle dura l'espace de quar-  
 tante ans avec une égale vio-  
 lence, et ne finit qu'avec l'es-  
 tinction entière du Christiani-  
 sme au Japon. Le règne  
 d'Ijesas-sama fut de dix-huit  
 ans, y compris quelques années  
 de sa régence.

Vers 1638 (de J. C.) FIDE-  
 TADA, ou TAÏTOKONNI, fils  
 du petit-fils d'Ijesas, lui ayant  
 succédé, marcha sur les traces  
 de ses prédécesseurs. Il renou-  
 vela les privilèges que son père  
 avait accordés aux Hollandais  
 en 1616, et continua de persé-  
 cuter les chrétiens avec la der-  
 nière cruauté. Ceux-ci, deses-  
 pérés de voir tant de milliers  
 de leurs frères massacrés, et ne  
 voyant point de fin à leurs mi-  
 sères, se retirèrent, au nombre  
 d'environ quarante mille, dans  
 le château de Siobabaro, situé

» étrangers qui professent la religion chrétienne, surtout pour  
 » les Portugais; rar ayant tenté de rentrer au Japon à la faveur  
 » d'une ambassade qu'ils envoyèrent de Macao, ils eurent le  
 » chagrin d'apprendre que les principaux de ceux qui la com-  
 » posaient avaient été exécutés à mort. » (*Histoire universelle*,  
 tome XX, page 546.) Fido-tada régna dix-huit ans, et eut  
 pour successeur son fils.

Vers 1648 (de J. C.) IEMITZ, ou IETIAUKO, trouva, en  
 montant sur le trône après son père, le Japon entièrement  
 fermé aux étrangers, et le maintint dans cet état. Tout ce qui  
 s'y passe depuis ce tems est impénétrable aux Européens. Nous  
 savons seulement que

JETZNAKO, successeur de Iemitz, régna trente ans, et qu'il  
 fut remplacé par

TSINAJOS, vers 1680. » Il était âgé, dit Kämpfer, de qua-  
 » rante-trois ans lorsque j'étais au Japon (en 1693), et il y  
 » avait douze à treize ans qu'il était sur le trône. » Les auteurs  
 de *l'Histoire universelle* vantent beaucoup ses qualités politiques  
 et morales.

Les Japonais, dit un moderne, sont de tous les peuples de  
 l'Asie le seul qui n'a jamais été subjugué, qui n'est point,  
 comme tant d'autres, un mélange de différentes nations, mais  
 qui semble aborigène; et au cas qu'il descende des Tartares,  
 suivant l'opinion du père Couplet, toujours est-il sûr qu'il  
 ne tient rien des peuples voisins. Il a quelque chose de l'An-  
 glotterre par la fierté insulaire qui leur est commune et par le  
 suicide qu'on croit si fréquent dans ces deux extrémités de  
 notre hémisphère. Mais son gouvernement ne ressemble ni à  
 celui de la Grande-Bretagne, ni à celui des Germains: son  
 système n'a pas été trouvé dans leurs lois.

» Nous aurions dû connaître, ajoute le même écrivain, ce  
 » pays dès le treizième siècle, par le récit du célèbre Marco  
 » Polo. Cet illustre venitien avait voyagé par terre à la Chine,  
 » et ayant servi long-tems sous un des fils de Genghizkhan,  
 » il eut les premières notions de ces îles que nous nommons  
 » Japon, et qu'il appelle Zipangri; mais ses contemporains qui  
 » admettaient les fables les plus grossières, ne crurent point les  
 » vérités que Marco Polo annonçait. Son manuscrit resta  
 » long-tems ignoré; il tomba enfin entre les mains de Chris-  
 » tophe Colomb, et ne servit pas peu à le confirmer dans  
 » son espérance de trouver un monde nouveau qui pouvait  
 » rejoindre l'Orient et l'Occident. Christophe ne se trompa  
 » que dans l'opinion que le Japon touchait à l'hémisphère  
 » qu'il découvrit: il en était si convaincu, qu'étant abordé à  
 » Hispaniola, il se crut dans le Zipangri de Marco Polo. »  
 (M. Masson de Morvilliers.)



# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

|                                                         |          |                                                          |          |
|---------------------------------------------------------|----------|----------------------------------------------------------|----------|
| A.                                                      |          | E.                                                       |          |
| AFRIQUE (Califes d'). 1 . . . . .                       | 63       | ECOSSE (Rois d'). 2 . . . . .                            | 81       |
| ALEP (Sultans d'). 1 . . . . .                          | 69       | EGYPTE (Califes d'). 1 . . . . .                         | 63       |
| ANGLETERRE (Rois d'). 2 . . . . .                       | 15       | EGYPTE (Sultans d'). 1 . . . . .                         | 71       |
| ANTIOCHE (Princes Latins d'). 1 . . . . .               | 27       | EMPEREURS OTTOMANS. 1 . . . . .                          | 86       |
| AQUITAINE (Rois Visigoths d'). 1 . . . . .              | 331      | ESPAGNE (Rois Visigoths d'). 1 . . . . .                 | 331      |
| ARAGON (Rois d'). 1 . . . . .                           | 358      | ESPAGNE (Rois d') depuis l'invasion des Mahomé-          |          |
| ARMÉNIE (Gouverneurs et Rois Chrétiens d'). 1 . . . . . | 36       | ISMS. 1 . . . . .                                        | 340      |
| ASTURIES (Rois des). 1 . . . . .                        | 341      | ESSEX (Rois d'). 2 . . . . .                             | 18       |
| AUTRICHE (Empereurs d'). 2 . . . . .                    | 134      | ESTANGLIN (Rois d'). 2 . . . . .                         | 20       |
| B.                                                      |          | EXPLICATION DE QUELQUES NOMS TURCS. 1 . . . . .          |          |
| BÉNÉVENT ( Ducs de ). 1 . . . . .                       | 8        |                                                          |          |
| BERNICE (Rois de). 2 . . . . .                          | 16       | F.                                                       |          |
| BOHÈME (Ducs, puis Rois de). 2 . . . . .                | 160      | FRANCE (Chronologie historique des rois de). 1 . . . . . | 125      |
| BOURBON-BUSSY (Comtes de). 1 . . . . .                  | 325      | FAIOUL (Ducs de). 1 . . . . .                            | 2        |
| BRIG (Ducs de). 2 . . . . .                             | 182      | G.                                                       |          |
| BULGARES (Rois des). 1 . . . . .                        | 13       | GAULE NARRONAISE (Rois Visigoths de la). 1 . . . . .     | 331      |
| C.                                                      |          | GERMANIE (Rois de). 2 . . . . .                          | 94       |
| CALIFES (Chronologie historique des). 1 . . . . .       | 51       | GLOGAW (Ducs de). 2 . . . . .                            | 177, 178 |
| CASTILLE (Rois de). 1 . . . . .                         | 363      | GOVERNEMENT D'ESPAGNE POUR LES CALIFES. 1 . . . . .      | 341      |
| CHINE (Empereurs de la). 2 . . . . .                    | 284, 286 | GRANDS-MAÎTRES DE L'ORDRE DE S. JEAN DE JÉRU-            |          |
| CYPRE (Rois Latins de). 1 . . . . .                     | 45       | SALEM. 1 . . . . .                                       | 104      |
| CONDÉ (Princes de). 1 . . . . .                         | 317      | GRANDS-MAÎTRES DU TEMPLE. 1 . . . . .                    | 118      |
| CONTI (Princes de). 1 . . . . .                         | 323      | II.                                                      |          |
| CORDOUE (Rois de). 1 . . . . .                          | 344      | HONGRIE (Rois de). 2 . . . . .                           | 136      |
| CURLANDE (Ducs de). 2 . . . . .                         | 210      | L.                                                       |          |
| D.                                                      |          | ICONIUM (Sultans d'). 1 . . . . .                        | 66       |
| DAMAS (Sultans de). 1 . . . . .                         | 69       | J.                                                       |          |
| DANEMARCK (Rois de). 2 . . . . .                        | 212      | JAPON (Empereurs de). 2 . . . . .                        | 2-6      |
| DUCS D'ORLÉANS. 2 . . . . .                             | 314      | JÉRUSALEM (Rois de). 1 . . . . .                         | 19       |

II. \*



# TABLE DES MATIÈRES.

| K.                                                    | P.                                                     |
|-------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------|
| KENT (Rois de). 2 . . . . . 21                        | PRASSE (Rois modernes de). 1 . . . . . 100             |
| L.                                                    | POLOGNE (Ducs, puis Rois de). 2 . . . . . 191          |
| LEON (Rois de). 1 . . . . . 441 et 345                | PORTUGAL (Rois de). 2 . . . . . 1                      |
| LIGNITE (Ducs de). 2 . . . . . 177, 182               | R.                                                     |
| M.                                                    | RATISBON (Ducs de). 2 . . . . . 185, 189               |
| MAHADIS ET CALIFES FATIMITES D'EGYPTE. 1 . . . . . 63 | RUSSIE (Czars ou Empereurs de). 2 . . . . . 247        |
| MAJORQUE (Rois chrétiens de) 1 . . . . . 370          | S.                                                     |
| MALTE (Grands-Maitres de l'ordre de). 1 . . . . . 104 | SAGAN (Ducs de). 2 . . . . . 178                       |
| MERCIE (Rois de). 2 . . . . . 20                      | SCHANS, ou ROIS MODERNES DE PRASSE. 1 . . . . . 100    |
| MOGOLS GENGISKHANIDES DE PRASSE. 1 . . . . . 82       | SCHWABINGEN (Ducs de). 2 . . . . . 186                 |
| MUNSTERBERG (Ducs de). 2 . . . . . 181, 189           | SILÉSIE (Ducs de). 2 . . . . . 175, 189                |
| N.                                                    | SPOLETTA (Ducs de). 1 . . . . . 3                      |
| NAVARRA (Rois de). 1 . . . . . 346                    | SUÈDE (Rois de). 2 . . . . . 332                       |
| NORTHUMBRLAND (Rois de). 2 . . . . . 16               | SUÈVE (Rois des). 1 . . . . . 339                      |
| O.                                                    | SULTANS SELGIUCIDES D'ALEP ET DE DAMAS. 1 . . . . . 68 |
| OCCIDENT (Empereurs d'). 2 . . . . . 93               | SUSSEX (Rois de). 2 . . . . . 18                       |
| ORLÉANS (Ducs d'). 2 . . . . . 180                    | T.                                                     |
| OPPAW (Ducs d') 2 . . . . . 189                       | TEMPLE (Grands-Maitres du). 1 . . . . . 18             |
| OPPELEN (Ducs d'). 2 . . . . . 185, 188               | TRICHER (Ducs de). 2 . . . . . 185, 186                |
| ORLÉANS (Ducs d') 1 . . . . . 314                     | TRANSYLVANIE (Princes de). 2 . . . . . 155             |
| OSWIECZIM (Ducs d') 2 . . . . . 188                   | TRIPOLI (Comtes Latins ou Français de). 1 . . . . . 33 |
| OTTOMANS (Empereurs). 1 . . . . . 86                  | Y.                                                     |
| OVIÉDO (Rois d'). 1 . . . . . 341                     | VISIGOTHS (Rois). 1 . . . . . 331                      |
|                                                       | W.                                                     |
|                                                       | WESTPHALIE (Rois de). 2 . . . . . 18                   |

## FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

## ERRATA.

Partie 2, p. 155, colonne première, article FRANÇOIS I<sup>er</sup>, empereur d'Autriche. Après : Nous laissons à la postérité le soin de tracer les événements de ce règne, l'un des plus glorieux et des plus actifs qu'ait eus l'Empire Germanique. Supprimez ces cinq derniers mots, pour y substituer ceux-ci de ce siècle.

Même page, colonne 2, article 5<sup>e</sup> : déclarée duchesse de Parme par la paix de Paris, lisez : Par le recès des actes du congrès de F<sup>er</sup>me, du 9 juin 1815.







